This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

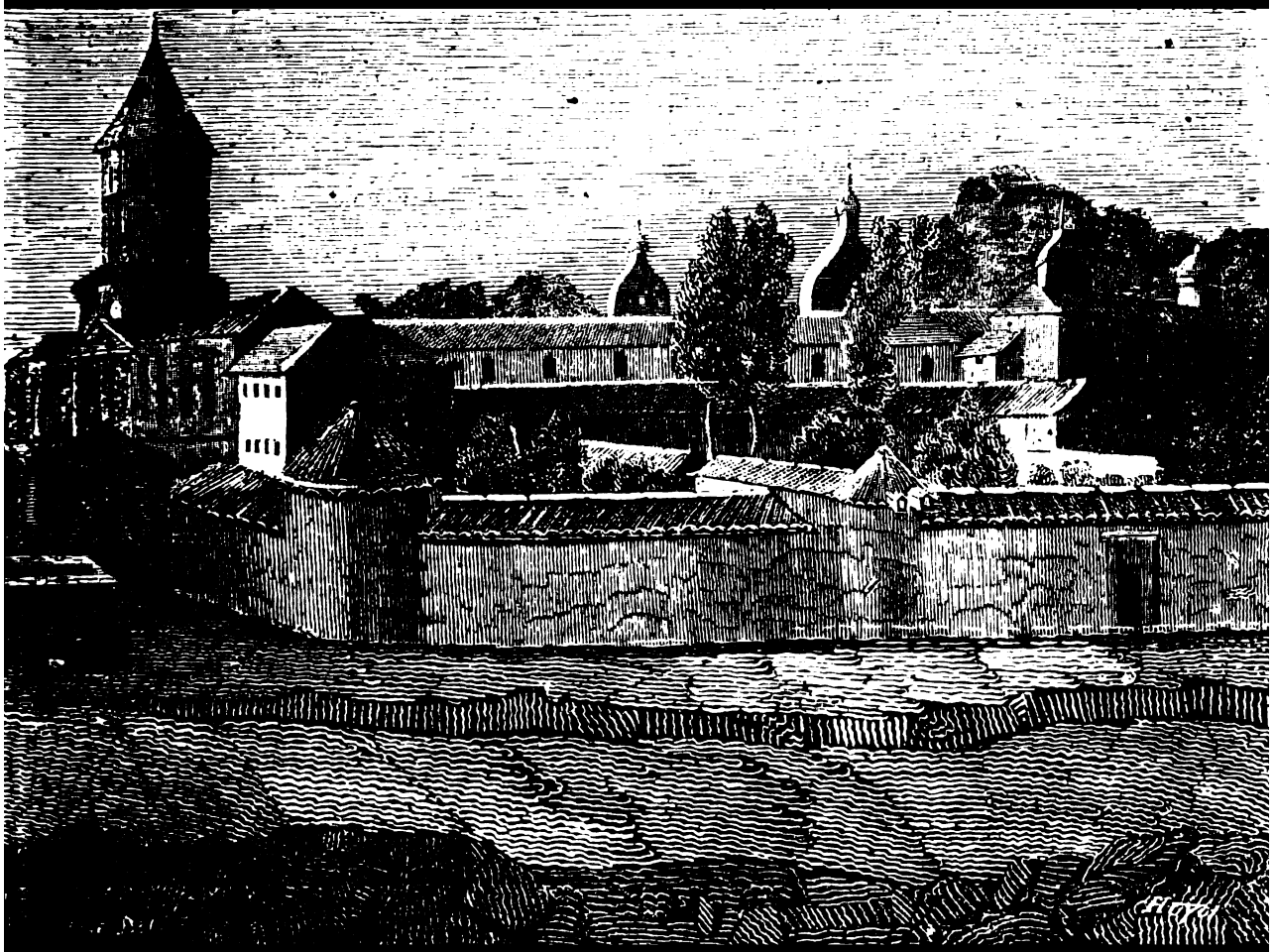
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

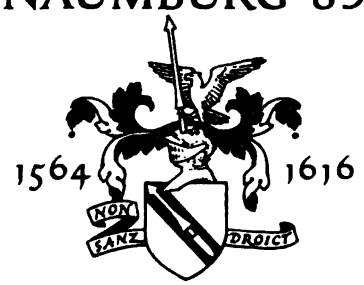


La Mosaïque du midi

Digitized by Google

Fr 13.5 (1-2)

From the Income of
the Bequest of
WALTER W.
NAUMBURG '89



Harvard College Library

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LA

MOSAÏQUE DU MIDI.

Digitized by Google

TOULOUSE, IMPRIMERIE DE J.-B. PAYA,
Hôtel Castellane.

Digitized by Google

LA

MOSAÏQUE DU MIDI,

PUBLICATION MENSUELLE.

Première Année.

AVRIL 1837 — MARS 1838.

PROPRIÉTÉ DE J.-B. PAYA, EDITEUR.

TOULOUSE,
RUE CROIX-BARAIGNON, 9,
HÔTEL CASTELLANE.

PARIS,
AU DÉPOT DE LA MAISON,
17, RUE DES BEAUX-ARTS.

1838.

Digitized by Google

Fr 13.5 (1-2)

HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY

Digitized by Google

AUX ABONNÉS DE LA MOSAIQUE DU MIDI.

La régénération littéraire qui s'opère depuis quelques années en France, a modifié insensiblement la tendance de tous les esprits. L'histoire particulière de nos provinces, auparavant ensevelie dans les archives nationnales, est devenue l'objet des constantes études de plusieurs hommes dévoués au pays qui les a vû naître. Aujourd'hui, après avoir admiré toutes les gloires de la nation, on éprouve un plaisir indicible en parcourant les fastes plus modestes d'une province, d'une ville, et quelquefois même les vieilles chroniques d'un hameau. Notre siècle est un siècle de spécialités ; plus que jamais, on affectionne la localité, et chacun est avide de connaître les évènemens qui se sont passés sur le petit coin de terre qu'il habite.

Certes, le midi de la France, plus que toutes les autres provinces du royaume, mérite l'affection de ses habitans; son ciel est si beau ! son histoire est si riche en glorieux souvenirs ! l'avenir lui prépare de si brillantes destinées ! faut-il s'étonner aprés cela, que les hommes nés sous le ciel méridional se distinguent aujourd'hui, comme autrefois, par un chaleureux patriotisme !... ils n'ont qu'a jeter un regard dans le passé, et ils s'énorgueilliront d'être Languedociens, Aquitains ou Provenceaux. S'ils comptent nos gloires contemporaines, s'ils énumèrent les grands hommes du siècle, ils trouveront partout des frères, des amis, en un mot des compatriotes.

Ce fut sans doute à cette émanation de patriotisme fortement prononcée, que le fondateur de la *Mosaïque du Midi*, dut l'idée première de sa publication. Il n'eut pas beaucoup de peine à reconnaître le vide immense qui existait pour les intelligences méridionales. En effet, l'histoire de nos belles provinces éparse dans d'énormes volumes, n'était accessible que pour le savant. Le seul moyen de rémédier à ce malaise intellectuel, était de populariser nos légendes, nos chroniques, l'historique et la description de nos monumens, les biographies de nos grands hommes. Aussi, tel fut le but que se proposa le fondateur de la *Mosaïque du Midi*. Le plan primitif n'a pas encore reçu son exécution pleine et entière; les régions que la *Mosaïque du Midi* a choisies pour domaines, sont si riches et si vastes qu'il n'a pas été possible au directeur de compléter en

Digitized by Google

une année de temps les études historiques sur le Midi de la France. Mais la publication, confiée désormais à de plus habiles mains, recevra de jour en jour de nouvelles améliorations.

J'ai été assez heureux pour m'adjoindre en, qualité de collaborateurs, des hommes dont la réputation littéraire est faite depuis long-temps. Nés sur le sol que nous habitons, ils ont étudié de bonne heure l'histoire de leurs pères, et ont déchiré en partie le voile mystérieux qui a couvert, jusqu'à nos jours, les annales méridionales. Ils ont vu nos monuments, ils ont lu nos vieilles chartes, étudié les mœurs actuelles, et ils peuvent hardiment se jeter dans la mine féconde qui leur est ouverte.

Quant à moi, je n'épargnerai aucun sacrifice; ni le temps, ni l'argent ne me coûteront. J'ai déja beaucoup fait pour le succès de la *Mosaïque*, et aujourd'hui qu'il est assuré, je ne négligerai rien pour mériter de plus en plus la bienveillance, je dirai même, l'amour avec lequel nos abonnés n'ont cessé d'accueillir la publication que je dirige.

D'abord entravée par des obstacles inévitables dans toute entreprise qui commence, la Mosaïque poursuit régulièrement aujourd'hui, la voie que nous nous sommes tracée, et chaque jour de nombreux abonnés viennent nous dédommager de nos travaux, et des sacrifices que nous nous sommes imposés. On n'aura plus à craindre ni irrégularité dans les envois, ni monotomie dans la rédaction; pour tout dire en un mot, la *Mosaïque du Midi* sera digne de la population intelligente pour qui elle est déja devenue un besoin.

L'expérience du passé sera profitable à l'avenir; et il me reste à dire quelques mots des améliorations que je prépare pour la seconde année de la *Mosaïque*, qui, celle-là, sera publiée sous ma responsabilité toute entière.

Pour la rédaction, chaque genre sera traité par un ou plusieurs auteurs spéciaux, qui en feront pour ainsi dire leur domaine, et, comme garantie du soin apporté dans la rédaction, et de la responsabilité qu'ils prennent, ils signeront leurs articles en toutes lettres.

La biographie des philosophes et des graves penseurs du Midi appartiendra de droit à *M. Gatien-Arnoult*, professeur de philosophie à la Faculté des Lettres de Toulouse

La vie de Géographes et des Navigateurs du midi, quelquefois l'histoire des villes méridionales, et toujours la description topographique des contrées du Midi, seront faites par M. Eug. Brassine, professeur de mathématiques trascendantes, à l'école royale d'artillerie, de Toulouse.

L'histoire naturelle, la géologie, la botanique, la biographie de nos grands hommes dans ces diverses sciences, sont dévolues à *M. J.-B. Noulet*, ex-professeur au jardin des plantes de Toulouse, auteur de la *Flore du Bassin Sous-Pyrénéen*, *du Traité des Champignons comestibles et vénéneux*, *etc.*, *etc.*

M. Eugène Baichère ex-rédacteur en chef de la *Revue du Midi* et attaché aujourd'hui à l'*Emancipation*, dont la partie littéraire lui est principalement confiée, coopérera désormais à la collaboration de la *Mosaïque*; il dramatisera avec la verve que plusieurs de nos abonnés lui reconnaissent depuis long-temps, les belles pages de notre histoire méridionale.

Enfin M. Charles Gérard, dont le nom est si avantageusement connu, continuera ses études sur les Visigoths et nos vieilles origines méridionales; plusieurs points historiques qui ont

Digitized by Google

souvent donné lieu à de vives controverses, seront éclaircis par lui, et ainsi, nos abonnés, après avoir puisé dans nos poétiques légendes un aliment pour leur imagination méridionale, trouveront dans les études historiques de M. Charles Gérard un sûr moyen de solide instruction.

La chronique, les principaux épisodes de notre histoire, les vies de nos historiens, de nos romanciers, auront pour interprètes M. J.-M. Cayla, fondateur de la publication, dont les lecteurs de la Mosaïque connaissent le talent si fertile, et M. Isidore Latour (de Saint-Ybars), auteur des *Chants du Néophyte* etc., etc.

Comme rentrant dans la spécialité de ses études, M. Latour s'est encore engagé à faire dans la Mosaïque quelques-uns des articles que nous voulons consacrer à nos poètes méridionaux, ainsi que l'histoire de nos principaux monastères, considérée sous le raport de leur influence sur la civilisation.

Des spécialités seront aussi attachées à la description des monumens; des dessinateurs voyageront dans toutes les provinces du midi pour les reproduire avec une scrupuleuse exactitude. Les biographies de nos grands peintres, de nos célèbres sculpteurs et des comptes rendus de leurs chef-d'œuvres feront de la *Mosoïque du Midi* le recueil le plus varié et le plus complet qui ait été publié en province.

Les améliorations que nous préparons pour la partie matérielle de la *Mosaïque* ne seront pas moindres.

D'abord, sur la demande d'un grand nombre d'abonnés, nous nous sommes déterminés à faire finir le volume au 30 décembre de chaque année, afin que le nouveau volume commence avec le premier Janvier. Pour cela nous publierons cette année, avec chaque cahier mensuel, des livraisons supplémentaires, de telle sorte que 52 livraisons ou 416 pages, soient données aux souscripteurs dans l'espace de 8 mois, c'est-à-dire de Mai à Décembre; car la première livraison de la souscription actuelle ne pourra paraître que le 10 Mai, puis la seconde le 31 Mai, et ensuite successivement à la fin de chaque mois.

Les graveurs de Toulouse sont devenus assez habiles pour faire maintenant beaucoup mieux que par le passé: on en a la preuve par les livraisons de Janvier, Février et Mars 1838. Cependant, toutes les fois qu'un sujet me paraîtra, pour être bien rendu, au-dessus de leurs forces, je n'hésiterai pas de l'envoyer à Paris, afin que son exécution ne laisse rien à désirer.

Je prends, en outre, l'engagement formel de donner tons les ans, avec 416 pages de texte, 104 gravures sur bois, de demi page, et, si le succès de la Mosaïque le permet, les gravures d'une page entière, qui devraient compter pour deux, puisqu'elles coûtent le double, ne compteront que pour une seule.

L'impression sera faite avec des caractères neufs, interlignés légèrement, et le papier n'aura rien à envier aux plus beaux recueils de Paris.

Enfin les voyageurs de la *Mosaïque*, qui doivent parcourir successivement les contrées habitées par nos divers abonnés, ont reçu la mission de completter scrupuleusement tous les volumes imparfaits, par la remise des livraisons que les souscripteurs n'auraient pas reçues, quoique y ayant droit.

Une dernière mesure était nécessaire; nous l'avons prise. Pour éviter aux souscripteurs le désagrément de voir l'administration réclamer le prix d'un volume qui aurait déja été versé, il est formellement interdit aux voyageurs de l'entreprise de toucher pour nous aucune

Digitized by Google

somme provenant des abonnemens qu'ils prendraient, à moins qu'ils ne soient porteurs de mandats revêtus de l'acqnit d'un Administrateur. MM. les abonnés s'engageront seulement à payer, par un Bon, qui leur sera présenté, lorsque déja ils auront reçu une partie de leurs livraisons.

Telles sont les diverses améliorations que nous avons cru devoir introduire. Puissent-elles paraître suffisantes aux nombreux souscripteurs de la *Mosaïque*, pour les engager à nous continuer une bienveillance dont les fondateurs de cette œuvre avaient déja reçu des marques si éclatantes!

Toulouse le 20 avril 1838.

J. B. Paya.

Digitized by Google

MOSAÏQUE DU MIDI.

DÉPART DE RAYMOND DE SAINT-GILLES POUR LA TERRE SAINTE.

RAYMOND IV, comte de Toulouse.

URBAIN II avait prêché la croisade au concile de Clermont; toute la noblesse de France, dans le premier élan de son enthousiasme, poussa le cri de guerre: *En Orient! Dieu le veut! Dieu le veut!*

Parmi les grands vassaux de la couronne, Raymond IV, comte de Toulouse, occupait le premier rang, par ses exploits militaires, par ses richesses et l'étendue de ses domaines. L'âge ne lui avait rien ôté de ses forces et de son courage; dans son ardeur, plus chevaleresque que religieuse, il ne voyait que des lauriers à cueillir sous les remparts de Jérusalem. Aussi hâta-t-il les préparatifs de son départ. Il aliéna ou vendit une partie de ses domaines pour subvenir aux frais immenses de l'expédition dont le commandement lui avait été déféré par tous les princes croisés. Mais avant de partir il voulut revoir sa bonne ville de Toulouse, et recevoir les adieux de ses habitans, qui l'aimaient tous parce qu'il était leur protecteur et leur père. Il leur accorda de nouveaux priviléges, reçut le serment des magistrats dans l'église de Saint-Pierre-des-Cuisines, et fit enfin publier au son des trompettes qu'il partirait dans trois jours. Les Seigneurs de Langue-d'Oc répondirent tous à son appel. Les Toulousains n'avaient point vu auparavant dans leurs murailles un si grand nombre de seigneurs, de chevaliers d'hommes d'armes et de pélerins.

La veille du départ, Guillaume de Montpellier, et Raymond, comte d'Orange s'entretenaient assis à une des fenêtres du palais, d'où ils pouvaient voir la multitude qui passait et repassait, poussant des cris de joie, baisant avec respect les habits et les armures des croisés. La nuit approchait, et le soleil éclairait à peine les flèches des clochers. Toulouse ordinairement calme et plongée dans sa mollesse voluptueuse comme une ville d'Asie, se réveillait de son sommeil en entendant les cris de guerre des héros prêts à marcher à la conquête du tombeau du Christ.

Voyez ce peuple qui s'agite, qui pousse des acclamations, dit Raymond d'Orange en se tournant vers Guillaume de Montpellier... Raymond de Saint-Gilles est le plus puissant seigneur de la chrétienté. Par le lame de mon épée, que mon père me donna le jour de sa mort, je vous jure qu'après le manteau royal de Philippe de France

Digitized by Google

il n'est rien que j'envie plus que le pouvoir et la gloire du comte de Toulouse.

— Vous dites vrai, Raymond d'Orange; le comte de Toulouse pourrait lutter contre le roi de France; mais sa sagesse et sa valeur, plutôt que sa puissance presque royale, lui ont mérité l'admiration de tous les seigneurs de la Langue-d'Oc. Ses vertus ont forcé la calomnie à se taire et l'envie n'a pas osé attaquer un héros déjà illustré par de nombreuses victoires.

— Les croisés ne pouvaient choisir un chef plus habile, Guillaume de Montpellier: j'ai combattu long-temps sous la bannière de Raymond de Saint-Gilles, et je prends à témoins tous les saints du paradis que jamais on ne vit un guerrier plus accompli.

— Nous fesons tous maintenant son éloge, Raymond d'Orange, dit Guillaume de Montpellier en se levant précipitamment; quand nous serons sous les remparts de Jérusalem, la jalousie se changera en inimitié.

— Que la lame de mon épée se rompe comme un frêle roseau, si Raymond d'Orange est infidèle aux sermens qu'il a prêtés.

— Attendez, Raymond d'Orange; le cœur de l'homme est ouvert à toutes les impressions, et le fiel de la haine corrompt dans quelques instans le baume céleste de l'amitié. Qui vous a dit que vous ne changerez pas de sentimens quand nous serons sous les remparts de la ville sainte?

— J'ai prêté serment de fidélité à Raymond de Saint-Gilles; je ne serai point parjure; on me trouvera partout où il aura planté sa bannière.

— Nous oublions, beau sire, que l'heure du festin approche, dit Guillaume de Montpellier: suivez-moi; mon père me répétait souvent qu'un bon chevalier doit être le premier à table comme sur le champ de bataille.

Ils entrèrent quelques instans après dans la salle du festin où la comtesse de Toulouse recevait les hommages et les félicitations des princes croisés. Raymond de Saint-Gilles arriva, précédé du sire de Fourquevaux, de Guillaume de Sabran, et entouré d'une foule de gentilshommes. La comtesse, dès qu'elle aperçut son époux, fit un mouvement pour descendre du petit trône sur lequel elle était assise; mais Raymond courut à elle avec le plus grand empressement:

— Par la croix que je porte sur ma poitrine, dit-il, je ne veux pas que la reine de mon cœur fasse un pas pour venir vers moi; je dois avant tout lui demander merci pour une si longue attente.

— J'ai compté toutes les heures de l'absence, répondit la comtesse en rougissant; je savais que votre gloire et le bonheur de votre peuple réclamaient tous vos soins, et cette pensée me consolait.

— Vous savez, ma noble dame, que nous partons demain pour la Terre-Sainte; les préparatifs sont faits, et dès qu'il sera jour nous irons prier sur le tombeau de saint Sernin. Maintenant livrons nous à la joie du festin; peut-être vais-je m'asseoir pour la dernière fois à ce banquet de mes nobles aïeux....

Un nuage de tristesse passa rapidement sur le front du comte qui prit place à coté de son épouse.

— *Liesse et chère lie!* crièrent les serviteurs du palais en entrant dans la salle du festin; gloire et grand renom à notre seigneur le comte de Toulouse!

Au même instant les tables furent couvertes de mets divers; les dames et les chevaliers battirent des mains.

— Par saint Gilles, mon patron, dit le comte émerveillé de l'ordre et de la magnificence du festin, vous avouerez tous, mes nobles convives, que le roi de France ne régale pas mieux ses vassaux. En vérité, ma très auguste dame et épouse chérie, ajouta-t-il en se tournant vers Elvire, on voit bien que vous êtes fille de roi.

— On ne saurait montrer trop d'empressement, déployer trop de magnificence quand on reçoit dans son palais la fleur de la noblesse de Langue-d'Oc.

Elvire inclina gracieusement sa tête en prononçant ces paroles, qui furent accueillies par de bruyantes acclamations.

— Je bois à la comtesse de Toulouse, la reine de ce festin, dit le sire de Roaix en ôtant son casque.

Il présenta sa coupe à un page, qui la remplit.

— Maintenant je bois à Raymond de Saint-Gilles, le plus vaillant des chevaliers chrétiens.

La coupe fut remplie pour la troisième fois par le page, et le sire de Roaix s'écria d'une voix plus forte encore:

— Je bois à tous les chevaliers de Provence et de la Langue-d'Oc.

La joie des convives fut bientôt à son comble; les vieux chevaliers racontèrent leurs prouesses et fait d'armes, les jeunes pages parlèrent d'amour, vantèrent la beauté des damoiselles, tandis que Raymond de Saint-Gilles donnait au sire de Fourquevaux ses ordres pour le lendemain.

Minuit sonna à tous les clochers de la ville; l'évêque du Puy se leva, et dit d'une voix grave:

— Soldats du Christ, il est minuit; prions pour les morts, et implorons le secours du Dieu qui donne la victoire.

Les chevaliers à la voix du prélat, se levèrent subitement, ôtèrent leurs casques, et récitèrent dévotement leurs oraisons. La joie du festin se changea en un silence religieux et solemnel; les convives sortirent les uns après les autres. Raymond de Saint-Gilles, rêveur et livré à un triste pressentiment, sortit aussi de la salle du festin avec Elvire, son épouse; pour la dernière fois il allait dormir dans le palais de ses pères.

Le lendemain, dès que le jour parut, le sire de Fourquevaux, fidèle aux ordres de son seigneur, fit sonner de la trompette pour rassembler tous les croisés. Les chevaliers arrivèrent bientôt montés sur leurs coursiers, armés de pied en cap. Ils se rangèrent devant le palais, attendant le comte de Toulouse. Raymond de Saint-Gilles parut enfin sur le balcon, et cria avec force:

Digitized by Google

— *Jérusalem! Jérusalem! Dieu le veut! Dieu le veut!*

— *Dieu le veut!* répétèrent les chevaliers en agitant leurs épées.

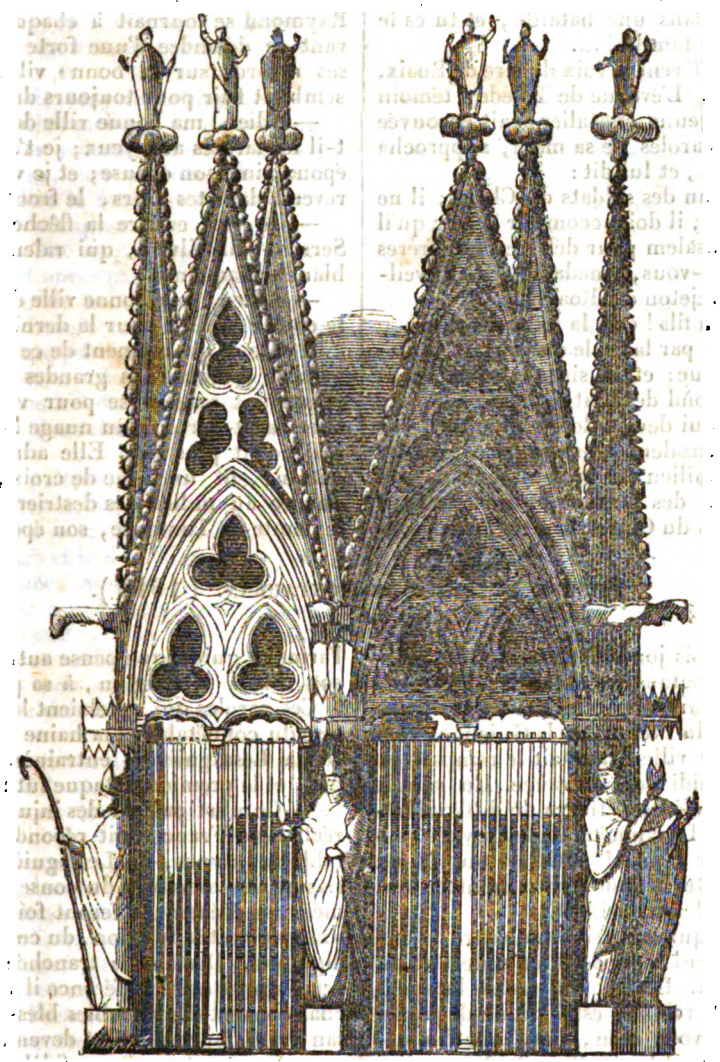
Un destrier blanc, que deux hommes d'armes retenaient avec peine, fesait entendre un fier hennissement.

— Mon noble palefroi hennit d'allégresse, dit le comte de Toulouse en s'élançant tout armé sur son dos.... Preux de Provence et de la Langue-d'Oc, allons tous prier sur le tombeau de saint Sernin.

Au même instant le son des trompettes retentit de toutes parts, et les guerriers se mirent en marche. Les dames qui s'étaient placées aux fenêtres du palais pour être spectatrice de cette pompe militaire, agitèrent leurs écharpes, jetèrent aux chevaliers les fleurs dont elles avaient paré leurs fronts, et chacune d'elles appela les bénédictions du ciel sur celui qui lui était cher. Il y eut même plus d'une timide damoiselle qui fit secrètement des vœux à la Vierge Marie pour que son fiancé revint sain et sauf de la Terre-Sainte.

L'abbé de Saint-Sernin, avec tous ses religieux, reçut le comte de Toulouse et son épouse Elvire à la porte de la basilique.

— *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur*, dit-il en lui présentant un vase plein d'eau bénite.



Tombeau de Saint-Sernin.

Et Raymond entra pour la dernière fois dans la basilique, entouré de chevaliers et de moines qui psalmodiaient le cantique de Moïse sur le passage de la mer Rouge. L'évêque du Puy célébra les saints mystères; et quand l'auguste sacrifice fut terminé, Raymond IV et la comtesse son épouse s'approchèrent du tombeau du premier évêque de Toulouse pour y déposer leurs offrandes. Le com-

Digitized by Google

te donna ses éperons d'or et une épée enrichie de pierreries à l'abbé qui les posa sur la châsse du martyr; Elvire se dépouilla de ses joyaux, et pria longtemps avec son époux.

Le silence religieux de cette auguste cérémonie fut interrompu tout à coup par les cris de désespoir d'une mère qui fendait la foule demandant à chaque chevalier où était son fils Le sire de Roaix se sentit étroitement serré, et reconnut sa mère qui, les yeux baignés de pleurs, était venue pour lui faire ses derniers adieux.

— Je ne te reverrai plus! criait la noble dame de Roaix; je passerai les derniers jours de ma vieillesse dans la douleur et l'abandon! Ne sais-tu pas que ta mère est une pauvre veuve qui n'a d'autre soutien que toi? Tu ne me quitteras pas; ton père est mort dans une bataille, et tu es le dernier rejeton de ta famille! ....

Les sanglots étouffèrent la voix du sire de Roaix, qui ne put répondre. L'évêque de Tolède, témoin de l'émotion que le jeune chevalier avait éprouvée en entendant les paroles de sa mère, s'approcha de la dame de Roaix, et lui dit:

— Votre fils est un des soldats du Christ; il ne vous appartient plus; il doit accomplir le vœu qu'il a fait d'aller à Jérusalem pour délivrer nos frères d'Orient... Consolez-vous, madame, Dieu veillera sur le dernier rejeton des Roaix.

— Mon fils! mon fils! cria la mère désolée.

Elle fut emportée par la foule qui sortait en tumulte de la basilique; et le sire de Roaix reçut des mains de Raymond de Saint-Gilles la bannière parsemée de croix qui devait flotter plus tard sur les remparts de Jérusalem. L'armée parcourut les rues de la ville au milieu des acclamations de tout le peuple qui jetait des lauriers et des fleurs sur les pas des guerriers du Christ. Toutes les maisons étaient pavoisées, et jamais départ ne fut plus solennel que celui des croisés de Toulouse.

Raymond de Saint-Gilles ne put retenir ses larmes en franchissant le seuil de la dernière porte de la ville; son destrier marchait lentement et semblait partager la douleur de son maître.

— Vole mon blanc destrier, s'écria le comte de Toulouse en le pressant de l'éperon; on ne t'entendra plus hennir dans les belles prairies du Languedoc; mais je te conduirai sur les bords du Jourdain, tu te plongeras dans les eaux de ce fleuve sacré!... Hennis d'orgueil, ô mon destrier, car tu portes à la victoire le chef des princes croisés!

Lorsque l'horloge frappa deuze fois au clocher Saint-Sernin, l'armée était déjà loin de la ville. Raymond se tournait à chaque instant, ne pouvant se défendre d'une forte émotion en portant ses regards sur sa bonne ville de Toulouse qui semblait fuir pour toujours derrière lui.

— Adieu, ma bonne ville de Toulouse! s'écria-t-il les larmes aux yeux; je t'ai aimée comme un époux aime son épouse; et je vais en Orient pour revenir dans tes murs, le front ceint de lauriers!

— Je vois encore la flèche du clocher Saint-Sernin, dit Elvire, qui ralentissait le pas de sa blanche haquenée.

— Adieu, ma bonne ville de Toulouse, répéta le comte, adieu pour la dernière fois!

Il y eut un moment de ce silence solennel qui précède toujours les grandes douleurs. Elvire se retournait sans cesse pour voir la flèche du clocher Saint-Sernin; un nuage la déroba à ses yeux elle ne vit plus rien. Elle adressa une prière à sa patrone, fit un signe de croix, et poussa sa haquenée au milieu des destriers qui environnaient le comte de Toulouse, son époux.

ÉPISODE DU SIÉGE DE MONTAUBAN. (1612).

Depuis trois jours l'armée royale assiégeait Montauban, et Louis XIII, après avoir soumis les calvinistes de la Saintonge, du Poitou, de la Guienne, voulut s'emparer d'une ville qui était le rempart de l'hérésie dans le midi de la France. En vain le maréchal de Lesdiguières s'efforça de différer l'attaque de la place. Le connétable de Luynes, enhardi par la faveur dont il jouissait auprès du monarque, saisit cette occasion pour montrer tout le fanatisme d'un zèle inconsidéré.

— Honte à celui qui craint de combattre les ennemis de son prince! s'écria-t-il en se levant au milieu du conseil... Un roi qui recule lorsqu'il faut punir les sujets rebelles est indigne de porter le sceptre.... Savez-vous bien, sire, que l'impunité enhardit le crime et la rébellion?.. Nous sommes près de Montauban; le premier pas est fait, marchons contre cette ville révoltée que les hérétiques ont choisie pour leur repaire; avant la fin de l'automne, l'étendard royal flottera sur ses murailles. Tel est mon avis, messeigneurs, ajouta-t-il en se tournant vers les principaux chefs de l'armée; quiconque pense autrement est traître à son roi, à sa religion, à sa patrie.

Ces paroles qui décélaient la violence du caractère du connétable et la haine qu'il portait au maréchal Lesdiguières, entraînèrent tous les suffrages, et la première attaque fut fixée au 17 août.

— Ce n'est pas par des injures qu'un vieux maréchal de France doit répondre au jeune connétable de Luynes, dit Lesdiguières quand l'enthousiasme des membres du conseil se fut un peu calmé; les événemens feront foi de qui sert le mieux son prince et sa religion, du connétable ou de Lesdiguières. Demain la tranchée sera ouverte, on verra alors quelle différence il y a entre un maréchal couvert d'honorables blessures, et un courtisan qui de fauconnier est devenu connétable.

— Vous outragez mon fidèle Luynes, s'écria le jeune monarque; si vous n'aviez combattu à côté d'Henri IV, mon illustre père...,

— Le laurier préserve de la foudre, dit Luynes en se penchant vers Louis XIII.

Cette saillie du courtisan calma tout à coup la colère du roi, qui dit à Lesdiguières:

Digitized by Google

— Ma détermination est prise: j'assiégerai Montauban, et je compte sur votre épée.

— Ce n'est pas d'aujourd'hui que je brave la mort pour le service de mon roi et la gloire de ma patrie, répondit Lesdiguières. Puisse le ciel favoriser nos armes, et, si nous échouons, que le sang inutilement répandu retombe sur la tête de celui qui n'a pas voulu qu'on différât le siége!

Les chefs de l'armée se séparèrent; le roi envoya le duc de Vendôme dans l'Albigeois, le duc de Mayenne et le maréchal de Lhémines reçurent ordre de venir joindre l'armée. Louis XIII se mit ensuite en route pour se rendre au château de Piquecos, où il devait séjourner pendant tout le temps que durerait le siége. L'armée royale se vit bientôt forte de vingt mille hommes. Les ducs d'Angoulême, de Guise, de Mayenne, le connétable et cinq maréchaux de France, se partagèrent le commandement.

Le 18 août, le duc de Mayenne s'approcha de la place du coté de Villebourbon, et Montauban fut investi sur tous les points. La porte Saint-Antoine resta seule libre, circonstance à laquelle il faut attribuer peut-être le mauvais succès de ce siége mémorable. Les attaques se multiplièrent; le bastion du Moustier fut emporté par les royalistes, et repris bientôt après par les assiégés. La corne de Mont-Mirat, les bastions de l'écluse de Rohan et des Carmes furent entièrement fortifiés par les Montalbanais, qui jurèrent tous de mourir plutôt que de se soumettre à Louis XIII. En vain le duc de Sully fit entendre des paroles de conciliation dans le conseil des réformés; sa voix fut méconnue.

— Nous avons tous prêté serment de vivre et de mourir dans l'union des églises, répondit le consul Dupuy. Jamais nous n'agirons que de concert avec nos frères réformés et le duc de Rohan, gouverneur de la province. Nous sommes étonnés qu'un grand homme, uni à nous par la même croyance et le même culte, nous invite aujourd'hui à la plus honteuse perfidie.

— Nous mourrons tous martyrs de la sainte cause que nous avons à défendre, ajouta le ministre Chamier.

— Que Dieu nous préserve des grands malheurs qui vous menacent! dit le duc de Sully en sortant de la salle du conseil avec le marquis de la Force et le comte d'Orval.

— Le duc fut accompagné jusqu'à une des portes de la ville, et se retira dans ses terres, après avoir rendu compte au roi de sa mission infructueuse.

Toute voie de conciliation semblait fermée; il n'y avait plus d'espoir pour les royalistes que dans des attaques promptes et réitérées. Luynes, qui voulait faire tourner à l'honneur des armes du roi le siége qui n'avait été entrepris qu'à sa sollicitation, commençait à désespérer. Il revenait seul et pensif à la tour de Gapeme, où était le quartier général de l'armée, lorsqu'il rencontra le capitaine Desplan-Grimaud.

— Vous êtes un vieux loup de guerre, capitaine Desplan, lui dit-il en lui serrant familièrement la main; que pensez-vous du siége?

— Montauban résistera long-temps, répondit le capitaine; les huguenots nous opposeront une résistance invincible tant qu'il restera un pan de muraille autour de leur ville. Il n'est qu'un seul moyen de mener notre entreprise à bonne fin et de sauver la honte d'une défaite à l'armée royale.

— Quel est-il? dit vivement le connétable.

— La paix. Je sais bien que le duc de Sully a échoué, mais je connais un capitaine qui nous servira puissamment. Vous n'avez pas oublié que Sauvage nous ouvrit les portes de Clairac.

— Agissez de concert avec lui, capitaine Desplan, et je vous jure par mon épée de connétable que Sauvage et vous serez magnifiquement récompensés.

Le capitaine Desplan-Grimaud fut fidèle à sa promesse; et le lendemain Sauvage entra dans Montauban. Le consul Dupuy, le ministre Chamier et le capitaine Vigneaux repoussèrent avec horreur les propositions de paix, et quatre bourgeois furent chargés de surveiller la conduite de Sauvage pendant tout le temps qu'il resterait dans la ville. On découvrit qu'il était en correspondance avec les principaux chefs de l'armée royaliste; et le conseil ordonna qu'il serait immédiatement arrêté.

Il était nuit lorsque les soldats se mirent à sa poursuite. Sauvage fuyait de rue en rue, ne sachant où trouver un asile, l'orsqu'il vit une porte qu'on avait laissée entre ouverte: il la ferma promptement sur lui, et, s'abandonnant au hasard de sa destinée, il monta un escalier en bois dont les ais craquaient sous ses pieds. Il s'arrêta enfin hors d'haleine, et entendit une femme qui chantait.

— C'est une voix de femme, se dit-il; elle aura pitié de moi.

Et il ouvrit une petite porte.

La chambre était richement décorée; deux lampes d'argent l'éclairaient, et des figures noires, dessinées sur la tapisserie d'un rouge éclatant, semblaient se mouvoir et se rapprocher les unes des autres. Le capitaine Sauvage fut d'abord effrayé de cette scène fantastique; il s'arrêta immobile, retenant son haleine. Mais toutes ses craintes se dissipèrent quand il jeta les yeux sur une jeune fille assise dans un large fauteuil auprès du foyer. Elle chantait les psaumes traduits par Clément Marot, et paraissait plongée dans l'extase de la prière. Ses cheveux noirs, ses vêtements de deuil donnaient à la pâleur de son visage une empreinte si étrange, que le capitaine ne put s'empêcher de tressaillir. Il n'osait faire un pas, craignant de troubler la méditation de la jeune fille, qui enferma son livre dans un petit sac de velours, et le posa sur une petite table.

— Mon Dieu, s'écria-t-elle en levant les yeux au ciel et joignant ses deux mains blanches, je suis donc condamnée à vivre dans cette tour qui sera ma prison et mon tombeau! Malheureuse que je suis! j'ai perdu ma mère, et désormais je passerai dans l'abandon les tristes jours de ma jeunesse! Mon Dieu! mon Dieu! ayez pitié de moi!

La jeune fille pleura amèrement, prie pour le repos de l'âme de sa mère, et lorsque ses sanglots

Digitized by Google

n'étouffèrent plus sa voix, un sourire mélancolique passa sur ses lèvres, et elle dit :

— Jamais fils de bourgeois ni de gentilhomme ne me dira : *Tu es ma fiancée !*... Jamais je ne porterai le nom d'épouse ! Jamais je ne pourrais presser contre mon sein un enfant qui me donne le doux nom de mère ! Nom céleste, tu ne tomberas jamais dans mon oreille, et mon cœur n'éprouvera aucune des joies de la vie !

Le capitaine Sauvage, ému de compassion, ne put retenir un soupir qui s'échappa de sa poitrine. La jeune fille l'entendit ; elle se leva précipitamment, et quand elle vit le capitaine immobile près de la porte, elle poussa un cri de frayeur.

— Ne crains rien, jeune fille, dit le capitaine ; mes ennemis sont à ma poursuite ; j'ai trouvé la porte de cette tour ouverte, et je te demande un asile jusqu'à demain.

— Vous êtes malheureux aussi ! répondit la jeune fille, que les paroles presque suppliantes du capitaine avaient rassurée. Je croyais être la seule qui versais des larmes dans ce monde...

— Le glaive de la mort est levé sur moi ; j'ai vu les poignards des assassins dirigés contre ma poitrine, dit le capitaine en s'approchant du foyer. Tu ne me rejetteras pas, jeune fille ; tu auras pitié de moi.

— Une femme a toujours quelques larmes pour le malheur.

— Merci, jeune fille ; merci... Oh ! dis-moi si tu es une femme ou un ange...

— Je ne suis qu'une infortunée que ma naissance condamne à l'oubli !

— Quel est ton nom, jeune fille ?

— Marie-des-Anges, répondit une voix dont le son avait quelque chose de céleste.

— Il ne s'effacera jamais de ma mémoire. Tu pleurais quand je suis entré, tu disais que jamais fils de bourgeois ni de gentilhomme ne t'appellerait sa fiancée... Que me répondrais-tu, si, pour prix de l'hospitalité que tu me donnes, je t'offrais un cœur qui brûle déjà pour toi du plus vif amour ?

— Vous m'aimeriez ? répondit Marie-des-Anges avec un sourire ineffable.

— Quelques instans se sont à peine écoulés depuis que je suis entré dans cette tour ; mais le premier de tes regards qui est tombé sur moi m'a fait tressaillir. Tu es ma protectrice, Marie-des-Anges, et il n'y a pas loin de la reconnaissance à l'amour. Qu'il me soit permis de presser tes mains de mes lèvres brûlantes.

Et les deux mains de Marie-des-Anges frémirent de plaisir. Le capitaine s'assit auprès de la jeune fille ; ils s'entretinrent tous deux à voix basse, et l'ange de l'amour entendit seul leurs aveux et leurs sermens.

— Vous voulez donc m'aimer ? s'écria Marie-des-Anges en posant une de ses mains sur le cœur du capitaine.

— Aussitôt que la guerre civile aura cessé, je t'emmènerai à mon château, tu seras mon épouse, Marie-des-Anges.

— Si tu savais à quel père je dois le jour, noble jeune homme, tu me repousserais avec horreur ! Celle que tu aimes, celle qui a reçu tes sermens, est LA FILLE DU BOURREAU !

— Qu'entend-je ? grand Dieu ! s'écria le capitaine Sauvage en poussant un profond soupir...

Je te disais bien que tu me repousserais avec horreur quand tu me connaîtrais ; je n'ai pas voulu te tromper... Fuis, noble jeune homme, c'est ici la tour du bourreau !

— Je ne vois en toi que Marie-des-Anges, répondit le capitaine. Ta naissance sera un secret pour tout autre que pour moi. Je t'aime, fille du bourreau !... Que m'importe ta naissance ? La colombe n'est pas moins pure et moins blanche lorsqu'elle s'est reposée pendant quelques instans dans l'aire infecte d'un oiseau de proie.

— Minuit sonne, dit Marie-des-Anges en interrompant le capitaine ; mon père viendra bientôt, sors de cette tour ; malheur à toi ! malheur à moi, s'il te trouvait ici !

— Demain je te reverrai, répondit Sauvage en portant à ses lèvres une des mains de Marie-des-Anges...

— Demain, lorsque la nuit sera assez obscure pour qu'on ne puisse te voir, répondit la jeune fille en prenant une des lampes d'argent et devançant le capitaine.

Sauvage venait de sortir lorsque le bourreau entra suivi de ses trois valets. Marie-des-Anges passa la nuit à prier pour sa mère, et le nom du capitaine fut souvent prononcé avec amour. Pour la première fois elle livrait son jeune cœur aux douces illusions de l'espérance ; elle ne savait pas qu'elle ne devait plus revoir celui dont elle venait de recevoir les sermens.

. . . . . .

Le lendemain, le capitaine fut arrêté au point du jour, et jeté dans une des prisons de la ville. Une attaque des plus violentes avait eu lieu la veille au Moustier, et les assiégés se livraient à toute l'exaltation du patriotisme. Aussi les consuls n'eurent pas plutôt reçu une lettre dans laquelle on les avertissait que Sauvage voulait livrer la ville au roi, qu'ils le traînèrent devant leur tribunal. En vain le marquis de La Force, les comtes d'Orval et de Bourfranc demandèrent sa grâce ; le consul Dupuy, irrité de tant de sollicitations, dit à un envoyé du comte de Bourfranc :

— Allez dire à votre maître que sa vie n'est pas plus en sûreté que celle de Sauvage. Ses liaisons criminelles avec l'accusé nous sont bien connues. Qu'il veille sur lui ; il faut que justice soit faite.

Le procès fut hâté avec une espèce de fureur. Le lieutenant-criminel Laviale ordonna que Sauvage serait soumis à la question ; il espérait que la haine se calmerait, et que le capitaine échapperait à la mort. Le ministre Chamier parcourut la ville, soulevant le peuple par ses discours, et le magistrat, craignant une sédition, condamna Sauvage à être pendu comme traître à Dieu, aux églises et à la ville. Le même jour ce cruel arrêt fut exécuté, et le capitaine marcha au supplice au milieu d'une multitude irritée qui lui jeta de la boue au visage et l'accabla de malédictions.

Digitized by Google

Quand la nuit fut venue, Marie-des-Anges posa une lampe sur une des fenêtres de la tour : c'était le signal du rendez-vous. Au moindre bruit qu'elle entendait, elle se levait avec précipitation, prêtait une oreille attentive, et son cœur était en proie à tous les tourmens de l'impatience. Onze heures sonnèrent à une des tours voisines.

— Le capitaine ne viendra pas ce soir, dit-elle en s'asseyant au coin du foyer... Mon Dieu, faites qu'il échappe à la fureur de ses ennemis! Je ne puis me défendre d'un triste pressentiment; une voix intérieure me dit que je ne reverrai plus le capitaine.... Mon Dieu, protége-le; que la plus belle de mes espérances ne s'évanouisse pas!!

Elle s'agenouilla devant un petit oratoire, et pria long-temps. Le bourreau rentra dans la tour à minuit. Une table ronde était dressée depuis long-temps; et une vieille servante se hâta de porter les mets qu'elle avait préparés. Quand le bourreau et ses trois valets eurent assouvi leur faim, ils se livrèrent à un entretien des plus bruyans.

— Si le siége continue, nous aurons de la besogne, mes petits louveteaux, dit le bourreau en posant sur la table une large coupe qu'il venait de vider. Le consul Dupuy est inflexible, et les traîtres abondent dans notre bonne ville de Montauban.

— Je ne sais pourquoi les consuls condamnent tous les criminels à être pendus, dit Gaspard le Roux; il n'y a pas de plaisir à voir un supplicié s'agitant dans les airs, tandis qu'on fesait preuve d'adresse quand on abattait une tête d'un seul coup de hache.

— J'aime à voir couler le sang, ajouta le plus jeune des trois valets; mon père était bourreau de Cahors quand cette ville fut assiégée et prise par Henri IV; je me souviens que dans mon enfance il exerçait mes faibles mains à frapper de la hache.

— Où est ma fille? s'écria le bourreau en se tournant vers la vieille servante.

— A la chambre des fantômes, répondit la vieille.

— Qu'elle vienne. .. Dites-moi, mes petits louveteaux, si Marie-des-Anges n'est pas la plus jolie fille de Montauban?... Si elle n'avait pas un bourreau pour père, elle serait déjà l'épouse de quelque gentilhomme. Pauvre Marie, tu vieilliras dans cette tour comme une fleur qui se fane dans les crevasses d'un rocher!...

Le bourreau parlait encore, lorsque Marie-des-Anges entra dans la salle où son père se livrait au plaisir de l'orgie la plus brutale. Elle rougit; et voulut même repousser la main du bourreau qui la serrait fortement contre son sein.

— Tu es ma joie, mon orgueil, ma consolation dans ce monde, ô ma fille!... Si tu n'aimais pas ton père, il mourrait de douleur!

— Je vous aime, répondit Marie-des-Anges; vous êtes mon soutien, mon seul protecteur... Une corde teinte de sang! s'écria-t-elle en reculant dans un premier mouvement d'horreur...

— C'est la corde qui a servi à pendre un traître, répondit le bourreau. N'as-tu pas entendu parler du capitaine Sauvage?

— Ce jeune gentilhomme qui était venu porter des conditions de paix?... s'écria la jeune fille d'une voix entrecoupée.

— C'est moi qui l'ai étranglé...

— Vous avez donc été le bourreau de mon fiancé? ajouta Marie-des-Anges, qui tremblait de tous ses membres.

— Tu l'aimais, malheureuse!...

— Hier, pendant votre absence, je reçus ses sermens d'amour, et vous l'avez tué!!...

— Tu le suivras aux enfers, misérable! s'écria le bourreau d'une voix rugissante.

Et la tête de la fille tomba sous sa hache.

Les valets et le bourreau contemplaient en silence cette scène d'horreur, lorsque la porte s'ouvrit avec bruit; le ministre Charnier et le consul Dupuy entrèrent, suivis de deux soldats qui portaient des torches. Charnier recula en voyant une tête sanglante sur le plancher.

— Tu as tué ta fille! s'écria-t-il dans un premier mouvement d'indignation.

Le bourreau laissa tomber sa hache encore sanglante, et dit en grinçant des dents :

— Je l'ai tuée, parce qu'elle aimait un traître, un papiste!

RAYMOND TRENCAVEL, MASSACRÉ PAR LES HABITANS DE BÉZIERS.

RAYMOND Trencavel, vicomte de Béziers et de Carcassonne, vivait en paix depuis un an dans ses vastes domaines : il y avait suspension d'armes. Le roi d'Angleterre et le comte de Toulouse venaient de conclure une trêve dont le terme ne devait expirer qu'aux fêtes de Pâques 1168. Henri, à la tête de dix mille hommes, parcourait le Quercy, prétextant un pélerinage à Notre-Dame de Roquemadour. Ses adversaires étaient dans l'attente; ils ne négligeaient aucune précaution, parce que, dans le douzième siècle, la foi des traités était souvent violée.

Trencavel, ennemi acharné de Raymond V, comte de Toulouse, fesait en secret des préparatifs, espérant que la guerre ne tarderait pas à se rallumer. Il ne se trompait pas : un bruit d'armes se fit entendre dans la Provence, et Alphonse, roi d'Aragon, recommença les hostilités. Un grand nombre de seigneurs se rangèrent sous sa bannière. Bernard Aton, vicomte de Nîmes, et neveu de Trencavel, fut un de ceux qui prirent hautement le parti du monarque espagnol. Raymond V, que plusieurs années de combats avaient accoutumé aux fatigues et aux périls de la guerre, ne recula pas à la vue de l'orage qui allait fondre sur sa tête : il réunit tous ses vassaux, et marcha d'abord contre Bernard Aton. Le vicomte de Nîmes, effrayé, implora le secours de son oncle Trencavel, qui accourut avec une puissante ar-

Digitized by Google

mée (1167). Béziers et Carcassonne lui fournirent pour cette expédition une jeunesse nombreuse, réputée invincible dans tout le pays de la Langue-d'Oc. Plusieurs bourgeois de Béziers suivirent leur vicomte. Chevaliers, hommes d'armes, nobles et vilains, marchèrent sous le même drapeau. Trencavel fit tous ses efforts pour maintenir dans son armée l'union que troublait déjà la rivalité des bourgeois et des chevaliers. Mais que pouvait la prudence contre la jalousie haineuse de la noblesse et de la bourgeoisie? Deux jours après le départ de Béziers, une violente querelle s'éleva entre le sire de Monbrun et Pierre Cahuzac.

Le chevalier avait deux chevaux qu'un écuyer conduisait en lesse. Cahuzac, fatigué d'une longue marche, pria le sire de Monbrun de lui permettre de monter un de ses destriers jusqu'au village voisin. Le gentilhomme, non content de refuser, accabla le bourgeois d'injures et de sarcasmes.

— Vous êtes un chevalier discourtois, s'écria Cahuzac en saisissant la bride d'un des chevaux; je ne puis plus marcher, et de gré ou de force....

— Je te briserai le crâne, manant, répondit le sire de Monbrun. Un bourgeois de Béziers ne peut monter le palefroi d'un noble chevalier.

Cahuzac implora le secours de ses compagnons, qui enlevèrent un des chevaux du gentilhomme. A la première halte, le sire de Monbrun demanda justice à Raymond Trencavel de l'affront qu'il croyait avoir reçu. Le vicomte qui connaissait la susceptibilité orgueilleuse des bourgeois de Béziers, refusa d'abord. Le sire de Monbrun, irrité, s'écria :

— La hallebarde d'un manant pèse plus dans votre balance que l'épée d'un gentilhomme, vicomte!... C'est ainsi que vous nous récompensez des services que nous vous avons rendus... Je dirai tout à mes frères d'armes, et, abandonné de la noblesse, vous irez, suivie de quelques bourgeois, secourir votre neveu Bertrand Aton.

Trencavel, craignant la désertion des gentilshommes qui marchaient à sa suite, condamna Pierre Cahuzac à être fouetté publiquement. Les bourgeois furent indignés d'un châtiment si ignominieux infligé à un de leurs frères. Mais ils furent contraints à se taire, et à dévorer en silence leur indignation. . . . . .

Aussitôt que l'expédition fut terminée, Raymond Trencavel rentra dans Béziers; il fut étonné du froid accueil que lui firent les habitans. Des bruits sinistres augmentèrent bientôt ses alarmes, et tout annonçait que les bourgeois se préparaient à une vengeance des plus éclatantes. En effet, quatre jours s'étaient à peine écoulés depuis le retour de l'armée, lorsque dix des principaux habitans de la ville entrèrent dans le palais de leur vicomte. Trencavel, naturellement doux et affable, les accueillit favorablement, et leur dit que les chevaliers l'avaient menacé de déserter ses drapeaux s'il ne punissait Pierre Cahuzac.

— Quoi qu'il en soit, bourgeois de ma bonne ville de Béziers, ajouta-t-il en les congédiant, j'assemblerai mon conseil dans l'église de Sainte-Magdelaine, et je vous ferai justice si elle vous est due.

Les bourgeois se retirèrent satisfaits en apparence de la réponse du vicomte, mais plus déterminés que jamais à venger l'outrage fait à Cahuzac. Raymond V, comte de Toulouse [1], qui savait que les bourgeois de Béziers détestaient Trencavel, dépêcha plusieurs émissaires pour les engager à lui livrer leur vicomte. Les espions furent mal accueillis; les habitans de Béziers ne voulaient pas se venger par une lâche perfidie.

— Il faut du sang pour laver ma honte, dit Cahuzac; tant que le vicomte vivra, je serai déshonoré.

— Nous le tuerons! s'écrièrent tous les bourgeois dans un transport d'enthousiasme.

Le lendemain, Raymond Trencavel se rendit à l'église de la Magdelaine, suivi de toute sa cour, de l'évêque Bernard et de son clergé. Les bourgeois arrivèrent bientôt, armés de poignards qu'ils cachaient sous leurs habits.

— Justice! justice! s'écrièrent-ils en s'arrêtant devant le vicomte.

— Je suis ce malheureux que vous avez condamné à être fouetté publiquement, dit Cahuzac avec l'accent de la douleur la plus profonde. La vie est un fardeau trop pesant pour moi, si vous ne me rendez l'honneur que vous m'avez enlevé [2].

— Je vous donne pour juges les seigneurs et les bourgeois ici rassemblés, répondit le vicomte. Je jure de me conformer à leur arrêt.

— C'est du sang qu'il faut pour laver ma honte! s'écria Cahuzac. Mort à Trencavel!...

Au même instant les bourgeois se jetèrent sur le vicomte, qui tomba baigné dans son sang. L'évêque, qui voulut lui faire un rempart de son corps, ne put arrêter les assassins, plusieurs l'accablèrent de coups, et lui brisèrent les dents [3].

— Je vous maudis! s'écria le prélat dont la bouche regorgeait de sang.... Dieu vengera la mort de Raymond Trencavel, et les habitans de Béziers seront tous passés au fil de l'épée [4].

1 Catel, Mémoires : 639.

2 Guillelmus Neub., liber. 2, c. 11.

3 Petrus Val-Sernay, Historia Albigensium, c. 16.

4 Raymond Trencavel fut massacré le 15 octobre 1167, dans l'église de Sainte-Marie-Magdelaine. = *Gauffrid Vocéhron.* — Archives de Saint-Salvi d'Albi.

Digitized by Google

MATHELIN-TAILLASSON (DE TOULOUSE), ROI DES VIOLONS DE FRANCE.

Toulouse fut de tout temps une ville de mélomanes, et dans l'organisation de ses habitans, c'est le sens musical qui se developpe au plus haut degré. Nous avons vu, l'an dernier, tous les musiciens du Midi accourir dans nos murs pour assister ou prendre une part active à nos fêtes musicales. Les vibrations du concert monstre retentissent encore dans l'église des Cordeliers, et chaque semaine des affiches gigantesques annoncent pompeusement quelque soirée où on doit entendre des artistes étrangers qui se jettent sur Toulouse, sûrs d'y obtenir des applaudissemens. Qu'on demande à Arthaud et à Humann si dans les autres villes de France ils ont trouvé pour leur talent des appréciateurs plus justes, plus enthousiastes que les Toulousains. Ils répondront que la capitale du Languedoc est un théâtre où on ne triomphe qu'avec gloire.

Nos pères furent comme nous, artistes par organisation. Qu'on lise nos annales, et on verra que Toulouse était aussi au moyen-âge la ville des concerts. Au printemps et dans les belles nuits d'été, on entendait aussi des voix harmonieuses qui répétaient les chants de guerre et les ballades du vieux temps. Dans nos études artistiques, nous ferons connaître tour à tour la marche progressive de la science musicale dont s'enorgueillit la noble cité que nous habitons. Nos lecteurs nous sauront peut-être gré de leur faire connaître, dans le commencement de notre publication, un artiste dont la célébrité est passée en proverbe [1].

[1] Là bèlo Paoulo et Mathali,
Et lé Bazaclé et Sen-Sarni.

Gaillard Taillasson, dit Mathelin, naquit à Toulouse en 1580. Sa famille jouissait d'une estime générale, et il paraît même qu'elle avait été anoblie depuis long-temps, puisque Mathelin-Taillasson, dans des lettres originales qui restent encore, prend la qualité de gentilhomme. Musicien par nature, Mathelin se livra de bonne heure à son art de prédilection. Ses efforts furent couronnés d'un brillant succès, et il devint un des plus fameux violons du Midi. Lorsque le roi de France fit son entrée à Toulouse, Mathelin marchait devant lui avec sa troupe, et il reçut du monarque des félicitations qui contribuèrent beaucoup à la renommée dont il jouit depuis ce jour. Son nom parvint jusqu'à Paris. Guillaume Nion, dit La Foundy, était alors roi des violons de France. Etonné de la réputation de Mathelin, et juste appréciateur de son talent, il le nomma son lieutenant-général par des lettres patentes datées du 9 septembre 1608. Il lui donna « pouvoir et droit » de recevoir tous maitres, joueurs d'instrumens, » tant audit Toulouse que dans les villes du ressort » du parlement de la cité: comme aussi de faire » corrections contre toute personne qui entre- » prendrait sur ledit art sans congé ni licence. »

Mathelin, comme tous les hommes d'un talent supérieur, avait des envieux. Les artistes de Toulouse ne voulurent pas se soumettre au vice-roi délégué par La Foundy. Tous les ménétriers se révoltèrent, et l'affaire fut plaidée au parlement, le 26 mars 1609. La cour rendit un arrêt qui donna gain de cause à Taillasson. Dès lors Mathelin régna paisiblement, et s'efforça de se rendre de plus en plus digne de sa nouvelle royauté.

Le célèbre Godolin honora de son amitié l'ar-

Digitized by Google

tiste dont le rare talent avait triomphé des préjugés de son siècle. Le poète et le musicien vécurent dans une union que rien ne put troubler. Longtemps ils firent les délices des Toulousains; ils étaient appelés dans toutes les réunions où Godolin récitait ses beaux vers, tandis que Mathelin fesait entendre les jolis airs qu'il avait composés. Le duc de Montmorency, gouverneur de la province, accueillit favorablement Taillasson. Mais, en 1632, le musicien eut la douleur de voir la tête de son généreux protecteur tomber sous le glaive de Richelieu. Depuis ce jour, une sombre tristesse s'empara de Mathelin; il ne parut que rarement dans les fêtes publiques. En vain Louis XIII le nomma roi des violons de France, en 1639; la tête sanglante du duc de Montmorency était toujours devant ses yeux. Cependant, en 1647, Taillasson parut à la procession de la Fête-Dieu : un rival, redoutable pour tout autre que lui, l'avait défié. Mathelin et Poncet entrèrent en lice chacun avec ses ménétriers. L'ami de Godolin eut tous les applaudissemens, et Poncet, quoique vaincu, fut le premier à féliciter son illustre compétiteur. Mathelin ne jouit pas long-temps de son triomphe; il mourut quelques jours après, laissant un fils héritier de son beau talent.

[1] L'annaliste Lafaille dit avoir vu à l'hôtel-de-ville les lettres patentes par lesquelles Louis XIII nomme Mathelin Taillasson roi des violons de France.

LES ALBIGEOIS.

I.

LE CONCILE DE LOMBERS.

Aujourd'hui nous combattrons corps à corps avec nos ennemis, Pierre Mauran; l'archevêque d'Albi est arrivé hier, avec l'évêque de Toulouse, le vicomte de Trencavel et la sœur du roi de France. Par Manès, le grand docteur de la nouvelle foi, le théâtre sera des plus beaux; et si nous triomphons, le pape tremblera sur son trône pontifical.

— La discorde est parmi nous, Géraud-Sans-Avoir, répondit Pierre Mauran; nous ne sommes que d'hier et la zizanie de l'orgueil commence à détruire la moisson que les premiers apôtres ont semée dans les larmes et la persécution.

— Je suis *Pétrobusien*, Pierre Mauran; vous savez que j'ai toujours été le fidèle disciple de Pierre de Brais. Olivier est le chef des *Bons-Hommes* et des *Patarins;* nous nous sommes juré une haine éternelle.... Je l'étoufferai dans mes bras. Il me méprise; il dit que je ne suis qu'un faux docteur... Je me vengerai!...

Géraud-Sans-Avoir saisit les deux mains de Pierre Mauran et les étreignit avec force. Sa barbe grise et hérissée, sa tête à moitié chauve, ses yeux étincelans, donnaient à son visage une empreinte qui eût porté la terreur dans le cœur du plus intrépide des chevaliers.

— Je me vengerai! répéta-t-il en tirant de sa poitrine un cri rauque qui ressemblait au rugissement d'une bête féroce. Avant que le soleil, qui est encore couché derrière l'horizon, arrive à l'occident, Olivier ou Géraud-Sans-Avoir dormiront du sommeil de la mort.

— Que Dieu vous donne autant de sagesse que vous avez de zèle, dit Pierre Mauran; notre cause trouvera en vous un bon défenseur....

— Le jour commençait à luire, et les deux interlocuteurs s'arrêtèrent devant une petite porte, qu'on se hâta d'ouvrir en entendant la voix de Géraud-Sans-Avoir. Dans un réduit humide et carré, sur des tas de paille, sommeillaient pêle-mêle, hommes, femmes et enfans. Une torche de résine qui brûlait dans une crevasse de la muraille, ne projettait plus qu'une lumière rougeâtre : c'était un spectacle hideux et dégoûtant. Les *Bons-Hommes*, les *Pétrobusiens*, les *Patarins*, étaient à peine couverts de haillons qu'ils s'arrachaient dans leur sommeil; des voix rauques, des jurons, des blasphèmes troublaient de temps en temps le silence de ce sale taudis.

Olivier ne dormait pas. Assis sur une large pierre, il s'entretenait avec des *Patarins*, zélés partisans de ses doctrines. Le grand docteur des Vaudois était encore dans la fleur de l'âge; ses cheveux noirs tombaient en désordre sur ses larges épaules; son visage était cave et décharné par les rigueurs fanatiques de la plus austère pénitence; un manteau noir, drapé autour de son corps, laissait à découvert ses jambes musculeuses; on eût dit à le voir un chef de bandits ou de bohémiens plutôt qu'un apôtre. Géraud-Sans-Avoir et Pierre Mauran s'arrêtèrent pendant quelques instans à la porte, craignant d'interrompre l'entretien du grand docteur. Ils s'avancèrent enfin au milieu de leurs frères endormis. Aussitôt qu'Olivier aperçut Géraud, il se leva précipitamment, porta des regards inquiets autour de lui, comme un homme qui craint de tomber dans quelque piége.

— Tu as donc abandonné les fidèles du Rouergue, Géraud-Sans-Avoir? dit-il en faisant quelques pas en avant. Ce n'est pas au moment où les loups hurlent autour de la bergerie, qu'un bon pasteur doit fuir loin de son troupeau...

— Dieu veillera sur ses enfans, répondit Géraud, avec un sourire ironique... Je n'ai pas plutôt appris que l'archevêque d'Albi voulait tenir un concile à Lombers, que je me suis hâté pour partager le triomphe ou la défaite de mes frères.

Digitized by Google

— Je suis le grand docteur du Saint Evangile, répondit Olivier en jetant sur Géraud-Sans-Avoir un regard dédaigneux; notre cause est en bonnes mains; nos frères n'ont pas voulu en confier la défense à un misérable *Pétrobusien*.

— Tu es un pharisien et un hypocrite, s'écria Géraud-Sans-Avoir; ton cœur est enflé d'orgueil; tu voudrais voir tous les apôtres de la nouvelle loi ramper à tes pieds; mais je lèverai ma tête aussi haut que toi.

Le *Pétrobusien* prononça ces dernières paroles avec tant de force, que sa voix retentissante éveilla tous les Vaudois. On eût vu dans ce moment des hommes à faces difformes, à demi-nus, s'agiter, se rouler les uns sur les autres, se frapper en fesant entendre d'énergiques vociférations. Le tumulte allait toujours croissant, lorsque le grand docteur Olivier s'écria:

— Êtes-vous possédés du démon, frères? vous hurlez comme bêtes sauvages au moment où les rayons du soleil pénètrent dans les cavernes qu'elles habitent. Ne savez-vous pas que l'homme en s'éveillant doit se prosterner pour adorer son créateur?

Les cris discordans des Vaudois ne cessèrent pas encore, et Olivier, écumant de rage, se jeta au milieu de la foule.

— Vous êtes des enfans de Satan, puisque vous méconnaissez la voix de votre grand docteur; notre saint évêque Niquinta vous maudira!..

A ces mots le tumulte se calma tout-à-coup, et les Vaudois s'approchèrent de la muraille de telle sorte que le docteur Olivier se trouva seul au milieu de la salle.

— Vous m'avez choisi pour plaider la cause de la nouvelle loi devant les évêques de l'Eglise romaine, dit-il, en radoucissant sa voix; néanmoins un autre que moi paraîtra dans le concile. J'ai pour rival Géraud-Sans-Avoir; quel est celui de nous deux qui mérite vos suffrages?

— Géraud-Sans-Avoir est un truand, dit un vieillard à tête chauve.

— Il a passé les premières années de sa jeunesse à garder les moutons d'un paysan, ajouta une jeune femme en rajustant ses haillons; de mendiant il s'est érigé en docteur.

— Il ne sait pas le latin; il ne peut consacrer le corps de Notre Seigneur Jésus-Christ, dit un jeune clerc provençal qui avait embrassé la secte des Albigeois.

— Géraud est un manant, disait l'un.

— Il n'a pas plus d'esprit que les moutons qu'il a gardés pendant dix ans, disait l'autre.

— Nous rejettons tous Géraud-Sans-Avoir, s'écrièrent les Vaudois; Olivier est notre grand docteur.

— La cause est jugée, dit Olivier en se tournant vers son rival:

— Tu ne jouiras pas long-temps de ton triomphe, répliqua à voix basse Géraud-Sans-Avoir. Je laverai dans ton sang la honte de ma défaite.

Et menaçant Olivier de la voix e du geste, il sortit suivi de Pierre Mauran.

Le soleil paraissait déjà au-dessu (e l'horizon, et les habitans de la petite ville de Lombers étaient déjà sur pied. Les Vaudois se rendirent à la porte de l'église où devait se tenir le concile, pour attendre l'arrivée des évêques et des chevaliers. A l'heure de nones, la porte s'ouvrit, et les hérétiques, en entrant dans le temple, furent étonnés de voir les prélats qui devaient les juger, assis sur une grande estrade d'où ils pouvaient dominer toute l'assemblée:

A droite était Trencavel, vicomte de Béziers et de Carcassonne; auprès de lui Constance, comtesse de Toulouse et sœur de Louis VII, se fesait remarquer par la magnificence royale de ses habits. Izarn de Lautrec, le sire d'Espérandieu de Castres, et plusieurs gentilshommes de l'Albigeois et du pays Toulousain, se pressaient autour d'elle. Au milieu étaient les six évêques et les huit abbés qui devaient juger les Vaudois. Les prévôts des cathédrales de Toulouse et d'Albi, les archidiacres de Nîmes, de Narbonne et d'Agen, avaient pris place derrière eux. Les chevaliers, les hommes d'armes, les bourgeois siégeaint à gauche, et les hérétiques étaient en groupes à part dans l'intérieur de l'église.

Guillaume, évêque d'Albi, revêtu de ses habits et ornemens pontificaux, fit entendre sa voix au milieu du silence qui régnait dans toute l'enceinte.

— Quel est celui d'entre les Vaudois qui doit défendre les doctrines infâmes de l'hérésie?

— Mes frères m'ont choisi pour leur avocat, répondit un homme de haute taille, qui s'avança au même instant vers l'estrade sur laquelle étaient assis les évêques.

Les prélats regardèrent tout d'abord avec étonnement ce docteur couvert de haillons, qui, la tête levée, le regard presque menaçant, semblait défier ses juges. Une tunique de toile grossière, rattachée autour de ses reins par une corde, était son seul vêtement; ses jambes et ses pieds étaient nus.

— Quel est le nom du docteur hérétique? dit Constance, comtesse de Toulouse, en se penchant vers le vicomte de Béziers.

— Olivier de Rodhéz, répondit Trencavel.

— Monseigneur de Lodève, dit l'évêque d'Albi à Bertrand-Gaucelin, en ma qualité d'évêque diocésain, je vous charge d'interroger les Vaudois.

Gaucelin de Lodève fit un signe d'assentiment, et commença l'interrogatoire.

— Olivier de Rodhéz, docteur des hérétiques, crois-tu aux livres de Moïse et à la sainte Bible?

— Je n'admets que le Nouveau Testament, et ne crois qu'au Saint-Evangile de Jésus-Christ, répondit Olivier.

— Crois-tu à la sainte communion et au sacrifice de la messe?

— Non, répondit Olivier en secouant dédaigneusement la tête.

— Au feu l'hérétique! à mort le blasphémateur! crièrent les assistans.

L'évêque d'Albi leur imposa silence et se tournant vers Olivier, il lui dit:

— Docteur de l'hérésie, quelle est la doctrine

Digitized by Google

par laquelle tu trompes les fidèles, et les éloignes du giron de la sainte Eglise?

— Fidèle aux dogmes d'Henri de Bruis, mon maître, répondit Olivier, je condamne l'aumône, la communion et la messe, je nie le purgatoire; je me moque de l'excommunication et des indulgences; je prie à genoux sept fois la nuit et sept fois le jour, et je crois que tout fidèle, pourvu qu'il porte des sandales, peut consacrer le corps de Jésus-Christ sans avoir été ordonné par un évêque. Nous voulons imiter les premiers apôtres, vivre comme eux dans la pauvreté; aussi nous marchons les pieds nus, et nous n'avons pour vêtemens que des tuniques qui tombent en haillons. Nous ne recevons d'argent de personne, nous ne mangeons pas de viande, nous ne buvons pas de vin, et la nourriture la plus grossière suffit à nos besoins. Les docteurs apostoliques sont au nombre de douze, et nous sommes tous prêts à mourir pour le triomphe de la vérité. Vous avez entendu notre profession de foi, gens de bien, ajouta Olivier en portant ses regards sur ceux qui l'environnaient.

Il y eut quelques instans de silence, et après une courte délibération des évêques, Gaucelin de Lodève prononça cet arrêt:

— Au nom de notre Saint-Père le Pape, je condamne la secte d'Olivier et de ses associés, comme hérétiques et infâmes; j'ordonne à tous les fidèles de les poursuivre comme ennemis de Jésus-Christ.

Les hérétiques éclatèrent en murmures, et sans les chevaliers qu'avait amené le vicomte de Béziers, l'église serait devenue un champ de bataille.

— J'en appelle au tribunal de Dieu! s'écria Olivier emporté par la foule que les soldats repoussaient hors de l'Eglise.

La sentence fut confirmée par l'évêque de Toulouse, l'archevêque d'Albi, et signée par Trencavel et Constance.

Telle fut la première condamnation des Henriciens ou Albigeois. Les membres du concile de Lombers se conduisirent avec une sagesse et une modération vraiment apostoliques. Les hérétiques, irrités de leur défaite, se dispersèrent dans les campagnes voisines, et leurs chefs restèrent seuls dans la ville jusqu'à l'entrée de la nuit. Olivier partit alors suivi de deux des ses disciples. Le ciel était couvert de nuages épais, le tonnerre grondait dans le lointain, et tout annonçait un orage violent. La pluie ne tarda pas à tomber par torrens, et Olivier se détourna de sa route pour s'abriter près du tronc d'un vieux chêne. Il s'entretenait avec ses disciples, lorsqu'à la lueur d'un éclair il vit Géraud-Sans-Avoir immobile à quelques pas de lui. Un frisson parcourut tous ses membres, ses cheveux se hérissèrent, et pendant quelques instans, il fut sous l'influence des angoisses de la peur. Géraud s'aperçut de l'ascendant qu'il avait sur son rival, et s'écria:

— Je veux être brûlé comme notre maître Pierre de Bruis, si jamais on vit une nuit plus affreuse. Que ces nuages sont noirs! Le tonnerre gronde avec un fracas épouvantable..... L'enfer est ouvert; veux-tu descendre dans ses abimes, Olivier le grand docteur?...

— Que fais-tu dans ces lieux, fils de Satan? répondit Olivier d'une voix tremblante.

— Crois-tu donc que j'aie oublié l'affront que tu m'as fait aujourd'hui? Le souvenir de mon injure brûle mon cœur. Le moment de la vengeance est arrivé!... Je t'ai suivi comme un tigre qui poursuit sa proie!.... Tu n'échapperas pas à ma rage!...

Au même instant les nuages se déchirèrent, et la foudre en tombant embrâsa un des arbres de la forêt. La flamme s'éleva bientôt dans les airs en colonnes rougeâtres, et Géraud, après avoir contemplé cet effrayant spectacle avec un calme impassible, se prit à ricaner comme un démon.

— Olivier le grand docteur, vois-tu cet arbre qui brûle comme une torche? L'enfer éclaire notre combat... Mort à toi, Olivier!

Les deux adversaires se précipitèrent l'un sur l'autre, s'enlacèrent de leurs bras, se renversèrent mutuellement, et luttèrent d'abord avec des forces à peu près égales. Mais Olivier était encore dans la fleur de l'âge; furieux de voir son sang couler sous le poignard de Géraud-Sans-Avoir, il l'étreignit si fortement, qu'il le vit au même instant tomber à ses pieds.

Il contempla son rival dans un muet étonnement. Puis il dénoua la corde qui lui servait de ceinture, et pendit le cadavre à une des branches du chêne.

— Partons, dit-il à ses deux disciples; demain les passans diront que Géraud-Sans-Avoir s'est pendu de désespoir, comme Judas Iscariote après qu'il eut vendu Notre Seigneur Jésus-Christ...

STATISTIQUE COMMERCIALE DE TOULOUSE AU SEIZIÈME SIÈCLE.

En considérant l'heureuse position de la capitale de Languedoc, le voyageur s'étonna qu'elle ne soit pas le bazar général du midi de la France. En effet, Toulouse avait de grandes destinées commerciales, si la plupart de ses magistrats ne se fussent opposés dans tous les temps aux progrès et au développement de l'industrie. Placée au milieu des belles plaines qui forment le bassin pyrénéen, cette grande ville pouvait devenir un point central où l'Espagne se serait approvisionnée des produits de l'industrie française. La Méditerranée et l'Océan auraient apporté dans ses murs les richesses de l'Orient et de l'Amérique. Comment se fait-il donc que la cité que nous habitons languit dans la paresse de l'inaction, que le commerce y consomme seulement les produits étrangers sans rien donner en échange; tandis que Marseille, le Hâvre, Bordeaux et Lyon voient leurs manufactures prospérer, se multi-

Digitized by Google

plier de jour en jour ?... La cause du mal est si invétérée qu'il sera bien difficile d'y porter remède. Néanmoins, il fut un temps où Toulouse jouissait d'une certaine prospérité commerciale, et plusieurs de ses négocians pouvaient marcher de pair avec les plus riches maisons d'Anvers et de Gand. C'était au seizième siècle.

Toulouse n'avait pas encore éprouvé les funestes influences de la guerre civile ; les doctrines de Luther y étaient à peine connues, et les haines religieuses n'avaient pas dépeuplé ses écoles. Les capitouls de l'année 1545, irrités contre François Ier qui leur avait enlevé le privilège de créer des notaires *gardes-notes*, se consolèrent de leur échec en favorisant plusieurs établissemens qui auraient amené les plus heureux résultats avec la protection constante des magistrats du Capitole.

Lyon voyait depuis quatre ans des manufactures d'étoffes de soie s'établir dans ses murs, lorsque les frères Sartini, marchands florentins, arrivèrent à Toulouse, et obtinrent des capitouls le droit d'établir des fabriques. Ils eurent d'abord un succès inoui. Pendant quelque temps ils fournirent des étoffes magnifiques à tout le Midi, et Toulouse aurait aujourd'hui des bazars aussi beaux que ceux de Lyon, si les magistrats, dans leur orgueilleuse susceptibilité, ne se fussent ingérés de régler la longueur et la largeur des étoffes.

Au seizième siècle, la mode était comme elle l'est aujourd'hui, indépendante et capricieuse; les réglemens des capitouls gênèrent la fantaisie, le goût des acheteurs, qui seul donnait du prix aux belles étoffes des frères Sartini. Dès ce moment leur établissement cessa de prospérer; les ouvriers qu'ils avaient emmenés de l'Italie abandonnèrent leurs manufactures et allèrent à Lyon, qui favorisait alors tous les genres d'industrie.

En perdant ses manufactures d'étoffes de soie, Toulouse conserva néanmoins une influence commerciale dans le Midi. La maison Bernuis était au plus haut point de sa prospérité. On évaluait la fortune de ce riche négociant à un million de francs, équivalant à six ou huit millions d'aujourd'hui. Soixante commis travaillaient sans cesse dans ses magasins, et il avait six secrétaires pour entretenir sa correspondance avec tous les négocians de l'Europe. Ses vaisseaux partaient chaque jour du port de Bordeaux pour porter des ballots de pastel dans tous les royaumes du Nord. Avant l'importation de l'anil ou indigo, le pastel était une denrée indispensable pour la teinturerie; et Toulouse en avait le monopole.

La maison Bernuis jouissait d'un si grand crédit sous le règne de François Ier, que ce prince, pendant son séjour à Toulouse, ne dédaigna pas d'accepter un banquet chez le plus riche négociant du Midi. Possesseur d'une immense fortune, Bernuis ne pouvait rester dans les rangs obscurs de la basse bourgeoisie. Les capitouls et les membres du parlement constituaient alors l'élite de la population toulousaine; on ne jouissait d'aucune considération si on n'avait porté le chaperon ou la toge. Aussi Bernuis s'empressa-t-il de demander une place de conseiller au parlement pour l'aîné de ses fils : le négociant avait prêté de l'argent à François Ier, et tout le monde sait que ce prince payait ses créanciers en leur accordant des places, des honneurs. Bernuis, devenu gentilhomme, ne s'occupa plus de son commerce avec la même activité; néanmoins sa maison prospéra jusqu'à ce que cette illustre famille s'éteignit en la personne de Laurine Bernuis, qui épousa le comte de Losse en Périgord.

Après l'extinction de la famille Bernuis, le commerce du pastel se maintint à Toulouse jusqu'au règne d'Henri IV. Ce fut alors que les navigateurs firent les premières importations d'indigo. Henri IV défendit par les édits les plus sévères cette nouvelle introduction; mais les fabricans qui préféraient l'indigo comme plus fort mordant, bravèrent les édits du roi, et le commerce du pastel cessa entièrement. C'était le seul genre de négoce dont se fut occupée Toulouse, qui fit alors une perte irréparable. Les manufactures de soie établies par les frères Sartini n'existaient plus depuis long-temps; il n'en resta que quelques essais: on s'adonna à la culture du mûrier, tandis que Lyon portait ses soieries dans tout l'univers. Ainsi la capitale du Languedoc retomba dans son sommeil apathique, fière de son parlement en robes rouges et des nombreux étudians qui fréquentaient ses écoles.

CROYANCES SUPERSTITIEUSES DE QUELQUES PEUPLES DU MIDI.

Lorsque le christianisme changea les croyances religieuses, il modifia aussi les superstitions des peuples. Aux fables riantes de la mythologie succédèrent les mythes graves et effrayans du moyen-âge. Les naïades, les faunes, les silvains abandonnèrent les fontaines et les bois qui furent dès lors peuplés de fées, de bons ou de mauvais génies. Le diable avec toutes ses formes allégoriques, et les démons, ses compagnons d'infortune, remplacèrent le vieux Pluton et les divinités du Tartare.

Il est à remarquer que les superstitions religieuses qui se sont glissées dans l'esprit des peuples avec les dogmes du christianisme sont empreintes d'une gravité sombre qui inspire une certaine vénération et porte dans le cœur une terreur dont on ne peut se défendre. Quel est celui qui dans les jours de son enfance, assis au foyer paternel, n'a pas tremblé plusieurs fois en écoutant les contes et les légendes de sa vieille grand'mère? Ces premières impressions sont si fortes qu'il faut souvent tous les efforts d'une éducation prolongée pour les détruire entièrement. Les peuples du midi surtout, sont imbus de fausses croyances, et leur imagination ardente a créé les fées, les loups-garou, les sorciers, les devins et les fantômes qui courent, disent-ils dans les bois et sur les montagnes pendant toute la nuit.

Digitized by Google

Demandez à un Basque quel médecin pourra vous guérir d'une loupe ou de toute autre infirmité. Allez, vous répondra-t-il, allez chez mon voisin. Le malheureux n'a jamais vu son père et il guérit toutes les plaies qu'il touche en récitant trois fois l'oraison dominicale. Interrogez un paysan des Basses-Pyrénées pour connaître la cause de sa frayeur subite, Il vous répondra : Quelqu'un de ma famille mourra bientôt : une orfraie a poussé un cri aigu en passant sur ma tête. Un chat-huant gémit à ma gauche, et j'entends le cri d'un hibou caché dans le creux de ce rocher. La nuit est sombre, voyageur; ne vous écartez pas du village; les loup-garou rodent dans la forêt voisine; ils vous dévoreraient. L'an dernier, j'en vis passer trois gros comme des chiens noirs des Pyrénées. Mon Dieu, mon Dieu, ajoutera-t-il en se signant et invoquant la Vierge, nous sommes perdus !... Il y aura orage demain, le roi Arthur passe avec sa meute. Ecoute : ses chiens aboient dans les airs. — Ensuite il vous racontera la légende du roi chasseur; il vous dira de vous méfier d'un tel ou d'un tel, parce qu'il appartient à une famille de sorciers. [1]

Comme au temps du paganisme, les Landais pendant tout le mois de mai font devant leurs maisons des jonchées de feuillage et de fleurs; toute la famille y prend place, et le père ou le *vieux* raconte aux petits enfans, aux jeunes filles, des histoires plus ou moins effrayantes.

Les fées occupent le premier rang dans les croyances superstitieuses des peuples du midi : elles sont les arbitres des destinées humaines; elles distribuent les richesses à qui bon leur semble, et pour obtenir leurs faveurs on n'a qu'à déposer un vase aux pieds du chêne sous lequel elles vont danser; le lendemain ce vase est rempli de pièces d'or. Les habitans du département du Gers honorent d'un culte particulier des divinités bienfesantes, connues dans les mythes populaires sous le nom de *Blanquettes*. Ces êtres fantastiques sont surtout révérés par les bergers et les habitans des campagnes. Il y a six ans, je m'arrêtai, pour y passer la nuit, dans un petit village près de Condom. C'était la veille du premier jour de l'an. Je fus accueilli avec cette affable hospitalité qui distingue les habitans des bords de la Baïse. En attendant que la jeune hôtesse eût préparé mon modeste repas je voulus visiter toute la maison. Dans une chambre reculée et plus propre que toutes les autres, je vis une table dressée et recouverte d'une nappe blanche; un petit pain, un couteau, deux bouteilles pleines, l'une de vin et l'autre d'eau, et un large gobelet étaient rangés autour d'un plat rempli de mets divers. Cédant à mon appétit dévorant, j'étais sur le point de m'asseoir et de me réconforter l'estomac pour mieux attendre le souper, lorsque l'hôtesse survint, pâle, effrayée.

— Sortez, monsieur, me dit-elle, sortez, je vous en conjure : c'est la veille du premier jour de l'an; les Blanquettes viendront cette nuit, et elles nous feraient du mal, si elles ne trouvaient pas un festin bien préparé. Sans cela nos moissons ne seraient pas abondantes, et ma sœur ne trouverait pas de mari.

— Vous croyez donc aux fées? lui répondis-je.

— Je crois aux Blanquettes comme à Jésus-Christ notre Seigneur, me dit la jeune femme. Si vous alliez à minuit sur les bords de la Baïse aux premiers jours du printemps, vous les verriez danser à la clarté de la lune, ou sur le sommet des collines. Voyez-vous cet antique château qui tombe en ruines? Les Blanquettes dansent souvent sur les tours. Heureux celui qui reconnaît leurs traces sur les fleurs de ses prairies! l'herbe croît plus vîte et engraisse les taureaux. Malheur à celui qui ne vénère pas les fées. L'an dernier, notre voisin ne fit aucun préparatif pour les recevoir; aussi sa grange a été consumée, les loups ont dévoré trente de ses moutons, et son petit Antoine qui n'avait que trois ans a été trouvé étouffé dans son lit....

La jeune femme se signa dévotement en terminant son récit, mêlant ainsi une pratique religieuse à la plus absurde des superstitions. Je trouvai le père de famille assis sur un banc de chêne au coin du foyer; je m'entretins long-temps avec lui. Le vieillard me raconta des histoires de revenans, compta tous les chiens que le loup-garou avait dévorés, et me parla avec enthousiasme de la beauté des Blanquettes qu'il avait vues sur les bords de la Baïse. Il se tut tout à coup, et prêta une oreille attentive : une chouette fit entendre pour la seconde fois son cri lent et triste.

— La chouette vient de chanter, dit le vieillard qui se leva avec précipitation; donnez-moi du sel, Marguerite.

Une jeune fille s'empressa d'obéir aux ordres du vieillard, et le sel pétilla sur les charbons ardens.

— Le sel qu'on jette dans le feu au moment où la chouette chante, détourne les malheurs que nous présage l'oiseau de la nuit, dit le vieillard. Vous allez dans l'Agenais, monsieur? je vous donnerai quelques branches de fenouilh coupées le jour où l'on célèbre la fête de saint Jean-Baptiste; l'Agenais est infecté de sorciers, et le fenouilh est un préservatif puissant contre leur malice.

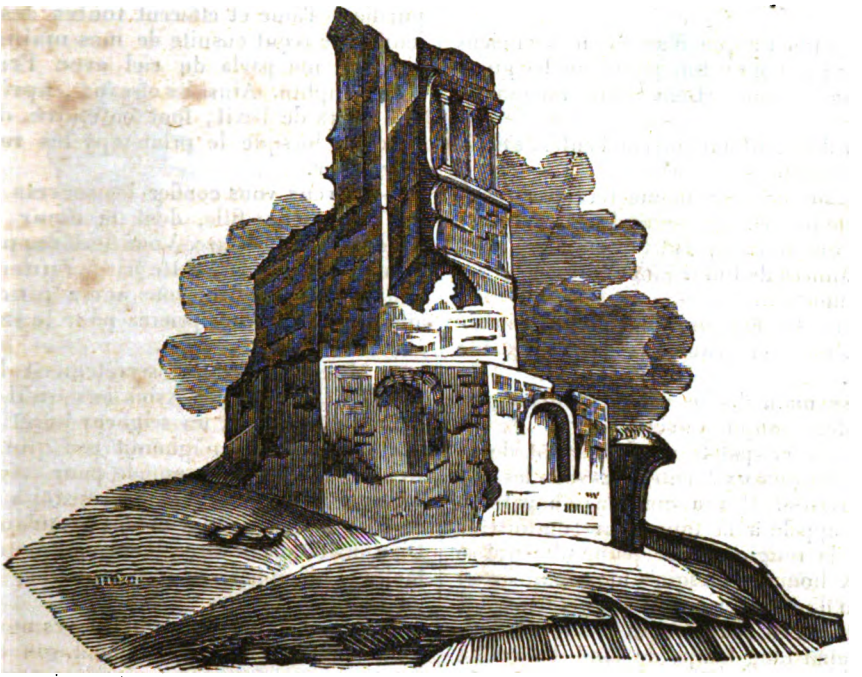
Le lendemain, je pris congé de mes hôtes. Le vieillard n'oublia pas de me donner du fenouilh, et je partis, la tête remplie de contes de fées et de loup-garou [1].

[1] Sous le règne d'Henri IV, Pierre de Pancre et le sieur Despagnet furent envoyés dans le pays de Labours, qu'on disait infecté de sorciers. Ces deux missionnaires d'un nouveau genre firent brûler huit cents malheureux accusés de sorcellerie; entre autres un nommé Isaac Duqueyran, qui fut exécuté à Bordeaux en 1609.

[1] Du Mège, Statistique des départemens pyrénéens. Ruche d'Aquitaine, tom. 1, liv. 28. Mémoires de l'académie celtique.

Digitized by Google

LA PRISONNIÈRE DE LATOURMAGNE.



Les chants des troubadours, les violoncelles des ménestrels, retentissaient dans les vastes salles de Latourmagne. Alphonse, roi d'Aragon, séjournait dans les murs de Nîmes, où il était venu pour recevoir les hommages du vicomte Bernard Atton. Plusieurs chevaliers d'Espagne et de Provence, attendant le jour du combat, se réjouissaient dans les fêtes que Bernard Atton donnait à son suzerain. Le 15 juin 1179, au grand étonnement de toute la noblesse, le vicomte se reconnut vassal du monarque aragonais. Plusieurs gentilshommes indignés, sortirent de la salle du festin, pour se confier mutuellement les impressions pénibles que leur avait causées cet acte de bassesse du vicomte Bernard. Guy de Sévérac et Arnaud de Beauvoisin, se dirigèrent vers les arènes en s'entretenant à voix haute. Ils s'assirent sur un bloc de marbre, qui avait servi de piédestal à une colonne, et gardèrent pendant quelques instans un profond silence.

— Bernard Atton est un lâche, dit Guy de Sévérac : le vicomte de Nîmes avait-il besoin de recourir à un prince étranger pour repousser ses ennemis? tous les princes et chevaliers ne se seraient-ils pas rangés autour de sa bannière? Nous pouvons rompre nos épées, et les planter en terre comme des quenouilles de femmes....

— Nous vivrons désormais sous le joug d'un prince espagnol! répondit Arnaud de Beauvoisin; néanmoins on verra les quatre tours de mon château s'écrouler comme des tas de sable, avant que l'orgueilleux Alphonse en franchisse le seuil.

— Vous êtes un brave et loyal chevalier, sire de Beauvoisin, répliqua Guy de Sévérac; mais que pourraient le courage et le patriotisme contre la force?

— Résister et mourir! s'écria le sire de Beauvoisin, dans le premier élan de son enthousiasme patriotique.

Guy de Sévérac pressa à plusieurs reprises contre son sein le noble chevalier; les deux châtelains jurèrent de ne pas se soumettre à Alphonse d'Aragon, et prirent Dieu et la Vierge à témoins de leurs sermens.

La chaleur était étouffante, la brise des nuits ne soufflait pas et les feuilles des platanes pendaient immobiles aux branches. Les ténèbres étaient si épaisses, que les deux chevaliers ne purent se défendre d'une crainte superstitieuse en voyant un fantôme noir passer, repasser et disparaître dans l'ombre.

— C'est un revenant, dit Guy de Séverac, en se signant et se recommandant à la Vierge.

— Ne parlez pas, beau sire, répondit Arnaud de Beauvoisin, ayons pitié de ce trépassé qui vient peut-être demander des prières pour le repos de son ame.

— Le fantôme vient vers nous, dit Guy de Séverac, en portant la main à la garde de son épée.

— Pourquoi veux-tu dégaîner ton glaive, chevalier? s'écria le fantôme, qui n'était plus qu'à quelques pas des deux gentilshommes.... Tu n'as rien à craindre de moi, je suis un pauvre moine qui passe mes jours, enfermé dans les catacombes creusées sous ces arènes...

Digitized by Google

L'homme aux vêtemens noirs s'assit à côté du sire de Beauvoisin, le regarda attentivement, et lui dit d'une voix que l'émotion rendait tremblante :

— Tu es le fils unique d'un de mes anciens frères d'armes; j'ai connu ton père dans les guerres de Provence : tu appartiens à une race maudite.

— Qu'as-tu dit, fantôme sorti de l'enfer? s'écria le sire de Beauvoisin.

— La pointe de ton épée ne me fera pas reculer, répondit le moine. Beau sire de Beauvoisin, n'avais-tu pas une sœur qui fut ta compagne dans les premières années de ton enfance?

— Elle est morte....

— Elle a reçu la couronne du martyr. Chevaliers, écoutez-moi, et n'oubliez pas la légende du moine noir.

Il étendit sa main droite vers Latourmagne, poussa un profond soupir et s'écria :

— Voyez-vous ce palais resplendissant de la clarté de mille flambeaux? entendez-vous les cris de joie des convives? Il y a cinq ans, à pareille heure, je fus appelé à la tour pour administrer les secours de la religion à une jeune fille qui se mourait. Deux hommes masqués me conduisirent à un souterrain dont ils fermèrent la porte aussitôt que je fus entré. Une seule lampe éclairait le cachot. Je cherchai long-temps de l'œil le grabat sur lequel gisait la jeune fille. J'entendis des soupirs étouffés comme le râle d'un homme que suffoquent les douleurs de l'agonie. Je m'approchai, et je vis une jeune fille vêtue de noir qui se débattait contre les angoisses de la mort. Je me penchai vers son grabat pour lui adresser quelques paroles de consolation. La jeune fille, dès qu'elle entendit ma voix, se leva précipitamment par un dernier effort, et étendit ses bras pour me repousser.

— Fuis, bourreau! s'écria-t-elle; laisse-moi mourir!

— Je suis un des prêtres du Christ, lui répondis-je.

— Un des prêtres du Christ! répéta la jeune fille en joignant les deux mains et levant vers le ciel ses yeux humides de larmes.... Priez pour moi, mon père; ma dernière heure a sonné....

Elle me fit l'humble aveu de ses faiblesses, et sa confession ne fut que le récit de toutes les vertus d'un ange descendu du ciel sur la terre. Je prononçai les paroles divines de l'absolution qui purifient l'âme et effacent toutes les fautes. La jeune fille reçut ensuite de mes mains le pain de vie; elle me parla du ciel avec l'enthousiasme d'un séraphin. Ainsi les oiseaux, après les mauvais jours de l'exil, font entendre de nouveaux concerts lorsque le printemps les rappelle dans leur patrie.

— Je veux vous confier les secrets de ma vie, me dit la jeune fille, dont le cœur était enivré de la joie la plus pure. Vous ne savez pas pourquoi j'ai été enfermée dans cette prison? quand vous connaîtrez mon histoire, vous aurez pitié de moi, et après ma mort vous prierez pour le repos de mon âme.

— Mon frère favorise secrètement l'hérésie des Vaudois; il y a déjà trois ans qu'il voulait me donner pour époux un seigneur hérétique comme lui. Cependant il n'ignorait pas que j'avais fait vœu de renoncer au monde pour vivre dans la solitude d'un monastère. Je résistai à ses prières, et dans son courroux il en vint jusqu'aux menaces. Dieu me donna la force de surmonter tous les obstacles, et mon père ne put triompher de ma résignation.

La jeune fille s'interrompit à ces mots; les sanglots étouffèrent sa voix. Quand son émotion se fut un peu calmée, elle continua :

Un jeune page lui suggéra un dessein abominable.... On eut recours à la calomnie.... On dit.... mon père! mon père! ce secret doit être enseveli avec moi!... Mon Dieu, mon Dieu, pardonnez-lui!! On me jetta dans ce cachot; depuis deux ans je n'ai point vu la lumière du jour, je n'ai eu pour compagnon qu'un vieux geôlier qui m'apportait à minuit une nourriture grossière et me disait : *Veux-tu obéir aux ordres de ton père?* Maintenant je touche au terme de mes douleurs; mon âme s'envole vers la céleste demeure! Prêtre du Christ, priez pour Esmengarde de Beauvoisin!

— Ma sœur! ma sœur! s'écria le sire de Beauvoisin d'une voix déchirante....

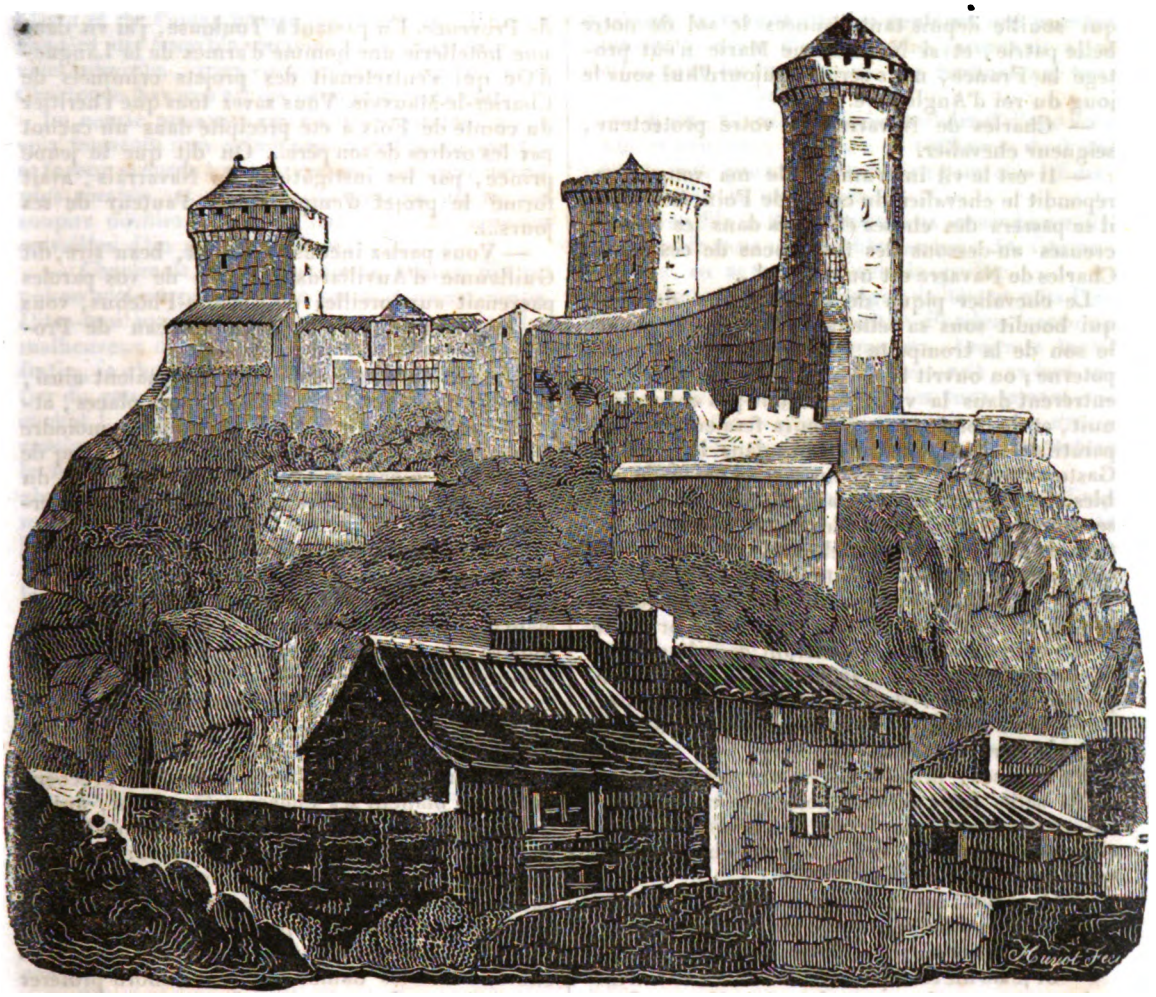
— Ne pleure pas, elle est au ciel, répondit le moine qui disparut au même instant dans les ténèbres des arènes...

L'EMPEREUR JOSEPH II AU GRAND-SOLEIL.

On était sur pied à l'hôtel du Grand-Soleil, au mois de juillet 1777. Le bruit courait que le baron de Falkensten allait arriver à Toulouse. Les Toulousains n'ignoraient pas que l'empereur d'Allemagne Joseph II parcourait alors le royaume de France. Les capitouls, accoutumés à faire de magnifiques réceptions aux plus petits princes, auraient bien voulu traiter le monarque avec leur cérémonial ordinaire. Mais la reine, sa sœur, avait tout disposé de manière à ce que Joseph II gardât le plus parfait incognito. Le prince descendit au Grand-Soleil, et cet hôtel eut depuis le privilége de recevoir les princes et les princesses que la manie des voyages entraînait loin de leurs cours.

Le baron de Falkensten alla voir à l'archevêché le plan du canal du Midi. M. Garripuy eut l'honneur d'introduire le prince au milieu d'un cercle de dames, parées de leurs plus beaux atours. L'illustre voyageur les regarda à peine, et ne parla à aucune. Les Toulousaines en furent pour leurs frais de toilette. L'empereur, après avoir vu les plans de l'immortel Riquet, revint au Grand-Soleil, où il dîna avec un appétit d'Allemand. Le lendemain il continua son voyage vers Castelnaudary et le bassin de Saint-Ferréol.

Digitized by Google



TOURS DE FOIX [1].

Cinq chevaliers, armés de pied en cap, montés sur des palefrois bardés de fer, s'arrêtèrent à une des portes de Foix. Le ciel était pur, et les rayons de la lune jetaient sur la ville endormie, je ne sais quoi de bizarre et de fantastique. Le château féodal de Gaston-Phœbus la dominait de ses noires tours, semblable à une roche suspendue au-dessus d'une vallée.

— Voyez ces tours dit un des chevaliers en se dressant sur ses étriers; ne dirait-on pas les bras d'un démon sans cesse tendus sur la capitale du comté de Foix pour l'étreindre et l'étouffer? Gaston-Phœbus est un puissant seigneur, et si j'avais son château, je braverais les Anglais et défendrais le roi de France.

— Ce sombre manoir est un nid de vautours, répondit un des chevaliers qui portait une armure noire. Les comtes de Foix peuvent à leur gré, protéger ou opprimer leurs vassaux.

— Vous avez à venger une injure, seigneur chevalier? répliqua un des interlocuteurs.

— La vengeance dévore le cœur de l'homme, beaux sires; elle seule a pu me rendre infidèle à Gaston-Phœbus.... Mais l'outrage était trop sanglant, et j'ai cherché un abri sous la bannière de Charles-le-mauvais, roi de Navarre.

— Charles de Navarre est un loyal suzerain, dit le chevalier qui se tenait toujours debout sur ses étriers pour voir à l'aise le château des comtes de Foix. La guerre va se rallumer avec une fureur nouvelle, et le roi de Navarre vous donnera quelque province pour vous récompenser de vos services.

— Une province enlevée au roi de France! répondit le chevalier en piquant son destrier et s'approchant du Navarrais... Par le lion que je porte sur ma cuirasse, je ne serai jamais traître à mon pays, beau sire. Charles-le-Mauvais est un fils de Satan; il a tendu une main coupable à l'étranger

[1] Le château de Foix conserve encore trois tours : une ronde et deux carrées. La tour ronde, qui sert aujourd'hui de prison départementale, a 136 pieds de hauteur; elle fut bâtie par Gaston-Phœbus, en 1362.

Digitized by Google

qui souille depuis tant d'années le sol de notre belle patrie, et si Notre-Dame Marie n'eût protégé la France, nous serions aujourd'hui sous le joug du roi d'Angleterre.

— Charles de Navarre est votre protecteur, seigneur chevalier.

— Il est le vil instrument de ma vengeance, répondit le chevalier du comté de Foix. Cette nuit il se passera des choses étranges dans les cachots creusés au-dessous des fondemens de ces tours. Charles de Navarre est un démon!...

Le chevalier piqua de nouveau son destrier, qui bondit sous sa selle de fer. Au même instant le son de la trompette retentit au-dessus d'une poterne; on ouvrit la porte, et les cinq chevaliers entrèrent dans la ville. Il n'était pas encore minuit, et de nombreux serviteurs fesaient les préparatifs d'un magnifique festin dans le palais de Gaston-Phœbus. Des princes étrangers, de nobles châtelaines, des chevaliers, des troubadours se trouvaient réunis dans les vastes salles du château de Foix. Gaston-Phœbus voyait arriver chaque jour dans son palais tout ce qu'il y avait de grand et d'illustre parmi la noblesse de France, et Charles V n'avait pas une cour aussi brillante.

Les cinq chevaliers, en entrant dans la salle où tout était préparé pour le festin, ne purent s'empêcher de donner des marques de leur admiration. Les nombreux convives portèrent tous leurs regards vers les cinq chevaliers, qui, sans ôter leurs casques, prirent place à une des extrémités de la salle. Leur armure noire, le mystère qui les environnait, piquèrent la curiosité de plusieur châtelaines qui firent à leurs chevaliers des questions plusieurs fois réitérées.

— Quels sont ces chevaliers inconnus? dit Gauceline de Beaumont au sire d'Orthez... Ils ne portent sur leurs armures ni devises ni armoiries?

— Si je ne me trompe, ces chevaliers aux armes noires viennent des états du roi de Navarre? répondit le sire d'Orthez.

— Ils arrivent de Castille où d'Aragon, beau sire, ajouta le vicomte de Lomagne, en fesant glisser entre ses doigts un des glands d'or qui pendaient à l'écharpe d'Ermaissinde de Mauléon, dame de ses pensées.

— Vous vous trompez, beau sire, dit un vieux chevalier: ces inconnus sont des chevaliers anglais. Je le reconnais à la haine subite que j'ai sentie s'élever en moi aussitôt que je les ai vus. J'étais aux batailles de Poitiers et d'Azincourt, et depuis ces deux journées si fatales à ce beau pays de France, j'abhore tout ce qui porte le nom d'Anglais. Si je ne respectais les droits de l'hospitalité, j'irais leur arracher leurs casques, et demain toute la cour de Gaston-Phœbus serait témoin d'un sanglant tournoi.

— Un des inconnus porte trois fleurs de lys gravées sur la visière de son casque, dit un jeune page. Ils sont Français, messeigneurs.

—Je veux ne plus revoir ma femme et mes enfans, si les nouveaux venus ne sont pas des émissaires de Charles-le-Mauvais, roi de Navarre, dit à voix basse un chevalier arrivé depuis deux jours de Provence. En passant à Toulouse, j'ai vu dans une hôtellerie une homme d'armes de la Langue-d'Oc qui s'entretenait des projets criminels de Charles-le-Mauvais. Vous savez tous que l'héritier du comté de Foix a été précipité dans un cachot par les ordres de son père... On dit que le jeune prince, par les instigations du Navarrais, avait formé le projet d'empoisonner l'auteur de ses jours....

— Vous parlez inconsidérément, beau sire, dit Guillaume d'Auvillards. Si une de vos paroles parvenait aux oreilles de Gaston-Phœbus, vous ne reverriez plus votre beau château de Provence.

Pendant que les convives s'entretenaient ainsi, les cinq chevaliers immobiles à leurs places, attendaient l'heure du festin sans donner le moindre signe d'impatience. On eût dit, à les voir, cinq de ces statues gigantesques que les sculpteurs du moyen âge plaçaient sur les tombeaux des guerriers.

Tout-à-coup, quatre pages vêtus d'habits magnifiques, portant des flambeaux à la main, entrèrent dans la salle, qui retentit de bruyantes acclamations. Gaston-Phœbus, la tête haute, le sourire sur les lèvres, saluant avec affabilité les chevaliers devant lesquels il passait, prit place au milieu de la table, et les nombreux convives se rangèrent autour de lui. Le comte de Foix avait ressenti les atteintes de l'âge, et une vieillesse que les nombreux travaux avaient rendue précoce, avait déja blanchi ses cheveux. Son front, autrefois si calme et si serein, était empreint de cette sombre tristesse qui accompagne toujours les grandes douleurs. Les chevaliers furent étonnés de la pâleur de son visage, et plusieurs se dirent à voix basse: Il se passe quelque chose d'étrange dans l'âme de Gaston-Phœbus, comte de Foix. Les chevaliers et les dames n'osèrent d'abord proférer une seule parole, craignant de troubler les tristes réflexions de Gaston-Phœbus. Mais la joie devint bientôt générale, et le comte lui-même excita ses illustres convives à se réjouir. Des clercs provençaux racontèrent plusieurs histoires qui firent pleurer les jeunes demoiselles, et six troubadours avec leurs ménestrels chantèrent les preux du Midi. L'un d'entr'eux, Raymond de Lodève, fit entendre un chant composé en l'honneur du noble et valeureux comte de Foix. Les chevaliers applaudirent: pendant qu'ils battaient des mains en signe d'allégresse, Gaston-Phœbus baissa la tête et soupira amèrement.

— Vous me croyez le plus heureux des seigneurs du Midi, s'écria-t-il, en jetant autour de lui ses yeux humides de larmes? Plût au ciel que les tours de mon château m'eussent écrasé le jour où il fut dit à mes vassaux: Votre suzerain a un fils.

Et le comte laissa retomber sa tête sur sa poitrine.

— Charles de Navarre est sorti de l'enfer pour porter la désolation dans ce beau pays de France, ajouta-t-il, en étreignant fortement un des bras du sire de Mauléon. C'est lui qui empoisonne les derniers jours de ma vieillesse. Il a abusé de la fai-

Digitized by Google

blesse et de l'inexpérience de mon fils; il lui a suggéré un horrible dessein.... Si vous saviez.... vous frémiriez... vous vous écrieriez tous avec moi: Charles de Navarre est un démon sorti de l'enfer!!

Le comte prononça ces dernières paroles d'une voix tonnante : un calme plus terrible encore que sa fureur succéda à son agitation. Son front devint plus sombre, et tirant de sa poitrine un de ces soupirs déchirans qui ne peuvent sortir que des entrailles d'un père, il ajouta :

— Charles de Navarre a donné à mon fils un poison violent pour qu'il le versât dans ma coupe. Dites-moi maintenant, si je ne suis pas le plus malheureux des pères? Tandis que, assis dans ce festin, je cherche l'oubli de mes douleurs, l'héritier du comte de Foix, mon fils, gémit dans un cachot!... C'est affreux, chevaliers! Je veux le revoir encore, je lui pardonnerai; il m'aimera; le roi de Navarre ne le corrompra plus par ses abominables conseils. Gaston! Gaston! mon fils! mon fils! ton père veut encore te serrer dans ses bras!!

A ces mots, le comte sortit précipitamment de la salle, au grand étonnement des convives, qui s'entretinrent à voix basse sur les causes de ce violent désespoir.

Cependant, dans un cachot creusé au-dessous des fondemens de la tour du nord, sur un grabat humide, sommeillait un prisonnier encore dans la fleur de l'âge. La richesse de ses vêtemens contrastait étrangement avec les sales haillons sur lesquels il était étendu. Une petite lampe suspendue au-dessus de sa tête projettait sa lumière tremblante sur son visage pâle et presque décharné. Le jeune prince était alors sous le poids d'un de ces rêves pénibles qui sont le précurseur du remords. De temps en temps il soulevait sa tête, étendait ses bras et prononçait des paroles entrecoupées.

— Tu es un monstre, Charles de Navarre! disait-il d'une voix étouffée. Tu as allumé dans mon cœur une coupable ambition; tu m'as dit : Ton père est encore dans la vigueur de l'âge, et jamais tu ne seras comte de Foix; si tu attends que Gaston-Phœbus meure de mort naturelle... Trop long-temps tu as langui sous le joug d'un père orgueilleux... Prends ce poison, et dans quelques jours j'irai voir dans son château le nouveau comte de Foix...

Le jeune prince laissa retomber sa tête et resta pendant quelques instans immobile sur son grabat.

Gaston-Phœbus entra au même instant dans le cachot, précédé d'un geôlier. Arrivé près du grabat de son fils, il le contempla long-temps, et ses yeux, d'abord étincelans de colère, furent bientôt mouillés de larmes.

— Père infortuné, se dit-il à voix basse; je croyais laisser à mes vassaux un successeur héritier de la gloire et des vertus de ses aïeux! Je verrai la dernière goutte du sang des comtes de Foix se glacer dans les veines de mon fils!...

Il croisa ses deux bras sur sa poitrine, et, l'œil toujours fixé sur le jeune Gaston, il éprouva dans quelques instans toutes les douleurs qui peuvent déchirer le cœur d'un père. Le prisonnier agita tout-à-coup les bras comme un homme qui veut repousser un assassin.

— Fuis, Charles de Navarre! dit-il d'une voix lente et rauque... En vain tu t'efforces de diminuer à mes yeux l'horreur d'un parricide! Fuis, te dis-je, tu es un démon!

— Mon fils a donc résisté aux coupables sollicitations de mon implacable ennemi! dit Gaston-Phœbus, en se tournant vers le geôlier.

Le montagnard fit un signe de tête et posa l'index sur sa bouche, et Gaston-Phœbus garda un profond silence. Le prisonnier, toujours tourmenté par le songe qui le poursuivait, se leva subitement sur son grabat, et, les yeux encore appesantis par son pénible cauchemar, il s'écria d'une voix effrayante qui retentit sous les voûtes du cachot :

— Tu dis vrai, Charles de Navarre.... Trop long-temps j'ai langui sous le joug de l'autorité paternelle; je ne suis que le vassal de l'orgueilleux Gaston-Phœbus! Le moment est venu de sortir de ma longue servitude. Puisque le ciel prend plaisir à prolonger les jours de mon père, je devancerai la mort trop lente à le frapper!...

Il se tut. Gaston-Phœbus tremblait de tous ses membres; ses dents s'entrechoquaient comme s'il eût senti le froid de la mort: plusieurs fois il porta la main à un petit poignard pendu à sa ceinture; son âme soutenait en ce moment une lutte terrible.

— Satan est vainqueur! dit-il au geôlier. Mon fils a étouffé le remords; il veut m'empoisonner.

Le jeune prince, dont la poitrine était haletante, se prit à rire affreusement; un cri de joie sortit de sa poitrine.

— Je mettrai le pied sur le cadavre sanglant de mon père, ou je verserai dans sa coupe le poison que m'a donné le roi de Navarre!... Je me souillerai d'un parricide, mais je serai comte de Foix...

— Qu'as-tu dit? misérable! s'écria Gaston-Phœbus en se jetant sur son fils, comme s'il eût voulu l'étouffer dans ses bras. Tu veux empoisonner ton père!

— Malheur à moi! s'écria le prisonnier.

Et la parole expira sur ses lèvres, et ses cheveux se hérissèrent de frayeur, et d'horribles contorsions rendirent son visage effrayant.

Gaston Phœbus le tenait toujours étroitement serré.

— Tu voulais donc m'empoisonner! lui dit-il en le repoussant avec dédain.

— L'enfer s'ouvre à mes yeux! s'écria le jeune Gaston. Pourquoi êtes-vous venu me reprocher mon crime? Je croyais que la tombe ne rendait jamais sa proie dès qu'elle l'a engloutie!

— Je vis encore, coupable fils! j'ai échappé à tes perfides desseins!

— Gaston-Phœbus n'est pas mort!

— Il vit encore pour venger l'autorité paternelle méconnue!

— Je ne suis donc pas comte de Foix!

Et jamais le fils de Gaston-Phœbus ne verra

Digitized by Google

la bannière de son père flotter au dessus des tours de son château! tu ne sortiras pas de ce cachot; ici on creusera ta tombe, et demain le fossoyeur ensevelira sous la même pierre et ma honte et le dernier rejeton de ma race!.....

— Tu veux tuer ton fils! s'écria le jeune prince de plus en plus effrayé.

— Tu voulais empoisonner ton père! répondit le comte.

— Je ne mourrai pas de ta main!... je t'étoufferai plutôt dans mes bras!

— Meurs, fils trop coupable! cria Gaston-Phœbus d'une voix terrible.

L'acier du petit poignard étincela dans ses mains. Pendant quelques instans, le geôlier, immobile de terreur, contempla le combat à mort du père et du fils. Le jeune comte, affaibli par les rigueurs de la prison, ne put résister aux efforts de Gaston-Phœbus, qui lui plongea dans le cou toute la lame de son poignard.

— Je meurs! je meurs! s'écria le jeune prince qui tomba baigné dans son sang.

— J'ai vengé les droits paternels que tu as méconnus! s'écria Gaston-Phœbus... La malédiction du ciel s'est donc appesantie sur ma race! ajouta-t-il en s'arrachant les cheveux. Je suis le bourreau de mon fils!!

Trois heures de la nuit venaient de sonner, le château de Foix ne retentit plus des cris de joie des convives, et les cinq chevaliers sortirent de la ville avant le jour.

— Le roi de Navarre a puni cruellement Gaston-Phœbus d'avoir répudié Agnès sa sœur! s'écria un des inconnus en pressant son destrier de l'éperon. Le comte de Foix a égorgé le dernier de sa race. . . . . .

. . . . . .

Gaston-Phœbus, depuis cette nuit si fatale, ne goûta plus aucun plaisir, et il mourut quelques années après d'une apoplexie foudroyante, dans son château d'Orthez.

Hyacinthe Boulay.

LA DANSEUSE DE PORT-VENDRES (Pyrénées-Orientales)

Le soleil se cachait derrière l'horizon, et ses derniers rayons éclairaient à peine le sommet des Pyrénées, couvertes encore des neiges de l'hiver. La brise du soir tempérait la chaleur du jour; les oiseaux de la mer, les ailes étendues, volaient vers le rivage, en poussant des cris rauques comme le mugissement des flots. Les matelots immobiles sur leurs ponts, fredonnaient les chansons des mariniers, en lançant en colonnes bleuâtres la fumée odorante du tabac de la Havane ou de la Virginie. Depuis deux jours j'étais arrivé de Barcelonne, et je n'avais prolongé mon séjour à Port-Vendres que pour être témoin des danses roussillonaises, si vantées dans tout le Midi. J'attendais avec impatience le moment où le bal commencerait, lorsque j'entendis le son de la cornemuse qui retentissait à quelques pas de moi, comme les soupirs mélancoliques d'une amante délaissée.

Quel est le voyageur qui, en prêtant l'oreille aux gémissemens de la cornemuse d'un Catalan ou d'un Rousillonais, n'a pas livré son âme aux douces extases d'une mélancolie voluptueuse? Oh! qu'il est doux, le soir, lorsque les voiles des vaisseaux flottent en plis ondoyans, de s'asseoir aux pieds des verts orangers, et de suivre de l'œil les danseurs et les danseuses qui s'agitent en cadence au son des aigres castagnettes!... C'est alors que le ciel du Midi paraît le plus beau; que l'air que l'on respire porte dans tous les membres une douce volupté, que des rêves fantastiques bercent l'imagination plongée dans une ineffable délire! Gardons-nous d'envier aux peuples du Nord leur flegme stoïque; le ciel nous a laissé la plus belle part, l'enthousiasme et la poésie. Qu'ils boivent leur bière et leur hydromel; dans nos festins, un vin fumant pétille toujours dans nos coupes. Leurs fêtes sont moroses et tristes comme le climat qu'ils habitent, et les peuples du Midi s'abandonnent avec ardeur à toutes les joies du plaisir!

Telles étaient les paroles que je proférais seul, dans le silence de la nuit, assis sur les débris d'un vaisseau qui avait échoué sur la côte quelques jours auparavant. Tout-à-coup j'entendis le son de plusieurs instrumens qui se mêlaient à des voix sonores et harmonieuses. Des garçons et des jeunes filles, les uns parés de rubans de différentes couleurs, les autres couronnées de fleurs, passèrent derrière moi. Je marchai sur leurs pas, et j'arrivai avec eux dans une grande prairie. Plusieurs flambeaux, suspendus aux branches des arbres, éclairaient cette scène à la fois riante et pittoresque. Les jeunes gens n'avaient pour toute chaussure que des *esparteilles* lacées à la manière des anciens; des culottes de velours noir ornées de rubans rouges, des gilets écarlates parsemés de boutons d'argent, formaient leur parure, avec de petits manteaux à raies de couleurs tranchantes. Des bonnets rouges, tombant sur les épaules, couvraient à peine leurs têtes, et des ceintures de soie dessinaient les contours de leur taille élancée. Le jupon court, les souliers rouges avec des paillettes d'argent ou d'acier, la mentille espagnole, donnaient à la plupart des danseuses je ne sais quoi de voluptueux et d'oriental. Etonné de la bigarrure de tant de costumes divers, je suivais de l'œil les groupes joyeux qui passaient et repassaient en répétant les refrains des montagnes. Un bruit d'instrumens me tira de ma profonde rêverie, et je vis au même instant des chœurs se rassembler dans la prairie. Le hautbois, la cornemuse, les sons aigus du galoubet, le retentissement du tambourin, portèrent l'allégresse dans tous les cœurs, et les danseurs impatiens se précipitèrent dans l'arène avec leurs jolies danseuses. Les ménétriers jouèrent d'abord l'air grave et

Digitized by Google

mélancolique du *contrapas*. Aux langoureux balancemens de cette danse voluptueuse succédèrent des airs plus vifs et plus rapides. Alors je ne vis plus rien dans la prairie qu'une multitude tourbillonnante qui manifestait sa joie par des cris réitérés. Les danseurs agitaient leurs rubans, les jeunes filles jetaient en l'air leurs roses et leurs bouquets. Je suivis dans leurs détours les groupes qui dansaient la *camada-rondona*; j'admirai l'agilité des garçons qui, en sautant avec grâce, levaient leurs pieds au dessus de la tête de leurs danseuses, et je ne pus m'empêcher de pousser un cri d'étonnement, lorsque je vis toutes ces jeunes femmes enlevées de terre et soutenues en l'air par leurs cavaliers.

Depuis deux heures, immobile et appuyé contre le tronc d'un amandier, je jouissais de ce ravissant spectacle, lorsque les danses cessèrent tout-à-coup.

— La gitanilla! [1] la gitanilla! s'écrièrent les danseurs et les danseuses.

Et je vis une jeune fille s'élancer au milieu des groupes, qui prirent la fuite à son approche.

— La gitanilla! la gitanilla! répétèrent las danseuses effrayées.

La jeune fille resta seule au milieu de la prairie; elle n'était qu'à quelques pas de moi, et je pus la contempler à l'aise. Son costume était à la fois oriental et espagnol : une robe de soie rouge, parsemée de fleurs d'or, tombait à peine au-dessous de ses genoux; elle avait pour chaussure de petites sandales de marroquin vert, et un turban blanc, noué négligemment autour de sa tête, laissait tomber ses cheveux noirs sur ses épaules blanches et nues. D'abord elle leva vers le ciel ses yeux mouillés de larmes, puis elle se frappa le front, et donna les marques de la douleur la plus vive. Je ne sais si son regard avait un pouvoir magique, s'il y avait quelque chose de céleste dans sa voix, je ne pus retenir mes larmes, et j'aurais voulu connaître le mystère de cette frêle existence de jeune fille.

— Avez-vous vu mon gitano? s'écria-t-elle en gémissant. Oh! de grâce, dites-moi si vous l'avez vu?.... Vous connaissez tous Pédro le contrebandier.

— Pédro le contrebandier fut tué hier par un garde-côte, répondit un danseur.

— Pédro est mort! s'écria la gitanilla d'une voix déchirante.

Elle croisa ses deux bras, resta quelques instans immobiles : cette terrible nouvelle avait été pour elle comme un coup de foudre. Le délire de la folie fit bientôt place à la douleur. Elle se prit à rire comme une insensée; le désespoir avait troublé sa raison.

— Pédro, mon fiancé, reviendra demain, se dit-elle, et un sourire mélancolique passa sur ses lèvres. Accourez tous, joyeux danseurs; vous savez que la gitanilla danse le rapide boléro, le grave fandango aussi bien que les vierges napolitaines et les jeunes filles de Cadix. Venez, venez; mon cœur est ivre de joie, parce que Pédro, mon fiancé, reviendra demain.

La gitanilla jeta son turban blanc à terre, et ses cheveux noirs couvrirent son sein et ses épaules. Légère comme une sylphide, gracieuse comme la sultane du harem, elle s'agita en cadence en fesant craquer sous ses doigts les aigres castagnettes. Vaporeuse comme une apparition fantastique, elle disparut pendant quelques instans dans les mouvemens de la walse la plus rapide; puis, avec cette mollesse ravissante qui caractérise toutes les femmes de l'Orient, elle se balança pendant quelques instans en chantant une des romances que les vierges de Cordoue répétaient sous les voûtes parfumées de l'Halambra.

Les danses, interrompues par l'apparition de la gitanilla, ne recommencèrent plus : les flambeaux furent éteints, et l'Espagnole resta seule au milieu de la prairie. Cédant à une curiosité irrésistible, je m'approchai de la gitanilla; qui s'était assise sur le gazon, la tête dans ses deux mains. Dès qu'elle entendit le bruit de mes pas, elle se leva précipitamment, et prit la fuite en s'écriant :

— Fuis Pédro; un garde-côte, un garde-côte!

Je suivis de l'œil la jeune fille jusqu'à ce qu'elle disparut dans l'ombre.

Deux ans après je revins à Port-Vendres; je demandai à mon hôtesse ce qu'était devenu la gitanilla.

— Vous me parlez de la danseuse, me répondit la vieille femme : elle est folle; autrefois elle était vêtue d'une robe tissu d'or, et maintenant elle est à peine couverte de haillons. Hier, elle vint s'asseoir à ma porte; elle pleurait de faim; je lui donnai un morceau de pain, et aussitôt elle prit la fuite.

Le lendemain, je cherchai partout la gitanilla; je ne la trouvai pas, et je dirigeai mes pas vers les bords de la mer pour voir le soleil se lever au-dessus des flots. Je m'arrêtai tout-à-coup à l'aspect d'un cadavre étendu sur la grève, et je reconnus la gitanilla. La pâleur de la mort n'avait pas défiguré son visage, et on eût dit que la danseuse dormait d'un sommeil paisible.

— Pauvre gitanilla! m'écriai-je, tu t'es noyée!

Un vieux pêcheur vint à passer : il s'approcha de moi pour me dire à voix basse :

— Monsieur, ne priez pas pour elle; c'est une gitanilla, et les gitanos sont tous païens et fils du diable.

Athanase Leblanc.

[1] Egyptienne, Bohémienne. Les gitanos forment en Espagne une caste distincte; ils sont presque tous marchands de chevaux. Ils ne suivent aucune religion. On croit qu'ils descendent des anciens peuples de l'Egypte. Les gitanillas sont remarquables par leur beauté.

Digitized by Google

UCIGLIO VANINI.

Il y avait grand tumulte au quartier de la Daurade le 2 août 1618 : des groupes nombreux encombraient les rues adjacentes à la maison de Pierre Noailles. Les curieux auraient bien voulu s'approcher de cette maison qui était cernée depuis la veille, mais les miliciens que les capitouls y avaient postés repoussaient les plus intrépides en les menaçant de leurs arquebuses. Il était dix heures du matin: le peuple, qui était sur pied depuis le point du jour, commençaient à murmurer et gourmandait la lenteur des capitouls.

— Nos magistrats ne se réveilleront donc plus, dit un marchand de la rue des Balances en ouvrant son pourpoint rouge.... J'entends la cloche des Jacobins, et il me semble que l'heure du sommeil est déja passée. Le soleil est brûlant; je me rôtirai comme le martyr saint Laurent, si les capitouls tardent encore à venir.

— Vous devriez être assis à la porte de votre magasin, et veiller à ce que les enfans ne jettent pas de la boue à votre enseigne, Guillaume Labal, dit un jeune avocat en déroulant les ailes de son large feutre pour que le soleil ne rendit point trop liquide le parfum de son énorme perruque.

— Et vous, messire Vilarette, répondit le marchand un peu piqué, que faites-vous ici ? Si j'étais avocat comme vous, je ne serais pas sorti du palais pour voir un jeune Italien traîné en prison.

— Connaissez-vous ce Vanini dont on parle tant? dit Vilarette en radoucissant sa voix.

— Je le connais comme le saint Jean-Baptiste que j'ai fait peindre dernièrement sur mon enseigne. C'est un jeune homme qui a des manières nobles comme un fils de roi. Après mon fils Julien, il est le plus joli garçon qu'on ait vu l'an dernier aux fénétras de Toulouse. Il est un peu maigre; mais son nez, légèrement recourbé, donne beaucoup de grâce et de majesté à son visage. Ses yeux brillans et quelquefois langoureux animent d'un feu céleste sa belle figure italienne. Toutes les dames du quartier le redoutent, et le président le Mazuyer seul, lui a permis l'entrée de sa maison.

— Parce qu'il n'a point de fille, dit un chaudronnier de la rue Peyrolières.

— Tu dis vrai, Anatole Marson, répondit le marchand de la rue des Balances.

Cet étrange colloque se serait encore prolongé; si le son des fifres, des hautbois et des trompettes n'eût annoncé l'arrivée des capitouls. Les spectateurs gardèrent un profond silence dès qu'ils aperçurent les magistrats. D'Olivier et Virarsel avaient été chargés par leur collégues de conduire Vanini

Digitized by Google

aux prisons de l'hôtel-de-ville. Ils remplirent bien leur mission, si le rôle de geôlier faisait alors partie des attributions du capitoulat. En effet, ils entrèrent eux-mêmes dans la maison de Nouilles, et d'Olivier, saisissant Vanini, lui dit avec colère:

— C'est toi, malheureux jeune homme, qui méconnais l'existence d'un Dieu créateur de toutes choses? Tu seras puni comme tu l'as mérité en répandant tes infames doctrines.

Uciglio Vanini ne répondit rien aux menaces du capitoul, et, supportant avec résignation ce qu'il ne pouvait éviter, il tendit ses deux mains aux soldats du guet qui les lièrent étroitement. Le jeune Italien parut au milieu de la foule des spectateurs sans crainte et sans fierté. Il marcha la tête haute et les yeux baissés pour ne point voir ce qui se passait autour de lui.

Le peuple, que les accusations des capitouls avaient irrité contre Vanini, ne vit pas plutôt le jeune Italien que sa colère se changea en pitié: les femmes pleurèrent, et plusieurs demoiselles qui s'étaient placées aux fenêtres de leurs maisons pour voir passer le cortége, donnèrent aussi quelques pleurs au malheureux Vanini.

— C'est dommage, disait l'une; ce jeune homme eût pu devenir un jour professeur de philosophie dans l'université de Toulouse.

— On dit partout qu'il ne croit pas en Dieu, disait l'autre.

— Pourquoi le conduit-on aux prisons de l'hôtel-de-ville? S'il est athée on devrait lui donner pour asile un monastère, où quelque bon religieux le convertirait.

— Les secrets de la justice de nos capitouls sont impénétrables, dit un étudiant en droit. Si nous n'étions des poltrons, nous nous armerions de nos épées pour arracher à la mort Uciglio Vanini.

— Celui qui ne craint pas de se déclarer partisant d'un impie, sera puni de mort comme lui, dit un conseiller au parlement qui avait entendu les paroles de l'étudiant.

Cette menace effraya le jeune homme qui se perdit dans la foule. Vanini entra quelques instans après dans les prisons de l'hôtel-de-ville: le 5 août, il fut transféré à la conciergerie du palais. La fermeté du jeune philosophe ne se démentit pas dans les rigueurs du cachot et pendant six mois il supporta avec résignation les mauvais traitemens dont l'accablaient ses geôliers. Le parlement n'omit aucune perquisition sur la vie, la conduite et les ouvrages de Vanini. Néanmoins, au mois de janvier 1619, on n'avait encore trouvé aucune preuve suffisante pour le convaincre d'athéisme et pour donner une forme juridique à sa condamnation depuis long-temps arrêtée.

Après six mois de détention, le jeune philosophe trouva enfin un accusateur dans un théologien nommé Francon de Mondrot. Il avait pour compagnon de captivité un jeune Espagnol enthousiaste comme lui. Depuis long-temps Raphael Erguillo demandait à Vanini le récit des étonnantes aventures de sa vie, et le philosophe, secouant tristement la tête, lui avait toujours répondu: *Ma vie n'a été que douleurs; mon ami, ne réveille pas de si tristes souvenirs.* Enfin le samedi, neuvième jour du mois de février 1619, les deux prisonniers s'assirent sur un tas de paille près d'une des lucarnes du cachot, et Vanini dit à son compagnon:

— J'ai vu le jour à Taurozano, dans le royaume de Naples, en 1585. Mon père, fermier du duc de Castro, m'envoya dès mon enfance à Rome, où j'assistai aux leçons du célèbre Argoli. De retour à Naples, j'étudiai la philosophie, la médecine, la théologie, l'astrologie, et j'entrai quelque temps après dans les ordres sacrés. Je voulus voir les principales villes de l'Italie et de l'Europe. A l'université de Padoue, j'eus à supporter la faim, le froid et le mépris. Je vins en France, et, entraîné par un mauvais génie, je parcourus l'Allemagne, le Brabant, la Hollande, la Suisse, et je passai en Angleterre, où quelques théologiens me firent jeter dans un cachot parce que je ne pensais pas comme eux. Trompé dans mes rêves d'ambition, déçu de mes espérances, je cherchai le calme dans un monastère. Je sortis bientôt de cet asile de paix; j'allai à Paris où le nonce du pape, le cardinal Ulbaldini, m'accorda sa protection, après m'avoir chargé d'écrire l'histoire du concile de Trente. Je devins aumônier du maréchal de Bassompierre. De cette époque datent mes plus grands malheurs. La Sorbonne condamna mes ouvrages, et déclara mes opinions dangereuses. Je sortis de Paris, et, attiré par la réputation des écoles de Toulouse, fatigué de ma vie errante, je résolus de me fixer dans la capitale du Languedoc. Tu sais le reste, ajouta Vanini en poussant un profond soupir. Mourir à trente-quatre ans!

— A trente-quatre ans! répéta l'Espagnol.

La porte du cachot fut ouverte au même instant, et deux geôliers, après avoir garotté Vanini comme un malfaiteur, le conduisirent à la grand-chambre où le parlement était assemblé. Après le rapport fait par le conseiller Catel, on procéda à l'interrogatoire du jeune Italien.

— Pourquoi as-tu répandu dans Toulouse l'erreur de tes doctrines infernales? dit le président, en jetant des regards sévères sur l'accusé. Pourquoi as-tu blasphémé en disant qu'il n'y a point de Dieu?

— J'ai toujours suivi les dogmes de l'église apostolique et romaine, répondit Vanini. Je ne suis point athée... Mes ennemis m'ont calomnié...

— Tu crois donc qu'il y a un Dieu?

Vanini se courba pour ramasser une paille, et l'ayant rompue, il s'écria:

— Membres du parlement de Toulouse, dites-moi qui a fait cette paille, et qui en peut réunir les bouts... cette paille seule ne prouve-t-elle pas l'existence d'un Dieu? [1]

— Il a blasphémé Dieu; il est athée! s'écria Francon de Mondrot.

Vanini jeta sur son lâche accusateur un regard

[1] Rogatus an Deus esset, herbam aliquam evulsit, inquiens et levis est cespes, qui probat esse Deum.
LEIBNITZ, *Opera theologica.*

Digitized by Google

de mépris, et prêta toute son attention aux paroles du président qui poursuivait l'interrogatoire. Dans ses aveux et ses réponses, il s'efforça de se justifier; mais l'arrêt de sa condamnation était déja porté. Le président Mazuyer, qui avait accueilli Vanini dans sa maison, prononça la sentence qui condamnait le jeune philosophe, comme impie et athée, à être traîné sur une claie d'osier droit à l'église Saint-Etienne, où il serait dépouillé, en chemise, tenant un flambeau ardent en main, la *hart* au col, demanderait pardon à Dieu et aux hommes, serait conduit ensuite à la place du Salin. Le cruel arrêt reçut son exécution. Le lendemain, Vanini eut la langue arrachée, puis le bourreau l'étrangla, son corps fut brûlé et ses cendres jetées au vent [1].

Ainsi périt, à l'âge de trente-quatre ans, le célèbre Uciglio Vanini. S'il vivait de nos jours, on le regarderait comme un philosophe à opinions indécises et paradoxales, et certains hommes l'honoreraient peut-être comme hardi novateur. Mais au dix-septième siècle, la moindre erreur en matière de religion était punie de mort; la tolérance était une vertu inconnue. Uciglio mourut sur un échafaud comme un scélérat; mais sa condamnation est une tache ineffaçable qui flétrit la mémoire de ses juges, et l'histoire n'a jusqu'ici pu prouver que Vanini se fût rendu coupable d'athéisme [2].

1 Le sixième registre des annales de l'hôtel-de-ville de Toulouse renferme des détails circonstanciés sur cette horrible exécution.

2 Vanini n'avait aucune idée fixe sur la nature de Dieu; il doutait et variait dans ses croyances. Cardan, Averroës, Pamponasse, Lucrèce et Aristote étaient ses auteurs favoris. Il était sceptique, et non athée. M. LAVAL.

LES BANQUEROUTIERS AU XV^e^ SIÈCLE.

(Extrait des coutumes de Montpellier.)

Pendant plusieurs siècles, la France, divisée en duchés, comtés, seigneuries, sénéchaussées et communes, ne formait pas cet ensemble qui constitue aujourd'hui sa gloire et sa puissance. Alors la loi n'était pas une, invariable pour tous les Français. Ce qui était permis dans une province, était défendu dans une autre, et puni par les châtimens les plus rigoureux.

En parcourant l'histoire de la législation et des coutumes de quelques villes du midi, on est étonné de leurs modifications aussi fréquentes que bizarres. Nous ne parlerons pas de certains droits que s'arrogeaient plusieurs gentilshommes: nous ne nous sommes pas imposé la tâche de fouiller dans les chroniques scandaleuses pour en extraire des récits qui pour la plupart doivent être attribués à la hardiesse malicieuse des écrivains du moyen âge. Néanmoins, nos lecteurs nous sauront peut-être gré de leur faire connaître comment les banqueroutiers de Montpellier se libéraient autrefois avec leurs créanciers.

Lorsqu'un marchand ou un argentier se voyait hors d'état de payer ses dettes, il fermait sa boutique ou son comptoir, et se déclarait en faillite. Le dimanche suivant, dès le matin, on l'attachait à un poteau devant la porte de l'église Sainte-Croix; le banqueroutier, les fesses nues, attendait l'heure de la messe; s'égayait avec les passans, et se moquait de ceux qui lui avaient confié leur argent. En entrant dans l'église, chacun de ses créanciers avait le droit de frapper sur ses fesses aussi fort qu'il le pouvait; la même opération se renouvellait, quand les fidèles sortaient de l'église, et le banqueroutier, à chaque coup de point qu'il recevait, regardait son créancier et lui disait: *paga-te d'aqui*, paie-toi de là.

Combien de banqueroutiers s'estimeraient heureux s'ils pouvaient échapper au déshonneur d'une faillite en recevant quelques coups de poing sur les fesses!....

AUBETEL.

BON MOT DE MAUPERTUIS.

Maupertuis, dans le voyage qu'il fit dans le midi de la France, pour étudier l'histoire et connaître les monumens des principales cités, séjourna longtemps à Toulouse. Alors, comme aujourd'hui, les belles-lettres et les sciences étaient cultivées avec succès dans la capitale du Languedoc: Maupertuis y trouva des savans capables d'apprécier sa vaste érudition. Un d'entre eux conduisit un jour le célèbre voyageur à l'église de Saint-Nicolas, au faubourg Saint-Cyprien. Personne n'ignore que quelques années avant la révolution, on voyait au-dessus de la porte plusieurs momies bien conservées. Maupertuis allait visiter chaque jour ces cadavres soustraits à la putréfaction de la tombe. Assis sur un banc de pierre contigu à la muraille, il passait plusieurs heures du jour, plongé dans des méditations profondes. Un capitoul qui l'accompagnait souvent, étonné de ce silence presque solennel, lui dit un jour à voix basse:

— Vous êtes bien savant, Monsieur Maupertuis; néanmoins, je ne pense pas que vous puissiez répondre à la question que je vais vous faire.

Maupertuis se tourna vers le capitoul et sourit malicieusement.

— Monsieur Maupertuis, ajouta le magistrat, dites-moi pourquoi ces cadavres rient sans cesse?

— Ils se moquent des imbéciles qui viennent les voir, répondit Maupertuis.

(Extrait des notes du roman de M. Baour-Lormian, intitulé *Duranti*.)

Digitized by Google

SAINT LOUIS ÉVÊQUE DE TOULOUSE.

SAINT LOUIS, ÉVÊQUE.

L'abbé de Saint-Sernin, assis avec ses religieux à l'extrémité de l'immense jardin qui s'étendait derrière son abbaye, s'entretenait depuis long-temps du départ de Louis d'Anjou, évêque de Toulouse. Ce jeune prélat, ne pouvant supporter le fardeau de l'épiscopat, était parti pour Rome, dans le dessein de se démettre de son évêché. Un mois s'était écoulé depuis son départ, et les fidèles de son église attendaient avec impatience des nouvelles de leur saint pasteur. L'abbé de Saint-Sernin, qui plus que tout autre avait été à portée d'apprécier les éminentes vertus de Louis d'Anjou, ne pouvait dissimuler une inquiétude secrète qui le tourmentait depuis quelques jours.

— Mes frères en J.-C., dit-il à ses religieux, je vous dis que l'évêque de Toulouse ne rentrera plus dans sa cathédrale. Dieu n'a pas voulu laisser trop long-temps sur la terre cet ange qu'il n'avait envoyé que pour nous montrer le plus parfait modèle de toutes les vertus épiscopales.

— Notre saint prélat est encore dans la fleur de l'âge, dit un religieux à la tête chauve; il reviendra pour accomplir la mission que lui a confiée le souverain pontife Boniface VIII.

— Il est mort, vous dis-je, repliqua l'abbé. La nuit dernière, je l'ai vu en songe; des anges le portaient au ciel sur leurs ailes de feu; il s'est penché vers moi pour me bénir; il m'a souri en me montrant du doigt la céleste demeure.

— Il priera pour nous, père abbé, dit à voix basse le plus jeune des religieux.

L'abbé fit un signe affirmatif, s'agenouilla sur une pierre, et resta quelques instans plongé dans l'extase de la prière.

— Louis d'Anjou est au ciel, mes frères, ajouta-t-il en regardant avec amour les religieux assis en rond autour de lui.

— Racontez-nous l'histoire de sa vie, père abbé, dit le jeune François, fils unique du vicomte de Lautrec.

Les religieux se rapprochèrent de l'abbé, qui fit le signe de la croix, et commença ainsi le récit des vertus de Louis d'Anjou, évêque de Toulouse.

— Louis d'Anjou eut pour père Charles II, roi de Naples et de Sicile. Placé par sa naissance sur les degrés du trône, il pouvait passer sa jeunesse au milieu des fêtes et des plaisirs; mais la pompe des cours, les flatteries des courtisans ne parvinrent jamais à arracher de son âme les précieuses semences que les anges y faisaient fructifier. Son père, qui espérait avoir dans cet enfant chéri un successeur digne du grand nom de ses aïeux, fut forcé de le donner en ôtage au roi d'Aragon. Dans sa captivité, le jeune Louis ne se détourna point du sentier de la vertu; et ceux qui étaient préposés à sa garde le vénéraient comme un ange envoyé du ciel. Dans son mépris pour les fausses joies de ce monde, il renonça aux biens de la terre, et entra dans l'ordre des frères mineurs. Rendu à la liberté, il accompagna son père à Rome, où il eut la consolation de prier sur le tombeau de Saint-Pierre. Le souverain pontife, étonné de voir un adolescent parvenu au plus haut degré de sainteté; voulut le retenir dans la

Digitized by Google

capitale du monde chrétien. La solitude avait trop de charmes pour Louis d'Anjou, qui alla se cacher dans une délicieuse retraite au bord de la mer, Boniface VIII le rappela quelques mois après, et le nomma évêque de Toulouse. Le fils du roi de Sicile obéit au vicaire de Jésus-Christ, et prit possession de son évêché....

L'abbé de Saint-Sernin baissa la tête, puis leva vers le ciel ses yeux humides de larmes, et pria avec ferveur. Les moines le regardaient avec un silence religieux.

— Vous l'avez vu naguère, ajouta l'abbé, lorsqu'il fit son entrée dans Toulouse, vous, avez entendu les acclamations des fidèles, vous avez été témoins du triomphe de l'homme de Dieu.... Qui de vous eût dit alors que le jeune prélat avait déjà un pied dans la tombe?...

— Les fleurs les plus belles et les plus pures se fanent aussitôt qu'elles sont écloses, dit François de Lautrec, qui se tenait toujours debout auprès de l'abbé. Voyez cette rose que les derniers rayons du soleil de l'automne ont flétrie, ajouta le jeune moine en détachant la fleur du rosier; ce matin elle n'était qu'un bouton; ses feuilles, si brillantes il n'y a qu'un instant, se dessèchent une à une. Dieu, qui ne veut pas que les fleurs qui doivent parfumer le ciel se flétrissent ainsi, les ravit à la terre, afin que le souffle qui corrompt et dévore ne tombe pas sur elles.

François de Lautrec, en prononçant lentement ces paroles, effeuillait la rose; un sourire ineffable de mélancolie passait sur ses lèvres, deux larmes étaient suspendues à ses yeux; on eût dit, à le voir, une des figures angéliques qui décoraient alors les vieilles murailles de nos gothiques cathédrales.

— Mon fils, dit l'abbé en posant ses deux mains sur la blonde tête de François de Lautrec, tu es un ange aussi; veuille le ciel prolonger tes jours!

— L'évêque de Toulouse reviendra, s'écria François de Lautrec....

L'abbé secoua tristement la tête, et les religieux gardèrent un profond silence.

Le soleil disparaissait déjà derrière l'horizon, et n'éclairait plus que le clocher aérien de l'église bâtie sous les auspices du premier évêque de Toulouse. Le souffle de l'automne avait jauni les feuilles des arbres; tout avait un aspect presque lugubre dans l'abbaye de Saint-Sernin. L'horloge sonore retentit au faîte de la basilique, et l'abbé, suivi de ses religieux, entra dans le sanctuaire pour la prière de nuit. Les moines, assis sur des bancs de chêne, répétaient alternativement les psaumes du roi prophète, lorsqu'un pélerin entra dans le chœur, et se prosterna sur les dalles du temple. Il portait le bourdon de voyage; sa robe était blanche de poussière, et il paraissait fatigué comme un homme qui vient de faire une longue course. Quand il eut terminé sa prière, il s'assit pour attendre le moment où les religieux sortiraient de la basilique. Aussitôt que l'abbé donna le signal du départ, le pélerin ouvrit une petite porte qui fermait la barrière du chœur, et se voyant au millieu des religieux, il s'écria:

— Abbé de Saint-Sernin, et vous tous hommes de Dieu, écoutez mes paroles, parce que j'ai à vous annoncer les dernières volontés d'un trépassé.

Le silence le plus profond règna dans l'enceinte sacrée.

— Louis d'Anjou, évêque de Toulouse, est mort, cria le pélerin d'une voix forte.

A cette fatale nouvelle, les religieux et l'abbé ne purent retenir leurs larmes, et pendant quelques instans les sanglots étouffèrent leur voix.

— Le Seigneur a donc rappelé Louis d'Anjou! dit l'abbé en faisant de violens efforts pour étouffer les cris de sa douleur.

— Le saint évêque est mort à Brignolles, en Provence, répondit le pélerin; je l'ai vu à sa dernière heure. « Frère, me dit-il de sa voix mourante, quand j'aurai quitté cette vallée de larmes, tu iras à Toulouse; tu diras à l'abbé de Saint-Sernin que je me recommande à ses prières. »

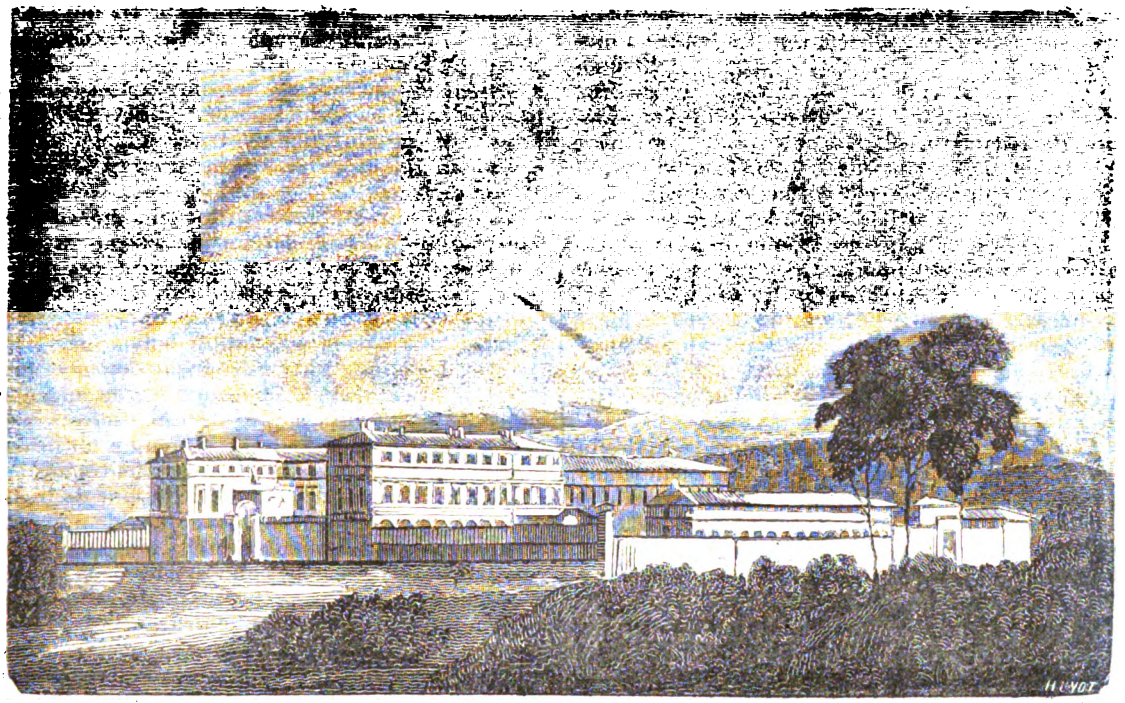
L'abbé dans un premier transport d'enthousiasme, se tourna vers les religieux, et leur dit:

— Implorons la puissante intercession de saint Louis, évêque de Toulouse. [1]

[1] Louis d'Anjou, fils de Charles II, roi de Naples et de Sicile, fut nommé évêque de Toulouse par Boniface VIII, en 1296. Il mourut a Brignolles, dans le mois d'août 1297, et fut canonisé par Jean XXII, en 1317.

Digitized by Google

L'ÉCOLE VÉTÉRINAIRE DE TOULOUSE.



L'idée de la création des établissemens vétérinaires, a été inspirée par la crainte des épizooties qui, à différentes époques, ont ravagé les campagnes et dépeuplé de vastes royaumes des animaux les plus utiles à l'homme.

A la vérité, les médecins les plus célèbres de tous les temps ne dédaignèrent pas de s'occuper des épizooties, et jamais, suivant la remarque de Paulet, on ne fit tant d'honneur aux animaux; mais ces hommes éminens, enlevés à leurs habitudes pour étudier sur une grande étendue de pays les maladies du bétail, ne pouvaient voir les choses que superficiellement, et, trompés par l'analogie, ils transportèrent trop souvent dans les étables les pratiques et les doctrines de la médecine humaine. Au milieu des cultivateurs dont ils ne connaissaient ni le langage, ni les habitudes, et auxquels ils inspiraient sans doute peu de confiance; découragés, d'un autre côté, parce qu'ils ne pouvaient faire tout le bien qu'ils désiraient, ils se hâtaient de revenir à leurs *cliens* ordinaires, qui les réclamaient, et rédiger à loisir dans leur cabinet une histoire plus théorique que pratique de la maladie.

On comprit qu'il fallait pour cela des hommes spéciaux, élevés eux-mêmes au milieu des campagnes, habitués a observer chaque jour les animaux, à comprendre pour ainsi dire le langage de leurs maladies. Ces hommes devaient voir plus dans les choses que dans les livres, et, rapprochés des cultivateurs par un contact de tous les jours, ils devaient avoir plus d'influence pour faire abandonner les préjugés, les routines, les mauvaises pratiques.

Ces hommes sont les vétérinaires de nos jours, qui exercent une profession modeste, mais éminemment utile.

Ce fut vers le milieu du 18me siècle que le célèbre Bourgelat conçut la première idée de ces établissemens, secondé par les encouragemens du ministre Bertin. Il fonda l'école de Lyon en 1762, et en confia la direction à l'un de ses élèves, le respectable M. Bredin, qui, pendant les désastres du siége de Lyon, ne craignit pas d'engager sa fortune pour soutenir son établissement, et dont le fils, son successeur, après trente-six ans d'honorables services, vient d'être remplacé, emportant dans sa retraite les regrets et l'estime de tous ceux qui le connaissent. [1]

Quelques années plus tard; s'éleva l'école d'Alfort, dirigée par Chabert, autre élève de Bourgelat, où l'on entendit les leçons des premiers professeurs de la capitale, les Fourcroy, les Latreille, les Dulong, aujourd'hui remplacés, la plupart par des professeurs vétérinaires.

Dans ces deux écoles on étudia d'abord plus spécialement les maladies du cheval; car tout était

[1] Ce savant, dont le nom se rattache à la fondation et aux premiers succès des écoles vétérinaires, vient d'être remplacé par un employé des haras, contrairement aux ordonnances et à tous les antécédens, qui accordaient cette unique perspective aux professeurs pour prix de leurs travaux et de leur émulation.

Digitized by Google

à faire lors de leur fondation, et il fallait commencer par l'animal le plus intéressant. Leur position n'était pas d'ailleurs très favorable à l'étude des autres animaux, et elles avaient de plus l'inconvénient d'être trop éloignées des contrées méridionales.

Une troisième école était donc nécessaire; Bordeaux la réclamait; mais où trouver une situation plus favorable que la ville de Toulouse, où étaient déjà réunis tant de moyens d'instruction, dans un pays essentiellement agricole, qui possède plusieurs belles races de bêtes à cornes, et de nombreux troupeaux de moutons dont l'éducation s'accroît et s'améliore de jour en jour avec l'introduction de nouvelles cultures?

Placée provisoirement, en 1828, dans le local de Beneche, l'école vétérinaire est aujourd'hui définitivement installée dans le bel établissement qu'on voit à l'extrémité de l'allée Lafayette, au-delà des bords du canal.

C'est aux pieds de la colline sur laquelle le maréchal Soult établit, en 1814, les formidables redoutes, rendues immortelles par la mort de leurs braves défenseurs, que s'élèvent les immenses bâtimens de l'école vétérinaire de Toulouse. Jamais les pritanées antiques ne furent bâtis sur des lieux plus riches en souvenirs. La petite plaine qui environne l'école fut le dernier théâtre où la valeur française opposa une noble résistance aux envahissemens de Wellington. En creusant les fondemens, on trouva sans doute les ossemens des soldats de l'avant-garde étrangère qui passa sur la France au galop de ses coursiers.

Le soir, par un beau crépuscule de printemps, lorsque le soleil a disparu derrière les montagnes, au moment où les vapeurs de la nuit s'élèvent en nuages bleus au-dessus de la capitale du Languedoc, les étrangers, les promeneurs oisifs vont s'asseoir au haut de la colline: après avoir promené leurs regards sur le vaste et magnifique horizon qui s'étend devant eux, ils contemplent avec un plaisir mêlé d'admiration les murailles et les toits rougeâtres de l'école vétérinaire. Plusieurs même ne rentrent point dans la ville avant d'avoir visité l'intérieur du bâtiment; ils parcourent les longs corridors, les beaux arceaux qui entourent la grande cour; puis quand ils ont passé le canal, et déposé dans la main du vieux batelier le sou du péage, ils s'arrêtent à l'extrémité de l'allée Lafayette, en entendant la cloche de l'école, et saluent d'un dernier regard un des plus beaux édifices du Midi.

Sous le rapport de la construction, l'école de Toulouse est la première de France; aucune n'est bâtie comme elle d'un seul jet, et sur un plan régulier où chaque chose est placée en son lieu et dans la disposition la plus convenable.

Le bâtiment principal forme la caserne des élèves, qui est entièrement isolée, desservie par de beaux corridors bien aérés qui en rendent la surveillance facile. Les dortoirs ou chambrées sont distribués tout autour d'une cour carrée et bâtis sur un couloir à arcades qui sert de lieu de promenade et de récréation pendant le mauvais temps. Au fond de la cour se trouve le grand amphithéâtre qui peut contenir de quatre à cinq cents personnes.

Sur le premier plan se trouvent les logemens des fonctionnaires et employés. Les ailes de cette partie du bâtiment, séparées par une belle cour, sont réunies en avant par un mur au milieu duquel se trouve la grande porte d'entrée. On désirerait voir ce mur remplacé par un belle grille qui donnerait à ce bâtiment un aspect moins sévère.

Tout autour du corps principal, on voit des constructions secondaires où sont disposées, sur les côtés, les écuries, et sur le derrière, les différens services, tels que la dissection, les opérations chirurgicales, la maréchallerie, etc.

Par-delà se trouvera le jardin botanique.

Cette école est particulièrement destinée aux élèves du Midi, dont le nombre s'accroît chaque année. Il s'élève déjà à près de 180; fournis par plus de 36 départemens. On y compte plusieurs élèves étrangers, Polonais, Italiens, Espagnols.

L'instruction est bien appropriée à leur destination: quelques élémens de botanique, de chimie, de physique et d'économie rurale, font l'objet du cours des deux premières années; les deux autres sont consacrées à l'étude théorique et pratique des maladies et des opérations chirurgicales. Outre les soins que les élèves donnent eux-mêmes, sous la direction d'un professeur, aux animaux qui entrent à l'école en traitement, ils assistent à toutes les opérations et consultations gratuites qui ont lieu tous les jours, et sont envoyés, pour soigner les animaux malades, dans les campagnes. Jamais ils ne sont abandonnés à eux-mêmes.

On sentira bientôt dans le Midi tous les avantages de cette institution, non seulement par la guérison de quelques animaux, mais sous un point de vue plus général, par l'heureuse influence qu'elle doit exercer sur l'éducation et l'amélioration des animaux, et tout ce qui concerne l'économie rurale. C'est là ce qui doit conduire à modifier peu à peu les cultures, à prévenir le développement des maladies individuelles, et s'opposer à la reproduction des maladies épizootiques, ou à l'introduction de ces fléaux étrangers, qui, à différentes époques, ont fait éprouver de si grandes pertes à l'agriculture. Tout se tient, tout se lie dans le ménage des champs.

Aujourd'hui, cette institution n'a pas encore acquis toute la confiance qui lui est réservée; cela tient à plusieurs circonstances. D'abord à l'époque toute récente de sa fondation, au milieu d'une ville où depuis long-temps un grand nombre de vétérinaires exercent leur état avec distinction; aux habitudes des gens de la campagne, qui, par un intérêt mal entendu, préfèrent ne pas se séparer de leurs animaux, et leur donner les soins qu'ils exigent, ou les faire administrer sous leurs yeux. Enfin, cela tient encore bien plus aux préjugés qui, d'ordinaire, s'attachent à tout établissement nouveau, et se propagent avec tant de facilité.

Beaucoup de personnes croient encore qu'on se livre à des essais sur les animaux confiés à l'é-

Digitized by Google

cole Ce serait bien mal comprendre l'éducation de ces jeunes vétérinaires, et leurs intérêts, que de leur donner, en place des leçons d'une sage expérience, le goût des théories si souvent mensongères, et toujours incertaines dans leurs premières applications.

Les animaux étrangers sont traités à l'école, selon les pratiques les plus usitées, et par un professeur, qui est chargé en même temps de toutes les opérations : les élèves ne font qu'exécuter ses ordres dans les soins secondaires à donner aux animaux malades.

Si, dans un but de progrès pour la science, l'on se livre à quelque expérience, à des essais, si les élèves s'exercent à la pratique des opérations, c'est toujours sur des animaux achetés à vil prix pour leur instruction, ou sur des animaux abandonnés comme incurables. Mais il suffit de signaler cette erreur, qui ne peut tenir devant la moindre réflexion, pour accorder à cet établissement la justice et la confiance dont il est digne.

Fondée sur les mêmes bases que l'école d'Alfort, et offrant aux élèves les mêmes avantages, il est à souhaiter que l'école vétérinaire de Toulouse obtienne du ministre les mêmes encouragemens, puisque ses travaux et ses efforts ont déjà amené des résultats semblables.

LES BOUVIERS DU PAYS DE FOIX.

On lit dans l'histoire qu'au mois de février 1339, le roi Charles VI partit un jour de la riche et noble cité de Toulouse, où il avait passé près de quatre mois dans les réjouissances, pour aller visiter, non loin de là, son beau cousin le comte de Foix. Grand et magnifique était ce comte de Foix, qui avait nom Gaston-Phœbus, et le roi s'en aperçut bien, comme vous allez voir. Le comte habitait alors le château de Mazères, où il menait un train de monarque, ayant autour de lui nombreuse chevalerie, et se livrant avec elle au déduit de la chasse qu'il aimait avec passion.

Or, il arriva que le roi Charles, en chevauchant avec sa suite vers le château du comte, rencontra sur sa route deux vaches blanches comme la neige que conduisait un jeune et beau montagnard. Ces vaches étaient des plus grandes et des plus grasses qui se puissent voir ; leurs mamelles pendantes étaient gonflées de lait, et elles portaient autour du cou un riche collier avec des sonnettes d'argent. Le pâtre avait la démarche agile et fière ; il était vêtu à la mode du pays, mais ses sandales semblaient être de la plus fine peau de daim ; ses manches bouffantes étaient taillées avec élégance, et son bonnet de laine brune pendait avec grâce sur son oreille.

— Holà l'ami, dit le roi, où allez-vous avec ces deux vaches ?

— Au château du comte notre maître, répondit le jeune homme en ôtant son bonnet d'un air respectueux.

— Vous avez là de bien beau bétail, dit le duc de Touraine, frère du roi, qui chevauchait à la droite de Charles.

— Pas si beau que vous le croyez, monseigneur ; vous en verriez bien d'autres dans nos montagnes ; — et en parlant ainsi le pâtre désignait du doigt les Pyrénées dont les cimes bleues se dessinaient à l'horison.

— Et y a-t-il aussi dans ces montagnes beaucoup de jeunes gars comme vous ? ajouta le duc d'Orléans, autre frère du roi.

— Vous me paraissez des chevaliers du Nord, messires, répondit le bouvier d'un ton dégagé, et vous ne connaissez pas la jeunesse du pays de Foix. Je suis un des plus faibles et des plus pauvres de ma vallée, et le comte, notre noble sire, peut mettre sur pied, au premier son de la trompette, plus de vingt mille vilains comme moi.

En parlant ainsi, le jeune pâtre fit tourner autour de sa tête le long bâton armé d'une pointe de fer qui lui servait d'aiguillon, en le lançant de toute la force de son bras contre un jeune ormeau qui ombrageait le bord de la route, la pointe traversa l'arbre de part en part et ressortit encore de l'autre côté.

— Par Notre-Dame ! dit le roi, tu es un vigoureux gaillard : veut-tu entrer à mon service ?

— Pas même au service du roi, dit le jeune homme ; je sers le comte Gaston, et c'est un bon maître : je ne veux point le quitter.

— Hé bien donc, dit le roi, en donnant de l'éperon à son cheval, hâtons-nous d'aller voir ce noble seigneur qui a des serviteurs si fidèles.

La suite du roi partit au galop avec lui, et laissa le montagnard bien loin derrière elle.

Les voyageurs n'eurent pas fait cent pas, qu'ils rencontrèrent deux autres vaches plus belles que les premières, conduites par un pâtre plus âgé. Celui-ci chantait d'une voix forte une chanson de guerre et d'amour, quant il fut rejoint par la royale cavalcade.

— Où menez-vous ces deux vaches, l'ami ? lui dit encore le roi.

— Au château du comte mon maître, répondit le bouvier en s'inclinant avec respect comme le premier.

— Et d'où vient qu'elles portent des sonnettes d'argent ? dit le duc de Touraine ; cela me paraît bien magnifique pour un pauvre pâtre comme vous.

— Toutes les vaches du comte Gaston de Foix portent de pareilles sonnettes, messeigneurs, et les fers des chevaux de son écurie sont du même métal.

— Voilà un vassal plus riche que son suzerain, reprit le roi : je vois que la renommée ne m'a pas trompé. Mais qu'y a-t-il devant nous sur la route ? J'aperçois un nuage de poussière et j'entends des mugissemens.

Digitized by Google

—C'est le reste du troupeau, sire chevalier, répondit le pâtre; je vais leur dire de se ranger pour vous laisser passer.

Au même instant, le montagnard saisit un cor qui pendait à son côté, et en tira des sons harmonieux et puissans qui retentirent dans toute la plaine comme ceux de Roland à Roncevaux.

—Ce manant sonne du cor comme un chevalier, dit le duc d'Orléans à son frère. Mais gouvernons bien nos chevaux, car cet innombrable troupeau pourrait les effrayer.

La route était en effet bordée à perte de vue par de longues files de vaches blanches, absolument semblables à celles qu'ils avaient déjà vues, et dont les sonnettes d'argent rendaient un son clair et agréable. Presque tous jeunes et alertes, les pâtres couraient de toutes parts pour forcer le troupeau bondissant à se ranger sur deux lignes. D'énormes chiens de montagnes, au poil long, épais et fort, les aidaient à remplir cet office. Les aboiemens des chiens, les cris des bergers, les beuglemens des bestiaux, le bruit des sonnettes, retentissaient au loin. De rauques cornemuses jouaient en même temps des airs champêtres, et ce spectacle pittoresque enchanta le roi, pendant qu'il passait à la tête de son cortége au milieu du tumulte.

—Voyez donc, disait-il à ses frères, il y a là plus de milles vaches, pardieu. Et ces bergers, comme ils ont l'air noble et le regard fier! on dirait des seigneurs de haute race, sur ma foi. Mais qu'est ceci? holà! gardez-vous!

—Le taureau! le taureau! crièrent vingt voix à la fois! Sauvez le roi!

Un énorme taureau venait de se détacher d'un groupe, et les nasaux fumans, les cornes baissées, il se précipitait sur le cheval du roi. C'en était fait de Charles; quand un des pâtres, s'élançant brusquement au-devant de lui, saisit le taureau par les cornes, et le renversa d'un seul effort aux pieds du prince. Le taureau se releva deux fois, et deux fois il fut terrassé par son formidable adversaire, qui semblait se jouer de sa fureur. Enfin, un des chiens se jetta sur le féroce animal, et se suspendant à son oreille, le ramena honteux et vaincu au milieu du troupeau.

—Merci, brave homme, dit le roi, tu m'as sauvé la vie, et je te dois une récompense.

—Remerciez le comte de Foix lui-même, dit le montagnard, car le voici.

Charles était arrivé sans s'en appercevoir à la porte extérieure du château de Mazères. Le comte en sortit tout à coup, monté sur un superbe coursier, et environné d'une suite brillante. Il descendit de cheval en voyant le roi, et mit un genou en terre pour tenir l'étrier à son suzerain.

—Vous êtes le bien venu, monseigneur, dit le comte avec courtoisie. Vous plaît-il entrer dans la demeure du pauvre seigneur de ces montagnes?

—Si ferai volontiers, beau cousin, répondit Charles; mais laisses-moi d'abord admirer à mon aise ce magnifique troupeau. Je ne vis onques tant de belles vaches et de si beaux gardiens.

—C'est une pompe bien agreste pour un puissant monarque, répondit le comte en souriant; mais je ne suis qu'un chef de bergers, et je ne puis vous montrer que les richesses d'un berger. Les armes de Béarn sont deux vaches de gueules acornées, accolées et clarinées d'azur.

Le comte Gaston-Phœbus était un des plus beaux hommes de son temps. Il portait toujours la tête nue, avec les cheveux longs et flottans. La noblesse de son port, la beauté de ses traits, la richesse de ses vêtemens, frappèrent d'admiration le roi Charles, qui le considéra quelque temps avec une sorte d'envie.

—Pour un chef de bergers, beau cousin, vous avez le parler bien courtois et la mine bien glorieuse. Mais où sont vos chevaliers si vantés? Je n'en vois aucun autour de vous.

—Je n'en ai pas d'autres que ceux-ci, dit le comte, en désignant du doigt les pâtres qui les entouraient, appuyés sur leurs aiguillons.

—Vous voulez gaber, sire comte, répondit Charles; mais je veux savoir si vous avez dit vrai. Approche jeune manant, dis-moi ton nom.

—Yvain, bâtard de Foix, répondit le jeune homme.

—Ah! ah! Et toi?

—Le sire de Corasse, sire.

—Et toi?

—Le chavalier Espaing du Lyon.

—Et toi, l'ami qui m'as sauvé du taureau furieux?

—Je suis le bâtard d'Espagne, monseigneur.

—On m'a conté, dit le roi, qu'un jour de Noël, le comte de Foix que voici était avec tous ses chevaliers dans une grande galerie où il fesait grand froid.

—Voici bien petit feu pour la saison, dit le comte.

Alors le bâtard d'Espagne, qui était là descendit dans la cour du château, prit dans ses bras un grand âne chargé de bûches qui passait dans la cour, monta légèrement les degrés, ouvrit la presse des chevaliers qui étaient devant la cheminée, et jeta l'âne avec les bûches les pieds en-dessus dans le feu.

—Est-ce toi qui as fait le tour, l'ami berger?

—Oui, monseigneur, c'était moi, répondit en riant le bâtard d'Espagne.

—Par sainte Marie, s'écria Charles, vous avez là des bouviers qui sont de bonne maison, mon cousin. Nous en parlerons en chambre avec les dames, quand nous serons de retour à Paris: L'hospitalité du comte de Foix est noble et gracieuse: nous nous en souviendrons. Entrez avec moi, chevaliers, et goûtons ensemble le vin de notre gentil vassal.

Les nobles seigneurs, qui s'étaient déguisés en pâtres pour préparer à leur souverain cette ingénieuse réception, se mêlèrent alors à la suite du roi, et entrèrent avec elle dans la vaste cour du château. Comme la nuit était venue durant l'entretien, les torches brillaient de toutes parts et se réfléchissaient sur la cuirasses des hommes d'armes qui remplissaient les corridors et les escaliers.

—Qu'est ceci? dit le roi, en voyant cent che-

Digitized by Google

vaux richement caparaçonnés, mais sans cavaliers, que des jeunes pages tenaient par la bride.

— Ce n'est rien, dit le comte, ce sont des chevaux nés dans mes haras des montagnes que votre vassal vous prie d'agréer en don, ainsi que les vaches que vous venez de voir.

— Et les bouviers en sont-ils? demanda le roi avec un sourire.

— Ils sont à vous depuis long-temps, monseigneur, ainsi que moi leur suzerain, répondit le comte avec respect, éludant ainsi la question embarrassante du monarque.

— Il vaut mieux entrer ici en ami qu'en ennemi, reprit le roi, en regardant la forte enceinte de murailles qui entourait le château, avec son accompagnement habituel de tours, de crénaux, de ponts-levis et de meurtrières.

— S'il faut jamais les défendre contre vos ennemis, répondit le comte avec la même adresse, ceux qui sont aujourd'hui des bergers timides deviendront d'invincibles chevaliers. Le haubert et la cotte de mailles remplaceront pour eux le bonnet et la veste du montagnard.

En parlant ainsi, ils montèrent le perron, et entrèrent dans une salle immense où le banquet était servi avec une magnificence extraordinaire. De tous côtés brillaient des armures suspendues aux murs. Derrière chaque siége de la table royale, se tenait debout un homme d'armes qui élevait une torche dans sa main. Le roi s'assit, et le banquet commença. Pas n'est besoin de dire que les bouviers du comte en eurent les honneurs.

Ainsi arriva le roi Charles VI au château de Mazères, et telle fut la réception qui lui fut faite par Gaston-Phœbus, comte de Foix.

JACQUES LE MAUDIT. (Histoire pyrénéenne.)

Frank, couche-toi à mes pieds; cesse d'aboyer, les contrebandiers sont là. Le chien aboya plus fort, et le jeune chasseur, dans un premier transport de colère, le frappa rudement avec la culasse de son fusil. Frank se coucha en gémissant aux pieds de son maître.

— Je ne voulais pas te frapper si fort, dit Jacques en caressant son chien; je t'ai blessé, pauvre Frank! Mais aussi pourquoi aboyais-tu? ne sais-tu pas que les contrebandiers ont juré d'assassiner Jacques le maudit?

Trois ou quatre coups de sifflet se firent entendre dans les gorges de la montagne; le chasseur arma son fusil; Frank se dressa sur ses longues pattes, le nez au vent, les oreilles dressées. Quelques instans après, six contrebandiers passèrent à côté du rocher sur lequel Jacques le Maudit se tenait immobile.

— N'as-tu pas entendu les aboiemens d'un chien? dit un des contrebandiers en mettant de l'herbe dans les sonnettes qui pendaient au cou de sa mule.

— Tu as peur, répondit Pédro le Catalan; nous n'avons rien entendu.

— Soit, dit en grommelant le vieux contrebandier; demain vous saurez si je suis sourd. Dans tous les cas, tenons-nous sur nos gardes; Jacques le Maudit veille toujours sur ces montagnes, et dernièrement il conduisit six douaniers à la caverne où Mathieu de Bigorre se tenait caché.

— Nous tuerons un jour Jacques le Maudit, répliqua Pédro en faisant craquer les ressorts de ses deux pistolets.

— Nous le poursuivrons comme un ours.

— Nous nommerons pour chef celui qui emmènera Jacques le Maudit pieds et poings liés.

Pédro le Catalan souffla dans un sifflet d'argent; il en fit sortir un son aigu, et la bande fut grossie de plusieurs contrebandiers. Jacques le Maudit eut besoin de toute sa prudence pour triompher de sa colère, et plusieurs fois il porta sa main à un vieux pistolet qui pendait à sa ceinture. Les contrebandiers disparurent bientôt derrière la montagne, et Frank voulait s'élancer à leur poursuite; son maître le retint, et faisant un long détour, il suivit les traces des contrebandiers.

Depuis deux heures il courait après eux, lorsqu'il s'arrête subitement: il venait d'entendre des cris de douleur, répétés par les échos des montagnes.

— C'est un malheureux qu'on assassine! s'écria-t-il. Frank! Frank!

Le maître et le chien parcoururent rapidement un petit plateau. Jacques tira son pistolet en l'air: un gémissement répondit à la détonation.

— Mon Dieu, mon Dieu, secourez-moi! cria une voix de femme; sauvez mon père!

Jacques le Maudit s'approcha d'une roche aux pieds de laquelle s'élevaient de jeunes troncs d'arbres. Quel ne fut pas son étonnement, quand il vit deux vieillards et une jeune fille attachés en croix auprès de la roche! Dans un instant, il rompit les liens avec son poignard, et s'assit sur une pierre, attendant le dénouement de cette scène si étrange.

— Maria-Magdalena, dit un des deux vieillards, où es-tu, ma fille?

— A vos pieds, mon père, répondit Maria, qui se leva avec effort pour embrasser le vieillard.

— Qui nous a délivrés, Maria?

— Je n'en sais rien. Prions pour celui qui a eu pitié de nous.

Les deux vieillards et Maria-Magdalena s'agenouillèrent.

— Ne priez pas pour moi! s'écria Jacques le Maudit. Mon père fit un pacte avec Satan le jour de ma naissance; deux ans après, il fut écrasé par la foudre, et le courroux du ciel pèse sur sa race.

— Dieu te pardonnera, mon fils, dit un des vieillards; prêtre du Christ, je l'invoquerai dans ma prière, afin qu'il rende la paix à ton ame agitée.

Jacques le Maudit secoua dédaigneusement la tête, et ne répondit pas.

Digitized by Google

— Mon père, s'écria la jeune fille, je me meurs, je m'évanouis!...

Jacques prit Maria-Magdalena dans ses bras, et lui fit avaler quelques gouttes de vin qui restaient encore au fond de son outre. La jeune fille recouvra bientôt ses forces, et son premier sourire fut pour Jacques le maudit. Ce sourire d'ange fit tressaillir le malheureux jeune homme, qui s'assit à côté du père de Maria, et lui dit:

— Les malheureux sont tous frères; je ne vous connais pas encore, et je vous aime... Dites-moi qui vous êtes?

— Des bannis! répondit le vieillard. Nous fuyons l'Espague, notre patrie, pour échapper à la fureur des guerres civiles. Des contrebandiers nous ont pillés et attachés à ces troncs d'arbres.

— Race de démons, murmura Jacques le Maudit.

— Es-tu exilé comme nous? dit le vieux prêtre.

— Je suis Jacques le Maudit!

Ces paroles furent répétées par les échos d'alentour, et Maria-Magdalena trembla de tous ses membres. Jacques le Maudit commençait à raconter l'histoire de sa vie, lorsque plusieurs cris annoncèrent l'arrivée des contrebandiers.

— Suivez-moi, dit Jacques, nos ennemis communs sont à notre poursuite. Je vous conduirai à la caverne qui me sert de retraite, et les contrebandiers ne nous atteindront pas.

Pendant un mois, Jacques nourrit ses hôtes de la chair des animaux qu'il tuait à la chasse, et du pain noir qu'il achetait au village voisin. Il aima bientôt Maria-Magdalena, et dit un jour à son vieux père:

— Ta fille est un ange; si tu la donnais pour compagne à Jacques le Maudit, peut-être la malédiction du ciel cesserait de le poursuivre.

— Demain je vous unirai dans la chapelle de Notre-Dame-des-Neiges, dit le vieux prêtre.

Le père de Maria-Magdalena fit un signe d'assentiment, et au point du jour le mariage fut célébré dans la chapelle couverte de mousse.

Jacques le Maudit fut heureux pendant trois ans; le père de Maria acheta une jolie maison dans la vallée d'Andaure, et revint en Espagne quelques mois après. Maria donna naissance à un fils qui mit le comble au bonheur de son jeune époux. Le trait mortel ce cachait sous la rose....

Jacques berçait un jour son enfant devant la porte de sa maison; une pierre se détacha et tomba sur le berceau.

— Mon Dieu! mon Dieu! s'écria Jacques... mon fils est mort!...

Si vous allez à la vallée d'Andaure, arrêtez-vous dans un petit village situé dans deux gorges étroites. Votre guide vous conduira au cimetière, et vous montrera un bloc de marbre brut sur lequel on a gravé:

Ci-git Jacques le Maudit.

UNE MAISON DE JEU EN 1758.

Vous verra-t-on ce soir chez la marquise de Fontenelles?

— J'y serai, vicomte.

— On jouera gros jeu, et si la fortune cesse de nous être contraire, nous pourrons aller à Paris et passer l'hiver à la cour.

— Oui, vicomte, répondit l'étudiant en droit en rajustant les plumes de son chapeau.

Et les deux interlocuteurs se séparèrent.

Dix heures sonnaient à Saint-Etienne, lorsqu'on les vit se diriger vers la grand'rue Nazareth. Deux laquais en livrée les introduisirent dans le magnifique hôtel de la marquise de Fontenelles. Le jeu était alors l'unique occupation de plusiours gentilshommes ruinés, et de vieilles demoiselles de condition avaient transformé leurs maisons en infâmes tripots. La marquise de Fontenelles réunissait tous les joueurs de Toulouse, et son hôtel était le rendez-vous de ceux qui livraient au hasard d'une carte les débris de leur fortune.

Le vicomte et l'étudiant entrèrent dans un salon décoré avec une magnificence factice. Ils prirent place autour d'une table carrée. Le fameux Labaumèle, dont la réputation était alors méridionale, taillait en ce moment. Ce soir-là on jouait le *pharaon* à chers deniers. L'étudiant, en voyant les pièces d'or que les joueurs jetaient et retiraient tour-à-tour, se tourna vers le vicomte, et lui dit:

— La tête me tourne; je n'y tiens plus, mon cher vicomte: la fortune me favorisera peut-être.

— Profitons de cet instant de bonheur, mon ami, qui ne hasarde rien n'a rien.

Une heure après, le jeune étudiant se promenait à grands pas dans la salle. Il se frappait le front, s'arrachait les cheveux: il venait de perdre vingt mille francs. Labaumèle voyait des monceaux d'or s'entasser devant lui, et la marquise de Fontenelles, qui attendait impatiemment sa part des dépouilles, riait aux éclats en montrant du doigt un vieux marquis qui arrachait un à un les boutons de son habit.

Taut-à-coup un grand silence s'établit dans la salle. Les joueurs, pâles, effarés, s'empressèrent de cacher leur or.

— Le capitoul David! s'écria un laquais.

David entra au même instant, suivi de quelques soldats.

— Au nom du roi, dit-il, je confisque au profit de la ville, l'or et les meubles qui sont dans cette salle de jeu.

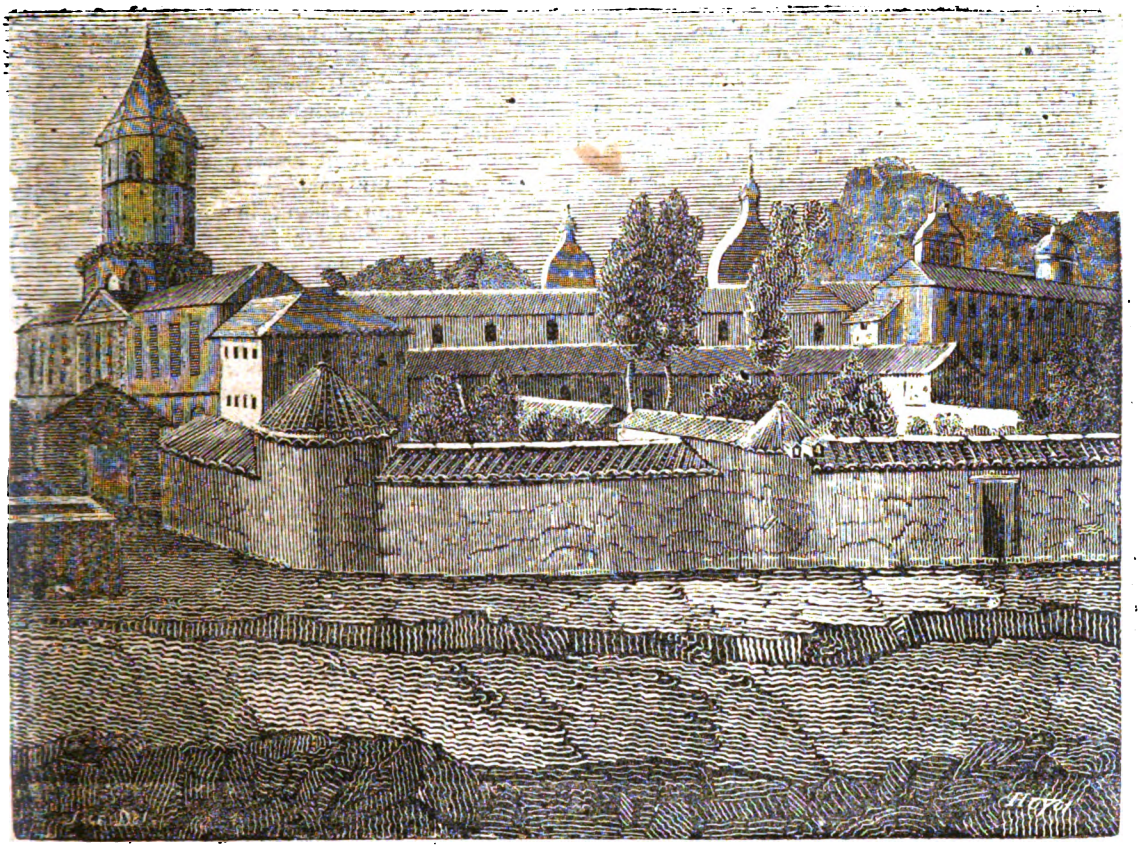
— Insolent! s'écria la marquise furieuse, vous osez conduire des soldats dans la maison d'une femme de qualité!

— Je remplis ma missison, répondit le capitoul.

La marquise saisit un chandelier, et le lança à la tête de David, qu'elle n'atteignit pas. Le magistrat dressa son procès-verbal, et fit transporter à l'hôtel-de-ville les objets saisis. Labaumèle seul comparut en justice, et la marquise eut assez de crédit pour obtenir qu'il fut élargi le soir même.

Digitized by Google

LE CLOCHER DE SORÈZE.



VUE DE L'ÉCOLE DE SORÈZE.

Il existe dans la petite ville de Sorèze, et sur l'emplacement de l'ancienne abbaye des bénédictins, à laquelle cette ville doit son origine, un clocher qui est une de ces belles ruines que l'œil aime à rencontrer, surtout dans les lieux remarquables par la beauté des sites. Ce clocher, seul reste des anciens bâtimens qui composaient le monastère dont Pépin fut le fondateur, s'élève comme un représentant et un témoin des vieux âges, pour dominer les bâtimens nouveaux, les cours, les gymnases, le parc du collége et la vaste et belle plaine du Lauragais, qui s'étend à perte de vue dans un immense horizon. Lorsque des hauteurs de Saint-Félix on contemple ce magnifique tableau, on s'arrête frappé d'admiration à la vue de cette ravissante perspective; mais le clocher de Pépin attire d'abord les regards. J'aime à le voir lorsque les flocons de neige, poussés par les vents du nord, viennent couvrir ses vieux murs et déguiser sa vétusté; j'aime à le voir dans les premiers jours du printemps, lorsque sa masse, noircie par les siècles et couverte d'arbustes qui croissent parmi les ruines, se détache dans le lointain des grands arbres du parc et des flancs verdoyans de la montagne; mais j'aime à le voir surtout lorsque, à la fin de l'automne, des troupes d'hirondelles, rassemblées sur sa flèche, se préparent au départ, et se disposent à traverser les mers, pour revenir bientôt des régions lointaines. Combien de fois ces oiseaux voyageurs ne sont-ils pas venus s'abriter sous ces mêmes voûtes! Depuis mille ans que ce clocher est debout, trente générations les ont vu toutes les années aller et revenir des bords du Sor aux rives africaines, et des générations sans nombre les verront encore saluer de leur chant matinal ce monument des anciens jours; ce clocher indestructible, qui, dans sa jeunesse, vit s'élever l'empire de Charlemagne, et qui dans son vieil âge a vu disparaître celui de Napoléon.

Lorsque, pendant les guerres de religion du seizième siècle, les calvinistes détruisirent l'église abbatiale de Sainte-Marie de Sorèze, leur rage destructrice se porta aussi sur le clocher; ils en démolirent la partie supérieure, mais il paraît que quelque événement inattendu vint

Digitized by Google

interrompre leur œuvre de destruction; quelque trève nouvellement signée, quelque édit de pacification, peut-être même l'approche de quelque armée catholique, vint arracher à ces hommes forcenés l'impitoyable marteau du vandalisme. Ils n'eurent pas le temps d'achever la démolition. Dans les fondemens de l'église, dont il ne resta pas pierre sur pierre, fut alors trouvée l'inscription latine rapportée par Catel dans ses mémoires sur le Languedoc, et qui constate que l'abbaye Sainte-Marie de Sorèze avait été fondée par le roi Pépin; mais cette inscription ne porte pas d'indication d'année.

Pépin régna de 752 à 768. C'est donc dans la seconde moitié du huitième siècle que fut construit ce clocher, qui par la dureté de son ciment, la force et l'épaisseur de ses murailles, semble avoir été destiné à vaincre l'action du temps. Les mains qui placèrent ces assises avaient sans doute combattu dans la grande journée de Tours (732); dans laquelle Charles-Martel extermina les Sarrazins! Ces mains victorieuses dans une des plus illustres batailles qui soient restées dans la mémoire des hommes, élevèrent sur le sol qu'elles avaient affranchi du joug musulman, un de ces monumens dont la durée doit être égale à la durée des siècles, si en l'élevant on a voulu reconnaître la grandeur du service que Charles-Martel avait rendu à la société chrétienne.

S'il m'était permis de former des conjectures sur la date précise de la construction du clocher de Sorèze, je la placerais vers l'année 759, époque où la ville de Narbonne, depuis longtemps au pouvoir des Arabes d'Espagne, ouvrit enfin ses portes au roi des Francs. On sait que Pépin, avant de se rendre maître de cette importante place, fit plusieurs expéditions dans le midi de la Gaule pour rejeter les Arabes au-delà des Pyrénées, et pour dompter les Aquitains, qui, sous la conduite de Waïffre, ne cessaient de se faire craindre par leurs continuelles prises d'armes. Pépin, pour assurer ses conquêtes, et pour propager le christianisme dans un pays où l'Alcoran avait fait de nombreux prosélytes, fit élever dans les provinces du Midi un grand nombre de forteresses et de monastères. Ces derniers avaient dans certains lieux une double destination: leurs épaisses murailles et leurs tours crénelées servaient de rempart contre les attaques de l'ennemi. Les monastères de Sorèze, de Villemagne, de Saint-Papoul étaient souvent remplis d'hommes de guerre; leurs abbés, quittant le froc pour revêtir la cuirasse, ne craignaient point de se mettre à la tête des hommes d'armes, lorsque le péril le commandait. Ils ne pouvaient pas même s'en dispenser, puisque la guerre avait un motif religieux.

Dans cette grande lutte de races ennemies et de religions rivales, la Montagne-Noire, continuation de la chaîne des Cévennes, qui avait toujours servi de limites aux divers territoires de la Gaule, sous les Romains, sous les Goths et sous les Arabes, la Montagne-Noire devait fixer particulièrement l'attention de Pépin; elle formait alors la limite de la Gothie ou Septimanie, d'où ce prince venait de chasser les musulmans. Cette habitude dans les rois carlovingiens de protéger les pays rendus au christianisme par la construction de quelques monastères, nous apparaît plus clairement encore quelques années après dans la conduite de Charlemagne, lorsque pendant la guerre de Saxe, il fit élever, sur les frontières de ce pays, pour contenir les Saxons et pour favoriser leur conversion, le monastère, origine de la ville de Munster (monasterium). Voilà peut-être ce qui nous explique pourquoi nous trouvons les vestiges de tant de monastères sur les revers de la Montagne-Noire, où dans l'espace de quelques milles existaient, sans compter celui de Sorèze, le monastère Saint-Benoit de Castres, celui d'Ardarel, et ceux de Montolieu, de Villemagne, de Saint-Papoul, etc., etc.

Que l'origine de l'abbaye de Sorèze ait eu un motif guerrier autant que religieux, c'est ce dont on ne peut douter. Mais cette abbaye dont l'histoire offre de très grandes lacunes, parce que ses cartulaires et ses registres durent être brûlés ou dispersés pendant les guerres de religion des treizième et seizième siècles, cette abbaye ne tarda pas à tendre au but que devait nécessairement se proposer tout établissement monastique de l'ordre de Saint-Benoit, c'est-à-dire la conservation des anciens manuscrits et la propagation des sciences. Si j'avais besoin de prouver que les religieux de l'Abbaye de Sorèze se montrèrent fidèles à la vocation qu'ils avaient reçue, il me suffirait de rappeler que dans le onzième siècle, cette abbaye fut unie à celle de Saint-Victor de Marseille. Or, l'abbaye de Saint-Victor de Marseille, comme celle de Lérius, était une des plus renommées parmi celles du Midi par la culture des sciences et des lettres. On sait que ces monastères étaient les écoles philosophiques du christianisme. C'est dans ce sanctuaire des études qu'avaient été autrefois agitées toutes les grandes questions sur le libre arbitre, la prédestination, la grâce, le péché originel. Je sais bien que dans le onzième siècle, le penchant vers les études philosophiques s'était fort affaibli, et qu'il ne se manifesta de nouveau avec éclat que dans le siècle suivant, au jour des grandes luttes d'Abeillard et de Saint-Bernard. Mais je crois pourtant que ceux qui ne voudraient voir dans l'union de l'abbaye de Sorèze à celle de Saint-Victor de Marseille, qu'un rapprochement opéré uniquement dans l'intérêt de la discipline monastique, seraient exposés à commettre une grande erreur, et que tout porte à croire que ce rapprochement fut commandé par le besoin qu'éprouvent les hommes qui se livrent aux mêmes travaux, de s'unir plus étroitement, afin de pouvoir se communiquer mutuellement les résultats de leurs études.

Sans doute les compositions littéraires ou scientifiques sorties du monastère de Sorèze ne sont pas venues jusqu'à nous, ou du moins elles se trouvent aujourd'hui confondues et jetées comme pêle mêle

Digitized by Google

dans ces immenses recueils de la société bénédictine, qui suffiraient à eux seuls pour composer une grande bibliothèque. Est-ce dans notre siècle de brochures et de journaux, que nous aurons la patience de chercher et de lire les ouvrages de ces vénérables religieux, pleins de candeur et de science, pour qui rien ne fut inconnu? Faut-il s'étonner que les travaux accomplis dans des temps reculés, et où l'imprimerie n'avait pas encore offert à l'industrie humaine ses prodigieux moyens de publicité, demeurent maintenant dans l'oubli, lorsqu'un magnifique ouvrage, exécuté dans le dernier siècle par deux savans bénédictins, nous laisse presque ignorer les noms de ses auteurs? Je veux parler de l'histoire générale de Languedoc[1], ouvrage qui ne pouvait être entrepris et achevé que par des bénédictins. Quelle immense lecture, quelles profondes recherches, quelle patience laborieuse n'a-t-il pas fallu pour accomplir un tel ouvrage! Et ne croyez pas que le style soit au-dessous du sujet! Il a d'admirables qualités, d'autant plus admirables qu'elles sont plus rares; il a du naturel, de la simplicité, et n'est pas dépourvu d'élégance. On pourrait dire de ces estimables historiens, ce que Fénélon dit du prince des orateurs: il se sert de la parole comme un homme modeste se sert de son habit pour se couvrir et non pour se parer.

Cette belle histoire générale du Languedoc, qui forme cinq gros volumes in-folio, et qui n'est pas trop longue, car on ne la trouve pas telle à la lecture est en grande partie l'ouvrage d'un bénédictin du monastère de Sainte-Marie, de don Claude de Vic, né à Sorèze, religieux dans l'abbaye de sa vie natale, et mort en 1734, à Paris, dans l'abbaye de Saint-Germain-de-Prés, où il s'était sans doute retiré pour avoir la facilité de se livrer à de plus grandes recherches. Le nom de don Vaissaite, son collaborateur dans la composition de ce grand ouvrage, est connu de tous les savans en histoire, et le nom de Claude de Vic est resté presque ignoré. Il le serait entièrement si son confrère ne se fut empressé, en lui rendant les honneurs funèbres, de signaler son nom à la reconnaissance publique.

[1] Elle est sans nom d'auteur, et annoncée comme l'ouvrage de deux religieux bénédictins. Une nouvelle édition de ce beau livre vient d'être entreprise par l'éditeur J.-B. Paya, à Toulouse.

Lorsque Claude de Vic termina sa carrière, le monastère Sainte-Marie de Sorèze était redevenu une école depuis environ une cinquantaine d'années[4], mais avec cette différence que, dans le moyen-âge, elle était une école de théologie, tandis qu'à la fin du dix-septième siècle, elle devint une école militaire, quoique dirigée par des moines; mais sa réputation n'avait guère franchi les limites de la province. Parmi ces moines, il y avait cependant quelques hommes d'un grand mérite. Lorsque la révolution vint ouvrir les portes des cloîtres à ces reclus volontaires, à ces exilés du monde, elle rencontra dans le monastère de Sorèze un de ces esprits supérieurs qui avait acquis dans la retraite cette profonde connaissance des hommes, laquelle s'était sans doute révélée à sa haute intelligence, comme dans le douzième siècle la science de l'homme d'état s'était révélée à Suger dans les solitudes de l'abbaye de Saint-Denis. Dans un temps où toutes les ambitions personnelles se hâtaient d'accourir sur la scène des événemens politiques, cet homme supérieur resta modestement renfermé dans les pénibles fonctions de l'enseignement. Sous sa direction, l'ancienne abbaye devint la première école du midi de la France. Ses dignes successeurs, en marchant sur ses traces, ont accru la prospérité de leur établissement; ils ont vu arriver de toutes les régions de la terre ces innombrables enfans, qui, dans la diversité de leurs langues, se sont entendus pour exprimer les mêmes sentimens, la même sympathie. Le clocher de Pépin a vu rassemblé sous son ombre séculaire des Anglais, des Ecossais, des Grecs, des Arméniens, des Portugais, des Espagnols, des Suédois, des Russes, des Polonais; presque tous les états de l'Amérique ont envoyé leurs enfans à une école qui semble destinée à être, en Europe, l'école du Nouveau Monde. L'Espagnol venu du fond de cette heureuse Béthique, où l'Arabie édifia dans les jours de sa prospérité l'Alcazar, l'Alhambra et la célèbre mosquée d'Abdérame, regrette, en partant ce clocher, gothique et dont l'image s'est souvent mêlée aux joies ineffaçables du collége; le Russe, en le voyant, oublie son Kremlin tartare, et l'enfant de la Grèce le confond dans son amour avec les monumens de la ville de Périclès.

*M***, de Sorèze.*

[4] Depuis 1682.

LE PARIA DES PYRÉNÉES.

Aux pieds du versant septentrional des monts pyrénéens, on trouve encore une caste qui fut de tout temps vouée au mépris et à l'exécration. La tolérance, fille de notre civilisation moderne, n'a pas encore entièrement détruit les préjugés qui condamnent ces nouveaux Ilotes à la plus honteuse des servitudes. Ils n'ont pour asile que les gorges les plus étroites, où l'air malsain chargé de miasmes porte dans leurs veines un germe corrupteur. Aussi presque tous ces malheureux sont en proie à des maladies qui les dévorent lentement; une pâleur jaunâtre rend leurs visages hideux, et leurs cous sont affreusement gonflés par le goître.

Plusieurs savans ont multiplié leurs recherches pour découvrir l'origine de cette race maudite mais jusqu'à ce jour, leurs travaux n'ont eu pour résultat que des hypothèses plus ou moins pro-

Digitized by Google

bables, et l'origine des parias pyrénéens est un problème à résoudre.

Les *Cagots* ou *Capots* sont peut-être les descendans de ces peuples barbares qui ravagèrent la Novempopulanie vers la fin du quatrième siècle. Le célèbre de Marca, dans son histoire du Béarn, dit que les *Gachets* descendent des *Goths*; que le nom de *Cagots* a été donné à ceux de cette race, comme si on voulait dire *Caas-Gots*, *Chiens Goths*. Ce reproche leur étant resté, aussi bien que le soupçon de ladrerie, en haine de l'arianisme que les Goths avaient répandu dans cette contrée, l'on se persuada qu'ensuite, pour peine de leur servitude, on leur avait imposé la nécessité de couper le bois, comme l'on fit aux Gabaonites; mais je ne puis goûter cette pensée qui ne prend son fondement que dans le rapport de ce nom de Cagots avec l'origine qu'on lui donne; d'autant plus que cette dénomination n'est pas si propre à ces pauvres gens que plusieurs autres qu'on leur a données. [1]

M. Pelasson, dans ses mémoires pour servir à l'histoire naturelle des Pyrénées, prétend que les Cagots descendent de ces Arabes qui se précipitèrent dans la Septimanie, sous la conduite d'Abdérame, et furent taillés en pièces par Charles-Martel dans les plaines de Tours. Ceux qui survécurent à leur défaite, voulurent en vain regagner leur patrie; ils furent arrêtés dans les gorges des Pyrénées; ils se convertirent à la religion chrétienne, et on leur fit grâce de la vie. Une semblable hypothèse ne nous paraît pas offrir de grandes probabilités. En effet, chaque race porte sur son front un caractère particulier, et on ne trouva jamais dans les Cagots aucune marque d'origine africaine. Quoique la plupart soient d'une difformité repoussante, on en trouve quelques uns qui se font remarquer par l'élégance de leurs formes; les jeunes filles surtout frappent d'étonnement le voyageur qui va les voir dans leurs chaumières. Leurs yeux sont d'un bleu céleste, leur teint est éclatant de blancheur, et leurs cheveux blonds tombent sur leurs épaules tressés à la nazaréenne.

Il n'y a rien d'oriental dans le costume ni dans les traits des *Cagots*. On doit plutôt les regarder comme descendans de ces tribus guerrières qui envahirent la Germanie, l'Espagne, les Gaules, et formèrent dans le Midi un royaume dont Toulouse fut la capitale. Après la bataille de Vouillé; où la hache des Francs rompit toutes les barrières qui s'opposaient à leurs conquêtes, les Visigoths perdirent les provinces que leur avaient abandonnées le faible Honorius. Dès lors, cette nation, qui avait fait trembler l'Europe, tomba sous le joug du vainqueur, se convertit au catholicisme, et mit tout en œuvre pour apaiser la haine que les peuples de la Septimanie portaient aux Ariens. On ne lui tint point compte de sa conversion forcée, et pendant dix siècles elle fut décimée par une persécution constante. Les *Cagots* ne jouirent d'aucun des avantages de la société: séparés des autres habitans, relégués dans les lieux les plus infects, ils ne pouvaient exercer d'autre profession que celle de bucheron ou de charpentier; ils portaient sur leurs habits une patte d'oie en étoffe rouge, et à la vue de cette marque infâmante, ceux qui les rencontraient reculaient, saisis d'horreur. La religion elle-même, cette mère commune de tous les hommes, la protectrice du riche et du pauvre, leur interdit pendant plusieurs siècles l'entrée de ses temples; et lorsqu'il leur fut permis de pénétrer dans la maison de la prière, on bâtit pour eux une porte particulière. Néanmoins, lorsqu'un *Cagot* avait cessé de vivre, les prêtres allaient clandestinement jeter de l'eau bénite sur son cercueil.

Cette caste infortunée résista toujours à la persécution avec une étonnante énergie. Les maladies, les infirmités, la faim, ne purent la détruire; après dix siècles de servitude, elle semble se perpétuer encore, pour demander au ciel vengeance contre ses oppresseurs. Depuis cent ans, sa condition s'améliore de jour en jour, et quoique le temps n'ait pas encore effacé la tache originelle qui flétrit cette caste maudite, les habitans des vallées pyrénéennes ne les voient plus avec horreur. Plus actifs, plus laborieux, que leurs voisins, les *Cagots* ne sont plus aujourd'hui en proie à l'affreuse misère qui tenait leurs ancêtres dans une espèce d'abrutissement. Plusieurs d'entre eux ont porté les armes avec distinction, et dans les longues soirées d'hiver, les femmes assises autour des troncs qui brûlent au large foyer, racontent en pleurant les hauts faits de Guillaume Barbe-Noire, mort colonel à la bataille de Waterloo.

[1] De Marca; histoire de Béarn.

II.

On dansait le 22 septembre 1808 dans une de ces belles maisons de campagne qu'on trouve quelquefois aux pieds des Pyrénées. Tous les ménétriers des villages voisins avaient été appelés à la fête. La jeune Laurence, fille unique du marquis de Saint-Edme, devait épouser le lendemain le comte de Richarton. Les réjouissances se prolongèrent bien avant dans la nuit, et le capitaine, seul dans son appartement, s'agita longtemps sur sa couche sans pouvoir goûter un instant de sommeil.

— Mon front est brûlant, dit-il en passant les deux mains dans ses cheveux. Mille pensées diverses m'accablent à la fois! Mon père, ma mère, je vous ai oubliés! Dans le tumulte des camps, je n'ai point pensé à la chaumière qui fut le modeste asile de mon enfance! Et toi, Rita, autrefois la bien-aimée de mon cœur, toi qui eus mon premier soupir et mon premier sourire!...

La voix du capitaine fut étouffée par les sanglots; il pleura long-temps, et ses larmes n'eurent pas plutôt calmé sa douleur, qu'il se leva précipitamment, alluma un flambeau, et se promena à grands pas.

— Rita! Rita! disait-il à voix basse, j'ai trahi mes sermens!... Quand je quittai la chaumière,

Digitized by Google

je pris le ciel à témoin de la sincérité de mon amour; je te promis, le jour où nous allâmes ensemble prier à la chapelle de la Madone, que je n'aimerais jamais une autre femme que toi.... je suis un parjure.

Le capitaine Richarton s'assit en prononçant ces dernières paroles, son visage était beau d'amour, de douleur et d'enthousiasme; ses yeux noirs mouillés de larmes, avaient une expression indéfinissable de langueur. Immobile, absorbé par ses souvenirs, le capitaine fesait glisser entre ses doigts les poils de ses longues moustaches, et sa main gauche se posait de temps en temps sur sa poitrine, sur laquelle brillait l'étoile de la légion-d'honneur.

— L'ambition m'a aveuglé, ajouta-t-il.... Je ne sais pourquoi je sens la rougeur monter au front toutes les fois que je pense à mon père! Que dis-je? insensé! Si le secret de ma naissance était connu, tous mes compagnons d'armes me mépriseraient.... s'ils savaient que je suis un Cagot!...

La porte de l'appartement s'ouvrit, et un hussard en grande tenue entra.

— Capitaine votre cheval est prêt.

— Bien, répondit Richarton.

— Vous accompagnerai-je?

— Non, j'irai seul.

— Les voleurs et les contrebandiers infestent les montagnes, je vous accompagnerai, capitaine.

— J'irai seul, répéta Richarton, qui serra autour de ses reins une ceinture de cuir à laquelle pendaient deux pistolets.

Quelques instans après, un coursier passa au galop sous les fenêtres du château. Le capitaine allait revoir la chaumière paternelle.

Ouvre tes naseaux, Bayard, dit-il en se penchant sur la crinière de son coursier; l'air te donnera de la vigueur.

III.

Un vieillard et une jeune fille, assis près de quelques tisons presque éteints, s'entretenaient à voix basse. Une chandelle de résine, qui brûlait au coin du foyer, répandait dans la chaumière une lumière vacillante et rougeâtre.

— Rita, Guillaume Barbe-Noire reviendra bientôt; je le reverrai avant de mourir.

La jeune fille secoua tristement la tête, et répondit:

— Nous ne le reverrons plus, mon père....

— Mon père! Oh! quel nom est sorti de ta bouche, Rita! s'écria le vieillard en serrant la jeune fille contre son sein.... Tu n'as point vu le jour dans cette chaumière, mais je t'aime comme si tu étais la sœur de mon fils... Tu es orpheline, je te servirai de père, et lorsque Guillaume Barbe-Noire reviendra, tu seras son épouse.

— Que la Madone des montagnes vous exauce! s'écria Rita en levant ses yeux et ses mains vers le ciel.

— N'entends-tu pas Dragon qui aboie plus fort qu'à l'ordinaire, dit le vieillard, qui se leva tout à coup et se dirigea vers la porte. Là, là, Dragon, mords le brigand.

— Prenez garde; mon père, dit la jeune fille; si c'était un voyageur égaré dans nos montagnes...

— Tu es plus sage que moi, Rita. Ici, Dragon; il ne sera pas dit que Bertrand le *Cagot* a repoussé un étranger loin de sa maison.

Le chien n'aboyait plus et caraissait un cavalier qui venait de descendre de cheval; il sautait autour de lui et hurlait de joie.

— Pourrez-vous donner l'hospitalité à un voyageur! dit le capitaine Richarton.

Entrez, monsieur, répondit le vieillard; ma chaumière est petite; mais vous y dormirez tranquillement, et je couperai de l'herbe fraiche pour votre cheval.

Le capitaine suivit le vieillard, et quand il franchit l'humble seuil, il ne put retenir ses larmes. Bertrand le fit asseoir à la place d'honneur, et lui dit après un long entretien:

— Monsieur, j'avais un fils qui partit il y a déjà huit ans pour la campagne d'Italie. Je ne l'ai plus vu depuis; on m'a dit qu'il est devenu grand capitaine; le connaissez-vous?

Le capitaine ne put répondre.

— Mon père, dit Rita, en s'approchant du capitaine et touchant d'une main tremblante la croix qui brillait sur son cœur, Guillaume-Barbe-Noire est-il couvert d'or, comme monsieur le voyageur?

— Oui, jeune fille, répondit Richarton.

Et des larmes tombèrent de ses yeux.

— Il partit sans me dire adieu; je l'aimais tant.

— Il t'aimait aussi.

— Non, il n'aima jamais Rita; il ne l'aurait pas quittée.

— Le malheureux a peut-être oublié son vieux père! dit Bertrand qui sanglottait...

Les larmes du vieillard triomphèrent des efforts que le capitaine fesait pour cacher son émotion.

— Votre fils vous serre dans ses bras? s'écria-t-il.

Bertrand ne proféra pas une parole; Rita se prit à pleurer, et un quart d'heure s'écoula avant que les premiers transports de joie se fussent calmés. Guillaume raconta tous ses faits d'armes à son vieux père qui l'embrassait à chaque instant. La jeune Rita, immobile comme une odalisque, prêtait une oreille attentive; la crainte, l'enthousiasme, la douleur passaient tour à tour sur son visage; elle s'identifiait avec Gillaume Barbe-noire, le bien aimé de son cœur. Les premiers rayons du jour commençaient à éclairer les sommets des montagnes lorsque le vieillard s'endormit. Le capitaine fit signe à Rita, qui sortit, et se dirigèrent tous deux vers un petit bosquet où, pour la première fois, ils avaient livré leurs cœurs aux douces extases de l'amour. Rita avait déjà atteint sa vingt-troisième année; elle n'avait plus cette cette beauté enfantine, fleur brillante qui se fane plus vite que la rose; ses traits étaient fortement dessinés; vêtue d'une robe de toile blanche comme la neige des montagnes, elle marchait à côté de son fiancé avec la modeste fierté des vierges de l'Andalousie.

— Vois-tu les derniers rayons du soleil? dit-elle.

Digitized by Google

à Guillaume Barbe-noire, en lui montrant les sommets des Pyrénées ; ils sont purs ; il n'y a pas un seul nuage dans toute l'étendue du ciel ; tous les oiseaux commencent leurs chansons.... Une colombe vient de passer à ma droite, c'est un présage de bonheur.... Guillaume, nous serons heureux....

Le capitaine serra étroitement la jeune fille contre son sein, mais il ne put répondre:

— Tu pleures, mon fiancé ?

— C'est l'amour qui fait couler mes larmes.

— Tu ne nous quitteras plus; ton père est vieux, il ne pourra plus cultiver notre petit champ.

— Pauvre Rita! dit le capitaine; tu es pure comme la neige de nos montagnes, innocente comme les colombes qui voltigent au-dessus de nos têtes.

— J'ai pleuré pendant que tu étais à la guerre ; tous les matins j'allais prier la Madone; je lui disais : Vierge Marie, ma protectrice, faites que Guillaume vienne bientôt.

— La Vierge t'a exaucé, répondit le capitaine en posant sur la tête de Rita une couronne de chèvre-feuille qu'il venait de tresser.

— C'est la guirlande virginale, dit Rita avec un sourire ineffable.

Et dans un transport de joie, elle baisa les bouquets de fleurs rouges et blanches.

— Quand irons-nous à l'église ?

— Demain, répondit le capitaine.

— Demain, c'est bien tard....

Le visage du capitaine se rembrunit tout à coup.

— Ecoute, Rita dit-il en embrassant la jeune fille, je te quitte pour un jour ; demain je reviendrai.

— Tu veux me quitter !

— Il faut que mes amis assistent à la noce ; ils sont au château du père de Laurence, je les emmènerai tous.

Son cheval paissait à quelques pas de là, il déposa un dernier baiser sur le front de Rita, et partit au galop. La jeune fille rentra dans la chaumière en poussant des hauts cris. Le vieux Bertrand s'éveilla et lui demanda quelle était la cause de sa douleur.

Guillaume est parti, dit la jeune fille ; il ne reviendra plus ; il est allé au château du père de Laurence ; il veut que ses amis viennent à la noce. Il m'a trompé, il ne reviendra plus!

— Rita, nous irons au château : la belle Laurence se marie aujourd'hui avec un officier; tous les pauvres recevront l'aumône des ses mains, et tu sais qu'il ne nous reste plus de pain, ma fille.

— Je vous suivrai, mon père.

L'horloge du château frappait douze fois, lorsqu'une foule de dames et d'officiers sortit par la grande porte et se dirigea vers la chapelle. Au milieu était le capitaine Richarton. La belle Laurence, couronnée de fleurs, vêtue d'une robe d'une éclatante blancheur, marchait avec joie vers l'autel.

— Faites l'aumône à un malheureux, s'écria un vieillard au moment où le cortége entrait dans la chapelle.

Plusieurs pièces d'argent tombèrent dans son chapeau.

— Faites-moi l'aumône, jeune époux, et Dieu vous bénira.

La belle Laurence se tourna vers le vieillard, et le voyant couvert de poussière, accablé de fatigue, elle le recommanda aux soins de ses domestiques.

— Mon Dieu! mon Dieu! s'écria le vieillard, qui ne pouvait plus se soutenir tant son émotion était forte, c'est mon fils! c'est mon fils!

Et il voulut serrer dans ses bras le capitaine, qui le repoussa rudement.

— Mon fils, tu méconnais ton père!

— Qu'on emmène ce vieillard insensé, dit le capitaine.

— Je te maudis! je te maudis! s'écria Bertrand, entraîné par deux hussards.

Dans la chapelle, une jeune fille demandait aussi l'aumône. Dès qu'elle vit le capitaine, elle se précipita vers lui en poussant un cri de joie.

— C'en est trop! dit Richarton.

Il quitta Laurence éperdue, et partit au même instant suivi de ses deux hussards.

Dès ce jour il chercha la mort dans vingt batailles ; élevé au grade de colonel, il fut toujours fidèle à l'empereur, et mourut glorieusement à la bataille de Waterloo.

Laurence épousa, en 1815, un officier supérieur de l'armée de Wellington; elle est aujourd'hui une des plus riches ladys du Northumberland.

Et la pauvre Rita !.. Elle habite encore la chaumière du vieux Bertrand. Chaque jour elle va de porte en porte mendiant son pain. Elle trouve quelques consolations dans des rêves d'espérance. et lorsque les hirondelles reviennent au printemps, elle dit aux passans :

— Guillaume reviendra bientôt.

Pauvre Rita ! c'est toi seule qu'il faut plaindre.

Z. V.

MOEURS DE QUELQUES PEUPLES DU MIDI.

(LE MARIAGE.)

Parmi les diverses cérémonies et les fêtes qui précèdent le mariage, on peut reconnaître, à la pompe de l'hymen, le caractère des différentes nations. Sous le beau ciel de la Grèce, comme aux temps anciens, l'hyménée porte encore son flambeau; les vierges suivent l'épouse en chantant en chœur des hymnes d'amour ;

Digitized by Google

c'est au moment où la lune, suspendue dans l'azur du ciel, laisse tomber ses rayons mystérieux sur la terre, que les Hellènes vont recevoir à l'autel la bénédiction du prêtre. La fiancée est vêtue d'une robe blanche ; une ceinture, symbole de la chasteté, serre sa taille élancée, et une couronne de roses entoure son front, rouge de pudeur. Les rapsodes, enfans dégénérés d'Anacréon et de Sapho, tirent des sons voluptueux des cordes de la lyre antique, et les compagnes de l'épouse s'agitent mollement autour d'elle en dansant la *Romaïka*.

Les mœurs des peuples d'Occident sont plus graves et plus austères : dans leurs fêtes, point d'enthousiasme, point de poésie ; tout est froid comme le climat qu'ils habitent. Cependant, dans les contrées méridionales qui retentirent dans le moyen-âge des premiers chants des troubadours, le mariage est accompagné des circonstances les plus touchantes. Les chants nuptiaux, composés en langue vulgaire, rappellent les épithalames des anciens. Lorsque le convoi de la fiancée se dirige vers la maison de l'époux, les *donzélous* et les *donzèles*[1] conduisent un agneau couvert de rubans rouges et blancs. On jette par la croisée du froment et d'autres fruits, on partage le gâteau nuptial, et les conviés se livrent à la joie la plus vive. Dans plusieurs villages des départemens pyrénéens, dès que la jeune épouse entre dans la maison de son époux, le père la fait asseoir près du foyer, et lui dit en lui donnant sa bénédiction : *C'est ici, ma fille, que tu dois vivre et mourir!*[2] Dans l'Ariége, la fiancée se dérobe aux empressemens de son époux ; elle cherche un asile dans une maison voisine, où de jeunes filles, armées de petites épées, prennent sa défense. Bientôt les amis de l'époux arrivent, la résistance n'est pas longue, et les donzélous emmènent en triomphe la fiancée.

Il y a tant de simplicité, tant de candeur dans les mœurs des villageois, qu'on se croit transporté aux premiers âges du monde. Lorsqu'un jeune paysan du Gers veut choisir une compagne parmi les filles de son hameau, il s'approche de celle qu'il a choisie, et lui pince le bras. Si cette déclaration est bien accueillie, la jeune fille s'assied sur les genoux du jeune homme, lui serre la main, lui sourit, et lui fait ainsi l'aveu de son amour.

C'est surtout chez les habitans du département de Lot-et-Garonne qu'on retrouve les touchantes et allégoriques cérémonies qui accompagnaient le mariage chez les Romains. On porte encore devant la fiancée la quenouille et le fuseau. Si ses mœurs ont été sans tache, si sa sagesse a été à l'abri de la médisance, la jeune épouse porte une petite couronne de fleurs, et le voile de l'hymen flotte sur ses épaules. La porte de la maison que doivent habiter les deux époux est décorée de guirlandes de myrthe, de laurier et de fleurs. Arrivée à la porte, l'épouse fait tous ses efforts pour franchir légèrement le seuil. Malheur à elle si elle bronchait ; c'est le présage le plus funeste. Lorsque le festin est sur le point de finir, les conviés répètent alternativement un chant nuptial dont chaque stance renferme une leçon pour l'épouse.

Jeune épouse, mets ta main sur ta tête,
Et dis : Bon temps, où as-tu été ?
La main sur la tête, le pied sur le four,
Et dis adieu à tes beaux jours !

L'épouse qui n'a point contracté d'autres liens, qui est vierge encore, porte une ceinture que l'époux seul peut détacher, lorqu'elle est sur le point d'entrer dans le lit nuptial. Dans quelques villages des environs d'Agen, les compagnes de la mariée ont seules le droit de dénouer la ceinture mystérieuse, antique emblème de la pudeur virginale, sans laquelle il n'est point de beauté dans une jeune femme.

[1] Nom qu'on donne aux amis de l'époux, aux compagnes de l'épouse.

[2] Ad pé d'aquet ma hillo, quét caou biouré et mouri!

[1] Nobio, bouto la ma sul cap,
Digo : Boun tens, ouu tés anat?
La ma sul cap, lou pè sul four,
Et dig adiou à tous bés jours.

LE BAPTÊME DE CHARLES DE BYRON.

Entrez, monsieur d'Epernon ; c'est ici que reposent les Biron, mes aïeux.

— Quels tombeaux magnifiques ! s'écria le duc après avoir franchi le seuil ! Il me semble voir le caveau royal de Saint-Denis.

— Les Biron ont voulu être grands même après leur mort, monseigneur d'Epernon ; ma famille fut toujours la plus puissante du Périgord, et n'a pour rivales que les maisons de Talleyrand et de Bourdeilles.

D'Epernon s'arrêta devant un monument sur lequel étaient sculptés de nombreux trophées d'armes.

— C'est le tombeau de mon père, dit Biron vous voyez son casque et toute son armure.

— Vive Dieu ! les Biron ont toujours été d'infatigables chevaliers ; Bayard eut succombé sous le poids de cette cuirasse.

Biron sourit, et entraînant le duc près du tombeau :

— Voyez-vous ce lion à la crinière hérissée ?

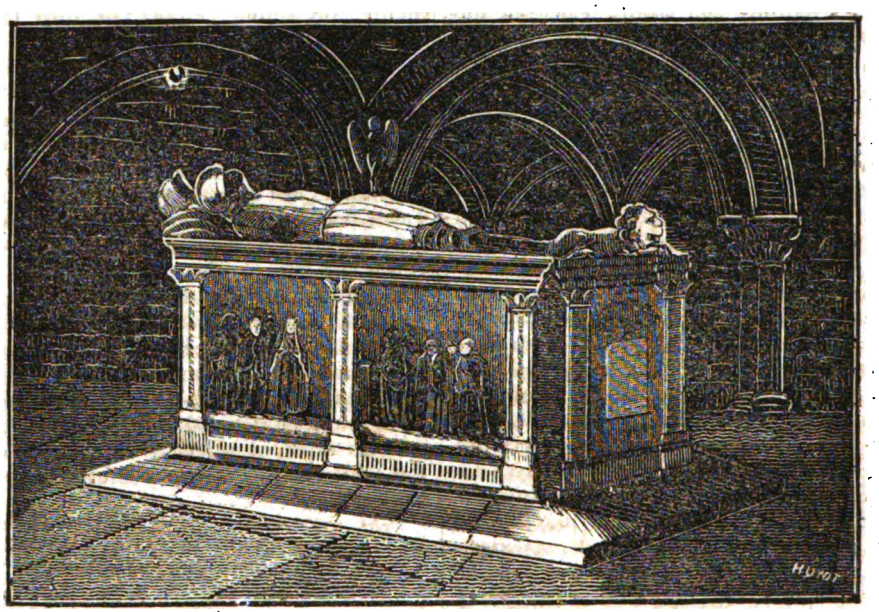
Digitized by Google

on l'a placé sur le monument pour attester que les Biron sont invincibles.

— Quel est le noble guerrier qui dort sous cette pierre triangulaire?

— Mon bisaïeul, monseigneur d'Epernon, fut un bon et loyal chevalier; il servit toujours fidèlement son prince et son pays.

— Par les fleurs de lys de la couronne du roi de France! tout me frappe d'étonnement au château de Biron.... Le ciel vous protège, il vous a



LE TOMBEAU DES BYRON.

donné un fils, et votre gloire ne restera pas sans héritier.

— Il ne manque plus rien à mon bonheur, monseigneur d'Epernon; vous assisterez au baptême; le sire de Bourdeilles est parrain, et madame de Biron a choisi pour marraine mademoiselle de Beinac. Je veux que le souvenir de ce jour ne s'efface pas de longtemps de la mémoire de mes vassaux. Demain ils danseront dans le château de leur seigneur. J'aime mes Périgourdins, monseigneur d'Epernon; ils m'aiment aussi et aussitôt qu'ils voient ma bannière flotter au-dessus de la plus haute de mes tours, ils accourent tous en armes.

Biron et le duc étaient déjà hors du caveau sépulcral; ils entrèrent dans une salle carrée où étaient réunis plusieurs gentilshommes du Périgord.

— Je vous remercie, messeigneurs, de la part que vous prenez à ma joie, dit Biron en s'inclinant devant ses illustres convives. Je suis fier de voir dans mon château la fleur de la noblesse périgourdine.... Salut au sire de Bourdeilles; a-t-il reçu des nouvelles de son fils?

— Il est guéri de sa dernière blessure, répondit Bourdeilles.

— Et vous, sire de Brantôme, avez-vous vu depuis peu Guillaume d'Exideuil et François de Ribeyrac, vos nobles cousins?

— Ils auraient assisté au baptême de votre fils sans des ordres pressans qu'ils ont reçus de la cour.

— Chevalier du Chaylard, les truffes sont elles bonnes à Montignac, cette année? Vos chiens ont-ils pris beaucoup de lièvres? Je sais que vous êtes grand veneur; et si tous les gentilshommes du Périgord étaient aussi adroits que vous, on ne trouverait pas un seul loup dans les forêts de Labécède.

— Le sire de Comarque leur fait une guerre cruelle, répondit du Chaylard. Quand à moi; j'aime la chasse au lièvre, et, dans un an, j'en aurai tué un assez grand nombre pour que tous mes paysans fassent des bonnets avec leurs peaux. Vous êtes des hommes de guerre, messeigneurs, l'on vante partout vos faits d'armes, je n'ai encore rien fait pour mon pays; mais j'espère que je ne serai pas moins adroit pour terrasser un ennemi que pour tuer une bécasse au vol.

— Vive-Dieu! vous êtes un gentilhomme de pure et de franche lignée, s'écria Biron.

— Le sire de Touche-Bœuf, s'écrièrent deux jeunes pages.

— Mon beau et cher cousin, s'écria Biron en embrassant Clermont Touche-Bœuf, vous êtes un ami fidèle. J'aurais juré par le nom de l'archange Saint-Michel que vous assisteriez au baptême de Charles de Biron.

— Je suis venu à franc étrier, aussitôt que j'ai appris que Dieu vous avait donné un héritier,

Digitized by Google

il n'y a pas un seul gentilhomme dans tout le Périgord qui ne prenne part à la joie commune. Le lion de Biron a engendré un lioncau.

Clermont-Toucheboeuf serra son cousin entre ses bras, pendant que la salle se remplissait de comtes, de barons et de chevaliers. De longues

LE CHATEAU DE BIRON.

tables furent dressées; on servit un festin magnifique, et tous les convives s'écrièrent que Biron recevait ses amis avec une pompe royale.

— Je veux que les tours de mon château m'écrasent, dit Biron, si j'oublie ce jour si mémorable pour moi. Vive la noblesse du Périgord!

— Vive le seigneur de Biron! s'écrièrent tous les convives.

— Portez-vous de bonnes nouvelles des pays voisins, messeigneurs?

— Un chevalier de Bourges me dit, il y a huit jours, que le duc de Guise allant de sa terre de Joinville à la cour avec un nombreux cortége de varlets, s'arrêta devant une grange à Vassy. Plusieurs huguenots ont été massacrés, et l'amiral de Coligny se prépare à punir le prince lorrain d'avoir enfreint l'édit de pacification.

— La guerre civile dévorera donc ce beau royaume de France, dit Roger de Piles!

— Vous êtes huguenot, beau sire, répliqua Biron. Si le pape savait que vous vous êtes assis à ma table, il m'excommunierait. Qu'importe! je ne serai jamais l'ennemi d'un intrépide chevalier.

— Gérard de Castelmaurou, n'y a-t-il rien de nouveau dans l'Agenais et le Toulousain? dit le sire de Comarque après avoir vidé trois fois une large coupe.

— A Toulouse, les huguenots et les catholiques se font une guerre acharnée. Gaston de Pompignan m'a écrit que de son château, il entendait les coups de canon.

— Aux armes! aux armes! messeigneurs, s'écria du Chaylard; la sainte église, notre mère; est assiégée.

— Que ses fidèles défenseurs se rallient autour de sa bannière! s'écria Philibert de Sarlat, qui jusqu'à ce moment avait gardé un profond silence.

Sa voix se perdit au milieu des cris de joie des convives.

Le chapelain entra vêtu de ses habits sacerdotaux.

— Tout est prêt, messeigneurs, pour la cérémonie. Venez assister au baptême de Charles de Biron.

Les gentilshommes se dirigèrent vers la chapelle où plusieurs moines chantaient le *Te Deum*. Les fonts baptismaux étaient couverts de draps d'or et d'argent; l'abbé de Cadouin, assis sur un fauteuil de velours rouge, lisait attentivement dans son bréviaire, et semblait plongé dans une profonde méditation. Hébrard de Bergerac était déjà courbé sous le poids des années. Sa tête chauve, ses joues décharnées, ses yeux creusés par les larmes de la pénitence, donnaient à son visage un aspect sévère; on eût dit à le voir un moine de la Thébaïde priant dans la grotte du désert.

Les matrones apportèrent l'enfant; Guillaume de Bourdeilles dirigea ses pas vers une petite cha-

Digitized by Google

pelle où plusieurs dames priaient. Il tendit sa main droite à Fortunée de Beinac.

— Noble damoiselle, lui dit-il, je ne voudrais pas pour toutes les richesses du duc de Lorraine, avoir manqué à l'appel de mon cousin Biron, puisque c'est avec vous que j'aurai l'honneur de tenir son premier né sur les fonds baptismaux.

La demoiselle de Beinac ne répondit pas; elle baissa les yeux et rougit; ellè aimait le sire de Bourdeilles.

— Ceci est un présage de notre union prochaine, dit à voix basse le jeune baron; dans peu de temps nous irons tous deux à l'autel.

La damoiselle leva ses grands yeux noirs sur le sire de Bourdeilles, et dit en serrant sa main :

— Dieu vous exauce, beau sire!...

La cérémonie commença, et tous les assistans gardèrent un silence religieux, pendant que l'abbé de Cadouin récitait les prières de l'église.

— Bénissez mon fils et priez pour lui, abbé de de Cadouin, dit Biron en s'approchant du moine.

— Charles de Biron, je te bénis, dit Hébrard de Bergerac. Mon Dieu, détournez un si grand malheur de sa tête, ajouta-t-il en se prosternant la face contre terre!

Il pria long-temps; et quand il se releva son visage était inondé de larmes.

— Baron de Biron, suivez-moi; j'ai une triste révélation à vous faire.

Le moine et Biron s'éloignèrent des assistans qui s'entretinrent diversement sur cette circonstance imprévue.

— L'abbé de Cadouin a reçu du ciel le don de prophétie, dit Clermont-Toucheboeuf : il veut peut-être révéler à Biron, mon cousin, l'avenir de son fils.

— Hébrard de Bergerac est un saint homme, ajouta le sire de Lalinde; il demandera au baron des secours pour les pauvres.

Pendant qu'ils se livraient ainsi à des conjectures plus ou moins probables; Biron et le moine étaient entrés dans le caveau sépulcral.

— Les cadavres des Biron sont décendus entiers dans leurs sépulcres, dit le moine

— Oui, répondit Biron qui sentit un frisson par courir tous ses membres.

— Eh bien! les cadavres du père et du fils n'y descendront qu'après avoir été mutilés.

— Vous m'effrayez, abbé de Cadouin....

— Dans cinquante ans ce tombeau renfermera deux troncs sans tête.

— Grâce, mon père! grâce! priez pour moi.....

— Les desseins de Dieu sont irrévocables... Ta tête sera emportée par un boulet de canon; tu mourras en...

— Et mon fils?...

— Que me demandes-tu, baron de Biron!... La hache royale est levée, une tête tombe sous la main du bourreau... que dis-je? ce terrible secret doit rester enseveli au fond de mon cœur!...

Le moine sortit, et Biron ne put se défendre d'une noire tristesse au milieu de ses convives. Le lendemain ils partirent tous, ne sachant que penser d'un changement si subit. . . . . .

. . . . . .

Quarante ans après un échafaud fut dressé à la Bastille, une tête tomba sous la hache!...

C'était celle de Charles de Biron!...

LA FÊTE DE PÉPÉZUC.

Je me promenais seul, à six heures du matin, sur les bords du canal du midi, le jour de l'Ascension 1826. Je suivais de l'œil les barques qui passaient et repassaient devant moi, surchargées de barriques énormes, de pierres, de bois, d'oranges et de charbon de terre. J'écoutais les chansons des *patrones;* et l'orsqu'une jeune provençale paraissait sur le pont avec son cottillon de velours et son large chapeau de paille, je lui adressais la parole en langne du pays; je n'obtenais pour toute réponse que les *troun dé diou* des bateliers jaloux, et puis la barque disparaissait.

Le soleil s'élevait rapidement au-dessus de l'horizon; la chaleur du jour commençait à se faire sentir, et je dirigeai mes pas vers l'intérieur de la ville. Béziers était devant moi: Béziers autrefois la fille aînée des malheureux Trencavel; Béziers le sanglant théâtre sur lequel le fanatisme joua le drame le plus sanglant dont le souvenir soit arrivé jusqu'à nous.. Je m'arrêtai à l'ombre d'un olivier pour contempler à l'aise les noires murailles de l'antique citadelle.

— Le soleil si pur aujourd'hui, se leva rouge de sang sur cette ville infortunée, le 12 juillet 1209, m'écriai-je en étendant ma main droite. Soixante mille habitans tombèrent sous le glaive des croisés; et le soir Simon de Montfort poussa des cris de joie lorsque ses soldats mirent le feu à un bûcher de cadavres!... Le Macchabée d'Innocent III avait dévoré sa proie, et Béziers n'était plus qu'un vaste sépulcre!

Ce triste souvenir m'accablait, et je gardai un profond silence, toujours absorbé par de sombres méditations. Je serais rentré à l'hôtel, morne comme un homme qui vient d'assister à l'exécution d'un supplicié; mais un vieillard qui s'approcha de moi et me parla avec cette familiarité qu'on ne trouve que dans le midi de la France, me rendit toute ma gaîté.

— Monsieur est étranger? me dit le vieillard en portant une de ses mains à son chapeau à trois cornes.

— Oui, monsieur, lui répondis-je.

— Vous voyagez, monsieur, pour quelque riche maison de Marseille ou de Bordeaux?

— Non, monsieur, je parcours le midi de la France pour en connaître l'histoire, les mœurs et les monumens.

Le vieillard ôta de nouveau son chapeau, et m'accabla de ses salutations réitérées.

— Vous êtes antiquaire? ajouta-t-il.

Digitized by Google

— Oui, monsieur.

— Dans ce cas touchez-là, monsieur, dit-il en me tendant sa main droite; nous sommes frères d'armes. Je suis archéologue par nature; j'aime mes bouquins, mes médailles avec une tendresse toute paternelle. J'ai une collection de manuscrits si précieux que je ne les donnerai pas pour 100,000 écus. Vous viendrez chez moi, monsieur, et je vous montrerai le manuscrit autographe de l'histoire de Provence, par Michel de Nostredame. Vous êtes de la nouvelle école, ajouta-t-il après m'avoir regardé avec la plus grande attention.

J'inclinai légèrement ma tête en signe d'affirmation.

— Vous portez la barbe à la François Ier, et votre belle chevelure me rappelle le beau règne de Louis VII, alors que les troubadours parcouraient notre Provence. Savez-vous, monsieur, pourquoi François Ier mit les longues barbes à la mode? Ecoutez-moi: François était un vert-galant, intrépide en amour comme au combat. Un chroniqueur dit que, suivi de Triboulet, il parcourait pendant les nuits les rues de sa capitale. Dieu sait ce qu'il fesait. Il arriva donc qu'il fut assailli par des manans, et blessé au menton. Pour cacher la cicatrice aux yeux de la belle Diane de Poitiers, il laissa croître sa barbe; six mois après tous les courtisans ressemblaient à des boucs. Le mérite se mesurait à la longueur de la barbe.

Regis ad exemplar totus componitur orbis.

Je n'écoutais plus mon antiquaire, une groupe de jeunes gens passèrent en chantant à quelques pas de moi. Des plumes de paons et des rubans de différentes couleurs ornaient leurs chapeaux. Mon interlocuteur me dit, en me serrant fortement le bras:

— Vous ne savez pas, monsieur, que tous les ans, au jour de l'Ascension, on célèbre à Béziers la fête de Pépézuc?

— La fête de Pépézuc?

— Puisque vous voyagez pour étudier l'histoire du Midi, vous ne serez pas fâché de connaître les hauts faits de Pépézuc.

Je m'assis sur un banc de gazon, me résignant d'avance à la longueur du récit de mon interlocuteur qui toussa trois fois et me dit d'une voix rauque:

— Les Anglais après un long siége étaient entrés dans la ville de Béziers; ils mettaient tout à feu et à sang lorsqu'un capitaine nommé Pépézuc, les arrêta dans la rue *Française*. Les ennemis furent repoussés; et on éleva à Pépézuc une statue que vous verrez encore au bout de la rue où il résista avec tant de courage. J'ai porté par hasard un vieux livre imprimé à Béziers, en l'an M. DC. XXVIII, chez Jean Martel; il contient le récit du triomphe de Béziers, et les plus rares histoires qui ont été représentées au susdit jour.

Le vieillard mit ses énormes lunettes, et lut d'une voix lente:

« On remarque dans la procession qu'on fait en l'honneur de Pépézuc une galère qui se tourne avec grande vitesse au son des trompettes et tambours, animant au combat, à l'imitation des galères qui sont en mer: il y a des hommes habillés à la turque, ayant des turbans sur la tête et des boucliers aux bras; les uns dedans, les autres dehors, avec de gros et de grands bâtons, se battant, et rendant de longs combats qu'ils réitèrent souvent dans la journée. Jadis le vaisseau qui était rempli de dons destinés aux pauvres, était suivi de toute sorte d'instrumens de musique. Les ecclésiastiques les premiers marchaient en procession, apportant grande quantité de pain; les artisans y contribuaient aussi, et tous, à l'envie les uns des autres, fesaient à qui mieux mieux, et le tout était porté avec magnificence au son des trompettes et clairons; les magistrats accompagnaient le triomphe, vêtus de leurs robes d'écarlate. On voyait aussi à la suite de cette procession plusieurs chevaux sur lesquels la jeunesse allait représentant quelques gentillesses historiées et fort récréatives » [1].

L'antiquaire ferma son livre et me regarda fixement pour s'assurer de l'effet que la lecture avait produit sur moi.

— Que pensez-vous de l'histoire de Pierre Pépézuc? me dit-il, après quelques instans de silence.

— Le héros de Béziers me paraît un peu fabuleux, lui répondis-je. Le moyen-âge ne vit point naître des Harmodius ni des Aristogiton.

— Vous êtes sceptique, monsieur, pour ne pas dire pyrrhonien. Rien de plus vrai pourtant que les exploits de Pierre Pépézuc. Les historiens varient en un seul point: les uns disent qu'il défendit Béziers contre les Vandales, les autres contre les Anglais, d'autres enfin contre les Visigots.

Je secouai la tête et ne pus m'empêcher de sourire.

— Je ne sais comment il se fait que les jeunes gens à la mode, n'ajoutent aucune foi aux récits des anciens jours? s'écria le vieillard en frappant de sa canne le tronc de l'olivier contre lequel j'étais appuyé. Mettre en doute le héros Pierre Pépézuc! profanation! profanation!..

Je riais aux éclats.

— Je n'y tiens plus, dit le vieillard; jamais je n'ai trouvé un voyageur plus incrédule que vous. Suivez-moi, monsieur, et quand vous aurez assisté à la fête, vous croirez à Pépézuc comme aux reliques des saints.

Entraîné par l'antiquaire dont j'avais irrité le fanatisme, j'entrai dans la ville dont tous les habitans étaient dans la joie. Nous étions à peine arrivés à l'extrémité de la rue Française, lorsque le vieillard mit un genou à terre et dit:

— C'est ici, monsieur, que Pierre Pépézuc mourut en combattant pour sa patrie.

— Quelle est cette statue couverte de rubans et de papier doré?

[1] L'antiquité du triomphe de Béziers au jour de l'Ascension; à Béziers, chez Jean Martel; imprimeur-libraire. M. DC. XXVIII.

[2] Dans une tragédie sur Pierre Pépézuc, en langue romane, on lit ces deux vers:

Del temps qué yeu frétavi lés pota
A l'armado des Visigots.

Digitized by Google

— La statue de Pépézuc, monsieur.

Je m'approchai et je ne vis qu'une statue représentant un guerrier nu.

— Vous vous trompez, monsieur, dis-je à l'antiquaire: cette statue est celle d'un empereur romain.

— Que dites-vous, monsieur? Lisez au bas, et vous trouverez les deux initiales P. P., Pierre Pépézuc.

— Ou bien, *pater patriæ*, père de la patrie, répondis-je à l'antiquaire, qui fut un peu déconcerté.

— Je ne veux pas discuter avec vous, monsieur; les jeunes gens de la nouvelle école sont têtus en diable. Pour en finir, croyez-vous à Pierre Pépézuc?

— Oui, monsieur, parce que j'aime tout ce qui rappelle quelque souvenir de patriotisme.

— Réconcilions-nous et que je vous embrasse, s'écria le vieillard qui me serra entre ses bras de manière à m'étouffer. Vous viendrez me voir, ajouta-t-il; je vous donnerai des manuscrits et des médailles.

Plusieurs jeunes gens qui passèrent dans la rue en chantant, me séparèrent de l'antiquaire que je cherchai en vain dans la foule. Je fus témoin des honneurs qu'on rend chaque année à Pierre Pépézuc, défenseur de Béziers. Dans cette fête patriotique, il y a un parfum d'antiquité qui fait regretter les temps où l'homme s'attachait au sol qui l'avait vu naître, comme l'enfant à sa nourrice.

Le lendemain je partis sans revoir l'antiquaire, qui m'attend encore pour me donner ses manuscrits et ses médailles.

Z. V.

DIALECTES LANGUEDOCIENS.

Rome en étendant ses conquêtes dans la Gaule Narbonnaise et les deux Aquitaines, imposa sa langue aux peuples vaincus. Dans toutes les provinces, les magistrats s'en servirent pour les actes d'administration, et dès lors le latin fut généralement adopté. On parla la langue de Cicéron avec pureté, à Toulouse, à Narbonne, à Bordeaux, et la capitale du Languedoc vit naître deux orateurs fameux et plusieurs habiles grammairiens. Les peuples du Midi conservèrent pendant plusieurs siècles l'usage de la langue latine; mais aussitôt que les barbares de la Germanie eurent envahi les belles provinces de la Gaule, un mélange d'idiomes bizarres et corrompus, et le dialecte roman prirent la place de la langue du peuple-roi. On n'observa plus aucune règle; cependant l'instinct qui préside à la formation des langues, se développa avec toute son énergie, et quelques siècles après, le midi retentit des chants des troubadours.

M. Raynouard, dans ses *Elémens de la langue Romane*, avant l'an 1000, a développé avec une admirable sagacité les perfectionnemens successifs de l'idiome que parlèrent les ménestrels. Son ouvrage sur les poésies provençales est trop connu pour que nous osions descendre après lui dans cette mine si féconde dont il a montré tous les trésors. Qu'il nous suffise de faire connaître ce que furent les dialectes languedociens dans les siècles derniers, et ce qu'ils sont aujourd'hui.

L'idiome, vulgairement appelé *patois*, est en usage dans toute l'étendue de l'ancien royaume des Visigots. Néanmoins dans chaque département, il diffère pour la forme si ce n'est pour le fond; nos lecteurs nous sauront peut-être gré de leur donner quelques extraits des divers patois, fils aînés de la langue harmonieuse de nos *trobadors*.

La langue toulousaine ou moundine eut plusieurs auteurs célèbres dans le XVI^e^ siècle. Godolin lui donna dans ses vers toute la grâce, la noblesse et l'harmonie du grec et du latin. Le jésuite Vanière traduisit en vers latins son chant funèbre sur la mort de Henri IV. Où trouver des strophes plus gracieuses que les premières stances de l'élégie de Godolin?

Jantis pastourelets, qué déjouts las oumbrétos,
Sentets apazima lé calimas del jour,
Tant qué les aousélets per saluda l'amour,
Ufflon lé gargaillol dé milo cansounétos.
Pétits riüs oun l'argen béziadomen gourrino,

Pradets oun lé plasé nous embesco les els,
Quand la jouéno sazou bous cargo dé ramels
Aoujets coussi sé plang uno nympho moundino.

David le Sage, né dans le département de l'Hérault, cultiva avec succès le dialecte de Montpellier. Ses poésies seraient dans toutes les bibliothèques à côté des œuvres de Godolin, si sa muse n'eut point cherché des inspirations dans le cynisme. Nous citerons ici un seul extrait de son ouvrage intitulé: *Las foulios d'un sagé de Mounpellié, révistos et augmentados.*

Al printemps émaillat dé flous,
Qué l'air es clar, séren et doux,
Olivo la bello bergeiro
Ménabo sous agneils bélan,
Toujours sas estoupos filan,
Lous païssè lon d'uno ribeïro:
Aqui vénion lous majourans,

Aqui cantavoun dé cansous,
Faisan dé diversos faissous,
Dé centuros dé lano fino
Ou des courdouns qué tout esprès
Eroun per douna pieys après
As bergés qu'avien millou mino.
Lous bergés d'un aoutré coustat,
Qu'amiravoun tant dé beautats,
Nou poudien téni counténenço.
L'un jougabo del flajoulet,
L'aoutrè s'escartavo soulet,
Brullat del floc dé lour présenço.

Digitized by Google

LE LENDOUMA.

(CHANSON EN DIALECTE DE MONTPELLIER.)

Las counougut, charmanta pastourela,
Las counougut lou pus doux des pékas;
Tantos vouiés, piel vouiés pas, cruella,
Quand as vougut, as vougut tout escas.

Eh bé, moun cor! parla mé, pécaïréta,
Qué crénissiés? quas esproubat d'afrous?
Las rosas soun toujour sur ta bouquéta,
Et la bountat mouris pas dé pountous.

E l'éhellhat Garbil, qué sé réjouissié,
Réfrescavo las flous d'uno douço manièro.

L'auroro s'affranabo, emb'une fiéro mino,
Coumença va marqua l'ou camin d'au sourel,
Qu'avia si fort doublat la mech à soun carél,
Qué tout semblav'en floc dédins nostré hémisphèro.

Quand la juino Philis embé soun yol risen,
Sorten dé soun palaï, tout clar, tout réluzen,
Moustret une beautat qu'éro mai qué mourtelo.

Brillen païré d'eü jour né sias pas jalous,
Vous luziguérés mens davan aquello bello
Qu'uno lanterno sourd'au fasié davan vous.

Les dialectes languedociens ont conservé un grand nombre de mots grecs. Mais dans le département du Gard la langue latine a fourni presque tous les mots. Ce dialecte à produit des œuvres très remarquables; le plus connu de tous les auteurs de Nîmes est Jean Michel, qui composa un joli poëme sur les *Embarras de la foire de Beaucaire*. Nous citerons ici le *sonnet de la belle Matineuse*, qu'il a traduit avec cette élégance, cette grâce qu'on ne trouve que dans l'idiome de nos anciens troubadours.

Lou silenço régnabo e sur mar, et sur terro,
L'air si fasié séren, l'oulympo rougissié,

Le dialecte d'Agen ne convient guère qu'aux sujets légers; les comédies de *Ramounet* et de *Miramounda*, la pastourelle connue sous le nom de *Daphnis* et *Alcimaduro*, forment un recueil que tout homme qui entend le langage méridional lit avec plaisir. De nos jours le dialecte agénais a été porté à son plus haut point de perfection par le célèbre Jasmin. Nous en parlerons plus tard; pour apprécier les chants populaires de Jasmin, il faut les lire plusieurs fois, parce que l'auteur *dé las Papillotos* est un grand poète....

LA TOUR DE VÉSONE.

Le gourmand passerait ajourd'hui inaperçu au milieu des villes du Midi, sans ses pâtés de truffes que ses habiles cuisiniers expédient chaque jour aux gastronomes de l'Europe. Néanmoins la capitale de l'ancienne province du Périgord mérite d'occuper une place parmi nos nobles cités, autrement que par sa renommée culinaire. Au temps des Romains elle était une des villes municipales de l'Aquitaine, et de nombreux monumens attestent encore sa gran-

Digitized by Google

deur passée. De tous les débris d'antiquité que le voyageur aime à voir à Périgueux, la tour de Vésone est sans contredit celui qui a le plus occupé les savans et les archéologues. Les uns prétendent qu'elle est de construction romaine; les autres se perdent en hypothèses et conjectures. Ceux de nos lecteurs qui voudront connaître les débats des antiquaires du Midi sur la tour de Périgueux, n'auront qu'à lire le savant traité de M. Wilgrin de Taillefer sur les antiquités de Vésone. Quant à nous, que des recherches si pénibles effraient d'avance, nous nous bornerons à leur mettre sous les yeux un extrait des chroniques du Périgord.

Le roi Jean avait été vaincu à la bataille de Poitiers, et le prince de Galles était maître de toutes les provinces méridionales. Un chevalier anglais, nommé Blakcstonn, gouvernait le Périgord. Ses nombreuses exactions l'avaient rendu odieux dans tout le pays, et plusieurs gentilshommes formèrent le dessein de mettre à mort le tyran que leur avait imposé le prince de Galles. Ils se réunirent pour cela à Périgueux, où le chevalier anglais donnait des fêtes et des tournois.

Blakcstonn était un chevalier lettré; dans son enfance il avait étudié sous un moine dans le comté d'Oxfort; il avait la manie de l'archéologie, et souvent il sortait de Périgeux pour faire exécuter des fouilles dans la plaine connue sous le nom de *Camp de César*. La tour de Vésone excitait surtout son admiration, il ne pouvait se lasser d'admirer cette masse énorme que le temps avait déjà frappé de son bras destructeur.

Un jour il visitait les remparts, suivi de quelques chevaliers anglais et périgourdins; le sire d'Exideuil marchait à côté de lui.

— Beau sire d'Exideuil, s'écria Blakcstonn en étendant sa main droite vers la tour de Vésonne, connaissez-vous quelque clerc qui puisse me raconter l'histoire de cette tour? Par le léopard d'Angleterre, je lui donnerai autant de pièces d'or qu'il pourra en contenir dans le capuchon de son froc.

— Guillaume de Sarlat connaît toutes les merveilleuses histoires du Périgord, répondit le sire d'Exideuil. Il loge à quelque pas d'ici.

Le jeune clerc arriva bientôt avec le chevalier, qui l'avait instruit du dessein qu'il méditait. Blakcstonn monta avec eux au sommet de la tour.

— Vésonne était une ville municipale sous la domination romaine, dit le clerc en entraînant Blakcstonn vers la grille de fer qui servait de parapet. Ils construisirent cette tour qui a servi longtemps de citadelle.

— J'y logerai mes hommes d'armes, répondit Blakcstonn.

— Approchez, monseigneur, et vous verrez Périgueux à vos pieds.

— Quelle hauteur! s'écria l'Anglais en reculant. Le malheureux qui serait précipité...

— Tous ses os seraient broyés comme du verre, dit le sire d'Exideuil en enlevant Blakcstonn entre ses bras.

Le chevalier breton poussa un cri, roula un instant dans l'espace, et son cadavre meurtri, défiguré, tomba aux pieds de la tour.

— Le tyran du Périgord n'est plus, s'écria le sire d'Exideuil. B.

(Extrait des chroniques de Périgord.

LÉGENDES D'AUVERGNE.

LA VALLÉE DU DIABLE.

Deux chevaliers, égarés dans des gorges étroites et anguleuses, chevauchaient rapidement sur leurs destriers bardés de fer. La nuit était très sombre, et les éclairs qui brillaient à chaque instant à l'horizon, annonçaient qu'un orage violent ne tarderait pas à éclater.

Un des deux chevaliers sonna du cor, et un gros chien de montagne fit entendre ses aboiemens.

Nous sommes sauvés, dit Eginard de Mauriac; le chien est près de nous, le berger n'est pas loin; il nous servira de guide.

— Que Dieu vous laisse cent ans dans le purgatoire, beau sire, répondit Henri de Capdenac, nouvellement arrivé du Quercy. Mieux vaudrait être assis en croupe derrière l'enchanteur Merlin, que marcher avec vous; nous chevauchons depuis trois heures, et nous n'avons pas encore trouvé une cabane pour nous reposer. Que vos montagnes d'Auvergne se fondent comme votre beurre!...

— Vous êtes impatient, beau sire; on voit bien que vous avez passé votre jeunesse sur les genoux de votre mère: c'est un rude métier que la chevalerie. Vous avez tort de vous impatienter parce que nous sommes au moment d'essuyer en plein air la pluie et la grêle.

Le jeune chevalier ne répondit pas; pressa de l'éperon les flancs de son destrier, et s'éloigna rapidement de son compagnon.

— On dirait que vous avez un cheval ailé, s'écria Eginard de Mauriac; suivez-moi; le chien aboie plus fort; je vois une lumière au bas de cette colline: c'est la cabane de quelque berger.

Henri de Capdenac dirigea son destrier de ce côté, et les deux chevaliers aperçurent un instant après une cabane et un troupeau de brebis. Le chien du berger s'élançait à chaque instant sur les destriers que leurs maîtres pouvaient à peine retenir. Le berger, éveillé par le bruit, sortit de sa cabane, et s'écria:

— Arrête, Brutal, tu aboies comme si nous étions assaillis par une armée de Sarrasins.

Pour la première fois, Brutal méconnut la voix du berger qui le frappa de son bâton; le chien rentra dans la cabane en gémissant, et le vieux Jean marcha droit vers les chevaliers.

Digitized by Google

— Qui que vous soyez, voyageurs, vous pouvez entrer dans ma cabane pour dormir. La nuit sera mauvaise, vous partirez demain.

— Tu ne reçois pas souvent des hôtes tels que nous, répondit le sire de Mauriac. Par Saint-Géraud, comte d'Auvergne, tu te souviendras long-temps de cette nuit.

En parlant ainsi il mit pied à terre, attacha son destrier à un tronc de chêne, et dit à Henri de Capdenac :

— La cabane de ce vieux berger ne vaut pas mon château de Mauriac, beau sire; mais un chevalier peut dormir à l'aise sur un lit de paille.

— Je crois entendre encore les aboiemens de ce chien maudit qui a tant effrayé mon destrier; dis donc, berger de la montagne, comment se fait-il que ton chien aboie après le palefroi d'un chevalier comme après le baudet d'un manant.

Jean regarda le jeune chevalier; puis il se prit à rire à gorge déployée.

— Messeigneurs, la nuit tous les chats sont gris, dit-il, et vous ne punirez pas Brutal de vous avoir méconnus.

— Les bergers de vos montagnes sont malins comme des satyres, dit Henri de Capdenac.

Le sire de Mauriac posa l'index sur sa bouche et entra dans la cabane. L'orage éclata au même instant; le bruit du tonnerre répété par les mille échos des montagnes, retentit avec un fracas épouvantable, et le berger se mit à genoux devant une vieille croix pour prier: ensuite il jeta des feuilles de laurier dans le feu.

— Ce laurier a été béni par l'évêque de Saint-Flour le jour de la nativité de notre Seigneur Jésus-Christ; il préserve de la foudre.

— Le manant tremble de tous ses membres, dit le sire de Mauriac, qui s'était assis sur une botte de paille.

— Oui, j'ai peur, messeigneurs, répliqua le berger; savez-vous bien où vous êtes?

— Peu nous importe; si nous sommes en enfer, nous chercherons querelle aux démons.

— Riez, beaux sires; si vous aviez vu, comme moi, les démons rassemblés, vous joindriez vos prières au miennes pour implorer le secours de Notre-Dame la Vierge Marie. Vous êtes dans la *vallée du diable.*

— Dans la *vallée du diable*! répéta le sire de Mauriac en se signant par trois fois.

— Vous êtes gentilhomme auvergnat, beau sire, et vous devez connaître la légende de la *vallée du diable.*

Le gentilhomme secoua la tête.

— Je ne puis pas vous la raconter, beaux sires chevaliers; mais vous trouverez à l'extrémité de la vallée un ermite qui assista au grand conseil tenu par Lucifer.

— Connais-tu cet ermite, dit Henri de Capdenac.

— Non, beau sire; il ne sort jamais de la grotte qu'il a choisie pour asile; les habitans des villages voisins le vénèrent comme un saint.

— La pluie a cessé, beau sire de Mauriac; voulez-vous que nous allions voir cet ermite? J'aime beaucoup les légendes, et celle de la *vallée du diable* doit être effrayante.

— Qu'il soit fait comme vous le désirez, beau sire...

Les deux chevaliers sortirent de la cabane du berger et s'élancèrent sur leurs destriers.

— Suivez le chemin qui tourne à gauche, leur cria le berger; dans quelques instans vous verrez le roc des *malédictions* aux pieds duquel habite le solitaire Odilon.

— Que sainte Geneviève préserve tes moutons de la fureur des loups! s'écria le sire de Mauriac.

Les pas précipités des deux palefrois retentirent dans la vallée, puis le bruit se perdit dans le lointain.

— Voici la grotte de l'ermite, dit Henri de Capdenac en s'arrêtant devant un rocher taillé à pic au-dessus d'un grand lac.

— Suivez-moi, répondit à voix basse le sire de Mauriac.

Après plusieurs détours, ils entrèrent dans une grotte spacieuse qui était éclairée en ce moment par la faible clarté d'une torche de résine. Un ermite assis sur une pierre carrée, lisait dans un grand livre. Une robe blanchâtre couvrait son corps décharné par les austérités de la pénitence. Ses cheveux blancs comme la neige tombaient sur ses épaules, et son visage cave était empreint d'une sérénité toute céleste. Quelques vases de bois, quelques outils pour cultiver la terre; une croix, un grabat, formaient l'ameublement de sa grotte. Les deux chevaliers, saisis de respect, n'osèrent d'abord faire un pas, craignant d'interrompre la prière du saint homme. L'orage recommença avec plus de violence.

— Quelle nuit affreuse, s'écria l'ermite en fermant son livre! Mon Dieu, secourez les voyageurs qui se trouvent en ce moment exposés aux intempéries de l'air.

Il se leva et fit quelques pas dans la grotte; mais sa faiblesse était si grande qu'il se laissa tomber.

— Vous nous pardonnerez, mon père, d'avoir osé franchir le seuil de votre demeure, dit le sire de Mauriac en relevant le solitaire.

— C'est Dieu qui vous a envoyés, mes enfans, pour assister à mon agonie. Qui êtes-vous?

— Deux chevaliers; nous nous sommes égarés dans ces montagnes, et nos anges gardiens nous ont servi de guides.

— Soyez bénis, mes enfans; je rendrai le dernier soupir avant que le jour paraisse, et vous couvrirez de terre ma dépouille mortelle.

— Mon père, racontez-nous donc l'histoire de votre vie. Y a-t-il long-temps que vous habitez cette grotte?

— Quarante ans, mon fils. Antoine de Mauriac votre aïeul n'était pas encore mort, lorsque je quittai le monde pour m'ensevelir dans cette solitude.

— Vous avez connu mon aïeul, vénérable ermite...

— Dans ma jeunesse, je parcourus toutes les provinces du royaume de France vendant des bijoux et des étoffes de soie; je suis israélite d'origine, et j'eus pour père un célèbre rabbin de Narbonne.

— Un juif vêtu d'une robe d'ermite! s'écria le

Digitized by Google

jeune Capdenac... C'est comme si on disait que Barrabas a prêché la Passion dans la cathédrale de Saint-Flour.

— Les desseins de Dieu sont incompréhensibles, mes enfans, répondit le solitaire; il m'a comblé des dons de sa grâce, et je mourrai dans le sein de l'église catholique et romaine. Ecoutez, chevaliers, il est bon que vous sachiez comment Dieu change quelquefois le cœur de l'homme.

Il y a aujourd'hui quarante ans et deux mois que je voyageais sur ces montagnes suivi de nombreux serviteurs; je me rendais à la foire de Saint-Flour. Nous fûmes surpris par la nuit, et tous mes compagnons tombèrent sous les poignards des brigands qui m'enlevèrent mes richesses. Je pris la fuite pour échapper à la mort. Au milieu de la vallée que vous venez de parcourir étaient alors les ruines d'une vieille église autrefois démolie par les Sarrazins; je me cachai dans les décombres. Accablé de fatigue, je ne tardai pas à m'endormir. Tout à coup je fus éveillé par un grand bruit, et je vis plusieurs flambeaux briller autour de moi. Des spectres hideux s'assirent en rond, et restèrent quelques instans immobiles. Un fantôme noir, monté sur un destrier rouge, apparut bientôt après, et les spectres se rangèrent autour de lui.

— Diables et diablotins, s'écria le fantôme d'une voix qui ressemblait au son d'une plaque de cuivre, le conseil des enfans de l'enfer est réuni; je suis Satan, votre empereur et roi, prosternez-vous, et adorez votre seigneur.

Les spectres s'agenouillèrent et baisèrent tour à tour les cornes et les pattes de Satan.

— D'où viens-tu? dit le roi des démons à un des spectres dont le front était surmonté de deux énormes cornes de bélier.

— Des Indes, répondit le démon. J'ai tenté la reine du pays qui, par mes instigations, a commis cent péchés mortels.

— Tu es un mauvais serviteur, répliqua Satan; les habitans de l'Inde m'appartiennent tous de droit. Et toi, Bélial, d'où viens-tu?

— De Rome; j'ai mis la discorde parmi les cardinaux, et le pape ne sait plus à quoi s'en tenir.

— C'est bien; je te nommerai chef d'une des légions de l'enfer. Et toi Magozim?

— J'arrivai hier d'un grand voyage que j'ai fait dans tout le monde chrétien. Il me faudrait dix jours pour vous raconter mes exploits; qu'il vous suffise de savoir que la reine de Castille a commis deux sacriléges.

— Elle nous appartient, dit Satan en serrant affectueusement une des pattes de Magozim. Et toi Gog?

— Je viens de Paris, Seigneur; je suis entré dans un couvent de religieuses; les béguines ont toutes cédé à la tentation et ont abandonné le cloître.

— Gloire à toi, Gog; tu peupleras l'enfer de nonnes. Et toi Astaroth, qui roulas avec moi, trente jours dans les airs, lorsque Dieu nous chassa du Paradis?

— J'ai parcouru le Languedoc, où les Albigeois font une ample moisson pour nous. Les catholiques et les hérétiques se massacrent avec fureur, et tombent par milliers dans l'enfer.

Les diables poussèrent d'horribles hurlemens en signe de joie.

— Gloire à l'enfer, s'écria Satan; redoublons de vigilance; comtes et comtesses, nobles et vilains tomberont dans nos filets.

— Tu ne daignes pas adresser une seule parole à Lévimakikélec, le plus fidèle de tes serviteurs? dit un des démons dont le poil se hérissait de colère...

— Qu'as-tu fait? parle; le roi des enfers t'écoute.

— Vous connaissez tous l'évêque de Saint-Flour? dit Lévimakikélec.

— C'est un saint homme, dit Magozim en frappant violemment Gog de ses cornes.

— Il ne s'écartera jamais de la voie de Dieu, ajouta Bélial.

— J'ai rôdé autour de lui pendant quatre ans, dit Magog; tous mes efforts ont été inutiles. Pourtant vous savez tous que je suis le plus rusé des démons.

— Eh bien, fils de l'enfer, apprenez que ce matin, l'évêque de Saint-Flour a commis un péché véniel en frappant familièrement sur l'épaule de sa servante. Encore un pas de plus, et il est à nous.

Tous les diables applaudirent, et Satan, dans un transport de joie, serra entre ses griffes Lévimakikélec....

J'avais appris des chrétiens que le signe de la croix mettait en fuite les démons; je m'armai du signe redoutable et les esprit infernaux disparurent.

Le lendemain j'allai à Saint-Flour; je racontai tout au saint évêque qui sortit le soir même de la ville et se fit ermite avec moi... Nous avons vécu trente ans ensemble:

Je l'ensevelis dans cette grotte qui sera aussi mon tombeau. Chevaliers, si vous l'aviez vu à sa dernière heure, vous vous seriez écrié: *l'évêque de Saint-Flour est un saint.* Maintenant il prie dans le ciel pour celui qui fut son disciple sur la terre.

— Y a-t-il long-temps que l'évêque de Saint-Flour est mort? dit le sire de Mauriac.

Le solitaire ne répondit pas d'abord; la parole ne pouvait sortir de sa poitrine, sa respiration était précipitée, et le râle de la mort le suffoquait. Le sire de Capdenac s'était agenouillé sur une pierre et priait avec ferveur, le solitaire lui dit:

— Dieu te bénira mon fils, puisque tu daignes prier pour un pécheur qui se débat contre les douleurs de l'agonie.

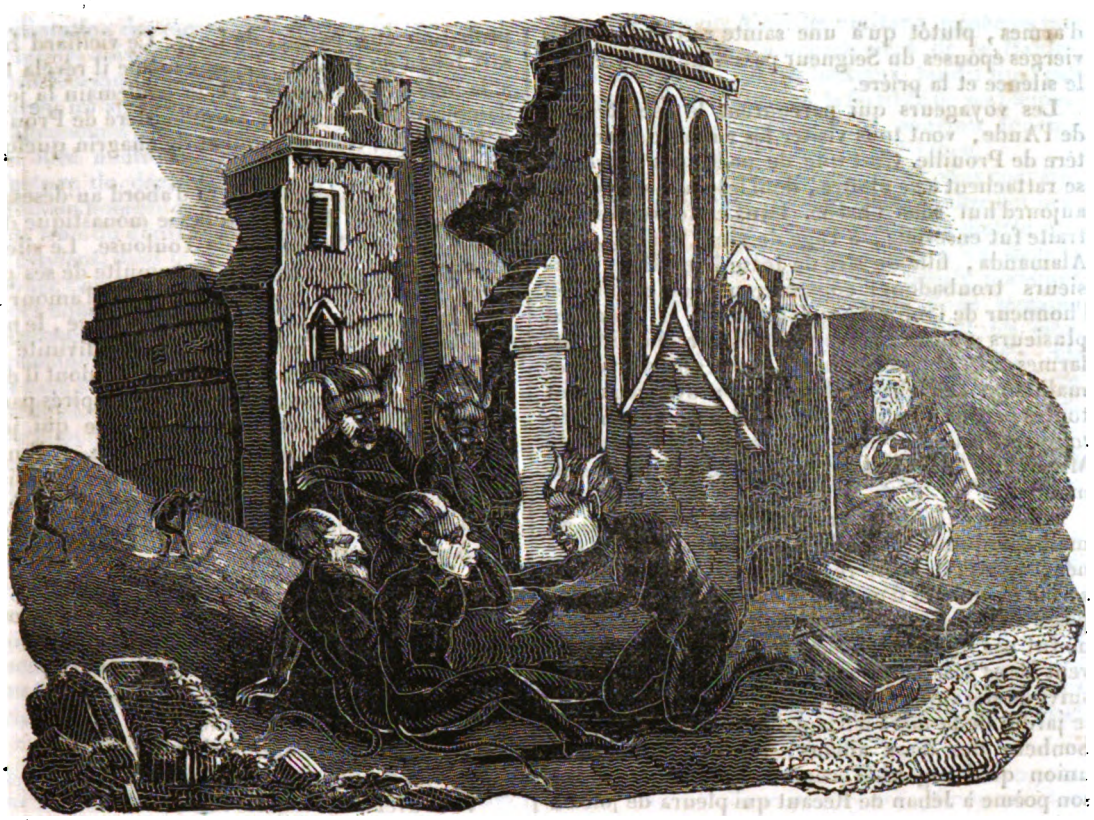
— Mon père, quand tu seras au ciel tu te souviendras du sire de Capdenac. Dans un mois je partirai pour combattre sous les drapeaux du roi.

— Je prierai pour toi, mon fils, afin que le Dieu des armées écarte de toi les flèches de la mort, répondit le solitaire, en serrant la main droite du jeune chevalier.

— Il se meurt! il se meurt! s'écria le sire de Mauriac.

— L'ange de la mort m'étouffe... Les abîmes de

Digitized by Google



LE CONSEIL DES DIABLES.

éternité s'entrouvrent devant moi... Je meurs, mes enfans....

Le front du vieillard était d'une pâleur effrayante, ses yeux sortaient de leur orbite, sa bouche s'entrouvrait et se refermait péniblement.

— Priez pour moi, mes enfans, répéta-t-il plusieurs fois....

La voix du solitaire s'affaiblissait d'une manière sensible, une sueur glacée inondait tout son corps il n'eut que le temps de s'écrier :

— Je meurs, que Dieu vous bénisse... Vous ensevelirez mon corps dans cette grotte.

Au point du jour, les deux chevaliers couvrirent de sable le corps de l'ermite, et le sire de Mauriac se hâta de regagner son château.

Le souvenir de cette légende vit encore chez les habitans des montagnes de l'Auvergne ; et, dans les longues soirées d'hiver, on s'entretient des apparitions qui effraient les voyageurs qui parcourent pendant la nuit la vallée du diable....

O. N. (DE Saint-FLOUR.)

MONASTÈRE DE PROUILLE (Aude).

Après avoir descendu la colline de Farjeaux (Aude) on s'arrête à la vue de plusieurs ruines éparses dans la vallée. Des pierres sur lesquelles on voit encore des restes de figures emblématiques, des croix, des têtes de saints, attestent que Prouille fut dans le quinzième siècle un monastère florissant. Si on doit ajouter foi aux légendes d'un moine provençal, qui écrivait vers l'an 1464, la maison de Prouille fut fondée par saint Dominique, à la suite d'une vision céleste qu'il eut dans une chapelle consacrée à la vierge. Elle fut destinée à recevoir les demoiselles que leur amour pour le cloître et les exercices religieux arracheraient aux séductions du monde. Plus tard, Béranger, archevêque de Narbonne, en fit don aux nouvelles religieuses de l'église de Saint-Martin ; la maison de Prouille devint une école très fréquentée jusqu'à ce que les Albigeois la livrèrent au pillage. Aujourd'hui ce beau monastère n'existe plus ; mais ses ruines attestent encore sa magnificence. Il avait quatre cents pas de longueur et trois cents de largeur ; les murailles de l'enceinte, construites en pierre de taille, étaient hautes de vingt pieds, et quinze tours les surmontaient placées de cent pas en cent pas en l'honneur des quinze mystères du rosaire. Au premier aspect, ce monastère ressemblait à une forteresse destinée à loger des homme-

Digitized by Google

d'armes, plutôt qu'à une sainte retraite où des vierges épouses du Seigneur passaient leur vie dans le silence et la prière.

Les voyageurs qui parcourent le département de l'Aude, vont tous visiter les ruines du monastère de Prouille. C'est que de poétiques souvenirs se rattachent à ce cloître, dont les murs se cachent aujourd'hui sous l'herbe. Dans cette sombre retraite fut ensevelie, à l'âge de vingt ans, la belle Alamanda, fille du sire de Josse Lauvreins. Plusieurs troubadours composèrent des chants en l'honneur de l'infortunée damoiselle, et, pendant plusieurs années, les ménestrels arrachèrent des larmes aux nobles châtelaines, par le seul récit de ses malheurs. Les élégies des poètes provençaux sont toutes perdues. Le seul Nostre-Dame dans son *Histoire de Provence*, nous a transmis un fragment de Miraval de Carcassonne, consacrée à la belle Alamanda.

« Jéhan de Récaut, troubadour Toulousain, aimait éperdument la belle Alamanda : chaque année, lorsqu'il avait reçu des mainteneurs du *gai savoir* la violette d'or fin, il s'empressait de la déposer aux pieds de la jeune damoiselle. Alamanda ne fut pas insensible à tant d'amour, et bien souvent dans les belles nuits d'été, Jéhan de Récaut suivi de son ami Thomas Loys, était introduit dans le jardin de la mère d'Alamanda. Loys, témoin du bonheur des deux amans, voulut chanter leur union qu'il regardait comme prochaine. Il lut son poème à Jéhan de Récaut qui pleura de joie en embrassant son ami à plusieurs reprises. — Tes vers sont plus beaux que ceux que Miraval a composés pour la *louve* de Pénautier, lui dit-il; ils mériteront la plus belle des fleurs que le collége de la gaie-science distribue aux troubadours.

« Loys quitta promptement son ami; la voix de l'ambition parlait déjà fortement à son âme. Il était parent d'un mainteneur, et il lui montra son poème. — Tu seras un jour un des enfans chéris de madame Clémence, lui dit le mainteneur; mais sais-tu bien que tu es un troubadour discourtois? Tes vers flétrissent la vertu de la belle Alamanda. — Par les lèvres rosées de la dame de mes pensées, répondit Loys, je jure que je n'ai pas voulu imprimer la moindre tache sur la robe virginale d'Alamanda : je sais que la damoiselle aime Jéhan de Récaut, mon ami; un mariage secret les unira bientôt. Le mainteneur feignit de donner son approbation aux paroles de Loys. Ce vieillard haïssait Jéhan de Récaut. Le soir même il révéla tout à la mère d'Alamanda, et le lendemain la jeune damoiselle fut conduite au monastère de Prouille. Elle prit le voile et mourut de chagrin quelques mois après.

« Jéhan de Récaut se livra d'abord au désespoir le plus violent; il embrassa la vie monastique dans le couvent des Augustins de Toulouse. Le silence du cloître ne put calmer le tumulte de ses passions; sous le froc, son cœur brûlait d'amour, et dans le sanctuaire consacré à la pénitence, le nouveau cénobite n'adorait qu'une seule divinité, la belle Alamanda. Il chanta son amante dont il était séparé pour toujours, et ses chants inspirés par la douleur exhalent une suave harmonie qui jette l'âme dans une mélancolie voluptueuse. » Il n'est aucun voyageur qui, en s'asseyant sur les ruines du monastère de Prouille, ne répète cette touchante élégie de Jéhan de Récaut, traduite par M. le chevalier Alexandre du Mège.

Le rosier refleurit, aimez, jeunes bergères,
Ils vous sont inconnus les maux du troubadour!
Aimez et répétez les cadences légères
Des chants de bonheur et d'amour.

Vous avez vu dans ces plaines fertiles
Le cercle impur des aquilons
Briser et les rameaux fragiles
Et l'épi des riches moissons.

Vous avez vu la sagette rapide
Frapper l'oiseau dans le nid des amours,
Et près de lui sa compagne timide
Lentement terminer ses jours.

Mais le printemps vient rendre à la nature
Et les rameaux et l'espoir des moissons;
Dans nos bosquets la colombe murmure,
La passagère anime nos vallons.

Moi seul, errant dans les sombres demeures,
Je ne sens plus le charme de l'espoir;
En vain le temps accumule les heures,
Alamanda! je ne dois plus te voir!...

Le rosier refleurit, aimez, jeunes bergères,
Vous n'éprouverez pas les maux du troubadour!
Aimez et répétez les cadences légères.
Des chants de bonheur et d'amour.

A. P.

ÉCONOMIE RURALE

DE L'AMÉLIORATION DES RACES BOVINES DANS LE MIDI.

L'industrie agricole a fait un grand pas dans quelques départemens méridionaux, et surtout dans celui de la Haute-Garonne, depuis qu'on y cultive en grand les prairies artificielles. Cette culture permet d'alterner les récoltes; on a fait disparaître les ruineuses jachères, et sur les défrichemens, on a semé des céréales qui donnent toujours des produits supérieurs à ceux que l'on obtient sur d'autres terrains depuis long-temps cultivés.

Outre ces avantages, qui sont immenses, la culture des fourrages présente encore des résultats d'un intérêt général. Avec les prairies artificielles on peut élever, engraisser un plus grand nombre de bestiaux, et les bestiaux sont la source des richesses agricoles. La multiplication de nos animaux et

Digitized by Google

l'amélioration des races, sont donc le but constant vers lequel doivent tendre tous les propriétaires, amis de leurs intérêts et des progrès utiles à leur pays.

Parmi les animaux qui doivent fixer l'attention des agronomes, le bœuf occupe le premier rang. Cette idée a été comprise par les conseillers de préfecture du département de la Haute-Garonne. Un certain nombre de taureaux étalons ont été achetés au frais du département, et repartis dans différens cantons, dans le but d'améliorer par le croisement les races du pays qu'un trop long abandon a laissées complètement dégénérer.

Néanmoins on n'a pas encore assez apprécié toute l'importance qu'on doit attacher à la multiplication de la race bovine dans le midi. Il est pourtant bien facile de se convaincre de la nécessité de ne pas négliger plus long-temps cette branche d'industrie, si on considère qu'il faut pour la ville de Toulouse, seulement, six mille bœufs et vingt-quatre mille veaux pour suffire à la consommation annuelle de sa population (1);

Qu'il en faut proportionnellement autant pour les autres villes du département;

Que le nombre des bœufs qu'on a achetés chaque année pour les travaux de l'agriculture est aussi immense....

Les bestiaux employés pour la consommation et l'agriculture, viennent presque tous des pays voisins : des départemens du Gers, Lot-et-Garonne, Tarn-et-Garonne. Ainsi des capitaux immenses sortent chaque année du département de la Haute-Garonne pour l'achat des bestiaux; tandis que, par sa position topographique, la fertilité de ses pleines, l'abondance de ses fourrages, il pourrait fournir des animaux à tout le midi de la France.

Un motif plus puissant encore doit nous convaincre de la nécessité d'augmenter le nombre des bestiaux et d'améliorer les races; c'est la disette qui se fait assez souvent ressentir. On a vu dans le courant de l'année 1835, trente bœufs manquer pour la consommation ordinaire d'une semaine sur le marché de Toulouse; et pendant les mois de janvier, février et mars 1837, la disette des veaux a été telle que les bouchers ne pouvaient s'en procurer à aucun prix. Cette disette si funeste à la population des villes, se renouvelle toutes les fois qu'une cause quelconque favorise le commerce des animaux de boucherie du côté de Bordeaux ou vers les Pyrénées.

Il est donc constant que parmi les améliorations que réclame l'industrie agricole dans le midi de la France, une des plus importantes est la régénération de l'espèce bovine. Le premier pas est fait, et l'autorité départementale de la Haute-Garonne a trop bien commencé pour s'arrêter avant d'arriver au but. Que faut-il pour que le projet soit couronné d'un plein succès? Des encouragemens réitérés et une persévérance bien entendue. L.

(1) En donnant une valeur approximative de 250 fr. à chaque bœuf, et de 10 fr à chaque veau, la somme totale s'élève à 2,460,000 fr par an, pour Toulouse seulement.

(Extrait d'un mémoire inédit sur la multiplication et l'amélioration de l'espèce bovine dans le département de la Haute-Garonne.)

LES ALBIGEOIS.

I.

MORT DE PIERRE DE CASTELNAU, LÉGAT D'INNOCENT III.

Raymond V, comte de Toulouse, mourut à Nîmes, en 1194, à l'âge de soixante ans. Egal aux rois, dit le chroniqueur Guillaume de Puylaurens, il laissa un nom que ses exploits militaires et son affabilité avaient rendu redoutable pour ses ennemis et cher à ses sujets. Il eut de Constance de France, Raymond VI, surnommé le Vieux, qui lui succéda. Il venait de prendre possession des vastes domaines de son père, lorsque le pape Célestin III le frappa d'un arrêt d'excomunication. Ce ne fut qu'en 1190 que le souverain pontife Innocent III, nouvellement élu, réconcilia le comte de Toulouse avec l'Eglise. Raymond VI avait répudié, quelque temps auparavant, Bourguignone de Chypre, pour épouser Jeanne d'Angleterre, sœur de Richard-Cœur-de-Lion. Cette union ne dura pas long-temps; la fille d'Henri II mourut sur la fin de l'année 1199, et Raymond épousa Eléonore d'Aragon six mois après.

Plusieurs historiens blâment Raymond VI d'avoir contracté avec tant de facilité tous ces mariages successifs : quelques-uns même l'accusent d'avoir occasionné la mort de ses épouses; mais une pareille assertion est une infâme calomnie dont la honte doit retomber sur les auteurs des chroniques mensongères, qui écrivirent sous l'influence de leurs passions. Il est vrai que le comte de Toulouse se remaria plusieurs fois, dans le but de s'allier aux familles les plus puissantes. Doit-on lui en faire un crime? Un prince ne peut-il pas se prémunir contre l'orage lorsqu'il l'entend gronder dans le lointain?

L'hérésie des Albigeois avait fait des progrès effrayans; le peuple, les bourgeois et la noblesse recevaient avec enthousiasme les apôtres qui leur prêchaient les nouvelles doctrines. Pierre de Bruys avait parcouru tout le Languedoc, semant partout le mauvais grain de l'erreur. Raymond V, qui s'était toujours montré dévoué aux volontés du souverain pontife, avait interdit l'entrée de ses domaines aux docteurs *Vaudois* : Pierre de Bruys, brûlé à Saint-Gilles; Pierre Maurand, ignominieusement flagellé, étaient autant de témoins du zèle de Raymond V. Son fils né avec un caractère porté à la tolérance et à la modération, ne voulut

Digitized by Google

point prendre part aux querelles des catholiques et des Vaudois. Ses sujets vivaient heureux sous sa domination : en forçant les consciences il aurait troublé leur bonheur, et leur dit : « Catholiques et » hérétiques, vivez en paix. Que chacun professe » la religion qu'il croira la meilleure ; mon père » ne m'a laissé le comté de Toulouse que pour pro- » téger également tous mes sujets. »

Rome n'approuva pas une modération si honorable, dans un siècle où la religion se changeait en fanatisme, où toutes les vertus étaient des passions. Innocent III, informé des succès toujours croissans des sectaires, envoya plusieurs légats pour les combattre. Les hérétiques résistèrent à la parole des missionnaires de Rome, qui résolut alors d'employer le force des armes, puisque la persuasion n'était pas descendue dans le cœur des Vaudois. Pierre de Castelnau vint alors dans le Languedoc armé de pleins pouvoirs. Le nouveau légat, moins modéré que son prédécesseur, le cardinal de Saint-Chrysogone, s'abandonna à toute la pétulance de son zèle, et se rendit auprès de Raymond VI, qui visitait alors les diverses provinces de ses états. Le comte de Toulouse reçut l'envoyé d'Innocent III dans la demeure féodale d'un chevalier de Provence.

Pierre de Castelnau était encore dans la fleur de l'âge ; sa tête rasée ; ses yeux ardens, ses joues caves et livides donnaient à son visage cette expression d'orgueil et de sévérité qui caractérise ordinairement les hommes à fortes passions. Raymond n'avait autour de lui que trois chevaliers et Guillaume de Puylaurens, son chapelain, lorsqu'il donna pour la première fois audience au légat.

— *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur,* dit Guillaume de Puylaureus, aussitôt qu'il aperçut Pierre de Castelnau.

— Que la paix et la bénédiction de Jésus-Christ soient avec vous, répondit le légat.

Il s'avança vers le comte, qui se leva pour le recevoir, et lui baisa la main droite en signe de respect.

— Que Dieu vous tienne toujours en sa garde, Pierre de Castelnau, légat d'Innocent III, dit le comte ; je saurai bon gré au souverain pontife d'avoir envoyé en Langnedoc un homme tel que vous pour détruire l'hérésie. Les missionnaires qui vous ont précédé dans la voie évangélique avaient oublié que le Christ convertit le monde par la puissance de sa parole. Ils ont eu recours à la force, voilà pourquoi leur voix a été méconnue.

Les yeux du légat étincelèrent ; tous les muscles de sa figure se contractèrent, et il ne pût s'empêcher de donner des marques d'impatience. Raymond, qui n'avait pas détourné ses yeux du missionnaire de Rome, vit bien que Pierre de Castelnau était résolu à suivre la même voie que le cardinal de Saint-Chrysogone, et il ajouta pour le calmer :

— Dans tous les cas, mon père, vous remplirez les desseins de Dieu. Pierre de Castelnau sera fidèle à la mission que lui a confié Innocent III.

— Les prêtres du Christ sont toujours prêts à mourir pour défendre les saintes vérités de l'Evangile, répondit le légat, en jetant sur Raymond VI un regard accusateur ; mais les grands et les princes de la terre ont ployé les genoux devant Baal ; ils se sont prosternés devant l'idôle infâme de l'hérésie ; ils ont protégé les faux docteurs, et s'il n'eût tenu qu'à eux, l'étendard de l'infidélité flotterait déjà sur les temples de Jésus-Christ.

— Vous ne doutez pas de l'attachement inviolable que j'ai pour l'église, notre mère commune, légat d'Innocent III, répondit Raymond...

— C'est par les œuvres que la foi d'un chrétien doit se montrer... Celui qui croit et qui n'agit pas est un mauvais serviteur que le souverain maître précipitera dans les flammes éternelles, au jour de la grande vengeance.

— Vous savez que Célestin III lança sur ma tête les foudres de l'excomunication, parce que le cardinal de Saint Chrysogone m'accusait d'être le fauteur de l'hérésie. Plus tard, Innocent III a reconnu que je n'étais pas coupable ; je ne crois pas qu'il vous ait envoyé vers moi pour épier mes démarches.. D'ailleurs le rôle d'espion déshonorerait votre caractère sacerdotal.

— Un prêtre doit tenir les yeux ouverts pour que la vigne du Seigneur ne soit pas dévastée par les hérétiques. Je sonderai les plus profonds replis de votre cœur, comte de Toulouse, et malheur à vous s'il est déjà corrompu par le venin des fausses doctrines !...

— Etes-vous venu pour me menacer, Pierre de Castelnau ? répondit Raymond en regardant avec colère le légat, qui trembla et baissa les yeux. Par les cendres des Raymond, mes aïeux, je jure que je saurai venger mon honneur outragé !... Si Rome veut m'humilier, je lèverai ma tête, et l'Europe verra ce dont je suis capable. J'ai vu mes amis, mes vasseaux tomber sous le glaive des croisés ; depuis long-temps les peuples du Midi que l'ambition des guerriers du Nord foule aux pieds, crient, vengence ! vengeance ! Ne craignez pas que les Languedociens ne se lèvent comme un seul homme après avoir proclamé pour leur chef Raymond VI de Toulouse.

— Si vous vous obstinez à marcher dans les ténèbres de l'erreur, l'église vous rejettera de son sein.

— Vous ne devriez pas oublier, archidiacre de Maguelonne, que la première vertu d'un prêtre est la modéraion, répondit Raymond.

— Vous ne pensez pas aux malheurs que votre opiniâtreté attire sur votre tête, s'écria Pierre de Castelnau... Je vois maintenant que vous méconnaissez la parole de Dieu. Je pars, comte de Toulouse. Puisse le ciel rouvrir bientôt vos yeux à la lumière ! Sortons, frère Guy, ajouta le légat en se tournant vers un moine qui l'accompagnait, secouons la poussière de nos sandales : l'heure du Seigneur n'est pas encore venue.

Le légat sortit avec le moine, laissant Raymond VI et les chevaliers dans l'étonnement. Le comte de Toulouse garda long-temps le silence ; tantôt il se promenait à grands pas ; tantôt il s'arrêtait immobile comme une statue d'airain.

— Que dois-je faire, beaux sires, s'écria-t-il en se tournant vers les chevaliers ? Vous avez vu que le légat d'Innocent III n'a pas craint de mena-

Digitized by Google

cer le plus puissant des vassaux de Philippe-Auguste, roi de France. Que dois-je faire, beaux sires? répéta-t-il, en frappant la terre de sa lourde épée...

— Parmi tous vos sujets, ne trouverait-on pas un homme assez fort pour enfoncer la lame d'un poignard dans une poitrine, ou assez adroit pour verser dans une coupe le poison, dont une seule goute peut donner la mort?...

— Qu'entends-je! beau sire de Samaran... je serais l'assassin du légat d'Innocent III!

— Le serpent vous enlace déjà de ses replis; si vous ne l'étouffez pas, il vous dévorera, répliqua le jeune chevalier...

— Vous avez entendu les prédications des Vaudois, dit Gaston de Roaix; vous n'avez plus qu'un pas à faire pour tomber dans l'hérésie.

— Hérétique ou catholique, je serai toujours fidèle au comte de Toulouse notre maître, beau sire de Roaix. Je hais Rome, parce que Rome ne veut pas la conversion, mais la mort des Albigeois. Raymond VI possède d'immenses domaines; qui sait si quelqu'un des princes croisés ne convoite pas déjà l'héritage de la maison de Toulouse?...

— Vous partagez mes tristes pressentimens, dit un vieux chevalier à barbe blanche; j'ai soixante ans, et je suis assez jeune pour voir des flots de sang couvrir les belles plaines du Languedoc. Quoiqu'il arrive, Raymond VI n'aura qu'à déployer sa bannière, et les braves marcheront à sa voix.

— Faut-il qu'un légat venu de Rome me force à demander grâce, lorsque j'ai autour de moi des sujets si fidèles! s'écria Raymond, en tirant du fond de sa poitrine un soupir douloureux,.. A demain chevaliers; j'assemblerai mon conseil; vous y serez tous.

Le comte de Toulouse rentra dans l'appartement qu'on avait préparé pour lui. Plusieurs candelabres d'argent, suspendus aux murailles et à la voûte, répandaient une douce clartée dans la salle, décorée avec toute la magnificence du moyen âge; des étoffes tissues d'or et de soie couvraient une couche sur laquelle Raymond se jetta tout habillé, croyant y trouver le sommeil et le repos. Son esprit était trop agité, son âme avait été froissée par des douleurs trop violentes pour qu'il pût résister à son indignation.

— Innocent III veut me dépouiller de mes états pour les donner aux princes croisés, dit-il en s'asseyant dans un large fauteuil... Il ne m'avait donc réconcilié avec l'église que pour me précipiter dans un abîme de malheurs!... Siècle de fer! Le genre humain courbe la tête sous le joug du fanatisme, et il n'y a pas un seul feuillet de l'Évangile qui ne porte sa tache de sang!.. Rome me poursuit, Rome me condamne... Quel est mon crime? Ai-je persécuté les prêtres du Christ? Ai-je profané la sainteté du sanctuaire? Non, je suis innocent!..

Le comte de Toulouse baissa la tête; sa poitrine était oppressée, et son ame déchirée par mille pensées accablantes ne savait à quelle résolution s'arrêter.

— Je suis coupable, bien coupable, ajouta-t-il en se tournant vers un grand crucifix qui pendait à la muraille... Je croyais qu'à l'exemple de celui qui mourut sur une croix, il fallait aimer tous les hommes comme ses frères, je croyais que les Vaudois et les catholiques avaient également droit à ma protection... Insensé! je ne savais pas que la modération est une vertu inconnue aujourd'hui sur la terre! Il ne me reste qu'un seul moyen de salut, et je l'emploierais parce que Rome est plus puissante que moi; je céderai à la force; je reverrai le légat. Heureux si je puis calmer sa colère et détourner de mes états les nuages qui portent la tempête dans leurs flancs!

Il appela un des chevaliers qui veillaient à sa porte; le sire de Roaix entra.

— C'est vous, sire de Roaix, dit le comte en embrassant le jeune chevalier... Comme tous les héros de votre famille, vous êtes dévoué à votre seigneur.

Et Raymond VI pleura en prononçant ces dernières paroles.

— Je ne dormirai pas à mon poste, monseigneur, tant que votre vie sera en danger, répondit le sire de Roaix. Les assassins pénètrent facilement dans les palais des princes au temps où nous sommes.

— Dieu nous protégera, beau sire.

— Dieu est pour nous, monseigneur, parce qu'il lit dans le fond de nos cœurs; mais Innocent III nous menace.

— Ecoutez beau sire:... vous savez que le légat est parti violemment irrité contre moi; il faut que j'appaise le missionnaire de Rome; partez à l'instant même; dites-lui que je l'attends à Saint-Gilles. Allez, mon fils, que Dieu et notre dame la Vierge vous protègent.

Quelques instans après le son du cor retentit sous les murs du château, et le sire de Roaix partit au galop de son destrier.

II.

Huit jours s'étaient écoulés; des chevaliers, des barons, de nobles châtelains, des troubadours, se pressaient dans les salles magnifiques du palais de Saint-Gilles. Toute la noblesse du Languedoc et de la Provence s'était réunie auprès de Raymond VI. Les hommes d'armes et les paladins s'entretenaient de guerres et de tournois, les troubadours chantaient des romances que les demoiselles écoutaient avec ravissement. Tout le monde était dans la joie; le comte de Toulouse avait déployé toute sa magnificence dans cette dernière fête qu'il donnait à ses amis et à ses vassaux. Les convives ne pouvaient se lasser d'admirer cette pompe royale, et s'écriaient que les Raymond n'avaient jamais été si puissans. Ainsi les rayons du soleil nous paraissent plus purs et plus brillans au moment où son disque enflammé est sur le point de disparaître derrière l'horizon...

Pendant que la foule des convives s'agitait dans les appartemens éclairés par mille flambeaux, deux jeunes chevaliers assis à l'écart, s'entretenaient à voix basse.

— Le légat arrive demain, dit Edmond de Forcalquier; le comte se réconciliera avec lui et il n'y aura pas de guerre... Par les plaies du Christ, j'es-

Digitized by Google

pérais pourtant gagner mes éperons à la première bataille.

— Rassurez-vous, répondit le sire de Samaran ; le sang coulera par torrens ; Pierre de Castelnau sera inflexible, et Raymond VI ne voudra pas souiller la gloire de ses aïeux. Dites-moi, beau sire ; vous sentez-vous la force de plonger un poignard dans le cœur d'un ennemi du comte de Toulouse ?

— Qu'on le montre du doigt, et on saura si je ne suis pas dévoué à notre bon maître.

— Assez, beau sire ; demain nous assassinerons le légat !...

— Silence, dit le sire de Samaran en posant l'index sur sa bouche.

III.

Le lendemain tous les habitans de Saint-Gilles étaient sur pied, à dix heures du matin. Le légat, Pierre de Castelnau, arriva suivi de quelques chevaliers et de plusieurs moines. Raymond VI le reçut avec tous les honneurs qu'on accordait alors à un missionnaire de Rome. Il eut avec lui un long entretien ; mais ce fut en vain qu'il mit tout en œuvre pour justifier sa conduite ; le légat inflexible persista toujours dans sa rigoureuse obstination.

— Au nom du souverain pontife Innocent III, je vous excommunie, comte de Toulouse, parce que vous êtes le fauteur de l'hérésie.

— Les menaces d'Innocent III ne m'effraient plus, répondit Raymond VI, en jettant sur le légat des regards étincelans. J'ai fait un appel à mes vassaux ; ils se sont rangés sous ma bannière, et je puis attendre mes ennemis sans les craindre.

— Le souverain pontife a fait appel à tous les princes et chevaliers de l'Europe ; le nombre des croisés augmente de jour en jour. Ils envahiront le Languedoc, ils vous dépouilleront de l'héritage de vos aïeux, et alors vous vous repentirez d'avoir méconnu la suprématie temporelle du pape ; mais il sera trop tard.

— Les paroles de Pierre de Castelnau sont autant d'outrages pour le comte de Toulouse.... Vous me menacez, et je dois veiller à ma sûreté. Légat d'Innocent III, je vous défends de sortir de Saint-Gilles. Gardez-vous de transgresser mes commandemens ; vous savez que les princes ont des moyens sûrs et prompts pour se faire obéir.

— Le glaive des assassins... murmura Pierre de Castelnau !... Grand Dieu ! encore trois jours de vie et je serai vengé !...

LA MORT DU LÉGAT PIERRE DE CASTELNAU.

Aussitôt que la nuit fut assez obscure pour échapper à la vigilance des soldats de Raymond VI, Pierre de Castelnau et le frère Guy se hâtèrent de sortir de Saint-Gilles. Le ciel était parsemé d'étoiles, et on n'entendait que le bruit des eaux du Rhône qui mugissait dans le lointain.

— Le légat est parti, dit le sire de Samaran qui entra précipitamment dans le palais de Raymond

Digitized by Google

VI; malheur à nous s'il parvient à sortir du Languedoc !

— Qu'on se mette à sa poursuite ; je donnerai mille sous d'or à celui qui le ramenera pieds et poings liés.

— Si un de vos fidèles serviteurs plongeait son poignard dans le cœur du légat, lui pardonneriez-vous ? Si le sire de Samaran vous délivrait pour toujours de Pierre de Castelnau ?

Le comte refléchit pendant quelques instans.

— Allez, s'écria-t-il d'une voix forte ; faites comme il vous plaira.

Le sire de Samaran et Edmond de Forcalquier partirent sur leurs destrier, et ne s'arrêtèrent que sur les bords du Rhône pour attendre l'arrivée du légat qu'ils avaient dévancé. Le fleuve, grossi par des pluies continuelles précipitait ses eaux mugissantes avec tant de rapidité que Pierre de Castelnau ne put obtenir à prix d'or une barque et un batelier pour la conduire.

— Cent ans d'indulgence plénière à celui qui s'exposera à la mort pour sauver le légat d'Innocent III, cria-t-il en entrant dans une chaumière où plusieurs pêcheurs étaient rassemblés.

— Cent ans d'indulgence plénière, répondit un vieux batelier, c'est beaucoup ; mais dussé-je perdre la part de paradis que me réserve saint Pierre, mon patron, je ne me hasarderai pas à traverser le Rhône.

— Vous tremblez comme des femmes, dit le sire de Samaran qui avait pris place parmi les pêcheurs. Si le vénérable moine veut agréer mes services, dans demi-heure il aura traversé le Rhône.

— Par les plaies du Christ, noble jeune homme, si j'arrive sain et sauf à l'autre bord, je te promets que tu seras grand parmi tous les chevaliers du Languedoc.

Venez, mon père, répondit le sire de Samaran ; le tonnerre gronde, un orage subit arrive de l'occident ; il est prudent de se hâter.

Le légat, le frère Guy et trois autres moines qui l'accompagnaient suivirent le jeune batelier. Le fleuve était si rapide, l'eau mugissait avec tant de fureur, que Pierre de Castelnau hésita pendant quelques instans ; mais persuadé que les soldats de Raymond VI étaient à sa poursuite, il entra dans la barque : le sire de Samaran en donnant le premier coup de rame s'écria :

— Mes pères, cramponez-vous, car je vois que les flots feront sauter ma barque comme une plume.

— Le tonnerre gronde, dit le frère Guy.

— Et l'orage est sur nos têtes, répliqua le batelier : tenez-vous sur vos gardes, le courant devient plus rapide.

Il posa sa rame, et la barque abandonnée aux flots tournoya avec une effrayante rapidité.

— Me reconnais-tu, Pierre de Castelnau ? s'écria le sire de Samaran.

Le légat frémit en entendant le son étrange de cette voix.

— Je suis ce jeune page que tu fis fouetter à Toulouse pour crime d'hérésie. Le moment de la vengeance est venu... Meurs, légat d'Innocent III !.

Un cri de mort retentit au milieu de la tempête ; le Rhône reçut dans ses gouffres un cadavre sanglant que des pêcheurs trouvèrent le lendemain sur les bords du fleuve....

M. C.

ÉTABLISSEMENT DU PARLEMENT DE TOULOUSE PAR PHILIPPE-LE-BEL, EN 1303.

Philippe-le-Bel fit, en 1303, un voyage dans les provinces méridionales, soit pour maintenir dans le devoir les vassaux qui remuaient sans cesse, soit pour améliorer l'administration municipale de la plupart des villes. Le huitième jour de Décembre, le connétable de France entra dans Toulouse par la porte d'Arnaud-Bernard, monté sur un destrier blanc, précédé de quatre capitouls et suivi de trois cents chevaliers. L'évêque de Toulouse, revêtu de ses habits pontificaux, le reçut à la porte de la cathédrale, et le conduisit ensuite à son palais épiscopal, où on lui avait préparé un logement.

Le roi suivit de près le connétable, et le treize Décembre, les trois états de la langue d'Oc s'assemblèrent dans le couvent des Jacobins. Après plusieurs séances consacrées à allouer des fonds au roi, aux membres du parlement, et aux grands officiers de la couronne, les trois ordres, d'un commun accord, demandèrent au roi que le parlement fut irrévocablement fixé à Toulouse. Philippe-le-Bel ne rejetta point la demande de ses fidèles sujets dont les ressources semblaient inépuisables quand il s'agissait de secourir leur souverain.

Les capitouls, par ordre du connétable, dressèrent sur la place Saint-Étienne un vaste théâtre où l'on pouvait entrer par quatre grandes portes du côté de la place de Rouaix. Il était recouvert de peaux, et au milieu s'élevait un trône magnifique, enrichi de fleurs de lys en or, et orné de plusieurs chiffres du même métal, sur un fond bleu.

Le vingt-six décembre, Jean de Colandran, premier héraut de la ville, parcourut toutes les rues ; proclamant les noms des membres du parlement, puis il ajoutait :

De par le Roi,

« Sachent tant hommes que femmes, de quelque » qualité et condition qu'ils soient, que s'il est » venu à leur connaissance que quelqu'un des ma- » gistrats susnommés se rendre indigne du choix » qu'on a fait de lui, par son incontinence, par » ses crimes, par le scandale qu'il donne ou par » ses mœurs dépravées, ils aient à le déclarer dans « huit jours au chancelier de France, afin qu'a- » yant fait les informations nécessaires ensuite de

Digitized by Google

» leur délation, celui qui aura été déféré puisse » être ou biffé du tableau, ou confirmé dans sa » charge, par la proclamation qui en sera faite » par toutes les places et carrefours de Toulouse. »

Après la lecture de cette proclamation, le héraut Hugues Balantar répétait le noms des membres du nouveau parlement.

« Voici les noms des nobles personnages que « Philippe, notre souverain seigneur et notre grand « roi, a choisis pour tenir sa cour du parlement de « Toulouse. »

Premier président : Pierre de Cherchemont.
Second président : Jacques de Saint-Bonnet.

Conseillers Lays : Dédat d'Estaing, Guy de Torsai, Geoffroi du Plessis, Yves de Rochecœur, Geoffroi de Pompadour, Aubert de Galhuen.

Conseillers clercs : Thibaut d'Espagne, Otho de Pardailhan, Pierre de Chappes, Aymeric de Basillac, Sigon de Castelnau, Pierre de Savigny.

Procureur général : Antoine de Calmont.
Creffier : Raymond Gartraud.

« Tous ceux qui connaissent quelques méfaits ou « turpitudes des susdits membres du parlement, « et qui ne les dévoileront pas, seront *occis* par « ordre du roi, notre souverain seigneur... »

Pendant dix jours les rues de Toulouse retentirent de cette étrange proclamation. Enfin, le 10 janvier, Philippe-le-Bel, accompagné de plusieurs princes, archevêques, évêques et autres seigneurs sortit de sa demeure royale du château Narbonnais, et se rendit à la place Saint-Étienne. Le roi monta sur le théâtre qui avait été décoré avec toute la magnificence du siècle et s'assit sur son trône. Les princes, les deux maréchaux de France, Foucaut de Melle et Miles VI de Noyers, prirent place à sa droite, avec les principaux seigneurs. A sa gauche était le connétable de France, avec les archevêques et évêques, parmi lesquels on remarquait Gilles de Colonna, archevêque de Bourges, qui avait été précepteur de Philippe-le-Bel. Les trois ordres des états de la Langue-d'Oc occupèrent les autres bancs.

Le roi était vêtu d'une robe de douze aunes d'un drap d'or, parsemé de fleurs de lys et fourrée d'hermine. Une couronne à plusieurs pointes et rayons, enrichie de pierreries, était attachée à sa toque de drap d'or bordée d'hermine. Le sceptre et la main de justice étaient posés à ses côtés, sur deux coussins de velours vert. Les princes étaient aussi vêtus d'habits étincelans de pierres précieuses; le connétable portait sa grande robe de cérémonie, d'un drap de soie à carreaux rouges et bleus; il tenait de sa main droite l'épée du roi nue et élevée.

Les prélats, les maréchaux de France, les chevaliers étaient resplendissans de pourpre et d'or. On avait dressé une galerie particulière où la reine prit place avec les dames et les gentilshommes de sa suite. Aussitôt les hérauts crièrent à haute voix : *Gloire, honneur et longue vie à notre grand roi.* Le son des trompettes et une musique guerrière portèrent la joie publique jusqu'à l'exaltation. Pendant quelques temps, les hérauts et les sergens d'armes ne purent rétablir le silence. Enfin le tumulte cessa, et deux huissiers armés de masses d'or parlèrent à la foule au nom du roi. On n'entendit plus un seul cri.

Alors, dit le chroniqueur Bardin, Philippe-le-Bel, d'un air plein de majesté, commença à parler, et dit que le peuple du pays de la langue d'Oc l'ayant humblement supplié de vouloir établir un parlement perpétuel à Toulouse, il avait consenti à sa demande aux conditions insérées dans les lettres de l'érection et établissement du parlement, scellées de son sceau. Il ordonna à son chancelier de lire ces lettres à haute voix. Le peuple écouta sa harangue avec un profond silence.

Les magistrats nouvellement élus mirent un genoux en terre, et saluèrent le roi par une profonde inclination. Le vice-chancelier apporta les saints Évangiles écrits en lettres d'or. Le premier président, Pierre de Cherchemont, s'approcha du trône jusqu'au quatrième degré, mit la main sur les Évangiles et prêta serment de la manière qui suit :

« Je jure et promets à Dieu et au Roi, que je « donnerai des conseils fidèles dans toutes les cau- « ses et affaires qui regarderont les intérêts de Dieu, « de mon roi et de son royaume; que je ne révè- « lerai pas les secrets de la cour; que je ne les dévoi- « lerai qu'au roi seul, et au chancelier de France « par son ordre; que je rendrai bonne et brève « justice à tous ses sujets; que je jugerai les cou- « pables selon la sévérité des lois; que je ne rece- « vrai des seigneurs, soit laïques, soit ecclésias- « tiques, aucune pension. En cas de contraven- « tion à ces présentes, je me soumettrai à être « dégradé avec infamie. »

Le second président, les conseillers et le greffier prêtèrent serment chacun à son tour, et prirent place autour du trône. Philippe-le-Bel, avec une majesté vraiment royale, leur fit connaître quels étaient les devoirs des magistrats. Il prit pour texte de son discours ce verset de l'écriture : *Erudimini qui judicatis terram.* Pendant un quart-d'heure, ajoute le chroniqueur Bardin, il parla avec une éloquence si mâle et si vigoureuse, qu'il remplit d'étonnement et d'admiration l'esprit de tous ses auditeurs. Les hérauts répétèrent ensuite le cri accoutumé : *Gloire, honneur et longue vie à notre grand roi!* Ainsi finit la cérémonie de ce jour, à jamais mémorable pour la ville de Toulouse.[1]

Philippe-le-Bel donna au nouveau parlement une des salles du château Narbonnais pour y tenir ses séances. Il commença quelques jours après à y rendre la justice, et reçut les félicitations de tous les états de la province.

1 Telle est la relation que le chroniqueur Bardin nous a laissée de l'établissement du parlement de Toulouse. Plusieurs historiens, entr'autres dom Vaysette, dans son *Histoire du Languedoc*, la rejettent et la regardent comme fabuleuse. (Voir *l'histoire générale du Languedoc*).

Digitized by Google

CHAPELLE D'ARRENS

La vallée d'Azun, sur le gave de ce nom, ne se termine que près d'Argelez ; sur le versant méridional, elle correspond avec le *Val de Thène* par le port nommé *Fonfry*. Arrens est sans contredit le plus grand et le plus beau des villages de cette vallée; il est situé à l'extrémité supérieure, au col d'Azun, entre deux énormes montagnes. D'un côté est le pic d'Arrens, haut de six mille pieds ; de l'autre, le Pic de Gabisos, haut de huit mille huit cent vingt pieds, et qui domine toute la chaîne des Pyrénées. A la jonction de la vallée et du port Fonfry, s'élève un mamelon que la nature semble avoir laissé comme une sentinelle immobile pour fermer et garder le passage. Une église de la plus haute antiquité, appelée maintenant la chapelle d'Arrens, couronne le mamelon. Elle est d'une architecture remarquable; deux petites tours s'élèvent au-dessus de l'édifice, et ses flèches aériennes se perdent souvent au milieu des brouillards qui montent du fond de la vallée. Mais au printemps, lorsque le vent du Midi fond les neiges des montagnes, lorsque les arbres dépouillés des frimats se couvrent de feuillage, le site de la chapelle d'Arrens s'embellit de toutes les richesses que la nature répand sur les flancs des monts pyrénéens.

La chapelle d'Arrens, abandonnée depuis plusieurs années, tombe en ruines et n'est plus fréquentée que par les voyageurs; les douaniers en ont fait depuis peu de temps un poste d'observation redouté des contrebandiers du col d'Azur. Il y a environ quarante ans, la chapelle d'Arrens était la retraite qu'avaient choisie plusieurs contrebandiers français et catalans. On parle encore dans le département des Hautes-Pyrénées de Roger-le-Diable, leur chef ; les mères n'ont qu'à prononcer ce nom pour effrayer leurs enfans, et tous les maraudeurs des montagnes jurent par le sabre de Roger et le poignard de Pékitta, son épouse.

II

L'émigration entraînait tous les gentilshommes français hors de leur patrie ; Roger issu d'une des plus anciennes familles de Bigorre, chercha un asile en Espagne; mais le besoin de revoir sa mère le ramena bientôt en France. Arrivé à Tarbes, il vit une foule tumultueuse qui se pressait sur la place publique : quinze têtes tombèrent successivement sous le couteau sanglant de la guillotine ; deux bourreaux portèrent une femme sur l'échafaud ; la noble victime recouvra toute son énergie au moment de mourir ; elle adressa quelques paroles au

Digitized by Google

peuple. Roger reconnut sa mère; il pousse un cri... Une seizième tête roula sanglante au milieu des spectateurs, qui applaudirent, et crièrent: *Vive la République!* Pendant plusieurs jours le jeune émigré fut plongé dans l'abattement et le désespoir. Mais son âme recouvra bientôt son énergie; il forma le dessein de venger la mort de sa mère, et se dirigea vers les montagnes pour y accomplir plus promptement ses projets. Quelques mois après, il se vit à la tête de cinquante contrebandiers, tous émigrés comme lui. Ses fidèles compagnons d'armes le secondèrent dans sa vengeance; aussitôt que la nuit était venue, ils se précipitaient sur les villages voisins, pillaient les maisons des républicains après en avoir égorgé les habitans. Le représentant du peuple qui résidait à Tarbes mit plusieurs soldats à la poursuite de Roger-le-Diable; il échappa à toutes les recherches et continua de piller les hameaux d'alentour.

Le soir, lorsqu'il revenait de ses courses périlleuses, Roger-le-Diable dépouillait le caractère féroce de contrebandier. Cet homme si terrible dans la mêlée, si prompt à se jeter sur l'ennemi, se calmait tout-à-coup, et son regard, auparavant si farouche, n'exprimait plus que l'amour. C'est qu'il avait dans sa caverne une jeune fille, être mystérieux, dont les paroles répandaient une douce mélancolie dans le cœur de celui qui prêtait son oreille à sa voix toute céleste. Née sous le beau ciel de l'Andalousie, la jeune Pékitta vécut longtemps triste sur les montagnes, semblable à ces plantes qu'on apporte du nouveau monde qui dépérissent lentement sur la terre de l'exil. Fille d'un contrebandier, elle partageait les périls de son père; armée d'une carabine elle résistait aux douaniers. Roger la vit à la clarté de la lune, immobile sur un rocher où son père l'avait placée en sentinelle. Un manteau d'étoffe brune enveloppait son corps; un bonnet de peau d'ours cachait ses cheveux noirs.

— Qui que tu sois, s'écria-t-elle en voyant Roger, n'avance pas ou ton cadavre roulera au fond de ces abîmes.

—Je ne crains pas les balles, répondit Roger.

La jeune fille ajusta son arme; elle allait tirer lorsque le contrebandier s'écria d'une voix plus forte :

—Fille de Bartholoméo, ne tue pas Roger-le-Diable ...

A ce nom l'arme tomba des mains de Pékitta. Roger s'approcha de l'Andalouse, veilla avec elle jusqu'au point du jour et l'acompagna jusqu'à la caverne que Bartholoméo avait choisie pour asile. La jeune fille, accablée de fatigue, s'endormit d'un profond sommeil. Roger-le-Diable et le vieux contrebandier se couchèrent sur des peaux d'ours, vidant alternativement un calice qu'ils remplissaient d'eau-de-vie.

—Ce calice est d'or pur, sécria Bartholoméo; je l'ai acheté à un paysan de la vallée d'Azun.

—Qui l'avait enlevé de quelque église livrée à la profanation, répliqua Roger-le-Diable.

— Que m'importe? tout est de bonne prise pour un contrebandier, dit Bartholoméo.

En prononçant ces dernières paroles d'une voix rauque, il alluma une énorme pipe. Des bouffées de fumée remplirent bientôt la caverne, et l'Espagnol, en suivant de l'œil les nuages bleuâtres qui s'agglomeraient autour de lui, savourait avec délices le parfum des feuilles de la Virginie.

—Tu as une fille, Bartholoméo? dit Roger-le-Diable.

—Oui, mon brave compagnon; et je crois bien que de Valence à Cordoue on ne trouverait pas une signorella plus belle que Pékitta.

—Que ce rocher m'écrase, si je n'ai pas cru voir un ange descendu du ciel lorsque je l'ai aperçue au poste que tu lui avais assigné.

—Par saint Jacques de Compostelle! si jamais je suis riche, Pékitta portera la mantille, et on ne reconnaîtra plus en elle la fille d'un pauvre contrebandier. Elle a déjà vingt ans: et je veux la donner pour épouse à un homme intrépide comme moi...

—Roger-le-Diable n'est pas un lâche...

—Tu seras un jour la terreur des douaniers. Reçois ce poignard; c'est le seul gage que Bartholoméo puisse te laisser en mourant.

Roger reçut le poignard et le laissa tomber à terre.

— Il est un don plus précieux que tu peux me faire, dit-il à Bartholoméo.

— Que veux-tu de moi?

— La main de ta fille Pékitta.

Le contrebandier ne répondit pas; il se leva, et promena pendant quelques instans dans la caverne.

— Pékitta sera ton épouse, dit-il enfin : songe bien que tu auras pour compagne la femme la plus intrépide qui ait jamais dormi dans les grottes des Pyrénées...

Deux jours après un prêtre que la proscription forçait à se cacher dans des cavernes inaccessibles, célébra les saints mystères aux pieds d'une statue de la vierge.

Les contrebandiers assistèrent tous au mariage de la fille de Bartholoméo; tous s'agenouillèrent sur le gazon; tous courbèrent leurs têtes au moment où le prêtre leva vers le ciel l'hostie sainte. Ces hommes si redoutables dans les combats, prièrent avec ferveur jusqu'à ce que Roger-le-Diable et la belle Pékitta reçurent la bénédiction nuptiale. Ils suivirent les nouveaux époux, et la joie de la fête se prolongea bien avant dans la nuit.

Roger vécut heureux avec Pékitta; il ensevelit le vieux Bartholoméo, et sa jeune épouse lui donna quelque temps après un fils, qu'il appela Raphaël.

Six ans s'écoulèrent au milieu des craintes et des périls. Au point du jour, Pékitta montait sur un des mamelons les plus élevés, et quand elle ne voyait pas Roger, elle embrassait son petit Raphaël en pleurant. Le jeune contrebandier se délassait de ses fatigues, et oubliait tous les périls dans les bras de son épouse.

Digitized by Google

— Tu es belle comme les fleurs qui épanouissent au printemps au fond des vallées, lui disait-il souvent; tes lèvres sont rouges comme le corail, tes cheveux sont noirs comme l'aile du corbeau, ô ma Pékitta! Lorsque je reviens le matin, tu m'attends sur la porte de notre caverne; tu me montre notre petit Raphaël; nous couvrons de baisers cet enfant de notre amour. Oh! dis-moi, sans Roger pourrais-tu vivre heureuse?

— Que ferais-tu sans Pékitta, sans les caresses de Raphaël?

— Je mourrais d'ennui, mon ange... Béni soit le jour où je te vis pour la première fois!....

Ces doux entretiens se renouvelaient toutes les fois que Roger et son épouse se promenaient au déclin du jour lorsque les premiers rayons de la lune éclairaient le sommet des montagnes. Ce bonheur ne devait pas durer longtemps. Le jeune contrebandier resta trois jours absent, et le quatrième ses compagnons le portèrent blessé à mort dans la chapelle d'Arrens. Pékitta fut bientôt instruite de cette accablante nouvelle. Dans le premier transport de la douleur; elle jetta de hauts cris, puis elle tomba dans une stupeur qui se changea bientôt en folie.

— Tu ne mourras pas, Roger! s'écriait-elle en serrant son époux entre ses bras.

— Je perds tout mon sang, Pékitta; je n'ai plus que quelques instans à vivre.

— Tu ne mourras pas! répétait la jeune femme d'une voix déchirante.....

— Je dis que dans deux jours j'aurai rendu le dernier soupir; une balle m'est entrée dans le bas ventre.... Écoute....

Roger s'efforça de se lever, mais il retomba de tout son poids.

— Je ne suis plus qu'un cadavre, ma pauvre Pékitta.... Dans deux jours tu seras veuve, et Raphaël sera orphelin.

— Mon Dieu! mon Dieu! criait sans cesse la jeune femme.

— Écoute, Pékitta, je veux que ma mort te soit utile.... Tu sais qu'on a promis cinq mille francs à celui qui découvrira le lieu qui me sert de retraite..... Demain tu iras au village voisin: tu diras à l'agent municipal que Roger-le Diable est caché dans la chapelle d'Arrens..... Tu recevras cinq mille francs pour prix de ta délation et avec cette somme tu pourras passer en Espagne avec Raphaël.

Pékitta gardait un morne silence; elle tremblait de tous ses membres; ses dents s'entrechoquaient dans sa bouche, ses yeux étaient hagards; enfin elle tira un cri déchirant du fond de sa poitrine....

— Je vendrais mon époux!! s'écria-t-elle.

— Il le faut; je vais mourir, répondit Roger..

— J'aimerais mieux me précipiter dans les abymes entr'ouverts à nos pieds.

— Tu obéiras à ma dernière volonté, ajouta Roger, qui fesait de vains efforts pour cacher sa douleur.

— Je n'obéirai pas!...

— Qu'ai-je entendu? s'écria le contrebandier, qui saisit le petit Raphaël et l'attira vers lui... Tu ne m'obéiras pas! ... Jure maintenant que mes dernières volontés seront accomplies, où je plonge ce poignard dans le cœur de ton fils.

La jeune mère hésita.

— J'irai au village, dit-elle d'une voix étouffée; je vendrai mon époux.... Mon Dieu! ayez pitié de moi! Quel coup pour le cœur d'une pauvre femme!...

Elle pleura amèrement, tandis que Roger caressait le petit Raphaël, que ses menaces avaient effrayé. Au lever du soleil, Pékitta se rendit au village voisin. Pauvre femme! tu vendis le bien-aimé de ton cœur.

III

Le lendemain la foule se pressait dans un village de la vallée d'Azun. Le bruit de l'arrestation du contrebandier Roger-le-Diable avait attiré les habitans des montagnes.

— Je verrai donc face à face ce Roger, le fils du diable, disait l'un. Par Sainte-Marie, depuis six ans il est la terreur du pays.

— Que ma patronne me soit en aide auprès de Dieu, ajouta une vieille femme en se signant, il n'y a pas encore huit jours que Roger-le-Diable précipita deux douaniers dans un abyme.

— Place! Place! s'écria un jeune montagnard en fendant la foule, Roger le contrebandier a tué mon frère, et je veux me venger.

— Qu'on emmène le contrebandier, répéta la foule en poussant des cris effrayans.

Roger-le-Diable fut tiré d'un étable où on l'avait enfermé; ses pieds et ses mains étaient étroitement garrotés. On le coucha sur une roue, l'agent municipal l'avait condamné à avoir tous les membres rompus. La foule garda un profond silence, et l'agent s'écria d'une voix forte:

— Celui que vous voyez étendu sur cette roue est le contrebandier Roger-le-Diable. Si quelqu'un d'entre vous a reçu quelque injure du brigand, je lui ferai justice.

Le peuple gardait encore un profond silence et l'agent allait ordonner le supplice, l'orsqu'un jeune montagnard s'approcha.

— Citoyen, s'écria-t-il, en s'adressant à l'agent municipal, dernièrement des contrebandiers m'arrêtèrent au bas du col d'Azun, et Roger leur chef me coupa l'oreille gauche. Je demande justice.

— Venge-toi, répondit l'agent municipal.

Le jeune montagnard coupa l'oreille gauche de Robert-le-Diable.

— Citoyen, ajouta un veillard, Roger-le-Diable rompit l'an dernier un bras à mon fils ainé.

Au même instant il leva une lourde barre de fer et fracassa un des bras du contrebandier.

— Roger est un brigand sorti de l'enfer; dit un pasteur des Pyrénées; il coupa le nez à un de mes compagnons, parce qu'il avait découvert aux douaniers le lieu de sa retraite. Justice pour le pauvre Guilhaume!

Le berger s'arma d'un couteau et coupa le nez

Digitized by Google

de Roger-le-Diable.. Le jeune contrebandier, ainsi mutilé, ne fit pas entendre un cri de douleur; il jetait sur ses bourreaux des regards étincelans, et d'horribles imprécations sortaient de sa bouche.

— Montagnards du col d'Azun, s'écria un muletier, vous savez tous que Roger-le-Diable précipita mon fils unique du haut d'un rocher.. Vengeance pour un père!

On emmena le petit Raphaël qu'on avait fait prisonnier avec Roger-le-Diable. Le jeune enfant ne reconnut pas son père, tant il était défiguré!

— Muletier du col d'Azun, dit l'agent municipal, voilà Raphaël, le fils du contrebandier.

— Qu'il meure à l'instant! hurla le muletier...

Il souleva une grosse pierre qui brisa le crâne de Raphaël; Roger fit sortir de ses entrailles un de ces cris qui inspirent la terreur... Tous ses os craquèrent, ses yeux sortirent de leur orbite... Les cheveux hérissés, la bouche béante; il s'écria:

— Que Dieu vous maudisse!!

La foule muette d'horreur contemplait en frémissant cette horrible exécution... Cependant des murmures se firent entendre, et l'agent municipal, craignant que la haine qu'on portait au contrebandier ne se changeât en pitié, fit signe au bourreau de donner le coup de grâce. Une grosse pierre tomba sur la poitrine de Roger-le-Diable; le sang sortit à gros bouillons de sa bouche, et il rendit le dernier soupir.

IV.

— Que Dieu lui fasse miséricorde dans l'autre monde, disaient les jeunes filles en pleurant.

— On n'aurait pas dû tuer son enfant, s'écriait une vieille en agitant ses bras. Sachez bien que ce jour portera malheur au muletier.

— Roger-le-Diable n'en voulait qu'aux douaniers et aux républicains, dit un jeune berger; je le plains, car, depuis qu'il habitait nos montagnes, les loups et les ours ne venaient plus attaquer nos troupeaux...

Les spectateurs se retiraient en se livrant chacun aux impressions qu'il venait d'éprouver. Une jeune femme se précipita vers le lieu du supplice en poussant des cris déchirants. Elle vit son époux mutilé, son enfant mort à côté de lui...

— Mon Dieu! mon Dieu! s'écria-t-elle, je veux mourir!! Et elle tomba évanouie.

Pauvre Pékitta!!

G. COLOT.

LES BAINS DE BARÉGES.

Un torrent qu'on appelle le *Bastan*, grossi chaque année soit par les pluies abondantes, soit par la fonte des neiges, roule avec impétuosité du sommet des montagnes, entraînant dans son cours des blocs de granit et de marbre. Sur ces blocs entassés, au fond d'une étroite vallée, que menacent sans cesse les avalanches, on a bâti quelques maisons qui ne forment ni un bourg, ni un village, mais une rue: cette rue est connue dans toute l'Europe sous le nom de Baréges.

Dans cette gorge étroite et resserrée se réunissent au commencement de l'été, des hommes de toutes les nations qui viennent y chercher un remède à leurs douleurs. Placé au centre des Pyrénées, au milieu des débris des montagnes, Baréges n'était guère connu avant 1744; il n'y avait alors que quelques masures accessibles seulement aux piétons. La nature est hideuse dans cette triste vallée, le Bastan, dont le lit n'est formé que de débris de rochers, menace à chaque instant de tout engloutir; les hivers y sont si rigoureux que souvent l'endroit est caché sous quinze pieds de neige. Aussi le beau monde ne s'y rend qu'au mois d'août, et n'y séjourne pas longtemps.

Baréges possède trois sources principales; la plus abondante est la *Source Chaude*. On distingue cinq bains principaux: le *Bain d'entrée*, le *Grand bain* ou *Bain royal*, le *Bain du fond*, le *Bain Polard*, le *Bain de la Chapelle* ou *de la Grotte*. Deux vastes piscines sont ouvertes aux militaires qu'on voit y affluer tous les ans, et aux pauvres qui accourent de tous les points de la France.

M. Alibert, dans son *Précis historique sur les eaux minérales*, dit que quelques médecins qui se sont occupés de l'examen chimique des eaux de Baréges avaient affirmé qu'elles contenaient de l'hydro-chlorate de magnésie, du chlorure de sodium, du sulfate de magnésie, du sulfate de chaux, du carbonate de chaux, du soufre, de la silice, et une matière grasse à l'état savoneux.

« L'analyse faite par M. Longchamp, dit M. Alibert, présente deux points remarquables: le premier de ces résultats est la démonstration de la soude caustique dans les eaux de Baréges, décidément alors alcalines, propres par leur action à réveiller les fibres tombées en atonie; ce qui explique les prodiges opérés sur les plaies anciennes. Le second est la présence d'une substance animale particulière, que M. Longchamp appelle *Barégine*, parce que c'est à Baréges qu'il l'a trouvée en plus grande abondance, et qu'il l'a vue pour la première fois. La *Barégine* diffère essentiellement de la gélatine, dont on se sert pour la remplacer dans la fabrication des bains d'eau minérale factice; et cette matière n'est pas sans action sur nos organes. (1)

La température des eaux de Baréges est de trente degrés du thermomètre centigrade; elle varie à certaines époques de l'année, et particulièrement à l'époque de la fonte des neiges. Ces eaux exhalent une odeur forte et désagréable, leur saveur est fade et nauséabonde. Théophile Borden y reconnaissait quelque chose

(1) Alibert, *précis historique sur les eaux minérales, pag.* 400.

Digitized by Google

d'oléagineux et de gluant : on doit peut-être attribuer cette odeur à la substance que M. Longchamp nomme *Barégine*.

Le nom de Barèges est connu de toute l'Europe, ses eaux opèrent chaque année des miracles, et les plus illustres médecins ont donné de savans détails sur leurs diverses propriétés. Une route tracée en 1744 conduit de Luz jusqu'aux bains. Soixante maisons, dont la moitié sont assez belles, servent d'asile aux nombreux étrangers. Il ne reste plus qu'une amélioration à accomplir : l'autorité départementale devrait s'imposer des sacrifices pour rendre la vallée encore plus accessible, et la mettre, autant que possible, à l'abri des ravages du Bastan.....

A. JULIEN-D.M.

FÊTES POPULAIRES DU DÉPARTEMENT DE L'HÉRAULT.

SALUT, Montpellier, ville des troubadours, ville bien-aimée des rois ! Je vois déjà les flèches de tes clochers qui se perdent dans les nues. Que ton ciel est pur et serein ! L'air que respirent tes enfans est parfumé comme une rose du Bengale : tes orangers sont chargés de fleurs, tes oliviers plient chaque année sous le poids de leurs fruits abondans. Heureux ceux qui vivent sur une terre si belle et si féconde ! Enivrés par une active industrie, par une agriculture qui se perfectionne de jour en jour, par un commerce étendu, ils jouissent de tous les plaisirs de la vie ! Ils parlent l'idiome roman, reste précieux de la langue des ménestrels, harmonieux, délicat et flexible, formé pour la poésie, pour chanter les plaisirs ou pour déplorer les peines de l'amour ! Tes filles sont belles parmi toutes les vierges du Midi ; des paroles de miel sortent de leurs bouches ; leurs grands yeux noirs, la perfection de leurs formes, rappellent ce type de beauté dont on ne trouve plus de modèle que dans les statues grecques !

Qu'elles sont belles surtout les filles de Montpellier dans un jour de fête publique, où les plaisirs les plus bruyans mettent en mouvement une jeunesse exaltée qui pousse tout jusqu'à la passion ! Qu'on aime à les suivre de l'œil lorsqu'elles s'agitent en cadence dans la danse voluptueuse qu'on appelle *las treias* (1).

Tous les danseurs portent le costume de bergers, les danseuses sont habillées en bergères ; ils s'agittent d'abord seulement ; peu à peu leurs mouvemens deviennent plus rapides ; les garçons et les filles disparaissent tout-à-coup comme dans un tourbillon ; ils passent et repassent sous des arceaux ornés de festons, de rubans et de fleurs, et la flute champêtre ne cesse de faire entendre ses sons mélancoliques ; cette danse rappelle la simplicité des mœurs pastorales. C'était ainsi que nos anciens troubadours dansaient avec leurs demoiselles, lorsque les rois et les princes les réunissaient dans leurs cours d'amour. Pourquoi faut-il que les scènes grotesques et indécentes terminent la danse si pittoresque, si ancienne de *Las Treias ?* (2) Pourquoi les jeunes danseurs y joignent-ils ordinairement le même accompagnement qu'à la danse du *Chivalet ?*

« La danse du Chivalet est exécutée par plusieurs personnages dont les principaux sont *l'homme cheval* et le *donneur d'avoine:* le premier a le corps passé à travers un cheval de carton, drapé de manière à cacher les jambes de l'homme. La perfection de son rôle consiste dans l'agilité avec laquelle il envoie des ruades au second personnage, qui de son côté, doit toujours se trouver devant la ête du cheval pour lui présenter un tambourin censé rempli d'avoine, et, par conséquent éviter les atteintes du prétendu cheval. Les autres, vêtus ordinairement de blanc et ornés de rubans, dansent autour du *Chivalet* et du *donneur d'avoine*, exécutant avec une incroyable agilité des pas qui ne peuvent, le plus souvent, obtenir des spectateurs une attention toute portée sur les principaux personnages. Cette danse est accompagnée d'un tambour et d'un haut-bois ; on lui donne une origine fort ancienne.

« En prenant l'ensemble des faits rapportés par Raynaud de Montaner, qui vivait en 1325, et par d'autres écrivains postérieurs, qui varient sur quelques circonstances peu intéressantes, Pierre II, roi d'Aragon et souverain de Montpellier, délaissait entièrement son épouse plus vertueuse que belle. Les habitans de Montpellier voyant avec peine cette indifférence, qui menaçait de laisser éteindre la race de leurs maîtres, parvinrent, à l'aide d'un stratagême dont on peut voir les détails dans Gabriel, à faire passer au roi une nuit avec la reine ; ce qui, le lendemain matin, fut constaté par l'apparition soudaine, dans la chambre du roi, des consuls et de beaucoup d'autres personnes Quelques jours après, le roi étant à la chasse près de Miraval, se rendit auprès de la reine qui résidait en ce dernier lieu, et passa de nouveau la nuit avec elle : cette princesse ne voulut plus s'en séparer ; le lendemain le roi la prit en croupe sur son cheval ; et fit ainsi son entrée à Montpellier, entouré du peuple qui témoignait sa joie avec une grande vivacité. Le roi Jacques I aurait été conçu dans cette seconde nuit, et cette danse rappelle l'entrée des deux époux.

(1) A Toulouse cette danse portait le nom de *ramelet*. Avant la révolution on s'y livrait avec passsion ; mais depuis cette époque le *ramelet* ayant servi à célébrer quelques désastres, on l'a abandonné sans retour.

(2) Cette danse fut exécutée à Montpellier devant le roi Charles IX, par des danseurs qu'il faisait bon voir disent les historiens du temps ; elle fut aussi exécutée, en 1603, devant l'archiduc Philippe, gendre de Ferdinand-le-Catholique, qui passa à Montpellier en retournant dans ses états de Flandre.

(1) Histoire de la Ville de Montpellier. — Statistique du département de l'Hérault.

Digitized by Google

La danse du *chivalet* remonte au moyen-âge ; elle a tout le ridicule de cette époque, et n'offre plus aucun des charmes romantiques des réjouissances de nos bons aïeux. Néanmoins elle fut importée à Paris ; on l'exécuta dans une des salles du Louvre, devant Louis XV, pendant les fêtes qui eurent lieu à l'occasion de la convalescence du jeune monarque.

La *danse du poulin* à Pézenas, est encore une invention du moyen-âge. Elle est ainsi décrite dans *l'Inventaire des archives* de cette ville.

» On voit à Pézenas une machine nommée le *poulin*; elle a la forme du gros cheval de Troie, et fut inventée pendant le règne de Louis VIII, lorsqu'il y vint au mois de septembre en 1226, dans le temps de la croisade contre les Albigeois. Raymond de Cahors était alors seigneur de Pézenas, d'après la donation qui lui en avait été faite par Simon de Montfort, par acte du 15 mars 1211. Louis IX racheta Pézenas des enfans de Raymond de Cahors, en 1261. Cette machine a diverti plusieurs fois nos rois, nos princes et princesses ; monseigneur le duc de Bourgogne et monseigneur le duc de Berry la voulurent voir l'orsqu'ils passèrent à Pézenas en 1700.

Ce poulin danse très-bien au son du hautbois et des Petits tambours ; la robe qui le couvre est d'azur et parsemée partout de fleurs de lis d'or ; sur les deux côtés sont peintes les armoiries de la ville, qui furent concédées par Charles Dauphin, en 1419. Ce prince permit à la ville de Pézenas de porter dans ses armoiries un dauphin, dans un quartier d'or, pour la récompenser de sa fidélité et des secours qu'elle lui avait fournis pendant qu'il fesait la guerre aux Anglais qui occupaient une grande partie du royaume.

» On met sur le *poulin* les figures d'un homme et d'une femme fort proprement habillés ; il est fort agile et fait des courses très-agréables ; le jeu de sa mâchoire est très-ingénieux on croirait que c'est celle d'un animal vivant. Il y a cinq hommes dans l'intérieur de cette machine ; quatre la portent, et le cinquième fait mouvoir la machoire ; la tête est celle d'un cheval recouverte d'une peau, ornée de grelots et de rubans. «

Ces danses et ces fêtes remontent au moyen-âge; on sait qu'à cette époque tout était mystérieux et allégorique. Ce qui nous paraît ridicule aujourd'hui ne l'était pas alors.... Qui ne sait que dans une ville de France on célébrait encore au quatorzième siècle, la fête des ânes?

P. CADIOT.

HISTOIRE DU BON ROI RENÉ, XXIe COMTE DE PROVENCE.

Depuis six mois René de Provence était prisonnier en Bourgogne, lorsqu'il apprit la mort de Louis III, son père, Balthazar Jarento, baron de Monclar entra dans sa prison au moment où le prince donnait toute son attention aux chants d'un jeune troubadour, compagnon de sa captivité. René se leva avec précipitation dès qu'il apperçut le sire de Monclar, et lui dit, après l'avoir embrassé plusieurs fois:

— Par les cendres des comtes de Provence, je suis ravi de vous voir, beau sire; vous êtes un fidèle chevalier, puisque vous êtes venu de si loin pour visiter un pauvre prisonnier.

— Mon auguste seigneur, répondit le sire de Monclar, je vous apporte une triste nouvelle.

— Le roi d'Aragon a-t-il déclaré la guerre à mon père?

— Prince, Louis III, comte de Provence, est mort.

— Mon père! mon père! s'écria René.... Et il pleura amèrement.

Il ordonna à Jean Perrone, son chapelain, de faire célébrer quatre cents messes pour le repos de l'âme de son père, et se tint pendant huit jours éloigné de ses amis. Sa douleur se calma peu à peu. Il fit appeler le baron de Monclar et s'entretint long-temps avec lui ; des larmes abondantes coulaient de ses yeux quand il parlait de sa chère Provence.

— Baron de Monclar, s'écriait-il en serrant les deux mains de Balthazar Jarento, j'aime tant ma belle Provence, que je mourrai de douleur si ma captivité dure encore un an. Je reverrai ce beau pays, j'entendrai les cris de joie de mes fidèles Provençaux. Ils m'aimeront comme leur père, et je les chérirai comme mes enfans. Dites-moi, baron de Monclar, si jamais je règne tranquille dans ma bonne ville d'Aix, nous serons tousheureux!

— La Provence appelle à grands cris l'unique héritier de ses nobles comtes. Plaise au ciel qu'elle prospère long-temps à l'ombre de votre sceptre!

— Je ne quitterai jamais ma bonne ville d'Aix, répondit René, les larmes aux yeux.

— Naples vous appellera bientôt... La reine est à toute extrémité.

René allait répondre, lorsque le geôlier entra suivi d'un seigneur revêtu d'habits magnifiques. Il mit un genou en terre devant René qui le releva aussitôt, et lui dit:

— Qui que vous soyez, beau sire, ne vous agenouillez pas devant moi; je ne suis qu'un pauvre prisonnier.

— Vive le roi de Naples! s'écria Hugues de Saint-Césari, en présentant à René une lettre scellée d'un cachet noir.

Le prince trembla de tous ses membres en lisant cette lettre de Mathieu Lomelin qui lui annonçait la mort de Jeanne, reine de Naples et de Sicile.

— La reine Jeannelle est trépassée! s'écria-t-il en versant des larmes.

— Et par son testament daté du 14 mars 1435, elle institue René, duc de Bar, son unique héritier.

— Vous me trompez, beau sire de Saint-Césari..

Digitized by Google

LE BON ROI RENÉ

— Je veux que ma main droite se dessèche à l'instant, seigneur, si une fausse parole est sortie de ma bouche!

René, l'esprit occupé de tant de nouvelles diverses qu'il venait d'apprendre, resta seul avec Hugues de Saint-Césari. Le rusé Napolitain qui avait été l'amant de la reine voulut captiver les bonnes grâces du nouveau roi et lui donna d'utiles conseils.

—Sire, lui dit-il, vous avez un rival redoutable. Alphonse, roi d'Aragon, convoite votre beau royaume de Naples; mais les seigneurs italiens sont presque tous dévoués à la maison d'Anjou. Ecrivez à vos fidèles partisans; à Mathieu de Lomelin, à Philippe *le maure*, duc de Milan, à Jacques Caldolde, à Caracciole, Prince de Melphe, au pape Eugène: ils vous seconderont tous de leurs efforts.

René écrivit de sa propre main plusieurs lettres aux gentilshommes italiens, et un chevaucheur partit deux jours après. Vidal de Cabanes, son conseiller, arriva sur ces entrefaites et lui annonça que le peuple de Naples était divisé en deux factions; que les partisans de la maison d'Anjou remporteraient la victoire si René débarquait sur les côtes de l'Italie.

— Que notre Dame la vierge me soit en aide! s'écria René.... Je suis fier de voir tant de nobles chevaliers dévoués à la maison d'Anjou. Mais les portes de ma prison ne s'ouvriront pas encore; on me craint, on me retiendra long-temps prisonnier. J'écrirai à la reine Isabeau, ma chère et noble dame; je lui donnerai plein pouvoir sur mon royaume de Naples. Qu'en dites-vous, Vidal de Cabannes?

— Puissiez-vous monter bientôt sur le trône! Que vos sujets poussent des cris de joie en voyant leur nouveau monarque.

— Vous êtes le meilleur de mes amis, et le plus fidèle de mes conseillers, beau sire de Cabanes, partez et dites à la reine que je lui confie le royaume de Naples.

Isabeau reçut quinze jours après les lettres de son époux. Femme douée d'une fermeté plus qu'humaine, d'une audace capable de tout entreprendre et de tout risquer, elle ne négligea rien pour déjouer les projets de ses ennemis. Elle envoya Jean Hardoin, son trésorier, en Sicile. Elle fit son entrée à Naples au milieu d'une foule innombrable.

—Liesse et bonne fin à notre reine Isabeau! criait le peuple qui se pressait derrière le cortége royal.

Et la reine Isabeau saluait moult gracieusement ses bons Napolitains, ralentissait le pas de sa blanche haquenée. Le soir, le palais fut illuminé; des chœurs de garçons et de jeunes filles répétèrent les plus beaux chants des poètes italiens.

L'épouse du roi René ne s'endormit pas au milieu des fêtes et des plaisirs; elle envoya un courrier au duc de Calabre, son fils, pour lui annoncer qu'elle venait de conclure un traité d'alliance avec Alphonse d'Aragon; elle ne savait pas que le perfide Espagnol, emporté par son insatiable ambition, fesait de formidables préparatifs pour précipiter à jamais du trône de Naples la maison d'Anjou. En effet, Alphonse, quelques mois après, s'empara de Gayette. Enorgueilli par ce succès, il ne cacha plus ses projets. Isabeau, voyant l'orage près de fondre sur sa tête, écrivit au sénat de Gênes de ne fournir aucun secours au monarque aragonais.

Au milieu de toutes ces vicissitudes, elle apprit que le duc de Calabre et Marguerite, sa sœur, étaient à Aix; que des galères catalanes avaient été repoussées des côtes de Provence..... Néanmoins le danger allait toujours croissant. Le 14 janvier 1436, Isabeau reçut avis que le roi d'Aragon voulait mettre le siége devant Naples; elle résolut de rester dans sa capitale, pour exciter le courage des partisans de la maison d'Anjou. Elle demanda de prompts secours aux états de Provence, qui s'empressèrent de lui envoyer de l'argent et un corps d'arbaletiers.

Digitized by Google

Pendant qu'elle mettait tout en œuvre pour conserver à son époux le royaume que lui avait laissé Jeanne de Naples, le duc de Calabre, son fils, épousait à Moulins, Catherine de Bourbon. Louis de Châlons, prince d'Orange, prêtait au roi René quinze mille francs pour sa rançon ; l'archiduc de Montfort était arrivé en Bourgogne, et le fils de Louis III touchait au moment de sa délivrance. René sortit enfin de sa prison ; mais les conditions qui lui furent imposées étaient si humiliantes qu'il les aurait rejetées sans les conseils de l'archidiacre de Montfort.

— René de Provence, cria un hérault au milieu de l'assemblée, dès ce jour vous serez libre, si vous jurez d'être fidèle au traité que vous allez signer de votre main.

— Parlez, répliqua René qui ne pouvait dissimuler son impatience.

— René de Provence ne sera plus allié des Francais, il favorisera les Anglais et les Bourguignons.

— Par les armes de Provence! vous me traitez comme un pirate, s'écria René.

Marguerite, votre fille, épousera Henri d'Angleterre, et vous donnerez la main de la jeune Yolande à Antoine de Lorraine, comte de Vaudemont ; la princesse héritera de tous vos états, si le duc de Cabane vient à mourir.

—Je ne puis y consentir, s'écria René dans un premier transport de colère. Que diraient mes amis de Provence si je vendais mes fidèles sujets à des princes étrangers, si j'abandonnais mes états aux hasards de la fortune?..,. Dites à mon cousin de Bourgogne et à Henri d'Angleterre que j'aime mieux mourir dans ma prison.

René se désista bientôt d'une si noble fermeté. Le désir de revoir sa belle Provence, et peut-être les conseils du cardinal de Montfort le déterminèrent à accepter le traité qui fut signé quelques jours après. Cette nouvelle ne fut pas plutôt répandue en Provence, que les peuples manisfestèrent leur joie par des réjouissances extraordinaires. L'époux de la reine Isabeau entra dans Aix sur un char de triomphe, et rassembla les états, qui lui accordèrent cent mille florins d'or pour conquérir le royaume de Naples. Les Génois qui avaient d'abord embrassé le parti d'Alphonse d'Aragon, firent alliance avec René dès qu'ils apprirent qu'il était sur le point de faire voile pour l'Italie. Le monarque aragonais, infatigable dans ses démarches, poursuivait toujours ses projets de conquêtes ; il s'était emparé successivement des places les plus importantes, et il mit le siége devant Naples. La reine Isabeau et son fils Louis, marquis du Pont, coururent alors d'imminens dangers. Tous les Napolitains n'étant pas dévoués à la maison d'Anjou, et les partisans d'Alphonse d'Aragon ne cachant plus leurs desseins. Chaque jour la ville était le théâtre de quelque émeute populaire, ou l'on entendait les adversaires crier avec fureur, *Anjou ! Anjou ! Aragon ! Aragon !*

René versa des larmes en apprenant ces tristes nouvelles ; il résolut de vendre ses plus beaux domaines pour subvenir aux frais de la guerre. Ce fut alors que Louis d'Arcussia lui acheta la ville d'Aguilles quatre cent florins d'or. Le nouveau roi de Naples mit à la voile le lendemain. Dès qu'il débarqua sur les rivages d'Italie Philippe le Maure, duc de Milan, et Caracciole, prince de Melphe, lui amenèrent trois corps d'arbaletiers et de cavaliers. René, fier de voir marcher sous ses drapeaux des princes si renommés par leurs hauts faits, jura de reconquérir son royaume de Naples.

Tout réussit d'abord au-delà de ses espérances ; les villes lui ouvrirent leurs portes ; les soldats d'Alphonse d'Aragon, saisis d'une terreur panique fuyaient devant les Provençaux ; le front ceint des lauriers qu'il devait aux exploits de Philippe de Milan, il marcha vers sa capitale, et Naples reçut en triomphe son nouveau roi.

La joie du monarque et de ses sujets devait être de courte durée. René n'avait ni assez de courage ni assez d'habileté, pour conserver le manteau royal encore tout souillé des crimes de l'incestueuse Jeanne de Naples. Les haines n'étaient point assoupies, l'indignation criait encore, et la maison d'Anjou ne comptait qu'un petit nombre de partisans dans toute l'Italie. D'ailleurs les rois qui vont conquérir des pays étrangers ressemblent à ces hardis navigateurs dont parle la fable, qui firent voile vers la Colchide pour enlever la toison d'or confiée à la garde d'un dragon. La victoire leur ouvre les portes des grandes cités ; ils entendent les cris d'enthousiasme que poussent les peuples ; mais tôt ou tard la haine de l'étranger, plus terrible, plus vigilante que le dragon de la Colchide, les surprend et les dévore.

René, quelques jours après son entrée triomphale dans Naples, découragé par la défection des Coldora, envoya la reine Isabeau et ses enfans en Provence. Faible par caractère, incapable de tenir tête à l'adversité, il envoya des messagers au perfide Alphonse pour lui proposer la paix et lui céder son royaume de Naples, à condition que le monarque aragonais adopterait le duc de Calabre et qu'il le proclamerait son successeur. Les Napolitains dévoués à la maison d'Anjou, et de tout temps ennemis de la domination espagnole, apprirent cette nouvelle avec indignation; le peuple se porta en foule au palais en criant dans son enthousiasme :

— Vive René, notre bon roi, et périsse le tyran Alphonse d'Aragon !

Tous d'une voix unanime le supplièrent de ne pas abandonner ses états, protestant, que le pape François Sforce et la république de Gènes lui enverraient de prompts secours. En effet, les Génois firent partir deux *caraques* sous le commandement d'Aaron Cibo, chevallier renommé par ses faits d'armes. François Sforce donna mille soldats d'élite à son frère Alexandre, qui dévasta les domaines du traître Caldora, et fit prisonnier Raimond Caldor.

Alphonse, irrité de trouver tant de résitance, lorsqu'il croyait son ennemi vaincu, ne négligea aucun moyen pour corrompre la fidélité des

Digitized by Google

seigneurs partisans de René. Il assiégea Naples sur tous les points, et cette ville n'aurait pu résister long-temps à une armée si nombreuse sans le courage de huit cents arbalétiers commandés par Aaron Cibo. Le monarque aragonais perdait beaucoup de soldats dans les attaques qui se réitéraient plusieurs fois chaque jour ; il désespérait même de s'emparer de Naples, lorsqu'un homme du peuple nommé Anello Ferraro, maçon de son métier, résolut de soustraire sa patrie aux horreurs de la famine. Dans la nuit du 1er juin, le Napolitain sortit secrètement de la ville, et se rendit à la tente du roi d'Aragon. Alphonse tenait conseil avec les principaux officiers, lorsque le maçon entra. Le monarque se leva tout étonné à l'aspect de cet homme à peine couvert de quelques haillons.

— Viens-tu m'assassiner? s'écria-t-il, en portant la main droite à son épée. Le roi René est un fou s'il croit qu'Alphonse d'Aragon n'est pas toujours entouré de ses fidèles guerriers.

— Le roi René est un prince loyal et magnanime, répondit le Napolitain. S'il remporte la victoire, il la devra à son courage et non au poignard des assassins.

— A mort le traitre! s'écrièrent les chevaliers Aragonais.

Ils se précipitèrent sur le Napolitain qui se défendit si heureusement avec sa dague, que les chevaliers se désistèrent.

— Je croyais que les braves d'Aragon ne tiraient le glaive que dans un jour de bataille, dit d'une voix lente Anello Ferraro.... Maintenant écoutez-moi : Si le roi Alphonse jure de m'accorder une récompense proportionnée à la grandeur du péril, demain il entrera dans Naples.

— J'entrerai dans Naples ! Par les cendres de mon père, je te donnerai le plus beau des diamans qui brillent à ma couronne.

— Non loin des murs de la ville, dit le Napolitain, il est un puits auquel aboutit un égoût maintenant à sec. Donnez-moi deux cents soldats résolus à vaincre ou à mourir, et le 2 juin l'étendard d'Aragon flottera sur le palais de Naples.

Alphonse se livra aux transports d'une joie excessive ; il fit au Napolitain les promesses les plus magnifiques ; il ne communiqua son dessein qu'à Diomède Garaffa, et à Mathieu Gennare ; mais ces deux capitaines le divulguèrent bientôt, et le lendemain il fut connu de toute l'armée.

Il était déjà minuit lorsque Ferraro revint au camp des Aragonais. On lui donna pour compagnons des scélérats, des bannis, hommes déterminés à tout oser. Il descendit le premier dans le puits, les soldats d'Alphonse le suivirent, et une heure après Anello Ferraro leur dit à voix basse :

— La dague au point, mes amis, nous sommes dans Naples.

Plusieurs habitans éveillés par ce tumulte soudain, effrayés à la vue des torches qui étincelaient de toutes parts ; coururent aux armes. Le roi René combattit long-temps avec la plus grande intrépidité. Mais les soldats d'Alphonse avaient escaladés les murailles ; ils se rendirent maîtres du Chateau-Neuf ; et René, désespérant de la victoire, abandonna le champ de bataille jonché de cadavres. Le lendemain deux navires génois arrivèrent à Naples ; René s'embarqua pour la Provence. Il se tournait à chaque instant, dit un chroniqueur, pour voir encore une fois les tours et les palais de la capitale, et larmoyait *moult piteusement*.

Ainsi la maison d'Anjou fut précipitée du trône de Naples, après l'avoir occupé deux cent quatre-vingts ans, à dater de la mort de Mainfroi.

René était à peine de retour en Provence, lorsque sa fille Marguerite épousa Henri d'Anglerre, en 1444. La jeune princesse pleura beaucoup en quittant son père ; on eût dit qu'un triste pressentiment lui fesait entrevoir déjà les malheurs qui devaient l'accabler. En effet, quelque temps après son mariage, elle fut accusée d'adultère par Henri, qui la répudia honteusement, et la fille de René remplit l'Europe du bruit de ses nobles infortunes.

Tranquille dans sa belle Provence, supportant avec une héroïque résignation les malheurs qui tombaient sur sa famille, le roi René favorisa les beaux-arts, appela à sa cour les troubadours et les ménestrels, et après avoir perdu deux couronnes, il se consolait en distribuant aux poètes des guirlandes de laurier et de fleurs. Il était à Launay, près Saumur, lorsqu'il perdit son épouse Isabeau. Il la pleura long-temps ; mais comme le bon roi oubliait facilement les plus cruelles douleurs, il épousa en secondes noces Jeanne de Laval, une des plus belles et des plus vertueuses princesses de son siècle. Un an après, Alphonse d'Aragon, usurpateur de la couronne de Naples, mourut, après avoir nommé pour son successeur Ferdinand, son fils naturel. C'était un moment favorable pour la maison d'Anjou ; elle aurait pu reconquérir le royaume de Naples, mais le pape Pie II, qui abhorrait le nom français, confirma le bâtard dans son usurpation. René, toujours malheureux, fut encore frustré de la couronne d'Aragon qui lui appartenait par sa mère Yolande, femme de Louis II comte de Provence, et fille du roi Jean d'Aragon. Dans toutes ces vicissitudes, il éprouva quelque consolation en apprenant les hauts faits du duc de Calabre, son fils. Ce jeune prince remplissait alors l'Europe de sa renommée, et Louis XI roi de France, lui donna plusieurs marques de la haute estime qu'il avait conçue pour lui. Jean d'Aragon fit des incursions en Provence, s'empara de la ville d'Arles, qu'il livra au pillage ; René, pour se mettre en état de résister aux attaques d'un ennemi si redoutable, conclut avec Henri, roi de Castille, une alliance qui devait durer deux ans. Vers ce même temps Louis XI, qui portait déjà ses yeux sur la Provence comme sur une proie, accorda à René d'Anjou l'insigne privilége de se servir de cire jaune dans les scels.

Le comte de Provenc était marié en secondes noces depuis long-temps, et son épouse n'avait pas encore fait son entrée dans ses états. Enfin le

Digitized by Google

12 novembre 1451, Jeanne de Laval parut à Aix au milieu d'une foule de chevaliers qui s'étaient empressés d'accourir pour fêter leur nouvelle comtesse. Elle reçut des présens magnifiques des principales villes.

Avignon donna douze coupes et trois goderons d'argent doré.

Tarascon offrit une grande aiguière avec six gobelets d'argent du poids de quinze à seize marcs.

Les Juifs offrirent six coupes et deux grands goderons d'argent.

La noble cité d'Arles fit don de quatre cents ducas en or.

La puissante cité de Marseille donna six vingts ducas en or.

Aix offrit à sa reine deux lavoirs ou bassins, six coupes et trois goderons d'argent.

Jeanne de Laval fut accueillie partout avec ces transports d'amour que les Provençaux portent toujours jusqu'à l'enthousiasme; René était encore riche et puissant. Les états de Provence lui avaient accordé un subside de quatre mille florins. Son neveu René de Lorraine, appelé par les Vénitiens, s'était jeté dans la Pouille; il assiégeait Ferrare qu'il aurait prise d'assaut sans les attaques réitérées de l'implacable Alphonse d'Aragon. Néanmoins la maison d'Anjou touchait à sa ruine: l'ambitieux et rusé Louis XI, avait déjà formé le projet de lui enlever la Provence, le dernier de ses domaines. Il écrivit à René qu'il mettrait tout en œuvre pour le défendre contre ses ennemis; mais que son dévouement ne devait pas rester sans récompense. Il lui demanda donc le duché d'Anjou que René, déjà vieux et cassé, lui accorda sans opposer la moindre résistance. Louis XI fit venir le bon roi à Lyon où il séjournait. Il l'embrassa plusieurs fois et lui donna mille témoignages de la plus vive affection. René, oubliant la douleur que lui avait causée la perte du duché d'Anjou et charmé de plus en plus de l'accueil qu'il avait reçu de Louis XI, lui fit donation du comté de Provence; il l'écrivit de sa propre main, et comme il était excellent peintre et très habile *enlumineur*, dit Nostredame, il l'orna de lettres des plus belles couleurs. Par cet acte René priva du comté de Provence Yolande sa fille et ses héritiers; il leur donna seulement les seigneuries de Lambese, d'Urgon et Deygalières, qui échurent plus tard aux princes de Lorraine.

Quelques historiens assurent que cette cession fut volontaire; cependant il est presque certain que le roi René y fut forcé par l'ascendant que l'ambitieux Louis XI, avait acquis sur tous les princes de son siècle; d'autres prétendent que se voyant sans enfans mâles, il fit don du comté de Provence à Louis XI, à condition que le roi de France donnerait cinquante mille écus à Edouard d'Angleterre, pour la rançon de Marguerite d'Anjou, veuve et douairière de Henri. René, dès qu'il rentra dans ses états pour ôter à ses vassaux tout sujet de plainte, fit son testament, dont les exécuteurs furent la reine Jeanne, son épouse, le comte Charles d'Anjou, et René, duc de Lorraine. Le bon roi vécut deux ans dans une paix profonde, appelant à sa cour les poètes et les jongleurs. Mais la guerre se ranima bientôt; le duc de Lorraine, allié des Suisses, gagna la bataille de Morac, où René perdit plus de vingt-deux mille hommes. Ce bon roi, forcé à prendre honteusement la fuite, ne dut son salut qu'à la vitesse de son destrier. Ce prince que la fortune semblait persécuter pour triompher de sa résignation, se consola bientôt de sa défaite, et fonda au couvent de Saint-Maximien un collége où on devait enseigner publiquement la théologie, la philosophie et le droit canon. Il envoya des ambassadeurs en Aragon, et conclut avec le roi Jean une trève de vingt années. Il était déjà âgé de soixante-treize ans lorsqu'il fut atteint d'une maladie que Pierre Graveson et Jean de Saint-Rémy déclarèrent mortelle. Trois jours après René rendit son dernier soupir après avoir régné quarante ans.

René porta quatre couronnes, celle de Hongrie, de Sicile, de Jérusalem et d'Aragon: il les perdit toutes avant de mourir, et sa vie ne fut qu'une longue suite de malheurs. Prisonnier pendant deux ans en Lorraine, il ne recouvra sa liberté que pour aller en Italie soutenir une guerre désastreuse contre Alphonse d'Aragon. Dans les derniers jours de sa vieillesse il abandonna sa chère Provence à Louis XI qui la demandait les armes à la main; il vit mourir ses quatres fils dans la fleur de l'âge, et Maguerite, épouse de Henri V, accusée d'adultère, fut contrainte à implorer des secours que René, le plus infortuné des pères, ne put lui accorder. Tant d'infortunes auraient accablé une âme moins forte que celle du bon roi, qui sut trouver dans les beaux-arts et la poésie, la résignation qui seule peut rendre l'homme inaccessible à la faiblesse du désespoir. Il composa plusieurs poëmes en langue romane, et fut un des peintres les plus habiles de son siècle. Les chroniques lui ont prodigué des louanges qui paraissent ridicules au premier abord. Nostredame, dans son *Histoire de Provence*, dit que la cour du bon roi René était:

« Le temple de Dieu, l'œil de prudence, la justice du ciel, le siége de magnanimité, la fontaine des grâces, l'école des orateurs, le concours des poètes, la table des pauvres, l'espérance des bons, la commune lumière et la retraite générale de tous.[1] »

Il était si magnique et si libéral, qu'il donnait les revenus de ses immenses domaines à ses officiers et à ses serviteurs. Aussi jamais roi ne fut tant pleuré; toute la Provence prit le deuil, et le souvenir du bon René sera toujours populaire.

Ce qui étonne le plus lorsqu'on lit l'histoire de son règne, c'est le calme qu'il montra toujours dans les vicissitudes qui ne cessèrent de le tourmenter. Sa résignation était-elle faiblesse, était-elle héroïsme? Les historiens nous ont transmis les faits de cette époque désastreuse, lisez et puis jugez....

B. L. M.

[1] César de Nostredame, Histoire de Provence, p. 664.

Digitized by Google

RIENZI MENDIANT A AVIGNON

Naples avait vu couler le sang de ses principaux citoyens; le comte Bertrand, pour venger la mort du roi, fit mourir dans les plus cruels tourmens son propre fils Artus, comte de Sainte-Agathe, parce que Robert l'avait choisi pour être membre du conseil de la reine Jeanne, sa petite fille. Rome était en proie aux factions des Guelphes et des Gibelins. Ces deux partis se réunissaient quelquefois pour accabler le peuple, qui se trouvait alors inférieur, et ne pouvaient plus lutter contre ses puissans ennemis. Les campagnes étaient dévastées par des bandes de brigands, que la famine arrachait de leur retraite; les lois sans vigueur, et le souverain pontife trop éloigné de la capitale du monde chrétien, fesaient d'inutiles efforts pour rétablir l'ordre dans les grandes villes d'Italie.

Au milieu de tant d'horreurs, au bruit des clameurs populaires, grandissait un Romain qui forma la ferme résolution d'anéantir les tyrans qui opprimaient sa malheureuse patrie. Né de parens d'une basse extraction, Nicolas Laurent Rienzi, fréquenta les écoles publiques dès sa plus tendre enfance. Il se fit bientôt remarquer par une sagacité précoce, et par cette fermeté de caractère si nécessaire à un homme qui veut devenir chef d'une indomptable populace. Doué d'une éloquence violente et facile, il se fit connaître par ses déclamations continuelles contre les grands. Le peuple l'accompagnait chaque soir jusqu'à sa maison, et le jeune tribun sut si bien capter la faveur des Romains, qu'il fut mis au nombre des députés qui allèrent à Avignon féliciter Clément VI de son exaltation au trône pontifical.

Le nouveau pape sut apprécier le talent de Laurent Rienzi, et s'entretint plusieurs fois avec lui sur les troubles que agitaient l'Italie. Rienzi, qui ne pouvait pas cacher son audace de tribun, parla au souverain pontife comme il avait coutume de parler au peuple de Rome, quand il l'avait rassemblé sur la place publique. Clément VI, qui voulait avant tout mettre un terme aux factions qui fesaient couler le sang à grands flots dans toute l'Italie, dissimula long-temps le mécontentement que lui causaient les discours déclamatoires du fougueux Rienzi. Enfin, poussé à bout par son audace qu'il portait jusqu'à l'insolence, il lui dit un jour:

— Laurent Rienzi, vous oubliez que vous êtes en présence du vicaire de Jésus-Christ; je devrais punir de sa coupable audace un tribun qui ne craint pas d'outrager en moi la dignité pontificale; prosternez-vous, Rienzi, et je vous donnerai l'absolution de votre péché.

Le tribun ploya les deux genoux, et le pape le bénit en signe de pardon.

— Maintenant, très-saint Père, dit Rienzi en s'inclinant jusqu'à terre, permettez que ma voix pénètre dans vos oreilles. Ecoutez les plaintes du peuple qui vous parle par ma bouche; du peuple qui se déchire les flancs, qui meurt de faim sur les places publiques; du peuple qui demande vengeance contre les grands qui l'oppriment, parce qu'il croit qu'il est au ciel une Providence qui le tirera bientôt de la misère et de l'abjection.

— Je t'écoute, Laurent Rienzi, dit Clément VI, qui prêtait une oreille attentive aux paroles véhémentes du jeune Romain.

— Très Saint-Père, Rome, la capitale du monde chrétien, est en proie à des factions continuelles, depuis que ses souverains ne veulent plus habiter la cité que choisit Pierre-le-Bien-Aimé du Christ. Les Guelphes et les Gibelins s'égorgent comme des bêtes féroces; et puis quand il reste à peine quelques gouttes de sang dans leurs veines, ils font une alliance abominable; leur colère s'endort; la haine s'appaise, et ils n'ont plus qu'un seul cri: *Mort au peuple!*

— Par la triple couronne qui ceint mon front, s'écria Clément VI, je mettrai fin à tous les malheurs du peuple Romain.

Laurent Rienzi sourit ironiquement, secoua la tête et dit:

— L'ulcère a déjà dévoré toutes les chairs, Très Saint-Père: le peuple n'est plus qu'un cadavre que les grands foulent aux pieds après l'avoir couvert de boue. Le mal est si invétéré qu'il est peut-être sans remède..... Que dis-je, insensé! le peuple se réveillera de son sommeil léthargique; il ira prier sur les tombeaux des saints martyrs; il implorera la protection céleste, et Dieu, qui entend les cris des nations qu'on égorge, lui rendra la force et peut-être la victoire...

Le pape et les cardinaux, fascinés par ces paroles énergiques, gardaient un profond silence; Rienzi restait toujours debout devant le trône pontifical, et son beau visage était coloré des feux de l'enthousiasme.

— Nommez les auteurs de tant de calamités, dit Clément VI et je les punirai.

— Vos cardinaux, Très Saint-Père; parce que souvent ils traînent dans la boue leurs robes sacerdotales, parce qu'ils ne savent pas inspirer au peuple le respect qu'il a toujours pour les dignes ministres de la religion; c'est vous enfin, Très Saint-Père, qui causez par votre absence les calamités qui désolent la capitale du monde chrétien.

— Coupable tribun, s'écria Clément VI, qui ne put résister à un accès de colère, fuis loin de ma présence, ou tu mourras dans un cachot de faim et de froid pour expier ton crime!

— J'ai dit la vérité, Très Saint-Père.

Rienzi voulait parler encore, lorsque le cardinal Colona le chassa du palais pontifical. Les autres députés romains désapprouvèrent hautement la conduite de leur collègue, qui privé de tous secours, fut réduit quelques jours après à mendier son pain dans les rues d'Avignon.

Digitized by Google

Pendant l'été de 1547 Rienzi se rendait chaque soir à la porte du palais pontifical, et amusait les gardes en leur chantant des romances italiennes. Il était beau, lorsque, assis sur une large pierre, les yeux mouillés de larmes, il déplorait ses malheurs. Tous les passans s'arrêtaient pour écouter ses chants, et lorsque le jeune poète s'écriait d'une voix lamentable:

— Donnez quelque chose à Laurent Rienzi, de nombreuses pièces d'or et d'argent tombaient dans sa toque de velours.

Le 20 juillet, la foule s'était rassemblée plus nombreuse autour de lui; les spectateurs écoutaient avec ravissement le son des cordes d'une harpe que l'Italien agitait de ses doigts brûlans. Tout à coup un transport d'enthousiasme s'empara de son ame; ses yeux devinrent ardens, et sa voix retentit avec plus de force; il chanta:

« J'ai vu Rome, la prostituée des Césars, l'épouse bien-aimée des papes, qui la rejettent aujourd'hui comme une femme adultère: la capitale du monde chrétien nage dans le sang; les grands seigneurs se disputent ses dépouilles, et les foudres apostoliques ne grondent plus au faîte du Vatican.

» O peuple d'italie! peuple d'esclaves, bête de somme qu'on accable de fardeaux, quand secoueras-tu ton joug? Quand diras-tu à tes maîtres: *Je ne vous crains plus?* Alors tu écraseras sous tes pieds l'hydre des factions; tu jetteras dans le Tibre et Guelphes et Gibelins. O Dieu du pauvre et de l'orphelin, prends pitié de notre misère! »

La foule s'était éloignée pour ouvrir un passage à un magnifique cortége qui sortait du palais pontifical.

— Place à son éminence le cardinal Colona, criaient quatre soldats qui fesaient caracoler leurs destriers.

— Le cardinal Colona! s'écria Rienzi....

Et il se dirigea vers le groupe qui environnaient le cardinal.

— Donnez quelque chose au pauvre Rienzi, messeigneurs.

— A Rienzi, qui mendie maintenant son pain dans les rues d'Avignon.

Les serviteurs des cardinaux lui firent d'abondantes aumônes, et le lendemain il fesait des préparatifs pour retourner à Rome, lorsque le cardinal Colona le manda au palais pontifical.

— Rienzi, lui dit-il, pendant long-temps je n'ai point répondu à tes placets parce qu'il fallait que ton crime fut effacé par les larmes de la misère et du repentir. Maintenant je te rends ma bienveillance, et je te donne un office de notaire apostolique que tu iras exercer à Rome.

Le tribun, de mendiant devenu notaire apostolique, partit trois jours après. Il retrouva à Rome toutes les passions qui avaient agité sa jeunesse; il s'érigea en réformateur; il fit comparaître devant son tribunal les plus puissans seigneurs, et le peuple lui donna plein pouvoir de punir ou de pardonner. Mais les mœurs du sévère tribun se corrompirent bientôt; il devint odieux au peuple, et comme César qu'il avait voulu imiter, il fut poignardé dans le capitole...

P. S.

LA MAISON CARRÉE A NIMES.

La Gaule Narbonnaise fut toujours une povince chérie de Romains; ils fonrèrent plusieurs villes, ils la couvrisent de magnifiques *villa*, y tracèrent de nombreues routes. Mais parmi les nobles cités du Midi de la Gaule il en était que les maîtres du monde dotaient plus richement comme des filles bien aimées, qu'ils embellissaient de toute leur magnificence. De ce nombre fut Nîmes aux vastes arènes.

Les monumens qui subsistent encore attestent son ancienne splendeur; on ne peut faire un pas dansses murs sans fouler aux pieds quelques débris de la grandeur romaine; sans être frappé d'admiration à la vue de quelque édifice, décombre majestueux qui atteste la perfection de l'architecture à Rome. Quel est le voyageur qui ne s'est pas arrêté plusieurs fois en parcourant de l'œil les immenses arènes destinées aux divertissemens du peuple roi? Qui n'a point admiré le temple de Diane, la porte d'Auguste, et la Maison Carrée.

Ce dernier édifice fut, dans tous les temps, l'objet des investigations des archéologues. Un voile impénétrable cachait son origine, et ce n'a été que dans le siècle dernier que deux savans antiquaires, plus heureux que leurs devanciers, ont découvert l'époque et le motif de sa fondation.

Pollo-Albénas dit que la Maison Carrée était un capitole ou prétoire destiné par les Romains aux juges ou aux préteurs qui y rendaient la justice. Mais des savans versés dans l'archéologie ont prouvé que la Maison Carré était un temple ancien. Elle forme un carré long, isolé, ce qui lui a fait donner le nom de *Maison Carrée*. Sa longueur est de douze toises avec le vestibule; et ses murailles sont construites de belles pierres qui devaient être autrefois d'une éclatante blancheur. Trente colonnes cannelées, d'ordre coryntbien, ornaient le dehors de l'édifice. Les moulures des bases sont travaillées avec le plus grand soin, et l'art de la sculpture s'y décèle dans toute sa richesse. Les chapitaux, taillés à feuilles d'olivier, sont d'une grâce, d'une beauté inimitables peut-être pour les sculpteurs de nos jours, et la disposition des colonnes, placées à quatre pieds les unes des autres, complète l'aspect magnifique de la façade de la Maison Carrée.

Le plan de l'édifice avait cinq pieds au-dessus du rez-de-chaussée. Un perron de douze marches,

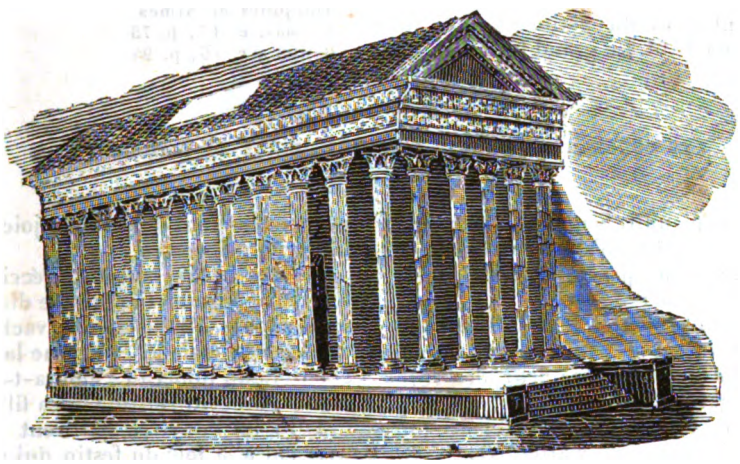
Digitized by Google

larges d'un pied, conduisait dans l'intérieur du bâtiment, qui n'était point voûté, mais recouvert de pierres de onze pouces de hauteur, posées sur un lit de mortier de trois à quatre pouces d'épaisseur. Le jour n'y pénétrait que par de petites ouvertures pratiquées dans le haut; peut-être aussi l'édifice était assez éclairé par le jour que donnait la grande porte. Quant aux fenêtres qui existent aujourd'hui, elles datent du moyen âge.

On voit encore sous la Maison Carrée les débris d'un égoût ou souterrain qu'on croyait aboutir à l'amphithéâtre. De savantes recherches ont démontré que cet aqueduc n'était autre chose qu'un égoût destiné à l'évacuation des immondices et des eaux pluviales.

Palladio, dans le traité qu'il a laissé sur les antiquités de Nîmes, dit que cinq statues décoraient la façade de la Maison Carrée. Une était placée au milieu du fronton, deux aux extrémités, deux aux pieds des deux angles du portique, elles étaient d'une perfection qui ne laissait rien à envier aux monumens de la Grèce.

Aujourd'hui personne ne doute que la Maison Carrée n'ait été un temple; elle est construite avec un portique ouvert; les colonnes sont placées à moitié diamètre en-dehors des murs; pendant deux siècles on a fait d'inutiles recherches pour découvrir si le temple avait été construit sous l'invocation de quelque divinité ou s'il avait été consacré à la mémoire d'un empereur romain. Aucune inscription ne restait pour donner des éclaircissemens à la sagacité des archéologues. Cependant les Romains inscrivaient toujours au front des édifices religieux le nom de celui qu'on devait y honorer. La Maison Carrée conservait encore sur la façade de petits trous où M. Ménard de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, crut découvrir l'empreinte de deux lettres romaines. Il savait qu'un archéologue italien était parvenu à lire une inscription antique après avoir ap-



MAISON CARRÉE.

pliqué sur la pierre une feuille de papier mouillé. Il pria les consuls de la ville de Nîmes de faire construire un échafaudage afin qu'il pût prendre l'empreinte si désirée. Les magistrats acquies cèrent à sa demande, et M. Séguier, aidé de M. Ménard, prit l'emprinte sur une grande feuille de papier. Les deux antiquaires restèrent long-temps sans apercevoir aucune lettre. M. Séguier, après deux jours de recherches et de travail, parvint à lire l'inscription suivante :

C. Cœs. F. Cœs. L. Cœs. Aug. F. Dons. désignato,
Principibus juventutis.

Caius et Julius César étaient fils de Vipsanius-Agrippa, et de Livie, fille d'Auguste et de Scribonia. L'empereur Auguste, qui aimait tendrement le père et la mère, adopta les enfans. Ils avaient à peine atteint leur quatorzième année lorsqu'il les nomma princes de la jeunesse romaine. — An de Rome 752. — Trois ans après ils furent désignés pour le consulat, et on vit qu'Auguste voulait leur ouvrir la voie des plus grands honneurs.

Les villes municipales rivalisaient alors d'enthousiasme; les unes élevaient des autels votifs à l'empereur, les autres contruisaient des temples où il était honoré comme un Dieu : on descendait jusqu'à la plus basse adulation pour mériter la protection des maîtres du monde. Les habitans de Nîmes, qui savaient que l'empereur Auguste chérissait les enfans de Livie, crurent ne pouvoir mieux lui faire leur cour qu'en construisant un temple en l'honneur de Caius et de Julius César. D'ailleurs les municipales choisissaient à Rome des patrons parmi les personnages les plus puissans. Les deux jeunes César avaient plein pouvoir auprès d'Auguste, et Nîmes n'aurait eu qu'à se féliciter de les avoir pris pour protecteurs. Malheureusement pour cette ville, les jeunes princes ne vécurent pas long-temps. Julius mourut

Digitized by Google

à Marseille l'an de Rome 755, et Caius à Lymère, ville de la Lycie, en 757.

Le temple seul resta debout, et pendant dix-neuf siècles il a échappé au massacre du temps, et au marteau du vandalisme. Il est étonnant que la Maison Carrée subsite encore dans un état de conservation parfaite. Sans doute les peuples barbares qui envahirent la Gaule Narbonnaise au commencement du cinquième siècle furent frappés d'étonnement, et n'osèrent arracher une seule pierre du majestueux édifice.

La Maison Carrée a subi néanmoins diverses modifications, vers l'an 1043 elle servit d'hôtel-de-ville. Plus tard la duchesse d'Uzès voulut l'acheter aux consuls pour y ensevelir le duc son époux. Cent ans après elle appartenait à un bourgeois nommé Pierre Boys, qui la vendit à Félix de Bruis, seigneur de Sainte-Chatte. Ce jeune gentilhomme convertit la Maison Carrée en une vaste écurie, et le bel édifice n'existerait peut-être plus sans les réparations des bénédictins qui l'achetèrent en 1670. Les savans religieux construisirent une église dans l'intérieur du bâtiment, qui fut couvert de plomb en 1714. Le grand Colbert, qui voulait embellir Paris et Versailles de tout ce qu'il y avait de plus magnifique dans les provinces, avait formé le projet de faire transporter la Maison Carrée à Paris. Des architectes se rendirent à Nîmes; toutes les pierres furent numérotées afin qu'on pût les replacer dans le même ordre. Quand ils eurent terminé leurs operations, ils n'eurent pas de peine à se convaincre que l'édifice, une fois démoli, ne pourrait plus être reconstruit; ils écrivirent à Colbert qui se désista de son projet, et Nîmes conserva le plus beau de ses monumens.

La Maison Carrée sera toujours admirée des hommes de l'art qui y découvrent les richesses de l'architecture antique, prodiguées avec un luxe royal. Le cardinal Albéroni, ministre du roi d'Espagne, passa à Nîmes en 1720. Il voulut voir la Maison Carrée, et s'écria dans un transport d'enthousiasme : Le beau, le magnifique monument!! On devrait le conserver dans une boîte d'or !.... (*L'ermite du Gard*).

Antiquités de Nîmes.
Albénas, c. 16, p. 75
Doiron, c 16, p. 94.

LES COUCHES DE JEANNE D'ALBRET, REINE DE NAVARRE 1553.

Il est déjà nuit, Seigneur, et la princesse votre fille n'arrivera pas ce soir, dit un jeune page à Henri d'Albret, roi de Navarre.

— Nous entendrons bientôt le son du cor, répondit le roi; la nuit est déjà fort obscure, mais la fille d'Henri d'Albret n'a pas peur des revenans et des loups-garous.

Le prince mit la tête à une petite fenêtre taillée en ogive, et prêta une oreille attentive.

— Le diable a soufflé dans mes oreilles, s'écria-t-il tout à coup, ou j'ai entendu le galop de plusieurs destriers.

Le jeune page écouta à son tour, et avant qu'il eût repris sa place auprès du roi, le son du cor retentit à trente pas du château.

— Elle arrive! elle arrive! s'écria Henri d'Albret en riant aux éclats comme un insensé. Par ma couronne de Navarre, je jure de brûler, en l'honneur de Notre-Dame du bout du pont, un gros cierge de cire fine si ma fille me donne un enfant mâle.

Déjà tous les gentilshommes et les serviteurs étaient hors du château; Henri descendit aussi en toute hâte pour recevoir sa fille, qu'il embrassa plusieurs fois en pleurant.

— Sois la bien-venue, ma fille, lui disait-il à chaque instant! Tu ramèneras la joie dans le palais si triste depuis que j'ai perdu mes deux enfans.

La jeune princesse, quoique accablée de fatigue, prodiguait à son père les caresses les plus tendres. Tous les gentilshommes de Navarre et de Béarn les attendaient dans une grande salle, et ils poussèrent des cris de joie quand ils virent entrer la princesse....

— Mes beaux cousins, s'écria Henri d'Albret, les Espagnols de Fontarabie disaient que la reine mon épouse n'était qu'une vache qui engendrait des brebis; mais je crois que la jeune lionne engendrera un lionceau, ajouta-t-il en appuyant sa main droite sur l'épaule de sa fille....

Tous les convives battirent des mains, et se livraient à la joie du festin qui se prolongea bien avant dans la nuit. Henri d'Albret passa dans l'appartement destiné à sa fille, avec la baronne de Miocens, Henri de Gabaston, et deux jeunes pages. Jeanne raconta toutes les circonstances de son long et pénible voyage à son père qui pleura d'attendrissement, se signa dévotement, et récita ses oraisons. Le roi portait au cou une grande boîte suspendue avec une chaîne d'or.

— Qu'avez-vous renfermé dans cette boîte, dit la princesse en se penchant vers le roi et le baisant au front?.... Vous croyez donc aux sorciers et aux esprits malins puisque vous portez sur vous des reliques ou des amulettes?

— Vive Dieu, ma fille, je porte dans cette boîte un précieux joyaux; le roi d'Espagne l'achèterait à chers deniers. C'est là qu'est caché mon testament.

— Votre testament?.... On m'a dit qu'il est à mon désavantage, et que Jehanne d'Albret n'héritera pas des domaines de son père.

Le roi ouvrit la boîte, lui montra l'empreinte de son *scel* et lui dit en l'embrassant :

— « Cette boîte sera à toi, et ce qui est dedans; » et anfin que tu ne me fasses une pleureuse ou un

Digitized by Google

» enfant rechigné, je te promets de te donner » tout, à la charge qu'en enfantant tu me chantes » une chanson gasconne ou béarnaise; et quand » tu enfanteras, j'y veux être. »

— Donnez-moi votre parole royale, mon père.

— Par les cendres de mon père, cette boîte et ce qu'elle renferme t'appartiendra, si tu me donnes un enfant mâle, un franc Béarnais.

— Notre-Dame du bout du pont exaucera le plus ardent de mes vœux, dit la princesse Jéhanne.

La princesse fut logée au premier étage du château, et le roi lui donna un de ses vieux valets-de-chambre, nommé Cottin, avec ordre de ne la quitter ni jour ni nuit, de l'avertir aussitôt que sa fille serait dans les douleurs de l'enfantement, quand même il dormirait d'un profond sommeil.

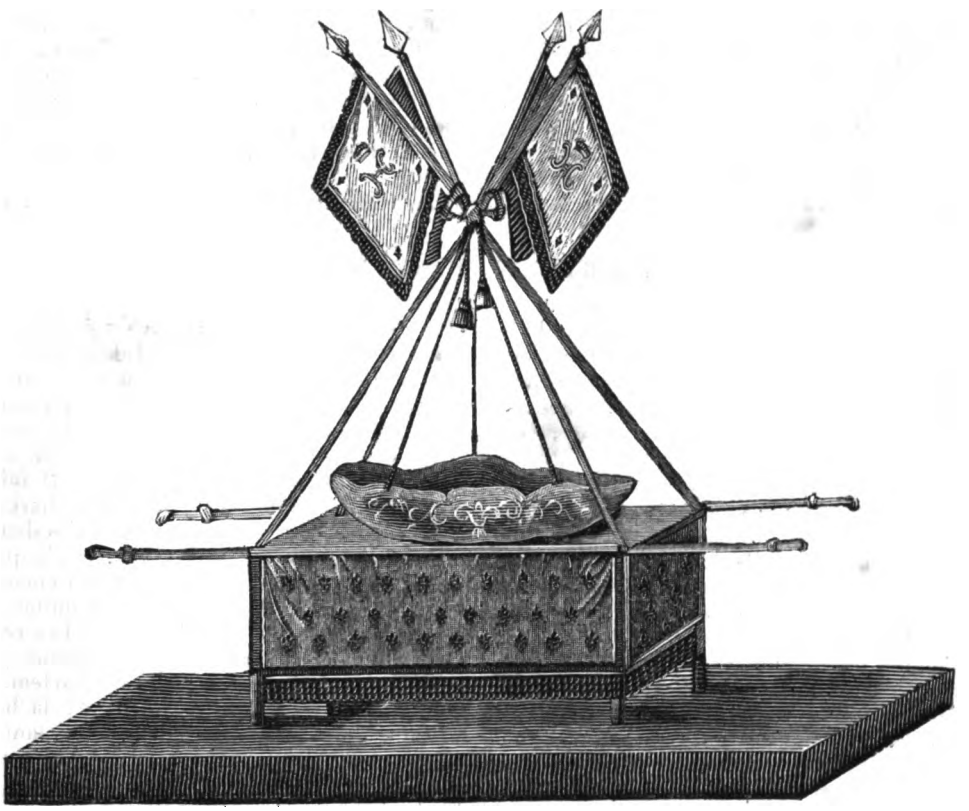
Dix jours après son arrivée à Pau, la princesse Jéhanne fut prise des douleurs de l'enfantement, entre minuit et une heure, le jour de sainte Luce, treizième jour du mois de décembre mil cinq cent cinquante-trois. — Le fidèle Cotin courut à la chambre du roi.

Seigneur, la princesse Jéhanne, votre fille, est en mal d'enfant, lui dit-il; hâtez-vous, car dans une heure vous entendrez les cris du nouveau-né!

Henri d'Albret se leva précipitamment et monta à l'appartement de sa fille qui, entendant les pas de son père, chanta le couplet suivant en langue béarnaise!

Noustre-Dame deü cap doü poün
Adyoudat-me à d'aquest'hore;
Prégats au Dioü deü ceü
Qu'emboulle bié délioura loü
D'u maydat qu'em hassié iou doun:
Tou d'inqu'aü dous mounts l'implore
Noustre-Dame deü cap doü poün
Adyoudat-me à d'aquesthore;

» Notre-Dame du bout du pont secoure moi à » cette heure; priez le Dieu du ciel qu'il veuille



BERCEAU D'HENRI IV.

» bien me délivrer promptement; qu'il me fasse » le don d'un garçon: tout jusqu'au haut des » monts l'implore. Notre-Dame du bout du pont, » secourez-moi donc à cette heure, [1] »

La voix de la princesse était ferme et distincte, quoiqu'elle éprouvât de violentes douleurs. Elle terminait à peine le couplet lorsqu'elle accoucha heureusement. Une des matronnes prit le petit

[1] Dans toute la Gascogne on voit encore au bout de tous les ponts un oratoire dédié à la Vierge Marie, dite à cette cause la *capellé déoü cap déoü poün*. Au bout du pont du Gave, qui passe en Bearn, en allant à Jnpanson, était pour lors un oratoire dédié à la Vierge sacrée, illustrée de miracles, à laquelle les femmes grosses se vouaient, pour avoir heureux et bref accouchement. La princesse n'eut pas plutôt achevé sa prière qu'elle accoucha du prince qui commande maintenant à la France.

ANDRÉ FAVYN, *histoire de Navarre*, d. 889

Digitized by Google

enfant, l'examina, et dit en se tournant vers le roi de Navarre :

— Le ciel a exaucé vos vœux, seigneur : votre fille vient d'accoucher d'un enfant mâle.

— Je disais bien que la jeune lionne me donnerait un lionceau, s'écria Henri d'Albret dans le premier transport de sa joie.

Il s'approcha de la couche de sa fille, et lui dit :

— Ma fille cette boite et ce qui est dedans, vous appartient; mais ceci est à moi, ajouta-t-il en prenant l'enfant.

« Le bon roi, dit André Favyn, historien de « Navarre, rempli d'une joie indicible, mit la « chaîne d'or au col, et la boete où était le testa- « ment dans la main de la princesse, sa fille, « lui disant : Voyla qui est à vous ma fille, mais « cecy est à moi, prenant l'enfant dans sa grande « robe sortant du ventre de sa mère, et l'em- « porta dans sa chambre, où il le fit accommoder. « Ce petit prince vint au monde sans crier ni « pleurer, et la première viande qu'il reçut fut « de la main du roi son grand père, lequel ayant « pris une dosse d'ail, luy en frotta ses petites « lèvres, qui sussèrent de ce thériaque de Gas- « cogne, et prenant la coupe d'or, il lui pré- « senta du vin, à l'odeur duquel le petit prince « ayant levé la teste, il lui en mit une gouste « dans la bouche qu'il avala fort bien. Donc ce » bon roy estant rempli d'allégresse, se mit à » dire devant les gentilshommes et les dames qui « estaient dans sa chambre : Tu seras un vray « Béarnais, baizant ce petit enfant entre les bras « de sa nourrice. »

Le lendemain les seigneurs de Navarre et de Béarn se rendirent au château de Pau pour féliciter Henri d'Albret sur la naissance de son petit-fils ; émerveillez de voir ce rejeton de la noble fleur de lys, ils s'écriaient en leur langage :

— Mire, agora esta oueia pario un lione : regardez maintenant cette brebis a enfanté un lion.

Quelques gentilshommes espagnols de Fontarabie se rendirent aussi au château de Pau, quoiqu'ils fussent ennemis jurés du roi de Navarre. Ils disaient à voix basse et par moquerie :

— Malagre, la vacca hijo un lione: miracle, la vache a fait un lion.

Henri les réunit tous dans un festin et leur dit :

— Je sais que tous ceux qui sont assis à ma table ne me veulent pas de bien; que m'importe? Dieu m'a donné un héritier, et le roi d'Espagne, ne posera jamais ses pieds sur les terres d'Henri de Navarre. J'ai consulté plusieurs astrologues qui m'ont assuré que mon petit-fils sera un grand roi, que son nom fera trembler ses ennemis. Cette prédiction ne plaira pas à tout le monde; que tous ceux qui ne voient pas avec plaisir la naissance d'Henri le Béarnais sortent de mon château de Pau...

Les seigneurs espagnols partirent le soir même.

L'ABBAYE DE RONCEVAUX.

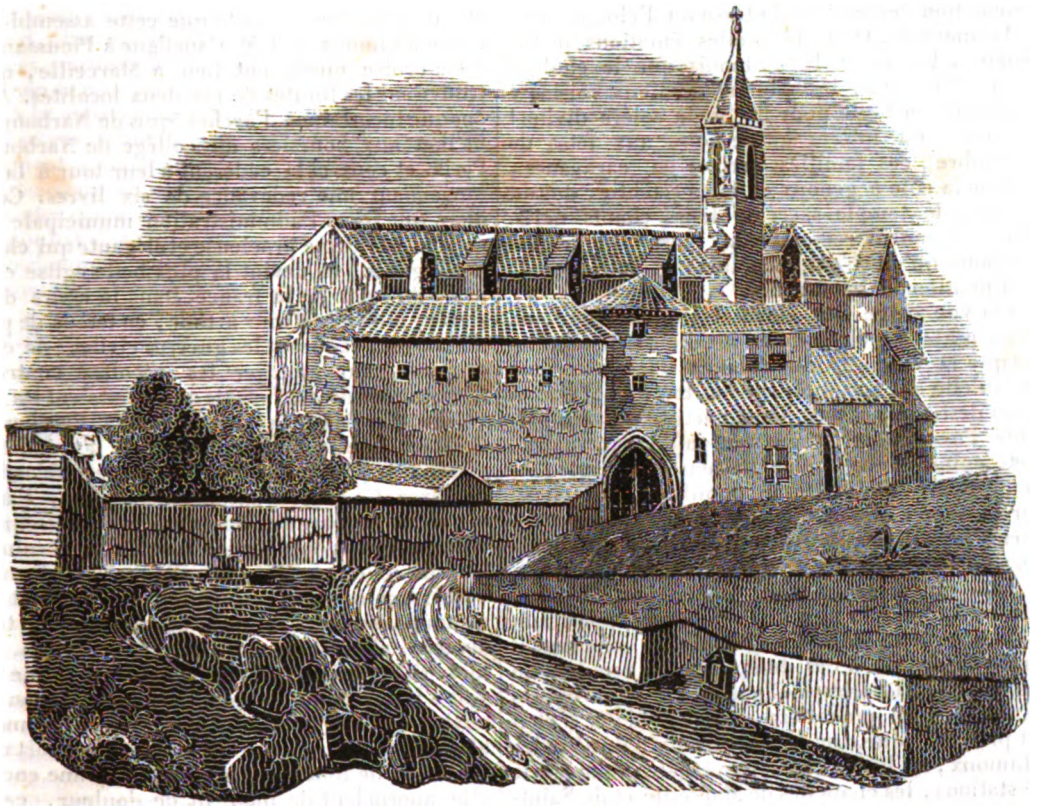
En posant le pied sur le sol espagnol, le voyageur s'arrête près de la frontière pour visiter la célèbre abbaye de Roncevaux. Quand on vient de France, la tête remplie de souvenirs chevaleresque, on éprouve une douce émotion en parcourant l'étroite vallée où mourut le brave des braves, Roland, le neveu de Charlemagne. On se sent transporté d'une ardeur guerrière après un pélérinage fait au lieu qui vit les derniers exploits de notre grand paladin. C'est que le souvenir des grandes et nobles actions, comme une voix retentissante, entraîne vers l'héroïsme la faible humanité.

Les exploits de Roland ne s'effaceront jamais de la mémoire des montagnards Pyrénéens ; mais c'est surtout dans la vallée de Roncevaux que le nom du paladin brille de toute sa gloire. Non loin de l'abbaye construite à une des extrémités de cette gorge resserrée, près du village de Burguette, se donna la bataille où le preux succomba. Qui n'a pas lu les poétiques récits des troubadours, et les détails circonstanciés que les chroniqueurs du temps ont laissé sur la mort du neveu de Charlemagne? Quand on est à Roncevaux, on croit voir la taille gigantesque du héros se dresser sur un rocher; le son du cor retentit dans le lointain, se perd dans l'espace.... Le paladin, accablé par les ennemis, tombe et roule au fond de la vallée !!

Les moines du couvent et les montagnards font remarquer aux voyageurs ces lieux immortalisés par la valeur de Roland. Ils conservent avec le plus grand soin quelques parties de l'armure du paladin. Si vous allez visiter l'abbaye des Augustins de Roncevaux, les bons religieux vous montreront deux boules de fer de trois à quatre pouces de diamètre, que deux forts chaînons attachent à un gros manche de bois, long de deux pieds et garni de fer à l'extrémité. Il fallait un bras adroit et vigoureux, une force herculéenne pour rendre cette arme terrible. Ces deux boules s'entrechoquaient sans cesse, et chaque coup devait donner la mort. Roland avait encore pour arme une barre de fer grosse comme le bras longue comme un grand bâton. Les religieux Augustins conservent encore un énorme gant du paladin : la main du neveu de Charlemagne ne remplit jamais ce gant gigantesque ; la barre de fer est trop lourde pour qu'il ait pu la manier dans un jour de bataille. Les récits des moines sont faux et exagérés, mais on voit dans leurs amplifications les grands souvenirs que Roland a laissé après lui.

Les religieux Augustins, après avoir montré et détaillé toutes les parties de l'armure de Roland, étalent aux yeux des voyageurs les pantoufles de velours rouge et les guêtres de soie cramoisie de l'archevêque Turpin, le fidèle compagnon du héros. Quelle bizarrerie! un prêtre avec un paladin, des pantoufles de velours auprès d'une pesante cuirasse:.. Et puis on blâmera l'Arioste, le grand poète, d'avoir lié aux incidens les plus facétieux le grand nom du neveu de Charlemagne! S. J.

Digitized by Google



NOTRE-DAME DE MARCEILLE.

Il est peu d'étrangers qui, venant à Limoux, n'aiment à visiter l'église champêtre de Notre-Dame de Marceille. C'est que ce monument, agréablement posé et décoré par les arts, attire depuis bien des siècles la vénération des fidèles. Du coteau qui luisert de base, on admire la riche plaine de Flacian, ornée de jardins potagers et arrosée sinueusement par la rivière d'Aude, tandis que dans le lointain, vers le Midi, se dessine la ville de Limoux, avec son clocher svelte, ses deux ponts en pierre et ses usines, qui alimentent une industrie florissante; et ce joli tableau, plein de vie, se termine par des collines couvertes de pampres qui prodiguent un vin délicat et estimé et plus loin par la crête des montagnes infertiles, et plus loin encore par la chaîne majestueuse des Pyrénées, chargée de neiges éternelles. On dirait, à la vue de ces objets réunis, les quatre saisons ou les quatre âges de la vie en présence et disposés avec symétrie.

C'est de ce lieu que s'élève gracieusement l'église de Marceille, de structure monumentale. Son porche, édifié en 1488, est formé d'une voûte dont les arêtes, reposant sur des faiceaux de colonnettes, attestent la perfection de l'architecture à cette époque, et la nef, surmontée de voûtes hardies et légères, renferme une chaire habilement sculptée et de précieux tableaux, parmi lesquels on ne se lasse point d'admirer *la Tentation de saint Antoine*. Là aussi, et vis à vis la porte principale, est un puits dont les eaux soulagent les malades; car on y lit cette inscription bienveillante:

« Hic puteus fons signatus. Parit unda salutem.
» Æger, junge fidem. Sic bibe, sanus eris »

Mais en pénétrant dans le sanctuaire, que de sculptures, que de bas-reliefs, que de peintures attirent l'attention! J'aime surtout à comtempler la chapelle consacrée spécialement à la Vierge. Les *ex-voto*, les crosses qui y sont appendues, les bijoux en or ou en argent dont la robe de la Vierge est surchargée, attestent qu'elle se plaît en ces lieux, qu'elle y reçoit de constans hommages, qu'elle y fait éclater sa puissante protection. Sur la niche, on remarque un tableau historique que lui dédia la ville reconnaissante. Il rappelle le vaste incendie qui, au mois de septembre 1685, consuma ses deux plus beaux quartiers et ne termina ses ravages que par sa sainte intercession.

Digitized by Google

C'est aussi vers ces lieux que jettent leurs regards les peuples de cette contrée, dans les temps de leurs afflictions. Ils y viennent demander la bénédiction des fruits de la terre ou l'éloignement de la moralité. Oh! de quelles émotions je fus pénétré, lorsqu'en 1835, tandis que le choléra désolait l'Europe, les habitans des lieux voisins y arrivaient en foule pour fléchir la colère divine! Oh! qu'il est intéressant de voir, aux fêtes de septembre, ces familles arriver en caravanes, monter la côte à genoux et faire retentir, durant la nuit, le temple sacré de leurs chants naïfs. Elles y viennent remercier la Vierge des riches moissons qu'elles ont recueillies et solliciter la continuation de ses faveurs.

A la vue de ce site élevé et si pittoresque, on serait porté à croire que ce fût d'un lieu semblable que la Vierge sainte s'élanca dans les cieux lorsqu'elle eût accompli sur la terre sa belle et triste destinée; et sans doute l'artiste qui à représenté l'assomption sur le fronton du sanctuaire, a été animé de cette idée flatteuse. Du reste, ce lieu, d'après une tradition populaire, fut choisi par la Vierge elle-même pour y être honorée.... Parmi les arbustes fleuris, on trouva la statue vénérable, et en vain le peuple, saisi d'étonnement, se hâta de la porter avec pompe dans la ville, elle revint dans la nuit au lieu de son apparition.

Quoi qu'il en soit, l'origine de ce monument paraît remonter à des temps assez reculés. En l'année 854, Charles-le-Chauve donna les églises de Limoux au monastère de Saint-Hilaire, et il est probable que, sur le chemin de Saint-Hilaire à Limoux, les bénédictions élevèrent, pour servir de stations, les chapelles de Marceille et de Saint-Jaume. Un acte de 1277, déposé aux archives de l'hôtel-de-ville, fait mention de Sainte-Marie de Marceille, et il paraît même qu'en 1222 il s'y tint un concile de prêtres albigeois. A cette époque de réaction contre la puissance d'Amaury de Montfort, plus de deux cents prédicans, sous la présidence de Guilleber, évêque hérétique de Castres, examinèrent les affaires de leur église, et élurent Benoît de Therma, évêque de Razez. M. d'Aldéguier rapporte que cette assemblée fut tenue à Limoux. 1 et M. Capefigue à Pieussan. 2 Il est à croire quelle eut lieu à Marceille, qui se trouve sur les limites de ces deux localités. A une époque incertaine, l'archevêque de Narbonne en fit don aux boursiers du collége de Narbonne à Paris. et ceux-ci la cédèrent à leur tour à la ville moyennant une redevance de six livres. Ce fut alors que, sous l'administration municipale, elle reçut cette forme gracieuse et élégante qui charme nos regards, et devint la plus belle église champêtre du midi de la france. Dans le cours du 16e siècle, elle servit tour à tour, en temps de peste, de lazaret, et durant les guerres civiles ' de corps-de-garde pour protéger les récoltes contre les dévastations des huguenots qui infestaient les lieux voisins. En 1660, la ville la céda à l'archevêque de Narbonne, qui avait l'intention d'y établir un séminaire, pour l'instruction des ecclésiastiques de Razez. Ce pays ayant été abandonné, l'archevêque la donna aux doctrinaires professeurs du collége qui l'ont gardée jusqu'a la révolution. On sait qu'elle a été préservée du vandalisme révolutionnaire par l'acquisition qu'en firent plusieurs particuliers, et que, comme dans les temps anciens, elle est digne de notre vénération. Pour moi, si, courant après les aventures, je me trouvais à la merci des peuples sauvages; si mon frêle navire était sur le point d'être englouti dans les abîmes; si, au milieu, des combats la mort m'environnait de toutes parts, si enfin, jeune encore, elle approchait de mon lit de douleur, certes, comme tant d'autres, *je me recommanderais à Notre-Dame de Marceille.*

F. LAVEAU.

1 *Histoire de la ville de Toulouse*, vol. 2, page 348.
2 *Histoire de Philippe-Auguste*, vol. 4, p. 104 et 125.

SUPERSTITIONS DES MONTAGNARDS DE L'AUVERGNE.

LE SABAT.

L'HISTOIRE, mystérieusement grotesque, du sabat ne pouvait faire fortune que dans un pays à roches noires et désolées, bizarres et fantastiques, dans un pays à sombres et abruptes vallées, à torrens, hurlant, miaulant comme assemblée de chiens et de chats, et se précipitant à travers gorges de montagnes qui résonnent comme chaudières d'enfer.

A l'heure redoutable de minuit, alors qu'au dire de ma bonne vieille nourrice il se passe des choses étranges sur la terre, dans les profondeurs de la noire vallée d'Arcombi, vous entendez comme un bruit lointain de chaudières entrecoupé d'horribles miaulemens de chats. Ce bruit croit en avançant; c'est la marche triomphale du sabat. Lucifer, dans un énorme fauteuil, est escorté de la famille à longues queues, à pieds crochus, de tous les suppôts de l'enfer. Tout cela danse à peu près comme dans *Robert-le-Diable*, tout cela se tort, pirouette, gambade, ricane à vous pétrifier d'horreur. Cette étrange procession s'arrête enfin dans une enceinte de rochers qui, dans le vague des ténèbres, pendent çà et là en chèvres et moutons fantastiques, en magots à barbe mousseuse, en loup et loup-garous immobiles.

Mais tout à coup, à travers les airs qui en sont obscurcis, arrivent à cheval sur leur manche à balai tous les sorciers et les sorcières du pays. Ces sorciers et ces sorcières jettent d'abord dans la vaste chaudière du sabat les chats et les petits enfans, et baisent ensuite, en fléchissant le genou, la patte de Lucifer. Après le repas qui suit cet hommage à Satan, et la ronde qui suit ce repas, les chandelles s'évanouissent, et dans, l'obscur et horrible pêle-mêle, qui succède à leur clarté blafarde, il

Digitized by Google

se passe des choses qu'aucune langue humaine ne pourrait rendre; et après tout cela, sorciers et sorcières remontent sur leur manche à balai, diables et diablotions disparaissent sous terre, et l'on n'entend plus que le bruit faible et monotone des quelques gouttes verdâtres que distille la cascade desséchée de ce redoutable carrefour.

Voilà le sabat des montagnes d'Auvergne.

Le lecteur désirera peut-être savoir comment on parvient à l'honneur d'y être admis.

Rendez-vous d'abord dans un lieu où aboutissent quatre chemins; là, invoquez à quatre reprises la poule-noire.... La voilà! elle vous présente un parchemin à signer, et en échange de votre signature vous donne un petit pot d'onguent magique, et les mots cabalistiques que voici: *Passe sur feuille.*

Chez soi, après s'être frotté de cet onguent, on met le pied sur la crémaillière, et en disant: *Passe sur feuille* (et non *passe sous feuille*, car il vous en mésarriverait), une force surnaturelle vous enlève à traver la cheminée, et si vous avez dérobé quelque enfant à sa mère, vous allez chantant dans votre voyage aérien:

Chef du sabat, grand Lucifer,
Tous les sorciers et les sorcières
Qui dansent autour des chaudières,
Et sur le fer frappent le fer:
De vous apporte bonne proie,
De sa mère il était la joie,
Elle l'aimait comme ses yeux,
Le souper n'en vaudra que mieux.

OUVERTURE DU CANAL DU MIDI. — 1681.

Déja le canal du Languedoc était creusé dans toute son étendue, il ne restait plus qu'une lieue à finir, près du Somail, lorsque l'immortel Riquet mourut avant d'avoir vu l'entière jonction des deux mers. Ses deux fils terminèrent avec la plus grande activité l'œuvre qui devait immortaliser leur nom; et le canal fut navigable au commencement de l'année 1681. Le Languedoc et Toulouse surtout attendaient avec impatience le jour où les eaux du bassin de Saint-Ferréol se précipiteraient dans le lit qu'on venait de creuser. M. d'Aguesseau, intendant de la province, reçut de la cour les ordres les plus pressans; il partit de Béziers, visita le canal qui était encore à sec, et se rendit à Toulouse pour faire l'essai de la navigation. Le 15 mai, le canal était plein dans toute sa longueur, et l'intendant fit connaître aux magistrats la résolution qu'il avait prise de partir le jour même pour Béziers.

Le beau soleil du mois de mai éclairait les riantes campagnes de la capitale du Languedoc; une multitude innombrable se pressait sur les bords du nouveau fleuve que le génie d'un seul homme avait, pour ainsi dire, jeté dans les vastes plaines du Midi.

Joseph de Montpézat de Carbon, archevêque de Toulouse, officia le matin dans la cathédrale Saint-Etienne; le haut clergé, les magistrats, les religieux, les gentilshommes et le peuple remplissaient l'enceinte sacrée. La joie était sur tous les fronts; l'ouverture du canal du Languedoc était une fête à jamais mémorable pour la France méridionale. L'archevêque, dès qu'il eut terminé le sacrifice, se tourna vers les assistans et leur dit d'une voix grave:

— Mes frères, prions pour le repos de l'ame de Pierre-Paul de Riquet.

Au même instant les cantiques cessèrent et un silence religieux s'établit dans l'enceinte sacrée. Le gouverneur de la province sortit bientôt après suivi des capitouls, des membres du parlement, de l'archevêque et de son clergé. Le cortège se dirigea vers l'Embouchure, où était une barque recouverte de riches tapis et pavoisée aux armes de France.

— Vous restez en arrière? dit l'intendant au père Mourgues qui chevauchait péniblement sur une mule espagnole.... En vérité les pères de la compagnie de Jésus ne sont pas bons cavaliers.

— Éloignez-vous, monseigneur; je crois que cette maudite bête a le diable dans le corps: elle ne veut avancer ni reculer.

Et la mule du jésuite résistait aux coups d'éperons.

— Je vous verrai à l'Embouchure, mon révérend père, ajouta l'intendant qui ne pouvait plus retenir son cheval.

— Vous avez peut-être fait l'humble aveu de vos fautes au père de la compagnie de Jésus? s'écria Guillaume de Lombrail, trésorier de France.

— Que vous importe? répondit d'Aguesseau; nous allons nous embarquer pour un long voyage, et la prudence nous fait un devoir de recommander notre ame à Dieu.

Les jeunes seigneurs rirent aux éclats, piquèrent leurs chevaux, et arrivèrent à toute bride à l'Embouchure du canal. Le comte de Caraman, capitaine des gardes, fils du fameux Riquet, Lafeuille, le père Mourgues et les capitouls les suivirent de près. L'abbé de Saint-Sernin bénit les eaux du canal, et la barque de l'intendant d'Aguesseau partit au bruit du canon qui retentissait à chaque instant; deux autres barques suivaient, remplies de musiciens qui exécutaient d'agréables symphonies. La foule qui se pressait sur les bords agitait des drapeaux blancs, fesait flotter des bannières, poussait des cris de joie, et donnait les marques les plus éclatantes de son vif enthousiasme. Lorsque la barque arriva à la première écluse, la multitude put contempler à l'aise ceux qui la montaient; on reconnut le comte de Caraman, et aussitôt mille voix répétèrent:

— Vive Riquet! vive Riquet!

Le jeune officier ôta son chapeau à plumes blanches et salua le peuple avec cette noble effu-

Digitized by Google

sion qui ne vient jamais qu'à la suite d'une émotion longtemps concentrée. Arrivé au pont, connu aujourd'hui sous le nom de *Pont-des-Demoiselles ;* l'intendant fut complimenté par le chef du consistoire. La barque était déjà loin de la ville; néanmoins le jeune comte de Caraman pouvait entendre encore les cris de joie des habitans de la campagne qui formaient une haie sur les bords du canal. Les hommages rendus à la mémoire de son illustre père émurent le jeune homme jusqu'aux larmes. Il voulut se dérober à l'attention de M. d'Aguesseau, qui lui dit en le serrant étroitement entre ses bras :

— Ne cachez pas vos larmes, vous avez à déplorer une perte irréparable; vous êtes fils d'un grand homme, comte de Caraman.

Le comte ne put proférer une seule parole, et tandis que la barque fendait rapidement les flots du canal, il écoutait en gémissant le père Mourgues et l'intendant de la province, qui s'efforçaient de le consoler. L'embarcation s'arrêta à plusieurs endroits, et ce ne fut que le 17 mai que la barque arriva à Castelnaudary. Le cardinal de Bonzi, archevêque de Narbonne, qui avait voulu être témoin d'une affaire si importante pour le Languedoc, attendait M. d'Aguesseau. Aussitôt que l'intendant et toute sa suite eurent mis pied à terre, le cardinal, vêtu de ses habits pontificaux, bénit la barque et les eaux du canal; puis se tournant vers le père Mourgues, il lui dit :

— La compagnie de Jésus vous a donc choisi pour accompagner M. d'Aguesseau; vous devez vous féliciter, mon révérend père, de prendre part à un événement qui ne s'effacera jamais du souvenir des Languedociens!

Le jésuite s'inclina profondément devant le cardinal; il allait répondre lorsque l'intendant s'approcha avec les barons de Villeneuve et de Lanta, le sieur Montbel, syndic général, Pujol, secrétaire du roi, de Mariotte, secrétaire des états du Languedoc.

— Vous êtes étonné de me voir à Castelnaudary, M. l'intendant, dit le cardinal; vous savez pourtant que j'aime, plus que tout autre, cette belle province du Languedoc; le canal va porter dans son sein les richesses des deux mers, et j'ai voulu être témoin de l'allégresse des peuples.

— Je n'attendais pas moins de votre éminence, répondit M. d'Aguesseau; lorsque le peuple est dans la joie, les ministres de la religion doivent la partager. Le roi de France sera satisfait d'apprendre qu'un prélat, revêtu de la pourpre romaine, prend part au bonheur de ses chers Languedociens.

— Je vous avouerai, M. l'intendant, que le Languedoc est une des plus belles provinces de France; on n'a pas de peine à l'adopter pour patrie, et dès qu'on y a fixé son séjour, on s'y attache comme l'arbre qui pousse de profondes racines dans un sol fragile et fertile. Qui pourra désormais m'arracher à ce beau pays, à ma chère ville de Narbonne?

Le cardinal parlait avec enthousiasme, et l'entretien se prolongea jusqu'au moment où le cortège arriva au logement que les consuls de Castelnaudary avaient fait préparer. L'intendant séjourna dans cette petite ville pour examiner tous les travaux qu'on avait déja terminés.

Le 19 mai, toute l'assemblée se rendit processionnellement à l'église Saint-Roch, où l'évêque de Saint-Papoul, précédé de son clergé séculier et régulier, vêtu de ses habits pontificaux, célébra la messe. Le cardinal de Bonzi; l'évêque d'Alez, l'intendant de la province, le président, les consuls, y assistèrent avec les principaux gentils hommes et bourgeois du voisinage. Le père Mourgues officia ensuite, et la procession s'avança vers les bords du canal, au-dessous des quatre écluses, où stationnaient déja les barques destinées pour faire le premier essai de navigation. Le cardinal de Bonzi entonna le *Te Deum*, et l'évêque de Saint-Papoul bénit solennellement les eaux du canal. Le bruit du canon de la ville et de la mousqueterie se mêlait de temps en temps aux symphonies qu'exécutaient de nombreux musiciens. Aussitôt que la cérémonie fut terminée, le cardinal de Bonzi, les prélats et les autres seigneurs entrèrent dans la barque qu'on avait préparée pour eux. Elle était recouverte de riches tapis parsemés de fleurs de lys; des drapeaux blancs flottaient dans les airs; des joueurs de violon, de hautbois, de trompette, placés dans une barque en forme de galère, qui suivait celle du cardinal, multipliaient leurs fanfares guerrières. Vingt-trois autres barques, chargées de marchandises de France, d'Angleterre et de Hollande suivaient le cardinal et l'intendant, et se rendaient à la foire de Beaucaire.

Un coup de canon annonça le départ; on arbora plusieurs drapeaux, et la petite flotte s'ébranla aux cris mille fois répétés de : Vive le roi! vive l'immortel Riquet!

Le 24 mai, la flotille arriva à Béziers; les nombreux habitans de cette ville s'empressèrent d'accourir, et se répandirent sur les bords du canal en poussant des cris de joie. La plupart étaient sous les armes, les uns à pied, les autres à cheval. Ils saluèrent la flotte par une bruyante décharge de mousqueterie; le canon de la place se fit entendre, et au moment où la barque du cardinal de Bonzi arriva, le son des tambours, des fifres et trompettes se mêla aux acclamations de la multitude. Les négocians de Béziers avaient équipé une magnifique galère, d'où le syndic harangua l'intendant d'Aguesseau et le cardinal, archevêque de Narbonne.

Le lendemain, le cardinal de Bonzi et les autres prélats quittèrent l'intendant, qui séjourna quelque temps à Béziers; ensuite il continua sa navigation jusqu'à Agde, où on lui fit aussi une réception des plus magnifiques. M. d'Aguesseau avait parcouru dans toute son étendue le canal du Languedoc. Il fit une inspection exacte de tous les travaux, et envoya son rapport à la cour.

Ainsi se fit l'ouverture du canal du Midi; le souvenir de cette époque, à jamais mémorable, vivra toujours chez les Languedociens reconnaissans.

Digitized by Google

ENTREVUE DE FRANÇOIS Ier ET DE CHARLES-QUINT A AIGUES-MORTES. —1538.

François Ier et Charles-Quint étaient en guerre depuis vingt-deux ans; de sanglantes batailles, des villes prises d'assaut, des armées passées au fil de l'épée, avaient rempli l'Europe du bruit de leur implacable inimitié. Paul III, qui occupait alors le trône pontifical, gémissait sur les malheurs causés par deux princes qui semblaient dépenser leur héroïsme pour se détruire mutuellement. Plusieurs fois il avait tenté de réconcilier les deux rivaux; mais François ne pouvait pardonner à Charles-Quint, la suprématie qu'il exerçait sur tous les princes, et l'empereur qui, dans son ambition insatiable, convoitait le beau royaume de France, mettait tout en œuvre pour triompher de la valeur du roi chevalier. Cependant, en 1538, le souverain pontife fit venir les deux monarques à Nice, où ils signèrent une trève de dix ans. Mais les deux antagonistes ne se virent pas, ils partirent conservant toujours leur haine mutuelle, et résolus l'un et l'autre à saisir la première occasion favorable pour recommencer la guerre.

François Ier retournait à Paris, suivi de plusieurs chevaliers, du cardinal de Lorraine et du connétable de Montmorency. Triboulet, le fou de la cour, s'approcha du roi en agitant tous ses grelots, et lui dit en riant à gorge déployée:

— Je veux perdre ma couronne de roi des fous, briser ma marotte comme du verre, et suspendre mes grelots au col du premier chien que je rencontrerai sur la route, si la trève que vous venez de conclure dure deux ans. Traité de paix entre deux princes rivaux ne vaut pas mieux qu'un serment d'ivrogne.

— Triboulet, je te couperai les oreilles comme à un manant, s'écria le connétable de Montmorency. Tu sors de tes attributions; as-tu donc oublié que tu es roi des fous?

— Je suis plus sage que vous, monseigneur le connétable, répondit Triboulet en grimaçant, puisque je vois l'épine au fond de la plaie. On ne m'écoute pas!.... Je suis fou, vraiment fou, roi des fous! Encore un an, monseigneur de Montmorency, et vous verrez si la prudence ne se cache pas quelque fois dans une tête qui n'a pour diadème qu'un cercle de grelots

Triboulet était monté sur un robuste baudet qu'il piqua fortement de l'éperon, en prononçant ces dernières paroles. L'indocile animal fit une ruade; le rois des fous roula dans la poussière, perdit la moitié de ses grelots, et creva deux des vessies qu'il portait suspendues à son col. Il se releva honteux de sa chute, et voyant les chevaliers qui riaient aux éclats, il remonta sur son âne et s'écria d'une voix forte:

— François d'Angoulême; et vous tous, seigneurs chevaliers, écoutez: cela est un présage de la rupture de la trève qu'on vient de conclure à Nice.

— Voyez ce nouveau Balaam monté sur sa bourrique, dit le connétable à François Ier; que dites-vous des prédictions de votre fou?

— Si j'avais toujours suivi ses conseils, Charles d'Autriche ne serait plus roi d'Espagne, répondit le roi.... Par l'épée de Bayard sans peur et sans reproche, je crois que le monde est renversé, mon beau cousin; les fous ont la sagesse en partage, et les sages sont fous. Triboulet est un bon Français, il déteste Charles-Quint; il a deviné le secret de mon cœur; il sait bien qu'il ne peut y avoir de trève durable entre deux rois que l'embition et la haine tourmentent.

— Que Dieu sauve la France et son roi! s'écria le cardinal de Lorraine, qui avait entendu le colloque de François Ier et du connétable.

— La France et son roi triompheront toujours, et je ne craindrai pas Charles d'Autriche tant que j'aurai autour de ma bannière des défenseurs tels que mon cousin de Montmorency.

Le connétable s'inclina, prit l'épée du héros de Pavie, et la porta respectueusement à ses lèvres.

Pendant que le roi s'entretenait ainsi, le cortége chevauchait rapidement, et avant le coucher du soleil, François Ier entra dans Avignon. Il y fut reçu au milieu des acclamations de tous les habitans qui aimaient sincèrement leur souverain, si célèbre par son héroïsme et ses infortunes. Deux jours après son arrivée, le roi de France apprit par un courrier que l'empereur, repoussé par des vents contraires, avait été forcé de relâcher sur la côte de Provence.

— L'empereur, mon maître, dit le courrier, désirerait mettre à profit ce contre-temps, et avoir une entrevue avec vous, dans votre bonne ville d'Aigues-Mortes.

— Qu'en dites-vous, monseigneur de Lorraine, s'écria François Ier après avoir réfléchi quelques instans; dois-je accepter l'offre de Charles d'Autriche?

— La sagesse est le flambeau des rois, répondit le cardinal; fasse le ciel que tout ce qui arrivera tourne au salut de la France et à l'honneur de son roi bien-aimé!

— Et vous, mon cousin Montmorency, n'avez-vous aucun conseil à me donner?

— Si j'étais roi de France, j'irais à Aigues-Mortes, répondit le connétable.

— Bien, très-bien, s'écria François Ier, vous êtes un vrai chevalier; j'irai à Aigues-Mortes; je suis charmé que Charles d'Autriche me donne un éclatant témoignage de la confiance qu'il a en ma loyauté. Pars, ajouta-t-il en se tournant vers le courrier, et dis à ton maître que j'accepte le rendez-vous.

— L'empereur est un fourbe, dit le duc de Guise; un roi doit se méfier d'un ennemi qui l'a trompé plusieurs fois.

— Charles d'Autriche a combattu en renard, j'ai résisté comme un lion, et voilà tout mon tort; il est des circonstances où la ruse fait plus que la

Digitized by Google

force... N'importe, j'ai donné ma parole royale; j'irai à Aigues-Mortes; il ne sera pas dit que François de France s'est montré méfiant lorsque son rival se fiait à sa parole de chevalier. Demain, messeignenrs, je partirai avec vous. Chancelier, veillez à ce que tout soit prêt pour le départ.

Le 15 juillet, François Ier arriva à Vauvert, petite ville, à trois lieues d'Aigues-Mortes; il apprit que Charles-Quint était entré dans la rade avec soixante-quatre vaisseaux, parmi lesquels on comptait vingt-quatre galères françaises qui accompagnaient la flotte impériale.

— En selle, mes beaux cousins, s'écria-t-il en se tournant vers les gentilshommes qui l'environnaient; puisque l'empereur veut bien mettre le pied sur notre terre de France, je veux qu'il dise à ses sujets que François d'Angoulême est aussi magnifique quand il reçoit ses hôtes, qu'il est intrépide sur le champ de bataille.

— En selle, répétèrent les seigneurs.

Au même instant, le duc de Guise, le duc de Wirtemberg, le connétable de Montmorency, le cardinal de Lorraine, plusieurs évêques, le chancelier de France, un grand nombre de magistrats et de chevaliers se groupèrent autour du roi. François Ier était aussi accompagné de la reine, son épouse, de sa fille, de Catherine de Médicis, femme du dauphin, de Henri, roi de Navarre, et de Marguerite d'Angoulême, que son esprit et son amour pour les lettres avaient rendue si célèbre. Le trajet de Vauvert à Aigues-Mortes ne fut pas long. Le cortège royal commençait à peine à découvrir le sommet de la tour de Constance, lorsqu'une députation de la ville harangua François Ier. Le monarque fut reçu avec les démonstrations du plus vif enthousiasme; les habitans d'Aigues-Mortes le chérissaient parce qu'il avait fait réparer leur port, auquel il avait rendu son ancienne célébrité. On avait creusé de nouveau les canaux qui conduisaient l'eau de la mer dans l'étang de la ville, et les vaisseaux allaient comme au temps de saint Louis, s'amarrer aux anneaux de fer scellés dans les vielles murailles.

Au moment où François Ier franchit le seuil d'une des portes de la ville, le canon retentit dans la citadelle, le peuple accourut en foule pour voir son souverain.

— Honneur et longue vie à notre bon roi! criaient les hommes d'armes en agitant leurs pertuisanes qui luisaient au soleil.

— Vive la reine de France! criaient les dames et les demoiselles en secouant leurs écharpes blanches parsemées de fleurs de lys.

— Que Dieu conserve les nobles rejetons de la tige royale! criaient plusieurs vieillards en contemplant avec attendrissement Henri le dauphin et le duc d'Orléans, son frère...

François Ier alla se reposer quelques instans dans la maison du sieur de Franc-Conseil, premier consul de la ville. Ensuite il se dirigea vers le port et s'embarqua dans une galère, suivi du cardinal de Lorraine et de quelques chevaliers. Une salve de mousqueterie se fit entendre sur la flotte impériale, tous les vaisseaux furent pavoisés au moment où la galère qui portait le roi de France s'avança dans la rade. Charles-Quint l'attendait sur le pont de son vaisseau, et dès qu'il le vit prêt à monter, il lui tendit la main.

— Par le bienheureux saint Charles, mon patron, s'écria l'empereur, le souvenir de ce beau jour ne s'effacera de long-temps de ma mémoire, mon beau cousin de France.... Vous êtes le plus intrépide des chevaliers, et le plus grand roi qui ait ceint le diadème des lys.

Et les deux seuverains s'embrassèrent plusieurs fois.

— Vos galères sont magnifiquement décorées, mon beau cousin d'Espagne, s'écria François Ier, en se promenant à grands pas avec l'empereur.

— Je voudrais que tous ces vaisseaux fussent en ce moment resplendissans d'or et de pierreries, répondit Charles-Quint. Ici, les rayons du soleil nous incommodent, mon beau cousin. Descendons, nous serons plus à l'aise. Je pense que François Ier ne refusera pas de passer cette journée avec Charles-Quint?

— Telle est mon intention et volonté, mon beau cousin d'Espagne.

Un splendide festin avait été préparé, Charles étala dans cette circonstance tout le faste de la magnificence espagnole. Les mets les plus délicats, les vins les plus exquis furent prodigués, et cinquante jeunes maures servaient à la table impériale. François Ier se pencha vers Charles-Quint et lui dit à voix basse:

— D'où avez-vous tiré ces petits diablotins, mon beau cousin d'Espagne? Ils sont noirs comme Satanas, leur roi. Gardez-vous bien de les amener à terre; les dames de ma cour mourraient de frayeur.

— Ce sont des jeunes maures nés de parens riches et distingués; mes soldats les ont faits prisonniers, et ils seront désormais mes esclaves.

— En France on traite plus généreusement un ennemi vaincu, dit François Ier en fixant ses regards sur l'empereur.

Charles-Quint ne répondit pas; il baissa les yeux et garda long-temps le silence. Le repas touchait à sa fin lorsque des jeunes filles, magnifiquement vêtues, s'élancèrent dans la salle où elles exécutèrent les danses les plus voluptueuses. François Ier suivait les quadrilles de l'œil.

— Voilà des filles bien *accortes*, dont les joues sont *rosettes* et les yeux *émérillonés*, s'écria le roi de France. Demain vous verrez à Aigues-Mortes de belles dames et de jolies demoiselles.

— Demain, mon beau cousin de France, répondit Charles-Quint en serrant affectueusement la main droite de François Ier.

Ils s'embrassèrent de nouveau, et sur le soir François Ier revint à Aigues-Mortes, où il fit tout préparer pour la réception de l'empereur.

Le 17 juillet 1538, tous les vaisseaux qui se trouvaient dans la rade d'Aigues-Mortes furent pavoisés; les bannières de France et d'Autriche flottèrent confondues sur les mâts et sur les tours. Les ogives des portes, les herses menaçantes, les gothiques crénaux disparurent sous les guirlandes

Digitized by Google

de lauriers et de fleurs : la ville était dans la joie, et la beau ciel du midi brillait de tout son éclat. Neuf heures du matin sonnaient à tous les clochers lorsqu'une frégate royale, remplie de matelots vêtus de damas rouge, conduisit l'empereur dans le port où François 1er l'attendait avec toute sa cour. Les deux souverains s'embrassèrent encore; la reine de France, sœur de Charles-Quint, s'inclina pour embrasser son frère pardessus la ceinture; alors les consuls et les principaux habitans d'Aigues-Mortes se présentèrent, l'artillerie de la forteresse répondit aux détonations réitérées de l'artillerie de marine, et le peuple cria : Vive l'empereur et roi. Charles-Quint entra par la porte de la marine, ayant à sa droite François 1er et a sa gauche le connétable de Montmorency. Il avait à peine fait quelques pas dans la ville, lorsque le dauphin et son frère, le duc d'Orléans, arrivèrent.

— Voilà mes enfans, mon beau cousin d'Espagne, dit François 1er en prenant la main droite du dauphin.

— Souffrez que j'embrasse les deux fils de France, s'écria Charles-Quint.

Et sans balancer il se mit à genoux pour serrer dans ses bras ces deux jeunes princes.

— Que Notre-Dame la Vierge vous protège, nobles rejetons de la brillante fleur de lys, disait-il en embrassant tour à tour le dauphin et le duc d'Orléans.

— Charles d'Autriche à genoux devant deux enfans s'écria François 1er en relevant l'empereur. Mes enfans, ajouta-t-il en se tournant vers les jeunes princes, vous n'oublierez jamais le jour où Charles-Quint a ployé les genoux pour vous embrasser....

Un repas somptueux attendait les deux souverains dans la maison du sieur de Franc-Conseil, premier consul de la ville d'Aigues-Mortes. Charles était fatigué; aussi le roi et la reine s'empressèrent de le conduire, après le souper; à la maison du sire de Lecques qu'on avait meublée avec toute la magnificence du moyen âge. L'empereur ne tarda pas à s'endormir d'un profond sommeil. Il reposait depuis deux heures, lorsqu'un léger bruit se fit entendre à la porte de la chambre. Il l'ouvrit aussitôt et la reine de France entra.

— Charles d'Autriche pourra-t-il être agréable à la reine de France, sa sœur ? dit Charles-Quint en se jetant de nouveau sur son lit; vous n'avez qu'à parler, madame.

La reine baisa la main droite de l'empereur, et dit d'une voix que l'émotion rendait tremblante :

— Puisque le ciel a réuni à Aigues-Mortes François de France et Charles d'Espagne, je voudrais resserrer les liens de l'amitié qui les unit déjà.

— Qu'à cela ne tienne, ma sœur, répondit l'empereur en souriant ironiquement. La paix seule fera le bonheur de l'Europe, et pourvu qu'elle me soit avantageuse, je ne désire rien tant que de la maintenir.

La reine se tourna vers le sire de Montpézat qui l'avait accompagnée, et lui dit.

— Beau sire de Montpézat, allez vite, et annoncez au roi que Charles d'Espagne et la reine l'attendent ici.

François arriva quelques instans après; il trouva l'empereur couché et s'entretenant avec sa sœur. Charles-Quint se jeta sans souliers à bas de son lit, dès qu'il aperçut le roi de France.

— Et puis, mon frère, comment vous trouvez-vous ? Avez-vous bien reposé ? dit François 1er.

— Oui, mon frère, répondit l'empereur; j'ai tant banqueté qu'il m'a convenu de dormir.

— Croyez, mon frère, ajouta François 1er, que je veux, entends que, au pays auquel vous êtes de présente, vous y ayez autant de puissance que si vous étiez en votre pays d'Espagne ou de Flandres, et que, ce que vous commanderez, soyez obéi comme moi-même, et en signe de ce, voilà ce que je vous donne.

Il lui offrit un magnifique diamant, monté sur une bague, autour de laquelle on lisait ; *Gage d'amitié*. Charles-Quint s'empressa de la mettre à son doigt.

— Mon frère, dit-il, je n'ai rien en ce moment pour me revancher de ce présent, si ce n'est celuy-ci.

Et il mit le cordon de son ordre au cou de François 1er

— Puisqu'il vous plaît, dit le roi, que je porte votre ordre, il vous plaira de porter le mien.*

Après avoir échangé ces marques mutuelles de leur affection, les deux souverains firent sortir la foule des courtisans. Charles-Quint ne retint que le cardinal Franvelle et le commandeur de Gorcée. François 1er retint de son côté la reine, son épouse, le cardinal de Lorraine et le connétable de Montmorency.

— Orsùs, mon frère, dit l'empereur, voulez-vous que nous avisions aux moyens de maintenir une paix longue et durable ?

— C'est mon plus ardent désir, mon frère, et les habitans de ce beau pays de France la demandent à grands cris.

— La guerre n'aurait pas duré si long-temps; mais vous vous êtes laissé entraîner par l'ambition ; vous vouliez, à quelque prix que ce fût, montrer à l'Europe que vous êtes le plus vaillant chevalier du monde.

— La postérité jugera qui des deux a rompu les traités de paix, de François 1er ou de Charles-Quint, répondit ce roi, dont le visage se rembrunit subitement.

— Je vous ai traité, mon frère....

— Vous m'avez jeté dans un cachot, cria François 1er en interrompant l'empereur.... Lorsque j'eus rompu ma dernière lance à la bataille de Pavie, je me livrai à la loyauté de l'empereur. Vous ne sûtes pas respecter le courage malheureux, et les prisons de Madrid..... Que dis-je ? écartons loin de nous ce triste souvenir, mon frère... Il vous déshonore; et je sens que le rouge de la colère me monte au front.

L'empereur se leva de son lit; ses yeux étaient hagards, et tous ses traits exprimaient la frayeur,

* Historique.

Digitized by Google

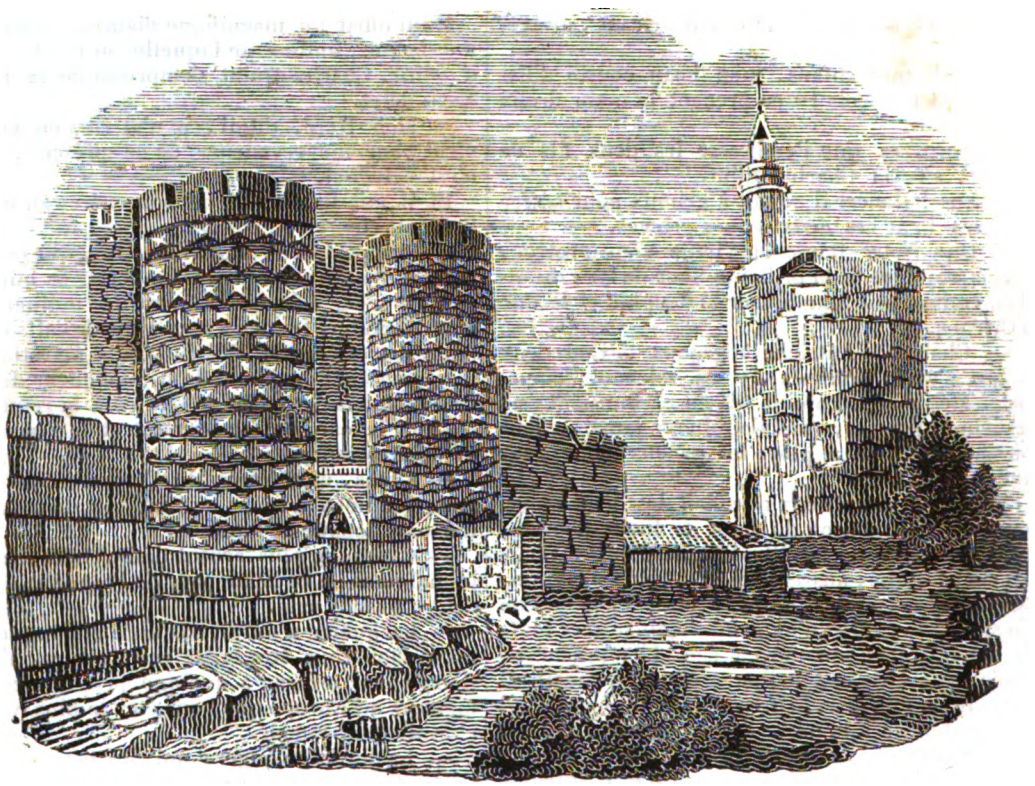
N'ayez pas peur, mon frère, dit le roi; vous êtes sous la sauve-garde de ma parole royale, et tout est oublié.

Les historiens du temps ne nous ont pas transmis ce qui fut dit dans cet entretien qui dura près d'une heure; il est à présumer qu'on y prit les mesures les plus efficaces pour le maintien de la paix. Les deux souverains, plus satisfaits que jamais l'un de l'autre, se rendirent à un splendide souper. Les dames et les demoiselles de la cour étincelaient d'or et de pierreries. L'empereur prit place à côté de Marguerite d'Angoulême, et pendant tout le temps que dura le repas, il ne cessa de s'entretenir avec cette princesse qui, par son esprit, fesait les délices de la cour de France. Marguerite se montra plus spirituelle que jamais, et Charles-Quint, enthousiasmé, dit, en se tournant vers François Ier:

— En vérité, mon frère, les dames de France sont belles et éloquentes comme les muses, je ne me lasserais point de discourir avec elles.

— Avant moi, mon frère, on ne voyait pas de dames à la cour; elle était envahie par les moines et les religieux; j'ai tout changé, car à mon avis une cour sans femmes est un jardin sans roses.

Les convives, à l'exemple des souverains, débitaient mille propos joyeux; les conversations devenaient de plus en plus bruyantes, lorsque deux troubadours provençaux entrèrent dans la salle. Ils portaient la veste rouge des anciens ménestrels,



FORTESSE D'AIGUES-MORTES. TOUR DE CONSTANCE.

la toque de différentes couleurs, et ils étaient suivis de nombreux joueurs de vielle. Ils chantèrent d'abord des romances languedociennes; puis Arcambal de Fréjus fit entendre ce chant en langue provençale :

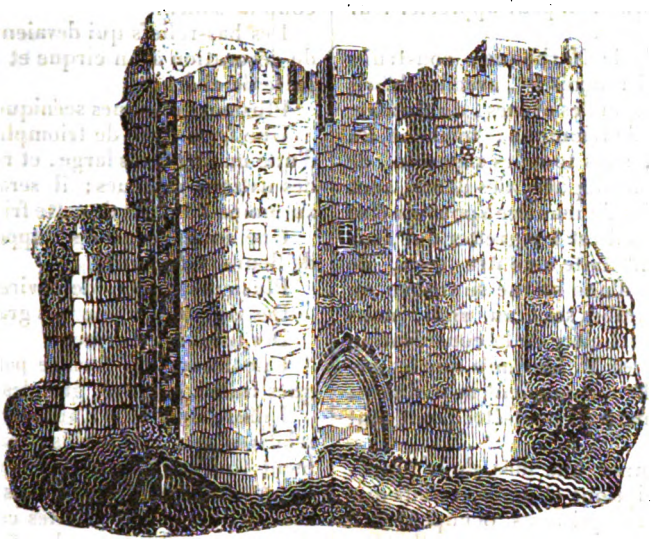
Dans le grand jour de la bataille
Des deux rois flottaient les drapeaux,
On frappait d'estoc et de taille.
Et les faits d'armes étaient beaux
Oh! je vous jure sur mon âme
Qu'on y vit trembler l'empereur
Et François écrivit: Madame,
Tout est perdue fors l'honneur.

Le grand roi cria: France! France
Les chevaliers étaient tous morts....
Long-temps encore sa vaillance
Tenta de sublimes effors.
De son glaive il sentit la lame
Se briser sur le fer vainqueur;
Captif il écrivit: Madame.
Tout est perdu fors l'honneur.

Charles-Quint, dans sa capitale,
Emmena le roi-chevalier,
L'opprima de sa main royale,
Et d'empereur devint geôlier.
Mais je vous jure sur mon âme
Que notre roi n'eut jamais peur.
Captif, il écrivait: Madame
Tout est perdu fors l'honneur.

— Insolent ménestrel, s'écria l'empereur dont les yeux étincelaient de colère, si le roi, mon

Digitized by Google



PORTE DE LA MARINE.

frère, ne te fais pas pendre au sommet des tours d'Aigues-Mortes, mes serviteurs te couperont la langue et t'arracheront les oreilles.

Le troubadour disparut dans la foule; en vain on le chercha pour le punir, on ne put le trouver.

— Vous n'avez donc pas reconnu le connétable Montmorency? dit le cardinal de Lorraine à François Ier, il s'est déguisé en ménestrel.

François Ier posa l'index sur sa bouche et le cardinal de Lorraine se tut.

— Vos troubadours sont des manans, puisqu'ils outragent vos hôtes, dit l'empereur dont la colère s'était un peu calmée.

— Malédiction de poète, son de fifre; autant en emporte le vent, dit le cardinal Granvelle.

Le fou Triboulet, qui avait échappé à ses gardiens, entra au même instant dans la salle en fesant un bruit insupportable avec ses vessies, ses grelots et sa marotte; ses saillies rendirent aux convives leur première gaîté. La reine voulut s'assurer par elle même si la chambre de l'empereur était prête. Comme la nuit était déjà avancée, Charles sortit pour se livrer au sommeil; le lendemain François et Charles-Quint entendirent ensemble la messe, et après dîner, le roi suivi de ses courtisans, accompagna l'empereur jusqu'à la galère française qui le ramena vers sa flotte.

Ils s'embrassèrent pour la dernière fois.

— Que Dieu vous tienne en sa sainte garde, mon frère, dit Charles-Quint en mettant le pied dans la barque.

— Qu'il vous préserve de la tempête, mon frère, répondit François Ier.

Et il se remit en marche vers la ville; il se tourna plusieurs fois jusqu'à ce qu'un nuage déroba à ses yeux les blanches voiles de la flotte impériale.

Telle fut l'entrevue de François Ier et de Charles-Quint dans la petite ville d'Aigues-Mortes au mois de juillet de l'an 1538. M. C.

LES REMPARTS DE NARBONNE.

La position topographique de Narbonne confirme bien les documens historiques, car si de nombreuses soustractions de fragmens de sculpture et des inscriptions romaines ne constataient point que la ville actuelle occupe la même place que l'ancienne métropole des Gaules, les archéologues discuteraient peut-être, pour connaître la véritable position de cette puissante cité, de cette seconde Rome, ornée de statues, de théâtres, de portiques, d'arcs de triomphe et de temples. Tous les monumens romains ont, en effet, été détruits, et il ne reste guère aujourd'hui que des traces d'un ancien pont, quelques murailles à appareil, une piscine, des pavés mosaïques et le parement d'un quai. Mais tous ces restes sont enfouis à une grande profondeur, car les guerres dont Narbonne a été le théâtre, ont stratifié au-dessus du sol romain tous les débris du bas-empire et du moyen-âge.

D'un autre côté, les montagnes ont été déboisées, les antiques villas sont détruites, l'Aude ne traverse plus Narbonne, et les rapides atterrissemens de cette rivière ont presqu'entièrement comblé l'ancien lac Rubresus qui autrefois baignait les murailles de la ville. Dans l'intervalle de quelques siècles tout a complètement changé, ce n'est que par la pensée que l'on peut rétablir l'état des

Digitized by Google

lieux, ce n'est qu'à l'aide des restes des monumens parvenus jusqu'à nous que l'on peut apprécier leur nombre et leur importance.

Les remparts actuels de Narbonne, construits en grande partie sous François Ier, avec les débris provenant de la destruction des arènes, du théâtre, du capitole et des arcs de triomphe, forment un immense musée digne, sous tous les rapports, de fixer l'attention des archéologues. Ces débris sont placés dans les murailles de manière à pouvoir être facilement aperçus, et s'il est à regretter que leur disposition soit souvent faite à contre sens, de telle sorte que le torse d'une statue se trouve au nord, tandis que les jambes sont au midi, nous devons du moins nous féliciter de la conservation de ces restes, et dire avec M. Mérimée que les architectes de François Ier raisonnaient la barbarie; de nos jours on n'y mettrait peut-être point tant de cérémonies.

Rien ne saurait donner une idée de la prodigieuse quantité d'inscriptions et de bas-reliefs que renferment les remparts qui nous occupent; il n'existe certainement pas en Europe de collection d'antiquités romaines plus riches; et l'un des derniers voyageurs qui les a visités, le savant secrétaire de l'académie de Turin, convient hautement de ce fait.

Il serait facile, en examinant attentivement la nature des matériaux, le genre et le goût des ornemens, ainsi que la proportion des différentes décorations sculptées sur les bas-reliefs qui décorent les remparts de Narbonne; il serait facile, dis-je, de voir à quels monumens ils ont appartenu, et par conséquent combien il en a été détruit pour leur construction; ce travail n'ayant pas été réalisé, je vais donner la liste des principales antiquités, après avoir observé que presque toutes sont placées dans le haut des courtines, et ses bastions qui sont à droite et à gauche de la porte dite de Béziers:

Une belle corniche corinthienne, en marbre blanc, d'un goût très pur et fouillée avec beaucoup de soin;

Des bas-reliefs qui devaient, sans doute, servir de décoration à un cirque et qui représentent une lutte de chars;

Plusieurs masques scéniques;

Une frise d'arc de triomphe sculptée, à l'effet, d'une manière très large, et représentant les armes des nations vaincues; il serait facile de recueillir au moins 80 pieds de cette frise;

Une suite de génies supportant des guirlandes de fleurs et de fruits;

Plusieurs espèces de navires;

Des rinceaux d'une très grande dimension;

Des trophées d'armes;

Une décoration formée par des feuilles aquatiques imbriquées très grandes;

Enfin, une foule d'autels votifs et d'inscriptions relatives aux affranchis, mais plus particulièrement funéraires: ces dernières proviennent sans doute des fouilles exécutées lors de la construction des remparts. Toutes ces richesses, confondues sans ordre avec des fragmens de colonnes, des chapitaux, des bas-reliefs d'un très-beau travail et représentant des sujets variés à l'infini, occupent une étendue de près de demi-lieue, et donnent une haute idée de l'antique Narbo-Martius. Les remparts de Narbonne peuvent donc être rangés parmi les curiosités les plus remarquables, et malheureusement les moins remarquées de nos provinces méridionales.

Il est à regretter que l'influence des agens atmosphériques dégrade tous les jours les parties qui ont été exécutées en calcaire murin et en calcaire oolitique du gand, mais tout ce qui est marbre est d'une conservation parfaite. M. Du Mège a dessiné, avec le plus grand soin et avant leur altération, tous les débris incrustés dans les remparts de Narbonne, et qui peuvent intéresser la science: une partie a été déjà publiée les autres le seront prochainement. T.

VOYAGE DE CATHERINE DE MÉDICIS DANS LE LANGUEDOC.

I.

CATHOLIQUES ET HUGUENOTS.

Le sang des victimes de la Saint-Barthélemy fumait encore, les catholiques et les huguenots étaient sous les armes; et la lutte recommençait avec plus d'acharnement que jamais. Le Haut-Languedoc était le principal théâtre où les religionnaires se livraient à la fureur de la vengeance. Les églises étaient pillées, les prêtres massacrés, les monastères livrés aux flammes, et tout cela se fesait au cri de: *Vengeance à nos frères.* La paix, tour à tour conclue et rompue, ne pouvait suspendre les hostilités; la France n'était plus qu'un vaste champ-clos sur lequel l'Europe tenait les yeux fixés, pour suivre la guerre civile dans toutes ses horreurs.

Que fesait alors le successeur de Charles IX? S'efforçait-il d'opposer une barrière aux exigeances des deux partis? Envoyait-il dans les provinces des messagers avec des paroles de paix? Non.... Le faible Henri III penchait nonchalamment sa tête sous le poids de sa couronne; le sceptre vacillait dans sa main royale. Le fils de Catherine de Médicis suivait à Paris des processions de pénitens, se livrait aux ridicules pratiques de la dévotion la plus bizarre; le soir, il dépouillait le froc et la haire, rassemblait ses mignons et se livrait à tous les excès d'une imagination exaltée. Cependant les cris de guerre, les plaintes de ses sujets se firent entendre jusque dans ses boudoirs. Le monarque s'éveilla de son voluptueux som-

Digitized by Google

meil, et fit tant d'instances à sa mère pour qu'elle se mit en route vers le Languedoc, que Catherine de Médicis se détermina à partir. Cette princesse n'aimait rien tant que les négociations; elle promit à son fils d'engager le roi de Navarre à mettre bas les armes, et se dirigea vers Bordeaux, où elle arriva au commencement du mois de juillet 1578. Les magistrats de cette ville la reçurent avec des honneurs qui n'étaient pas dus à celle qui avait allumé la première torche dans la cruelle nuit du 24 août 1572. C'est que le peuple oublie bientôt le mal que lui ont fait ses maîtres; on peut le comparer à un enfant qui boude et pleure quand il est frappé par sa nourrice, et court l'embrasser quelques instans après, s'il en reçoit une seule caresse.

Catherine de Médicis voulut bien ne jouer que le second rôle dans les entrées triomphales qu'elle fit dans les grandes villes du midi; elle céda tous les honneurs à Marguerite, sa fille, dans le dessein de se concilier les bonnes grâces du roi de Navarre. Henri, accompagné de cinq cents gentilshommes, se rendit à Saint-Macaire où il trouva les deux reines. Il n'avait point vu Marguerite, son épouse, depuis son départ de la cour; il ne put résister aux marques d'affection qu'il reçut de la mère et de la fille; il oublia que Catherine de Médicis avait ordonné le massacre de la Saint-Barthélemy et se rendit à Agen, où les députés des deux partis devaient se réunir pour conclure un nouveau traité de paix. Les amis du roi de Navarre, qui savaient que deux femmes adroites et belles exerceraient sur lui un ascendant irrésistible, se déterminèrent à choisir Montauban, parce que les principaux chefs religionnaires se trouveraient à l'assemblée. Les deux reines partirent, et quinze jours après les catholiques et les huguenots réunis commencèrent leurs conférences. Les deux premières furent tumultueuses; on y parla avec tant de fougue; qu'on ne put s'arrêter à aucune détermination. Le troisième jour, le chancelier se promenait seul sur une petite place, le soleil s'élevait à peine au-dessus de l'horizon; les artisans seuls étaient éveillés dans la ville de Montauban. Pibrac vit passer à quelques pas de lui un homme enveloppé dans un large manteau de drap noir. Il reconnut le ministre Abel Denort.

— Messire Abel Denort, s'écria-t-il, vous marchez vîte comme le juif errant. Ralentissez un peu le pas, je vous en conjure, nous irons ensemble: d'ailleurs nous arriverons assez tôt; on dort la grasse matinée dans le Languedoc.

— J'offre mes hommages au chancelier Pibrac, répondit Abel Denort en ôtant sa toque de velours noir. Que Dieu nous éclaire tous, monseigneur; car aujourd'hui nous aurons besoin plus que jamais des secours de sa grâce

— Je ne dirai rien qui soit contraire aux saintes doctrines de l'évangile et à la justice humaine, Abel Denort, repliqua le chancelier. Que pensez-vous du discours que j'ai prononcé hier?

— Si vous étiez prêtre, le pape vous ferait cardinal, parce que vous avez défendu énergiquement les prérogatives du pouvoir pontifical.

— Je suis catholique, messire Abel Denort, dit Pibrac en s'arrêtant à l'angle d'une rue: le devoir d'un bon fils est de défendre sa mère.

— Le devoir d'un chrétien est d'aimer ses frères, répondit Abel Denort; l'apôtre saint Paul n'a-t-il pas dit que la charité transporte les montagnes? Les catholiques ont répandu le plus pur de notre sang.

— Ne parlons pas des désastres qui ont affligé la France, messire Abel Denort. Puissent désormais l'amour fraternel et la concorde éteindre dans nos cœurs nos haines coupables!

— Le vœu que vous prononcez du bout des lèvres sort-il de votre cœur, monseigneur le chancelier, dit le ministre huguenot, en regardant attentivement Pibrac, comme pour sonder les replis de sa pensée...

— Je vous le jure, Abel Denort.

— Aujourd'hui je m'en convaincrai, monseigneur.

— Le roi de France ne désire rien tant que la paix, et Catherine de Médicis est venue en Languedoc pour faire justice aux deux partis.

— Catherine de Médicis!! répliqua le ministre d'une voix presque rauque. — Ne savez-vous pas, monseigneur le chancelier, que Catherine de Florence est une furie que l'enfer semble avoir suscitée pour dévorer ce beau royaume? N'était-ce pas elle qui tenait la main tremblante de son fils Charles IX quand il signa l'arrêt de mort des huguenots? Vous espérez donc que nous ajouterons foi à ses promesses?... La blessure saigne encore, monseigneur; les douleurs sont cuisantes, et nous savons que la reine-mère ne cherche qu'à nous tromper. Le grand art de Médicis est de mêler aux détails des affaires les plus importantes, l'orgie, le délire des plaisirs, les charmes de la volupté. Semblable aux syrènes de la fable, elle enivre la raison de ceux dont elle veut séduire l'esprit. Je sais qu'elle déploiera, dans cette occasion, toute l'industrie dont elle est capable; mais les fidèles ont les yeux ouverts; malheur à celui qui s'endort à son poste quand le combat dure encore!

— Nous arriverons, maître Abel Denort, dit Pibrac qui dissimulait le plaisir que lui avaient causé les paroles du huguenot. Entrons, les députés sont réunis, nous verrons qui triomphera...

Les deux interlocuteurs se séparèrent à la porte de la salle; Abel Denort alla prendre place au milieu des ministres de l'église réformée, le chancelier Pibrac s'assit près de Catherine de Médicis. Cette reine voulut assister à toutes les séances qui se tinrent à Montauban. Fatiguée de l'énergique résistance que les huguenots opposaient à ses projets, elle excita l'enthousiasme de Pibrac qui, dans cette occasion; parla, dit-on, avec force et patriotisme. Il peignit vivement les malheurs qui accablaient la France depuis tant d'années; il exhorta les religionnaires à la paix, on l'écouta d'abord avec un silence religieux; néanmoins des cris d'indignation retentirent dans toute la salle lorsque le chancelier déploya son éloquence pour faire l'apologie du massacre de la

Digitized by Google

Saint-Barthélemy. Il s'aperçut que ces paroles avaient produit une impression fâcheuse sur les religionnaires, et en terminant son discours il s'efforça de capter adroitement leurs suffrages. Plusieurs des députés oubliaient qu'ils étaient sur le point de traiter avec cette même reine qui avait aiguisé tant de poignards. Le maire de Figeac se leva pour opiner à son tour et dit à la reine, avec ce ton terrible, qu'une conviction intime donne quelquefois à la probité agreste et sauvage :

— J'avoue, madame, que monsieur que voilà a bien étudié, mais de payer ses études de nos gorges, nous n'en pouvons comprendre la raison.

Les religionnaires applaudirent; Abel Denort leur adressa un discours si énergique, qu'ils refusèrent tous de donner leur avis. Catherine de Médicis fit de vains efforts pour dissimuler sa colère; les passions de cette reine étaient trop violentes pour qu'elle pût les comprimer. Elle se leva donc du petit trône sur lequel elle était assise, et s'écria d'une voix que l'impatience rendait tremblante:

— Le roi de France vous offre la paix, et vous la refusez? Il veut préserver son royaume des malheurs qui l'accablent encore, et vous vous faites un plaisir d'entretenir dans le Languedoc les haines de la guerre civile? Vous vous repentirez d'avoir méconnu l'autorité royale de mon fils Henry III, messieurs les députés. La vengeance n'a pas encore épuisé tous ses moyens....

— Vous ordonnerez une autre Saint-Barthélemy !... cria une voix qui se perdit dans la foule.

Catherine de Médicis promena lentement sur l'assemblée ses yeux étincelans de colère. Tout à coup elle se calma; elle se tourna vers le chancelier Pibrac :

— Je vous disais, monsieur le chancelier, que les religionnaires ne désiraient que la guerre. J'écrirai à mon fils; peut-être que le souvenir de Jarnac et de Montcontour le réveillera de son indolence. Dites-moi, messire de Pibrac, si Henri III n'est pas le plus indolent de tous les rois? Il dort quand ses ennemis veillent, et pourtant il est fils de Catherine de Médicis ! !

Fils d'une italienne.

II.

LE LIT DE DAMAS BLANC.

Catherine de Médicis, indignée de ce que l'assemblée s'était refusée à seconder ses vues, donna ordre qu'on fit de prompts préparatifs pour son départ; elle se dirigea vers Toulouse, qu'elle savait dévouée à la ligue. Elle y fit son entrée le dimanche 28 octobre, par la porte Saint-Etienne. Les capitouls surpassèrent de tout temps les autres magistrats du royaume de France en galanterie et générosité, surtout quand ils avaient à recevoir un roi, une reine, quelque prince ou gouverneur. Aussi l'entrée de Catherine de Médicis et de sa fille, fut-elle des plus magnifiques. Le maréchal Damville, le vicomte de Joyeuse, son lieutenant, Cornusson, sénéchal de Toulouse, allèrent au-devant des princesses, suivis d'un grand nombre de seigneurs. L'archevêque, à la tête de son clergé, harangua la mère de Charles IX, et marcha à côté des princesses jusqu'à son palais archiépiscopal; où elles furent logées. Pendant deux jours le peuple se livra à de folles réjouissances, ivre d'enthousiasme, excité en partie par le vin que faisaient distribuer les capitouls. Dans ce siècle, il n'était pas extraordinaire de voir les princes et les grands passer de l'ivresse des plaisirs aux pratiques de la dévotion la plus scrupuleuse. Catherine de Médicis, mieux que tout autre, connaissait le puissant prestige des cérémonies religieuses; elle assista, avec sa fille, à une procession solennelle, accompagnée du duc de Montpensier, de Damville, de Biron, de Lansac, de Descars, de la princesse de Montpensier, de la jeune princesse de Lorraine, de Françoise d'Orléans, princesse douairière de Condé, de la maréchale Damville et de plusieurs autres dames. Les officiers du parlement, tous en robes rouges, étaient précédés des religieux de tous les ordres du clergé de Toulouse, qui portait les châsses des corps saints de l'église Saint-Sernin. Les membres du parlement haranguèrent la reine qui les exhorta à traiter les hérétiques avec moins de rigueur; était-ce par dérision ou repentir? Qui sait si les remords qui torturaient l'âme de Médicis ne la forçaient pas à demander grâce pour ceux qu'elle avait voulu immoler quelques années auparavant?

La reine de Navarre s'était livrée à la joie des fêtes avec toute l'effervescence de son âge; sa beauté, son esprit, sa voluptueuse coquetterie avaient fixé sur elle l'attention et les regards des Toulousains. Il n'y eut pas un gentilhomme, un étudiant, un bourgeois qui ne voulût la voir. Marguerite reçut ses admirateurs avec cette grâce enchanteresse qui triomphe souvent des cœurs les plus haineux. La cour souveraine du parlement voulut aussi donner à l'épouse d'Henri de Navarre des assurances de son dévouement, et un huissier du palais en avertit la jeune reine. Quand il entra à l'archevêché, elle écoutait plusieurs enfans de chœur qui chantaient des hymnes d'église.

— Vous direz aux membres du parlement de Toulouse que Marguerite de Navarre tiendra leur visite à grand honneur, répondit la jeune reine; je les verrai après midi. En vérité, messire, ajouta-t-elle en se tournant vers le chancelier Pibrac, j'aimerais mieux recevoir la visite des damoiselles de Toulouse que celle de ces magistrats à barbes longues qui me harangueront en grec ou en latin.

— Madame, le parlement de Toulouse s'est rendu célèbre dans nos annales; il est fier de ses prérogatives.

— Je sais ce que je dois à de graves magistrats, dit Marguerite.... Vous verrez comment je les recevrai, et si vous êtes content, vous me ferez un quatrain.

La jeune reine se prit à rire comme une folle, et passa dans l'appartement voisin pour converser avec sa mère.

Une heure sonnait à l'hôtel-de-ville, lorsque les membres du parlement sortirent du palais;

Digitized by Google

ils s'acheminèrent gravement vers l'archevêché, précédés des huissiers et autres officiers subalternes. Marguerite de Navarre était couchée nonchalamment sur un lit de damas blanc, richement paré, ayant de petits enfans de chœur au fond de son lit chantant et jouant du luth. Elle se leva à moitié pour saluer le parlement, et reprit au même instant son attitude voluptueuse. Elle écouta avec une attention marquée la harangue du président qui, par bonheur, n'était pas hérissée de citations grecques et latines. Elle répondit avec autant de grâce que d'esprit, et congédia les magistrats émerveillés des charmes de la jeune reine. Quel constraste frappant! d'un côté des magistrats vieillis dans l'exercice de leurs nobles fonctions; de l'autre, une princesse vêtue en Psychée; étendue sur un lit de damas, dans toute la pompe des grâces et de la volupté!

Catherine de Médicis ne voulut point quitter Toulouse sans avoir vu les confréries des pénitens-noirs, blancs, bleus et gris, établis depuis long-temps dans cette ville. Elle demanda à voir le cortége de ces différentes confréries, qui défilèrent tour à tour sous les fenêtres de l'archevêché. Elle partit enfin pour aller trouver, à Lile-en-Jourdain, le roi de Navarre qui l'y attendait pour renouveler les conférences. Le maréchal Damville lui donna, avant son départ, une fête magnifique et l'accompagna jusqu'à la porte Saint-Cyprien. Catherine de Médicis passa quelques jours au château de son chancelier Pibrac qui la reçut splendidement; ensuite les deux reines continuèrent leur voyage.

III.

LA CHASSE A L'OURS.

La reine-mère et le roi de Navarre, réunis à Nérac, travaillèrent à un traité de paix qui pût être durable. Les conférences se prolongèrent plusieurs jours pendant lesquels on dressa vingt-neuf articles qui furent signés le dernier jour de février 1579. On accorda au roi de Navarre onze places entre Montpellier et Aigues Mortes; enfin ce traité était si favorable aux protestans que Pibrac fut accusé d'avoir trahi les intérêts de l'état pour complaire à la reine, Marguerite de Navarre.

Après la ratification du traité de Nérac, Catherine de Médicis se rendit à Castelnaudary, où étaient réunis les états de la province, présidés par Alexandre de Bardis, évêque de Saint-Papoul. Henri de Navarre invita les deux reines à visiter le pays de Foix: alors les deux cours se séparèrent comme cela arrivait souvent. La reine-mère fit un assez long séjour à Saverdun et Marguerite à Mazères; elle ne tarda pas à rejoindre sa mère pour célébrer les jeux et les fêtes que leur préparait le roi de Navarre, son époux.

Jamais dans le pays de Foix on ne vit une réunion plus brillante: parmi les jeunes dames et damoiselles qui faisaient l'ornement des deux cours, Catherine de Médicis et Marguerite, sa fille, brillaient de leur magnificence royale.

« On voyageait de Mazères à Saverdun, dit Brantôme. La reine-mère qui montait supérieurement à cheval, ayant été la première qui avait » mis la jambe sur l'arçon. Elle était toujours accompagnée d'un grand nombre de dames ou damoiselles, montées sur de belles haquenées harnachées; elles, se tenant à cheval d'aussi bonne » grâce que les hommes, ne s'y paraissaient pas » mieux. Leurs chapeaux tant bien garnis de plumes, volantes en l'air, représentaient à demander amour ou guerre. Virgile, qui s'est voulu » mêler d'écrire le haut appareil de la reine Didon » quand elle allait et était à la chasse, n'a rien approché, ne lui en déplaise, auprès de celui de » notre reine et de ses dames. »

Autour de la reine-mère on admirait Catherine de Navarre, sœur d'Henri IV, qui fut aimée du comte de Soissons, du vicomte de Turenne, et épousa ensuite le duc de Bar. Dayelle, jeune grecque, échappée miraculeusement du Sac de Chypre, sa patrie, attirait les regards des jeunes seigneurs par sa beauté et le luxe de son costume oriental. Marguerite de Tiquonville, Anne de Balzac-Montagu, Françoise de Montmorency, à peine âgée de 14 ans, et Charlotte de Beauve-Semblaçay, formaient le cortége admirable de Catherine de Médicis.

Or, un soir qu'on avait conversé, discouru et devisé largement et modestement, il prit envie à quelques jeunes seigneurs de donner aux dames un nouveau divertissement.

— Il m'est avis, messeigneurs, dit Arnaud de Lautrec, que ces nobles dames que voici seraient émerveillées et ébahies si elles voyaient la chasse à l'ours.

— La chasse à l'ours! s'écrièrent les jeunes damoiselles effrayées.

— Vous n'y courrez aucun péril, mes dames, et si un de ces animaux osait s'approcher de vous à la distance de vingt pas, je lui ouvrirai le ventre avec mon épée.

— Nous savons que vous êtes un intrépide gentilhomme, messire de Lautrec, dit Anne de Balzac-Montagu; mais la promesse que vous venez de faire ne suffit pas pour me déterminer à aller voir la chasse à l'ours.

— Hier, j'ai vu deux de ces animaux conduits par des paysans; ils étaient attachés et muselés; je n'ai pu me défendre de la peur qui me saisie à l'instant, dit Marguerite de Tiquonville.

— Et vous, damoiselle de Beauve-Semblacay, ne viendrez-vous pas? dit Arnaud de Lautrec.

— J'ai peur des ours, messire.

— Et vous, belle Françoise de Montmorency?

— Je vous suivrai, messire; un ours n'est pas si terrible qu'un lion. D'ailleurs vous me défendrez.

— On voit bien que le pur sang des Montmorency coule dans vos veines, noble damoiselle, s'écria le jeune Lautrec. Dans cette famille, à jamais mémorable par ses héros, tout est intrépide, même les femmes.

— Bien, bien, beau sire de Lautrec, s'écria Bourdeilles, seigneur de Brantôme.

Digitized by Google

— Et vous, belle étrangère, dit Lautrec en se penchant vers Dayelle, ne viendrez-vous pas avec mademoiselle de Montmorency ?

— Dès ma plus tendre enfance, je me suis vue exposée aux plus grands périls, répondit la jeune grecque en rougissant. Dieu m'a sauvée du sac de ma patrie, il ne me livrera pas aux griffes des ours.

— Ventre-dieu, messire de Lautrec, s'écria Henri de Navarre, vous voulez recruter le plus bel escadron qui ait jamais paru sur les montagnes de Foix. Allons, mesdames, la fatigue et la peur feront diversion à la monotonie de nos plaisirs. La chasse à l'ours, la chasse à l'ours.

Les paroles du roi de Navarre réveillèrent l'enthousiasme des seigneurs et dissipèrent la frayeur des dames; il fut résolu qu'on partirait le lendemain au point du jour.

— Chancelier Pibrac, viendrez-vous? dit Henri en frappant familièrement sur l'épaule du poète Toulousain?

— J'ai peur des ours, sire.

— Eh bien, vous resterez ici pour composer quelque quatrain que vous réciterez aux dames quand nous serons de retour, dit Brantôme.

— Et vous, messire de Bourdeilles, vous composerez, chemin fesant, l'histoire galante et scandaleuse de quelque dame de la cour. Salluste du Bartas vous accompagnera sans doute; il nous lira demain un poème épique sur la chasse à l'ours.

— Riez tant que vous voudrez, chancelier Pibrac, répondit Du Bartas avec emphase; un gentilhomme qui sert son pays de la plume et de l'épée, vaut bien un magistrat qui s'endort mollement dans sa symarre.

— Ne vous irritez pas, Salluste, dit Henri de Navarre. Turenne, Lavardin, Gramont, Duras, que voici, seront de la partie; ventre-dieu! les ours du comté de Foix n'ont jamais été traqués par des chasseurs plus intrépides. Choisissez-vous un chevalier, mesdames, ajouta-t-il; il vous prendra en croupe jusqu'à ce que nous arrivions aux cavernes des ours. Belle Dayelle, jetez les yeux sur tous ces gentilshommes et nommez celui que vous voulez pour défenseur.

La jeune grecque tendit la main au vicomte de Turenne.

— A vous, Marguerite de Tiquonville.

La demoiselle s'approcha de Lavardin et le pria de lui donner aide et protection.

Charlotte de Beauve-Semblaçay choisit Gramont; Anne de Balzac-Montagu, le poète Du Bartas; et Gabrielle de Sardes, le capitaine Duras.

— Bourdeilles, je vous confie la reine de Navarre, mon épouse, dit Henri; quant à vous, madame, ajouta-t-il en se tournant vers Catherine de Médicis, vous n'aurez d'autre chevalier que votre gendre; ventre-dieu, les ours seront bien fins s'ils approchent de la reine-mère.

— Mademoiselle de Montmorency n'a pas encore choisi le gentilhomme qu'elle veut pour compagnon de voyage et défenseur, dit Marguerite de Navarre.

— Ma belle *Fosseuse*[1], s'écria Henri, où est votre chevalier?

Françoise de Montmorency tendit sa main droite à Arnaud de Lautrec qui, dans un premier transport de joie, la porta à ses lèvres.

— Vous êtes le plus heureux de tous, s'écria Henri de Navarre; mon cousin Lautrec, n'oubliez pas que la plus belle et la plus noble des demoiselles de France est confiée à votre sauve-garde.

Lautrec n'entendit pas les dernières paroles du roi de Navarre; ivre de bonheur et de joie, il entraîna Françoise de Montmorency, et devisa long-temps avec elle. Pauvre jeune homme! il ne pouvait prévoir que dans deux jours on rapporterait son cadavre sur un brancard...

Au point du jour la trompette se fit entendre; seigneurs, dames et damoiselles furent bientôt sur pied; les montagnards, les piqueurs et les suisses dévançèrent le cortége royal. Il était déjà nuit lorsqu'on arriva, et la partie fut remise au lendemain. Les dames se montrèrent d'abord fort intrépides, elles gravirent les premières pentes des montagnes avec une légèreté qui étonna le roi de Navarre.

— Diane-Chasseresse ne fesait pas mieux, s'écria-t-il en donnant la main à Anne de Balzac-Montagu qui ne pouvait gravir un petit mamelon. Qu'en dites-vous, messire de Bourdeilles?

— Je me souviendrai toujours de ce jour heureux, répondit le gentilhomme périgordin.

Cette intrépidité se démentit bientôt; les trompettes sonnèrent, les chiens aboyèrent; les piqueurs poussèrent des cris.

— Deux ours, deux ours, s'écria Gramont qui se trouvait en avant.

Les dames frémirent à ce cri; les ours étaient d'une grosseur démésurée, et s'il faut en croire Sully, qui ne prit point part à la chasse, ils se défendirent avec rage.

« En effet, dit-il dans ses mémoires, il y eut » tel de ces animaux qui démembra des chevaux, » d'autres qui forcèrent jusqu'à dix suisses et dix » fusiliers. Un dernier, blessé de plusieurs coups » et acculé sur le haut d'une roche, se précipita » avec sept ou huit chasseurs qu'il tenait embrassés, et les écrasa. »

On ne peut nier que ceux qui racontèrent à Sully les dangers qu'ils avaient courus ne les aient exagérés. Néanmoins Catherine de Médicis et la reine de Navarre furent si effrayées par les cris des ours, qu'elles promirent sincèrement de ne plus aller à la chasse dans les Pyrénées.

Arnaud de Lautrec avec la courageuse Françoise de Montmorency s'étaient portés bien en avant des autres chasseurs; peut-être le gentilhomme et la damoiselle s'étaient éloignés pour tenir plus librement de doux propos d'amour.

— Monseigneur, fuyez, cria tout à coup un des piqueurs; un ours, un ours, il court sur vous :

Lautrec se tourna et vit un ours énorme qui venait sur lui, la gueule béante. Françoise de

[1] Surnom qu'on donnait à Françoise de Montmorency.

Digitized by Google

Montmorency ne put s'empêcher de frémir et se pendit au bras du jeune seigneur.

— Restez ici, mademoiselle; l'ours sera bientôt mort.

Il dégaîna son épée, courut vers l'animal furieux, le frappa au flanc et lui fit une large blessure. L'ours se dressa sur ces pattes, menaçant d'étouffer l'intrépide chasseur. Lautrec l'étreignit de ses deux bras; il ne pouvait reculer... La lutte ne fut pas longue; l'ours renversa Lautrec et roula avec lui jusqu'au fond d'une vallée hérissée de petits rochers. Françoise de Montmorency poussa un cri et tomba évanouie. Le roi de Navarre arriva le premier.

— Lautrec est mort, s'écria-t-il; Bourdeilles, Gramont et vous, vicomte de Turenne, emportez mademoiselle de Montmorency.

La consternation fut générale; Henri ordonna aux trompettes de sonner le départ, et le lendemain le cortége revint à Saverdun portant le cadavre d'Arnaud de Lautrec. Toutes les dames pleurèrent ce jeune seigneur; une damoiselle ne put verser une seule larme, c'était Françoise de Montmorency. Pourtant la mort de Lautrec l'avait presque anéantie; elle ne pleura pas, parce que dans les fortes douleurs les yeux se dessèchent et le cœur se resserre!...

Catherine de Médicis partit deux jours après, continua son voyage dans le Haut-Languedoc, et reprit ensuite la route de Paris; elle ne laissa après elle que le souvenir de sa magnificence et de sa prodigalité...

Z. V.

LA BASILIQUE SAINT-SERNIN.

Parmi toutes les basiliques que l'architecture du moyen âge édifia sur notre terre méridionale, Saint-Sernin de Toulouse occupe le premier rang. Son clocher svelte, aérien, aux fenêtres gothiques, ses chapelles agglomérées, sa structure byzantine, lui donnent un aspect irrégulier et bizarre qui excite l'admiration des hommes de l'art et la curiosité des archéologues. Puis entrez dans le sactuaire, comptez les nombreuses colonnes qui soutiennent la voûte de l'édifice; contemplez, les unes après les autres, les peintures, les statues, les inscriptions, agenouillez-vous devant tous les autels; méditez dans le silence à la faible lueur du demi-jour qui dessine les figures grotesques, peintes sur les vitraux, et votre âme tombera dans une extase ineffable. Descendez ensuite dans les sombres cavaux, creusés sous les dalles du temple, vous y verrez des châsses nombreuses; qui étaient autrefois d'or ou d'argent; elles renferment encore les reliques des Saints données par des rois, des princes, des prélats à la plus ancienne et à la plus belle des églises du Midi. Quand vous aurez franchi le seuil vous vous arrêterez pour jeter encore un regard sur le temple où vous avez éprouvé tant d'émotions inconnues peut-être pour vous jusqu'à ce jour.

Les chroniqueurs varient beaucoup sur le nom du fondateur de la basilique Saint-Sernin. Néanmoins il est presque certain que saint Sylve en jeta les premiers fondemens vers la fin du 11e siècle. Saint Exupère continua l'ouvrage de son prédécesseur et fit transporter dans sa nouvelle église les reliques du premier évêque de Toulouse. Elle devint d'abord un asile inviolable. En 583 l'épouse de Raynoval, comte de Périgord, s'y réfugia pour échapper aux menaces de Didier, comte de Toulouse, et partisan de Chilpéric, roi de Soissons.

Quelques écrivains, entr'autres Catel dans son histoire de Toulouse, rapportent que la basilique fut pillée par les Sarrasins en 721. Ils prétendent qu'elle fut rebâtie par Charlemagne, mais cette assertion est dénuée de tout fondement, parce que le concile d'Aix-la-Chapelle, tenu en 817, fait mention de tous les monastères et églises fondés par la famille de Charlemagne; on n'y parle pas de Saint-Sernin. Il est plus vraisemblable d'attribuer cette seconde fondation à Pépin Ier, roi d'Aquitaine.

La basilique était autrefois hors des faubourgs, on peut s'en convaincre en lisant les chartes de Chauve qui assiégea Toulouse depuis le 13 mai jusqu'au 20 juin 843. Toutes ces chartes sont datées du monastère Saint-Sernin.

Dans le XIe siècle, l'église et l'abbaye furent démolies pour la seconde fois par les hérétiques: on se hâta de la rebâtir; saint Raymond, de concert avec l'évêque Pierre Roger, fit élever l'édifice depuis les fondemens jusqu'aux premières fenêtres du clocher, et le pape Urbain II en fit la consécration le 24 mai 1095. Le monastère passa dès-lors aux chanoines réguliers qui ne tardèrent pas à se séculariser.

Nos vieilles chroniques, celles de Noguier surtout, sont remplies des fables les plus ridicules sur la fondation de la basilique Saint-Sernin. Autrefois, disent-ils, l'emplacement qu'occupe l'église était un vaste lac, et le temple fut bâti sur pilotis. Cette assertion s'est perpétuée jusqu'à nous, et le lac de Saint-Sernin est une croyance populaire qu'il serait bien difficile de détruire. Catel assure que dans son jeune âge on lui montrait, à une des extrémités du cloître, une porte par laquelle on descendait dans un souterrain où on voyait les eaux du lac. Plus tard il fit des recherches avec les chanoines les plus âgés et découvrit que le prétendu lac n'était autre chose qu'un puits bâti pour la commodité des ouvriers.

Nous n'en finirions pas si nous voulions rapporter ici les traditions plus ou moins absurdes qui ont eu cours pendant plusieurs siècles. Qu'il nous suffise d'avoir signalé à nos compatriotes du Midi une de nos plus belles basiliques, où Charlemagne s'agenouilla à son retour d'Espagne quelques jours après la fameuse bataille de Roncevaux, où Louis VII fit un pélerinage avant son départ

Digitized by Google

pour la Terre-Sainte, où l'on voit encore un *ex-voto* envoyé par François Ier, prisonnier à Madrid.

Il y a deux ans, une des colonnes menaçait de s'écrouler, et pouvait entraîner la chute des voûtes. On eut recours à la vigilante activité de nos architectes, leur habileté a triomphé des obstacles ; la colonne est ferme sur sa base, et Toulouse conservera sa basilique monumentale. L.

CLOCHER DE SAINT-SERNIN.

SABLES AURIFERES DANS LE LANGUEDOC.

Autrefois le Languedoc était une des plus riches provinces de la Gaule; son sol renfermait un grand nombre de mines de différens métaux. Les Phéniciens, selon Diodore de Sicile, ouvrirent les premières mines des monts Pyrénéens; cet historien rapporte qu'ils trouvèrent tant d'or et d'argent, qu'ils en mirent aux ancres de leurs vaisseaux. On en tirait un talent cubique en argent dans l'intervalle de trois jours. D'autres écrivains, sans autre témoignage qu'une fable que les montagnards se sont transmise de père en fils, assurent que des bergers ayant mis par hazard le feu à de grandes forêts, l'embrâsement se communiqua avec tant de violence, que l'or et l'argent se fondirent et coulèrent en ruisseau.

De tous les récits des historiens de l'antiquité le moins invraisemblable est celui de Posidonius qui dit que les Volsques Tectosages, dont la domination s'étendait jusqu'aux Pyrénées, furent

Digitized by Google

les premiers à exploiter les mines d'or et d'argent. C'est à leur industrie qu'on doit attribuer ces immenses richesses qu'ils renfermèrent dans le lac sacré, et non au pillage du temple de Delphes. On ne sait pas trop d'où pouvait provenir le fameux trésor de Toulouse qui fut enlevé par le proconsul Cépion. Depuis trois siècles on a fait les recherches les plus exactes pour découvrir dans les Pyrénées ces mines d'or si vantées par Diodore de Sicile et par Possidonius; les efforts des géologues et des minéralogistes ont été infructueux.

Il n'existe donc aucune mine d'or ni d'argent dans les Pyrénées. Mais plusieurs ruisseaux et rivières considérables roulent encore des paillettes d'or. Qui sait si dans des temps plus anciens les paillettes n'étaient pas plus abondantes, ou si on n'en fesait pas la recherche avec plus de soin? Le trésor de Toulouse, ceux qu'on conservait dans quelques temples de la Gaule méridionale, furent sans doute formés de ces paillettes légères recueillies par plusieurs générations.

Les ruisseaux et les rivières qui prennent leur source dans les montagnes de la Navarre, du Béarn et de Bigorre ne traînent point des paillettes d'or; on n'en trouve que dans les courans qui descendent des montagnes de la Haute-Garonne, de l'Ariége, de l'Hérault, du Gard et du Tarn.

Les orpailleurs recueillaient, il y a peu d'années, une grande quantité de paillettes dans les sables du Salat; la cueillette se fesait surtout entre Seix et Saint-Sernin; aujourd'hui les orpailleurs ont interrompu leurs recherches, parce qu'elles leur offraient moins de gain que la culture des terres.

On trouvait aussi en grande quantité des paillettes au-dessous de Saint-Girons, surtout depuis Bonrepos jusqu'à Roquefort. Les sables des ruisseaux d'Orda, de la Rize, de Benaguy, de Ferriés, de Grosse-Milly, de Trebans, de Filtron, de Taillolles, de la Beause, du ruisseau de Pailhés, sont aurifères.

L'Arriége ne doit son nom qu'à la quantité de paillettes d'or qu'il roule dans ses sables; les auteurs latins l'appelèrent *Aurifera*, que Gensanne Dietrich et plusieurs autres écrivains traduisirent plus tard par le mot *Ariége*. En 1718 Réaumur composa, sur ce sujet, un mémoire fort intéressant qui fut lu à l'académie royale des sciences; Guittard, aidé par les savantes observations de Paillés, s'en occupa aussi en 1761.

L'Ariége commence à rouler des paillettes d'or près de Grampagnac, à six kilomètres au nord de Foix. A mesure que le fleuve s'avance vers la plaine les paillettes deviennent de plus en plus abondantes, et particulièrement jusqu'à Saverdun. L'Ariége reçoit les eaux de plusieurs petits ruisseaux qui sont aussi aurifères; la Goutte, le ruisseau de la Caramille, de Baron, de Peyre-Blanque et de Rieux entraînent des paillettes, mais les plus considérables se trouvent entre Varilhes et Pamiers.

L'hôtel des monnaies de Toulouse avait seul le droit de fondre l'or apporté par les orpailleurs, qui étaient obligés de verser le produit de leurs travaux, soit au bureau de Pamiers, soit à la monnaie de Toulouse; on payait l'or 86 francs l'once; dans la suite le prix baissa jusqu'à 72 fr., et les orpailleurs vendirent en contrebande tout ce qu'ils pouvaient recueillir.

« Depuis 1750 jusqu'en 1791 on apporta, dit » Pailhés, au bureau de Pamiers, 18 marcs, et » l'on sait que la monnaie de Toulouse en recevait » autrefois 200 marcs par an des orpailleurs » de l'Ariége, du Salat et de la Garonne. »

Un orpailleur gagnait dans les temps ordinaires 1 fr. ou 1 fr. 50 cent. par jour; lorsque les rivières et les ruisseaux débordaient, le produit de leur travail quotidien s'élevait jusqu'à 6 fr. Cependant on ne trouve plus aujourd'hui qu'un petit nombre d'orpailleurs dans l'Ariége et la Haute-Garonne. La cueillette de l'or est abandonnée depuis long-temps par les riverains du Tarn, dont les sables roulent une grande quantité de paillettes [1]. C'est un genre d'industrie et de travail mort pour toujours. Et néanmoins le numéraire devient rare chaque jour; les objets de luxe et de fantaisie absorbent l'or et l'argent. Celui qui encouragerait les orpailleurs, et les dédommagerait de leurs longues recherches, ne mériterait-il pas la reconnaissance des peuples du midi?

[1] Ce ne serait peut-être pas sans peine, dit M. Massol, qu'on persuaderait de nos jours aux riverains du Tarn qu'il roule des paillettes d'or. Cependant dans ma jeunesse j'ai vu plusieurs de mes concitoyens Albigeois accourir chez un orfèvre, lui apporter le produit de leurs recherches journalières sur le gravier du Tarn, et recevoir en échange, l'un 2 francs, l'autre la moitié seulement de cette somme, et tel autre, quoique rarement, quelque chose de plus.

(MASSOL, *Statistique du départ. du Tarn.*)

SIÉGE ET PRISE DE CARCASSONNE PAR LES CROISÉS.

Béziers n'était plus qu'un amas de ruines; ses malheureux habitans avaient tous été égorgés par les croisés; en vain ils s'étaient prosternés aux pieds des autels, en vain ils avaient demandé la vie, le glaive exterminateur était levé pour frapper; le sang des catholiques et des Vaudois avait rougi l'enceinte des temples; les sanctuaires étaient jonchés de cadavres. Un homme qui n'aurait dû faire entendre que des paroles de paix s'était écrié: *Tuez-les tous! Dieu connaîtra ceux qui sont à lui!*

Jour affreux où soixante mille têtes tombèrent sous la hache du fanatisme! Lorsque les feux de l'incendie s'éteignirent, les croisés frémirent d'horreur, ils se pressèrent de quitter ce lieu de carnage, et Simon de Monfort se mit à leur tête, en s'écriant:

— Soldat de la foi, nous avons vaincu; maintenant les cadavres de nos ennemis tombent en putréfaction; fuyons, mes amis, Béziers n'est plus qu'un vaste sépulcre.

Et l'armée, semblable à des vautours qui fuient

Digitized by Google

les rochers escarpés sur lesquels ils ont dévoré leur proie, suivit la bannière du comte de Leycestre. Après un jour de marche, Simon de Monfort s'arrêta pour délibérer avec les principaux seigneurs.

— Où irons-nous? s'écria-t-il, en rejetant sur ses épaules sa chevelure noire. Innocent III nous a confié le glaive de Dieu; malheur à nous si nous le laissons dans le fourreau. Où irons-nous, seigneurs? Parlez : le champ de la victoire nous est ouvert; l'air que nous respirons apporte jusqu'à nous une odeur de butin... Tout favorise nos efforts; agitons nos bannières et les murailles des villes du Languedoc tomberont devant nous.

— Le comte de Toulouse trahira, tôt ou tard, la cause de la foi, dit Pierre de Courtenai; envahissons ses domaines; quand nous serons maîtres de sa capitale, l'hérésie ne trouvera point en lui un protecteur tout puissant. Marchons vers Toulouse, messeigneurs.

— Raymond IV s'est soumis à la sainte église, répliqua le comte de Saint-Paul; il ne nous appartient pas de sonder les secrets de son ame.

Simon de Monfort se tourna vers le comte de St-Paul, et un sourire terrible effleura ses lèvres.

— Le comte de Toulouse est dévoué au souverain pontife, dit-il, en donnant à ses paroles un ton d'amère ironie; je ne poserai pas le pied sur ses domaines tant qu'il sera fidèle à ses sermens. Mais il est un puissant seigneur qui a juré une haine implacable aux croisés; Raymond-Roger n'a pas oublié que nous avons livré aux flammes et au pillage la ville de Béziers; il attend impatiemment le jour de la vengeance. Prévenons ses coupables desseins; allons assiéger Carcassonne.

— La ville est forte et la citadelle presque imprenable, dit le comte de Nevers.

— Que celui qui craint d'attaquer les ennemis de la foi arrache la croix qu'il porte sur son épaule, s'écria Montfort. Suivez-moi vous tous qui saurez mourir, s'il le faut, pour exterminer l'hérésie.

Les paroles violentes du comte de Leycestre ranimèrent l'enthousiasme fanatique des croisés : l'armée partit le soir même, et deux jours après elle dressa ses tentes sous les remparts de Carcassonne. Raymond-Roger était assis sur la plate-forme d'une tour avec plusieurs chevaliers et gentilshommes. Il frémit de rage quand il vit les croisés établir leur camp près des murailles de la ville; il se leva précipitamment, se promena pendant quelques instans à grands pas en brandissant son épée.

— Chevaliers, s'écria-t-il, voulez-vous mourir ou vaincre avec moi? Fesons une sortie; tombons sur l'ennemi avant qu'il ait formé ses retranchemens.

— Nous suivrons tous la bannière de notre suzerain, répondit le sire de Lésignan.

— Plus que tout autre, je suis dévoué à Raymond Trencavel, répliqua Pierre-Roger, seigneur de Cabaret; la mort ne m'effraie point, mais je crois que nous ne devons pas attaquer les croisés encore, exaltés par le souvenir de la prise de Béziers; quand l'ivresse de la victoire sera dissipée, il nous sera plus facile de les repousser. Opposons à leurs attaques une résistance invincible, et dans quelques jours les bannières des comtes de Bourgogne et de Nevers ne flotteront plus sous nos murailles.

— Vous êtes fidèle à votre suzerain, seigneur de Cabaret, dit Raymond-Roger; je suis déterminé à suivre votre conseil. J'attendrai l'ennemi dans cette forteresse; nous nous ensevelirons tous sous ses ruines plutôt que de courber la tête sous le joug de Montfort. A demain, chevaliers; l'assaut sera terrible.....

Le lendemain, au point du jour, les croisés s'approchèrent des remparts et disposèrent les machines pour une attaque générale. Carcassonne avait été fortifié avec le plus grand soin. Dans la partie la plus élevée étaient encore les remparts et les tours que les Romains construisirent pour en faire une de leurs plus imposantes places. Des murs plus modernes, percés de longues meurtrières et flanqués de hautes tours de distance en distance, défendaient la partie basse de la cité. Roger Trencavel résolut de mourir plutôt que de se soumettre à ces mêmes princes croisés, dont les mains étaient encore teintes du sang des habitans de Béziers.

Le 10 août 1209, trois autels furent dressés dans le camp des croisés; le légat Milon et l'abbé de Citeaux célébrèrent les saints mystères; plusieurs moines entonnèrent le *Veni Creator*, et on donna l'assaut au premier faubourg. Trencavel, entouré des plus intrépides chevaliers, se distingua dans cette journée par des faits d'armes mémorables. La lutte fut longue et opiniâtre; mais sur la fin du jour les assiégés furent repoussés avec grande perte. Les croisés se précipitèrent dans le faubourg et le livrèrent aux flammes. A la lueur effrayante de l'incendie, Raymond-Roger combattit long-temps; tout fuyait devant lui lorsqu'il vit un guerrier d'une haute stature s'élancer par une brèche, le glaive à la main. Sa longue chevelure tombait en désordre sur ses épaules, ses yeux étaient ardens, et de sa bouche sortaient des cris de rage; il terrassait de son glaive tous ceux qui voulaient lui résister, et il arriva le premier sur la muraille. Raymond-Roger se trouva face à face avec lui : les deux guerriers se mesurent quelques instans de l'œil, puis ils brandirent leurs épées et se précipitèrent l'un contre l'autre. Ils luttèrent d'abord avec un égal avantage; Raymond-Roger, quoique jeune, résista valeureusement à son redoutable adversaire.

— Qui est-tu donc? s'écria le croisé en brandissant son épée pour frapper avec plus de force. Tu n'es pas un simple chevalier, mon épée serait déjà rougie de ton sang. Dis-moi ton nom, et si tu veux suivre la bannière de la foi, tu seras grand parmi tous les gentilshommes de la Langue d'Oc.

— Quel est le gage de ta promesse?

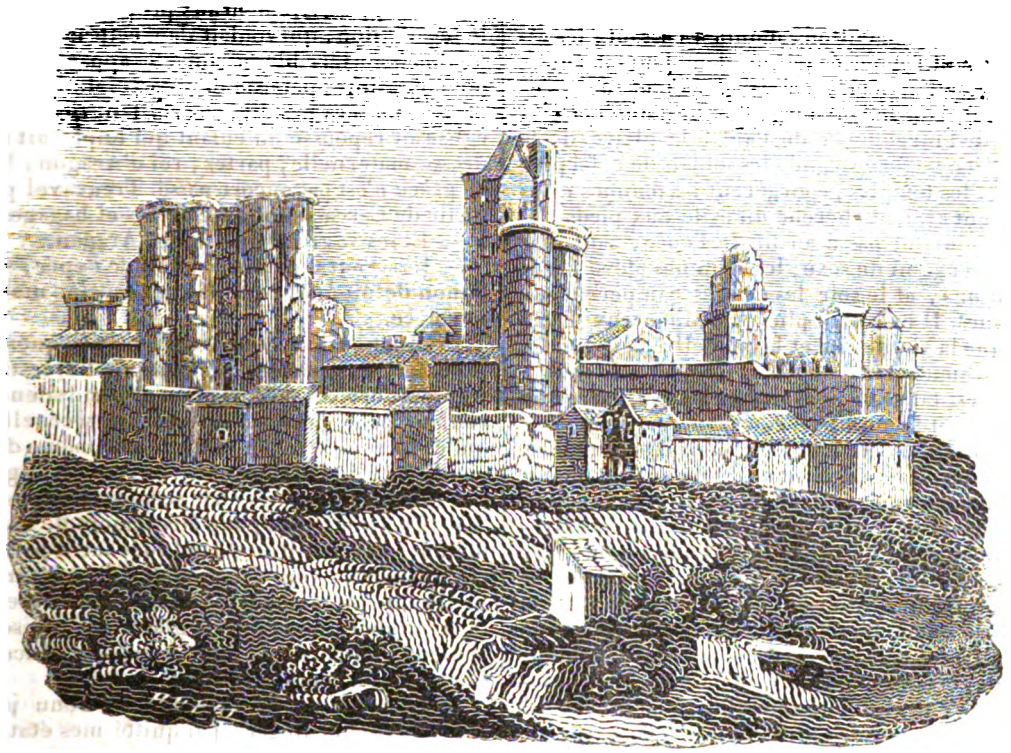
— Lorsque Simon de Monfort prête un serment, il est inviolable.

— Simon de Montfort, s'écria Raymond-Roger..... Simon de Montfort! le bourreau de mes vassaux!.. Dieu qui punis ceux qui versent le sang des peuples, donne la force à mon bras. Mort à

Digitized by Google

Simon de Montfort! Comte de Leycestre, je suis Trencavel!

La lutte devient effrayante; Montfort rugissait comme un lion; toutes les fois que Raymond-Roger évitait les coups de sa lourde épée, il hurlait de colère. Pendant quelques instans les deux adversaires disparurent, tant leurs mouvemens étaient rapides. Simon de Montfort reçut une légère blessure au bras gauche, et peut-être Raymond-Roger aurait précipité dans les fossés le comte de Leycestre, si la plate-forme du rempart n'eût été envahie par les croisés. L'intrépide Raymond-Roger, accablé par le nombre, ne pouvant résister aux coups qu'on lui portait de tous les côtés, abandonna le premier faubourg aux croisés, qui incendièrent et égorgèrent les habitans. Simon de Montfort, le comte de Saint-Paul et le duc de Bourgogne confièrent à de nombreux soldats la garde du lieu qu'ils venaient de conquérir avec tant de difficulté. Ils ne restèrent pas long-temps dans l'inaction. Le comte de Leycestre voulait, à quelque prix que ce fut, prendre d'assaut la citadelle de Carcassonne, dernier asile de Raymond Trencavel. Il hâta les préparatifs, et le lendemain les croisés commencèrent l'assaut au second faubourg. Ils se servirent de toutes leurs machines de guerre, ils multiplièrent leurs attaques sur tous les points. Jamais une ville assiégée ne fut le théâtre de plus beaux faits d'armes. Les assiégeans résistaient avec l'acharnement du désespoir; les croisés, excités par Simon de Montfort et l'abbé de Cîteaux, bravaient la mort avec une héroïque intrépidité. Depuis le matin jusqu'au soir on ne cessa de combattre. Les habitant de Carcassonne, dévoués à Raymond Trencavel, leur seigneur, mirent en usage tous les moyens que leur suggéraient leur courage et leur haine pour les croisés. Pendant que les guerriers résistaient, les armes à la main, les femmes et les enfans jetaient sur les ennemis de l'eau bouillante, du plomb fondu, des pierres qu'ils roulaient à force de bras. Une si noble résistance fut couronnée d'un plein succès; en vain les croisés parvinrent à franchir le fossé; repoussés sur tous les points, ils reculèrent, et Simon de Montfort ne put arrêter les fuyards. Les historiens rapportent une circonstance qui seule est une preuve de la froide intrépidité du comte de Leycestre. Un chevalier croisé avait été grièvement blessé, ses compagnons d'armes l'avaient abandonné dans le fossé. Montfort entendit son cri de détresse et résolut de l'arracher à la mort. Il sauta dans le fossé, prit le chevalier entre ses bras et l'emporta sous les yeux des assiégés, qui firent en vain pleuvoir sur lui une grêle de pierres et de traits. Sur le point



VIEILLE CITÉ DE CARCASSONNE.

Digitized by Google

de franchir le dernier pan de muraille qui le séparait de ses soldats, Montfort s'arrêta et s'écria d'une voix forte:

— Le Dieu des armées couvre de son bouclier les guerriers qui combattent pour la sainte cause. Le guerrier qui doit tuer Simon de Montfort n'est pas encore né.

A ces mots le comte de Leycestre disparut au milieu des croisés, et se rendit auprès de l'abbé de Citeaux qui le reçut comme un nouveau Judas Macchabée. Le jour suivant l'attaque recommença; le comte de Nevers avait fait construire une tour soutenue de quatre roues et recouverte de peaux; on la traîna vers les murailles; les croisés furent trompés dans leur attente; car les assiégés parvinrent à y mettre le feu qu'on ne put éteindre. Le siége durait depuis huit jours; Simon de Montfort choisit, dans toute l'armée, les soldats les plus aguerris, et leur fit prêter serment de mourir ou d'emporter le faubourg. Le 8 août 1209, la muraille s'écroula; Simon de Montfort, suivi de son invincible bataillon, monta à l'assaut; les assiégés furent repoussés jusque dans leurs derniers retranchemens, et les croisés, dans leur rage, s'élancèrent dans le faubourg, tenant d'une main la torche de l'incendie et de l'autre le glaive de la mort. Rien ne fut épargné; les soldats de la foi profanèrent les temples, égorgèrent les femmes et les enfans qui avaient cherché un asile aux pieds des autels; tout fut passé au fil de l'épée, sans distinction d'âge ni de sexe; les flammes dévorèrent les maisons, et le soir les croisés campèrent sur des ruines. Il ne restait plus au malheureux Trencavel que la vieille cité et la citadelle; ses vassaux se montraient plus que jamais dévoués à sa cause; mais la résistance ne pouvait être longue, parce que la famine et la disette d'eau commençaient à se faire sentir. Les chaleurs du mois d'août étaient accablantes; les assiégés manquaient de tout, tandis que l'abondance régnait dans le camp des croisés.

Trencavel se voyait réduit à la dernière extrémité, lorsque les hostilités furent suspendues par l'arrivée de Pierre, roi d'Aragon. Ce prince se regardait comme suzerain des comtes de Béziers et Carcassonne. Raymond-Roger était censé son vassal. Le monarque Aragonais trouva dans le camp des croisés le comte de Toulouse, son beau-frère, et s'entretint plusieurs fois avec lui sur les moyens d'éloigner de Carcassonne l'armée des croisés. Il pria l'abbé de Citeaux et le légat Milon de réunir tous les chefs, et au jour fixé il se rendit à l'assemblée.

— J'ai quitté mes états, seigneurs, dit Pierre d'Aragon quand il eut pris place à côté du comte de Toulouse, pour venir faire des propositions de paix au nom du vicomte de Carcassonne, dont je suis le suzerain.

— Raymond-Roger a trahi la cause de la foi, répondit l'abbé de Citeaux; il s'est déclaré hautement le protecteur de l'hérésie. Vous savez qu'il n'y a point de pardon pour les ennemis de la sainte église; néanmoins, allez dire à Trencavel qu'on lui accordera la vie sauve, s'il consent à sortir de la place, lui treizième, et à abandonner les habitans à la vengeance des croisés. Qu'en dites-vous, messeigneurs? ajouta-t-il en portant ses regards vers les princes croisés.

— Raymond-Roger n'acceptera pas des conditions si honteuses, répliqua le comte de Nevers. Il n'abandonnera pas au glaive du vainqueur des vassaux qui ont défendu sa cause avec un si généreux dévouement.

— S'il refuse la paix, il sera écrasé sous les murailles de sa citadelle, ajoute Simon de Montfort. Trencavel fut dans tous les temps le fauteur des mauvaises doctrines; l'église doit être vengée des outrages qu'elle a reçus.

— Partez, roi d'Aragon, s'écria le légat Milon; allez dire à Raymond-Roger que si avant la fin du jour la bannière des croisés ne flotte pas sur les remparts de la cité de Carcassonne, il n'y aura plus de pardon pour lui.

La délibération fut longue et agitée; Montfort, qui voulait répandre le sang du dernier des Trencavel, s'opposa vivement aux propositions de paix; le légat Milon, qui voulait dans cette circonstance donner à son terrible apostolat les apparences d'une mission sainte, persista dans sa résolution.

— Il ne sera pas dit, s'écria-t-il, que la sainte église ait repoussé un enfant qui implorait sa tendresse maternelle; partez, roi d'Aragon; le jour de grâce n'est pas encore passé. Trencavel pourra sortir de Carcassonne avec armes et bagages.

— Et ses vassaux, dit le roi d'Aragon....

— Ils seront tous passés au fil de l'épée, s'écria Simon de Montfort qui pouvait à peine maîtriser sa colère.

Le légat Milon donna seul des marques d'approbation aux paroles du comte de Leycestre; les seigneurs croisés gardèrent un profond silence, ne voulant point prendre sur eux une si cruelle iniquité. Le roi d'Aragon entra le soir même dans la vieille cité de Carcassonne; Raymond-Roger ne put retenir ses larmes en le serrant entre ses bras.

— Etes-vous venu pour être témoin de mon infortune? s'écria-t-il... Quand vous aurez parcouru ces remparts, vous verrez que si je succombe ce ne sera qu'au moment où le dernier de mes vassaux tombera mort sous le glaive des croisés. Ils veulent s'emparer de mes domaines, incendier Carcassonne comme Béziers.

— Le bruit de vos malheurs est venu jusqu'à moi, Raymond-Roger; j'ai quitté mes états pour arrêter l'orage qui gronde sur votre tête; j'ai vu le légat et les princes croisés; je vous apporte la paix.

Trencavel secoua la tête, sourit ironiquement et montrant au roi d'Aragon les tentes des croisés, il s'écria:

— Simon de Montfort veut que je périsse; il n'abandonnera le siége de Carcassonne qu'au moment où ces tours se seront écroulées sur moi.

— Il y aura suspension d'armes si vous voulez; vous pourrez sortir de la place avec douze chevaliers.

— Et les habitans de Carcassonne?

— Vous les abandonnerez au vainqueur...

— Que viens-je d'entendre! Est-ce bien vous

Digitized by Google

qui avez proféré ces horribles paroles ! Elles ont souillé votre bouche royale.... Allez dire aux croisés que le dernier des Trencavel est prêt à mourir avec ses vassaux ; depuis long-temps il lutte corps à corps avec l'infortune; il n'a pas oublié l'épouvantable boucherie de Béziers; les chevaliers qui se sont jetés avec lui dans cette citadelle, résisteront long-temps encore à ses ennemis, et lorsque nos mains ne pourront plus porter le glaive, nous démolirons ces murailles, qui s'écrouleront sur nous.

— Vous refusez donc la paix, dit le roi d'Aragon.

Trencavel ne repondit pas; il s'agenouilla, pria avec ardeur, puis leva son épée vers le ciel comme pour le prendre à témoin du serment qu'il venait de faire.

— Maintenant aucune puissance humaine ne changera ma détermination. Roi d'Aragon, je vous sais gré de la pitié que vous ont inspiré mes malheurs. Puissé-je vous en témoigner ma reconnaissance !

Les deux princes s'embrassèrent, et le roi d'Aragon, vaincu par l'ascendant qu'exerce toujours un noble héroïsme, s'écria en quittant Trencavel:

— Je n'attendais pas moins de sa grande âme !

Pierre d'Aragon revint au camp des croisés, le lendemain les hostilités recommencèrent avec un nouvel acharnement. Les assiégés, dont le courage trouvait un aliment dans le désespoir, résistèrent avec tant de succès, que les croisés étaient sur le point de quitter le siége. Simon de Montfort eut besoin du secours de l'abbé de Citeaux et du légat pour empêcher la désertion.

Enfin, le 14e jour du mois d'août, un chevalier sortit de la cité de Carcassonne et manifesta le désir de parler à l'abbé de Citeaux. Ce chevalier était un de ces hommes infâmes qui se vendent à qui veut les acheter. Il était sur le point d'accomplir une exécrable trahison, et pour cela il avait besoin de communiquer son dessein aux princes croisés. Par ses perfides paroles il avait si bien su gagner la confiance de Raymond-Roger, que le héros l'envoyait avec pouvoir de conclure la paix à quelque condition que ce fût. La famine avait réduit les assiégés à la dernière extrémité: les puits étaient taris, et la résistance devenait inutile. L'abbé de Citeaux et Simon de Montfort ne purent cacher leur joie en apprenant que leur indomptable ennemi était sur le point de tomber entre leurs mains. Le chevalier rentra quelques instans après dans la cité pour annoncer à Raymond-Roger que le légat lui accordait la vie sauve, et qu'il n'avait qu'à se rendre au camp des croisés.

Quand il entra dans la tente où les chefs étaient rassemblés, les ducs, les comtes, les chevaliers, le légat lui-même, se levèrent par un mouvement spontané. Tous témoignèrent assez par leur empressement l'admiration qu'ils avaient conçue pour l'intrépide défenseur de Béziers et Carcassonne. Le comte de Saint-Paul et le duc de Nevers s'approchèrent du jeune héros qui répondit avec dignité aux paroles flatteuses qu'ils lui adressèrent. Trencavel était encore dans la force de l'âge; sa taille élevée, son regard presque menaçant, la noblesse de son maintien, commandaient le respect; il portait une armure éclatante, et comparaissait devant les princes croisés, non comme une victime devant ses bourreaux, mais comme un messager chargé de recevoir des conditions de paix. Simon de Montfort fut le seul qui ne daigna pas s'entretenir avec le vicomte de Carcassonne. Debout à la droite du légat, le visage presque caché dans sa barbe noire, il jetait de temps en temps sur Trencavel des regards semblables à celui du tigre quand il découvre sa proie.

— Légat d'Innocent III, et vous tous, messeigneurs, dit Raymond-Roger, en levant sa main droite vers le ciel, je prends Dieu à témoin que je ne me suis jamais écarté des doctrines de l'église apostolique et romaine.

— Celui qui fait un faux serment doit avoir la langue brulée avec un fer rouge, dit le légat. Raymond-Roger, pourquoi avez-vous protégé les hérétiques ?

— Parce qu'ils étaient mes vassaux, et que vous êtes venu dans le Languedoc, non avec la croix qui tente, mais avec le glaive qui tue; parce que vous avez passé au fil de l'épée tous les habitans d'une ville; parce que vous voulez les égorger et non les convertir.... Aussi j'ai résisté, j'ai lutté jusqu'à ce que la famine et la soif ont abattu le courage de mes guerriers. Maintenant je suis vaincu. Je me livre entre vos mains; je ne vous demande qu'une seule chose, grâce pour les habitans de Carcassonne.

— Ils auront la vie sauve, répondit l'abbé de Citeaux. On vous retient prisonnier jusqu'à l'entier accomplissement du traité.

— Prisonnier !! s'écria Trencavel....

— Si vos vassaux se révoltent, votre tête nous répondra de leur rébellion.

— Qui sera mon géolier? ajouta Raymond-Roger en jetant sur les princes croisés un regard dédaigneux.

— Moi, répondit Simon de Montfort....

— Le comte de Leycestre! murmura Trencavel à voix basse; la vue de cet homme m'effraie; il me semble voir l'ombre de Satan....

Montfort fit un signe et six hommes d'armes entraînèrent Trencavel hors de la tente.

Les portes de Carcassonne furent ouvertes aux croisés, et les habitans sortirent de la place presque nus; les soldats de Montfort les accablèrent d'outrages et de coups. S'il faut en croire le récit d'un historien contemporain, on en égorgea six mille, et les autres se sauvèrent avec peine dans les campagnes voisines. Un auteur anonyme qui a écrit l'histoire de la guerre contre les Albigeois en langue provençale, raconte que les habitans de Carcassonne, se voyant abandonnés par Trencavel, se sauvèrent par un souterrain qui conduisait jusqu'aux tours de Cabaretz, et que les croisés trouvèrent la ville déserte. Quoi qu'il en soit de la diversité de ces récits, le siége de Carcassonne est une des belles époques de ce siècle si fécond en guerres religieuses. Raymond Trencavel se conduisit en héros, et s'il n'eût pas été trahi, peut-être la bannière des croisés n'aurait jamais flotté sur les

Digitized by Google

tours de la citadelle. Son héroïsme était un crime que les croisés ne pouvaient lui pardonner; aussi quelques jours après on le trouva mort dans sa prison. On parla d'empoisonnement, mais à voix basse; les soupçons tombèrent sur Simon de Montfort, et ils furent presque justifiés, puisque le comte de Leycestre fit inscrire sur sa bannière.

SIMON DE MONTFORT, PAR LA GRACE DE DIEU ET DU SOUVERAIN PONTIFE INNOCENT III. VICOMTE DE BÉZIERS ET DE CARCASSONNE.

LA BALLADE DES MONTAGNARDS.

Chères sœurs, un *de profundis;*
La cloche sonne pour ma mie,
Elle a quitté sans moi la vie
Pour s'envoler en paradis.
Le paradis vaut bien la terre
Où l'on n'éprouve que chagrin;
Cloche sonne pour ma bergère,
Tu sonneras pour moi demain.

J'ai vu rouler le météore,
Ma pastourelle était-ce toi?
Serais-tu condamnée encore
A souffrir à cause de moi [1]?
J'ai vu le soir sur la fougère,
Danser aux tremblantes clartés
De la céleste messagère,
La plus légère des beautés.

Lise, j'ai cru te reconnaître.
Hélas! à cette heure peut-être,
Tu payais d'un affreux tourment
Des jouissances d'un moment!
Cloche sonne pour ma bergère,
Du ciel ouvre-lui le chemin;
Appelle, appelle à la prière
Tous ceux à qui Lise fut chère;
Et pour terminer ma misère
Cloche, sonne pour moi demain.

Si malgré ma douleur amère
Lise je ne te suivis pas,
C'est que tu n'avais point de mère
Pour prier après ton trépas;
Mais aussitôt que de la terre
Ton âme aura pris son essor,
A l'instant où le grand saint Pierre
T'ouvrira son royaume d'or,
Venez, venez à la prière,
Redira la cloche au passant;
Vous priiez hier pour la bergère
Aujourd'hui priez pour l'amant.
Il disait, et l'heure dernière
Vint le guérir de son chagrin;
Et j'entendis sa pauvre mère
Dire à son tour dans sa misère:
Cloche, sonne pour moi demain.

[1] Les montagnards croient que Dieu condamnera certaines âmes à errer dans le météore ou à danser au clair de la lune dans les lieux déserts.

LA GROTTE DE BÉDEILLAC.

J'ai lu, je ne sais plus dans quelle relation de voyageur, qu'un pâtre des montagnes de la Suisse, pressé par les instances d'un Anglais, se détermina à le suivre en Italie. Le montagnard vit tour à tour Rome, Florence, Naples, Venise, et mourut de chagrin deux mois après dans le duché de Modène. Sur le point de rendre le dernier soupir, il criait sans cesse: — Milord, je veux revenir en Suisse, revoir mes montagnes, respirer l'air natal; je guérirai, milord, je ne mourrai pas. — Quelques instans après le pâtre expira en prononçant des mots inintelligibles; peut-être adressait-il un dernier adieu aux belles cascades de l'Helvétie.

Que se passait-il donc dans l'ame du jeune montagnard? Son ame, au moment de se délier des liens du corps, s'élançait-elle déjà vers les collines où paissait son troupeau abandonné? Les dernières pensées d'un mourant sont un secret qu'il emporte avec lui dans la tombe; mais je suis sûr que la dernière pensée du berger suisse fut pour ses belles montagnes.

L'insensé! mourir de douleur dans les campagnes parfumées de l'Italie, sous le beau ciel de Modène! Tourner sans cesse ses regards attristés sur des pics infertiles, où il avait vécu dans la misère! Ne blâmez pas le pauvre montagnard; l'homme n'est pas libre d'oublier ses affections, et le souvenir de ce qu'il aime le poursuit partout.

L'amour du sol natal est fortement imprimé dans notre ame, et les bergers des montagnes ne peuvent vivre dans la plaine; l'air n'est pas assez pur pour eux, la nature n'a plus sa bizarre majesté; il n'entend plus le bruit des torrens, il ne voit plus de dangers à courir, et voilà pourquoi le montagnard languit dans la plaine comme dans une terre d'exil. Demandez aux pâtres des monts Pyrénéens s'ils veulent quitter les cavernes qui les mettent à l'abri de l'intempérie de l'air? Ils secouent dédaigneusement la tête et vous répondent, avec un sourire presque niais: Mon père est mort ici, je serai toujours berger comme lui.

C'est que les Pyrénées offrent à l'imagination exaltée de leurs habitans des points de vue variés, des sites si pittoresques qu'ils ne peuvent jamais les oublier. De toutes les merveilles que les voyageurs aiment à visiter, quand ils ont gravi les premiers échelons des montagnes, les grottes ou cavernes sont, sans contredit, celles qui excitent le plus d'admiration. On les trouve principalement aux environs de Tarascon. Les Pyrénées offrent en cet endroit mille cavités plus bizarres les unes que les autres; elles seraient toutes visitées par les étrangers, si la grotte de Bédeillac n'attirait la foule impatiente; sa description comprendra toutes les autres, qui lui sont beaucoup inférieures.

« L'entrée de la grotte de Bédeillac, dit M. Ar-

Digitized by Google

» banère, dans son tableau des Pyrénées françaises, est de 45 pas de largeur. Elle s'agrandit » considérablement ensuite. Sa voûte, d'une courbe » régulière, s'appuie constamment sur un sol » presque plane. Les puits, les boyaux, les escarpemens qu'on trouve ailleurs ne se rencontrent » point ici. Cette grotte est spécialement remarquable par sa singularité, et par les figures bizarres et les proportions gigantesques de ses » stalactites.

» D'abord, d'une colonne creuse découlent » quelques filets d'eau qui tombe dans un bassin » élevé sur un sol formé par un dépôt de même » nature que la colonne : C'est le *bénitier*, me dit » le guide. Plus loin, d'une masse de pétrifications attachées à la voûte, se détachent plusieurs » blocs sur deux fils et de la grandeur d'un homme : voilà la *procession des capucins*.

» A côté et dans le même bloc que la procession est une ouverture qui ne pouvait être que » le *confessionnal*.

» Non distante est suspendue au plafond la *cape* » *de l'évêque*. Puis se présentent, comme les gardiens de ces lieux sacrés, les blocs *de l'ange et* » *du géant*.

» Le guide frappe sur deux grosses statlactites » creuses qui rendent, sous les coups du marteau, » des sons sourds et prolongés : *ce sont les cloches*.

» Voilà donc tout ensemble le culte. La grotte » est le temple ; les cloches appellent les religieux » à une cérémonie ; l'évêque va y présider pendant que les pécheurs, et surtout les pécheresses, » plus tendres et plus ferventes, épurent leur » âme au confessionnal. Cependant il manquerait » quelque chose à cette pompe, si le plus bel instrument n'élevait encore, par sa puissante harmonie, les âmes vers la divinité. Mais tout est » prévu par l'habile architecte. Nous avançons, » des orgues sont là qui semblent n'attendre que » la main savante qui les animera ou des soupirs » de la timidité ou de l'enthousiasme, de l'amour » et de l'admiration pour l'Eternel. Le bloc qui » forme les orgues a 34 pas de longueur, 9 de » largeur, et unit la voûte et le sol. Les tuyaux » sont parfaitement détachés, alignés ; ils varient » symétriquement de grandeur, et jamais ressemblance ne fut plus frappante. Seulement ils » prennent ici, dans leurs dimensions, la mesure » convenable au temple.

» Voilà la religion. » La poésie est aussi intéressée dans la grotte de Bédeillac. Les souvenirs brillans de l'un de nos plus grands chevaliers, qui planent sur plusieurs monts des Pyrénées, embellissent aussi ce vaste souterrain. Ailleurs, Roland a fendu le marbre, a succombé à Roncevaux pour sauver l'armée française. A Bédeillac, dans un tombeau digne de lui, reposent ses ossemens. L'aspect du tombeau offre à l'imagination la gigantesque stature du paladin. Isolé au milieu d'une grande salle, il présente, sous des formes irrégulières, 24 pieds de longueur sur 12 de largeur et 18 de hauteur. Ne fallait-il pas ce grand monument pour contenir celui qui arrachait les chênes et arrêtait seul une armée de Navarrais ?

Le peuple des Pyrénées, emporté par son imagination toute méridionale, embellit aussi les merveilles de la nature du prestige des souvenirs historiques. Dominé tour à tour par la dévotion et la poésie, il a peuplé ses grottes de saints et de héros. Les montagnards des environs de Tarascon se font remarquer, parmi tous les autres, par un généreux patriotisme. Sur la montagne comme à la ville, l'amitié va jusqu'au dévouement, et la gloire nationale est pour eux une brillante fleur qu'un étranger ne peut flétrir sans s'exposer à la mort. Aussi, dans les paysans couverts d'étoffes grossières, on trouve je ne sais quoi de poétique qui étonne le voyageur ; leur démarche est fière, et quand ils racontent les histoires du vieux temps, les combats des chrétiens contre les Sarrazins, leurs yeux s'enflamment, et il y a dans leurs paroles une indéfinissable harmonie.

Je sortais de la grotte de Bédeillac encore tout occupé de ce que j'avais vu ; je m'arrêtai pour respirer à l'aise, et graver dans mon âme les diverses impressions que je venais d'éprouver. Une vieille femme et deux jeunes filles s'arrêtèrent à quelques pas de moi.

— Mère, dit une des jeunes filles, en se penchant vers la vieille, dites-nous l'histoire du chevalier Roland.

— Ne soyez pas si curieuse, répondit la vieille ; ne savez-vous pas que la femme de Loth fut changée en une statue de sel, parce qu'elle se tourna pour voir la ville de Sodome ?

— Parlez-nous de Roland, grand'mère ?

— Tu es une étourdie, Marguerite : tu as la tête remplie des histoires que Guillaume de Vic-de-Sos te raconte chaque jour. Souviens-toi de ce que je te dis aujourd'hui, veille de l'Ascension : tout ceci finira mal.

La vieille se signa trois fois, et levant sa main ridée pour montrer aux deux jeunes filles la tour qui s'élève sur la montagne raide et nue de Bédeillac, elle ajouta :

— Voyez-vous cette tour ? les démons y tiennent leurs assemblées nocturnes. Il y a quelques années un sorcier y apporta des crapauds et des couleuvres ; il invoqua le diable, qui lui demanda ce qu'il voulait pour faire du mal ; qu'il avait à choisir du vent, du tonnerre ou de la pluie. Le magicien choisit la pluie ; vous savez que le soir même un moulin fut emporté par un torrent.

— Je n'ajoute point foi aux contes de sorciers, répondit Marguerite ; et toi, Jeanne la blonde ?

— J'aime beaucoup l'histoire de Roland, répliqua la jeune fille. Le chevalier était intrépide et tous les sorciers du monde ne lui auraient pas fait peur. Il leur aurait coupé la tête avec sa durandal. Quand la nuit est bien sombre, je crois entendre les sons plaintifs du cor. Parlez-nous du chevalier Roland, grand'mère ?

— Vous êtes folles, s'écria la vieille, qui se leva précipitamment ; Roland était un grand guerrier, mais il trompait les filles. Venez, je vous raconterai l'origine de la procession des capucins.

Digitized by Google

Je n'entendis plus rien : je fis signe à mon guide qui marcha devant moi; nous suivîmes la route de Vic-de-Sos, et demi-heure après j'entrai dans la grotte de Niaux, que les gens du pays disent supérieure à celle de Bédeillac. Elle est plus étendue, plus profonde; on est arrêté par des blocs de rocher, des tas de sable, des couloirs difficiles, des lacs dont l'eau est toujours immobile ; il faut une heure pour arriver au fond, parce qu'on est forcé à descendre, se glisser et ramper. Les cristallisations n'offrent que des colonnes ou des rideaux.

Artistes et voyageurs, voulez-vous voir la plus belle des grottes des monts Pyrénéens? allez à Bédeillac; puis retournez à Tarascon où vous trouverez l'enthousiasme méridional, où vous serez accueillis par d'amicales sympathies.....

I. B.

AIGLE DES PYRÉNÉES.

Lorsqu'un voyageur, cédant à son amour pour les belles scènes de la nature sauvage, a gravi, le sac sur le dos, le bâton ferré à la main, les premières chaînes des montagnes qui séparent la France de la péninsule, il ne voit plus au-dessus de sa tête que l'immense glacier qu'on a nommé le *Mont-Perdu*. Il contemple avec une religieuse admiration les immenses blocs de granit qu'il a laissés derrière lui, les abîmes qui s'ouvrent béants à ses pieds; puis il lève ses yeux étonnés vers la masse de neige et de glace qui dominent les Pyrénées comme des statues de géans.

Dans ces lieux inhabités la nature est morte, la végétation impossible; c'est là qu'est le temple du silence, la demeure éternelle de la désolation. En vain on prête l'oreille; on n'entend plus que le mugissement du vent qui s'engouffre dans les abîmes, ou le bruit épouvantable qu'occasionent quelquefois les neiges qui s'éboulent avec fracas. L'homme, que son audace a conduit jusqu'au sommet des monts Pyrénéens, y cherche inutilement la trace de quelque animal. L'ours et la chèvre sauvage (izar) ne peuvent suivre les pas du naturaliste qui se dévoue pour la science. Seulement, quand le ciel est pur, lorsque le vent souffle avec moins de violence, des cris rauques et plaintifs se font entendre dans les airs. C'est un aigle qui plane dans l'étendue; rien de beau comme ce roi des airs volant au-dessus du Mont-Perdu! Il passe et repasse avec majesté; son cri se perd dans les cieux; on ne voit plus qu'un point noir; il s'élève encore, disparaît derrière un nuage, puis redescend fatigué de son vol, et choisit pour se reposer les sommets les plus escarpés, les rochers entr'ouverts par la foudre. Tel est son trône. C'est de là que baissant sa tête fauve, et portant ses regards au fond des vallées, il cherche la proie qu'il doit dévorer.

L'aigle des Pyrénées n'est point aussi gros que ceux du mont Atlas, des monts Ourals et des autres montagnes de l'Afrique, de l'Amérique et de l'Asie. Il choisit ordinairement pour construire son aire, le creux de quelque rocher ou la cime des arbres les plus élevés. La femelle pond trois œufs chaque année, et l'incubation dure à peu près un mois. Les petits aiglons se couvrent d'abord d'un duvet sale et jaunâtre; leur plumage se rembrunit peu à peu, et devient grisâtre avec le temps. Rien de dégoûtant comme l'aire d'un aigle : c'est une voirie où la proie tombe souvent en putréfaction, où on ne voit qu'ossemens épars à peine décharnés.

Cependant les aiglons se couvrent de plumes, leurs ailes sont fortes, leurs yeux perçans, leurs serres pourront étouffer les lièvres et les agneaux!

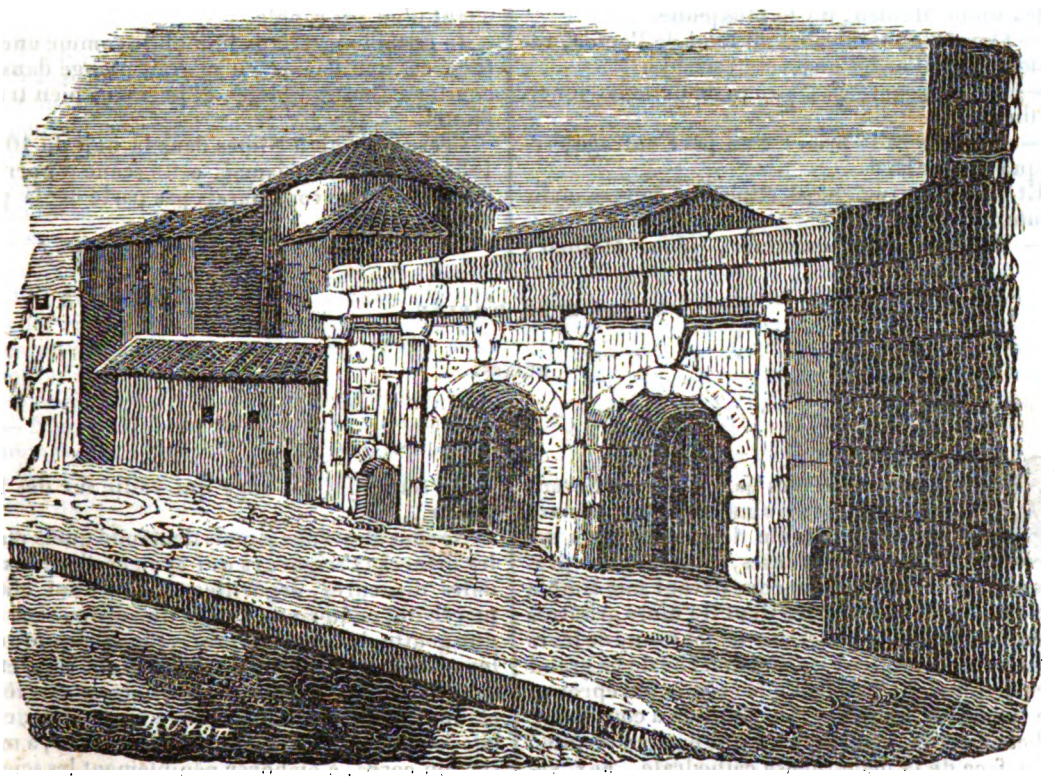
Digitized by Google

Le jour du premier voyage est arrivé! L'aigle pousse un cri; toute la nichée s'envole et quitte son berceau pour toujours. Les aiglons se séparent pour vivre isolément, parce qu'il faut à l'aigle une grande étendue de montagnes pour fournir à sa faim insatiable une nourriture assez abondante.

La nature, en donnant à l'aigle la force pour lutter contre les vents les plus impétueux, lui a refusé l'odorat; mais ses yeux sont si perçans qu'il découvre sa proie à une très grande distance. Pendant l'hiver il engraisse subitement; et sa chair, quoique coriace, n'est pas désagréable au goût. A mesure qu'il vieillit son plumage devient blanchatre, sa tête chauve, et il est sujet à toutes les incommodités de la décrépitude. L'aigle vit très long-temps, et les naturalistes citent à l'appui de leurs assertions, plusieurs exemples de longévité.

Autrefois on trouvait beaucoup d'aigles dans toute la longueur de la chaîne des Pyrénées; mais depuis l'invention des armes à feu ils sont devenus plus rares, parce qu'ils ne peuvent échapper au plomb du chasseur qui les atteint dans les lieux les plus inaccessibles. Les seigneurs s'en servaient pour la chasse, mais aujourd'hui on l'a banni pour toujours des fauconneries; les princes de la Perse et de l'Asie sont les seuls qui chassent encore à l'aigle. Nous nous garderons bien de faire ici l'énumération des variations de l'espèce; une pareille nomenclature n'entre point dans notre cadre; nous n'avons d'autre but que de faire connaître le midi de la France, et voilà pourquoi nous parlons seulement de l'aigle des Pyrénées....

P. R.



PORTE D'AUGUSTE A NIMES.

Nîmes est sans contredit la ville de France où on trouve le plus de débris de la magnificence romaine. On n'y peut faire un pas sans être à chaque instant frappé d'admiration. Les empereurs et les proconsuls prodiguèrent les revenus de plusieurs provinces à l'embellissement de cette noble cité. Ils construisirent ces immenses arènes qui sont encore pour nous un des plus précieux monumens de l'antiquité; ils élevèrent ces amphithéâtres où se pressait un peuple nombreux, et ornèrent les palais de statues des dieux et des héros.

Je laisse à nos savans archéologues le soin de faire de nouvelles recherches sur ces monumens; je suis un de ces hommes qui vivent au jour le jour, qui se contentent d'admirer ce qui est beau, et dont l'insouciance n'est pas capable de longues investigations, d'ailleurs j'oublie facilement; de

Digitized by Google

tous les monumens d'architecture que j'admirai pendant mon séjour à Nîmes, le seul dont je me souvienne est la porte d'Auguste.

J'étais sorti de l'hôtel, et je me promenais à dix heures du soir, lorsque je vis deux hommes au costume espagnol qui s'entretenaient avec vivacité. Quand ils m'aperçurent ils se serrèrent la main.

— A minuit, à la porte d'Auguste, dit celui qui me paraissait le plus âgé.

— A minuit, répondit le jeune homme.

Ils disparurent et me laissèrent sous l'influence d'une curiosité irrésistible. Je résolus de poursuivre cette aventure jusqu'au bout, et je prolongeai ma promenade jusqu'à minuit.

Lorsque l'horloge d'une chapelle frappa douze fois, je me cachai à l'angle d'une rue, non loin de la porte d'Auguste. Les deux espagnols arrivèrent quelques instans après.

— Que saint Jacques de Compostelle vous protège, senor Matheo, dit le plus jeune.

— Que Satan t'entraîne au fond de l'enfer, répondit le vieillard d'une voix terrible.

— Dieu n'écoute pas vos malédictions, senor Matheo.

— Il exaucera la prière d'un père outragé, répliqua le vieillard.

Et je vis un poignard étinceler dans sa main droite.

— Voulez-vous m'assassiner, senor Matheo, s'écria le jeune homme en reculant de quelques pas..... Quand même vous auriez une bonne lame de Tolède, il vous serait difficile d'arriver jusqu'à ma poitrine.... Où est Juanita? vous m'avez promis par serment qu'elle serait à la porte d'Auguste.

— Elle est ici, répondit le vieillard.

Il souleva un linceul, et dit au jeune homme:

— Regarde, Bartholoméo!

Le jeune homme se pencha, et à la clarté des rayons de la lune, je le vis trembler de tous ses membres.

— Elle est morte! dit-il en se tordant les mains.

— Morte dans le crime, s'écrie le vieillard; coupables amans, roulez ensemble dans les plus profonds abîmes de l'enfer.

J'entendis un cri qui me fit frémir; c'était un cri de mort. Le vieillard se prit à rire comme un démon; puis il saisit les deux cadavres (sans doute la fureur doublait ses forces), il les emporta marchant d'un pas rapide.

Je restai long-temps immobile comme une statue; ce que j'avais vu m'avait plongé dans une consternation complète, et je revins bien triste à l'hôtel.

Ceci se passait à Nîmes dans la nuit du 10 août 1834. Je n'oublirai jamais cette scène d'horreur; sans elle je ne vous aurais pas parlé de la porte d'Auguste...

(Un voyageur.)

PRIEURÉ D'ARUSE.

RUINES.

I.

Vous ne vous êtes jamais arrêté devant ces vieilles tours gothiques que la main savante et hardie du moyen âge a semées, nombreuses, sur nos belles provinces du midi; ou bien encore devant une simple ruine de castel ou d'abbaye dont les murs grisâtres et lézardés laissent tomber tous les jours une de leurs dentelures, comme un feuillet détaché de ce grand livre de pierre?—Et alors n'avez-vous pas éprouvé une vague et indéfinissable émotion à considérer ces beaux débris, seuls restes d'une époque éteinte?

En face de la majestueuse cathédrale, aux vitraux coloriés, aux murs flanqués de tourelles, à la flèche s'élançant audacieuse dans les airs, n'avez-vous pas senti votre âme s'agrandir et remonter vers Dieu?

Et ne vous êtes-vous jamais assis au milieu d'humbles ruines éparses çà et là sur le sol, pauvres débris déjà oubliés, que l'homme rencontre en son chemin, sans même leur jeter un regard?..

Et là, posé sur quelque pierre mousseuse ou sur quelque pan de mur que la main du temps a brisé, ne vous êtes-vous pas livré à de sérieuses et profondes méditations? N'avez-vous pas réfléchi à cette instabilité des choses humaines qui fait que rien ne survit de nous? Le souvenir excepté, — le souvenir! — ange qui veille sur des tombeaux....

Ne vous êtes-vous jamais demandé quels étaient les princes et seigneurs qui avaient élevé ces féodales demeures, orgueilleux palais dont chaque pierre dut coûter une goutte de sueur, si ce n'est une goutte de sang, au misérable vilain; orgueilleux palais que le temps semble avoir respecté et dont le ciment s'est durci sous l'haleine des siècles, et auprès de l'humble abbaye où le pieux cénobite passait ses longues années à prier Dieu, à macérer son corps, à élaborer péniblement les sciences qu'il devait transmettre à l'avenir comme un brillant flambeau pour l'éclairer dans sa route? — En face de ces asiles de la vertu, la plupart renversés par la main des hommes ou celle du temps, ne vous êtes-vous pas pris à croire que les choses saintes et sacrées, que nous profanions sur la terre avec notre vandalisme d'impiété, s'en sont retournées au ciel; tandis que les œuvres qui flétrissent l'humanité qui la marquent au front du stigmate des esclaves, doivent rester au milieu de nous impérissables, éternelles?

Dites-moi, n'y a-t-il pas un échange de pensées mystérieuses et sublimes entre vous et ces monumens des âges disparus?

Digitized by Google

Dites, ces amas de pierre ne vous semblent-ils pas des jalons jetés de loin en loin, d'époque en époque, comme pour lier les générations aux générations? — Ne sont-ce point des bornes milliaires placées là pour enseigner aux siècles futurs le chemin qu'ont suivi les siècles passés?

Oh! n'est-ce pas lorsque la nuit a répandu ses voiles sombres sur la terre et que la lune jette sa clarté pâle et blafarde au front des gothiques monumens, n'est-ce pas qu'alors il vous arrive d'étranges et surprenantes visions, assis que vous êtes au milieu de ces ruines?

Tantôt, c'est le son d'un cor qu'il vous semble entendre, et les grincemens du pont-levis qui s'abaisse pour recevoir un voyageur attardé. — C'est le nain huché au sommet de la tour, comme en un nid d'aigle, qui sonne l'arrivée de quelque noble visiteur aux maîtres du domaine féodal. — Ou bien, vous oyez les aboiemens de la meute courant dans la forêt, et le cri de liesse des gentilshommes qui viennent de forcer le sanglier en son bouge.... Voyez, c'est le prieur là-bas sous les arceaux de l'antique abbaye qui passe, passe comme un fantôme le long des murs! — Ecoutez, vous pouvez entendre d'ici les *Patenôtres* qu'il récite pour le repos de quelque mort de mille ans.

— Chaque soir, à l'heure du mystère, il vient s'agenouiller sur la même dalle, continuant ainsi son existence d'exilé sur cette vallée de larmes...

Tout homme, quel qu'il soit, aime à s'isoler au milieu de ces débris solitaires: nous sentons le besoin de vivre dans le passé, alors surtout que le présent nous manque, et de raviver notre ame aux souvenirs d'une vie morte.

Pour nous, toute ruine nous intéresse et nous captive. — Nous nous inclinons avec vénération devant tout monument, quelque victimé qu'il ait été par le souffle destructeur des siècles, et par cela même peut-être qu'il a souffert de cruelles dégradations

Dans une de ces explorations que le désir de voir nous fait souvent entreprendre, nous avons découvert dans le Commingeois un reste d'architecture antique, précieux, ce nous semble, et dont la science ne s'est point encore entretenue. — C'est pour remplir ce vide, involontaire, sans doute, que nous prenons la plume d'archéologue et que nous nous hasardons à donner quelques inductions.

II.

ARUSE.

A quelque distance de Lyon-de-Comminge (Saint-Bertrand), vous rencontrez un tout petit village qui a nom Cier. — Certes, il ne se recommande à la curiosité de voyageur, ni par sa beauté actuelle, ni par la place qu'il pouvait avoir occupée dans l'histoire du Commingeois. Nulle fortification en dehors pour lui servir de défense; à l'intérieur pas de manoir qui rappelle le souvenir du vasselage. — On serait tenté de croire que la tyrannie féodale l'a oublié, enfoui qu'il se trouve au milieu de hautes montagnes. — Là rien d'intéressant à voir, si ce n'est cependant quelques débris d'une ancienne construction que les habitans du pays appellent *Prieuré d'Aruse*. — On pourrait passer à quelque pas du vieux monument sans se douter même de son existence. Car, outre qu'il consiste seulement en un mur d'une hauteur d'environ deux toises sur trois pieds de largeur, et puis d'une tour dont la plus grande partie a été renversée par la foudre, il est encore presqu'entièrement caché par les grands arbres qui l'enserrent.

C'est cependant un assez curieux morceau, je vous jure, et qui vaudrait bien la peine d'être choisi pour but de pélerinage scientifique. — Ecoutez plutôt:

Lorsque vous vous trouvez en face du prieuré d'Aruse, ce qui vous frappe c'est l'espèce d'enchantement qui fait se tenir debout les murs lézardés et brisés dans tous les sens, et qui menacent sans cesse d'écraser le curieux visiteur.

Toutes les pierres semblent séparées les unes des autres et restées miraculeusement suspendues; vous diriez un squelette qui laisse le jour se glisser à travers ses côtes, et les vents bruire dans ses os de granit.

Mais, vous le savez, cet état de délabrement n'ôte rien de leur beauté aux vieilles ruines. — Le temps ne les enlaidit point, et chaque ride qui s'imprime sur leur front leur attire un amant de plus.

Regardez les murs de près. — Vous serez surpris de la confusion apparente de leurs matériaux: ici c'est une pierre portant une croix en signe de consécration, là c'est un *ex voto* avec une indéchiffrable légende. — Dans cette niche vous voyez une vierge de marbre ayant pour piédestal le corps tronqué d'un satyre. Puis c'est une moitié de fenêtre dont un côté se dessine en élégantes colonettes, et l'autre se tient solide, fixé sur la pierre grossièrement équarrie. — Plus loin vous avez des anges et des saints couchés les uns sur les autres. — C'est un pêle-mêle bizarre de temps et de mythes; une confusion inharmonique d'élémens hétérogènes. — Certes, il faut avoir un œil d'archéologue bien exercé pour lire dans ce gâchis informe d'une maçonnerie inintelligente.

On ne sait, au premier aspect, quel nom jeter au front de cette masse de pierre, tant les diverses croyances s'y réunissent avec profusion.

Ce que l'on remarque le plus surtout, ce sont des anges taillés sur marbre blanc, et un groupe dans le même genre représentant saint Michel aux prises avec un suppôt de l'enfer.

Pour nous, nous ne doutons nullement que ce n'ait été un temple chrétien. — D'ailleurs le vieillards du pays se souviennent encore d'avoir vu les cloches que l'on porta dans le village lorsqu'on bâtit la nouvelle église.

Mais d'où viennent alors ces *ex voto* que l'on rencontre sur les murs?

On sait que les Romains firent long séjour en notre pays, alors qu'ils semaient le monde de monumens et de victoires et qu'il sont laissé parmi nous une innombrable quantité de *pierres*

Digitized by Google

votives dédiées à des divinités en reconnaissance d'un bienfait qu'ils croyaient en avoir reçu. — Alors il est permis, ce nous semble, de supposer que quelqu'un d'entr'eux ait élevé un autel sacré pour remercier un dieu ou pour s'attirer sa protection. Le nom du lieu ARUSE, qui pourrait dériver de ARA, vient encore nous confirmer dans notre opinion.

Selon nous donc, il y aurait eu là quelque construction romaine sur les débris de laquelle on a élevé un temple chrétien.

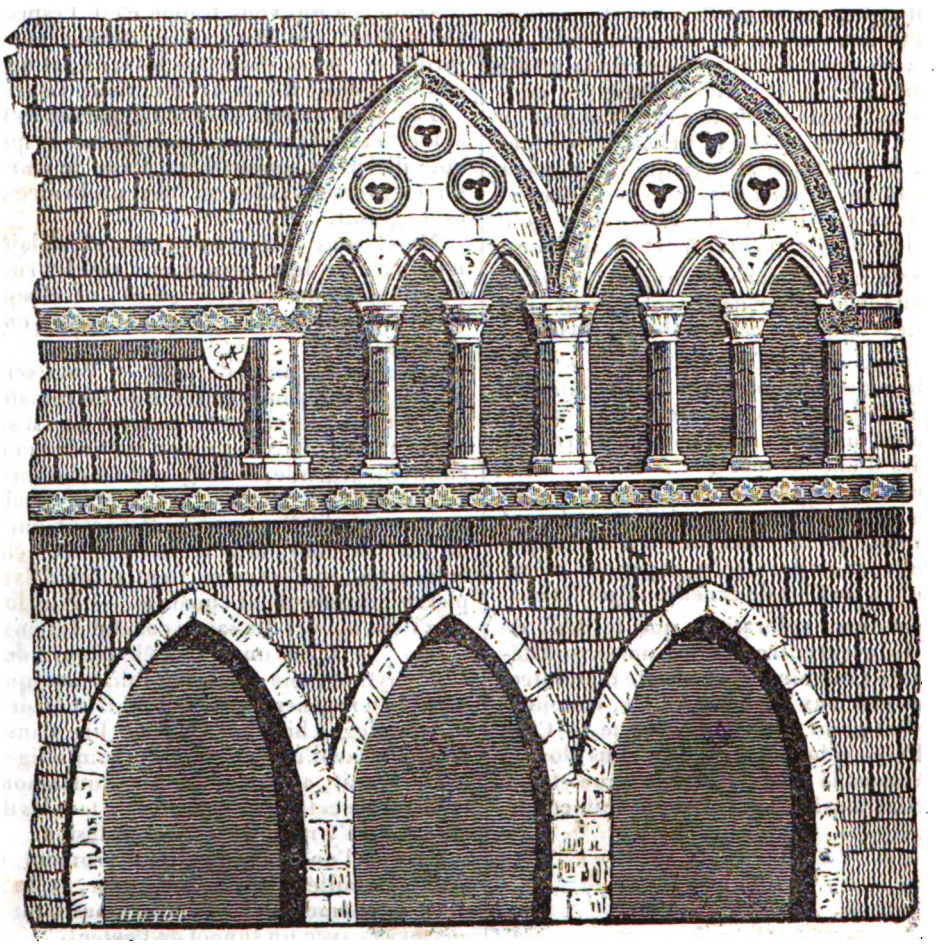
Que si l'on nous demande à quelles divinités sont dédiés ces *ex voto*, nous nous bornerons à donner ici la légende qui se trouve sur l'un d'eux;

MARTI LEHERENN
TITVLVS A.
MOENI FIL,
V. S. L. M.

« En reconnaissance d'un bienfait, Titulus A. » au dieu Mars, pour son fils Mœnius. »

POUY-FOURCA DE PARRA.

HENRI AU COURT-MANTEL,



MAISON ANGLAISE A MARTEL (QUERCY).

Dans le Languedoc, on trouve encore plusieurs monumens, débris de l'architecture du moyen âge; ils sont plus rares dans la partie méridionale, parce que dans les sanglantes guerres de religion les plus beaux édifices furent détruits. Mais en se portant vers le nord, on est étonné de voir plusieurs châteaux aux masses gothiques encore debout, des maisons du moyen âge entièrement conservées. La partie de l'ancienne province du Quercy, qui forme aujourd'hui le département du Lot, offre surtout aux archéologues d'immenses richesses pour leurs recherches d'architecture.

Les voyageurs qui passent à Martel, petite ville

Digitized by Google

de la riante et fertile vicomté de Turenne, visitant une vieille maison connue sous le nom de *Maison Anglaise*. Ce monument historique est habité aujourd'hui par de pauvres artisans; il se compose d'un premier étage et d'un rez-de-chaussée qui a trois portes ogives, sans sculpture. Il est surmonté de deux grandes fenêtres ogives, sculptées, et divisées par quatre colonnes gothiques. La décoration de la *Maison Anglaise* est du XII[e] siècle, époque où l'ogive fut substituée au plein-cintre. Les archéologues ont long-temps discuté sur les fleurs de lis sculptées dans les ogives. Ne pourrait-on pas présumer que la fleur de lis n'est là que comme un signe de la suzeraineté du roi de France? D'ailleurs ne trouve-t-on pas la fleur de lis sur le sceau de Jeanne, comtesse de Toulouse, de Simon de Montfort, et de plusieurs autres grands vassaux?

La maison anglaise de Martel ne serait point l'objet de tant de recherches, si des souvenirs historiques ne se rattachaient à elle. Si l'on ajoute foi aux chroniques du pays et au récit de quelques historiens du temps, Henri-le-Jeune, au *Court-Mantel*, fils d'Henri II, surnommé le Vieux, et de la trop fameuse Alienor d'Aquitaine, mourut dans la maison anglaise de Martel, le jour de la saint Barnabé, 11 juin de l'année 1185 [1].

Ce jeune prince, que son père avait associé au trône, mécontent de ce qu'il n'avait aucune part au gouvernement, tandis que l'Aquitaine et la Bretagne étaient gouvernées par Richard et Geoffroy, ses frères puînés, mit tout en œuvre pour obtenir l'investiture du duché de Normandie. En 1182, le duc Richard était en guerre avec ses vassaux; le roi Henri II et le comte de Bretagne, de concert avec les troupes que leur envoyèrent Alphonse d'Aragon et Ermengarde, vicomtesse de Narbonne, triomphèrent des rebelles. La guerre continua jusqu'au moment où la discorde se mit entre les trois fils du roi d'Angleterre. Henri s'avança jusqu'à Limoges dans le dessein de mettre la paix parmi les jeunes princes; les habitans se révoltèrent et jurèrent fidélité à Henri au *Court-Mantel*, qui céda bientôt après aux attaques réitérées du roi. Il demanda du secours à Philippe-Auguste, qui lui envoya un corps de ces aventuriers, connus sous le nom de Pillards, qui désolaient alors la France. Le jeune Henri, suivi de ses bandes indisciplinées, pilla plusieurs églises. Le 26 mai 1185, le prince rebelle se sentit atteint de maladie à Uzerche, fit un pélérinage à Notre-Dame de Rocamadour, et revint à Martel; la violence du mal le réduisit à la dernière extrémité; il reçut les derniers sacremens de Géraud-Hector, évêque de Cahors, et rendit le dernier soupir le 11 juin.

On dit qu'à son heure dernière, il demanda, avec instance, à voir le roi son père, et qu'il expira sur la cendre. Henri se livra à la plus vive douleur en apprenant la mort de son fils; le monarque anglais était alors sur les bords de la rivière de Briance.

Les habitans de la petite ville de Martel ne manquent pas d'attester aux étrangers et aux curieux que ce fut dans l'appartement éclairé par deux fenêtres gothiques, au premier étage de la maison anglaise, que mourut Henri au *Court-Mantel* [1].

J. B.

[1] Cathala-Coture, histoire du Quercy.

[1] Delpon, de Livernon, statistique du Quercy.

SCÈNE DE LA VIE MILITAIRE SOUS HENRI IV.

DEUX DUELS POUR UNE ÉCHARPE.

I.

Henri IV avait vaincu la ligue et par les armes et par cette habileté d'état qui lui fesait dire le jour de son entrée dans la capitale de France: Paris vaut bien une messe. Il avait encore triomphé du fanatisme religieux, hydre incessamment levé contre lui, qui ravivait ses poisons, tantôt aux exaltations intolérantes du catholicisme, tantôt aux sentimens exclusifs et sévères du protestantisme, et toujours aux ambitions politiques, ennemies nées des rois justes et des bons gouvernemens.

Dès lors il croyait pouvoir remettre son épée victorieuse au fourreau, pensant que désormais il aurait le loisir de se consacrer au bonheur de son peuple; son peuple, l'objet d'un amour ardent, vital, bien plus que celui qu'il professait pour le beau sexe et pour la gloire, son amante fidèle qui l'avait en tout temps favorisé, soit qu'il s'appelât Henri le Béarnais, Henri l'excommunié, ou bien Henri, roi de France et de Navarre, et qu'il arborât à ce titre cette belle devise, emblème de sa double royauté: *Duo protegit unus.*

Et comment un roi si magnanime aurait-il présumé que son règne, qu'il avait tant l'intention de rendre heureux, serait le plus troublé des règnes, l'époque de notre histoire la plus agitée, la plus convulsive, prenant date sous le couteau de Clément et fin sous le poignard de Ravaillac? Cependant le ciel qui envoie aux empires ainsi qu'aux hommes de cruels temps d'épreuve, le ciel permit que cela fût ainsi. Et dans l'attente d'un assassinat qui vint clore cette vie chevaleresque qu'avait respectée la lance et l'arquebuse ennemies, il ne devait point être donné au bon Henri de voir briller un jour de repos sur ses sujets épuisés par tant de calamités extérieures et tant de guerres civiles.

Car, au midi, le duc d'Epernon, le duc de Nemours et autres grands seigneurs, ambitieux d'un

Digitized by Google

traité profitable à leurs intérêts plutôt qu'à leur pays, se battaient en rebelles, attendant que le roi eût les moyens de payer grassement leur épée déloyale et leur fidélité future. — Au nord, Philippe II, roi d'Espagne, suscitait des ennemis à la France, les soudoyant de son argent et les substantant de ses soldats, furieux qu'il était de n'avoir pu ceindre une tête espagnole de la couronne aux trois antiques fleurs de lis. — Et à l'est, Charles-Emmanuel, duc de Savoie, toujours défait et toujours acharné, guerroyait depuis forces années pour ravoir le marquisat de Salusses dont l'occupation mettait les Français au cœur de l'Italie.

L'épisode que nous allons raconter eut lieu à la fin de dix années de guerre active, vivace, soutenue d'un côté par le duc de Savoie, roué politique, qui avait pris l'initiative quand la France était tiraillée de tous côtés par de nombreux ennemis; et de l'autre par le maréchal de Lesdiguières, intrépide soldat et général expérimenté de Henri IV; — lequel maréchal, par ses victoires remportées toutes les fois qu'il se présenta l'occasion de combattre, força Charles de Savoie à venir en personne mendier un traité désavantageux dans les antichambres de Rosny, duc de Sully, grand ministre d'un grand roi.

Or, nous étions en 1597; le duc de Savoie, las de faire la guerre sur son propre terrain, tenta de la porter au cœur du Dauphiné où Lesdiguières commandait. Pour faciliter le passage de l'Isère à ses troupes, il ordonna à son frère naturel, dom Philippin, d'aller construire un fort de l'autre côté de la rivière, en face du château de Chamoux et sur le sol de France. — Le bâtard de Savoie fit diligemment ses dispositions, et dans une nuit ses soudars avaient si bien travaillé que le lendemain les murs de cette forteresse improvisée étaient hauts d'une pique et ceints d'un large fossé de dix pieds de profondeur.

Lesdiguières, vieux loup de guerre, qui toujours veillait, s'aperçut aussitôt du travail et des intentions de l'ennemi. Créqui, son lieutenant et son gendre, reçut l'ordre de lui d'emporter Chamousset.

Créqui et Verdun, à la tête de leurs régimens, s'élancèrent à l'assaut le jour même. Malgré une grêle de mousquetades et de boulets, ces gentilshommes franchirent le fossé, gravirent le mur à l'endroit qui servait à porter les fascines et attaquèrent, l'épée et le pistolet au poing, les trois cents savoyards de garnison avec tant d'audace, que ceux-ci, étonnés et épouvantés, se jetèrent en foule hors du fort, tachant de gagner une île rapprochée dont le bord élevé pouvait les protéger contre la mitraille ennemie.

Une vingtaine seulement se défendirent à outrance et moururent de la mort des braves; de ce nombre fut le baron de Chauviray. Dès le commencement de l'action, dom Philippin ayant changé d'habit avec un de ses arquebusiers afin de ne pas être aussi facilement reconnu, se battit long-temps avec grande valeur; mais cédant aux circonstances il finit par se sauver à la nage, protégé qu'il fut par son habit vulgaire, tandis que son soudard, éperonné d'or cette fois seulement, combattit en digne gentilhomme et succomba en valeureux chevalier.

Quand on dépouilla les morts, la magnifique écharpe de dom Philippin échut en partage au sergent d'armes de Verdun. Créqui l'acquit de lui moyennant trois ducatons.

II.

REVUE DES TROUPES.

Le lendemain de la prise du fort de Chamousset, tous les soldats expéditionnaires se trouvaient de bonne heure sous les armes, symétriquement rangés sur une ligne parallèle aux murailles qu'ils avaient, la veille, si valeureusement franchies. Charles de Créqui, lieutenant du roi dans le Dauphiné, était à leur tête, se faisant distinguer des autres chefs par sa mise élégante de jeune cavalier et par sa noble taille gracieusement prise que relevait un casque aux orfèvreries d'or, surmonté d'un vaste lambrequin flottant à tous les grés des brises alpines.

Par trois fois les tambours battirent aux champs, par trois fois l'écho des montagnes répéta les fanfares du clairon, et puis un guerrier de haute stature, aux insignes de maréchal de France, survint, monté sur un superbe coursier d'Espagne, au milieu de ces vieilles bandes de Henri IV, depuis long-temps habituées aux triomphes.

C'était François de Bonne, duc de Lesdiguières, pair et maréchal de France, qui venait passer la revue des troupes victorieuses.

Ses premiers éloges furent pour les soldats, qui tous s'étaient bravement comportés; les seconds pour Gouverno qui avait fait un colonel piémontais prisonnier, et les derniers pour le preux Verdun, homme de fortune, le premier de la lignée que ses hauts faits en maintes rencontres avaient élevé au grade éminent qu'il occupait dans les armées françaises.

Après çà, Lesdiguières descendit de cheval, et embrassant Créqui en présence de tous ses arquebusiers :

— Mon gendre, lui dit-il, bien vous vous êtes noblement conduit; je parlerai de vous à notre bien-aimée fille Magdelaine de Bonne, et j'écrirai sur votre compte quelques mots au roi, pour qu'il ait soin d'avancer un jeune lieutenant de si belle espérance.

— Maréchal, on ne peut que se bien conduire à votre école, répliqua Créqui, tout ému.

Et bras à bras, comme beau-père et gendre qu'ils étaient, ces deux loyaux serviteurs de Henri IV firent le tour des fortifications de Chamousset. Élevées à la hâte dans un rayon peu étendu, elles ne pouvaient point couvrir garnison suffisante à un lieu si exposé. Ce jugeant, le duc de Lesdiguières ordonna qu'on en rasât les murs et comblât les fossés.

Revenu au camp, le général invita tous les chefs distingués de l'armée à dîner dans sa tante. L'essaim des chevaliers était encore à table, qu'on

Digitized by Google

annonça un trompette envoyé en parlementaire pour demander les cadavres des morts. Dès qu'il fut introduit et qu'il eut expliqué ses motifs, Lesdiguières lui répondit:

— Dites au duc de Savoie que le soldat français respecte et honore ses ennemis, alors qu'ils sont tombés en braves au champ de gloire. Guerre aux vivans, mais paix aux morts, héraut! L'on peut ensevelir ceux de Chamousset dès que le duc le voudra; les hostilités seront suspendues jusqu'à dimanche.

— Jusqu'à dimanche! trois jours! s'écrièrent à la fois tous les gentilshommes français rendus moins discrets, en face de leur général par les rasades de son vin de Bourgogne

— Oui, trois jours, drôles, dit Lesdiguières, moitié sérieux et moitié riant. Est-ce que vos épées vous démangent dans leur fourreau! — Je saluerai le convoi de douze salves d'artillerie. Allez, trompette.

Cela dit, Lesdiguières appela Gouverno.

— Capitaine, présentez-moi votre prisonnier.

— Le voici, général; il me parle de sa rançon.

— Seigneur Just, il serait dommage d'éloigner des champs de bataille un colonel qui sait si bien y faire son devoir; si le sort des armes, capricieuses, courtisanes, vous a trahi lors du combat d'hier, à la première occasion vous prendrez votre revanche; allez dire au duc, votre maître, que je dois bien peu le redouter puisque je lui rends un aussi preux homme que vous.

— Oh! monseigneur.....

— Pas de remercîmens, colonel; vous êtes libre et je vous tiens quitte de la reconnaissance, pourvu que vous soyez content de moi.

Et Lesdiguières lui tendit la main sans gantelet en signe de son estime. Le colonel piémontais la pressa vivement entre les siennes et la baisa à deux reprises. Il allait se retirer avec le trompette savoyard quand Créqui le retint pour lui dire:

— Colonel, l'on vous dit l'ami de dom Philippin; connaissez-vous cette écharpe?

— Blanche et jaune, portant pour devise: *Placere amoroso*. C'est bien l'écharpe du bâtard de Savoie.

— Eh bien, colonel, veuillez lui recommander d'être une autre fois plus soigneux des faveurs des dames; et lui dire que Créqui sera bien plus soigneux des faveurs de la guerre.

— Volontiers, sire de Créqui.

Le colonel Just prit congé de l'état-major de Lesdiguières, salua profondément le maréchal duc qui lui souhaita bonnes chances, et sortit du camp français généreusement mis en liberté sans être engagé à rançon.

III.

RENCONTRE.

Les paroles de Créqui n'étaient au fait que des paroles sans but provocateur d'un jeune chevalier courageux, mais inconsidéré. Pourtant dits par un ennemi, et surtout par un ennemi victorieux, ces mots pouvaient bien se marquer au coin de la bravade. Le cœur de dom Philippin en fut profondément ulcéré, et il ne les lui pardonna pas davantage que la prise du fort de Chamousset.

Le bâtard de Savoie avait la réputation d'être le meilleur chevalier de son armée; en maintes circonstances il avait fait preuve d'un brillant courage qui avait le tort seulement de ne pas être guidé par une égale raison. Entre lui et Créqui un sentiment d'animosité quelconque devait nécessairement amener une rencontre qui pouvait devenir funeste à l'un ou à l'autre, sinon à tous les deux. Dom Philippin attendit, en effet, l'occasion favorable de se venger de son adversaire.

Cette occasion se fit long-temps espérer; car Créqui allant, quelques mois après, porter du secours au fort de Carbonnière, assiégé par le duc, fut pris prisonnier après avoir été blessé, et enfermé dans les cachots les plus profonds du château de Turin, où il fut traité, dit un historien de Lesdiguières, avec des rigueurs peu séantes à la grandeur du prince Charles de Savoie, et qui sentaient la vengeance, passion indigne d'un cœur généreux.

Enfin, la paix de Vervins, conclue en 1578, vint mettre Charles de Créqui en liberté et offrir à dom Philippin la circonstance désirée. Créqui s'était retiré à Grenoble, auprès de sa femme, Magdelaine de Bonne, et de sa mère, la comtesse de Sault; le bâtard de Savoie lui envoya demander son écharpe; Créqui lui manda de venir lui-même la quérir.

Doublement piqué, le bâtard s'approcha de Guière, à une petite lieue de Grenoble; où Créqui fut le trouver; après quelques mots échangés, également piquans des deux parts, ils se battirent seul à seul et à cheval; dom Philippin porté à terre d'un coup de lance qui le heurta à l'épaule, reçut la vie de son adversaire, un chirurgien pour le panser, la fatale écharpe, cause bien innocente du combat, et les deux chevaliers se séparèrent amis ou du moins conciliés.

La nouvelle de cette rencontre vint aux oreilles du duc de Savoie, qui ne pardonnant point à Philippin le désavantage qu'il y avait eu, l'exila de sa cour et de sa capitale jusqu'à ce qu'il eut réparé cet échec. Le bâtard, reconnaissant des procédés de Créqui, préféra supporter cette humiliation plutôt que de le rappeler en duel. Les faiseurs de nouvelles, gens nombreux en tous les temps, glosèrent diversement sur celle-ci; et quelque temps après, la voix publique disait que Créqui s'était vanté en haut lieu d'avoir eu du sang de Savoie. Fils d'une mère italienne, c'est-à-dire, emporté et vindicatif, dom Pilippin se vit alors obligé, pour son honneur particulier et l'honneur de la maison de Savoie, de demander revanche à Charles de Créqui, lequel, disons-le promptement, généreux et loyal chevalier, ne s'était point rendu coupable d'une vanterie aussi offensante.

Digitized by Google

IV.

CARTEL.

Nous étions en 1509, à la fin du mois d'avril; la journée avait été tiède et parfumée comme le sont habituellement les journées du printemps dans le Dauphiné. Créqui, libre enfin de toute guerre, car la paix de Vervins avait momentanément mis la France en repos, Créqui, auprès de son épouse, la belle Magdelaine de Bonne, qu'il idolâtrait, lui fesait part de son espoir de ne plus quitter Grenoble jusqu'à tant que de nouveaux ennemis ne le forceraient pas de dégainer son épée dévouée au service de son roi. Et la jeune épouse, fière de l'amour d'un tel chevalier, orgueilleuse du mari de 22 ans qui possédait déjà une des plus nobles réputations militaires, s'éprenait à ces heureuses illusions. Je n'aurai plus à craindre pour ta vie, disait-elle en regardant Créqui avec un regard pudique comme celui d'un ange et passionné comme celui d'une espagnole, et puis elle l'enserrait de ses deux bras nus, selon la mode du temps, couvrait son front ombragé par de longs cheveux, de baisers ardens et puis encore rougissante et capricieuse ainsi qu'un enfant, elle revenait à son métier et continuait la broderie d'une écharpe verte où les noms de Charles et de Magdelaine se confondaient enlacés au-dessus de cette devise qu'elle-même avait choisis dans le Tasse, le poète de l'âme :

Verde è fior di speme.

Or, vers le soir de cette journée, et durant l'épanchement de ces deux cœurs, si bien faits pour s'entendre et s'aimer, un coursier bai, monté par un chevalier aux couleurs de Savoie, entra piaffant dans la cour de l'hôtel de Créqui.

Aux premiers coups de heurtoir, donnés à la porte de la salle d'armes, Créqui fit ouvrir au chevalier inconnu, dont les molettes de ses éperons d'or raisonnèrent sur les dalles de marbre.

— Qu'est-ce, sire chevalier, lui dit Créqui, avec la courtoisie délicate qui le caractérisait; — en quoi puis-je vous servir?

— Je viens vous communiquer une mission importante, monseigneur, répondit l'homme d'armes en regardant madame de Bonne d'un air qui marquait qu'une femme était de trop dans cet entretien.

— Parlez, mon preux; Magdelaine, notre chère épouse peut tout entendre parce qu'elle sait ce qu'elle doit de discrétion aux secrets de l'état, et ce que je dois de dévoûment au service de mon roi et de mon honneur.

— Eh bien, oyez, Charles de Créqui, seigneur de Blanchefort, marquis de Canaples, lieutenant du roi de France en son gouvernement du Dauphiné, le sire dom Philippin, bâtard de Savoie, t'envoie défier par moi, vicomte d'Attignac, en un combat singulier à pied ou à cheval, à la lance ou à l'épée, à la hache d'armes ou au poignard; j'ai dit.

— Vicomte d'Attignac, répliqua Créqui, sans s'émouvoir, il paraît que le seigneur dom Philippin a pris goût à nos estocades. Puisqu'il nous convie de rechef, notre devoir de chevalier est d'accepter son invitation, et de par Dieu, et de par notre dague nous tâcherons de travailler si bien cette fois qu'il ne viendra plus faire diversion aux caresses de notre femme bien-aimée.

— Le lieu?

— Par ma foi, j'épargnerai du chemin au bâtard de Savoie. Les anciens édits de nos monarques, remis en vigueur par Henri IV, que Dieu protège! nous interdisent, sous peine de mort, le duel sur les terres de France. Il serait mal à nous, gendre du gouverneur de Grenoble, de donner mauvais exemple dans le Dauphiné même.

— Vous choisissez donc....

— Les terres de Savoie, au-dessus de St-André, près du Rhône.

— Le jour, s'il vous plaît?

— Mais.... j'y songe....

— Charles, dit alors madame de Créqui étreignant péniblement sa douleur, Charles, le premier jour de juin, c'est la fête de ma patrone, elle te viendra en aide dans ce grand danger.

— Pardieu, oui, ma belle Magdelaine! Je me battrai ce jour-là en ton honneur et en celui de ta sainte! — Au 1er juin, à dix heures du matin, sire d'Attignac.

— Et maintenant vos conditions de combat quelles armes?

— Cela nous inquiète peu, dit Créqui, en souriant, nous y penserons au moment de l'action.

— Le ciel vous protège, monseigneur, voici le gant de dom Philippin.

— Et voici celui de notre dame; bonnes liesses, vicomte d'Attignac.

V.

LES APPRÊTS DU COMBAT.

Le 1er juin, dès le matin, Créqui fit appeler son aumônier, vieillard respectable, qui jugeant la religion dont il était ministre, avec une raison calme et profonde, d'accord toujours avec une foi ardente, souffrit de se plier sous l'exigence des préjugés d'une société qu'il condamnait au fond du cœur et qu'il ne pouvait éclairer à lui seul, parce qu'un homme isolé, si grand qu'il soit, ne peut précipiter la gestion civilisatrice.

— Mon père, lui dit Créqui, dans quelques momens je me battrai à mort contre un adversaire redoutable, j'ai hâte de me reconcilier avec le ciel.

— Charles, je vous ai vu enfant, répliqua le prêtre lentement et avec onction, et je vous ai vu dans l'adolescence; votre esprit imbu des principes de ce faux honneur d'aujourd'hui qui a fait en peu de temps mourir 4000 gentilshommes en duel, vous a entraîné dans bien des erreurs, des fautes même dont votre cœur pourtant n'était point

Digitized by Google

complice. Ne vous abusez point à cette heure suprême; s'il est beau à un chevalier de bravement soutenir son droit, il est bien noble à un preux de reconnaître et d'avouer un tort si minime ou si grand qu'il puisse être. — Aujourd'hui êtes-vous sûr de n'aller vous battre que pour la cause de la justice?

— Je le crois fermement, mon père, et au besoin je le scellerai de mon sang.

— Vous déplorez toutefois le funeste événement qui vous force de descendre en champ-clos pour soutenir votre réputation et non votre orgueil?

— Oui, mon père.

— Courbez-vous donc, Charles, marquis de Créqui: je prie Dieu qu'il vous pardonne d'exposer votre vie aux chances hasardeuses d'un combat à outrance. Puisque vous allez combattre pour le droit, que le ciel vous accorde la victoire des forts.

Créqui se releva calme et sévère plus que d'habitude. Pour la première fois, peut-être, il appréhendait l'issue d'un combat d'homme à homme, et calculait toute l'étendue de la force et de la valeur du bâtard de Savoie. S'il allait mourir à 22 ans, quand la vie s'ouvrait si belle et si riche pour lui! s'il fallait se séparer à jamais de sa chaste et belle épouse qui lui donnait tant d'amour! Toutes ces tristes pensées traversèrent péniblement son esprit sans le décourager toutefois. Créqui avait l'âme trop fortement trempée pour se laisser abattre par des appréhensions; aussi revint-il bientôt à son vrai caractère: léger et insouciant quoique tendre, susceptible de grandes émotions, mais peu durable et chevaleresque avant tout.

Alors il passa dans la salle d'armes où était réunie toute la famille. Deux pages le vêtirent d'une armure brillante et somptueuse; on aurait dit qu'il s'agissait d'aller à un tournoi plutôt qu'à un duel périlleux. Sa cuirasse, ses brassards et ses genouillères reluisaient sur toute pièce. A ses pieds on lui chaussa ses blancs brodequins aux éperons d'or qu'il avait gagnés à la course de bague à Marseille, et Madelaine de Bonne, les yeux rouges de larmes, lui passa en sautoir l'écharpe qu'elle même avait brodée, et où leurs chiffres étaient amoureusement enlacés.

— Et maintenant, mon page, un casque d'acier bien doublé et une épée à forte lame.

— Voici l'un et voici l'autre, dit de Lesdiguières en dépendant d'un faisceau militaire une riche épée à la poignée d'ébène incrustée d'or, et un casque ciselé en bosse, sans visière, surmonté d'un onduleux lambrequin de couleur pourpre. Celle-ci m'a rendu victorieux à Pont-Chorra et celui-là m'a préservé du coup mortel à l'assaut de Barraux. Qu'ils vous portent bonheur, mon gendre.

Ainsi armé de pied en cap, Créqui monta sur son cheval de bataille, et quelques momens avant l'heure marquée, il se trouva avec son second, de Labuisse, sur le préau du rendez-vous.

Douze gentilshommes français se tenaient sur le bord du Rhône, du coté du Dauphiné, prêts à porter du secours, en cas de trahison, au combattant de leur parti; sur le bord opposé, à distance relativement égale du champ de bataille, douze gentilshommes de Savoie, s'apprêtaient également à seconder dom Philippin, si l'occurrence le voulait.

Le marquis de Morges fut chargé de reconnaître s'il n'y avait point d'embuscade dressée aux environs, ou un plus grand nombre de gentilshommes qu'il n'avait été convenu. Son rapport satisfit Créqui, lequel envoya de Labuisse au bâtard de Savoie pour le prévenir que l'heure venait de sonner à la vieille abbaye de Saint-André.

En chemin de Labuisse n'oublia point d'exalter la valeur de Créqui afin de jeter de l'hésitation dans l'esprit de son adversaire, et sitôt qu'ils arrivèrent au fossé de l'arène, il cria à Créqui:

— Il est à nous! il est à nous!

Sur quoi dom Philippin lui répartit froidement et sans trouble:

— Pourquoi avez-vous si mauvaise opinion de moi?

— Je l'ai fort bonne, reprit de Labuisse, mais je dis ça parce que vous avez à faire à la plus rude épée de France.

— Nous verrons.

Et les deux champions se trouvèrent face à face sur le préau du combat.

VI.

COMBAT A OUTRANCE.

Après les premières politesses obligées entre gentilshommes de bonne maison, quelles que soient d'ailleurs leurs animosités, dom Philippin dit à Charles de Créqui:

— Vous avez répondu à mon second d'Attignac que vous feriez connaître vos conditions de duel quand nous serions en présence. Y avez-vous réfléchi, monseigneur?

Créqui considéra un instant l'équipement du bâtard de Savoie avant de répondre, puis il posa ces terribles conditions avec la jovialité de tout temps caractéristique chez les français:

— Vous avez là, messire bâtard, une bonne lame de Venise, ce me semble?

— Elle a eu l'honneur de mesurer la vôtre, monsieur de Créqui.

— Aujourd'hui, si vous le voulez bien, elles feront plus ample connaissance.

— Après!

— A votre ceinture jaune, je vois appendu un rude poignard napolitain; j'ai là une solide dague d'Espagne. et pour peu que cela vous complaise nous les ferons luire à ce beau soleil de juin.

— Soit, et puis?

— Et puis... il fait chaud ce matin, qu'en dites vous? N'êtes-vous pas d'avis que nous nous mettions à notre aise; nous risquons bien, autrement, d'étouffer sous notre cotte de mailles.

Et Créqui défaisait pièce à pièce son armure. Le bâtard de Savoie en fit autant pour toute réponse.

Quand les deux chevaliers n'eurent pour tout vêtement que la chemise et la chaussure, chacun d'eux prit son épée de la main droite, de la gau-

Digitized by Google

che son poignard et se plaça, prêt à combattre, en face de son antagoniste.

— D'Attignac et de Labuisse, dit Philippin aux deux seconds, jurez-vous de ne vous approcher que lorsqu'un de nous deux sera étendu mort sur la place?

— Foi de gentilshommes, nous le jurons!

— Maintenant le ciel vienne en aide au bon droit! s'écrièrent à la fois Philippin et Créqui élancés l'un sur l'autre.

Et dès lors commença ce combat émouvant, ardu, tenace, où chaque champion n'espérait la vie qu'en passant sur un cadavre; combat acharné, impie, où la fureur crispait les nerfs, exaltait les têtes et fesait flamboyer les épées, rapides et scintillantes, ainsi que des éclairs dans un ciel lourd d'orges.

Oui, c'était un duel à mort, sans grace ni trève, que livraient ces chevaliers possesseurs tous deux de puissans moyens de victoire! Dom Philippin, plus impétueux et plus fort que son adversire, se précipitait sur lui, le pressait, menaçant sa poitrine de coups d'épée, de coups de dague capables de le pourfendre de part en part.

Créqui, plus calme, plus agile et plus avare d'attaques, se tenait sur la défensive autant que faire se pouvait; car il fallait être un bien adroit joûteur pour se garder des estoquades du bâtard de Savoie.

Une fois ce dernier, voulant regagner sa part de soleil dont Créqui avait eu l'adresse de s'emparer, redoubla si fort d'impétuosité, que Créqui se vit forcé de rompre et de reculer jusqu'au fossé de l'arène, et que les gentilshommes spectateurs crurent un instant à sa défaite en le voyant dans les fausses atteintes de son ennemi.

Mais Créqui avait trop de confiance et d'habileté en ces sortes de combats pour s'abandonner à la crainte; sa retraite même n'était peut-être qu'une feinte dangereuse; car, l'œil rapide et la main prompte, il fesait toujours face et parade à son adversaire, qui, plus soigneux d'attaquer que de se garder, se découvrait quelquefois. Alors Créqui saisissant l'occasion, portait un coup sûr et retirait aussitôt, pour se remettre en ligne, son arme teinte de sang.

Par trois fois l'épée de Créqui mordit les chairs de dom Philippin, et jamais ce dernier ne put se revancher, tant la poitrine du chevalier français était prestement couverte.

Furieux et désespéré de ne pouvoir atteindre ce maître d'escrime qui gagnait en adresse ce qu'il perdait, lui, en sang-froid, le bâtard à la fin voulut essayer d'un autre mode d'attaque où sa force physique pouvait le favoriser davantage. Loin de lui il jeta son épée qui le servait si mal, et le poing armé de sa dague seulement, il se rua pantelant sur Créqui, lequel, à son tour, pour rendre les avantages égaux, jeta son épée, ne garda que son poignard et l'attendit de pied ferme.

Le combat alors changea d'aspect d'une manière effrayante, la longueur d'une lame ne séparait plus les antagonistes qui s'étreignaient, se liaient, tenaces et crispés. Les deux poignards se promenaient rapides sur leur tête, au tour de leur poitrine, les entourant ainsi d'une menaçante auréole de fer. Le succès paraissait douteux, et cet énergique duel se continait toujours sans qu'on pût en présager le résultat. Fatale appréhension que celle d'une mort imminente qu'on ne peut éviter soi-même qu'en la donnant à un semblable! Triste résultat que celui qui doit rendre un homme à la vie et jeter un cadavre à la tombe!

Las tous les deux de cette fluctuation pénible, de cette intermittence de succès qui les tenait si long-temps dans un doute de plomb, Créqui et dom Philippin, laissant spontanément leurs ruses d'athlète olympique, voulurent enfin précipiter le dénoûment de ce drame de sang.

Dom Philippin, le premier, s'abandonna sur Créqui et lui porta sa dague à la tête avec tant de force et de rapidité que ce dernier eut à peine le temps d'opposer son bras gauche et de se jeter de côté. Donné à faux, ce grand coup fit chanceler le bâtard sur son équilibre; Créqui saisit le moment où il ramenait son bras pour redoubler, et d'une main exercée, enfonça son poignard jusqu'à la garde dans le cœur de son adversaire.

— Demandez la vie, dom Philippin, lui cria Créqui en le voyant tomber.

— Ni grace, ni merci, répliqua le bâtard, avec un organe voilé par la mort.

D'Attignac et de Labuisse volèrent bientôt à son secours; ce fut en vain : dom Philippin, bâtard de la Savoie, avait cessé de vivre.

Créqui quitta le lieu du combat avec son fidèle de Labuisse et les douze gentilshommes, ses amis, qui vinrent le quérir, passa le Rhône près de Saint-André, et s'empressa d'aller à la première église rendre grace à Dieu de lui avoir octroyé la victoire dans une aventure aussi périlleuse, sans qu'il eût même reçu une seule blessure.

« Ce qui, dit Cheverny, lui apporta beaucoup d'honneur d'estre sorty ainsy heureusement desdits combats avec un si brave cavalier comme estait estimé ledit bastard. »

J.-J. Barreau.

FÊTES ET COUTUMES DE BÉZIERS.

I.

SAINT-APHRODISE.

Je commence par vous dire que je n'appartiens point à cette école qui, dans je ne sais quel but, s'efforce de détruire le peu d'anciennes croyances dans un pays où il en reste si peu; digne émule de cette bande noire qui s'en va frappant, renversant nos plus beaux châteaux, nos vieux monumens sous son marteau impitoyable. Je n'appartiens ni à

Digitized by Google

l'une ni à l'autre de ces troupes de vandales ; je professe le respect le plus profond pour tout ce qui est ancien, je reste en extase devant une ruine ; j'écarquille les yeux avec un plaisir indicible devant une inscription indéchiffrable ou les restes d'une vieille muraille, et je pleure d'attendrissement au récit de quelque ancienne tradition. *L'ancien est bon*, disait feu le dernier empereur d'Autriche aux membres de son université, et je répète après lui : *L'ancien est bon !*

Sur ce, je vais vous raconter l'histoire de Saint-Aphrodise, apôtre de Béziers, telle que ma bisaïeule l'a transmise à mon aïeule, qui me l'a cent fois répétée.

Saint-Aphrodise, né en Orient, embrassa le christianisme. Poussé par son zèle, il s'élança à la conversion des Gaules ; et, dit la tradition, *il arriva d'Egypte sur un chameau*. Il eut bientôt fait un grand nombre de prosélytes, et fut sacré évêque de Béziers, par saint Paul, apôtre de Narbonne, qui avait été son compagnon de voyage. Les persécutions contre les chrétiens s'étendaient alors sur toutes les parties de l'empire romain, et la religion, semblable à l'hydre de la fable, dont les têtes coupées renaissaient plus nombreuses, *hydra secto corpore firmior* (réminiscence d'écolier), la religion voyait ses sectateurs multiplier sous la hache du bourreau. Aphrodise fut obligé de se cacher, mais il ne put se résoudre à fuir. Cet homme évangélique ne voulait pas abandonner son troupeau, quelque péril que courût le pasteur.

Autour du temple de Diane s'étendait une sombre forêt. Nul profane n'osait y porter ses pas. De tous côtés croissaient des broussailles ; des ifs et des chênes y entrecroisaient leurs branches noirâtres ; et les cris sauvages des oiseaux de proie interrompaient seuls le silence menaçant de cette solitude mystérieuse. Là jadis Teutatès avait eu ses hommages et ses sacrifices sanglans.

Le soir on voyait quelques ombres se glisser lentement et se perdre dans l'épaisseur du bois. Tous s'avançaient dans la même direction ; et bientôt la terre s'entr'ouvrait pour les recevoir et les cacher. C'étaient les fidèles qui venaient écouter leur saint évêque. Tous les jours quelqu'un manquait au rendez-vous ; et les autres lui adressaient des prières, car les portes du ciel s'étaient ouvertes pour lui. Là, dans une obscure caverne, le saint prêchait à ces hommes persécutés, abreuvés d'opprobres, d'oublier les injures et de rendre le bien pour le mal. Sur un autel où le sang des hommes avait ruisselé, il célébrait les mystères d'un Dieu de paix, et remplissait de l'espoir du ciel ces hommes pour qui la terre n'avait pas assez de supplices et d'ignominies.

La retraite fut découverte, et l'évêque condamné à avoir la tête tranchée.

Au lieu où est aujourd'hui la place Saint-Cyr, près du cirque destiné aux combats des bêtes féroces et des gladiateurs, était une place, et au milieu de cette place un puits, près duquel on dressa l'échafaud. Le bourreau frappa, et son glaive ouvrit en même temps au martyr les demeures célestes. La tête respectable était tombée aux pieds de l'exécuteur, et l'infâme, d'un pied dédaigneux, la lança dans le puits. O miracle ! Tout à coup un bruit sourd sort de ses profondeurs, les ondes s'élèvent en tourbillonnant des entrailles de la terre, elles grondent, bouillonnent, s'élancent ; la tête du saint est rejetée ; les eaux lentement, lentement redescendent, et tout redevient calme. Alors le cadavre décapité du martyr se relève, prend sa tête avec ses mains et l'appuie sur sa poitrine. La foule en est ébahie, les cohortes romaines ouvrent un large passage ; l'évêque traverse d'un pas majestueux et ferme la cité étonnée. Sur sa route tout se tait ; quelques maçons seuls osent élever une voix insolente, et injurier le saint homme en le traitant de fou. Mais leurs corps sont pétrifiés à l'instant même sur le mur qu'ils élevaient. On voit encore aujourd'hui leurs sept têtes de pierre, que la révolution a essayé de détruire. Enfin, après une marche d'un quart de lieue, l'évêque martyr arriva à la caverne où les chrétiens l'ensevelirent.

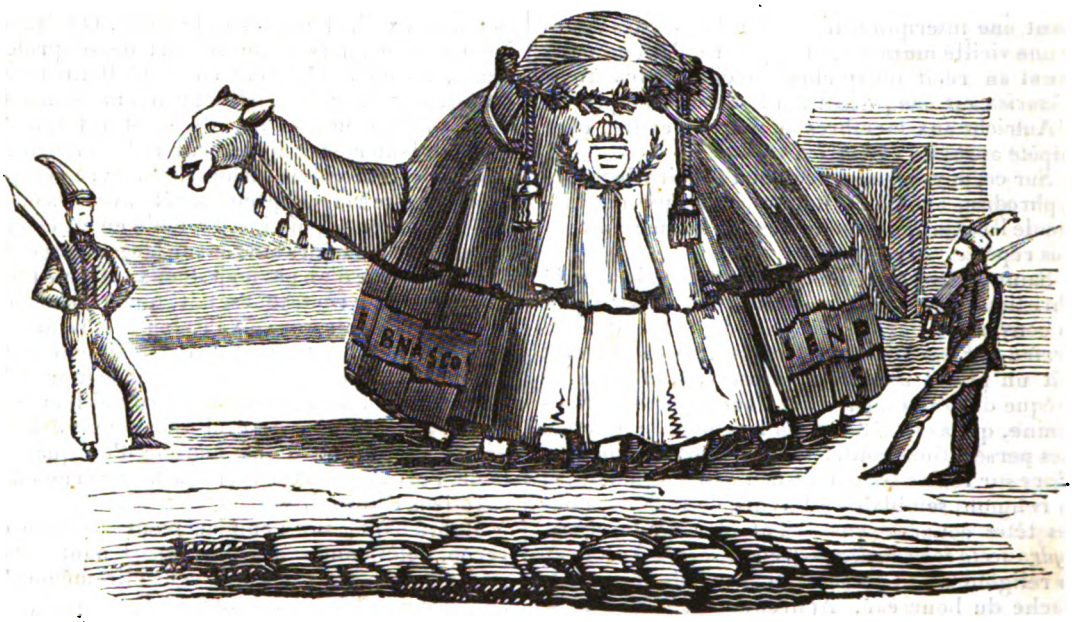
Maintenant, sur l'emplacement de cette caverne, s'élève une vaste église appartenant à divers styles d'architecture. La caverne elle-même s'est changée en un caveau voûté, où l'on a mis (je ne sais trop pourquoi) une représentation du corps de Jésus-Christ, environné des trois saintes femmes. Dans ce caveau, blanchi bien mal à propos, on voyait avant la révolution une pierre tachée du sang du martyr ; mais un maçon, sans doute pour venger ses confrères jadis pétrifiés par l'évêque, a fait sauter un éclat de la pierre, d'un coup de marteau.

Le 26 avril au soir, a lieu chaque année à Béziers une procession solennelle. Le buste et les reliques du saint sont portés, sur un brancard doré, par quatre jeunes garçons, vêtus en lévites. Les prêtres de toutes les paroisses de la ville forment un majestueux cortége. Les rues sont toujours encombrées de peuple. Mais c'est surtout sur la place aux Herbes que la foule se presse. Là, on dresse un autel sur lequel le buste du saint est déposé ; une dame, vêtue de blanc, s'avance, et, après trois profondes révérences, dépose une vaste couronne de fleurs sur la mitre de saint Aphrodise.

La procession marche jusqu'à la place St.-Cyr, où le couronnement se renouvelle, et, pendant la cérémonie, des fidèles, l'oreille collée contre terre, entendent les eaux du puits s'agiter avec fracas. Enfin, à huit heures du soir, au milieu de bruyantes fanfares, elle rentre dans l'église éclatante de lumières, où l'on donne la bénédiction au peuple, qui se retire toujours joyeux de cette antique solennité.

Le lendemain, il se fait à Béziers une religieuse consommation d'escargots ; et les bons habitans trempent dans le muscat de Maraussan des gâteaux nommés *coques*, qui ne se font que ce jour-là.

Digitized by Google



CHAMEAU DE SAINT APHRODISE.

II.

LE CHAMEAU DE SAINT APHRODISE.

Par une association d'idées assez bizarre, mais cependant ordinaire dans la nature, nous ne pouvons nous figurer certains personnages, réels ou fabuleux, sans quelque signe, sans quelque emblême qui rappelle ou leurs actions ou leurs singularités. Ainsi Jupiter apparaît toujours à notre imagination, dardant les traits inévitables de la foudre; Junon avec son paon, Vénus avec sa ceinture, Diane avec son carquois, etc.; mais c'est surtout dans nos croyances religieuses que cette observation est frappante de vérité. Jamais l'esprit populaire ne peut séparer Balaam de son âne, saint Roch de son chien, saint Antoine de son cochon. Les bons habitans de Béziers ont obéi à la loi commune : leur grand saint Aphrodise leur apparaît toujours, portant sa tête dans ses mains, et toujours ils voient paître dans le lointain le chameau qui l'apporta d'Orient. C'est surtout pour ce chameau qu'ils ont eu de tout temps une reconnaissance profonde et une estime égale, sinon supérieure à celle qu'ils ont pour le saint lui-même.

Sans doute jusqu'à sa mort le chameau était chaque matin pourvu d'herbe fraîche et abondante; sans doute son eau était versée dans une auge de marbre; mais cet inestimable animal devait finir comme toutes les choses d'ici-bas. Il mourut chargé d'ans et de gloire. Que font ces bons Bitterrois? Au lieu de le pleurer, de lui élever un monument que les élémens ou les révolutions qui ont sillonné le midi de la France auraient pu détruire, ils imaginent de rendre le chameau immortel, de l'avoir toujours là, auprès d'eux, sous la main, pour lui rendre leurs hommages et jouir de ses gentillesses dans toutes les cérémonies publiques. Le jour de *Caritas*, aux fêtes des rois, à la naissance des princes, il était du cortége obligé. Les habitans de Béziers le regardaient comme un de leurs compatriotes, et ils avaient raison, comme on le verra tout à l'heure.

Je vais vous faire la description de cette machine :

Figurez-vous donc une espèce de dôme ovale, dont le plus grand diamètre était, autant que je puis me le rappeler, de dix à onze pieds, et le plus petit de cinq à six. Au-dessus était une proéminence qui figurait la bosse du dromadaire. L'animal était couvert de draperies aux armes de la ville, avec d'énormes glands d'or. Mais ne soyez point effrayés de ce luxe; tout cela n'était qu'en peinture. La partie la plus intéressante du chameau était son cou qui, par un prodige de l'art Languedocien, s'allongeait ou se raccourcissait à volonté. C'était tout bonnement une longue manche en toile peinte qui s'attachait par une de ses extrémités au corps, et par l'autre à la tête de l'animal. A cette tête et dans l'intérieur de la manche, était adaptée une perche qui, retirée en dedans ou poussée en dehors, produisait ces merveilleux allongemens ou raccourcissemens du cou.

Mais ce n'était pas encore en cela que s'était montré dans son plus grand éclat le génie méca-

Digitized by Google

nicien de nos ancêtres. Au moyen d'un système de ficelles, le chameau ouvrait et fermait une grande bouche où de longues rangées de dents de mulet s'entrechoquaient en claquant.

Enfin, sur le devant, était une inscription latine : *ab antiquitate renascor*; et sur le derrière, une inscription en langue patoise, *sen fosso*, nous sommes beaucoup, sous-entendu de chameaux. De mauvais plaisans prétendent que c'est pour cela que les Bitterrois le considèrent comme un de leurs compatriotes. Une petite porte, pratiquée dans les flancs du noble animal, servait à introduire les hommes qui devaient porter et manœuvrer cette gigantesque machine, comparée au cheval de Troie par les classiques du pays.

Nous réservons pour une autrefois la description des fêtes que le chameau sanctionnait de sa présence : nous voulons seulement mettre au jour son dernier exploit, peu connu parce qu'il fut nocturne.

C'était, je crois, pendant une nuit humide de l'année 1830. Un grand feu brûlait dans le vaste foyer du corps-de-garde de la mairie, à Béziers; quelques gardes nationaux ronflaient étendus sur les lits de camp, d'autres gardaient le silence, car ils avaient épuisé tous les sujets de conversations possibles entre gens qui se connaissent peu. On avait maudit la pluie, loué et souhaité le beau temps; mais l'hydre affamée de la conversation avait dévoré tout cela. L'intarissable chapitre de la révolution et des héros de juillet était même épuisé; le silence régnait à l'intérieur, et à l'extérieur il n'était interrompu que par le cri du factionnaire qui poursuivait les passans attardés de son *qui vive* enroué.

De tous temps Béziers a renfermé dans son sein des gens à caractère inquiet et remuant, particulièrement dans le faubourg dont les habitans, d'après le proverbe, *dorment un œil ouvert et un pied en l'air*. Précisément un de ces cervcaux brûlés se trouvait au corps-de-garde. Il ne pouvait dormir : en vain il fermait les yeux, il les rouvrait toujours pour voir la table couverte de verres demi-pleins, et le sombre éclat des fusils placés en ordre sur le ratelier. Or donc, ne pouvant dormir, il se mit à rêver. Mais à quoi peut rêver un homme ayant, d'ordinaire, vingt-quatre heures à dépenser par jour, et à qui, défalcation faite de douze heures de sommeil, de six heures de table ou de café, il reste six mortelles heures qu'il emploie, non à se farcir la tête de romans et des idées anti-rationnelles qui en émanent, ou bien, comme tant d'autres, à faire des drames et des amours à passions ingenuement adultères, mais bien à s'enquérir et à se mettre au courant des *cancans* de la ville, et fort peu de la politique? Il eut bientôt résumé tout son passé, tout son avenir; car la monotonie de sa vie de flâneur n'avait été interrompue que par les fatigues inouies d'un voyage à *Bonjean* [1], des paiemens effectués à la fête de *Loupian* [2], et quelques visites sentimentales chez ses amis de *Murviel* [1]. Sa pensée au vol alourdi par le peu d'exercice quelle lui fesait faire ordinairement, erra quelque temps sur le cadavre du carnaval, lancé par des ingrats dans les ondes turbulantes de la *Pont-Neuve* [3], sur la nourriture si utile et si regrettable qui se perdait dans cette occasion [3]; enfin, il se rappelait avec plaisir les nombreuses *paillades* [4], où d'une voix rien moins qu'harmonieuse, il avait chanté les querelles matrimoniales de *Tristenoun*, *Parasoleil*, *Carotte*, *Tribunal* et autres malheureux époux dont les divisions secrètes étaient livrées à la publicité par les malins amis du scandale. Mais tous ces souvenirs, même ceux de l'aimable danse du *chibalet* [5], avaient rapidemment passé dans son esprit.

Enfin, en rebattant ses souvenirs il pensa au chameau. Une idée rapide et lumineuse comme l'étoile qui file dans le ciel, traversa son ame, et l'exécution suivit bientôt cette pensée.

— Achille! s'écria-t-il en secouant par le bras un grand jeune homme blond; Achille!

— Et quoi, caporal, dit lentement Achille, en se frottant les yeux, est-ce déjà le tour de garde?

— Non, écoute : il faut promener le chameau!

L'idée parut excellente au dormeur interrompu.

— Promener le chameau! dit-il, ça va!

Il éveille les autres; et le chameau qui depuis long-temps bâillait dans une atmosphère chargée de poussière, fut descendu. Douze vigoureux grenadiers s'y introduisirent, et bientôt il fut prêt à franchir le seuil. Le vent du nord avait emporté les brouillards, et aux pâles lueurs des reverbères mourans, le chameau vit la place déserte. Il aperçut dans le ciel des signes menaçants; il eut un sombre pressentiment qu'il ne quittait son asile poudreux que pour visiter son empire une dernière fois. Il chancela; mais bientôt, comme s'il eût dit : *Il faut obéir au destin!* il se releva fièrement.

Quel changement! il y a encore bien peu d'années, un peuple nombreux saluait sa sortie; la municipalité l'accompagnait; il semblait le chef plutôt que l'ornement de cette troupe de magistrats; et s'il était le plus silencieux, il était peut-être aussi le plus sage du cortége. Naguère il fendait péniblement la foule des Bitterrois, ses enfans ou plutôt ses frères, car ils l'aimaient et il les aimait. Naguère il allongeait son long cou pour les saluer; ses deux chambellans *tou Daliaïre* [6] et son noble fils *Potarri*, le suivaient armés de leurs

[1] Bonjean est à trois-quarts de lieue de Béziers.

[2] Lorsqu'on ne veut pas faire quelque chose, on renvoie à la fête de Loupian, l'an XIII de la république. Beaucoup de créanciers sont tacitement renvoyés à cette époque.

[1] *Murviel* est le Montmorency de Béziers.

[2] Le ruisseau de *Pont-Neuve* est presque toujours à sec.

[3] En allant noyer carnaval, on a coutume de se lancer du *son* au visage.

[4] C'est une cavalcade, à la suite de laquelle est un tribunal fictif, qui juge les maris battus par leurs femmes.

[5] Cette danse est aussi connue à Béziers.

[6] Noms des conducteurs du chameau. Ils étaient armés de sabres de bois, peints en bleu, et portaient des bonnets de coton ornés de rubans.

Digitized by Google

damas. Maintenant tout est désert, et l'obscurité règne seule dans les lieux où il a brillé d'un si vif éclat.

La gloire des chameaux passe comme celle des rois et des princes. Celui dont nous racontons l'histoire devait en avoir vu bien des exemples dans cette foule de conquérans et de potentats qui s'étaient succédé depuis les Vandales et les Ostrogoths jusqu'aux héros de juillet. Il avait vu tomber en poudre la longue monarchie de Clovis; les torrens de Charlemagne et Napoléon étaient passés à ses pieds sans l'ébranler; il avait vu tomber les Bourbons, puis se relever pour tomber encore; et lui, plus ancien qu'eux tous, rois, empereurs, conquérans, il devait aussi, après quinze cents ans, éprouver la rage, l'inconstance et l'injustice des hommes. Les catastrophes d'autrui lui avaient fait prévoir que la sienne n'était pas éloignée.

Il s'avançait lentement dans l'ombre, comme s'il eût craint d'être aperçu, lui que n'avait pu éblouir le soleil de l'Ascension et de saint Louis [1]. Ses clochettes tintaient doucement, comme s'il eût craint de donner un écho à ces murs encore tout pleins des souvenirs de sa grandeur passée. Il arriva sur la *Place aux Herbes*; mais quoi! il n'y voit plus ce puits dont les ondes odorantes l'avaient tant de fois rafraîchi, et cette place dont le nom seul indiquait la destination. il apprit que l'ironie de quelques malins avait voulu la nommer *Place des Esprits* [2]. Il regretta ces puits, écueil des voitures; mais il se consola, en voyant l'entrée de la rue Sélix, qui semblait être retrécie. Il pleura ce puits qui n'était pas le puits de la vérité, ce que démontre tout ce qui se fait sur son emplacement; il le pleura, car, tout populaire que fût le chameau, il aimait l'ancien régime, et cet attachement, trop peu caché, faillit à lui coûter la vie en 93. Il fut mis alors sur la liste des suspects; on porta sur lui des mains sacriléges; on alla même jusqu'à lui retirer son écurie et sa modeste pension de 800 livres qu'il touchait de temps immémorial, et dont il vivait content. À quels excès ne se portent pas les hommes aveuglés par l'esprit de parti [1]!

Il s'avançait toujours, et ses conducteurs lui signalaient à chaque pas de nombreux changemens dont il gémissait douloureusement. Mais enfin l'indignation s'empara du pacifique animal; son imagination se monta, et alors il voulut qu'un mandataire de ce gouvernement auquel il attribuait tant d'iniques réformes subît la peine qu'il aurait voulu infliger à cette troupe sacrilége.

Conduit comme par une main divine, il s'avança vers une maison située au fond de la place. Là, allongeant son cou, il heurta à la fenêtre du commandant de la garnison. Bientôt elle fut ouverte par un homme qui recula devant cette tête béante. Le vétéran pouvait reculer, mais fuir..... jamais! Celui qui n'avait pas craint les crocodiles de l'Egypte, ni les cosaques de l'Ukraine, ne pouvait s'effrayer d'un chameau. Il paraît armé d'un sabre que la lune fait scintiller. Le chameau reste impassible, comme s'il eût voulu effrayer son ennemi par l'immobilité même de sa masse. Le commandant lève son arme, le coup est porté, c'en est fait du *palladium* de Béziers!..... Mais non; l'animal prévoyant a incontinent raccourci les proportions de son cou, et le sabre n'a pourfendu que l'air.

Le chameau avait trop long-temps habité la mairie pour aimer le danger; il se retira lentement, laissant le vieux soldat étourdi comme un homme qui a fait un mauvais rêve.

Tel fut le dernier exploit du chameau de Béziers.

Quelque temps après des barbares l'ont livré aux flammes.

Bons Bitterrois, ne pleurez pas. Le chameau est comme le phénix, il renaît de ses cendres, et si jamais, lorsque j'aurai de la barbe au menton, vous me nommez *conseiller municipal*, je le rendrai à vos transports.

E. F.

[1] 15 août, 25 août, jours de fête de Napoléon et de la plupart des rois de France.

[2] Le principal commerce de Béziers est en *esprits, eaux-de-vie*, etc.

[1] Il est avéré que le chameau avait une pension de 800 livres.

PROCÈS ET CONDAMNATION D'UN ANE.

Dans une petite ville de l'Albigeis, dont je ne puis déchiffrer le nom sur le vieux manuscrit que j'ai sous les yeux, on célébrait la fête du saint patron. La chaleur était étouffante, dit le chroniqueur; les haquenées des demoiselles pouvaient à peine arriver jusqu'à l'église, et les chevaliers suaient sang et eau sous leurs épaisses cottes de mailles. Les truands, les vilains et les manouvriers arrivaient des villages voisins. Les uns se prélassaient avec orgueil sur leurs ânes, les autres allaient à pied pour imiter le bienheureux saint François.

On était alors au mois d'août de l'an de grâce mil quatre cent treize. Depuis trois mois la terre n'avait pas reçu une seule goûte de pluie tombée du ciel; paysans et animaux mouraient de soif. Un serf du seigneur de Lautrec arriva tout à coup monté sur un baudet qui, pressé par les coups de bâton, avait doublé le pas, et agitait avec bruit une énorme sonnette.

— Place, cria-t-il, lorsqu'il vit que la foule, devenue plus nombreuse, s'opposait à son passage, Arrière, vilains, ou je vous mesurerai les épaules de toute la longueur de mon bâton. Etes-vous routiers ou francs-taupins [1]? Par le cordon du bienheureux saint François, je vous apprendrai à respecter Guillaume Barbazot, vassal du seigneur de Lautrec.

[1] Bandes armées qui couraient alors le Languedoc.

Digitized by Google

Le paysan frappait à droite et à gauche pendant que son âne, par ses ruades, écartait les paysans qui s'obtinaient à ne pas laisser le passage libre.

— Dieu damne Guillaume Barbazot et son âne! dit une jeune paysanne qui avait été rudement frappée.

— Console-toi, ma fille, ajouta une vieille; si je ne me trompe, cet âne sera pendu.

— Dieu vous entende, mère, répondit la fille, et elle se signa.

— Si Thomas mon gars, était ici, ajouta-t-elle en essuyant une larme qui mouillait ses cils noirs, Guillaume Barbazot et son âne ne reviendraient pas à Lautrec.

— Console-toi, te dis-je; cet âne, maintenant si fier, aura mauvaise fin.

— Amen, répondit la jeune fille.

Ce petit incident avait mis la foule en émoi; les jeunes filles plaignaient la belle Marguerite, les jouvenceaux blâmaient hautement Guillaume Barbazot.

— Le mécréant, disait l'un...., il ne respecte personne, pas même les jeunes filles.

— Il caracole sur son âne comme Mgr. le duc de Berry sur son coursier de bataille. Je veux que le rosier que ma bonne amie a planté dans mon jardin, le jour de l'Ascension, se dessèche avant la fin de l'été s'il n'arrive rien de malencontreux à Guillaume Barbazot.

Pendant que les dévôts, rassemblés à la porte de l'église, s'entretenaient ainsi diversement, le vassal du seigneur de Lautrec avait attaché son âne au tronc d'un ormeau.

— Grison, lui dit-il, en lui caressant les oreilles, je te laisse seul; je vais chanter au lutrin; si ces manans viennent pour te frapper, tu joueras des pieds et des dents.

L'âne se mit à braire d'une force épouvantable, et suivit de l'œil son maître jusqu'au moment où il franchit la porte de l'église. Le patient animal resta long-temps immobile à la même place. Tourmenté par les mouches qui se jetaient sur lui par essaims, brûlé par les rayons du soleil, il fit tant par ses efforts qu'il rompit la corde qui le tenait attaché. Il se dirigea vers une porte ouverte et entra précipitamment dans une petite chapelle dédiée à Sainte-Cécile, patrone du diocèse d'Albi.

— L'âne! l'âne! s'écrièrent les vieilles femmes et les jeunes filles....

A ce cri, la frayeur s'empara de toutes les dévotes qui sortirent de la chapelle et abandonnèrent le saint lieu à la profanation de l'âne de Barbazot.

Au milieu de l'enceinte était une pierre en forme de croix, surmontée d'un petit vase de terre cuite au soleil, le vase était plein d'eau bénite; l'âne, pressé par une soif ardente, but en quelques instans cette eau destinée à asperger les dévotes à Sainte-Cécile. Il aspirait la dernière goûte, lorsqu'un des marguillers entra armé d'un bâton.

— Profanation! profanation! s'écria-t-il, quand il vit le vase vide.

Il chassa l'âne, et courut avertir le clergé et les chantres de la paroisse. Grande fut l'indignation des bedeaux qui voulaient qu'on brûlât à l'instant sur un bûcher l'animal profanateur.

— Il faut que justice soit faite, s'écria le grand chantre. Rassemblons-nous pour condamner l'âne.

— A mort! à mort! cria la foule.

Le chantre, le théologal, deux religieux de l'ordre de Saint François et le plus vieux des marguilliers montèrent sur une petite estrade qu'on construisit à la hâte, près de la porte de l'église.

— A qui appartient cet âne? cria le marguillier....

— A moi, répondit Guillaume Barbazot. Je l'avais attaché à cet ormeau, le diable a rompu la corde, et mon pauvre grison est entré dans la chapelle.

— Suppôt de satan, ajouta le marguillier, en se tournant vers l'âne; pourquoi as-tu bu l'eau du bénitier de Sainte-Cécile?

L'âne, dit le chroniqueur, ne répondit pas à cette apostrophe, et baissa la tête d'un air contrit et humilié.

— Pourquoi as-tu commis la plus abominable des profanations?

L'âne poussa un sourd gémissement.

— Qui ne dit mot consent, cria le marguillier. Qu'as-tu à répondre pour ta justification?

Cette fois l'âne effrayé par les murmures de la foule, se mit à braire avec tant de force, que le chantre et les deux religieux de l'ordre de Saint-François se bouchèrent les oreilles.

— A mort le profanateur! cria la foule.

Le marguillier se leva et dit d'une voix rauque:

— Je condamne l'âne de Guillaume Barbazot à être pendu aux branches du grand ormeau. Qu'on le conduise au supplice.

Quatre paysans saisirent le baudet, lui passèrent une forte corde au cou, et un instant après le profanateur se débattait en l'air: Guillaume Barbazot, présent au supplice, ne put retenir une larme.

— Je m'en reviendrai donc à pied! s'écria-t-il d'une voix douloureuse..... Adieu, mon pauvre âne! adieu pour toujours!

Ainsi fut puni l'âne profanateur.

Et vous, cher lecteur, en parcourant ce court récit, veuillez ajouter foi à ma petite histoire. Le manuscrit de mon vieux chroniqueur est moins illisible. Les lettres rouges et bleues se dessinent mieux.

Je puis donc vous dire que ceci se passa dans la petite ville de Cordes, dans l'Albigeois, le quatorzième jour du mois d'août, de l'an de grâce mil quatre cent-treize, régnant Charles VII, roi de France, par la grâce de Dieu.

(*Extrait d'une chronique Albigeoise.*)

S.

Digitized by Google

JACQUES CUJAS.

L'Europe sortait du ténébreux chaos qu'on appelle le *moyen âge ;* elle travaillait péniblement à la grande œuvre de la civilisation. Plusieurs hommes à intelligence profonde préparaient la voie où nous marchons aujourd'hui, et retirés dans leurs cabinets comme un grand-prêtre dans le sanctuaire, méditaient long-temps. Puis, nouveaux Moïse, ils descendaient de la montagne, et annonçaient aux hommes des choses inconnues.

Il y a quelque chose de grand et de sublime dans la mission de ces savans, qui, par leurs efforts réunis, déchirèrent le voile de l'ignorance que la main de la féodalité avait jeté sur l'Europe comme un immense réseau ! On est frappé d'admiration quand on les suit pas à pas dans leur marche pénible ; et leurs noms, que la frivolité de notre siècle a presque oubliés, nous apparaissent resplandissans d'une immortelle auréole.

Parmi les savans qui travaillèrent le plus puissamment à la régénération sociale qui s'opéra dans le seizième siècle, les jurisconsultes occupent le premier rang. En effet, les intelligences sortaient à peine du chaos, tout était désordre, et il n'y avait pas de moyen plus efficace que l'étude du droit pour rétablir la société sur des bases inébranlables. Alors naquirent les l'Hôpital, les Dumoulin, les Pasquier et plusieurs autres jurisconsultes célèbres, qui, par leurs travaux, ont mérité la reconnaissance de la postérité. La jurisprudence était regardée, avec raison, comme la science la plus propice à accélérer les progrès de la régénération sociale, en propageant les idées d'ordre et de justice. Aussi tous les hommes doués d'un talent supérieur lui consacrèrent leurs veilles ; mais les premiers interprètes du droit n'en eurent qu'une idée imparfaite, parce qu'il leur manquait deux choses essentielles : l'érudition et la critique. Un auteur a dit avec raison que la législation et la civilisation de l'Europe marchèrent d'un même pas vers leur perfection. Il fallait un homme doué par la nature de ce génie investigateur qui sonde les profondeurs de la science, qui peut éclaircir tout ce qu'il y a d'obscur. La législation n'était encore qu'ébauchée ; un jurisconsulte sortit tout à coup de la foule, surpassa ses rivaux, et se plaça au premier rang. Cet homme était l'immortel Cujas.

Jacques Cujas naquit à Toulouse vers l'an 1520 et eut pour père un pauvre foulon. Il sortit de l'obscur atelier, et dénué de tous les secours de la fortune, il eut assez de résignation pour supporter les cruelles privations auxquelles il fut exposé pendant le cours de ses premières études. Il apprit en peu de temps le grec et le latin, et cédant à un penchant irrésistible qui l'entraînait vers la jurisprudence, il étudia sous le fameux Arnoult-Ferrier, qui professait alors à Toulouse. D'élève devenu maître, il eut pour auditeur Gui de Pibrac, depuis chancelier de la reine Catherine

Digitized by Google

de Médécis; à peine âgé de vingt-sept ans, il donna des leçons sur les *Institutes* à Etienne Pasquier et à Antoine Loisel.

Sa grande renommée, qui se répandit en peu de temps dans toutes les écoles de France, lui suscita d'inplacables ennemis. En 1554, il concourut pour une chaire de droit à l'université de Toulouse, et eut la douleur de se voir préférer un concurrent obscur, nommé Guillaume Forcadel. Cujas quitta Toulouse, et, suivi de nombreux écoliers, il alla professer à Cahors, où une chaire de droit se trouvait vacante par la retraite du célèbre Govéa Ce nouveau théâtre n'était pas assez élevé pour le jeune jurisconsulte. Marguerite de Valois, fille de François Ier, l'appela pour professeur à l'université de Bourges. Cujas en arrivant eut à lutter avec Hugues Doneau et Duaren, qui, jaloux de la supériorité de leur jeune compétiteur, excitèrent une révolte parmi les écoliers de Bourges. Il trouva un asile à Valence, et un protecteur dans Bertrand de Simiane, alors lieutenant-général dans le Dauphiné. En 1573, Charles IX le nomma conseiller honoraire au parlement de Grenoble, et Henri III lui donna, l'année suivante, la première place vacante, avec 375 livres d'appointemens. Avignon et Turin entendirent tour à tour l'éloquent professeur; puis, cédant aux instances de ses amis, il revint à Bourges pour revoir ses nombreux écoliers qui le chérissaient tous comme leur père. Les fureurs de la ligue avaient déjà porté la désolation dans toute la France. Cujas était zélé catholique, mais il condamnait le fanatisme qui tourmentait sans cesse les deux partis. Aussi fut-il accusé d'indifférence; et craignant une nouvelle émeute, il se rendit à Paris où l'appelait Henri III. Il ne resta qu'un an dans la capitale. Bourges était sa patrie adoptive, et il résolut de s'y fixer pour toujours. Les promesses les plus flatteuses des rois étrangers et du souverain pontife Grégoire XIII, ne purent l'entraîner hors de France; Cujas joignait à l'érudition la plus profonde la vertu du patriotisme, et il répondit qu'il se devait tout entier au pays qui l'avait vu naître. Trois mille écoliers se pressaient chaque jour pour entendre ses leçons; il les aidait de son crédit, leur prêtait de l'argent, et les traitait tous avec une tendresse vraiment paternelle. Guillaume Postel, professeur à l'université de Paris, se rendit à Bourges seulement pour converser avec lui. Cujas lui fit visiter sa maison; puis il lui dit :

— Eh bien! mon cher confrère, que pensez-vous de mon ermitage? Que dites-vous de mon humble chartreuse?

— C'est la maison de Socrate, répondit Postel. Mais oserais-je vous faire une question, mon cher confrère; cette question ne vous paraîtra-t-elle pas indiscrète?

— Pouvez-vous commettre une indiscrétion, mon maître? Notre fraternité littéraire ne doit-elle pas exclure entre nous toutes ces vétilles de mondaine courtoisie?

— Eh bien! répartit Guillaume, j'ai parcouru avec plaisir toutes les parties de votre maison..... Une seule chose m'a étonné: toutes vos chambres sont petites, et vous avez une salle à manger capable de contenir tous les chevau-légers de notre sire le roi Henri. La chambre consacrée au dieu Comus ne devait pas être, ce me semble, si vaste chez un savant, chez un sage, et l'emplacement destiné à contenir les arsenaux et les trépieds du dieu qui préside à la bonne chère ne devrait pas être si solennnel.

Cujas se prit à rire.

— Vous avez raison, mon maître, dit-il; je pense comme vous, et, pour vous donner la clé de cette apparente oppositiou entre le fait et le droit, je vais entrer dans une explication nécessaire; j'ai à Bourges un grand nombre de disciples, comme vous avez pu en juger. Il y en a qui viennent de loin, et qui, dévorés de l'amour de la science, ont plus consulté leur désir d'apprendre que les moyens de subsister pendant leurs cours. A ceux-là, maître, j'offre le pain de ma huche, le vin de ma cave, le jambon de mon foyer. Ils viennent s'asseoir à ma table, comme à la table paternelle, et ma félicité est grande quand après avoir, pendant toute la journée, distribué à ces chères ouailles la nourriture intellectuelle, je me vois appelé, le soir venu, à partager avec eux le froment que Dieu m'a donné.

Guillaume Postel regarda pendant quelques instans Cujas, et cédant à son émotion, il s'écria :

— Cujas, le rayon de Jehova est descendu cette fois sur une belle âme, sur une âme d'or.... Dieu soit à jamais béni! Vous prouvez au monde que la science n'est pas incompatible avec la vertu. Oui! oui! gloire à Dieu, et honneur à vous, Cujas!..... Oui, Cujas, le roi saura vos vertus, il connaît déjà vos talens. Lui et la patrie vous en récompenseront. Mais il faut un autre nom à votre vertu civique : en parlant de vous au Louvre, je ne vous appellerai que le père des écoliers[1].

Guillaume Postel parlait encore au moment où cent écoliers entrèrent dans la salle, et se rangèrent autour de la table dans une attitude respectueuse. Suzanne, fille de Cujas, dans la fleur de l'âge et de la beauté, fit les honneurs de ce festin de famille, et les bazochiens se retirèrent en saluant par leurs acclamations le généreux bienfaiteur qui leur servait de père.

— Que vous êtes heureux, Cujas! s'écria Posel en serrant étroitement entre ses bras le célèbre professeur de Bourges.

Et le vieux docteur de l'université de Paris pleura d'attendrissement.

Ces scènes touchantes se renouvelaient chaque jour; toutes les fois que Cujas sortait, une multitude d'écoliers se pressait sur ses pas en criant.

— Voilà notre père! voilà notre père!

Qu'est devenu ce temps où il s'établissait entre le maître et le disciple un échange mutuel de tendresse paternelle et d'amour filial? Comment se fait-il que de nos jours un professeur ne monte sur sa chaire que pour remplir une tâche à lui imposée, et que les écoliers reçoivent les leçons sans amour, sans reconnaissance, comme d'un

[1] *Le Droit*, 15 avril 1837.

Digitized by Google

homme salarié par le gouvernement? La cause de ce changement étrange n'est pas difficile à découvrir. A qui la faute? Au maître, parce qu'il doit donner l'exemple, et que les jeunes gens, encore sans passions, reçoivent la première impression qui les frappe, semblables à des tiges flexibles qui plient sous la main du cultivateur. Jacques Cujas possédait le grand secret de conquérir l'amour de ses disciples; ce secret était l'amour qu'il leur portait, l'hospitalité généreuse qu'il leur offrait. Ainsi, quand il paraissait en public, on n'entendait que des cris d'allégresse, et la vieille cité de Bourges fut long-temps témoin de l'enthousiasme des écoliers.

Ce grand homme vivait heureux, lorsque les fureurs de la ligue se renouvelèrent avec plus d'acharnement que jamais. Les malheurs de la France, l'attachement qu'il avait pour Henri de Navarre, le jetèrent dans une sombre mélancolie. La vigueur de son tempérament lui fesait espérer une longue vieillesse. La mort mit bientôt fin aux illusions de ses amis : Jacques Cujas mourut à Bourges le 4 octobre 1590, à l'âge de 69 ans. Tous les ordres de la ville assistèrent à ses funérailles, et plusieurs savans composèrent des épitaphes. Enfin il ne manqua à cette pompe funèbre rien de ce qui peut attester l'amour, le regret et le désespoir.

Cujas était petit de taille; son corps était épais et presque carré; sa voix ferme et sonore; sa barbe, qu'il portait extrêmement longue, donnait à son visage un aspect vénérable. On dit qu'il ne travaillait que couché à plat-ventre sur des tapis et environné d'un tas de vieux livres. Ce savant jurisconsulte recouvra et mit au jour une partie du Code Théodosien; il composa un commentaire sur les fiefs, et développa les principes élémentaires du droit dans le court axiome sur le Digeste et surtout sur le Code de Justinien. Il jouit pendant sa vie de la plus grande renommée, et les Allemands ont conservé tant de vénération pour lui, qu'ils ne prononcent jamais son nom dans les écoles sans ôter leurs toques.

Toulouse, sa patrie, méconnaissant pour ainsi dire cet enfant dont la gloire rejaillit sur sa mère, après l'avoir rejeté pendant sa vie, ne donna aucune marque de douleur à sa mort. Le grand nom de Cujas ne fut pas d'abord gravé dans les annales de la cité palladienne. Plus tard, on accorda au buste du grand homme une place dans la salle des *Illustres*. Si nous sommes bien informés, on a admiré à la dernière exposition de Paris une belle statue de l'immortel jurisconsulte, destinée, dit-on, à décorer une de nos places publiques. Vaut mieux tard que jamais, et nous ne pouvons nous empêcher d'applaudir au zèle patriotique de ceux qui les premiers on dit que Cujas méritait quelque chose de plus qu'une petite niche dans la grande salle du Capitole....

M. C.

LES LANDAIS.

Disséminés dans des plaines à peine couvertes d'une pelouse rase, où on ne trouve que quelques chênes tausins, dévorés par les brebis du matin au soir, les Landais n'ont d'autres compagnons que leurs moutons et leurs chiens. S'ils portent leurs regards vers l'orizon, ils n'aperçoivent que la surface monotone des Landes ou les noirs rideaux formés par les forêts de pins. Dans leurs déserts, qu'on pourrait appeler le Sahara de l'Aquitaine, où la nature est effrayante de stérilité, ils mourraient d'ennui, si dès l'enfance ils n'étaient accoutumés à vivre seuls au milieu des sables mouvans. Ces tribus qui ont reçu les diverses dénominations de *Borges*, de *Maurésins*, de *Landais* ou *Lanusquets* forment en quelque sorte une nation à part.

D'une stature au dessous du médiocre, d'une maigreur qui approche du marasme, d'un teint havé et décoloré, les Landais offrent toujours la triste image de la maladie. Le défaut de souplesse dans les organes, l'irritabilité dans le système nerveux, les prédisposent au spasme et à l'aréthisme. Errans comme les Arabes du désert, ils vont chercher les objets de consommation qui leur manquent, et vendre le superflu des produit de la contrée. Néanmoins, dans leurs pélerinages, ils ont des haltes fixes et invariables, ils n'ont pour toute nourriture qu'un pain mal pétri, fait de farine de seigle et de maïs, qu'ils assaisonnent quelquefois avec des sardines de Galice. Couchés dans leurs chars, ils ne prennent que quelques heures de repos, et bien souvent ils dorment sur la terre humide. Ils donnent à leurs bœufs quelques tiges de panis, et après les avoir forcés, en quelque sorte, à prendre cette nourriture, ils les lâchent sur la lande et poussent un cri rauque pour accélérer leur marche. On déplore, en voyant ces visages ridés par la misère, ces têtes à peine couvertes de quelques cheveux, le sort de ces hommes que la nature a condamnés à vivre au milieu des privations les plus cruelles. Les Landais ne sont pas plus heureux lorsqu'ils retrouvent le repos dans leurs chaumières. Les habitations sont peu élevées, et la toiture en est écrasée. Au centre est ordinairement une pièce commune, dans laquelle se trouve le foyer autour duquel se réunissent tous les habitans de la maison. Le sol, assez mal battu, tient lieu de carrellement et de plancher; de petites lucarnes laissent à peine pénétrer la lumière du jour, et le chaud et le froid s'y font sentir avec une égale intensité.

Leurs vêtemens ont des formes si étranges, qu'ils font distinguer aisément les Landais de tous les autres habitans de la France. Pendant l'hiver, et dans leurs courses, ils portent une espèce de dalmatique, qu'on retrouve chez les habitans du Tarn et du Querci, sous la dénomination de *brisaut*. Elle est ordinairement d'étoffe brune et très-grossière. Les Landais portent aussi quelquefois des guêtres et des pilets faits de peaux de brebis, dont la laine

Digitized by Google

est placée à l'extérieur. Ils ont pour coiffure un petit berret qu'on peut regarder comme un simple ornement, parce qu'il couvre à peine le sommet de la tête. le berret donne à leur visage je ne sais quel aspect hideux et repoussant qui inspire à la fois le dégoût et la pitié, aussi le Landais est le type vivant de la misère et des infirmités.

Le costume des femmes n'est pas plus approprié aux besoins quotidiens de la vie. Leurs dalmatiques ne diffèrent guère de celles des hommes; dans l'hiver elles se couvrent d'un large capuchon, et, pendant l'été, un grand chapeau rond à larges ailes, orné d'un ruban ordinairement noir, les préserve des rayons d'un soleil brûlant. Les jeunes filles ne portent qu'un petit bonnet de toile blanche, dont les ailes sont relevées.

Les bergers qui habitent les environs de la Teste et de Parentis, n'ont pour vêtement que des

BERGERS LANDAIS.

peaux de brebis. Ils marchent sur des échasses qu'on appelle *xcanques*, qui les élèvent à cinq ou six pieds au-dessus du sol. Ils s'y habituent dès la plus tendre enfance, et acquièrent une si grande dextérité, qu'ils suivent constamment, la ligne droite au milieu des nappes d'eau de deux pieds de profondeur. Les *xcanques* sont attachées au côté extérieur des cuisses; de telle sorte que les genoux conservent toujours la liberté de faire une légère flexion. Les bergers se munissent d'une longue barre qui leur sert de balancier quand ils marchent, et de point d'appui lorsqu'ils veulent se reposer [1].

Les habitans des Landes ne parviennent jamais à un âge avancé; l'excès des liqueurs spiritueuses, une nourriture peu substantielle et malsaine, leurs demeures humides, hâtent leur décrépitude. Ceux qui atteignent la soixantième année sont sujets à des infirmités dégoûtantes, et les mariages prématurés déteriorent de jour en jour l'espèce hu-

1 Thore, Promenade sur le golfe de Gascogne.

Digitized by Google

maine dans le département des Landes. Leurs amours n'offrent pas ces scènes passionnées qui caractérisent les habitans du Midi de la France : le mariage n'est jamais précédé de longs pourparlers. Nous nous contenterons de citer ici le récit d'un savant voyageur, témoin oculaire d'un de ces mariages improvisés 1 :

« Dès que les offices furent achevés, les paroissiens se rassemblèrent au-devant de l'église, au nombre tout au plus de cent cinquante ; les hommes d'un côté, les femmes de l'autre : celles-ci assises sur leurs talons et formant un cercle. Les jeunes gens des deux sexes étaient réunis en groupes, chacun tenant sa chacune, sautant les uns devant les autres, au son de la voix d'un pâtre huché sur une pierre. L'air de cette espèce de danse n'avait rien de suivi ; ce n'était que des inflexions de voix brusques, sauvages, sans mesure. Le curé et le notaire, spectateurs comme moi de ces danses burlesques, observaient avec attention leurs mouvemens, et me dirent qu'il se ferait quelque mariage ; qu'ils apercevaient des serremens de mains qui en étaient les marques infaillibles. Je vis, en effet, sortir successivement de ce groupe trois Landais, qui entraînèrent chacun brusquement leur danseuse ; et, après s'être regardés, ils dirent quelques mots en se frappant l'un i'autre ; ils furent joindre leurs parens pour leur déclarer *qu'ils s'agréaient* et qu'ils voulaient se marier ensemble. Les parens répondirent qu'ils y consentaient, puisqu'ils *s'agréaient*. Convenus de leurs faits entr'eux, ils appelèrent le notaire et le curé, et le jour fut pris pour le contrat, pour la bénédiction nuptiale, et pour la noce. »

Les Landais sont pillards ; malheur aux navires qui échouent sur la place qui règne depuis la Tour Cordouan jusqu'au cap Breton ; les habitans crient : *Avarech* ! *avarech* ! et enlèvent tout ce que les naufragés ont sauvé des flots. C'est à leur grande misère qu'on doit attribuer cette coupable cupidité. Le meilleur moyen d'améliorer les mœurs de ce peuple, de lui faire comprendre les lois éternelles de la probité, c'est de le tirer du dénuement et de l'abjection qui pèsent sur lui. Jusqu'à ce jour les Landais ont été oubliés dans leurs déserts sablonneux, et depuis quelques années seulement des hommes évidemment patriotes travaillent à propager l'industrie et l'agriculture chez ces tribus à demi-sauvages qu'un voyageur appelle, à juste titre, les Bédouins de l'Aquitaine.

J. N.

1 Mémoires de l'académie Celtique.

JEAN LANNES, DUC DE MONTEBELLO.

Le onze avril 1769, pendant qu'une génération nouvelle calculait sourdement la destruction du servage pour courir avec frénésie vers la réalisation d'un rêve d'enthousiasme, naissait, dans la jolie ville de Lectoure, un enfant auquel un taudis délabré devait servir de demeure, et qui, pour premier vêtement à sa nudité, n'eut que les langes ébourrelées de la misère ; un enfant qui devait successivement, dans le cours de son adolescence, conduire à l'abreuvoir et garder à la prairie des chevaux étrangers, creuser sur le bastion de Lectoure, les fosses où les arbres qui décorent actuellement cette promenade devaient développer leurs branches, et offrir enfin, en qualité d'apprenti, le secours de son bras dans un atelier de teinture : cet enfant, c'était Jean Lannes ; cet enfant, c'était celui qui, trente ans plus tard, devait être appelé à caresser un sceptre d'une main et à soumettre de l'autre d'autres sceptres à celui-là.

Il est des destinées étranges qui déconcertent tous les calculs humains ; des élévations subites que l'on peut suivre de l'œil, mais qui, en même temps qu'elles remplissent l'âme d'enthousiasme, la compriment aussi par trop de surprise et d'admiration. Ce n'est que dans les grandes crises politiques et sociales, où tout se meut sans ordre, où les intérêts divers s'agitent, où l'orage populaire gronde et où les diverses classes se choquent dans un pêle-mêle subit, que l'on voit jaillir ces éclairs que nous appelons le génie.

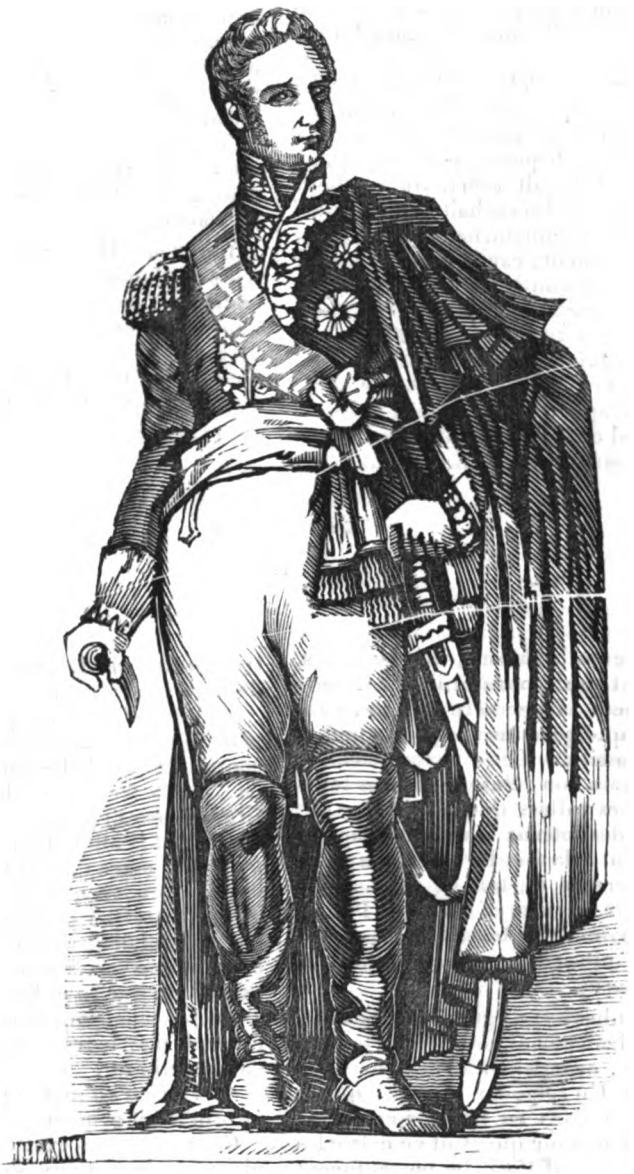
C'était dans l'atelier d'un sieur Dulau, teinturier à Auch, que l'homme futur se trouvait lorsqu'éclata le grand mouvement révolutionnaire. Sensible à l'enthousiasne général qui se manifestait alors à la seule menace du fer étranger, et sentant d'ailleurs en lui poindre ce feu sacré qui découvre à l'homme supérieur la perspective d'un vaste avenir, Lannes se dirigea vers la frontière avec les galons de sergent-major. Devenu chef de brigade en 95, par suite des nombreux traits de valeur qui le distinguèrent dans les Pyrénées-Orientales, une malveillance, que l'on attribue généralement au conventionnel Aubry, dont le sot orgueil et l'incapacité furent un obstacle à la gloire de plusieurs, ramena Lannes dans ses foyers. Ce ne fut qu'instantané : il reprit volontairement du service dans l'armée d'Italie, et dès lors déployant au combat de Dégo une valeur que l'on ne devait attendre que d'un soldat habitué à de longs et périlleux services. Bonaparte le nomma chef d'une demi-brigade. La supériorité qu'il montra au passage du Pô, et le dévoûment qui le conduisit à s'emparer de deux drapeaux au combat de Bassano, ne firent point regretter au futur empereur d'avoir tout récemment porté son attention sur le jeune guerrier, qui fut nommé général de brigade après avoir, lui, le premier, frappé les premiers coups à la porte de Pavie. A la bataille d'Arcole, fier des succès obtenus à Saint-Georges et à Pombio, et irrité peut-être par une blessure reçue à Governolo, il mit son général à même de ne plus douter de son intrépidité, de son courage et de son génie militaire. Abattu par deux graves blessures, et le danger étant encore imminent, il se relève avec la vigueur

Digitized by Google

de l'intégrité, remonte à cheval et court en recevoir une troisième.

Lorsque la campagne d'Egypte fut décidée, Lannes suivit Bonaparte à Alexandrie et à Aboukir, où il reçut une blessure qui fit craindre un instant pour ses jours. Il fut un des sept qui revinrent en France avec Bonaparte, et son activité hâta prodigieusement le résultat de la journée du 18 brumaire.

Chef de la garde consulaire, il franchit le premier le mont Saint-Bernard ; avec ses deux divisions il s'empara d'Etroubles, repoussa d'Aoste et de Châtillon les ennemis et vainquit la ville de Bard où ils s'étaient réfugiés. Il prit Yvrée, battit l'ennemi à Chiusella et à Romano. A Casteggio d'abord, puis à Montebello, il déploya des talens militaires que la seule valeur semblerait exclure. Marengo lui valut un sabre d'honneur.



STATUE DU MARECHAL LANNES

Devenu maréchal sous l'empire et plus tard duc de Montebello, il fit la campagne de 1805 ; il combattit et triompha à Wertingen, Ulm, Hollebrunn et Austerlitz. Il mérita toute l'élévation où sa valeureuse réputation l'avait porté aux batailles d'Iéna, d'Eylau et de Friedland, qui furent livrées en l'an VII. En Espagne, il livra la bataille de Tudela et prit Saragosse.

Fatigué de longs et pénibles travaux, épuisé par de nombreuses blessures, le duc de Monte-

Digitized by Google

bello goûtait au sein de sa famille la paix et le bonheur dus aux services éminens qu'il avait rendus à la patrie. Le calme du foyer est bien doux après le tumulte de la guerre, et pour le goûter avec plus de charme, le maréchal s'était retiré dans sa terre de Maisons, à peu de distance de Paris. Sans doute espérait-il que désormais la France demeurerait dans une tranquillité prospère; sans doute espérait-il déposer pour le reste de ses jours ses armes jusqu'alors victorieuses; mais celui qui donna à l'homme le génie lui refusa la prévoyance.

En 1809 la guerre fut déclarée à l'Autriche. Le froid est vif pour celui qui a pris l'habitude d'une atmosphère tempérée; le maréchal vit arriver l'instant avec beaucoup de peine; peut-être qu'un pressentiment secret l'avait averti du malheur qu'un avenir mystérieux lui cachait encore; quoi qu'il en soit, il partit, et l'ennemi ne s'aperçut point des craintes qui l'agitaient; car il lui fit éprouver à Ratisbonne un échec considérable. A Esling.... là, finit le grand homme !.. Là, pendant qu'il parcourait la ligne de ses troupes accablées par le nombre, un boulet lui emporta les deux jambes. Napoléon, que cette affreuse catastrophe avait douloureusement frappé, accourut vers le brancard où le maréchal était étendu; il se jeta dans ses bras, et leurs sanglots se confondirent !... Il fut transporté à Vienne, où il mourut le 31 mars 1809. Ses restes demeurèrent une année à Strasbourg et furent transportés au Panthéon le 5 juillet 1810.

Lannes fut toujours d'une franchise extrême vis-à-vis de l'empereur, dont il était l'ami. Il n'imposa jamais la supériorité de sa position à ceux qu'il avait connus dans sa jeunesse; on cite au contraire plusieurs traits qui prouvent combien il aimait à se rappeler ses anciens amis; entre autres je puis dire, après les biographes et les mémoires qui ont parlé du grand homme, qu'avant la prise de Saragosse, et lors de son passage à Auch, le préfet lui offrit un dîner d'apparat, qu'il n'accepta qu'à la condition d'amener avec lui un charretier qu'il venait d'embrasser sur la route, l'ayant reconnu pour un de ses camarades d'enfance.

Le 1er mai 1834, la ville de Lectoure a payé son tribut d'hommages à la mémoire du maréchal, en fesant inaugurer sur la promenade du *Bastion* une belle statue en marbre blanc due au ciseau d'un des meilleurs sculpteurs de la capitale. Il n'est pas un voyageur qui, en admirant ce travail, n'éprouve un sentiment d'enthousiasme en voyant l'expression de patriotisme des Lectourois.

A. Montfort.

L'ÉTRANGÈRE.

I.

A trois lieues de Cahors, les voyageurs, pendant que la lourde diligence monte lentement la dernière colline, s'arrêtent quelques instans pour admirer le château de Roussillon. Cette masse féodale, jetée sur un petit mamelon, élève ses noires tours au-dessus des étroites vallées que les torrens ont creusées aux pieds des coteaux. Ce château appartenait primitivement à la famille des Biron; plus tard, lorsque le dernier rejeton de cette noble race fut décapité par les ordres d'Henri IV, le château et les domaines de Roussillon passèrent alternativement à plusieurs gentilshommes du Périgord et du Quercy.

En 1786, il était inhabité; un garde et sa famille, un intendant, vulgairement connu sous le nom d'homme d'affaires, occupaient à eux seuls cette immense demeure. Un seigneur étranger que le hasard avait conduit dans ce lieu désert, loua pour un an le vieux manoir qui avait vu naître les Biron; et dès la fin d'avril 1787, les portes furent fermées aux curieux et aux voyageurs. Les nouveaux hôtes ne sortaient jamais, et les paysans se demandaient avec inquiétude si les étrangers n'étaient pas des voleurs ou des magiciens. Il courait des bruits étranges; un enfant qui était entré, on ne sait comment, disait avoir vu une jeune demoiselle qui pleurait beaucoup, et l'avait embrassé plusieurs fois. Quand le petit paysan était trop pressé par les questions qu'on lui adressait de toutes parts, il répondait :

— Vous n'en saurez pas d'avantage; je vous répète que jai vu une demoiselle qui pleurait beaucoup; elle était belle comme la sainte Vierge que j'ai vue à Noël dans la cathédrale de Cahors. Elle me serrait contre son sein, et me disait en sanglotant : Petit enfant, que tu es heureux ! Ton père et ta mère t'aiment beaucoup...; et, lorsque je lui répondais que mon père mourrait de douleur s'il venait à perdre son petit Jacquelin, ses larmes coulaient avec plus d'abondance; elle répétait d'une voix à vous fendre le cœur : Mon petit enfant, que tu es heureux !

Les paysans, poussés par la curiosité, pressaient l'enfant par leurs demandes réitérées; il fuyait en leur disant :

— Vous n'en saurez pas davantage; la demoiselle m'a fait promettre que je ne dirais rien.

Ces révélations exaltaient la crédulité du peuple qui se livrait aux plus extravagantes suppositions. L'un disait que la demoiselle était une magicienne qui avait peut-être ensorcelé Jacquelin; l'autre affirmait que les nouveaux habitans du château étaient des mécréans, puisqu'ils n'allaient pas à la messe; plusieurs enfin disaient que ces étrangers n'étaient venus que pour exécuter de mauvais desseins. Ces bruits divers se répandirent dans les campagnes d'alentour, et les vignerons ne pas-

Digitized by Google

saient jamais devant le château de Roussillon sans faire le signe de la croix.

Les seigneurs du voisinage ne venaient plus comme autrefois frapper à la porte féodale, pour se délasser des fatigues de la chasse ; nul voyageur n'osait s'y arrêter. Cependant le 15 août 1787, le lourd marteau retentit sur la porte de fer. Le serviteur qui veillait cette nuit n'osa d'abord ouvrir.

— Au nom de Jésus-Christ, le père des pauvres, ouvrez-moi, cria une voix dont les accents auraient ému de compassion le cœur le plus dur.

— Qui es-tu ? répondit le portier...

— Un pauvre mendiant qui s'est égaré dans ces sombres vallées ; ouvrez-moi, vous dis-je, et le grand saint Pierre vous ouvrira un jour la porte du Paradis.

Le serviteur prit la lourde clé qu'il fit tourner avec bruit, et la porte de fer roula sur ses gonds.

— Que Dieu vous récompense, dit le mendiant... Maintenant j'ai faim, bien faim !

— Viens, répondit le portier ; il ne sera pas dit que j'ai refusé de partager avec un pauvre le pain que mon maître me donne.

Il alluma une petite lampe et se dirigea vers le réduit qui lui servait de demeure ; le mendiant s'assit sur une petite escabelle aux armoiries des Biron, pendant que le portier compâtissant s'empressait de poser sur une petite table les restes de son souper.

— Mangez, mon frère, lui dit-il, en s'asseyant à son tour. Il y a toujours de la pâte dans les pétrins de mon maître. Le vin de Cahors porte une chaleur salutaire dans nos veines ; il réchauffe le cœur, égaie l'esprit, et rend l'espérance aux malheureux : buvez, mon frère, celui-ci est du meilleur. Je parie que cette bouteille était ensevelie dans le sable depuis la mort de Charles de Biron.

— Merci, mon frère, merci, répondit le mendiant qui fesait semblant de manger et jetait sous la table les mets grossiers que le portier lui servait avec empressement.

Il buvait à plein verre, et lorsque le vin eut dissipé les tristes pressentimens qui le poursuivaient depuis quelques jours, il dit à son hôte :

— Le seigneur qui habite ce château doit être chéri de ses paysans, puisque ses serviteurs ont ordre d'offrir aux mandians le pain de l'amour et le foyer de l'hospitalité?

— Mon maître est riche et puissant.

— Quel est son nom ?

— Je l'ignore, répondit le portier. Je vous dirai, mon frère, ajouta-t-il après avoir vidé son verre, que je suis ici depuis trois jours seulement. Ce château est habité par des étrangers qu'on ne connaît pas.

— Y a-t-il long-temps qu'ils sont dans le pays ? dit le mandiant qui prêtait une oreille attentive aux paroles du portier...

— Depuis trois mois.

— Célina est dans ce château !... dit le mendiant à voix basse, et quelques larmes tombèrent de ses yeux.

— Vous êtes ému, mon frère, dit le portier.... Ne pleurez pas ; vous vous reposerez ici quelques jours.

— N'avez-vous jamais vu dans les tours de ce vieux manoir une jeune demoiselle ?

— Vous la verrez à minuit, si vous voulez, répondit le portier. Lorsque tous le monde dort, elle paraît à un balcon ; la nuit dernière elle a bien pleuré..... Sortons, il est minuit, vous la verrez, mon frère, et je vous assure que l'âme d'un bienheureux, quand elle s'envole vers le ciel, n'est pas plus belle que cette jeune fille avec sa robe blanche et ses longs cheveux noirs.

Le mandiant marcha sur les pas du portier, qui s'arrêta un instant après dans une grande cour ; la nuit était très sombre, le tonnerre grondait dans le lointain, la chaleur était étouffante, et tout annonçait un orage violent.

— La voyez-vous? dit le portier, qui avait aperçu la demoiselle à la lueur d'un éclair.

— Non, répondit le mendiant qui tremblait de tous ses membres.

Les éclairs devinrent plus fréquens, et le mendiant put distinguer la taille élancée de Célina qui se tenait appuyée sur le balcon. Le vent secouait la robe blanche de la demoiselle ; ses cheveux étaient épars, son sein à demi-nu, et on eut dit l'ange du Seigneur au milieu de la tempête.

— C'est elle ! c'est elle, s'écria le mendiant...

Un profond soupir sortit de sa poitrine. Tout à coup il dépouilla ses haillons, et parut revêtu d'un habit magnifique aux yeux du portier.

— N'est-il pas possible, lui dit-il, d'entrer dans cette tour, et de monter jusqu'au balcon où est cette demoiselle? Reçois cette bourse pleine d'or? c'est un premier gage de ma reconnaissance, si tu sers mes desseins ; guide mes pas. O mon Dieu ! une heure auprès de Célina ! une seule parole de sa bouche..... Hâtons-nous..... Et vous, génies des tempêtes, étendez vos noires ailes afin que personne ne soit témoin de mon bonheur !

Le portier, que les paroles étranges de l'étranger et sa métamorphose avaient jeté dans l'étonnement, ouvrit une petite porte, donna une petite torche au gentilhomme et lui dit :

— Dieu vous conduise, Monseigneur ! Quand vous serez au haut de l'escalier, tournez à gauche, et vous trouverez le balcon.... Quelle générosité ! s'écria-t-il en se retirant lentement.... Vingt pièces d'or ! Advienne ce que pourra...

Il rentra dans sa petite demeure dont il ferma la porte avec la plus grande circonspection.

Léopold franchit rapidement l'espace qui le séparait de Célina. La jeune fille était encore immobile à la même place : des paroles entrecoupées sortaient de sa bouche. En vain Léopold prêtait l'oreille ; le souffle de l'ouragan qui mugissait dans la vallée emportait au loin les doux accens de cette voix de jeune femme. Qu'elle était belle, lorsque la lueur rougeâtre des éclairs l'environnait comme un réseau de feu ! Jamais, jamais Léopold n'avait senti son âme enivrée de tant de délices. Il retenait son haleine pour mieux entendre les soupirs de Célina.

Digitized by Google

— Mon Dieu! si Léopold était ici...., dit la demoiselle...,

Léopold n'osa répondre, et Célina pencha la tête comme si elle eût cédé à un sommeil accablant. Le jeune Lagarde s'approcha de son amante; il l'appela par trois fois.

— Célina! Célina! s'écria-t-il en portant à ses lèvres une des mains de mademoiselle de Romanville!...

La jeune fille leva la tête et promena ses regards autour d'elle; le nuage était déjà sur le château, et la pluie commençait à tomber.

— Qui m'a éveillée? dit Célina. J'ai senti des lèvres frémissantes qui touchaient ma main..... Mon Dieu! mon Dieu! n'était-ce pas un ange que vous aviez envoyé pour me consoler?

— Femme, ne connais-tu pas celui que dans des jours plus heureux tu appelais ton amant et ton protecteur?

— Qu'entends-je? Cette voix ne m'est pas inconnue..... Je ne sais pourquoi tout mon corps a frémi..... Je t'en conjure, être mystérieux qui es venu t'asseoir près de moi à l'heure de la nuit, dois-je me jeter à tes pieds et t'adresser ma prière comme à un envoyé du ciel? Qui es-tu?

— Léopold!

— Léopold de Lagarde!

— J'ai cherché dans toute la France le cachot où ton père te tient enfermée. Dieu m'a conduit ici, rendons graces à sa bonté infinie; cette nuit d'orage sera pour nous une nuit de bonheur.

— Une nuit de bonheur! répéta la jeune fille. Depuis six mois je ne fais que pleurer. Dis-moi, Léopold, comment as-tu pu découvrir le lieu de ma retraite? Qui t'a ouvert les portes de ce château toujours fermé comme une citadelle?

— Je ne sais; j'ai volé sur les pas de ton père, comme la flèche du chasseur poursuit le vautour qui emporte la colombe pour l'étouffer! Dieu nous rassemble pour la dernière fois peut-être... Femme, serre-moi dans tes bras! Que mes lèvres puissent déposer un baiser sur ton front! Que ta bouche prononce une de ces paroles d'amour qui tombent dans le cœur comme une goutte de rosée dans le calice d'une fleur desséchée par la chaleur du jour!

La jeune fille se pencha, et dit en plongeant une de ses mains dans les longs cheveux de Léopold :

— Je t'aime toujours; je n'ai pas oublié les sermens que nous prononçames dans la chapelle de Notre-Dame-des-Bois. Un prêtre nous unit par des liens indissolubles, mais mon père m'a arrachée à mon époux.... Léopold! Léopold! fuis; je ne sais pourquoi je frémis..... Fuis, te dis-je, demain tu reviendras.

— Fuir, Célina! je veux mourir ici, mourir à tes pieds. N'entends-tu pas l'orage qui mugit avec fureur? Ne vois-tu pas les éclairs qui sillonnent à chaque instant la nue? Par le Dieu vivant, le souvenir de cette nuit ne s'effacera jamais de ma mémoire! Anges de la tempête, faites rouler la tempête avec tout son fracas; que la pluie tombe par torrens; que ce château s'ébranle jusque dans ses fondemens! Le père de Célina ne viendra pas nous troubler dans cette nuit d'amour!

— Mon dieu! ayez pitié de moi, ayez pitié de lui! s'écria la demoiselle qui s'agenouilla et leva ses deux blanches mains vers le ciel.

— Célina! Célina! cria tout à coup une voix menaçante...

— C'est mon père! dit la jeune fille à voix basse; fuis, Léopold, où c'en est fait de toi.

Le jeune homme resta immobile jusqu'au moment où Guillaume de Romanville parut sur le balcon. Il ne put maîtriser sa fureur, un vertige s'empara de tous ses sens. Une détonation épouvantable se fit entendre, une longue colonne de feu descendit du ciel, et la foudre renversa une petite maison de vigneron bâtie à quelques pas du château.

— Guillaume de Romanville, s'écria Léopold, voyez-vous cette maison qui brûle? C'est ainsi que les pères dénaturés brûleront dans l'enfer.

— Qui es-tu, misérable? répondit le vieux gentilhomme qui mit l'épée à la main.

— Je suis Léopold de Lagarde.

— Infâme séducteur! tu es venu pour recevoir la châtiment de ton crime!

Léopold l'attendit de pied ferme; il lui arracha son épée qu'il rompit en éclats.

— Vous vouliez m'assassiner, beau sire de Romanville.... Dieu a mis la force dans mon bras... Fuyez, laissez-moi avec votre fille, ou je vous précipiterai dans les abîmes ouverts à nos pieds.

— Tu as trompé Célina, tu as abusé de sa faiblesse, Léopold de Lagarde. Je serais le plus lâche des hommes, si je ne vengeais l'honneur de ma famille outragée!

— Votre fille m'appartient; un mariage secret nous unit depuis long-temps, et elle porte dans son sein le fruit de notre amour.

— Tu oses braver mon indignation et ma douleur! s'écria le vieux gentilhomme. Mort à toi, perfide!

Il étreignit de ses deux bras Léopold de Lagarde, qui lutta d'abord avec avantage. Mais le courroux avait doublé les forces du père; Guillaume de Romanville enleva l'amant de sa fille, et s'écria d'une voix rauque:

— Célina, c'est ainsi qu'on punit les séducteurs!

Plusieurs éclairs se succédèrent avec rapidité, et la jeune fille vit tomber Léopold de créneaux en créneaux jusqu'au bas de la tour. Célina poussa un sourd gémissement, pencha sa tête, et son père la reçut évanouie dans ses bras.

J'ai puni le séducteur, il ne me reste plus qu'à laver ma honte dans le sang de ma fille, s'écria Guillaume de Romanville en grinçant des dents.

II.

Trois jours s'étaient écoulés depuis cette scène d'horreur; Célina, enfermée dans un des plus profonds souterrains du château, s'était nourrie du pain de la pénitence, et avait mouillé son grabat de ses larmes. Son père entra dans le cachot un peu avant minuit. Il était suivi d'un nègre qui

Digitized by Google

avait amené de la Martinique, et qui était le plus dévoué de ses serviteurs. Célina sommeillait ; des rêves affreux tourmentaient son imagination exaltée par le désespoir. Le père contempla sa fille pendant quelques instans, puis il se tourna vers le nègre et lui dit :

— Joseph, vois Célina endormie : elle repose paisiblement comme un ange.

— Oui, maître, répondit le nègre en ouvrant ses grands yeux blancs.

— Prends-la dans tes bras, et suis-moi jusqu'à la chambre des Démons.

— Oui, maître, répondit le nègre.

Et il se hâta d'obéir.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria Célina, ayez pitié de moi... Mon père ! mon père !...

— Tu n'es plus ma fille, répondit Guillaume de Romanville.

— Quel est le monstre qui m'étouffe dans ses bras ? s'écria la demoiselle en voyant la figure hideuse du nègre. Est-ce un démon qui m'entraîne dans l'enfer ?

— Je suis Joseph, mademoiselle ; jobéis aux ordres de votre père.

Célina se débattit mais en vain ; elle ne put échapper aux efforts du nègre, et un quart-d'heure après elle se vit dans la chambre des Démons.

— Célina, dit le père, tu n'as plus que quelques instans à vivre ; un de mes serviteurs est parti pour Cahors ; il emmènera un prêtre qui entendra l'aveu de ton crime. Que Dieu te fasse miséricorde, si tu le mérites ! En attendant, tu resteras seule dans cette chambre au milieu de tous ces fantômes. Tu es destinée à l'enfer, ma fille ; il faut bien que tu t'habitues à voir les démons.

Et par un hasard des plus bizarres, une des fenêtres s'ouvrit au même instant : le vent agita la longue tapisserie, et on eût dit que les figures sataniques avançaient et reculaient. Célina seule dans ce sombre appartement qu'éclairait à peine la faible lueur d'une lampe d'argent, se coucha sur un petit lit pour chercher dans le sommeil un remède à sa frayeur et à son désespoir.

III.

Cependant le serviteur que le sire de Romanville avait envoyé à Cahors, était déjà arrivé au faubourg de *la Barre*. Il alla frapper à une petite porte qu'une vieille femme vint ouvrir aussitôt.

—Qu'y a-t'il, mon enfant ? dit la vieille. Avez-vous besoin de M. le curé ?

— Oui, Marguerite : une demoiselle qui se meurt et qui a beaucoup de confiance en ses prières le fait appeler.

— Dieu soit loué, monsieur ; vous êtes un brave garçon, et M. le curé s'empressera de vous suivre

La vieille laissa le serviteur dans une salle basse, et une demi-heure après le curé descendit.

— Où faut-il aller, monsieur ? dit le pasteur, en s'inclinant légèrement devant le domestique.

— A un Château voisin, monsieur le curé ; un carosse nous attend hors des portes de la ville.

— Marguerite, donnez-moi la boîte où sont les Saintes-Huiles, dit le pasteur.

Il s'enveloppa dans un large manteau, prit son bâton et sortit après avoir calmé les inquiétudes de sa vieille servante.

— L'orage a été terrible, dit le pasteur, quand il arriva à la porte de la ville.

— Oui, mon père, répondit le domestique de M. de Romanville. Le carrosse est ici.

Au même instant il ouvrit la portière ; le curé monta, et les chevaux partirent au galop.

Dès que le prêtre entra dans le carrosse, il fut bâillonné par deux hommes masqués qui l'étreignirent fortement, en le menaçant de lui plonger un poignard dans le cœur s'il proférait une seule parole. Les chevaux volaient sur la route, et le carrosse fut bientôt à deux lieues de la ville. Après plusieurs détours, le conducteur s'arrêta, ouvrit la portière, et les deux hommes qui n'avaient pas lâché le prêtre pendant tout le temps qu'avait duré le trajet, l'emportèrent dans leurs bras. Guillaume de Romanville les attendait impatiemment ; il les conduisit à la chambre des Démons, et, lorsque les deux serviteurs eurent dégagé le prêtre, il lui dit :

— Mon père, faites votre devoir ; tâchez de réconcilier avec Dieu la fille la plus coupable qui ait jamais fait le tourment d'un père.

Le prêtre promena ses regards étonnés sur les objets effrayants qui l'environnaient. La vue des noirs fantômes de la tapisserie que le vent soulevait par intervalles lui inspira d'abord une secrète horreur. Son illusion se dissipa bientôt, et il chercha long-temps celle qu'il devait absoudre au moment de la mort. Il entendit des soupirs étouffés qui sortaient d'une alcôve. Il s'approcha du petit lit sur lequel gisait la malheureuse Célina. La jeune fille se leva en sursaut en entendant du bruit autour d'elle. La vue du prêtre, vêtu de la robe noire, les deux bras croisés sur sa poitrine, la fit tressaillir.

— L'heure de ma mort a donc sonné ? s'écria-t-elle, en se tordant les bras. Grâce ! grâce ! Encore deux jours de vie !

— Ma fille, l'ange de la mort vous a marquée de son doigt ; je suis venu pour entendre l'aveu de vos fautes.

— Vous êtes un prêtre du Seigneur, dit Célina., Dieu soit béni ! Avant de mourir, il me sera donc permis de verser quelques larmes de repentir !

— Elles effaceront toutes vos fautes, ma fille !

— Qui vous a conduit ici, mon père ?

— La main de Dieu.

—Savez-vous si le moment de ma mort est bien près ?

— Le maître du château m'a dit que vous n'aviez que trois quarts-d'heure à vivre.

— Trois quarts-d'heure ! répondit Célina, qui se roula sur sa couche : priez pour moi, mon père ; demandez grâce pour moi !

— Ayez espoir en la bonté du Seigneur, ma fille ; si les hommes vous condamnent injustement, les trésors de sa justice s'ouvriront pour vous dans le ciel

Digitized by Google

—Mourir à dix-huit ans ! sécria Célina qui se débattait contre les angoisses du désespoir! Ils n'auront pas pitié de moi ! O mon père ! je porte dans mon sein le fruit d'un amour coupable. Qu'ai-je dit ? Dieu n'entendit-il pas nos sermens ? Le ministre du Seigneur n'appela-t-il pas sur nous la bénédiction du ciel !

—Hâtez-vous, ma fille ; vos momens sont comptés; agenouillez-vous, et le Dieu qui dit à ses premiers apôtres : *Tout ce que vous délierez sur la terre sera délié*, vous pardonnera votre péché. Célina se mit à genoux ; pendant quelques instans, sa voix entrecoupée de sanglots ne put proférer une seule parole ; des larmes abondantes soulagèrent enfin sa douleur, elle se sentit plus calme, et, en envisageant la mort sans frayeur, elle dit au prêtre :

— Mon père, je prends à témoins Dieu et les anges du ciel, que je ne suis pas coupable.

—Ne vous justifiez pas avant d'avoir parlé à votre juge, ma fille, répondit le prêtre en surmontant son émotion.

—Ma famille est originaire de la Normandie, dit la demoiselle. Mon père occupait un rang distingué parmi la noblesse du pays ; plusieurs gentilshommes avaient demandé ma main. Un brillant avenir s'ouvrait devant moi ! Dieu n'a pas voulu que Célina de Romanville fût heureuse. J'atteignais à peine ma dix-huitième année, lorsque je vis au château de mon père Léopold de Lagarde, capitaine dans les arquebusiers. Je l'aimai, et mon amour se changea bientôt en aveuglement. Mon père s'opposait à notre union, parce que l'aïeul de Léopold de Lagarde s'était montré l'ennemi acharné de ma famille. Les gentilshommes normands se transmettent la vengance de génération en génération : aussi mon père n'avait pas oublié l'affront que son aïeul avait reçu de Géraud de Lagarde. Il détestait le fils, et il me disait souvent que si jamais je consentais à donner ma main au jeune Léopold, il me punirait par les châtimens les plus terribles. Mon arrêt est prononcé, je mourrai dans les flammes : « Tu périras par le feu, m'a dit mon père, d'une voix foudroyante, et l'enfer commencera pour toi dans ce monde...» Dites-moi, ministre du Christ, si Dieu n'aura pas pitié de moi ? Serai-je damnée !

—Faites-moi l'aveu de vos égaremens et sa miséricorde s'étendra sur vous.

Célina s'approcha du prêtre ; elle parla à voix basse, et, un quart-d'heure après, le confesseur leva sa main droite et dit :

—Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, je vous absous.

La jeune fille baissa la tête et pria avec ardeur.

Maintenant, mon père, je suis consolée ; je connais l'horreur du supplice qu'on me prépare, le feu qui doit me consumer est allumé.

—Je demanderai grâce pour vous, dit le prêtre. Votre père ne sera pas insensible à ma prière.

Célina secoua tristement la tête.

— Mon arrêt est porté, vous dis-je, s'écria-t-elle d'une voix déchirante : je mourrai dans les flammes.

La porte de la chambre s'ouvrit tout à coup avec fracas ; Romanville entra suivi du nègre Joseph et de deux autres serviteurs.

— Avez-vous fini, mon père ? dit-il, en se tournant vers le prêtre.

Le confesseur croisa ses deux bras sur sa poitrine et ne répondit pas.

— Joseph et toi, Rodolphe, liez et bâillonnez ma fille. Le four est chaud.

Les craintes de Célina se renouvelèrent lorsqu'elle entendit cette terrible sentence. Elle se jeta aux pieds de son père :

— Grâce ! lui dit-elle ; ayez pitié de moi !

Le père resta impassible.

—Grâce pour l'enfant que je porte dans mon sein !

—Tes paroles rallument ma colère, fille coupable !.... Tu me demandes grâce pour le fruit de tes infâmes amours !.. Dieu l'a maudit, et il périra avec la mère ! Joseph, hâte toi.

Le mulâtre voulut saisir Célina qui s'attacha à la robe du prêtre.

— Ministre du Christ, j'ai pour mission d'implorer le pardon pour tous les coupables qui se repentent, dit le confesseur ; seigneur de Romanville, grâce pour votre fille.

— Grâce pour celle qui n'a point rougi de donner son cœur à l'ennemi de son père ! non ! non !

Et de ses bras convulsifs il saisit Célina qu'il laissa retomber à terre. Le mulâtre la bâillonna : une porte latérale s'ouvrit, et le prêtre vit un four allumé. Joseph jeta la demoiselle, qui disparut au même instant dans un tourbillon de flammes et de fumée. Romanville rentra quelques instans après ; ses yeux étaient hagards, il tremblait de tous ses membres.

—Maintenant justice est faite, dit-il au prêtre, que cette scène épouvantable avait glacé d'horreur et d'épouvante.

Il ouvrit le livre des évangiles et ajouta :

— Mon père, jurez par ce saint livre qu'avant que dix ans se soient écoulés, vous ne direz rien de ce que vous avez vu et entendu.

Le vieux gentilhomme tenait un poignard de sa main droite, et le prêtre effrayé prêta le serment. Le mulâtre lui banda de nouveau les yeux, et deux domestiques le ramenèrent à Cahors.

On apprit, quelque temps après, que la famille normande avait quitté le château de Roussillon pour chercher un asile en Italie. Lorsque les dix années se furent écoulées, le prêtre(1) raconta tout ce qu'il avait vu ; et depuis lors les étrangers et les chasseurs qui s'arrêtent au château de Roussillon, ne manquent pas de questionner les paysans des environs qui leur répondent :

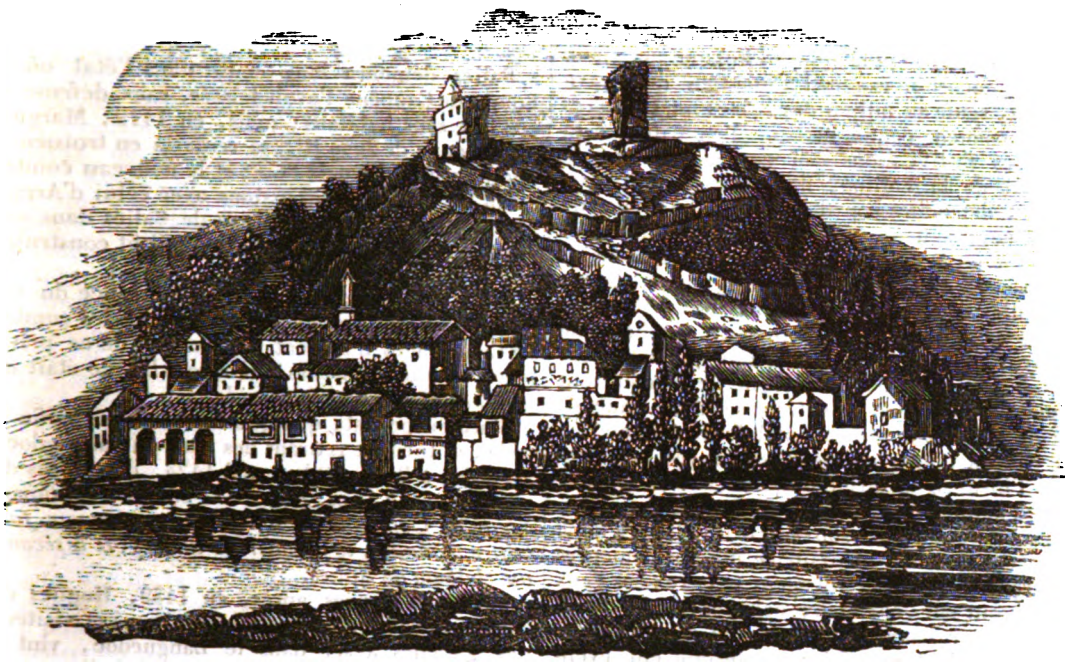
—Ne parlez pas de l'étrangère, cela nous porterait malheur ; elle viendrait effrayer nos enfans pendant la nuit. Prions pour elle!

Et ils font tous le signe de la croix.

Z. Vivien.

(1) Ce prêtre est mort curé d'une petite paroisse dans le Quercy, en 1813.

Digitized by Google



SALIES, DANS L'ANCIEN COMTE DE COMMINGES.

Avant le grand coup porté à la haute féodalité, par l'établissement des parlemens et des états-généraux sous Philippe-le-Bel, la France ne contenait, à proprement parler, qu'une foule de petits royaumes dont les chefs étaient, comme les héros grecs d'Homère, soumis à un roi des rois, souvent impuissant contr'eux. Alors il n'y avait pas de ville, si petite qu'elle fût, qui ne jouât un rôle quelquefois très-important dans l'histoire de l'époque. Les guerres fréquentes que les seigneurs avaient entr'eux, fesaient souvent couvrir de remparts et de tours formidables un chétif amas de maisons, et les armées qui venaient expirer sous les murs ou les renverser, donnaient de l'illustration à une foule de lieux qui eussent toujours été ignorés.

Dès les 14e et 15e siècles, la France avait changé de face : l'autorité royale s'était raffermie, mais les grands vassaux, encore pleins de leurs vieux souvenirs, s'agitaient souvent encore avec fureur, comme les tronçons d'un serpent mutilé.

I.

A cette époque existait dans le comté de Comminges une ville, aujourd'hui peu considérable, alors assez importante; les salines qu'elle exploitait lui avaient fait donner le nom de *Salières*, dont on fit plus tard *Saliers*, et plus tard encore *Salies*, nom qu'elle conserve aujourd'hui. Cette ville était peuplée d'environ cinq à six mille ames; elle était le siége d'une châtellenie et d'une lieutenance de viguerie et de judicature royale. Son château bâti en 1303, par Bernard VIII, comte de Comminges, à l'occasion de la guerre qu'il soutint avec *le magnifique prince Gaston, par la grâce de Dieu, comte de Foix*, était considéré comme un des plus forts du comté. Le ressort de sa châtellenie était fort étendu, et au nombre des villes qui en dépendaient, elle avait l'honneur de compter *Saint-Léger*, aujourd'hui *Saint-Lizia*, ville épiscopale dont les évêques présidaient les états de Comminges, qui, la première année, se tenaient à Muret, résidence ordinaire des comtes; la seconde à Salies (1); et la troisième à Samatan.

Par sa modeste population, cette ville du 14e siècle serait aujourd'hui un village, sans l'importance de sa situation topographique. Elle était encore peu considérable en 1612; mais une peste qui la ravagea, diminua beaucoup le nombre de ses habitans. Une seconde peste, survenue en 1644, lui porta encore un bien plus grand préjudice; pendant le temps qu'elle dura, les salines furent abandonnées, et par suite de pluies abondantes, des sources d'eau douce s'étant infiltrées dans les puits d'eau salée, elles les rendirent impropres à la confection du sel, qui a cessé depuis cette époque. Enfin, le dernier coup lui fut porté par la rivière du Salat qui baigne ses murs, et qui, lors

1 On trouve encore une délibération de l'assemblée générale de la commune de Salies, qui nomme des syndics chargés de faire établir, sur une place couverte, une salle pour la tenue des états de Comminges, et une autre pour le siége du lieutenant de justice.

Digitized by Google

de sa fameuse inondation, en 1703, enleva dans une nuit 128 maisons.

De tant de choses qui la rendaient importante, Salies ne conserve plus aujourd'hui que son vieux château; encore se réduit-il à une tour qui brave le temps, seule au milieu des ruines, des cendres et des ossemens confondus que l'on trouve à sa base. Les fortifications qui descendent sur le penchant de la colline, flanquées de tours carrées, et défendues par des fosses d'une énorme profondeur, sont presqu'entièrement détruits; et tous les jours le vendalisme va, la pioche en main, renverser ces monumens d'un autre âge, détruire ces vieilles illustrations du passé qui jetteraient une lueur d'intérêt sur le présent, et bâtir de chétives maisons avec ces matériaux que nos pères entassèrent, pour dominer orgueilleusement tout un pays, et déjouer les entreprises d'un ennemi. Que de gens comprennent mal leur époque!.... Ces vieilles tours, ce sont des phares vers lesquels l'histoire se dirige toujours, si ce n'est pour faire d'amples provisions, du moins pour se reposer à l'ombre des souvenirs. Eh! laissez donc planer cette ombre bienfaitrice sur nos demeures inaperçues! Quand le voyageur passera, ses yeux s'arrêteront sur ces vieux colosses; il les verra s'incliner sur les restes d'une ville que des murs épais enlaçaient autrefois: un instant elle éveillera ses intérêts. L'ame est toujours émue quand on voit le passé immobile et muet à côté du présent.

II.

LE BOURG DE CAUPÈNE.

Pierre Raymond II, comte de Comminges, était mort ne laissant qu'une fille, Marguerite, qui fut mariée avec Jean III, comte d'Armagnac. Salies passa, avec le comté de Comminges, sous la domination de Jean, et ne put échapper, malgré les soins de ce comte qui avait fait ajouter une tour de plus à son château, aux ravages *des compagnies désappointées*, commandées par le fameux *Geoffroi-Teste-Noire*, surnommé *la Grande dent*. En 1390, *le Bourg de Caupène*, un des capitaines des compagnies, vint, par ordre de *Teste-Noire*, qui se tenait à *Ventadon*, en Limousin, lever des impôts dans l'Armagnac et le Comminges. Salies opposa de la résistance, et ne voulut point payer les contributions qu'on lui imposait: c'est une époque mémorable pour cette ville. *Le Bourg de Caupène* irrité, commença le siége, la prit d'assaut et la brûla (1); une partie des habitans fut massacrée. Jean arrivait à son secours avec 100 hommes d'armes et 59 hommes de trait, mais elle était pillée et *le Bourg de Caupène* avait disparu.

Les traces de l'incendie de Salies sont encore visibles: on ne creuse presque pas de fondations dans la ville, qu'on ne retrouve des bancs de cendres et de charbon, souvent même des ossemens humains.

(1) Chroniques d'Armagnac.

III.

LA MONNAIE, LE SEL.

Salies demeura long-temps dans l'état où le Bourg de Caupène l'avait laissée, sans défense et presque sans habitans; mais, en 1419, Marguerite, veuve de Jean III, se remaria en troisièmes noces avec Mathieu de Foix; et le nouveau comte, ayant eu quelques discussions avec celui d'Armagnac, fit rétablir le château de Salies dans son premier état; peu de temps après il fit construire une forge de monnaie.

Cette entreprise vint à la connaissance du roi Charles VII qui s'y opposa, parce que les comtes de Comminges n'avaient jamais joui de ce privilége, et que d'ailleurs la monnaie battue était *de trop bas aloi et trop bas poids*.

Mathieu persista quelque temps, mais enfin il céda, et le roi se retirant des états du Languedoc, accorda, à Bourges, le 2 mai 1423, des lettres de rémission (1) *à Jean, comte de Foix, et à Mathieu, comte de Comminges, son frère, pour avoir fait battre monnaie, le premier à Pamiers, et le second au château de Salies*.

Plusieurs années après, en 1439, Hugues de Noer, chevalier, maître-d'hôtel du roi et visiteur des gabelles à sel dans le Languedoc, vint à Salies (2) pour régler le prix de la gabelle. Après avoir tout visité, il conféra avec l'évêque de Laon, qui se qualifiait président de la chambre des comptes, général-conseiller sur le fait et le gouvernement de toutes les finances au pays du Languedoc, et avec plusieurs autres officiers grenettiers. En 1430, le prix de la gabelle fut fixé à 15 sols 6 deniers tournois, pour le quintal; plus, 5 deniers, pour la *blanque* ordonnée par la réparation des salines, et 2 sols 5 deniers obole *picte* pour le marchand.

IV.

VIGUIER DE GALARD ET JEAN DE SIRGAN.

Presqu'aussitôt après son mariage, la comtesse Marguerite était entrée en mauvais ménage avec Mathieu, son mari, plus jeune qu'elle. La donation qu'elle fit du comté de Comminges à Charles VII, acheva d'irriter le comte, qui la fit renfermer dans une étroite prison en Béarn.

Marguerite était aimée de ses sujets: aussi, durant le séjour que Charles VII fit au Puy, à qui le roi avait donné audience, le 2 mai, demandèrent-ils avec instance la délivrance de leur comtesse. Le premier qui porta la parole fut Pierre Viguier de Galard, fils de Viguier de Galard, chevalier, qui avait été tuteur de Marguerite, à la demande des nobles et des communes du pays de Comminges. — Il habitait le châtel de Barthère, près Salies, dit une vieille chronique d'Armagnac,

1 Histoire générale de Languedoc.

2 Chroniques de Comminges.

Digitized by Google

lequel châtel appartenait à Jean de Sirgan de Barthère, qui l'habitait aussi et qui avait donné sa fille en mariage à Pierre Viguier.

Le château de Barthère existe encore, habité par la même famille de Sirgan : c'est aujourd'hui une famille de bons laboureurs, qui a brûlé ses titres pendant la première révolution, et qui ne conserve des vieux souvenirs qu'un nom et le manoir féodal, aux fenêtres croisées, dans les salles duquel les chevaliers ne font plus retentir leurs molettes d'or. Ainsi va le monde.... Un chapeau de faneur est appendu au même mur qui vit le mariage de Galard, le chevalier; et les armures, les lances, les estocades de cette ancienne famille, branche ainée des vicomtes d'Essé, ont été échangées pour une cape brune et un soc de charue.

Il y a quatre cents ans, quelle énorme différence! Viguier de Galard et Jean de Sirgan, son beau-père, tous deux députés des trois états de Comminges, vont avec les autres députés trouver le roi, qui leur accorde une audience. « Sire, » le comté de Comminges pleure sa noble com» tesse, dit Viguier de Galard; le dernier sang » de nos vieux comtes gémit dans une étroite pri» son, loin de la terre natale. Un étranger nous » gouverne, et sans respect pour celle à laquelle » il doit la puissance, il torture le pauvre pour » retirer un revenu qui ne lui appartient pas. Les » trois états et tout le comté supplient humble» ment qu'il vous plaise de donner la liberté à la » comtesse Marguerite ».

Et le roi, accédant à la demande du noble député, commet le sénéchal de Toulouse, le bailli de Berry et le juge criminel, pour aller sommer Mathieu de délivrer la comtesse et de la remettre *ez mains de justice*, avec ordre de saisir, en cas de refus, le comté de Comminges et tous les domaines de Mathieu.

Quatre cents ans se sont écoulés; Viguier de Galard et Jean de Sirgan sont morts; les souvenirs sont éteints; le chateau ne parle pas de ce qu'il a vu; les nobles laboureurs savent à peine ce qu'ils ont été. O puissance des temps!...

V.

GRATIEN DE LA SALLE.

Mathieu venait de faire opposition aux ordres du roi, et Pouton de Sentrailles, bailli de Berry, avait saisi plusieurs places du Comminges, et les avait remises en garde au comte d'Armagnac. A peine eut-il quitté le comté, que Mathieu entreprit de rentrer en possession de ce qui lui avait été enlevé.

Alors vivait à Salies un capitaine châtelain, homme brave, hardi, et serviteur dévoué du comte Mathieu : Gratien de la Salle était son nom. Il offrit au comte de lui remettre Salies, l'une des places saisies, et de l'aider à reprendre les autres. Mathieu accepta; et en peu de temps Gratien, malgré les efforts du comte d'Armagnac, et après plusieurs combats, fit rentrer presque toutes les places sous la domination de Mathieu.

Ce devoûment de Gratien faillit lui coûter cher dans la suite. Le roi, irrité de la conduite du comte, lui fit de nouvelles sommations d'obéissance, et indiqua en même temps l'assemblée des trois états de Comminges, à Toulouse, pour le 15 février 1442, afin de delibérer sur ce qu'il y aurait à faire si les comtes fesaient rébellion. Mathieu promit d'obéir.

Le 26 février, le roi vint à Toulouse. Mathieu se présenta à lui; et, le 9 mars ils passèrent un accord par lequel Mathieu s'engageait à donner la liberté à la comtesse Marguerite; il convint qu'elle jouirait d'une partie du comté et lui de l'autre pendant leur vie; que la jouissance demeurerait au survivant d'entr'eux, et qu'après leur mort il serait réuni à la couronne. Dans l'acte, Mathieu se réserva, entr' autres terres et châtellenies, celle de Salies; mais il ne put empêcher que le roi, en accordant une amnistie générale à tous ses sujets rebelles, ne fît une exception pour Gratien de la Salle, capitaine châtelain de cette ville, *excepto Gratiano de Sala, castellano de Saliis* (1), comme le dit l'acte latin. A cause de l'acharnement qu'il avait montré dans la désobeissance, le roi le condamna à être décapité sur la place d'armes du château qu'il avait commandé; mais il s'échappa avant que les gens du roi eussent pu le saisir au corps, et ce fut ainsi qu'il évita son supplice. La châtellenie de Salies passa alors à la famille de Sirgan, dont j'ai parlé plus haut.

P. S. Voilà les vieilles illustrations de ma petite cité; peut-être y en a-t-il d'autres ensevelies sous la poussière de la vieille tour, sous ces murs ébranlés, et au milieu des cendres, des ossemens et des javelots rouillés qu'on retrouve quelquefois près des ruines. Mais comment lire dans ces hyéroglifes du temps? Une pensée vague court, à leur aspect, chercher dans le passé ce qu'elle n'y trouvera pas; elle revient chargée de présomptions qui ne sont ni de l'histoire, ni des souvenirs d'homme, et dont elle reconnaît bientôt le néant.

Les temps sont passés: les morts reposent en paix, inconnus de leurs descendans!!!...

Alexandre D'ANDRIL.

1 Preuves de l'histoire du Languedoc.

Digitized by Google

COUTUMES DU GERS.

Il existe dans certaines localités des coutumes bizarres auxquelles se rattachent des principes superstitieux ; ces coutumes, étudiées avec beaucoup d'attention, analysées dans leur forme, vues dans l'ensemble de leur exercice, pourraient, je crois, fournir d'excellentes remarques et enrichir par leur actualité la science souvent obscure du passé.

Le Gers est un pays éminemment superstitieux ! Agricole et peu fait aux relations que le commerce ou tout autre industrie entretient dans d'autres départemens avec les contrées voisines, il n'a pu encore s'éloigner des coutumes que lui ont léguées ses primitifs habitans.

Le paysan du Gers a pour règle de conduite un recueil de proverbes dont la contexture prouve l'ancienneté : il y en a un spécialement affecté à chaque circonstance principale de la vie ; un autre qui, comme une sentence, fixe ce que l'on doit augurer de telle ou telle situation de l'atmosphère ; dans le cours de l'année, il y a des jours qui, selon lui, fixent irrévocablement ce qui doit survenir trois, quatre, six mois plus tard ; ainsi la récolte sera bonne ou mauvaise, suivant qu'au jour de tel ou tel saint le temps est pluvieux ou beau.

Nous ne nous étrendrons pas davantage actuellement sur le caractère distinctif que peut offrir ce département comparé avec les autres ; car, disposés dans le cours de notre publication à donner un nombre d'articles qui lui sont relatifs, nous allons nous borner aujourd'hui à faire connaître une coutume que nous avons cru digne de quelque attention.

Le village d'Avensac occupe un point septentrional du Gers ; il se trouve non loin de la route qui conduit de Montauban à Auch, et son terroir va presque jusqu'à la ligne qui sépare le Gers du Lot-et-Garonne. Chaque année, au jour fixe de saint-Jean-Baptiste, on rencontre dans ce village, dont les maisons disséminées peuvent à peine offrir une agglomération de six foyers à la réunion principale, on rencontre, dis-je, un concours très-considérable d'hommes et de femmes de tous les âges, mais non de toutes les classes : car, au moins aujourd'hui, le paysan seul semble être appelé à donner de la solennité à cette réunion bizarre.

Voici ce que jai pu recueillir relativement à l'exercice annuel de cette coutume.

Au côté méridional de l'église d'Avensac, se trouve, près d'un petit bosquet, une fontaine bâtie en arceaux et absolument ouverte ; cette fontaine, si j'en crois l'assertion qui m'en a été donnée par quelques hommes qui assistent régulièrement à la cérémonie, est à sec la veille de la saint-Jean de chaque année, et les eaux débordent au moment même où le soleil lui jette son premier regard. Or, dans ce moment-là, tous ceux qui ont foi à la mystérieuse vertu qu'on attribue à cette eau, doivent être rendus sur les lieux ; car, au lever du soleil, M. le curé sort de l'église, précédé de tout ce que la localité renferme, ce jour là, d'étrangers ; une longue procession se forme ; les jeunes filles, presque toutes habillées de blanc, portent des croix et des bannières, et arrivées à la fontaine, tous l'entourent ; le prêtre seul s'avance et la bénit ; après la bénédiction, il rentre dans l'église, mais accompagné cette fois de très peu de monde.

On ne peut avoir qu'une idée très imparfaite de la précipitation avec laquelle la multitude se jette vers cette fontaine après que le prêtre s'est retiré ; on se presse, on se heurte, on se repousse, on se bat : c'est un tumulte qui ne peut même pas finir quand l'eau manque, ce qui arrive nécessairement, tant les amateurs sont nombreux. Tous ceux qui ont pu remplir leur vase, passent dans le bosquet et là se livrent à la friction générale de leur corps.

On peut remarquer ici combien est grande, profonde et forte, l'idée superstitieuse qui guide l'ignorance : il n'est pas une circonstance dans la vie où ceux qui, dans ce bosquet, vont s'offrir mutuellement le spectacle de leur nudité, n'éprouvent naturellement ce sentiment de honte dont cet état remplit l'ame ; mais il suffit ici de la grande confiance que chacun a en la vertu de cette eau, pour que nul n'appréhende de dévoiler ses infirmités quelquefois dégoûtantes ; les femmes même semblent ne point s'occuper de la présence des hommes. On conçoit, du reste, pour conclure, que cette eau froide, jetée sur un corps mis en état de transpiration par le tumulte que nous avons signalé plus haut, ne peut produire qu'un bien fort incertain et un mal extrememement probable.

Quoi qu'il en soit, tout ne se termine pas là. A côté de la fontaine s'élève une croix de chêne, absolument neuve, vu le renouvellement annuel ; cette croix est, dans l'espace de demi-heure, mise en lambeaux, de telle sorte qu'il n'en reste plus rien à la place ; on s'y jette dessus avec tant de précipitation, qu'il arrive assez communément des accidens avec les couteaux et haches dont on se sert pour briser cette croix ; chacun en emporte dans sa poche le plus de morceaux qu'il lui est possible. Ce bois est employé, dans le courant de l'année, à faire de la tisane à ceux que l'on présume affectés d'ensorcelage.

S'il est possible, au moyen des probabilités, de donner une origine à cette coutume bizarre, ce ne pourra certainement pas être une origine chrétienne, et je m'appuie en cela sur le peu d'analogie qui existe entre les primitives institutions de l'église naissante, et l'usage que je viens de signaler.

La fête d'Avensac est absolument basée sur les croyances superstitieuses ; la classe qui va annuellement former de bonne foi et de conviction

Digitized by Google

cette réunion nombreuse, n'a pour but que d'obtenir la guérison, tant de maux physiques que des affections morales, et l'homme superstitieux de cette contrée méridionale attribue tous les maux qui lui adviennent à une malveillance occulte et au sortilége. Or, la superstition, par l'étrangeté de sa nature, par la multiplicité des esprits qui la composent dans l'imagination de ses sectaires, et par les caractères divers qu'elle présente dans les différentes contrées, ne pouvant trouver son origine dans les principes d'une logique aussi simple et aussi naturelle que ceux émis par la religion du Christ, il est nécessaire de lui donner pour cause les divinités multiples du polithéisme.

Sans doute, serait-il hazardeux de donner à la coutume établie dans le village d'Avensac une origine aussi ancienne, et de présenter avec prétention ce qui semble au premier abord devoir passer inaperçu, si, après avoir, par ces probabilités, établi le point de départ de l'idée superstitieuse, on ne fixait point d'une manière topographique la situation d'Avensac.

Ce village se trouve placé sur la voie romaine qui traversait le village des anciens *Lactorates*, et ce qui prouve que les lieux où il se trouve posé eurent quelqu'importance passée, c'est que l'on découvre encore, non loin de la fontaine que j'ai fait connaître, quelques ruines éparses qui établissent d'une manière certaine l'existence d'un ancien temple, dont on peut, avec un peu d'étude, fixer la dédicace. Il se trouve d'ailleurs très-rapproché d'*Hams*, autre village que nous ferons connaître dans le cours de notre publication, et qui conserve encore quelques traces précieuses de certains monuments druidiques.

On peut donc soutenir, avec quelque certitude, que lorsque la Gaule était province romaine, le polythéisme était en grande vigueur à l'endroit où se trouve actuellement Avensac, puisqu'il y avait des temples; et si l'on sonsidère les croyances superstitieuses comme dérivant de la religion paienne, soit par le maintien indispensable de certains usages qu'il fallut adapter à la religion naissante, afin de ne pas heurter trop violemment le dogme encore permanent, soit par la difficulté qu'eurent les primitifs apôtres à jeter une subite lumière sur une ignorance aussi abrutissante, il va nous être exclusivemeut facile de retrouver dans le polythéisme l'origine de cette coutume.

Je remonte un instant à l'époque où la pluralité des dieux était généralement acceptée, à l'époque où le génie de quelques hommes avait imposé à l'ignorance du peuple sa poésie et ses rêves, à l'époque où l'on avait divinisé la vertu, le vice et tous les sentimens humains· parmi ce nombre incommensurable de divinités, je choisis les esprits malfaisans comme devant impressionner avec plus de violence la faiblesse morale du peuple; je vais entendre dès-lors ce peuple attribuer immédiatement à ces esprits tous les maux qui vont lui survenir. Lorsque sa croyance sera bien arrêtée à cet égard, arrivent d'autres hommes de génie qui viennent lui imposer la pratique d'idées meilleures, plus progressives, plus raisonnables; l'esprit d'innovation répand ses idées, le peuple les accepte, mais tant que l'état d'ignorance, à la faveur duquel il a embrassé une croyance qui alimente sa vie usuelle, qui fixe sa situation, son équilibre, à lui, ne sera pas détruit, cette croyance résistera à toutes les insinuations, à tous les discours; on pourra changer la forme sous laquelle il est habitué à voir ce qu'il voit, mais c'est là tout; ainsi qu'au lieu de se nommer *Paunes*, *Satyres*, etc, les esprits qui l'ont primitivement impressionné s'appellent *sorciers*, *loups-garous*, *drack*, etc., peu lui importe; mais, à moins de détruire l'ignorance qui les entretient, ces idées premières subsisteront toujours.

Donc, je crois qu'il est vrai de dire que tant la coutume établie au village d'Avensac, que celles établies dans diverses localités méridionales, et ayant la superstition pour principe, n'ont et ne peuvent avoir d'autre origine que le polythéisme; que l'ignorance seule a fait qu'elles se sont continuées jusqu'à nous, et qu'elles ne s'éteindront dénifitvement qu'avec le progrès de la civilisation.

Du reste, on apercoit chaque année un concours moins nombreux, ce qui peut être considéré comme une preuve des progrès méridionaux; d'ailleurs quelques paysans, excellens pères de famille et ayant grande foi à la vertu des eaux d'Avensac, finissent par s'apercevoir que leurs filles ont un trop long trajet à faire pour partir de nuit.

A. BELLEGARRIGUE.

CHATEAU DE BRUNIQUEL.

Fatigué des longues dissensions qui troublaient depuis long-temps tout le pays de France, Gontran, roi de Bourgogne, résolut de cimenter parfaitement la paix avec son neveu Childebert. Il lui fit proposer une conférence à Andelot, au diocèse de Langres, vers la fin de novembre de l'an 587. Les seigneurs et les prélats de Bourgogne et d'Austrasie parvinrent à conclure un traité solennel, qui réglait les prétentions que les deux princes pouvaient avoir sur le royaume de Caribert, dont les états avaient été partagés entre Chilpéric, Gontran et Sigebert, ses frères. Childebert recouvra le Poitou, la Touraine, l'Albigeois, le Couseran, le pays de Lavaur, les diocèses d'Aire, de Meaux et d'Avranches.

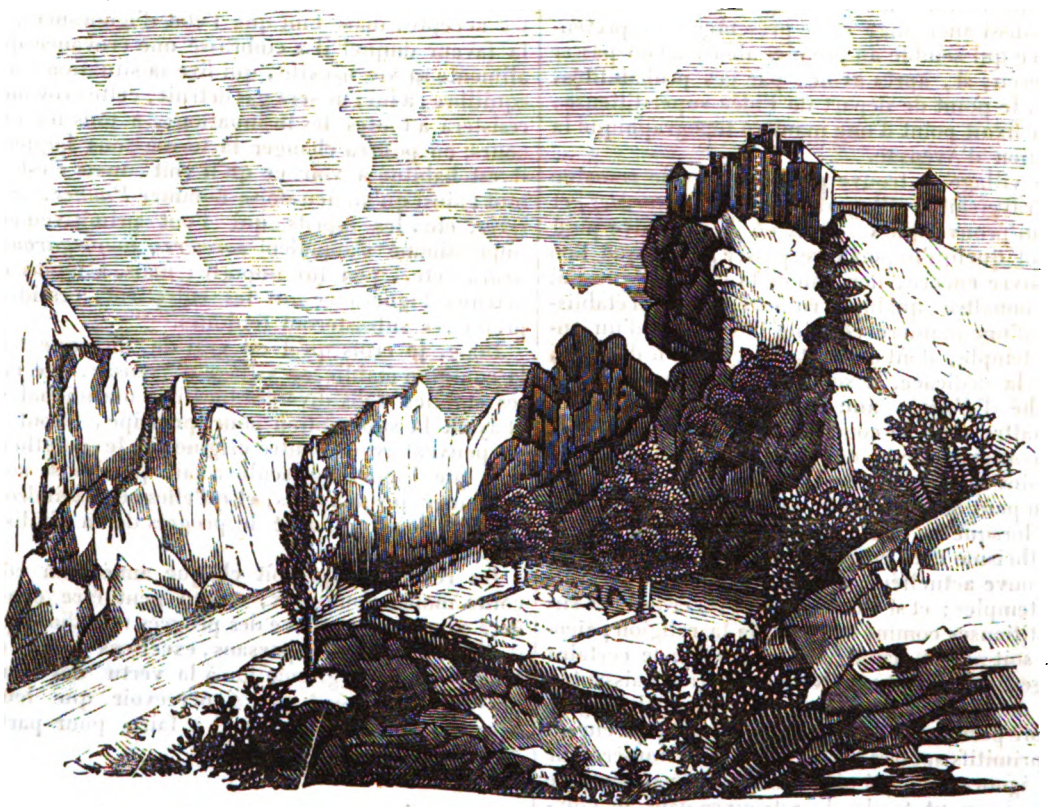
Dans les palais des rois d'Austrasie, vivait encore une femme dont l'ambition et l'avidité ne s'endormirent pas dans cette occasion. Elle se rendit à Andelot, et parla, avec toute la hauteur de l'orgueil froissé, aux deux princes qui s'opposèrent d'abord à ses prétentions.

Digitized by Google

— Avez-vous donc oublié, leur dit-elle, que Sigebert me fit venir du fond de l'Espagne pour me couvrir du manteau royal? Je suis sœur, mère, et fille de roi; me verra-t-on pauvre et délaissée dans ce même pays que je traversai en triomphe? Au nom de Dieu, je réclame les domaines qui m'appartiennent. J'ai hérité de Galsuinde, ma sœur; rendez-moi le Périgord et le Querci que Chilpéric lui donna pour présent de noces, mon ambition est satisfaite. Je passerai désormais mes jours dans quelque vieux château, priant Dieu pour mon époux Sigebert, et ma sœur Galsuinde.

La voix de la reine d'Austrasie était tremblante d'émotion : les deux princes consentirent à sa demande et lui restituèrent toute la province du Querci.

Brunehaut partit quelques jours après ; elle s'arrêta sur la frontière du Querci et de l'Albigeois, et y fit bâtir le château de Bruniquel, qui porte encore son nom. Grégoire de Tours et plusieurs autres historiens ne désignent pas précisément le lieu que l'épouse de Sigebert choisit pour y fixer sa demeure; néanmoins il est probable que si elle ne fit pas bâtir le château de Bruniquel, elle séjourna quelque temps dans le Querci. Elle aimait la ville de Cahors, parce que les habitans s'étaient montrés dévoués à sa sœur Galsuinde, et avaient hautement manifesté leur indignation,



LE CHATEAU DE BRUNIQUEL.

à la nouvelle de l'exécrable attentat de Frédégonde. Quoi qu'il en soit, le château de Bruniquel remonte aux premiers siècles de la monarchie française ; il était alors connu sous le nom de *castrum Brunichildis*, camp de Brunehaut.

Ce fut dans ce château que la reine d'Autrasie, dont l'adroite politique triompha, de fait du génie de Frédégonde, réunit les ducs Loup et Dyname, qui avaient abandonné les intérêts de Chidebert pour embrasser la cause de Gontran. Les deux rebelles ne résistèrent pas aux insinuations de Brunehaut, et Childebert vit revenir sous ses drapeaux deux vassaux puissans et expérimentés par plusieurs années de combats.

Cette reine, accoutumée aux troubles et aux dissensions de la guerre civile, ne put vivre longtemps dans l'inaction de la solitude. Ses deux petits-fils, qui venaient d'hériter du royaume d'Austrasie, étaient encore dans la fleur de l'âge; elle conçut l'espoir de régner sous leur nom, et hâta les préparatifs du départ. Avant de quitter la province du Querci, qu'elle affectionnait tant, elle donna une fête à tous les leudes et hauts barons du voisinage. Elle déploya dans cette circonstance toute la profusion d'un luxe désordonné. Les dames et les leudes buvaient dans des coupes d'or les vins de la Langue-d'Oc, et tous les convives se livrèrent à la joie extravagante que li-

Digitized by Google

vresse suscite ordinairement. Brunehaut les excitait de la voix et du geste, et le festin se changea bientôt en orgie.

Au milieu de la salle parut tout à coup une femme à peine couverte de quelques haillons.

—Malheur à vous, qui imitez les filles, et les enfans de Babylone, s'écria la vieille femme, vous périrez de la mort des impies.

Il y avait dans le son discordant de la voix de cette vieille femme, quelque chose de si étrange, que les convives de Brunehaut posèrent leurs coupes et prêtèrent une oreille attentive pour l'écouter.

— L'épouse de Sigebert rit et chante dans un festin, s'écria la vieille femme, en jetant sur ses épaules sa chevelure blanche comme la neige,... Elle ne se souvient plus de ce jour affreux où l'Austrasie perdit le meilleur de ses rois! Malédiction à la femme qui oublia celui dont elle partagea la couche aussitôt que la tombe a reçu sa dépouille mortelle! Et vous tous qui riez et chantez aussi, ne voyez-vous pas aux pieds de la reine une femme qui se roule, qui se débat sous le couteau des assassins? Galsuinde! Galsuinde! la coupable Frédégonde a posé son pied sur ton cadavre; et Brunehaut, ta sœur, s'endort dans les délices du festin....

— D'où viens-tu, spectre? s'écria un des leudes qui entouraient Brunehaut?

— Du temple saint où le seigneur m'a révélé de terribles secrets. Reine, ajouta la vieille femme en s'approchant de Brunehaut, dans tes songes n'as-tu jamais vu des coursiers fougeux traînant un cadavre?

Brunehaut tremblait de tous ses membres; ses dents s'entrechoquaient dans sa bouche, et elle ne put proférer une seule parole. Les leudes poussèrent des cris de colère, et ils allaient se jeter sur la vieille femme, lorsque la reine leur dit:

— Arrêtez, cette femme est inspirée par le ciel ou par l'enfer; depuis plusieurs jours je vois en songe ces coursiers indomptés dont elle m'a parlé!

— Veille sur toi, s'écria la femme qui franchissait déjà le seuil du festin; le fils héritera de la haine de la mère: malheur à toi, Brunehaut!

Ces paroles augmentèrent encore la frayeur de la reine; on eut dit que l'ange de la mort avait compté sa dernière heure; elle quitta les convives, et, pour la dernière fois, les candelabres d'or étincelèrent dans le château de Bruniquel. La reine d'Austrasie sortit de sa retraite; l'ambition la jeta sur le champ de bataille jusqu'à ce que la prédiction de la vieille femme s'accomplit. Prisonnière de Clotaire II, la reine d'Austrasie fut condamnée par le fils de Frédégonde à être attachée à la queue d'un cheval [1]....

Quant au château de Bruniquel, il devint plus tard l'apanage des cadets de la maison de Toulouse, et pendant long-temps ses vicomtes ont joué un rôle important dans la province du Languedoc [2].

Aug. Sivay.

[1] Grégoire de Tours.

[2] Histoire générale de Languedoc.

CHARLES VII PROCLAMÉ ROI AU CHATEAU D'ESPALI, PRÈS LE PUY (en Velay).

Détenu dans la capitale de ses états, gardé à vue dans le palais des Tournelles, l'infortuné Charles VI, dépérissait de jour en jour. — Du pain, donnez-moi du pain! s'écriait quelquefois l'héritier de la couronne de saint Louis. — La misère la plus hideuse couvrait de ses haillons le manteau royal de l'époux d'Isabeau de Bavière; et cette reine coupable, que l'enfer avait jetée comme une furie sur le beau royaume de France, riait et chantait dans les délices de l'orgie; elle tendait sa main, souillée de crimes, à Henri d'Angleterre, proclamé roi dans Paris. On dit qu'à sa dernière heure, Charles VI recouvra toute sa raison, et qu'avant de mourir il entendit sous les fenêtres du palais des hérauts qui criaient:

— Gloire et prospérité à Henri d'Angleterre, roi de France!

Alors Charles sentit s'échapper de sa poitrine le dernier souffle de vie; il leva ses yeux presque éteins vers le ciel pour demander vengeance, se roula dans les derniers lambeaux de son manteau fleur-de-lysé et mourut.

Le dauphin, qu'une déplorable mésintelligence avait éloigné de son père, réunissait sous ses drapeaux les seigneurs du midi, et, secondé par le courage de ces intrépides chevaliers, qui dans nos guerres civiles restèrent fidèles à la patrie, il luttait contre les Anglais et les Bourgignons. Les états du Languedoc lui avaient accordé des secours d'hommes et d'argent qui le mirent en état de marcher contre le sire de Roche-Biron, partisant du duc de Bourgogne. Ce puissant seigneur, suivi du sire de Saleneuve, avait dévasté l'Auvergne, le Limousin, le Gévaudan, le Forez et le Vivarais. Charles envoya contre lui Bernard, comte de Pardiac, frère du comte d'Armagnac, qui vainquit le Bourguignon près de Serverette, en Gévaudan. Le Dauphin fit alors un voyage dans le Dauphiné, et choisit le château d'Espali, près du Puy, pour en faire le centre de ses nouvelles opérations. La noblesse des provinces voisines, qui n'avait pas abandonné la cause de ses rois, se hâta de se rendre auprès de l'héritier présomptif de la couronne de France. Espali devint alors le rendez-vous des gentilshommes, des demoiselles et des chevaliers qui accouraient, les uns pour s'attirer la faveur du dauphin, les autres pour parler de guerre, les autres enfin pour assister aux tournois, divertissement ordinaire de la cour.

Le 25 octobre 1422, Charles donna un magnifique festin à ses nombreux convives, qui se livrè-

Digitized by Google

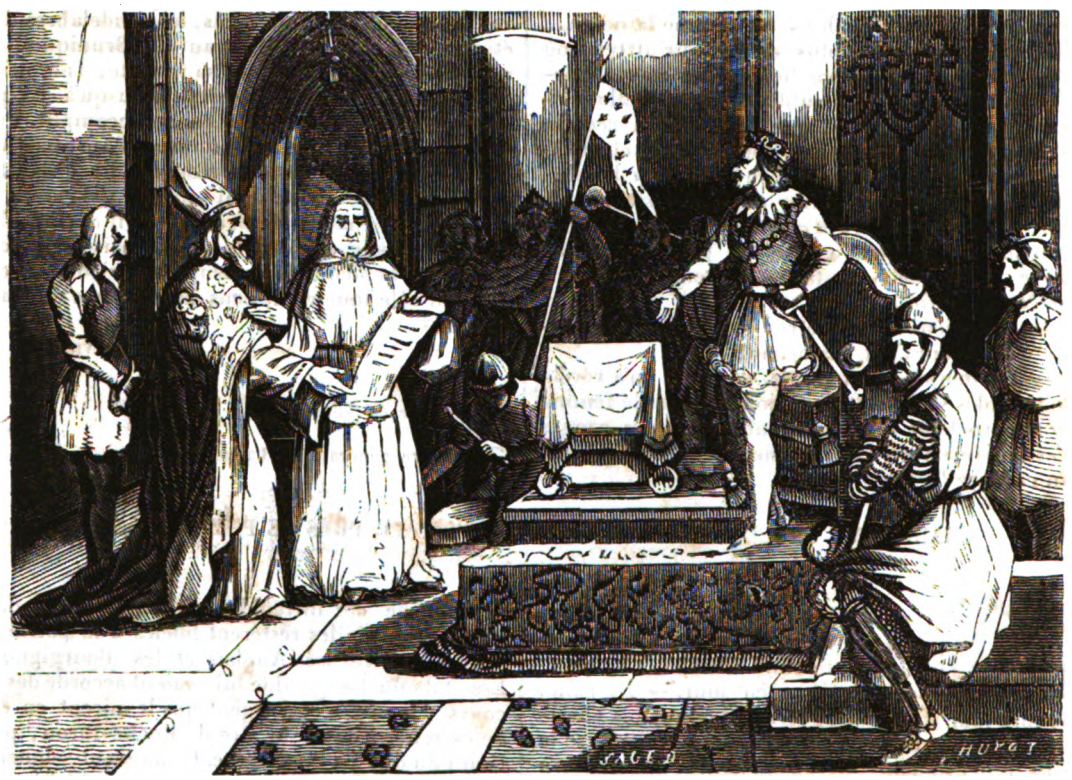
rent à la joie la plus bruyante; quelques preux seulement gardèrent un triste silence, montrant ainsi la part qu'ils prenaient aux malheurs qui pesaient alors sur la patrie. Il y eut un tournoi sous les murailles du château, et quand la nuit fut venue, les flambeaux étincelèrent pour inviter les convives à de nouveaux plaisirs. Le dauphin était hors de lui-même, et, pour me servir de la noble réponse que lui fit un preux, *on ne pouvait perdre plus gaiement son royaume.*

Imbert de Grolée, bailli de Lyon, et un chevalier nommé Bernard de Fossillon, étaient sortis pour *deviser* à l'aise sur les grands événemens qui se passaient alors dans le pays de France.

— Que dites-vous de notre gentil dauphin, seigneur chevalier? s'écria le bailli de Lyon en frappant sur l'épaule droite de Bernard de Fossillon....

— Le dauphin de France s'endort dans une lâche inaction, lorsque les ennemis arrachent une à une les fleurs de lys de la couronne de Charles VI.

— Vous êtes un bon français, beau sire de Fossillon, répondit le bailli de Lyon; nous sommes seuls maintenant, nous pouvons parler sans méfiance des malheurs qui accablent notre patrie, parce que nous avons pour elle l'amour que des enfans dévoués doivent avoir pour leur mère. Par



AU CHATEAU D'ESPALI.

le sceptre de Charles-le-Sage et l'épée du connétable Duguesclin, les sujets fidèles à leur roi sont bien rares aujourd'hui; la croix rouge de Bourgogne brille sur plusieurs poitrines, dans lesquelles devraient battre les cœurs dévoués à Charles VI, notre malheureux roi.

—Je n'ai pas oublié le siége et la prise de Sommières, répondit le sire de Fossillon. Mais je vous jure que si je ne suis pas trompé dans mes pressentimens, les Bourguignons et les Anglais seront chassés de France avant que trois ans se soient écoulés.

— Dieu vous entende, beau sire de Fossillon, dit le balli de Lyon.

— Les deux gentilshommes chevauchèrent quelque temps sans prononcer une seule parole; ils abandonnaient leur esprit aux tristes réflexions que leur suggéraient les calamités de la France. Au détour d'une petite colline, ils entendirent le son d'une trompette.

— Tenez-vous droit sur vos étriers, beau sire de Fossillon, dit Imbert de Grolée. Plusieurs destriers viennent vers nous; mon coursier refuse d'avancer. Je vous assure que nous allons nous trouver face à face avec des ennemis. La dague au poing, beau sire, et puis crions: *France et Charles VI!*

Le sire de Fossillon se dressa sur ses étriers de toute sa hauteur et prêta une oreille attentive au bruit qui allait toujours croissant.

— Par les cuissards du connétable Duguesclin, s'écria-t-il en arrêtant son destrier, nous allons

Digitized by Google

mesurer nos épées avec les chevaliers de Bourgogne. En avant, beau sire de Grolée, la curée est bonne toute les fois qu'on peut jeter à ses limiers de la chair de Bourgogne.

— Que Dieu nous soit en aide, répliqua Imbert de Grolée, en se signant avec sa lourde épée de bataille.

Les chevaliers de Bourgogne arrivèrent au même instant; ils s'arrêtèrent d'abord ne sachant s'ils devaient reculer ou avancer.

— Qui êtes vous, chevaliers? cria le sire de Fossillon.

— Vive Henri d'Angleterre et de Bourgogne, répondit une voix à l'accent breton fortement prononcé.

— Chiens et vautours! s'écria le sire de Grolée, vous voulez donc entièrement dévorer ce beau royaume de France? Par saint Denis, vous ne passerez pas, ou mon épée boira votre sang et se rassasiera de votre chair.

Le bailli de Lyon se dressa sur ses étriers, mit sa grande épée à la main, et se disposa à barrer le passage aux Bourguignons.

— Nous sommes cinquante chevaliers, dit un vieux guerrier qui portait un Léopard sur son écu.

— Cinquante contre deux! répondit le sire de Fossillon.... Vous êtes des lâches... Reculez, puis mettez pied à terre, et nous combattrons seul à seul.

— La route que nous avons à parcourir est longue, dit un chevalier; nous n'avons pas le temps de nous battre, dans huit jours nous serons à deux lieues de Valence; et si vous désirez tant vous mesurer avec nous, nous verrons si l'acier de Bourgogne est mieux trempé que celui de France.

En prononçant ces paroles, le chevalier bourguignon piqua des deux; ses compagnons le suivirent et disparurent bientôt au détour de la colline.

Imbert de Grolée et le sire de Fossillon, stupéfaits de cette fuite soudaine, étaient immobiles à la même place, lorsqu'ils entendirent le son mélancolique du cor qui retentit à quelques pas de la colline.

— Pour le coup, c'est un français, s'écria Bernard de Fossillon. Les Bourguignons et les Anglais ne donnent pas si bien du cor. Mon destrier hennit d'allégresse; allons à la rencontre de cet inconnu, beau sire de Grolée: c'est un bon français, vous dis-je.

— Chevalier ou vilain, arrête-toi, s'écria le bailli de Lyon dès qu'il aperçut un destrier qui courait à toute bride. Quel est ton cri de guerre?

— France et Charles VI, répondit le jeune chevalier, dont la casaque militaire était parsemée de fleurs en or.

— Où allez-vous? beau sire....

Au château d'Espali.

— Le dauphin serrera avec plaisir la main d'un fils de chevalier tel que vous, ajouta le bailli de Lyon; suivez nous, beau sire; le château n'est qu'à quelques pas d'ici. Les flambeaux ne sont pas encore éteints; le vin coule dans les coupes, et vous pourrez vous délasser des fatigues du voyage.

— La coupe du festin tombera des mains du dauphin de France, quand il apprendra la triste nouvelle que je lui apporte.

— Quelque nouveau malheur menace le royaume des lys, beau sire chevalier?.... parlez, nous aimons la France aussi.

Bernard de Fossillon sonna d'une petite trompette d'or, et les deux soldats, qui veillaient à la grande porte du château d'Espali, se hâtèrent d'ouvrir dès qu'ils reconnurent la voix du bailli de Lyon. Le messager fut introduit dans une salle où le dauphin jouait aux cartes avec de jeunes gentilshommes. Le prince ne fit d'abord aucune attention aux nouveaux venus, et continua de jouer avec Guilhot d'Estaing et Guillaume de Meuillon, sénéchal de Beaucaire.

— Il faut avouer, s'écria-t-il dans un moment d'enthousiasme, que ce jeu est admirable.... Voyez Charlemagne, David, Judith, Lahire, Xaintrailles..., ajoutait-t-il en jetant une à une les cartes sur la table. Par saint Charles, celui qui a inventé ce jeu a mérité les éperons de chevalier.

— Savez-vous pourquoi il a été inventé, monseigneur? dit le sire de Murles, qui se tenait appuyé sur son épée derrière le fauteuil du prince.

— Non, messire, répondit le dauphin; mais je pense que l'idée première a été suggérée par le diable.

— Sachez donc, monseigneur et gentil dauphin, que ce jeu a été inventé pour distraire le roi de France dans les courts instans que lui laisse sa folie.

— Vous êtes un chevalier félon, beau sire, s'écria le dauphin qui se leva précipitamment dans un premier transport de colère! Vous êtes vendu corps et âme au duc de Bourgogne et à Henri d'Angleterre, puisque vous n'avez pas craint de me rappeler le souvenir des malheurs de mon père.

Le dauphin se prit à pleurer; mais aussitôt que la douleur se fut un peu calmée, il essuya promptement ses larmes, et dit, en portant la main à la garde de son épée:

— Chevaliers, jurez tous sur le glaive du fils aîné du roi de France, de délivrer notre malheureuse patrie des Anglais et des Bourguignons, d'arracher Charles VI de sa prison, et d'écraser la félonie sous les pieds de vos destriers.

Un silence profond régna dans la salle...

— Je suis donc trahi! s'écria le jeune prince, saisissant son épée à deux mains, comme s'il eût voulu la rompre.... A moi, France; je suis le dauphin!

L'exaltation de Charles était à son comble; sa respiration entrecoupée lui permettait à peine de prononcer quelques paroles. Alors le bâtard d'Orléans s'approcha du dauphin et lui dit:

— Nous savons bien, monseigneur, que l'héroïsme est une vertu héréditaire chez les rois de France; mais le lionceau s'est endormi, parce que les bêtes sauvages du nord ont porté la désolation dans nos malheureuses contrées.... Réveil-

Digitized by Google

les vous, monseigneur, et demain au lever du soleil vous verrez deux milles lances étinceler. Vive Charles, notre bien aimé dauphin!

— Vive Charles, notre bien aimé dauphin! répétèrent les chevaliers et les hommes d'armes, en tirant leur épée du fourreau.

Le jeune prince ne put retenir ses larmes lorsque le cri de fidélité retentit dans les salles antiques du château d'Espali. Dans les premiers transports de sa joie, il serrait la main à tous les chevaliers:

— Quand je serai roi de France, leur disait-il, je saurai récompenser votre loyauté; je n'oublierai jamais la nuit du 26 octobre au château d'Espali. A toi Tanneguy du Châtel, je donnerai la plus belle des provinces du royaume de France. A toi, bâtard d'Orléans, le commandement de dix mille preux pour repousser les Anglais jusqu'au fond de leur île maudite. Et vous, sénéchal de Beaucaire, et vous bailli de Lyon, vous n'aurez qu'à demander, le roi Charles VII se souviendra de ceux qui, dans les jours de son infortune, se rangèrent autour de lui. Par les fleurs de lys de la maison de France, quand je m'asseoirai sur le trône de mon père, la valeur et la fidélité y monteront avec moi!

— Vive monseigneur le dauphin! s'écrièrent tous les chevaliers.

Ce dernier cri se perdait sous les dernières voûtes du château d'Espali, lorsque le sire de Fossillon entra suivi d'un page, vêtu de noir.

— Où est le dauphin, messeigneurs? dit le jeune page en promenant ses regards sur les chevaliers qui se pressaient autour de lui....

— As-tu quelque grâce à demander au fils de Charles VI? dit le jeune prince en s'approchant du page: parle; car si je ne me trompe tu es du pur sang de France.

Le jeune page mit un genou en terre et s'écria:

— Messeigneurs, Charles VI est mort, vive Charles VII!

— Vive Charles VII! répétèrent les chevaliers.

— Mon père est mort, dit le jeune prince qui ne put résister au coup terrible qui frappa si rudement son cœur.

Il s'assit sur un petit fauteuil, cacha son visage dans ses deux mains et se prit à pleurer. Ceux qui l'environnaient n'osèrent troubler sa douleur, et se tinrent long-temps immobiles.

— Beaux sires chevaliers, dit Charles en se levant précipitamment, c'est assez pleurer; je suis roi de France. Ce n'est pas avec des larmes que je dois arroser la tombe de mon père, mais avec le sang des Anglais. Aux armes, preux et chevaliers. Que les léopards d'Angleterre fuient devant nos drapeaux!

Les chevaliers agitaient leurs épées en signe d'approbation, et leurs cris d'allégresse se prolongèrent long-temps dans le silence de la nuit.

— Demain, vous me proclamerez roi de France, dit le dauphin. La nuit est déja bien avancée messeigneurs; que Dieu protège la France, et nous tienne tous en sa sainte et digne garde.

Les gentilshommes saluèrent le dauphin par de nouvelles acclamations, et, quand la porte se ferma derrière le prince, ils s'entretinrent diversement sur le caractère du jeune roi, qui n'avait pour palais que le manoir antique des seigneurs d'Espali. Charles, dans ses paroles et ses résolutions, avait fait preuve d'une énergie dont on ne l'aurait pas cru susceptible. Malheureusement le feu sacré de l'enthousiasme s'éteignit bientôt, et Charles VII, devenu roi de France, s'endormit lâchement dans les bras de la célèbre Agnès Sorel.

Minuit avait sonné depuis long-temps; tout dormait dans la demeure seigneuriale d'Espali. Charles se roulait sur sa couche pour trouver quelques instants de sommeil. Un léger bruit se fit entendre, et, à la faible lueur d'une lampe d'argent, qui brûlait à côté de son lit, le nouveau roi de France aperçut une jeune fille qui s'assit sur un petit tabouret. Elle était vêtue d'une robe blanche qu'une ceinture bleue serrait autour de sa taille élancée. Ses cheveux noirs tombaient épars sur son visage et sur ses épaules; il y avait dans son attitude quelque chose de céleste; on eût dit l'ange protecteur de la France qui venait couvrir de ses ailes le jeune Charles VII.

— Qui es-tu? dit le jeune prince qui se leva en sursaut.... Un soupir sortit de la poitrine de la jeune fille.

— Est-ce toi, Fleur-des-Neiges?

— Tu ne me reconnais plus! répondit la jeune fille... Charles! Charles! tu m'as donc oubliée!!

Et Fleur-des-Neiges cacha son visage dans ses deux petites mains pour pleurer.

— Ne pleures pas, Fleur-des-Neiges, s'écria Charles, qui sauta de son lit, et mit un genou en terre devant la jeune fille. Je ne t'ai point oubliée; Charles, roi de France, se souviendra toujours de celle qui aima tant Charles dauphin.

— Jure par l'âme de ton père et les fleurs de lys de ta couronne, que tu n'aimeras jamais d'autre femme que Fleur-des-Neiges.

Charles baissa la tête et n'osa prononcer le serment.

— Je suis perdue! s'écria la jeune fille...

Les sanglots étouffèrent sa voix, un frémissement parcourut tout son corps, et Charles, croyant qu'elle était sur le point de s'évanouir, l'enlaça de ses bras.

— Heureuse sera celle que tu presseras ainsi sur ta couche royale! dit Fleur-des-Neiges. Ecoute, Charles, je te pardonnerai de ne plus m'aimer; maintenant tu es roi de France; la patrie t'appelle; le cri de l'honneur a retenti. Les guerriers t'attendent; tu chasseras les Anglais du royaume de tes pères.... Dieu allumera le feu du courage dans le cœur d'une bergère; l'huile sainte coulera sur ton front... Alors, seul dans ton palais, tu te souviendras peut-être de la pauvre Fleur-de-Neiges....

La jeune fille était debout; elle avait prononcé ces paroles avec tant d'enthousiasme que le jeune roi en fut vivement ému. Il voulut la serrer sur son sein; la jeune fille s'échappa de ses bras.

— Ne me touchez plus, sire, s'écria-t-elle; vous

Digitized by Google

êtes roi de France, et je suis l'héritière des seigneurs d'Espali. Mon père est mort à vos côtés, mes frères suivent vos drapeaux; voulez-vous, pour prix de leurs services, déshonorer la fille et la sœur? Je vous ai aimé tant que j'ai cru trouver un époux dans Charles le Dauphin. Je vous parle pour la dernière fois, sire; dans une heure les portes du monastère se fermeront sur moi. Adieu pour toujours, Charles, roi de France; Fleur-des-Neiges priera nuit et jour pour vous.

Il y avait tant de dignité dans les paroles et le maintien de l'héritière des seigneurs d'Espali, que le jeune roi resta muet d'étonnement.

—Pauvre Fleur-des-Neiges! s'écria-t-il quand il se vit seul..... tu te faneras dans l'ombre du cloître, et pourtant tu aurais pu t'asseoir à mes côtés sur mon trône. Que dis-je, insensé? Les rois ne sont pas libres dans leur amour; ils doivent se sacrifier au bonheur de leurs peuples....

Cependant le jour éclairait déja la plus haute des tours du château d'Espali; les chevaliers, rassemblés en groupes, s'entretenaient sur ce qui se passait en France, et les hommes d'armes, la hallebarde à la main, arrivaient un à un et se rangeaient en haie dans la chapelle du château. A huit heures du matin, Charles VII sortit de son appartement, encore tout ému des paroles de Feur-des-Neiges. Dès qu'il parut, de bruyantes acclamations se firent entendre, et, précédé du sénéchal de Beaucaire, du bailli de Lyon, du bâtard d'Orléans, il s'avança vers l'autel. L'évêque du Puy célébra les saints mystères. Un brouillard d'automne, précurseur de l'hiver, laissait à peine pénétrer les rayons du jour à travers les vitraux de la chapelle. Des flambeaux, symétriquement rangés, éclairaient l'enceinte sacrée, et donnaient à cette cérémonie religieuse un aspect fantastique. Les paroles du pontife ne furent pas interrompues par le moindre bruit, et les chevaliers priaient dévotement.

Près de l'autel, était un petit trône parsemé de fleurs de lys, sur lequel s'agenouilla le roi. Quel spectacle touchant offrit alors la chapelle d'Espali! D'un côté, un jeune prince, proclamé roi d'un pays que les étrangers envahissaient chaque jour; de l'autre, des preux qui priaient pour le salut de la France, en attendant le moment de mettre l'épée à la main. Sans doute les intrépides chevaliers sentirent, dans ce moment solennel, se réveiller en eux l'enthousiasme saint du patriotisme qui seul fait les héros. Lorsque l'évêque du Puy, après avoir terminé l'auguste sacrifice, s'écria d'une voix forte:

—Chevaliers, reconnaissez-vous dans Charles VII l'héritier de la couronne de Charlemagne et de saint Louis?

Tous les preux levèrent leurs glaives, et les tenant étendus vers l'autel, s'écrièrent aussi d'une voix unanime.

—Vive Charles VII, et que Dieu protége la France!

—Vive Charles septième de nom, dit un vieux moine; et que l'âme de Charles VI repose en paix!

Le sénéchal de Beaucaire blâma le moine de rappeler la triste fin de Charles VI, dans un moment où l'allégresse était générale.

—Vous avez tort, sénéchal de Beaucaire, dit le jeune roi; et vous, mon frère, je vous remercie de me rappeler la mort de mon père Charles VI.

La cérémonie du couronnement se fit ensuite au milieu des acolamations réitérées de tous les chevaliers qui furent admis à baiser la main droite du jeune souverain.

Une femme, vêtue de noir, la tête couverte d'un long voile, se glissa dans la foule, s'agenouilla sur les gradins du trône, et dit à Charles VII:

—Vous êtes roi de France; songez à conquérir le royaume de vos pères; Dieu veille sur vous, sire, et je ne cesserai de prier.

—Femme, que demandes-tu?

—Une larme, un souvenir, dit Fleurs-des-Neiges en soulevant son voile.

—L'héritière des seigneurs d'Espali! s'écria Chales VII; il suivit de l'œil la jeune fille qui ne sortit de la chapelle que pour aller s'ensevelir dans un monastère.

Charles VII, insouciant par caractère, oublia bientôt le château d'Espali et la belle Fleurs-des-Neiges, dont les paroles avaient tant de fois porté la consolation dans son âme. Livré à une indolence voluptueuse, il voyait les étrangers arracher chaque jour un fleuron à sa couronne; il ne se réveilla qu'à la voix d'une femme. Agnès Sorel lui reprocha hautement sa lâche insouciance, et puis Dieu qui veillait sur la France suscita pour la sauver l'immortelle Jeanne d'Arc.

E. Morin.

1 Historique.

EXPÉDITION DE PHILIPPE-LE-HARDI CONTRE PIERRE D'ARAGON.

Le massacre des Français à Palerme, connu dans l'histoire sous le nom de *Vêpres Siciliennes*, avait jeté l'horreur et l'épouvante dans toute l'Europe. Philippe III, roi de France, irrité contre Pierre d'Aragon, qui avait été le démon instigateur de ce crime exécrable, tint à Paris un grand parlement vers la fête de la Noël 1284. Il forma la résolution de porter les armes au-dela des Pyrénées, de s'emparer de la Catalogne, de l'Aragon et des autres états de Pierre III. Le Pape, qui avait déja excommunié le monarque aragonais, accorda à Philippe les décimes sur le clergé de France, pour subvenir aux frais de la guerre, et le cardinal Jean Cholet prêcha une croisade dans tout le royaume. Le roi d'Aragon s'inquiéta peu des anathèmes du souverain pontife; et, pour se mettre en état de résister à Philippe-le-Hardi, il

Digitized by Google

tenta, mais inutilement, de se liguer avec divers souverains.

Le roi de France prit l'oriflamme à Saint-Denis; après avoir terminé les préparatifs, équipé une puissante flotte qu'il dessémina dans les ports de Marseille, d'Aiguesmortes et de Narbonne, suivi de la reine et des principales dames de la cour, qui voulaient gagner les indulgences dans la croisade; de Philippe et Charles, ses enfans, du cardinal Jean Cholet et de la fleur de la noblesse de France, il se mit en marche pour Toulouse, où il arriva le 19 avril. Il fit ensuite séjour à Narbonne, où il avait fixé le rendez-vous général de son armée de terre et de mer. Les seigneurs de la Langue-d'Oc et de Provence, les sénéchaux de Toulouse, de Carcassonne, de Beaucaire, Aymeri, vicomte de Narbonne, se rendirent au camp du roi de France. Jacques, roi de Majorque, alla joindre l'armée de Philippe au-delà de Narbonne, et s'engagea à marcher contre Pierre III, son frère.

—Par les reliques de mon bienheureux père, s'écria Philippe, je vous jure que je n'oublierai jamais vos bons et loyaux services. Une seule chose m'embarrasse: je ne sais quel gage vous donner de ma munificence royale. Parlez, roi de Majorque, et il n'est rien que je vous refuse, tant est grand le désir que j'ai de vous *guerdonner* dignement.

—Je n'avais d'abord en vue que l'honneur de marcher sous les drapeaux du fils de saint Louis, répondit le roi de Majorque; mais puisque vous tenez tant à me donner un gage de votre amitié royale, je vous demande la possession libre et entière de la souveraineté de Montpellier.

—Elle vous appartient, et tant que je vivrai aucun de mes vassaux ne vous la revendiquera.

—Un chevalier espagnol demande à parler au roi de Majorque, dit Jean de Montfort, seigneur de Castres.

—Un vassal de Pierre III...., répliqua le roi; qu'il vienne.

Le chevalier, couvert de son armure, arriva un instant après, et, mettant un genou en terre, devant les deux rois, il dit d'une voix forte:

—Jacques, roi de Majorque, Pierre III, roi d'Aragon, votre seigneur et frère, vous somme de lui amener de prompts secours et de l'aider en cette guerre, comme son vassal.

—Son vassal! s'écria le roi... Chevalier, va dire à ton maître que Charles de Majorque n'a pas oublié les mauvais traitemens de son frère; le jour de la vengeance n'est pas loin.

—Il demande une entrevue....

—Pour s'assurer de ma personne royale, répondit le roi de Majorque... Hâte-toi, chevalier. La perfidie de Pierre d'Aragon est trop connue dans toute l'Europe pour qu'on puisse se fier à ses promesses.

Le chevalier partit peu satisfait de l'issue de sa mission, et Pierre III résolut alors d'employer la ruse et la force pour s'emparer du Roussillon. A la tête de quelques troupes d'élite, il se jeta dans la Catalogne, entra à l'improviste dans le Roussillon et, trompant les ennemis par la célérité de sa marche, pénétra dans la ville de Perpignan, surprit le roi de Majorque dans son palais, le fit arrêter avec Esclarmonde de Foix, son épouse, ses quatre fils, et plusieurs autres seigneurs, qui se trouvaient à sa cour. Jacques eut le bonheur de se sauver, par un souterrain, pendant la nuit, et se hâta de rejoindre Philippe III, qui se trouvait alors à Narbonne. L'armée française se remit en marche deux jours après; elle arriva devant Perpignan, que le roi d'Aragon venait d'abandonner. Les habitans refusèrent d'abord de recevoir les troupes de Philippe, de France; mais ils y consentirent bientôt après, par l'entremise et les conseils du comte de Foix et du sénéchal de Toulouse. Philippe, après avoir séjourné trois jours à Perpignan, parcourut tout le Roussillon, dont les principaux châteaux lui furent livrés par le roi de Majorque. La ville d'Elne opposa seule quelque résistance; mais elle fut emportée d'assaut et ruinée de fond en comble, le jour de Saint Urbain, 25 mai 1285.

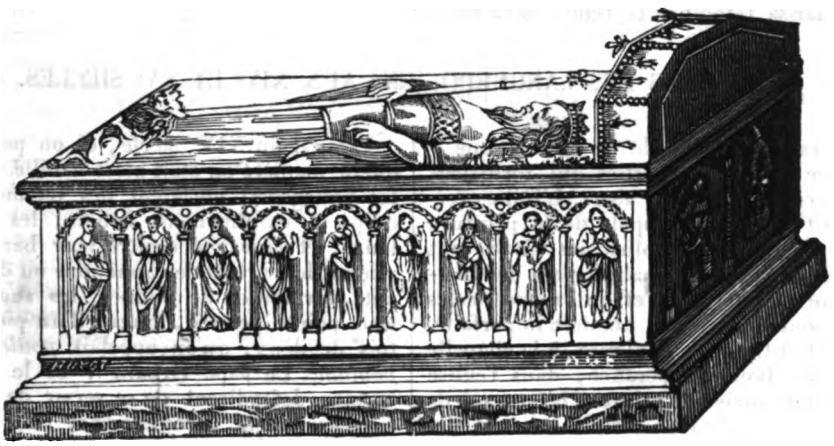
Le roi de France résolut alors de tenter le passage des Pyrénées au col de Panissars, passage ordinaire de Roussillon en Catalogne. Le roi d'Aragon occupait ce poste, et on désespérait de pouvoir franchir les montagnes, lorsque les religieux du monastère de Saint-André de Sureda, offrirent de conduire l'armée par le col de la Mançana qui leur était parfaitement connu. Un corps d'élite, sous les ordres du comte d'Armagnac et du sénéchal, fit tant de diligence, qu'il parvint au haut de la montagne où quelques chevaliers d'Aragon furent taillés en pièces. Enfin, le 20 juin, toute l'armée française franchit le passage à l'aide des pionniers. Philippe s'arrêta trois jours au haut de la Mançana pour donner quelque repos à ses troupes. Il descendit ensuite dans la plaine du Lampourdin, et parvint à établir communication entre l'armée de terre et sa flotte qui était déjà arrivée au port de Roses. Il s'empara successivement de plusieurs places, et alla mettre le siége devant Gironne où le roi d'Aragon avait mis une forte garnison. Ce siège fut long et difficile parceque les troupes aragonaises ne cessèrent de harceler les assiégans. Depuis plus de deux mois, Philippe était sous les murs de Gironne et aucun succès décisif n'avait fait entrevoir qu'elles pourraient être les chances de la guerre. Cependant la chaleur excessive produisit une quantité prodigieuse de mouches vénimeuses qui attaquaient les chevaux et les fesaient mourir. L'infection se mit dans le camp, et y occasionna une maladie épidémique qui mit la moitié des soldats français hors d'état de combattre. Philippe désespérait de s'emparer de Gironne, lorsque le comte de Foix et Raymond-Roger de Pailgas, parens de Raymond de Folch, gouverneur de place, entrèrent en négociation avec lui. Le vicomte de Cadonne manquait de vivres; les articles de la capitulation furent arrêtés, et le roi de France entra dans la ville de Gironne le septième jour du mois de septembre 1285. Il y laissa pour gouverneur Eustache de Beaumarchais, sénéchal de Toulouse,

Digitized by Google

avec douze cents chevaliers et cinq mille fantassins.

Après avoir créé chevalier le prince Philippe, son fils aîné, le roi voyant que la mortalité augmentait chaque jour et décimait les rangs de son armée, résolut d'aller passer l'hiver dans le Roussillon, pour être plus à portée de recommencer, au printemps, la guerre contre le prince d'Aragon. La flotte, qui stationnait encore au port de Roses, reçut ordre de mettre à la voile; à cette nouvelle, les peuples de la côte prirent les armes, coulèrent à fondp lusieurs galères, et firent prisonnier l'amiral Enguerrand de Bailleul. Philippe était hors d'état de se venger; il décampa, s'avança dans le Lampourdan, et établit son premier quartier à Ville-Neuve, à un quart de lieue de Castillon. Il se sentit atteint de la maladie qui fesait d'affreux ravages dans son armée; pour comble de malheur, Pierre d'Aragon s'était emparé de tous les passages des Pyrénées pour arrêter les troupes françaises. Le roi, que tant d'obstacles ne décourageaient pas, détacha Aymeri, vicomte de Narbonne, avec ordre de réunir les milices de la Province, pour favoriser le passage de l'armée. Bientôt après arrivèrent cent sergens armés d'arbalètes, et un pareil nombre, armé de lances et de flèches, envoyé par la ville de Béziers. Ils trouvèrent le roi au col de Panissars et l'accompagnèrent jusqu'à son arrivée en deçà des Pyrénées. La maladie de Philippe empirait considérablement; sa faiblesse était si grande, qu'il ne pouvait plus se tenir sur son palefroi. On fut obligé de le mettre dans une litière, et les débris de l'armée accélérèrent leur marche pour échapper à la poursuite de l'infatigable roi d'Aragon. Une pluie continuelle qui survint tout à coup, occa-

TOMBEAU DE PHILIPPE-LE-HARDI A NARBONNE.



SEPULTURA BONÆ MEMORIÆ
PHILIPPI QUONDAM FRANCORUM
REGIS, FILII BEATI LUDOVICI QUI
PERPINIANI CALIDA FEBRE, AB HAC
LUCE MIGRAVIT TERTIO. NONAS
OCTOBRIS ANNO DOMINI. M. CCLXXXV.

siona de nouveaux obstacles, et les soldats aragonais, qui harcelaient sans cesse les troupes françaises, firent périr beaucoup de monde.

Le roi franchit enfin le dernier passage des Pyrénées et arriva à Perpignan le troisième jour du mois d'octobre. Après avoir fait son testament, sentant que sa dernière heure approchait, il fit appeler, auprès de son lit de mort, Philippe, son fils aîné. Le jeune prince arriva, suivi du roi de Majorque, et se mit à genoux devant le lit de son père.

— Je vous bénis, mon fils, dit le mourant d'une voix faible: sur le point de descendre dans la tombe, je prie le Dieu de saint Louis de vous protéger contre tous vos ennemis. Maintenant levez-vous, mon fils, ajouta le roi d'une voix que le râle de la mort étouffait déjà.

— Mon père! mon père! s'écria le jeune prince qui se jeta dans les bras du roi de Majorque....

— Soutenez le roi de France, dit Philippe en se tournant vers son fidèle allié. Vous fûtes toujours l'ami du père, vous ne serez pas l'ennemi du fils.

— Je jure de ne jamais rompre l'alliance que j'ai contractée avec vous, sire.

— Votre serment dissipe toutes mes craintes,

Digitized by Google

roi de Majorque.... Et vous, mon fils, rendez-vous digne d'un si fidèle allié!

La voix du monarque était si faible qu'on l'entendait à peine. Il fit signe à son fils de se pencher vers son lit et lui dit :

— Ecoutez, mon fils, et gravez bien dans votre mémoire les dernières paroles de votre père.

Vous aurez plusieurs ennemis à combattre; le roi d'Aragon fera tous ses efforts pour s'emparer des provinces que nous lui avons enlevées; abandonnez une conquête qui ne peut avoir aucun résultat pour le bonheur de la France. Edouard d'Angleterre est vassal du roi de France pour le duché d'Aquitaine; vous savez qu'il met tout en œuvre pour paraître aux yeux des peuples seul et véritable souverain. Ne souffrez pas qu'on vous enlève aussi le plus beau de vos priviléges; malheur au roi qui permet à ses ennemis d'ôter un fleuron à sa couronne! Soyez le père de vos sujets, mon fils; aimez les prêtres et les pauvres; suivez en tout l'exemple de saint Louis, votre aïeul.

Le roi ne pouvait plus parler; il donna à son fils sa main droite à baiser, souleva péniblement sa tête qu'il laissa retomber et rendit le dernier soupir le 5 octobre de l'an 1285, en la cité de Perpignan.

Le roi de Majorque fit célébrer des obsèques magnifiques en l'honneur de Philippe-le-Hardi. Le lendemain Philippe IV, dit le Bel, prit le commandement de l'armée. Il fit séparer du corps du roi son père, les chairs et les entrailles; il se mit en route pour Narbonne, où il les fit inhumer dans la cathédrale de Saint-Just. Quelque temps après, il donna ordre au gouverneur de la province d'élever un magnifique tombeau de marbre blanc. En 1288 il fonda, dans la même église, un anniversaire pour le roi, son père, et assigna pour cela vingt livres de rente sur les domaines de la sénéchaussée de Carcassonne. Les ossemens de Philippe-le-Hardi furent inhumés dans la chapelle royale de Saint-Denis. Le tombeau de marbre blanc, qui était dans l'ancienne cathédrale de Narbonne, fut transféré dans la nouvelle au mois d'octobre de 1344. A cette occasion, Jean, duc de Normandie, fils aîné du roi Philippe-de-Valois, donna deux cents livres tournois à l'église de Narbonne.

O. Néral.

COSTUMES DES LANGUEDOCIENS AUX XIVe ET XVe SIÈCLES.

Il est bien difficile de décrire une à une toutes les parties qui formaient le costume de nos aïeux. L'Italie exerçait alors le monopole de la peinture et de la sculpture; en vain plusieurs savans ont fait de longues recherches; l'habillement des Languedociens aux quatorzième et quinzième siècles n'est encore connu que d'une manière imparfaite.

« On voyait autrefois à Toulouse, à la chapelle Notre-Dame de Bonne-Espérance, dans l'église des Carmes, une ancienne peinture où un roi de France était représenté à cheval, s'inclinant devant une image de la Vierge. Des seigneurs y étaient peints aussi, au nombre de sept, marchant à pied, derrière le roi, tout armés hormis la tête. Ils portaient des cottes-d'armes avec les armoiries de leurs maisons; leurs noms étaient écrits au bas en caractères gothiques; mais on n'en pouvait lire que cinq; celui du duc de Tourraine, du duc de Bourbon, de Pierre de Navarre, d'Henri de Bard et d'Olivier de Clisson. »

Cette peinture avait été faite par les ordres de Charles VI. Ce prince, pendant son séjour à Toulouse, alla chasser dans la forêt de Bouconne avec plusieurs seigneurs de sa cour : il s'égara pendant la nuit dans le bois, sans pouvoir reconnaître l'endroit d'où il était parti. Dans sa frayeur, il fit vœu, s'il échappait au péril qu'il courait, d'offrir le prix de son cheval à la chapelle de Notre-Dame de Bonne-Espérance, dans l'église des Carmes.

Très bien conservée, cette peinture se voyait encore au dix-septième siècle sur les murs du cloître des Grands-Carmes. Les auteurs de l'histoire générale de Languedoc la firent dessiner et l'insérèrent dans leur ouvrage, tome IV, p. 396.

Elle est du XIVe siècle, et on peut y voir de quelle manière on était alors habillé. Les nobles, les bourgeois, portaient des vêtemens à pli de corps et extrêmement courts, les cheveux fort longs, et laissaient croître leur barbe. Ils couvraient leurs têtes de capuchons ou de petits bonnets surmontés de plumes, les souliers avaient une pointe relevée, longue d'un pied et quelque fois de deux, qu'on appelait *poulaines* ou à la *poulaine*. Le pape Urbain V et le roi Charles-le-Sage défendirent de se servir de cette chaussure également incommode et ridicule. Les évêques du midi, réunis au concile de Lavaur, en 1368, ordonnèrent aux ecclésiastiques de porter les habits de dessus entièrement fermés; leur défendirent de porter des capuchons boutonnés, de longues bottes, et des manches étroites; ils défendirent aussi à leurs domestiques de porter des souliers à la poulaine et les habits trop courts. Mais au XIVe siècle comme aujourd'hui, la mode avait force de loi, et les souliers à la *poulaine* survécurent long-temps aux ordonnances épiscopales.

Juvenal des Ursins, dans son histoire de Charles VI, sous l'an 1417, remarque :

« Que les dames et demoiselles menaient grands » et excessifs états, et cornes merveilleuses, hautes et larges, et avaient de chaque côté, au lieu » de bourlées, deux grandes oreilles si larges, » que quand elles voulaient passer *l'huis* d'une » chambre, il fallait qu'elles se tournassent de » côté, et se baissassent, ou elles n'eussent pu » passer. »

En 1367 les consuls de la ville de Montpellier dressèrent, pour arrêter le luxe des dames, plusieurs statuts qui furent confirmés par le roi de France.

Digitized by Google

En 1369, Hugues, évêque de Béziers, dans ses ordonnances synodales, défendit, sous les peines les plus sévères, aux dames de son diocèse de mettre du fard. Les coquettes n'obéirent pas à leur rigide pasteur et persistèrent à cacher leurs rides et leur pâleur sous des couches de rouge et de carmin.

Néanmoins on est étonné de la magnificence qu'on étalait alors dans les habits lorsqu'on considère ce que coûtaient les étoffes de soie. Il est marqué dans les comptes du domaine de la sénéchaussée de Beaucaire, que le sénéchal fit partir un exprès de Nîmes, le premier jour de juillet 1375, pour aller porter à Paris douze livres de soie de Provence, de douze couleurs, achetées pour la reine à Montpellier au mois de juin précédent, qui coûtaient soixante et seize sols tournois la livre. Mais, dans le moyen âge, la mère transmettait à sa fille une robe de soie comme un précieux héritage; et nous pourrions citer la garde-robe d'une comtesse qui, dans des temps postérieurs, a passé à ses arrières petites-filles.

C'était surtout dans les enterremens que les seigneurs déployaient toute leur opulence : plusieurs d'entre eux ordonnaient souvent dans leurs testamens des dépenses excessives. On observait une coutume singulière aux enterremens des barons et autres chevaliers. On faisait coucher dans le lit de parade, qui se portait aux enterremens, un homme vivant, armé de pied en cap, pour représenter le défunt. On trouve dans les comptes de la maison de Polignac, qu'on donna, en 1377, cinq sols à Blaise, pour avoir fait le chevalier mort à la sépulture de Jean, fils de Randonnet Armand, vicomte de Polignac.

Les juifs s'étaient établis, en grand nombre, dans le Languedoc, et y faisaient fleurir le commerce; ils y exerçaient aussi des usures si exhorbitantes, qu'ils ruinaient les plus riches familles. Leur avarice sordide leur attira une si grande haine, qu'ils étaient obligés de porter une marque pour se distinguer des chrétiens. Le concile des provinces de Toulouse et de Narbonne, tenu à Lavaur, en 1368, ordonna, par le douzième canon, que tous les juifs et juives, âgés de quatorze ans et au-dessus, porteraient cette marque, qui était pour les hommes une roue de trois à quatre doigts sur la poitrine. Le costume des Israélites était presque oriental : ils portaient de longues robes de soie rouge ou verte, et couvraient leurs têtes d'un bonnet qui avait la forme d'un turban.

Le pape Jean XXII, dans ses statuts pour réformer l'université de Toulouse, en l'an 1334, fixa la forme et la couleur des habits des régens et des écoliers. Les professeurs, les licenciés, les bacheliers, devaient porter des chapes rondes à manches et la barrette sur la tête. Les habits des écoliers, qui ne devaient pas coûter plus de vingt à vingt-cinq sols tournois, consistaient en une tunique ouverte, une sombre veste fermée, un corset sans manches, un capuchon, des mitaines et des brodequins; ils n'avaient pour coiffure qu'une petite toque, surmontée d'une plume de héron ou de paon. Les maîtres en théologie pouvaient seuls porter des habits d'un plus haut prix.

Le peuple, comme aujourd'hui, n'était point soumis aux réglemens sur le vestiaire. Les habitans des villes et les paysans portaient des justaucorps recouverts de tuniques, dont la couleur variait dans chaque ville, dans chaque bourg. Les haillons étaient à la mode chez les villageois que les courses des routiers plongeaient dans la plus affreuse misère.

B. Varin.

NICOLAS BACHELIER.

Dans une petite maison, située au milieu de la vieille rue de la Dalbade, plusieurs convives se livraient à la joie d'un modeste repas, le 17 juin 1485. Le sculpteur Pierre Bachelier, célébrait le baptême de son premier né. Au quinzième siècle on croyait à l'astrologie plus qu'à l'évangile, et le sculpteur Florentin fit appeler dans cette circonstance les sorciers et devins qui se trouvaient dans l'antique quartier de Tounis. Tous s'accordèrent à dire que le petit Nicolas serait un jour l'honneur de sa patrie et des beaux-arts.

Au sortir de l'enfance, le jeune Bachelier reçut les premières leçons de son père, qui l'initia peu à peu au dessin et à la sculpture. Toulouse n'avait alors que des artistes médiocres, fanatiques admirateurs du génie communément appelé *gothique*. Bachelier, après avoir langui long-temps dans leurs ateliers, éprouva le besoin de parcourir l'Italie, qui était devenue une seconde fois la terre classique des beaux-arts et du génie. Son imagination méridionale fut frappée de la magnificence artistique des princes de la maison de Médicis; mais ce fut surtout à la vue du chef-d'œuvre de Michel-Ange qu'il se sentit pénétré de cette admiration profonde que l'artiste pousse quelquefois jusqu'à la vénération. Le grand homme, qui de la même main sculpta la statue de Moïse et peignit le jugement dernier, reçut Nicolas Bachelier au nombre de ses disciples. Pendant plusieurs années le jeune Toulousain reçut ses leçons, et, avant de partir, il avait si bien mérité l'estime de son illustre maître, que celui-ci employait souvent dans l'exécution de ses nombreux travaux.

Bachelier avait déjà atteint sa vingt-cinquième année, lorsque son père, déjà vieux, l'arracha aux chefs-d'œuvre de l'Italie. La réputation qu'il s'était faite à l'école de Michel-Ange, l'avait devancé à Toulouse, où il fut accueilli par tous les magistrats. Son premier ouvrage assura pour toujours la su-

Digitized by Google

périorité qu'il avait acquise sur les artistes du Midi. Les capitouls lui confièrent la direction des embellissemens qu'on faisait alors au Capitole, et la porte qu'on voit encore au fond de la première cour, justifie pleinement aux yeux de la postérité la confiance des magistrats municipaux de Toulouse.

Il serait trop long d'énumérer ici les chefs-d'œuvre de Nicolas Bachelier; toutes les maisons des riches bourgeois, des nobles; les couvens, les églises, les édifices publics furent tour à tour embellis d'après les dessins du célèbre sculpteur. Par une fatalité déplorable on n'a pas respecté ces ouvrages admirables; la plupart furent détruits pendant les guerres de le ligue, et les autres sous Louis XIV, époque où des ornemens mesquins et de mauvais goût succédèrent aux décorations élégantes des artistes de la renaissance. Dupuy-du-Grez, qui contribua puissamment à propager dans le Midi le goût des beaux-arts, a laissé une longue description des principaux chefs-d'œuvre de Nicolas Bachelier. Il ne peut se lasser de témoigner à ses lecteurs l'admiration que lui causait l'autel de la cathédrale Saint-Etienne où le célèbre artiste avait représenté en ronde-bosse la mort de la Sainte Vierge. L'incendie qui consuma le chœur de la métropole de Toulouse, en 1610, détruisit l'ouvrage de Bachelier, dont il ne resta plus que quelques débris. Il fit aussi deux autres autels, l'un pour les pères de la Trinité et l'autre pour l'église

NICOLAS BACHELIER, D'APRÈS SON BUSTE A LA SALLE DES ILLUSTRES.

de la Dalbade. Elevé à l'école de Michel-Ange, Bachelier s'est montré quelquefois heureux imitateur de ce grand maître; les anges dont il a décoré la plupart des autels confiés à son ciseau, sont un peu musclés comme ceux de Donatelle, et sont d'un très-bel effet vus de loin. L'église des Cordeliers possédait, du temps de Dupuy-du-Grez, un reste d'un grand bas relief représentant la naissance du Sauveur; en un mot, le talent de Bachelier semblait se multiplier; le nombre de ses ouvrages, le fini de l'exécution ont fait croire à plusiers biographes que le célèbre sculpteur fut aidé par deux de ses frères, dont l'un était orfèvre et l'autre architecte; mais des renseignemens, puisés à de bonnes sources, ont démontré que Nicolas Bachelier n'eut point de frères, et que tous les ouvrages qu'on lui attribue furent exécutés d'après ses dessins et sous sa direction. De toutes les statues qui embellissent les principaux édifices de Toulouse, il ne reste plus qu'une petite renommée en bronze[1]. On voit dans un hôtel, situé dans la rue du Vieu-Raisin, une cheminée entièrement sculptée par Nicolas Bachelier. Mais le portail de l'hôtel de St-Jéry, où il avait prodigué toute la richesse et la fécondité de son talent, ne subsiste plus. Heureusement il s'est trouvé dans le midi un de ces hommes dont l'œil peut sonder les ténèbres de l'archéologie. Fidèle à la mission qu'il s'est imposée, il n'a pas oublié, en recueillant les débris des beaux-arts sur notre terre méridionale, de conserver tout ce qu'il a pu trouver du célèbre sculpteur. Combien

1 Cette statue est placée maintenant sur la colonne qu'on a élevée au général Dupuy.

Digitized by Google

de chefs-d'œuvre seraient exhumés du sol qui les couvre, si tous ceux qui s'occupent d'archéologie imitaient le zèle de celui qui a recueilli et placé dans le musée de Toulouse de si beaux restes de notre vieille architecture.

Bachelier joignait au talent qui le mettait au-dessus de tous les sculpteurs et peintres du midi, une constance de travail qu'on ne peut se lasser d'admirer. Aussi, pendant les dernières années de sa vie, se vit-il environné d'une auréole de gloire que lui avaient mérité les chefs-d'œuvre qu'il avait disséminés dans sa patrie. Bachelier était modeste comme tous les hommes d'un talent supérieur. On voit encore aux archives de l'hôtel-de-ville des quittances où il se signait simplement : *Nicolas Bachelier, maître tailleur de pierre.*

Dominique Bachelier, son fils, architecte et sculpteur, hérita de ses talens. De concert avec Souffron, il continua la construction du pont de Toulouse, et éleva dans la rue de la Dalbade, le magnifique hôtel de Clary, connu aujourd'hui sous le nom de *Maison de pierre.*

Nicolas Bachelier vivait encore en 1566; il mourut au comble des honneurs et de la fortune, et plus tard Marc Arcis modela son buste qui fut placé dans la galerie des illustres.

De tous les ouvrages de Nicolas Bachelier, le premier portail de l'église de St-Sernin est seul debout; les arabesques subsistent encore en partie, et nous en donnons le dessin à nos lecteurs.

P. Durieu.

PREMIER PORTAIL DE BACHELIER.

SAC DE BÉZIERS.

I.

Avant que la civilisation moderne eût répandu sur l'Europe sa bienfaisante lumière, tout était passion pour le cœur de l'homme; la vertu se changeait souvent en férocité, les croyances religieuses devenaient fanatisme. Aussi voyons-nous au milieu de ce chaos des siècles passés les peuples armés les uns contre les autres, les sujets infidèles à leurs souverains, des enfans coupables renier les sentimens de la nature, et s'armer du glaive au nom

Digitized by Google

de Dieu, après avoir écrit sur leurs bannières : « Pour la religion du Christ et le triomphe de la sainte église.»

Cette alliance incompréhensible de la foi avec une féroce exaltation, a jeté les philosophes du dix-huitième siècle dans les sophismes qui leur ont servi de glaive pour combattre la religion catholique. Ces hommes n'ont pas voulu comprendre que chaque époque est marquée de son caractère spécial, que les générations se succèdent et ne se ressemblent pas. Il n'y a pas encore cent cinquante ans que Louis XIV envoyait des dragons pour égorger les hérétiques des Cévennes ; auparavant les catholiques et les huguenots avaient inondé la France de carnage et de sang. Faut-il donc s'étonner qu'au treizième siècle un mauvais génie ait suscité un Simon de Montfort, un Henri de Bruys, les légats Milon et Pierre de Castelnau ? La guerre contre les Albigeois, comme celle qu'on fit plus tard aux calvinistes, fut allumée par le souffle de Dieu, qui voulait peut-être punir à la fois les exactions de la noblesse, et les vices honteux des moines, et les rapines du peuple. Quand une nation tombe dans la corruption, une main d'en haut secoue sur elle les torches de la guerre civile, et les hommes sont régénérés par un baptême de sang.

Lorsque la lutte sanglante des Albigeois et des croisés commença dans la France méridionale, on ne connaissait plus de frein, disent les historiens du temps. Alors les apôtres de l'hérésie prêchèrent leurs fausses doctrines; les gentilshommes prirent les armes, et les fureurs du fanatime poussèrent les deux partis l'un contre l'autre. Et comme la divine Providence choisit admirablement les instrumens de sa vengeance et de sa miséricorde, on vit paraître tout à coup, du côté des croisés, le féroce Simon de Montfort qui se jeta dans le Languedoc comme un ange exterminateur. Pendant que le Macchabée de l'église romaine frappait les hérétiques du glaive, Dominique, soldat toujours armé de la prière, gémissait à genoux dans sa tente et demandait au Seigneur merci pour les pécheurs. Dans les rangs des Vaudois, l'infortuné Raymond VI, comte de Toulouse, le jeune Raymond, son fils; Raymond Roger, vicomte de Narbonne; le comte de Foix, Pierre d'Aragon, dépensaient follement leur héroïsme pour défendre une cause que les peuples effrayés abandonnaient chaque jour.

Quel spectacle à la fois triste et admirable que cette lutte de croyance contre croyancé, d'exaltation contre exaltation ! La guerre des Albigeois résume à elle seule plusieurs siècles. Et nous qui, jeunes encore, avons ouvert les pages sanglantes de notre histoire, après avoir long-temps médité, nous nous déterminons, en tremblant, à en détacher deux feuillets. A notre avis, le sac de Béziers et le siége de Lavaur sont les deux actes les plus frappans de ce drame à jamais célèbre.

On était au mois de juillet de l'an de grace 1209. L'armée des croisés, après avoir dévasté une partie du Languedoc, avait mis le siége devant Béziers, capitale de Raymond Roger, vicomte de Narbonne. Les habitans opposaient une résistance invincible lorsqu'une imprudence ouvrit tout à coup les portes de la ville aux soldats de Simon de Montfort.

— Allez, soldats de la foi, je bénis vos glaives; si la ville est prise d'assaut, *tuez toujours, car Dieu connaît ceux qui sont à lui* [1], dit l'abbé de Citeaux aux croisés qui étaient sur le point d'entrer dans les murs de Béziers.

— Nous avons tiré l'épée du fourreau, elle n'y rentrera que teinte du sang des hérétiques, ajouta Simon de Montfort. L'heure du massacre a sonné; un pressentiment secret m'avertit qu'aujourd'hui nous entrerons dans la citadelle où Raymond Roger a réuni en vain l'élite de ses chevaliers. Que tout guerrier dévoué au triomphe de la sainte cause me suive, il reconnaîtra mes traces au sang que j'aurai versé.

— Le vicomte de Béziers a demandé la paix, dit un chevalier Bourguignon ; les habitans de la ville veulent se soumettre; qu'est-il besoin de massacrer tant de malheureux, parmi lesquels il se trouve tant d'innocens qui paieront pour les coupables.

— *Dieu connaît ceux qui sont à lui*, répéta l'abbé de Citeaux furieux..... Est-ce un guerrier de la foi qui ose parler de paix et de pardon ? Guerre à mort aux infidèles.... Je remplirai les devoirs qui m'ont été imposés par le souverain pontife. Je ne pardonnerai à mes victimes qu'au moment où, palpitantes sous le glaive, foulées aux pieds comme de vils reptiles, elles ne m'opposeront plus que des cris plaintifs. Raymond Roger s'est conduit en traître, il mourra de la mort des perfides.

— Il mourra, je le jure, dit tout bas Simon de Montfort à l'abbé de Citeaux; je l'immolerai à ma vengeance, à mon ambition; ses domaines sont immenses, légat d'Innocent III.....

— Au nom du souverain pontife, dont je suis le représentant, je vous les donne dès aujourd'hui en souveraineté, répondit le légat.

— Par mon épée et la triple couronne du pape, nous entrerons dans Béziers avant le coucher du soleil, dit le comte de Leycestre, en saluant le légat et poussant son coursier vers un groupe de chevaliers qui couraient à toute bride.

— La ville est prise, cria l'un deux en agitant son épée en signe de victoire; les soldats de la foi entrent maintenant dans ses murailles. Aux armes! que tout ce qui porte un glaive nous suive ; car le moment de faire à l'hérésie une blessure mortelle est venu.

— La ville est prise, dit Simon de Montfort, et je ne suis pas à la tête des braves qui combattent corps à corps avec les chevaliers de Raymond Roger !! Malédiction du ciel !! Que saint Simon, mon puissant patron, me soit en aide; et vous hommes d'armes, suivez-moi, le comte de Leycestre a soif de sang, il doit être le premier dans la citadelle.

[1] Historique.

Digitized by Google

En effet, quelques habitans de Béziers étaient sortis pour reconnaître le camp ennemi; les valets de pied de l'armée catholique les repoussèrent, et les croisés entrèrent pêle-même avec eux dans la ville dont ils trouvèrent les portes ouvertes. Alors commença le plus horrible massacre dont il soit parlé dans une guerre de religion. Tout fut passé au fil de l'épée, sans distinction d'âge ni de sexe, ni de religion, ni de condition. De temps en temps on entendait dans la mêlée une voix semblable au rugissement d'un tigre qui hurlait ces abominables paroles :

— Frappez toujours, car Dieu connaît les siens.

L'abbé de Citeaux et Simon de Montfort couraient de rang en rang, l'un criant toujours : Mort aux infidèles, l'autre écrasant tout ce qui s'opposait à son passage avec son glaive foudroyant. Les enfans étaient poignardés sur le sein de leurs mères, et l'on vit même le comte de Leycestre déchirer, avec le fer, le sein des jeunes épouses, en arracher les tristes fruits de leurs amours, les jeter en l'air avec indignation, et puis les recevoir palpitans encore sur la pointe de son épée, pour que rien ne manquât à l'horreur d'un si hideux tableau. Les temples et les autels furent aussi inondés de sang, des vieillards, des femmes tremblantes, des vierges que les cris de mort avaient glacé de crainte, s'étaient retirés dans une église croyant y trouver un asile contre la fureur des croisés. Vain espoir; l'abbé de Citeaux et le comte de Leycestre avaient juré de massacrer tout, et les soldats ne cessèrent d'égorger qu'au moment où ils ne trouvèrent plus de victimes; la nuit était sombre; et leurs bras ne pouvaient soutenir leurs glaives ensanglantés. Soixante mille personnes de tout sexe, de tout âge, furent immolés dans un seul jour aux mânes de Pierre de Castelnau. Béziers, inondé du sang de ses malheureux habitans, ressemblait à un sépulcre autour duquel on n'entendait que les chants de victoire des soldats de Montfort; ainsi que le corbeau vorace pousse quelquefois des cris de joie perché au-dessus du cadavre en putréfaction qui doit lui servir de pâture.

Le soleil du 22 juillet 1209 se coucha rouge comme un globe sanglant, et la nuit vint enfin couvrir de ses ténèbres les morts et les vivans, les vaincus et les vainqueurs. Les soldats de Simon de Montfort avaient entassé les cadavres, et aussitôt que la dernière lueur du jour disparut, ils mirent le feu à cet horrible bûcher. Le comte de Leycestre, assis au haut de la citadelle, promenait ses regards sur la ville dont les malheureux habitans s'étaient tous endormis du sommeil éternel de la tombe. Il souriait, il parlait à haute voix; semblable à un vautour qui bat des ailes, fait entendre des cris rauques lorsque seul dans son aire il plonge ses regards au fond de la vallée où il porte chaque jour la terreur et la mort.

— La foi triomphe, Rome est victorieuse, s'écria-t-il, en levant vers le ciel sa main droite qui avait tant frappé !! Innocent III m'a confié le glaive exterminateur, et je suis à la veille de recueillir les fruits tardifs de tant de périls et de tant de combats. Raymond Roger, l'orgueilleux héritier des Trencavel, sent déjà le poison circuler dans ses veines; encore quelques jours et ses immenses domaines seront à moi. Le ciel sourit à mon ambition; tous mes ennemis fuient devant mes armes triomphantes, et les autres princes croisés m'obéissent déjà comme à leur chef suprême. Je suis le génie de cette croisade; Dominique et moi pouvons seuls écraser l'hérésie; vaincre tous ceux qui s'en sont déclarés les partisans : le moine a pour armes les tortures, les bûchers, et moi l'épée des braves.... Raymond VI tremble dans sa capitale; ses sujets le méprisent depuis qu'il a été flagellé comme un vil scélérat... Oh ! si je pouvais renverser le plus fier des vassaux de Philippe-Auguste ! Si au titre de comte de Leycestre j'ajoutais celui de comte de Toulouse !!... Alors je serais tout puissant; je pourrais résister aux monarques, et braver Rome même, si le pape se refusait à l'accomplissement de mes moindres désirs.

Il s'interrompit tout à coup en entendant les cris des chevaliers qui s'avançaient vers lui parlant tous à haute voix.

— Par saint Simon, mon patron, qui prie pour nous tous dans le ciel; s'écria-t-il, vous parlez haut comme des enfans, chevaliers; vos langues sont aussi mobiles que vos épées tranchantes. Que venez-vous faire ici à cette heure? Je vous croyais dans quelque hôtellerie occupés à boire le bon vin des hérétiques.

— Nous avons bu tant de sang, dit un jeune écuyer, que nous n'aurons soif de long-temps.

— Vous avez donc gagné vos éperons, beau sire? ajouta Simon de Montfort.

— Oui, comte de Leycestre, si les cadavres de deux cents Vaudois, que j'ai massacrés, m'élèvent assez haut pour atteindre l'épée de chevalier.

— Tu me suivras partout désormais, jeune écuyer; j'aime ton courage; tu es digne de devenir l'élève de Simon de Montfort. Et vous chevaliers, ajouta-t-il, que voulez-vous de moi?

— Rien, répondit fièrement le sire de Monlezun, si ce n'est la liberté de rester ici pour être témoin du plus beau feu de joie qui ait jamais éclairé une ville prise d'assaut.... Les soldats ont entassé les cadavres des Vaudois; ils en ont formé un immense bûcher, et les flammes ne tarderont pas à s'élever dans les airs.

— Le bel incendie, dit Montfort en riant aux éclats, frappant des mains, trépignant, s'agitant dans sa joie et courant d'un chevalier à l'autre, leur serrant la main, les appelant ses frères d'armes, et leur promettant les plus grands honneurs. Il venait d'apercevoir les premières lueurs qui s'élevaient à peine au-dessus des cadavres. Bientôt la flamme excitée par un vent violent s'élança en colonnes rougeâtres; une odeur dégoûtante, pour tout autre que pour un bourreau, se répandit dans les airs, et les soldats de la foi commencèrent à danser autour du bûcher en hurlant : Victoire! victoire!

Digitized by Google

—Le bel incendie, répéta Montfort!!

—Que de cadavres brûlés en l'honneur de Pierre de Castelnau!! dit un vieux chevalier. C'est ainsi que nous devrions venger la mort de tous les missionnaires de Rome !...

— Voyez, mes amis, ajouta Montfort, ricanant et l'œil fixé sur le bûcher, voyez ces flammes verdâtres qui dévorent les infidèles. Périssent ainsi tous nos ennemis !

D'épouvantables cris retentirent alors ; les flammes se répandirent au loin emportées par le vent, et bientôt toute la ville ne présenta plus, aux yeux des croisés, que des édifices brûlant, des maisons qui s'écroulaient, et les richesses des sujets de Raymond Trencavel devenues la proie d'un incendie général.

— Quel magnifique spectacle que celui d'une ville embrâsée! dit Simon de Montfort. Chevaliers, suivez dans ces détours l'incendie qui s'étend et se déroule sur la ville comme un serpent de feu, pour l'étouffer dans ses replis brûlans. Voyez cette haute tour qui s'écroule..... cette maison sur le faîte de laquelle gémit une femme avec deux enfans..... Race de vipères! Elle avait échappé au glaive, elle mourra consumée, et l'enfer commencera pour elle dans ce monde. Voyez, chevaliers, ces brandons qui volent de tous côtés.... Que c'est beau ! que c'est beau !

— Je frémis d'horreur, dit un des guerriers qui, tremblans pour la plupart, ne pouvaient détourner les yeux de cette scène d'horreur....

— Que viens-je d'entendre? répliqua Simon de Montfort; que celui qui ne voit point avec joie l'incendie qui dévore cette ville infidèle, se retire ; qu'il se cache, qu'il pose son épée parce qu'il est un lâche. L'orgueilleuse citée de Raymond Roger, la fille aînée de Trencavel, brûle maintenant comme une torche. Que c'est beau!! que c'est beau !!

Dans ses exclamations de joie, le comte de Leycestre courant d'une extrémité de la plate-forme à l'autre, portait de toutes parts ses regards étincelans. Ceux qui, dispersés sur les places publiques, contemplaient le Macchabée de l'église romaine, crurent voir un mauvais génie sorti de l'enfer pour assister à l'incendie allumé par son souffle. En effet, la taille de Simon de Montfort se dessinait dans l'ombre comme celle d'un géant; son éclatante armure, son casque au panache flottant, sa démarche fière lui donnaient l'aspect d'un être fantastique ; et ses cris tambaient à terre comme les hurlemens d'un démon. Aussi plusieurs croisés, en le montrant du doigt, ne pouvaient s'empêcher de frémir, se signaient et disaient tout bas :

— C'est le roi des démons sorti de l'enfer.

Ce fut surtout au moment où l'incendie se fut étendu sur toute la ville que Simon de Montfort se livra à toute les extases de sa joie satanique ; les chevaliers qui l'entouraient le contemplaient dans un muet étonnement, et ses ricannemens affreux portaient dans leurs cœurs une frayeur qu'ils ne pouvaient surmonter.

Ainsi l'infâme Néron, assis au haut du Capitole, chantant la ruine de Troie avec ses baladins, riait stupidement dans sa férocité, en voyant à ses pieds l'incendie qui dévorait la capitale du monde.

Le lendemain le comte de Leycestre sortit de la ville déserte et consumée. Son activité le poussa vers d'autres conquêtes, et Carcassonne se rendit aux croisés aussitôt que son vicomte, l'intrépide Roger, eut été fait prisonnier par les soldats de Montfort. Les malheureux habitans sortirent pieds nus; à la voix du légat, quatre cents, issus des familles les plus distinguées, furent brulés vifs. L'armée croisée, étonnée de la rapidité de ses triomphes, songea alors à se donner un chef. Le comte de Nevers, le duc de Bourgogne, refusèrent le commandement, qui fut déféré d'une voix unanime au bourreau des hérétiques, à Simon II, comte de Montfort-d'Amauri.

II.

LES QUATRE-VINGT CHEVALIERS DE LAVAUR.

Simon de Montfort, suivi des princes croisés qui l'avaient nommé leur chef, avait déjà parcouru une grande partie du Languedoc. Partout il n'avait laissé que des villes ruinées, des campagnes dévastées, des habitans qu'une main vengeresse avait soustraits à la mort pour les plonger dans une effrayante misère.

Cependant l'armée du comte de Leycestre s'avançait rapidement vers la capitale de Raymond VI, comte de Toulouse; rien ne s'opposa d'abord à sa marche triomphante, parce que le fanatisme avait exalté toutes les têtes et perverti les cœurs des sujets les plus fidèles. L'ambition de Montfort veillait sans cesse comme un serpent insatiable qui cherche nuit et jour une nouvelle proie pour assouvir sa faim dévorante. D'ailleurs son âme, agitée par le remords, avait besoin du tumulte des armes, des cris de guerre, du spectacle d'une ville prise d'assaut. Le fantôme de Trencavel le poursuivait partout, et pour se soustraire à ses visions terribles, il se jeta tout armé dans l'arène, résolu à mourir ou à écraser ses ennemis.

Une infâme trahison lui avait ouvert les portes de la ville de Pamiers dans le pays de Foix. Mais ce fut en vain qu'il se rendit à Montpellier pour y solliciter de Pierre, roi d'Aragon, l'investiture de la seigneurie de Carcassonne. Le monarque espagnol, effrayé des conquêtes rapides du chef des croisés, attaché d'ailleurs au comte de Toulouse, la lui refusa. Non content d'avoir ainsi mis un frein à la coupable ambition du chef des croisés, Pierre d'Aragon lui suscita de puissans ennemis. Les chevaliers de Béziers, d'Albi, de Carcassonne, de Narbonne, tournèrent leurs armes contre les ennemis du comte de Toulouse. Ils pouvaient devenir redoutables; le pape écrivit alors à tous les souverains de secourir les croisés; et Montfort, fier de l'appui du souverain pontife, brava les seigneurs

Digitized by Google

qui firent de vains efforts pour s'opposer à ses triomphes.

Sur ces entrefaites, Raymond VI arriva de Rome où il ne put obtenir de l'inflexibilité du pape qu'une bulle d'absolution. Il s'empressa de la faire ratifier par le légat; mais l'abbé de Citeaux, excité par Simon de Montfort, éluda toujours de reconnaître le comte de Toulouse comme bon catholique. Enfin, dans les premiers jours de l'an 1211, on assembla un concile à Arles. Les conditions imposées par le légat étaient si dures que Raymond VI ne crut pas devoir les accepter. Il fut excommunié de nouveau, et Simon de Montfort, tournant alors ouvertement ses armes contre son puissant adversaires, se jeta dans ses domaines, et alla mettre le siége devant Lavaur.

A cette nouvelle, Raymond VI convoqua dans son palais les chevaliers qui lui étaient restés fidèles, et les principaux habitans de Toulouse.

— Chevaliers, leur dit-il, et vous tous habitans de ma bonne ville de Toulouse, les croisés ont jeté le masque qui cachait leurs projets ambitieux. Ils sont au cœur de mes domaines, et ils viendront m'assiéger dans ma capitale, si vous ne jurez de suivre encore ma bannière. Si je vous ai abandonnés au fort de la tempête, ce n'a point été pour chercher un abri contre les périls. Je voulais empêcher l'effusion du sang; je me suis prosterné aux pieds du souverain pontife; j'ai demandé grâce pour les habitans des malheureuses provinces qui sont sous ma dépendance; je n'ai obtenu que des promesses illusoires, et le dernier moyen de salut qui nous reste est dans les armes:

— Si le successeur de Raymond V ne s'était pas humilié aux pieds du légat, s'il avait frappé au lieu de prier, l'armée des croisés, dont nous entendrons bientôt la marche triomphante, serait bien loin de nos murs, dit un vieux bourgeois.

— Je sais que vous êtes dévoué à ma famille, maître Balanquier, répondit le comte. Tous les habitans de Toulouse sont-ils fidèles comme vous?

— Le nombre des traîtres est petit, répliqua Timothée de la Barthe; criez seulement: Raymond VI et Toulouse, vous verrez les plus vaillans chevaliers de la Langue d'Oc se ranger sous votre bannière.

— Gloire à Raymond VI, notre seigneur, haine à Simon de Montfort, s'écrièrent les chevaliers et les bourgeois.

Et ce cri d'enthousiasme retentissait encore dans le vieux palais des comtes de Toulouse, lorsqu'un chevalier, armé de pied en cap, entra dans la salle du conseil. Il leva la visière de son casque, et le comte étonné reconnut Adhémar de Saverdun.

— Quelle nouvelle nous apportez-vous, beau sire? L'armée des croisés a-t-elle franchi les limites du pays toulousain?

— Simon de Montfort assiége maintenant la ville de Lavaur; les malheureux habitans implorent votre secours; abandonnerez-vous ces sujets fidèles, comte de Toulouse?

— Demain cinq mille hommes marcheront à la rencontre des assiégeans, répondit Raymond VI; malheur à moi si je laissais une ville voisine tomber sous le glaive de Simon de Monfort!

Cinq mille Toulousains, armés de toutes pièces, partirent le lendemain au point du jour. Le comte, sollicité par ses amis, demanda une entrevue au légat, et s'efforça vainement de fléchir les missionnaires d'Innocent III. Simon de Montfort voulait la guerre à quel prix que ce fût, et les deux armées se disposèrent au combat. Les croisés se jetèrent sur les troupes du comte de Toulouse avec tant d'impétuosité, que Raymond VI regagna tristement sa capitale après avoir perdu ses plus intrépides chevaliers.

Les croisés investirent alors entièrement la citadelle de Lavaur. Après quelques jours d'une résistance opiniâtre, la place fut emportée d'assaut. Les habitans furent tous passés au fil de l'épée, comme ceux de Béziers, et les quatre-vingt chevaliers qui s'etaient réfugiés dans une des tours du château furent les spectateurs de cet horrible massacre. Effrayés de la cruelle vengeance de Simon de Montfort, ils demandèrent à capituler; le chef des croisés leur répondit qu'il ne traitait point avec des ennemis armés; qu'ils se rendissent dans son camp et que le légat prononcerait alors leur arrêt de vie ou de mort.

Ces intrépides guerriers se rendirent au comte de Leycestre. On leur arracha leur épée de chevalier, qu'ils méritaient si bien de porter, et le soir du même jour ils furent tous pendus à quatre-vingt gibets dressés par les ordres de Simon de Montfort.

GÉRAUDE.

Les quatre-vingt chevaliers de Lavaur pendaient aux gibets; les soldats de Simon de Montfort pouvaient contempler sans crainte les cadavres de ces valeureux guerriers, dont l'héroïque résistance avait été punie du supplice des infâmes. Quelques torches, que les bourreaux secouaient d'espace en espace, éclairaient seules cette scène d'horreur.

Vers minuit la lune se dégagea des nuages qui se disséminèrent dans un ciel devenu plus pur, et laissa tomber sa pâle lumière sur les bourreaux et les victimes. Dans ce moment, si le fanatisme n'eût aveuglé les croisés, ils auraient frémi de leur crime; ils se seraient jetés la face contre terre pour demander grâce à celui dont la justice frappe tôt ou tard les assassins. Mais dans les guerres du treizième siècle, verser le sang d'un ennemi était une œuvre expiatoire; les catholiques et les Albigeois croyaient ne pouvoir mieux glorifier leurs croyances qu'en égorgeant impitoyablement leurs ennemis. Aussi vit-on à Lavaur chevaliers, hommes d'armes et soudards se livrer à une joie frénétique au milieu de quatre-vingts potences.

Le comte de Leycestre, après avoir assisté à cette effrayante exécution, se retira dans le château dont

Digitized by Google

ses soldats s'étaient rendus maîtres depuis le matin. Seul avec son fils Amauri, il sommeillait pour se débarrasser des fatigues d'un long siége.

Le jeune Amauri tremblait à côté de son père; il osait à peine porter ses regards sur son visage pâle et dégoûtant de sueur.

— Où suis-je? dit à voix basse le comte de Leycestre... Les portes de l'enfer se sont donc ouvertes pour moi. Mon fils, mon fils, prends pitié de moi; j'ai peur comme un enfant...

— Rassurez-vous, mon père; ne vous laissez pas effrayer par un vain songe.

— Où est Dominique? Va lui dire de prier pour moi, afin que Dieu écarte de mon esprit ces terribles visions.

A ces mots, Simon de Montfort se leva subitement et se promena pendant quelques instans gardant un profond silence. Un chevalier de Provence entra suivi de plusieurs hommes d'armes.

— Seigneur, dit-il, en mettant un genou en terre devant Simon de Montfort, vous m'avez promis, foi de chevalier, que vous m'accorderiez tout ce que je vous demanderais, quand nous serions maîtres de Lavaur. Vous savez quel est celui des soldats de la foi qui le premier a arboré notre sainte bannière sur les remparts de la citadelle.

— Parlez, bâtard de Provence; Simon de Montfort sera toujours fidèle à son serment.

— Je vous demande la tête d'une femme, seigneur.

— D'une femme! répliqua Simon de Montfort, étonné.

— Vous ignorez donc que sans les artifices de Géraude, femme du gouverneur de Lavaur, depuis long-temps nous serions entrés dans la place. Géraude, par ses maléfices et sortilèges, a fasciné les soldats hérétiques.

— Si vous voulez punir le courage et l'héroïsme dans une femme, Géraude est coupable, dit un homme d'armes aux cheveux blancs.

— Si le comte de Nevers, votre seigneur, entendait vos paroles, demain le bourreau vous brûlerait la langue avec un fer rouge, parce que celui qui prend la défense d'un hérétique est pire qu'un blasphémateur.

— Je vous ai donné ma parole de chevalier, bâtard de Provence, je vous livre la femme du gouverneur de Lavaur; comme Pilate je me laverai les mains, et ce sang ne retombera pas sur moi.

— Prenez garde, seigneur, ajouta l'homme d'armes qui servait sous le comte de Nevers: Hérode, roi des Juifs, se repentit amèrement d'avoir accordé à la belle Hérodiade la tête de S. J-Baptiste.

Simon de Montfort lui imposa silence, et dit au bâtard de Provence:

— Allez, vengez-vous d'une femme, puisque vous êtes implacable dans votre colère.

Et le bâtard sortit d'un seul bond en criant à ses compagnons d'armes:

— Elle est à nous! elle est à nous!

Des soldats amenèrent Géraude, pieds et poings liés. Le visage de cette jeune femme était empreint de tant de majesté que les croisés se sentirent pénétrés d'un respect involontaire. Peut-être la compassion aurait triomphé du fanatisme, si le bâtard de Provence n'eût rallumé la fureur de ses compagnons d'armes. Ils délibérèrent long-temps sur le genre de supplice qu'ils feraient subir à la malheureuse Géraude. Les uns voulaient qu'elle fût pendue au milieu des quatre-vingts chevaliers; les autres la condamnaient à mourir sur le bûcher.

— Mes amis, s'écria le bâtard de Provence, jusqu'à ce jour nous avons pendu et brûlé tant d'hérétiques, qu'il serait utile de trouver un nouveau supplice.

— Seigneur, dit un vieux soldat de Bourgogne, à quelques pas d'ici est un puits dont l'œil ne peut sonder la profondeur: précipitons-y l'hérétique.

— Dans le puits! dans le puits! s'écrièrent les chevaliers et les soudards. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

On entraîna Géraude, dont le courage sembla se démentir à l'heure de la mort. Mais dans un instant son âme eut recouvré toute sa fermeté, et elle ne donna plus aucun signe de frayeur. Les soldats de Simon de Montfort accomplirent ce crime épouvantable, et le lendemain les chevaliers qui passaient devant le puits, s'arrêtaient pour jeter une pierre sur le cadavre de Géraude. Telle était la volonté du comte de Leycestre. — M. Aaol.

DROIT ÉCRIT, COUTUMES PARTICULIÈRES DU LANGUEDOC, VERS L'AN 1443.

On trouve à chaque page de l'histoire générale de Languedoc des chartes, priviléges, accordés par les rois de France, des arrêts des parlemens qui concourent tous à prouver que le droit écrit fut la loi commune de la province pendant quatre ou cinq siècles. Les Languedociens, tant qu'ils furent sous la juridiction du parlement de Paris, envoyèrent des commissaires particuliers chargés de juger les affaires de la Langue-d'Oc *ou du pays du droit écrit*. D'ailleurs dans ces temps de féodalité chaque ville, chaque bourg avait ses usages particuliers, dont nous démontrerons plus tard l'origine. Nous nous garderons bien d'entraîner nos lecteurs dans ce chaos ténébreux; et qu'il nous suffise pour le moment de citer quelques faits isolés qui donneront une idée de ce qu'était la législation méridionale au XV^e^ siècle.

Il est dit, dns une chronique manuscrite, que Jéhan de Trie, sénéchal de Toulouse, en l'an 1323, ayant fait construire la *Bastide*, ou ville de Trie, donna des coutumes et des lois particulières à cette

Digitized by Google

nouvelle ville, le 28 janvier 1324. La charte porte, entre autres priviléges, que le roi ne lèverait aucune taille sur les habitans de Trie, sans leur consentement; qu'ils seraient tenus de contribuer seulement aux subsides généraux; qu'ils auraient la liberté de vendre et d'aliéner leurs biens; qu'ils pourraient marier leurs filles et pousser leurs enfans mâles à la cléricature; que ceux qui seraient surpris en adultère seraient condamnés à courir pendant un jour nus dans la ville, ou à payer soixante sols d'amende. Cette manière de punir l'adultère était généralement adoptée dans toute la province. Dans la charte que Philippe-le-Bel donna dans les premiers jours du mois d'août en 1288, pour confirmer les coutumes de la ville de Rabastens en Albigeois, on lit que tout homme surpris en adultère ne pourra être condamné qu'à courir nu dans les rues, s'il n'aime mieux entrer en pourparler avec les officiers du roi et payer l'amende.

A Toulouse, les peines infligées à l'adultère étaient absolument arbitraires, s'il faut en croire le témoignage d'un jurisconsulte anonyme qui composa un manuscrit sur les coutumes du pays Tolosain vers la fin du XII^e^ siècle. Tantôt on condamnait les coupables à courir nus dans la ville, tantôt leurs biens étaient confisqués; quelquefois ils étaient forcés à payer une amende de cinquante livres tournois seulement. Mais quand celui qui était surpris en flagrant délit se trouvait dans l'état de domesticité, les juges lui appliquaient le droit romain dans toute sa rigueur.

Ce relâchement dans l'exécution des lois est une preuve incontestable des progrès que la corruption des mœurs avait déja faits dans toutes les classes. Aussi les moines, les évêques et les chroniques du temps ne cessaient de se lamenter. Leurs écrits sont pleins de récits amphigouriques; les sept bêtes de l'apocalypse, l'antéchrist, et l'idée effrayante du jugement dernier y jouent le premier rôle; leurs alarmes n'étaient pas dénuées de fondement : au quinzième siècle, les mœurs en étaient déja à ce point de corruption que les magistrats des principales villes, non contens de tolérer des maisons de prostitution, autorisèrent les femmes de mauvaise vie à vivre dans certains quartiers. En 1389, le roi Charles VI donna des lettres de sauve-garde en faveur des filles de joie de la grande *Abbaye* de Toulouse, connue sous le nom de *Castel-Vert*.

Dans une charte, datée du 10 janvier 1338, dans laquelle les consuls de la noble cité de Narbonne énuméraient les droits de leur vicomte, il est dit que ce dernier pouvait punir l'adultère, excepté dans *la rue Chaude*, où les prostitués pouvaient habiter, sans qu'il fût permis d'inquiéter ceux qui les fréquentaient de nuit ou de jour. Ce fait n'est pas le seul que nous puissions citer pour prouver que la morale publique avait déja reçu de graves atteintes au XIV^e^ siècle.

En 1327, les consuls de Montolieu, dans le diocèse de Carcassonne, intentèrent un procès au procureur de la cour commune du roi et de l'abbaye, parce que ce dernier avait condamné une femme adultère à courir toute nue dans les rues. Le procureur fiscal appela de ce jugement, et la femme fut condamnée à l'exil et à la confiscation de ses biens. Les consuls de Montolieu en appelèrent à leur tour aux réformateurs que le roi avait envoyés dans les sénéchaussées de Toulouse et de Carcassonne. Les juges royaux donnèrent gain de cause aux consuls, et confirmèrent les coutumes de la ville de Montolieu, moyennant la somme de deux mille livres, payable moitié au roi, moitié à l'abbé. En 1351, Philippe de Valois confirma cette sentence.

Ceci se passait dans le moyen-âge, temps que quelques historiens ont dépeint comme l'âge d'or de la morale et de la vertu. En fouillant dans nos poudreuses annales, nous y avons trouvé des faits presque incroyables, tant ils sont empreints de cynisme. Nous nous garderons bien de les citer, parce que notre but n'est pas de dégoûter nos lecteurs en remuant tout ce qu'il peut y avoir de sales ordures dans le passé, mais de signaler à leur admiration toutes les beautés de notre histoire méridionale.

Les grandes villes du Languedoc étaient gouvernées alors par des magistrats dont la juridiction s'étendait sur tous les pays voisins. Il est dans les coutumes de Narbonne que les *prud'hommes* avaient droit de suffrage dans les affaires criminelles, et que les communautés en corps pouvaient aussi prendre part à la condamnation des coupables, certains cas exceptés.

Les consuls de Toulouse, connus sous le nom de *capitouls* depuis l'an 1278, avaient l'exercice de la justice criminelle, de concert avec les juges royaux; l'administration intérieure de la ville leur était aussi confiée, et le parlement seul pouvait contrebalancer l'autorité *des nobles capitouls et de la ville royale et du faubourg de Toulouse*.

Cette diversité de coutumes et de législation suscita un nombre infini de petits tyrans qui opprimèrent le peuple. Plusieurs seigneurs avaient sur leurs vassaux droit de vie et de mort. Les consuls jugeaient en dernier ressort, et les rois de France ignoraient tout. Enfin, Philippe-le-Bel, pour arracher ses sujets à l'oppression des seigneurs, ou plutôt pour étendre son autorité, établit des bourgeoisies royales dans quelques villes qui appartenaient à la couronne. Les vassaux des prélats et des barons eurent la permission de s'y établir, en achetant une maison de soixante sols, et en payant au moins un marc d'argent; il leur donna des juges, tant pour le civil que pour le criminel. Il établit une de ces bourgeoisies dans la partie antique de Montpellier qu'il acheta à l'évêque de Maguelone. Elle subsista jusqu'à ce que Charles V, en cédant la ville de Montpellier à Charles-le-Mauvais, roi de Navarre, transféra cette bourgeoisie royale d'abord à Sommières et ensuite à Aigues-Mortes, en 1373. Les seigneurs, irrités de voir ainsi leurs prérogatives diminuées, portèrent plainte au roi qui, pour les calmer, modifia les priviléges des

Digitized by Google

bourgeois royaux, et les astreignit à résider dans leur bourgeoisie pendant huit jours, à la Noël, à la Pâque, à la Saint-Jean, à la Toussaint; néanmoins, les bourgeois conservèrent toujours une espèce d'indépendance qui s'affermit peu à peu et servit à opérer plus tard notre régénération sociale.

B. Mairat.

ORIGINE DU NOM DE LA LANGUE D'OC.

Avant les révolutions successives qui ont changé peu à peu la face de l'Europe, le royaume de France était divisé en plusieurs provinces régies, chacune, par des lois particulières. Alors les grandes villes étaient autant de capitales où les ducs, les comtes et les barons exerçaient une autorité presque souveraine. Parmi les grandes provinces que les rois soumirent difficilement à la couronne, le Languedoc était, sans contredit, le plus beau fleuron qu'ils pussent ajouter à leur diadème. Le Midi de la France lutta pendant long-temps avec une puissante énergie, parce que ses habitans sentaient tout le prix de leur indépendance, et voulaient, à quelque prix que ce fût, conserver leurs priviléges. Plusieurs historiens ont fouillé dans nos vieilles chartes pour découvrir à quelle époque les provinces méridionales reçurent la dénomination commune de langue d'Oc. Fidèles à notre plan, nous nous contenterons de recueillir tout ce que nous avons trouvé de plus avéré sur ce point historique qui a donné et donne encore lieu à de longues contestations.

Sous les Romains, la Gaule était divisée en deux parties; dans le VI^e^ siècle, on subdivisa le Midi en sept provinces, qui reçurent le nom général d'Aquitaine. Cet ordre, une fois établi, subsista jusqu'à ce que la féodalité imposa à chaque ville de nouvelles lois, et enfin autant de petites souverainetés indépendantes les unes des autres. La langue latine, qu'on parlait dans tout le Midi, sous la domination romaine, se corrompit peu à peu; et, vers le commencement du IX^e^ siècle il se forma deux idiomes: dans le Nord, on parla la langue française, et dans le Midi, la langue provençale prévalut. Aussi, depuis le XI^e^ siècle jusqu'à la fin du XIII^e^, l'Aquitaine fut connue sous la dénomination générale de Provence.

Plusieurs monumens du XIII^e^ siècle attestent que la France méridionale ne fut détachée de la monarchie qu'à l'époque où ses habitans parlèrent une langue particulière. Arnaud, archevêque de Narbonne, se plaignait, dans une lettre qu'il écrivit au pape Honorius III, de ce que Simon de Montfort était entré dans sa ville épiscopale avec des troupes françaises. Dans le traité qu'Amauri de Montfort fit le 9 août 1221 avec les habitans de la ville d'Agen, il était statué que les vaincus ouvriraient leurs portes aux soldats qui ne parlaient pas l'idiome provençal. Le sire de Joinville, dans son histoire de saint Louis; Guilhaume de Puylaurens, dans sa chronique sur la guerre des Albigeois, qui se termine à l'an 1272, rapportent que plusieurs chevaliers provençaux trahirent le chef des croisés. Néanmoins, quoique le midi de la France eût reçu le nom de Langue d'Oc, un acte du 2 février 1290 est le plus ancien monument historique où il soit fait mention de la Langue d'Oc. Dans la suite, on donna cette dénomination commune au vaste pays qu'on appelait auparavant *Provence*.

Plusieurs historiens, recommandables par les savantes recherches qu'ils ont faites sur l'archéologie méridionale, ont perdu un temps précieux à accumuler les uns sur les autres des étymologies plus ou moins bizarres. Les uns veulent que le mot Langue d'Oc soit formé des deux mots *landt* et *goths*, *pays des goths*; ces hypothèses sont purement imaginaires, et il est certain que le nom de Langue d'Oc vient de ce que les peuples des provinces méridionales disaient *oc* pour *oui*. Aussi, dans le partage qui se fit vers le XIII^e^ siècle, la France fut divisée en Langue d'Oil et en Langue d'Oc.

On ne pourrait affirmer à quelle époque le nom de Langue d'Oc fut en usage dans toute la France; parmi les preuves les plus incontestables, on doit citer le testament de Lancelot d'Orgemont, daté du 25 janvier de l'an 1285. Lancelot y est qualifié grand et premier maître du parlement de Langue d'Oc. Cette dénomination, commune à toutes les provinces méridionales, remonterait donc au commencement du règne de Philippe-le-Bel.

Basse, dans son histoire de la ville de Carcassonne, cite une épitaphe de Simon de Montfort où on lit les mots: *Lingua de Oc*; mais c'est une pièce fabriquée à plaisir trois siècles après la mort du comte de Leycester. Il est certain que le pays que nous habitons était déja connu sous ce nom vers l'an 1290. Cependant, avant le XIV^e^ siècle, on ne trouve aucun monument historique où il en soit fait mention. Dans une lettre, datée de Paris, le samedi des Rameaux de l'an 1295, Philippe-le-Bel se servit de la dénomination, alors générale, de Langue d'Oc.

Nous ne finirions pas si nous voulions citer les chroniqueurs et les historiens à l'appui de nos assertions; mais il n'est rien d'ennuyeux comme une série de faits placés chronologiquement; d'ailleurs les bornes que nous nous sommes prescrites ne nous permettent pas de nous jeter dans la profondeur des études historiques; nous croirons avoir rempli notre tâche, si nous montrons à nos compatriotes du Midi la source féconde de notre gloire dans les siècles passés.

Avant de terminer cette esquisse, jetons un coup-d'œil sur le beau pays de la Langue d'Oc, et voyons

Digitized by Google

quelles étaient les provinces qu'il renfermait dans ses limites.

La Langue d'Oc avait la même étendue que les contrées où on parlait la langue provençale; elle comprenait la Provence propre, le Dauphiné, le Roussillon, le pays de Foix, la plus grande partie de l'ancienne Aquitaine et toute la Gascogne. Le Bordelais, la Saintonge, le Périgord, le Quercy, le Rouergue, l'Auvergne, le Lyonnais, le Forez faisaient aussi partie de la Langue d'Oc.

La Langue d'Oc, prise en général, renfermait, en 1360, quarante-quatre diocèses ou évêchés. Quant à son gouvernement ou lieutenance générale, il était borné au nord par la Dordogne, depuis les montagnes d'Auvergne jusqu'à l'embouchure de cette rivière dans la Garonne. En effet, on lit dans une vieille charte que Jéhan de Clermont, sire de Chantilli, maréchal de France, se qualifiait, au mois de juin de l'an 1355, de *lieutenant du roi és pays entre les rivières de Loire et de Dordogne**.

Avant le traité de Brétigni, les rois d'Angleterre donnaient le nom de Languedoc aux provinces que leur céda le roi Jean et qu'ils possédèrent pendant tout le temps que durèrent nos guerres désastreuses contre les étrangers. En 1311 et 1345, le comte de Dorby se qualifiait lieutenant du roi d'Angleterre en Aquitaine et dans toute la Langue d'Oc. Le comte de Straffort et Jean de Cherverston prirent aussi le même titre à des époques différentes; mais, après le traité de Brétigni, les princes d'Angleterre comprirent toutes leurs possessions du Midi dans le grand duché d'Aquitaine.

De tous les faits que nous venons de citer, il résulte que le nom de Langue d'Oc a été substitué au mot Provence dans la fin du XIII[e] siècle. Que le gouvernement de la Langue d'Oc, depuis l'an 1271 jusqu'à l'an 1355, comprenait les provinces méridionales où on parlait le provençal. Qu'après le traité de Brétigni ce gouvernement ne fut plus composé que de trois anciennes sénéchaussées de Toulouse, de Carcassonne et de Baucaire. Qu'il eut ensuite beaucoup plus d'étendue, lorsque les rois de France eurent reconquis sur les anglais les pays qu'ils leur avaient cédés.

En 1465, la Guienne et la Langue d'Oc furent séparées par le gouvernement, et cet ordre a subsisté jusqu'au moment où ont disparu les lignes de démarcations qui séparaient autrefois les provinces d'un même royaume... P. Lacny.

* Histoire générale de Languedoc, Tome IV.

VUE DE MONTAUBAN (prise de la route de Toulouse).

HISTOIRE DE LA VILLE DE MONTAUBAN.

J'avais déjà parcouru la longue avenue des acacias, ombragée de six rangées d'arbres; arrivé aux terrasses, je m'assis sur un banc de pierre pour jouir à l'aise des sites ravissans et pittoresques qui s'étendaient devant moi. Rien de beau comme ce point de vue: les regards errent avec délice sur la fertile vallée du Tarn, couronnée par les riantes collines

Digitized by Google

du *Tescou ;* à vos pieds se déroule un parterre ombragé de vergers continuels; et puis, si vous portez vos regards dans le lointain, si vous plongez dans le vaste horizon, vous découvrirez au-dessus des nuages les cimes vaporeuses des monts pyrénéens. Lorsque le ciel est pur, l'horison se courbe en arc d'azur, et n'a d'autres barrières que les formes gigantesques des pics chargés de neige, qu'on dirait se balancer dans l'espace.

Le soleil paraissait à peine au-dessus des collines qui s'élevaient à ma gauche; l'air était parfumé comme dans les matinées du printemps, et des feuilles des acacias dégoutaient d'une rosée bienfaisante. Depuis une heure environ, je jouissais de ce plaisir vif et pur qu'on goûte toujours en admirant les beautés de la nature, lorsque j'entendis les pas lourds d'un vieillard qui se dirigeait vers moi. Il marchait appuyé sur une canne à pomme d'or; ses cheveux, surchargés de poudre blanche, étaient couverts d'un chapeau à la française, et de grosses breloques d'or pendaient à la chaîne de sa montre. Arrivé près du banc sur lequel j'étais assis, il fit plusieurs révérences et prit place à côté de moi.

— Monsieur est étranger ? me dit-il d'une voix tremblante.

— Oui, monsieur, lui répondis-je en m'inclinant légèrement.

— Vous aimez à contempler la belle nature dans toute sa magnificence. Oh! monsieur, vous êtes un homme de bien, puisque vous trouvez des délices dans le spectacle ravissant qui se déroule à nos yeux. Celui-ci aimait aussi à contempler la nature, ajouta-t-il en ouvrant un gros volume doré sur tranche qu'il portait sous le bras.

Et je lus sur le frontispice : Emile, par J. J. Rousseau.

— Je viens ici tous les matins, continua le vieillard; je lis quelques pages du philosophe de la nature, et puis la journée me parait moins longue.

Il ouvrit sa large tabatière d'or où je puisai à l'aise le meilleur tabac qui ait jamais fait éternuer un homme de lettres voyageur. J'examinais attentivement mon interlocuteur; ses yeux flamboyaient sous ses paupières blanches, et sa bouche, privée de dents, se crispait par un sourire sardonique. Je vis alors que j'étais face à face avec un de ces sophistes, débris du siècle de Louis XV, qui ont divinisé Voltaire, et qui adorent l'auteur de la *Nouvelle Héloïse*. Je me tins sur la défensive, prêt à rétorquer ses argumens le plus promptement possible.

— Vous êtes de la nouvelle école, monsieur, me dit-il en effleurant légèrement de l'index ma moustache blonde. Vous avez la lèvre supérieure ombragée de poil comme un ancien grenadier du régiment de Bigorre.

— Votre perruque est un anachronisme, lui répondis-je; les bas bleus ne sont plus de mode, et les comédiens seuls portent des souliers à boucles.

— Vous blasphémez, monsieur, s'écria le vieillard qui se leva précipitamment. L'ancien régime valait mieux que le nouveau....

Il ne pouvait parler, et il eut un accès d'asthme si violent que je crus qu'il étoufferait. Mais la colère des vieillards est comme celle des enfans, elle se calme bientôt : aussi un quart d'heure après je me promenais bras à bras avec mon interlocuteur.

— Vous voyagez m'avez-vous dit, pour recueillir des richesses historiques dans le Midi.... Connaissez-vous l'histoire de la ville de Montauban?

Je répondis par un signe de tête négatif. Le vieillard me serra affectueusement la main, me fit asseoir sur un banc au milieu de l'allée des *Acacias*, et me dit :

— J'aime les jeunes gens qui ne craignent pas de faire l'aveu de leur ignorance. *Quiconque a beaucoup vu a beaucoup entendu*, dit le proverbe, et par conséquent je dois connaître les principales époques de l'histoire de ma ville natale. Ecoutez-moi, monsieur, et dans l'espace d'une demi-heure, je vous aurai raconté tout ce que j'ai pu recueillir de documens certains.

— C'était en l'an 1144. La maison Toulouse étendait sa main toute puissante sur les vastes provinces du Midi. De nombreux religieux s'étaient retirés dans l'abbaye de Montauriol, fondée par saint Théodard. Les moines, devenus seigneurs du lieu méritèrent la vénération des peuples d'alentour, par leur douceur et leur libéralité; plusieurs familles de paysans s'établirent auprès du monastère. Les religieux se désistèrent alors de leur première vertu et tyrannisèrent leurs vassaux. Il s'arrogèrent entre autres droits, celui de *prélibation*, droit infâme auquel étaient soumises les nouvelles mariées. Les habitans de Montauriol, pour se soustraire à cette ignominie, implorèrent la protection du comte de Toulouse en 1314. Alphonse, qui connaissait l'influence que le haut clergé exerçait alors, n'osa pas priver l'abbé de saint Théodard de ses droits seigneuriaux; mais il permit aux habitans de Montauriol de s'établir autour de son château; ils y bâtirent des maisons, et Alphonse ainsi que Raymond de Saint-Gilles, son fils, couvrirent de leur protection toute puissante cette ville qui devait devenir un jour la perle de leurs domaines. Dans l'acte de concession qu'ils firent à ceux qui désertaient le bourg de Montauriol, le comte de Toulouse et son fils donnèrent à la nouvelle ville le nom de *Mont Albanus*, parce que le saule (en patois quercinois *alba*) croissait en abondance dans le voisinage.

L'acte de la fondation de la ville de Montauban, daté du mois d'octobre 1144, Louis-le-Jeune étant roi de France, Alphonse, comte de Toulouse, Guillaume III, évêque de Cahors, portait la clause expresse que la ville ne serait jamais aliénée, inféodée, engagée, ni vendue; que les nouveaux habitans feraient bâtir un pont sur la rivière du Tarn.

Alphonse, après avoir fondé la ville de Montauban, prit la croix en 1146, et mourut deux ans après en Palestine, empoisonné, dit-on, par la reine Alianor. Raymond V, son successeur, s'était à peine

Digitized by Google

mis en possession des domaines de son père, lorsqu'il se vit en butte aux foudres du Vatican qui ne cessaient alors de gronder sur la tête des peuples et des rois. Ancelin, abbé de Montauriol, porta plainte au pape Eugène III; Raymond de Saint-Gilles, par un acte passé à Béziers, donna à l'abbé de Saint-Théodard la moitié de la ville et seigneurie de Montauban. Les habitans, délivrés alors des craintes que leur avait causée la colère de l'abbé de Montauriol, commencèrent à bâtir leurs murailles.

Quelques années après, la guerre contre les Albigeois mit tout à feu et à sang dans le Languedoc; Raymond d'Azémard, abbé de Saint-Théodard, n'ayant pu réussir à réunir à son ancienne abbaye l'entière seigneurie de Montauban, résolut de la livrer à Simon de Montfort; mais les habitans restèrent inébranlables dans la fidélité qu'ils devaient au comte de Toulouse, leur bienfaiteur. Ils avertirent Raymond, qui fit jeter l'abbé dans une prison où il mourut en 1212.

L'orage des guerres civiles grondait avec fureur; nos provinces méridionales n'étaient plus qu'un immense champ-clos où catholiques et Albigeois se battaient à outrance. Le comte de Toulouse, vaincu par le puissant génie de Simon de Montfort, dénué de toute ressource, consentit à se rendre au nouveau légat, le cardinal de Bénévent; pour lui donner un gage de sa bonne foi; il lui livra la ville de Montauban et le château Narbonnais.

La noble tige des comtes de Toulouse allait être coupée jusque dans ses racines, lorsque le courage se réveilla dans le cœur de Raymond de Saint-Gilles et du jeune Raymond, son fils. Amaury de Montfort implora en vain le secours du roi de France; Raymond VI recouvra sans peine la ville de Montauban, qu'il donna en fief au comte de Foix, pour le récompenser de sa noble fidélité à la maison de Toulouse.

En 1228, Montauban fut de nouveau réuni au comté de Toulouse, jusqu'à ce qu'il fit partie de la couronne après le mariage de Jeanne, dernière héritière des Raymond, avec le dauphin. Alors les frères pêcheurs, connus sous le nom d'inquisiteurs, parcouraient le Languedoc, et Montauban ne fut pas à l'abri de leurs vexations; ils condamnèrent Arnaud de Monpezat à être enfermé entre quatre murailles et confisquèrent tous ses biens au profit de l'évêque de Cahors..

Jean XXII, à peine monté sur le trône pontifical, se hâta de multiplier les évêchés dans le midi de la France. Il ne pouvait oublier Montauban qui eut pour premier évêque Bertrand Dupin, natif de Cahors, et abbé de Saint-Théodard en 1316.

Cependant la France touchait à une de ces époques désastreuses qui renversent les trônes et ruinent les empires. La guerre contre les Anglais recommença en 1321. Edouard III monta sur le trône d'Angleterre, disputa la couronne de France à Philippe-de-Valois, le vainquit à la bataille de Crécy; le prince de Galles ravagea tout le Quercy, et la ville de Montauban passa sous le joug de l'étranger; mais les habitans repoussèrent les ennemis par leurs généreux efforts et se montrèrent toujours fidèles au dauphin, depuis surnommé Charles-le-Sage. Pendant un siècle environ, Montauban partagea les destinées heureuses et malheureuses de la France, et ne se démentit jamais de son héroïque fierté. . . . . .

. . . . . .

Ici le docte vieillard s'arrêta tout court, plongea à plusieurs reprises ses doigts dans sa tabière et me regarda pendant quelques instans avec un air de satisfaction mêlé de fierté.

— Que pensez-vous de nos études historiques? me dit-il enfin, voyant que je m'obstinais à ne lui donner aucun signe de désapprobation ni d'assentiment.

— Vous êtes un prodige, monsieur; une bibliothèque vivante.

— Il y a trente ans que j'étudie, jeune homme: il n'est pas étonnant que je connaisse l'histoire de mon pays..... Je me suis arrêté à l'époque où les nouvelles croyances se répandirent d'Allemagne en France, sous le règne de François Ier.

Vous connaissez aussi bien que moi la vie de Martin Luther; vous savez que ce moine fit trembler le pape sur son trône pontifical; qu'après sa mort la doctrine qu'il avait prêchée se répandit dans toute l'Europe, comme la flamme dans un champ de blé mur. En 1560, après la conjuration d'Ambroise, l'amiral de Coligny, zélé calviniste, prit quelques mesures pour introduire les nouvelles doctrines dans la ville de Montauban. Il y envoya les deux ministres Crescent et Vignaux qui furent reçus dans la maison de Calvet, conseiller au sénéchal. Leurs prédications eurent un succès inouï, et dans quelques mois plusieurs catholiques apostasièrent. Le nombre des calvinistes s'accrut si rapidement, qu'interprétant à leur gré l'édit de juillet 1561, ils s'emparèrent de l'église Saint-Louis où le ministre Crescent fit le prêche avant la fin du mois. Tachard et Dupersié se rendirent alors à Montauban pour aider Crescent et Vignaux dans leur apostolat. Le parlement de Toulouse, pour effrayer les calvinistes, en fit prendre plusieurs en effigie; ce moyen ne réussit pas; ils opposèrent une résistance invincible, et le maréchal de Montluc, secondé de Burrie, assiégea en vain deux fois la ville de Montauban. Les Montalbanais entretenaient d'étroites correspondances avec les protestans des provinces voisines; ils s'engagèrent à fournir cinq cents hommes à leurs frères de Toulouse, pour l'exécution de leur fameux complot qui fut découvert par le maréchal Montluc. Après le massacre des protestans à Toulouse, le maréchal et Terride se dirigèrent contre Montauban; le 24 mai, Terride prit son quartier vers *Montmiral*, et Montluc au *Moustier*. Les Montalbanais se défendirent avec intrépidité, et les catholiques abandonnèrent le siége.

Les protestans formèrent le projet de s'ériger en république et fortifièrent leur place qui était deve-

Digitized by Google

nue le boulevard au calvinisme. Vers le même temps on publia l'édit de liberté de conscience. La garnison catholique sortit de Montauban qui reçut dans ses murs le roi, la reine et le duc d'Anjou, et eut le bonheur de n'être point enveloppé dans le massacre de la saint Barthélemy. Verlhac, élu gouverneur, augmenta les fortifications, et la ville put dès lors braver toutes les attaques du parti catholique.

Le faible Henri III, endormi dans une lâche indolence, envoya sa mère Catherine de Médicis avec son conseiller Pibrac, pour traiter avec les protestans; à la suite d'une grande assemblée, on leur accorda plusieurs places de sûreté dans le Languedoc; néanmoins la guerre se ralluma bientôt, le vertueux prince de Condé, qui, de tous les seigneurs du parti, était seul vrai et bon protestant, arriva à Montauban avec Henri, roi de Navarre. Dans une troisième assemblée on résolut de ne rendre aucune des places de sûreté qui avaient été accordées, et de s'y maintenir par la force des armes...

Depuis quelques instans je prêtais une oreille plus attentive aux discours du vieillard que je voyais sous le poids d'une violente émotion. De grosses larmes coulaient sur ses joues ridées, et le feu de l'enthousiasme brillait dans ses yeux.

— Nous sommes arrivés à une époque d'héroïsme et de désastres, jeune homme, me dit-il, en me serrant plus étroitement la main. Montauban a grandi sous le feu des guerres civiles; la ville est ceinte de remparts et devient le boulevard des huguenots. L'implacable génie de Richelieu médite déja la ruine de ce qu'il appelle l'hérésie. Par ses conseils, Louis XIII, suivi du connétable de Luynes, parcourt les provinces méridionales à la tête d'une armée. Montauban est investi de toutes parts: les deux partis sont face à face et la lutte commence. Que de jours de gloire pour les pauvres Montalbanais! En vain les assiégeans multiplient leurs attaques; ils opposent sur tous les points une invincible résistance.

Suivez-moi, jeune homme, et je vous montrerai les lieux où se signalèrent les héros de Montauban. Nous voici à la corne de Montmiral où Castelnau, fils du marquis de La Force, fit des progrès de valeur. Sainte Orse, avec quatre compagnies, gardait la porte de Villenouvelle. Le capitaine Reyniés défendait le Moustier, et le comte de Bourfrane prit son poste à Ville-Bourbon avec l'intrépide Vignaux. Qui pourrait vous raconter les hauts faits qui illustrèrent à jamais les défenseurs de Montauban! Ils sont écrits en lettres de sang dans les pages de notre histoire méridionale. Leur intrépidité triompha des troupes royales, et Louis XII, après avoir perdu huit mille hommes, leva le siége.

Les montalbanais étaient libres; mais Richelieu courbait tout sous sa main de fer, et le bruit que firent en tombant les remparts de la Rochelle portèrent la terreur dans Montauban. Les consuls effrayés de la terrible vengeance du cardinal, entrèrent en négociation avec lui, et le roi fit son entrée dans nos murs en 1629, suivi de son impitoyable ministre; plusieurs catholiques entrèrent à la suite du monarque; les protestans les reçurent comme des frères ce qui n'empêcha pas Louis XIV de livrer plus tard les réformés de Montauban au glaive des *Dragonades*.

Depuis lors, la capitale du Bas-Querci a suivi la destinée commune à toutes les villes de France. Lorsque les premiers orages de la révolution grondèrent en quatre-vingt-neuf, les Montalbanais se livrèrent à plusieurs excès populaires, et voici la place où les patriotes furent massacrés en 90.

Sous l'empire, Montauban devint le chef-lieu du département de Tarn-et-Garonne, et vous savez, monsieur, que depuis cette époque à jamais mémorable, la France se vit courbée sous le joug de l'uniformité; désormais plus de guerres religieuses parce que la tolérance détruit chaque jour le levain du fanatisme, et les Montalbanais comme les habitans des autres villes de France ont appris à vivre en frères. Maintenant, jeune homme, s'écria le vieillard d'une voix forte, je puis dire comme Siméon: — *Seigneur, votre serviteur peut mourir, puisqu'il a vu la paix d'en haut descendre parmi les hommes.*

Je ne sais combien de pensées passaient et repassaient dans ma tête: tout ce que m'avait dit le vieillard se présentait à mon esprit, et mille réflexions se succédaient rapidement.

— Vous êtes pensif, jeune homme, me dit le vieillard en me serrant amicalement la main.

— Vous avez réveillé en moi tant de souvenirs!

— Je ne voulais pas vous attrister, mon ami; venez, suivez mes pas. Je vous ai dit l'histoire de la ville morte; visitons maintenant la ville vivante et quand vous me quitterez maintenant, vous vous écrierez dans votre anthousiasme, que le chef-lieu du département de Tarn-et-Garonne est la perle du Midi.

Je suivis le vieillard qui doublait son pas et nous arrivâmes près de l'hôtel-de-ville, beau et grand bâtiment, flanqué de ses quatre pavillons, d'où nous pûmes contempler à l'aise le vaste pont jeté sur le Tarn avec ses sept arches taillées en ogives, et sa porte qui s'arrondit en forme d'arc de triomphe.

— Voyez l'église Saint-Jacques et son haut clocher rougeâtre composé de quatre rangs d'arceaux, me dit le vieillard.

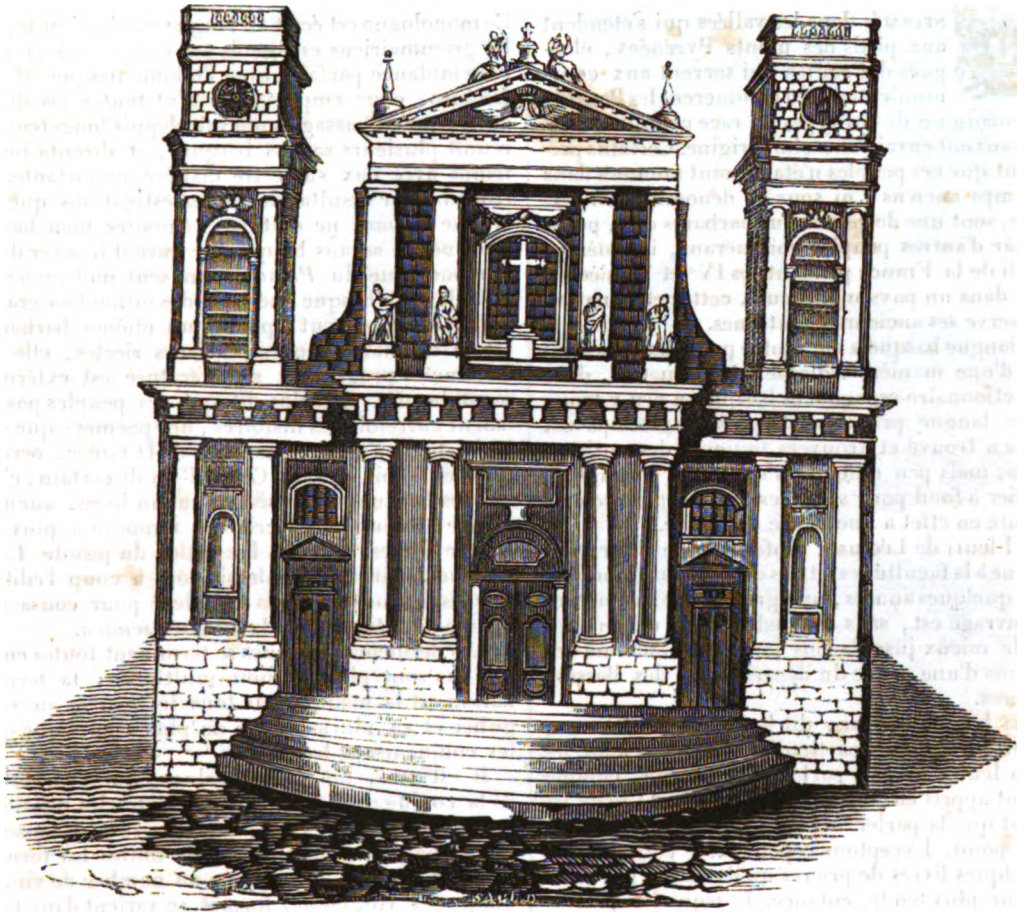
Nous nous arrêtâmes un instant; puis nous parcourûmes ensemble quelques rues sombres et étroites.

— Nous voici sur la place de la cathédrale, ajouta mon infatigable guide. Que pensez-vous de cet édifice?

— J'aime sa façade ornée de son pérystile à deux ordres de pilastres. Mais les deux clochers sont lourds et surchargés d'ornemens de mauvais goût.

— Vous avez raison, monsieur; mais il y a quelques années les deux clochers étaient bien plus élevés. Une des tours s'écroula, et pour ne pas

Digitized by Google



CATHEDRALE Dᴱ MONTAUBAN.

employer quatre-vint mille francs à la reconstruire on les mit toutes les deux de niveau. Vous voyez que notre calhédrale est de style italien ! entourée de trois places, elle est sans contredit le plus bel édifice de notre ville.

A ces mots le vieillard m'entraîna dans l'intérieur de l'église. Je parcourus les trois nefs séparées par des piliers doriques ; et je m'arrêtai devant le maître-autel pour admirer *le vœu de Louis XIII*, peint par Ingres.

—Voilà le chef-d'œuvre de notre grand peintre, s'écria le vieillard ; voilà le plus parfait modèle de l'école de Raphaël. Voyez donc cette tête de Vierge. N'est-il pas vrai que la ville de Montauban a donné aux beaux-arts le plus grand peintre du dix-neuvième siècle ?

—Oui, monsieur. lui répondis-je. Vous ignorez peut-être que le bruit court que ce chef-d'œuvre n'est qu'une copie.

—Calomnie ! calomnie ! monsieur !.....

—Ce tableau est l'œuvre d'une dame qui, au moment où la gloire lui souriait dans toute sa beauté, s'ensevelit courageusement dans l'oubli du mariage, et renonça aux beaux-arts sans regret et sans ostentation.

—C'est une infâme calomnie, vous dis-je ; inventée par les ennemis de Ingres.

Le vieillard impatienté sortit à l'instant ; je le suivis pour le remercier ; il répondit à peine à mes protestations, me serra machinalement la main, et se dirigea vers l'hôtel de la préfecture.

Neuf heures sonnaient à l'horloge ; je me hâtai de visiter la *Place Royale ;* je parcourus ses arceaux ; j'admirai les maisons propres et régulières, les nombreux magasins qui l'environnent, les façades décorées d'arcades et de pilastres. Puis, content de mon excursion matinale, je rentrai pour déjeûner à l'hôtel du *Grand-Soleil.* A. Darrieu.

Digitized by Google

LANGUE BASQUE.

Enfermés dans les vallées qui s'étendent aux pieds des monts Pyrénéns, éloignés des routes qui servent aux communications du commerce, les Basques sont encore un de ces types de race primitive dont les savans ont envain cherché l'origine. Certains prétendent que ces peuples n'étant point nommés dans les temps anciens, ni sous la dénomination romaine, sont une de ces trisbus barbares qui, poussées par d'autres peuples conquérans, inondèrent le midi de la France pendant les IV^e^ et V^e^ siècles. Isolée dans un pays montueux, cette petite nation à conservé ses anciennes coutumes.

La langue basque a été vantée par plusieurs écrivains d'une manière ridicule. Larramendi, dans son dictionnaire espagnol et basque, a cru y trouver la langue primitive. Depuis long-temps cet idiôme a trouvé et trouvera toujours des enthousiastes; mais peu d'hommes ont eu le courage de l'étudier à fond pour s'assurer si la langue *escuara* remonte en effet à une haute antiquité.

M. Fleuri de Lécluse, professeur de littérature grecque à la faculté des lettres de Toulouse; publia, il y a quelques années, une grammaire basque, et son ouvrage est, sans contredit, tout ce qu'on a fait de mieux jusqu'à nos jours sur l'idiôme des habitans d'une partie du département des Basses-Pyrénées.

« La langue basque, dit le savant professeur, n'a point d'alphabet particulier. Les pères apprennent à leurs enfans à parler leur langue, comme ils l'ont appris eux-mêmes de leur aïeux, mais ils ne font que la parler: ils ne l'écrivent pas, ne la lisent point. Exceptons cependant le cathéchisme et quelques livres de prières qu'ils savant par cœur dès leur plus tendre enfance. Lorsque les prêtres et autres personnes instruites veulent faire imprimer quelques opuscules en langue basque, ils ont recours aux caratères latins et tachent, par ce moyen, de peindre le plus fidèlement possible les sons de leur langue maternelle. »

Dans la préface de sa grammaire basque, M. de Lécluse réunit toute ce que les savans espagnols ont dit pour prouver que la langue *escuara* n'est pas différente de la langue carthaginoise. Entraîné lui-même par cet enthousiasme des écrivains espagnols, il essaya de résoudre cette question.

Larramendi, pour démontrer d'une manière incontestable l'antiquité de la langue *escuara*, cite le cinquième acte du Pœnulus, comédie de Plaute. Ce monologue est écrit en langue carthaginoise, et les grammairiens espagnols ont cru y trouver une ressemblance parfaite avec l'idiome basque, M. de Lécluse, pour emporter d'assaut toutes les difficultés que ce passage soulevait depuis long-temps, réunit plusieurs savans basques, et discuta long-temps avec eux sur cette matière importante. Il trouva pour résultat de ses investigations que la langue *escuara* ne doit pas remonter bien haut, puisque les savans basques ne purent trouver dans le monologue du *Pœnulns* un seul mot *escuara*.

La langue basque, hérissée des difficultés grammaticales que peut opposer un idiôme barbare, est stationnaire depuis plusieurs siècles; elle n'a fait aucun progrès, et sa littérature est extêrmement bornée. Astarlos dit que ces peuples possédaient autrefois des histoires, des poèmes; que ces législateurs, comme les sages de la Grèce, écrivirent leurs lois en vers. Ce qu'il y a de certain, c'est que les basques ne possèdent aucun livre, aucune charte, aucun manuscrit qui remonte à plus de quatre siècles; telle est l'assertion du jésuite Larramendi. Ainsi s'écroulerait tout à coup l'édifice que les savans espagnols ont élevé pour consacrer à jamais l'antiquité de la langue *escuara*.

Les désinences basques se terminent toutes en *a*. Les cas sont plus ou moinsmultipliés; la terminaison est la même po ur tous les genres au singulier et au pluriel. Rien de plus compliqué que les conjugaisons basques.

Il est vrai, dit M. de Lécluse, que l'ensemble de la conjugaison basque offre toutes les relations des personnes entre elles, et les divers complémens, tants singuliers que pluriels, de toutes les formes passives, actives et neutres, au nombre de vingt-cinq. Ces vingt-cinq formes se varient dans tous les modes, tant nombres et personnes, par vingt-cinq modifications en *naiz* et en *dut* *.

« Il faut lire, dit M. Alexandre Du Mège, dans l'ouvrage même de M. de Lécluse tout ce qu'il rapporte de curieux sur la syntaxe basque; cet excellent chapitre sera le complément de l'instruction de ceux qui voudront connaître en entier les règles d'une langue que, sans doute mal à propos, on a considéré comme la langue des anciens peuples de l'Espagne, mais qui mérite toute l'attention des grammairiens philosophes **. Morin.

* Grammaire basque, p. 50.

** Statistique des départem. pyrénéens, t. 11, p. 290.

Digitized by Google

COSTUMES PYRÉNÉENS.

Il n'est pas un pays au monde où le voyageur trouve une plus grande diversité de mœurs et de costumes que dans le midi de la France. Chaque département, chaque ville, chaque hameau se distinguent toujours, soit par un accent particulier, soit par une singulière originalité dans les habits. Ailleurs, l'uniformité monotone englobe tout; mais, sous notre ciel méridional, la variété se multiplie à chaque pas que l'on fait.

C'est surtout dans le bassin des Pyrénées qu'on rencontre ce type d'originalité qu'on chercherait en vain ailleurs. Les montagnards et les habitans des vallées, les chasseurs et les bergers se font reconnaître au premier abord par des marques distinctives. Il serait trop long d'énumérer ici les divers genres de costumes des peuplades pyrénéennes; nous nous contenterons d'esquisser en quelques mots celui des habitans des bourgs disséminés aux environs de Bagnères.

Les jeunes gens portent quelquefois la culotte courte à l'espagnole, mais la ceinture rouge est de rigueur; un bonnet qui tient à la fois des toques du moyen-âge et du *berret* béarnais, couvre leurs têtes; ils laissent croître ordinairement leurs beaux cheveux noirs qui tombent en boucles sur leurs épaules. Tantôt c'est une carmagnole de velours, tantôt une petite veste qui leur sert dans les jours de fête: des rubans et des fleurs à la boutonnière sont un ornement indispensable, surtout lorsqu'un jeune homme va voir sa fiancée.

Le costume des femmes est presque espagnol; jupon de velours et très court, une espèce de *basquina*, chapeau de paille sur la tête pendant la belle saison. Mais, dans l'hiver, le froid est si rude au pied des Pyrénées, que ces jolies Bagnéraises sont forcées de s'envelopper de lourds habits. Un capuchon blanc cache leurs belles têtes; et, ainsi voilées, les filles des montagnes perdent tout ce qu'il y avait de poétique dans leur costume et leur allure.

Néanmoins on est étonné lorsqu'après avoir con-

Digitized by Google

templé pendant quelques instans ces masses informes qui se meuvent sur un sol couvert de neige, on voit sortir tout à coup une tête aux yeux ardens, aux cheveux tressés à la Catalanne, de dessous une cappe d'étoffe grossière.

Les filles des vallées pyrénéennes sont comme les hirondelles; elles se cachent pendant l'hiver, pour reparaître plus belles au printemps.

Dans la saison des bains, les étrangers qui affluent chaque jour, apportent dans la petite ville l'or et l'argent de toutes les parties de l'Europe. Aussi les Bagnerais sont riches et généreux; et, si on leur parle de quitter leur pays, de dire un éternel adieu à leurs montagnes, ils secouent la tête et répètent le refrein qui leur est familier :

Bagnères,
Séjour
De plaisir et d'amour,
Patrie
Chérie,
Nous voici de retour.

Xavier Pellefort.

NOTICE SUR L'ANCIENNE UXELLODUNUM, AUJOURD'HUI CAPDENAC (Lot).

César avait triomphé de tous les peuples de la Gaule; le puissant Vercintégorix était mort dans Alyse, martyr de l'indépendance de sa patrie; rien ne s'opposait plus aux conquêtes des Romains, lorsque les légions trouvèrent dans le pays des *Cadurci* une petite ville qui refusa de leur ouvrir les portes. Les habitans d'*Uxellodunum* s'immortalisèrent alors par le siége mémorable qu'ils soutinrent contre l'armée de César. Ils avaient à leur tête les vaillans Luctérius et Drapés de Sens. Les deux gaulois, pour éviter le sort des défenseurs d'Alisia, que la famine avait forcés à se rendre au vainqueur, ne laissèrent entrer que deux mille hommes dans la ville, et sortirent à la tête du reste de leurs troupes pour recueillir d'abondantes provisions. Malheureusement le convoi fut surpris par le romain Ganinius, et les deux chefs gaulois ne purent rentrer dans la place. Les habitans résistèrent toujours avec l'obstination du courage le plus exalté. César qui était à Chartres, se rendit à Uxellodunum avec toute sa cavalerie; il reconnut que la ville était très bien fortifiée, et se vit forcé d'en faire le siège.

Les Gaulois, placés sur un point élevé, *loco superiore descendentes*, dit César dans ses commentaires, combattaient sans danger et repoussaient facilement les soldats romains. Uxellodunum était situé sur une montagne escarpée de toutes parts, entouré presque de tout côté par une vallée profonde qu'arrosait une rivière. La nature du lieu ne permettait pas de détourner les eaux, qui touchaient de si près le pied de la montagne, qu'il était impossible d'établir un canal de dérivation. Alors César ayant remarqué que les assiégés ne pouvaient descendre à la rivière sans beaucoup de peine et de danger, plaça des archers et des frondeurs sur les passages les moins difficiles. Il ne resta plus aux Gaulois qu'une fontaine qui coulait sous les remparts de la ville, à l'endroit où, sur une largeur d'environ 300 pieds, la rivière n'entourait pas Uxellodunum. *Ab eâ parte quæ ferè C. C. C. pedum intervallo fluminis circuitu vacabat.*

L'armée romaine désirait priver les assiégeans de cette dernière ressource. César, qui donna pendant ce siége mémorable d'éclatantes preuves de son génie militaire, fit diriger, sans être aperçu par ses ennemis, des mines et des canaux souterrains vers la source de la fontaine; il ordonna même à ses soldats de construire une tour de dix étages, pour lancer, avec des machines, des traits sur ceux qui s'approcheraient de la fontaine. Les assiégés, mourant de soif, résolurent de brûler cette tour, et ils auraient réussi dans leur dessein sans une fausse alarme que leur donna César en faisant semblant de vouloir emporter la ville d'assaut. Les Gaulois résistèrent avec la même intrépidité jusqu'au moment où les Romains, ayant détourné les sources de la fontaine, ils se déterminèrent à se rendre. Drapés, qui avait été fait prisonnier quelque temps auparavant, se laissa mourir de faim dans le camp de Caninius, et le vaillant Luctérius, après avoir erré long-temps chez les peuples voisins, fut livré aux Romains par Espanacte, de la nation des Avesnes. (1)

Ainsi tomba l'antique ville d'Uxellodunum qui fut le dernier rempart de la liberté gauloise.

Les archéologues ont été de tout temps en discussion sur le lieu qu'occupait Uxellodunum. Il est certain que cette ville faisait partie du pays des *Cadurci*; les commentaires de César ne permettent pas d'en douter. Mais, parmi les villes qui existent encore, il en est plusieurs qui attribuent l'honneur d'avoir reçu dans leurs murailles les compagnons de Luctérius.

Cahors, qui d'abord, semble présenter quelque rapport avec la description des commentaires de César, a obtenu, sur ce point, les suffrages de plusieurs savans et historiens. La capitale du Querci est bien entourée par le Lot, excepté d'un seul côté; mais cette ville n'est point, comme le dit César, placée sur un roc escarpé. Il serait absurde de dire de Cahors que les soldats de César éprouvèrent de grandes difficultés pour y monter, puisque l'ancienne Divona était alors, comme aujourd'hui, entourée de toutes parts de montagnes raides et escarpées. D'ailleurs l'isthme d'Uxellodunum n'avait que 300 pieds, celui de Cahors, à l'endroit où il a le moins de largeur, en a plus de 1,000.

Rappelons encore, pour compléter la distinction entre *Uxellodunum* et *Divona*, que le dernier nom se trouve dans les notes de Tyron, esclave de Cicéron, qui écrivait vers la fin de la conquête des Gaules par les Romains. Cahors portait donc le nom de *Divona* lorsque *Uxellodunum* fut pris. Ainsi, à moins d'admettre que, dans le même

(1) Delpon de Livernon, mémoire présenté au ministre de l'intérieur en 1837.

Digitized by Google

temps, une ville des Gaules a pu avoir deux désignations chez les Romains, le site qu'occupait Divona, c'est-à-dire Cahors ne saurait être celui d'*Uxellodunum*.

Malleville, auteur d'une histoire manuscrite du Quercy, le Franc de Pompignan et de M. Taillefer, dans ses *Antiquités de Vésone*, ont cru trouver l'ancienne Uxellodunum dans la petite ville de Luzech. Mais les savantes recherches de Champollion aîné ont démontré que Luzech n'occupe point la place de la ville gauloise, pas plus que le Puis-de-Salut, près de Martel.

Scaliger, Justel, le père Labbe, le célèbre Damville se sont attachés à démontrer que les ruines qu'on trouve au Puis-de-Salut, sont les débris d'Uxellodunum. Mais ces auteurs n'avaient formé leurs opinions que sur des renseignemens envoyés du Quercy. C'est le texte des commentaires de César qu'il faut consulter; c'est avec ce livre à la main qu'on doit se transporter sur les lieux, où l'on prétend trouver *Uxellodunum*, pour découvrir que lest le rocher ou la montagne du Quercy qui, sans torturer les expressions de l'historien, présente le mieux les conditions exigées. Une juste critique commande de ne consulter les écrivains modernes, que lorsqu'ils rappellent d'anciennes traditions des chartes ou d'autres monumens relatifs à l'antique Uxellodunum.

« Capdenac, situé dans le Quercy, près du Rouergue, dont il n'est séparé que par le Lot, réunit toutes les probabilités, soit par sa position, soit par les débris qu'on y trouve à chaque pas. Cette petite ville occupe le sommet d'une montagne qui forme une presqu'île. Le Lot coule dans le lieu le plus bas de la vallée, et la montagne n'est réunie à la grande chaîne dont elle est le prolongement que par un col qui n'a que 220 pieds sur la crête; au levant, dans toute la partie qui est opposée à la rivière, la montagne présente un rocher à pic, d'un marbre rougeâtre qui a cent pieds d'élévation; au midi et au couchant, l'escarpement est moins prononcé. La ville était entourée de remparts dont les vestiges se reconnaissent encore partout. Il paraît qu'ils étaient très élevés, et formés de deux enceintes séparées l'une de l'autre par une intervalle de six pieds. L'enceinte extérieure doit remonter à une très haute antiquité.

» On entrait à Capdenac par cinq portes qui sont toutes à la suite l'une de l'autre et placées au bord du rocher à pic. La première est à plein cintre, les autres sont en ogive. M. le comte de Lézai-Marnésia, préfet du Lot en 1816, frappé des rapports que présente Capdenac avec Uxellodunum, obtint du ministre de l'intérieur la somme de six cents francs, pour faire des fouilles et des recherches qui furent confiées à MM. Champollion et Delpon de Livernon. Ces deux savans archéologues trouvèrent des fragmens d'armes, d'outils, d'ustensiles, une grande quantité de poterie très fine et plusieurs vases antiques ornés de figures d'une grande perfection. On ne saurait contester que tous ces objets ne doivent être rapportés aux Gaulois.

» Enfin, toutes les circonstances des localités, les restes des produits des arts et des Romains, un monument historique qui remonte à plus de six siècles et qui consacre une tradition bien plus ancienne; les priviléges existans encore au commencement de la révolution, tout se réunit pour faire reconnaître que si la description d'Uxellodunum, donnée par César dans le huitième livre de ses commentaires, est exacte, elle s'applique plutôt à Capdenac qu'à toute autre position de l'ancien pays des *Cadurci*. »

D'autres souvenirs se rattachent encore à cette localité; il est dit que Clovis s'en empara sur les Visigoths. Waïffre, duc d'Aquitaine, y fut poursuivi par les troupes de Pepin, et pendant les ravages des Normands, les religieux de la contrée y transportèrent leurs objets les plus précieux. Dans une bulle, datée de l'an 822, le pape Paschal appelle les gouverneurs de Capdenac *ses très chers fils*.

Plus tard, cette petite ville résista aux Anglais, et ne tomba en leur pouvoir que sous le règne de Charles VI. Elle fut rachetée par le comte d'Armagnac, et ses héritiers la conservèrent jusqu'au règne de Louis XI, qui la confisca comme tous les autres biens de Jean V. François Ier la céda au duc d'Alençon, et ce dernier la vendit, en 1518, à Jacques de Genouillhac, grand maître d'artillerie.

Les habitans de Capdenac embrassèrent avec ardeur la réforme de Luther sous François Ier, et plus tard, leur ville servit de place d'armes aux hérétiques. En 1614, Sully l'acheta, s'y retira après sa disgrâce, et fit réparer un ancien édifice qui porte encore le nom de château de Sully; il rendit cette place à Louis XIII après le siége de Montauban.

Capdenac, après avoir joué un si beau rôle parmi les nobles cités de la Gaule qui opposèrent une héroïque résistance au joug de l'étranger, n'offre plus aujourd'hui que quelques traces de ses antiques fortifications; on a comblé les fossés et abattu la plus grande partie des remparts pour donner plus d'étendue à un champ de foire. Les fortifications extérieures cèdent chaque jour aux bras destructeurs des cultivateurs voisins; une seule tour de la citadelle est encore debout.

Pauvre Uxellodunum! tu subis chaque jour, dans toute sa rigueur, l'implacable loi de la destinée qui élève les cités comme elle fait croître le gazon dans les prairies, et, puis dans son courroux, souffle dessus pour les renverser de fond en comble. Tu n'es plus aujourd'hui qu'un petit village; le soc de la charrue a entassé vingt pieds de terre sur les tombeaux de tes guerriers. Console-toi! Veuve de ta gloire, tu es grande encore, et le voyageur qui s'arrête pour contempler dans le lointain ton noir rocher et tes vieilles tours, crut voir une aire où la foudre brûla l'aigle et les aiglons

M. Cayla.

Digitized by Google

CHANSON SUR LA MORT DU MARÉCHAL DE BIRON.

Le nom des Biron est encore en vénération dans une grande partie du Périgord et du Quercy. S'il faut en croire la tradition, ils se firent aimer de leurs vassaux, et les malheurs du dernier membre de cette illustre famille arrachent des larmes aux paysan périgordin.

Lorsque le maréchal fut décapité à la Bastille par les ordres d'Henri IV, le bruit de sa mort se répandit dans tout le midi de la France; on oublia sa trahison, et plusieurs gentilshommes s'écrièrent dans leur indignation qu'Henri s'était conduit en bourreau qui frappe toujours, et non en roi qui pardonne. C'est à cette époque que remonte, je crois, une chanson populaire dans le Bas-Quercy et le Périgord. Elle est en patois du pays; lorsqu'elle est chantée par un cœur de jeunes gens qui la répètent souvent dans leurs marches nocturnes, on ne peut s'empêcher d'éprouver un certain frémissement qui parcourt tous les membres ; c'est qu'il y a dans les vieilles strophes, sur la mort de Biron, une poésie rude et sauvage qui excite l'enthousiasme.

Le 25 septembre 1835, en revenant de Bergerac, je m'arrêtai dans une auberge à Lalinde. Huit jeunes périgordins occupaient le milieu de la salle où je pris place. Le vin avait échauffé leurs têtes méridionales; un d'entre eux proposa de chanter la chanson de Biron. Ils commencèrent et, je transcrivis sur mon album les strophes suivantes :

Lou maréchal à la Bastillo
Seroendourmit pendent lo nét,
Mé feroun de brut ò lo grillo
E toun d'un cop sé rébeillet.
— Qual es bengut en okest'houro,
Cridet tout naou lou gran guerrier,
Per troubla la tristo démouro
Et lou soumel del prisounier?

— Soün toun segnou, lou rey de Françe,
Li respoundet lé grand Henri.
— T'us qu'o deffendut mo lançe!
T'us, rey, per kal boulioi mouri!
Benès insulta mo misero,
Riré d'un paouré coundamnat.
Ah! quand marchaben à la guerro
Me promettios milo bienfat.

—Aï coumandat sur mar, sur terro
Et tous cabélias en Piémoun:
Disiaou que n'obio pas en guerro
Un coumandan coumo Biroun.
As aoublida touto la péno
Qué pertus yeü mé soui dounat?
Car d'in moun cor nion pa no béno
Qué per moun rey nascé sonnat.

—Mé soubeni de to campagno,
Biroun, nou l'oublidarai pas;
Mé boulios mé vendré o l'Espagno
Et me trahi coumo Judas.
— Biroun no pas trahit soun rey,
As escoutat la médisençe;
Mé couparan lou cap é pey
Seras morrit de to benjençe.

Ah! qué dirio moun paouré payre
Se besio soun fil prisounier!
Bous aoutrés reys bous saouta gayré
Des serbicés d'un grand guerrier.
As aoublida touto lo péno
Qué per tus yeü me soui dounat,
Car din moun cor nio pa no béno
Qué per moun rey nascé sonnat.

. . . . . .
. . . . . .

Le maréchal s'était endormi à la Bastille pendant la nuit; mais tout à coup on fit du bruit à la grille, et il se réveilla. — Qui est venu à cette heure, cria le grand guerrier d'une voix forte, pour troubler la demeure et le sommeil du prisonnier?

Je suis ton seigneur, le roi de France, lui répondit le grand Henri. — Toi qu'a défendu mon épée! Toi, mon roi, pour qui je voulais mourir! Tu viens insulter ma misère, rire d'un pauvre condamné! Ah! quand nous marchions au combat, tu promettais mille bienfaits.

J'ai commandé sur terre et sur mer, et tes cavaliers dans le Piémont disaient qu'il n'y avait pas au monde un commandant comme Biron. Tu as oublié toute la peine que je me suis donnée pour toi ; car il n'y a pas une seule veine dans mon coprs qui n'ait saigné pour mon roi.

— Je me souviens de tes campagnes, Biron, je ne les oublierai pas; mais tu voulais me vendre à l'Espagne et me trahir comme un autre Judas.
— Biron n'a jamais trahi son roi; tu as écouté la médisance; on me coupera la tête, et puis tu seras fâché de ta vengeance.

Oh! que dirait maintenant mon pauvre père, s'il voyait son fils prisonnier! Vous autres rois ne vous souciez guère des services de vos guerriers les plus fidèles. Tu as oublié toute la peine que je me suis donnée pour toi ; car il n'y a pas une seule veine dans mon corps qui n'ait saigné pour mon roi.

Digitized by Google

E diroun qu'en fermen la porto
Biroun besset lou grand Henri
Ploura deban sa fiéro escorto,
Béléou soun cur éro morri.

Aro, leben nous nous tous fraïré,
D'in lo capélo de Biroun
Anen préga pel fil, pel payré,
Parlou dé lor glorio bien loun.

Et l'on dit que le grand Henri en fermant la porte pleura devant ses soldats; peut-être son cœur était-il affligé.

Maintenant, mes frères, levons-nous tous; dans la chapelle des Biron, allons prier pour le fils et pour le père; on parle de leur gloire bien loin.*

BOUCHARD.

* Long-temps après la mort de Biron, il fut défendu, sous les peines les plus sévères, de chanter les strophes que nous venons de transcrire. Sur la fin du règne de Louis XIV, un sénéchal de la ville de Gourdon, en Querci, fit jeter dans ses prisons cinq bourgeois de Domme, parce qu'ils avaient chanté dans un cabaret la chanson du maréchal de Biron.

PATOIS DE MONTPELLIER AU XIII^e SIÈCLE.

AUSA NOVELA. Item 1 dimars que era XI de mars, fes grand temporal daura e glucia tota la nueg davant, et puoys 1 pau après alba, fés un grand thro. Et adonc fon vist por lo ministre de la trinitat el por son companhon en la cambra ount josien, 1 demoni en ferma dome, vestit ab 1 mantel vermeth, cort, el una barreta negra sus la teste, montat a cal sus 1 cayssa, loqual puies del sol ma nua gran peyra que pezava entoru 1|2 quintal, laqual mes sotiz lo bras el ysey sen por la porta. E trenquot carrabet mots albres en los orts, dentorne descobri la glieysa, et la claustra, el hostal del dich orre, el hostal de la reclusa; e daqui sen anet por lo laor deLavaleta, et daqui levet motas testas, et las portet otra lo les, e las escampet por los altres et por la vinhas entro pres lo luoc de Clapicis.

(*Extrait du petit Thalamus de Montpellier.*)

CHOSE NOUVELLE. La même année, un mardi 11 mai, après un gros temps de vent et de pluie qui avait duré toute la nuit précédente, quelques instans après l'aube, il fit un grand tonnerre. Alors, il fut vu par le ministre de la Trinité et par son compagnon, dans la chambre où ils couchaient, un démon en forme d'homme, couvert d'un manteau vermeil, court, ayant une barette noire sur la tête, monté à cheval sur une bière; lequel prit du sol une grande pierre qui pesait environ un demi-quintal; il la mit sous le bras et sortit par la porte. Il rompit et arracha beaucoup d'arbres dans les jardins des environs; il découvrit l'Eglise, le cloître, la maison dudit ordre (la Trinité) et celle de la recluse. De là, il s'en alla au lavoir de Lavalette, il enleva plusieurs toiles, les porta de l'autre côté du Lez et les jeta sur les arbres et dans les vignes, jusque près du lieu de Clapicis.

(Traduit par A. MOQUIN-TANDON.)

COMBAT SINGULIER DE DEUX TROUPES D'OISEAUX SUR LES FRONTIÈRES DU PAYS TOULOUSAIN ET DU QUERÇY.

C'était en l'an 798. Charlemagne voulut seconder le zèle du fameux Alcuin. Il envoya plusieurs évêques pour rendre la justice aux peuples de Septimanie. A leur tête marchait Leydrade, évêque et archevêque de Lyon, et Théodulfe, évêque d'Orléans. Ce dernier prélat cultivait avec succès la poésie latine, et on a conservé quelques fragmens d'un poème qu'il composa sur les divers incidens de son voyage. Le passage le plus curieux est, sans contredit, celui où il raconte un combat que se livrèrent deux troupes d'oiseaux aux extrémités du pays toulousain.

« Nous sortîmes de Cahors vers la neuvième heure du matin, dit Théodulfe à un de ses amis; nous dirigeâmes notre route vers le pays toulousain. Les derniers rayons du soleil de l'automne réchauffaient encore l'air, quoique le vent du nord eût déja fait jaunir les feuilles des arbres. Nos chevaux marchaient lentement, et nous pouvions contempler à loisir la nature qui se dépouillait de sa robe de verdure, lorsque nous entendîmes les cris d'une multitude innombrable d'oiseaux d'une espèce particulière. Jamais, mon très cher frère en Jésus-Christ, vous n'avez entendu un bruit pareil. Tantôt c'étaient des sifflemens, tantôt des piolemens qui retentissaient à trois lieues à la ronde. Nous nous approchâmes d'un vaste champ entouré d'arbres de haute futaie que les combattans avaient choisi pour vaincre ou pour mourir.

» Que vous dirai-je, mon ami? Figurez-vous un nuage que pousse le vent du midi, une trombe de sable qui passe sur le désert, les tas de sauterelles que Dieu envoya pour dévorer les plantes de l'Egypte, et vous aurez une faible idée du nombre des combattans qui augmentait à chaque heure du jour. De nouvelles troupes d'oiseaux arrivaient à chaque instant, les unes du nord, les autres du midi. Enfin, les nouveaux venus ne trouvèrent plus de place sur les branches des arbres et se déterminèrent à former l'arrière-garde. Alors les chefs des deux partis s'envoyèrent mutuellement plusieurs messages; on eut dit qu'ils voulaient entrer en négociation et former quelque traité avant d'en venir à une bataille décisive. Les négociateurs parlementèrent pendant long-temps, mais ils ne purent

Digitized by Google

réussir à appaiser l'animosité générale, ni à satisfaire les prétentions particulières; toutes les fois qu'ils s'approchaient de la troupe ennemie, ils étaient accueillis par des huées si bruyantes que je croyais entendre le roulement du tonnerre.

» Enfin, les deux troupes, fatiguées de tant de négociations inutiles, donnèrent le signal du combat. Au même instant, elles fondirent l'une sur l'autre avec un tel acharnement que mon récit vous paraîtra peut-être incroyable. Mais un spectacle si extraordinaire avait attiré une infinité de témoins sur le lieu du combat, et notre bien aimé frère en Jésus-Christ, Mancion, évêque de Toulouse, était présent. Basé sur un pareil témoignage, mon récit vous paraîtra maintenant moins invraisemblable. Je vais donc vous raconter toutes les circonstances de cette bataille à jamais célèbre:

» Les combattans se précipitèrent les uns contre les autres avec cette fureur que nos rois appellent héroïsme dans leurs soldats. Ils se servaient des ailes, du bec et des griffes comme d'autant d'armes offensives et défensives. Les plumes arrachées formaient dans les airs un tourbillon que le vent disséminait; le sang des combattans avait rougi la terre, leur ardeur guerrière s'enflammait de plus en plus, et la lutte fut longue et terrible. Elle dura pendant six jours, et les deux troupes rivales prenaient à peine quelques instans de repos, lorsque la nuit, devenue trop obscure, rendait le combat impossible. Enfin, le septième jour, cette sanglante lutte cessa, parce qu'il ne restait plus de combattans. Presque tous étaient morts sur le champ de bataille; quelques-uns seulement d'entre ceux qui étaient venus du nord, se sauvèrent par la même route qu'ils avaient suivie en venant. Les habitans des campagnes voisines, qui étaient accourus pour être témoins de la bataille, profitèrent de la dépouille des vaincus; ils choisirent parmi les oiseaux morts ceux qu'ils crurent bons à manger, et en chargèrent plusieurs charriots. »

Tel est le récit de Théodulfe, évêque d'Orléans. Ce prélat voulut sans doute raconter, sous le voile de cette allégorie burlesque, les triomphes de la race de Charles-Martel sur les princes mérovingiens d'Aquitaine et sur les Sarrasins.

Henri Besombes.

ABRE D'ÉGL ANTIN

Après que les hommes sont morts, on peut les suivre dans la route qu'ils ont parcourue péniblement pour arriver à l'accomplissement de leur destinée. Alors on juge sans amour et sans haine, et le vrai nous apparaît dans sa ravissante nudité. Ceux que nous détestions pendant qu'ils vivaient avec nous ne sont plus dès-lors nos ennemis; la haine va rarement plus loin que la tombe. Et pour nous servir d'une brillante pensée du plus grand poète de nos jours, *pour avoir raison, il faut être mort.*

Parmi les réputations littéraires qu'édifia le siècle dernier, il n'en est peut-être pas qui aient donné lieu à un plus grand nombre de controverses que celle de Fabre-d'Eglantine; les uns le proclamèrent le seul et digne héritier de Molière, les autres l'attachèrent au pilori de la plus acerbe critique. Est-il impossible de faire à sa mémoire une juste part d'éloges et de blâme? C'est ce que nous essaierons dans cette courte notice biographique.

Fabre-d'Églantine naquit le 28 décembre 1755, aux environs de la petite ville de Limoux, dans le département de l'Aude [1]. Son père, quoique doué d'une honnête fortune, négligea beaucoup son éducation premi ère, et au sortir de l'enfance, il avait à peine une légère teinture des premiers élémens de la langue latine. Livré à lui-même, libre de tout assujétissement, le jeune Fabre parcourut les villes voisines, et s'y livra aux plus extravagantes folies qui indisposèrent toute sa famille contre lui. Pour éviter le courroux de son père, il prit le parti de se faire comédien; et, avec toute l'audace du jeune homme exalté, il partit pour la Suisse, joua successivement sur les théâtres de Genève, de Lyon et de Bruxelles; mais le succès ne seconda pas son attente. Dégoûté d'une profession qui n'offrait aucun aliment à son ambition naissante, il tourna ses espérances vers la littérature qu'il avait déja cultivée.

Fabre-d'Églantine connaissait plusieurs arts d'agrément qui facilitent toujours les débuts d'un jeune homme dans le grand monde. Il peignait avec un talent remarquable; quelques gravures d'une étonnante perfection prouvaient qu'il se servait encore mieux du burin que de la plume, et, pour comble de bonheur, il chantait à ravir: on ne cessait de vanter ses heureuses dispositions pour chacune de ces professions, et toutes lui promettaient un heureux avenir. Mais le titre d'homme de lettres flatta davantage son imagination, et il s'adonna entièrement à la littérature.

En 1771, il publia un épître en vers sur l'*étude de la nature*, qui concourut pour le prix de l'Académie française. Quelque temps après, il remporta le prix du discours à l'Académie des Jeux-Floraux, et reçut une églantine d'or. Ce triomphe, obtenu au milieu d'une réunion des plus brillantes, l'énorgueillit tellement qu'il ajouta le nom de cette fleur à son nom de famille, et se fit appeler dès-lors Fabre-d'Églantine.

Le front ceint de son laurier poétique, l'esprit occupé de mille projets plus chimériques les uns que les autres, il quitta définitivement le théâtre et se rendit à Paris avec son portefeuille garni de plusieurs pièces: tragédies, comédies, drames et opéras-comiques. Intriguant par caractère, il vit

[1] Presque tous les biographes le font naître à Carcassonne. Mais des documens sûrs attestent qu'il vit le jour près de Limoux.

Digitized by Google

bientôt s'ouvrir devant lui les portes de tous les théâtres. Il fit représenter successivement *Augusta, l'Amour et l'Intérêt, les Gens de Lettres, le Présomptueux.* Mais ces pièces étaient au-dessous du médiocre : elles tombèrent à la première représentation. Leur chûte ne découragea pas Fabre-d'Eglantine ; il redoubla de travail et de persévérance, triompha de tous les obstacles ; son *Philinte de Molière ou la suite du Misanthrope*, comédie en cinq actes et en vers, fut joué en 1790, et obtint un succès mérité. C'est sans contredit le meilleur ouvrage de Fabre-d'Eglantine. L'idée première de cette pièce est peut-être la plus dramatique que l'on ait vue sur la scène française. Il est vrai pourtant que le titre de la pièce est une fausseté et une ineptie ; c'est calomnier ridiculement Molière que de faire du complaisant Philinte un homme dénué de toute morale et de toute probité. Cette étrange méprise ferait présumer que Fabre-d'Eglantine n'avait pas bien compris ce qu'il faisait. Envenimé de haine, comme tous les esprits de la même trempe, tout ce qui avait dans la société

FABRE-D'ÉGLANTINE.

un rang qu'il n'avait et qu'il ne devait pas avoir, il eût bien voulu faire croire que toute la société était en effet composée de brigands et de frippons. Mais enfin il eut le mérite de tracer un caractère très prononcé et très commun dans la corruption philosophique de son siècle : l'égoïsme de principe et de calcul. Il n'est pas moins vrai qu'il a manqué ce qu'il y avait à la fois de plus moral et de plus comique dans le sujet ; mais c'est ce que Fabre-d'Eglantine était bien loin d'apercevoir.

Philinte fut plus estimé que suivi ; les connaisseurs lui surent gré de cette idée vraiment heureuse et dramatique d'avoir fait trouver à l'égoïste sa juste punition dans son égoïsme même, et fait retomber sur lui les conséquences de ses détestables principes : mais, en général, on aurait voulu que la pièce fût plus gaie et plus amusante, et l'on n'avait pas tort. D'ailleurs l'ignorance de la langue y est portée à un excès qu'on ne retrouverait dans aucun écrivain connu depuis que la langue française est fixée.

Au milieu de tous ses défauts, Fabre-d'Eglantine relève quelques détails analogues à des préjugés qui régnaient encore lorsqu'il composa son chef-d'œuvre. Je ne crois pas, ajoute Laharpe, qu'on puisse faire un crime à un auteur de se conformer aux préjugés dominans, mais j'avoue qu'il est beau de les combattre ; et je pardonne de bon cœur à Fabre son indignation contre l'optimisme de Collin-d'Harville, puisqu'elle lui a inspiré son Philinte.

Au moment où la scène française proclamait l'auteur du Philinte le Molière de son siècle, les premiers troubles de la révolution éclatèrent. Fabre, emporté par l'exaltation de son imagination toute méridionale, se distingua d'abord parmi les novateurs les plus empressés. D'un caractère ambi-

Digitized by Google

tieux et turbulent, sans fortune, et croyant entrevoir dans le nouvel ordre de choses un avenir de bonheur, il se jeta avec fureur dans le mouvement révolutionnaire. Il prit part à tous les actes arbitraires du nouveau pouvoir, et on lui reproche d'avoir provoqué, par ses écrits incendiaires, la funeste journée du 10 août, et celle bien plus effrayante encore du 2 septembre. Il s'assit sur les bancs de la convention nationale, se prononça toujours et hautement pour les mesures les plus violentes et vota la mort de Louis XVI. Plus tard, il partagea tous les excès qui signalèrent cette époque désastreuse.

Mais sa carrière politique devait finir comme celle de tous les démagogues. Vergniaux avait dit à la tribune: — La révolution fera comme Saturne, elle dévorera ses enfans. Ces paroles prophétiques eurent leur accomplissement.

Fabre-d'Eglantine, accusé de royalisme et de modérantisme par Robespierre et Hébert, fut mis en jugement.

Le 3 avril 1794, il fut condamné à mort, et sa tête tomba sous le couteau de la guillotine.

Charles Compan.

MASSACRE DES INQUISITEURS A AVIGNONET.

De l'Arménie, où il avait pris naissance, le manichéisme passa en Bulgarie et de là en France au commencement du onzième siècle. Comprimée d'abord en Gascogne, l'hérésie reparut plus tard; Pierre de Bruys, ses disciples Henri de Bruys, Pierre Maurand et Olivier, prédicateurs aux mœurs austères, couverts des habits de la pauvreté comme les douze élus du Christ, parlèrent aux peuples qui les accueillirent comme des envoyés du ciel. Les nouvelles doctrines parcoururent, laves ardentes, le beau pays de la Langue-d'Oc.

Rome ne s'endormit pas au bruit de l'orage qui grondait dans le Midi. Le sang coula, l'incendie consuma villes, châteaux et villages. L'opposition du souverain pontife fut vaine, et les nouveaux prédicateurs virent chaque jour leurs disciples se multiplier dans l'Albigeois, le Toulousain, le pays de Foix et la Provence.

Eugène III occupait alors le Saint Siège; effrayé des dangers que courrait la foi, il confia ses craintes aux deux hommes les plus dignes de l'importante mission qu'il allait leur confier.

Il jeta dans le cœur de Bernard, abbé de Clairvaux, le zèle ardent qui l'embrasait, et confia les foudres du Vatican au cardinal Alberni. L'église romaine avait besoin de pareils défenseurs..... L'église romaine, vaisseau livré à la fureur de tous les vents, que la main d'Eugène III pouvait seule diriger sur la mer houleuse du monde.

— Allez, dit-il à ses légats; bénédiction à vous! au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, partez; c'est moi, successeur de saint Pierre, qui vous envoie. L'erreur a répandu son souffle impur dans toute l'Europe; allez combattre, et si elle résiste, écrasez-la sous le poids de l'anathème! A vous toute puissance d'excommunication. *Sicut volo fiat.*

Et les deux légats partirent. Ils parcoururent les pays infectés par l'hérésie; mais leurs voix furent méconnues; Eugène III confia la défense de l'église à de nouveaux légats.

Les Albigeois bravèrent la puissance pontificale; condamnés à Oxfort, à Tours, au concile de Lombers en 1165, ils ne cessèrent de recruter des disciples, et poussèrent l'audace jusqu'à tenir eux-mêmes un concile à Saint-Félix de Caraman, pour répondre plus facilement à toutes les interpellations qui pouvaient leur être adressées; ils formulèrent des articles de foi, et avant de se séparer, ils jurèrent fidélité à leur pape Niquinta.

Rome eut un tort, ce fut d'attaquer l'hérésie avec le fer et la flamme; les rigueurs accrues par les légats indignèrent les princes et les puissans seigneurs de la Langue d'Oc. Raymond VI, comte de Toulouse, répondit aux envoyés du souverain pontife, *qu'il ne voulait point se mêler des affaires de conscience, et qu'il laisserait à ses sujets la liberté en fait de religion.*

Pendant plusieurs années, les deux religions rivales luttèrent avec la même force et la même fureur. Le Languedoc fut inondé de sang, et le glaive de Simon de Montfort passa sur les contrées méridionales comme la lame de feu que tenait dans sa main l'ange exterminateur. La maison des comtes de Toulouse fut sur le point de s'éteindre à jamais, et les peuples crièrent *merci.* Rome voulait l'anéantissement de l'hérésie; il lui fallait une arme nouvelle et plus puissante: on institua le tribunal de la *sainte Inquisition.* Sans doute de louables intentions dirigeaient les missionnaires de Rome; mais leur zèle trop ardent les poussa jusqu'au fanatisme de l'intolérance. Raymond, comte de Toulouse, indigné de l'autorité qu'ils s'arrogeaient de décider seuls du sort de ceux qu'ils soupçonnaient d'hérésie, en appela au souverain pontife. On ne l'écouta pas; les inquisiteurs poursuivirent leur cruelle mission.

Malheur à eux!!! le glaive est hors du fourreau!....

Une petite ville de la juridiction du comté de Toulouse donnera bientôt l'exemple d'une terrible vengeance. . . . . .

. . . . . .

Ils entrent dans Avignonet..... ils n'en sortiront plus.

Cette petite ville, élevée comme un phare à côté de Montferrand; sur un des points culminans

Digitized by Google

de l'ancien Lauraguais, à deux lieues ouest de Castelnaudary, peut être aperçue à une très-grande distance. Les étrangers qui passent aux pieds de ces ruines, emportés par quatre chevaux de poste, et ceux qui moins cahotés suivent sur l'élégant bateau les contours du Canal du Midi, ne manquent pas lorqu'ils atteignent la hauteur de Naurouse, qu'ils ont salué Riquet et sa colonne, de regarder attentivement les maison d'Avignonet jetée en amphithéâtre sur le versant méridional de la petite montagne; ils saluent avec attendrissement ses murs démantelés, sillonnés de lézardes, s'ébranlant de moment en moment; et puis le clocher qui domine tout cela de la hauteur de sa tour, de sa flèche un peu obtuse, mais capricieusement découpée aux angles.

Quant à moi, toutes les fois que je parcours la ligne des maisons qui, à droite et à gauche, bordent la grand'route et forment une rue d'environ six cents pas de longueur; je me souviens de l'horrible massacre qui se commit en 1349, dans le palais de Raymond, maintenant détruit de fond en comble.

C'était le 24 mai, la veille de l'Ascencion..... Raymond d'Alfaro, bailli d'Avignonet pour le comte de Toulouse, réunit les hommes les plus déterminés: il leur communiqua le projet qu'il avait formé de massacrer les inquisiteurs, Etienne de Narbonne et Guillaume Arnaud. Il envoya quatre hommes d'arme à Pierre Roger de Mirepoix, seigneur du château de Monségur, asile toujours ouvert aux hérétiques pursuivis et condamnés.

Roger de Mirepoix et ses chevaliers ne se firent point attendre, et avant que le jour parût le sang des inquisiteurs avait coulé sous le poignard des assassins.

Les insensés! ils croyaient triompher de l'hérésie par les tourmens.... Ce jour là même, assistés de Raymond, *l'écrivain*, archidiacre de Lézat, et du prieur d'Avignonet, de l'ordre des Bénédictins, ils avaient condamné plusieurs hérétiques.

— Notre journée est pleine, dit le chef des inquisiteurs, quand la nuit fut venue; on peut se reposer quand on a travaillé comme nous à la vigne du seigneur.

Ils ne savaient pas que dans les ténèbres de la nuit ils verraient des poignards à la lueur des torches, que le sang paierait le sang.

Roger de Mirepoix était déjà aux portes d'Avignonet; caché dans le bois de Gaïa, à quelques pas des murailles, il attendit le bailli et le moment propice. Il entendit bientôt plusieurs hommes qui s'avançaient vers lui, et il reconnut les principaux habitans d'Avignonet. Douze des plus déterminés sortirent du bois quand la nuit fut très-obscure, Roger de Mirepoix les conduisait. Arrivés à la maison des lépreux, qui était au bas et hors des murs, ils apprirent que les inquisiteurs étaient au lit depuis longtemps. La petite troupe fut grossie par les hommes d'armes qui suivaient d'Alfaro; ils montèrent au château et pénétrèrent furtivement dans la tour qu'occupaient les inquisiteurs.

Raymond d'Alfaro, l'auteur de l'âme du complot, appela les plus intrépides soldats, et leur dit à voix basse:

— Au premier cri, suivez-moi; et songez à vos sermens, vous, mes fidèles amis, et vous hommes de Monseigneur, dévouement et obéissance à votre seigneur; frappez ceux que ma hache désignera; il n'est pas temps de reculer.

Tous balbutièrent:

— Nous frapperons! nous frapperons!

Et puis dans la vaste salle retentit ce cri:

— Mort, mort aux inquisiteurs!!

— Mort à nos bourreaux! s'écria d'une voix forte Raymond d'Alfaro.

Au même instant les portes furent enfoncées; Guillaume Arnaud sauta tremblant de son lit; il vit trente poignards levés sur sa tête; il voulut implorer la pitié des assasins lorsqu'il tomba sous les coups d'Alfaro.

— A un autre, cria le bailli furieux:

Et Etienne de Narbonne expira aux pieds du grand inquisiteur. Bernard de Roquefort et Garcias tombèrent aussi baignés dans leur sang.

— Ils sont tous morts, cria Roger de Mirepoix.

— Tous morts! répéta le bailli. N'entendez-vous pas les cris que leur arrache la frayeur. En avant, beau sire de Monségur, et surtout point de pitié.

Ils se précipitèrent dans une vaste salle où sept religieux étaient en prières; les meurtriers assommèrent les uns, égorgèrent les autres, et le cruel d'Alfaro ne sortit qu'après s'être penché sur le dernier cadavre pour s'assurer qu'il ne respirait plus. Revêtu d'un pourpoint bleu, il courut vers Roger de Mirepoix, et lui dit:

— Et bien, beau sire, êtes vous content de cette nuit?

Le seigneur de Monségur fit un signe affirmatif et montra au bailli ses mains teintes de sang.

— Ce n'est pas assez, cria d'Alfaro, jetons par la fenêtre les cadavres des inquisiteurs.

— Les meurtriers s'empressèrent d'obéir, et ne se reposèrent qu'au moment où le bailli leur dit:

— Maintenant le château d'Avignonet est délivré des loups de l'inquisition. Réjouissons-nous; au point du jour le comte de Toulouse saura tout.

Les assassins, s'il faut en croire un historien du temps, passèrent le reste de la nuit dans une orgie à la suite de laquelle ils mirent le comble à leur forfait. Trois religieux, mortellement blessés, étaient encore dans une des salles du château. Raymond d'Alfaro proposa de verser sur leurs plaies de la poix et du plomb fondus. Les conjurés y consentirent avec acclamations, et les trois religieux expirèrent dans les plus cruels tourmens.....

. . . . . .

On se lasse de présenter à ses lecteurs de semblables faits historiques; on ne voudrait pas tremper à chaque page sa plume dans le sang, mais les annales du XIII^e^ siècle sont souillées de taches ineffaçables, et Rome et l'hérésie se livrèrent tour à tour aux plus coupables excès. L. L. D.

Digitized by Google

LE CHATEAU DE PENNE (dans l'Albigeois).

I

LE MAIRE ARCHÉOLOGUE.

Il y a déjà trois ans qu'un jeune homme arriva dans la petite ville de *Penne*, par une brûlante journée du mois d'Août. Bien grande fut la curiosité des paysans qui ouvrirent portes et fenêtres pour le voir passer. Ils ne savaient quel était ce beau monsieur en habit de dimanche qui visitait ainsi leur hameau. Les plus fortes têtes du lieu s'épuisèrent en hypothèses, et chacun ôtait respectueusement son bonnet ou son chapeau, lorsqu'un des conseillers municipaux eut dit que c'était *un monsieur de Paris*. Les bons villageois ouvrirent de grands yeux et restèrent muets d'admiration. Les enfans répétèrent seuls en courant vers la mairie : *Un monsieur de Paris, un monsieur de Paris.*

Arrivé à la porte du premier magistrat de *Penne*, l'étranger fut introduit par une vieille gouvernante, et entra avec elle dans une petite chambre.

D'énormes bouquins étaient entassés sur toutes les chaises ; une double rangée de médailles encadrait une glace presque bleue ; des casques, des épées, de vieilles armures appendues complétaient l'ensemble du cabinet historique et archéologique du maire de Penne. Au milieu, devant une table

Digitized by Google

en bois de noyer, était un vieillard penché sur un énorme volume en lettres gothiques. Ce vieillard était le premier magistrat de Penne, vieillard respectable pour un artiste surtout; M. le Maire était savant en archéologie. . . .

L'étranger lui présenta une feuille de papier prosaïquement appelée *passeport;* le maire le lut et s'inclina profondément; puis il ferma la porte de son cabinet au grand désapointement de sa gouvernante qui ne s'était éloignée que de quelques pas.

Le premier magistrat de Penne resta long-temps enfermé avec le jeune étranger qu'il invita cordialement à loger chez lui. La gouvernante fut interrogée par tous les villageois. Elle répondait à leurs questions réitérées :

— Que voulez-vous que je vous dise? je n'ai rien entendu; on m'a fermé la porte au nez. Le monsieur de Paris doit loger chez M. le maire; ce doit être un personnage d'importance, puisque mon maître a quitté tous ses grands livres pour le bien recevoir.

— C'est un monsieur de Paris, dit un vieux villageois....

Il était déjà nuit, et les habitans du village de Penne entrèrent dans leurs maisons espérant bien satisfaire leur curiosité le lendemain.

Cependant l'étranger sortit pour visiter les ruines du vieux château. Si vous avez vu l'antique manoir des puissans seigneurs de Penne vous avez été frappé d'admiration en posant le pied sur ces masses énormes que les bras des nombreux vassaux roulèrent jusqu'au sommet de ces roches aiguës. Ne dirait-on pas un nid de vautours? les ruines pendent en lambeaux au-dessus du village, et l'étranger en voyant tout cela se demande si les seigneurs de Penne firent construire l'énorme château pour protéger leur vassaux ou pour les écraser.

— Les belles ruines! disait l'étranger en montant la colline d'un pas rapide....

Tout à coup il s'arrêta :

— Mais c'est ici, ... ajouta-t-il, ... c'est ici, ...

Son front était d'une pâleur effrayante, les yeux baissés vers la terre et les bras croisés sur la poitrine, il errait au milieu des débris de murailles et de colonnes. Il apperçut un enfant qui dormait la tête appuyée sur une grosse pierre. Il courut vers lui, et il sentit ses yeux baignés de larmes.

— Pauvre enfant! s'écria-t-il.... tu dors loin de ta mère qui attend impatiemment ton retour.

L'enfant endormi pouvait avoir huit à neuf ans; un petit sac contenant quelques morceaux de pain noir était suspendu à son cou.

— Si jeune, il va de porte en porte, de village en village, mendiant le pain de la misère! dit l'étranger. Petit ange, je veux aussi déposer dans ton sac le tribut de l'aumône.

L'étranger l'ouvrit avec précaution et déposa trois pièces d'argent. Il voulut reprendre sa première attitude, mais une force irrésistible l'enchaînait.

— Que vois-je! murmura-t-il à voix basse; et il ne pouvait détourner ses yeux du visage du petit mendiant. Oh! cruel souvenir!

L'accent avec lequel il prononça ces dernières paroles était déchirant. Le petit mendiant se réveilla en sursaut, et donna des marques d'une grande frayeur. Il voulait fuir....

— Ne fuis pas, mon enfant! dit l'étranger. D'où es-tu?

— Je n'en sais rien, monsieur; je vais de village en village.

— Où est ta mère?

Le petit mendiant sanglota et ne put répondre d'abord. Puis se tournant vers le cimetière qu'on découvrait dans le vallon, il s'écria :

— Monsieur, ma mère est là-bas.

— Morte! morte! dit l'étranger et il murmurait tout bas un nom que l'enfant répéta en y ajoutant: ma mère!

— Le soleil est couché, monsieur, dit le petit mendiant; bon soir; je prierai Dieu pour vous.

— Ne m'abandonne pas; reste, mon enfant, viens avec moi; je serai ton père.... C'est bien le fils de Mathilde, ajouta-t-il en passant plusieurs fois la main sur le front. Pauvre Mathilde!

— Vous connaissez ma mère? ajouta l'enfant.

— Oui, répondit l'étranger en embrassant le petit mendiant.

Il le prit par la main pour descendre au village.

— Où courez-vous si vite, monsieur? cria le maire de Penne; pourquoi redescendre sitôt, il n'est pas encore nuit.

Il l'entraîna vers un pan de muraille et le fit asseoir devant une ouverture taillée en ogive.

— Voyez comme tout nous paraît grand et beau: A l'horizon, le soleil lutte avec le crépuscule; là bas, la plaine se déroule à nos yeux avec ses mille peupliers. Sous nos pieds le torrent écume retenu dans son lit de rochers. Approchez et voyez le village de Penne que cette roche couvre comme un dôme immense. A voir ainsi au-dessus de nos têtes ces tours et ces crénaux, ne dirait-on pas un aigle qui étend ses ailes pour protéger ses petits? N'est-il pas beau le manoir avec cette teinte grisâtre que les siècles ont jetée sur ces murailles?

C'était un des anneaux de cette lourde chaîne dont la féodalité avait garotté la France. A Paris vous avez de grandes galeries, de magnifiques musées, nous n'avons d'autre musée que ces ruines, mais aussi que de souvenirs elles font revivre! Les sires de Penne étaient de nobles et puissans seigneurs, redoutés dans les combats où ils frappaient d'estoc et de taille, disent les chroniqueurs; ils pouvaient entretenir cinq cents hommes d'armes, et jouissaient d'un revenu de neuf cent soixante livres. L'origine de cette illustre famille se perd dans la nuit des temps. En 1143 les sires de Penne s'étaient rendus redoutables aux seigneurs de la contrée, mais principalement aux sires de Bruniquel. Pendant les guerres des Albigeois, Simon de Montfort ne put s'emparer que par trahison d'un

Digitized by Google

château qui resta toujours fidèle aux comtes de Toulouse. Plus tard, son frère, Guy de Monfort, ne put triompher de la résistance que lui opposèrent quatre-vingt hérétiques qui s'y étaient réfugiés.....

Parmi les trente places fortes que Raymond VII devait démanteler en 1226, d'après le traité de Paris, fut compris le château de Penne. Vous parlerai-je du bâtard de Penne, le plus terrible des bazochiens qui fréquentèrent les écoles de Toulouse. Avec ses cinq frères, il défendit le malheureux Aymeric Béranger contre la milice du capitoul François de Gaure. Dans les guerres contre les Anglais, sous Charles VI, Gaucher de Passac, gouverneur de la province, assiégea inutilement pendant quatre mois notre vielle forteresse.

Placé sur les frontières de l'Albigeois, le château de Penne était une des places les plus importantes du pays. Les catholiques et les réformés s'en emparèrent tour à tour pendant les troubles de la ligue; les huguenots ne l'abandonnèrent qu'en 1575, après le traité de Nérac.

Voyez là bas cette roche blanchâtre environnée déjà par les vapeurs du soir. Là, s'élevait le manoir des sires de Bruniquel. La haine était héréditaire entre cette famille et celle de Penne; elle avait commencé avec leur puissance, elle ne devait finir que par la ruine de l'une de ces nobles châtelainies.

Thibaut, seigneur de Penne, n'ayant pas d'enfant légitime, désigna un de ces bâtards pour héritier, le sachant brave et maniant bien l'épée. Avec la seigneurie de Penne, le bâtard hérita aussi de la haine de sa famille contre les sires de Bruniquel. Dès que le vieux seigneur de Penne eut rendu le dernier soupir, le bâtard appela le châtelain ennemi à un combat à outrance. On ne répondit pas à son cartel, et le lendemain un homme d'armes sonna de la trompette sous les murs de Penne, et cria d'une voix haute:

— Le sire de Bruniquel ne combat qu'avec de nobles chevaliers et non avec des bâtards.

Le chroniqueur ajoute que le sire de Penne descendit dans les souterains du château et prononça un terrible serment, agenouillé près du cercueil de son père.

Un an plus tard, par une nuit d'orage, on frappa à une des portes du manoir de Penne: un page annonce l'arrivée de sire de Bruniquel, devenu depuis quelque temps ami du bâtard. Ce dernier fut, dit-on, *moult* joyeux et ravi de sa venue, et la festoya largement.

Le sire de Bruniquel dormait profondément lorsqu'il fut éveillé subitement vers minit. Une main de fer le serrait rudement, et il vit le bâtard debout devant son lit une torche a la main.

— Qu'y a-t-il messire?

— Qu'y a-t-il misérable? Ne vois-tu pas les ombres de mes aïeux qui frémissent d'horreur? Le sire de Bruniquel passerait tranquillement la nuit dans ce château.

Un poignard scintilla à la lueur de la torche.

— Tu m'as méprisé, Bruniquel.... Tu m'as appelé bâtard... et tu croyais que j'étoufferais le cri de ma vengeance!

— Trahison, infamie! cria le sire de Bruniquel en saisissant son épée....

— Je suis un bâtard? hurla le seigneur de Penne.... Et il entraina le sire de Bruniquel vers une fenêtre....

— Vois-tu ce torrent qui gronde au dessous de ce rocher?

Au même instant commença un combat affreux à la lueur des éclairs, au bruit du tonnerre. L'œil fixe et flamboyant, les deux rivaux visaient au cœur. Un cri de mort se fit entendre; les deux combattans se lancèrent comme deux serpens, et le lendemain on trouva dans la chambre deux cadavres si étroitement serrés l'un contre l'autre, qu'on ne put jamais les séparer.

Cette chambre est depuis appelée *Chambre du bâtard.*

Voilà l'histoire de nos seigneurs, ajouta le maire de Penne, en frappant sur l'épaule de l'étranger, comme pour lui dire qu'il était temps de descendre au village.

II.

LE PETIT MENDIANT.

Le lendemain l'étranger et le jeune orphelin qu'il avait adopté, se rendirent à l'église; tous deux prièrent avec ferveur pendant que le prêtre célébrait l'office des morts; ils allèrent ensuite au cimetière, jetèrent des fleurs sur une tombe, et se dirigèrent vers le sommet de la colline. L'air était calme, le ciel pur, les rayons du soleil éclairaient déjà toute la plaine, et l'étranger, en arrivant aux ruines du château, il ne vit que quelques oiseaux de proie qui s'envolèrent à son approche. Il s'assit sur une grosse pierre, prit l'enfant sur les genoux et l'embrassa plusieurs fois en versant des larmes.

— Pourquoi pleurez-vous, monsieur? dit le petit enfant.

L'étranger ne put répondre; les sanglots étouffaient sa voix; enfin il surmonta sa douleur, et devint plus calme.

— Dis-moi, Paul, ta mère ne t'a jamais parlé de ton pauvre père?

— Lorsqu'elle me donna son dernier baiser avant de mourir, elle me dit: Paul, si tu retrouves jamais ton père, aime-le bien, prie tous les jours pour lui.

— Oui, oui, Paul aime ton père, prie Dieu pour lui; car il t'aime bien.

— Le connaissez-vous, monsieur? dit l'enfant en joignant ses deux petites mains.

L'étranger tressaillit involontairement.

— Le connaissez-vous, Monsieur, répéta l'orphelin....

— Non, mon enfant, non....

— O mon Dieu! ma mère est morte, et je ne

Digitized by Google

verrai jamais mon père! S'il vivait encore, il me caresserait le soir lorsque je reviendrais des villages voisins, et j'ouvrirais mon petit sac de mendiant pour partager avec lui le pain de l'aumône. Que je serais heureux!

— Je ne puis plus résister à mon émotion, dit l'étranger à voix basse.... Paul, ajouta-t-il en embrassant l'orphelin, descendez au village et dites à M. le maire que je ne dînerai pas chez lui aujourd'hui.

L'enfant se hâta d'obéir et l'étranger passa la journée seul au milieu des ruines. Quelquefois il portait ses regards vers le cimetière et répétait :

— Elle dort là-bas! Pauvre Mathilde! je suis un infâme! Paul! Paul! tu seras orphelin, tu vivras du pain de l'aumône! Mon Dieu, pardonnez-moi.

Sa voix était rauque et son visage empreint du plus violent désespoir. Le soleil se couchait lorsqu'une troupe d'enfans passa devant lui, gaie, folâtre, courant après des papillons blancs. Le petit Paul les suivait; il ne vit pas son père qui s'écria :

— Paul, Paul, mon fils, adieu pour toujours! il gravit d'un pas rapide le sommet de la colline, entra dans le vieux manoir et se tint debout à la *fenêtre du bâtard.* La cloche de l'église de Penne sonna l'angelus, et au son monotone de l'airain se mêla tout à coup le bruit d'une forte détonation.

L'étranger s'était brûlé la cervelle.

. . . . . .

. . . . . .

Vous qui lirez ce récit, gardez-vous de croire que c'est une aventure imaginée à plaisir. Le fait est si récent qu'on en parle encore à la veillée dans tout le pays. Si vers le soir, quand sonne l'angelus, vous parcourez les ruines du château de Penne, entrez sans bruit dans la chambre du *bâtard.* Mais gardez-vous de troubler un bel enfant aux yeux bleus priant à deux genoux sur un tombeau.*

Gustave Soulerat.

* M. D., secrétaire d'ambassade, se suicida au château de Penne.... Quelques jours avant sa mort il écrivait à un de ses amis. — Mon cher, je laisse à votre sagacité médicale le soin de deviner pourquoi j'éprouve souvent de violentes douleurs au dessus de l'œil gauche, et pourquoi je tremble lorsque j'entends le soir la cloche de Penne. — C'était un pressentiment : la balle frappa l'œil gauche, et il se suicida à l'heure de l'angelus.

LE PONT DE SIA (Hautes-Pyrénées).

Un milord avait fixé, depuis quinze jours, son séjour à Baréges croyant y trouver un remède à ses longues infirmités. Il avait amené sur notre terre de France une de ses filles, ange beauté, qui dépérissait au milieu des rochers contre lesquels se brise le *Bastan.*

— Mon père, dit-elle un jour au vieux mi'ord, on dit que la nature a déployé toute sa magnificence sur les montagnes suspendues au dessus de nos têtes. Voulez-vous que nous les parcourions? Ici j'étouffe,..... partons, mon père, la vue des torrens, des pics et des cascades vous fera peut-être oublier vos douleurs....

Digitized by Google

Le soir même le milord quitta Barèges, et sans autre suite qu'un guide et son groom, il commença son excursion sur les Pyrénées. Sa fille s'arrêtait souvent pour embrasser d'un coup d'œil le magnifique spectacle qui se déroulait à ses yeux. Des paroles inintelligibles sortaient de sa bouche; à la voir avec sa robe blanche, ses cheveux épars, on eût dit un de ces génies que l'imagination des poètes a placés sur les sommets Pyrénéens.

Un mois s'était déjà écoulé; la jeune Lady devenait de jour en jour plus mélancolique, et elle pria son père de séjourner dans une chaumière bâtie à quelques pas du pont de Sia. Le milord sortait ordinairement à dix heures du matin et ne rentrait que le soir. Clara courait alors vers le pont, s'asseyait sur une pierre et restait immobile pendant des heures entières.

Il se passait quelque chose d'étrange dans l'âme de la jeune Lady; souvent elle se frappait le front en prononçant à plusieurs reprises:

— *Despair, despair.*

Puis elle cachait son beau visage dans ses mains et pleurait amèrement.

— *Love atend despair*, répétait-elle....

Nous nous étions arrêtés pour contempler la jeune anglaise qu'on eût prise pour une forme vaporeuse. Le soleil qui glissait obliquement sur les monts d'alentour la couvrait de ses rayons. Jamais, jamais, je n'oublierai la belle Lady....

Nous prêtions une oreille attentive, et le vent apporta jusqu'à nous ces paroles de Shakespeare:

— *To die, to slip.*

Clara leva ses deux mains blanches vers le ciel, et au même instant elle disparut: elle s'était précipitée sous le pont de Sia.

Ce ne fut que le lendemain que deux montagnards portèrent son cadavre à son père qui mourut le jour même de désespoir.

Je vous le demande, faux prophètes de la phisiologie, devinez le secret de cette existence de jeune fille...

(*Extr. de l'*Album d'un voyageur.)

GÉRAUD DE CAZAUBON.

Pendant que noble et puissant seigneur, le roi Philippe-le-Hardi disputait à Pierre, infant d'Aragon, la possession du Toulousain qui venait de lui échoir par la mort du comte Alfonse et de la comtesse Jeanne de Toulouse, une discussion, moins importante il est vrai mais aussi vive, s'était élevé entre Géraud de Cazaubon, seigneur de Sompuy, et Géraud V, comte d'Armagnac.

La famille d'Armagnac, alliée alors à celle de Béarn par le mariage de Géraud V avec la fille de Gaston de Moncade, vicomte de Béarn, et de plus avec la maison de Foix, dont le chef Roger-Bernard avait épousé la seconde fille de Gaston de Moncade; avait acquis une importance qui quelquefois la rendit injuste dans ses exigences et trop despote dans le développement de ses pouvoirs.

Le comte d'Armagnac prétendait que le château de Sompuy (Sommo-Podio), situé non loin de Fleurence, dans le comté de Gaure, était de sa mouvance. Géraud de Cazaubon, seigneur de Sompuy, prétendit à son tour qu'il relevait immédiatement du roi en sa qualité de comte de Toulouse. De ces diverses prétentions résulta un défi, et les deux adversaires se tinrent déjà pour ennemis et se préparèrent l'un à diriger, et l'autre à soutenir une attaque prochaine.

Malgré le défi donné et l'inimitié bien déclarée des deux adversaires, les choses en demeurèrent là quelque temps, et déjà l'infant Pierre d'Aragon, sur le refus que le roi d'Aragon son père avait manifesté de l'aider dans son entreprise, avait renoncé à toutes ses prétentions sur le comté de Toulouse; le roi Philippe-le-Hardi était arrivé à Poitiers; il se dirigea ensuite sur Angoulême, passa à la Rochelle, séjourna à Saintes et rien encore ne s'était passé entre le comte d'Armagnac et Cazaubon, relativement au château de Sompuy. La crise n'était cependant pas éloignée.

Raymond de Tillac, damoiseau de la vicomté de Lomagne, se trouvait par l'ancienne amitié qui avait existé entre feu Bertrand de Tillac, son père, et Géraud de Casaubon, fort bien venu dans la maison de celui-ci. Il avait tout d'abord pris parti contre d'Armagnac au sujet de ses prétentions sur le château de Sompuy; mais une malencontre qui devait lui advenir dans ce château même, allait changer la face des choses et créer au seigneur de Sompuy un ennemi actif.

Anne de Cazaubon, jeune fille de 15 à 16 ans, ne dissimulait plus les sentimens que la jeunesse, la beauté et les formes aimables de Raymond de Tillac avaient fait naître dans son âme. Depuis qu'elle avait l'espoir bien confirmé par les paroles de ce dernier, dans ses entrevues avec elle, depuis qu'elle avait l'espoir de lui appartenir elle ne pouvait plus maîtriser les élans de sa joie, et bien que seule fort souvent elle pût dans les bosquets de Sompuy, se livrer secrètement à ses réflexions et caresser à loisir ses rêves de bonheur, elle ne pouvait, naïve et simple fille cacher son agitation lorsque Raymond était là ou que l'on annonçait son arrivée.

Au mois de mars 1272, Raymond, après plusieurs jours d'absence, arrivait à Sompuy; épris lui-même des charmes naïfs et de la douceur d'Anne de Cazaubon, il était peut-être tout près de déclarer son amour à Géraud et de hâter par ce moyen, les instans de son bonheur; mais le sort est aussi capricieux que l'homme est imprévoyant: Raymond arrivait au château pour repartir une heure après et pour n'y revenir peut-être jamais.

Digitized by Google

— D'où vient Raymond, se prit à dire Géraud de Casaubon, après avoir appelé le banneret à part, d'où vient que tu n'as nulle surprise de ne point trouver Annette au milieu de ma famille ?

Ces paroles, accompagnées d'un regard pénétrant, tinrent Raymond coi et béant, car d'un côté Anne avait disparu depuis l'arrivée du jeune homme, et de l'autre l'air ricaneur de Géraud de Cazaubon, et le regard dont il accompagna ses paroles imprimèrent tellement de crainte dans l'âme de Raymond de Tillac qu'il n'osa point articuler un mot.

— Vive Dieu ! continua Géraud en conservant le ton railleur qui lui était particulier, savez-vous bien, beau chevalier, que point ne donnons accès dans nos castels à des séducteurs de jouvencelles ?.. Or sus ai-je à vous dire que déguerpirez à l'instant si ne voulez céans être pourchassé par mes valets.

Cette sortie subite et inattendue étonna si fort Raymond, qu'il ne put adresser à Géraud qu'un regard foudroyant d'indignation et de colère ; il passa sa main sur les boucles flottantes de sa chevelure, s'arrêta spontanément sur la porte de sortie en frappant son front que les rides du dépit avaient obscurci, puis rentra brusquement, et se posant dans une attitude menaçante en face de Cazaubon :

— Géraud, lui dit-il, moult ai-je d'amour au cœur envers Anne de Cazaubon, votre fille ; mais plus encore ai-je de haine envers vous qui me vituperez. Or, je jure par les cendres de feu Bertrand de Tillac, mon père, que vous eûtes à connaissance, qu'à brief temps vous vous recorderez de si méchante injure.

Cela dit, Raymond s'éloigna, laissant répéter par l'écho de la voûte et le murmure de ses dernières paroles et le bruit aigu de ses éperons d'or, puis il enjamba son destrier et disparut dans un nuage de poussière.

Sans consulter ici le motif qui détermina Cazaubon à rompre d'une manière aussi brusque avec le fils d'un ancien ami, sans nous attacher même à admettre l'opinion d'un manuscrit à demi déchiré qui présenterait Anne comme promise à un gentilhomme de la maison de Gardiac ; considérant le fait en lui-même, nous nous attacherons à démontrer qu'il fut l'occasion indirecte des calamités qui devaient frapper, peu de temps après, le seigneur de Sompuy et sa fille.

Les prétentions de Géraud V, comte d'Armagnac, quoiqu'encore tacites, n'étaient cependant pas moins fermes que trois mois auparavant, époque à laquelle eut lieu le défi entre le comte et Cazaubon ; une circonstance devait activer l'exécution du projet de d'Armagnac, et ce fut Raymond qui la reveilla.

Arrivé à Lectoure, Raymond de Tillac trouva Géraud V peu disposé à s'entretenir d'affaires importantes. Depuis plusieurs jours le château retentissait du bruit des plaisirs et des réjouissances ; on fêtait l'arrivée du comte de Foix et de son épouse, les deux beaux-frères fraternisaient ; peu soucieux alors des guerres qu'ils devaient se faire plus tard au sujet de la succession du Béarn, guerres qu'ils ne prévoyaient pas d'ailleurs. Un grand nombre de gentilshommes de Gaure, de Rieux, de Lomagne, de Condom et de Fezensac étaient venus former une réunion nombreuse et par cela même bruyante. Au milieu de ces divertissemens, Raymond, que ses relations avec Cazaubon avaient éloigné du comte d'Armagnac, reçut néanmoins à sa cour un accueil assez courtois. Il obtint enfin une courte entrevue dans laquelle il se déchaîna avec force contre le refus formellement manifesté de Géraud de Cauzaubon de payer au comte une redevance sur le château de Sompuy ; lui persuada qu'il était urgent de ne point retarder l'exécution à main armée du projet qu'il avait formé de l'assiéger dans son château, et lui offrit ensuite le secours actif et exercé de son bras. Tout cela dit avec la chaleur du ressentiment jeta dans l'esprit de Géraud V la conviction profonde de la justice de ses prétentions, et il promit de rassembler ses troupes à son retour d'Auch, où il devait se rendre le lendemain, avec sa cour, pour présenter ses hommages à Mgr. d'Armagnac, son frère, qui occupait alors le siège épiscopal de cette ville.

— Par le ciel ! dit Raymond à part lui, avant qu'il soit la fête de Pentecôte, nous saurons bien, messire de Cazaubon, si les murailles de votre noble castel se peuvent cuire !

Et les fêtes continuèrent une partie de la nuit, et Raymond de Tillac, occupé tant de la vengeance qu'il allait exercer que des moyens qu'il devait employer pour soustraire Anne de Cazaubon au malheur qui la menaçait, ne prit qu'une faible part aux divertissemens.

— Il m'est avis, messire comte, disait Raymond à Géraud V au moment de se mettre en campagne, il m'est avis que bien feriez, pour établir juste et bonne mesure de ce que devez faire tôt de passer ès-lieux avoisinant le castel de Sompuy.

— Plus long sera le chemin d'Auch, Raymond, reprit le comte ; mais si jugez utile de chevaucher de par cette juridiction, soit fait comme vous l'avez dit.

Et deux heures après le comte d'Armagnac, accompagné de plusieurs seigneurs et d'une partie de ses troupes, se mit en marche dans la direction de Sompuy. S'approcha du château, mais comme sa destination était plus loin il passa outre.

« Géraud de Cazaubon, dit l'auteur de l'histoire » générale de Languedoc, piqué de cette démar- » che, sort du château avec quelques chevaliers, » se met à la poursuite de l'armée du comte, et » ayant attaqué son arrière-garde il tue d'un coup » de lance Arnaud-Bernard, frère du comte d'Ar- » magnac et de l'archevêque d'Auch, qui voulut » résister. Il tua aussi quelques autres chevaliers, » et mit en fuite le reste des troupes d'Armagnac. »

La mort d'Arnaud-Bernard d'Armagnac fut pour Gérand V un aiguillon subtil qui le fit bondir, ils

Digitized by Google

jura par les mânes de ses ancêtres de se venger d'une manière éclatante de l'outrecuidance du seigneur de Sompuy, et pour cela « il invita, dit l'auteur » que je viens citer, tous ses proches et alliés à » l'aider dans cette circonstance. Il eut recours » principalement à Roger-Bernard III, comte de » Foix, son beau-frère, qui sur sa réclamation » rassembla ses troupes.

Cependant la jeune et jolie Anne de Cazaubon, réprimandée qu'elle était de son amour pour Raymond de Tillac, ne disait mot, mais espérait bien le revoir. Que de fois en promenant aux bords de la Baïse elle jeta son nom, mêlé d'un soupir, à la brise légère qui le soir venait jouer dans ses cheveux! Seule désormais avec ses souvenirs et ses rêves, elle courait distraite et étourdie dans la campagne, comme dans l'air vole au gré du vent la feuille qui s'échappe de la branche du chêne. Quelle est malheureuse la femme qui, toute à son amour, n'a d'autre part sur le cœur de celui qu'elle aime que celle que lui laissent les mille sentimens divers qui le traversent et l'occupent en tout sens!.. Raymond de Tillac aimait réellement Anne; mais une âme de jeune homme peut-elle se vouer à une seule passion? Le plaisir, l'intérêt, la gloire ne le constitue-t-il point tributaire de leurs caprices?... Raymond avait besoin de se venger du méchant accueil de Géraud de Cazaubon, sauf ensuite, par des moyens ultérieurs, à arracher Anne aux exigences paternelles, car la vengeance qu'il allait exercer indirectement contre le père devait, d'après ses calculs, le rapprocher de la fille.

Le seigneur de Sompuy ayant eu connaissance des vastes préparatifs de guerre que faisaient et le comte d'Armagnac et le comte de Foix se vit hors d'état de résister; aussi prit-il le parti de se mettre sous la protection et la sauve-garde du roi, qu'il reconnaissait pour son seigneur immédiat. « Il livra » ainsi le château de Sompuy et tout le reste de » ses domaines entre les mains du sénéchal de » Toulouse et des autres officiers royaux du pays » qui y firent apposer les provinciaux royaux et » en prirent possession au nom du roi. Géraud se » constitua lui-même prisonnier dans ce château » où il se retira avec toute sa famille et se soumit » au jugement du roi, sous peine de perdre tous » ses domaines, qui demeureraient appliqués au » fisc, s'il ne se justifiait devant la cour de ce prince » contre tout accusateur au sujet de la mort d'Arnaud-Bernard d'Armagnac. Le sénéchal de Toulouse ayant ensuite fait publier la sauve-garde » qu'il avait donnée à ce seigneur, défendit à toute » sorte de personnes de l'attaquer. »

Ni la protection du roi, sous laquelle Géraud de Cazaubon s'était placé, ni la défense que venait de faire le sénéchal de Toulouse de l'attaquer, n'empêchèrent le comte d'Armagnac de lever ses troupes, qu'il organisa d'une manière active par les soins de Raymond qui hâtait le départ, de les réunir à celles de Roger-Bernard, comte de Foix son beau-frère, et de marcher ensuite vers le château de Sompuy,

Ce fut dans la dernière quinzaine d'avril, de la même année 1272, que les deux comtes posèrent le siège devant ce château, qui fut immédiatement pris d'assaut sans que les assaillans éprouvassent la moindre résistance. Raymond de Tillac fut un des premiers qui escaladèrent.

Le comte d'Armagnac avait ordonné le pillage du château et le massacre de tous les habitans; mais pendant que les premiers entrés abbattaient les portes pour donner passage à l'irruption des troupes, il se passait au château une scène bien déchirante.

Géraud de Casaubon sentit s'évanouir sa dernière espérance en voyant le premier soldat escalader ses remparts. Se voyant désormais sans ressources, il avait disparu, lui, seul, tout seul, comptant peut-être trouver une occasion favorable pour échapper à ses meurtriers.

Dans une de ces vastes salles voûtées, dont quelques vieux châteaux conservent encore le type, se roulait, désespérée, éperdue, les cheveux épars, une femme jeune encore, dont les cris aigus avaient jeté dans la désolation deux jeunes enfans qui se groupaient autour d'elle et qu'elle pressait convulsivement dans ses bras avec le délire du malheur. D'abondantes larmes ruisselaient de leurs yeux et leurs sanglots réitérés allaient se briser à la voûte pour former, dans toute la salle, un bruit sourd et saccadé, semblable à ces derniers râlemens qu'exhalent les moribonds.

Non loin de ce groupe en pleurs, lui seul; impassible et résigné aux volontés du ciel, un prêtre, après avoir sans doute épuisé toutes les paroles de consolation, priait, agenouillé devant un crucifix: ses mains jointes, ses yeux élevés vers le ciel, son visage calme et recueilli semblaient remercier Dieu de l'appeler aussitôt dans son sein; le ministre du Très-Haut avait déjà quitté cette vie misérable, son âme avait déjà franchi les régions d'azur qui conduisent au bonheur.

Cependant les troupes du comte d'Armagnac, exécutant ses ordres, se livraient au pillage et frappaient de mort tout ce qu'ils rencontraient d'hommes ou femmes appartenant à Géraud de Cazaubon; déjà, les bras ensanglantés, ils étaient arrivés au haut de l'escalier tournoyant qui conduisait à la salle où la dame de Cazaubon se livrait à son désespoir, leur fer, teint encore du sang d'innombrables victimes, abbattit devant eux la porte qui y donnait accès; et bientôt aux cris assourdissans qui déchirèrent l'air succédèrent des sons rauques et inarticulés, puis.... rien. La dame de Cazaubon, ses deux filles et le prêtre, n'étaient plus que quatre cadavres.

Une porte latérale, donnant dans la salle où venaient d'être immolées les dernières victimes, fut violemment abbatue par un des meurtriers pendant que ses compagnons, excités par le lucre, ouvraient tous les placards pour exercer le pillage

Digitized by Google

qui leur était ordonné; les verroux qui retenaient cette porte ayant été forcés, elle s'ouvrit... Mais tout à coup la marche précipitée du meurtrier fut suspendue. Cette chambre où il entrait était l'oratoire; une jeune fille, dévotement agenouillée sur le premier gradin du prie-dieu, récitait à Marie sa derniere prière, et inondait de larmes une petite statue de la mère de Jésus qu'elle tenait dans ses mains. A cet aspect, le soldat d'Armagnac, stupéfait, laissa tomber son bras tout au long et n'osa point frapper; mais dans cet instant entrèrent précipitamment d'autres soldats, qui enivrés par le sang qu'ils venaient de verser, se prirent à ricaner étrangement et à tenir de méchans et indécens propos au sujet de la jeune et gente personne.

— Je donne assurance, dit enfin l'un des forfaiteurs, que si noble et puis sant seigneur, Géraud V d'Armagnac, avait à vu si gente demoiselle, il lui accorderait vie et protection.

— Par saint Jacques, patron de Lectoure, reprit un autre, obéissance est devoir premier; messire d'Armagnac, votre seigneur et maître, a dit d'occire, soit fait comme il l'a dit!

Ces derniers mots frappèrent la jeune fille au cœur; elle tomba évanouie....

— Or sus, du fer! s'écrièrent plusieurs à la fois, moins endurera-t-elle de souffrance puisqu'elle est ja à demi trépassée.

Et sur ce commandement fait par un des plus influens de la troupe, tous se disposaient à frapper....

— Arrière truands, s'écria tout à coup un jeune homme qui venait de s'élancer au milieu d'eux, arrière! si ne voulez être perforés de ma dague, déguerpissez tôt et me laissez seul.

A cet ordre donné par celui qui venait naguère de commander si vaillamment les troupes réunies du comte d'Armagnac et du comte de Foix, et de donner l'exemple périlleux de l'escalade, les soldats se retirèrent sans murmurer et laissèrent Raymond de Tillac seul avec Anne Cazaubon qui revenait à peine de son évanouissement.

— Grâce et pitié! furent les premiers mots que prononça la jeune personne, encore troublée et ne sachant trop qui elle avait devant elle.

— Point ne craignez meurtre ni forfaiture, lui dit Raymond en se pressant dans ses bras, gente Annette, tant pour vous ai-je d'amour, que violenté la haine par messire de Cazaubon, votre père, et n'en pouvant venir à votre possession, suis-je forcé pour vous voir d'amener à destruction tout ce qui vous entoure.

— Oh! mon Dieu, mon Dieu, s'écria Anne de Cazaubon, ils ont tué mon frère! et elle retomba privée de sens dans les bras de Raymond de Tillac qui l'arrêta dans sa chute.

Raymond avait mis du retard à monter l'escalier du château pour sauver son amante, parce qu'il voulait déclarer son amour à Géraud V et obtenir par ce moyen la vie de la jeune fille; mais n'ayant pu joindre le comte assez tôt et craignant avec raison que les soldats n'enveloppassent dans le massacre Anne de Cazaubon, il ne retarda pas davantage, bien décidé à la sauver ou à mourir avec elle. Jusqu'ici il l'avait arrachée des mains des soldats, et lorsque évanouie pour la seconde fois il ne put parvenir à lui rendre l'usage des sens, il la prit alors dans ses bras et la transporta dans une salle plus vaste pour lui donner de l'air; mais une odeur infecte s'était répandue dans tout le château, une épaisse fumée enveloppait déja les murailles; un épouventable cri s'échappa aussitôt des poumons de Raymond de Tillac; il se souvint que le troisième ordre donné par le comte d'Armagnac, après le pillage et le massacre, était l'incendie, et malgré ses vociférations sauvages tout désormais était devenu inutile. Le château était enveloppé de flammes; il eut enfin l'idée qu'il pouvait peut-être se tracer un chemin en se laissant aller au tournoiement de l'escalier; il y transporta la jeune fille, peut-être déja morte, et, l'attachant à lui de ses bras crochetés, il se laissa aller sur l'escalier, en rasant continuellement les gradins; mais plus il descendait, plus la flamme était violente, par cela même que le foyer était au bas, étouffé enfin par le feu et la fumée, et ne pouvant plus s'imposer nul mouvement, il demeura sur une des pierres de l'escalier, et il n'y eut bientôt à cette place que deux corps noircis et brûlés qui demeurèrent ensevelis sous les cendres et les débris pierreux que les flammes avaient détachés des murailles.

Quelque temps après que toutes ces choses se furent passées, les gens du comte d'Armagnac, qui avait résidence en son château de Lectoure, refusèrent, par diverses fois, l'entrée de ce château à un manant qui prétextait avoir à lui parler de choses importantes; l'entrée lui fut refusée parce qu'on prétendait avoir vu sous sa houpelande l'indice de quelque arme meurtrière. D'aucuns croient que ce manant n'était autre que Géraud de Cazaubon, seigneur de Sompuy (actuellement Saint-Lys).

A. B. (DE MONFORT.)

LA MÈRE DES CENTULES.

FRANÇOIS II de Clermont-Lodève, archevêque d'Auch, ne négligea rien pour l'embellissement de sa métropole; il fit entourer le chœur de stalles qui font encore l'admiration des connaisseurs. Par ses ordres des peintres, venus de pays étrangers, jetèrent sur les nombreux vitraux ces riches couleurs qui, après quatre cents ans, conservent tout leur éclat et toute leur fraicheur.

Un jour le prélat, après avoir visité tous les travaux qui se faisaient avec la plus grande activité, s'arrêta à l'endroit où est aujourd'hui la chapelle de Montesquieu.

— Que le nom de Notre-Seigneur Jésus-Chris

Digitized by Google

soit glorifié, dit le prélat : enfin par nos soins nous élèverons à Dieu une des plus belles cathédrales de la Langue d'Oc. François, roi de France, admire sa Notre-Dame de Paris ; les archevêques d'Auch n'auront pas à rougir, lorsque pour la première fois ils poseront le pied sur le seuil de *Sainte-Marie*.

— Quelle magnificence ! dit un religieux en rejetant son capuchon sur ses épaules : l'or et les rubis marient leur éclat sur ces magnifiques vitraux, des nuages d'encens pourront s'amonceler sous ces voûtes gigantesques. Gloire à Dieu, et le salut éternel à ceux qui travaillent ainsi à la gloire de notre sainte religion !

— Cette cathédrale n'est qu'un amas de pierres, s'écria un prêtre à cheveux blancs ; c'est dans nos cœurs que nous devons élever un temple à Dieu.

— L'Esprit-Saint vous éclaire, dit l'archevêque, et il dirigea ses pas vers la grande porte.

Il était sur le point de sortir, lorsqu'il fut tout à coup arrêté par une vieille femme qui se jeta à ses pieds.

— Grâce, priez pour moi, ministre du Seigneur, criait-elle en frappant la terre du front.

— Que voulez-vous de moi, ma fille ?

— Prêtre du Christ, délivrez-moi des tourmens de l'enfer, priez pour moi, vous dis-je ; je porte trente démons dans mon sein.

— C'est Madelaine la sorcière, dit un des sacristains....

La vieille n'était plus à genoux ; debout, la tête haute, le regard presque dédaigneux, elle tenait une poignée de fougères qu'elle agitait à chaque instant ; ses cheveux grisâtres tombaient en

LA MERE DES CENTULES.

désordre sur son cou nu ; il y avait dans tout son corps quelque chose d'étrange qu'il serait impossible de dépeindre.

— Tu ne veux pas prier pour moi ! cria-t-elle d'une voix si forte que le prélat ne put s'empêcher de tressaillir.... Tu ne me connais donc plus ! tu ne sais pas que je suis la reine de l'univers, que les étoiles du firmament me servent de diadème.... Tout obéit à ma voix ; je voyage dans l'air sur un char attelé de quatre dragons ailés. Vous osez méconnaître Madelaine la sorcière ! vous ignorez à quel danger vous vous exposez ; si je voulais, en secouant sur vous cette poignée de fougères, je vous endormirais du sommeil de la mort.

La vieille s'assit sur un des degrés et caressa un enfant que serrait étroitement sa main droite.

— Tu as peur, mon enfant, lui dit-elle ; ton père est mort, tu as perdu ta mère, et seule au monde je puis te servir de guide et de soutien. Ne riez pas, ajouta-t-elle en se tournant vers le peuple et les prêtres qui l'entouraient ; ce petit enfant est un rejeton de cette tige féconde dont les nombreux rameaux protégèrent long-temps notre belle terre de Gascogne ; vous voyez devant vous le dernier héritier des Centules.

— Un Centule ! s'écria l'archevêque.

— C'était une grande et noble famille, Messeigneurs ; mais on l'a exterminée tant de fois qu'elle ne revivra pas de long-temps ; vous savez que le glaive de la mort n'a cessé de frapper mes aïeux, et toujours les Centules semblaient se multiplier sous le feu de la persécution ; vous avez lu dans l'histoire

Digitized by Google

que vingt-deux chevaliers, issus de ma famille, trouvèrent une mort glorieuse dans une bataille, et maintenant le trône s'est desséché jusqu'à la racine. Monseigneur, vous êtes le ministre de Dieu, bénissez la mère des Centules.

Tout à coup un sourire satanique passa sur ses lèvres, le feu de la démence étincela dans ses yeux, et elle se jeta au milieu des prêtres qui environnaient l'archevêque en criant :

— Je suis la mère des Centules : fuyez ; car la malédiction du ciel s'est appesantie sur ma race. O mon enfant ! mon enfant !

Elle disparut entraînant dans sa marche précipitée l'adolescent aux cheveux blonds qui ne cessait de rendre à la vieille caresse pour caresse. L'archevêque et son clergé s'entretinrent diversement sur la sorcière ; plusieurs moines qui ajoutaient foi aux superstitions du moyen âge, disaient hautement que la vieille femme était vouée à Satan.

— Le malheur l'a rendue folle, dit François de Clermont-Lodève ; elle a vu mourir la plus belle famille de gentilshommes qui aient jamais marché sous la bannière des rois de France. Elle avait dix enfans ; tous sont morts dans les combats ou sous le couteau des assassins. Plaignons la mère des Centules et prions Dieu pour elle.

— Monseigneur, ces Centules se révoltaient sans cesse contre les Armagnacs, leurs seigneurs, dit Guillaume d'Eause.

— Ils voulaient délivrer leur pays de la domination d'un prince étranger, répondit l'archevêque ; plus tard l'histoire dira si les Centules furent des rebelles ou des héros ; maintenant taisons-nous ; la plaie est encore saignante ; malheur à celui qui la touchera du doigt.

François II de Clermont-Lodève rentra dans son palais archiépiscopal, et ne pensa plus à la vieille qui avait arrêté ses pas à la porte de la cathédrale.

Quatre ans s'écoulèrent, et chaque jour la mère des Centules allait s'asseoir à la grande porte de la métropole pour recevoir l'aumône des fidèles. Loup-Centule, son petit-fils, obligé de se cacher pour échapper à la proscription, restait seul dans une petite chaumière bâtie hors des murs de la ville. Un soir la vieille en rentrant le trouva armé de pied en cap.

— Qu'est-ce mon fils ? dit-elle.

— Rien, ma mère, répondit le jeune chevalier.

— Pourquoi cette cuirasse, ce casque, cette épée ?

— L'épée appartient aux Centules de père en fils.

— Je la reconnais, s'écria la vieille en la baisant à plusieurs reprises.... Où l'as-tu retrouvée ?

— Je la tiens d'un pauvre ermite qui l'a portée dans notre chaumière ce matin. Nos amis m'ont armé chevalier.

— Nos amis ! dit la vieille en se frappant le front.

— Ma mère, demain je vous quitterai ;.... notre bon roi Louis XII porte ses armes triomphantes en Italie, et je veux aller me battre d'estoc et de taille sous la bannière du fameux Bayard, le chevalier sans peur et sans reproche. Vous ne pleurerez pas, ma mère..... Lorsque je reviendrai vous direz hautement que le sang des Centules coule dans mes veines.

La vieille ne répondit pas ; elle s'accroupit devant le foyer, dissémina les branches de fougère qu'elle tenait dans sa main, et prononça des paroles inintelligibles. Puis elle alluma le feu, y jeta des plantes aromatiques, jusqu'à ce que la fumée remplit la petite chaumière.

— Courage, mon fils, s'écria-t-elle après quelques instans d'un silence profond ; les ennemis sont à ta poursuite..... Il résiste, il est vainqueur..... Honneur au dernier des Centules !...

Elle jeta dans le feu des sucs d'herbes qui s'enflammèrent aussitôt, et répandirent dans la chaumière une lumière verdâtre.

— Ils sont là, mon fils, frappe d'estoc et de taille.... Que vois-je ! mes yeux se ferment pour toujours ! il est mort !

Et la vieille, haletant, le visage inondé d'une sueur glacée, tomba à la renverse.

Le lendemain Loup-Centule partit pour l'Italie. Compagnon et frère d'armes de Bayard dans cette célèbre expédition, il remporta plusieurs fois le prix dans les tournois, et contribua puissamment aux victoires qu'on remporta sur les ennemis. Il fut tué à la journée d'Agnadel, en combattant à quelques pas de Louis XII.

Un chroniqueur dit que la vieille, qui se trouvait en ce moment au haut des tours de Sainte-Marie, fut instruite de ce malheur par les malins esprits, et se précipita en bas, ne pouvant résister à son désespoir. Z. V.

L'ÉTUDIANT DE MONTPELLIER.

Le 28 du mois d'août 1533, les habitans de Montpellier se livraient aux réjouissances que les magistrats avaient préparées pour fêter François Ier. Le roi de France qui parcourait alors le Languedoc, leur accorda de nouveaux priviléges, autorisa la translation de la cathédrale et du siége épiscopal dans la cité. Aussi les fêtes se prolongèrent bien avant dans la nuit, et François témoigna hautement sa satisfaction aux magistrats de Montpellier.

Pendant que les seigneurs et les demoiselles dansaient au palais, il se passait une chose bien étrange dans une petite rue dont le nom est effacé sur le manuscrit du chroniqueur. Une vieille femme, debout près d'un grabat, secouait un rameau vert au dessus de la tête d'une jeune fille qui se mourrait.

— Ma fille, disait la vieille en se signant, j'ai coupé ce rameau près de l'église de Maguelonne ; il éloignera de vous les malins esprits, et diminuera

Digitized by Google

les douleurs de l'agonie. Priez la Vierge et les Saints.

— Je ne puis pas prier, répondit la jeune fille... Bernard ! Bernard ! ajouta-t-elle d'une voix plus forte.

— Quel est ce Bernard, ma fille ? dit la vieille en se penchant vers le grabat.

— Ce secret doit mourir avec moi.

— Jéhanne, vous ne devez plus penser qu'à l'éternité.

— Vous dites vrai, ma mère, allez quérir un religieux.

La vieille prit son bâton et sortit; Jéhanne, seule sur son lit de mort, souleva péniblement sa tête qu'elle laissa retomber au même instant.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle, je vais mourir, et pourtant je suis si jeune ! Encore quelques jours de vie, mon Dieu !

La râle étouffait sa voix ; elle répétait de temps en temps:

— Bernard, je meurs !.... Bernard, tu ne reverras plus ta pauvre Jéhanne...

Quand la vieille revint, suivie d'un religieux, la jeune fille était évanouie; son visage était d'une pâleur effrayante.

— Elle est morte, mon père, dit la vieille.

— Son cœur bat encore, répondit le religieux.

Et il secoua le rameau vert sur le front de la jeune fille qui se réveilla de son sommeil léthargique. La vieille sortit et laissa le moine seul avec Jéhanne ; une heure après, elle rentra pour prier. Le prêtre récitait les prières des agonisans : la jeune fille, les yeux fixés sur un crucifix, priait avec ferveur. Tout à coup elle s'agita sur son grabat et fit sortir du fond de sa poitrine un de ces cris effrayans que nous arrachent les suffocations de la mort.

— Mon Dieu Bernard ! cria-t-elle.

Puis ses lèvres se fermèrent pour toujours.

— Pars, âme chétienne, monte au ciel, dit le religieux en posant un crucifix sur la poitrine de la jeune fille. Est-il rien de si beau qu'une vierge qui s'est endormie paisiblement du sommeil de la mort dans les bras du seigneur, ajouta-t-il lorsque la vieille Marthe eut entouré la tête de la défunte d'une couronne de roses blanches.

Marthe et le religieux s'agenouillèrent et prièrent long-temps. Il était déja minuit; la vieille n'osa pas rester seule auprès du cadavre, et s'assit à la porte de sa petite maison.

— Voyez donc cette vieille accroupie devant sa porte, dit un étudiant à ses camarades. Or ça, rentre dans ton taudis, maudite sorcière. Grâce à tes maléfices, les jeunes filles de Montpellier ne veulent plus nous aimer.

— Il me vient une idée lumineuse, mes amis, dit Bernard de Lodève : voulez-vous que nous emmenions cette vieille; elle servira à nos opérations; nous couperons son cadavre morceau par morceau, et nous saurons ainsi si elle avait le diable dans le corps.

— Bien, bien, crièrent tous les étudians.

La vieille effrayée rentra dans sa maison, et le bâtard de Seyssac eut seul le temps d'entrer avant qu'elle eût fermé la porte. Il ressortit au même instant.

— Mes amis, laissons cette vieille, dit-il; elle est affligée ; j'ai vu une fille morte, respectons sa douleur.

— Oui, oui, répondirent les étudians.

— Il m'est avis, dit Bernard de Lodève, que nous ferions bien d'acheter le cadavre de cette jeune fille [1].

— Je ne rentrerai plus dans cette maison, dit le bâtard de Seyssac ; qui plus est, je veux que mon scapel se fonde dans mes mains si je touche le cadavre de la défunte. Oh, si vous l'aviez vue ! un ange endormi dans le ciel n'est pas plus beau.

— Qu'importe ? répondit Bernard de Lodève... Voici trois burkins [2] qui concluront le marché pour nous.

— Qu'y a-t-il, messeigneurs, s'écrièrent les burkins ?...

— Bonne proie pour vous, oiseaux de nuit, répondit Bernard de Lodève. Prenez ces cinq pièces d'or; allez à l'extrémité de cette petite rue, et achetez le cadavre d'une jeune fille qui vient de mourir.

— Bien, messeigneurs, répondit un des burkins.

Il revint quelques instans après portant le cadavre enveloppé dans son suaire. Les étudians parcoururent plusieurs rues étroites et anguleuses. Après plusieurs détours, ils s'arrêtèrent devant une vieille porte taillée en ogive. Bernard de Lodève souleva le marteau de fer qui retomba avec grand bruit.

— Que voulez-vous, manans et burkins ? cria un homme d'une voix rude et menaçante.

— Ouvre, Piétro, dit le bâtard de Seyssac.

— C'est vous, répondit le portier en radoucissant sa voix, par saint Pierre, premier évêque de Rome et successeur de Notre Seigneur Jésus-Christ, je ne vous attendais pas à cette heure... Qu'y a-t-il, beaux sires étudians, qu'y a-t-il ?

— Une opération, Piétro ; nous avons acheté le plus beau cadavre de jeune fille qu'on ait jamais vu dans ta salle-basse. Il est encore chaud ; nous découvrirons peut-être la cause de la circulation du sang.

Les étudians rirent aux éclats en entendant les dernières paroles du bâtard de Seyssac ; Piétro alluma une torche et se mit à marcher devant eux. Arrivé au fond d'une cour, il ouvrit une porte de fer et les cinq étudians entrèrent l'un après l'autre

1 Au seizième siècle l'anatomie était regardée comme une science infernale, et ceux qui s'y adonnaient étaient redoutés comme des magiciens.

2 Les burkins, bandits et mendiants, parcouraient, la nuit, les rues des grandes villes, et se livraient aux plus coupables excès.

Digitized by Google

La voûte de la salle était si basse que le bâtard de Seyssac pouvait à peine se tenir debout.... Piétro ferma la porte avec la plus grande circonspection; alluma quatre torches qu'il plaça aux quatre coins de la table, sur laquelle gisait le cadavre de la jeune fille. Bernard de Lodève s'était couché sur de vieux tapis entassés à l'extrémité de la salle et était sur le point de s'endormir.

— Voyez Bernard de Lodève qui s'endort comme un enfant de sept ans, dit le bâtard de Seyssac; il y a deux mois que nous n'avons pas touché de cadavre et il balance pour se mettre à l'œuvre. Par le crâne d'Hippocrate et le scapel de Galien, on voit bien que l'amour de la scieuce ne dévore pas votre cœur, beau sire de Lodève.

— J'ai soif, la chaleur est étouffante, et si Piétro apportait quelques bouteilles de Frontignan, nous y verrions plus clair, ce me semble; qu'en dites-vous, messires?

— Du vin, s'écrièrent les étudians.

Quelques instans après les tasses de plomb, remplies et vidées tour à tour, s'entrechoquèrent avec bruit. Les têtes s'échauffèrent et chacun se mit à discourir à sa manière.

— Il faut avouer que nous vivons dans un siècle d'ignorance et de susperstition, dit le bâtard de Seyssac; disséquer un cadavre est un crime digne de la peine de mort, et si les inquisiteurs nous découvraient, nous serions tous brûlés demain. Pourtant il est beau de chercher à découvrir les causes des maladies qui affligent le corps humain; quoi de plus utile que l'anatomie? Penché sur un cadavre, le scapel à la main, nous suivons les sources de la vie dans toutes leurs ramifications... Allons, messires, bâtons-nous; il sera bientôt jour, et je brûle d'impatience..... Une jeune fille morte dans la fleur de l'âge et de l'innocence!!.... Quelle belle proie pour des corbeaux tels que nous!...

Le bâtard se leva à ces mots et souleva le suaire qui couvrait le cadavre.

— Il est encore chaud, s'écria-t-il.

— Qu'avons-nous à craindre? répliqua un des étudians; la jeune fille est morte, et bien morte. Bernard de Lodève s'approcha de la table et voulut découvrir le visage de la défunte. Le bâtard s'y opposa.

— Je veux que le serpent d'Epidaure m'étouffe dans ses replis, si vous voyez le visage de cette vierge avant d'avoir disséqué le reste de son corps.

— Je le verrai, répliqua Bernard de Lodève, et il jeta le suaire au fond de la salle.

Les traits de la jeune fille n'avaient point été défigurés par les angoisses de la mort; on eût dit qu'elle dormait paisiblement; sa couronne de roses blanches formait un magique contraste avec ses cheveux noirs.

— Le bel ange, dit un des étudians en jetant son scalpel; que Dieu me damne si je profane un corps si pur: souvenez-vous, messires, de ce que dit l'Ecriture: *Les vers et la pourriture ne souilleront pas le corps des vierges.*

— La science avant tout, dit le bâtard de Seyssac; quant à moi, je disséquerais le corps de sainte Madelaine, s'il me tombait sous la main.

— Que vois-je, grand Dieu! s'écria Bernard de Lodève.

Et il se pencha vers le front de la jeune fille, comme s'il eut voulu respirer son haleine; il tremblait de tous ses membres; ses yeux étaient hagards, ses cheveux se hérissaient; tout à coup il cria d'une voix effrayante:

— C'est elle! c'est elle! n'approchez pas, ou je plonge mon scalpel dans le cœur de celui qui touchera le cadavre de ma bien-aimée.

— Il est fou, dit le bâtard de Seyssac....

— Beau sire de Lodève, vous vous trompez, ajouta un des étudians; cette jeune fille appartient à la plus vile populace.

— Infâme mécréant! cria Bernard de Lodève, je t'arracherai la langue; c'est ma bien-aimée. O Jéhanne! Jéhanne!

Il tomba évanoui; le lendemain il recouvra l'usage de ses sens, mais le souvenir de ce qu'il avait vu et éprouvé était profondément gravé au fond de son âme. Quelques jours après, la douleur l'avait rendu fou; il allait s'asseoir à la porte de la faculté, il parlait sans cesse de Jéhanne à ses compagnons qui se groupaient autour de lui quand ils sortaient des écoles.

— Si vous l'aviez connue! disait-il en pleurant, oh, vous me plaindriez! Vous diriez que je suis le plus malheureux des hommes! Elle était si belle, elle m'aimait tant! Pour me voir elle quitta sa famille et elle est morte sur un grabat! Elle, fille d'un noble chevalier! c'est affreux! Jéhanne, tu jouis maintenant de la béatitude céleste dans les chœurs des anges! tu pries pour moi! tu me tends les bras du haut des cieux! je te verrai bientôt; le lis ne vit pas long-temps lorsque la rose est flétrie.

Il répandait un torrent de larmes; puis tout à coup son regard s'enflammait; la démence se réveillait avec toutes ses fureurs, et il s'écriait:

— Ne la touchez pas; c'est elle! c'est ma bien-aimée.

A. St. A.

ACTE DE FOI CÉLÉBRÉ DANS LA CATHÉDRALE DE TOULOUSE. — 1319.

Il est si diversement parlé du tribunal de l'inquisition, qu'il est bien difficile de traiter ce fait historique sans encourir l'accusation de partialité. Que n'a-t-on pas dit, surtout dans le siècle dernier, pour prouver que les inquisiteurs ne furent que des bourreaux revêtus d'un pouvoir judiciaire; qui portèrent la désolation dans tout le Languedoc? Que celui qui se sentira capable de peser dans sa balance les actes de ce redoutable tribunal le fasse sans crainte et

Digitized by Google

sans prévention. Quant à nous qui ne faisons que glaner dans le vaste champ de l'histoire, nous nous bornerons à rapporter quelques faits, laissant à nos lecteurs le soin d'absoudre ou de condamner.

Les inquisiteurs commencèrent à remplir la mission que Rome leur avait confiée vers l'an 1276. Ils vinrent alors dans le Languedoc espérant effrayer, les hérétiques par l'appareil des supplices ; ils ne savaient pas que tous les cultes, toutes les religions ont vu des martyrs s'immoler courageusement pour l'exaltation de leur croyance ; l'hérésie, comme le catholicisme aux temps anciens opposa, une vive résistance, et les Vaudois se multiplièrent de jour en jour sur une terre arrosée du sang de leurs frères. Parmi tous les jugemens consignés dans les registres de l'inquisition, nous avons choisi celui qui nous a paru le plus important, soit par le nombre des condamnés, soit par l'appareil qu'on y déploya.

Le 30 septembre de l'an 1319, une foule nombreuse se pressait dans la cathédrale de Toulouse. Ce jour-là, frère Bernard Guidonis et frère Jean de Beaune, inquisiteurs de l'hérésie dans le royaume de France, *par autorité apostolique*, se rendirent

SCÈNE D'INQUISITION.

à la métropole où on amena tous les prisonniers, détenus dans les cachots de l'inquisition. Guillaume, évêque de Cahors ; Raymond, évêque de Saint-Papoul ; Guillaume, évêque de Montauban, envoyèrent des représentans ; les grands-vicaires de Jean, évêque de Comminges et de l'église d'Auch, siégèrent au nombre des juges ; on commença la séance par la lecture des lettres de l'archevêque de Toulouse, par lesquelles ce prélat donnait plein pouvoir aux évêques dans le serment général qui devait avoir lieu dans sa cathédrale. Guyard Guidonis, chevalier-sénéchal de Toulouse, le juge-mage de la sénéchaussée, le viguier et les douze consuls de Toulouse prêtèrent serment de conserver dans toute sa pureté la foi de l'église romaine et de poursuivre les hérétiques. Ces préliminaires finis, les deux inquisiteurs, les grands-vicaires et les évêques lurent publiquement le nom de vingt personnes présentes qui avaient été condamnées à porter la croix jaune sur leur habit ; ensuite on prononça la sentence de plusieurs hérétiques, tant hommes que femmes, qui furent condamnés à divers supplices.

Il serait trop long d'énumérer ici toutes les condamnations que l'analyste de l'inquisition nous a transmises avec une scrupuleuse exactitude.

On confisqua les biens de neuf hérétiques morts. On ordonna que les ossemens d'un prêtre vaudois seraient exhumés, et ses cendres jetées au vent. On lut aussi une sentence contre un homme marié qui disait la messe, et prétendait pouvoir consacrer sans avoir reçu l'ordre de la prêtrise, et contre une femme relapse qui était morte dans l'impénitence. On ordonna que leurs ossemens seraient déterrés et brûlés sur la place publique.

On condamna un prêtre bourguignon, qui avait embrassé l'hérésie des Vaudois, à être dégradé, pour être livré ensuite au bras séculier.

Cinquante hérétiques de tout âge et de tout sexe furent condamnés à mourir sur un bûcher.

Digitized by Google

Frère Bernard Guidonis ordonna que deux charretées d'exemplaires du *talmud*, qui avaient été saisies chez un rabin, fussent brûlées sur la place Saint-Etienne.

Il est à remarquer que les informations contre les accusés et leurs confessions furent lues dans la séance publique en langage vulgaire ou en provençal, quoiqu'elles eussent été rédigées en latin. Sans doute la langue des troubadours était encore généralement adoptée par toutes les classes, et le clergé seul étudiait le latin.

A la suite des actes de l'auto-da-fé du 30 septembre 1319, on lit dans le registre de l'inquisition la sentence prononcée contre frère Bernard Délicieux, religieux de l'ordre des frères mineurs.

Ce moine, après avoir fait profession dans l'ordre de Saint-François, au couvent de Montpellier, s'attacha à Pierre-Jean-d'Olive, chef des *spirituels* qui prétendaient suivre à la lettre la règle de saint François. Le nombre de ses disciples devint si grand, que le pape Jean XXII le cita à Avignon, où il comparut avec soixante de ses adeptes. Après quelques procédures, le pape renvoya l'examen et le jugement de ces hérétiques à Jean de Comminges, archevêque de Toulouse. Bernard Délicieux fut condamné à être enfermé pendant le reste de ses jours dans le *mur étroit* de la prison de l'inquisiteur de Carcassonne, où il mourut quelques temps après de faim et de froid.

Le bibliomane le plus intrépide ne pourrait poursuivre de si pénibles recherches, si parmi tant de noms odieux il ne trouvait un de ces souvenirs qui soulagent son imagination. Dans le registre des arrêts de l'inquisition, un nom de femme nous a frappés; cette figure virginale, jetée au milieu des juges spectateurs et des bourreaux comme un ange au milieu d'une troupe de démons, nous est apparue belle de son innocence, et riante d'amour.

L'acte de foi avait été célébré avec son appareil épouvantable dans la cathédrale de Toulouse. Frère Bernard Guidonis, content d'avoir consacré sa journée au triomphe de la foi catholique et à l'extermination de l'hérésie, se reposait dans le palais de l'archevêque, lorsqu'un gentilhomme masqué parut devant lui.

— Que voulez-vous, beau sire chevalier? s'écria Guidonis, en se levant avec des marques non équivoques de frayeur....

— Je vous demande votre sainte bénédiction, répondit le chevalier en mettant un genou en terre.

— Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, je vous bénis, beau sire. J'aime les gentilshommes fidèles comme vous à la sainte église, leur mère, et ennemis de l'hérésie.

— L'hérésie, l'hérésie, murmura le gentilhomme... Vous croyez avoir condamné tous les fauteurs des infâmes doctrines.... Il y a encore beaucoup d'ivraie dans le champ du Seigneur....

— Celui qui connaît un hérétique, et qui ne le dénonce pas au saint tribunal de l'inquisition, est plus coupable que lui.

— Dieu pardonne-t-il à un frère qui vend sa sœur? dit le chevalier en fixant frère Bernard Guidonis.

— Oui, mon fils, répondit l'inquisiteur, lorsque l'intérêt de notre sainte religion le commande. Je sais bien qu'il est pénible d'agir ainsi; mais il faut triompher des faiblesses de la nature.... L'hérésie voudrait tout envahir; les faux docteurs ont porté la profanation dans le sanctuaire; ils ont égorgé les ministres du Seigneur dont le sang crie comme celui d'Abel massacré par Caïn. Parlez, mon fils, et Dieu vous récompensera.

Le chevalier, les deux bras croisés sur la poitrine, était immobile devant l'inquisiteur; son visage était agité, ses yeux hagards, et on eut dit Judas Iscariote sur le point de vendre Jésus-Christ aux bourreaux de Jérusalem.

— C'en est fait, s'écria-t-il..., ma sœur est coupable, que la foi triomphe et que justice soit faite.

— Je vous écoute, mon fils, dit l'inquisiteur impatient, je n'ai pas de temps à perdre; tous mes momens sont consacrés au Seigneur.

— Ma sœur aimait un chevalier hérétique; elle était sur le point de quitter la maison paternelle, lorsque, averti par un de mes serviteurs, je l'empêchai de consommer son crime.

— Où est-elle maintenant?

— Dans un cachot où elle n'a pour toute nourriture, depuis huit jours, que du pain et de l'eau.

— Dieu soit loué, dit l'inquisiteur; demain nous la jugerons.

LE TRIBUNAL DE L'INQUISITION.

Le 1er novembre 1319, il n'était pas encore jour lorsque frère Jean Guidonis, frère Jean de Beaune et le grand vicaire de Jean, évêque de Comminges, se dirigèrent vers la cathédrale, précédés de quatre serviteurs qui portaient des flambeaux. Tout était prêt à leur arrivée; dans une des chapelles latérales, on avait dressé une table sur laquelle étaient placés un crucifix et un glaive, emblèmes redoutables du tribunal de la sainte inquisition. Frère Bernard Guidonis et ses collègues prirent place autour de la table, tandis que plusieurs moines, prosternés à deux genoux, chantaient le *Veni Creator*.

Quelques instans après, un chevalier masqué et trois valets de l'inquisition arrivèrent, conduisant une jeune fille, les mains attachées derrière le dos et bâillonnée. Ses cheveux noirs tombaient épars sur ses épaules, et une grosse corde serrait au tour de ses reins sa peau blanche. Les yeux de la demoiselle étaient d'abord ardens et fixés vers le ciel; mais l'appareil du supplice, la vue de ses juges au visage sévère et menaçant, portèrent la terreur au fond de son âme; un frisson parcourut tous ses membres; et, si elle avait pu parler, elle se serait écriée:

— Grâce; j'ai peur de la mort.

Elle pencha la tête, et immobile comme une statue, attendit son arrêt. Le grand-vicaire de l'évêque de Comminges ne put s'empêcher de donner des marques de compassion, et dit à frère Bernard Guidonis:

— La jeune fille est bâillonnée; ne lui sera-t-il pas permis de parler pour sa justification?

Le frère Guidonis fit un signe aux valets de l'inquisition qui s'empressèrent d'obéir.

Digitized by Google

— Mon Dieu, ayez pitié de moi! s'écria la jeune fille en levant les yeux au ciel.

Puis elle jeta un regard sur le grand-vicaire de l'évêque de Comminges, et l'ineffable sourire de la reconnaissance passa sur ces lèvres virginales.

— Au nom de la très sainte Trinité, jurez-vous de porter votre arrêt sans prévention et sans pitié? dit Bernard Guidonis.

— Nous le jurons, répondirent les deux autres inquisiteurs en étendant leur main droite sur le Christ.

— Que l'Esprit-Saint nous éclaire de sa lumière céleste, ajouta Bernard Guidonis.

L'interrogatoire de la jeune fille ne fut pas long, et lorsque le grand inquisiteur lui demanda si elle n'avait rien à répondre pour sa justification, elle secoua la tête, et dit à voix basse:

— Si vous me condamnez ici, Dieu m'absoudra là-haut.

Les trois juges délibérèrent pendant une heure. Frère de Beaune voulait que la jeune fille fut condamnée à faire un pélerinage à Jérusalem; le grand-vicaire de l'évêque de Comminges affirmait qu'elle n'était point coupable; Bernard Guidonis penchait pour la prison et le jeûne perpétuel. Enfin, après de longs débats, frère Jean de Beaune prononça cet arrêt:

— « Nous, inquisiteurs de la province de la » Langue d'Oc, envoyés par le souverain pontife » pour anéantir l'hérésie, condamnons Ermes- » sinde de Beauregard à faire un pélerinage à Notre- » Dame de Roquemadour, en Querci; à Notre- » Dame du Puy, en Valai, et à Notre-Dame des Ta- » bles, à Montpellier. Si elle exécute fidèlement les » ordres du tribunal de la sainte inquisition, elle » obtiendra la rémission de ses péchés, et rentrera » dans le giron de l'Eglise apostolique et romaine. »

. . . . . .

Trois jours après, une jeune fille, vêtue des habits de pélerin, sortit de Toulouse par la porte d'Arnaud-Bernard; c'était Ermessinde de Beauregard. Elle ne revint pas, et mourut à Notre-Dame de Roquemadour.

Son frère, qui l'avait vendue à l'inquisition dans l'espoir d'être seul héritier des biens de sa famille, ne jouit pas du fruit de son crime; il fut tué dans un tournoi à Carcassonne; aucun chevalier ne voulut assister à ses funérailles, et on se disait tout bas:

— Il fut traître et félon..... Il vendit sa sœur, et Dieu l'a puni.

Ainsi se termina l'acte de foi célébré dans la cathédrale de Toulouse, le 30 septembre 1319.

M. C.

LES HABITANS DU DÉPARTEMENT DE L'AUDE.

Tous les habitans du département de l'Aude comme les autres peuples des provinces méridionales, se sont toujours fait remarquer par leur caractère franc et loyal; ils ont porté l'industrie au plus haut degré, tandis que leurs voisins vivent péniblement occupés à des travaux agricoles. Plusieurs de ces voyageurs qui croient connaître un pays, lorsqu'ils l'ont parcouru rapidement dans une chaise de poste, ont accusé à tort les habitans de l'Aude de grossièreté dans les manières et d'inaptitude aux sciences. Il est vrai qu'ils poussent quelquefois la fierté jusqu'à la pétulance: enfermés dès leur enfance dans des ateliers et des fabriques, ils ne peuvent s'adonner aux études scientifiques; mais tous les récits de nos modernes voyageurs sont, pour la plupart, exagérés, pour ne pas dire faux.

En effet, peut-on accuser de grossièreté le paysan des environs de Narbonne, qui est accoutumé à vivre au milieu de tout ce qui rend l'existence agréable, qui cultive un sol fertile dont les productions sont si variées, que Pline s'écriait dans son enthousiasme: *Alteram video Italiam; Je vois une autre Italie...* Le laboureur narbonnais sent profondément sa position, et ne néglige rien pour se délivrer de ce pénible fardeau. Ambitieux et fier, il porte ses regards au-delà du cercle étroit que le sort a tracé autour de lui et parvient souvent à en sortir. Lorsqu'il a passé la moitié de la journée, courbé sous le soc de la charrue, il s'assied sous un arbre où son épouse a déposé pour son repas des mets aussi délicats qu'abondants. Le dimanche, la tête couverte de son chapeau à cornes, avec son gilet à nombreux boutons et sa veste courte, il se rend à la ville et lit avec passion les journaux politiques, pour colporter le lendemain les nouvelles dans son village. Qu'on dise après que le paysan de l'Aude porte la grossièreté jusqu'à la sauvagerie.

Si les hommes du Nord parcouraient les villages de ce département, ils se convaincraient que les habitans n'ont rien perdu de cette sagacité méridionale qui sera toujours leur caractère distinctif, leur imagination riante et féconde, sans donner au langage de l'amour un accent doux et poétique; ailleurs, la vengeance en vient ordinairement à des voies de fait; dans le département de l'Aude, elle n'a d'autre arme que l'épigramme et la chanson. Quel est celui d'entre nous qui n'a pas entendu quelques-uns des couplets languedociens consacrés aux mésaventures conjugales, ou à ridiculiser un personnage quelconque? L'idiome des anciens troubadours semble revivre avec toute sa grâce et sa causticité.

La cérémonie du mariage a quelque chose de

Digitized by Google

particulier dans ce département. Il y a trois ans je fus invité par un de mes amis de Castelnaudary qui me conduisit à une noce de paysans. Nous partîmes dès qu'il fut jour pour nous rendre à l'église ; au retour de la messe nous suivîmes la mariée à la maison de son nouvel époux ; nous la trouvâmes assise sur une chaise, ayant une assiette d'étain sur ses genoux. Je demandai à mon ami pourquoi la mariée restait assise si long-temps.

— Vous le verrez bientôt, me dit-il....

Au même instant un des conviés s'approcha après avoir ôté son chapeau, et la mariée reçut un baiser sur chaque joue, puis le jeune homme jeta une pièce d'argent dans l'assiette. Chacun des assistans s'approcha successivement. Quand vint mon tour, je me prêtai le plus gaîment du monde au rôle qu'on me fesait jouer ; la mariée était jeune, fraîche et jolie, je l'embrassai sans la moindre répugnance et deposai mon tribut dans son assiette, en faisant des vœux pour que le hasard veuille bien m'imposer chaque jour une si douce pénitence.

Il était déja nuit quand nous sortîmes de la maison des paysans pour revenir à la ville ; nous avions à peine fait quelques pas lorsque nous rencontrâmes sur la route le convoi funèbre d'un riche laboureur ; les personnes qui l'accompagnaient marchaient isolément ; les hommes avaient les cheveux épars en signe de deuil, et les ailes de leurs chapeaux étaient rabattues ; cinq à six femmes vêtues de noir, la tête enveloppée de leurs capotes, venaient après, sanglottant et poussant de haut cris. Quand le cortège eut défilé, je dis à mon ami que la douleur de ces paysans m'avait semblé si vive que j'en étais attristé.

— Ils se consoleront bientôt, me répondit-il ; dans neuf jours ; les parens donneront un festin où les invités feront au choc des verres le panégyrique du défunt.

COSTUMES DES HABITANS DE L'AUDE ET DE LA HAUTE-GARONNE.

L'habitation d'un paysan des environs de Narbonne consiste ordinairement en une petite maison où toute sa famille est entassée pêle-mêle ; des ustensiles de ménage, un ou deux lits en constituent l'ameublement ; il faut être aisé pour avoir une bergerie, un toit pour les porcs et un petit jardin potager.

Il n'y a pas de département en France où les mœurs des habitans des campagnes soient plus variées que dans le département de l'Aude. Ceux qui vivent dans la plaine sont vifs, ingénieux et rusés les montagnards sont apathiques, bons et hospitaliers ; ils ont conservé la simplicité patriarcale ; leurs maisons sont petites et sales ; ils y dorment avec leurs bœufs et leurs moutons, et passent des années entières sans sortir de leur village. Aussi ils aiment leurs montagnes, et ne descendent dans la plaine qu'à l'époque de la moisson. Alors ils embrassent les vieux comme s'ils partaient pour un long voyage et quittent le village en pleurant. Le

Digitized by Google

temps de la moisson que les paysans de la plaine redoutent est pour les montagnards un temps de réjouissance et de bonheur. Ces hommes de fer, endurcis aux plus pénibles travaux, lorsqu'ils ont passé les longues journées du mois de Juillet sous un soleil brûlant, dansent pendant toute la nuit. Lorsque la moisson est terminée, ils regagnent leurs montagnes emportant le modeste salaire de leurs travaux.

Le costume des paysans de l'Aude est à peu près semblable à celui des autres Languedociens. Ceux des environs de Narbonne portent des chapeaux à cornes, des culottes étroites, des gilets à nombreux boutons; leurs vestes sont très-courtes, et une ceinture de diverses couleurs entoure leurs reins. Les habitans de la Montagne-Noire laissent croître leurs cheveux, et n'ont pour coiffure qu'une calotte de laine. Une espèce de dalmatique ouverte des deux côtés, et connue sous le nom de *Brisant*, recouvre leurs habits.

Les femmes de la plaine portent des chapeaux de feutre noir dont les bords sont très-larges et tendus. Dans les jours de fêtes, les jeunes filles les ornent de rubans et de bouquets; le reste de leur costume est à peu près semblable à celui des départemens voisins.

Les habitans du département de la Haute-Garonne, quoique voisins de l'Aude, ont un costume tout à fait différent. Les grisettes de Toulouse et les jeunes paysans des environs de Bagnères réunissent deux types de cette originalité méridionale qui fait des Languedociens un peuple à part. Plus tard nous donnerons à nos lecteurs des détails circonstanciés. En attendant nous croyons leur faire plaisir en mettant sous leurs yeux un costume de grisettes toulousaines et de garçons bagnerais, dessinés par un artiste de Paris.

J. N.

EXPÉDITION DU COMTE DE DERBI EN GUIENNE ET EN LANGUEDOC.

Toute la noblesse d'Angleterre était dans l'étonnement au palais de Westminster; le roi Edouard venait de rompre la trève avec la France par un défi qu'il envoya au roi Philippe de Valois. Le 24 avril 1345 le vieux monarque s'entretint long-temps avec Henri de Lancastre, comte de Derbi.

— Vous partirez demain, vous dis-je, et vous débarquerez sur les côtes de Gascogne, s'écria tout à coup Edouard qui ne put comprimer un premier mouvement de colère.

— Je partirai, sire, répondit le comte Derbi; vous ignorez peut-être que le roi de France a fait déja de grands préparatifs.

— Je n'aime pas qu'un gentilhomme condamne la conduite de son souverain, dit Edouard, en levant sa main sur le comte de Derbi. Je vous dirai seulement, beau sire, que je ne veux plus être le vassal du roi de France pour mon duché de Normandie. Le gand est jeté, nous verrons dans peu si Philippe de Valois répondra à notre cartel.

— Le roi de France ne demande rien avec plus d'ardeur que de se battre corps à corps avec vous; l'Europe a pu se convaincre qu'il frappe d'estoc et de taile.

— Vous croyez donc que le glaive d'Edouard se brissera contre l'épée de Philippe de France,..... cria le roi d'Angleterre, qui sortit le glaive du fourreau et le dirigea vers la poitrine du comte de Derbi.

Henri de Lancastre n'osait plus prononcer une parole, et Edouard voyant qu'il était effrayé lui dit en riant:

— Vous avez peur, comte de Derbi.... N'en parlons plus; je sais que vous m'êtes dévoué; demain vous ferez voile vers les côtes de Gascogne.

Cela dit, Edouard conduisit Henri de Lancastr dans une vaste salle du palais où étaient réunis les pricipaux chevaliers d'Angleterre.

— Salut, milords, dit le monarque en s'inclinant légèrement; je vous annonce que le comte de Derbi, notre beau cousin, partira au point du jour. Quels sont ceux d'entre vous qui voudront combattre sous la bannière d'Edouard, roi d'Angleterre?

Tous les chevaliers agitèrent leurs glaives, et la salle retentit de bruyantes acclamations.

— J'aime ce noble enthousiasme, s'écria Edouard en parcourant la salle à grands pas; traversez les mers, superbe léopard d'Angleterre; portez la terreur dans ce beau royaume de France, tu broieras tout sous ta dent meurtrière, et un nouveau diadème ceindra notre front royal.

— Gloire et longues années à Edouard d'Angleterre! crièrent les chevaliers.

Les coupes d'or s'entrechoquèrent, et les guerriers sortirent le lendemain du palais pour accompagner Henri de Lancastre dans son expédition en Guienne et en Gascogne.

Philippe de Valois ne s'endormit pas au bruit de la trompette qui menaçait son royaume; il était à Saint-Germain-en-Laye, lorsqu'il reçut le cartel d'Edouard; il avait déja envoyé des commissaires dans la sénéchaussée de Carcassonne pour demander des subsides; il leur écrivit en ces termes le 4 avril, après pâques:

« Nous avons entendu et sommes certifiés que » le roi d'Angleterre, contre la féaulté et homma- » gelige qu'il nous a faits, avecques ses alliés fla- » menz, alemenz et autres rebelles et ennemis » mortels de nous et de notre royaume, s'appareil- » lait de jour en jour sans attendre le terme des » trèves, lesquelles doivent durer jusques et de là » Saint-Remy prochain en un an; nous voulons que

Digitized by Google

» tous sachent que notre entencion n'est pas de » brisier les triéves; ançois les avons gardées et » garderons fidellement. »

Par cette lettre Philippe ordonna à ses commissaires dans le Languedoc de hâter autant que possible la levée des subsides; il défendit en outre au sénéchal de Carcassonne de s'absenter du pays, parce qu'il avait reçu de mauvaises nouvelles d'outre mer. Les commissaires convoquèrent les communautés de la sénéchaussée de Carcassonne; elles répondirent qu'elles étaient depuis long-temps obérées par les impôts, et ne pouvaient consentir à la levée de nouveaux subsides; alors Philippe de Valois donna commission à Guilhaume Balbet, maître des comptes; et à Guilhaume de Rolland, sénéchal de Beaucaire, d'empreunter aux riches habitans de la Langue d'Oc.

Edouard fit partir d'Angleterre, vers la fin du mois de juin 1345, Henri de Lancastre, comte de Derbi. Après une courte traversée, ce général débarqua à Bayonne et se rendit en toute hâte à Bordeaux où il ne séjourna que quelques jours. Suivi de mille hommes d'armes et de plusieurs chevaliers il se jetta dans le Périgord, résolu d'assiéger la ville de Bergerac.

Bertrand, de l'Isle-Jourdain, lieutenant de Jean duc de Normandie, commandait alors dans le Périgord, le Limousin et la Saintonge. Ce puissant seigneur avait donné d'éclatantes preuves de sa bravoure et de son zèle pour la défense de l'état dans la campagne de Gascogne qu'il avait faite en 1339, sous les ordres du roi de Bohême. Dès qu'il apprit que le comte de Derbi avait débarqué sur les côtes de France, il assembla les comtes de Comminges, de Périgord et de Valentinois, les vicomtes de Carmaing et de Villemur, et les principaux chevaliers qui commandaient en Guienne et en Gascogne; ils marchèrent tous vers le Périgord et allèrent se poster sur la Dordogne, pour empêcher Henri de Lancastre de faire le siége de Bergerac. Le comte de Derbi les attaqua si brusquement et avec tant de force qu'il s'empara d'un des faubourgs. Le comte de l'Isle-Jourdain et les autres seigneurs, voyant qu'ils ne pouvaient plus résister, se retirèrent dans la ville qui fut assiégée par terre et par eau. Les Anglais poussèrent l'attaque avec une si grande activité que le comte de l'Isle, qui se voyait hors d'état de défendre la ville plus long-temps, résolut d'aller chercher un asyle à la Réole.

Quelques jours après son arrivée, il y tint un conseil dans lequel il fut arrêté qu'on disperserait l'armée, qu'on laisserait seulement en campagne un corps de quatre à cinq cents hommes sous les ordres du sénéchal de Toulouse. Le comte resta à la Réole, mais il ne fut pas plus heureux qu'à Bergerac; toutes ses précautions ne purent arrêter les conquêtes rapides des soldats du comte de Derbi; les Anglais s'emparèrent successivement de Langon que défendait le sénéchal de Toulouse et de Beaumont-de-Lomagne, qui appartenait au comte de l'Isle-Jourdain.

Un mois après, Henri de Lancastre s'empara des châteaux de Pesagrue et d'Auberoche en Périgord. Le sire d'Auberoche résista pendant quinze jours, et les Anglais auraient peut-être levé le siége sans un accident qui jetta le comte de Derbi dans des trasports de colère.

Il avait un page nommé Irton qu'il chérissait et affectionnait *moult* tendrement, dit un chroniqueur.

— Irton, lui dit un jour, tu es un brave et de noble lignée; ne te tarde-t-il pas de gagner les éperons de chevalier?

— Je sens que mon bras est assez fort pour porter une épée de bataille, répondit le jeune page; mais j'attends que mon beau seigneur me permette de couvrir mes cheveux blonds d'un casque de fer, et d'échanger mes habits de velours pour une cotte de maille.

— Les loups n'engendrent que des louvetaux, dit le comte de Derbi en serrant la main droite d'Irton. Tu seras comme ton père, un preux et loyal chevalier. Je ne veux pas captiver plus longtemps ton ardeur guerrière; aujourd'hui tu monteras à l'assaut. La trompette sonne; pars, mon enfant; mes écuyers te donneront des armes; tu n'arriveras pas des derniers sur les murailles.

— Non, non, mon seigneur et maître, s'écria le jeune page qui bondissait de joie.

Quelques instans après Irton armé de pied en cap faisait caracoller son destrier dans la petite plaine qui s'étendait autour du château.

Le sire d'Auberoche avait été grièvement blessé la veille; un maire de Brives en Limousin lui avait prodigué ses soins pendant toute la nuit, et le fier gentilhomme demanda ses armes pour repousser encore les Anglais.

— L'assaut sera des plus rudes, dit-il aux chevaliers qui le dissuadaient de paraître sur les remparts; je sais que le comte de Derbi a juré qu'il ne resterait pas une seule tour de ce noble manoir. Mais, Dieu aidant, nous montrerons à ces loups d'outremer qu'on n'entre pas dans le château d'un chevalier français comme dans la cabane d'un paysan du pays de Lancastre. Mes armes, vous dis-je; le lieutenant du roi d'Angleterre dans le duché de Guienne doit combattre en personne à la tête de ses troupes.

Un des pages de sire d'Auberoche se hâta d'obéir aux ordres de son maître; un chevalier, le visage caché par la visière de son casque, entra quelques instans après.

— Je ne connais pas ce brave gentilhomme, dit le sire d'Auberoche après l'avoir considéré attentivement. Mirabel, ajouta-t-il en s'adressant à voix basse à un clerc qui était debout à côté de lui, vous connaissez les armoiries de toutes les nobles familles du Périgord.

— Oui, beau sire, répondit le clerc; mais je ne puis vous dire de quelle lignée est le nouveau venu.

Digitized by Google

— Vous ne m'avez pas reconnue! s'écria une voix de femme...

Et au même instant la fille du seigneur d'Auberoche ôta le casque qui couvrait ses cheveux noirs. Les chevaliers, dans leur premier transport d'enthousiasme, battirent des mains, et le sire d'Auberoche pleura de joie en embrassant sa fille.

— Ce beau royaume de France ne sera pas la proie des étrangers, s'écria-t-il puisque Dieu allume le feu sacré du courage dans le cœur des femmes... Je te bénis, ma fille, tu combattras à mes côtés... Et vous, chevaliers, craindrez-vous les Anglais, lorsque vous aurez à votre tête la plus belle damoiselle de tout le Périgord?

Les gentilshommes s'approchèrent de la fille du seigneur d'Auberoche; chacun voulait toucher son armure et baiser ces mains si jolies qui soulevaient une lourde épée de bataille.

Tout à coup un des hommes d'armes qui veillaient aux postes avancés entra dans la salle:

— Les Anglais! les Anglais s'écria-t-il.

— Suivez-moi tous, dit le sire d'Auberoche.

Et un instant après, les remparts du château étaient couverts de chevaliers. L'assaut dura trois heures, et Henri de Lancastre écumait de rage en voyant que ses troupes étaient arrêtées depuis huit jours pour prendre un petit château. Le jeune page Irton s'élança le premier sur la brèche. Il eut à combattre la damoiselle d'Auberoche. Il fut grièvement blessé au bras droit, et l'amazonne eut pitié de son jeune adversaire.

— Relevez-vous, beau sire, lui dit-elle; je me garderai bien d'*occire* un ennemi vaincu. Rendez vos armes, au nom de Philippe de Valois, roi de France, je vous fais prisonnier.

Les chevaliers qui combattaient à l'extrémité opposée s'agitèrent en tumulte; la damoiselle d'Auberoche crut entendre des cris de douleur; elle courut de ce côté et trouva son père mort.

— Mon père est mort! cria-t-elle en levant son épée sur la tête du page Irton; je veux le venger.

Irton tomba mort au pieds de l'amazonne.

Les chevaliers du sire d'Auberoche résistèrent encore quelque temps; mais voyant que leur nombre diminuait de moment en moment, ils se rendirent à Henri de Lancastre. Le soir même les tours du château furent démolies, et le comte de Derbi se disposa à partir le lendemain. On chercha le page Irton et on trouva son cadavre sous un tas de pierres. Le comte irrité fit appeler dans sa tente les chevaliers prisonniers pour savoir quel était celui qui avait frappé le malheureux Irton.

— C'est moi qui ai plongé mon épée dans la poitrine du jeune guerrier, dit la damoiselle d'Auberoche.

— Qu'on le dépouille de son armure, dit le comte de Derbi.

— C'est une femme! c'est une femme! s'écrièrent les chevaliers bretons.

— Oui, répondit la damoiselle; une femme qui n'a pas craint d'affronter les périls du combat; une jeune fille qui a vengé la mort de son père.

— Qu'elle soit pendue, s'écria le comte de Derbi.

— Un jour viendra qu'une jeune fille comme moi vous chassera du beau pays de France, s'écria la damoiselle d'Auberoche.

— Qu'elle soit pendue, répéta Henri de Lancastre dont les yeux étincellaient de colère.

A la lueur du crépuscule, les *soudards* de l'armée anglaise allèrent voir le cadavre de la jeune fille, pendu à un des arbres qui bordaient la route. Le lendemain, au point du jour, les trompettes sonnèrent et le comte de Derbi se dirigea vers Bordeaux; où il passa l'hiver.

J.-M. Cayla.

SÉANCE PUBLIQUE DE LA SOCIÉTÉ DES BELLES-LETTRES D'AGEN.

Il est venu le temps où toutes les provinces travaillent avec une admirable activité à la décentralisation littéraire. Chaque département aura bientôt ses sociétés scientifiques, et les hommes à talent ne dédaigneront plus, comme par le passé, l'humble théâtre de leurs villes natales

Le 28 août dernier, une foule nombreuse se pressait dans la grande salle de la mairie d'Agen. Le poète Jasmin devait faire la lecture du premier chant de son nouveau poëme de *Françonneto*; aussi la réunion était des plus brillantes. M. Sylvain Dumon, président de la société, en terminant le discours remarquable qu'il a prononcé, devinant, pour ainsi dire, la cause de l'enthousiasme de tous les membres de l'assemblée, a fait le plus bel éloge de Jasmin. Mais en parlant du poète il ajoute quelques réflexions sur l'idiôme qu'il a porté à une si haute perfection, et a prononcé, l'arrêt de mort de la langue gasconne.

« Poète populaire, s'est-il écrié en s'adressant à » Jasmin, vous chantez l'avenir sur la langue du » passé; cette langue que vous parlez si bien, vous » la rajeunissez, vous la créez peut-être; et cependant ne sentez-vous pas que la langue nationale, cet instrument si puissant d'une civilisation nouvelle, l'assiége, l'envahit de toutes parts » comme la dernière forteresse d'une civilisation » vieillie?

» Ne regrettons pas toutefois, messieurs, cette » noble lutte du talent qui s'opiniâtre contre le » temps. Sans ses poétiques efforts, notre langue » maternelle, cette langue qui a bercé notre enfance, que nous avons parlée, que nous savons » encore, mais que nos enfans oublient et qu'ils » ignorent peut-être, notre langue maternelle se » fût obscurément perdue dans la langue nationale, » comme les ruisseaux sans nom qui portent leurs » eaux inconnues au fleuve qui les engloutit. Elle » est sûre aujourd'hui de laisser un monument

Digitized by Google

» digne d'elle. Son jeune poète immortalise sa
» vieillesse; elle se souvient de ses troubadours.
» Sa voix expire en prononçant de beaux vers, et
» son dernier soupir est le chant du cygne »?

Quelques jours après le poète Jasmin a protesté contre cet arrêt de mort, et les vers qu'il a adressés à M. Sylvain Dumont sont le plus éloquent plaidoyer qui ait jamais été écrit dans la langue des troubadours. Quel enthousiasme, quelle grandeur de pensée! Jasmin croit à sa langue comme l'Hercule de la fable à sa massue; il croit à son avenir parce qu'il la rechauffé du feu sacré de son génie; parce qu'il a bercé sa vieillesse aux doux accords de sa lyre.

Honneur à notre poète! Lorsque ses premiers chants retentirent dans nos provinces méridionales, nous prêtâmes une oreille attentive, en nous demandant si la voix que nous entendions n'était pas la voix d'un des troubadours qui chantaient l'amour et la gloire à la cour de René de Provence et dans les palais du comte de Toulouse. Et bientôt le nom inconnu devint populaire, et maintenant ses chants sont nationaux. Que son génie ouvre ses ailes à l'espérance, il n'y aura pas de mort pour lui, et la langue de nos anciens ménestrels vivra, tant qu'il en sera le sublime interprète. . . . . .

C.

VERS DU POÈTE JASMIN.

Lou pu grand pessomen qué trucqué l'homme, aci,
Aco quand nostro may, bieillo, fèblo, defeyto,
S'arremozo touto, et s'allieyto,
Coundannado pel médéci.
De soun tristé cabés que jamay l'on nou quitto,
L'él sur soun èl et la ma dins sa ma,
Pouden bé, per un jour, rebiscoula sa bito,
Mais hélas! anèy biou per sescanty douma.
Oh! mais, n'és pas atal d'aquelo ensourcelayro,
D'aquelo lengo musicayro
Nostro segoundo may; de sabens francimans
La coundannaon à mort dezenpey trés-cens ans;
Tapla biou saquela; tapla sous mots brounzinon,
Chés elo, las sazous passon, sounon, tindinon;
Et cent milo milés enquéro y passaran,
Sounaran et tindinaran!
Pramo qu'aci lou puple aymo sas cansouneto;
Tan que puple sara l'oublidara jamay.
May de touts, à cadun rapélo l'autro may,
Un frayet, uno so, d'amiguets, d'amiguetos:
Et milo caouzotos enfin
Que, quand y saounejan, cado sero, al couffin,
Senten un riou de mél oun nostro amo se bagno;
Acos la lengo del trabal;
A la bilo, pel la campagno,
On la trobo dins cad'oustal;
Espouso l'homme al brés, jusqu'al clot l'accoumpagno
Oh! Moussu, uno lengo atal
De loun ten nou se dechiffragno!!
Et trabaillon à la déchiffragna!
Et bous, nou cridas pas, Moussu, de l'espragna?
Bous, que dedins sous prats oun nay la pimpanélo,
Abès poupat sa lèy, marchat dins sa troussèlo,
Roupillat dins sous bras, recebut sous pontous,
Saoutat à sous roundéous, sisclat à sas cansous.
Nani! la rénégas; sa bieillesso bous jayno;
Lou grand grand moubomen countro élo bous entrayno;
Me plagnes memo à jou de li resta fidel.
Oh! mai jou, la bertat a descluqat moun él!
Al grand riou franciman n'éy pas bist l'aygo cando.
Triste, dezenlusit, torni prêt de ma foun;
Aro, per jou, Moussu Dumoun,
La pichouno patrio és bien aban la grando.
Et bous que sés en dol quand la bezès souffri;
Bous, lassus, assetat à la prumero rengo
Prenès bien gardo aoumen de may l'endoulouri.
Tiru-li sa misero et dacha-li sa lengo;
Se li prenés, la tias en boulen la gari!

Car ayman à canta mêmo dins la tristesso;
Que boulès, semblo qu'en cantan
Lou fél des pessomens namarejo pas tan;
Et quoyan per zou fa? la pichouna mestresso,
La lengo des Moussus, mais a trop de fadesso;
Aquelo missardo en rabat,
Que capélo sa paoûretat
Dan lous bobos de la richesso,
Sayo lédo, minablo, en fourréou d'estoupas;
Cassayo lous plazes del prat, de la gareno,
N'auyo cat de refrin pel paouret dins la peno,
Nimay pel trabaillayre las;
Elo qu'és tant beziado en fa la doumayzelo;
Nou sayo dins lous cans qu'uno grando girélo;
Et quand cadro laoura, carreja quacoumet,
La paloto tristo, mourrudo,
Debat lou toucadou restayo toutjour mudo,
Et dachayo lous boués estifla lur couplet,
Sans dire soulomen: à Caoubet! à Bermet!!

Moussus, garda-bou-lo! digun nou la démando
A bostro joayno francimando!
Damb'élo boulen fa counichenso, aco prou.
Oh! bou la parlara lou puple; ensegna-lou!
Employas per acos, cinq, siés ans de sa bito!
Aoura dios lengos el; las prendra per moumens;
L'un pel sans faysous; l'aoutro pel la bizito,
Coumo bous aou fazés de dus habillomens.
Mais bachi tout; et fils, et nebouts, et neboudos,
N'en faran pas may, sou sabén;
Ou n'aouyon qu'un troupel de toudos,
Aoulot d'equel troupel de poétos qu'aben.

Qu'en sus, tanque boudran, de pastous bous cacaougnen
Que parlen à tengut francés;
Que l'esquissen, que l'escaraougnen,
Et que se fasquen truffa d'és;
Lous nostrés, restaran poétos à touto houro.
Tenè! Mudon la nobio, entendé-lous; là bas!

« Nobio, ta may te plouro!
» Et tu t'en bas!

Digitized by Google

» Plouro! plouro, pastouor!
« — Nou podi pas! »

Tenè! lou bourdilè, fénéjan dins la prado
Que crido as jouynes pastourèls
Pichous! embarras lous agnèls!
» L'ar-an-ciel de la matinado
» Tiro le bouè de la laourado!

Tenè! lou barricayre al pè d'un brès feillut,
Que canto al brut de son maillut:
» Anen, campagnards, campagnardos!
» Tusten! assemals et pipardos!
» Tusten! car lou bourrou de may
» Pleno lou cabot et lou chay. »

Oh! dins nostre païs acos uno magio!
Et lou puple, qu'aymo à canta,
Bous entroquo, sans s'en douta,
De gros pugnats de poészio.
Tabé gardo sa lengo, és fayto à sa fayssou;
Aro bous-aous, Moussu, saoutas la baradisso!
Benés! plantas un mur d'uno triplo espessou,
Entre lous pots de la nourriço
Et l'aoureillo del nourrissou;
Fazés peta sus dits las frullos à l'escolo;
Tipejas! castigas! playdas per bostra idôlo;
Lou puple fidel à sa may,
Sera gascou, toutjour! et françiman, jamay!!

Daillur, Moussu, qui sat? Prenés un paou may d'agté!
Nous dizen qu'en bieillin, l'homme tourno maynatgé,
Et que tournan ayma ço qu'aben oublidat;
S'acos bray, tournares à nostre bieil lengatgé;
Bendres nous remercia de bou l'abé gardat;
Alors beléou per el, n'aoures plus l'âmo fredo;
Rapela-bous, Moussu, Lacuéyo et Lacépédo!
Que, quand fusquéron biels, al sé de la grandou,
Nou poudion èstre hurous qu'en bien parlant gascou.
Atal farés belèou! belèou mêmo, dins gayre,
May d'un cot, bous beyren benni,
Sur nostres bords flourits escouta la mezengo,
Et demanda, per graço, à nostro bieillo lengo,
Un mot, uno debizo, un ayre, un soubeni!
Moussu, sus bél mitan de nostro permenado,
Tout aques ourmes biels, qu'Agen a bis fourma,
Semblon, en nous tressan uno bolto ennartado,
Dé géans arrengats que se tocon la ma.
Ebe! l'un d'és, un jour d'aouratge,
Tramboulet, se fiblèt, acatet soun feillatgé;
Lou cot d'el n'en fusquet gastat.
Et taléou nostres goubernayres,
De larga becats et fouchayres,
Per lou derréga sans piétat:
Mais lous fouchayres s'alasseron,
Lous becas se desmanegueron,
Et l'aoure, damouran débout,
Brabét hommes, becats, goubernayres et tout!
Oh! ce que l'ourme abio, malgré sas brancos bieillos,
Tan de racinos que de feillos,
Et proufoundos à fa trambla.
Dunpéy, may que jamay, sa cabeillo berdejo;
Sous aouzels y tornon pioula;
Et debat soun bel floc qu'oumbrejo,
Touts, de pays en fils, cado estiou,
Y faran loun-teu *rit-chiou-chiou!*
Atal sera; Moussu, d'aquelo ensourcillayro,
D'aquelo lengo musicayro,
Nostro segoundo may: de sabens francimans
La coundannon à mort dezunpey tres-cens ans;
Tapla biou saquela; tapla sous mots brounzinon;
Ches élo, las sazous passon, sonon, tindinon;
Et cent-milo-milés enquéro y passaran,
Sounaran et tindaran!

MARSEILLE.

ONNUS, chef de la tribu des Celtes-Lygiens, se promenait un jour sur les bords de la mer, suivi de quelques-uns de ses guerriers. Tout à coup il aperçut à l'horison les blanches voiles d'un vaisseau que le vent poussait vers le rivage. Il accueillit favorablement les étrangers qui fondèrent l'antique *Marsilia*, aujourd'hui Marseille. Les Phocéens apportèrent dans les Gaules la civilisation de la Grèce; ils élevèrent des temples, et une nouvelle Athènes s'agrandit rapidement sur le rivage de la Méditerranée. Les Aborigènes, jaloux de la prospérité de cette colonie naissante, formèrent le dessin de l'exterminer; les Marseillais repoussèrent leurs ennemis, et opposèrent une noble résistance aux attaques des Athéniens. Pythéas et Euthymènes, célèbres navigateurs, portèrent le nom de leur patrie jusqu'aux extrémités du monde. Son gouvernement était démocratique, et confié à six cents sénateurs. Ennemis des Carthaginois, les Marseillais s'allièrent avec les Romains pour repousser Annibal. Plus tard ils prirent parti pour Pompée contre César qui assiégea Marseile et la punit sévèrement: il lui enleva son commerce, ses colonies et ne lui laissa qu'une ombre de son ancienne puissance. La cité phocéenne ne recouvra son indépendance qu'avec le secours des Romains, et une nouvelle ère de prospérité commença pour elle.

Les premiers disciples du Christ portèrent les lumières de l'évangile à Marseille. Les habitans de cette grande ville embrassèrent la nouvelle doctrine et la pratiquèrent avec le zèle le plus exalté.

Les Bourguignons, les Ostrogoths, Clovis, roi des Francs, s'emparèrent tour à tour de Marseille qui perdit tous ses monumens. Les guerres des croisades donnèrent une plus grande extension à ses relations commerciales: son port fut le point de départ pour les pays d'Orient; les marchands marseillais rapportèrent à leur retour les productions, l'or et les belles étoffes de l'Asie. Dès-lors Marseille fut la reine de la Méditérannée; elle était au comble

Digitized by Google

de la prospérité lorsqu'elle fut prise et saccagée par Alphonse, roi d'Aragon, en 1243. Sans le secours du roi de France elle aurait langui longtemps sous le coup de ce terrible désastre. Le gouvernement du bon roi Réné fut pour toute la Provence un demi siècle de bonheur, et Marseille prospéra plus que jamais. Les manufactures acquirent alors, dans toute l'Europe, la haute réputation dont elles jouissent encore aujourd'hui. A la mort de Charles III, dernier comte de Provence, Louis XI réunit à la couronne Marseille et son territoire. Cette puissante ville resta toujours fidèle à

LA VILLE DE MARSEILLE.

ses souverains; en 1524 elle fut assiégée par le connétable de Bourbon qui ne put s'en emparer. En 1527 Charles-Quint, heureux rival de François Ier, échoua sous ses murailles avec une armée de trente mille hommes. Mais elle ne put échapper à la peste qui enleva la moitié de ses habitans en 1530.

Marseille, quoique soumise au roi de France, avait conservé ses franchises qui lui furent ôtées par Louis XIV; les principaux de ses citoyens, sous la conduite de l'intrépide Nioselle, résistèrent fièrement au pouvoir royal, et la ville ne se rendit qu'en 1660.

Quarante ans auparavant Marseille avait perdu quarante-cinq mille habitans. Deux vaisseaux qui venaient des échelles du Levant avaient apporté la peste qui fut plus terrible que jamais. Cette époque désastreuse rappelle un bel exemple de dévouement qui vivra long-temps dans le souvenir des Marseillais reconnaissans. L'évêque Belzunce brave tous les périls du fléau qui décimait chaque jour la population consternée. Le commerce et l'industrie, reçurent de graves atteintes, et Marseille travailla long-temps à recouvrer sa puissance sur les côtes de la Mediterranée. Cependant, avec les efforts d'une active persévérance, elle parvint à rappeler dans son port les vaisseaux de toutes les parties du monde.

Lorsque la révolution éclata, Marseille y prit une part très-active. Les Marseillais se portèrent en foule à Paris où ils se montrèrent tantôt turbulens, tantôt frivoles et sanguinaires. Ils hésitèrent longtemps entre la Montagne et la Gironde sans se déclarer ouvertement pour l'une de ces deux factions.

Le gouvernement militaire, imposé à la France par Napoléon Bonaparte, ne fut point favorable à Marseille, ville de commerce et d'industrie. Aussi les riches négocians qui voyaient leurs relations avec les étrangers interrompues désiraient la chute de l'empereur. La Restauration, avec ses quinze années de paix, fit plus de bien à Marseille qui ne pouvait reprendre sa prépondérance qu'avec le secours de la tranquilité. La conquête d'Alger a été pour la capitale de la Méditerranée un bienfait immense; depuis 1830 le commerce va toujours en progressant.... Heureuse Marseille, si les maladies contagieuses ne portaient pas chaque année la désolation dans ses murs!....

Deux grandes villes se disputent la suprématie dans le département des Bouches-du-Rhône. Aix,

Digitized by Google

gère de son antiquité, s'est jetée dans l'aristocratie, et Marseille, essentiellement commerçante, a toujours montré une tendance à la démocratie : nous ne pouvons mieux terminer cet article qu'en citant la comparaison que M. Thiers fait entre Aix et Marseille :

« Marseille a une population de cent-vingt mille » âmes, juste proportion pour une république : à » vingt mille un peuple est trop peu nombreux » aujourd'hui; à un million il l'est trop ; le lien » social est relaché, Paris en est un exemple. Le » peuple y est inerte, et s'il s'est agité dans la ré- » volution, c'est en se sous-divisant par faubourg. » Un peuple d'une proportion moyenne, comme » celui de Marseille, n'est pas trop faible pour » agir, pas trop nombreux pour se connaître; il » est enfin tout démocratique.

» On a souvent attribué les fréquens mouvemens » de Marseille au tempérament méridional de ses » habitans; c'est une explication banale et d'au- » tant plus répétée qu'elle est plus facile. A cela » je vais répondre par un fait.

» La ville d'Aix, placée à cinq lieues de Mar- » seille, dans une espèce de conque, jamais rafraî- » chie par les brises de mer, n'a point offert ce- » pendant les mêmes exemples de fougue et de » mobilité. La raison de cette différence est donc » ailleurs que dans le climat, et il n'est pas facile » de la donner. Aix est une ville composée tout au » plus de vingt-quatre mille habitans, tous agri- » coles, propriétaires fonciers ou gens de loi. Le » séjour continuel d'une noblesse autrefois bril- » lante, la présence d'un barreau jadis célèbre ont » répandu dans cette ville beaucoup d'élégance » dans les manières, de culture dans les esprits, et » cela se distingue par la finesse, la réserve et la » causticité. Elle reproche à Marseille ses mouve- » mens inconsidérés, et elle donne à ses habitans » un nom qui indique une sotte fatalité à se pren- » dre à tout.

» Marseille, avec sa richesse, sa hardiesse spé- » culative, lui reproche en retour la parcimonie » et la petitesse de caractère. C'est bien là ce qui » devait être, et si ces deux villes, placées jadis » sur le sol libre de la Grèce ou du Latium, ou » aujourd'hui sur celui de l'Amérique, n'étaient » pas soumises à une autorité supérieure, on les » verrait sa combattre acharnement. »

P. M.

MANUFACTURES ET COMMERCE DANS LE LANGUEDOC AU XV^e^ SIÈCLE.

Quand l'industrie multiplie chaque jour ses prodiges dans nos provinces méridionales, dans un siècle où le commerce étend ses immenses ramifications sur tout le globe, on éprouve certain plaisir à se retourner vers le passé, et à suivre le grand fleuve jusqu'à sa source. C'est qu'il y a dans toute chose qui grandit une marche progressive à travers mille obstacles, et ceux qui sont arrivés au terme de la route aiment à compter tous les pas qu'ils ont faits, les gouttes de sueur qui ont mouillé leurs fronts dans la chaleur du jour. Quelques-uns de nos lecteurs nous sauront peut-être gré d'avoir cherché dans nos vieilles chroniques des détails circonstanciés sur les manufactures et le commerce de la langue d'Oc.

Le beau pays que nous habitons fut le premier asile de l'industrie que le glaive des barbares avait chassé de l'Orient. Sa situation, sa fertilité le rendaient propre au commerce, et plusieurs villes lui furent redevables de leurs richesses et de leur splendeur. Narbonne, Nismes, Montpellier avaient des consuls dans plusieurs échelles du Levant et sur toutes les côtes de la Méditerannée. Narbonne était liée par plusieurs traités avec les plus riches négocians de Pise et de Gênes; les marchands Narbonnais étaient sous la protection spéciale de Frédéric, roi de Sicile, qui leur accorda, en 1334, les mêmes privilèges dont jouissaient les Catalans et les Génois. L'empereur de Constantinople, Andronic, dit le jeune, leur accorda une patente scellée d'une bulle d'or, et leur permit d'avoir un consul dans la capitale de ses états. Ces privilèges furent augmentés et confirmés par Jean V, surnommé Paléologue, vers l'an 1360. Pour mettre le comble à tant de marques d'estime, le grand maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem leur donna une maison consulaire à Rhodes. En 1377 les négocians Narbonnais avaient étendu leur commerce jusqu'à Alexandrie. Faut-il s'étonner après cela de la grande influence que la noble cité de Narbonne a exercée pendant plusieurs siècles sur toutes les provinces du Midi ?...

Nismes, qui n'avait pas comme Narbonne un port sous ses murailles, ne s'adonna point au commerce maritime; mais ses habitans surent s'en dédommager. Les Lombards avaient alors le monopole de toute sorte de trafic ; les marchands étrangers s'établirent en grand nombre à Nismes où ils obtinrent divers privilèges accordés par le roi Philippe-le-Hardi en 1278, et confirmés par Charles V au commencement du mois de juillet de l'an 1366. Il paraît que les fabriques de draps, établies à Marvéjols, en Gévaudan, étaient déjà renommées puisque ce dernier prince régla la mesure que devaient avoir les étoffes et les toiles qu'on y fabrique. La ville de Carcassonne avait aussi des manufactures connues dans toute l'Europe dès le commencement du XIV^e^ siècle. En 1377 Charle-le-Mauvais, roi de Navarre et seigneur de Montpellier, confirma par des lettres patentes, l'établissement d'une manufacture dans un des faubourgs de Carcassonne.

Montpellier ne resta point dans l'inaction pen-

Digitized by Google

dant que les villes voisines travaillaient avec tant de succès et d'activité ; ses marchands se disséminèrent dans le Levant, et Pierre, roi de Jérusalem et de Chypre, les prit sous sa sauve-garde en 1365; il leur permit en outre d'avoir un consul dans son île. En 1293, un marchand de Montpellier était le capitaine des marchands de la Langue-d'Oc qui allaient commercer aux foires de Champagne et de Brie. Ce fait historique prouve seul que les marchands de Montpellier jouissaient dans les provinces méridionales de cette haute considération que des villes, presque toujours rivales, n'accordaient que difficilement.

Cependant le commerce n'était pas exclusivement exploité par les Languedociens et les Provençaux ; le Midi regorgeait alors d'Italiens : de tous les étrangers, les Génois étaient les plus accrédités. Charles Grimaldi, chevalier, et Aycon Doria obtinrent du roi Philippe de Valois, le droit exclusif de tirer pendant deux ans des marchandises hors du royaume de France, de faire le commerce sur toutes les côtes de la Méditerranée; il fut défendu aux autres marchands de trafiquer sans une permission expresse des deux gentilshommes génois. Philippe de Valois résista long-temps aux demandes des rois d'Aragon et de Majorque, et de plusieurs habitans du pays, et révoqua le privilége le 4 d'avril de l'an 1330.

L'Italie était alors le comptoir de l'Orient et de l'Occident; chaque jour de hardis navigateurs entassaient dans ses ports les richesses de l'Asie. Les Génois s'étaient rendus seuls maîtres du commerce de la Méditerranée. Le 3 juin 1340 leur doge, Simon Bucanigra, écrivit au sénéchal de Beaucaire et aux consuls de Nîmes :

« Simon Buccanigra, au sénéchal de Beaucaire » et aux consuls de Nîmes,... que Dieu les tienne » en sa sainte et digne garde.

» Voulant vivre amiablement avec vous, comme » nous l'avons fait par le passé, j'ai appris que » plusieurs marchands de la sécéchaussée de Beaucaire trafiquent en mer sans la permission des » consuls et de la commune de Gênes. C'est une » contravention aux anciens traités passés entre la » république de Gênes et les habitans des côtes de » a Méditerranée. Je vous envoie l'extrait d'un » accord fait entre Raymond, comte de Toulouse, » et la commune et les consuls de Gênes. Vous » verrez que le comte promet pour lui et pour ses » héritiers de défendre à tous les marchands de » ses terres de négocier par mer sans la permission » des consuls de Gênes, sous peine de mort et de » confiscation de biens. Vous verrez aussi que » le comte Raymond sanctionna cet accord par le » serment de deux de ses barons, et de trois cents » bourgeois de ses domaines. »

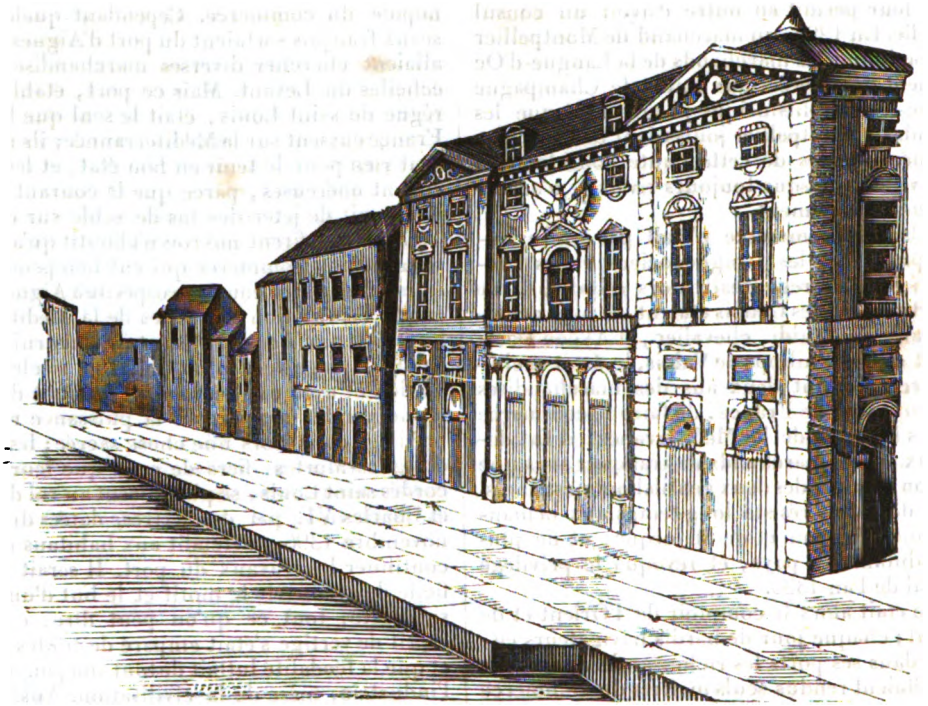
Ce traité, dont on n'envoya qu'un extrait au sénéchal de Beaucaire, était sans doute de l'invention du doge Buccanigra ; aucun historien n'en a fait mention. La lettre du Génois prouve seulement que les républiques italiennes avaient alors le monopole du commerce. Cependant quelques vaisseaux français sortaient du port d'Aigues-Mortes et allaient chercher diverses marchandises dans les échelles du Levant. Mais ce port, établi depuis le règne de saint Louis, était le seul que les rois de France eussent sur la Méditerrannée; ils n'épargnèrent rien pour le tenir en bon état, et les dépenses étaient onéreuses, parce que le courant de la mer ne cessait de jeter des tas de sable sur cette côte. Tout ce que firent nos rois n'aboutit qu'à de faibles résultats. Le commerce qui eut lieu pendant quelques années, une courte prospérité à Aigues-Mortes, excita l'émulation des villes de la Méditerrannée; les habitans d'Agde tentèrent de construire un port sur leur plage vers la fin du XIV^e^ siècle. Ils travaillèrent avec une ardeur qui méritait d'être soutenue par les secours de la puissance royale. Le privilége était alors une chose sacrée; les habitans d'Aigues-Mortes, fiers de ceux que leur avait accordés saint Louis, se plaignirent au roi de France, et Charles VI, par des lettres, datées du mois de novembre 1396, défendit aux habitans d'Agde de continuer les travaux du port. Il serait bien difficile de découvrir le motif et le but d'une défense si injuste; tout ce qu'on peut dire, c'est qu'un esprit de vertige s'était emparé de toutes les têtes, et que la féodalité luttait de tout son pouvoir contre l'industrie, mère de la civilisation. Aussi le commerce languit-il pendant plusieurs siècles, et ne fleurit qu'à Marseille qui était alors comme aujourd'hui la reine de la Méditerranée.

Disséminés en grand nombre dans la province, les juifs contribuèrent beaucoup au maintien du commerce; leur esprit mercantile trouva plusieurs moyens pour surmonter les obstacles qu'on leur opposait. Bientôt tout l'or et l'argent passa dans leurs mains, ils devinrent les banquiers des plus puissans seigneurs, et quelquefois même les rois de France puisèrent dans les coffres-forts des israélites! Leur avidité n'eut plus de bornes : ils se livrèrent à des usures si exhorbitantes, que les récits des historiens nous paraissent incroyables; aussi ruinèrent-ils plusieurs familles.

Les chrétiens conçurent contre ces ignobles usuriers une haine implacable. On les accabla d'ignominies ; ils furent obligés de porter sur leurs habits une marque distinctive. Alors les juifs, pour se réhabiliter aux yeux des peuples, se livrèrent aux sciences. Parmi ceux qui étaient établis à Carcassonne en 1360, Jacob de Lunel passait pour un fameux médecin, et le chirurgien Dolau Belan jouissait d'une grande réputation dans tout le pays de la Langue-d'Oc.

A. Faure.

Digitized by Google



HOTEL-DE-VILLE DE MARSEILLE.

Quand un étranger a parcouru une partie de la ville de Marseille, quand il a vu la place aux huiles, respiré ses odeurs nauséabondes, visité tous les chantiers de construction, et qu'il revient vers la *Canebière*, il s'arrête quelques instans pour admirer l'hôtel-de-ville de la capitale de la Méditerranée. C'est que la main de l'immortel Du Puget en traça le plan, et, si on l'eût adopté en son entier, l'hôtel-de-ville serait sans contredit le plus beau monument de Marseille. Par une fatalité déplorable, les hommes qui ont conçu des idées grandes, des plans aussi magnifiques qu'utiles, trouvent rarement des moyens d'exécution. Aussi l'hôtel-de-ville de Marseille n'est-il qu'un vaste bâtiment, et Du Puget en aurait fait un monument digne de sa patrie.

Des bas-reliefs, des sculptures qui ont déja subi plusieurs mutilations, décorent la façade qui domine les quais. Les connaisseurs qui ne trouvent pas dans l'ensemble de l'édifice ce grandiose qui frappe toujours l'imagination d'un artiste, admirent en passant l'écusson des armes de France, sculpté par Puget lui-même, après avoir lu une longue inscription latine en l'honneur de la cité phocéenne.

L'intérieur de l'hôtel-de-ville n'offre rien de plus remarquable, si ce n'est le grand escalier où se trouve la statue de Libertat; la salle du conseil est magnifique et décorée de riches tableaux. L'édifice se compose de deux corps de logis séparés par une rue; un pont élégant et léger, placé à la hauteur du premier étage sert de voie de communication.

X. VADÉ.

MARGUERITE DE VALOIS A CASTELNAUDARY.

Les habitans de la petite ville de Castelnaudary dormaient dans le silence mystérieux d'une de ces nuits de printemps si belles sous le ciel du Languedoc. On n'entendait dans les rues étroites et anguleuses que le bruit de l'autan qui soufflait par intervalle avec violence et agitait les planches disjointes des fenêtres de quelques masures. Vers minuit, deux cavaliers arrivèrent du côté de Carcassonne; en entrant dans la ville, ils ralentirent le pas de leurs chevaux.

— Nous voici dans notre jolie ville de Castel-

Digitized by Google

naudary, dit un des cavaliers; vive-Dieu, messire, il y a de nobles cités dans la province du Languedoc qui lui envient l'honneur d'avoir reçu et festoyé princes et princesses de la cour de France. Vous savez qu'après la paix de 1578, Catherine de Médicis ramena sa fille à son époux, Henri de Navarre, et vint à Castelnaudary. Par la présence réelle, je vous jure que je ne vis jamais fête plus brillante.

— La mère de Charles IX et de Henri III, le démon de la Saint-Barthélemi, méritait bien tous ces honneurs, répondit l'autre cavalier.

—Vous êtes huguenot, messire; il n'est pas étonnant que vous ayez en horreur Catherine de Médicis; elle fit massacrer vos frères.

—Oui!.... répondit le cavalier en tirant de sa poitrine un profond gémissement.

—Maintenant nous devons étouffer notre haine; le temps viendra où tous les Français s'aimeront comme les enfans d'une même mère.

—Dieu vous entende, messire.

—Je vous parlais du séjour de Catherine de Médicis à Castelnaudary... Ecoutez, je vous assure que l'italienne est la plus belle et la plus aimable dame que j'ai vue de ma vie.

—Tête d'ange, cœur de démon, messire.

—Comme vous voudrez; chacun est libre de penser comme il veut.

—Vous ne fêtez pas si bien toutes les reines.... Le bruit court que Marguerite de Valois, l'épouse d'Henri de Navarre, la protectrice des arts, languit à Castelnaudary sous le poids de la plus affreuse misère.

—Taisez-vous, messire.

Et le chevalier montra du doigt à son compagon une petite maison située à l'angle d'une rue; ils s'arrêtèrent; une femme vêtue de noir, parut à une petite fenêtre.

—C'est elle, dit le chevalier.

Il se détourna pour essuyer ses larmes; quelques instans après, deux chevaux partirent au galop.... Que se passait-il dans la petite maison à une heure si avancée de la nuit?

Dans une chambre presque triangulaire, sur une couche qu'on aurait pu comparer à un grabat, une jeune femme pleurait et priait. Ses cheveux noirs étaient retenus par un petit bandeau de velours, et lorsqu'elle levait ses yeux au ciel, il y avait dans son regard quelque chose d'angélique. Deux heures de la nuit sonnèrent au beffroi voisin, et Marguerite de Valois s'assit sur son grabat. Elle appela par trois fois:

—Bozon,... Bozon,... Bozon....

Un jeune enfant de quinze ans parut tout-à-coup.

—Tu dormais d'un profond sommeil, Bozon, dit la princesse en l'embrassant sur le front....

—Oui, madame, répondit le jeune page en rougissant.... Oh! pourquoi m'avez-vous éveillé? J'étais si heureux, je rêvais que j'étais au ciel... et maintenant j'ai faim, madame, bien faim...

—Tu as faim, pauvre enfant! et Marguerite de Valois, l'épouse d'Henri de Navarre, n'a pas un morceau de pain à te donner. Tu n'as rien mangé depuis hier ajouta-t-elle en sanglotant.

—Ce n'est rien, madame; mais vous, noble reine, plongée dans la misère.... oh! c'est affreux!

—Viens près de moi, mon petit ange, dit Marguerite en serrant le jeune page contre son sein... Je ne sais ce qu'il y a dans ta voix, mais elle porte la consolation dans mon âme. Ne pleure pas, il sera bientôt jour, et le vieux moine nous portera du pain.

Au même instant trois petits coups retentirent sur la porte. Le jeune page s'arracha des bras de Marguerite et courut pour voir qui demandait à entrer.

—Ouvrez, dit une voix rauque; je suis le père Jérôme.

Aussitôt le jeune page fit rouler le verrou qui fermait la porte et le moine entra.

—Que Dieu fasse tomber dans cette maison le beaume céleste de ses divines consolations, dit-il en s'asseyant près du lit de Marguerite de Valois.

—Vous arrivez bien tard, mon père, dit la princesse. Le petit Bozon a faim depuis long-temps.

Le religieux s'empressa de dénouer un petit sac qu'il avait posé à ses pieds, et en tira un morceau de pain noir qu'il donna à l'enfant.

—Mange, mon enfant, dit-il, le pain de l'aumône est le pain de Dieu.

Bozon n'y toucha pas; il s'approcha de la princesse qui ne put retenir ses larmes.

—Partageons, madame; je sais que vous avez faim.

—Il est pour toi, mon enfant; répondit Marguerite qui s'efforçait d'étouffer ses sanglots.

Pressé par les instances du jeune page, elle mangea la moitié du pain...

—L'apôtre saint Paul dit que le bon vin réjouit le cœur de l'homme, s'écria le religieux en dénouant les cordons de son outre; buvez, madame, ceci vient de Dieu.

Marguerite et le jeune page burent tour-à-tour dans une tasse d'étain.

—Maintenant remerciez Dieu qui veille sur ceux qui sont dans la misère.

Le moine s'agenouilla et Marguerite pria long-temps.

—Le moment n'est pas loin, dit le religieux, quand il eut terminé sa prière, où une main puissante viendra à votre secours, noble dame; souvenez-vous de ce que je vous dis. Le jour commence à paraître; que Dieu vous tienne en sa sainte garde; je reviendrai à minuit.

Le père Jérôme leva sa main droite et bénit Marguerite de Valois et son jeune page. Puis il sortit.

—Si ce bon religieux ne revenait pas, dit Bozon quand il eut refermé la porte, nous mourrions de faim.

—Il a dit qu'une main puissante viendra à mon secours; le père Jérôme est un saint, et sa prédic-

Digitized by Google

tion s'accomplira. Maintenant dors en paix, mon enfant, tu n'as plus faim, et les paroles du religieux m'ont consolée.

Marguerite baisa le jeune page au front, et quelques instans après la reine et l'enfant dormaient profondément.

A l'heure de midi il y eut grand tumulte dans la ville de Castelnaudary; deux gentilshommes étrangers étaient descendus à une hôtellerie, et demandaient à parler à Marguerite de Valois. Un des cavaliers qui étaient arrivés la nuit de Carcassonne, les conduisit à la petite maison qui servait de demeure à l'épouse d'Henri de Navarre. Les deux gentilshommes s'arrêtèrent saisis d'étonnement et ne purent s'empêcher de donner des marques de leur indignation.

—On nous disait que la France était un pays de galanterie et d'amour, s'écria un des deux..... et on a enfermé dans cette chaumière la plus belle reine du monde.

En prononçant ces dernières paroles, il frappa fortement à la porte de la petite maison qu'habitait Marguerite de Valois. Le jeune page ouvrit, et tout étonné de l'élégance du costume des nouveaux venus, il courut avertir sa noble maîtresse. Marguerite se présenta devant les gentilshommes vêtue d'une vieille robe de velours noir, seul reste de sa garde-robe royale.

—Qui êtes-vous, messeigneurs? leur dit-elle avec un sourire céleste.... Si c'est la pitié qui vous a conduits dans la prison de Marguerite de Valois, soyez les bien venus, et que Dieu vous récompense!..

Un des gentilshommes mit un genou en terre et lui présenta une lettre scellée des armes d'Autriche. Marguerite l'ouvrit précipitamment d'une main tremblante.

—C'est ma belle sœur! s'écria-t-elle, ô ma pauvre belle-sœur!....

Elle pleura beaucoup en lisant la lettre, et quand son émotion se fut un peu calmée, elle invita les gentilshommes à s'asseoir sur de vieux fauteuils.

—Je suis tombée du trône sur le grabat de la misère, dit Marguerite; mais Dieu avait armé mon cœur de courage et de constance; j'ai pu supporter tous les malheurs....

—Elizabeth d'Autriche, votre très-belle sœur, vous prie d'accepter cet or et ces bijoux, dit un des gentilshommes.

—Vains jouets pour une reine détronée comme moi, répondit Marguerite de Valois;..... je m'en servirai pour récompenser ceux qui ne m'ont pas abandonnée dans mon infortune.

Ce jour fut pour Marguerite de Valois un jour de bonheur; elle se croyait encore aux beaux jours de la puissance; elle distribua à ses serviteurs tout l'or que lui avait envoyé Elizabeth d'Autriche.

—Je suis reine encore, disait-elle souvent, puisque le seul plaisir que puisse goûter une reine est de faire du bien....

Quelques jours après, Marguerite de Valois quitta la petite ville de Castelnaudary... Nous ne la suivrons pas plus loin, le reste de sa vie appartient à l'histoire. Qu'il nous soit permis seulement d'émettre ici notre opinion sur cette belle princesse si connue par ses galanteries réelles ou supposées. S'il faut en croire la chronique scandaleuse, Marguerite de Valois força, par ses étourderies, son époux à la renvoyer de la cour; parmi les historiens, les uns lui ont donné beaucoup d'éloges, les autres en ont dit beaucoup de mal. « Cette princesse, dit de Bury, avait beau-» coup d'esprit; elle parlait et écrivait plus élo-» quemment qu'aucune personne de son sexe et » de son temps; elle aimait les gens de lettres, » elle se plaisait à leur conversation; elle était » très-instruite sans paraître être savante; elle » était libérale et très-charitable. Les véritables » causes qui lui avaient donné de l'éloignement » pour son mari ne sont pas entièrement parve-» nues jusqu'à nous. On l'a beaucoup accusée » d'irrégularité dans sa conduite, sans nous en » donner des preuves absolument convaincantes. »

Dreux du Radier, qui n'était pas porté à réhabiliter la mémoire de cette princesse, en a pourtant tracé le portrait suivant d'après les mémoires du temps.

« Sa beauté avait un éclat surprenant. Peut-être » il s'en trouvait de plus régulières; d'autres pou-» vaient la surpasser pour la délicatesse des traits » et la justesse des proportions; mais ses grâces, » son enjouement, le don de plaire étaient en elle » au souverain degré; avec un teint animé, des » cheveux du plus beau noir, elle avait un art de » s'habiller qui relevait admirablement sa beauté; » la parure qu'elle se donnait paraissait toujours » la plus avantageuse qu'elle pût prendre. »

Ce portrait ne ressemble pas à celui que Lefranc de Pompignan en a tracé dans son voyage. Il dit de Marguerite de Valois:

Villageoise ou citadine,
Promenant son cœur banal
De la cour de Catherine
A quelque endroit moins royal,
Cette dame de mérite
Fut la reine Marguerite;
Non, celle à l'esprit badin,
Qui de tendres amourettes
De moines et de nonettes
A fait un recueil malin;
Mais sa nièce tant prônée,
Dont notre bon roi Henri
Fut, pendant plus d'une année,
Le très affligé mari;
Et qui, plus qu'une autre femme,
Porta gravé dans son âme
Le commandement divin
De l'amour de son prochain.

Nous terminons cet article en citant quelques

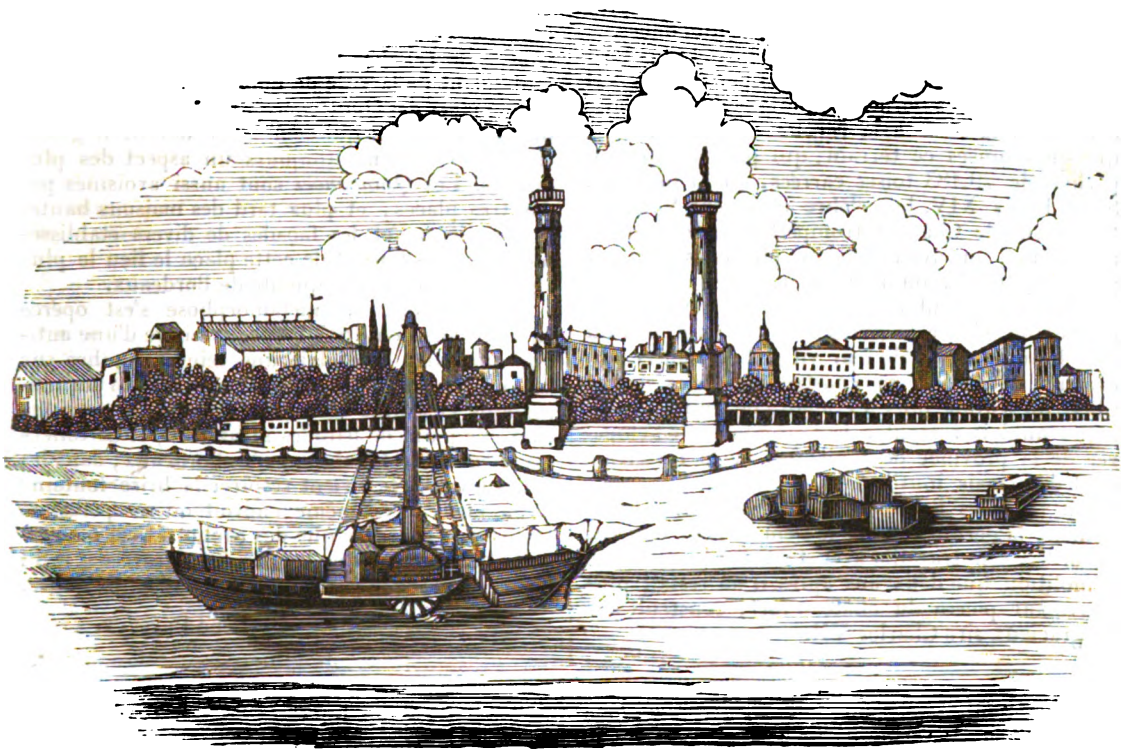
Digitized by Google

vers que le père Le Moine a consacrés à la mémoire de Marguerite de Valois dans ses entretiens poétiques.

Cette brillante fleur de l'arbre des Valois,
En qui mourut le nom de tant de puissans rois,
Marguerite, pour qui tant de lauriers fleurirent,
Pour qui tant de bouquets chez les muses se firent,
Vit bouquets et lauriers sur sa tête sécher;
Et le bandeau royal dont l'avait couronnée,
En tumulte et sans ordre, un trop prompt hyménée,
Rompu du même coup, devant ses pieds tombant
La laissa comme un tronc dégradé par le vent.
Epouse sans époux, et reine sans royaume,
Vaine ombre du passé, grand et noble fantôme,
Elle traîna depuis les restes de son sort,
Et vit jusqu'à son nom mourir avant sa mort.

Ce fut, dit-on, pour Marguerite de Valois que le comte de Buissi, épris d'un fol amour, composa cette chanson :

Oh qu'heureuse est ma fortune!
Oh combien est grand mon heur!
D'être seul retenu d'une
Pour fidèle serviteur!
Par sus toutes elle est vue
Pleine de grâce et de beauté,
Et suis sûr qu'elle est pourvue
Beaucoup plus de loyauté.
Oh! vous qui ne l'avez vue,
Voyez-là pour votre bien;
Puis jugez, l'ayant connue,
L'heur que ce m'est d'être sien!
Mais la voyant si parfaite,
Gardez-vous bien un chacun;
Car pour blesser elle est faite
Et de tous n'en guérir qu'un. H. Levoir.



LES QUINCONCES DE BORDEAUX.

En général les promenades de Bodeaux sont inférieures aux autres agrémens de la ville, ce qu'on doit attribuer surtout à la monotonie du sol, partout horizontal. Les remparts et les fossés de l'ancienne cité ont été remplacés par des cours, des promenades, qui forment aujourd'hui une enceinte ombragée, large, très-bien entretenue; une affluence de population s'y presse à chaque heure du jour, et présente une scène perpétuelle d'activité et d'amusement.

Les principaux cours, et les plus fréquentés sont, ceux de *Saint-Louis*, *d'Albret*, *d'Aquitaine*, des *Tanneurs*, de *Saint-André*, du Jardin-Royal,

Digitized by Google

et surtout celui de *Tourny* à l'extrémité duquel s'élève en pied et en marbre blanc, la statue du bienfaiteur de Bordeaux, M. de Tourny, intendant de la ville, depuis 1743 jusqu'en 1757. Le cours du *Jardin-Royal* ouvert en 1756 était un des plus beaux et des mieux ornés de l'Europe, après quelques années d'existence. Mais à l'époque de la révolution de 1789, l'emplacement du *Jardin-Royal* parut propre à un champ de Mars; il fut dévasté, et subit les transformations nécessaires. Depuis quelques années on l'a rendu à sa première destination, mais on n'a pu faire revivre les premiers ornemens qui avaient été prodigués par M. de Tourny. Aussi est-il triste et peu fréquenté; néanmoins il offre, sur tous ses points de beaux massifs d'arbres, de riches pelouses de verdure et de longues allées : mais il est situé dans le quartier des *Chartrons*, et son éloignement du centre de la ville contribue sans doute à la monotonie qui règne dans sa vaste étendue.

De toutes les promenades de Bordeaux la plus belle est sans contredit celle des Quinconces.

Un château fort nommé *trompette*, et plus tard *Château trompette*, bâtie en 1453 par Charles VII pour contenir les Bordelais, que la faction anglaise excitait sans cesse à la révolte, occupait il y a quelques années ce terrain, qui présente une superficie de 79,183 toises carrées, ou 31 hectares. Sous Louis XIV, le célèbre ingénieur Vauban, transforma le Château trompette en place forte; avant lui, on avait dépensé plusieurs millions pour l'aggrandir ou le reparer. Les habitans de Bordeaux voyaient avec répugnance cette espèce de Bastille, élever sa masse grisâtre au milieu du plus beau quartier de leur ville. Les motifs qui avaient déterminé sa construction n'existaient plus; on n'avait plus à craindre de voir les vaisseaux anglais remonter la Gironde pour s'emparer de la province de Guienne, et la forteresse était désormais inutile.

En 1817 les Bordelais sollicitèrent du gouvernement la permission de la démolir; elle leur fut accordée. On travailla avec tant d'ardeur à cette démolition que deux ans après, il ne restait plus pierre sur pierre du château fort, construit par le gracieux sire Charles VII.

Sur cet emplacement si avantageux, qu'il est étonnant qu'on n'ait pas songé plutôt à démolir la vieille forteresse, on a exécuté depuis, et on exécute encore des plans qui contribueront puissamment à l'embellissement de la ville de Bordeaux.

La vaste et superbe place des *Quinconces*, occupe la plus grande partie du terrain du *Château-trompette :* cette place a la forme d'un cirque antique, dont le quai borde l'extrémité rectiligne dans toute sa longueur : au bord de la Rade, s'élèvent deux phares, en forme de colonnes rostrales; ils sont entourés d'attributs relatifs à la marine et au commerce; des statues allégoriques couronnent le sommet. Le soir les deux globes présentent à l'œil étonné une masse lumineuse dont la clarté se projette sur toute la rade.

Les côtés latéraux des *Quinconces*, sont bordés de belles promenades plantées d'arbres qui, dans quelques années, offriront un ombrage épais contre les chaleurs de l'été : la partie arrondie des Quinconces, communique avec la place circulaire de Tourny, au millieu de laquelle s'élève comme je l'ai déja dit plus haut, la statue de l'intendant de la ville de Bordeaux.

A la place des *Quinconces*, aboutit aussi le Cours du XXX Juillet qui commence devant le grand théâtre et présente toujours un aspect des plus animés. Les *Quinconces* sont aussi avoisinés par d'autres places, et plus tard des maisons hautes et régulières, et les façades de divers établissemens publics feront de cette place le lieu le plus agréable et le plus fréquenté de Bordeaux.

Quelle étonnante métamorphose s'est opérée en vingt ans! en 1817 l'aspect sinistre d'une antique citadelle, répandait une teinte lugubre sur ces mêmes lieux qui offrent aujourd'hui un magnifique ensemble de constructions, de plantation, de jeux, de parades militaires, et de toilettes élégantes. L'habitant de Bordeaux, dans les belles nuits d'été, vient respirer la brise lointaine de la mer, à ce même endroit où ses pères ne trouvèrent peut-être que des cachots. Ceci me rappelle l'inscription que les parisiens gravèrent le 14 juillet 1789 sur la porte de la Bastille: *ici on danse.*

René Puyraux.

Digitized by Google

UNE CONSPIRATION SOUS CHARLES V.

Voilà un grand chien d'Anglais qui n'insulte pas au vin de France; qu'en penses-tu, Du Luc?

— Je pense, que si monseigneur Edouard, prince de Galles, n'est pas mieux soutenu par les princes, que cet Anglais-là par ses jambes, grand bien lui fera de s'en retourner sain et sauf en son royaume d'Angleterre.

— Là, là, le voilà qui tombe.

— Par tout le vin qu'il a dans son ventre, si le guet pouvait le gober au clair de la lune, il lui rendrait service; car à l'heure avancée qu'il est, il ne peut que lui advenir malencontre.

Et pendant que les deux observateurs rentraient en ville en continuant leur entretien, l'Anglais (car c'en était un réellement) allait, en sillonnant le sol de sa marche chancelante, vers une maison basse d'où s'échappait, par une lucarne pratiquée près du toit, une lueur faible et vaccillante qui luttait avec les rayons de la lune.

Arrivé à trois ou quatre pas de la porte, il ramena devant lui une longue épée dont il fixa la pointe à terre, et s'appuyant de ses deux mains sur la garde, il se posa dans l'attitude d'un homme qui écoute. Un bruit semblable au cliquetis des verres qui se choquent, captiva son attention, et d'un mouvement spontané il s'élança vers la porte qui fut violemment heurtée par la rupture de son équilibre. A ce choc, trop bruyant pour n'être pas entendu, un homme, après avoir ouvert à moitié, posa à voix basse une question de mot d'ordre, et sur la réponse bégayée de l'Anglais, la porte s'ouvrit entièrement et lui donna passage. Or, cette maison était celle du tavernier Giorno.

Dans une chambre sans ouverture, que la fumée d'une mauvaise lampe avait absolument noircie, quatre hommes assis sur des escabeaux delabrés, entouraient deux planches posées en guise de table sur un pied confectionné en X; une bouteille réflétait à une des extrémités la lueur projetée par la lampe, et quatre verres, distribués devant chaque buveur, complétaient avec quelques dés, noircis par l'usage, le service actif de cette table.

Le bruit produit par la secousse de l'Anglais à la porte, avait jeté sur ce groupe un silence interrogateur; chacun était près de demander aux autres ce que cela pouvait être, lorsqu'à l'aspect de l'étranger, ce cri général se fit entendre:

— Jean Chandos!

Et puis un chuchottement aussi unanime sortit confidentiellement de leur bouche:

— Il est ivre!....

Chandos s'aperçut bientôt de l'hilarité que son état excitait dans la petite assemblée; mais son flegme britannique n'en fut point détruit.

— Si ma tête, dit-il en mauvais français, n'avait pas été plus sûre qu'aujourd'hui, le 3 d'avril 1367, Henri de Transtamare eût été vainqueur à Navarrette, Pierre-le-Cruel n'occuperait point le trône de Castille.

Après avoir, par un effort aussi prodigieux d'imagination, prouvé que ses souvenirs de guerre ne l'abandonnaient pas dans l'état le plus stupide, il se laissa choir sur un mauvais siège de bois et il s'endormit.

— Eh! bien, qu'elle résolution pourrons-nous prendre? dit Perrin de Savoie; celui qui doit le plus activer notre entreprise est hors d'état de nous écouter.

— Tout va de mal en pis, interrompit Arnaud de Penne. Duguesclin a déja rassemblé des troupes considérables; nos compagnies peuvent être captées à peu de frais, et si l'assassinat du duc d'Anjou est retardé, le traité de Brétigny est rompu et le prince Edouard défait.

— Ecoutez, ajouta Nolin Pabeillon: le duc d'Anjou nous croit tous dévoués au service du roi, puisqu'il a assigné aux compagnies que nous commandons la garde d'une partie du Languedoc; or, puisqu'il ne peut point se douter du secours que nous devons porter à l'Angleterre, dans la présente guerre, nous pouvons nous fixer sur la consistance de ses troupes, et choisir le moment à la faveur duquel nous devons exécuter notre projet.

— Voici la position et les forces présentement reconnues du duc d'Anjou.

Et pendant que le nouvel interlocuteur, Amanieu d'Artigues, allait faire l'énumération des villes et des seigneurs qui s'étaient placés sous la sauvegarde du roi, l'Anglais se réveilla spontanément:

— Il ne sera pas dit, s'écria-t-il, qu'une misérable boisson de France a pu détourner Jean Chandos des affaires qui intéressent le prince de Galles et le roi d'Angleterre; or sus parlons bien, ajouta-t-il en passant sur ses yeux demi-fermés sa main presque engourdie.

— Arrêtons un plan fixe dit Perrin de Savoie que l'on appelait généralement le *petit Mesquin*; il faut, ajouta-t-il, que le duc Louis d'Anjou soit assassiné dans le courant de mai ou qu'il soit dans le même temps livré corps et âme entre les mains de nos amis d'Angleterre.

— Nous sommes au vingt-cinquième jour de mai, messeigneurs, interrompit Arnaud de Penne; le petit Mesquin ne donne que cinq jours, et ce n'est pas assez.

— Par la mort-Dieu, s'écria Nolin Pabeilhon, je fais serment d'amener seul tel projet à terminaison si secours m'est assuré.

— Comptez sur nous, capitaine.

— Le duc Louis a dans son palais de Toulouse un homme qui nous peut servir; pour de l'or et des promesses à son ambition....

— Prenons garde!

Digitized by Google

— Je suis sûr de lui; le duc mort, vai-je lui dire, le prince Edouard est rétabli souverain dans ses provinces, et la récompense sera celle des libérateurs.

— Bravo! s'écria l'auditoire.

— Et séduit par son ambition de fou, il jettera sur les alimens du duc le poison qui doit donner passage à nos troupes, et nous laisser libre la possession du Languedoc, de la Guienne, de la Gascogne, du Rouergue, du Quercy.

— Et sa femme sera empoisonnée aussi.... Vive Dieu! la plus belle femme de France, murmura Amanieu d'Artigues.

— S'il pouvait nous être livré vivant, l'Angleterre y gagnerait, dit Chandos; on lui ferait payer cher sa rançon.

— Assez délibéré, interrompit le petit Mesquin, en vidant dans les verres les reste des vins que contenait la bouteille; Pabeillon, fais ce que tu dois pour l'honneur et la gloire de monseigneur Edouard prince de Galles.

Et après plusieurs toasts portés au succès de leur projet, les conspirateurs se levèrent pour se séparer, lorsqu'une ombre informe, provenant du dehors, passa tout à coup sur l'ouverture de la lucarne qui était pratiquée sous le toit.

— Quelqu'un! s'écria Arnaud de Penne avec frayeur, et immédiatement la porte de la taverne fut ouverte et les conspirateurs sortirent; les environs de la maison furent fouillés, et malgré la clarté de la lune qui dardait alors de ses rayons le côté où se trouvait la lucarne, on n'aperçut rien; Arnaud de Penne, qui, lui seul avait vu l'ombre voiler un instant par cette ouverture la clarté du dehors, se transporta à l'endroit où elle était pratiquée, et il trouva, enfoncé dans le mur, un morceau de bois qui semblait avoir servi pour s'élever à la hauteur de cette lucarne.

— Voyez, voyez, dit-il en faisant voir aux autres le bois qu'il venait de trouver.

— Vous auriez donc bien peur, messire Arnaud, si vous vous sentiez enfoncer une dague dans la poitrine, dit Pabeilhon en ricanant, puisque vous tremblez à la vue d'un chat-huant qui passe devant une lucarne, et d'un piquet de bois qu'on enfonce dans une muraille?

Le groupe sourit à cette plaisanterie; on se sépara en se donnant gaiement des poignées de main; Arnaud de Penne seul se retira soucieux et seul; il avait raison, car quelques jours plus tard deux chars devaient promener dans toute la ville de Toulouse quatre hommes exposés à la risée et aux sarcasmes publics.

Avant d'aller plus loin et de présenter le tableau du ressentiment du duc d'Anjou, nous jetterons un coup d'œil sur la situation de l'époque.

Depuis le 19 de septembre 1356, c'est-à-dire depuis la bataille de Maupertius, où le roi Jean fut fait prisonnier par le roi d'Angleterre, jusqu'au 8 de mars 1360, jour où se conclut le traité de Brétigny, la France fut dans un état déplorable.

Des compagnies composées de tout ce qui était resté d'Anglais depuis la dernière invasion et auxquelles se reunissaient les mécontens du parti Français, vagabondaient dans la province et exerçaient, tant sur les domaines royaux que sur les domaines particuliers, toutes sortes de pillages et d'avanies.

La régence du dauphin Charles, fils aîné du roi Jean, aidé dans ces contrées par la vigilance active de Jean, comte de Poitiers, son frère, et du comte d'Armagnac, ne put jamais obtenir l'anéantissement même partiel de ces compagnies. Tout cela jetait le trouble et le malaise dans le pays, et la sécurité publique était violemment troublée.

D'un autre côté, l'inimitié qui existait entre le comte de Foix et le comte d'Armagnac ne servit pas médiocrement à accroître le désordre qui déjà se faisait bien grand.

Jean, comte de Poitiers, n'avait que quinze ans lorsqu'il fut pourvu de la lieutenance de tous les pays situés à la gauche de la Loire; son âge semblait demander un gouverneur et ce fut Jean I, comte d'Armagnac, qui fut appelé à lui donner conseil. Cette faveur dont fut honoré son ennemi ne fit qu'envenimer la haine du comte de Foix, qui dès lors prit la résolution de déclarer la guerre au comte de Poitiers, et pour se tirer avec avantage de l'exécution de son projet, il se lia avec les Anglais; il s'adjoignit un nombre considérable de Béarnais, et ce fut, d'après un ancien manuscrit de Colbert, vers l'Epiphanie de l'an 1358, qu'il entreprit cette guerre. Il prit divers châteaux de la sénéchaussée de Toulouse, « en brûla quelques-» uns, notamment ceux d'*Hauterive* et de *Sainte-» Gabelle*, mit tout le pays à contribution et causa » des ravages infinis. »

Gaston, comte de Foix, après quelques mois de repos, reprit cette guerre destructive à l'époque du mariage du comte de Poitiers avec Jeanne, fille aînée du comte d'Armagnac; mais Charles, régent du royaume, considérant enfin tout ce qu'il y avait de triste et de malheureux pour le pays dans de semblables querelles, envoya, de concert avec le pape, des hommes conciliateurs qui traitèrent enfin de la paix en tout ce qui ne concernait pas le comte d'Armagnac, clause sans laquelle Gaston refusait formellement.

On peut voir d'après ce tableau, dont la brièveté ne peut, en fait d'histoire, qu'être une imperfection, combien était déplorable l'état de la France en général et celui des provinces en particulier; mais tout n'était point fini; le roi Jean était encore prisonnier, et son retour ne pouvait s'opérer sans impositions ruineuses.

Ce fut en 1359 qu'Edouard, roi d'Angleterre, rompit définitivement la trêve avec la France. Il exerça pendant plusieurs mois des ravages épouvantables dans la Champagne, la Bourgogne et les pays voisins, sans trouver nul obstacle ni résistance, et en 1360, pendant qu'il était campé à Brétigny, près

Digitized by Google

de Chartres, les nonces du pape renouèrent les négociations de paix et convinrent du traité le plus honteux que l'on puisse trouver dans les fastes de l'histoire.

Le roi Jean céda, *en toute souveraineté*, au roi d'Angleterre, le Poitou, la Saintonge, l'Agenais, le Périgord, le Limousin, le Querci, le Bigorre, le comté de Gaure, l'Angoumois et le Rouergue, « avec les hommages et les fiefs que les comtés de » Foix, d'Armagnac, de l'Isle-Jourdain et de Pé» rigord et le vicomte de Limoges, possédaient » dans ces pays. » Le prix de sa rançon fut de trois millons d'écus d'or, et il s'engagea en outre à remettre en ôtage, au roi d'Angleterre, quatre mois après son arrivée à Calais, les comtes d'Anjou et de Poitiers, ses deux fils; les ducs d'Orléans et de Bourbon, quarante des principaux seigneurs du royaume, quatre bourgeois de Paris et deux de chacune des principales villes de France. Pour être libre et tranquille, le roi Jean eût probablement fait, sans difficulté, une province anglaise de son royaume de France.

Le 8 avril de l'an 1364, le roi Jean mourut à Londres où il s'était rendu pour s'entendre avec le roi d'Angleterre relativement à certaines difficultés qui empêchaient l'entière exécution du traité de Brétigni. A sa mort le royaume était dans la désolation, les subsides insupportables qui lui avait été imposés pour la rançon du roi et les ravages continuels qu'exerçaient les compagnies avaint excité des clameurs universelles. Charles V, que le traité de Brétigni avait fortement indisposé, vit, en montant sur le trône de France, l'état alarmant où le règne de son père l'avait placé; il chercha les moyens les plus prompts d'y obvier; en Languedoc il fit mettre sur pied des troupes considérables qui prirent le château de Peyriac, dans le diocèse de Narbonne; ce château était la place d'armes qu'avaient choisie les compagnies qui ravageaient la contrée.

Ce fut vers cette époque que le roi Charles V nomma le duc d'Anjou, son frère, lieutenant-général en Languedoc.

On lit dans les registres de la sénéchaussée de Toulouse, qu'en novembre 1368 le roi ordonna à ses trois sénéchaux de mettre sous sa sauve-garde les personnes et biens du comte d'Armagnac, du vicomte de Fezensaguet, de Jean de la Barthe, seigneur d'Auro; d'Othon de Lomagne, chevalier, seigneur de Firmarcon; du sire d'Albret et de leurs adhérens. Cette circonstance ralluma la guerre entre la France et l'Angleterre.

A son retour de l'expédition d'Espagne, où il était allé chasser du trône de Castille Henri de Trastamare pour y placer Pierre-le Cruel, Edouard, prince de Galles, voulut établir dans toute la Guienne un fouage (sorte de redevance) pour couvrir les dépenses que cette expédition lui avait occasionnées. Mais les seigneurs de Gascogne s'opposèrent formellement à ce que leurs sujets le payassent, et ils s'en plaignirent au roi. Charles V, qui n'attendait qu'une occasion de rompre le traité de Brétigni, si désavantageux à la France, accepta leur plainte : ce fut le signal de la guerre.

A la nouvelle de la résistance que le roi opposait aux prétentions de l'Angleterre, nouvelle que le duc d'Anjou eut soin de répandre dans la province, plusieurs des principaux seigneurs rassemblèrent leurs troupes et se rangèrent sous sa bannière; quelques chefs de compagnies, abandonnèrent le partianglais et joignirent leurs forces à celles du duc d'Anjou; mais cet exemple ne fut point suivi par tous; les ennemis étaient encore nombreux à l'intérieur : la cause la plus juste n'a-t-elle point ses détracteurs?

Il y a dans l'histoire des peuples un fait qui semblerait n'appartenir qu'aux époques de barbarie, et dont l'existence se fait néanmoins ressentir avec peut-être plus de force aux époques de civilisation. Le mécontentement, né toujours de l'intérêt privé, s'immisce héréditairement dans les générations qui se succèdent et interrompt l'harmonie sans laquelle le bien-être universel devient impossible. Ainsi, bien que posée sur les motifs les plus louables, bien que se proposant le bonheur de tous, la détermination de Charles V trouva de nombreux opposans. Cependant nul n'ignorait que les Anglais et le traité de Brétigni avaient épuisé la France; et il était à la connaissance de tous que la guerre que le roi se proposait de soutenir ne tendait qu'à rompre le traité et à secouer le joug de ceux qu'il favorisait

Or, peu de jours avant les premières hostilités, qui, selon Froissard, commencèrent en Guienne pour se continuer dans le Toulousain, Jean Chandos, qui venait d'éprouver quelque échec, suspendit un instant ses attaques, épouvanté qu'il fut par le nombre des troupes françaises, et se rendit à Toulouse *incognito*.

Il avait appris que quelques capitaines de compagnies, au nombre desquels se trouvaient Perrin de Savoie, dit le *petit Mesquin*, Arnaud de Penne, Amanieu d'Artigues et Nolin Pabeilhon, peu fidèles au serment qu'ils avaient fait de servir pour le roi, conspiraient au contraire en faveur des Anglais: Chandos, dont les forces insuffisantes semblaient devoir préparer une défaite, se hâta d'accepter un moyen qui s'offrait plus facile; car il ne s'agissait que d'arracher la vie au duc d'Anjou, lieutenant du roi en Languedoc, et la déroute s'emparait de l'armée.

Or; nous avons fait connaître plus haut la détermination prise par les conspirateurs, voyons maintenant tout ce qui s'ensuivit.

Le général Chandos, satisfait de la tournure que prenaient les choses, alla, après avoir cuvé son vin, rejoindre ses troupes aux environs de Montauban. Perrin de Savoie, Arnaud de Penne et Amanieu d'Artigues convoqués par Pabeillon à un conseil définitif se transportèrent de nouveau à la taverne de Giorne.

Cependant, dans une des salles royales du château

Digitized by Google

Narbonnais qu'habitait le duc d'Anjou, se tenait une conversation qui eut fait chanceler la résolution de Nolin Pabeillon, s'il avait pu l'entendre.

— Monseigneur, disait un jeune homme en s'adressant au duc, je vous jure, par ma part bienheureuse en paradis, que tout ce que je vous viens de dire est vérité pure.

— Où en as-tu pris assurance, interrompit le prince avec vivacité?

— Hier, continua le jeune homme, sur la dixième heure du soir, je vis passer un homme pris de vin; à son costume, je reconnus un Anglais et, résolus d'abord de rentrer au logis. Il me vint ensuite réflexion et je me pris à le suivre; il entra dans la taverne de Giorno et par une lucarne....

— Le capitaine Nolin Pabeillon! s'écria un valet.

A cette interruption, le duc manifesta un mouvement d'impatience, puis il donna ordre d'introduire le capitaine.

— Monseigneur, dit-il en entrant, les Anglais sont campés aux alentours de Montauban; ils sont prêts à vous enlever quelques villes, je viens savoir ce que vous ordonnez. Perrin de Savoie, Arnaud de Penne, d'Artigues et moi nous sommes prêts à diri-ger nos troupes sur tel point qui vous semblerabon.

Pendant que Pabeillon parlait ainsi, pour rafermir chez le duc la croyance en sa fidélité, celui-ci avait les yeux fixés sur le visage étrangement contracté du jeune homme qu'il avait à son côté, et ne sachant à quoi attribuer ce changement subit, il fit au capitaine une réponse vague; et prétexta, pour légitimer son incertitude, un besoin indispensable de réflexion pour arrêter un plan.

— Monseigneur, ajouta Pabeilhon en prenant congé du duc, le danger est grave, songez-y.

— Le danger est grave, songez-y, répéta le jeune homme après que le capitaine fut sorti; vous l'avez entendu, monseigneur.

— Si le danger est grave, mes troupes ont de la vigueur.

— Il ne s'agit point de cela.

— Qu'est-ce donc qui te fait frayeur.

— Connaissez-vous cet homme?

— Vive-Dieu! c'est un brave capitaine qui me portera aide et secours contre nos ennemis d'Angleterre.

— C'est un brave capitaine, ajouta le jeune homme en baissant la voix, qui a juré à Jean Chandos, général des troupes ennemies, de lui remettre, mort ou vif, Louis duc d'Anjou, frère du noble et puissant seigneur Charles V, roi de France.

— Qu'as-tu dit! s'écria le prince dont le poing se serra et dont l'œil brilla comme un éclair.

— Je reconnais cet homme, c'est le chef de la conspiration.

— Ecoute, ajouta Louis en lui pressant fortement le bras, reconnaîtrais-tu les autres si tu les voyais?

— Tous, monseigneur.

—Eh! bien, ce soir, ici, je rassemblerai tous les capitaines des compagnies qui sont entrées à mon service, et tu seras là pour me désigner les coupables. Ils veulent m'assassiner, continua-t-il après un moment; ah! messire Pabeillon, si vous n'êtes sorcier ou loup-garou, et que mes hommes d'armes puissent avoir prise sur votre corps, nous fournirons à notre peuple un exemple éclatant contre la rébellion.

Après quoi, il fit savoir à tus les capitaines des compagnies qu'il avait réunies à ses troupes, qu'à une heure fixe, il devait leur communiquer dans son palais des dispositions commandées par les circonstances.

A cette convocation, Arnaud de Penne, qui affirmait toujours que l'ombre qu'il avait vue à la lucarne de la taverne de Giorno était un homme, se sentit glacé jusqu'au cœur; un pressentiment secret semblait l'avertir de la nature des communications que le prince avait à leur faire; mais entraîné par l'assurance de ses camarades qui le traitaient de visionnaire, il se rendit avec eux au château Narbonnais à l'heure indiquée; de tous les capitaines convoqués, les quatre conspirateurs furent les premiers arrivés. En cas de trahison, le prince s'était entouré d'une garde nombreuse, près de lui se trouvait le dénonciateur.

— J'ai grande joie de votre exactitude, messire Pabeilhon, se prit à dire le duc; puis se tournant vers le jeune homme, il lui lança un regard, interrogateur.

— Ils sont tous là, dit à demi-voix le témoin de la taverne.

— En es-tu bien certain?

— Capitaines, dit le jeune homme en s'adressant à Pabeilhon et à ses camarades, une conspiration qui en veut à la vie de monseigneur d'Anjou s'est tramée hier à la taverne de Giorno.

Un frisson visible passa à cette interpellation sur la tête des conspirateurs; mais Pabeilhon trouva assez de force.

— Qui connait les coupables, dit-il?

— Moi! continua le jeune homme.

Pabeilhon se tut, oppressé par la peur; mais espérant se sauver encore par le sang-froid et voyant ses camarades faiblir, il s'adressa au prince:

— Monseigneur, lui dit-il, s'il est vrai que votre vie soit menacée et que les traîtres soient connus, le secours de mon bras vous est offert pour leur arrestation.

Ces paroles, prononcées avec sang-froid et sans émotion extérieure, firent craindre au duc que le jeune homme ne se fut trompé; mais celui-ci voyant son hésitation s'adressa à la garde qui avait été précédemment avertie:

— Gens-d'armes, s'écria-t-il, courez sus à ces hommes, et les amenez en bonne et sûre prison, car ce sont là les traîtres qui ont promis à Jean Chandos la tête ou la personne du duc.

A ces accens qui parurent émaner d'une convic-

Digitized by Google

tion profonde, le prince réitéra l'ordre, et les quatre conspirateurs furent saisis et jetés dans les cachots.

Quinze jours après, deux chars roulaient lentement dans les rues de Toulouse, obstrués qu'ils étaient par la foule, et sur chacun paraissaient, garottés et demi-nus, deux hommes tout couverts des immondices et de la boue que le peuple vindicatif ne cessait de leur jeter à la face.

— A l'eau les traîtres? s'écriait-on de toute part.

— Ecartelés! était-il objecté par intervalles.

Et les criminels, les bras croisés et la tête inclinée vers la poitrine, attendaient, au milieu des docifférations populaires, une mort qui devait enfin donner un terme aux hideux traitemens auxquels ils étaient en butte.

Un char se dirigea vers la Garonne et l'autre au sud de la ville du côté de Saint-michel. Le premier, qui portait Perrin de Savoie et Arnaud de Penne, s'arrêta à quelques pas du lieu où l'on devait les précipiter, et la distance était encombrée d'hommes et de femmes qui adressaient aux misérables supplicités les épithètes les plus outrageantes; tout ce peuple formait une haie jusqu'au fleuve, et pendant que, descendus du char, Arnaud de Penne et Perrin de Savoie traversaient, traînés par leurs bourreaux, cette foule compacte, chacun des hommes, devant lesquels ils passaient, leur lançait un coup de pied ou un coup de poing. Enfin, après leur avoir lié bras et jambes, et leur avoir suspendu une pierre au cou on les précipita dans la Garonne.

Dans ce même moment Amanieu d'Artigues et Nollin Pabeilhon, livrés aux mêmes traitemens que la foule prodiguait à leurs compagnons, courbaient leur tête sur le fatal banc pour recevoir le coup de hache qui devait la séparer de leurs corps. La même hache, après leur avoir tranché la tête servit encore à diviser leurs corps en quatre quartiers qui furent jetés çà et là sur le sol et livrés ainsi à la rage du peuple qui en amusa les chiens.

Après avoir de cette manière puni la trahison, le duc d'Anjou continua la guerre contre les Anglais.

Jacques DE LOMAGNE.

LA CATHÉDRALLE D'AUCH.

Celui qui voudrait retracer la vie d'une grande nation, ne parviendrait pas à son but en exhumant de poudreuses chroniques, en fouillant dans les annales, écrites quelquefois sous l'influence des passions qui ont toujours agité le cœur de l'homme. C'est aux monumens que l'historien doit demander quelles furent les révolutions du passé, l'agrandisement et la décadence des peuples. Il doit consulter, non les œuvres d'un seul, mais lire dans ces grandes pages que les générations nous ont transmises, où chaque siècle porta son tribut, comme tout Mexicain fidèle au culte du soleil, portait sa pierre à la grande colonne. Les monumens résument à eux seuls l'histoire de notre vieille Europe, semblables aux pyramides sur lesquelles le ciseau du sculpteur égyptien grava la gloire et les hauts faits de Sésostris et de Pharaon.

C'est ainsi que le moyen-âge, avec ses idées religieuses et guerrières, n'éleva que des temples ou des châteaux forts. Le temple, asile de la prière où le vassal ne craignait pas son suzerain; le château fort, repaire où se renfermait un oppresseur ou un guerrier ambitieux. Qu'on ne croie pas que les details les plus minutieux de l'architecture gothique sont inutiles pour l'appréciation des idées humanitaires qui régnaient alors. C'est dans les sculptures, les tableaux où le sacré est confusément mêlé avec le profane, où l'archange Michel lutte corps à corps avec Satan, où mille figures de démons, de formes monstrueuses, sont groupées autour d'un saint qui prie, qu'on voit la superstition de nos pères que le nom seul du diable faisait trembler. Quel est celui qui n'a pas comtemplé avec étonnement les portiques de nos vieilles cathédrales avec leurs sculptures indécentes et les tentations de saint Antoine? En voyant cet assemblage confus de cynisme et de pureté, du sacré et du profane, on ne peut s'empêcher d'avouer que ces édifices furent construits par un peuple encore enfant.

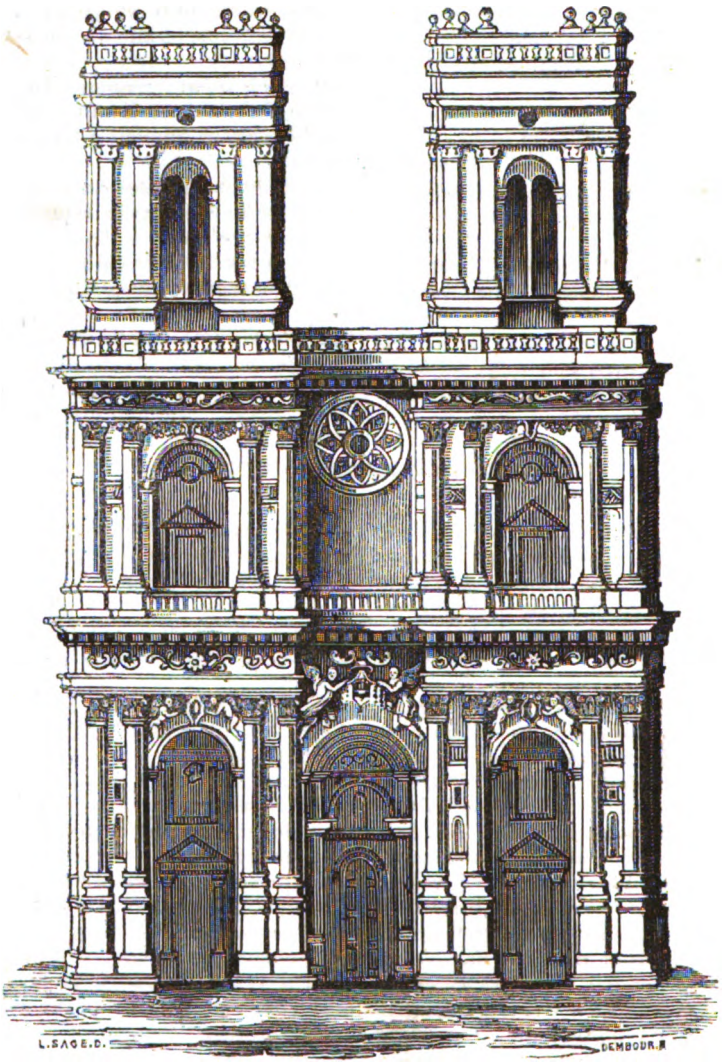
Plus tard, à l'époque de la renaissance, l'architecture fut soumise aux modifications qui entraînaient l'esprit humain vers une sphère toute nouvelle. Des sujets pris dans l'Histoire Sainte ou dans l'Evangile, remplacèrent les tableaux grotesques des siècles précédens. En un mot, les monumens religieux n'eurent plus la majesté des vieilles basiliques, et les architectes du XV^{e} siècle évitèrent quelques-uns des défauts de leurs devanciers, sans conserver ce qu'il y avait de sublime dans les conceptions du moyen-âge.

De tous les monumens de la renaissance, un des plus remarquables est, sans contredit, la cathédrale d'Auch. Commencée en 1489, sous le règne de Louis XII, elle ne fut achevée qu'en 1609; cent vingt-neuf ans suffirent à peine à la construction de la basilique monumentale. Le corps de l'édifice est bâti de grandes pierres de *grès*, appelées *tuf*; chaque pierre est taillée, liée et sculptée avec une perfection qu'on ne peut se lasser d'admirer. Simple dans son ensemble, la cathédrale d'Auch présente à l'œil d'un artiste une richesse et une multiplicité de détails qu'on ne trouve pas dans les autres basiliques de France. On entre dans l'église de Sainte-Marie par trois portes archivoltées. Celle du milieu est ornée de colonnes cannelées d'odre corinthien, qui suppor-

Digitized by Google

tent une arcade sous laquelle est ouverte une niche qui renferme une statue de la Vierge. La façade intérieure, qui paraît dater de la fin du quinzième siècle, est précédée d'un porche magnifique surmonté de deux clochers d'une grande structure.

» La façade, dit M. Sentetz, dans sa notice sur » la cathédrale d'Auch, est ornée de colonnes can- » nelées couplées, d'ordre corinthien, avec leurs » piédestaux posés sur un soubassement: elles » supportent un entablement couronné par



CATHÉDRALE D'AUCH.

» une balustrade. Entre les colonnes sont des niches » disposées pour recevoir des statues. Au-dessus des » archivoltes des trois portiques, on voit des anges » tenant des cartouches qui contenaient autrefois » les armes et le chiffre de l'archevêque qui avait » fait construire les clochers*. La hauteur où se » trouve la balustrade qui couronne l'entablement « des trois portiques est la même que celle des « voûtes des nefs latérales.

« Chacun des portiques latéraux supporte un « clocher à deux étages, dont l'un décoré de » colonnes d'ordre composite, cannelées, disposées » comme celle du premier, se termine comme lui » par une balustrade à la hauteur de la grande voû- » te intérieure. Au milieu de chaque tour se trou- » ve une porte ornée d'un fronton, surmontée d'un » œil de bœuf, donnant passage de la galerie à l'es- » calier du clocher et de l'horloge.

*Henri de Lamothe Houdancour, archevêque d'Auch en 1662, fit bâtir le jubé de la porte du chœur, le porche et les clochers.

Digitized by Google

» » Le dernier étage est orné de pilastres cannelés » attiques, entre lesquels sont les fenêtres du clo- » cher; il est couronné par une balustrade sur- » montée de boules posées sur des piédouches. » Toute cette construction, projetée par le cardi- » nal de Clermont-Lodève, vers la fin du XV^e^ siè- » cle, devait se terminer par deux coupoles sur- » montées de lanternons et de statues avec des » ornemens dorés; mais soit par économie, soit « par esprit d'innovation au plan primitif, on ter- » mina les clochers comme ils le sont aujour- » d'hui, et l'on voit que l'acrotère semble destiné » à servir de base à une coupole qui donnerait au « monument un effet bien plus majestueux.

« L'intérieur du porche est pavé de grandes « pierres et décoré de pilastres corinthiens, portés « sur un soubassement servant de sièges. Entre les « pilastres sont des niches surmontées de médail- « lons, dans lesquels on voit sculptées en bas « reliefs les figures de Jésus-Christ et de la Vierge « Marie. »

Cette courte notice ne suffit-elle pas pour démontrer que Sainte-Marie d'Auch est la plus belle des basiliques que la renaissance éleva sur notre terre méridionale. Aussi les artistes s'empressent-ils de visiter le monument religieux qui domine de ses hautes tours la capitale de l'ancienne Gascogne. En 1833 je m'arrêtai à Auch avec un jeune Américain de Philadelphie qui se disait envoyé par le président des Etats-Unis pour visiter tous les monumens de France. Il me pria de l'accompagner à l'église Sainte-Marie. Je n'ai jamais été très-savant en archéologie, et lorsque j'arrive dans une ville, les cathédrales et autres édifices gothiques ne sont pas le premier but de mes excursions. Cependant j'avais à cœur de montrer à mon compagnon de voyage qu'un Français de dix-huit ans n'est pas tout à fait étranger à l'histoire de son pays; je m'armai d'audace et de résolution, sans savoir comment je remplirais le rôle que je m'étais volontairement imposé. Nous partîmes, et, après avoir gravi quelques rues escarpées comme la roche Tarpéienne; nous aperçumes le magnifique porche de la cathédrale. L'Américain dessina sur son album la partie extérieure de l'édifice, et puis il me pria de lui donner quelques instructions sur les détails de l'architecture. Une sueur froide mouillait tout mon corps; mon amour-propre allait être froissé; j'aurais donné vingt ans de ma jeunesse pour un an d'études archéologiques. Heureusement en entrant dans l'église j'aperçus un vieillard que je pris au premier aspect pour un sacristain ou membre de la fabrique. Je m'inclinai respectueusement et lui dis en donnant à ma voix l'inflexion le plus humble possible.

— Monsieur, nous sommes étrangers; nous désirerions connaître la magnifique cathédrale d'Auch, et nous vous serions bien reconnaissans si vous voulez nous en faire admirer les beautés.

— Comment, messieurs! répondit le vieillard... vous ne pouviez vous adresser à un homme plus expert que moi. Depuis trente ans je suis sacristain.... Venez, messieurs, venez, et puis vous me direz si je me connais en architecture.

Je fis glisser adroitement deux pièces de cinq francs dans la main du sacristain; je m'aperçus qu'il était étonné de ma munificence; une joie indicible se peignit sur sa figure, et il marcha devant nous, la tête haute.

— Nous voici dans la chapelle du *Baptistère*, dit-il en se tournant vers moi: voyez les fonts baptismaux; ils sont d'un bloc de marbre noir. Voyez dans la chapelle de Sainte-Thérèse le tombeau de M. de Pomereu, intendant de la généralité d'Auch.

L'américain transcrivit sur son album une longue inscription latine, tandis que j'adressais diverses questions à notre *cicerone*, qui nous conduisit à une chapelle voisine où est le mausolée de M. d'Étigni. Mon compagnon de voyage transcrivit encore une longue inscription, ensuite nous visitâmes successivement la chapelle de Saint-Joseph où est le tombeau de la famille de Mollières, la chapelle de l'Anonciation et toutes celles qui sont rangées depuis l'entrée jusques aux portes latérales de l'église. Elles sont éclairées par des croisées formées de panneaux bordés d'arabesques; les mêmes ouvertures donnent aussi le jour à la grande nef, au chœur, et aux deux branches de la croix. L'Américain, en contemplant les couronnement qui sont en verre de couleur, ne put s'empêcher de s'écrier;

— *it is fine.*

Je lui imposai silence, et nous nous avançâmes jusqu'aux extrémités de la croix. Au-dessus de l'orgue sont des roses garnies aussi de verres de couleur, dont les peintures sont exécutées avec une grâce et une perfection admirables. Au dessus de l'orgue est un médaillon où on voit une grande figure de la Vierge, et auprès, celle de saint Pierre et de saint Paul. Autrefois les écussons des évêques, qui présidèrent à l'exécution des peintures, ornaient le principal panneau des couronnemens de tous les vitraux. En 1791 ils furent enlevés ainsi que les armoiries qui décoraient les chefs des voûtes. De grand tableaux représentant les principaux personnages de l'ancien et du nouveau testament, ornent les vitraux des chapelles correspondantes aux nefs latérales du chœur. Ces vitraux sont si beaux, les dessins sont d'une si grande perfection que Marie de Médicis, s'il faut en croire une ancienne tradition, donna ordre à un gouverneur de la province de Gascogne de les faire transporter à Paris.

Notre guide gardait depuis quelques instans un silence obstiné. Il s'arrêta tout à coup devant la chapelle du Purgatoire, dont la croisée est divisée en trois parties par les pilastres qui supportent le couronnement découpé de l'ogive.

— Ce tableau représente l'histoire de nos premiers parens, nous dit-il avec une emphase presque ridicule. Les figures d'Adam et d'Eve, de

Digitized by Google

grandeur plus que naturelle, sont près de l'arbre de la science, placé en avant du fond d'architecture, au-dessus duquel on a peint la *Création*. Dans la base, voyez les trois petits tableaux qui ont pour sujet l'*Expulsion du paradis*, la condamnation au travail, et *le meurtre d'Abel*. Venez, messieurs, ajouta-t-il d'une voix fortement émue; venez et je vous montrerai le tombeau d'un héros, d'un martyr. Au bas des marches de cet autel, décoré par la munificence de M. de Lamothe-Houdancour, sous cette dalle, repose M. d'Apchon, archevêque d'Auch. Vous connaissez sans doute le sublime dévouement de ce saint prélat. Vous savez qu'il se jeta courageusement au milieu des flammes pour arracher deux enfans à la mort.... Ce fait est écrit dans les annales de l'humanité..... Néanmoins le martyr voulait être enseveli aux pieds de la croix du cimetière; mais en 1807 le clergé de la cathédrale éleva au saint pasteur un mausolée digne de ses vertus.

L'Américain écrivit encore une longue inscription sur le dernier feuillet de son album.

— *Not i have paper*, dit-il en mauvais anglais, et il se mit à regarder attentivement, l'une après l'autre, toutes les figures dessinées sur les vitraux.

— Vous avouerez, me dit notre cicerone, que cette basilique est une des plus belles du Midi. Les vitraux sont autant de chefs-d'œuvre où les peintres de la renaissance épuisèrent toutes les ressources de leur art.

— *It is fine!*... s'écria l'Américain, en tirant de sa poitrine un soupir provoqué par une digestion qui s'élaborait péniblement.

— Fine, fine! répétait-il à plusieurs reprises.

— Voici la chapelle du Saint-Cœur de Marie, autrefois dédiée à saint Martial, dit notre cicerone. L'autel est orné de belles colonnes de marbre noir. Les vitraux de la croisée sont divisés en quatre parties; la première représente Noé; la seconde Jacob; la troisième saint Pierre; la quatrième une sybile. Au-dessous on a peint l'impudicité de Noé, la bénédiction de Jacob, Jésus marchant sur les eaux, et l'annonciation prédite par la sybile. Ce vitrail est un des plus beaux de Sainte-Marie, et plusieurs artistes en ont copié les dessins.

J'entraînai le vieux sacristain qui commençait à entrer dans les détails les plus minutieux; nous visitâmes les chapelles dédiées à saint Jacques, à sainte Anne, à sainte Catherine, et à chaque pas, nous étions frappés de la beauté des dessins qui embellissent les vitraux de toutes les croisés. Je remarquai en passant l'autel qui se trouve sous le vitrail du milieu. Je crus y reconnaître le style de l'art sous François Ier et Henri II. Une inscription gravée dans la frise de l'autel atteste qu'il fut construit en 1525. Quand nous eûmes visité toutes les chapelles, le sacristain s'assit, croisa ses deux bras sur sa poitrine et me dit:

— Vous avouerez, monsieur, que ce n'est pas à tort qu'on regarde les vitraux de Sainte-Marie comme les plus beaux et les plus riches de France, ces grandes figures sont d'une correction qu'on n'a pu obtenir depuis le XVe siècle. La décoration des fonds de tableaux présente d'admirables détails d'architecture, d'arabesques et d'ornemens. Vous êtes sans doute étonné de voir des sybiles mêlées avec les prophètes... Mais vous savez que ces femmes étaient en vénération chez les païens; les pères de l'église les regardaient comme parlant quelquefois d'inspiration divine.

Je n'écoutais pas le vieux sacristain; mes yeux étaient fixés sur la porte principale du chœur; au-dessus de laquelle est le jubé, décoré de colonnes couplées, d'ordre corinthien, de marbre du Languedoc. Entre les colonnes sont de grandes tables de marbre noir, et sur la corniche de la porte on voit les quatre évangélistes assis près d'une table de forme antique, chacun avec le symbole qui le caractérise. Frappé de la perfection de ces statues qui sont toutes en marbre blanc, j'allais demander au sacristain le nom du statuaire, lorsque je lus au bas cette inscription:

Gervais Drouet a accompli ce jubé avec les figures. l'an 1671.

J'entrai dans le chœur qui est garni de deux rangs de tables en bois de chêne, dont l'ensemble est regardé, à juste titre, comme un chef-d'œuvre de la sculpture gothique-moderne. Une figure de l'ancien ou du nouveau testament, de saint, de quelque personnage allégorique ou symbolique de la religion, est sculptée en demi-relief sur chaque dossier. Les hauts dossiers sont séparés, les uns des autres, par des pilastres ornés de petites figures, placées dans des niches, surmontées de campanilles et autres ornemens qui sont tous d'un fini précieux. Chaque figure est posée sur un cul-de-lampe décoré de petits bas-reliefs ou d'arabesques. Les stalles de Sainte-Marie sont un des principaux monumens de ce genre; elles furent achevées vers l'an 1529. Au milieu du chœur est le pupitre qui a déjà éprouvé quelques détériorations. L'autel est dédié à la Vierge dont la statue en marbre blanc est placée dans une niche qui était autrefois une porte. Au-dessous, dans un bas-relief en pierre, est la nativité de la Vierge. Près de l'autel sont des niches où l'on plaçait autrefois, aux grandes fêtes, les reliques des saints évêques d'Auch. Au-dessus des portes latérales on voit deux tables en marbre noir, sur lesquelles sont les commandemens gravés en lettres d'or. Le sanctuaire est décoré de colonnes corinthiennes en marbre antique, supportant un entablement avec une balustrade qui borde la grande tribune destinée à placer l'orchestre aux grandes fêtes de l'année. Deux portes archivoltées, au-dehors du chœur, sont admirées par les artistes, à cause de la grâce et de la pureté du dessin.

Le vieux cicerone nous conduisit aux sacristies qui sont placées de chaque côté du chœur, vis-à vis les portes latérales.

— Enfin, je suis dans mon royaume, s'écria le

Digitized by Google

sacristain.... Ici je règne en despote, ici je vois les clercs et les marguilliers trembler à ma voix.

Il me regarda fièrement pendant que je parcourais de l'œil l'enceinte des sacristies. Elles sont placées de chaque côté du chœur vis-à-vis les portes latérales et occupent, à peu près en étendue, l'emplacement d'une chapelle. Au-dessus de la voûte est une chambre aussi voûtée de la même dimension que la sacristie. On y monte par un petit escalier à pivot.

— Voulez-vous voir les chapelles souterraines? me dit l'infatigable sacristain.

Et sans attendre ma réponse, il alluma un flambeau.

Les cryptes de Sainte-Marie d'Auch sont au nombre de cinq, et se trouvent sous les chapelles de l'hémicycle entre les sacristies. Elles sont faiblement éclairées par le jour qu'elles reçoivent du palais archiépiscopal. La première est sous l'invocation de saint Léothade, proche parent d'Eudes, duc de Gascogne et d'Aquitaine. Le corps du saint, repose sur l'autel dans un sarcophage de pierre. La seconde chapelle est consacrée à saint Taurin, dernier évêque d'Auch, qui fit bâtir en 845 l'église de Sainte-Marie sur l'emplacement d'une partie de la cité qui avait été détruite par les Normands en 724. Le corps de saint Taurin est enfermé dans un tombeau de pierre, sculpté dans le goût gothique, et placé sur l'autel. La troisième chapelle qui se trouve au rond-point est dédiée à saint Austinde, qui fut élu archevêque d'Auch en 1049, en remplacement de Raymond que les chanoines du chapitre accusaient de simonie parce qu'il avait établi un cimetière près de sa cathédrale. Saint Austinde fonda la petite ville de Nogaro dans le fonds qu'il acheta de Guillaume-Raymond de Nogaro. Les reliques du saint sont placées dans un sarcophage de pierre d'une belle sculpture gothique. Le sacristain nous dit qu'autrefois le sarcophage était percé à chaque extrémité, et qu'en introduisant dans l'un des deux trous une bougie allumée, on voyait le corps du prélat revêtu de ses habits pontificaux. Dans les autres chapelles nous remarquâmes deux beaux autels qui n'ont pas encore reçu de dédicace.

L'Américain me tirait à chaque instant par le bras; la sombre majesté du lieu saint avait plongé son âme dans une noire mélancolie. Il ne parlait plus et me tirait sans cesse par le bras pour m'entraîner hors des chapelles souterraines.

— Vous voyez, monsieur, me dit le sacristain en fermant la porte, que l'église métropolitaine d'Auch est un des plus précieux monumens de l'architecture de la renaissance. Autrefois le siége de Sainte-Marie était réservé aux noms les plus illustres et aux plus éminentes vertus. Suivez-moi aux clochers; le temps est beau; vous jouirez d'un spectacle ravissant.

Nous gravîmes rapidement les degrés qui conduisent à une des tours. Le ciel était pur, le soleil touchait à l'horizon, et les vapeurs du crépuscule s'élevaient du fonds des vallées. A nos pieds paraissaient disséminées d'innombrables collines, et les Pyrénées s'étendaient à l'horizon comme un immense rideau d'une éclatante blancheur. L'Américain poussait à chaque instant des exclamations de surprise, et j'eus beaucoup de peine à l'arracher aux délices de la contemplation. Nous descendîmes enfin; mon compagnon de voyage donna une pièce d'or au sacristain qui s'inclina respectueusement en le saluant du nom de Milord. Nous étions tous deux émerveillés de ce que nous venions de voir, et l'Américain s'arrêta quelques instans devant la façade de l'édifice, puis il me suivit en s'écriant à plusieurs reprises :

— *It is fine! it is fine!!** .

L. Sentis.

* C'est beau! c'est beau!

LE ROCHER TREMBLANT PRÈS DE CASTRES, (Tarn.)

Je dormais d'un sommeil profond dans un bon lit, à l'Hôtel du Nord, à Castres, lorsqu'un teneur de livres, d'une des premières maisons de la ville, frappa fortement à la porte de ma chambre.

— Qui est là? qui est là? m'écriai-je avec colère.

— C'est moi, monsieur, me répondit-il.

— Moi, moi, répétai-je à voix basse.... Que le diable emporte tous les réveille-matins de la ville de Castres.

En proférant mille malédictions contre le malencontreux visiteur, j'avais mis mon pantalon, et je me hâtai d'ouvrir.

— Bon jour, monsieur, me dit mon nouvel ami; j'ai troublé votre sommeil, mais vous savez que hier vous m'avez prié de vous éveiller.

— C'est vrai, monsieur, je vous remercie.

— Il est six heures; on nous attend; la matinée est belle, et les fraises de Burlats sont parfumées.

— Dans un instant, je suis à vous.

Nous partîmes avec trois compagnons de voyage, deux jeunes gens de la ville, et un marchand ambulant qu'on appelait *monsieur l'Abbé;* j'ouvris de grands yeux, et ne voyant dans le marchand rien qui indiquât un caractère sacerdotal, je me permis quelques questions un peu plaisantes.

— Vous êtes un drôle d'abbé, monsieur, m'écriai-je; on vous prendrait plutôt pour un de ces flibustiers qui exploitent la crédulité des passans que pour un aspirant à la prêtrise.

— Je ne suis pas prêtre, ni ne veux l'être, répondit le marchand avec un flegme qui m'étonna. J'ai déjà soixante-cinq ans, et ce n'est pas à mon âge qu'on change de manière de vivre. Avant la ré-

Digitized by Google

volution mes parens me firent entrer au séminaire ; mais deux ans après je jetai le froc aux orties, et depuis lors je suis marchand ambulant. Je vends des *Saints-Esprits* aux paysannes, des schals aux dames, et je marie les demoiselles.

— Oui, oui, s'écria un des jeunes gens en riant. Avan hier, à minuit, on a joué un tour pendable à M. l'abbé.

Le marchand ambulant ne répondit pas, mais il parlait à voix basse, et menaçait le jeune homme du poing.

—Je n'ai pas peur, monsieur l'abbé, répondit l'insupportable narrateur ; on saura tout.

Ecoutez donc, messieurs. Monsieur l'abbé était logé depuis trois jours à un des meilleurs hôtels de Mazamet. Il avait de fréquens entretiens avec une servante; était-ce pour la marier par procuration, je n'en sais rien. Bref, il lui rendait des visites nocturnes. Le maître d'hôtel s'en aperçut et résolut de le dégoûter de ses excursions. Il se concerta avec quelques jeunes gens de l'endroit qui lui suggérèrent un moyen infaillible. Devant la porte de la chambre de M. l'abbé était une trappe qui sert, au mois de septembre, à jeter la vendange dans la cuve. On enleva les planches, et à minuit M. l'abbé, en mettant le pied hors de sa chambre, tomba dans la cuve qui était encore pleine de vin. Il se serait noyé comme un ivrogne ; mais on avait placé des domestiques qui le retirèrent à temps, noir de vin et presque étouffé. Avant le jour il partit bien résolu de ne plus rentrer dans cet hôtel où on lui avait fait subir un baptême par immersion.

N'est-ce pas vrai, monsieur l'abbé ?

— Mensonge et calomnie, murmura le marchand, en jetant des regards étincelans sur le narrateur indiscret.

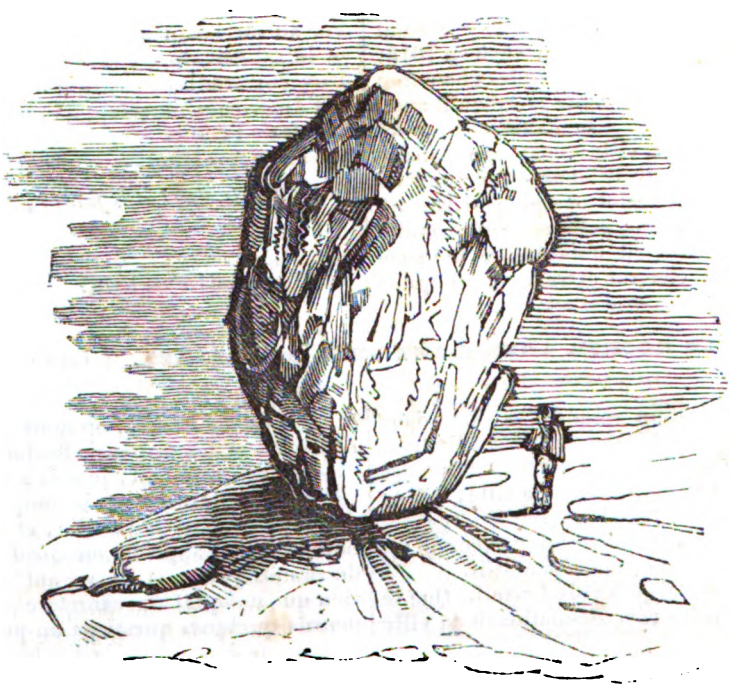
— Je prends à témoin tous les jeunes gens, et toutes les filles de Mazamet, s'éria le jeune homme en levant son chapeau au-dessus de sa tête.

— Monsieur l'abbé, étiez-vous bien mouillé ? disait l'un...

— Monsieur l'abbé, avez-vous goûté le vin du maître d'hôtel? était-il bon? disait l'autre.

Le marchand enrageait ; il était prêt à se jeter avec sa valise dans l'égout qui coulait à quelques pas de nous. Je pravins à le calmer, et la paix était faite quand nous arrivâmes aux Salvages.

Nous nous arrêtâmes pour visiter les fabriques de draps les papeteries, et le soleil était déjà bien au-dessus de l'horizon lorsque nous nous remîmes en marche. Tous les voyageurs qui ont parcouru le Midi ont tant parlé du rocher tremblant que je crois inutile de faire ici la description de cette merveille de la nature, qui assurément n'en est pas une. Figurez-vous une masse énorme superposée sur d'autres rochers disséminés à l'entour, que vous faites mouvoir avec une seule main et vous aurez vu le rocher tremblant. Pendant que je le dessinais tel que vous le voyez ici, le teneur de livres était à faire les provisions pour le déjeûner. Je descendis avec le marchand dans la grotte dite de Saint-Dominique ou l'abbé m'assomma



Rocher tremblant près de Castres, (Tarn.)

Digitized by Google

d'une longue dissertation pour me prouver que le chef des frères prêcheurs n'établit pas le tribunal de l'inquisition.

— Où êtes-vous donc, cria le teneur de livres? Diable soit de vous! il y a demi-heure que je vous cherche.

— J'écoutais monsieur l'abbé.

— Bah, me répondit-il, que monsieur l'abbé aille prêcher dans la cuve du maître d'hôtel de Mazamet; venez et nous déjeûnerons mieux que le roi à Saint-Cloud.

En effet, un énorme plat de fraises m'attendait; quand je me fus rassasié de ce fruit, qui partout ailleurs n'a pas le même parfum qu'à Burlats, je m'étendis de tout mon long pour écouter l'histoire d'Adélaïde de Burlats que l'abbé nous racontait en rongeant l'os d'un petit jambonneau. Il nomma tous les troubadours qui soupirèrent pour la noble dame; discuta sur ses amours avec le comte de Toulouse, et finit par dire que la belle Castraise avait été la merveille de son siècle.

— Et vous, vous êtes un bavard, monsieur l'abbé, dit le teneur de livres; ce soir, si vous voulez, nous irons à Mazamet, et un second baptême par immersion vous paralysera peut-être la langue.

L'abbé fit la grimace; nous bûmes à la santé du maître d'hôtel de Mazamet; et nous partîmes après avoir visité les ruines du château de Burlats.

J. Gauthier.

1 Le voyageur qui a bien voulu détacher ces pages de son Album nous a promis une puissante collaboration. Elle sera d'autant plus précieuse qu'il a parcouru tout le midi en artiste, le bâton à la main et le sac au dos.

CAZALÈS.

Si l'on voulait se livrer à l'examen rigoureux des causes qui ont conduit à la célébrité la plupart des acteurs du drame interminable des révolutions, on serait peut-être surpris de ne trouver qu'intrigue là où l'on croyait mérite réel, orgueil sous des apparences simples, et égoïsme au lieu de dévoûment.

La célébrité est une cloche bien haut placée, aux abords périlleux et qui ne tinte que sous le marteau du téméraire qui a osé l'atteindre. L'homme modeste, et peu soucieux du vain bruit qu'elle produit, n'osera l'aborder lui-même; mais comme le mérite réel trouve toujours des amis, tôt ou tard la célébrité le proclame.

Ces derniers hommes sont bien rares; ils sont plus rares que le mérite, qui l'est beaucoup. Au milieu de cette série de présomptueux qui, pour ce qui les concerne, anticipent eux-mêmes sur l'opinion publique et semblent par ce moyen provoquer dans le monde la manifestation du sentiment qu'il professe sur leur compte, il est presque prodigieux de rencontrer un véritable mérite, qui, s'il s'y trouve, est étouffé par cet entourage d'orgueil et de pédantise. Indépendamment de tout principe et de toute conviction personnels, on

Digitized by Google

doit néanmoins avouer que cette rare exception existe ; il y a des hommes vertueux dont la conduite et la vie recommandables sont un baume bienfaisant, qui en retrempant l'âme de l'écrivain consciencieux, fait revivre sa plume et le réconcilie avec des faits qu'il avait résolument oubliés.

Jacques-Cazimir de Cazalès est un de ces hommes que le bon sens et la modestie, encore plus que les talens, rendront cher à tout ce que les générations pourront posséder d'esprits justes, appréciateurs et judicieux.

Né en 1757, à Grenade, sur la Garonne, il reçut une éducation très-négligée. Son père, conseiller au parlement de Toulouse, ne s'occupa que très-médiocrement de lui pendant sa première jeunesse, et il subit, par une conséquence presque forcée de sa naissance aristocratique, la destination de la noblesse de son époque, dont les jeunes gens, sauf ceux qui visaient à la magistrature, faisaient leur éducation dans le monde et cachaient sous la gentillesse de leurs manières le vice de leur oisiveté. Cependant sa quinzième année étant arrivée, son père obtint pour lui une sous-lieutenance, et quelques années plus tard il fut capitaine d'une compagnie.

Avant que le délire des espérances et la coalition des vieilles haines eussent aboyé contre l'ancienne société française pour mordre en même-temps et dévorer ensuite la plus vieille monarchie d'Europe: avant que Mirabeau, dont les créanciers avaient hypotéqué l'honneur, fut arrivé à la tribune pour jeter à l'assemblée ses poignées d'éloquence; avant enfin que le sagitaire de Grenoble eût acquis la puissance redoutable que lui accorda sa parole, le jeune Cazalès, faisait, au milieu des orgies de café, des intrigues d'amour et des duels, l'apprentissage de l'état militaire, avant que les circonstances le conduisissent à faire l'apprentissage de la vie politique.

Dieu seul qui connaît le secret des destinées humaines devait un jour détruire dans l'âme de Cazalès tout ce qui pouvait y exister de léger et de futile pour y substituer la fermeté du raisonnement et le calcul réfléchi du bon sens. Une conviction profonde, des principes bien arrêtés devaient produire ce résultat, et le jeune capitaine réunissait, peut-être à son insu, ces deux conditions dont sa conduite future sut établir l'indispensabilité.

Quelques étincelles de feu qui s'allumait au commencement de mai 1789 reveillèrent Cazalès de son sommeil de garnison ; son imagination en fut violemment atteinte, et son intelligence, provoquée pour ainsi dire par le développement des idées nouvelles, franchit d'un bond les étroites limites qui l'avaient jusque-là resserrée, parvint à sonder les secrets d'état et se répandit jusqu'aux plus petites exigeances de la démocratie.

Dès cet instant, il sut tout voir ; il suivit avec une constante attention le progrès de l'incendie, espérant toujours que les hommes, auxquels il préparait le danger, sauraient l'éteindre, ou du moins atténuer ses déplorables effets; mais il s'aperçut bientôt que ses prévisions l'avaient trompé et dès lors, impuissant encore, il se contenta de réfléchir et prépara, dans le silence de ses calculs, la sagesse du système qu'il devait développer plus tard, au milieu des orages de la tribune.

Cazalès était très-loin de condamner ce désir de liberté qui se manifestait sur tous les points du territoire français; il possédait un caractère de justice trop prononcé pour s'élever avec force contre les vœux démocratiques qui réclamaient l'abolition des priviléges qui ne peuvent exister qu'lorsqu'ils sont nourris par l'ignorance des peuples; mais il professait des principes monarchiques bien arrêtés, et il était convaincu que l'on pouvait faire subir à la monarchie la modification voulue par l'état présent d'une nation; il était bien certain que la royauté n'était pas incompatible avec la réalisation des exigeances populaires; il vit enfin qu'il était impossible de réunir daus un même pacte le principe de fait et le principe de droit, la politique et la sociabilité; mais l'abolition de la royauté, qui semblait être la conséquence d'un cri général, remplit son âme d'effroi : il savait trop combien il fallait de vertu pour pratiquer toutes les théories qui, échappées de quelques cerveaux enthousiastes et bouillans, gagnaient déja les masses et préparaient un pêle-mêle dont le sang-froid seul et non la passion pouvait calculer toutes les conséquences.

A lépoque où eut lieu l'assemblée des notables, Cazalès était capitaine dans un régiment de chasseurs ,selon les uns; de dragons, selon les autres ; dans ses conversations particulières, il se prononça constamment pour les cours souveraines, et lors de la convocation des états-généraux, qu'il considérait comme le seul moyen de rétablir l'ordre, il abandonna définitivement toutes les habitudes legères de jeune homme, dont il s'était faiblement écarté, et se mit sur les rangs pour représenter les hommes de son parti.

Sa candidature fut repoussée à Toulouse et à Cahors, parce qu'on craignait qu'il ne fît trop de concessions au tiers-état : mais loin d'être découragé par cet échec, il poursuivit passionnément son élection et l'obtint enfin au bailliage de Rivière-Verdun.

Député aux états-généraux, Cazalès se montra digne de représenter cette portion de la noblesse qui, reconnaissant de bonne foi le poids accablant que les nombreux priviléges faisaient peser sur le peuple, venait en opérer le sacrifice à la seule condition que l'on ne briserait point un trône auquel elle était attachée par tant d'intérêts moraux. Quelque peu nombreux qu'aient été (ce que j'ignore) les hommes qui partageaient un tel sentiment, je crois que nulle opinion politique ne peut faire que l'on ne professe pour eux une sorte de vénération.

Cazalès devint, par la facilité de son élocution, le chef des hommes recommandables qui composaient ce fragment de l'aristocratie.

Cependant l'esprit d'innovation s'était tellement répandu, que le vieux droit français chancelait sur ses bases ; le refus de la délibération par ordre, que le tiers avait manifesté, ne tendait à rien moins

Digitized by Google

qu'à faire écrouler l'édifice ; la force dont la bourgeoisie s'était emparée, subissait déja une destination de vengeance des humiliations passées, et lorsque Mirabeau, Sièyes et Bailly, à la tête des députés du tiers-état, se déclarèrent assemblée constituante, Cazalès ne vit dans cet acte qu'un abîme où la monarchie allait s'engloutir, et une conversion prochaine du principe d'hérédité en principe d'élection. Il protesta énergiquement contre cette nouvelle disposition, et dès qu'il la vit adoptée par son parti qui se réunit au tiers, il partit ; mais arrêté à Caussade, il lui fut enjoint de rentrer dans l'assemblée, malgré qu'il eut, par des instances réitérées, sollicité la liberté.

L'impossibilité de sa retraite fut peut-être la cause de ses beaux discours ; car dès qu'il eut aperçu tout le danger qui l'attendait dans sa fuite, dès qu'il se fut convaincu de l'immuabilité de sa position dans l'assemblée, il se détermina à y jouer un rôle actif et à déplorer par les élans chaleureux et sensés en même temps de sa parole, la destruction de la royauté, dont la situation était désormais désespérée. Fréquemment interrompu par les murmures et les éclats de colère du parti démocratique, pendant qu'il invoquait les gloires du passé et qu'il déroulait devant l'assemblée l'épouvantable tableau de l'avenir, il sut toujours donner à sa voix l'élévation mesurée qui devait dominer le tumulte et lui conserver néanmoins une dignité que dans de semblables circonstances ses contradicteurs remplaçaient par des mouvemens abruptes et peu convenans. Le parti nobiliaire n'eut jamais trouvé parmi les hommes qui le composaient un orateur qui le représentât avec autant d'avantage ; il a fait ressortir dans des discours, que le défaut d'espace m'empêche de rapporter ici, tout ce que les hommes de la droite pouvaient professer de sentimens généreux, et il a si ingénieusement généralisé à l'endroit de leurs défauts, qu'à toute autre époque il eut fait perdre le souvenir de tout ce qu'avait eu de hideux le régime féodal.

Les discours de Cazalès ont été publiés en 1821 ; comparés à ceux de Barnave, ils peuvent donner une idée exacte de la position respective de ces deux hommes à l'assemblée. Barnave, homme du peuple, Cazalès, noble, représentèrent chacun leur parti avec une égale force de conviction ; ils se disputaient le terrain pied à pied, et cette rivalité les fit se lancer l'un l'autre les traits acérés de la personnalité. Un Lameth rapporte quelques paroles qui furent échangées par ces deux hommes lors d'une rencontre qui eut lieu entre eux : — Je serais désespéré de vous tuer, M. Barnave, disait Cazalès, quand je songe que je n'entendrais plus votre voix éloquente. — J'éprouve de mon côté une crainte d'autant plus grande pour ce qui vous concerne, répliquait Barnave, que je pourrais avoir des successeurs à la tribune, tandis qu'il faudra mourir d'ennui lorsqu'on écoutera quelqu'un des vôtres. Peu d'instans après Cazalès fut frappé d'une balle à la tête, mais la légèreté de la blessure lui permit un prompt rétablissement.

Je laisse aux mémoires du temps le soin de retracer tous les travaux politiques de Cazalès, les discussions sur le *veto* ; sur le droit de paix et de guerre, contesté à la couronne ; les débats relatifs au clergé, les troubles de quelques villes, telles que Nanci, Montauban, etc., qui lui nécessitèrent beaucoup de calculs.

Je ne développerai point toutes les circonstances qui se rattachent à l'évasion de Varennes et à la suspension de la royauté ; à cette époque où Cazalès voyant la cause qu'il défendait perdue, se retira à Coblentz auprès des princes ; à cette époque où, froidement accueilli par l'émigration dont il ne partageait pas le fol espoir, il fut obligé de se retirer en Angleterre, qu'il quitta bientôt pour aller comme commissaire-général à bord d'une escadre anglaise qui se rendait à Toulon pour seconder le mouvement qui y avait été suscité par la proclamation de Louis XVI.

Cazalès fatigué enfin de la vie publique, voulut la terminer par la défense de Louis XVI ; il écrivit à Péthion, maire de Paris, et à la convention nationale deux lettres qui sont deux chefs-d'œuvre de dévoûment et de convenance ; une troisième, dans laquelle il exposait tous les droits que sa conduite passée lui donnait à cette faveur, fut adressée personnellement à Louis XVI. L'autorisation lui fut formellement refusée ; ce refus le conduisit à publier à Londres un mémoire pour Louis XVI, dans lequel il établit avec un bonheur et une force de logique peu communs et l'iniquité de l'accusation et l'inconstitutionalité de la procédure.

Enfin, après avoir vu de loin s'opérer toutes les exactions d'une époque de délire et d'effervescence, il rentra en France en 1803, et refusa toutes les offres que voulut lui faire Napoléon pour l'attacher à sa personne. Retiré dans un modeste château du département du Gers, qui domine le petit village d'Engalin, il passa le reste des jours que la Providence devait interrompre de bonne heure, au sein de la solitude et presque de l'oubli, n'ayant pour toute compagne que le souvenir de ses agitations passées et la correspondance de Burke avec lequel il s'était lié à Londres de la plus étroite intimité.

Le 24 novembre 1805 nul journal n'instruisit le public de la mort d'un des hommes les plus vertueux de l'époque la plus orageuse, nulle pompe n'entoura son convoi et nul luxe ne décore son tombeau ; enterré dans le cimetière du petit village d'Engalin, il n'y a même pas une pierre sur sa fosse où le passant respectueux puisse lire Cazalès.

Jacques de Luynes.

Digitized by Google

LE FOU DE SECULEJO.

I.

LE CONTREBANDIER.

Plusieurs personnes peuvent se rappeler encore la jolie fille du village *d'Oo*, la belle enfant, dont le laitage était si doux pour les étrangers de Luchon. Beaucoup d'entr'eux, jeunes alors, se retraceront sa taille souple et gracieuse; ils souriront peut-être à l'image de ses traits harmonieux et naïfs. Que de fois, lorsqu'ils allaient au lac de Séculéjo, se sont-ils arrêtés pour admirer les longues tresses qui encadraient le front pur de *Pepa;* que de coups d'éperons donnés à leurs chevaux! et cela, rien que pour voir ses grands yeux se lever sur eux.

Eh bien, si vous désirez savoir ce que devint cette jeune fille, achevez de lire ce peu de mots.

Romero l'Espagnol, le plus intrépide chasseur de la vallée, était le père de Pepa. Privée de sa mère, la jeune fille avait concentré sur lui tout ce que son cœur aurait eu pour elle d'affection et de tendresse; aussi vous concevez sa joie et son plaisir lorsqu'après une longue absence dans les montagnes, elle le voyait revenir de loin; il fallait voir la belle enfant courir vers lui, l'embrasser, le débarrasser de son long fusil, puis de ses deux petites mains essuyer la sueur qui découlait de sont front.

Romero, revint un jour de la montagne, bien avant le coucher du soleil.

— Mon père, s'écria Pepa, en le voyant entrer les yeux fixes et égarés, mon père, qu'avez-vous? elle cherchait à le calmer par ses baisers et ses caresses.

Mais Romero restait toujours immobile, regardant la montagne avec une sorte d'effroi.

— Oh, mon Dieu! qu'avez-vous répéta, sa pauvre fille.

— Ce n'est rien, Pepa; rien, dit le montagnard, après avoir frappé son front plusieurs fois; puis il ajouta: prions tous les deux pour ta mère. Il y a dix ans aujourd'hui qu'un infâme,.... et je l'oubliais.... J'aurais dû penser que ce jour doit être sacré dans notre famille...

— La voilà, continua-t-il tout-à-coup.... Pepa, Pepa, ne vois-tu pas là-bas dans la montagne, glisser comme une ombre blanche à travers les sapins?..... C'est elle, c'est ta mère.. .. Elle me montre son sein comme après lorsqu'elle m'a dit: Romero! Romero!..... Oh! Juan!..... Juan!..... poursuivit-il avec un cri déchirant.

— Mon père! mon père!.s'écria Pepa toute en pleurs et l'entourant de ses bras.

— Pauvre enfant, pardonne,.... mais ta mère, ta mère, il me semble la voir lorsque toute petite, le soir, elle te berçait dans ses bras pour t'endormir; et sans ce Juan.... C'est un souvenir si cruel!

Après quelques instans, tous deux prièrent longtemps à genoux, et quand arriva la nuit, Romero paraissait plus calme.

— Bonne Pepa, disait-il à sa fille, Dieu te récompensera, car tu aimes bien ton père; sans toi que deviendrais-je?..... que ferait Romero si tu l'abandonnais?

— Moi, vous abandonner, mon père; sans votre bonheur Pepa serait-elle heureuse?

— Heureuse, tu es donc heureuse mon enfant? alors pourquoi es-tu triste et rêveuse? Pourquoi depuis quelques jours, après que tu as vendu ton lait, ne reviens-tu pas au village gaie et joyeuse comme auparavant? Ce matin même tes yeux étaient rouges et glonflés, et une larme y brillait lorsque tu m'as embrassé.

— Je suis heureuse, mon bon père, vous m'aimez tant.

— Oui, oui; je t'aime, et quel autre que toi pourrai-je aimer après ta mère?

Mais ils furent interrompus par des cris et des huées qui partaient du village; au même instant plusieur *gardes*, conduisant un contrebandier, entrèrent dans la maison.

— Romero, lui dit l'un deux, ta maison est la plus sûre du village, l'orage gronde dans la vallée, garde-le cette nuit, et tu en sera recompensé, car, vois-tu, il a tué un garde des montagnes.

— Non, répondit brusquement Romero, il n'y a qu'une lieu *d'Oo* à Luchon.

— Oh, mon père, dit Pepa, une lieue, c'est bien long avec cette nuit; vois comme elle est noire, la pluie est abondante, et le vent souffle avec fracas: entends-tu comme le torrent gronde ce soir?

— Eh bien, suivez-moi, et il sortit avec eux, une torche de résine à la main.

Le contrebandier était un jeune homme fort et vigoureux; sa figure, quoique brunie par le soleil, n'avait point la rude expression des bandits de la montagne. Son costume était celui de l'habitant des Pyrénées; mais les chaînes qui garrotaient ses mains indiquaient cependant ce que l'on avait à redouter de ses membres musclés et nerveux.

—Juanitto! s'écria la jeune fille, en le voyant passer devant elle, oh! mon Dieu.

— Je t'attends, lui dit à voix basse le contrebandier, tout en appuyant son doigt sur ses lèvres; mais dans son regard on aurait pu surprendre un rayon d'espérance.

Bientôt elle vit revenir son père.

— Va dormir, mon enfant, dit-il à Pepa, je

Digitized by Google

veillerai cette nuit; et elle le laissa après l'avoir embrassé.

Les pas seuls de Romero retentirent pendant quelques momens sur les planches de la chambre. Tout à coup un homme, enveloppé d'un large manteau, vint tomber à deux genoux devant lui.

— Romero!.... Romero! disait-il d'une voix suppliante.

— Juan!... Juan ici devant moi, s'écria le père de Pepa avec une joie féroce. Misérable, te souviens-tu de Marguerite, de celle que j'aimais? ajouta-t-il, en sautant sur sa carabine.

Romero, Romero, regarde, poursuivit Juan, et il rejeta au loin son manteau, ni poignard, ni pistolets à ma ceinture, mais des pleurs dans mes yeux et des prières sur mes lèvres. Oh! tue-moi, tue-moi si tu le veux, mais grâce, pitié pour mon fils! Sauve Juanito le contrebandier, et il sanglotta en se traînant aux pieds de l'Espagnol.

— Ton fils.... le contrebandier de ce soir... Et tu me demandes de le sauver; à moi.... — Et la haine que nos pères nous ont léguée à tous les deux, dis, as-tu pu l'oublier? et ma bien-aimée *Marguerite*, puis-je l'oublier, moi, le crois-tu? non, non, c'est un combat à mort qu'il me faut; si tu me tues, tu sauveras ton fils; tiens.

Et il jeta un poignard aux pieds du vieux contrebandier. Mais lui restait toujours à genoux, pleurant et suppliant, sans relever la lame qui était devant lui.

— Ah! tu trembles, tu recules maintenant..... Le lâche... l'infâme assassin.

— Oh mon fils! mon fils! murmura Juan.

— Moi! sauver ton fils, Je veillerai moi-même à la porte.

Aux armes!... arrêtez-le.... Il se sauve... criait on tout à coup; et la chambre se remplit aussitôt d'hommes et de soldats.

— Trahison! trahison! hurlaient les soldats.

— Il s'est sauvé; oh! merci, merci, mon Dieu, cria le père de Juanito; et s'élançant par une fenêtre, il disparut à tous les yeux.

— Il m'échapperait lui aussi, dit Romero, en déchargeant au hasard sa carabine.

Un rire moqueur se fit entendre au loin dans l'ombre, et une voix qui était celle de Juan..... lui cria.... — Au revoir, Romero..... au revoir.

La foule se pressait autour de lui, menaçante et terrible.

— Ciel... ma fille... où est-elle,.... dit l'Espagnol... oh! ce serait affreux, poursuivit-il en courant à la chambre de Pepa qu'il appelait à grands cris. Il en ressortit presqu'aussitôt pâle, égaré et s'arrachant les cheveux. — C'est elle,... s'écria-t-il; c'est lui qu'elle aimait... Oh! mon Dieu; maudissez-la, car elle m'abandonne!

II.

ROMERO L'ESPAGNOL.

Par une de ces nuits d'été, si pures et si fraîches dans les montagnes, alors que les pointes des rochers se dessinent sur l'azur d'un beau ciel étoilé, un homme triste et pensif était assis sur les bords du lac de Séculéjo. Tout était calme autour de lui; seule, la cascade, voilée par les rayons de la lune, faisait entendre son profond mugissement.

C'était Romero. La tête dans ses mains, il rêvait à son enfant qui l'avait abandonné, à sa Pepa qu'il ne pouvait plus embrasser le soir, et dont à son réveil il n'entrevoyait plus le sourire. Parfois il paraissait écouter et alors l'espérance animait son regard.

— Romero, lui avait dit un homme, ce soir à minuit viens au lac et tu retrouveras ta fille.

Mais dans cet homme il avait cru reconnaître le vieux Juan, l'assassin de sa bien-aimée, et voilà pourquoi il retombait toujours comme découragé dans sa rêverie. Tout à coup il se lève et précipite ses pas; des cris lointains se faisaient entendre.

Grâce!... grâce!... Oh mon père!.... mon père

— C'est elle, Pepa.... Oh mon Dieu! s'écrie Romero.

Les cris cessèrent; alors il lui sembla voir s'agiter quelque chose au-dessus de sa tête, et un cadavre sanglant tomba dans l'eau en face de lui.

— Romero... Romero... lui cria une voix, me reconnais-tu? Je suis Juan, le père de Juanitto, le contrebandier; ce cadavre, c'est....

Mais une voix plus forte et plus terrible étouffa ses accens; et levant la tête, il vit deux hommes lutter avec acharnement sur un rocher voisin; deux poignards tournoyaient sur leurs têtes avec une effrayante rapidité.

— Juan!.... Juan!.... c'est lui, s'écria l'Espagnol avec désespoir.

Il eut bientôt gravi le rocher.

— Ma fille.... ma fille....

— Ta fille... lui répondit un homme qui n'était pas Juan. Elle est là.... Voici son assassin, ajouta-t-il, en jetant dans le lac le cadavre du vieux contrebandier.

— Juanito!... Oh Pepa, Pepa.... qu'en as-tu fait, criait toujours Romero qui s'élança vers lui.

— Il l'a tuée... lui... Mon père, il l'a tuée, te dis-je; elle que j'aimais tant. Et Juanitto pleurait se tordant les mains, avec des cris horribles.

L'Espagnol épouvanté recula de quelques pas; la figure du jeune homme était horrible à voir. Ses yeux flamboyans sortaient de leur orbite, et ses lèvres hideusement contractées, faisaient entendre un rire féroce. Ses doigts crispés tenaient encore un poignard sanglant. Il se pencha un instant sur l'abîme, puis tout à coup, cachant son visage de ses deux mains, il s'enfuit dans les montagnes en poussant d'affreux hurlemens.....

Juanitto, le meurtrier de son père, était fou. . . . . .

Pendant bien long-temps, depuis lors, dans la vallée on ne parla qu'avec terreur du *fou de Séculéjo;* de cet homme qui, dans le silence de la nuit, faisait retentir les montagnes de ses cris lugubres. Le chasseur le plus intrépide redoutait de s'approcher du lac lorsque tout était sombre,

Digitized by Google

et se signait au plus vite, lorsqu'il y passait durant le jour. Une nuit rien ne troubla le calme des montagnes. Le lendemain des étrangers qui visitèrent le lac trouvèrent un homme mort auprès de la cascade. *Le fou de Séculéjo* avait cessé de vivre ; un vieillard seul vint pleurer sur sa tombe, et c'était le père de Pepa, Romero l'Espagnol.

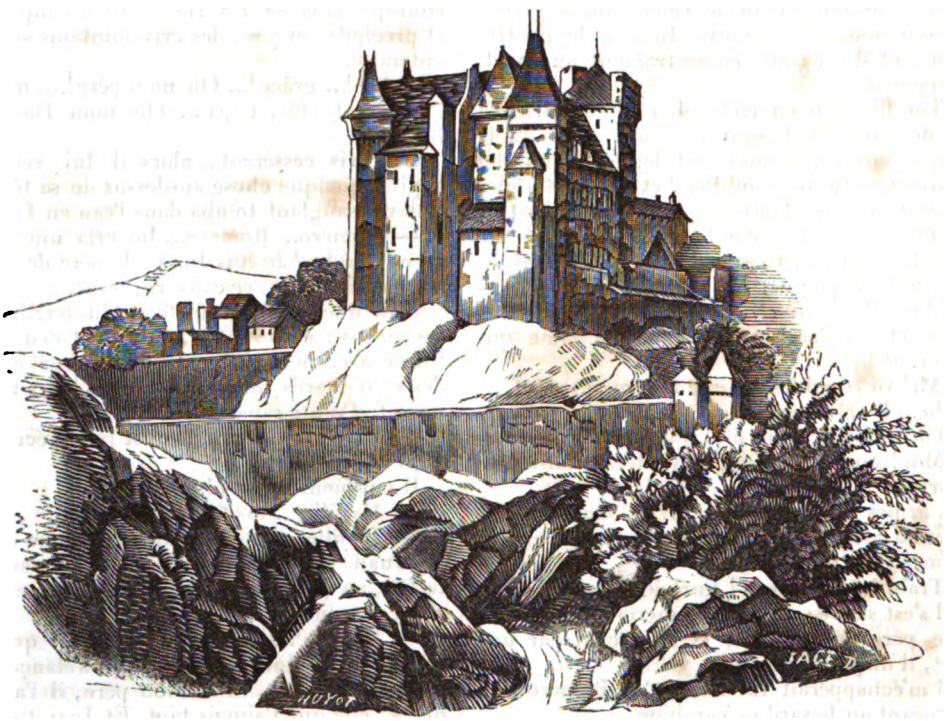
Gustave Soulerat.

N. B. Le lac de Séculéjo, que les étrangers appellent *Lac d'Oo*, est situé à deux lieues de *Bagnères de Luchon*, dans la vallée de *Larboust*. C'est un des sites les plus remarquables des Pyrénées. La cascade, sans cesse alimentée par les neiges, se précipite perpendiculairement dans un bassin, dont chaque paroi est une montagne. Le mugissement de cette chute d'eau l'annonce au voyageur étonné qui, plein d'effroi, demande à son guide où gronde l'avalanche.

D'après M. *Nérée Boubée* l'élévation de la cascade est de 950 pieds, et la profondeur de 230.

(*Note de l'auteur.*)

Lac de Séculéjo (Haute-Garonne), près de Bagnères-de-Luchon.



LE CHATEAU DE PAU.

Depuis deux jours les messageries de Bordeaux m'avaient déposé dans la capitale de l'ancien royaume de Navarre. Les Pyrénées s'élevaient devant moi, avec leurs sites pittoresques, leurs pics aériens couronnés de leurs blancs diadèmes de neige. Au bas des montagnes, l'herbe se déroulait encore en nappes verdoyantes et parsemées de graines rouges de rhododandron. J'avais vu les glaciers des Alpes, les chalets de la Suisse, les campagnes de l'Italie, les gouffres fumans du Vésuve, et pourtant je me sentais frappé d'admiration en contemplant les sommets majestueux des monts Pyrénéens. Le souffle de l'automne avait déjà flétri le gazon, les feuilles des arbres tombaient une à une, et la nature si riante, quelques mois auparavant, se couvrait lentement de son suaire glacé. Au mois de mai, l'aspect des Pyrénées fait naître dans l'esprit du voyageur des idées voluptueuses, des pensées de bonheur. Alors, comme des jeune fiancées, elles se revêtent de leurs robes nuptiales, et leurs fronts se couronnent de fleurs. Au commencement de l'automne elles s'enveloppent d'un long voile de deuil comme une épouse qui a perdu son époux, et toutes les fleurs se fanent. Quel est celui qui en voyant la nature lutter péniblement contre les douleurs de son agonie, n'a pas livré son âme à cette tristesse voluptueuse qu'on appelle la mélancolie? Il est doux de suivre de l'œil une feuille que le vent de l'hiver emporte loin du rameau, et

Digitized by Google

l'automne est la saison de la rêverie. Je rêvais aussi aux pieds des Pyrénées; chaque jour je sortais de la ville, et chaque promenade me suggérait une nouvelle inspiration.

Un soir j'arrivais à une des portes de la ville de Pau, lorsque j'aperçus un vieillard, à cheveux blancs, qui semblait hâter le pas pour m'atteindre.

Je m'arrêtai, et quelques instans après le vieillard était à quelques pas de moi.

—Monsieur, me dit-il, si je ne me trompe, vous êtes étranger; vous venez peut-être d'herboriser sur nos montagnes?

— Je ne suis pas botaniste, monsieur, lui répondis-je. Mais j'aime à voir les Pyrénées, et jusqu'à mon départ j'irai tous les jours faire quelque excursion.

— Bien, monsieur, me répondit le vieillard; j'aime aussi les jeunes gens qui cherchent dans le magnifique spectacle de la nature un aliment à leur imagination. Dites-moi, monsieur, en mettant le pied sur notre terre Pyrénéenne, n'avez-vous pas éprouvé une douce émotion? Vous avez parcouru les Landes; quel contraste entre cet aride désert et les belles campagnes du Béarn! Chez nos voisins, la nature est condamnée à une effrayante stérilité. Ici c'est une vierge couronnée de fleurs, de fruits et de verdure. Écoutez-moi, monsieur : j'ai vu plusieurs contrées; j'ai admiré les plus belles cités de l'Europe, et je vous avoue que j'aime mieux le séjour de la capitale du département des Basses-Pyrénées.

— L'amour de la patrie est l'apanage d'une grande âme, répondis-je au vieillard.

— Oui, j'aime ma patrie, s'écria le vieillard avec un enthousiasme qu'il me serait difficile de dépeindre. Ne croyez pas que j'aie vieilli inutile dans mes foyers. J'étais au combat naval d'Ouessans.

En prononçant ces dernières paroles, le vieillard dirigea sa main droite vers son cœur, comme pour me montrer deux brillantes décorations qui pendaient sur sa poitrine. Nous étions déjà sur la place royale de Pau. Nous nous assîmes sur une pierre et mon interlocuteur garda pendant quelques instans un profond silence.

— Vous voyez que Pau se trouve dans une situation magnifique, me dit-il, en posant sa main sur un de mes genoux, en étendant l'autre vers l'horison. Lorsque vous êtes venu ici pour la première fois, vous avez été frappé de la beauté de ces sites si pittoresques qui se déroulent autour de ces murs comme un panorama fantastique. Voyez ces collines vertes encore, ce ciel si pur que colorent les derniers rayons du soleil couchant. Là haut le Gave bondit à travers les rochers et les abîmes et mugit dans sa colère. Voyez-le dans la plaine: il s'est métamorphosé en fleuve, et coule paisiblement dans les lieux qu'il arrose avec amour. Là bas dans la plaine de Gélos s'élève le bâtiment des haras qui fournit de si bons chevaux dans le Midi.

— Le beau spectacle! m'écriai-je, enthousiasmé de l'énergie du bon vieillard.

— Admirez les coteaux de Jurançon, ajouta-t-il; ils sont couverts d'arbres fruitiers; voyez ces jolies maisons de campagne avec leurs toits de tuiles et leurs jalousies vertes....

Mon interlocuteur se tut enfin, et je pus contempler en silence les beaux sites qu'il venait de me décrire. Le soleil était à moitié caché derrière l'horison; ses derniers rayons éclairaient à peine les monts gigantesques qui s'élevaient devant nous. Une vapeur bleuâtre montait du fond des vallées et se dessinait en formes bizarres. Les arbres et les vignobles disparaissaient peu à peu dans l'ombre du soir, et la pâle lumière du crépuscule s'effaçait rapidement à l'approche de la nuit.

— Avez-vous vu le château de Henri IV! me dit le vieillard.

— Non, monsieur, lui répondis-je; mais je ne partirai pas avant d'avoir salué le berceau du meilleur de nos rois.

— Voyez notre vieux château avec ses sculptures, ses tourelles et ses crénaux. De ces murailles noircies par les années, est sortie la plus belle des gloires françaises. L'édifice tombe en ruines; les temps et le marteau de la révolution l'ont mutilé, et les grandes salles, autrefois resplendissantes de magnificence, ne se recommandent aujourd'hui à la curiosité des voyageurs que par les souvenirs qu'elles rappellent. Vous savez que les missionnaires de 93 n'épargnaient rien. Le berceau de Henri de Béarn n'eût pas été respecté; mais un bon citoyen du pur sang Béarnais sut le dérober à la gueule du Saturne insatiable. Vous verrez le berceau, monsieur.

Nous étions au pied de l'escalier qui mène aux appartemens du pavillon gauche; le vieillard s'arrêta pour me montrer la statue d'Henri IV, sur un haut piédestal de marbre, et sculptée par le célèbre Goujon. Nous montâmes ensuite l'escalier; la voûte est encore couverte des chiffres d'Henri d'Albret et de Marguerite de Valois. Nous entrâmes dans une grande salle qui forme la partie orientale du château, et où se trouve le berceau du Béarnais. Le vieillard s'agenouilla et j'en fis autant, dominé que j'étais par un ascendant irrésistible qu'il avait acquis sur moi.

— C'est dans ce berceau, me dit-il d'une voix tremblante d'émotion, que Jeanned'Albret déposa son jeune fils.

Il me conduisit dans la salle voisine.

— C'est ici, s'écria-t-il, que Jeanne d'Albret chanta au milieu des douleurs de l'enfantement. Vive-dieu, monsieur, les femmes Béarnaises ne tombent pas facilement en défaillance. De tout temps elles réunirent les forces du courage à la beauté, et au besoin nous trouverions dans notre ville de Pau plus d'une Jeanne d'Albret.

Je souris à cette dernière saillie de mon savant interlocuteur; il s'en apperçut et me prit par la main pour me conduire au second étage du château, et autres appartemens du pavillon latéral, qui ne m'offrirent rien de remarquable. Je dépo-

Digitized by Google

sai une pièce de cinq francs dans la main du guide qui nous accompagna avec sa lampe jusqu'à la porte extérieure.

— La ville de Pau, dit le vieillard, doit son origine à un château construit par un des premiers comtes du Béarn vers la fin du dixième siècle. Ce comte, obligé de résister aux Sarrasins d'Espagne qui voulaient se jetter en France, obtint des habitans de la vallée d'Osseau la permission de construire ici un château-fort; les habitations se multiplièrent autour du manoir protecteur, et deux siècles après il devint une des principales villes de la Navarre.

— Puisque vous êtes si savant en histoire, vous l'êtes aussi en étimologie, lui dis-je. Qu'elle est la date et l'origine du nom de la ville de Pau?

Le vieillard réfléchit pendant quelques instans, et puis comme un homme qui cherche à se rappeler des souvenirs confus il me dit:

— Je ne puis mieux vous instruire sur ce point historique qu'en vous répétant ce qu'a dit M. Palasson:

« On planta, sur le terrain qu'occupe aujourd'hui » la ville de Pau, trois pieux, nommés en » latin *pali*, pour marquer les limites du pays que » les habitans d'Osseau cédèrent au souverain du » Béarn; on bâtit des maisons dans l'endroit où se » trouvait placé celui du milieu du château, qui, » par cette raison fut appelé le chateau du *pal*, et » dans la suite de Pau. On ne peut guère douter » que cette dénomination ne vienne de là, si l'on » fait attention aux armoiries parlantes que le » souverain François Phobus accorda en 1422, » aux jurats et aux communautés de Pau, après » qu'ils eurent prêté leur serment de fidélité! Ces » armoiries sont trois pals, sur l'un desquels, » savoir: celui du milieu, est perché un paon » faisant la roue, pour désigner l'endroit où le » château fut élevé. »

Satisfait de l'explication que venait de me donner le vieillard, je l'invitai à dîner avec moi; il accepta, et pendant tout le reste du jour, il ne cessa de me parler d'Henri IV, du vic.te d'Orthe, gouverneur de Bayonne, à l'époque de la Saint-Barthélemy de Gassion et de Bernadotte. Il ne me quitta qu'à minuit, et je me couchai tout émerveillé de la mémoire, de la complaisance et du noble patriotisme des vieillards Béarnais.....

LA FÊTE DU ROITELET A CARCASSONNE, EN 1785.

Lorsque la France était divisée en provinces régies par des lois particulières, dont les habitans se distinguaient de leurs voisins par leurs mœurs, leurs fêtes, leurs habitudes, il s'établit presque dans chaque ville des usages dont on chercherait en vain à découvrir l'origine. En effet quel est l'historien qui voudrait se jetter dans le dédale des bizarreries humaines et le parcourir dans tous ses détours innombrables? Nos bons aïeux faisaient comme nous; l'allégorie souriant à leur imagination méridionale; elle servait à cacher leur malice ou à exprimer leur amour; et la plupart de leurs usages ne durent leur origine qu'à des événemens souvent fortuits.

La fête du roitelet à Carcassonne n'est pas de ce nombre. Il est à présumer que les anciens vassaux de Raymond-Trencavel établirent cette fête pour témoigner aux rois de France, dont ils chérirent long-temps la domination, leur reconnaissance pour leurs bienfaits. Un écrivain, qui a beaucoup écrit sur le département de l'Aude, et qui nous a communiqué son opinion sur la fête du roitelet, croit que les Carcassonnais n'avaient d'autre but que de démontrer publiquement que les rois ne font que passer lorsque leurs trônes ne sont pas pour les peuples un abri protecteur. Il basa son opinion sur la courte durée du règne du *roitelet* qui n'était que de trente jours.

Quoi qu'il en soit, la fête du roitelet se célébrait chaque année à Carcassonne de temps immémorial, et jusqu'à la révolution de 89, les habitans des campagnes voisines accouraient à la ville pour assister à ces réjouissances. Le premier dimanche du mois de décembre, les places étaient encombrées. Les jeunes gens de la rue Saint-Jean se réunissaient au son de nombreux instrumens, et sortaient processionnellement de Carcassonne; ils étaient tous armés de petites branches d'arbres, et, au signal donné, ils couraient tous vers les haies, battaient les buissons à coups redoublés jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé un roitelet. Aussitôt qu'un de ces petits oiseaux s'envolait d'un buisson, celui qui l'apercevait le premier poussait des cris de joie; ses compagnons accouraient, et on ne voyait plus que les gaules qui tombaient précipitamment sur chaque buisson.

La chasse durait quelquefois long-temps; le petit oiseau échappait à toutes les recherches. Mais enfin les chasseurs insatiables le découvraient dans son dernier asile, et un d'entr'eux abattait le roitelet d'un coup de gaule. L'heureux vainqueur était alors salué par les bruyantes acclamations de tous ses amis, qui le proclamaient roi. Le cortége rentrait processionnellement dans la ville, et le nouveau monarque marchait la tête haute, portant au bout de sa gaule l'oiseau qu'il avait abattu. La comédie durait jusqu'à la fin du mois de décembre; le dernier jour, et sur le soir, les fifres et les tambours se faisaient entendre dans tous les quartiers de la ville. Les jeunes gens qui avaient assisté à la chasse du roitelet se dirigeaient vers la maison du vainqueur, et l'accompagnaient pendant qu'il parcourait toutes les rues de la ville. Des hommes, por-

Digitized by Google

tant des torches et des flambeaux, précédaient le fier monarque qui s'arrêtait devant la porte de chaque maison. Les tambours, les fifres et les trompettes retentissaient, et un des chambellans du roitelet inscrivait sur la porte avec de la craie rouge ou blanche : *Vive le Roi!* puis il ajoutait le millésime de l'année qui allait commencer. Le jour de l'Epiphanie, vulgairement appelé jour des Rois, le roitelet sortait en grande pompe dès neuf heures du matin; un diadême ceignait son front; il portait le sceptre à la main, et il se drapait majestueusement dans un manteau de drap bleu. Ses officiers, qu'il avait nommés lui-même, l'entouraient et lui donnaient publiquement des marques de leur profonde vénération. Une garde d'honneur, composée de ses jeunes camarades qui l'avaient accompagné à la chasse, l'escortait au son des flûtes et des hautbois. L'oiseau qu'il avait tué était porté par un de ses premiers officiers, attaché à un long bâton, et les jeunes filles de Carcassonne se dépouillaient ce jour-là de leurs plus beaux rubans, que les gardes du roitelet suspendaient au rameau d'olivier qui surmontait la royale guirlande.

Suivi de cet étrange cortége, le roitelet se rendait à l'église paroissiale de Saint-Vincent. Assis sur un petit trône au milieu du cœur, entouré de ses ministres et de sa garde, il assistait à la grand'messe. Aussitot que la cérémonie était terminée, le monarque, dont le règne allait finir, se dirigeait vers le palais épiscopal, et rendait visite au premier pasteur de Carcassonne. Les magistrats, le maire et les autres fonctionnaires publics recevaient le même honneur du roitelet qui ne manquait pas de leur présenter un petit bassin où ils déposaient leurs offrandes. Le cortége royal recueillait ainsi une assez forte somme d'argent. Le roi n'exigeait aucun tribut de ses sujets; tout était employé aux frais d'un festin somptueux à la suite duquel on dansait à la lueur des flambeaux. Ainsi se terminait le règne heureux et paisible du roitelet qui abdiquait sans regret une couronne factice qu'il ne devait qu'à son adresse ou au hasard.

Pauvre roitelet! le sceptre ne pesait pas à tes mains : ton règne s'écoulait au milieu des réjouissances! Comme les rois pasteurs de l'antiquité, tu n'avais pour couronne qu'une guirlande de fleurs. Désormais tu ne régneras plus; chaque année les vieux bourgeois de Carcassonne, le premier dimanche de décembre, croient entendre les flûtes et les hautbois qui précédaient ton cortége royal! Vaine espérance! ta royauté est descendue dans la tombe de l'oubli comme tant d'autres.

Pendant la restauration, le pouvoir qui avait à cœur de faire revivre les usages et les coutumes de la vieille monarchie, voulut rétablir la fête du roitelet. Il ne put y réussir, et cette comédie, dont l'origine remonte probablement au moyen-âge, tombera peu à peu en désuétude. Je ne sais pas si nous devons nous louer de voir ainsi disparaître une à une les traces de notre nationalité méridionale. Mais je crois qu'il y avait dans les fêtes, quelquefois ridicules, de nos bons aïeux, un enthousiasme patriotique qui ne contribuait pas peu à les attacher au sol qui les avait vu naître. Aujourd'hui les hommes sont de tous les pays; *la patrie est là où est le bonheur*, dit un proverbe en vogue depuis quelques années.... Que chacun de nos lecteurs juge lui-même après avoir interrogé ses souvenirs et ses sympathies.

La dernière fête où le roitelet de Carcassonne parut dans toute sa pompe, fut celle du dernier de décembre 1785. Un vieillard m'a raconté un fait qui, s'il est vrai, pourrait bien affaiblir l'incrédulité que j'ai toujours opposée aux prétendus prophètes, autrement dit sorciers.

Au moment où le roitelet entra dans le chœur de l'église paroissiale de Saint-Vincent, une femme du peuple se précipita au milieu de ses gardes en criant :

— Trahison! trahison!

On la repoussa plusieurs fois. Elle résista longtemps avec obstination; elle criait sans cesse :

— Roitelet, on te trahit; on te coupera la tête, encore huit ans, et le couteau sera levé pour tuer le plus grand roi du monde.

On l'entraîna hors de l'église; furieuse, elles parcourt la ville pendant toute la journée.

— Encore huit ans, répétait-elle, et il n'y aura plus de roi en France....

On croit qu'elle était folle, et la vieille passa la nuit dans un cachot pour avoir prédit la révolution de 89...

Nos chers lecteurs, ne riez pas; il se passe des choses si étranges dans ce monde qu'on ne sait plus à quelle idée s'arrêter. Qui m'assurera d'ailleurs que quelqu'un d'entre vous n'est pas allé à Paris pour se faire dire la bonaventure par mademoiselle le Normant?

La vieille de Carcassonne n'était pas prophétesse comme les femmes des anciens jours; mais elle dit vrai au moins une fois dans sa vie. Huit ans après la tête de Louis XVI tomba sous le couteau de la guillotine, et le pauvre roitelet ne recommença plus son règne, le premier dimanche du mois de décembre..... Th. L. Nouailles.

LE CANAL DU LANGUEDOC.

Les Romains, après la conquête des deux Aquitaines, furent frappés de l'aspect florissant des régions méridionales. Le vaste pays connu depuis sous le nom de Languedoc, offrit surtout à leurs yeux étonnés le spectacle ravissant de la prospérité. Aussi les maîtres du monde traitèrent nos aïeux plutôt en concitoyens qu'en ennemis vaincus. Chaque ville eut son capitole, son sénat, ses gouverneurs particuliers, et Rome allégea pour elles

Digitized by Google

fardeau si accablant de sa domination. Sous l'empire d'Auguste, deux proconsuls conçurent, dit-on, le projet d'une communication intérieure entre l'Océan et la Méditerranée; toutes leurs mesures échouèrent contre les obstacles presque insurmontables qu'opposait la nature. Plus tard, Charlemagne conçut aussi le dessein de joindre les deux mers. Il députa l'évêque de Sisteron et Louis Conseil, seigneur de Saint-Romain, pour examiner s'il était possible d'exécuter le plan qui avait été émis par les proconsuls Romains. Les deux commissaires se rendirent à Toulouse en 789; leurs travaux et leurs recherches furent encore sans résultat. François 1er, pendant les courts instans de paix que lui laissèrent ses guerres continuelles contre Charle-quint, voulut à son tour accomplir la jonction de l'Océan et de la Méditerranée. Les ingénieurs ne furent pas plus heureux que les proconsuls Romains et les commissaires de Charlemagne: ils se laissèrent effrayer par les difficultés qui semblaient surgir à chaque pas. Henri IV et Louis XIII révêrent aussi l'accomplissement de ce grand projet qui fut la pensée dominante des grands princes qui régnèrent sur le Languedoc; ces deux monarques cédèrent à l'impossibilité apparente de conduire les eaux au point de Naurouse, parce que ce lieu est élevé de trente et une toises au-dessus de la Garonne, et de quatre-vingt-seize toises au-dessus de la Méditerranée. Plusieurs ingénieurs avaient voulu faire remonter les eaux de l'Ariége et de l'Aude contre leurs cours naturel; ce plan était impraticable; aussi le projet de la jonction des deux mers serait resté sans exécution sans le génie d'un de ces hommes qui savent trouver des solutions aux problèmes les plus difficile. Tous les plans offraient des difficultés presque insur-

RIQUET.

montables, et entrainaient des dépenses énormes. Parmi les ingénieurs, l'un voulait prendre les eaux de la Garonne par le regonflement, conduire au-dessus de Pech-David, et de là aux pierres de Nauronse; l'autre voulait prendre les eaux de l'Ariège au-dessus de Cintegabelle pour les faire parvenir aux mêmes pierres de Naurouse. D'autres enfin voulaient conduire l'eau du Sort dans l'Agoût, de là dans Tarn et la Garonne, puis reprendre l'eau du Tarn qui passe à la Brujère, et la mener dans l'Aude par les montagnes de Saint-Pons.

Riquet, baron de Bonrepos, seigneur de plusieurs terres qu'il possédait dans la Montagne-Noire, présenta en 1662 un plan qui frappa les hommes les plus inexpérimentés, tant il était simple. Il s'était aperçu que les ingénieurs qui l'avaient précédé n'avaient échoué que parce que les eaux s'étaient trouvées à un niveau trop inférieur aux hauteurs de Naurouse. Il porta ses yeux sur un autre point. Il avait séjourné pendant plusieurs années dans la Montagne-Noire; il avait été à portée de voir que des sources nombreuses arrosaient ces

Digitized by Google

collines; ce fut dans ces gorges isolées qu'il chercha les eaux nécessaires à l'accomplissement du plan qu'il avait conçu; il les trouva, *et sans autre instrument qu'un mauvais compas de fer*, comme le dit le célèbre d'Aguesseau, il put se convaincre qu'il n'était pas impossible de conduire par des pentes les eaux du Sort, de Lampy, d'Alzeau, de Lampyllon, de Vernassonne et de Riétarts jusqu'aux hauteurs de Naurouse qui devait être le point de partage... Il traça le plan des rigoles et des canaux de dérivation, et quand il l'eut terminé, il s'écria avec enthousiasme: maintenant toutes les difficultés sont vaincues. En 1662, il dressa un long mémoire qu'il envoya à Colbert. Ce ministre, qui contribua si puissamment à la gloire de Louis XIV, fut frappé d'étonnement en lisant le mémoire du baron de Bonrepos; il ne put s'empêcher d'admirer la noble confiance de Riquet qui lui disait entr'autres choses:

« Il vous plaira, monseigneur, de considérer » que la facilité et l'assurance de la navigation » feront que le détroit de Gibraltar cessera d'être » un passage nécessaire; que les revenus du roi » d'Espagne et de Cadix en seront diminués, et » que ceux de notre roi augmenteront d'autant sur » les fermes des trésoriers et des entrées des mar- » chandises en ce royaume, outre les droits qui se » prendront sur ledit canal, qui monteront à des » sommes immenses, et que les sujets de sa majesté » profiteront de mille nouveaux commerces, et » tireront de grands avantages de cette navigation. »

Le ministre, après avoir lu le mémoire de Riquet, se hâta de le communiquer au roi Louis XIV, qui se montra toujours si favorable aux innovations qui promettaient quelque heureux résultat pour la prospérité de son royaume. Le monarque fut frappé de la pensée du baron de Bonrepos; il examina le plan de sa grande entreprise; dès le 18 janvier 1663, un arrêt du conseil ordonna l'examen du plan qui devait être dressé par des commissaires royaux, réunis à ceux qui seraient nommés par les états de la province de Languedoc. Comme les délibérations traînaient en longueur, Colbert manda Riquet; plusieurs conférences qu'il eut avec lui le mirent à portée d'apprécier son génie, et Bonrepos repartit pour le Languedoc avec la promesse formelle du ministre qu'il serait aidé puissamment dans l'accomplissement de sa vaste entreprise. Ce ne fut qu'un an après que la commission parvint à être formée; elle se réunit, s'adjoignit des ingénieurs, et commença ses opération à Toulouse, le 8 novembre 1661, et elles furent terminées à Béziers le 10 janvier 1655, et tous les commissaires se prononcèrent hautement en faveur de la création du canal: les ingénieurs donnèrent une pleine et entière approbation à Riquet qui, dès ce moment, put espérer de voir son entreprise arriver à bonne fin.

Cependant il ne cessait d'étudier avec son ardeur infatigable la grande question de la réunion et de la conduite des eaux aux pierres de Naurouse. Il entretint pendant plusieurs mois une correspondance avec le ministre Colbert, et voulant en finir, il lui demanda l'autorisation de faire, à ses frais et dépens, une rigole d'essai. Des lettres-patentes furent expédiées à ce sujet le 17 mai 1665: Riquet réunit un grand nombre d'ouvriers, et, le 9 novembre de la même année, il invita les commissaires du roi à se rendre aux pierres de Naurouse. Quel ne fut pas leur étonnement lorsqu'ils virent les eaux arriver en abondance au point de partage! Dès ce jour furent vaincues toutes les objections; le génie de Riquet triompha; le chevalier de Clairville fut nommé pour faire le devis du canal, et le baron de Bonrepos fut félicité par Colbert au nom du roi dans les termes les plus flatteurs et les plus encourageans. Les deux premières pierres de ce grand ouvrage furent placées avec beaucoup de cérémonie à l'entrée de la Garonne, l'une par le parlement de Toulouse, représenté par le premier président Gaspard de Finbet, l'autre par les capitouls; les nouvelles fondations furent bénies avec toute la pompe de la religion par Bourlemont d'Anglure, alors archevêque de Toulouse*.

Livré à l'exécution de ce qu'il appelait *sa création*, Riquet ne se laissa plus rebuter, ni par les obstacles que lui opposait l'envie, ni par les difficultés du terrain. Douze mille ouvriers, divisés en brigades, furent employés en même temps; ces grands travaux entrepris sur trois points différens se trouvèrent si bien combinés que leur réunion ne nécessita pas le moindre changement dans la direction générale. Le baron de Bonrepos se multiplia pour bien faire, travaillant, négociant, combattant quelquefois: non content d'avoir triomphé de l'obstination des hommes, il voulut aussi vaincre la nature. Secondé par le crédit tout puissant de Colbert, par le zèle éclairé de d'Aguessau, intendant du Languedoc, et par le concours du chevalier de Clairville, ingénieur du roi, il hâta d'une manière étonnante l'accomplissement de son œuvre. Les états du Languedoc, qui surent apprécier les immenses avantages que le pays retirerait du canal, ne cessèrent de coopérer à cette grande entreprise; Riquet les trouva toujours disposés à l'assister, et sans leurs secours, le canal n'eût pas été sitôt terminé.

Dès l'année 1672, la partie du canal comprise entre Toulouse et les hauteurs de Naurouse, fut terminée, et remplie en six jours par les eaux qui arrivèrent en abondance de la Montagne-Noire.

1 Les auteurs de la Biographie Toulousaine rapportent une aventure assez plaisante que Riquet raconta lui-même dans une lettre au chevalier de Clairville.

Le baron de Bonrepos avait prié Parisot de lui faire des inscriptions pour être enfouies sous les premières pierres; il voulut les montrer à l'archevêque. Il rencontra dans les salons du prélat *deux gros cordeliers*, et leur demanda leur opinion sur l'ouvrage qu'il portait: il le leur lut fort mal, parce qu'il ne connaissait pas la langue latine. Les cordeliers crurent que Riquet se moquait d'eux et le poursuivirent si rudement à coups de galoches, qu'il n'eut rien de plus pressé que de chercher un asile dans la chambre de l'archevêque.

Digitized by Google

Les travaux furent bientôt conduits jusqu'aux portes de Béziers. Alors un obstacle insurmontable pour tout autre que Riquet l'aurait fait échouer au moment où ses longs efforts allaient être couronnés d'un brillant succès. Arrivé à la montagne d'Enserune, il se vit tout à coup arrêté. Plusieurs hommes, jaloux de la gloire du baron de Bonrepos, écrivirent au roi et à Colbert que l'entreprise avait échoué parce que les ouvriers ne pouvaient percer une montagne sablonneuse qui se trouvait en tête des travaux commencés, et que, de chaque côté, deux étangs beaucoup plus bas que le niveau, rendaient l'achèvement du canal impossible. Colbert, qui connaissait les puissantes ressources que Riquet trouverait dans son génie, lui renvoya la lettre que ses ennemis avaient écrite au roi. Tout autre que le hardi créateur du canal aurait cédé à tant de difficultés réunies; mais les hommes du génie voient les choses différemment que les autres hommes. Riquet examina la qualité du *tuf*; il s'aperçut que la montagne était percée à sa base et dans toute sa longeur. Certain de parvenir à effectuer l'entier écoulement des eaux de l'étang de Moutades, il résolut de travailler secrètement à élargir l'ouverture. Pour mieux cacher son dessein à ses ennemis, il abandonna les travaux du canal au-dessous de Capestang, et se transporta à Béziers avec le plus grand nombre des ouvriers. Le sieur Pascal de Nissan fut chargé d'ouvrir dans la montagne d'Enserune, un passage de quatre à cinq pieds. Quelque temps après, l'ouvrage fut terminé, et Riquet invita le cardinal de Bouzi et les commissaires du roi à visiter ce qui venait d'être exécuté avec une célérité qui étonna tout le monde. Le cardinal et les commissaires parcoururent le passage souterrain à la lueur des flambeaux; leur admiration fut sans bornes; le baron de Bonrepos fut dès-lors regardé comme un des génies qui avaient le plus contribué à la gloire du règne de Louis XIV. Son triomphe fut complet, on ne parla que de lui dans toute l'Europe; ses ennemis réduits au silence ne purent s'empêcher de lui accorder le tribut d'admiration qu'on ne refuse jamais à l'homme qui ne désespère point de son génie, et poursuit sa route sans faire attention aux obstacles que lui oppose la médiocrité.

Riquet poussait les travaux avec son infatigable activité; on eût dit qu'il prévoyait sa fin prochaine, et qu'il craignait de ne point voir son grand ouvrage terminé. En 1680 il redoubla de zèle, mit tout en œuvre pour se procurer les secours nécessaires; tant d'efforts le consumaient lentement, et le poison mortel qui porte la mort dans le cœur le plus intrépide le traînait au tombeau. Le grand homme manquait souvent de fonds pour payer les ouvriers, et il avait beaucoup de peine à s'en procurer. Un jour il écrivit à Colbert:

» Monseigneur,

» MM. de Bezous et Pénautier me disent que » je suis bien malheureux d'avoir trouvé l'art de » détourner les rivières et de n'avoir pas su trouver » les moyens d'arracher tout l'argent nécessaire à » mes grands et importans travaux. Néanmoins je » regarde mon ouvrage comme le plus cher de mes » enfans; ce qui est si vrai qu'ayant deux filles à » établir, j'aime mieux encore les garder chez moi » quelque temps, et employer aux frais de ces tra- » vaux, ce que je leur avais destiné pour leur dot.»

Il ne songait pas qu'une mort prochaine l'enlèverait à la gloire qu'il recherchait avec tant d'ardeur en se sacrifiant pour son pays. Sa santé, épuisée par les fatigues continuelles, s'affaiblit surtout au commencement du mois d'août 1680. Il fut d'abord effrayé et répondit aux médecins qui lui promettaient de longues années de vie:

— Vous vous trompez, messieurs; je sens que je porte la mort dans mon sein; je suis bien malheureux! je ne pourrai pas voir ce canal que j'ai fait creuser se remplir d'eau sous les yeux de mes concitoyens étonnés!

Le grand homme disait vrai; vers la fin de septembre il lui fut impossible de vaquer à ses travaux accoutumés; le mal empira de jour en jour, et le 10 octobre 1680 il succomba à l'âge de cinquante-neuf ans: il ne restait plus alors qu'une seule lieu de canal à faire. Il mourut comme Moïse qui s'endormit du sommeil de la tombe, aussitôt qu'il eut vu la terre promise. Qui pourrait nous dire pourquoi la Providence enlève ainsi les grands hommes au milieu des plus beaux rêves de leur ambition? Pourquoi elle les arrache à la gloire, comme les prêtres qui entraînent vers l'autel les victimes qu'ils avaient eux-mêmes couronnées? Ce secret est trop profond pour qu'il ait été donné à l'œil de l'homme de le sonder. Dieu allume le génie et l'éteint quand il veut, semblable en cela à ces hommes qui, à l'entrée de la nuit, allument les phares pour éclairer les vaisseaux qui sont près du rivage, et les éteignent quand le jour est venu.

Le baron de Bonrepos pouvait dire en mourant avec plus de raison que le poète romain: J'ai élevé un *monument plus durable que le fer et l'airain.* Fatalité inconcevble! il n'eut pas le bonheur d'entendre les expression de reconnaissance qui plus tard s'élevèrent de toutes les régions du Midi. C'était cependant la seule récompense qu'il eût ambitionné pendant sa vie....

Aujourd'hui l'éloge de Riquet est dans toutes les bouches, et sa renommée, après avoir subi l'épreuve de cent cinquante ans, resplendit maintenant dans toute sa gloire. Aussi étonnant dans la perfection des détails qu'il était admirable dans les grandes combinaisons, il sera toujours le modèle de tous ceux qui voudront créer comme lui. Son génies sut trouver ce que tant d'hommes avaient inutilement cherché pendant plusieurs siècles. Le baron de Bonrepos doit être mis au nombre de ces hommes extraordinaires qui apparaissent de temps en temps pour travailler au bonheur de leur pays. Tous ceux qui ont vu ou qui verront le Canal du Midi auront beaucoup de peine à croire que cet

Digitized by Google

ouvrage immense, dirigé par un seul homme, fut terminé en quatorze ans. Néanmoins le canal du Languedoc fut commencé en 1669 et livré à la navigation en 1681. Ce qui paraîtra plus inconcevable encore, c'est que les dépenses ne s'élevèrent qu'à dix-sept millions de ce temps, qui représenteraient aujourd'hui une valeur de 34 à 35 millions. Les deux tiers de cette somme furent fournis par la province et les états du Languedoc, et par d'autres ressources financières; Riquet prit l'autre tiers sur sa fortune qui était considérable. Aussi ne laissa-t-il à ses héritiers que la possession du canal grevée de dettes énormes: ce ne fut qu'en 1724 qu'ils purent les liquider et entrer en jouissance de la totalité des revenus du canal.

Le grand Corneille composa sur le canal du Midi douze vers dignes de sa reputation de poète. Tout ce qu'on peut lui reprocher c'est d'avoir célébré Louis XIV et non Riquet. Il dit:

La Garonne et l'Atar dans leurs grottes profondes,
Soupiraient de tout temps de voir unir leurs ondes,
Et faire ainsi couler par un heureux penchant,
Les trésors de l'aurore aux rives du couchant;
Mais à des vœux si doux, à des flammes si belles,
La nature, attachée à ses lois éternelles,
Pour obstacle invincible opposait fièrement,
Des monts et des rochers l'affreux enchaînement,
France, ton roi parle, et ces rochers se fendent;
La terre ouvre son sein, les plus hauts monts descendent;
Tout cède, et l'eau qui suit les passages ouverts
Le fait voir tout puissant sur la terre et les mers.

Le célèbre Vauban, après avoir examiné le canal en 1686, s'écria dans un transport d'enthousiasme: « Je préférerais la gloire d'être l'auteur de » ce canal à tout ce que j'ai fait et pourrai faire » à l'avenir. »

Nous pourrions citer les divers éloges qu'on a faits du génie de Riquet; mais il est des noms qui commandent par eux-mêmes l'admiration, des noms que les peuples prononcent dans l'effusion de la reconnaissance, et dont la gloire ne peut être exaltée par une voix humaine.

Il nous reste une réflexion à émettre; tous les voyageurs qui viennent dans le midi s'étonnent de ne voir aucun monument élévé à la gloire de Riquet. Toulouse, la capitale du Languedoc, lui a à peine accordé une niche dans la salle des illustres; dernièrement encore on a déshérité une des places qui avoisinent le canal du nom glorieux du baron de Bonrepos. On a élevé une colonne à un général qui mourut, il est vrai, de la mort des braves, mais qui ne fit pas le bonheur de sa patrie. Aussi les étrangers accusent-ils les Languedociens d'ingratitude; peut être ce reproche a-t-il piqué l'amour-propre méridional; depuis quelques années on a voté des fonds pour élever un monument au créateur du canal. La statue de Riquet, confiée au ciseau de M. Dorval, sortira bientôt de l'atelier du célèbre statuaire pour être livrée à l'admiration du public. L'autorité aura ainsi accompli deux bonnes choses à la fois; elle paiera à l'immortel Riquet son tribut de reconnaissance, et révèlera au midi le beau talent d'un de ses premiers artistes, M. Griffoul Dorval.

T. L. Soulé.

UNE SOIRÉE AU CHATEAU DE LA BRÈDE, en 1754.

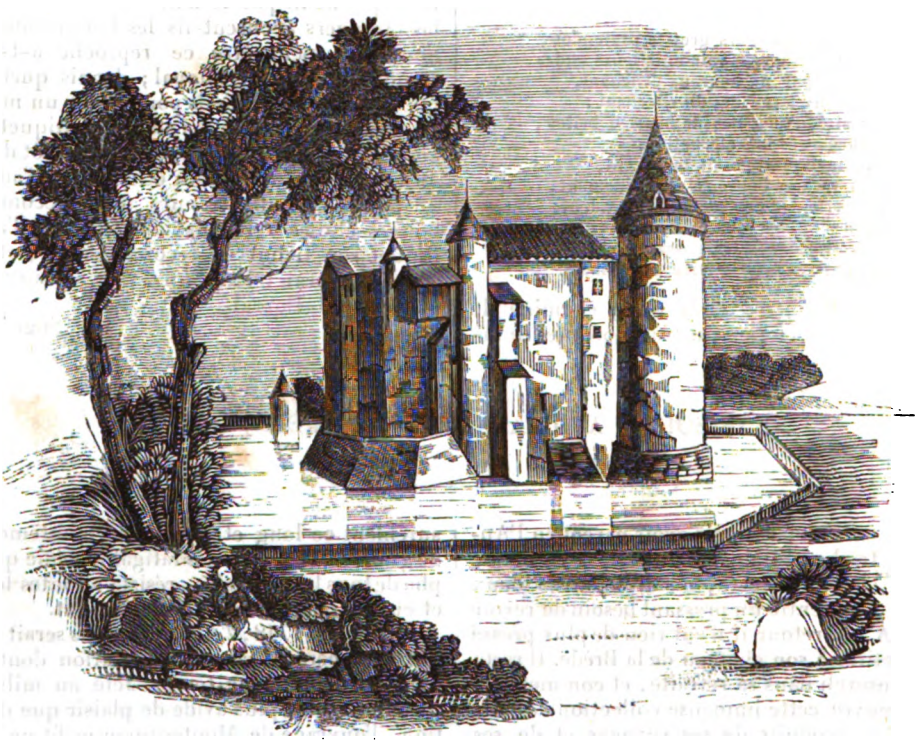
Montesquieu, après avoir parcouru l'Autriche, l'Italie, la Suisse, la Hollande et l'Angleterre, où il séjourna deux ans, sentit un pressant besoin de revoir la France. A son retour il n'eut rien de plus pressé que de se retirer à son château de la Brède. Il resta deux ans enseveli dans sa retraite, et commença à mettre en œuvre cette immense collection de faits et de pensées, produits de ses voyages et de ses méditations qui devaient servir à deux chefs-d'œuvre de l'esprit humain. Depuis long-temps il avait commencé son ouvrage sur les *Causes de la grandeur et de la décadence des Romains;* il y mit la dernière main; et Paris étonné admira le génie du grand homme qui n'était guère connu jusqu'alors que par ses *Lettres persannes*. Fier du suffrage de tous les savans de l'Europe, il se livra sans relâche à la composition de *l'Esprit des lois*. Ce grand et sublime ouvrage fut la pensée dominante de toute sa vie. L'histoire de la législation était un cahos. Montesquieu osa se jeter dans ces ténèbres, imitant ainsi le dévoûment de ce romain qui, pour sauver sa patrie, se précipita tout armé dans le gouffre qui s'était ouvert sur une des places de Rome. Assurément ce long et laborieux enfantement coûta de grands efforts à son infatigable génie qui triompha de tous les obstacles, résista à toutes les crises, et eut un chef-d'œuvre pour résultat.

Publié en 1748, *l'Esprit des lois* serait peut-être resté inapperçu, sans la réputation dont l'auteur jouissait depuis long-temps. Jeté au milieu d'une société frivole, plus avide de plaisir que d'instruction, l'ouvrage de Montesquieu ne fit qu'une très-faible sensation. De tous les philosophes, de tous les savans qui se pressaient aux pieds du trône de Louis XV, pas un seul n'osa annoncer à la France l'ouvrage du baron de la Brède. Chose singulière, surtout dans le 18e siècle: deux femmes, madame de Teulin et madame Geoffroi, furent les premières à se déclarer en faveur de *l'Esprit des lois*, qui eut alors une sorte de vogue. Les femmes à la cour de Louis XV, étaient les arbitres de la littérature et de la philosophie. Personne n'osa s'opposer au jugement de madame de Teulin. Tous les courtisans lurent l'ouvrage de Montesquieu; tous voulurent aussi le juger. Quelques-uns le vantèrent; d'autres, pour affecter une supériorité de goût et de lumières, prirent le parti de le critiquer amèrement. En un

Digitized by Google

mot, la France accueillit avec indifférence et légéreté un des ouvrages qui devait le plus contribuer à sa gloire littéraire; mais les nations étrangères s'empressèrent de payer au génie de Montesquieu leur tribut d'admiration. L'Angleterre surtout se montra passionnée pour un livre où ses intentions semblaient être offertes en exemple au reste de l'univers. Les Français apprirent de l'Europe entière qu'ils possédaient un chef-d'œuvre; l'orgueil national se réveilla, et Montesquieu eut autant d'admirateurs que de concitoyens. La médiocrité seule, serpent toujours gonflé du venin de la jalousie, s'arma contre le grand homme que la patrie ne voulait plus méconnaître. Les plus sales pamphlets furent lancés plus d'une fois contre le baron de la Brède. L'auteur de la feuille hebdomadaire, intitulée: *Les nouvelles ecclésiastiques*, osa l'accuser de déisme et de spinosisme; ces deux imputations s'entredétruisaient aux yeux des hommes éclairés qui ne firent pas attention à la gravité de l'accusation, tant elle était absurde. Montesquieu réfuta le premier grief, et composa *sa défense de l'esprit des lois*, modèle de la discussion la plus nerveuse, et de la plaisanterie la plus enjouée. L'envie ne fut pas réduite au silence: le fermier général Dupin fit paraître *ses observations* sur l'esprit des lois. Montesquieu en fut tellement affecté qu'il implora, dit-on, le crédit de madame de Pompadour pour qu'on supprimât l'édition, dont on ne conserva qu'un très-petit nombre d'exemplaires.

Enfin on se lassa de lui contester la gloire qu'il



CHATEAU DE LA BRÈDE.

avait si bien méritée par ses long travaux. Il put jouir en paix de l'admiration des ses contemporains. Tous les savans de l'Europe s'empressèrent de visiter le moderne Tacite qui restait obstinément caché dans son château de la Brède; tant il est vrai de dire que le soleil nous paraît plus beau lorsqu'il est sur le point de disparaître derrière l'horizon; que les dernieres lueurs de la lampe qui s'éteint brillent d'un plus vif éclat au milieu des ténèbres. Montesquieu se mourait; sa santé, qui depuis longtemps éprouvait un affaiblissement sensible, fut altérée rapidement par une maladie inflammatoire; il portait déja la mort dans son sein lorsque, sur la fin de l'automne de 1754, plusieurs savans de Paris et de la province se rendirent au château de la Brède pour le voir encore une fois. Montesquieu, fier de recevoir de pareils hôtes dans le vieux manoir de ses pères, livrait sa grande âme aux douceurs de l'expansion la plus intime. Souvent il sortait avec ses admirateurs, pour assister, disait-il, à l'agonie des beaux jours. Le 10 octobre, sur le soir, il céda aux instances de quelques-uns de ses amis qui le supplièrent de faire une petite promenade dans les environs de la Brède. L'automne était belle, les feuilles des arbres étaient vertes encore, et un ciel sans nuages annonçait une de

Digitized by Google

ces nuits si poétiques sous le ciel du Midi. Montesquieu, après un quart-d'heure de marche, se laissa tomber sur le gazon au bord du chemin.

— Je ne puis plus marcher, dit-il; vous l'avez voulu; vous voyez maintenant que le baron de la Brède s'en va.

— La maladie ne triomphera pas encore de la force de votre tempérament, répliqua un médecin de Bordeaux. Les froids de l'hiver se feront bientôt sentir, vous serez soulagé!

— Je n'ai jamais ajouté beaucoup de foi aux oracles d'Epidaure, dit Montesquieu en souriant. Quoi qu'il en soit, mes amis, retournons au château; nous serons plus à l'aise, et je pourrai satisfaire le désir que vous m'avez témoigné de connaître les vicissitudes qui m'ont assailli dans le cours de ma vie.

Une demi-heure après, les convives du baron de la Brède étaient assis autour d'une table ronde, et le vin de Bordeaux coulait abondamment dans tous les verres. Chacun gardait un profond silence et osait à peine lever les yeux pour contempler la vénérable tête de Montesquieu.

— Buvez, mes amis, s'écria le vieillard; le vin de la Brède est bon, et chaque année j'en envoie plus de cent barriques en Angleterre. Je vais vous raconter les divers incidens qui ont troublé mon existence.

Je naquis le 18 janvier 1689, et j'ai déja soixante-cinq ans. Mon père, brave gentilhomme, qui s'était distingué au service de l'état, me destina de bonne heure à la magistrature. J'avais un oncle président à mortier au parlement de Bordeaux, oracle et modèle de ses collègues. Il eut le malheur de perdre son fils unique, et dès-lors il transporta sur moi tous ses projets, toutes ses espérances. Dans la fleur de l'âge, vif par caractère, j'éprouvai d'abord une forte répugnance pour me livrer à l'étude aride et fastidieuse de la jurisprudence. Néanmoins je surmontai mes dégoûts, je fis un extrait raisonné des nombreux volumes qui composent le droit civil; je ne songeais pas que ces matériaux me serviraient plus tard pour composer l'esprit des lois. Je fus nommé conseiller au parlement de Bordeaux à l'âge de vingt-cinq ans, et président à mortier en 1716. En 1722, mes collègues me chargèrent de porter au pied du trône leurs remontrances sur un nouvel impôt; je plaidai bien la cause du peuple, puisque le ministère se désista de ses prétentions. Ce triomphe est un de mes plus doux souvenirs. L'académie de Bordeaux, nouvellement fondée, m'avait admis au nombre de ses membres en 1716: ce n'était qu'une coterie de bel esprit qui ne s'occupait que de frivolités; secondé par le duc de la Force, je la convertis en une société savante. En 1721, je chargeai mon secrétaire d'aller en Hollande, et d'y faire imprimer un manuscrit auquel j'avais mis la dernière main depuis quelques années. Les *Lettres persannes* parurent et eurent un succès prodigieux. Les libraires allaient tirer par la manche tous ceux qu'ils rencontraient en leur disant: *Monsieur, faites-moi des Lettres persannes.* Je n'avais pas attaché mon nom à cet ouvrage. Je craignais qu'on ne dit: « Son livre jure avec son caractère,..... il n'est pas digne d'un magistrat, d'un homme grave. » Je ne conservai pas l'ong-temps l'anonyme, et les choses s'arrangèrent de telle façon que je pus observer les bienséances de ma position dans la magistrature, et satisfaire en même-temps mon amour-propre d'auteur. Vous savez qu'en 1728 je me présentai pour obtenir une place vacante à l'académie française, par la mort de M. de Sacy. Je n'avais d'autre titre à faire valoir que mes *Lettres persannes.* L'académie m'honora de ses suffrages; mais malheureusement le roi avait déclaré qu'il ne donnerait jamais son approbation, si j'étais nommé, et cette terrible décision fut transmise aux académiciens par le cardinal de Fleury. Je surmontai cet obstacle; je vis le cardinal qui avait condamné mon ouvrage, et je le décidai à le lire. Le maréchal d'Estrées, directeur de l'académie, parla pour moi avec tant de chaleur que je fus admis le 24 janvier 1728. Depuis deux ans, j'avais renoncé à la magistrature pour me livrer entièrement à l'étude de la philosophie et aux belles-lettres. Je pris la résolution de visiter les principales villes de l'Europe. Beaucoup de gens savent payer des chevaux de poste, mais il y a peu de voyageurs. J'avais étudié dans le silence du cabinet les lois de tous les temps et de tous les pays. Mais je ne connaissais pas les hommes qui vivent sous cette législation; je n'avais pas vu le jeu des diverses constitutions, je n'avais pas comparé le moral et le physique de chaque contrée. Je me rendis d'abord à Vienne où le prince Eugène m'accueillit avec toutes les marques de la plus intime amitié; je parcourus ensuite la Hongrie, l'Italie, la Suisse, je passai en Angleterre; j'y reçus tant d'honneurs que j'en étais confus.

La société royale de Londres m'admit au nombre de ses membres; la reine m'appela souvent à son palais pour jouir, me disait-elle, de mon entretien. L'accueil empressé que m'avaient fait les Anglais ne pouvait me faire oublier la France; mes yeux étaient sans-cesse tournés vers ma patrie. Je revis mon château de la Brède; je terminai mon ouvrage sur *Les causes de la décadence et de la grandeur des Romains.* Je travaillai ensuite à l'esprit des lois. Je commençai bien des fois, et bien des fois j'abandonnai mon ouvrage. J'envoyai mille fois au vent les feuilles que j'avais écrites; je sentais tous les jours mes mains paternelles tomber. Tantôt il me semblait que mon travail avançait à pas de géants, tantôt qu'il reculait à cause de son immensité. Le morceau sur l'origine et les révolutions de nos lois civiles pensa me tuer, mes cheveux en blanchirent. Enfin, pendant vingt années, je vis mon grand ouvrage commencer, croître, s'avancer et finir. Vous savez tous comment l'Esprit des lois a été accueilli; j'ai eu à vaincre bien des préventions; le clergé s'arma

Digitized by Google

contre moi; on m'accusa de déisme et d'impiété; vous connaissez ma justification.....

Le baron de la Brède lançait des regards que le souvenir du passé rendait ardens; aucun de ses auditeurs n'osa interrompre le silence profond qui s'établit dans la salle. Chacun méditait sur ce qu'il venait d'entendre, et sentait accroître son admiration pour celui qui avait élevé de si beaux monumens sur la route qu'il venait de parcourir. Le visage de Montesquieu, qui s'était empreint de toutes les douleurs qu'il avait éprouvées, s'égaya peu à peu. Un rayon de joie brilla sur son noble front, comme le rayon du soleil qui tombe sur la cime d'un rocher sillonné par la foudre.

— On m'a beaucoup blamé, ajouta-t-il,..... et pourtant je n'ai rien heurté, j'ai examiné tout, j'ai expliqué pour moi-même et pour les autres les raisons de ce qui est, et cette explication est une haute leçon, du moins pour le bon sens, parce qu'elle fait voir comment ce qui est subsiste malgré les imperfections et pourquoi cela doit subsister; comment on peut balancer la tendance naturelle au mal et fortifier le principe du bien contre l'abus. Je me croirais bien récompensé de mon travail, si, après m'avoir lu, chacun trouvait dans mon livre de nouvelles raisons d'aimer le pays où il est né et le gouvernement sous lequel il vit.

Maintenant la critique et l'envie se taisent; je jouis paisiblement de ce qu'on est convenu d'appeler gloire littéraire; matelot jeté sur une mer houleuse; j'ai dépensé toute ma force pour lutter contre la tempête. Je suis arrivé au port pour mourir sur le rivage hospitalier. Je m'éteins peu à peu.... Le baron de la Brède s'en va. Cependant je veux revoir encore Paris qui me rappelle à la fois Rome et Athènes. Je vous suivrai, mes amis, vous serez mes compagnons de voyage.

Les convives ne purent répondre, tant était profonde l'impression qu'avaient produite sur eux les dernières paroles du noble vieillard. Des larmes d'attendrissement coulèrent de tous les yeux, et Montesquieu, dans la dernière nuit qu'il passa à son château de la Brède, goûta les joies ineffables de l'amitié la plus sincère. Le lendemain il partit pour Paris; un pressentiment secret semblait l'avertir qu'il ne devait plus revoir le manoir féodal de ses aïeux; il se tourna plusieurs fois pour voir son château, et ceux qui l'accompagnaient virent qu'il était profondément affecté. L'immortel auteur de l'Esprit des lois fut accueilli à la capitale comme un homme dont le génie honorait la France entière.

— C'est bien, disait-il souvent à ses amis; mais souvenez-vous que Torquato de Tasso mourut la veille du jour où il devait être couronné au capitole par le souverain pontife; les honneurs, les égards dont on m'environne sont autant de présages de ma fin prochaine.... Je vous le répète, le baron de la Brède s'en va.

La prédiction du grand homme s'accomplit trop tôt pour la France et pour le monde entier. La maladie inflammatoire qui le tourmentait depuis long-temps redoubla de violence, et il succomba le 10 mars 1755 à l'âge de soixante-six ans. Louis XV, qui savait apprécier le vrai mérite, envoya plusieurs fois savoir de ses nouvelles, et quand on lui apprit sa mort il s'écria avec douleur : *C'est un homme impossible à remplacer.*

Th. Soumet.

LE MASCARET.

Dans le récit de ses voyages, le célèbre La Condamine dit : qu'en parcourant le bord du fleuve des Amazones, il fut étonné de voir un monticule d'eau tournoyer avec rapidité et suivant tous les détours du fleuve, remonter le courant avec un bruit assez fort; il interrogea les habitans du pays qui lui dirent qu'ils appelaient ce phénomène le *poroeora*. Bennel, en visitant les contrées arrosées par le Gange, fut aussi témoin plusieurs fois de ce même phénomène dont il ne put découvrir la cause après de longues recherches. Plusieurs voyageurs attestent avoir vu un semblable prodige sur les eaux du Sénégal, du Mississipi et du Nil. Les naturels du pays étaient trop ignorans pour leur faire quelques révélations importantes, et leur séjour était de trop courte durée, pour qu'ils pussent se livrer aux investigations nécessaires. Ainsi se bornèrent-ils à signaler le phénomène sans entreprendre de l'expliquer.

Sans aller si loin, nos savans naturalistes trouveront en France le même sujet pour leurs études scientifiques. A certaines époques de l'année, la Seine et la Dordogne présentent ce même phénomène que le fleuve des Amazones, le Nil, le Gange et le Sénégal. Aux mois d'août et de septembre, lorsque la Dordogne est basse, on voit une masse d'eau en forme de tonne, remonter la rivière avec un bruit semblable à celui que produiraient des cailloux qu'on roulerait les uns sur les autres; quelquefois on croirait entendre des sifflemens du vent du midi. Au Bec-d'Ambès, point de jonction où la Dordogne se jette dans la Garonne, on voit, dans les jours brûlans du mois d'août, une lame d'eau haute de huit à dix pieds, tourner d'abord sur elle-même sans prendre aucune direction, puis se jeter tout à coup vers les bords de la rivière, les remonter, les parcourir dans leurs sinuosités sans s'arrêter un seul instant.

Au mois d'août dernier, je m'arrêtai à Saint-André pour voir le Mascaret qui, en arrivant à cet endroit, se divise en plusieurs lames et s'étend sur toute la rivière. Assis à quelques pas de la Dordogne, j'attendais depuis une heure, lorsque des paysans qui battaient le blé derrière moi, s'écrièrent :

— Aïsi lou Mascaret, aïsi lou Mascaret.

Digitized by Google

Je me levai précitamment et j'entendis un bruit pareil à celui des vagues de la mer. Quel ne fut pas mon étonnement lorsque je vis le *mascaret* tournoyer sur lui-même et se disperser tout-à-coup en lames innombrables qui occupèrent en un instant la moitié de la rivière. Je suivis le phénomène de l'œil jusqu'à ce qu'il parut à un détour que formait le lit de la Dordogne. Je m'approchai d'un gros monsieur en veste blanche qui avait abandonné les ouvriers pour voir comme moi le mascaret. Je me hasardai à lui faire quelques questions, quoique ses connaissances en histoire naturelle me parussent un peu problématiques.

— C'est dommage, me dit-il ; le mascaret est si beau à Saint-André ! Pourquoi s'en va-t-il comme le vent ?

— J'ai vu le mascaret au Bec-d'Ambés, lui répondis-je ; il avait la forme d'une monticule, et ici il se divise en lames innombrables.

— Oui, monsieur ; il s'avance ainsi jusqu'à Caverne. Là il s'arrête, disparaît un instant ; vous croiriez qu'il s'est perdu, mais il reparaît bientôt entre Asque et Lisle. Alors il ressemble à un promontoire et présente une hauteur de quinze à vingt pieds ; puis ils se divise encore en lames.

— Votre mascaret est un véritable protée, m'écriai-je.

— Attendez, monsieur, me dit le gros narrateur ; nous ne sommes pas encore à la dernière de ses métamorphoses. A Tersac il reprend sa première forme et redevient tel que vous l'avez vu au Bec-d'Ambés ; mais arrivé à Daveire il se partage encore en plusieurs lames comme ici ; ensuite il redevient monticule, longe les bords de la Dordogne jusqu'à Fronsac, où il s'étend majestueusement sur toute la rivière ; passe comme un intrépide contrebandier devant la rade de Libourne, et continue ses courses capricieuses jusqu'à Génisac, Les-Réaux et Peyrefite. Notre mascaret est un drôle de voyageur, ajouta le gros monsieur en riant aux éclats, et encore sa fureur s'est calmée. Autrefois il était beaucoup plus violent. J'ai ouï dire à mon père qu'il se faisait sentir dans la Garonne bien au-dessus de Bordeaux : rien ne pouvait résister à son impétuosité ; il renversait les plus fortes barques, et malheur à celles qui se trouvaient alors au milieu de la rivière ; elles étaient englouties : il s'avançait avec un bruit effrayant qu'on entendait à une lieue de distance. Ainsi vous voyez que le mascaret devient de jour en jour plus modéré. Il ne fait plus de mal ; nous sommes accoutumés à sa visite, et si, aux mois d'août ou de septembre, nous ne le voyions pas arriver nous mourrions de regret.

— Que signifie le mot mascaret ? demandai-je au gros bourgeois.

— Mascaret en patois du pays, signifie rat-d'eau, me répondit-il.

Je bornai là mes questions, et mon interlocuteur alla rejoindre ses ouvriers après m'avoir gratifié d'une forte poignée de mains.

Pendant long-temps les naturalistes se sont épuisés en hypothèses sur les causes du mascaret ; tant il est vrai de dire que les choses les plus simples sont les plus difficiles à trouver ! Le mascaret n'a d'autre principe moteur que la marée. Le flux remonte d'abord la Gironde, et quand il arrive au Bec-d'Ambés, il se jette dans la Dordogne parce que le lit détourné de la Garonne oppose d'abord quelques obstacles à son passage. Quand les eaux de la Dordogne sont basses, ce qui arrive surtout aux mois d'août et de septembre, la marée pénètre fort en avant, et leur donne une impulsion violente. Les lames poussées par le flux de la mer ne trouvent pas assez de profondeur pour s'étendre et se développer ; retenues de chaque côté, elles se gonflent, s'élèvent et vont se briser contre les bords de la rivière. Tout le monde sait qu'en certains endroits la Dordogne n'a d'autre lit que des tas de cailloux ; les lames repoussées par ses rochers aigus dérivent à droite et à gauche, et finissent par se jeter au milieu du courant. Dans leurs cours précipité elles rencontrent tantôt des bancs de sable, tantôt des détours, tantôt des passages où la Dordogne coule avec une étonnante rapidité. Tous ces obstacles, loin de l'arrêter, augmentent la force du mascaret qui s'avance fièrement jusqu'au moment où l'impulsion de la marée montante ne se fait plus sentir.

Cette explication du phénomène, appuyée par le témoignage de savans naturalistes, est si claire, qu'il est étonnant que plusieurs personnes croient encore aux causes surnaturelles du mascaret. Il est vrai qu'au premier aspect on est muet de surprise et d'admiration ; on ne se lasserait pas de suivre dans ses détours la petite trombe qui se brise, se relève, se disperse, s'agglomère, s'étend, se cache, reparaît, devient tour à tour lame bruissante, colonne, tonneau ; prend mille formes diverses ; murmure, gronde, mugit, et siffle comme l'aquilon.

Tout cela surprend d'abord un étranger ; il crie au prodige, et quand on lui a expliqué la cause première du mascaret, son étonnement cesse ; il ne voit plus dans le phénomène qu'une bizarrerie de la nature qui se montre quelquefois fantasque et capricieuse.

C. Daniel

LE CARDINAL DE RICHELIEU A LA DALBADE.

Dans la première cour du Capitole, devant la statue d'Henri IV, gisait le cadavre du duc de Montmorency. Le bourreau, deux membres du parlement et quelques moines avaient seuls assisté aux derniers momens du noble guerrier qui n'avait eu d'autres torts que de se fier à la parole du duc d'Orléans. Dès qu'il eut rendu le dernier soupir, un capitoul en porta la nouvelle au cardinal de Richelieu

Digitized by Google

— *Consummatum est*, s'écria l'impitoyable ministre de Louis XIII.

Le roi, assis dans un large fauteuil, tira de sa poitrine un profond soupir, il leva ses yeux vers le ciel, et resta immobile.

— Sire, lui dit le cardinal, votre majesté triomphe, le sang d'un sujet rebelle a coulé.

— C'est le sang d'un Montmorency ! s'écria Louis XIII en serrant dans ses mains la poignée de son épée..... Henri IV, mon père, pardonna au duc de Guise, et j'ai voulu que la hache du bourreau tranchât la tête du premier gentilhomme de France !

— Il avait trahi son maître,... répliqua Richelieu.

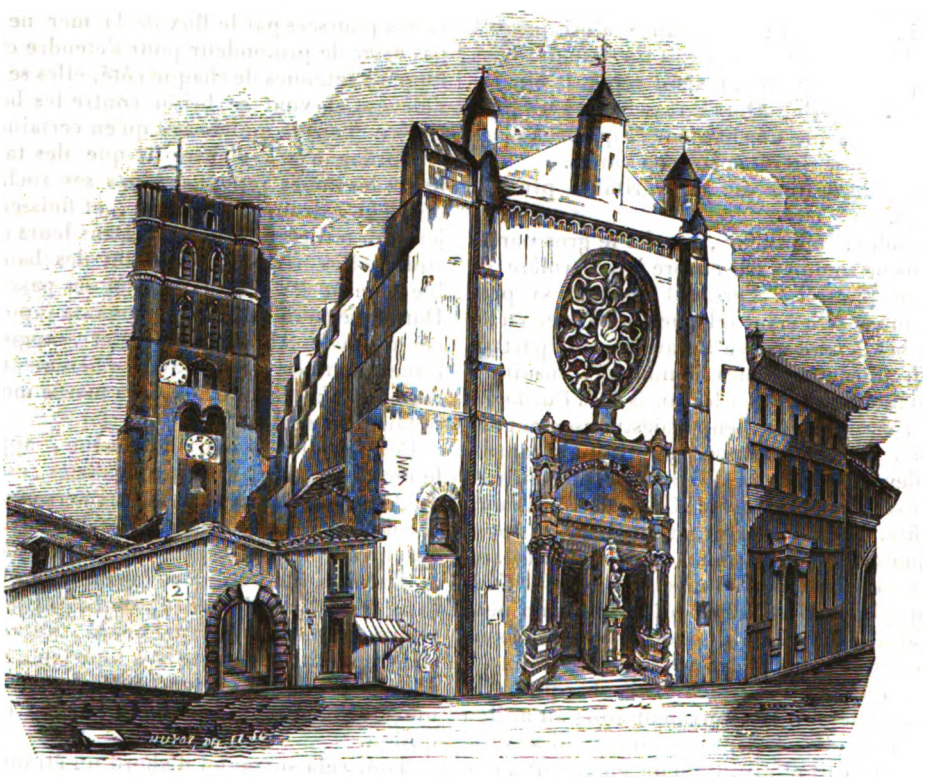
— Oui, oui, cardinal, Montmorency était un traître..... Mais quel nom doit-on donner à un roi qui ne sait pas pardonner..... C'est infâme ! vous dis-je.... Que dira la France ! Je suis bien malheureux !...

Le prince était en proie à des mouvemens presque convulsifs; Richelieu eut beaucoup de peine à le calmer; quand il vit le prince un peu plus tranquille, il lui peignit les dangers qu'il avait courus, et Louis XIII, faible de caractère, finit par admirer le génie tout puissant de son ministre.

— Sire, dit le cardinal, monseigneur de Montmorency est mort dans le giron de l'église romaine; le père Arnoux, de la compagnie de Jésus, lui a donné l'absolution; demain nous prierons Dieu pour le repos de son âme.

— Oui, cardinal; vous soulagez mon cœur, car il faut que je vous l'avoue, j'aimais mon beau cousin Montmorency.

— Demain l'archevêque de Toulouse, avec son



Portail de l'église de la Dalbade.

clergé, célébrera l'office des morts à la Dalbade.

— Bien, cardinal, répliqua le roi, qui courut vers un seigneur qui venait d'entrer.

Le lendemain les religieux et moines de divers ordres se rendirent à l'église Sainte-Marie de la Dalbade; l'archevêque officia avec toute la pompe du culte catholique, et rien ne troubla la majesté de la cérémonie funèbre.

Le cardinal était agenouillé à côté du roi sur un coussin de damas rouge; il semblait plongé dans l'extase de la prière, et peut-être en ce moment son génie méditait-il un de ces coups terribles qui raffermirent si bien son autorité. Tout à coup une femme vêtue d'une robe noire, la tête entièrement couverte d'un voile de même couleur, s'approcha de lui, et se pencha pour lui parler à l'oreille.

— Me reconnaissez-vous, cardinal? lui dit-elle.

Et Richelieu leva fièrement la tête.

— Qui êtes-vous, madame ?....

— L'épouse du duc de Montmorency ! répondit à voix basse la dame vêtue de noir.

Digitized by Google

— Que voulez-vous de moi, madame ?

— Le cadavre de mon époux !

— Vous l'aurez, répondit Richelieu de manière à n'être pas entendu du roi.

La dame s'éloigna et disparut dans la foule ; le cardinal était pâle comme un mort ; on voyait bien qu'il avait éprouvé une forte émotion ; le roi s'en aperçut, mais il n'osa pas l'interroger. Le roi craignait le ministre.

Le clergé sortit lentement ; le roi fut entouré par les gardes, et le cardinal en se levant dit en se frappant le front :

— Le génie triomphe de tout ; j'ai fait tomber la tête du plus fier des vassaux du roi de France !

Telles furent les terribles paroles qui retentirent le dernier jour du mois d'octobre 163[illegible] sous les voûtes de la Dalbade 1. C. Am

1 Dans un prochain numéro, consacré à l'histoire des églises du midi, nous parlerons de la Dalbade avec les détails les plus circonstanciés.

CHRONIQUES DU QUERCI. — 761.

SAINTE ESPÉRIE, VIERGE ET MARTYRE.

En décembre 760, dans une vaste salle d'un château dont le Querci ne conserve même plus les ruines, on entendait, faiblement répété par la voûte, un son rauque et saccadé, semblable à ces râles étouffés qui s'échappent du gosier des moribonds avec la dernière bulle d'air. Il était nuit ; une lampe suspendue à la voûte jetait dans toute la salle une belle et vive lumière, qui de temps à autre baissait progressivement, comme quelque chose qui se noie, pour se rallumer encore plus brillante et plus pure. Un groupe informe et se mouvant par fois était accroupi devant le lit d'où partaient les gémissemens ; un murmure uniforme comme une prière, se faisait entendre, et le bruit aigre des anneaux qui soutenaient les lourds rideaux de laine au ciel du lit, trahissait par intervalles les accès de douleur auxquels était en proie la personne qui les agitait.

La nuit était froide, le vent sifflant par les fentes des portes mal jointes, mugissait à l'extrémité supérieure du large tuyau de la cheminée, et la neige qui tombait à flocons gros et multiples couvrait déjà toute la campagne. C'était une cruelle nuit pour sortir, et cependant un homme, dont la démarche précipitée trahissait l'impatience, se dirigeait vers l'antique habitation.

A son entrée il ne parut point surpris du silence presque effrayant qui l'environna ; il secoua son couvre-chef et ses habits couverts de neige et se fit conduire dans la salle d'agonie après avoir ôté d'un petit sac de soie une boîte en argent surmontée d'une croix, qu'il avait soigneusement garantie de l'humidité.

Le silence qui régnait dans la salle fut interrompu par son arrivée, et le groupe informe accroupi auprès du lit, se mouvant à cette interruption, fit distinguer une jeune fille qui, fatiguée sans doute d'être à genoux, s'était laissée aller à terre pour cacher dans ses mains ses yeux gros de larmes et son visage contracté par le chagrin. Elle fit place à l'étranger qui s'avança doucement vers le lit.

— Blandina, dit-il, après avoir écarté les rideaux.

Une femme presque au déclin de l'âge et qu'une pâleur mortelle avait dans ce moment défigurée, suspendit un instant les plaintes incessantes que sa bouche exhalait, ouvrit faiblement les yeux qu'elle promena tour à tour de l'étranger à la jeune fille et de la jeune fille à l'étranger, puis d'une voix presqu'éteinte :

— Mon père ! répondit-elle.

— Voulez-vous, ma fille, accomplir cet acte saint que notre religion commande, et tenir la promesse que vous avez faite à Dieu ? En prononçant les dernières paroles, le prêtre dirigea ses regards sur la jeune fille qui frissonna.

— Soulevez-moi, dit la vieille en faisant un mouvement que ses forces ne lui permettaient pas.

— Espérie, ma fille, viens me soutenir, ajouta-t-elle.

La jeune personne, après avoir passé un mouchoir sur ses yeux, s'approcha de la vieille femme et l'aida à s'asseoir sur son lit.

— Ecoute, ma fille, dit Blandina, je vais mourir ; avant de paraître devant Dieu, j'ai un devoir à remplir, une confidence à te faire.

Le prêtre s'assit sur un large fauteuil, la jeune fille écouta.

— Lorsque je rendis à ton père, continua la mère d'Espérie, le devoir que tu me rends aujourd'hui, il me dit, en me montrant ton frère qu'il tenait dans ses bras : « Blandina, vous aurez peu de soins à prodiguer à Clarus, né pour les armes ; vous l'y destinerez de bonne heure, et je ne doute pas qu'il ne serve sa patrie avec distinction. Quant à la petite Espérie que je laisse au berceau, si Dieu vous la conserve, vous la consacrerez au cloître ; elle priera pour nous tous et obtiendra par la sainteté de sa vie les grâces que Dieu ne refuse jamais aux âmes pures. » J'ai accompli à demi sa dernière volonté : ton frère Clarus est un guerrier brave et généreux ; et toi, mon Espérie, voudras-tu accomplir la dernière volonté de ton père et de ta mère, lorsque la mort t'aura séparée de leurs conseils.

Espérie, après avoir tressailli convulsivement, allait parler, lorsqu'elle s'arrêta comme accablée par un souvenir ; néanmoins elle trouva assez de force.

Digitized by Google

— Ma mère, je suis prête à vous obéir en tout, dit-elle d'une voix tremblante.

La vieille Blandina jeta alors sur le prêtre un regard presqu'éteint, et au même instant celui-ci se leva, prit doucement la main de la jeune Espérie, et la plaçant sur un crucifix :

— Jurez-vous, dit-il, d'entrer dans un monastère, de renoncer pour toujours aux joies et aux plaisirs du monde et de ne vivre que pour Dieu?

Un peu plus de force d'âme et Espérie ne répondait pas : interdite d'abord et béante, on eût dit que déjà un serment l'avait liée ; mais c'était sans doute un secret qu'elle avait caché même à sa mère, aussi la crainte d'avoir fait le mal, crainte vague comme le premier sentiment qu'on éprouve, qui fait battre le cœur et rien de plus, fit sortir péniblement de sa bouche ces mots :

— Je le jure.

Et un nom qu'on ne put entendre, qu'elle prononça à demi et qu'elle accompagna d'un soupir, vint expirer sur ses lèvres.

Il y a dans chaque être le germe inné d'un sentiment qui le porte à s'identifier avec un autre être quelquefois inconnu, une idée intime qui indique une prédilection que l'on doit avoir pour quelqu'un plus que pour soi, un principe d'amour, d'adoration ; or, c'est la direction que prend le germe à son développement qui fait la gloire ou l'anathème. Destiné à Dieu, qui est la perfection, l'amour s'adresse cependant toujours aux hommes, parce qu'il s'arrête à ce qui frappe les sens ; mais quand l'amour est tout idéalité, lorsque des relations positives ne l'ont pas fixé sur un point quelconque, il appartient à Dieu aussi bien qu'aux hommes. Or, si la jeune Espérie éprouvait de l'agitation pour prêter le serment de se donner à Dieu, c'est qu'elle aimait peut-être vaguement et sans but, et qu'elle ne devinait pas que son amour, qui n'était pas encore dirigé, pouvait brûler sur l'autel du créateur ou aux pieds de la créature ; l'amour divin et l'amour du monde ont le même principe : toute la différence est dans la situation de celui qui l'éprouve.

Le serment d'Espérie étant prêté, la vieille se signa dévotement ; le prêtre lui administra le Saint Viatique ; puis s'étant recouchée, le râle la reprit, elle proféra un mot d'adieu... et sa langue inactive s'arrêta glacée.

Durant toute la nuit le prêtre récita l'office des morts.

II.

Bien des jours se passèrent dans le deuil et l'agitation ; la jeune Espérie attendait avec appréhension le jour que le prêtre avait fixé pour l'ensevelir dans le cloître ; son départ fut ajourné par l'arrivée de Clarus, son frère, qui venait, oublieux de la mort de sa mère, se reposer des fatigues de la guerre et jouir en paix de sa fortune, désormais indépendante, et du service de ses vassaux.

Il avait un ami aussi vaillant, aussi brave que lui, dont le père avait autrefois été l'ennemi du sien, mais auquel néanmoins il s'était attaché à cause de la ressemblance de leur caractère et de l'état connexe des circonstances de leur vie.

Ellidius avait tellement acquis l'amitié de Clarus que celui-ci, pour des raisons peut-être plus fortes que la sympathie qui les unissait, lui avait promis sa sœur en mariage. Il avait vu plusieurs fois Espérie et il l'aimait, si du moins on peut en juger par l'énonciation de son nom qu'Ellidius plaçait dans presque tous ses discours. Quant à Espérie, paisible et résignée, ne confiant à personne le secret de ses pensées, on ne saurait trop dire quel sentiment elle éprouvait pour Ellidius, si ce même nom n'était pas celui qu'elle murmura après avoir prêté le serment que demanda le prêtre.

Espérie voyait toujours devant elle la volonté de sa mère ; peut-être se passait-il dans son âme une lutte entre l'amour et le devoir : c'est ce que l'on ne sait pas. Seulement on entendait parfois durant la nuit des gémissemens qui s'échappaient d'une croisée du château, et très-tard encore une lumière s'y faisait apercevoir.

— Chrysostôme, dit-elle un soir à un vieux serviteur qui cherchait à la consoler, savez-vous si mon frère reviendra aujourd'hui ?

— Il doit avoir terminé la chasse, répondit Chrysostôme.

— Alors il reviendra coucher au château.

— Je le pense.

Dans ce moment trois sons du cor résonnèrent dans la campagne. Chrysostôme courut au pont-levis, et Espérie, qu'un éclair de joie venait d'illuminer, passa légèrement sa main sur sa chevelure de Vierge et essuya ses larmes, qui demeuraient encore suspendues à ses yeux.

Ses réflexions semblaient être bien pénibles ; peut-être avait-elle dans ce moment une apparition du prêtre et de sa mère qui contrastaient singulièrement avec la visite d'Ellidius. La nouvelle de l'arrivée du jeune homme avait toujours répandu sur le visage d'Espérie, je ne sais quoi de triste et de chagrin ; — il y avait dans cela un pressentiment qui semblait dire : — Jeune fille, cet homme doit ouvrir ton tombeau.

Dès qu'Ellidius et le frère d'Espérie eurent déposé le produit copieux de leur chasse, ils arrivèrent dans la salle où la jeune fille se livrait à ses rêveries. A leur aspect son cœur battit plus fort, son visage se colora et la voix lui manqua pour répondre au salut courtois de celui qui aspirait à sa main.

— Je n'ai point assisté à la mort de ma mère, dont Dieu ait l'âme, dit Clarus après un instant, mais j'assisterai bien aux noces de ma sœur Espérie.

— Vous vous trompez, Clarus, répondit la jeune fille.

— Un devoir sacré m'a fait promettre votre

Digitized by Google

main à Ellidius, j'espère que vous ne lui ferez point éprouver un refus.

— Un devoir plus sacré encore m'impose l'obligation de ne point me marier.

— Vous ne me parlez pas sérieusement, interrompit Ellidius, dont l'amour-propre fut un instant blessé !

Espérie ne lui fit point de réponse ; une larme brilla dans ses yeux et elle chercha à s'éloigner.

— Il faut nous tout avouer, s'écria Clarus en l'arrêtant.

— Pourquoi nous fuir, ajouta Ellidius en entourant la taille d'Espérie de son bras souple et caressant.

— Laissez-moi ! s'écria-t-elle, en jetant sur le jeune homme qui l'embrassait, un regard plein d'effroi. Et elle se dégagea de ses étreintes.

La manière brusque dont parla la jeune fille blessa vivement Ellidius qui voulait la tenir non-seulement des promesses de son frère, mais encore de l'amour qu'il se flattait de lui inspirer ; néanmoins ne sachant à quoi attribuer un pareil langage et espérant encore la ramener à lui, il s'avança de nouveau.

— Belle demoiselle, lui dit-il, si ma mémoire ne me trompe, il fut un temps où vous m'accueilliez avec plus de gentillesse ; d'où vient qu'aujourd'hui....

— Je ne puis rien dire, interrompit Espérie, je ne puis rien dire, sinon que je ne vous appartiendrai jamais.

— Un éclair de colère jaillit des yeux du jeune homme qui posa étourdiment sa main sur la garde de sa dague ; il regarda Clarus avec impatience, et lorsqu'il se tourna pour dire encore quelques mots à Espérie, il ne vit plus rien.... Seulement il entendit une porte qui retombait vivement sur ses panneaux, et puis des pas légers dont la voûte répétait le petit bruit.

— Elle est folle ! s'écria Ellidius, folle ! répéta-t-il en courant vers une large croisée qui se trouvait pratiquée dans le fond de la salle.

— Elle nous cache quelque secret, dit Clarus.

Et pendant que les deux amis s'entretenaient de l'étrangeté de cette disparition, ils ne s'apercevaient point qu'une jeune fille, vêtue d'une robe blanche, parcourait avec la prestesse d'une gazelle le sentier qui conduisait dans une forêt voisine.

Un valet le leur apprit une heure après.

III.

Ça ! en selle ! s'écriait-on dans le castel ; en selle ! et qu'on la pourchasse dans la forêt comme une hase épouvantée par des limiers.

— Mais, seigneur, la nuit est obscure.

— Sa blanche robe la trahira dans son refuge.

— En selle !.... en selle !....

Et déjà les chevaux piaffaient dans la cour du castel, et une nombreuse troupe se mit en marche.

Jusqu'à l'aube, la forêt fut vainement battue, et les cavaliers découragés étaient près de se retirer. Ellidius, seul infatigable, était trop certain qu'Espérie n'était pas ailleurs, et trop disposé à se venger du dédain qu'elle avait manifesté à son égard, pour ne pas la poursuivre encore.

Des cris étranges, des blasphèmes épouvantables remplissaient l'air, et les chiens ameutés se partageant comme par instinct la colère des maîtres, faisaient résonner la forêt de leurs jappemens assourdissans.

Au moment où Clarus allait dire adieu à son ami, et lui donner un rendez-vous pour continuer plus tard leurs recherches, un valet qui était resté long-temps à l'écart accourt vivement vers eux :

— Messeigneurs, dit-il, j'ai vu non loin du lac qui se trouve au milieu de la forêt, quelque chose de blanc, accroupi derrière un buisson.

— C'est elle, s'écria-t-on de toutes parts.

— Noyée, peut-être, dit Clarus avec l'accent de la tristesse, et il retourna doucement son cheval, comme s'il eût craint d'aller à la découverte d'une effrayante vérité.

— Noyée ! fut-il répété par les cavaliers réunis.

Et l'on se dirigea vers le lac indiqué. Pendant que l'on cheminait au travers des arbres, Ellidius s'avança de son ami.

— Laissons, lui dit-il, notre troupe éloignée, et avançons-nous seuls, parce que, si elle n'est point morte, elle sera moins effrayée.

Clarus en fut d'accord et ils restèrent seuls.

A une certaine distance Ellidius aperçut Espérie à genoux, les yeux élevés vers le ciel et les mains jointes ; il prit la direction du buisson qui la cachait d'un côté, et après avoir attaché son cheval il alla s'y placer derrière, laissant Clarus s'approcher seul de la jeune fille.

— Qu'elle m'aime ou qu'elle meure, murmura-t-il en se cachant derrière le buisson.

Clarus, arrivé auprès de sa sœur, demeura un instant sans dire un mot. Espérie interrompit sa prière :

— Que me voulez-vous ? dit-elle, pourquoi ne me laissez-vous point mourir en paix, au sein de ce silence de la nature, autour de ces arbres qui ne se font point la guerre, au bord de cette eau dont le calme remplit l'âme et la laisse avec amour s'entretenir de Dieu ?

— Pourquoi veux-tu mourir, Espérie ? interrompit Clarus.

— Parce que je ne veux pas être à *lui*.

Ellidius, qui entendit ces derniers mots, ouvrit de grands yeux, saisit sa hache d'armes et serra ses poings avec un horrible contraction de muscles.

— Eh ! pourquoi ne veux-tu point lui appartenir ?

— Parce que j'ai juré à Dieu, sur l'image de son fils crucifié et par ma mère mourante, que je n'appartiendrais qu'au ciel.

— Tu n'aimes donc pas l'homme que je te destine ?

Digitized by Google

Espérie ne répondit que par un soupir qu'il lui fut impossible de comprimer.

— Dieu te pardonnera de n'avoir pas réalisé tes sermens, épouse Ellidius.

— Jamais !

— Tu préfères donc la mort à sa main?

— Je la préfère.

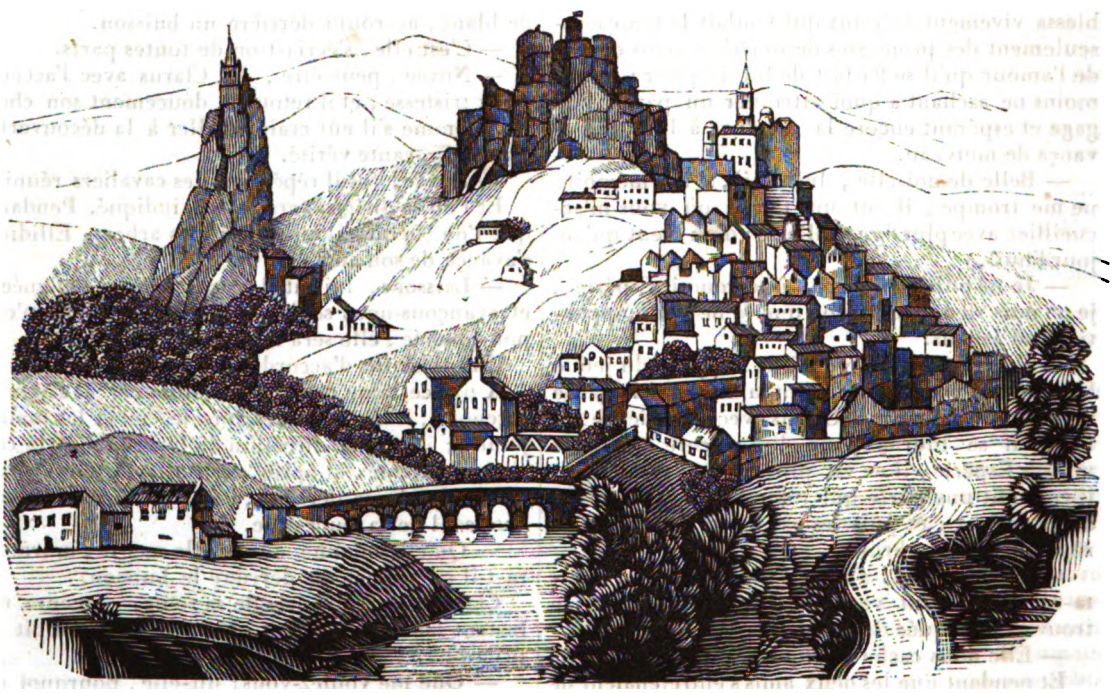
Un instant de silence s'était établi entre les deux interlocuteurs, lorsque tout à coup un cri épouvantable partit de la place où était Ellidius.

— Eh ! bien, meurs ! s'écria-t-il en brandissant d'un bras nerveux la hache qu'il caressait depuis un instant; et malgré l'obstacle que présentait Clarus, une tête de femme roula sur le sol.

Le chroniqueur, d'où j'ai tiré cette histoire [1], ajoute que « sainte Espérie prit sa tête dans ses » mains et qu'elle poursuivit ainsi ses meurtriers » jusqu'aux bords d'un ruisseau, appelé depuis » le ruisseau *des barbares*. Ce prodige les étonna » si fort qu'ils abandonnèrent le pays et s'en al- » lèrent errans, jusqu'à ce qu'ils furent pris et » condamnés au supplice par le duc d'Aquitaine. » Les reliques de sainte Espérie furent portées à » Saint-Ceré, où elles attirèrent un grand concours » de personnes qui s'y fixèrent. C'est à cette époque » que remonte la fondation de cette ville. »

A. Darrieu.

1 Histoire du Quercy, tome 1er, page 88.



LA VILLE DU PUY (Haute-Loire).

Le Velai était autrefois habité par un peuple appelé *Velanes*; lorsque César fit la conquête des Gaules, les Vélani vivaient sous la dépendance des Auvergnats; ils envoyèrent mille soldats à Vercingétorix assiégé dans Alise : plus tard ils secouèrent le joug de leurs voisins, et se gouvernèrent par eux-mêmes; ils formaient une république indépendante du vivant de Strabon. Les *Velani* étaient séparés des Helvétiens par les montagnes des Cévennes; ils furent du nombre des quatorze peuples que l'empereur Auguste démembra de l'ancienne Gaule celtique pour les joindre à l'Aquitaine. Ce peuple bâtit plusieurs villes au rapport de Strabon : la plus ancienne dont les historiens nous aient transmis le nom, est *Revessio* ou *Ruessio*, qui plus tard fut appelée *Velana*, *Civitas Velanorum*, *Civitas Vetula*. Cette ville, selon toutes les probabilités, était située à trois lieues du Puy, sur les frontières du Velai et de l'Auvergne, à l'endroit où est aujourd'hui Saint-Paulhan. L'itinéraire de Théodose et surtout les inscriptions qu'on y a trouvées ne permettent pas d'en douter. Grégoire de Tours est le premier qui ait fait mention de la ville d'*Amiciens* ou d'*Anis*, où fut transféré le siége épiscopal établi d'abord à *Revessio*. Il dit

Digitized by Google

que de son temps Anis n'était qu'une montagne où les habitans du pays bâtirent la ville qui porte aujourd'hui le nom de Puy.

Plusieurs historiens ont envain cherché des preuves solides pour fixer l'époque précise de l'établissement de l'église du Puy. On connaît à peine les noms des évêques du Velai qui ont siégé avant le sixième siècle. Gissey et Théodore, historiens de cette église, rapportent quelques détails sur la vie de ces prélats; mais ils les avaient extraits des bréviaires et des légendes du pays, dont l'autorité ne peut faire foi en matière d'histoire. Ils ne balancent pas à affirmer que le premier évêque du Puy fut saint Georges, disciple de saint Pierre ; ils nomment parmi ses successeurs saint Marcellin et saint Paulhan. Gissey dit que vers le neuvième siècle les reliques de saint Marcelin furent transférées à Monistrol, à quatre lieues du Puy. Il ajoute que saint Paulhan fut le premier qui donna à la ville, bâtie sur le mont Anis le nom de *Civitas Valnorum*, cité des Vélanes. Quoi qu'il en soit des assertions de ces deux historiens, le parti le plus sage est de remonter à des preuves plus certaines.

Le Puy est une des villes les plus anciennes des Gaules : son origine est peu connue, et lorsque les Romains firent leur invasion sous la conduite de César, la capitale des Vélanes était déjà une cité importante. Son premier nom, comme nous l'avons déjà dit, fut Révessio; elle fut ensuite appelée ville d'*Anis*, du nom de la montagne sur le flanc de laquelle elle est bâtie. Son nom moderne du Puy dérive de l'ancien mot *Puich* ou *Puech*, qui signifie encore montagne en langue du pays. Les Vélanes embrassèrent de bonne heure la religion chrétienne; et l'église du Puy est peut-être la plus ancienne de toute la France. Son premier évêque, saint Grégoire et non saint Georges, comme l'affirme Théodore, fit construire la cathédrale vers la fin du deuxiéme siècle. Le prélat était seigneur de tout le pays occupé par les Vélanes, et se qualifiait dans ses lettres de comte du Velai.

Saint Louis, à son retour de son expédition d'Egypte en 1254, passa par le Puy, où il s'arrêta pendant quelques jours pour accomplir un vœu qu'il avait fait.

Il fut si édifié, dit une légende, de la pompe avec laquelle l'office divin se célébrait dans la cathédrale, qu'il lui fit présent d'une petite statue de la Vierge qu'il avait apportée de son expédition.

Comme le saint roi était vénéré dans toute la France, le bruit se répandit dans les pays d'alentour qu'il avait gratifié l'évêque du Puy d'un don précieux.

La statue de la Vierge fut bientôt un objet de vénération pour les peuples; on lui attribua plusieurs miracles; les pélerins qui arrivaient chaque jour se fixèrent sur la montagne, et la ville du Puy s'accrut rapidement. Plus tard elle joua un rôle important dans la province : incorporée au Languedoc vers le XIII^e^ siècle, elle devint la sixième des villes qui envoyaient des députés aux états-généraux : de ses deux mandataires, l'un portait le nom de consul et l'autre celui d'ex-consul. Elle prospéra long-temps : elle n'eut pas à souffrir des invasions de l'étranger; mais lorsque le fanatisme de deux partis jeta sur notre France la torche embrasée des guerres civiles et religieuses, la capitale du Velai en ressentit les terribles atteintes.

Les dogmes du protestantisme se glissèrent dans la Haute-Loire; on vit des villages se faire une guerre acharnée, et le Puy fut partout le théâtre de sanglantes représailles. Plusieurs années suffirent à peine pour cicatriser des blessures si profondes.

Depuis quelques années seulement il a repris son rang parmi les villes du Midi.

Le commerce a apporté dans son sein les inépuisables ressources de l'industrie, et la capitale de la Haute-Loire reçoit de jour en jour de nouvelles améliorations; les habitans se livrent à divers genres de fabriques; quelques-uns d'entre eux s'expatrient pendant sept ou huit mois, et rapportent dans leur pays l'argent qu'ils ont gagné dans les départemens voisins.

Le Puy est une des villes les plus pittoresques qu'il soit possible de voir. Les voyageurs se rendent toujours aux rochers d'Espali où gisent les ruines du château qui fut long-temps la résidence de Charles VII; assis sur le point culminant des rochers que leurs formes bizarres ont fait appeler les *orgues d'Espali*, ils contemplent la ville du Puy dans toute sa beauté.

Aux pieds de la cité s'étendent trois villes qu'arrosent la Loire, la Borne et la Dolesson; au centre de ce bassin, formé par plusieurs collines de l'aspect le plus varié, s'élève un mamelon de forme conique; surmonté d'un roc presque basaltique, de la forme la plus étrange. Sur les pentes sud et ouest du mamelon se déploie la ville du Puy; elle forme un amphithéâtre, depuis sa base jusqu'à celle du rocher, dont la hauteur absolue est de 757 mètres.

Lorsque le ciel est pur, que le soleil laisse tomber l'éclat de ses rayons sur la ville, il n'est rien de plus fantastique que ces différens étages de maisons blanches, couvertes de tuiles rouges, qu'on dirait suspendues aux flancs de la montagne.

L'antique cathédrale, bâtie au-dessus de la ville, la domine de toute sa hauteur, surmontée elle-même d'un roc à crêtes déchirées.

A côté de ces rochers inaccessibles s'élève un pic en forme d'aiguil . ; sa base est baignée par la Borne, et on a construit sur son sommet une église dont la flèche aiguë se voit à une très-grande distance lorsque le temps est serein. Ce pic gigantesque a 90 mètres de hauteur et 57 de diamètre à sa base. Ces rocs dentelés, qui semblent avoir été déchirés par la foudre, cet amas de pics entassés les uns sur les autres, ces mamelons volcaniques que des feux souterrains vomirent peut-être dans des temps plus reculés, inspirent au premier aspect un vague sentiment d'étonnement et d'admiration qui plonge l'âme dans une profonde rêverie. Lorsque je vis la ville du Puy, le soleil se couchait; ses derniers rayons éclairaient encore la cîme des rochers, tandis que le reste de la cité se couvrait

Digitized by Google

rapidement des ombres du soir. En prêtant l'oreille au bruit que faisaient les habitans qui revenaient de la campagne, je croyais entendre le bourdonnement de nombreuses abeilles que la nuit rappelle à la ruche. Les rochers se découpaient en formes bizarres, leurs sommets rayonnaient des feux du couchant, on eût dit autant de phares allumés au-dessus de la ville qui s'endormait lentement. Jamais les impressions que j'éprouvai ne s'effaceront de ma mémoire. Je voyais la majestueuse cathédrale où la cloche du soir invitait les fidèles à la prière; quoiqu'elle ne soit ni vaste ni magnifique elle fixa d'abord mon attention. Elle est adossée au roc, et supportée en partie par des voûtes d'une solidité extraordinaire. Je pouvais voir à l'aise sa façade gothique qui se déployait sur un grand perron où l'on aboutit par un grand escalier de cent vingt degrés. Son haut clocher domine toute la ville, et le vieux temple a conservé toute la majesté du vieux temps. Le maître-autel est en marbre de différentes couleurs; des sculptures, du travail le plus fini, décorent l'orgue et la chaire; on voit sur le maître-autel la célèbre statue de la Vierge que le saint roi Louis donna à l'église du Puy.

Si on veut connaître dans tous ses détails la capitale du département de la Haute-Loire, on trouve encore de beaux édifices à admirer. L'église du collége, aujourd'hui abandonnée, se fait remarquer par sa jolie façade dans la ville basse; l'église de Saint-Laurent ne mériterait pas l'attention des étrangers, si elle ne renfermait pas les cendres d'un des plus vaillans guerriers qui chassèrent les Anglais du royaume de France. Dans une chapelle repose le connétable Duguesclin, mort sous les murs de Château Randon. Les cendres de celui qui défendit si bien la couronne de Charles V n'ont point été enfermées dans un monument. Une simple pierre les couvre. Il est à croire que les descendans des intrépides Velaues éléveront un tombeau en l'honneur du brave connétable, qui délivra leurs aïeux du joug de l'étranger.

La préfecture du Puy est un bâtiment de fort bon style qui décore la jolie place du Brueil. La capitale de la Haute-Loire offre encore plusieurs débris de constructions romaines qui attestent que les maîtres du monde y firent un long séjour. En un mot, c'est une de ces villes dont le site pittoresque et fantastique étonne d'abord tous les étrangers. Les grandes cités du royaume peuvent offrir de plus beaux édifices, mais aucune ne réunit comme le Puy le sublime contraste et l'admirable bizarrerie que la nature se plaît à déployer dans certains endroits.

D'après les nouveaux recensemens, la population du Puy s'élève à 14,930 habitans.

Mon guide me fit remarquer le roc Corneille qui domine la ville, et qui porte sur son sommet quelques débris de forts contruits dans le moyen-âge. Ce roc s'élève à deux cents pieds au-dessus du mont Anis et présente divers aspects. Vu du pont Saint-Jean, sur la route de Lyon, il paraît tantôt rond, tantôt large, tantôt étroit. Sa configuration est parfois singulière.

— Voyez ce lapin au gîte, me dit mon guide.

Je portai mes yeux du côté où il dirigeait sa main, et j'aperçus un quartier de rocher représentant en effet un lapin au gîte.

— Voyez un peu plus bas la tête du bon roi Henri IV, ajouta mon guide.

Je regardai plus attentivement, et je vis comme sculpté en bas-relief sur un fond noir, un profil gigantesque auquel les habitans du pays ont donné le nom de *Tête d'Henri IV*. Assurément l'illusion d'optique contribue beaucoup a cette dénomination, mais il n'en est pas moins vrai qu'il existe une certaine ressemblance entre le roc et les statues d'Henri IV. Je distinguai la moustache fortement prononcée, le nez aquilin, le menton recourbé, la longue barbe, types éternels du Béarnais. Pour compléter l'illusion, un buisson en fleur s'élevait jusqu'à la hauteur du cou et l'entourait comme la fraise dentelée de classique mémoire.

A. Dupuis.

MOEURS ET COSTUMES DES HABITANS DE LA HAUTE-LOIRE.

Le département de la Haute-Loire a été formé des débris de plusieurs provinces. Aussi remarque-t-on dans ses habitans une grande diversité de mœurs, de caractère, et même de costumes. Ceux qui habitent les belles plaines qui environnent la jolie ville de Brioude, sont rusés et polis. Sans cesse en contact avec la civilisation moderne, ils ont pris les habitudes de leurs voisins. Les paysans de cet arrondissement parlent bien français, et quand on les traite d'égal à égal, ils savent rendre politesse pour politesse. Ceux qui habitent les montagnes situées au midi du département, ont des formes grossières; mais ils sont religieux, hospitaliers et très-laborieux. Un étranger qui va frapper à leur porte n'est jamais repoussé; jamais le pauvre ne s'en revient sans avoir reçu le tribut de l'aumône. Les habitans des cantons qui s'étendent sur le revers oriental de la Margeride sont apathiques et montrent une horreur presque insurmontable pour le travail; mais ceux d'Auzon et de Craponne, placés sur un sol stérile, opposent à la misère leur infatigable énergie. Lorsque l'hiver approche ils émigrent par bandes, et chacun d'eux revient au printemps avec une petite somme qui lui sert à payer l'impôt et à se procurer les choses les plus nécessaires à la vie. Il est dans le département un canton dont les habitans ont reçu le nom de *Corses de la France*. Les montagnards du Mézène, du Mégal marchent toujours armés d'une espèce de stylet qu'ils appellent *coutelière*; jaloux, susceptibles et vindicatifs à l'excès, ils

Digitized by Google

ont quelque chose du caractère italien. Un étranger qui, dans une fête de village, danserait avec une fille qu'aurait amené un jeune paysan, serait assassiné le soir même. On a vu plusieurs de ces farouches amans porter la jalousie jusqu'à égorger leurs maîtresses. Mais s'ils ont la férocité du Corse, ils n'en ont pas la fourberie; si leurs haines sont implacables, ils n'y a rien d'inviolable comme leur amitié. Ils aiment comme ils détestent avec passion. Quoique le plus grand nombre pratiquent la religion réformée, leurs montagnes furent l'asile de plusieurs prêtres catholiques, dont les têtes avaient été mises à prix par les membres de la convention. Chez un peuple dont les passions sont fortes, il n'y a pas loin de la haine à l'amour, le même bras protège ou donne la mort.

Lorsqu'on arrive à la partie inférieure du département, on s'aperçoit que les mœurs des habitans sont plus calmes et plus uniformes; ils ne sont pas apathiques et paresseux comme ceux de la Margeride, ni vindicatifs comme les montagnards du Mézène, qui, au rapport des autres habitans du pays, n'allaient autrefois à l'église ou au prêche, qu'armés du stylet ou du fusil. Actifs, industrieux, zélés pour leur religion, on ne peut guère leur reprocher que leur insouciance et leur frivolité. Ils aiment trop les divertissemens et les fêtes. La jeunesse fréquente habituellement les cabarets; elle se livre à l'ivrognerie qui occasionne souvent des rixes sanglantes. Les habitans des campagnes n'ont d'autre plaisir que le vin et la danse. J'ai vu aux environs de Brioude plusieurs groupes de

COSTUMES DES HABITANS DE LA HAUTE LOIRE.

garçons et de jeunes filles danser la *bourrée* au son du tambour et du fifre. Cette danse est gaie, vive et agaçante. Celle des paysans, voisins du Puy, est lourde et monotone. Les jeunes filles tiennent toujours la tête baissée, leurs bras sont pendans; elles n'ont pas la grâce des paysannes de l'arrondissement de Brioude; leurs mouvemens sans cadence ne sont autre chose qu'un trépignement lent et désagréable.

« Les garçons, dit l'auteur de la statistique de » la Haute-Loire, aiment tellement la danse, que » souvent ils quittent brusquement les filles qu'ils » ont amenées, pour danser sans elles et entre » eux, parce que vraisemblablement celles-ci ne se » trémousseraient pas assez vite et assez long-temps » à leur gré. »

Ce témoignage, d'un auteur qui a toujours vécu sur les lieux, suffit pour prouver que les habitans du département de la Haute-Loire se livrent avec excès à des plaisirs frivoles, qui les détournent de leur travail ordinaire. En vain on chercherait parmi eux cette simplicité, cette innocence, regardée comme l'apanage du montagnard. Le libertinage s'y déguise peu, ajoute l'auteur de la statistique, et on rencontre quelquefois dans les campagnes des vices inconnus dans les villes.

Le costume des jeunes paysans de la Haute-Loire est le même dans toute l'étendue du dépar-

Digitized by Google

tement, ils portent ordinairement une veste ronde, un gilet de couleur! une culotte courte et un chapeau retapé; ce vêtement, à l'exception du gilet; est toujours d'étoffe brune. Les hommes d'un certain âge ont leur habit carré avec de grandes poches sur les basques; leur gilet se croise sur la poitrine et de grosses guêtres couvrent leurs jambes jusqu'aux genoux. Les ailes de leurs chapeaux sont toujours rabattues et leur longue chevelure, tombant sur leurs épaules, donne à leur visage un aspect vraiment patriarchal. Les montagnards n'ont d'autre chaussure que de gros sabots; aux grandes fêtes de l'année ils vont à la messe avec des souliers; mais ils ont soin de les porter à la main jusqu'au moment où ils entrent dans le village. Ce costume, quoique grossier, sied pourtant aux montagnards, qui presque tous ont une attitude noble et fière.

Celui des femmes ne diffère pas beaucoup du costume des jeunes filles d'Auvergne: il se compose d'une juppe ronde et très-courte, avec un corsage d'étoffe lacé par devant; quelquefois les plus coquettes recouvrent leur poitrine d'une pièce d'étoffe pareille à celle de leur tablier. Les jours de fête elles couvrent leurs jupes de rubans, de velours, de fleurs et de dentelle. Elles portent suspendu au cou un lacet noir ou une chaîne d'or; elles y attachent une croix d'or ou un Saint-Esprit à ailes déployées, et c'est à ces marques distinctes qu'on reconnaît si elles sont catholiques ou protestantes. Leur coiffure est sans élégance: c'est un bonnet rond garni de blondes, des barbes tombantes le rendent difforme, et lui ôtent la grâce qu'il aurait sans cela. Les femmes des montagnards portent sur ce bonnet un chapeau de feutre noir semblable à celui des paysannes de l'Aveyron.

Le costume de garçon et de jeune fille que nous donnons ici a été dessiné d'après nature dans un village près de Brioude, et nous pouvons en garantir l'exacte ressemblance.

G. Paysac.

LES FÊTES LOCALES.

En remontant à l'origine des fêtes locales, je ne présume pas que la manière dont elles furent instituées pût trahir en rien leur destination future; nées du christianisme, préexistant peut-être, et assujetties aux diverses modifications des principes nouveaux, elles étaient consacrées à la prière et à tous les exercices de piété. Mais tout finit ou se modifie, les caprices des générations passent comme une flamme sur ce qui est, pour changer, sinon la nature des choses du moins leur aspect primitif.

Les fêtes locales eurent, pour premier but, de réunir toute la population d'une paroisse, afin d'obtenir un concours de prières tellement unanimes que le saint patron, en l'honneur duquel on se réunissait, pût intercéder auprès de la divinité, et d'obtenir chez les paroissiens ou le maintien de la santé, ou la conservation des fruits de la terre.

Je n'irai point suivre, époque par époque, le temps qui a changé l'ordre primordial des choses; je ne chercherai point à en connaître les circonstances; je m'attacherai seulement à observer les fêtes locales, telles qu'elles sont aujourd'hui. Quel but se proposent les individus qui s'y réunissent; à quelle classe elles sont plus particulièrement propres; leur diversité, comparée d'une localité à l'autre, et le côté semblable qu'elles peuvent avoir dans toutes les localités.

C'est une curieuse chose à étudier que les mœurs naïves et non façonnées d'un peuple pris au bas de l'échelle sociale; c'est là que la vérité naturelle se fait jour; c'est là que l'état primitif se dévoile, libre et dégagé de tout ce qu'a de faux, de guindé, de lourd et de futile, d'éclatant et de laid, cette autre classe qui vit sur la première, et chez laquelle tout est calcul et intérêt, tout est dehors trompeurs et brillans oripaux qui cachent les plaies de l'âme et les fourberies du cœur.

Le paysan est franc parce qu'il est simple, et c'est aussi chez le paysan que j'irais, si je voulais étudier l'humanité sous l'aspect le plus avantageux.

Revenons aux fêtes locales. Chaque paroisse a son patron; chaque patron a sa fête. La grande ville qui fête aussi son saint a plus conservé l'institution primitive que la campagne. La paroisse de la grande ville est plus isolée du monde; elle vit, calme et sérieuse, de sa vie intime et spirituelle, presque ignorée du monde bruyant et joyeux et n'ayant avec lui rien de commun: il y a enfin dans la grande ville assez de place pour la religion et pour le monde: assez de place pour leur vie respective; assez de place pour qu'il n'y ait pas fusion de l'une à l'autre; aussi se fait-il que la paroisse peut fêter son saint, sans que le monde, pour lequel chaque jour est un nouveau plaisir, en ait la moindre connaissance; la religion a ses fêtes, le monde a les siennes; et les uns ne reçoivent presque jamais une influence des autres.

La campagne, au contraire, n'a pas assez de ressources dans le personnel de ses habitans, pour les diviser en deux sections; lorsqu'elle les réunit religieusement, elle les réunit aussi pour les plaisirs. Sublime philosophie que celle qui puise les élans de sa joie dans le sein de la divinité!... Poésie pure et sacrée qui imbibe l'âme d'un baume surnaturel, pour lui rendre moins amer le souffle de la réalité! Association heureuse du créateur et de son œuvre.

Il y a de la poésie partout. Le beau n'a pas une résidence fixe; il est répandu sur toutes les choses créées; on le trouve au sein du luxe comme sous les haillons de la misère, dans les salons et à la

Digitized by Google

taverne; à la ville et dans les champs: illuminé par la bougie ou par la résine, le beau est partout; seulement il y a diverses manières de le sentir, comme il y a diverses formes sous lesquelles il se produit.

Les plaisirs du village ont cela de particulier que nous pourrions les considérer comme une véritable fatigue; leur étrangeté les assimile aux travaux manuels les plus pénibles, et l'on est réellement surpris de voir employer des instants qui doivent être destinés au délassement, à des exercices qu'un corps frêle ne paraît pas devoir supporter; il faut que la puissance de l'imagination subisse un prodigieux développement pour qu'elle puisse rendre légers des amusemens qui, pour les dandys de nos estaminets, équivaudraient aux tortures les plus incessantes du bagne.

Je vais tâcher de donner une idée des exercices récréatifs auxquels se livrent les villageois de nos contrées:

Quand l'hiver avec ses longues nuits fait place à ces jours de soleil dont le mois de mars vivifie la nature, on ne voit plus personne le soir à la veillée; les travaux champêtres ont repris leur cours, et l'ouvrier, fatigué, se couche de meilleure heure. Jusqu'à la pâque les travaux divers et préparatoires de l'année, quoique encore minutieux, l'occupent beaucoup; arrive le mois de mai, et c'est alors qu'il se prépare aux joyeux plaisirs du dimanche.

Les fêtes locales commencent au mois de mai; au mois de mai la campagne prend vie, et ses habitans avec elle; depuis cet instant donné, chaque dimanche offre une fête dans un village plus ou moins éloigné; mais la distance n'est jamais une cause d'absence pour les vigoureux habitans de nos contrées méridionales. Malgré les travaux de la veille, malgré les travaux du lendemain, ils fatiguent volontiers le dimanche, pourvu que leurs exercices pénibles s'appellent plaisirs.

Arrivons au village le jour de la fête locale, ne nous étonnons pas de la monotonie qui règne pendant la matinée: ce sont des préparatifs, des plans, des recherches qui doivent fixer l'emploi de la soirée. Puis d'ailleurs, il faut le dire, la matinée n'a rien de commun avec le plaisir, la messe et le sermon qui la suit indispensablement, occupe tout le monde, hôtes et convives: — le village n'est pas irréligieux de fait, je ne l'en crois même pas dans la pensée; aussi la messe y est une nécessité; on parlerait toute la journée de quelqu'un qui n'y eût pas assisté; les vieilles filles prieraient sans cesse pour obtenir sa conversion et les membres de la fabrique puiseraient dans ce fait même une haine pour sa personne qui ne s'éteindrait que très-tard. Jusqu'à midi le temps se passe à l'église, après quoi l'on va dîner.

Le dîner n'est pas le motif le plus médiocre de ces réunions; j'ai long-temps habité la campagne, et je connais plusieurs honnêtes propriétaires qui franchissent chaque année une distance de plusieurs lieues pour savourer le vin d'un cousin ou d'un beau-frère; quoi qu'il en soit, passons.....

J'ai dit que primitivement l'institution de ces fêtes était religieuse. Il y a eu dégénération, il y a même dégénérescence: elles ont actuellement un but matériel et positif; de la prière on en est venu à la danse; je ne veux examiner que le fait, à d'autres d'en développer la moralité.

On danse!..... Ici c'est la vielle qui, raclant de sa roue lente une corde fortement tendue, mesure, par ses âcres vibrations, les bonds inégaux d'une ronde tournoyante; là, c'est un tambour qui mariant aux notes aiguës du fifre ses roulemens qui assourdissent, règle les en-avants et les en-arrières d'une *bourrée*; ailleurs c'est une musette ou hautbois champêtre qui remplit l'air de ses sons nazillards; puis enfin une sorte de flageolet à deux notes, qu'un même individu accompagne avec un ton-ton, sorte d'instrument en bois, long et creux, orné de deux cordes, sur lesquelles le ménétrier fait battre une baguette; mais de violon, presque pas; il est peu de localités qui se servent du violon: on le réserve pour les soirées bourgeoises, qui n'ont lieu que pendant la nuit.

Dès deux heures de l'après-midi on danse, et si vous me suivez jusque sous les arbres où se meut cette joyeuse population, je vous ferai voir des scènes pleines d'originalité; des dialogues, dont la portée niaise est seulement connue par les interlocuteurs, qui finissent ordinairement par se donner des caresses qui, par leur analogie avec les coups de poing, pourraient être différemment qualifiées.

Vous pourrez voir encore une danse dont nous n'avions point parlé: c'est la danse aux chansons. A cet égard, je crois que si l'on s'attachait à recueillir les chansons innombrables qui se chantent dans nos contrées, et dans le Gers surtout, on en rencontrerait de fort anciennes; la versification en est généralement mauvaise, mais on y rencontre souvent de bien beaux élans de poésie. Je regrette de ne pouvoir en citer quelques fragmens.

Au milieu du tumulte de ces fêtes, on rencontre toujours un homme type, un homme qui s'élance léger dans le tourbillon des danseurs et auquel tout le monde fait place; c'est l'homme à la mode du village, c'est lui qui fait l'ordre ou le tapage; il est le centre dont tous ces jeunes gens sont les rayons; tout se fait par lui. Il commande en maître; il trouve sur le visage de toutes les femmes un sourire qui lui est adressé; lorsqu'il s'arrête quelque part, on fait cercle autour de lui; sa cravatte, nouée autour de son chapeau, est la bannière sous laquelle sert avec dévoûment la troupe des villageois; rien ne résiste à ces superbes garçons aux formes musculeuses, au regard vigoureux. Y a-t-il rumeur?... La jeunesse de quelque commune voisine aurait-elle à se plaindre du peu de courtoisie de leurs hôtes; ceux-ci lui auraient-ils refusé le premier pas à la danse; une jeune fille, chère à un étranger, aurait-elle été moquée?... on voit immédiatement de plaisir s'étioler, les instrumens cessent de jouer; il se forme

Digitized by Google

des groupes séparés, des murmures se font entendre par intervalle; on gesticule. L'homme à la mode va d'un groupe à l'autre, tout le monde se déplace pour le suivre, il obtient une nombreuse réunion, il combat un plan qu'on vient d'émettre, il développe le sien, et un cri: — Au cabaret! se fait entendre, et bientôt il n'y a plus un homme sur la pelouse, les femmes vont à vêpres.

Cependant les haines fermentent avec le vin; — on parle de temps à autre des motifs de rivalité qui existent d'une localité à l'autre; on se reproche mutuellement quelques actions du passé, on s'échauffe, on se calme, on s'échauffe encore; en attendant on sort de vêpres, et chacun revient à la danse avec la ferme résolution de saisir le moment le plus propre à servir sa vengeance. On prononce un mot intentionné, un voisin s'émeut, une discussion s'engage et l'on entend le bruit d'un soufflet; à cet appel tous les jeunes gens font irruption sur les lieux, on se choque, on se heurte, les amis du battu, les amis de l'agresseur se rencontrent dans la mêlée; chacun se bat partiellement pour l'honneur du parti, et c'est à peine si les gendarmes, qui ne manquent pas d'assister à ces fêtes, peuvent parvenir à disperser les combattans avant que le sang n'ait rougi la terre.

Résumant les fêtes locales, je trouve qu'elles sont pour les uns une institution pieuse, pour les autres un but gastrononique; pour ceux-ci un moyen recréatif de passer le dimanche; pour ceux-là un rendez-vous d'amour, et pour la majeure partie des jeunes villageois un motif naturel de satisfaction haineuse et vindicative.

Du reste les tribunaux de police correctionnelle perçoivent annuellement une rente sur les fêtes locales; car les cas de coups et blessures qui s'y jugent ont presque toujours sur la selette des hommes qui n'ont pas d'autres antécédens.

Jacques de Leains.

LE BERGER DES MONTS SAINT-BARTHÉLEMY,

Les monts Saint-Barthélemy sont une sorte de ramification des Pyrénées; ils font partie du territoire enclavé dans le département de l'Ariège, et, entre autres bourgs ou villages qui sont comme semés à leurs pieds, on trouve Montferrier, dont la population, aussi peu imposante en nombre que les édifices qui composent son enceinte, ne sont dignes que de peu de remarque.

Assisté de quelques amis, dans l'excursion que j'allais faire sur ces monts, afin de voir les lacs ou gouffres dont on m'avait souvent parlé, nous arrivâmes, vers les six heures du matin, au village de Montferrier, où nous fîmes une petite pause. A l'aspect de l'ascension longue et fatigante que nous allions être obligés de faire pour parvenir à leur sommet, nous fûmes un instant découragés; cependant étant arrivés jusque là nous tînmes à honneur de poursuivre, et nous préparâmes des chevaux pour le départ.

Après avoir fait au village nos provisions de beurre et autres comestibles pour veiller aux besoins de la journée, nous prîmes un guide et nous nous mîmes en marche.

Nos chevaux, habitués à l'escalade; suivirent d'abord un étroit vallon dont la position pittoresque nous permit d'admirer sur le penchant de la montagne des cascades, sur lesquelles le reflet du soleil levant jetait un charme qui nous les fit presque comparer aux belles chutes d'eau que l'on trouve assez communément dans les Pyrénées, et, après avoir dépassé ces proéminences rocailleuses qui s'élèvent, nues et grisâtres, aux bords du sentier que nous suivions, nous nous arrêtâmes à ce point où l'escalade à pied est indispensable à qui veut voir les gouffres. Notre but principal étant celui-là nous descendîmes, fort embarrassés de nos chevaux qui n'avaient que rarement où pouvoir poser sûrement leurs pieds.

Nous grimpâmes ainsi, hâletans et le front mouillé, les yeux tantôt fixés sur nos chevaux, qu'un faux pas pouvait faire disparaître, tantôt vers le lieu de notre première halte, car sous l'influence de l'air vif des montagnes, notre estomac réclamait un second déjeuner.

Fatigués et hâletans, environnés de rochers et des terres mortes d'une nature inerte, nous hâtions autant que possible notre arrivée dans un lieu que notre guide nous indiqua du doigt, en affirmant que nous trouverions là des êtres vivans. Nous respirâmes enfin à l'aspect d'une vaste prairie, dont le vert tapis se déroula devant nous dans toute son étendue. Une cabane, construite avec des branches d'arbres et du gazon superposé, modeste asyle d'un berger, s'élevait au milieu de cette plaine.

Avantageusement accueillis par le berger, qui s'offrit pour nous accompagner aux lacs, nous laissâmes à la cabane le guide et les chevaux et nous continuâmes notre route.

Les monts Saint-Barthélemy possèdent trois lacs ou gouffres principaux: l'un séparé des autres par une distance assez grande, n'a pas la qualification particulière; les deux autres, au contraire, tellement rapprochés qu'ils communiquent leurs eaux, sont vulgairement connus sous la dénomination de gouffre *mâle* et gouffre *femelle* [1].

Assis au bord du lac *femelle*, nous commençames à faire l'emploi des modestes provisions que le berger nous avait presque forcé d'accepter;

[1] Ces lacs ont approximativement une demi-lieue de circonférence chacun; du lac *femelle* s'échappe un ruisseau qui, grossi à Belesta par les eaux de la fontaine intermittante, prend le nom de l'Hers, arrose Chalabre, Mirepoix, et va se jeter dans l'Ariége au-dessus de l'amiers.

Digitized by Google

après quoi nous admirâmes ces imposantes étendues d'eau comme pour en interroger la profondeur ; pour jouir plus avantageusement de ce vaste aspect, nous montâmes sur un mamelon qui s'élevait sur un des bords, et dont le roc écaillé laissait apercevoir des fragmens mobiles que le moindre mouvement pouvait précipiter dans l'abîme. Il n'est personne qui ne se soit donné parfois le plaisir de laisser tomber dans l'eau un poids quelconque pour voir les millions de globules qui se forment à l'instant de la chûte, et pour entendre le bruit qu'elle produit. Un de nos amis voulut se donner cette satisfaction, mais il n'eut pas le temps de détacher le lour fragment du roc.

— Arrêtez, malheureux ! s'écria le berger qui, occupé à causer avec un de nos amis, faillit s'apercevoir trop tard de ce qu'il eut l'air de considérer comme un crime.

Nous nous prîmes tous à le regarder ; la surprise était empreinte sur nos visages, et le berger lui-même était en proie à une agitation que la peur seule peut occasioner.

— Qu'avez-vous craint ? lui dis-je aussitôt.

— Oh ! malheureux, répéta-t-il, si vous aviez jeté cette pierre, il serait devenu furieux, et puis qui sait ce qui serait arrivé !

— Qui donc ? demandâmes-nous unanimement ; qui pourrait se formaliser de la chute d'une pierre dans ce lac ?

— Là, dit-il, après nous avoir appelés confidentiellement, là, au fond de ce gouffre....

— Eh bien ! qu'y a-t-il ?

— Le démon, murmura le berger en fronçant sombrement le sourci.

Nous jetâmes dans l'air des éclats de rire multipliés, et l'habitant des montagnes nous adressa un regard de mépris qui semblait dire : — Misérables, vous ne croyez à rien, vous autres !...— Quand nous eûmes donné un libre cours à notre gaîté, il reprit :

— Je vous dis que le démon habite au fond de ces lacs, et je vous avertis que, si vous lui lancez quelques pierres, vous serez immédiatement assaillis par un orage terrible ou par une pluie battante

Après avoir proféré ces paroles, le berger s'éloigna.

La croyance du montagnard, qu'un ecclésiastique de nos amis chercha vainement à réformer par des argumens théologiques, nous fit longuement causer sur la superstition et sur les causes qui la produisent. Néanmoins tous les raisonnemens possibles furent impuissans pour nous faire oublier de précipiter la pierre qui était à demi détachée, et malgré la recommandation accompagnée d'une quasi-menace que nous avait adressée le berger, nous donnâmes a la masse ébranlée une impulsion descendante, et elle s'engloutit avec fracas ; nous détachâmes du mamelon autant de pierres qu'il nous fut possible d'en faire mouvoir, et toutes furent, comme par bravade, jetées à la face du génie de ces eaux.

Epuisés de gaîté et de plaisanterie, voyant d'ailleurs l'heure avancée, nous nous disposions à nous retirer, lorsqu'un épais brouillard se forma dans la campagne, prit une vaste extension au pied des monts, arriva jusqu'à nous, nous enveloppa et finit enfin par se décharger en une pluie dont la continuité nousfit chercher un refuge, dans la cabane du montagnard. Son absence nous fit grand plaisir, car nous appréhendions déja l'amertume de ses reproches ; nous ne l'attendîmes point. Conduisant nos chevaux avec assez de précipitation, nous descendîmes la montagne, et depuis huit ans nul de nous n'a oublié les particularités de cette excursion. Je présume que le montagnard s'en souvient aussi bien que nous.

J. Lecocq.

ÉTUDES HISTORIQUES SUR LES VILLES DU MIDI.

BORDEAUX.

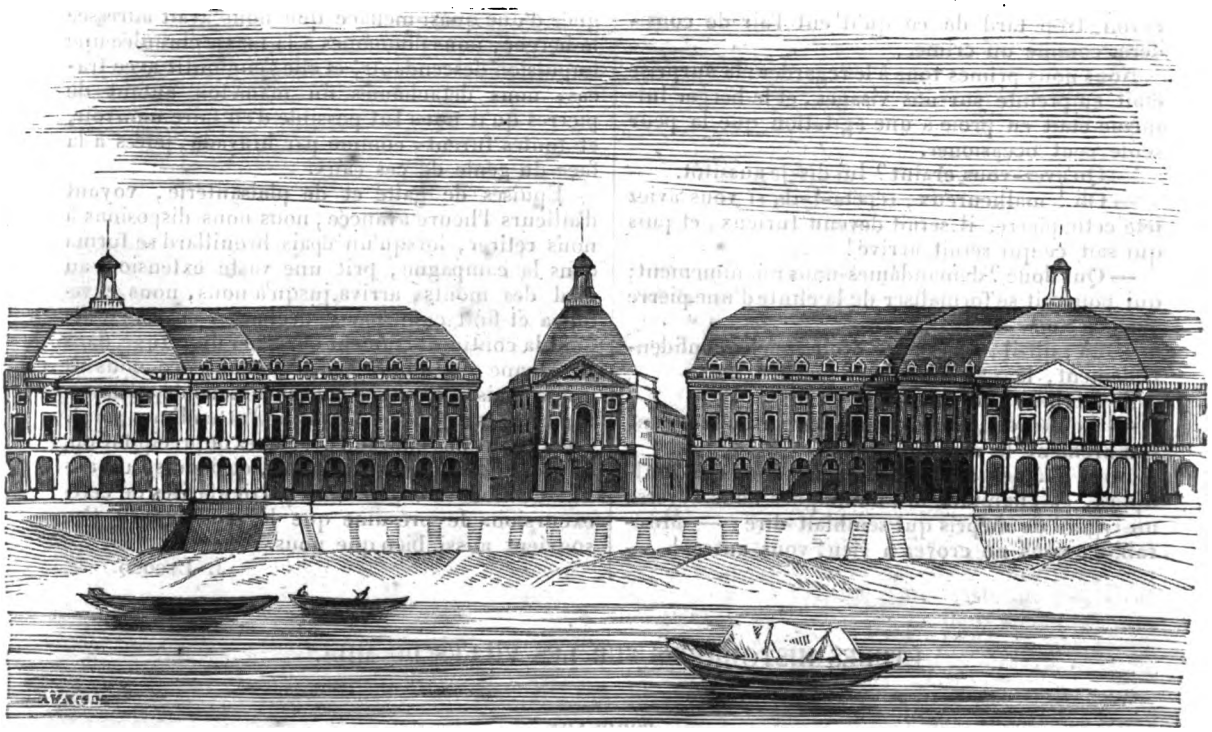
Bordeaux fut toujours la capitale de la Guienne, qui tomba, comme toutes les provinces du Midi, sous la domination des Romains qui l'incorporèrent à la seconde Aquitaine. Les Visigoths, les Sarazins et les Normands la dévastèrent tour à tour, et, après deux siècles de vicissitudes, elle fut démembrée et cédée aux Anglais, par un traité conclu entre saint Louis et Henri d'Angleterre. La domination étrangère eut à soutenir une lutte constante contre le patriotisme des Aquitains. Gaston de Moncade, vicomte de Béarn, déclara, en 1272, à Edouard, roi d'Angleterre, une guerre qui ne fut terminée que par l'intervention du roi de France. Ces germes d'héroïsme firent naître des héros ; Dunois et Penthièvre s'emparèrent de Blaye (de Bordeaux), au nom de Charles VII, et la fameuse bataille de Castillon, livrée en 1453, délivra pour toujours la Guienne d'une domination abhorrée. Alors on bâtit le Château-Trompette et le Fort du Hâ, et la province fut définitivement réunie à la couronne. Depuis lors, l'histoire de la Guienne se rattacha tellement à celle de Bordeaux, que cette ville doit être regardée comme le centre de toutes les opérations et de tous les événemens qui se sont succédé pendant quatre cents ans.

L'époque de la fondation de Bordeaux est si reculée, qu'il serait bien difficile de lui assigner une date certaine ; on sait seulement qu'elle était une des villes les plus importantes de la Gaule avant l'invasion des Romains. Seize ans avant l'ère chrétienne,

Digitized by Google

Germanicus fit à Bordeaux le dénombrement des Gaules, et trente-six ans après, saint Martial prêcha la religion du Christ dans la capitale de la seconde Aquitaine. Les apôtres y firent un grand nombre de disciples malgré les persécutions des proconsuls romains qui construisirent en 260 l'amphithéâtre, connu aujourd'hui sous le nom de Palais de *Galien*. Bordeaux était un centre commun où se réunissaient les chefs des légions. *Tetricus*, gouverneur des Gaules, avait mérité l'affection des Aquitains; en 170, les Bordelais reconnaissans le proclamèrent empereur. Le poète Ausone, leur concitoyen, mérita l'estime d'un empereur vertueux, et obtint les honneurs du consulat en 379.

Cependant la religion chrétienne répandait rapidement sa lumière sur l'univers étonné; les temples des divinités païennes s'écroulaient, et les Aquitains se pressaient en foule au pied de la croix. Les évêques des provinces méridionales se réunirent à Bordeaux en 386; les prélats y tinrent un concile qui fut présidé par saint Martin. Ces dignes apôtres voyaient le nombre des fidèles augmenter de jour en jour, lorsque les Visigoths, après avoir ravagé toute la Gaule, se précipitèrent comme un torrent dans l'Aquitaine. En 417, ils prirent Bordeaux qu'ils livrèrent au pillage. Mais un prince que Dieu avait suscité pour être le fondateur d'un grand empire, leur enleva bientôt les provinces



PLACE ROYALE DE BORDEAUX.

qu'ils avaient livrées à la dévastation. Clovis, roi des Francs, vainqueur de tous les peuples qui s'étaient opposés à ses triomphes, déclara la guerre aux Visigoths, les défit à la bataille de Vouillé, tua Alaric, leur roi, et s'empara de Bordeaux, où il passa l'hiver en 509. L'arrivée des Francs fut signalée par des événemens sinistres, si l'on en croit les historiens du temps. Il y eut d'affreux tremblemens de terre; des loups affamés sortirent des immenses forêts qui couvraient alors les Landes, se jetèrent dans la ville, où ils dévorèrent plusieurs enfans.

Les successeurs de Clovis ne surent pas conserver les conquêtes de leur père; faibles et indolens, ils courbèrent lâchement la tête sous le joug des maires du palais. Alors, les gouverneurs des provinces se rendirent indépendans et jouirent d'une autorité presque royale. Eudes fut un des plus intrépides seigneurs qui firent de nouveaux efforts pour se soustraire à la domination des Mérovingiens; les Aquitains le proclamèrent duc de Guienne, et le jeune prince travaillait à faire du Midi un royaume indépendant des monarques du nord, lorsqu'il fut arrêté par un homme qui écrasait tout de son bras de fer. Charles Martel, effrayé des projets ambitieux du duc de Guienne, lui déclara la guerre, et la lutte fut si acharnée, qu'Eudes, réduit au désespoir, appela, dit-on, à son secours les Sarrazins d'Espagne. Les Barbares franchirent les Pyrénées, portèrent partout la désolation, sac-

Digitized by Google

cagèrent Bordeaux, et poussèrent leur marche triomphante jusqu'aux murs de Toulouse, où ils furent enfin vaincus.

Quarante ans après, le Bordelais rentra sous la domination des rois de France; les ducs d'Aquitaine firent le bonheur de leurs vassaux, et reconstruisirent la ville de Bordeaux qui avait été presque ruinée par les Barbares. Les juifs, que leur avidité mercantile avait déjà dispersés dans le Midi de la France, s'étaient déjà établis en grand nombre dans la capitale de la Guienne; on leur assigna un quartier séparé en 911, et, depuis cette époque, l'administration de la ville ne cessa de recevoir de nouvelles améliorations. En 1137, on célébra de brillantes fêtes à Bordeaux; toute la noblesse du Béarn, de la Gascogne, du Languedoc et de la Guienne s'y trouva réunie pour assister aux fiançailles de Louis-le-Jeune, qui épousa la belle Alianor, héritière du duché de Guienne. Les frivoles amours de cette princesse sont consignées dans l'histoire, et nous n'avons pas besoin d'en rappeler ici les déplorables circonstances. Qu'il nous suffise de dire que la belle Alianor, répudiée par son époux à son retour de la Palestine, épousa, quinze ans après, Henri d'Angleterre dans cette même ville qui avait été le témoin de son premier hymenée. Ainsi, Bordeaux tomba en 1152 sous la domination anglaise, qui l'opprima pendant trois siècles. L'Aquitaine, qui ne fut plus dès-lors connue que sous le nom de duché de Guienne, partagea les destinées de l'Angleterre; et le noble patriotisme des Bordelais, enchaînés par les oppresseurs, se vit réduit à faire des vœux inutiles pour sa délivrance. Le temps n'était pas encore venu où la quenouille d'une bergère, plus puissante que le glaive des preux, devait écraser la tête du léopard. L'étranger usurpateur souillait impunément le sol de notre belle patrie; chaque jour il arrachait un fleuron au diadème du roi de France; chaque jour il portait la désolation dans quelques villes prises d'assaut. Au milieu de toutes ces calamités, un génie protecteur veillait sur la France. Le feu sacré de l'amour de la patrie, concentré dans les cœurs comme la flamme du volcan dans les entrailles d'une montagne, trouvait un nouvel aliment dans les désastres qui couvraient la France de deuil. Tout à coup la lave fit une éruption terrible; un cri de victoire se fit entendre des murs d'Orléans; les Anglais, frappés de vertiges, reculèrent devant nos invincibles bataillons, et abandonnèrent les villes qu'ils avaient assiégées pendant des années entières. Dunois et le duc de Penthièvre arborèrent dans la Guienne l'étendard de Charles VII, et les Bordelais qui avaient vu, quelques années auparavant, le roi Jean prisonnier du prince Noir et conduit à la tour de Londres, saluèrent avec des transports d'allégresse la bannière de saint Louis et de Charles-le-Sage. Leur joie fut de courte durée; en 1453, les Anglais, aidés par le comte de l'Esparre, rentrèrent dans la capitale de la Guienne; mais le temps de leur domination était passé; vaincus à la bataille de Castillon, ils quittèrent pour toujours le sol français.

Louis XI, après la mort du duc de Berry, son frère, qu'il avait relegué dans le duché de Guienne, fit célébrer avec pompe à Bordeaux, en 1462, le mariage de sa sœur Madelaine avec Gaston de Foix, qui devait bientôt mourir de la mort des braves dans les déplorables guerres d'Italie. En effet, Charles VIII, dès que Louis XI, son père, eut rendu le dernier soupir, fit un appel à tous les chevaliers et preux de son royaume; tous se rangèrent sous la bannière du jeune monarque. Ils partirent, parcoururent l'Italie sous des arcs de triomphe, et remportèrent, à leur retour, la mémorable victoire de Fornoue. Les Bordelais, pour perpétuer le souvenir de cet incroyable fait d'armes, construisirent, en 1494, le port du Caillan. Ils virent leur commerce prospérer sous le gouvernement paternel du bon roi Louis XII, et prirent une part très-active à tous les événemens qui signalèrent les règnes de François 1er et de Henri II, son fils. Charles IX leur accorda deux foires franches, parce que dix-sept ans auparavant la Guienne avait été agitée par une violente sédition. François 1er, ne pouvant plus suffire aux besoins renaissans que suscitaient ses guerres continuelles, avait augmenté l'impôt sur le sel. Le nouveau tribut avait excité l'indignation des Bordelais, qui s'étaient rassemblés en armes pour s'opposer aux poursuites des commissaires royaux. Tristan de Monins, lieutenant du gouverneur, avait été massacré. On n'avait pas oublié les cruautés du connétable Anne de Montmorency qui était entré dans Bordeaux par une brèche comme dans une ville prise d'assaut.

Le supplice de deux cents habitans, les raffinemens inouïs de cruautés avaient jeté dans les cœurs une haine invétérée qui n'était pas encore calmée. Les nouvelles faveurs de Charles IX n'appaisèrent pas entièrement le ressentiment des Bordelais, qui se virent soumis, en 1571, à la juridiction consulaire. Mais, en 1685, le célèbre Michel Montaigne fut nommé maire de Bordeaux, qui n'eut qu'à se louer de l'administration du grand homme. Ce fut alors que Louis de Foix éleva la tour de Cordouan sur l'emplacement de l'ancien phare.

Depuis long-temps un ouragan grondait sur toute l'Europe; les nuages s'amoncelaient, et tout à coup la tempête éclata dans le Midi. L'exécrable nuit de la saint Barthélemy, où on égorgea lâchement tant de gentilshommes protestans, excita l'indignation des catholiques et la fureur des réformés de la province. On courut aux armes pour venger tant de martyrs; les partis se virent face à face, et la lutte commença. Le protestantisme, protégé par Jeanne d'Albert, reine de Navarre, avait déjà fait de grands progrès dans la ville de Bordeaux. Les armées royales, commandées par le farouche maréchal de Montluc, se jetèrent dans la Guienne, où on leur opposa long-temps une résistance invincible. Les villes furent prises d'assaut et saccagées; les deux partis se livrèrent à d'épouvanta-

Digitized by Google

bles représailles; le Bordelais se couvrit d'échafauds, et, dans plusieurs villages, on combla les puits avec les cadavres des ennemis. La guerre civile dura jusqu'au moment où Henri de Navarre monta sur le trône de France; elle recommença à sa mort, et la Guienne eût été encore le théâtre d'une lutte de frères contre frères, si le génie tout puissant de Richelieu n'eût écrasé le protestantisme sous les murs de la Rochelle. Bordeaux jouit, depuis cette époque, de tous les avantages de la paix, qui fut néanmoins troublée sous le ministère du cardinal Mazarin. La capitale de la Guienne et plusieurs autres villes voisines embrassèrent avec fureur le parti de la fronde; les Bordelais protestèrent énergiquement contre le pouvoir dictatorial d'un prêtre italien que l'ambition et l'intrigue avaient poussé aux honneurs. Leur rebellion ne fut pas de longue durée; Turenne se déclara pour la cour, et le roi rentra dans Paris aux acclamations du peuple. En 1650, Louis XIV visita la ville de Bordeaux, qui, soixante-et-un ans auparavant, avait vu dans ses murs la coupable Catherine de Médicis, dont les mains étaient encore teintes du sang de la Saint-Barthélemy, qui parcourait en triomphe les provinces du Midi, traînant à sa suite la célèbre Marguerite de Navarre. En 1676, on construisit le Fort-Louis, et tout le Bordelais vit prospérer son commerce dans toutes les parties du monde. Alors commença, entre la capitale de la Guienne et l'île Saint-Domingue, cet échange rapide des denrées de l'Europe et de l'Amérique qui porta si haut la puissance commerciale du midi de la France. Pendant que nos voiles flottaient sur toutes les mers, le château de la Brède vit naître l'immortel auteur de l'Esprit des Lois, le 17 janvier 1689. On construisit la place royale dont la magnificence excitera toujours l'admiration des étrangers. Tourny, dont l'administration est une des plus mémorables époques de Bordeaux, fut nommé intendant de la province. L'érection de la statue de Louis XV, l'établissement des réverbères, la construction du palais royal, l'ouverture du grand théâtre, se succédèrent rapidement pendant les premières années du règne de Louis XVI.

Depuis long-temps un bruit sourd, qui précède ordinairement les grandes catastrophes, les révolutions et le renversement des empires, grondait dans toute la France. L'année 1789 commença sous les plus funestes auspices. Les états-généraux, rassemblés à Versailles, méconnurent l'autorité royale; la Convention condamna Louis XVI, dont la tête tomba sous la hache du bourreau. Dans ce procès à jamais célèbre dans les annales des peuples, Bordeaux vit avec orgueil le courageux de Sèze braver la mort pour son roi, et plaider la plus belle des causes devant les juges qui avaient déja condamné le descendant de saint Louis et d'Henri IV. Certes, les Bordelais avaient raison d'être fiers d'avoir un tel concitoyen, parce qu'il est des circonstances dans la vie où le courage civil est plus noble que l'intrépidité du guerrier.

La convention ne s'arrêta pas; de sa main toute puissante elle avait jeté pour défi la tête de Louis XVI aux rois de l'Europe qui la menaçaient d'une invasion. Elle envoya dans toutes les provinces des proconsuls, connus sous le nom de missionnaires de quatre-vingt-treize, qui commirent toutes sortes d'excès. Bordeaux ne fut point à l'abri de leurs fureurs démagogiques. Plus que toute autre ville elle eut à souffrir de la vengeance révolutionnaire. Elle était le berceau des principaux membres d'une fraction de nos assemblées législatives, qui s'acquit une gloire méritée par ses opinions modérées et ses théories sociales. Hommes de talent, instruits, doués d'une âme généreuse et d'une énergie qui ne se démentit jamais, les députés de la Gironde formèrent long-temps un bataillon sacré contre lequel se brisèrent les fureurs de Robespierre et des montagnards. Malheureusement ils ne surent pas mettre en pratique les préceptes dont ils s'étaient déclarés les défenseurs; ils reculèrent d'un pas devant les montagnards qui hurlaient après eux comme le tigre après sa proie; ils eurent le malheur de prêter le flanc à leurs ennemis qui les frappèrent d'un coup mortel. Traînés devant leurs bourreaux qui s'étaient constitués leurs juges, ils furent tous condamnés à la peine de mort, et le lendemain, ils montèrent tous sur l'échafaud en chantant en chœur l'hymne de la révolution. Le seul Valazé s'était suicidé dans la prison.

Ainsi périrent les députés de la Gironde, étouffés par cette même révolution qui, comme l'avait dit un d'entre eux, dévorait tous ses enfans comme le Saturne de la fable. Alors tombèrent dans le fatal panier les têtes de Barbaroux, de Marseille; de Lasource, de Vergnaux et de Guadet, qui mérita par la force de son éloquence d'être le chef des martyrs de la Gironde.

Le 12 mars 1814, Bordeaux qui avait vu son commerce détruit par le blocus continental, fut une des premières villes de France à proclamer les Bourbons. Alors se formèrent diverses compagnies connues sous le nom de *Brassards*; le retour de Bonaparte, en 1815, changea tout à coup la face des affaires, et la duchesse d'Angoulême se vit forcée de quitter les Bordelais qui l'avaient si bien accueillie.

Après les *cent jours*, Louis XVIII rentra en France, et dès-lors le changement politique, appelé *Restauration*, s'établit sur des bases solides. Le bordelais Decaze et le comte de Peyronnet furent ministres, l'un de Louis XVIII, et l'autre de Charles X. En 1817, on démolit le Château-Trompette pour tracer sur son emplacement le magnifique plan des *Quinconces*. En 1820, Henri, fils de l'infortuné duc de Berri, reçut, en naissant, le titre de duc de Bordeaux. Un an plus tard, on commença les constructions du lazaret de Pauilhac; on érigea une statue à l'intendant Tourny, et la ville fut éclairée au gaz. La révolution de 1830 trouva à Bordeaux des ennemis et des partisans. Comme dans toute la France, la chûte de la branche aînée

Digitized by Google

y causa diverses impressions, et les passions politiques ne se livrèrent pas à leurs excès accoutumés. Aujourd'hui Bordeaux travaille sans relâche à son bien être commercial. Ses députés n'ont cessé d'adresser à la chambre d'éloquentes réclamations touchant les impôts sur les vins. Trois améliorations immenses ont fait de Bordeaux la plus belle ville du Midi: on a construit le grand théâtre, on a jeté un pont sur la Gironde, et on a déblayé la place qu'occupait le Château-Trompette. La capitale de la Gironde n'a pas, comme Marseille, l'avantage de la position; notre nouvelle conquête d'Alger n'a pas amené de grands résultats pour elle, mais l'exportation des céréales et des vins lui assurent pour toujours un des premiers rangs dans le commerce français.

Bordeaux a conservé peu de débris de son ancienne grandeur; on sait que la première enceinte romaine fut détruite par les Visigoths, et rebâtie en 911, par les ducs de Guienne, sur le même plan. En 1172, Henri II, roi d'Angleterre, fit renfermer dans les murs de Bordeaux l'espace compris entre les Fossés-des-Tanneurs, de l'hôtel-de-ville et des *Salinières*. Vers l'an 1417 Bordeaux fut encore agrandi de tout le quartier du *Chapeau-Rouge*. Néanmoins, jusqu'au XVII^e^ siècle, Bordeaux fut une ville triste et infecte. L'eau, l'air et les maisons étaient malsaines; les faubourgs disséminés ressemblaient à des villages. Par les soins et l'activité de l'intendant de Tourny, la ville prit un nouvel aspect en 1743. Il fit tracer trois grandes cours, six places publiques, la belle façade qui se prolonge de la bourse au quai de la monnaie; on creusa des ports et d'élégans édifices embellirent la capitale de la Guienne.

Les quais de la rive gauche de la Garonne sont larges et descendent par une pente douce jusque dans l'eau: ils sont une des choses les plus remarquables que les étrangers admirent à Bordeaux. Rien de plus vivant que les quais, lorsque, à la grande foire du mois d'octobre, ils sont couverts de diverses marchandises apportées de toutes les parties du monde connu. Le quai des *Chartrons*, qui doit son nom à un couvent de chartreux qui y existait encore à la fin du XIV^e^ siècle, est décoré d'une magnifique chaussée, où on compte plus de trois cents maisons habitées par les plus riches négocians. Le pont de Bordeaux parut long-temps un problème aux plus habiles architectes. Le maréchal de Richelieu, gouverneur de la Guienne, répondit aux jurats qui le priaient de poser la première pierre. — Messieurs, j'aimerais mieux voir poser la dernière. Au commencement du XVIII^e^ siècle, on forma plusieurs plans; on éleva sur des bateaux des ponts en bois, qui furent bientôt abandonnés. Afin de laisser au port toute sa longueur, on décida que le pont serait bâti à l'extrémité supérieure de la ville. On se mit à l'ouvrage en 1810, et en 1814 il n'y avait encore que six piles commencées sur le bord de la rivière. Les dernières guerres de l'empire interrompirent la construction qui ne fut reprise activement qu'en 1819; alors on arrêta définitivement que le pont serait construit en pierre, de taille et en briques. Dès le 20 septembre 1821, on ouvrit un pont de service pour les piétons, et l'ouvrage fut entièrement achevé le 1^er^ octobre. Il avait déja coûté 6,500,000 francs. Il peut être comparé à tout ce que l'art a accompli de plus beau en ce genre.

Bordeaux a quarante-trois places; les plus remarquables sont les *Quinconces*, la place Royale, la place Richelieu, celle des Grands-Hommes, de Tourny, et la place Dauphine, commencée en 1601, à la naissance du Dauphin, depuis Louis XIII.

La *place Royale*, dont nous donnons un dessin fait sur les lieux, est bordée d'un quai magnifique et flanquée des deux côtés, de deux beaux édifices, l'hôtel de la Bourse et l'hôtel de la Douane. Elle est située d'une manière admirable, presque au milieu de l'arc que la Garonne décrit dans Bordeaux. Son ensemble forme un demi-cercle, et l'on voit, au milieu, une jolie fontaine que surmonte une gracieuse colonne d'ordre corinthien, et de marbre rouge. La bourse forme l'aile gauche où les négocians se réunissent dans une cour intérieure abritée par une voûte de 20 mètres de longueur: c'est une salle immense qui offre le plus beau théâtre du monde pour les fêtes publiques. Elle est décorée d'un double rang d'arcades, et sur chaque pillier, on voit inscrits les noms de toutes les villes commerçantes de l'Europe. Tout l'édifice est éclairé au gaz. Au côté droit de la place Royale, s'élève la douane, dont l'aspect intérieur est absolument semblable à celui de l'hôtel de la Bourse. Sa façade est majestueuse comme tous les édifices qui l'environnent; des arcades, des pilastres couronnés de frises, ornés de diverses sculptures, frappent d'étonnement par les détails et le grandiose de leurs proportions. En un mot, la place Royale de Bordeaux est une des plus belles de l'Europe, et elle serait l'ornement de la capitale d'un royaume.

Z. VAYSSE.

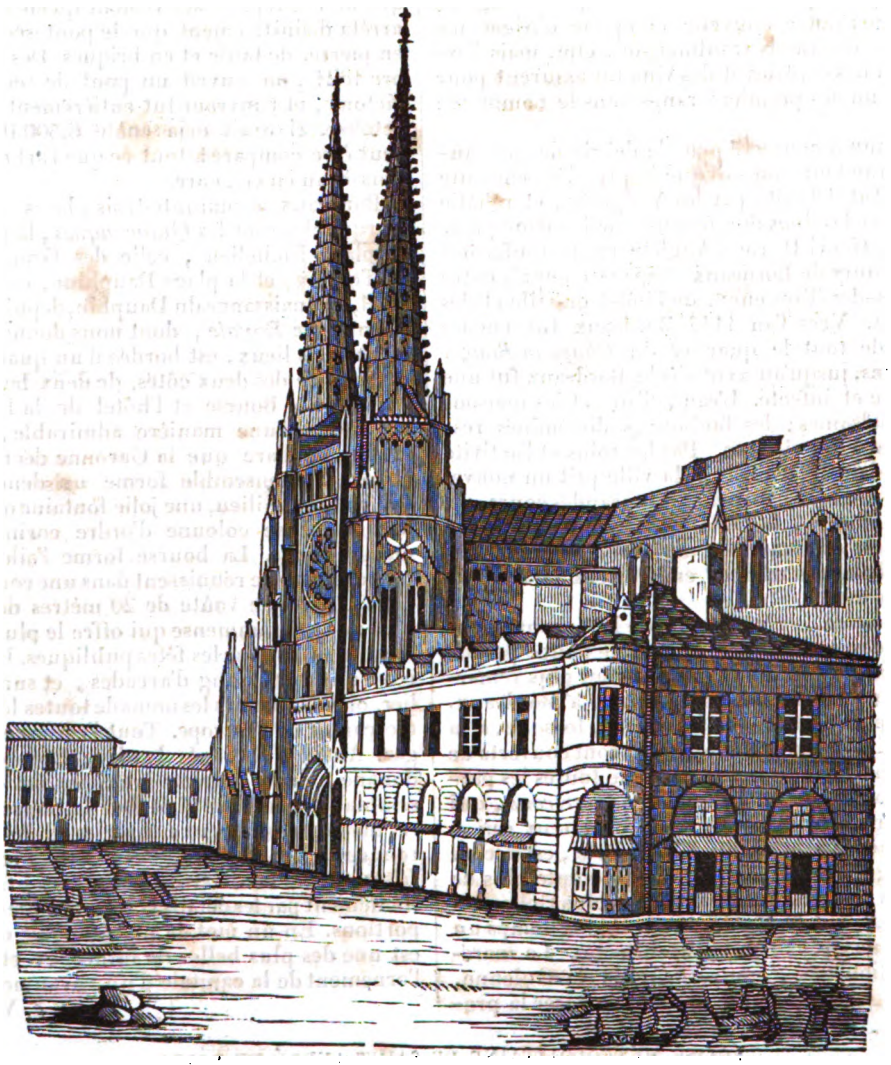
ÉGLISE MÉTROPOLITAINE DE SAINT-ANDRÉ DE BORDEAUX.

L'église métropolitaine de Bordeaux, avec ses deux clochers qui surmontent la porte septentrionale, la hardiesse et la régularité de sa nef, doit occuper un des premiers rangs parmi les vieilles basiliques du Midi. Ce bâtiment, aux proportions grandioses, remonte assurément aux beaux siècles de l'architecture gothique; mais il serait difficile d'assigner une époque certaine à sa construction. On peut néanmoins affirmer qu'il est antérieur au XV^e^ siècle, puisque la partie de la nef qui se trouve du côté des orgues, fut renversée le 2 février 1417 par un violent tremblement de terre, dont il est fait mention dans l'histoire de la Guienne.

Digitized by Google

Le voyageur qui voit pour la première fois la cathédrale de Bordeaux, est d'abord frappé d'admiration, parce que le saint édifice est empreint de cette majesté que nos aïeux savaient si bien donner aux temples qu'ils élevaient au vrai Dieu. Mais lorsqu'après avoir admiré les beautés de l'ensemble, il parcourt d'un œil observateur les diverses parties, son enthousiasme diminue, et il se dit avec douleur : Tant de beautés et tant de défauts dans ce monument colossal de l'architecture gothique !

En effet, il n'y a pas d'harmonie dans ses proportions. C'est un mélange confus de l'ogive avec le chapiteau corinthien ; l'architecte qui présida à sa construction disséminа, pêle-mêle et sans ordre plus de beautés qu'il n'en fallait pour construir



CATHÉDRALE SAINT-ANDRÉ DE BORDEAUX.

un monument digne de l'admiration de tous les siècles. Il est déplorable qu'il se trouve ainsi des hommes qui prodiguent l'inspiration qu'ils ont reçue d'en haut et dépensent follement leur génie. Malheureusement le passé, comme le présent, nous a laissé plusieurs faits semblables, tristes exemples qui devraient convaincre les grands artistes de cette grande vérité : *Sans ordre, rien n'est beau.*

L'église métropolitaine de Saint-André sera néanmoins visitée par tous les voyageurs qui, fatigués du luxe mesquin de notre architecture bourgeoise, aiment à contempler le moyen âge dans toute sa majesté.

La longueur précise de la cathédrale est de 126 mètres, d'une extrémité à l'autre. La longueur de la nef est de 62 mètres ; elle a 17 mètres de lar-

Digitized by Google

geur et 27 du sol à la voûte qui est, je crois, la plus élevée qu'on connaisse dans le midi de la France. Elle n'est pas soutenue par d'énormes colonnes comme celles de Saint-Sernin de Toulouse, de Sainte-Cécile d'Alby, de Sainte-Marie d'Auch. Aussi reste-t-on pendant quelques instants muet d'admiration en contemplant ce ciel de pierres suspendu comme par enchantement au-dessus de sa tête.

Le chœur a 34 mètres de longueur et 13 de largeur. Il est entouré de plusieurs chapelles qui ont toutes 30 pieds de hauteur et 21 de largeur. On peut lire sur les dalles plusieurs inscriptions; et, au côté droit, la vénération des Bordelais a élevé un tombeau à l'illustre archevêque de Sauzai.

Aux extrémités de la crosière qui se trouve entre la nef et le chœur, sont des portes d'entrée où l'on voit encore des restes de figures bizarrement sculptées. Le moine en prières est à côté du fier paladin, la religieuse auprès du jeune page; en un mot, le génie gothique s'y décèle avec ses bigarrures, quelques fois si sublimes. Deux fenêtres sphériques, dont on ne peut se lasser d'admirer la beauté, surmontent les deux portes. Celle du nord, qui fait face à l'ancien hôpital de Saint-André, supporte deux flèches dont la cîme se perd dans les brouillards. Elles ont 150 pieds d'élévation; détériorées par les injures du temps, elles doivent leur entière conservation aux soins de l'autorité municipale qui les fit réparer en 1810.

Plusieurs fois l'église métropolitaine de Saint-André a été sur le point de périr de fond en comble. Au mois de juin 1787, des ouvriers qui travaillaient à réparer la charpente de la couverture qui était alors de plomb, ne mirent pas assez de prudence dans leurs opérations; le feu prit aux poutres, et se communiqua rapidement; l'incendie fut des plus violens; le plomb fondit, et depuis cette époque, la cathédrale est couverte en ardoises.

Trente-trois ans plus tard, en 1820, pendant que les fidèles se trouvaient réunis dans la cathédrale pour la cérémonie du salut, la chute du fronton équilatéral, placé entre les deux flèches, fit écrouler la voûte qui surmonte la porte du nord. Le souvenir de ce triste accident est encore gravé dans le cœur de ceux qui eurent à déplorer la perte d'un parent ou d'un ami. Un témoin oculaire nous a affirmé que jamais il n'éprouverait une frayeur pareille. La voûte s'écroula avec un fracas épouvantable; tandis qu'au dehors on n'entendait que le roulement du tonnerre et le mugissement de l'ouragan qui avait renversé le fronton. Cette partie de la voûte a été reconstruite depuis quelques années.

Les vitraux de Saint-André sont loin d'égaler la magnificence de ceux de Sainte-Marie d'Auch.

L'intérieur de la cathédrale n'offre rien de remarquable, si ce n'est deux larges pierres surchargées de sculptures gothiques, et enchassées dans le mur du fond. On voit en face de la chaire, à peu près au milieu de la nef, plusieurs tableaux de grands maîtres; entre autres une ascension de Jésus-Christ et un couronnement d'épines.....

J'avais déja parcouru la vaste enceinte du temple, lu toutes les inscriptions, examiné tous les vitraux, compté toutes les ogives, mesuré la hauteur de la voûte et la largeur des chapelles; j'étais sur le point de sortir. En passant à côté du chœur, je voulus jeter encore un regard sur le tombeau du vertueux Sauzai; le cœur fortement impressionné par tout ce que j'avais vu, je suivais à pas lents le contour du chœur, me dirigeant vers la porte septentrionale, lorsque j'aperçus un enfant qui se traînait avec peine sur des échasses. Il me montrait du doigt une petite chapelle. Je m'approchai et déposai dans sa main une petite pièce de monnaie. Il me remercia en faisant le signe de la croix, et me dit à voix basse :

— Monsieur, c'est là que dort le bienheureux.

— Qui donc? mon enfant.

— Notre père à tous, monsieur, répondit le petit enfant en pleurant.

— Un homme qui passa sa vie à soulager l'indigence, me dis-je en m'approchant de la grille de fer.

— C'est là que repose notre saint archevêque, ajouta le petit enfant.

— Le cardinal de Cheverus?

— Le père des pauvres, Monsieur. Depuis quatre ans, nous l'avons perdu, et depuis quatre ans, nous manquons souvent de pain à la maison. Il n'avait pas de voiture comme les autres, aussi nous nous prosternions respectueusement, lorsqu'il passait dans la rue. Ses funérailles furent plus belles que celles d'un roi; les juifs et les protestans y assistèrent, et nous autres misérables nous y étions tous pour le pleurer.

— On ne lui a pas encore élevé un tombeau.....

— Non, Monsieur, nous n'avons pas besoin de cela pour reconnaître l'endroit où il repose.

L'enfant parlait avec une émotion qui se communiqua à mon âme comme un baume céleste; je m'agenouillai; je tombai dans une rêverie profonde; je ne sais pas ce que je fis, si je priai, si je méditai sur les vertus du saint archevêque; mais je puisai dans ma méditation un bonheur ineffable qui n'a point de nom dans le langage des hommes, et je me dis en sortant :

— Il est donc vrai que les hommes qui dans leur pélerinage sur cette terre se sont illustrés par leurs vertus ou leur génie ne meurent pas; ils vivent encore sous le marbre qui les couvre; leurs tombeaux sont arrosés des larmes de la prière ou jonchés de fleurs. L'athénien se prosternait dans la chapelle dédiée à Socrate; les poëtes de Rome allaient cueillir des rameaux de laurier sur la tombe de Virgile; dans des siècles barbares, le Gaulois déposa sa hache de bataille sur le mausolée de Saint-Martin-de-Tours; et de nos jours où le froid égoïsme se joue de tout avec son infernale ironie, la vertu n'a pas encore perdu tout son empire. Que

Digitized by Google

que soit le voyageur qui visite l'église métropolitaine de Saint-André de Bordeaux, il ne verra pas sans émotion la pierre qui couvre les restes mortels de M. de Cheverus, archevêque, cardinal et père des pauvres.

Bordeaux, le 17 novembre 1837. M. Curet.

SIMON DE MONTFORT.

Pour trouver des haines implacables et des vengeances barbares, il ne faut pas étudier les siècles civilisés, parce que c'est dans l'ombre que s'exercent, à ces époques, les ressentimens qui sont toujours trcites. Le moyen âge, au contraire, avec son ignorance et son fanatisme, fournit des exemples de cruauté, si publics, si éclatans et si nombreux qu'on serait tenté de croire qu'il y a eu deux natures d'hommes.

Dans ces temps où tout obéissait à la loi du plus fort, où le droit n'était rien à côté de la puissance matérielle, il n'était point rare de rencontrer des hommes dont l'existence bizarre résumait tout ce que la vertu a de plus recommandable et tout ce que le vice a de plus hideux, le courage et la barbarie, la générosité et la perfidie, le saint amour de la gloire et l'amb tion la plus destructive. De pareils hommes arrivent au bout de leur carrière en laissant derrière eux des excès de bien et de mal, et recueillent forcément à leur dernier instant la bénediction des uns et l'anathème des autres. Nous donnons pour exemples à ces observations Simon de Leicestre, comte de Montfort, figure caractéristique et saillante dans l'histoire de notre midi, que l'exiguité de nos colonnes nous empêche de peindre sur le cadre étendu qu'elle semblerait exiger.

Fort jeune encore lors du partage des biens de Simon II, comte d'Evreux, son père, il eut pour sa part les comtés de Montfort et de Leicestre, dont il prit les noms.

Avant de se faire connaître dans le Languedoc, il s'était déja distingué sur divers points par sa bravoure, qui fit beaucoup espérer de lui, et qui lui valut l'alliance des Montmorency; il passa, peu de temps après son mariage, à la Terre-Sainte, où il multiplia ses hauts faits d'armes, et il était

Digitized by Google

de retour de la Judée, lorsque survinrent les querelles fameuses entre l'Eglise et Raymond VI, comte de Toulouse.

Simon, que l'ambition commençait à aiguillonner, n'était pas homme à conserver dans ces dissentions un caractère de neutralité. Lié avec le duc de Bourgogne, qui l'avait engagé à le suivre dans la croisade que l'on prêchait dans toute la France contre les hérétiques Albigeois, il devint, par les grandes qualités qui déja le distinguaient, un des chefs principaux de l'entreprise.

Vers l'an 1210, Carcassonne fut assiégée et prise, après que les contrées environnantes eurent été dévastées. Trencavel, comte de Carcassonne, tomba au pouvoir des croisés, et Montfort, qui par ses flatteries et par sa piété feinte avait su s'attirer la bienveillance de Millon, légat de la ville envahie, se fit, par lui, déclarer chef des contrées soumises, et usurpa par ce moyen l'héritage de l'infortuné Trencavel, qui fut dès lors confié à sa garde, et qui succomba, selon quelques historiens, à une de ces morts que subissent toujours ceux qui embarrassent les princes.

Là commencèrent et les exactions du comte de Montfort et les funestes effets de son ambition démesurée. Non content, en effet, d'avoir obtenu par cette usurpation un considérable agrandissement à ses domaines, jeune encore, fort et déjà expérimenté dans l'art de guerre, il n'acceptait un succès avec satisfaction qu'autant que par un enchaînement nécessaire à sa vivacité, ce succès pût lui en ménager un autre. Il était ambitieux, et ses exigences s'agrandissaient avec le développement de sa puissance. Il vit avec envie les riches et vastes domaines des Raymond, et ne douta point de les ranger un jour dans l'ordre de ses possessions.

Se livrant toujours aux exercices de la piété la plus éclatante, il obtint l'amitié des légats; le comte de Toulouse fut excommunié à diverses reprises, et il fut dès lors obligé de prendre les armes pour se défendre contre la guerre injuste qu'on lui faisait.

Foulques, évêque de Toulouse, ayant encouragé Montfort dans ses projets, celui-ci essaya, mais vainement, le blocus de Toulouse; il posa ensuite le siége devant Montferran, et ce château-fort fut remis à Montfort, par la trahison de Baudouin, frère de Raymond VI, comte de Toulouse, qui trompa sa confiance.

Peu de temps après, Raymond, qui avait repoussé Montfort devant les murs de Toulouse, crut pouvoir l'attaquer dans Castelnaudary, et, confiant en la bonté et le nombre de ses troupes, il pressa le siége de cette ville; mais il échoua complètement malgré que Simon fut surpris. Les Toulousains furent mis en déroute, et ménagèrent au vainqueur plusieurs autres succès d'une importance trop peu remarquable pour que nous en détaillions les circonstances.

En 1212, Montfort convoqua, à Pamiers, une assemblée générale des chevaliers qui l'avaient suivi dans la conquête de l'Albigeois, de l'Agenais, du Comminges et des nombreuses places qu'il avait soumises à son obéissance, leur partagea quelques contrées, après quoi, sur la nouvelle que les comtes de Toulouse, de Foix, de Comminges et le roi d'Aragon avaient rassemblé une armée de cent mille hommes et se dirigeaient vers Toulouse, il s'empressa de s'opposer vigoureusement à leur marche, et malgré qu'il ne pût amener avec lui que quelques soldats, il entra hardiment dans la ville de Muret pendant quelle était investie par les troupes ennemies.

L'appui du roi d'Aragon avait rendu imposantes les forces du comte de Toulouse; aussi quelques évêques réunis dans Muret, et effrayés par le péril qui semblait les menacer, parlèrent d'aller implorer sa clémence. Montfort, dont l'amour propre se trouvait blessé, se garda bien d'y consentir; il eut assez de force d'âme pour croire qu'il pourrait lutter, et, confiant dans le fanatisme de ses soldats, il partit du pied de l'autel et alla avec quinze cents hommes attaquer, le premier, ses innombrables ennemis.

Lorsque les évêques de Toulouse, d'Uzès, de Béziers, etc., qui étaient pour Montfort, eurent donné aux croisés leur bénédiction, quand ils eurent promis, à ceux qui succomberaient dans le combat, une place en paradis sans passer par le purgatoire, leur courage fut tellement accru que nul ne douta de la victoire.

Les hostilités commencèrent. Montfort, violemment attaqué d'abord par un corps de troupes, à la tête duquel était le roi d'Aragon, eut l'air de craindre et rentra dans Muret par la porte du côté de Toulouse; mais il sortit immédiatement par la porte orientale, comme s'il eut pris la fuite. Le roi fut déconcerté par cette démarche; il ne s'attendait pas à être pris en flanc par Montfort, qui ne fit ce détour que pour le surprendre; car dans la situation où Simon se trouvait, il fallait en appeler à l'adresse, à la ruse, afin de remplacer les forces qui lui manquaient. Surpris trop promptement pour qu'il pût s'y attendre, le roi d'Aragon, après avoir fait dans la mêlée des prodiges de valeur, fut frappé de mort au milieu des seigneurs qui l'entouraient.

La mort du roi d'Aragon jeta le désordre et la confusion parmi les troupes des comtes de Toulouse, de Foix, et de Comminges, qui ne surent point, dans leur terreur, apprécier la supériorité de leurs forces comparées à celle de Simon; les chefs n'eurent plus assez de sang-froid pour se livrer aux calculs et aux observations de la guerre, les soldats prirent honteusement la fuite et Simon de Montfort demeura maître de la place.

Nous passerons rapidement sur la consternation des Toulousains qui les fit se soumettre au vainqueur de Muret; nous ne nous arrêterons ni aux nouveaux succès qui l'attendaient sur le bord du Rhône, ni à la prise de la ville et de la vicomté de Nîmes, non plus qu'à la possession qu'il sut acquérir par ses armes de tout ce qui restait au comte

Digitized by Google

de Toulouse, en Languedoc, en Quercy et en Guienne. Laissant dans ce moment le détail de toutes ces circonstances, ainsi que les cruautés qu'il exerça sur divers points, et dont, du reste, nous nous sommes occupés ailleurs, nous arriverons à l'époque où cet homme extraordinaire fut frappé de mort, sous les murs de la ville qui fut si longtemps l'objet de sa convoitise.

Peu soucieux de la soumission du comte de Toulouse, Simon se fit recevoir seigneur suzerain des parties du Rouergue, de l'Albigeois, de l'Agenais et du Quercy, qu'il venait de lui enlever; pour se faire investir du comté de Toulouse, il se ménagea de fréquentes conférences avec les légats, et il est présumable que les délibérations du concile de Montpellier furent préparées en sa présence et sur ses avis. Cependant la chose n'était pas très facile; une ressource s'offrit dans Foulques, évêque de Toulouse, qui professait pour sa ville et pour Raymond une inimitié dont on ne connait point l'origine.

Foulques, qui avait embrassé avec joie la cause de Montfort, accepta la périlleuse commission de l'investiture. Plein d'audace et poussé par des intentions haineuses, il se présenta au comte Raymond dont les craintes rendaient la résistance impossible, et fut mis par lui en possession du château Narbonnais et de la ville. Diverses spoliations exercées vis-à-vis de quelques autres seigneurs, suivirent la première, et ce fut lors du passage dans ces contrées du prince Louis, fils de Philippe-Auguste, qu'eut lieu le massacre de 10,000 Albigeois ou hérétiques, vrais ou prétendus, dans les murs de Toulouse.

Le concile de Latran avait enfin fini de déposséder le comte Raymond et sa famille en faveur de Montfort; mais le pape Innocent III étant mort, Honoré III, qui lui succéda, parut vouloir prendre à cœur la cause des victimes de la spoliation. C'est après avoir eu une conversation avec ce pape que le jeune Raymond reprit un peu de courage et se rendit avec son père à Avignon, où ils furent accueillis avec de vives acclamations de joie.

Le comte de Toulouse parvint enfin à réunir une forte armée. Une foule de seigneurs, indisposés contre Montfort, se rangèrent sous la bannière de leur ancien maître, qui s'empressa de demander les secours aux tuteurs du jeune roi d'Aragon.

Les portes de Beaucaire s'était déja ouvertes au jeune fils de Raymond, et les soldats de Montfort avaient été obligés de chercher un refuge dans un château situé aux bords du Rhône. Moutfort, que cette nouvelle alarma, prit la direction de cette place; mais toutes ses entreprises furent vaines; repoussé et vaincu, il fut obligé de signer une capitulation. Montfort n'était pas un de ces hommes qu'un échec peut décourager. Présomptueux et brave, il ne pouvait supporter long-temps la honte d'une humiliation. Au milieu de l'abattement général qui maîtrisait ses troupes; en l'absence du moteur puissant, le fanatisme, qui jusque là les avait animées, il demeura calme et sévère, en attendant que du choc de ses pensées jaillit un plan vaste et convenable à la désolation des pertes qu'il venait d'éprouver.

Averti par Foulques de la désolation qu'avaient manifesté les Toulousains à la nouvelle de l'échec de Muret, et voyant à ce seul indice que ses nouveaux vassaux avaient encore de la vénération pour leur ancien maître, il se dirigea vers Toulouse, bien disposé à exercer contre eux un commencement de vengeance. A son approche, la crainte des Toulousains fut vive, et pour éviter les malheurs qu'ils avaient le droit d'appréhender, ils lui firent leur soumission de respect et d'obéissance.

Nous laisserons Montfort, abusant de la loyauté des principaux habitans de la ville et violant toutes ses promesses à leur égard, remplir ses prisons de victimes trop confiantes pour oser un instant douter de sa franchise; nous ne ferons point voir le vaste incendie que sa rage alluma aux quatre coins de la ville, ni le massacre de tant d'habitans sacrifiés à son ressentiment; il faudrait pour cela se proposer le détail circonstancié d'une histoire et non le développement d'un fait.

Après avoir, en 1217, donné à Pétronille de Bigorre, un troisième mari dans la personne de Guy de Montfort, son second fils, Simon songea sérieusement à suspendre les succès que le jeune Raymond poursuivait dans la Provence. C'est dans ce but qu'il quitta Toulouse à la tête d'une armée qu'il jugea assez forte pour exécuter son projet.

Au commencement de septembre de cette même année 1217, à la faveur des brouillards épais qui s'élevaient à la chute du jour du lit de la Garonne, quelques hommes traversaient silencieusement le fleuve au-dessous du Basacle: leurs paroles rares et prononcées à voix basse, trahissaient quelque mystérieux projet; arrivés à bord, ils formèrent le cercle pour s'entretenir à l'aise, et, après avoir écouté, sans interruption, le discours chaleureux d'un d'entre eux, ils firent quelques pas dans la direction de l'ouest.

— N'allez pas plus loin, messeigneurs, se prit à dire un homme que les brouillards avaient empêché d'apercevoir, et auquel les voyageurs s'étaient presque heurtés.

A cette voix, qui parut leur être connue, les hommes s'arrêtèrent, et, après s'être profondément inclinés en signe de respect, l'un d'eux s'avança vers l'étranger :

— Monseigneur, lui dit-il, averti par votre émissaire que vous vous trouviez aux portes de votre ville à la tête des troupes d'Aragon, de Comminges et de Foix, nous venons, au nom de tous les habitans de Toulonse, déposer en vos mains notre serment de fidélité. Le comte Simon, cet instrument de tous nos malheurs, est parti pour la Provence, afin d'arrêter le cours des victoires de messire Raymond, votre noble fils; le château Narbonnais n'est plus habité que par des femmes, rien n'a trahi le mystère de votre arrivée, vous pouvez

Digitized by Google

sans crainte, comptant sur la fidélité de vos sujets, prendre dès ce soir possession de la ville dont le traître vous a dépouillé.

Ainsi fixé sur la bonne volonté qu'avaient les Toulousains à défendre ses droits, le comte Raymond entra secrètement dans la ville, laissant ses troupes à quelque distance, sous le commandement du jeune Roger-Bernard de Foix et du comte de Comminges. Un enthousiasme général se manifesta sur tous les points, à la nouvelle de l'arrivée du vieux comte; la secrète haine que les Toulousains avaient pour la tyrannie de Montfort ne connut plus de bornes, et les troupes que commandait le comte de Foix ayant passé le gué, les habitans se réunirent à elles, et les soldats qui composaient la garnison de Montfort ayant vainement essayé d'arrêter la révolte, furent impitoyablement taillés en pièces.

Effrayée par l'épouvantable succès que venait d'obtenir le comte Raymond, Pétronille de Bigorre, comtesse de Montfort, se livrait, avec ses deux belles-filles, sa belle-sœur et leurs enfans, à la désolation, résultat indispensable de l'isolement où elle se trouvait placée; aussi, sans perdre de temps, elle dépêcha un courier vers Simon, afin de l'instruire de ce qui se passait.

Le 25 septembre 1217, Simon, averti du peu de succès qu'avaient eu les entreprises de Guy son frère, et de Guy, son fils, qui l'avaient précédé dans la ville de Toulouse, arriva lui-même, sûr de l'influence qu'il exerçait sur ses soldats et comptant sur leur dévoûment, pour renverser les projets des ennemis, en détruisant leurs fortifications trop hâtées pour résister à ses attaques.

Toujours secondé par les machinations de Foulques, et conservant encore la bienveillance d'Honoré III, qui écrivit au fils de Raymond une lettre pleine d'ironie et de fiel, Montfort eut néanmoins le déboire de trouver à son arrivée grand nombre de ses anciens partisans, rangés du côté qui présentait le plus de chances avantageuses, c'est-à-dire du côté de Raymond. Il ne perdit point courage : vainqueur, lui ou les siens, à l'échauffourée de Montauban, où le sénéchal d'Agenais et l'évêque de Lectoure, qui commandaient les croisés, avaient été antérieurement faits prisonniers par Raymond, il vit se rallier à lui plusieurs seigneurs qui avaient d'abord abandonné sa cause; cette circonstance lui fit acquérir de nouvelles forces pour marcher sur Toulouse, objet unique de ses pensées.

Au commencement de l'année 1218, le comte de Toulouse avait déja remporté de grands avantages. Le dévoûment des Toulousains à son égard n'était pas le moindre; aussi des fortifications s'élevaient avec activité, et le château Narbonnais, résidence du chef des croisés, allait être bientôt le but vers lequel toutes les attaques devaient se diriger.

Géraud, comte d'Armagnac et de Fezensac, Roger, son frère, Anissand de Caumon, Othon de Montaud, Rostaing, seigneur de Porquières, le seigneur de Montlaur, Guillaume d'Aylac, chef des templiers de Provence et de la comté de Toulouse, Raymond Pelet, seigneur d'Alet, et beaucoup d'autres seigneurs qui avaient pris parti pour Montfort, étaient réunis au château Narbonnais, en attendant que l'organisation de leurs troupes les rendît susceptibles de dresser avec avantage un plan d'attaque ou de défense.

— La *cate*, qui nous servit si bien à Moissac, disait Montfort aux seigneurs réunis, pourrait aussi nous être utile maintenant.

— D'après les ordres que vous avez donnés, dit Géraud d'Armagnac, la acte a déja une élévation considérable.

— Il y aura ici moins de facilités qu'à Moissac dans l'usage de cette machine, objecta Othon de Montaud; car les approvisionnemens et les ressources de Toulouse sont plus forts et présentent plus de résistance.

L'observation du seigneur de Montaud ne fut point jugée juste, et la cate, sorte de tour à plusieurs étages, fut immédiatement élevée.

Cependant Raymond poursuivait sans relâche le siége du château Narbonnais; la cate, selon les prévisions du seigneur de Montaud, devint un moyen impuissant de saper les murs qui devaient ouvrir un passage à l'irruption des troupes de Montfort, et celui-ci, déja découragé tant par l'insuccès que par les pressans besoins de l'armée qu'il ne pouvait satisfaire, appela la religion à son secours, espérant, par ses prières, obtenir de Dieu la victoire que l'abattement de ses forces semblait devoir lui refuser.

Le 25 juin, le lendemain de la fête de saint Jean-Baptiste, un homme d'armes entra précipitamment dans la chapelle du château Narbonnais; son œil hagard se promena avec vivacité le long des parois, et s'arrêtant spontanément en face d'un homme dont le front incliné touchait presque la terre :

— Monseigneur, lui dit-il, un mouvement extraordinaire se fait dans la ville; les ennemis se préparent à faire une sortie; on attend votre commandement.

Simon se redressa, donna l'ordre de lui apporter son armure et fit immédiatement commencer la messe.

Pendant qu'il écoutait dévotement les paroles du prêtre, un deuxième émissaire, plus effaré que le premier, vint l'avertir que les ennemis sortaient en déployant leurs enseignes.

— Qu'on me laisse, dit-il, et il baisa la terre.

Enfin, un troisième, saisi d'épouvante, entra hors d'haleine dans la chapelle.

— Monseigneur, s'écria-t-il, nous venons d'être violement assaillis; en votre absence, vos troupes sont sans ordre, et déja les ennemis ont pris le dessus.

—Je n'irai point combattre, répondit Montfort, avant d'avoir vu mon rédempteur.

Après que le prêtre eut levé l'hostie, Simon se signa dévotement, baisa la terre de nouveau, et

Digitized by Google

après avoir revêtu son armure, il sortit de la chapelle, en récitant le verset : *Nunc dimittis servum tuum, Domine*, et courut se mettre à la tête des siens.

Déja le combat avait été engagé et les troupes du comte avaient acquis un immense avantage; épouvanté par la situation des choses, Montfort, monté sur un vigoureux cheval, volait sur tous les points et cherchait par ses cris et son activité à ranimer le courage de ses soldats.

Tout à coup un trait sifla dans l'air et vint frapper à la tête le cheval de Montfort ; l'animal bondit, prit le mors aux dents, et d'une course incertaine, mais rapide, transportait çà et là le cavalier, sans que rien put en diminuer la vîtesse; dans ces évolutions, exécutées contre son gré, Simon arriva à la portée d'un soldat de Raymond qui lui perça la cuisse d'un coup d'arbalète.

Guy de Montfort, son frère, accompagné du seigneur de Montlaur, étant parvenus à arrêter le fougueux coursier, aidèrent Simon à descendre et l'accompagnèrent derrière une de ses propres machines, tant pour étancher le sang qui coulait de sa cuisse blessée que pour le mettre à l'abri des projectiles que l'on jetait sans cesse par les catapultes.

— Il n'y a plus de ressources, s'écria Simon, en s'appuyant sur l'épaule de son frère.

— Nous sommes en force, et Dieu aidant, nous pourrons avoir l'avantage, répondit Guy de Montfort.

— Il faudrait, ajouta Simon, diriger cette partie de l'armée du côté de ce fossé, où les ennemis paraissent être moins forts.

Et pendant que le général des croisés s'avançait pour indiquer à son frère la direction qu'il voulait faire prendre à ses soldats, une énorme pierre lancée d'un mangonau, tomba d'aplomb sur sa tête et la lui fracassa.

C'est dit-on, une femme qui lança la pierre, et ce fut conséquemment à une femme que le comte Raymond fut redevable de sa victoire, résultat nécessaire de la déroute qui s'empara des troupes de Montfort à la nouvelle de sa mort.

Du reste, voici ce que dit Noguier à cet égard :

« A ceste secousse, le cheval de Montfort fut » blessé par le milieu de la teste, d'un coup de » traict, lequel se sentant frappé soudin, prit le » mors au dents, en cette sorte que Montfort ne » le peut onques arrester, et le portoit çà et là » outre son gré: quoy voyant un soldat de la ville » s'asseurant de lui, descocha son arbaleste, et de » ce coup de traict, luy transperça la cuisse de part » en part. De quel coup Montfort perdit grand » foison de sang, par quoy se sentant par trop greve » de ce rencontre, pria le comte de Guy, son frère » de le mener hors la presse, pour lui estancher le » sang qu'il perdoit. Le temps pendant qu'il parlait » à son frère, voici la pierre d'un pierrier qu'aucuns disent d'un mangonau qu'une femme n'y » pensant point, détacha, laquelle frappa Montfort, parlant encore à son frère, et lui sépara la » teste des épaules; ce que le corps tomba mort en » terre. Ce fut quasy chose miraculeuse, et parce » pouvoyent considérer ses successeurs, qu'ils soustenoyent une cause injuste, non de punir les » fourvoyes de la foy, car cela estait une chose » grandement louable et profitable, mais de presser par trop ses vassaux..... Si tôt que le comte » de Montfort fut tombé en terre, il fut couvert » d'une chappe blanche afin que des soldats il ne » fust connu mort. Cette escarmouche et défaite, » fut en juin, le lendemain de la feste de saint » Jean-Baptiste, l'an 1218 ».

A. Bellegarrigue.

CHASSEURS PYRÉNÉENS.

Dès sa plus tendre enfance, le pyrénéen s'attache au sol qui l'a vu naître; il n'aime que ses rochers, ses cascades, ses hauts sapins et les effrayans abîmes qui s'ouvrent à ses pieds. On arracherait un lapon à sa hutte enfumée, au bananier; un nègre qui se nourrit long-temps de son fruit; mais le montagnard, en descendant dans la plaine, y mourrait bientôt de douleur. C'est que, pendant toute sa vie, l'habitant des Pyrénées n'a pour témoin de ses joies et de ses douleurs que sa cabanne, son chien, son troupeau et le torrent qui gronde dans le silence de la solitude. Accoutumé de bonne heure à escalader les pics les plus élevés, à affronter les plus grands périls, il se promène au bord de l'abîme comme l'habitant de vallées dans ses prairies émaillées de fleurs.

Qui n'a pas entendu parler de ces hardis contrebandiers, qui, la tête couverte d'un berret bleu, n'ayant pour tout vêtement qu'une veste grise, pour chaussure que des sandales espagnoles, armés d'un mousquet, franchissent fièrement les gorges du Pic-du-Midi, bravant la neige, les torrens et les ours pour échanger, s'il le faut, quelques coups de fusil avec les employés de la douane? La plupart périssent d'une mort pitoyable. Ils aiment toujours cette vie avantureuse et la contrebande a, pour eux, des attraits irrésistibles; le montagnard est doué d'une audace et d'une intrépidité que rien n'arrête; il s'habitue tellement aux dangers, qu'ils deviennent un besoin pour lui.

Les chasseurs sont aussi intrépides que les contrebandiers; ils passent toute leur vie sur les cimes les plus sourcilleuses, sur les glaciers les plus glissans. Ils poursuivent les izards et les ours jusque dans leurs repaires les plus inaccessibles. Qui n'a pas entendu parler de Michel Py, de Cauterets? Les étrangers allaient le voir dans sa cabanne, et lui

Digitized by Google

demandaient presque toujours s'il n'avait pas une peau d'ours à vendre. Michel se trouvait souvent pris au dépourvu. Alors il partait pendant la nuit, et au point du jour, il était arrivé aux glaciers du *Vignemale*. S'il apercevait aux premiers rayons du jour les pattes d'un ours imprimées sur la neige, il poussait un cri de joie. — *Mon camarade n'est pas loin*, disait-il, et il suivait la trace de l'ours jusqu'à sa tanière ; avant la fin du jour, il revenait à Cauterets avec la peau de l'ours. Michel Py fut pensionné par le gouvernement en qualité de chasseur d'ours. Il vivait encore en 1830, et racontait avec enthousiasme les combats qu'il avait livrés.

Les chasseurs d'izards n'ont pas à craindre les griffes et la dent des animaux timides qu'ils attaquent ; néanmoins, ils courent peut-être plus de dangers que les chasseurs d'ours. L'izard, chèvre sauvage des Pyrénées, descend rarement dans les vallées. Il se tient constamment sur les mamelons les plus élevés, toujours au guêt, et fuyant au moindre bruit avec la rapidité de l'éclair. Pour les atteindre sur ces rocs presque inaccessibles, le chasseur franchit des torrens, saute d'un rocher sur l'autre. J'ai vu un vieillard de Gavarnie qui, à l'âge de soixante-dix ans, suivait encore ses enfans à la chasse.

CHASSEUR PYRÉNÉEN.

— Père, lui dis-je un jour, pourquoi quittez-vous chaque jour votre cabane pour exposer votre vieillesse à tant de périls ?

— Dites-moi, monsieur, pourquoi les vieux aigles planent au-dessus de nos montagnes comme les jeunes aiglons ? me répondit le vieillard.

— Il me semble, mon père, que vous avez tué assez d'ours et d'izards pour vous reposer enfin de vos longues fatigues.

— Le repos est la mort pour un montagnard ; depuis l'âge de quinze ans, je vis au milieu des périls !...

— Ne craignez-vous pas de tomber dans les torrens et les abîmes ?

Le vieillard regarda une espèce de bâton crochu qu'il tenait à la main, s'asura que l'amorce de son fusil n'était pas mouillée, et me dit en souriant :

— Ce fusil tuerait l'ours qui oserait attaquer Barthélemy le chasseur ; le bâton avec son croc de fer suffit pour me rendre inébranlable au milieu des précipices. D'ailleurs, monsieur, ajouta-t-il avec un accent de tristesse qui m'émut fortement, je n'ai pas long-temps à vivre..... Mon père fut dévoré par deux ours ; trois de mes enfans ont été entraînés par des avalanches..... Dans quelques jours vous apprendrez peut-être que Barthélemy le chasseur est tombé dans un précipice. Qu'y faire ? On ne peut pas changer sa destinée...

Le vieillard me quitta à ces mots, et le soir même, le bruit courut à Cauterets que le vieux chasseur avait été entraîné par une avalanche.

Telle est la fin de tous les chasseurs pyrénéens ; ils affrontent le danger pendant trente ans, et puis meurent dévorés par les ours ou engloutis dans les abîmes.

S. Colot.

Digitized by Google

SUPERSTITIONS.

Le 14 août 1836, pressé par un ouragan, je m'arrêtai dans une petite ville de l'arrondissement de Nérac; désirant connaître des lieux auxquels se rattachent quelques souvenirs historiques, j'y séjournai trois jours, et le troisième jour était un dimanche.

Le modeste hôtel où j'étais logé était dirigé par un homme de trente à trente-cinq ans, plein de vivacité, et déplorant encore la perte d'une épouse à la quelle il paraissait avoir été tres attaché; morte à la suite de couches, la jeune femme avait laissé un enfant difforme qui fit croire à mon superstitieux aubergiste qu'un esprit malveillant, en présidant à la naissance de cette créature incomplète, avait causé la mort à sa mère; de là, ses inquiétudes, de là, une foule de suppositions; car l'esprit des gens superstitieux, la malveillance surnaturelle a toujours des agens dévoués qu'elle choisit dans les hommes qui se donnent à elle et auxquels elle donne le pouvoir de prendre diverses formes.

Or, pendant que mon maître-d'hôtel m'avait préparé, à la chute du jour, un siége devant sa porte, j'étais allé voir, à l'extrémité du village, un homme qui m'avait été indiqué comme possédant quelque monaie antique, des médailles et des bronzes sculptés qui avaient été trouvés dans des fouilles. Ayant conclu le marché avec cet homme, je me souvins que j'avais laissé mon argent à l'hôtel.

— Je vous laisse, lui dis-je, vos médailles et vos bronzes; je les enverrai prendre par la personne qui vous portera la somme dont nous sommes convenus.

— Prenez toujours, monsieur, me dit cet homme avec empressement; je ne crois pas que vous vouliez me faire banqueroute, ajouta-t-il en riant; je voudrais pouvoir vous éviter la peine de les emporter vous même, mais je suis tout seul et vous voyez....

Il termina sa phrase en me montrant ses jambes qui étaient dans un état d'engorgement tellement fort qu'il lui était impossible de faire un pas dans la rue.

Flatté de la confiance du vieillard, j'emportai les vieilles monaies, et je lui promis de lui envoyer immédiatement l'argent.

— Marie, dis-je en rentrant à la fille d'auberge, vous allez passer chez M. D....

A l'énonciation de ce nom, la jeune fille me regarda fixement, et l'aubergiste se leva pour écouter.

— Vous passerez chez M. D...., continuai-je, et vous lui remettrez trente francs que je vais vous donner.

— Il est défendu, à qui que ce soit de ma maison d'entrer chez D...., me dit précipitamment l'aubergiste.

— D'où vient qu'il connaît cet homme? dit à demi-voix la fille d'hôtel à son maître.

— Ecoutez, monsieur, ajouta l'aubergiste en m'appelant à part, ne soyez pas fâché de mon opposition à votre volonté; vous avez dû vous apercevoir que je tâche d'aller au-devant de tout ce qui peut faire plaisir aux voyageurs qui descendent chez moi; mais dans cette circonstance je suis obligé de vous contrarier; je suis même presque certain que personne au village ne voudrait aller chez la personne que vous venez de nommer.

— Qu'a donc fait cet homme, m'écriai-je, pour s'être attiré l'animadversion de toute une localité.

L'aubergiste prit doucement mon bras et me conduisit devant sa porte; il raprocha les deux chaises qui se trouvaient contre le mur, et, après m'avoir fait signe de m'asseoir à côté de lui, il commença confidentiellement son histoire.

— En 1832, dit-il, dans cette petite rue que vous voyez là-bas, on entendait tous les soirs, à huit heures, les cris épouvantables d'une jeune fille qui avait perdu la raison; ses parens avaient vainement cherché la cause de sa folie; rien n'avait pu les mettre sur la trace! seulement on se souvint qu'un soir d'hiver, pendant qu'une tempête effrayante démantelait les maisons, on entendit, à huit heures précises, un long mugissement qui, malgré le bruit de l'ouragan, parvint aux oreilles de la famille rassemblée autour du foyer, et que la jeune fille se livra, dès cet instant, à des choses extravagantes....

— La peur, interrompis-je, a plusieurs fois amené de pareils résultats.

— La peur?.... demanda irouiquement mon interlocuteur; et, sans vouloir répondre à mon objection, il continua: — Je faisais depuis deux ans la cour à Catherine, et je n'attendais, pour l'épouser, que la décision du tribunal relativement à un procès que j'avais contre un de mes oncles; la perte de ce procès suivit immédiatement la folie de Catherine; j'étais désespéré.

— C'était en effet deux circonstances pénibles.

— Pendant dix-huit mois la pauvre fille, assez tranquille durant le jour, éprouvait tous les soirs, à l'heure fatale de huit, des accès terrible, de folie. Un soir que, livré à toutes les réflexions que réveillait en moi l'état pénible de celle que j'aimais, je me promenais dans la rue, je vis passer, à dix pas de distance, un gros chien qui s'approcha de la porte de la maison où Catherine demeurait; après l'avoir un instant flairée, il laissa échapper un espèce de grognement et il s'éloigna. Dans ce même instant, on pouvait entendre la voix de Catherine et les scènes insensées qu'elle fesait dans la maison.

Ici l'aubergiste fut interrompu par une joyeuse bande de jeunes gens qui venaient jouer et boire leur bouteille; et dès qu'il les eut servis, il s'empressa de revenir près de moi; son arrivée mit enfin un terme à toutes les réflexions auxquelles je me livrais à l'égard du dénoûment de son histoire.

Digitized by Google

— Croyez-vous, monsieur, reprit-il, en appuyant le dossier de sa chaise contre le mur, qu'il y aie des hommes donnés au méchant esprit.

— J'en suis persuadé, lui répondis-je.

— Alors, vous allez comprendre tout ce qui arriva. Durant plusieurs soirs, enhardi par ma première découverte, je me rendis au même lieu pour savoir quel était ce chien que je n'avais jamais plus vu dans le village; fidèle à l'habitude qu'il paraissait avoir contractée, l'animal exécutait chaque soir le même trajet, accompagné des mêmes circonstances; mais, plus je le voyais, plus aussi j'étais surpris de ne pas lui trouver la forme exacte du chien; il y avait quelque chose qui indiquait une nature moins commune, une sorte de rayon magique semblait l'environner; j'eus de la crainte d'abord, puis de la fermeté, et devinant enfin tout ce que cela pouvait être, je pris une forte détermination.

— N'y eut-il jamais d'interruption dans la folie de Catherine? demandai-je.

— Tous les soirs, à l'heure où passait l'animal, sa folie subissait un accroissement; ce fut cette circonstance qui me conduisit à soupçonner quelque maléfice.

— Enfin?..... lui dis-je, pressé de connaître le résultat.

— Fortement décidé à faire un coup d'éclat, je chargeai doublement mon fusil, et, sans avertir personne, je me dirigeai, à la chute du jour, vers le lieu ordinaire; caché derrière un faix de paille, j'entendis huit heures, et le marteau n'eut pas plutôt frappé, que j'entendis comme le bruit d'une respiration saccadée, c'était l'animal qui flairait la terre; à son aspect, je l'avoue, la peur me saisit, et je tremblais de tous mes membres quand je voulus soulever l'arme à la hauteur de mon épaule; la voix de Catherine qui se fit alors entendre me rendit l'assurance et j'ajustai. L'instinct de l'animal lui fit deviner le danger; aussi, en se dérobant à mes yeux, changea-t-il la direction de mon fusil; je me levai alors subitement et je me mis à sa poursuite. Sa course rapide était sur le point de rendre la mienne inutile, lorsque coupant court au petit sentier qu'il suivait, je me trouvai presqu'en face de lui, je posai le canon de mon fusil dans la direction de l'animal, et un cri épouvantable suivit la détonation.

— Vous courûtes sans doute vous informer de ce que cela pouvait être, interrompis-je en reprenant haleine.

— Je ne vis plus rien, murmura l'aubergiste, seulement j'appris que le lendemain D..... était étendu dans son lit, les jambes endommagées par un choc violent dont on ne fit point connaître la nature. Depuis cette époque D..... est infirme.

— Et Catherine?

— Catherine retrouva la raison aussitôt que le sang de la bête eut rougi la terre; mais elle ne la conserva pas long-temps, quoiqu'elle l'aie gardée toute sa vie.

— Elle est morte!

— Je suis veuf, dit le narrateur en poussant un long soupir.

P. Kurr

NOTRE-DAME DE BÆSERT (Haute-Garonne.)

I.

LE DIEU BÆSERT.

Il n'y a pas long-temps encore, on trouvait entre *Huos* et *Labroquère*, dans le canton de Saint-Bertrand, quelques ruines éparses çà et là, monceau de pierres sans nom, qui diminuait chaque jour pour servir de matériaux à quelques constructions nouvelles. — C'était, selon les habitans du pays, les restes d'une ancienne chapelle dédiée à la Sainte-Vierge.

M. Du Mège, dont les immenses travaux archéologiques ont rendu le nom célèbre, a pensé que ces ruines avaient appartenu d'abord à un temple élevé en l'honneur du *Dieu Bæsert*, par les premiers habitans du Commingeois. La découverte qu'il a faite d'un autel dédié à ce *dieu* le confirme dans son opinion *. De plus, le nom de Basert, sous lequel on désigne toute cette contréa, et qui se trouve avoir avec celui de *Bæsert* une analogie frappante, ne permet aucun doute sur la vérité de cette assertion. — Plus tard, le moyen-âge, avec ses idées religieuses, vint porter une civilisation toute nouvelle dans nos contrées; le Christianisme se mit à la place des croyances vagues et superstitieuses qui inondaient le Midi. — Alors Bæsert n'y trouva plus d'adorateurs; et son temple fut consacré à la mère du Christ.

* Du Mège, Musée de Toulouse.

II.

LA CHAPELLE DU BÆSERT.

C'était, dit-on, une petite chpelle aux murs bien épais et bien noirs, aux fenêtres étroites et basses, et au haut de laquelle on avait p anté une croix de fer. — L'intérieur en était froid et nu: quelques sujets de la Sainte-Bible, bisarrement dessinés sur les murs, un petit autel sur lequel on avait posé une statue de la Vierge, voilà tout

Digitized by Google

ce qu'avaient pu faire les habitans du pays pour convertir en église chrétienne la vieille demeure de *Bœsert*. — Mais la Vierge n'en fut pas moins la protectrice de ses enfans; elle se laissait attendrir par leurs prières, les guérissait de leurs maux, les consolait dans leurs souffrances.

Aussi, quand venait la fête, tous les villageois accouraient en foule; l'église s'embellissait alors, des tentures de lin cachaient ses rides; ses portes se couronnaient de guirlandes; ses dalles humides disparaissaient sous un tapis de fleurs, et ses voûtes retentissaient de chants pieux.— Ce devait être un bien beau spectacle que cette foule d'hommes simples et croyans, agenouillée devant la sainte patrône et faisant retentir les airs d'hymnes sacrés. — Puis le vieux prêtre prenait la statue révérée et parcourait la campagne, suivi de tous les fidèles....— Et la moisson était toujours abondante, car la Vierge y attirait la bénédiction du ciel!— Beaux souvenirs dans lesquels l'âme rêveuse se recueille avec volupté, et qui sont parvenus jusqu'à nous, tous parfumés de poésie.....

..... Il y a bien aussi quelque légende. — Une histoire de jeune fille, je crois, qui devint folle! On la voyait tous les soirs à genoux devant la chapelle de la Vierge..... priant, priant pour son fiancé qui était parti pour un long voyage, et qui ne revint pas.... Je pourrais bien vous conter tout ce qu'il y avait d'amour dans ce cœur de jeune folle, et ce qu'elle éprouva de désespoir quand elle apprit la mort de son fiancé!..... Mais pourquoi vous attrister de toutes ces choses qui, d'ailleurs, n'ont de réalité que dans l'imagination romanesque et fantastique des habitans de nos montagnes?

La chapelle du Bœsert est entièrement détruite aujourd'hui. Les voyageurs chercheraient en vain la place du vieux temple. Pas de débris qui rappelle son souvenir, pas de pierre sur laquelle on puisse s'agenouiller et méditer sur la vanité des choses d'ici-bas. Joseph DE PARRA.

ÉTUDES HISTORIQUES SUR LES VILLES DU MIDI.

RHODEZ.

Les anciens *Ruthènes*, dont le nom tirait son origine de l'idode *Ruth*, qui maintint son culte dans la contrée qu'ils habitaient jusqu'à la fin du cinquième siècle de notre ère, subirent, comme les peuplades qui les avoisinaient, l'envahissement romain.

Segodun, actuellement Rhodez, était leur ville principale; et quoique la situation qu'elle a aujourd'hui ne paraisse pas être la même que celle d'autrefois, nous avons néanmoins le droit de croire qu'elle avait une importance assez remarquable à l'époque où Betultich ou Bituit régnait sur les Arvènes, voisins et aliés des Ruthènes.

Condatemag, autre ville située près de Milhau, formait avec Carentomag, actuellement Villefranche, les principales places de la contrée, connue plus tard sous la domination de Rouergue.

Cent vingt-et-un ans avant l'ère chrétienne, ce peuple fut divisé en Ruthènes provinciaux et Ruthènes indépendans, par le fait de la victoire que remporta sur Bituit Quintus-Fabius-Maximus, circonstance qui fit étendre jusque là la province romaine. Les Ruthènes indépendans, malgré toute la résistance qu'ils opposèrent à César, furent obligés de se soumettre après la défaite de Vescingétorix. Dès-lors le pays des Ruthènes fit partie de l'Aq itaine et subit le sort auquel les Gaules ne purent se soustraire que lorsque l'empire romain s'écroula. A cette époque les Visigoths s'emparèrent de ces contrées pour s'en laisser déposséder en 507 par Clovis, qui, à son tour, fut contraint d'en faire l'abandon en faveur des mêmes Visigoths qui s'y rétablirent. Les rois d'Austrasie, les ducs d'Aquitaine et Pepin-le-Bref s'en emparèrent successivement, puis enfin en l'an 778, Charlemagne l'incorpora au royaume d'Aquitaine, y établit des comtes qui devinrent plus tard comtes de Toulouse, après qu'ils eurent été déclarés héréditaires de viagers qu'ils étaient d'abord.

Jusqu'au onzième siècle, époque où le Rouergue fut annexé aux autres états des comtes de Toulouse, il fut l'apanage des fils puînés de cette maison; et ce n'est qu'à la mort du comte Alphonse, vers le milieu du treizième siècle, qu'il fut réuni à la couronne, pour faire partie, en 1360, des concessions honteuses que le roi Jean fit aux Anglais lors du traité de Brétigni. En 1368, par un mouvement admirable d'indignation et de patriotisme, il secoua son joug; et le comté particulier de Rhodez, qui était passé à la maison d'Albret, n'appartint définitivement à la couronne de France que lors de l'avénement de Henri IV au trône.

Le Rouergue fut réuni au Quercy et forma la province de la Haute-Guienne en 1779; avant, il était divisé en *comté*, *haute* et *basse-marche*, dont les capitales étaient Rhodez, Milhau et Villefranche. Dès l'instant de sa réunion au Quercy, on nomma vingt-six députés du clergé ou de la noblesse, et vingt-six du tiers-état pour former l'administration provinciale, qui eut l'évêque de Rhodez pour président; on y joignit deux procureurs-généraux syndics et un secrétaire archiviste. C'est à Villefranche que se réunissait l'assemblée tous les deux ans.

La ville de Rhodez, sise au sommet et sur le penchant d'une colline, ne fut jamais témoin d'aucune de ces circonstances qui se transmettent de génération en génération pour ne s'oublier jamais;

Digitized by Google

elle a, comme tant d'autres, payé son tribut de sang et de destructions aux guerres qui ont affligé la contrée aux deux principales phases de son existence, la domination romaine et le moyen-âge; mais elle n'a jamais été assez considérable pour fournir à l'histoire un long témoignage de dévastation mémorable. Ce qui actuellement est le plus digne de remarque dans son enceinte, est sa cathédrale, qu'une exécution parfaite rend recommendable, néanmoins, et malgré que nous n'ayons pas de faits éclatans à raconter, nous rassemblerons les documens que nous avons pu recueillir sur la ville, avant de parler du magnifique monument dont nous donnons le dessin.

Dès le cinquième siècle, Rhodez fut le siège d'un évêché; vers l'an 800, une irruption de Normands causa divers dégâts à ses murs et à ses habitans, et ce ne fut que par des concessions considérables qu'elle put se soustraire à leur domination. En 1100, Rhodez était une ville forte qui possédait un hôtel des monnaies; le comte et l'évêque prétendaient avoir sur la ville des droits respectivement égaux,

CATHÉDRALE DE RHODEZ.

es de tes prétentions mutuelles naquirent des ressentimens et des haines qui furent sur le point de devenir préjudiciables aux partisans de l'un et de l'autre; plusieurs seigneurs, choisis pour arbitres, mirent un terme à ces dissentions en décidant la question en faveur du comte. L'hôtel des monnaies des comtes de Rhodez existait encore il y a peu d'années; on l'appelait *Saounerio*, et il avait donné son nom à la rue où il était situé.

En 1210, Rhodez fut attaqué par les Albigeois, mais, au moment où ils allaient s'y introduire ele seigneur de Tenière, à la tête d'une troupe exiguë, mais courageuse, les défit entièrement. La ville de Rhodez, reconnaissante, s'obligea à payer annuel-

Digitized by Google

lement, à ce seigneur ou à ses descendans, six mille florins d'or à perpétuité.

Depuis cette époque, Rhodez n'a guère subi d'invasion; s'étant grandement fortifié à l'époque où les Anglais ravageaient le Rouergue, cette ville ne devint accessible qu'à l'armée royale durant la guerre que soutenait en 1480 le comte d'Armagnac.

Plusieurs désastres ont affligé, à diverses époques, les descendans des antiques Ruthènes, de 975 à 1529, en admettant d'assez longs intervalles de bien-être, la disette s'y fit sentir avec tout ce qu'elle a de poignant et d'horrible. La population fut décimée par la peste à six époques différentes. Cette ville éprouva enfin, en 1555 et en 1750, deux tremblemens de terre. Le dernier sinistre qui a affligé Rhodez trouve péniblement sa place dans les souvenirs contemporains. Naguère encore on voyait dans la rue des Hebdomadiers la maison où l'infortuné Fualdès succomba sous le fer que sut diriger une haine dont la férocité n'a pas d'exemple dans l'histoire privée d'aucun peuple. Les détails de cette épouvantable affaire sont assez connus, et la consternation qu'elle répandit dans la ville qui en fut témoin, assez établie, pour que nous puissions nous dispenser d'y ajouter un mot.

Cette ville est bâtie sur la coline dominant la rive droite de l'Aveyron; elle est petite et de construction mesquine; ses rues étroites et irrégulières sont généralement obscures à cause des saillies que le premier étage forme sur le rez-de-chaussée; on y voit cependant quelques places assez belles. Quant au site, il est des plus variés et des plus pittoresques; de la promena deprincipale, on voit se dérouler un vaste horizon dont le joyeux aspect corrige un peu la monotonie de l'intérieur.

Parmi les anciennes construction qui décorent la ville de Rhodez, abstraction faite de la cathédrale dont nous parlerons tout à l'heure, on remarque le cloître des Cordeliers; ce bâtiment est exécuté avec un art admirable; l'intérieur recèle des morceaux de sculpture magnifiques de détail; il est du XIV^e^ siècle. On y voit encore une église surmontée d'un clocher à flèche très élevé.

La cathédrale de Rhodez est posée sur l'emplacement de l'ancienne métropole qui s'écroula en 1276, et dont la construction remontait au VI^e^ siècle; elle fut commencée peu de temps après la ruine de la première, et ne fut terminée qu'au XVI^e^ siècle. Le nom du chanoine-ouvrier, sous la surveillance duquel cette magnifique égli.e fut commencée, ne nous est point parvenu: nous regrettons de ne pouvoir le faire connaître à nos lecteurs.

L'inspiration religieuse qui a présidé à la construction des cathédrales est d'une richesse de poésie que Dieu seul, de qui elle émanait, pouvait faire naître.

Ces monumens, élevés par la foi, n'appelaient point à leur édification une seule classe d'individus; toute la hiérarchie sociale concourait à rendre à la Divinité ce témoignage d'amour. Les prêtres et le peuple, le seigneur et ses vassaux, le roi et les sujets s'associaient, dans ces circonstances pour donner à ces édifices tout l'éclat qui devait refléter la grandeur des pensées qui s'y rattachaient.

Aussi ne voyait-on pas comme aujourd'hui l'ouvrier ému par cet égoïsme qui rètrécit l'âme, élever à la hâte des édifices d'une architecture mesquine; l'ouvrier des temps primitifs commençait un travail sur lequel devait passer l'activité laborieuse de plusieurs générations; c'était toujours les petits-fils ou arrière petit-filts de ceux qui avaient commencé, qui voyaient la fin de ces constructions. Le génie de la foi donnait la persévérance, et c'est l'affaiblissement successif du christianisme qui a produit dans l'architecture, comme dans tous les arts qui vivent d'inspiration, cette originalité qui faisait leur gloire en faisant leur magnificence.

La cathédrale de Rhodez est un de ces monumens qui nous ont été légués par le génie religieux du moyen-âge; sa construction est du style gothique, elle est décorée d'une tour de 250 pieds d'élévation que l'on peut apercevoir à 18 lieues de distance; cette tour, qui fut achevée en 1501, est carrée jusqu'au tiers de sa hauteur, puis surmontée par une tour octogone flanquée de quatre tourelles qui posent sur les angles de sa base; ces tourelles sont très remarquables par l'exécution ingénieuse et rarement aussi parfaite qui caractérise la transition insensible de la forme carrée à la forme ronde. Les sculptures dont elles sont ornées et enrichies, sont d'un travail très-délicat. Une statue colossale de la Vierge est supportée par une coupole qui contient le timbre de l'horloge et qui se trouve placée au milieu d'une plate-forme terminant la tour octogone.

La cathédrale de Rhodez se distingue par une particularité qu'on rencontre très-rarement dans les édifices de cette nature; elle ne possède que des entrées latérales; un grand autel se trouve placé en face du cœur, à l'endroit où d'ordinaire les basiliques ont leur entrée principale; je crois qu'on trouve peu d'églises qui soient disposées de cette sorte; car la porte de l'ouest paraît être un-spécialité de ces monumens.

La disposition intérieure est peu remarquable sous le rapport des ornemens; néanmoins, à côté du grand hôtel que je viens de signaler, on voit une voûte plate couronnant une chapelle en saint sépulcre, dont l'exécution mérite l'attention des connaisseurs; les vitraux et la hardiesse des voûtes sont aussi des morceaux où le génie de l'art est poussé à un haut degré.

L'orgue qui fut achevé en 1628, est, dit-on, composé de 15, 000 tuyaux. Ce que l'on admire le plus, et avec raison, ce sont les gracieuses arabesques qui décorent la partie latérale du chœur et l'entrée de la sacristie.

La longueur du vaisseau de l'église est de 97 mètres 45 centimètres, sa largeur de 36 mètres, et sa surface d'environ 3400 mètres carrés.

Pendant que le paroxisme révolutionnaire, mar-

Digitized by Google

quant le passé du sceau de la réprobation, faisait guerre ouverte à tout ce qui existait pour y substituer le travail transitoire de la novation, la cathédrale de Rhodez et sa tour furent sur le point d'être détruites; quelques-uns de ces hommes de goût, que l'on trouve toujours en dépit de toute dépravation, eurent assez de bonheur pour sauver l'art des attaques du vandalisme; la dédicace qu'ils en firent à Marat suspendit la violence malveillante des destructeurs, et la cathédrale fut respectée.

J. Lepelletier.

UNE VENGEANCE.

I.

Il résulte de quelques feuillets épars et sans suite d'une vieille chronique, soustraite par un vieux notaire à la destruction et à la poussière, qu'un écuyer, ayant nom Bertrand de Pers, « Feust occis le jour » des siennes nopces, sans qu'il eust peu passer » nuitée avec sa dame. »

Cet écuyer était attaché à la cour de Géraud, comte d'Armagnac, en 1260, et l'on croit que c'était un frère bâtard de ce comte; cette présomption, à laquelle les faveurs dont jouissait Bertrand auprès de ce seigneur, alors puissant, donnait plus de crédit, ne trouve néanmoins rien qui puisse lui donner le caractère de preuve; quoi qu'il en soit, Bertrand qui tour à tour résidait, soit à Mauvezin avec le vicomte de Fezensaguet, soit à Beaumont avec quelque seigneur de Lomagne, vint définitivement se fixer à Lectoure, auprès de Géraud, vers l'an 1259.

A cette époque où tant de haines se couvaient sourdement dans l'ame de ces roitelets, on ne voyait que des fêtes et des plaisirs préluder joyeusement au bruyant éclat que peu de temps plus tard les armes devaient produire, et au sang qu'elles devaient verser.

Au sein des festins et des bals, Bertrand, qu'une taille élégante et une belle figure faisaient principalement remarquer, fixa bientôt l'attention de Jeanne d'Artigues, jeune veuve de vingt-trois ans, qui devint la dame de ses pensées.

Dans une de ses rues étroites qui prennent à Lectoure le penchant dans la direction du Nord, à partir de l'église Saint-Gervais jusqu'aux anciens remparts, on voyait encore, à la fin du 15e siècle, une vaste maison dont les croisées rares prenaient jour à l'ouest, une tour dominait sa toiture, et sur le côté gauche du grand portail qui y donnait entrée, on trouvait un escalier tournoyant, de pierre, qui conduisait aux divers appartemens.

C'est là qu'habitait la dame d'Artigues. Assise fort souvent sur un des sièges pratiqués à chacun des côtés de ces antiques croisées, elle avait remarqué à une petite ouverture, que la modeste maison qu'elle avait vis-à-vis, cachait à moitié sous son toit, une jeune femme dont la souffrance paraissait avoir éraillé les traits; elle était pâle, et ses grands yeux noirs étaient rendus plus saillans par la maigreur excessive qui l'avait desséchée. Jeanne la surprit plusieurs fois essuyant ses larmes.

On chercherait vainement à s'expliquer pourquoi la vaine et fastueuse Jeanne d'Artigues remarqua cette femme si pauvre, si malheureuse sous ce toit délabré; pourquoi son aspect réveilla dans son âme un sentiment qu'elle-même, la femme la plus joyeuse des salons d'Armagnac, ne pouvait comprendre; il y avait du prodige dans la soudaine sympathie qui entraînait la grande dame vers la femme du peuple; et la jeune veuve en fut tellement surprise, qu'elle se proposa souvent de consulter à cet égard une vieille femme qui était alors réputée à Lectoure pour ses prédictions dans les choses futures.

Cependant Bertrand de Pers multipliait ses visites chez la jeune veuve, et l'évêque de Lectoure, qui connaissait leur amour mutuel; et les visites trop fréquentes du jeune homme, fit des démarches actives auprès de Géraud, comte d'Armagnac, pour l'engager à hâter le mariage des deux amans, afin d'éviter les discours piquans et presque scandaleux qui commençaient d'avoir cours.

— Eh bien! belle dame, disait un jour Bertrand à Jeanne d'Artigues, monseigneur l'évêque ne nous permet donc plus d'éluder notre union; vous ne pouvez plus donner aucun prétexte à vos retards: ou vous me renverrez, ou vous me conduirez à l'autel. Laquelle de ces deux déterminations allez-vous prendre?

L'air suppliant dont Bertrand accompagna cette dernière phrase fit sourire la jeune femme qui murmura en lui pressant la main:

— Vous devinez, messire Bertrand de Pers, l'homme le mieux fait et le plus courtois de tout le comté, la décision que je dois prendre. Cependant, ajouta-t-elle en jetant un regard vers la maison où elle aperçut en ce moment l'objet de ses inquiétudes, je voudrais, avant d'embrasser une nouvelle position, connaître ce qu'est et ce que fait cette femme que vous pouvez voir là-bas.

Et, en prononçant ces paroles, Jeanne conduisit le jeune homme vers la croisée; mais, comme si le visage de Bertrand avait porté pour elle quelque chose de redoutable, la pauvre femme abandonna subitement la lucarne, et de Pers n'eut pas le temps de l'apercevoir.

— Je suis bien faible, n'est-ce pas, bien superstitieuse, mais j'ai de la gêne dans le cœur depuis que je l'aperçois chaque jour me regardant avec ses grands yeux noirs et fixes; faut-il vous le dire, Bertrand, j'ai.... j'ai peur!

Digitized by Google

— Eh! que peut, répartit le jeune homme, que peut contre nous une malheureuse dont on ne connaît point le nom? que peut-elle, sinon accepter les secours de nos bienfaits? Rassurez-vous, belle dame: mon amour vous assure un bonheur que nulle puissance humaine ne pourra jamais troubler.

Avant qu'il fût possible au jeune Bertrand d'insister sur la futilité de pareilles craintes et de les bannir entièrement, par ses paroles, du cœur de sa dame, un valet se présenta à la porte, annonçant un étranger qui demandait à être introduit.

C'était un vieillard: ses longs cheveux blancs se perdaient dans les plis de son vêtement, et les sourcils vieillis qui ombrageaient ses yeux allaient joindre vers les tempes les boucles multiples de sa barbe; son aspect était sévère et presque rude. A sa vue Bertrand chancela comme si quelque remord était venu l'assaillir; mais, reprenant bientôt de l'assurance, et craignant sans doute que ce qu'allait dire l'étranger ne lui fût préjudiciable vis-à-vis de la dame qu'il allait épouser, il se dirigea vers la porte et fit signe au vieillard de le suivre.

Les cachots du château renfermaient le lendemain un malheureux de plus; et la tranquillité de Bertrand eut dès lors un persécuteur de moins.

Le mystère de cette rencontre affecta néanmoins la jeune veuve, qui commençait à découvrir, au milieu du prestige enchanteur dont de Pers était entouré, quelque chose de fourbe et de méchant; parfois, abandonnée aux idées que lui suggérait cette remarque, son ame éprouvait je ne sais quelle épouvante.

— Monseigneur, disait-elle à l'évêque, qui était venu l'engager à hâter enfin son union dont les retards causaient au château des plaisanteries désagréables, monseigneur je vais être bien malheureuse avec lui, car il m'inspire de la crainte, et l'on n'aime pas ceux que l'on craint.

— Il y a trop long-temps, ma fille, que l'on a répandu la nouvelle de votre mariage pour qu'il vous soit possible, non-seulement de rompre, mais même d'en rester au point où vous en êtes.

— Mais, monseigneur, Dieu ne commande pas de s'imposer sciemment de pareils supplices.

— Dieu vous commande, ma fille, de laver dans le mariage les relations peu chrétiennes que vous avez entretenues avec messire Bertrand de Pers.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! s'écria Jeanne, en couvrant son visage de ses petites mains.

— Ne balancez plus, ma fille.

— Encore quelques jours, mon père.

— Tout retard est impossible, ajouta le prélat, en se redressant et en jetant sur la jeune femme un regard où se peignit une volonté immuable.

Jeanne murmura quelques paroles de résignation, et l'évêque s'éloigna.

II.

Dans la petite maison qui faisait face à celle de Jeanne d'Artigues, et dans une chambre nue, à laquelle le toit seul servait de plafond, un enfant, âgé de trois ou quatre ans, dormait accroupi sur un escabeau; près de lui, les coudes appuyés sur une mauvaise table et la tête jetée sur ses deux mains, une femme fixait depuis long-temps un objet sur lequel la faible lueur d'une lampe allait se refléter comme sur une lame de poignard; ses longs cheveux dénoués retombaient le long de ses bras, et formaient à la surface de la table un tas désordonné. Un bruit d'instrumens, parti des croisées de la noble maison d'en face, entretenait cette femme dans la rêverie; immobile et pâle, la seule agitation de son haleine indiquait que c'était un être vivant.

Tout à coup, réveillée par l'interruption des instrumens qui semblaient indiquer la fin d'un bal, elle courut vers une petite ouverture pratiquée en guise de fenêtre à la cloison formée avec des morceaux de bois en X sur lesquels on avait placé de la terre et du foin, et elle regarda attentivement si la fête était terminée; mais la reprise du jeu des instrumens la fit rentrer en manifestant un mouvement d'impatience qui réveilla le jeune enfant: après avoir étendu ses petits bras, il prononça le nom de sa mère, et la jeune femme, qu'une idée fixe poursuivait sans cesse, le repoussa sans pitié, pour reprendre sa première position.

Cependant la nuit était très avancée, le bruit des plaisirs cessait progressivement, et au troisième tour du sablier, qui marquait trois heures après minuit, Bertrand et sa jeune épouse allaient rester seuls.

Pendant que la grande porte de la noble maison était encombrée par la sortie de toutes les personnes qui composaient la joyeuse réunion, on ne vit plus de lumières à l'ouverture qui donnait jour à la petite chambre de l'inconnue, et l'on aperçut comme un ombre qui se glissait au travers de la foule pour disparaître dans les vastes corridors qui venaient d'être témoins du plaisir.

— Isabeau, disait Jeanne d'Artigues à l'une de ses femmes, qui s'occupait à défaire sa magnifique toilette, je ne sais qu'elle crainte m'agite, je ne suis pas heureuse. Au milieu de toutes ces fêtes, de tous ces plaisirs d'une noce, j'ai souffert..... oh! j'ai bien souffert!

— Pourtant, belle dame, messire Bertrand que vous venez d'épouser vous a attiré l'envie de plusieurs dames de la cour du noble comte Géraud d'Armagnac.

— Oh! si elles éprouvaient comme moi...

Jeanne fut interrompue par l'arrivée de son époux qui déposa sur son front un baiser d'amour; il fit un signe du doigt aux femmes qui mettaient en ordre les toilettes de leur maîtresse, et bientôt les deux époux se trouvèrent seuls.

— Par le sacrement qui nous a liés aujourd'hui, je vous jure, ma belle, fidélité jusqu'à la mort, dit Bertrand en pressant dans la sienne la main tremblante de la jeune femme.

— Vous n'avez pas l'âme en paix, Bertrand, ré-

Digitized by Google

partit Jeanne; le trouble que j'éprouve auprès de vous est un avertissement que Dieu me donne contre le prestige de vos séductions.

Bertrand se tût comme accablé sous le poids d'un souvenir; il allait parler enfin, lorsqu'un cri, que poussa son épouse, le fit retourner vers la porte qui donnait entrée à l'appartement qu'ils occupaient.

Une femme, après avoir poussé avec soin le verrou appendu à la lourde porte qu'elle venait d'ouvrir, alla se placer en face de Bertrand, dans une attitude menaçante; ses cheveux desordonnés flottaient sur ses épaules demi-nues, et son œil fixe sortait de l'orbite, séché par la colère qui contractait horriblement les muscles de son visage: un petit enfant était caché derrière elle, et un silence de stupeur s'établit dans la salle.

— Qui es-tu, dit enfin Bertrand, dont la voix étouffée put à peine trouver une issue.

L'inconnue exhala un ricanement ironique, et, sans proférer un mot, elle secoua sa tête avec rage, sans mouvoir ses bras qu'elle tenait croisés sur sa poitrine.

— C'est la femme de sous le toit, Bertrand, s'écria Jeanne en cachant sa tête dans son mouchoir.

— Tu m'as demandé qui j'étais, dit enfin l'inconnue, pendant qu'un amer sourire errait encore sur ses lèvres pâles; demande à cet enfant dont ton sang gonfle les veines, quelle est sa mère, ou plutôt vas demander à ce vieillard que, tout récemment encore, tu as précipité dans les cachots, quelle est la malheureuse à laquelle il a depuis long-temps refusé le nom de fille!... Qui je suis!... Ah! tu pensais qu'on pouvait ainsi, sans rien craindre, laisser derrière soi un cœur brisé et un existence avilie; tu le pensais, noble Bertrand de Pers, eh bien! tu t'es trompé!

Et en même temps l'étrangère fit briller dans sa main la lame d'un poignard.

— Horreur! s'écria le jeune homme en reculant d'épouvante.

— Pitié! pitié! furent les seules paroles que Jeanne put proférer, et elle perdit l'usage des sens.

— Tu ne croyais pas, n'est-ce pas Bertrand, qu'une femme, seule, vînt des extrémité de la Lomagne, se poser comme un obstacle entre le bonheur et toi?.... Quand tu abandonnas nos contrées pour venir imposer à d'autres victimes la fausseté de tes sermens, tu t'es dit: Gertrude de La Mothe, malheureuse et délaissée, succombera à sa honte! sa mort me rendra libre; mais pendant que tu parlais ainsi, Gertrude tenait bien un autre langage!

Bertrand, que la frayeur avait maîtrisé, trouva cependant assez de force pour s'élancer sur Gertrude afin d'arracher de ses mains l'arme qu'elle fesait mouvoir; mais celle-ci, que la colère rendait forte, se débarrassa facilement de ses étreintes.

— Tu cherches vainement à te défendre, Bertrand, poursuivit-elle; le démon de la vengeance a redoublé mes forces, tu ne m'échapperas pas. — Tiens, ajouta-t-elle, en pressant fortement son bras et lui indiquant du bout du poignard Jeanne d'Artigues étendue sans mouvement, vois-tu cette jeune femme qui semble dormir? elle est belle, n'est-ce pas? elle est, bien belle! eh bien! c'est la vie, et, de l'autre côté, vois-tu cette autre femme pâle et furieuse, dont le regard menaçant semble fixer la limite de tes instans? c'est la mort, beau chevalier, c'est la mort, entendez-vous?....

Et Gertrude, dont la rage avait enflammé le visage, leva le bras pour le laisser retomber armé sur la poitrine du jeune homme; mais celui-ci l'arrêta violemment.

— C'est toi qui vas mourir, s'écria-t-il.

Dès-lors un débat s'établit entre Gertrude de La Mothe et Bertrand de Pers; celui-ci, tantôt supérieur, tantôt plus faible, suivant la diversité des sentimens qui l'animaient, céda enfin à la persévérance de Gertrude; l'arme qu'elle serrait nerveusement dans sa main se fit jour à travers le faible obstacle des bras qui cherchaient à l'arrêter, et des os craquèrent entre les deux tranchans.... On entendit d'abord un cri épouvantable, puis un râle saccadé, puis.... rien!

— Mort! murmura-t-elle en considérant sa victime, bien mort! et prenant alors sur ses bras le jeune enfant qui sanglottait dans un coin de la salle, elle l'étendit sur le cadavre en s'écriant: — Enfant, voilà ton père!

A l'aspect de pareilles horreurs, Jeanne, qui venait de reprendre péniblement ses sens, retomba dans un état d'anéantissement d'où elle ne sortit que pour se livrer à des actes extravagans, qui la firent considérer comme folle le restant de sa vie.

Gertrude avait disparu immédiatement, mais, peu de jours après, un manant attiré par l'aspect d'une chevelure noire qui flottait à la surface des eaux du Gers, étendit sur la rive le corps d'une femme qui tenait encore dans sa main une lame rouillée. Ce corps ne fut reconnu que par un enfant qu'on trouva errant, à l'heure du couvre-feu, dans les rues de Lectoure, et qui fut recueilli par la pitié publique.

Louise Hérisson.

UNE VISITE A LA MORT.

Vers la fin du XVI^e^ siècle, immédiatement après la bataille d'Ivry, Henri IV se dirigea vers le château de Lamothe-Guyon, où il alla faire sa cour à madame de Guercheville, jeune veuve à laquelle le prince avait l'intention de sacrifier la dame de Guiche qu'il avait laissée au château de Nérac. Quelques seigneurs qui l'avaient suivi à Ivry, entr'autres le duc d'Epernon et le poète Salluste du Bartas, le quittèrent pour aller faire un voyage sur les bords du Rhône.

— Avant que nous retournions à ton château de

Digitized by Google

Cazaux, Nogaret de la Valette, disait Du Bartas, je veux te faire voir la femme la plus aimable de tout le Lyonnais.

— Oui, oui, répondit d'Epernon, la femme poète Loïse-Labbé, que l'on appelle toujours la *Belle-Cordière,* malgré que la vieillesse ait maintenant fait de sa peau un parchemin.

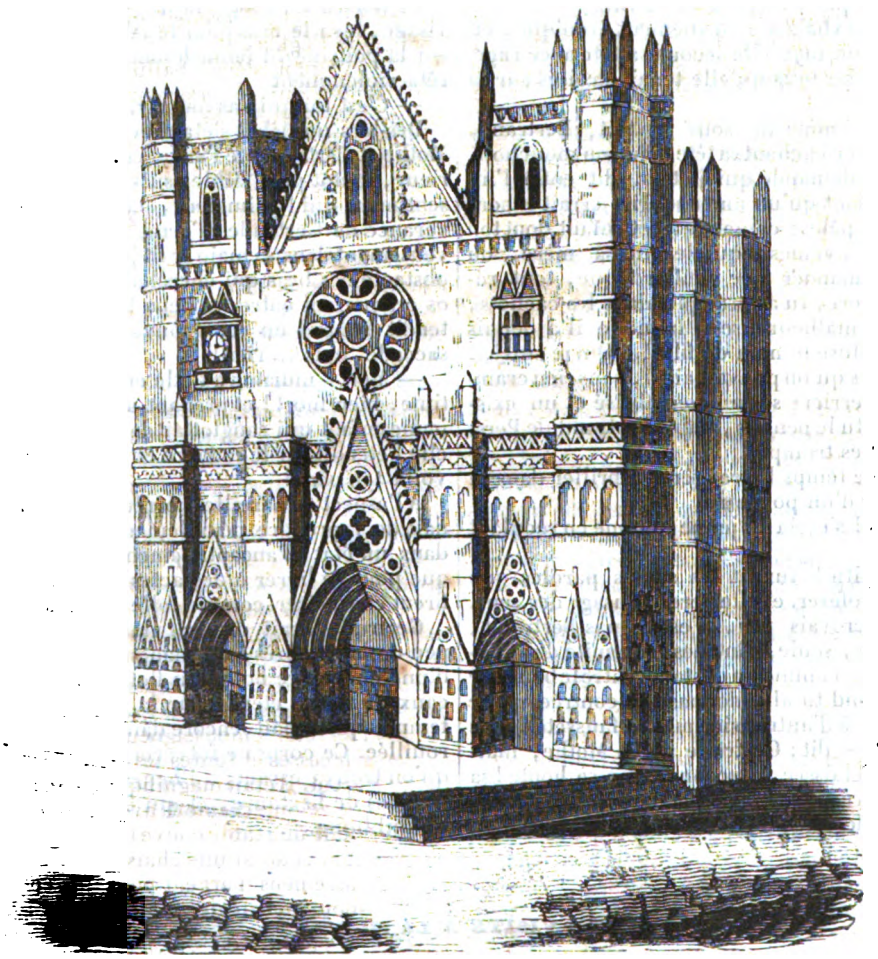
— L'esprit ne vieillit pas, messire, ajouta Salluste.

— Moins vaut femme d'esprit, vieille, que jouvencelle niaise, objecta le duc.

Cette conversation se tenait au moment où les chevaux des nobles voyageurs faisaient déjà résonner le pavé des rues de Lyon.

Leur premier empressement, dès qu'ils furent arrivés dans la patrie des empereurs Claude, Néron et Caracalla, fut d'aller visiter l'église métropolitaine de Saint-Jean; Henri IV était près de se convertir à l'église romaine, et les gentilshommes de sa cour se livraient déjà à des exercices de piété qui, pour n'être pas aussi extraordinaire que sous le règne précédent, n'en étaient que plus sincères.

Ils admirèrent, d'abord à l'extérieur, quatre gros clochers de peu d'élévation qui se trouvent placés aux angles de la cathédrale, et le portail qui leur parut être très récent relativement au reste de la construction. Après avoir comparé les divers aspects de l'édifice avec des morceaux d'architecture plus belle qu'ils avaient trouvés dans leur voyage, ils entrèrent.



CATHÉDRALE DE LYON.

Dans ce moment, le bruit sourd et monotone des chants funèbres circulait dans toute la longueur des nefs; un groupe d'hommes et de femmes, tenant un cierge allumé, entourait, en face du chœur, une bière recouverte d'un drap noir, parsemé de larmes blanches. Tout le côté ganche de l'église était encombré par des gens dont le costume de deuil, richement confectionné, indiquait que le service funèbre était occasioné par la mort de quelque personnage de distinction.

Digitized by Google

Les gentilshommes se signèrent dévotement, courbèrent un instant leur front et demeurèrent recueillis ; après ces préambules, inspirés par la présence de la divinité, ils s'égarèrent au travers des nombreuses et belles colonnes qui soutiennent les voûtes imposantes de la cathédrale Saint-Jean. La richesse des sculptures gothiques attira d'abord l'attention des nobles personnages ; la peinture ingénieuse des vitraux, qui ne laisse pénétrer qu'un jour douteux dans l'intérieur, remplit l'âme d'une tristesse dans laquelle elle aime à se bercer ; ils se laissèrent aller à l'enthousiasme que leur inspira la grandeur majestueuse de cet ensemble d'une simplicité imposante, et, après qu'ils se furent livrés à l'inspection des divers tableaux qui ornaient les chapelles latérales, ils allèrent voir un instant le travail, alors presque achevé, d'un Bâlois qui confectionnait, avec un génie qui nous fait regretter de ne pouvoir transmettre son nom, l'horloge astronomique qui est placée dans un des bras de la croisée. Cette horloge, qui est actuellement immobile, est le résultat de vastes études si l'on en juge par son excessive complication.

Les voyageurs s'arrêtèrent ensuite devant les trois fûts de colonnes romaines que l'on voit encore couchés près du chœur.

— Maintenant, Monseigneur d'Epernon, dit le poète à voix basse, et pendant que la messe des morts se continuait, maintenant nous pouvons aller nous entretenir avec une femme aimable.

— Il n'y en aura que pour toi, répondit d'Epernon ; la Belle-Cordière donnera lecture de ses vers ; tu réciteras à ton tour un ou plusieurs chants de ta divine *semaine* que le sieur de la Salle a tant vantée, et moi je resterai là sans mot dire.

— Nous aurons quelqu'égard pour ta position : tu parleras de tes faits d'armes ; Loïse-Labbé est assez spirituelle pour dire un mot sur tout.

— Elle fut spirituelle, messeigneurs, dit un prêtre qui priait auprès d'eux et qui avait entendu leur conversation, elle le fut, mais elle ne l'est plus.

— Qu'est-ce à dire ? demanda le seigneur Du Bartas avec empressement.

— Est-ce qu'elle serait...

— Voyez plutôt, interrompit le prêtre, en indiquant du doigt le cercueil qui gisait sur le carrèlement de l'église.

— Eh ! quoi, s'écria Salluste, c'est là que serait cette femme qui, de la province à Paris, a repandu ses délicieuses poésies.

— Voilà les restes de Loïse-Labbé, ajouta le prêtre, et il continua sa prière.

ZÉNON VILLIER.

DE LANGON A BORDEAUX. — 1660.

I.

Les habitans de Bordeaux s'étaient hautement déclarés contre la cour et le cardinal Mazarin dans les troubles de la *Fronde*. Le duc d'Épernon, pendant tout le temps qu'avait duré son gouvernement de la province de Guienne, s'était rendu odieux au peuple que protégeait le prince de Condé. Aussi lorsque le héros de Leus et de Rocroi fut arrêté par la reine régente, la princesse de Condé, avec son jeune fils le duc d'Enghien, furent accueillis par les Bordelais avec des transports d'allégresse ; le peuple les salua en criant : *Vivent les princes !* vive le Roi, *à bas Mazarin !*

En vain le cardinal eut recours à tous les moyens que lui suggéra son astuce italienne pour faire rentrer la Guienne dans l'obéissance.... Le parlement refusa de lui ouvrir les portes de Bordeaux, où la reine elle-même fut reçu avec froideur.

Dix ans plus tard, en 1660, Louis XIV, pendant qu'on négociait la paix des Pyrénées, et son mariage avec l'infante d'Espagne, sa cousine, passa deux mois dans la capitale de la Guienne, et logea à l'hôtel Richelieu, sur les Fossés de l'Intendance. Il alla ensuite en Provence avec la reine sa mère, et revint dans les premiers jours du mois de juin 1660 à Saint-Jean-de-Luz, où la cérémonie du mariage fut célébrée avec une magnificence orientale.

Louis XIV, suivi de sa nouvelle épouse, de la reine-mère, des princesses, du cardinal Mazarin, se dirigea quelques jours après vers Bordeaux. Pour donner à nos lecteurs une juste idée du luxe que déployaient alors les rois de France, nous insérons dans nos colonnes le récit qu'un témoin oculaire nous a laissé sur le voyage de Louis XIV de Langon à Bordeaux.

» Le roi, les reines et monseigneur le cardinal » Mazarin, les princesses et duchesses, et toutes les » personnes de qualité et d'un mérite connu se mirent à Langon, dans une barque, et toute la cour » dans d'autres bâteaux couverts. Après avoir marché deux lieux, les jurats de Bordeaux amenèrent au roi un beau et grand bâteau où Louis » XIV, les reines, monseigneur le cardinal Mazarin, » les princesses et toutes les personnes de qualité » se mirent. Il était magnifiquement doublé par dedans de velours cramoisi avec des passemens d'or; » Il y avait une table couverte d'un tapis de même » couleur, et aussi une chaise de velours noir avec » des passemens d'argent pour la reine-mère. Le » haut-bout du bateau était fermé d'une balustrade, » comme un cabinet élevé d'un petit degré, où se » mirent leurs majestés. Il était tout doré, enrichi » d'emblêmes, de chiffres, peintures et devises. » Ce bâteau était couvert, par le bout d'en bas, de » tapis, et bordé tout autour de bancs couverts de » velours cramoisi avec des crépines d'argent, qui » servaient de siéges à toutes les dames de la cour » qui s'y trouvaient. Il y avait une balustrade dorée

Digitized by Google

» qui régnait tout autour et qui formait une ga-
» lerie en dehors, tapissée par en bas et enrichie
» de devises latines. La chambre qui contenait
» tout le bâteau, était grande; il y avait plusieurs
» larges croisées, et le haut était un dôme très-éle-
» vé, doublé de damas cramoisi avec des passe-
» mens d'or et d'argent. Il était tiré par quatre grands
» bâteaux plats, en forme de galères, qui étaient
» azurés et semés de couronnes d'or, avec des chif-
» fres, et les bâteliers qui les menaient étaient ha-
» billés de taffetas bleu avec des passemens d'or et
» d'argent; plusieurs autres suivaient celui-là, et
» plusieurs personnes de Bordeaux, vinrent dans
» d'autres pour voir passer le roi. Il fut salué à son
» arrivée de plusieurs coups de canon et des cris
» publics du peuple, dont le quai était entièrement
» rempli. Il semblait que c'était un amphithéâtre
» fait à plaisir, à cause que le quai est un peu des-
» cendant vers la rivière. Les violons suivaient le
» bâteau du roi; le son des trompettes et le bruit
» des canons se mêlèrent à la musique. Le roi et les
» reines y prirent plaisir, et le bel effet que fesaient
» tant de choses ensemble, aurait à mon grè rendu
» cette journée belle et agréable, si le chaud qui fut
» excessif ce jour-là eût permis d'en jouir plus com-
» modément. On arriva à Bordeaux le vingt-troi-
» sième juin 1660, veille de la saint-Jean. »

II.

Louis XIV, émerveillé de l'enthousiasme des Bordelais, témoignait à chaque instant aux dames de la cour combien il était satisfait d'une réception si magnifique. La joie du monarque était partagée par le cortége royal; Mazarin seul, plongé dans une sombre mélancolie, gardait un silence obstiné.

— Pardieu, cardinal, votre tristesse m'étonne. Il me semble pourtant qu'un bon et fidèle sujet doit se réjouir du bonheur de son roi.

— Parmi tous ceux qui font retentir l'air de leurs cris, répondit Mazarin, il n'est personne qui désire plus sincèrement que moi le bonheur de votre majesté.

— C'est bien, cardinal; cependant il nous serait très-agréable de voir notre premier ministre répondre au bon accueil que nous fait la ville de Bordeaux.

— Monseigneur le cardinal n'a pas oublié ses vieux ressentimens, dit la duchesse de Longueville, et je vous assure que si j'étais ministre et cardinal je n'entrerais pas dans Bordeaux.

Un sourire ironique effleura les lèvres de Mazarin.

— Tout le monde n'est pas aussi heureux que le prince de Condé, votre beau cousin, madame, répondit le cardinal. Je suis abhorré parce que j'ai tout sacrifié à la fidélité que je dois à mon roi.

— Cardinal, c'est mal à vous, s'écria Louis XIV; vous n'ignorez pas que j'ai pardonné depuis longtemps au prince de Condé

Mazarin baissa la tête et se tut, craignant d'irriter le roi.

— Vous avez à vous plaindre des Bordelais; ils ont toujours demandé votre disgrâce. En 1650 ils vous refusèrent l'entrée de leur ville. C'est un affaire dont vous auriez voulu vous venger; mais vous avez étouffé votre haine, parce que la conservation de ma couronne le demandait. Je vous en sais gré, monseigneur le cardinal. Aujourd'hui oublions le passé; les cris de joie de ce peuple retentissent plus fort à mon oreille que les clameurs de la rébellion.

Le roi, après avoir prononcé ces paroles, se tourna vers la reine, son épouse, et s'entretint long-temps avec elle.

III.

Sous le règne de Louis XIV, les grands seigneurs, les abbés, se livraient avec fureur à la passion du jeu. Le monarque lui-même jouait souvent avec les dames et les gentilshommes de sa cour. Une heure avant d'arriver à Bordeaux, il demanda des cartes, et fit signe à l'abbé de Gorde qu'il désirait perdre trente mille francs avec lui. L'abbé s'empressa de répondre à l'invitation du roi, et les pièces d'or furent entassées sur la petite table de jeu.

— En garde, l'abbé, s'écria le roi après avoir regardé ses cartes. Vous avez perdu; décidement ce jour est un jour de bonne fortune pour moi.

— Perdu, s'écria l'abbé de Gorde: nous ne sommes pas encore à Bordeaux, ajouta-t-il à voix basse.

— Cette fois, sire, la chance tourne. Un, deux, trois et quatre.

— Vingt mille francs, monsieur l'abbé, dit Louis XIV en riant... Vous épuiserez ma cassette.

Les cartes passèrent entre les mains des deux adversaires.

— Un, deux, trois, s'écria l'abbé.... Le roi de France triomphe de tous ses ennemis, mais l'abbé de Gorde triomphe du roi de France.

— Bravo, l'abbé, répliqua louis XIV; je ne veux plus de vos complimens; ils me coûtent trop cher... Cinqnante-cinq mille francs! Le surintendant des finances va jeter de hauts cris...

— Combien ai-je perdu, ajouta le roi en se tournant vers un page qui se tenait debout derrière lui.

— Soixante et quinze mille francs sire, répondit le page.

— Soixante et quinze mille francs, répéta le roi. L'abbé, vous ne faites pas mentir le proverbe qui dit qu'il n'y a rien d'heureux comme un bossu.

— Vous pouvez rire de ma bosse, qui n'est après tout qu'une protubérance fortement prononcée. Ésope était bossu par devant et par derrière: il donnait des leçons aux rois, et je leur gagne leur argent.

Digitized by Google

— Bien, bien, l'abbé; malin comme un bossu.
— Encore cinquante mille francs, sire.
— Quitte ou double, répondit le roi.
— Ça va, sire...

Les seigneurs et les dames attendaient en silence; on plaça sur la table deux sacs remplis de pièces d'or.

— A vous, l'abbé, dit le roi.
— A vous, sire.
— Un.
— Bon.
— Un, ajouta l'abbé.
— Deux, monsieur de Gorde.
— Deux, sire.
— Égalité.... Coup nul.

L'abbé suait sang et eau, et les dames ne pouvaient s'empêcher de rire de son inquiétude.

— Maintenant, monsieur de Gorde, vous avez perdu; un, deux.
— Un, deux, répondit l'abbé.
— Trois et quatre, s'écria le roi.

L'abbé faillit tomber en défaillance, il avait perdu les revenus de toutes ses abbayes. En ce moment la barque royale entra dans la rade de Bordeaux, et on ne fit plus attention au pauvre abbé qui paya bien cher l'honneur de jouer avec Louis XIV.

La cour ne séjourna pas long-temps à Bordeaux; le dimanche 27 juin 1660 elle partit et alla coucher à Blaye.

THÉOPHILE SIMON

Le maréchal de Belle-Isle.

BELLE-ISLE (Charles-Louis-Auguste Fouquet comte), petit-fils du surintendant Fouquet, naquit à Villefranche d'Aveyron, le 22 septembre 1684, où son père, le marquis de Belle-Isle, s'était retiré après la disgrace du surintendant; à peine sortait-il de l'enfance, que Louis XIV lui donna le commandement d'un régiment de dragons, à la tête duquel il servit avec distinction. Blessé au siége de Lille, il fut nommé brigadier des armées du roi; après s'être fait la plus brillante réputation à la guerre de la succession d'Espagne, il accompagna le maréchal Villars à *Rastadt*. Pour prix de ses services, il fut promu au gouvernement de Guningue; nommé maréchal-de-camp, il partit pour l'Espagne et contribua à la prise de *Fontarabie* et de Saint-Sébastien, en 1719. Enveloppé plus tard dans la disgrâce de M. *Leblanc*, il fut enfermé à la Bastille d'où il ne sortit que pour être exilé dans ses terres. En 1729, il épousa une dame de la maison de Béthune.

Digitized by Google

Il fut élevé, en 1732, au grade de lieutenant-général, à l'âge de 47 ans.

Dans la campagne de 1734, il servit sous les ordres du maréchal Berwik; il commanda ensuite un corps sur la Moselle et s'empara de Trèves et de Craërbach; il se trouva au siége de Philipsbourg, où il fut chargé d'une des principales attaques, et reçut le cordon bleu en récompense de ses services. Après la paix de 1736, le roi lui donna le gouvernement de Metz et des trois évêchés, qu'il conserva toute sa vie; il employa les loisirs de la paix à écrire des mémoires sur les pays qu'il avait parcourus. Vainement désira-t-il d'être nommé à une des premières ambassades de l'Europe. Le cardinal de Fleury lui répondit: « Je me garderai bien de vous éloigner: j'ai besoin de vous pour vous confier mes inquiétudes; d'ailleurs si ce malheur arrive, qui est-ce qui fera la guerre? » Il reçut le bâton de maréchal de France vers l'époque où éclata la guerre de 1741; quelques mois avant cette explosion, il fut envoyé dans les principales cours d'Allemagne pour y négocier en secret la nomination de l'électeur de Bavière au trône impérial, devenu vacant par la mort de Charles VI. Il se conduisit avec tant de dignité et d'adresse, que le roi de Prusse disait avec admiration: « Il faut convenir que le maréchal de Belle-Isle est le législateur de l'Allemagne. » Aux premiers bruits de cette guerre, il retourna en Allemagne pour y commander l'armée qui devait combattre Marie-Thérèse. Il avait demandé cent mille hommes pour *aller*, disait-il, *couclure la paix dans trois mois sous les murs de Vienne*, et peu de semaines après Prague était prise d'assaut. A la suite de cette conquête il fut envoyé, avec le titre d'ambassadeur extraordinaire du roi de France, à la diète d'élection: dans ce conseil de rois, il commanda à tous les suffrages, et le protégé de Louis XV fut élu empereur sous le titre de Charles VII.

De retour à l'armée de Bohême, il battit, de concert avec le maréchal de Broglie, le prince Lobkowitz à Sahai et le poursuivit jusques à Budweiss. Ce fut là qu'il apprit la défection du roi de Prusse. Abandonné de la Saxe et de la Prusse, il se jeta dans Prague, où il fut bientôt assiégé par 60 mille impériaux. Il offrit d'évacuer la place à condition de se retirer avec son armée; mais Marie-Thérèse exigea qu'il se rendit à discrétion.

Belle-Isle, placé entre les horreurs de la disette et la honte de se rendre à de telles conditions, conçut le projet de cette immortelle retraite, pendant laquelle il conduisit, après dix jours de marche à travers des défilés, des neiges et des glaces, 14,000 français de Prague à Egra, toujours harcelé, mais jamais entamé par les nuées de hussards du prince de Lobkowitz. Après cette brillante retraite, il reçut de l'empereur Charles VII l'ordre de la Toison d'Or. Ce fut vers cette époque qu'il fut arrêté avec son frère sur la route de Cassel à Berlin, et conduit en Angleterre. Ce fut en vain que la France et Charles VII les réclamèrent; ils ne furent relâchés qu'un an après. En 1746 il fut chargé de la défense du Dauphiné et de la Provence menacés par les Autrichiens, maîtres de Gènes, et par le roi de Sardaigne. Pour récompenser ses nombreux services, Louis XV le créa duc et pair de France en 1748; l'académie française lui ouvrit ses portes en 1756. Chargé de l'éloge de Richelieu, il prononça un discours remarquable par la noble éloquence qui y régnait, et par la manière neuve et distinguée avec laquelle il loua le cardinal. En 1757 il fut appelé au ministère de la guerre, et ce fut à lui que l'on dut de voir cesser l'abus qui mettait à la tête d'un corps des enfans de 12 ans, par cela seul qu'ils étaient fils d'un duc et pair, ou d'un homme de la cour un peu favorisé. Il répondit au maréchal de Broglie, qui lui demandait un régiment pour un très-jeune aide-de-camp des ses parens: *Les batailles agguerrissent les jeunes gens mais ne les forment pas.* En 1759 il fonda l'ordre du mérite en faveur des officiers protestans; enfin, en 1760, il dota la ville de Metz d'une accadémie avec une rente annuelle de mille écus. Tels sont les principaux faits de la vie du maréchal de Belle-Isle. Usé par l'âge et le travail, il mourut sans enfans, à l'âge de 77 ans, le 26 janvier 1761.

(Biographie universelle.)

LE ROI JEAN PRISONNIER A BORDEAUX EN 1356.

A l'endroit où le patriotisme des Bordelais éleva plus tard la porte du Caillau, pour perpétuer le souvenir de la bataille de Fornoue, trois hommes, armés de pied en cap, s'entretenaient à voix basse, le 23 septembre de l'an 1356. La nuit était très-sombre, et la faible lueur d'une lampe, placée devant la statue de l'archange Michel, laissait à peine entrevoir les truands et les soudards d'Angleterre qui entraient dans la ville, en fredonnant leurs chants de victoire.

— Messire, voulez-vous que je pourfende un de ces loups d'outremer, dit le jeune Gaspard de Lalande, en s'approchant d'un vieux chevalier?....

— La langue dans le bec et le glaive au poing, répondit le preux à voix basse. Ce n'est pas en rugissant que le tigre peut surprendre sa proie.

Les soudards approchaient et les chevaliers français se cachèrent dans l'ombre de la muraille.

— Par saint Georges, s'écria un cavalier breton, le prince noir a bien gagné ses éperons. Si Dieu lui prête vie nous entrerons dans Paris avant que l'an de grâce 1356 se soit écoulé.

— Nous n'irons pas si vite en besogne, s'écria un soudard; on ne prend pas une ville de France aussi facilement qu'on casse un pot de bière. Le

Digitized by Google

roi Jean s'est battu comme un lion, s'il avait autant de cervelle que de cœur, il ne serait pas notre prisonnier. Les français sortent de terre; plus on en tue, plus il en naît. Ils frappent d'estoc et de taille.

— Tais-toi, manant, ou je t'envoie souper dans l'autre monde avec les français tués à Maupertuis. Je répète que le léopard foulera le lis à ses pieds, que nous pourrons saler la chair de nos ennemis et en emporter assez pour nourrir tous les fermiers du Northumberland.

Ce bravades furent interrompues par une musique guerrière qui exécutait le fameux air du *God save the khing*, et les troupes anglaises entrèrent dans Bordeaux.

— Avez-vous entendu!... dit Raymond de Coutras... Par saint Denys, le ciel m'inspire..... Une noble ardeur s'est emparée de mon ame... Voulez-vous que nous vengions notre pays.

— Le temps n'est pas encore venu, dit le plus vieux des trois chevaliers.

— Ce soir même, répliqua Raymond de Coutras; vous savez que le prince noir doit donner un splendide festin au roi Jean notre gentil sire... J'ai trois armures anglaises, nous entrerons dans la salle et nous assassinerons....

— Qui? s'écrièrent ses deux compagnons....

— Le prince de Galles, beaux sires; le superbe vainqueur de notre roi Jéhan, deuxième de nom,

— Le prince de Galles? murmura Gaspard de Lalande.

— Savez-vous, messire, que le prince noir a promis à un vieux chevalier de Lancastre la main de Fénella....

— Que dites-vous, seigneur chevalier! L'archange Michel tombera dans l'enfer avant que ma bien-aimée entre dans la couche d'un anglais. Vengeance, vengeance!... nous les poignarderons tous au milieu du festin.

— C'est mal à vous, sire chevalier; l'amour d'une femme a plus d'empire sur votre cœur que l'amour de la patrie. Mais qu'importe? vous me suivrez; vous avez le bras assez fort pour plonger un poignard dans le cœur d'un ennemi; cela suffit. Allez, Gaspard de Lalande; lorsque le beffroi sappera douze fois, vous vous rendrez à la porte de la cathédrale Saint André... Dieu vous garde... Armez-vous d'une forte résolution.

Raymond de Coutras s'éloigna à petits pas, marchant par précaution près de la muraille. Le jeune Lalande dirigea sa marche vers un des quartiers de la vieille cité. Il frappa à une petite porte qui lui fut ouverte dès qu'il eut prononcé son nom.

— C'est vous, monseigneur, dit une jeune servante, que Notre-Dame la Vierge soit bénie! Que de larmes on a répandu pendant votre absence! Un homme d'armes nous dit avant-hier que vous étiez mort dans une bataille: grâce à votre saint patron, nous en serons quittes pour la peur.

— Où est madame? répondit Lalande en parcourant d'un pas rapide l'étroit corridor.

— Dans son oratoire, où elle a passé la journée à pleurer et à prier.

Le jeune chevalier s'assit un instant après à coté de la mère de Fénella. La vieille dame priait avec tant d'ardeur qu'elle n'aperçut pas d'abord Gaspard de Lalande.

— Mon Dieu, s'écria-t-elle, ne permettez pas que ma fille soit l'épouse d'un anglais, d'un ennemi de ma patrie.

— Jamais, jamais, madame, s'écria Lalande.

— Vous ici, Gaspard! Fénella est sauvée puisque vous vivez encore. Vous serez son protecteur. Un bon chevalier doit mourir pour la défense de sa fiancée.

— Oui, madame, dit Lalande en tirant son épée du fourreau.

Puis il baissa la tête et garda un profond silence, pendant que la veille continuait sa prière.

— Où est Fénella? s'écria-t-il tout à coup,

— En enfer, beau sire, dit la dame en étreignant la main droite du jeune chevalier. En enfer; victime arrachée des bras de mère, elle est assise au banquet du prince noir. Elle voit la face hideuse du chevalier breton qui sera son époux si vous ne la sauvez pas de l'horreur de sa destinée.

— Je pars, madame, les momens pressent; priez pour moi; Dieu aura peut-être pitié de nous.

Les pas du chevalier retentissaient encore dans le corridor lorsque le beffroi frappa douze coups. Il se hâta, et quand il arriva à la porte de la cathédrale, il trouva Raymond de Coutras qui l'attendait impatiemment.

— Vous arrivez tard, messire, lui dit-il. Venez, et que votre langue s'attache pour toujours à votre palais, si vous décellez celui qui va nous fournir les moyens de nous venger.

En prononçant ces paroles il souleva un lourd marteau de fer, et ils entrèrent par une porte si basse qu'ils étaient obligés de se courber. Deux hommes masqués les revêtirent d'armures anglaises et les deux chevaliers entrèrent bientôt après dans la salle du festin. Trois cents gentils hommes Bretons buvaient le vin de France, assis devant de longues tables et la joie des convives était au comble. L'un racontait ses prouesses, l'autre comptait ses blessures, et quelques-uns s'entretenaient diversement sur le plaisir qu'ils éprouveraient en revoyant les côtes d'Angleterre.

Au milieu de la salle on avait dressé une table recouverte d'un drap d'or aux armes de France et d'Angleterre. Le roi Jéhan était assis sur un petit trône, et un chevalier couvert d'une armure noire se tenait debout derrière lui. Le monarque français levait fièrement la tête, et il eût été difficile de deviner qui des deux était le vaincu ou le vainqueur.

— Dieu a détourné ses regards de la France, dit le roi Jéhan en levant vers le ciel ses yeux pleins de larmes. La blancheur éclatante du lis a été souillée d'une tache presque ineffaçable.

— Consolez-vous, seigneur; c'est à vous qu'ap-

Digitized by Google

partient l'honneur de la journée, et jamais chevalier de la chrétienté ne combattit si vaillamment que vous. Tellement que je tiens à honneur de servir humblement à table le plus grand roi du monde, et le plus intrépide guerrier qui fut *onc*.

— Par saint Denys, vous m'avez vaincu deux fois; dabord sur le champ de bataille, et maintenant dans ce festin où vous surpassez en courtoisie tous les paladins dont les noms sont venus jusqu'à nous.

A ces mots il tendit sa main droite au prince noir qui la baisa respectueusement.

— Heureuses sont mes lèvres de toucher cette *dextre* royale qui a cueilli tant de lauriers, dit le prince de Galles, en se penchant gracieusement vers le roi.

Tandis que Jéhan et le fils du roi d'Angleterre devisaient ainsi, Raymond de Coutras et le jeune Lalande, avaient pris place au milieu des chevaliers anglais.

— Sir Petter-Withe-Fox, s'écria un paladin, je bois à votre prochain hyménée.

— A sir Petter-Withe-Fox et à la belle Fénella sa fiancée, répétèrent tour à tour les nombreux convives en vidant plusieurs fois leurs coupes.

— Mon épée sort du fourreau, dit le sire de Lalande.

Raymond de Coutras lui étreignit fortement la main pour lui imposer silence.

— Je crains bien que cette belle fleur, éclose sous le ciel de France, ne se flétrisse au milieu des brouillards de notre froide Angleterre, dit un vieux sergent d'armes; d'ailleurs les françaises aiment leur patrie, comme l'hirondelle son nid; sir Petter Withe-Fox, vous serez bientôt veuf.

— Arrière soudard, s'écria Petter; puisque tu n'es entré dans cette salle que pour croasser comme un vieux corbeau.

Et le sergent d'armes, effrayé de la colère du chevalier, chercha un asile derrière une table voisine.

— Je veux que le léopard d'Angleterre n'ait plus de dents pour dévorer, ni de pates pour étouffer les ennemis, si vous n'êtes pas l'homme le plus violent qui ait jamais servi sous la bannière du prince noir, dit Raymond de Coutras, en déguisant sa voix, pour donner à ses paroles un accent Breton fortement prononcé.

— Depuis quand n'est-il plus permis à un chevalier de réprimer l'insolence d'un vieux sergent d'armes, répondit sir Petter.

Tous les convives s'écrièrent qu'il avait bien agi; et Raymond de Coutras voyant qu'on l'examinait attentivement, baissa la tête et feignit d'entrer en conversation avec Gaspard de Lalande.

Tout à coup plusieurs groupes de dames, magnifiquement parées, entrèrent dans la salle, au son des instrumens; le prince noir qui, par sa courtoisie où peut-être par dérision, voulait fêter magnifiquement le roi de France son prisonnier, fut lui-même étonné de voir tant de grâce et de magnificence. Une jeune damoiselle attirait seule tous les regards, au milieu des anglais étincelants d'or et de rubis; elle était vêtue d'une robe de velours noir; ses cheveux tombaient en tresses sur ses épaules, et elle tenait dans sa main droite un bouquet de fleurs de lys. Son visage était empreint d'une profonde mélancolie, et quand elle levait au ciel ses beaux yeux noirs, on voyait qu'ils étaient gros de larmes.

Le chevalier de Lalande l'aperçut, il se leva à moitié.

— Fénella, s'écria-t-il.

Il allait trahir sa bien-aimée; Raymond de Coutras lui mit la main droite sur la bouche, et force fut au chevalier de se taire. Les Dames prirent place autour de la table royale, et le prince noir, se penchant vers son prisonnier, lui dit:

— Voilà un bataillon qui n'est pas si terrible que vos preux a Maupertuis, mais il est plus dangereux.

Le roi Jéhan, préoccupé de tristes pressentimens, au milieu de la joie du festin, ne répondit pas au prince noir.

— Quelle est cette damoiselle? dit-il, en voyant qu'elle portait sans cesse à ses lèvres son bouquet de fleurs de lys.

— C'et la fille d'un chevalier français qui mourut, dit-on, à la bataille de Crécy.

— Orpheline à vingt ans! dit le roi..... Qui sait si les fils de France ne seront pas aussi orphelins bientôt, ajouta-t-il d'une voix fortement émue!!

— Seigneur, dit le prince noir qui voulait distraire son prisonnier de ses tristes pensées, je n'ai pas voulu que la fille unique d'un preux restât sans protecteur. J'ai promis sa main à sir Petter Withe-Fox.

— Oui, oui, répondit-le roi qui avait à peine entendu les dernières paroles du prince de Galles... Mon beau cousin, ajouta-t-il, faites venir ici la jeune damoiselle. Je veux lui parler et lui donner ma main royale à baiser... C'est la fille d'un noble chevalier qui servit fidèlement mon père Philippe de Valois.

Deux pages amenèrent Fénella tremblante auprès du monarque qui lui dit en étendant sa main droite sur sa jeune tête.

— Fille d'un preux mort pour sa patrie, le roi Jéhan prisonnier te bénit.

Et Fénella s'agenouilla sur l'estrade recouverte d'un tapis fleur-de-lisé.

— Tu es orpheline, dit le monarque.

— Ma mère vit encore.

— Quelle veille sur toi, et puisse ton sein de vierge engendrer un jour des héros comme ton père!

— Gentil sire et souverain seigneur, ayez pitié de moi, s'écria Fénella! soyez mon protecteur.... Le prince d'Angleterre veut que je sois l'épouse d'un chevalier que je hais.

— Le fils d'Edouard d'Angleterre, le plus courtois de tous les princes, ne permettra pas qu'on sacrifie aux caprices d'un homme, une jeune damoiselle.

— Seigneur, répliqua le prince noir, j'ai promis la main de Fénella à sir Petter Withe-Fox; je lui ai même donné ma parole de chevalier.

Digitized by Google

Le roi Jéhan baissa la tête, et un soupir douloureux sortit de sa poitrine.

— Dieu veillera sur toi, jeune fille, dit-il à voix basse en se penchant vers Fénella pour la baiser au front.

— Mon beau cousin d'Angleterre vous permettrez que cette jeune damoiselle passe la nuit avec les dames de France, qui ont voulu être les compagnes de ma captivité.

— Jusqu'à demain à son roi, dit le prince noir, et puis à son noble époux, sir Petter Withe-Fox.

La nuit était déjà fort avancée lorsque le roi de France entra dans les appartemens que le fils d'Edouard avait fait préparer pour recevoir magnifiquement son illustre prisonnier. Les dames et les chevaliers, qui avaient obtenu la permission de veiller près de leur roi, priaient avec ardeur, lorsque deux paladins, à l'armure anglaise, entrèrent à pas précipités.

— Loups d'outre mer, s'écria le vicomte de Narbonne, ne nous laisserez-vous jamais libres de votre hideuse présence? Vous avez osé troubler notre prière!!

— Nous sommes venus pour prier avec vous, répondit Raymond de Coutras.

Et moi pour serrer encore une fois dans mes bras Fénella; ma fiancée, s'écria le jeune Lalande en jetant son casque et sa cotte de mailles bretonne.

La damoiselle et le paladin s'entretinrent longtemps à voix basse, pendant que le roi Jéhan interrogeait Raymond de Coutras sur les suites de la défaite de Maupertuis.

— Notre gentil sire, mon roi et souverain maître, dit Lalande en se jetant aux pieds du monarque, Fénella est ma fiancée, ne souffrez pas qu'un chevalier de Bretagne la ravisse à mon amour.

— Le prince noir a donné sa parole de fils de roi.

— Qu'importe? la biche timide doit-elle entrer dans la tannière d'un loup carnassier? Cette fleur de France, si belle, si pure, sera l'ornement de la hutte d'un Breton? Gentil sire, mon père est mort à vos côtés, et j'ai reçu deux blessures dans la poitrine à la journée de Maupertuis.... Je ne vous demande pour récompense que la main de Fénella.

— Mon Dieu! mon Dieu! s'écria le roi Jéhan... que dois-je faire?

— Sanctionner leur union par votre volonté royale, dit le vicomte de Narbonne.

— Qu'il soit fait comme vous le dites, mon cousin.

Les dames et les chevaliers s'empressèrent de témoigner au monarque leur vive satisfaction. Au même instant un autel fut dressé; un religieux de l'abbaye de Brantôme en Périgord célébra la messe et donna la bénédiction nuptiale aux deux époux.

Le jour commençait à poindre à travers les vitraux des ogives lorsque la cérémonie fut terminée. Raymond de Coutras et le jeune Lalande sortirent pour ne pas éveiller les soupçons du prince d'Angleterre; triste hymen qui ne devait avoir d'autre couche que la pierre sépulcrale de la tombe!!

Le sire de Lalande, sous le poids d'un triste pressentiment, s'arrêta au moment de franchir le seuil.

— Attendez-moi, dit-il à Raymond de Coutras.

Il rentra précipitamment; il trouva Fénella prosternée devant l'autel qui avait reçu son serment d'épouse.

— Fénella, s'écria-t-il d'une voix tremblante d'émotion, j'ai voulu te voir encore.

Il l'entraîna à une des extrémités de la prison, et ils parlèrent long-temps à voix basse.

— Fénella, mon épouse bien-aimée, dit Lalande en lui donnant le baiser d'adieu, reçois ce gage de mon amour.

— Une boîte d'or, répondit Fénella.

— Elle renferme du poison; écoute: si le prince d'Angleterre, sans respect pour les lois inviolables de l'hymen, te livrait à mon infâme rival, tu trouveras dans cette boîte un prompt remède aux douleurs de la vie.

— Je saurai mourir, répondit Fénella en cachant la boîte dans son sein.

Le son des trompettes retentissait déjà dans toutes les rues de Bordeaux; les chevaliers d'Angleterre se rendirent tous à la prison du roi Jéhan, pour assister à la noce de sir Petter Withe-Fox. Fénella, calme et presque impassible, feignit de marcher à l'autel plutôt avec joie qu'avec répugnance. Par les ordres du prince de Galles, on l'avait parée avec une magnificence royale, et sir Petter Withe-Fox était resplendissant d'or et de pierreries. L'archevêque de Bordeaux célébra le Saint Sacrifice de la messe au milieu d'une foule innombrable de religieux et d'abbés, qui étaient venus pour faire la cour au prince noir. Fénella, agenouillée sur un coussin de velours rouge, aux armes d'Angleterre, priait avec le recueillement et l'extase d'un ange. Un voile blanc sans tache, comme son âme de vierge, cachait son visage à la curiosité des assistans. Le moment fatal approchait; l'archevêque descendit les degrés de l'autel et dit à sir Petter Withe-Fox.

— Seigneur chevalier, reconnaissez-vous Fénella, l'orpheline, pour votre seule et légitime épouse?

Withe-Fox porta à ses lèvres une des mains de Fénella et fit un signe d'assentiment.

— Chevaliers d'Angleterre, et toi, fils d'Edouard, implacable ennemi de notre bon roi Jéhan, vous avez cru que je serais l'épouse d'un soldat breton... Jamais;.... la mort! messeigneurs....

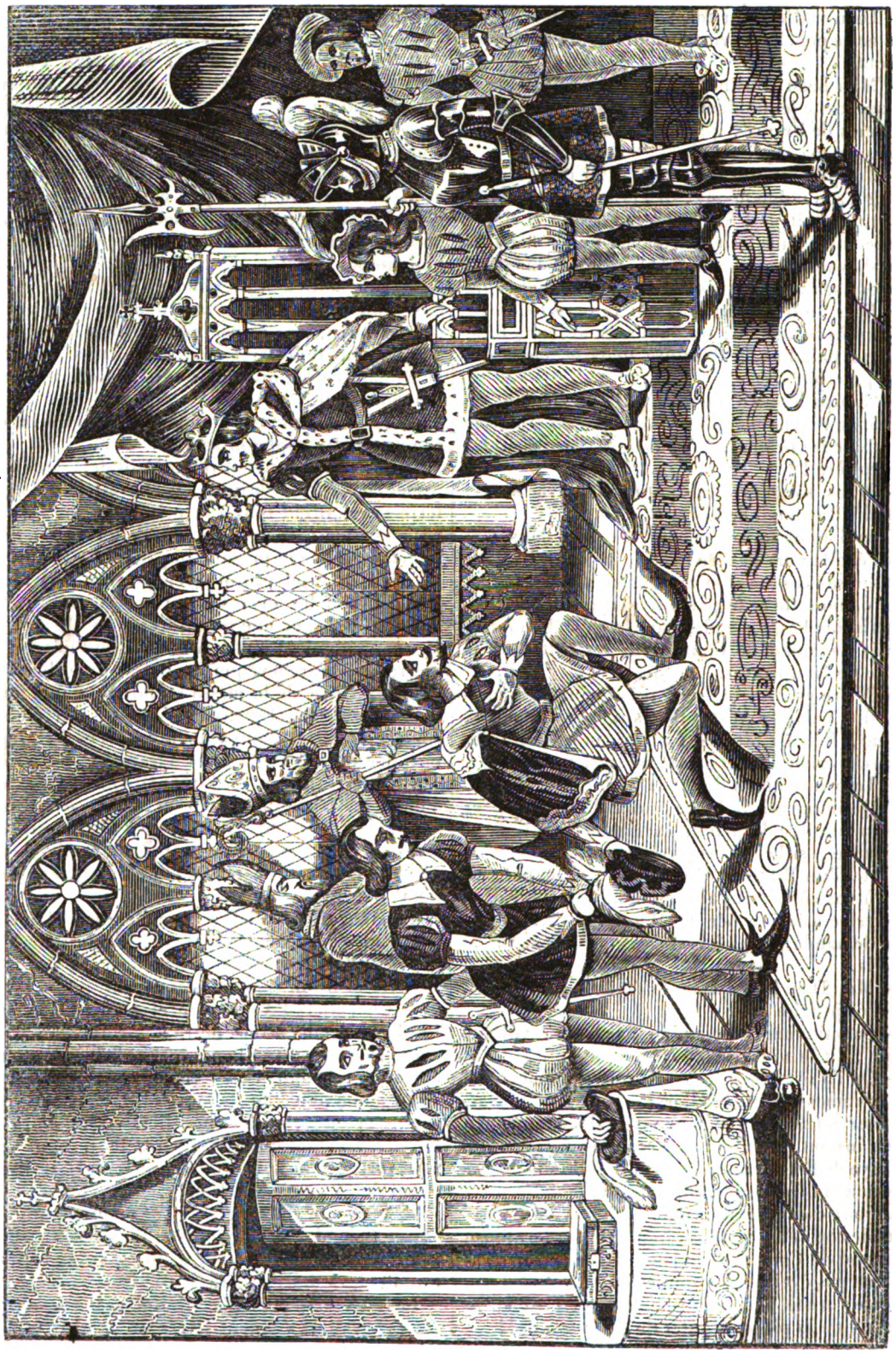
La jeune fille était debout, elle rejeta son voile sur ses épaules, et les chevaliers virent alors les affreux ravages qu'avait opérés le poison. Ses yeux sortaient de leur orbite, son teint était livide et ses dents s'entrechoquaient.

— Je meurs, messeigneurs, je meurs épouse du sire de Lalande, et je maudis sir Petter Withe-Fox.

Elle tomba sur les dalles du temple; Withe-Fox l'enleva dans ses bras; elle était sans vie.

Le lendemain le bruit courait dans Bordeaux que deux chevaliers s'étaient livrés un combat à mort

Digitized by Google



LE ROI JEAN, PRISONNIER A BORDEAUX, EN 1356.

Digitized by Google

sur le bord de la rivière. L'absence de Withe-Fox donna des craintes sur son sort, et avant la nuit deux pêcheurs apportèrent un cadavre qu'ils avaient retiré de la Garonne.

L'asile du sire de Lalande fut découvert, et le prince noir condamna le jeune chevalier à être pendu; l'arrêt fut exécuté à l'endroit où s'élevait encore, il y a quelques années, le *Château-Trompette*.

Deux jours après, le roi Jéhan sortit de sa prison pour quitter son beau royaume de France. Dans le court trajet qu'il eut à faire pour arriver à la Garonne, il aperçut le cadavre de Lalande qui pendait au gibet.

— C'est un français que vous avez condamné à mort, dit-il en étreignant fortement le bras du prince noir.

— Le sire de Lalande, seigneur; l'assassin de sir Petter Withe-Fox.

— Mon Dieu, s'écria le roi en étouffant les soupirs qui se pressaient dans sa poitrine, quand pourrai-je venger mes sujets et reconquérir mon royaume!

Il se détourna pour cacher les larmes qui couleient abondamment de ses yeux....

Le soir les rayons du soleil couchant éclairèrent les blanches voiles d'un vaisseau qui partait pour l'Angleterre. Le roi Jéhan pleura *moult pitteusement*, comme le dit la chronique, tant qu'il vit les côtes de France.

Quelques jours après Edouard enferma son royal prisonnier dans les sombres prisons de la tour de Londres!!

Quelque temps après que toutes ces choses se furent passées à Bordeaux, et pendant que le roi Jéhan gémissait dans sa prison de Londres, la province envoya ses députés pour le visiter et lui rendre l'hommage de son dévoûment.

Plusieurs conspirations avaient été découvertes, et la vigilance active de Jean, comte de Poitiers, devenait impuissante pour rétablir le calme dans les états méridionaux que la dernière guerre avait violemment remués. Après avoir déjoué les projets hostiles de Cordi Ratto, qui ne tendaient à rien moins qu'à livrer aux ennemis les villes et châteaux de Nîmes, Beaucaire, la Nothe, Fourques, Saint-Gilles, Lunel, etc., il se mit en même d'augmenter les forces défensives du gouvernement de la province; après quoi il en assembla les états à Montpellier.

Ce fut dans l'année 1359 que les députés partirent pour Londres, laissant leur pays livré à la fermentation des haines des partis et aux tiraillemens de la misère. Ils se rendirent en corps auprès du roi d'Angleterre, et après avoir été favorablement accueillis par monseigneur Edouard, prince de Galles, ils se présentèrent au roi captif.

Jéhan était sur un trône dont les gradins étaient recouverts d'un tapis damassé, des draperies étaient appendues à la voûte de la salle qui le renfermait, deux gardes veillaient à l'entrée, et un jeune page, assis près de lui, entretenait, par ses naïvetés enfantines, ses rêveries royales.

Les gentilshommes français, après avoir franchi le seuil, entourèrent silencieusement le monarque, et l'un d'eux s'agenouilla avec respect au pied du trône :

— Sire, dit-il, la France qui vous parle par ma voix, envoie vers vous une partie de sa noblesse « pour vous rendre visite, savoir de vos » nouvelles, vous offrir les corps et les biens de » vos sujets pour votre délivrance, et vous assurer » sa constante fidélité, soit dans la prospérité, » soit dans l'adversité. »

— Je suis heureux, dit le roi en jetant un regard de résignation sur les nobles ambassadeurs et en relevant avec bonté celui qui venait de parler, je suis heureux du dévoûment que la France me témoigne; le bonheur de mon royaume sera toujours l'objet de mes sollicitudes; puisse-t-il être prospère au préjudice de ma liberté!

Après que la plupart des gentilshommes eurent fait lecture des diverses réclamations de quelques provinces, le député de Montpellier fit connaître à sa majesté le déplaisir que cette ville éprouverait de tomber au pouvoir du duc d'Anjou et de ne plus appartenir à la couronne, alors surtout qu'elle en avait reçu l'assurance. Le roi, touché de cette marque d'attachement que lui témoignait la ville de Montpellier, renvoya cette affaire jusqu'à son retour en France et suspendit tous les actes d'autorité que le duc d'Anjou avait déjà manifestéet en son privé-nom.

Il accéda aux diverses demandes des députés de Carcassonne et de Béziers, et délivra des lettres en faveur de tous, sans distinction.

La réponse que rapportèrent les députés des provinces fut en grande partie ce qui les disposa à accepter les charges énormes que fit peser sur elles la liberté du roi Jéhan lors du traité de Brétigni dont nous avons fait connaître ailleurs les dispositions. J. M. Cayla.

LES SARRASINS DANS LE PAYS D'UZÈS.

Sous le gouvernement de M. Fonteius, les Marseillais, trop resserrés, demandèrent des terres au sénat. Pompée passa les Alpes à la tête d'une armée, et chassa les Volces de leurs possessions entre le Rhône et les Alpes; mais ils s'étendirent sur l'autre rive du fleuve du côté de la Méditerranée. Nîmes devint alors la principale ville de ces peuples. Avantageusement située à cent stades du Rhône et à sept cent vingt de Narbonne, cette ville, selon l'opinion la plus vraisemblable, fut fondée par la même colonie Phocéenne qui donna naissance à Marseille. L'uniformité de lois et de gouvernement qui unirent ces deux cités, la même langue qu'elles par-

Digitized by Google

lent, les mêmes divinités qui y furent adorées, les mêmes armes qu'elles portèrent sont des garans sûrs que ces deux villes étaient sœurs. Les habitans de cette cité prirent le nom d'Arécamique (d'étimologie grecque), qu'ils donnèrent à vingt-quatre bourgs ou villages de leur dépendance, et qui formèrent une petite république, dont Nîmes fut la capitale. Parmi ces bourgs, Vindomagus tenait le second rang. Quelques-uns ont prétendu que c'était la ville d'Uzès, mais d'autres ont soutenu avec plus de vraisemblance que ce n'est autre chose que le Vigan où l'on trouve des monumens enfouis, et que le nom d'*Uccessia* et de *Castrum Uccecjense* désignait celui d'Uzès. La colonie Phocéenne devint colonie romaine quand les Marseillais se mirent sous la protection du sénat; ces villes subirent alors tous les changemens qu'opèrent les révolutions des empires. Plus tard, vers l'an 408, lors de l'irruption des vandales dans les Gaules, Crocus, leur roi, après avoir ravagé le Lyonnais, l'Auvergne et le Gévaudan, se jeta dans le pays d'Uzès, et lui fit payer par ses destructions l'échec qu'il venait de recevoir au château de Grèzes. En 471, Séronat, gouverneur des provinces gauloises appartenant à Rome, vendit aux Visigoths les terres sous sa puissance, et Turic, leur roi, poussa ses conquêtes jusqu'au Rhône et s'empara de Nîmes et de ses dépendances. Trente-sept ans après, Clovis s'étant emparé de Toulouse, Thierri, son fils, étendit ses conquêtes du côté de la Méditerranée, Gondebaud assiégea le roi Gesalie dans Narbonne, et les villes de Nîmes et d'Uzès furent soumises aux Français à qui Théodoric, roi des Visigoths, les enleva dans la suite. Thiodebert, après la prise du château de Cabrières, passa le Rhône et reprit sur les Visigoths le pays d'Uzès. Depuis cette époque l'Usége fut soumise au royaume d'Austrasie.

Par le moyen des anciennes notices que nous possédons sur ce pays, l'Usége fut érigée en évêché vers le milieu du cinquième siècle. Dans la lettre des évêques gaulois à Saint-Léon, on voit pour la première fois figurer le nom d'un de ses évêques. L'évêché d'Uzès dépendit d'abord du métropolitain de Narbonne, puis, quand il appartint au royaume d'Austrasie, il fut transféré à celui de Bourges; mais quand les Français furent maîtres de la Provence, ils l'attachèrent à celui d'Arles. A la mort d'Anathagilde, successeur de Théodebalde, roi d'Austrasie, l'Usége fut réunie à la couronne de France par Childeberg, mais elle revint bientôt sous ses anciens maîtres.

Après la bataille de Tresti, sous le règne de Pepin, Eudes, duc d'Aquitaine, fils de Boggis avait réuni à sa couronne le duché d'Uzès par droit d'hérédité. Chéribert, roi de Toulouse, étant mort ainsi que son fils Hilderic, le royaume d'Austrasie fut gouverné par Ode, veuve de Boggis. Mais bientôt dégoûtée, elle se retira à la cour de France avec Hubert, son fils, où Thierri III les accueillit avec tous les égards et donna même à Hubert la charge de comte du valais. Celui-ci préférant bientôt la vie monastique à la charge qui lui était imposée, légua ses états à Eudes, son plus proche parent, qui réunit ainsi au duché d'Aquitaine le royaume d'Austrasie, et tout le Languedoc français, excepté le Vivarais, attaché au royaume de Bourgogne.

Eudes, possesseur des deux tiers à peu près des provinces qui forment actuellement le royaume de France, trouva néanmoins en lui seul assez de forces pour couvrir ses états contre les invasions sans cesse se renouvelant. Les Sarrasins eurent dans ce prince un rempart insurmontable levé entre eux et les belles provinces qu'ils avaient en vue.

Chilperic était en guerre avec Charles-Martel. Eudes, qui voyait dans cet homme non-seulement l'héritier du pouvoir de Pépin mais encore de son ambition et de l'animosité personnelle qu'il avait eue contre le duc d'Aquitaine, se ligua avec le roi de Paris, et Charles vint les défaire près de Soissons. Nonobstant un traité de paix, le duc de France déclara, quelques années après, la guerre à Eudes et vint ravager l'Aquitaine. Il fallait tout à cet homme, la monarchie devait s'agrandir. Mais quand les Sarrasins, au nombre de quatre cent mille, eurent franchi les Pyrénées, l'état de Charles-Martel était menacé; les deux puissances, de France et d'Aquitaine, s'unirent et détruisirent l'armée d'Abdérame à Poitiers. Tranquille du côté des Français par un traité d'union que le danger commun avait signé, ne craignant plus les Sarrasins, Eudes jouit quelques années de la paix. Mais il mourut. Hernold, l'aîné de ses fils, lui succéda dans le duché d'Aquitaine; mais un homme en avait depuis long-temps mesuré l'étendue. C'était des coups de Charles-Martel, après avoir échoué contre le père, de venir dépouiller l'orphelin. A peine informé de la mort du duc, il passe la Loire à la tête d'une armée, parcourt le Poitou jusqu'à Bordeaux qui cède après une résistance de peu de temps et passe la Garonne à la campagne suivante. Soit par ruse de guerre, soit par crainte d'en venir aux mains avec un tel homme, les enfans d'Eudes étaient restés impassibles à la perte d'une partie de leurs états; mais une fois au-delà du fleuve, Charles eut à se repentir de sa témérité. Poursuivi par l'armée des seigneurs Aquitains, harcelé par un peuple vaincu et non soumis, le duc de France fut forcé d'en venir à un traité de paix qu'il dicta cependant lui-même. S'il ne remplit pas entièrement ses vues en laissant Hunold possesseur de l'Aquitaine et des états en Languedoc, il les exécuta du moins en partie, en rendant le duc vassal de lui et de ses enfans; peut-être serait-il parvenu à les chasser de ses états, pour les donner en apanage à un de ses fils, si des troubles en Bourgogne ne l'eussent appelé. Ces guerres faillirent enlever à la couronne de France, tous les états en sa possession situés entre le Rhône, les Alpes et la Méditerranée.

Les seigneurs provençaux, inquiets contre une force qui les attirait, voulaient en secouer le joug; mais trop faibles par eux-mêmes pour lever l'étendart de la rebellion, ils furent bientôt châtiés; car

Digitized by Google

Charles ayant terminé ses différens en Bourgogne, marcha sur la Provence et rétablit l'ordre. La présence de leur maître n'avait que faiblement intimidé les rebelles, il leur faltait à tout prix se soustraire à l'obéissance des Français; mais il leur fallait des armées plus fortes qui, se liguant aux leurs, trouvassent leur intérêt dans la querelle. Les Sarrasins étaient là. Poitiers n'avait pas anéanti tout espoir de revenir dans les Gaules. Abdelmelec, successeur d'Abderame, était parti de Cordoue à la tête d'une armée, résolu de réparer les pertes de son prédécesseur; mais il ne put franchir les Pyrénées. La Narbonnaise, comme un aimant irrésistible, avait tenu sur elle les yeux des puissances environnantes; mais la couronne de France s'y était attachée la première. Aussi dans cette lutte, où, de nouveau, Charles voulut essayer les forces de l'Aquitaine, le Calife ne vit-il qu'avec une peine, née de la convoitise, ces deux puissances se régler entre elles. Il fallait à ses fiers africains, maîtres de la Septimanie, passer au-delà du Rhône, s'emparer de tout le littoral jusqu'à Marseille, et mettre ainsi au milieu de leurs forces ce qu'il leur restait à envahir en Languedoc. Charles-Martel marchait contre les Saxons: il avait déjà passé le Rhin, quand Mauronte, gouverneur d'Avignon, fit entrevoir aux Sarrasins l'idée de seconder leur entreprise. Jamais occasion plus favorable à leurs vues. Jusif-Ibin-Abdérame, successeur d'Abdelmelec, promet du secours aux rebelles Provençaux. C'était de la politique des Sarrasins, de l'audace d'un peuple envahisseur, vingt fois repoussé, que d'embrasser une révolte contre un homme qui, trois ans auparavant, les avait chassés de leurs conquêtes, et leur avait tué, dans un seul jour de bataille, plus de trois cents mille hommes. C'était vers l'an 735. Mauronte vend lâchement son pays aux Sarrasins, et Jusif-Ibin-Abderame marche à la tête d'une armée sur Avignon qui, joyeuse de changer de maître, lui ouvre ses portes. On voit bientôt sous ses murs l'armée des rebelles. Les successeurs d'Eudes ne s'attendant pas à cette surprise ne peuvent défendre leur ville qui se livre par composition et devient le théâtre du meurtre et du pillage. Le torrent a rompu ses digues. Tandis que Jusif-Ibin-Abderame poursuit, du côté de Marseille à soumettre avec les confédérés, les villes que la trahison leur livre pour la plupart, un de ses lieutenans se dirige sur Orange; car en face au-delà du Rhône il y a une province à soumettre et des champs à ravager. La rapidité du fleuve n'effraie pas des hommes que les flots de sang ne font point reculer. Bientôt, à l'aide de canots construits à la hâte, ils vont bondir d'une joie féroce sur la rive languedocienne. L'approche des massacres, la vue d'une proie qu'ils sont prêts à saisir, leur donne une activité toute nouvelle. Le débarquement se fait avec toute la promptitude et toute la célérité que peuvent commander des victoires passées et un jour de triomphe futur. Mais ils se sont arrêtés. D'où vient cet effroi qui les consterne? Un murmure a mugi, puis les rangs sont restés glacés. La vue d'un champ ravagé épouvanterait-elle des Sarrasins? Ou bien sont-ils jaloux que leur propre incendie n'ait point dévoré ces récoltes avant leur maturité? Peut-être se répentent-ils d'être déjà trop loin? Ont-ils quelque chose à craindre? Ces peuplades craintives ont peut-être, au premier bruit des armes sarrasines, abandonné leurs demeures, et par dernier désespoir incendié leurs moissons. « Ils ont fui! » C'est le cri général. Terrible comme au désert, ce cri frappe l'écho des montagnes, et les cavernes opposées le rejettent comme un défi à ceux qui l'ont poussé. Cependant le calme se rétablit, les explorateurs sont dispersés çà et là sur les élévations. Aucune opposition ne se présente, l'armée reprend son mouvement et vient asseoir son camp sur une hauteur au-dessus des monts qui se présentent au Rhône comme une gigantesque citadelle et semblent défier ses flots.

C'était vers la fin de juin de l'an 736. Le soleil avait disparu sous l'horizon. Ce beau ciel, jumeau du ciel d'Italie, aussi doux mais plus pur que son frère avait allumé ses flambeaux aériens, comme en un jour de fête nous aimons à illuminer le faîte de nos toits. Bientôt les tentes se dressent, la confiance et la joie semblent même avoir remplacé leur première frayeur. Le camp fait ses feux, puis tout mouvement cesse, tout dort. « Dormez en pleine sécurité, le champ vous est resté libre. Qu'importe même que vos sentinelles aient des postes assignés. » « Ils ont fui! » « Aujourd'hui c'est le Rhône, demain c'est Toulouse. »

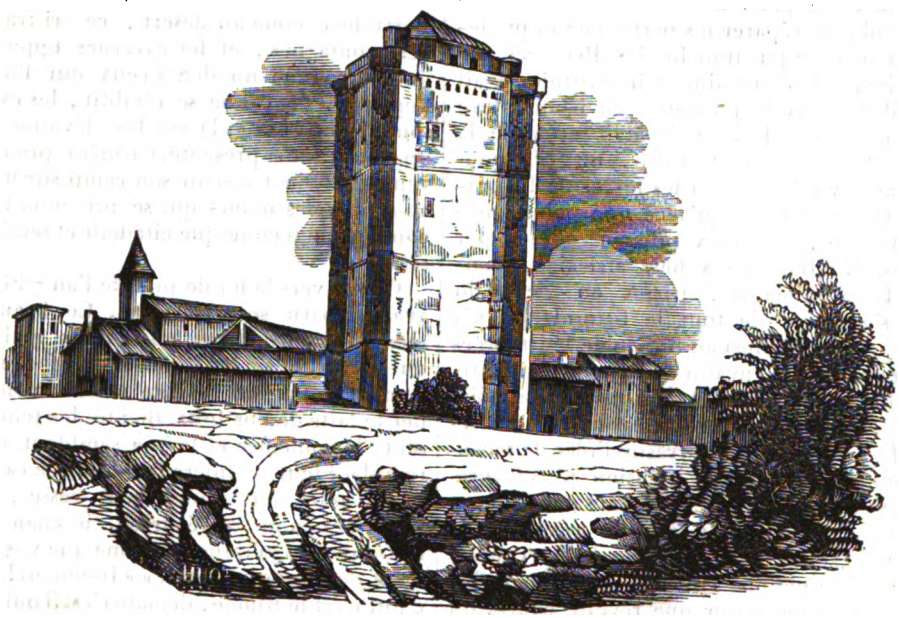
Cependant vers la onzième heure de la nuit un bruit semblable à celui des vagues courroucées semble venir du Midi. Ce sont les Gaulois. Presque surpris par l'approche subite de Jusif-Ibin-Abderame, ils s'étaient retirés dans les gorges de leurs montagnes; les tannières des loups ont remplacé leurs habitations incendiées. Mais il sont encore libres. Déjà les premières sentinelles sont égorgées; le campement se voit forcé dans ses retranchemens; les fers se heurtent, la hache gauloise brise la lame sarrasine, le tumulte s'accroît, la mêlée grandit, le carnage partout se déploie sous mille formes, bientôt tout n'est qu'un amas de cadavres mutilés et l'incendie, inséparable des scènes d'horreur met le comble au massacre des Sarrasins. Aucun n'échappa. Ils sont tous morts pour t'obéir, Jusif; la veille tu leur avait dit: allez. Ces peuples inhabiles vous céderont leurs terres sans défense. Qu'importe l'art de la guerre à celui qui défend sa patrie! et puis tu t'étais trompé; Ervige et Wamba leur en avaient donné les premières leçons. Des crânes de tes soldats massacrés ils ont bâti le trophée de leur victoire. L'incendie qui les dévora porta jusque dans Avignon son triste reflet, apprit à Mauronte, le traître, qu'au-delà du Rhône il y avait encore des hommes. Viens, la flamme t'appelle à leur vengeance, que le nombre écrase ces hommes qui se sont battus pour leur liberté, car tu

Digitized by Google

ne saurais les vaincre. Viens, Jusif, que ta fureur immole aux mânes de tes soldats, jusqu'à l'enfant pendu au sein de sa mère, son sang ne réjaillira point sur toi, vandale, mais les âges futurs maudiront les lâches qui te vendirent leur pays.

Dans les confins du département du Gard, à dix minutes à peu près du Rhône, sur le versant des montagnes qui s'étendent jusqu'à Bagnols, est bâti le village de Laudun. En creusant, il y a quelques années, sur la hauteur appelée *Santa-Fé* qui domine le village, on trouva à peu de profondeur un assez grand nombre de lames et de boucliers et mêmedes cadavres assez bien conservés, resserrés entre des pierres larges et minces, rangées sans ouverture. Ces cadavres étaient d'une grandeur peu ordinaire.

R. R.



Tour de Bassous.

En 1330 le haut clergé du Languedoc était en grand émoi; un assassinat avait été commis aux environs de Nogaro, dans l'Armagnac, et la victime n'était autre que l'évêque Anezance, qui tenait alors le siége épiscopal d'Aire.

Une rumeur s'était élevée dans tous les chapitres, des perquisitions avaient été faites pour découvrir les coupables, et des preuves accablantes étant déjà venues à l'appui des soupçons qui commençaient à courir, trois ou quatre gentilshommes de la maison de Laur de Lusignan furent mis de l'ordinaire justice.

Le crime dont il était question ayant été exercé sur la personne d'un évêque, les criminels ne pouvaient, à cette époque, avoir d'autres juges que des ecclésiastiques; aussi tous les documens relatifs à cette importante affaire furent-ils affranchis en accusation.

Accusés avec raison, les gentilshommes de Lusignan, qu'une haine dont la chronique ne spécifie point la cause, avait poussés à un semblable méfait, durent s'attendre à se voir tout au moins frappés d'excommunication. Tout se mouvait dans la contrée; les moines de la *Case-Dieu* avaient recueilli des témoignages importans, la maison de Pardiac, brouillée alors avec les Lusignans, ne négligea rien pour animer la vengeance du clergé qui avait été frappé dans la personne d'Anezance; et un grand nombre d'évêques et archevêques, convoqués par monseigneur Guilhaume de Flavacourt, archevêque d'Auch, s'avancèrent vers Marciac, où devait se tenir le concile qui allait frapper les coupables de sa délibération.

« Bien eurent-ils à décision (les évêques) de » Auch aller à Marciac sans détourner, pourtant » advint-il qu'ils marchèrent par devers le castel » Bassous sur lequel les évêques d'Auch avaient » droits et percevaient redevances. »

Un magnifique festin avait été préparé au château de Bassous pour recevoir les divers prélats que l'archevêque Guilhaume de Flavacourt amenait à sa suite.

Pendant qu'on se disposait à se mettre à table une violente discussion s'était élevée entre deux moines de la Case-Dieu au moment où ils passaient sur le mauvais pont de bois que l'on avait pratiqué sur la petite rivière de....

— C'est à moi seul, disait l'un d'eux, que doit

Digitized by Google

revenir tout l'honneur d'avoir recueilli ces renseignemens.

— Toutes les démarches ont été faites par moi, était-il objecté par l'interlocuteur.

— On sait où vous voulez en venir.

— Tout le couvent est convaincu des motifs qui font mouvoir votre orgueil.

— Si l'on voulait vous nommer supérieur de l'abbaye de Berdous ?

— Si l'on vous accordait la primauté à celle de..

Un coup violent appliqué sur le visage de ce dernier l'empêcha de terminer sa phrase, il demeura un instant atterré, et lorsqu'il se releva il était seul. Il se dirigea lentement vers le château.

Les deux moines, dont l'arrivée avait été tardive, furent placés à côté l'un de l'autre; ils échangèrent d'une voix inintelligible quelques paroles menaçantes et haineuses, et participèrent au repas commun sans qu'aucun geste pût appeler l'attention des convives sur leur animosité mutuelle.

Durant le repas il ne fut question que du crime commis par les gentilshommes de Lusignan sur la personne de l'évêque d'Aire. Monseigneur de Flavacourt signala à tous les convives un des moines de la Case-Dieu, comme ayant employé toute son activité à découvrir les coupables, et des toasts nombreux furent portés au moine pendant que son voisin, silencieux et étouffant sa rage, laissait dévorer son âme par tout ce qu'elle pouvait renfermer de désirs vindicatifs.

On parla beaucoup des peines à infliger aux coupables; on écouta toutes les objections qui naissaient nécessairement des diverses propositions émises, et la délibération du concile de Marciac fut pour ainsi dire fixée au festin de Bassous.

Cependant la nuit avait répandu ses ombres autour du château, une dernière lueur demeurait fixée au crépuscule et l'ecclésiastique assemblée discourut un instant au milieu de l'obscurité. Durant l'intervalle que nécessita l'arrivée des flambeaux, un silence profond qui était à peine interrompu par quelques chuchottemens de tête-à-tête s'établit dans la salle, et lorsque la conversation allait reprendre à la faveur des lumières, des cris aigus, réitérés et presque continuels, se firent subitement entendre. Ces cris, qui se perdaient en partie dans l'air, semblaient venir de si haut et étaient si peu vibrans à l'oreille des prélats que leur étrangeté seule attira leur attention; la porte fut immédiatement encombrée, on se précipita dans la vaste cour qui se trouvait à l'entrée du château et ceux qui étaient placés au pied de la haute tour qui dominait l'édifice, aperçurent, entre l'obscurité de la nuit et la dernière clarté du ciel, un homme qui se mouvait, accroché et suspendu au cordon de pierre qui se trouve pratiqué en saillie au quatrième étage. A cet aspect tous reculèrent avec effroi comme appréhendant d'être écrasés par sa chute. Des vociférations d'épouvante sortirent de la bouche des spectateurs, et immédiatement, et sans s'enquérir quel pouvait être le malheureux, on se pressa dans le vaste escalier de pierre et des cordes furent préparées pour le tirer de cette effrayante position.

Un moine de la Case-Dieu fut trouvé sur l'escalier, seul, et comme on ne se souvint point de l'avoir vu monter, on croit que c'est durant l'intervalle d'obscurité, qui avait envahi la salle de la réunion, qu'il avait disparu avec l'autre moine de son ordre.

Cependant le malheureux remplissait continuellement l'air de ses cris désespérés; déjà son corps n'était plus retenu au-dessus du gouffre que par une seule main, l'autre avait échappé; il cherchait bien à rattraper le cordon, mais un mouvement trop brusque eût fait glisser l'autre et il se serait englouti.

A le voir ainsi suspendu chacun se sentait les nerfs endoloris, le vertige parcourait tout le corps et réunissait vers le cœur tout ce qo'il y a d'acéré dans ses aiguillons innombrables. Cet homme, qu'un miracle seul pouvait sauver, sentait progressivement s'affaiblir les nerfs de l'unique bras qui le soutenait, sa voix était devenue rauque, et au moment où un nombre de spectateurs, placés au haut de la tour, lui jetèrent des cordes, qu'on cherchait à attacher à la galerie qui la couronne, le malheureux n'en pouvait plus. Perdu d'imagination, les sens annihilés par l'émotion, le trouble et la douleur, il sentit pourtant le secours qui lui était offert, sa main gauche saisit avec force la corde qui s'agitait à son côté, et après y avoir en outre fixé ses dents il put saisir de la main droite la seconde corde qui était appendue du côté opposé.

La première corde sur laquelle reposait tout le poids du corps n'était point attachée à la galerie, la seconde au contraire ne pouvait point céder, et pendant que les deux tirées avec peine, faisaient avancer le malheureux vers le sommet de la tour, la corde qu'il tenait avec sa main gauche et ses dents fut lâchée, tout le poids se trouva dévolu au bras droit qui, déjà fatigué ne put plus le soutenir, un cri perçant retentit, un corps lourd fendit l'air avec précipitation et se brisa sur le pavé de la cour.

On dit que la corde lâchée était entre les mains du moine, et il fut reconnu que le vêtement de la victime appartenait à l'ordre de la Case-Dieu.

Cet événement inattendu donna lieu à des opinions diverses; mais il paraît que la vérité fut connue; car le concile de Marciac, après avoir frappé d'excommunication les assassins de l'évêque d'Aire, eut à statuer sur un crime semblable commis volontairement sur la personne d'une moine.

Le château de Bassous n'existe plus depuis longtemps; la tour qui le dominait, et dont nous donnons le dessin, est un des monumens les plus curieux qui se trouvent dans le département du Gers.

Elle est de forme carrée, flanquée de quatre murs ou contreforts adossés à ses quatre angles; son aspect extérieur représente quatre tourelles carrées. Une cinquième tourelle, de forme circulaire

Digitized by Google

est adossée à l'une des quatre faces ; c'est dans l'intérieur de cette petite tour qu'est pratiqué l'escalier conduisant aux quatre étages qui composent cet édifice ; quatre niches de forme élégante et qui devaient sans doute servir de placard étaient pratiquées intérieurement dans les contre-forts. Les croisées sont de forme rectangulaire. Dans l'intérieur de l'évasement de ces croisées, sont placés des siéges en pierre, de jolie et élégante forme.

Cet édifice est couronné de meurtrières qui lui donnent un très-bel aspect et qui servent de corniches ; au-dessus de ces meurtrières un parapet d'une hauteur de quatre pieds remplace les crénaux.

Les quatre tourelles circulaires et celle de forme octogonale, placée au centre des premières qui dominent tout l'édifice devaient sans doute servir de corps-de-garde, car on pouvait facilement épier sur tous les points les démarches des assiégeans.

Cet édifice étant devenu la propriété de divers particuliers finira par se détériorer, malgré la solidité de sa construction ; il est dommage que des soins supérieurs ne lui soient dévolus afin de veiller à la conservation d'un monument qui intéresse assez vivement la science.

Jacques DE LUYNES.

LES GRANDS VASSAUX SOUS LOUIS XI. — Août 1477 *.

I.

DAME CHOUETTE.

En grand émoi et rumeur était la bonne ville de *Paris*, le 3 août 1477. — Un échafaud se clouait à la *Grève* pour le lendemain, et pour le soir de ce même jour on préparait une *amende honorable à Notre-Dame*. Personne ne connaissait encore le nom du condamné, on disait bien le *duc d'Alençon*, *Jacques*, *d'Armagnac*, *le cardinal Balue*, mais on ne l'affirmait pas. Ce devait être néanmoins un noble et illustre seigneur, car pendant tout le jour on avait vu chevaucher autour de la vieille église bon nombre d'archers.

Depuis le matin, le peuple encombrait le *parvis*. Pour s'y acheminer au plus vîte les bourgeois avaient clos leurs logis, et les vieilles femmes interrompu leurs caquets et leurs commérages. Voir un riche et puissant seigneur faire amende honorable publique, pieds nus, la corde au cou, un cierge de cire jaune à la main, était chose rare et bien digne d'être vue par le bon peuple. Aussi, autour de la place, pas la moindre petite fenêtre qui n'encadrât plusieurs têtes d'hommes ou de femmes. En attendant ces hommes et ces femmes riaient des diverses scènes dont le parvis était le théâtre. Là bas ce sont deux manans qui se culbutent pour quelques pièces de monnaie. A l'entrée d'une rue ce sont des bourgeois refoulés par les chevaux des archers ; mais c'était principalement vers l'un des angles de la place, tout près du *porche* de la cathédrale que se fixaient les regards.

Des deux côtés, en effet, s'étaient placés les *clercs de la bazoche* et les *écoliers de Cluny*. Les uns perchés au haut d'une colonne ou enfourchés sur l'avancement d'une poutre, divertissaient la foule par leurs quolibets ; d'autres, entortillant leurs membres autour d'un monstre de pierre, caricaturaient, tantôt la figure de quelque gros et pacifique bourgeois, tantôt, pour varier, ils retraçaient la grotesque grimace du monstre lui-même.

La journée s'avançait, et cependant les porte de bronze de Notre-Dame restaient fermées malgré les trépignemens de la foule.

— Va-t-on bientôt ouvrir, cria un écolier en s'appuyant sur les cornes d'un diablotin ?

— *Lyonnet*, lui dit un clerc de la bazoche, as-tu jamais vu les sorcières tenir leur sabat en plein jour?

Et son doigt désiguait deux commères placées au-dessus d'eux. L'une, petite rabougrie, appuyait sur un bâton son corps chancelant : on l'appelait *dame Guiburge* ; l'autre, pâle, ridée et amaigrie, avait été surnommée *dame Chouette* dans son quartier *du marché aux pourceaux*, à cause de deux yeux fauves, ronds comme ceux d'un chat-huant, et d'un nez long et crochu s'arcboutant sur un menton recourbé.

— Messire, pourriez-vous m'apprendre le nom du condamné, dit un mendiant à un seigneur qui était devant lui.

— Ces deux femmes vous en instruiront mieux que moi, lui répond le gentilhomme sans relever la tête penchée sur sa poitrine.

Dame Chouette commençait déjà à instruire le mendiant, lorsque plusieurs hommes à cheval s'arrêtèrent au milieu de la place.

— Tais-toi Chouette, lui cria Lyonnet, laisse entendre le héraut.

— Messire Lyonnet, prenez garde que demain je n'avertisse le docteur *Grégorius*.

— Mégère maudite, si j'en étais sûr j'acheverais sur l'heure de mettre à nu ta vieille nuque, couleur de parchemin.

La pauvre femme effrayée se hâta de baisser son chef, en y appuyant fortement son chaperon ; car, l'écolier, malin du reste comme un écolier, accompagnait la parole du geste.

* Nous avons cru ne point sortir du cadre que nous avons tracé à la *Mosaïque du Midi*, en acceptant cet article qui bien qu'appartenant au Nord si l'on considère le lieu où la scène se passe, nous revient nécessairement par les personnages qui appartiennent à nos contrées.

Digitized by Google.

La voix du hérault se fit entendre.

— « Nobles, bourgeois et manans, *voyez* tous l'arrêt qui condamne *Jacques d'Armagnac*, *duc de Nemours*, *comte de la Marche*, *de Castres et de Pardiac*, *baron de Lusignan et seigneur de Montlezun*, à faire amende honorable publique sous le porche Notre-Dame, pieds nus, tenant à la main un cierge de cire jaune, du poids de six livres, et à avoir la tête tranchée en place de Grève, le quatre août de la présente année. »

— C'est bien lui, murmura le seigneur, après avoir attentivement écouté le hérault.

Le mendiant tressaillit en considérant les traits du gentilhomme; et, cachant aussitôt son visage dans ses mains, il disparut dans la foule en poussant un cri.

— Connaissez-vous ce mendiant, dit le noble aux deux femmes.

— Non, messire; et le noble retomba dans sa rêverie.

— Guiburge, dit dame Chouette, irez-vous à la Grève demain.

— Certes, n'y manquerai; *oncques* plus ne verrai peut-être si belle exécution.

— Nous disions cela aussi, lors du *connétable de Saint-Pol*. Vous savez bien, Guiburge, le connétable de Saint-Pol.

S'il m'en souvient! j'étais aussi près de l'échafaud que de cette église; je suivis mot pour mot sa dernière prière, et vis la hache s'enfoncer bien avant dans le billot.

— C'était le beau-frère du roi; il fallait que ce fût un grand coupable.

— On dit qu'il avait voulu tuer le roi et monseigneur le Dauphin.

Le gentilhomme qui était devant elles les ragarda haussant les épaules, il ne fut point aperçu; dame Chouette continua:

— Et celui d'aujourd'hui, en dit-on pas aussi ce qu'il a fait.

Guiburge fit un signe négatif. Alors dame Chouette appela timidement le gentilhomme; il se retourna brusquement, les bras toujours croisés sur sa poitrine.

La vieille resta un instant interdite.

— Eh bien, que voulez-vous?

— Nous désirerions savoir, répondit la commère un peu plus hardie, quel est le crime de *Jacques d'Armagnac*.

— Son crime, c'est.... mais que vous importe? il y aura un bourreau et une victime; que voulez-vous de plus?

— Que nous importe! reprit un homme en jacquette brune qui venait de s'arrêter près d'eux avec un compagnon à sinistre figure; que nous importe! peut-être plus que vous ne pensez. Nous vous écoutons, parlez.

La foule s'éloigna des nouveaux venus avec une certaine crainte. Le noble parut ne pas le remarquer.

— Le crime de Jacques d'Armagnac, messire, c'est d'avoir défendu son *comté de la Marche* qu'on voulait lui ravir.

— Pasque Dieu! mon maître, s'écria l'homme qui parut s'oublier.

— C'était de beaux fleurons pour la couronne de France que les *baronnies et comtés* de la famille *d'Armagnac*. Aussi *Jean V* a-t-il été traîtreusement assassiné à Lectoure dans le Languedoc.

L'homme fronça les sourcils.

— Ce fut une chose affreuse que cet assassinat; j'étais à Lectoure lorsque le sire *Castelnau de Bretenous* et son infâme affidé, *Pierre Gorgas*, poignardèrent le dernier *comte d'Armagnac*, et empoisonnèrent *la comtesse, sa femme*.

— Très-bien, très-bien; mais vous ne dites pas, s'il m'en souvient, que là se borna la vengeance du roi, et qu'il fit grâce au *vicomte de Lomagne* et au duc de *Nemours*, ses complices. — Si plus tard vous racontez la mort de ce dernier, qui sera décapité demain en place de Grève, n'oubliez pas de dire que le même arrêt condamnait aussi ses complices; parmi eux se trouve encore le *vicomte de Lomagne*, ajouta-t-il avec un rire féroce.

Le gentilhomme se pencha vers l'homme à la jacquette brune, qui recula d'un pas en serrant plus fortement le bras de son compagnon.

— Le vicomte de Lomagne le sait, *sire*; mais, avant de mourir, il a voulu, encore une fois, voir son ami, celui qui fut son protecteur. Il doit tout à la famille d'Armagnac: leurs destinées doivent être communes. Voilà pourquoi il est encore libre, voilà pourquoi votre *majesté* le voit aujourd'hui.

— Bien, bien, merci de votre obligeance, lui répondit l'homme en s'éloignant rapidement avec son compagnon.

— Eh bien! mon compère, lui dit-il, que penses-tu de cela?

— Je pense que l'*Angelus* ne sonnera que dans une heure, et que, durant cet intervalle, on peut aller deux fois de Notre-Dame à la porte la plus éloignée de la ville.

— Pasque Dieu, messire *Prévost*, qui sommes-nous donc? Soyez tranquille sur cela. Ils disparurent, et une demi-heure après, celui qu'il avait appelé son compère parlait auprès de l'église au sire *Castelnau de Bretenous*.

L'arrivée de ces deux hommes, avait fermé toutes les bouches et interrompu les espiégleries des écoliers; mais à peine eurent-ils fait quelques pas, que niches et caquets recommencèrent. Les bourgeois reprirent leurs conversations, et Lyonnet attira tous les regards en prenant l'air et la tournure de l'homme à la jacquette brune: la foule le fixait avec terreur.

En ce moment un grand cri, poussé par la joyeuse bande, annonça l'ouverture des portes, et alors tout le monde de se porter en avant; les plus grands d'avancer fortement leurs coudes, et les plus petits de s'élever sur la pointe des pieds.

— Monseigneur, dit dame Chouette au gentil-

Digitized by Google

homme qui avait la tête baissée, si vous ne regardez pas....

— Silence, sorcière, lui cria la rude et forte voix d'un homme du peuple, et alors seulement le noble s'aperçut que l'amende honorable allait commencer.

Le porche Notre-Dame, grand ouvert devant la foule, laissait voir la nef, toute tendue de draps noirs aux larmes d'argent. Une immense croix blanche surmontait l'autel où brillaient quelques pâles flambeaux. Le regard ne s'habituait que difficilement à cette noire profondeur; c'était à peine si, à l'ouverture des portes, on put apercevoir les lampes funéraires appendues à la voûte, et dont les flammes scintillaient çà et là comme des étoiles dans une nuit sombre. Des chants se firent entendre: c'était d'abord un bruit lent et confus, devenant peu à peu plus grave, plus saisissable. Des pas résonnèrent sur les dalles, et bientôt parut un prêtre, vêtu de blanc, avec un grand Christ voilé d'un crêpe; d'autres prêtres, portant des torches et chantant les prières des agonisans, suivaient deux à deux derrière lui. Un homme pieds nus, recouvert d'un drap noir, un cierge enflammé à la main, fut placé sur un des côtés du porche, au milieu de six hallebardiers. Un silence profond régnait sur le parvis; tous les yeux étaient fixés sur le condamné. La lueur rougâtre des torches éclairait ces mille figures immobiles, et projetait sur les murs la shilouette bizarre et fantastique de ce groupe immense. Le hérault fit hautement lecture de l'accusation; puis un prêtre sans découvrir son visage caché par une cagoule, s'adressa au condamné:

— Jacques d'Armagnac, duc de *Nemours*, comte de la *Marche* et de plusieurs autres lieux, devant Dieu et devant les hommes, te reconnais-tu coupable de haute trahison envers ton seigneur suzerain?

Le patient fit un signe de tête affirmatif.

As-tu dans ton cœur le repentir sincère de tes méfaits?

Un oui, prononcé d'une voix faible, se fit entendre. Le prêtre continua:

—Au nom de Dieu, mort sur la croix pour nous racheter, Jacques d'Armagnac, duc de Nemours, je t'absous de tes crimes.

Et il lui donna le crucifix à baiser.

En ce moment, le gentilhomme vit le mendiant qui si vite s'était éloigné de lui, tomber à deux genoux, les mains jointes, devant le condamné; il paraissait le supplier et comme lui demander grâce. Sa voix fit tressaillir d'Armagnac sous son voile funéraire, et ses doigts laissèrent échapper le cierge. Le mendiant pleurait, sanglottait, se roulait sur la pierre, cherchant à baiser ses pieds nus.

— Arrière manant, cria le chef des hallebardiers; chassez-moi ce truant; et les soldats lui firent rouler les degrés en le frappant de leurs hallebardes.

Le lugubre cortège s'enfonça sous la nef; et bientôt on ne vit plus la flamme de leurs torches. Les chants cessèrent peu à peu, et lorsque la grosse cloche sonna *l'Angelus*, le parvis était désert. Le gentilhomme seul, silencieux comme une ombre, s'avançait vers le porche encore ouvert. Son pied heurta quelque chose étendu au bas des marches, et, à la clarté d'une lampe qui brillait au coin d'une maison, il reconnut le corps tout meurtri du mendiant.

— Grand Dieu! *Pierre Gorgas!* s'écria-t-il en le secouant rudement: Malheureux! toi ici?

— Que voulez-vous? qui m'appelle... Le vicomte de Lomagne! poursuivit le mendiant. Grâce, grâce! pitié! car le remord m'accable, car ils m'ont chassé avant qu'il ait pu me pardonner.

— Misérable! que t'avait fait Jean V et ses enfans? que t'avait fait le duc de Nemours pour le livrer à Louis XI?

— Oh! mon Dieu! ayez pitié de moi, ne me tuez pas, dit Pierre Gorgas; il faut bien qu'il me pardonne lui....

— Eh bien! tu le verras demain au pied de l'échafaud, j'y serai; maintenant, entrons à Notre-Dame; car, pour cette nuit seulement, j'ai besoin d'un *lieu d'asile*. Mais tous deux se virent entourés en un instant par les archers de la prévôté qui survinrent à grand bruit.

— *Vicomte de Lomagne*, je vous arrête de par le roi, lui cria l'officier.

— Le roi est homme de parole, murmura le vicomte; merci de la nouvelle, sire de Bretenous; vous seul deviez m'arrêter: après le maître vient le valet.

— Allons, en marche.— Et quant à toi, truant, le *châtelet* te logera pour cette nuit.

— Messire de Castelnau, lui dit le vicomte de Lomagne, cet homme que vous méprisez aujourd'hui, c'est *Pierre Gorgas*, l'un des assassins de Jean d'Armagnac, et le seul d'entre eux qui veuille s'épurer au remord et au repentir.

Les archers se séparèrent; les uns conduisirent le mendiant au châtelet, et le sire de Bretenous entraîna le vicomte à la Bastille, où résidait alors Louis le onzième.

II.

LE BAPTÊME DE SANG.

La foule se portait à la Grève le lendemain; elle se pressait tumultueusement au milieu de cette place sale et boueuse. A peine les ouvriers qui clouaient l'échafaud eurent-ils commencé leur besogne, que tout s'agita dans les habitations humides et dégouttantes dont alors elle était bordée. On voyait collés aux fentes et aux crevasses des murailles, les visages pâles et étiolés. Il y avait quelque chose de hideux dans cette population en guenilles, oubliant, au premier coup de marteau, la faim, la souffrance et la misère. C'étaient des cris, des huées, des clapissemens, se mêlant à la voix du peuple à peine contenu par les archers; à deux

Digitized by Google

pas de l'échafaud se trouvaient dames Guiburge et Chouette, parées de leurs plus beaux habits comme en un jour de fête.

— Certes, vous pouvez m'en croire, disait Guiburge, c'est une décapitation à grand appareil. Voyez, ma mie, un billot tout neuf, des planches toutes neuves, et ce long drap de velours noir qui retombe de tous côtés; rien n'aura servi.

L'autre commère fit un signe d'approbation.

— Guiburge poursuivit: cet homme assis en face de nous, n'est-ce pas le mendiant d'hier.

— Si, si, je le reconnais, dit dame Chouette.

— Eh bien, je l'ai vu ce matin sortir du châtelet; on l'aura puni d'avoir ainsi interrompu l'amende honorable.

— Mais j'y pense, s'écria tout à coup dame Chouette. Vous savez ce gentilhomme qui était devant nous au parvis et qui parla à un homme qu'il ne connaissait pas, ajouta-t-elle en souriant.

— Eh bien!

— Il est à la Bastille; je l'ai vu hier soir passer sous mes fenêtres, conduit par les archers; je l'ai reconnu, car il criait bien fort à l'officier qu'il était un traître et un ingrat.

— Ah! voilà pourquoi messire Tristan a chevauché toute la matinée du grand palais à la Bastille.... Pauvre homme!

— Par le temps qui court, Guiburge, peu de nobles peuvent dire le soir: à demain; car le bourreau ne tranche que des têtes portant couronnes de *duc*, *de comte ou de baron*.

— Guiburge, nous avons fait sagement de nous placer ici; il viendra par là.

— Oui, j'étais ainsi placée pour le connétable de Saint-Pol; mais ils tardent bien.

— Ah! il y a loin d'ici à la Bastille, et d'ailleurs il faut au prêtre le temps de le confesser, et au bourreau celui de raser les cheveux.

— Ah! — enfin — les voici; ils arrivent, crie-t-on de toutes parts.

Et chacun de s'agiter, de pousser, de culbuter.

— Arrière, place, hurlaient les soldats, faisant ranger le peuple.

Une compagnie d'archers à cheval s'avançait sur la place de Grève; au-devant, l'épée nue, marchait le sire Castelnau de Bretenous. En ce moment, il fut joint par *Tristan*, *l'ermite*.

— Eh bien, messire prévôt, quelle nouvelle?

— Condamné.

— A mort?

— Parbleu, nos juges ne savent que ce jugement aujourd'hui.

— C'est aller vite en besogne.

Venait ensuite un homme seul, habillé de rouge, ayant sur l'épaule une hache au tranchant bien affilé; le condamné, pieds nus, garrotté et toujours recouvert d'un drap noir, suivait derrière lui.

— Jésus, Guiburge! s'écria tout à coup dame Chouette, dirait-on pas des enfans? Deux enfans tout jeunes, mais pâles de terreur, marchaient entourés de nombreux soldats. Ils regardaient avec épouvante cette foule qui hurlait sur leur passage. Ils ne savaient pas ce qui se passaient autour d'eux; ils ne voyaient rien, ils pleuraient; car les cris du peuple les effrayaient.

— Va-t-on aussi les décapiter? dit un homme du peuple.

— Sainte Vierge! ce sont deux petits anges, répondit une jeune mère.

— Qu'en fera-t-on? dame Chouette.

— Je ne sais; avançons un peu, nous le verrons;..... — Ah! grand Dieu, mon chaperon, s'écria-t-elle tout à coup en y portant la main. — Vous le déchirez. — Je tombe, continua la vieille en chancelant.

De nombreux éclats de rire répondirent à ses supplications; et une troupe d'écoliers vint se placer devant elle pour voir passer le cortège; parmi eux était Lyonnet, montrant à sa main une partie du chaperon de dame Chouette, que les jeunes espiègles se montraient du doigt.

Un murmure se fit entendre; l'exécuteur, appuyé sur sa hache, parut près du billot. Tout à coup on s'agita au pied de l'échafaud, et on vit les hallebardes s'élever et s'abaisser tour à tour. Le calme se rétablit bientôt, et ce fut, dit-on, sur un signe du condamné.

— Pardon, seigneur; ayez pitié de moi, disait une voix suppliante que nos deux commères reconnurent pour celle du mendiant.

— Encore lui! cria Jacques d'Armagnac; arrière le traître; loin de moi l'assassin.

— Oui, oui, je suis un infâme; mais, au nom de vos enfans, grâce, pitié pour Pierre Gorgas.

— Mes enfans, dit le duc de Nemours sanglottant; dois-je te croire?

— Oh! un mot, un seul mot de pitié avant que, comme hier, ils ne me chassent.

— Arrière, place! s'écria le sire de Bretenous.

— Un instant encore, c'est la dernière prière d'un mourant. — Je te pardonne Pierre Gorgas, embrasse-moi; car en ce lieu tu es mon seul ami. Ecoute, depuis bien des jours, je n'ai vu n'y embrassé mes pauvres enfans; eh bien, vas les trouver, et dis-leur que ma dernière pensée a été pour eux.

— Je suis prêt, messire, et d'un pas ferme il monta les degrés de l'échafaud.

Pierre Gorgas, le mendiant, souleva aussitôt la draperie noire; le peuple poussa un cri lorsqu'elle retomba derrière lui. — d'Armagnac s'arrêta au milieu des marches: il croyait avoir entendu son nom au milieu des sanglots. Après que l'exécuteur l'eut débarrassé de son voile funéraire, le duc ploya ses genoux près du billot; mais au même instant il rejeta son corps en arrière en poussant un cri. Sa face se contracta horriblement. Le malheureux venait d'apercevoir ses enfans à genoux sous les planches mal jointes. Pierre Gorgas était avec eux: commençant une nouvelle vie, il lui fallait un baptême pour effacer le passé.

— Que lui ont fait mes pauvres enfans, s'écria le duc de Nemours. — Frappez vîte. — Et il allon-

Digitized by Google

gea sa tête sur le billot, les yeux tournés vers le ciel.

. . . . . .

— La justice du roi est satisfaite, cria un hérault.

Le bourreau, appuyé sur sa hache fumante, montrait une tête au peuple. Un cadavre, dont le sang retombait à travers les planches sur le pavé, était étendu à ses pieds.

Pas un cri, pas une parole ne se fit entendre ; un silence profond et des pleurs, voilà tout.

Au fond de la place, un homme à cheval lisait un parchemin.

« — Nobles, bourgeois et manans, *voyez* tous l'arrêt qui condamne à mort le *vicomte de Lomagne*, complice de *Jacques d'Armagnac*. Il sera décapité comme il convient, en place de Grève, demain cinq août de la présente année. »

Arrivée auprès de lui, la foule s'écoulait plus vîte et plus silencieuse ; Guiburge et son amie ne se donnèrent pas rendez-vous à la Grève pour le lendemain. Les écoliers oublièrent de s'arrêter devant l'homme à cheval, et Lyonnet passa devant nos deux commères sans déchirer l'autre moitié du chaperon de *dame Chouette*.

Gustave Soulerat.

DERNIER ASILE DES GIRONDINS.

Lorsque la diligence vous emporte rapidement de Libourne à Bergerac, vous voyez long-temps, à votre gauche, la toute petite ville de Saint-Emilion, avec son clocher svelte et ses quelques maisons dispersées sur la pente du coteau. Heureux saint Émilion ! Les gourmets de France et d'Angleterre répètent ton nom avec reconnaissance ; mais sans les vins de madame Lavaux, tu ne jouirais pas de ta renommée européenne. Le voyageur qui passe met la tête à la portière ; il admire tes vignes si bien plantées, et, un instant après, il t'a oublié ! Et pourtant un triste souvenir se rattache à toi ! tu fus le refuge de quatre Girondins qui échappèrent à la vengeance de Robespierre.

En l'an 2 de la république française, le dix-neuvième jour du mois de mai, Robert-Bouquey, vigneron de Saint-Emilion, entra sur le soir dans la maison de Guadet père. Le fils, Salles et Péthion n'eurent que le temps de se cacher.

— Qu'y a-t-il ? Robert-Bouquey, dit Guadet père.... vous avez l'air égaré.....

Digitized by Google

— Mauvaises nouvelles, monsieur. Les montagnards sont rassemblés à Libourne. Un traître nous a vendus ; on sait que votre fils est ici.

— Que dis-tu, Robert-Bouquey?

— Demain les grenadiers de la république viendront arrêter les Girondins.

— Assez, Robert-Bouquey ; si tu vois venir les grenadiers, tu nous avertiras.

Robert-Bouquey sortit, non sans avoir jeté un regard de compassion sur le père Guadet.

— Pauvre vieillard! dit-il à voix basse.... ils le tueront! Malheureuse famille!

— Nous sommes perdus, mes amis, s'écria Guadet père; on nous a trahis; on sait que vous êtes ici.

— Où fuir? où nous cacher? Robespierre est acharné à notre perte, dit le jeune Barbaroux.

— J'ai une chambre où j'ai fait pratiquer un double plancher, dit Guadet père; deux d'entre vous pourront s'y cacher.

— Et les autres? dit Salles.

— Je chercherai un asile dans la campagne, dit Péthion, l'ex-maire de Paris.

— Et moi aussi, s'écria Barbaroux.

— Nous partirons avant le jour, ajouta Péthion, citoyen Guadet: ton fils et notre ami Salles resteront ici.

— Nous sommes bien prompts à nous alarmer, dit Barbaroux. Les enfans de la Gironde n'ont-ils plus de cœur? Ne vous souvient-il plus de cette lutte mémorable que nous avons soutenue contre le monstre qu'on appelle la Montagne? Quant à moi, je veux que la république une et indivisible me renie pour son fils, si je ne me livre pas avec courage au hasard des événemens.

— J'ai peur de la guillotine, dit Salles.

— La guillotine est le piédestal sanglant sur lequel s'est placé l'infâme Robespierre. Jamais mes pieds ne monteront l'escalier fatal. Si je suis surpris par les grenadiers de la république, voici qui me délivrera de leur poursuite.

Et Barbaroux montra deux pistolets.

— Bien, dit Péthion. Un seul te suffit; j'aurai peut-être besoin de l'autre.

— On parlera de ces pistolets comme on parle du glaive de Caton d'Utique, s'écria Barbaroux avec enthousiasme. Il mourut pour ne pas courber la tête sous le joug de César, et nous mourrons aussi, plutôt que de demander grâce au plus sale des dictateurs.

— Oui, oui, répétèrent les Girondins d'une voix unanime.

— Citoyens, dit Péthion, dans les temps anciens, lorsqu'un grand homme était condamné à mort, il se livrait à la joie d'un festin avant de marcher au supplice. Socrate discuta long-temps avec ses amis avant de boire la ciguë; le philosophe Sénèque chantait lorsqu'il se fit ouvrir les veines dans un bain. Et nos frères! les martyrs de la Gironde, n'ont-ils pas célébré, la veille de leur mort, un banquet dont le souvenir sera éternel. Faisons comme eux; passons cette nuit dans les délices de l'orgie, et demain nous nous conduirons en fils aînés de la république française.

— Bravo, Péthion ! s'écria Barbaroux en serrant la main de son ami.

Vers minuit, dans une salle-basse, une table fut dressée. Guadet père et fils, Barbaroux, Salles, Péthion, prirent place tout autour. Le fidèle Robert-Bouquey faisait sentinelle à la porte. Les proscrits gardèrent d'abord un profond silence ; mais bientôt la douce chaleur du vin de Saint-Emilion exalta toutes les têtes, et Barbaroux s'écria le premier :

— Jusqu'à ce moment nous n'avons desserré les dents que pour tordre et avaler. Je porte un toast au maintien de la république une et indivisible.

— Je bois aux mânes de nos frères, morts sur l'échafaud, dit Péthion.

— Aux martyrs de la Gironde, s'écrièrent les convives.

Ils mirent tous un genou en terre, ôtèrent leurs chapeaux et répétèrent en chœur deux strophes de la *Marseillaise*.

— Vous êtes bien tristes, dit Barbaroux en promenant ses regards sur ses compagnons d'infortune. Nos frères sont morts ; mais un jour la patrie reconnaissante leur élèvera des monumens.

Salles s'était levé. Il se promenait à pas précipités, roulant et déroulant quelques feuilles de papier.

— Voyez Salles qui gesticule comme un tragédien, dit Guadet fils.

— Oui, tragédien, répondit Salles. Vous ne savez donc pas que je tiens un chef-d'œuvre dans mes mains?

— Un chef-d'œuvre dramatique, dit Barbaroux en riant aux éclats.

— Une épouvantable tragédie, citoyens, répondit Salles en s'asseyant à l'extrémité de la table.

— Commence donc, s'écria Péthion ; je suis avide de chefs-d'œuvre.

Salles s'approcha de la chandelle, et lut d'une voix fortement accentuée :

*Satan cédant le fauteuil à Marat.**

— Bravo ! dit Barbaroux.

— Sublime ! ajouta Péthion.

Pendant une heure Salles lut sa pièce au milieu des bravos de ses amis qui applaudissaient à la satyre sanglante qu'il faisait des actions de Marat.

— C'est fini, citoyens, dit Salles en roulant son cahier.

— Salles, s'écria Péthion en se levant de sa place, si jamais nous étouffons ces chiens de montagnards, je monterai à la tribune pour demander pour toi une récompense nationale.

— C'est bien le moment de s'occuper de tragédies, dit Guadet fils dont le front se rembrunit tout à coup; nous devrions nous occuper à chercher quelques moyens de salut, et nous rions à table comme des ivrognes de village.

* Salles laissa un drame intitulé : *Satan cédant le fauteuil à Marat.*

Digitized by Google

— J'aime à rire et à chanter, dit Barbaroux.

— Lorsque le couteau sanglant de la guillotine est suspendu sur nos têtes, répliqua Guadet.

— Ce n'est pas d'aujourd'hui que nous affrontons la mort, citoyens; depuis long-temps nous luttons corps à corps avec elle.

— Voulez-vous donc que nous nous laissions égorger comme des moutons par les grenadiers que les montagnards mettront à notre poursuite?

— Ils n'oseront pas nous frapper, s'écria Péthion.

— La hache de Robespierre n'a pas respecté nos frères, répliqua Guadet. Il n'est rien d'inviolable pour un montagnard.

— Citoyen Guadet, si à la tribune nationale tu avais montré cette énergie que tu veux maintenant souffler dans nos cœurs, nous ne serions pas ici, dit Barbaroux.

— L'avenir nous jugera, citoyens. Que chacun de nous mette la main sur sa poitrine et se demande sincèrement s'il n'a rien à se reprocher.

— Mon patriotisme est sans tache, dit Péthion.

— Nous sommes tous régicides, s'écria Guadet d'une voix tremblante d'émotion. Nous avons tous voté la mort de Louis XVI, et son sang retombera sur nous.

—Citoyen, n'étais-tu pas au nombre de ses juges, dit Barbaroux.

— J'y étais! répondit Guadet en se frappant le front.

— Pourquoi n'élevas-tu pas ta voix si éloquente pour défendre Louis Capet, traître à la nation et à la liberté.

— Je ne sais..... Un vertige s'empara de moi; l'odeur du sang m'avait enivré; je fus assez lâche pour condamner celui que je reconnaissais pour innocent. L'infâme Robespierre s'est élevé depuis sur le cadavre sanglant de la royauté; nous avons voulu arrêter le torrent après avoir rompu la digue qui le retenait, mais le torrent nous a entraînés...

— Robespierre! Robespierre! monstre de scélératesse et d'imposture, s'écria Barbaroux.... Si tous les enfans de la Gironde s'étaient groupés autour de moi, le jour où je l'accusais à la barre de la Convention, Rome ne serait pas perdue, et les nouveaux Catons ne se verraient pas forcés à plonger le poignard dans leurs nobles poitrines.

— Le citoyen Barbaroux mérita bien de la patrie en s'efforçant d'ôter le masque qui couvrait la face hideuse de Robespierre, dit Péthion; la patrie reconnaissante récompensera ce noble dévoûment.

— Maintenant la résistance est inutile, ajouta Barbaroux; nous sommes comme les gladiateurs qu'on enfermait dans des cirques pour lutter avec des bêtes féroces. Nous pouvons nous écrier: *Cæsar, morituri te salutant.*

Les Girondins furent interrompus par l'arrivée soudaine de Robert-Bouquey.

— Citoyen Guadet, dit le vigneron: les grenadiers sont partis de Libourne; mon fils les a rencontrés dans la route.

— Sauvons-nous, sauvons-nous, dit Barbaroux; Péthion viens avec moi; nous nous sauverons ou nous mourrons ensemble.

—Oui, répondit en tremblant l'ex-maire de Paris.

Salles et Guadet n'osèrent pas sortir pour les accompagner; leurs adieux furent déchirans. Le fils de Robert-Bouquey les conduisit dans la plaine qui s'étend au pied du coteau de Saint-Emilion. Les blés étant déja grands, et après plusieurs détours, Salles et Péthion résolurent de se cacher dans un champ près de la commune de Saint-Magne, à une demi-lieue de la ville de Castillon. Précaution inutile! Les grenadiers envoyés par Tallien devinèrent leurs traces et les eurent découverts avant la fin du jour.

— Les grenadiers sont là, dit Péthion; du courage, Barbaroux; il ne sera pas dit que nous nous sommes laissés prendre en vie comme de salouettes dans un filet.

Les grenadiers étaient à quelques pas.

—Voici le dernier acte du drame, s'écria Péthion. Barbaroux, courage; vive la république une et indivisible.

—Vive la liberté, s'écria Barbaroux.

— Et maintenant, feu! dit Péthion.

Deux détonations furent entendues. L'ex-maire de Paris se fit sauter la cervelle; Barbaroux tira d'une main mal assurée et se manqua. Les grenadiers hâtèrent le pas et arrivèrent au même instant.

— Ils sont morts, dit le chef; tant mieux; nous n'aurons pas la peine de les conduire à Libourne.

— En voici-t-un qu'était un crâne, mon lieutenant, dit un soldat en examinant le cadavre de Péthion. Ce diable enragé s'est joliment frisé la moustache. Voyez donc, sa cervelle ressemble à une omelette.

— Laisse le; on dit que les chiens aiment beaucoup la chair des Girondins, répliqua l'officier.

Barbaroux, la mâchoire fracassée, en proie à d'horribles douleurs, entendit tous les hideux sarcasmes dont on accablait son compagnon d'infortune. Il se vit bientôt entre les mains des grenadiers.

—Chien de Girondin, aristocrate, noble, curé, t'es un animal bien vivace, disait l'un.

— La guillotine fera le reste disait l'autre.

Les grenadiers s'attroupèrent, et emportèrent Barbaroux qui était incapable de se soutenir.

O madame Rolland*, si, dans ce moment, vous aviez vu le député de Marseille, vous n'auriez pas reconnu celui que vous appeliez le bel Antinoüs? Vous n'auriez vu en lui qu'un spectre sanglant, mutilé, pâle comme la mort.

Cependant la maison de Guadet avait été investie. Les émissaire des montagnards s'étaient livrés aux plus minutieuses recherches, ils n'avaient pu découvrir l'endroit où étaient cachés Salles et Guadet fils. Ces deux Girondins auraient peut-être échappé à toutes les perquisitions, sans un architecte venu

* Madame Rolland, femme du ministre de ce nom, qui recevait dans ses salons les députés de la Gironde, disait de Barbaroux qu'il était beau comme Antinoüs.

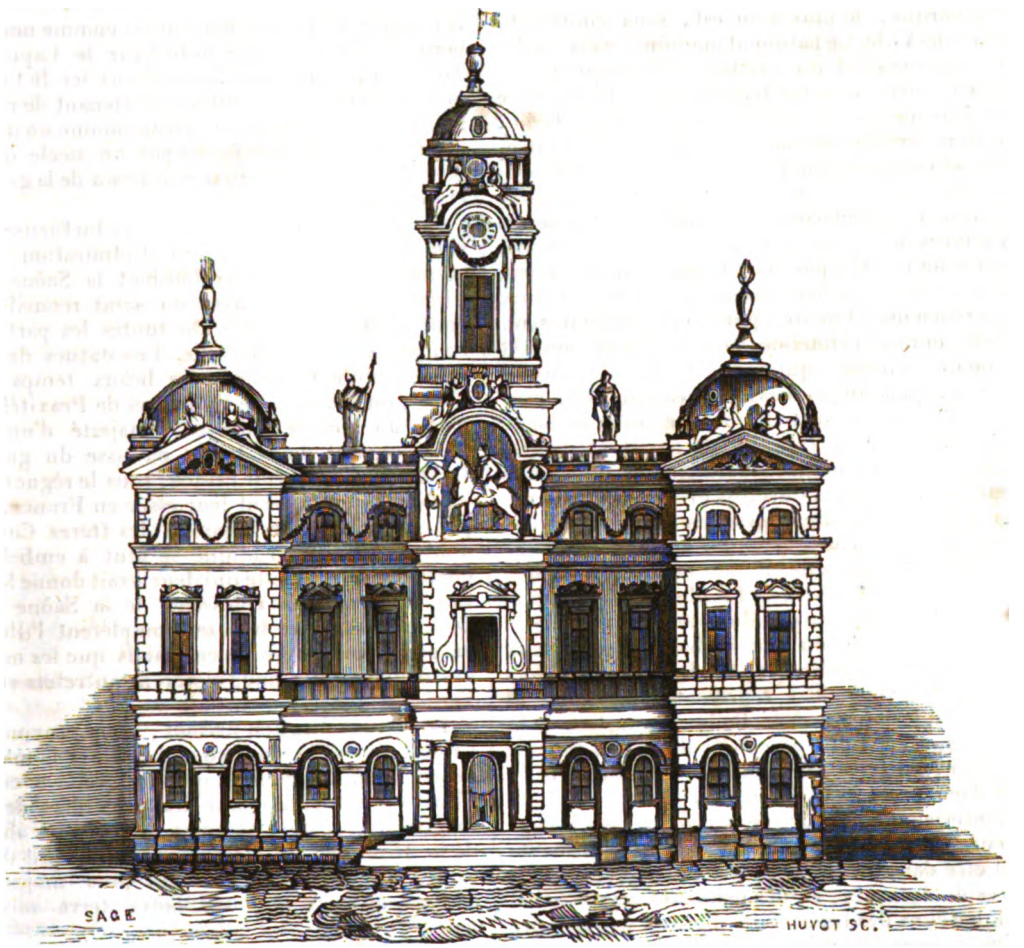
Digitized by Google

de Libourne qui dit à un des représentans que le plancher de la chambre était double. Aussitôt on enleva les planches à coups de hache, et on trouva Guadet et son ami Salles, tremblans, armés de sabres et de pistolets pour se défendre. Mais ils n'eurent pas la force de se servir de leurs armes; on les saisit, et, le soir même, ils furent conduits à Libourne où ils trouvèrent l'infortuné Barbaroux presque mourant. Le lendemain, ils partirent pour Bordeaux où ils furent exécutés le jour même. Avec eux périrent Guadet père et une de ses sœurs, âgée de 78 ans; le fidèle Robert-Bouquey et son épouse furent aussivictimes de leur dévoûment.

Ainsi s'acheva le massacre des députés de la Gironde.

Trois jours après, des paysans trouvèrent le cadavre de Péthion; les chiens avaient rongé son visage. O Péthion! maire de Paris, juge de Louis XVI, qui avais fouié sous tes pieds de tribun le manteau fleurdelisé des rois de France, tu ne savais pas que les révolutions sont comme les flots de la mer qui jètent le sable sur le rivage pour l'entraîner ensuite dans leurs vastes abîmes!

M. Cortot.



HOTEL-DE-VILLE DE LYON.

Administrée par des hommes de son choix, exempte d'impôts, la ville de Lyon avait, dès le commencement du XIV^e^ siècle, porté au plus haut point sa prospérité commerciale. Cent ans plus tard, la fabrique des draps d'or, d'argent et de soie apporta dans ses murs les richesses inépuisables de l'industrie. Fille bien-aimée des rois de France, qui eurent souvent recours à la générosité de ses riches négocians, l'opulente cité en obtint plusieurs privilé-

Digitized by Google

ges. François Ier et Henri IV ont laissé des témoignages de leur amour pour les Lyonnais qui, fiers de la faveur royale, furent long-temps dévoués à leurs princes. Les destinées de Lyon devinrent encore plus brillantes sous le règne de Louis XIV. La seconde ville du royaume, foyer immense où se réunissaient tous les genres d'industrie, était peu remarquable sous le rapport architectural. Aucun monument, digne de sa grandeur, ne s'élevait dans sa vaste enceinte. Le monarque, autour duquel se groupaient alors toutes les célébrités modernes, étendit son bras protecteur sur la bonne ville de Lyon qui changea subitement. Des quais magnifiques opposèrent leur barrière insurmontable aux flots impétueux de la Saône et du Rhône; on construisit plusieurs églises, des édifices publics.

De tous ces monumens qui surgirent à la voix du monarque, le plus beau est, sans contredit, l'Hôtel-de-Ville. Ce bâtiment magnifique est un des plus remarquables qui existent en Europe. Commencé en 1646, il ne fut terminé qu'en 1655. Situé entre la place des *Terreaux* et celle de la Comédie, il a 48 mètres de largeur. Son plan, carré long et isolé, se compose d'une majestueuse façade qui donne sur la place des *Terreaux;* ses deux ailes, en retour vers la place de la Comédie, ont chacune 117 mètres de longueur. Elles communiquent avec le corps de l'édifice par deux terrasses découvertes, et soutenues par de belles arcades qui forment deux cours spacieuses. Lorsque, pour la première fois, on s'arrête devant l'Hôtel-de-Ville de Lyon, on est frappé du grandiose qui règne dans son architecture; la façade un peu basse est néanmoins du plus bel aspect: elle consiste en un vaste corps de logis, flanqué aux deux extrémités de pavillons carrés, qui se terminent majestueusement en dôme. Les fenêtres sont décorées de sculptures travaillées avec le plus grand soin. Deux grandes statues de Pallas et d'Hercule ornent le fronton. La tour de l'horloge, qui a 48 mètres de hauteur et forme une belle coupole, s'élève derrière la façade. Dans le vestibule, dont la voûte suspendue avec une hardiesse qui étonne, forme un arc surbaissé, sont deux statues colossales de bronze, fondues par les frères Coustou de Lyon: elles représentent le Rhône et la Saône appuyés sur deux lions. Au milieu de la façade, sur une ligne perpendiculaire à la tour de l'horloge, est la statue équestre de Louis XIV, chef-d'œuvre des frères Coustou.

L'intérieur de l'édifice ne le cède en rien à l'extérieur. Lorsqu'on entre dans la grande salle, on croit être dans un palais de roi. Les murailles sont ornées de fresques, et des peintures représentant quelques-uns des beaux faits d'armes de l'histoire nationale complètent ces magnifiques décorations.

Et puis, quand on sort émerveillé de ce qu'on a vu, on s'arrête par un mouvement instantané pour admirer le grand escalier porté hors des murs en demi-berceau et sans aucun appui. Cette construction est si remarquable qu'on croirait qu'elle appartient à ces siècles où trois générations d'hommes travaillaient sans relâche à l'érection d'un monument. Aussi tous les hommes de l'art conviennent-ils que l'Hôtel-de-Ville de Lyon est le plus beau des édifices que le genie tout puissant de Louis XIV dissémina sur nos provinces.

Quoi qu'en disent certains hommes, détracteurs du passé, le siècle de Louis-le-Grand fut pour l'architecture une époque de gloire; Paris vit s'élever l'Hôtel des Invalides, et Toulouse son Capitole; nous pourrions établir un parallèle entre l'Hôtel-de-Ville de Lyon et le palais des magistrats de la capitale du Languedoc; mais, comme nous donnerons plus tard une notice sur le Capitole de Toulouse, nous nous abstiendrons ici de toute digression. Qu'il nous suffise maintenant de signaler l'hôtel de la commune de Lyon comme un des plus beaux monumens enfantés par un siècle qui imprimait à toutes ses œuvres le sceau de la grandeur et de la majesté.

Lorsqu'on a parcouru les rues tortueuses de la vieille cité, jeté un regard d'admiration sur les quais magnifiques qui bordent la Saône et le Rhône, on s'arrête avec un saint recueillement pour contempler une à une toutes les parties qui composent l'Hôtel-de-Ville. Les statues de Pallas et d'Hercule rappellent les beaux temps de la Grèce, où le ciseau de Phidias et de Praxitèle donnait à un bloc de marbre la majesté d'un Dieu, et le couvrait de la triple cuirasse du guerrier. La statue équestre du prince, sous le règne duquel les beaux-arts prirent leur essor en France, suffit pour immortaliser à jamais les frères Coustou, dont le génie patriotique se plut à embellir de chefs-d'œuvre la ville qui leur avait donné le jour. Les deux statues colossales de la Saône et du Rhône, coulées en bronze, complètent l'illusion; on croit admirer un de ces palais que les esclaves des maîtres du monde élevèrent autrefois sur les bords du Tibre.

Pour tout dire, en un mot, nous croyons que l'Hôtel-de-Ville de Lyon surpasse en magnificence et en beauté ceux que les grandes cités de l'Europe ont bâtis pour les assemblées de leurs magistrats, et nous sommes sûrs que les abonnés de la *Mosaïque du Midi* nous sauront gré de leur avoir fait connaître un des plus majestueux édifices qui s'élèvent sur notre terre méridionale.

Manuel Chabanel.

Digitized by Google

CLÉMENT MAROT.

Ce fut durant l'année 1495, dans la ville de Cahors, en Quercy, que Jean Marot, simple poète de la reine Anne de Bretagne, eut un fils, qu'il appela du nom de Clément. A l'âge de douze ans, il quitta son pays natal et se mit au service du brave seigneur de *Neufville* en qualité de page. Mais, sollicité par le démon de la poésie, qui le tourmentait sans cesse, il alla à Paris, où *ses rimes parurent si* plaisantes à François I.er, qu'il en fit son valet de chambre. Bientôt, à la cour, on ne parla plus que des vers de maître *Clément Marot*. Les seigneurs le *choyèrent* à l'exemple de leur maître; et mainte noble dame se trouvait bien joyeuse de ce que le valet de chambre du roi lui avait adressé un quatrain. Marguerite de Valois en fut elle-même si *esmerveillée*, qu'elle demanda à son frère de le lui céder. François y consentit, mais non sans quelque regret; et ce fut Pothon, gentilhomme honorable, qu'il chargea de le lui présenter. Plus tard, il fut cependant attaché à son service; car, à la bataille de Pavie, il fut pris et blessé comme son noble seigneur.

De retour à Paris, l'inquisiteur Bouchard fit emprisonner Marot au Châtelet, comme soupçonné d'être *luthériste*, *zuinglien* et *anabaptiste*. Quelques personnes prétendent que le poète fut dénoncé par une dame, chez laquelle *il avait trop ouvertement frondé les lois de l'abstinence*. La ballade que fit Marot dans sa prison, *contre celle qui fut sa mie*, prouverait assez la vérité de cette assertion. Quoi qu'il en soit, il resta quelque temps au Châtelet pour avoir *mangé le lard un jour maigre*, comme il le dit lui-même. Ce fut durant son emprisonnement qu'il retoucha plusieurs de ses ouvrages. Pendant ce temps, il composa encore son *Poème de l'Enfer*, où il est dit, en parlant du Châtelet et des abus des gens de justice:

Là, les plus grands les plus petits détruisent;
Là, les petits peu ou point aux grands nuisent;
Là, trouve-t-on façon de prolonger
Ce qui se doit ou se peut abréger?
Là, sans argent, pauvreté n'a raison;
Là, se détruit mainte bonne maison.

Dans cet ouvrage, il se plaint amèrement au roi de messieurs de la Sorbonne, qu'il appelle les *Sorbonniqueurs*; et c'est par une satire assez

Digitized by Google

mordante qu'il cherche à détruire dans l'esprit du monarque les préventions qu'ils y avaient fait naître contre lui. Au retour de sa captivité, François Ier s'empressa de délivrer son poète chéri, dont il aimait tant *les joyeuses et douces cansons*. La protection que le prince lui accorda toute sa vie ne put cependant empêcher une nouvelle accusation d'hérésie. En vain criait-il, et protestait-il à haute voix,

. . . . Point ne suis luthériste,
Ni zuinglien, et moins anabaptiste;
Je suis de Dieu, par son fils Jésus-Christ,

ses œuvres n'en furent pas moins prohibées et saisies par la Sorbonne. Les persécutions dont il était l'objet furent si constantes, qu'il souhaita, dit-il, d'être immolé à la rage des Jésuites, pourvu que l'église ne fut plus assujétie à leurs abus. Il est cependant permis de douter que notre poète eut consenti, de gaîté de cœur, à ce sacrifice, pour le seul plaisir de faire enrager *ceux qu'il appelait les bigots*.

Enfin, abreuvé d'amertumes et de dégoûts, le malheureux poète s'exila volontairement, fuyant Paris, la cour, mais surtout la Sorbonne:

J'abandonnai sans avoir commis crime,
L'ingrate France, ingrate, ingratissime
A son poète. Et en la délaissant
Fort grand regret ne vint mon cœur blessant.
Tu mens, Marot; grand regret tu sentis
Quand tu pensais à tes enfans petits!

Il se retira d'abord auprès de la reine de Navarre, son ancienne maîtresse, et, bientôt après, il se réfugia auprès de madame Irénée de France, duchesse de Ferrare, *bonne amie de ceux de la religion*. Le roi le rappela cependant en 1536; mais Marot ne put revenir à Paris qu'après avoir fait à Lyon une abjuration solennelle entre les mains du cardinal de Tournon. La traduction en vers du *psautier de David* lui attira de nouvelles tracasseries; aussi, quelques années plus tard, s'enfuit-il de France pour la seconde fois. Il alla d'abord à Genève, puis après à Turin, où le pauvre poète, *sans cesse enfant aimé d'Appollo*, mourut en 1544, âgé de quarante-neuf ans.

Marot fut le premier poète qui assujétit la versification française à certaines règles; il ôta à la poésie tout ce qu'elle avait de rude et de désagréable, en mélangeant les rimes féminines et masculines. Personnes ne savait mieux que lui *rimer* un *sonnet*, ou *tourner rondeau* et *madrigal*. Jamais, avant maître Clément, on n'avait lu vers si *plaisans* et si gracieux; et même après sa mort, on resta long-temps sans approcher de son heureux génie. Son style n'est pas surchargé de ces *métaphores* ampoulées, de ces *concetti* emphatiquement ridicules que l'on rencontre dans tous les écrivains du XVIe siècle, et dans la plupart de ceux du XVIIe. Pour vous en convaincre, lisez les vers qu'il adresse au roi, pour lui apprendre qu'il avait été volé par son valet, et vous serez charmé de ce style simple, mais pétillant à chaque instant de saillies vives et piquantes. C'est avec une ingénieuse et charmante naïveté qu'il raconte comment son coquin de valet, non content de lui avoir volé sa bourse et ses plus beaux habits, s'est enfui durant la nuit sur son meilleur cheval, ne lui laissant pour tout vêtement que les draps de sa modeste couchette.

Nos lecteurs nous sauront peut-être quelque gré d'avoir mis sous leurs yeux quelques vers du plus ancien de nos poètes. Ne pouvant reproduire, à cause de sa longueur, la pièce dont nous parlons, nous y avons suppléé par deux pièces plus courtes, mais non moins gracieuses.

CHANT DE MAY ET DE VERTU.

Volontiers en ce mois cy
La terre mue et renouvelle;
Maints amoureux en sont ainsi,
Subjets à faire amour nouvelle,
Par légéreté de cervelle,
Ou pour être ailleurs plus contens.
Ma façon d'aimer n'est pas telle,
Mes amours durent en tout temps.

N'y a si belle dame aussi,
De qui la beauté ne chancelle;
Par temps, maladie, ou soucy
Laideur les tire en la nacelle;
Mais rien ne peut enlaidir celle
Que servir sans fin je prétends,
Et pour ce qu'elle est toujours belle,
Mes amours durent en tout temps.

Celle dont je dys tout cecy,
C'est Vertu, la nymphe éternelle,
Qui au mont d'honneur esclercy,
Tous les vrays amoureux appelle
Venez amans, venez, dit-elle,
Venez à moi, je vous attends;
Venez, se dit la jouvencelle.
Mes amours durent en tout temps.

CHANSON.

Qui veut avoir liesse,
Seulement d'un regard,
Vienne voir ma maîtresse
Que Dieu maintienne et gard,
Elle a si bonne grâce,
Que celui qui la voit
Mille douleurs efface,
Et plus s'il en avoit.

Les vertus de la belle
Me font esmerveiller;
La souvenance d'elle
Fait mon cœur esveiller;
Sa beauté tant exquise
Me fait la mort sentir,
Mais sa grâce requise,
M'en peult bien garantir.

Pendant fort long-temps on préféra *Voiture*, *Benserade*, etc., à Clément Marot; mais, sous Louis XIV, on rechercha ses vers; surtout après que le bon et inimitable Lafontaine eut dit, dans son épître à Saint-Evremont.

Digitized by Google

. . . . . .
J'ai profité dans Voiture,
Et Marot par sa lecture,
M'a fort aidé, j'en conviens,
Je ne sais qui fut son maître,
Que ce soit qui ce peut être,
Vous êtes tous trois les miens.

Outre ses épigrammes, ses sonnets et ses élégies, Marot traduisit encore en vers français le *psautier de David*. La faculté de théologie les censura, malgré que le poète les eut dédiés à François Ier lui-même. La faculté eut tort cependant, pour cette fois, car *le prince qui aimait fort Marot pour la beauté de son esprit, usa de remises; montrant avoir vu de bon œil les premiers traits et désirer la suite du reste.* Le poète continua alors la traduction, disant au roi que puisque *lui et tout cœur aymant Dieu le désirait, il allait y besogner....*

Car ceux à qui un tel bien ne peut plaire
Doivent penser, si jà ne l'ont pensé,
Qu'en vous plaisant me plait de leur déplaire.

La faculté ne se tint pas pour battue, et, revenant à la charge, en fit défendre la publication.

Des hommes plus la chose est désirée,
Quand plus elle est aux hommes prohibée.

Aussi l'impression ne pouvait-elle y suffire; tout le monde, luthériens et catolhiques, chantaient les psaumes de Marot, en *s'accompagnant sur les violes et autres instrumens.* On en vendit 10,000 exemplaires à l'étranger; on en vit plusieurs en musique sur divers airs. *Henri II* chantait à la chasse : *ainsi qu'on oyt le cerf bruire; Madame de Valentinois*, chantait : *en vous du fond de ma pensée; la Royne* fredonnait sur *l'air des bouffons : ne veillez pas, ô sire; le roi de Navarre Antoine* chantait en *bransle du Poitou : revange moi, prend la querelle.* Mais après que les calvinistes les eurent chantés dans leurs prêches, ils furent prohibés aux catholiques. Plus tard cependant, Charles IX accorda un privilège pour leur impression : sur l'approbation de la Sorbonne toutefois.

Si, comme tous les écrivains de son époque, Marot employa parfois le sel et les saillies enjouées de son esprit à reproduire les pensées et les rêveries obscènes de son imagination, il faut s'en prendre aux mœurs dissolues de son siècle, et à la corruption de cette cour où il avait passé sa jeunesse. Le genre de ce poète est un genre unique; beaucoup d'auteurs ont voulu l'imiter, aucun d'eux n'y a réussi; et, jusqu'à nos jours, on a vu peu de bonnes imitations du *style marotique.*

Gustave Soulerat.

MORT DE MONTMORENCY.

Le 27 octobre 1632, un carrosse s'avançait vers Toulouse, escorté par huit compagnies de cavalerie; deux hommes seuls l'occupaient. L'air dédaigneux avec lequel celui de gauche demeurait appuyé contre la portière en fixant ses yeux sur la campagne, indiquait que le silence était religieusement observé de part et d'autre pour des causes peu naturelles; du reste, les cavaliers qui entouraient le carrosse suivaient aussi silencieusement le chemin, et le bruit seul, occasioné par le piétinement des chevaux, détruisait un peu la monotonie de ce cortège.

Sur un geste de main que fit l'homme fixé à la portière en produisant au dehors sa tête nue, un cavalier s'avança du carrosse.

— Nous voilà aux portes de la ville, Laurent?

— Oui, monseigneur, répondit l'homme d'armes, à cette interpellation qui parut émaner d'un personnage éminent; les mousquetaires du roi sont déja près de nous.

—Qu'on s'arrête! fut-il immédiatement ajouté par celui que le soldat avait appelé monseigneur. Et pendant qu'il mettait pied à terre et qu'il fesait fermer avec soin les portières du carrosse, sans échanger une seule parole avec celui qui y demeurait renfermé, on amena un cheval magnifiquement harnaché, et, après qu'il l'eut enjambé, le cortège se remit en marche. Les mousquetaires qui l'attendaient, mèche allumée, entourèrent immédiatement le carrosse et le conduisirent jusqu'à l'Hôtel-de-Ville. Arrivé devant la façade, l'homme qui était monté à cheval aux portes de la cité, se fit amener le lieutenant des gardes du corps.

— Launay, lui dit-il, je vous remets le duc. Veillez à ce que personne ne soit admis à lui parler sans avoir préalablement reçu l'ordre du cardinal.

Le lieutenant proféra quelques mots de soumission, après quoi l'on ouvrit la portière du carrosse. Un homme, jeune encore, mais pâle, la tête baissée et abattu par la tristesse, en descendit lentement et les yeux bandés. Cet homme fut conduit dans une petite chambre de l'Hôtel-de-Ville, dernière demeure qu'il devait habiter avant la tombe; et dans ce moment, un émissaire envoyé au palais, vint annoncer à monseigneur le cardinal de Richelieu que le maréchal de Brézé était arrivé de Lectoure, et que le duc de Montmorency se trouvait renfermé à l'Hôtel-de-Ville.

Depuis le jour où Montmorency, abandonné par ses troupes sous les murs de Castelnaudary, s'était ouvert avec le comte de Rieux et quelques autres, un chemin dans les rangs ennemis; depuis l'instant où son bras fatigué et son cheval sanglant, ne purent plus lui offrir aucun secours offensif ni défensif, il était tombé au pouvoir des troupes de Louis XIII, pour devenir la proie des ressentimens de l'orgueilleux cardinal de Richelieu.

Monsieur, frère du Roi, pour lequel le duc

Digitized by Google

combattait, avait gardé à Castelnaudary une conduite passive avec le fragment des troupes qu'il commandait; un motif que nous ne saurions spécifier ne permit ce combat qu'aux hommes qui marchaient sous les ordres de Montmorency, et, soit crainte ou calcul, le malheureux duc se trouva presque seul alors que la retraite était devenue impossible. Ceux qui n'avaient point voulu l'abandonner à l'instant du péril, étaient tombés frappés de mort à son côté. Le plus dévoué, le comte de Rieux, avait été foulé sous le fer des chevaux, et, lorsqu'à son tour il fut entraîné sur le sol par la chute de son cheval épuisé, les ennemis n'eurent personne à combattre pour s'emparer de lui. Un cri: *Montmorency!* se fit entendre, et, dès ce moment, aucune arme ne se choqua plus contre une autre arme; nulle explosion ne frappa l'air; le combat était terminé.

Le duc fut provisoirement détenu à Castelnaudary; il fut question de l'enfermer dans les prisons de Toulouse; mais un magistrat du parlement ayant été instruit d'un complot qui tendait à ménager son évasion, on décida qu'il serait conduit au château de Lectoure.

Le 22 octobre, Louis XIII fit son entrée dans Toulouse, accompagné de la reine, du cardinal, du garde-des-sceaux Châteauneuf et du maréchal de Scomberg, par les mains duquel le duc fut pris à Castelnaudary; c'est cette circonstance du reste qui lui fit obtenir le gouvernement du Languedoc.

Toulouse demeura silencieuse et morne à l'arrivée du fils de Henri IV; aucune réjouissance n'annonça le monarque. C'était la première fois que cette ville si enthousiaste gardait cette attitude à l'aspect de son souverain; mais c'était aussi la première fois que la cour venait en toute hâte pour assister à un de ces spectacles qui, en jetant la joie dans les âmes haineuses de quelques personnages éminens, ne laissent point que d'attrister le peuple.

Dix mille hommes, composant les troupes royales, occupèrent la ville; la municipalité, expulsée de l'Hôtel-de-Ville, fit place aux Suisses; les portes furent confiées au régiment des gardes, et les troupes de Navarre furent envoyées dans les faubourgs.

La politique du cardinal de Richelieu avait, en exigeant la mort de Montmorency, calculé les moyens de la rendre prompte. Il voyait trop tout l'intérêt qu'inspiraient la personne et la situation du duc, pour ne pas craindre qu'un ajournement trop long ne lui enlevât sa victime: aussi, tout puissant sur l'esprit de Louis XIII, qui ne régnait que par lui, commença-t-il par déclarer incompétent le parlement de Toulouse. Louis fit savoir au premier président que le duc serait jugé sous la présidence du garde-des-sceaux. Les attributions de la magistrature étaient donc ébréchées par le seul fait de la retraite du chancelier dans cette cause. Mais ce n'est point à la noblesse seulement que le cardinal en voulait; tout ce qui constitue la puissance indépendante d'un état devait être frappé par lui, nobles, magistrats et bourgeois.

Par l'ordre de ce ministre, tous les parens et amis du duc furent éloignés de la personne du roi. La princesse de Condé fut arrêtée aux portes de la ville, et il lui fut interdit d'avancer plus avant. Le cardinal craignait que cet édifice d'insensibilité sous lequel il avait étouffé la pitié et tous les sentimens généreux du monarque, ne fût démoli par les larmes. Nul, au palais, n'avait le droit de formuler une plainte sur le sort de l'illustre prisonnier; c'était à celui qui inventerait le plus de distractions.

Telles étaient les dispositions du maître, lorsque le marquis de Brézé fut choisi pour aller chercher le duc au château de Lectoure.

Nous avons vu que le 27 octobre, c'est-à-dire cinq jours après l'arrivée du roi à Toulouse, la victime de Richelieu était arrivée sous escorte et enfermée à l'Hôtel-de-Ville. On ne sait si ce fut une affreuse dérision du cardinal, ou une disposition fortuite, mais, dès que le bandeau qui couvrait les yeux du duc fut ôté, son regard s'arrêta sur deux cadavres qui semblaient avoir été posés dans la cour de l'Hôtel-de-Ville comme un épouvantable avertissement du sort qui l'attendait. Il les reconnut tous deux: et, sans paraître effrayé, il eut la force de demander la cause de leur mort. — Ils s'étaient mutuellement frappés dans un duel.

Cependant le cardinal, qui craignait qu'un retard ne dégénérât en non-exécution du projet qu'il avait conçu, hâtait, avec une insistance persévérante, l'heure du jugement. Dès son arrivée de Lectoure, Brézé s'était rendu chez lui; Brézé que son vil dévoûment avait fait maréchal de France, à la place de celui qui bientôt, grâce à ses soins, devait porter sa tête sur le billot des criminels.

—Eh bien! marquis, demanda ironiquement Richelieu, quelle a été la contenance du duc?

— Le calme de la résignation, monseigneur, répondit Brézé. Il avoue sa culpabilité; et, quoiqu'il prévoie la mort, il n'en paraît point effrayé.

—De la fierté jusque-là! murmura le cardinal qui paraissait contrarié de l'impassibilité de l'illustre accusé, regrettant de ne pouvoir lui faire endurer un supplice de plus: l'amour de la vie. Cependant, ajouta-t-il, avec cette vanité qui lui était naturelle lorsqu'une noble tête se courbait devant lui, cependant il a demandé que son jugement fut différé d'un jour.

—C'est pour mieux se préparer à la mort, objecta Brézé. D'ailleurs vous savez, monseigneur, que peu soucieux de vivre, il a déchiré hier un mémoire justificatif qui lui avait été adressé par sa sœur. En le déchirant, il a dit: *Mon parti est pris, je ne sais pas chicaner ma vie.*

— Il a bien fait de déchirer ce mémoire, ajouta le cardinal; son existence eut peut-être déjoué mes projets. Mais qu'a-t-il dit lorsqu'il a été confronté avec les témoins?

— Saint-Preuil et Guitaut ont eu la faiblesse de verser des larmes; c'est leur prisonnier qui les consolait. Saint-Preuil a osé avancer devant les juges que, s'il avait pu prévoir le sort qu'on réservait au duc de Montmorency, il l'aurait tué d'un

Digitized by Google

coup de pistolet à l'instant où il s'était emparé de sa personne.

— Ce Saint-Preuil aura son tour dans mes souvenirs, murmura Richelieu. Et Guitaut, ajouta-t-il en passant la main sur son front qui devenait de plus en plus sombre?

— Guitaut, répondit Brézé, Guitaut s'est apitoyé sur le sort du duc avec autant d'insistance que son camarade. Voici les paroles qui ont été extraites de sa déposition : — *En le voyant tout couvert de feu, de sang et de fumée, j'ai d'abord eu de la peine à le reconnaître; enfin, quand je l'ai vu rompre six de nos rangs et tuer encore des soldats dans le septième, j'ai bien jugé que ce ne pouvait être que lui; mais je ne l'ai su certainement que lorsque son cheval étant mort sous lui, il est tombé mort au milieu de nos compagnons.* C'est ainsi qu'a parlé Guitaut, en accompagnant ses paroles de larmes, ajouta Brézé; mais le duc, qui jusque-là était resté calme, est entré dans une colère furieuse quand le greffier des états est venu déposer.

— Le témoignage de celui-là n'a été obtenu que par des menaces, dit le cardinal.

Après ce dialogue, accompagné des réflexions de Richelieu, le marquis de Brézé, auquel plusieurs ordres avaient été donnés, alla veiller à leur exécution.

Cependant le malheureux duc se livra dans le cours de cette journée à des exercices religieux. *Lorsqu'on a en soi l'auteur de la vie, on ne craint plus la mort*, disait-il au père Arnoux, prêtre façonné par le cardinal, et qui avait été envoyé au duc pour plusieurs motifs.

Le cardinal de la Valette osa venir le voir dans sa prison; il l'accueillit généreusement. La grande ame du prisonnier de Richelieu ne donnait point accès à ces petits mouvemens intérieurs qui, pour le commun des hommes, sont des sentimens, et de la bassesse pour les hommes d'élite. Il faut, en effet, qu'il y eut quelque chose de bien grand, de bien fort dans cette organisation d'homme, pour accepter avec autant de sang-froid une situation aussi épouvantable qu'injustement procurée. Le duc de Montmorency savait qu'il allait comparaître devant des juges qui n'avaient aucun droit de le juger; il allait comparaître devant eux pour quel crime?..... Evidemment il n'y en avait point; s'il y avait un crime dans sa conduite, il se trouvait bien dans celle de Monsieur, frère du roi; puisque c'est pour lui, et de concert avec lui, que le duc avait porté les armes contre Louis XIII.

Il savait que le peuple et la cour lui portaient le plus grand intérêt, et néanmoins il se préparait à la mort avant même d'avoir été condamné. Il s'opère quelquefois des phénomènes étranges que l'on ne peut expliquer qu'en fesant dériver leur disposition d'un ordre surhumain, qui dévoile à tout mortel, dans des circonstances semblables, les secrets providentiels de sa destinée.

Marie Félicité des Ursins, duchesse de Montmorency, avait voulu quitter Béziers pour venir se jeter aux pieds du roi, afin d'obtenir par ses larmes la grâce de son époux; mais elle reçut l'ordre de ne pas entrer dans la ville. Dès lors elle multiplia ses lettres à tous ceux qui pouvaient la servir auprès de Louis XIII; mais ce fut en vain que tout le monde s'intéressa au sort de celui que le duc d'Orléans avait entraîné dans la révolte. A toutes les sollicitations, le roi répondait : *M. de Montmorency est entre les mains du parlement.*

Enfin, indépendamment de l'hypocrisie du cardinal, qui, pour éloigner la princesse de Condé, qui était toujours reléguée aux portes de la ville, protesta (on dit même qu'il trouva des larmes) de se jeter de nouveau aux pieds du roi, un dernier effort fut tenté. Les rangs de la cour s'ouvrirent, un silence profond régna au palais, et un vieillard de quatre-vingts ans s'avança d'un pas chancelant à travers tous les gardes respectueusement inclinés, et, arrivé près du roi, il tomba à ses genoux.

—Sire, lui dit-il d'une voix faible et voilée par l'émotion, je viens de Bordeaux, malgré mon grand âge et mes infirmités, solliciter de votre clémence la grâce de celui qui porte dans son cœur le sang le plus pur de France; sauvez-le, sire, je vous en conjure, au nom de votre illustre père. *Moi-même*, s'écria-t-il d'une voix plus assurée, *moi-même et M. de Richelieu aussi, quand nous suivions le parti de la reine, votre mère, nous avons eu besoin de cette clémence que j'invoque aujourd'hui.*

A ce nom de Richelieu que prononça le duc d'Epernon, le roi garda le silence et fixa ses yeux vers la terre.

Le noble vieillard attendit, mais en vain, une réponse du monarque; il se releva, en manifestant un geste d'indignation.

— *Sire*, ajouta-t-il, *je vous demande la permission de rentrer dans mon gouvernement.*

— *Volontiers*, répondit le roi de l'air le plus indifférent; *je ne compte pas moi-même faire un long séjour ici.*

Après ces paroles de Louis XIII, il n'était plus permis de rien espérer, et Montmorency qui venait de répondre à son chirurgien qu'il était inutile de donner des soins à ses dix-sept blessures, parce qu'*une seule les guérirait bientôt toutes*, n'avait fait que traduire la pensée du roi et du cardinal.

Dans la matinée du jour où il devait être jugé, le duc fit appeler le père Arnoux.

— Mon père, lui dit-il, je dois maintenant m'occuper du salut de mon âme, et, au moment de paraître devant mes juges, j'ai besoin de vos conseils.

— Parlez, mon fils.

— Dois-je déclarer que mon crime n'est digne d'aucune grâce, parce que j'en connaissais toute la portée, ou bien dois-je confesser que la pureté de mes intentions ne tendait qu'à affranchir un roi de la tyrannie d'un ministre, et....

— Prenez garde, interrompit le père Arnoux avec précipitation, cette dernière déclaration, en blessant le cardinal, détruirait tout moyen de salut.

Ainsi le P. Arnoux fit tourner au profit de Richelieu ce qui peut-être eut été à son préjudice; car, cette pensée que venait d'émettre le duc était

Digitized by Google

déja dans tous les cœurs; mais elle y demeurait comprimée par la crainte. Nul doute que si elle eût été hautement exprimée dans une salle de justice, il n'en fût résulté une décision favorable à l'accusé. Aux objections du Jésuite, Montmorency répondit :— *Cette chair voudrait bien se soulever, mais avec la grâce de Dieu nous la comprimerons.* Quelle force d'âme! que de supériorité dans cette organisation d'homme qui convertit toute son énergie en résignation!

Le duc fut bientôt jugé. Après un interrogatoire qui dura un quart-d'heure et dans lequel, sur les conseils du père Arnoux, il se répentit de son crime, les juges allèrent aux opinions : le garde des sceaux Châteauneuf opina le premier; il se rappelait le maréchal de Marillac qu'il avait condamné à mort. Les autres membres du parlement donnèrent leur opinion immédiatement après, et le duc de Montmorency fut condamné à être décapité.

Le comte de Charlus vint, les larmes aux yeux, interrompre la partie du roi qui jouait aux échecs avec Liancour, pour lui apporter le cordon de l'ordre et le bâton de maréchal que le duc venait de lui remettre; des sanglots se faisaient entendre autour de Louis, et lui seul demeurait insensible. Charlus et tous ceux qui l'entouraient tombèrent à ses pieds pour implorer de nouveau sa clémence. Il répondit que la mort du condamné était une nécessité. Il était dit que l'exécution devait se faire sur la place publique; mais il y avait tant d'agitation parmi le peuple, que le cardinal craignit un mouvement; on décida qu'elle aurait lieu dans la cour de l'Hôtel-de-Ville.

Vers midi, deux commissaires du parlement vinrent dans la chapelle de l'Hôtel-de-Ville faire lecture au duc, qui s'y trouvait, de l'arrêt qui avait été rendu contre lui.

— *Messieurs*, leur dit-il, *priez Dieu qu'il me permette de souffrir chrétiennement ce que vous venez de me lire*, et il se remit en prières; jusqu'au moment où parut le bourreau.

— *Fais ton devoir*, lui dit-il, dès qu'il fut entré : et comme le roi avait permis au bourreau de ne pas mettre la corde sur ses épaules: *Je dois être traité comme les autres criminels*, ajouta-t-il; *l'in-*

Digitized by Google

nocent Jésus a été lié avec des cordes. Après avoir proconcé ces mots, il se dirigea vers le lieu du supplice.

Une statue de Henri IV, parrain du duc, placée dans une niche que l'on a pratiquée dans un mur de la cour de l'Hôtel-de-Ville ou Capitole, présidait à cette scène funèbre. Montmorency la regarda long-temps et semblait chercher sur cette image animée du héros un sourire protecteur. L'exécution ayant été différée, parce qu'on attendait les derniers ordres du roi, le duc s'assit en face de l'échafaud, tenant dévotement un crucifix dans ses mains, et, lorsque Launay eut rapporté du palais la main levée de l'exécuteur, il se leva, échangea quelques paroles avec le père Arnoux, et se tournant vers le peuple, il déclara qu'il mourait avec le regret d'avoir offensé le roi; puis il se mit à genoux, baisa le crucifix, reçut la dernière absolution du Jésuite, et, après avoir jeté un dernier regard sur la statue du grand Henri, il courba sa tête sur le fatal billot, en prononçant ces mots: *Jésu accipe spiritum meum.* Le bourreau souleva sa hache, et la noble tête roula sur le pavé.

On dit que pendant long-temps quelques taches rouges imprimées sur les murs de la cour du Capitole étaient montrées aux étrangers comme des empreintes certaines du sang de Montmorency.

Richelieu aurait dû être satisfait d'avoir fait abattre une tête aussi illustre, mais, poursuivant jusqu'au nom de sa victime, il fit signifier à la duchesse de Montmorency l'ordre de quitter la province et de se rendre prisonnière à Moulins. Elle y demeura long-temps, et n'usa, plus tard, de sa liberté que pour s'ensevelir dans un couvent, où elle fit élever un mausolée à son malheureux époux.

JACQUES DE LUYNES.

LE CIMETIÈRE DE LA CHARTREUSE DE BORDEAUX.

On demandait un jour à un philosophe de l'antiquité pourquoi les vivans couvraient des larmes de la prière les tombes où reposaient leurs aïeux? Le sage répondit: Le passage de la vie à la mort est un mystère effrayant pour l'humanité. Comme les feuilles, les générations tombent et s'entassent les unes sur les autres; le fils qui s'agenouille sur la tombe de son père tremble en pensant que demain il dormira peut-être sous la même pierre. Aussi les morts sont des demi-dieux qu'une crainte superstitieuse impose à ceux qui leur survivent.

Je ne sais pas jusqu'à quel point on doit ajouter foi aux paroles du philosophe athénien; mais il est bien avéré que dans tous les temps, dans toutes les parties du monde, chez les nations les plus civilisées, comme chez les peuplades errantes, les morts ont été l'objet d'une pieuse vénération. Les Canadiens, forcés par les Européens de chercher un asile au fond de leurs forêts, ont emporté les ossemens de leurs pères, et ils ont dit: Restes sacrés de nos aïeux, vous ne serez pas souillés par la main des étrangers!

Le Musulman aime à rêver au milieu des tombeaux: dans les villes d'Orient, on trouve à chaque pas de vastes cimetières, et les riches adorateurs de Mahomet, lorsque le ciel est beau, se font transporter sur les hauteurs qui dominent la superbe Stamboul; plongés dans une mélancolie profonde, ils passent la journée à contempler les côtes de l'Asie où dorment leurs ancêtres.

D'où vient donc que l'homme a sans cesse les yeux tournés vers l'écueil inévitable où doivent s'engloutir toutes les espérances, toutes les félicités d'ici-bas? Chacun de nous s'est adressé cette question, et s'est rappelé en même temps cette pensée du célèbre Montaigne: *La mélancolie est friande.* Quelques imaginations exaltées peuvent bien voir dans cette tristesse voluptueuse la cause du culte qu'on ne refusa jamais aux morts; mais si on veut approfondir la chosse, on verra que le respect et l'amour des trépassés remontent à un autre principe: *la religion est une seconde vie.*

Les bornes et le plan de notre ouvrage ne nous permettent pas d'entrer dans de pareils détails, qui seraient trop sérieux pour la plupart de nos lecteurs. Nous pourrions bien parler des différentes manières que les nations adoptèrent pour ensevelir et honorer les ancêtres; mais, outre que cette énumération serait trop longue, tous ces documens sont consignés dans l'histoire. Qu'il nous suffise donc de parler ici du rit chrétien.

Les Romains et la plupart des peuples anciens brûlaient les cadavres, et enfermaient les cendres dans des urnes qu'ils conservaient avec le plus grand soin. Il y avait dans leurs cérémonies funèbres quelque chose de grand qui devait frapper des imaginations échauffées par le soleil de l'Italie. Tous ceux qui ont lu Tacite se rappellent la belle description de l'arrivée d'Agrippine à Brindes, lorsque cette princesse parut sur son vaisseau, tenant dans ses mains l'urne qui renfermait les cendres de Germanicus. Les images des ancêtres, revêtues de leurs marques distinctives, précédaient les cortéges funèbres, et les jeunes Romains sentaient leur cœur battre plus fort, quand ils voyaient passer devant eux plusieurs générations de gloire et de vertu. Quel luxe! quelle magnificence dans leurs tombeaux! Les royales catacombes, creusées par les Sésostris sous les masses gigantesques des pyramides, pouvaient seules rivaliser avec les monumens funèbres des maîtres du monde.

La religion chrétienne, qui devait régénérer la face du monde, rajeunir les nations vieillies et décrépites, changea dès son apparition le rit suivi

Digitized by Google

par les païens. Aux cris des pleureuses, soldées pour accompagner les morts, succédèrent les larmes sincères des fidèles qui, dans les siècles de la primitive église, pleuraient un martyr dans chacun de leurs frères. On ne brûla plus les cadavres, et l'on rendit à la terre les grains de poussière que le souffle de la vie cessait d'animer. Plus tard, lorsque l'art chrétien eut élevé sur le sol de l'occident ces majestueuses cathédrales que nous admirons encore, les disciples du Christ reposèrent dans l'enceinte sacrée. On souleva les dalles, on creusa des tombes destinées à chaque famille. Cet usage s'est conservé pendant plusieurs siècles, jusqu'à ce que des précautions sanitaires ont obligé l'autorité à établir des cimetières forains. Les cadavres ont été exilés de l'enceinte sacrée, pour être entassés pêle-mêle dans des fosses communes.

Cette sage détermination est un puissant préservatif contre les maladies contagieuses qui dévastèrent les grandes villes au moyen âge; mais il y avait, dans les coutumes de nos aïeux, une grandeur, une majesté que n'égalera jamais notre siècle, qui finira par tomber dans la mesquinerie. Lorsque les derniers rayons du crépuscule luisaient à peine à travers les sombres vitraux des basiliques; au moment où les lévites allumaient les lampes qui devaient brûler pendant la nuit devant l'autel du seigneur, c'était un beau spectacle que de voir quelques fidèles épars dans le temple et priant sur les tombes. Les voûtes richement sculptées s'élevaient au-dessus de leurs têtes comme un arceau funèbre, et l'horloge qui sonnait au haut du clocher gothique laissait tomber ses sons, qui vibraient d'échos en échos jusqu'au fond du sanctuaire. En même temps il s'échappait de dessous les dalles une odeur de mort, une vapeur méphytique; et celui qui priait respirait, pour ainsi dire, l'haleine du trépassé qui lui était cher.

Aujourd'hui tout est changé : la massue des révolutions a tout écrasé; le nouveau siècle veut effacer le souvenir de ceux qui sont passés; imitant en cela les mauvais fils qui ne veulent pas qu'on leur parle de leurs pères. Lorsque la liberté, dans la sublime orgie de son triomphe, chassa Dieu de ses temples, exhuma les restes de nos rois de leur demeure sépulcrale de Saint-Denis, elle abolit pour toujours les coutumes des aïeux; elle ne voulut pas attacher à sa toge virile un seul lambeau des habits du vieil homme: tout subit des modifications, qui, selon toutes les probabilités, dureront bien long-temps.

En assignant un endroit commun pour la sépulture des habitans des grandes villes, l'autorité améliora certainement l'état sanitaire des populations qui ne seront plus sujettes, comme autrefois, à des épidémies annuelles. De nos jours, chaque village a son cimetière qui est souvent un lieu de rendez-vous, où le fils chante et rit sans songer qu'il foule la terre que le fossoyeur jeta dans la tombe de son père. Dans les villes, il n'en est pas ainsi: le champ des morts est à l'abri de toute profanation. Plusieurs de nos cimetières font l'admiration des étrangers. Celui du Père La Chaise, par la beauté de ses tombeaux, par les grands noms qui sont gravés sur chacun de ses marbres, surpasse tout ce que l'imagination peut se figurer. Le cimetière de la Chartreuse de Bordeaux peut seul être comparé au *Père La Chaise*. Il appartient au cadre de la *Mosaïque du Midi*, et nous nous empressons d'en donner la description à nos lecteurs.

Lorsqu'on a visité l'église Saint-Bruno, fondée au commencement du XVII^e^ siècle, admiré les peintures à fresque du célèbre Bézinzago, l'on entre dans le cimetière de la Chartreuse, situé à l'ouest du temple. Le terrain qu'il occupe était le vignoble du monastère des Chartreux. On y enterre indistinctement toutes les personnes du culte catholique. Il forme un immense carré, autour duquel on peut circuler par une allée ombragée de grands arbres, et à laquelle aboutissent d'autres allées et une infinité de petits chemins. On est d'abord frappé d'un saint recueillement, en voyant tant de tombeaux et de mausolées, en lisant tant d'inscriptions diverses.

Plusieurs tombes ou mausolées se font remarquer par leur magnificence. Le luxe a frappé avec son bâton d'or à la porte du champ de la mort, et il y est entré fièrement pour étaler son orgueil. Les pierreries richement sculptées, le marbre, l'or, tout a été prodigué par la douleur ou par la vanité.

Les tombeaux les plus remarquables sont, celui de la famille de Lestomat, surmonté d'un ange aux ailes déployées et dont la main droite est levée vers le ciel;

Ceux-ci :

DE GABARRUS;
GALOS ;
LA CONDAMINE ;
CASA-PALATIO ;

Un tombeau qui ne porte pas de nom, et sur lequel sont sculptés en marbre une femme et un enfant ;

Celui que la garde nationale de Bordeaux a élevé au brave colonel Deschamps, avec ces mots : *Soldats, je vous lègue la cravate de mon vieux drapeau; elle vous appartient désormais et vous la conserverez sans tache;*

Le tombeau de la famille Marmiech est sans contredit le plus beau du cimetière de la Chartreuse; c'est une petite chapelle sépulcrale avec un pérystile orné d'un rang de colonnes travaillées avec la dernière perfection.

A l'angle sud du cimetière, est la tombe où repose la femme du général Moreau, et où on a déposé le cœur du célèbre capitaine. Le mausolée se fait remarquer par sa simplicité. On y lit cette inscription :

« Auprès d'une épouse qu'il aimait, est déposé le cœur de J. V. Moreau, général en chef des armées françaises, né à Morlaix le XII février MDCCLX, décédé le XI septembre MDCCCXIII. Grand capitaine. »

Plus, bas on lit les noms des campagnes et des victoires de Moreau.

Digitized by Google

Côté gauche.	Côté droit.
Retraite d'Allemagne ;	1er Passage du Rhin.
D'Italie.	2me Passage du Rhin.
Enger.	Rastad.
Moskirch.	Hordlinger.
Passage du Danube.	Bibérach.
Hohenlinden.	

Je dépasserais les bornes qui me sont prescrites si je voulais donner la description de tous les tombeaux ; à chaque pas on en trouve qui frappent d'admiration, et les riches familles de Bordeaux rivalisent de magnificence. Les insensés !... Ils croient que quelques blocs de marbre jetés sur leurs dépouilles mortelles les feront vivre dans le souvenir de ceux qui leur survivent ; ils se trompent. En passant devant leurs mausolées, on se dit, *voilà un magnifique tombeau*, et puis on passe sans pousser plus loin sa froide admiration. C'est ce que j'ai éprouvé la première fois que je suis entré dans le cimetière de la Chartreuse. Après avoir parcouru les grandes allées, je m'égarai à dessein dans les carrés que les fossoyeurs appellent *division* et qui sont consacrés à la sépulture des gens du peuple. Je ne trouvai plus de mausolées, mais je tombai dans une délicieuse mélancolie en voyant un nombre infini de croix noires, surchargées d'inscriptions en lettres blanches ; d'un côté, une simple couronne d'immortelles était suspendue au-dessus d'une tombe dont la terre était fraîche encore ; de l'autre, une guirlande de roses blanches, emblême de la pureté virginale ; ici, une courte inscription ; là, quelques vases de fleurs que la piété filiale arrose tous les matins. C'est ainsi que le pauvre manifeste la douleur, et les emblêmes qu'il emploie pour exprimer son amour, renferment plus de véritable poésie que la pompe fastueuse des grands. Au pied du mausolée, on admire ; auprès de la tombe de l'homme du peuple, on verse des larmes d'attendrissement.

Je m'arrêtai, je ne sais pourquoi, dans la sixième division, et j'entendis ce colloque entre trois fossoyeurs.

— Que nous apportez-vous ? dit l'un des trois que je remarquai à sa barbe rouge. Que nous apportez-vous, sergents-fourriers de la mort, cria-t-il plus fort en s'adressant aux quatre porteurs.

— Viande fraîche ; une jeune fille de dix-huit ans, lui fut-il répondu.

— Hâtez-vous donc ; le trou est creusé, et il nous tarde de partir.

Les porteurs déposèrent la caisse que les fossoyeurs laissèrent tomber dans la fosse.

— Connais-tu le nom de la défunte ? dit l'homme à barbe rouge au plus jeune de ses compagnons.

— Oui ; c'est mademoiselle Eléonore.

—Mademoiselle Eléonore, répéta le fossoyeur en riant aux éclats... Elle ne pouvait être enterrée que par moi. Eloignez-vous, mes amis ; c'est moi seul qui dois combler la fosse, et, de par le Dieu vivant, la défunte n'en sortira plus. Elle m'a souvent refusé l'aumône, et pourtant elle n'aurait pas dû oublier sitôt que son père était pauvre, et qu'il ne s'est enrichi qu'au moyen d'une banqueroute. Maintenant je me venge.

Le fossoyeur travailla avec tant d'activité que la fosse fut comblée en quelques secondes. Puis il dansa dessus, en frappant des mains et en riant aux éclats comme un insensé.

Presque effrayé de ces accès de rage fanatique, je passai dans la septième division ; je demandai au fils du garde du cimetière qui m'avait toujours accompagné, où était le tombeau des jumeaux de la Réole. Il ne me comprit pas.

— Où sont les frères Faucher ? lui dis-je.

— Par ici, monsieur, me répondit-il.

Et il me montra une pierre oblongue que des herbes couvraient presque en entier.

— Ici est monsieur César, et là monsieur Constantin, ajouta-t-il en m'entraînant de droite à gauche.

J'écartai les herbes qui couvraient la pierre pour m'assurer s'il n'existait aucune inscription. Je lus ces mots que quelqu'un y a gravés avec la pointe d'un couteau :

Ci-gisent les jumeaux de la Réole, victimes de la royauté en 1815.

Que la terre vous soit légère, hommes de courage que le fanatisme politique immola lâchement à la vengeance ! m'écriai-je, après avoir copié l'inscription. Puis, je réfléchis aux rapides modifications qui s'opèrent aujourd'hui chez les hommes. Tout le monde sait qu'en 1830 on exhuma les ossemens des jumeaux de la Réole, qui furent transportés au cimetière de la Chartreuse avec une pompe digne des beaux temps de la grandeur romaine. Il y a sept ans que les hommes du pouvoir s'empressèrent de grossir le cortège de deux jumeaux qu'on appelait alors des martyrs ; on leur vota un tombeau par acclamations, et aujourd'hui ces mêmes hommes n'ont pas le courage d'élever le monument... Pas un seul indice pour montrer à l'étranger la place où reposent les frères Faucher, et cependant l'histoire de leur mort est un feuillet sanglant qu'on ne peut arracher de notre histoire.

Le pâle soleil de novembre disparaissait déja derrière l'horizon ; le vent du nord détachait les feuilles des arbres et la nuit approchait, lorsque je me dirigeai vers la porte du cimetière. En passant dans une petite allée, je remarquai un tombeau de marbre blanc élevé par la tendresse maternelle. J'y admirai une figure de jeune fille qu'un ange tenait dans ses bras : je fus enchanté de cette religieuse et poétique allégorie. Je me rappelai au même instant la jeune femme du désert, dont parle Chateaubriand. Je répétai les paroles du chantre d'Attala ; mon imagination fut exaltée par ces poétiques souvenirs ; je croyais voir la jeune Canadienne confiant le corps de son fils aux rameaux d'un arbre en fleur, je croyais entendre son chant de douleur. Je comparai ensuite la mère sauvage avec la mère civilisée, et je me dis :—Ici, le cadavre de la jeune fille est écrasé sous le marbre, et la mère du désert peut, à chaque heure du jour et de la nuit, bercer le corps de son fils dans son tombeau aérien !.....

Bordeaux, *novembre* 1837.

J. M. Cortot.

Digitized by Google

CÉCILIE DE LOURDE.

L'ancien château de Lourde, situé dans le pays de Bigorre, fut assiégé par Charlemagne et noblement défendu par un certain Miratus, descendant d'une famille sénatoriale, qui gardait dans son cœur quelques restes de la fierté du sang romain. Vers l'an 1220, la jeune Cecilie, noble et belle dame, souveraine de ce château, était l'unique héritière du grand nom et des bois immenses de cette puissante famille.

Auprès de la dame Cécilie, qu'entourait le triple prestige de la jeunesse, de la naissance et de la beauté, veillaient de vieux prud'hommes, anciens serviteurs de sa famille, serfs achetés par ses ayeux : ils s'étaient vendus d'âme et de corps ; nés dans le servage qu'avait adouci pour eux la bonté de leurs maîtres, ils étaient aussi vigilans et aussi fidèles que les grands chiens montagnards qui erraient nuit et jour au pied des tours et sur le bord des fossés de Lourde.

Malgré leur rudesse, le peuple venait en foule au bord des fossés pour voir sa souveraine. Les jours de fête, il était admis dans la cour du château; et lorsque Cécilie, attendue par tous avec impatience, apparaissait au balcon, parée de ses plus beaux atours et de sa fraîcheur de jeunesse, ces bonnes gens étaient bien heureux, et dans ce même air qu'ils respiraient avec leur châtelaine, il y avait comme un souffle de joie.

La noble fille compatissante venait à leurs ecours, sans écouter les baillis et jurats de ses terres qui l'accusaient de trahir les droits de la seigneurie: elle dispensait les malades de la corvée; elle mariait les pauvres filles; elle était bonne à contre-temps, et mal à propos les clercs du château le disaient.

Les pauvres serfs, au contraire, la regardaient comme leur patronne sur la terre, et, dans toutes leurs peines, invoquaient son nom avec le nom de Marie. Le soir, quand ils étaient réunis dans leurs méchantes cabanes, celui qui apportait, pour alimenter le foyer, les branches sèches et la bruyère qu'elle leur permettait de couper dans les forêts seigneuriales, racontait qu'il l'avait vue de loin au balcon du château, et les moindres choses, lorsqu'elles se rattachaient à Cécilie, excitaient vivement leur intérêt. Ils la trouvaient belle comme la vierge peinte au fond de l'oratoire du monastère; et, dans les prières que les mères enseignaient à leurs enfans, il y en avait une pour la châtelaine.

Quelquefois, les paysans se demandaient pourquoi la dame Cécilie, jeune et belle, n'avait point encore accepté d'époux ; l'abbé de Saint-Sever, son tuteur d'après le testament du comte son père, nec devait-il pas lui en donner un qu'elle pût accepter. Des chevaliers bannerets, de puissans barons, des hommes d'armes, possesseurs de châteaux, se présentaient en vain. Cécilie ne s'était pas émue; et les plaisirs de la bienfaisance suffisaient à son cœur.

Parmi les prétendans figurait Arnaud de Bernard, seigneur d'Asson, l'un des barons les plus redoutable du pays. Le château d'Asson s'élevait sur la rontière du Béarn; il était dans une position avantageuse, sur le sommet d'une coline assez élevée.

Dans le donjon de ce château, le chevalier habitait seul. Le jeune Aimeric, son neveu, qui lui servait à la fois de clerc et de page, venait y passer la nuit avec lui, mais dans un étage au-dessous. Au fond de la tour, l'homme d'armes avait fait pratiquer une écurie pour son cheval de bataille; ses armes brillantes étaient suspendues près de son lit; il passait des journées entières à les manier; il délirait d'amour pour ses armes brillantes qui fesaient sa gloire et son droit. La nuit, on entendait quelquefois un bruit de fer et des pas lourds et pressés qui faisaient retentir les voûtes. Arnaud, qui ne rêvait qu'attaques et combats, se levait en désordre en poussant de grands cris; souvent même, au milieu du silence de la nuit, il lançait dans la plaine le son lugubre d'un cornet qu'il portait toujours à son cou; écuyers, sergens et varlets se réveillaient alors et couraient aux armes. Les serfs du hameau se levaient épouvantés; nul n'osait dormir calme après avoir entendu résonner le cor du baron.

A voir la chambre que d'Asson habitait, aisément on aurait compris quels étaient son caractère et ses goûts : quelques peaux d'ours qu'il avait tués à la chasse étaient suspendues aux voûtes, à côté de ses armes; sur les tables étaient jetés, en désordre, des tronçons d'épée, des dépouilles d'ennemis frappés dans des duels judiciaires, des os d'animaux; c'était vraiment la tanière d'un homme de fer. Son cœur était aussi froid que son armure; il n'aimait que son cheval et son chien. Sa main n'avait jamais pressé la main d'un ami; elle ne serrait amoureusement que la poignée luisante de sa dague.

Cependant on avait observé quelque changement dans son caractère. Son humeur farouche s'était changée en tristesse; il s'arrêtait quelquefois pendant la chasse, lui que l'on voyait toujours infatigable à poursuivre la proie; il passait devant son cheval sans le flatter de la main; pas un regard à son armure, amante délaissée qui dormait près de lui.

Arnaud d'Asson avait vu Cécilie. Cette image riante était venue se jeter à travers ses joies orgueilleuses; la pensée de cette femme troublait à chaque instant ses plaisirs de chasse, de guerre et de tyrannie. Il la retrouvait partout : à la chasse, dans les chansons amoureuses des pâtres; à l'église, dans les plus saintes espérances; s'il errait dans les grands prés de ses terres, les longues herbes odoyantes dans les ruisseaux lui rappelaient sa belle chevelure; dans son parc et ses jardins, les fleurs les plus belles étaient semblables aux couleurs de Cécilie; et pendant les longues insomnies de la nuit, un rayon pâle de la lune se glissait jusqu'à lui, et tombait sur sa couche aussi blanc que le voile de Cécilie. Alors, il s'indignait contre lui même, et cet homme de haine était furieux de comprendre qu'il allait aimer.

Aiméric, dit-il un jour à son page qui le suivait dans les bois, vous me parlez tous de la châtelaine de Lourde, vous exaltez à tout propos la beauté de cette dame et son pouvoir; vous osez dire même que tous les chevaliers du Vic-d'Orre lui font hommage de leurs châteaux et de leur cœur; mais moi, jour de Dieu ! ai-je jamais reconnu son pouvoir de femme

Digitized by Google

ou de souveraine? Mon cœur bat libre sous ce haubert d'acier; je ne relève que de Dieu.

— On ne vous accuse point d'amour ou de respect pour la dame Cécilie, on ne s'entretient que des autres barons du Vic-d'Orre, mais on les loue de rechercher la main de cette noble dame, parce qu'en l'épousant on épouse à la fois la seigneurie de Lourde, et que bien heureux est celui qui sera fiancé à la tour Carrée du château.

— Sainte-Cathérinede Gabas! secria le seigneur d'Asson, tu dis sagement, mon brave Aiméric: la tour Carrée me semble une digne et noble maîtresse; elle m'a touché le cœur, et je veux la séduire. Elle est belle, vois-tu; sa plate-forme découverte et crénelée paraît armée de dents; on dirait une lione qui rugit; et quand les hommes, rangés en cercle et couverts d'acier, se montrent à leurs postes, ils forment une couronne étincelante sur son front: belle couronne de fiancée! jour de Dieu!... belle couronne de fiancée!...

L'amour prenait les dehors de l'ambition, et d'Asson se trouvait heureux de pouvoir céder sans honte à son nouveau penchant. Il monte à son donjon, suivi de son page Aiméric; il faut que j'épouse Cécilie, lui dit-il; je veux être le plus puissant seigneur du Béarn, et nous allons de ce pas dans le château de Lourde: préparez mes armes et mon cheval; dites à mes sergens de se tenir prêts, et n'oubliez pas d'emporter mon sceau, une feuille de parchemin et mon livre des quatre Évangiles.

Aiméric s'inclina profondément, et, sans oser répondre, il obéit à son seigneur. La châtelaine de Lourde est jeune et belle, se dit-il à lui-même; et je la plaindrais de toute mon âme, si Dieu la livrait à cet ours des Pyrénées.

Tout est prêt; Arnaud monte à cheval, et l'on se dirige vers le château de Lourde. Les écuyers et les sergens précédaient leur seigneur; Aiméric le suivait à une distance respectueuse. Tandis que le chevalier tourmentait sans raison son cheval, le page cherchait à lire sa pensée sur son front incliné vers la terre, à la saisir dans un geste, pour comprendre le résultat de cette belle équipée.

Lorsque la sentinelle vit luire dans le lointain les casques et les lances, elle cria aux armes! et les sergens prirent l'éveil. Mais ils se rassurèrent en voyant l'escorte si peu nombreuse du chevalier.

Après quelques mots échangés avec les écuyers, d'Asson vit le pont s'abaisser, et la porte du château s'ouvrir.

Cécilie, qui ne peut s'expliquer la venue du Baron, se pare à la hâte de ses plus beaux atours, et s'environne de ses plus fidèles sujets; assise dans son fauteuil seigneurial, elle attend lechevalier. On comprit bientôt qu'il allait paraître; ses pas pesans et le bruit de ses armes retentissaient au loin sous les voûtes du château; sa démarche, un peu brusque, intimidait les jeunes pages déja presque effrayés par son nom; mais, tandis qu'il semblait jeter l'épouvante dans l'air qui l'entourait, l'épouvante était dans son cœur. Avant que d'aborder la jeune châtelaine, l'homme fortet puissant s'arrêta. Pour vaincre le trouble de ses sens, il avait besoin de s'indigner contre lui-même et de faire assez de courage pour paraître devant une femme.

On attendait en silence dans la grande salle du château de Lourde: Arnaud d'Asson parut. Il avait baissé la visière de son casque pour cacher son émotion.

Cécilie se leva pour lui faire honneur, et lui demanda quel était le sujet de sa venue; mais ce fut avec un sourire si divin, avec une affabilité si gracieuse; et le double charme de la beauté et de l'innocence, réunies dans ses regards, domina tellement le chevalier, qu'il n'eut pas la force de lui répondre. Arnaud d'Asson, incapable de se contraindre, inhabile à dissimuler sa force comme sa faiblesse, allait trahir son émotion et tomber aux genoux de Cécilie; son pauvre cœur d'homme était palpitant et abattu sous sa cuirasse de soldat: mais heureusement que son page Aiméric se trouva près de lui; d'Asson s'appuya sur l'épaule de son neveu, et sa faiblesse parut être de l'abandon, son silence passa pour de la fierté. Tandis que Cécilie attendait avec embarras ce qui allait advenir, et qu'Arnaud d'Asson revenait à lui-même, Aiméric, qui avait reçu ses instructions, alla s'asseoir devant une table, et, déroulant une feuille de parchemin, monseigneur, dit-il, je suis prêt.

D'Asson qui avait repris contenance, présente à Cécilie sa main armee d'un gautelet de fer; la châtelaine dépose sa main blanche et délicate dans ce gantelet noir, et le seigneur d'Asson ramène Cécilie dans son fauteuil. Il reste debout devant elle, se tourne vers le jeune Aiméric, et lui dicte ces paroles avec une forte voix qui semblait perdre à chaque mot quelque chose de sa rudesse.

Que ce soit une chose connue à tous, que moi, Arnaud, fils de Bernard, seigneur d'Asson, de cette heure en avant, je n'enlèverai point à vous Cécilie, dame du château de Lourde, la terre d'Asson, ni les forteresses qui maintenant y sont, ou pourront y être à l'avenir: et toutes fois et quand vous me le demanderez, par vous ou par votre messager, je vous les rendrai ou vous les ferai rendre; et, s'il y avait homme ou femme qui vous les otât, je n'aurais amour ni société avec lui ou eux, jusqu'à ce qu'ils les eussent remis en votre pouvoir, sans votre dommage et sans préjudice pour votre honneur; de plus, je jure de vous être en guerre un fidèle défenseur contre tous, excepté le vicomte de Bearn; je ne prendrai point les armes de vos hommes, ni les châteaux de vos terres, ni les membres de votre corps. Je ne vous tuerai point, ni je ne vous ferai tuer par ordre, et je vous serai toujours homme ferme dans la foi que je vous jure, la main droite posée sur les quatre Évangiles.

A peine il avait fini de dicter son acte d'hommage, qu'il courut le signer en traçant avec force une croix sur le parchemin; puis ausitôt il s'éloigna comme s'il n'avait pu soutenir les regards des assistans. Tandis que tous les écuyers s'interrogeaient pour s'expliquer une aussi étrange conduite, il était déja sur le bord des fossés; il avait sauté légèrement sur son cheval, il s'éloignait à la hâte pour que le désordre d'une course précipitée vint satisfaire au trouble de son cœur. Bientôt il arrive à son vieux manoir, et va se renfermer dans le donjon sans adresser un mot à ceux qui le reçoivent.

Digitized by Google

Le jeune Aiméric était encore dans la grande salle du château de Lourde. Il procédait de la manière la plus grave à l'accomplissement de toutes les formalités pour avoir plus de temps à contempler Céciiie. Alors qu'une femme est jeune, belle et pure, elle réveille à la fois dans nos cœurs tous les sentimens qui font naître les grandes passions; les parfums de la pudeur, l'avenir de la jeunesse, le prestige de la beauté, tout cela remue notre ame jusques dans ses profondeurs, et c'est une grande religion qu'un tel amour. Le page Aiméric était dominé par un sentiment si puissant en présence de Cécilie, qu'il en était pâle d'émotion. Le neveu du seigneur Arnaud entrait dans cet âge où la beauté grave de l'homme s'allie aux grâces de la jeunesse : ses grands yeux noirs luisaient sous de larges sourcils, et ses regards étincelaient d'espérances et de désirs. Tous deux enfin étaient dans cet heureux âge de la vie où l'espoir et l'amour sont pleins de charmes, parce qu'ils naissent de l'innocence.

Cécilie avait rêvé quelquefois de l'avenir qui l'attendait; mais le noble abbé de Saint-Sever contrariait ses espérances; les clercs du château lui démontraient avec du latin qu'il fallait épouser un brave chevalier, homme d'armes ou baron capable de défendre les serfs et bourgeois de ses terres; elle aurait abandonné volontiers ses châteaux à la garde d'un soldat; mais elle avait de la répugnance à se donner un maître. Ce qu'elle espérait, elle, dans le silence des nuits et pendant ses longues méditations à l'oratoire du couvent, c'était de s'abandonner d'ame et de corps à quelque jeune chevalier ou page, homme loyal, qui l'aimât comme une sœur, et la portât dans ses bras comme un enfant, pour qu'elle pût vivre suspendue à son cou dans un entier oubli de son pouvoir et de ses honneurs.

Aussitôt qu'elle aperçut Aiméric, elle fut ravie de trouver en sa personne toute la grâce et toute la noblesse qu'elle avait admirée dans l'homme de ses rêves. Le jeune page comprit aisément les regards de Cécilie; à cette heure, il était si profondément heureux qu'il aurait voulu partir, être seul, pouvoir rêver long-temps aux riantes espérances que renfermait un seul de ces regards. Dès qu'on eut apposé sur l'acte d'hommages qu'il avait rédigé en latin, les signatures, le sceau et les cirographes, Aiméric salua profondément Cécilie, et revint à la hâte vers d'Asson.

Arnaud l'attendait avec impatience; il regardait attentivement dans la plaine; il craignait de s'être humilié vainement devant une femme, et lorsque Aiméric arriva, le chevalier descendit pour l'interroger.

— Eh bien! maître, dit-il, comment la dame Cécilie a-t-elle reçu notre acte d'hommages? Dans un premier mouvement de joie et de franchise, elle aura dû prononcer un de ces mots qui dévoilent mille pensées, un de ces mots qui révèlent une ame toute entière.

— Elle ne m'a rien dit qui puisse vous donner la moindre espérance.

Arnaud d'Asson se leva brusquement; on voyait sur son front l'étonnement et la colère; après ce qu'il venait de faire, il lui semblait que Cécilie devait sans retard se jeter dans ses bras.... Donc, elle ne vous a rien dit, ajouta-t-il; les lâches qui l'entourent lui ont donné tant de gages de leur faiblesse, que pour leur prouver son dévouement, il faut se coucher à ses pieds.... Jour de Dieu! cette femme apprendra que mon cœur est de fer comme mon bras.

Aiméric tremblait, en l'écoutant, qu'il ne prit la résolution de ne plus revoir la châtelaine de Lourde : il s'efforça de lui prouver qu'il fallait obtenir d'elle un tendre aveu par des soins et de douces paroles.

Que dis-tu là? misérable! s'écria d'Asson, que j'aille m'occuper aux genoux d'une femme, comme un moine devant un saint de pierre..... Puisque tu m'oses proposer cet indigne moyen de réussir, c'est toi que je charge d'en faire l'essai.

Aiméric tressaillit au fond de son ame, mais il sut se contraindre; il feignit la surprise.

Etourdi, s'écria d'Asson, je te l'ai dit; il faut que j'épouse la Tour Carrée de Lourde, et j'ai besoin pour cela de me faire aimer de Cécilie. Toi qui as pâli sur ces livres, et longuement étudié dans les écoles de la vieille Toulouse, tu lui parleras d'amour pour moi. Dis ce que tu voudras de ma tendresse; je ne te désavouerai point : et, lorsque tu l'auras convertie à notre désir, nous paraîtrons alors.

Je ne puis pas répondre du succès, répliqua le page, qui sentait au fond de son cœur une de ces joies extrêmes qu'on ne peut pas long-temps contenir, parce qu'elles font descendre le ciel en nous-mêmes. Arnaud d'Asson n'écouta pas son neveu; Aiméric reçut ordre de retourner à Lourde dès le lendemain, et de préparer son cheval et ses plus beaux vêtemens.

Aiméric partit, en effet, aussitôt que le grand jour fut venu. Dans une heure, son impatience lui fit franchir un vaste espace; il aperçut de loin les créneaux de Lourde, et son ame s'élança devant lui vers la demeure de celle qu'il aimait. Il parcourait des yeux tous les alentours du château; il cherchait sur la poussière des chemins les pas de Cécilie; il respirait avec volupté cet air qu'elle avait respiré; il était heureux d'arriver au manoir, car les lieux habités par la femme qu'on aime sont comme une seconde patrie.

Cécilie absente du château était allée en dévotion dans une chapelle voisine dédiée à Notre-Dame-des-Moissons. L'usage du pays voulait que les seigneurs de Lourde vinssent chaque année faire leurs dévotions dans ce lieu.

Aiméric se fit conduire vers Cécilie. En approchant de la chapelle, il entendit de douces voix de femmes qui chantaient. L'oratoire s'élevait dans la forêt placée derrière le château, et la religion du silence et de l'ombre ajoutait à la sainteté de l'autel : sanctuaire simple et majestueux comme les champs, Dieu ne s'y révélait que dans sa bonté.

Aiméric se découvrit en entrant dans l'oratoire; il se mit à genoux et pria; il pria pour Cécilie, pour le succès de son amour, car l'innocence conte aisément au ciel son espoir et l'invoque dans ses douleurs : le crime seul nous fait douter de Dieu. Bientôt Cécilie se leva, et sortit de l'oratoire, suivie des dames qui l'entouraient, religieuses et damoiselles de la châtelaine. En apercevant

Digitized by Google

le page Aimeric, elle sourit et s'arrêta devant lui. Beau sire, dit-elle, que nous apprenez-vous de notre redouté vassal le seigneur d'Asson?

Madame, je réclame de vous un entretien particulier, afin de remplir dignement mon message.

Cécilie fut émue de ces dernières paroles; elle resta quelque temps immobile et muette comme si elle eût calculé en elle-même tout le danger qu'elle aurait à courir pendant cet entretien. Aiméric, qui l'observait, vit en tremblant l'incertitude errer sur son visage : enfin, elle parut céder aux exigences de sa dignité; elle annonça qu'elle voulait bien entendre l'envoyé du seigneur d'Asson, et les gens de sa suite se mirent à l'écart.

La jeune châtelaine s'assit sur un banc de pierre qui était devant l'oratoire: Aiméric resta devant elle debout et découvert, tout prêt à lui parler. Cependant ils gardaient tous deux un silence plein de contrainte; tous deux paraissaient effrayés de se trouver seuls pour la première fois; car il est des pressentimens qui nous arrêtent alors que nous touchons à des momens décisifs pour notre bonheur.

Eh bien! je vous écoute, dit Cécilie au jeune page.

A cette voix, Aiméric revint à lui-même. Il dompta son émotion; et, sans tourner vers Cécilie des regards trop pleins de tendresse, il lui adressa ces mots:

Madame, le seigneur Arnaud, mon oncle, vous reconnut hier pour sa souveraine; votre terre domine sa terre, il est votre vassal; aujourd'hui, c'est à la dame de ses pensées qu'il fait hommage de son cœur : il m'a confié le soin de vous offrir ses vœux, Madame; il craignait que votre présence ne lui otat la force de vous exprimer son amour, car votre présence charme et trouble tout à la fois : — et alors il a pensé que moi, simple page, qui vous vois de si loin, je pourrais supporter vos regards sans être aussi troublé que lui : l'ordre m'a été donné, Madame, de vous dévoiler et de peindre la tendresse qu'un autre éprouve pour vous; et, malgré le danger de l'entreprise, il a fallu se soumettre à l'homme qui dispose de moi. Le seigneur d'Asson vous aime, Madame; et, pour obtenir votre main, il n'est pas d'entreprise qu'il n'ose tenter. Maintenant que je vous ai découvert l'objet de mon message, j'attendrai la réponse : voyez qu'elle nouvelle je dois rapporter au seigneur d'Assou; daignerez-vous accepter son amour?

Vrai Dieu! messire, répondit en souriant la noble dame, vous me voyez dans la plus grande surprise. Puis-je bien croire à tout ce que vous me dites des sentimens de votre maître?

Ah! Madame.. s'écria le page avec l'accent le plus passionné, je crois que mon maître vous aime, et je sens qu'il doit vous aimer. Pour vous, il donnerait ses terres, ses droits de seigneur, son château, ses armes, son cheval; et qui ne le donnerait pas comme lui? Pour vous, il irait guerroyer dans la Palestine; il dirait adieu au ciel et à la terre de la patrie; il partirait avec son épée de chevalier et son bâton de pélerin : il le ferait, Madame, et qui ne le ferait pas comme lui?

Ainsi parlait le page, et Cécilie écoutait avec délices ces paroles d'amour qu'Aiméric jetait dans son ame avec une haleine brûlante et l'accent le plus passionné.

Messire, lui dit-elle, vous me dépeignez bien vivement la tendresse du seigneur d'Asson. Mais d'où connaissez-vous tous les secrets élans de son cœur, tous ces projets de dévouement, tous ces rêves qui charment son sommeil?

Puisqu'il vous aime, Madame, dit avec un regard plein de tendresse le jeune page, il doit en être ainsi. D'ailleurs, ne suis-je pas le confident de toutes ses pensées.

Cécilie se sentait de plus en plus émue par sa présence; un trouble involontaire avait trahi sa dignité de châtelaine. Elle comprit que le moment était venu de terminer l'entretien. J'ai foi dans vos paroles, dit-elle au page, mais le caractère du seigneur d'Asson est trop connu pour que je lui donne la moindre espérance.

Aussitôt elle se leva de son siège, congédia le jeune page, et vit avec plaisir la joie que ces dernières paroles firent briller dans ses yeux.

Tous deux se séparaient satisfaits l'un de l'autre, mais par malheur pour Aiméric, le chevalier Bertrand, baron de Naï, était arrivé pendant leur entrevue, et les avait observés avec impatience. Ce seigneur aspirait à la main de Cécilie : jaloux de l'attention qu'elle prêtait aux paroles d'Aiméric, il eut de la peine à se contraindre, et l'orsqu'elle se leva pour congédier le page d'Arnaud d'Asson, il se hâta d'approcher d'eux pour qu'on ne renouât pas l'entretien.

Cécilie ne l'aperçut point. Dans les paroles d'adieu qu'elle adressait au jeune homme, dans sa voix et dans ses regards il y avait une émotion qui ne pouvait échapper à des yeux jaloux. Le chevalier de Naï venait d'ouïr conter l'aventure de la veille sur l'acte d'hommages du seigneur d'Asson; et, pour savoir si le doux sourire de dame Cécilie s'adressait au baron ou bien au page, il lui parla de la sorte en l'abordant.

« On ne m'a pas trompé, Madame, et les bruits qui courent de par le monde ne sont pas mensongers : Arnaud d'Asson, sera bientôt le châtelain de Lourde et l'époux de dame Cécilie. A vrai dire, c'est un grand étonnement dans toutes nos vallées qu'une aussi jeune dame se soit éprise d'un bel amour pour cet homme si dur, qui a perdu dans tout le pays le nom de sa famille pour être appelé l'ours d'Asson. »

A ces paroles que Bertrand de Naï prononçait d'un ton d'amertume, Cécilie se prit à rire: elle jura par la Vierge qu'elle ne serait jamais l'épouse d'Arnaud, et que l'ours d'Asson ne parviendrait pas à l'émouvoir. C'est le page qu'elle aime, dit au fond de son cœur Bertrand de Naï, puis il affecta de sourire et parut satisfait.

Tandis que Bertrand songeait en lui-même à justifier ses soupçons sur le jeune Aiméric, Arnaud d'Asson attendait le page avec la plus vive impatience. Son ame ne pouvait plus suffire aux mouvemens violens où le poussaient sans relâche son amour et sa fierté. Lorsque Aiméric lui rendit compte du peu de succès qu'il avait obtenu, tels furent ses transports de colère, qu'il demanda ses armes, qu'il appela ses écuyers : il voulait se venger de Cécilie, prendre le château de Lourde, et dès ce jour la, contraindre à l'épouser. Mais Aiméric lui fit observer

Digitized by Google

qu'il serait impossible de surprendre une forteresse gardée par de vieux écuyers dévoués à Cécilie. Arnaud d'Asson se tut. Il demeura pensif comme un homme tombé dans un piège, qui sonde avec épouvante le malheur dont il est accablé. Il s'assit, et resta morne; toutes les forces de son ame étaient épuisées; pâle, les yeux fixés à terre, il songeait à mourir.

Tout à coup, on entendit un grand bruit de voix et les hurlemens des chiens qui veillaient au bord des fossés : l'homme d'armes souleva sa tête; on vint lui dire qu'un moine demandait à lui parler; il ordonna qu'il fut introduit, et le religieux parut. Il avait l'air humble, mais ferme; ses regards étaient pleins de force, et la pâleur de son visage ajoutait encore à l'expression de ses traits. Il portait l'habit de saint Benoît; c'était un de ces hommes de noble maison que les malheurs des temps avaient contraints à se réfugier dans l'église; il était membre de la communauté de saint Sever. On lui avait confié l'administration d'une église qui dépendait du couvent, et ce prêtre travaillait avec zèle à défricher des terres incultes, à soutenir dans leurs travaux les serfs et les pauvres gens. Seigneur, dit-il d'une voix calme, je demande protection et secours contre des pillards qui dévastent nos moissons et brûlent nos cabanes; vous êtes fort et courageux : prêtez l'appui de votre bras à celui qui vous prête devant Dieu l'appui de sa prière. Si les routiers nous laissent, en partant, l'incendie et la misère, quels droits prélèverez-vous sur des hommes sans pain? Ce que votre intérêt demande, votre gloire le veut aussi; à chacun son emploi : le prêtre doit prier et le chevalier doit combattre. Soyez notre défenseur, et je vous donne dès aujourd'hui la moitié des dîmes de mon église. Il achevait à peine de parler que l'on entendit au dehors des voix confuses, des cris d'alarme; on eut dit une multitude qui fuyait. Les yeux du chevalier s'animèrent insensiblement; il secoua sa douleur, il parut revenir à la vie. Au bruit de la trompette, il sentit que le courage et la force lui rentraient au cœur; il demanda ses armes, et les saisit avec transport. Aiméric lui aide à se couvrir de sa cuirasse, et tous les écuyers s'apprêtent à le suivre. D'Asson écoute et voit avec plaisir le désordre qui règne autour de lui; les pas retentissans, le cliquetis du fer et de l'acier, les portes pesantes ouvertes avec fracas. Il a le cœur gros d'impatience, et l'on diraitque ses narines gonflées cherchent dans l'air comme un souffle de guerre.

Les écuyers du baron étaient rangés sur le bord des fossés; Aiméric tenait son palefroi impatient de voir paraître le chevalier; les bonnes gens des campagnes étaient groupés en désordre à quelques pas de là; on n'attendait que le seigneur d'Asson. Enfin, il se montra derrière les créneaux, vêtu de ses armes qui reflétaient les rayons du soleil couchant; aussitôt les enseignes furent déployées en l'air, les lances se dressèrent, chacun courut à son poste, on partit.

D'Asson, l'épée à la main, précédait les hommes du château. Le moine guidait les gens de servage en leur montrant une petite croix de bois. Les deux troupes se dirigèrent rapidement vers la vallée de Gabas, où les routiers exerçaient leur ardeur pour le pillage, et brûlaient gaiement des moissons. Ces brigands se tenaient cachés dans les bois pendant le jour; la nuit, ils sortaient subitement de leurs repaires, et si quelque adversaire redoutable venait les attaquer, ils se sauvaient dans les profondeurs et dans l'ombre des forêts. La dame de Lourde eut avis de leur apparition, et voulut qu'on portât secours aux laboureurs qui formaient la communauté de Gabas. Bertrand de Naï fut prié de conduire les sergens d'armes de la châtellenie, et sa bravoure, ainsi que son amour, lui firent un devoir de se rendre aux désirs de cette noble dame.

Arnaud d'Asson vit son rival marcher à la tête des soldats de Cécilie avec l'assurance d'un amant qui se hâte de prendre les droits d'un époux; il oubliait déja pour quel motif on avait pris les armes, des frémissemens de rage passaient dans ses membres; on voyait déja luire dans ses yeux noirs les premiers reflets de l'incendie, quand tout-à-coup on arriva sur le sommet d'une colline d'où l'on apercevait les ennemis répandus dans la vallée de Gabas. A cette vue, d'Asson revint à lui-même; toutefois, il poussa son cheval vers Bertrand de Naï. Messire, lui dit-il, deux mots entre nous après le combat. Volontiers, répondit Bertrand; c'était mon désir.

Les routiers pillaient en ce moment un des plus riches hameaux de Gabas; on entendait leurs cris de joie; on les voyait passer devant les flammes qui consumaient des cabanes de bois et de chaume. De grands troupeaux de bœufs erraient au hasard dans la vallée; l'incendie rampait à terre comme un serpent pour dévorer les moissons; une lueur sinistre éclairait les pillards; les pâtres, chassés de leurs étables, étaient debout sur les montagnes voisines; appuyés sur leurs bâtons ferrés, ils contemplaient ce spectacle en versant des larmes, et leurs chiens émus hurlaient à leurs pieds, comme si l'ours fut apparu dans ces villages.

Le moine et les deux chevaliers employèrent une ruse de guerre pour avoir vengeance des brigands. Tout fut exécuté dans un instant : le prêtre déposa la croix pour ceindre l'épée; il l'éleva vers le ciel en invoquant le nom de Dieu, et les paysans, pleins de confiance et de courage, le suivirent avec transport. Les brigands sont audacieux dans l'espoir du butin, mais ils sont lâches après le pillage. Ceux-ci prirent la fuite en désordre, et tombèrent dans l'embuscade qu'on avait préparée. Le plus grand nombre y périt; le prêtre arrêta la vengeance des laboureurs, et quelque pillards furent épargnés. Tandis que la petite armée victorieuse suivait le moine à l'église de Gabas, les deux chevaliers qui se souvenaient des paroles échangées, restèrent à l'écart pour s'entretenir plus librement.

Ces deux rivaux avaient conservé leurs armes, quoiqu'ils eussent abandonné leurs palefrois à la garde des écuyers. Ils marchaient en silence à côté l'un de l'autre, graves et mornes, et chacun d'eux attendait que son rival parlât le premier. Arnaud d'Asson était le plus impatient, ce fut lui qui rompit le silence. Arrêtons-nous, dit-il; nous sommes seuls, il est temps de parler. Tous deux, nous avons dans le cœur une pensée de haine; nous sommes forts tous deux, tous deux armés, et c'est une lâcheté de se taire plus long-

Digitized by Google

temps. Donc, je vous prie de m'entendre.—Parlez.— Vous voulez épouser la châtelaine de Lourde?—Je le veux.— Vous voulez devenir le baron le plus puissant du Vic-d'Orre, et siéger peut-être à la cour majeure?— Je le veux.— Vous n'avez jamais pensé qu'un rival pourrait se montrer devant vous comme un obstacle?—Et quel est l'insolent qui oserait me barrer le passage? Seigneur de Naï, je vous regarde en face, et je suis debout devant vous.— A ces paroles, Bertrand de Naï mit la main sur son épée. Tu comprends, dit Arnaud, tu comprends. Quelles sont les conditions du combat.— Les conditions! Ma haine ne t'en propose qu'une; des conditions!.... voici les miennes: on ne portera que des coups mortels; on frappera sans pitié son adversaire, tant qu'il donnera signe de vie; et, quand on le tiendra sous ses genoux, faible et sanglant, on rira, s'il demande grace, et si le dernier souffle de vie gonfle sa poitrine, on ouvrira sa poitrine avec le poignard, afin que ce souffle s'échappe: voilà mes conditions. — Je les accepte, et voici les miennes: si le vaincu demande un prêtre, on lui dira: meurs comme un damné; s'il demande à être enseveli en terre sainte, dans les tombeaux de sa famille, on lui dira: meurs comme un serf, et on poussera du pied son cadavre; et s'il veut dire un dernier adieu à sa mère, s'il a un dernier mot à confier à la terre, on l'étouffera sous ses pieds pour qu'il ne dise pas ce mot.

Assez! répondit Bertrand avec un cri terrible, assez! la menace ne vaut pas le coup.

Tous deux firent alors quelques pas en arrière pour s'élancer l'un sur l'autre. Leurs yeux et leurs épées étincelaient dans l'ombre. Au premier choc, les épées se brisèrent et les champions se serrèrent de plus près pour combattre avec la dague et le poignard. Mais Arnaud était le plus fort: il maîtrise son adversaire, le saisit d'un bras puissant, et de l'autre le perce à la gorge. Bernard de Naï pousse un cri terrible; il étreint avec force son adversaire et le renverse sur le flanc de la colline; tous deux roulent, en se débattant, jusques dans la vallée.

Pendant quelques instans, ils restèrent étendus à terre sans mouvement et sans souffle, on eut pû croire qu'ils étaient morts de leur chûte. Le silence régnait autour d'eux; au milieu du calme de la nuit, la lune apparaissait comme une céleste vision durant un rêve affreux; elle se montrait à peine et s'élevait insensiblement comme une jeune fille qui vient à un premier rendez-vous d'amour. Sa lumière pâle frappait les armures des chevaliers étendus au pied de la montagne; ils semblaient dormir tout armés en attendant le combat du lendemain. Bientôt Arnaud d'Asson se lève le premier; il regarde lentement autour de lui, et voyant son adversaire étendu à quelques pas de là, il le croit mort, se souvient et sourit.

A peine le vainqueur était revenu à lui-même, qu'il alla reconnaître si Bertrand de Naï était bien mort. Il le poussa du pied, et comme il ne donnait aucun signe de vie, il se courba vers lui pour le dépouiller après l'avoir vaincu. Tandis qu'il enlevait son casque et sa cuirasse et qu'il les jetait sanglants sur ses épaules, Bertrand de Naï fit un léger mouvement et ouvrit les yeux. Arnaud d'Asson se penche vers lui; le malheureux pousse un gémissement et s'efforce de prononcer quelques mots. Eh bien! lui dit son ennemi en souriant, qui de nous deux possèdera Cécilie? qui de nous deux a la dague la mieux trempée? Bertrand de Naï le reconnut, et recueillit toutes ses forces, afin de répondre. Cécilie n'aime aucun de nous deux, dit-il d'une voix faible à d'Asson qui se penchait vers lui pour l'entendre: Cécilie aime ton page Aimériс.... Jour de Dieu! s'écria d'Asson en saisissant son poignard. Elle l'aime, répéta Bertrand de Naï; mais il avait déja reçu la lame toute entière dans le cœur. Déja le dernier soupir s'était exalé. Arnaud d'Asson, surpris de ces paroles, demeurait immobile et pensif sans retirer son poignard du corps de son ennemi. Mille soupçons affreux envahissaient son esprit. Aimériс était jeune et beau.... Dieu veuille qu'il ne m'aie pas trahi! dit-il avec l'accent d'une fureur concentrée; puis il se tut; et, tandis que sa voix terrible retentissait dans l'enfoncement de la vallée, il remit son poignard à la gaine, après l'avoir essuyé sur le corps de son ennemi.

Bientôt il s'éloigna sans éprouver le moindre sentiment de regret ou de pitié, poursuivi par une pensée unique, le désir de faire mourir son page, après s'être convaincu de sa perfidie. Dans sa haine jalouse, il formait des projets aussi noirs que la nuit dans l'ombre de laquelle il passait comme une bête féroce. Ses pas étaient fermes et résolus; il allait sans s'arrêter, sans observer autour de lui, comme si sa marche précipitée l'eût rapproché de sa vengeance. Arrivé devant Asson, il se fit ouvrir les portes, et passa silencieux devant Aimériс et ses écuyers. Sa tour solitaire le reçut plus farouche et plus sombre que de coutume. Il jeta près de son lit les armes du baron de Naï; puis il se coucha pour s'arrêter à une détermination.

Le lendemain, il dit à son neveu de s'apprêter à la hâte pour aller visiter la châtelaine de Lourde. Il dissimulait froidement ses soupçons et sa vengeance. Je veux enfin savoir, disait-il, si je puis épouser Cécilie. Exigez d'elle un entretien secret dans le jardin ou les bois qui sont au-delà des fossés; car il ne faut pas que vous soyez entendu. Qu'elle m'accepte pour son mortel ennemi, si elle ne veut pas m'accepter pour époux; il faut choisir de mon dévoûment ou de ma haine; Allez, maître, et lui dites cela; je vous attends.

Aimériс partit aussitôt. Le chevalier vit dans son empressement une nouvelle preuve de sa perfidie. Il sortit de son côté, prit sa dague, suspendit un poignard à sa ceinture, et se dirigea vers Lourde par un chemin détourné. Son page était arrivé plutôt que lui.

Cécilie l'avait aperçu de loin, car ses yeux étaient tournés sans cesse vers le château d'Asson. En le reconnaissant, elle avait poussé comme un cri de joie: c'est lui! disait-elle en souriant; et son émotion devenait croissante à mesure qu'il approchait, et elle ne pouvait renfermer sa joie dans son âme; et de peur qu'il ne la vit, elle s'était cachée derrière les vitraux. Là, tremblante, elle entendait les pas de son cheval qui s'élançait rapidement dans la cour du château; elle écoutait la voix d'Aimériс; elle l'entendait monter l'escalier; elle reconnaissait le bruit de ses pas; elle avait peur de le voir paraître.

Digitized by Google

La jeune fille avait oublié qu'elle était châtelaine, et qu'Aiméric ne se présentait pas devant elle sans être annoncé par un de ses écuyers. Quand on vint lui dire que le page du seigneur d'Asson attendait, elle reprit sa contenance, et donna l'ordre d'introduire Aiméric.

Le page demanda la faveur d'entretenir en particulier la noble dame. Il prenait un air grave pour écarter tous les soupçons : la faveur lui fut accordée. Satisfait de ce gracieux accueil, il allait prier la jeune châtelaine de lui donner sa seconde audience dans le même lieu où elle l'avait écouté pour la première fois ; Cécilie ne lui en donna pas le temps; c'était à peu près l'heure où elle avait coutume de descendre à l'oratoire, et le jeune page la suivit hors du château.

Au fond d'une allée sombre comme la grande galerie d'un vieux manoir, l'oratoire de Cécilie s'élevait. Aiméric eut l'honneur de présenter sa main à la jeune châtelaine; elle fit signe à ses gens de s'éloigner, et tous deux pénétrèrent seuls dans le bois. Autour d'eux, l'ombre et le silence; dans leur cœur, l'innocence et l'amour; sur leurs fronts, les couleurs saintes de la pudeur.

Cécilie et le page arrivèrent à l'oratoire sans avoir prononcé une seule parole. En arrivant à la porte d'entrée, ils tombèrent à genoux sur les degrés de pierre. Tandis qu'ils se recueillaient dans leur amour, un homme marchait vers eux, et celui-là avait aussi ses plaisirs et son émotion; mais c'étaient les plaisirs et les mouvemens de la haine. Insensible à tout ce qu'il y avait de bonheur et de religion dans ces lieux, Arnaud d'Asson, la main sur son épée s'approchait à travers l'épaisseur du bois. Le jaloux s'avançait sans bruit; il jetait autour de lui des regards sinistres; ses yeux, allumés par la colère, brillaient comme des lampes au milieu de la nuit. Dans l'espoir de surprendre son page aux pieds de Cécilie, il tenait son poignard dans sa main; quelquefois il le serrait avec force, il l'enfonçait dans l'écorce des arbres pour tromper sa colère, pour occuper la haine impatiente qui le poussait.

Cependant il y avait de la crainte dans la fureur de cet homme, un reste d'espoir dans sa douleur, et quelqu'indécision dans sa haine, parce que cet homme aimait encore. Poussé par les transports les plus jaloux, d'Asson était dans un de ces momens décisifs où notre ame, absorbée par une passion unique et dominante, oublie ses souvenirs, perd ses vieux penchans, et s'agite dans l'attente d'une nouvelle destinée.

Au moment où il s'arrête pour jeter vers le ciel un blasphème dans son regard, il entend des voix émues, des paroles entrecoupées, un entretien troublé par l'amour; il écoute : c'est la voix de Cécilie, c'est la voix du jeune page. Il sourit comme s'il avait appris une heureuse nouvelle; il sourit, parce qu'il peut dès lors haïr sans réserve et sans réserve abandonner son âme à la fureur. Mais ce sourire est froid et cruel. Les feux de la colère passent sur son front; la haine, le désespoir se peignent successivement sur sa figure immobile, comme des taches livides se succèdent sur la face d'un mourant.

Il tremblait de tous ses membres, et la lame de son poignard, presque hors du fourreau, frémissait dans la gaîne; c'était comme un grincement de dents.

D'Asson, accablé, s'appuya sur le tronc d'un arbre pour reprendre ses forces et recueillir ses pensées. Tandisqu'il murmurait, dans son silence, des mots de vengeance et de sang, il entendit une voix douce qui vint le rappeler à lui-même. Oui, disait cette voix, je vous aime, mon noble seigneur, et je suis heureuse en me donnant à vous, parce que c'est moi que vous aimez. Je voudrais être châtelaine de Tarbes et d'Oloron, pour vous livrer, avec mon cœur, mes châteaux et mes serfs. Comment ai-je la force de vous en faire l'aveu ? je ne sais : mais je pense que Dieu me pardonne, puisqu'il a mis votre image dans mon cœur, et qu'elle est pour moi comme l'encens dans une chapelle, comme une lampe sainte dans un oratoire. Oh! vous êtes mon seigneur et maître, et j'avais besoin de me donner à vous.

D'Asson s'approcha en frémissant de rage. Il voit Aiméric aux pieds de Cécilie ; Aiméric couché sur l'herbe et la tête appuyée sur les genoux de la jeune fille. — Il était derrière eux, debout, armé, effrayant de colère, et les deux amans ne l'avaient pas entendu; et dans leur délire ils se souriaient l'un à l'autre; et le page parlait de son amour à Cécilie.

Soit qu'il fut étonné de cet excès de confiance, soit qu'il ne voulut pas frapper un homme sans défense, d'Asson s'arrêta pour les regarder ; il croisa les bras sur sa poitrine. Aiméric disait à Cécilie :

O Cécilie! ma noble dame, votre voix est douce, votre regard pur, votre haleine embaumée; vous êtes un ange que Dieu condamne à vivre sur la terre; oh ! dites-le moi, parlez, nous sommes seuls; posez votre main sur mon front, et que votre bouche descende vers la mienne, parce qu'alors je croirai que votre âme passe dans mon âme, ou que la mienne se glisse en votre sein ; parce qu'un baiser de vous, pour moi pauvre serf à vos genoux, est comme l'espoir du ciel qui tomberait dans le cœur d'un damné ; parce que ma pauvre âme tressaille sous le charme de vos regards.

Cécilie, hors d'elle-même, accordait au jeune page un regard et même un baiser; alors il relevait sa tête avec fierté. Alors il lui disait : Je ne suis qu'un simple page; eh bien ! on m'aurait dit : Voilà tes éperons de chevalier ; voilà des terres et un château fort avec quatre tours ; voilà des serfs qui travailleront pour toi, et te payeront chaque année trois cent mille sous molgariens pour solder tes hommes d'armes ; tu ne seras pas obligé de livrer une fois l'année ton château au vicomte de Bearn; il n'y aura sur les terres qu'un droit qui vaille, qu'une épée qui sorte du fourreau, ton droit et ton épée. Et j'aurais répondu : laissez-moi !.... laissez-moi !.... que je sois aimé d'elle, et j'aurai la force de conquérir tout ce que vous m'offrez.

Tous deux se levèrent alors. Je vais à Saint-Sever, dit Cécilie ; mon oncle m'aime ; il viendra ce soir à Lourde; on assemblera les notables gens de la châtelenie, et l'on délibèrera que vous devez être mon seigneur et maître, adieu. Elle donna sa main à baiser au jeune page, et s'éloigna lentement pour re-

Digitized by Google

joindre sa suite qui l'attendait à l'oratoire. Aimeric et d'Asson regardaient Cécilie qui disparaissait sous des voûtes de verdure, comme on regarde fuir un nuage blanc qui passe dans un ciel pur. Lorsqu'ils ne la virent plus, tous deux restèrent immobiles. D'Asson, qui ne voulait pas assassiner le jeune page, dégaînait lentement son épée. Aimeric, qui ne voyait pas le chevalier, souriait à la pensée de son bonheur. Il se souvient pourtant que son maître doit l'attendre avec impatience; il songe qu'on lui a donné l'ordre d'être prompt dans son message; il va pour s'éloigner; il se tourne... Arnaud d'Asson était derrière lui. Il le voit debout, pâle, immobile, l'œil et la main armés.. Ces deux hommes se regardèrent long-temps sans pouvoir échanger une parole.

Aimeric, troublé dès l'abord, se rassure et fait bonne contenance. Soit que le danger lui inspire une résolution énergique, soit qu'il puise dans son amour une force inconnue, il met la dague au poing, et fesant un pas vers l'homme qu'hier encore il n'osait regarder en face, il lui dit d'un ton ferme : Eh bien! oui, je suis aimé; je suis ton rival.

La colère de d'Asson éclate par des menaces inarticulées et des coups terribles qu'il porte à son adversaire. Leurs épées se croisent, elles s'agitent, se heurtent, glissent et brillent étincelantes comme leurs regards. Mais le chevalier, plus fort et plus adroit, a bientôt blessé son jeune page. Le malheureux enfant reconnaît la voix et le regard du maître; il ne peut résister davantage; son épée tombe de sa main, il fuit en poussant de grands cris.

Il fuit dans l'oratoire et va se cacher derrière l'autel, espérant y trouver un asile. Le lieu saint retentit alors de cris lamentables et le sang coula sur ce pavé où l'on ne jetait que des fleurs. Aimeric criait asile, mais d'Asson, ardent à la poursuite, impatient de le presser mort sous ses genoux, d'Asson n'entendait pas. Il était trop possédé de colère pour être arrêté par la sainteté du lieu. Aimeric, toujours poursuivi et blessé de nouveau par son maître, fait deux fois le tour de l'autel et s'élance vers le château.

Cécilie avait entendu les cris de la victime et la voix menaçante du chevalier. Elle était devenue pâle; elle avait voulu s'élancer au secours d'Aimeric; mais les demoiselles et les sergens de sa suite l'entouraient et ne voulaient pas qu'elle courût le moindre danger. Les hommes d'armes avaient tiré leurs épées; rangés autour d'elle, ils écoutaient avec anxiété les cris perçans et le cliquetis d'armes qui sortaient de l'épaisseur du bois. Cécilie, échevelée, prie, ordonne, leur reproche d'être des lâches, leur dit qu'on assassine un homme et qu'il faut le secourir; ils restent impassibles, car ils veulent avant tout la défendre. Cependant le bruit approche, les cris se font entendre de plus près, le feuillage s'agite, et l'on voit sortir de la forêt Aimeric, sanglant et pâle, fuyant en désordre devant un homme qui le poursuit.

A cette vue, la châtelaine pousse un de ces cris qui pénètrent jusqu'au fond de l'ame; un de ces cris qui viennent du cœur, qui expriment tout un sentiment; un de ces cris que l'on n'entend jamais sans être saisi par une force inconnue; un de ces cris enfin, voix de l'ame dominée par un sentiment tellement puissant, qu'elle se crée soudainement une langue pour l'exprimer.

Cécilie vole au secours d'Aimeric. Elle veut le défendre contre son ennemi. Le page vient tomber à ses pieds, et la jeune fille, avec la fierté de son rang, l'enthousiasme de son amour, tend ses bras contre d'Asson, comme pour lui faire un obstacle, et lui crie de toutes ses forces : Asyle!... asyle!... D'Asson s'arrête. — Tous les sergens d'armes et leurs demoiselles et Cécilie lèvent en l'air leurs mains et leurs épées, et s'écrient à la fois : Asyle! asyle!...

Il y avait dans les fors du Béarn une loi qui donnait aux châtelaines le privilége des autels, et voulait que les bras d'une femme fussent un lieu d'asile pour les malheureux (1). Jamais loi plus sainte et plus sociale ne pouvait être écrite en ces temps de barbarie. Une autre loi défendait d'arrêter un homme dans une maison habitée par une femme enceinte; les Gaulois croyaient sentir dans les femmes la présence de la divinité; l'esprit chevaleresque des Maures avait inspiré le culte de la beauté aux barbares du nord campés dans la Gaule; les chrétiens avaient élevé en l'honneur de Marie des autels à la virginité; il ne fallait rien moins que l'union de ces trois sentimens pour sanctionner aussi noblement les droits de la femme

Le chevalier d'Asson s'arrêta devant Cécilie. Celui que la sainteté des autels et les épées nues n'avaient pas ébranlé, se sentit dominé par la présence d'une femme. Cécilie couvrait Aimeric de ses bras, Cécilie égarée par la douleur et belle dans son désespoir, vainquit d'Asson par le charme de sa beauté, par la puissance de son amour.

D'Asson immobile, regardait son rival mourant de ses blessures, mais mourant dans les bras de Cécilie, et d'Asson le trouvait heureux. C'était un spectacle déchirant pour lui que de voir la châtelaine prodiguer ses soins à un rival, et le défendre avec autant de dévoûment. Elle s'efforçait d'arrêter son sang, elle lavait ses blessures avec des larmes, elle mêlait à ses cris de douleur de douces paroles d'amour pour rappeler le page à la vie. L'épée d'Arnaud s'échappa de ses mains, il tremblait de tous ses membres. Le désespoir resta seul dans ce cœur que la haine pour un rival mourant ne pouvait plus agiter, et dans sa douleur, il s'écria : Pour lui asyle, et pour moi le mépris, la haine, la mort. Asyle pour lui, et pour moi pas un regard, pas une pensée. Mais si ton sein avait dû me servir d'asyle, j'aurais voulu mourir, moi; maintenant, je ne puis pas te haïr, et tu ne peux pas m'aimer. Tu le plains parce qu'il n'a plus

(1) Qui confugerit, ab dominam, restituto damno quod fecerit personâ salvetur. (*Recueil des titres et mémoires de Béziers. Foix et Béarn*, tom. 1, fol. 6.)

Digitized by Google

de sang dans les veines, et qu'il va mourir; et tu ne me plains pas, moi qui n'ai plus d'espoir dans l'ame, moi que la mort saisit au cœur, moi que ton oubli jette dans le néant, tu n'as pour moi ni tendresse, ni pitié. Oh! s'il ne faut pour émouvoir ton cœur que la vue du sang, s'il te faut pour me plaindre que je sois mourant à tes pieds, j'y tomberai, jeune fille... Tiens, sois contente, puisque tu me hais; mais au moins regarde moi mourir; et en disant ces dernières paroles il s'était frappé au cœur avec son poignard. Il tombe dans la poussière et se traîne jusqu'aux pieds de Cécilie... La jeune fille, absorbée par la vue d'Aimeric, ne vit pas son sang couler, n'entendit pas ses plaintes; et lui, les yeux fixés sur elle, tendait des mains suppliantes et d'une voix éteinte lui disait en mourant : Asyle! asyle!

J. Latour *(de Saint-Ibars)*.

LE PONT DE BORDEAUX.

De tous les monumens que le génie, à la fois si actif et si hardi du dix-neuvième siècle, a élevés sur notre sol méridional, le plus remarquable est sans contredit le pont de Bordeaux. Les Romains n'osèrent exécuter le plan qu'ils en avaient conçu, parce que les obstacles que leur opposait une rivière où la marée se fait sentir avec toute sa force, leur parurent insurmontables. Les rois de la première et seconde race ne furent ni plus heureux, ni plus entreprenans : l'Angleterre elle-même, dans le temps qu'elle occupait la Guienne, ne se sentit pas assez de courage pour doter d'un pont une ville qui était le foyer de sa domination. Ce ne fut que plus tard, dans le cours du dix-huitième siècle, qu'on s'occupa plus activement de mettre à exécution le projet tant de fois conçu, tant de fois abandonné, et que des hommes éclairés, des architectes habiles, s'obstinaient à regarder comme un problême insoluble.

Le maréchal de Richelieu était alors gouverneur-général de la province de la Guienne; ce personnage encourageait de ses suffrages des architectes qui lui portaient chaque jour de nouveaux plans, de l'exécution desquels il désespérait. Enfin la construction du pont fut pendant un mois sur le point d'être commencée; les jurats se présentèrent même chez le maréchal de Richelieu.—Nous venons vous prier, lui dirent-ils, de vouloir bien attacher votre nom à la construction de notre pont.

— De votre pont! répondit le maréchal, en souriant... vous n'exécuterez jamais ce que n'ont pu faire trente générations d'hommes..... C'est égal.... que faut-il faire?

— Monseigneur, demain vous viendrez poser la première pierre.

— J'aimerais mieux en voir poser la dernière, répondit le Maréchal.

Quoi qu'il en soit, depuis lors, des plans divers se succédèrent les uns aux autres; on était indécis sur l'emplacement du pont; les uns voulaient qu'il fût construit en face de la Bourse; les autres objectaient avec raison que les piles arrêteraient les vaisseaux, et qu'il fallait laisser à la rade toute sa longueur; plusieurs architectes présentèrent des plans de ponts en bois qui n'obtinrent pas l'approbation des autorités de la province; ceux qui voulaient employer les bâteaux, eurent aussi la douleur de voir leurs plans rejetés, et la construction du pont resta toujours comme auparavant un problème à résoudre.

Il était réservé au génie de Napoléon de triompher de toutes les difficultés qu'on avait regardé comme toutes puissantes contre les efforts de l'art. En 1808 l'empereur des Français se vit forcé de faire construire un pont de bois pour faire passer la Garonne aux convois militaires qu'il dirigeait sur l'Espagne. Après avoir examiné les lieux il décida qu'on construirait un pont de pierre à l'extrémité supérieure de la ville, en face de la porte des Salinières. Deux ans s'écoulèrent, et au commencement de 1810, cette entreprise si belle et si difficile fut définitivement conclue. Bonaparte qui ne se laissait pas effrayer par les obstacles, qui ne trouvait rien d'impossible, donna ses ordres, on lui obéit, et les travaux furent commencés. Dans le plan primitif, cinquante-deux pilées en charpente devaient soutenir la masse supérieure du pont; mais en 1811, on vit que ces pilées seraient impuissantes contre la marée et elles furent remplacées par dix-neuf voûtes en forte charpente qui avaient pour base vingt massifs en grosses pierres. Ce moyen réussit, et avant la fin de cette année la première pile du pont s'éleva au-dessus de l'eau.

Pour subvenir aux dépenses énormes qu'occasionait la construction, le gouvernement impérial ordonna qu'on lèverait un impôt extraordinaire sur la ville de Bordeaux : les habitans, soit parce qu'ils étaient déjà pressurés par les impositions ordinaires, ou entraînés par cet esprit d'opposition qui désapprouve quelquefois les entreprises les plus utiles, ne payaient qu'à regret le nouveau tribut, et les fonds manquèrent souvent; cela retarda beaucoup les travaux, et, en 1814, le pont n'avait encore que six piles commencées vers les bords de la rivière, trois du côté de la Bastille, trois du côté de la ville.

L'invasion de 1815, qui réveilla tant de haine politique dans le midi de la France, fit cesser entièrement les travaux. Heureusement la paix fut bientôt conclue et on se remit à l'ouvrage. Louis XVIII ne fut pas plutôt monté sur le trône, qu'il se hâta de continuer la belle entreprise de Napoléon. Dès lors la construction fut activée par toutes sortes de moyens. La marée endommageait chaque jour les voûtes en charpente; pour lui opposer un plus fort obstacle, on convint que les arches seraient construites en fer; ce projet fut bientôt abandonné, et les ingénieurs d'un accord unani-

Digitized by Google

me, décidèrent que le pont serait entièrement construit en briques et en grosses pierres de taille.

Une loi émanée de la chambre des députés avait assigné le 1er janvier 1822 comme le terme de tous les travaux; aussi la compagnie qui régissait l'entreprise redoubla d'activité pendant les années 1819, 1820 et 1821. Elle s'organisa d'une manière toute nouvelle qui obtint les plus heureux résultats. Les travaux s'exécutèrent à vue d'œil. Les hommes les plus incrédules aux prodiges de l'art ne purent alors s'empêcher d'applaudir; le succès était inattendu, il n'en fut accueilli qu'avec plus d'enthousiasme; chaque jour la nombreuse population de Bordeaux se portait sur les quais pour contempler le bel ouvrage qui touchait à sa fin. Dès le vingt-neuf septembre 1821, les travaux étaient déjà si avancés, que les entrepreneurs se hasardèrent à ouvrir un pont de service, pour les piétons seulement, et entrèrent immédiatement en jouissance du péage que le gouvernement leur accorda pour quatre-vingt-dix-neuf ans.

Quelques jours suffirent pour achever le chef-d'œuvre qui avait coûté tant d'or et de si généreux efforts. Les premiers jours du mois d'octobre furent pour la ville de Bordeaux une époque que ses habitans n'oublieront jamais. Le pont de pierre était terminé et s'étendait majestueusement sur la rivière qui bouillonnait à sa base. La joie des Bordelais ne ressemblait pas mal à l'extase des enfans, lorsque pour la première fois leurs regards sont frappés d'un spectacle inaccoutumé. Chacun voulait passer le pont, et s'assurer par lui-même si ce qu'il voyait n'était pas une illusion. Les étrangers éprouvent à peu près la même impression, et ne peuvent retenir un cri d'admiration en contemplant ce monument vraiment gigantesque. C'est que l'imagination de tous les hommes est toujours frappée vivement par l'aspect de ce qui lui paraît extraordinaire, et le pont de Bordeaux est une œuvre unique en son genre, soit par les difficultés qui s'opposaient à son exécution, et surtout par la célérité avec laquelle il a été bâti.

Il se compose de dix-sept arches en maçonnerie de briques et de pierres de taille, qui ont pour appui seize piles et deux culées en pierre. Les sept arches qui se trouvent au centre présentent une dimension égale, leur ouverture a vingt-six mètres cinquante centimètres. Les arches des côtés varient proportionnellement de dimension. Les deux arches qui se trouvent aux deux extrémités, n'ont chacune que vingt-un mètres d'ouverture. Les piles du pont, surmontées d'un cordon et d'un chaperon, n'ont que quatre mètres vingt centimètres d'épaisseur.

La largeur totale du pont est de quatorze mètres cinquante centimètres, et sa longueur de 447 mètres. Une longueur démesurée fesait craindre que le milieu du pont présenterait un enfoncement où séjourneraient les eaux pluviales; mais les ingénieurs prévinrent cet inconvénient. Une pente légère, partant de la cinquième arche, facilite l'écoulement des eaux, et cette pente disparaît à mesure qu'on s'approche des quais. A chaque côté du pont on a construit deux trottoirs de deux mètres cinquante centimètres de large, destinés spécialement aux piétons, le milieu étant réservé aux charrettes et aux voitures publiques. Le parapet n'a qu'un mètre de hauteur, de sorte qu'un enfant peut aisément promener ses regards sur la rivière et contempler les vaisseaux stationnés dans la rade.

Dans l'intérieur du pont on a construit une longue suite de galeries qui s'étendent d'une extrémité à l'autre. Ainsi, les curieux et les étrangers peuvent admirer les merveilles d'une si belle construction, et ceux qui sont préposés à la garde du pont peuvent aussi examiner l'état des arches sous la chaussée même, et les réparer quand elles en ont besoin. Dans chaque trottoir on a aussi pratiqué d'autres galeries, dans le dessein peut-être de les faire servir à conduire à Bordeaux, par le moyen de canaux, les eaux qui coulent en abondance au bas des côteaux de la rive droite de la Garonne.

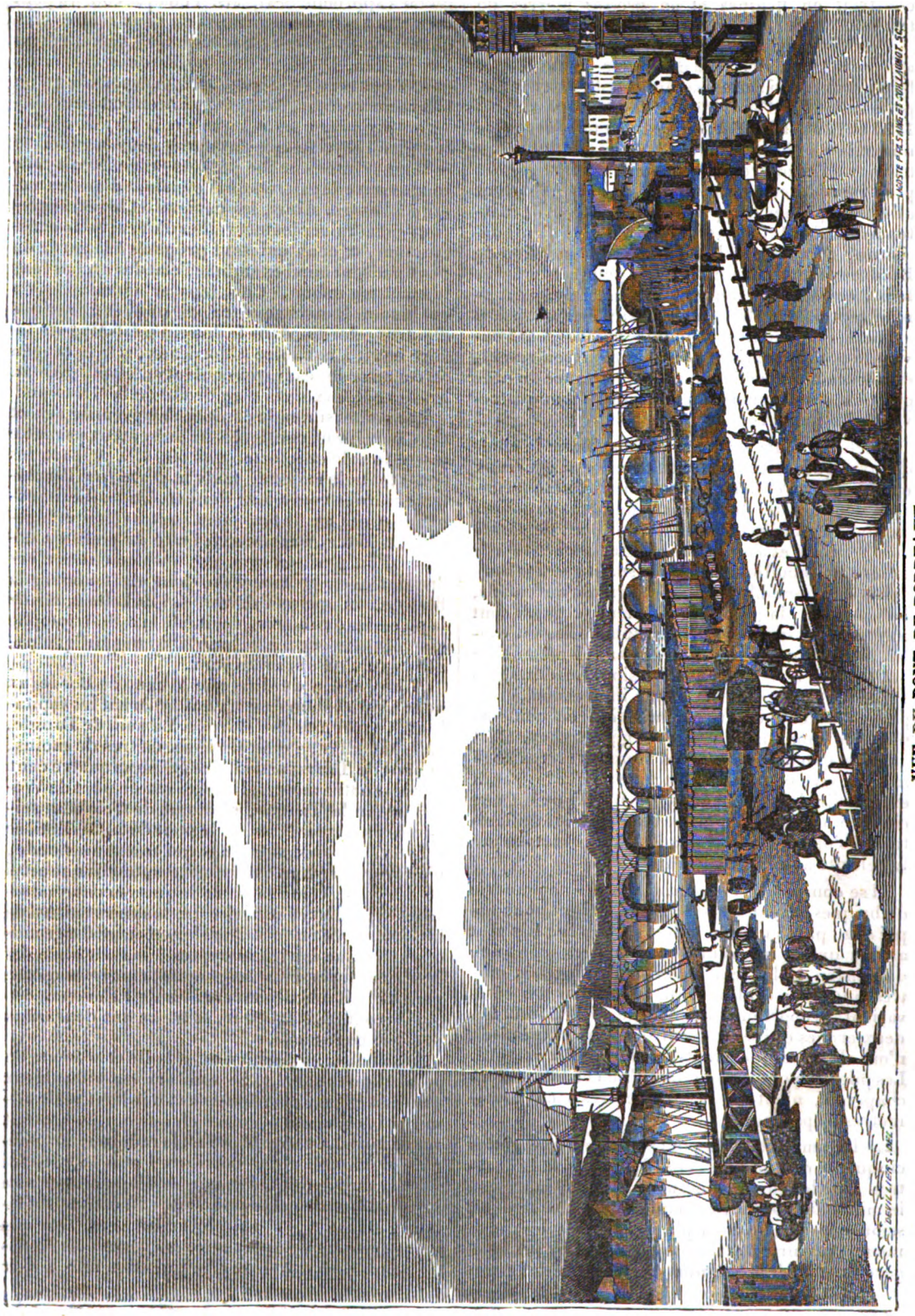
Les voûtes si nombreuses, qu'au premier aspect elles paraissent contiguës, ne présentent pas cette masse lourde et informe qui ôte à la plupart des ponts toute la majesté, toute la grace que l'architecture avait voulu leur donner. On les dirait suspendues par un fil tant elles sont sveltes et légères. En outre, chaque extrémité du pont est décorée d'un pavillon avec quelques colonnes d'ordre dorique, et quand on vient du faubourg la Bastide, on aperçoit devant soi la belle porte de la place des *Salinières*, véritable arc-de-triomphe qui rehausse encore la beauté du magnifique panorama qu'on a sous les yeux.

Il est inutile de dire que le pont de Bordeaux ne le cède à aucun de ceux qui décorent les capitales des royaumes de l'Europe. Le pont de Dresde, bâti sur l'Elbe, a cinquante-six mètres de moins; le pont de Tours sur la Loire, n'a que quatre cent trente-quatre mètres; la longueur du pont de Waterloo sur la Tamise, n'est que de trois cent soixante-dix-sept mètres, et le pont de la Guillotière à Lyon, un des plus longs qui soient au monde, n'a que quatre cent quatre mètres, tandis que celui de Bordeaux étend sa masse de quatre cent quatre-vingt-sept mètres sur les eaux toujours agitées de la Garonne. Si on voulait parler en outre des grands obstacles que la rivière opposa à la constance des ingénieurs, personne ne pourrait contester que ce pont ne soit une des merveilles de l'Europe.

Il a couté 6,500,000 fr. et treize ans de travaux presque continuels.

D'ailleurs, sa position est si belle et présente un point si poétique !... Si vous arrivez à Bordeaux pendant le jour, arrêtez-vous un instant pour admirer les grandes et belles choses qui frapperont vos regards. A votre droite est la rade toujours peuplée d'innombrables vaisseaux; puis les quais si vastes, si magnifiques et bordés d'une rangée non interrompue de palais jusqu'aux extrémités du faubourg *Bacalan*; si vous levez les yeux sur l'immense cité, vous apercevrez les flèches aériennes de Saint-André, le lion d'or qui surmonte la tour

Digitized by Google



VUE DU PONT DE BORDEAUX.

Digitized by Google

de l'Horloge, et le clocher noirâtre de Saint-Michel, où s'agitent sans cesse les bras infatigables du télégraphe. Dans la nuit, le spectacle n'est pas moins beau, ni moins imposant. D'interminables rangées de reverbères projettent leur mille lumières sur la rivière que gonfle la marée *montante*, et les deux phares des Quinquonces qui étaient restés inaperçus pendant le jour, paraissent alors resplendissans et allumés. Un tel spectacle est à la fois ravissant et sublime; j'ai vu, j'ai admiré, mais il m'est impossible de décrire tout ce que j'ai vu, et surtout d'exprimer les grandes et délicieuses impressions que j'ai éprouvées.

ÉLÉONORE D'AQUITAINE.

Guillaume X, comte de Poitiers, se sentant, dit un chroniqueur, *agrégié d'une maladie, qui le molestait grandement*, résolut de faire un pélerinage à Saint-Jacques de Compostelle. Avant de partir, il réunit les hauts barons du pays et ses vassaux :

— Vous savez, beaux sires, leur dit-il, que j'ai fait vœu d'aller en pélerinage à Saint-Jacques de Compostelle; demain je partirai, et j'ai voulu vous dire adieu.

Le vieux comte ne put retenir ses larmes à ces mots, et après avoir embrassé tous les gentilhommes et chevaliers, il ajouta :

— Je crois que je ne reverrai plus le beau pays de France; or, beaux sires, afin qu'il n'advienne aucun trouble dans mes états, je vous déclare que ma dernière volonté est que ma fille Alianor n'ait d'autre époux que le jeune Loys de France.

— *Ainsi soit-il, ainsi soit-il*, s'écrièrent les barons et les chevaliers.

Le soir, Guillaume festoya largement et joyeusement toute la noblesse et le lendemain au point du jour il sortit de son palais. Il ne s'était pas trompé dans ses prévisions; les fatigues du voyage aggravèrent tellement le mal dont il était atteint, qu'il mourut quelques jours après son arrivée à Compostelle, le vendredi-saint, 9 avril 1137.

Louis-le-Gros, informé du décès du comte de Poitiers, fit appeler à l'instant Suger et l'abbé Adam, ses conseillers.

— Le comte de Poitiers est mort, leur dit-il. Avant de partir pour son pélerinage, il dit à ses barons que sa fille unique Alianor n'aurait d'autre époux que Louis de France. Ne dois-je pas faire partir mon fils?

— Hâtez-vous, sire, répond le jeune Suger; les momens pressent; Alianor est la plus riche héritière de tout le pays de France et de la Langue-d'Oc Elle apportera en dot le Poitou, le Limousin, le Bordelais, la deuxième Aquitaine, la Novempopu-

Digitized by Google

lanie, le duché de Gascogne et l'Agennais. Quels beaux fleurons ajoutés à la couronne de France! Hâtez-vous, notre sire; les princes de l'Europe *convoitisent* déjà cette riche proie.

— Les Plantagenets dévanceront peut-être votre fils, ajouta l'abbé Adam. Ces loups d'outre-mer n'attendent qu'un moment favorable pour s'emparer de votre royaume.

— Avec le secours de monseigneur saint Denys, notre glorieux patron, nous leur barrerons le passage, répliqua le roi! Je suivrai votre conseil, mes pères, et dans deux jours mon fils partira.

En effet, le jour même, des ordres furent donnés pour les préparatifs du jeune prince; les chevaliers et les hommes d'armes qui devaient l'accompagner, reçurent chacun six écus d'or pour acheter des habits de parade. Plusieurs nobles dames et damoiselles voulurent aussi être de la suite du jeune Loys; les unes pour assister aux fêtes et aux tournois, les autres pour voir cette jeune Alianor dont les troubadours de la Langue-d'Oc avaient déjà chanté la beauté. Le magnifique cortége se mit en route, et arriva à Limoges le jour de la fête de Saint-Martial. Alphonse-Jourdain, comte de Toulouse, se trouvait alors dans la capitale du Limousin, où il allait chaque année implorer l'intercession du Saint. Aussitôt qu'il apprit que le fils aîné du roi de France arrivait, il courut au-devant de lui avec ses barons de la Langue-d'Oc. En arrivant près du jeune prince, il sauta en bas de son destrier, et serrant la main droite du jeune Loys, il lui dit :

— Dieu soit loué, gentil sire! je ne croyais pas qu'avant de partir de Limoges, j'aurais l'honneur de voir l'héritier du roi de France, mon suzerain... Soyez le bienvenu, gentil sire; je vous jure que partout vous trouverez *liesse* et franche amitié.

A ces mots, il remonta sur son destrier, et chevaucha à côté de Loys jusqu'au moment où le cortége arriva au palais. Les deux princes passèrent deux jours à *banqueter* joyeusement. Alphonse-Jourdain qui n'ignorait pas le motif du voyage que Loys fesait dans le midi de la France, dissimula son ressentiment; il n'était pas en sa puissance de s'opposer aux dernières volontés de Guillaume X! Mais il refusa l'invitation du jeune prince qui voulait l'emmener avec lui à Poitiers.

— Vous refusez d'assister à l'hyménée du fils de votre suzerain, s'écria Loys qui ne put comprimer un premier mouvement de colère! par saint Denys, le roi de France ne sera pas content de vous, comte de Toulouse.

— Le roi de France est mon suzerain, gentil sire, répliqua Alphonse-Jourdain. Dieu m'est témoin si les vœux que je fais pour votre bonheur sont sincères; mais des affaires importantes me rappellent dans mes états. Partez, gentil sire. Tout vous présage gloire, puissance et plaisir; Alianor est la plus riche princesse de l'Europe, et de plus, renommée parmi les dames de la beauté.

Loys insouciant et léger, se contenta du prétexte allégué par le comte de Toulouse, et le lendemain les deux princes se séparèrent après s'être mutuellement donnés des marques d'affection; Alphonse-Jourdain fit route vers le Querci, et Loys se dirigea vers Poitiers.

La jeune Alianor apprit que le fils du roi de France approchait et que la noce serait célébrée avec une magnificence royale, dans la cathédrale de Bordeaux. Elle avait à peine quinze ans; inconsidérée, comme on l'est à cet âge, elle s'enquerrait des dames et des chevaliers si Loys était beau et galant.

— Avez-vous vu mon fiancé, dit la jeune princesse au sire de Taillebourg.

— Oui, noble damoiselle; je le vis l'an dernier à la fête de Noël, au moment où il entrait avec le roi son père, dans Notre-Dame de Paris.

— Est-il bien fait de corps, brave et capable de rompre une lance dans un tournoi?

— Le courage est une vertu héréditaire chez les rois de France, répondit Taillebourg; Loys n'a pas dégénéré de ses nobles aïeux. Il est haut de taille, et son visage est moult agréable à regarder.

— Le sire de Taillebourg oublie de vous dire que Loys a la tête tondue comme un moine, dit Bertrand de Born; je ne veux pas lui contester sa bravoure. Mais je crois qu'il est plus propre à chanter au lutrin qu'à combattre en champ clos.

Les chevaliers poitevins accueillirent par de grands éclats de rire les dernières paroles que venait de prononcer Bertrand de Born.

— Beau sire de Born, dit Alianor, on dit que dans votre château d'Hautefort vous *devisez* joyeusement avec les chevaliers et les damoiselles du voisinage. Un troubadour languedocien m'assura dernièrement que vous aviez composé un poème satyrique contre Loys de France.

— Très-haute et puissante damoiselle, s'écria Bertrand de Born, je veux que les *routiers* et les *Brabançons* démolissent mon château d'Hautefort et n'y laissent pas pierre sur pierre, si jamais j'ai composé un sirvente contre Loys de France! J'aime les descendans de Hugues Capet. Il est vrai que je m'amuse quelquefois à médire; mais c'est contre les Plantagenets que j'exerce toute la puissance que les chastes muses et monseigneur Apollo m'ont octroyée.

— Vous êtes l'ennemi des Plantagenets... beau sire,... dit un chevalier qui tenait constamment la visière de son casque baissée..... Ignorez-vous que leur épée est plus puissante que les calomnies d'un misérable troubadour.....

— Traître et félon! s'écria Bertrand de Born... si tu n'es pas un *brabançon* ou un *routier*, lève la visière de ton casque, afin que je te crache au visage, misérable chef de truands. Je suis Bertrand de Born, seigneur d'Hautefort et de plusieurs autres châtellenies.

— Je suis un Plantagenet, s'écria l'inconnu, en levant la visière de son casque!

— Henri d'Angleterre.... Le duc d'Anjou! répétèrent les chevaliers poitevins dans un premier mouvement de stupéfaction.

Henri s'approcha du petit trône où était assise la jeune Alianor, mit un genou en terre, baisa

Digitized by Google

moult respectueusement la main de la princesse, et lui dit d'une voix émue :

— Très noble damoiselle, en venant dans votre palais, je ne croyais pas y amener avec moi le trouble et la confusion. Je laisse à votre justice et *droiture* de juger quel est le coupable, de Henri Plantagenet, ou de Bertrand de Born.

— Gentil sire, que Dieu vous *absolve* de tous vos péchés et méfaits, comme je vous pardonne.

— Vous me pardonnez ! ajouta Henri en baissant la voix.....

— Oui, répondit Alianor, et pour vous en donner une preuve éclatante, je veux vous baiser au front.

Ainsi fut dit et fait. Henri était toujours à genoux devant la princesse.

— Que voulez-vous encore de moi, gentil sire, dit Alianor qui ne put s'empêcher de rougir en voyant que les chevaliers et barons souriaient malicieusement?

— Que vous m'aimiez, noble damoiselle, répondit Henri à voix basse ! Que dis-je! il n'y a plus d'espoir pour moi ! Loys de France arrivera demain ! Pour l'amour de Dieu et de la Vierge, souvenez-vous d'Henri Plantagenet.

Le jeune prince se leva à ces mots; en passant devant Bertrand de Born, il lui lança un regard de colère, et lui dit :

— Messire Bertrand de Born, si je n'écoutais que mon ressentiment, nous sortirions à l'instant même pour combattre à outrance; mais je ne veux pas que les fiançailles de la noble Alianor soient troublées par le triste récit d'un duel à mort.

— Comme vous voudrez, seigneur, répondit fièrement Bertrand de Born.. Si je ne me trompe, la guerre commencera bientôt, et nous aurons plus d'une occasion de nous battre d'estoc et de taille.

— Ainsi soit fait, Bertrand de Born.

Et les deux antagonistes se serrèrent mutuellement la main.

Les gentilshommes normands, bretons et angevins suivirent Henri Plantagenet qui marcha à grandes journées, jusqu'à ce qu'il arriva dans sa province d'Anjou. La belle Alianor passa la nuit à faire des préparatifs pour accueillir dignement son fiancé Loys de France.

Un argentier de Bordeaux apporta des chaînes et des colliers d'or massif, et deux juifs de Nantes envoyèrent à l'héritière du grand duché d'Aquitaine un diadème enrichi des pierres les plus précieuses. Alianor examina une à une ses robes de velours et de soie, et se livra aux doux transports de sa joie enfantine. Elle posa le diadème sur sa tête et s'assit gravement au milieu des dames et des damoiselles qui l'environnaient. Une de ses femmes lui présenta un miroir de Venise; la jeune princesse se prit à rire comme une folle.

— Oh ! que je suis belle ! oh, que je suis belle ! s'écria-t-elle à plusieurs reprises.... Les habitans de Bordeaux jetteront des fleurs sur mon passsage, et Loys de France s'estimera le plus heureux prince de la chrétienté !

Minuit avait sonné depuis long-temps à la tour du beffroi de la cathédrale de Poitiers, lorsque Alianor congédia les dames de sa suite; elle resta seule avec Elfride de Montargis, sa compagne d'enfance. Tout-à-coup une des femmes attachées au service de la princesse entra par une petite porte dérobée.

— Eginarde! qu'y a-t-il, dit Alianor.

— Damoiselle, un jeune page, beau comme un ange, demande à vous entretenir un seul instant.

— Un jeune page, t'a-t-il dit son nom ?

— Oui, damoiselle; vous le connaissez, c'est Rimbaud.

Au même instant le jeune page entra précipitamment et se jeta aux pieds d'Alianor; il ne put proférer une seule parole : il mouilla de ses pleurs la main droite de la damoiselle qu'il tenait étroitement serrée. Enfin, il poussa un profond soupir, et s'écria en pleurant :

— Alianor! Alianor! tu ne te souviendras plus du pauvre Rimbaud; tu ne l'aimeras plus.

— Pauvre enfant, dit Alianor en fesant asseoir le jeune page à côté d'elle, pourquoi es-tu si affligé?

— Alianor, tu me quittes pour toujours; tu seras reine de France, tu m'oublieras; et pourtant j'espérais... Je t'aimais comme on aime une sœur; orphelin, sans patrie, sans défenseur, je croyais avoir toujours en toi une protectrice. Lorsque Guillaume X ton père partit pour son pélerinage, il nous dit : Mes enfans, aimez-vous comme deux frères. Désormais tu seras heureuse à la cour du roi de France, et le pauvre Rimbaud vivra dans l'affliction.

— Tu me suivras, Rimbaud; Loys de France mon fiancé, te donnera place parmi ses chevaliers; tu es du sang des braves, tu te couvriras de gloire dans les tournois, et la main de quelque noble damoiselle deviendra le prix de ta valeur.

— Je serai toujours le fidèle compagnon d'Alianor d'Aquitaine, répliqua Rimbaud; quand j'aurai le bras assez fort, je romprai des lances en son honneur.

Le jeune page, craignait que son émotion ne trahît les sentimens qu'il tenait cachés dans son cœur, porta à ses lèvres la main droite d'Alianor qui pleurait, et se hâta de sortir.

— Les paroles de Rimbaud m'ont émue, dit la jeune princesse; pauvre orphelin, il serait mort dans la pauvreté sans la charité de mon père qui le recueillit dans un voyage qu'il fit à Bordeaux.

L'émotion d'Alianor ne fut pas de longue durée; inconstante par caractère, elle se livrait déjà à cette légéreté qui devait plus tard attirer tant de malheurs sur sa tête; elle examina encore une fois sa parure nuptiale, et se retira pour prendre quelques heures de repos.

Le lendemain, dès que le jour parut, les gentilshommes et les chevaliers poitevins sortirent de la ville pour aller au-devant de Loys de France, ils trouvèrent à une demi-lieue le jeune prince qui fit son entrée à Poitiers au milieu d'une foule in-

Digitized by Google

nombrable qui jetait dans les rues des fleurs et du feuillage en criant :

— Gloire, liesse et longue vie à Loys de France !

La noblesse du Poitou partageait la joie du peuple ; chacun espérait que le mariage de la fille unique de Guillaume X avec le jeune Loys amènerait les plus heureux résultats. Les princes d'Angleterre menaçaient déjà les provinces de l'ouest d'une invasion, et la protection du roi de France devenait de plus en plus nécessaire. La capricieuse Alianor devait plus tard détruire de si nobles espérances....

Loys, en entrant dans le palais des ducs d'Aquitaine, trouva sa fiancée entourée de dames et de chevaliers ; un chroniqueur dit que le jeune prince naturellement timide, dévot et peu courtois, ne fit point preuve de galanterie dans la première entrevue qu'il eut avec Alianor. Il ajoute même que, par ses manières gauches et embarrassées, il s'attira les railleries des jeunes gentilshommes et surtout des damoiselles. Quoi qu'il en soit, la journée se passa en fêtes et divertissemens ; le jour suivant le cortége nuptial se mit en route pour Bordeaux, ville désignée pour la célébration du mariage. La capitale de la province de la Guienne fit bon accueil à Loys et surtout à Alianor. On célébra des joûtes et des tournois, et depuis long-temps Bordeaux n'avait pas été témoin de fêtes si brillantes. Les deux époux reçurent la bénédiction nuptiale dans la cathédrale Saint-André. — Les jours suivans furent consacrés aux divertissemens, et Philippe de Lalande invita tous les chevaliers à un tournoi. Quelques instans avant que les combattans entrassent dans l'arène, un jeune page courut se jeter aux pieds de Loys et lui dit :

— Gentil sire, de par Dieu et monseigneur saint Denys, je vous conjure de me permettre d'entrer en lice avec ces nobles chevaliers.

— Le chevreuil veut donc lutter avec les lions, répondit Loys. Qu'il soit fait comme tu le désires, enfant.

Et le jeune page s'élança quelques instans après armé de pied en cap. Soit force, soit adresse ou hasard, il obtint l'honneur de la journée, et alla tout couvert de sang et de poussière déposer aux pieds d'Alianor le chapelet qu'il avait mérité. — Ce jeune page était Rimbaud.

Loys, dès qu'il fut nuit, fit appeler Mathieu de Mont-Morency et s'entretint long-temps avec lui.

— Qu'augurez-vous de mon mariage, mon beau cousin, lui dit-il, en s'asseyant à ses côtés?

— Que Dieu protége la France et les rois, répondit Mont-Morency.

— Alianor m'a apporté en dot de riches et vastes domaines.

— Un triste pressentiment afflige mon ame, gentil sire.

— Parlez, mon beau cousin, dit Loys en serrant les deux mains du vieux chevalier. Vous savez que j'ai confiance en vous comme en le roi ; mon seigneur et mon père.

— Gentil sire, Alianor est belle, Alianor est riche... Que saint Denys intercède auprès de Dieu afin que votre jeune épouse n'attire pas un jour sur la France la guerre et toutes ses calamités !

— Dieu aidant, nous viendrons à bout de tout, mon beau cousin, répliqua Loys. Vous lisez trop bien dans l'avenir... que la benoiste Vierge-Marie me garantisse de vos prédictions.

Loys se promena quelques instans à grands pas, puis se tournant vers Mont-Morency, il lui dit :

— Mon cousin, les grands seigneurs d'Aquitaine et de la Langue d'Oc ont assisté à mon mariage, le seul comte de Toulouse n'est pas venu. Pourtant, Alphonse-Jourdain n'a pas oublié qu'il est vassal du roi de France.

Les comtes de Toulouse sont puissans et fiers. Alphonse-Jourdain, en habile politique, désapprouve votre mariage avec Alianor d'Aquitaine ; il craint peut-être que vous ne revendiquiez, les armes à la main ; les droits que la maison de Poitiers avait sur les terres de la Langue-d'Oc.

Cet entretien fut troublé par Alianor qui entra le front ceint d'une guirlande de fleurs et suivie de dames et de damoiselles. Jamais elle n'avait paru si belle aux yeux de Loys qui congédia le grave Mont-Morency, oublia tout ce qu'il avait dit sur sa jeune épouse et ne vit en elle que la plus belle femme qui eût jamais porté la couronne de France. Impatient de se mettre en possession de ses nouveaux domaines, il ne tarda pas à partir pour Poitiers, où il se fit couronner duc d'Aquitaine, le 8 août 1138. La joie que lui avait causée son couronnement fut bientôt troublée par la mort de Loys-le-Gros son père. Dès qu'il apprit cette nouvelle, il assembla ses conseillers qui l'engagèrent à partir immédiatement pour Paris. Obligé de voyager à grandes journées, il n'emmena pas son épouse Alianor, qu'il laissa sous la sauve garde de l'évêque de Chartres.

Le jeune roi eut beaucoup de peine à appaiser les troubles que des bandits connus sous le nom de *Musards* avaient soulevés dans Paris. Le premier acte de son gouvernement fut d'approuver les franchises et immunités que Loys-le-Gros avait accordées à plusieurs villes et communes du royaume. Ensuite il se fit couronner à Bourges, le jour de la Nativité du Seigneur, 1138. Quelques barons de l'Ile-de-France, et les *vilains* d'Orléans avaient voulu profiter de la mort du dernier roi pour se livrer impunément au pillage. Loys les poursuivit avec acharnement, et l'emprisonnement de Gaucher de Mont-Morency appaisèrent ces troubles, qui ne furent que de courte durée.

Tranquille possesseur du royaume de France, Loys-le-Jeune fit venir à Paris son épouse Alianor qu'il avait laissée à Poitiers. Les bourgeois et les gentilshommes de la capitale reçurent magnifiquement la jeune reine qui fut émerveillée de leur courtoisie et de la magnificence des présens qu'ils lui offrirent. Elle vécut pendant quelques années en bonne intelligence avec son époux, qui s'attira l'inimitié du pape Innocent II, en refusant de ratifier les nominations de quelques abbés ou évêques, notamment celle de Pierre de la Châtre, que

Digitized by Google

le souverain pontife avait promu à l'archevêché de Bourges.

— Il faut accoutumer ce jeune homme à ne pas prendre la licence de se mêler ainsi des choses de l'église, avait dit Innocent II.

Et le propos fut rapporté à Louis-le-Jeune qui, de son autorité privée, nomma des évêques, et attira sur sa tête les foudres de l'excomunication. En 1141, le jeune roi, déjà maître des plus belles provinces du Midi, voulut ajouter à ses vastes domaines l'héritage de la maison de Toulouse; il convoqua le ban de ses vassaux qui se rendirent à Paris.

— Mes beaux cousins, leur dit-il dans sa *cour plénière*, je vous ai appelés pour vous demander aide et protection.

— Si le royaume de France est menacé, nous marcherons tous sous votre bannière, dit Thibauld, comte de Champagne et de Blois. Déployez l'oriflamme, et nous sommes prêts à mourir si la gloire de la patrie le demande.

— Je n'attendais pas moins de vous, mon beau cousin, répondit le roi. La France n'est pas menacée; mais je veux ajouter un nouveau fleuron à la couronne que m'a laissée mon père. Vous savez que par mon mariage avec Alianor, fille unique de Guillaume X, j'ai hérité des droits incontestables que la maison de Poitiers a depuis long-temps sur la comté de Toulouse; vous m'aiderez à faire cette conquête.

— Raymond V s'est-il montré traître et félon envers votre personne royale, s'écria Thibault.

— Non; il faut que je lui enlève ce qu'il ne veut pas me donner.

— Que mon épée ne sorte plus de son fourreau, sire, si je marche contre Raymond V. Une injustice si criante en amènerait bientôt d'autres. Maître de la comté de Toulouse, ne voudrez-vous pas vous emparer de nos comtés de Chartres et de Champagne? Pour la première fois, je désobéirai à mon roi.

Tous les seigneurs imitèrent la noble résolution de Thibault, et Louis-le-Jeune se vit réduit à ses seules forces; il fit une invasion dans le toulousain, et assiégea Raymond V dans sa capitale. Le petit-fils de Raymond de Saint-Gilles trouva dans l'amour et le dévouement des Languedociens, un puissant secours contre le roi de France, qui se vit forcé à lever honteusement le siége. Le jeune monarque semblait travailler avec une fatale activité à détruire tout ce qu'avait fait Louis-le-Gros, son père. Non content d'avoir échoué au siége de Toulouse, il attaqua le comte de Champagne, s'empara de Vitry et fit mettre le feu à la principale église, où plus de treize cents personnes avaient cru trouver un asile inviolable. On dit que, bourrelé par les remords, Louis-le-Jeune fit vœu d'aller en Orient, au secours des chrétiens. Il trouva bientôt une occasion favorable pour témoigner son repentir. Dans les premiers jours du printemps de l'année 1145, on apprit que la ville d'Edesse, capitale de la Mésopotamie, avait été sacagée par Amadeddin-Zenghi, sultan de Bagdad, et que Jérusalem, la ville sainte, était menacée d'un pareil sort. En même temps, arrivèrent des messagers de Melisende, régente du royaume de Jérusalem, de Raymond, prince d'Antioche, de Pons de Toulouse, prince de Tripoli, qui imploraient le secours des princes d'Occident. Louis-le-Jeune, dit la chronique de Saint-Denys, fut ému jusqu'aux larmes en apprenant cette triste nouvelle. « L'an » du Verbe incarné 1145, le jour de la Nativité, » Louis, roi des Français et duc des Aquitaines, » tenant sa cour plénière à Bourges, convoqua » plus universellement que de coutume, les évê- » ques et les grands du royaume, et leur révéla » les secrets de son cœur. Godefroy, évêque de » Langres, homme de grande piété, arrachait des » larmes à tous les auditeurs, et il fut décidé » qu'une assemblé générale se réunirait à Vézelai » en Bourgogne, à l'époque des fêtes de Pâques, » afin que le jour même de la résurrection du Sei- » gneur, tous ceux qui seraient touchés de l'ins- » piration céleste concourussent à exalter la gloire » de la Croix. »

Le pape Eugène III nomma Saint-Bernard abbé de Clairvaux, pour présider le concile de Vézelai.

Le lundi de la semaine sainte 1146, Louis-le-Jeune et l'abbé de Clairvaux se rendirent au lieu convenu. Le roi prit la croix avec la reine Eléonore, et les plus grands seigneurs de France imitèrent leur exemple. Loys revint à Paris pour faire les préparatifs d'un aussi long voyage et d'une si pénible expédition. Suger, abbé de Saint-Denys, était l'ame de son conseil; le jeune monarque crut en cette importante occasion, qu'il était de son devoir de consulter le sage ministre qui faisait prospérer les affaires du royaume. « Or, dit la chronique, le roi Loys, après avoir ouï la messe dans Notre-Dame de Paris, manda secrètement l'abbé de Saint-Denys en son palais.

— Mon père, lui dit-il, comme Louis-le-Gros, de glorieuse et sainte mémoire, je veux *requérir* en tout temps et en tout lieu les conseils de votre sagesse, j'ai pris la croix; je vais partir pour la Palestine, et j'ai dessein de vous confier l'administration de mon royaume de France et de mes états d'Aquitaine.

— Le fardeau serait trop lourd pour un pauvre religieux, répondit Suger.

— Abbé de Saint-Denys, vous êtes le seul homme de France en qui je dois avoir pleine et entière confiance; plus tard nous vous ferons connaître notre volonté royale, et maintenant je vous demande si vous approuvez mon expédition en Orient?

— Non, sire, vous ne devez pas quitter votre royaume.

— Faut-il donc que les princes d'Occident ferment les oreilles pour ne pas entendre les cris de nos frères qui gémissent dans l'esclavage?

— Gentil sire, je suis bien loin de désapprouver votre zèle héroïque; mais je vous conjure de ne pas laisser votre royaume en proie à vos ennemis. Les puissans seigneurs se révolteront aussitôt que vous erez par ti. Les princes d'Angleterre s'empresseront

Digitized by Google

d'envahir les provinces qu'ils convoitent avec ardeur.

— Seigneur abbé, la gloire de Dieu avant tout: quand je combattrai pour l'exaltation de la croix, Dieu enverra ses anges pour protéger mon royaume.

— Qu'il soit fait comme vous le dites, gentil sire, et que le Dieu des armées vous conduise, répliqua Suger.

L'abbé de Saint-Denis craignit de blâmer ouvertement la piété du roi Loys, et il donna son approbation à une expédition qu'il prévoyait devoir être malheureuse. Il prenait déja congé du roi, lorsque la reine Alianor entra suivie de Robertine de Dreux et de Mathilde de Bourbon. Elle baisa le roi Loys au front, et serrant sa main droite entre ses deux mains, elle lui dit:

— Roi Loys, mon époux et seigneur, je vous conjure par votre *dextre* royale de m'accorder la grâce que je vais vous demander.

— Ma *chière* et noble dame, demandez et vous obtiendrez, répondit Loys en embrassant *moult tendrement* sa jeune épouse.

— Qu'il me soit permis de partager vos travaux et vos périls quand vous partirez pour la Palestine!

— Vous serez ma compagne fidèle, *chière* dame, ajouta Loys. Vous imiterez le dévouement des dames des anciens chevaliers qui suivaient leurs époux et les encourageaient dans les tournois et les batailles.

Alianor sourit amoureusement, porta à ses lèvres la main *dextre* du roi et sortit.

— Gentil sire, dit Suger, vous commettez une imprudence en emmenant votre noble épouse Alianor. Elle est jeune, inconstante et légère; le silence et le calme du palais lui conviennent mieux que le tumulte des camps.

— Monseigneur abbé de Saint-Denys, répliqua Loys, j'ai donné ma parole royale.

L'abbé Suger n'osa plus insister; Guillaume, comte de Nevers; son frère Raynaud, comte de Tonnerre; Robert de Dreux; Ives, comte de Soissons, et plusieurs autres grands seigneurs entrèrent dans les appartemens du roy, et l'abbé Suger alla implorer le secours du ciel pour la réussite de l'expédition qu'il aurait voulu empêcher. Pour qu'il ne manquat à cette nouvelle croisade ni bénédiction, ni grâce, le souverain pontife, Eugène III, vint célébrer la pâque du Seigneur, dans l'église du bienheureux Saint-Denis. Il donna au roi Loys et à la reine Alianor l'escarcelle des pélerins, et comme la Pentecôte, jour fixé pour le départ, approchait, on hâta les préparatifs. L'armée française, forte de soixante-dix mille lances, se mit enfin en marche. Les tristes prévisions de l'abbé de Saint-Denis ne tardèrent pas à s'accomplir; les Croisés, trahis par Manuel Commène, empereur de Constantinople, périrent presque tous dans les sables de l'Asie-Mineure. Louis-le-Jeune paya toujours de sa personne, et donna d'éclatantes preuves de la valeur héroïque qui fut toujours héréditaire chez les Capétiens. L'armée des Chrétiens comptait à peine vingt mille hommes en état de combattre, quand elle arriva sous les murs d'Antioche; Raymond de Poitiers, frère puîné du dernier duc d'Aquitaine et oncle de la reine Eléonore, avait hérité des domaines de Boëmond dont il avait épousé la petite-fille. Jeune, beau, galant chevalier, il n'eut pas de peine à s'attirer les bonnes grâces de sa nièce. Le bruit courut même dans l'armée des Chrétiens que la reine de France était éprise de Raymond. Louis en fut instruit, et c'est peut-être à cette époque qu'on doit faire remonter l'antipathie qui exista depuis: le chroniqueur qui a écrit l'histoire poétique de la Croisade dit au contraire que la reine Alianor devint amoureuse de Salha-Eddin. Je ne ferai que transcrire le récit du vieux chroniqueur.

Le page Rimbaud suivit Alianor à la cour de France; plus tard, il obtint du roi Loys la permission de prendre part à la guerre sainte; il se distingua dans plusieurs combats, et fut enfin fait prisonnier par les infidèles. Alianor pleura longtemps le jeune page; un jour, un prisonnier lui annonça que Rimbaud était entre les mains de Salha-Eddin. Alianor avait entendu vanter la courtoisie du chef des infidèles; elle lui écrivit une lettre pour lui demander la liberté de Rimbaud, et lui envoya une riche rançon. Salha-Eddin, encore dans la fleur de l'âge, fut sensible à la prière de la reine de France, et lui envoya le page, après l'avoir comblé de riches présens pour sa maîtresse.

— Jeune chrétien, lui dit-il, vas dire à la reine Alianor, que le grand Salha-Eddin t'a rendu la liberté à sa prière; qu'il ne désirerait rien tant que de voir celle dont la beauté surpasse tous les charmes des reines de l'Asie. Tu lui offriras ces étoffes d'or et cet anneau que je lui donne comme un gage de mon admiration.

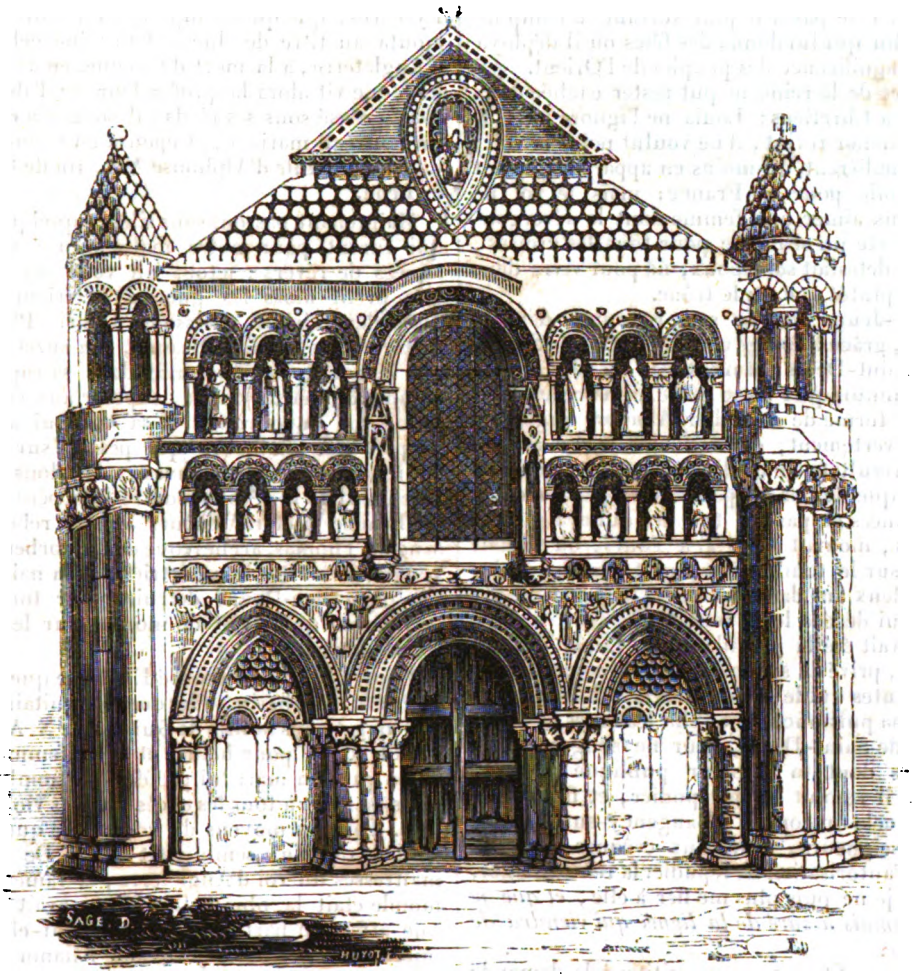
Rimbaud, de retour au camp des Chrétiens, raconta avec l'exaltation qu'inspire une vive reconnaissance les merveilleuses choses qu'il avait vues dans le camp de Salha-Eddin. Alianor étonnée, conçut aussitôt un violent désir de voir le jeune Sultan, et communiqua ses projets à Rimbaud. Deux jours après, la reine sortit au commencement de la nuit, suivie de Rhimbaud et de quelques chevaliers sur la discrétion desquels elle croyait pouvoir compter. Le page prit le devant pour avertir le Sultan des infidèles. Il était minuit quand le cortège arriva au camp de Salha-Eddin, qui alla au devant d'Alianor avec l'élite des guerriers.

— Allah soit loué! s'écria-t-il-dès qu'il aperçut la princesse, puisqu'il m'est donné de voir le chef-d'œuvre de sa main toute puissante.

Et il ordonna à deux de ses guerriers de marcher à côté de la haquenée que montait Alianor. Tout le camp était illuminé, et la tente de Salha-Eddin étincelait d'or et de pierreries. Il reçut Alianor dans ses bras au moment où elle descendit de sa haquenée, et la conduisit dans sa tente, au milieu de tous ces guerriers qui poussaient des cris d'admiration. Alianor ne put retenir un mouvement de surprise en voyant tant de richesses entassées les unes sur les autres.

— O Salha-Eddin! s'écria-t-elle, tu es le plus grand des rois; on m'avait dit que les turcs étaient

Digitized by Google



CATHÉDRALE DE POITIERS.

des barbares, et leur chef un prince cruel et implacable. Pourtant, si ton regard ne me trompe pas, tu as la douceur et la majesté du lion. Salha-Eddin, me disaient souvent nos prêtres, est hideux et méchant comme un démon..... Insensée que j'étais! j'ajoutais foi à leurs discours. Tu es plus beau et plus généreux que les princes chrétiens, puisque ton premier regard a porté le trouble dans mon âme, et qu'il m'est permis de me reposer sous ta tente.

— Ce jour sera le plus heureux de ma vie, reine des Chrétiens; les prisonniers m'ont parlé souvent de ta beauté; mais je vois maintenant que tu ne ressembles pas à nos femmes. O reine! n'est-tu pas une de ces vierges immortelles qui attendent dans le paradis les élus du prophète, pour leur faire goûter les joies ineffables du bonheur éternel? Il n'y a pas de lys dans les jardins d'Alep, de rose sous le beau ciel de Bagdad qui ait la blancheur et l'éclat qui brillent sur ton visage, et ton regard est plus doux que celui des colombes de la Syrie. Oh! que ne m'est-il permis d'être ton esclave! le grand Salha-Eddin déposerait à tes pieds son glaive si terrible aux Chrétiens, et vivrait heureux avec toi dans nos délicieuses retraites d'Orient. Non... non... le ciel ne m'a pas réservé tant de bonheur; demain tu reviendras au camp des Chrétiens; je vous chasserai de ces contrées comme le simoun chasse le sable dans le désert; tu suivras ton époux vaincu..... fleur de beauté, les pâles rayons de votre soleil d'Occident t'auront bientôt flétrie. Salha-Eddin ne t'oubliera jamais! n'oublieras-tu pas le grand Salha-Eddin!!

La reine Alianor émue, troublée par ces paroles qui exprimaient la violente passion qu'elle avait inspirée au prince des infidèles, n'osait lever les yeux; son cœur était partagé entre l'admiration

Digitized by Google

et l'amour. Elle passa le jour suivant au camp de Salha-Eddin qui lui donna des fêtes où il déploya toute la magnificence des peuples de l'Orient.

L'absence de la reine ne put rester cachée dans l'armée des Chrétiens; Louis ne l'ignora pas, et lorsque Alianor revint, il ne voulut point la voir; ils se réconcilièrent, du moins en apparence, avant de faire voile pour la France; mais le roi ne pouvait plus aimer une femme dont le dévergondage avait été un scandale pour tous les croisés, et Alianor détestait son époux, né pour vivre dans le cloître, plutôt que sur le trône.

Louis-le-Jeune trouva son royaume dans la prospérité, grâce à la sage administration de Suger, abbé de Saint-Denis; il n'eut rien de plus pressé que de communiquer à son fidèle ministre le projet qu'il avait formé de répudier Alianor. Suger s'y opposa ouvertement, et fit si bien sentir au roi les tristes résultats de ce divorce, qu'il y renonça pour quelque temps. Cependant Suger, accablé par ses années et par ses travaux qui avaient été continuels, mourut en 1150 à Tours, où il était allé prier sur le tombeau de Saint-Martin. Il devança de deux ans dans la tombe le grand Saint-Bernard qui décéda le 20 août 1153.

Suger avait été la providence de Louis VII; ce monarque, privé de son ministre, ne commit plus que des fautes qui le mirent à la merci des princes jaloux de sa puissance. Il oublia les sages conseils de l'abbé de Saint-Denis, pour ne songer qu'aux galanteries dont la rumeur publique accusait Alianor : il résolut de la répudier, et fit assembler pour cela un concile à Baugency-sur-Loire.

— Messeigneurs, dit-il aux évêques, je vous demande l'autorisation de répudier la reine Alianor, parce que je ne puis plus me fier à elle, *et que je ne serai jamais assuré de la lignée qui viendra de mon épouse.*

Eléonore ne fit aucune opposition à la demande du roi, et se contenta de dire que le mariage était nul *pour cause de parenté*; le concile autorisa le divorce le 18 mars 1152, un an après la mort de Suger.

Eléonore, redevenue duchesse d'Aquitaine, quitta la cour de France et prit la route du Poitou; elle était encore dans la fleur de l'âge et de la beauté! Louis VII en la répudiant lui avait rendu tous les domaines de Guillaume X; aussi, dès que la nouvelle du divorce se répandit en France, les plus puissans seigneurs lui demandèrent sa main; Thibault, comte de Blois, et Geoffroy d'Anjou voulurent même l'enlever de vive force ; mais, dit le chroniqueur, Eléonore, avertie par ses anges gardiens, échappa à leurs poursuites et regagna heureusement le Poitou.

Henri Plantagenet, duc de Normandie, était un prince beau, brillant et courtois; depuis longtemps il aimait Eléonore ; il suivit la jeune princesse à Poitiers, et plus heureux que ses rivaux, il obtint la main de l'héritière du grand duché d'Aquitaine : il l'épousa, le jour de la Pentecôte, et se vit ainsi maître de toute la France occidentale, de l'embouchure de la Somme au pied des Pyrénées; quelques temps après, l'heureux Henri ajouta au titre de duc d'Aquitaine celui de roi d'Angleterre, à la mort d'Etienne, en 1154. Louis-le-Jeune vit alors la profondeur de l'abîme qu'il avait creusé sous ses pieds; il songea à contracter un nouveau mariage, et épousa en secondes noces Constance, fille d'Alphonse VII, roi de Castille et de Léon.

Maintenant passons sous silence quelques années qui furent pour notre malheureuse patrie des années de revers ; jetons un voile sur les plaies que firent alors les guerres extérieures et nos discordes civiles. Laissons Henri Plantagenet lutter contre le roi de France, son suzerain, assiéger le comte de Toulouse dans sa capitale, et, comme un hardi joueur, exposer aux caprices de la fortune sa couronne et sa vie. Lui aussi aura sa part des malheurs qui pèsent sur les têtes couronnées. Ses fils, nouveaux Absalons, lèveront l'étendard de la révolte contre leur père, et Louis de France prêtera secours à leur rebellion. Le sang de Thomas, archevêque de Cantorbery, criera vengeance contre le meurtrier, et la naissance de Philippe-Dieu-Donné détruira pour toujours les espérances qu'il avait de monter sur le trône de Charlemagne.

Henri qui n'avait épousé Eléonore que pour acquérir le riche héritage des ducs d'Aquitaine, n'aima pas long-temps la fille de Guillaume X. Alianor lui rendit haine pour haine, et cette femme, irritée de ce que son mari lui préférait de nombreuses rivales, se livra à tous les excès du plus violent désespoir. Tous les moyens de vengeance que lui suggéra l'enfer lui semblèrent bons. De toutes les maîtresses du roi d'Angleterre, la fameuse Rosemonde était la plus belle; Henri avait pour elle une affection particulière ; aussi fut-elle la première victime que l'impitoyable Alianor immola à son ressentiment. Elle donna une fête dans son palais et invita la belle Rosemonde.

— Ce soir, lui dit-elle, je veux fêter les dames et les chevaliers qui sont attachés à ma personne royale; je vous conjure d'assister à ma fête; vous en serez l'ornement; les chevaliers et les pages me blâmeraient avec raison, s'ils ne voyaient à ma table la plus belle de toutes les dames d'Angleterre.

— Les désirs de la reine Alianor seront accomplis, répondit Rosemonde, qui craignait de se trahir par un refus.

— Demain, les prêtres réciteront autour de ton cercueil les prières des morts, dit Alianor à voix basse.

Et le soir, dames, demoiselles, chevaliers, barons et pages se réunirent dans les appartemens de la reine. Le festin fut splendide et les convives nombreux. Alianor fit asseoir à ses côtés la belle Rosemonde qui fut l'admiration des chevaliers Bretons et Aquitains.

— Seigneurs chevaliers, dit la reine, le bruit court que je suis jalouse de la belle Rosemonde, maîtresse du roi mon époux. Pour que désormais personne ne doute que je n'ai point de haine contre

Digitized by Google

une si belle dame, je veux que nous buvions dans la même coupe en signe d'amitié.

Un page, qui était sans doute le confident d'Alianor, remplit de vin de Chypre une coupe d'or, et l'offrit à la reine qui fit semblant de boire. Puis elle dit à Rosemonde :

— Buvez, belle Rosemonde; ce vin est excellent; un chevalier d'Aquitaine l'a apporté de son pélerinage en Orient.

Rosemonde trembla de tous ses membres, mais elle vida la coupe d'un seul trait. Alianor se prit alors à rire comme une insensée.

— Vous verrez dans quelques instans, s'écria-t-elle, comment Alianor se réconcilie et fait pacte d'amitié avec les concubines d'Henri Plantagenet!

Les convives ne purent s'empêcher de frémir en entendant ces terribles paroles, prononcées avec l'accent d'une voix infernale. Au même instant, la belle Rosemonde devint pâle comme un cadavre. Elle éprouva de si violentes douleurs qu'elle jeta de hauts cris. Les chevaliers allarmés se levèrent pour la secourir.

— Tranquillisez-vous, beaux sires, dit Alianor; c'est une faiblesse qui ne sera pas de longue durée.

Cependant Rosemonde s'agitait dans les cruelles douleurs de la suffocation; elle se tordait comme un serpent; ses yeux sortaient de leurs orbites, ses dents craquaient dans sa bouche, elle était affreuse à voir.

— Ce n'est rien, beaux sires, disait Alianor; ceci passera.

Tout-à-coup Rosemonde vomit le sang à pleine bouche; elle jeta sur Alianor un regard affreux, bondit sur son siége, et tomba morte dans la salle.

— Elle expire!.. s'écrièrent les chevaliers, qui se hâtèrent de la relever.

— Je l'ai empoisonnée, beaux sires, s'écria la reine. C'est ainsi qu'Alianor d'Aquitaine se vengera des infâmes courtisanes qui souilleront sa couche royale. Maintenant retirez-vous; j'ai voulu que vous fussiez témoins de ma terrible vengeance: tout est accompli.

Au même instant la reine se leva, et les chevaliers, effrayés d'une si profonde scélératesse, n'osèrent élever la voix pour maudire et condamner. Henri II oublia la belle Rosemonde, il ne songea pas à venger sa mort; il espérait appaiser ainsi la colère de son épouse. Mais Alianor voulut pousser jusqu'au bout sa coupable haine. Non contente d'avoir fomenté le mécontentement des seigneurs de Guienne et du Poitou, elle suscita à son époux des ennemis dans sa propre famille. Elle réunit ses trois fils, Henri au *Court-Mantel*, Richard, surnommé plus tard *Cœur-de-Lion*, et Geoffroy, duc de Bretagne, qui avait à peine quinze ans. Cette mère exécrable, poussée par un mauvais génie, souffla dans leurs cœurs le feu de la rebellion.

— Mes enfans, leur dit-elle, le roi votre père vous a déja tenus trop long-temps en tutelle. Vous devez désormais vivre indépendans. Vous, Henri, n'oubliez pas que vous avez été couronné roi d'Angleterre; demandez en toute souveraineté le royaume qui vous appartient. les duchés de Normandie et d'Anjou. Vous, Richard, réclamez toute l'Aquitaine; et vous, Geoffroy, votre grand duché de Bretagne.

— Reine, notre mère, répondit Geoffroy le plus jeune des trois frères, je crains de me *rebeller* contre le roi notre père et seigneur. Un clerc breton m'a lu souvent l'histoire d'Absalon que Dieu punit cruellement parce qu'il s'était revolté contre son père David.

— Saint Georges ne priera plus pour nous, et les dames nous appelleront traîtres et félons, dit Richard.

— J'ai été couronné roi d'Angleterre, ajouta Henri au Court-Martel, mais je ne dois pas m'asseoir à la place qu'occupe mon père.

Alianor, irritée des scrupules de ses enfans, s'écria dans son impatience :

— Eh! bien, princes lâches et timides, indignes du nom que vous portez, prosternez-vous aux pieds de votre père; baisez la main qui veut vous dépouiller.

Elle se livra à toute sa rage, et parla avec tant d'énergie que les trois princes jurèrent sur le corps et le sang de Jésus-Christ de se révolter contre leur père. Cette exécrable semence ne tarda pas à porter ses fruits; Henri Plantagenet eut la douleur de voir ses enfans se liguer contre lui; ils trouvèrent Louis VII disposé à les secourir, et la guerre commença. Avant de partir, Henri fut instruit que ses fils ne s'étaient insurgés que par les instigations d'Alianor. Il la fit amener devant lui par deux archers.

— C'est vous, madame, qui avez excité mes enfans à se révolter contre mon autorité royale?

— Oui, répondit Alianor avec fierté!

— Quel démon vous a suggéré un si abominable dessein?

— La vengeance, Henri Plantagenet: ne fallait-il pas que mon époux fut forcé à se repentir de m'avoir préféré des courtisanes.

— Quel est le châtiment que vous méritez, madame?

— C'est au bourreau de frapper, et au patient d'attendre la mort avec courage, dit Alianor.

— Je ne veux pas vous *occire*, dit Henri; je vous laisserai vivre, afin que vous soyez dévorée par les remords.

Alianor sourit dédaigneusement.

— Madame, vous serez enfermée dans une étroite prison, et vous n'en sortirez qu'après qu'on aura porté mon cadavre dans le caveau royal de Westminster.

L'arrêt fut exécuté, et Alianor se repentit trop tard de s'être abandonnée à la fougue de son impétueuse colère. Henri assembla les bans de la noblesse et marcha contre ses enfans; dans cette lutte déplorable, le succès fut indécis jusqu'à la mort d'Henri *au Cour-Mantel*, qui décéda en 1183, à Martel, petite ville du Quercy; Richard et Geoffroy se réconcilièrent avec leur père qui leur pardonna et termina, conjointement avec eux, la grande lutte que les seigneurs aquitains avaient engagée contre sa puissance.

» Sur ces entrefaites, dit la chronique, le roi

Digitized by Google

» Loys ayant près de soixante ans d'âge, et sachant bien que le temps de sa vie ne pouvait » pas *moult* longuement durer, assembla grand » concile à Paris, de tous les archevêques, évêques, abbés et barons de son royaume, et leur » annonça qu'à la fête de l'Assomption prochaine, » il voulait couronner son fils Philippe, à Reims, » par leur conseil et leur volonté. Les princes et » les prélats s'écrièrent tous d'un même cœur et » d'un même vouloir : *ainsi soit fait, ainsi soit » fait!* »

Quelque temps après, le roi de France fit un pélerinage en Angleterre, au tombeau de saint Thomas, archevêque de Cantorbéry, et reçut bon accueil d'Henri *le Vieil* qui vivait encore : à son retour, il fit sacrer Philippe; mais il ne put assister à la cérémonie; il se mourait à Paris dans le palais de la cité : il trépassa le 18 septembre 1180.

Philippe-Auguste, à peine monté sur le trône, donna des preuves de ce génie précoce qui devance toujours les belles actions des héros. De concert avec Geoffroy, duc de Bretagne, et Richard-Cœur-de-Lion, il lutta contre Henri *le Vieil* qui expia cruellement les constantes prospérités de sa jeunesse. Ce prince si fier, se vit réduit à demander humblement la paix, et se rendit auprès de Philippe dans une plaine entre Tours et Azay-sur-Cher. Pendant que les deux rois étaient en conférence, la foudre tomba deux fois à quelques pas de l'arbre sous lequel ils étaient assis.

— Ceci est un présage de la colère céleste, dit Henri, qui fut tellement effrayé qu'on l'emporta malade dans son camp. Le mal augmenta avec tant de rapidité qu'on désespéra de ses jours; on se hâta de lui porter le traité à signer. Le vieux roi, presque mourant, voulut savoir les noms des partisans de Richard.

« Le premier qu'on lui nomma fut Jéhan son » jeune fils.

» Se levant aussitôt sur son séant, et regardant » autour de lui d'un œil hagard :

» — Est-il vrai, dit-il, que Jéhan, mon cœur, » mon fils bien-aimé entre tous, s'est aussi séparé » de moi?

» — Rien de plus vrai, répondirent les envoyés.

» Alors il se rejeta sur son lit, et retourna sa » face contre la muraille.

» Aille le demeurant comme il pourra, dit-il, » je nai plus souci de moi-même, ni du monde. »

« — Honte! murmurait-il à chaque instant, » honte au roi vaincu! maudit soit le jour où je » suis né! malédiction à mes enfans! »

Il expira le 6 juillet 1189 en prononçant ces terribles paroles.

Richard-Cœur-de-Lion se fit couronner roi d'Angleterre et duc de Normandie, mit en liberté la vieille reine Eléonore, que son père avait retenue prisonnière pendant seize ans, la nomma même régente du royaumme, et ne songea plus qu'aux préparatifs de la nouvelle croisade qu'il avait projetée de concert avec Philippe-Auguste; ces deux rois, les plus vaillans et les plus habiles de toute la Chrétienté, auraient pu lutter avec avantage contre les infidèles, mais leur vanité les brouilla; Philippe revint en France, et Richard-*Cœur-de-Lion*, après s'être signalé en Palestine par des exploits presque fabuleux, tomba à son retour entre les mains du duc d'Autriche, qui le retint longtemps captif dans un château fort. On demandait une somme exorbitante pour sa rançon. La vieille reine Eléonore, régente du royaume d'Angleterre, eut beaucoup de peine à la ramasser, et Richard ne fut rendu à la liberté qu'après plusieurs mois d'une dure captivité. Il fut reçu avec transport par ses sujets, et profita de leur enthousiasme pour marcher contre Philippe-Auguste dont il avait tant à se plaindre. L'avantage fut long-temps indécis; Richard était un adversaire redoutable pour le roi de France qui en fut bientôt délivré.

Sur ces entrefaites, Guiomar, vicomte de Limoges, trouva dans sa terre un trésor, et en envoya une bonne part à Richard, son suzerain. Le roi d'Angleterre prétendit que le trésor lui appartenait en entier, et se mit en marche pour le Limousin, quoiqu'on fut alors dans le saint temps de carême (1199.) Il assiégea le château de *Chalus*, où il croyait que le trésor était caché, et refusa toutes propositions de paix. Les chevaliers, dit la chronique, rentrèrent au manoir, dolens et confus, et se préparèrent à la résistance. Le jour même de son arrivée, Richard, suivi de Mercadés, chef des *Brabançons*, examina la forteresse; un arbalètrier, nommé Bertrand de Gourdon, tira sur lui du haut des murailles, et son *carreau* s'enfonça profondément dans le bras du monarque qui décéda quelques jours après.

Suivant les lois de l'hérédité féodale, la couronne d'Angleterre et le duché de Normandie appartenaient au jeune Arthur, duc de Bretagne, comme représentant de son père Geoffroy, et non à Jean-Sans-Terre, le dernier enfant de Henri II. Mais la vieille Eléonore qui avait tout à redouter de la fermeté de Constance, mère d'Arthur, machina tellement que les barons d'Angleterre et de Normandie prêtèrent serment de fidélité à Jean-Sans-Terre. Les seigneurs d'Anjou, du Maine et de la Touraine, reconnurent le duc de Bretagne. Constance, mère et tutrice d'Arthur, en appela à Philippe-Auguste, et la guerre commença avec des chances de succès pour les deux partis. Le roi de France crut devoir acquiescer bientôt après aux conditions avantageuses de Jean-Sans-Terre, et les deux rois eurent une conférence ensemble, au commencement de janvier, entre Gaillon et les Andelys; il fut arrêté que Louis de France épouserait Blanche de Castille, fille d'Alphonse et nièce du roi d'Angleterre. Eléonore, dont l'activité dévorante ne pouvait s'accoutumer à l'inaction, sortit alors de sa retraite; et, malgré son grand âge, alla chercher à Tolède Blanche de Castille, *la plus belle dame que l'on put voir, ni regarder en son temps.* La vieille reine, fatiguée d'un voyage si pénible, ne put assister au mariage qui fut célébré en Normandie, le 27 mai 1201; elle s'arrêta au couvent de Fontelvrault, et séjourna ensuite au

Digitized by Google

château de Mirebeau, près de Tours. La guerre avait recommencé entre le duc de Bretagne et Jean-Sans-Terre. Arthur, ayant appris que la vieille Eléonore était au château de Mirebeau, courut l'attaquer dans son asile. La vieille reine se réfugia dans le donjon, et eut le temps d'envoyer des messagers à Jean, son fils, qui se trouvait en Normandie, et qui arriva en toute hâte pour secourir sa mère. Arthur et ses barons furent surpris pendant leur sommeil par les hommes d'armes de Jean-Sans-Terre; il fit enfermer les seigneurs dans des châteaux forts, où ils moururent de faim, et envoya Arthur, son neveu, au manoir de *Falaise*. Voyant que le gouverneur Guillaume de Brause ne voulait pas assassiner le jeune Arthur, il le fit conduire à la tour de Rouen; le commandant repoussa avec horreur les offres de Jean, qui s'écria, dit-on, en grinçant des dents:

— Je ne puis donc trouver un bourreau! Eh! bien, je plongerai moi-même le poignard dans le cœur de mon perfide neveu!

En effet, Jehan se cacha pendant trois jours dans le Val-Moulineaux, pour se mettre à l'abri de tout soupçon, et, dans la nuit du Jeudi-Saint, s'embarqua sur un batelet avec un moine et un écuyer, s'approcha de la porte de la tour qui donnait sur la Seine, et se fit amener Arthur. Voyant que le jeune prince était effrayé, il lui dit, pour le rassurer:

— N'ayez pas peur, mon beau neveu; la nuit est belle, je veux vous parler secrètement.

La barque gagna le milieu du fleuve.

« Epargne ton neveu, mon bon oncle, s'écriait » le malheureux jeune homme; épargne ton sang, » le sang de ton frère. »

— Il n'y a pas de pardon pour Arthur de Bretagne, s'écria Jean-Sans-Terre. Fais ta confession à ce vénérable moine, car tu vas paraître devant Dieu.

— Epargne ton neveu, mon bon oncle, répétait Arthur.

Jean ne pouvant plus contenir sa fureur, saisit le jeune prince par les cheveux, lui plongea son épée dans le sein, la retira fumante de sang; frappa de nouveau sa victime à la tête, et jeta le cadavre dans les flots.

Ceci se passait dans la nuit du 3 avril 1203.

La vieille Eléonore était à Fontevrault, quand elle apprit l'assassinat du duc de Bretagne, auquel elle n'avait pris que trop de part. La frayeur que lui causa cette affreuse nouvelle dégénéra bientôt en une maladie que les médecins déclarèrent sans remède. La coupable épouse de Henri II, tourmentée par les remords, fit appeler un saint hermite du voisinage pour obtenir rémission de ses crimes.

L'hermite arriva sur le soir: le temps était affreux et le tonnerre grondait à chaque instant. La vieille Eléonore, couchée sur son lit de mort, n'était plus qu'un cadavre. L'hermite recula d'horreur au premier aspect; mais, surmontant sa répugnance, il s'approcha.

— Reine, dit-il à Eléonore, dans quelques instans vous ne serez plus de ce monde. Hâtez-vous de me faire l'aveu de vos crimes.

— De mes crimes, répéta Eléonore d'une voix déchirante! Ah! oui, l'enfer est là avec ses abîmes pour m'engloutir!

— Ayez confiance en la miséricorde du Seigneur, et peut-être il vous pardonnera. Ne me cachez rien.

Eléonore voulut parler, mais le râle de la mort étouffa sa voix.

— Il est trop tard, dit le moine en se frappant le front! Alianor d'Aquitaine, ajouta-t-il, ne se souvient-elle pas d'un jeune page nommé Rimbaud?

La vieille reine fit un signe affirmatif.

— Je suis Rimbaud.... ajouta le moine.

D'affreuses contorsions montrèrent quelle impression cet aveu avait produit sur la vieille reine.

Alianor d'Aquitaine, je t'ai suivie partout depuis ton mariage avec Louis de France. Je t'ai suivie en Palestine, en Espagne, en Angleterre, et je suis encore ici près de ton lit de mort, non pour te maudire, mais pour appeler sur toi la miséricorde de Jésus-Christ. Je connais tous tes crimes; je vais compter les malheureuses victimes que tu as immolées à tes caprices et à ta vengeance.

Alianor, te repens-tu d'avoir souillé la couche royale de Loys, on premier époux?

La vieille reine serra la main du moine.

— Demandes-tu pardon à Jésus-Christ d'avoir empoisonné la belle Rosemonde?

Une voix étouffée répondit péniblement: — Je me repens.

— Te repens-tu d'avoir excité Henri, Richard et Geoffroy à se révolter contre leur père Henri II?

— Je me repens; répondit la reine d'une voix si faible que le moine l'entendit à peine.

— N'est-ce pas toi qui as suggéré à Jean-Sans-Terre l'abominable dessein d'assassiner Arthur de Bretagne, son neveu?

— Oui, oui, s'écria la reine; je suis damnée; que le sang d'Arthur retombe sur moi!

— Jésus, faites-lui miséricorde, dit le moine!

Il voulut prononcer les paroles de l'absolution; mais il s'aperçut qu'Eléonore était morte. Il resta immobile, les bras croisés; et quand les serviteurs entrèrent pour prier, il leur dit:

— Ne priez pas; elle est damnée!....

J. M. Cayla.

LE MARÉCHAL GILLES DE RETZ.

Tiffauges, petite ville située sur la rive droite de la Sèvre, à 13 lieues de Bourbon-Vendée, fut, dit-on, primitivement une colonie des Théiphaliens, qui s'y établirent au commencement du v^e^ siècle. Les Romains y formèrent un *castrum*, ou camp permanent, près duquel passait une des routes militaires de l'Armorique. Vers l'an 843, les Normands qui s'étaient déjà rendus maîtres de Nantes, s'emparèrent de Tiffauges, et ruinèrent les forti-

Digitized by Google

LE CHATEAU DE LA BARBE-BLEUE A TIFFAUGES (Vendée.)

fications. Au XIVe siècle, les vicomtes de Thouars reconstruisirent la forteresse, et, à leur retour de la Terre-Sainte, ils l'entourèrent de murailles de style sarrasin, dont les ruines subsistent encore. Pendant les guerres de la ligue, le château de Tiffauges fut un des boulevarts des calvinistes; aussi le cardinal de Richelieu fit tous ses efforts pour s'en emparer; et, par ses ordres, la vieille forteresse fut entièrement démantelée. Tiffauges, ville assez importante avant la révolution, fut brûlée en 1793, et depuis elle n'a été qu'imparfaitement reconstruite. Bâtie sur la crête d'une haute colline qui domine la vallée pittoresque de la Sèvre, la petite ville n'offre rien de curieux que les ruines de son célèbre château, connu dans le pays sous le nom de château de la *Barbe-Bleue*.

Le personnage connu sous le nom de la Barbe-Bleue, était Gilles de Laval, maréchal de Retz. Né vers l'an 1396, Gilles de Retz fit ses premières armes sous le duc de Bretagne, son souverain. Il passa bientôt après au service de Charles VII, roi de France, et fut un des principaux capitaines qui aidèrent Jeanne-d'Arc à faire entrer des vivres dans Orléans. Le sire de Laval accompagna Charles VII à Rheims, et fut nommé alors maréchal de France. Il eut l'insigne honneur de porter la Sainte-Ampoule de l'abbaye de Saint-Remy à l'église métropolitaine. En 1430, il se signala à la prise de Melun, et chassa les Anglais de Lagai. En 1433, il suivit le connétable de Richemond et commanda l'avant-garde française avec le maréchal de Rieux. Là finit la carrière militaire de Gilles de Retz. Le reste de sa vie n'est qu'un hideux tableau d'extravagances et de crimes monstrueux qui ont puissamment contribué à sa malheureuse célébrité. Héritier d'une fortune qui s'élevait à trois cent mille francs de rente, somme énorme pour le temps, il l'eut bientôt dissipée par ses prodigalités, son faste et ses débauches. Il sortait accompagné de deux cents hommes à cheval, et suivi de chapelains, d'enfans de chœur, de pages, de musiciens. Sa famille alarmée obtint un arrêt du parlement de Paris, qui lui défendit d'aliéner ses domaines; mais le duc de Bretagne en empêcha l'exécution.

Gilles de Retz chercha dès lors des moyens pour subvenir à ses débauches; il eut recours à l'alchimie, et plus tard à la magie. Pour plaire au diable qu'il avait choisi pour patron, il immola des enfans, et fit servir leur sang, leur cœur, à ses conjurations sataniques. Ses serviteurs attiraient dans le château les jeunes filles du voisinage, et leurs parens ne les revoyaient plus. Le scandale devint si public, qu'il fut arrêté au mois de septembre 1440, et enfermé dans le château de Nantes. Les détails obscènes de son abominable procès qui dura plus d'un mois, font frémir d'horreur. Le nombre des jeunes filles, âgées de huit ans jusqu'à dix-huit, sacrifiées à sa lubricité, est incalculable. On trouva cent vingt cadavres au château de Machecoul, et cinquante à Chantocé. Il fut condamné à mort par un tribunal présidé par Pierre de l'Hôpital, sénéchal de Bretagne, et exécuté le 25 octobre 1440, dans la prairie de Biesse.

Emanuel LARCHEY.

Digitized by Google

ÉTUDES HISTORIQUES SUR LES VILLES DU MIDI.

LECTOURE.

Quarante ans avant que le Christ eut posé au milieu de l'ignorance et de la barbarie, cette morale sainte qui devait servir de base à l'édifice de la civilisation des peuples, César, ce type vigoureux de l'envahissement, achevait d'étendre sur la Gaule entière le bras puissant du colosse romain. Crassus, son lieutenant, avait défait les *Soticates* (peuple de l'Aquitaine qui eut *Sos* pour capitale), et, par suite de cette défaite, les divers peuples de cette contrée méridionale, voyant que la résistance ne servirait qu'à augmenter les désastres, envoyèrent des ambassadeurs pour offrir leur soumission aux Romains. La paix qui résulta de cette sorte de dévouement, fut conclue à *Lanna-Pax*, bourg aujourd'hui peu considérable ; mais où l'on trouve encore les traces d'une voie romaine et un pont d'une antique construction qui est connu sous la désignation de *Pont-de-César*.

Par la nouvelle division de la Gaule, qui déjà comprenait les *Aquitains*, les *Gaulois* ou *Celtes* et les *Belges ;* César forma dix-sept provinces. L'Aquitaine fut divisée en premiere, seconde et *Novempopulanie ;* c'est dans cette dernière que se trouve la ville de Lectoure dont nous allons nous occuper.

Comme toutes les villes qui résistèrent aux irruptions barbares de ce volcan du Nord, qui jeta sur nos contrées ses laves dévastatrices sous les noms de *Francs*, *Visigoths*, *Huns* ou *Vandales*, Lectoure offre à l'historien deux phases principales : la domination romaine et le moyen âge. Soumise au pouvoir d'un vainqueur, à la première époque, et vivant de cette vie passive et dépendante qui se résume par ces deux mots : résignation et travail ; déchirée à la seconde époque par les guerres interminables de ses seigneurs, exploitée par leurs besoins capricieux et traînant une existence qui se résume par ces mots : servitude et souffrance.

La capitale de ce peuple qui porta dans la Novempopulanie le nom de *Lectorates*, eut dans le premier siècle de l'ère chrétienne une importance aujourd'hui contestée ; César, en effet, garde à son égard un silence absolu, et, bien que l'historien conquérant ait consacré des pages aux *Auscii*, aux *Elusates*, aux *Sotiates*, peuples absolument limitrophes des *Lectorates*, il est passé outre en ce qui concerne ces derniers ; de là, le refus qu'ont manifesté quelques historiens d'accorder à la ville de Lectoure l'importance qu'elle prétend avoir eue aux temps primordiaux de la conquête romaine

S'il ne s'agissait pour nous que d'établir l'existence de Lectoure à cette époque, nous assignerions un cadre étroit à nos investigations pour nous arrêter à l'itinéraire d'Antonin, dussions-nous même ne pas prendre pour preuve des documens *matériels* dont nous parlerons bientôt ; mais ce n'est pas sur ce qui est évident et universellement consenti que nous devons étendre nos recherches, ce sont les objections nées du silence ou de l'obscurité de l'histoire qu'il s'agit d'examiner avec attention et d'apprécier avec justice.

C'est avec d'autant plus de sollicitude que nous chercherons ce qu'était et quel rôle jouait la ville de Lectoure à cette époque, qu'aucun événement remarquable n'attire sur elle l'attention de l'historien et qu'elle ne se recommande à sa plume que par cette plus ou moins grande importance à laquelle succède un silence de près de douze siècles.

La tradition locale, généralement adoptée par une sorte de vanité des Lectourois, vanité qui peut bien se traduire par le mot patriotisme, établit que Lectoure a été colonie romaine ; cette tradition, qui n'a et ne peut avoir rien de certain, se trouve consignée, comme un fait notoire, dans une délibération du 9 novembre 1788, envoyée au roi par la ville de Lectoure en forme de protestation contre certaines mesures qui portaient atteinte à ses anciennes franchises ; mais comme l'opinion écrite dérive de la tradition et que la tradition ne constitue pas un fait historique, il faut recourir à d'autres documens.

M. Chaudruc de Crazannes, a, dans un mémoire adressé à la société archéologique de Toulouse, fait connaître la pièce unique qui pourrait donner quelque crédit à cette prétention qu'a Lectoure d'avoir été colonie romaine. C'est une inscription rapportée dans un manuscrit de Boissard et dont voici le texte :

C. GAVIO. L. F.
STEL. SILVANO. PRIMIPI.
LARI. LEG. VIII. AVG.
TRIBVNO. COH. XII. PRAETOR.
DONIS. DONATO. A. DIVO. CLAVD.
BVLLO. BRITANNICO.
TORQVIBUS. ARMILLIS.
PHALARIS. CORONA. AVREA.
PATRONO. COLON.
D. D.

Voici la traduction : T Caius Gavius, fils de Lucius, de la tribu de Stelletina, principile de la VIII^e^ légion Auguste, tribun de la XIII^e^ cohorte des gardes de la ville, tribun de la XII^e^ cohorte prétorienne, décoré par le divin Claude dans la guerre contre les Bretons, de colliers, de bracelets, de phalères et d'une couronne d'or, patron de la colonie par décret des décurions.

Ce sont ces deux mots : *Patron de la colonie* qui servent de base aux prétentions lectouroises, parce qu'ils accréditent la tradition ; mais exami-

Digitized by Google

nons bien la manière dont cette inscription, qui n'existe pas *matériellement*, nous a été transmise.

Boissard qui la rapporte le premier, déclare ne l'avoir pas vue; elle lui fut communiquée par *Jacques Crassus*, de Carpentras. M. l'abbé de Tersan, qui avait été archidiacre de la cathédrale de Lectoure, et avec lequel M. Chaudruc de Crazannes a eu des explications à cet égard, croit qu'elle a réellement existé et que sa destruction a été entraînée par la démolition de l'église de Saint-Thomas. Mais M. l'abbé de Tersan ne peut rien affirmer; d'ailleurs sa déclaration n'a été recueillie que par M. Chaudruc, et il serait hazardeux d'en user comme d'un document officiel dans l'éclaircissement d'un point historique.

Donc, en vue de ces présomptions, aussi vagues qu'imparfaites, nous croyons que cette inscription n'a pas existé, et qu'en supposant qu'elle eut existé, elle ne prouverait rien : voici nos raisons.

Si cette inscription faite en l'honneur de Caius Gavius a réellement existé avec la mention de *Patrono coloniæ*, sa date remonte à la fin du IIe siècle; or, Ptolémée, qui justement écrivait à cette époque, déclare, dans ses relations sur l'Aquitaine, qu'il n'y a dans cette contrée qu'une colonie romaine qu'il nomme *Lugudunum* (aujourd'hui Saint-Bertrand de Comminges). Strabon, le géographe, après avoir parlé des *Convenæ* (peuple de Lugudunum signalé par Ptolémée) comme jouissant du droit romain, accorde le même avantage aux *Auscii;* et, certes, ces deux historiens touchaient de bien près le territoire occupé par les *Lectorates*, pour qu'ils en pussent parler s'il y avait eu lieu. Nous pourrions victorieusement arguer de leur silence, mais une autre considération pourra corroborer notre opinion. Dans l'hypothèse de l'existence de ce marbre, rien ne prouverait, en effet, qu'il appartient réellement à Lectoure, car il n'y a pas de caractère explicatif qui se trouve cependant au bas de quelques autres inscriptions dont nous parlerons bientôt; mais en accordant même qu'elle appartient réellement à Lectoure, cette inscription aurait pu être le fruit du beau plaisir et de la flatterie; et pour que notre opinion, à cet égard, ne paraisse point hazardée, nous renvoyons nos lecteurs à la page 206 du tom. II du *Voyage dans les Départemens du Midi de la France*, par M. Millin; on y trouvera une inscription conservée à Aix, où l'on voit, comme à celle que relate Boissard, un principile de la VIIIe légion, *Patron de Colonie.*

Résumons : l'existence de l'unique document qui pourrait prouver que Lectoure a été colonie romaine, n'est pas incontestablement établie; ce document existerait-il, qu'on ne peut pas dire avec certitude qu'il appartient à la ville, et, dans l'hypothèse même qu'il lui appartint, il pourrait, comme celui d'Aix, n'être qu'adulateur, et non pas vrai; conséquemment, son existence ne prouverait rien.

Indépendamment de la certitude négative presque acquise sur cette question, soit par le silence de Ptolémée et de Strabon, soit par la non-existence ou l'existence impuissante du marbre, reste une autre preuve morale à donner. Les Romains établissaient une colonie chez les peuples qui manifestaient du mécontentement; c'était une sorte d'institution répressive; le système politique de la colonisation ne s'adressait qu'aux contrées qu'ils avaient réellement conquises les armes à la main et qui conservaient quelque levain de révolte; ainsi on colonisa, selon Ptolémé, *Lugudunum*, chef-lieu d'un peuple de brigands et vagabonds, qu'on nous a transmi, sous les noms divers de *Arabaci*, *Vaccei*, *Vascones;* mais il est impossible de supposer que les *Lectorates* aient été colonisés, puisque, ainsi que nous l'avons dit plus haut, ils s'étaient soumis aux Romains après la défaite des *Sotiates*, et que par le fait seul de leur soumission, ils ne conservaient plus aucun caractère hostile.

Mais, quoique Lectoure n'ait pas été colonie, elle a eu néanmoins quelqu'importance sous la domination romaine. Le monument le plus authentique est la fontaine qui occupe aujourd'hui une partie d'un temple jadis dédié à Diane. Cette fontaine qui est située sur le penchant sud de la coline qui supporte la ville, conserve encore un nom dont l'étymologie indique l'origine; on l'appelle dans le patois du pays *houndélio; houn*, fontaine, *délio* de Délie, nom qui correspond exactement à l'ancienne dénomination de *Fons-Delix*. Le ruisseau qui en découle, et qui va alimenter un établissement dont nous parlerons plus loin, se nomme *Ydrone* ou *Hydrone*, et vient du mot grec Ὑδάτιον (petit ruisseau).

A ce document précieux viennent se joindre plusieurs inscriptions commémoratives de tauraboles, offert à Cybèle, dans le IIe et IIIe siècles, sous les règnes de Marc-Aurèle, Antonin et Gordien III. Nous jugeons inutile de rapporter textuellement ces inscriptions qui, recueillies par Scaliger, se trouvent dans Gruter et Donat et qui sont en outre fidèlement rapportées par M. Maison dans la *Statistique de l'arrondissement de Lectoure.*

Ces divers membres (1), découverts au XVIe siècle, tout près de la fontaine dont nous venons de parler, donnent à la ville de Lectoure la qualification de *Respublica Lectoratium*, *Civitas Lectoratium;* il est question de ses *decurions* et de leur *ordre*, de toutes les choses enfin qui établissent incontestablement que cette ville a joué dans l'antiquité un rôle assez important. Du reste, Pline a certainement voulu désigner les Lectourois par le nom de *Latusates*, qu'on ne peut attribuer à aucun autre peuple de l'Aquitaine, et l'itinéraire d'Antonin, Peutenger, dans sa table, et l'anonyme de Ravennes en font une mention très-honorable sous les noms divers de *Lactora*, *Lactura* et *Lacura.*

La découverte de ces monumens, faite presque au

(1) On doit leur conservation au zèle d'un magistrat de Lectoure, dont nous regrettons de ne pouvoir donner le nom, qui les fit placer extérieurement dans la construction des piliers de la halle.

Digitized by Google

centre de la ville actuelle, nous fait entrer dans de nouvelles considérations.

A en juger par les fouilles, fortuites ou calculées, qui ont été exercées au bas de la colline, sur la plaine qu'on appelle *Pradoulin*, et qui ont amené sur le sol des médailles et monnaies antiques à effigies diverses, des fragmens de statuettes et de bronzes inhérans au style romain; à en juger par ces fouilles, disons-nous, on est naturellement porté à croire que l'ancienne *Lactora* était assise en cet endroit. Alors la ville devait occuper un terrain spacieux pour qu'elle pût envelopper le temple de Diane qui se trouvait presqu'au haut de la colline, ou bien ce temple était entièrement isolé; mais, d'un autre côté, si ce temple n'était point compris dans la ville, d'où vient que les inscriptions dédiées à Cybèle ont été trouvées près du temple de Diane? On ne peut s'expliquer cela qu'en admettant l'existence d'un temple consacré à la mère des dieux, attenant à celui qu'occupe la fontaine, ou bien en supposant qu'à l'époque où la vieille ville a été détruite, on a transporté ses marbres dans le lieu consacré, pour mettre leur ensevelissement sous la protection de la décsse.

Or, d'après ce qui précède, si l'on nous demande ce qu'a été Lectoure à sa première époque, la domination romaine, nous répondrons que, basant nos conjectures sur la certitude des documens, l'état de république est l'allégation que nous pouvons le plus probablement émettre; mais, comme la vraie signification de ce mot qui, à cette époque reculée, servait à qualifier un peuple aussi restreint que les *Lectorates*, nous obligerait d'entrer dans le longs détails sur les institutions romaines, nous nous bornerons à dire qu'à en juger par la richesse des antiquités que Lectoure conserve, elle doit, indépendamment du silence de l'histoire, avoir joué un rôle considérable.

Là s'arrêtent les recherches les plus scrupuleusement attentionnées; là commence à s'étendre, mystérieux et impénétrable, le voile épais sous lequel s'opérèrent les révoltes et les réactions, au temps où chaque homme intelligent aspirant à la pourpre, fit de l'empire romain un théâtre sur lequel les rôles, bizarres par leur multiplicité confuse, constituèrent sa décadence et sa chûte définitive. Maintenant, dire ce que devint Lectoure au temps de ces réactions successives, faire entrer dans le cadre historique que nous nous sommes tracé, le tableau plus ou moins grand des désastres que cette ville a subis, soit pendant que durait la mésintelligence de ses vainqueurs, soit après que les hordes du Nord, envahissant à leur tour, eurent déposédé les premiers, serait pour nous une mission d'autant plus hazardeuse que nous ne saurions mériter aucune créance, vu le silence de l'histoire à cet égard. Lectoure est restée ensevelie dans le sépulcre de l'oubli, jusqu'à la fin du dixième siècle, et aucun titre antérieur à cette époque ne nous offre le moyen de remplir la lacune.

Un duc de Gascogne, Garcias-Sanche, dit *Le Courbé*, mort vers l'an 958, laissa trois fils qui partagèrent la succession paternelle ainsi qu'il suit: Sanche-Garcias eut la grande Gascogne; Arnaud qu'on appela *Nonné*, parce qu'au moyen d'une opération on l'arracha du ventre de sa mère morte en couches, eut l'Astrac, et Guillaume Garcias devint possesseur du Fezensac qui comprenait l'Armagnac.

Lectoure, quoiqu'alors capitale du pays d'Armagnac, était une ville fort médiocre, puisque le Fezensac avait sur elle une primauté bien reconnue: ce n'est que plus tard, et principalement sous Jean Ier, qu'elle devait acquérir de l'importance.

Ce Guilhaume Garcias ne se qualifia jamais que comte de Fezensac: son fils Bernard, premier du nom, prit, selon Marca, le titre de comte d'Armagnac peu de temps après la mort de son père. Ici commence cette famille qui, peu connue d'abord et jouant un rôle modeste dans ces temps d'ignorance fanatique où le pouvoir de fait préparait à grands frais la puissance du droit, devait néanmoins devenir une des familles les plus considérables qui aient fait mouvoir les vieilles provinces de la France naissante.

Bernard Ier, dit *le Louche*, premier comte d'Armagnac, n'eut dans sa vie paisible aucune circonstance qui put lui permettre d'agrandir ses possessions. L'historien Oihenart ne rapporte non plus aucun fait remarquable qui puisse recommander Géraud Ier, dit *Trecnaléon*, qui succéda à Bernard Ier, son père, dans le comté d'Armagnac; mais nous apprenons que Bernard II, dit *Tumapaler*, aidé de Centule-Gaston, vicomte de Béarn, qui était allié à Bernard II par son mariage avec Adelaïs d'Armagnac, se rendit maître de la Gascogne. Lectoure parut dès lors être appelée à être le chef-lieu d'une vaste contrée; mais Guy-Géoffroy, comte de Poitiers, ayant disputé à Bernard la possession de la Gascogne et l'ayant défait à une rencontre qui eut lieu aux environs de Miélan, le comte d'Armagnac, qui venait de devenir veuf à cette même époque, s'ensevelit dans un cloître et soumit le comté d'Armagnac à l'église métropolitaine d'Auch.

En 1070, Géraud II ayant approuvé la soumission que son père avait fait du comté, en demeura paisible possesseur. Bernard III, son fils, d'accord avec Gaston de Béarn, assembla, à Lectoure, tout ce qu'il y avait de plus notable parmi ses vassaux, afin de jurer la paix et trève *de Dieu* qui avait été ordonnée par le concile de Latran; c'est ce qu'il a fait de plus remarquable. Le Fezensac devint une dépendance de l'Armagnac par la mort de Béatrix, à l'époque où Géraud III succéda à Bernard III, en 1140.

Bernard IV qui suivit, et sous lequel le comte commençait à prendre de la consistance, se distingua en prenant l'écusson d'argent au lion de gueules Il eut plusieurs enfans dont les prétentions diverses occasionèrent des troubles intérieurs qui ne furent point sans gravité. Géraud IV, son fils aîné,

Digitized by Google

devenu comte d'Armagnac et de Fezensac, fut dépossédé un temps par Arnaud-Bernard, son frère, lequel fut dépossédé à son tour, selon Oihenart, par Pierre-Géraud, troisième frère, qui jouissait de ces comtés en 1226; Roger, quatrième fils de Bernard IV, commença la branche des vicomtes Fezensaguet, dont le chef-lieu était Mauvesin; ce fut ce Roger qui se porta caution, en 1219, pour le comte de l'Isle-en-Jourdain qui était en discussion avec le comte de Toulouse.

Géraud IV, par des accords faits avec ses frères, ayant été rétabli dans la possession de Lectoure et des comtés d'Armagnac et de Fezensac, ne put néanmoins en transmettre la succession à son fils, Bernard V, qu'après la mort de ses frères; en sorte que Bernard V était fort vieux lorsqu'il prit le titre de comte.

A la mort de ce dernier, qui ne laissa point d'enfant, Lectoure fut le théâtre d'une guerre beaucoup plus désastreuse que longue. Arneau, fils d'Othon, vicomte de Lomagne, qui avait épousé Estiennette d'Armagnac, sœur de Bernard V, disputa la succession de son beau-frère contre Géraud, fils de Roger, premier vicomte de Fezensaguet. Plusieurs rencontres avaient eu lieu, des échecs avaient été éprouvés de part et d'autre, lorsque Gaston de Béarn s'étant posé en conciliateur entre les deux adversaires, ces discussions furent terminées par des concessions mutuelles, et Géraud prit possession des comtés sous la désignation de Géraud V; le seul fait qui nous soit parvenu concernant ce comte, est le siége qu'il fit du château de Sompuy (Saint-Puy) contre Géraud de Cazaubon, et dont nous avons parlé à la page 166.

Entre Géraud V et Jean Ier nous trouvons Bernard VI, mort en 1319, qui agrandit ses possessions dans le pays Rhutenois par son mariage avec Cécile de Rhodez. C'est à peu près vers la fin de sa carrière que commença cette longue guerre entre la maison de Foix et la maison d'Armagnac, au sujet de la succession de Béarn; guerre funeste par sa durée et par l'opiniâtreté des parties; guerre qui exerçait une telle influence sur l'organisation civile et religieuse, qu'elle remua l'impassibilité du trône en réveillant la sollicitude du Vatican.

Ici finit cet état stationnaire dans lequel les comtes d'Armagnac avaient tenu la ville de Lectoure. Là aussi commence cette agitation qui confondit dans la France la défense et l'agression, cette perplexité intérieure qui, entourant sa situation de chances plus ou moins défavorables, lui otait tout caractère de stabilité sous les règnes de Philippe de Valois et du roi Jean.

Jean Ier, comte d'Armagnac, jeune encore à la mort de Bernard VI, son père, vit s'ouvrir devant lui un vaste champ où les circonstances devaient favoriser son caractère actif et ardent. Soutenant à la fois et ses intérêts propres, revendiqués par la maison de Foix, et les intérêts de la couronne contre les diverses factions qui se manifestaient dans la province, le mérite de son dévoûment ne tarda point à être récompensé. Devenu plus puissant par les libéralités de Philippe de Valois, il servit avec une entière distinction sous le roi Jean, qui lui confia le comte de Poitiers, son fils, qu'il venait de nommer son lieutenant en Languedoc. Les seigneuries de Bruilhois, d'Auvillar, d'Aussan, d'Aure, de Magnoac, de Barousse, de Nestès, furent le prix de ses services; aussi, s'énorgueillissant de sa prospérité et des faveurs royales qui lui étaient accordées, il se nomma le premier : comte d'Armagnac *par la grâce* de Dieu, et prit le sceau *écarelé qui porte aux 1er et 4e coins un lion; aux 2e et 3e un léopard lionné, pour supporter deux vieillards vêtus à la royale, couverts d'un bonnet surmonté d'une couronne antique.* Le cimier *est une gerbe qui sort d'une couronne antique réhaussée de fleurons.*

Dès lors le comte d'Armagnac devint le noyau de vastes dépendances, et Lectoure une place forte des plus importantes.

Jean Ier mourut en 1373. Aucun fait remarquable ne distingua Jean II, Jean III et Bernard VII, qui remplirent sans éclat un espace de soixante-dix ans environ.

Jean IV, fils de Bernard VII, se saisit, en 1443, du comté de Comminges que la comtesse Marguerite avait laissé par testament au roi Charles VII. Cette spoliation ayant irrité ce prince, il envoya le Dauphin Louis, à la tête d'une puissante armée, contre le comte d'Armagnac, qui, défait à l'Isle-en-Jourdain, fut fait prisonnier avec toute sa famille; il ne dut, plus tard, sa liberté et la restitution de ses biens qui avaient été mis sous les mains du roi, qu'aux sollicitations du comte de Foix qui oublia dans cette circonstance ses longues inimitiés, et se porta caution pour lui.

Mais la famille d'Armagnac arrivée à l'apogée de la puissance, et la ville de Lectoure parvenue à ce point culminant de prospérité, devaient être bientôt frappées d'un même coup et vouées à une calamité commune.

Jean V, qui s'était retiré en Navarre pour se soustraire à la captivité où le Dauphin Louis retenait son père, revint en 1450 pour recueillir sa succession. Enthousiaste et d'un caractère emporté, fier d'ailleurs du nom et de la puissance qui lui avaient été légués par ses aïeux, Jean V s'opposa en diverses circonstances aux volontés royales, et persista notamment, à l'encontre de ces volontés, à se titrer *par la grâce de Dieu* comte d'Armagnac; ce motif, joint à celui qui suit, lui aliéna les bonnes grâces de la couronne.

Vers l'an 1451, la jeune Isabelle d'Armagnac qui habitait avec Jean, son frère, le château de Lectoure, et dont la beauté, s'il faut en croire les écrivains du temps, excita l'admiration des contemporains, mit au monde, dans le silence de ses appartemens, un enfant dont la naissance étonna fort les gens du château. Cette circonstance scandaleuse fit connaître un scandale plus grand; car elle nécessita cet aveu de Jean V : que bien qu'il fut le frère d'Isabelle, il était aussi son amant.

Digitized by Google

JEAN, COMTE D'ARMAGNAC.

Mathieu de Couci, que nous consultons à cet égard, nous apprend qu'à cette nouvelle d'immoralité et de dépravation, le roi Charles VII se montra irrité au dernier point, et pour nous servir des paroles du chroniqueur, « Ce prince en » fut fort déplaisant pour deux raisons : l'une » pour ce que c'était contre la sainte foy, et l'autre » pour ce que icelui comte estait descendu de la » couronne. »

Depuis ce moment, le regard des rois de France demeure fixé sur la famille d'Armagnac et sur la ville de Lectoure; ils ne détourneront la tête que lorsque l'une sera anéantie, et l'autre saccagée.

Peu soucieux des menaces que sa conduite lui attirait de la part du roi, ferme dans ses vouloirs, fussent-ils illégaux, n'acceptant que la loi de ses caprices, et bravant présomptueusement les principes reçus, Jean V, en promettant comme par dérision de repousser sa sœur, fabriqua de fausses lettres papales qui lui permettaient de l'épouser, et força son chapelain de les unir devant les autels; un second enfant naquit de ce mariage, à la suite duquel les époux incestueux furent excommuniés.

Cependant le comte de Clermont et les maréchaux de Lohéac et de Xaintrailles, envoyés par le roi, à la tête d'un enombreuse armée, posaient le siége devant les remparts de Lectoure, et pendant que devenus, par surprise, maîtres de la place, leurs soldats se livraient à toute sorte d'excès, Jean V et Isabelle, sortis furtivement par un souterrain du château, allèrent sous le ciel espagnol mettre leur tête à l'abri de la colère royale. La malheureuse Isabelle, le cœur tout brisé, plus encore par son amour bizarre que par les persécutions auxquelles il avait donné lieu, alla, si jeune encore et si belle, s'ensevelir dans un couvent de Barcelone, pour éteindre, dans le calme de la religion, le feu dévorant du remords qui desséchait son âme. Le malheur, ce maître impassible et glacé qui refroidit le sang et le caractère pour substituer la réflexion aux élans inconsidérés, conduisit Jean V à Rome, où il obtint du pape Pie II l'absolution de ses fautes.

En 1464, Louis XI qui venait de succéder à Charles VII, rétablit le comte d'Armagnac dans la possession des châteaux de Lectoure, de Capdenac, de Severac et de Beaucaire en Rouergue; mais, en reprenant son ancienne position, Jean V reprit aussi son caractère que l'adversité n'avait rendu souple que momentanément; et, loin d'être reconnaissant envers le roi, il se ligua avec le duc de Bourbon et le sire d'Albret dans la guerre dite du *bien public*. Quoiqu'un instant irrité, le roi conclut la paix en 1466, et c'est vers cette époque que Jean V épousa Jeanne de Foix.

Assiégé de nouveau, trois ans plus tard, par le comte de Dammartin, par suite des secours que lui et le duc de Nemours, son cousin, portèrent au duc de Normandie au préjudice du roi, il prit

Digitized by Google

la fuite devant ses vainqueurs qui s'emparèrent de Lectoure et de la généralité de ses domaines ; et, par arrêt du 7 septembre 1470, il fut déclaré criminel de lèse-majesté. Rétabli dans ses possessions par Charles de Guienne, frère du roi, qui disputait certaines seigneuries à la couronne, Jean V rentra dans Lectoure pour y être de nouveau assiégé, en 1472, par Pierre de Bourbon, sire de Beaujeu, et le cardinal d'Arras qui commandaient une armée de quarante mille hommes. Par la capitulation qui termina ce siége et que les assaillans acceptèrent, le comte d'Armagnac se réserva douze mille livres de rente et les seigneuries d'Eauze, Fleurance, Barran et Nogaro ; au moyen de ces stipulations, signées de part et d'autre, les sires de Beaujeu, de Candale, de Montignac et Castelnau de Brettenous, entrèrent paisiblement dans Lectoure, et Jean V transporta sa résidence au château de Fleurance.

Peu de temps après, et dans les premiers jours de janvier 1473, le sire de Beaujeu ayant cru apercevoir quelques signes d'intelligence qu'échangeaient entre eux des hommes qui étaient considérés comme partisans du comte d'Armagnac, craignit pour sa sûreté ; il se proposait de prendre des mesures à cet égard, lorsqu'un bruit semblable au fer qui se heurte, accompagné de vociférations humaines pénètre jusqu'au château. La nuit était obscure, le froid vif ; et, à la lueur de quelques torches qui sortirent spontanément des maisons comme un signal, on pouvait voir une épouvantable mêlée, où les soldats des vainqueurs, surpris et désarmés, cherchaient à se soustraire par la fuite aux coups des citoyens ; une fois ces soldats morts ou chassés de la ville, les portes du château furent abattues, la multitude se rua en sens divers dans tous les appartemens, et les sires de Beaujeu, Candale, Montignac, Castelnau et plusieurs autres furent jetés dans les cachots. Le comte d'Armagnac, qui avait mystérieusement organisé cette faction, rentra le lendemain dans la ville de Lectoure.

Cependant, Louis XI ayant appris l'incarcération de ces gentilshommes mesura la grandeur de l'insubordination du comte, et lui prépara cette fois une punition d'autant plus éclatante qu'elle devait être la dernière.

Vers la fin de ce même mois de janvier 1474, une armée considérable, commandée par le cardinal d'Arras, le seigneur de Lude et les sénéchaux de Toulouse et d'Agenais, posa le dernier siége de Lectoure ; la défense devint aussi opiniâtre que l'attaque était vigoureuse ; les vastes fortifications résistaient aux coups réitérés que les assaillans portaient sur elles, et le cardinal d'Arras voyant que, depuis deux mois que durait le siége, il n'avait encore pu obtenir aucun résultat avantageux, et prévoyant une longueur qui le fatiguait, envoya Yves du Fau vers le comte d'Armagnac pour l'amener à une composition.

Jean accepta les conditions que lui offrait le cardinal. Les articles furent immédiatement réglés ; et, après que les signatures furent apposées, le cardinal alla dire la messe ; le comte et la comtesse d'Armagnac y assistèrent, et, au moment de la communion, le cardinal divisa l'hostie, communia avec une moitié et le comte avec l'autre.

Jean V avait pris quatre jours pour sortir de la ville, et rassuré désormais sur le sort qui l'attendait, malgré les concessions énormes qu'il avait faites pour obtenir la paix, délivré de l'aspect déplorable des suites qu'entraîne ordinairement un siége, il se préparait à laisser sa ville favorite au pouvoir des troupes royales.

Pendant qu'il faisait ses préparatifs de départ, quelques officiers, escortés par des soldats, entrèrent au château, envoyés, disaient-ils, par le cardinal pour faire quelques communications au comte ; ils furent introduits. Jean, entouré de la comtesse et de ses femmes, les reçut avec courtoisie.

— Que désire de moi Monseigneur d'Arras ? demanda-t-il aux officiers.

— Messire, dit l'un d'eux en se courbant avec respect, il désire que vous supportiez vos malheurs avec résignation.

Et puis s'adressant aux soldats qui l'entouraient :

— *Faites ce qui vous a été ordonné*, ajouta-t-il avec force.

Aussitôt les soldats s'élancèrent sur le malheureux comte, et plongèrent leurs épées nues dans sa poitrine ; il tomba à leurs pieds, percé de coups, et la comtesse qui dans ses convulsions de douleur se roulait à terre poussant des cris effrayans, fut, ainsi que ses femmes, dépouillée de ses joyaux. La brutalité de ces soldats eût été poussée plus loin, si le sire de Beaujeu et ses compagnons n'étaient arrivés à temps pour arracher ces malheureuses de leurs mains.

Les troupes du cardinal se répandirent alors dans la ville et massacrèrent tous les habitans sans exception d'âge ni de sexe ; les maisons furent livrées au pillage, après quoi la ville entière devint la proie des flammes. Les bêtes fauves, attirées au milieu de ces ruines par les exhalaisons fétides des cadavres, devinrent pendant plusieurs années les seuls habitans de la capitale du comté d'Armagnac.

Quant à la malheureuse comtesse Jeanne de Foix, elle fut envoyée au château de Buzet en Albigeois. Mais comme elle était sur le point de donner le jour à un d'Armagnac, on lui fit prendre un breuvage qui nécessita l'avortement : elle en mourut deux ou trois jours après.

Charles, frère de Jean V, ne posséda l'Armagnac qu'après la mort de Louis XI ; il mourut sans postérité, et ce comté fut transféré à Jean, bâtard d'Armagnac, comte de Commiuges. Par le mariage d'Henri de Navarre avec Marguerite de Valois qui apporta en dot le comté d'Armagnac, il fut réuni à la couronne en 1589, époque à laquelle Henri IV fut roi de France.

Lorsqu'une nouvelle population fit de Lectoure une nouvelle ville, commencèrent ces guerres de religion auxquelles tant de villes doivent leurs calamités. Tour à tour prise et reprise, pillée et sac-

Digitized by Google

cagée, tantôt par un parti, tantôt par l'autre, son histoire, dans ces temps d'exagération fanatique, n'est qu'une longue série de désastres.

L'ancien château des d'Armagnac renfermait en 1632 l'infortuné duc de Montmorency, qui y fut transféré après avoir été fait prisonnier au combat de Castelnaudary; le cardinal de Richelieu avait donné pour témoins à la douleur de sa noble victime des murs que le cardinal d'Arras avait teints, cent soixante ans avant, du sang du dernier d'Armagnac. La population lectouroise, appitoyée sur le sort du noble prisonnier, voulut favoriser son évasion; on lui fit parvenir une échelle de soie dans un pâté; le duc, déjà descendu, pouvait s'enfuir; mais il voulut sauver un domestique qu'il avait avec lui, et celui-ci étant tombé d'assez haut ne put retenir des cris de douleur, qui, en attirant du monde, rendirent l'évasion impossible; le duc fut repris pour être décapité à Toulouse peu de jours après.

Lectoure est actuellement peu considérable. Chef-lieu d'arrondissement du département du Gers, elle compte six mille habitans environ; elle n'a de pittoresque que sa situation. Cette ville couronne un rocher d'une vaste étendue; de grandes vallées le séparent des collines qui l'environnent. A l'extrémité extérieure de l'immense plateau que forme le sommet du terrain, se trouve l'ancien château, défiguré presqu'en totalité par sa réduction à l'état d'architecture moderne; c'est aujourd'hui un hôpital dirigé par des sœurs de l'ordre de Nevers, et l'un des établissemens les plus remarquables de la ville. Une rue assez régulière, quoique mal pavée, conduit de l'hôpital à l'autre extrémité où s'élève la cathédrale Saint-Gervais; cette église, de style saxon-gothique, fut bâtie par les Anglais; elle est surmontée d'un clocher de forme carrée assez remarquable. Autrefois, dit-on, il portait une flèche d'une hauteur peu commune que la prudence des Lectourois fit démolir, parce qu'elle était souvent frappée par la foudre.

A côté de l'église se trouve l'hôtel de la sous-préfecture, ancienne résidence des évêques de Lectoure. Le goût qui a présidé à la plantation des arbres qui décorent les terrasses intérieures, en font une des promenades les plus délicieuses qui aient été inventées par les loisirs humains; leur situation élevée laisse l'œil errer avec joie sur une campagne riche et accidentée et se perdre dans le vaste horizon du sud qui se déroule, interminable, à la faveur des rayons d'un soleil lucide. La promenade du *Bastion* qui se trouve sur le derrière de l'église est aussi fort agréable; à l'une de ses extrémités, on voit aujourd'hui, sur un beau piédestal en marbre orné d'inscriptions, la statue du maréchal Lannes; monument élevé par le patriotisme des Lectourois, à la mémoire de l'homme illustre qui était parmi eux.

Si l'on en excepte deux établissemens d'une assez grande importance, la minoterie et la corroyerie d'*Ydrone*, qui facilitent aux Lectourois quelques relations extérieures, leur ville ne présente aucun caractère d'activité industrielle ni artistique; je crois que ce ne serait point émettre une opinion trop hardie que de rendre cette insouciance originaire des troubles et des désastres que le passé a réunis sur cette population; l'abattement qui résulte des souffrances morales pourrait bien être aussi héréditaire que les vices du sang.

L'esprit lectourois est plaisant quelquefois et toujours caustique; fiers de leur gloire passée et de l'indépendance dont leurs aïeux ne leur ont transmis que le souvenir, ils aiment à en perpétuer l'existence dans leur imagination. Fixé parmi eux, l'étranger, quel que soit son rang, n'obtient de leur part qu'un regard de supériorité rarement méchant, mais toujours ironique. Il est peu de villes où le sarcasme et le persiflage aient obtenu plus de faveur.

Dans ces derniers temps de troubles politiques et de hauts faits militaires, Lectoure a pris dans l'histoire un rang où elle brille avec distinction. Plusieurs généraux, sortis de ses murs, allèrent s'illustrer dans les campagnes de l'empire; Banel, mort en Italie, ne fit que commencer une gloire dont le sort arrêta l'élan; Lagrange, devenu pair de France; Soulès, qui, né près de Lectoure, parvint aussi à la pairie; Lannes, dont nous avons parlé plus haut; et Subervic qui représente aujourd'hui à la chambre des députés le collége électoral de sa ville natale, ont tous concouru à entourer de lauriers la ville qui fut leur berceau. Des tableaux, placés dans une salle de l'hôtel de ville, représentent ces illustrations de la vieille armée. Peut-être l'histoire aura-t-elle à parler plus tard d'une célébrité piquante et presqu'aussi populaire.

ANS. BELLEGARRIGUE.

LE CHAMOIS, IZARD DES PYRÉNÉES.

Rien ne peint mieux les libéralités somptueuses de la nature que la distribution des êtres créés à la surface de la terre. Chaque région a ses végétaux et ses animaux particuliers, départis eux-mêmes d'après leurs conditions d'existence et leurs mœurs, de manière à ce que les déserts les plus arides, comme les contrées les plus fécondes, aient leurs habitans. Parqués, pour ainsi dire, dans des limites qu'ils ne peuvent franchir, les animaux obéissent au doigt de Dieu en animant jusques aux solitudes les moins accessibles.

Tel est l'izard dans les Pyrénées. Un peu plus petit que le chamois des Alpes, il n'offre néanmoins aucun caractère qui puisse servir à l'en séparer comme espèce distincte.. Il a la taille d'une chèvre

Digitized by Google

ordinaire; ses cornes lisses et droites ont leur pointes subitement courbées en arrière, de manière à ce que leur sommet forme un crochet ou un hameçon. Son poil est long, et varie de couleur selon les saisons. Au printemps, il est d'un gris cendré; en été, d'un fauve clair, et en hiver, il devient d'un brun foncé; une ligne noire s'étend en tout temps le long du dos jusqu'à la queue; une petite bande de la même couleur descend de l'œil vers le museau.

Une particularité remarquable est offerte par le chamois : on trouve derrière chaque oreille, sous la peau, un sac sans issue à l'intérieur, et qui s'ouvre en dehors par une petite ouverture, sans que l'on sache précisément la destination de cet organe particulier, qui semble pourtant, par sa position, se lier à l'appareil auditif dont les fonctions sont si exquises chez cet animal.

Le chamois, placé d'abord parmi les chèvres par Linné (*capra rupicapra. L.*), et considéré comme une simple chèvre domestique par Buffon, a été ensuite réuni aux antilopes; mais il mérite bien certainement de constituer un genre à part. Au reste, son extérieur un peu trapu, à cause du peu d'élévation de ses jambes, et ses habitudes naturelles l'éloignent des vraies antilopes aux formes si gracieuses et si légères. A la gazelle si célèbre dans les poésies de l'Orient, il faut des plaines étendues pour qu'elle puisse déployer son agilité à la course. Le chamois, ainsi que la chèvre, aime à gravir les rochers nus et escarpés; sa marche est rapide, sans doute, mais il se fait distinguer surtout par la hardiesse de ses bonds et la justesse de son coup-d'œil qui lui permet de mesurer au loin, devant lui, la plus légère aspérité où il trouve un point d'appui assuré; aussi vit-il sans cesse dans les hautes régions des montagnes sans jamais descendre dans les plaines. Dans les Pyrénées, l'izard dédaigne les chaînons latéraux pour les sommets ardus et périlleux de la crête centrale. Ce n'est pas qu'il recherche pourtant une température très basse; car, suivant les saisons, il change de parages, habitant de préférence, en été, les revers boisés et exposés au nord, et se retirant, en hiver, sur le côté méridional. Ainsi, à ces deux époques de l'année, l'izard est plus abondant sur l'un des versans espagnols ou français.

Éminemment sociable, ce paisible animal vit par petites troupes, ordinairement de douze à vingt, souvent davantage. Les vieux mâles seuls restent isolés, le temps des amours excepté, car alors ils se réunissent aux bandes de leur canton et font aux jeunes une guerre acharnée. C'est surtout le matin, avant que le soleil se soit montré au-dessus de l'horizon, et le soir, au crépuscule, qu'on les aperçoit paissant de compagnie sur les pentes herbeuses de la zone moyenne des montagnes. Les solitudes qu'ils habitent et qu'un petit nombre d'animaux viennent partager avec eux, devraient, ce semble, les rendre indifférens à toute crainte, tandis qu'elles ne les défendent pas de leur instinct timide et défiant. Au moindre bruit, l'épouvante les gagne; il suffit de l'aspect subit d'un objet inaccoutumé pour éveiller leur susceptibilité ombrageuse. On dit que les émanations du chasseur qu'ils n'ont pas encore aperçu et qu'ils a perçoivent de fort loin, leur font connaître le péril qui les menace. Au reste, au moindre semblant de danger ils s'avertissent réciproquement, en faisant retentir les monts d'un sifflement aigu et très fort qu'ils rendent par les narines, et qui, souvent, sert aussi à diriger les ruses que l'homme oppose à leur défiance. Auparavant de reprendre leurs habitudes, si quelque cause les a épouvantés, ils s'informent autour d'eux; ils ne se mettent en fuite qu'après avoir reconnu l'objet de leur effroi; alors aucun danger ne les arrête au milieu de la panique générale; on les voit gravir les pics les plus difficiles, les escarpemens les plus rapides, et se précipiter par bonds à travers d'affreux précipices. La direction qu'ils suivent est toujours ascendante, et, dans l'impétuosité de leur élan, rien ne semble capable de les empêcher d'arriver au sommet des pics les plus décharnés.

On dit aussi que, par une prévoyance que nous mettons en doute, ils prennent soin de poster des sentinelles avancées sur les points culminans, chargées d'exercer autour des lieux où ils pâturent une surveillance de tous les instans; s'ils marchent, des éclaireurs les précèdent, tandis qu'une garde assure les derrières de cette étrange caravane. Mais il est raisonnable de penser que leur instinct sociable ne va pas jusques-là; des faits observés avec une prévention favorable à ces opinions imaginaires, ont pu donner quelque fondement à cette fable. En effet, de ce que l'on aura entendu un chamois, écarté de sa troupe, pousser ce sifflement d'alarme à l'aspect des chasseurs ou de tout autre danger, on aura cru être en droit de conclure qu'il n'avait fait qu'exécuter les ordres du chef de la bande, qui, d'après les idées admises des montagnards, est toujours le plus ancien.

A part le cri dont les chamois se servent pour exprimer la terreur, ils s'appellent par un bêlement bas et sourd, comparable à celui d'une chèvre enrouée.

La saison des amours arrive fort tard, dans les mois d'octobre et de novembre. Les femelles mettent bas en mars ou en avril, un, ou rarement deux petits; elles s'isolent alors pour se livrer aux soins que leur faiblesse exige; elles les dirigent avec une tendre sollicitude jusqu'à l'automne suivant qu'elles se séparent entièrement d'eux.

Pris jeunes, les chamois s'apprivoisent aisément. Ils deviennent même familliers avec ceux qu'ils ont l'habitude de voir ou qui prennent soin d'eux. Mais il est rare que, réduits à un tel état de servitude, si éloigné de leurs goûts natifs, ils arrivent à un âge avancé. C'est en vain que la douceur de leur caractère et leur naturel si peu farouche permettent de les abandonner en liberté dans de vastes espaces murés de toutes parts; que sont à ces fils des hautes sommités des Alpes et des Pyrénées, destinés par la nature à respirer l'air léger et si excitant des montagnes, à se nourrir d'herbes aromatiques, à s'abreuver aux sources qui naissent

Digitized by Google

IZARD.

au pied des glaciers, à pencher leur regard au fond des abîmes; que sont, dis-je, à ces animaux, aux inclinations si libres, si capricieuses, les ponts suspendus, les kiosques élégans, les gracieuses ondulations du sol qui décorent un parc; l'air épaissi des plaines, le gazon flétri par nos étés brûlans, l'eau bourbeuse de nos bassins! L'état de servitude où ils se trouvent réduits ne flétrit pas cependant leurs goûts naturels; ils choisissent les lieux les plus élevés, bondissent au moindre bruit, et tentent instinctivement de franchir les limites qui les retiennent esclaves. A la manière dont ils aspirent l'air, lorsque les vapeurs humides des soirs rendent plus légères les couches les plus basses de l'atmosphère, au bêlement plaintif qu'ils font alors entendre, on comprend que le chamois en captivité a deviné une patrie.

Comme c'est sur la connaissance exacte des mœurs des animaux dont il cherche à faire sa proie que l'homme établit les règles de cet art cruel (surtout lorsqu'il s'applique à la destruction des animaux inoffensifs) que l'on appelle la chasse, et que l'on a de tout temps considéré comme un amusement noble et digne d'occuper les loisirs de l'opulent; celle de l'isard soupçonneux n'attire pas un grand concours de moyens: c'est la ruse de l'homme opposée à la ruse instinctive de cet animal. Une meute serait inutile ou même nuisible au succès de l'entreprise. Les localités habitées par les chamois, une fois connues, l'on se dirige vers ces lieux, tâchant d'y arriver aux heures matinales auxquelles ces animaux viennent y prendre leur nourriture. La chasse se fait au fusil. L'intrépide montagnard, chaussé de sa *spardille*, doit affronter des fatigues inouïes et des périls de toute sorte, avant d'atteindre son but; il s'avance en marchant contre le vent, afin que son odeur ne vienne point jusqu'à eux, et tâche, en se glissant de rocher en rocher, à gagner le dessus du troupeau qu'il veut surprendre. Si sa présence a éveillé leurs soupçons avant d'avoir pu faire usage de son arme, il ne lui reste d'autre ressource que de les forcer de mont en mont, de précipice en précipice, jusqu'à un dernier sommet isolé où des escarpemens perpendi-

Digitized by Google

culaires, ou des glaciers unis et taillés à pic les contraignent à revenir sur leurs pas.

Dans ces circonstances, le chamois semble en effet avoir oublié le danger qui le poursuit. Un coup d'œil rapide, et sans doute aussi, l'habitude des lieux lui fait comprendre le danger inévitable qu'il vient de se créer par sa fuite mal calculée; il repart avec sa première vitesse, en se dirigeant vers les lieux qu'il a naguère désertés. Le chasseur, lui, a compté sur son retour, et il est rare qu'il n'ait pas atteint un poste d'où il pourra aisément tirer sur le chamois à son passage. On raconte que, cerné de toutes parts, l'isard s'est quelquefois précipité sur les chasseurs de toute la rapidité de sa course, et que les frappant de sa tête, il les a fait rouler dans des précipices. De tels accidens doivent être fort rares, et je n'ai pu recueillir aucun fait qui prouve qu'ils aient eu lieu dans les Pyrénées!

Que l'on se figure les fatigues d'un tel exercice, les embarras de toute sorte, les dangers mille fois évités et sans cesse renaissans qui entourent la chasse de l'isard, et l'on aura de la peine à comprendre quelle fasse les délices des chasseurs pyrénéens; c'est peut-être même à cause des difficultés qu'il offre que cet exercice plaît à des hommes forts et robustes que la nature a, eux aussi, destinés aux rudes fatigues auxquelles est obligé de se livrer l'habitant des montagnes. Aussi ce gibier est-il abondant dans les Pyrénées, quoique l'on s'accorde à penser que le nombre de ces animaux diminue sensiblement tous les jours. C'est un mets que les étrangers qui fréquentent les établissemens thermaux recherchent peut-être plutôt par curiosité qu'à cause de son excellence; car il faut que la chair du chamois perde sa trop forte venaison, et qu'elle s'attendrisse avant de pouvoir être servie sur nos tables. Sa peau ferme et souple a été autrefois très-employée pour les vêtemens, ainsi que le prouve le nom de *Chamoiseurs* que l'on donne encore aujourd'hui à tous les passeurs de peaux. Quant au nom particulier que le chamois porte dans les Pyrénées, il est d'une origine très-ancienne, puisque Gaston-Phœbus, comte de Foix, si savant dans l'art de la vénerie, et qui avait 1,800 chiens pour compagnons de tous ses voyages, au rapport de Froissard, lui donne le nom d'*Ysarus* dans son poème sur la chasse, publié au commencement du quinzième siècle.

Le chamois est classé, par les naturalistes, dans l'ordre des *Ruminans*, et dans la tribu de ceux dont la tête est armée de cornes creuses.

J.-B. Noulet.

GOUDELIN ET MOLIERE A TOULOUSE.

C'était en 1616, dans les premiers jours de mai: un vieillard se promenait dans le cloître des Augustins de la ville de Toulouse. Il s'appuyait péniblement sur son bâton, et semblait goûter quelque plaisir à la solitude et au silence de ce lieu. Malgré l'air de tristesse empreint sur son visage et les rides qui sillonnaient son front, ce vieillard n'avait rien de morose; son œil rêveur observait sans envie le feuillage renaissant des arbres qui étalaient devant lui des trésors de jeunesse depuis long-temps perdus; quelquefois, il s'arrêtait pour abandonner son ame à une douce méditation; on eût dit alors que des images riantes passaient devant lui et projetaient dans ses yeux et sur ses lèvres comme un rayon de bonheur; ce sourire n'exprimait pas l'ivresse de l'espérance, mais la joie paisible des souvenirs.

Cet homme était Goudelin, l'Anacréon de Toulouse, ou plutôt, ce n'était plus que l'ombre de lui-même. De rares instans lui rendaient à peine sa verve de gaité et de poésie, le trait de sa parole, l'éclair de son regard. Maintenant humble et résigné, satisfait de la vie dont il avait bien vidé la coupe, il songeait à faire retraite à petit bruit et sans murmurer.

Pendant qu'il rêvait ainsi, deux hommes l'abordèrent avec empressement: Goudelin reconnut dès l'abord Albert, un bourgeois de ses amis, et lui serra la main; puis il salua poliment un étranger qui venait avec lui. Cet étranger était un jeune homme d'assez bonne mine et vêtu avec quelque recherche. Goudelin aurait pu croire qu'il avait à faire à un gentilhomme, mais il y avait tant de simplicité et de convenance dans le maintien de celui qu'Albert présentait; le regard de l'inconnu était à la fois si calme et si pénétrant que notre poète comprit aussitôt qu'il aurait à traiter avec une supériorité toute individuelle.

Mon cher Goudelin, lui dit Albert, voici M. Molière, un de mes amis, qui a besoin de votre protection auprès des Messieurs du parlement et de la commune. Il mérite à tous égards que vous lui rendiez service, et je vous en prie instamment. Goudelin répondit qu'il n'était pas en position de protéger personne, mais que s'il pouvait être utile à M. Molière, il le ferait avec joie. Alors Albert ajouta ces quelques paroles pour expliquer au vieux poète ce qu'on demandait de lui:

M. Molière est un comédien fort distingué qui donne des représentations dans les villes principales des provinces. Il a joué à Paris sur le *théâtre illustre* du quartier Saint-Paul; ses camarades et lui nous feront connaître les tragédies de Corneille dont vous avez ouï parler, et quelques comédies fort divertissantes: M. Molière en est l'auteur. Pour obtenir la permission d'élever un théâtre au logis de l'Ecu, il sollicite depuis trois jours les Capitouls et Messieurs du Parlement; les juges ont peur que la comédie n'irrite le ciel et ne fasse

Digitized by Google

tomber la grêle sur nos récoltes (1). Les Capitouls craignent de voir leurs parchemins de la veille percés à jour par les flèches de Thalie. Alors, M. Molière se voit renvoyé sans fin du parlement à la commune, de la commune au parlement. Vous connaissez le baron de Pibrac et Paul de Martres, au Capitole; à la cour, vous êtes bien venu chez M. le premier qui vous estime et vous aime; ainsi, nous comptons sur vous pour obtenir la permission qu'on nous refuse.

Pendant qu'Albert lui parlait, Goudelin avait considéré fort attentivement le jeune Molière. Tout lui semblait justifier l'estime qu'au premier aspect il avait conçu pour sa personne, et ces deux hommes qui se comprenaient déjà et s'étaient pénétrés par la puissance du regard, se sentaient attirés l'un vers l'autre. Après quelques instans de méditation, Goudelin répondit d'une voix affable et le sourire sur les lèvres.

Certainement je suis tout à vous, Messieurs; la fraternité des lettres nous unit à M. Molière, et je ferai tout ce qu'il me sera possible afin de fléchir nos magistrats. Mais je ne vous cache pas que vous venez à Toulouse dans un moment peu favorable : la ville a perdu tous ses privilèges; les capitouls sont nommés par le roi; le parlement empiète sur les attributions de la commune; les bourgeois de leur côté sont appuyés par le peuple et défendent leurs droits; je ne sais pas si nos divisions nous laisseront assez de temps et de calme pour vous écouter. Ah! si vous étiez venu ici dans mon beau temps, lorsque le comte de Carmaing ou le duc de Montmorency passaient le carnaval à Toulouse! j'assistais à toutes leurs fêtes; les duchesses récitaient mes vers, les gens de bon lieu me savaient par cœur, j'étais le poète de Toulouse : maintenant, tout est changé, je suis vieux et l'on me délaisse. Disposez de moi cependant; il me reste encore quelques amis et j'userai de leur crédit.

Molière exprima fort convenablement à Goudelin combien il était touché de reconnaissance pour le bon accueil qu'il recevait de lui, et ces trois hommes se concertèrent pour choisir les moyens qu'il fallait employer. On apprit à Goudelin que le plus grand obstacle au succès était un certain docteur Forcadel, ami de Paul de Martres, chef du consistoire. Ce légiste, déjà dans l'âge, voulait épouser la fille de Paul de Martres, Magdelaine, que le jeune Albert aimait avec passion. Dès que Forcadel apprit que son rival s'intéressait à Molière auprès de Paul de Martres, il usa de toute son influence sur l'esprit de son ami pour l'indisposer contre les comédiens; il les peignit comme des vagabonds sans foi ni loi, qui venaient corrompre les mœurs publiques avec leurs farces ignobles : tout cela dans l'espoir de compromettre, auprès de son ami, le jeune Albert qui s'intéressait à Molière.

(1) Quelque temps après le séjour de Molière à Toulouse, les capitouls rendirent une ordonnance pour défendre qu'on ne jouât l'opéra le dimanche, de peur que l'opéra ne compromit les récoltes de l'année.

Fort bien! dit le poète de Toulouse en apprenant ces nouvelles, le président déteste le chef du consistoire, je vais lui parler pour vous; je vais vous représenter comme une victime des capitouls, et monsieur le premier sera bien aise d'autoriser vos représentations pour faire enrager Paul de Martres. Adieu, je suis presque sûr de réussir : vous pouvez aller disposer votre théâtre. Où vous reverrai-je? dit Molière à Goudelin. — Ce soir à table, au logis de l'Ecu, répondit Albert, nous ferons plus ample connaissance. — C'est convenu. Et il s'éloigna pour aller chez le président.

Albert et Molière, restés seuls dans le cloître, s'entretinrent de Goudelin : cet homme m'a l'air d'être tout bon, dit l'auteur futur du *Misanthrope*, il doit se faire aimer de tous ceux qui l'approchent. Albert saisit l'occasion de faire connaître au comédien Molière son ami Goudelin. Dans sa jeunesse, dit-il, Goudelin a été l'idole de la haute société qui s'ennuyait à toutes les fêtes qu'il ne réjouissait pas de sa présence. Combien de fois au milieu des réunions les plus brillantes a-t-il parlé la langue du peuple, avec un charme qui tenait attentives les oreilles les plus délicates! Ordinairement c'était lui que le duc de Carmaing chargeait de disposer ses ballets : il s'en acquittait toujours avec goût et discernement; mais le plus agréable moment était celui où le poète de Toulouse s'avançait au milieu des danses, le masque sur le visage, pour réciter quelques poésies patoises. Le peuple qui le savait, était fier de voir un homme de son talent consacrer ses veilles a illustrer la langue des halles. Il apprenait ses poésies pour les réciter ou les chanter dans les loisirs de la taverne. Il répétait avec plaisir tous les bons mots que Goudelin échangeait avec le premier venu durant ses promenades sur les places publiques. Les capitouls pour récompenser son mérite viennent de lui accorder une pension annuelle de trois cents livres, et ce n'est certes pas lui payer trop cher tout l'honneur que ses poésies font à la cité. Sans cela, Goudelin serait mort à l'hôpital comme un vrai favori des Muses Son père lui avait laissé une métairie de deux charrues : il l'a vendue pièce à pièce, si bien qu'il ne lui reste maintenant que la méchante bâtisse qui était au milieu de son bien. Sur la porte il a fait écrire en grosses lettres : Métairie de deux paires, et au-dessous en petits caractères : de poulets. Cette métairie de deux paires de poulets sera bientôt vendue, car il ne se refuse rien surtout pour la table; des médisans prétendent que dans sa jeunesse il se livrait à Bacchus avec trop peu de réserve, mais c'est une calomnie; ces gens-là prenaient le délire du poète pour l'ivresse du buveur; au reste, Goudelin a toujours eu des mœurs pures, et maintenant il vit en vrai dévot. Résigné à la mort, qui ne peut tarder de venir à lui, notre poète l'attend avec calme sans la craindre et sans la désirer. Un jour que je l'abordais dans ce même cloître où nous l'avons trouvé, voici ce qu'il me répondit : je lui demandais, je crois, ce qu'il fesait ainsi seul pendant

Digitized by Google

des heures entières, alors il frappa fortement sur les dalles avec le bâton qui le soutenait : vous le voyez, me dit-il, je frappe et j'attends qu'on vienne m'ouvrir.

Molière écoutait avec un extrême plaisir les détails que lui donnait Albert sur la vie de Goudelin. Lorsqu'il eut achevé, je vous dois, lui dit-il à son tour, je vous dois de la reconnaissance pour l'intérêt que vous me témoignez et surtout pour le plaisir que m'a causé la vue de ce bon vieillard ; je veux m'acquitter envers vous. Ecoutez : vous aimez la fille de ce Paul de Martres qui nous a si mal reçus, et vous craiguez que demoiselle Magdelaine ne consente à s'ensevelir entre les bras de Forcadel : eh bien, ce docteur là n'épousera pas Magdelaine. Si M. Goudelin obtient du premier président que je puisse donner quelques représentations, je veux, avant huit jours, rendre M. Forcadel parfaitement ridicule, à telles enseignes que Magdelaine préfèrera épouser un cloître que le docteur, et que Paul de Martres lui-même ne voudra plus du légiste pour son ami.

Je vais retoucher à l'intention de Forcadel une de mes comédies qui a pour titre le *Docteur amoureux*, cela convient à votre rival; nous aurons soin de lui donner une loge qui le place sous les yeux du public, vous le mettrez sous clef dans cette loge pour qu'il ne puisse échapper à nos traits, et je vous promets qu'il sortira de là dans une telle déconfiture que ni Magdelaine ni son père ne seront tentés de vous le préférer.

Ce fut un projet arrêté entre les deux amis de rendre le docteur Forcadel complètement ridicule. Molière fit comprendre au jeune bourgeois qu'un bon mot pouvait tuer un homme aussi raide qu'un coup d'épée; que sa Magdelaine, prête à se résigner au malheur d'avoir un vieux docteur pour mari, n'accepterait jamais un docteur publiquement mystifié, parce qu'une femme peut bien épouser un vieillard, mais jamais un homme ridicule. Albert brûlait d'impatience, il ramena Molière au logis de l'Ecu; ils attendirent là le résultat des démarches qu'avait faites Goudelin auprès du premier président. Albert donnait des ordres à tout le monde et à tout propos, des ordres pour préparer un bon repas, des ordres pour dresser un théâtre, des ordres pour envoyer un domestique au devant de Goudelin.

Aussitôt le poète arriva, Albert et Molière comprirent à son air joyeux qu'il apportait une bonne nouvelle; en effet, le premier président avait pris la chose comme Goudelin l'avait espéré, le désir de voir représenter les tragédies de Corneille, dont le nom était venu jusqu'à Toulouse, l'avait encore décidé à donner son autorisation à Molière. Cet heureux résultat et la présence de Goudelin remplirent de joie l'auberge de l'Ecu. Notre poète était connu dans Toulouse comme un propriétaire dans sa maison. Le peuple aimait ses bons mots, sa gaité, ses vers qu'il apprenait par cœur. Lorsque Goudelin entra, l'enfant de l'hôtesse aborda le vieillard en lui récitant une de ses pastorales. Goudelin lui donna son bâton à garder, et l'on se mit à table.

Bientôt la bonne chair, le bon vin, le plaisir d'être réunis, la satisfaction d'avoir fléchi ce premier président, tout enfin réjouit les trois convives et fit s'épanouir ces cœurs jeunes encore de poésie ou d'amour. Goudelin retrouva les beaux momens de sa gloire, Molière, qui jusqu'alors avait été fort réservé, se livra sans peine à son penchant de discourir, et voici la conversation qui s'établit entre eux *inter pocula*.

Goudelin. — Dites-moi, mes jeunes gens, depuis quand vous connaissez-vous? où vous êtes-vous rencontrés?

Albert. — Ici, je crois, hier soir, pour la première fois.

Molière. — Nous nous connaissons depuis vingt ans.

Albert. — Sans doute. — Les amitiés vulgaires se terminent par des amitiés réciproques, la nôtre a commencé par là.

Molière. — Un moment, quel service vous ai-je rendu?

Albert. — Il me le demande! un homme qui va mystifier Forcadel et l'empêcher d'épouser Magdelaine.

Goudelin. — Mystifier Forcadel. J'en suis.

Molière. — Contez-lui donc cela.

Albert initia Goudelin à la conspiration qu'ils avaient tramée, Molière et lui. Le vieux poète voulut y entrer pour un quatrain. Il n'aimait pas le docteur, et l'idée de Molière lui parut fort ingénieuse.

Goudelin. — A quand la représentation du *Docteur amoureux?*

Molière. — Après demain; je veillerai toute la nuit pour que mes camarades puissent demain apprendre les rôles accommodés à la circonstance et au personnage que nous voulons jouer.

Albert. — Une nuit sans sommeil vous fatiguera trop.

Molière. — Je dormirai le jour.

Goudelin. — Précisément nous avons demain aux Jeux-Floraux la séance du trois mai. Voilà votre affaire.

Molière. — Qu'est-ce que c'est que les Jeux-Floraux.

Goudelin. — C'est une académie qui se croit florissante parce qu'elle distribue des fleurs.

Molière. — Absolument comme celle de Paris qui se dit Académie Française, parce qu'elle censure le *Cid* de M. Corneille.

Goudelin. — Etes-vous de cette Académie Française?

Molière. — Non; je suis comédien.

Goudelin. — C'est juste.

Molière. — Et vous, êtes-vous des Jeux-Floraux?

Goudelin. — Non; je suis poète.

Molière. — C'est clair.

Albert. — Vous êtes bien ensemble, messieurs, et je vous quitte un moment. Je vais de ce pas prévenir mes amis de l'école de droit; de braves

Digitized by Google

jeunes gens, toujours disposés à rosser les soldats du guet ou à se moquer des docteurs *in utroque*. A propos des soldats du guet! mon ami Goudelin les a chantés; il vous dira ces vers, M. Molière, et vous en serez content.

Là dessus, Albert sortit pour aller organiser une insurrection contre le mérite et le bonheur de Forcadel. Molière et Goudoulin, restés seuls, continuèrent à boire et à discourir.

Molière. — Quel est donc cet éloge des soldats du guet?

Goudelin. — Ce n'est rien. Deux vers que j'adressai à ces messieurs un jour qu'ils m'arrêtaient à la porte du Capitole et qu'ils me priaient avec instance de célébrer leur gloire. Volontiers, leur dis-je, j'ai pensé à vous depuis long-temps, vous êtes des hommes utiles; les braves soldats du guet sont les défenseurs de l'ordre public, et j'ai dans ma poche une pièce de vers là dessus. A ces mots, ils m'entourent avec des applaudissemens et des cris de joie, je monte sur un banc de pierre qui se trouvait là, et je commence ma lecture. Je traduis, parce que vous n'entendez pas notre langue d'Oc, je pense, voici : *Nobles soldats du guet....* je fus interrompu par un tonnerre d'applaudissemens. Plusieurs s'écrièrent dans leur enthousiasme : Vive M. Goudelin ! Le silence s'étant rétabli, je continue.... *Nobles soldats du guet, impudente canaille; chiens courants du bourreau, vous couchez sur la paille.* Profond silence, murmures, on se retire, et je n'eus pas besoin d'en dire davantage, j'étais resté seul. Voilà ce qu'Albert appelait mon éloge des soldats du guet.

Molière. — Il m'a parlé de votre ode sur la mort d'Henri IV; elle est belle, dit-on, et je serais jaloux de la connaître, si vous vouliez.....

GOUDELIN ET MOLIÈRE.

Goudelin. — Volontiers, M. Molière, l'hôtesse de l'Ecu a fait copier toutes mes poésies qu'elle fait apprendre à son fils, comme vous avez vu; elles sont renfermées dans le tiroir de cette vieille armoire. J'y trouverai mon ode sur la mort d'Henri IV. Justement la voici.

Molière. — Votre patois est donc une langue bien belle pour que vous ayez consenti à l'élever jusqu'à la poésie.

Goudelin. — Que dites-vous, grand dieu ! ce n'est pas moi qui l'élève; c'est elle qui me soutient. Le patois s'est formé du latin, du grec et du celtique; aussi vous lui trouvez à la fois toute la grâce et toute la souplesse du langage d'Anacréon, toute la force de la parole romaine, les images et la sauvage énergie des dialectes celtiques, et ces élémens divers ont été fondus dans une seule langue par les imaginations brillantes du moyen âge. Le patois n'a que des sons

Digitized by Google

pleins de transitions rapides, tout est chez lui mouvement et couleur; et telles sont les ressources qu'il offre à la poésie, que le Tasse fut violemment tenté d'abandonner l'Italien et d'écrire en patois provençal sa Jérusalem délivrée. Votre langue française est née sous les plafonds et dans les cercles académiques; on ne peut s'entendre à vingt-cinq pas de distance tant elle est sourde; presque tous ses sons manquent de force et d'accentuation; et pour tout dire, en un mot, vous aurez beau faire, vous ne ferez jamais parler vos *e* muets. Notre patois, au contraire, est fait pour être chanté ou déclamé en plein air; il est d'origine démocratique, et pendant plusieurs siècles il a été parlé sur les places publiques de la république de Toulouse. Mais à mesure que le pouvoir royal brisera nos franchises, à mesure que notre espoir et nos craintes se tourneront vers Paris, notre belle langue patoise perdra de ses charmes. La votre, au contraire, fille de la royauté, se perfectionnera avec elle, et finira par s'enrichir de toutes les magnificences monarchiques; aussi, lorsque la France voudra redevenir libre et enlever à la royauté tout ce que Richelieu lui a donné, il faudra qu'elle commence par dompter sa langue, dont les formes flatteuses se refuseront à exprimer les nobles sentimens et les grandes pensées de l'indépendance.

Molière. — Tranquillisez-vous M. Goudelin; la liberté de la parole sera sauvée par quelques beaux esprits qui laisseront dans leurs ouvrages ces traditions républicaines qu'on vient de briser dans votre ville. Richelieu a fait décapiter Montmorency, sans doute; mais corneille a écrit le *Cid*. Toulouse et les grandes cités de la province ne peuvent nommer leurs magistrats, il est vrai; mais Corneille a écrit les *Horaces*; d'autres viendront après lui, et si brillant que soit l'astre de Louis XIV, le génie, s'il en est un seul qui succède à Corneille, sera le véritable roi du siècle. Permettez-nous donc de croire à l'avenir, nous qui sommes jeunes, et ne soyez pas étranger à notre sort. Je vous expose mes espérances les plus chères, livrez-moi le trésor de vos souvenirs. Fesons un échange de nos richesses, et ajoutons ainsi à notre existence, moi tout votre passé, et vous tout mon espoir. Je ne sais pas si la gloire qui vient, doit nous indemniser de la liberté qui s'en va. N'y regardons pas de si près et laissons faire le temps. Cependant lisez-moi votre ode sur la mort d'Henri IV, et je vous communiquerai quelques fragmens d'une comédie que je prépare avec beaucoup de soin.

Goudelin. — Voyons-donc mon ode sur la mort d'Henri IV; je vais traduire en français les passages les plus saillans pour que vous puissiez bien la comprendre. Je commence. Voici d'abord les vers patois :

Jantis pastourelets que dejouts las oumbretos
Sentets apazima le calimas del jour,
Tant que les auzelets per saluda l'Amour
Uflon le gargaillol de milo cansouneto

Petits rius doun l'argent beziadomen gourrino,
Pradets oun le plazé nous embesco les éls,
Quand la joüno sasou bous cargo de ramels,
Aougét coussi se plaing uno nympho moundino.
Quand del coumu malhur uno niboul escuro
Entrumic la clartat de moun astre plus bél,
Yeu disi quand la mort dans le taillı d'un coutel
Crouxec le grand Henric sul libre de naturo.
De roumécs de doulou moun armo randurado
Fugic del grand soulel la pamparrugo d'or,
Per ana dins un roc ploura d'él, é de cor
Del parterro Francés la bélo flou toumbado.

Voici la traduction :

Aimables pastoureaux qui dessous les ombrages
Sentez tomber le soir les chaleurs d'un beau jour,
Tandis que les oiseaux pour saluer l'amour
Enflent leurs gosiers purs de leurs gentils ramages.
Prés verts où le plaisir nous éblouit les yeux,
Ruisseaux aux flots d'argent, à la course incertaine,
Ecoutez les soupirs d'une nymphe mondaine,
Alors que le printemps s'embellit sous les cieux.
Quand du malheur commun une tempête obscure
Etouffa la clarté de l'astre le plus beau,
Je vous dis : quand la mort de son large couteau
Raya le grand Henei du livre de nature.
Les ronces du chemin resserrèrent mon cœur;
Je fuis d'un soleil mort la lumière plombée,
Pour aller sous un roc, pleurer dans ma douleur,
Du parterre Français la belle fleur tombée.

Voilà des vers français fort médiocres, à peu près calqués sur mes beaux vers patois. Plus loin, après avoir fait l'éloge du grand roi, je m'écrie en apostrophant l'assassin :

Dounc, ô tygre cruel, piré que l'ours salbatge
Pla t'abion poussedat las feramies d'ifér.
Quand ta scarioto ma s'anec arma de fér,
(Seignour Diu) countr'un rey que d'aurao nostr'atge
Qui te piegéc le bras de tant d'assegurenço,
Que nou fiblésso pas jouts l'ourrou d'un tal cop,
Sampa l'esprit de neyt que l'y trigao trop
Que bisso reboudut le soulel de la Franço.

Voici ces vers retournés en français :

Donc, ô monstre cruel, pire que l'ours sauvage,
Bien t'avaient possédé les fureurs de l'enfer
Quand ta main de Judas alla s'armer de fer,
Seigneur Dieu! contre un roi l'ornement de notre âge.
Qui t'affermit le bras d'une telle assurance
Pour qu'il ne faiblit pas sous l'horreur d'un tel coup!
C'était l'esprit d'enfer; il lui tardait beaucoup
De voir ensevelir le soleil de la France.

Je ne continuerai pas cet exercice parce qu'il m'est trop pénible de me déchirer moi-même à belles dents. Jugez vous-même, pensez-vous que *faites tomber le soir les ardeurs du soleil* vaille

Digitized by Google

sentèts apazima le calimas del jour. — Enflent leurs gosiers purs de leurs gentils ramages ne traduit pas, *uflon le gargaillol de milo cansounetos*. Où sont dans votre français incolore mes diminutifs? Où sont ces vers : *Petits rius doun l'argent beziadomen gourrino?* et, *de roumecs de doulou moun armo randurado?* et *fugic del grand soulel la pamparugo d'or?* et tant d'autres? Convenez-en, M. Molière: traduire des vers patois en français, c'est mettre un nuage devant le soleil.

Ainsi disait Goudelin à Molière, qui l'approuvait fort, lorsque Albert rentra dans le logis de l'Ecu, et vint reprendre sa place à table auprès de Molière et de Goudelin. Ses amis des écoles lui avaient donné leur parole qu'ils assisteraient à la mystification de Forcadel; ils étaient tous bien disposés pour Molière, et la résolution venait d'être prise de se venger du malencontreux docteur. Molière devait se hâter de retoucher sa comédie; il pria Goudelin de l'excuser s'il le quittait pour aller au travail. Albert et le poète l'y engagèrent au contraire, et l'on se sépara avec le désir de se revoir. Molière alla joindre ses camarades, et le jeune Albert ramena chez lui le vieux Goudelin.

On mit beaucoup de zèle à faire les préparatifs: la salle fut bientôt disposée; la comédie bientôt arrangée pour la circonstance. Dès que chacun se crut certain de son rôle, la première représentation fut annoncée dans toutes les rues de la ville. Une heure avant celle qui avait été fixée pour le lever du rideau, la salle était déjà pleine de spectateurs; tous les rangs de la société, toutes les classes avaient envoyé leurs représentans; les écoliers surtout se fesaient remarquer au parterre et préludaient par des cris et des disputes à l'orage qui allait éclater. Plusieurs d'entre eux cherchèrent des yeux Forcadel; il n'avait pas encore paru. Albert qui était au milieu d'eux leur indiquait la place qu'on lui avait réservée, et tous ces jeunes gens étaient dans l'impatience de le voir paraître. La loge qu'on avait préparée pour lui seul, était placée de manière à ce qu'il dût attirer vers lui tous les regards; un comédien était allé de la part de Molière prier le Docteur d'honorer de sa présence la première représentation. Il s'imagnina sans peine que cette démarche était l'effet de sa grande réputation. Il paraît, se dit-il, que ces saltimbanques me connaissent, c'est bien; je verrai leur théâtre. Il fut ravi lorsqu'il entra dans la loge qu'on lui avait gardée; il bénit le ciel lorsqu'il aperçut dans une loge en face de la sienne, son ami Paul de Martres avec sa fille Magdelaine; ces comédiens sont pleins d'esprit, pensa-t-il; en me réservant cette place, ils me traitent comme un docteur; en me mettant vis-à-vis de la jeune Magdelaine, ils me traitent comme un amant. Au fait, c'est le *Docteur amoureux* qu'on va représenter : je doute qu'il soit aussi favorisé que je le suis.

Malheureux Forcadel! il ne savait pas tout ce que l'ame des étudians renfermait de fiel et leurs poches de projectiles. Pendant la représentation de *Polixène*, tragédie nouvelle, il étalait son importance et se donnait des airs pour être aperçu; mais aussitôt que le *Docteur amoureux* parut sur la scène, sa position changea complètement. Grosrené cadet qui jouait le docteur, avait observé dès le commencement du spectacle qu'elles étaient la mise et la tournure de Forcadel pour les reproduire dans son rôle. Aussitôt qu'il fit son entrée, un murmure d'approbation mêlé de rires étouffés, parcourut l'assemblée réjouie par cette apparition. Tous les regards se tournèrent vers la victime, et, pour comble de malheur, un étudiant s'écria : tiens, voilà Forcadel! Dès ce moment, l'attention publique pesa sur lui toute entière; le docteur comprit qu'il était dans une fausse position et il se leva pour sortir; mais Albert qui l'écoutait derrière la porte de sa loge, passa deux tours de clef dans la serrure et coupa la retraite à Forcadel. Je suis pris, dit le docteur, et il retomba sur sa chaise.

Ses tribulations commençaient à peine; voici comment Molière avait posé le caractère du *Docteur amoureux* : toutes les versions, tous les bruits qui circulaient dans Toulouse sur les prétentions de Forcadel à épouser Magdelaine de Martres, avaient trouvé place dans le dialogue; chaque scène provoquait les rires frénétiques, les applaudissemens du public, les trépignemens des écoliers du parterre. *Le Docteur amoureux* de Molière mêlait à chaque instant sa gravité, sa science de légiste avec son langage et ses faiblesses d'amour, ce qui formait un contraste assez réjouissant. Les étudians surtout riaient beaucoup d'entendre le docteur exprimer sa passion en termes de procédure, et, par une opération contraire, glisser dans un exploit les tendresses et les mignardises d'un billet doux; ainsi l'on entendait le prétendu Forcadel dire qu'il adressait à sa maîtresse des regards introductifs d'instance. Plus loin, il ajoutait : vainement elle oppose à mon amour une fin de non-recevoir, mon amour a grevé son ame d'une première hypothèque, et je vais apposer sur ses charmes une saisie brandon si elle refuse de s'acquitter envers moi.

En même temps qu'une intrigue galante absorbait le docteur, il avait sur les bras un procès important, et ces deux affaires capitales qu'il était obligé de mener de front se mêlaient dans sa tête et le fesaient tomber dans les plus étranges méprises. Le malheureux fesait signifier par huissier une déclaration d'amour; tandis que des petits courriers allaient sur la brune glisser un dossier dans les mains d'une soubrette.

Ces plaisanteries bonnes et mauvaises tombaient d'aplomb sur Forcadel, à qui le public les appliquait toutes chaudes et toutes brûlantes. Une des dernières scènes vint l'achever. Voici comment Molière l'avait amenée. Le docteur croyant toujours s'adresser à sa maîtresse, demandait par exploit un rendez-vous au procureur de l'adverse partie, lequel procureur, instruit du désordre mental où était tombé son opposant, souscrivait à ses désirs pour éclairer un point de la cause qui lui était défavorable. C'est la nuit, sur une promenade qu'on doit se rencontrer. Le docteur

Digitized by Google

est le premier au rendez-vous, le procureur se présente en robe, et le docteur amant, qui croit voir sa maîtresse, lui parle en ces mots :

Le docteur. — C'est donc vous, madame; vous avez fait droit à mon humble requête, et vous avez été fidèle au rendez-vous.

Le procureur. — (Il adoucit sa voix) Simple et naïve, je craignais que votre amour ne me condamnât par défaut.

Le docteur. — Non certes, et ma tendresse vous eût accordé un délai de huitaine.

Le procureur. — Vidons l'affaire séance tenante. — Vous êtes admis à poser vos conclusions et à les faire valoir.

Le docteur. — Ah! madame, vous avez donc pitié de ses espérances depuis si long-temps pendantes devant vous. Ordonnez qu'il soit fait droit à ma demande, et que je sois réintégré dans mon bonheur sous le plus bref délai. Vous ne savez pas, madame, combien il est cruel pour moi d'attendre la levée des scellés que votre pudeur avait apposés sur vos charmes. Que votre cœur souscrive dès ce moment une acceptation pure et simple de tout ce que je lui donne; mais, qu'elle accepte mon cœur, ma main et tout mon être, sans user du bénéfice d'inventaire.

En même temps le docteur, tout hors de lui-même, tombait à genoux et pressait sur ses lèvres la robe du procureur, et, lorsqu'il avait assouvi son amoureux délire, le dialogue reprenait son cours.

Le procur. — Je vous aime, sans doute, mais mon père fait opposition; il faudrait obtenir la main levée de ses refus; il a peur que votre fortune ne soit compromise par un procès qui vous est intenté par vos débiteurs.

Le doct. — Ne craignez rien : mes adversaires sont entièrement convaincus que j'ai dans les mains des titres qui établissent ma créance. Ils ne savent pas que ces titres se sont égarés, et je les intimiderai si bien qu'ils se désisteront.

A cette nouvelle, tout change; le procureur se découvre, il appelle ses cliens, on apporte des lumières, et le docteur amoureux, surpris en flagrant délit de ridicule, devient la risée de tout le monde : il se retire alors furieux d'essuyer à la fois une double mystification; car il perd son procès parce qu'il est amoureux, et sa maîtresse parce qu'il est docteur.

Pendant que ce dénouement était assez plaisamment joué par Grosrené cadet et Duparc, deux camarades de Molière, Forcadel écumait dans sa loge; il allait, venait, secouait avec fureur la porte qu'il ne pouvait ouvrir. Sa chevelure en désordre se hérissait sur son front; on eut dit un lion qui rugit dans sa cage de fer. Pour comble d'infortune, les étudiants, avant que de sortir, lui jetèrent une grêle de pommes cuites pour lui faire leurs adieux.

L'infortuné docteur enfonça la porte dans un transport de rage et courut se plaindre au chef du consistoire; il voulait faire appréhender au corps les coméniens, les écoliers et le public par les soldats du guet. Magdelaine et son père le trouvèrent si ridicule dans sa colère quand ils le virent ainsi barbouillé de pommes cuites, qu'ils furent humiliés d'avoir pour ami un homme qui venait d'être le jouet du public. Paul de Martres calma le docteur, lui promit tout ce qu'il voulait pour se débarrasser de lui, et lui conseilla de rentrer au plus vite dans sa maison. Albert venait de gagner son procès, et Forcadel, déjà bien malade, était un homme mort dans le cœur de Magdelaine. En rentrant au logis, elle dit à son père : J'aimerais mieux épouser un cloître que M. Forcadel; moi aussi, dit le père, et dès demain nous terminerons avec Albert pour démentir les bruits qui courent sur votre compte.

Le lendemain en effet, Albert obtint l'assurance d'être bientôt uni à Magdelaine de Martres. Son père lui annonça que le mariage était arrêté. Il alla s'en réjouir au logis de l'Ecu avec Molière et Goudelin. Quant à Forcadel, il fut obligé de faire un voyage à la campagne, afin d'éviter les railleurs. Pour comble d'infortune, le vieux Goudelin lui consacra quelques rimes. Voici les derniers vers du poète de Toulouse, tels que nous les avons trouvés dans les archives de la ville :

L'autre jour le doutur qu'apellon Fourcadel
Se vesec lepidat dambe poumos renetos;
Uno coïto venguec se l'y esclafa sus l'él :
Et soun cos éfans fasio millo embégétos.

Nous perdounara pas jamès:
Et dins la raoujo qué lé gagno
S'en es anat à la campagno
Fa coupa toutes les pommés. I. JULIA.

LE GEOLIER DE SAINT-ANTONIN.

Pendant l'année 1212, alors que les guerres de religion troublaient notre beau pays et que les barbares du Nord s'abattaient de toutes parts sur nos riches provinces, les soldats de Montfort, avides et cruels comme lui, comme lui portaient la croix sur la poitrine et l'ambition la plus féroce dans le cœur. Mais les chefs ne manquèrent pas aux peuples décimés par l'armée de Montfort. Ils se vengèrent du pillage par des victoires, du carnage et des supplices par une obstination de bravoure qui usa les forces de leurs ennemis.

Paul de Sabran, jeune encore au commencement de cette guerre, avait grandi dans les périls. Il avait exercé dans les fatigues et les combats de chaque jour cette vigueur du premier âge que l'on

Digitized by Google

dépense ordinairement dans les plaisirs. On le voyait toujours à la suite des comtes de Toulouse ou de Foix, supporter les marches forcées, les veilles, les alarmes des nuits, les périls des combats au grand jour. Lorsque Montfort se jeta sur la Montagne-Noire et poursuivit ses ravages vers l'Albigeois, Paul de Sabran, suivi de quelques chevaliers du pays de Foix et de Comminges, fut envoyé par le comte de Toulouse pour faire obstacle à l'armée de la Foi. Avec lui, marchaient Arnault de Durfort, Bertrand de Rabat, Jean de Palamini, et d'autres hommes d'armes jaloux de combattre l'ennemi commun.

Le projet de ces chevaliers et de leur capitaine, ne pouvait être de tenir la campagne contre l'armée des Croisés, déja redoutable par elle-même, et qui venait d'être fortifiée par l'arrivée des Allemands, commandés par l'archidiacre de Cologne. Ils avaient résolu de se jeter dans les forteresses menacées par Montfort, pour l'obliger à perdre son temps et à s'épuiser dans les longues fatigues d'un siége; mais tout cédait devant les Croisés. Les châteaux et les villes ouvraient leurs portes, la terreur de leur nom domptait les forteresses les plus redoutables. Déja Gaillac, Montagut et Saint-Marcel s'étaient livrés à Montfort, et Paul de Sabran cherchait vainement une place qui voulût confier sa défense à la valeur de ses compagnons et à sa loyauté. Ils allaient revenir vers le comte de Toulouse, lorsqu'ils apprirent que le château de saint-Antonin opposait aux Croisés une vigoureuse résistance. Adhemar, qui le commandait, avait juré de mourir sous les débris de la forteresse, plutôt que de la livrer aux Bourdonniers. Paul de Sabran et ses camarades résolurent de se jeter dans la place pour seconder le brave Adhemar.

Un homme sûr fut envoyé pour le prévenir. Les chevaliers de Comminges et de Foix devaient s'approcher des portes de Saint-Antonin pendant la nuit du lendemain; ils le priaient de se tenir prêt à les recevoir dans ses tours. La petite troupe suivit de près son émissaire, elle régla sa marche de manière à n'arriver qu'à la fin du jour, en vue de la forteresse qu'elle allait défendre. Paul de Sabran, qui marchait à la tête, guidait ses compagnons à travers des chemins détournés, pour éviter la rencontre des bandes de Montfort. Le jeune seigneur observait en silence les vestiges de désolation que l'armée de la Foi laissait partout après elle. Au sillon de sang qu'elle traçait sur le sol, aux feux de l'incendie qui fumaient derrière elle, aisément on aurait pu suivre sa trace.

Digitized by Google

Paul de Sabran et ses amis étaient pénétrés d'indignation, et ils échangeaient entre eux de courageuses paroles en jurant de venger la patrie de ses outrages et de ses malheurs. Pendant qu'ils pressaient leurs chevaux pour satisfaire l'impatience généreuse qui tourmentait leurs âmes, ils passèrent auprès d'une femme qui était couchée sur le bord du chemin, pâle et sans mouvement. Paul de Sabran s'arrêta : les autres chevaliers n'y prirent pas garde, et passèrent sans ralentir le train de leurs chevaux.

Celle devant qui Paul de Sabran venait de s'arrêter était une jeune fille abandonnée, prête à mourir de fatigue et de faim. Son extrême pâleur, ses pieds nus et ensanglantés par les ronces, le désordre de sa chevelure et de ses vêtemens déchirés, tout cet aspect de misère et de douleur touchèrent profondément le jeune homme. Ceux qui risquent chaque jour leur vie sur les champs de bataille ne sont avares de rien et prodiguent sans effort les nobles actions. Il y a de grandes vertus à acquérir dans cette fréquentation de la mort.

Le comte sauta de son cheval et s'approcha de la jeune fille, puis il se pencha vers elle et lui adressa quelques paroles pleines d'une douce compassion. Alors la malheureuse souleva la tête, chercha des yeux celui qui lui parlait, le fixa pendant quelque temps et lui dit : J'ai faim. Aussitôt sa tête retomba sur une pierre où elle se reposait, car elle était si faible qu'elle ne pouvait se soutenir. Paul de Sabran ordonna à son écuyer de donner à cette pauvre paysanne un peu de nourriture pour la soutenir. Il fit choisir dans les provisions que des soldats portaient pour son usage ce qui pouvait lui convenir, et il aida lui-même ses écuyers à lui prodiguer leurs soins.

La jeune fille était attentive à tout ce qu'il fesait pour elle ; elle le suivait des yeux ; elle l'écoutait parler, mais elle ne pouvait lui exprimer sa reconnaissance ; seulement on voyait des larmes couler le long de ses joues pâles et amaigries. Après qu'elle eût avalé quelques gouttes de vin, et qu'elle eût essayé de manger, Paul de Sabran lui demanda si elle souffrait encore. Elle lui répondit : J'ai froid. Il jeta sur ses épaules le manteau qui couvrait les siennes, et, sans attendre ses actions de grâces, il partit au galop de son cheval.

Messieurs, dit-il à ces écuyers, nous mourrons demain peut-être ; il faut saisir aujourd'hui toute occasion de faire une bonne œuvre. En parlant ainsi, le jeune homme se tourna pour voir la pauvre fille qu'il avait secourue. Elle était à genoux ; elle le suivait des yeux, elle priait le ciel de l'acquitter envers son bienfaiteur.

Qui n'a pas éprouvé combien est doux dans le malheur le premier sourire d'amitié qu'on reçoit. C'est avec des traits ineffaçables que la reconnaissance grave dans notre cœur l'image de celui qui le premier nous tendit la main, et le premier nous permit d'espérer. La pauvre jeune fille que Paul de Sabran venait de rappeler à la vie le suivit des yeux autant qu'il lui fut possible, et lorsque sa course rapide l'eût fait échapper à ses faibles regards, elle fut saisie d'une profonde tristesse et elle se prit à pleurer.

Quand pourra-t-elle, en effet, rendre à ce noble seigneur tout le bien qu'elle en avait reçu. Il la rappelait à la vie, et elle n'avait pas même eu le temps de lui dire un mot de reconnaissance ; elle n'avait pas arrosé de larmes ses mains généreuses ; elle n'avait pas embrassé ses genoux ! Mais ses forces se ranimaient, elle regarda le ciel, et quelque chose lui dit quelle reverrait le noble inconnu. Alors elle mangea, elle reprit courage. Bientôt enfin, elle se sentit capable de poursuivre sa route.

Le soleil se couchait, et Paul de Sabran venait de rejoindre ses amis. A peine avaient-ils fait quelques pas, qu'ils aperçurent dans le lointain le château de St-Antonin et l'armée des Croisés qui campaient au pied des tours. La fumée qui s'élevait du milieu de ses tentes leur fit penser que Montfort avait convié ses soldats à quelque horrible spectacle. On entendait dans le lointain le chant grave des moines qui assistaient au supplice des hérétiques, et fesaient monter vers le ciel un encens qui se mêlait à la vapeur du sang ; les derniers rayons du soleil couchant venaient frapper les casques et les cuirasses des hommes d'armes rangés autour des condamnés. Sur les tours et les remparts de St-Antonin, les assiégés se montraient en armes et paraissaient livrés à l'agitation en voyant les suppliees terribles que leurs frères allaient subir.

Pendant que les chevaliers agitaient entre eux les moyens à prendre pour se jeter dans St-Antonin, ils virent une troupe de cavaliers plus nombreuse que la leur, qui se dirigeait rapidement de leur côté. A la voix du jeune de Sabran, ils se rangent tous et attendent, la lance en arrêt, visière baissée. C'était une bande de Croisés qui allaient rejoindre Montfort. Voici des Palarins, s'écria leur chef, lorsqu'il fut assez près pour reconnaître que les chevaliers de Foix et de Comminges ne portaient point de croix sur leur poitrine. Paul de Sabran dit froidement à ses compagnons : Cette voix ne m'est pas étrangère ; ce capitaine est Baudouin, le bâtard de Toulouse : Dieu nous livre ce lâche qui trahit à la fois et sa famille et sa patrie.

Au nom de Baudouin, la troupe de Paul de Sabran s'émut d'indignation, toutes les armures frémirent sous les transports de la colère, les chevaux éperonnés s'animèrent insensiblement ; cette masse soulevée peu à peu s'emporta comme un seul cavalier, et vint se jeter avec force contre la troupe de Badouin.

Les Croisés étaient plus nombreux que les Albigeois. Après avoir long-temps résisté, ceux-ci furent dispersés et tombèrent entre les mains de leurs ennemis. Paul de Sabran, dans le désespoir que lui inspirait le sort de ses camarades, voulut du moins venger sa défaite par la mort de Baudouin. C'est lui qu'il cherche, c'est lui seul qu'il attaque. Baudouin ne peut se sauver que par la fuite ; et, soit que son cheval épouvanté l'emporte malgré lui, soit qu'il veuille éviter son adversaire, il vole à toute bride vers le camp des Croisés. Le lâche n'observait

Digitized by Google

pas que Paul de Sabran avait perdu son casque dans le combat, et qu'il lui était facile de vaincre cet ennemi qui s'acharnait à sa poursuite. Lorsque Paul de Sabran vit qu'il allait s'engager dans les retranchemens de Montfort, il s'arrêta, désespérant d'atteindre son ennemi dont le cheval de bataille courait aussi vite que le sien.

Le seul parti qu'il eût à prendre c'était de revenir vers ses compagnons et de les rallier autour de lui ; il s'y arrêta. Mais, pendant qu'il se demandait à lui-même vers quel but il devait diriger ses pas, il vit venir à lui trois hommes d'armes de la suite de Baudouin. C'était un nouveau combat à livrer; seul et presque désarmé, il devait succomber contre trois ennemis. Cette pensée ne l'intimida pas, il ne songea point à reculer, mais il se raffermit dans la selle, résolu qu'il était à vendre chèrement sa vie.

Il devait succomber dans une lutte inégale, mais le ciel vint à son secours. Au moment où ces trois ennemis allaient l'aborder, la jeune fille qu'il avait rencontrée sur le bord de son chemin apparut à ses côtés comme par enchantement. Elle lui donna son casque. Courage, lui dit-elle, seigneur chevalier! puis elle s'éloigna pour échapper aux Croisés prêts à fondre sur Paul de Sabran. Celui-ci n'eut pas le temps de répondre au dévouement de la jeune fille. Les Albigeois levaient leurs bras contre lui ; il attacha précipitamment les crochets qui retenaient son casque, serra sa cuirasse, et prenant à deux mains sa longue épée, il repoussa ses adversaires.

Le plus hardi des trois fut mis hors de combat dès les premiers coups, et les deux autres soutinrent avec peine l'attaque du brave chevalier. De temps en temps ils tournaient la tête pour voir si le reste de la bande ne venait pas à leur secours. Bientôt enfin un secours puissant leur vint des deux côtés. La troupe de Baudouin s'avançait vers le camps de Montfort après avoir dépouillé les Albigeois, et Baudouin lui-même revenait sur ses pas avec une troupe fraîche. Paul de Sabran, animé par la noble lutte qu'il soutenait avec avantage contre deux ennemis, ne vit pas le danger inévitable où il allait tomber. Mais la jeune fille qui veillait sur lui, attentive et tremblante aux périls qui le menaçaient, la jeune fille aperçut les Croisés. Seigneur chevalier, s'écria-t-elle, voici venir les Bourdonniers; tournez bride de ce côté. Paul de Sabran s'arrête et regarde autour de lui. Des ennemis nombreux vont l'accabler, il ne lui reste aucun espoir de salut. Mais ce n'est pas pour lui qu'il tremble; c'est pour la jeune fille que la reconnaissance attire sur ses pas et qui sera bientôt livrée sans vengeance à la fureur des Croisés. Il se dirige vers elle, abandonnant ainsi ce combat qu'il avait engagé. Enfant, lui dit-il, je te defendrai jusqu'au dernier moment, et cela va redoubler mes forces que de sacrifier à une femme l'heure suprême de ma vie.— Me défendre !... Mourir pour moi, pauvre paysanne, vous, mon noble seigneur ! Il faut fuir, il faut vous sauver. Est-ce que ce n'est pas assez de m'avoir rassasiée quand j'avais faim, de m'avoir vêtue quand j'avais froid. Voyez-vous ces arbres qui s'élèvent là-bas ? Eh bien, ils vous cachent l'Aveyron qui coule sous leurs branches ; il faut le traverser pour échapper à vos ennemis. Je suis de ce pays; je connais un passage ; venez, venez ; les Croisés vont nous atteindre. — Fuir ! ajouta Paul de Sabran en regardant les soldats de Montfort qui couraient sur lui de toute la vitesse de leurs chevaux. — Fuir répondit, la jeune fille, parce qu'il n'y a point de honte à ne pas engager un combat où l'on est certain de succomber. Voulez-vous tomber entre les mains des Français et des Allemands qui vous feront monter sur le bûcher? voulez-vous m'abandonner à la brutalité de ces misérables.

Paul de Sabran regarda la jeune fille qui avait baissé les yeux en prononçant ces dernières paroles ; il lui tendit la main pour l'aider à monter sur son cheval, la plaça sur l'arçon de la selle et galopa vers l'Aveyron. Baudouin, qui l'avait reconnu de loin, fit de vains efforts pour l'atteindre. Paul de Sabran arriva plutôt que lui sur le bord de l'Aveyron. La paysanne dirigea son cheval vers un passage où la rivière était guéable, et tous deux furent sauvés.

La nuit approchait, et lorsque le bâtard de Toulouse les aperçut sur l'autre bord, il n'osa pas tenter la traversée du fleuve, il regagna le camp, et Paul de Sabran put se croire en sûreté pour la nuit. Il découvrit à quelques pas de là une chapelle qui avait été ruinée par les Croisés, et les débris d'un village qu'ils avaient abandonné à l'incendie. Le comte et la jeune fille cherchèrent un abri dans le sanctuaire, et, pour se reposer, ils s'assirent sur les marches d'un autel dépouillé de tous ses ornemens.

La jeune fille se tenait à l'écart par respect pour le chevalier. Celui-ci, pénétré de douleur, songeait pour la première fois à des frères d'armes qui étaient morts à ses côtés. Il resta plongé dans un profond silence. Alors qu'il revint à lui-même, il vit sa compagne d'infortune immobile, silencieuse, attentive à son chagrin. Le toit ouvert et les murailles ruinées laissaient une voie large aux rayons pâles de la lune? sa lumière douteuse répandue sur les ruines, le bruit monotone, de l'Aveyron qui coulait au pied des murs, tout cela remplissait de tristesse le jeune Paul de Sabran : mais du moins il n'était pas seul dans sa détresse; il pouvait confier ses douleurs à celle qu'il venait de sauver.

Approche-toi, lui dit-il, viens t'asseoir à mes côtés; nous avons souffert ensemble, nous sommes deux amis. Viens et dis-moi ton nom, pauvre jeune fille, dis-moi quel malheur te fit tomber sans force sur le bord du chemin où je t'ai rencontrée? Elle obéit aussitôt à la voix du chevalier, et lui raconta naïvement ce qu'il désirait apprendre, mais en peu de mots.

Je m'appelle Marguerite, seigneur chevalier, et j'habitais avec mon père le village de St-Marcel dans l'Albigeois, lorsque les Français vinrent ravager notre beau pays, sous pretexte de détruire les Henriciens. Mon père, qui fut toujours pénétré

Digitized by Google

de respect pour les pères du couvent de St-Antonin; écouta les prédicateurs de la croisade et voulut se joindre aux soldats de la foi. Mes larmes le fléchirent : je le retins encore dans sa maison; mais bientôt il devait m'abandonner. Un jour, les Croisés vinrent placer leur camp près de St-Marcel sur les bords du Céron. Mon père me força d'aller porter des provisions à nos ennemis; je suivis les autres habitans de notre ville. Lorsque nous arrivâmes au milieu des tentes de Montfort, trente chevaliers allaient monter sur le bûcher qu'on venait de dresser. Nous fûmes obligés de voir leur supplice et d'écouter leurs cris affreux; mon père, qui ne me quittait pas, chantait joyeusement les louanges de Dieu et imitait en tout les Pères de St-Benoit. Ce spectacle horrible me pénétrait au contraire d'une profonde douleur; je ne pus retenir mes larmes et mes sanglots. Mon père indigné m'accabla de reproches et de malédictions : il fit plus encore, il me chassa de sa présence, il me défendit de rentrer dans la maison paternelle. Jugez de mon désespoir. J'errais sans asyle dans les bois; je tendais la main aux voyageurs pour en obtenir quelque secours. J'appris bientôt que mon père avait quitté St-Marcel, et qu'il s'était enrôlé dans une compagnie d'archers que l'évêque d'Alby commandait en personne. Alors je perdis tout espoir, je fus comme anéantie sous le poids de mes chagrins. Accablée de fatigue et d'épuisement, je me laissai tomber à terre, je résolus de mourir.

C'est alors que vous vintes à moi; alors que vous eûtes pitié d'une pauvre fille inconnue. C'est alors que mon bon ange vous inspira la pensée de me secourir. Oh ! si vous saviez quel dévouement, quelle reconnaissance ardente s'alluma dens mon âme, quand votre noble main se tendit vers moi ! Vous partiez, j'étais bien faible, et cependant une voix invincible me disait que je vous reverrais un jour; un saint espoir, en qui j'avais confiance, me promettait de me rapprocher de vous. Je repris courage, mes forces se ranimèrent et je courus sur vos traces. Le reste, vous le savez. Cependant la nuit est déja bien avancée et monseigneur a besoin de repos. Je vais m'éloigner pour qu'il soit plus tranquille.

Sabran lui repondit : je ne dormirai point, Marguerite, je veillerai sur ton sommeil; dors près de moi, pauvre fille, tu aurais peur, tu aurais froid, si tu t'éloignais de moi. Marguerite obéit; elle pria pour son protecteur, puis elle vint se coucher à ses pieds. Bientôt un sommeil profond appesantit ses paupières et calma son sang agité. Sabran la couvrit de son manteau et plaça sur ses genoux sa tête qui reposait sur la pierre.

Le comte put observer librement Marguerite; son visage pâle, éclairé par les rayons de la lune, parut à ses yeux briller d'une mystérieuse beauté. La sainteté du lieu, les malheurs des temps gravés sur ses ruines, les heures solennelles de la nuit, tout rendait son âme facile à recevoir les plus nobles impressions. Pour la première fois, il vit alors que Marguerite était belle, mais de cette beauté triste, qui ajoute à son empire toutes les séductions du malheur. Il éprouvait un charme inexplicable à comtempler cette jeune fille qui dormait sans défiance sur ses genoux. Il se trouvait digne et noble comme son nom, en protégeant la faiblesse de Marguerite et le calme de son sommeil. Les larmes d'une sainte pitié vinrent mouiller ses yeux, et dans un moment de compassion et d'amour à la fois, il déposa sur le front de Marguerite un chaste baiser plein de tendresse, mais un baiser pur et sans volupté.

Paul de Sabran ressentit à son tour le besoin du repos; il s'endormit jusqu'au matin, et lorsque Marguerite se réveilla la première, elle aperçut le chevalier encore plongé dans un sommeil profond. Elle vit qu'il l'avait couverte de son manteau, qu'il avait voulu qu'elle, pauvre fille, reposât sa tête sur ses genoux, et elle versa des larmes d'attendrissement. Le comte, quoique plongé dans la paix du sommeil, portait gravées sur son front les fatigues et les souffrances de la veille : Marguerite se dit à elle-même que le chevalier avait besoin de réparer ses forces; qu'elle ferait bien d'aller chercher dans les cabanes d'alentour quelques alimens pour le soutenir, et qu'à son reveil Paul de Sabran verrait que ses premiers soins avaient été pour lui.

Elle s'éloigna donc lorsque le jour commençait à peine à luire. Long-temps il lui fallut errer de cabane en cabane sans rien obtenir. Les habitans de ces contrées, dépouillés par les soldats de Montfort, étaient, comme elle, errans, sans asile et sans pain, sur une terre désolée. Alors qu'elle tourna ses regards vers la ville et le château de Saint-Antonin, situés au loin dans la vallée de l'Aveyron; elle crut voir briller sur les tours l'étendard de la croix. Montfort s'en était emparé pendant la nuit. Pons, le vicomte et le capitaine Adhemar, n'avaient pu retenir les habitans à leur poste; il avait fallu se rendre et cette place importante était tombée sans ressource au pouvoir des Croisés.

Marguerite pensa qu'il fallait se hâter d'aller en avertir Paul de Sabran. Elle revint à la chapelle où ils avaient passé la nuit. Mais quel ne fut pas son désespoir, lorsqu'elle ne vit plus le chevalier qu'elle avait laissé dormant sur les marches de l'autel. A terre, on apercevait quelques goutes de sang et des armes brisées. Le comte avait été surpris par les soldats de Montfort et s'était bravement défendu, sans doute, avant que de tomber dans leurs mains. Tandis que la jeune fille interrogeait avec effroi ces indices funestes du combat, un mendiant qu'elle connaissait s'approcha d'elle et fixa son incertitude.

Ce malheureux s'était abrité sous les mêmes ruines pour y passer la nuit. Il avait été réveillé par un grand bruit de chevaux ét d'hommes qni envahissaient le village. Ces hommes étaient une troupe de Croisés, commandés par un comte Beaudoin, bâtard du comte de Toulouse. Beaudoin avait ordonné à ses camarades de chercher à découvrir un chevalier qu'il appelait Paul de Sabran. Le mendiant avait tout vu, tout entendu du fond de son réduit où il se tenait immobile. Paul de Sabran avait été surpris dans la chapelle, et, malgrè

Digitized by Google

la sainteté du lieu, malgré sa vigoureuse resistance, les soldats de la Foi s'étaient saisis de sa personne; on lui avait lié les mains derrière le dos, et Beaudoin l'avait fait marcher à pied devant son cheval pour le ramener au camp.

Marguerite ne put pas en entendre d'avantage; elle sait que son père est au camp des Croisés, elle se précipite vers Saint-Antonin; le désordre d'une armée victorieuse et la désolation d'une ville prise n'étonnent pas son audace; elle veut connaître le sort de Paul de Sabran; elle veut mourir avec lui. Les archers de l'évêque d'Alby répondent à ses questions. Elle apprend que pour récompenser le zèle de son père, on lui a confié les clefs d'une tour qui sert de prison à quelques chevaliers hérétiques. Paul de Sabran, un de leurs chefs, vient d'être renfermé dans ces cachots et tous doivent être brûlés le lendemain au nombre de trente-six.

Dieu soit loué, s'écria Marguerite à cette nouvelle, et que l'hérésie soit arrachée jusques dans sa racine. Dieu soit loué! J'aurai le plaisir d'assister au supplice des Henriciens; merci de la nouvelle. Mes braves soldats, soyez encore assez généreux pour me conduire vers mon père. Un de ces hommes s'offrit avec plaisir pour lui servir de guide, et tous deux montèrent au château où le père de Marguerite veillait à la garde des prisonniers.

Voici ta fille, dit le soldat au géolier son camarade, et je te félicite sur ma foi d'avoir un enfant aussi zéle pour la gloire de notre sainte église et le triomphe de la foi. Elle a su que les Henriciens devaient monter demain sur le bûcher et la voici qui vient pour prendre part à cette fête. Oui, mon père, ajouta Marguerite, l'esprit saint a purifié mon cœur; je me sens pénétrée d'une profonde haine contre les ennemis de Dieu; je suis digne de vous et demain pendant le supplice des Albigeois, ma voix montera vers le ciel pour les maudire; elle montera vers le ciel avec les chants des saint pères, avec la flamme du bûcher, avec les flots de l'encens.

Le père de Marguerite se sentit pénétré d'allégresse en l'écoutant. Il la pressa contre son cœur; il crut avoir retrouvé sa fille telle qu'il devait la revoir. Il fit venir auprès de lui ses camarades les plus intimes pour leur faire partager son bonheur. La nuit venue, les amis du géolier s'assirent à sa table pour prendre le repas que Marguerite avait préparé. La joie qu'ils éprouvaient tous, et de la victoire qu'ils venaient de remporter et du retour de la jeune fille, cette joie redoublée par le vin, les rejeta bien loin de leur vie ordinaire; ils oublièrent tout pour ne s'abandonner qu'au plaisir. Chacun dit ce qu'il savait des chefs de la croisade, de leurs rivalités et de leurs projets. Le geolier parla de ses prisonniers et de ses cachots. Toutes les pensées les plus secrètes s'exhalèrent des cœurs avec les esprits du vin. Marguerite feignait de s'occuper tout entière à les servir; mais elle ne perdait pas un mot de leur entretien, et l'orsqu'on ne l'observait pas, elle jetait des regards autour d'elle pour bien reconnaître les lieux.

Le repas s'était prolongé bien avant dans la nuit et personne ne songeait à se retirer. Marguerite, voyant que son père oubliait les devoirs de sa charge, l'avertit à voix basse que l'heure était venue de congédier ses amis pour ne pas se compromettre auprès de ses capitaines. Le geolier, revenu à lui-même, suivit un conseil qu'il croyait dicté par le dévouement de sa fille, et, sur son invitation, les camarades se retirèrent. Restée seule avec son père, Marguerite feignit de s'endormir sur une escabelle, au coin de son feu; le geolier qui ne demandait pas mieux que de se reposer aussi, se jeta sur une natte. Cet homme, appesanti par le vin, fut bientôt plongé dans un sommeil sépulcral, un sommeil aussi lourd que la pierre d'un cercueil.

Alors Marguerite se leva. Long-temps elle fut attentive au bruit que faisaient, dans la salle voisine, les soldats qui étaient de garde pour la nuit. Elle se décide enfin: il faut sauver le comte de Sabran qu'elle sait être renfermé dans les prisons du château, et son dévouement l'emporte sur sa faiblesse. Elle s'avance lentement, sans bruit et à pas douteux, vers son père qui dort sur son grabat. On dirait qu'une main invisible la tient comme suspendue dans les airs, où elle se balance et flotte incertaine ainsi qu'une flamme légère.

Lorsqu'elle arrive près du geolier, elle met un genou à terre et se penche vers lui; il faut détacher un trousseau de clefs attaché à sa ceinture. Marguerite tremble de tous ses membres, s'épouvante au moindre bruit, écoute avec anxiété son père qui respire; plusieurs fois, elle avance et retire sa main du trousseau qui murmure sous ses doigts. Elle s'arrête un instant pour reprendre courage; alors son regard se fixe sur le front de son père: elle saisit les clefs des prisons et les détache sans bruit de la ceinture où elles étaient suspendues.

Il y avait sur une table une lampe de fer que le geolier laissait brûler pendant la nuit; sa fille prend cette lampe et se dirige vers le cachot où Paul de Sabran doit être renfermé; elle n'a pas perdu une seule des paroles de son père, elle saura découvrir ce chevalier. Qui pourrait dire les anxiétés et les craintes de Marguerite, obligée de se frayer un passage à travers des lieux inconnus! chaque porte lui est suspecte, chaque ombre lui fait peur. Elle craint les dalles et les voûtes qui se renvoient le faible bruit de ses pas. Quand les portes gémissent sur les gonds, elle éprouve une vive douleur, qui se prolonge, grandit avec le bruit et s'éteint avec lui.

Son courage triomphe de tous les obstacles; elle arrive au cachot où Paul de Sabran attandait la mort avec résignation. Lorsque le comte entendit ouvrir la porte de sa prison, il crut que le geolier faisait sa ronde de nuit comme à l'ordinaire, il regarde; c'est Marguerite, Marguerite dont il se croyait abandonné.

La jeune fille fit signe au comte de garder le silence. Tandis que celui-ci relevait sa tête de dessus son lit de paille pour mieux considérer la vision céleste qui venait interrompre l'horreur de ses rêves, Marguerite ferma la porte, posa sa lampe et s'approcha du prisonnier. Pas un mot ne fut

Digitized by Google

échangé; pas un instant ne fut perdu. Marguerite coupa les liens qui pressaient les mains du chevalier. Elle ouvrit la chaîne qui le retenait par le milieu du corps, et Paul de Sabran fut libre. Alors il pressa la jeune fille contre son cœur, et il lui dit à voix basse, comme s'il se fut parlé à lui-même, il lui dit dans un embrassement avec une haleine brûlante, il lui dit, comme s'il n'avait voulu se faire entendre que de son cœur: Marguerite, tu viens me sauver, n'est-ce pas?.... — Le pourrais-je? je ne sais. — Avoue que c'est l'amour qui t'a conduite. — Oh! ne croyez pas que je vous manque de respect, monseigneur. — Tu crains de me faire cet aveu, Marguerite; eh! bien, apprends que si quelque chose peut adoucir la rigueur de mon sort, c'est cet aveu; car je t'aime, moi.... — Monseigneur, pourquoi m'avez-vous dit ce mot; il reveille dans mon ame des sentimens inconnus, et il était plus beau de vous sauver par reconnaissance que par amour. — Sans doute, mais s'il fallait mourir ensemble, l'amour alors adoucirait nos derniers instans bien plus que la reconnaissance. — Il faut s'éloigner, il faut fuir, monseigneur, toutes les portes vont s'ouvrir devant vous, mais avant que d'être libre, vous aurez à traverser une salle où veillent les soldats qui sont de garde. Cet obstacle est insurmontable, sans doute, vous êtes désarmé. J'avais imaginé un moyen sûr de passer, sans être soupçonné, au milieu des sentinelles, mais après ce que vous m'avez dit, je n'oserai pas employer ce moyen. — Je ne te comprends pas. — J'avais songé qu'à la faveur d'un déguisement vous pourriez sortir du château sous les habits d'une femme; vainement en ai-je cherché dans ce château-fort; on ne voit ici que des armes, et mes vêtemens sont les seuls qui puissent vous servir, mais je n'oserai pas m'en dépouiller devant vous, parce que vous savez que je vous aime, parce que je sais que vous m'aimez. — Eh bien! je ne veux pas faire violence à ta pudeur, ma douce Marguerite; ce n'est pas moi qui voudrais ternir ton innocence, tu reviendras à Dieu aussi pure qu'au jour où tu sortis de ses mains; je me trouve assez heureux, puisque je te revois avant que de mourir. — C'est demain! c'est demain!.... et déja les bûchers sont dressés sur les remparts, et mon père, qui est votre geolier, me forcerait à voir votre supplice. Oh! j'aimerais mieux le partager. Il faut que je vous sauve, Dieu le veut. Je vais vous donner mes vêtemens; je me confie à votre loyauté.

— Tu le peux, ma noble Marguerite; ne crains pas d'être profanée par un seul de mes regards, mes yeux ne quitteront pas ce crucifix de pierre placé sur cette porte. Quel démon pourrait me séduire lorsque je suis placé entre Jésus et toi?

Alors ils changèrent de vêtemens; ce fut avec l'innocence de deux enfans qui auraient joué sur le sein de leur mère. Lorsque Paul de Sabran et Marguerite purent se regarder, ils se prirent à sourire, satisfaits qu'ils étaient d'avoir échappé à la séduction puissante qu'ils excerçaient l'un sur l'autre. Il fallait se hâter, et fuir avant le jour qui s'approchait. Paul et Marguerite passèrent dans la chambre où dormait le geolier: le sommeil de cet homme était toujours profond; les soldats de garde ne fesaient plus de bruit, tout semblait favoriser l'évasion de Paul de Sabran. Marguerite mit dans sa main la clef de la dernière porte et la lampe de fer: sortez, lui dit-elle, le moment est favorable, les sentinelles qui veillaient sont maintenant couchées sur leurs lits de paille; ils ne vous reconnaîtront pas. — Tu vas me suivre. — Plus tard, on pourrait accuser mon père, il faut que je le justifie. — Te sacrifier pour moi!.... Je rentre dans mon cachot. — Eh bien! je vais vous suivre, sortez le premier; si nous passions à la fois devant les soldats qui sont de garde, ceux qui veillent auraient des soupçons et les autres seraient réveillés: si je sors après vous, je pourrais fuir plus vîte, parce que les portes resteront ouvertes derrière vos pas.

Paul de Sabran se rendit aux paroles de Marguerite, il s'évada facilement et Marguerite le suivit, comme elle l'avait promis; le comte qui l'observait du dehors tremblait qu'elle ne fut moins heureuse que lui: si les sentinelles mal endormies voyaient son costume elles allaient l'arrêter. Ses craintes ne le trompèrent pas, soit que Marguerite fit assez de bruit pour être surprise par les Croisés et pouvoir ainsi justifier son père, soit qu'en effet quelques-uns des soldats de garde fussent réveillés, ils saisirent la jeune fille au moment où elle allait passer le seuil, et les portes se fermèrent devant le chevalier qui s'élançait pour la secourir.

Paul de Sabran désespéré de voir que Marguerite s'était perdue pour lui, frappa de grands coups à la porte, appela les gardes, s'écria qu'il voulait rentrer dans sa prison; mais tout fut inutile: les sentinelles donnèrent l'alarme, les soldats qui gardaient le château, effrayés du danger qu'ils venaient de courir et craignant une attaque soudaine, se tinrent clos et barricadés sous les armes; le comte allait se perdre sans sauver Marguerite, s'il s'obstinait à vouloir rentrer dans la forteresse; il songea qu'il pourrait dès le lendemain revenir avec main forte, et il s'éloigna pour aller sur les lieux où sa petite troupe avait été dispersée par la bande de Baudouin.

Au lever du jour, le chevalier avait déja remonté l'Aveyron jusques à Saint-Marcel; il apprit là de bonnes nouvelles: quelques-uns de ses compagnons qui le cherchaient lui annoncèrent l'arrivée des comtes de Foix et de Toulouse qui s'avançaient pour harceler Simon de Montfort. Paul de Sabran acheta sans retard un cheval et des armes et se présenta devant les chefs des Albigeois: son dessein était de les amener devant Saint-Antonin dans l'espoir de sauver Marguerite. Mais les deux seigneurs qui venaient d'apprendre que Montfort abandonnait Saint-Antonin pour s'enfoncer dans le Rouergue, avaient hâte de s'élancer à sa poursuite. Le général des Croisés avait confié la garde de Saint-Antonin au bâtard de Toulouse; Paul de Sabran ralluma la haine que le comte Raymond avait conçue envers ce traître; il en

Digitized by Google

obtint un détachement pour aller tenter l'assaut contre Baudouin.

Le comte de Sabran voulait avant tout sauver Marguerite; il se porta rapidement vers Saint-Antonin, Montfort venait de partir; lorsqu'on fut arrivé près de la forteresse, assez près pour apercevoir ceux qui se montraient aux créneaux des tours et sur les remparts, Paul de Sabran vit une foule qui semblait se presser autour d'un bûcher; il pâlit et son cœur se serra; de funestes pressentimens envahirent son esprit: hâtons-nous, mes amis, cria-t-il d'une voix émue, les Croisés font les apprêts de quelque horrible sacrifice, un bûcher s'élève sur les remparts, allons sauver ceux de nos frères qui sont près d'y monter. Les soldats qui portaient des échelles doublèrent le pas; il avait inspiré son ardeur à ceux dont il était entouré.

A mesure qu'on approche des murs de Saint-Antonin, tous les objets se distinguent plus clairement aux regards de Paul de Sabran: sur le bûcher qu'il avait vu de loin, une femme était seule attachée; on voyait déja fumer la torche du bourreau prêt à consommer le sacrifice, et des hommes d'armes immobiles attendaient ce spectacle affreux, tranquillement appuyés sur leurs lances: la troupe de Sabran était trop peu nombreuse pour les épouvanter; à peine les sentinelles avaient-elles jeté le cri d'alarme.

Le comte à cette vue ne douta point que Marguerite ne touchât à l'heure de sa mort; il poussa des cris de rage, il saisit une échelle: une sorte de frénésie s'était emparée de son cœur. Les hommes d'armes qui le suivaient furent transportés par son exemple, l'ascendant de son regard et l'autorité de sa voix exaltèrent les plus timides et tous coururent à sa suite résolus à mourir pour escalader les murs de Saint-Antonin. Baudouin qui était sur les remparts, avait pensé qu'ils venaient pour reconnaître la place, les Croisés étant en trop petit nombre pour qu'il pût craindre d'eux une attaque sérieuse; mais lorsqu'il les vit courir vers ses tours avec des échelles, il appela ses archers et ses hommes d'armes, et les rangea en bataille derrière les créneaux. Paul de Sabran avait par son audace apporté du retard au supplice de la femme qu'on avait attachée sur le bûcher, mais ce n'était là qu'un avantage bien stérile, s'il ne parvenait à la sauver.

Alors que ses archers commençaient à lancer quelques flèches pour écarter des remparts ceux qui les défendaient, on conduisit devant Paul de Sabran un soldat du bâtard de Toulouse qu'on venait de saisir alors qu'il rentrait sans défiance dans Saint-Antonin. Le comte le somma de lui dire qu'elle était cette femme qu'on allait faire mourir sur le bûcher, et, pour obtenir une réponse plus prompte et plus sincère, il dirigeait contre la poitrine du soldat la lame de son poignard. Cette femme est Marguerite de Saint-Marcel, lui dit cet homme épouvanté; elle est fille du geolier, et le comte Baudouin la condamnée au feu, parce qu'elle a fait évader de son cachot un de vos plus braves capitaines. Écoute, ajouta Paul de Sabran avec force, je suis ce chef qu'elle a sauvé, va dire à Baudouin, ton maître, que, s'il veut me rendre cette fille, je lui donnerai mon armure, mon cheval de bataille, mon château de Fornez sur les bords de la Rize, et encore trente mille sols molgoriens: va, et que ton maître me réponde du haut de ses remparts; s'il accepte ma demande, je me retire à l'instant et je me déclare son allié fidèle dans la guerre et dans la paix.

Lorsque Baudouin apprit les propositions qui lui étaient adressées par le comte de Sabran, son cœur féroce fut rempli d'une grande joie. Paul était l'allié fidèle de son frère Raymond, et c'était pour lui une occasion précieuse que de pouvoir accabler de douleur un de ceux qu'il avait trahis. Tandis que son ennemi s'avançait jusqu'au pied des murs pour l'entendre, il s'approcha des créneaux pour lui parler. Paul de Sabran, lui cria-t-il, j'accepte ta proposition: fais-moi conduire ton cheval, fais apporter la somme convenu, et l'on va te livrer Marguerite; elle est déja libre, la voilà. En effet, le bâtard avait donné ordre de délier Marguerite qui vint à ses côtés et parut aux regards de Paul de Sabran. Le jeune comte fut comblé de joie à cette vue. Tu seras à moi, Marguerite, s'écria-t-il avec toute l'exaltation de son amour, et Marguerite qui passait des horreurs de l'agonie aux espérances de l'amour, se penchait hors des créneaux et tendait les bras à son libérateur. Baudouin riait cependant. Ce bonheur éphémère et le projet qu'il avait conçus réjouissaient le cœur de ce traître. Accomplissons sans délai nos conventions, dit-il au jeune comte, et il disparut avec Marguerite.

Paul de Sabran eut recours à tous ses compagnons pour compléter la somme promise à Baudouin, et tous s'offrirent à l'envi. Il se dépouilla de ses armes, il abandonna son cheval. Tout ce qu'il avait promis allait être livré au bâtard de Toulouse, une des portes de la ville s'ouvrit en même temps, et l'on en vit sortir Marguerite, conduite par des soldats, à qui Baudouin avait donné ses instructions. Immobile, à une fenêtre ouverte sur la porte, le bâtard présidait à son crime. Ses hommes s'emparèrent des armes et du cheval de Sabran, ils reçurent la somme promise et se retirèrent dans la ville. Le comte alors se précipita vers Marguerite pour s'emparer de ce trésor; mais le soldat qui la conduisait, fidèle aux ordres qu'on lui avait donnés, dégaine son poignard, en frappe Marguerite, et se sauve dans la forteresse. Les cris manquèrent à Paul de Sabran pour exprimer à la fois et sa colère et sa douleur, la jeune fille vint tomber dans ses bras; les portes de Saint-Antonin se refermèrent, et le bâtard de Toulouse, éclata de rire en voyant le succès de sa perfidie.

Le coup porté dans le sein de Marguerite, était celui d'une main forte; à peine la jeune fille eut la force d'ouvrir une dernière fois les yeux. Elle put reconnaître Paul de Sabran qui la pressait sur son cœur avec des cris et des larmes, heureuse d'être aimée et d'expirer dans ses bras, Marguerite sourit et mourut.

I. LATOUR (*de Saint-Ybars.*)

Digitized by Google

LA CATHÉDRALE DE BAYONNE.

Qu'est-ce qu'une cathédrale ? l'œuvre d'un homme? non, c'est l'œuvre d'un temps.

PHILARETE CHASLES.

A la fin du XII[e] siècle commença une des plus riches et des plus majestueuses périodes de l'histoire: c'est l'époque où le monde chrétien de saint Louis succède au monde païen de Charlemagne. La féodalité plante ses pennons; l'art revient d'Orient avec les croisés; un roi déclare que, puis qu'ils sont Francs de nom, les Français doivent naître francs de corps; le salaire succède au servage; les ordres de la chevalerie sont créés et les états européens se constituent. C'est dans ce moment de renouvellement et de triomphe que les églises chrétiennes dont nous admirons encore la belle et imposante architecture, s'élancèrent du sol comme pour être à la fois les symboles et les missionnaires du culte qu'elles annonçaient. Elles se répandirent sur toute la surface de l'Europe, hautes, hardies, symboliques, riches de sculptures et d'arêtes au dehors, sombres, recuillies, mystérieuses au dedans. Toutes portèrent l'empreinte de la même inspiration, toutes se rallièrent à une même forme, toutes, en un mot, exprimèrent une idée commune, le christianisme. Le moyen âge ensuite, cette époque puissante et féconde sur laquelle s'est greffée, on ne sait comment, cette autre époque bâtarde et corrompue qui commença au régent; le moyen-âge remplit les cathédrales de magnificence et d'éclat; la réforme et les guerres religieuses survinrent et compromirent le règne incontesté du catholicisme.

Aujourd'hui qne cette croyance, si long-temps maîtresse et puissante, est à la veille d'être dépossédée de l'empire affaibli dont elle garde les restes; les églises du moyen-âge sont isolées au milieu de nos villes, abandonnées, incomprises et comme détrônées par cette idole d'or et de boue que les temps modernes ont appelée égoïsme. Elles ne sont plus qu'un objet de curiosité et d'étonnement: on les classe comme des objets d'art, et M. Mérimée, inspecteur des monumens historiques, n'avait-il pas reçu mission tout récemmant, d'en dresser un inventaire archéologique et d'en expédier des rapports successifs au ministre de l'intérieur?

Celles qui ont survécu aux étreintes meurtrières de l'école philosophique, ressemblent, au milieu de nos populations, à des squelettes dont on admire curieusement la charpente gigantesque et les détails, mais froids, sans mouvement, et rebelles même au galvanisme du sacerdoce moderne. Depuis long-temps, la parole religieuse se brise et s'éteint sur le parvis, après avoir traversé sans y pénétrer une foule peu nombreuse et distraite.

Si la foi nous abandonne, l'autel et le temple nous restent, et ces monumens, comme autant d'enseignemens historiques, disent ce que peut une croyance, ce que peuvent les têtes qu'elle inspire, les cœurs qu'elle fait battre et les bras qu'elle fait agir. Voyez devant vous ces masses de pierre, qui s'élancent à cent pieds de hauteur; voyez ces croix latines ou grecques jetant à l'Orient et à l'Occident leurs doubles bras gigantesques; voyez ces nefs profondes que l'esprit de Dieu semblait remplir; voyez ces dalles usées par la prière; voyez ces autels chargés de reliquaires, de flambeaux et d'offrandes; écoutez ces orgues à la voix majestueuse; voyez, surtout, ce peuple qui croit et qui prie.... C'était l'église chrétienne au moyen-âge; c'étaient les rois, les seigneurs et les vassaux, agenouillés sur la poussière sacrée et ralliés sous une croyance commune. L'église, au milieu des villes, était la mère du peuple; elle protégeait ce fils adoptif contre toutes les oppressions; dans son enceinte il y avait asile pour le coupable; aux pieds de ses autels, le pauvre et le riche étaient égaux; l'épée avait fait les castes, la croix les nivelait. Il n'est donc pas étrange que quelques débris de foi vivent encore au cœur du peuple; le peuple est reconnaissant et la mémoire du bienfait se retire toujours lentement de lui.

Qui a éteint cette foi, dégarni ces autels, dépeuplé ces églises?..... C'est Bacon, détrônant la scholastique chrétienne pour frayer des routes nouvelles à l'entendement humain; c'est Descartes, invoquant le doute comme base nécessaire de l'examen et de la recherche de la vérité; c'est Locke, donnant un démenti aux idées innées du spiritualisme chrétien; c'est Corneille, ressuscitant la grandeur romaine et initiant les oreilles françaises aux mots inaccoutumés encore de patrie et de liberté; c'est Molière, démasquant les faux dévots et les faux docteurs: c'est Lafontaine, cachant sous la toison de ses brebis ses enseignemens philosophiques, et, pour clore cette grande époque profane, c'est Diderot, soulevant, sur ses larges épaules, le globe encyclopédique; Montesquieu, dressant la grande hécatombe des constitutions du passé; Rousseau, exhumant l'égalité et la souveraineté populaires; Voltaire, enfin, et surtout la bourgeoisie de 89.

Voilà les démoliseurs les plus puissants du vieil édifice; l'esprit de l'époque a fait le reste: les romans ont tué les légendes des saints; les pompes du théâtre ont effacé les solennités de l'église; le drame à fait déserter la prédication; le fouet de la satyre et de la comédie a hérité de la discipline du confessional; en un mot, les philosophes, les poétes et les publicistes sont les théologiens, les prédicateurs et les diacres, je ne dirai pas de la nouvelle religion, mais de la nouvelle société.

La description d'un de ces monumens que le moyen-âge nous a légués est aujourd'hui une œu-

Digitized by Google

vre d'antiquaire; c'est-à-dire une œuvre dificile et peu appréciée, une œuvre que le public dédaigne, et, par une fâcheuse habitude, le public dédaigne ce qu'il ne comprend pas. Pour l'artiste, c'est une belle et sainte mission de souffler sur la poussière dont le temps, par couches successives, a revêtu l'épiderme des vieux édifices, de suivre de la main et du regard le travail des époques, d'étudier les rides et les cicatrices que les années et les révolutions y ont creusés, et de rencontrer, sous la rouille des pierres, la pensée qui les a élevées et la croyance qui les a entretenues. La poèsie et l'inspiration de l'artiste ne descendent que sur un petit nombre d'âmes privilégiées; aussi, est-ce dans un intérêt historique et descriptif seulement que je dédierai quelques pages à l'église du miraculeux saint Léon.

Au premier abord, l'architecture de la cathédrale est lourde, irrégulière, informe; mais à mesure qu'on en parcourt et qu'on en étudie tous les détails, les voûtes, les nefs, les arêtes principalement, sélancent, se développent et se revêtent d'un caractère monumental. L'église est vaste: sa forme est celle d'une croix latine, avec des arêtes qui se rattachent extérieurement à la branche principale de la croix et avec un chevet semi-circulaire. Elle est bâtie sur un terrain irrégulier; par son entrée principale, qui fait face au maître-autel, et qui donne dans la rue de l'Évêché, il faut descendre quelques marches; par son entrée latérale, au contraire, il faut en monter quelques autres, ce qui ferait croire à un exhaussement du sol depuis le coin de cette rue de l'Evêché jusqu'au delà de la porte latérale des cloîtres. L'entrée sur la place est d'un bel effet; une sorte de dais de pierre jaillit à mi-hauteur de l'édifice et vient s'appuyer sur deux pilastres cannelés et ornés de niches d'un travail délicat. Le porche est formé par trois ouvertures ogivales que partagent ces mêmes pilastres. L'ogive est la forme caractéristique de l'église de Bayonne; venue d'Orient à la suite des Croisés, sa solidité et son élégance l'ont fait adopter dans l'architecture religieuse, et les gracieuses et sveltes constructions des XIII^e^ et XIV^e^ siècles ont révélé quel parti on en pouvait tirer pour la décoration. L'ogive a succédé au plein-cintre, elle l'a détrôné même. Avant le XIII^e^ siècle, elle ne fut qu'un détail de construction; depuis, elle devint type caractéristique, et elle envahit complétement l'architecture de toutes les nations chrétiennes.

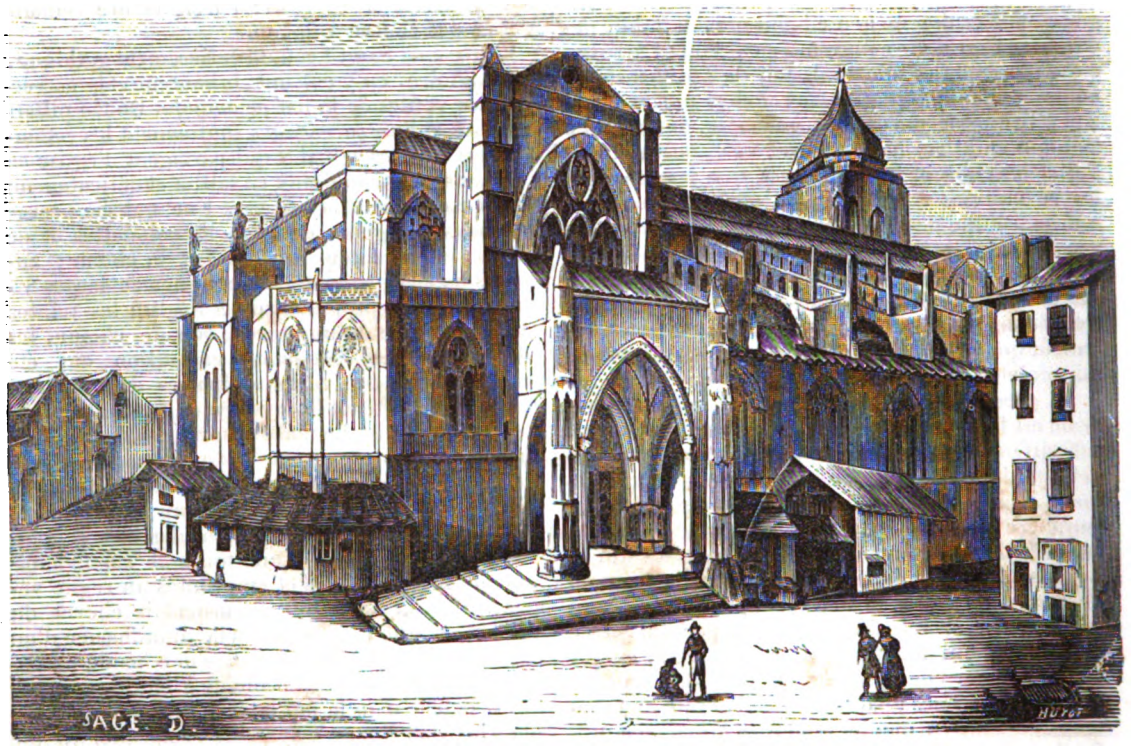
La cathédrale de Bayonne et la belle et imposante cathédrale d'Autun remontent à la même date, à l'année 1141; la population toute entière paya les fondemens de la première par une sorte de contribution personnelle à laquelle prirent part et le chapitre et l'évêque Arnoud-Loup Dessabat; un habitant de la ville, nommé Faber, donna une carrière enclavée dans son héritage. Ainsi s'éleva l'église de Bayonne, par la pieuse offrande de tous ses habitans; mais ce n'est qu'aux XIII^e^ et XIV^e^ siècles qu'elle revêtit un caractère architectural; l'ogive, prodiguée dans tous les détails de sa construction, le prouve suffisamment. Au XIII^e^ siècle, en 1141, par conséquent, on ne connaissait pas ce type arrêté et exclusif: l'architecture romane n'était pas encore vaincue.

L'église de Saint-Léon est entièrement gothique, et on admire, en y entrant, la hauteur et la correction des voûtes de la nef principale. Douze piliers détachés et quatre engagés soutiennent les retombées des arcades ogivales qui partagent l'église en trois nefs. Des chapitaux en saillie et délicatement taillés couronnent les piliers. Une galerie percée d'arcades en ogive, et ornée de colonettes et de trèfles, règne autour de la nef et du chœur; au-dessus de cette galerie, deux lignes de larges vitraux coloriés projettent dans l'église les teintes variées de leurs enluminures. Dans le chœur, les vitraux détruits pendant la révolution ont été remplacés par des vitres ordinaires dont le jour blanc et mat offense le mystère et le silence de la vieille cathédrale. Le maître-autel, isolé au milieu du chœur et placé sur une sorte d'estrade en pierres, élevée de cinq marches au-dessus du niveau de l'église, est d'un goût simple et pur; les stalles du chapitre, rangées circulairement derrière le maître-autel, sont ornées d'une foule de sujets habilement taillés sur bois et empruntés au régne végétal. Les six tableaux qui ornent le chevet du chœur, et que l'église doit à la munificence d'un Bayonnais, M. Laborde, sont d'une bonne exécution et appartiennent à l'école de Vien. Une grande toile, placée dans la nef latérale de droite, représente la Cène. Nous n'y avons pu remarquer qu'une belle tête de vieillard et une lampe placée au-dessus des saints convives, mais dont la lumière blanchâtre et fausse n'éclaire aucune partie du tableau.

De nombreuses chapelles ornent la nef latérale de gauche et tout le pourtour du chevet; nous n'en avons pas compté une seule le long de la nef de droite; il n'y a là qu'un mur uni et couvert d'un badigeon blanc chargé de poussière et de toiles d'araignées. La deuxième chapelle du chevet, la seule dont l'autel soit de marbre, montre deux colones corinthiennes et de riches ornemens; elle appartient à l'époque de la renaissance. Cinq niches ou tombes sont adossées extérieurement à la courbe du chœur; sur une de ces tombes dont la date remonte aux premiers travaux de l'église, on remarque une statue d'évêque couchée sur la table, mais couverte de plâtre et dans le plus mauvais état. Les autres tombes sont veuves de leurs évêques en pierre, et il est à croire qu'ils ont été brisés dans la période révolutionnaire; nous ne savons par quel miracle un seul a échappé. L'église est pavée en dalles fort vulgaires: on y rencontre ça et là, surtout dans la nef latérale de gauche, plusieurs pierres tumulaires dont la date remonte à 1700 et 1750; l'église peut avoir 180 pieds de longueur sur 60 de largeur.

Nous avons fixé, d'après les vieilles et jeunes chroniques, la date de l'église au milieu du XII^e^ siècle (1141.) Elle n'eut pas de voûte d'abord; mais un plafond en bois enluminé à la manière de certaines églises du pays basque. Pendant la dominas tion anglaise, et dans la dernière moitié du XI^e^

Digitized by Google



CATHEDRALE DE BAYONNE.

siècle, l'architecture gothique qui avait déjà atteint un grand développement en Angleterre et dans la France septentrionale, fut appliquée à l'église de Bayonne. Les nefs et les galeries furent construites à la fois, et les léopards anglais, ciselés dans les médaillons des clefs de voûte, constatèrent l'époque irréfutable de sa construction. Les cloîtres placés à droite de l'église présentent un paralélogramme dont les cotés seraient égaux; l'espace compris entre ces côtés a long-temps servi de sépulture aux chanoines du chapitre; on y voit maintenant un saule pleureur, un hêtre et une croix de mission. Les arcades des galeries sont à ogive et à trèfle, portées sur des piliers à colonnettes engagées; c'est la même forme et le même travail que les galeries intérieures dont nous avons parlé; c'est aussi la même date de 1335 à 1400. Les cloîtres sont déjà frappés de vétusté; les arcades se brisent, les détails de trefles se détachent, et des massifs de grossière maçonnerie ont prévenu çà et là des dégradations plus considérables. A l'extrémité de la galerie parallèle et adhérente à l'église on voit une chapelle et un tableau d'un goût détestable. C'est un Saint-Léon, revêtu de ses ornemens épiscopaux et portant dans ses bras sa tête coupée. Le sang jaillit du tronc mutilé, si toutefois on peut appeler sang des coups de pinceau d'un rouge brique et qui ressemblent assez à des tuyaux de plumes tordus. Le long de cette même galerie, et à droite de la porte latérale, deux petites chapelles ou encadremens d'autels ne sont séparés que par un mur uni et qui s'élève aux deux tiers de leur hauteur. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un fragment antique dont la date et la destination sont perdues. Dans l'encadrement de gauche, on remarque une ligne semi-circulaire d'anges agenouillés et armés chacun d'un flambeau; une seconde ligne parallèle à la première, représente quatorze joueurs d'instrumens; on peut y distinguer facilement une sorte de violoncelle, une cornemuse et ce que nous appelons vulgairement un tambour basque. Dans l'encadrement de droite, des anges armés d'encensoirs, deux lions ailés, un aigle, je crois, et une profusion de petites figurines grimaçantes et nues sont groupés autour d'un père éternel. Deux évangélistes sculptés en grand relief se tiennent debout à chacune des retombées des archivoltes des deux chapelles. Les détails minutieux de ce travail, orné de rinceaux, de feuilles, de clochetons; ces figurines si expressives, composition bizarre et riche à la fois, révèlent suffisamment, ce nous semble, la main habile et patiente des artistes du XV^e siècle, et c'est à cette époque que nous ne craignons pas de fixer son exécution.

Le clocher, commencé en même temps que l'église, a été abandonné au commencement du XIII^e siècle; on l'a élevé de quelques toises avec la nef principale, puis on la abandonné définitivement, après l'avoir surmonté d'un couvercle d'ardoises dont la forme rappelle un ustensile très

Digitized by Google

vulgaire de nos cuisines. Quant à la distribution intérieure, on n'y a pas touché en 1702, quoi qu'en puisse dire l'autorité de M. Baylac, et nous sommes persuadés que cet écrivain a voulu parler seulement de l'ornementation, quoique les deux mots se ressemblent peu.

La cathédrale est le seul monument du moyen-âge qui ait survécu dans notre ville. Sa masse extérieure, irrégulière et lourde au premier regard, ne tarde pas à se dessiner avec tout le luxe de ses vitraux, de ses colonnettes et de ses rosaces ; on reconnaît aussitôt l'église gothique, le souvenir vivant de ces siècles chrétiens qui ont poussé à un si haut degré de magnificence l'architecture religieuse. Bâtie, suivant la coutume de ces temps reculés, dans une position élevée, afin que ce symbole du christianisme pût être vu de plus loin, il est difficile d'imaginer un paysage plus étendu et plus varié que celui qui se montre sur la galerie du clocher. La mer, les dunes, les pignadas, les versans pyrénéens, les rians villages du pays basque, Anglet, Saint-Pierre-d'Irube, le Boucau, etc., marient leurs couleurs et leurs formes dans un admirable panorama.

Des baraques nombreuses, de chétives maisons, se sont adossées aux murs de l'église ; un peuple marchand pullule au pied de cet antique édifice qui a déjà reçu la prière de sept siècles écoulés, et qui en attend de nouvelles, quoique moins ferventes, si la vénération archéologique des habitans et la surveillance des autorités lui garantissent une longue vie.

F. MOREL. (Capit[illegible])

LES HARLES.

Parmi les oiseaux émigrans, quelques-uns semblent obéir à une loi instinctive, impérieuse qui, tous les ans, les ramène, aux mêmes époques, dans des lieux accoutumés, et qui tous les ans aussi, à un temps déterminé et qui varie pour chacun d'eux, les force à franchir des espaces souvent très-considérables pour regagner les contrées qu'ils avaient momentanément abandonnées. Les oiseaux qui ont ainsi une double patrie sont très-nombreux : nous citerons, pour le midi de la France, les cailles qui trouvent dans nos moissons une abondante nourriture, le rossignol qui anime nos bois de ses modulations harmonieuses, et, avant tous, les hirondelles qui viennent, confiantes, établir leur nid sous le toit de nos maisons.

D'autres arrivent aussi des lointaines régions, mais errans ; ils ne cherchent pas à s'établir, même pour un temps, dans nos climats ; ils méritent seuls le nom d'oiseaux de passage que l'on donne aussi, mais très-improprement, aux premiers. Leurs émigrations n'ont rien de périodique et de régulier ; leur fuite est une conséquence des rigueurs que les climats exercent dans les lieux où ils font leur séjour habituel : aussi nous viennent-ils des contrées les plus occidentales de l'Europe, attirés qu'ils sont par la douceur de nos hivers. On a coutume de considérer leur arrivée comme l'annonce certaine d'une saison rigoureuse ; il serait plus exact de tirer de leur apparition la conséquence que de grands froids règnent dans les pays du nord qu'ils habitent. Cette année (1837-1838) la température, si basse dans les régions du nord, a fait affluer ici, où nous avons joui, à l'exception de quelques jours, d'une saison presque printanière, une innombrable quantité d'oiseaux fuyant une patrie où toute nourriture leur était interdite. Pour cela même les espèces aquatiques ont été en majorité : quelques cygnes, de longues légions d'oies sauvages, de canards et de harles n'ont pas cessé, durant le mois de janvier, de se montrer, en suivant dans les airs les sinuosités des rivières qui sillonnent nos plaines, et se dirigeant vers des zones plus mérionales.

Sur les dunes sabloneuses des landes d'Aquitaine, vers l'embouchure de l'Adour, une innombrable quantité de canards, poussés par des vents impétueux, ont trouvé la mort sur les bords de l'Océan, au moment où ils touchaient à la fin d'une périlleuse traversée. On nous a assuré que plus de vingt mille individus avaient été recueillis sur le littoral, non loin de Bayonne.

Partout où les harles ont paru, les différences qui les séparent des canards, avec lesquels ils ont de grandes ressemblances, ont vivement piqué la curiosité des chasseurs ; on a voulu savoir le nom, les mœurs et la patrie de ces oiseaux qui se dirigent fort rarement vers les Pyrénées en aussi grand nombre. Nous avons cru intéresser les lecteurs de la *Mosaïque du Midi* en racontant les particularités les plus marquantes de leur histoire.

Les harles (*mergus*) appartiennent a l'ordre des *palmipèdes*, c'est-à-dire à ce groupe nombreux d'oiseaux qui comprend tous ceux dont les doigts sont munis de fortes membranes, qui ordinairement les réunissent, et qui sont destinées à les diriger dans les eaux qu'ils habitent et où ils trouvent leur nourriture. Ils ont le bec droit étroit et à peu près cylindrique ; les deux bords des deux mendibules ou pièces qui le composent, sont hérissés de petites dents aiguës comme celles d'une scie, et dont la pointe est dirigée d'avant en arrière. La partie supérieure est subitement crochue au sommet, tandis que l'inférieure, plus courte, est droite et obtuse. La langue est hérissée de papilles dures et cornées dirigées dans le sens des denticules du bec.

Ces oiseaux qui, tous, ont des mœurs conformes, vivent sur les lacs, les étangs et les rivières ; ils font une si grande consommation de poisson, qu'on les a comparés aux loutres. Ils sont d'ailleurs admirablement organisés pour le genre de vie qu'ils sont

Digitized by Google

destinés à mener; ils nagent en tenant la tête hors de l'eau et plongent à de grandes profondeurs, en remontant les courants les plus rapides. Ils doivent cette facilité à plonger et à rester de longs intervalles hors de l'influence immédiate de l'atmosphère, à une particularité de leur organisation qui leur permet d'accumuler l'air dans leur trachée, et de ne le dépenser que lentement pendant leur immersion.

Les crochets dont le bec et la langue sont armés, leur permettent de saisir et de retenir les poissons qu'ils engloutissent en les avalant la tête la première. Quelquefois le volume de leur proie est trop considérable pour être contenu en entier dans leur estomac, et l'oiseau vorace est obligé d'attendre que la portion descendue la première soit digérée avant d'avaler le reste.

Le vol des Harles, malgré la briéveté de leurs ailes, est rapide et filé; leur marche est vacillante.

Leur demeure habituelle est dans les régions arctiques des deux mondes : c'est là aussi qu'ils se reproduisent. Les glaces du Nord, dont l'épaisseur et la longue durée ne leur permet plus de trouver une nourriture suffisante dans les eaux de ces contrées les forcent à gagner les climats tempérés, d'où les froids, quelquefois excessifs, les font passer dans les régions les plus méridionales de l'Europe. Au retour du printemps, ils se hâtent de retourner dans leur véritable patrie. C'est sur les bords des eaux qu'ils établissent leurs nids entre les pierres et au milieu des joncs et des buissons. A la naissance des petits, les mâles se séparent des femelles qui seules prennent soin de la couvée.

Les harles éprouvent une mue tous les ans : elle offrirait, d'après le savant ornithologiste Temminck, cette particularité assez remarquable, que celle des vieux mâles arrive au printemps, et celle des femelles et des jeunes mâles en automne. Au reste, les variations de plumages, offertes par ces oiseaux aux différentes époques de leur vie, ou particulière aux deux sexes, sont assez marquées pour que des naturalistes recommandables s'y soient trompés et aient considéré chacune d'elles comme caractérisant autant d'espèces distinctes.

Nous avons vu abondamment cet hiver 1° le Harle vulgaire (*Mergus merganser.* L.) Il est un peu plus gros que le canard sauvage; le bec est noir en dessus et rouge foncé en dessous; les pieds sont d'un rouge vif. Les vieux mâles ont la tête et la partie supérieure du cou d'un vert foncé, à reflets; les plumes y sont fines et soyeuses, celles du sommet sont un peu relevées en forme de toupet. Le manteau est noirâtre avec une tache blanche uniforme. Le cou et le dessous du corps sont blancs, le plus souvent avec une légère teinte rosée.

Les femelles, qui sont un peu plus petites que les mâles, sont grises à tête rousse.

On reconnait facilement cet oiseau au vol, même à d'assez grandes distances; il paraît en effet entièrement blanc. Sa chair est séche et d'un goût désagréable.

Il est très-répandu dans le nord jusqu'en Norwége, en Islande, au Groënland.

2° Le Harle huppé (*Mergus serrator.* L.) qui s'est montré fort rarement cet hiver, est un peu plus gros que le précédent; sa tête est couronnée d'une huppe composée de plumes longues et très-fines, dirigées de l'occiput en arrière; elle est, ainsi que la partie supérieure du cou, d'un noir verdâtre. Au-dessous, immédiatement, le cou est entouré d'un collier d'un blanc pur, la poitrine est d'un brun roussâtre tachée de noir; les ailes, à leur insertion, portent cinq ou six grandes taches blanches bordées de noir; le miroir est blanc et traversé par deux bandes noires; le ventre est blanc, le bec est rouge et les pieds orangés.

Chez les femelles, la tête, la huppe et la partie supérieure du cou sont d'un roux sale.

Cette espèce abonde en Danemarck, en Russie, en Norwége, etc. En hiver, elle fréquente les lagunes de Venise, les côtes de Hollande et le nord de l'Angleterre.

3° Enfin on a tué quelques individus d'une troisième espèce plus petite, ayant à peine la taille de la sarcelle. C'est le *petit Harle* ou *Piette* (*Mergus albellus.* L.). Ce joli oiseau a le plumage pie; il est blanc avec le manteau et le collier d'un beau noir; la tête du mâle est surmontée d'une huppe d'un violet vert obscur; le bec est noir et les pieds d'un gris plombé.

La femelle, plus petite que le mâle, n'a point de huppe; sa tête est rousse et le manteau gris.

On trouve la Piette en Picardie, où elle est fort commune.

Une remarque générale, qui est relative aux espèces dont je viens de parler, c'est que les mâles adultes arrivent fort rarement dans nos contrées; aussi, manquent-ils dans presque toutes nos collections ornithologiques. Sans doute, que leur prévoyance leur fait éviter de longues émigrations, et que leur constitution plus robuste leur permet de supporter pendant plusieurs jours la faim et les froids les plus rigoureux.

J. B. Noulet.

Digitized by Google

ANTIQUITÉS DE LA VILLE DE SAINTES.

I.

L'ARC DE TRIOMPHE.

Long-temps avant l'invasion romaine, les *Santons* occupaient un des premiers rangs parmi les peuples de la Gaule Celtique; l'histoire de ces temps reculés ne nous est pas connue, mais tout porte à croire que la capitale des *Santons*, la belle Med-lan était alors peuplée de nombreux habitans. Les Romains montrèrent trop d'empressement à l'embellir dès les premières années de leur conquête. *Med-Lan* perdit son nom celtique, et reçut celui de *Mediolanum*. Les conquérans lui accordèrent tous les privilèges dont ils avaient coutume de combler les cités où ils croyaient pouvoir s'établir avantageusement. La situation de *Mediolanum* qui n'occupait pas alors les bords de la Charente, mais de la Seugue, leur parut admirable, et ils y formèrent une de leurs plus belles colonies. Ils y élevèrent un Capitole qui subsista jusqu'à l'époque de l'invasion des Barbares; plus tard il fut changé en forteresse gothique qui fut démolie pendant les guerres de religion; Henri IV, devenu roi de France, la fit reconstruire; de ce magnifique édifice il ne reste plus que de grosses murailles au-dessus desquelles on a bâti l'hopital civil.

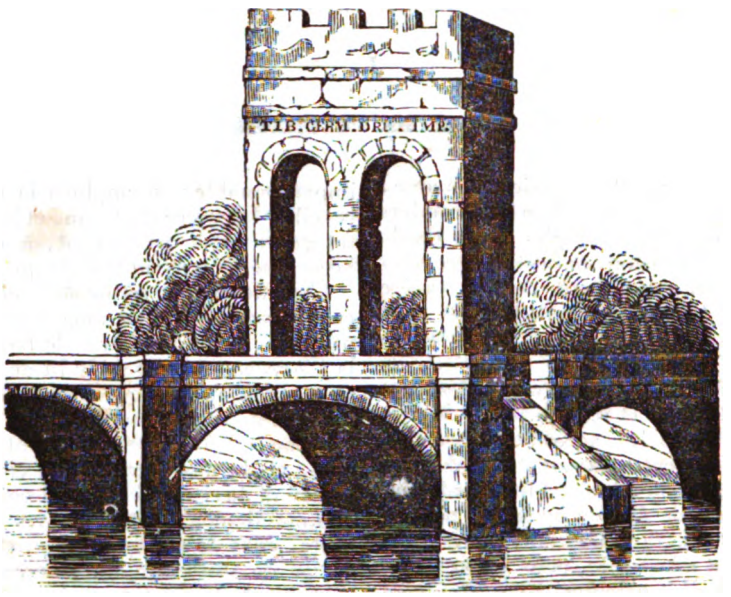
Le seul monument romain qui soit encore debout est l'arc de triomphe, que les Santons élevèrent à Germanicus, l'an de Rome 774. L'époux d'Agrippine avait été le bienfaiteur des Gaules, et les *Santons* osèrent lui élever un arc de triomphe pour perpétuer le souvenir de leur reconnaissance. La frise de l'entablement, couverte des inscriptions de la dédicace, est encore bien conservée. On peut lire distinctement les noms de Germanicus, de Tibère et de Drusus. Quelques historiens ont cru que le monument avait été consacré à Tibère empereur; le nom du monstre de Caprée, inscrit en première ligne, a pu seul les induire dans une pareille erreur. Il est certain que les Santons, ainsi que les autres peuples de la Gaule Celtique, n'avaient pas à se louer de la domination du successeur d'Auguste: pourquoi auraient-ils élevé un monument en l'honneur de celui qui fesait gémir l'empire sous le poids de la tyrannie? Mais, disent certains antiquaires, le nom de Tibère est gravé sur l'entablement; c'est une preuve incontestable de l'intention des habitans de *Mediolanum*. Cette objection qui n'en est pas une pour ceux qui ont étudié l'histoire de ces temps, a été vigoureusement combattue par M. le baron Chaudruc de Crazannes, dans son savant traité sur les antiquités de la ville de Saintes et du département de la Charente Inférieure. Tibère était un prince susceptible et ombrageux; élever un arc de triomphe à la gloire de Germanicus, eut été pour les Santons un crime impardonnable: on employa la ruse pour ne pas réveiller la colère du tyran, et le nom du monstre fut gravé sur le monument, à côté du nom du héros que pleurèrent tous les peuples de la Gaule.

L'arc de Saintes est de style corinthien; il a encore quinze mètres de longueur, trois mètres d'épaisseur, et treize mètres de hauteur. Avant que la *Charente* eût envahi le lit de la *Seugue*, l'arc se trouvait au commencement de la voie militaire qui conduisait de *Mediolanum* à Poitiers. Les empiètemens de la rivière minèrent peu à peu le terrain, et le monument placé en tête du pont fut séparé de la rive qui lui était contigue; cette rive, continuellement battue par les eaux de la Charente, céda de siècle en siècle, et, en 1665, on fut obligé de construire un nouveau pont; alors le monument élevé à Germanicus se trouva à la jonction des deux ponts, à peu près au milieu de la Charente. Il perdit beaucoup de sa hauteur et de sa majesté, parce que la base de ses pieds se trouvant engagée dans les piles du pont, la hauteur fût diminuée de quatre mètres. Voilà pourquoi les étrangers, qui voient pour la première fois le monument de Saintes, trouvent ses deux arceaux d'une largeur excessive et presque ridicule; mais quand ils se sont convaincus des tristes modifications qu'il a subies, ils voient facilement que, l'arc, dans son état primitif, avait toute la grandeur que les Romains imprimaient au front de leurs monuments. Il est construit en pierres de taille extraites des carrières de la Saintonge, et qui ont à peu près trois ou cinq mètres de longueur, deux ou trois pieds d'épaisseur. Parfaitement jointes, on n'y remarque aucune trace de ciment; elles sont posées par assises et liées intérieurement par des lames de fer ou de plomb. Aussi, quand on voit le jour à travers les interstices qui existent entre les grosses pierres qui supportent l'entablement, on est étonné que cette masse ne se soit pas encore écroulée.

Le piedestal du monument, maintenant engagé dans les piles du pont avait, primitivement, neuf mètres de hauteur. Ses deux arches à plein-cintre sont ornées d'archivoltes, et les angles de la partie supérieure étaient décorés autrefois de colonnes cannelées, dont on voit encore des vestiges. L'arc de Saintes a été horriblement dégradé; ses colonnes, ses bas-reliefs, ses sculptures, ses moulures ont disparu, et s'il en reste encore quelques débris, ils portent l'empreinte du marteau du vandalisme.

Dans le cinquième siècle, les Visigoths s'emparèrent de Saintes, et comme ces peuples s'efforçaient de détruire tout ce qui restait de la gran-

Digitized by Google



ARC DE TRIOMPHE.

deur romaine, ils mutilèrent les monuments qui ornaient l'antique *Mediolanum*. L'arc de Germanicus leur parut propre à servir de fort; ils le surchargèrent de hideux et d'énormes créneaux qu'on n'a pas encore fait disparaître et qui ont, pendant la nuit, la forme d'une rangée de vautours.

Tel qu'il est, l'arc de triomphe que les Santons élevèrent à Germanicus, doit être regardé comme un des plus précieux restes de la grandeur romaine. Sa masse grisâtre, qui parait lourde parce qu'elle a beaucoup perdu de sa hauteur, a un aspect imposant. Sous ses arches retrécies passèrent les proconsuls romains, les barbares du Nord, les Goths, les Normands et les Francs. Clovis y passa après la bataille de Vouillé, Charlemagne, en revenant d'Espagne, Edouard, d'Angleterre, Charles V, Henri IV, Louis XIV et Napoléon ont tour à tour courbé leurs puissantes têtes sous le monument triomphal destiné à perpétuer le souvenir des vertus du héros romain qui fut admiré par tous les peuples de l'empire.

II.

L'AMPHITHÉATRE.

A Rome les consuls et les empereurs élevèrent d'abord des théâtres où le peuple, admis sans aucune rétribution, assistait aux représentations des comédies de Plaute, de Térence, des tragédies de Sénèque et des grands auteurs de la Grèce. Plus tard les Romains dégénérés trouvèrent ce plaisir trop fade, et indigne de la majesté du peuple-roi: alors on construisit ces immenses amphithéâtres où les citoyens furent spectateurs des combats des bêtes féroces; peu à peu ils s'accoutumèrent à voir couler le sang; les magistrats alimentèrent la dépravation qui rongeait le cœur de l'empire: ils jetèrent dans l'arène des chrétiens qui expirèrent sous la dent des tigres et des lions. Le peuple applaudit, et dit: *ce n'est pas assez*. Dès ce moment, les malheureux captifs, connus sous le nom de gladiateurs, furent destinés aux barbares réjouissances des maîtres du monde. La contagion ne tarda pas à se répandre dans les provinces: les proconsuls voulurent imiter la magnificence de leurs maitres. Chaque ville importante, chaque colonie eut son amphithéâtre; les grandes citées de la Gaule ne furent pas oubliées, et les arènes de Nismes attestent encore l'empressement que mirent les gouverneurs à seconder le zèle des Césars, et à satisfaire les peuples vaincus.

Mediolanum capitale des *Santons* eut aussi son amphithéâtre. Au commencement du troisième siècle de l'ère chrétienne, une impératrice, d'autres disent un proconsul, le fit construire au moyen d'un tribut qui fut prélevé sur tous les peuples de la deuxième Aquitaine. Le temps et le marteau des barbares ne l'ont point respecté comme les arènes de Nismes, mais ce qui en reste suffit pour en donner une description exacte.

Digitized by Google

A deux cent pas environ de la route de Bordeaux, dans le vallon resserré entre les deux collines sur lesquelles s'étendent les deux bourgs de Saint-Eutrope et de Saint-Macoul, on voit encore un tas de pierres grisâtres qui vues à une certaine distance ont l'apparence d'un pont gothique et presque ruiné.

Le pourtour des voûtes se dessine seul en entier sur cet amas de ruines qui attestent encore que l'amphithéâtre de Saintes était le plus vaste de la Gaule, excepté celui de Nismes. En effet les débris occupent toute la largeur du valon et s'appuient au nord sur la pente de Saint-Macoul, et au midi sur le côteau de Saint-Eutrope. Deux portes principales ouvertes aux extrêmités du grand axe, qui avait quatre-vingt mètres de longueur ornaient l'entrée du vaste édifice; le *Podium* extérieur était percé de soixante arcades; les voûtes inclinées vers l'arêne n'avait qu'un seul étage et qu'une seule prescintion; on voit encore sous les arcades qui ont résisté aux ravages du temps, les corridors qui conduisaient aux loges des riches et des magistrats, et les issues par où la foule entrait et sortait. De petites ouvertures carrées, pratiquées dans les murs, servaient sans doute à soutenir les crampons ou les barreaux auxquels on attachait les toiles qui, pendant l'été, mettaient les spectateurs à l'abri des ardeurs du soleil.

Le petit axe de l'amphithéâtre de Saintes n'avait que cinquante-cinq mètres de longueur. Quelques antiquaires ont cru voir dans des débris de murailles adossées aux deux côteaux de Saint-Eutrope et de Saint-Macoul des cages dans lesquelles on enfermait les bêtes féroces destinées aux combats de l'amphithéâtre; mais de nouvelles recherches ont prouvé que ces murailles furent construites pour empêcher l'éboulement du terrain.

Il est certain que les arênes de *Mediolanum* servirent à ces luttes de gladiateurs dont le peuple se montra si avide dans les derniers siècles de l'empire: les proconsuls donnèrent probablement aux *Santons* le spectacle de plusieurs combats de bêtes féroces, et tout porte à croire que le valon où on distingue à peine quatre arcades ruinées fut autrefois le théâtre des jeux sanglants qui amusèrent la vieillesse des Romains.

Les amphithéâtres pouvaient au besoin se transformer en vastes étangs qui servaient aux combats appelés *Naumachies*; on sait qu'un empereur romain donna au peuple le spectacle d'un combat de deux galères à trois rangs de rames; les arênes de Saintes eurent aussi leur double destination. Il y a quelques années, on a découvert que l'eau pouvait arriver jusqu'à l'amphithéâtre par une branche de l'aqueduc de Douhet.

Chaque jour ce précieux débris de la magnificence romaine s'écroule peu à peu; le terrain gagne rapidement et dans quelques années les quatre arcades qui subsistent encore seront ensevelies pour toujours. Saintes n'est plus qu'un faubourg de la belle *Mediolanum*. La noble cité montre avec orgueil les restes de sa grandeur passée; mais l'antiquaire seul s'y arrête pour visiter les bains antiques découverts dernièrement sur la rive gauche de la Charente; il admire les deux baignoires retrouvées intactes, avec plusieurs ustensiles de fabrique romaine; il visite l'ancienne église de Saint-Céroine, bâtie sur les ruines du temple de Jupiter *Cérannius*, si vénéré des *Santons*; il jette à peine un coup d'œil sur le pont qui n'est plus qu'une masse lourde surchargée de l'arc de triomphe; puis il quitte sans regrets l'ancienne capitale de la Saintonge qui a perdu son importance et sa gloire, et n'est plus qu'un beau chef-lieu d'arrondissement.

J.-M. Cayla.

DES CHIENS QUI GARDENT LES PRISONS DE FOIX.

Quand les voyageurs qui visitent les Pyrénées traversent notre pays de Foix, ils s'étonnent de voir à des distances très-rapprochées les restes des manoirs féodaux sur les points les plus élevés des montagnes. L'aspect de ces débris isolés pénètre l'ame d'un profond sentiment de tristesse autant par l'intérêt qui s'attache à tout ce qui n'est plus, que par les souvenirs cruels d'une tyrannie de plusieurs siècles. Ces souvenirs vivent encore dans ces ruines comme autant de fantômes qui les habitent, et l'on rencontre souvent des cantons où se conserve la mémoire d'un baron redouté. Le pâtre vous montre avec effroi les ruines des demeures seigneuriales dont il vous fait d'étonnants récits. Alors vous observez leur position avantageuse qui domine la plaine, les murs épais, les hautes tours encore debout; quoique mutilées par le temps, elles conservent au milieu des débris leur aspect sauvage et menaçant, elles sont fortement assises sur le roc aussi fermes et inébranlables que la mémoire des hommes d'armes qui les habitèrent.

Le monument sans contredit le plus remarquable parmi tous ceux qui couvrent l'ancienne contrée de Foix, ce sont les trois fameuses tours qui s'élèvent depuis plusieurs siècles sur le rocher du même nom. Les montagnards de l'Ariège ne jurent que par elles; ils en effrayent l'imagination de leurs enfans par des récits traditionnels. Ces trois tours changées en prisons sont un enfer qu'ils souhaitent à leurs ennemis et qu'ils redoutent pour eux-mêmes.

Le rocher de Foix qui leur sert de base et comme de piédestal est assis dans une petite plaine où viennent aboutir trois vallées. Seul, debout, et tout à fait séparé des montagnes, il ressemble à un chevalier descendu le premier en champ-clos pour attendre son adversaire. Il est sec, décharné, sans verdure: c'est le squelette d'une montagne que les pluies ont mis à nu.

Digitized by Google

Sa position et sa structure toutes particulières ont dû la rendre, avant l'invention de la poudre, une des forteresses les plus redoutables du midi. On voit en effet, en remontant les siècles, qu'il n'a été pris qu'une fois, encore même fallût-il un roi de France en personne et un roi de France qui s'appelât le Hardi.

Les trois tours sont placées sur le rocher à peu près à égale distance. Elles forment une ligne du nord au midi; la première du côté du nord est moins élevée que les autres; elle est bâtie sur des substructions qui doivent être très anciennes et remontent sans doute aux Gaulois. La tour elle-même est un édifice romain; sa structure lourde l'annonce, et le mélange de la pierre et de la brique employée à sa construction en est un indice certain. Cette première tour et la seconde étaient unies autrefois par une plate-forme spacieuse que soutenait une voûte très-solide; la plate-forme existe encore mais elle est masquée par un édifice tout moderne. Ces deux premières tours sont carrées; la seconde avec ses voûtes en ogives doit appartenir aux Visigoths ou aux Sarrasins : elle se termine par une plate-forme crénelée et découverte.

La troisième tour qui, sans contredit, est la plus remarquable, est ronde et s'élève au dessus des deux autres. On peut fixer au douzième siècle l'époque de sa construction; elle a vingt mètres de haut à peu près, et dix-neuf mètres de circonférence. Elle est couronnée d'une plate-forme en encorbellement, l'escalier sur noyau est pratiqué dans l'épaisseur du mur; au bas de la tour et dans les fondemens sont creusés des cachots humides sans lumière et sans air; le reste se divise en quatre grands étages voûtés en arc de cloitre.

Ainsi chaque siècle est venu placer son monument sur ce rocher; chaque dominateur laissa des marques de son pouvoir; à son tour notre siècle est venu : mais qu'a-t-il élevé de remarquable à côté de ces trois grandes masses de pierres? si la place manquait sur le rocher, ou s'il craignait de n'avoir pas assez de forces et de génie pour y élever un ouvrage de ses mains, du moins il fallait conserver à ces monumens leur aspect primitif. Cependant ils ont bâti devant les deux premières tours carrées des prisons étroites et malsaines qui déparent tout sur le rocher sans atteindre le but d'utilité qu'on se proposait; c'est un édifice mesquin auquel sa blancheur virginale donne un air tout niais à côté de ces vieilles tours aux flancs larges et noirs; un monument bourgeois qui semble déplacé en si bonne compagnie, un nain ridicule qui n'arrive pas à la ceinture de ces géants; et la tour ronde, grand Dieu! Cet homme de fer du moyen-âge, comme ils l'ont profanée! au lieu de laisser sa plate-forme découverte, ils ont caché des crénaux sous un toit d'ardoise en forme conique, et l'on dirait le chapeau d'un magicien sur la tête d'un ricombre.

La première fois que ce rocher m'apparut dominant les clochers et les maisons de Foix, la sensation qu'il produisit en moi fut tellement profonde qu'elle forma dans mon esprit un double souvenir. C'était le soir : je voyais au dessus, bien au dessus de la ville, les trois tours se dessiner à peine dans l'ombre. Elles se montraient à la fois vagues à mes regards comme à mes souvenirs, des imaginations brillantes envahissaient ma tête, et je voyais déjà se grouper et s'agiter autour de ces monumens les hommes qui les avaient habités. Malgré la fatigue du voyage et malgré la nuit qui s'approchait je voulus aussitôt visiter les tours et les observer de près. Je rencontrai d'abord aux pieds du rocher un vieux bâtiment que je crus être l'ancienne demeure des comtes de Foix, car je ne distinguais pas bien son architecture : mon cicerone m'avertit que cet édifice élevé en 1741 par M. de Ségur, gouverneur de la province, servait aux séances des états et qu'il était maintenant le palais de justice. D'ailleurs, j'aurais dû me souvenir que tout seigneur féodal occupait sur ces terres la position la plus forte et non la plus agréable; lorsque saint Louis habitait le donjon du château de Vincennes, le comte de Foix devait se tenir renfermé dans ses tours. Elles lui servaient en même temps de forteresse, de prison et de demeure ordinaire. Il voyait au dessous de lui ses vassaux craintifs groupés confusément autour du rocher, tremblants dans leur cabane de chaume à un trait de son arc; sous ses pieds, il tenait ses prisonniers renfermés dans de noirs cachots; et debout, dans ses plaines armées, il attendait fièrement l'ennemi. Rien qui rappelle mieux la société du moyen-âge que l'aspect du château de Foix et de cette ville aux rues étroites et tortueuses pleines encore du désordre de ces temps. On dirait que les bonnes gens du pays, saisis de crainte à la vue de ces hautes tours qui s'élevaient au dessus d'eux comme trois spectres, avaient oublié tout soin de leur bien-être, et bâti leur cité dans les préoccupations de l'effroi.

Le pouvoir est maintenant descendu de si haut: il est venu se placer à côté des sujets; il leur a donné l'exemple des bonnes manières; il les a façonnés au luxe, il a dominé par la magnificence des fêtes et l'éclat des broderies ceux que la vieille tyrannie effrayait par l'éclat des armes. Cette aristocratie du fer excitait le respect et la haine; maintenant, l'aristocratie de l'or provoque le mépris et l'envie : celle-là, brisait les serfs pour les dominer; celle-ci les séduit et les achète: l'une, savait admirer la force et fraternisait avec le courage; l'autre s'effraie de tout génie et n'utilise que la corruption; aussi, tandis que l'ancienne se couvrait de fer et se paraît d'acier, la nouvelle se barde de loix et se cuirasse de parchemin. Voilà ce que je me disais en moi-même, en voyant, d'un côté, la demeure sauvage des vieux comtes, et de l'autre le palais élégant de nos préfets.

Quant au bâtiment consacré aux séances du tribunal de première instance, tout porte à croire que dans le même emplacement s'élevait autrefois un château ou manoir habité par les sergents d'armes, chevaliers, valets et pages des comtes, par les comtes eux-mêmes dans les moments de calme; je n'en veux d'autre preuve que les longs murs élevés au bord du chemin qui conduit jus-

Digitized by Google

qu'aux tours : ils étaient destinés à assurer la communication du château avec la forteresse. Nous longeâmes ces murs pour monter sur le rocher et nous arrivâmes bientôt à la citadelle.

C'est là que je fus péniblement affecté en voyant les prisons mesquines qui masquent les deux premières tours. Mais il fallut se résigner ; j'étais déja fait à gémir sur de pareilles profanations. En traversant le village de Saint-Jean-de-Verges, situé à quelques lieux de Foix, je venais d'être le témoin d'un de ces sacriléges qui autorisent un homme à secouer la poussière de ses pieds et à fuir sans détourner la tête. Il y a quelque temps qu'on découvrit à Saint-Jean-de-Verges les ruines d'un temple de Cybelle : il s'élevait sur le flanc d'une colline que les habitans du pays nomment encore la montagne d'*Opio*, faible altération d'*Ops*, la Terre ou Cybelle. Pendant les fouilles qui furent faites, il y a quelques années, on déterra plusieurs colonnes de marbre blanc, assez bien conservées, ainsi que leurs chapiteaux, d'ordre corinthien. Croyez-vous qu'un musée se soit ouvert pour recevoir ces vénérables reliques? Point du tout : je venais de les voir ornant le colombier d'un honnête bourgeois de Saint-Jean-de-Verges, lequel y fait nicher ses pigeons avec un sang froid imperturbable.

Tandis que je maudissais, sans haine, tous ces profanes badigeonneurs, le guichetier des Tours me conduisait à travers plusieurs cachots jusques aux portes de la Tour ronde. Les marches de l'escalier pratiqué dans le mur sont tellement usées par le temps, qu'on peut à peine y fixer ses pas. Tant d'hommes y sont passés, lourds de leurs armures de fer, que leurs pas pesants ont usé les gradins et laissé une large voie au milieu du petit escalier. L'angle saillant des marches ne ressort qu'aux deux extrémités, et, pour prévenir des chutes inévitables, il faut monter avec beaucoup de précautions.

Nous arrivâmes enfin sur la plate-forme : c'est un beau spectacle que celui de la ville, de la plaine et des montagnes, considérés à travers les crénaux. La tour ronde est placée tout-à-fait sur le bord du rocher, de telle sorte, qu'on ne peut apercevoir sur quoi reposent les fondemens de l'édifice. On plonge des regards perpendiculaires sur la plaine, et lorsqu'on se penche sur les crénaux qui ressortent hors de la tour, on éprouve un moment de vertige; on est forcé de détourner ses regards de l'abîme qui vous appelle et vous attire vers lui.

« Cette hauteur n'est rien, dit le geolier qui » comprit ma frayeur, et les prisonniers essayent » de s'échapper par là. Il me fit frémir. J'aimerais » mieux vingt fois, lui dis-je, mourir d'un coup » d'épée ou d'un coup de feu, que de me suspendre ainsi à de méchantes cordes de paille, entre » le ciel et la terre : le point de départ et celui » d'arrivée sont tellement éloignés l'un de l'autre, » qu'on pourrait bien, au milieu de la route, les » perdre de vue tous les deux. »

Nous descendîmes pour visiter les prisonniers dans leurs cachots, et la vue de ces malheureux me fit comprendre tout ce que peut inspirer de courage le désir de recouvrer la liberté. Des hommes exaltés par les rêveries et l'inquiétude, suites inévitables d'une longue détention, doivent être capables de tout oser pour fuir un supplice de tous les instans. Quelle position plus affreuse que d'avoir l'esprit accablé sans cesse par l'idée d'une mort inévitable, ou d'une prison éternelle ! L'imagination du patient ne peut sortir de cette pensée, pas plus que son corps du cachot. Toujours les mêmes objets sous les yeux, toujours les mêmes craintes à l'esprit. Se coucher et ne pouvoir s'endormir sur une espérance; se réveiller et ne savoir que faire de sa vie. Les malheureux ne peuvent ajouter un pas aux pas de chaque jour, une pensée aux pensées de la veille, et ils se dessèchent sur leur grabat, comme un malade qui ne peut changer de posture pour échapper à l'agonie. L'inaction donne à toutes leurs facultés un degré d'énergie qui rend les besoins plus impérieux; l'absence des plaisirs qu'ils désirent donne à ces plaisirs de nouveaux attraits, et un feu dévorant s'allume dans leurs entrailles : ils sont pleinement en possession de leurs facultés, mais ils vivent dans une tombe. Ils ne se sentent exister que parce qu'ils souffrent; ils désirent sans être satisfaits, ils se fatiguent sans dormir, ainsi privés de ces deux bienfaits du ciel qui rendent l'existence supportable, le repos et l'espérance.

Le plus grand nombre des prisonniers qui languissent dans les tours de Foix, appartiennent aux montagnes. Ces pauvres pâtres observent, du fond de leur cachot, tous les biens qu'ils ont perdus, et cette vue, loin d'adoucir leurs tourmens, rend leur prison plus hideuse et la captivité plus cruelle. Absorbés par la contemplation des lieux où ils vécurent libres, de ces lieux dont l'aspect donne mille souvenirs et pas une espérance, le visage collé aux grilles de fer qui barrent les fenêtres de leur prison, ils les mouillent de pleurs, ils les serrent quelquefois avec des mains crispées par la rage; ils passent des journées entières dans l'immobilité et le silence, et lorsque vous venez visiter leur misère, ils jettent sur vous des regards vagues; à toutes vos questions, ils restent impassibles et muets, comme s'ils avaient oublié le langage de ceux qui les ont bannis de leur société. Quelquefois on les voit se promener à grand pas dans leur cachot, comme s'ils étaient violemment agités; des regards sans joie et sans espérance brillent dans leurs yeux caves, comme des éclairs qui luisent dans l'obscurité. Afin de contenter l'inquiétude qui est dans leurs membres, ils passent et repassent sans cesse sur les mêmes dalles de leur prison ; ils murmurent des paroles intimes avec des grincemens de dents ; on dirait des bêtes féroces qui rugissent et s'agitent sans cesse dans leur cage de fer.

Quelques-uns de ces malheureux cherchent dans le travail une distraction à leurs peines : leurs ouvrages sont quelquefois des chefs d'œuvre de patience et d'adresse. L'esprit gagne en activité tout ce que le corps a perdu : toute leur vie se concentre dans l'intelligence, et l'on admire sou-

Digitized by Google

vent les produits ingénieux de leur industrie. Le geolier me fit remarquer, dans le second étage de la tour ronde, un bas-relief grossièrement sculpté sur une pierre; cet ouvrage, me dit-il, est d'un soldat protestant qui avait été condamné à mort; vous voyez qu'il représente un homme attaché à la potence et près de lui son cheval : le malheureux n'avait sans doute que cet ami qui lui inspirait des regrets. L'esprit sans cesse préoccupé par la pensée de sa mort, il était obligé de trouver un plaisir à graver sur la pierre son dernier supplice, avec un clou, seul instrument qu'il eût dans la main.

En parlant ainsi, le geolier ferma la porte du cachot et descendit l'escalier de la tour. Préoccupé par ce que j'avais vu, je le suivais pas à pas, lorsque je heurtai par mégarde un chien couché sur les degrés. La douleur lui fit pousser un long aboiement et je fus surpris qu'il ne se fût pas élancé sur moi, car j'avais souvent entendu parler de ces gar diens redoutables qui veillent la nuit au pied des tours de Foix. Mais bientôt les cours retentirent de longs hurlemens; les chiens émus se dressèrent au bruit d'alarme de leur frère attaqué, et les voûtes des prisons retentirent de leurs aboiemens. Ils se prolongeaient jusqu'aux montagnes, ils allaient se perdre au loin dans le silence de la nuit, et l'on écoutait avec un profond sentiment de tristesse ce chœur de Cerbères qui s'élevait seul du rocher, comme un cri de désespoir. Je me tournai vers le geolier qui souriait de mon étonnement; il vit deux ou trois questions dans mes regards, il se hâta de satisfaire à ma curiosité.

« Ces animaux, me dit-il, sont doués d'un instinct si merveilleux qu'ils reconnaissent aux seuls vêtemens les malfaiteurs et les condamnés. Il ne leur arrive jamais d'attaquer un homme qui n'aurait pas les dehors et l'aspect d'un criminel. Un officier de gendarmerie voulut un jour mettre à l'épreuve leur sagacité : il vint aux tours couvert de haillons pour faire sa ronde de nuit. Trompés à la première vue, les chiens s'élancèrent sur lui pour le déchirer; mais, à peine eurent-ils reconnu, à la lueur du flambeau qu'il portait à sa main, ou son visage ou son bonnet de police, le seul insigne qu'il eût gardé, qu'ils s'arrêtèrent et se couchèrent à ses pieds pour le caresser. »

J'écoutais avec une attention avide, ce que me racontait le geolier, et je l'interrompais rarement par des réflexions pour ne rien perdre de ses paroles. Je veux vous apprendre, me dit-il, un fait encore plus remarquable, arrivé depuis longues années. Je le connais dans tous ses détails; car mon grand père me l'a souvent raconté; il le tenait de son père qui était geolier comme moi.

Nous étions arrivés dans la loge du guichetier : il suspendit au chevet de son lit un énorme trousseau de clefs, et me pria de m'asseoir. Tandis qu'il se préparait à me narrer sa vieille histoire, histoire vénérable, arrivée jusqu'à lui par tradition de famille, je regardais les voûtes et les murs épais de la prison, autrefois habitée par de puissans seigneurs et de forts chevaliers. Ces mêmes voûtes avaient ouï conter bien des faits d'armes et de nobles amours, et c'était à la lueur de mille flambeaux, devant une foule brillante de dames entourées de leurs pages; le cliquetis et l'éclat des armures, les froissemens du velours et les couleurs de la soie, chaque bruit, chaque reflet de lumière apportait un plaisir, ajoutait un embellissement à la fête; mais, dans ce moment, les voûtes étaient nues; au lieu de cuirasses et de casques d'acier poli, quelques haillons pendaient aux murs; une lampe fumeuse éclairait deux hommes mesquinement vêtus, et voici le récit qu'un d'eux fesait à l'autre.

Je crois vous avoir dit que mon aïeul était gardien des tours de Foix. Il arriva qu'un de ses meilleurs chiens fut empoisonné par un prisonnier qu'il avait mordu, lorsque celui-ci cherchait à s'échapper. Il fallut le remplacer sans retard, et l'on acheta dès le lendemain à un montagnard du Querigut un beau chien qu'il menait en laisse. L'animal était fort et de haute taille, mais triste et sans vivacité dans les yeux; il se laissa conduire aux tours avec tant de facilité, que le geolier se repentait de l'avoir acheté, le croyant paresseux et de mauvaise garde. Tous les chiens qui changent ainsi facilement de maître sont comme les méchans valets qui ne veulent travailler chez aucun. Mais ce geolier se trompait, si Farou (Farou, c'était le nom du chien) quittait sans regret celui qui l'avait vendu, c'est que l'homme du Querigut n'était pas son véritable maître. On apprit plus tard qu'il avait été nourri par un pauvre bûcheron de l'Hospitalet, qu'on appelait dans son pays Pierre le misérable. Pierre avait donc élevé ce chien; il l'avait dressé pour la chasse à l'ours et la garde des troupeaux, mais des malheurs inattendus l'avaient obligé à le vendre. Ce montagnard n'avait d'autre secours que celui de ses bras pour nourrir sa fille et sa femme infirme depuis quelques années. Il perdit sa femme et sa jeune fille tomba malade de chagrin. Alors Pierre de l'Hospitalet se trouva dans la peine et l'embarras : il fallait travailler pour gagner son pain, mais il fallait aussi soigner son enfant couchée sur un lit de paille. Pendant quelque temps il suffit à tout : le jour, il le passait auprès de sa fille souffrante; la nuit, sitôt qu'elle pouvait dormir, il allait à la chasse, ou bien encore il portait au forges de grands sacs de charbon. Pendant ces momens d'absence, Farou veillait auprès de la jeune fille malade; il léchait ses mains froides et pâles, il se couchait sur ses pieds afin de les réchauffer.

Cependant le travail pénible que Pierre s'imposait pendant les heures du repos l'épuisait de fatigue et ne suffisait pas pour le substanter; enfin, vous le savez, la plus petite maladie est la mort du pauvre. Pierre de l'Hospitalet se vit réduit à vendre son fusil, sa vache, sa faulx, car il fallait acheter du pain pour lui et des remèdes pour sa fille. Ces derniers secours épuisés, il n'eut plus rien à vendre que son chien. C'est alors qu'il se trouva bien malheureux. L'hiver approchait; il allait habiter dans une cabane ouverte au froid, sans pain. Bientôt, séparé par la neige de toute habitation, il se

Digitized by Google

rait privé de son chien qui veillait auprès de sa fille quand il était obligé de s'éloigner. Le malheureux montagnard n'eut pas la force de le livrer lui-même à ses voisins qui l'avaient acheté pour le revendre bien cher; il entendit de loin les aboiemens de son chien qui refusait de suivre ses nouveaux maîtres ; il resta long-temps immobile de douleur, et des gens qui le virent alors assurent qu'il pleurait comme un enfant, sans faire attention que la neige tombait sur ses membres demi-nus.

Il rentra dans sa cabane après avoir essuyé les larmes qui mouillaient ses yeux. Père, lui dit la jeune fille en le voyant, où donc est Farou! voilà que vous me laissez seule tous les deux. Pierre feignit de ne pas entendre et se détourna. Le vent pénètre jusqu'à mon lit, reprit la jeune fille, j'ai froid : il se coucherait à côté de moi pour me rechauffer, s'il était ici.

Pierre se hâta d'allumer du feu : il suffoquait. Père, dit encore la jeune fille, pourquoi ne pas me répondre? je vous demande où est notre Farou; qu'en avez-vous fait?.... Je l'ai vendu, dit le montagnard, et un profond silence régna dans la cabane: tous deux pleuraient sans se plaindre, et l'on n'entendait que le vent qui sifflait à travers les fentes des parois.

Pierre, qui n'avait plus de chien pour veiller sur sa fille, autour de sa misérable cabane, Pierre ne pouvait plus la quitter pendant la nuit; à peine osait-il, durant quelques heures du jour, aller demander l'aumône à ses voisins aussi pauvres que lui ; mais inquiet de savoir que sa fille était souffrante, il se hâtait de revenir auprès d'elle, même avant que d'avoir obtenu un morceau de pain.

Enfin le pauvre montagnard pressé par le besoin, égaré par la douleur, fut obligé de voler pour se nourir : mais il n'avait pas l'expérience et l'adresse des malfaiteurs; il fut saisi par les gendarmes et conduit aux prisons de Foix.

Jugez quelle dut être la douleur de ce pauvre père en songeant qu'il abandonnait sa fille, seule; et que, si quelques voisins allaient par pitié la visiter sur son grabat, ils lui diraient que son père venait de tomber entre les mains de la justice. Il allait perdre à la fois les deux choses qui lui étaient les plus chères, sa fille et sa réputation d'honnête homme. On fut obligé de le traîner dans son cachot, car, dans son désespoir, il se jetait à terre et se roulait dans la neige en poussant des cris lamentables.

Lorsqu'il traversa la cour de la tour ronde, poussé par les gendarmes qui l'entraînaient, on vit le chien qu'on avait acheté depuis peu de temps s'élancer vers lui comme s'il avait voulu le déchirer. Dès-lors on pensa qu'il serait de bonne garde et qu'on pourrait le laisser errer librement pendant la nuit.

Cependant Pierre de l'Hospitalet, couché sur la paille de son cachot, songeait à sa fille et pleurait sans pouvoir dormir. Il était plongé dans un tel découragement qu'il ne se demanda pas à lui même s'il essaierait d'échapper à ses gardiens. Il s'imaginait voir sa fille dans leur vieille cabane, seule et malade, tremblante pendant la nuit de froid et de crainte; et alors il frappait de la tête contre les murs, il se roulait sur les pierres humides de son cachot; il sanglottait, il grinçait des dents.

Poussé par je ne sais quel instinct, il s'approcha des grilles de fer qui barraient la fenêtre de sa prison : la pluie tombait par torents, la nuit était obcure, orageuse, aussi troublée que son propre cœur. Il se souvint aussitôt qu'il avait laissé le toit de sa chaumière en un bien mauvais état; il songea qu'il pleuvait peut-être sur le lit de sa fille, et qu'elle n'aurait pas la force de se lever. A cette pensée, le montagnard poussa un grand cri et tomba sur ses genoux ; mais ce n'était pas qu'il eut la pensée de prier : la force lui manquait pour se soutenir.

Pierre, abimé dans sa douleur, gardait un morne silence, sans se plaindre et sans pleurer ; mais voilà qu'au milieu des sifflemens du vent et du bruit monotone de la pluie tombante, un long gémissement s'élève du fond de la tour et pénètre sous les voûtes de la prison; le montagnard tressaille, cette voix a jeté la vie, a remué quelque chose dans son âme. Il écoute ; un nouveau gémissement, plus triste, plus prolongé que le premier, s'élève encore vers le montagnard qui l'écoute, immobile, avide comme l'homme altéré qui boit l'eau fraîche d'une fontaine. Dès que la seconde plainte a cessé, Pierre se lève en poussant un cri de joie ; il a reconnu son chien : puis il écoute encore, immmobile, haletant, la voix de ce vieil ami qui lui est resté fidèle. Au milieu de tout ce qui l'entoure, murailles épaisses grilles de fer, geoliers et bourreaux, il existe un être qui vient lui dire son devouement : il apprend qu'il n'est pas tout-à-fait abandonné ; et de grosses larmes coulent alors de ses yeux, et le montagnard tombe alors à genoux, et cette fois c'est pour prier. La première émotion passée, le montagnard réfléchit sur le secours qu'il pourrait tirer de son chien, et l'espérance, le courage, tout cela lui rveient au cœur dans un instant. Il mangea pour reprendre ses forces, et il attendit, avec la ferme résolution de s'évader, que les geoliers fissent leur ronde; il savait que son chien serait terrible en le défendant contre eux : ajoutez au désir de recouvrer sa liberté, l'amour qu'il avait pour sa fille. Dans son impatience de voir arriver ce moment décisif, il écoutait, il secouait les barreaux de fer de sa prison pour exercer ses forces; il cherchait, sur le pavé et les murs pour voir s'il ne trouverait pas une arme dont il pût se servir.

Bientôt un bruit de verroux l'avertit que l'heure est arrivée d'user audacieusement de ses forces; il s'élance vers son lit, se couche pour ne pas éveiller des soupçons ; et, le cœur ému, l'oreille attentive, il attend. Enfin, le bruit des pas arrive jusqu'à lui ; le bruit se rapproche, une clef touche à la porte de sa prison, elle s'ouvre, et le geolier, suivi d'un soldat, entre dans son cachot. Le chien du montagnard les suivait ; Pierre l'a reconnu : avant que ses caresses ne le trahissent, il s'élance sur le gendarme, lui enlève son sabre avec cette promp-

Digitized by Google

titude que donne une résolution fortement arrêtée, et se jette aussitôt hors de la prison. Le geolier s'élance pour l'arrêter, mais le chien avait reconnu son maître; l'œil brillant et le poil hérissé, il se jette sur le geolier, le saisit à la gorge et le renverse: Pierre revient en même temps contre le soldat, le blesse mortellement; et ces deux adversaires restent étendus sur les dalles du cachot.

Le montagnard saisit les clefs des portes, et, sans perdre de temps, se hâte de descendre l'escalier de la tour ronde; son chien marchait devant lui et, dans son instinct admirable, il se dressait sur toutes les portes qu'il fallait ouvrir, comme pour indiquer à son maître le chemin de la fuite. Ils arrivèrent au fond de la tour: c'est là qu'il fallut livrer un second combat plus terrible que le premier: les geoliers et les soldats qui veillaient aux prisons, éveillés par le bruit, frappaient à la porte, appelaient leurs camarades, étaient impatiens de les venger ou de les secourir.

Pierre et son chien abordèrent l'ennemi sans hésiter: un instinct puissant les poussait tous deux, et le combat fut prompt, acharné, décisif. Le montagnard, qui était de force à manier facilement une hache pesante, fesait rouler autour de lui le sabre dont il était armé; le combat s'engageait à peine, qu'il avait déja porté quelques coups heureux, tandis que son fidèle Farou occupait à lui seul plusieurs de ses adversaires étonnés de voir un chien des tours s'élancer sur les gardiens. Pierre fut assez adroit ou assez heureux pour frapper les mains qui portaient des flambeaux; l'obscurité les sauva. Tandis que les geoliers et les gendarmes le cherchaient vainement autour d'eux, et se débattaient dans l'ombre, il se glissa vers la porte de la tour carrée, l'ouvrit avec quelque peine et la referma sur lui: son chien ne l'avait pas quitté.

Là, le montagnard se trouva dans un moindre péril, mais dans un plus grand embarras: l'obscurité la plus profonde régnait dans ce lieu; par où fuir? comment éviter ou braver le danger? Tandis qu'il demeure incertain, son chien le tire par les haillons qui le couvrent sans le vêtir, et le conduit à la porte qui donne sur la terrasse placée entre les deux tours carrées. — On pouvait s'élancer de là dans le chemin bordé de murs qui conduit aux pieds du rocher.

Pierre a touché les verroux et les serrures avec ses mains qu'il porte devant lui; il se hâte d'essayer une à une les clefs qu'il a dans sa main, mais le trouble et l'obscurité rendent l'opération difficile, et le temps se perd sans succès. Les gardiens, enfermés dans la cour de la tour ronde, frappent des coups redoublés à la porte qu'il a fermée sur eux; ils appellent au secours, et Pierre entend déja les cris des sentinelles qui réveillent les soldats de garde; l'explosion d'une arme à feu achève de jeter le trouble dans son ame; la fuite va devenir impossible, puisque déja tout le château s'éveille. Pierre doute de lui-même: il désespère de se sauver, et il appuie son front sur les larges lames de fer qui couvrent la porte de la prison; mais quand il songe qu'il a tant fait pour s'échapper, et que tout cela va devenir inutile, quand il songe, qu'un dernier obstacle surmonté, il se trouvera libre dans la campagne, il pourra courir auprès de sa fille, il se relève puissant et hardi, choisit au hasard une clef, ouvre la porte et fuit; le désespoir a ses inspirations.

Deux soldats arrivaient sur la plate-forme, en même temps qu'il sortait de la tour: quand ils le virent passer rapidement devant eux, ils allèrent pour l'arrêter, mais le chien de Pierre s'élança pour le défendre, et ceux-ci pensant que l'homme était un gardien, ne s'opposèrent pas à sa fuite.

Pierre et son chien descendaient rapidement le rocher: ils seraient arrivés aux dernières portes, mais elles avaient leurs gardiens, et les clefs des tours ne pouvaient être à Pierre d'aucune utilité. Alors il grimpa sur le mur extérieur qui longeait le chemin du côté de la ville, son chien le franchit, et tous deux, malgré l'escarpement du rocher, osèrent tenter le chemin et se hasardèrent à la fuite.

L'audace ne double pas les forces, mais elle nous fait regarder le danger sans peur, et nous laisse user librement de celles que nous avons. Pierre ne balança pas à s'élancer sur les points de roc qui fesaient saillie, au risque d'être écrasé en tombant, s'il ne restait ferme sur ses genoux. Il s'attachait à des ronces et se laissait couler sur les flancs unis du rocher; il s'enfonçait dans de larges fentes et descendait lentement vers le sol en s'appuyant fortement des deux côtés. Enfin il arriva jusqu'à terre, et son cœur battit avec force quand il se sentit libre, quand la vie toute entière rentra dans son cœur avec ses passions, ses souvenirs et ses espérances. Il fuit dans l'ombre vers les montagnes en poussant un cri de joie; il appelle son chien, ami fidèle, compagnon dévoué, vrai libérateur; il est déja loin quand il s'aperçoit que son chien ne le suit pas. Il s'arrête, l'attend, l'appelle, l'attend encore. Farou se traîne jusqu'à lui; le montagnard joyeux se baisse pour le caresser, sa main se mouille, il touchait du sang. Farou était blessé: faible, épuisé de fatigue, il ne pouvait se soutenir; il se coucha tout-à-coup aux pieds de son maître. Ce fut un coup mortel pour celui-ci: il allait voir périr ce pauvre animal qui lui avait donné la liberté; mais voilà qu'il entend venir les soldats et les gardiens qui se pressent à sa poursuite: les chiens des tours les suivent et aboient dans l'obscurité; aussitôt il saisit son chien, le met sur ses épaules, s'enfonce dans la nuit et s'éloigne avec vitesse; il voulait à son tour sauver son libérateur, et cette généreuse résolution lui donnait des forces.

Cependant on se pressait sur ses pas avec ardeur: de nombreux ennemis couraient sur plusieurs chemins et se hâtaient de les poursuivre dans tous les sens; il les entendait marcher derrière lui, et comme il était accablé d'un pesant fardeau, il songea plusieurs fois à se mettre à l'écart pour éviter leur rencontre, parce qu'il se sentait incapable de soutenir une course aussi rapide. Mais il était trop impatient de revoir sa fille pour perdre un seul instant; il fit de nouveaux efforts pour se sauver de ses ennemis et gagner la montagne.

Digitized by Google

Ce fut en vain : les forces allaient manquer à son bon vouloir; il était brisé par la fatigue, la nécessité voulait qu'il abandonnât son chien, afin de revoir plutôt sa fille qu'il avait laissée mourante.

Le ciel en plaçant près de nous quelques animaux capables d'amour et toujours prêts au dévoûment, nous a dispensés de la reconnaissance pour satisfaire à l'ingratitude de notre cœur. Le montagnard abandonna son chien, mais ce fut avec bien du regret. S'il n'avait pas songé à sa fille malade, il l'aurait sauvé, sans doute; toutefois, avant que de fuir seul, il descendit vers un ruisseau, déposa son chien dans une eau fraîche qui pourrait laver ses blessures, puis il s'éloigna rapidement en se promettant de venir le revoir dès le lendemain.

Aussitôt que l'homme des torrents et des rochers se trouva libre dans le cœur de la montagne et sur une terre amie, il se sauva sans peine, comme un enfant se cache dans le sein de sa mère. Au point du jour, il arriva près de sa cabane.

Lorsque Pierre vit de loin son pauvre toit de bruyère et de chaume, il se prit à pleurer. Il avait laissé sa fille faible, malade, sans secours; dans quel état allait-il la retrouver. La neige était tombée pendant toute la nuit; il faisait froid; des pins tout couverts de neige étaient rangés autour de sa demeure, comme des vierges vêtues de blanc qui seraient venues assister aux funérailles d'une amie; et devant la porte fermée, la neige formait encore comme un linceuil prêt à envelopper un mort : tout jetait dans son âme de tristes appréhensions; il approchait en tremblant; en tremblant il appela sa fille, personne ne répondit, et le montagnard pour se rassurer, pour combattre une affreuse pensée, se disait à lui-même : oh non! c'est qu'elle dort : en même temps, il ouvrait la porte de la cabane.

Sa fille dormait en effet : Pierre en entrant dans l'unique chambre de sa pauvre demeure, vit auprès du feu une vieille femme plongée dans un profond sommeil. Au milieu de la chambre il apperçut un crucifix posé sur une table couverte d'un linge blanc, et devant le crucifix, un petit cierge allumé.

Pierre, le misérable, devint pâle comme un linceuil: il tomba à genoux devant le crucifix, et il se prit à pleurer comme un enfant, sans oser regarder vers le lit de sa fille.

La jeune fille dormait pour ne plus se réveiller; elle semblait reposer sur son lit comme épuisée par une longue fatigue. Lorsqu'on est dans la misère, c'est en effet un si pénible travail que la vie. Cette enfant était morte de chagrin et de dénuement, morte sans pouvoir s'expliquer son malheur par une faute; car elle était sainte et l'on voyait sur ses traits sans couleurs, l'innocence, cette dernière parure, cette céleste beauté qui survit à la mort; l'innocence qu'on admire au milieu des revers, comme la fleur délicate suspendue sur un affreux précipice. On n'avait pas trouvé de roses blanches sous la neige, ni de verdure aux arbres, et il fallut préparer pour sa tombe une couronne de cyprès, seul arbre qui conserve toujours son feuillage, comme la mort toujours sa cruauté.

Pierre de l'Hospitalet se leva; mais quand il vit décolorée, pâle et morte cette enfant qu'il avait tant aimée, il détourna ses regards et dit en poussant un grand cri : ma fille, oh! ma fille! il voulut sortir de ce lieu comme pour fuir son malheur, mais il aperçut sur le seuil de la porte son chien qui s'était traîné à sa suite et qui mourait en le regardant. Alors il ne put résister plus longtemps au désespoir qui lui brisait le cœur, et il tomba sans force à terre, pâle et sans mouvement.

Les montagnards qui allaient à la chasse, chantaient en passant près de cette cabane, et la vieille femme dormait toujours au coin du feu.

J. Latour, (de *St. Ybars.*)

LES HABITANS DE L'AVEYRON.

Les descendans des anciens *Ruthènes*, n'ont pas encore, comme les autres peuples des départemens voisins, entièrement dégénéré de leurs ancêtres. Disséminés sur un terrain presque stérile, hérissé de châteaux forts, de donjons gothiques, d'églises massives, ils sont d'un naturel sérieux, et paraissent au premier abord en proie à une noire mélancolie. Ils fuient, quand ils apperçoivent un étranger; on les aborde difficilement, et si on leur adresse quelque question ils répondent toujours brusquement. Ce n'est pas à une mauvaise nature qu'il faut attribuer cette *sauvagerie*, mais à leurs habitudes cazanières qui les tiennent éloignés même de leurs voisins, et rendent impossible chez eux toute sociabilité. Attachés à la religion, ils portent le zèle jusqu'au fanatisme, et bien souvent les catholiques et les protestants en sont venus aux mains; mais si leur foi trop vive leur fait dépasser quelquefois les bornes de la modération chrétienne, elle leur inspire au moins une grande charité pour les pauvres; jamais un mendiant n'est repoussé, soit qu'il demande du pain, ou qu'il sollicite une place sous le toit pour y passer la nuit. Pauvres eux-mêmes, les paysans Aveyronnais sont forcés de vivre avec une économie qui finit par dégénérer en avarice; on ne doit pas leur imputer leur parcimonie. Le territoire qu'ils cultivent est si ingrat que l'avarice est pour eux une nécessité.

Les voyageurs qui ont parcouru jusqu'à ce jour le département de l'Aveyron, n'ont vu que les défauts de ses habitans, et n'ont pas assez observé leur caractère, pour connaître tout ce qu'il y a de bon et de grand dans leurs habitudes et leurs usages. L'assassinat de Fualdès n'a pas peu contribué à détruire les bonnes impressions que plusieurs Aveyronnais avaient laissées sur leur pays natal. Aujourd'hui, s'il faut en croire les habitans des dépar-

Digitized by Google

temens du centre et du nord, l'Aveyron est la terre classique du meurtre et de l'assassinat. Les hommes sont des *Bastides*, et les femmes des *Mansons*. Rien n'est plus faux que ces bruits qui finissent pourtant par tomber en désuétude : le département de l'Aveyron est peut-être un de ceux de France où il se commet le moins de crimes.

Les Aveyronnais, brusques au premier abord, sont francs et dévoués dans leurs affections; froids et apathiques en apparence, ils sont doués d'une imagination qui s'exalte facilement; le talent de la poésie n'est pas rare chez eux, et Claude Peyrot, plus connu sous le nom de prieur de Pradinas, fut le rival de Goudelin. Les anciens Ruthènes étaient réputés par leur valeur parmi les autres peuples de la Gaule. Cent vingt-un an avant l'ère chrétienne, ils envoyèrent 22,000 archers à Bituit, ro des Auvergnats. Dans le treizième siècle, le département vit naître l'intrépide d'Estaing qui à la bataille de Bovines sauva la vie à Philippe-Auguste, et enleva l'étendard de France au milieu d'un groupe d'ennemis; plus tard, il donna le jour à Théodal de Gozon qui devint grand-maître de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, et s'immortalisa en délivrant l'île de Rhodes d'un monstrueux dragon; il fournit encore un autre grand-maître, l'immortel Jean de la Valette, qui se couvrit de gloire en défendant l'île de Malte contre les infidèlles; enfin le maréchal de Belle-Isle, surnommé, à juste titre, le *Régulus Français*, porta jusqu'au plus haut degré la gloire militaire de son pays natal.

L'histoire de ces guerriers, mieux que toutes

PAYSANS DE L'AVEYRON.

les assertions, prouve qu'à toutes ces époques les Aveyronnais ont fait preuve de courage et se sont illustrés dans la carrière des armes. C'est que la nature, en leur refusant la vivacité, la facilité de leurs voisins, leur accorde cette volonté forte qui, comme l'a dit un philosophe, plie le fer et broie le diamant : nul obstacle ne peut les rebuter; aussi réussissent-ils surtout dans les sciences exactes. Plusieurs de leurs compatriotes se sont distingués à diverses époques dans les lettres et les arts. Dans le XV^me^. siècle, l'architecte Çussel réédifia la cathédrale qui s'était écroulée en 1276. En 1642, Ambroise Crozal décorait de ses tableaux les principales églises de Toulouse. La gloire littéraire du département de l'Aveyron ne lui laisse rien à envier à ses voisins; l'abbé Raynal, le ministre protestant Jean Claude qui lutta avec avantage contre le génie de Bossuet, de Bonald, un de nos plus habiles publicistes, le métaphisicien Laromiguière, ravi dernièrement à l'université de France; l'abbé de Frayssinous, autrefois ministre, aujourd'hui exilé volontairement pour travailler à l'éducation du duc de Bordeaux, constatent par leurs ouvrages que le département de l'Aveyron paie un tribut abondant à la gloire nationale.....

Les mœurs des habitans du Rouergue varient d'une extrémité du département à l'autre. Les paysans de l'arrondissement de Milhaud ont l'énergie et la vivacité méridionale des Languedociens; ceux qui habitent les environs de Rhodez et d'Espalion ont plus de rudesse dans les mœurs, leur costume est plus bizarre et d'étoffe plus grossière. Les riverains du Lot ont, passé long-temps pour plus francs et plus sociables que leur compatriotes; mais l'ex-

Digitized by Google

périence prouve chaque jour qu'ils sont querelleurs et mutins. Le sol qu'ils cultivent produit du vin en abondance, et, quand la récolte est bonne, ils se livrent à tous les excès de l'ivrognerie. Alors ont lieu les rixes sanglantes qui ne se terminent souvent que par la mort de l'un des adversaires. Armés d'un petit couteau à manche très-court, et qu'ils appellent *Capuchadou*, ils se précipitent les uns sur les autres avec fureur, et dans les fêtes locales, les paysans des différens villages marchent en bataille rangée.

L'arrondissement de Villefranche n'est pas le théâtre de semblables excès; les habitans, soit par leur proximité du département de Tarn-et-Garonne, soit par la fréquentation des étrangers, ont les mœurs plus douces, et se dépouillent chaque jour des préjugés de l'ignorance. Villefranche est, sans contredit, l'Athènes de Rouergue; les habitans sont affables et polis; on ne trouve pas chez eux les manières rudes et repoussantes que leurs voisins semblent affecter. Presque toutes les femmes sont jolies, leurs graces et leur tournure élégante et aisée les font remarquer des étrangers. Si on se promène dans la ville, dans les belles nuits d'été, on est étonné d'entendre de tous côtés des chœurs de jeunes filles qui chantent devant leurs maisons: elles ont la voix pure et éclatante, et il y a dans leur chant je ne sais quoi de voluptueux, de fantastique, qu'on chercherait en vain dans nos belles soirées d'opéra.

Aussi, pendant que les voyageurs gastronomes savourent le parfum des truffes et des grives de Camarés, les artistes s'empressent de sortir de l'hôtel pour assister aux concert en plein vent que les jeunes filles donnent chaque soir aux habitans de Villefranche. Pour donner aux lecteurs de la *Mosaïque du Midi* une juste idée de l'organisation physique des femmes de l'Aveyron, de leurs habitudes, de leur manière de vivre, nous citerons quelques lignes de M. Monteil qui a écrit une excellente notice sur le département.

» Les Aveyronnaises ont de la taille et de la » fraicheur; leurs traits annonçent plutôt la force » que la délicatesse; leur éducation n'admet ni » les minauderies, ni l'étude de ces grâces légères, » ailleurs si essencielles. L'utile: on ne leur de » mande, on ne leur apprend que cela. Lire, » écrire, compter, coudre et bien gouverner le » ménage, voilà tout ce qu'il faut qu'elles sachent. » Si, dans les maisons aisées, on leur permet quel- » ques arts agréables, ce n'est guère que la veille » de les établir; quand on voit entrer le maître de » danse et de musique, l'époux n'est pas loin. Les » Aveyronnaises ne sont mariées que fort tard; » devenues femmes, uniquement attentives à leur » ménage, elles ne cherchent d'autre plaisir que » celui de le faire prospérer; un grand nombre » d'enfans par lequel elles comptent toujours les » premières années de leur hymen, absorbe tous » leurs momens; delà ce goût casanier qu'elles » prennent et qu'elles font prendre à leurs ma- » ris. «

Les femmes des paysans vivent dans une condition pénible. Dès leur enfance on les accoutume aux plus rudes travaux; elles suivent les hommes aux champs, sont exposées aux rigueurs de l'hiver, et à l'ardeur de la canicule. Aussi voit-on de jeunes filles à peine âgées de dix-huit ans porter sur leurs traits l'empreinte d'une précoce décrepitude. Leur teint hâlé par le soleil, leur peau presque fannée, leur enlève ces grâces qu'on trouve toujours chez la femme dans le premier âge de la vie. J'ai vu de jeunes paysannes rentrer tristes au hameau tenant dans leurs mains calleuses le sarcloir ou le rateau.

Le costume des Aveyronnais varie comme leurs mœurs. La localité excerce dans ce département, comme partout ailleurs, une grande influence. C'est chez le peuple seul qu'on trouve ces types originaux qui distinguent le montagnard de l'habitant de la plaine. Les classes élevées ont subi le joug de la mode générale dans toute la France.

Le paysan Aveyronnais n'est pas sans coquetterie dans son costume, le rouge est la couleur qu'il préfère à toutes les autres: une culotte, une veste, un gilet de cette couleur composent son habillement: le jour de fête et de dimanche il y ajoute des bas rouges rattachés au genou par de larges jarretières rouges aussi. Les montagnards, si ce n'est l'orsqu'ils vont à la messe ou à la ville, n'ont pour toute coiffure que d'amples bonnets de laine: quand ils sortent de leurs hameaux, ils se couvrent la tête d'énormes chapeaux dont les bords sont presque aussi larges que le contour des parasols de nos dames; ces chapeaux, dont la forme nous parait bizarre, sont d'une grande utilité pour des hommes sans cesse exposés aux rayons du soleil et aux pluies de l'hiver. L'ensemble du costume des paysans Aveyronnais ne manque pas d'originalité, mais il est sans grâce.

Pendant l'hiver, il est impossible de voir le costume des paysans de la montagne qui marchent enveloppés de la tête aux pieds dans une cape détoffe brune. Leur coiffure est la même partout, excepté dans l'arrondissement de Villefranche, où les femme portent un chapeau de feutre; il est posé sur leur tête d'une manière différente, suivant l'âge, et, en voyant passer une femme, on peut distinguer à la manière dont elle porte son chapeau si elle est jeune ou vieille. Les jeunes filles le portent légèrement incliné sur l'oreille gauche, les femmes mariées et parvenues à l'âge mur le placent horizontalement, et les vieilles matrones le tiennent constamment abaissé sur le front. Je demandais à un de mes amis qui habite depuis long-temps l'arrondissement de Villefranche, l'explication de cette bizarrerie.

— Les jeunes filles, me dit-il, portent le chapeau incliné sur l'oreille, parce que cela leur donne de la grâce, et qu'elles ont le visage à découvert, avantage incontestable pour celles qui sont jolies; les femmes parvenues à l'âge mur, placent le chapeau horizontalement sur leur tête, pour se rappeler qu'elles doivent marcher droit dans le sentier de la vie, et ne se détourner ni à droite ni à gauche; les vieilles, le portent abaissé sur leur front

Digitized by Google

pour ne pas oublier qu'elles n'ont plus rien à voir dans l'avenir.

Je ne sais pas si cette explication paraîtra juste et plaira à mes lecteurs; je la transcris sans réflexion aucune, leur laissant ample liberté de juger et de critiquer.

Les bords des chapeaux que portent les Aveyronnaises sont si larges que le vent les enlèverait à chaque instant, si elles n'avaient soin de les rattacher sous le menton avec des rubans noirs. Celles qui sont aisées, l'entourent de bandes de velours et y attachent quelquefois des bouquets de fleurs, dans les jours de fêtes locales. Les Aveyronnais ne sont pas gais comme les habitans des autres départemens méridionaux; la mélancolie est la base de leur caractère; s'ils se livrent à la joie, ce n'est que dans les cabarets où ils s'enivrent le dimanche. Les jeunes filles subissent l'influence de la tristesse des garçons; elles ne sortent de leurs maisons que pour aller aux champs et à la messe. Néanmoins, dans les arrondissemens de Milhau et de Villefranche, les mœurs sont moins monotones et moins sévères. Il n'est pas rare d'entendre dans les hameaux le son de la musette, de la cornemuse et quelquefois même du violon, lorsque les jeunes gens du lieu jugent à propos d'appeler un ménétrier de la ville.

Les paysans de l'Aveyron sont très superstitieux; placés dans un pays où on trouve à chaque pas des sites pittoresques, leur imagination est exaltée; ils croient aux sorciers, devins, au loup-garou, aux danses des morts, et ont grande frayeur du diable, qui apparaît, disent-ils, sous la forme d'un grand cavalier habillé de rouge. Ces superstitions paraîtront moins ridicules, si on fait attention que l'Aveyron est un département où les communications sont difficiles, ce qui a empêché, jusqu'à ce jour, notre civilisation moderne de pénétrer dans des campagnes où les hameaux sont disséminés à de grandes distances.

Hyppolite Vivier.

DEUX ÉPISODES DE L'HISTOIRE DU DAUPHINE.

I.

LA GRANDE CHARTREUSE DE GRENOBLE.

Ceux qui parcourent les fastes historiques du moyen-âge, s'étonnent de voir des hommes nourris dans les honneurs et l'opulence, s'arracher aux délices du monde pour chercher le bonheur dans les solitudes de la Gaule. Aujourd'hui, l'abnégation des plaisirs nous paraît impossible, et nous sommes portés plutôt à plaindre qu'à admirer ces anachorètes qui passaient dans les déserts une vie qu'ils auraient pu consacrer à leur patrie. Néanmoins, si, soulevant le voile qui couvre encore cette époque mystérieuse de notre histoire, nous cherchons à découvrir les motifs qui arrachaient des généraux à leurs soldats, des prélats à leurs églises, des rois à leurs trônes, nous finirons par nous convaincre qu'il n'y avait pas dans leur conduite autant d'égoïsme qu'on a voulu le faire croire. En effet, le moyen-âge, temps de guerres sans cesse renaissantes, de dissentions civiles, est le point de départ de notre civilisation moderne. Alors le peuple, auparavant attaché à la glèbe, comme le bœuf à la charrue, leva sa tête humiliée, et la féodalité commença à chanceler: alors dans les forêts incultes de notre France méridionale, s'élevèrent des monastères qui furent, pendant plusieurs siècles des asyles sacrés où le glaive des soldats ne troubla jamais le pauvre qui y trouvait du pain, le moine qui, dans le silence, écrivait nos vieilles chroniques et posait la pierre fondamentale de notre histoire. Alors des hommes dégoûtés du monde, étourdis par le cliquetis des armes désertèrent la société, posèrent le glaive, le bâton pastoral, quelquefois même le sceptre pour prendre la bêche ou la cognée, et par une métamorphose aussi prompte qu'étonnante les forêts devinrent de riches et fertiles campagnes. D'ailleurs, pourquoi blâmer les moines qui fesaient abnégation de toutes les choses d'ici-bas? Qui sait si la solitude n'avait pas, pour l'imagination exaltée de nos aïeux, des charmes qu'elle n'a plus pour nous, parce que chaque siècle a ses goûts et que tout est modifié par le temps.

Le cadre que nous nous sommes tracés dans notre publication, ne nous permet pas d'entrer dans tous les détails qu'entraînerait ce point historique, si souvent attaqué par la philosophie moderne. Qu'il nous suffise maintenant de livrer cette question au jugement de nos lecteurs; nous écrivons l'histoire d'un temps bien reculé; ceux dont nous parlons sont morts, et il ne doit plus y avoir de haine pour celui qui s'assied sur une tombe.

Parmi tous les monastères disséminés sur notre terre méridionale, il n'y en a pas dont l'histoire soit plus variée, plus pittoresque que celle de la grande Chartreuse de Grenoble. Quand on parcourt, pour la première fois, les gorges affreuses, les âpres montagnes qui environnent les cellules des enfans de Bruno, le cœur est oppressé de je ne sais quel sentiment qu'il est impossible de définir; l'âme est plongée dans la tristesse, et on ne peut s'empêcher de plaindre ceux qui se sont condamnés à toutes les austérités de la pénitence.

Prenons l'histoire de ce célèbre monastère à son origine.

La légende dit que saint Bruno, qui en fut le

Digitized by Google

fondateur, naquit à Cologne, vers le commencement du XI^e^ siècle. Ses parens lui firent apprendre la grammaire et la théologie, qui formaient alors le complément de toute éducation. Le jeune Bruno se fit bientôt remarquer par son aptitude aux sciences et devint écolâtre de l'église métropolitaine de Rheims. Il fut appelé à Paris où il occupa une des premières dignités ecclésiastiques. Il serait probablement parvenu à l'épiscopat, si une circonstance bizarre ne lui eût subitement inspiré le dessein de renoncer au monde. Le fait est si incroyable que je ne le citerais pas, si je ne l'avais lu dans le chancelier Gerson.

On célébrait l'office des morts dans l'église Notre-Dame de Paris. Il y avait grande affluence de gens d'église, de nobles et de *malingreux* ; on faisait des largesses aux pauvres, pour accomplir les dernières volontés du défunt. C'était le chanoine Diocrés, renommé dans tout Paris par sa science et la sainteté de sa vie. Au moment où un clerc monta en chaire pour prononcer le panégyrique du chanoine, le défunt se leva de la bière où il était étendu, souleva le suaire qui l'enveloppait, et s'écria d'une voix forte : *mes frères, je suis jugé, condanné; je tombe dans l'enfer.* Ces terribles paroles firent une profonde impression dans l'âme de tous les spectateurs; Bruno surtout en fut vivement frappé, et avant de sortir de l'église, ajoute le chancelier Gerson, il fit vœu de renoncer au monde.

Quelques jours après il partit de Paris avec trois de ses amis qui voulurent l'accompagner. Les quatre pélerins cherchèrent long-temps un lieu sauvage et désert où ils pussent vivre loin de toute habitation. Les montagnes du Dauphiné offraient alors comme aujourd'hui d'immenses solitudes. Bruno choisit la plus affreuse, et se fixa avec ses amis dans une gorge étroite située à six lieues de Grenoble. Cet endroit était connu sous le nom de *Chartreuse*, et Bruno transmit ce nom à l'ordre religieux dont il fut le fondateur.

Il construisit d'abord quelques cabanes pour lui et ses amis; un rocher presque inaccessible dominait la vallée, il le choisit pour y bâtir un oratoire commun, où ils allaient prier trois fois le jour. Le nom de Bruno fut bientôt connu dans les pays voisins. Le nombre des Chartreux augmenta de jour en jour, et deux ans après son arrivée, en 1096, il se vit dans la nécessité de construire de nouvelles cellules. L'emplacement qu'occupaient les premières cabanes n'était pas assez vaste ; d'ailleurs les anciennes cellules, construites aux pieds des montagnes, étaient exposées aux avalanches lorsque les neiges s'éboulaient pendant l'hiver, et lorsqu'elles se fondaient au printemps. Plusieurs Chartreux avaient été entraînés par les torrents, et il ne se passait pas d'année qu'on n'eût à déplorer la mort de quelque religieux. Après avoir visité la montagne, Bruno choisit pour les nouvelles constructions le lieu que le monastère a toujours occupé depuis. On y avait primitivement construit les bâtimens de la métairie, qui furent alors transférés avec les magasins et autres dépendances, à l'endroit connu dans le pays sous le nom de *Courrerie*. Le monastère occupait d'abord le plateau d'une montagne élevée de quatre cents cinquante mètres au-dessus de la mer. La grande Chartreuse n'est maintenant qu'à une hauteur de trois cents mètres.

Dieu, dit le légendaire de Grenoble, répandit ses bénédictions sur saint Bruno et ses nombreux enfans. Des chevaliers, des prélats, des princes cherchèrent la paix du Seigneur dans la retraite, qui était déjà peuplée de plus de cent religieux. Mais le saint fondateur ne vit pas les progrès de son Ordre; le bruit de ses vertus se répandit dans tout le monde chrétien, et le pape Urbain II, qui occupait alors le trône pontifical, enleva aux Chartreux leur père et leur protecteur. Pour obéir au commandement du vicaire de Jésus-Christ, saint Bruno quitta en pleurant ses compagnons inconsolables; il se rendit à Rome, et reçut sur sa route de nombreux témoignages de la vénération des peuples. Arrivé dans la capitale du monde chrétien, il fut accueilli par le pape avec tous les honneurs dus à un homme qui jouissait d'une grande réputation de sainteté. Urbain II lui donna l'évêché de Reggio; mais le père de l'Ordre des Chartreux refusa l'épiscopat; il se retira dans la Calabre, et fonda dans les montagnes une maison de religieux, qui devait bientôt rivaliser avec la grande Chartreuse de Grenoble. Il y mourut en 1101, et bientôt après, son nom fut, par un décret du Saint-Siége, inscrit sur le livre des saints.

Les Chartreux de Grenoble, fiers d'avoir eu pour fondateur un homme que la canonisation imposait à la vénération de l'univers catholique, redoublèrent de zèle, sûrs d'avoir un puissant intercesseur dans le ciel. Leur domaine fut successivement aggrandi par les nombreuses donations que leur firent les personnes riches et puissantes. Resserrés d'abord dans les étroites limites tracées par saint Bruno, ils virent leurs possessions embrasser le vallon et le défilé de Quiers. Ce défilé est la seule route qui aboutisse au couvent ; l'étroite gorge fut fermée par des portes, et depuis cette époque jamais femme ne pénétra dans la retraite des enfans de saint Bruno. La route qui descend de la grande Chartreuse n'était point praticable lors de sa fondation; elle ne fut ouverte que trois cent quatre-vingt-treize ans après la mort de saint Bruno. Le monastère, dans l'emplacement qu'il occupe, n'a plus à craindre les torrens ni les avalanches; mais à diverses époques il fut ruiné par des incendies.

Huit fois les cellules des Chartreux ont été la proie des flammes. En 1320, en 1371, en 1474, en 1510, en 1562, en 1611, en 1676. Ces deux derniers incendies furent d'une violence épouvantable; rien n'échappa aux flammes : cellules, église, chapelle, métairies, bâtimens divers, tout fut dévoré par le feu, de telle sorte qu'il ne resta pas pierre sur pierre, et que la grande Chartreuse, telle qu'elle est aujourd'hui, a été reconstruite en entier depuis cette effrayante catastrophe.

Lorsque les fureurs de la guerre civile se répan-

Digitized by Google

dirent dans notre midi, comme la flamme dans un champ de blé mûr, les huguenots pour se venger des pertes que les catholiques leur faisaient éprouver chaque jour, pillèrent les églises, égorgèrent les prêtres, et dévastèrent monastères et couvens. Si quelque maison religieuse devait échapper à leur vengeance, c'était assurément la grande Chartreuse de Grenoble. Les enfans de Bruno, plongés dans leur solitude, n'avaient pas pris part aux excès qui souillèrent également, dans ces guerres désastreuses, et les défenseurs de la sainte église, et les propagateurs des doctrines de Luther. Le travail et la prière absorbaient toute leur vie, et ces hommes morts au monde ignoraient peut-être que le sang ruisselait dans les temples. Néanmoins les réformés espérant trouver de grandes richesses dans le monastère s'en emparèrent en 1521, le pillèrent, égorgèrent les moines ou les forcèrent à se disperser, et ne se retirèrent qu'après avoir livré tous les bâtimens aux flammes.

Aussitôt qu'Henri IV fut monté sur le trône de France, après son abjuration, les Chartreux rentrèrent dans leur asile, et depuis lors ils n'y furent plus troublés jusqu'à la révolution de 1789. Alors les mandataires de la convention arrachèrent de leur asyle les enfans de saint Bruno; la grande Chartreuse fut pillée et les moines quittèrent en pleurant leur couvent que plusieurs d'entr'eux ne devaient plus revoir. Dans l'espace de deux siècles ils avaient ramassé d'immenses richesses qui devinrent la proie des dévastateurs; Grenoble et les autres villes du Dauphiné se partagèrent ces dépouilles. Les représentans du peuple ne firent point démolir les bâtimens qui ne furent rendus à leur destination première qu'en 1816, après la tourmente de la révolution et les guerres de l'empire. La restauration, qui semblait prendre à tache de rétablir tout ce qui avait été détruit, rappela les Chartreux de Grenoble qui s'étaient dispersés en Espagne et en Italie. La plupart de ces moines étaient morts sur la terre d'exil; quelques-uns seulement revinrent à leur ancien couvent; un petit nombre de néophites se réunit à eux et la grande Chartreuse exista de nouveau; mais elle avait perdu ses domaines, ses trésors, sa bibliothèque, et jamais elle ne recouvrera son ancien éclat. En 1835, les Chartreux étaient au nombre de vingt-six; ils suivent encore la règle de saint Bruno dans toute sa rigidité : il leur est défendu de prononcer une seule parole, et dès qu'ils ont fait leurs vœux, l'usage de toute nourriture animale leur est interdit pour toujours. Ils n'ont pour tout vêtement qu'une longue robe de serge blanche, et un cilice de crin entoure leurs reins. Ils couvrent d'un large capuchon leur tête qui est entièrement rasée. Quand on voit un de ces anachorètes penché sur sa bêche et regardant le ciel, on ne peut s'empêcher de le plaindre au premier aspect; mais quand on l'a considéré attentivement on découvre sur son visage cave une exaltation extatique; sa physionomie froide d'abord paraît s'animer peu à peu du feu de la contemplation; quoique pâles, les Chartreux n'ont pas l'air maladif, on les voit avec plaisir; on se croit transporté dans un monde nouveau quand on visite l'intérieur du monastère, et si on n'admire pas le dévouement presque inconcevable de ces pauvres religieux, on les plaint, et quoi qu'en ait dit un voyageur qui a parcouru le Dauphiné, on éprouve un vague regret en quittant la grande Chartreuse !

Ce célèbre monastère est situé à six lieues et demie au nord de Grenoble; deux routes y conduisent, la plus courte passe par Sappey, petit village bâti bien avant sur la montagne. L'autre traverse les deux bourgs de Vorepe, de Saint-Laurent, et remonte un défilé arrosé par une petite rivière qu'on nomme le *Quiers-mort*. « Aux » deux extrémités, dit un auteur qui a écrit une » excellente notice sur la grande Chartreuse, se » trouve une porte digne d'être le frontispice d'un » tel ensemble; c'est une déchirure hideuse entre » de noires falaises qui laissent à peine entr'elles » l'espace nécessaire au passage du torrent. La » première porte se trouve près du hameau de » Fourvoirie, site admirable; la route suit d'abord » sur la gauche du torrent, le fond du défilé, » ensuite le pont Pérat jeté sur un gouffre, con- » duit le voyageur sur l'autre rive; là commence » une pénible ascension par un sentier étroit, » glissant, tortueux, creusé par la foudre dans le » flanc des falaises, serpentant au-dessus d'abîmes » épouvantables; l'oreille n'y est frappée que des » rugissemens du torrent du Quiers et des cris des » oiseaux de proie, seuls hôtes de ces lieux désolés. » Bientôt le sentier semble barré par une masse » formidable, c'est un roc perpendiculaire et à » pic, dont la base plonge dans l'eau du torrent, » et qui s'élevant au-dessus du passage, paraît en » défendre l'approche. Malgré son escarpement, » les sapins ont enfoncé leurs racines dans ses » anfractuosités, et leurs têtes pyramidales cou- » ronnent sa cime aiguë. Plus haut dans le dé- » filé, une superbe cascade se précipite à deux » cents mètres au-dessous du spectateur, dans » un gouffre où l'œil peut à peine plonger; enfin » on arrive au vallon latéral où s'élève la grande » Chartreuse; elle se montre au milieu d'un am- » phithéâtre de forêts, couronnées de noirs ro- » chers, dont les pics déchirés, sillonnés par la » foudre, appellent incessamment les nuages plu- » vieux, et pendant les huit mois d'hyver sont » chargés de neige et lancent parfois d'impétueuses » avalanches. La masse des bâtimens est en har- » monie avec le site; vaste et de style austère, » elle se déploie en amphithéâtre sur le coteau, » entourée de hautes murailles ».

Cette description, toute effrayante qu'elle est, n'a rien d'exagéré; jamais les solitaires de la Thébaïde ne choisirent de retraites plus affreuses que la grande Chartreuse de Grenoble. La nature est frappée de stérilité dans cette partie des montagnes du Dauphiné, et il a fallu toute l'activité des moines pour la forcer à produire sous un ciel enveloppé des brouillards d'un hiver presque continuel. On ne voit à chaque pas que de magnifiques horreurs, et quand on a parcouru ce désert on ne

Digitized by Google

CHARTREUSE DE GRENOBLE.

s'étonne plus de trouver chez les Chartreux des âmes ardentes et livrées sans cesse aux rêves de l'extase. C'est que dans ces lieux si affreux au premier aspect, tout est grand et sublime; le mugissement des torrents, les cris des vautours qui planent au-dessus des pics couronnés de neiges et de glaçons, le souffle impétueux des vents qui déracinent quelquefois des arbres séculaires, le fracas des avalanches, complètent la plus sauvage harmonie qui puisse frapper les oreilles des hommes: et puis quel effrayant tableau se déroule aux yeux du spectateur étonné! d'un côté, des gouffres et des abîmes, de l'autre des montagnes de glace, des rochers hideux, des forêts de sapins dont le feuillage noir s'étend au-dessus de votre tête comme un vaste drap mortuaire, parsemé de flocons de neige. Cherchez un habitant dans ce désert que la nature semblait vouloir soustraire aux invasions de l'homme: que verrez-vous? d'heure en heure deux ou trois religieux revêtus de leur robes blanches et qu'on prendrait pour des fantômes échappés du tombeau. Approchez-vous de ces cénobites, parlez-leur; ils vous répondront à peine, on dirait que l'habitude du silence a attaché pour toujours leur langue à leur palais. Il y a tant de mélancolie dans leur sourire, qu'on croirait que toute joie est bannie de leur cœur. Et pourtant, pauvres enfans de saint Bruno, vous avez cru trouver le bonheur dans l'affreuse solitude que vous avez choisie pour asile; votre regard est serein, un calme céleste réside sur vos fronts; vous avez la candeur des anges; oh! sans doute vous êtes heureux dans l'exercice de l'austère pénitence à laquelle vous vous êtes voués. Les envoyés du ciel qui consolaient les anachorètes de la Haute-Egypte, viennent peut-être vous visiter dans vos longues nuits de prière et d'insomnie. Peut-être ne nous est-il pas donné, à nous que le tourbillon du siècle pousse et repousse comme des grains de sable, de sonder dans toute leur profondeur les délices que l'ange de la solitude réserve à ceux qui font au monde un éternel adieu. Mais j'avouerai qu'en vous voyant j'ai éprouvé une impression pénible; je vous admirais avant de vous visiter dans votre retraite; en vous quittant, je n'ai pu m'empêcher de jeter sur vous un regard de compassion; l'admiration avait cessé: je vous

Digitized by Google

plaignais !. . . . . .

. . . . . .

On a si souvent décrit la grande Chartreuse de Grenoble, que nous n'en donnerions pas la description à nos lecteurs, si nous ne voulions leur prouver que les gravures de notre recueil sont exécutées d'après les dessins les plus exacts et les plus fidèles.

La masse des bâtimens, comme nous l'avons déjà dit, est entourée d'une enceinte de hautes murailles. Les deux corps principaux manquent de parallélisme, et quoique symétriques, ils ne le sont que séparément. La longueur du principal corps de logis est d'environ deux cent cinquante-cinq mètres; ce corps comprend diverses salles, la pharmacie, la chapelle et la bibliothèque, riche, avant la révolution, de précieux manuscrits qui furent transférés à Grenoble. Un clocher magnifique et de construction pittoresque domine la grande église située au centre de la grande Chartreuse : l'ensemble de ce bâtiment est régulier et du plus bel effet. Les offices et les cérémonies qu'on y célèbre nuit et jour depuis sa fondation, interdisaient à l'architecte les ornemens qu'on prodigue ordinairement dans la construction des basiliques; l'église des Chartreux de Grenoble est simple, et si on y entre au moment où les voix monotones des religieux psalmodient lentement leurs prières, on n'en sort pas sans être affecté d'un recueillement ineffable. Le chœur, destiné primitivement aux grandes réunions des enfans de saint Bruno, occupe toute la longueur de la nef. A côté est la salle dite *salle du chapitre* : dans cette petite enceinte qui peut avoir 11 mètres de largeur et 15 de longueur, on voit encore les portraits de tous les généraux de l'Ordre des Chartreux, depuis saint Bruno jusqu'à nos jours. Trente-six cellules, chacune avec son petit jardin, occupent le deuxième corps de logis, dont la longueur est à peu près de trois cent-dix mètres. Ces petites cellules et leurs jardins sont entourés de murailles, et les religieux ne peuvent pas communiquer avec leurs voisins. Réunis sous le même toit, ils ne se parlent jamais et ne se voient qu'à l'église aux heures de la prière. L'enceinte extérieure qui environne la grande Chartreuse, renferme divers bâtimens : là sont les magasins, les ateliers, les étables, des jardins potagers et de petits champs, que l'activité des moines force aujourd'hui à produire les choses nécessaires à leur subsistance. La chapelle de saint Bruno, rebâtie en 1810, sur un rocher isolé, au milieu d'une forêt de pins, est simple, mais d'un aspect très-pittoresque : pendant l'hiver elle est presque toujours couverte de neige; ce qui n'empêche pas quelques Chartreux d'y aller implorer l'intercession du saint qui fut le fondateur de leur Ordre, et leur traça ce réglement de vie si austère, toujours fidèlement suivi depuis sept cents ans.

La grande Chartreuse de Grenoble fut le berceau de tous les Chartreux qui se disséminèrent plus tard dans tout le monde chrétien : là résidait, avant la révolution, le général de l'Ordre; ce bâtiment est, sans contredit, le plus beau de tous ceux que les enfans de saint Bruno élevèrent en France et dans les pays étrangers.

II.

INCENDIE DE LA GRANDE CHARTREUSE DE GRENOBLE EN 1810.

Louis XII était depuis long-temps en guerre avec Maximilien d'Autriche : il hâta les préparatifs d'une nouvelle expédition en Italie, et les principaux gentilshommes se dispersèrent dans les provinces pour y faire des levées. Le chevalier Bayard, sire du Terrail, se rendit dans le Dauphiné, où sa réputation de bravoure attira bientôt sous sa bannière, nobles, hommes d'armes et manants. Il leur donna une fête au château du Terrail; et jamais la province, depuis que Humbert II l'avait cédée au roi de France, n'avait fourni à son nouveau souverain un plus brillant escadron. Parmi tous les gentilshommes dauphinois, le sire des Adrets se faisait remarquer par son éclatante armure, et surtout par son allure martiale. Il n'avait pas encore vingt ans, et déjà il s'était signalé dans tant de combats périlleux, qu'il avait mérité les éperons d'or de chevalier. Bayard le chérissait comme son fils, et au festin qu'il donna à la noblesse du Dauphiné, il le fit asseoir à sa droite.

— Je vous jure par la lame de mon épée, dit Bayard en se tournant vers les convives, que le sire des Adrets sera un jour l'honneur de la chevalerie française. Si jeune, il a mérité les éperons d'or.... Si Louis de France, notre sire, avait dans son armée trente guerriers aussi intrépides que ce petit lionceau, je crois que Maximilien d'Autriche retournerait seul dans ses états.

— Seigneur chevalier, répondit des Adrets en rougissant, vous êtes sans peur et sans reproche; toute la France vous admire, et je ne suis encore qu'un jeune *poursuivant* d'armes, mais je suis fier de la bienveillance de Bayard, et, Dieu aidant, j'espère que dans la campagne d'Italie, je mériterai l'estime et l'amitié du plus intrépide chevalier du monde.

— Bien, mon enfant, s'écria Bayard, en serrant étroitement le jeune des Adrets contre son sein. Je vous disais bien, seigneurs chevaliers, que la famille des Adrets serait toujours fertile en héros.

Le sire du Terrail pleurait d'attendrissement.

— Je ne puis retenir mes larmes, s'écria-t-il; mais vous verrez, seigneurs chevaliers, que je ne pleure pas lorsque j'étreins dans mes bras un guerrier allemand.

Les gentilshommes, émus eux-mêmes, gardaient

Digitized by Google

un profond silence, et on n'entendait dans la salle que le bruit des pas des écuyers tranchans qui allaient d'une table à l'autre.

— Beau sire des Adrets, dit Bayard, la bravoure marche toujours de pair avec l'amour; il n'est point de jeune chevalier qui ne soupire pour quelque damoiselle, et, dans ma jeunesse, j'ai porté souvent à mon cou des chapelets d'honneur avec les portraits de nobles dames. En quittant le Dauphiné, n'y laisserez-vous pas quelque jeune châtelaine, qui brûlera, chaque jour, un cierge en l'honneur de la Vierge Marie, pour qu'elle vous protége dans les périls des combats? Parlez, beau sire; conquête d'amour vaut bien bravoure en bataille!

Le sire des Adrets tenait sa tête baissée; ses joues fraîches comme celles d'un enfant, étaient colorées d'un vif incarnat; il n'osait lever les yeux et de profonds soupirs s'échappaient de sa poitrine.

— Vous soupirez, beau sire, s'écria Bayard en riant : bien, bien, jeune chevalier. Vive-Dieu, je crois qu'en France il n'y a plus d'enfans : on y est brave et amoureux avant dix-sept ans. Console-toi, mon enfant, ajouta-t-il, en baisant au front le jeune chevalier, au retour, tu déposeras au pieds de la dame de tes pensées les lauriers que tu auras cueillis dans les batailles; tu lui offriras les chapelets d'honneur mérités dans les tournois et combats à outrance.

— Oui, seigneur chevalier, répondit le jeune des Adrets en relevant la tête avec fierté.

— Un destrier de bataille hennit et frappe la terre du pied quand il entend le son de la trompette, dit Bayard, et tout chevalier français tressaille d'allégresse, quand les mots magiques d'amour, de gloire, de bonne renommée, retentissent à son oreille. Mes nobles convives, buvons à la chevalerie française et à Louis de France, notre sire.

Les larges coupes d'or s'entrechoquèrent au même instant, et le vin de Provence porta jusqu'à l'exaltation l'enthousiasme des chevaliers. Chacun se prit à conter ses prouesses et ses amours, et la salle du festin retentissait d'un bruit confus, lorsqu'une jeune fille bizarrement vêtue apparut subitement au milieu des convives. Sa robe de diverses couleurs était parsemée d'étoiles, de soleils, des signes du Zodiaque et de figures diaboliques. Un bonnet en forme de cône couvrait sa tête, et ses cheveux divisés en trois tresses liées avec des rubans rouges et noirs, tombaient sur ses épaules nues. La jeune fille s'assit au milieu de la salle du festin sur un petit tabouret; elle chanta une romance provençale, et sa voix était si douce, que tous les chevaliers battirent des mains et la prièrent de recommencer. La jeune fille chanta encore quelques couplets, puis s'approcha de la table en dansant avec toute la grâce et la légèreté d'une sylphide. Elle s'arrêta près du sire des Adrets.

— J'ai bien soif, beau sire, lui dit-elle; oh! pour l'amour de Dieu, donnez-moi un peu de vin.

— Tiens, charmante diablesse, bois à la chevalerie française.

— A la chevalerie française, et surtout au prompt retour du sire des Adrets, s'écria la jeune fille avant de vider la coupe.

— Dis-moi donc, bel enfant du Diable, s'écria Bayard en se tournant vers la jeune fille, qui es-tu? d'où viens-tu?

— Je viens.... je viens... quoique vous soyez le chevalier sans *peur et sans reproche*, vous ne le saurez pas; je vous dirai seulement. ..

Elle se prit à rire aux éclats, et fit le tour de la salle en dansant.

— Parle donc, fille de l'enfer, s'écria Bayard; n'es-tu pas un démon incarné, envoyé par Satan pour nous tenter?

— Non, seigneur, je suis sorcière, et chaque nuit le roi des magiciens me porte à Babylone sur un char attelé de dix dragons.

— Eh bien, jolie sorcière, si tu sais lire dans l'avenir, dis-moi si je reviendrai de la campagne d'Italie, dit le sire des Adrets,

— Vous reviendrez, beau sire; mais au retour vous ne verrez plus la damoiselle de vos pensées; elle mourra de douleur.

La jeune fille prononça ces paroles avec tant d'émotion, que le sire des Adrets ne put s'empêcher de tressaillir.

— Et moi, dit Bayard....

— Vous serez encore long-temps le soutien de la France, vous armerez chevalier le plus intrépide des monarques; vous mourrez bientôt après. Ne craignez ni la hache ni l'épée; vous serez *occis traitreusement* d'un coup d'arquebuse.

Bayard frémit à ces mots; peut-être un pressentiment indicible lui faisait-il craindre l'accomplissement de la prédiction de la jeune fille. La sorcière chanta et dansa long-temps; les chevaliers, émerveillés, dénouèrent leurs escarcelles et voulurent lui donner des pièces d'or.

— De l'or! messeigneurs, s'écria la sorcière... j'en ai plus que vous; ne savez-vous pas que les magiciens ont en leur pouvoir tous les trésors du monde. Avant de partir, je veux donner un talisman au jeune chevalier qui m'a permis de boire dans sa coupe.

Elle s'approcha du sire des Adrets et lui offrit un petit médaillon.

— Gardez-bien ce talisman, beau sire, lui dit-elle; il vous protégera mieux que *cuirasse*, *haubert et maurion*.

La jeune fille disparut subitement au grand étonnement des chevaliers. Le sire des Adrets considéra d'abord attentivement le médaillon qu'il venait de recevoir. Tout-à-coup il pâlit et tomba à la renverse, en s'écriant :

— C'est elle! c'est elle!

On l'emporta hors de la salle, et le *mire* attaché au service de Bayard, eut beaucoup de peine à lui faire recouvrer ses sens. Cet incident troubla la joie du festin; les chevaliers en parlèrent diversement, et chacun s'occupa des préparatifs du départ qui devait avoir lieu le lendemain. Le sire des Adrets eut la force de se tenir en selle, et partit aussi avec le chevalier Bayard qui l'avait choisi pour frère

Digitized by Google

d'armes. L'escadron marchait enseignes déployées, et les manants qui bordaient la route criaient avec transport :

— Gloire et prompt retour aux chevaliers du Dauphiné !

Bayard et le sire des Adrets étaient à l'arrière-garde ; le jeune chevalier raconta au sire du Terrail la *piteuse* histoire de ses amours : il lui dit combien il avait pleuré en quittant la damoiselle de ses pensées. Bayard essuyait de temps en temps une l'arme. Arrivé aux pieds d'une colline, il aperçut une damoiselle qui agitait un voile blanc aux fenêtres d'un château situé à deux cents pas de la route.

— Voyez, beau sire, dit-il à des Adrets ; je suis sûr que cette damoiselle agite son voile blanc pour saluer encore une fois le chevalier qu'elle aime.

Le sire des Adrets voulut lever les yeux.

— Toujours elle, s'écria-t-il.

Il chancelait sur sa selle, Bayard s'en aperçut.

— Du courage et de la fermeté, mon enfant, lui dit-il, piquez des deux.

Les deux destriers partirent au galop, et les deux chevaliers se virent bientôt à la tête du bataillon.

La campagne d'Italie fut des plus sanglantes ; le sire des Adrets se distingua par ses faits d'armes, et mérita le surnom de chevalier *sans peur*, comme Bayard son maître. A la bataille d'Agnadel, il combattit si vaillamment sous les yeux de Louis XII, que le bon roi lui donna une chaîne d'or enrichie de diamans, comme un témoignage éclatant de son admiration. La victoire était encore indécise, les Vénitiens résistaient avec acharnement. Le sire des Adrets, à la tête de deux cents hommes d'armes, acheva la déroute des ennemis : malheureusement, il se laissa emporter par son ardeur, tomba dans une embuscade et fut fait prisonnier. Dans son cachot, il fit vœu à Dieu d'embrasser la règle de Saint-Bruno, dans la grande Chartreuse de Grenoble, s'il revenait en France. Quelque temps après, il fut délivré au prix d'une forte rançon, et le chevalier Bayard lui offrit encore de partager avec lui la gloire et les périls de nouveaux combats. Il résista aux supplications de son noble frère d'armes, qui lui dit en l'embrassant :

— Allez, mon fils, je ne veux plus vous disputer à Dieu. Vous vous êtes conduit en héros dans les batailles, vous deviendrez un saint dans le cloître. N'oubliez pas de prier pour le sire Du Terrail.

Des Adrets ne put proférer une seule parole ; il s'arracha à cette scène si déchirante pour son cœur ; vendit ses habits et son armure, en donna le prix aux pauvres, et couvert de la tunique grossière du pélerin, il se dirigea vers la France, mendiant son pain, lui qui avait trois cents serfs qui cultivaient ses riches domaines. Arrivé dans le Dauphiné, il se cachait pendant le jour dans la cabane de quelque paysan, et continuait sa route pendant la nuit : plusieurs fois, il rencontra des gentilshommes ses amis qui lui firent l'aumône par pitié, sans le connaître. Un soir, il souleva d'une main tremblante le lourd marteau de la porte de la grande Chartreuse ; un frère ouvrit au même instant.

— Que voulez-vous, mon frère, lui dit le moine à voix basse ?

— Entrer dans ce monastère pour y passer le reste de mes jours et expier mes péchés.

— *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur*, répondit le moine ! Et le sire des Adrets entra dans le monastère qui devait être son tombeau.

Pendant deux ans, il se livra aux pratiques de la plus austère pénitence, et devint le modèle de tout bon religieux. Ce temps écoulé, le souvenir du monde vint troubler la paix de son âme ; il aimait à s'écarter dans les sombres forêts qui dominaient la Chartreuse ; il restait plusieurs heures immobile sur quelque rocher, pensant aux premières années de sa vie, à la gloire, aux combats, et ses larmes coulaient involontairemeet.

— Tentation de l'enfer, s'écriait-il souvent !.... Non, je ne sortirai plus d'ici.

Et pour étouffer ses passions qui se réveillaient quelquefois avec violence, il macerait son corps par la mortification. Cependant, le chevalier Bayard, après la campagne d'Italie, qui ne fut pas plus heureuse que les précédentes, revint en Dauphiné. Il voulut voir le sire des Adrets sous le froc des Chartreux, et sortit un jour de Grenoble, accompagné seulement d'un page. Le grand nom du chevalier *sans peur et sans reproche* avait pénétré jusque dans la retraite des enfans de Bruno qui priaient chaque jour pour le défenseur des destinées de la France : il n'est pas besoin de dire que la prière la plus ardente était celle du frère Odilon. Le sire Du Terrail entra seul dans le monastère et chercha long-temps de l'œil son jeune frère d'armes. Il aperçut enfin un Chartreux qui abattait un vieux pin à grands coups de cognée ; il s'approcha et reconnut le sire des Adrets.

— Mon frère, lui dit-il, vous me pardonnerez d'avoir troublé le saint repos dont vous jouissez dans cette retraite ; je n'ai pu résister au désir de vous revoir. Que vous êtes changé, sire des Adrets ; la pénitence est donc plus puissante que les années, puisqu'elle vous a vieilli en si peu de temps !

Le frère Odilon regardait Bayard sans donner aucune marque d'émotion ; immobile comme une statue, pâle comme un cadavre, il ne répondait pas aux paroles du héros.

— Vous ne me reconnaissez pas, ajouta Bayard en pleurant ! il y a deux ans que vous étiez mon frère d'armes.

Il tendit la main au religieux qui la serra convulsivement, l a porta à ses lèvres et l'arrosa de ses larmes.

— Êtes-vous heureux dans la solitude, mon frère ?

Le frère Odilon ne répondit pas encore ; il leva les yeux vers le ciel, et une joie ineffable brilla sur son visage pâle et flétri.

— Avez-vous souvent prié pour moi ?

Le Chartreux se jeta dans les bras du chevalier et les larmes soulagèrent un peu sa douleur. Il

Digitized by Google

BAYARD.
(D'après la statue de Montony).

posa l'index sur sa bouche pour faire comprendre à Bayard que la règle de Saint-Bruno le condamnait à un silence perpétuel.

— Ne me sera-t-il pas donné d'entendre avant de repartir pour la guerre, le son d'une voix qui me fut toujours amie ?

— Que vous dirai-je, répondit enfin le Chartreux d'une voix faible ?... Dieu a veillé sur vous; veuille l'ange du combat protéger toujours une tête aussi chère que la vôtre.... Le sire Moirans vit-il encore ?

— Il est mort, répondit Bayard....

— Gaston de La-Tour-Du-Pin est-il revenu avec vous ?

— Il est mort, répliqua Bayard.

— Et mon ami le sire Pont de Beauvoisin ?

— Mort, répondit Bayard.

Le Chartreux poussa un profond soupir, s'agenouilla sur une pierre et pria long-temps. Bayard mit aussi un genou en terre, et récita dévotement ses *patenôtres*.

— Et Bérangère de Saint-Marcellin ?

— La damoiselle que vous aimiez.., dit Bayard.. Elle vit encore, et chaque jour elle attend le retour de son fiancé.

— C'en est trop, s'écria le Chartreux... J'ai violé la règle de Saint-Bruno; j'ai voulu savoir ce que j'aurais dû ignorer toujours... Adieu ! adieu, chevalier Bayard... Allez combattre encore pour la France, et pensez quelquefois au pauvre Chartreux de Grenoble.

A ces mots, il s'éloigna rapidement, disparut dans la forêt, et Bayard, après avoir essuyé ses larmes, sortit du monastère. Le lendemain, il se rendit au château de Saint-Marcellin. La belle Bérengère l'attendait avec impatience. Aussitôt qu'elle aperçut le chevalier, elle courut au-devant de lui, en criant :

— Avez-vous vu mon fiancé ? Vit-il encore ?

— Oui, damoiselle, répondit Bayard en mettant pied à terre.

— N'a-t-il pas oublié sa Bérengère ?

— Le frère Odilon prie pour vous, damoiselle; je crois qu'il vous aimera toujours.

— Je le reverrai ! je le reverrai !

— Ce sera en vain, damoiselle.... Votre fiancé appartient à Dieu; voulez-vous le lui ravir ?

Bérengère à ces mots pleura amèrement; Bayard ne séjourna qu'une semaine au château de Saint-Marcellin, et repartit pour se rendre à Paris, où François, duc d'Angoulême, devait donner un superbe tournoi.

La fille unique du sire de Saint-Marcellin porta pendant un an le deuil de son fiancé, et quand les autres damoiselles lui disaient en riant quelle avait tort de porter le deuil de son fiancé, elle répondait en pleurant :

— Il vit encore, mais il est mort pour moi; il est mort pour le monde et pour la gloire !

Deux ans s'écoulèrent, et son vieux père croyait que sa douleur s'était calmée. Mais Bérengère méditait depuis six mois un dessein qu'elle n'avait confié à personne et qu'elle exécuta si secrètement que le sire de Marcellin ignora toujours quelle retraite avait choisie sa fille.

A minuit, pendant que tout reposait dans le château, Bérengère coupa ses beaux cheveux noirs dont elle fit deux parts, une pour sa mère et l'autre pour son père; elle posa dessus une bande de parchemin avec ces mots :

— Voilà tout ce qui vous restera de la dépouille mortelle de votre fille bien-aimée. Ne la cherchez pas, elle est morte au monde.

Elle se revêtit d'une cape de paysan, qu'elle avait achetée; couvrit sa tête d'un lourd bonnet de

Digitized by Google

montagnard, et prit la route de la grande Chartreuse; elle y arriva au point du jour. Le général de l'ordre de Saint-Bruno fut touché de la jeunesse du jeune novice, et fit tous ses efforts pour le dissuader d'entrer en religion. Ses remontrances furent vaines; le novice persista dans son dessein, et, un an après, il fit ses vœux. Bérengère avait supporté avec résignation toutes les épreuves auxquelles on l'avait soumise, dans l'espoir qu'elle verrait le frere Odilon quand elle serait admise au nombre des religieux. Ce jourtant désiré vint enfin: on célébra l'Office des Morts dans l'église de la Chartreuse, et le père général reçut Bérengère au nombre des enfans de saint Bruno. Il lui donna le nom d'Irénée. Dès ce moment la fiancée du sire des Adrets ne soupira plus qu'après le bonheur de voir le frère Odilon. Une nuit, ne pouvant dormir sur son grabat, elle entra dans l'église pour prier. Elle s'agenouilla au milieu du chœur : elle ne vit pas d'abord un frère qui priait aussi dans un coin; mais en entendant un soupir, elle leva les yeux, et aperçut un Chartreux humblement prosterné et les mains croisées sur sa poitrine. La lampe qui brûlait devant l'autel projetait sa lumière sur son visage pâle et décharné : immobile et les yeux fixés vers le ciel, Odilon paraissait ne plus penser aux choses d'ici-bas. Bérengère tressaillit en le voyant, mais elle maîtrisa son émotion et fit semblant de prier. Tout-à-coup, la tristesse passa comme un nuage sur le front d'Odilon, son cœur fut inondé d'amertume, et il s'écria d'une voix entrecoupée de sanglots :

— Seigneur, Seigneur, ayez pitié de moi !

Il se frappait la poitrine, priait avec la ferveur d'un chérubin et son visage était inondé de larmes... Le calme revint bientôt, et l'extase de la prière enivra son âme de joie.

— Mon Dieu ! je vous reuds grâce des consolations que vous daignez envoyer à votre serviteur, s'écria-t-il. Le souvenir du monde vient encore me tourmenter ! et pourtant, comme saint Jérôme dans le désert, j'ai frappé ma poitrine, j'ai jeûné, j'ai prié, j'ai couché sur la terre nue. Pourquoi donc venez-vous encore m'assiéger, vains fantômes de gloire. O Bérengère ! ô Bérengère ! oh ! si Dieu écoute ma prière tu seras heureuse !....

Bérengère ne put retenir un profond soupir; le frère Odilon leva tout-à-coup les yeux; la voix qu'il venait d'entendre ne lui était pas inconnue. Il n'aperçut que le frère Irénée qui priait à quelques pas de lui.

— Encore une illusion de Satan, murmura-t-il à voix basse, et il continua sa prière.

Au même instant la cloche du monastère appela les religieux à l'office du matin. Ils arrivèrent un à un, prirent place autour du chœur et récitèrent alternativement les sept psaumes de la pénitence. Lorsqu'il fit grand jour, chacun se retira pour vaquer à ses travaux habituels; le frère Odilon sortit des derniers, et se dirigea vers la montagne où il allait chaque jour abattre des arbres pour les besoins du monastère. Le frère Irénée suivit les traces que ses sandales laissaient sur la neige, et travailla avec lui. Trois fois le jour ils suspendaient le travail et allaient prier ensemble dans la chapelle de Saint-Bruno. Odilon, fidèle à la règle de son ordre, n'adressa pas une seule parole à son compagnon, et le jeune religieux gardait le silence par respect. Si mois s'écoulèrent rapidement pour Bérengère qui se trouvait heureuse de pouvoir contempler à chaque heure du jour le bien-aimé de son âme. Le printemps revint, les neiges se fondirent, et les montagnes qui environnent le monastère se couvrirent de toutes les richesses d'une végétation sauvage. Frère Odilon et frère Irénée étaient devenus inséparables; ils ne se parlaient pas; mais souvent Odilon montrait le ciel à son jeune compagnon, et priait toujours avec lui dans la chapelle dédiée au fondateur de la Chartreuse,

Un jour, Bérengère qui s'était déjà habituée à l'austérité de la vie religieuse, trouva deux jeunes tourterelles qui ne pouvaient voler encore, parce que le vent avait déraciné l'arbre sur lequel était leur nid. Elle prit ces deux petits oiseaux, les emporta dans sa cellule, et les apprivoisa si bien qu'au moindre signe, ils revenaient à tire-d'aile.

— Allez, leur disait-elle souvent, allez jeunes tourterelles; posez-vous sur cet arbre aux pieds duquel prie le bien-aimé de mon âme; faites entendre vos plus doux roucoulemens. Oh ! dites-lui, s'il vous est possible, quelle est la main qui vous envoie; parlez-lui de Bérengère ! Oh ! non, petits oiseaux, ne dévoilez pas mon secret ! qu'il ignore toujours mon nom ! partez, jeunes tourterelles, et que vos tendres gémissemens se mêlent aux soupirs qu'il pousse vers le ciel ! Odilon ! Odilon ! tu ne sais pas que ta fiancée s'est ensevelie vivante dans ce tombeau, pour te voir, pour vivre de ton regard, pour respirer l'air que tu respires, pour prier avec toi ! j'ai accoutumé mon frêle corps de femme aux douleurs du cilice, mes faibles mains à tenir la bêche et à manier la cognée ! O mon fiancé, pour tant d'amour que me donneras-tu ? Rien. Une barrière insurmontable nous sépare à jamais ! Heureuse encore si je pouvais un jour dormir à côté de toi dans le même cercueil ! mais non; on creusera deux fosses, une pour toi, l'autre pour moi, pauvre femme victime d'un amour insensé, et nous ne serons unis que dans le ciel ! Oui, dans le ciel, temple éternel du pur amour !

Des larmes abondantes inondaient le beau visage de Bérengère; elle baisait ces tourterelles, qui la caressaient de leurs ailes, s'envolaient et allaient roucouler dans la forêt où travaillait Odilon. Chaque jour elle cherchait ainsi des consolations, et son âme ardente se livrait aux illusions d'un bonheur qui ne devait jamais s'accomplir.

Odilon, épuisé par ses austérités, fut atteint d'une grave maladie; le frère Irénée était le plus jeune des religieux du couvent, le supérieur le choisit pour veiller auprès du lit du malade. Le fort tempéramment d'Odilon résista à la violence de la fièvre, et dans un mois il fut en état de se promener dans son petit jardin. Le frère Irénée le soutenait dans sa marche chancelante; le Chartreux portait

Digitized by Google

souvent à ses lèvres la main de son jeune compagnon, puis le pressait contre son cœur, pour lui témoigner combien il était reconnaissant des soins qu'il lui avait prodigués. Un matin il s'assit avec lui sur une large pierre qui soutenait une croix de bois; l'air était parfumé par les fleurs nouvellement écloses sur les montagnes, le rossignol chantait dans les vallées, et le ciel sans nuages annonçait un beau jour d'été. Odilon sourit affectueusement, et serrant les deux mains d'Irénée il lui dit:

— Frère, jusqu'à ce jour, fidèle à la régle de saint Bruno, notre père commun, je ne t'ai pas adressé une seule parole; mais je ne puis plus résister au besoin que j'éprouve de te dire combien je t'aime, et qu'elle sera la durée de ma reconnaissance; toujours je me souviendrai de tes soins affectueux, Dieu seul t'en récompensera.

— Tu es hors de danger, frère, répondit Irénée: rendons grâces à celui qui est le maître de la vie et de la mort.

— Oui, répondit Odilon... et les deux chartreux s'agenouillèrent sur la même pierre.

Leur prière fut longue et fervente. Odilon se leva le premier; Bérengère, les yeux fixés vers le ciel, paraissait plongée dans une méditation profonde; mais elle ne pensait plus aux anges ni à Dieu; son ame était pleine de bonheur, elle était auprès de son bien-aimé; elle venait d'entendre le son de cette même voix qui tant de fois lui avait fait des mille sermens d'amour. Elle s'assit enfin, prit une des mains d'Odilon et la pressa de ses lèvres brûlantes.

— Mon frère, vois comme le ciel est beau, lui dit-elle... tes forces augmentent chaque jour: veux-tu que nous allions sur la montagne? nous marcherons à petit pas, et quand tu seras fatigué nous nous asseoirons sur l'herbe fleurie, nous irons à la chappelle de Saint-Bruno pour le remercier d'avoir intercédé pour toi.

En prononçant ces paroles, Bérengère s'était rapprochée du frère Odidon! le souffle qui sortait de leurs bouches pouvait se confondre, et leur cœurs battaient presque l'un sur l'autre: ils restèrent long-temps immobiles dans cette attitude, et le soleil était déja au dessus de l'horison, lorsque le frère Odilon dit à Bérengère:

— Mon frère, il y a dans ton regard et dans ta voix une puissance qui me domine; je goute un bonheur ineffable quand je te vois, quand j'écoute tes paroles douces comme celles d'un ange. Te le dirai-je, frère.... il me semble reconnaitre en toi... Insensé que je suis!... le souvenir des illusions du monde me poursuivra dor.c toujours! il est temps de partir; suis-moi sur la montagne, et je te raconterai mes malheurs.

— Je te consolerai, frère, répondit le jeune chartreux.

En sortant de la cellule d'Odilon, Bérengère appella ses deux tourterelles; au même instant elles se posèrent sur son bras. Elle les caressa; les deux oiseaux firent entendre leurs doux roucoulement et allèrent se percher sur un jeune pin.

— Ces deux oiseaux, frère, dit Irénée, sont les seuls compagnons de ma solitude; j'aime leurs chants, ils m'éveillent tous les matins à l'heure de la prière.

— Tout est beau dans la nature, répondit Odilon; vois, frère, si Dieu ne bénit pas ceux qui se donnent à lui. Ces montagnes sont émaillées de fleurs, ces vallées autrefois stériles produisent maintenant une abondante moisson.....

Les deux chartreux arrivèrent bientôt à la chapelle de Saint-Bruno. Ils firent leur prière, et sortirent pour continuer leur promenade. L'air pur du matin avait déja éteint la fièvre d'Odilon; ses joues, auparavant livides, se coloraient peu à peu d'un léger incarnat; ses yeux n'étaient plus ternes comme auparavant, et son sourire était moins mélancolique.

— Je suis bien soulagé, dit-il au jeune Irénée; dans quelques jours, je pourrai recommencer l'exercice de ma pénitence.

— Frère, nous prierons désormais ensemble, dit Irénée; je suis bien jeune, tu seras mon guide dans le sentier de la vertu.

— Pauvre enfant! s'écria Odilon, en étreignant fortement la main droite d'Irénée, le feu dévorant des passions humaines n'a pas ulcéré ton cœur! tu es pur comme un ange, tu prieras pour moi, pauvre pécheur.

— J'ai bien souffert, frère, répondit Irénée en pleurant. Arrêtons-nous ici. Nous sommes loin du monastère; tu m'as promis de me raconter l'histoire de tes malheurs.

— Hélas! répondit Odilon....

Il cacha son front dans ses deux mains, pleura amèrement et hésita long-temps.

— Je te l'ai promis, ajouta-t-il enfin: je vais donc te révéler des secrets que je devrais emporter dans la tombe. Ecoute, frère, et quand tu sauras tout tu me plaindras.

—J'étais l'unique héritier de la famille des Adrets. Dès mon enfance, je suivis mon père à la guerre, je gagnai mes éperons d'or à un âge ou les jeunes gentilshommes n'ont pas encore quitté le manoir paternel. Plus tard, je devins le frère d'armes de Bayard, le chevalier *sans peur et sans reproche*. Prisonnier en Italie, je fis vœu d'entrer dans le monastère si je revoyais la France.

— Et tu as fidèlement accompli ton vœu, dit le jeune Irénée, qui fesait d'éffroyables efforts pour comprimer l'émotion que le récit d'Odilon produisait sur son ame....

— Ce n'est pas tout, ajouta Odilon; j'aimais depuis long-temps Bérengère de Saint-Marcellin. Je n'ai pas vu la noble demoiselle depuis mon retour d'Italie! et pourtant je lui avais donné ma parole de chevalier qu'elle serait mon épouse: pauvre Bérengère! tu auras succombé à ta douleur! tu sera descendue dans la tombe sans connaître la destinée de ton fiancé!

Le jeune Irénée ne put résister à ce dernier récit il donna un libre cours à ses larmes.

— Tu pleures, pauvre enfant, dit Odilon.... oh que tu es heureux! les larmes soulagent toutes

Digitized by Google

les douleurs; mais depuis long-temps mes yeux sont taris.

— Frère tu es bien malheureux, répondit Irénée!....

— Pauvre Bérengère, s'écria Odilon.

— Tu aimes donc toujours la demoiselle de Saint-Marcellin?

— Quand je suis prosterné aux pieds des autels pour faire ma prière, c'est elle seule que j'adore. J'ai tout fait pour l'oublier; j'ai lutté contre mon cœur, j'ai épuisé mon corps par la plus cruelle abstinence! et Bérengère est toujours présente à ma pensée.

— Dieu ne te fera pas un crime de l'aimer, frère: les anges s'aiment entre eux dans le ciel, et Jésus-Christ est le foyer de l'amour.

— Dieu ne veut pas de partage, frère, répondit Odilon; j'ai fait vœu de lui appartenir désormais, je combattrai tant qu'il me donnera des forces pour résister aux illusions du monde.

— Si Bérengère venait dans ce monastère; si pour te voir, pour t'aimer, elle se condamnait à vivre sous le cilice....

— Frère que dis-tu?

— Ne la presserais-tu pas contre ton sein?

— Mon Dieu qu'entend-je!

— Ne serais-tu pas heureux de prier pour elle?

— Ne me parle plus d'elle, tu me ferais mourir.

— Réponds-moi, frère, dit le jeune Irénée en serrant les deux mains d'Odilon: si Bérengère se jettait à tes pieds, si elle te disait: je veux vivre avec toi, tu étais mon fiancé, maintenant tu appartiens à Dieu, je ne veux pas t'arracher à la solitude, qu'il me soit permis de m'ensevelir avec toi!... frère, repousserais-tu Bérengère?

— Oui, répondit Odilon....

— Ton cœur est donc sans pitié!....

— Qu'ai-je dit insensé! s'écria Odilon.... je la repoussserais! non, non, si Bérangère était içi, je la serrerais dans mes bras, je l'énivrerais de mes baisers, je lui répéterais mes sermens d'amour! ô Bérengère, ô Bérengère!....

— J'ai triomphé, s'écria le jeune Irénée en se jettant dans les bras d'Odilon.... beau sire des Adrets embrasse ta fiancée!

Les deux chartreux versèrent des larmes abondantes dans l'ivresse de leur bonheur. Il n'y avait rien de terrestre dans les premiers transports de leur amour; c'était l'extase qui porte jusqu'au ciel l'âme qui se livre aux divines contemplations. Tout-à-coup, le frère Odilon s'arracha des bras de Bérengère et prit la fuite en criant:

— Adieu pour toujours, Bérengère! nous nous reverrons dans le ciel où nous nous aimerons éternellement!

Bérengère resta long-temps immobile à la même place; la disposition d'Odilon l'avait atterrée. Pendant trois jours, elle chercha son fiancé sur la montagne, dans les forêts, dans les vallées: elle ne le trouva pas. Souvent, fatiguée de ses courses, exténuée par la faim, elle s'arrêtait pour cueillir des fruits sauvages; elle disait à ses tourterelles:

— Partez, cherchez mon fiancé, venez me dire dans qu'elle grotte il est caché.

Pauvre Bérengère! la douleur avait troublé sa raison, elle était folle.

Le quatrième jour, elle se dirigea vers la chapelle de Saint-Bruno où elle avait prié avec Odilon. Au détour de la colline, elle aperçut un chartreux étendu au pied d'une petite croix: elle s'approcha et reconnut le cadavre de son fiancé. Elle ne pleura pas, la démence avait tari ses larmes; elle prit le cadavre entre ses bras, le couvrit de baisers, le couronna de fleurs:

— Eveille-toi, mon fiancé, disait-elle; ta bien-aimée sourira à ton réveil; ouvre tes yeux; le ciel est beau; nous sortirons de ce monastère; tu te revêtiras de ton armure de chevalier; je serai noble dame; nous irons à la cour de France... Dors encore, mon fiancé, tu reposes sur le sein de Bérengère!

Elle parlait ainsi, lorsque le supérieur du couvent, qui était à la recherche des deux religieux, vint à passer.

— Frère Irénée, cria-t-il, avez-vous vu le frère Odilon?

— Il est ici mon père, il dort sur le sein de sa bien-aimée!

— Il est fou, dit le supérieur à voix basse.

— Odilon est mon fiancé, ajouta Bérengère: aujourd'hui nous sortirons de ce couvent.

Le supérieur s'approcha et s'étant penché vers le cadavre d'Odilon, il dit aux chartreux qui l'accompagnaient:

— Mes frères, Odilon est mort, prions pour lui.

Les chartreux s'agenouillèrent et récitèrent les prières des morts. Bérengère les regardait d'un œil hagard; tout à coup, dans un transport de démence, elle posa sa main sur le cœur d'Odilon.

— Il est mort, il est mort! s'écria-t-elle tout à coup... Périsse ce monastère, infâme cachot où mon fiancé est mort!

Elle prononça ces paroles d'une voix effrayante; elle descendit rapidement la montagne, et une heure après, les flammes de l'incendie dévoraient le monastère. Bérengère, après avoir accompli l'abominable dessein que lui avait suggéré son désespoir, alla s'asseoir sur un rocher, et en voyant les flammes tourbillonner dans les airs, elle se prit à rire aux éclats.

Le lendemain, on la trouva morte sur le cadavre du frère Odilon; elle le tenait étroitement embrassé et on ne put les séparer. On les ensevelit dans une même fosse, et, pendant long-temps, ceux qui entraient dans la grande Chartreuse de Grenoble, ne manquaient pas de visiter un petit tertre sur le quel on avait planté une croix. Ce lieu s'appelait la tombe *des deux amans*.

J. M. Cayla.

Digitized by Google

ERMITAGE ET COUVENTS.

Pendant les 4me et 5me siècles de l'église, le monde romain fut si troublé par les incursions des barbares, que les villes et les plaines fertiles, tous les lieux faits pour attirer les hommes, les fixer et les forcer à vivre ensemble furent abandonnés par leurs habitans. Le peuple aima mieux vivre par troupes sur les grands chemins et marauder au hasard pour soutenir son existence : c'est alors que se formèrent ces premières bandes de paysans qui vagabondaient par les provinces de la Gaule, et devaient plus tard reparaître à divers siècles de distance sous le nom de Bagaudes, de Pastoureaux, de Routiers et de Compagnons. Tandis que le peuple fuyait aux montagnes et les hommes de guerre dans les châteaux-forts ; toutes les existences brisées, tous les hommes que le spectacle des grandes infortunes du siècle avaient attristés, tous ceux dont les croyances religieuses avaient détourné vers le ciel les regards et les espérances, ceux-là fuyaient dans les solitudes les plus intimes des forêts et des montagnes, et plus leurs ames se repliaient sur elles mêmes, plus ils avaient besoin de s'isoler d'un monde faible contre ses vices, et lâche contre ses malheurs.

Le midi de la Gaule, c'est-à-dire l'Aquitaine et la Narbonnoise, avait respiré pendant un demi siécle sous la domination facile des Visigoths ; mais bientôt les Francs, les Vascons, les Sarrasins se précipitèrent par grandes masses dans l'Aquitaine et se la disputèrent comme une proie. La Novempopulanie si chère aux Romains de l'empire, amoureux de son climat et de la fertilité de ses plaines, fut bientôt couverte de forêts solitaires, de lieux incultes et vagues abandonnés aux inondations des fleuves ; et c'est alors qu'il fallut opter entre l'esclavage ou la révolte ; le malheur des temps fit revivre avec de nouvelles circonstances le patronage romain que les familles patriciennes avaient toujours exercé autour d'elles, et les malheurs de la guerre prolongèrent long-temps encore les rigueurs de la servitude.

Si les mœurs sauvages des barbares étaient ve-

Digitized by Google

nues se mêler à la corruption de la société romaine sans qu'une force plus puissante se fut opposée à ces deux principes de destruction, l'humanité serait morte et de l'abrutissement du monde barbare et de la décrépitude du monde romain. Mais une voix puissante imposa silence aux voix qui disaient malheur à l'esclave, malheur au vaincu; mais au milieu de tant de ruines s'éleva l'étendard qui pouvait rallier autour de lui toutes les infortunes. La terre avait été souillée par des générations dévorantes, par des hommes ravageurs qui portaient l'épée d'une main et la torche de l'autre; mais des colombes de paix apparurent sur ces vastes champs de carnage livrés aux vautours. Partout où les prêtres élevaient un oratoire, les chaumières isolées venaient se grouper autour de lui; les malheureux écoutaient en pleurant des paroles de miséricorde et de paix si douces au milieu de ces scènes d'extermination, et courbaient leurs têtes proscrites sous les bénédictions du prêtre. La plus grande partie de nos villes et de nos bourgs se sont élevés autour d'une église ou d'un couvent, véritables berceaux de la civilisation moderne, et ces couvents eux-mêmes se formaient au tour d'un saint hermite qui avait attiré près de lui de nombreux disciples par sa renommée de science et de vertu.

Il arrivait souvent à des solitaires de quitter leurs retraites pour apparaître tout-à-coup dans le monde en envoyés de Dieu. Souvent, au milieu des désordres d'une cour dépravée, un vieil hermite venait faire entendre des paroles puissantes aux grands de la terre endormis dans leurs voluptés. Dans les séditions d'Antioche, l'hermite Macédonius descendit des montagnes et vint dans la ville. Le peuple consterné redoutait la vengeance de l'empereur; le petit vieillard, voyant passer les émissaires de la cour impériale, les saisit par le manteau, les oblige à descendre de cheval et se fait écouter : dites à l'empereur, s'écrie-t-il, qu'il doit épargner le sang des coupables, que ses sujets sont aussi des hommes faits à l'image de Dieu; que s'il s'irrite pour des statues de bronze qu'on a brisées; Dieu s'irritera bien d'avantage s'il brise des hommes qui sont faits à son image. Un autre moine nommé Télémaque, indigné de voir le peuple s'abrutir aux spectacles des gladiateurs et des animaux féroces, se précipite dans le cirque pour faire obstacle à ces crimes et y meurt victime de son dévouement.

Lorsque des hommes rencontraient, par hasard, dans des lieux inhabités, un de ces vénérables solitaires, la nouvelle s'en répandait aussitôt dans tous les alentours, et cette retraite qu'avait choisie ce saint homme devenait sacrée. Qu'elle surprise devait causer à ceux qui, tous pleins didées d'ambition, ou préocupés de folles espérances, étaient amenés par le hasard dans la solitude, la rencontre d'un de ces vieillards vénérables qu'on surprenait absorbé par l'extase et la pière au milieu des bois. Brachion était au service de Sigivalde, comte d'Auvergne. Un jour qu'il était avec son maître à la chasse du sanglier, l'animal, vivement poursuivi, se réfugia près de la celulle d'un ermite nommé Emilien. Brachion, qui était accablé de fatigue, s'arrêta quelques instans chez le saint homme. Le calme de ces lieux et la modeste simplicité de la cabane où habitait le solitaire, contrastaient dans l'esprit de Brachion avec le désordre et avec le faste de la cour. Il trouva tant de charmes à se reposer ainsi quelques instant de ses inquiétudes de courtisan qu'il ne put s'empêcher de communiquer à Emilien les réflexions qui lui venaient à l'esprit. Le bon hermite persuada si bien à Brochion que son existence à la cour était vaine et, misérable que ce dernier se retira près de lui sitôt après la mort de son maître. Brochion vécut heureux dans la solitude d'Emilien, et, lorsque ce dernier fut mort, il succéda à son ermitage qui devint un monastère, et s'accrut par les libéralités de Ramichilde, fille de Sigevalde. L'église l'honore aujourd'hui sous le nom de Saint Brach ou Brachion.

Lorsque saint Gilles, qu'on disait être athénien ou du moins grec de naissance, vint aborder aux côtes de la Provence, Théodoric, roi d'Italie, était en possession de cette province. Saint Gilles avait choisi sa retraite vers l'embouchure du Rhône, à la droite de ce fleuve. Un jour que les officiers de Théodoric étaient à la chasse, une biche, qu'ils poursuivaient, alla se renfermer dans la grotte de saint Gilles, ce qui leur donna l'occasion de découvrir la retraite du saint. Ils admirèrent la vie pénitente et les privations qu'il s'imposait dans cet asile sauvage. Théodoric, quoiqu'Arien, fut touché de ce qu'ils rapportèrent; il défendit de troubler la retraite du vénérable anachorète et lui donna la propriété du lieu qu'il avait choisi pour retraite. Cette retraite n'était pas fort éloignée d'une maison royale appellée le Palais des Goths; ce palais était voisin d'une forêt où ces princes allaient se livrer au plaisir de la chasse. Saint Gilles ayant accepté la donnation de Théodoric, se fixa définitivement dans ce lieu et finit par y bâtir un monastère. Les anciens titres de ce couvent disent qu'il s'élève près d'une forêt qu'ils nomment *Sylva Gothica*, et dans une plaine appellée *Flaviana*, du titre de Flavius, que prenait le roi Théodoric à l'imitation des rois visigoths de Toulouse.

Vers la fin du XI^e^ siècle, on voit aussi se former un grand nombre d'abbayes. Des hommes de science et de piété offensés de la corruptions de mœurs, quittent les anciens monastères où le relâchement s'est introduit, et vont se retremper dans des solitudes. Réunis en petit nombre au fond des bois, ils construisaient leurs cabanes et leur oratoire; là, tout entiers au travail et à la prière, ils défrichaient péniblement le terrain nécessaire à leur subsistance, et domptaient leur nature par les fatigues et les veilles. S'ils quittaient leurs asiles, c'était pour aller au marché voisin vendre le superflu de leur denrées, et rapporter, sur leur âne, les instruments dont ils avaient besoin, les objets nécessaires au culte, et dont ils ne pouvaient absolument se passer. Leur sainteté attirait bientôt parmi eux de nouveaux confrères : on bâtissait alors une nouvelle cabane, on défrichait un nouveau champ, et lorsque la réunion devenait assez

Digitized by Google

nombreuse pour se former en communauté, un des frères allait demander au pape ou à son diocésain, une règle de conduite pour la nouvelle abbaye. Les seigneurs du voisinage, qui avaient à réparer de grands crimes, ou que leur usurpation rendait passibles d'une excommunication, s'empressèrent d'abandonner des terres considérables à ces bons pères, qui devenaient à leur tour seigneurs d'une contrée fertile, et la voyaient se peupler de nombreux habitans.

Aux premiers temps de l'Eglise, et sous la domination des empereurs, une abbaye n'était autre chose qu'une *villa* romaine, où quelques hommes, réunis par une même foi, jouissaient des mêmes avantages dont avait joui l'ancien propriétaire. Ils avaient comme lui leurs esclaves, leurs affranchis, leurs colons groupés par petits hameaux autour de leur demeure; ainsi, dans le moyen-âge, les couvents avaient leurs fermiers et leurs serfs, et possédaient quelquefois plusieurs villages.

Si nous pouvions, dans les bornes de cet article, faire entrer les règles qui dirigeaient quelques-uns des Ordres monastiques qui furent les plus célèbres, on admirerait l'esprit de sagesse et de philantropie qui a présidé à leur rédaction. Nous ne répéterons pas cette vérité, acquise et reconnue par tous, que la science fut conservée par les cloîtres et les couvents; mais nous rappellerons un fait qui prouvera quel admirable instinct de haute poésie et de civilisation animait ces hommes obscurs qui, pendant plusieurs siècles, ont excité le rire froid et méchant et la satire bilieuse de quelques philosophes ignorans. Saint Ferréol ordonne dans sa règle que tous les hommes des monastères apprennent à lire. Il veut que tous aussi connaissent les psaumes et sachent les chanter. Cette dernière obligation s'adresse principalement à ceux qui gardent les troupeaux. On concevra sans peine que ce devait être d'un bel effet d'entendre dans la campagne la voix grave d'un pauvre Frère servant, chanter à certaines heures du jour, les odes du roi David, qui avait été berger comme lui.

On ne peut faire quelques pas dans le vaste champ de l'histoire ecclésiastique sans y trouver des preuves visibles de l'influence qu'avaient les moines, les cénobites et les religieux de toutes espèces sur les hommes qui les entouraient. Un père va mourir et laisser un orphelin, il nomme aussitôt l'abbé du couvent le plus proche tuteur de cet enfant; il donne son enfant au monastère, et il expire avec l'assurance que cet enfant sera élevé par les moines et sauvé par eux de la misère et de la corruption. Le jeune Fournier de Saverdun gardait des pourceaux près de l'abbaye de Bolbone; les moines de ce monastère le prirent avec eux, l'élevèrent, et cet enfant fut élu pape en 1334, sous le nom de Benoît XII. Alors que les malheurs de la guerre et les ravages des bandits compromettaient l'existence du couvent; quand ses moissons étaient pillées; alors que l'église et le cloître étaient détruits, tous les seigneurs et tous les hommes puissants du pays s'assemblaient pour réparer au plus tôt de pareils désastres; chacun donnait au monastère des terres, des esclaves, des droits de seigneurie. Et savez-vous quelle récompense exigeaient des moines ces barons généreux pour prix de leurs libéralités? Ils stipulaient dans l'acte de donation, qu'ils auraient, après leur mort, l'honneur d'être ensevelis dans l'église du couvent.

Au mois d'avril 1139, les barons du Lezadois s'assemblèrent auprès de Guillaume, abbé de Lezat; la ville, le monastère et l'église avaient été pillés et livrés aux flammes par des bandits. Il y avait dans cette réunion le comte Roger de Foix, Bernard de Comminges, Raymond de Venca, Ato d'auterrive, Bernard de Beaumont, Bernard de Marquefave, Bernard de Montaut. Ces nobles seigneurs, jaloux d'assurer la reconstruction du cloître et de l'église, donnèrent à St-Pierre de Lezat tout ce qu'ils possédaient dans la vallée du même nom. Ils engagèrent en même temps l'abbé à fortifier la ville par un bon mur, et mirent à sa disposition quelques-uns de leurs hommes d'armes. Ce qu'on voyait alors dans un coin du pays de Foix, se reproduisait dans tout le midi de la France et dans toute la chrétienneté.

Il fallait que la vie de ces bons moines fut bien régulière, et leurs œuvres bien profitables au pays pour exciter un tel concours en leur faveur, pour que tous les hommes puissans de la contrée fissent un abandon gratuit de leurs domaines, dans le but de rétablir la prospérité du couvent. Leur sainteté ressortait en effet de tous les actes de leur vie et leur sagesse de l'administration du couvent.

Une grande partie du jour était consacrée au travail, à la prière, à l'étude des saintes Ecritures; les heures de la nuit étaient partagées entre le sommeil et le chant des Psaumes. Quand l'aube paraissait, les moines étaient déja préparés aux fatigues par la prière, et s'étaient fortifiés dans la méditation. Ceux que leurs travaux retenaient éloignés du couvent, étaient obligés de prier aux mêmes heures que leurs frères et de suspendre leurs travaux pour vaquer, au milieu des champs, à tous les exercices pieux qui leur étaient ordonnés. Chacun était obligé de s'appliquer au genre d'occupation qui lui était imposé par le père abbé, et ses occupations étaient réglées sur les facultés de chacun: les uns travaillaient la terre, d'autres étaient appliqués aux arts manuels; quelques-uns s'élevaient jusques aux travaux de l'esprit, écrivaient des traités sur la religion, allaient au dehors annoncer la parole de Dieu. La règle de Saint-Benoît recommande une grande modestie aux frères qui vont dans la ville pour vendre le fruit de leur travail; elle les oblige à céder les objets aux acheteurs à un prix moindre que les laïques, cela pour la plus grande gloire de Dieu.

Quand venait le Dimanche, tous ceux qui étaient absens, tous ceux qui exploitaient les fermes éloignées revenaient au monastère avec les esclaves et les serfs qu'ils dirigeaient. La fraternité faisait le charme de ces loisirs: les pauvres et les voyageurs étaient admis à la table du couvent; les pères du cloître s'empressaient à le servir. Le Vendredi-Saint l'abbé lui-même lavait les pieds aux mendians,

Digitized by Google

Ce fut sous la direction des moines et des archevêques que les serfs des églises et des monastères apprirent la liberté; avant que de les affranchir, on eut soin de les moraliser, on les fit monter de l'état abject de l'esclavage jusqu'à leur dignité d'homme, la fraternité, cette égalité qui élève l'âme, tendit une main secourable à l'esclave qui put dire à son maître : je suis un homme comme toi.

Le philosophisme qui n'a jamais affranchi ni moralisé personne et qui prétendait, dans les temps antiques, que certains hommes naissent esclaves, a cru faire beaucoup de bien aux Nègres en leur prêchant l'égalité. Quels effets a-t-il obtenus? Les Nègres se sont révoltés contre les maîtres et les ont massacrés lorsqu'ils se sont trouvés les plus forts, et les maîtres, craignant la révolte, ont de leur côté doublé les chaînes qui pesaient sur leurs esclaves. Avant que de rendre un homme libre, il faut le moraliser; avant que de briser la cage de fer du lion, il faut dompter son caractère sauvage. Or, ce n'est pas la philosophie qui moralise, parce qu'elle est une science et que la science n'est pas faite pour tous : la religion seule rend les hommes meilleurs, car la religion peut seule populariser la vertu.

Elle ne s'est point adressée à tous les hommes courbés sous le fouet du maître pour leur dire qu'ils étaient libres, mais elle les délivre un à un; l'affranchissement d'un esclave dans les monastères était une affaire grave et sérieuse qui demandait l'assentiment de tous les membres de l'association pour être prononcée. La règle de Saint-Fériol statue que l'abbé ne pourra affranchir un esclave du couvent que du consentement de tous les frères

Voilà ce que les moines opérèrent pour les progrès de la civilisation en faveur des hommes plongés dans l'esclavage. Qu'il serait long de dire tout ce que la science leur a d'obligations. Et combien de monumens élevés à l'intelligence par les génies antiques ont été sauvés par leurs veilles sans gloire, par leurs travaux obscurs, dont nous recueillons tout le fruit. Mais, sans sortir des considérations morales exposées dans ce court article, je dois dire en finissant, que les cloîtres, considérés comme des asiles toujours ouverts et aux grands crimes et aux grandes infortunes, furent un des bienfaits les plus signalés de la religion du Christ.

Pendant des siècles de barbarie, alors que l'ignorance du barbare et la dépravation du payen étaient souvent les causes incessantes des plus grands crimes, que de scandales furent prévenus par la fuite des grands coupables dans ces retraites toujours ouvertes. Le désespoir, le remords, la honte, ces passions dévorantes qui n'ont d'autre issue que le crime, lorsqu'on est obligé de les ressentir au milieu de ses semblables; le désespoir, le remords et la honte pouvaient aller se cacher dans ces asiles pieux. Oui, nous ne craignons pas de le dire, de grands crimes et de grandes douleurs ont été absorbés par les monastères et les couvens; et sans eux, l'histoire des siècles barbares, toute de désordre et de confusion, serait encore plus hideuse; les forfaits qui s'y étalent, se pressent, y seraient vus tellement entassés, qu'il ne resterait aucune place pour les nobles actions. Tandis que nous voyons avec tristesse et pitié les grandes infortunes des siècles payens traîner les lambeaux de leur misère à travers la risée des peuples, sachons gré du moins aux hommes de la nouvelle foi d'avoir compris que la chute de ceux qui furent grands, que les remords, sans espoir, qui viennent après les crimes, sont des plaies hideuses de l'humanité, qu'elle doit avoir honte de les montrer au grand jour, et que sa pudeur lui fait un devoir de jeter sur elles un voile qui les protège.

I. Latour (*de Saint-Ybars*).

FASTES MILITAIRES DU MIDI.

I.

LE CONNÉTABLE DE BOURBON.

Il y a dans l'histoire de sombres et majestueuses figures qui ne nous apparaissent, dans le vaste champ du passé, qu'environnées d'une oréole lugubre, comme le soleil d'un mauvais jour. Nous ne savons pas, au premier aspect, si c'est un grand homme qui passe devant nous, ou un de ces mauvais génies que le ciel envoie dans sa colère pour châtier les peuples et humilier les rois. La grandeur même de leurs noms, l'éclat de leurs exploits, la magnanimité de leur caractère jettent notre âme dans un doute effrayant; nous attendons que d'autres aient jugé, et, quand l'arrêt est porté, nous hésitons encore entre la haine et l'admiration. C'est qu'il ne nous est pas donné de sonder le génie dans toute sa profondeur, et tout homme n'a pas le bras assez long pour mesurer la taille des géans.

Le seizième siècle, si fécond en hommes extraordinaires, siècle de la chevalerie et des passions féodales, nous a laissé de grandes renommées cachées encore sous les replis d'un voile impénétrable. Le temps est venu de soulever ce voile, et de montrer aux yeux de nos contemporains les orgueilleux vassaux de François Ier, avec leurs crimes et leurs beaux faits d'armes. Fidèles à la mission que nous nous sommes imposée, nous avons cherché sur notre terre méridionale, et nous y avons trouvé un homme de guerre qui fut le héros

Digitized by Google

LE CONNÉTABLE DE BOURBON.

de son siècle, qui étudia l'art militaire dans un âge où les fiers gentilshommes ne s'occupaient que de leur plaisirs; qui ne se démentit pas de ses habitudes et de ses mœurs austères, au milieu d'une cour entièrement livrée à la frivolité et à la dissolution. Cet homme grave et taciturne était Charles de Bourbon, que François Ier éleva à dignité de connétable de France.

Charles de Montpensier, chef de la branche cadette de la maison de Bourbon, se vit tout à coup, à la mort de son père et de son frère aîné, héritier des immenses domaines qu'avaient possédés ses ancêtres. Anne de France, fille de Louis XI, accorda, bientôt après, la main de sa fille unique, Suzanne, au jeune comte de Montpensier, qui se vit alors le plus puissant vassal du roi de France. Bourbon n'avait que dix-sept ans; tout portait à croire que, suivant l'exemple des gentilshommes français, il se livrerait avec l'ardeur de son âge à cette coupable galanterie, cancer impur, qui rongeait alors le cœur de la noblesse. Quel fut donc l'étonnement général, lorsqu'on le vit s'ensevelir, avec son épouse, dans son château de Bourbon-L'Archambaud, y vivre en philosophe entièrement absorbé par l'étude des théories de l'art militaire! Une pareille conduite était un problème inexplicable pour des courtisans efféminés, qui se refusaient à croire qu'une ame ardente comme celle du jeune duc de Bourbon pût trouver des plaisirs dans la solitude d'un manoir féodal. Le gendre d'Anne de France, insensible aux plaisanteries des jeunes seigneurs, resta toujours fidèle au genre de vie qu'il avait adopté, jusqu'à ce que le clairon de la guerre retentit dans toute la France et réveilla le jeune héros.

La république de Gènes, depuis long-temps

Digitized by Google

alliée de la France, se révolta contre Louis XII, au commencement de l'année 1507. Le successeur de Charles VIII, poussé par cette fatalité qui, pendant cinquante ans, entraîna en Italie la fleur de la noblesse française à la chimérique conquête du royaume de Naples et du duché de Milan, fit un appel à tous ses vasseaux. Alors on vit se ranger sous la bannière de France, Bayard, La Trémouille, La Palisse et plusieurs autres chevaliers renommés par leur valeur dans toute l'Europe. Le jeune duc de Bourbon sortit de sa retraite, fier de faire ses premières armes sous les plus vaillans guerriers de la chrétienneté, devenus ses compagnons de gloire. Il ne tarda pas à se distinguer par son impétueuse bravoure, et aida puissamment le seigneur Vandenesse qui fit prisonnier le célèbre d'Alviano. Les conquêtes de Louis XII furent aussi rapides que celles de Charles VIII. En quinze jours, il recouvra toutes les anciennes dépendances du Milanais. Le vainqueur pouvait envahir toute l'Italie, mais il ne voulut pas empiéter sur les droits du perfide Maximilien; il se repentit bientôt de sa modération. En 1509, par les instigations du pape Julien II, il se forma une ligue (dite Ligue de Cambrai) contre les Vénitiens devenus alliés de la France. Louis XII passa de nouveau les monts. Le duc de Bourbon combattit alors à coté de son roi, et déploya tant d'héroïsme et d'habileté à la bataille d'Agnadel, que le chevalier Bayard lui dit en l'embrassant:

— L'honneur de la journée est à vous, Monseigneur de Bourbon; vous serez un jour la fleur de la chevalerie française.

— Merci, beau sire du Terrail, répondit le jeune duc, en portant à ses lèvres l'épée du chevalier sans peur et sans reproche: on doit se hâter de mériter les éperons d'or, quand on a Bayard pour compagnon d'armes....

Pour ne pas nous égarer dans des détails d'histoire générale, passons sous silence les faits moins importans de cette campagne désastreuse. Arrêtons-nous seulement sous les murs de Ravennes, pour jetter un coup d'œuil sur un Achille de vingt ans, mort sous le poids de ses lauriers; jettons quelques fleurs sur la tombe de Gaston de Foix, immortel par sa mort glorieuse. Retournons en France. Que se passait-il à la cour du bon roi Louis XII? Le monarque, altéré par la nouvelle de la mort de Gaston de Foix, qu'il aimait *moult tendrement comme un chier fils*, ne trouvait aucun *soulas* ni reconfort dans son palais.

— Plût à Dieu que j'eusse perdu l'Italie, s'écriait-il, en gémissant, et que Gaston et les autres qui sont morts à Ravennes vécussent encore!

Avec Gaston de Foix, dit l'historien de Bayard, avait péri toute la vigueur de l'armée de France. Les Suisses et Maximilien redoublèrent d'activité; les Italiens, irrités par les déprédations des Français, se soulevaient de toute parts, et on n'entendait que le cri de rébellion:

— Viva Maximiliano Sforza!

Un seul homme pouvait dans ces tristes circonstances ranimer le courage des Français abbatus; cet homme était le jeune duc de Bourbon. Depuis la bataille d'Agnadel il jouissait parmi tous ses frères d'armes d'une si grande réputation de bravoure et d'habileté que les vieux chevaliers recouraient souvent à ses conseils: appelé au commandement de l'armée d'Italie il eut peut-être lutté avec avantage contre les nombreux ennemis que l'implacable Jules II avait suscité contre la France. Malheureusement Louis XII dont le caractère franc et loyal s'ympathisait peu avec la taciturnité de Bourbon avait conçu contre le jeune duc une prévention qu'il ne put maitriser. Un jour que la Trémouille et la Palisse insistaient pour qu'il lui confiât le commandement en Italie, le monarque poussé à bout s'écria:

— Mes beaux cousins, à vous entendre, on croirait que monseigneur de Bourbon est l'ange gardien de la France.

— Charles de Bourbon est le plus intrépide et le plus expérimenté de tous les chevaliers qui portent la croix blanche; répondit le vieux la Palisse.

— Et vous, sire de la Trémouille, que pensez-vous du jeune duc? ajouta Louis XII.

— Il ne ressemble pas aux autres gentilshommes, sire: insensible aux plaisirs, il ne désire que la gloire et ne travaille que pour le triomphe de la France. Vit-on jamais un preux de vingt-ans plus grave, plus intrépide et plus sage.

Louis XII secoua la tête en souriant et répondit à la Trémouille:

— Je n'aime pas les gens silencieux; *rien n'est pire que l'eau qui dort.*

Ces paroles furent un arrêt irrévocable pour le duc de Bourbon. Rappelé d'Italie, il se vit forcé à passer dans le repos un temps que son énergie chevaleresque aurait employé au triomphe de nos armes en Italie. Les ennemis de la France ne tardèrent pas à recommencer les hostilités. La lutte s'engagea de nouveau aux pieds des Pyrénées, et Ferdinand, roi d'Aragon, se jetta à l'improviste dans la Navarre, et l'imprévoyant Henri d'Albret qui ne s'était pas préparé à cette brusque incursion faillit être surpris dans Pampelune, sa capitale. Louis XII se hata d'envoyer à son allié quelques compagnies sous le commandement du duc de Longueville, gouverneur de Guienne, et du duc de Bourbon. Les deux princes auraient pû aider puissamment Henri d'Albret, mais ils aspiraient tous deux au commandement et la mésintelligence ne tarda pas à éclater. Ils etaient campés près d'une petite ville en Béarn, la journée s'était passée en escarmouches, et les compagnies du duc de Guienne avaient faibli dans une rencontre avec des Espagnols.

— Eh bien, Monseigneur de Guienne, dit Bourbon, quand il vit son rival entrer sous sa tente, avez-vous pris quelque gentilhomme espagnol?

— Mes hommes d'armes ont poursuivi les ennemis avec tant de lenteur et de *couardise* que je ne les crois plus bons qu'à planter des choux dans les champs de l'Agénais.

— Oh! oh! mouseigneur de Guienne, vous êtes

Digitized by Google

le premier qui ayez dit que les soldats français reculent devant une arquebuse ou une hache d'armes : quant à mes *soudards*, ils se sont battus comme des lions.

— Bien, bien, monseigneur de Bourbon, répliqua le duc de Guienne en s'efforçant de dissimuler son ressentiment; vous êtes plus heureux que moi.

— Soyez sûr, mon beau cousin, que nous ne viendrons jamais à bout de repousser au-delà des monts les chiens-courans de Ferdinand-le-Catholique, si l'un de nous deux n'obtient le commandement général.

— *Advienne que pourra....* s'écria le duc de Guienne en frappant la terre du pied : vous avez vos hommes d'armes, j'ai les miens; nous verrons qui fera mieux à l'avenir : mais je vous jure, mon beau cousin, que mon épée se brisera comme verre avant que je vous reconnaisse pour commandant général de l'armée française!...

— Comme il vous plaira, monseigneur de Guienne, répliqua Bourbon.

L'entretien des deux rivaux fut interrompu tout-à-coup par un jeune soudard.

— Messeigneurs, dit-il, je crois que les ennemis veulent nous surprendre; j'ai entendu le son de plusieurs trompettes, et le hennissement des palefrois.

— En selle, en selle, messeigneurs, s'écria un homme d'armes qui entra presque au même instant. Les Espagnols sont à quelques pas de nous.

Les troupes du duc de Longueville et de Bourbon se rangèrent en bataille, pendant que leurs chefs prenaient les devans pour s'assurer si le danger était réel. Le son du clairon retentit encore une fois. Bourbon qui s'était penché sur le cou de son *destrier* pour mieux entendre, s'écria :

— C'est le clairon français, et non la cornemuse espagnole; en avant, hommes d'armes, ce sont des amis.

Au moment où il prononçait ces paroles, un cavalier portant une bannière aux armes de France passa au galop.

— Monseigneur François d'Orléans Angoulême, criait-il.

L'héritier présomptif de la couronne fut reçu avec tous les honneurs dus à son rang. François n'avait que dix-huit ans; mais, guidé par les conseils du vieux maréchal de La Palisse, il recommença les hostilités dès le lendemain, prit l'offensive, repoussa les Espagnols et ramena Henri d'Albret à Pampelune. Le duc Charles contribua beaucoup au succès inespéré de cette campagne, et François d'Angoulême rendit à sa valeur un témoignage si éclatant, que Louis XII, étouffant les préventions injustes qu'il avait conçues contre Bourbon, se détermina à lui confier le commandement de l'armée qui luttait encore en Italie contre la fortune de Sforze, duc de Milan. Il était trop tard : la France avait déja tout perdu, et Louis XII, menacé sur plusieurs points, ne put donner au nouveau général des troupes assez nombreuses pour une expédition si périlleuse. Bourbon refusa, et l'intrépidité de la Tremouille ne put sauver les débris des troupes françaises.

Le jeune duc de Bourbon que la force des circonstances semblait entraîner partout où la gloire nationale avait quelques nouveaux lauriers à cueillir, ne resta pas dans l'inaction pendant que la Tremouille luttait en Italie. Les Suisses, ennemis irréconciliables de Louis XII, vainquirent le vieux Trivulce à la journée de Navarre; la Bourgogne allait être envahie; Bourbon la sauva par son activité, et ce dernier fait d'armes lui concilia entièrement la bienveillance du roi de France, qui venait d'épouser en secondes noces Marie d'Angleterre, sœur de Henri VIII. Bourbon était à la veille de recevoir les plus grands honneurs de la munificence royale. « Mais Loys, dit la chroni» que, qui à l'âge de cinquante-trois ans avait » épousé une princesse de seize ans, vive, aimant » les fêtes, voulut faire du gentil compagnon » avec sa femme; mais il s'abusait, car il n'était » pas homme pour ce faire; il voulait dîner à huit » heures, et convenait qu'il dînât à midi; où il » se devait coucher à six heures du soir, souvent » se couchait à minuit!!!

Aussi le bon roi Loys décéda le premier janvier 1515, après minuit; il eut pour successeur François d'Angoulême, premier prince du sang.

Jamais règne ne commença sous de plus brillans auspices que celui de François 1^er^. Le nouveau monarque était dans sa vingt-et-unième année; robuste, adroit, beau de visage, renommé par sa bravoure et sa galanterie, il pouvait espérer un avenir de gloire et de bonheur.

Parmi les puissans seigneurs qui se réunirent autour de son trône, François 1^er^ distingua surtout Charles de Bourbon, son compagnon d'armes dans la campagne de Navarre. D'ailleurs une voix toute puissante sur le cœur du monarque, sollicitait les plus hautes dignités pour le jeune duc. La mâle beauté de Bourbon, sa taille athlétique, la noblesse de ses traits que rehaussait le souvenir des plus brillans exploits, avaient enflammé Louise de Savoie, duchesse d'Angoulême, d'un amour violent qui devait plus tard se changer en haine implacable.

— Mon fils, dit-elle un jour au roi, vous devriez mettre tout en œuvre pour attacher à votre personne royale les puissans vassaux de la couronne.

— Madame, ils étaient tous autour de mon trône lorsque j'ai été couronné roi de France.

— Ils attendent des emplois et des honneurs; à qui donnerez-vous l'épée de connétable?

— Il faut une main de héros pour porter cette glorieuse épée que l'immortel Duguesclin rendit si redoutable aux ennemis de la France.

— Je connais un puissant seigneur, dit Louise de Savoie, qui n'a jamais tourné le dos aux Espagnols ni aux Allemands; le jeune duc de Bourbon.

— Je pensais à lui, madame, répondit le roi; et, en présence de toute la cour, je lui ceindrai l'épée de connétable.

La duchesse d'Angoulême ne put dissimuler la

Digitized by Google

joie que lui causait la détermination de son fils; elle annonça cette heureuse nouvelle à Bourbon, qui, ne soupçonnant pas les motifs qui lui attiraient une si haute bienveillance, remercia *révérencieusement* sa puissante protectrice.

François 1er fut fidèle à sa promesse; le lendemain, Bourbon reçut l'épée de connétable.

— Recevez, dit le monarque à Bourbon, cette glorieuse épée, et ne vous en servez que pour la défense de votre patrie.

— Ainsi ferai, sire, répondit Bourbon, en mettant un genou en terre.

— Mes beaux cousins, ajouta François 1er, en s'adressant à tous les gentilshommes, dans un mois je partirai pour l'Italie; vous me suivrez tous, et, Dieu aidant, nous parviendrons enfin à conquérir le duché de Milan.

Les seigneurs français qui ne pouvaient s'accoutumer à l'inaction de la paix, accueillirent avec enthousiasme les paroles du jeune monarque. Au jour fixé, soixante mille combattans se dirigèrent vers les Alpes. Les Suisses qui conservaient encore toute leur haine contre la France, poussèrent un cri de guerre; quarante mille hommes accoururent à cet appel, et se préparèrent à disputer le passage à l'armée française. Les compagnons d'armes de François 1er surmontèrent tous les obstacles; ils se frayèrent une route à travers les rochers inaccessibles de l'Argentière, et les Suisses virent avec étonnement nos colonnes se déployer dans les plaines du Piémont. Effrayés de tant d'audace, ils firent des propositions de paix; il fut arrêté qu'il y aurait une suspension d'armes. Le cardinal de Sion, légat du pape, parvint à exciter la vieille haine des troupes helvétiques qui s'avancèrent à la rencontre des Français campés à Marignan. Cette bataille, que le vieux Trivulce appelait un combat de géans, dura deux jours entiers: les Français pliaient déja sous le nombre, lorsque, vers dix heures du matin, on entendit mille voix qui répétaient: *Saint-Marc, Saint-Marc!* Alviano arrivait avec ses Vénitiens. Les Suisses, foudroyés par l'artillerie que commandait Galiot de Genouillac, opérèrent alors leur retraite en bon ordre, François Ier ayant défendu de poursuivre vivement ces bandes héroïques. Il était cinq heures du soir; un gentilhomme, couvert de sang, mit pied à terre près du roi.

— C'est vous, Connétable, dit François Ier en sautant aussi à bas de son destrier... Etes-vous blessé, mon beau cousin?

— Non, gentil sire; mais cette victoire est achetée au prix du plus pur sang des chevaliers français.

— Où est votre frère, le duc de Châtelleraut?

— Il est mort, sire.

— Et le sire de Bourbon, Caroucy?

— Je l'ai vu tomber de son coursier, percé d'outre en outre d'un coup de lance. Le frère du duc de Lorraine, le sire d'Himbercourt, le prince de Talmon, ont aussi trouvé une mort glorieuse.

Le roi pleura amèrement à ce triste récit, et serrant le Connétable entre ses bras, il lui dit:

— Mon beau et cher cousin, c'est vous qui avez sauvé l'armée; je vous dois la couronne et la vie: aussi, à notre retour en France, nous vous *guerdonnerons* aussi magnifiquement que puisse le faire un monarque.

— Gentil sire, répondit Bourbon, je vous répéterai les paroles que l'historien Titus Livius met dans la bouche d'Adherbal, lieutenant d'Annibal le Cartaginois: « Vous savez vaincre, Annibal, » mais vous ne savez pas profiter de la victoire »

— Que dois-je faire, mon beau cousin, dit François Ier?

— Marcher dès demain à la conquête du royaume de Naples.

— Ainsi ferons, dit le roi, qui quitta le Connétable pour saluer des chevaliers qui venaient de la poursuite des ennemis.

Vingt jours après la victoire de Marignan, le Connétable réduisit Maximiliano Sforça à capituler, et remit à François Ier les clefs de la citadelle de Milan: c'était le moment favorable pour conquérir l'Italie entière; mais le roi de France, cédant trop facilement aux négociations du perfide Jules II, licencia son armée, confia au Connétable la garde de Milan et de Gênes, lui laissa seize mille hommes, et repassa les Alpes au commencement du mois de janvier 1516.

Ferdinand-le-Catholique, roi d'Arragon, et l'implacable Jules II, renouèrent alors leurs intrigues et déterminèrent l'empereur Maximilien à se jeter en Lombardie. Bourbon, attaqué par une armée trois fois plus nombreuse que la sienne, se contenta de harceler les ennemis, et fit si bien qu'il parvint à chasser du Milanais ces troupes formidables, levées à grands frais dans toute l'Allemagne. Débarrassé de Maximilien, il annonça à ses compagnons d'armes qu'il les conduisait à la conquête du royaume de Naples. Il était à la veille de partir pour cette brillante expédition, lorsqu'il reçut une lettre de François Ier qui le rappelait en France, et lui donnait pour successeur le fameux Lautrec. Françoise de Foix, comtesse de Châteaubriand et maîtresse de François Ier, avait uni ses efforts à ceux de la duchesse d'Angoulême pour obtenir le rappel de Bourbon. Françoise de Foix voulait favoriser Lautrec, son amant, et Louise de Savoie, toujours dévorée par l'amour qu'elle avait conçu pour le Connétable, espérait que le duc de Bourbon ne résisterait pas à ses caresses quand il serait à la cour.

Le Connétable quitta donc ses frères d'armes, inconsolables de son rappel, et rentra en France non sans avoir jeté, comme autrefois Annibal, des regards étincelans sur cette belle Italie qu'il regardait déja comme sa proie. François Ier, pour adoucir l'amertume de sa disgrâce, reçut Bourbon avec toutes les marques de l'amitié la plus vive; mais on lui refusa le paiement de ses pensions, et le surintendant des finances, Semblançay, reçut ordre de ne pas lui rembourser l'argent qu'il avait avancé pour le paiement des troupes. Bourbon se plaignit hautement, et il était sur le point de

Digitized by Google

faire éclater son ressentiment, lorsque la duchesse d'Angoulême le manda secrètement auprès d'elle.

Louise de Savoie était encore dans la force de l'âge; ses traits n'avaient rien perdu de leur mâle beauté, et, si on ajoute foi au récit d'un chroniqueur, Galiot de Genouillac, grand maître de l'artillerie, fut éperdument amoureux de la mère de François Ier. La duchesse d'Angoulême avait dédaigné les hommages des beaux chevaliers que le roi de France réunissait à sa cour. Elle ne voyait et n'aimait qu'un seul homme. Aussi, mit-elle tout en œuvre pour triompher de la *sauvagerie* du Connétable. Elle était parée comme aux premiers jours de sa jeunesse; une robe de velours parsemée de fleurs-de-lys en or, étroitement serrée autour de son corps, laissait deviner la grâce et la majesté de sa taille; ses cheveux étaient retenus en faisceau par un bandeau enrichi de diamans, et, mollement couchée sur un lit de drap d'or, elle attendait en tremblant le duc de Bourbon. Le Connétable se fit attendre long-temps; et, quand il entra, la duchesse d'Angoulême lui fit d'abord quelques reproches; mais le sourrire était sur ses lèvres, et ne pouvant dissimuler, elle donna à Bourbon sa main droite à baiser

— En vérité, Connétable, si vous êtes brave comme Lancelot et Amadis des Gaules, vous n'êtes pas courtois et galant comme eux. Je vous attends depuis deux heures.

— Madame, vous pardonnerez à un chevalier qui a passé sa vie dans les combats, et qui reste plus long-temps le cul sur la selle....

— Oui, oui, Connétable, répliqua la duchesse d'Angoulême, je sais bien que vous êtes infatigable. Le roi mon fils vous aime et apprécie vos faits d'armes.

— Pourquoi m'a-t-il rappelé d'Italie? répondit le Connétable avec humeur.

— C'est moi, duc de Bourbon, qui lui en ai suggéré le dessein : je n'ai pas voulu que la fleur de la chevalerie française fut toujours exposée aux canons de Maximilien d'Autriche. D'ailleurs, vous savez que j'ai toujours été votre protectrice; vous me devez l'épée de Connétable.

— Oui, madame, mais je l'ai méritée depuis, répondit Bourbon, en regardant d'un œil fier la duchesse d'Angoulême.

— Connétable, ne me regardez pas ainsi, dit Louise de Savoie en riant. Votre regard me tue, Charles de Bourbon, et jette le trouble dans mon âme.... Savez-vous pourquoi je vous ai demandé une entrevue secrète?

— Non, madame.

— Hélas! s'écria la duchesse en se laissant tomber sur son lit, vous ne l'avez pas deviné!.... Je suis donc perdue... Vous ne m'aimez pas!...

— Je ne vous aime pas..., répliqua Bourbon.... Madame, que voulez-vous dire?

— Duc de Bourbon, je vais te dévoiler le secret de mon cœur, dit Louise de Savoie en forçant le Connétable à s'asseoir auprès d'elle. Je t'aime, Connétable, ajouta-t-elle, en portant à ses lèvres une des mains de Bourbon. Tu ne pensais pas à moi lorsque tu combattais en Italie, et pourtant la mère de ton roi priait chaque jour pour le Connétable de France. Mon cœur palpitait d'une joie ineffable, lorsque nos chevaliers, en annonçant une nouvelle victoire, disaient: Le connétable de Bourbon était là. Je n'ai pu résister aux chagrins de l'absence; j'ai obtenu ton rappel, je t'ai ravi à la gloire; pardonne-moi, Bourbon; c'était pour t'enivrer des délices de l'amour. Oh! réponds-moi, fier Connétable, ne rendras-tu pas amour pour amour à la mère de ton roi?

— Madame, qu'osez-vous me dire?

— Mon amour sera tout puissant; peut-être un jour je déposerai sur ton front la couronne de France. Mon fils peut mourir dans les batailles qu'il livrera aux ennemis, et alors le roi de Paris s'appellerait Charles de Bourbon.

— Madame, c'en est trop; je vous quitte; vous me faites trembler !

— Tu ne m'aimes donc pas! s'écria la duchesse d'une voix si déchirante que Bourbon en fut ému.

— Non, Madame; je sais ce que je dois à mon nom et à François Ier.

— Vous haïssez la duchesse d'Angoulême!...

— Non, répondit le Connétable, en secouant dédaigneusement la tête; je la méprise maintenant.

— Vous la mépriserez, parce qu'elle vous aimait... Désormais elle vous rendra haine pour haine. Et demain elle vous dédaignera à son tour, quand vous serez forcé à ployer le genou devant la mère de votre roi.

La duchesse d'Angoulême travailla dès-lors avec toute l'activité que donne la haine à accélérer la disgrâce du Connétable. Elle trouva son fils disposé à suivre ses conseils, et Bourbon ne tarda pas à s'apercevoir qu'il se tramait quelque chose contre lui. Fier et à l'abri de tout reproche, il ne voulut pas s'humilier jusqu'à en venir à des explications qui auraient peut-être rétabli la bonne intelligence entre le sujet et le monarque. Il dévora en secret sa douleur, et suivit avec ses hommes d'armes François Ier lorsqu'il marcha contre Charles-Quint, nouvellement élu empereur d'Autriche. Avant son arrivée, le roi avait confié le commandement de l'avant-garde au duc d'Alençon. Bourbon s'en plaignit hautement, et dit un jour au roi :

— Sire, je ne sais pas si depuis que j'ai ceint l'épée de connétable j'ai manqué aux devoirs d'une dignité si éminente; je suis venu pour vous demander si je me suis conduit en gentilhomme français?

— Vous êtes et serez toujours la fleur de la chevalerie, et le modèle des preux, répondit François Ier, étonné de la noble fierté du Connétable.

— Sire, ajouta Bourbon, en tenant ses yeux constamment fixés à terre, je combattis sous vos yeux, à la bataille de Marignan; auparavant j'avais sauvé la Bourgogne; plus tard, j'ai anéanti la redoutable armée de Maximilien: je vous demande si ces faits d'armes suffisent pour mériter la confiance de son roi?

— Votre épée est un des soutiens de mon trône Connétable.

Digitized by Google

— Eh bien, sire, rendez à ma charge les honneurs qui lui sont dus. Vous n'ignorez pas que le commandement de l'avant-garde appartient au Connétable de France.

— Oui, mon beau cousin; mais je l'ai donné à monsieur d'Alençon. Telle était notre volonté royale....

Bourbon ne répliqua pas un seul mot; il s'inclina devant le roi, et alla rejoindre ses amis auxquels il se plaignit en termes violens de l'injustice de François Ier. La campagne ne fut pas longue, et Bourbon au retour, au lieu de se rendre à Fontainebleau, alla s'ensevelir dans son manoir féodal. Deux mois après, il perdit la duchesse Suzanne, son épouse, et ses trois enfans. Les quatre tombes étaient à peine fermées, lorque madame d'Angoulême qui épiait l'occasion de se venger du Connétable, réclama les biens de la maison de Bourbon, comme la plus proche parente de la duchesse Suzanne. Plus tard, conseillée par le perfide Duprat, qu'un historien du temps appelle *le pire des bipèdes*, elle demanda que l'héritage de Suzanne fut réuni à la couronne. L'affaire fut portée au parlement de Paris en 1528. Pendant qu'elle se plaidait, le chancelier Duprat se rendit à Moulins, où séjournait le Connétable.

— Monseigneur le chancelier Duprat, s'écria un jour un des pages de Bourbon.

— Duprat, dit le comte de Saint-Valier... j'aimerais autant voir le diable en personne.

— Restez, mon cousin, dit Bourbon; vous verrez ce que peut l'éloquence de ce nonveau Judas.

Duprat entra suivi de quelques chevaliers qui l'avaient accompagné dans son voyage. Le Connétable l'accueillit avec une bienveillance affectée.

— Quelque affaire de la plus haute importance vous a sans doute conduit en Bourbonais, monseigneur Duprat, dit Bourbon : sur mon âme, je ne croyais pas avoir l'honneur de fêter aujourd'hui le favori de madame de Savoie.

— Connétable de Bourbon, répondit Duprat, j'ai à vous parler de la part d'une personne hautement placée; mais il m'est défendu de révéler à tout autre qu'à vous le secret de mon message.

— Comme vous voudrez, monseigneur Duprat, répondit le Connétable, en souriant ironiquement; suivez-moi dans la salle voisine.... Maintenant dis-moi, âme du diable, que veux-tu de moi? ajouta Bourbon, en jetant sur le chancelier un regard étincelant.

— Madame d'Angoulême m'a envoyé *devers* vous, répondit Duprat.

— Que veut cette femme?

— Lisez, monseigneur.

Et le Connétable ouvrit une petite lettre qui portait l'empreinte du sceau royal. Il sourrit d'abord de mépris, puis un sourd rugissement sortit de sa poitrine:

— C'est affreux! infâme, s'écriait-il en frappant la terre du pied.

Tout-à-coup il rentra dans la salle où les chevaliers étaient réunis.

— Vous ne savez pas, messeigneurs... oh, vraiment ceci dépasse toutes les ruses de l'enfer. Madame de Savoie n'a pas plutôt appris que j'étais veuf, qu'elle a envoyé *devers* moi le chancelier Duprat pour m'offrir sa main.

— Acceptez, acceptez, s'écria Saint-Vallier.

— Messeigneurs, dit Bourbon, je sais ce que je dois à ma patrie et à l'ingrat François Ier. Chancelier Duprat, retournez en toute hâte à Paris, et dites à madame de Savoie, que le connétable de Bourbon la méprise plus que jamais.

La mère de François Ier se hâta de tirer une éclatante vengeance des mépris de Bourbon. L'infâme Duprat la servit avec une malheureuse activité. Le Connétable, de plus en plus ulcéré, livra son âme ardente à tout ce qui lui laissait entrevoir l'espérance d'humilier ses ennemis. Le mot de trahison sortit de sa bouche; il frémit d'abord, et peu à peu il s'habitua à cette idée qui d'abord lui avait paru si odieuse. Charles-Quint instruit du mécontentement de Bourbon envoya plusieurs émissaires en France. En vain le comte de Saint-Vallier s'opposa à ce déplorable traité.

— Je veux me venger, répondait Bourbon : oui, dussé-je tomber au fond de l'enfer, je forcerai mes ennemis à se repentir de leurs injustes persécutions. Charles-Quint, pour prix de mes services, m'offre la main d'Eléonore d'Autriche, sa sœur, avec l'investiture du royaume de Naples et de la Bourgogne; que le roi d'Angleterre et l'empereur se partagent la France, je les aiderai à la conquérir.

— On vous appellera traitre, monseigneur de Bourbon, répliqua Saint-Vallier.

— Que m'importe? Je me vengerai et je serai plus puissant que jamais. Pour un gentilhomme, la patrie est là où il trouve de vastes domaines. Ailez, dit-il aux envoyés de Charles-Quint, et annoncez à votre maître que l'épée du connétable de Bourbon ne sortira de son fourreau que pour combattre le roi de France.

Saint-Vallier fit tous ses efforts pour détourner Bourbon de son coupable dessein; le Connétable résista, et lui parla avec tant d'énergie, qu'il l'entraina dans sa trahison. Une maladie soudaine retarda le départ de Bourbon. François Ier, instruit des démarches de Charles-Quint, se rendit à Moulins pour voir le duc, et appaiser, s'il était possible, cette âme ardente, aigrie par la persécution. Le Connétable dissimula et prêta au roi serment de fidélité.

— Vous avez accueilli les émissaires de Charles-Quint, lui dit François Ier; c'est mal à vous, mon cousin; aussi suis-je venu pour vous parler et connaître vos intentions.

— Charles-Quint m'a offert la main d'Eléonore d'Autriche et l'investiture du royaume de Naples, dit Bourbon; mais j'ai refusé.

— Et le roi de France, pour récompenser votre loyauté, vous rend tous les domaines qu'on a voulu vous ravir.

— Merci, gentil sire, merci, répondit Bourbon; dès ce jour vous n'aurez pas de serviteur plus fidèle que moi.

Digitized by Google

François Ier se retira, satisfait, en apparence, des protestations du Connétable; il ne fut pas long-temps à s'apercevoir qu'il avait été trompé, et il dit au maréchal de Chabannes :

— Beau sire de Chabannes, le Connétable est vendu corps et âme à Charles-Quint; partez avec vos hommes d'armes, et amenez-le mort ou vif.

Le duc de Bourbon, instruit par ses amis que des compagnies d'ordonnance étaient en marche, licencia sa maison, se jeta dans les montagnes, erra dans l'Auvergne, les Cévennes et le Gévaudan, et arriva enfin en Franche-Comté, province impériale. François Ier, effrayé de cette subite désertion, lui fit de nouvelles offres; le Connétable hésita avant de tirer l'épée contre la France; après avoir long-temps délibéré avec ses amis, il s'écria :

— Puis-je me fier à un prince soumis aux caprices de la duchesse d'Angoulême et conseillé par l'infâme Duprat? Non, non. Le sort en est jeté : je serai traître à ma patrie.

Nommé lieutenant-général des armées impériales, il courut en Italie où commandait alors Bonnivet, l'ennemi juré du Connétable. Bourbon sentit son cœur battre d'une joie farouche en apprenant le nom de l'adversaire que lui opposait François Ier. La victoire ne resta pas long-temps indécise. Bonnivet, harcelé de toutes parts, blessé dangereusement au passage de la *Sechia*, fut obligé de quitter son armée vaincue. Un seul homme en sauva les débris. Le chevalier Bayard commandait l'arrière-garde; il repoussa long-temps les attaques des soldats de Bourbon; mais, sur le soir, il fut blessé d'un coup d'arquebuse qui lui rompit la colonne dorsale. Bayard, appuyé contre un tronc d'arbre, allait rendre le dernier soupir lorsque Bourbon arriva. « — Ah! monsieur de Bayard, » s'écria-t-il, que j'ai grand pitié de vous voir en » cet état, vous qui fûtes si vertueux chevalier! »

« — Monsieur de Bourbon, répondit Bayard, il » n'y a pas de pitié en moi, car je meurs en homme » de bien; mais j'ai pitié de vous voir servir contre » votre prince, et votre patrie et votre serment. »

Le Connétable ne put retenir ses larmes, et alla rejoindre les compagnons du marquis de Pescaire.

Sur ces entrefaites, le Connétable apprit qu'on instruisait au parlement de Paris un procès criminel contre lui. Cette nouvelle réveilla toute sa fureur, et il quitta l'Italie, déterminé à marcher sur Lyon, à envahir l'est de la France et à exciter une révolution en faveur de Charles-Quint. Il communiqua son projet à l'empereur qui fut effrayé de tant d'audace, et lui ordonna d'aller assiéger Marseille. Les impériaux, maîtres de Toulon, se dirigèrent vers la capitale de la Méditerranée; cette opulente ville, enrichie par le commerce qu'elle fesait en Orient, renfermait alors une population active et intrépide; elle n'avait presque pas de fortifications, et le Connétable disait sans cesse au marquis de Pescaire

« — Trois coups de canon étonneront si fort les » bons bourgeois, qu'ils viendront, la hart au col, » nous apporter les clefs de leur cité. »

Les *bons bourgeois* prouvèrent bientôt aux impériaux qu'ils n'étaient pas aussi timides que le disait le Connétable: ils opposèrent une résistance si vigoureuse, qu'après dix semaines de siége, l'armée de Charles-Quint en était encore au même point. Cependant Pierre Vorep, riche marchand, fut député auprès du Connétable qui refusa toutes les propositions de paix.

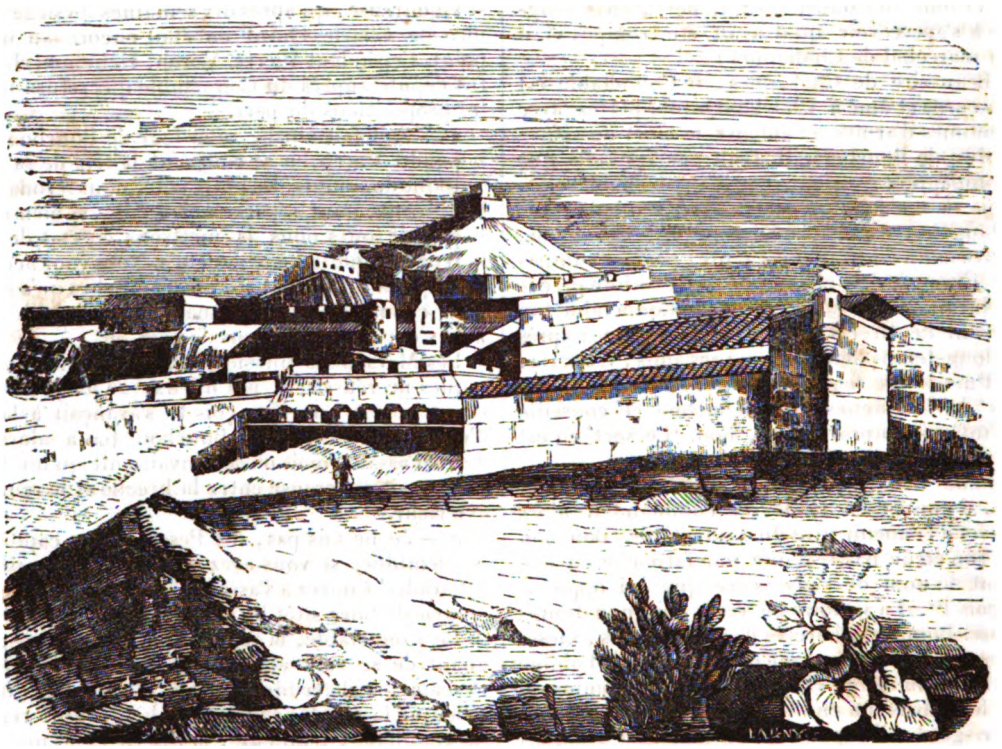
« — Soit fait ainsi, monsieur de Bourbon, ré- » pondit Vorep, en se couvrant la tête de sa large » toque de velours. De notre côté, nous ferons belle » diligence pour réparer notre ville, si bien qu'en » peu de jours nous la mettrons en état de faire » recevoir honte à nos ennemis. Nous vous accueil- » lerons si bien, tant par escarmouches qu'à coups » de canon, que vous connaîtrez que la ville n'est » pas dépourvue de gens de bien. »

Les Marseillais tinrent parole : de nouvelles attaques ne réussirent pas mieux que les premières, et on apprit que François Ier s'avançait à la tête d'une puissante armée. Bourbon tenta alors un dernier assaut; mais on se convainquit qu'un large fossé avait été creusé entre la brèche et le rempart extérieur.

« — Je ne sais pas, dit Pescaire aux capitaines » assemblés, si vous avez envie d'aller souper en » Paradis! Courez à l'assaut: pour moi, je n'ai pas » envie de faire sitôt le voyage. »

Le Connétable, la rage dans le cœur, et craignant de se voir abandonné par le marquis de Pescaire, se détermina enfin à lever le siége d'une ville que la résistance de ses habitans avait rendue inexpugnable. D'ailleurs, la disette et les maladies avaient décimé l'armée espagnole, et le roi de France arrivait à la tête de quarante mille hommes. François Ier, voyant que les ennemis fuyaient à son approche, résolut de les poursuivre jusqu'en Lombardie et de recouvrer le duché de Milan. La position du connétable de Bourbon semblait désespérée. Menacé par une puissante armée, il n'avait à lui opposer que les débris des vieilles bandes espagnoles. Mais le génie supplée à tout, et trouve les moyens de surmonter les plus forts obstacles. Le Connétable quitta secrètement son camp, se rendit à la cour du duc de Savoie qui lui donna de l'or et des pierreries. L'Allemagne était alors une pépinière inépuisable, d'où les rois d'Europe tiraient les hardis aventuriers connus sous le nom de *lansquenets*, qui versaient héroïquement leur sang sur les champs de bataille. Bourbon se vit bientôt à la tête de treize mille hommes; et marcha à grandes journées vers l'Italie. L'armée française assiégait Pavie. La Trémouille, le vieux La Palisse et le grand maître d'artillerie Galiot de Genouillac, insistèrent pour qu'on refusât la bataille. L'impétueux et imprudent Bonnivet l'emporta sur l'esprit chevaleresque de François Ier, et le combat commença le 21 février, au point du jour. L'issue de cette fatale journée est trop connue pour que nous décrivions ici les désastres de cette défaite, où les lansquenets allemands frappèrent d'un coup mortel la chevalerie française. Le soir, François Ier était prisonnier, et écrivait à la duchesse d'Angoulême, sa mère, ces mots devenus historiques : — *Madame, tout est perdu fors l'hon-*

Digitized by Google



FORT SAINT-NICOLAS [1] (Marseille.)

neur.—Le roi de France fut conduit à la tente du marquis du Guat, et, après qu'on eût pansé ses blessures, il reçut la visite des principaux seigneurs espagnols. Minuit sonnait à toutes les cloches de Pavie, lorsqu'un homme enveloppé d'un large manteau de velours, entra dans sa tente, éclairée par deux lampes d'argent. François, étendu sur son lit, *devisait* avec les trois médecins qui veillaient auprès de lui. Il leva péniblement la tête pour distinguer les traits du gentilhomme qui venait d'entrer.

— Qui êtes-vous, beau sire? dit-il d'une voix faible....

— Vous ne me reconnaissez pas! répondit Bourbon d'une voix presque tremblante...

— C'est vous, Charles de Bourbon... J'ai reçu la visite de tous les seigneurs espagnols, mais je ne devais guère m'attendre à la vôtre.

— Je suis venu pour rendre hommage au courage malheureux. Vous êtes le plus grand roi du monde.

— Et vous m'avez trahi comme Judas Iscariote qui vendit Jésus-Christ, son seigneur, pour trente deniers.

— Je voudrais maintenant que mon épée se fut brisée comme du verre, et que les intrigues d'une femme n'eussent pas étouffé dans mon cœur l'amour de mon prince et de ma patrie.

— Vous avez triomphé, Connétable... Priez Dieu que votre victoire ne tourne pas à mauvaise fin. Adieu, Charles de Bourbon; l'honneur me défend de m'entretenir plus long-temps avec un traître.

— Vous l'avez voulu! s'écria le Connétable avec douleur; je souhaite que Charles-Quint soit aussi généreux que vous êtes brave.

— *Advienne que pourra*, dit François Ier, en se tournant pour ne pas voir le duc de Bourbon. Votre vengeance est bien cruelle, Connétable; vous êtes cause de la mort de vos amis et frères d'armes.

[1] De tous les forts construits près de Marseille, le plus ancien est celui de *Notre-Dame-de-la-Garde*, qui, dans le VIe siècle, était un poste d'observation. Une haute tour, bâtie sur le sommet de la montagne, correspondait avec d'autres tours échelonnées sur la côte jusqu'à Antibes, colonie de Marseille. Au commencement du XIIe siècle, on y construisit une chapelle dédiée à la Vierge, encore en vénération parmi les marins. Chapelle et Bachaumont visitèrent Notre-Dame-de-la-Garde, et en tracèrent la description suivante:

Gouvernement commode et beau,
Où l'on ne voit pour toute garde,
Qu'un suisse avec sa hallebarde
Peint sur la porte du château.

Le fort Saint-Nicolas, dont nous donnons le dessin, fut construit sur les débris d'un vieux château, par Louis XIV, à l'époque où les Marseillais, mécontens de se voir privés de leurs priviléges, se révoltèrent contre l'autorité royale. Le fort Saint-Nicolas est situé à l'entrée du port; il tombe en ruines.

Digitized by Google

Le roi prononça ces paroles d'une voix plus forte, et Bourbon n'osa répliquer. Un sourire féroce passa sur son visage pâle et sombre, et il ne versa pas une seule larme en voyant le roi de France couché sur son lit de douleur. Il croyait trouver dans Charles-Quint un homme qui comprendrait l'étendue de ses desseins et aurait assez d'audace pour les mettre à exécution. Il se trompait. L'empereur, peu confiant aux intentions du Connétable, perdit un temps précieux à négocier avec son prisonnier, qu'il fit transporter en Espagne. Bourbon, furieux de se voir arrêté au milieu de ses victoires, se vit réduit à suivre son captif à la cour de Castille. Charles-Quint l'accueillit avec tous les honneurs dus à un grand capitaine. Mais il ne lui parla plus de son mariage avec sa sœur Eléonore d'Autriche. Triste jouet de la fortune et de l'ingratitude des rois, Bourbon n'eut aucune part aux avantages que l'empereur retira du traité de Madrid. Son caractère altier ne put se plier à tant d'avanies, et il fit éclater son ressentiment. Charles-Quint, aussi adroit politique que perfide allié, eut recours à son astuce pour appaiser la colère du Connétable.

— Monseigneur de Bourbon, luid it-il, quelques jours après le retour de François Ier en France, je me sens humilié de n'avoir pu récompenser plus généreusement vos bons et loyaux services; mais j'ai été trompé par le traité de Madrid.

— Je l'ignore, sire, répondit Bourbon; je sais seulement que vous m'avez promis la main d'Eléonore d'Autriche, et vous la donnez au roi de France.

— J'ai cédé à des circonstances irrésistibles. L'intérêt de l'Europe le demandait.

— Vous m'avez aussi promis un royaume?

— Je ne puis vous l'accorder, mon cousin; je suis la victime de la perfidie de François Ier.

— Pourquoi avez-vous empêché le roi de France de me donner pour gage de réconciliation la main de Marguerite de Valois?

— Parce que je ne voulais pas perdre le plus intrépide capitaine de la chrétienté!

— Et Charles d'Autriche croit donc que Charles de Bourbon descendra jusqu'au rôle de courtisan... il y a trop de fierté dans mon âme pour que je puisse me résoudre à languir dans l'indolence ignominieuse des seigneurs espagnols.

— Mon cousin, je vous donne le duché de Milan, et vingt mille hommes pour le mettre à l'abri des invasions des Français.

— Malheureux que je suis! s'écria Bourbon en quittant l'empereur, le dernier des liens qui m'attachait à ma patrie est rompu! France! France! terre des braves! je ne te verrai plus! enfant traître à ma mère, je ne m'asseoirai plus au banquet de famille! sois maudite, femme dont les coupables intrigues m'ont plongé dans cet abîme de malheurs!!

Dès ce jour, le Connétable ne parut plus au palais de Charles-Quint. La guerre seule pouvait arracher son âme aux douleurs du remords. Il se hâta de se rembarquer; à son arrivée en Italie, il trouva Milan en proie à toutes les horreurs des discordes civiles. Les soldats espagnols et les lansquenets allemands s'étaient livrés aux excès de leur brutalité licencieuse; aussi le Connétable fut accueilli comme un ange protecteur; ému jusqu'aux larmes, il dit aux bourgeois de Milan:

— Je me déclare votre défenseur; et si je vous trompe, j'adjure Dieu qu'en la première action le premier coup soit pour moi.

Pendant que la multitude poussait de vives acclamations, une jeune fille du peuple s'approche de Bourbon et lui dit tout bas:

— Vous serez le protecteur de Milan, et je vous suivrai partout. Je veillerai sur vous: lance, arquebuse, ni canon ne pourront vous atteindre.

— Quel est ton nom, jeune fille?

— Juanita, la bohémienne.

Le Connétable sourit à la jeune fille, jeta sur elle un regard de pitié, et dit à un chevalier qui chevauchait à côté de lui:

— Cette jeune fille a peut-être perdu son père... elle est folle.

Il parcourut la ville de Milan qu'il trouva dévastée par tous les fléaux de la guerre, et gardée par huit mille soldats épuisés de débauche. Pour la seconde fois, il fit un appel aux aventuriers allemands, et vingt-cinq mille hommes se rangèrent sous sa bannière. Mécontent de Charles-Quint, il n'attendit pas l'investiture impériale pour agir en maître dans le duché de Milan, s'empara de Parme, et sortit de Lombardie vers la fin de l'an 1526. Il venait d'apprendre que Colona, suivi de quatre mille aventuriers, avait saccagé Rome, et forcé le pape Clément VII à une honteuse capitulation. Le duc d'Urbin, neveu du souverain pontife, au lieu de repousser vivement les ennemis, perdit un temps précieux en tergiversations inutiles. Bourbon, aidé par le fameux capitaine Frundsberg, réunit encore treize mille lansquenets. Ces soldats allemands qui n'avaient reçu pour toute solde qu'un écu par tête, se révoltèrent bientôt après; le Connétable se tira de cette critique circonstance par son audace. Il réunit ces aventuriers, et leur dit:

— Je suis un pauvre cavalier n'ayant pas un denier de plus que vous autres; mais si vous voulez prendre un peu de patience, je vous ferai riches à tous jamais, ou je mourrai à la peine.

De l'argent, de l'argent, criait cette multitude indisciplinée.

— Partagez-vous mes dépouilles, répondit Bourbon.

Au même instant, il leur distribua ses bagues, ses chaînes, ses joyaux et sa vaisselle d'argent.

Les lansquenets murmuraient encore; Bourbon impatienté déchira la robe de toile d'argent qu'il portait par dessus ses armes, et en jeta les lambeaux aux mutins.

— Vive Bourbon! s'écrièrent alors les soldats allemands; nous le suivrons partout, *fut-ce à tous les diables*.

En même temps ils répétèrent une chanson

Digitized by Google

composée en l'honneur de leur chef, avec ce refrain si connu :

Silence à vous, César, Annibal et Scipion!
Vive la gloire de Bourbon.

Le Connétable ne laissa pas s'éteindre une si noble ardeur, et, après avoir déjoué tous les projets de Lannoy, vice-roi de Naples, il se dirigea au sud-est de Florence, et annonça à ses compagnons d'armes qu'il les conduisait à la conquête de Rome. Cette nouvelle fut accueillie avec des transports de joie par les soldats allemands.

— Rome est le but de notre audacieuse expédition, s'écria Bourbon. Là, vous trouverez de l'or, des bijoux entassés dans les palais des cardinaux.

— A Rome, à Rome, s'écrièrent les lansquenets.

— Monseigneur de Bourbon, dit Fundsberg, j'ai fait faire une belle chaîne d'or, exprès pour prendre et étrangler le pape de ma propre main, parce qu'à tout seigneur, tout honneur.

— Qu'il soit fait comme vous le dites, répondit Bourbon.

L'armée marcha à grandes journées, et arriva le 5 mai 1528 aux portes de la capitale du monde chrétien. Le lendemain, au lever du soleil, les Allemands et les Espagnols commencèrent l'assaut. Au moment où Bourbon s'avançait vers les murailles, une jeune fille s'approcha de lui :

— Monseigneur de Bourbon, lui dit-elle, je suis Juanita la bohémienne : ne montez pas à l'assaut, car il est écrit que ce jour vous sera funeste.

— Ne crains rien, mon enfant, répondit le Connétable; la poitrine d'un Bourbon est à l'abri des arquebuses.

— Arrêtez, monseigneur, vous courez à la mort.

Bourbon n'entendait plus la voix de la Bohémienne; il était au pied des murs.

— Par ici, cria-t-il aux soldats du capitaine Fundsberg, et il planta la première échelle.

Pendant qu'il gravissait rapidement les échelons, un jeune homme immobile sur les remparts, une arquebuse à la main, le suivait de l'œil; c'était, dit-on, le fameux sculpteur Benvenuto Cellini. Quand il vit le Connétable assez près, il ajusta son arquebuse, et Bourbon tomba mort dans le fossé. Les soldats n'en furent pas plutôt instruits, qu'ils redoublèrent d'ardeur en criant :

— Carnage! carnage! sang! sang! Bourbon! Bourbon! et le jour même Clément VII, tremblant dans le château Saint-Ange, vit la capitale du monde chrétien livrée à toutes les horreurs du pillage.....

Ainsi périt, dans la force de l'âge, Charles de Bourbon, connétable de France, l'Achille de son siècle et le plus redoutable des ennemis qui luttèrent contre la fortune de François Ier. Il mourut peut-être au moment où il allait consoler sa patrie des maux qu'il lui avait faits. Maître de Rome, il pouvait ceindre son front de la couronne d'Italie. Et qui sait, si tournant sa puissante épée contre Charles-Quint dont il avait à se venger, il n'aurait pas arrêté dans son vol l'aigle d'Autriche, qui tenait déjà dans ses serres la plus belle partie de l'Europe. Qui peut dire que le Coriolan français, touché des malheurs de la patrie sa mère, n'aurait pas déposé aux pieds de François Ier son glaive, lavé dans le sang des ennemis de la France? Bourbon, en mourant, emporta, sans doute, avec lui de grands secrets. Qui aurait pu résister à cet effrayant génie? Si on avait tout à craindre de sa ténacité, on avait tout à espérer de la grande âme qui comprenait si bien et l'amour et la haine..... Triste destinée des choses d'ici-bas! L'arquebuse d'un sculpteur italien anéantit toutes les craintes et toutes les espérances!!.....

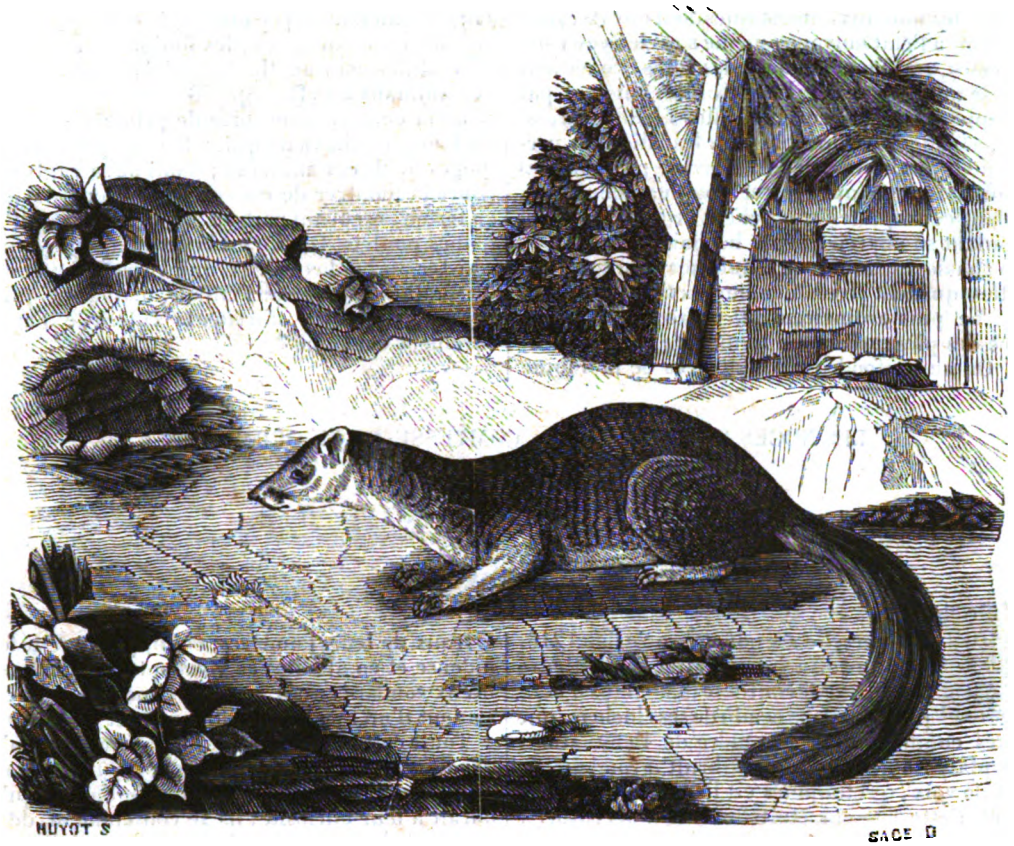
J.-M. CAYLA.

LA FOUINE.

Il est des animaux dont les appétits sanguinaires nous éloignent d'eux, et que nous poursuivons avec un acharnement qui nous fait oublier que leur instinct cruel peut, dans plus d'une occasion, nous être utile. De ce nombre est la fouine et ses congénères dont nous nous occuperons successivement. Ils dévastent, il est vrai, trop souvent nos basses-cours, et de là la haine que nous leur vouons; mais il faut bien reconnaître qu'ils détruisent un nombre considérable d'animaux rongeurs de toute espèce qui, eux aussi, ravagent continuellement nos jardins, nos vergers et jusqu'à nos récoltes les plus précieuses. Il serait donc plus prudent de mettre nos poulaillers à l'abri des attaques de la fouine, de la belette, etc., que de chercher à les détruire complètement.

La Fouine *(Mustella Fouina.* L.) est de la taille d'un jeune chat domestique. Toutes les parties supérieures de son corps sont brunes; la tête, excepté le museau, est plus pâle que le cou et le dos; le ventre et la poitrine postérieurement sont blonds; la mâchoire inférieure, le dessous du cou et le devant de la poitrine sont du blanc le plus pur. Son pélage est composé de deux sortes de poils, l'un court et feutré, l'autre plus long et plus foncé; elle répand une odeur musquée infecte que la peau conserve long-temps. Les pattes très basses, comparativement à la longueur du corps qui est mince et cylindrique, lui donnent une allure presque rampante; le cou est presque aussi gros que la tête : cette conformation *vermiforme* lui permet de passer par les ouvertures les plus étroites. Les cinq doigts de ses pieds, réunis, jusqu'aux trois quarts de leur longueur, par une membrane, sont armés d'ongles recourbés et aigus et à demi-rétrac-

Digitized by Google



LA FOUINE.

tiles. C'est sur l'extrémité des doigts seulement, et non sur la plante entière des pieds qu'elle marche; de là, sa légèreté et la rapidité de sa course. Si on ajoute que le système de dentition de la fouine est essentiellement carnassier, on ne pourra nier que tous ses caractères organiques ne soient tout-à-fait en rapport avec son naturel.

Quoique la fouine habite quelquefois les forêts, elle se tient plus particulièrement à la portée des lieux habités; elle s'établit dans les vieilles masures abandonnées, dans les greniers à foin, où l'odeur de faux-musc, qu'elle répand, fait aisément deviner sa présence, Elle passe le jour à dormir, s'habituant ainsi au bruit que nécessitent les travaux de la campagne. Ce n'est que le soir après le coucher du soleil, qu'elle quitte son gîte; elle s'avance avec précaution en suivant les sentiers accoutumés; au moindre bruit, elle s'arrête, écoute, en tenant la partie postérieure de son corps fortement arquée; s'apprêtant ainsi à prendre la fuite à la plus légère menace du danger. Il n'est pas rare de voir plusieurs fouines suivre la même direction, s'arrêter, si celle qui ouvre la marche s'arrête, et repartir en réglant leur allure sur la sienne. Elles passent la nuit à marauder aux alentours; mais aux premières clartés du jour, elles regagnent leur repaire, où elles rentrent avec la même précaution.

Les fouines font une chasse acharnée aux taupes, aux rats, aux rats d'eau, aux grenouilles et aux oiseaux qu'elles surprennent quelquefois sur les arbres pendant leur sommeil, tant est grande l'agilité qu'elles déploient en grimpant jusque sur les branches les plus déliées. Elles font aussi de nombreux dégâts dans les nids en vidant les œufs ou dévorant les petits. Malheur à la basse-cour dans laquelle parvient à pénétrer la fouine; tout le monde sait qu'après avoir mis à mort les poulets et les lapins qu'elle y rencontre, elle emporte ensuite une à une toutes ses victimes.

La saison de l'amour arrive pour ces animaux à la fin de l'hiver. Les petits ne se montrent pas avant d'avoir atteint presque leur entier développement qui a lieu au bout d'une année; aussi les voit-on pendant ce temps redoubler de cruauté, et oublier quelque chose de leur prudence habituelle pour parvenir dans les poulaillers mal gardés.

Digitized by Google

Prises fort jeunes, on peut élever les fouines, mais elles ne s'apprivoisent que jusqu'à un certain point, car leur instinct carnassier les porte à se jeter sur les animaux domestiques dont elles feraient leur proie à l'état sauvage, même sous les yeux des personnes qui leur donnent des soins. Si on leur accorde une trop grande liberté, elles finissent par s'échapper et ne plus revenir. Elles s'habituent, au reste, à manger de presque tous les alimens préparés pour nos tables : ce qui n'arrive pas pour les fouines plus âgées qui restent toujours sauvages, mordant ceux qui les approchent de trop près, et ne voulant se nourrir que de la chair crue.

On chasse les fouines en s'embuscant le soir lorsqu'elles quittent leur demeure et les tirant au fusil. Le plus ordinairement on se contente de tendre des pièges dans les lieux qu'elles fréquentent. On ne confondra pas les traces de la fouine avec celles du chat domestique qui marche aussi sur l'extrémité des doigts, en fesant attention que les ongles des chats, entièrement rétractiles, ne laissent aucune empreinte sur le sol.

Dans les campagnes, les fouines sont un objet de craintes continuelles ; aussi la destruction de ces animaux est-elle regardée comme un bienfait pour la contrée. Une sorte de prime est accordée à l'heureux chasseur qui a trouvé pris dans ses pièges un de ces animaux ; nanti de sa capture, il court la montrer de maison en maison, de ferme en ferme, recevant partout des œufs et jusqu'à de jeunes poulets. Quelle est la fermière qui pourrait résister au bonheur de récompenser le destructeur des fouines ? Quel est l'enfant malicieux qui ne se fasse un plaisir d'irriter la colère de l'animal sûrement enchaîné ?

J. B. NOULET.

LES NOCES DE PÉTRONILLE, COMTESSE DE BIGORRE (1215).

I.

LES BOURGEOIS.

Le dimanche six novembre de l'an 1216, la ville de Tarbes s'éveilla de meilleure heure que de coutume ; l'angélus n'était pas encore descendu de ses clochers, que les rues commençaient à prendre de l'animation, et les places à retentir de ce bruit grondeur de pas et de voix, qui toujours est l'annonce d'un événement. Cette rumeur était fortement accentuée, car cet événement était une fête à laquelle toute la Bigorre prenait part : dame Pétronille, sa gente comtesse, épousait ce jour-là noble homme, messire Guy de Montfort.

A entendre les bruits sourds qui montaient de la cité à l'hôtel de Bigorre, qui partaient du peuple pour aller caresser l'oreille des seigneurs, on eût dit que tout présageait joie et folie, et que la ville allait s'attacher pour toute la journée les grelots au front. Rien pourtant n'était moins vrai ; car les manans de Tarbes voyaient avec déplaisir les préparatifs de ce mariage ; le nom de Monfort leur inspirait tant de haine, que sans la crainte qui l'accompagnait, ils auraient eu peine à la déguiser. Aussi n'exprimaient-ils leur opinion qu'entre eux et dans leurs logis ; ailleurs et devant des étrangers, leur répulsion pour le comte futur n'avait pas de terme pour se faire entendre, de geste pour se faire deviner.

Ce n'était donc pas eux qui remuaient et criaient depuis l'heure du crépuscule ; ils ne s'étaient pas mêlés à cette fourmilière de têtes humaines, qui déja s'était amassée sur la place Marcadieu ; ce n'était pas eux qu'on y voyait, mais bien des truands sales et déguenillés ; des capins avec leur pied d'oie sur la poitrine, que l'odeur de la fête avait fait sortir de la cagoterie comme autant de maigres louveteaux de leurs tannières; enfin, parmi cette foule hideuse et en attente, se voyaient surtout de nombreux soudards assis sur des bancs de bois et se soulant d'un hypocras fait de pins et de vin.

Toute cette multitude désirait la fête parce qu'elle devait en jouir ; mais les bourgeois qui n'y avaient qu'à perdre, se tenaient à l'écart de l'appât qu'elle offrait à leur curiosité; ils se contentaient de regarder de leurs fenêtres le tumulte qu'elle occasionait, et se penchaient sur leurs auvens pour se parler à voix basse à travers la rue. Ces dialogues avaient lieu de fenêtre à fenêtre. Ils se tenaient en l'air pour ne pas tomber dans la rue qui était pleine de truands, et qui auraient pu y répondre de façon à assourdir les oreilles bourgeoises.

Eh bien ! Gratte-Pain, que penses-tu de tout ceci? disait l'un d'eux au voisin qu'il avait en face.

— Je pense, Simon, que si l'on me menait au four banal tous ces marodeurs qui s'égosillent là-bas, j'en trousserais une bourrée que je me chargerais de faire brûler comme du bois mort.

— Il a de la rancune, le fournier, dit quelqu'un.

— Sans doute on ne lui porte plus depuis quelques jours de farine à faire cuire. la taille nous prend le blé dans les champs.

— Sang de Dieu ! peut-on se réjouir ainsi, s'exclamait à côté d'eux un savetier, qui était furieux contre les impôts qui ne laissaient à personne un pauvre petit écu melgorien pour payer une chaussure.

— Est-elle contente, la canaille, disait, pour faire chorus, un juif qui avait sa misérable chappe pleine d'orfévrerie ; on voit bien qu'elle n'a rien a perdre.

Digitized by Google

Et tous se rapportaient ainsi vers leurs intérêts particuliers.

— Enfin, ajouta Gratte-Pain, pourvu que tout ceci finisse bientôt.

— Oui, si cela devait finir, objecta Simon; mais nous ne fesons à peine qu'entrer en danse.

— D'où le tiens-tu, mauvais sorcier? tu veux rire.

— Et non. Il est arrivé cette nuit bon nombre de soudards qu'il nous faudra héberger à nos dépens; j'en aurai bientôt quatre chez moi qui me mangeront tout vif.

— Et nous! et nous! répétèrent douloureusement tous les autres, que cette nouvelle venait subitement effrayer.

— Mais que font donc nos échevins pendant qu'on nous écorche ainsi? dit Gratte-Pain avec colère.

— Nos échevins sont contre nous, et ils approuvent tout; ils sont allés hier soir offrir à Montfort, à son arrivée, les clés de la ville, ce qui veut dire le cordon de nos bourses.

— Il saura en profiter, le vieux larron.

— On dit qu'il s'entend à les vider comme un chef de tire-laines qu'il est.

— De quel Montfort veux-tu parler, Simon? du grand ou du petit?

— Je parle du gros. Est-ce que tu ne l'as pas vu?

— Je n'ai pu apercevoir que l'autre, dit Gratte-Pain; ce n'est qu'un homme pour rire.

— Tu veux dire qu'il ne vaut pas encore son père le grand assommeur.

— Je dis qu'il ferait mieux de revenir à sa nourrice que de prendre une femme.

— Ne railles pas, Simon, le louveteau peut être jeune, mais il est de bonne race; tu verras que bientôt il saura mordre.

— Oui, si Pétronille lui donne le temps de laisser pousser ses griffes. Pauvre adolescent!

— Il est vrai que Pétronille est une belle gaillarde.

— Est-ce qu'il pourra l'épouser? dit Gratte-Pain avec mépris.

— C'est alors un mariage pour rire, dirent tous les bourgeois; il ne doit guère être du goût de notre comtesse.

— Aussi n'est-ce pas elle qui le désire, mais le vieux mendiant de Montfort qui cherche de plus en plus à remplir sa besace.

C'est-à-dire son gros ventre, Simon, car il mange tout, le goulu.

— Oh! s'il pouvait faire quelque jour la digestion de Judas, je me consolerais.

— Cela doit arriver, pour peu que Satan tienne à son âme.

— Et pour peu aussi que le bon Dieu se souvienne de nous, ajouta gravement, comme pour faire un verset de litanies, une façon de clerc qui ouvrait la bouche pour la première fois.

Tout le monde se tut et s'inclina dévotement pour le laisser parler.

Un moment après, l'attention publique fut attirée d'un autre côté. Les truands, qui pataugeaient leurs deux pieds nus dans la ruelle, s'écartaient en se serrant les uns sur les autres, pour faire place à un jeune chevalier qu'on voyait de l'autre bout de la rue arriver au galop. Il montait un fort cheval de bataille magnifiquement harnaché, mais qui semblait prêt à tomber de fatigue. La sueur lui blanchissait le poitrail et les plis des cuisses; ses flancs saignaient de coups d'éperons.

A voir son galop lourd et embarrassé, on pouvait juger d'avance qu'il n'irait pas loin. Malgré cela, celui qui le montait ne le ménageait pas, pressé qu'il semblait être d'arriver. Les bourgeois le suivirent des yeux et ne cessèrent de le regarder que lorsqu'il eût disparu derrière les détours de la rue.

— Vive Dieu! s'il passe la ville, celui-là, je lui donne mon âne pour continuer la route, s'écria Gil le Bucheron.

— C'est vrai; sa monture n'en peut plus: mais qui t'a dit qu'il veuille aller plus loin, dit un de ses voisins nommé Bigourdau, qui semblait au fait de toutes les nouvelles.

— Est-ce que tu le connais? toi, lui crièrent tous les autres.

— Sans doute, répondit celui-ci: c'est un haut seigneur, sans suite, sans armes et sans manteau.

— Bah! il a plutôt l'air d'un page ou d'un écuyer.

— C'est pourtant un noble de haut lignage, dit Bigourdau avec persistance.

— Et d'où vient-il alors ce noble mal endimanché, lui objecta quelqu'un qui semblait plutôt lui adresser un défi qu'une question?

— Il vient d'Aragon, répondit froidement Bigourdau.

— Diable! la route est longue: son cheval a eu le temps de perdre ses quatre fers, et lui son chaperon.

— Il s'appelle? lui demanda un autre qui se prenait à la curiosité générale.

— Jéhan d'Aragon; c'est le bâtard du feu roi Pierre III, tué à Muret. Le jour de Notre-Dame de septembre dernier a fait trois ans.

— Lui! Et qui diable l'amène ici?

— Ma foi, si c'est Jéan d'Aragon, dit un autre, il est probable qu'il n'a pas été invité.

— Peut-être s'est-il invité lui-même, dit Gratte-Pain avec exaltation, pour faire cour des Montfort.

— Tu extravagues, Fournier, lui dit brutalement une voix; il n'a pas un seul homme désormais avec lui.

— Alors, c'est pour prêter serment de fidélité à ceux qui l'ont dépouillé; et pour lécher les mains du boucher de son père, qu'il est venu, riposta Gratte-Pain avec dépit.

— Ce n'est pas pour les Montfort qu'il est ici, reprit Bigourdau, qui voulut bien à la fin trancher la question.

— Alors pour qui, lui cria à la fois tout le monde? dis-nous-le, puisque tu le sais.

— Pour Pétronille, notre comtesse, dont il est amoureux, et qui l'aimait l'an dernier.

Digitized by Google

— Il arrive trop tard, observa quelqu'un en ricanant.

La biche n'est plus dans ses toiles dit un autre.

— C'est qu'on ne peut la prendre que dans des toiles dorées; voilà pourquoi les siennes que Montfort a haillonnées n'ont pu le tenir, ajouta un troisième.

Et ce fut un long murmure qui se continua de croisée en croisée jusqu'au bout de la rue.

— C'est pourtant mal à Montfort, qui l'a privé de son père, de lui enlever encore sa maîtresse.

— L'Aragonais, devrait doublement le haïr.

— S'il était un brave seigneur, il nous débarrasserait de cette lèpre: un noble! ça peut tout, dit quelqu'un.

— Oui, plus que nous, qui ne sommes que des manans, mais pour se battre contre cet enragé valet du pape, il faudrait Satanas en personne.

— Tu crois cela! Oh! si j'étais noble, moi, dit sait Grate-Pain, en se serrant convulsivement le front.

Pendant qu'ils étaient ainsi à former des conjectures, ou à s'attacher à des espérances, ils furent subitement interrompus par la voix d'un sergent de ville qui, du haut de son cheval, lisait la proclamation suivante: « Au nom de sire Bernard, » notre seigneur et maître, sachent bourgeois et » manans, qu'ils demeurent tenus de loger quin» zaine les archers et routiers de noble homme » sire de Montfort, arrivés cette nuit; sachent de » plus, qu'à l'occasion du mariage de sire Guy de » Montfort avec notre dame Pétronille de Bigorre, » il y aura aujourd'hui parade, réjouissances, feu » de joie, mai fleuri, distribution de vin d'hypo» cras et de pain sur les buffets de l'Hôtel-de-Ville. » En plus, sachent les vilains, que pour eux, le » noble comte de Montfort a fait semer dans la » vigne d'en bas le rempart, grande quantité de « de targes, sous et liards à l'effigie de son fils que » Dieu tienne en joie.

—Amen, firent les auditeurs.

Et le sergent plia sa pancarte et se porta plus loin, suivi d'un nombreux attroupement d'oisifs qui lui fesaint officieusement cortége et qui l'accompagnaient ainsi dans tous les quartiers de la ville, fesant rond autour de lui chaque fois qu'il se disposait à lire l'ordonnance du viguier.

Les bourgeois, qui la plupart étaient sortis de leurs lits aux premiers mots qu'ils avaient entendus, car il était alors à peine jour, avaient écouté la proclamation jusqu'au bout et avec déférence, à cause de leur respect pour l'autorité, ce qui montre que les Bourgeois d'alors ressemblent assez à ceux d'aujourd'hui, mais après que le sergent eut tourné le dos, et lorsque au dessous d'eux la rue fut devenue déserte, ils reprirent pour ne plus les quitter leurs conversations quasi politiques; mais cette fois au sujet de l'ordonnance qui semblait les molester vivement, quoiqu'ils n'en eussent rien dit dans le moment. C'est encore une prudente qualité qu'ils ont léguée à leurs successeurs.

II.

LE PEUPLE

La matinée s'avançait, sans que personne fut encore sorti de l'hôtel de Bigorre. Les gendarmes qui paradaient au tour de ses murs écartaient les flots du peuple qui se ruaient contre les portes. Il y avait du bruit dans les rues, du bruit dans les places, du bruit partout; la ville s'était portée toute entière devant la demeure de ses seigneurs et remplissaient le chemin qu'ils devaient parcourir pour aller à l'église. Depuis long-temps, elle s'agitait en mille sens pour se donner la patience d'attendre, et rien n'avait encore paru; elle s'indignait et grondait en mille idiomes qui aussitôt échappés se croisaient et se mêlaient pour former cette clameur immense qui s'est appelée plus tard la voix du peuple.

Il allait être bientôt dix heures et les portes de l'hôtel restaient toujours fermées. Le peuple qui était nu pieds depuis le soleil levé s'impatientait bien souvent, et son impatience se traduisait par des cris et des grondemens tumultueux; mais il ne conjecturait pas. Du reste, depuis quelques secondes, il oubliait de trouver le temps long, il s'amusait à regarder, tête levée deux femmes qui venaient de paraître au balcon du troisième étage qui fesait le tour de l'hôtel.

Elles étaient belles toutes les deux. L'une plus âgée que l'autre s'appuyait sur le bras de sa compagne qui semblait lui obéir avec déférence; c'était Pétronille et sa jeune sœur de lait qui lui servait de chambrière. La comtesse avait voulu sans doute se soustraire à cette tyrannie de louanges et de félicitations qui, d'ordinaire s'acharnent sur une fiancée à pareil jour; et elle avait quitté les salles remplies de nobles dames et de chevaliers pour aller respirer un instant l'air frais de la rue et voir aussi l'aspect que Tarbes avait pris en son honneur; elle considérait donc du haut du balcon l'air de fête répandu dans la ville, les tentures de linge blanc qui pavoisaient les maisons, les fleurs qui s'encadraient dans les fenêtres des auvent, la verdure qu'on avait semée devant toutes les portes. Elle souriait aux belles jeunes filles qui, pour se parer ce jour-là, avaient mis plus coquettement leur mouchoir que de coutume, ou qui s'enveloppaient, comme de gracieuses madones, dans leur rouge corselet; elle se sentait heureuse

Digitized by Google

des prières des femmes et des cris des enfans, et répondait, en s'inclinant et en agitant son mouchoir, aux vivats de tout le monde.

C'était une superbe femme que Pétronille. Elle avait la peau brune et bistrée comme une espagnole, les yeux noirs et longs, et au-dessus des yeux, comme pour en concentrer la chaleur sur ce point, deux sourcils épais qu'une ligne noire et presque idéale unissait l'un à l'autre, ce qui donnait à son regard un air d'assurance et de fixité qui fesait baisser tous les yeux devant les siens. Sa taille élancée et quelque peu forte, unie à un port noble et dédaigneux, trahissaient la grande dame en révélant presque une reine. Elle était belle ainsi, belle même à la voix indifférente et sérieuse, laissant errer du haut de son balcon son regard sur le panorama vivant qui tourbillonait à ses pieds. A la juger de loin, cette femme pâle et réservée, on aurait peut-être été trompé par le calme imprimé sur ses traits; mais de près, mais en la regardant face à face, on découvrait, à tous les frissons de sa main, à tous les tremblemens de ses lèvres crispées et humides, qu'une nature ardente bouillait en elle. Une volonté ferme comprimait encore; mais on devinait que bientôt elle se ferait jour, qu'elle se répandrait en amour, en joies, en folies. Oh! alors, pauvre Guy, elle t'enlacera de ses deux bras, à t'étouffer, elle te boira la vie dans ses baisers, la tigresse; elle te tuera d'amour, et t'enverra rejoindre ses deux premiers maris Gaston de Béarn et Hugues de Roussillon, deux braves chevaliers qu'on trouva morts dans sa couche. Prenez garde, enfant, prenez garde.

— Je vous dis, Paquita, que vous êtes folle.

— Que la Sainte Vierge me confonde, si je ne l'ai vu.

— Que m'importe! et pourquoi m'en parles-tu?

— Je vous en parle, madame la comtesse, parce qu'il m'a parlé de vous; parce qu'il m'a suivie au moment où je rentrais dans le palais; je vous en parle enfin, parce qu'il m'a fait peur avec sa figure triste; qu'il fait mal à voir, et avec ses paroles qu'il fait mal à entendre. Oh! voulez-vous, madame, voulez-vous que je vous rapporte ce qu'il m'a dit?

— Paquita, remettez-moi cette fleur dans les cheveux; parlez-moi d'autre chose, dit la comtesse avec une nonchalance glaciale qui fit pousser des soupirs à la jeune chambrière, qui paraissait perdre tout espoir d'intéresser sa haute maîtresse à son protégé.

— Le pauvre jeune homme, il l'aime si bien et depuis si long-temps, dit celle-ci, se trouvant en ce moment à quelques pas de la comtesse qui, du reste, ne l'écoutait, attentive qu'elle était aux murmures qui s'élevaient de la place, et qui arrivaient par raffales jusqu'à elle.

— Ohé! compainys, disait un escholâtre déguenillé à ses amis, connaissez-vous Montfort?

— On dit qu'il a une tête de loup.

— Je le crois bien, puisqu'il mange de la chair humaine, le vieux dogue.

— Je l'ai vu hier soir près du rempart; il ne peut pas marcher, tant la graisse l'étouffe.

— Montfort du Diable! Si je le tenais dans le bois de Celu, je le dégraisserais, car il doit être cousu d'or, le vieux ladre, ajouta un bohémien.

— Prends garde, bohémien, ne parles pas si haut, ou l'on te fera pendre, dit un béarnais monté sur de hautes échasses, et qui dépassait la foule de toute sa taille.

— Eh bien! moi, je ne le crains pas, dit à haute voix un truand; ce Montfort me pèse depuis long-temps.

— Il te pèse au cœur, ou sur le dos, lui cria son voisin?

— Partout, dit le premier, et je n'y tiens plus.

— C'est égal : je ne me plaindrais pas, moi, dit un troisième, et je leur prêterais encore de bon cœur les épaules, à ces seigneurs, pour y piétiner dessus; je consentirais volontiers à avoir tous ces nobles sur le dos, s'ils voulaient se laisser mener bon train jusqu'au bout de leur voyage.

— Mais où crois-tu qu'ils aillent, Girou?

— Droit en enfer, compère, où Satanas doit être las de les attendre.

— Il est vrai qu'ils pillent bien le pauvre peuple, dit tristement une vieille femme.

— Combien croyez-vous, vous autres, que ce chien de Montfort ait donné à notre comtesse pour lui faire épouser son fils?

— Je suis sûr qu'il ne lui a donné que des promesses, le vieux roué.

— Non; il lui a compté 500 marcs d'argent fin.

— Je le crois bien; il est riche comme s'il battait monnaie.

— Tu veux dire comme s'il en volait, dit un troisième.

Et toutes ces conversations confuses et heurtées, semées d'imprécations et de blasphèmes, se détachaient du murmure continuel de la place pour monter jusqu'à l'oreille de la comtesse. Elle resta long-temps à les écouter d'un air froid et distrait, en se penchant sur la rampe de fer du balcon; lorsqu'elle se releva, un sourire du mépris plissait sa lèvre supérieure; elle inclina dédaigneusement la tête vers la foule et murmura presque silencieusement canaille!

— Madame la comtesse, dit vivement Paquita, en accourant vers elle de l'autre bout du balcon, Madame la comtesse, regardez donc, et elle inclina son doigt vers un point de la place où se voyait un homme seul adossé contre un arbre.

— Eh bien! enfant, que me veux-tu?

— Regardez, regardez, Madame, le voilà.

— Cet homme, tu le connais?

— Oh! c'est lui; il est triste comme ce matin, le pauvre Jéhan! voyez, Madame, comme il vous dévore du regard!

Mais la comtesse ne l'écoutait plus; elle s'était écartée pour faire place à l'évêque d'Auch, qui montait en ce moment au balcon pour donner, avant le départ du cortége pour l'église, la bénédiction au peuple.

Quelques minutes après, les portes de l'hôtel s'ouvraient, et la troupe des gentilshommes et des grandes dames qui assistaient à la noce s'achemina

Digitized by Google

vers l'église sur un sentier que des hallebardiers, jetés de distance en distance comme des jalons, traçaient brutalement à travers la foule. Le son des trompettes s'étant fait entendre, le peuple se rangea sur deux lignes, et se mit à regarder ceux qui arrivaient: c'était le comte Bertrand V, le père de la fiancée; côte à côte avec lui marchait le comte de Montfort; son fils Guy venait après, et les suivait au pas de son petit cheval navarrais; c'était un jeune homme pâle et blond, dont la figure maladive contrastait avec les tons vigoureux de celle de son père. Il était vêtu d'un hoqueton de soie qu'il tâchait de faire admirer à sa fiancée; mais celle-ci n'y prenait nullement garde; elle s'amusait à caresser la crinière brune de sa haquenée et à la faire piaffer sur les pieds des badauds. Tout le monde la considérait et la trouvait belle, avec sa robe de velours noir broché d'or, et avec ses cheveux fins lissés en bandeau sur les tempes. Les chevaliers la suivaient, et lui fesaient joyeuse cour en fesant caracoler autour d'elle leurs fins genets d'Espagne.

Il y avait aussi dans le cortège sa mère, Etiennette de Bigorre, et à la suite, fesant queue, bon nombre de prélats qui semblaient être venus pour sanctifier la fête. C'était du reste tout ce qu'on avait pu avoir pour représenter le pays. La noblesse avait trop de haine contre Simon pour avoir voulu se présenter. Elle avait dédaigné cette occasion de faire sa paix avec lui; elle restait, par son esprit national, exilée de ses terres, ou bien enfermée dans ses manoirs, comme Achille dans sa tente, protestant aujourd'hui par son silence contre ce qui se fesait, en attendant qu'elle pût plus tard protester par l'épée. Forcés de se passer d'elle, on avait multiplié, pour la remplacer, tous les hommes de justice, de finances et d'église, mais d'église surtout. Le clergé partisan de Montfort, parce que Montfort était l'homme qui poussait à l'unité sociale qu'il prêchait depuis des siècles, s'était réuni de tous les lieux environnans à Tarbes pour lui faire une ovation. Il y avait huit évêques, entre autres un de Bigorre, de Comminges, de Coserais, d'Oleron, d'Aix et de Lescar; on voyait venir après eux tous les abbés des monastères voisins de Clarac, de Genery, de St-Savin, de l'Escal-Dieu, de Bonnefont, de Gisors, et puis encore c'était des prieurs qui se fesaient suivre de religieux de leur ordre. Et tous, évêques, abbés, prieurs et religieux, chantant et exaltant Montfort comme un nouveau Moïse qui venait de renverser le veau d'or, entraient tumultueusement dans la cathédrale, suivis des seigneurs et du peuple.

Pendant que tout le monde se laissait aller en écoutant l'harmonieuse voix de l'orgue et les chants des cantiques; pendant que, pauvres et riches, serfs et seigneurs, tous à genoux et confondus, s'oubliaient dans de longues prières, si l'on eût regardé vers le fond de la nef, on aurait aperçu un homme qui restait debout comme un hérétique et qui, au lieu de prier, semblait laisser errer un blasphème sur ses lèvres. Sa figure soucieuse et crispée, son air sombre et menaçant auraient infailliblement attiré les regards, si l'officiant, qui venait de donner la bénédiction nuptiale aux deux époux, ne les eût absorbés tous sur lui; on l'aurait certes remarqué, et chacun se serait demandé le nom de cet homme dont la présence semblait prophétiser malheur. Mais on ne le vit pas, et il resta dès lors tranquillement dans son coin, en compagnie des souffrances qu'il avait l'air d'endurer. Cet homme était Jéhan le bâtard, qui regardait, la mort dans l'âme, le mariage de Guy et de Pétronille.

A mesure que la cérémonie se poursuivait, la douleur fesait sur lui ses ravages. Les fibres de son visage, que la fièvre avait jusqu'alors tenu tendues s'affaissaient une à une; son corps retombait, ses yeux qui luisaient quelques minutes avant, comme deux lumières, perdaient leur feu à mesure qu'il perdait ses espérances; de sorte que, lorsque le sacrifice fut consommé, ses traits eurent subi une complète transformation, et révélèrent à tous les yeux l'égarement de son esprit.

III.

LES SEIGNEURS.

Cependant la foule des bourgeois et des serfs n'avait pas attendu que le prêtre fût descendu de l'autel; elle était sortie de la cathédrale pour aller se ranger en haie le long de la rue et voir défiler la noce qui bientôt commença à déboucher du temple saint. On vit d'abord paraître quelques gendarmes pour déblayer l'entrée de tous les curieux qui l'obstruaient. A leur suite, les seigneurs descendirent les marches du pérystile et formèrent la tête du cortège. Des hallebardiers contenaient les deux lignes du peuple qui ondulaient constamment et menaçaient de se rejoindre comme un étau. Le chemin était droit et dégagé de tout embarras; mais, au moment où la foule dorée eût descendu les marches de la cathédrale et fait quelques pas au dehors, un homme sortit des rangs dans lesquels on enfermait la multitude, et vint se placer insoucieusement à l'encontre de ceux qui arrivaient.

— Au large donc, manant, lui dit presque aussitôt un jeune gentilhomme qui fut près de le heurter.

— Il est sourd, dit un autre, en voyant qu'il ne bougeait pas; passe-lui ta dague dans les oreilles, il entendra.

— Jour de Dieu! est-il aveugle aussi? il ne nous regarde pas.

Digitized by Google

— Prenez garde, Monseigneur, c'est peut-être un innocent, dit en passant une noble dame.

— C'est juste, se hâtèrent d'ajouter les seigneurs radoucis. Allons, bonhomme, prends le ruisseau.

Mais leurs paroles étaient vaines ; il ne les entendait pas, son attention était ailleurs. Elle suivait sans doute la direction de son regard qu'il tenait élevé au-dessus de toutes les têtes, et arrêté sur l'entrée de la cathédrale, comme s'il eût voulu en voir quelqu'un sortir.

— Si tu veux, dit Targes, vas à la vigne, mais écarte-toi.

— Serre-toi donc ; j'ai un pourpoint tout neuf, dit un autre qui avait peur de se salir en le touchant.

— Tirez-le, vous autres, ajouta précipitamment

(Jéhan foulé aux pieds de la haquenée de Pétronille.)

un troisième, en s'adressant à quelques bourgeois qui étaient derrière lui ; voilà dame Pétronille qui monte sur sa haquenée.

A ce nom de Pétronille, Jéhan, car c'était lui, trembla de tout son corps, comme si une forte commotion était venue l'atteindre. Il se dressa sur ses pieds, et ses yeux grossirent à crisper leurs paupières.

Avant qu'on eût songé à le retenir, il se jeta au devant de Pétronille qui n'était plus qu'à quelques pas. Les seigneurs, que la brusquerie de ce mouvement avait frappés, se précipitèrent après lui pour l'arrêter ; car alors il leur vint à l'esprit que cet homme pouvait avoir quelque pernicieux dessein. Au moment où ils allaient le saisir, ils le virent se mettre à genoux devant la comtesse et jeter

Digitized by Google

sa tête en arrière pour arrêter sur elle ses yeux gros et noyés.

Tout le monde s'était arrêté pour voir l'issue de cette scène.

—Ah! mon Dieu! mon Dieu! sanglottait Jéhan, en regardant Pétronille avec une expression d'amour indéfinissable.

—Que veut-il? dit celle-ci sans le regarder.

—Je ne sais; répondit un abbé qui cheminait à côté d'elle.

—Eh bien, messire, jetez-lui quelques sous morlans, et qu'il s'en aille.

—Pétronille! dit Jéhan, toujours à genoux, avec un reproche où il y avait de la tendresse, Pétronille, c'est moi, et il écarta sa tête de dessous le poitrail de la haquenée qui le poussait devant elle.

La comtesse abaissa sur lui un regard froid et fixe, dont l'ironique expression se glissa comme une vipère jusqu'au cœur de Jehan.

En ce moment, tout le monde s'était arrêté et fesait silence, pour savoir le sens de cette scène étrange. Montfort venait de retenir son cheval, et interrompit sa conversation avec un frère pêcheur pour ne pas perdre un mot de celle-ci.

Le jeune Guy s'était hâté de se rapprocher de sa femme; le reste des seigneurs, des prélats, des dames et damoiselle s'était mis en cercle autour des principaux personnages, comme pour donner du ton au tableau.

Pétronille, au lieu d'être embarrassée de sa position, semblait ne pas s'en occuper; on aurait dit, à voir son insoucieuse indifférence, qu'elle était étrangère à ce qui se passait; mais en la regardant de près, on rencontrait toute son ame dans sa figure. Une infernale raillerie s'était posée sur tous ses traits et jaillisait à flots de ses yeux, que Jéhan seul voyait luire et briller sur lui comme des pointes d'acier. Il se courbait alors pour échapper à leurs fascination; mais l'insolente pitié de la foule le forçait bientôt à se relever et à subir de nouveau la torture de ce regard qu'accompagnait une menaçante tention de lèvres, comme si le mépris eût été prêt à en déborder.

—Grâce! grâce! Pétronille, disait le malheureux, dont toute espérance était près de se perdre et qui se prenait à deux mains à la supplication comme le noyé à une branche morte.

—Que veut-il, dit Guy qui s'était mis entier dans la scène?

A cette voix un éclair de rage illumina la figure de Jéhan. Il se levait pour s'approcher du fils de Montfort; mais Pétronille fit faire un pas à sa haquenée et le rejetta à genoux devant elle.

—Quel est cet homme? ajouta Guy, qui avait reçu les atteintes de la menace muette que Jéhan avait laissé échapper.

—Cet homme, monseigneur? dit-elle avec un mouvement marqué de hauteur.

—Et tu te souviens de moi, n'est-ce pas Pétronille? dis-lui que je suis ton Jéhan, que tu m'aimes toujours. Il s'arrêta pour entendre son arrêt et en aspirer toutes les paroles.

—Cet homme, monseigneur, c'est un pauvre fou. Et fesant faire un bond à sa haquenée, elle le laissa derrière elle, renversé sur le dos, sanglant et couvert de boue.

IV

HEUR ET MALHEUR.

A onze heures du soir, la ville reprit son calme habituel; elle redevint silencieuse et s'endormit bientôt pour se refaire des agitations de la journée. Le brouillard qui s'était élevé de la rivière, s'étendit sur les maisons comme une vaporeuse draperie pour protéger le sommeil des habitans.

On n'entendait plus de cris dans les places, ni de pas dans les rues; on ne voyait plus de jongleurs au bas des balcons, ni de lumières aux fenêtres. Un passant, qui à cette heure aurait vu Tarbes pour la première fois, l'aurait prise pour une de ces villes mortes contre lesquelles on va se heurter quelque fois.

Il était pourtant un lieu où l'on pouvait encore trouver de la vie, c'était l'hôtel de Bigorre. Dans une des chambres de l'aile gauche du palais dont les fenêtres grillées donnaient sur le glacis qui se trouvait à vingt pieds en dessous, étaient en ce moment un jeune homme et une jeune femme qui dévisaient chaleureusement. La lumière rouge du foyer s'unissait à celle de nombreux flambeaux pour éclairer l'appartement et la scène qui s'y passait.

—Vous m'aimez n'est-ce pas monseigneur? disait la jeune femme à un enfant qui se tenait à genoux devant elle et lui baisait les mains.

— Si je t'aime, Pétronille! si je t'aime! tu me le demandes quand je suis près de toi et que le sang me brûle. En parlant ainsi il tremblait comme dans un accès de fièvre.

La comtesse sourit à cette bonne passion du jeune homme; elle s'inclina pour lui passer familièrement la main dans les cheveux et, en s'accompagnant de cette séduction, elle lui dit: vous êtes tout à moi, Guy.

En ce moment le rideau de soie tendu devant une des fenêtres sembla se remuer; mais non pas assez sensiblement pour leur faire tourner la tête.

— A présent que vous êtes mon mari, vous serez un homme, monseigneur.

— Je le serai pour vous défendre.

— Et pour m'aimer.

— Oh! vois-tu, Pétronille, dit Guy, en marquant chacune de ses paroles d'une craintive hésitation, je ne suis qu'un enfant, j'ai peur que mon amour ne puisse arriver jusqu'à toi.

— Enfant! dit Pétronille et elle l'enleva de terre

Digitized by Google

à deux mains, et colla ses lèvres sur celles de son jeune mari.

Leur baiser fut presque subitement interrompu par le bruit que fit le rideau en s'agitant violemment. Cette fois les frolemens de la soie furent assez sensibles pour frapper les deux jeunes gens, et tourna leur attention de ce côté; le regard de Guy décelait la crainte, celui de sa femme exprimait à peine de l'étonnement.

— Bah! dit-elle après quelques secondes, pendant lesquelles la chambre était redevenue silencieuse; c'est le vent qui pénètre par les jalousies et qui joue dans ces pans d'étoffe.

— Ne me trompe pas, j'ai peur.

— Qui craignez-vous, messire? Nous sommes seuls.

— Avec toi, rien, Pétronille (Minuit sonne en ce moment). Ah! voilà minuit qui sonne; c'est une heure de terreur, dit l'enfant en se rapprochant de sa femme. Celle-ci, qui était restée sans émotion, l'abrita dans sa confiance avec cet air protecteur que prennent si naturellement les âmes fortes en secourant les faibles.

— Minuit, messire; moi j'aime cette heure; elle sonne la volupté.

— C'est l'heure des esprits.

— Des esprits d'amour, monseigneur.

— Pétronille, reprit Guy, laissez-moi prier. Oh! ne me regardez pas ainsi. J'oublie tous mes maux pour rester là, mes yeux dans tes yeux, ajoutait le jeune homme, entraîné par la puissante fascination de la comtesse.

Celle-ci, sans répondre, passa quelques minutes à exercer silencieusement sur lui sa magnétique influence; quand elle vit à la fin que Guy sentait des frissons courir dans ses veines et des désirs s'arrêter dans son cœur; quand elle fut sûre que les progrès de la passion qu'elle excitait étaient arrivés à avoir le dessus sur cette craintive et frêle nature, elle l'attira près d'elle, et l'assit à ses côtés.

Aussitôt un cri haletant se fit entendre à la fenêtre, et en même temps le rideau roula sur ses tringles, et montra, collé aux barreaux de fer, du côté du dehors, un homme dont la figure contractée par les efforts qu'il fesait pour se cramponner aux barreaux, grimaçait horriblement; ses sourcils, retrécis vers le milieu de leur courbe par les rides du front, formaient sur ses yeux hagards deux ogives bizarres, qui donnaient à sa physionomie une épouvantable expression de délire.

C'était Jéhan d'Aragon, l'ancien enfant délaissé, qui était monté jusques-là en s'aidant de son poignard, et qui y était resté jusqu'à la fin pour assister à la ruine de toutes ses illusions. Lorsqu'il eût tout vu, il voulut se montrer pour leur dire son adieu dans une malédiction. Il tâcha de s'élever de quelques lignes encore, et il raidit ses jambes, et il tendit ses bras pour voir plus facilement dans la salle; mais il se laissa retomber presque aussitôt, quand il se fut assuré qu'il n'y avait plus personne. Il roula sur les rochers, en poussant un cri inarticulé qui ne peut se traduire que par une plainte.....

Prosper Paten.

VILLENEUVE SUR LOT.

(Fragment.)

Villeneuve remplace une ancienne ville nommée *Exisum*, traduit par le mot *Eysses*.

L'Agenais était habité avant de passer sous la domination romaine par un peuple nommé *Nitiobriges*, qui s'étendait depuis la Garonne jusqu'à la Dordogne. *Agenum*, anciennement *Civias Nitiobrigum*, en était la capitale: c'était la plus belle et la plus fertile partie de l'Aquitaine.

Après le démembrement de l'empire romain, l'invasion des Francs et l'établissement des grands fiefs, le comté d'Agenais appartint aux comtes de Toulouse; Guillaume II, le donna en dot à sa fille *Roselinde*, en la mariant avec *Vulgrain*, comte d'Angoulême. *Eléonore*, fille du duc Guillaume IX, apporta ce riche héritage dans la maison d'Anjou qui régna bientôt en Angleterre; *Richard* le donna en dot à sa sœur Jeanne, lors de son mariage avec *Raymond VI*, comte de Toulouse: il passa dans la Maison de France par le mariage du duc *Alphonse*, frère de saint Louis, avec *Jeanne*, fille unique de Raymond VII, dernier comte de Toulouse; il fut réuni définitivement à la couronne en 1272, par Philippe-le-Hardi, avec celui de Toulouse, auquel il avait été incorporé.

Il a été depuis donné en apanage par Louis XI, à Charles, duc de Berry, son frère, mort sans enfant; ensuite à la reine *Marguerite* de Valois, première épouse de Henri IV.

Dans le territoire des Nitiobriges était une ville située sous le 44° 22m de latitude, éloignée d'*Agennum* de 13 lieues gauloises et d'environ 6 lieues moyennes de France, de 25 au degré. Après la conquête des Gaules par César, elle fut une station militaire entre Agennum et *Vesonna* ou Périgueux. Elle se nommait *Exisum*; c'est le même lieu qu'*Eysses*, près la rivière du Lot, ainsi que Pithou, *Opera varia*, *in*-4° *Parisiis*, 1609, l'a prouvé le premier, fait reconnu par tous les historiens, et adopté dans les cartes géographiques des œuvres de Rollin, dressées par d'Anville..

Il en est parlé dans l'itinéraire d'Antonin qui in-

Digitized by Google

dique Excisum comme une des villes qu'il a trouvées de Périgueux à Agen.

Lors de leur invasion en 732, sous le commandement d'Abdérame, les Maures ou Sarrazins saccagèrent et ruinèrent Excisum; une seule de ses tours est restée debout; elle est connue sous le nom de tour sarrazine, en commémoration de ce qu'elle seule, entre toutes les autres fortifications de la ville, a résisté à l'incendie et à la destruction.

En 848, les Normands pénétrèrent dans l'Aquitaine en remontant la Garonne avec de petits vaisseaux; ils ruinèrent Excisum. Leur passage dans les Gaules et l'Espagne, pour aller fonder sur les ruines de Carthage un empire que Bélisaire détruisit, fut comme un torrent dévastateur qui sillonna la province des Nitiobriges.

Après l'établissement du Christianisme dans cette partie des Gaules, *Exisum*, nommé Eysses avant cette époque, devint le siége d'une abbaye de l'ordre de Saint-Benoît. Charlemagne la dota richement; elle reçut notamment le territoire et la forêt de Gajac sur la rive droite du Lot. Pierre Louvet, dans son *Histoire de l'Aquitaine*, page 144, dit même que ce prince en fut le fondateur; mais Darnald, en ses *Antiquités de l'Agenais*, dit qu'elle fut une des premières églises de toute la Chrétienté transalpine; il en attribue la fondation au comte de *Ségur*, et, selon lui, Charlemagne la restaura. L'auteur de cette histoire, en comparant l'époque où saint Benoît florissait sur le Mont-Cassin, vers 540, et son décès arrivé en 543, en tire la conséquence que la fondation de ce monastère remonte au plus à 540.

Comme presque toutes les abbayes de l'Aquitaine, elle fut ruinée par les Visigots, ensuite par les Normands, enfin, par les Français eux-mêmes, lors des guerres de religion, mais successivement rétablie et restaurée.

Mais, du moins, cette ville en a vu naître une autre, qui est la ville nouvelle, qu'on qualifie souvent très mal à propos de Villeneuve-d'Agen, qui n'est que la ville neuve d'Eysses, par opposition à la ville ancienne, connue autrefois sous les noms de Villeneuve en Agenais, comme la nomme Louvet dans son *Histoire de l'Aquitaine*, où il dit page 144: « Il y avait proche d'Agen un lieu ap» pelé Excisum, qui n'est plus; la tradition porte » qu'il y avait un monastère bâti par Charlema» gne, qu'on appelait Notre-Dame-d'Eysses, et que » des ruines de cette ville a été bâtie la ville de » Villeneuve en *Agenais*, et qu'on doit nommer *Villeneuve-sur-Lot* depuis la suppression des provinces.

En effet, le 10 Avril 1254, Bernard de Jourdain, abbé d'Eysses, l'un des descendans d'Alphonse de Jourdain, ancien comte de Toulouse, céda au duc Alphonse, fils de Louis VIII et de Blanche de Castille, quatrième frère de saint Louis, comte de Poitiers, et devenu comte de Toulouse par son mariage avec Jeanne, fille unique du comte Raymond, la terre et forêt de Gajac qui occupait la basse pleine d'Eysses, sur la rive droite du Lot: déja en 1252, Jean de *Cieutad*, baron de Pujols, avait cédé au même prince le village et le territoire de Gajac, sur la rive gauche, pour y bâtir une ville nouvelle, sous la condition d'en être le premier bourgeois et d'y entrer avec les siens par la grande porte, les deux battans ouverts.

Ainsi la ville fut bâtie sur les deux rives du Lot: sa construction fut rapide; on l'entoura de hautes murailles en briques; quatre tours très élevées surmontèrent de chaque côté autant de portes; il en reste encore deux debout; on établit des fossés des deux côtés, le long de ses murailles; on y dirigea des sources d'eau vive et des glacis suivirent les fossés: Eysses et les villages voisins fournirent à sa population, et un pont à cinq arches, en pierre, surmonté de trois tours, réunit les deux parties de la ville.

Cette ville neuve d'Eysses fut construite sur le Lot, l'ancien *Oldus*, plus tard, *ly* ou *le ot*, qui est devenu *Lot*, torrent impétueux lors de la fonte des neiges dans le Gévaudan où il prend sa source, et lors des grandes pluies: rivière tranquille dans les autres saisons, dont les bords rians, quoique profonds, sont couverts de verdure; dans une plaine fertile, bocagère, entourée de coteaux variés et pittoresques, l'une des plus agréables de France, rivale des riches vallées de l'Arno, qui fixa sur son sol *Charlemagne* et sa cour qui séjournèrent souvent à Casseneuil, à deux lieues en avant de Villeneuve, où naquit Louis-le-Débonnaire et où il revint plusieurs fois avec la reine *Ildegarde*, son épouse, faire ses pâques, cérémonie alors imposante et pompeuse.

Six ans s'étaient à peine écoulés depuis sa fondation, que sa population était devenue considérable; il lui fut donné quatre consuls pour régler ses affaires municipales et un bailli pour juger ses discussions contentieuses et les crimes ou délits: en juin 1260, le duc Alphonse et Jeanne de Toulouse, sa femme, seigneurs suzerains de la province, propriétaires du territoire et fondateurs de la ville, lui donnèrent une charte qui est à la fois un code politique, de police municipale, civil et pénal.

C'est une belle et grande loi en quelques lignes: elle anéantit la puissance féodale, établit le jugement par les pairs dans des assises, pose les bases de la liberté et de la légalité des droits: elle mérite d'être lue et méditée.

Par un traité de 1259 avec Henri III, roi d'Angleterre, saint Louis lui avait vendu des provinces situées au-delà de la Garonne, de plus le Limousin, le Périgord et le Quercy; il lui avait promis encore de lui céder l'Agenais après la mort de Jeanne de Toulouse, femme du duc Alphonse, sa belle-sœur, qui n'avait pas d'enfans, sans autre condition que celle d'un hommage-lie à la couronne de France. Philippe-le-Hardi, son fils, exécuta ce traité; mais les peuples de ces provinces résistèrent; leur entière soumission n'eut lieu qu'après une guerre de près de vingt ans et un autre traité fait par Philippe-le-Bel, le 12 mai 1279. Le duché d'Aquitaine

Digitized by Google

HÔPITAL DE VILLENEUVE SUR LOT.

finit alors, et on forma le duché de Guienne : l'Agenais en fit partie.

L'Agenais resta sous la domination Anglaise jusqu'à l'exécution du célèbre arrêt du parlement de Paris siégeant en cour des pairs, du 24 mai 1378 ; Thomas Wake fut le dernier commandant anglais de Villeneuve : l'auteur donne la substance et les dates de la charte du 24 décembre 1288, confirmation de celle de 1260 que lui accorda Edouard I, roi d'Angleterre, les actes et les concessions de sa domination et les faits mémorables qui la signalèrent : il donne les dates des autres chartes que les rois de France, presqu'à chaque règne, lui donnèrent, dans la persuasion que leurs concessions n'avaient de force que pendant leur vie, et que la couronne reprenait à leur mort, par l'effet de la puissance royale absolue, tous les droits concédés par le roi défunt.

La charge de consul était une belle magistrature. Officier municipal *(Municipii senatoris)*, il dirigeait l'administration de la ville, présidait à sa police et à la paix publique, veillait à sa salubrité, assistait le juge civil, participait dans les assises à ses jugemens, était juge de police, représentait la ville et la communauté; aussi les citoyens, jaloux d'y prendre part et redoutant l'envahissement du pouvoir, l'avaient établie annuelle et avaient statué qu'on ne pouvait être réélu qu'après trois ans d'intervalle. Le premier consul était assez habituellement choisi parmi les nobles. Les consuls étaient élus par les habitans; peu à peu cette élection devint le partage des consuls et jurats, c'est-à-dire des anciens consuls qui, en sortant de charge, formèrent un corps délibérant, analogue à nos conseils municipaux actuels, auxquels on joignit, dans la suite, les notables.

Le premier consul était le président ou *mage* des autres consuls ; il avait la garde des clefs des portes et de l'hôtel-de-ville ; il convoquait ses collègues, la jurade et les assemblées générales, les présidait et avait la haute direction des affaires de la ville.

Cet ordre fut changé par une délibération de l'assemblée générale du 2 septembre 1537, sous le règne de François I[er], qui porte qu'à l'instar de la ville d'Agen et de plusieurs autres villes du royaume, chaque consul, d'après son rang, sera pendant une semaine consul-*mage*, jugera en seul les affaires de police et possédera les clefs de la tour de la porte de Monflanquin, dans laquelle était placé le coffre contenant les chartes et archives de la ville.

La dignité de consul-mage, dont la durée ne pouvait éveiller la susceptibilité des autres consuls, tour à tour appelés à l'occuper, brisait le pouvoir exercé jusqu'alors par ce premier consul ; elle était entièrement démocratique ; mais les meilleures institutions résistent difficilement à l'action du temps et à l'ambition des hommes, elle devint le titre d'une magistrature supérieure à celle des consuls, sous le nom de *maire*, qui fut

Digitized by Google

plus tard vénale par l'effet de l'abus de l'autorité royale.

L'auteur donne ensuite des détails historiques sur les droits accordés aux curés, l'étendue et les limites des cures environnantes ; l'établissement, dans la contrée, de plusieurs monastères et maisons de templiers ; la fondation, par le baron de Pujols, d'un hôpital de lépreux auprès de la ville, sa concession à l'hospice de Villeneuve, lorsque la lèpre cessa d'être endémique en France ; l'érection de couvens de moines et de religieuses ; les agitations et les combats auxquels celle du premier couvent donna lieu ; il rapporte ensuite l'épisode suivant :

En 1471, naquit, à Villeneuve, Antoine *Guitton*, qui fut quatrième consul pendant l'année 1511. Il eut un fils nommé Pierre Guitton, né en 1509, qui embrassa la religion réformée et alla s'établir à la Rochelle, où il fut nommé, en 1569, pair de la ville, ce qui était une dignité municipale.

Ce Pierre eut trois fils : le premier, nommé Jacques Guitton, né en 1542, fut seigneur de la Valade, nommé échevin en 1572, et maire de la Rochelle en 1575 ; le second, Jean Guitton, fut maire de la Rochelle après son frère. Le troisième, Ives Guitton, pair de la même ville, en 1572.

De Jacques naquit André-Jean Guitton, en 1570, dont le nom célèbre mérite de trouver place dans l'histoire de la ville natale de son bisaïeul.

Il fut nommé maire de la Rochelle pendant le siège qu'elle soutint contre Louis XIII et le cardinal de Richelieu.

M. Jay, dans son *Histoire de Richelieu*, le représente comme « un homme d'une fermeté héroïque, » endurci aux fatigues et aux dangers, républicain » plein de zèle et d'audace ».

La fortune ne pouvait donner à l'insurrection et au parti de la réforme un chef plus déterminé. Il refusa d'abord d'accepter cette place de maire ; mais, vaincu par les instances de ses concitoyens, il saisit un poignard et leur dit : « Je serai maire, » puisque vous le voulez, à condition qu'il me » sera permis d'enfoncer ce poignard dans le cœur » du premier qui parlera de se rendre : qu'on » s'en serve contre moi, si jamais je le propose. »

Le poignard resta sur la table des délibérations, dans la salle du conseil, pendant toute la durée du siège.

Cependant, ce siège se prolongeait : Richelieu savait que les vivres manquaient dans la ville ; il envoya le père Cyrile, récolet, leur proposer de se rendre, leur annonçant que le roi leur accorderait le libre exercice de la religion protestante, la disposition entière de leurs biens et l'exécution des édits, à condition que les fortifications seraient rasées. Guitton fit répondre : « Que des hommes » accoutumés à combattre pour leurs remparts » n'étaient pas disposés à les renverser. »

On connaît ce siège mémorable. La vaine apparition de Buckingham avec une flotte anglaise, sa retraite subite, son assassinat à son retour dans le port de Plymouth, la seconde apparition de cette flotte, toute aussi vaine, quoique sous les ordres de l'amiral Denbigh ; la construction de cette digue immense dans la mer, qui ferma le port à tout secours étranger, et la famine qui moissonna les deux tiers des habitans.

Ce fut alors, qu'ayant perdu tout espoir, ils voulurent solliciter la clémence du roi. Guitton seul demeura inflexible. Il leur rappela leurs engagemens : la Rochelle, lui dit-on, n'a plus de défenseurs : « Eh ! ne suffit-il pas, leur répon- » dit-il, qu'il reste un seul homme pour en fer- » mer les portes à nos tyrans ! »

Néanmoins, la ville capitula, et Louis XIII y fit son entrée le 1er novembre 1628 ; Guitton ne fut pas trouvé, on le crut mort ; il s'était exilé. Après la mort du cardinal, en 1638, Louis XIII le nomma capitaine de vaisseau : il mourut en mer, à l'âge de 76 ans ; il laissa plusieurs enfans, notamment une fille qui épousa l'illustre amiral *Duquesne*.

Sa famille compte encore quelques-uns de ses membres à Villeneuve et à Penne.

Cassany Mazet.

AÉROLITHES OU PIERRES TOMBÉES DU CIEL.

Il est peu de personnes aujourd'hui qui n'aient entendu parler de pierres tombées du ciel, et qui n'aient aussi élevé des doutes sur la réalité de ce phénomène que les académies ont jusqu'à ces derniers temps relégué au nombre des fables. Mais il a bien fallu céder, à la fin, aux témoignages des savans qui, comme Biot et notre d'Aubuisson, avaient été à même de vérifier ce fait important, déjà rapporté avec toutes ses circonstances par les auteurs les plus respectables de l'antiquité et du moyen âge. Il n'est donc plus permis d'avoir actuellement des doutes sur la chute des *aérolithes*, que l'on a nommées tour à tour *pierres de la lune*, *pierres du ciel*, *bolides*, *météorites*. On a même dressé des catalogues où toutes les chutes constatées ont été recueillies et classées d'après l'ordre chronologique. Au reste, pour prévenir tout doute qui pourrait naître dans l'esprit de nos lecteurs, il suffira de dire que la composition de ces corps, venus des hautes régions de l'atmosphère, ne permet pas de les confondre avec aucune des substances du globe. Ainsi, sous quelque latitude que l'on ait recueilli des aérolithes, on les a trouvées toujours identiques sous le rapport de leurs élémens ; caractère, comme il est aisé de le comprendre, qui rendrait toute erreur impossible, alors même qu'on n'aurait pu vérifier d'une manière certaine la chute de ces corps.

Les aérolithes se précipitent vers la terre sous forme d'un bolide, d'un volume qui varie, mais généralement peu considérable. Leur figure et

Digitized by Google

irrégulière, leur surface est anguleuse de toutes parts, mais ces saillies sont arrondies comme si le corps eût éprouvé un commencement de fusion. Une légère couche noirâtre, très mince, les recouvre à l'extérieur; leur cassure est mate et inégale, grenue et d'un gris cendré; à l'air, cette couleur devient plus foncée au bout de quelques jours; alors on la voit se couvrir de taches de rouille à cause de très petites paillettes de fer disséminées dans toute la masse. Notons encore une particularité bien digne de remarque: c'est que le *nickel*, métal très rare dans le sein de la terre, se trouve constamment uni au fer pour former les aérolithes. Cela est si vrai, et la présence du nickel est si constante dans les prierres tombées du ciel, que sa présence suffit pour le caractériser aux yeux du minéralogiste.

On a pu observer un grand nombre de fois les phénomènes qui accompagnent la chute des aérolithes, et l'on a toujours vu qu'au moment où elles se précipitent vers la terre, elles apparaissent comme des globes lumineux, mouvant avec une rapidité extrême; leurs dimensions apparentes ont été, le plus souvent, comparées à celles de la lune. la vive clarté que ce météore répand dans les airs se soutient pendant quelques instans, pour être remplacée par une vapeur blanchâtre qui, semblable à un léger nuage, se dissipe bientôt entièrement. Aussitôt après que cet éclat lumineux dont nous venons de parler s'est entièrement effacé, une ou plusieurs fortes détonations se font entendre; on les a comparées à celle d'un canon de fort calibre: elles sont suivies d'un bruit considérable, tel que celui de plusieurs voitures roulant avec rapidité sur le pavé, et de sifflemens aigus qui rendent cette scène plus effrayante.

En tombant, les aérolithes s'implantent plus ou moins profondément dans le sol. Si on vient à les ramasser immédiatement après leur chute, on les trouve chaudes, quelquefois brûlantes, et répandant une odeur sulfureuse marquée.

Les circonstances que nous venons d'indiquer précèdent et suivent, tantôt la chute d'un seul bolide, tantôt celle d'un nombre considérable ayant lieu à de petites distances, sur une étendue qui n'est jamais fort grande. Au reste, on les a observées dans tous les pays, même en pleine mer, ainsi que des navigateurs dignes de foi l'ont constaté, et aussi dans toutes les saisons. L'état météorologique de l'atmosphère semble tout-à-fait étranger à la manifestation de ce phénomène, qui arrive le plus ordinairement au milieu d'un temps calme et serein.

Le midi de la France, et plus particulièrement le bassin sous-pyrénéen, a été témoin, à plusieurs reprises, de la chute d'aérolithes. A Juillac et à Barbotan, dans le département du Gers, le 24 juillet 1790, entre neuf et dix heures du soir, il tomba une grande quantité de ces pierres que l'on ramassa le lendemain. Le globe de feu que l'on vit briller dans l'air sembla plus gros que celui de la lune qui brillait au ciel en même temps; il fut aperçu à Bordeaux, à Toulouse, à Agen, à Bayonne, etc. Plusieurs de ces pierres étaient d'un volume assez considérable; deux, pesant 20 livres, furent retirées de la terre, où elles s'étaient plus profondément implantées, et données au célèbre Condorcet.

En 1812, le 10 avril, à huit heures et un quart du soir, la nuit étant très obscure, on aperçut de Toulouse un météore lumineux suivi de fortes détonations. Ce phénomène inaccoutumé attira vivement l'attention publique. Il était dû à une chute d'aérolithes, dont les cantons de Grenade et de Verdun furent le théâtre. Les membres que l'académie des sciences envoya sur les lieux constatèrent la chute de ses pierres, dont la plus volumineuse pesait un kilogramme. On jugea, par le grand nombre de sifflemens qui avaient été entendus, qu'il en était tombé une plus grande quantité.

On fit la remarque qu'à l'exception de la plus grosse qui pénétra dans la terre, les autres avaient à peine laissé empreinte sur le sol; l'une d'elles, tombée sur le sol, après avoir brisé une tuile, s'était reposée sur une planche qui lui était inférieure, sans qu'on pût y apercevoir aucune trace de dépression ni de brûlure.

Il est inutile de dire qu'aussitôt que le fait de la chute des aérolithes fut constaté d'une manière authentique, les savans voulurent en trouver la cause, en expliquer les phénomènes. Avouons-le pourtant; c'est avec le doute de la théorie qu'ils ont émis les opinions si diverses qu'ils ont hasardées, et qu'ils n'ont pu dissiper le profond mystère qui enveloppe la production de ce météore. Voici les hypothèses les plus renommées:

Chladni a proposé de supposer qu'il existait dans l'espace un nombre considérable de petits corps denses, indépendans des corps planétaires qui, mis en mouvement par une force de projection quelconque, ou même par la seule attraction de la terre, étaient déterminés à se précipiter à sa surface avec une rapidité telle, qu'il suffisait du frottement qu'elles éprouvaient en traversant les différentes zones de l'atmosphère pour les élever au point d'incandescence qu'elles subissent.

D'autres physiciens ont voulu trouver l'origine des aérolithes dans la congulation de leurs élémens tenus à l'état gazeux; opération qui donnerait naissance au dégagement de chaleur et de lumière qui accompagne constamment leur chute. Nous avouons que l'on peut difficilement comprendre que le fer, le nickel et les autres matières qui constituent ces masses puissent être tenues en dissolution dans l'air, et qu'ils puissent former des corps considérables avant que d'obéir à la loi naturelle de la gravitation.

Le célèbre Laplace a fourni, lui aussi, son explication: elle consiste à supposer qu'il existe des volcans dans la lune, et que leurs explosions sont capables de lancer des masses considérables à une distance telle qu'elles entreraient dans le domaine

Digitized by Google

de l'attraction terrestre. On avait même calculé que, pour que tout se passât ainsi que Laplace le supposait, il suffirait qu'un tel corps eût été mis en mouvement par une force cinq fois plus considérable que celle qui chasse un boulet de canon ; la rapidité de leur chute serait telle alors que, lancées avec la force déja indiquée, les aérolithes n'auraient mis que deux jours et demi pour franchir les quatre-vingt-cinq mille lieues qui nous séparent de cet astre. Rien ne semblait manquer à cette hypothèse soutenue par le grand nom de son auteur, que les volcans dans la lune, dont on a nié depuis la réalité.

Enfin, M. Gay-Lussac pense aujourd'hui, avec Chladni, qu'une infinité de corps indépendans de tout système planétaire, se meuvent dans l'espace. D'après notre savant chimiste, les substances qui entrent dans leurs compositions se trouvent à l'état simple. Lorsque ces corps, par une cause quelconque, viennent à entrer dans la sphère d'attraction de la terre, en vertu de la pesanteur, elles se précipitent vers le centre, et, comme les corps avides doxigène s'oxident avec une grande promptitude, il en résulte le dégagement de lumière et la détonation qui accompagnent leur chute.

Plusieurs savans regardent avec quelque fondement une grande partie des météores connus sous le nom d'*étoiles filantes*, comme de très petites aérolithes se précipitant continuellement, mais seulement visibles pendant la nuit. Des observateurs on vu en effets des *étoiles filantes* tomber sur des montagnes, et s'y briser en plusieurs éclats.

Il faut se garder de confondre les pierres réellement atmosphériques avec les prétendues *pierres de tonnerre* si connues dans nos contrées méridionales, et qui sont en réalité du silex et des calcaires taillés en haches et ayant servi d'armes aux anciennes peuplades gauloises. Nous nous réservons de les faire connaître.

J. B. NOULET.

DES FONTAINES PUBLIQUES DE TOULOUSE.

De capitales, des cités du premier ordre, envient à Toulouse ces belles fontaines qui distribuent des eaux limpides et salubres à une nombreuse population ; un grand travail consacré à l'utilité publique n'est pas indigne de figurer parmi les plus beaux monumens des arts que reproduit la *Mosaique*. Il n'est pas sans intérêt d'examiner par qu elle suite d'efforts les modernes ont transformé les villes torteuses, mal saines, mal éclairées du moyen âge, dans lesquelles végétait un peuple misérable, opprimé, en cités salubres et spacieuses, centre de civilisation et d'indutrie.

Le sol des villes, imprégné de matières animales en corruption, ne recèle que des sources d'une eau impure dont l'usage, dans la préparation des alimens les plus nécessaires à la vie, entrainerait des suites funestes. Les eaux courantes, privées de débris animaux, contribuent puissamment à l'amélioration de l'hygiène publique ; leur abondance multiplie ces établisemens éminemment utiles des bains dont les Romains naturalisèrent l'usage dans les Gaules (1).

Toulouse, bâtie sur le relèvement du terrain qui la met à l'abri des innondations de la Garonne, n'est pas dans une position favorable pour recevoir les eaux des campagnes qui l'environnent ; au nord, une vaste plaine ; au sud, un espace resserré n'offrant pas des sources suffisantes ; à l'ouest, à une distance d'environ une demi-lieue, se trouve le plateau de l'Ardenne d'où jaillissent des eaux abondantes. Il paraît que les Romains, qui ont domine pendant cinq siècles dans le Midi, avaient fait d'immenses acqueducs qui existaient encore dans le moyen âge sous le nom de *Pont de la Régine Pédauque*, pour distribuer ces eaux dans la ville ; du côté de l'orient, le coteau de Guillemery fournit à moins de frais les eaux de médiocre qualité qui alimentent la fontaine Saint-Etienne : un acqueduc souterrain qui, se dirigeant vers Montaudrant, longeait le pied du coteau, jetant des ramifications dans tous les sens, existait avant le XIII^e^ siècle. En 1433, le prévôt du chapitre fit réparer la fontaine ou griffoul existant sur la place, et, au grand étonnement des habitans, l'acqueduc dont le souvenir était perdu fut mis au jour (1).

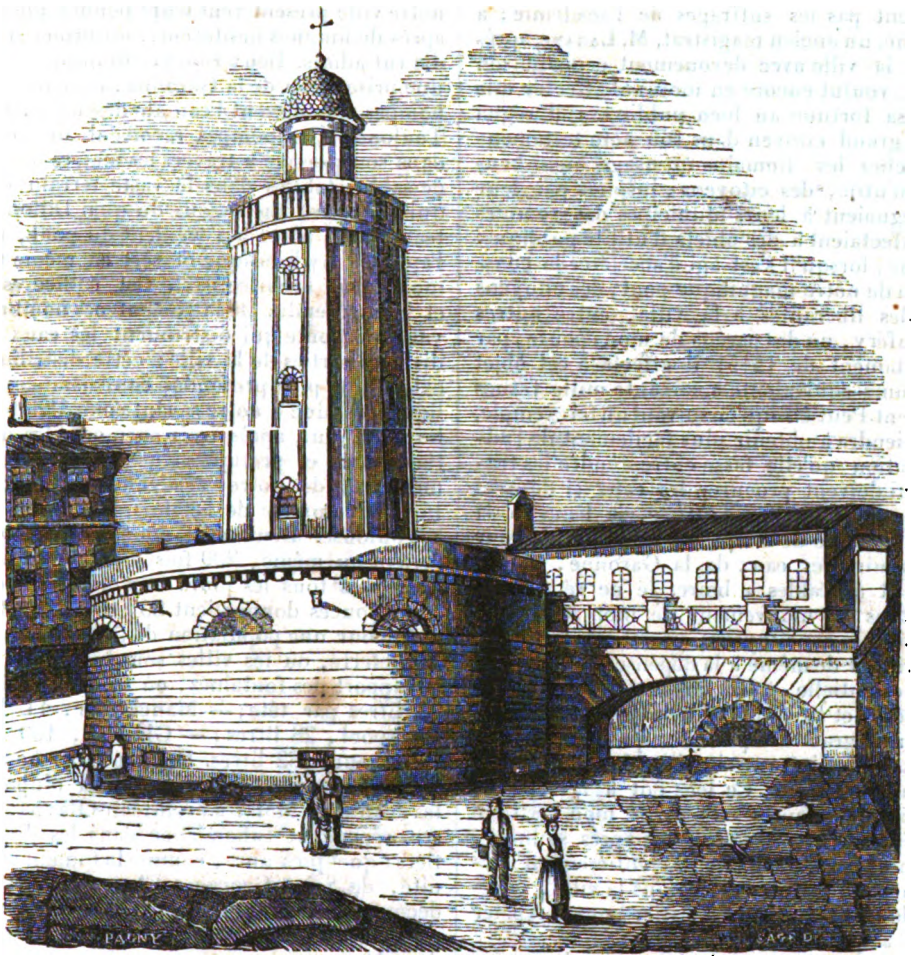
(1) Le peuple romain attachait un si grand prix à l'usage des bains, que les empereurs crurent toujours se rendre populaires en construisant de nouveaux thermes auxquels ils donnaient leurs noms ; quelquefois ils s'y baignaient pour obtenir la faveur du peuple ; enfin, dans les réjouissances publiques, les bains donnés gratuitement étaient au nombre de leurs largesses. — Le christianisme maintint cet usage, puisqu'on avait toujours le soin de construire des bains dans les cloîtres. Nous apprenons, en effet, de Grégoire de Tours que des religieuses de Poitiers quittèrent leur couvent alléguant, entre autres griefs, que leur abbesse avait permis que des étrangers se baignent incongrument dans les bains de la maison. Vers la fin du huitième siècle, le pape Adrien 1^er^ recommandait au clergé des paroisses d'aller se baigner processionnellement, en chantant des psaumes, tous les jeudis de la semaine.

(1) Un acte trouvé dans les archives de la ville apprend que les habitans allèrent le voir, et qu'il fut l'objet de leur admiration. Cet acte est fort intéressant, parce qu'il montre l'état de la langue qu'on parlait à Toulouse il y a quatre siècles, le voici :

L'an de la natibitat de Notre-Seignor, millo quatre cents trento tres, et le segond jour de Genier, le Reverant Paire en Dius Mousun Bernard de Rouerga (c'était Bernard du Rosier, alors prévôt de Saint-Etienne) et Mousun Juan Deltil, ferou far la reparacion del Griffoul de Saint-Etienne, en la forma que sieg :

Premieroment, feron curar las vadas et potrés devre Saint-Salvador, et ferou remendar et sendar les canals, ço querou néccessarias, troberen une premiera peiré debers en Guilhem. que curbissia un solemne potr, en qual férou

Digitized by Google



CHATEAU D'EAU DE TOULOUSE.

D'autres ramifications de l'acqueduc fournissent quelques petites fontaines du côté de Matabiau, Montgaillard, etc.; mais ces faibles ressources ne pouvaient suffire à une population tous les jours plus nombreuse. Toulouse manquait de fontaines, et les eaux indispensables étaient prises dans les puits, où, comme nous l'avons remarqué, elles sont toujours attirées par des matières animales en décomposition.

Malgré le besoin depuis si long-temps senti de procurer à la ville des eaux abondantes, il faut arriver jusqu'au XVII^e^ siècle pour trouver quelques essais de fontaines publiques. En 1612, un italien proposa, sans succès, d'élever les eaux de la Garonne au moyen de machines, et de les distribuer dans la ville. Cette idée, reprise en 1677, ne fut pas poursuivie. En 1681, l'administration municipale décida que les eaux de l'Ardenne seraient menées dans la ville à l'aide d'un grand acqueduc porté sur des arceaux; mais ce projet gigantesque exigeait des travaux qui furent à peine commencés; les deux savans astronomes Garipuy et d'Arquier s'occupaient, de leur côté, des moyens de faire arriver à Toulouse les eaux de la Garonne ou de l'Ariége; les esprits les plus éclairés étudiaient une question qui intéressait vivement la cité; l'académie des sciences proposait pour sujet de prix, en 1783, « de déterminer les moyens les plus avantageux de conduire dans la ville de Toulouse » une quantité d'eau suffisante, soit de sources » éparses dans le territoire de la ville, soit du » fleuve qui baigne ses murs, pour fournir, en » tout temps, dans les différens quartiers, aux

intrar tres homes d'emb'entorchos item le dit Lavari se continuec, trabersan toujoun; may per la grande frajor la grando espaven que homes abian dedins les dits potrés, nou auseguen anar plus aban; et sapias qu'en tal manière foc fait, que tota la cientat, las festas et les autres jors venian veré la dito reparaciou, tant era de grando admiraciou.

Digitized by Google

» besoins domestiques, aux incendies, à l'arrose-
» ment des rues, des places et des promenades. »

Cet appel fut entendu; mais les projets présentés ne réunirent pas les suffrages de l'académie; à cette époque, un ancien magistrat, M. Lagane, après avoir servi la ville avec dévouement pendant son capitoulat, voulut encore en mourant affecter une partie de sa fortune au bien public: « il régna » (dit ce grand citoyen dans son acte testamen-» taire) chez les Romains un usage aussi heu-» reux qu'utile; des citoyens, inspirés par leur » zèle, léguaient à leurs municipes des sommes » qu'ils affectaient à des objets d'utilité publique. » De même, lorsqu'il s'est agi d'accélérer la cons-» truction de notre magnifique pont, des citoyens » firent dès libéralités à la ville, entre autres » M. d'Auféry, un des parens de mon épouse, par » son testament de 1515; il affecta à cet objet » une somme équivalente à soixante mille francs » d'à présent. Peut-être qu'en suivant un tel exemple, » on parviendra à obtenir plus facilement de l'ad-» ministration qu'elle fasse entreprendre les tra-» vaux qui doivent procurer les eaux si désirées » des citoyens; en conséquence, je lègue à la » ville une somme de cinquante mille livres, pour » y introduire les eaux de la Garonne, pures, » claires et agréables à boire. Je ne répondrais » pas à tous les mouvemens de mon zèle, si je » n'invitais mes concitoyens, au nom de la patrie, » à contribuer de même à la dépense d'une entre-» prise si essentielle, à un objet qui intéresse la » commodité et la santé des habitans, et qui, au-» tant par sa grande importance que par son uti-» lité et sa nécessité, mérite d'être exécuté avant » tout autre ouvrage. Ce legs fait à la ville ne » sera exigible qu'après le décès de mon héritière » (mon épouse), mais si dix ans après sa mort, » les administrateurs n'ont pas entièrement ter-» miné la conduite des eaux dans la ville, je ré-» voque le legs, que mon héritier pourra répéter » s'il a été acquitté. — »

Pour conserver le souvenir de cet acte de patriotisme, l'administration a fait graver sur le marbre, au-dessus de l'entrée principale du Château-d'Eau, l'inscription suivante:

Charles Lagane, *ancien capitoul, par un legs de 50,000 francs, fait à la ville de Toulouse, a déterminé l'établissement des fontaines publiques. Que ce marbre perpétue le souvenir du bienfait et de la reconnaissance.*

M. Lagane mourut en 1789, et la révolution, en s'emparant de tous les esprits, fit négliger les fontaines publiques. Plus tard, en 1808, l'empereur voulant laisser à Toulouse des marques de son passage, rendit, le 27 juillet, dans nos murs, un décret, où on lit: « il sera dressé des plans et des » projets pour donner à la ville de Toulouse un » nombre suffisant de fontaines publiques; il sera » pourvu à la dépense, moitié aux frais du trésor » public, moitié aux frais de la ville. »

Enfin, la mort de Madame Lagane, en 1817, mit le conseil municipal dans l'obligation d'exécuter le travail des fontaine pour ne pas perdre le bénéfice d'un legs de 50,000 francs. A cette époque, les tentatives anciennes furent reproduites avec de nouveaux projets; des savans, des ingénieurs de notre ville présentèrent leurs bonnes idées; enfin, après de longues hésitations, un projet de M. Abadie fut admis. Deux roues hydrauliques, mues par une prise d'eau de la Garonne, font mouvoir huit pompes qui élèvent l'eau au-dessus du niveau de Toulouse. Ces pompes reçoivent une eau filtrée dans son passage à travers les masses de pierres et de sable établies dans le vaste terrain d'alluvion qui se trouve au-dessous du quai Dillon; un château d'eau, placé à l'occident du pont, renferme l'appareil hydraulique et sert en même temps de monument architectural. Cet édifice est simple et bien entendu. De là partent ces nombreux tuyaux en fonte qui distribuent les eaux dans les diverses parties de la ville; cette distribution qui exigeait les plus profondes connaissances hydrauliques, est due à notre savant compatriote L. d'Aubuisson, qui, après avoir surmonté les difficultés théoriques et pratiques du projet, a enrichi les mémoires de notre académie des siences d'une histoire complète de l'établissement des fontaines à Toulouse. Deux cent pouces d'eau, ou ce qui revient au même, 200 fois vingt mille litres sont distribués tous les jours aux habitans; ces deux cents pouces donneraient 80 litres par tête et par jour pour une population de 50,000 habitans; en Angleterre, où les villes sont bien partagées sous le rapport des fontaines, on trouve: — Londres, 80 litres par tête; — Manchester, 44 litres; — Liverpool, 28 litres; — Glascow, 100 litres; — Edimbourg, 62 litres. Des fontaines nombreuses, de formes élégantes, exécutées la plupart d'après les dessins de MM. les architectes Raynaud, Vitry, etc. répandent l'abondance dans les divers quartiers; quelques-unes, comme la fontaine de la Trinité, de Saint-George, d'Assezat, servent à la décoration de nos places, et mériteront d'être reproduites par la *Mosaïque*, comme des modèles de goût.

Il a fallu plus d'un million pour réaliser cet admirable projet conçu depuis si long-temps; mais pour lequel l'art se trouvait impuissant, et qui dépassait les sacrifices que la ville croyait pouvoir s'imposer. Le patriotisme de M. Lagane a vaincu les hésitations, et l'honneur de l'établissement des machines hydrauliques et de la distribution des eaux appartient encore à deux compatriotes, MM. Abadie et d'Aubuisson, dont la célébrité est si justement méritée; on peut dire que les fontaines terminées en 1830 ont changé l'aspect de la cité; les rues sont devenues propres, les chaleurs de l'été sont tempérées par ces sources argentées qui fournissent gratuitement aux habitans ce qu'ils payaient auparavant cinquante mille écus par an. Souvent la vanité jette la nation et les cités dans des dépenses sans utilité. Les monumens fastueux qui insultent à la misère publique et servent à faire ressortir tout ce qui manque à l'asile du pauvre, du travailleur, doivent disparaître à une époque où toutes les âmes généreuses se procurent des moyens d'augmenter le bien-être moral et matériel des masses.

E. B. Lejeune.

Digitized by Google

LA

MOSAÏQUE DU MIDI.

Digitized by Google

TOULOUSE, IMPRIMERIE J.-B. PAYA
Hôtel Castellane.

Digitized by Google

LA

MOSAIQUE DU MIDI.

PUBLICATION MENSUELLE.

Deuxième Année.

1838.

PROPRIÉTÉ DE J.-B. PAYA, EDITEUR.

TOULOUSE,
RUE CROIX-BARAGNON, 9,
HÔTEL CASTELLANE.

PARIS,
AU DÉPOT DE LA MAISON,
17, RUE DES BEAUX-ARTS.

1838.

Digitized by Google

Digitized by Google

MOSAÏQUE DU MIDI.

ÉTUDES LITTÉRAIRES.

CAMPISTRON.

Lorsqu'on entre dans la salle des illustres du Capitole de Toulouse, on ne fait guère attention à un buste placé dans la troisième niche à droite. Ce buste est celui d'un poète fameux dans son temps et presque oublié dans le nôtre. Cependant lorsqu'on a été l'élève de Racine et l'un de ses imitateurs, il semble qu'on devrait figurer au milieu des modestes illustrations de la ville de Toulouse avec plus d'éclat que Jean Galbert de Campistron.

Jean Galbert de Campistron naquit à Toulouse en 1665, d'une famille noble et assez honorable; son entrée dans le monde fut digne d'un poète; elle annonçait même plus de fougue et d'entrain qu'on n'en trouva plus tard dans ses écrits. Les parens de Campistron s'opposaient à son penchant pour la poésie; ils voulaient, comme il arrive d'ordinaire, le lancer dans une carrière moins périlleuse, et, comme à l'ordinaire aussi, le jeune homme n'écoutait pas leurs sages avis; il fesait des vers avec tout le zèle d'un poète novice; il était amoureux comme un écolier, malheureux en amour comme un homme d'esprit, et duelliste comme un gentilhomme qu'il était.

Son rival, plus heureux auprès de celle qu'il aimait, fut aussi plus adroit, et le blessa dangereusement. Il fit pendant sa maladie de sérieuses réflexions: indigné de se voir ainsi partout méconnu et contrarié dans ses plus chères affections, il forma le dessein de quitter Toulouse. Quitter Toulouse a été le désir et la nécessité de tous les hommes de talent que cette grande cité a vus naître dans son sein; je ne sais à qui l'on doit attribuer un aussi fâcheux résultat, mais en aucun temps, et aujourd'hui moins que jamais, le mérite n'y obtint la protection et les encouragemens qui lui sont dus.

Le jeune Campistron le comprit et il partit pour Paris, où tout réussit. Racine qui avait quelquefois l'extrême modestie de douter de lui-même, voulut bien avoir confiance au talent du jeune poète. Il n'y a rien de tel qu'un homme supérieur pour découvrir le mérite des capacités les plus vulgaires. Racine protégea donc notre compatriote et lui donna des conseils. Ce fut sans doute sous ce haut patronage que Campistron composa et fit jouer *Virginie*, sa première œuvre dramatique. *Arminius*, sa seconde tragédie, vint bientôt après: malheureusement, la duchesse de Bouillon à qui la pièce était dédiée n'accorda pas de gratifications à l'auteur.

La position de Campistron devenait chaque jour plus brillante et plus difficile, et la gloire n'entraînait après elle rien qui mit à même le jeune poète de pourvoir à son entretien. Bien au contraire, les nécessités matérielles suivaient la même progression que sa renommée; sa famille mécontente lui refusait tout secours, afin de le ramener plutôt dans une autre carrière, et il ne lui venait de Toulouse que le souvenir de ses mésaventures. De cet état, peut-être Campistron se serait vu forcé de céder aux vœux de ses parens; mais l'amitié d'un honnête homme le soutint: le comédien Raisin le reçut chez lui et le traita pendant quelques temps avec les égards dus à son mérite Ce comédien qu'on a beaucoup vanté pour son esprit et son amabilité, prouva dans cette circonstance qu'il avait le cœur haut placé; et ce fut bien à lui de tendre la main à un poète qui donnait de telles espérances, alors que la duchesse de Bouillon avait regardé sa tragédie et son épître dédicatoire comme non avenues.

Campistron ne fut pas ingrat; il donna tous les beaux rôles de ses tragédies à Mlle Raisin; les biographes du poète disent que ce fut par reconnaissance. On pourrait soupçonner que l'amour eut quelque part à cette préférence; d'ailleurs, il fallait que celui qui s'était proposé Racine comme un modèle à suivre, eut aussi sa Champmelée. L'admiration de Campistron pour Racine ne lui fut point inutile; elle lui valut, indépendamment des conseils du maître, la protection du duc de Vendôme que l'auteur d'Athalie sut disposer en faveur de son élève. Vendôme voulut un jour, ce qu'il voulait assez ordinairement, passer de joyeux momens avec ses amis. Il donnait une fête au Dauphin: alors il n'y avait point de fête possible entre grands seigneurs sans un divertissement dramatique. Vendôme, avec le sans-façon d'un prince et le tact d'un maréchal de France, demanda des vers à Racine. Demander à Racine un divertissement dramatique! à quoi certaines amitiés exposent un homme de génie, et comme l'auteur de Britannicus dut être flatté de la proposition! Racine, au lieu de refuser noblement, fut obligé de s'excuser et de satisfaire les vœux de monseigneur. Il lui proposa Campistron qu'il jugeait avec raison beaucoup plus propre que lui à composer un divertissement dramatique.

Digitized by Google

Vendôme accepta; il n'y regardait pas de si près. Campistron fit son divertissement. L'œuvre plut et remplit les intentions du duc de Vendôme. Cent louis furent envoyés à l'auteur; c'était une somme énorme pour ce temps, énorme, vue la triste situation du poète. Il allait se précipiter sur ces fruits tardifs de ses labeurs, mais son ami Raisin l'arrêta. — Sois désintéressé, lui dit-il! — Pourquoi faire? — Pour obtenir mieux que cela! — Comment? — Vendôme est un bon diable qui t'appellera près de lui; tu es gentilhomme; il sait que tu ne crains pas un coup d'épée; renvoie ces cent louis.

Campistron trouva que le conseil n'était pas mauvais; il renvoya l'argent au duc de Vendôme avec une lettre dans laquelle il disait que l'honneur de lui être agréable suffisait à son ambition et lui paraissait une assez digne récompense de son travail. Vendôme qui n'avait pas le temps d'y regarder de près, accepta cette affaire comme elle se présentait. Campistron lui parût un véritable héros de désintéressement; il voulut l'attacher à sa personne et le nomma son secrétaire des commandemens.

C'était une véritable sinécure que cette charge de secrétaire. Ce dernier entrait parfaitement dans les intentions du patron, et lorsqu'il trouvait fatiguant de répondre aux lettres adressées au duc de Vendôme, il les brûlait en présence du duc qui en riait beaucoup et tout le premier. Chacun sait la joyeuse vie que menait le duc de Vendôme, et Campistron dût passer auprès de sa personne de fort agréables momens. Mais ce qui fut un bonheur pour le gentilhomme devint funeste à l'homme de lettres. Le poète s'encanailla avec le maréchal. Il perdit dans l'orgie le talent qui avait donné des espérances à Racine; il ne fut pas ce qu'il aurait été.

Le gentilhomme fit en revanche bonne contenance à côté de son protecteur, soit qu'il fallut le suivre dans tous les excès de la bonne chère, soit qu'il fallut supporter les fatigues de la guerre en Espagne où en Italie. A la bataille de Steinkerque, où Vendôme fit des prodiges de vaillance, Campistron suivit le prince sans trop s'inquiéter de la mitraille qui sifflait autour d'eux. Le duc qui vit son secrétaire galopper étourdiment à sa suite sans aucune nécessité, lui cria avec impatience; allez-vous en Campistron. — Monseigneur, est-ce que vous voulez vous en aller? répondit le belliqueux poète.

Il faut beaucoup de sang-froid et de courage pour avoir de l'esprit dans un pareil moment; et, lorsque Campistron courait ainsi sous le feu, à la suite du prince, il était bien loin de Racine qu'il s'était proposé pour modèle; en effet, l'auteur d'Athalie fesait mauvaise contenance à la suite de Louis XIV, et plus tard, lorsque Boileau, son ami, vint apprendre au roi qu'il était mort avec beaucoup de fermeté, on s'en étonna fort à la cour. — Vous me surprenez étrangement, M. Despréaux, dit le roi; car je me souviens qu'en Hollande vous étiez le plus brave des deux. Mais si Campistron fut plus brave que Racine, en revanche il fut bien moins poète que lui. Il abandonna vite la carrière des lettres pour aller jouir au sein de sa famille des bienfaits du duc de Vendôme. Le roi d'Espagne lui avait donné une riche commanderie de St-Jacques, et le duc de Mantoue le marquisat de Pénango. La protection du prince lui valut donc cela bien mieux encore que sa bravoure; aussi Vendôme, indigné de voir qu'il voulait le quitter, l'appela-t-il ingrat.

Ce mot acheva de les désunir. On ne put retenir Campistron. D'ailleurs sa santé ne résistait plus aux campagnes et aux orgies du duc de Vendôme. Il était aussi pénible de suivre ce prince à table que dangereux de l'accompagner à la guerre. Campistron qui avait été tiraillé pendant long-temps et en sens inverses par les exigeances de sa double existence poétique et guerrière, sentit bientôt qu'il était aussi peu guerrier que poète, et retomba naturellement dans la vie bourgeoise. Ses souvenirs, ses goûts et le bien être qu'il s'était acquis, le rappelèrent à Toulouse qu'il avait quitté plein d'indignation. Mais il voulait alors vivre calme, ignoré, sans travailler, sans penser, et Toulouse devait lui sourire.

Campistron de retour à Toulouse y fut bien accueilli par ses compatriotes; les plus illustres amitiés lui furent acquises; il avait de la réputation, de la fortune, on se rapprocha de lui. Il fit une noble alliance: Mme de Maniban-Cazaubon, cousine du premier président au parlement de Toulouse et sœur de l'archevêque de Bordeaux, accepta la main du poète, et vint ajouter à la considération dont il jouissait tout le crédit de sa famille.

Il ne faut cependant point se le dissimuler: ce ne fut pas le poète Campistron que ses compatriotes accueillirent si bien, ce fut le secrétaire du duc de Vendôme, le commandeur de St-Jacques, le marquis de Pénango. Ce fut le marquis qu'on admit à l'académie des Jeux-Floraux, ce fut au marquis que l'on accorda une niche dans la salle des illustres. Et cependant, Campistron aurait vainement été secrétaire du duc de Vendôme, vainement commandeur de Chimène, vainement marquis de Pénango, s'il n'avait composé quelques tragédies où l'on remarque des vers faciles. S'il n'avait obtenu la protection de Racine, s'il n'avait pas été mis en nombre de ses imitateurs, qui s'occuperait aujourd'hui de Campistron, commandeur, marquis et secrétaire d'un duc quelconque?

Le poète toulousain serait allé bien plus loin dans la carrière des lettres, s'il n'eut obtenu cette protection funeste et ces bienfaits du duc de Vendôme qui le firent bien venir de ses compatriotes. Campistron, en effet, vécut en fort mauvaise compagnie dès qu'il eût renoncé au commerce des muses. Vendôme lui donna le goût de la bonne chère, et dans son pays l'archevêque de Toulouse l'entretint dans les habitudes peu littéraires qu'il avait prises chez le duc. Le onzième jour du mois de mai 1723, l'archevêque de Toulouse le conduisit à sa maison de campagne de Balma; un dîner splendide attendait les convives. L'ancien secrétaire du duc de Vendôme se crut transporté aux

Digitized by Google

CAMPISTRON.

beaux jours de son maître. Malheureusement pour lui il n'y fut transporté qu'en esprit, et l'aspect de la fête ne lui rendit que le souvenir de ces temps heureux. Campistron s'imagina qu'il était rajeuni, et un appétit trompeur, aussi mauvais conseiller que la faim est mauvaise conseillère, le fit s'abandonner un peu trop aux délices de la table. Tranchons le mot : le poète prit une indigestion. Ce qui pourrait lui servir d'excuse, c'est que Vendôme l'avait bien gâté. Il rentra fort tard en ville, dans la voiture de monsieur de Toulouse. Il descendit dans la cour du palais archiépiscopal, aujourd'hui la préfecture, et prit congé de son amphitrion pour rentrer chez lui. Ce brave Campistron était alors âgé de quelques soixante-sept ans; il jouissait d'un embonpoint un peu gênant, si bien qu'il ne se sentit pas de force à regagner sa maison, qui était fort éloignée. Le copieux dîner qu'il venait de faire le rendait encore plus lourd que d'ordinaire, en sorte qu'il se vit obligé d'appeler des porteurs qui stationnaient sur la place St-Etienne pour se placer dans leur chaise. Les porteurs s'approchèrent avec empressement ; mais dès qu'ils reconnurent ce bon Campistron dont l'embonpoint était proverbial, ils lui refusèrent leur ministère sous le vain prétexte qu'il était trop pesant et que sa maison était trop éloignée. Campistron, furieux d'essuyer un refus si insolemment motivé, menaça les porteurs de leur donner quelques coups de bâton; il se mit dans une telle colère que cette irritation soudaine, jointe au travail d'une digestion pénible, le fit aussitôt tomber en apoplexie.

On le transporta d'abord chez un chirurgien qui le saigna, et plus tard chez lui, où il mourut quelques heures après. Quelques amis de Campistron se sont efforcés de le justifier du reproche d'intempérance. Nous sommes de l'avis de certains qui soutiennent que la chose est fort indifférente en soi, et que, pour juger un auteur dramatique, il importe peu de savoir s'il est

Digitized by Google

mort ou non d'une indigestion. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ne doit pas en faire un crime à l'homme qui fut obligé de passer quelques années de sa vie avec le duc de Vendôme; lequel Vendôme mourut aussi d'une indigestion.

Il y a fort peu de chose à dire sur Campistron, l'auteur dramatique; il ne profita pas assez des leçons et des exemples que Racine lui avait donnés. Parmi ses meilleures tragédies, on compte *Tiridate* et *Andronic*, qui depuis long-temps ont disparu du théâtre avec les autres productions du même auteur. Ces œuvres sont arrivées cependant jusqu'à la neuvième édition, et quelques-unes de ses pièces ont fait les délices de la cour et de la ville; voilà ce qui est affligeant pour ceux qui se livrent à la même carrière. Que penser de l'opinion publique qui s'attache à élever un homme pour le laisser retomber dans l'oubli? et quels fonds peut-on faire sur les triomphes du jour qui s'évanouissent le lendemain?

Si l'on consulte tous les critiques qui se sont exercés sur les tragédies de Campistron; si l'on s'en rapporte à l'impression qu'elles produisent à la lecture, on s'explique difficilement les succès de leur auteur. Il faut être juste cependant, et reconnaître que les plans de ses tragédies sont bien posés et convenablement exposés aux spectateurs. Le style de l'élève de Racine n'a point la grâce et la chaleur entraînante du maître; on ne retrouve pas en lui cette science profonde du langage, ces traits qui vont au cœur, ces magnifiques développemens des passions les plus intimes; mais sa parole est nette et facile: il dit en style modeste des choses assez ordinaires, et s'il s'élève ce n'est jamais vers le ciel, mais seulement pour raser la terre.

La Harpe traite Campistron bien cavalièrement. Il explique ses succès de théâtre par la protection de quelques hauts personnages, et surtout par le talent du comédien Baron; il aimait surtout à jouer les rôles de notre Campistron qui roulaient entièrement sur l'amour. Dans les scènes consacrées à la galanterie prétentieuse et musquée de ces temps, Baron trouvait moyen de faire valoir auprès des grandes dames sa bonne mine et sa jolie figure. Tout cela était fort bien accueilli, et Campistron allait à la fortune et à la gloire en flattant le mauvais goût de son siècle, tandis que Racine avait éprouvé quelques chutes pour avoir essayé de s'y soustraire.

Notre compatriote termina sa carrière littéraire par un opéra intitulé *Achille et Hercule*; cet ouvrage donna lieu à un épigramme assez juste après laquelle on n'entendit plus parler de l'auteur. Voici cette épigramme:

A force de forger on devient forgeron.
Il n'en est pas ainsi du pauvre Campistron;
Au lieu d'avancer, il recule;
Voyez Hercule.

Le brave Campistron recula si bien qu'il entra dans l'académie des Jeux-Floraux de Toulouse, et qu'il y mourut. Il fut aussi de l'académie française; et certes, tous ces honneurs ne pouvaient lui manquer. Ils étaient dus à l'homme qui croyait imiter Racine en flattant le mauvais goût de son temps. On peut dire du poète toulousain qu'il fut assez peu gentilhomme pour être poète, et assez peu poète pour être académicien. Au reste, il vécut calme et heureux comme un homme médiocre. Il fut assez philosophe pour abandonner les intrigues et les tracasseries de la vie littéraire. Peu jaloux de l'immortalité et de la gloire qu'il s'était acquise, il se retira à l'écart lorsqu'il pouvait briller encore. On eut dit qu'il prévoyait le sort qui attendait ses œuvres. Pour ne pas donner au temps le plaisir de faire justice de son nom et de sa renommée, il les abandonna le premier et voulut, pour ainsi dire, mourir de son vivant; voilà son beau côté. Ce digne Campistron ne se prit pas au sérieux. Il fit ce que nous fesons aujourd'hui, peu de cas de la réputation qu'il avait acquise. C'est bien à lui d'avoir été sans vanité.

Maintenant son nom a disparu de toute question littéraire, ses tragédies du théâtre et ses œuvres des bibliothèques. Toutefois il lui reste encore son article dans les biographies générales, une place dans les registres des Jeux-Floraux et un buste en terre cuite dans la salle des illustres du Capitole de Toulouse. Mais Campistron n'était pas homme à se réjouir de cette illustration communale offerte à ses mânes comme un dédomagement à l'oubli profond qui menaçait de l'engloutir, et je suis assuré qu'au sein de sa tombe il s'émeut fort peu et de l'obscurité qui couvre son nom, et de son buste en terre cuite, et de cet article biographique que je lui consacre sans la moindre prétention.

Isidore Latour, (de Saint-Ybars.)

NOTICE HISTORIQUE ET STATISTIQUE SUR LE DÉPARTEMENT DE L'ARDÈCHE.

Plusieurs ramifications de la longue chaîne des Cévennes se perdent bizarrement dans quelques-uns des départemens situés dans la partie de la France sud-est; elles forment dans l'Ardèche une immense amphithéâtre, dont les degrés s'abaissent à mesure qu'on s'approche des côtes du Rhône. La chaîne principale est connue sous le nom de montagne de *Coiron*. Les contrées qui s'étendent au pied de ces pics, plus ou moins élevés, sont naturellement fertiles; la nature y est si variée, que le sol change d'aspect à chaque pas que l'on fait dans ce département, jusqu'à ce jour trop peu connu. On trouve partout un mélange confus de basaltes, de terres sablonneuses, de laves recouvertes en quelques endroits de quatre à cinq pouces

Digitized by Google

de terre. Le pays est entrecoupé de collines, de monticules et de vallées si étroites, que la plus étendue n'a pas une lieue et demie de largeur.

Avant l'invasion romaine, lorsque les peuples de la Gaule étaient régis par leurs rois particuliers, la région comprise aujourd'hui dans le département de l'Ardèche, était habitée par un peuple connu sous le nom d'Helviens. On ignore l'époque de leur soumission aux proconsuls romains; mais tout porte à croire qu'ils partagèrent le sort des autres nations de la Gaule Narbonnaise et de la Viennoise. Quoi qu'il en soit, les Helviens n'eurent pas à se plaindre de la domination de leurs nouveaux maîtres, puisqu'ils ne trahirent jamais le serment de fidélité qu'ils avaient prêté aux proconsuls de la république.

Lorsque César, après avoir dompté les peuples les plus intrépides, depuis l'Océan jusqu'à la Méditerranée, ne cacha plus le dessein qu'il avait conçu d'anéantir à jamais la liberté gauloise, les Cardurques, les Avernes et les Velanes formèrent une ligue redoutable; l'immortel Vercingétorix fit un appel à tous les héros, et brava long-temps, dans *Alise*, la fortune et la puissance de César.

Les Helviens, dans cette lutte mémorable par l'habileté du conquérant et la noble résistance des Gaulois, se rangèrent sous les drapeaux de la république, et refusèrent de prendre part à l'insurrection de leurs frères. Rome se montra reconnaissante, et, pour prix de leur fidélité, le sénat leur accorda le droit de se régir par les mêmes lois qu'auparavant, et d'élire leurs chefs. Sous les empereurs, ils furent aussi l'objet de la sollicitude de Rome, leur protectrice et leur mère; leur pays fut d'abord compris dans la Gaule Narbonnaise, et, un peu plus tard, dans la Viennoise.

A la chute de l'empire, les Helviens furent cruellement punis de leur incorruptible fidélité. Les Barbares qui inondèrent alors le midi de la Gaule, ne respectèrent pas les alliés de Rome. Les Vandales, les Gots, les Alains, les Germains dévastèrent tour-à-tour ces contrées; ils détruisirent de fond en comble la belle ville d'Alba-Augusta, et mirent tout en œuvre pour effacer jusqu'au dernier vestige de la puissance romaine. Ce fut alors que Viviers devint la capitale de toute l'Helvétie qui changea bientôt son nom gaulois en celui de Vivarais.

Clovis, maître de l'immense royaume des Visigoths, voulut poursuivre ses conquêtes jusqu'au Vivarais; mais il le trouva occupé par les Bourguignons, qui le possédèrent jusqu'au commencement du septième siècle. Deux cents ans plus tard, le Vivarais fut incorporé à la Provence, et passa enfin, en 921, dans le domaine des comtes de Toulouse.

Alors commença pour cette malheureuse contrée, la lutte sanglante, connue sous le nom de *Guerre des Albigeois*. Les descendans des anciens Helviens ne voulurent pas rester spectateurs inactifs de cette aggression injuste sous tous les rapports. Leurs chefs écrivirent à Raymond de Toulouse:

« Seigneur, nous avons rassemblé l'élite de la nation; nous avons formé la ferme résolution de nous ranger sous votre bannière pour repousser les sauvages du Nord, qui viennent souiller et dévaster nos belles régions du Midi. »

Ils furent fidèles à leur promesse, et eurent la douleur de voir leur pays dévasté par les soldats du farouche Simon de Montfort. Ils chérissaient la domination des Raymonds; mais l'éclat que la maison de Toulouse avait jeté sur la Langue d'Oc, diminuait de jour en jour, et, en 1271, Philippe-le-Hardi ne craignit pas de lui enlever ses possessions dans le Vivarais, sur la rive droite de l'Érieux; car la partie septentrionale n'avait jamais été détachée du royaume de Bourgogne. Cette fraction du Vivarais fut réunie à la couronne de France, en 1308, par Philippe-le-Bel.

Depuis cette époque, la province jouit de plusieurs années de paix; gouvernée par ses états, elle avait conservé ses franchises et ses priviléges. Au commencement du seizième siècle, les doctrines de Luther pénétrèrent dans le Vivarais, et les habitans qui avaient autrefois embrassé avec tant d'ardeur l'hérésie des Albigeois se déclarèrent les disciples des nouveaux prédicateurs. Ils eurent beaucoup à souffrir pendant tout le temps que durèrent les guerres désastreuses de la ligue. Mais les principales villes étaient peuplées de Calvinistes, et les ligueurs ne purent s'en emparer. Les habitans du Vivarais, défendus par leurs montagnes, bravèrent impunément l'autorité royale. Louis XIII voulut, en 1629, s'assurer par lui-même si ces Calvinistes étaient indomptables. Il mit le siége devant Privas; cette ville, alors bien fortifiée, lui opposa une noble résistance; mais, après quinze jours de tranchée, elle fut prise d'assaut par les troupes royales, pillée et livrée aux flammes.

Ces actes de rigueur ne firent qu'augmenter dans le cœur des habitans du Vivarais la haine de l'oppression royale. Le pays fut toujours dans une continuelle insurrection, et lorsque la révocation de l'édit de Nantes força les protestans à s'expatrier ou à abjurer, les habitans des Cévennes cherchèrent un asile sur leurs plus hautes montagnes. Alors commencèrent les *Dragonades*, et les soldats de Louis XIV, missionnaires d'une espèce nouvelle, travaillèrent avec le glaive à la conversion des hérétiques. Cette guerre calamiteuse où les Camisards s'immortalisèrent par leur héroïsme fut pour le Vavarais un coup mortel. Déjà cette province se distinguait parmi toutes les autres par son industrie et le nombre de ses fabriques. Les plus habiles manufacturiers étaient presque tous protestants; ils s'exilèrent et portèrent dans les pays étrangers le fruit de plusieurs années de travaux et d'expérience. Jusqu'alors le Vivarais avait eu ses états particuliers; Louis XIV, pour punir les habitans, incorpora la province à celle du Languedoc. Il est vrai que, dès le commencement du quinzième siècle, le pays des Helviens était sous la dépendance des Languedociens. Mais aucune preuve, aucun monument historique qui puisse constater l'époque précise de la réunion

Digitized by Google

des états du Vivarais aux états généraux du Languedoc. D'ailleurs, avant Charles VII, ces états généraux n'avaient rien de stable; il est donc probable que les descendans des anciens Helviens firent cause commune avec les Languedociens, lorsque ce roi eut établi sur des bases solides le gouvernement de la grande province.

S'il faut en croire le témoignage de quelques historiens, les états particuliers du Vivarais sont antérieurs à l'établissement des états généraux du Languedoc; mais il paraît imprudent d'accorder le droit d'ainesse à l'une ou à l'autre de ces deux assemblées; d'autant plus que les annales ne nous ont pas transmis de documens certains. Nous ne pouvons pourtant affirmer que les états du Vivarais reposaient sur les mêmes bases administratives que les états généraux du Languedoc. Seulement le clergé n'y avait aucun représentant. Le motif de cette exclusion n'est pas difficile à découvrir.

Lorsque les états du Vivarais furent établis, l'hérésie des Albigeois s'était déja répandue dans tout le

PAYSANS DE L'ARDÈCHE.

Midi. Les oppresseurs et les opprimés s'étaient également rendus odieux par leur vengeance réciproque. Les hérétiques, qui étaient en grand nombre dans le pays, ne virent plus dans le clergé qu'un ennemi acharné à leur perte. Les pères transmirent leur méfiance à leurs enfans, et, à l'époque de l'organisation primitive des états, il fut arrêté que les prélats n'y auraient point place. Le seul évêque de Viviers y fut admis en sa qualité de baron; mais il n'y eut aucune prépondérance comme homme d'église.

La noblesse y était représentée par deux barons diocésains, et par les douze barons qui assistaient alternativement aux états généraux du Langue-d'Oc (1).

Les états du Vivarais étaient présidés chaque année par le baron qui avait assisté à la grande assem-

(1) En 1789, les douze baronnies du Vivarais étaient: celles de Crussol, de Lavoulte, de Montlaur, de l'Argentière, de Tournon, de Boulogne, de Joyeuse, de St-Remezi, de Chalençon et la Tourette, d'Annonay, de Vogué et d'Aubenas.

Les deux baronnies diocésaines étaient celles de Lagorie et de Pradelles.

Digitized by Google

blée des états généraux du Languedoc. Les barons ne s'y rendaient pas toujours; ils avaient la faculté de se faire représenter par un Bailli. En sa qualité de seigneur du Vivarais, l'évêque de Viviers envoyait chaque année aux états un de ses grands-vicaires, qui avait droit de prendre rang et séance avec les barons et les baillis.

Le tiers-état du Vivarais était représenté par treize consuls ou députés des villes et des communautés. Ils avaient droit de prendre part aux délibérations, et bien souvent leur opposition aux exigences de la noblesse rendit les séances orageuses.

L'assemblée des états se réunissait tantôt dans une ville, tantôt dans une autre; le baron, que le sort appelait à présider, et son bailli pouvaient les convoquer où bon leur semblait et même dans leur maison. Le premier consul de Viviers et le sénéchal du Vivarais entraient aux états en qualité de commissaires ordinaires.

Les états du Vivarais, comme les états généraux du Languedoc, ont existé jusqu'en 1789. Alors, les provinces du Midi subirent la nouvelle organisation imposée à la France, et le Vivarais forma le département de l'Ardèche. Dès les premières années de la révolution, il paya son tribut à la gloire nationale, et envoya à la convention l'immortel Boissy-D'Anglas dont l'histoire transmettra le nom à la postérité, environné de l'éclatante auréole du courage civil. Ils députèrent aussi Glaizal qui eut le courage d'attaquer Marat et les massacreurs de septembre.

Sous l'Empire, les bataillons de l'Ardèche, conduits par les braves généraux Rampon et de Losne, donnèrent souvent des preuves d'intrépidité, et s'immortalisèrent avec leur chef en défendant la redoute de Montegélino.

D'ailleurs les habitans du département de l'Ardèche n'ont rien à envier à leurs voisins, sous le rapport des illustrations qui surgirent à diverses époques. Au XV^e^ siècle, une noble châtelaine, la célèbre Clotilde de Surville chantait, dans les gorges du Vivarais, les stances gracieuses, qui résument à elles seules toute la poésie du moyen-âge. Plus tard, le cardinal de Tournon, homme d'état habile et profond, administrateur éclairé, devenait premier ministre de François I^er^. Vers le milieu du seizième siècle, l'agronome Olivier de Serres écrivait son *Théâtre de l'Agriculture*, et introduisait en France la culture du mûrier, tandis que son frère, Jean de Serres écrivait l'histoire de Henri IV. Sous le règne de Louis XIV, le Vivarais vit naître le marquis de Lafare qui charma quelquefois par ses vers érotiques la tristesse dédaigneuse de celui qu'on appelait le grand roi. Au dix-huitième siècle, le cardinal de Bernis et Victorin Fabre s'illustraient comme poètes, et les frères Montgolfier, inventeurs des aérostats, ouvraient à l'audace humaine une route toute nouvelle dans l'immense étendue de l'air. De nos jours, les frères Seguin, industriels du premier mérite, ont doté la France des ponts suspendus et des chemins de fer. Enfin, les grands hommes du département de l'Ardèche ont gravé, dans tous les temps, leurs noms dans les fastes de notre histoire nationale.

De toutes ces villes, la plus agréablement située est Aubenas; elle est bâtie sur une rivale colline, dont la pente est très rapide vers l'est et le nord, et très-douce vers l'ouest. L'Ardèche coule sous ses murailles et arrose une belle esplanade couverte d'une riche végétation, d'où l'on peut voir les falaises volcanisées qui s'élèvent à l'horizon, et les hautes cimes du Coiron qui forment divers étages couverts de sombres forêts. Lorsque l'œil, fatigué de ce spectacle grandiose, se porte vers la ville, il l'a voit d'abord couronnée de verdure et dominée par la flèche aérienne de son église; ensuite il découvre les tourelles de l'hôtel-de-ville, autrefois château-fort qui soutint plusieurs siéges et appartenait à la maison d'Harcourt. La petite ville d'Aubenas conserve encore l'enceinte de ses remparts.

La Voulte ne se recommande à la curiosité des voyageurs que par son vaste château qui appartenait au duc de Ventadour, et où Louis XIII séjourna lors de la révolte des habitans du Vivarais en 1629. Ce prince, pour récompenser la fidélité de la petite ville, lui accorda divers privilèges dont elle jouit jusqu'à la révolution. La Voulte est connue aujourd'hui des industriels par ses abondantes mines de fer.

Privas et Viviers, l'un chef-lieu du département, l'autre ville épiscopale, ont perdu beaucoup de leur ancienne importance. Privas ne s'est embelli que depuis quelques années, et Viviers, autrefois capitale du Vivarais qui accueillit jadis les malheureux habitans de l'antique Alba-Augusta, ne joue plus aujourd'hui qu'un rôle secondaire dans la contrée dont elle fut long-temps le centre administratif. Villeneuve-de-Berg a perdu sa cour présidiale que Louis XIV y établit en 1646; elle n'a plus sa maîtrise des eaux-forêts ni son bailliage. La cité de Tournon a vu successivement s'éteindre les comtes de Tournon, les Mont-Morency, les Ventadour et les Rohan-Soubise. Son château féodal sert aujourd'hui de prison d'où les détenus peuvent à travers les barreaux des fenêtres contempler un magnifique panorama; à l'est, ils découvrent le lit du Rhône, le cours de l'Isère jusqu'à Romans, et la chaîne centrale des Alpes.

Annonay, que les auteurs anciens appellent *Annoneum* et *Annoniacum*, est sans contredit la ville la plus riche et la plus florissante de tout le département de l'Ardèche. Elle appartenait aux Rohan-Soubise, et avait le titre de Marquisat. Elle eut beaucoup à souffrir pendant les guerres de religion. Les ligueurs la livrèrent plusieurs fois au pillage; mais ses habitans qui se sont toujours fait remarquer par leur industrie active et leur esprit inventif, réparèrent bientôt leurs désastres. Maintenant Annonay est au plus haut point de prospérité, et ses papeteries ont porté sa gloire industrielle dans toute l'Europe. Quel voyageur a parcouru le cours du Rhône sans s'arrêter quelques instans à Saint-Péray, jolie petite ville si renommée pour ses bons vins? Aujourd'hui le berceau des ducs de Crussol n'est guère connu que des gastronomes; et pourtant Saint-Péray a conservé de magnifiques débris de l'architecture du moyen-âge. A quelque distance

Digitized by Google

de la petite ville est le château de Beauregard qui servit long-temps de prison d'état : on est frappé d'admiration quand on voit pour la première fois les tours de l'ancien manoir des ducs de Crussol, qui dominent le lit du Rhône et les campagnes du département de la Drôme. Les autres villes et bourg de l'Ardèche ne se font remarquer que par leurs sites pittoresques, avantage commun aux pays entrecoupés de montagnes.

En parcourant le pays habité autrefois par les Helviens, les fidèles alliés de Rome, on est étonné de ne pas trouver à chaque pas des débris de la magnificence des Romains. La fameuse Alba-Augusta était sans doute décorée de somptueux édifices ; tout a disparu sous le marteau destructeur des Barbares. Depuis quelques années seulement, on a découvert dans la commune d'Aps des pavés en mosaïque, des tronçons de colonnes, des restes d'aqueduc, des ustensiles en bronze, des vases de terre et une grande quantité de médailles. Ces débris qui auraient pu être d'un grand secours pour connaître l'histoire du pays, ont été malheureusement dispersés ; plusieurs des maisons du village sont construites en pierres sculptées et ciselées : quelques-unes sont revêtues d'inscriptions latines. On a découvert dans une muraille un buste en demi-relief, autour duquel on lit le nom de Lucrétius. C'est peut-être ce qui a fait supposer à certains historiens que la mère de Cicéron, Helvia, était originaire d'Alba-Augusta. Quoiqu'il en soit, tout porte à croire qu'avant l'invasion des peuples du Nord, la capitale des Helviens était une des plus belles villes municipales de la Gaule-Narbonnaise.

Les habitans du département de l'Ardèche, comme les Helviens leurs ancêtres, sont très attachés à leur pays ; actifs, sobres, intelligens, ils sont capables de tout faire, pourvu qu'on ne les force pas à quitter leurs montagnes. De nos jours seulement, l'instruction commence à pénétrer parmi la population des campagnes, plongée jusqu'à ce jour dans l'ignorance la plus profonde. Il est pourtant encore dans les hautes régions, certains villages qui semblent opposer une barrière inaccessible aux progrès de la civilisation. L'apreté du climat influe d'une manière toute puissante sur l'organisation des montagnards, dont les natures ont toute la rudesse et la grossièreté des sauvages du nouveau monde. Ils se livrent aux excès de l'ivrognerie, et quand ils sont plongés dans les vapeurs du vin, leurs haines sont redoutables et leurs vengeances terribles. Dans leurs chaumières, ils se montrent toujours bons et francs ; ils se conduisent avec une sévérité de mœurs qu'on ne peut s'empêcher d'admirer, et le chef de famille a tout le pouvoir qu'exerçaient les anciens patriarches. Pauvres, pouvant à peine, avec un travail assidu, suffire aux besoins les plus urgens de la vie, les montagnards de l'Ardèche ne laissent pas d'être hospitaliers. Accoutumés à une vie sobre dans l'intérieur de leurs familles, ils parviennent, après plusieurs années d'économie, à acquérir une position plus aisée ; alors ils se montrent généreux, et l'étranger qui entre dans leurs maisons pour s'y reposer n'en sort pas sans avoir rompu le pain de l'hospitalité. Les femmes, accoutumées de bonne heure à l'obéissance, donnent dans toutes les occasions des marques de leur entière soumission à leurs maris.

Les montagnards de l'Ardèche ne suivent pas tous la même croyance ; certains villages sont protestans, et les autres catholiques. Quoique le souvenir de la persécution vive encore dans tous les cœurs, le plus parfait accord règne parmi les paysans ; on les voit souvent se diriger ensemble vers l'église et vers le temple, et si nos philosophes, prôneurs de la tolérance religieuse, parcouraient les Cévennes, ils y trouveraient un peuple qui s'est élevé jusqu'aux sublimités de la pratique sans le secours de leurs froides théories.

Le costume des habitans du département de l'Ardèche n'est remarquable que par sa simplicité. Les jours de travail, hommes et femmes ne portent que des vêtemens d'étoffe grossière ; mais le dimanche, ils mettent un peu plus d'apprêt à leur toilette. Une veste de serge ou de toile, une chemise blanche comme la neige, une cravate de couleur, des culottes courtes, de gros souliers, une casquette en forme de berret complètent le costume d'un montagnard fashionnable ; jeunes gens et vieillards laissent croître leur cheveux qui retombent sans ordre sur leurs cous et sur leurs tempes.

Le costume des femmes a plus de grâce ; leurs jupons ne sont pas si mal façonnés, qu'on ne puisse admirer la taille élancée des jeunes filles. Quelques-unes portent le dimanche de larges chapeaux ornés de fleurs qu'elles placent horizontalement sur leurs têtes ; les plus pauvres se contentent de quelques pans de velours noir. Pendant les chaleurs de l'été, elles se garantissent des rayons du soleil au moyen de grands chapeaux de paille, et les montagnardes de l'Ardèche, quoiqu'elles n'aient pas la grâce des femmes pyrénéennes, se font pourtant admirer des étrangers, tant elles sont fraîches et jolies. Le patois de l'Ardèche est un dialecte formé de l'ancienne langue languedocienne, commune autrefois à tous les peuples du Midi ; quelques-unes de ses locutions ont toute la naïveté, toute la grâce de l'idiome de nos vieux troubadours.

Hyppolite VIVIER.

Digitized by Google

ESSAI SUR LES TECTOSAGES.

L'histoire des âges primitifs de la Gaule est enveloppée d'épaisses ténèbres, et il est presque impossible de présenter une synthèse lumineuse sur le mouvement politique et social des nations que Rome ne connaissait que sous la vaste et méprisante dénomination de *famille barbare*. La force expansive du monde grec et romain ne s'est long-temps déployée que dans des directions méridionales; et tout ce qui était au-delà des Alpes et des limites septentrionales de l'Italie, de l'Illyrie, de la Macédoine et de la Thrace, les historiens de la civilisation hellénienne et latine l'excluaient de leurs annales.

Si, de temps en temps, nous voyons apparaître le nom de quelque peuple *barbare*, c'est que ce nom signale une infortune nationale, un désastre religieux, ou une grande perturbation dans la vie des empires du Midi; comme la première expédition contre la Cisalpine, le sac de Rome, l'invasion de la Macédoine sous Ptolemée Keraunos, le siége de Delphes, etc., etc.

Les écrivains de l'antiquité, et principalement ceux qui écrivaient l'histoire, appartenaient aux castes aristocratiques, et, comme tels, l'agitation de la vie politique de leur patrie les absorbait dans la narration exclusive des événemens locaux. L'histoire générale, universelle, ne leur importait guère, et ils ne s'en préoccupaient que lorsque l'élément national venait à se choquer avec l'élément barbare et étranger. En dehors de ces nations dont la fidélité et l'exactitude s'expliquent par le contact guerrier et l'intérêt social, les renseignemens que les anciens nous ont laissés sont en général d'une médiocre valeur, car ils sont pleins de fables et de merveilleux. L'impossibilité d'ailleurs où étaient les anciens de voyager dans les pays slaves et celtiques, nous montre assez quel fondement nous devons faire sur ce qu'ils rapportent des peuples de ces contrées.

Ce qu'on sait de plus sûr c'est qu'ils inspiraient une terreur solennelle à la Grèce et à l'Italie. Aristote les a peints comme des Titans immobiles qui ne craignaient rien que la chûte du ciel. Elien en parle dans les mêmes termes. Homère avait déja éveillé les frayeurs de l'imagination grecque par quelques mots sur les redoutables Kimmériens. Dans la guerre de Phocide, Castor et Pollux combattirent pour la ville de Delphes du haut des rochers d'Illyampée et de Nauche. Camille, après avoir délivré sa patrie des Gaulois, reçut le surnom de second fondateur de Rome. L'histoire présente une foule d'autres faits qui constatent l'effroi que les *Géans* du Nord répandaient dans l'esprit poétique des populations méridionales.

Parmi les peuplades galliques, une des plus célèbres est, sans contredit, celle des Volces. Ils se divisaient en deux tribus: les Volces-Tectosages et les Volces Arékomikes. On s'est épuisé en conjectures pour trouver l'origine des Volces. Dom Martin les fait arriver de la Bythinie, d'où il tire toute la population originelle des Gaules, environ vingt siècles avant notre ère. Samuel Bochard peuple les Gaules avec une colonie asiatique descendue de Joram, petit-fils de Noé. Venus sous le nom de Rhodaniens, c'est d'eux que le Rhône, *Rhodanus*, aurait pris son nom, et cette émigration se serait faite par mer. Suivant Dom Calmet, ce sont des Cimbres descendus de Gomer qui ont été les premiers habitans des Gaules. C'est le système terrien de la diffusion des peuples, et par conséquent un des plus raisonnables, par rapport à la Gaule surtout. Fréret, d'après le sentiment d'un géographe grec, regarde les Volces, en particulier, comme une colonie venue des bords de l'Ebre habités par les Ibères et les Lyguriens. Mais toutes ces opinions ne sont appuyées sur aucune base historique solide, et malheureusement les monumens manquent pour coordonner une systématisation complète de l'ethnographie de la partie occidentale du continent européen. A moins de découvrir des sources jusqu'ici ignorées, d'où l'histoire puisse tirer des connaissances moins vagues que celles qui nous sont parvenues à travers le cataclysme des invasions qui ont formé le monde moderne, il est probable que les temps primitifs de la presque totalité de l'Europe resteront plongés dans l'obscurité d'un passé qui n'a point laissé de sentiers pour retourner à lui.

Il est pourtant un ordre d'investigations qui pourrait amener la solution de beaucoup de problèmes historiques antiques, mais il se rattache à une synthèse humaine inconnue et préparée par une école qui n'a pas encore signalé son avénement définitif dans le monde scientifique. Nous n'avons point à nous en occuper ici; nous resterons donc dans les conditions de l'histoire, telle que nous l'ont léguée les civilisations anciennes.

S'il est impossible de caractériser avec précision l'état des populations gauloises avant la guerre de César et dans les siècles qui confinaient à l'apparition du monde chrétien, il est tout-à-fait chimérique, avec les ressources actuelles de la science, de remonter aux époques primordiales où la Gaule pouvait être habitée par des races nées providentiellement sur un sol. Nous ne hazardons rien sur l'existence d'une race méridionale ou solaire qui aurait tenu la Gaule à une époque dont il ne nous reste point de vestiges. La démonstration de ce fait nécessiterait des considérations qui n'appartiennent point à la nature de cet article.

Nous ne pouvons donc entrer dans la profonde nuit du déploiement des races occidentales qu'au moment où la tradition, les livres religieux et la philologie nous indiquent le point de départ de l'immense mouvement qui a déterminé la vie générale connue du

Digitized by Google

monde européen ancien, et au-delà de laquelle nous tomberions dans le vide.

Cette impulsion de vitalité, qui est comme la naissance réelle de l'Europe, dérive du grand tumulte des races du nord qui a eu lieu environ 3000 ans avant J.-C.

On sait que, parmi les peuples d'origine scytique, venus de la Haute Asie et qui firent irruption dans l'Europe vers le temps que nous assignons à l'apparition des premiers habitans connus des terres européennes, les Galls étaient un des plus nombreux et des plus puissans. — Leur domination dans les extrémités occidentales de l'Europe prouverait en même temps qu'ils furent les conducteurs et comme l'avant-garde de l'invasion. Ces conquérans tourmentés du besoin de se faire une patrie, et toujours poussés par les hordes qu'ils avaient laissées derrière eux, ne pouvaient s'arrêter qu'en face de la mer. Alors la première submersion cessa, et les multitudes hyperboréennes se répandirent dans tous les sens du pays qu'elles avaient conquis par les armes, ou simplement occupé, soit qu'elles aient eu à lutter contre des populations indigènes, soit qu'elles aient trouvé l'Europe solitaire et inhabitée.

Les Galls s'établirent dans la France, la Suisse, la Belgique et les îles britanniques. Tous ces pays s'associèrent sous le nom de fédératif Galltache.

La puissance des Galls n'a laissé d'autres souvenirs que les expéditions guerrières qu'ils ont essayées contre leurs voisins. Elles remontent très haut dans la chronologie, car la première porte la date de l'an 1500 environ avant J.-C. Elle fut dirigée contre les Ibères et produisit la fusion de deux peuples; c'est là l'origine de la dénomination de Celtibériens. Le nom de Galice, qui est resté à une province d'Espagne, est un vestige authentique de cette expédition.

Nous ne suivrons pas les Galls dans leurs nombreuses conquêtes; nous ne touchons à leur histoire que pour arriver aux Tectosages.

Au sixième siècle avant notre ère, les Kimris qui sont les mêmes que les Kimmériens des Grecs, poussés en avant par d'autres hordes indo-germaniques, quittèrent leurs possessions du Tanaïs et des Palus Méotides, et vinrent faire la conquête de la Frise, du nord et de l'ouest de la Gaule. Les premières races galliques se concentrèrent dans le Midi, dont les limites étaient trop étroites pour recevoir ce refoulement et le contenir. Il fallut recourir à une émigration. Deux armées se partagèrent le devoir de l'exil et l'espérance d'une patrie nouvelle. C'est la double expédition de Sigovèse vers les Alpes Illyriennes et de Bellovèse en Italie. Cet événement se rapporte à l'an 587.

Cependant la famille Kimirique établie en Belgique et dans tout le pays qui est au nord de la Loire, prépara une nouvelle invasion gallo-méridionale au IVe siècle. C'est alors qu'on voit pour la première fois les Tectosages, colonie belge, qui pénètre en compagnie des Arékomikes jusqu'aux Cévennes, et s'établit entre le Rhône et les Pyrénées, après avoir dépossédés les Ibères, dominateurs de ce pays depuis 1500.

(On ne sait si cette irruption ibérienne de 1500 s'est faite à la suite ou en dehors de celle que les Galls firent dans le même temps sur la terre hispanique; il est vraisemblable toutefois que c'est une peuplade gallique mélangée avec les Ibères qui sera revenue sur ses pas. L'assertion de Fréret qui fait des Volces une colonie ibérienne ne serait pas plus acceptable pour cela, puisque ces ibériens ont été détruits par les Kimris).

Ainsi les Tectosages seraient un peuple Kimris venu de la Belgique, et non une race méridionale trans-pyrénéenne comme quelques écrivains l'ont affirmé.

CHEF TECTOSAGE.

Les Arékomikes et les Tectosages vainqueurs se partagèrent le pays conquis. Les premiers s'étendirent au midi et les autres au nord du territoire enlevé aux Ibères. Il n'est pas facile de rendre raison du nom de Volces commun aux deux peuples. L'ont-ils apporté de la Belgique? Ou tient-il à l'histoire de la contrée envahie? La science n'ayant encore rien dit de satisfaisant à cet égard, nous nous dispenserons de donner nos conjectures.

Les événemens de la vie politique des Tectosages nous sont inconnus dans leur ensemble régulier; ce n'est que lorsqu'ils entrent en collision avec les nations civilisées d'alors, que nous retrouvons quelques traces obscures et contradictoires de leur histoire. Cependant un des faits historiques les plus certains, c'est le départ d'une colonie de Tectosages du bourg de Tolosa pour les possessions galliques fondées par Sigovèse dans l'Europe orientale. Cette armée se rendit comme alliée et non comme ennemie chez les Galls établis dans la Panonnie. Elle devait sans doute concourir aux projets ambitieux qu'on ne tarda pas à voir éclater.

Digitized by Google

La colonie de Sigovèse, sur le Danube, était devenue si prospère et si puissante qu'elle osa tenter d'attaquer la Macédoine, la Thrace et la Thessalie. Belgius, chef des Gaulois-Scordisques, remporta une grande victoire sur Ptolémée Keraunos, qui laissa la vie sur le champ de bataille; mais l'armée gauloise ne poursuivit point ses succès, et, après la mort de Ptolémée, Sosthène, général macédonien, auquel fut confié le soin de la guerre, expulsa l'ennemi du territoire, par son habileté et son système de temporisation. Les Gaulois épuisés, presque vaincus par l'armée en déroute de Ptolémée, se retirèrent dans le pays qui est entre la Drave et la Save; mais bientôt un de leurs nouveaux *Brenn* remit une armée en campagne contre la Macédoine. Sans une insurrection qui se déclara parmi les envahisseurs, la Grèce entière eût peut-être été obligée de se lever, comme au temps de Xercès, pour repousser les barbares. Ce furent les Tectosages qui se séparèrent des Gaulois-Scordisques, au moment où leur alliance pouvait décider du sort de la Macédoine. Ils se divisèrent en deux armées: l'une, sous la conduite d'un chef dont le nom ne nous est parvenu que défiguré, Léontius, se dirigea vers le Thrace; l'autre, sous le commandement de Lutasius, nom tout aussi corrompu, prit le chemin du Pont-Euxin, passa le Bosphore, la Propontide, et fonda dans l'Asie-Mineure une Gaule nouvelle, la Salatie.

Cependant le *Brenn* gaulois, quoique affaibli par la séditieuse retraite des Tectosages, rentra en Macédoine. Il dévasta le pays, commit des horreurs inouïes, battit Sosthène, fut battu lui-même à Héraclée, saccagea la ville de Callion, et mit le siège devant Delphes. Mais un orage terrible éclata sur son armée, la dispersa, et lui fit éprouver un échec complet devant la ville Sainte, pour le salut de laquelle l'histoire grecque fait intervenir Castor et Pollux, ainsi que nous l'avons déja remarqué. Le *Brenn* se tua de désespoir, et l'armée des Gaulois fut, dit-on, entièrement exterminée.

Quant aux Tectosages, une partie de la colonne de Léontius doit être revenue au pays des Volces. Comment? C'est ce qu'on ne raconte point. Nicodème, roi de Bythinie, employa pour ses guerres ceux qui avaient suivi Lutasius, et leur donna, en récompense de leurs services, une contrée de la Phrygie qui comptait parmi ses villes Ancyre et Pessinunte.

Les Galates, descendant des Tectosages, figurent dans plusieurs guerres asiatiques, entre autres dans la fameuse guerre des Machabées contre Antiochus. Les Galates étaient auxiliaires du roi de Syrie, et furent enveloppés dans la vengeance de Dieu avec Antiochus. Atale, roi de Pergame, les vainquit aussi, et finalement ils tombèrent sous le pouvoir universel des Romains.

Une des épîtres de saint Paul est adressée aux Galates.

Les Tectosages de la rive droite de la Garonne étaient déja réduits sous l'obéissance des Romains près d'un siècle avant la guerre de César. Leur pays était compris dans cette province romaine appelée *Gallia Narbonnensis*. Leurs deux villes principales étaient *Narbo*, première colonie latine dans les Gaules, et *Tolosa* qui n'était qu'un vaste bourg.

Nul débris important ne constate que Tolosa ait été une ville remarquable par sa civilisation et ses monumens. Les Romains ne l'ont jamais colonisée; toutes leurs prédilections étaient pour Narbonne, (*Narbo*), Nîmes (*Nemausus*), Marseille (*Massilia*), Fréjus (*Forum-Julii*), Nice (*Nicœa*), Aix (*Aquæ-sextiæ*), Arles (*Arelate*), villes qui avoisinaient la Méditerranée.

Le temple de Minerve qui occupait l'emplacement où est aujourd'hui l'église de la Daurade, avait été bâti par les Romains; il fut détruit par ordre de Constantin, après sa conversion au christianisme.

GUERRIER TECTOSAGE.

Le trésor de Cépion est devenu fameux dans les annales toulousaines; l'importance de ce trésor a été portée au-delà de toute vraisemblance, et il a dû à la double circonstance de son origine religieuse, et de la profanation étrangère, la célébrité qu'il a acquise dans la tradition populaire. Les historiens varient sur la valeur de ce trésor dont le chiffre flotte entre 80,000,000 et 4 milliards. Strabon présente la première somme, qui est encore très-exagérée sans aucun doute, si l'on se reporte au temps du vol de Cépion, et à l'incertitude qui devait exister sur des richesses accumulées sans contrôle au fond d'une pièce d'eau et que la superstition gauloise grossissait pieusement.

Nous terminerons en indiquant les limites du pays des Tectosages avant la conquête romaine.

Leur territoire longeait la Méditerranée depuis l'étang de la Palme, jusqu'à l'embouchure d'une petite rivière de la Catalogne appelée Cervera. De la Palme

Digitized by Google

il remontait par Sijean jusqu'aux sources de l'Alrance, non loin du bourg de Lacaune; de là, il continuait sur les limites des Ruthénois jusqu'à la rencontre de l'Aveyron près de Pampelonne. L'Aveyron jusqu'au Quercy, une partie du Quercy lui-même, et le Tarn jusqu'à Moissac, étaient ses frontières de ce côté. Le cours de la Garonne jusques vers Cazères circonscrivait le pays des Tectosages à l'ouest; et enfin la délimitation géographique s'achève, si l'on tire une ligne de Cazères aux Pyrénées, (en rejetant de cette ligne le Couserans), et des Pyrénées à la Cervera.

Charles GÉRARD.

LE PONTIFICAT DE JEAN XXII.

I.

EGO SUM PAPA.

La lutte incessante des Guelphes et des Gibelins, l'enlèvement des trésors de l'église par les habitans de Modène, avaient plongé le pape Clément V dans une noire mélancolie qui dégénéra bientôt en une maladie que les médecins déclarèrent mortelle. Le vieux pontife, persuadé que l'air natal rétablirait sa santé ruinée depuis long-temps par les soucis les plus cruels, partit pour Bordeaux dans les premiers jours du mois d'avril 1314. Il passa le Rhône à Château-Neuf et s'arrêta à Roquemaure, où il succomba quinze jours après son départ d'Avignon. Son corps fut transporté à Carpentras, où il resta sans sépulture jusqu'à ce que ces parens et ses domestiques, riches des dépouilles du pape défunt, songèrent enfin à lui rendre les honneurs funèbres.

Les cardinaux réunis à Carpentras, au nombre de vingt-trois, s'enfermèrent dans le palais de l'évêque pour hâter, autant que possible, l'élection d'un nouveau pontife; mais la discorde ne tarda pas à s'introduire dans le conclave. Les cardinaux italiens voulaient un pape de leur nation, espérant qu'il transporterait le saint-siége à Rome; les Gascons mettaient tout en œuvre pour faire tomber la tiare sur la tête de quelqu'un d'entr'eux, et les Français, après avoir long-temps hésité, se joignirent aux Italiens: cette défection rendit les deux partis égaux. Les laquais et les domestiques des membres du conclave se livraient à toute sorte d'excès contre les habitans de Carpentras, qui formèrent la résolution de mettre un terme à leur insolence. La petite ville était troublée par des rixes de jour en jour plus violentes. Un cardinal gascon, ennuyé de tant de longueurs, dit un soir à ceux de sa nation:

— Frères, il y a trente cinq jours que nous sommes réunis, et l'élection d'un nouveau pontife est aussi incertaine qu'auparavant. La chaleur est insupportable; nous mourrons tous dans cette prison, si nous n'avisons au moyen de nous séparer.

Il faut nommer un pape, répondit un autre cardinal; que dirait le monde chrétien, si nous sortions de Carpentras avant d'avoir donné un successeur à Clément V!...

— Comme vous voudrez, messeigneurs, repliqua le cardinal; mourons à la peine: ce ne sera pas moi qui reculerai le premier.

Le gascon n'osa pas communiquer le dessein qu'il avait conçu; mais deux jours après, le feu prit au palais de l'évêque, et l'incendie devint général. Les membres du conclave effrayés, ne songèrent qu'à fuir, et promirent par serment de se réunir dans un autre lieu pour y continuer leurs opérations. Ils ne furent pas tous fidèles à leurs promesses, et depuis deux ans l'univers catholique demandait un pape à grands cris. Philippe, comte de Poitiers, craignant que l'anarchie où se trouvait l'église ne devint préjudiciable à la religion, mit tout en œuvre pour attirer les cardinaux à Lyon. Il y réussit; le seul cardinal Bérenger de Frédol, ne se rendit pas à l'invitation du prince. Les membres du nouveau conclave s'enfermèrent dans le couvent des frères prêcheurs, la veille de saint Pierre et de saint Paul 1316. Le comte de Poitiers les y laissa d'abord en liberté; mais la mort de Louis-le-Hutin, son frère, l'appela bientôt à Paris. Philippe, avant de partir, mit des gardes aux portes du conclave, et signifia aux cardinaux qu'ils ne sortiraient pas avant d'avoir nommé un pape. L'obstination était inutile, et les cardinaux résolurent enfin de mettre un terme à leurs longues tergiversations. Jacques d'Euse, de la ville de Cahors, était chéri de tous ses confrères, à cause de sa rare modestie et de ses éminentes vertus. Les membres du conclave, d'un commun accord, résolurent de s'en rapporter à sa décision. Le samedi, septième jour du mois d'août, ils se réunirent dans l'église des frères prêcheurs.

— Priez Dieu, mes frères, dit Jacques d'Euse, afin qu'il m'éclaire des lumières de l'Esprit-Saint.

Et les cardinaux entonnèrent le *Veni Creator*.

Jacques pria plus long-temps que les autres; puis, se levant soudain, il s'écria d'une voix forte:

— Ego sum Papa.

Les cardinaux restèrent quelques instans muets d'étonnement; l'ascendant de Jacques d'Euse triompha de la répugnance de quelques-uns d'entre eux, et le nouveau pontife fut reconnu et proclamé par tout le conclave. Son couronnement se fit avec une pompe extraordinaire, dans l'église métropolitaine de Lyon, le 8 septembre 1316. Jacques d'Euse prit le nom de Jean.

II.

AVIGNON.

Avez-vous vu sur la colline qui domine les belles plaines où coule le Rhône, où serpente la Du-

Digitized by Google

rance, un mélange confus de tours, de crénaux, de remparts, de clochers? plus haut encore, sur la pente méridionale du rocher Des-Dons, une masse énorme qui fut jadis le palais des papes? Oh! si vous avez admiré la riche végétation qui couronne la belle île de la Berthalase, vous n'avez pas oublié la fiancée des papes, Avignon, la *ville sonnante*, comme le disait Rabelais, étourdi par le son des trois cents cloches qui bruissaient tout le long du jour. Vous vous souvenez encore des douces impressions que vous avez éprouvées en parcourant la fertile plaine qui s'étend comme une ceinture de roses autour de la vieille cité. Vous pourriez retracer la forteresse gothique habitée long-temps par les souverains pontifes, et que Grégoire XI quitta pour jouir des magnificences du Vatican. Avignon n'est point comme les autres villes que le voyageur voit avec indifférence et salue sans regret en partant. De grands souvenirs se rattachent au département de Vaucluse. Là, siégèrent pendant un siècle les successeurs de Pierre; là, se réunirent plusieurs fois, les évêques, les cardinaux et les princes de la chrétienté. Non loin de ces murs, près de la source enchantée de Vaucluse, Pétrarque chanta les charmes de la belle Laure.

Et de tout cela que reste-t-il? Rien qu'un souvenir confus, quelques débris, de hautes murailles crénelées, flanquées de tours de style mauresque; une multitude de clochers, de vieilles constructions d'aspect triste, quoique riches encore des beautés de l'architecture gothique et de la renaissance. L'ancienne métropole Notre-Dame-des-Dons; le palais des papes transformé en caserne et en prison; le vieux pont Saint-Benézet qui fut long-temps regardé comme un chef-d'œuvre de l'art.

Voilà tout ce que la noble cité d'Avignon a conservé de sa grandeur passée. Et maintenant elle s'élève triste comme une veuve en deuil, au dessus de la riante vallée que fertilisent les eaux du Rhône et de la Durance: c'est un tombeau au milieu d'un oasis émaillé de fleurs.

O fiancée des papes, console-toi! cesse de pleurer sur ta grandeur qui n'est plus. Reine détrônée, cherche un soulagement à ta douleur dans le souvenir des beaux jours de ta gloire! Ici tout doit périr, et les cités, comme les hommes, succombent sous le poids de la caducité! Lorsque tu avais tes souverains pontifes, Venise la belle, Venise la puissante, avait ses doges... Et aujourd'hui, Venise est triste comme toi; le lion de Saint-Marc a pardu sa force et sa majesté, et le doge ne va plus au printemps jeter l'anneau des fiançailles dans les flots de l'Adriatique, sa bien-aimée. Le ciel ne suscitera pas un autre Clément V pour repeupler ton enceinte de moines et de cardinaux. Ne te plains pas, car tu puisas long-temps au grand trésor des gloires humaines.

Le premier jour du mois d'octobre de l'an de grâce treize cent seize, des baraques pavoisées de brillantes couleurs descendaient rapidement le Rhône. Le ciel était sans nuages, et les populations voisines se pressaient sur la rive pour voir passer le nouveau pape qui se rendait à Avignon. Jean XXII s'entretenait avec Jacques de la Voye, son neveu, et le cardinal Napoléon des Ursins.

— Mon frère, disait-il au cardinal des Ursins, voyez comme le ciel de France est beau! et vous voudriez que je quitte pour toujours ma patrie pour aller mourir dans cette ville ruinée que vous appelez Rome!... Oh! non, mon frère, le Dieu qui donna à Pierre le pouvoir de livrer et de délivrer est partout. Je suis déterminé à fixer mon séjour à Avignon. Votre riante Italie ne serait pour moi qu'une terre d'exil.

— Rome doit être la capitale du monde chrétien, répondait le cardinal des Ursins; si vous voulez vous montrer fidèle à votre promesse, vous n'habiterez d'autre palais que le Vatican.

— Je sais ce que la gloire de Dieu et l'intérêt de la chrétienté réclament de moi, répliqua Jean XXII avec aigreur. Le cardinal Napoléon des Uusins oublie qu'il est italien et que je suis français. Les suffrages du conclave ont mis sur ma tête la couronne pontificale; je suis maintenant le vicaire de Jésus-Christ sur la terre, et c'est du cardinal des Ursins que j'attends la plus prompte obéissance...

Le prêtre italien, étonné de la noble fermeté du nouveau pontife, s'inclina respectueusement, et se mêla à un groupe de cardinaux de sa nation.

— Mon très cher neveu et fils en Jésus-Christ, dit Jean XXII à Jacques de la Voye, ce n'était pas sans raison que je redoutais le fardeau imposé à ma faiblesse par le conclave de Lyon. Je suis fermement résolu de ne jamais transporter le Saint-Siége à Rome, et la faction italienne ne cessera de me susciter des ennemis.

— Dieu n'abandonnera pas le successeur de Pierre.

— Ainsi soit fait! répondit Jean XXII.

Et il s'assit seul à l'extrémité de la barque que le fleuve entraînait avec la plus grande rapidité! Napoléon des Ursins s'entretenait à voix basse avec les cardinaux italiens, et leur communiquait les craintes que lui inspirait la fermeté du pontife qu'ils venaient d'élire.

Enfin, le deuxième jour d'octobre au matin, les bateliers s'écrièrent en battant des mains:

— Avignon! Avignon!

En effet, cette ville apparut tout-à-coup sur sa colline, et les cardinaux distinguèrent bientôt une multitude innombrable qui accourait au-devant du pontife bien aimé. Jean XXII fut accueilli avec des transports de joie, et les Avignonais lui donnèrent d'éclatants témoignages de leur reconnaissance. Jean revit avec des transports de tendresse paternelle ses chères ouailles; il leur donna pour évêque Jacques de la Voye, son neveu, et au mois de décembre, il fit une promotion de cardinaux. De ce nombre furent Jacques de la Voye, Gosseaome de Jean, Bernard de Castenet, Bertrand de Poyet, Pierre d'Arreblay, Gaillard de la Motte et Jean Gaëtan des Ursins; il mit au rang des saints confesseurs, Louis, évêque de Toulouse, fils de Charles II, roi de Naples, et travailla activement au bien-être spirituel et temporel de la chrétienté! Que ne promettaient pas de si heureux commencemens!

Digitized by Google

III.

LE FER ET LE POISON.

Les cardinaux italiens conjuraient chaque jour Jean XXII de transporter le Saint-Siège à Rome; voyant que le pontife s'obstinait de rester à Avignon, ils résolurent de mettre fin à ses jours et d'élire un pape de leur nation. L'histoire ne nous a pas transmis les noms des chefs de cette épouvantable conspiration, mais nous connaissons les scélérats dont ils subornèrent la fidélité en leur prodiguant l'or, et en leur promettant les plus hautes faveurs. Dans les premiers jours d'octobre 1317, Guilhaume Arcambal, médecin du pape Jean, et Hugues Géraud, évêque de Cahors, se promenaient seuls sur le pont d'Avignon.

— Monseigneur de Cahors, disait le médecin, c'est donc un projet bien arrêté : nous empoisonnerons le pape.

— Oui, répondit l'évêque de Cahors.

— Je ne puis vous cacher que cet exécrable attentat me fait horreur toutes les fois que j'y pense. Le pape Jean nous regarde comme ses plus fidèles amis; il vous a nommé évêque de Cahors; j'ai reçu de lui tant de marques de confiance que je rougis de moi-même! Nous sommes bien coupables, monseigneur de Cahors !!

Hugues Géraud s'éloigna du médecin, et se promena pendant quelques instans livré à une grande agitation; enfin, il se tourna vers Guilhaume Arcambal, et lui dit : Vous voulez donc être parjure?

— Je ne dis pas cela, monseigneur, répondit le médecin.

— Avez-vous oublié que hier encore vous preniez à témoin le Dieu qui doit nous juger tous, que vous ne négligeriez rien pour délivrer l'univers catholique d'un pape qui s'obstine à rester à Avignon.

— Je l'ai juré, monseigneur de Cahors, répondit le médecin; je serai fidèle à mon serment.

Guillaume Arcambal quitta subitement Hugues Géraud, et se dirigea d'un pas précipité vers le palais pontifical. Il était dix heures du soir lorsqu'il entra dans une salle où le pape s'entretenait avec son neveu Jacques de la Voye et Gaillard de la Mote. Jean XXII fit approcher Arcambal, et lui dit à voix basse :

— Guilhaume, je viens d'apprendre que mes ennemis ont formé le projet d'attenter à mes jours. Si j'ajoutais foi à certaines révélations, je ferais pendre tous les officiers attachés au service de mon palais. Quoiqu'il en soit, je compte sur vous, maître Guilhaume; je sais que vous êtes dévoué à ma personne; allez, mon très cher fils, et veillez à ce qu'aucun mal n'advienne à celui qui, en toute occasion, vous donnera sa bénédiction pontificale.

Arcambal s'inclina devant le pontife, et se hâta de sortir; le poids du remords oppressait déjà son cœur.

— Comme Judas Iscariote, je vais donc vendre mon maître pour trente deniers, se dit-il, quand il entendit la porte se fermer derrière lui... Je suis bien coupable! Arrêtons-nous au bord de l'abîme; il en est temps encore.... Que dis-je, insensé! J'ai juré par le corps et le sang de Jésus-Christ de verser du poison dans la coupe du pape Jean! Les scélérats tels que moi ne s'arrêtent qu'après avoir accompli leurs desseins.

Le médecin parcourut à grands pas un sombre corridor qui aboutissait à un petit appartement habité par le barbier du pontife. Il trouva la porte fermée et frappa long-temps sans pouvoir se faire entendre.

— Qu'est-ce donc? s'écria Cyprien Laval, éveillé par le bruit... Les ennemis du souverain pontife, notre père bien aimé, ont-ils envahi le palais?

— Hâte-toi donc d'ouvrir!

— Qui êtes-vous, seigneur?

— Guilhaume Arcambal.

— Oh, maître Arcambal! il faut que vous ayez dans le corps tous les diables de l'enfer, pour troubler, à cette heure, le sommeil des bons chrétiens qui dorment sous les ailes de leurs anges gardiens.

Le vieux barbier ouvrit la porte et alluma une petite lampe. Guilhaume Arcambal s'assit sur un escabelle près du foyer où brûlaient encore quelques tisons.

— Tu dormais comme un bienheureux, dit-il au barbier.

— Oui, maître Guilhaume; depuis que j'ai l'honneur de raser deux fois par semaine le pape Jean XXII, les soucis viennent rarement troubler mon repos.

— Tu aimes bien notre souverain pontife?

— Je l'aime parce qu'il me paie bien, maître Guilhaume; je suis convaincu que si notre saint-père le pape oubliait de remplir votre escarcelle de pièces d'or, vous iriez bientôt exercer la médecine dans votre petite ville de Figeac, en Quercy.

— Assurément, maître Laval. Tu parles comme un cardinal; j'aime ta franchise et j'admire ton dévouement. *Ami jusqu'à la bourse*; n'est-ce pas? beau sire barbier... Et si le pape cessait de payer, il se verrait réduit à laisser croître sa barbe comme les anciens solitaires de la Thébaïde?

— Comme vous le dites, maître Arcambal...

— Si quelqu'un voulait t'enrichir, ne couperais-tu pas le cou au pape Jean?

— Non, maître Arcambal, non, s'écria le barbier effrayé d'une semblable proposition. Vous me faites frémir! De grâce, retirez-vous; le diable a établi son domicile dans votre ame.

Arcambal jeta sur son rival un regard de colère, et fut sur le point de le poignarder, craignant qu'il ne découvrit le secret de la conspiration.

— Écoute, dit-il au barbier, après quelques instans de réflexion : puisque tu n'oserais pas frapper le pape, tu seras au moins fidèle au serment que j'exige de toi.

— Oui, maître Arcambal, répondit le barbier qui se sentait fasciné par le regard étincelant du médecin. Je ne révélerai jamais ce que je viens d'entendre.

— Ce n'est pas tout; il faut que le pape meure. Ne

Digitized by Google

connais-tu pas, parmi ses nombreux serviteurs, un homme capable de l'empoisonner ?

— Revenez demain, maître Arcambal, et je vous dirai si le pape Jean est bien gardé.

Le lendemain, Guillaume Arcambal frappa de nouveau à la porte du barbier.

— C'est vous ? lui dit Laval....

— As-tu parlé aux domestiques du pape ?

— Leur fidélité résistera à toutes les séductions, maître Arcambal ; mais j'ai réfléchi, et vous pouvez compter sur moi.

Au même instant, le cardinal Bertrand de Poyet passa dans le corridor, et le médecin, pour ne pas éveiller de soupçons, s'éloigna après avoir recommandé au barbier le secret le plus inviolable. L'évêque de Cahors l'attendait hors des portes : un cardinal italien était avec lui.

— Que Dieu vous tienne en sa sainte garde, dit le médecin en s'inclinant tour à tour devant l'évêque et le cardinal.

— Avez-vous accompli votre promesse ? répondit l'évêque de Cahors, impatient d'apprendre l'issue des démarches du médecin.

— Les serviteurs du pape Jean sont tous dévoués à leur maître, dit Guilhaume Arcambal. L'assassin qui voudra arriver jusqu'à lui devra se rendre invisible. J'ai promis de l'or, des honneurs ; ils ont persisté dans leur inviolable attachement.

— Ecoutez, maître Arcambal, dit l'évêque de Cahors ; il nous reste un dernier moyen.

— Quel est-il, monseigneur ?

— Croyez-vous à la puissance de la magie ?

— Oui, monseigneur de Cahors. De même que le Tout-Puissant est le Dieu du bien, Satan est le génie du mal ; et Satan confie quelquefois son pouvoir infernal à ceux qui se donnent à lui.

— Vous dites vrai, maître Arcambal... Ayons donc recours à l'enfer.. Que nous importe ? pourvu que le pape Jean meure. A l'extrémité de la ville est une vieille maison qui tombe en ruine ; elle sert d'asile à un magicien florentin... Vous avez entendu parler de Giacomo ?

— Je le connais, répondit le médecin, qui ne pût s'empêcher de frémir en entendant prononcer ce nom redoutable.

— Allez frapper à la porte de sa demeure. Dites-lui que les Gibelins triompheront de leurs ennemis ; qu'un pape italien sera élu par le conclave, aussitôt que Jean XXII aura rendu le dernier soupir.

L'évêque de Cahors serra la main droite du médecin, et lui montra du doigt la route qu'il devait suivre.

— Le magicien, assis près du foyer où brûlaient des plantes odoriférantes, examinait tour-à-tour un globe et une carte céleste placés devant lui sur une petite table.

— La guerre et la dissension désoleront encore long-temps le monde chrétien, s'écria-t-il en remuant les plantes pour en accélérer la combustion. Ici deux taches de sang ; là, une étoile qui pâlit : cette étoile naguère si belle, si resplendissante, est l'étoile de Rome... La capitale de l'univers ne reverra point ses papes avant que ce siècle se soit écoulé !

Giacomo se leva en sursaut en entendant du bruit à la porte.

— Ouvre-moi donc, enfant du diable, s'écriait Arcambal, impatient.

— Entrez, seigneur, répondit le magicien en examinant avec la plus grande attention celui qui venait le visiter dans sa retraite, à une heure si avancée de la nuit.

—Salut à Giacomo le magicien, répartit Arcambal en s'approchant du vieillard. Par Satan, roi de tous les sorciers, je ne croyais pas te trouver éveillé à minuit. Que fais-tu là, Giacomo ? Tu prépares quelque remède infernal pour convertir le lait des nourrices en poison... Combien gagne-tu par jour ?

— Quelques pièces de cuivre pour acheter du pain, seigneur.

— Si quelqu'un voulait te donner assez d'or pour te rendre riche comme un noble de Venise ?

— Seigneur, je me vendrais à cet homme corps et ame.

— Oui. Bien ! Giacomo, touche là ; le marché est conclu.

— Que demandez-vous de moi ? seigneur...

— Y a-t-il quelque moyen de donner la mort à un personnage puissant, toujours gardé par de fidèles serviteurs ?

— Oui, Seigneur. Apportez-moi trois figures en cire, représentant l'ennemi dont vous désirez vous délivrer, et je vous jure par tous les démons de l'enfer, qu'il ne sera pas en vie deux jours après.

— A demain, Giacomo, dit Arcambal après avoir donné au magicien une petite bourse pleine de pièces d'or.

Le médecin de Jean XXII s'empressa de raconter à l'évêque de Cahors tout ce qu'il avait vu et entendu. Le lendemain, deux cardinaux italiens, Hugues Géraud, le barbier Pierre Laval, précédés par le médecin, se rendirent à la demeure du magicien. Giacomo trembla de tous ses membres en voyant les robes rouges des cardinaux.

— Je suis trahi, s'écria-t-il... c'est fait de moi...

— Ne craignez rien, seigneur Giacomo, dit Arcambal ; songez seulement à accomplir votre promesse, et comptez sur la reconnaissance de nos seigneurs les cardinaux.

Le magicien, rassuré par ces paroles, fit les préparatifs nécessaires à son exécrable cérémonie. Il couvrit une petite table d'un drap noir parsemé de figures diaboliques, mit de la braise dans un vase de cuivre, y jeta quelques grains d'une poudre odoriférante, et pria long-temps dans un langage inconnu.

— Où sont les figures que vous deviez apporter ? s'écria-t-il en regardant Arcambal.

— Les voici, répondit le médecin.

— C'est le pape Jean, grand Dieu ! s'écria Giacomo.

— Tu trembles !

— Seigneur, ne me trahissez-vous pas ? n'avez-vous

Digitized by Google

pas formé le dessein de conduire au bûcher un misérable vieillard ?

— Au nom de tous, je jure par les plaies du Christ, qu'il n'y a pas de traîtres ici, s'écria Hugues Géraud, évêque de Cahors.

— Non, non, répétèrent les cardinaux.

— Votre serment me rassure ; je vais commencer, mais gardez-vous de prononcer le nom du Christ ; c'est Satan seul que nous devons implorer.

A ces mots, Giacomo plaça les trois figures de cire sur la petite table, il prononça des prières cabalistiques, il les entoura d'abord d'un cercle de fer, puis il les plaça dans un cercle d'airain (1).

— De même que ce cercle d'airain entoure l'image du pape Jean, que Satan l'étreigne de ses bras et l'étouffe.

Ensuite le magicien plaça les trois figures devant un miroir :

— Approchez, messeigneurs, dit-il aux cardinaux ; voyez le pape Jean tourmenté déja par les douleurs de la suffocation. Ce n'est pas assez, messeigneurs, je vais lui porter un coup mortel.

Le magicien s'arma d'un petit poignard et perça à plusieurs reprises les figures du pape Jean.

Voici le grand coup, s'écria-t-il en enfonçant son poignard à l'endroit du cœur. Je vous jure que le pape a déja rendu le dernier soupir.

Au même instant, un grand bruit se fit entendre à la porte, elle céda bientôt aux efforts réitérés des soldats du souverain pontife.

— Saisissez les conspirateurs, s'écria le chef en entrant dans la demeure de Giacomo (2).

— Oserez-vous porter la main sur les princes de l'église catholique, apostolique et romaine, dit l'évêque de Cahors ?

— Au nom de Jean XXII, successeur de Pierre, vous êtes prisonniers, s'écria Bertrand de Lagarde ?

Deux heures après, tous les conspirateurs étaient enfermés dans les cachots creusés sous le palais des papes. Lagarde montra à Jean XXII les figures de cire qu'un de ses soldats avait portées de la maison du magicien Giacomo. Le pontife fut effrayé de la multitude de coups dont elles étaient percées ; un de ses serviteurs apporta en même temps deux vases pleins d'une boisson empoisonnée.

— Qu'ai-je fait à mes cardinaux, s'écria le pape lorsque sa frayeur se fut dissipée ?.... Ils ont juré ma mort ! veillez sur votre serviteur, grand Dieu ! car le nombre de ses ennemis est bien grand.

Le jour même, Bernard de Castanet reçut ordre de procéder contre les coupables ; ils s'étaient tous évadés, et l'évêque de Cahors fut trouvé seul dans le cachot. Le cardinal Bérenger hâta la marche des procédures, et Hugues Géraud, convaincu par les témoins, fit l'aveu de son crime. Bérenger le condamna à être dégradé publiquement et à une prison perpétuelle, le 4 mai 1317.

Jean XXII, clément par caractère, aurait peut-être pardonné au perfide prélat, sans un incident qui nécessita toutes les rigueurs de la justice séculière. Le cardinal Jacques de la Voye, son neveu, évêque d'Avignon, se fit porter, deux jours après la condamnation de Géraud au palais du souverain pontife.

— Très Saint-Père, s'écria-t-il en se jetant aux pieds de Jean XXII, je viens vous demander votre dernière bénédiction ; priez pour moi, car je sens que l'éternité s'approche. Je porte la mort dans mon sein ; je suis empoisonné !

Mon fils, mon très cher fils, s'écria le pape effrayé....

Il n'eut pas le temps d'embrasser son neveu qui tomba mort subitement.

— Infâme Géraud ! murmura le pontife, tu voulais donc exterminer toute ma race !... Cardinal Bérenger de Frédol, je vous livre l'évêque de Cahors.

Le malheureux prélat fut arraché de sa prison et livré aux juges séculiers qui le condamnèrent à être écorché et brûlé vif. Il fut attaché à la queue d'un cheval, qui le traîna au supplice au milieu de la foule qui l'accablait de malédictions. Géraud supporta la torture avec une impassibilité effrayante, et mourut, sans proférer un seul cri, le 20 mai 1317 (1).

IV.

GUELPHES ET GIBELINS.

Le pape Jean, délivré de ses ennemis les plus acharnés, tourna ses regards vers les provinces voisines ; le Languedoc, le Poitou, l'Aquitaine manquaient alors de pasteurs ; il créa un grand nombre d'évêchés (2). L'église de Toulouse devint métropole, et eut pour premier archevêque Jean Raymond de Comminges, évêque de Maguelonne. Les ordres religieux eurent aussi part à la sollicitude du souverain pontife. Néanmoins il eut beaucoup de peine à calmer les divisions des frères mineurs, qui avaient nommé général Michel de Césène dans un conciliabule tenu à Naples en 1316. Un nommé Bernard Déliciosi était à la tête des factieux en France ; le pape le fit arrêter, et on le convainquit d'avoir voulu livrer Albi, Cordouen et Carcassonne à Fernand, fils du roi de Majorque. Déliciosi fut condamné à passer le reste de ses jours dans un cachot.

Les mineurs poussèrent de hauts cris, et parcoururent le Languedoc en criant publiquement que le pape Jean était l'Antechrist, chef de la synagogue de Satan, et non de l'église apostolique et romaine.

Pendant que le pontife poursuivait ainsi sans relâche le projet qu'il avait de réformer les ordres reli-

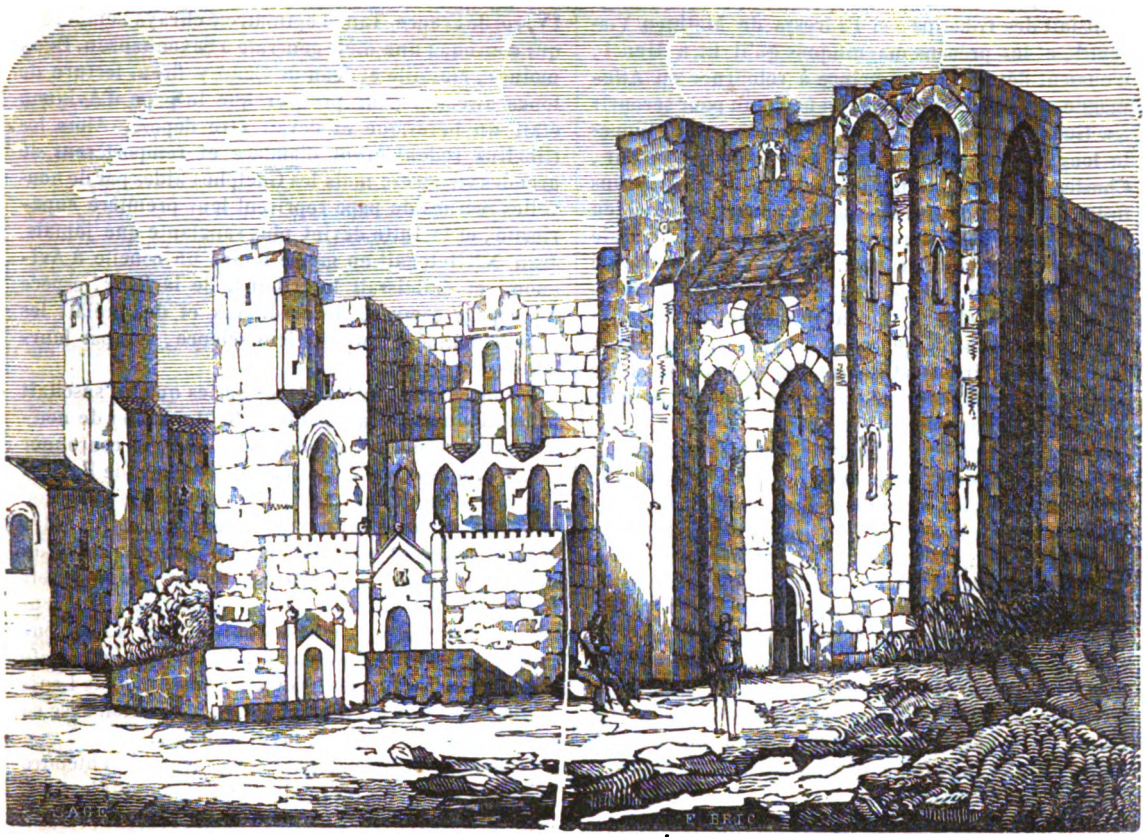
(1) Bernard Guido, vie de Jean XXII.

(2) On peut lire les détails de cette horrible conspiration dans la *Chronique de Vassingham* et dans les ouvrages de la Baluze.

(1) *Almaric Auger vita Joannis*, *Bernard Guido*, *vie de Jean XXII.*

(2) Les évêchés de Montauban, de Rieux, de Lombez, de Saint Papoul, de Lavaur, de Castres, de Vabres, de Saint-Flour, d'Agen, de Luçon, de Limoux, d'Alet, etc., etc.

Digitized by Google



PALAIS DES PAPES, A AVIGNON.

gieux, les députés du roi de France et du comte de Flandre arrivèrent à Avignon. Les flamands, depuis long-temps en guerre avec les français, étaient alors réduits à la plus affreuse misère : bloqués par terre et par mer, ils ne voyaient d'autre moyen de salut que de demander la paix. Le comte, résolu d'avance de violer le traité, recommanda à ses députés d'accepter toutes les conditions ; les français se laissèrent tromper, et consentirent à une suspension d'armes. Les flamands profitèrent de la trève pour faire des provisions, et continuèrent la guerre jusqu'à ce que, fatigués de voir leur pays livré à la dévastation, ils forcèrent leur comte à se réconcilier sincèrement avec le roi de France.

Jean XXII s'occupait en même temps à ruiner la faction des Gibelins ; il fit publier, dans ce dessein, les décrets du concile de Vienne, sous le nom de *Clémentines*. Alors il surgit un nouvel incident qui devait exercer une funeste influence sur son règne pontifical.

Frédéric d'Autriche et Louis de Bavière se disputaient l'empire ; les deux concurrens avaient déja pris les armes, et ils firent tous leurs efforts pour s'attirer la faveur de Jean XXII. Le pape résolut de ne se déclarer ni pour l'un ni pour l'autre des deux compétiteurs, et les assigna à comparaître devant lui. Par une bulle, il cassa les vicaires établis par Henri VII dans les grandes villes, et s'unit ouvertement aux Guelphes pour écraser les Gibelins. Ces derniers, commandés par l'intrépide Mathieu Viscomti, ne se laissèrent effrayer ni par les menaces du pape, ni par l'excommunication lancée contre leur chef, et firent trembler l'Italie.

Jean, persuadé que les foudres de l'église ne pouvaient rien contre les Gibelins, envoya des troupes en Italie sous les ordres de Bertrand Puget. Ce cardinal ne reçut pas des Guelphes des secours assez puissans pour résister à Viscomti ; il eut la douleur de voir la ville de Gênes livrée à la fureur des deux factions : les Génois ne furent délivrés que par les troupes du roi de Naples. Sur ces entrefaites, les Gibelins furent battus par le roi Robert, et tout annonçait aux Guelphes une victoire complète. Mais la fortune changea bientôt de face. Les Viscomti, fiers de la protection de Louis de Bavière, triomphèrent de leurs adversaires, et Jean XXII se vit réduit à implorer le secours de Frédéric d'Autriche. Le prince allemand se laissa persuader, et fit partir pour l'Italie le prince Henri

Digitized by Google

son frère, avec deux mille hommes de cavalerie. C'en était fait des Gibelins, si l'adresse de Mathieu Viscomti, et les présens magnifiques qu'il fit à Henri, n'eussent déterminé ce prince à retourner en Allemagne, sans avoir tiré l'épée du fourreau pour secourir les Guelphes. Vers le même temps mourut Philippe-le-long, roi de France, qui eut pour successeur, Charles son frère, comte de la Marche. Les Gibelins firent une perte plus irréparable : l'intrépide Mathieu Viscomti rendit le dernier soupir dans la cathédrale de Milan, sur la fin de 1322. Galéas Viscomti, l'aîné de ses fils et son successeur, ne put résister à l'acharnement des Guelphes, qui le chassèrent de Milan et de plusieurs autres places importantes. Les beaux jours de la gloire des Gibelins étaient passés, et les principaux chefs jugèrent que le moment était venu de se soumettre au pape d'Avignon.

Frédéric d'Autriche et Louis de Bavière mettaient les provinces d'Allemagne à feu et à sang; la bataille de Vethwis décida enfin de la fortune des deux concurrens. Frédéric d'Autriche et le prince Henri, son fils, prisonniers de Louis de Bavière, virent leur ennemi seul maître de l'empire. Le vainqueur tourna ses regards vers l'Italie, et résolut de relever la faction des Gibelins qui se débattait encore contre les Guelphes. Il envoya des troupes à Galéas Viscomti, et parvint même à obtenir une armistice de Jean XXII. Le pape indigné de ce qu'au mépris des traités, les Gibelins s'étaient emparés de Milan, lança contre Louis de Bavière un monitoire par lequel il le sommait de renoncer à l'empire.

Ces brouilleries duraient encore lorsque Villaret, grand maître de l'ordre de saint Jean de Jérusalem, vint à Avignon plaider sa cause contre Maurice de Pagnac que les chevaliers de Rhodes avaient élu à sa place. Les victoires de Villaret assurèrent le triomphe de son parti à la cour du souverain pontife, qui ne put s'empêcher de payer son tribut d'admiration au héros qui venait de conquérir l'île de Rhodes. Villaret abdiqua quelques mois après la grande maîtrise que les chevaliers réunis à Avignon confièrent au fameux Hélion de Villeneuve.

Cependant Louis de Bavière qui avait tout à craindre de la colère de Jean XXII, dans un siècle où l'excommunion était un coup mortel, députa au souverain pontife Albert, maître des chevaliers hospitaliers en Allemagne, et Henri, chanoine de Prague, pour connaître les causes du monitoire lancé contre sa personne.

— Je veux bien surseoir, dit Jean XXII, pour deux mois seulement à la publication des peines encourues par votre maître; mais si dans ce temps il n'abdique pas la corounne impériale, je l'excommunierai.

Louis de Bavière répondit aux menaces du pontife en envoyant de nouvelles troupes à Galéas Viscomti, qui battit les Guelphes en plusieurs rencontres. Il établit de nouveaux vicaires en Italie, et fit publier dans tous les états d'Allemagne, que le pape Jean ne tendait qu'à priver les électeurs de leurs droits. Le pontife écrivit le 15 juillet 1324 une bulle qu'il envoya aux princes allemands et italiens, et même à Charles IV, roi de France. Tant d'opiniâtreté effraya l'empereur qui convoqua une diète générale à Saxenhausen. Deux moines, Marsille et Jean de Gand y firent lecture de longs discours pour prouver que le pape d'Avignon était un hérétique et devait être déposé. Alors les Gibelins redoublèrent d'audace et remportèrent de grandes victoires; mais les Guelphes aidés par de nouvelles recrues du pape reprirent leur première supériorité, et la lutte devint plus sanglante que jamais. Jean XXII tenait en même temps un concile à Avignon, et établissait le tribunal de la *Rotte*, espèce d'aréopage composé de cardinaux et des prélats les plus renommés, soit par leur science, soit par leurs vertus.

L'empereur, lassé des tracasseries que lui suscitait la haine du souverain pontife, le fit supplier de nouveau de consentir à son élection, et de le couronner de sa propre main. Jean refusa, et Louis de Bavière irrité se jetta dans l'Italie pour secourir les Gibelins. Les grandes villes lui ouvrirent leurs portes; il entra dans Milan le 13 mai 1327, et y fut couronné par Guy de Tarlot, évêque d'Arezzo. Les Romains, après avoir long-temps hésité entre les deux partis, résolurent enfin d'envoyer des ambassadeurs à Jean XXII pour protester de leur dévoûment. Le souverain pontife répondit qu'ils devaient s'opposer aux armes de Louis de Bavière, et n'avoir aucune communication avec ce prince banni du giron de la sainte église.

Louis, accoutumé depuis long-temps à entendre gronder sur sa tête les foudres de l'excommunication, ne se laissa pas effrayer. Il traversa l'Italie et entra dans Rome le septième jour du mois de janvier. Les habitans de cette grande ville le reçurent avec une magnificence extraordinaire; il monta en triomphateur au capitole et fixa le jour de son couronnement au dix-sept du même mois. Il reçut en effet la couronne d'Italie dans la grande basilique de Saint-Pierre.

L'empereur ne recula plus alors devant aucun obstacle; il forma la résolution de déposer Jean, son mortel ennemi, et tint à Rome une assemblée des plus solennelles. Il y parut avec le grand manteau de cérémonie, la tunique impériale, le diadème sur la tête; il lut devant tous les prélats une sentence qui condamnait *Jean de Cahors* comme hérétique, déchu de la dignité pontificale. Cet arrêt étrange produisit une grande sensation sur la masse, toujours avide de nouveauté. Mais Jean XXII avait dans Jacques Colonna un défenseur aussi dévoué qu'intrépide. Il eut le courage de lire sur la place de Saint-Marcel un acte d'excommunication lancé contre le Bavarois. Louis de son côté se livra aux excès de la colère la plus violente. Il condamna Jean XXII à être brûlé vif avec le roi de Naples. Non content de cette démarche ridicule, ayant appris d'ailleurs que Jean avait envoyé à tous les princes d'Allemagne une lettre dans laquelle il le déclarait déchu de tous les droits à l'empire, le nouveau roi des Romains déclara qu'il était nécessaire de procéder à l'élection d'un autre pape.

Digitized by Google

Pierre Rainalluci, plus connu sous le nom de Corbario, fut le personnage qu'il choisit pour jouer, aux yeux des Romains, cette ignoble comédie.

V.

L'ANTI-PAPE.

Le 12 mai 1328, une grande multitude se pressait sur la place Saint-Pierre. L'empereur y avait fait dresser un grand théâtre surmonté d'un dais magnifique. Il y parut paré de tous les ornemens impériaux, et fit asseoir Corbario à côté de lui.

— Romains! s'écria-il, le prêtre Jean a déshérité du Saint-Siége la capitale du monde chrétien; il est temps que le schisme finisse. Rome doit être à jamais le séjour des successeurs de Pierre.

— Vive Louis-Auguste, empereur des Romains, s'écria la foule en battant des mains.

Quand ces premiers transports de joie se furent calmés, le cardinal Nicolas Fabriano prononça un long dsscours dont le texte était: — Le Seigneur à envoyé son auge et m'a délivré des mains d'Hérode.

Romains, voulez-vous Pierre Corbario pour souverain pontife, s'écria par trois fois un hérault de Louis de Bavière!

Et la multitude s'obstinait à garder un profond silence: elle avait espéré que Louis lui donnerait un pape né à Rome. L'empereur voyant qu'il fallait en imposer par son audace à ce peuple qui aurait bien pu se révolter, s'approcha de Corbario, lui mit l'anneau au doigt, et lui donna le nom de Nicolas V. La multitude et les cardinaux n'opposèrent plus aucune résistance, et Louis conduisit tranquillement le nouveau pape à un splendide festin qu'il avait fait préparer.

L'anti-pape créa des cardinaux, et affecta bientôt la magnificence fastueuse d'un prince puissant. Pour subvenir à ses folles dépenses, il se vit bientôt réduit à vendre les vases sacrés et les privilèges de la sainte église.

Jean XXII informé de l'élection de l'anti-pape et du couronnement de Louis de Bavière, excommunia tous ceux qui avaient assisté à la cérémonie. Nicolas V de son côté lança ses foudres contre le pape d'Avignon, et, pendant quelques mois, les deux pontifes firent assaut d'excomunications. Mais le cardinal des Ursins, légat de Jean XXII, travaillait, d'une manière plus efficace à ruiner le parti de l'anti-pape et de l'empereur. Les Guelphes reprirent courage, et Louis de Bavière se vit forcé de sortir de Rome le 4 août 1328. Plus tard, les Viscomti accablés par leurs ennemis triomphans, eurent recours à la clémence de Jean; l'anti-pape lui-même, n'ayant plus rien à espérer, écrivit au souverain pontife qui se laissa toucher par son repentir. Alors seulement, Jean XXII se vit délivré des guerres désastreuses qui avaient ensanglanté l'Italie. Son plus redoutable ennemi, Louis de Bavière, était encore au faîte de sa puissance. Le pape tourna tous ses efforts contre ce prince qui lutta contre l'énergie pontificale avec une très-grande fermeté. Mais les princes d'Allemagne étaient aussi fatigués de tant d'années de combats, et par leurs instigations, Louis envoya des ambassadeurs à Avignon.

— Qu'il abdique la couronne impériale, répondit Jean XXII toujours inflexible.

Et la guerre recommença avec une nouvelle fureur en Allemagne et en Italie. En vain le roi de Bohême s'efforça de reconcilier Louis avec le pape, il ne reçut pour toute réponse que l'offre de la couronne impériale qu'il eut la générosité de refuser.

VI.

LAURE ET PÉTRARQUE.

Belle fontaine de Vaucluse, épanche plus doucement tes eaux pures et argentées. Qu'elles murmurent plus long-temps au milieu du gazon et des fleurs. La matinée est riante; aucun nuage ne voile l'azur du ciel; l'air est parfumé, et les oiseaux du printemps, cachés sous des rameaux fleuris, recommencent leur doux ramages aux premiers rayons du soleil levant.

Quel est ce jeune homme qui s'avance à côté d'un prince de la sainte église? Ses cheveux noirs tombent négligemment sur ses épaules; un ceinture de soie verte rattache autour de ses reins une petite robe de velours. Son œil brille d'un éclat céleste; sa bouche prononce des paroles harmonieuses comme le chant du rossignol... Salut poète, salut Pétrarque, amant de Laure! Le souffle brûlant des guerres civiles t'a chassé de l'Italie... Oh! viens chercher parmi nous le pain de l'hospitalité! Le ciel d'Avignon est aussi beau que celui d'Arrezzo ta patrie, et les peuples d'Occitanie t'accueilleront comme l'enfant de leur amour!

Le troisième jour du mois de mai 1329, le cardinal Philippe de Cabassole se promenait dans les détours enchantés que forme la vallée de Vaucluse. Pétrarque le suivait à petits pas; le poète et le cardinal admiraient en silence les richesses de la nature.

— Mon ami, dit enfin le cardinal, vous êtes trop mélancolique pour votre âge; si je ne me trompe, vous ne pensez pas toujours à votre belle Italie.

— Le souvenir de la patrie enivre mon ame d'une joie céleste, répondit Pétrarque, et cette belle vallée ne me fera jamais oublier les riantes plaines d'Arrezzo.

— Et l'amour, mon ami? ajouta le cardinal en riant.. Ne rougissez pas Pétrarque... Dieu créa la première femme pour charmer la solitude d'Adam; il ne nous a pas défendu d'aimer le chef-d'œuvre de sa toute puissance.

— Seigeur, répondit le poète, j'admirais l'architecture de la chapelle de Saint-Véran. D'ailleurs, je ne suis qu'un pauvre exilé; quelle femme voudrait enchaîner sa destinée à la mienne. Je n'ai jamais demandé qu'une seule chose au ciel: périssent les Gibelins!...

— Et gloire à Jean XXII! ajouta le cardinal.

— Oh! pourquoi s'est-il obstiné à fixer son séjour à Avignon! Ne sait-il pas que cette ville est la Babylone moderne?

— Vous êtes Italien, Pétrarque..

— Je suis catholique, monseigneur; répondit Pe-

Digitized by Google

trarque, et je voudrais que le successeur de Pierre siège au Vatican et non au château fort d'Avignon.

— Vous n'aimez donc pas Jean XXII?

— Je le regarderai comme un impie, jusqu'à ce qu'il se soit assis sur la chaire de Pierre.

— Il vous a comblé de faveurs.

— Il m'a trompé, monseigneur de Cabassoles.

— Silence, Pétrarque; vous êtes encore trop jeune pour juger les actions du souverain pontife.

Et Pétrarque garda le silence, jusqu'au moment où il rentra dans le château du cardinal son protecteur.

Depuis long-temps, il connaissait la belle Laure épouse du marquis de Noves. Laure lui avait promis de se rendre ce jour là même à la fontaine de Vaucluse. Pétrarque apperçut au loin une blanche haquenée, et ne doutant pas que ce ne fut sa bien-aimée, il pressa le cardinal de rentrer au château.

Quelques instans après, la noble dame suivie d'un page et deux damoiselles, mit pied à terre près de la fontaine. Pétrarque se hâta d'arriver, et s'agenouilla devant la belle Laure qu'il avait déja chantée tant de fois.

Laure rougit d'abord et dit au poète:

— Je suis venue, Seigneur, pour faire un pélérinage à Saint-Véran; c'est un vœu que j'ai fait pour que Dieu me donne un fils; vous me suivrez, seigneur; j'aime tant à vous entendre, surtout lorsque vous parlez de votre Italie.

Pétrarque s'inclina respectueusement devant la noble dame, et un sourire ineffable passa sur ses lèvres.

Qui pourrait dépeindre les douces impressions qu'éprouvèrent en ce beau jour l'amante et le poète! Qui nous répétera les stances divines que Pétrarque composa sans doute dans l'extase de son amour! Il ne fut pas donné aux oreilles d'un homme d'entendre le suave concert d'amour qui s'éleva dans ce moment jusqu'au ciel.

L'exilé d'Arrezzo coulait des jours heureux à Avignon; il respirait le même air que Laure; il pouvait la voir à chaque instant. Il était entièrement absorbé par l'amour; la gloire n'avait pas encore frappé à la porte de son cœur. Cependant ses poésies étaient déja populaires en France et en Italie. Le même jour, il reçut deux lettres, une du recteur de l'Académie de Paris, et l'autre de Rome. On l'invitait à accepter la couronne qu'on voulait lui décerner, en sa qualité de prince des poètes. Pétrarque hésita long-temps; il opta pour Rome, et se mit en route pour l'Italie.

— Noble dame, dit-il à Laure, quelques jours avant son départ, je n'envierais pas tant cette couronne, sans l'espoir que j'ai de la déposer à vos pieds. Soyez bénie, belle et vertueuse Laure, pour toutes les consolations que vous avez prodiguées à mon âme.

— Revenez bientôt, Pétrarque; revenez, s'écria la belle Laure.

Elle ne devait plus revoir le poète qui, à son retour à Avignon, se vit réduit à pleurer sur le tombeau de la dame qu'il avait tant aimée. Laure seule aurait pu retenir Pétrarque loin de l'Italie; aussi ne tarda-t-il pas à manifester le désir de quitter le comtat Vénissin.

— Ma bien aimée n'est plus, répondit-il au cardinal Philippe de Cabassoles qui voulait le retenir. Trop long-temps j'ai respiré l'air d'Avignon, la Babylone moderne.

Dès ce jour, les échos de Vaucluse ne répétèrent plus les suaves accords du poète; la tristesse de la solitude régna de nouveau dans cette vallée que le génie de Pétrarque avait changé en un temple sacré où retentissaient sans cesse les accens de l'amour.

Cinq siècles se sont écoulés depuis lors, et la fontaine chantée par le poète d'Arezzo, n'a rien perdu de ses poétiques souvenirs. Le nom de Vaucluse résume à lui seul tout ce qu'il y eut d'amour et de poésie dans le quatorzième siècle; on dirait que pendant les belles nuits d'été, Pétrarque descend du ciel pour répéter ses admirables sonnets, et plus d'une imagination exaltée a cru souvent voir flotter dans les airs les plis ondoyans de la robe blanche de Laure. Mais pour le commun des hommes, Vaucluse n'est plus aujourd'hui qu'un lieu sauvage, bizarrement embelli par la nature.

VII.

LES FUNÉRAILLES.

Cependant Louis de Bavière avait presque anéanti le parti du pape en Allemagne. Jean XXII pour réparer les pertes qu'il venait d'essuyer dans cette partie du monde chrétien, fit tous ses efforts pour attirer à lui les peuples d'Italie. Les grandes villes lui envoyèrent des députés, et promirent avec serment de ne plus reconnaître les officiers de l'empereur. Galéas Viscomti ne se laissa pas effrayer par cette défection subite; il se ligua avec le roi de Naples et battit près de Ferrare les troupes de Jean XXII. Philippe roi de France crut que l'occasion était des plus favorables pour réconcilier le pape et Louis de Bavière; Jean fut encore inflexible, et le prince allemand convoqua un concile où il fit condamner Jean comme hérétique: les peuples d'Allemagne demandèrent à grands cris la déposition de Jean. Le cardinal Napoléon des Ursins désespérant de déterminer le souverain pontife à transporter le Saint-Siége à Rome, répondit favorablement aux propositions que lui fit Louis de Bavière.

Jean XXII qui n'avait rien perdu de son activité, malgré son grand âge, ne fut pas plutôt instruit des nouveaux projets de l'empereur qu'il travailla avec plus d'ardeur que jamais à lui enlever la couronne. En même temps les Bolonais se révoltèrent contre le pouvoir pontifical; ils chassèrent de leur ville le cardinal Poyet, et démolirent le magnifique palais qu'il avait fait construire. Le vieux pape ne put résister à ce nouveau coup de la fortune; la maladie fit des progrès si rapides que les médecins déclarèrent que c'en était fait du souverain pontife. Jean XXII sentant sa dernière heure approcher réunit tous ses cardinaux; leur fit lire une bulle qui contenait sa profession de foi,

Digitized by Google

reçut la communion et rendit le dernier soupir à neuf heures du matin le 4 décembre 1834.

Il avait occupé le saint siège, dix-huit ans trois mois et vingt-huit jours; dans le cours de son long pontificat il rendit à l'église les services les plus importans par leurs résultats. La Provence, le Languedoc et l'Aquitaine lui furent surtout redevables de nombreuses améliorations. Jean XXII n'oublia jamais qu'il avait vu le jour sous le beau ciel de notre France méridionale; toutes les fois qu'il eut des faveurs spirituelles ou temporelles à accorder il jetta les yeux sur ses compatriotes. A ce titre seul il mérite de figurer dans les fastes historiques du midi.

Quant aux invectives dont ses ennemis ont chargé sa mémoire, je n'essairai pas de les atténuer, parceque le silence est la meilleure réfutation des historiens qui ont écrit sous l'influence de la haine et de la colère. Qui voudra ajouter foi à l'assertion de Villani qui a dit que Jean XXII laissa des trésors qui s'élevaient jusqu'à la somme de vingt-cinq millions de florins? Cet historien était vendu corps et âme aux Gibelins et à Louis de Bavière; il était payé pour flétrir d'une manière quelconque un pontife qui, du fond de son palais d'Avignon, avait fait trembler tous les princes de l'Europe.

Les violentes apostrophes de Pétrarque ne sont pas d'un plus grand poids dans la balance de l'histoire. Le poète voulait que le saint-siège fut transféré à Rome; Jean refusa, et l'amant de Laure paya l'hospitalité pontificale par des injures et des calomnies. Peut-on faire un crime à Jean XXII d'avoir préféré Avignon à Rome? L'amour de la patrie, si naturel à tous les hommes, lui serait-il imputé comme une action indigne du successeur de Pierre? La prudence ne lui défendait-elle pas de se livrer aux peuples de cette Italie si audacieuse, si turbulente, qui méprisait ses anathèmes et maltraitait ses nonces?

Pendant tout le temps du pontificat de Jean XXII, l'Europe fut livrée à la fureur des dissentions. Il eut besoin d'une main ferme et hardie pour conduire la barque de Pierre sur la mer orageuse du monde.

Louis de Bavière, Frédéric d'Autriche, tantôt les Guelphes, tantôt les Gibelins ne cessèrent de hurler comme des bêtes féroces autour du palais d'Avignon. Jean lutta avec une habileté admirable, et tout autre que lui se serait peut-être perdu dans ce naufrage. Néanmoins, jamais pape n'a été plus calomnié; jamais plus d'accusations ne pesèrent sur une seule tête (1).

Les hommes ont été, sont, et seront toujours les mêmes: ils jugent leurs semblables quand ils ont accompli leur mission; ils oublient les dangers qu'ils ont bravés, et les obstacles qu'ils ont eu à surmonter. Ils voient le héros vaincu, terrassé, et ne se souviennent plus qu'il a combattu long-temps avant de succomber.....

J. M. Cayla.

1 Les constitutions de Jean XXII furent recueillies avec celles de Clément V, son prédécesseur. On les appela d'abord les Joannines; on les connait aujourd'hui sous le nom d'*Extravagantes*.

Le mausolée de Jean XXII, dans la cathédrale d'Avignon, est digne de l'admiration des voyageurs. Le 9 mars 1759, on le changea de place. Le corps fut trouvé tout entier. Il n'avait de longueur que cinq pieds, ses bras et ses mains étaient croisés sur sa poitrine; il avait des gants de soie blanche, et au doigt une grosse bague d'or avec une pierre blanche. Il était vêtu d'une tunique de soie violette, et avait par dessus une grande chappe enrichie d'une infinité de petites perles, et au-dessus de la chappe, le *Pallium*. Sa tête était couverte d'une petite mitre de soie blanche dont les bouts pendants étaient de soie rouge.

(*Histoire des Papes d'Avignon*, page 1139)

JEAN-FRANÇOIS GALAUP DE LAPEROUSE.

Dans un recueil destiné à faire connaître toutes les célébrités du midi de la France, le lecteur trouvera souvent le nom d'un artiste à côté du nom d'un guerrier; celui d'un savant qui a vécu dans la retraite et la méditation, à côté de celui d'un navigateur qui a trouvé la gloire dans des explorations lointaines, et dans une vie d'agitation et de dangers. Tous les esprits privilégiés, qui font des conquêtes dans le monde moral ou dans le monde physique ont des droits à la reconnaissance de la patrie; ils accomplissent cette loi divine qui veut: que l'homme perfectionne indéfiniment son intelligence, et qu'il arrive, par son industrie, à la possession et à la paisible exploitation du globe. Pour qu'il puisse accomplir ses hautes destinées, la providence l'a doué d'une constitution flexible, qui lui permet de vivre à toutes les latitudes, au milieu des glaces polaires, comme sous les feux de l'équateur; elle a voulu que les produits les plus variés du règne animal et du règne végétal, servent à ses besoins et à son bien être. La postérité doit donc un tribut d'hommages aux savans intrépides, et aux voyageurs qui ont ouvert un passage à la civilisation au milieu des terres inconnues, ou qui ont frayé sur les mers, jusqu'à eux inaccessibles, une route au commerce et à l'industrie. Le midi peut nommer avec orgueil Lapérouse pour l'opposer à ce que la France entière et l'Europe offrent de plus illustre parmi les navigateurs.

Lapérouse naquit à Albi; en 1741; une éducation soignée, une jeunesse studieuse lui préparaient une carrière distinguée; ses goûts que l'étude avait développés lui firent choisir la marine militaire, dans laquelle il entra en qualité de garde du pavillon le 19 novembre 1756; il se distingua à son début pendant la guerre que la France soutenait contre l'Angleterre.

Digitized by Google

GALAUP DE LAPÉROUSE.

Il fut blessé et fait prisonnier dans le combat que le maréchal de Conflans livra avec son escadre aux flottes anglaises, à la hauteur de Belle-Ile. Les vaisseaux de l'arrière-garde française, le *Magnifique*, le *Héros* et le *Formidable* furent enveloppés par huit à dix vaisseaux ennemis, et, après un combat terrible, qui occasionna la perte de 8 vaisseaux français ou anglais, le *Formidable*, criblé de boulets se rendit aux Anglais. Rendu peu de temps après à la France, Lapérouse fit avec distinction trois campagnes sur le vaisseau le *Robuste*. Promu au grade d'enseigne, le 1er octobre 1764, il pouvait jouir du repos pendant une paix de quatorze ans; mais son amour pour la marine lui faisait chercher de nouvelles fatigues; aussi pendant ce temps de trève, nous trouvons Lapérouse sur six vaisseaux différents, s'exerçant aux pratiques de la navigation dans les mers d'Amérique, et sur les côtes du Malabar. En 1778 les hostilités recommencèrent et Laperouse promu au commandement de l'*Amazone* qui faisait partie de l'escadre de l'amiral d'Estaing, se signala par la capture de la frégate anglaise l'*Ariel*, et par la part glorieuse qu'il eut à la prise du vaisseau

Digitized by Google

l'Expériment. Nommé capitaine en 1780, il prit le commandement de la frégate l'*Astrée*, et il alla avec *l'Hermione*, croiser vers le cap nord de l'île royale : c'est là qu'il livra le 21 juillet, un brillant combat à six bâtimens de guerre anglais. A sept heures du soir, les deux frégates coururent ensemble, toutes voiles dehors, sur la ligne que formaient les vaisseaux ennemis, et, après avoir porté le désordre dans l'escadrille anglaise, elles capturèrent après une demi heure de combat le *Charlestown* de 24 canons, et le *Jach* de 18. Les autres bâtimens anglais ne durent leur salut qu'à la fuite et à l'obscurité de la nuit. Ce glorieux fait d'armes, augmenta la réputation de Lapérouse, qui reçut, le 31 mai 1782, comme témoignage de la haute estime du gouvernement, la mission de détruire les établissemens anglais de la baie d'*Hudson*. Monté sur le *Sceptre* de 74, et suivi de deux frégates l'*Astrée* et l'*Engageante*, commandées par les capitaines *Delangle* et *la Jaille*, il arriva le 17 juillet à l'entrée de la baie d'Hudson qu'il trouva encombrée de glaces; des brumes épaisses rendaient encore sa position plus difficile. Lapérouse, avec son habileté ordinaire, surmonta les obstacles, et après quelques jours de dangers, il arriva en présence du fort du *prince de Galles* qui se rendit à sa première sommation. Le fort d'Yorck situé au sud n'offrit pas plus de résistance. Cette expédition, terminée presque sans coup férir, mit à découvert la capacité incomparable de Lapérouse comme navigateur. Son génie naturel, son courage, une expérience consommée le rendaient digne de diriger les plus hautes entreprises. A cette époque, Louis XVI, enthousiasmé par la lecture des immortels voyages de Cook, voulut que la France rivalisât avec l'Angleterre par ses explorations et ses travaux géographiques. Les regards du monarque en cherchant un rival à Cook devaient se porter sur le capitaine qui revenait vainqueur du milieu des glaces polaires. Lapérouse fut désigné pour diriger une campagne d'exploration dans l'Océanie, et sur les côtes de la Tartarie; un projet détaillé fut présenté à Louis XVI et ce prince, très-versé dans la géographie, après l'avoir examiné avec soin, y ajouta des notes et des observations qu'il terminait par quelques lignes que nous croyons devoir reproduire : «Pour résumer ce qui est » proposé dans ce mémoire, et les observations que j'ai » faites, il y a deux parties : celle du commerce et celle » des reconnaissances; la première a deux points prin» cipaux, la pêche de la baleine dans l'océan méridio» nal au sud de l'Amérique et du cap de Bonne-Espé» rance, l'autre est la traite des pelleteries dans le » nord-ouest de l'Amérique, pour être transportées en » Chine, et, si l'on peut, au Japon. Quant à la partie » des reconnaissances, les points principaux sont : celui » de la partie nord-ouest de l'Amérique, qui concourt » avec la partie commerciale; celui des mers du Japon » qui y concourt aussi; mais pour cela, je crois que » la saison proposée dans le mémoire est mal choisie; » celui des îles Salomon et celui du sud-ouest de la » Nouvelle-Hollande. Tous les autres points doivent » être subordonnés à ceux-là; on doit se restreindre à » ce qui est le plus utile et qui peut s'exécuter à l'aise » dans les trois années proposées. » Les intentions du roi furent secondées par le concours de tous les savans, et une instruction complette fut remise par *Fleurieu*, à Lapérouse, qui allait s'immortaliser par ses belles découvertes, et s'éloigner pour jamais de la patrie. Les deux frégates la *Boussole* et l'*Astrolabe*, portant chacune cent hommes d'équipage furent armées à Brest. Lapérouse commandait la *Boussole*, et son ami Delangle l'*Astrolabe*; l'expédition mit à la voile le 1er août 1785; elle relâcha à Madère et de là se rendit à l'île Sainte-Catherine située sur la côte de l'Amérique méridionale à quelques degrés au nord de la rivière *La Plata*. Peu de temps après, les frégates doublèrent le cap *Horn* pour entrer dans ce monde des marins, l'Océanie, si intéressante, si utile au commerce et où il reste encore tant de découvertes à terminer. Il mouilla le 22 février 1786 dans la baie de la Conception, puis, remontant vers le nord, il passa dans le voisinage de l'île de Paques et des îles Sandwich, découverte par l'illustre Cook; de là il vint attérir au mont Saint-Elie, situé sur la côte de l'Amérique du nord à 60 degrés de latitude.

Trois mois suffirent pour explorer la côte de l'Amérique septentrionale dans une étendue de plus de 600 lieues. Ce rapide examen eut pour résultat de belles découvertes; des points importants que Cook n'avait qu'entrevus furent rigoureusement déterminés; un beau port jusqu'alors inconnu et que Lapérouse appela le *Port des Français*, fut signalé aux navigateurs et aux géographes. Ce dernier succès devait coûter à notre illustre compatriote des larmes bien amères : des canots envoyés pour sonder le port, au moment de la haute mer, furent engloutis; un seul échappa comme par miracle à la fureur des vagues. Deux frères de la plus grande espérance, les MM. Delaborde, furent victimes de ce fatal événement. « C'est avec la plus vive » douleur, dit Lapérouse, dans sa relation, que je » trace l'histoire d'un désastre, plus cruel mille fois » que les maladies, et tous les autres événemens » des plus longues navigations : je cède au devoir » rigoureux que je me suis imposé d'écrire cette rela» tion, et je ne crains pas de laisser connaître que » mes regrets ont été depuis cet événement cent fois » accompagnés de mes larmes. » Mais la douleur ne pouvait abattre cet âme aussi héroïque qu'elle était sensible; après un court relâche à *Monterey*, les deux frégates mirent à la voile le 21 septembre 1786 pour traverser le grand Océan pacifique. Au nord de l'archipel *Sandwich*, elles rencontrèrent le 5 novembre, une île inculte qui fut appelée île *Neker*; la nuit suivante, les deux navires faillirent se perdre sur un récif qui n'était point éloigné de 100 toises; échappés à ce danger, ils pénétrèrent dans le groupe des Mariannes, et relâchèrent dans la rade de Macao; de là, ils se rendirent à Manille et mouillèrent le 27 février 1787 dans le port de Cavité. Enfin Lapérouse quitta les Philippines le 10 avril, pour exécuter la reconnaissance des côtes de Tartarie et du Japon, partie principale de son voyage, qui a rendu son nom à jamais célèbre. Cette partie du globe n'était connue que par les récits

Digitized by Google

contradictoires et confus des missionnaires. Il était réservé à notre compatriote de fixer les géographes, et d'éclaircir par des découvertes du premier ordre les doutes des navigateurs. S'avançant au nord, en suivant le canal que forment les îles Japonnaises avec la Tartarie, il reconnaît d'abord l'île *Quelpaërt* qui appartient à la *Corée*, longeant successivement les deux rives du canal, il découvre sur la côte du Japon un beau port (le port *d'Estaing*). A cet endroit, le canal qui se rétrécit vers le nord, n'a plus que quatre lieues de largeur. Enfin le 24 juillet, par 51° 30' de latitude, la profondeur des eaux diminua à tel point, que Lapérouse ne put trouver passage pour ses frégates : il traversa plusieurs fois le canal de l'ouest à l'est, et il acquit la certitude que les hauts fonds le barraient dans toute sa largeur. Des vents furieux qui s'élevèrent du sud auraient rendu sa position périlleuse, sans l'importante découverte qu'il fit d'une baie spacieuse (la baie de Castries) sur la côte de Tartarie. Après y avoir réfugié ses vaisseaux, Lapérouse envoya des canots en exploration ; mais ils ne purent, malgré leurs efforts, pénétrer jusqu'à l'embouchure du fleuve *Amur* dont ils étaient peu éloignés. Cette navigation difficile prouva (ce qui depuis a été confirmé par Krusenstern) que l'île Japonnaise de Ségalien se trouve, en effet, détachée de la Tartarie, mais que le canal de séparation qui se retrécit vers le nord était obstrué par les dépôts sablonneux de l'*Amur*. Forcé de rétrograder au sud, Lapérouse ne s'écarta pas de la côte de l'île Ségalien, et il termina cette partie de l'expédition de la manière la plus brillante, en découvrant par 45° 10° de latitude au sud du cap *Crillon* le détroit qui porte son nom. Après avoir complété différentes découvertes, ébauchées par les Hollandais, l'illustre navigateur traversa les *Kouriles* et vint se relâcher au *Kamchatska* dans le hâvre de Saint-Pierre et de Saint-Paul, le 7 septembre 1787. Les frégates prirent ensuite la route sud, et stationnèrent aux îles des Navigateurs, où le capitaine Delangle et quelques autres marins ou savans de l'expédition furent assassinés par les sauvages. Le 7 février 1788, Lapérouse, après avoir réalisé les plus belles découvertes et éprouvé deux malheurs affreux dans la perte de ses amis les plus chers, était rentré à Botany-Bay, d'où il écrivit, pour la dernière fois, au ministre de la marine, une lettre, dont nous reproduisons la dernière partie, parce qu'elle renferme un exposé précis des explorations qu'il voulait encore entreprendre pour terminer son grand voyage:

« Je remonterai aux îles des Amis, et je ferai absolu» ment tout ce qui m'est enjoint par mes instructions, » relativement à la partie méridionale de la nouvelle » Calédonie, à l'île *Santa-Crux de Mendana*, à la » côte sud de la terre des *Arsacides de Surville*, et à » la terre de la *Louisiade* de Bougainville, en cher» chant à connaître si cette dernière fait partie de la » *Nouvelle Guinée*, ou si elle en est séparée. Je passe» rai, à la fin de juillet 1788, entre la *Nouvelle Guinée* » et la *Nouvelle Hollande*, par un autre canal que » celui de l'*Endeavour*, si toutes fois il en existe un. » Je visiterai, pendant le mois de septembre, et une » partie d'octobre, le golfe de la *Carpentarie*, et, » toute la côte occidentale de la *Nouvelle Hollande*, » jusqu'à la terre de *Diemen*, mais de manière cepen» dant qu'il me soit possible de remonter au nord assez » tôt, pour arriver au commencement de décembre » 1788, à l'île de France.

Ces lignes étaient les derniers adieux de Lapérouse, à la patrie qu'il ne devait plus revoir. Le 9 février 1791 le gouvernement n'avait plus de nouvelles de l'expédition, et l'assemblée rendit un décrèt, par lequel le roi était prié de faire armer des vaisseaux pour aller à la recherche de Lapérouse et pour continuer l'exploration dont sa dernière lettre contenait le programme. Le 22 avril 1791 la même assemblée décrétait que les relations et les cartes envoyéss de Botany-Bay, seraient imprimées et gravées aux frais de l'état et qu'excepté les exemplaires dont le roi voudrait disposer, l'édition serait offerte à madame de Lapérouse ; elle décréta aussi, que Lapérouse resterait porté sur l'état de la marine, jusqu'au retour des bâtimens envoyés à sa recherche et que ses appointemens continueraient à être payés à sa femme.... Le contre-amiral d'Entrecasteaux eut la mission honorable de continuer le voyage de Lapérouse et de chercher à découvrir les lieux où ses frégates avaient péri ; mais cette expédition utile à la navigation et à la géographie, ne put éclaircir le mystère qui enveloppait la fin malheureuse de notre compatriote. Les regrets de toute l'Europe, les attentions bienveillantes du gouvernement, ne purent calmer la douleur de madame de Lapérouse ; l'espérance l'avait soutenue, sa vie s'éteignit dans la fleur de la jeunesse, lorsqu'elle l'eut perdue....

Trente-cinq ans après la perte de Lapérouse, l'académie des Jeux-Floraux couronnait en 1823 son éloge composé par M. Vinati. —Enfin le hasard a mis les navigateurs sur la trace de notre infortuné compatriote. L'anglais Peter Dillon échangea le 13 septembre 1827 avec les insulaires des îles Mallicolo, (Vanikoro de d'Urville), des objets de fabrique européenne; quatre mois après, la corvette française, l'*Astrolabe* était dans ces parages. A force de soins et de recherches, M. Dumont d'Urville acquit la conviction que les naturels avaient vu deux navires portant pavillon blanc échoués sous le récif de leur île. Un sauvage, gagné par des présens, conduisit une des embarcations de l'Astrolabe dans une coupure au travers des brisans, et là, à la profondeur de 12 à 15 pieds, on distingua bientôt des ancres, des canons, des boulets, et de nombreuses plaques de plomb; une ancre et un canon furent, après des efforts inouis, détachés des coraux qui les empataient. —Plusieurs pièces d'argent timbrées de fleurs de lys, et la grande cloche du navire sur laquelle on lit; *Barin ma fait*, ont été rapportées en Europe avec d'autres objets précieux. Un fragment de poupe portait encore des sculptures qui se rapportent aux dessins conservés de la *Boussole*.

En comparant les différens récits des naturels, M. d'Urville pense qu'à la suite d'une nuit orageuse, les insulaires de Vanikoro, apperçurent près du district

Digitized by Google

de *Tanema* un vaisseau échoué sur les récifs; les vagues le détruisirent rapidement, et un petit nombre d'hommes parvinrent à gagner la terre : le jour suivant les sauvages apperçurent un second vaisseau échoué devant le village de *Païou*; celui-ci, moins tourmenté, se conserva long-temps. Les Français débarquèrent à Païou, où ils travaillèrent sans relâche avec leurs infortunés compagnons à la construction d'un autre navire; ils quittèrent ensuite l'Ile, épuisés par la fièvre et par les combats qu'ils avaient soutenus contre les insulaires; mais cette frêle embarcation ne put résister à la fureur des vagues, ou bien, suivant l'opinion de M. d'Urville, elle alla se perdre sur les côtes occidentales des îles *Salomon*.

Il reste encore un dernier nuage sur les destinées de Lapérouse; nuage qui ne sera peut-être jamais entièrement dissipé.— M. d'Urville a fait construire un modeste monument (aux îles Vanikoro, archipel Lapérouse, de Balbi) pour conserver dans ces parages le souvenir de notre infortuné compatriote.

Lapérouse, comme militaire, peut être compté parmi les braves marins qui ont illustré le pavillon national; comme navigateur, il peut figurer avec honneur à coté de Magellan, de Cook, de Vancouver... Il était doué de toutes les qualités du cœur; sa douceur le faisait chérir de ses compagnons; sa modestie parfaite le portait à faire valoir les services des autres et à oublier les siens.. Le gouvernement, en s'associant à ses concitoyens pour lui ériger une statue dans sa ville natale, a rendu un hommage mérité au courage et au génie.

E. Brassine.

LA VALLISNÉRIE SPIRALE.

L'histoire de la Vallisnérie se rattache tellement aux phénomènes que présente la reproduction des végétaux, qu'on nous pardonnera, sans doute, de placer en tête de cet article, et dans le but de mieux faire saisir tout ce que cette plante offre de merveilleux, quelques considérations élémentaires sur les organes chargés de remplir cette fonction, sur laquelle est fondée la perpétuité des espèces.

Comme il est facile de le comprendre, par la seule réflexion, la production constante de semences donnant naissance à des êtres semblables à ceux qui les ont produites, nécessite le concours de parties ou organes spéciaux chargés de remplir cette admirable loi de la nature. Ce sont les fleurs à qui de si doux attributs sont confiés; chaque pièce qui entre dans leur composition joue un rôle plus ou moins important dans cette sorte d'hymen végétal. Néanmoins celles qui dans une fleur la plus compliquée possible, frappent nos yeux, au premier aspect, par l'élégance et la variété de leurs formes, par la vivacité ou la douceur des couleurs, ne sont pas les plus essentielles; il faut rechercher les organes générateurs au centre, où ils semblent s'abriter à l'ombre de celles-ci, chargées de les protéger, et formant, pour nous servir d'une heureuse image du célèbre Linné, les rideaux de ce lit nuptial.

Si l'on considere avec quelque attention les fleurs du lys blanc, si commun dans les jardins et que nous choisissons à cause de la facilité que leurs grandes dimensions donnent à l'observateur, on trouve, au centre de la coupe évasée que forment les six segmens de l'enveloppe florale, un petit corps dressé, offrant dans le bas un renflement oblong à trois côtes : au-dessus s'élève une partie mince et cylindrique qui supporte une tête à trois lobes, dont la surface est légèrement duvetée et humectée d'une liqueur visqueuse : on dirait une colonne ayant sa base, son fut et son chapiteau. Cette colonne ainsi faite est le pistil. Voici le rôle que cet organe joue dans l'acte de la reproduction : la partie la plus inférieure et la plus renflée, ou l'*ovaire*, renferme trois loges occupées par des graines nombreuses à l'état rudimentaire, qui n'acquéront la propriété de grossir, de mûrir, et de germer qu'autant qu'elles auront reçu une certaine influence de la part d'organes excitateurs particuliers dont il nous reste à parler. Ces organes, on les trouve portés sur la face intérieure de chacune des six divisions de l'enveloppe florale : on les nomme étamines; elles consistent en un filet délié, terminé au sommet par un petit sac membraneux d'abord, exactement fermé et rempli d'une abondante poussière de couleur jaune, qui a reçu le nom de pollen ou de poussière fécondante. En examinant le pollen, à un fort grossissement, on voit que chaque grain est formé par une petite vésicule renfermant une liqueur particulière. Or, c'est au pollen qu'est confié le rôle excitateur, dont nous avons parlé et qui consiste à donner la vie à ces ovules que nous avons trouvé incapables de se développer hors de sa fécondante influence. Comment s'opère cet étonnant phénomène? le voici : Il faut que, lors de la floraison, le pollen des étamines soit porté sur le chapiteau qui termine le pistil, et que l'on nomme stigmate; là, en contact avec le liquide qui humecte la surface de cet organe, chaque vésicule pollinique éclate, et la liqueur qu'elle contenait s'introduit en parcourant les canaux déliés qui font communiquer le stigmate à la partie inférieure ou ovaire, jusqu'aux ovules qu'elle anime.

Lorsque, comme dans le lys, les étamines et le pistil sont renfermés dans la même fleur, cette sorte d'hermaphrodisme rend facile le phénomène de la fécondation; mais, inépuisable dans ses effets, la nature a voulu que des espèces végétales fussent constamment composées d'individus n'ayant que des pistils sans étamines, et d'autres des étamines sans aucune trace de pistil. C'est à ces plantes qui ont ainsi les organes floraux séparés sur des pieds différents que les bota-

Digitized by Google

Plante mâle. Plante femelle.

LA VALLISNÉRIE SPIRALE.

nistes ont consacré la dénomination de *dioïques*.

Quelquefois il arrive que des causes fortuites, ou la nature même des choses, tiennent à des distances très éloignées les pieds pourvus d'étamines, des pieds dont les fleurs sont toutes pistilifères : n'importe la fécondation s'opérera. Les brises du matin, apportant

Digitized by Google

au loin la poussière sur les étamines sauront rendre fertiles des fleurs femelles qui semblaient vouées à une constante stérilité.

La Vallisnérie est dans la classe des végétaux dioïques : cette spirale filiforme terminée par un ovaire alongé, cylindrique, dont le sommet offre six lobes ouverts dont trois inférieurs plus petits, et au centre trois stigmates, où est le pistil ; d'abord resserré sur lui-même, ce long pédicule est placé au fonds des eaux entre les feuilles, au milieu des quelles il nait ; mais, à l'heure de la floraison, il se déroule lentement jusqu'à ce que la fleur soit arrivée au niveau de la surface de l'eau.

Maintenant, pour que le mystère de la fécondation s'opère, des phénomènes plus étonnans vont avoir lieu : les fleurs munies d'étamines sont très nombreuses et fixes au-tour d'un axe central, au sommet d'un sommet très-court, et entourées d'une membrane diaphane, d'abord très-entière qui les protége, et qui finit par se déchirer en plusieurs lobes irréguliers. Ces petits points que vous remarquez sont de très petites fleurs qui ont chacune deux étamines renfermées dans une enveloppe florale à trois divisions très profondes, hermétiquement fermées. La cavité qu'elles forment se trouve remplie d'un gaz particulier ; ce qui rend ces organes spécifiquement plus légers que l'eau ; aussi, à l'heure de la floraison, toutes ces fleurs, se détachant du support commun, viennent, libres, gagner la surface du liquide. Bientôt, à la première influence des royons solaires, chaque fleur s'épanouit, les étamines se redressent, et, flottantes, poussées par les ondes ou les vents, elles viennent se grouper, nombreuses, autour des fleurs femelles, en lançant sur elles les grands poliniques ; puis, flétries, elles sont dispersées, car leur rôle est terminé : les ovules sont fécondés. On voit alors le pistil se contracter de nouveau en spirale et regagner les fonds des eaux pour y murir les nombreuses graines qui, répandues sur la vase fertile, ou fixées aux corps solides, submergés à l'aide d'une sorte de glu qui les environne, donneront naissance à une nombreuse postérité.

Certes y a-t-il une autre plante capable de piquer la curiosité de l'observateur à légal de celle-ci ? La véritable interprétation des phénomènes que nous venons de passer en revue aurait suffi pour établir à tout jamais la démonstration des sexes dans les fleurs. Ces idées admises aujourd'hi par tout le monde, depuis que Linné leur donna la consécration de son grand nom, ont été célébrées par les poètes, et la Vallisnérie a eu sa belle part d'éloges dans les descriptions que Castel, Delille, Aimé Martin nous ont donnée des noces des plantes. Pour nous, nous avons cru devoir borner notre rôle à celui d'observateur exact, et nous nous sommes contentés de dire ce que nous avons si souvent admiré, lorsque, pendant les belles matinées de l'été, si communes à Toulouse, assis sur les bords du canal de Languedoc, sous la belle allée des platanes qui le bordent, non loin de la ville, nous nous surprenions à passer de longues heures dans le recueillement le plus complet, suivant des yeux les jeux de ces végétales amours. Il nous a semblé que ce récit devait être dépouillé de toute la pompe du style descriptif. Eh ! à quoi serviraient les images pour dire des faits si surprenans par eux mêmes. Aux poètes seuls appartient ce droit.

Delille a célébré, dans ses *Trois règnes de la nature*, les amours de la Vallisnérie. Voici ses vers :

Eh ! même dans le sein de l'humide séjour,
Les peuples végétaux n'ont-ils pas leur amour !
Je t'en prends à témoin, ô toi, plante fameuse
Que le Rhône soutient sur son onde écumeuse !
Même lien n'unit point les deux sexes divers ;
Le mâle dans les eaux cachant ses épis verts,
Y végète ignoré ; sur la face de l'onde
Son épouse suivant sa course vagabonde,
Y goûte, errant au gré des vents officieux,
Et les bienfaits de l'air, et la clarté des cieux.
Mais des flots paternels la barrière jalouse
Vainement de l'époux à séparé l'épouse,
L'un vers l'autre bientôt leur sexe est rappelé :
Le temps vient, l'amour presse, et l'instinct a parlé ;
Alors, prêts à former l'union conjugale,
Les amans, élancés de leur couche natale,
Montent, et sur les flots confidens de leurs feux,
Forment à leur amante un cortège nombreux.
L'épouse attend l'époux que l'onde lui ramène ;
Zéphire à leur amour prête sa molle haleine :
Le flot les réunit, la fleur s'ouvre et soudain
L'espoir de sa famille a volé dans son sein.
L'amour a-t-il rempli les vœux de l'hymenée,
Sûre de ses trésors, la plante fortunée,
Prête à donner aux eaux de nouveaux citoyens,
De ses plis tortueux racourcit les liens,
Redescend dans le fleuve, et, sur sa molle arène,
De sa postérité s'en va mûrir la graine ;
Attendant qu'elle vienne au milieu de sa cour,
Retrouver le printemps, le soleil et l'amour.

Ainsi que notre gravure les représente, les racines de la Vallisnérie sont fibreuses : elles sont fixées sous la vase au fond des eaux et émettent ça et là des drageons traçans. De chaque touffe des racines s'élèvent des feuilles planes, alongées, minces et un peu transparentes, assez semblables aux feuilles des graminées. Cette plante est vivace et se multiplie avec une grande facilité soit par les rejets nombreux qui partent de ses racines, soit par les nombreuses graines fournies par le fruit. Pendant long-temps le Rhône seul, en France, était en possession de cette plante que l'on trouve aussi en Italie, dans l'Amérique septentrionale et même à la nouvelle Hollande. Elle abonde aujourd'hui dans le canal de Languedoc, et sa présence dans ce réservoir d'eaux stagnantes date presque de son ouverture. Personne, que je sache, n'avait cherché à expliquer l'apparition de la Vallisnérie spirale dans le canal de Riquet, lorsque, dans un morceau sur les plantes voyageuses de nos contrées, publié dans le premier volume de la Revue du Midi, nous essayâmes en 1833 de fixer les naturalistes sur ce point.

On nous pardonnera de faire un emprunt à ce que nous écrivions alors : « La Vallisnérie, comme tou

Digitized by Google

» le monde le sait, est assez abondante dans le canal » de Languedoc, pour en rendre la navigation difficile » si on n'avait d'ailleurs le soin presque chaque an- » née, de la détruire du moins en partie. Long temps » en France elle ne fut signalée que dans les eaux » rapides du Rhône; c'est là aussi que nous retrou- » verons sa première patrie; et pour déterminer son » itinéraire, il nous suffira de dire que, portée dans » le bassin de la Méditerranée par les nombreuses » bouches du fleuve, elle fut rejettée par la mer, » avec d'autres productions venues des mêmes lieux, » sur la plage, et, de là, dans le réservoir où elle » semble se complaire aujourd'hui. »

Au commencement du XVIII^e^ siècle, Micheli, célèbre botaniste de Florence fit connaître la Vallisnérie dans ses *nouveaux genres de plantes;* il lui imposa le nom quelle porte encore aujourd'hui en la consacrant à Vallisnéri, professeur de médecine à Padoue. L'état de la science et les fausses idées que l'on avait alors sur les organes réels de la fécondation, ne permirent pas à l'illustre Florentin de connaître les véritables fonctions de ces parties qu'il a décrites et figurées avec un soin digne d'éloges. Il était réservé à Linné d'attirer sur la Vallisnérie l'attention des naturalistes et l'admiration même de ceux qui restent étrangers à la science des végétaux.

J.-B. Noulet.

LE MILLAS DE HENRI IV.

TRADITION LANGUEDOCIENNE.

Aux pieds de la montagne *Noire* dont la chaine s'épanouit verte, veloutée, ombreuse, d'un côté; nue, aride, chauve de l'autre, entre Castres et Carcassonne, un village s'abrite au bas du versant Castrais. Ce village se nomme Sorèze. Si l'on en croit une inscription gravée sur une table de marbre, trouvée, il y a quelques cent ans, parmi des décombres, ce village date du VIII^e^ siècle. Il tire son origine d'une abbaye de l'ordre de Saint-Benoit, fondée par Pepin-le-Bref, et son nom du petit ruisseau qui l'arrose, appelé *Soré : Nomen dat urbi Soror amnis.*

Quoiqu'il en soit, Sorèze est bien le plus gracieux village que la montagne *Noire* ait caché dans l'un des plis de sa robe verdoyante. Couché à l'ombre de saules superbes, il éparpille capricieusement ses petites maisons blanches, dont les eaux vives du Soré viennent baiser les pieds humides. La montagne regarde, par dessus le village, un bassin délicieux. Des bois, des prairies, des vignes, des vergers se disputent cette jolie plaine. Des massifs d'arbres ensevelissent dans des tombeaux de verdure de fraîches habitations. Ce bassin fertile se creuse entre deux villages qui surgissent à ses deux bouts : Sorèze et Puylaurens. Il faut que dans ces ruisseaux qui s'attardent, en murmurant à travers ces campagnes, dans les vents qui sifflent, en se battant avec les arbres, ou jouant avec les hautes herbes; il faut que dans toute cette nature sombre et imposante là haut, riante et gracieuse en bas, riche partout, il y ait quelque chose qui porte à la réflexion, qui conseille la pensée, qui provoque le recueillement et l'étude. Sans cela, comment expliquer la préférence dont les arts et les lettres ont honoré ce séjour? De temps immémorial, ils sont venus demander l'hospitalité à cette plaine et ne l'ont plus quitté depuis. Capricieux malgré leur constance, ils ont voyagé d'un village à l'autre. Une abbaye se fonde à Sorèze, l'abbaye décroit; une école, une académie protestante s'élèvent à Puylaurens, la révocation de l'édit de Nantes tue l'académie. Les muses s'exileront-elles en pleurant de ces lieux tant aimés? Non sans doute. L'abbaye de Sorèze s'enrichit d'une partie des fonds destinés à l'académie, et elle les consacre à l'éducation gratuite de douze pauvres gentilshommes. Voilà le premier noyau, comme la première origine, du célèbre collége de Sorèze.

Sorèze est une ville à part, ou plutôt ce n'est pas une ville, ce n'est pas un village; c'est une immense école. Le collége peut dire hardiment : Sorèze c'est moi. Otez les élèves et les accessoires d'un collége, les ouvriers et les professeurs qui travaillent diversement au profit de la communauté; que vous reste-t-il? Personne. Le professeur, comme l'ouvrier, s'habille, se nourrit, se loge avec le gain qu'il recueille au collége. Quand l'ouvrier est pauvre, il se nourrit des miettes du collége, et s'habille de la défroque des écoliers. Aussi n'est-il pas rare de voir la petite veste d'uniforme et surtout la casquette de cuir faire un dernier service d'invalide sur le dos d'un bottier paresseux, ou sur le chef d'un tailleur surnuméraire.

En reconnaissance de tant de services, la ville se montre la très-humble et très-dévouée vassalle du collége. Elle chôme scrupuleusement le jeudi : ce jour-là, le professeur va se promener dans la direction opposée à celle que choisit le collége, et l'ouvrier escalade la montagne pour garder un jour son attelier de sa vigne, après avoir gardé toute la semaine sa vigne de son attelier. Les vacances sont la morte saison pour la ville, qui s'endort ou plutôt trépasse deux mois durant. A Sorèze on ne suit d'autre calendrier que le calendrier scolaire. L'année commence en novembre, comme elle commençait à la Noël ou à Pâques au moyen-âge, comme en septembre, en Grèce, et sous notre république. On solemnise la fête du directeur du collége avec plus de pompe que celle du roi. On

Digitized by Google

illumine pour la distribution des prix, ce qu'on fait à peine pour l'anniversaire de juillet. Ne parlez pas de révolutions et d'émeutes à cette population singulière; elle ne tremble que devant les révoltes du collége, s'affecte plus de la démission d'un professeur d'éloquence que de la chûte d'un ministre; et la nomination d'un nouveau directeur remue chez elle plus d'intérêts, plus d'ambition, plus d'enthousiasme, que l'avénement du roi de France.

On sait bien à Sorèze comme ailleurs que Charlemagne est réputé le fondateur des écoles; que sous François 1er les arts et les lettres prirent un nouvel élan dans une régénération intellectuelle; que le règne de Louis XIV consacra l'apogée de notre littérature nationale: on sait tout cela; mais en se remettant au point de vue de la petite ville, on risque de confondre dans son admiration le prieur Hoddy avec Charlemagne, de préférer dom Fougeras à François 1er, et d'usurper au bénéfice de dom Despault le piédestal de Louis XIV.

Gardez-vous de visiter pendant les vacances cette petite Nécropolis qu'on s'obstine alors par déférence à nommer Sorèze; gardez-vous en bien, à moins que vous ayez choisi cette ville-cadavre pour une halte obligée dans vos incursions à travers la montagne, et que vous espériez trouver dans vos fouilles archéologiques, quelque vieux professeur en retraite, que la solitude n'ait pas effrayé et que l'émigration temporaire des habitans n'est pas séduit.

C'est avec des circonstances aussi atténuantes que je commis, il y a deux ans environ, une entrée peu triomphante à Sorèze, de laquelle un mien ami d'enfance, Paul d'Aiguefonde, voulut bien se rendre complice. Dès la veille, nous avions annoncé par un message une visite a M. Daubian, notre ancien professeur; celui-ci nous attendait à la porte; l'accueil fut de part et d'autre franc et cordial.

Il nous introduisit dans une petite salle au rez-de-chaussée. Son unique fenêtre, ombragée par un cadre de verdure dont deux longues treilles fesaient les frais, regardait un jardin cultivé en grande partie par notre hôte. Ce jardin se clôturait du côté de la rue par une haie d'églantiers et longeait l'église de Sainte-Marie qui l'abritait vers le nord. Une église gothique, autre verdure de pierre, mais plus hardie, plus efflorescente; l'église, cet orgue immense qui rayonne au soleil et parle sous la brise mieux que la statue de Memnon; l'église, qui semble s'animer sous les criailleries joyeuses des milliers d'oiseaux qui se nichent dans les fentes de ses rosaces, sous le couvercle de ses clochetons: aimables chanteurs qui paient cette hospitalité en éparpillant ça et là le grain de leur nourriture. Semence qui devient herbe et transforme les gargouilles en vases, et les contreforts en prairies.

La fraicheur aérienne de notre petit réduit, sa vue riante sur l'église voisine et la montagne prochaine, tout cela était plein de charmes. Le sentiment de notre jouissance s'augmentait encore à l'aspect de ces crêtes incultes ou de ces ravins ombreux que nous présentait la montagne comme des témoins de nos courses et de nos fatigues. Le souvenir présent de la bataille, double le prix de la victoire. La vue du désert parcouru fait trouver dans l'oasis des délices ignorées.

Pour toutes ces raisons et pour une autre encore qui se tire d'une grande somme d'appétit, amassée par monts et par vaux, nous étions merveilleusement disposés à faire honneur au déjeûner de Monsieur Daubian.

— Savez-vous, mes enfans, nous dit celui-ci, que voilà bientôt *un lustre* que je suis privé du bonheur des vacances par cela seul que je les prends toute l'année?

— Il y a donc cinq ans que la famille dont chacun de nous se glorifie d'être membre, ne s'augmente plus?

— Hélas! oui, et mes anciens sont partis l'un d'un côté, l'autre d'un autre; moi seul je suis demeuré constant au lieu de notre amité. J'ai voulu que si, par hasard, quelques-uns de mes enfans comme vous, venaient à Sorèze, ils trouvassent leur vieux Daubian fidèle à son poste comme un saint dans sa niche. Moi, mes enfans, quand je me surprends à visiter seul le parc de l'école ou ma classe de physique, je me trouve isolé, une chose me manque, c'est la voix de mes pauvres élèves. Je ne les entends plus bourdonner à mes côtés. Je ne connais plus ces voix nouvelles dont retentissent ces cours et ces salles. Les élèves d'aujourd'hui ne parlent pas, ne crient pas, ne jouent pas comme les miens. Eh bien, mes enfans, j'ai voulu que pour vous l'illusion fut complète. J'ai voulu que vous ne puissiez trouver la place vide; car je vous y accompagnerai toujours. Ma foi! tant que mes jambes ne donneront pas leur démission, ce qui ne peut tarder, car je me fais vieux.

— Allons donc! vous avez le cœur d'un jeune homme, interrompit M. d'Aiguefonde.

— Je le crois, si j'en juge par le plaisir que j'éprouve en vous voyant: aussi je vous accueille en amis et mon déjeuné frugal vous dira que je suis resté fidèle aux traditions du collége.

— Mais pas trop.

Notre amphytrion se croyait obligé à déprécier sa table autant que, par notre rôle de convives, nous étions tenus de l'exalter; au reste, je dois ici rendre justice à la cuisine du vieux professeur. Elle était éminemment locale. Or, ce genre de cuisine possède, selon moi, un avantage inappréciable sur la cuisine cosmopolite. On ne saurait trop, dans l'intérêt de l'art, encourager ses manifestations. Depuis qu'on a soumis la France à un même régime, le pittoresque s'est envolé pour faire place au trivial. Depuis que la même robe et le même drapeau sont imposés par le journal des Modes à Bayonne comme à Calais; depuis que l'on est obligé de soumettre tout édifice au lit de Procuste du conseil des bâtimens; depuis que le *Cordon bleu* régit notre nourriture, les Français portent l'uniforme, la France nouvelle ressemble à une rue tirée au cordeau, et notre cuisine à un réfectoire de communauté. Le voyageur qui passe sans s'arrêter, qui se contente de la superficie sans sonder l'intérieur, le *intus et in cute*, celui-là rencontrant partout des lieux communs s'éton-

Digitized by Google

ne quand on lui dit que le Breton diffère du Provençal et le Basque du Normand. Ah! c'est que pour trouver la poésie et le pittoresque, il faut interroger le passé, ou descendre chez des peuples légataires fidèles des vielles traditions.

Autrefois les habits, les édifices, la nourriture avaient leur raison d'exister; ils se rattachaient les uns au sol, les autres à des événemens; ils fesaient partie de l'histoire d'une nation. Un pli de moins, une ceinture de plus provenaient d'un fait historique. Cette diversité possédait une éloquence muette. Le blason était une langue comprise de tous. La nourriture désignait la patrie, la religion même. L'habit distinguait le serf du bourgeois, du noble. Le costume vous disait : voilà un juif, un manant, un clerc, un seigneur. L'architecte différenciait le palais du château, le château de l'église : aujourd'hui rien de tout cela. Partout un prosaïque uniforme. On a une table servie, un habit tout fait, un édifice achevé. Et vienne un normand ou un provençal, un boutiquier ou un artiste; vienne un anachorète ou un danseur, ils sont nourris, habillés et logés de la même manière. Nous fesons de sainte Géneviève un panthéon s'il nous plait; rien n'empêche que la chambre des députés n'établisse son domicile à la Magdelaine, que le concert Musart ne s'instale à Notre-Dame-de-Lorette. Aussi, si vous voulez que le passant ne confonde pas ces choses entr'elles, il faudra prendre le soin de leur infliger un numéro et une étiquette : la *Bourse*, la *Chambre*, le *Palais de Justice* etc. Qui oserait se donner le ridicule d'inscrire au front de Notre-Dame de Paris : ceci est une église?

Après cela, on comprendra facilement que, dans l'intérêt de l'art d'abord et de mon appétit ensuite, je sus apprécier la table de M. Daubian. Une table locale, comme la sienne, est une géographie *illustrée* du pays; elle offre la topographie pittoresque de la contrée : ici, la gimbelette d'Alby à côté du vin blanc de Gaillac, le melon de Lautrec, la châtaigne de Mazamet, la pomme de terre de Brassac, le raisin de Saïx. Si la saison et l'ordonnance du repas eussent permis d'y joindre la cerise de Lavaur, les asperges de Castres, le navet de Lacaune, les fraises de Burlats, tout le département du Tarn eût été représenté jusques dans ses plus chétifs villages, dans la salle à manger de M. Daubian.

J'allais oublier le mets le plus national qu'il nous servit. Dans nos campagnes du midi et même dans nos villes, le blé reconnait dans le maïs un redoutable rival, qui le terrasse complétement dans nos campagnes, pour se laisser vaincre à son tour dans les villes. Le pain lutte avec le *Millas*, que les Italiens appellent *Polenta*.

Vers les cinq heures du soir, entrez dans la cabane d'un paysan : une jeune fille accroupie sur le feu, presse entre la plaque de la cheminée et une pierre que soutient son genou, un pot de fer suspendu à la crémaillère. Ainsi fixé, elle peut remuer à son aise, avec l'aide d'un bâton, un liquide jaunâtre qui se condense au fur et à mesure de la cuisson. Elle a beaucoup à faire la jeune fille, et encore ne pourrait-elle suffire à tout, si le petit enfant, le même qui tourne la broche aux jours de gala, ne s'occupait à jeter des branches de bois dans l'âtre. Car la jeune fille ne peut se distraire un instant de sa besogne; elle remue toujours et à mesure que le feu s'anime : agitant son bâton d'une main, elle verse avec l'autre de l'eau et de la farine de Maïs. Malheur si elle se repose un instant, car des globules de farine durcie, appelés *Couquels*, viendront accuser sa paresse. Elle en rira la première, et répondra gaîment que le plus gros *Couquel* est celui qui tenait le bâton. Cette plaisanterie ordinaire désarme la critique et impose silence à la satyre des convives. Pour l'instant, regardez notre héroïne : elle plonge une petite branche dans le pot et la retire investie d'une couche jaunâtre, pour la présenter à l'enfant. — Pierrou, goûte s'il est cuit. — L'enfant, trop prompt à obéir, se brûle la bouche et répond, faute de mieux, par un signe de tête que la jeune fille interprète en versant une sorte de bouillie qui va se répandre sur une nappe cuirassée de farine. Le *Millas est fait!*

Le Millas, qui se partage, avec le seigle et la pomme de terre, l'honneur de nourrir nos paysans; le millas que la table du riche ne refuse pas d'admettre quand, le poële est venu le roussir et qu'une poudre sucrée s'incruste sur ses faces. C'est dans cet état, moins primitif, que nous le présenta M. Daubian.

— C'est du millas, messieurs, nous dit-il; je serais heureux s'il vous agréait autant que celui dont Henri IV voulut manger à Castres.

— Comment, Henri IV a mangé du millas à Castres?

— Oui, messieurs. Je n'ai appris cela dans aucune histoire; mais ce n'en est pas moins sûr; à telle enseigne que j'ai vu le banc de Pierre sur lequel s'assit le roi. On l'a religieusement conservé et il se trouve encore aujourd'hui dans la cour d'une maison appartenant à M. Bouffard, un de mes anciens élèves, qui est devenu un *père* des Saint-Simoniens, le pauvre enfant!

Cela nous parut singulier de voir un vieux professeur de physique dépositaire d'une poétique tradition. Cette crédulité à côté de la science et sous des cheveux blancs, avait quelque chose de patriarcal qui allait au cœur, surtout quand la mémoire d'Henri IV venait y mêler le prestige de sa popularité et le charme de son souvenir.

— Contez-nous donc cela, M. Daubian?

— Avec plaisir, mes amis. D'abord je commence par vous dire que vous n'êtes pas obligés de croire. J'ai eu à ce sujet quelques altercations avec le charmant chroniqueur de Castres, M. Magloire Nayral; il m'accorde bien qu'Henri IV a séjourné dans cette ville; mais il ne professe pas une foi aveugle pour l'aventure du millas.

— Nous serons de meilleure composition que lui, peut-être.

— Mes enfans, pas de complaisance.... Je vais conter toujours, le reste c'est votre affaire.

Un jour du mois de mai 1585, Henri IV, encore

Digitized by Google

roi de Navarre, se promenait dans les rues de Castres en compagnie d'un seul courtisan. Tous les bourgeois sortaient sur le seuil de leurs portes ou regardaient aux fenêtres passer le bon roi. C'était l'heure du souper, sept heures du soir. Le *reyot*[1] fatigué de sa course, voulut se reposer, et il s'assit sur un banc de pierre accroupi devant une maison de pauvre apparence. Le propriétaire du logis, qui était un paysan originaire de Lautrec, vaquait à son souper. Il ne trouva pas dans cette occupation un motif déterminant pour s'abstenir d'assister au passage du monarque; mais, pour concilier les intérêts de sa curiosité avec ceux de son appétit, il apporta un fragment de sa nourriture frugale, représentée par un morceau de millas. Henri tourna les yeux vers lui, et, le voyant manger de si bonne grâce, il l'appela avec bonté. Le paysan, confus d'un si grand honneur, resta comme cloué au sol; il attendit une seconde invitation pour aventurer quelques pas en avant, après avoir fait un signe de croix. Le rouge au front, il cachait ses mains noires et son millas jaune dans son bonnet de laine, fabriqué à Roquecourbe.

— Que mangeais-tu là? demanda le monarque.

Le paysan n'osait pas répondre et encore moins extraire le sujet de l'interrogtion royale.

— J'en veux manger aussi, dit le prince; va m'en chercher!

Une condamnation infamante n'eut pas trouvé le paysan plus atterré qu'un pareil ordre. « Le roi se » moque de nous, pensa-t-il; moi, que je lui porte du » *millas* : quelque chose que nous mangeons tout » notre soûl et à toute heure; mais une bouche de » roi fait à peine tant d'honneur à des ortolans et des » faisandeaux. Pas si fou de lui servir du *millas*. A » propos j'ai pris une caille, je vais la faire rôtir et » avec du pain blanc : le roi qu'on dit si bon ne la » dédaignera pas sans doute; mais il m'a demandé » du millas, et un roi c'est comme Dieu : il voit tout, » il sait tout, il sait peut-être que j'ai eu la pensée » de le tromper. Oh! je vous demande pardon, sire, » mais aussi vous offrir du millas, de ce que je man- » ge, de ce que mangent ma femme, mes enfans; » mon chien même, oh! non jamais!

» S'il s'impatientait, le roi! après tout c'est lui qui l'a ordonné, obéissons! »

— Rose, ma femme, quel vilain millas! il est brûlé, je ne m'en étais pas aperçu, et précisement aujourd'hui que le roi en désire.

— Quel guignon! s'i l'on était prévenue encore.

— Choisis au moins le morceau le plus joli, le plus roux.

— Dites donc, Jean, si je le fesais frire?

— Oh! oui.

— Si je le trempais un peu dans du miel, comme nous faisons à Pâques.

— Oh! qu'elle idée! merci Rose, merci; mais presse-toi, vite, vite; je t'embrasserai pour ta peine quand j'aurai le temps.

Bientôt le *millas* fut présenté au roi dans une assiette de terre, la plus propre de la maison. Malgré l'heureuse amélioration de Rose, Jean était bien peu rassuré sur son mets villageois : il l'offrit en tremblant au monarque. O prodige! le noble convive le trouve à son goût et d'un air satisfait il en appelle au témoignage du favori. Jean était heureux et fier; le front radieux, il regardait avec un sourire de satisfaction, tantôt le roi, tantôt la foule. Dans le délire de son bonheur, il s'attribuait une partie des acclamations du peuple qui s'écriait avec enthousiasme : vive le roi! vive le roi!

Henri IV se tournant vers le paysan.— Merci mon brave homme : votre millas est délicieux.

— Oh! mon dieu, non, sire; il ne doit pas valoir grand chose; je voudrais qu'il fut un million de fois meilleur.

— Je le trouve fort bon. Est-ce que vous en mangez tous les jours?

— Oui sire et même plus souvent : quand nous voulons enfin.

Et alors Henri-le-grand parla à l'oreille de son favori, mais pas assez bas pour que Jean ne l'entendit.

— Mais le peuple est riche et heureux; sa nourriture est saine et bonne.

— Parfaite, sire.

— Cette assiette me paraît fort propre?

— Ce paysan bien vêtu (c'était un dimanche).

— Comme vous dites, sire.

— Y aurait-il quelque inconvénient à augmenter les impôts?

— Pas le moindre, sire.

Jean comprit, et l'air morne et la pensée triste, il inclinait sa tête pendant que la foule, charmée de la popularité du prince, exprimait sa joie par des cris et des trépignemens.

— Adieu, mon brave homme, dit Henri d'un ton amical; nous reviendrons vous voir, s'il plaît au bon Dieu.

Le paysan salua par une profonde révérence et rentra chez lui le dépit au cœur et la figure dolente.

Depuis ce jour, Jean était triste. Jean qu'avez-vous? lui demandaient ses voisins. Seriez-vous malade? lui disait Rose. Et Jean répondait : « je n'ai rien »; mais on voyait clairement qu'il mentait. Les impôts augmentaient et la tristesse de Jean aussi; il ne parlait presque plus; il n'avait goût à rien; il s'habillait mal; se chaussait mal, ou plutôt pas du tout. Trois ans se passèrent de la sorte, et le roi Henri IV ne revenait pas le voir comme il le lui avait promis, et Jean, qui était crédule, s'imaginait qu'un roi ne peut manquer à sa promesse, même vis-à-vis du plus chétif de ses sujets. Les proverbes ne mentent pas, pensait-il en lui-même, et les proverbes disent : parole de roi; mais Jean et ses proverbes continuaient d'avoir tort.

Un jour les consuls de Castres firent traîner les canons à l'Albinique, où stationnaient 400 arquebu-

[1] Nom populaire de Henri IV. Ce mot patois signifie : petit roi, bon roi.

Digitized by Google

MILLAS PRÉSENTÉ AU ROI.

siers et les troupes Suisses en garnison dans la ville. Toutes les cloches de l'Abbaye de Saint-Benoit, des églises Notre-Dame et de Saint-Jacques étaient en branle. Le maréchal de Montmorenci, gouverneur de la province, accompagné de Chatillon et de son frère d'Andelot, fils de l'amiral Coligny, commandait une cavalcade de jeunes seigneurs.

Pour qui tous ces préparatifs, pour qui ces honneurs, pour qui cette fête? pour le roi Heuri IV. Il arrivait, au milieu des gentilshommes de sa maison. Turenne, qui n'aguère s'était illustré à la tête des troupes Castraises, précédait immédiatement le roi, qui avait à ses cotés le prince de Condé, Béthune, duc de Sully, Roquelaure et Duplessis Mornai.

A cette nouvelle, le front de Jean se déplissa un peu, sa langue se réveilla, l'espoir rentra dans son cœur.

Rose profita de ces favorables dispositions pour l'engager, à cause de la solennité, à revêtir un habit de *cordelat* qu'elle avait commandé à son insu ; comme aussi pour lui demander de faire emplette pour elle d'un jupon de *sargine* fabriqué à Castres. A cette double prière, Jean reprit son air sérieux et refusa d'un ton si déterminé que Rose vit clairement que le seul parti à prendre était celui du silence et de la résignation. Aussi ce fut plutôt pour l'acquit de sa conscience que dans un but de succès, qu'elle ajouta ; j'aimerais bien que le roi vint nous voir pour vous faire rougir de votre avarice.

Rose ne se croyait pas le don de prophétie et pourtant, une huitaine après, le roi, cheminant par la ville, passa comme la première fois dans la rue de La Tour-Caudière, où habitait Jean, et, comme la première fois, il s'assit sur le banc de pierre de sa porte. Ce jour là il était escorté d'une brillante compagnie de gentilshommes.

« Messeigneurs, leur dit *le Béarnais*, je tiens à vous faire goûter d'un mets fort agréable qui constitue l'ordinaire de mes paysans. Vous verrez que cette nourriture leur permet d'attendre en patience le plaisir de pouvoir mettre leur poule au pôt. » Puis il se retourna et il aperçut Jean sur le seuil de sa porte

Digitized by Google

mangeant comme l'autre fois. Seulement le paysan lui sembla plus maigre et plus pauvre. Pas de bonnet à la tête, pas de souliers aux pieds; le roi ne parut pas y prendre garde, et il l'appela de nouveau, au grand étonnement de la foule ébahie, qui, par sa surprise, reprochait à Jean le peu de décence de sa toilette. Celui-ci, sans se déconcerter, s'approcha du roi, écouta ses ordres avec respect et rentra chez lui. Rose l'accueillit d'un air de supériorité triomphante, lequel voulait dire : « Je l'avais bien prévu, vous auriez dû écouter votre femme. » Le paysan haussa les épaules et ne répondit que par un signe de tête affirmatif à cette question de Rose : « Le roi veut-il encore du *millas?* » Et avant que celle-ci lui eut fait la proposition de l'accomoder à la poêle, comme jadis, Jean coupa au hazard une tranche de celui qui débordait sur la nappe, l'a posa dans le premir plat qu'il trouva sous la main, sans plus faire attention à Rose qui se jeta à genoux en criant : « Jésus Maria! mon mari a perdu la tête, que vais-je devenir? seigneur Dieu! »

Henri IV prit le plat des mains du paysan; et, soit qu'il eût peu d'appétit, soit qu'il voulût faire les honneurs à la compagnie, il divisa le morceau et l'offrit à ses courtisans en leur disant : N'est-il pas vrai, messeigneurs, que le *millas* est une chose excellente? Tous furent de l'avis du prince, même avant d'en goûter; je vous ai dit que c'étaient des courtisans. Ils se récrièrent sur la bonté exquise de ce mets, sur l'originalité de sa saveur. Il faudrait connaître mieux que moi les ressources élogieuses du langage des cours pour reproduire tout ce qu'il fut dépensé de paroles flatteuses et de louanges adroites à la plus grande gloire du *millas* rustique; et la foule de s'ébaudir de voir tant noble compagnie faire un dîner si bourgeois! Seul, le paysan restait morne; ces applaudissemens du populaire et des convives semblaient lui percer le cœur. Il regardait obstinément dans une certaine direction, et, tout absorbé dans ce regard, il restait étranger à cette scène dont il était pourtant le principal acteur. A le voir ainsi inquiet, sérieux, on l'eut pris plutôt pour un patient que pour l'amphitrion de cette belle compagnie. Toujours son œil était attaché vers le même endroit, comme si tout espoir devait lui venir par ce côté, comme si c'eût été le seul orient d'où pouvait jaillir l'unique soleil qui dut vivifier son courage, en admettant qu'un homme si abattu pût tenir une espérance en réserve. Que regardait donc Jean avec tant de fixité? Probablement cette réflexion vint à la pensée du roi; car il détourna la tête pour examiner l'objet de l'attention tenace du paysan. C'était un chevalier d'un âge mûr, à l'allure sévère, à la physionomie imposante et douce à la fois. La tradition se tait sur le nom de ce noble seigneur. Mais tout m'a porté à croire que ce devait être le grand ministre Sully. Quoi qu'il en soit, il ne partageait pas l'enjouement courtisanesque de la suite du monarque, et celui-ci crut s'apercevoir qu'il appréciait médiocrement le cadeau du Castrais.

— Il me semble Sully, (nous convenons que c'était Sully), il me semble que vous faites la grimace à ce gâteau de maïs.

— Un peu, sire.

— Est-ce que vous ne seriez pas du goût de tous ces messieurs?

— Nullement, sire, et j'en suis fâché pour moi. Je ne me croyais pas plus délicat qu'un autre.

— Cela m'étonne, dit le roi, ou plutôt cela ne m'étonne pas, ajouta-t-il, en laissant tomber ce mot à demi-voix et l'accompagnant d'un sourire de bonhomie malicieuse à l'adresse des courtisans. Voyons! je veux juger le débat.

Le paysan, sur le front duquel la joie commençait à rayonner, donna aussitôt le plat à Henri IV. Jean ne respirait pas, et maintenant il regardait le roi avec cet œil obstiné qu'un instant auparavant il dirigeait sur le ministre.

— En effet, Sully à raison, dit le monarque en rejetant dans le plat le morceau à peine entamé; ce n'est pas bon.

— Pas trop, répétèrent en cœur les courtisans. Le paysan triomphait.

— Comment se fait-il, maraud, que tu sois aujourd'hui plus mal habillé que la dernière fois que je te vis? dit le roi en examinant son hôte de plus près; comment se fait-il surtout que ton millas que je trouvais excellent, soit devenu détestable?

— Sire, répondit humblement le paysan, je suis plus mal accoutré et je ne puis vous offrir une chair meilleure, parce que je n'ai plus le moyen de me procurer d'autres habits, et que mes profits ne me permettent pas d'acheter de la graisse et du miel, ce qui me réduit à manger mon *millas* tout sec, comme j'ai l'honneur de vous le servir.

— Vous serait-il arrivé quelque malheur? continua le prince avec bienveillance.

— Au contraire, sire, puisque j'ai eu, comme tout le monde, le plaisir de payer un peu plus cher pour la gloire de la patrie; ce qui serait un bonheur général, n'était l'inconvénient que notre malheur particulier en résulte.

— Je comprends à merveille, répartit le roi avec un sourire; messeigneurs, la leçon vaut mieux que le régal de ce rustre, profitons-en. Et puis, s'adressant au peuple : « Mes enfans, les impôts seront diminués. En attendant, voilà de quoi rétablir les affaires, » dit-il au paysan, en lui jetant sa bourse.

Nos pères seuls pourraient conter l'enthousiasme et les vives acclamations qui accueillirent cette promesse royale. Le peuple était si riche de bonheur, si absorbé par son allégresse, qu'il ne s'aperçut pas de la disparition de Jean.

Hâtons-nous de le suivre dans sa maison pour le voir sauter au cou de sa femme éplorée : « Rose, ma Rose, je suis en Paradis, et je ne suis pas fou! Tu peux maintenant acheter ma veste et ton jupon; c'est le roi qui paie!

Digitized by Google

— Vive le roi ! s'écria Rose, sans rien comprendre à la bonne fortune de son mari, et à la joie qui la gagnait elle-même.

—Oui, vive le roi ! répéta Jean, car de cette bourse datera la fortune de plusieurs. »

Frédéric Thomas.

INGRES.

Les faits inaccomplis de l'histoire contemporaine, avec ses ébauches chanceuses et indécises, ne doivent tomber dans le domaine de l'opinion que lorsqu'ils présenteront à la génération entière un ensemble de travail achevé.

Car ses hommes, encore vivans, continuent des œuvres qui doivent attirer sur eux l'attention, tantôt haineuse, tantôt bienveillante et admiratrice de ceux qui seront appelés à les juger. L'histoire contemporaine donc n'est et ne peut être qu'une relation pâle et imparfaite de faits commencés et marchand vers un accomplissement toujours probable et jamais certain. Elle est une initiation que prend une époque sur des questions simplement posées et dont la solution n'appartient qu'à l'époque qui suit. Ainsi s'enchaînent les temps, et avec eux les événemens qui leur sont propres. Les siècles passés nous ont signalé tout ce qu'ils avaient vu surgir de remarquable dans leur cours successif et providentiellement déterminé. Alors les hommes et les choses, avec leur influence connue ou présumée, nous ont été transmis. C'est donc à nous qu'appartenaient la comparaison et l'analyse ; c'est nous qui avons conclu sur la moralité des faits accomplis, parce que, venus après leur accomplissement, nous avons pu, avec indépendance, discuter les rapports des circonstances entre elles, les rapports des hommes entre eux, afin d'y puiser un enseignement pour l'avenir.

A nous permis d'enregistrer des faits dont nos yeux peuvent suivre le développement, et qui, nés d'une époque qui est la nôtre, ou provoqués par des circonstances auxquelles nous ne sommes point étrangers, peuvent devenir l'objet de nos réflexions et de nos études. A nous permis de saisir les hommes dans les spécialités qui servent à les populariser ; à nous, enfin, la critique des œuvres qui attirent sur un nom l'admiration ou le sarcasme des temps présens. Mais si les œuvres nous appartiennent, disons-le, nous n'avons aucun droit sur les hommes. L'avenir seul doit les juger.

Ainsi donc, en introduisant dans cette publication une sommité artistique du Midi, en communiquant à nos lecteurs quelques réflexions sur le talent d'un homme qui a pris un rang élevé dans la peinture française, et dont la presse parisienne a proclamé les succès et popularisé le nom, nous n'avons point pour but de faire une biographie; nous bornant à signaler une de

Digitized by Google

nos gloires méridionales, il nous suffira d'entrer dans quelques détails relativement aux œuvres qui l'ont élevé, et de préparer, par nos réflexions sur les débuts et les succès progressifs du grand artiste, le jugement que ses travaux futurs doivent faire prononcer à l'égard de son école.

Un peintre en miniature, assez estimé à Montauban (Tarn-et-Garonne) vers la fin du dernier siècle, s'attacha à inspirer de bonne heure à son jeune fils le goût de l'art qu'il professait; il n'est pas de soins minutieux dont il n'entourât son inclination naissante, désireux qu'il était de lui léguer, avec le patrimoine, sa spécialité artistique : exemple fort rare à cette époque où l'on semble avoir pris à tâche de ne point rendre les professions héréditaires.

Ce peintre en miniature était Ingres père. Fort jeune encore, son fils fut confié par lui aux soins de M. Roques père, de Toulouse, dans l'atelier duquel il commença le grand œuvre de son élévation future; c'est du sein de ces modèles divers, de divers maîtres, que devait jaillir cette étincelle de génie qui allait substituer en peinture la pensée à la matière, l'idée à la forme, la poésie à la réalité; c'est au milieu de ces toiles sur lesquelles diverses écoles avaient jeté, chacune selon son genre, leurs diverses pensées, que se formait le pinceau qui devait atteindre les Carraches et faire revivre Raphaël.

Ingres, trop jeune encore pour songer à obtenir, par la combinaison des écoles, un genre particulier qui le distinguât des autres en l'écartant de la commune voie, dirigea d'abord son pinceau d'après les exigences et la loi des principes reçus. Il se perfectionna dans l'imitation, dans la copie des œuvres remarquables; multiplia, par son activité laborieuse, les ressources de l'élève auquel une brillante imagination prépare une vaste carrière, et, après avoir donné à ses études une direction certaine, il quitta l'atelier de M. Roques, pour aller à Paris continuer, dans celui de David, les travaux dont peu de temps plus tard l'exposition allait recevoir les premiers résulats.

L'école de David, aux préceptes de laquelle Ingres allait assujettir l'exercice de son pinceau; la pesanteur, la matérialité d'une exécution aussi peu idéalisée que celle de David, ne pouvaient que perfectionner l'art du dessinateur, en ce qui concerne la justesse des contours et la disposition des chairs, en ce qui concerne l'anatomie; mais cette exécution était évidemment impuissante pour enrichir l'imagination du peintre, pour provoquer une inspiration poétique. David avait matérialisé sa pensée. Il avait traduit l'idéal par les formes. Son école avait exclu le mouvement. Partant de ce principe que la vérité du dessin n'avait de possibilité que dans l'inertie, elle avait sacrifié l'inspiration à la méthode, et le génie qui ne peut être resserré dans les bornes étroites du calcul, ne pouvait s'assujettir aux exigeances du compas.

Quoiqu'il en soit du point de vue sous lequel nous envisageons l'école de David, il n'entre point dans nos idées de la présenter comme n'ayant point mérité l'engouement passager d'une époque dont elle fit la gloire. Si nous refusons le génie à David, si nous nous attachons à démontrer que ce peintre n'était qu'un reproducteur méthodique de la matérialité de l'art, ce n'est point de la dépréciation que nous avons voulu jeter sur sa spécialité. David a rempli convenablement son temps. Son genre était le résulat direct de l'état, déplorablement restreint, de la *mesquinité* où Lebrun avait rédnit la peinture française, indépendamment des efforts qu'avaient faits Lesueur, Poussin et Mignard pour la sauver de l'envahissement des sujets de cour, qui l'occupaient d'une manière absolue, et à l'exclusion des beautés historiques dont la reproduction seule pouvait lui donner de la vie.

Mais le sceptre que l'opinion publique avait placé dans les mains de David, ne pouvait avoir qu'une autorité passagère. La méthode devait faire place à l'inspiration, la pensée allait commander aux formes, et ce même sceptre échappé aux mains de David devait être recueilli par son élève : Ingres avait vingt ans.

En l'an IX, un jeune homme dont le nom n'a pas fait autant d'éclat que celui de tant d'autres qui peut-être le méritaient moins, Grangé combinait, avec tous les soins minutieux d'un artiste amoureux de cette amère et enivrante fumée qu'on appelle gloire, les fines couleurs dont il enrichissait sa palette; placé devant une toile que l'exquise délicatesse de son goût avait détournée d'un jour pernicieux, il traçait, d'une main que l'espérance rendait sûre, les lignes sévères et rigoureusement mesurées d'un tableau qui devait fixer l'attention publique et trouver une place dans le coin où l'on range les œuvres couronnées. Le tableau de Grangé parut à l'exposition de l'an IX. Il représentait *les ambassadeurs d'Antiochus, ramenant à Scipion son jeune fils qui avait été fait prisonnier sur mer*. Ce sujet rendu avec conscience et justesse révéla dans l'auteur un talent qui donnait des espérances élevées; mais un autre pinceau avait reproduit cette scène; un autre Scipion, un autre fils, d'autres ambassadeurs d'Antiochus avaient été groupés sur une autre toile; un autre tableau conçu sur le même plan, exprimant la même idée, exécuté en même temps, exposé dans le même lieu, divisait les admirateurs et les opinions, appelait les amateurs à l'examen et à l'appréciation, et mettait en balance les jugemens de l'art. Ce tableau qui se faisait remarquer par la réunion des parties essentielles de la peinture; ce tableau, dans l'ensemble duquel on trouvait une pensée juste et déterminée, une dignité et une expression entièrement convenables; ce tableau qui laissait entrevoir l'inexpérience du peintre, mais qui trahissait aussi, par cette inexpérience même, le génie de l'artiste en même temps que la forme du dessinateur, ce tableau était l'œuvre de Ingres, et Ingres avait vingt ans!

On trouve dans cet ouvrage de l'aisance, du naturel et de la grâce. L'attitude du fils de Scipion parut réunir toutes ces qualités; l'ajustement des autres fut jugé très convenable; mais un défaut de transparence, et l'harmonie parfois fausse des teintes qu'on lui reprocha, firent obtenir à Grangé une préférence que l'éla-

Digitized by Google

boration de son œuvre lui avait justement méritée : Ingres n'eut que le second prix.

S'il s'agissait pour nous de grouper dans cet article des notes biographiques pour préluder au développement futur d'une histoire individuelle et pour préparer le jugement que d'autres que nous porteront sur l'homme qui nous occupe, nous irions dépouiller les mémoires du temps, et nous offririons à nos lecteurs l'état exact des dissensions qui s'élevèrent à propos de ce nouveau nom qui, en fesant sa première apparition dans le monde artistique, trahit l'intention de vouloir s'écarter de la ligne commune, en donnant à la peinture française un nouveau caractère; nous peindrions les travaux incessans de cet homme qui n'a pas reculé devant la démolition d'un échafaudage élevé par tant d'années et que couronna David, et qui a osé rentrer dans la nuit de plusieurs siècles pour reprendre la vieille palette de Léonard de Vinci et le pinceau du grand élève de Michel-Ange, Raphaël, le maître de tous les peintres, le Dieu de la peinture; mais, nous bornant à l'énumération des principales œuvres de l'homme remarquable que notre Midi s'honore de compter au nombre de ses illustrations, nous nous attacherons seulement à reproduire en leur lieu les opinions diverses qui accueillirent au salon de 1834 le *Saint-Symphorien*, cet événement qui ébranla, dans l'intimité de leurs sympathies, tous les membres de cette famille que nous appelons l'art.

Un an après avoir obtenu le second prix de l'exposition, alors que le tableau de Scipion l'africain eut livré pour la première fois son nom à la publicité, Ingres avait déja choisi la place que devait occuper son second ouvrage au salon de l'an X.

Quand ce temple où tant d'hommes distingués ont commencé leur gloire, et où le public, plus souvent curieux qu'appréciateur, va considérer annuellement le résultat de tant de veilles, le fruit de tant d'espérance, l'œuvre de tant de tourmens et de privations; quand ce temple, disons-nous, fut ouvert, la foule se porta en masse vers un tableau dont on connaissait déja l'auteur. Ingres devint dès lors un nom prononcé avec enthousiasme par toutes les bouches; on s'éloignait de son œuvre pour s'en rapprocher encore. L'attitude des *Députés d'Agamemnon* se présentant devant *Achille* pour l'engager à reprendre les armes, avait été conçue et exécutée avec élévation; la pose d'Achille, encore indigné de l'enlèvement de *Brizeis*, était sublime; cette lyre que l'artiste avait placée dans sa main, réunissait l'amour des beaux arts à l'expression fière du visage de ce héros, si terrible dans les combats : tout était convenablement disposé. On vit l'heureuse réunion du dessin et des teintes. Rien de trop accentué, rien de raide; l'air y circulait pur et élastique; le goût public promit le premier prix à l'auteur du tableau, l'institut le lui décerna.

A vingt-un ans, Ingres avait déja présenté deux ouvrages à l'exposition; et, à cet âge, deux prix l'avaient couronné ! mais il n'avait jusques-là qu'ébauché le grand système qu'il devait développer plus tard; il n'avait fait que poser le fondement d'une école dont il devait être le chef, après en avoir définitivement raffermi les principes et fixé les erremens par des études actives et bien comprises : Rome et Florence allaient faciliter sa verve et favoriser l'élan de son génie.

Pensionnaire de l'empereur, après le tableau d'Achille, il partit pour l'Italie, visita les plus poétiques contrées de cet Eden des artistes, puis il alla passer à Rome cinq années qu'il consacra spécialement à ses études consciencieuses et sévères. De Rome, il se rendit à Florence pour compléter, par l'examen de l'école florentine, cette éducation qui, combinée avec sa haute intelligence, allait produire bientôt le *vœu de Louis XIII*.

Le défaut de couleur que l'on a toujours reproché à Ingres se reproduit encore dans ce magnifique tableau qui fut néanmoins accueilli avec un enthousiasme indicible. On s'est long-temps demandé et l'on se demande encore pourquoi ce pinceau si ingénieux continue, malgré les observations quelquefois acerbes de la critique, à jeter sur la toile un ciel brumeux, des clairs obscurs vicieux, des vides sans limpidité, des lumières embrouillardées, des couleurs incessamment ternes. Ce défaut a été attribué par quelques-uns à une disposition particulière de la vue de l'artiste; d'autres ont affirmé qu'Ingres s'attachait à perpétuer cette imperfection dans le but de conserver son originalité. Nous adoptons la première opinion qui nous paraît la plus raisonnable, et, sans toutefois nous arrêter aux causes, notre admiration n'ira pas jusqu'à nous dissimuler l'existence de l'effet.

Le *vœu de Louis XIII*, avec la pose aisée et gracieuse du royal personnage, avec la disposition heureuse des vêtemens qui le couvrent, avec sa vierge, dont la tête radieusement belle, a été prise pour une reproduction raphaëlique, excita l'admiration de tous ceux qui purent le contempler. Cette œuvre remarquable, qui décore l'église de Montauban, est assez connue dans le Midi pour que nous nous dispensions de nous étendre d'avantage sur ce sujet.

Fixé de nouveau à Paris, Ingres fut employé par le gouvernement, et termina en 1827 l'apothéose d'Homère. Ce chef-d'œuvre trouva d'abord des appréciateurs froids, hommes d'opinions peu arrêtées, de jugemens pleins d'inconstance, qui allaient, en 1834, frapper de leur dépréciation un ouvrage incompris, et proclamer, au préjudice de celui-ci, la haute conception du premier qu'ils avaient antérieurement flétri par leurs sarcasmes.

Quand l'ouverture du salon de 1834 eut livré à la critique le *Martyre de saint Symphorien*, on entendit, en effet, une multitude de ces juges que la partialité et les petits intérêts font toujours mouvoir lorsqu'il s'agit de questions importantes, opposer à Ingres de 1827 Ingres de 1834, comme ils avaient opposé au peintre de *l'apothéose d'Homère*, le peintre du *vœu de Louis XIII*. Nul doute que, perpétuant le genre d'appréciation qu'ils ont adopté, ils n'accordent au *Symphorien* de 1834 une supériorité marquée sur la production future que le Raphaël français pourra livrer aux regards du public.

Le *Martyre de saint Symphorien* fut un événement

Digitized by Google

qui révolutionna la peinture moderne. — Quelques-uns des critiques qui parlèrent de ce tableau de manière à signaler une chute, appuyèrent leurs argumens sur la nature du sujet que le peintre avait choisi; d'autres, acceptant une probabilité assez naturelle, disaient qu'avec l'âge, la main s'alourdit, l'inspiration s'éteint, et semblaient vouloir prouver par là que le *Saint-Symphorien* était une production qui témoignait de l'affaiblissement de l'organisation de l'auteur. D'un autre côté, on dénonçait une gravitation de la peinture de Ingres vers le gris, la tendance très prononcée qu'elle avait de s'envelopper de brouillards. De ces conjectures diverses jaillit une question que chacun s'adressa dans le monde compétent : le *Saint-Symphorien* était-il une œuvre d'inspiration ou d'habitude? était-il le fruit de l'expérience ou de la pratique?

La décroissance de lumière à laquelle Ingres n'a point su se dérober, dans l'âge même le plus énergique, ne pouvait trouver un sujet qui put mieux l'admettre que le *Martyre de Symphorien*. « Transplantés sous » le ciel de la Gaule septentrionale, les arts et la civi- » lisation de la Grèce s'étaient assombris comme ce ciel. » Les dieux auxquels l'édit de Dioclétien obligeait les » chrétiens de sacrifier, ces dieux ne reconnaissaient » plus les étoiles sous lesquelles s'élevait leur sanc- » tuaire : ils souffraient de la pluie et de la gelée. »

Un sujet de mœurs et de costumes antiques, représenté dans un atmosphère pareille à celle que l'on respire dans la Gaule septentrionale, est l'emblême le plus naturel de la révolution forcée qu'a subi le talent du chef suprême de la peinture moderne; or, quoi qu'on aie dit de cet ouvrage, nous préférons croire à sa supériorité incomprise qu'à la faiblesse de son exécution; il a démontré, par l'ensemble de son tableau qu'il n'était pas étranger à la reproduction anatomique de la forte nature. Les bourreaux de saint Symphorien le prouvent d'une manière évidente, et la pureté de pensée qui a conduit son pinceau lorsqu'il a jeté sur le visage du *saint* ce sentiment de résignation qui charme les regards, établit que toute poésie n'est pas éteinte dans son âme!

Nous avons succinctement présenté toute l'opposition que rencontra le dernier tableau de Ingres; pour formuler un jugement à cet égard, nous nous bornerons à introduire dans notre article les réflexions suivantes que nous extrayons d'un journal de Paris.

» J'ai dit avec une entière sincérité l'impression que » m'avait causée l'œuvre de M. Ingres. Je n'ai dissi- » mulé aucune des objections que cette œuvre m'a » suggérées; je n'ai pas dû taire davantage l'admiration » que j'éprouve pour l'ensemble et les principales par- » ties du tableau. Maintenant, laissons faire au temps, » qui n'abandonne jamais les créations réellement » puissantes, qui confond les jugemens injustes ou » légers, qui donne raison au génie contre l'esprit, et » à l'originalité contre la routine. Au reste, et quelles » que soient les clameurs du jour, M. Ingres n'a pas » le droit de se plaindre. Avec un tableau aussi pro- » voquant que le sien, il n'en aurait en aucun temps » été quitte à si bon marché. Aujourd'hui, il ne fait » qu'essuyer les éclaboussures de la foule; il y a vingt » ans, on aurait fait de son tableau une affaire d'état. » Les professeurs, les philanthropes et la police auraient » fait éclater leur intérêt pour le goût, la morale et » l'ordre public; et qui sait si quelque décret impérial » n'aurait pas confiné, dans la prison du Tasse, l'auteur » de cette œuvre incompréhensible à tant de regards, » qu'on appelle le *Martyre de saint Symphorien?* »

Indépendamment des tableaux que nous avons fait connaître, nous mentionnerons celui dont M. G... de Montauban est actuellement en possession; le sujet représente un ambassadeur d'Espagne qui, reconnaissant l'épée de Henri IV dans les mains d'un page, s'agenouille pour la baiser. C'est un de ceux où Ingres a le plus conservé la solidité des carnations.

Nommé depuis quelques années directeur de l'école française à Rome, Ingres a quitté sa patrie et prépare sans doute dans ce moment quelqu'ouvrage qui puisse le dédommager des dégoûts du passé, en lui fesant acquérir un nouveau titre à l'admiration de ses concitoyens.

A. Bellesarrigue.

ESSAI HISTORIQUE SUR LES CAPITOULS.

I.

Lorsque les peuples du Nord, courbés sous le joug des Carlovingiens, subissaient la triste influence du pouvoir féodal, les Languedociens, gouvernés par leurs états généraux, jouissaient des bienfaits de la civilisation et de la liberté. Les comtes de Toulouse n'imitaient pas les grands vassaux de la France septentrionale; ils se fesaient chérir des peuples qui habitaient leurs vastes domaines, et les derniers des Raymonds éprouvèrent dans l'adversité, tout ce que peuvent faire dessujets pour un prince bien-aimé! Que de vœux n'adressa-t-on pas au ciel, lorsque l'héritier de Raymond VI eut acquis la triste conviction que sa noble race s'éteindrait en lui!

— Grand Dieu! donnez un fils au descendant de Raymond de Saint-Gilles! criait-on de toutes parts. Que le grand arbre qui a couvert trois générations de son ombre tutélaire, ne tombe pas sans laisser un rejeton!

Digitized by Google

Malheureusement ces vœux ardens ne furent pas exaucés: Jeanne, fille unique de Raymond VII, épousa Alphonse, comte de Poitiers, frère de Saint-Louis, et, à sa mort, en 1271, le comté de Toulouse appartint aux rois de France. Néanmoins les Capétiens avaient une si haute idée de l'indépendance des Languedociens, qu'ils n'osèrent pas réunir leur pays à la couronne; Philippe III se contenta de prendre le titre de comte de Toulouse, et le Languedoc fit partie du domaine royal en 1361, à l'avènement du roi Jean 1er.

Long-temps avant l'établissement des communes, les grandes villes du Midi étaient régies par des lois et des institutions municipales. Les principaux habitans étaient appelés par voie d'élection à pourvoir à la sécurité individuelle de leurs concitoyens. C'était un beau spectacle pour les peuples méridionaux de voir, tous les ans, l'élite de leur population se réunir pour investir des parens, des amis, d'un pouvoir consulaire! Aussi dès les premiers siècles de la monarchie, l'Occitanie fut l'asile des beaux arts et le foyer de l'intelligence: souvent le Nord prit les armes pour étouffer ces germes précieux qui devaient plus tard produire de si beaux fruits; alors nos ancêtres se précipitèrent dans la lice, et si la race franke triompha des Aquitains, ces derniers opposèrent toujours à la force matérielle l'éternelle prépondérance de la pensée. Dans les guerres contre les Albigeois, page sanglante de notre histoire méridionale, les Provençaux et les Aquitains résistèrent avec une intrépidité héroïque aux conquérans du Nord conduits, par Simon de Montfort: les chevaliers, les barons, les comtes, les ducs, n'eurent qu'à frapper sur leurs boucliers, et les vassaux se hatèrent de se ranger sous leurs bannières.

Quelle était donc la cause d'un si noble enthousiasme? L'amour de la patrie, le désir de conserver des institutions qui faisaient le bonheur des peuples qui les avaient adoptées! Assurément, si les peuples du Midi avaient eu à se plaindre de leurs seigneurs, ils ne leur auraient pas donné tant de preuves de leur constante fidélité. Déja leurs cœurs étaient brûlés du feu sacré du patriotisme, parce que, comme les serfs du Nord, ils n'étaient pas attachés à la glèbe; parce que les châtelains savaient apprécier la fierté de leurs vassaux, dont les aïeux avaient mérité les faveurs et la protection des proconsuls de Rome.

Dans les temps les plus reculés, les historiens nous montrent les Languedociens vivans sous la domination paternelle de leurs comtes ou de leurs ducs; choisissant parmi leurs concitoyens, ceux qu'ils croyaient les plus propres à défendre la cause commune. Les élus, que les suffrages unanimes appelaient à remplir les nobles fonctions des magistrats municipaux, s'efforçaient toujours de mériter la confiance publique; si la patrie était en danger, ils s'imposaient les sacrifices les plus onéreux; ils vendaient leurs terres pour coopérer plus puissamment que les autres au salut de tous. Nos annales fournissent mille exemples de ce noble désintéressement qui excite encore notre admiration, et nous force à rougir de notre égoïsme.

Jamais les peuples du Languedoc ne se soumirent à la domination anglaise; et cependant le Nord eut besoin de l'enthousiasme d'une jeune fille, pour réchauffer le patriotisme au cœur de ses guerriers. Dans les revers que la France essuya pendant un siècle, nos aïeux se montrèrent toujours fidèles à l'honneur national; les populations payèrent avec joie les nouveaux tributs qui leur furent imposés pour subvenir à tant de désastres. Lorsque le roi Jean, prisonnier dans la tour de Londres, gémissait sur les malheurs de la France, les états du Languedoc envoyèrent en Angleterre six députés pour déposer aux pieds du monarque vaincu le témoignage de la constante affection des peuples du Midi.

De pareils faits, mieux que toutes les assertions, démontrent que dans tous les temps la France méridionale prit une part active à la gloire et aux revers de la patrie. Elle se tint constamment debout devant les ennemis, parce qu'elle était libre, et qu'en perdant ses institutions elle serait tombée dans l'abrutissement de l'esclavage. Cette noble fierté dont elle ne se démentit jamais, elle la devait à ses états généraux et à son administration municipale.

Toulouse était alors, comme aujourd'hui, un centre commun où se réunissait tout ce qu'il y avait d'intelligence et de force morale entre la Dordogne et les Pyrénées. De temps immémorial, cette grande ville avait ses magistrats particuliers qui composaient une espèce de sénat dont la sagesse mériterait d'être proposée pour exemple à nos municipalités.

Sous ses comtes, Toulouse était divisée en cité et en bourg; l'une et l'autre étaient encore subdivisés en six parties qui nommaient chacune deux magistrats communaux. Dans un acte daté de l'an 1247, ils sont appelés *capitularii;* plus tard, ce nom se changea en celui de *capitouls*.

Certains historiens assurent à tort que le mot *capitoul* vient de capitolium, parce que ces magistrats tenaient leurs grandes assemblées dans l'ancien capitole construit par les Romains. Mais il est plus probable que le nom de *capitouls* n'a d'autre origine que le mot *capitulum, chapitre,* assemblée. D'autant mieux que dans une charte de l'an 1164, il est dit que les capitouls, rassemblés en chapitre, prêtèrent serment de fidélité au comte Raymond; *tunc capitularii et vicarius qui in capitulo erant cangregati* (1).

Les capitouls, au nombre, de vingt-quatre étaient juges souverains des délits commis dans la cité. Les premiers comtes ne cherchèrent jamais à les contrarier dans leurs fonctions qu'ils remplissaient avec zèle et équité, ni dans leurs priviléges dont ils n'usèrent jamais au préjudice de leurs concitoyens. Habitués à une autorité qui ne connaissait d'autres bornes que celles de la justice, ils se persuadèrent que leurs sentences devaient être souveraines; ils citaient même, à l'appui de leurs prétentions, plusieurs actes où leurs jugemens avait été sans appel. Alphonse, dernier comte de Toulouse, se plaignit hautement de cette prérogative, et

(1) Catel, *Annales du Languedoc — Histoires des comtes de Toulouse, p.* 34

Digitized by Google

dans plusieurs lettres patentes, envoyées aux capitouls de *Tolose*, il déclara qu'il voulait que ses vasseaux pussent en appeler à son tribunal. Cette demande du prince offusqua d'abord la fierté du sénat toulousain; mais, peu à peu, les capitouls cédèrent aux exigences d'Alphonse, et, à sa mort, ils ne se refusèrent pas à prêter serment de fidélité au roi de France.

Guillaume de Cohardon, sénéchal de Carcassonne, se rendit à Toulouse pour mettre la ville et le comté au pouvoir du roi. Le vingt-sixième jour du mois de décembre de l'an 1271, Cohardon rassembla les capitouls au *Château-Narbonnais*.

— Messeigneurs, leur dit-il, le comte Alphonse et la comtesse Jeanne viennent de mourir; ils n'ont pas laissé d'enfans, et je crois que la comté est dévolue de droit à Philippe, roi de France. Je vous requiers donc, messeigneurs, de le reconnaître par un acte public pour votre unique et véritable seigneur, et de lui jurer fidélité?

Les capitouls délibérèrent long-temps. Plusieurs craignaient de se soumettre à un prince qu'ils regardaient comme étranger, parce qu'alors la France était partagée en deux nations, la langue *d'ouil* et la langue *d'oc*. Enfin, tous consentirent à reconnaître Philippe de France pour leur unique seigneur.

— Beau sire de Cohardon, dit Raymond de Roaix, nous aimons tant le roi Philippe, que nous sommes prêts à lui jurer fidélité; mais nous voulons qu'il nous permette, avec serment, de maintenir la ville de *Tolose* dans le droit de créer ses capitouls.

— Je le jure au nom du roi notre seigneur, répondit le sénéchal de Carcassonne.

— Nous voulons, répondit Raymond de Roaix, que les habitans de *Tolose* soient conservés dans l'affranchissement de toutes sortes de péages et de loudes, et dans tous les autres priviléges et usages dont ils ont joui jusqu'à ce temps.

— Je le jure; répliqua Cohardon.

— Nous demandons acte de notre protestation (1). Ensuite on apporta les saints évangiles, et les capitouls jurèrent *de garder, deffendre et conserver de tout leur pouvoir le roi et sa domination; et de lui être toujours fidèles et à ses successeurs.*

Deux jours après, les nobles et principaux bourgeois de la ville se rendirent au château narbonnais et prêtèrent aussi serment de fidélité au roi Philippe.

Les capitouls n'avaient pas seuls le droit de délibérer sur les affaires publiques; la ville nommait en outre un certain nombre d'habitans qui, avant d'entrer en fonctions, juraient *de bien conseiller*. Il est fait mention de ce conseil de ville dans une ancienne charte, où il est dit que « Le comte Raymond se rendit à la maison commune de Toulouse où étaient réunis les consuls, le viguier et les citoyens de distinction qui composaient le conseil. »

Dans les grandes circonstances, quand il s'agissait de prendre une détermination importante, les Capitouls et le conseil de ville appelaient le peuple à une assemblée générale. Alors on se réunissait hors la ville, dans un pré ou dans un champ, et chacun avait droit de donner son suffrage. Une charte du comte Raymond fait mention d'une de ces assemblées qui se tint dans un pré communal appelé pré Carbonel, *in communi prato quod dicitur Carbonelli.*

Ces réunions de tous les habitans d'une grande ville, ne rappellent-elles pas les beaux temps d'Athènes et de Rome, lorsque les citoyens de ces deux républiques à jamais célèbres, allaient voter sur le *forum* pour le salut de la patrie? on ne doit pas s'étonner, après cela, que Toulouse aie joué un rôle si important dans le Midi; que cette noble cité se soit toujours montrée protectrice et mère des beaux arts. La capitale du Languedoc vivait sous un système olygarchique un peu mitigé; c'était Venise avec son conseil des dix, qui n'avait pas besoin pour maintenir la sûreté de ses habitans du poignard clandestin du *Bravo*.

La nomination des capitouls appartenait de temps immémorial aux habitans de Toulouse. Raymond VII, par des lettres patentes données dans l'assemblée générale, avait confirmé ce droit, et déclaré formellement que l'élection des consuls ou capitouls appartenait à la *communauté* de la ville. Néanmoins, Alphonse, ayant appris que le peuple de *Tolose* avait élu ses capitouls, s'en plaignit amèrement; ces magistrats n'en furent pas moins maintenus dans leurs fonctions, et les rois de France, devenus maîtres de la *comté*, laissèrent aux Toulousains liberté pleine et entière pour leurs élections annuelles.

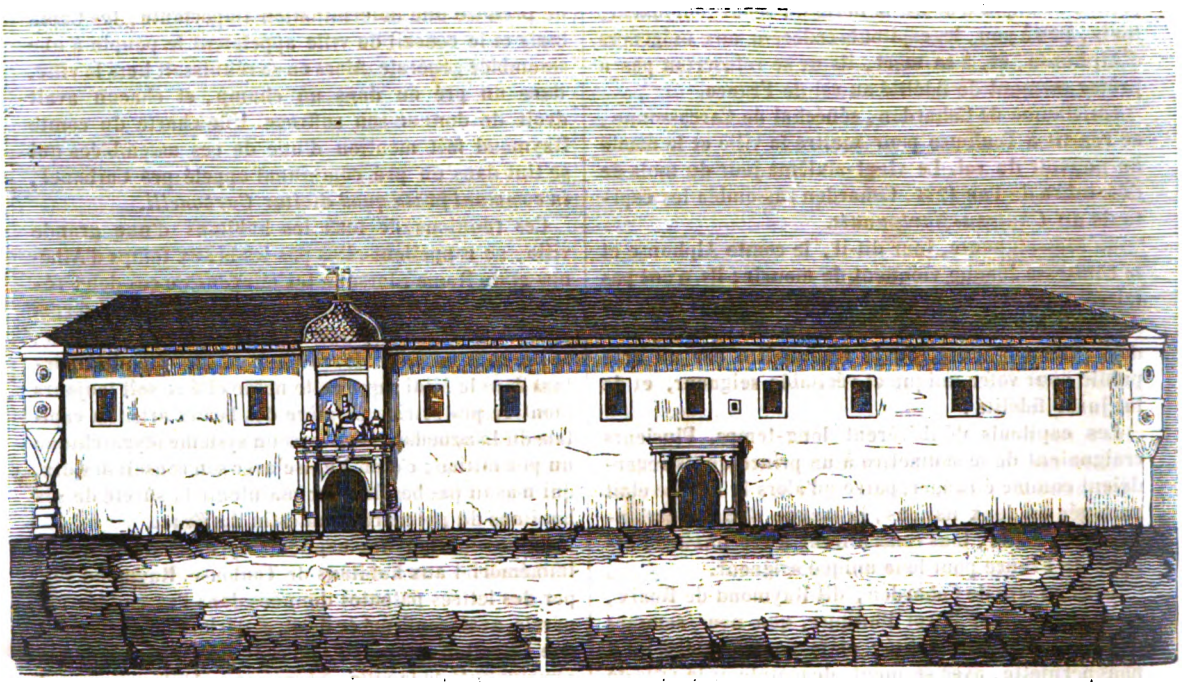
Les capitouls eurent long-temps le droit spécial de poursuivre les juifs et les hérétiques; ils pouvaient aussi prononcer sur les délits des nobles et des ecclésiastiques. Quelques fois même ils rendaient la justice à la place du viguier, et Philippe-le-Bel, par une ordonnance royale datée de l'an 1321, déclara que la justice était *patrimoniale* à la ville de Toulouse. Plus tard, l'article 72 de l'ordonnance de Moulins leur enleva cette prérogative : maintenus pourtant dans leurs usages et libertés, ils obtinrent en 1332 la jouissance des vieux murs et des fossés de la ville.

Le chroniqueur Bardin dit qu'en « l'an 1373, le » 17 février, Louis, duc d'Anjou, frère du roi, créa les » capitouls de son autorité et au préjudice de la » ville, et les continua dans leur gestion jusqu'à la » fin d'août de l'an 1375. Il était bruit que les capi» touls, pour se faire continuer, avaient donné au duc » six cents écus dor. »

Cette première prévarication entraîna des résultats qu'on était loin de prévoir, et imprima sur la toge des capitouls une tache presque indélébile. Depuis, cette haute magistrature, si vénérable dans les premiers temps, perdit beaucoup de la considération dont elle avait joui, et le parlement établi par Philippe-le-Bel, ne craignit pas de s'arroger le droit de nommer d'of-

(1) Les noms des capitouls mentionnés dans l'acte de 1271 sont : Bernard Bombelles, Raymond Athon de Toulouse; Adhomard d'Aigremont, Raymond de Roaix, Pierre Rond, Vital Faure-Othon, Béranger Raymond, Guillaume Pictor, Pierre de Saint-Subran, Raymond Bastion, Maurand de Belpueck.

Digitized by Google



ANCIEN CAPITOLE DE TOULOUSE.

fice les capitouls dont l'élection appartenait auparavant au conseil de ville.

Pendant plusieurs siècles, les fonctions du capitoulat avaient été annuelles. Comme dans les anciennes républiques, les Toulousains n'avaient pas voulu que les magistrats municipaux prissent l'habitude du pouvoir; et tous les ans de nouveaux membres étaient appelés aux charges municipales. Cette institution démocratique était d'autant plus sage, qu'une longue expérience a prouvé que les hommes qui tiennent trop long-temps en main les rênes du pouvoir, finissent par en abuser.

Néanmoins, le parlement, sous prétexte de leur donner le temps d'achever le cadastre de la ville, réélut, pour deux ans, les douze capitouls de l'an 1518.

Tous les habitans de Toulouse qui étaient élevés au capitoulat, devenaient gentilshommes par le fait; avant le quinzième siècle, s'ils mouraient dans les six premiers mois qui suivaient leur élection, leurs portraits n'étaient point peints sur les annales de l'hôtel-de-ville, et ils perdaient toutes les prérogatives attachées aux fonctions municipales. Mais les meilleures institutions dégénèrent tôt ou tard : le capitoulat fut aussi entaché d'innombrables abus. Vers l'année 1518, le parlement de Toulouse déclara que les descendans des capitouls jouiraient des faveurs accordées à leurs pères, quoique morts après l'élection, et même avant d'entrer en charge.

C'est à ces fréquentes dérogations à la rigidité des anciennes institutions, qu'il faut attribuer la cupidité honteuse avec laquelle les Toulousains briguèrent dans la suite les nobles fonctions qui, primitivement, n'étaient accordées qu'à des citoyens recommandables par leurs vertus.

Dès le seizième siècle, l'assemblée des capitouls n'était plus ce sénat auguste dont les yeux étaient sans cesse ouverts sur les dangers de la patrie. Déja l'intrigue était regardée comme le plus sûr moyen d'arriver jusqu'aux fauteuils rembourrés de l'hôtel-de-ville. Le parlement, content d'avoir dénaturé l'administration municipale de Toulouse, s'efforça de faire oublier aux capitouls la noble indépendance dont jouissaient leurs prédécesseurs. Il leur accorda priviléges sur priviléges, et les bons magistrats, contens des titres honorifiques qui leur étaient prodigués, s'habituèrent aisément à une lâche dépendance. Énumérons, s'il est possible, les minces prérogatives concédées par le parlement, qui traitait les capitouls comme des enfans qu'on amuse avec des jouets.

En 1522, un arrêt du parlement statua que les capitouls, à la première entrée de l'archevêque, marcheraient immédiatement après lui à l'exclusion du sénéchal.

Ils avaient une place distincte quand ils étaient réunis en corps.

Lorsque la ville envoyait quelque présent au roi, un capitoul était toujours député pour le lui offrir.

Digitized by Google

Le parlement ne s'en unt pas là, et pour se rendre les magistrats municipaux de plus en plus favorables, il en reçut quelques-uns dans son sein. En 1539, Nicolas Bertrand fut nommé conseiller, et continua d'exercer les fonctions du capitoulat.

Vers le milieu du seizième siècle, les capitouls sentirent se rallumer dans leurs cœurs quelques étincelles de l'énergie que leurs prédécesseurs avaient montrée dans les circonstances les plus périlleuses. Toulouse était alors mal bâtie; les rues étroites et tortueuses ne prêtaient pas un libre cours à la circulation de l'air; aussi, tous les ans, la peste emportait un grand nombre d'habitans, et les mesures sanitaires n'étaient pas assez promptes pour arrêter le terrible fléau. Les capitouls de l'an 1542, furent délégués par le parlement et le conseil de la ville, pour veiller à l'exécution des mesures les plus salutaires. Ils s'acquittèrent de cette noble mission avec un zèle qui malheureusement ne fut pas secondé par l'habileté des médecins. Ceux qui leur succédèrent suivirent pendant quelques années le noble exemple qu'ils avaient donné aux populations du Languedoc. Les capitouls de l'an 1551 méritent surtout d'être mentionnés dans l'histoire: Bosredon, seigneur de Roquetaillade, qui exerçait pour la deuxième fois la charge municipale, s'était rendu coupable de plusieurs concussions. Ses propres collègues, convaincus de la vérité des accusations, résolurent de lui intenter un procès. L'arrêt lui fut bientôt signifié dans la maison de ville; mais, dans un transport de colère, il le déchira, et n'osant pas affronter les nombreux témoins qui avaient déposé contre lui, il prit lâchement la fuite. On le condamna par contumace à une amende de trois mille livres, somme exorbitante dans ce temps, et à être dégradé publiquement. Ce bel exemple de sévérité est digne de l'admiration de tout homme de bien qui voit dans les fonctions municipales autre chose qu'un titre honorifique. Une assemblée sera toujours vénérable, tant qu'elle aura assez d'énergie pour rejeter de son sein un membre qui la déshonore.

Cette circonstance ne fut pas la dernière où les capitouls donnèrent signe de vie. Souvent ils opposèrent une résistance louable aux exigeances des membres du parlement. Malheureusement, lorsque les guerres de religion secouèrent leurs torches embrasées sur les régions méridionales, les magistrats qui siégeaient au Capitole, s'abaissèrent jusqu'au rôle d'inquisiteurs, et compromirent leur dignité en s'occupant à punir ce qu'on appelait alors *crime d'hérésie*. Ils auraient dû plutôt interposer leur autorité pour calmer la fureur des partis, et la mission de pacificateur eut été plus honorable pour leur mémoire, que celle d'exterminateur des huguenots. Ils jouissaient encore d'une grande considération parmi les habitans de Toulouse; on ne pouvait faire aucune levée de gens de guerre dans le pays toulousain avant de leur avoir communiqué les ordres du roi. Le cardinal d'Armagnac ayant tenu une assemblée des états du pays sans leur autorisation, ils protestèrent contre toutes les délibérations qui y avaient été prises.

Une époque de guerre civile, de massacres, de dissentions va s'ouvrir. Les fureurs de la ligue rongent au cœur les catholiques et les protestans du Languedoc; Toulouse nage dans le sang; ses plus belles rues deviennent la proie des flammes; le président Duranti meurt sous les coups d'un assassin, et trois conseillers au parlement sont pendus à l'ormeau du palais. Les capitouls auraient peut-être empêché ces cruels désastres, si au lieu d'ameuter la foule, ils lui eussent donné l'exemple de la modération. Mais ils se laissèrent entraîner par le vertige qui portait alors les croyances religieuses jusqu'au fanatisme. Qui sait d'ailleurs si, désespérant de contenir le torrent populaire, ils ne furent pas forcés à en suivre le cours impétueux. Dans ce dernier cas, ils agirent en lâches; il eut été plus beau pour eux de mourir sur leurs chaises curules comme les sénateurs de l'ancienne Rome.

Depuis le règne de Henri IV jusqu'à la révolution de 1789, le capitoulat ne fut plus qu'une dignité qui conférait la noblesse et ne contribuait en rien à la prospérité de Toulouse. Sous Louis XIV surtout, plusieurs bourgeois ambitionnant la *gentilhommerie*, employèrent pour parvenir aux fonctions municipales les plus coupables intrigues. La dignité de capitoul, si belle dans son origine, s'acheta à prix d'argent, et la cour se montra très complaisante, pour échanger un titre de noblesse, contre les quelques mille livres que lui payaient chaque année les nouveaux capitouls.

Cependant, l'autorité municipale suscita quelques améliorations dans le dix-huitième siècle. Elle fit élargir quelques rues; elle favorisa l'établissement de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, vota des fonds pour construire la nouvelle façade du Capitole, qui fut commencée en 1750. Après quoi, les nobles capitouls s'endormirent dans leurs robes sénatoriales, et sommeillèrent paisiblement jusqu'à ce que le grand cri de la révolution les réveilla en sursaut. Alors l'assemblée constituante décréta la suppression des différentes formes d'administration communale, et ordonna que chaque commune du royaume fût régie par un maire assisté de plusieurs officiers municipaux. Les capitouls, nommés pour l'an 1790, cessèrent leurs fonctions le 4 février, et le même jour, M. de Rigaud fut proclamé maire par l'élection du peuple.

II.

ANCIEN CAPITOLE

Aussitôt que Rome eût étendu sa domination sur la Gaule Narbonnaise et les deux Aquitaines, elle éleva les grandes cités au rang de colonies de la république. Nîmes, Aix, Narbonne, Toulouse, furent érigées en métropoles; chacune de ces villes voulut imiter la magnificence fastueuse de la capitale du monde: la patrie des anciens Tectosages eut, comme ses voisines, un Capitole qui fut, dit-on, construit sous l'empire de Galba, l'an soixante-huit de l'ère chrétienne.

Quelques écrivains ont voulu contester à Toulouse

Digitized by Google

le titre de colonie romaine. Ils appuient leurs assertions sur l'absence totale de monumens qui, partout ailleurs, signalent le passage des maîtres du monde. Il est vrai que la capitale du Languedoc ne présente pas aux antiquaires ces débris de basiliques, d'amphithéâtres qu'on retrouve encore de nos jours dans les grandes villes du Midi. Mais doit-on conclure de là que Toulouse n'était pas une cité importante avant l'invasion romaine? Ne sait-on pas que les rois visigoths la choisirent pour en faire le centre de leurs vastes domaines, et que ces peuples barbares ne posèrent le marteau destructeur qu'après avoir anéanti tout ce qui pouvait faire revivre le souvenir de Rome? D'ailleurs qui doute aujourd'hui de l'antique splendeur de la ville de Toulouse? Qui ne sait qu'elle a été deux fois capitale d'un grand royaume?

Cette noble et grande cité que le poète Ausone appelle *Quintuple*, dont les écoles étaient si renommées dans toute la Gaule, renfermait primitivement dans ses murailles des monumens qui exciteraient notre admiration; mais tout a disparu, et, selon toutes les probabilités, il ne reste pas pierre sur pierre de la belle cité des *Tolosates*. Son Capitole fut démoli par les Barbares; on n'en trouve pas un seul débri. De sorte que les historiens ne sont pas d'accord sur le lieu qu'il occupait.

Les uns disent que l'ancien Capitole n'était autre chose que le Château-Narbonnais, connu de nos vieux chroniqueurs sous le nom de *L'oustal rouyal del Castel-Narbonnés*. Les autres affirment qu'il occupait l'emplacement où furent construits, plus tard, les bâtimens de l'inquisition; d'autres enfin affirment, avec plus de raison, que l'ancien Capitole était situé près de la chapelle de Saint-Quentin, au même endroit où s'élève aujourd'hui la nouvelle façade construite par l'architecte Cammas.

Catel, dans ses *Annales du Languedoc*, démontre assez clairement que le nom de capitole donné à l'hôtel-de-ville de Toulouse n'est point d'origine romaine. Il le fait dériver du mot *capitulum*, *chapitre*, assemblée, parce que c'était là que se réunissaient les *capitularii* ou capitouls. Dans un acte daté de l'an 1280, et qui se trouvait dans les archives avant la révolution, il est fait mention du Capitole où les *capitularii* étaient rassemblés avec leur *consistoire*.

Quant à l'emplacement de l'ancien Capitole, je me contenterai de citer les principaux historiens de ces siècles reculés.

Paulus Hentznérus, dans son *Voyage en Languedoc* dit que le *capitolium* ou *capitulum* de Toulouse s'élevait sur le terrain même où l'on construisit plus tard l'église et le couvent de l'inquisition. Mais, s'il faut ajouter foi au commentaire du père Brouvérus, sur les œuvres de Fortunatus, l'ancien Capitole n'occupa jamais l'emplacement de l'inquisition. La plus grande preuve qu'on puisse citer à l'appui de cette assertion, sont les actes du martyr de saint Sernin. En effet, il est dit que le premier évêque de Toulouse ayant refusé de sacrifier aux faux dieux, fut attaché à la queue d'un taureau indompté qui le traîna jusqu'à l'endroit où est aujourd'hui l'église du Taur. Est-il vraisemblable que l'animal furieux ait parcouru le long trajet qui se trouve entre le quartier Saint-Michel et le quartier Saint-Sernin? D'ailleurs, si tant on voulait affirmer que l'ancien Capitole de Toulouse était situé dans cette partie de la ville, mieux vaudrait encore lui assigner l'emplacement du Château-Narbonnais, quoique nos chroniqueurs ne nous en parlent que sous le nom d'*Oustal rouyal*, de château-fort, de citadelle, et qu'il soit bien prouvé que le Château-Narbonnais ne servit jamais aux réunions des capitouls.

Un historien de la ville de Toulouse affirme, je ne sais d'après quel document, que saint Sernin fut condamné, non dans le Capitole, mais dans un temple consacré à Jupiter. Les monumens religieux de l'ancienne Toulouse ont été détruits de fond en comble, de telle sorte qu'il serait bien difficile d'assigner d'une manière certaine l'emplacement de ce temple. Au milieu de tant de doutes, le parti le plus sage est d'adhérer aux opinions qui présentent le plus de probabilité.

De tous les écrivains qui ont travaillé à débrouiller les vieilles annales de la capitale des *Tectosages*, Catel est celui qui a su le mieux se frayer une route dans ce dédale sinueux. Il vivait dans un temps où les papiers de l'hôtel-de-ville, les chartes des couvens, des monastères, les registres des parlemens étaient encore intacts; il y puisa des renseignemens précieux, et les vieillards durent lui raconter tout ce qui se transmettait alors par tradition de père en fils.

L'historien des comtes de Toulouse affirme que l'ancien Capitole ou hôtel-de-ville était situé au même endroit où on le voit aujourd'hui; seulement il paraît que les vieilles constructions n'occupaient guère que les deux tiers de la façade actuelle. Catel, dans ses *Annales du Languedoc*, cite plusieurs actes qu'il avait trouvés dans les archives, dans lesquels il est fait mention à chaque page des assemblées des capitouls réunis dans le capitole de Saint-Quentin; *et capitularii in capitolio Sancti-Quentini assistentes*.

Il ajoute qu'en 1619, M. de Fieubet, président au parlement, fesait démolir d'anciennnes constructions qu'il avait acheté. s dans la rue de la Porterie; les ouvriers découvrirent une chapelle dont les murailles étaient ornées de portraits des capitouls; quelques-uns de ces portraits remontaient à des temps si reculés, qu'on les avait couverts d'une seconde et troisième couche de mortier. Ce fait seul ne suffit-il pas pour détruire toutes les suppositions des vieux chroniqueurs et des historiens modernes qui ont copié servilement leurs paradoxes et leurs erreurs. D'ailleurs, le siége de l'administration municipale est de temps immémorial au Capitole; pourquoi s'obstinerait-on à en assigner un autre dont il n'est fait mention que par les chroniqueurs et les légendaires du moyen âge?

S'il est difficile de désigner, de manière à triompher de tous les doutes, l'emplacement de l'ancien hôtel-de-ville, il n'est pas plus facile de rappeler les

Digitized by Google

époques diverses de sa construction. La vieille façade dont nous avons donné le dessin exact [1], était construite d'une manière si bizarre que tous les genres d'architecture s'y trouvaient mêlés et confondus. Deux portes donnaient entrée au palais municipal de Toulouse; la porte principale était ornée de statues. Des croisées, presque carrées, laissaient à peine pénétrer le jour dans l'intérieur de l'édifice. La façade qui existait avant le nouveau plan donné par l'architecte Cammas, n'était qu'un mélange confus de divers styles. Sans doute l'hôtel-de-ville de Toulouse dut subir de nombreuses modifications dans les révolutions et les guerres qui bouleversèrent la capitale du Languedoc. Démoli et reconstruit à plusieurs époques, il n'offrait aux yeux des hommes de l'art aucun indice qui désignât clairement l'année de sa fondation. L'annaliste Lafaille est le seul qui, dans son *Histoire du Capitoulat*, ait recueilli quelques renseignemens sur le Capitole.

La galerie, dite aujourd'hui *Salle des Illustres*, fut construite au commencement du XVII^e^ siècle, 1602; le petit consistoire fut terminé quelques années avant les guerres de la ligue; la porte intérieure, au fronton de laquelle on plaça depuis la statue de Henri IV, fut construite sur les dessins du célèbre architecte et sculpteur Nicolas Bachelier. Cette porte est ornée de colonnes d'ordre dorique; la figure qui est à droite est une perfection remarquable, et les deux qui sont autour de l'archivolte furent sculptées par Bachelier lui-même. La porte extérieure du Capitole, démolie, on ne sait pourquoi, en 1817, était encore l'ouvrage de Bachelier; on a conservé quelques-unes des belles figures qui en fesaient le principal ornement.

Plusieurs s'étonneront peut-être que la grande ville de Toulouse n'ait eu pendant huit cents ans qu'un édifice bizarre et mesquin pour y tenir les assemblées de ses fiers capitouls. On nous dira que l'ancien Capitole ressemblait à une forteresse plutôt qu'à un hôtel-de-ville. Mais on ne doit pas ignorer qu'autrefois les édifices consacrés aux assemblées municipales étaient flanqués de tours et hérissés de créneaux, parce que, dans ces temps de guerres et de dissentions, l'autorité avait besoin d'un asile inaccessible, où elle put se mettre à l'abri des émeutes populaires et des attaques de l'ennemi.

D'ailleurs, l'ancien Capitole était adossé aux remparts qui entouraient la ville au nord; la porte qui s'ouvrait jadis dans la rue de *la Porterie* était défendue par quatre grosses tours.

Il est donc clairement démontré que l'ancien hôtel-de-ville n'était situé, ni sur l'emplacement du Château-Narbonnais, ni de l'Inquisition, mais devant l'église Saint-Quentin [2]. Des actes très anciens et authentiques ont été recueillis par Catel. Une charte de 1175 dit que le conseil s'assemblait dans le consistoire, à Saint-Quentin. — *Sciendum est quod fortit de molíverta venit cum multis probis hominibus antè Capitulum, ceu Capitolium Sancti-Quentini.* Quant à la fondation, elle remonte à la plus haute antiquité; il est fait mention du Capitole dans les premiers actes des comtes de Toulouse; comme nous l'avons déja dit, l'édifice n'est pas resté intact au milieu des révolutions qui bouleversèrent le Languedoc. La vieille façade commençait à s'écrouler en 1750; les capitouls et la ville versèrent alors des fonds pour construire la nouvelle, et le plan de l'architecte Cammas fut adopté.

Il n'est pas en France d'hôtel-de-ville qui ait été le théâtre de plus grands événemens que celui de Toulouse. Dans son enceinte, se réunirent sans doute les bourgeois et les nobles afin de prêter serment de fidélité à Raymond VI, leur seigneur, et pour chasser de leurs murailles Simon de Montfort et son armée de croisés. Là, s'assemblaient les capitouls toutes les fois qu'il s'agissait de défendre la cité contre l'oppression féodale.

Voici venir le XIII^e^ siècle, époque d'amour et de poésie; les troubadours de la Provence s'en vont de ville en ville, de castel en castel, chantant les belles et les preux; leurs chansons rallument dans les cœurs l'enthousiasme de la poésie : sept bourgeois de Toulouse fondent la société du *Gai-Savoir*, et chaque année les ménestrels du Languedoc viennent recevoir l'églantine d'or fin et la violette d'argent; une nouvelle muse va présider à ces réjouissances littéraires, et la figure allégorique de Clémence-Isaure résume à elle seule l'amour, les chants et la chevalerie du moyen âge.

Lorsque les fondateurs du Gai Savoir virent qu'il fallait pour leurs fêtes un autre théâtre que le Laurier du faubourg des Augustins [1], ils obtinrent des capitouls la permission de tenir leurs séances dans une des salles du Capitole, et dans l'enceinte de l'hôtel-de-ville retentirent les premiers accens des troubadours qui commençaient à bégayer la langue de la poésie. Franchissons des siècles : nous touchons aux tourmentes du fanatisme religieux. Duranti, premier président au parlement, est prisonnier au Capitole, et n'en sort que pour marcher à la mort la plus ignominieuse. Cent quarante ans plus tard, Richelieu fait tomber sous la hache du bourreau, la tête du plus puissant des vassaux du roi de France, le maréchal de Montmorency. . . .

. . . . . .

III.

NOUVELLE FAÇADE DU CAPITOLE.

Lorsque Napoléon, à son passage à Toulouse, s'arrêta sur la place du Capitole, il jeta un coup d'œil rapide

1 Feuille 5, page 40.

2 L'église ou chapelle de Saint-Quentin occupait l'emplacement du café Lala; avant la révolution, la chapelle de Saint-Quentin était exclusivement dévolue aux petits sauvages.

1 La lettre que les sept premiers mainteneurs écrivirent aux troubadours, porte que :

Donadas foron el Vergier
Del dit loc al pé d'un laurier,
El barri de las Augustinas
De Tholosa nostras vesinas.

Digitized by Google

sur l'édifice et dit : *c'est beau, mais trop bas.* Ce jugement du grand homme qui savait si bien apprécier toutes choses, était dicté par ce goût exquis, cette profondeur de vue, qui discerne dans un instant les beautés artistiques et les défauts des chefs-d'œuvre de l'art et du génie. Tous les étrangers qui voient pour la première fois l'hôtel-de-ville de Toulouse, ne peuvent se défendre au premier abord d'un sentiment d'admiration, parce que le Capitole dans son ensemble est un édifice d'une architecture mâle et empreinte de la majesté des anciens monumens. Mais aussitôt que l'enthousiasme s'est calmé, et qu'ils examinent d'un œil observateur la masse monumentale et sa longueur démesurée, ils se disent avec douleur : — *C'est un chef-d'œuvre manqué.*

Néanmoins, le Capitole de Toulouse est un des plus beaux hôtels-de-ville de France ; il est digne en tout et pour tout de l'attention de nos lecteurs ; tâchons donc de leur donner un aperçu historique sur l'époque de la construction de la nouvelle façade, et une courte description des différentes parties qui la composent.

L'ancien édifice n'était qu'un assemblage grotesque de constructions exécutées à diverses époques; la plupart dataient du quinzième siècle, et, pendant le seizième, on y avait fait quelques réparations. Le corps des bâtimens était flanqué de grosses tours, et une rue tortueuse longeait le palais municipal des capitouls. Des créneaux gothiques surmontaient ses murailles, et dans une niche, au-dessus de la porte principale, on voyait la statue équestre de Louis XIII, foulant aux pieds l'hérésie. En 1750, la vieille façade menaçait de tomber en ruines; l'architecte Cammas, appelé par les capitouls, leur présenta plusieurs plans qui furent tous rejetés, parce qu'ils nécessitaient des frais exhorbitans pour la ville et la province. L'architecte, jaloux de prouver aux magistrats que l'habileté triomphe des obstacles les plus grands, conçut le dessein d'élever sur les mêmes fondemens une nouvelle façade décorée dans le goût qui prévalait alors : pour qu'il ne manquât rien à son plan, il proposa aussi aux capitouls de former une belle place devant l'hôtel-de-ville, qui serait arrosée par quatre fontaines.

Les capitouls approuvèrent ce dernier plan avec acclamations, et laissèrent à l'architecte liberté pleine et entière, excepté dans le choix des ornemens et des matériaux à employer. La nouvelle façade devait avoir cent vingt mètres de longueur. De nombreux ouvriers se mirent au travail, et, en quelques années, l'édifice monumental toucha presqu'à sa fin. Alors Cammas eut à vaincre une difficulté dont il ne triompha qu'en flattant l'orgueil des capitouls. L'avant corps du milieu, suivant le plan qu'il avait donné, devait être décoré de huit colonnes en marbre incarnat. Les magistrats furent effrayés du prix qu'on leur demanda et décidèrent, d'un commun accord, qu'elles seraient exécutées en brique. L'architecte Cammas, à cette nouvelle, se rendit au lieu de l'assemblée ; et, n'écoutant que son désespoir, il s'écria :

— Messieurs, en ordonnant que les colonnes qui doivent soutenir le fronton principal seraient formées en briques, vous avez porté une atteinte sensible à mon projet et, j'ose le dire, à votre gloire. Ma composition est absolument allégorique, et je vais vous le prouver. L'image de Louis-le-Bien-Aimé, placée dans le tympan, doit rappeler à nos derniers neveux ce monarque si justement adoré; les symboles militaires dont il est entouré consacrent le souvenir de ses victoires et les lauriers cueillis à Fontenoi. Les statues de la Force et de la Justice, mises aux angles, retraceront l'équité qui préside aux décisions du gouvernement et la force qui le caractérise; enfin, les lys qui brillent au sommet du fronton, désignent la France heureuse et triomphante sous le meilleur des rois.

— Mais, messeigneurs, en vain, le roi que nous chérissons se précipiterait dans le champ de mars, en vain il chercherait à établir dans ses provinces la justice qui comble les vœux des peuples, en vain il invoquerait la force contre ses ennemis, si des sujets zélés, si des magistrats comme vous, dévoués au prince et à la patrie, ne soutenaient point, par leurs travaux et leurs lumières, l'immense édifice du gouvernement français. Sans leurs soins, cette masse imposante crouleraît avec fracas, et les lys deshonnorés tomberaient dans la poussière. Ma composition indique aussi ces dignes magistrats, ces sujets fidèles et dévoués dont je viens de parler; ils sont représentés par les colonnes qui supportent le fronton. Ces colonnes sont au nombre de huit, ainsi que les capitouls de cette ville. C'est vous ; messieurs, que j'ai voulu désigner comme les soutiens de l'état, et pouvais-je choisir une matière vile et commune pour offrir allégoriquement l'image de ceux qui soutiennent le trône et honorent la cité.

Cammas en caressant la vanité des capitouls, savait bien d'avance qu'il triompherait de leur obstination; en effet, l'architecte avait à peine terminé son discours, que les magistrats s'écrièrent : *en marbre, en marbre.* Ainsi, grâce à l'adresse de Cammas, le Capitole de Toulouse ne fut pas privé de son plus bel ornement : je dirai même de la seule chose qui put imprimer à son front la majesté des grands monumens.

La nouvelle façade, telle qu'elle est aujourd'hui, fut commencée, comme nous l'avons déja dit, en 1750 ; l'exécution coûta dix ans de travail ; et des frais énormes que la ville et la province s'imposèrent volontairement. Cammas présenta d'abord un plan beaucoup plus grandiose ; mais on ne put s'y conformer, parce qu'il nécessitait la démolition de trois galeries qui avaient été construites en 1602, et notamment la galerie des hommes illustres qui fait face à la place et à la cour intérieure. Il fut donc obligé de se conformer à l'ancien plan développé seulement sur une plus longue échelle. La ville de Toulouse doit un tribut de reconnaissance à l'architecte qui sut se plier aux tracasseries des magistrats municipaux et aux difficultés que fit surgir la nécessité d'économiser les fonds donnés par la ville et la province.

Le seul défaut qu'on puisse reprocher au chef-d'œu-

Digitized by Google

CAPITOLE DE TOULOUSE.

Digitized by Google

vre de Cammas est la disproportion qui existe entre la hauteur et la largeur de l'édifice. Le fait est incontestable ; pourtant l'architecte n'est pas si blamable qu'on pourrait le penser : la conservation des trois galeries ne lui permit pas de changer la hauteur des planchers, et l'édifice qui eut été si beau, si l'architecte avait pu suivre la première inspiration de son génie, se trouva ainsi rapetissé et réduit à des formes irrégulières.

En outre, lors de la construction du Capitole, la place de l'hôtel-de-ville, n'était pas exhaussée comme elle l'est aujourd'hui. Les maisons étaient moins hautes, et l'édifice, isolé au milieu des vieilles constructions qui l'environnaient, paraissait avoir au moins deux mètres de plus de hauteur.

Nous ne voulons pas cependant détruire tout-à-fait la mauvaise impression que la vue du Capitole laisse dans l'esprit des étrangers qui l'ont examiné attentivement dans toutes ses parties.

Le Capitole forme trois avant-corps dont le principal est au milieu ; il est décoré de huit colonnes de marbre incarnat tiré des carrières de Caunes. Les chapitaux, en marbre blanc d'Italie, sont ornés de festons et de pendeloques primitivement en plomb doré. La grande frise, revêtue dans toute sa longueur d'une large plaque de marbre noir, porte pour toute inscription :

CAPITOLIUM.

La corniche et l'architrave sont en belles pierres qui ne le cèdent pas en blancheur à celles de Saint-Leu. Aujourd'hui, elles ont une teinte grisâtre ; exposée au nord, elles ont ressenti l'influence de l'hiver, et elles noircissent de jour en jour.

Dans le tympan du fronton fut placé d'abord un médaillon de marbre blanc de Carrare, dont le diamètre était de six pieds environ ; ce médaillon représentait la figure de Louis XV, dit le Bien-Aimé, couronnée de lauriers et entourée de trophées de guerre ; l'architecte avait voulu faire une adroite allusion à la victoire de Fontenoi.

Le tympan était cimé par les armes de France que supportaient deux anges de forme colossale ; deux statues, représentant la Force et la Justice, sont posées sur l'accouplement des deux angles. Deux tours creuses, placées de chaque côté, accompagnent l'avant-corps du milieu et le séparent du reste de l'édifice.

Depuis la révolution de 1789, il a subi plusieurs modifications ; les armes de France ont été enlevées et replacées tour à tour : les figures de nos rois se sont succédées dans l'espace de quelques années. Avant 1830, le médaillon représentait Louis XVIII. Après les journées de juillet, la figure du monarque fit place à ces mots qu'on inscrivit au front du Capitole :

LIBERTÉ, ORDRE PUBLIC.

Enfin, le médaillon de l'empereur, si bien exécuté par M. Griffoul-Dorval, est venu remplacer ses nombreux devanciers, et la sombre figure du captif de Sainte-Hélène aura trouvé un trône stable au front de notre Capitole, qui fut le berceau de notre gloire méridionnale.

Deux tours rondes rejoignent à l'édifice les avant-corps des deux extrémités. Leurs frontons sont de forme circulaire. Celui qui domine la porte d'entrée de la salle de spectacle est orné de deux statues colossales représentant Melpomène et Thalie.

L'avant-corps qui se trouve à l'entrée de la rue Lafayette est aussi couronné par divers trophées, et a pour ornement les deux statues allégoriques de la poésie lyrique et de Pallas. Les armes de la ville de Toulouse décorent les deux tympans.

Le Capitole a deux étages terminés par une belle balustrade que supporte un soubassement orné de portiques refondus. Nous avons dit déja pourquoi l'architecte Cammas ne leur donna pas une plus grande hauteur, qui aurait fait de l'hôtel-de-ville de Toulouse le plus beau monument de ce genre qu'il fut possible de trouver en Europe. Le bâtiment en général est décoré d'un ordre ionique, aux proportions presque colossales.

Quant aux trois galeries placées à plein pied les unes des autres, elles sont décorées au rez-de-chaussée, du côté de la cour, d'ornemens d'ordre ionique ; au premier étage, d'ordre corinthien.

Les portes-croisées qui donnent sur la place et sur la cour intérieure, sont ornées de balcons dorés qui contribuent puissamment à la majesté grandiose qui fait toute la beauté de l'édifice.

En un mot, le Capitole, comme œuvre d'art, est une erreur d'architecture ; comme monument civil, il sera toujours, malgré tous ses défauts, un des plus majestueux hôtels-de-ville de France.

J.-M. CAYLA.

LE CHATEAU D'AUBUSSON.

Le château d'Aubusson, qui s'élève encore aujourd'hui sur les bords de la Creuse, a des ruines pleines de souvenirs, et ces ruines, alors que le voyageur s'arrête à les considérer, l'attirent, le fascinent, fixent ses méditations et ses pas. L'homme cherche le mystère, s'anime partout où le mystère vient tenter son regard, soit qu'il se présente dans l'incertitude de l'avenir, soit qu'il apparaisse dans les ombres du passé.

Le vieux château des d'Aubusson vit naître, en 1405, Pierre d'Aubusson qui devint grand-maître de

Digitized by Google

Rhodes. Sa famille était issue des anciens comtes de la Marche, et tous les honneurs étaient faits pour son ambition. Sa noblesse lui donnait le droit d'y prétendre Le siége que Pierre d'Aubusson eut à soutenir dans Rhodes contre les généraux de Mahomet II est, sans contredit, un des plus mémorables que l'histoire moderne ait inscrit dans ses fastes. Une flotte de cent soixante vaisseaux couvrait l'île ; une armée de cent mille hommes forma des lignes puissantes autour des remparts de Rhodes, et une redoutable artillerie démantela complètement les fortifications de la place. Ce fut alors que les chevaliers se présentèrent sur ces ruines comme un mur de fer qu'il fallut démolir avec l'épée. Animés qu'ils étaient par l'exemple de leur grand-maître, ces braves gentilshommes, venus de tous les points de l'Europe, soutinrent avec un acharnement héroïque le choc d'une armée redoutable : ils couchaient, combattaient, mangeaient et dormaient aux armes sur les brèches. D'Aubusson reçut, pour sa part, cinq grandes blessures qui ne l'empêchèrent pas de commander et de combattre jusqu'au bout, parce que le courage, cette puissance du sang, cicatrise vite les blessures que le courage a faites. Malgré leurs cent mille hommes et leur artillerie, les Turcs furent mis en fuite et se retirèrent honteusement devant quelques blessés, sans comprendre leur défaite, sans pouvoir s'expliquer la puissance de leurs ennemis.

Ce fut un chevalier du Limousin, un d'Aubusson, grand-maître des religieux de Saint-Jean de Jérusalem, qui eut la gloire d'arrêter la puissance musulmane; les forces de l'empire ottoman vinrent se briser contre le rocher de Rhodes, et le fort bouclier de d'Aubusson servit alors d'abri à la chrétienté tout entière.

Le voyageur qui s'arrête sur les bords de la Creuse à considérer ce vieux manoir où naquit et vécut un homme qu'attendaient d'aussi belles destinées, celui-là voit passer devant lui tous les événemens du siége mémorable qui convainquit d'impuissance le grand empire des Ottomans ; et son imagination déroule à ses regards comme un chant de l'Illiade, à l'honneur des héros qui n'ont eu d'autre Homère que l'histoire et la tradition.

Mais ce n'est pas seulement par des souvenirs de gloire qu'est embelli le château qui fut la demeure des seigneurs d'Aubusson. De grandes infortunes l'entourent de leur puissant prestige, et viennent jeter comme un voile de deuil sur ces murs attristés déja par l'outrage du temps. Mahomet avait laissé deux fils en mourant, Zizim et Bajazet. Ce dernier qui était l'aîné apprit en Egypte la nouvelle d'un événement qui l'élevait sur le trône. Il venait de faire son pélerinage de la Mecque, et, plein de confiance dans ses droits, il se hâta de voler à Constantinople. Il craignait que son frère Jeni ou Zem, que les chrétiens nomment Zizim, n'usurpât en son absence une couronne qui lui était due. Zizim était jeune, ambitieux, hardi; il eut bientôt assez d'influence pour gagner les troupes de l'Asie mineure et se faire couronner empereur dans la ville de Prusе. La guerre commença entre les deux frères : par malheur pour Zizim, Ahmet pacha, le premier général de l'empire, tenait le parti de son frère : il est battu et contraint de se retirer en Egypte. Il revient l'année suivante à la tête d'une armée plus redoutable; mais il est encore trahi par la fortune, et ce dernier revers lui enleva à la fois et les ressources nécessaires pour relever son parti et l'espoir de trouver parmi les siens un asile sûr.

C'est alors que ce malheureux prince se souvint dans ses malheurs, des chevaliers et du grand maître dont il avait ouï vanter le courage et la grandeur d'ame par les vieux soldats de son père. Il résolut d'aller lui confier sa tête et les débris d'une grande fortune, certain qu'il était de trouver chez les Chrétiens un refuge assuré, où la vengeance d'un frère ne pourrait l'atteindre.

Ce fut un spectacle bien étrange sans doute que de voir entrer dans le port de Rhodes les vaisseaux qui portèrent le fils de ce Mahomet, dont la puissance était venue se briser contre la valeur des chevaliers; un spectacle bien étrange que de voir Pierre d'Aubusson accorder une noble hospitalité au fils de son plus grand ennemi, et trouver dans ces deux hommes l'occasion de faire éclater sa grandeur d'ame en les surpassant tous deux : Zizim par sa loyauté, et Mahomet II par son courage. Toutefois il apprit bientôt que la haine de Bajazet voulait atteindre Zizim jusques dans son nouvel asile; d'Aubusson éprouva une de ces craintes que les nobles cœurs ne savent pas dompter. Il eut peur de voir le noble transfuge qu'il avait reçu, emprisonné dans son palais par les ordres de son frère. Peut-être il craignit encore d'attirer contre Rhodes les armes de Bajazet; et, pour que l'espoir de punir Zizim et de s'emparer de sa personne ne fut pas auprès du sultan un nouveau motif d'attaquer l'île une seconde fois, il fit partir ce prince pour la France et lui assigna pour demeure son château d'Aubusson, dans les forêts du Limousin.

Le prince partit avec des trésors, des femmes et quelques compagnons d'infortune qui lui étaient resté fidèles; un iman qui l'avait élevé, deux agas, ses frères d'armes, et plusieurs esclaves pleins de dévouement pour lui. La traversée fut heureuse, et Zizim arriva bientôt avec sa suite au château d'Aubusson que le grand-maître lui avait donné pour asile. Les chevaliers de la commanderie de Bourganeuf occupaient déja le château pour le recevoir et lui rendre les honneurs qui lui étaient dus. Le grand-maître qui savait de quelle importance était le noble transfuge, avait même ordonné de le garder à vue, de peur qu'il ne voulut s'échapper; mais de ne contrarier aucun de ses désirs. D'Aubusson savait d'ailleurs que, malgré son éloignement, ses jours pouvaient être menacés; et, comme il en répondait sur son honneur, il voulait que ses chevaliers fussent toujours armés à ses côtés, afin de pouvoir le défendre au besoin

Lorsque Zizim vit le château d'Aubusson, ces tours hautes et larges, ces murs sans ornemens, il fut longtemps immobile et rêveur; long-temps, il contempla

Digitized by Google

le séjour âpre et sauvage où il devait ensevelir l'ambition, les amours, les rêves qui dévoraient sa jeunesse.

Les bords de la Creuse, qui coulait invisible au fond des vallées et murmurait comme une eau souterraine; les forêts du Limousin, profondes et solitaires, tout se présentait à lui sous l'aspect le plus sombre. Un ciel triste et brumeux qui se traînait sur la terre comme un froid linceul, lui fesait regretter l'Orient, et le malheureux exilé courba la tête et cacha les larmes qui tombaient de ses yeux; bientôt il se tourna vers une jeune grecque, celles de ses femmes qu'il aimait le plus: celle-ci partageait sa douleur et s'était penchée sur le cou de son beau cheval, comme pour cacher son désespoir. Alméida, lui dit le prince d'une voix affligée, où sont les plaines riantes de Mongery et le ciel de la Grèce qui t'a vue naître, où sont les palais, les esclaves attentives à te servir; les honneurs de sultane et ce bel avenir que je t'avais promis. Je te traîne à ma suite, pauvre femme, en exil sur une terre froide et sous un ciel humide où tu mourras, faible fleur, toi qui avais besoin pour t'épanouir et du beau soleil de la Grèce et des brises chaudes de l'Orient.

Alméida, lui répondit: les douces plaines de Mongery et le beau ciel de la Grèce, je les trouverai toujours dans tes yeux, ô mon maître! tant que tu daigneras jeter un regard de bonté sur ton esclave, tu es ma patrie, tu es mon Dieu!

Zizim se sentit consolé par ces paroles de la jeune grecque. Il jeta un regard autour de lui: le dévouement de tous ses compagnons d'infortune se peignait sur leur visage: calmes, les yeux baissés, ils semblaient respecter sa douleur et craindre de voir couler ses larmes. Le prince reprit courage, il vit venir les chevaliers de Bourganeuf qui voulaient lui faire honneur en allant au-devant de lui. Le peuple d'Aubusson accourait en foule de son côté pour voir le prince turc qui venait habiter le château, et Zizim reprit toute sa dignité pour faire bonne contenance devant les chrétiens.

Le commandant de Bourganeuf installa le prince dans son nouveau séjour, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre du grand-maître, et le frère de Bajazet put commander dans le manoir des d'Aubusson aussi librement qu'il l'aurait fait dans un de ses châteaux d'Alep ou de Natolie. Le premier soin de Zizim fut de disposer sa demeure de manière à ce qu'elle pût s'adapter aux mœurs de ses nouveaux habitans. Il fit élever une tour, il bâtit une salle de bains; autour des fossés, il fit tracer des jardins.

Toutefois, ce fut dans le commerce de bonne amitié qu'il entretenait avec les chevaliers de la commanderie de Bourganeuf, que Zizim trouva les plus grands dédommagemens aux chagrins de l'exil. Il discutait longuement avec eux des guerres que leur ordre avait soutenues contre ses ancêtres, et cette âme ardente se laissait distraire par les seules images d'une vie glorieuse dont elle regrettait les hasards et les dangers.

Zizim se plaisait à tous les exercices militaires des chevaliers. Il parcourait avec eux les forêts du Limousin; il usait, dans les fatigues de la chasse, une vigueur de jeunesse qu'il ne pouvait employer à combattre pour son ambition. Les chevaux arabes qu'il avait amenés en France, sur son vaisseau, le servaient admirablement dans ces plaisirs, et les bons paysans du Limousin qui le voyaient souvent passer à travers leurs sombres forêts, parlaient déjà dans tous leurs entretiens du prince infidèle et de ses beaux coursiers, rapides comme le vent. Alméida, la jeune grecque que Zizim avait emmenée avec lui, vit avec peine le frère de Bajazet chercher une distraction à ses chagrins dans l'amitié du commandeur de Bourganeuf et dans la chasse. Cette femme était ambitieuse, et si elle avait partagé l'amour du jeune fils de Mahomet II, c'est que l'espoir de devenir sultane et les qualités brillantes que Zizim fesait paraître, lui avaient montré comme certain l'avenir que son ambition avait rêvé. Mais l'infortune avait brisé les espérances de Zizim sans altérer son courage; l'exil était venu jeter comme un voile de deuil sur son caractère plein de sève et d'éclat, et le climat sombre où il se trouvait transplanté avait refroidi la chaleur de son sang.

Le frère de Bajazet n'avait pu rester insensible à la noble conduite du sire de d'Aubusson. Les chevaliers de la commanderie de Bourganeuf le traitaient avec les égards dus à son infortune et à son rang; il trouvait en eux cette fraternité simple qui lie tous les hommes d'armes, et l'infidèle, modifié à son insçu par l'atmosphère toute chrétienne dans laquelle il venait d'entrer, sentait mourir dans son âme l'ambition, l'amour effréné du pouvoir et des plaisirs, ces vertus de son sang et de son origine.

Au milieu des forêts solitaires où il s'égarait quelquefois, il avait reçu les influences du ciel nuageux qui s'étendait sur sa tête.

Il eut besoin de rêver à un bonheur plus pur que les plaisirs du paradis de Mahomet. Autrefois, il n'a pas levé les yeux au ciel, parce qu'il trouvait sur la terre tout ce que le Prophète promet à ses élus. Mais à mesure que la fréquentation des chrétiens développa dans son âme des penchans qui, jusqu'alors, n'avaient point été réveillés, il trouva, dans les mystères de la contemplation, une volupté secrète qui consolait son âme attristée; sa vie passée dans ses amours, ainsi que dans ses haines, lui parut abjecte et grossière; il rêva des amours plus pures, des haines plus généreuses, et, sans connaître où le poussaient ces nouveaux penchans, il crut entrevoir devant lui comme une existence nouvelle.

Ce changement n'avait pas échappé au regard d'Alméida. Cette femme cachait une âme forte et calme sous des formes délicates; et sa pâleur, son œil languissant, toutes les apparences de la faiblesse dont elle s'embellisait avec art, ne servaient qu'à voiler plus sûrement les profondes pensées d'orgueil qu'elle nourrissait dans son cœur. Elle avait des espions et des courriers qui lui apportaient des nouvelles des cours de l'Europe; elle savait que plusieurs souverains demandaient à grands cris le prince Zizim, pour commander les armées qu'ils faisaient marcher contre le

Digitized by Google

sultan ; aussi lorsque un émissaire secret venait solliciter le frère de Bajazet à se dérober par la fuite aux mains qui le gardaient et à combattre de nouveau pour remonter sur le trône, Alméida, l'astucieuse, lui parlait, quelque temps avant l'arrivée des émissaires de la patrie, et de la gloire, et du plaisir qu'il éprouverait à fouler à ses pieds ses lâches ennemis.

Non loin du château d'Aubusson, Zizim avait vu dans une ferme d'assez belle apparence, une jeune fille qu'il jugea noble à ses riches habits, au respect de ceux qui l'entouraient. Souvent il l'apercevait au retour de la chasse, seule à la croisée du manoir : car il y avait auprès de la ferme une habitation mieux bâtie et plus élevée que les toits de chaume qui recouvraient les étables où l'on renfermait les troupeaux. Cette jeune fille se nommait Marie; sa naissance était mystérieuse, et l'on ne prononçait jamais à haute voix le nom de sa parentée. Une vieille demoiselle veillait auprès d'elle et protégeait l'inexpérience de ses jeunes années. Mais Marie, qui n'était déja plus un enfant, se trouvait malheureuse d'être isolée et de n'avoir pas auprès d'elle une mère qu'elle put chérir avec tout l'abandon et toute l'énergie de son cœur.

On avait raconté à Marie les malheurs de Zizim, et lorsqu'il passait sous ses fenêtres, elle aimait à considérer ce jeune homme grave et morne sur un cheval lancé de toute sa vitesse. Il maîtrisait la fougue de son coursier par la seule force de l'habitude et sans prêter la moindre attention à ses élans les plus désordonnés. Cet homme, disait-elle, est seul comme moi. Que dis-je, il sait du moins qu'une mère pleure pour lui, que des amis dévoués comptent les jours de son absence : mais moi, je n'occupe aucune pensée et nul ne s'afflige de mes chagrins ni ne se réjouit de mon bonheur. Il est loin de son pays ; mais il a connu des amis, des parens ; il peut avoir présentes à son cœur ces images chéries ; ces rêves peuvent lui rendre son bonheur; mais moi qui suis inconnue à moi-même, vers qui tourner mes souvenirs ou mes espérances; cet homme est exilé sans doute, mais moi qui suis seule au monde, ne suis-je pas plus exilée que lui.

Un jour qu'elle admirait, comme à son ordinaire, son adresse à manier un cheval, et qu'elle s'étonnait de le voir toujours pensif et les yeux fixés à terre, cette tête baissée se releva lentement, et cet homme si profondément affligé, cet homme qui ne se laissait distraire par aucun des objets qui l'entouraient, cet homme se tourna vers elle et la regarda.

Marie fut troublée : la puissance de ce regard la dominait et le charme de cette noble figure pâle et attristée réveillait en elle toute sa sympathie pour ce malheur. Elle rougit, elle ne put triompher de son émotion, et elle se retira brusquement de la croisée pour échapper à la fascination du regard de Zizim.

Le frère de Bajazet ne fut pas insensible à la beauté de Marie, quoiqu'il l'eût à peine entrevue. Lorsqu'il passait devant la ferme, plongé dans ses réflexions, il avait bien cru voir une femme qui toujours se présentait à la fenêtre et disparaissait aussitôt. Il avait bien entendu une douce voix de jeune fille qui cessait de chanter aussitôt qu'il s'approchait ; mais il n'avait jamais daigné ralentir la course de son cheval, jamais détourné son regard vers elle.

Un jour que Zizim, suivi du chevalier de Bourganeuf et de ses compagnons d'infortune, poursuivait un sanglier de toute la vitesse de son cheval ; il entendit à quelques pas de lui des voix de jeunes filles ; il crut même reconnaître celle de Marie, et il s'arrêta tout à coup.

Sa suite fut emportée par son ardeur, à la suite de la meute aboyante qui courait à travers les bois. Mais Zizim descendit de cheval et s'approcha vers les lieux où il avait entendu les chants des jeunes filles. Il se tint caché derrière une haie pour tout voir sans être aperçu ; les voix vinrent à lui, et le jeune homme vit les bons paysans d'un hameau voisin venir se ranger avec recueillement autour d'une croix plantée sur le chemin. Sur cette croix, les jeunes filles qui entouraient Marie déposèrent des couronnes de fleurs. Le prêtre bénit les moissons, et pria. Les vierges chantèrent des cantiques, et l'on se retira bientôt dans le même ordre et dans le même recueillement.

La ferme et le manoir de Marie n'étaient pas éloignés de la croix où la procession venait de s'arrêter. La jeune fille resta là seule et pria quelque temps pour se retirer bientôt dans sa demeure. Zizim crut que le ciel voulait favoriser son amour. Il s'approcha d'elle et lui frappa sur l'épaule pour la distraire de sa méditation.

Marie allait se troubler ; mais il la rassura. Ecoute, lui dit-il, ne me fuis pas parce que je suis un infidèle; Jésus est un grand prophète, et j'ai lu dans le Coran les éloges que Mahomet donne à la Vierge Marie, la mère de Jésus. Ecoute-moi, parce que je suis malheureux et exilé, et que la vertu de la femme est la pitié envers le malheur. Ecoute-moi, encore parce que je t'aime depuis que je t'ai vue, et que tu dois m'aimer toi qui cours à ta fenêtre lorsque je passe près de ta demeure.

Marie rougissait et baissait les yeux. Je vous écoute, monseigneur, lui dit-elle; mais songez que je ne suis qu'une pauvre fille sans nom et sans parens, et que je suis chrétienne et que vous suivez la loi de Mahomet: quel amour, quelle amitié peut exister entre nous ?

Ainsi parlait Marie, et Zizim se laissait conduire comme un enfant, docile qu'il était à suivre ses pensées, à accepter ses espérances. Alors qu'elle le quitta, il se trouva malheureux loin d'elle, et il revint lentement vers le château d'Aubusson où on l'attendait.

Ces retards excitèrent la jalousie de la jeune grecque. Depuis quelque temps, elle se voyait délaissée par Zizim, et ses soupçons avaient déja pénétré la cause de ce changement. Parmi les chevaliers de la commanderie de Bourganeuf qui veillaient au château d'Aubusson sur la personne de Zizim, un jeune homme avait été séduit par la beauté d'Alméida. Il n'attendait qu'une occasion favorable pour lui découvrir la nouvelle passion du prince et la rendre ainsi plus facile à écouter son amour. Cette occasion allait se présenter.

Pendant la nuit suivante, la jeune grecque espionna

Digitized by Google

son maître jusques dans le sommeil. Elle visita ses armes et ses vêtemens avec cet instinct de jalousie si ardent à découvrir les preuves du malheur qu'il redoute. Rien n'accusait Zizim d'infidélité, rien ne découvrait à la jeune grecque le fatal secret dont elle avait le pressentiment. Poussée par son malheur, elle osa chercher jusques dans le sein de Zizim ce qu'elle ne pouvait trouver autour de lui, et sa main alla saisir sur le cœur du jeune prince la preuve de son nouvel amour : cette couronne de fleurs que lui avait donnée Marie.

La jeune grecque, habituée à la dissimulation, n'éclata point en sanglots quoiqu'elle se crût trahie par son maître Elle se garda bien de troubler son sommeil et d'arracher ces fleurs cachées sur son sein. Toujours silencieuse et calme, elle sortit de la tour où dormait Zizim pour se retirer dans son appartement.

Mais à la porte de la chambre où Zizim reposait, un chevalier de la langue de Provence, Pierre de Montmajour, veillait en armes, comme le commandeur de Bourganeuf l'avait ordonné. Alméida qui avait observé toutes les démarches de ce chevalier, avait compris qu'elle pouvait disposer de cet homme et qu'elle était aimée; aussi, pour lui donner un prétexte de lui parler et de l'arrêter au passage, elle feignit d'essuyer ses larmes et de dissimuler une profonde douleur.

Alméida ne se trompait pas. Pierre de Montmajour l'arrêta lorsqu'il vit briller ses larmes à la lueur de la lampe de nuit qui éclairait ses veilles.

La jeune grecque écouta favorablement Pierre de Montmajour, et ne craignit pas de lui donner des espérances s'il consentait à la venger de Zizim; le chevalier frémit au mot de vengeance, mais Alméida le rassura avec un sourire où il aurait pu lire tout le dédain que lui inspiraient ces vaines frayeurs. Tout ce que j'exige de vous, lui dit-elle, pour prix de cet amour que vous me demandez, c'est que vous fassiez dire au grand-maître que le prince Zizim cherche à s'échapper, et que Mathias Corvins, le roi de Hongrie, veut s'emparer de sa personne pour le mettre à la tête d'une armée qu'il va faire marcher sur Constantinople. Je ferai parvenir cette nouvelle à la Sublime-Porte, et Bajazet obtiendra que son frère soit renfermé dans une étroite prison. Le traître sera chargé de chaînes. Il ne verra plus la femme qu'il aime, et je serai vengée; alors vous pourrez me conduire partout où vous voudrez, alors je serai votre esclave comme je fus la sienne, alors j'accepterai votre main et je serai fière de passer auprès de vous le reste de mes jours dans une retraite ignorée.

Pierre de Montmajour crut aux promesses de cette femme, et jura de lui obéir sans retard : il accomplit aussitôt les conditions qu'elle lui avait imposées.

Tous les jours Zizim et Marie se voyaient vers le soir, auprès de la croix où ils s'étaient rencontrés. Marie convertissait Zizim à l'Évangile, et Zizim inclinait à l'amour le cœur de Marie; la séduction qu'ils exercèrent ainsi l'un sur l'autre fut telle, que Marie promit de s'unir à Zizim aussitôt que Zizim aurait reçu le baptême, et que Zizim à son tour promit de recevoir le baptême aussitôt que Marie l'aurait accepté pour époux. Un bon père hermite des environs, qui desservait un oratoire, fut mis dans la confidence des deux amans et favorisa des projets que le ciel devait protéger. Le jour fut fixé qui devait voir le bonheur et la conversion du frère de Bajazet. Zizim et Marie prolongèrent l'entretien ordinaire qu'ils avaient au pied de la croix des rogations; quand ils touchèrent à la veille de leur bonheur, il y eut dans leurs discours plus d'abandon et plus de confiance, et Zizim avoua que dans la loi de Mahomet il n'y avait point les chastes voluptés et les suaves émotions que donne la loi de Jésus-Christ. L'infidèle arrivait à la religion par l'amour. Marie était pour lui comme une personnification de la religion du Christ, et cette femme lui semblait tellement supérieure aux autres femmes, elle lui inspirait tant de vénération et son amour était plein d'une si haute estime, qu'il ne pouvait s'empêcher de concevoir la plus grande idée du Dieu que Marie de Bourganeuf adorait.

Lorsqu'ils se séparèrent pour se retrouver le lendemain aux pieds du saint hermite, dans l'oratoire qui lui était confié, ils étaient pleins d'espérance et d'amour; leurs sermens, leurs aveux et jusqu'à ce ciel pur et cette nature calme qui les entouraient, tout les portait à marcher avec confiance vers l'avenir.

D'autres passions que les leurs avaient eu cependant leurs cours; depuis que la jeune grecque avait conçu des soupçons, et qu'elle avait acquis la preuve de leur amour, le grand-maître d'Aubusson avait été averti par Montmajour que Zizim cherchait à s'évader. Alméida avait envoyé des espions affidés jusqu'à Constantinople, pour irriter la haine jalouse de Bajazet. Le grand maître d'ailleurs se voyait chaque jour pressé par plusieurs souverains de remettre le prince Zizim en leur pouvoir; le pape Sixte IV, Ferdinand, roi de Castille, d'Aragon et de Sicile, un autre Ferdinand de la même maison, et roi de Naples; enfin, et surtout Mathias Corvin, fils de Huniade, grand capitaine comme son père, faisaient à la fois de vives instances auprès de Pierre d'Aubusson pour mettre Zizim à la tête de leurs armées. Le grand-maître dut ajouter foi aux faux avis que lui fesaient donner les chevaliers de Bourganeuf; en même temps Bajazet lui envoya des députés pour se plaindre et menacer. D'Aubusson, agité par de si graves intérêts, se vit obligé de prendre un parti violent pour ne pas attirer sur l'île de Rhodes les armes du sultan Bajazet; mais il ne perdit jamais de vue les devoirs que l'honneur lui imposait envers un prince qu'il avait pris sous sa protection, et le désir d'assurer sa vie eut autant de part aux résolutions nouvelles qu'il fut obligé de prendre, que la nécessité de veiller à la défense de Rhodes.

Pendant que tant de passions s'agitaient à cause de lui, et que l'ambition, aussi bien que la haine, se tournaient vers sa retraite, le prince infidèle était loin de sa vie passée. Il avait renoncé à ses projets de grandeur que les ennemis des Turcs voulaient représenter plus séduisans à ses désirs. Il n'éprouvait aucun sen-

Digitized by Google

timent de haine contre un frère qui ne dormait pas tranquille, parce qu'il croyait de voir les Hongrois, les Français ou les Espagnols venir fondre sur Constantinople avec des armées et des flottes commandées par Zizim. Zizim ne savait pas que Charles VIII, jeune et chevaleresque, voulait aller à Constantinople gagner une couronne d'empereur. Il ne savait pas que le pape Innocent VIII, successeur de Sixte IV, voulait aussi se servir de son nom pour humilier le Croissant. Tout entier à l'avenir de bonheur que lui promettait l'amour de Marie, Zizim attendait le lendemain pour croire au Christ et pour s'unir à celle qu'il aimait.

Dès que le jour parut, il se leva, appela des esclaves, et se fit revêtir de ses plus beaux vêtemens. Le bonheur était dans ses yeux, le sourire le plus confiant était sur ses lèvres: il prit ses armes et il partit. Mais à peine avait-il fait quelques pas pour descendre dans la cour du château, que plusieurs chevaliers armés se présentèrent à lui pour lui fermer le passage. Il eut beau se plaindre et menacer, on le ramena dans sa chambre, et le commandant de Bourganeuf lui dit qu'il venait de recevoir de Rhodes de nouvelles instructions qui ne lui permettaient pas de le laisser sortir du château.

Ce fut un coup de foudre pour Zizim. Marie l'attendait, et il ne pouvait accourir auprès de Marie. Ses transports de colère furent terribles, et les deux chevaliers qui veillaient à la porte de sa chambre frémissaient de garder dans sa cage ce lion furieux.

Le chevalier de Montmajour qui connaissait l'amour de Zizim, et peut-être les projets qu'il avait formés, en avertit secrètement le commandeur, et l'on fit entendre au prince qu'il pourrait bientôt voir la demoiselle de Bourganeuf; alors il se calma et il attendit.

Lorsqu'Alméida n'entendit plus les cris et les emportemens du prisonnier, elle comprit aussitôt quel moyen l'on avait employé pour le calmer, et elle forma la résolution de prévenir les intentions du commandeur.

On avait instruit Marie de tout ce que les nouveaux ordres du grand-maître avaient ajouté de rigueur au destin de Zizim, et ce surcroit d'infortunes avait rendu le prince infidèle plus cher encore à ce noble cœur. Elle n'attendit pas qu'on vint la prier de venir auprès de lui; elle se présenta au château d'Aubusson, et, sans retard, elle fut introduite auprès de sa rivale qui avait tout préparé pour la recevoir.

Alméida était couchée sur des coussins. Elle s'était placée de manière à faire ressortir sa pâleur; et lorsque Marie l'aperçut, elle ne douta pas que cette femme ne fut travaillée par une maladie de langueur. La jeune grecque dit à Montmajour qu'elle avait une grace à demander à Marie, et le chevalier les laissa seules et sortit pour ne pas gêner leur entretien.

Oui, dit Alméida pour qui le langage du pays était déja familier; oui, madame, j'ai une grace à vous demander; nous connaissons la puissance que vous avez sur le prince, et vous obtiendrez de lui, pour moi, ce que je ne puis obtenir moi-même. Madame, je suis née dans la Grèce et je fus enlevée, jeune encore, par les Turcs qui me vendirent à leur sultan: d'esclavage en esclavage, je suis tombée sous la puissance de Zizim, prince généreux et digne de votre amour. Maintenant qu'il se convertit à la loi de Jésus-Christ, j'ose espérer qu'il me rendra la liberté, à moi chrétienne, à moi qui ai souffert pour ma foi. Si vous daignez parler pour moi, madame, il ne vous résistera point, et je serai libre. Je reverrai la Grèce, ma chère patrie, mon vieux père qui maintenant est esclave comme moi; je pourrai faire tomber ses fers... Oh! madame, par le sang de Jésus-Christ et par votre amour pour le prince, ayez pitié d'une femme qui va mourir dans l'exil et dans l'esclavage, si on ne lui accorde l'air de la liberté.

En finissant ces mots, Alméida se prit à pleurer, et Marie promit de parler pour elle à Zizim; Marie la consola, et la jeune grecque reprit aussitôt:

Pardonnez, madame, si je vous demande un gage de la sincérité de votre promesse: il est d'usage dans mon pays d'obliger ceux de qui l'on reçoit une parole, à boire avec vous dans une même coupe pour rendre leurs engagemens plus sacrés; voilà une coupe que je vais remplir, buvez la première et je ne douterai point de votre sincérité; je me croirai sur le point d'être libre. J'ai tort sans doute de vous demander ce gage de franchise; vous avez promis de me servir, parce que vous voulez me servir en effet. Mais pardonnez cette faiblesse à une tête malade; pardonnez à une pauvre femme qui désire depuis si long-temps un bonheur que vous seule pouvez lui donner.

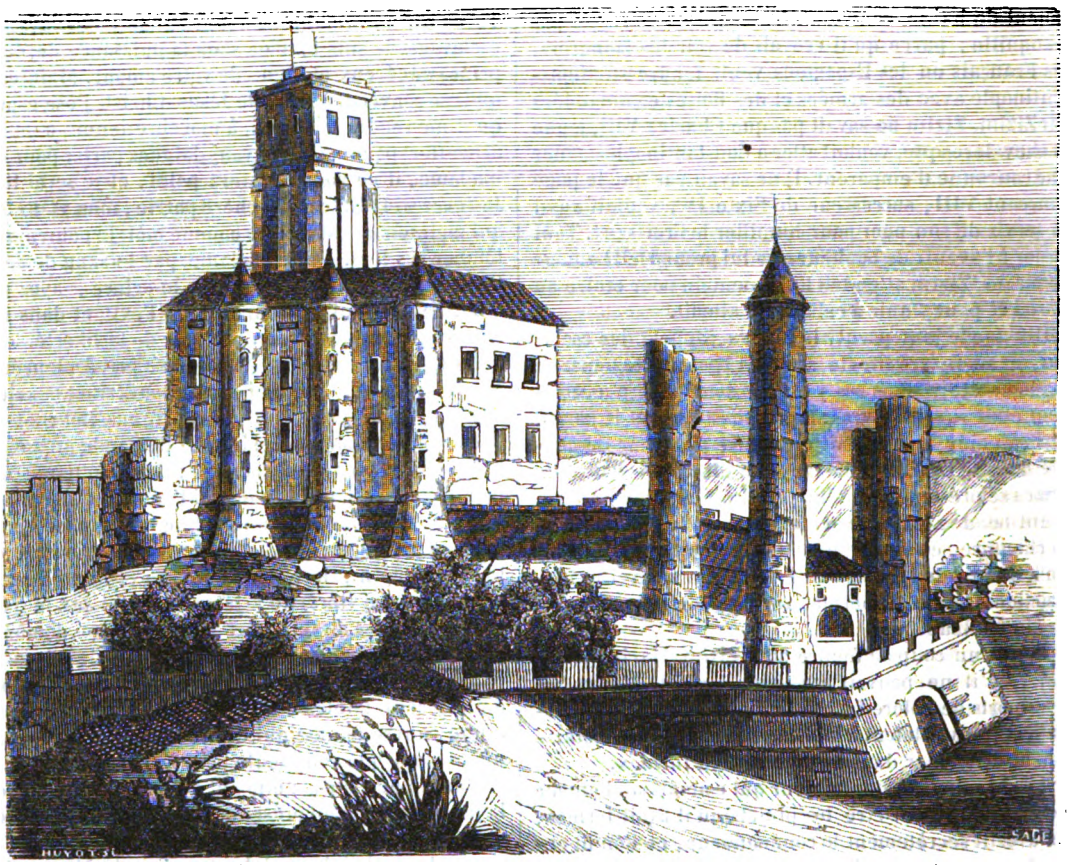
Marie n'hésita pas: elle but à demi le breuvage que la jeune grecque lui présenta, et celle-ci vida la coupe d'un air satisfait Puis, elle conduisit Marie jusqu'à la porte de sa chambre où le chevalier de Montmajour l'attendait.

Alméida se hâta de rentrer dans son appartement et d'avaler un second breuvage pour détruire l'effet du poison qu'elle venait de boire et de donner à Marie. Puis elle s'étendit tranquillement sur sa couche, et elle attendit l'heure favorable pour se présenter à Zizim et pour suivre le cours de ses projets.

Sa chambre était à côté de celle qui servait de prison au frère de Bajazet; elle entendit bientôt des cris, des pas précipités; les gémissemens de Zizim qui appelait au secours. Le poison a fait son effet, se dit-elle; Marie est morte en ce moment. A l'instant même le chevalier de Montmajour entra précipitamment et lui reprocha d'avoir empoisonné la jeune fille. Je me suis vengée, lui répondit-elle froidement; car je suis vraie dans mes haines, aussi bien que dans mes amours. Est-ce à vous de m'en faire des reproches, et craignez-vous déja ma vengeance, si vous m'êtes infidèle; mon amour, si vous êtes indifférent? Elle était sûre de fermer la bouche à cet homme, en le rappelant à sa passion, et il fut convenu entre eux qu'ils prendraient bientôt la fuite. Montmajour ne demanda qu'une heure afin de tout préparer.

Cependant les chevaliers étaient réunis dans la chambre de Zizim où le spectacle le plus lugubre attirait tous les regards. Le prince infidèle assis au fond de sa prison, tenait dans ses bras le corps de Marie,

Digitized by Google



CHATEAU D'AUBUSSON (Creuse), en 1763.

pâle et décoloré ; dans sa douleur, il accusait les chevaliers d'avoir empoisonné la jeune fille ; il maudissait le Christ et Mahomet, et, lorsque l'on feignait de vouloir arracher de ses mains le cadavre de la jeune fille, il grinçait des dents et menaçait les plus hardis avec son sabre recourbé.

Alméida, aussitôt que sa rivale eut rendu le dernier soupir, se présenta devant Zizim qui l'écouta d'abord avec calme. Malheureusement pour elle, le chevalier de Montmajour entra au même instant et découvrit tout au frère de Bajazet. Zizim voulut d'abord poignarder Alméida, Montmajour le retint. — Tu l'aimes ! dit Zizim... Je te la vends ; donne-moi une tresse des cheveux de Marie et cette esclave est à toi.

Alméida ne survécut pas à un coup si terrible : pendant la nuit, elle se pendit à une fenêtre, qu'on appelle encore la *fenêtre de l'étrangère*.

Le malheureux Zizim, toujours inconsolable de la mort de Marie, languit dans sa prison jusqu'à ce que le pape Innocent VIII le fit venir à Rome, où il fut reçu magnifiquement. La mort de ce pontife le livra aux mains de l'infâme Alexandre VI, son successeur. Ce pape se fesait donner pour lui jusqu'à soixante mille ducats par le ministre de la Porte ; Bajazet qui était bien digne de traiter avec ce pontife, lui écrivait souvent au sujet de son frère.

— Saint Père, lui disait-il, Zizim ne vit pas au fonds de sa prison, il ne fait que languir : il est plus qu'à demi-mort. C'est lui rendre un bon office que de l'envoyer, par une mort entière, dans les cieux où il jouira d'un repos éternel. Pour déterminer Alexandre à lui accorder la tête de son frère, Bajazet promit dans la même lettre de lui faire compter trois cent mille ducats, que le Saint-Père, disait-il, pourrait employer à acheter des seigneuries pour ses enfans.

L'envahissement rapide de l'Italie par les Français vint arrêter l'effet de ces négociations. Charles VIII entra dans Rome. Le roi de France qui méditait une guerre dans le Levant, exigea d'Alexandre qu'il remît entre ses mains le prince Zizim, et le pape le promit.

Borgia fut chargé de donner le poison au frère de Bajazet. Zizim fut livré au roi de France ; mais à peine fut-il arrivé à Terracine qu'il mourut dans d'horribles souffrances. Le fils du pape s'enfuit précipitamment pendant les ténèbres, pour aller apporter cette heureuse nouvelle à son père, et se soustraire à la vengeance des Français.

J Julia.

Digitized by Google

COUTUME DE GOURDON.

Aimeric Fortuné, seigneur de Gourdon, suivit le roi Louis IX à son départ pour la première croisade que ce prince dirigea vers l'Orient, afin de délivrer le tombeau de Jésus-Christ. Avant que de dire adieu à sa famille et à ses vassaux, le comte Fortuné voulut assurer le repos de la ville de Gourdon pendant que durerait son absence. Il fit rédiger par ses clercs, aidés du notaire de la commune, une charte qui contenait toutes les coutumes du pays: le viguier, qui devait rendre la justice en son lieu et place, fut établi sur son siége et lui prêta serment. L'administration de la cité fut confiée à quatre prud'hommes, ayant à leur service deux sergens de ville pour surveiller les foires et les marchés; enfin, le seigneur Aimeric n'oublia rien pour que son voyage ne servit pas de prétexte aux malintentionnés qui voudraient jeter le trouble dans la cité.

Le principal but que se proposait le comte Fortuné, lorsqu'il prenait toutes ces précautions, c'était d'assurer le bonheur de son épouse et de sa fille Berthe qu'il aimait tendrement. Il laissa près d'elles un de ses vassaux Raymond de Cubières, fils de sa sœur; ce jeune écuyer aurait bien voulu suivre son oncle et le roi Louis à la croisade; mais le seigneur Fortuné qui le connaissait brave et loyal, voulut en faire un défenseur de sa famille, tant que durerait son absence.

Il lui fit promettre, par serment, de ne pas s'éloigner du château de Gourdon jusqu'à son retour de la croisade, et, pour le lier invinciblement au serment qu'il venait de lui prêter, il promit de son côté que, s'il revenait de la croisade, huit jours après son arrivée, il lui donnerait en mariage sa fille Berthe, unique héritière de ses grands biens. Raymond de Cubières avait déja pensé à sa cousine, et le comte pouvait se reposer sur lui du soin de défendre sa famille. Jamais les tours du château de Gourdon ne pouvaient être mieux gardées que par lui, car le jeune écuyer allait veiller auprès de celle qu'il aimait; il s'y était engagé sur l'honneur.

Aimeric partit donc avec quelques hommes d'armes de ses amis. Il était profondément affligé en se séparant de son épouse et de sa fille; mais il s'éloignait sans inquiétude sur leur tranquillité.

Son neveu mit en effet tout son zèle et son empressement à justifier la confiance qu'il lui avait témoignée. Il exagérait même les soins qu'il devait se donner auprès de Berthe et de sa mère. La nuit, il fesait douze fois la visite des postes, il plaçait lui-même les sentinelles, et était debout au moindre bruit; le jour, il visitait les écuries, veillait aux exercices, inspectait les armes et se fesait rendre compte de tout. Les momens qu'il ne donnait pas aux devoirs de sa charge, étaient consacrés à Berthe et à la dame Fortuné sa mère. C'est lui qui les accompagnait à l'église, aux promenades, à la chasse, partout, lorsqu'elles sortaient de leur manoir. Pendant les longues soirées d'hiver, il leur récitait les vers amoureux que Thibaud de Champagne adressait à la reine Blanche. Il lisait des romans de chevalerie ou bien encore les vies des saints martyrs qui les premiers avaient porté la foi dans les Gaules.

Raymond de Cubières était un noble jeune homme, simple et droit, marchant sans défiance vers son avenir. Jeune et amoureux, il ne prévoyait pas quels obstacles pourraient contrarier ses désirs; pour lui, tant il était généreux et franc, personnes et choses, tout n'avait qu'un aspect. Berthe, sa cousine, était aussi simple de cœur; toutes ses pensées étaient pour Raymond de Cubières en qui elle voyait son maître et son époux. L'amour et la piété remplissaient son ame, et tour-à-tour elle demandait pardon à Dieu du plaisir qu'elle ressentait à vivre auprès de Raymond; pardon à Raymond, son cousin, des heures trop longues qu'elle passait à la chapelle au pied des autels. Ainsi, comme deux enfans s'endorment dans un même berceau, Berthe et Raymond se fiaient aux mêmes espérances et se reposaient sans crainte en Dieu et dans leur amour.

Mais il se formait contre eux des intrigues terribles; à leur insçu des passions puissantes s'élevaient contre leur bonheur, et le complot infernal qui se tramait dans le silence les enveloppait de ses nœuds comme un reptile entoure de ses replis un homme qu'il surprend pendant le sommeil. Le viguier, chargé de rendre la justice à Gourdon en l'absence du comte, était un riche bourgeois dont la famille avait toujours été fort considérée par les seigneurs; Ferrières venait d'acheter une baronnie près de Cahors; et, pour se faire accepter par la noblesse du pays, il ne lui manquait plus que d'être illustré par quelque alliance avec une ancienne famille. Lorsque le seigneur Fortuné était parti pour la croisade, cet homme avait calculé tous les résultats de ce départ. Si le comte venait à mourir, s'il était pris par les infidèles, si son absence se prolongait trop longtemps, ne pouvait-il pas profiter de toutes ces circonstances pour circonvenir la dame de Fortuné et obtenir d'elle la main de sa fille.

Marcel, c'était le nom de ce viguier, ne perdit pas espoir lorsqu'il vit arriver au château Raymond de Cubières. Les intentions du comte, manifestées avant son départ, tous ces sermens donnés et rendus, ne purent altérer ses résolutions. Cet homme savait que le temps use tout en nous et hors de nous-mêmes. Il prit la ferme résolution d'observer et d'attendre.

La dame Fortuné recevait au château les jurats et les prud'hommes de Gourdon, le viguier et tous les notables. Un jour qu'ils étaient venus, comme à leur ordinaire, passer leur soirée dans la grande salle du

Digitized by Google

manoir, Raymond et Berthe se tenaient à l'écart et s'entretenaient mystérieusement dans l'embrâsure d'une grande fenêtre qui donnait sur les fossés. Le viguier, qui s'était placé comme les autres auprès de la dame Fortuné, fut surpris de trouver une sorte de contrainte dans son maintien et dans ses discours. Elle était distraite de l'entretien qui régnait autour d'elle. Sa contenance changeait à chaque instant. On la voyait enfin rougir d'impatience et maîtriser avec peine le désordre de ses sens.

Le viguier qui ne la perdait pas de vue, se prit à discourir au hasard pour l'étudier avec plus de succès; car il voulait éloigner des soupçons par la négligence et l'absence de son entretien. Ce moyen lui fut heureux; il vit la dame de Fortuné jeter sur Berthe et Raymond des regards qui exprimaient plutôt la jalousie d'une rivale que les sollicitudes d'une mère. D'un seul coup d'œil, il découvrit tout le parti qu'il pourrait tirer d'un tel amour, et son ambition tressaillit au fond de son ame. L'occasion qu'il avait patiemment attendue était arrivée.

Depuis ce moment, cet homme calcula froidement en lui-même tout ce qu'il devait faire pour entretenir et rendre plus énergique la passion malheureuse qui commençait à naître dans le cœur de la dame Fortuné. Le lendemain, il monta au château de meilleure heure qu'à l'ordinaire. Berthe et Raymond étaient assis à la même place qu'ils occupaient la veille. La dame châtelaine, qui entrait dans la salle de réception en même temps que lui, parut encore plus étonnée qu'à l'ordinaire de les surprendre en tête à tête. A la colère qui se peignit soudainement dans ses yeux et sur son front, le viguier ne douta plus de cet amour qu'elle avait déja fait entrevoir. Laissons à leur amour ces deux enfans, dit-il à Marguerite de Beaufort, c'était le nom de la dame Fortuné; pourquoi troubler les innocentes confidences qu'ils échangent et leurs tendres sermens, puisqu'un jour ils doivent être unis? — Ce peu de mots produisit un prompt changement dans l'esprit de la dame. Elle parut revenir alors à de meilleurs sentimens; elle était ravie du secours que le ciel envoyait à sa vertu chancelante. Les paroles du viguier l'avaient rappelée à son amour de mère, à sa pudeur de femme; et elle l'entraîna vers un autre appartement avec une joie mêlée de reconnaissance.

Celui-ci ne vit pas sans quelque déplaisir que la vertu luttait avec avantage dans le cœur de Marguerite, et que sa tendresse pour sa fille lui donnerait peut-être la force d'étouffer un amour criminel; il craignait même de s'être mépris, lorsqu'il avait vu dans ses regards les premiers feux d'une passion naissante. Alors Marguerite de Beaufort s'abandonna sans réserve à ce retour de tendresse maternelle; mais, comme elle craignait d'être soupçonnée par le viguier dont elle connaissait le regard pénétrant, elle exagéra l'expression du dévouement qui dans son ame veillait sans cesse au bonheur de sa fille. C'est bien, dit en lui-même le viguier: elle veut se justifier, donc elle se sent coupable.

Depuis cet instant, tous les efforts de Ferrières se tournèrent vers un but unique, celui de réveiller par mille moyens, dans le cœur de Marguerite, la passion qu'elle voulait comprimer. Voici quel entretien ils eurent ensemble dans ce moment, voici de quelle manière le viguier poussa vers l'abîme où elle allait tomber, une femme faible qui avait besoin de toute sa force pour demeurer fidèle à ses devoirs.

— Je crois, madame, dit le viguier, que le bonheur de ces enfans est aussi éloigné qu'il est certain. Dieu me garde de vous affliger! mais vous savez aussi bien que moi tous les dangers de la mer, les malheurs d'un long voyage, les incertitudes de la guerre, les revers de la fortune. Si le ciel exaussait nos vœux, sans doute, il nous rendrait bientôt notre bien aimé seigneur; je crains cependant que le moment de son retour ne soit trop éloigné de nous, et souvent même je me surprends à douter de ce retour.

— Que dites-vous, seigneur viguier?.. J'espère que vos pressentimens ne se réaliseront pas.

— Je le désire, madame; et cependant, croyez-moi, puisque ces enfans s'aiment et que l'intention de votre noble époux est de les unir; puisque, avant de vous quitter, il vous a secrètement autorisée à donner Berthe en mariage à Raymond, son neveu; voici bientôt six mois qu'il est parti, six mois que nous n'en recevons aucune nouvelle, croyez-moi, vous devez sans retard assurer leur bonheur...

— Je sais ce que demande l'intérêt de ma fille; et, quant aux instructions dernières que m'aurait données le seigneur de Gourdon, seule je les connais; elles n'ont aucun rapport avec les bruits qu'on a répandus; je sais mieux que tout autre ce que demande le bonheur de ma fille: et ce que demande son bonheur, je saurai l'accomplir quand il en sera temps.

La vivacité avec laquelle Marguerite prononça ces dernières paroles donnèrent de l'espoir à l'homme adroit qui voulait la perdre pour arriver à ses fins. Il avait observé d'ailleurs que la dame du château venait d'écouter avec plaisir tout ce qu'il avait dit pour montrer le retour du comte Aimeric comme impossible et sa mort même comme fort possible. L'espoir qu'il voulait lui faire concevoir, elle l'avait conçu; il n'avait plus qu'à faire courir une fausse nouvelle pour annoncer à la ville et au pays la mort du seigneur de Gourdon, et Marguerite, qui était en secret la rivale de sa fille, n'hésiterait plus à se déclarer hautement contre l'union de Raymond et de Berthe

— Madame, lui dit-il encore, je vois que vous avez prêté l'oreille aux mensonges que font courir de par le monde les ennemis du jeune Raymond de Cubières.

— Comment! Que disent-ils? Que peut-on lui reprocher?

— Rien qui attente à son honneur, sans doute; et cependant quelque chose qui vous empêchera peut-être de l'accepter pour gendre avant le retour du comte votre noble époux.

— Parlez: il m'importe de tout apprendre.

— Vous saurez tout: Nos plus notables bourgeois, les prud'hommes et les jurats de la cité, l'accusent d'être téméraire, emporté, facile à se laisser surprendre par

Digitized by Google

trop de confiance en tous ceux qui l'abordent. Est-ce là, disent-ils, le maître qu'on nous destine et que son union avec la jeune Berthe va rendre seigneur de Gourdon. Où est la prudence et la haute sagesse que réclame un tel homme. Raymond de Cubières est brave, mais qu'est-ce que la bravoure, quand il faut négocier avec des rivaux ambitieux, des ennemis toujours prêts à vous tendre un piége; il est noble et généreux, mais de quoi lui serviront et sa générosité et sa bravoure, quand il faudra rendre la justice dans la ville, calmer une sédition, veiller à la prospérité de la commune.

— Vraiment, ils disent tout cela !... j'y avais songé sans doute; oui, je craignais pour Raymond, jusqu'à ses vertus qui me le font aimer... comme un fils, mais les habitans de Gourdon ne s'arrêteront pas à ces préventions, je l'espère.

— Ne l'espérez pas, madame. Si Dieu ne permet pas à votre noble époux de revoir son pays; s'il est condamné à mourir sur la terre étrangère, les hommes notables de Gourdon voudront intervenir dans le choix que vous ferez d'un gendre, et leur suffrage ne sera pas favorable au sire Raymond de Cubières.

Pendant que la dame Marguerite écoutait avec une émotion qu'il lui était difficile de maîtriser, les paroles perfides du viguier de Gourdon; pendant qu'à son insçu, peut-être, elle laissait pénétrer dans son ame des espérances perfides qu'elle aurait dû étouffer, sa fille Berthe entra dans la chambre et vint toute en larmes se jeter dans ses bras. Le viguier et la dame, également étonnés, demandèrent à Berthe la cause de ses larmes; mais la jeune fille ne répondait pas, et comme si elle avait craint de montrer la rougeur qui colorait son front, elle se cachait dans le sein de sa mère. Mais Marguerite que la jalousie tourmentait en ce moment, voulut savoir pourquoi sa fille avait quitté précipitamment son cousin Raymond de Cubières avec qui elle s'entretenait; elle lui ordonna de parler et de découvrir sans retard la cause de sa fuite et de ses pleurs. Berthe obéit et dit à voix basse à sa mère qui l'écoutait attentivement : Raymond vient de m'embrasser, et le baiser qu'il m'a donné a mis le trouble dans mon cœur; je crains d'avoir offensé Dieu et que Satan ne s'empare de moi. Au moment où Raymond m'embrassait, j'ai laissé tomber le crucifix d'ivoire que vous m'avez donné, et Raymond, qui n'y prenait pas garde, l'a écrasé sous son pied... Je crains que cela ne nous porte malheur.

La dame Marguerite avait senti comme un coup de poignard lorsque sa fille lui avait parlé de ce baiser que Raymond de Cubières venait de lui donner. L'espoir d'épouvanter sa fille par la crainte d'attirer sur son cousin les malheurs que son amour lui fesait pressentir; cet espoir vint la tenter. Elle ne songea pas qu'elle allait mentir à Berthe et à elle-même, en lui disant que ce crucifix brisé sous les pas de Raymond devait lui porter malheur. Toutes les passions violentes sont franches, et Marguerite se livra à son espérance sans autre préoccupation.

Le viguier avait à peu près entendu ce que Berthe venait de lui dire; il feignit d'être fort étonné. De son côté, Marguerite le regarda long-temps avec les dehors de la consternation; tous deux échangèrent, par les seuls regards, des pensées secrètes. Ils comprirent que le moment était venu de désunir deux enfans dont l'amour excitait leur jalousie.

Aussitôt que le viguier eut appris de la comtesse ce que sa fille venait de lui dire, il parut profondément affligé. Marguerite leva les yeux au ciel comme dans un moment de profonde douleur. Et Berthe, innocente et faible créature, facile à recevoir toutes les impressions qu'on voulait lui imposer, se crut bien malheureuse et bien coupable, en voyant tous ces signes de douleur. Ah!.. pleurez... pleurez, madame, lui dit le viguier avec une voix émue; pleurez, car Dieu vient de maudire votre amour; il ne veut pas que vous soyez unie à l'homme qui a brisé son image sous ses pieds, et je vous le dis en toute vérité, car la science des choses secrètes et le pressentiment de l'avenir que j'appris dans ma jeunesse auprès d'un solitaires fameux; cette science, dis-je, me fait entrevoir pour vous et pour messire Raymond les infortunes les plus accablantes.

J'aime mieux aller mourir dans un cloître, s'écria Berthe avec l'accent de la plus vive douleur. Ce fut un trait de lumière pour sa mère et pour le viguier. — Nous y penserons, ma fille, dit Marguerite en la consolant; oui, je consulterai nos amis, des hommes respectables par la science et la vertu; les saints pères qui dirigent notre église; et, tout ce qu'ils jugeront convenable de faire pour ton salut et le bonheur de Raymond, nous le ferons.

— Oui, ma mère, répondit Berthe en s'éloignant la tête baissée, les yeux en larmes, pour aller prier à la chapelle du château.

Lorsque la dame Marguerite et le viguier furent restés seuls, voici quel entretien s'établit entre eux;

Marguerite.— Croyez-vous, maître Ferrières, que ce crucifix brisé sous les pieds de Raymond, n'annonce pas à ma fille les plus grands malheurs?

Ferrières.— Nul doute, madame. Ce crucifix brisé est le symbole de leurs amours et de leurs espérances; il faut éloigner sans retard Raymond de Cubières du château.

Marguerite.— L'éloigner! que dirait le seigneur de Gourdon à son retour; c'est à lui, à son neveu, qu'il a confié la garde de sa famille et de sa forteresse. J'aimerais mieux sortir que de l'éloigner.

Ferrières.— Que faire alors?

Marguerite.— Berthe l'a dit. Son cœur lui a dicté quelle doit être sa conduite jusqu'au retour de son père. Elle ira se renfermer dans un couvent, et lorsque le seigneur de Gourdon reviendra parmi nous, il avisera lui-même à ce qu'il faut faire.

Ferrières.— Sans doute, et j'approuve ce dessein; mais il faut bien se garder de permettre que Berthe prononce des vœux.

Marguerite.— Je ne le permettrai jamais. Vous êtes l'ami fidèle et le vassal dévoué du seigneur Fortuné.

Digitized by Google

C'est vous que je veux charger de conduire ma fille dans une sainte retraite.

Ferrières.— Madame, comptez sur moi. Toutefois, je pense qu'il faut, avant tout, bien s'assurer des résolutions de mademoiselle Berthe. Si vous le désirez, je pourrais engager un saint homme à monter au château pour affermir dans son ame le projet qu'elle a conçu.

Marguerite.— Ne perdons pas de temps, allez; je l'attends, et, dès ce soir peut-être, Berthe sortira du château. Préparez tout pour le départ: je vous donnerai une lettre pour l'abbesse du monastère de Vayrac. Elle est ma cousine, et je suis sûre que Berthe sera traitée avec tous les égards qui lui sont dus, dans cette sainte maison.

Ils n'en dirent pas davantage.

Ferrières sortit.

Berthe, à genoux sur le pavé de la chapelle, demandait pardon à Dieu de son amour et lui fesait le sacrifice de son bonheur et de sa jeunesse pour écarter les malheurs qu'elle croyait menacer Raymond. Il fut bien facile à Ferrières et au prêtre qu'il envoya dans le château, de l'affermir dans une résolution qu'elle-même venait de prendre. A tout ce qu'on lui disait pour lui faire craindre des infortunes terribles pour elle et pour son amant, elle répondait par des larmes et par son dévouement. Déja la nuit était fort avancée, Raymond de Cubières avait placé les sentinelles et s'était retiré dans sa chambre. Marguerite, Ferrières et le prêtre qu'il avait amené, entouraient Berthe qui avait promis de renoncer à son amant. Ils gardaient tous un profond silence. La noble fille se recueillait dans sa douleur; les autres avaient une sorte de pudeur secrète à sacrifier un enfant qui allait au-devant de tous les sacrifices qu'on imposait à sa jeunesse. Il fallait obtenir d'elle encore qu'elle consentît sans retard à quitter le château, et Berthe vint au-devant du coup qu'on allait lui porter. Elle se leva pour parler, et, d'une voix calme et digne, pleine d'une noble assurance, elle dit à ceux qui l'entouraient :

— Si les malheurs que vous m'annoncez ne devaient atteindre que moi, je les braverais tous, parce que je sens qu'il n'est pas de véritable douleur qui pût m'atteindre si j'étais aimée de lui, si j'étais son épouse. Mais, puisque c'est lui que l'avenir menace de frapper, je saurai me sacrifier à son bonheur, je vous l'ai dit. N'hésitons plus à exécuter la résolution que j'ai prise; demain peut-être, je n'aurai pas la force de le quitter. Partons dès à présent; partons, car s'il apprenait que je m'éloigne, il me retiendrait auprès de lui. Il braverait pour moi votre haine et tous les malheurs que vous nous annoncez; partons donc sans retard. Après qu'elle eut dit ces paroles, la force l'abandonna tout à coup, et elle se jeta dans les bras de sa mère en pleurant, sans pouvoir déguiser sa douleur.

Il s'en fallut de peu que Marguerite ne prît la résolution de retenir sa fille auprès d'elle; mais Ferrières était là pour lutter contre un reste de vertu qui vivait encore dans le cœur de cette femme. Tout est calme, dit-il, profitons du moment pour sauver demoiselle Berthe : partons. La pauvre fille se laissa conduire. On avait gagné un des hommes qui gardaient les poternes, et ce fut vers une de ces portes secrètes qu'on se dirigea. Il fallait, pour arriver à l'escalier qui descendait vers l'issue qu'on avait choisie, passer devant la chambre où dormait Raymond de Cubières; tout était perdu s'il se réveillait. Berthe se tourna vers la porte de cette chambre alors qu'on passa devant l'appartement. Malgré la ferme résolution qu'elle avait prise, elle ne put surmonter sa douleur, et lorsqu'elle songea que jamais elle ne reverrait celui qu'elle aimait saintement, celui qui devait la protéger et la chérir, l'homme de toutes ses espérances et de tous ses souvenirs, la force l'abandonna soudainement, elle s'évanouit dans les bras de Ferrières. Le vigier profita de ce moment pour l'emporter aussitôt hors du château de Gourdon.

La porte se ferma sur eux, et Berthe se crut pour toujours séparée de Raymond et de sa mère. A quelques pas de là, des écuyers les attendaient avec des chevaux qu'on avait préparés pour la fuite. Tandis que chacun s'empressait autour de Berthe pour lui donner des soins, le seigneur de Cubières qui avait entendu les gonds des portes qu'on ouvrait, s'était levé pour connaître la cause du bruit qui se fesait dans le château. Berthe le vit paraître aux créneaux, une torche à la main; elle l'entendit parler aux sentinelles et leur demander l'explication des bruits qu'il avait entendus.

Quelqu'un est sorti de ce château ou vient d'y rentrer, disait-il d'une voix forte. Malheur à celui de vous qui serait reconnu traître à sa foi. Lorsque le seigneur de Gourdon est parti pour la croisade, nous jurâmes tous d'être les gardiens fidèles de son épouse et de sa noble fille, Berthe ma cousine; je me souviens de mes sermens, moi, si vous avez oublié les vôtres.

Berthe écoutait en pleurant cette voix qu'elle ne devait plus entendre; elle regardait son noble cousin qui ne quittait point les créneaux, qui croyait veiller sur elle, et qui demain ne la retrouverait plus dans la chapelle et dans les lieux où il avait coutume de la venir trouver. Ferrières comprenait la profonde impression que devait faire sur elle la vue de Raymond qu'elle aimait. Il l'éloigna sans attendre davantage et se dirigea vers le couvent où devait être renfermée la noble demoiselle.

L'abbesse fit à Berthe un accueil plein d'affabilité; elle lut avec empressement la lettre de Marguerite et donna des ordres pour qu'on préparât une cellule à la demoiselle de Gourdon. Malgré les soins et l'empressement dont elle était l'objet, Berthe se sentait pénétrée de tristesse; elle exprima le désir qu'elle éprouvait d'être seule, et l'abbesse la conduisit elle-même dans la petite chambre qu'on lui avait préparée. Lorsque Berthe se trouva plongée dans la solitude et l'isolement, elle jeta les yeux autour d'elle. Sa vie passée, si calme et si pleine de rêves suaves, avait disparu coup à coup. Les mêmes objets n'étaient pas sous ses yeux, les mêmes bruits ne venaient pas à son oreille; ici, le silence et la paix; ici, des murs simples et sans ornement, rien qui puisse fixer ses regards et la distraire du ciel où ils doivent toujours s'élever. Berthe ne savait pas combien lui étaient nécessaire et l'espérance d'être unie à

Digitized by Google

Raymond, et le bruit de ses pas dans le château, et le son de sa voix, et le plaisir de songer qu'il venait auprès d'elle; aussi, lorsque toutes ces voluptés innocentes se furent évanouies, l'infortunée jeune fille se trouva comme dans un désert et elle se prit à pleurer.

L'étonnement de Raymond de Cubières fut grand, lorsqu'il chercha Berthe dans tout le château, le lendemain de son départ. Il avait coutume de venir la saluer au jardin, lorsqu'il avait donné ses ordres pour la journée. Il entra donc dans le jardin, il écouta pour l'entendre chanter; rien, Berthe n'avait point paru. Ceux auxquels il demandait de ses nouvelles répondaient vaguement à ses questions. Raymond de Cubières était saisi d'une tristesse involontaire. Alors il se dirigea vers la chapelle, pensant que sa cousine avait prolongé ses prières un peu plus longtemps que d'ordinaire. Il entre et regarde autour de lui; la chapelle était déserte, la place de Berthe vide, et rien ne disait qu'elle fut venue dans ce lieu. Raymond remarqua que les vases où elle venait tous les matins déposer un nouveau bouquet de fleurs qu'elle choisissait elle-même, et observa que ces vases contenaient encore les fleurs de la veille; Berthe n'était donc pas sortie de sa chambre, et Raymond pensa qu'une maladie soudaine la retenait dans son lit.

Cette pensée l'épouvanta : il courut vers la chambre de Berthe. Il écouta vainement à la porte, il n'entendit rien. Alors, il entra sans hésiter ; car il ne pouvait dompter son impatience, il voulait satisfaire aux doutes, aux incertitudes, aux pressentimens qui envahissaient son ame. Quelle ne fut pas sa tristesse, lorsqu'il vit déserte la chambre que Berthe habitait et sa couche si pure et si élégante dans le même état que la veille. Berthe n'avait pas dormi dans le château. Raymond se souvint du bruit qu'il avait entendu pendant la nuit, il se souvint que Berthe avait fui en pleurant lorsqu'il l'avait embrassée; un frisson involontaire parcourut ses membres et il pâlit. Immobile, incertain, il regardait autour de lui sans savoir où reposer ses yeux, où diriger ses pas. Il y avait dans la chambre de Berthe quelque chose de chaste qui la fesait ressembler à un sanctuaire; quelques sièges, une armoire aux boiseries élégamment sculptées, un prie-dieu, un lit simple, quelques ajustemens cachés derrière une draperie, tel était l'ameublement de la chambre que Berthe avait occupée; mais rien ne portait les traces les plus légères, ni le moindre vestige de l'usage qu'elle en avait fait; aucune de ces choses n'avait été gâtée par ses mains; elle avait au contraire répandu sur tout ce qui l'entourait, dans ses heures de repos et de solitude, quelque chose de l'harmonie qui régnait dans son ame. On pressentait le calme et la pureté de son cœur, à l'ordre et à la disposition heureuse des objets qui servaient à son usage de tous les jours. Il y avait dans cette chambre un reflet d'elle-même, et les souvenirs qu'elle y avait laissés s'exhalaient de toutes parts comme des parfums.

Raymond de Cubières fut long-temps immobile sans pouvoir se rendre compte du sentiment pénible qui l'accablait; Marguerite qui l'observait depuis long-temps et suivait tous ses pas depuis qu'il était sorti de l'appartement, Marguerite l'aborda pour lui annoncer le départ de sa cousine. Raymond sortit alors de sa profonde rêverie, et tous deux se regardèrent long-temps sans se parler. Le jeune seigneur de Cubières fut le premier à rompre le silence.

Raymond. — Madame, que veut dire ceci? Je cherche ma cousine aux jardins, à la chapelle, dans sa chambre, et c'est en vain. Où pourrais-je la trouver? j'ai besoin de la voir.

Marguerite. — Raymond, vous ne la reverrez peut-être jamais.

Raymond. — Madame.... J'ai mal entendu.... Redites-moi cela.

Marguerite. — Je ne sais quel entretien vous avez eu avec ma fille, hier; mais elle vous a quitté tout en larmes pour venir se jéter dans nos bras. Elle m'a dit qu'un grand malheur vous menaçait tous deux; qu'elle renonçait à vous, qu'elle voulait vous fuir, et, sans vouloir écouter mes conseils, ni mes ordres, ni mes prières, elle s'est éloignée pendant la nuit pour aller se renfermer dans un couvent.

Raymond. — Elle s'est renfermée dans un couvent, et vous l'avez permis.

Marguerite. — Elle est partie à mon insçu. Croyez-vous que j'aurais consenti à me séparer de ma fille.

Raymond. — Qui donc a favorisé sa fuite? Je suis seul maître de ce château, les portes n'obéissent qu'à moi. Je saurai qui a fait violence à mes sentinelles, et alors, j'atteste Dieu! que j'userai largement des pouvoirs qui m'ont été donnés pour punir ceux qui ont usurpé ces pouvoirs.

Raymond, transporté de colère, fit appeler aussitôt tous les hommes d'armes qui gardaient le château, les écuyers, les pages et jusqu'au dernier varlet. Il se plaignit, il menaça; mais l'homme qui avait été gagné par Ferrières et la comtesse de Gourdon répondit, comme les autres, qu'il n'avait rien entendu pendant la nuit. Le jeune homme alors retomba sans espoir dans sa douleur et sa tristesse, aussi impuissante que sa fureur.

Combien furent sombres les jours qui suivirent le départ de Berthe, et plus sombres les nuits, pour Raymond de Cubières. Il fuyait tous les entretiens, il se défiait de tous ceux qui l'entouraient; toutes ses pensées, toutes ses démarches n'avaient qu'un but qu'il poursuivait sans relâche. C'était de découvrir la retraite où sa chère Berthe s'était retirée; et lorsque tant de peines étaient inutiles, lorsqu'il se voyait aussi impuissant dans tous ses efforts, une douleur profonde, un chagrin sauvage s'emparait de son ame, et il s'isolait de tout pour pleurer. Son seul plaisir était de venir rêver dans la chambre que Berthe avait occupée dans le château.

Marguerite de Beaufort était jalouse des souvenirs qu'il donnait à sa fille. Pour faire supporter sa présence à Raymond qui l'évitait, cette malheureuse femme était obligée de lui parler de sa fille et de pleurer avec lui. Elle donna de si grandes marques de tristesse que le jeune homme se reprocha les soup-

Digitized by Google

çons qu'il avait d'abord formés contre elle, et qu'il l'accepta pour l'unique confidente de son amour et de ses espérances. Marguerite proposait sans cesse à Raymond de nouvelles tentatives pour découvrir la retraite de Berthe. Elle se conciliait ainsi son affection, en même temps qu'elle rendait ses tentatives infructueuses. Tous les ravages que fesaient en elle l'amour et la jalousie, Raymond de Cubières les attribuait à la douleur, et souvent il consolait Marguerite de la perte de sa fille, ce qui redoublait son désespoir.

Que fesait Berthe alors? tandis que son amant et sa mère étaient livrés aux plus violens transports de la jalousie et du désespoir, elle offrait à Dieu ses prières et ses larmes ; elle supportait sans murmure la vie lourde et désenchantée que lui avait imposée son dévouement. Ferrières vit avec chagrin que cette frêle organisation ne résisterait pas long-temps aux ennuis et aux souffrances qu'on lui fesait subir. Il songea dès lors à donner un prompt dénouement aux intrigues qu'il avait tramées.

Des hommes qui lui étaient dévoués apportèrent à Gourdon de fâcheuses nouvelles touchant la croisade du roi de France ; heureusement pour lui l'événement vint bientôt après réaliser ces mensonges, et alors il lui fut facile de faire accepter une dernière nouvelle qui devait tout changer. Le bruit courut dans le pays et dans la ville que le seigneur Aiméric était mort dans le combat de la Massoure. Un homme, qui se disait croisé, vint au château de Gourdon; il raconta comment le comte avait péri de la main des Sarrazins, et chacun fut tellement convaincu de la vérité de ses paroles, que l'on fit des prières publiques pour honorer la mémoire du comte et assurer le repos de son ame.

Le seigneur Fortuné tenait le château de Gourdon et tous les droits attachés à cette terre, d'un puissant baron du pays qui lui en avait fait la cession en stipulant que la seigneurie reviendrait à lui ou à sa famille, si Fortuné mourait sans laisser d'enfant mâle habile à lui succéder. Berthe était la fille unique d'Aiméric, et Raymond de Cubières n'avait plus à veiller sur Berthe et sur Gourdon qui revenait de droit à son ancien maître. Il se prépara donc à revenir auprès de sa famille, après avoir donné les clefs du château aux jurats de la ville et au viguier.

Marguerite de Beaufort vit arriver avec effroi le moment qui devait la séparer à jamais de celui qu'elle aimait avec tant de passion. La mort de son époux venait de redoubler son amour en lui donnant des espérances. Elle forma la résolution de tout découvrir à Raymond et de le retenir auprès d'elle par tous les moyens possibles.

Elle avait rompu les derniers liens qui l'attachaient à la prudence, et, dans la fièvre qui lui brûlait le sang, elle se sentait capable de tout oser pour arriver au but de ses désirs.

Aussitôt qu'elle eut pris la résolution extrême de ne garder aucune retenue, elle chercha le jeune seigneur de Cubières pour lui découvrir son cœur. Raymond était allé faire ses derniers adieux à la chambre que Berthe occupait avant que de quitter à jamais le château. Il y avait pour lui comme une vertu secrète d'affliction et de douleur, comme une puissance de tristesse dans cette chambre depuis si long-temps abandonnée. Lorsque Marguerite de Beaufort aborda le jeune homme, elle le trouva morne et silencieux, assis dans un coin obscur de l'appartement, les yeux fixés sur un crucifix d'ivoire qu'il arrosait de ses larmes. Il s'assit pour lui parler.

Marguerite. — Toujours les mêmes regrets, Raymond; votre douleur renouvelle la mienne; au lieu de s'affliger ensemble, les malheureux ne devraient-ils pas se consoler. Quel est ce crucifix que vous tenez dans la main?

Raymond. — C'est le même que j'eus le malheur de briser sous mon pied lorsque j'osai embrasser Berthe pour la dernière fois. Avec lui furent brisées mes espérances. Voyez maintenant; un habile ouvrier de Toulouse est parvenu à rejoindre toutes ses parties, et à le rétablir dans son premier état. Plut à Dieu, que mon amour et tous mes rêves de bonheur me fussent ainsi rendus. Mais non, jamais; et voilà tout ce qui me reste d'elle.

Marguerite. — Oui, Raymond, enfermez ce crucifix dans votre cœur, et abandonnez un espoir qui ne se réalisera jamais.

Raymond. — Je le sais bien, madame. Mais comment distraire ma pensée de Berthe et mes regards de ce crucifix qui reposa sur son noble cœur! mais non, il ne me quittera plus; et, soit qu'il élève à Dieu mon ame affligée, soit qu'il me rapelle tout ce que j'éprouvais de bonheur auprès de Berthe, il sera toujours pour moi un symbole d'amour et de douleur. Laissez-moi donc pleurer; car il faut que je m'éloigne des lieux qu'elle habitait.

Marguerite. — Raymond, vous ne songez qu'aux peines que vous souffrez. Vous ne faites pas attention qu'auprès de vous, il est des infortunes plus grandes que la vôtre; qu'auprès de vous on pleure aussi; qu'auprès de vous on soupire après un avenir qu'on ne peut atteindre ; qu'auprès de vous on passe des jours sombres et des nuits inquiètes. Ah! Raymond, je ne suis pas oublieuse comme vous, et souvent je me suis affligée de vos chagrins; maintenant qu'il faut quitter cette demeure où nous avons souffert ensemble, c'est moi qui vous cherche pour vous consoler; moi qui m'inquiète pour savoir quel a été votre avenir.

Raymond. — Ah! c'est que j'aime tant votre fille, madame!.... C'est justice que vous songiez à moi, que vous soyez sensible à mon chagrin.

Marguerite. — Non, vous ne pouvez pas comprendre à quel point je vous suis dévouée; je me suis dit aujourd'hui : quel malheur pour Raymond que mon noble époux soit mort en Palestine! Berthe, en apprenant son retour, serait venue se jeter dans ses bras; nous l'aurions unie à Raymond, et le noble Aimério aurait assuré à ses enfans la possession du château de Gourdon. Maintenant plus d'espoir, et ce noble chevalier ne sera qu'un simple homme d'armes, sans bannière, sans château fort, sans seigneurie. Cette injustice du sort me révoltait, et je cherchais en moi-même

Digitized by Google

un moyen de la réparer. Je connais, mieux que vous, les intentions bienveillantes du seigneur Fortuné à votre égard, et je me suis engagée, quelques jours avant son départ, à seconder ses vues. C'est donc pour être fidèle à ma promesse, autant que pour vous exprimer ma reconnaissance pour le zèle et la fidélité que vous avez fait éclater pendant son absence, que j'ai songé sérieusement à m'occuper de votre avenir. Vous savez quelle est ma famille, Raymond, vous connaissez les nombreux vassaux qui obéissent à mon père : il entretient garnison dans trois forteresses; il possède des moulins sur plusieurs rivières, des droits de justice sur plusieurs villes; mon père est un puissant seigneur et je suis l'unique héritière de ses grands biens. Ces biens, je vous les offre; il faut se résigner à accepter ma main et vous posséderez demain tout ce que mon père possède. Je sais bien que je n'ai aucun droit à votre amour, je ne le réclame pas, et l'union que je vous propose n'est pour moi qu'un plus sûr moyen de vous témoigner ma reconnaissance.

Raymond. — C'est trop de dévouement, madame; vous êtes encore jeune et vous serez toujours belle; vous méritez l'amour de celui qui aura l'honneur d'être votre époux; vous-même, pourquoi pousser la reconnaissance jusqu'à vous donner sans ressentir de l'amour pour celui qui deviendrait votre maître. Je n'accepterai pas vos bienfaits, je ferais votre condition trop mauvaise; encore si vous aviez ressenti pour moi quelque penchant, j'aurais pu souscrire à votre projet mais....

Marguerite. — Et bien! je t'aime, Raymond. Eh bien... connais tout ce que l'amour m'a fait souffrir de tortures depuis le premier moment où je t'ai vu. Non, jamais je n'avais ressenti de tels transports : faible et timide lorsqu'on m'unit au seigneur Aiméric, j'entrai dans son lit comme une victime qu'on mène à la mort, et, depuis cet instant, j'ai vécu comme une esclave auprès de celui que je devais aimer; mais quand tu m'es apparu, que te dirai-je? — Mon ame s'est élancée vers toi avec toute la puissance de son instinct. Ce pouvoir d'aimer, qui dans son cœur était demeuré impuissant et stérile; ce pouvoir s'est réveillé pour toi tout entier; rien n'a pu me faire obstacle, et dans les combats intérieurs que j'ai eu à supporter, mon amour a triomphé de tout : jugez donc maintenant, jugez de ma tendresse, aujourd'hui, que le hasard a levé tous les obstacles qui m'éloignaient de toi. Oh! Raymond, par tout ce que j'ai souffert en t'aimant, par tout ce que tu te dois à toi-même, ne rejette pas une malheureuse femme qui pleure à tes genoux.

Marguerite, en effet, s'était laissée tomber aux genoux du jeune homme : celui-ci, étonné de ce qu'il venait d'entendre, réfléchit long-temps et revint sur lui-même; il s'efforçait d'expliquer un passé mystérieux par cet amour qu'il ne connaissait pas, et l'infortune de Berthe, et son absence, et les paroles de Marguerite, tout cela devenait clair à ses yeux.

La colère monta bientôt à son front. Il se leva et repoussant Marguerite loin de lui : laissez-moi, madame, s'écria-t-il; je comprends maintenant le départ de Berthe et la résolution qu'elle prit de me quitter. Laissez-moi, vous dis-je, et rendez grace au ciel, si je ne vous maudis pas et si je ne vous fais pas expier tout ce que Berthe eut à souffrir. Adieu, je partirai demain; demain, vous ne me reverrez plus. Vous demandez mon amour, madame; recevez mon mépris et ma h ine; jamais nous ne serons unis.

Il la quitta brusquement et se retira dans sa chambre, résolu qu'il était à s'éloigner d'elle et de Gourdon aussitôt que paraîtrait le jour. Marguerite resta longtemps à genoux à la même place où Raymond l'avait laissée. Que fera-t-elle? Elle s'est humiliée vainement; vainement, elle a violé les saintes lois de la pudeur; les cruels sacrifices qu'elle s'est imposés seront-ils perdus? Pourra-t-elle vivre accablée de mépris et de haine par celui qu'elle a tant aimé? Après tant et de si longues souffrances, après des années pleines de tristesse, d'inquiétudes, d'agitations nocturnes et de remords, elle n'a plus devant elle que le désespoir. Elle pressera sa mort. Raymond n'a pas eu pitié d'elle, elle sera sans pitié pour lui; elle ne sait pas ce qu'elle doit entreprendre; mais elle se sent pleine de courage et de résolution, elle se sent capable d'un effort terrible qui la fera sortir dignement de l'état d'avilissement où elle est tombée. Elle se relève, appelle un des valets du château et lui ordonne d'aller avertir le viguier de Gourdon qu'il ait à se rendre au plutôt auprès d'elle.

Ferrières, en apprenant cet ordre, comprit que la nouvelle de la mort du comte avait produit des résultats; et, feignant une extrême surprise, il se hâta de se rendre aux désirs de Marguerite.

Lorsque Ferrières arriva près de Marguerite, il la trouva se promenant à grands pas dans la grande salle du château. Une faible lampe éclairait l'appartement. Marguerite lui sembla plus grande qu'à l'ordinaire; son front pâle et résolu se dressait dans l'ombre, et ses yeux brûlans étaient comme armés d'un regard qu'il ne pouvait supporter. Que vous plaît-il, madame, lui dit-il humblement, que voulez-vous de moi? — Marguerite ne répondit pas; elle alla fermer la porte de la chambre pour qu'ils ne fussent pas entendus. — Je me suis rendu à vos ordres, madame, ajouta Ferrières; vous me trouverez toujours prêt à vous obéir. Marguerite ne répondit rien encore aux paroles du viguier. Elle alla s'asseoir près du grand fauteuil et fit signe à Ferrières de venir se placer à son côté. Il obéit, dominé par l'ascendant qu'elle prenait sur lui; cette femme, se disait-il, est étrangement préoccupée ou bien elle te dédaigne fort, puisqu'elle n'a pas daigné répondre à ton dévouement que tu lui manifestais par deux fois.

Enfin, Marguerite adressa la parole au viguier. Il faut que le malheur m'ait bien éprouvée pour que je fasse l'aveu que vous allez entendre. Mais vous verrez aussi que la nature, Dieu ou le hasard, en me condamnant à de grandes faiblesses, a mis dans mon ame assez de force et de grandeur pour racheter mon ignominie. Écoutez, et sans songer à me juger ou à m'admirer, soyez prêt à me servir. Ferrières, j'aime

Digitized by Google

Raymond, je l'aime sans réserve, que vous dirai-je, sans pudeur. Je lui ai fait l'aveu de mon amour, il m'a repoussée; je vous fais appeler, et je vous découvre toute ma faute. Vous voyez que je suis une femme perdue. — Madame, interrompit Ferrières, il n'y a là que du malheur. — Il y a de la honte, Viguier, s'écria Marguerite, et vous allez voir comment je saurai la repousser. Raymond de Cubières m'a menacée de me frapper, si j'osais me présenter encore devant lui. Eh! bien, je me présenterai devant lui, je lui parlerai de ma tendresse, et s'il me frappe, si je meurs sous ses coups je serai vengée... Quoi! vous ne comprenez pas que je serai vengée! mais la coutume de Gourdon veut qu'on ensevelisse l'assassin sous sa victime. S'il me tue, vous ne l'épargnerez pas, et alors nous serons unis dans la tombe; et lui qui repoussait le dévouement d'une femme, subira les embrassemens d'un cadavre; je serai sa fiancée dans la mort; je serai heureuse et vengée. Ce projet vous étonne, Viguier! Hésiteriez-vous à me servir? Pour vous récompenser, je vous donne la main de ma fille et les biens qu'elle a reçus de son père, je vais lui écrire pour lui imposer cette union. C'est une sainte fille qui respectera les dernières volontés de sa mère. Je vais lui écrire, vous dis-je, allez sans retard faire venir les jurats de Gourdon et les sergens de ville, vous irez ensemble vers la chambre de Raymond de Cubières, et là, vous me trouverez morte à ses pieds. — Il n'osera jamais se rendre coupable d'un assassinat! — Je vous dis que je serai morte à ses pieds; que voulez-vous de plus pour le condamner! allez.

Le viguier sortit : cette femme le dominait et il obéissait à sa voix; d'ailleurs, il entrait dans ses vues de perdre Raymond. Il se hâta donc de satisfaire aux désirs de Marguerite.

Pendant qu'il s'éloignait, Marguerite écrivit à sa fille une lettre; elle lui ordonnait de donner sa main à Ferrières après lui avoir fait l'éloge du viguier de Gourdon, et, pour l'éloigner de Raymond de Cubières, elle se plaignait à elle des mauvais traitemens qu'il lui fesait subir. Ainsi lorsqu'on viendrait lui apprendre que le jeune homme avait tué sa mère, elle ne douterait pas de son crime et croirait son honneur engagé à maudire la mémoire d'un assassin et à récompenser le zèle du vengeur de Marguerite. Après qu'elle eut terminé cette lettre, elle la déposa sur une table, comme il était convenu avec le viguier, pour qu'il pût s'en saisir en rentrant au château, et l'envoyer sur le champ à Berthe qui la recevrait avant la nouvelle de l'assassinat.

Marguerite réfléchit et prit courage. Elle allait se présenter à Raymond et tenter de le fléchir. Quoique cette malheureuse femme crut être sans retour l'objet de son mépris et de sa haine, elle se surprit à espérer qu'il pourrait peut-être se laisser attendrir. L'espoir ne nous quitte jamais, parce que nous croyons, malgré nous-mêmes, à la puissance de Dieu qui peut à chaque instant nous arracher de l'abîme et changer notre sort. Marguerite espéra, et pour détruire l'effet de la lettre qu'elle venait d'adresser à sa fille, elle en écrivit à la hâte une seconde qu'elle cacha dans son sein. Si Raymond voulait avoir pitié de ses chagrins, elle enverrait aussitôt la seconde lettre à sa fille pour se justifier de la première et pour en détruire l'effet.

C'était alors un moment solemnel pour Marguerite : faible et tremblante, elle se dirigea vers la chambre de Raymond. Tout était calme autour d'elle; la nuit, profonde comme le silence. En elle seulement, l'amour, le désespoir, l'espérance, luttaient avec force et soulevaient sa poitrine fatiguée. Lorsqu'elle arriva près de cette porte et près du seuil qu'il fallait franchir, un frisson mortel parcourut son corps; elle s'appuya contre le mur, et la malheureuse appela à son secours Dieu qu'elle outrageait. Elle se ranime, sa fièvre se réveille et lui donne des forces; elle marche d'un pas ferme, ouvre la porte de la chambre, la referme sur elle, se présente à Raymond de Cubières qui s'était endormi dans un grand fauteuil.

Une lampe, prête à s'éteindre, éclairait cette chambre en désordre; les armes du jeune homme, placées sur une table, rendaient quelques reflets; les meubles hors de leur place, les vêtemens de Raymond jetés au hasard, tout annonçait un départ prochain. Au bruit que fit Marguerite en entrant, il s'éveilla, la reconnut et voulut s'éloigner; mais elle le retint avec force, elle s'était jetée à genoux, elle le pressait sur son cœur, elle sanglottait et pleurait en le regardant sans pouvoir parler. Le jeune homme en eut pitié. Il crut qu'elle cédait au repentir; il s'assit et la pria de se relever. Vous pleurez vos fautes, madame. Je ne serai pas plus cruel que Dieu; je vous pardonnerai tout le mal que vous m'avez fait; mais rendez-moi Berthe. Si Berthe m'est rendue, si je deviens son époux, j'oublierai le passé, je serai pour vous un fils dévoué, j'ensevelirai dans un profond silence le souvenir de vos fautes; je perdrai ce souvenir.

Marguerite. — Ainsi tu comprends enfin combien tu fus injuste pour moi; mais que demandes-tu à la femme qui t'aime, comment pourrai-je me repentir et revenir à Dieu, si tu n'as pas pitié de moi; de quoi, grand Dieu! faut-il que je me repente! Je n'ai obtenu que tes mépris, j'ai séché, j'ai langui dans les larmes; ta haine va bientôt me tuer, puis-je me repentir de mon malheur? Mais si tu avais pitié de tout ce que j'ai souffert, si ton amour....

Raymond. — Madame, pourquoi réveillez-vous ma haine, pourquoi voulez-vous me contraindre à vous maudire!

Marguerite. — Oui, maudis-moi, parce que ce n'est pas assez d'avoir pleuré deux ans auprès de toi; maudis-moi, parce que ce n'est pas assez d'avoir renfermé pendant deux ans un secret qui brûlait ma poitrine. Je me suis roulée sur les dalles de la chapelle, j'ai appelé Dieu à mon secours, et Dieu ne m'a pas secourue : maudis-moi, cruel, parce que j'ai beaucoup souffert.

Raymond. — Berthe a souffert comme vous, et elle ne le méritait pas.

Marguerite. — Eh bien! écoute : je souffrirai plus

Digitized by Google

qu'elle, je me condamnerai à vivre dans une tombe; j'irai prendre sa place et je la mettrai dans tes bras; mais que je puisse emporter un doux souvenir dans cet enfer où j'irai faire pénitence : elle passera près de toi des jours, des années, sa vie; eh bien! moi, je ne te demande qu'une heure d'amour, et tu pourras après me fouler à tes pieds, tu pourras m'oublier, tu pourras me maudire; mais une heure d'amour, une heure et puis la mort!

Raymond. — Non, non, madame; j'aime mieux renoncer à Berthe et ne plus la revoir, que de me rendre indigne d'elle : éloignez-vous, sortez; vous me faites horreur.

En prononçant ces dernières paroles, Raymond détourna ses regards de Marguerite qui rampait à ses pieds et joignait ses mains avec l'expression du désespoir; mais lorsqu'elle vit tout le mépris et le dédain profond que sa passion inspirait à Raymond de Cubières, elle se releva tout-à-coup et lui parla d'une voix assurée.

Marguerite. — Ainsi vous me repoussez.

Raymond. — Je vous dédaigne.

Marguerite. — Et vous ne craignez pas ma haine et ma vengeance.

Raymond. — Non, et je les préfère à votre amour.

Marguerite. — Qu'il soit donc fait comme tu l'as voulu : tu ne veux pas de moi maintenant; eh bien! tu seras obligé plus tard d'épouser mon cadavre.

En prononçant ces dernières paroles, Marguerite saisit le poignard de Raymond qui était placé sur une table, elle se mit à crier de toutes ses forces : à l'assassin! à l'assassin! Raymond de Cubières comprend le dessein infernal qu'elle a formé. Il veut la saisir pour étouffer ses cris, pour lui arracher le poignard, mais elle fait autour de la table, et le poignard levé au-dessus de sa tête, elle crie encore : à l'assassin! à l'assassin!... Aussitôt qu'elle entend venir à grand bruit les écuyers du château et le viguier de Gourdon, elle se frappe et tombe dans son sang.

Raymond consterné s'arrête, comme dominé par l'horreur de ce crime. La porte de la chambre s'ouvre; les jurats de Gourdon, le viguier, les écuyers du château entrent avec des flambeaux et voient Marguerite étendue sanglante aux pieds du jeune de Cubières. Ils ont tous entendu les cris de la victime qui les appelait au secours; ils ne doutent pas que Raymond ne soit l'assassin. Celui-ci ne se défend pas et se laisse saisir sans faire aucune résistance. On le conduit dans un cachot de la ville, et les hommes d'armes du château, jugeant le jeune seigneur sur les apparences, demeurent consternés sans chercher même à briser ses liens.

Au château, tout le monde est convaincu que Raymond de Cubières est l'assassin de Marguerite, et dans la ville, Ferrière fera courir ses agens pour indisposer le peuple dès que le jour aura paru. Le viguier triomphe, rien ne s'oppose à ses désirs : il a fait parvenir à Berthe la lettre où sa mère se plaignait de Raymond et lui ordonnait d'épouser le viguier; maintenant qu'elle est ainsi prévenue contre son amant, elle ne doutera pas qu'il ne soit l'assassin, lorsque la rumeur publique lui apprendra la mort de sa mère.

Ferrières hâte l'exécution de ses coupables desseins. L'horreur que le peuple éprouve pour celui qu'il croit être le meurtrier de Marguerite, seconde ses mauvais désirs; il hâte la condamnation de Raymond et obtient un arrêt tel qu'il l'a souhaité. Le jour qui suivit la mort de Marguerite suffit aux jurats de Gourdon, présidés par le viguier, pour écouter les témoins qui déposèrent contre l'homme accusé : ils le condamnèrent sans presque l'entendre, tant ils étaient indignés, et l'exécution de la sentence fut fixée pour le lendemain.

Le viguier ordonna les apprêts. Il fit creuser une fosse profonde où l'assassin devait être enseveli vivant sous sa victime; au fond de la tombe des pieux garnis de cordes furent plantés en terre : il fallait pouvoir lier le patient et l'obliger à se tenir couché sur le dos, les yeux tournés vers le ciel. Tous les préparatifs terminés, Ferrières se retira satisfait. Le lendemain verrait périr son rival; le lendemain, il pourra aborder Berthe en se disant le vengeur de sa mère; le lendemain verrait s'accomplir les projets qu'il avait si longtemps médités.

Cependant Raymond de Cubières veillait au fond de son cachot et frémissait dans l'attente de son supplice. Toutefois il espérait dans son innocence, sans savoir d'où pourraient lui venir des secours; il invoquait Dieu, Berthe, son bon ange. Il pressait sur ses lèvres le crucifix d'ivoire que Berthe avait porté sur son cœur. Il passait du sourire aux larmes, de l'espérance au désespoir.

De son côté, Berthe pleurait dans sa cellule et succombait aux coups terribles qui venaient de la frapper. Sa mère morte, Raymond criminel, c'était pour elle deux malheurs sans remède qui empoisonnaient ses souvenirs et détruisaient ses espérances. Seule, à genoux sur la pierre, à genoux devant une image de la Vierge éclairée par une bougie, la noble fille pleurait sans jamais pouvoir se consoler. Lorsqu'on lui avait appris la mort de son père à la croisade, elle avait pu se dire au milieu de ses douleurs : Raymond viendra me secourir; il m'aime, j'espère en lui. Mais aujourd'hui en qui peut-elle espérer, quel nom invoquer? Sur qui pouvoir reposer une espérance? Qui sera l'objet de ses pensées? Alors elle eut recours à la prière pour soutenir son ame défaillante; à la prière, ce baume qui caractérise toutes les blessures; à la prière, cette dernière consolation de l'innocence, ce remède suprême qui guérit des remords et calme les plus cruelles douleurs.

Pendant qu'elle priait et pleurait dans le silence, elle entendit marcher dans les couloirs du couvent. Les pas se rapprochèrent de sa cellule, on frappa légèrement à la porte. Berthe hésitait à ouvrir; mais la voix de la supérieure se fit entendre; elle fut rassurée et se hâta de l'introduire dans sa cellule. Ma sœur, dit-elle à Berthe, je vous amène ce saint homme qui passe la nuit dans le couvent pour que vous puissiez lui demander des nouvelles de votre père; il vient

Digitized by Google

de Palestine et peut vous dire mieux qu'un autre ce qu'est devenu le seigneur de Gourdon ; je vous laisse avec lui.

Berthe vit entrer un moine et la supérieure se retirer. Elle eut peur de se trouver seule avec un inconnu ; elle voulut sortir, mais le moine l'arrêta. Berthe qui ne pouvait s'éloigner, recula tremblante jusqu'au fond de la cellule : le moine jeta son froc, son capuchon, son bâton de pélerin et tendit les bras vers la jeune fille : ce moine... c'était son père.

Les yeux de Berthe étaient trop fatigués par les larmes pour qu'elle pût le reconnaître au premier aspect; il lui fallut entendre la voix de l'infortuné pour aller se jeter dans ses bras. Elle hésitait en voyant un homme d'armes debout devant elle ; mais aussitôt qu'il eut prononcé ces paroles : Berthe, ma fille, c'est moi. Elle poussa un grand cri, s'élança vers son père et tomba sans connaissance dans les bras qu'il lui tendait pour la recevoir.

Un long silence régna sur eux. Berthe revint bientôt à elle-même ; mais elle n'eut point de parole à adresser à son père. Elle le regardait avec joie, elle le pressait dans ses bras avec délire, elle ne pouvait satisfaire son amour.

Partons, lui dit son père, les momens sont précieux. Il se passe à Gourdon des événemens horribles. Hâtons-nous d'aller secourir Raymond. Aiméric reprit alors le froc qu'il avait jeté, et conduisit sa fille hors du couvent. Des écuyers et des valets les attendaient avec des chevaux. Le seigneur de Gourdon fit donner à sa fille un déguisement semblable au sien, et ils se mirent en marche vers la ville.

Dès que le jour parut, le peuple en foule se porta sur les bords de la fosse où devait être attaché Raymond de Cubières et dans les rues où il devait passer. Les habitans des villages voisins, des étrangers attirés par le bruit de l'exécution, s'étaient rendus de toutes parts et encombraient la place publique. Les portes du château étaient ouvertes et le peuple se pressait pour aller voir le corps de Marguerite étendu sur un lit. Les haines de la foule se ranimaient à ce spectacle, et l'on entendait de moment en moment des voix atroces qui demandaient le supplice et s'élevaient pour hâter l'heure de la mort.

Enfin elle sonna; on vit sortir des prisons de la ville le condamné conduit par les sergens. Il avait formé la résolution de se montrer calme et fier à cette foule avide qui murmurait autour de lui. Et son innocence, appuyée sur son courage, le fit paraître aussi grand et aussi magnanime qu'il s'était promis de l'être.

Avant de descendre dans la fosse, il voulut parler au peuple; mais cette faveur lui fut refusée. Il protesta de son innocence, il accusa Marguerite de s'être poignardée elle-même parce qu'il dédaignait son amour : mais on ne lui permit pas d'en dire davantage, et les sergens le poussèrent au fond de la tombe. Là, ils le couchèrent sur le dos et ils l'attachèrent fortement pour qu'il ne pût pas changer de position. En même temps, le viguier fesait apporter du château le corps de Marguerite pour être enseveli dans la même fosse que Raymond occupait, pour être étendu sur ce malheureux : elle, cadavre ; lui, vivant.

Le jeune homme entendait dans le lointain les chants des prêtres qui formaient le convoi funèbre, et tout ce cortége de mort qui entourait sa hideuse fiancée lui fesait comprendre toute l'horreur de sa destinée. Une seule chose aurait pu le consoler, c'était la prière qu'on adressait à Dieu ; mais ces prières, ces honneurs rendus aux morts, rien de cela n'était pour lui. Il n'entendait que les imprécations d'un peuple aveuglé, dont la voix s'élevait par intervalles afin de le maudire. Quelques-uns de la foule, placés au bord de la fosse, prenaient plaisir à le torturer et à lui faire comprendre tout son malheur. La voici, lui disaient-ils, celle-ci qui va s'unir à toi pour jamais ; elle est pâle et sanglante, elle exhale déja une odeur infecte, et tu seras forcé de recevoir sa bouche sur tes lèvres, tu seras forcé d'exaler ton dernier soupir sur cette bouche glacée. Lorsqu'on vous couvrira de terre, tu voudras crier, appeler au secours, mais la tête de Marguerite pèsera sur la tienne, elle étouffera ta voix, et, dans ton désespoir, tu mordras cette tête et les vers te la disputeront.

Tandis que les hommes du peuple disaient à Raymond ces terribles paroles, il entendait le convoi s'approcher : les prêtres et les soldats se rangeaient autour de la fosse à mesure qu'ils arrivaient. L'infortuné tremblait à chaque instant de voir paraître le cadavre qui devait le posséder dans ses derniers instans. Il parut enfin. On l'avait assis dans un grand fauteuil ; les varlets qui le portaient allèrent le placer à l'une des extrémités de la fosse, en face de Raymond, pour qu'il pût mieux l'apercevoir.

Lorsque Raymond l'aperçut, il sentit son ame frémir, et son regard fut brisé ; il ferma les yeux. Le cadavre était donc assis, la tête appuyée sur le sein, on eut dit que Marguerite la courbait à dessein pour mieux regarder dans la tombe. La mort n'avait pas effacé de cette figure la dernière expression du désespoir et de la vengeance qui l'avaient animée. Ses yeux vides et toujours ouverts semblaient fixer un regard étrange sur la victime liée au-dessous d'elle, et sa bouche entr'ouverte exprimait comme un sourire infernal, plein d'une volupté brutale qui semblait s'obstiner à vivre dans ce cadavre, même après le trépas. Raymond de Cubières ne pouvait s'empêcher de fixer ce cadavre qui lui fesait horreur ; car il craignait à chaque instant de le voir descendre vers lui. Une sueur froide coulait de tout son corps, et le malheureux n'entendit pas son arrêt qui fut lu pour la dernière fois.

Le moment fatal arriva. On avait lié le corps de Marguerite avec trois longues courroies, afin de le déposer au fond de la fosse sans y descendre ; six hommes tenaient les extrémités de ces courroies. Ils soulevèrent le cadavre au-dessus de la fosse de telle sorte que la face demeurât tournée vers la terre. Et tous, par un seul mouvement, lachèrent insensiblement les courroies.

Raymond vit cette tête affreuse qui descendait vers lui. Une longue chevelure noire tombait vers son visage

Digitized by Google

comme un voile de mort, ce cadavre allait lui faire violence. Déja les cheveux touchaient son front, déja ses bras pendans allaient l'embrasser, quand une lettre tombe du sein de Marguerite sur le visage de Raymond. Arrêtez, s'écria-t-il, qu'on lise cette lettre; je suis innocent. Les sergens s'arrêtent, le peuple s'émeut; mais le viguier ordonne à ses bourreaux d'accomplir leur œuvre: le cadavre de Marguerite est étendu sur Raymond. Le malheureux pousse un grand cri et s'évanouit. Ferrières veut consommer l'œuvre sans retard. Il ne sera content que lorsqu'il verra la fosse comblée: il commande à ses gens de se hâter. Un silence profond régnait sur la multitude; et l'on obéit à Ferrières sans hésiter.

— Holà! Viguier, s'écria tout-à-coup une voix forte, examinez cette lettre et ne nous pressons pas. Tous les regards se tournèrent vers l'homme qui osait interposer sa voix et sa volonté contre l'autorité de Ferrières; on vit un moine de haute taille, simplement accompagné d'un frère plus jeune que lui, et que chacun prit pour un novice. Le viguier jeta sur lui des regards furieux. Il s'apprêtait à le faire saisir par les sergens; mais le moine marcha d'un pas ferme vers lui, croisa ses bras sur sa poitrine, et le regarda sans lui parler. Le viguier se trouble, pâlit et tombe à la renverse. Le peuple s'émeut et se presse autour du moine qui fait signe à la foule de se tenir à distance.

On obéit. Alors il se découvre, laisse tomber sa longue robe, tire sa large épée et désigne au peuple l'étendard des Croisés qui flotte sur les tours du château de Gourdon. Le peuple a reconnu son seigneur; il pousse au ciel des cris de joie, et le salue et se prosterne pour lui exprimer son dévouement. Aiméric fait signe à ses vassaux de garder le silence: ils se taisent pour l'écouter.

— Qu'on s'empare du viguier, dit-il. Cet homme-là a fait courir la nouvelle de ma mort pour perdre ma famille. — Les mêmes hommes qui s'empressaient à remplir les volontés de Ferrières, se hâtent de lui lier les mains derrière le dos et de s'assurer de lui.

Qu'on enlève le cadavre de Marguerite; qu'on délivre Raymond de Cubières; qu'on lui prodigue tous les soins dont il a besoin. — Le peuple obéit à tous les ordres du seigneur.

Le comte se fit apporter la lettre qui était tombée du sein de Marguerite; il la lut et resta convaincu de l'amour criminel de son épouse pour Raymond, du crime qu'elle avait commis pour le perdre avec elle et des manœuvres du viguier de Gourdon. — Eh bien! misérable, lui dit-il: soutiendras-tu maintenant que Raymond de Cubières est l'assassin de Marguerite? — Il est innocent, répondit Ferrières, et la dame de Gourdon s'est elle-même frappée de désespoir? Grace, monseigneur, je réparerai mes torts.

Aiméric Fortuné ne voulut rien entendre. Le peuple indigné n'aurait peut-être pas permis qu'on pardonnat au viguier. Il fut condamné tout d'une voix et sans retard exécuté. Par ordre d'Aiméric, on lui fit subir le supplice qu'il destinait à Raymond de Cubières et ce fut lui qu'on ensevelit tout vivant avec le cadavre de Marguerite.

Pendant que justice se fesait sous les murs du château de Gourdon; dans le château, les plus zélés serviteurs d'Aiméric, ceux qui étaient revenus avec lui de son voyage d'outre-mer, ceux qui chérissaient son nom et sa domination équitable, tous ceux enfin qui étaient vassaux fidèles et amis dévoués de cette noble famille, tous ces hommes s'empressaient, les uns, à préparer une brillante réception au comte; les autres, à rappeler à lui-même Raymond de Cubières qu'on avait étendu sur un lit. Berthe, à genoux près de lui, fut illuminée soudainement par un rayon de joie céleste. Elle se dit en regardant le ciel: c'est sur moi que va s'arrêter son premier regard. Laissez-nous, laissez-nous, je veux être seule avec lui.

On obéit, et Berthe put alors se livrer sans remords aux transports de sa joie. Afin de le rappeler à lui-même, Berthe employa les accens de cette voix autrefois si puissante sur Raymond: frère, lui disait-elle, reviens, nous avons beaucoup souffert l'un pour l'autre; mais les temps d'épreuves sont passés. Reviens à moi, ouvre tes yeux; je suis un envoyé de paix, je viens t'annoncer une bonne nouvelle: mon père est de retour, et il a juré son honneur qu'avant la fin du jour nous serions unis. Oh! Raymond, Raymond, ma voix n'a plus de charme pour toi, ma voix n'arrive plus jusqu'à ton cœur. Le jeune homme écoutait ses accens; il entendait la voix de Berthe, mais il ne pouvait surmonter le sourcil de plomb qui pesait sur sa paupière et rendait ses membres engourdis.

Aiméric Fortuné était monté au château. Il s'émut en voyant de quels soins Berthe entourait Raymond, en écoutant les douces paroles qu'elle lui fesait entendre pour le ranimer. Ma fille, lui dit-il, écoute: si tu veux le ranimer à l'instant, si tu veux que ses yeux s'ouvrent sans retard, embrasse ton cousin. Berthe rougit et voulut s'éloigner. Enfant, reprit le père, il est ton époux et dans une heure tu seras à lui: on prépare la chapelle. Dépose sur son front un baiser chaste que ton père permet, appelle en même temps Raymond, et Raymond te répondra.

Berthe obéit, le jeune homme tressaillit et fut ranimé. Il ouvre les yeux et voit auprès de lui Berthe qui presse sa main dans la sienne, son oncle qui le protége de son regard calme et puissant. Le cadavre, la foule, la mort, tout a disparu; Berthe seule est devant lui. Raymond ne pouvait en croire ses yeux encore pleins de ses horribles souvenirs. Il se crut au premier abord transporté dans le ciel avec tout ce qu'il avait aimé sur la terre; il craignit d'être la victime d'une illusion passagère; mais, lorsque Berthe et son père lui racontèrent tout ce qui venait de se passer, lorsqu'on vint l'avertir que l'autel était prêt, lorsqu'il fallut donner à Berthe sa main encore faible pour aller recevoir la bénédiction nuptiale, alors il se prit à pleurer comme un enfant, alors il osa croire à son bonheur

I. Latour (de Saint-Ybars.)

Digitized by Google

UNE TRIBU DE BOHEMIENS.

Vers le commencement de l'année 1805, il vint à Pau une jeune fille qui disait la bonne aventure. Cette industrie était bonne à cette époque; personne ne l'exerçait dans le pays depuis que les Bohémiens en avaient été chassés par un arrêté administratif. Aussi la jeune fille ne paraissait-elle jamais, les jours de marché, sans voir accourir autour d'elle des groupes de bonnes femmes et des paysans qui lui tendaient les mains, et où elle lisait couramment ce qui devait leur arriver. Sa finesse et son habileté ne tardèrent pas à la mettre en grande faveur auprès du peuple, tandis que la singularité de son costume et de ses manières, finit par éveiller l'attention de la haute société, et lui fit dans la ville une grande réputation.

Tout le monde la suivait des yeux quand elle passait dans les rues. Chacun aimait à voir sa jolie taille souple et élancée; ses jambes nues sortaient blanches et fines de dessous un cotillon de bure qui ne lui allait qu'aux genoux, et ses pieds étaient mignons et grêles, à faire le désespoir des grandes dames. Mais c'était surtout sa tête qui était d'une merveilleuse beauté; elle avait la figure ovale, les cheveux noirs et flottans en bandeau sur les tempes. Sa peau, se rapprochant plus de l'orange que de la rose, servait à faire ressortir, sur un fond mat et bistré, des yeux noirs et vifs, et, lorsqu'elle riait, des dents d'une incomparable blancheur. Il y avait dans l'expression de sa physionomie, comme dans le port de sa taille, quelque chose de naïf et de fier, qui commandait le respect.

Nul ne savait son nom, ni celui de sa patrie. Quand on la questionnait sur cela, elle répondait toujours qu'elle n'avait ni nom, ni patrie; mais que toute la terre lui appartenait, et que depuis l'âge de douze ans, on l'appelait *Serguia* (sorcière).

Elle venait presque tous les jours à Pau, et on n'avait pu encore découvrir par quel chemin elle y arrivait. On ne s'apercevait de sa présence que lorsque le peuple la saluait de ses acclamations, ou bien lorsqu'on entendait tout-à-coup dans quelque promenade, une mesure cadencée sur le tambour basque. La lice où elle se montrait le plus souvent, est l'endroit où sont situées les prisons de la ville; c'est là où elle paraissait presque chaque jour en arrivant; là aussi par où elle passait avant de s'en aller. On l'avait vue quelquefois s'y arrêter des heures entières, les yeux fixés vers une fenêtre grillée, derrière laquelle se dressait, au son de sa voix, une tête hideuse que le plaisir fesait grimacer. Ils passaient long-temps à échanger des regards et des paroles, et ne se quittaient jamais sans que le prisonnier n'envoyât un baiser à la jeune fille qu'elle lui rendait avec résignation.

Des gens qui avaient voulu découvrir la source de ces singuliers rapports de la Sorguia avec le détenu, n'avaient pu y réussir. On avait seulement appris que ce dernier était un bohémien, bien sale et bien laid, qui devait passer à la cour d'assises pour crime de vol. Il n'était pas à présumer que le misérable fut aimé de la jeune fille, et ceux qui s'étaient arrêtés à cette pensée, l'accusaient de n'y être parvenue qu'en ensorcelant la victime.

Les jeunes gens des meilleures familles de Pau,

Digitized by Google

croyaient ne pas avoir besoin de recourir à ce moyen pour arriver au cœur de la sorcière. Ils en étaient presque tous épris et comptaient bien ne pas l'être en vain. Les uns fondaient les plus grandes espérances sur la coupe incroyable de leur habit; les autres, sur l'attrait de leur figure; et les plus avisés, sur les séductions contenues dans leurs bourses. Mais la jeune fille restait indifférente devant leur tournure, leur bonne mine et leurs prodigalités. Tout ces moyens, si meurtriers d'ordinaire pour la vertu des femmes, glissaient sur la sienne, sans qu'elle daignât s'en apercevoir.

C'était désespérant pour tous les muscadins de la petite ville, dont la plupart ne voyaient dans la Sorguia qu'une vagabonde, sans feu, ni lieu, qui devait se trouver fort honorée de ceux qu'ils lui préparaient dans une chambre garnie. Quelques-uns, convaincus de l'innocence de leurs attaques, trouvèrent plus facile de la faire succomber par la calomnie; mais la Sorguia sortit pure de leurs boueux propos, comme elle était sortie chaste de leurs menées libertines. D'autres, aussi lâches, mais plus hardis que ceux-là, voulurent la suivre à l'heure où elle sortait de la ville; mais, comme elle passait toujours près de la prison, il s'échappait constamment de la fenêtre grillée un sifflet aigu, qui fesait tourner la tête à la jeune fille et l'avertissait du danger; et alors, vous l'eussiez vue courir comme un izard par les sentiers étroits, arriver en quelques bonds dans un chemin creux où elle s'arrêtait, où elle avait l'air d'attendre ceux qui la poursuivaient; puis, lorsqu'ils étaient arrivés près d'elle, il sortait toujours, de derrière les haies, des voix menaçantes qui les fesaient reculer. Quelques-uns qui avaient voulu aller plus avant, avaient vu des bras robustes armés de ganibets percer de quelques buissons.

On ne se rendait pas raison de cette étrange protection qui abritait toujours la jeune fille; mais on avait fini par la considérer et par ne plus s'exposer à la rencontrer. Les plus déterminés, prenant pour une illusion ou pour un dangereux guet-à-pens ce qui leur était arrivé à la suite de la Sorguia, se résignèrent à ne plus aller l'admirer en plein champ. Elle venait du reste si souvent à la ville, elle se laissait si bien regarder le jeur „que l'on pouvait aisément se consoler des échecs qu'on essuyait la nuit.

Il y avait à Pau, vers cette époque, un petit café situé en face de la maison de détention; c'était comme une cachette où les élégans de bonne maison allaient ensevelir, sans scandale, leurs soirées de plaisir et d'orgie. Ils s'y réunissaient fort tard et n'en sortaient que quelques heures avant le jour; il leur arriva pourtant une fois de s'oublier plus que d'habitude: ils s'étaient, en cette occasion, tellement endormis sur le vieux Jurançon, qu'ils laissèrent s'en aller toutes les bougies et toutes les heures de la nuit sans relever de dessus la table leurs têtes avinées. Il était près de neuf heures du matin lorsqu'ils furent subitement éveillés par le son d'un tambour basque qu'on tourmentait dans la rue.

— La sorcière, la sorcière, crièrent tous les jeunes gens en se précipitant aux croisées.

C'était en effet la Sorguia qui appelait en ce moment la foule autour d'elle, et la foule accourait, et les fenêtres de toutes les maisons s'ouvraient pour la regarder.

— Il faut la faire venir, dit un des étourdis du café.

— Bravo! dirent les autres; mais qui l'appellera?

— Henri, Henri, cria tout le monde; il ne l'a jamais suivie, elle ne le connaît pas.

Henri était un jeune homme de 24 ans, triste et pâle. Accablé de lassitude ou d'ennui, il ne paraissait assister que par complaisance à ces fêtes pleines de désordre et de folie. Il aurait mieux aimé consacrer ses veilles à ses études de droit et aux soins de son début, qui devait avoir lieu dans quelques jours à la cour d'assises; mais, soit par faiblesse, soit par amitié, il cédait aux volontés de ses compagnons, et il dépensait avec eux son temps sans profit et sa santé sans plaisir.

Il se laissa aller encore cette fois aux désirs de ses amis, et fit signe à la Sorguia de venir. Soit que cette invitation n'eut pas séduit la jeune fille, soit qu'il n'en eût pas été aperçu, elle n'approcha pas. Alors Henri qui sentait son amour propre s'allumer à cette indifférence, se pencha vivement sur l'embrâsure de la croisée et appela la Sorguia; celle-ci, qui l'avait d'abord regardé, reportait comme la première fois son attention sur le public qui l'environnait, lorsqu'un léger coup de sifflet lui fit lever la tête vers les prisons. Une grosse main noire sortait à travers les barreaux et s'étendait vers la fenêtre où se tenait Henri. Il tomba en même temps sur la foule quelques mots d'une langue inconnue que la jeune fille parut seule recueillir.

— J'y vais, j'y vais, dit-elle, comme répondant à un ordre que la voix lui jetait du soupirail de la prison, et elle s'élança vers le café.

Elle ne remarqua pas tout d'abord le nombre de ceux qui l'attendaient, sans quoi elle eut peut-être hésité à entrer. Ce ne fut qu'en reconnaissant toutes ces figures, dont la plupart l'avaient effrayée, qu'elle se retourna pour sortir; mais il n'en était plus temps: la porte s'était fermée derrière elle.

— Il n'y est pas, dit timidement la jeune fille, en se réfugiant dans un coin de la chambre où quelques jeunes gens la suivirent.

— Oh! laissez-moi, laissez-moi, disait-elle, en se débattant dans leurs bras; messeigneurs, par pitié!

— Pas d'insultes, dit gravement une voix qui les arrêta tout-à-coup, je suis cause qu'elle est ici; et l'on vit Henri, debout, l'œil animé et presque menaçant.

— C'est lui, cria la Sorguia en se dégageant de toutes les étreintes pour s'approcher du jeune homme.

Mais celui-ci, redevenu calme, s'était étendu sur un banc, et, sans se lever, il lui tendit nonchalemment la main en lui disant: Petite, ma bonne aventure?

— La jeune fille s'agenouilla pour le considérer avec un sourire ineffable, qui fesait naître vingt jalousies autour d'eux.

— Tous vos désirs seront remplis, monseigneur,

Digitized by Google

dit-elle après avoir fait semblant de regarder les lignes de sa main.

— Ah ! ah ! dit le jeune homme, et quels sont mes désirs ?

— De tirer le Bohême de prison.

— Bien, tu le sais ; encore, ajouta-t-il en la regardant avec amour.

— Et vous voulez suivre la jeune fille, dit-elle ; mais si doucement qu'il eut peine à l'entendre.

— C'est vrai.

— Eh bien ! elle vous attendra ce soir au bord du Gave. Et elle se leva pour s'en aller.

— Ecoute, lui dit Henri en la retenant et en lui montrant ses amis qui les regardaient ébahis ; tu les as tous repoussés, pourquoi ?

— Parce qu'ils suppliaient, répondit fièrement la Sorguia.

— Et moi, pourquoi suis-je plus heureux ?

— Parceque j'ai voulu la première.

— Alors, tu m'aimes ?

— Non, et elle descendit lestement l'escalier.

Le jeune homme resta tout étourdi de cette réponse et de cette fuite ; il ne se réveilla qu'au feu croisé des plaisanteries de ses amis ; il les supporta patiemment parce qu'il ne les entendait pas. C'est égal, dit-il à la fin comme se répondant à lui-même, c'est égal, j'irai.

Le soir, un homme, enveloppé d'un large manteau, se promenait sur la rive gauche du Gave ; il regardait souvent du côté du pont, comme si quelqu'un eut dû venir par là. Il s'arrêtait même quelquefois pour écouter si quelque bruit de pas ne se détachait pas du murmure que roulait le fleuve. C'était Henri, attendant la Sorguia.

Il était déja depuis long-temps au rendez-vous qu'elle lui avait donné, et il se préparait à ne plus l'attendre, lorsqu'il la vit, arrêtée à quelques pas de lui, debout et lui fesant signe de la suivre.

Il se hâta aussitôt pour la joindre, mais elle avait avancé et l'avait encore laissé derrière elle ; il voulut courir, elle avait couru de son côté et avait toujours maintenu entre eux la même distance. A la fin, il se résigna à marcher ainsi séparés.

Ils s'engagèrent pendant quelque temps à travers la campagne que la jeune fille semblait parfaitement connaître ; mais bientôt elle regagna le fleuve par un détour et elle le remonta en longeant sa rive droite. Le jeune homme, qui la suivait toujours, eut à traverser des champs, des bois et des grèves, tout un pays désert et solitaire ; il marchait toujours avec courage pour ne pas perdre de vue sa compagne qui semblait à peine raser le sol devant lui.

Il ne l'avait pas encore entendu parler ; mais comme ils allaient passer dans un endroit où deux chemins se croisent, elle se retourna vers lui en lui disant : prenez garde !

Il y avait sur la route deux bâtons étendus en croix et tout auprès un berret béarnais renversé. Ah ! ah ! des Bohémiens qui veulent de l'argent, dit Henri en jetant dans le berret quelques pièces de monnaie ; et il passa sans épier les gitanos qui sortirent des broussailles aussitôt qu'il eut disparu.

La Sorguia, en ce moment, ralentit sa marche, et, comme le terrain devenait de plus en plus embarrassé et difficile, elle lui prit la main pour le guider. Ils étaient parvenus à un endroit où des roches s'élèvent à pic ; il fallait les gravir. Avant d'arriver au sommet, ils trouvèrent un sentier étroit et tortueux qui tournait comme un ruban sur le front de la coline ; les ronces et les épines les bordaient de chaque côté et ensanglantaient leurs membres. Courage, dit à Henri la jeune fille, voilà le terme de notre voyage, et elle lui montra une vaste et rouge lueur qui parut à travers les bruyères.

— Qu'est-ce cela ? dit le jeune homme, cédant malgré lui à une faible émotion.

— Le foyer de ma tribu, répondit timidement la Sorguia.

— Alors, tu es ?

— Bohémienne, monseigneur.

Et ils se trouvèrent immédiatement à l'entrée d'une vaste caverne remplie d'hommes, de femmes et d'enfans, tous maigres, hagards et déguenillés. Ils étaient rassemblés en cercle autour d'un feu de broussailles vif et pétillant, ce qui permit à Henri de les contempler à son aise. Ils avaient tous ces signes invariables de leur race : le teint brun cuivré, les cheveux noirs et légérement crépus, les yeux brillans, astucieux ou atones, le front bas et avancé, les lèvres lourdes. La laideur des femmes causait du dégoût ; celle des hommes fesait peur. Chacun s'était levé à l'arrivée de l'étranger, et déja la langue d'acier du cuchillos sortait de toutes les poches : mais, à un seul mot de la jeune fille, tout le monde reprit tranquillement sa place et ferma son cuchillo. Les hommes reprirent leurs pipes, les marmots recommencèrent à se rouler sur les cendres chaudes comme des moineaux au soleil, et les femmes n'interrompirent plus leurs récits poétiques comme des contes arabes.

Henri s'assit sur un quartier de roc à l'entrée de la caverne. Il avait devant lui toutes les faces des Bohémiens, dont les gosiers fumaient comme des forges ; sous ses yeux une vieille gitana qui donnait à un novice de la caste des leçons de filouterie. Ce fut à travers le courant boueux qui sortait de la bouche de cette femme et la sale vapeur qui s'échappait de celle des hommes, que le jeune Béarnais put distinguer la Sorguia. Elle était à l'extrémité de la caverne, mirant sa taille et ses cheveux à un fragment de glace collé au mur. Insoucieuse à tout ce qui se passait, elle abandonna Henri à toute la liberté de ses observations. Celui-ci put tout voir et tout entendre ; mais ce qu'il regardait surtout, c'était la Sorguia, debout à quelques pas de là, peignant ses longs cheveux noirs ; ce qu'il écoutait, c'était une chanson tendre et mélancolique qu'il devait se rappeler long-temps. La céleste image de la jeune fille, les douces paroles qui tombaient de ses lèvres, tout cela enfoui dans un repaire où tout ce qu'il y a de hideux s'était amassé. C'était comme un ange au milieu des damnés.

Tout en se livrant à ces réflexions, Henri se mit à

Digitized by Google

CAVERNE DE BOHÉMIENS.

considérer avec quelle sécurité la horde se reposait si près de la ville On n'en avait vu aucune s'en approcher ainsi. Il fallait qu'une raison puissante eut forcé celle-ci à sortir des montagnes du pays basque pour venir camper presque en face de Pau.

En ce moment, il fut subitement arrêté dans les conjectures qui étaient prêtes à assaillir son esprit par l'arrivée d'un nouveau personnage dans la caverne. C'était un vieillard grand et fort, à la figure bronzée, encadrée dans un large collier de barbe noire qui contrastait avec ses cheveux blancs. Il y avait de l'intelligence sur son front, de la pénétration dans ses yeux. Il entra fièrement, drapé dans ses haillons, et promena autour de lui un regard despotique que personne n'osa soutenir.

C'était le chef de la tribu, celui qui est chargé de lui donner des lois et de les faire exécuter; celui qui doit la conduire à la maraude et la sauver du danger; celui que nous appelons chef de vagabonds, et que les Bohémiens nommaient Voïvode.

Il alla droit en arrivant au jeune béarnais, et lui tapant familièrement sur l'épaule, il lui dit avec plus de réserve que de bonhomie: Soyez le bien-venu, monsieur; on vous attendait depuis long-temps.

— Henri resta étonné et regarda la Sorguia comme pour lui demander une explication.

— La jeune fille, continua le Voïvode, n'allait à la ville que pour vous.

Le jeune homme sentit à ces mots son cœur battre avec violence dans sa poitrine. Il se tourna vers la Sorguia qui paraissait émue, et son regard lui envoya furtivement une caresse pour la remercier.

— Il était temps, ajouta le vieux Bohémien sans paraître remarquer son trouble, qu'elle vous amenât à votre tour, car nous n'attendions que vous. Le douto s'empara d'Henri une seconde fois, et il regarda avec inquiétude l'entrée de la caverne que quelques jeunes gens bouchaient avec des pierres et des branches. Son interlocuteur le laissa un instant à la liberté de ses méditations, pour aller s'attabler avec complaisance près d'un quartier de roc assez uni sur lequel fumait une grosse pièce de viande grillée et noircie. C'était tout ce qui restait d'un cheval mort que les Bohémiens avaient déterré, il y avait quelques jours, pour s'en nourrir; et maintenant ils regardaient avec des yeux d'envie le Voïvode dévorer avec avidité cette

Digitized by Google

chair à laquelle les plantes aromatiques et le feu n'avaient pu oter son odeur de charogne qui levait le cœur.

— Voilà mon repas; en désirez-vous?

Henri, pour toute réponse, porta la pomme de sa main devant ses yeux avec dégoût.

— Que voulez-vous! dit le Voïvode avec amertume, ce ne sont pas ici vos splendides festins des villes, vos mets variés, vos vins exquis, toutes ces choses préparées pour le luxe, par le travail. Nous n'avons, nous, que ce que le hasard nous donne et ce que vous abandonnez.

— Mais, dit Henri, qui oublia en ce moment sa position hasardée pour se laisser aller au plaisir de connaître l'étrange vie de ces tribus nomades, pourquoi ne pas se confier à un autre Dieu que le hasard?

— Le hasard, répondit le gitano, a été un bon père pour notre race, il l'a nourrie jusqu'ici.

— Il en est un autre et qui nourrit tous les autres hommes et qui serait meilleur pour elle.

— Et vous l'appelez!

— Le travail.

La figure du Bohémien qui était restée calme et froide jusqu'alors, s'illumina tout à coup d'un éclair de rage. Il bondit sur son siége, et jeta sur le jeune homme des regards haineux et cupides.

— Le travail! dites-vous, le travail! mais où voulez-vous qu'on nous le permette? y a-t-il quelque part un petit coin de terre qu'on nous laisse cultiver. Connaissez-vous une lande assez aride pour qu'on veuille nous l'abandonner? des roches assez désertes pour qu'on nous y laisse en paix? Le travail! Ne voyez-vous pas qu'on nous l'a défendu? Chacun peut dire partout: ce champ, cette maison sont à moi; nous seuls n'avons ni champs, ni maison. Tous les hommes ont une patrie; nous seuls n'en avons pas. On s'occupe de vous à votre naissance, pendant votre vie et à votre mort; les Bohémiens seuls naissent inaperçus, vivent et meurent ignorés. Nous avons toutes les charges de votre loi sans en avoir les bienfaits. Quand un homme de votre race commet un crime, il y a pour lui le bagne et quelquefois l'échafaud; mais qu'un de nous au contraire soit tué, que la justice trouve son cadavre sur son chemin, elle passera indifférente: ce n'est qu'un Bohémien de moins.

— Vous ne trouvez aucun refuge sur la terre, ni aucune protection dans la loi, parce que vous ne voulez donner ni votre travail à la terre, ni votre soumission à la loi, lui répondit le jeune homme; parce que vous vivez en vagabonds dans tous les pays, parce que vous n'êtes dans chacun que pour recueillir et jamais pour semer.

— La terre est pour tout le monde, interrompit le gitano; il est impie de la partager pour toujours entre quelques-uns, et d'en chasser éternellement les autres. Si nous n'avons rien sous le ciel, pas même l'espérance, à quoi voulez-vous que nous nous attachions? Irions-nous, comme tant d'autres de votre race, suer sang et eau sur la propriété d'autrui, pour en retirer une mince nourriture? pourrions-nous nous y incorporer comme un guy sur l'écorce; y lier servilement notre vie et lui donner ainsi deux maîtres! non; nous sommes des enfans d'une même nature; et elle nous a faits tous libres et égaux.

— Mais le vagabondage n'est pas la liberté, et le vol n'est pas l'égalité.

— Nous sommes vagabonds et voleurs, parce que nous voulons protester jusqu'à la fin. On nous empêche d'avoir notre place au soleil, nous passons partout; on nous refuse tous les biens de Dieu que vous possédez, nous nous en emparons; c'est notre droit, le seul que vous soyez impuissans à nous enlever. — Nous sommes deux milles Bohémiens dans la Navarre, depuis le pic du midi jusqu'à la mer; toutes les montagnes en sont peuplées, et nous vivons libres comme les izards. Si quelque jour, à force de nous traquer comme des bêtes fauves, on parvient à nous en chasser, nous partirons; mais il faudra que la douane garde bien tous les ports de la frontière espagnole, pour que cette population, qui gangrène le pays, ne s'y écoule de nouveau: car nous y reviendrons pour achever de conquérir votre amour à force de haine. Notre haine vient de celle que vous nous portez, elle naît de la défiance que vous nous témoignez; de là, une continuelle excitation dans la plaie dont nous souffrons tous et qui l'envenime au lieu de la guérir. Vous ne venez pas à nous parce que vous nous méprisez; nous n'allons pas à vous, parce que vous nous repoussez, parce que vous ne vous faites connaître à nous que par des gendarmes et le bourreau.

Le vieux gitano s'arrêta de parler un instant, pour promener ses yeux sur la bande des Bohémiens qui l'écoutaient.

— Voyez-les, ils sont tous misérables et nus; nous avons eu beau nous employer à la tonte des mulets, près de Bargori; forcer toutes nos jeunes filles à tresser des paniers, lancer toutes nos pauvres vieilles femmes dans vos villes, pour tirer les cartes et vous vendre des philtres; nous n'avons pu dépouiller le cilice de la misère, qui s'est attaché à nous. Il a fallu s'éloigner d'une contrée où l'existence était si rude; nous avons quitté le pays basque, et nous nous sommes dirigés vers le Nord. Nos épouses, avec tous nos enfans sur leurs épaules, les vieillards conduisant les ânes chargés du bagage, les jeunes gens échelonnés en flanqueurs, pour protéger le voyage et siffler au moindre danger, nous nous sommes mis courageusement en marche; nous sommes allés de village en village, nous écartant avec soin des grandes villes qui se trouvaient sur notre route; nous avons passé bien des gaves à gué, tourné bien des collines, traversé bien des ravins, avant de nous arrêter; la nuit, nous nous reposions sur la lisière d'une forêt, nous allumions nos feux pour préparer notre repas du soir; et lorsque le camp s'endormait, un de nous avait toujours les yeux ouverts pour veiller à sa sûreté.

En nous avançant toujours ainsi, nous nous éloignâmes de toutes les tribus de notre race, que nous avons laissées dans les montagnes. Nous songions à re-

Digitized by Google

tourner sur nos pas pour nous en rapprocher, car notre isolement nous effrayait, lorsqu'un de nous fut surpris à voler aux environs d'Oleron, et vos gendarmes l'amenèrent jusqu'à Pau la chaîne au cou.

— Un jeune homme qui passe en cour d'assises, dit Henri.

— Oui, dit gravement le Voïvode.

— Et que je défends, dit le jeune homme.

— Celui-là, répondit le vieillard. A cause de lui, nous n'avons pas encore déserté le pays de plaines si dangereux pour nous; nous avons, au contraire, fait des pas en avant, si bien qu'aujourd'hui nous nous trouvons en face de Pau, dans une carrière où nous devons nous attendre, d'un jour à l'autre, à être enfermés comme des louveteaux.

— Pourquoi vous tenir si près de la ville?

— Pourquoi, dit le Voïvode, parce que nous l'attendons. N'est-ce pas, enfans, que nous n'abandonnerons pas le brave gitano de la prison, ajouta-t-il en consultant tout le camp du regard.

— Non, répondirent tous les Bohémiens.

— Jeune homme, ne l'abandonnez pas vous non plus; vous le rendrez à la liberté, à sa tribu et à son père, ajouta-t-il, en serrant avec émotion la main du jeune avocat.

— Je le sauverai, répondit vivement celui-ci, je le sauverai, soyez-en sûr, et il contempla avec admiration cette indifférente abnégation de tous pour un seul, ce sacrifice que chacun fesait de sa sécurité et de sa vie, peut-être, pour l'attacher à la porte de la geole.

— Oh! je comprends tout maintenant, dit-il, et les voyages de la jeune fille, et ses rapports avec le prisonnier, et votre persistance à ne pas sortir de la contrée malgré toutes les persécutions. Voilà le rayon puissant qui vous fait tourner, depuis si long-temps, comme un cercle autour de la ville. Rien ne vous a découragés. Les soldats, à la vue de vos feux, sont souvent partis de la caserne avec confiance; mais, à mesure qu'ils croyaient s'en approcher, un brandon marchant devant eux comme une étoile, les menait par les landes et les prairies jusqu'au fond de quelques ravins bien sauvages, où il s'éteignait. Et alors, c'était au-dessus de leurs têtes des vociférations et des menaces étranges qui duraient jusqu'au jour. Il fallait attendre que la lune sortit de sa draperie de nuages, pour voir se dessiner sur les roches les diaboliques figures des Bohémiens qui ricanaient.

— Oui, c'était nous. Il ne leur a servi de rien de nous avoir suivis dans nos haltes mystérieuses, d'avoir écouté nos chants et surpris nos danses sur la grève du fleuve : la battue générale et acharnée s'est toujours égarée à la trace de ces bêtes humaines. Et le vieux Bohémien sourit avec amertume. Jeune homme, ajouta-t-il, en relevant la tête, sa liberté est dans vos mains; j'ai voulu me sacrifier à vous pour que vous puissiez rapporter aux hommes qui jugeront mon fils, tout ce que vous aurez vu et entendu ici; pour que vous leur disiez que le vol dont on se plaint est notre droit, celui de notre race, et qu'elle le maintiendra tant que nos lois nous en feront une nécessité. Après cela, s'ils condamnaient, ils pourraient descendre dans le Gave pour se laver de leurs injustices; nous les reconnaîtrons toujours au sang qui les tachera.

— Il n'y aura pas de sang, dit le jeune avocat, et je le sauverai.

— Merci, dit le Voïvode.

— Que Dieu vous entende! ajouta la Sorguia.

— Le jour où il sera libre, sera une fête pour toute la tribu, dit le vieillard en regardant la Sorguia avec complaisance.

— Henri, dit vivement la jeune fille, mais en s'inclinant sur lui pour lui parler à voix basse, Henri, ce jour-là, ne venez pas.

La nuit était près de finir, quand le jeune Béarnais descendit la montagne où se cachaient les Bohémiens. Pendant tout son chemin jusqu'à Pau, il s'occupa d'eux, et rêva surtout la jeune fille qu'il avait hâte de revoir.

Le lendemain, la première pensée qui vint le saisir en s'éveillant, fut le souvenir de la Bohémienne. Il l'attendit parce que le désir lui donnait de l'espérance; mais il l'attendit vainement, elle ne vint plus.

Le jour suivant, il la chercha dans toutes les rues de la ville, et il ne la trouva pas.

Il la demanda à toutes les bonnes femmes qui lui fesaient tirer la bonne aventure, à tous les jeunes gens qui la suivaient pour sa beauté : personne ne l'avait vue.

On ne devait plus voir paraître la Sorguia, cette mystérieuse créature qui avait animé pendant si longtemps jusqu'aux mornes carrefours de la cité.

Henri l'attendit jusqu'au jour de son début; mais lorsqu'il le vit arriver sans qu'elle se fût montrée, il comprit qu'il fallait perdre tout espoir, et il s'attacha à trouver dans sa conscience les encouragemens qu'il espérait recevoir de la jeune fille.

Il plaida avec succès, il mit à nu devant le jury cette étrange nature bohémienne qu'il avait connue dans une nuit; il l'amena à compatir à ses souffrances à et trouver des excuses pour ses crimes. Il fut entraînant et chaleureux; il sut si bien dévoiler à tous les yeux ce long martyrologe social, que le jury ne voulut pas en accepter la complicité et relaxa le prévenu.

Au sortir de l'audience, le jeune avocat rencontra sur ses pas la repoussante figure du Bohémien qu'il venait de faire descendre du banc des accusés; il avait l'air honteux et embarrassé.

— Va-t-en, lui dit son défenseur; tu es libre, et quand tu retrouveras ta tribu, dis à ton père et à la Sorguia de se souvenir de moi.

— Maître, vous les verrez.

— Quand?

— Ce soir.

— J'irai et tu m'attendras.

— Jusqu'à minuit, dans la grande allée de la haute plante.

Henri, dans l'espérance de voir la Bohémienne, n'hésita pas à se confier à ce nouveau guide qui sortait

Digitized by Google

de la cour d'assises. Il parvint avec lui jusqu'à la tribu nomade. Elle avait quitté sa carrière pour aller camper, cette fois, sous les grands arbres d'une forêt dont les branches feuillées lui servaient de tentes.

Lorsque les deux jeunes gens furent reconnus par la caravane, la joie éclata de tous côtés par des cris, des transports et des caresses. Le Bohémien passa par les mains de tous les hommes qui se le disputaient pour le féliciter; le jeune Béarnais eut à subir les torturantes caresses des femmes qui ne le laissèrent qu'après l'avoir dignement remercié. Il se laissa aller jusqu'à la complaisance avec elles, parce qu'il s'attendait à trouver, après toutes ces hideuses faces, l'adorable figure de la Sorguia: ce fut en vain. Il regarda dans tous les groupes, dans l'espérance de la voir briller dans cette mare comme un diamant; mais il ne la rencontra pas.

Il fut interrompu dans son inquiète curiosité par la voix du Voïvode, qui appela toute la tribu autour de lui.

— C'est le mariage! c'est le mariage! répétèrent tous les gitanos en courant se ranger en cercle sous le chêne qui abritait le chef. Ce dernier occupait le centre et tenait les mains dans l'ouverture d'une grosse cruche vide; son fils, le gitano de la cour d'assises, était à côté de lui et la tenait par une anse. Qui prendra l'autre? pensait Henri; quelle est la malheureuse qu'on destine à ce portrait de Satan? Il aurait longtemps continué ses réflexions sur ce thème qu'il trouvait plein de justice, et que le Bohémien aurait peut-être trouvé déplaisant, si deux coups frappés dans la main n'étaient venus couper court à son soliloque. Il entendit en même temps quelque chose remuer à quelques pas dans les bruyères. Cela s'avança et s'accompagna d'une forme humaine; cette forme alla se placer lentement dans le cercle, à côté du Voïvode, et prit l'anse de la cruche qui restait libre.

— Que demandez-vous, dit le vieillard en élevant le vase: des années, des mois ou des jours?

— Des années, cria le gitano.

— Des jours, dit la gitana.

— Je vous oblige, pour vous rapprocher, à compter par mois, dit le Voïvode, et il laissa tomber la cruche.

— Combien? demanda-t-il à un Bohémien qui s'était baissé pour compter les fragmens du vase cassé.

— Trente, répondit celui-ci.

— Enfans, dit le Voïvode d'une voix solennelle en étendant les mains sur les nouveaux époux, je vous unis pour trente mois.

Aux dernières paroles de son père, le gitano saisit sa femme dans ses bras et l'éleva au-dessus de sa tête comme un trophée.

— Ciel et terre! c'est elle! exclama Henri, en se jetant contre un arbre pour ne pas tomber.

Les Bohémiens qui étaient alors dans le délire de la noce n'entendirent pas, et passèrent près de lui sans le remarquer. Il les regarda quelque temps avec une stupide curiosité, son corps roidi comme un arc-boutant contre le chêne qui lui servait d'appui; mais il s'affaissa bientôt sous le poids des émotions amassées dans son cœur, et il tomba évanoui.

Quand il s'éveilla le lendemain, il était sur le pont du Gave; et, se rappelant presque aussitôt les événemens de la nuit, il porta ses regards sur la route. Au loin, il vit quatre Bohémiens qui finissaient de gravir le coteau de Jurançon; après eux, venait une femme qui s'arrêtait souvent et se retournait vers lui. Au moment de disparaître derrière la montée, elle le regarda une dernière fois, et, en lui tendant les bras, elle lui dit adieu. C'était la Sorguia.

Prosper Barousse

LACÉPÈDE.

Quand on vient à chercher parmi les hommes éminens qui ont vécu de 1789 à nos jours, ceux qui surent fixer la fortune au sein de cette société en tourmente, dont les élémens divers flottaient sans loi au milieu de ce cahos que l'on a appelé Révolution Française, on ne peut espérer de les rencontrer que dans les rangs de ceux qui, de bonne heure, rejetèrent toute croyance religieuse ou politique; qui n'eurent d'autre Dieu que la fatalité, d'autre patrie que les gouvernemens qui les gorgeaient d'or et d'honneurs, d'autre moralité que leur intérêt privé. Il faut le dire, et commencer par là, Lacépède fut un de ces hommes. Il assista à la chûte de la royauté dont il venait de recevoir des bienfaits, sans éprouver d'autres besoins que celui de s'attacher à la république qui surgissait; il vit traîner sur la claie la noblesse de France, lui qui croyait descendre de très haute lignée, et qui avait pris soin de faire repeindre le vieux blason de sa famille; et il eut hâte de recevoir le baptême démocratique en briguant l'élection populaire. Lorsque l'empire, commençant sa parade aristocratique, offrit ses glorieux hochets à ces farouches républicains devenus ou redevenus ducs, comtes, barons, Lacépède fut un des premiers à tendre la main. Enfin, pour que rien ne lui fît défaut dans cette carrière de courtisan et d'égoïste, on le vit saluer la restauration de ses adulations, en échange des nouvelles faveurs qu'elle lui octroya.

Bernard-Germain-Etienne de Laville sur Illon, comte de Lacépède, fils de Jean-Joseph-Midard de Laville, lieutenant-général de la sénéchaussée, et de Marie de Lafont, naquit à Agen, le 26 décembre 1756. Dès sa plus tendre jeunesse, il s'appliqua, en même

Digitized by Google

temps, à la physique, à l'histoire naturelle et à la musique. Il avait douze ans, qu'on le vit réunir des enfans comme lui, et former une petite académie où il venait lire ses mémoires et faire exécuter les mor-

LACÉPÈDE.

ceaux qu'il composait. A peine adolescent, il entra en correspondance avec Buffon, qui cita avec éloge le savant de dix-sept ans dans ses suppléments, et avec Gluck, qui lui avouait que, souvent, il s'était rencontré avec lui dans ses idées.

Bercé par les rêves de la gloire, qu'avait éveillés en lui l'approbation de ces hommes illustres, à des titres si différens, le jeune Lacépède partit pour Paris, âgé de vingt ans; il descendit au jardin du roi, où il fut accueilli comme un vieil ami par Buffon. L'illustre naturaliste, par un raffinement de bonne grace, feignit d'abord de croire qu'il recevait le fils du savant avec qui il entretenait, depuis plusieurs années, un commerce épistolaire. Une heure après, Lacépède était chez Gluck, qui le combla d'éloges: le même jour, il dîna chez M. de Montaget, archevêque de Lyon, avec l'élite des membres de l'académie, pour aller de là passer la soirée à l'Opéra, dans la loge de Gluck.

Un tel début était capable de faire prévoir, surtout à cette époque, combien serait rapide la fortune de ce jeune provincial, accueilli comme une merveille scientifique par de puissans protecteurs, et auquel venait encore en aide le nom qu'il portait: Deux ans ne s'étaient pas écoulés que nous le voyons recevoir, comme un encouragement à ses travaux, un brevet de colonel dans les cercles de l'empire, mais où son service se borna à deux voyages qu'il y fit successivement.

Il avait vingt-neuf ans lorsqu'il publia ses deux premiers ouvrages. *La Poétique de la Musique* fut louée dans son temps; mais son *Traité de Physique* n'explique nullement les faveurs dont on combla l'auteur. Ce livre, bien au-dessous de l'état de la science, valut pourtant à Lacépède la place de sous-démonstrateur d'histoire naturelle au jardin du roi, que Buffon lui fit obtenir. Trois ans après, il remplaça Buffon lui-même qui venait de mourir, et qui lui légua le soin difficile de continuer sa grande *Histoire Naturelle*.

Lacépède accepta ce glorieux héritage, et pour remplir les intentions de l'homme célèbre qui l'avait si honorablement associé à ses œuvres, il publia trois travaux importans que nous allons tâcher d'apprécier. Le premier parut sous le titre d'*Histoire Naturelle, générale et particulière des quadrupèdes ovipares et des serpens;* 2 vol. in-4° 1788-89. La publication du premier volume avait précédé la mort de Buffon. La méthode de classification employée dans cet ouvrage, supérieure à toutes celles qui avaient été imaginées jusqu'alors, n'est en réalité qu'un système basé sur des caractères extérieurs, et par conséquent faciles à saisir et à faire aisément distinguer, les uns des autres, les genres et les espèces qu'il décrit. La subordination des caractères y est entièrement oubliée. Il était réservé à Alexandre Brongniart de donner, onze ans plus tard, une méthode de classification *Herpétologique* basée sur l'organisation des reptiles.

De 1789 à 1803, Lacépède mit à jour l'*Histoire Naturelle des Poissons*, 5 vol. in-4°, son travail le plus important. A l'imitation de son maître, il a cherché à éviter l'aridité des catalogues publiés auparavant, en revêtant d'un style pur et coloré les descriptions de ces animaux. Il s'arrête avec plaisir sur leurs mœurs, leurs voyages, leurs amours. Mais ces tableaux intéressans et bien dignes de faire à l'auteur la réputation d'écrivain élégant, ne peuvent faire oublier les mauvaises bases de classification qu'il a suivies, et où il a montré une grande ignorance des rapports naturels; on oublie encore moins le nombre inexplicable de doubles emplois que l'on y rencontre. Dépourvue de recherches anatomiques, entachée d'une synonymie trompeuse, l'*Histoire des poissons*, à cause de la forme littéraire, a bien pu populariser le goût de l'ichthyologie sans être d'une grande utilité à la science.

L'Histoire Naturelle, générale et particulière des cétacées parut en 1804, in-4°. La partie historique est faite avec beaucoup de soin. L'auteur augmenta d'un tiers le nombre des espèces connues jusqu'à lui. Dans leur limitation, il s'est montré plus sévère, et ceci était un point difficile; car les énormes dimensions des cétacées ne permettent pas de les conserver dans les collections. De toutes les œuvres de Lacépède, celle-ci mérite, sans aucun doute, la préférence, et lui-même le pensait ainsi.

A ces travaux scientifiques, il faut ajouter un nombre considérable de mémoires. Lacépède a encore publié, en 1816 et 1817, deux romans qui sont oubliés, et les premiers volumes d'une *Histoire complète de l'Europe depuis la chûte de l'empire d'Occident*, qui ont eu le même sort.

Les travaux d'histoire naturelle de Lacépède furent

Digitized by Google

récompensés, de son vivant, par une admiration qu'on ne leur a pas conservée après sa mort. C'est que l'école de Buffon, soutenue quelque temps par la célébrité incontestable de celui qui s'était appliqué à repousser le secours de toute méthode, ne pouvait se soutenir en présence des travaux zoologiques dus à l'école des anatomistes qui continuèrent Daubenton et Vicq-d'Azir. On sait combien fut brillante la pléiade qui apparut en France. Tandis que les uns ouvraient les voies aux rapprochemens naturels, en dévoilant l'organisation animale, les autres étonnaient le monde par la hardiesse de leurs théories. Lacépède, incessamment occupé de dresser des listes d'animaux, et n'apportant pas toujours à ce genre de travail cette appréciation juste des faits, qui empêche d'enregistrer des erreurs, ne se détourna point de son rôle de compilateur pendant que Cuvier créait la zoologie fossile, et que Lamarck et Geoffroy Saint-Hilaire ouvraient des routes nouvelles à la zoologie philosophique.

Comme ce que nous avons dit du caractère de Lacépède au commencement de cet article pourrait paraître hasardé ou même injuste, il nous reste à détailler les emplois qu'accepta de tous les pouvoirs cet homme qui tirait vanité de n'avoir jamais manqué à l'obéissance due aux lois et au gouvernement établi Nous le voyons professeur au jardin du roi en 1789; président de section et commandant de la garde nationale, par l'élection populaire, en 1791 ; député à la constituante et enfin président de cette assemblée. Il refuse le poste élevé, mais peut-être dangereux, de gouverneur du Dauphin. A la chûte des Girondins, il se retire de la scène politique, et n'y reparaît qu'après le 9 thermidor. En 1793, il occupe une chaire d'herpétologie créée pour lui. Napoléon le nomme membre de l'Institut dès sa création, sénateur et grand chancelier de la légion d'honneur; et Louis XVIII le fait pair de France et grand-maître de l'Université.

Le comte de Lacépède mourut à Paris le 6 octobre 1825.

N. Albert.

LES CHAUVES-SOURIS.

Si l'on s'en tenait aux simples apparences, les Chauves-Souris sembleraient s'éloigner beaucoup du reste des mammifères; ce n'est pourtant en réalité que par quelques détails fournis par des organes locomoteurs, par quelques modifications plus importantes, que ces animaux semblent avoir échappé au plan primitif auquel sont soumises les nombreuses espèces qui composent cette classe importante, et à la tête desquelles l'homme se trouve placé par son organisation animale. Au reste, cette sorte de monstruosité normale, si l'on peut parler ainsi, de même que les véritables monstruosités, ont quelque chose de tellement répulsif, que la vue des chauves-souris, de ces êtres difformes, éveille naturellement dans l'esprit une sorte d'horreur involontaire. On ne les touche pas sans éprouver du dégoût; ce qui les avait fait considérer comme des animaux impurs par les anciens.

Ceux-ci n'eurent que des idées fausses sur la place que devaient occuper les chauves-souris dans la série animale. Aristote, frappé de leur aptitude à voler, les définit des oiseaux à ailes de peau. Pline s'arrête, tout en les considérant comme des oiseaux, à faire ressortir la singulière anomalie qu'elles offrent de mettre au jour leurs petits vivans et de les allaiter au moyen de mamelles. Aldrovandre ne trouve rien de mieux à faire que de les comparer à l'autruche, parce que, dit-il, ces oiseaux participent également de la nature des quadrupèdes. Scaliger, frappé des caractères qui séparent les chauves-souris des oiseaux, s'étonne de leur trouver et deux et quatre pieds; de les voir marcher sans pattes, voler sans ailes, voir dans l'obscurité la plus profonde et cesser de voir quand l'aurore paraît; de leur trouver des dents et pas de bec : ce qui ne l'empêche pas de partager l'erreur commune.

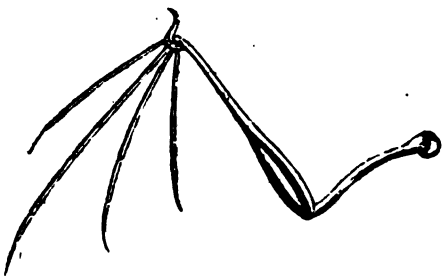
S'éclairant au flambeau de l'anatomie comparative, les naturalistes modernes ont rendu, avec raison, la chauve-souris aux mammifères vivipares. Les appareils de la respiration et de la circulation, ceux de la digestion, du sentiment et de la reproduction, ne permettent pas de les en séparer.

Toute l'anomalie réside donc dans une disposition particulière des membres; ce sont bien, à la vérité, les mêmes élémens; les mêmes pièces osseuses les compesent; mais, destinés à exécuter d'autres fonctions, ces instrumens physiologiques ont reçu des modifications qui les rendent aptes à remplir le but de la nature. Ainsi, tandis que, dans les oiseaux, les mains dans les membres antérieurs (les ailes) et principalement les parties qui représentent les doigts sont presque effacées ou réunies les unes aux autres de manière à ne former qu'un moignon informe, dans les chauves-souris, au contraire, tous les membres et surtout la main ont pris un excessif développement. Que l'on se figure la main d'un singe, comme on l'a dit avec raison, dont les parties solides auraient passé à une filière et s'écarteraient du carpe comme les rayons d'un segment de cercle, et l'on aura une idée juste d'une main de chauve-souris.

Le pouce seul reste court et libre; c'est là aussi le seul doigt que possède cette main si étrangement organisée et qui en remplit les fonctions en servant, muni de l'ongle qui le termine, de moyen de préhension. Allongés outre mesure, les quatre doigts sont destinés à fixer dans toute leur étendue le repli de la peau qui doit résister à l'air et servir d'organe du vol. Cette disposition exigerait de fortes clavicules et

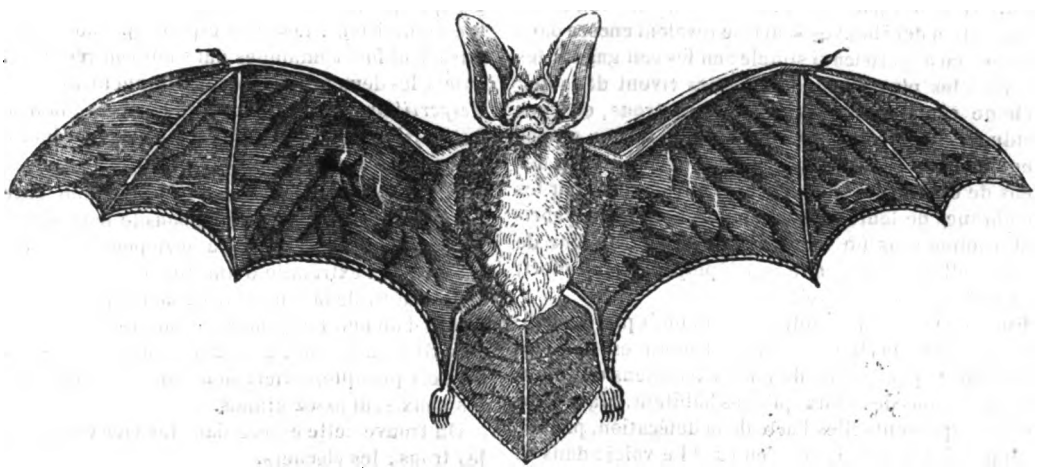
Digitized by Google

de larges omoplates pour donner à l'épaule la solidité requise, et comme elle était incompatible avec la rotation de l'avant-bras, les deux os qui le composent se trouvent solidement soudés. Les extrémités postérieures, qui ont conservé leurs proportions naturelles, sont pourtant engagées dans la membrane des flancs; le pied seul est libre : il est composé de cinq doigts égaux entre eux et munis d'ongles recourbés et acérés.



PATE ANTÉRIEURE DE CHAUVE-SOURIS.

Le trait le plus sensible dans la singulière conformation des chauves-souris, est sans contredit cette disposition du système cutané à se prolonger au-delà des contours de l'animal. De là, la peau amincie en membrane qui garnit les membres antérieurs et les convertit en ailes, et qui, se prolongeant des flancs à la partie postérieure du corps, enlace les membres postérieurs et fort souvent la queue. A cause de cela, les sens acquièrent un si grand développement, que le célèbre Spallanzani, frappé de la perfection du tact, n'avait cru expliquer les phénomènes dont il avait été le témoin, qu'en les attribuant à un sixième sens. Les chauves-souris, dans leur vol rapide et inégal, acquièrent, en effet, la notion d'une infinité de corpuscules flottant dans l'air, qui ne sont sensibles pour aucun autre animal. Il leur suffit de palper l'air interposé entre



OREILLARD COMMUN.

elles et les objets corporels pour être averties de leur présence et pour apprécier les véritables rapports de tout ce qui les environne.

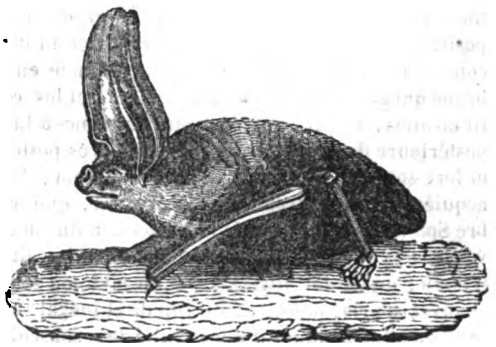
Les oreilles externes, largement développées, sont parfois prolongées sur le front; elles sont même doubles dans la plupart des chauves-souris, le méat auditif étant muni d'un oreillon ou oreille interne plus petite. A l'aide de cette modification, qui complète l'appareil de l'audition, elles perçoivent les moindres sons, modèrent les effets d'un bruit gênant; facultés qui se lient intimément au mode de vie qu'elles sont destinées à mener.

Les yeux sont petits, noirs et brillans et placés tout-à-fait latéralement. Enfin, leur fourrure est composée d'un poil doux et épais, généralement de couleur brune; la membrane des ailes et de la queue, et les oreilles sont à peu près nues.

La locomotion des chauves-souris est embarrassée leurs ailes reployées font l'office des jambes de devant et, à la manière des quadrupèdes, elles marchent ou plutôt se traînent avec vitesse. Pour y parvenir, l'animal se jette de côté et se cramponne solidement au sol en y enfonçant l'ongle du pouce; en même temps, il porte ses pieds de derrière sous le ventre en élevant son train postérieur, et, par une sorte de culbute, il fait avancer son corps; mais de côté, à cause du point d'appui. Agissant ainsi alternativement, tantôt à droite, tantôt à gauche, la chauve-souris chemine péniblement droit devant elle. A la fatigue que cette allure lui donne, on comprend qu'elle ne lui est pas naturelle; aussi

Digitized by Google

cherche-t-elle à reprendre le vol, en s'attachant à un corps saillant au niveau du sol, aussitôt qu'elle en



OREILLARD COMMUN.

trouve l'occasion; précaution que nécessite la pesanteur de ses ailes. Une fois l'essor pris, elle déploie dans l'air une agilité extraordinaire.

Puis vient le repos. Les merveilles de la singulière organisation des chauves-souris se révèlent encore dans cet acte, en apparence si simple : on les voit gagner les retraites les plus profondes où elles vivent dans une sorte de communauté; dans de vieux trous, où suspendues, côte à côte, aux voûtes des cavernes ou des vieux monumens, elles s'accrochent par les ongles des pieds de derrière, la tête en bas, enveloppées par les membranes de leurs ailes, sous lesquelles elle s'abritent comme sous un manteau. Au moindre signe de danger, elles lâchent prise, en déployant, sans effort, leur vaste appareil de vol.

En entrant dans les souterrains habités par de nombreuses tribus de chauves-souris, l'odorat est péniblement affecté par l'odeur de leurs excrémens élevés en tas au-dessous des lieux qu'elles habitent. Mais comment remplissent-elles l'acte de la défécation, placées comme elles le sont la tête en bas? Le voici : dans ce cas, une chauve-souris détache une de ses pattes, en frappe, à plusieurs reprises, la voûte, et imprime à son corps un espèce de balancement; en même temps elle étend le bras, et, rencontrant sur les côtés un point d'appui, elle s'y accroche à l'aide de l'ongle qui le termine. Placée dans une situation horizontale, le ventre en bas, elle se vide facilement.

Les chauves-souris indigènes vivent d'insectes; ce sont des animaux crépusculaires, ou même nocturnes, aux habitudes tristes, à la vie monotone, doués d'une moindre chaleur que les mammifères diurnes; elles passent l'hiver dans un engourdissement complet. Très sensibles aux moindres variations atmosphériques, elles ne quittent leurs retraites que pendant les belles soirées d'été. Elles se livrent alors à leur chasse avec un tel abandon, qu'elles tombent facilement dans les pièges qu'on leur tend, ou dans les serres des oiseaux de nuit qu'elle ont pour ennemis acharnés. Leur portée ordinaire est de deux petits, qu'elles tiennent cramponnés à leurs mamelles, en les enveloppant dans les replis de leurs membres antérieurs; ils naissent nus et aveugles. Pleines de tendresse pour eux, les mères les transportent suspendus aux mamelles : on sait que ces organes, placés sur le devant de la poitrine, sont au nombre de deux. Si on vient à les leur enlever, et qu'on les place dans un lieu qui leur soit accessible, bravant tous les dangers, elles viennent les y allaiter, et les défendre de leur corps.

On ne saurait croire aux nombreux rapports qui unissent les chauves-souris aux singes. Frappé de cette ressemblance, Linnée, qui négligea si souvent les rapprochemens naturels, leur consacra, avec l'homme et le singe, un ordre à part dans sa méthode zoologique, en les désignant sous la dénomination d'*Animaux de premier rang* (PRIMATES) ou celle d'*Anthropomorphe*, qui signifie êtres au visage humain. M. Geoffroy Saint-Hilaire a reconnu la validité de ce rapprochement; et Cuvier a formé des chauves-souris la première famille de ses mammifères carnaciers : ordre placé, dans sa classification, immédiatement après celui des *Quadrupèdes* qui renferme les singes.

Les chauves-souris sont très nombreuses; aussi les groupes qu'elles constituent présentent un grand nombre de divisions. Les trois espèces qre nous allons décrire sont fort communes dans nos contrées méridionnales; les deux premières appartiennent au sous-genre *Vespertilion*, et ont les oreilles séparées; la troisième fait partie des *Oreillards*, caractérisés par leurs oreilles réunies à leur base sur le front.

1. Le VESPERTILION MURIN (*Vespertilion murinus*, LINN.) qui est plus commune sous le nom de *chauve-souris commune*, a quinze à seize pouces d'envergure, mesuré de l'extrémité d'une aile à l'autre. Ses oreilles sont ovales, de la longueur de la tête, les oreillons en forme d'alène. Le pelage des adultes est d'un brun roussâtre en dessus, d'un gris blanc en dessous. La face est presque entièrement nue; le front très velu, les yeux sont assez grands.

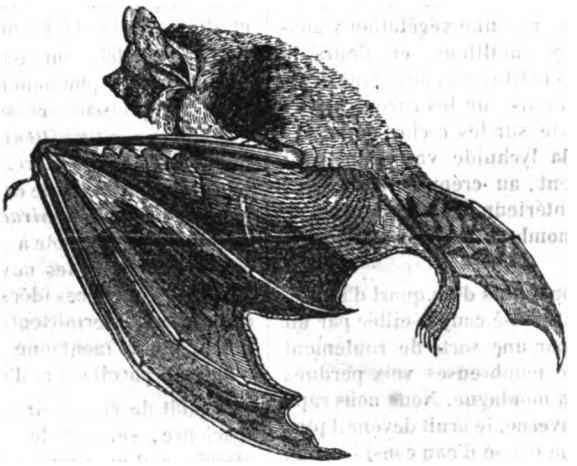
On trouve cette espèce dans les vieux édifices, dans les trous, les clochers.

2. Le VESPERTILION NOCTULE (*Vespertilio noctula*, LINN.) ou le Noctule, a environ quinze pouces d'envergure. Sa tête est large, son museau court et relevé; son front plat, très velu, le reste de la face nu; les oreilles sont ovales-triangulaires, plus courtes que la tête avec l'oreillon arrondi. Le pelage est d'un roux fauve; mais les parties inférieures sont moins foncées; tandis que les membranes sont d'un brun très obscur.

Ces animaux quittent les trous des vieilles murailles et les creux des arbres, où ils vivent nombreux, pendant leur longue hivernation, un peu avant le coucher du soleil; en été, ils se tiennent d'abord dans les hautes régions de l'air et ne se rapprochent de la terre que vers le crépuscule.

3. L'OREILLARD COMMUN (*Plecotus vulraris*, GEOFF.) est la plus petite des chauves-souris indigènes. Son envergure est de dix pouces cinq lignes. Sa tête est applatie, son museau conique, très renflé des deux côtés; les yeux sont petits; les oreilles, excessivement

Digitized by Google



VESPERTILION MURIN.

grandes, ont un pouce six lignes; la longueur totale du corps étant d'un pouce neuf lignes, elles sont rabattues sur le corps, ayant en largeur la moitié de leur longueur; leur base est réunie; l'oreillon est pointu et très développé. Le pelage est d'une couleur mêlée de gris, roussâtre en dessus, et d'une teinte moins foncée en dessous; les oreilles sont d'un gris mêlé de brun.

Cette espèce habite les vieux édifices et les souterrains qu'elle quitte à l'entrée de la nuit.

J.-B. NOULET.

FONTAINE INTERMITTENTE,

PRÈS DE BÉLESTA (ARIÉGE.)

Le grand Lers, le plus puissant affluent de l'Ariége, qui, comme on le sait, vient terminer son cours en réunissant ses eaux à celles de cette rivière sous les murs en ruines de l'ancienne abbaye de Bolbonne, prend sa source aux étangs de la montagne de Tabe, plus riche en merveilles que toutes les montagnes du monde, si l'on en croyait le chroniqueur des comtes de Foix, Olhagaray, qui écrivait au XVI^e^ siècle. Descendu de chute en chute, de cascade en cascade, le Lers arrive au pied de Tabe, du côté septentrional, se dirige vers Bélesta; mais, avant d'arriver à cette petite ville, il augmente ses eaux de celles que laisse échapper de son urne capricieuse la Naïade de Fontestorbe.

C'est au pied du revers escarpé d'un chaînon formé de calcaire alpin et couronné de la plus belle forêt de sapins que les hommes aient conservée dans la partie orientale des Pyrénées, que l'on vient admirer l'entrée d'une grotte, dont la profondeur et la direction que suivent les sinuosités dans les flancs de la montagne sont inconnus, et d'où jaillit, dans certaines circonstances, une source que la périodicité de son écoulement a rendue de tous temps célèbre. Le vieux poète Salluste du Barthas l'a chantée dans son poème de la *Semaine de la Création*.

Lorsqu'on arrive à Fontestorbe, rien ne vous étonne en présence de l'ouverture extérieure, assez vaste pourtant, qui forme comme le péristyle de cet antre. C'est une sorte de porche dont l'excavation ne va pas au-delà de quelques mètres; des rochers en saillie, comme ces pierres d'attente qui, dans nos monumens inachevés, attendent le ciseau du sculpteur, et rendent très inégales les parois et la voûte qui s'abaissent insensiblement au point de ne laisser qu'un étroit passage au milieu des blocs de calcaire détachés, jetés pêle-mêle et dont la surface, tapissée d'algues verdâtres, atteste le passage récent des eaux.

Lorsque nous visitâmes Fontestorbe, nous étions à la fin de l'été, et l'intermittence de la source était bien marquée; à notre arrivée, la grotte était entièrement à sec. Nous pûmes nous asseoir sur les premières roches placées à son entrée, nos pieds reposant sur le lit humide que les eaux venaient de parcourir. Certes, avec moins de foi que nous n'en avions dans les secrets de la nature, nous aurions douté de la réalité du

Digitized by Google

phénomène que nous étions venus admirer. A l'entour, sur les pentes abruptes du chaînon qui borde la vallée du Lers, et jusques sur les corniches de l'entrée de la fontaine, se montrait une végétation vigoureuse et choisie; nous y cueillîmes en fleurs la daphnée lauréole, avec ses petites grappes jaunes-verdâtres; la gentiane des marais sur les gazons humides; la saponaire rampante sur les roches nues, et, au milieu des arbustes, la lychnide vespertine dont les fleurs rouges répandent, au crépuscule du soir, de si doux parfums; à l'intérieur, dans les fentes, se montraient des touffes nombreuses de capillaires et de plusieurs doradilles.

Nous étions arrivés depuis plus d'un quart d'heure, lorsque notre attention fut tout-à-coup éveillée par un bruit vague et lointain, par une sorte de roulement indéfinissable, comme de nombreuses voix perdues sous les profondeurs de la montagne. Nous nous rapprochâmes du fond de la caverne, le bruit devenait plus distinct: c'était celui d'une masse d'eau considérable, se brisant avec fracas à travers des roches, sur une pente rapide; son intensité augmentait, et nous attendions, avec une sorte d'anxiété, le dénouement de cette scène étrange. Enfin, parut un léger filet d'eau claire, traçant un sillon argenté, se perdant au milieu des pierres qu'il contournait, murmurant à peine, arrêté par le plus petit obstacle, par une feuille, par un brin de mousse. Mais il n'avait pas encore dépassé le seuil de cet auguste sanctuaire, où tout est mystérieux, qu'il avait grandi; ses ondes écumeuses, rapides, se brisent à travers les obstacles que leur suscitaient les inégalités du passage; il gronde, il mugit, il remplit tout de sa présence. Après s'être maintenue ainsi majestueuse pendant quelques momens, la source baisse insensiblement. A ces bruits étourdissans, succèdent des bruits moins intenses, qui s'affaiblissent encore, puis on n'entend qu'un murmure, comme celui d'un ruisseau promenant ses eaux à travers les gazons d'une prairie; puis rien, rien que le silence, comme aussi on ne voit de son passage qu'une trace humide, sur un sable fin, que les paillettes de Mica rendent argenté. Les anciens auraient dit que la nymphe de Fontestorbe, par une de ces fantaisies si communes aux divinités féminines, venait de relever l'urne dont la garde lui était confiée.

Nous attendîmes que cette scène imposante se reproduisit pour l'admirer de nouveau: tout se passa comme la première fois. Nous quittâmes ces lieux avec le regret de ne pouvoir remonter jusqu'à la naissance de ce mystérieux courant.

Ce n'est que pendant les mois d'été que la fontaine de Bélesta se montre périodique; l'eau coule pendant environ une demi-heure; et puis l'écoulement cesse pendant une autre demi-heure; elle emploie ordinairement 10' à augmenter de niveau, 30' à couler plein et 35' à baisser. Pendant l'hiver, et même pendant l'été, si la saison se montre pluvieuse, toute intermittence cesse, et n'arrive enfin qu'après une sécheresse de plusieurs jours. L'eau qui coule alors est assez abondante pour constituer immédiatement, à sa sortie de la montagne, une rivière de douze à quinze pieds de largeur, qui, après un court trajet, va se réunir au Lers et alimenter les réservoirs de plusieurs usines.

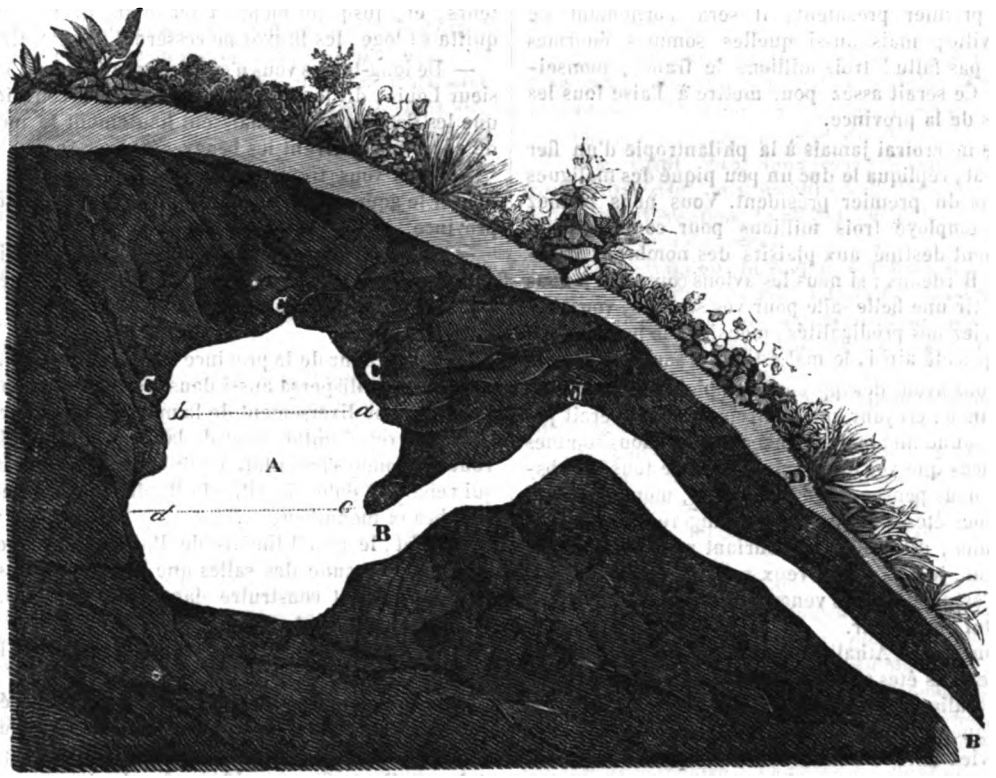
On a cherché, comme on le pense bien, à expliquer un si singulier phénomène, et, disons-le, on y est parvenu en appliquant à ces sources la théorie bien connue des *siphons intermittens*. Les savans s'accordent donc depuis long-temps à regarder le flux périodique de toutes les fontaines de cette nature que l'on a souvent nommées *fontaines miraculeuses*, à un mécanisme entièrement comparable à celui de l'instrument décrit et figuré dans tous les ouvrages de physique. Afin de donner, d'après ces idées, l'intelligence du jeu caché des sources intermittentes, nous plaçons ici la coupe idéale d'une montagne dans les profondeurs de laquelle un pareil cours d'eau prendrait naissance.

Il suffit de concevoir une cavité *A* plus ou moins spacieuse, servant de réservoir, et communiquant directement avec un conduit souterrain qui se trouve dans les conditions d'un siphon comme le serait *BB*; en sorte que, quand le niveau de l'eau sera arrivé en *a b*, la fontaine commencera à couler et continuera sans interruption jusqu'à ce que le niveau soit abaissé en *c d*; après quoi, l'écoulement s'arrêtera pendant tout le temps que la cavité mettra à se remplir de nouveau. L'écoulement recommencera lorsque l'eau contenue dans le réservoir, au-dessus de la ligne *c d*, recevant continuellement le produit de filtrations qui y aboutissent *CCC* en traversant la couche perméable *D*, aura atteint de nouveau la hauteur *e* de la convexité du conduit qui fait l'office de siphon.

Il arrivera aussi que toute intermittence dans l'écoulement d'une telle source viendra à cesser, si le produit des filtrations est assez abondant pour tenir continuellement l'eau du réservoir au niveau de la convexité du conduit. Il est facile de comprendre que l'écoulement sera alors continu, et que la source rentrera dans la classe des fontaines ordinaires.

Tout se passe exactement ainsi dans la périodicité de la fontaine de Bélesta; la théorie explique donc d'une manière satisfaisante ce qui, au premier aperçu, nous semble anormal et en dehors des lois naturelles. En effet, ainsi que nous l'avons déja dit, ce n'est que pendant les longues sécheresses, surtout en été, que l'intermittence y est bien manifeste; deux ou trois jours de pluie rendent son écoulement continu pendant une quinzaine de jours, mais ce n'est guère que de trente-six à quarante-huit heures, après la chute des eaux, que l'on commence à s'apercevoir du changement qu'elle apporte dans la manière de couler de la source. Vraisemblablement les eaux qui l'alimentent proviennent des infiltrations qui s'opèrent dans les terrains meubles qui recouvrent la surface de la plaine de Sault, et qui arrivent, par diverses fissures, à travers les couches du calcaire alpin jusqu'à la caverne plus ou moins spacieuse qui leur sert de réservoir commun, et d'où elles s'écoulent ensuite, ainsi que nous avons déja cherché à le faire comprendre, après avoir atteint le

Digitized by Google



FONTAINE INTERMITTENTE.

niveau du coude qui donne la forme d'un siphon au conduit qui le fait communiquer avec l'extérieur.

Telle est l'explication que l'état actuel de la science nous fournit, et qui satisfait convenablement à toutes les conditions exigées d'une théorie. Le vulgaire, avec sa croyance naïve, n'explique pas le flux et le reflux de Fontestorbe; il suit avec terreur ou avec confiance l'accomplissement de ce mystère, et trouve dans la continuité ou dans l'intermittence de la source un de ses avertissemens d'en haut, véritable poésie chrétienne qui se révèle aux ames religieuses dans chacun des phénomènes de la nature. Peut-être la superstitieuse foi du peuple vaut-elle mieux que la théorie ambitieuse des savans!

N. Albert.

LE GRAND THÉATRE DE BORDEAUX.

Les habitans de Bordeaux se pressaient en foule sur les fossés du *Chapeau-Rouge*, le 8 août 1780. Chacun voulait voir le chef-d'œuvre de l'architecte Louis; le grand théâtre s'élevait avec son magnifique péristyle, ses colonnes, ses statues et ses immenses galeries. Les membres du parlement qui s'étaient toujours opposés aux projets du duc de Richelieu, gouverneur de la province et protecteur de Louis, se désistèrent alors de leur opiniâtreté, et prirent part à l'admiration générale, ne pouvant plus résister à l'évidence. Pendant que les bourgeois, les marchands et la populace se groupaient aux portes et sous le péristyle, le duc de Richelieu, suivi de l'architecte Louis, se hâtait pour assister des premiers à l'ouverture du grand théâtre; il rencontra par hasard le président du parlement, et lui dit.

— Voyez, monsieur le premier; nous avons tant fait des pieds et des mains, que nous avons triom-

Digitized by Google

phé de toutes vos tracasseries. Vous êtes comme saint Thomas, monsieur le premier, vous ne croyez qu'après avoir vu; maintenant regardez et croyez.

— L'édifice est monumental, monseigneur, répondit le premier président; il sera l'ornement de notre ville; mais aussi quelles sommes énormes n'a-t-il pas fallu! trois millions de francs, monseigneur! Ce serait assez pour mettre à l'aise tous les pauvres de la province.

— Je ne croirai jamais à la philantropie d'un fier magistrat, répliqua le duc un peu piqué des malignes allusions du premier président. Vous nous blâmez d'avoir employé trois millions pour construire un monument destiné aux plaisirs des nombreux habitans de Bordeaux; si nous les avions consacrés à vous faire bâtir une belle salle pour vos séances, vous approuveriez nos prodigalités, monsieur le premier. Il n'en a pas été ainsi, le mal est fait et sans remède.

— Nous avons désapprouvé l'emploi des revenus de la province, croyant que l'entreprise n'arriverait jamais à bonne fin; mais depuis que nous nous sommes convaincus que votre génie triomphe de tous les obstacles, nous pensons bien autrement, monseigneur.

— Vous êtes un flatteur bien dangereux, monsieur le premier, dit le duc en souriant malicieusement; c'est égal, je ne vous en veux pas, puisque vous cédez à l'évidence. Vous venez au grand théâtre.

— Oui, monsieur.

— On jouera Athalie, monsieur le premier, et je sais que vous êtes grand partisan de Racine.

— Athalie est le chef-d'œuvre de la scène française, monseigneur, répondit le premier président; vous ne pouviez faire un meilleur choix pour l'ouverture du nouveau théâtre.

— Voilà qui nous réconcilie, monsieur le premier président : venez donc, vous prendrez place dans ma loge. Vous ne connaissez peut-être pas monsieur Louis, ajouta-t-il en tendant sa main droite à l'architecte. Mais vous savez que monseigneur d'Orléans l'a choisi pour intendant de tous ses bâtimens. Avouez, monsieur le premier, que le grand théâtre de Bordeaux sera toujours un beau titre de gloire pour celui qui l'a construit. Suivez-moi tous; je veux que les habitans de Bordeaux saluent monsieur Louis par leurs applaudissemens.

Le duc, à ces mots, hâta ses pas vers la porte du théâtre, et la foule qui obstruait les avenues se sépara pour laisser un libre passage au gouverneur de la province de Guienne. Les spectateurs étaient entassés sur tous les bancs, et on étouffait dans la salle. Au moment où le duc de Richelieu parut dans sa loge avec l'architecte Louis, de vifs applaudissemens se firent entendre de toutes parts, puis la foule se tût et écouta les magnifiques scènes d'Athalie. Aussitôt que le rideau tomba, les regards de la foule se portèrent de nouveau vers la loge du duc de Richelieu. Ce n'était pas le gouverneur de la Guienne qu'elle contemplait, mais l'architecte Louis qui, debout, à côté de son protecteur, écoutait avec l'enthousiasme d'un artiste les applaudissemens qu'il avait mérités.

— Avancez, lui dit le duc; on veut vous voir. Dans ce moment l'architecte Louis est plus grand que le gouverneur de la Guienne.

Louis, hors de lui-même, se pencha vers les spectateurs, et, jusqu'au moment où le duc de Richelieu quitta sa loge, les bravos ne cessèrent de retentir.

— De long-temps vous n'oublierez cette soirée, monsieur Louis, dit le duc; vous avez pu vous convaincre que les Bordelais reconnaissent hautement le mérite de ceux qui cultivent les beaux-arts avec succès.

— Vous vous trompez, monseigneur; ils ont applaudi le gouverneur qui fait tant de bien à toute la province.

— Comme il vous plaira, monsieur Louis, répliqua gracieusement le duc en serrant la main de l'architecte. J'ai invité tout le parlement à dîner. A demain; je vous attends.

Le gouverneur de la province de Guienne s'éloigna, et la foule se dispersa aussi dans les rues adjacentes, s'entretenant diversement de la magnificence de cette première représentation et de la beauté du théâtre. Tout le monde s'accordait à vanter le génie de Louis, qui venait de doter la ville de Bordeaux d'un de ses plus beaux monumens.....

En effet, le grand théâtre de Bordeaux ne le cède en rien à aucune des salles que les souverains de l'Europe ont fait construire dans leurs capitales. On peut dire hardiment qu'il n'y a pas au monde un monument en ce genre qui lui soit supérieur dans l'ensemble.

Séparé des maisons adjacentes, presque isolé au milieu d'une belle place, il n'est masqué par aucun édifice; ses dimensions sont vastes et grandioses; son style excellent. Sa magnifique façade donne sur la grande place, et son plan, d'une symétrie admirable, échappera toujours à la critique des architectes les plus habiles. Il sert, pour ainsi dire, de point intermédiaire entre la vieille cité et la nouvelle ville.

Il occupe l'emplacement de l'ancien temple dédié à Tutelle, dont les ruines furent entièrement démolies en 1677. Sa construction coûta trois années consécutives de travail, et trois millions de francs à la province. On suivit le plan du célèbre Louis, architecte du duc d'Orléans, le même qui présida à la construction de la plus grande partie des bâtimens du Palais-Royal.

Les états de la province, et plus tard le parlement de Bordeaux, s'opposèrent vivement aux desseins du gouverneur; et, plus d'une fois, l'architecte se vit sur le point d'abandonner le monument qu'il avait si bien commencé. Mais le duc de Richelieu, fier de la faveur dont il jouissait à la cour, brava le mécontentement des magistrats, encouragea Louis et obtint pour lui de nouveaux secours.

Il nous paraît étonnant aujourd'hui que les membres du parlement de Bordeaux, qui devaient avoir à cœur l'embellissement de la ville qu'ils habitaient, aient fait la moindre opposition à la volonté du duc de Richelieu. Mais alors, comme de nos jours, il se trouvait des hommes qui se croyaient obligés de susciter des

Digitized by Google

obstacles à toutes les innovations bonnes ou mauvaises; aussi leurs tracasseries, presque continuelles, retardèrent la construction de l'édifice qui ne fut terminé qu'au commencement de l'année 1780.

Essayons maintenant de donner une description succincte et rapide du grand théâtre de Bordeaux.

Douze magnifiques colonnes d'ordre corinthien décorent l'immense péristyle qui est, sans contredit, la plus belle partie du monument. A chacune de ces colonnes répondent douze statues posées sur la frise, qui est couronnée elle-même d'une balustrade de toute beauté. Cette longue rangée de colonnes et de statues donne au péristyle la majesté des édifices de l'ancienne Rome, embellie de toutes les grâces de l'architecture moderne. Aussi, lorsqu'on s'arrête pour la première fois devant le grand théâtre, on est frappé d'admiration; on s'étonne de trouver dans une ville de province un monument plus beau que tous ceux de Paris, de Londres, de Vienne, de Naples, de Milan. Situation, magnificence d'architecture, il réunit tous les avantages possibles.

Des pilastres du même ordre, de la même dimension que les colonnes qui décorent le péristyle, placés à des distances égales, servent d'ornement aux trois autres façades de l'édifice. Les étrangers, après avoir admiré la magnificence du portique, pénètrent dans l'immense vestibule dont l'architecture majestueuse méritera toujours l'admiration des hommes qui savent apprécier la beauté d'un chef-d'œuvre: sa voûte est plate et d'une hardiesse qui étonne; des colonnes d'ordre dorique et cannelées lui servent d'appui, et de belles rosaces réhaussent la magnificence du grand théâtre. Aussi, en entrant, on se croit introduit dans un de ces monumens qui décoraient les places publiques d'Athènes et de Rome. Le Panthéon, les cirques, les amphithéâtres, les temples des dieux, n'avaient rien de plus grand, de plus majestueux.

Au fond de ce vestibule, on voit d'abord un double escalier qui prête un large passage à la foule qui fréquente tous les soirs le grand théâtre de Bordeaux. La forme de cet escalier est grandiose et hardie. Des flambeaux, suspendus à la coupole, répandent une vive lumière dans toute son étendue; à chaque pas qu'on fait, on trouve quelques chefs-d'œuvre de sculpture à admirer, et le génie de l'architecte semble avoir pris à tâche de triompher des plus grandes difficultés. Le premier escalier conduit à un second vestibule qui ne le cède en rien à celui qu'on vient de contempler avec admiration. Il est soutenu par un péristyle de huit colonnes d'ordre ionique, disposées avec une admiration symétrie. C'est là que le public se disperse pour prendre place dans les diverses parties de la salle.

Il y a déja quelques mois, repoussé par la multitude, je m'arrêtai sous le second péristyle, attendant que les plus pressés fussent entrés. J'avais déja vu plusieurs fois le grand théâtre, et pourtant, plongé dans mon admiration, j'oubliais qu'on avait déja chanté le premier acte de la *Juive*. Le bruit de l'orchestre se perdait sous les voûtes immenses, et arrivait à peine à mes oreilles. Aussi rien ne troublait ma méditation artistique. Tout-à-coup je me sentis saisi au bras droit; je me retournai, et je reconnus un capitaine au long-cours que je voyais chaque soir à la bourse.

— Bonsoir, capitaine, lui dis-je, en jetant un dernier coup-d'œil sur une rosace.

— Que faites-vous là, jeune homme? me répondit-il en m'entraînant vers l'escalier à droite. Vous êtes bien rêveur.... N'entendez-vous pas l'orchestre?

— Partez-vous demain, capitaine?

— Non, l'ami, dans deux jours; si vous voulez venir à Valparaiso, je vous offre une cabane sur mon petit brick. Vive dieu, le *Buffon* est un fin voilier: eh bien! êtes-vous des nôtres?

— Non, capitaine, je reviens à Toulouse.

— Va, rat d'eau douce, s'écria le vieux loup de mer; tu ne mourras pas sous le tropique: mais enfin, dites-moi ce que vous faites ici, debout comme un sous-lieutenant de quart?

— J'admire, mon capitaine; j'admire la magnificence de ce théâtre.

— Vous n'avez encore rien vu, jeune homme; entrons, le deuxième acte est commencé.

Je suivis le capitaine qui m'entraînait de vive force: pourtant je le contraignis à s'arrêter avant d'entrer dans la salle.

— Si nous allons de ce pas, me dit-il, en jetant les débris d'un cigarre de la Havane, il nous faudra plus de temps pour arriver à ma loge, que je n'en mets pour faire la traversée de Bordeaux au Mexique. Venez donc, mon ami, vous m'impatientez; quand la pièce sera finie, je vous montrerai certaines choses que vous n'avez peut-être pas remarquées depuis que vous venez à notre théâtre. Ce que je vous dis vous étonne... Apprenez, mon ami, que je n'ai pas toujours été marin. Mon père voulait faire de moi un savant, un archéologue, un peintre, un architecte, que sais-je? Mais le diable est plus rusé qu'un ange gardien; je m'embarquai à l'insçu de mes parens, et me voilà capitaine au long-cours. De mes premières études, j'ai retenu quelque chose, et je mettrai en œuvre tout mon petit savoir pour vous être agréable, mon jeune ami... Entendez-vous le grand air du second acte.

Un instant après, j'étais dans la loge du capitaine qui ne prononça pas un seul mot avant la fin du troisième acte. Alors, voyant que j'étais rêveur, il me secoua fortement et me dit:

— Que pensez-vous de cette salle? mon ami...

— Elle est magnifique, lui répondis-je, et je crois qu'il serait difficile d'en trouver une plus belle en Europe.

— Vous dites vrai, jeune homme. Examinez ces douze colonnes cannelées; elles sont, je crois, d'ordre composite. Leurs chapiteaux dorés s'élèvent majestueusement jusqu'au plafond.

— Elles sont disposées avec une symétrie admirable, et séparent chaque rang de loges en autant de balcons.

— Maintenant, examinez la salle dans son ensemble; son étendue est immense; si l'extérieur de

Digitized by Google

l'édifice a du grandiose, l'intérieur correspond parfaitement à sa beauté monumentale. J'ai parcouru les quatre parties du monde; j'ai vu les grandes capitales de l'Europe; et je vous avoue franchement que je ne connais aucun théâtre plus beau que celui de Bordeaux. Quatre étages placés au-dessus de nos têtes, se meuvent avec la plus grande célérité au moyen des machines, et on peut à volonté hausser jusqu'au niveau de la scène le plancher du parterre.

— Pour les divertissemens et les bals masqués du carnaval?

— Oui, me répondit le capitaine: au-dessus du vestibule où je vous ai trouvé plongé dans votre admiration, est une belle salle de concerts. Des colonnes cannelées et d'ordre ionique soutiennent les loges qui sont distribuées en trois rangs.

— Ce théâtre est donc aussi vaste qu'un des faubourgs de Bordeaux?

— Ce n'est pas tout; derrière la scène est un grand foyer d'hiver; on y admire aussi une grande galerie d'été, qui a pour ornement les bustes des grands poètes qui ont porté jusqu'à son plus haut point la gloire de la scène française. Vous avez vu le beau café et quelques-uns des magnifiques appartemens qui occupent le reste de notre grand théâtre. Vous vous êtes promené sous les larges galeries qui bordent l'extérieur de l'édifice. Maintenant, il ne vous reste plus qu'à étudier dans son ensemble et dans ses détails le chef-d'œuvre de l'architecte Louis.

— Oui, un chef-d'œuvre! m'écriai-je avec admiration.

L'orchestre interrompit encore une fois notre dissertation artistique, et le capitaine, tout entier à l'opéra de Halevy, s'appuya sur le bord de sa loge et ne dit plus mot. Le vieux marin, un instant auparavant si loquace, s'obstinait à une froide taciturnité. Il répondait à peine aux questions que je lui fesais:

— Capitaine, le ballet de Bordeaux vient en première ligne après les magnificences du grand opéra de Paris.

— Je le crois, jeune homme. On représente sur le théâtre de Bordeaux, la tragédie, la comédie, l'opéra avec tous ses accessoires de décorations, de machines, de musique; rien n'est épargné, comme vous le voyez, pour donner aux représentations tout le luxe et toute la pompe des fêtes théâtrales de Paris. C'est ici que j'ai vu débuter, il y a déja plusieurs années, une actrice qui depuis est devenue célèbre dans le monde dramatique. Vous ne devinez pas?

— Non, capitaine.

— Je veux parler de mademoiselle Déjazet.

Mon interlocuteur se leva tout-à-coup pour ouvrir la porte de la loge; quelqu'un venait de frapper.

— Bon soir, Charles, s'écria-t-il en serrant la main droite du nouveau venu. Qu'y a-t-il de nouveau?

— Le vent est favorable, capitaine; si nous descendions la rivière...

— A demain, Charles; que tous les matelots soient à bord.

Le jeune homme sortit au même instant, après avoir échangé avec le capitaine quelques paroles à voix basse.

— C'est mon second, me dit ce dernier après avoir refermé la porte. Je mettrai à la voile après demain; je vous invite à déjeûner à bord du *Buffon*; nous parlerons encore des beaux-arts... Je vous ai déja dit que dans ma jeunesse je me suis livré à de longues études; vous pourrez vous convaincre que sous la veste grise d'un marin on trouve quelquefois des hommes qui savent apprécier les nobles efforts du génie. Adieu donc, mon ami; demain vous serez sur la rade avant neuf heures, et j'enverrai mon canot.

Nous étions déja sous le péristyle; le capitaine s'éloigna de moi pour s'entretenir avec son second, et je restai seul à admirer une fois encore la majesté du grand théâtre.

La brillante clarté du gaz projetait dans la salle, dans les escaliers, sous le vestibule, cette teinte fantastique, mère de l'illusion, et qui plonge l'ame dans l'extase de la rêverie. Les sons multipliés de l'orchestre vibraient encore sous les voûtes et se prolongeaient d'échos en échos; une suave harmonie enivrait mon ame, pendant que d'un œil distrait je suivais dans ses fluctuations la multitude qui s'écoulait lentement et se perdait sous le péristyle. Il y a dans les soirées de théâtre tant d'illusion, tant de féerie! l'imagination y est tellement frappée! le cœur y trouve si facilement des émotions!

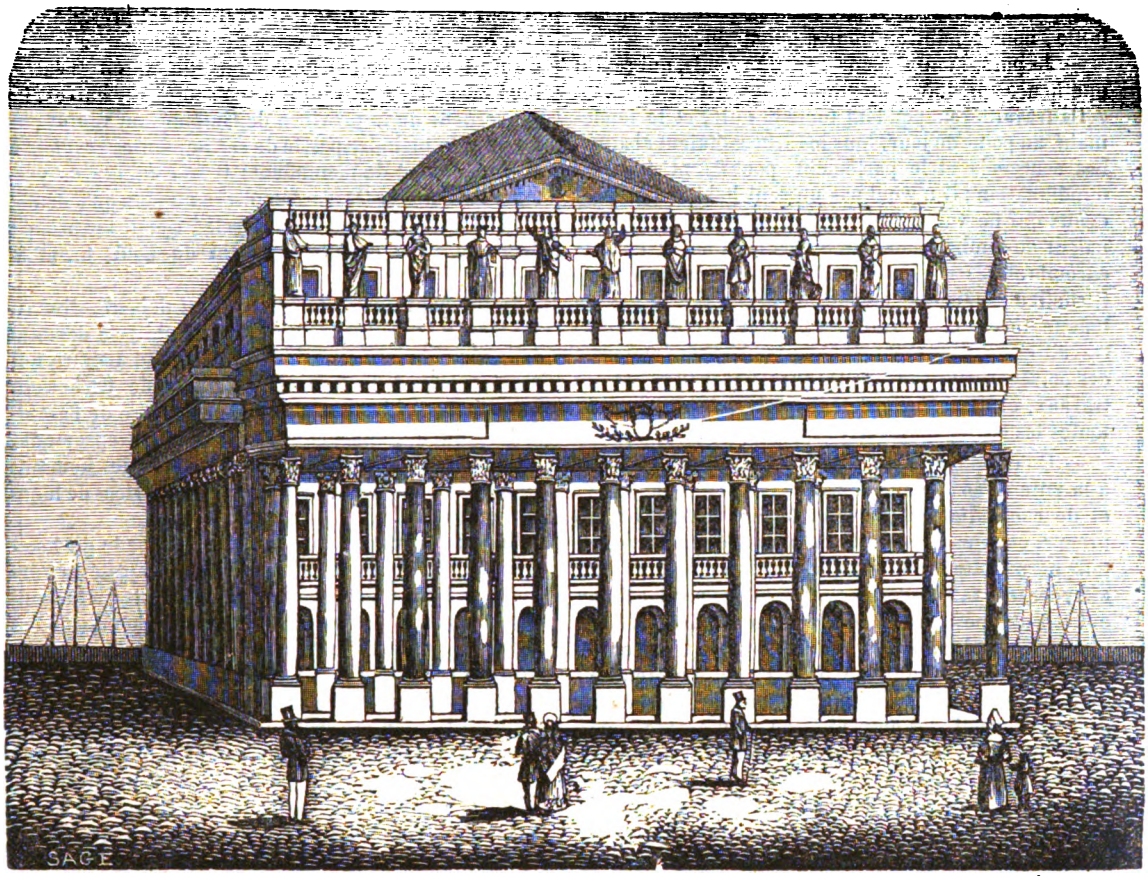
Aussi n'est-il pas étonnant que les magistrats d'Athènes et de Rome aient cherché constamment l'occasion de procurer au peuple les plaisirs et les fêtes du théâtre; ils savaient bien qu'ils parviendraient ainsi à entretenir dans tous les cœurs le feu sacré du patriotisme; la gloire des héros, les faits d'armes des guerriers, les fastes de la nation trouvaient dans les poètes tragiques de sublimes interprètes. Au théâtre, le magistrat apprenait à faire respecter les lois; le soldat, à mourir pour sa patrie, et les rois eux-mêmes, à protéger, à aimer les peuples soumis à leur domination.

Encore imbu des souvenirs de la Grèce et de la vieille Italie, je remontais le cours des siècles; j'allai du panthéon à l'amphithéâtre, et partout je voyais la foule s'agiter. J'assistais à la représentation des belles tragédies d'Euripide et de Sophocle; je croyais entendre un peuple nombreux qui battait des mains, et saluait par ses acclamations le poète de la patrie. L'illusion ne dura pas long-temps: plusieurs voix à l'accent impératif dissipèrent mon rêve; tout le monde était sorti, je restai seul sous le péristyle. Aussi je dirigeai mes pas vers la porte, et, libre de me promener sous les galeries, j'examinai l'extérieur du grand théâtre après en avoir admiré les beautés intérieures.

Le vent du nord avait emporté les brouillards de la Gironde; le ciel était pur, et la lueur des réverbères disparaissait sous les rayons bienfaisans de la lune; après avoir parcouru les quatre galeries, je me dirigeai vers le milieu de la place, pour contempler encore une fois la façade du grand édifice.

On eut dit que les douze statues, debout sur les

Digitized by Google



GRAND THÉATRE DE BORDEAUX.

colonnes se mouvaient à la pâle clarté de la lune. Il semblait que le vent qui soufflait avec violence agitait leurs draperies de marbre, et que les colonnes elles-mêmes étaient mues par un être fantastique.

Aussi ne peut-on se défendre d'une certaine indignation, en pensant que l'architecte qui a doté la ville de Bordeaux du plus beau de ses monumens, fut longtemps arrêté dans ses desseins par les obstacles qu'on lui suscitait avec acharnement. En vain le duc de Richelieu, toujours en lutte avec le parlement, avait recours aux voies de conciliation; les magistrats étaient inflexibles, et il eut besoin de recourir à la ruse pour triompher de l'entêtement des Bordelais.

Une promenade magnifique, ombragée de grands arbres, occupait alors l'emplacement du grand théâtre. Ce lieu était le rendez-vous de la noblesse et de la bourgeoisie, qui y trouvaient un abri contre les grandes chaleurs de l'été. On ne pouvait commencer le monument sans abattre tous les arbres, et les Bordelais, forts de l'appui du parlement qui avait accueilli favorablement leurs réclamations, s'opposèrent ouvertement à ce qu'on entreprit les travaux.

Le duc de Richelieu, après avoir mis en œuvre tous les moyens imaginables, vit enfin que le subterfuge était nécessaire pour l'accomplissement de son projet; par une nuit bien sombre, il se rendit à la maison qu'habitait l'architecte Louis, et lui dit :

— Monsieur Louis, l'entêtement des Bordelais est à son comble; je désespère d'obtenir l'approbation du parlement.

— Renoncez à vos nobles desseins, monseigneur, répondit Louis....

— Non, non, monsieur; il me reste encore un moyen.... Vous serait-il possible de réunir, à l'heure qu'il est, une quarantaine d'ouvriers?

— Monseigneur, la nuit est bien sombre.

— Tant mieux, monsieur Louis; personne ne nous verra... Écoutez... si les Bordelais montrent tant d'obstination, c'est parce qu'ils veulent conserver les grands arbres de la promenade... amenez trente ouvriers; ils scieront les troncs à leur base.

— Que dites-vous? monseigneur....

— Je sais bien qu'on jettera de hauts cris, que le parlement discutera, verbalisera, condamnera; mais

Digitized by Google

que nous importe ? Une fois maîtres du champ de bataille, nous conduirons tout à bonne fin.

— Je pars, monseigneur, répondit Louis, qui revint une heure après avec un grand nombre d'ouvriers.

Ils travaillèrent pendant toute la nuit, et le lendemain, au point du jour, tous les arbres étaient abattus. Les bourgeois et le parlement poussèrent des cris d'indignation ; il n'y eut pas un seul habitant de Bordeaux qui ne voulut voir les beaux ormeaux qui venaient de tomber sous des mains profanes. L'émeute encombrait les rues, on voulait massacrer le duc de Richelieu ; mais ces emportemens ne furent pas de longue durée, et Louis obtint bientôt l'autorisation de travailler au monument. Il n'était pas encore au terme des persécutions ; souvent les jurats suspendirent les travaux, et l'architecte s'en plaignit amèrement dans toutes les lettres qu'il écrivait à ses amis.

— Qu'on se figure, disait-il, un architecte étranger à la ville dans laquelle il bâtit, environné de jaloux et de contradicteurs, devenu le seul soutien de ses projets, et auquel les fonds manquent de toutes parts, telle est ma situation. Pour échapper à des poursuites affligeantes, fallait-il fuir ?... Hélas ! ce parti affreux eut consolé mes ennemis de leur propre disette. Non ! je n'envisageai pas même comme possible d'interrompre les travaux. Que fis-je donc en cette extrémité ? Tout ce que j'avais de bien et de fortune, je l'engageai ; je formai des emprunts en mon propre nom, ce moyen fut le seul qui me resta pour entretenir mes travaux ; je l'employai sans hésiter. Enivré du bonheur d'ériger un grand monument, je ne m'occupais nullement de mes intérêts. Je proposai de le construire ; par économie, j'établis la plus grande clairvoyance dans mes opérations ; tout devait être exactement vérifié et contrôlé par l'architecte de la ville.

« Telles furent mes conventions avec M. Turgot, et je ne sais ce qui lui plût davantage, ou de ma loyauté, ou de ma ténacité à suivre mon entreprise.

« Les tourmens de quelques malveillans ne diminuèrent rien du plaisir que me procurait la certitude d'achever ma salle, et ce fut au milieu de tant de jouissances et de combats, que la comédie de Bordeaux fut terminée et ouverte au mois d'août 1780. »

Louis, dans cette lettre dont le style est à la fois si rapide et si simple, dépeint en peu de mots toutes les tracasseries que lui suscitèrent les membres du parlement et surtout les jurats. Il est pénible de penser qu'à la fin du dix-huitième siècle, il s'est trouvé dans une ville telle que Bordeaux des hommes assez arriérés dans la voie de la routine, pour ne pas donner une prompte adhésion au magnifique plan de l'architecte Louis ! On ne peut s'empêcher de plaindre l'artiste qui comprime les élans de l'inspiration, en attendant qu'il lui soit permis de s'immortaliser par un chef-d'œuvre. Mais aussi partage-t-on son bonheur, quand on parcourt les dernières lignes où la joie apparaît sous le voile d'une noble fierté. Louis ressentit, comme tous les grands artistes, l'influence de cette fatalité qui semble poursuivre les hommes destinés à accomplir de belles choses pour étouffer leur énergie et leur souffler le découragement. Il est presque certain que, sans la protection du duc de Richelieu, il n'aurait pu jeter les fondemens du grand théâtre. Plus tard, il se vit réduit à ses seules ressources. Le gouverneur de la province de Guienne ne voulut pas sacrifier la moindre partie de ses immenses revenus à la construction du monument ; il se contenta de protéger l'architecte. Il n'accomplit sa mission qu'à demi ; mais il leva le premier obstacle, c'était beaucoup : l'énergie et le désintéressement de Louis firent le reste.

Maintenant que le monument est debout, disons, s'il nous est possible, tout ce que l'architecte dépensa de génie pour exécuter le plan du grand théâtre qui excita d'abord l'admiration du duc de Richelieu. Énumérons les beautés de ce chef-d'œuvre de l'architecture du dix-huitième siècle. Malheureusement, Louis ne put s'affranchir de ce tribut que les hommes les plus habiles paient malgré eux aux caprices de leurs contemporains.

En vain Perrault, dans sa belle colonnade du Louvre, s'était efforcé de faire revivre la majesté de l'architecture grecque et romaine ; le mauvais goût triompha. Le genre sec et mesquin, mélangé de divers élémens, succéda à la riche simplicité des monumens élevés par Vignolle et Palladio. Les architectes ne pouvaient alors construire un péristyle sans le surcharger d'un fronton et sans l'environner d'une forêt de colonnes plus ou moins bizarrement disposées. Pourtant chacun se vantait d'étudier et de connaître l'*antiquité* ; chacun prétendait faire une fusion des beautés monumentales d'Athènes et de Rome, et l'art était entraîné chaque jour vers une déplorable décadence. Perrault lui-même, un des plus grands architectes qu'ait vu naître la France, se laissa entraîner par le torrent et se sacrifia souvent au mauvais goût de son siècle.

Louis, dans la construction du grand théâtre de Bordeaux, s'écarta, autant qu'il lui fut possible, de la mauvaise voie que les meilleurs artistes suivaient avec entêtement. Il forma son plan après s'être inspiré de la majesté des monumens anciens. Aussi l'ordonnance de tout l'édifice est-elle d'une riche simplicité.

— De quelque côté qu'on aperçoive le grand théâtre, dit M. Auguste Marcellin, dans son éloge de Louis, personne ne peut contester l'effet étonnant que produisent ses belles lignes, ses faces simples et majestueuses ! quel est le spectateur qui n'éprouve, en avançant vers la colonnade, une émotion bien vive de curiosité et de plaisir ! quel est son étonnement quand il a franchi les marches du péristyle, et que le vestibule lui est ouvert !... il ne se sent plus humilié par la hauteur prodigieuse ; il demeure troublé par l'infinité des détails qui affectent sa vue ! devant lui se présente un escalier majestueux ; et les vestibules supérieurs, par leur décoration et leur beau style, rappellent la majesté des plus beaux monumens que les Romains élevèrent dans la capitale du monde. On craint, en franchissant le seuil du grand théâtre, que l'intérieur ne réponde pas à la magnificence des dé-

Digitized by Google

tails qu'on a déja admirés; mais on est bientôt rassuré. Les colonnes, les loges, l'avant-scène, la belle coupole, les dorures, les peintures allégoriques exécutées par le célèbre Robin, frappent tellement l'imagination qu'on se croit transporté dans un palais enchanté. Aujourd'hui surtout, lorsque le gaz enflammé se répand de toutes parts en gerbes d'étincelles qu'on prendrait pour autant de rayons du soleil; à l'heure où la foule se presse sous le péristyle, où l'orchestre aux mille voix retentit sous les voûtes et se prolonge d'arceaux en arceaux, la salle est comme un temple d'illusion et de féeries. Dans les loges, magnifiquement décorées, des femmes jeunes et belles apparaissent dans tout l'éclat de leur parure éblouissante. L'or brille de tous côtés; tout est luxe, magnificence, et l'étranger qui assiste pour la première fois aux réjouissances scéniques du grand théâtre de Bordeaux, ne peut se défendre d'un mouvement d'enthousiasme. Il y a tant d'harmonie dans la disposition de la salle, dans la combinaison des machines, que le charme est complet. La scène est large, l'effet d'optique d'une perfection frappante, le jeu des lumières bien calculé, de telle sorte que l'illusion se revêt de toutes les apparences de la réalité. Partout ailleurs, les théâtres ont été soumis à des modifications pour répondre aux exigences du drame moderne, et aux scènes fantastiques de nos grands opéras; la salle de Bordeaux, quoique construite dans un temps où les chefs-d'œuvre des grands-maîtres ne demandaient pas un grand luxe de décors, s'est trouvée assez vaste, assez belle, pour recevoir, sous l'ampleur de sa voûte, les nombreux choristes de *Robert-le-Diable* et tous les danseurs du *Bal de Gustave III*.

Pourtant le chef-d'œuvre de Louis n'échapperait pas entièrement à la sévérité de la critique, si on ne savait que l'architecte vivait dans un siècle de décadence et de mauvais goût. Les hommes de l'art trouvent les colonnes grêles et trop espacées; ils disent que la voûte du vestibule n'est pas assez élevée, que le couloir placé entre le magnifique escalier et la grande salle est trop affaissé. Mais que sont ces imperfections auprès des innombrables beautés qu'on trouve à admirer à chaque pas que l'on fait!..... D'ailleurs, si Louis ne put parvenir à la perfection obtenue par les grands artistes de l'antiquité, il chercha à les imiter, y réussit souvent, et il fallait un génie persévérant pour faire cela sous le règne de Louis XVI.

Si Louis n'eut pas eu à lutter sans cesse contre les tracasseries des jurats et du parlement, s'il eut été libre de choisir, pour construire le monument, l'emplacement le plus avantageux; l'extérieur du grand théâtre serait beaucoup plus beau. En effet, l'habile architecte, dans son plan primitif, voulait placer la façade principale du côté de la rivière, et laisser devant une place immense qui se serait étendue jusqu'à la Garonne. Le terrain, se trouvant en pente, nécessitait un grand nombre de marches qui auraient servi de base au piédestal de chaque colonne. Alors la façade n'aurait eu rien à envier à la magnificence des monumens antiques, et un illustre voyageur n'aurait pas répondu à un de ses amis qui lui vantait la colonnade du grand théâtre:

— C'est une belle statue, mais elle n'a pas de pieds.

Malheureusement on ne comprit pas, ou peut-être on ne voulut pas comprendre, la beauté du plan de Louis. Les jurats, suivant l'impulsion d'une mesquine parcimonie, aimèrent mieux vendre le terrain de la place projetée. On en forma l'îlot de la préfecture, et, pour une modique somme, le grand théâtre fut restreint à l'emplacement qu'il occupe aujourd'hui.

L'infatigable architecte dota encore la ville de Bordeaux de plusieurs beaux édifices. Il traça le plan des quatre angles des rues du *Chapeau-Rouge* et *de l'Esprit-dès-Lois;* il construisit le magnifique hôtel occupé de nos jours par les bureaux de la préfecture. On lui doit aussi l'embellissement des principales rues, et la construction de la plupart des maisons qui font l'ornement de la place de la Comédie.

— Plus tard, Louis, après avoir vécu dans l'opulence, ruiné par un revers de fortune, expira dans une des salles de l'Hôtel-Dieu, dans cette même salle où retentissaient encore les derniers accens sortis de la poitrine mourante du poète Gilbert!!

Hyppolite Vivier.

ETUDES ARTISTIQUES.

RIVALS.

Un jour de carême de l'année 1683, le vieux peintre Jean-Pierre Rivals était resté seul dans son atelier, pour se donner tout-à-fait à son tableau de Clémence-Isaure, qui l'occupait depuis long-temps. Il avait renvoyé pour toute la journée ses nombreux élèves, afin que rien ne put le distraire de ses méditations d'artiste. Il avait pris ses pinceaux abandonnés la veille, et s'apprêtait à continuer son œuvre, lorsqu'il s'aperçut qu'elle n'était plus sur son chevalet. Il trouva à la place où il l'avait laissée quelques minutes avant, deux dessins de grandeur entièrement semblables qu'il se prit à regarder attentivement. C'était deux copies de son tableau du *Mariage de Louis* XIV, faites sans doute par deux de ses élèves. Ces copies étaient exécutées avec soin, et avaient chacune une touche particulière qui arrêta le jugement du peintre, dans une

Digitized by Google

grande indécision pour découvrir les auteurs parmi les nombreux jeunes gens qui se pressaient à ses leçons. A la fin, désespérant d'y réussir, il poussa de côté ces croquis pour reprendre son tableau. Quand il les eut enlevés, il surprit à travers l'échappé du vide qu'ils occupaient, deux jeunes têtes blondes d'enfans qui semblèrent tout confus de se voir découverts. Le peintre les fit approcher, et après s'être convaincu, par leur embarras réciproque, qu'il n'y avait pas à chercher plus long-temps la solution devant laquelle, quelques minutes avant, il flottait incertain, il prit de nouveau les deux dessins et les considéra chacun dans ses moindres détails. Cependant il y en avait un qu'il examina avec une sorte de partialité, et chaque fois qu'il découvrait dans celui-là un mérite nouveau pour faire équilibre à ceux qui éclataient plus nombreux dans l'autre, il y avait dans la figure du vieillard une expression si naïve de bonheur que cela semblait être de la fierté.

Il est vrai que ce sentiment aurait été excusable en cette circonstance; car, outre que ces tableaux de deux de ses élèves lui fesaient honneur, à lui, comme maître, l'un d'eux appartenait à son fils et venait le flatter comme père. Il avait voulu lutter contre Raymond Laffage, le meilleur élève de l'atelier, et avoir son père pour juge. Les deux jeunes gens s'étaient cachés pour épier la décision du maître, pour la surprendre dans un mot ou dans un signe qui pourrait lui échapper. Ils espéraient ne pas avoir long-temps à l'attendre lorsqu'ils furent découverts, comme je l'ai déja dit. Maintenant, ils se tenaient tout tremblans sous les yeux du peintre qui semblait les sonder du regard.

— Ainsi, mes amis, dit à la fin ce dernier, vous êtes coupables de ces deux caricatures? et il accompagna complaisamment ces paroles d'un sourire si ironique et si spirituel que les deux concurrens y trouvèrent un éloge. Aussi relevèrent-ils aussitôt la tête avec un petit mouvement d'orgueil qui n'échappa point au vieillard.

— Vous voulez que je décide qu'elle est la meilleure, dit-il en continuant: c'est difficile; cependant je vous dirai laquelle des deux est la moins mauvaise; et, disant cela, il regarda son fils, et il y eut dans son air une sorte de dépit qui ressembla à un regret.

— Laquelle? firent les deux jeunes gens.

— La voilà, dit Pierre Rivals, en touchant du doigt un des dessins, et regardant Raymond Laffage qu'il croyait en être l'auteur.

Mais celui-ci ne répondit ni à ce signe ni à ce regard. Il baissa le front avec embarras, au grand étonnement de son maître, qui s'attendait à le voir faire éclater sa joie ainsi qu'il en avait l'habitude.

— Allons donc, Raymond, dit le peintre qui prit ce ton humble pour de la modestie, voilà une vertu que je ne vous connaissais pas.

— Maître, dit Laffage à la fin, ce n'est pas ma copie.

Le vieux Rivals tressaillit. Il se tourna vers son fils et il sembla en proie à un mouvement d'hésitation qui pourtant ne dura pas long-temps; car il vit la douce figure du jeune homme s'épanouir sous son regard qui l'interrogeait et qui lui disait de chasser ses doutes. Mais lorsqu'il l'entendit lui dire: c'est la mienne! le vieux peintre fut heureux comme il ne l'avait été depuis long-temps, comme il avait dû l'être à son premier succès.

C'est qu'il fut ravi dans ses joies de père et dans ses prédilections d'artistes, en voyant en ce moment un peintre se révéler à lui en la personne de son fils.

— Enfant, dit Rivals en l'attirant à lui, et en lui souriant avec cette satisfaction paternelle, quelque peu orgueilleuse, que ce jeune homme n'avait pas encore rencontrée sur la calme et sévère figure de son père: Sais-tu ce qui fait un grand peintre?

—Oui, mon père: c'est l'exemple.

— Tu te trompes, Antoine: l'exemple ne fait que des imitateurs.

— Alors, mon père, c'est la liberté.

— La liberté seule, mon ami; oui, la liberté accordée aux arts leur permet de grandir et de s'étendre. Ce n'est pas ici qu'elle se trouve; à Toulouse, où je fus un des premiers à introduire la peinture et où je suis obligé de me consumer journellement dans de misérables luttes que l'ignorance et l'envie me suscitent. Voici ce qui t'attend si tu ne la quittes; écoute-moi:

—Il y a de cela à peu près quarante ans, un jeune homme d'une vingtaine d'années entra en compagnie de quelques seigneurs, aussi vains et aussi étourdis que lui, dans une salle du couvent des Augustins, où un respectable religieux tenait atelier de peinture et recevait de nombreux élèves. Ce religieux s'appelait Ambroise Frédéau; il était aussi savant dans son art que complaisant dans ses rapports avec ceux qui le fréquentaient; aussi, dès qu'il vit arriver la troupe dorée des visiteurs, s'empressa-t-il de les recevoir et de leur faire honneur. Il leur fit voir toutes les merveilleuses beautés qu'il gardait chez lui comme dans un sanctuaire. Il leur montra tout ce qu'il avait apporté de curieux de ses voyages; et, comme le peintre Frédéau était un homme de haut talent qui avait fréquenté les grands artistes, il parla de son art avec tant de passion, il nous initia à ses secrets avec tant de clarté, que nous, qui n'étions allés là, pour la plus-part, qu'avec la seule pensée d'une niaise curiosité, nous fûmes tout surpris de le comprendre. Ses paroles et ses tableaux éveillèrent si bien en nous le sentiment des arts, que chacun se sentit pris de passion pour eux et pour celui qui les professait; si bien que de quatre qui étions entrés dans l'atelier du religieux, trois en sortirent à grand peine pour ne pas déroger de leur qualité de gentilshommes; mais le quatrième y resta.

— Celui-là, mon père, c'était vous.

— Oui, mon enfant, c'était moi. Je ne craignis pas de mettre de côté le manteau de noble, que le hasard avait jeté sur mes épaules, bien sûr d'en avoir un plus tard que je ne devrais qu'à mon talent. Je travaillai ardemment, avec cette fougue de jeune homme qui vaut des années d'études, et mon maître me dis-

Digitized by Google

tingua bientôt. C'était un homme d'une admirable perspicacité pour découvrir la nature d'artiste la plus cachée. Cette sublime nature qui d'ordinaire dort dans une enveloppe comme le feu dans le caillou, il savait la faire jaillir. Il savait tout ce qu'il fallait pour la faire briller. Un jour que j'avais fait un tableau comme celui que tu viens de faire, il le considéra comme j'ai considéré le tien; après cela, il se recueillit et me dit à peu près ainsi : « Jean-Pierre, vous n'avez plus rien » à faire à Toulouse, ni avec moi. Vous avez assez » grandi ici pour aller vivre ailleurs, et vous avez » assez appris avec moi pour avoir besoin d'un autre » maître. Vous trouverez tout au-delà des Alpes, où » un beau pays et un grand homme vous attendent : » l'Italie et le Poussin. »

Je partis. Je vis l'Italie qui eut mon premier amour, et le Poussin qui eut ma première admiration. Je ne te dirai pas tout ce que j'éprouvai lorsque je vécus sous ce ciel italien qui a tant de vertus artistiques; en contact avec les grands maîtres qui ne vous passent jamais devant les yeux que comme autant de tentations.

Je fus peintre, mon ami; oui, peintre; car le Poussin me l'a dit. J'ai fondu mon talent dans le sien, ma gloire dans la sienne, et, s'il n'y en a qu'une qui se montre pour le vulgaire, qu'importe! Un grand homme l'a reconnue et a voulu se l'associer. J'ai travaillé avec lui aux mêmes tableaux. J'y ai mis ma touche à côté de la sienne; je savais qu'en abritant ainsi mon talent sous son génie, je le sauvais de l'oubli.

Le temps que je passai en Italie et avec le Poussin est celui qui me revient le plus souvent en souvenir, pour le regretter. Quand je retournai à Toulouse, où l'amour du pays natal me rappela, je n'y trouvai plus mon vieux maître, Ambroise Frédéau, que le Poussin appelait son ami. Je fis des travaux d'architecture et de peinture, et, soit que l'on voulût honorer en moi mon talent ou la mémoire des hommes qui l'avaient reconnu, je trouvai que, sans m'en douter, ma réputation m'avait fait ici la première place. Je n'eus que la peine de la prendre à mon arrivée. J'eus des honneurs et des dignités : je fus ingénieur de la cité, directeur des travaux de la sénéchaussée de Toulouse, et, plus tard, de ceux qui se font dans la province de Languedoc. Que sais-je? On croit parce qu'on a flatté tous mes goûts, surtout celui de la peinture, en établissant une galerie où les artistes doivent placer leurs tableaux d'histoire toulousaine, et où j'ai mis le premier qui s'y voit, on croit peut-être que je n'ai rien à désirer? Si, vrai Dieu! Oh! s'ils voulaient savoir ce qu'il me faut, à moi, pauvre homme, qui mène le deuil de mon génie; s'ils voulaient savoir ce qu'il me faut, ces capitouls qui me croient si heureux, je le leur dirais : être délivré de vos entraves dorées qui me retiennent dans un pays où le talent ne peut vivre, et, avant de partir, en délivrer aussi mon art. Car c'est une honte : à Toulouse, que les étrangers prennent pour une petite république et à laquelle ses écoles et ses colléges servent de phare, je n'ai pu encore trouver ni lumières ni liberté. Cette ville, qu'on nomme la Savante, s'est refusée à me laisser fonder une école; et ses magistrats en représentent si bien les politesses, les ignorances et le fanatisme, que je n'ai pu obtenir ce qui n'est refusé nulle part, et sans quoi la peinture n'existe pas : Un modèle vivant.

Ici la voix du peintre, comme fatiguée par l'amertume de ces dernières paroles, s'arrêta. Les deux jeunes gens qui l'avaient écouté jusques-là, firent respectueusement silence avec lui, ils ne hasardèrent aucune observation, et attendirent patiemment qu'il eut repris son discours.

— Voilà ma vie, mes amis; il n'a servi de rien qu'elle ait été superbe à mes débuts, puisque je devais, comme un impie, venir l'enterrer dans toute sa force, dans cette fosse qu'on nomme Toulouse. Si je dois jamais en sortir ce ne sera qu'après ma mort, lorsque quelque savant viendra exhumer d'ici ces pauvres Lazares que je laisse après moi.

En parlant ainsi, le peintre regardait tristement ses tableaux suspendus aux parois de la salle.

— Mon père, on vous connaîtra plus tard? dit son fils, Antoine Rivals.

— Maître, on vous rendra justice, ajouta Raymond Laffage.

Un sourire de profonde incrédulité erra sur les lèvres du vieillard : non, ajouta-t-il, à Toulouse on ne viendra jamais les chercher et je resterai inconnu. Pour moi, c'est fini; mais je ne veux pas que le sacrifice se continue en toi, mon pauvre Antoine; je veux que tu lui échappes, parce que j'ai le pressentiment que tu acquerras de la gloire pour nous deux.

Il regarda en disant cela la belle et pâle figure du jeune homme, qui sembla se contracter légérement comme sous la pression d'une promesse tacite.

— Puisque Toulouse ne peut rien vous offrir dans le présent ni dans l'avenir, vous la quitterez, mes amis; vous irez étudier ailleurs le dessin qui est défendu ici, et dont vous n'avez appris que frauduleusement le peu que vous savez. Vous irez faire ailleurs aussi votre réputation de peintres, si vous tenez à en jouir de votre vivant et à ne pas la laisser sans échos quand vous serez mort; n'est-ce pas, Antoine, n'est-ce pas, Raymond, que vous partirez?

— Nous partirons, dirent ensemble les deux jeunes gens.

Un mois après ce qu'on vient de lire, Antoine Rivals se mit en route pour Paris, en compagnie de Raymond Laffage; ils y allaient pour compléter leurs études et surtout celles du dessin qu'ils avaient fort à cœur de poursuivre d'après le modèle vivant qu'ils n'avaient pu se procurer à Toulouse.

Lorsque Antoine Rivals eut demeuré quelque temps à Paris et terminé ses travaux sur le modèle vivant; quand il vit qu'il avait peu de chose à faire comme élève, il recueillit ses forces pour soulever à son tour la grande question d'art qui se ballotait à cette époque entre les partisans de Lesueur et ceux de Lebrun. C'était, sans contredit, la plus vitale qui eut été agitée jusqu'alors et celle dont, à part quelques esprits d'élite, on semblait le moins s'occuper. Il s'agissait seule-

Digitized by Google

ment de savoir qui des deux aurait raison, ou de Lesueur qui voulait que la peinture suivit la route de la nature déja montrée par Raphaël et par l'école italienne, ou de Lebrun qui s'attachait à l'en retirer en imitant gauchement l'école flamande et en exagérant ses défauts.

Rivals ne put demeurer étranger à la grande querelle artistique qui se discutait. Obligé de se prononcer pour l'un ou pour l'autre parti, il dut hésiter sans doute beaucoup; car si, d'un côté, le jeune homme parlait beaucoup en lui et le poussait aux nouveautés, il se sentait, de l'autre, trop retenu par l'éducation paternelle pour agir dans toute la liberté de ses préférences. A la fin, entraîné, comme cela s'explique facilement par l'audace de Lebrun, Rivals prit parti pour lui. On conçoit, d'un autre côté, qu'un jeune homme, qu'il ait du talent ou non, mais par cela seul qu'il est jeune, embrasse avec une sorte de fanatisme tous les nouveaux systèmes: car les nouveaux systèmes demandent à leur naissance que des défenseurs se groupent autour d'eux pour les soutenir. Alors viennent les jeunes gens, eux qui par dessus tout aiment la lutte parce qu'ils sont toujours sûrs au moins d'y avoir un rôle; et puis, dans les questions d'art, il y a encore une autre séduction qui les entraîne bien plus vivement, c'est qu'ils se trouvent flattés de pouvoir traduire à leur tribunal les vieilles réputations qu'on leur à appris à ne plus vénérer, c'est qu'ils peuvent les arracher de leurs piédestaux et se mettre à leur place.

Il n'est pas étonnant alors qu'Antoine Rivals cédât à l'entraînement général. Il avait la tête tourmentée de trop de rêves et le cœur dévoré de trop de désirs pour qu'il ne s'attachât pas à une révolution artistique, dans laquelle il croyait pouvoir trouver ce qu'il fallait pour réaliser ses rêves et donner pâture à ses désirs. Le germe de l'ambition, depuis long-temps développé en lui, commençait du reste à percer au dehors et à se montrer; c'était l'époque de sa vie la plus facile aux illusions, celle aussi qui ne fut pas perdue pour elles.

Le premier qui essaya à les faire tomber fut Laffage, son ami. Quoique jeune et plein de fougue comme lui, il avait su résister à la tentation qui avait entraîné Rivals; aussi s'attachait-il particulièrement à l'en retirer; cela produisait souvent entre eux des querelles où l'art et son avenir étaient en discussion.

Il est probable que Laffage aurait échoué à retirer Rivals de l'ornière où il était engagé, si une autorité plus puissante n'était venue à son aide. Sans cela, le jeune homme qui devait illustrer plus tard sa ville natale aurait eu, par cette faute de sa jeunesse, son avenir compromis; mais un puissant protecteur veillait sur lui: c'était son père.

Lorsque Jean-Pierre Rivals apprit, à Toulouse, que son fils employait son talent dans la détestable école de Lebrun, il ressentit une de ces peines poignantes qui ne vont qu'au cœur des pères. Il vit du premier abord toute l'imminence du danger qu'il courait en s'engageant plus avant dans la fausse route que lui fesaient faire les novateurs. Il ne pouvait avec eux qu'user son avenir et dépenser inutilement son talent; qu'importait au vieux peintre, arrêté dans ses convictions, que son fils fut accepté par la vogue, si cette vogue devait être passagère.

Il lui écrivit donc de quitter Paris sur-le-champ, et de se rendre en Italie, où il espérait avec raison qu'il laisserait les quelques défauts contractés avec les continuateurs de Lebrun.

Le jeune homme avait bien pu quelque temps, devant les séductions de la capitale, oublier les leçons de son père; mais il n'avait jamais méconnu ses ordres. Il partit sans en attendre de nouveaux, et il se rendit à Rome.

A l'époque où il y arriva, il n'y avait plus un seul grand artiste dans toute l'Italie; les derniers étaient morts depuis près d'un demi-siècle. Il ne restait absolument que quelques hommes tout au plus capables de les admirer, mais impuissans à les continuer. La grande épopée artistique ouverte par Michel-Ange et par Raphaël, à la fin du xv^e^ siècle, venait de se clore, dans la seconde moitié du xvii^e^, avec Rubens et Salvator Rosa. Et depuis, il n'était plus sorti de nom de la foule qui vint s'ajouter à cette brillante série, ou pour en recommencer une autre; tout annonçait au contraire que l'art s'était enseveli dans le linceul de ses derniers apôtres. Il ne pouvait en être autrement. Après avoir été ingénu sous Raphaël, adolescent sous ses élèves, homme fait sous Rubens, l'art n'avait plus rien à attendre; et, puisqu'il était condamné à mourir, il devait se retirer dans toute sa force, sans laisser venir la décrépitude.

Lorsque Rivals arriva en Italie, on ne parlait déja plus depuis long-temps des grands maîtres que de souvenir: on en parlait avec vénération, c'est vrai, mais cela ne le satisfaisait pas. Il aurait voulu que ceux qui avaient hérité de leur place, sous le même soleil, eussent hérité de leur talent; et, puisqu'on leur avait légué la garde du feu sacré, il aurait souhaité qu'au lieu de l'entretenir faiblement par un culte de stérile admiration, ils l'eussent attisé par leur talent.

Ce fut pourtant à eux que fut confié le soin de compléter l'éducation du jeune Rivals. On a retenu le nom de ses maîtres: ce furent *Ciro-Ferry, Cignani, Braudy*. Ils pouvaient bien être alors en grande réputation, comme du reste quelques biographes l'annoncent; mais la postérité ne s'est jamais chargée de confirmer le baptême de leurs contemporains.

On était arrivé à l'époque du concours annuel, et tout le monde s'entretenait du nom des artistes entre qui devait se disputer le prix. La veille du jour fixé pour la solennité, on ne savait pas encore sur qui était tombée la décision des juges. Les conjectures, comme on le présume, ne manquaient pas en cette occasion; il s'en formait partout, dans les salons et dans les ateliers. Celui de maître Braudy, où se trouvait Rivals, en était aussi fécond que tous les autres.

— Sait-on encore qui sera couronné? disait un élève à un groupe de ses camarades qui causaient précisément sur le même sujet.

— Si vous nous demandiez qui mérite de l'être, lui

Digitized by Google

RIVALS.

répondit un de ces derniers, on pourrait vous le dire; mais pour découvrir qui le sera, c'est difficile.

— C'est vrai, dit un autre, le mérite est très souvent une triste recommandation auprès des juges du concours.

— Si le cardinal Albani préside, comme on le dit, on peut-être assuré pourtant, ajouta son voisin, que le talent l'emportera.

— Alors on ne songera à établir la concurrence qu'entre les trois tableaux que tout le monde a distingués, et devant lesquels la foule s'est arrêtée pendant tout le temps qu'a duré l'exposition.

— Cependant, ajouta celui qui venait de parler, il y en a un que je préfère aux autres, c'est celui dont on ne sait pas l'auteur. Il y a tant de mouvement dans les personnages, tant d'exactitude dans le dessin et tant de vigueur dans le coloris, que l'on ne doit pas hésiter à le reconnaître supérieur à ceux qu'on lui oppose.

Antoine Rivals, qui travaillait à côté, leva la tête aux derniers mots de celui qui venait de parler, et, sans se mêler à la conversation, il se mit à l'écouter.

— Il est bien dommage, dit à côté de lui un de ses amis d'ateliers, que ces grandes qualités, reconnues par tout le monde, soient quelques peu gâtées par l'exagération. Je n'aime pas pour ma part le désordre qui règne dans son groupe, ni ses grands effets de couleur. Mais peut-être que son sujet en est cause. On conçoit, en effet, que pour représenter la victoire de Jupiter sur les Titans, on est excusable d'avoir eu recours au gigantesque et au désordonné.

— Tout le monde l'a jugé ainsi, et n'a pas regardé cela comme le défaut capital.

— On assure, dit un *rapin*, que si le jeune homme n'obtient pas le prix, ce sera à cause du personnage allégorique de la victoire qui se tient à côté de Jupiter pour lui fournir la foudre; on trouve que sa présence, dans ce sujet, n'est qu'une charge qui le dépare.

Rivals fit, en entendant cela, un signe d'orgueilleuse impatience, mais que personne ne remarqua.

Digitized by Google

—Et moi je sais, dit un jeune homme qui s'arrêta en ce moment de peindre pour parler, que si ce jeune homme n'est pas couronné demain, c'est parce qu'il refuse de se faire connaître.

— Qui demande son nom? dit Rivals en s'approchant de lui.

— Le cardinal Albani.

— Et l'on t'a dit pourquoi?

— Pour s'expliquer avec lui sur l'emploi du personnage de la Victoire qui fait tache dans sa toile.

— C'est bien, dit Rivals, et il posa sa palette et quitta ses pinceaux.

— Où vas-tu? lui dirent tous ses amis en le voyant sortir.

— Chez le cardinal Albani, cria celui-ci en s'élançant dans la rue.

Le lendemain, Antoine Rivals fut couronné au Capitole, en présence d'un concours immense de peuple qui était accouru à cette solennité. Tous les artistes de Rome et de l'Italie allèrent à lui avec des louanges et des encouragemens, et lui formèrent une sorte de cour pendant toute la fête.

Ce premier succès eut un éclat immense qui répandit au loin la réputation de Rivals et fit connaître son talent. Ses productions commencèrent à être appréciées et recherchées. On pouvait prévoir déja quelle grande carrière il allait parcourir, en l'y voyant engagé si jeune. Par malheur pour lui, il dut quitter l'Italie au moment même où il venait de conquérir son rang parmi les artistes. Il fallait l'abandonner en y laissant son nom, ses triomphes, et peut-être un avenir de grand peintre que l'Italie lui réservait.

Rivals dut souffrir, sans doute, en laissant derrière lui toutes ces richesses déja acquises; il dut souffrir cruellement. Mais il n'hésita pas à les sacrifier à un ordre de son vieux père qui l'appelait à Toulouse.

On n'a jamais expliqué ce qui détermina le vieux Rivals à arracher ainsi son fils à ses succès pour l'attirer auprès de lui. On ne sait s'il faut l'attribuer à l'impatience de le voir et de jouir de la gloire qu'il commençait à acquérir, ou bien au désir de le faire nommer peintre de l'hôtel-de-ville. Peut-être faut-il l'attribuer à ces deux causes; car, si Rivals fut reçu avec amour par son père, il fut salué avec honneur par la ville qui le nomma son premier peintre.

Il est vrai que, pour lui donner cette place, on fut obligé de la retirer à un artiste fort distingué qui l'occupait alors, mais il est juste aussi de dire que Rivals fut étranger à toutes les manœuvres qui furent employées, que même, au lieu de les approuver par son silence, il les flétrit de son indignation; c'est que Rivals avait le cœur haut placé. Il comprenait noblement la dignité d'un artiste et les égards qu'on lui devait. Il en donna en cette occasion une grande preuve, en prenant la défense du peintre persécuté et en le soutenant courageusement contre les attaques de ses propres amis. Il ne put réussir à l'emporter sur eux contre lui-même, mais aucun de ses contemporains ne songea à mettre en doute sa bonne foi dans le rôle singulier que sa délicatesse lui faisait jouer contre ses propres intérêts.

Une fois nommé peintre de l'hôtel-de-ville, Antoine Rivals fut à tout jamais attaché à Toulouse; il dut y arrêter sa vie, y réaliser ses rêves et y faire son avenir. Nous ne savons pas si cette détermination lui fut pénible à prendre; mais, du moins, ne recula-t-il pas devant elle du moment où son père lui en fit une nécessité.

Et puis, il était presque entièrement revenu de ses erreurs de jeunesse. Séparé de l'école de Lebrun qui alors envahissait la France, il devait lui convenir de trouver un lieu où elle ne fut pas parvenue, un théâtre qu'elle n'eût pas déja déconsidéré. Toulouse où l'art, tel qu'il le comprenait, n'était pas encore entré, était en quelque sorte une ville vierge à laquelle il pouvait communiquer les impressions durables de son talent; elle dut être bientôt sa ville de prédilection. Il ne fut pas sans sentir que notre cité était à cette époque, c'est-à-dire vers la fin du XVIIe siècle, une admirable page blanche où il pourrait écrire en toute liberté l'épopée qu'il couvait dans sa tête. Les capitouls ne commandaient pas la louange ou la flatterie, ces deux tyrannies sous lesquelles le génie même s'étiole; ils laissaient au contraire le talent se développer sans gêne; ils commençaient même à l'encourager en lui applaudissant et en lui ouvrant une galerie de peinture, la première qui ait existé à Toulouse.

Ce musée, formé de quelques salles de l'hôtel-de-ville, était destiné à recevoir les tableaux dans lesquels serait reproduite l'histoire de Toulouse. Jean-Pierre Rivals l'avait doté des premiers qu'on y vit, et son exemple avait été imité par quelques autres peintres remarquables, ainsi que Bon-Boulanger, Coypel et Jouvenet.

Antoine Rivals dut, dès son arrivé à Toulouse, entrer en lutte avec eux, justifier la réputation qu'il avait apportée d'Italie et la préférence que la ville avait montrée pour lui. Il se mit donc à l'œuvre, et l'on vit en peu de temps sortir de son atelier divers tableaux qui allèrent, à la suite les uns des autres, se ranger victorieusement à côté de ceux de ses antagonistes. Le premier qui parut fut celui de *Jostrate*, roi de Macédoine fait prisonnier par les Tectosages; le second, celui des triomphes de *Théodoric* sur les Romains; puis vinrent *Raymond de Saint-Gilles* prenant la croix, la défaite des Anglais devant Toulouse, *Adam et Eve*, *Mars et Achile*, et nombre d'autres qui se succédèrent avec une étonnante rapidité pour annoncer, en quelque sorte, la plus admirable qualité que Rivals devait avoir, la fécondité.

Sa place lui fut dès-lors reconnue à la tête des artistes toulousains, et sa vie, depuis cette époque, se passa dans une glorieuse uniformité.

Il s'attacha à sa ville natale avec cet amour filial de l'artiste que les ames ordinaires sont si impuissantes à comprendre. Il se complut en elle, il voulut la parer de chefs-d'œuvre et la faire resplendir comme une ville italienne, ces belles villes italiennes qu'il avait parcourues une à une demandant à celle-ci de

Digitized by Google

lui laisser voir la toile du grand maître qu'elle recélait comme un trésor, à celle-là de lui montrer un fragment de statue antique, implorant enfin de toutes la révélation complète de son talent. Maintenant qu'il va fixer sa vie à Toulouse, il veut du moins y arrêter avec gloire le dénouement de son artistique Odyssée.

Il était éclos tant de rêves dans sa poétique organisation, fécondée par le soleil d'Italie, qu'il brûlait du désir de leur donner un corps et une forme; il avait tant de fois vu la gloire tourner autour de lui, comme une vision, qu'il voulait à la fin la toucher de ses pinceaux et la coucher sur la toile, comme une réalité. C'était la superbe fiancée à laquelle tous ses vœux le liaient. Il l'environnait d'un culte tout d'amour jusqu'à ce qu'il pût, à force de labeur et de patience, l'attirer à lui, et lui demander son salaire en d'extatiques jouissances.

Il travaillait donc avec cette ardeur de jeune homme que rien ne lasse. Sa force, au lieu de lui venir du dehors, était toute en lui; [illegible] que sa force venait de sa confiance, cette admirable source de courage à laquelle se trempent les ames d'élite. Rivals espérait en lui, et ses espérances étaient entretenues, non par ce qu'il avait déja fait, mais par ce qu'il se sentait capable de faire un jour. Il jouissait en quelque sorte du don prophétique de double vue, qui lui laissait épeler dans son avenir.

Mais comme l'avenir se nourrit du présent, comme autrefois le vieux Saturne s'alimentait de son passé, Rivals lui sacrifia sans regret tout le sien; il le lui jeta précipitamment, pressé qu'il était de combler le vide qui le séparait de lui. Il ne se réserva rien, ni les heures d'oisiveté si douces en Italie à la langueur du *dolce farniente*, ni ces courts momens de plaisir, semés comme des oasis au bout de nos travaux arides.

Sa vie se passa dans une fièvre de travail continuelle; aussi ne faut-il pas s'étonner s'il arriva vite à l'objet de ses vœux. Il y parvint avant d'être usé par ses efforts et consumé par l'âge. Il put jouir de sa gloire, sans être obligé de se coucher dans sa tombe pour lui faire le chemin lisse. Il préféra se hâter vers elle pour l'embrasser de son vivant, que de l'attendre, comme tant d'autres, à son lit de mort.

Des tableaux sortaient sans cesse de son atelier, pour former à la ville l'éclatante couronne dont il voulait la doter. On en trouvait partout: rangés le long de la galerie de peinture, suspendus aux parois des églises, déposés dans les couvens, dispersés dans les salons des grands seigneurs, et partout ils instruisaient, fesaient naître les prières ou l'admiration.

Son vieux père accompagna ses triomphes d'un œil satisfait; il fut heureux de la réputation qu'ils attiraient sur son nom. Il l'avait, le premier, fait surgir de l'obscurité: il n'y avait réussi qu'à moitié et à grande peine; et maintenant, on avait continué son œuvre, et son nom était arrivé au grand jour de la célébrité. C'était la réalisation de toutes ses espérances: il mourut content.

Antoine Rivals ne se contenta pas de lui fermer les yeux et de le pleurer, il voulut laisser après lui une durable marque de son amour filial.

Son père avait fait autrefois une œuvre remarquable, dont le sujet était la fondation de la ville d'Ancyre par les Tectosages. Elle avait été ruinée et n'existait plus. Rivals prit le même sujet pour faire le même tableau; mais il est probable que le sien ne touche en aucun point à celui de son père. Il faut du reste peu se connaître en peinture pour croire qu'il en est la reproduction, ainsi que l'assurent les biographes.

C'est ce que Rivals nous a laissé de plus achevé; là se trouve sa pensée la plus grande et la plus complète. Peut-être le dédia-t-il pour cela à la mémoire de son père, comme un legs du beau talent qu'il tenait de lui. Quoiqu'il en soit, on aime à retrouver dans les traits de l'architecte, ceux du vieil artiste et ceux d'un bon fils dans la figure du commandant.

Cette composition est du plus bel effet, et le sujet n'était guère de nature à présenter un aussi brillant succès. Mais un homme de talent sait animer ce qu'il y a de plus aride; il n'a qu'à le toucher pour y porter la lumière et la vie.

Ce tableau que tout le monde peut aller voir dans notre musée, n'a pas été jusqu'ici selon nous, soumis à une saine critique. On ne l'a pas encore impartialement examiné dans ses défauts et dans ses qualités. Nous allons essayer de le faire, et dans tout ce que nous allons dire, nous aurons toujours en vue l'artiste et l'art, parce que nous ne sommes soucieux que de rendre justice aux deux, au lieu de les sacrifier, comme on l'a fait souvent, l'un à l'autre.

Le groupe principal est très naïvement composé; les personnages sont fort heureusement réunis; la pose de l'architecte est naturelle et pleine de graces; le dessein de l'ouvrier qui soutient le plan est rempli de savoir et d'habileté. Il se trouve pourtant parmi ces personnages quelques légères imperfections; ainsi la pose des jambes du commandant n'est pas heureuse, et la tête de l'ouvrier est vue dans un raccourci qui déguise mal une faute de dessin.

On peut encore considérer les statuaires comme fesant partie de ce groupe. Leurs poses ont de la grace et du bonheur; elles seraient peut-être irréprochables sans un peu d'affectation qu'on y reconnaît.

Le groupe des tailleurs de pierre est fort bien dessiné. Rien ne manque à celui qui tourne la tête et interrompt son travail pour prêter son attention aux observations de l'architecte; dans ce mouvement, il ramène fort ingénieusement les yeux du spectateur vers le point principal. Cette idée de faire servir un personnage à éclairer le tableau a été exécutée avec un étonnant succès, car cet ouvrier est exclusivement parfait de dessin et posé avec une naïveté admirable et *n'est nullement* trop *académique*.

C'est encore une ingénieuse idée de l'artiste d'avoir peint de dos l'homme qui soulève une pierre: cela ne permet guère de jeter les yeux sur lui qu'en passant, et on cherche nécessairement ailleurs le centre de la composition. Ce personnage n'est qu'accessoire; mais ce n'était pas une raison pour le dessiner avec négli-

Digitized by Google

gence. S'il y a du bonheur dans sa pose, il y a beaucoup d'incorrection dans le dessin de certaines parties, la jambe et le pied gauches surtout sont très défectueux.

Nous avons encore à critiquer la pose, la couleur et le dessin d'un malencontreux personnage qui ne semble être dans ce tableau que pour faire tache parmi tous les autres. Il ne fait partie d'aucun groupe et ne se rattache au principal que par son regard, quoiqu'il occupe précisément le centre de la composition. Tous les artistes ont déja deviné que nous voulions parler de l'officier au manteau bleu. *Il ne fait point du tout valoir le groupe principal;* il l'écrase. Nous reconnaissons, avec tout le monde, qu'il fallait presque nécessairement une draperie de cette couleur pour couper la monotonie du tableau, et surtout pour faire détacher le groupe principal sur le fond; mais cette couleur froide n'eut pas dû rester isolée; les parties éclairées devaient être plus brillantes; ce personnage est dans le jour et semble entièrement plongé dans le clair-obscur. A cette critique d'ensemble, vient s'en joindre une de détail, c'est celle de la pose maniérée que Rivals a donnée à cet officier; en cela, il a été fidèle aux fatales leçons qu'il avait reçues à Paris.

En terminant, nous dirons que les porteurs de poutres sont un peu ridicules; que les ouvriers sont trop disséminés et pas assez nombreux; que les ombres manquent, surtout dans les chairs, de transparence et de fraîcheur.

Ces défauts qu'on a pu chercher à voir dans ce tableau, s'y trouvent. Nous avons cru devoir ne pas les taire, parce que notre scrupuleuse appréciation servira aux jeunes élèves de nos écoles, qu'une admiration exagérée et sans discernement pourrait induire en erreur. Pour étudier cette magnifique composition qui est une des premières de notre musée, il faut avoir l'esprit libre de toutes les idées imposées et reçues : car les œuvres des grands maîtres, plus que toutes les autres, exigent que la critique soit consciencieuse et indépendante.

En somme, ce tableau est très beau de composition et de coloris. Les lumières y sont savamment distribuées; les quelques légers défauts que nous avons signalés, ne peuvent jeter assez d'ombre sur les beautés qui y sont semées pour arrêter l'assentiment qu'il mérite.

Voilà le tableau que Rivals dédia à la mémoire de son père. Nous n'avons pas parlé de la grandeur de la toile, parce que Rivals suivait en cela les désirs de son époque et surtout les leçons de Lebrun. La fondation d'Ancyre est le plus brillant épisode de l'histoire de l'antique Toulouse. Rivals, en fesant revivre sur la toile les guerriers tectosages, a légué à sa patrie une page historique digne de ses compatriotes qui admireront toujours son tableau.

Nous le voyons avec un sentiment d'orgueil dans notre musée; mais il n'est pas le seul qui retienne le cachet du talent d'Antoine Rivals, et qui nous arrête devant lui. D'autres œuvres du même artiste se disputent notre admiratiration. On ne peut passer indifféremment devant la toile où Raymond de Saint-Gilles est aux pieds d'Urbain II, cette bonne composition, si attrayante de couleurs. L'enfant qui soutient le casque est si pur de dessin, si joli de ton, qu'il fait pardonner ce qui peut se trouver de prétentieux dans la pose des personnages. Il faut remarquer aussi, malgré soi, *Littorius promené sur un âne :* tableau fort beau de masse et d'entente de clair-obscur, qualité que Rivals possédait à un très haut degré; le siége de Toulouse par Henri d'Angleterre, où le clair-obscur le plus savant est malheureusement effacé par le grandiose et le fracas que Lebrun avait mis à la mode. Rivals a fait encore beaucoup d'autres tableaux, et les pages qui nous restent seraient à peine suffisantes pour les énumérer. Presque tous sont historiques comme ceux que nous venons de nommer. C'est que le talent de Rivals, talent grave et sévère, avait besoin pour traduire ses inspirations de les appuyer sur de solides fondemens. L'histoire seule devait lui servir de programme.

Cependant il y a un genre qu'il ne cultiva pas, mais auquel il ne se laissa aller que dans ses heures de loisir et comme pour reposer son esprit des grandes fatigues de son art; ce genre c'est le portrait. Il nous en reste quelques-uns de lui et qui se recommandent à des titres différens. Nous avons saint Jean de Campistron dont la tête est admirable de sentimens religieux; son propre portrait dont les couleurs sont très transparentes, qualité assez rare chez lui. Il serait un chef-d'œuvre, si la bouche entr'ouverte pour exprimer l'attention qu'il donne à son travail, ne nuisait au beau caractère de la tête. On remarque surtout le pileur de mortier, peinture toute naïve et sans prétention où tout est bien, où la critique ne trouvera rien à attaquer.

Ce fut à la composition de ces œuvres, dont quelques-unes nous restent, dont beaucoup sont perdues, que s'écoula la vie de Rivals, admirable vie d'artiste, pleine et glorieuse, que ses compatriotes accompagnèrent de leurs applaudissemens. Il n'eut pas besoin de vieillir pour voir sa réputation prendre pied dans sa ville natale et s'étendre dans tout le Midi. Plus heureux en cela que la plupart des grands hommes, il acquit ce beau fruit du talent à l'époque de sa vie où il pouvait en jouir.

Son atelier était animé par de nombreux élèves, dont quelques-uns devaient être un jour de grands artistes. Ce fut Despas, qui devait mettre plus tard son pinceau facile à la merci de Mr; Crozat dont la vie devait être, comme celle de Laffage, une longue lutte entre le désordre et le génie, et enfin Subleyras qui devait débuter dans la carrière en remportant, comme son maître, le premier prix de peinture à Rome. Tous ces jeunes gens, pleins d'avenir, formaient au peintre comme une sorte de famille au sein de laquelle il aimait à s'isoler. Aussi est-ce là seulement que Rivals doit être étudié. Les natures comme la sienne sont d'ordinaire si exclusives, que toute leur vie est remplie par une seule idée, celle de l'art. Ce qui fait que le père de famille pâlit souvent devant l'artiste. Ce n'est pas au foyer domestique qu'il faut le suivre; mais bien dans son atelier. C'est là seulement qu'il a vécu, qu'il a joui, qu'il a souffert et qu'il est mort.

Digitized by Google

Vous ne le retrouverez que là. Si vous le cherchez ailleurs, vous fausserez sa nature : vous la rendrez multiple, lorsqu'elle est unitaire ; prosaïque, lorsqu'elle est pleine de poésie.

Voilà pourquoi nous nous arrêtons à l'artiste sans aller à l'homme et au père de famille. En agissant ainsi, nous croyons compléter la biographie de Rivals au lieu de la tronquer, parceque Rivals n'a vécu que d'une seule vie, celle de l'art.

C'était un culte auquel il s'était entièrement consacré. Son père en avait été le premier néophite, son fils devait en être le dernier.

Son fils fut un de ses élèves. Il lui donna les mêmes leçons qu'il avait reçues de son père ; mais Antoine Rivals eut plus que lui le bonheur de pouvoir le retenir dans son atelier. Les capitouls avaient enfin cédé à son instance et lui avaient accordé un modèle vivant. L'ascendant de sa réputation et de son talent fut plus fort en cette circonstance que la superstition et le préjugé.

Cette première victoire remportée sur eux, porta ses fruits. Les élèves affluèrent plus nombreux dans l'atelier de Rivals ; leurs progrès se développèrent plus à l'aise, si bien que les magistrats de la ville voulurent les seconder par une nouvelle institution, celle d'une école gratuite de dessin. Rivals et Arcis en furent les chefs. Elle grandit si bien sous leur direction, qu'elle obtint après eux le titre d'Académie royale.

Rivals dut se trouver heureux d'avoir débarrassé la peinture des langes qui l'empêchaient de grandir à Toulouse. Il s'était voué à elle et à son avenir ; ce n'avait pas été en vain ; il put s'en convaincre avant de terminer cette longue et laborieuse carrière, de laquelle on ne pourrait peut-être pas détacher un seul jour que quelque chef-d'œuvre n'ait consacré.

Les pinceaux ne lui tombèrent des mains qu'à sa mort. Il travailla toujours sans relâche, mais la dernière année de sa vie fut peut-être la plus tourmentée de cette fièvre d'activité qui le consumait. Il la deversa toute sur une toile qui nous est restée. On y trouve le dernier éclat de son génie prêt à s'éteindre.

On était en 1734 : Antoine Rivals, quoique affaibli par l'âge et surtout par quarante années de travail, voulut encore doter la ville d'un tableau historique, pour la remercier des bienfaits qu'il en avait reçus. Il choisit pour sujet une scène de ces sanglantes guerres de religion qui avaient tant agité Toulouse dans le courant du XVI^e^ siècle. On connaît surtout cette affreuse journée de 1572, si meurtrière pour les protestans, on sait la boucherie qu'on fit de ces malheureux auprès de la porte Villeneuve et le long des fossés de la ville. Leurs guerriers et leurs ministres ne purent les sauver de l'exaspération des catholiques. Le capitaine Saux, ainsi que le ministre Barelles, qui défendaient ce peuple, de la parole et de l'épée, furent impuissans à déjouer un complot qui finit par tant de sang ; mais du moins chacun d'eux y versa le sien. Eh bien ! c'est cette scène que Rivals choisit pour la jeter sur la toile, toute palpitante de vie et de passion.

Il se mit à l'œuvre et esquissa, avec sa hardiesse ordinaire, ces grandes masses d'égorgeurs et d'égorgés, ainsi qu'elles sont dans son tableau. C'était les seuls personnages qu'il eut conçus. On était arrivé alors à la moitié de l'année 1734. Il sentait la vie lui échapper et il se pressait d'achever ses groupes, pour terminer son œuvre avec eux ; elle était près de recevoir le dernier coup de pinceau, ce baiser paternel de l'artiste, lorsqu'un jour un étranger entra dans son école. C'était un homme d'un certain âge, vêtu avec une sévérité réformiste passé de mode. Il s'approcha du chevalet de Rivals et se mit à considérer son tableau.

— Maître, voilà une œuvre qui n'est digne ni de vous ni de votre époque.

Rivals ne l'avait pas encore aperçu : il était en ce moment à calculer un effet de jour ; mais il se retourna vivement en entendant les paroles de l'inconnu, et le considéra avec un étonnement marqué, qui n'échappa pas à ce dernier.

— Vous êtes meilleur, dit celui-ci en reprenant, que ce que vous faites ne l'annonce, et notre époque est trop tolérante pour l'accepter.

— Ceci n'est pas de la passion, mais de l'histoire, dit Rivals.

— Eh bien ! crayonnez de l'histoire, mais de l'histoire indépendante et juste ; que la page qui va sortir de vos mains soit un reproche au lieu d'être une louange, qu'elle excite à la pitié au lieu de pousser au mépris.

Rivals baissa la tête et se promit de donner de la résignation aux figures des religionnaires qu'il fesait grimacer dans les fossés.

— Et puis, et puis, continua l'étranger, il faut unir l'art à l'histoire ; il faut qu'il serve à la compléter. Dans ce combat, vous avez peint un triomphe des catholiques sur les protestans ; mais tout cela est matériel. Pourquoi ne pas y joindre le succès du catholicisme sur l'esprit du protestantisme

— J'ai eu tort, dit Rivals subitement éclairé, et concevant alors le personnage du ministre qui laisse tomber en fuyant les livres de sa religion : j'exprimerai comment la victoire frappa jusqu'au cœur de la réforme.

— Cette idée qui est vrai pour le présent, ne le sera pas, je l'espère, pour l'avenir, dit l'étranger d'un ton grave et en tendant la main à Rivals. Allons, maître, n'en prenez pas souci ; faites une œuvre qu'on applaudisse aujourd'hui, et ne songez pas à ce qu'elle deviendra demain. Encore quelques jours et quelques coups de pinceau, et ce tableau vous fera honneur.

— Oui, encore quelques jours, si Dieu me les donne, ajouta Rivals d'un air triste.

— Du courage, dit l'inconnu. Vous avez à jeter notre mort assez naturellement sur la toile, pour empêcher de voir notre résurrection. Adieu, maître, lui dit-il en se retirant, vous êtes un grand artiste ; vous userez de mes avis qui sont dictés par un cœur droit. Si vous veniez au-delà du Rhin avec moi, on vous dirait que le ministre Barelles ne peut pas tromper ; et il sortit.

Digitized by Google

Rivals resta quelques minutes sous l'impression de ce nom qui venait, après deux siècles, pour lui rappeler celui du ministre protestant qui avait pris sa part de victimes dans l'épisode de sang du 17 mai 1572. Alors une idée subite lui traversa l'esprit ; il se saisit de sa palette et traça, à traits larges et précipités, la figure de l'homme qui sortait. Il prit son ascétique expression, et l'imprima à son personnage. Puis il colora d'intérêt les admirables têtes des calvinistes, avec tant de bonheur, que l'on dut les plaindre au lieu de les condamner.

Quand il eut achevé son œuvre, il fut joyeux de l'avoir corrigée et exécutée ainsi selon son cœur. Il la présenta au corps de ville, qui accepta encore, du grand peintre, cet hommage qui devait être le dernier. Au commencement de l'année suivante, une attaque d'apoplexie foudroyante le surprit au milieu de ses travaux, et l'enleva à ses élèves et à Toulouse. Ses élèves, pour honorer sa mémoire, lui érigèrent plus tard un monument dans une des salles de l'académie qu'il avait fondée. Toulouse, qui l'avait proclamé grand pendant sa vie, confirma ce jugement après sa mort, en plaçant son buste à côté de ceux de ses hommes célèbres.

Ainsi de Rivals : élève, il commença par les leçons de son père et finit par celles de Lebrun ; artiste, il vit sa réputation se lever radieuse à Rome, pour venir se coucher avec moins d'éclat à Toulouse. Ses fautes appartiennent à sa jeunesse ; mais elles gardèrent leur influence sur toute sa vie. S'il avait existé un moyen de leur échapper, Rivals l'aurait trouvé, mais il ne fut pas assez heureux pour cela ; il dut porter la peine de ces défauts originels. Il eut beau faire, ses peintures ne purent jamais faire oublier Lebrun ; et ses succès de Toulouse pâlirent devant ses débuts à Rome.

Ce fut pourtant une puissante organisation d'artiste, que celle d'Antoine Rivals. Elle resta soumise au travail, sans jamais courber sous le faix ; à la fécondité, sans jamais s'épuiser. A voir s'élever ainsi sur le temps et le labeur cette réputation si difficile, on ne peut que se souvenir du mot sublime de Franklin, applicable à Rivals comme à d'autres grands hommes : le génie, c'est la patience !

Prosper Barousse.

LE CHATEAU DE CAUMONT.

I.

LE SIRE D'ARGILIMONT.

Quatre gentilshommes protestans, sortis de la petite ville de Marmande, se dirigeaient, par une des belles nuits du mois de septembre, vers le château de Caumont. Ils suivaient une petite route tracée dans les sinuosités que forme la Garonne, et retenaient leurs chevaux qui marchaient au pas.

— Par les vérités contenues dans la Sainte Bible, s'écria le sire d'Argilimont, j'ai regret de m'être absenté de Caumont ; la nuit est belle, je vois plusieurs bateaux qui descendent la Garonne ; mes gardes se seront endormis, et les manans passeront sous mes tours sans me payer tribut.

— Vous êtes la terreur du pays, dit Guilhaume de Bazas. Ce n'est pas bien à vous, sire d'Argilimont, de rançonner comme un pirate les malheureux bateliers qui vont de Toulouse à Bordeaux ; je crains bien que mal ne vous en advienne ; il est écrit sur les tables de la loi : *Le bien d'autrui tu ne prendras ni retiendras à ton escient.*

— Écoutez donc Guilhaume de Bazas qui va nous réciter, l'un après l'autre, les dix commandemens de Dieu, s'écria d'Argilimont en riant aux éclats. Il n'y a pas de pasteur à Nérac, je lui conseille de dépouiller ses habits de gentilhomme et de se faire *prédicant*.

— Riez tant que vous voudrez, sire d'Argilimont ; mais vous ne m'empêcherez pas de dire que les voleurs ont ordinairement le choix entre la potence et le billot ; la seule faveur qu'on leur accorde c'est d'être allongés ou raccourcis.

— Vous parlez en insensé, mon petit étourneau, répliqua le sire d'Argilimont en s'efforçant de maîtriser sa colère ; et si vous n'étiez pas si jeune, je vous enverrais à l'instant dans la Garonne réciter vos longues jérémiades aux poissons.

— Paix, paix, mes amis, dit à haute voix un des quatre gentilshommes qui n'avait pas prononcé une seule parole depuis le départ de Marmande. Vous vous querellez comme des enfans et vous irritez comme des femmes. Beau sire de Bazas, laissez d'Argilimont rançonner à son gré les riches bateliers de la Garonne, et, vous, n'ajoutez pas trop d'importance aux beaux discours de notre prédicateur improvisé.

— Oui, oui, réconcilions-nous, dit le sire de Bazas.

— Vive Dieu, je le veux bien ; je ne suis point rancuneux.

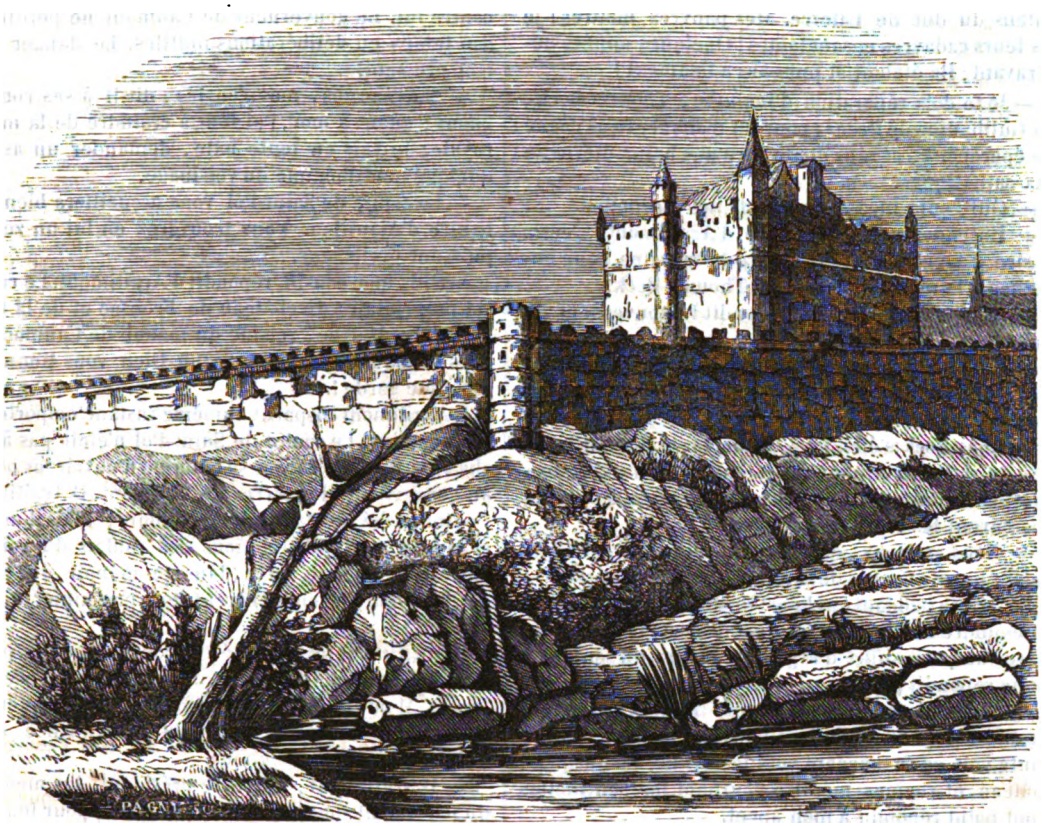
— Dites-nous donc, beau sire d'Argilimont, comment vous êtes parvenu à arrêter tous les bateaux qui passent devant le château de Caumont.

— Le moyen est bien simple, mon beau cousin d'Aiguillon : j'ai fait jeter dans la rivière une chaîne de fer attachée d'un côté à une des tours du château, et de l'autre à un rocher. Quand les bateaux arrivent, on laisse tomber la corde, et ils ne peuvent aller plus loin.

— Et ne craignez-vous pas que les bateliers portent leurs plaintes au roi ?

— Que m'importe ? Louis XIII n'a pas le temps d'écouter les supliques de ces manans, et le jeune

Digitized by Google



ANCIEN CHATEAU DE CAUMONT

prince sait bien que les gentilshommes sont des vautours qui ne peuvent vivre qu'en plumant les petits oiseaux. Après tout, les tours de Caumont ne fondraient pas comme des boules de neige devant l'armée royale ; j'ai trois cents hommes d'armes, je pourrais soutenir un long siége.

— Beau sire, songez-y-bien : Louis XIII est en Saintonge ; il arrivera bientôt à Bordeaux, dit Guilhaume de Bazas.

— Merci pour vos bons conseils, mon cousin, répondit d'Argilimont.

Il pressa de l'éperon son coursier qui partit au galop et laissa derrière lui les trois gentilshommes ; ils ne l'atteignirent qu'une demi-heure après.

— Les palefrois des quatre fils d'Aymon ne couraient pas plus vite, dit le sire d'Aiguillon, en appuyant sa main droite sur l'épaule d'Argilimont. Je vous croyais déja arrivé au château.

— A moi, messeigneurs, à moi, je suis perdu, s'écria tout à coup un petit homme que son cheval emportait avec rapidité.

— Qu'est-ce donc, dit d'Argilimont.

— Mon cousin, Thomas Bock n'est pas bon cavalier, et, si je ne me trompe, il ne restera pas longtemps en équilibre sur son roussin.

Au moment où le sire de Bazas prononçait ces premières paroles, Bock poussa un grand cri et tomba la tête en avant dans une mare d'eau qui croupissait au milieu du chemin. Malgré les fortes contusions qu'il venait de recevoir dans sa chute, il se hâta de se relever, espérant que sa mésaventure échapperait aux risées des gentilshommes ; ils l'atteignirent au moment où il enfourchait de nouveau son revèche destrier.

— Oh ! oh ! maître Bock, s'écria le sire d'Aiguillon, tu te tiens sur les étriers comme un paysan du Périgord sur le bât de son âne.

— Ne m'en parlez pas ; je n'eus jamais tant de peur, pas même dans la nuit de la saint Barthélemy.

— Tu étais donc à Paris, manant ? dit Guilhaume de Bazas.

— Oui, monseigneur, pour mes péchés sans doute. Ah ! quelle nuit, grand Dieu ! le jour du jugement dernier ne sera pas plus terrible. Je venais de me coucher, après avoir reçu les ordres du duc de Laforce, mon maître ; je fus éveillé en sursaut par des cris, des gémis-

Digitized by Google

semens; les assassins étaient dans la maison, et je me sauvai, je ne sais trop comment, avec le plus jeune des enfans du duc de Laforce. Mes pauvres maîtres! je vis leurs cadavres ensanglantés! Quelques années auparavant, ils étaient si puissans à Caumont!

— Je te dois réparation d'honneur, Thomas Bock, dit Guilhaume de Bazas; pour un manant, tu as gagné tes éperons. Tu as sans doute juré une haine éternelle aux catholiques.

— Oui, oui, messeigneurs, haine éternelle.

— Entendez-vous, beau sire d'Argilimont, s'écria le sire d'Aiguillon, vous aurez de la peine pour entraîner à la messe votre vassal Thomas Bock.

— Je le cède au diable, répondit le gouverneur du château de Caumont.

— Il n'en est pas moins vrai de dire que vous habitez le manoir dont on a déshérité le noble rejeton des Laforce.

Thomas Bock s'éloigna à ces mots, craignant la colère du sire d'Argilimont. Les quatre gentilshommes chevauchèrent ensuite sans rien dire, jusqu'à ce qu'ils aperçurent les tours de Caumont.

— Nous arrivons, mes beaux cousins, dit d'Argilimont; je ne vois pas de lumière à la tour du nord.

Il s'arrêta pendant quelques instans, prêtant l'oreille au moindre bruit. Dans son impatience, il porta à ses lèvres un petit sifflet d'argent et en tira un son aigu: on ne répondit pas.

— Qu'est-il donc arrivé, se dit-il à voix basse... Si les émissaires du roi étaient ici. Thomas Bock, dit-il à haute voix en se tournant vers le paysan, vas jusqu'au château et reviens me dire pourquoi les sentinelles n'ont point répondu à mon appel.

Bock partit à l'instant, et, pendant que les gentilshommes s'entretenaient pour exagérer ou pour diminuer mutuellement leurs craintes, il eut le temps de prendre les informations nécessaires.

— Messeigneurs, s'écria-t-il en revenant à toute bride, fuyons; les gens du roi sont ici, ils veulent arrêter le sire d'Argilimont. Voici une lettre de Pétronille, mon épouse; elle m'a tout dit.

En effet, Louis XIII, après avoir séjourné un jour à Blaye, s'était embarqué pour Bordeaux, où il était arrivé le 18 septembre 1620. Il entendit les harangues du premier président du parlement, et les plaintes qu'on lui adressait de toutes parts contre les malversations des gouverneurs de province. Le sire d'Argilimont qui occupait les petites villes de Caumont et de Fronsac, s'était rendu odieux par ses nombreuses rapines. Le roi, dit un chroniqueur, eut pitié de son pauvre peuple, et ordonna qu'on arrêtât d'Argilimont pour lui faire son procès. Le parlement se hâta d'obéir à la volonté royale, et le lendemain cinquante soldats partirent avec ordre de prendre d'Argilimont mort ou vif. Arrivés à Caumont, ils ne trouvèrent pas le gouverneur qui était allé voir quelques gentilshommes de ses amis, dont les châteaux étaient aux environs de Marmande. Ils résolurent, d'un commun accord, d'attendre son retour, et se cachèrent dans un petit bois voisin de la ville de Caumont. Ils y étaient encore embusqués lorsque Thomas Bock apporta au sire d'Argilimont la nouvelle des poursuites qu'on dirigeait contre lui. Le gouverneur de Caumont ne perdit pas son temps en délibérations inutiles. Le danger était trop pressant.

— Sauvez-vous, mes cousins, dit-il à ses compagnons; quant à moi, j'ai tout à craindre de la milice royale; je vais en toute hâte, demander un asile à quelque gentilhomme du voisinage.

— Le comte de Saint-Pol vous accueillera bien, dit le sire d'Aiguillon. Vous trouverez en lui un zélé et puissant protecteur.

— Oui, mon cousin, répondit d'Argilimont. Le comte est propriétaire du château de Fronsac et de la terre de Sainte-Marthe, voisine du manoir de Caumont. Je pars, mes beaux cousins, que Dieu vous tienne en sa sainte garde!...

D'Argilimont disparut au même instant, emporté par son coursier. Le comte de Saint-Pol n'était pas à son château, mais les gardes se hâtèrent d'ouvrir les portes au gouverneur des terres de Caumont. D'Argilimont s'y tint caché pendant quelques jours; mais il ne put échapper aux investigations des soldats du roi qui entrèrent de vive force dans le manoir du comte de Saint-Pol, et emmenèrent leur prisonnier à Bordeaux.

D'Argilimont fut enfermé à la conciergerie du parlement, qui se réunit le lendemain pour commencer son procès. Il ne fut pas de longue durée: le 23 septembre 1620, il fut condamné à avoir la tête tranchée, *en la grande place des exécutions.*

— D'Argilimont, s'écria le président, les membres du parlement vous condamnent à mort, pour tous vos méfaits, exactions et rapines. Vos biens seront confisqués, moitié au roi, moitié aux malheureux que vous avez dépouillés.

Au point du jour, le gouverneur de Caumont fut conduit au lieu du supplice, pendant que deux hérauts du parlement criaient dans toutes les rues de Bordeaux:

— Qui voudra voir l'exécution du sire D'Argilimont, ex-gouverneur du château de Caumont, doit se rendre sur la place de l'échafaud avant que la huitième heure ait sonné au beffroi.

Les spectateurs accoururent en foule pour voir le fier gentilhomme qui, depuis quelques années, était la terreur d'une grande partie de la province. d'Argilimont reçut le coup mortel sans donner aucune marque de crainte. Son corps fut immédiatement enlevé par ses amis, et enseveli avec toutes les cérémonies religieuses.

Le même jour, le gouvernement du château et des terres de Caumont fut donné au sire d'Estourville.

II.

LA FILLE DE THOMAS BOCK.

Dans une maison qui bordait la contr'escarpe du château de Caumont, une jeune fille lisait attentivement dans un grand livre recouvert de velours rouge.

Digitized by Google

Une petite lampe de cuivre brûlait à côté d'elle, et deux vieilles femmes prêtaient une oreille attentive à toutes ses paroles.

— Qu'arrivera-t-il en l'an mil six cent vingt-un? mademoiselle Lucie, dit la vieille en posant son fuseau. Que nous annonce le grand prophète Nostradamus?

Lucie tourna quelques feuillets du grand livre, et lut à haute voix :

L'an mil six cent vingt-un de la Rédemption,
Détruit sera le manoir de Caumont.

— Le grand prophète annonce ce malheur dans ses centuries?

— Oui, Marthe, et les prédictions de Nostradamus se sont toutes accomplies jusqu'à ce jour.

— Ce sera un grand malheur, mademoiselle Lucie; le château de Caumont fut le berceau de la famille des Laforce, et vous savez que ces fiers gentilshommes n'ont jamais sali leur blason.

— Vous vous trompez, Marthe; ils sont protestans.

— Que nous importe? nous étions heureux quand nous les avions pour seigneurs. Le sire d'Estourville, quoique catholique, opprime ses malheureux vassaux. Bientôt il fera comme ce larron d'Argilimont qu'on a pendu il y a quelque temps à Bordeaux.

— Vous n'êtes pas aussi sage que vieille, Marthe, répliqua Lucie, en fermant le grand livre... c'est mal à vous de parler ainsi d'un brave gentilhomme.

— Qui insulta votre père dimanche dernier; parce qu'il ne voulut pas assister à la messe. Thomas Bock, consul de Caumont, est resté fidèle à la foi de ses pères; il n'a pas adjuré comme vous les saintes doctrines de Luther pour se jeter dans les erreurs du papisme.

— Marthe, vous oubliez que vous parlez à la fille de votre maître, répliqua Lucie, qui ne pouvait plus maîtriser son impatience.

— Je vous aime tant, mademoiselle Lucie, que je croyais avoir acquis le droit de vous dire la vérité; mais puisqu'elle vous déplaît, il ne me reste plus qu'à me taire.

Et la vieille Marthe se prit à sanglotter.

— Ne pleurez pas, Marthe, dit Lucie, en serrant les deux mains de la vieille. Je vous rends amour pour amour; il est tard, allez dormir, je vous pardonne.

La fille de Thomas Bock avait entendu un léger bruit à la porte.

— C'est le sire d'Estourville; se dit-elle à voix basse, et elle fit signe aux deux vieilles de la laisser seule.

On frappa plus fort à la porte qu'elle se hâta d'ouvrir.

— Thomas Bock est-il dans sa maison? dit le sire d'Estourville.

— Non, monseigneur, répondit Lucie; je suis seule, et je vous attendais.

— Merci, mon ange, merci. Par la présence réelle! je craignais de trouver ton père ici.

— Il est absent depuis trois jours, monseigneur.

— Il est allé peut-être ourdir quelque complot avec les gentilshommes huguenots. Thomas Bock est l'ame damnée du sire d'Aymé, troisième fils du duc de Laforce; je connais ses projets criminels, et si Lucie n'était pas sa fille, il y a déjà long-temps qu'on l'aurait pendu avec la même corde qui servit à étrangler d'Argilimont.

— Que dites-vous, monseigneur?.... s'écria Lucie effrayée...

— Ne crains rien, mon ange, répondit d'Estourville, en portant à ses lèvres la main droite de Lucie. Thomas Bock est ton père, et avant qu'il tombe un seul cheveu de sa tête, on saura bien pourquoi. Je protégerai ton père, Lucie, tant que tu seras fidèle à tes sermens d'amour.

— Comment pourrais-je ne pas vous chérir, monseigneur!

— Thomas Bock est huguenot, et il ne voudra pas donner la main de sa fille à un gentilhomme catholique.

— Non, non, beau sire d'Estourville, s'écria le consul de Caumont, qui venait d'entrer furtivement dans sa maison, et s'était tenu caché derrière une vieille armoire... Lucie ne sera jamais votre épouse, parce qu'un fier gentilhomme tel que vous se croirait déshonoré s'il s'alliait à la famille d'un homme qui n'a d'autre mérite que celui de bien remplir ses fonctions de consul. Je sais jusqu'où peut aller votre orgueil, beau sire d'Estourville. Vous êtes venu dans ma maison pour y porter le déshonneur, car vous autres, galans gentilshommes, vous vous faites un jeu de ravir une fille à son père, une épouse à son mari.

— Assez, assez, Thomas Bock.. s'écria d'Estourville, en portant la main à son épée.

— Frappez si vous osez, beau sire : assassinez le père puisqu'il s'oppose à vos coupables desseins. Tant que je vivrai, Lucie sera à l'abri des séductions; je veillerai sur elle... Oui, Lucie, je serai ton ange protecteur.

La jeune fille tremblait de tous ses membres; d'Estourville grinçait des dents et restait immobile sous le regard accusateur de Thomas Bock. Tout-à-coup, il couvrit sa tête de son large feutre à plumes blanches et dirigea ses pas vers la porte.

— Bon soir, Thomas Bock, dit-il en sortant; demain vous serez plus sage; la colère n'étouffera plus le cri de votre raison. Maintenant vous êtes fou, doyen des consuls de la grande ville de Caumont. Sont-ils sots ces pauvres bourgeois! ajouta-t-il à voix basse... Ils croient toujours que les gentilshommes convoitent leurs filles... Comme si nous n'avions autre chose à faire qu'à séduire des pennonelles du village. Thomas Bock, Thomas Bock, tu es un huguenot et un insolent.. Je trouverai l'occasion de me venger.

Pendant que le sire d'Estourville s'entretenait ainsi, en se dirigeant vers le château, Thomas Bock, assis sur un tabouret dans l'angle de la cheminée, rêvait, la tête cachée dans ses deux mains, à ce qui venait de se passer.

— Lucie, dit-il en jetant un regard sévère sur sa

Digitized by Google

fille, le sire d'Estourville était-il ici depuis longtemps ?

— Depuis une demi-heure environ, répondit la fille du consul.

— Qu'est-il venu faire ?

— Il voulait vous parler d'affaires importantes, répliqua Lucie qui tremblait à chaque parole que lui adressait son père.

— Si ce gentilhomme avait allumé dans ton cœur un coupable amour, je te maudirais, ma fille... Deux ans se sont à peine écoulés depuis que ta mère est morte. Tu n'as pas oublié ses dernières paroles: «Lucie, s'écria-t-elle, en t'embrassant pour la dernière fois, tu as renoncé à la foi de tes pères pour embrasser la religion catholique; j'ai pleuré bien long-temps, ma fille, et maintenant, au moment de mourir, je supplie le Dieu des vrais croyans de te ramener dans la bonne voie.» Puis ta mère expira !..

— O mon père, pourquoi me rappeler un si cruel souvenir !...

— Sais-tu qui fut le bourreau de ta pauvre mère ?... Je vois que tu frémis... Il sort d'ici...

— Le sire d'Estourville ! grand Dieu...

— Oui, ma fille; lui qui n'a jamais cessé de nous persécuter; aussi, lorsque je l'ai vu dans ma maison, j'ai senti un frisson parcourir tous mes membres, comme si j'avais posé le pied sur une vipère. Lucie, tu abhorres celui qui a tué ta pauvre mère ?

— Malédiction à lui et à ses enfans !

— Oui, malédiction à toute sa race ! Tes paroles me rassurent, ma fille; maintenant, je suis certain que tu n'aimes pas le sire d'Estourville. Console-toi : dans quelques jours il ne sera plus ici.

— Qu'entends-je !

— Nous serons délivrés de cet insolent suzerain. Ecoute, Lucie: les gentilshommes protestans se sont réunis à la Rochelle. Le duc de Laforce s'est plaint à haute voix de la rapacité des gens du roi qui lui ont enlevé le château de Caumont. Tous les seigneurs lui ont juré de l'aider à reconquérir l'héritage de ses ancêtres. Le sire d'Aymé, son troisième fils, est déja averti. Demain, à dix heures du soir, le château sera investi, et, avant que le jour reparaisse, la bannière des Laforce flottera sur la plus haute des tours. Je pars, accompagné de quelques bourgeois; que Dieu te protége, Lucie. Garde-toi bien d'ouvrir la porte au sire d'Estourville.

Thomas Bock embrassa plusieurs fois sa fille, et appela la vieille Marthe pour lui recommander de refuser l'entrée de sa maison au gouverneur du château. Puis il s'arma d'une longue arquebuse, serra autour des reins une ceinture à laquelle étaient suspendus deux vieux pistolets de fabrique anglaise, et sortit de la ville avant que les sentinelles eussent enlevé le pont-levis. Lucie passa toute la nuit dans des alarmes que les paroles de la vieille Marthe ne purent calmer. Le lendemain, le bruit du départ de Thomas Bock se répandit dans la petite ville de Caumont. Les uns disaient que le consul était allé rejoindre les troupes du sire d'Aymé; les autres affirmaient qu'il était parti pour Bordeaux. Le sire d'Estourville se rendit le lendemain à la maison de Thomas Bock, dans l'espoir que Lucie lui découvrirait les projets de son père; la jeune fille résista aux pressantes questions du gouverneur. D'Estourville impatienté, dit en se levant :

— Lucie, je croyais que tu m'aimais ? tu m'as promis avec serment que pour moi tu abandonnerais tout ce que tu as de plus cher; et maintenant, tu ne veux pas me dévoiler les dangers qui menaçent ma vie ! fille de Thomas Bock, c'est mal à toi.

— Que puis-je faire pour vous, monseigneur, s'écria Lucie en sanglottant....

— Où est ton père ?

— Je l'ignore, monseigneur; il m'a dit avant son départ qu'il se rendait au château du sire d'Aymé.

— Au château du sire d'Aymé... répéta lentement d'Estourville. Je savais bien que Thomas Bock était voué corps et ame au parti huguenot, mais je ne croyais pas qu'il poussât la perfidie jusqu'à trahir son seigneur. Pauvre Lucie, je crains qu'il ne t'advienne quelque malheur !...

— Vous me protégerez, monseigneur....

— Oui; cependant si ton père venait avec les *soudards* hérétiques assiéger le château de Caumont, je te jure que ta tête me répondrait de la sienne.

— Ayez pitié de moi, monseigneur ! s'écria Lucie en jetant sur d'Estourville un de ces regards célestes qui appaisent subitement les haines les plus violentes... je suis catholique; on ne doit pas me punir de l'hérésie de mon père... et que peut contre vous un pauvre vieillard ? si vous m'aimez, vous pardonnerez à Thomas Bock.

— Tu es un ange Lucie ! dors en paix; tant que je serai dans le château de Caumont, tu auras en moi un puissant défenseur.

Le son de plusieurs trompettes retentit sur le rempart; d'Estourville s'arracha tout-à-coup des bras de Lucie et courut au château...

III.

MORTE

Il trouva l'intrépide Péclavé l'épée à la main, et haranguant les soldats pour les exciter à résister vaillamment à l'ennemi.

— Qu'y a-t-il, s'écria d'Estourville...

— Les huguenots sont à nos portes, répondit Péclavé.

— C'est le perfide Thomas Bock qui leur a servi de guide, ajouta le gouverneur de Caumont; je jure, par la présence réelle, que cet infâme disciple de Luther sera puni de mort, si jamais il rentre dans cette ville.

Il arriva bientôt suivi du brave Péclavé à une petite tour d'où on pouvait voir tout ce qui se passait dans la campagne voisine. Les soldats du sire d'Aymé et les vassaux de plusieurs gentilshommes de l'Agenais étaient campés dans la pleine, attendant le moment favorable pour commencer l'attaque. Les chefs réunis

Digitized by Google

dans la tente du jeune Laforce s'entretenaient assis devant quelques tisons embrâsés.

— Thomas Bock, dit le sire d'Aymé, en serrant affectueusement une des mains du vieux consul, ne vous serait-il pas possible d'obtenir au poids de l'or que les sentinelles de Caumont nous ouvrent les portes de la ville?

— Monseigneur, les catholiques sont dévoués au triomphe de la foi de leurs pères. Néanmoins, je ne désespère pas de suborner quelques soldats.

— Vous partirez ce soir après le coucher du soleil, et si vous réussissez, je vous donnerai tant d'or que vous pourrez marier votre fille avec quelque riche gentilhomme.

— Et si vous entriez dans la ville, les assiégés ne vous repousseraient-ils pas?

— J'ai quinze cents hommes sous les armes, Thomas Bock, et le marquis de Laforce, mon frère, est déja à Taillebours. Le moment est des plus opportuns. L'insurrection fait de jour en jour de nouveaux progrès. Tonneins, Clairac, Nérac, Montauban ont déja levé l'étendard de la révolte, et le duc de Mayenne aura sur les bras des adversaires trop puissans pour s'amuser au siége de la petite ville de Caumont. La seule difficulté est de chasser du château Estourville et la garnison catholique.

— Je partirai ce soir, monseigneur, dit Thomas Bock. Je sais que la famille de Laforce est de temps immémorial en possession du manoir de Caumont. On vous l'a enlevé, il faut le reprendre. Bon courage, monseigneur, vous comptez un grand nombre d'amis dans la place assiégée.

Le consul partit, en effet, une heure après le coucher du soleil: la sentinelle qui vieillait aux portes de la ville, voulut d'abord l'arrêter. Thomas Bock sans se déconcerter lui dit:

— Les chiens de Caumont aboient lorsqu'ils voient passer un Auvergnat ou un Poitevin; mais ils caressent les gens du pays. D'où vient donc, Pierre Coutil, que tu refuses l'entrée de la ville à un consul?

—Qui vous aurait reconnu, Thomas Bock? à l'heure qu'il est. Je vous croyais endormi paisiblement dans votre maison. Passez, et que Dieu vous garde.

Thomas Bock s'arrêta quelques instans, les yeux fixés sur la sentinelle.

— Pierre Courtil, lui dit-il à voix basse, es-tu sincèrement dévoué au sire d'Estourville?

— Vous savez bien que tous les habitans de Caumont ne désirent rien tant que le retour de leurs premiers seigneurs. Qu'ai-je besoin de vous faire cet aveu?

— Bien, bien, Pierre Coutil, dit Thomas Bock, et il s'entretint long-temps avec la sentinelle. Leur colloque eût duré plus long-temps encore; mais ils entendirent le son d'une trompette qui annonçait l'arrivée de quelque chef.

— Thomas Bock, dit Pierre Coutil, rentrez chez vous, et comptez sur moi quand le moment favorable sera venu.

Le consul disparut dans une rue adjacente qui longeait les murailles du château, et arriva à la porte de sa maison sans être reconnu par les soldats qui passaient et repassaient près de lui. Il trouva sa fille Lucie assise près du foyer et lisant attentivement dans un livre à l'usage de l'église apostolique et romaine.

Lucie leva la tête et poussa un cri de joie en apercevant son père.

— Que fesais-tu seule, ma fille, dit le consul en posant sa longue carabine...

— Mon père, je priais.

Thomas ouvrit le livre que Lucie venait de fermer:

— Des prières composées par quelque prêtre catholique, dit-il en parcourant tous les feuillets? Des images, des figures de saints... Lucie, tu as abandonné la religion de tes pères! Je ne veux pas t'en faire un crime.. Mais que vois-je!! le nom du sire d'Estourville, mon plus cruel ennemi! c'est lui qui t'a donné ce livre!

— Oui, mon père, s'écria Lucie tremblante...

Thomas Bock le jeta à quelques pas de lui, et se promena long-temps sans proférer une seule parole, jettant sur sa fille tantôt des regards de colère, tantôt des regards de pitié.

— Lucie, lui dit-il, en prenant place à côté d'elle, le moment est venu de faire un choix: lequel des deux veux-tu sauver?.. ton père ou celui qui te trompe par ses protestations d'amour?

— Vous, mon père, s'écria Lucie en étreignant le consul de ses deux bras.

— Tes larmes, ma fille, sont une preuve incontestable de la sincérité de tes paroles. Ecoute; je suis venu par les ordres du sire d'Aymé; nous voulons chasser d'Estourville du château de Caumont. Nous attaquerons la place demain matin; ne crains rien, Lucie, il ne te sera fait aucun mal; ton père veillera sur toi.

— Votre résolution sera bien funeste à nos parents, à nos amis, et le sire d'Estourville n'est pas si coupable, répondit Lucie en sanglottant.

— Ma fille, il faut rendre à César ce qui appartient à César, et le château de Caumont appartient à la famille de Laforce. Demain je serai ici; demain je te serrerai dans mes bras: demain nous serons délivrés de la tyrannie de notre insolent gouverneur.

Thomas Bock embrassa sa fille à plusieurs reprises, et sortit à minuit de la ville de Caumont où il ne devait plus rentrer que les armes à la main.

Au point du jour, les trompettes retentirent de toutes parts et les quinze cents hommes que commandaient le sire d'Aymé se déployèrent sur une ligne formidable. Le combat commença avec acharnement et à midi la victoire était encore incertaine; la fille de Thomas Bock effrayée des dangers que courait d'Estourville, oubliant les promesses qu'elle avait faites à son père, courût au château; elle n'y trouva que l'intrépide Péclavé qui avait été blessé sur les remparts.

— Seigneur, lui dit-elle, où est le sire d'Estourville?

— A l'église, Lucie; vous savez qu'il doit tenir sur

Digitized by Google

les fonds baptismaux, le premier né d'un gentilhomme périgordin.

— Courez vite, seigneur ; allez lui dire qu'on le trahit; la ville est attaquée sur tous les points, et le sire d'Aymé attend des renforts des princes huguenots. Sauvez votre ami, monsieur Péclavé, sauvez celui que j'aime.

Péclavé qui se doutait déja de quelque trahisson ourdie par les principaux habitans de la ville, courut à toute bride avertir le gouverneur. Déja les assiégeans escaladaient les murailles ! Aymé, Aiguillon, Gaspard de Contras fesaient des prodiges de valeur, et Péclavé eut beaucoup de peine à repousser cette première attaque. Il ne fut pas si heureux sur le soir ; les huguenots entrèrent dans la ville par une des portes qui leur fut livrée par le traitre Coutil ; on se battit corps à corps, et jamais on ne vit lutte plus acharnée. Le duc de Mayenne arriva au même instant. Il se préparait à entrer dans Caumont, lorsqu'un accident terrible arrêta les plus intrépides. Quelques soldats du sire d'Aymé entrèrent dans l'église où on avait enfermé de la poudre. Malheureusement une étincelle tomba dans un barril qu'on venait d'ouvrir, et une explosion épouvantable fit sauter en l'air, soldats, femmes, enfans, et la moitié de l'édifice. Les catholiques furieux parcouraient les rues le sabre à la main ; en passant devant la maison de Thomas Bock, un d'entr'eux s'arrêta tout-à-coup et enfonça la porte à coups de hache.

— Entrez, entrez, s'écria-t-il ; c'est ici que nous pendrons la fille du perfide consul qui a livré Caumont aux huguenots.

— A mort, à mort, crièrent les soldats furieux.

Lucie et la vieille Marthe n'eurent pas le temps de se recommander à Dieu, et tombèrent sous les coups des hommes d'armes de Péclavé. Le gouverneur croyant que la ville allait être livrée au pillage, se souvint trop tard de la fille de Thomas Bock. Pour la mettre en sureté, il résolut de l'enfermer dans le château ; il entra dans la maison quelques instants après ; il n'y trouva que deux cadavres. Il serra celui de Lucie contre son sein; et jettant sur son fidèle ami Péclavé, des yeux baignés de larmes, il s'écria :

— Morte ! mes soldats l'ont assassinée !

Hors de lui-même, il courut exiter le courage des catholiques, et secondé par les troupes que le duc de Mayenne parvint à faire entrer dans la place, il repoussa les huguenots. Thomas Bock qui avait combattu avec un courage héroïque, voyant que tout espoir était perdu, entra dans sa maison dans le dessein d'emmener sa fille. Il s'évanouit en voyant les deux cadavres baignés dans leur sang. Quelques soldats du sire d'Aymé vinrent à passer, et l'emportèrent loin des portes de la ville. En vain les huguenots opposèrent au duc de Mayenne une résistance qu'ils poussaient jusqu'à la fureur, ils furent chassés de Caumont ; et le lendemain les débris de la petite armée du duc de Laforce se dispersèrent dans l'Agenais et le Périgord.

Quand à Thomas Bock, il suivit quelque temps la fortune du sire d'Aymé ; poursuivi par le remords, il ne pouvait se consoler de la mort de sa fille dont il avait été la principale cause. Un jour, ne pouvant plus résister à son désespoir, il se pendit dans un village à quelques lieues de Bergerac.

LACOSTE.

LARREY.

La chirurgie militaire a son génie partieulier qui la fait essentiellement différer, quand à la pratique, de la chirurgie ordinaire. L'exercice de cet art réparateur, au milieu des dangers dont il est environné, exige de la part de celui qui s'y consacre un courage mille fois plus sublime que le courage héroïque du guerrier qui affronte les périls en méprisant la mort. En effet, tandis que l'emportement de la gloire active le noble cœur du soldat, qu'il éprouve le besoin de soutenir l'honneur de sa patrie, à défendre la réputation du drapeau sous lequel il combat, de venger ses frères d'armes tombés à ses côtés ; le chirurgien, calme au milieu de cette fièvreuse agitation, expose froidement sa vie en volant sous le feu de l'ennemi porter secours aux blessés. C'est l'humanité généreuse adoucissant les maux cruels de la guerre. A la suite de Napoléon, laissant les champs de bataille couverts de soldats en proie aux affreuses souffrances de leurs blessures, apparait Larrey, comme une Providence, multipliant les moyens de réparer les malheurs, fruits de la brillante ambition du premier. On dirait qu'à chaque époque marquante dans les fastes de l'histoire, surgissent des hommes faits pour se comprendre et se compléter ; il fallait aux armées du premier homme de guerre des temps modernes, le premier chirurgien militaire de ces temps : à Napoléon, Larrey !

Le biographe qui veut raconter la vie de notre illustre compatriote, se sent à l'aise, en redisant cette existence si pleine, si loyale, si probe. Il énumère avec satisfaction les honneurs qui en marquent les phases, parce qu'il n'y voit que des récompenses bien méritées. Ce n'est point une gloire usurpée, cette gloire liée si intimement à la grande époque de Napoléon, cette gloire dont chacun des débris vivans de nos vieilles cohortes, depuis le maréchal de l'empire jusqu'au simple soldat, vous racontera les sublimes épisodes.

Larrey, (Jean-Dominique), naquit à Baudéan, dans la vallée de Campan, département des Hautes-Pyrénées. Orphelin et sans fortune, il vint, à treize ans, se placer sous la protection de son oncle Alexis Larrey, qui occupait, à Toulouse, une position élevée dans

Digitized by Google

l'exercice de la chirurgie et le professorat de l'anatomie humaine. A dix-neuf ans, après avoir consacré les six années de son séjour dans cette ville à des études continuelles, le jeune Larrey arriva à Paris, se montra favorablement dans un concours à la suite duquel il fut admis au nombre des médecins destinés au service de la marine royale à Brest. Ce fut en qualité de chirurgien-major qu'il partit de ce port en 1787, sur la frégate la *Vigilante*, pour l'Amérique du nord. Il avait alors vingt-un ans. Quoique la navigation eut été

LE BARON LARREY.

pénible et dangereuse, Larrey ramena tout l'équipage sain et sauf au port d'où il était parti. Il fit tourner au profit de la science ce premier voyage maritime, en publiant ses réflexions sur l'hygiène navale; premier fruit de cette plume qui a enrichi, plus tard, de tant de travaux, les annales de la médecine militaire.

Les armemens de la marine ayant discontinués, Larrey fut licencié. Il revint à Paris, et ne tarda pas à briller dans un concours ouvert pour une place de chirurgien interne aux Invalides. Sa supériorité sur ses concurrens reconnue à l'unanimité par le jury d'examen, ne trouva pas grâce devant le gouvernement qui se rendit coupable d'une faveur en donnant la place à un autre. Cependant, par une sorte de compensation, Larrey fut réintégré dans son ancien grade; mais licencié de nouveau, avec le reste des médecins auxiliaires, il revint à Paris, et dut à un brillant concours, d'où il sortit cette fois victorieux et élu, d'être nommé second chirurgien interne de l'hôtel des Invalides, sous la direction du célèbre Sabatier, qui en était le chirurgien en chef.

Lorsque en 1789, le maître et le disciple furent tous deux appelés aux armées, Larrey fut attaché, en qualité de chirurgien de première classe, à la division du maréchal Luckner. Les impressions qui remplirent sa belle âme, en se trouvant pour la première fois au milieu des scènes de désolation, suite nécessaire de cette brillante campagne du Rhin, lui firent comprendre tout ce qu'avait d'incomplet, et, s'il faut le dire, de barbare, le service des blessés sur le champ de bataille; son cœur et les solides connaissances qu'il avait puisées dans de continuelles études, vinrent en aide à l'humanité. Larrey créa les *ambulances volantes*, ainsi nommées à cause de la facilité qu'elles offraient aux chirurgiens d'accourir sur tous les points d'une bataille au secours des blessés, sans attendre, comme on le fesait auparavant, la fin du combat. Le premier, Larrey donna l'exemple; on le vit parcourir les lignes, sous le feu de l'ennemi.

Il venait de recevoir la mission bien flatteuse d'organiser, pour le service de toute l'armée, son système d'*ambulances volantes*, lorsque l'expédition de la Corse fut arrêtée, en 1794. Agé de vingt-huit ans, Larrey fut nommé chirurgien en chef de la 14me armée de la république. Il se rendit à Toulon; mais l'expédition de la Corse ayant échoué, il fut appelé a

Digitized by Google

l'armée des Pyrénées-Orientales. A la paix de l'Espagne, il fut rappelé à Toulon pour l'expédition de la Corse, qui échoua une seconde fois. Ce fut à cette époque que, chargé de l'inspection et de la direction des hôpitaux militaires de Toulon, d'Antibes et de Nice, il fonda, dans la première de ces villes, cette école de chirurgie et d'anatomie d'où sont sortis depuis tant de chirurgiens de marine distingués.

La campagne d'Italie était déja fort avancée, lorsque le général Bonaparte y appela Larrey pour organiser ses *ambulances*. Epoque mémorable dans la vie du célèbre chirurgien, puisque d'elle datent ses premiers rapports avec Napoléon, Desaix, Jourdan, Kléber et tant d'autres illustrations militaires qu'il devait plus tard retrouver sur tant de champs de bataille. Le général en chef put bientôt passer en revue cet immense matériel: « Votre ouvrage, dit dans cette occasion » Bonaparte à Larrey, est une des plus heureuses con» ceptions de notre siècle, et il suffira à votre répu» tation. »

Le traité de Campo-Formio avait amené une trève entre la France et l'Allemagne. Larrey en profita pour parcourir la Peninsule Italique, dans le but d'apprécier l'état des sciences médicales dans ce beau pays. Le Frioul vénitien était ravagé par une désastreuse épizootie; Larrey combattit le fléau et contribua puissamment à en arrêter les ravages. La population se montra reconnaissante: une députation vint remercier le chirurgien français et lui remettre une lettre du président de cette province dans laquelle les mêmes sentimens étaient exprimés dans les termes les plus flatteurs. Plus tard, enfin, il fut récompensé de cet important service par l'ordre de la couronne de fer.

En 1798, Larrey venait d'être nommé officier de santé en chef de l'armée d'Angleterre; mais cette expédition n'eut pas de suite. On vit alors se former un projet enveloppé de mystère, à la tête duquel s'était placé le général Bonaparte. Une expédition partit de Toulon pour aller toucher le sol africain; Larrey en fit partie. Ainsi eut-il le bonheur de s'associer aux faits d'armes qui, pendant trois ans, illustrèrent la France en Egypte et en Syrie.

Comme chirurgien en chef, la conduite de Larrey fut sublime: à l'attaque d'Alexandrie il sauva la vie au général Kléber, retira de la mêlée le général Menou et passa sous le feu des batteries ennemies l'adjudant-général Lassale. Pendant le mouvement que l'armée fit sur le Caire, Larrey la suivit constamment à travers les déserts de la Lybie et mérita, par les services qu'il lui rendit, le surnom de *providence du soldat*.

A Saint-Jean-d'Acre, ce ne fut qu'aux efforts presque surnaturels qu'il déploya, qu'on dut le salut des blessés de l'armée.

A peine l'armée d'Egypte eut-elle débarqué à Marseille, qu'elle fut rangée en bataille. Un ordre du jour lui annonça que Larrey venait d'être appelé à Paris pour y remplir les fonctions de chirurgien en chef de la garde des consuls. L'armée accueillit par acclamation cette récompense à de si nobles services.

Son séjour au sein de la capitale, permit à Larrey de se rendre aux vœux des jeunes gens qui fréquentaient l'école de médecine, en ouvrant un cours de chirurgie militaire expérimentale. L'homme du camp se montra professeur habile: à une grande clarté dans les faits, il joignait une rare élégance d'expression.

Larrey avait reçu un ordre de se rendre au camp de Boulogne; les 100,000 hommes qui devaient opérer un débarquement en Angleterre furent dirigés sur les bords du Rhin. Il organisa ses *ambulances volantes* avec une telle rapidité, que l'empereur, satisfait, laissa tomber de sa bouche avare d'éloges ces mots flatteurs: « Larrey, vous avez failli être prêt avant moi. »

Maintenant nous éviterons de suivre Larrey. Il faudrait énumérer toutes les fameuses batailles de l'empire; car il fut présent à tous les engagemens de la grande armée. Il nous suffira de dire qu'à Austerlitz il était partout. On le vit recevoir dans ses bras des soldats blessés avant qu'ils fussent tombés. A la fameuse journée d'Eylau, où une attaque inattendue avait fait courir les plus grands dangers aux blessés dont il assura le salut, il fut récompensé par la croix de commandant de la légion-d'honneur. Déja, en 1803, il avait reçu un des premiers la croix d'officier à l'hôtel des Invalides, de la main du premier consul, qui lui avait dit: *c'est une récompense bien méritée*.

Lorsque nos armées entrèrent en Espagne, Larrey fut encore chargé d'organiser le service de santé. Il y contracta le *typhus nosocomial*, maladie cruelle qui faillit le ravir à l'armée. Il était rétabli lorsque les hostilités recommencèrent avec l'Autriche; il suivit encore l'armée. A Esling, où Lannes fut frappé mortellement, l'empereur loua sa belle conduite en présence de toute l'armée. A Wagram il reçut le titre de baron et une dotation de 8,000 francs.

Après la paix de Schœnbrun, Larrey retourna à Paris et reprit son service de chirurgien en chef de la garde. En 1812, l'empereur le nomma, par décret, premier chirurgien de la grande armée.

Pendant la désastreuse retraite de 1812, Larrey se dévoua comme il l'avait fait à Saint-Jean-d'Acre. On le vit faire préparer des toniques avec de la chair de cheval et des herbes arrachées au sol, afin de soutenir les forces de nos soldats épuisés par les fatigues, les besoins et les effets délétères du froid. Il se tint constamment à l'arrière-garde, afin de porter le plus de secours aux blessés qui étaient recueillis sur les chariots des ambulances.

Enfin, à Waterloo, il porta le dévouement à la cause de Napoléon et de la France jusqu'au désespoir: il fut blessé et fait prisonnier pendant qu'il donnait ses derniers soins à ses vieux frères d'armes blessés.

Sous la restauration, M. Larrey conserva le titre de chirurgien en chef de la garde royale, et celui de membre du conseil général de santé dont il est encore revêtu. Comme membre de l'institut (classe des sciences); il a consacré les loisirs de la paix à la publication d'un grand nombre de travaux.

Digitized by Google

Après Juillet 1830, lorsque la garde royale fut dissoute, M. Larrey fut nommé chirurgien en chef de l'hôtel des Invalides, poste qui combla tous ses vœux en devenant pour lui la retraite la plus honorable. A peine y fut-il installé qu'il ouvrit un cours de clinique auquel s'empressèrent d'accourir tous les chirurgiens militaires de la capitale.

Ces paisibles triomphes, qui ornent si bien la fin d'une carrière marquée par tant de fatigues, furent bientôt enlevés à M. Larrey. Il fut destitué de ses fonctions aux Invalides. Le premier chirurgien de la grande armée de Napoléon se vit remplacé par M. Pasquier qui eût le bonheur de suivre M. le duc d'Orléans à *Mascara*.

M. Larrey est pauvre. Honorable anomalie au temps où nous vivons et qui met en relief les belles paroles de l'empereur, qui l'appelait le plus honnête homme de son siècle. Tout le monde sait que M. Larrey fut institué légataire d'une somme de 100,000 fr. et l'un de ses exécuteurs testamentaires pour le legs fait aux blessés de Waterloo. Mais le legs de l'empereur ne lui fut pas payé intégralement, et la somme de 60,000 fr. qu'il reçut lui fut enlevée dans une banqueroute.

Enfin, en 1834, pendant que le choléra ravageait la France, M. Larrey fut chargé par le ministre de la guerre d'inspecter les hôpitaux militaires du midi, et de prescrire le mode de traitement que son expérience et ses lumières lui suggéraient. Il fut accueilli partout avec enthousiasme. On le vit affronter les dangers que présentait une telle mission avec le même sang-froid qu'il montra autrefois au milieu des pestiférés de Jaffa.

Nous avons de M. Larrey différens ouvrages dont voici les principaux : 1° *Récueil de mémoires de chirurgie militaire*, 4 vol. ; 2° *Précis sur la fièvre jaune*, 1822 ; 3° *Chimie chirurgicale exercée dans les hôpitaux militaires depuis* 1792 *jusqu'en* 1836 ; 4° enfin la partie médicale qui a été insérée dans le grand ouvrage sur l'Égypte. Tous ces traités se recommandent par une pureté de style remarquable et un choix d'expressions qui rendent toujours heureusement les pensées de l'auteur. Dignement appréciés par tous les hommes qui s'occupent de l'art de guérir, ils ont été traduits dans la plupart des langues étrangères et ont mérité à M. Larrey un grand nombre de titres académiques.

Ajoutons, en terminant, qu'aux vertus publiques si pures qui forment la couronne civique de M. Larrey, il joint encore toutes les vertus de la vie privée. Il apporte dans le monde des manières franches et aimables qui le font rechercher. M. Larrey est d'une taille peu élevée ; sa figure, qu'entoure une longue chevelure noire, est grave ; son premier abord a quelque chose de la brusquerie du soldat, mais son affabilité met à l'aise presque aussitôt, et fait oublier, dans l'intimité, cet ascendant qu'inspire à son interlocuteur sa haute renommée.

J.-B. Noulet.

UN CAPITAINE DE ROUTIERS.

Il existe encore dans l'ancien comté de Comminges, sur le bord de la petite rivière de la Noue, un vieux château féodal sur lequel plus de six siècles ont passé et qu'on nomme Floran. Les soins des propriétaires et des badigeonneurs qui lui font presque annuellement sa toilette de la tête aux pieds, lui servent à déguiser son âge. A le voir encore debout, mirant coquettement dans les eaux de la rivière qui le caresse, ses faces ridées de lézardes récrépies, on est tenté de le prendre pour un de ces respectables marquis du siècle passé dont la vieillesse, chargée de postiches et de fard, ne s'avouait qu'au moment de mourir.

Ce manoir était autrefois la demeure d'une famille puissante dont le nom se trouve dans les chartes du pays et dans les souvenirs du peuple qui le mêle bien souvent à la poésie de ses légendes. Les traditions conservées dans les villages environnans sont presque toutes chargées de ce nom de Floran qui semble devoir survivre long temps encore à ceux qui le portaient jadis, car ce nom sert de pivot à des histoires dramatiques comme celle que je vais écrire, telle que me la contée, pour mon édification personnelle, il y a quelques années, un brave prêtre de campagne de mes amis.

C'était en 1380. La race des seigneurs de Floran qui avait traversé tant de siècles, devait, au dire de tous les devins du pays, s'éteindre avec celui qui finissait Une triste calamité était attachée en effet à la famille des châtelains qui existaient alors. La jeune épouse sur qui reposait toutes les espérances, les détruisait une à une par une triste fécondité de cadavres. Cela dura presque jusqu'à sa vieillesse, et alors, Dieu lui envoya, par une grâce particulière, une conception heureuse comme il fit autrefois à la femme de l'écriture. Quand vint le temps de la délivrance, elle eut la joie d'entendre enfin un enfant bégayer dans sa couche.

Cette naissance fit taire quelque temps les prédictions des sorciers, mais ne les fit pas oublier ; car il vint au monde, à cette même époque, un enfant qui fut porté au château en sortant du sein de sa mère, et qui fut plus tard appelé le bâtard de Floran.

Les deux frères élevés l'un à côté de l'autre, se portèrent en grandissant une haine instinctive et atroce qui réveilla les fatales prédictions sur la race de Floran, et porta bien des gens à dire qu'un crime se chargerait tôt ou tard de les justifier.

Un crime germait en effet dans cette désunion ;

Digitized by Google

mais on ne devait pas en voir encore de long-temps les déplorables fruits. Il fallut de nombreuses circonstances pour en hâter la venue. Selon la loi féodale qui n'admettait pas de partage, l'enfant légitime fut seul appelé à recueillir l'héritage de ses nobles aïeux; tandis que celui qui portait le vice originel de sa naissance en fut exclu; et, dès lors il eut à subir une sorte de suzeraineté dont les tortures morales étaient de nature à faire plier sa vertu.

Il endura cependant sans se plaindre toutes les souffrances de son orgueil humilié. Il laissa son frère s'emparer du riche patrimoine de ses pères; il sembla n'avoir aucun regret de le voir jouir seul de la richesse, du rang et des honneurs auxquels il semblait appelé par son nom. Il n'y attachait aucun prix. Il avait tout oublié aux pieds d'une jeune vassale; tout jusqu'à sa haine fraternelle qui datait du berceau. Pour lui, candide enfant, la vie, c'était l'amour; le bonheur, c'était le ravissement qu'il trouvait à perdre ses regards dans les yeux de sa bien-aimée. Il laissait dormir l'ambition et restait tout entier aux espérances de sa passion.

Mais bientôt, cet horison nouveau qu'il croyait sans nuages, s'obscurcit. Un amour était né à côté du sien et marchait astucieusement dans l'ombre, en attendant qu'il éclatât avec bruit quelque jour. Plusieurs fois, la jeune fille avait entendu des pas marcher après elle dans les sentiers de la forêt; elle avait eu plusieurs fois à éviter une rencontre qu'elle semblait redouter, à fuir des aveux qui la poursuivaient. Elle cachait tout à son amant; elle ne lui fesait connaître ni les poursuites, ni les aveux; elle ne lui redisait pas non plus les menaces qu'on fesait bruire à ses oreilles pour l'effrayer et la détacher de lui. Mais cela rendait leurs courses plus timides et leurs rendez-vous plus rares et plus mystérieux. Et malgré cela, ils n'avaient pourtant pu soustraire leur mutuelle affection à tous les yeux, car il leur était arrivé bien souvent d'être interrompus dans leurs tendres causeries par l'apparition subite d'un homme qui s'avançait dans le lointain et dont la seule vue fesait fuir la jeune fille des bras de son amant. Dans une occasion cependant, cet homme, auquel ils avaient toujours eu le temps d'échapper, s'approcha d'eux par surprise. Ils n'avaient pas eu le temps d'interrompre leurs doux propos, qu'ils le virent à quelques pas, debout et menaçant. Il alla se placer entre le bâtard et la jeune fille, et dit, en mettant brutalement la main sur cette dernière :

— Cette femme est à moi.

C'était le sire de Floran, le frère du bâtard. Des valets saisirent aussitôt la vassale et l'entraînèrent vers le château.

— Frère, par pitié, disait le pauvre amant, en suivant sa maîtresse qu'il ne pouvait défendre.

— Pitié pour elle ou pour toi.

— Pour tous deux.

— Pour une vassale et pour un bâtard! tu es fou. Et ils entrèrent dans la salle d'armes où les valets avaient déposé la jeune fille qui s'était évanouie en chemin.

— Qu'on la réveille dit le châtelain.

— Tu ne peux déshonorer cette enfant, car je l'aime, disait le bâtard en lui pressant les mains.

— Eveillez-la! répéta brusquement le châtelain.

— Encore une fois, grâce pour elle.

Le châtelain fit un geste d'impatience et s'avança vers le groupe des valets qui tenaient la jeune fille.

— Arrête, dit le bâtard, tu la respecteras; car je reste.

— Nous le voulions aussi, dit le sire de Floran sans discontinuer de marcher. Après avoir fait quelques pas, il s'arrêta pour inviter dédaigneusement son frère à le suivre. Mais celui-ci ne le pouvait pas. Il venait d'être saisi par trahison et lié à un poteau.

— Qu'on l'éveille! cria-t-il pour la troisième fois.

En même temps, deux valets du groupe prirent la jeune fille par les bras et par les cheveux, et commencèrent à la frapper avec de grosses lanières de cuir. Une sorte de bailly, à figure impassible, placé entre les bourreaux, comptait flegmatiquement leurs coups.

— Frappez toujours, criait le châtelain. Bailly ne te trompe pas, il faut qu'il y ait assez de meurtrissures pour venger mon amour dédaigné... et pour la guérir du sien, ajouta-t-il, en se tournant vers le bâtard qui était à côté de lui, toujours attaché au mur, le corps ployé sous ses émotions et la tête perdue. Les douleurs qu'il endurait étaient horribles et lui montrait le spectacle qui se passait sous ses yeux comme une fatale hallucination. Il avait d'abord tendu ses bras à sa maîtresse comme un refuge, mais il les avait laissé tomber bientôt avec une résignation désespérée.

— Pas un de plus, dit le bailly, en arrêtant les coups, la patience fléchit.

— Alors qu'elle choisisse, dit le châtelain.

— Chosis, choisis, dirent tous les assistans.

La jeune fille se leva raide et droite comme une statue. Une sorte d'exaltation divine la soutenait. La peau labourée, les vêtemens déchirés, les cheveux en désordre et collés par le sang, elle alla se placer comme un remords en face des deux frères.

— Je ne serai à aucun de vous, dit-elle; à toi, en regardant tristement son amant, parce que monseigneur ne le veut pas; à vous, monseigneur, parce que Dieu le défend.

— Dieu! s'écrièrent les deux jeunes gens, en attachant à ce mot une pensée bien différente.

— Oui, Dieu, qui attend sa servante à l'abbaye de Fabas, dit-elle en s'en allant.

Et le bailly ne la retint plus, et le seigneur de Floran cessa de la convoitiser, et son amant n'osa pas la suivre; car la vassale allait être religieuse, et l'amante l'épouse du Seigneur.

Les deux jeunes gens la regardèrent s'éloigner, et, lorsqu'elle eut disparu, ils restèrent en face l'un de l'autre avec une haine de plus.

— Ainsi, dit le bâtard, je suis condamné à ne rien posséder sur la terre.

— Rien, dit le sire de Floran.

— Je n'aurais ni manoir, ni seigneurie que je puisse jamais abriter sous mon épée?

Digitized by Google

—Il n'y a pour un bâtard que le couvent : il lui tient lieu de manoir et de seigneurie.

—Oui, mais il y a pour un homme encore un refuge d'où il peut conquérir, ce que l'injustice lui refuse. Ecoute-moi, frère : je te hais, parce qu'au berceau on m'a frappé pour toi ; je te hais, parce que plus tard on m'a dépouillé pour toi ; je te hais enfin ; je te hais, parce que toute ta vie s'est nourrie de la mienne. Tu m'as poursuivi par tout sans relâche. Je n'ai eu pour me réfugier contre toi ni ma part de manoir, ni ma part d'héritage ; tu m'en as toujours chassé en me disant : c'est à moi. Et lorsque j'ai voulu m'écarter de ce que tu aimes pour me faire une existence étroite et inapperçue, tu es encore venu à moi pour la briser ; tu m'as séparé de la jeune fille en me disant cette fois encore : elle m'appartient. Malheur à toi ! j'avais oublié ma haine et tu m'en fais souvenir.

— Vous la perdrez, dit son frère, en ricanant ; le cilice du moine vous en guérira. Encore quelques jours, et en place de votre haine, vous viendrez de l'abbaye pour nous porter votre bénédiction.

— Moine ! dit le bâtard, en serrant son épée comme si on eut voulu l'en séparer, je ne le serai pas.

— Pourquoi ?

— Parce que je suis gentilhomme et soldat, et parce qu'il y a devers Toulouse et ailleurs des confréries pour les hommes de cœur.

— Des confréries établies par Satan pour marauder dans les campagnes.

— Oui.

— Des bandes de soldats sans aveu, dont la vie se passe à se battre pour voler.

—Pour voler.

—Des brigands qui vivent en dehors de toutes les lois, et dont la vie, chargée de meurtres, appartient au bourreau.

— C'est cela.

— Eh ! bien, va, dit le sire de Fioran, avec une satisfaction qu'il ne prit pas la peine de cacher : va t'enrôler parmi les Maynades ; ma vengeance est satisfaite.

— Et la mienne commence, dit le bâtard, en sortant du château.

Les jours et les mois s'écoulèrent sans qu'on le vit paraître dans le pays. Son souvenir s'affaiblit peu à peu dans le cœur des pauvres serfs qu'il avait souvent soulagés, et il s'effaça, après quelques années, de la mémoire de son frère dans laquelle il n'avait figuré, depuis son départ, que sous la consolante forme d'un pendu.

Le jeune homme cependant n'avait pas encore eu une destinée à justifier les regrets des pauvres vassaux, ni la joie de son frère. Il existait, mais on ne s'en doutait pas, parce que personne ne l'avait rencontré ou n'avait encore pu le reconnaître. Il s'était incorporé dans une compagnie de routiers qui désolaient à cette époque l'Albigeois En arrivant au milieu d'eux, il avait abandonné son nom de noble dont la gloire ne lui appartenait pas pour en prendre un qu'il put élever à son gré et laisser avec orgueil. Il avait dépouillé ce qu'il avait pu emporter de la maison paternelle, de préjugés de caste, pour se ranger avec tous les routiers sous l'égalité du sabre, et il n'avait songé à en sortir que par les moyens admis par la compagnie. Ces moyens c'était la valeur jusqu'à la férocité ; la prudence jusqu'à la fourberie, et le dévouement pour ses frères jusqu'à l'abnégation.

Il eut occasion de faire briller toutes ces qualités extrêmes dans différentes occasions. Une première fois, en fesant assassiner jusqu'au dernier homme d'une garnison qui avait résisté ;

Une seconde, en engageant sa troupe mercenaire au service de deux seigneurs qui guerroyaint l'un contre l'autre, et en filoutant à chacun le prix de sa trahison ;

Une troisième enfin en se dévouant à défendre un défilé, pour donner à ses soldats, poursuivis, le temps d'en sortir.

C'était, comme on le voit, un terrible routier que le bâtard,

Elu capitaine, tout d'une voix, presque à son arrivée, il avait remercié ses camarades de ce choix par des services qui firent fleurir la compagnie. Il était constamment sur le pied d'une menaçante neutralité, où il tenait la balance entre les partis qui se battaient, pour les exploiter à la fois sans danger. Il ne vendit jamais son secours qu'à la dernière extrémité. Il préféra mener sa bande en campagne pour son propre compte et lui faire rançonner le pays. Il fit souvent main basse sur les hamaux, il brula des villages, et mit quelquefois à sac de riches quartiers de ville.

Tous ceux qu'il commandait étaient comme lui sans pitié, ni merci. C'était des gens de diverses nations : des Aragonais, des Navarrais, des Basques et des Brabançons, presque tous voleurs ou meurtriers, qui s'étaient réfugiés à l'ombre d'un drapeau pour échapper à la geole. Il s'y trouvait aussi de nombreux aventuriers qui aimaient à courir à la fortune par le pillage ; puis aussi quelques gendarmes, que le malheur de nos guerres et l'épuisement des finances avaient fait licencier des corps d'armée ; tous gens, différens de nation, de nature et de mœurs, amalgammés sous une même bannière, s'unissant pourtant dans un même but, et le poursuivant avec ensemble. Ils s'aimaient et se soutenaient entre eux avec autant d'énergie qu'ils en mettaient à haïr leurs ennemis. Cette affection était du reste une nécessité pour eux, car elle leur était nécessaire pour échapper aux poursuites que les évêques et les conciles ordonnaient souvent pour les détruire. Leur mort donnait, à un fidèle, indulgence plénière, et une croisade contre eux, valait, au seigneur qui l'entreprenait, les grâces qu'il aurait gagnés dans un pélérinage en terre sainte.

Mais les prédications et les attaques échouèrent toujours à les faire disparaître de la contrée ; ils y demeurèrent sans jamais s'y incorporer. Ils continuèrent leur souveraineté vagabonde et terrible, et ne lui permirent jamais d'échapper à l'impôt de sang et de rapines qu'ils y avaient établi.

— Compagnons, dit un jour le bâtard à ses routiers campés sur le bord du Tarn, le pays que nous habitons est désolé et ne peut plus nous nourrir, nous le quittons ce soir. Et chacun à la première heure de la nuit

Digitized by Google

chargea ses armes sur son dos et se mit à marcher silencieusement à la suite de son capitaine. Ils voyageaint avec précaution comme s'ils fussent allés à une embuscade, et ils arrivèrent au point du jour en vue de Toulouse. Le chef fit reposer ses bandoliers jusqu'à la nuit suivante; il les arrêta à quelques lieues seulement de la ville, et pour les rassurer contre ce dangereux voisinage, il leur disait : courage compagnons, vous êtes les rois des routes.

Ils se levèrent de nouveau à la chute du jour et recommencèrent leur marche; vers le midi, ils passèrent sous les murs de Muret sans s'y arrêter. Ils s'engagèrent dans la route du Comminges en envoyant un soupir de convoitise à chaque ville ou village qu'ils rencontraient. Ils laissèrent ainsi derrière eux le clocher qui se dresse comme un géant pour protéger l'église de Martres et la cascade qui surgit sur les rochers, à quelques lieues plus loin; ils s'engagèrent dans un pays pierreux et difficile, coupés par des ravins et embarrassés de collines. Les routiers surmontèrent tout et marchèrent toujours.

— Frère, disait un Coteret à un autre Bandolier que la fatigue fesait botter à côté de lui, ce pays n'est pas celui que cherche notre chef.

— Certes, je le vois; mais je voudrais que ce fut celui-là pour mes jambes qui n'en peuvent plus.

— Du courage, il doit être loin.

— Oui, j'en aurai; car j'ai l'espoir de rencontrer un paradis après cet enfer.

— C'est juste, dit le Coteret, les moines disent souvent que la route du ciel est semée de pierres et de ronces.

— Et peut-être allons-nous à quelque bonne prise, ajouta le blessé.

— Bonne! dit le Coteret, cela ne suffit pas. Nous en avons conquis d'excellentes à moins de peine; il faut que celle-ci soit encore au-dessus.

— Oui, il faut qu'il y ait du sang à occuper toutes nos dagues, et de l'or à remplir toutes nos bourses.

— Par Judas, mon patron, dit le blessé, si je m'arrête en route, frère, tue moi; j'aurais un regret de moins.

La lune qui se leva en ce moment, leur permit de voir à leur droite un manoir solitaire, placé sur le bord de la petite rivière qu'ils cotoyaient depuis plus de deux heures. Il reposait enfermé dans le cercle de ses fortes murailles dont les faces brunes regardaient par les cents yeux des meurtrières.

— Compagnons, c'est ici, dit le bâtard, en montrant à sa bande la herse qui défendait l'entrée du château. Il faut que ces murailles soient escaladées avant le jour. Aux armes! je vous donne ce riche manoir à sac, pillez, violez et tuez, tout vous est permis; tout vous appartient : je ne demande pour ma part de butin qu'un prisonnier vivant.

— Lequel, dirent les routiers.

— Le châtelain? leur cria le capitaine en les poussant à l'assaut.

Toute la troupe se jetta aussitôt à plat ventre pour s'approcher avec plus de sûreté; elle se mit à ramper à la trace de son chef comme une couvée de reptiles. Profitant avec habileté de tous les embarras, de toutes les inégalités du terrain, ils s'avancèrent sans être apperçus des sentinelles qui se promenaient sur la tour et ils arrivèrent sur le bord du fossé. Ils restèrent un instant à écouter si quelque cri d'alarmes ne s'échapperait pas des barbacanes, et puis ils sortirent l'un après l'autre des joncs de la rive et se mirent à nager silencieusement vers l'autre bord. Une seule enceinte de murailles défendait le château; mais c'était de hautes et puissantes murailles derrière lesquelles se fesait entendre continuellement le pas grave et lourd des gendarmes, et dont le sommet était chargé d'archers dormant à l'ombre des créneaux, que la lumière douteuse de la lune arrondissait en ce moment comme des casques sur leurs têtes.

Les routiers s'attachèrent à chaque pierre comme des lezards et grimpèrent lentement et de front sans se laisser épuiser par la peine ni affaiblir par le sang qu'ils laissaient derrière eux sur les pointes du silex. Ils suivaient leur chef qui, debout, seul au sommet, enlevait à lui et rejettait dans l'enceinte, chaque routier à mesure qu'il s'en approchait,

Lorsque toute la bande eut gravi cette ceinture de pierres roulées autour du manoir, le bâtard donna le signal de descendre, en jettant d'un coup de poignard un archer, dans l'enceinte, et en se laissant tomber à terre sur son cadavre. Chaque soldat l'imita et s'élença sur le sol, en se fesant suivre du corps d'un ennemi.

Les gendarmes, qui s'étaient reveillés au bruit de ces chûtes précipitées comme des cataractes, n'eurent pas le temps de se défendre contre des ennemis qui leur tombaient sur la tête. Ils furent égorgés jusqu'au dernier avant d'avoir pu se lever pour combattre.

Ce fut dès ce moment une large tuerie qui alimenta jusqu'au jour le ruisseau de sang qui coulait dans la rigole de la cour; et tous ces égorgemens se faisaient en silence, avec calme et sécurité; on n'entendait aucun bruit de voix, aucun choc de fer; on voyait seulement des routiers se baisser sur des hommes endormis et le poignard sur leurs cœurs et le gantelet sur leurs bouches, ils étouffaient leurs cris et éteignaient leurs plaintes.

Le château surpris dans son sommeil fut promptement envahi, et alors la joie long-temss compriméo fit explosion. Il y eut des trépignemens et des cris féroces à faire éclater les voûtes. Les égorgeurs dont la tête tournait à la vapeur du sang, se répandirent dans les corridors comme des molosses affamés, les pillards entrèrent dans les grandes salles pour les fouiller. C'était une soif de sang et de butin qu'aucune victime ne pourrait étancher qu'aucune proie ne pourrait satisfaire.

Pendant ce temps, le bâtard, séparé de sa bande, courait seul dans les appartemens où il espérait rencontrer sans doute le châtelain. Il en suivit tout le dédale sans s'y égarer, et comme s'il l'avait parcouru autre-

Digitized by Google

fois; mais cela ne lui servit de rien, car il ne rencontra personne. Il était prêt à croire qu'il avait échappé, lorsque de grands cris se firent entendre dans l'aile du château que fouillaient les bandoliers, et parmi ces cris une voix suppliante qu'il reconnut.

— Par pitié! disait cette voix, prenez ma vie, mes richesses, mais respectez cette femme.

— Elle est à nous, répondaient les routiers, comme tout ce qui t'appartient.

— Elle n'est ni à vous ni à moi, mais à Dieu, beuglait avec désespoir cette voix qui s'approchait de plus en plus de l'endroit où se trouvait le bâtard.

Bientôt la porte s'ouvrit, et quatre routiers lancèrent à ses pieds un homme qui s'y attacha en suppliant.

— Capitaine, à vous le châtelain, à nous la jeune fille, dirent-ils en s'en allant.

— Oh ! grâce pour elle, monseigneur, disait l'homme à genoux, en courbant le front jusqu'au sol.

Le routier resta sans réponse.

— Si vous avez quelque part une femme aimée qui vous ait fait conquérir péniblement son amour, messire, je vous en conjure, rendez-vous à mes prières.

Le routier demeura impassible.

PILLAGE DU CHATEAU DE FLORAN.

— Oh ! voyez-vous, je m'applique depuis quatre ans sans relâche à faire sortir une indigne passion de son cœur pour que la mienne y trouve place, et bientôt peut-être j'allais réussir.

En ce moment on entendit de la salle voisine des cris aigus qui furent bientôt étouffés par des rires.

— Malheur ! malheur ! cria le châtelain, en embrassant toujours les genoux du routier, c'est elle. Tous mes trésors et toutes mes terres pour la sauver ! Oh ! vous n'y courez pas; parlez donc, mais que vous faut-il ?

— La vengeance, murmura sourdement le routier.

Le son de cette voix tomba comme un éclat de foudre sur la tête du châtelain ; il se releva vivement, et il vit debout, devant lui, la sombre figure de son frère le bâtard.

Ces deux hommes demeurèrent quelque temps immobiles, en face l'un de l'autre. La haine qui s'échap-

Digitized by Google

pait de leurs regards brillait comme des éclairs et précéda les paroles de rage qui grondèrent bientôt entre leurs dents.

— Sire de Floran, dit le bâtard, l'épée nue à la main, celui que tu voulais faire moine t'apporte sa bénédiction : es-tu prêt ?

Le châtelain pour toute réponse courba la tête comme pour recevoir le dernier coup.

— C'est trop tôt, continua le bâtard en remettant la dague dans sa gaîne.

— Frappe, mais n'insulte pas, disait le noble sire.

— Te tuer ! mais après cela tu m'échapperais, et tout serait fini ; mais ma vengeance, qui depuis si longtemps me soutient serait éteinte. Oh ! non, ma haine n'aurait pas assez de ton cadavre pour se repaître. — Ah ! tu ne veux pas que je t'insulte. Frère, tu es fou. Souviens-toi que je suis ici ce que tu y étais autrefois, dit le bâtard, en le dominant du regard. Souviens-toi que je t'humilierai comme tu m'as humilié, que je t'abaisserai comme tu m'as abaissé, que je t'écraserai enfin, ajouta-t-il avec un éclat de voix terrible, comme tu m'as écrasé, et d'un revers de son gantelet de fer il le jeta à terre et mit le pied sur son corps.

Mon heure est venue, dit le routier : voilà long-temps que je l'attendais. Je veux aujourd'hui te dépouiller à mon tour et t'envoyer nu par les chemins, ainsi que tu le fis autrefois. Tu t'emparas de l'héritage que nous avait laissé notre père, je le reprends. Tu me séparas de ma maîtresse pour en faire ta concubine, je te sépare de ta femme pour la donner à mes soldats. Ecoute ses plaintes, on dirait qu'elle râle ; la malheureuse.

— Tu te trompes, dit le sire de Floran, ce n'est pas ma femme.

— Mais alors pourquoi demander grâce et merci pour elle ?

— J'avais tort.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne l'ai entendue se plaindre que devant moi.

— Tu railles, dit le bâtard ; écoute-là, elle se débat en ce moment au milieu des routiers.

— C'est une erreur, interrompit son frère avec un ricanement de démon, elle rit avec eux.

— Et ces sanglots qui arrivent jusqu'à nous et que font naître les caresses des soudards.

— Ce sont des baisers qu'elle leur rend.

— Et ces râles ?

— Ce sont des soupirs.

— Et ces cris sourds ?

— C'est le plaisir qui les étouffe.

— Oh ! je ne te laisserai pas cette dernière illusion, dit le bâtard, en l'entraînant après lui.

La salle dans laquelle ils entrèrent était remplie de routiers ivres et débraillés. Ils formaient une grande ronde et dansaient en s'accompagnant d'ignobles chansons. Au milieu d'eux, dans le cercle qui tournoyait, était couchée une femme meurtrie, échevelée et morte.

— Eh bien ! dit le routier en regardant son frère avec un sourire de triomphe.

— Place ! s'écria le châtelain d'une voix éclatante qui fit fuir les routiers à l'extrémité de la salle. — Regarde-la, continua-t-il en s'adressant au bâtard ; regarde-la. Et, comme celui-ci hésitait, il se mit à genoux devant ce cadavre pour forcer son frère qui reculait d'horreur à s'en approcher encore. — Frère, c'est ta fiancée. Je l'ai arrachée de son couvent ; mais je ne l'aime plus depuis que je t'ai vu, et je te la rends, dit-il avec un long rire dont les éclats, saccadés par une joie féroce, ressemblaient à des hoquets.

Mais le routier leva son poignard et éteignit d'un coup cette atroce raillerie ; puis, se baissant lentement jusqu'à terre, comme pour regarder de plus près ces deux cadavres, il se coucha sur le flanc et ne se releva plus.

Prosper PAYEN.

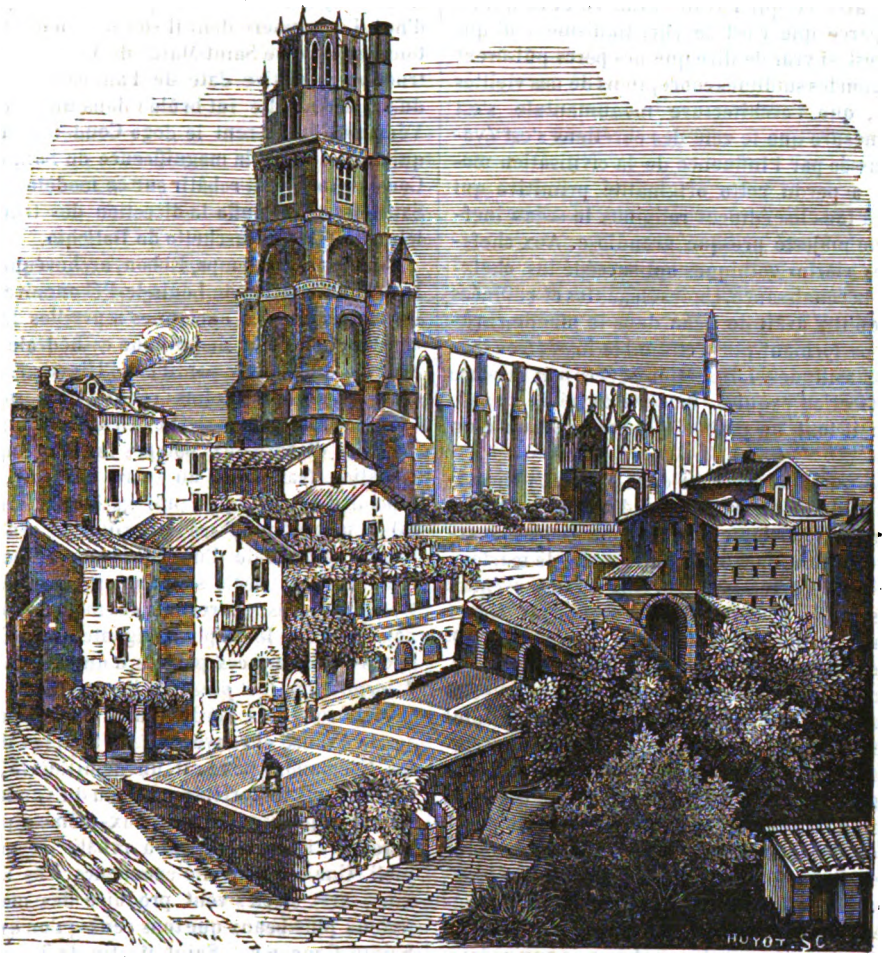
HISTOIRE DES CATHÉDRALES DU MIDI.

SAINTE CÉCILE D'ALBY.

L'étude des cathédrales est aussi pittoresque que poétique. Ces constructions prodigieuses et en dehors de toutes les proportions connues de l'architecture, étaient pour les fidèles autant d'emblèmes visibles du christianisme ; elles représentent le système chrétien avec sa grande hiérarchie, et les peuples du moyen âge qui les voyaient de loin s'élever au-dessus des cités, les saluaient comme des signes célestes. Prêtres, manans, seigneurs, vassaux, rois et sujets réunirent leurs efforts pour imprimer à ces monumens la grandeur de la pensée divine qui s'y rattachait par un lien mystérieux.

Malheur à vous ! si, en vous arrêtant devant les porches gothiques, ou en errant sous les voûtes immenses que des peintres encore inhabiles parsemèrent de figures grotesques, vous cherchez dans la maison de Dieu la perfection des temples de la Grèce et de Rome ; vous n'avez pas compris le génie chrétien, le génie du moyen âge, sorte d'instinct sublime qui produisait des chefs-d'œuvre d'architecture, dont le modèle n'était nulle part : étonnantes créations auxquelles les peuples entiers participèrent pour attester qu'elles devaient leur naissance, non à l'inspiration d'un seul, mais à la pensée de tous. C'est l'ensemble des vieilles

Digitized by Google



CATHÉDRALE D'ALBY

basiliques qu'il faut admirer. Asseyez-vous près d'une colonne, au fond du sanctuaire; écoutez les sons multipliés de l'orgue qui se prolongent d'arceaux en arceaux; contemplez les innombrables vitraux ornés de mille figures diverses, brillans de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel; comptez les ogives, les colonnes, les chapelles, les statues des saints, et ensuite vous me direz si tout cela ne vous a point ému, si tant de merveilles, œuvres de plusieurs générations, ne jettent pas l'âme dans un ineffable ravissement. Et encore l'architecture grandiose qui présida à la construction des premiers temples chrétiens a aussi ses détails admirables de travail et de perfection; ses ogives, jetées l'une sur l'autre, ses plans variés, ses ouvertures découpées, ses flèches si légères, ses dentelures si élégantes, qu'on dirait qu'elles ont été découpées sur la soie par le magique ciseau des fées, sont autant de chefs-d'œuvre qui exciteront toujours l'admiration des architectes modernes.

Et, si ces innombrables beautés de détail ne suffisent pas pour vous convaincre de la supériorité de l'art chrétien sur tous les monumens que nous voyons s'élever de nos jours, reportez votre imagination vers le passé : ici, point de mystères, comme dans les pompes religieuses de la Grèce; le peuple peut entrer à grands flots, se répandre par de larges portiques sous des voûtes immenses; presser le sanctuaire, prendre part aux actes mystérieux du prêtre, prier avec lui et se mêler aux solennités. Aussi nos vieilles cathédrales ont leur caractère propre, caractère de majesté inconnu à tous les autres cultes de la terre. C'est l'empreinte si intime et si profonde du christianisme.

Qui révéla donc à nos pères les secrets de cette belle architecture qu'on chercherait en vain à imiter aujourd'hui? Qui les initia aux mystères de l'art? L'inspiration! enthousiasme divin qui élève l'homme au-dessus de lui-même, et lui rend facile ce qu'il avait d'abord regardé comme impossible. L'architecture du

Digitized by Google

moyen âge est une architecture de génie; elle n'a rien de commun avec ce qui l'avait devancée et ce qui l'a précédée, parce que c'est le christianisme seul qui l'a faite. Il est si vrai de dire que nos pères puisèrent dans la religion les sublimes conceptions de nos vieilles cathédrales, que l'architecture monumentale s'est affaiblie à mesure que le zèle des chrétiens s'est évanoui. Repoussée par l'influence de la civilisation moderne, elle a perdu cette originalité primitive qui imprimait à tous les édifices religieux le sceau ineffaçable d'une majesté presque grandiose. Aux chefs-d'œuvre des siècles gothiques ont succédé les chefs-d'œuvre de la renaissance, copies élégantes et raffinées de tout ce qu'il y avait de beau dans le monde chrétien, mais ne formant plus l'ensemble mystérieux de nos vieilles basiliques. L'imitation sévère prit la place de cette perfection exquise, de cette unité de pensée qui entraînait tout un peuple à la construction d'un temple.

Qui ne se rappelle avoir lu dans nos naïfs chroniqueurs les récits de ces excursions d'ouvriers maçons qui, pendant les onzième et douzième siècles, parcouraient la France, la truelle d'une main, le marteau de l'autre, et s'arrêtaient partout où les évêques avaient besoin du secours de leurs bras pour élever de nouveaux temples à Dieu. Les prélats eux-mêmes présidaient aux constructions de leurs églises. Saint Germain, évêque de Paris, traça le plan de celle que le roi Childebert fit élever en l'honneur de saint Vincent, et qui porta plus tard le nom du saint architecte. Saint Avite, évêque de Clermont, fit aussi construire un grand nombre d'églises dans la Haute et la Basse Auvergne. Quelques années après, Saint Agricole, évêque de Châlons-sur-Saône, Ferréol, évêque de Limoges, Saint Dalmassius, évêque de Rhodez, jetèrent aussi les fondemens des magnifiques cathédrales que nous admirons encore dans les villes dont ils furent les premiers pasteurs. Les rois eux-mêmes ne dédaignèrent pas de coopérer à la construction de ces masses gothiques qui ont été et seront toujours des monumens destinés à rappeler les croyances, les mœurs et l'histoire des siècles passés.

Dans le VII^e^ siècle, Dagobert fit construire l'église Saint-Denis et y déploya cette magnificence royale dont la tradition est devenue si populaire par les chansons naïves de nos vieux romanciers sur le bienheureux saint Eloi. Le même monarque vit aussi la première tour du clocher de Strasbourg s'achever sous ses auspices, et s'élever sur les bords du Rhin, comme pour défier les siècles à venir de produire un monument si prodigieux.

Le puissant génie de Charlemagne, qui, dans un siècle barbare, comprit toute l'influence de l'art sur la civilisation à laquelle il travaillait avec tant de constance et d'efforts, couvrit l'empire d'Occident de cathédrales et de monastères. Louis-le-Débonnaire hérita du goût de son père pour les constructions pieuses. Les moines, encouragés par ses faveurs, étudièrent les règles de l'architecture, qui se perfectionna d'une manière étonnante jusqu'au règne de Philippe-Auguste. Cependant les cathédrales, proprement dites, n'étaient pas encore telles que nous les voyons aujourd'hui. La première dont il soit fait mention dans l'histoire est celle de Saint-Marc, de Venise, dont la construction primitive date de l'année 830. Vers la fin du X^e^ siècle, elle fut brûlée dans une sédition où les Vénitiens égorgèrent le doge Condanio. Urseolo 1^er^, qui avait admiré la magnificence de Sainte-Sophie de Constantinople, fit rebâtir sur ce modèle la cathédrale Saint-Marc, et confia la direction des travaux au célèbre architecte Buschetto do Dalichio.

Vers le même temps, Ebbon, archevêque de Rheims, avec l'autorisation de Louis-le-Débonnaire, employait les matériaux des anciennes murailles de la ville à la construction de la magnifique cathédrale, qui ne fut achevée que sous le pontificat d'Hincmar. L'église métropolitaine de Rheims réunit dans son ensemble toute la grâce et la majesté de l'architecture gothique. Destinée d'abord aux pompes les plus importantes de la nation française, au sacre des rois, elle devait répondre à cette royale prérogative. Aussi son portique est-il magnifique, ses murailles et son clocher de forme pyramidale d'un effet merveilleux, et l'artiste du XIX^e^ siècle s'étonne que les hommes aient trouvé dans ces âges reculés des moyens assez puissans pour réaliser leurs plans gigantesques. C'est bien ici le cas de répéter ces paroles d'un célèbre écrivain :— *L'inspiration fait plus que l'art.*

Mais voici des hordes barbares qui se précipitent sur la France et renversent les temples du Seigneur; les Normands, pendant un demi-siècle, portent de toutes parts le terrible marteau du vandalisme, jusqu'à ce que, subjugués eux-mêmes par le génie chrétien, ils travailleront à rebâtir ce qu'ils ont démoli. Une ère nouvelle commence. Les X^e^, XI^e^, XII^e^, XIII^e^, XIV^e^ siècles vont produire des monumens religieux plus beaux que tous ceux qu'on avait admirés. Sainte-Geneviève, Saint-Martin de Tours se relèvent de leurs ruines; le roi Robert, dit le Pieux, couvre toute l'Ile de France d'églises et de couvens. Louis XI fait fleurir l'architecture et les beautés de l'art chrétien dans son vaste royaume; l'ardeur des constructions se réveille dans tous les cœurs, et on bâtit la Sainte-Chapelle, édifice si élégant et si pur, que l'art moderne ne produira jamais rien de plus parfait. Au milieu de tous ces travaux si promptement entrepris, exécutés en si peu de temps, s'achevait lentement la construction de Notre-Dame de Paris, la cathédrale par excellence, qui rappelle tant de souvenirs, et qui reçut si souvent sous ses voûtes l'élite de la nation, aux grandes solennités de la patrie.

Pendant que les peuples du Nord multipliaient avec tant d'activité les chefs-d'œuvre enfantés par le génie fécond du moyen âge, nos pères du Midi restaient-ils dans une coupable inaction? Non. Dans ces siècles reculés, la France méridionale fut, comme elle l'est encore aujourd'hui, le foyer des beaux-arts et de la force intellectuelle. Les innombrables monumens qui échappèrent au fer dévastateur des Croisés vomis par le Nord, attesteront toujours que nos ancêtres furent

Digitized by Google

les premiers à connaître les sublimes beautés de l'architecture nouvelle que le génie chrétien venait d'inventer. Ils construisirent la cathédrale de Rodez, si renommée par son clocher, Sainte-Marie d'Auch, si célèbre par ses vitraux, Saint-André de Bordeaux avec ses flèches aériennes, la cathédrale de Lescar, Saint-Bertrand de Comminges, Saint-Just de Narbonne et Sainte-Cécile d'Alby. En un mot, chaque ville eut sa basilique, et si les guerres de religion n'avaient pas porté dans notre malheureuse patrie la flamme et la dévastation, le Midi serait, sans contredit, la région de la France la plus fertile en monumens.

Il entre dans le plan que nous nous sommes tracé, de donner l'historique et la description des chefs-d'œuvre de l'architecture méridionale. Certes, le champ est vaste et la moisson abondante. De quelque côté que nous portions nos pas, nous trouvons quelque monument religieux ou féodal à admirer. Ici, c'est une vieille basilique; là, un manoir long-temps habité par de puissans seigneurs; plus loin, une forteresse, un monastère, une abbaye.

Dans une telle abondance de matières, nous avons cru devoir nous arrêter d'abord aux cathédrales dont l'histoire offre le plus d'intérêt, soit par leur architecture, soit à cause des souvenirs qu'elles rappellent et des grands événemens dont elles ont été le théâtre. Le choix n'a pas été long à faire : Sainte-Cécile d'Alby est connue depuis long-temps comme étant la plus belle des basiliques du Midi. Elle renferme les plus grandes épopées du bas-empire et du moyen âge; elle résume à elle seule l'architecture de trois siècles avec ses modifications diverses qui devaient la conduire plus tard à une perfection plus ou moins complète. Elle a vu nos révolutions, nos ruines, nos fléaux de toutes sortes. C'est un témoin vénérable que nous pouvons consulter en toute sûreté pour connaître le caractère des siècles passés, et les mœurs de ceux qui nous ont devancés sur la terre que nous habitons.

La capitale de l'ancien Albigeois, éloignée des routes qui sillonnaient la Gaule Narbonnaise, et les deux Aquitaine sous la domination romaine, passa presque inaperçue aux yeux des maîtres du monde : le moment où elle devait jouer un rôle important et payer son tribut au trésor commun des destinées méridionales, n'était pas encore venu. Elle l'attendit patiemment, avec l'insouciance d'un jeune soldat qui se repose sur sa lance sans se douter que le combat est sur le point de commencer. Cette ville qui avait conservé dans toute sa pureté le type de son origine Gauloise, qui ne s'était point sali dans le bourbier de la civilisation factice du bas-empire, embrassa avec enthousiasme la religion chrétienne aussitôt que les successeurs des premiers Apôtres prêchèrent dans les Gaules les doctrines du Christ. Le zèle des Néophites s'enflamma de plus en plus, l'église d'Alby fut bientôt une des plus florissantes du Midi; elle obtint du souverain pontife un siége épiscopal qui fut long-temps occupé par des prélats justement célèbres par leur science et leurs vertus. Plus tard, on construisit une cathédrale qui fut dédiée à la Sainte-Croix; elle était bien loin d'égaler la magnificence de l'église métropolitaine qui excite aujourd'hui l'admiration de tous les étrangers. Il n'en reste plus que quelques débris qu'on a découverts dernièrement entre l'ancien palais des comtes et Sainte-Cécile : on a trouvé aussi quelques arcs du cloître qui l'environnait dans la moitié de sa largeur. Sainte-Croix avait 87 mètres de longueur; une seule porte qui s'ouvrait au nord-est donnait passage aux nombreux fidèles qui y affluaient aux grandes solennités du catholicisme. Les murs qui environnaient le cloître étaient surchargés de larges pierres sur lesquelles on avait gravé de longues inscriptions sépulcrales. Si ces précieux restes avaient échappé à la fureur des démolisseurs, ils offriraient aux investigations des antiquaires un curieux nécrologue. Malheureusement le plus grand nombre des pierres a été enlevé, et les suscriptions sont effacées. Les contreforts étaient primitivement décorés de colonnes extérieures, et des arcs à plein-cintre complétaient les ornemens que l'architecture des premiers siècles du christianisme n'avait pas épargnés en construisant l'église de Sainte-Croix.

Sicard d'Alaman, ministre des finances de Raymond VII, comte de Toulouse, sur le point de mourir, légua vingt mille sols tournois pour la construction d'une nouvelle cathédrale. Néanmoins, les travaux furent encore retardés, et ce ne fut que deux ans après, au commencement du mois de janvier 1277, que Bernard de Castanet, dès qu'il eut pris possession de son siége épiscopal, posa la première pierre de Sainte-Cécile. Cet édifice monumental ne devait être terminé que deux cent trente ans plus tard, et la construction ne fut entreprise avec activité que vers la fin de 1282. Les travaux nécessitèrent bientôt des dépenses énormes; en vain Bernard de Castanet assigna le vingtième de ses revenus pour subvenir aux frais; le nouveau secours et le tribut que le chapitre s'imposa volontairement ne furent pas suffisans pour payer les nombreux ouvriers. L'évêque, plutôt que d'abandonner la grande œuvre qu'il avait commencée, donna aussi les rentes de toutes les églises qui étaient à sa collation et à celle de son chapitre. Alors on se vit en même d'accélérer la construction qui avait été si lente et si souvent interrompue. Néanmoins, les généreux sacrifices que s'imposa Bernard de Castanet, les sages mesures qu'il prit, de concert avec les hommes les plus expérimentés, ne produisirent pas tout l'effet qu'on avait lieu d'en attendre. L'ouvrage ne marchait pas assez rapidement au gré de l'évêque qui voulait, avant de mourir, voir le monument dont il était fondateur, et qui devait immortaliser son nom.

Plusieurs prélats occupèrent après lui le siége épiscopal d'Alby; tous travaillèrent à la cathédrale dont les murailles s'élevaient déjà au niveau des plus hautes maisons de la ville. Fargisel, Jean de Saya, successeurs de Castanet, ne négligèrent rien pour accélérer l'œuvre de leur prédécesseur. Ils appelèrent de l'Italie les grands artistes dont la renommée était déjà européenne.

Le célèbre Dominique de Florence se rendit à Alby

Digitized by Google

pour imprimer le sceau de son génie à la cathédrale par excellence, au temple qui devait surpasser en magnificence tout ce que l'art chrétien avait produit dans le midi de la France. Il fit construire le premier portail, près des marches qui aboutissent à la grande entrée. Aussi, cette partie du temple est-elle enrichie de toute la grâce, de toute la magnificence de la sculpture italienne.

Guillaume de la Volta qui fonda, dit-on, les hôpitaux de Saint-Pierre et de Saint-André, de Gailhac, trouva la construction de la nouvelle cathédrale déja bien avancée. Il sut apprécier la beauté du plan de l'édifice, et donna les ordres les plus pressans pour qu'on accélérât les travaux. A l'exemple de ses prédécesseurs, il s'imposa des sacrifices onéreux, et aliéna plusieurs de ses domaines pour subvenir aux frais qui allaient toujours croissant. On lui est redevable de la dernière arcade de Sainte-Cécile, du côté du couchant; elle ne le cède en rien en solidité ni en magnificence aux parties adjacentes. Guillaume de la Volta, doué d'une activité incroyable, présidait lui-même aux travaux des maçons : avant la fin de son épiscopat, il eut la joie de voir le clocher s'élever jusqu'à la hauteur de la toiture.

Un prince de l'église romaine, Jofrédi, cardinal d'Arras, occupa le siége d'Alby; ce cardinal, si connu dans l'histoire par sa coopération à quelques-uns des grands desseins de Louis XI, s'occupa d'abord de pacifier le midi de la France, où les Armagnacs avaient levé l'étendard de la révolte. Après la fin tragique de l'infortuné Jean V, qui s'était jeté dans Lectoure, le parti rebelle n'ayant plus de chefs se dispersa dans les pays circonvoisins. Jofrédi, tranquille dans sa ville métropolitaine, activa la construction de Sainte-Cécile. Tout puissant à la cour, il ne lui fut pas difficile d'obtenir de Louis XI les secours qui lui étaient nécessaires, parce que la construction de la cathédrale avait déja absorbé les revenus du clergé, de la noblesse, et les deniers du peuple. Au retour d'un voyage qu'il fit à Rome, il apporta quelques reliques de sainte Cécile qui était alors en grande vénération dans la capitale du monde chrétien : il plaça ces précieux restes dans son église métropolitaine, et lui dédia le nouvel édifice. Mais, pour conserver le nom de l'ancienne métropole, il consacra à la Sainte-Croix la plus belle de toutes les chapelles, et témoigna le désir d'y être enseveli.

D'Amboise, successeur du cardinal d'Arras, continua les travaux des constructions intérieures : on lui doit le chœur et le jubé, chefs-d'œuvre de l'architecture gothique, qui suffiraient à eux seuls pour faire de Sainte-Cécile d'Alby la plus belle des cathédrales du Midi; néanmoins ce magnifique ouvrage n'absorba pas tous les instans de l'infatigable prélat. A la mort de Jofrédi, la tour du clocher ne s'élevait guère au-dessus de la toiture. Il rassembla un si grand nombre d'ouvriers, qu'en moins de deux ans cette tour, presque aux formes colossales, eut 200 pieds de hauteur. Fier d'avoir mis la dernière main à cette immense cathédrale à laquelle trois générations d'hommes avaient déja travaillé, il se hâta d'en faire la consécration. Cette auguste cérémonie eut lieu le 23 avril 1475, en présence de toute la noblesse de l'Albigeois qui accourût pour admirer le chef-d'œuvre monumental.

Le prélat mourut quelque temps après, et le siége d'Alby fut occupé par Louis d'Amboise, son neveu, qui ne négligea rien pour continuer les immenses travaux de son oncle. L'Italie était alors peuplée de grands hommes; la puissante main des Médicis avait ressuscité les beaux-arts. Michel-Ange avait déja doté de ses innombrables chefs-d'œuvre la capitale du monde chrétien; on pouvait admirer les magnifiques peintures qui décoraient les loges du Vatican. En un mot, une régénération artistique venait de s'accomplir par delà les monts.

Louis d'Amboise qui, dans ses longs voyages, avait été à portée d'apprécier les tableaux, les statues et la magnificence grandiose de l'école italienne, conçut l'heureux dessein d'appeler des peintres de Rome, et leur confia, en 1502, l'exécution des peintures de la voûte. Le prélat fut bien récompensé des soins qu'il s'était imposés; il put, avant de mourir, admirer la voûte de Sainte-Cécile auparavant nue, revêtue quelque temps après d'une robe aux mille couleurs, aux innombrables ondulations. Ces peintures, si belles encore aujourd'hui, ne furent entièrement terminées qu'en 1512, pendant que Louis douzième de nom, surnommé le père du peuple, se reposait dans Paris, sa capitale, après les guerres désastreuses contre les Sforces de Milan.

Tel est, à quelque chose près, l'historique de la construction de Sainte-Cécile d'Alby.

Maintenant essayons de décrire l'immense cathédrale, si toutefois les innombrables beautés que l'architecture et la peinture y ont répandues avec tant de profusion, n'échappent pas à l'œil du plus habile observateur, et s'il est possible de faire revivre dans une froide narration les impressions si diverses, si multiples, qu'on éprouve en admirant les monumens religieux du moyen âge.

Les monumens des XIII^e^ et XIV^e^ siècles sont presque tous recouverts à l'extérieur des ornemens les plus délicats. D'un côté, on voit Jésus célébrant la scène avec ses disciples; de l'autre, l'assomption de la vierge Marie : ici, les anges gardiens protègent un saint ermite; là, Satan et une multitude de démons; partout des figures allégoriques; partout le génie du bien et le génie du mal; partout Dieu et le démon.

Qui n'a point compté avec un étonnement mêlé d'admiration les monstres, les sphinx, les gorgones, les harpies, les animaux immondes, suspendus, gueules béantes, au-dessous des toits de nos cathédrales, ou incrustrés dans les murailles que les architectes se plaisaient à surcharcher de statuettes et de figures bizarres? Dans le Midi surtout, ces ornemens furent prodigués avec une profusion qu'on ne peut s'empêcher de déplorer. La cathédrale d'Alby est peut-être la seule que l'architecture quelquefois grotesque du moyen âge n'ait pas détériorée. Dans sa partie exté-

Digitized by Google

rieure, elle n'offre qu'une masse des plus régulières surmontée d'une tour dont les proportions collossales ne laissent pas d'avoir quelque élégance. Les artistes habiles qui travaillèrent, à diverses époques, à sa construction presque fabuleuse virent bien que le monument n'avait pas besoin d'ornemens mesquins, et bornèrent leurs efforts à offrir aux regards des admirateurs une masse grandiose et assise sur des masses inébranlables.

Le sommet du clocher s'élève à plus de 400 pieds au-dessus du niveau du Tarn, dont les eaux baignent le monticule sur lequel Sainte-Cécile fut bâtie; les murs de l'église ont à peu près 115 pieds d'élévation.

Sur le côté droit, le magnifique portail construit par Dominique de Florence, domine un perron admirable d'ensemble et de détails. Les niches vides aujourd'hui contenaient, avant la révolution, les statues de saint Thomas, de sainte Martiane, de saint Clair et de saint Amat. On arrive à la plate-forme de la grande porte de l'église par un escalier de quarante deux marches qui ont chacune 24 pieds de longueur. Des arcs chargés de toutes sortes de décorations ont pour appui des piliers terminés en pyramides. Les pierres qui forment le portique ont cédé à l'habileté du sculpteur: elles sont taillées avec tant de perfection, qu'on dirait d'abord que les ouvriers découpèrent avec du papier, les feuillages, les trèfles, les ogives, les armoiries, les groupes d'anges et de saints.

Pour ne pas nous égarer dans les sinueux détours d'une aride description, franchissons le seuil du temple, et assurons-nous si l'intérieur répond à la magnificence extérieure. Tâchons de nous convaincre si l'architecture du moyen âge, avec son inspiration instinctive, fit de grandes choses, dignes d'être comparées aux chefs-d'œuvre de l'art moderne.

Nous sommes donc sous la voûte de Sainte-Cécile; l'immense nef se déroule à nos yeux avec ses autels, ses peintures et ses emblêmes gothiques. Quelle magnificence! quelle profusion! il est impossible de décrire tant de beautés avec détail.

Au-dessus de nos têtes, s'étendent les voûtes en ogives avec leurs trois cent vingt-trois pieds de longueur. Elles forment dans leur ensemble un immense rideau d'azur parsemé de tous les ornemens inventés par le genre fécond des grands peintres de l'Italie; les anges jouent dans le feuillage, les vierges, les saints, les martyrs sont groupés avec un art admirable; l'or étincelle de toutes parts; des arabesques d'une délicatesse infinie serpentent en festons plus blancs que l'albâtre.

On ne tarde pas à se convaincre que le pinceau des élèves de Michel-Ange a pu seul jeter sur cette voûte aux grandes lignes architecturales, ce magnifique manteau de peintures plus belles les unes que les autres; il faut aller en Italie admirer la majesté grandiose de Saint-Jean-de-Latran ou de Saint-Pierre, et la magnificence de la chapelle Sixtine, pour trouver une basilique plus riche d'ornemens que Sainte-Cécile d'Alby.

Le pavé, formé de larges dalles recouvertes d'inscriptions dont les caractères sont bien conservés, frappe d'étonnement l'étranger qui entre pour la première fois dans la cathédrale. On ne peut voir, sans se sentir dominé par un recueillement religieux, ces tristes insignes que la mort a disséminés dans la maison de la prière. A chaque pas, on trouve une tombe d'évêque, de chanoine, de gentilhomme. Au milieu du chœur, est le tombeau de Bernard de Camiat, mort évêque d'Alby, le quatrième jour des calendes de décembre 1337. Le cardinal d'Arras qui servit avec trop de dévouement la sombre politique de Louis XI, prêtre et soldat, qui posa souvent sa mitre pour le casque de fer, reposa long-temps dans la chapelle Sainte-Croix, à côté de son frère Hélie; mais les ossemens de ce prélat furent exilés de leur tombeau dans les premières années de la révolution. Les statues renversées de leurs socles furent impitoyablement mutilées. Derrière le maître-autel de la chapelle de Sainte-Marie est le tombeau de Guillaume d'Amboise et de son neveu, Louis d'Amboise, qui mourut au moment où il venait d'être promu au cardinalat. Les plus anciennes inscriptions qu'on lit sur ces monumens funèbres, qui datent de diverses époques, ne remontent pas au-delà du XV^e^ siècle; elles rappellent presque toutes de grandes familles, ou des membres du chapitre diocésain.

L'énumération de ces nombreux mausolées serait trop longue, si nous considérions tout ce qui nous reste à signaler à l'admiration de ceux qui savent apprécier la beauté des monumens religieux, auxquels nos ancêtres travaillèrent pendant plusieurs siècles avec une admirable persévérance.

Sainte-Cécile est divisée en deux parties égales par le jubé qui donne entrée à la nef entourée de neuf chapelles. Dans un de ces *Sacellum* on voit encore une copie du magnifique tableau de Sainte-Cécile, un des chefs-d'œuvre du Dominicain; le groupe qui représente Jésus-Christ et saint Jean-Baptiste, la chaire donnée à la métropole par l'archevêque Lacroix de Castries; l'orgue, une des plus belles de tout le Midi, frappent en même temps les regards des admirateurs.

Le jubé a trois portes: celle du milieu par laquelle on entre dans le chœur est décorée d'un vaste péristyle: les deux autres sont surmontées de petites pyramides, et d'innombrables clochetons. Au sommet du jubé est le Christ en croix avec les statues de la Vierge et de saint Jean, évangéliste.

Le chœur renferme cent vingt stales dont la boiserie est simple, mais sculptée avec la plus grande délicatesse: en entrant dans le sanctuaire, on voit d'abord les statues des douze apôtres, et, sur les portes latérales, les deux premiers empereurs chrétiens, Constantin et Charlemagne.

Toutes ces statues sont trop courtes; quelques historiens affirment que l'architecte craignit de blesser la susceptibilité de Guillaume d'Amboise qui était de très petite taille; il est probable que ce défaut provient

Digitized by Google

de la décadence de l'architecture gothique plutôt que d'une coupable complaisance. Néanmoins les statues d'Adam et Eve sont d'un bon style, et le ciseau parvint à donner à la pierre une expression vraie, touchante et quelquefois trop naïve.

Si le jubé excite au premier aspect l'enthousiasme des artistes par la perfection des dessins qui le décorent, si bien exécutés qu'on voit à peine que le ciseau ait pu tailler ainsi la pierre; le chœur se fait aussi remarquer par sa construction extérieure. Il est encore environné de quinze chapelles riches de peintures originales qui rappellent à la fois l'histoire du moyen âge et la marche progressive de l'art. Quelques-unes datent de la fin du XV^e^ siècle, mais le plus grand nombre appartient à la renaissance. Des administrateurs, mus par un zèle inconsidéré, avaient déja donné ordre de retoucher les vieilles peintures à fresque terminées sous l'épiscopat du cardinal d'Arras; heureusement on a soustrait ces précieux débris du seizième siècle au badigeonnage moderne.

La galerie qui domine le jubé est un musée aussi riche que magnifique. D'un côté on voit d'élégantes chapelles ornées de peintures des élèves des grands maîtres de l'Italie. De l'autre, tous les personnages célèbres dans l'ancien testament, rangés sur une longue file: à gauche, l'histoire sacrée avant l'ère chrétienne, David, Elie, Enoch, Osée et les grands prophètes; à droite, les héros du nouveau testament.

Le premier tableau représente Constantin. Le premier empereur chrétien, portant une couronne rayonnée, est vêtu, ainsi que ses officiers, à peu près comme on l'était vers la fin du XV^e^ siècle. Dans le second tableau, le fils d'Hélène marche contre son ennemi Maxence; il lève les yeux vers le ciel, et voit une croix resplendissante d'une lumière divine, avec ces mots à l'entour:

In hoc signo vinces.

Dans un troisième tableau, l'impie Maxence sacrifie des lions, fait éventrer des femmes enceintes, ouvrir les livres sybillins pour trouver dans leurs pages ou dans les entrailles de ses victimes quelque augure favorable. Enfin, dans un quatrième tableau se termine le drame sanglant; Constantin et Maxence sont en face, idée presque sublime qui a réuni deux époques, deux civilisations bien différentes.

La société payenne, vieille, mourante, personnifiée dans Maxence, n'ayant pour auxiliaire qu'une armée de dieux dont les statues tremblent sur leurs socles.

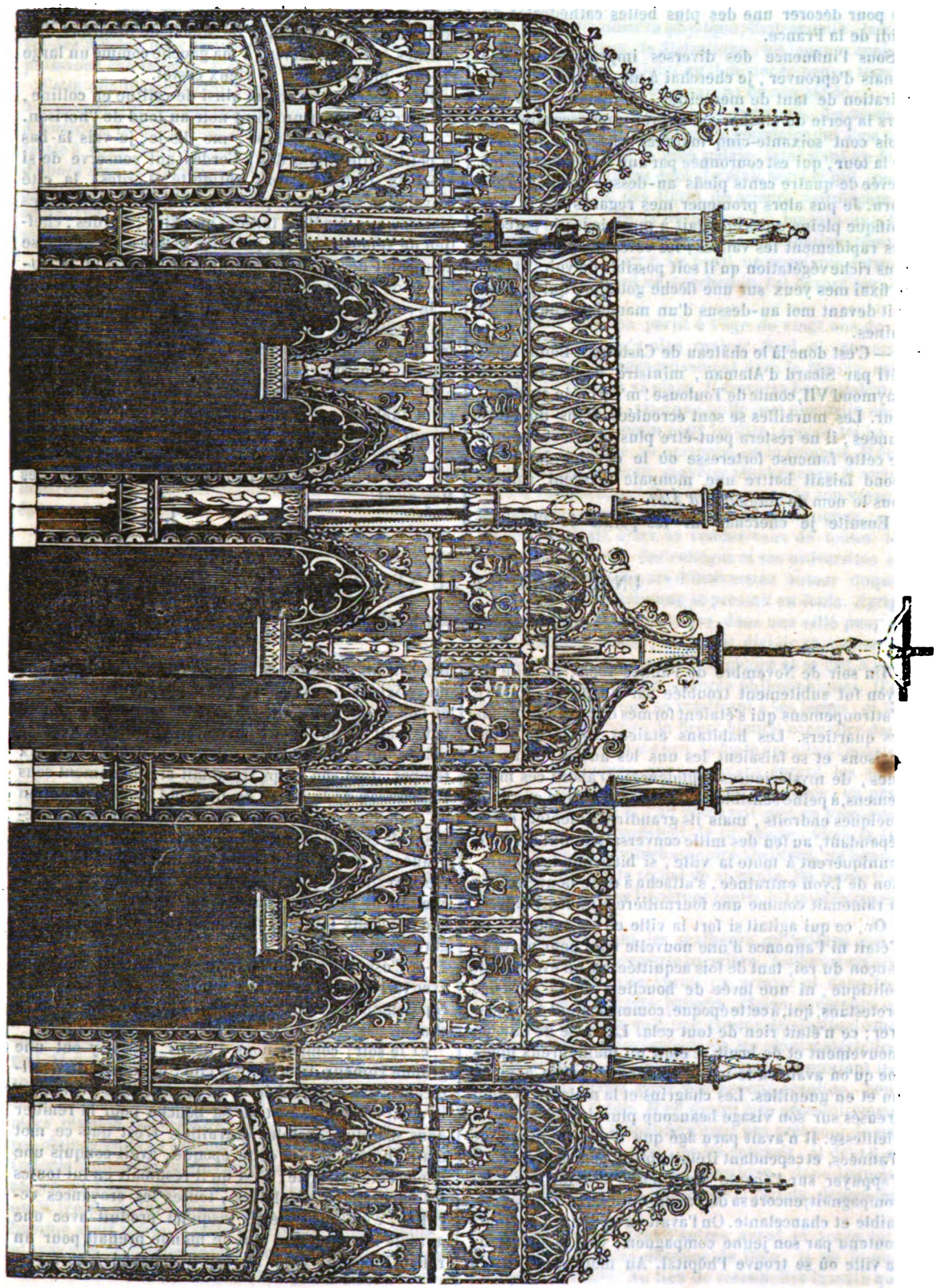
La société chrétienne pleine de force et de jeunesse qui n'a pour étendard qu'un gibet consacré par le sang de l'Homme-Dieu; pour apôtres, des pêcheurs qui vont prêcher hardiment leurs doctrines devant les rois et les nations. Il est déplorable que ces tableaux exécutés sous l'inspiration d'une idée sublime, soient tachés par les défauts inhérens à l'ignorance du XV^e^ siècle. Aucune couleur de l'époque, nulle fidélité dans les costumes; les Romains, revêtus de brassards et de cuissards, montés sur des chevaux bardés de fer, se précipitent les uns contre les autres comme des héros du moyen âge, visière rabattue et la dague au poing. Chaque combattant porte une armure d'or pareille en tout à celle des chevaliers français sous le règne de Louis XI.

La chapelle de la Croix renferme encore deux autres tableaux, représentant Hélène, mère de Constantin, à son entrée dans Jérusalem. La princesse est montée sur une *haquenée;* ses dames, ses gentilshommes, ses pages marchent à ses côtés, et un petit enfant porte même *l'épervier* emblématique sur le poing; en un mot, Hélène ressemble absolument à une haute dame du moyen âge. Un peu plus loin, la princesse est représentée assise sur un trône au milieu des vieillards, et les autres habitans de Jérusalem leur demandant où elle pourra retrouver la vraie Croix.

Mais je m'aperçois, peut-être trop tard, que je dépasserais les bornes qui me sont prescrites, si je voulais mentionner plusieurs autres tableaux à fresque qui décorent les chapelles de Saint-Cécile. Je passe donc sans m'arrêter devant les trente statues placées dans les niches des piliers pyramidaux qui forment la magnifique enceinte du chœur. Elle sont toutes parfaitement conservées, et quelque têtes ont de l'expression; le travail est facile; les draperies semblent jetées avec beaucoup d'art; mais ici, comme dans les autres chapelles, les proportions n'ont pas été observées. La plupart de ces statues, admirablement sculptées en pierre, sont d'une exiguité presque ridicule; ces figures représentent des prophètes et des saints dont on peut lire les noms écrits en caractères du XV^e^ siècle sur des rouleaux qu'elles tiennent à la main. En sortant du chœur, on ne peut s'empêcher de jeter encore un dernier regard sur les peintures de la voûte, où le goût et la magnificence du XVI^e^ siècle brillent avec tant d'éclat.

Cette courte et aride notice, que j'ai écrite avec crainte et difficulté, ne peut assurément donner qu'une idée incomplète des chefs-d'œuvre qui font l'ornement de l'église métropolitaine d'Alby. Que l'imagination de ceux qui me liront supplée à mon insuffisance. Qu'ils se représentent une immense basilique dont les murailles s'élèvent à cent quinze pieds au-dessus du sol, longue de deux cent quatre-vingt-trois pieds avec vingt-sept mètres de largeur. Qu'ils se retracent par la pensée mille enroulemens plus gracieux les uns que les autres, les tortueux rinceaux d'acanthe qui serpentent de tous côtés, se dessinant d'une manière fantastique à la faible clarté du demi-jour qui se glisse mystérieusement à travers les peintures de mille couleurs tracées sur les vitraux gothiques; qu'ils peuplent cette enceinte sacrée de statues, de tableaux qui rappellent la magnificence du Vatican; qu'ils se transportent à ces temps où la foi chrétienne, encore dans sa jeunesse, exerçait toute son influence sur l'Europe demi-barbare qu'elle devait civiliser plus tard, et ils connaîtront en partie ce que l'architecture et la peinture produisirent au XV^e^ siè-

Digitized by Google



JUBÉ DE LA CATHÉDRALE D'ALBI.

Digitized by Google

cle pour décorer une des plus belles cathédrales du midi de la France.

Sous l'influence des diverses impressions que je venais d'éprouver, je cherchai à me distraire de l'admiration de tant de merveilles. Je dirigeai mes pas vers la porte du clocher, et, après une ascension de trois cent soixante-cinq marches, j'arrivai au haut de la tour, qui est couronnée par une belle plate-forme élevée de quatre cents pieds au-dessus du niveau du Tarn. Je pus alors promener mes regards sur la magnifique pleine qui s'étendait à mes pieds; je parcourus rapidement les vallées, les coteaux; j'admirai la plus riche végétation qu'il soit possible de voir, et puis je fixai mes yeux sur une flèche gothique qui paraissait devant moi au-dessus d'un mamelon couvert de ruines.

— C'est donc là le château de Castelnau-Bonnafous, bâti par Sicard d'Alaman, ministre des finances de Raymond VII, comte de Toulouse! m'écriai-je avec douleur. Les murailles se sont écroulées. Dans quelques années, il ne restera peut-être plus pierre sur pierre de cette fameuse forteresse où le dernier des Raymond faisait battre une monnaie d'argent connue sous le nom de *Raymond d'Albi*.

Ensuite je cherchai sur les points de l'horizon l'antique manoir de Penne, dont les fiers châtelains résistèrent à la puissance de Simon de Montfort. Des collines, qui s'étendaient à ma gauche comme un large rideau, me cachaient le vieux castel.

Mes regards, en errant ainsi de colline en colline, découvrirent enfin un point noir au fond de l'horison.

— Si je ne me trompe, me dis-je, je vois là-bas la petite ville de Cordes; Cordes qui conserve de si précieux restes de son antiquité; Cordes, la cité moyen-âge, avec ses portes gothiques, ses vieilles maisons aux fenêtres taillées en ogive; Cordes, chef-lieu de vénerie, où les puissans comtes de Toulouse donnaient des rendez-vous de chasse à toute la noblesse de la Langue d'Oc.

Je rappelai successivement à mon esprit tout ce que me suggéraient mes souvenirs historiques; je remontai aux premières guerres des Albigeois, et, en parcourant ainsi la grande échelle des siècles, j'oubliai qu'il était nuit; d'épaisses ténèbres couvraient le riant tableau que j'admirais quelques instans auparavant. Le château de Castelnau-Bonnafous et la ville de Cordes avaient disparu, et je cherchais en vain de l'œil l'hôtel de la monnaie et la vénerie des Raymond.

J.-M. Cayla.

UN ASTROLOGUE AU XVI^me^ SIÈCLE.

HENRI CORNEILLE AGRIPPA.

Un soir de Novembre de l'année 1535, la ville de Lyon fut subitement troublée par un grand nombre d'attroupemens qui s'étaient formés dans presque tous les quartiers. Les habitans étaient sortis de leurs maisons et se faisaient les uns les autres, dans les rues, de mystérieuses confidences. D'abord ces mouvemens, à peine sensibles, ne se rencontrèrent que dans quelques endroits, mais ils grandirent bientôt, en se répandant, au feu des mille conversations qui les communiquèrent à toute la ville, si bien que la population de Lyon entraînée, s'attacha à cette nouvelle qui la ramenait comme une fourmilière à un fruit mûr.

Or, ce qui agitait si fort la ville en ce moment, ce n'était ni l'annonce d'une nouvelle taxe pour payer la rançon du roi, tant de fois acquittée, ni un événement politique, ni une levée de boucliers de la part des protestans, qui, à cette époque, commençaient à se montrer; ce n'était rien de tout cela. La cause de tant de mouvement et de bruit, c'était un malheureux homme qu'on avait vu le matin traverser la ville à pied, nu et en guenilles. Les chagrins et la maladie avaient creusés sur son visage beaucoup plus de rides que la vieillesse. Il n'avait paru âgé que d'une cinquantaine d'années, et cependant il était obligé, pour marcher, de s'appuyer sur l'épaule d'un jeune homme qui l'accompagnait; encore sa démarche était-elle, malgré cela, faible et chancelante. On l'avait vu se diriger, toujours soutenu par son jeune compagnon, vers la partie de la ville où se trouve l'hôpital. Au moment où il en montait les marches, sans doute pour la dernière fois, un religieux dominicain, qui les descendait, s'arrêta en face de lui et se prit à le considérer; ce pauvre malade était si épuisé, sa figure était si sinistre, avec les sillons qui la parcouraient depuis le front jusqu'aux tempes, tout son corps tremblait si violemment sous l'impulsion de la fièvre ou du froid, que l'attention du religieux semblait être commandée par un mouvement de charité; il y avait cependant dans ses regards beaucoup plus d'étonnement que de compassion. Comme il restait toujours fixé à la même place, devant le chemin de ceux qui gravissaient les degrés, le plus âgé des deux leva les yeux vers lui, et croisa son regard avec le sien.

— C'est lui, s'écria le religieux, en se précipitant avec terreur de l'autre côté du perron; et il descendit rapidement en s'accompagnant d'un signe de croix à chaque pas.

Et le soir, comme nous l'avons dit, il y eut une grande rumeur dans toute la cité: le rapport du dominicain l'avait arrachée à sa tranquillité ordinaire. Il avait suffi d'un mot de sa bouche pour la remuer dans ses plus sensibles entrailles. C'est que ce mot était un nom qui, à cette époque, avait conquis une déplorable célébrité; c'est qu'il résumait en lui toutes les superstions séculaires, toutes les croyances occultes; c'est qu'il s'était jusqu'ici produit avec une auréole magique que tout le monde prenait pour un reflet infernal, pour un rayon échappé à ce foyer.

Digitized by Google

L'homme qui le portait était un de ces êtres dangereux, vendus à Satan pour exercer d'une manière visible sa puissance sur la terre. C'était enfin un magicien.

Cette qualification était commune à bien des gens, à tous ceux qui, par des moyens inconnus, parvenaient à sortir de la foule. Elle avait été déja bien souvent fatale à ceux auxquels elle s'était attachée. Elle avait d'abord servi à les élever, mais cette élévation avait attiré presque toujours la foudre. Le siècle détruisait ce qu'il n'avait pas fait, et, comme toujours, il jetait sa malédiction à ce qu'il ne pouvait comprendre.

L'homme qui était entré à l'hôpital ne devait pas être plus heureux que ceux qui y étaient venus avant lui; il devait au contraire être moins heureux qu'eux, car, si les premiers avaient été des magiciens ordinaires, il était, lui, le plus grand magicien qui eut soumis à sa volonté la force des quatre élémens, l'influence des sept planètes, et l'intervention des puissances infernales. Nul ne pouvait lui contester une supériorité depuis long-temps acquise, une supériorité qu'il retirait de comprendre en lui tous ceux qui l'avaient précédé, Merlin, Spone et Albert-le-Grand. Tous les maîtres en sciences astrologiques s'inclinaient à cette époque devant Agrippa.

C'est ainsi qu'on appelait celui qu'on avait vu traverser la ville d'un air souffrant, et dont la seule vue avait si fort effrayé le dominicain.

On racontait de lui des choses surnaturelles : sa mère après l'avoir mis au monde, étonnée de ce que l'enfant ne bégayait pas, avait porté sa main à son cou, autour duquel quelque chose semblait être roulée comme un collier; mais, au moment où elle croyait le débarrasser de ce lien qui l'étouffait, une vipère glissa entre ses doigts et entra dans la bouche de l'enfant. On assurait que cette vipère était Satan, qui, pour posséder plus sûrement Agrippa, était entré dans son corps avant que le saint-sacrement du baptême eut permis au bon ange d'y venir occuper sa place. Cela lui avait fait une enfance fièvreuse et agitée, dont tous les actes étaient une cause de surprise générale. Sa vie s'échappa par toutes les joies, par tous les plaisirs au-dessus de son âge. A dix ans, il subit les orages de la jeunesse, et jusqu'à quinze, il épuisa tout ce que les tendresses naïves ont de suave, tout ce que la débauche a d'irritant, tout ce que l'orgie a d'échevelé. Il vida étant enfant, la coupe du jeune homme; si bien que, lorsque son adolescence arriva, il ne lui resta plus de pensées joyeuses dans la tête et de doux rêves dans le cœur. Son existence, jusqu'alors folle et désordonnée, prit tout-à-coup une attitude calme et réfléchie. Il se condamna à une retraite absolue qu'aucune distraction ne vint jamais animer. Les livres d'une science alors réputée la première entre toutes les sciences, peuplaient seuls sa solitude. C'étaient des livres d'astrologie judiciaire qu'un vieux médecin lui avait laissés, en les faisant suivre de quelques leçons qu'il avait eu le temps de lui donner avant de mourir. Le jeune homme avait mordu à cette nourriture substantielle, et, par elle, il était parvenu à goûter le fruit de presque toutes les connaissances humaines qui s'y rapportaient. Il avait appris ainsi la physique, l'astronomie, la chimie, la médecine, la dialectique, les langues anciennes et modernes, si bien qu'il devint en peu de temps, l'un des hommes les plus savans de son siècle.

Il quitta sa patrie à l'âge de vingt ans. Au moment de partir, il fit, selon un conte populaire qui s'est encore conservé dans sa ville natale, jeter dans un four allumé tous les livres dont il s'était servi et qui, pour la plupart, était des livres de science astrologique; l'on entendait, dit la chronique, à mesure que les feuilles se consumaient de fortes détonnations comme des coups de tonnerre. Le bruit ne cessa que lorsque le dernier fragment de parchemin fut dévoré par les flammes.

Le jeune Agrippa partit à l'âge de vingt ans de sa ville natale pour n'y plus rentrer. Seul et sans soutien, il se lança courageusement dans le monde, avec l'espoir d'y trouver sa place. Il traversa bon nombre de villes d'Allemagne, sans que nulle part une main amie l'arrêtat sur son chemin pour lui dire : repose-toi ici. Il parcourut la Suisse, où personne ne le comprit. Il descendit dans le Piémont, sans être plus heureux. Il arriva enfin à Florence, qui était le but secret de son voyage, et il crut être arrivé aux termes de ses fatigues.

Florence était alors le rendez-vous de toutes les lumières de l'Italie. Ses colléges et ses universités en avaient fait un des foyers d'instruction autour duquel toute la jeunesse italienne se pressait en foule. Agrippa, en arrivant, comprit que dans une ville peuplée d'intelligences avides, il fallait établir sa puissance sur la parole; il monta donc en chaire et se mit à professer publiquement les sciences philosophiques. D'abord quelques écoliers se rendirent à ses leçons, et les louanges qu'il s'attira le firent bientôt connaître dans toute la cité; mais, dans peu, la foule qui allait l'écouter devint si nombreuse que les savans eurent les yeux sur lui. On examina toutes ses doctrines, on pesa toutes ses paroles, et l'on découvrit que de nombreuses hérésies s'échappaient de sa chaire. Alors ce fut contre lui, comme autrefois contre Abeillard, un hourra universel, qui fut le signal de sa chute. De bonne foi, ou par envie, tous se liguèrent contre lui et le forcèrent à sortir de l'Italie.

Ici commencèrent les malheurs qu'Agrippa eut à essuyer dans son orageuse carrrière, malheurs qu'une intelligence ordinaire aurait pu prévoir et dans lesquels ils se jetait tête baissée. Moins préoccupé de son œuvre, il eut vu qu'à une époque de spiritualisme, comme celle du quinzième siècle, les idées matérielles, pour parvenir à des résultats inconnus, seraient infailliblement prises pour des moyens occultes, pour des œuvres de Satan. Il en devait être nécessairement ainsi, parce que le monde n'était pas prêt pour de pareilles révélations; avant de les recevoir, il devait se dépouiller de cette poésie mystique, dans laquelle Dieu l'avait endormi comme une crysalide, depuis des siècles.

Agrippa, comme tant d'autres avant et après lui, voulut précipiter les desseins de Dieu, il ne fit que précipiter sa chute. Au lieu de reconnaître la main qui

Digitized by Google

le frappait, il ne voulut pas accepter sa défaite. Il y avait encore au monde un pays où il espérait pouvoir déposer ses pensées, sans avoir à craindre de les voir étouffées par le fanatisme. De l'autre côté des Alpes, était une terre de liberté, où le pape et les empereurs ne pouvaient l'atteindre, c'était la Flandre. Agrippa s'y rendit, et profita du séjour qu'il y fit pour publier un livre hardi intitulé : *La philosophie occulte*. Malheureusement personne ne le comprit dans sa signification vraie. Ceux qui le lurent ne surent y trouver que des recettes astrologiques, qui firent accuser son auteur de magie; il fut censuré par le clergé, et jeté par les échevins dans les prisons de Bruxelles, dans lesquelles il resta un an enfermé; s'il en sortit, ce fut grâces aux soins de l'archevêque de Cologne qui avait accepté la dédicace de ce livre.

Ainsi, frappé deux fois dans ses espérances, Agrippa n'aurait peut-être pas eu la force de se relever, si une main puissante ne lui eut été tendue. Il y avait à cette époque, à la cour de France, une femme dont la haute intelligence soutenait la monarchie que sa légèreté avait plusieurs fois mise en péril. De grandes qualités viriles, unies à des défauts dont la plupart appartenaient à son sexe, la fesaient remarquer : c'était Louise de Savoie, mère de François Ier : elle commençait en France cette influence italienne qui devait se continuer plus tard par les Médicis et Mazarin.

Louise de Savoie vint au secour d'Agrippa, et, sans craindre les foudres de l'église qui semblaient suivre partout le sorcier, comme on commençait à l'appeler, elle le fit venir à la cour et le nomma son médecin. Elle voulait aussi qu'il fut son astrologue; mais Agrippa, instruit, par tout ce qui lui était arrivé, du danger que l'exercice de cette science fesait courir aux hommes habiles, se refusa aux désirs de la régente.

Désormais abrité sous une protection royale, Agrippa reprit ses travaux que les persécutions l'avaient forcé d'interrompre; il se laissa aller à son goût pour les choses étanges et inouies; il s'attacha à prouver ce qui s'était présenté jusqu'ici à l'esprit de tout le monde comme des impossibilités; mais comme cela sortait du domaine des intelligences ordinaires, on prit toutes ses assertions pour des paradoxes, et dans l'impuissance de les résoudre, on trouva plus facile de les condamner.

Pendant tout le temps qu'Agrippa demeura à la cour de France, il sembla oublier la mission scientifique qu'il avait entreprise. L'influence de la cour réagit sur son esprit, et lui en fit perdre toute la gravité. Il s'assouplit à toutes les habitudes, à tous les caprices royaux; il se fit courtisan pour les satisfaire; et comme il portait dans cette nouvelle carrière l'habileté qui lui avait valu sa réputation, il avança vite en faveur; il fut l'ami des grands, et employé par eux à des négociations politiques qui le mirent en relation avec tous les grands hommes de son siècle.

Alors et comme si cette existence heureuse et honorée avait été le but unique de ses désirs, il se repentit de ce qu'il avait antérieurement fait et publia un livre dans lequel il reniait tout son passé. Ce livre intitulé : *Vanité des Sciences*, est le dernier adieu qu'il leur fit. Il semble avoir été pensé par un croyant, et écrit par un athée. Mais ce que l'on aime surtout à y voir, ce sont des attaques directes contre la magie et les arts superstitieux. Agrippa s'attache à prouver que, non seulement il n'a pas exercé ces arts, mais même qu'ils n'existent pas. Ce livre plût par son objet à la frivolité de cette époque; l'arbre de la science était trop élevé pour elle, elle aimait mieux que quelqu'un l'abattit comme un arbre inutile.

Mais tous les actes d'Agrippa à la cour, cette légèreté pour les choses les plus graves, ce dédain pour sa vie passée, cet abandon de sa gloire n'étaient qu'un masque de courtisan pour se maintenir au poste orageux où la faveur l'avait placé. Il avait dépouillé pour tous le vieil homme et, en public, il s'en glorifiait hautement. Mais, à part lui, et pour un homme seulement, il était resté ce qu'il avait toujours été, c'est-à-dire Agrippa le savant philosophe, le hardi penseur et le calculateur profond; cet homme pour lequel il ne faisait pas mystère de son intelligence, c'était le connétable de Bourbon, celui qui, plus tard, fit payer à la France un caprice de la reine.

Agrippa avait su distinguer ce vaillant capitaine qui fesait éclat dans la tourbe des courtisans; il s'attacha à lui, le suivit dans tous ses voyages, dans toutes ses expéditions; il éclaira toutes ses démarches, conseilla tou sses actes et détermina toutes ses résolutions. Cette amitié lui fut fatale, car, lorsque le connétable rompit avec la couronne, Agrippa fut enfermé dans sa disgrace et dut quitter la cour avec lui. On assure qu'en se séparant de son élève, il lui prédit ses succès contre sa patrie : « allez, dit-il, vous aurez pour laver votre injure des bains de sang français. »

L'affection d'Agrippa eut autant d'influence sur l'esprit de Bourbon que celle de Machiavel sur les actions de César Borgia. Tous deux firent suivre à leurs élèves une carrière aventureuse, sans exemple à cette époque; tous deux firent de leur valeur le levier de leur génie, et sans la pierre qui tua Bourbon au siége de Rome, et sans le coup de feu qui arrêta Borgia devant le château de Viane, on ne sait pas ce qui fut advenu de l'Europe, tourmentée qu'elle était par ces deux boute-feux, que deux hommes d'intelligence lui avaient envoyés. Qu'aurait-on eu pour satisfaire l'ambition orageuse du connétable? Aurait-on pu endormir un instant celle de César Borgia? lui qui pour se condamner à un travail de Titan, avait pris cette orgueilleuse devise : *Aut Cesar aut nihil!* — Ou César ou rien.

Il est possible que les échecs que ces deux capitaines essuyèrent, furent cause des chagrins qui tourmentèrent les dernières années des deux philosophes. Toujours est-il qu'Agrippa ressentit cruellement les coups de la mauvaise fortune qui abattirent le connétable. Il ne put surmonter la douleur qui s'empara de lui à l'annonce de sa mort : il se retira dans un village des Alpes, où il s'enferma dans une retraite absolue.

Huit ans plus tard, des voyageurs qui revenaient

Digitized by Google

AGRIPPA.

l'Italie trouvèrent un jour sur la frontière de France un homme qui s'approchait péniblement ; les souffrances, plutôt que l'âge, semblaient avoir abattu ses forces. Ils le recueillirent et le soutinrent pendant tout le reste de la route jusqu'en France. Arrivés en Provence, ils le déposèrent dans un chétif village, entre les mains d'un jeune médecin, qui promit de se consacrer à sa guérison.

Ici finit la vie active d'Agrippa ; ce qui lui arriva dans la suite fut reçu par lui passivement, mais il ne le fit pas naître. Ainsi le jeune médecin que le hasard lui avait donné, sembla avoir été choisi d'une manière providentielle. C'était un jeune homme de trente-deux ans, mais considérablement vieilli par l'étude ; son nom commençait à sortir de l'obscurité et de sa province : il devait avoir plus tard un grand retentissement.

Aussitôt qu'il eut vu l'illustre malade qui lui fut emmené, et qu'il eut entendu le nom qu'il portait, ce jeune homme s'inclina profondément devant un pareil hôte, et, dès ce moment, se dévoua à lui. Non seulement il avait compris tout d'abord cette grande douleur qui était comme un martyre infligé au génie, mais encore il mit pour la soulager un empressement fraternel qui semblait déterminé par un motif d'intimité secrète, par un lien inconnu qui les unissait tous deux peut-être à leur insçu.

Ce lien était une communauté de travaux et de souffrances, c'était surtout le prestige du nom célèbre d'Agrippa sur un homme qui espérait élever le sien aussi haut. Car celui qui l'avait recueilli, qui, à cette heure, lui donnait ses soins et tous les secours de la science, et qu'il prenait, lui, peut-être, pour un empirique assez zélé, était au contraire un astrologue que

Digitized by Google

la renommée lui donnait pour rival, mais que les savans plus justes que la communauté lui donnaient au contraire pour disciple.

C'était Nostradamus, ce devin prodigieux, qui devait, quelques années plus tard, étonner le monde par ses prédictions. Lorsqu'à Agrippa l'eut reconnu, il se trouva heureux d'une rencontre si providentielle, qui lui permettait de confier au moins son dernier mot avant de mourir à quelqu'un qui pourrait le comprendre; il était sûr désormais de pouvoir laisser son héritage entre les mains d'un homme qui le ferait fructifier.

Mais avant, et comme il jugeait sa maladie mortelle, il voulut au moment de descendre dans la tombe rentrer dans le peuple qu'il se repentait d'avoir abandonné pour courir à la gloire: la gloire qu'il avait rêvé être le ciel, et dont ses ennemis avait fait une potence où ils l'avaient ignominieusement crucifié. Il voulut, pour consommer ce sacrifice d'expiation, aller mourir dans l'endroit le plus humble, afin de rendre, dans le sein du peuple, la vie qu'il avait reçue de lui.

Il s'achemina donc, suivi du son jeune émule, qui ne l'abandonna plus, par le nord de la Provence, vers Lyon qu'il avait choisi pour être son tombeau: après bien des journées de fatigue, il eut l'amère consolation d'y arriver; il traversa, comme nous l'avons dit, la ville dans une grande partie de sa longueur, et, grâce au secours de son compagnon, il parvint jusqu'à l'hôpital. Il était au moment d'en franchir le seuil, derrière lequel il espérait trouver du repos pour son agonie, lorsque le dominicain le reconnut. Agrippa comprit bien alors que sa dernière heure allait encore amener une persécution; mais, se résignant courageusement à la subir, il entra dans la salle commune et demanda, comme les autres, un de ces lits dans lesquels on ne s'étend que pour attendre la mort.

Agrippa avait encore un autre ennemi à craindre, un ennemi qui grondait déja dans tous les quartiers de la ville, qui se répandait et grandissait de minute en minute; c'était le fanatisme de la population lyonnaise, réunie par la présence d'un sorcier maudit, qui pouvait, au dire de tout le monde, vendre par un traité la ville à Lucifer.

Le tumulte excité pendant toute la journée, éclata vers le soir; les groupes disséminés se pelotonèrent et se ruèrent ensemble vers l'hôpital. Il fallait que les deux magiciens sortissent de la cité qu'ils souillaient par leur présence; il le fallait pour la sûreté de tous.

— Ce sont eux, dit le jeune provençal qui écoutait les bruits qui venaient du dehors; ce sont eux, ils approchent.

— C'est ici comme partout, disait Agrippa: nulle part un asyle et du repos pour moi.

— Ecoutez-moi!

— Ce qui m'a toujours arrêté c'est l'ignorance des masses et la colomnie qu'on leur jetait contre moi pour les égarer. Mes ennemis m'ont fait passer pour faussaire et faux monayeur: savez-vous, dit-il en se retournant vers Nostradamus, qu'on dit de moi que je change pour quelque temps la corne et le cuir en or, et que je paie mes hôtes avec cette monnaie.

— Ils arrivent, s'écria le jeune homme, tout entier aux scènes qui se passaient dans la rue.

—C'est qu'on a dit aussi que, lorsque j'étais en Italie, je fesais étrangler mes élèves par le diable, afin de me libérer envers lui: oh! c'est que de même qu'autrefois ceux qui cultivaient les lettres étaient réputés *grammairiens et hérétiques*, ceux qui s'occupaient de la langue hébraïque étaient pris pour *juifs;* de même, aujourd'hui, ceux qui pénètrent dans les causes de la nature, sont condamnés comme irréligieux, et ceux qui recherchent les sciences mathématiques et physiques passent pour s'occuper de magie: oh! ce monde est bien ignorant!

— Dieu! quel acharnement! disait Nostradamus, qui regardait par une lucarne les mouvemens de la populace qui s'avançait.

— Et dire que je n'ai jamais été compris! continuait le moribond; je portais à la société, qui agonise dans le besoin, le pain de la science pour réparer ses forces, et elle l'a pris pour du poison! Je voulais l'éclairer, et elle a éteint la lumière dans mes mains! — Sois plus heureux que je ne l'ai été! dit-il ensuite à son ami. Ne sème pas ton courage comme je l'ai fait; maintenant, au bout de mon chemin, je n'ai rien pour me mettre à l'abri.

— Mais, hâtez-vous, lui disait son compagnon; ils ne sont plus qu'à quelques pas d'ici; le danger approche.

—Il sera toujours temps de l'éviter, répondit Agrippa d'une voix calme, qui contrastait avec le bruit de mort qui grondait au-dessous de lui. Ecoutez-moi: la magie est l'art de connaître les secrets intimes de la nature; je l'ai assez étudiée pour en savoir toute la vanité. Le croyez-vous?

— Oui.

— Eh bien! je veux qu'à présent, au moment de la mort, elle me soit plus utile que pendant ma vie.

— Rien ne vous sauvera, disait le jeune astrologue; la multitude force déja les portes.

—Partons, dit Agrippa, le face exaltée par la fièvre, le front brûlant et les yeux allumés.

— Où allons-nous? dit Nostradamus d'un air effrayé.

— Au devant de nos ennemis.

— Ils sont entrés.

— Pressons-nous, dit Agrippa en se jetant à bas de son lit; nous serons dans la cour avant eux.

Et ils se hâtèrent rapidement. Arrivés dans la cour, ils virent la foule qui escaladait les grilles.

—Le sol est vierge, dit Agrippa: nous sommes sauvés!

Nostradamus comprit qu'il allait se passer une de ces scènes de magie dans laquelle le grand sorcier épuiserait toute la puissance de son art pour arrêter la foule qui beuglait comme un troupeau de hyènes derrière les barreaux de fer de l'entrée. Il se mit à l'écart pour regarder.

Agrippa, qui d'abord s'était retiré, reparut bientôt, ayant sur la tête une couronne de verveine et sur

Digitized by Google

le dos une ceinture de fougères de mai tressée. Il était vêtu de blanc, et il avait sa robe étoilée de chauves-souris. Son cou était chargé d'un carcan, autour duquel brillaient sept pierres précieuses portant chacune le caractère de la planète qui la dominait.

A cette vue, la foule resta muette et le regarda attentivement.

Le magicien tira de son sein un vase triangulaire plein de roses, ramassa à terre une baguette de sureau en sève qui se trouva à ses pieds comme par enchantement, se déchaussa, prononça en murmurant quelques paroles de grimoire, et s'approcha à reculons du grand ormeau qui ombrageait la cour. A peine l'eut-il touché, qu'il se mit à tourner autour du tronc, de façon à tracer trois cercles l'un dans l'autre. Il grava ensuite sur la poussière les noms des esprits qui présidaient au siècle, à l'année, à la saison, au mois, au jour et à l'heure. Puis il plaça son vase au milieu des cercles, le découvrit, y trempa un bout du sureau et arrosa les assistans de cette liqueur.

Quelques gouttes arrivèrent à la foule et la forcèrent à reculer. On eût dit qu'une pluie de feu tombait sur elle. Elle considérait à présent le magicien avec terreur.

Celui-ci, après avoir fait le tour du grand cercle pour achever les aspersions, trempa un gant de parchemin vierge dans un bassin, se lava le front et les tempes, et, après quelques hurlemens horribles, il ferma les yeux et commença ses évocations.

Il avait les paupières baissées et tendues, le corps tremblant et agité, les lèvres immobiles. On entendait cependant dans sa gorge le bruit entremêlé d'un grand nombre de voix qui semblaient vouloir en sortir. Une force invisible le soulevait de temps à autre, et chaque fois qu'il s'élevait, il n'avait qu'à toucher l'arbre avec sa main gantée pour retomber aussitôt dans les cercles.

Le prodige se renouvela plusieurs fois, mais le magicien en triompha toujours. A la fin, l'esprit rebelle, se sentant vaincu, se retira après un nouvel effort qui jeta le sorcier à genoux.

Il se reposa un instant des fatigues qu'il venait d'essuyer dans cette lutte invisible; puis le corps haletant et le visage enflammé, il se tourna vers la multitude collée contre les portes pour le considérer.

—L'esprit est dompté. Dites, que voulez-vous? lui cria-t-il d'une voix retentissante?

Et comme elle restait immobile et tremblante sous ces accens qui tonnaient gros de menaces, le magicien continua :

— Vous êtes venu pour tourmenter un homme; Eh bien! cet homme vous tourmentera à son tour. Malheur à vous de ne l'avoir pas connu! Il peut d'un regard vous plier chacun à votre place, vous écraser d'un geste, et d'un mot vous faire disparaître tous jusqu'au dernier. Vous ne savez pas que je suis Agrippa, le plus puissant de tous les sorciers depuis Salomon, dont les yeux se soient usés à force de lire dans les grimoires, les clavicules, les secrets d'Albert-le-Grand. Vous ne savez pas que mon amo est celle qui animait autrefois Zoroastre, le législateur des Indiens. Vous ignorez que personne ne m'a vu naître, et que nul d'entre vous ne me verra mourir

Il attendit un instant pour voir l'effet de ces paroles sur la multitude. Ensuite il poursuivit d'une voix brève et saccadée.

— J'amène la disette, je souffle la peste et fais naître la guerre dans un royaume, parce que je gouverne les saisons, les épidémies et les rois. Je montre aux bergers la patenôtre du loup; j'apprends aux devins comment on doit tourner le sas; je fais courir nuit et jour les feux follets; les fées dansent, à ma voix, au clair de la lune; je favorise les joueurs, en leur faisant trouver le trèfle à quatre feuilles. Je fais du bien aux filous, en leur donnant la pistole volante qui revient dans la poche après l'avoir employée; je fournis aux voleurs des chandelles de graisse de pendu pour endormir la maison qu'ils doivent piller; je change, quand il me plaît, mes ennemis en loups-garous; je réveille les héritiers, en envoyant hors du cimetière les âmes de leurs parens en peine; j'envoie des feux follets pour troubler les ménages, pour peigner la chevelure des jeunes filles vierges, et pour tresser la crinière des cavales; je montre des secrets aux vieilles femmes pour guérir les fièvres; je mène les villageois dans les prés, la veille de la Saint-Jean, pour en cueillir l'herbe, à jeun et sans parler. Je montre aux gens à lire dans le grimoire, afin que le diable ne leur torde pas le cou à la première faute; je leur recommande de jeter en l'air quelque chose, une paille, une savate, un cheveu, pour que le diable ne les enlève pas eux-mêmes et s'en retourne paisiblement. Je montre aux nécromanciers le secret de se défaire de leurs ennemis, en les pendant en effigie, à minuit avec une corde de chanvre, ou bien en piquant au cœur une image de cire vierge; je fais sentir les coups aux sorciers, en les frappant avec un bâton de sureau; je fais voir dans un plat d'eau la figure de ceux qui vont au sabat; je jette sur des familles entières des sorts que rien ne peut conjurer; je fais mourir les bestiaux; j'enlève les enfans.

Et il continua long-temps cette énumération, dont le peuple n'attendit pas la fin. Effrayé de tant de ressources et de tant de puissance, réuni en un seul homme, il se précipita vers la porte d'entrée et l'obstrua pendant long-temps pour sortir. La voix du sorcier, toujours brève et saccadée, tombait sur ces pauvres gens comme des coups de fouet, et hâtait leur fuite. Ils ne se crurent à l'abri de sa colère que lorsque ils eurent roulé pêle-mêle dans la rue, et que l'huis se fût renfermé sur le dernier d'entre eux. On entendit ensuite au dehors des pas lourds et précipités qui s'échappaient dans toutes les directions, et dans quelques secondes tout reprit son calme habituel.

—Ainsi, dit amèrement Agrippa, en s'appuyant toujours contre le tronc de l'ormeau et en écoutant le dernier bruit de l'émeute qui expirait dans la rue, ainsi, voilà les hommes..... tous lâches et méchans? Ils croient à la puissance du mal, et se refusent d'ajouter foi à l'amour du bien!

Digitized by Google

— C'est que, parmi les hommes, le mal est la règle, et le bien l'exception, dit Nostradamus.

— Avec quelques vaines paroles j'ai semé plus de crainte dans leur esprit, que je n'aurais pu y introduire de lumière à force de raison; elle s'est arrêtée là, à ma voix, pour écouter avec terreur mes mensonges. La vérité ne l'aurait pas retenue.

— La vérité nous aurait perdus; car ces hommes de sang auraient franchi cette barrière: le prestige qui les a fait fuir ne les aurait pas effrayés.

— Tu te trompes, ami, lui dit Agrippa; j'aurais pu les laisser entrer dans la cour, aucun d'eux n'aurait osé franchir la ligne du grand cercle dans lequel ils me croient invulnérable et tout-puissant.

— Alors, ce qui fait de ce cercle une barrière insurmontable?

— C'est leur ignorance.

— Et ce qui vous y fait rester courageusement enfermé comme dans une citadelle?

— C'est que j'ai foi dans leur faiblesse.

— La magie est puissante, dit Nostradamus.

— La magie n'existe pas, dit Agrippa; c'est le charlatanisme de l'astrologie. Les temps ne sont pas loin où elle disparaîtra de la science qu'elle dépare. Peut-être suis-je destiné à l'exercer le dernier, car le siècle marche.

— Il n'aura pas fait assez de pas en vingt ans pour en être délivré. Il y aura encore des magiciens après vous. car je reste pour vous remplacer.

— Ecoute, dit Agrippa, à qui rapporteras-tu le fruit de tes travaux, aux autres ou à toi? Si tu le rapporte aux autres, éclaire-les; si tu le rapportes à toi seul, trompe-les. Dans le premier cas, tu seras malheureux, mais utile; dans le second cas, tu seras heureux, mais nuisible: choisis?

— Je choisis votre exemple.

— Prends garde: j'ai monté ma vie comme un calvaire, et je ne rencontre maintenant au bout que le découragement. J'ai brûlé mon front pendant dix ans au feu des fourneaux pour trouver le secret du grand œuvre, et l'alchimie a été impuissante à me le faire découvrir. J'ai demandé l'avenir aux cris des animaux, aux murmures des élémens, et rien encore ne m'a répondu. J'ai passé de longues années sur les clochers des cathédrales à examiner les astres qui gouvernent le monde, et je n'ai pu y lire ni les destinées des hommes, ni celles des empires. Je me suis pourtant consolé souvent de la vanité de mes recherches, en pensant que la science m'élevait à une sublimité inaccessible au intelligences ordinaires; mais le fanatisme s'abattit si souvent sur moi, il me foudroya si souvent, que je courbai à la fin la tête avec résignation.

— Alors vous allates à la cour de France.

— Oui, et j'y vécus heureux et à l'abri des tentations de la science; mon unique étude fut de me faire aussi petit que j'étais devenu grand; je m'efforçai long-temps de descendre à force de doute et de frivolité au niveau de ceux qui m'entouraient; mais je croyais y parvenir lorsque mon cœur vint se mettre à l'encontre de mes résolutions.

— Votre génie se reveille à la vue du connétable.

— Je voulus, comme Machiavel, régénérer moi aussi, le monde par l'épée, je m'unis à Bourbon. J'étais la tête, il était le bras; mais je fus encore brisé au premier choc. En vérité, le dévouement est comme la science une duperie.

La nuit était déja fort avancée et le ciel si noir qu'il semblait s'être abaissé pour les écraser. Toute la nature était calme autour d'eux. Un silence de mort les enveloppait. Tout-à-coup une petite étoile bleue scintilla dans le sombre du firmament; Agrippa leva les yeux et tressaillit: Déja, dit-il, en se parlant à lui-même, déja. Il tomba ensuite à genoux et pria avec ferveur; quand il se releva ensuite sur le bras de son ami, il se trouva plus faible: l'étoile avait pâli sensiblement.

— C'est l'étoile qui préside à ma vie, la vois-tu?

— Oui, maître.

— Elle disparaîtra bientôt, je le sens.

— Du courage, elle brille encore.

— C'est son dernier éclat et l'annonce de mon dernier souffle; merci d'être resté pour le recueillir

— Je le recevrai avec vos dernières volontés.

— Mes volontés ne seront que des fardeaux pour toi.

— Je les porterai.

— Long-temps?

— Jusqu'au bout.

— Eh bien je te lègue mon corps pour l'enlever aux méchans, et ma science pour l'arracher au doute. Et il s'affaissa aussitôt sur les bras de Nostradamus.

L'étoile qui jusqu'ici avait paru bluettant péniblement à travers les ténèbres qui la pressaient, s'éteignit tout à coup avec le dernier soupir du mourant, et tout fut dit.

La nuit était déja fort avancée et enveloppait Lyon d'une complète obscurité. Nostradamus releva le corps d'Agrippa, le chargea religieusement sur ses épaules et sortit de l'hôpital. Il arriva par des rues silencieuses et désertes jusqu'à la porte de la ville qu'il parvint à franchir sans être aperçu, et, quelques minutes après, il se perdit dans la campagne.

Le lendemain, lorsque la ville s'éveilla, elle apprit que les magiciens avaient réussi à tromper les gardes dont on avait eu soin d'environner l'hôpital. On fit des recherches pour les retrouver, mais on les interrompit bientôt, parce que bien des gens vinrent assurer qu'ils avaient vu les deux sorciers sortir de la ville avant le jour, à cheval sur un bâton.

Un an après, à pareil jour, un voyageur passa devant l'hôpital et traversa la ville sans s'arrêter. Quelques personnes qui avaient cru reconnaître en lui le sorcier Agrippa coururent après pour l'examiner de plus près, mais personne ne fut assez leste pour mettre son pas devant le sien. Depuis lors, le même voyageur passe, dit-on, annuellement par Lyon, sans jamais s'y reposer. Sa marche est si rapide que nul n'a pu l'atteindre encore. Son visage séculaire porte toujours les mêmes traits et les mêmes rides. — Le peuple l'appelle le Juif-Errant.

Prosper Barousse.

Digitized by Google

FONDATION DU ROYAUME DES VISIGOTHS.

(ESSAI HISTORIQUE.)

PREMIÈRE PARTIE.

Les orgies politiques des deux derniers siècles de l'empire romain, la corruption et la vénalité des soldats, l'orgueil et la trahison des généraux, avaient ouvert au flanc de la puissance des Césars, une plaie dont elle devait mourir.

Les usurpateurs et les tyrans se multipliaient dans toutes les provinces; les prétoriens dispensaient le pouvoir souverain; le sénat enregistrait servilement tous les attentats qui ruinaient le crédit et la considération de Rome; l'empire, en un mot, voyait naître avec chaque jour un malheur nouveau. Les armées, cette dernière sauve-garde des états qui croulent, n'étaient plus qu'un vaste foyer de révolutions; et l'on sait avec quelle funeste énergie les révolutions militaires précipitent la destruction des royaumes et la mort de toutes les forces normales et régulières des sociétés. Cependant, à aucune époque, Rome n'aurait eu plus besoin d'être unie, courageuse et patriotique, car le Nord remuait comme une fourmilière irritée; déjà même les invasions barbares avaient commencé à ronger le monde romain. Au Midi, à l'Orient, au Septentrion, à l'Occident, partout les Césars de Rome mourante avaient eu à combattre contre de funèbres apparitions; et les plus glorieux exploits des capitaines de l'empire appartenaient à la lutte suprême qui mettait aux prises le génie civilisé de la vieille famille Celte et le génie encore farouche d'une nouvelle famille de barbares.

Au nombre des perturbations qui signalèrent la chûte de l'Université romaine, les ravages des Goths dans l'Italie et leur conquête politique dans le midi des Gaules doivent être comptés comme des événemens décisifs de la grande catastrophe sociale du V^e^ siècle. Ce qui donne à l'invasion de ces conquérans un caractère particulier, c'est qu'elle n'a pas été seulement un terrible drame militaire, mais une guerre de politique intérieure de diplomatie, allant s'attaquer au cœur de la vie impériale jusque dans le secret de ses palais, de ses conseils et de ses intérêts dynastiques.

L'opinion vulgaire donne pour patrie aux peuples gothiques, les régions scandinaves connues dans la géographie ancienne sous le nom de *Scandia*. L'île de Gothland aurait été leur berceau, en réservant d'ailleurs leur origine primitive qui est asiatique. Cependant, il est peu vraisemblable qu'un pays aussi circonscrit que la Suède ait pu jeter sur l'Europe les multitudes nombreuses que l'histoire a marquées de la dénomination formidable de Goths. Il est donc plus naturel de penser qu'une émigration véritablement gothique sortie de la Suède, a rallié à elle d'autres peuples moins puissans qui se sont confédérés sous ce nom générique et l'ont adopté comme le signe de leur fortune commune. Les guerriers les plus illustres, et en général tous les chefs et dépositaires de pouvoir appartenaient à la nation purement gothique dont les deux premières familles étaient les Amales et les Balthes.

Les Goths s'arrêtèrent d'abord dans la Saxe et la Poméranie, entre l'Elbe et la Vistule; mais peu à peu ils se retirèrent de la Germanie et se portèrent à travers la Sarmatie jusque vers les Palus-Méotides. De là, ils s'étendirent dans les pays arrosés par le Danube, la Mœsie et la Dacie Orientales. Le Danube, frontière de l'empire de ce côté, n'était pas une barrière assez forte pour empêcher les Goths de faire des incursions sur le territoire romain; il fut franchi souvent, et les continuelles déprédations de ce peuple nécessitèrent de fréquentes expéditions de la part des gouverneurs impériaux. Caracalla fut le premier qui essaya les armes romaines contre eux, vers l'an 215. Mais on sait que ses prétendues victoires furent tournées en dérision par les habitans d'Alexandrie qui payèrent leur imprudence par un massacre général.

Le caractère remuant de la nation gothique prolongea et maintint presque sans interruption la guerre au sein de la contrée qu'elle s'était choisie. Gordius III remporta sur ce peuple des victoires (240) dont la nouvelle fut reçue à Rome avec des transports de joie. Dèce triompha des Goths en plusieurs rencontres (250-251), et périt dans une embûche; son fils, Dèce le jeune, fut également tué par les barbares. Gallien aurait eu souvent occasion de marcher contr'eux, s'il n'avait été le plus lâche et le plus indolent des princes. Claude II, surnommé le *gothique* battit leur armée forte de 320,000 hommes près du mont Hœmus et les aurait peut-être exterminés, si la peste ne l'avait enlevé au milieu de ses victoires. Son successeur Aurélien continua à combattre les Goths, les chassa de la Pannonnie et les réduisit pour quelque temps à l'inaction.

La fortune des armes ayant fait tomber entre leurs mains quelques apôtres chrétiens qui combattaient dans l'armée de Valérien, on voit sur la fin du III^me^ siècle, une partie de ces barbares se convertir à la foi du christianisme. Mais quatre-vingts ans après, une nécessité impérieuse les força à sacrifier leur conscience religieuse, encore faible, pour sauver leur existence nationale. Les Huns étaient arrivés derrière

Digitized by Google

eux et les avaient dépouillés de leurs possessions si long-temps défendues contre la puissance romaine. Dans cette consternation générale, Ulphilas, le célèbre évêque dont il nous reste une traduction gothique de la Bible, fut député vers l'empereur Valens, à Constantinople, pour proposer l'incorporation politique de sa nation dans les terres de l'empire. Valens hésita d'abord, mais sur la promesse que firent les Goths, chrétiens et payens, d'embrasser l'arianisme, ce prince, dont le fanatisme pour Arius a rempli l'histoire de tant de pages sanglantes, se laissa toucher, et leur assigna la Thrace pour nouveau siége de leur colonie.

A la suite de cette concession, les Goths commencèrent leur retraite vers la Thrace. Selon leur position, plus ou moins orientale sur le Danube, ils étaient divisés en deux nations, alliées politiquement et pour les guerres dangereuses qui menaçaient leur sûreté commune; mais rivales d'ambition, de pillage et de prépondérance. Ceux des Goths qui étaient à l'Orient prenaient le nom d'Ostrogoths (c'est-à-dire *orientaux*, de *ost*, Est), et ceux du couchant celui de Visigoths (*occidentaux*, de *West*, Ouest).

Les Visigoths traversèrent le Danube sous les ordres de deux chefs, Alavin et Fritigerne. Athanaric, leur roi, n'avait point quitté la gauche, espérant peut-être défendre quelque partie du pays contre les Huns, ou, comme on le rapporte, par fidélité au serment qu'il avait fait à son père de ne jamais mettre le pied sur le territoire romain. On porte à plus de deux cent mille hommes le chiffre de la population militaire qui se répandit dans la Thrace avec Alavin et Fritigerne.—

Si Rome n'avait pas dès-lors déja été en proie au désordre, à la misère, et à l'incurie qui l'ont tuée, la colonie gothique aurait pu prospérer dans la Thrace; car les nouveaux habitans se montrèrent zélés pour l'agriculture et semblaient déposer leurs goûts farouches et belliqueux. Mais le gouvernement les laissa manquer de vivres et les exaspéra par l'injustice et les violences de ses officiers de fisc, de guerre et de magistrature. Les Visigoths ne tardèrent pas à se révolter, ravagèrent la contrée, firent subir plusieurs échecs aux légions romaines commandées par Lupicius, et restèrent à peu près maîtres du pays, malgré la déroute des Ostrogoths accourus pour les soutenir. Les armées impériales, conduites par Valens en personne, ne furent pas plus heureuses que celles de ses lieutenans; l'empereur fut battu dans les plaines d'Andrinople, et cette campagne lui coûta la vie. Il périt brûlé dans une chaumière où il s'était réfugié (378).

Enhardis, et réveillés à leur instinct de conquête et de brigandage, les Visigoths ruinèrent totalement la Thrace, et portèrent la terreur et la désolation jusque sur les côtes orientales de la mer Adriatique. L'exemple de ces barbares, qui voyaient croître avec orgueil leur fortune, pouvait précipiter la chûte de l'empire, en excitant l'appétit désordonné des conquêtes chez toutes les nations qui pressaient l'Italie comme une meute menaçante et prête au carnage. Théodose déploya donc contre eux toutes les forces qu'il put réunir, et Athanaric, vaincu, vint mourir à Constantinople en 387 ou 382. Les Visigoths furent refoulés dans la Mœsie et la Thrace, où la sévérité de Théodose les confina sous menace d'une destruction totale, s'ils rompaient leur ban. La munificence impériale affranchit les vaincus de toutes contributions et charges publiques, les Visigoths semblaient enfin se résigner à la vie paisible de l'agriculture. Les guerriers et les jeunes gens qui préféraient les armes au repos, furent enrôlés pour le service de l'empire; on donna à ce corps d'auxiliaires des chefs d'origine gothique, entre autres Alaric, dont le nom est demeuré fameux par le sac de Rome et les coups formidales qu'il porta au colosse chancelant de la puissance Romaine.

Les Goths demeurèrent fidèles à Théodose tant qu'il vécut; mais à sa mort (395), l'ambition d'Alaric excitée par les sugestions du ministre Rufin, natif d'Eauze (aujourd'hui dans le Gers), fit proclamer une révolte générale des Goths contre Arcade, auquel était échu l'empire d'Orient dans le funeste partage que Théodose fit du monde romain en mourant.

L'éclat de la naissance d'Alaric qui appartenait à la seconde famille gothique, les Balthes, son courage et ses grands talens militaires, lui gagnèrent de suite la confiance et l'enthousiasme de sa nation; tous les débris se rapprochèrent, s'unirent et se mirent sous ses ordres. Stilicon, général d'Honorius, marcha contre lui; mais la Panonnie, la Grèce et la Thrace furent mises à feu et à sang par les révoltés, et Alaric ne mit un frein à l'ardeur de ses soldats qu'après un traité de paix, qui consacra l'oubli du passé et des avantages pour le présent au profit de sa nation; de plus, l'empereur Arcade consentit à accorder à Alaric le titre de général romain, et lui décerna le gouvernement des forces militaires de l'Illyrie orientale (396).

On ne sait pas positivement à quel titre les Visigoths continuèrent à faire partie de l'empire, si c'est comme sujets vaincus ou alliés libres; mais, quoiqu'il en soit, une révolte nouvelle, ou l'usage légal d'un droit conservé intact, fit proclamer Alaric roi des Visigoths en l'an 399.

Désormais ce conquérant va s'attaquer à l'Italie et à Rome elle-même, pour ravir au centre du foyer les dernières étincelles de vie qui soutiennent l'empire moribond. Sans motif, sans déclaration, Alaric envahit et saccage l'Italie en 400.—Chassé par Stilicon, il se retire; mais, dès que ses pertes sont réparées, il revient comme un taureau furieux se ruer sur la terre des Césars qu'il a mission de broyer sous le pied des barbares. Dans cette seconde expédition de 402, Alaric fit trembler la ville éternelle et la menaça d'une ruine sans exemple, si Honorius n'assignait des possessions honorables à la nation qu'il commandait et ne faisait prendre rang à son armée dans les légions impériales. Cependant, soit insuffisance de moyens militaires pour pousser la campagne, soit qu'il existât, comme le prétend l'évêque goth Jornandès, un traité secret qui concédait à Alaric le midi des Gaules et les provinces hispaniques, à condition qu'il délivrerait Rome des Vandales qui commençaient à l'effrayer, le roi

Digitized by Google

ENTREVUE DES AMBASSADEURS ROMAINS AVEC ALARIC.

visigoth s'était avancé vers les Alpes, paraissant vouloir ou feignant seulement de passer dans les Gaules. Stilicon arrive en toute hâte avec une armée venue de Germanie, rencontre celle des Goths près de Pollence ou Placintia dans le Piémont, l'attaque au milieu des fêtes de Pâques que les soldats d'Alaric observaient rigoureusement, et remporte sur elle une victoire complète. L'infanterie visigothe fut taillée en pièce; car, pour honorer la sainteté des fêtes pascales, elle s'était contentée d'une simple défense et n'avait point voulu ensanglanter ses armes. Cette déroute livra à Stilicon la femme, les enfans et presque toute la famille d'Alaric, et força celui-ci à solliciter la paix du vainqueur (403).

Stilicon dont les projets politiques étaient de regagner sur l'empire d'Orient l'Illyrie orientale, et de se servir des Barbares pour régner aux dépens d'Honorius, usa avec modération des avantages de sa victoire de Pollence. Alaric retourna dans la Panonnie et la Dalmatie et fut investi du commandement général de l'armée romaine dans l'Illyrie occidentale. Stilicon tenait Alaric prêt pour ses plans de guerre contre Arcadius, et négociait secrètement avec lui pour profiter du moment favorable à une attaque des possessions de l'empire d'Orient. Le général d'Honorius s'était assuré le secours du visigoth par de nombreuses promesses d'argent, de pouvoir et de participation personnelle aux projets dont Alaric ne devait être que le premier exécuteur. Mais la fierté et l'impatience d'Alaric ne voulurent voir dans toutes ces menées qu'un système tortueux pour ruiner la puissance de la nation visigothe, et une nouvelle irruption fut décidée en Italie entre les capitaines du roi barbare. Celui-ci fit sommer l'empereur de l'indemniser des frais qu'il avait hasardés pour les préparatifs commandés par Stilicon. Le sénat alarmé vota quatre mille pesans d'or pour adoucir et éloigner les Visigoths. Les auteurs byzantins ont soutenu que Stilicon tramait un complot contre la vie et le pouvoir de son maître Honorius, et que toutes ses mésintelligences mystérieuses avec Alaric n'avaient eu d'autre but que de l'employer pour l'exécution des desseins qu'il méditait pour donner le trône à Euchérius. On sait que Stilicon paya de sa tête (23 août 408) les noires manœuvres que l'histoire lui

Digitized by Google

a reprochées comme une trahison envers son prince et sa patrie, qui l'avait comblé d'honneurs et de richesses. Stilicon était vandale de naissance et rêvait peut-être l'intronisation des Barbares sous le dais impérial de Constantinople et de Rome...

Le supplice de Stilicon était une affaire de gouvernement intérieur et ne changeait rien à la situation d'Alaric vis-à-vis de Honorius. Il continua donc auprès de celui-ci les négociations dont Stilicon, comme ministre, avait arrêté les bases. Mais Honorius, à l'instigation de ses conseillers, ne répondit que par le silence et d'actives démonstrations d'hostilité. Alaric était alors dans la Panonnie, nourrissant toujours le projet de réduire l'Italie à son obéissance, si l'empereur ne lui accordait point la paix qu'il demandait. Informé des intentions belliqueuses du faible Honorius, il députe vers Ataulphe, son beau-frère, et lui donne ordre de rassembler tout ce qu'il pourra d'aventuriers et de soldats, Huns, Goths et autres. En attendant ce secours, l'entreprenant Alaric marche droit vers l'Italie, pille Aquilée, Crémone et d'autres villes, arrive devant Rome, et en peu de temps la jète dans les plus terribles extrémités d'un siége cruel et acharné. Le sénat envoie vers lui et l'exhorte à la clémence; Alaric irrité se borne à cette réponse : « Qu'on m'épar» gne la peine de piller Rome et qu'on me livre tout » l'or et toutes les richesses qu'elle renferme. » — « Que laisserez-vous donc aux Romains? demon» dent les embassadeurs. — La vie. »

Déja dans sa course vers Rome, Alaric avait été arrêté par un saint ermite qui le conjurait de pardonner à la maîtresse du monde; mais le Visigot méprisa ses prières en lui disant durement : « Je sens en moi « quelque chose qui me pousse à détruire Rome. — Parole terrible éloquemment interprétée par saint Augustin!

Le sénat essaya de désarmer la colère d'Alaric par ses supplications, et le voyant inflexible, il voulut l'effrayer par le tableau de la résistance désespérée de l'immense population de Rome : — Tant mieux, s'é« cria le barbare, plus l'herbe est serrée, et plus la faux y mord!

Rome aux abois aima mieux se dépouiller d'une partie de ses richesses que de combattre. Une rançon énorme, recueillie parmi les habitans et classée au nombre des plus saintes contributions patriotiques, obtint la cessation des horreurs de ce siége; cette rançon se composait de 5000 livres pesant d'or, 30,000 livres d'argent, 4000 robes de soie, 3000 pièces de drap carlate et 3000 livres de poivre. Alaric conclut un raité avec Honorius, s'engagea dans l'armée romaine vec ses troupes comme auxiliaire, leva son camp et se transporta dans la Toscane (408).

Parmi les ministres de Honorius celui qui occupait le premier rang était Olympe, créature de Stilicon, puis son ennemi et son rival. Olympe avait dévoilé à l'empereur les intrigues de Stilicon dans l'espérance d'hériter de la faveur et de la puissance de son protecteur. Pour continuer le rôle qu'il avait pris en dénonçant les dangers d'une alliance entre Alaric et Stilicon, il opina dans le conseil impérial pour une rupture ouverte avec le roi des Visigots et un mépris formel pour les engagemens du dernier traité de paix. Alaric insista pacifiquement pour que les conditions du traité fussent observées; mais Honorius et ses ministres traitèrent le vainqueur de Rome avec un si fol orgueil et une dureté si hautaine et si blessante, qu'il ne resta à Alaric d'autre moyen de faire respecter ses droits, qu'un nouveau châtiment contre les violateurs de la foi jurée.

Ces deux figures de Honorius et d'Alaric sont là comme un enseignement de la Providence. Quand elle veut faire mourir un empire, elle a soin de parer son agonie de quelque grand contraste qui nous fait mieux saisir le caractère de sa décadence et de sa mort. — Ici, le prince loyal, généreux, magnanime, fidèle observateur de sa parole, c'est le roi du peuple barbare, l'empereur du monde civilisé, a l'attitude d'un monarque lâche, paresseux, perfide et profanateur de sa foi.

Les embarras que les irruptions des Goths avaient multipliés au sein du gouvernement romain, avaient enhardi toutes les ambitions qui arrachaient un à un les membres affaiblis de l'empire de Théodose. Les légions de la Grande-Bretagne avaient donné la pourpre (407) à Constantin, simple soldat, mais distingué par sa bravroure et un nom qui était resté cher aux armées. Il passa aussitôt dans les Gaules et se fit reconnaître comme empereur, depuis le Rhin jusqu'aux Alpes et aux Pyrénées. Vainqueur de Sarus, général goth au service de Rome, et encouragé par la faiblesse et l'anarchie où était tombée la cour de Honorius, Constantin poussa l'audace et la présomption jusqu'à faire proposer, par une ambassade à Ravenne, que l'empereur le reconnût pour collègue (409). Honorius dissimula son ressentiment, et se soumettant aux exigences d'une position critique, il associa Constantin à l'empire, lui donna le titre d'Auguste, lui envoya les insignes de la souveraineté et accepta Arles pour siége du gouvernement du nouveau César.

Pendant ce temps (409), Alaric, poussé à bout par le déni de loyauté que lui avait fait Honorius, recommença la guerre, et investit Rome en attendant l'arrivée d'Ataulphe, avec les secours duquel il pourrait former le siége en règle de la grande cité. Sa jonction faite avec les troupes de son beau-frère, le roi visigot poussa si vivement ses attaques contre Rome, qu'au bout de quelque temps la famine, la terreur et le découragement la lui livrèrent à discrétion. Alaric déposséda le faible Honorius et éleva à l'empire le préfet Attale-Priscus. Cette création impériale improvisée était destinée à couvrir les projets d'Alaric, qui, s'étant fait nommer généralissime des armées romaines, avait opéré la conquête de presque toute l'Italie. Dans la même année, il dépouilla Attale de sa dignité, et restitua, au moins en apparence, le pouvoir à Honorius.

Alaric s'était éloigné de Rome et paraissait disposé à laisser en repos Honorius, qui continuait sa royauté chimérique à Ravenne, lorsqu'un nouvel incident vint

Digitized by Google

rallumer la guerre. La princesse Placidie, prisonnière d'Alaric, n'ayant pas été rachetée comme celui-ci l'exigeait, le rois des Visigoths marcha plein de fureur contre Rome pour la troisième fois. Elle fut enlevée le 24 août 410 et livrée à toutes les horreurs du pillage. Les richesses amassées par neuf siècles de triomphes et de grandeur, passèrent dans l'espace de trois jours aux mains des barbares, et la maîtresse du monde devint à son tour l'esclave humiliée d'un goth.

Alaric abrégea son séjour à Rome, de crainte que son armée ne s'y amollit; il méditait du reste la conquête de la Sicile et de l'Afrique. Il s'avança donc vers sa nouvelle proie, en dévastant sur son passage la Campanie, l'Apulie et la Calabre, et au moment de s'embarquer pour la Sicile, il fut attaqué d'une maladie mortelle à Corentia. La singularité de sa sépulture dans le lit même du Busento ou Vafenito, avec des richesses prodigieuses, est un fait généralement connu. Nous ne le raconterons donc point.

C. G.

(La seconde partie à une prochaine livraison).

VINCENT DE PAUL.

Ce n'est point un panégyrique riche de toutes les pompes de l'éloquence, ni une histoire complète que nous consacrons dans cet article à la vie si pleine et si touchante de saint Vincent de Paul : sans doute que tous les ornemens du langage seraient dignement employés à célébrer ce héros de la charité; mais il est une beauté morale si relevée, si complète, qu'il faut bien se garder de lui donner une parure, parce qu'elle la voilerait sans l'embellir. Nous nous bornerons donc à choisir dans la vie de cet homme, les actes et les sentimens qui le font mieux connaître, et puissions-nous raconter ses bienfaits envers l'huma-

Digitized by Google

nité comme il les accomplissait lui-même, avec la simplicité de l'esprit et l'entraînement du cœur.

Vincent de Paul naquit en 1576 dans le petit village de Pons, près de Dax, dans le département des Landes. Dans son bas âge, il gardait les troupeaux de son père, pauvre cultivateur qui vivait de son travail sur son petit héritage. La première vertu qui se réveilla dans le cœur de l'enfant fut la charité, la charité qui devait plus tard lui faire opérer des miracles. Il y a tant de charmes dans les premières années du jeune Vincent, qu'on trouve du plaisir à s'y arrêter pour en parcourir les détails. Ainsi sa dévotion à Notre-Dame-de-Buglose, vieille église bâtie par les chrétiens fugitifs devant les sarrasins d'Espagne; ainsi ses aumônes aux pauvres qu'il rencontrait dans la campagne.

Un jour qu'il se trouvait possesseur de trente sous, fruit de ses petites économies qu'il avait accumulées, il se proposait de consacrer son trésor aux amusemens de son âge; mais un pauvre paysan malheureux et dénué s'étant présenté à lui, Vincent donna tout ce qu'il possédait sans rien garder pour lui-même. On l'envoyait souvent au moulin acheter la farine ou moudre les grains nécessaires pour les besoins de la semaine; Vincent qui rencontrait des pauvres sur son chemin, commençait par leur donner son argent, puis, lorsqu'il avait épuisé sa bourse, il arrêtait son âne, et prenant son sac de farine, il la leur distribuait à pleines mains.

Les parens de Vincent, touchés des nobles sentimens et de la vertu de leur fils, résolurent de le consacrer à l'état ecclésiastique. Le jeune homme embrassa ce projet avec une sainte joie. Il fut ordonné prêtre, et vint à Toulouse prendre ses grades dans l'université de cette ville. Il est à remarquer que Vincent de Paul ne s'est jamais vanté pendant tout le cours de sa vie d'avoir fait d'aussi fortes études, ce qui lui aurait ouvert le chemin des honneurs ecclésiastiques. On trouva plus tard, après sa mort, la preuve de ce fait dans ses papiers. Le prêtre qui devait un jour ranimer l'église de France et adopter tous les malheureux, était un homme de patience et d'humilité, qui ne voulait de son ministère que le travail et les sacrifices qu'il impose.

Aussi Dieu le prépara-t-il dès les premiers pas qu'il fit dans le monde à cette mission douloureuse qu'il s'était imposée, et de grandes infortunes furent infligées à celui qui se sentait porté à secourir ses frères, afin de mieux le préparer à compâtir à leurs maux. Vincent avait été appelé à Marseille pour affaires de famile; un gentilhomme de ses amis lui proposa de retourner par mer à Narbonne; il y consent et l'on s'embarque avec un vent favorable. Mais à peine ils étaient en mer, que trois brigantins turcs viennent fondre sur leur navire et s'en emparent aussitôt. Vincent fut conduit à Tunis et vendu successivement à plusieurs maîtres. Voici comme il raconte lui-même l'histoire de sa captivité et de sa délivrance:

« Je fus vendu à un renégat de Nice qui me mena à son Themat (sorte de fief tenu du grand seigneur); il était situé dans la montagne et non loin des déserts. Une des femmes du renégat, curieuse qu'elle était de savoir notre façon de vivre, venait me voir tous les jours au champ où je fossoyais, et un jour elle me commanda de chanter les louanges de mon Dieu; le ressouvenir du *quomodo cantabimus in terra aliena*, des enfans d'Israël, me fit commencer, la larme à l'œil, le psaume *Super flumina Babylonis*, à quoi elle prenait tant de plaisir, que c'était merveille. »

Cette femme fit des reproches à son mari de ce qu'il avait quitté sa religion, et lui parla si souvent de son esclave que ce renégat voulut voir le prêtre. Vincent raluma les remords et l'espérance dans le cœur de cet homme. Ils formèrent le dessein de s'évader, et Dieu favorisa leur fuite à travers les déserts et les flots. Vincent dit qu'il avait toujours eu la conviction profonde que sa captivité serait bientôt brisée. Ce pressentiment ne l'avait point trompé, il redevint libre; car le ciel ne lui avait imposé les maux de l'esclavage que pour le faire souvenir un jour des malheureux chrétiens qui gémissaient dans les fers des infidèles.

Vincent dut peut-être à ce souvenir de la captivité ce zèle brûlant qui le poussa sans relâche à secourir les malheureux chétiens que l'esclavage, chez les turcs, plaçait entre l'apostasie et la mort; il rapporta de sa captivité un sentiment de compassion profonde pour les maux de la servitude, et il puisa dans ce sentiment la force d'être importun auprès des grands, pour obtenir d'eux les moyens d'envoyer des missionnaires dans la Barbarie.

Quelques jours après son retour sur le sol de la patrie, Vincent de Paul fit le voyage de Rome pour aller visiter les tombeaux des apôtres, sans doute pour leur rendre grâce de son heureuse délivrance. Il vit dans la capitale du monde chrétien le cardinal d'Ossat, représentant de la France auprès du Saint-Siége. Vincent fut chargé par ce prélat d'une mission auprès du roi de France; et l'humble prêtre fut obligé de se soumettre et de paraître à la cour d'Henri IV. On lui offrit le titre d'aumônier de la reine et une riche abbaye; mais il refusa tous ces avantages pour accepter la cure de la petite paroisse de Clichy. Il trouva là peu de revenus, beaucoup de pauvres à secourir, des malheureux à consoler, une retraite pour y vivre ignoré.

Vincent passa dans la paroisse de Clichy les années de sa vie les plus douces dans la bienfaisance et l'obscurité: aussi quelle ne fut pas sa tristesse lorsque, par l'ordre d'un de ses supérieurs, il lui fallut rentrer dans Paris pour faire l'éducation des enfans du comte Emmanuel de Gondi. « Je m'éloignai tristement de ma petite église de Clichy, dit-il dans une de ses lettres; mes yeux étaient mouillés de larmes, et je bénis en sanglottant ces hommes et ces femmes qui venaient vers moi, et que j'avais tant aimés. Mes pauvres y étaient aussi, et ceux-là me fendaient le cœur. Je marchais avec mon petit mobilier sur la route de Clichy et je me rendis chez M. de Gondi, dont la maison allait être pour moi comme un monde nouveau. »

En effet, cette maison était fort brillante et rece-

Digitized by Google

vait tout ce que la ville et la cour avaient de plus distingué. On donna à Vincent une belle chambre, comme il le dit lui-même, mais il y vécut comme dans une cellule. Lorsqu'il suivit en Normandie la comtesse, il profita de son séjour dans la campagne pour faire des missions dans les villages et porter des secours aux malheureux. La charité de cet homme dévorait tous ses momens et toutes ses pensées; il organisa dans cette province des associations de bienfaisance, pour donner régulièrement des secours aux indigents, préludant de la sorte aux grands projets qu'il avait déja formés pour le soulagement de tant d'autres infortunés, dont le sort l'affligeait en secret.

Mais la gloire et la renommée vinrent chercher ce saint homme qui n'avait que faire de l'admiration du monde. Il fut importuné par des hommages et des respects dont il se croyait indigne, et son humilité l'entraîna loin de la maison de Gondi, où il ne trouvait point les abaissemens et les épreuves qu'il cherchait avant tout. Il retourna dans la Normandie pour y continuer sa vie de missionnaire obscur. Il allait de village en village, prompt à guérir les infirmités de l'âme, apporter des secours à la misère, lorsque le ciel vint lui présenter une nouvelle occasion d'exercer sa charité, occasion qu'il saisit avec empressement.

M. de Gondi avait obtenu le gouvernement général des galères. Vincent de Paul comprit qu'il pouvait opérer le bien dans ces réduits infâmes d'où semblent bannis la vertu et les remords, dans cet enfer où des malheureux damnés par la société qui les repousse trouvent moyen d'ajouter encore à la dépravation qui les a conduits jusque là. Il n'y a plus pour les misérables qui tombent dans cet abyme, le moindre espoir de rentrer dans la vie, et alors ils descendent dans la perversité, qui est la seule voie qui leur soit ouverte, et malgré les chaînes qui les couvrent, ils se créent les joies de la débauche pour oublier leur sort. Le cœur de Vincent de Paul fut saisi d'une profonde pitié à l'aspect de tant de maux, et sa puissante charité voulut racheter des malheureux qui étaient ses frères; elle voulut ressusciter des cadavres ensevelis dans leurs tombeaux et couverts de dalles larges et pesantes. Ecoutons-le parler, et jugeons de son cœur par ses actes et ses paroles.

« Je vis, en arrivant dans les galères, le spectacle le plus pitoyable qui puisse s'imaginer : des criminels doublement misérables, plus chargés du poids de leurs fautes que de la pesanteur de leurs fers, accablés de tant de misères qu'elles leur ôtent le soin et la pensée de leur salut. C'était une vraie image de l'enfer, où l'on n'entendait parler de Dieu que pour le renier, et de la providence que pour la maudire. Etant donc touché de compassion pour ces pauvres forçats, je me mis en devoir de les consoler et de les instruire, et surtout j'employai tout ce que la charité pût me suggérer pour adoucir leurs esprits : j'écoutais leurs plaintes avec patience; je compatissais à leurs peines; j'embrassais leurs fers pour les rendre plus légers, j'employais tout ce que mes remontrances et mes prières avaient de force pour que les officiers les traitassent avec plus d'humanité.»

Voilà ce que faisait Vincent de Paul à Marseille, à Bordeaux, dans toutes les villes de France où languissaient ces malheureux. A Paris, il obtint des adoucissemens à leur sort, et de la conciergerie, où ils étaient amoncelés, il les fit transporter dans un local particulier qu'il avait loué dans le faubourg Saint-Honoré, près de Saint-Roch. Après les avoir conduits processionnellement dans leur nouvelle demeure, il les visitait, les instruisait, et logeait souvent dans l'hôpital des forçats. Mais son dévouement alla plus loin. Vincent de Paul fait une mission pour les forçats de Bordeaux : parmi ceux qui reviennent à de meilleurs sentimens, on compte un jeune turc qui se convertit à la foi de J.-C. Mais à ses côtés le saint missionnaire a souvent observé un malheureux qui est sourd à toutes ses exhortations, et qui refuse de croire à sa parole. Il est trop absorbé par sa douleur pour se livrer au repentir de ses fautes. Il avoue à Vincent de Paul que le souvenir de sa famille, qu'il laisse plongée dans l'affliction, le poursuit, le désespère, le rend incapable de se posséder lui-même. Vincent de Paul n'hésite pas, il prend les fers de ce malheureux, lui fait rendre la liberté, et reste au bagne pour souffrir à sa place.

Quelques panégyristes du saint homme ont prétendu que ce fait ne leur paraissait pas appuyé sur des preuves suffisantes; ils n'ont pas cru pouvoir le donner pour certain. Loin de blâmer leur respect pour la vérité, on doit applaudir au contraire à cette probité qui n'admet rien qui ne soit basé sur des témoignages irrécusables. Cependant nous nous permettrons de penser qu'un fait rapporté par plusieurs historiens graves, et généralement admis comme vrai, ne peut pas être le fruit de l'erreur. Le respect et la dévotion qu'inspira le nom de Vincent de Paul ont pu exagérer tout ce qu'on racontait de lui. Cet acte de dévouement, qui fut sans doute dans les désirs de cet apôtre de la charité, a dû être complété par l'admiration des fidèles : mais, quoi qu'il en soit, il y a quelque chose de vrai dans cette tradition appuyée sur l'histoire. Les officiers des galères n'ont pas dû permettre que Vincent prit la place d'un forçat, mais Vincent a voulu la prendre.

Ce n'était rien pour cet homme de dévouement que d'avoir adouci le sort des malheureux forçats, et d'avoir secouru les pauvres habitans des campagnes par ses missions. Il s'associa des prêtres pour continuer son œuvre et perpétuer un bienfait qui serait mort avec lui : il fonda le collége des Bons-Enfans, qui fut d'abord occupé par quelques pauvres prêtres missionnaires comme lui, voués au soulagement des forçats et des paysans. La communauté s'agrandit, et la congrégation de ces bons missionnaires produisit tant de bien, qu'Adrien Lebon, prieur de St-Lazare, vint offrir à Vincent de Paule de lui céder sa maison pour lui et ses confrères. A cette proposition, l'humble missionnaire se mit à trembler de tous ses membres, et comme le bon Prieur lui en fit l'observation,

Digitized by Google

voici ce que Vincent de Paul répondit ingénuement :

« Oui, monsieur, il est vrai que je tremble; votre proposition m'épouvante : elle me paraît si fort au-dessus de nous ; nous sommes d'indignes prêtres qui vivons dans la simplicité, sans autre dessein que de servir les pauvres de la campagne. »

Après cette réponse si touchante, qui découvre au grand jour tout l'effroi qu'inspirait à Vincent le bruit et l'éclat, et tout son amour pour les œuvres de dévouement connues de Dieu seul : il refusa l'offre avantageuse du prieur Adrien-le-Bon. Si on voulut l'amener à consentir que sa congrégation possédât le prieuré de St-Lazare, il fallut employer l'ascendant que son directeur et quelques personnes graves avaient sur lui, ces vénérables amis parlèrent, et il obéit.

Ainsi des missions étaient assurées pour les pauvres habitans des campagnes et les prisonniers, mais d'autres malheureux vinrent solliciter la charité de Vincent, et cette charité ne fut jamais impuissante. C'est à Paris, ville de misère et de dépravation, que Vincent devait être le plus excité à se dévouer pour le salut de ses semblables, pour le soulagement de ses frères ; Paris, où toutes les plaies de l'humanité étaient alors, comme aujourd'hui, les plus envenimées et les plus profondes. Vincent avait secouru dans les campagnes tantôt la misère, tantôt le vice, cette autre misère morale bien plus affligeante ; mais à Paris, à côté de la pauvreté se trouvent la dépravation, toutes les souffrances et tous les vices.

Pour porter remède à ces maux, Vincent fonda ces établissemens de charité dont il avait fait l'essai pendant ses missions. Cette puissance qu'ont les beaux desseins et les nobles caractères d'attirer vers eux les grandes âmes lui fit trouver des appuis et des secours. Cet homme avait la faculté de réveiller dans tous les cœurs les sentimens qui devaient concourir à l'accomplissement de ses pieuses entreprises. Parmi les personnes qui le secondèrent avec le plus de zèle, on compte madame de Marillac, qui fut l'âme de ses établissemens de charité. Le nom de cette femme se rattache à deux grands noms : elle avait long-temps pratiqué la vertu et fait le bien, sous la direction de Saint-François de Salles, l'apôtre de la Savoie. Lorsque Louise de Marillac vint à Paris, François de Salles confia cette femme toute de charité à la surveillance et aux conseils de Vincent de Paul.

Que de nobles dévouemens et de saintes pensées durent s'élever dans ce cœur où ces deux prêtres, qui consolaient alors l'église des ravages de l'hérésie avaient versé le feu de leurs exhortations et toute la vertu fondante des paroles divines.

Louise de Marillac fut la supérieure de la première maison des dames de charité ; elle présidait aux assemblées où se réunissaient les dames pieuses vouées au soulagement des malades ; elle allait dans les hôpitaux, et jusque dans les réduits les plus cachés, prodiguer ses soins aux malades, et ces pieuses femmes bravaient jusques aux maladies contagieuses qui n'épargnent pas même le zèle qui vient les secourir. Louise de Marillac osa porter des secours et donner des soins à des pestiférés, comme l'assure une histoire du temps. A cette occasion, Vincent de Paul lui écrivit en ces termes :

« Je sais les malades que vous avez visités. Je vous avoue, mademoiselle, que cela m'a si fort attendri le cœur, que je fusse parti à l'heure même pour vous aller voir ; mais la bonté de Dieu sur les personnes qui se dévouent à lui me fait espérer que vous n'en aurez point de mal. Croiriez-vous, mademoiselle, que non seulement je visitais seul M. le sous-prieur de St-Lazare, qui mourut de la peste, mais que je sentis son haleine. Je touchai ses mains, et néanmoins ni moi, ni nos gens qui l'assistèrent, n'en avons pas eu de mal. »

Les encouragemens donnés par un tel homme devaient redoubler le zèle de ces pieuses dames dans le service des malades. Mais il n'y avait pas que les malades qui dussent attirer la pitié et le secours de Vincent. Cet homme, toujours aux aguets pour écouter ou voir les malheureux, pouvait-il ne pas entendre un si grand nombre de petits enfants délaissés pendant la nuit dans les rues et sur les places publiques. A Paris on comptait alors jusques à quatre cents de ces victimes ainsi abandonnées chaque année par la débauche et la misère.

Quelquefois la débauche et la misère venaient les reprendre ; une veuve qui les recueillait dans sa maison, rue Landry, vendait ces enfans à ceux qui venaient en acheter. Ces innocentes créatures étaient destinées à sucer un lait corrompu qui leur donnait la mort ; d'autres les employaient à des opérations magiques, d'autres à supposer des enfans de famille. Ceux qui restaient chez la veuve étaient mal nourris, mal traités par les servantes, qui, pour se débarrasser de leurs cris, leur donnaient des potions pour les endormir. Aussi la plupart mouraient dans la misère, et les autres allaient grossir le nombre des mendians et des femmes perdues.

Vincent de Paul vit ces pauvres créatures qui souffraient ainsi sans secours, et il versa des larmes amères ; la charité dilata son cœur ; il ouvrit ses bras à ces enfans sans père, il les adopta tous. Mais comment entretenir ces pauvres enfans si nombreux et si faibles. S'il ne fallait que les nourrir et les vêtir, on aurait pu y parvenir sans peine, mais il faut encore, et surtout, il faut des soins et un amour de mère pour ces êtres si faibles qu'on trouve mourans et nus sur la pierre où ils sont déposés. Où chercher des mères pour tous ces enfants : Vincent ne le sait pas, mais il aime ces pauvres créatures, il veut les secourir, il le pourra.

Les dames de la charité sont absorbées par les malades ; d'ailleurs, presque toutes ont une famille qui réclame leurs affections, et Vincent veut donner des mères aux enfants qu'il vient d'adopter. Alors il se souvient, et voyez comme les grandes inspirations s'attirent et se cherchent l'une l'autre, il se souvient qu'il avait vu dans les campagnes de jeunes filles timides et pieuses qui n'avaient point de penchant

Digitized by Google

VINCENT DE PAUL ESCLAVE A TUNIS.

sur le mari ge. Il forme le dessein de les réunir dans une maison destinée aux enfants exposés, et les sœurs de la charité prirent naissance.

Mais avant que leur nombre fut assez grand pour atteindre le but du fondateur, avant qu'elles fussent préparées à cette chaste maternité sans hymen à laquelle Vincent les appelait; sa charité, qui ne pouvait pas attendre, eut recours à Louise de Marillac et à quelques autres dames pour soigner les premiers enfants qu'il peut recueillir.

Voici quelle fut alors son occupation de toutes les nuits : on le voyait, pendant l'hiver, alors que la neige et la glace couvraient toutes les rues, parcourir les quartiers de Paris. Il recueillait les enfans déposés sur les froides pierres des places publiques, les enveloppait dans sa soutane pour les réchauffer, et les portait aux saintes femmes qui l'attendaient.

Certes, je ne connais pas dans l'humanité de spectacle plus beau que celui de ce prêtre errant ainsi pendant la nuit, et marchant dans la neige pour sauver ces faibles victimes abandonnées dès leur naissance. Non, après la mort et la vie de Jésus-Christ, il n'est point de spectacle plus beau que celui-là. Qu'il devait être grand, ce bon prêtre, dans ses longues veilles d'hiver, seul, dans les ténèbres et l'isolement des rues. Il écoutait sans doute si le vagissement d'un de ces pauvres enfants ne se faisait pas entendre, et lorsque ses cris étaient venus jusques à son oreille, il se précipitait, il courait à lui pour le réchauffer sur son cœur.

Ah ! que de douleurs profondes, et à la fois que de grandes voluptés pour cet homme! Lorsque s'offrait à lui, mourant et glacé sur une pierre, un enfant repoussé par sa mère; lorsqu'il entendait ses petits cris prêts à s'éteindre; lorsqu'il voyait ses petites larmes glacées dans ses yeux; lorsqu'il l'étreignait avec amour, lorsqu'il l'arrosait de ses larmes, lui que sa mère avait déposé là sans douleurs, lorsqu'il l'adoptait à la face du ciel, seul témoin de ses embrassements.

Digitized by Google

Mais que disent toutes ces paroles, quoiqu'elles sortent du fond du cœur ? Rien. Il faut lire le petit livre rédigé par les dames de la charité, qui s'imposaient le devoir d'écrire un journal de l'établissement, pour constater l'entrée des enfans qu'on apportait dans leur sainte maison et les pélerinages nocturnes de Vincent de Paul.

22 Janvier. — M. Vincent est arrivé vers onze heures du soir, il nous apporte deux enfants : l'un peut avoir six jours ; l'autre est plus âgé. Ils pleurent, les pauvres petits ! Madame la supérieure les a confiés à des nourrices.

25 Janvier. — Les rues sont remplies de neige. Nous attendons M. Vincent ; il n'est point venu ce soir.

26 Janvier. — Le pauvre M. Vincent est transi de froid. Il nous arrive avec un enfant ; mais il est déjà sevré celui-là. Cela fait pitié de le voir : il a des cheveux blonds, une marque au bras. Mon Dieu ! qu'il faut avoir le cœur dur pour abandonner ainsi une faible créature !

7 Février. — L'air est bien vif. M. Vincent est venu visiter notre communauté. Ce saint homme est toujours à pied. La supérieure lui a offert de se reposer ; il a couru bien vite à ses petits enfans. C'est merveille d'entendre ses douces paroles, ses belles consolations. Ces petites créatures l'écoutent comme leur père. Oh ! qu'il le mérite bien, ce bon M. Vincent ! Aujourd'hui j'ai vu ses larmes couler : un de nos petits est mort. C'est un ange, s'est-il écrié, mais il est bien dur de ne plus le voir !....

Ces modestes détails en disent bien plus que tous les panégyriques et nous font mieux connaître la charité de Vincent. Lorsqu'en l'année 1648, les aumônes et les secours des dames de charité furent insuffisans pour subvenir aux besoins de l'entreprise, Vincent de Paul réunit ces pieuses dames et sut ranimer leur zèle et provoquer à de nouveaux sacrifices leur bienfaisance, qui semblait ne pouvoir rien ajouter à tout ce qu'elles s'étaient imposé. Après leur avoir montré les grands résultats de leur entreprise et six cents enfans déjà sauvés de la mort ou de la débauche, il leur dit : « Or, sus, mesdames, la compassion vous a fait adopter ces petite scréatures ; vous êtes leur mère selon la grâce, depuis que leurs mères selon la chair les ont abandonnées. Voulez-vous aussi les abandonner à votre tour ? Leur vie et leur mort sontentre vos mains. Je m'en vais recueillir les voix et les suffrages. L'aumône que vous refuserez ou que vous donnerez est un terrible jugement entre vos mains. Il est temps de prononcer leur arrêt, et de savoir si vous ne voulez plus avoir de miséricorde pour eux.

Ces éloquentes paroles obtinrent un prompt résultat ; il fut résolu qu'on soutiendrait à quelque prix que ce fut, une aussi pieuse institution. Les dames de la charité s'ingénièrent pour trouver des secours : elles s'adressèrent au roi ; elles sollicitèrent sans relâche, et la charité de Vincent qui les animait leur fit surmonter tous les obstacles. C'est alors que le nom du saint homme fut béni par tous et que le parfum de ses actions s'étendit autour de lui. On dit que, pendant une de ses excursions nocturnes, il fut rencontré par une troupe de brigands armés qui se précipitèrent sur lui pour le dépouiller. Dans cette position, difficile, Vincent de Paul n'eut qu'à se nommer pour arrêter leurs menaces. Ils tombèrent tous à ses pieds et sollicitèrent sa bénédiction. Ces malheureux étaient peut-être des enfants abandonnés que leur isolement avait poussés au crime. A l'aspect de Vincent de Paul, ils durent se dire à eux-mêmes : alors que mes parens m'abandonnerent, si cet homme avait été là, cet homme m'aurait adopté.

Voilà quel est l'empire de la vertu. Elle attire les respects de ceux mêmes qui vivent les esclaves du crime ; elle est cette puissance qu'on peut nier sans doute, mais dont il faut subir l'influence salutaire forcément et contre son gré. Maintenant nous ne dirons rien ni des séminaires établis par Vincent de Paul ni de ses missions aux armées ; car qui peut suivre cet homme dans tout le bien qu'il a fait. Qui ne serait accablé de fatigue après avoir écrit ou raconté toutes les nobles actions, tous les actes de dévouement dont l'accomplissement ne le fatignait pas.

Mais pour comprendre ce que peut la charité dans l'âme d'un prêtre, passons à l'année 1639. La Lorraine avait été ravagée par les impériaux, et Richelieu soutenait une lutte terrible contre la maison d'Autriche. Le cardinal qui avait donné quelques 3,000 fr. à Vincent de Paul pour ses séminaires, poursuivait ses desseins, et s'inquiétait peu des ravages que les ennemis avaient fait en Lorraine pourvu qu'il fut en son pouvoir de leur fermer le chemin de Paris. Cependant il y avait en tout lieu des personnes, même d'une haute naissance, plongées dans l'indigence. Il se trouva des mères qui, par une rage causée par la faim, mangèrent leurs propres enfants ; des religieuses avaient violé leur clôture pour aller chercher du pain ; des filles de bonne maison s'apprêtaient à la prostitution pour éviter la mort ; voilà ce qu'avait fait le cardinal, qui s'en inquiétait peu sans doute, ou qui du moins ne voyait aucun remède au mal ; car comment donner du secours à toute une province désolée par la famine ? Un ministre ne le pouvait pas.

Eh-bien, ce que le ministre ne pouvait pas avec les finances et le trésor de l'état, un prêtre osa l'entreprendre, et sa charité ne resta pas au dessous de l'œuvre. Quels furent ses moyens ? De quelle main sortirent le million et les six cent mille francs envoyés en Lorraine, en grains, provisions de toute espèce, vêtemens, bestiaux ? On ne sait. Mais la Lorraine fut sauvée de la famine par Vincent de Paul. Et ce qu'il fit pour la Lorraine en 1639, il l'accomplit pour la Champagne, qui dans l'année 1649 se trouva dans les mêmes circonstances. Voilà des faits. Que peut-on y ajouter ?...

Des hommes pour qui c'est un parti pris que de dénaturer les actions les plus significatives dans leurs principes ou leurs résultats ; des hommes qui veulent servir la philosophie au dépend de la religion, vous répondent alors que vous racontez les merveilles de

Digitized by Google

Vincent de Paul, c'est de la philantropie. Je crois avec saint Vincent de Paul que la charité seule a pu opérer ces miracles. La philantropie tant vantée n'est qu'une mauvaise contrefaçon de la charité chrétienne; savez-vous, disait le père des enfants trouvés, pourquoi j'ai couché sur la paille lorsque j'étais missionnaire? Pour sauver des ames à Jésus-Christ. Qu'a produit cette philantropie tant exaltée? Qu'elle nous montre ses œuvres? Quelques livres de philosophie ou de morale, des traités, des systèmes, voilà tout. Mais une larme tarie, mais une plaie guérie dans le cœur ou dans le corps d'un homme, mais le verre d'eau froide donné au pauvre? Où est tout cela? Le Philantrope écrit sur les droits et les maux de ses semblables, l'homme charitable va les secourir.

Vincent de Paul fut le modèle des prêtres dont la mission est de se dévouer; ma loi est toute dans l'amour, dit Jésus-Christ, et Vincent fut tout entier dans ce sentiment. Cependant on se tromperait de croire qu'il ne savait point dans les circonstances difficiles, pratiquer les autres vertus du chrétien. Lorsque Anne de Bretagne se fut reposée sur lui de l'administration des affaires ecclésiastiques du royaume, cet homme toujours humble refusa le chapeau de cardinal qu'on lui offrit.

Toutes les fois que le conseil s'assemblait sous la présidence du cardinal Mazarin, Vincent de Paul n'oubliait jamais de solliciter des secours pour les pauvres, mais sa pitié ne le rendait ni faible ni facile dans la distribution des bénéfices et des charges ecclésiastiques. Il refusa même au prieur de Saint-Lazare qui lui avait cédé sa maison, une faveur légère qu'il croyait devoir blesser la justice. Le premier commença par lui reprocher son ingratitude et finit par tomber à ses pieds pour lui demander son pardon.

Lorsque les guerres de la fronde éclatèrent et que la cour s'enfuit à Saint-Germain, Vincent de Paul, l'homme de la retraite et de l'humilité, n'hésita pas à remplir ses devoirs de sujet fidèle à son roi. Il sortit à pied de Paris pour aller à Saint-Germain. Il vit le cardinal et fit tous ses efforts pour opérer un rapprochement entre les parlements et la cour. Il lui fut impossible. Alors il se retira dans la campagne et recommença sa vie de missionnaire. Vieux et presque infirme, il alla prêchant, dans la Guienne, livrée aux protestants, et les protestants lui témoignèrent tout le respect dû à son noble caractère.

Alors que les erreurs du jansénisme furent condamnées par le pape, Vincent de Paul écrivit et parla hautement contre l'hérésie, mais il alla toujours visiter Arnaud et Nicole qu'il aimait. L'obéissance qu'il croyait devoir aux arrêts du Saint-Siége, n'affaiblissait pas en lui son dévouement envers les solitaires de Port-Royal. Les vertus au lieu de se nuire dans le cœur de l'homme, s'enchainent et se fortifient les unes les autres, et il n'y a que les vices qui se dévorent entre eux.

Lorsque la mort approcha, Vincent de Paul ne fut point troublé. Il priait Dieu de le recevoir avec bénignité; il attendait avec confiance le jugement suprême que l'arbitre souverain allait prononcer sur lui.

Vincent de Paul ne mourut point de maladie; il s'éteignit. La mort ne vint pas le frapper; la vie se retira de son corps épuisé de travail. Les maladies, comme a dit un grand écrivain, correspondent toutes à quelque vice. A coté de chaque dépravation morale, une faiblesse physique une maladie surgit aussitôt. La vie de Vincent de Paul était trop pure pour qu'il put mourir de cette manière. La nature défaillait insensiblement en lui. Il fut pris quelques jours avant sa dernière heure, d'un engourdissement profond, d'un sommeil lourd qu'il regardait avec raison comme le précurseur de la mort. Allons, dit-il avec calme lorsqu'il se fut éveillé, voici le frère en attendant la sœur.

Le vertueux prêtre de Saint-Lazare, mourut le 27 septembre 1660, à quatre heures du matin. Avant que d'expirer, il leva les mains pour bénir la communauté qui priait à genoux autour de son lit. Ses bras et ses mains glacés s'abaissèrent; il poussa lentement un profond soupir comme un homme qui se repose, et ce fut le dernier. La France catholique rendit à sa mémoire les plus grands honneurs, car bientôt furent opérés par son intercession des miracles dont il est impossible de nier l'authenticité. Bossuet et Fléchier écrivirent au pape pour lui demander la canonisation du bienheureux Vincent, et le pape Clément XII ordonna qu'on informat de la vie et des mœurs du prêtre que le clergé de France avait dans sa foi déjà mis au rang des saints. Alors qu'on eut rempli toutes les formalités qui sont en usage dans ces circonstances et que la sagesse du pape eut entouré son jugement de toutes les garanties, Clément XII donna, le 16 juin de l'année 1737, la bulle qui permettait d'honorer Vincent de Paul d'un culte public.

I. Latour. (de Saint-Ybars.)

LE CHATEAU DE MICHEL MONTAIGNE.

Le Périgord conserve encore presque tous les manoirs que la vieille féodalité dissémina dans la première Aquitaine. Il n'est pas de département dans le midi de la France où on trouve un plus grand nombre de castels, de forteresses, d'abbayes et de monastères. La noblesse périgordine était fière et puissante; les gentilshommes, toujours en guerre avec leurs voisins ou avec les étrangers, multiplièrent les châteaux forts dont les épaisses murailles ont résisté aux injures du temps et au marteau des révolutions. Les Talleyrand, les Taillefer, les Laforce, les Biron, les Fénélon-Salignac, les Rastignac, les Bourdeille, les Daute-

Digitized by Google

Forts, nobles familles dont les hauts-faits sont consignés dans les fastes de notre histoire nationale, déployèrent tout le luxe de l'architecture gothique et de la renaissance dans la construction de leurs châteaux, aussi magnifiques que les palais de leurs rois.

Plusieurs de ces donjons seigneuriaux ne présentent plus aujourd'hui que des ruines presque ensevelies sous l'herbe. Le souffle d'un ange exterminateur a renversé les hautes tours dont les flèches portaient autrefois la bannière et les armoiries des fiers barons ; les pierres des crénaux ont servi à bâtir les chaumières des paysans dont les ancêtres vécurent pendant plusieurs siècles attachés à la glèbe. Mais les châteaux du moyen-âge qui sont encore debout, suffisent pour nous faire connaître la puissance et les richesses des anciens seigneurs du Périgord. On ne peut voir sans étonnement ces masses énormes, entassées par plusieurs générations, où les vassaux trouvaient des cachots quand ils méconnaissaient la volonté du maître, et un asile lorsque les étrangers ou les brigands envahissaient la province. Mais l'admiration cesse bientôt ; il ne reste plus que des souvenirs mêlés d'amertume ; on ne sait pas si on doit maudire ou bénir les heureux du temps passé, qui ordonnèrent aux pauvres et aux faibles de pétrir avec leur sueur le mortier des châteaux forts bâtis sur les collines, sur les rochers, comme autant de nids de vautours. C'est en vain qu'on parcourt les innombrables détours de l'histoire féodale, on n'y trouve que doute et incertitude ; les seigneurs protégeaient d'une main et écrasaient de l'autre.

Si après avoir visité inutilement le château du baron et la maison du gentilhomme, pour trouver dans le passé un de ces souvenirs qui consolent, on découvre le modeste asile d'un grand homme suscité par le ciel pour instruire ses semblables, on s'arrête sans demander si celui qui l'habita était baron ou simple gentilhomme, seigneur ou manant.

Si jamais vous parcourez le Périgord, allez voir l'antique castel où naquit Brantôme le spirituel chroniqueur des scandales de son temps ; le manoir d'Etienne la Boëtie qui, au seizième siècle osa écrire son *Traité de la Servitude volontaire*. Puis dans votre pélerinage artisque dirigez-vous vers Bergerac, la patrie du fougueux Cyrano, l'auteur du *Voyage à la Lune*. Quand vous aurez visité la jolie ville avec son aspect moderne et son pont si habilement jeté sur la Dordogne, suivez le cours de la rivière ; portez vos pas vers l'ouest, arrivez jusqu'à Saint-Michel, parcourez un espace de huit lieues, et vous verrez le château d'un gentilhomme philosophe.

Saluez cette tour que nous apercevons là-bas sur ce petit côteau qui borde la Dordogne ; c'est là que naquit Michel Montaigne !

Ne vous attendez pas à trouver ici cette multitude de crénaux qui hérissent les donjons habités autrefois par les puissans barons du Périgord. Ils sont simples et modestes, et vous pourrez vous convaincre que la noblesse du seizième siècle ne déployait plus dans ses demeures le luxe des premiers temps de la féodalité.

Il y a quelques années, le château de Montaigne existait à peu près tel qu'il était du temps de l'immortel auteur des *Essais* : malheureusement il tombe en ruines, et peut-être dans un demi-siècle il ne présentera à la curiosité des voyageurs qui viendront le visiter, que des monceaux de pierres bizarrement entassés.

Hâtons-nous de franchir le seuil ; si votre cœur bat comme le mien d'une émotion ineffable ; si le souvenir du grand homme vous inspire cette profonde vénération qu'on ne peut refuser aux bienfaiteurs de l'humanité, entrez : nous visiterons ensemble la maison d'un autre Socrate.

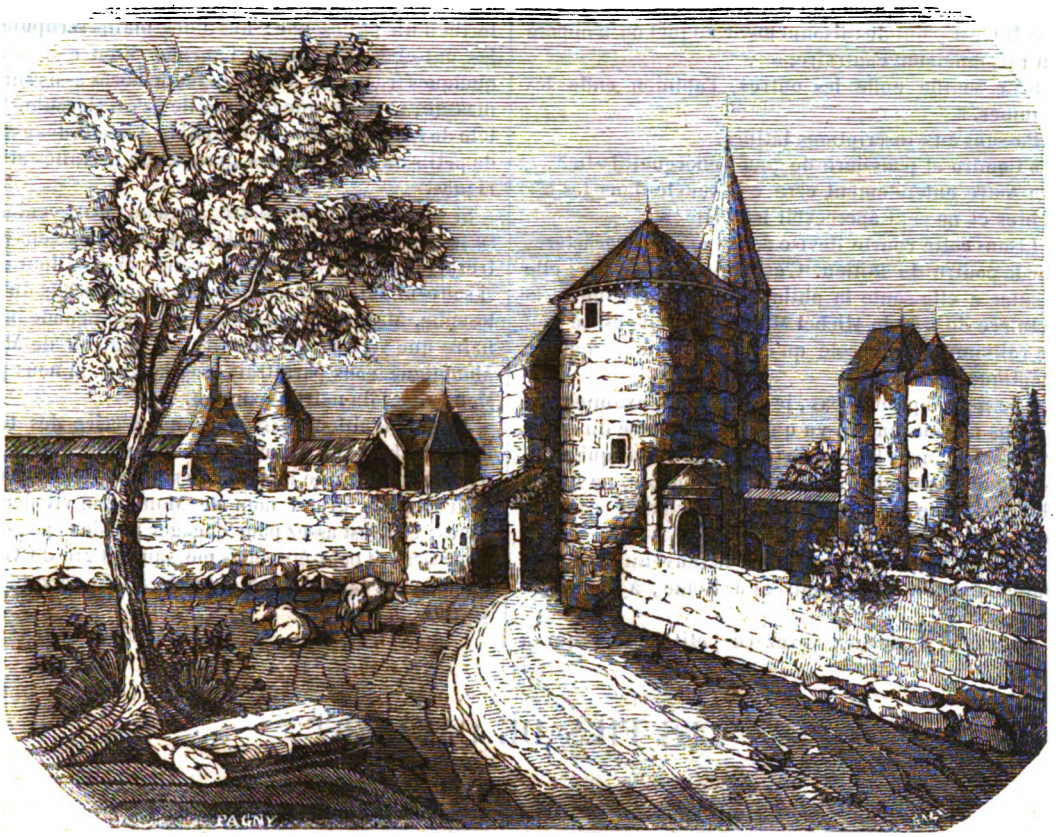
A notre gauche sont les chais où les vendangeurs dont parle Montaigne déposaient chaque année, au mois de septembre, les raisins cueillis dans les beaux vignobles qui environnent le château : à notre droite sont les écuries, trop vastes, pour le philosophe, parce que l'auteur des *Essais* passait plus de temps dans son cabinet que sur ses coursiers, et qu'il était meilleur écrivain qu'habile cavalier.

Le principal corps de logis que nous voyons à gauche, se compose de deux tours irrégulières, et de deux pavillons. Suivez-moi, et si la simplicité de l'édifice produisait sur vous une impression défavorable, souvenez-vous que nous sommes dans le château de Montaigne.

Arrêtons-nous un instant dans ce petit parterre qui borde la façade de l'ouest ; laissons inaperçue la balustrade qui l'environne, et portons nos regards vers l'horizon : quel magnifique tableau se déroule devant nous ! Voyez ces riantes plaines entrecoupées de coteaux couronnées de paysages verts. Partout la nature est riante et féconde ; le Périgord et le Bordelais étalent à l'envi les richesses de leur sol.

Détournons les yeux de ce magnifique panorama ; le temps presse ; transportons-nous à l'autre extrémité de la cour, où s'élèvent deux tours qui communiquaient autrefois par une large et belle galerie. La tour du nord, connue sous le nom de *Trachère* et qui tombe en ruines, était habitée par la femme de Montaigne ; celle du midi, qui porte encore le nom de l'immortel philosophe, était occupée par Montaigne lui-même. Dans cette profonde solitude, l'auteur des *Essais pélaudé à toutes mains*, comme il le dit avec sa verve si originale et si incisive, victime de sa noble impartialité au milieu des factions qui agitaient alors l'Europe ; désenchanté du monde, chercha un asile impénétrable aux intrigans. De cette tour, il écrivait, en 1572, aux *Gibelins qu'il était Guelphe ;* aux *Guelphes qu'il était dévoué corps et ame aux Gibelins*. Dans son modeste château, il fuyait *les gens qui font violence aux repos du pays pour le guérir*, « ne voulant ac» cepter l'amendement qui trouble et hasarde tout, et » qui compte l'argent, le sang et la ruine des citoyens. » Dans cet ermitage, « donnant asile aux persécutés de » tous les partis, il se mêlait aussi d'achever quelques » vieux pans de mur et quelque pièce de bâtiment mal » dolée. Mais sa fainéance l'empêcha de parfaire les » commencemens laissés par son père en sa maison. » Ici le moderne Socrate, se métamorphosant, tantôt en

Digitized by Google



CHATEAU DE MONTAIGNE.

Héraclite, tantôt en Démocrite, riait des viscissitudes humaines, ou versait des larmes amères sur les malheurs qui accablaient tous les royaumes de la chrétienté.

Entrons, et examinons avec une attention minutieuse ces ruines qui furent long-temps le séjour du grand philosophe.

Nous sommes au rez-de-chaussée : cette voûte qui s'écroule chaque jour retentit souvent des cantiques et des noëls des vignerons qui venaient prier chaque dimanche. Dans cette chapelle, Montaigne le philosophe, Montaigne le sceptique, s'agenouilla peut-être et mêla sa voix aux prières des bons paysans. Plus tard, le lieu saint servit aux archives de la châtellenie, et maintenant il n'offre plus que des débris au regard attristé.

Montons au premier étage : quatre degrés en pierre nous en séparent. Ne reconnaissez-vous pas cette vaste cheminée ; ces deux fenêtres aux profondes embrasures, dont Montaigne parle dans *ses Essais* avec sa naïveté expensive. Cet étage était entièrement occupé par le philosophe qui y couchait, pour être seul et vaquer tranquillement à ses études pendant la nuit.

La chambre à coucher de Michel Montaigne, communiquait autrefois, au moyen d'une galerie, à une autre grande chambre qu'on voyait encore, il y a quelques années, dans une petite tour carrée, accolée à la tour ronde.

Maintenant arrivons jusqu'au premier étage qui renfermait la bibliothèque du philosophe ; il y passait sans doute la plus grande partie de son temps ; c'était là qu'il composait ses immortels *Essais*, qu'il rédigeait son voyage en Italie. Aussi, lisez ses écrits, et vous verrez avec qu'elle complaisance affectueuse il parle du deuxième étage de son château. Il ne tarit pas là-dessus, et il y a tant de charmes dans sa diction qu'on se laisse entraîner par son aimable loquacité !

Cette partie du *Castel* était meublée avec la simplicité qui convient à un sage retiré du monde, et le goût d'un gentilhomme qui avait vu la magnificence de la cour de France et des princes d'Italie. On pouvait dire en entrant : *ni trop, ni peu.*

Les grosses poutres qui soutiennent le plafond, étaient autrefois ornées de diverses inscriptions en langues grecque et latine, écrites en noir sur un fond clair. Quelques-unes de ces inscriptions sont encore lisibles, mais elles s'effacent de jour en jour.

Lisons les inscriptions grecques :

Digitized by Google

« Ce ne sont pas tant les choses qui tourmentent l'homme, que l'opinion qu'il a des choses. »

» Il n'est point de raisonnement auquel on n'oppose un raisonnement contraire. »

» Le souffle enfle les outres, l'opinion enfle les hommes. »

Passons aux inscriptions latines.

» Cendre et poussière de quoi t'enorgueillis-tu ?

» Notre entendement erre en aveugle dans les ténèbres et ne peut apercevoir la vérité ! »

Lisons cette courte devise écrite en gros caractères sur la poutre du milieu. C'est la devise du sage ; elle résume à elle seule la philosophie, la doctrine et la manière de voir de Michel Montaigne : elle est le mot de ralliement de l'école qu'on a long-temps appelée sceptique :

» Je ne comprends pas, je m'arrête, j'examine.

Nous n'avons encore vu que le sanctuaire du sage : avançons, et nous trouverons quelques débris qui prouvent que Montaigne, en quittant le monde, ne fit pas abnégation de tous ses plaisirs. Tourmenté par son imagination licencieuse, il voulut avoir sous les yeux des peintures qui lui rappelaient le souvenir des belles italiennes qu'il avait admirées à Rome, à Naples, à Florence.

Tournons à gauche : voyez ce petit cabinet qui a toutes les apparences d'un boudoir ; les murailles sont ornées de peintures à fresque, un peu libres pour l'austérité d'un philosophe : aussi des mains scrupuleuses les ont-elles dégradées. Pourtant il en reste encore quelques fragmens. Voyez ce jeune héros assis sur une massue, et filant une quenouille : c'est Hercule. Cette tête de femme est celle d'Omphale. Là sont des essaims de petits amours ; ici des groupes de divinités allégoriques.

Si vous vouliez me suivre jusqu'au petit grenier qui se trouve au-dessus de la bibliothèque, je vous montrerais l'endroit où était la grande cloche dont il est si souvent fait mention dans les divers écrits du philosophe. Mais je m'aperçois que la promenade imaginaire que vous venez de faire au château de Michel Montaigne vous paraîtrait trop longue, si nous poussions plus loin notre excursion.

Je suis d'ailleurs lassé de vous décrire des tours, des chambres, un premier et un deuxième étage, rien d'aride comme une longue description. Heureusement pour moi, le grand nom de Montaigne vivifiera ces pages ; c'en est assez pour engager plusieurs personnes à me lire, et peut-être elles me sauront gré du voyage qu'elles ont fait avec moi au château du Socrate périgordin.

Charles Compan.

LES FILS DE CARIBERT,

ÉPISODE DES GUERRES DE NOVEMPOPULANIE.

Les invasions guerrières ont été pour le genre humain la source du mal et de la barbarie. Les Scythes et les Celtes dans l'ère ancienne, les Gots dans la moderne ont détruit tour-à-tour la civilisation méridionale et substitué la loi de force au règne sacré de la justice. De là les maux et les déchiremens qui se font sentir encore au milieu de notre société en progrès. On peut juger par les fléaux que nous ont légués ces tristes et sanglantes époques, comme un funeste mémorandum, on peut juger par là des tortures affreuses dont l'humanité a dû être la proie à ces époques mêmes. Que de combats ont été livrés ! Que d'assassinats et de crimes de toute sorte commis ! Où trouver un lambeau de terre qui n'ait pas été fertilisé par une ondée de sang humain, une muraille féodale sur laquelle la pluie des siècles n'ait pas eu à laver la souillure de quelque crâne ? Pour image de la torture morale de la société de ce temps, il nous reste Notre-Dame, la vieille sorcière gothique, avec son affublement d'architecture, grimaçante et ridée. Les sombres manoirs que les fils des chefs conquérants disputent aux ravages du temps et du peuple, également caractérisés par le lierre dont se couronnent leurs châteaux forts et par les ruines de leurs tours, forment le pendant de Notre-Dame pour nous représenter la douleur physique de l'humanité, dans ces siècles où chacun jusqu'à Dieu lui-même (comme on le voit par l'architecture de nombre des temples gothiques) devait se barricader chez soi, et où le guerrier ne sortait qu'emprisonné dans un épais cilice de fer. Malheur à ceux dont le foyer n'était point protégé par une ceinture de créneaux ! Malheur à ceux dont les épaules étaient nues et les bras désarmés ! Mais plutôt malheur à tous ! Car, une fois les saints principes de l'équité sociale foulés aux pieds, anéantis, une fois le crime adoré dans l'homme fort, qui pût se croire à l'abri des calculs perfides de l'ambition et de la méchanceté ? Les conquérants ne tardèrent point à venger les uns sur les autres le mal qu'ils avaient fait au monde. Plus d'une fois l'esclave abruti, méprisé, dût sourire de joie au milieu de ses tristesses, en voyant dans la famille du maître, la désunion, la haine et le meurtre au front livide. Le trône ne fut pas plus exempt que le château de ces représailles du crime sur le crime. Les familles royales de ce temps étaient soumises à une coupe réglée. Aucun membre n'en échappait. Empoisonné, poignardé ou étranglé, la façon ne faisait rien, et coûtait extrêmement peu. La royauté faisait alors son 93. Magnifique institution que celle qui repose sur le sabre des brigands envahisseurs !

Digitized by Google

Il est facile de s'imaginer quelles devaient être les lois de la guerre et comment étaient traités les ennemis, d'une nation à l'autre, lorsque de pareils attentats ravageaient la famille des chefs. Des peuples mêmes dont la vie avait été jusqu'alors patriarchale et pure, devinrent cruels et méchants par suite de l'exemple et par nécessité. Partout les mœurs s'imprégnèrent de férocité. Il ne fut plus permis d'être inoffensif et bon si l'on ne voulait être victime. Le monde avait goûté la coupe de sang, et ce breuvage lui avait plu. La société entière fut plongée dans une funèbre ivresse dont le vertige dure encore. Les pères ont chancelé à l'angle des chemins, les fils portent leur poitrine pesante et leur tête chargée de vapeurs.

D'après ces sinistres avant-propos on doit s'attendre naturellement à ce que je raconte quelque histoire bien noire, bien lugubre, où chaque période serait couronnée par un de ces mots : trahison, parricide, inceste, etc. etc., sans compter les superbes épithètes que l'on peut joindre à ces mots sonores. Mais je dois prévenir les amateurs de chroniques horribles qu'ils seront désappointés à la lecture de ce court récit où

GIZÈLE SE RÉFUGIANT CHEZ SON PÈRE.

l'assassin ne figure que collectivement, en grand, avec honneur, sur un champ de bataille, et où il est à peine fait mention d'un empoisonnement. L'épisode que j'ai choisi dans ces années barbares, peut être considérée comme une étude historique sur les guerres d'une partie du midi de la France, sous les rois Mérovingiens.

Le roi Dagobert après avoir usurpé la portion à l'héritage paternel de Caribert son frère, avait érigé en sa faveur le royaume d'Aquitaine formé des provinces comprises entre la Garonne et la Loire, en y joignant le duché de Vasconie. Les Vascons luttaient à cette époque contre les Francs pour leur indépendance. Le nouveau roi de Toulouse, Caribert, au lieu de faire la guerre à ces montagnards aima mieux ou jugea plus prudent de se les attacher par des moyens pacifiques. Il demanda et obtint en mariage la fille de leur chef Amand, Gisèle, déja célèbre par sa beauté quoiqu'elle eût à peine quinze ans accomplis. Les premières années de cet hymen furent heureuses. Mais Dagobert

Digitized by Google

jaloux de la tranquillité dont jouissait son frère et dévoré par son inquiète ambition, ne tarda pas à troubler cette paix. A force de caresses, il attira à sa cour l'imprudent roi de Toulouse, et le fit empoisonner avec Chilpéric son fils aîné. La reine Gisèle emportant dans ses bras Boggis et Bertrand, derniers fruits de son hymen, parvint à échapper à sa fureur, et se réfugia dans la maison de son père, implorant pour ses deux enfants la protection des montagnards. Le duc des Vascons assembla ses guerriers, et leur présenta les deux princes. L'attentat commis par le roi des Francs, les larmes et la beauté de Gisèle, l'innocence des derniers rejetons de Caribert, les malheurs d'une princesse de leur race, enfin leur amour pour la guerre, tout détermina les montagnards à lever le drapeau comme pour une cause nationale. Ils firent serment sur la hache d'armes de faire restituer la couronne aux héritiers de l'infortuné roi de Toulouse. Un gouverneur que Dagobert s'avisa de leur envoyer dans cet intervalle, fut brûlé tout vif; et la guerre étant déclarée de cette façon, ils marchèrent vers la Loire, ayant à leur tête le vieux duc Amand, père de Gisèle.

Ces sauvages habitans des Pyrénées, qui s'avançaient alors dans les plaines de France, s'étaient déja rendus formidables à leurs voisins par leurs continuelles incursions. Il ne sera pas sans intérêt de donner quelques détails sur l'origine et les mœurs de ces guerriers aventureux. — Contraints par les victoires du roi visigoth Léovigilde de quitter leur patrie espagnole, les Basques ou Vascons alavés avaient émigré en masse de leur pays, et étaient venus s'établir vers l'an 580 dans la Novempopulanie. Après des guerres acharnées contre les Francs, ils parvinrent à la conquérir toute entière et mirent une garnison dans Bordeaux. Mais la lutte recommença bientôt, ou pour mieux dire elle ne fut jamais que suspendue, et elle se prolongea jusques sous les rois Carlovingiens, auxquels les montagnards Vascons opposèrent les rois Mérovingiens de Toulouse, dont le trône fut long-temps le rempart de leur indépendance. Les populations de la Novempopulanie et de l'Aquitaine voyaient avec terreur et surprise ce peuple parlant une langue inconnue, et non moins singulier par ses coûtumes en temps de paix que terrible les armes à la main. Les Vascons conservaient religieusement le costume de leurs ancêtres. Comme au temps des Romains, ils marchaient au combat la tête nue, les cheveux flottants sur les épaules. Une chemise à larges manches serrée au poignet par de brillantes agrafes, un petit manteau rond jeté sur le dos plutôt comme parure que comme protection contre les intempéries, formaient les deux pièces principales de leur habillement. Leurs armes étaient la hache, le sabre à deux tranchants; le javelot romain et le *ganibet*, sorte de poignard dont ils se servaient avec une rare dextérité pour se défaire de leurs antagonistes, dans une lutte corps à corps. Ils portaient en outre un bouclier rond pareil à celui des Francs de cette époque. Ils promenaient souvent avec eux dans leurs courses guerrières, leurs femmes et leurs enfants, campant la nuit sur les hauteurs, dans des fortifications circulaires de gazon, plantant des chênes de liberté pour prendre possession d'un pays, et se livrant pendant plusieurs jours après chaque conquête, à des festins accompagnés de danses, et de chants composés par leurs bardes ou poètes à la louange des héros. Il ne reste comme souvenir de ces expéditions du moyen âge que quelques tourelles en ruines, élevées sur les collines les plus hautes pour renvoyer de loin pendant la nuit des signaux par le feu, les campements circulaires dont j'ai parlé, parfaitement conservés malgré le laps de temps, et le nom corrompu de Gascogne qui est demeuré au pays sur lequel s'étendit pendant nombres d'années, la domination des Vascons.

L'habitude où l'on était de voir les montagnards revenir triomphans, de ces courses auxquelles leur agilité et leur vigueur les rendaient si propres, ne laissa point douter que l'incursion qu'ils avaient entreprise vers la Loire, à la suite du duc Amand ne fut couronnée d'un plein succès. Dagobert effrayé de leur marche, rassembla en toute hâte ses troupes de la Bourgogne, et les envoya à la rencontre des montagnards, sous les ordres du grand référendaire Radoin. Celui-ci était accompagné par onze ducs commandant chacun un corps d'armée; une foule de seigneurs et de gentilshommes avanturiers de toute nation, s'étaient joints à eux et grossissaient le nombre de leurs guerriers. Le choc des deux armées fut terrible, la mêlée meurtrière. Rarement le soleil se coucha sur une journée plus sanglante; quand les montagnards s'en revinrent de la bataille, leurs rangs étaient éclaircis, leur marche ralentie par des convois innombrables de blessés et de morts qu'ils emportaient avec eux, afin de les ensevelir suivant les usages de leur nation. Mais, non moins que ces indices de destruction, leurs bras pendants par la fatigue, leurs têtes baissées par l'épuisement moral de la honte, leurs javelots tournés vers la terre, annonçaient une défaite. Les armes fracassées, la poitrine et les bras en sang, dans les yeux une sombre flamme reste de ces rapides éclairs qu'ils lancèrent dans la mêlée; ils s'avançaient tristes, abattus, déconcertés. Un nuage était sur leurs fronts toutes les fois qu'ils détournaient les yeux du sol où ils marchaient pour les porter autour d'eux, ou les élever au ciel. Le plus morne silence régnait dans leurs lignes naguères si profondes, si étincelantes d'armes, et dont la parure coquette s'était évanouie en même temps que la formidable apparence. Au lieu de ces clameurs sauvages par lesquelles ils intimidaient les ennemis ou célébraient leurs triomphes, on n'entendait que de faibles gémissemens arrachés par la douleur à l'âme forte des héros. A mesure qu'il traversaient les villages dans leur lente retraite les populations accouraient à leur rencontre, ayant à leur tête de jeunes filles dansant et portant des fleurs; mais à la vue de ces lambeaux sanglants et hideux de ce qui avait été une grande armée, les danses s'interrompaient, les fleurs roulaient à terre, et les guerriers souriaient amèrement. Quelques vieilles les poursuivaient de huées en leur reprochant d'être des fils dégénérés et de ne point valoir les héros qui avaient

Digitized by Google

partagé leur couche, au printemps de leur âge. Ces paroles injurieuses tombaient d'elles-mêmes dans le silence général, et ne servaient qu'à enflammer plus vivement la rage secrète et concentrée des vaincus : mais leurs visages n'en restaient pas moins impassibles. En vain leurs douces compagnes venaient-elles leur présenter les tendres gages de leur union, en les invitant avec des sourires mêlés de tristesse à se reposer un instant sous leur toit; ils repoussaient leurs caresses d'un air sombre. Les alimens mêmes dont la fatigue leur faisait sentir le besoin, ils ne les acceptaient qu'à regret, et continuaient leur marche emmenant avec eux leurs familles qui n'auraient pû être en sûreté dans un pays ouvert sans défense à l'ennemi. Ils marchèrent ainsi nuit et jour jusqu'au lever du quatrième soleil, s'éloignant du rivage sablonneux de l'Océan et se dirigeant à travers de noires forêts de sapins où mugissaient les austères rumeurs des tempêtes, et des landes stériles recouvertes d'un ciel grisâtre, vers la source de leurs rivières. Le quatrième jour au moment où l'aurore venait de paraître, les Vascons virent se dessiner à leurs yeux les cimes des Pyrénées qu'ils saluèrent par de longs cris de joie, semblables aux exclamations de deux amis qui se rencontrent inopinément après des années de séparation. Une vallée profonde et boisée était devant eux, traversée par une rivière; là, les montagnards firent halte, et l'ordre fut donné de préparer une fosse pour rendre les derniers devoirs aux guerriers dont ils avaient pû emporter les cadavres, les Vascons tenant singulièrement à être ensevelis dans la terre natale. Lorsque les préparatifs de cette pieuse cérémonie eurent été achevés, les montagnards s'assemblèrent en cercle autour de leurs morts couchés sur le gazon, armés de toutes pièces et parés de fleurs par les soins des jeunes filles. Les femmes, les parens et les amis de chaque guerrier mort se tenaient assis près de lui, la tête cachée dans leurs mains en signe de tristesse. Alors on entendit s'élever une voix mélancolique qui se mit à chanter sur le même ton et sans s'arrêter pour reprendre haleine, une longue suite de couplets destinés à faire l'éloge funèbre des guerriers qui avaient succombé dans la mêlée. Chaque fois qu'il en nommait un, le groupe de parens et d'amis placé près de son cadavre, faisait éclater sa douleur par des larmes, des gémissemens désespérés et des gestes qui confirmaient les louanges du barde, en exprimant tous leurs regrets. A la fin de chaque strophe, les pleureuses, rangées au bord de la fosse commune, poussaient de concert une plainte lamentable, et s'arrachaient les cheveux. Cette litanie terminée, un prêtre qui n'avait d'autre ornement sacré qu'une étole blanche jettée sur un manteau de laine brune, vint étendre sa main sur chaque cadavre, en prononçant des oraisons à demi voix; puis, il entonna avec force un verset de l'écriture, et les cadavres furent descendus dans la fosse, au milieu des sanglots et des cris plaintifs des pleureuses, qui éclatèrent alors avec un redoublement d'énergie; le prêtre poussa du pied sur eux un peu de terre, après quoi les parens et les amis vinrent en faire autant chacun à leur tour, en saluant les ombres d'un dernier adieu. Aussitôt après, les tables furent dressées sur le sol même qui venait de recouvrir les restes des guerriers, et l'on commença la nôce des morts; le festin funèbre s'était prolongé jusqu'au moment où le soleil se baissait vers le couchant (la longueur du repas étant toujours de rigueur chez les Vascons dans ces sortes d'occasions), lorsqu'un murmure qui parcourut le centre de la foule, attira l'attention de toutes parts. Les guerriers posèrent leurs coupes et se levèrent; on annonçait que le chef allait parler : assis sur un bouclier et soutenu par les épaules de deux soldats, le vieux duc Amand s'avançait la tête penchée contre sa poitrine, et les yeux fermés par la préoccupation et la tristesse. Sa longue barbe blanche ondoyant à chacun de ses mouvemens imprimait un caractère auguste à des traits dont l'âge avait amorti la vivacité sans en éteindre le feu. Arrivé au milieu des tables, il parut sortir d'un sommeil pénible, et promenant ses regards autour de lui, il prononça d'une voix faible quelques mots qui ne parvinrent pas distinctement aux oreilles de la foule, mais qui redoublèrent le silence et l'attention; le chef Vascon commença par féliciter les ombres des guerriers morts sur le champ de bataille, de n'avoir pas été témoins de la honte de leur patrie; quant à lui et à ses frères d'armes qui avaient survécu à la défaite, le ciel les avaient traités avec colère en ne les appelant pas dans la ville du repos. Quelle joie pouvait avoir en effet la vie pour des guerriers qui avaient perdu tout ce qui doit être le plus cher aux hommes? Chassés du beau ciel d'Ibérie par les armes d'un tyran cruel, les enfans de la race libre avaient transportés dans une terre nouvelle les ossemens de leurs pères. Mais voilà que l'esclavage les menaçait encore; quelle ressource ou quel asyle leur restait-il? Où iraient-ils se réfugier, une fois leurs sauvages montagnes conquises par l'ennemi? Désormais leur dernier espoir était de creuser leur fosse derrière celle qui venait de se fermer. Mais les Vascons retourneraient-ils vers leurs ancêtres, sans avoir rougi leurs haches de sang, et détruit l'opprobre qui pesait sur eux? Alors comme oppressé d'une pensée amère et faisant précéder sa parole d'un court silence, afin de suspendre l'attention : « Où sont nos » drapeaux? demanda-t-il d'une voix sourde, où sont » les deux jeunes princes que nous avions juré de » replacer sur le trône de leur père? Où est l'honneur » de sa race, la joie de mes vieilles années..... ma » fille! » ajouta-t-il, avec un accent douloureux. La foule entière poussa un cri, tous les visages peignaient le désespoir, toutes les attitudes exprimaient l'accablement. Tout-à-coup, le vieillard étendit le bras d'un air agité et comme saisi par une soudaine inspiration : » Fils des Vascons, s'écria-t-il d'une voix mâle et » sonore, avez vous oublié quels ont été les jours passés » de votre gloire? Qu'ils furent longs! qu'ils furent » beaux! Jeune, j'ai vu les fêtes de la liberté; j'ai » été bercé par des chants de triomphe : pourquoi » faut-il que mes derniers jours soient affligés par un » triste spectacle? pourquoi faut-il qu'un nuage

Digitized by Google

» couvre ma patrie, lorsque mes yeux cherchent la » paix ?» Quand il eût épuisé toutes les images qu'il jugea les plus propres à exciter dans l'âme de ses guerriers les sentimens tumultueux de la vengeance et de l'élan patriotique, il s'attacha à ranimer leur confiance par l'exposé de ses projets et des chances de succès qui leur restaient encore. La plaine de France leur avait été fatale, dit-il; mais les sentiers de la montagnes ne les avaient jamais trahis; là étaient des caches secrètes où les guerriers pouvaient se tapir pour attendre l'ennemi, comme la bête du désert guète sa timide proie. » Voyez-vous, ajouta-t-il, ces cimes » escarpées qui se dressent autour de nous et nous » protègent ? Ici, dans cette vallée étroite, près de » cette rivière bordée de forêts et de broussailles, » cachés à tous les yeux, sans crainte des chevaux au » choc terrible, nous attendrons les guerriers Francs. » Demain sera le jour, si l'ivresse des festins ne ra- » lentit leurs jambes; vous arroserez de sang ennemi » ce gazon où dorment nos frères, et les mânes de ceux » qui ne sont plus, tressailliront de joie, en se voyant » vengés, et vous éprouverez vous-mêmes combien la » victoire est douce, combien est douce la liberté ! »

Après ce discours qui excita un enthousiasme frénétique et fut suivi de longues clameurs, les montagnards reçurent l'ordre du départ; ils cotoyèrent pendant quelques heures, dans le plus profond silence, la rivière rapide, arrosant le milieu de la vallée; les étoiles brillaient sur eux; le repos du désert n'était troublé que par le bruit de leurs pas et le murmure des eaux du torrent. Lorsqu'ils furent parvenus au point où la vallée se resserrait brusquement, en offrant de chaque côté un rempart de montagnes innaccessibles, le chef montagnard planta son javelot dans la terre, tous ses guerriers en firent autant, et les feux ayant été allumés. chacun chercha dans le sommeil un remède à l'épuisement de ses membres, et une force nouvelle pour les travaux du lendemain.

Pendant que les Vascons retirés dans la vallée silencieuse se disposaient à venger leur défaite, et que leur vieux duc s'enfermait dans sa tente pour pleurer sur sa fille et sur les deux jeunes princes qui, selon toute apparence, avaient dû tomber entre les mains de l'ennemi, lors du pillage du camp par les aventuriers de Radoin, durant la bataille même, les Francs, glorieux et enflés de leur triomphe, poursuivaient le cours de leurs succès, et ravageant tout par le fer et par le feu, suivant l'expression d'un chroniqueur, s'avançaient vers les dernières limites du duché de Vasconie. Pour se faire une idée des lois et usages de la guerre à cette époque barbare, il suffira de savoir que dans les guerres dont nous parlons les prisonniers étaient brûlés vifs de part et d'autre. Nous avons vu que les Vascons avaient l'habitude d'emmener avec eux dans leurs courses leurs femmes et leurs enfans. Cette précaution leur était imposée par la nature de leurs expéditions aventureuses; obligés qu'ils étaient souvent à laisser découverte une grande étendue de pays et à se rejeter sur d'autres terres pour échapper à un ennemi plus nombreux. Ils préservaient ainsi leurs familles des fureurs et des excès d'un vainqueur qui ne reconnaissait d'autres droits que sa passion, d'autre justice que la loi du sabre. Chaque soldat avait la faculté de s'emparer de tout ce qu'il trouvait à sa convenance : il pouvait traîner avec lui, en qualité de prisonnières et d'esclaves, autant de femmes qu'il voulait. Celles qui reçurent de la nature le don d'une beauté funeste, étaient réservées pour assouvir le libertinage des chefs, et souvent disputées avec acharnement par les guerriers barbares qui aimaient mieux s'entretuer que de voir une aussi rare conquête entre les bras d'un rival. L'établissement des harems en Orient et l'esclavage des femmes vendues en troupeaux datent d'une invasion à main armée : c'est de cette époque aussi que datent la chûte de l'humanité et l'obscursissement de la lumière primitive. Les barons pillards et débauchés du moyen-âge, dont quelques-uns ont légué à l'histoire leurs noms tristement célèbres, se montrèrent les dignes continuateurs des Vedes et des Scythes, leurs devanciers dans l'œuvre de la destruction sociale. Pourquoi s'étonner après cela des réactions sanglantes qui ont marqué les dernières périodes de cet âge lamentable ? Les révoltes de la Jacquerie, cet immortel soulèvement des Pastoureaux, vaste secousse imprimée par le géant méridional au réseau des féodalités établies par le Nord, ne furent que les préludes de la grande expiation sociale accomplie dans nos jours d'orages. Plus tard, un chant venu du midi devait appeler aux armes les populations émues d'un courroux traditionnel, et saluer dans un ciel noir l'aube sanglante de la liberté ! Les historiens courtisans dont la plume obéit à l'inspiration tyrannique et menteuse, nous ont conté (fait horrible !) qu'on a vu au pillage d'un château, une famille entière rôtie en plein soleil et les lambeaux de la créature humaine partagés et dévorés dans un affreux festin. Mais qui avait donné le signal de ces actes effrayans de vengeance? Qui avait forcé à l'époque précitée les Vascons et les Aquitains à brûler vifs les prisonniers de guerre, pour accomplir de funestes représailles ? Qui avait amené la guerre dans le midi ? Qui était venu, la hache levée, dire aux hommes libres : soyez esclaves ou mourez ! Qui a fait pendant des siècles, à des frères, un sort ou dessous de la condition des bêtes ? Qui a fait tout cela ? Les conquérans, les chefs barbares dont les descendans nous disent encore, une carte d'hiéroglyphes à la main : Voyez comme nos pères ont foulé aux pieds les vôtres ! Vaincus, obéissez-nous ! Serfs, reprenez votre chaîne. » Et ceux dont les pères s'en vinrent du Nord vêtus de peaux et les pieds nus, ne rougissent point d'ajouter : Nous sommes les premiers nés et les nobles de la terre ! » Oh ! des larmes sur tout cela ! des larmes ; car, assez de sang a payé ces misères et ces crimes. Dirons-nous toutefois que le peuple a été injuste aux jours de sa vengeance tardive ? Non, le martyr des siècles a pardonné bien plus encore qu'il n'a puni; et ce n'est point sa faute si les enfans ont supporté le châtiment dû à leurs pères. L'expiation sociale s'accomplit

Digitized by Google

toujours par grandes masses, race contre race, sans quoi elle serait absurde et impossible. Tant pis pour ceux qui ont établi les divisions et les castes au sein de la famille naturelle.

Cette disgression nous ayant jeté un peu en dehors des limites fixées à cet article, j'ai hâte de reprendre mon récit interrompu. — Après plusieurs journées de marche victorieuse, les Francs arrivèrent au pied des cimes les plus sauvages des Pyrénées, sans avoir rencontré un seul ennemi. Cette circonstance, au lieu de les tenir dans une sage circonspection, avait redoublé leur présomption naturelle; ils ne doutaient pas qu'ils ne fussent parvenus au terme de leur expédition, et tous leurs discours exprimaient la joie d'hommes qui n'attendent plus que des couronnes et des ovations. Par suite de ces idées, la discipline était observée avec une extrême négligence dont les chefs eux-mêmes donnaient du reste l'exemple. Tous ces ducs et seigneurs qui s'étaient mis à la suite de Radoin, avaient récolté, chemin faisant, une multitude de beautés, dans le nombre de celles que les Vascons n'avaient pû amener, à cause de la précipitation forcée de leur retraite. Nous ne comptons pas les héroïnes aventurières dont ils s'étaient fait accompagner par un excès de prévoyance. Les vignes renommées de l'Aquitaine fournissaient en outre leur contingent obligé aux orgies des vainqueurs: de tout cela il résultait que l'on songeait très fort à rire et à raconter des prouesses dans le camp des Bourguignons, et très peu à prendre les précautions d'usage, à la proximité de l'ennemi, et dans l'éventualité d'une bataille. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à s'y transporter avec nous quelques instans:

— Saint Rémi me soit en aide! n'ai-je pas entendu blasphémer le nom du Dieu des armées?

Ces paroles parties d'une tente dont la grandeur et la position au centre du camp des Francs, indiquaient qu'elle devait appartenir à quelque chef, venaient d'être prononcées par une voix de vieillard, au timbre altéré par l'ivresse. Il était environ deux heures de la nuit, les cris et les chants discordans qui accompagnaient toujours les orgies nocturnes des vainqueurs, avaient cessé dans la plus grande partie du camp, et étaient alors remplacés par une sorte de dialogue sourd, mussitant, inintelligible, dont la philologie n'a pas encore donné d'explication satisfaisante: c'est pour dire que les soldats ivres, repus et couchés ronflaient homériquement. Les lumières étaient à peu près éteintes; à la lueur d'un brasier mourant, on distinguait dans un coin obscur une sentinelle qui se délassait de la peine de monter la garde, non en consultant les étoiles, comme le guerrier montagnard, mais en fredonnant un chant bachique et en portant plusieurs fois à ses lèvres une outre pleine de vin vieux. La seule tente qui se montrât encore resplandissante de lumière au sein des ténèbres universelles était celle dont nous avons parlé. Une vingtaine de chefs s'y trouvaient réunis, la coupe à la main devant une table; ils paraissaient alors boire beaucoup moins pour la soif présente ou passée que pour la soif à venir. La clarté voilée et pétillante des torches de sapin qui donnait sur leurs visages dessinait avec crudité les lignes mâles et vigoureuses de leurs traits où se peignaient la double ivresse du vin et des passions terribles dont cette liqueur redouble l'énergie. Maintenant si l'on est curieux de connaître le personnage qui avait laissé échapper la subite exclamation que l'on peut lire plus haut, on saura que c'était un homme d'une soixantaine d'années, maigre, les cheveux rares et la figure sillonnée de rides auxquelles une vie livrée à des austérités avait donné un caractère majestueux Il est juste d'ajouter que tous les convives étaient comme le baron bavard de Walter-Scott, un peu plus qu'*ébrioli*. Ils tenaient de leurs mains tremblantes les coupes remplies jusqu'aux bords. Déjà leurs lèvres s'allongeaient pour aspirer l'excellente liqueur que la soif leur rendait encore plus savoureuse; mais la véhémente apostrophe de l'évêque au blasphémateur fit chanceler dans sa main le vase précieux dont le contenu se répandit sur un riche tapis étendu à ses pieds.

— Prenez garde, brave Hunald, s'écria l'un des ducs présens, vous laissez choir en mauvais lieu le jus vénéré de la vigne.

— Oui, oui, reprit le clerc de Hunald, couvrant lui seul tous les rires de la troupe

— Allons, Hunald, couche toi et dors, dit en se levant un guerrier d'une stature gigantesque, nous sommes ici pour boire et non pour écouter tes sermons: camarades, je bois à la santé de tous les chevaliers bourguignons qui ont levé la lance dans cette guerre.

Un autre chef se leva et dit:

A la santé de notre bien-aimé, victorieux et invincible roi Dagobert! Quiconque refusera de me faire raison sera proclamé félon et traître.

Un autre souleva son corps épais et membru affaissé par l'excès de la boisson et crispant ses poings sur la table, tandis que son œil de taureau roulait rouge et enflammé:

— A l'extermination de tous ces coquins de Vascons qui nous font hâleter depuis cinq jours entiers à leur poursuite! Puissent leurs montagnes s'enfondrer, et que le diable, s'il le peut, les attrape, car pour moi je renonce desormais à jouer des jambes avec eux.

Un quatrième parut debout, la coupe élevée, sa physionomie ouverte et belle cachait une profonde astuce, sous une apparence de loyauté et de franchise; tous parurent attentifs à la santé qu'il allait porter.

— Mes amis, dit-il d'une voix joyeuse qu'il savait prendre dans l'occasion; je bois à la santé de la jolie princesse que vous connaissez tous, et qui, à mon avis, éclipserait la reine elle-même sur son trône.

Un sourd murmure accueillit ces paroles du chef; pas une coupe ne fut levée, mais le farouche Euvan-

Digitized by Google

dalmore osa seul manifester hautement l'indignation qu'il ressentait :

— A toi Radoin, duc, référendaire et général des armées du roi notre sire, au nom de mon légitime souverain, je te jette le gant du défi pour avoir eu l'audace de porter la santé d'une ci-devant !

— Et pourquoi ne la porterai-je point ? répondit le chef, avec une feinte modération, pour n'être plus reine en est-elle moins belle, moins digne des hommages d'un chevalier ?

— Radoin, reprit Euvandalmore, tu sais jeter un voile heureux sur les saillies imprudentes de ta bonne humeur : mais je te jure par la croix de mon épée, que si dès demain tu ne places sous la sauvegarde de l'évêque Hunald cette belle captive dont tu t'es réservé la surveillance, je te dénonce à Dagobert.

— Oui, oui, murmura le vieil évêque ; c'est bien pensé.

— Le loup mangerait la brebis, n'est-il pas vrai? dit Radoin avec flegme. Eh bien! Ce ne sera pas ma faute s'il ne dévore point celle-ci. Puis s'apercevant que ses paroles augmentaient l'agitation autour de lui. Messeigneurs, ajouta-t-il d'une voix ferme; soyons justes et comptons.

— Oui, comptons! s'écrièrent-ils tous à la fois.

Radoin attendit un peu, afin de laisser à cet orage le temps de se calmer. Il poursuivit ensuite :

— Qui vous a donné la première idée de cette guerre que l'état de vos finances non moins que l'état de vos combats vous rendaient si nécessaire? Qui en a préparé toutes les voies? Qui l'a dirigée avec vigueur et vous en a montré le terme, on peut le dire désormais? N'est-ce pas moi qui ai poussé Dagobert à se jeter sur l'héritage de son frère, et qui, pour décider ce faible prince à se défaire du roi d'Aquitaine, l'ai rendu amoureux de son épouse? ce fut un grand coup politique.

— Dont le prix, je veux dire la jolie princesse, te revient, à ce qu'il parait? ajouta une voix perdue. Heureux Dagobert d'avoir un si prudent conseiller et ministre!

— Il est vrai, répondit Radoin; j'ai pris sur moi le poids énorme de ce crime dont le résultat est de vous enrichir tous. Sans moi, auriez-vous conquis ce magnifique royaume que nous avons maintenant à partager.

A ce mot de richesse et de partage, tous les yeux étincelèrent; toute autre idée que celle du gain et des profits à venir fut bannie. Radoin n'eût garde de laisser échapper cet instant précieux.

— Eh quoi! dit-il, avec entrainement, n'avez-vous donc pas assez de belles captives, sans venir me disputer la seule conquête que je m'adjuge, l'unique récompense que je me réserve pour la peine de vous combler de biens et d'honneurs? Quant à l'amour de notre roi pour la veuve de son frère, qu'importe? Ma faveur est si bien établie auprès de lui que mon délateur, s'il s'en trouvait, ne retirerait d'autre fruit de sa délation que d'aller pourrir sur un gibet quelques jours plutôt qu'on ne l'y aurait envoyé naturellement.

— Il est juste d'observer, dit l'évêque, que la religion et la morale s'opposent à ce que notre bien-aimé et très redouté sire Dagobert se rende coupable d'une infraction aux lois du saint évangile; je dis cela pour la satisfaction de ma conscience.

Cette remarque n'attira pas la moindre attention.

— L'Aquitaine a de bons vignobles, dit le gros bourguignon qui s'était plaint de ne pouvoir suivre les Vascons à la course. Excellent pays, ma foi!... Allons, Radoin! Il n'y aura pas de querelles entre amis, pourvu que tu nous donnes une ample et bonne part dans les bénéfices de l'affaire.

— Radoin, s'écria Euvaldamore, lui même subjugué par les promesses séduisantes du chef; à cette condition nous mettrons bas toute rancune.

— Radoin, s'écrièrent en même temps une douzaine de seigneurs en étendant la main sur la table, tu sais si nous t'avons toujours secondé et servi fidèlement. Tu ne nous oublieras pas dans le partage

— Je t'ai demandé le commandement de Bordeaux, dit celui qui était placé vis-à-vis du chef.

— Je l'ai demandé avant toi, reprit celui qui se trouvait à la droite de Radoin.

— Tu me l'as promis, Radoin, dit le premier interlocuteur.

— Il m'a été promis aussi, répliqua le second avec feu. C'est moi qui dois l'avoir. A quel titre te le donnerait-on plutôt qu'à moi? Est-ce pour avoir tué en duel Egine Ilariarde dont voilà là-bas le frère?

— Pas de reproches, Hunaldaric. Si j'ai tué Ilariarde, je l'ai tué loyalement, et son frère peut le dire. Mais toi, n'as-tu point revu dans tes rêves le linceuil qui couvrait la poitrine du beau Ranlenius quand tu l'as surpris et lâchement égorgé dans son alcove?

A ces paroles, une épée sortit du fourreau, étincelante. Une autre ne tarda pas à la croiser, et la querelle aurait pu devenir générale, si Radoin ne se fût promptement interposé entre les deux champions.

— Mes amis, leur dit-il, trêve de ressentiments. Ce n'est pas à nous à venger nos ennemis en ensanglantant la victoire. Si j'ai promis quelque chose, soit aux uns, soit aux autres, j'agirai de manière à vous rendre tous satisfaits de votre lot. Puis se tournant vers les autres seigneurs, le jour ne doit pas être loin, ajouta-t-il. Nous avons assez bu pour cette nuit. Je vous invite à lever la séance.

— Par le tranchant de mon épée, s'écria un des ducs, Radoin est un général incomparable. Allons dormir.

Appaisés par les belles promesses de leur chef, et voulant lui montrer leur obéissance, les aventuriers s'empressèrent de quitter la tente du général. Ils allèrent rêver sur des peaux d'ours, de beaux domaines, de vignobles et de châteaux. Seul, le chef des aventuriers ne se jeta point sur sa couche où dormait

Digitized by Google

pourtant déja une belle esclave. On le vit enveloppé d'un manteau, sortir sans escorte de sa tente; et, après avoir jeté un coup d'œil au ciel comme pour examiner l'heure, entrer dans la tente voisine dont les gardiens le laissèrent passer dès qu'ils l'eurent reconnu, avec les marques du plus grand respect. L'intérieur de cette tente était silencieux et solitaire. Une grosse torche de sapin brûlant au milieu y répendait une clarté sombre et rougeâtre. Dans le fond on distinguait à peine une couche de paille recouverte de peaux, d'où s'exhalait par moments un léger murmure semblable au frémissement que fait entendre le sein d'un enfant qui dort. Radoin prit la torche placée au centre de la tente, et s'approcha à pas lents de cette couche. Il s'arrêta bientôt en élevant sa torche afin de mieux fixer les objets, le corps penché vers le grabat, le regard ardent, immobile, comme frappé d'admiration pour un spectacle inattendu.

C'était en effet un groupe de figures digne du pinceau de Raphael, si Raphael eût vécu à cette époque, que celui qui absorbait dans ce moment les yeux et l'âme du guerrier barbare. — Une jeune femme d'une beauté merveilleuse était couchée sur la dépouille d'un ours, dont la fourure aux crins noirs et longs, faisait ressortir la blancheur délicate et rosée des quelques parties de son corps que ne couvrait pas un tissu léger s'entortillant autour de sa taille et de ses jambes repliées à leur extrémité, avec un air d'abandon modeste. L'un de ses bras mollement recourbé retombait jusqu'au bas du lit, en dessinant par cette inflexion, sa rondeur grâcieuse et potelée. Une quantité de chaînes d'or, comme depuis les dames espagnoles ont été long-temps dans l'usage d'en porter, descendaient par touffes de son cou et retombaient sur son sein, qui semblait oppressé par un songe pénible. A ses côtés, deux petits enfants, deux anges à la physionomie vermeille et souriante, se tenaient étroitement enlacés. L'un d'eux avait une main posée sur le sein de la jeune femme, comme pour en réclamer les dons inépuisables de la maternité. — Emu de ce spectacle, le guerrier barbare repaissait ses regards avides des charmes prodigués sur la céleste créature. Tremblant, surpris, incertain, dominé par cet ascendant tout puissant qu'exerce la vertu d'une femme, n'osant proférer une seule parole, et respirant à peine, il était immobile. Il se baissait pour contempler de plus près la beauté de la mère endormie, lorsque la jeune femme s'éveilla. Appercevant au-dessus d'elle ce visage rendu sinistre par la passion et surmonté d'une torche qui lançait inégalement des torrents de flamme et de fumée, son premier mouvement fut de pousser un cri d'horreur; le second de se lever avec vivacité, les yeux vagues et fixes, la bouche contractée, dans l'attitude d'un jeune berger qui viendrait de poser son pied nu sur un serpent.

— Charmante princesse, dit le guerrier en reculant d'un pas, pardonnez moi si j'ai commis la faute d'interrompre votre sommeil: mais, votre image a interrompu si souvent le sommeil de mes longues nuits, que cette faute doit être imputée beaucoup moins à moi qu'à vous.

— C'est donc toi Radoin! lui répondit la jeune femme en frémissant. Oui, je te reconnais bien. J'ai vu ailleurs ton affreux visage. Misérable! c'est toi qui as versé le poison dans la coupe de mon époux.

— Gisèle! répliqua le guerrier. Puisque tu m'épargnes toi même la peine de rompre la glace de la politesse, je vais te parler sans figures. Tu as repoussé mes vœux à la cour du roi de Paris, et c'est pour cela que j'ai fait périr le frère de mon souverain et allumé dans ces pays une sanglante guerre. C'est te dire assez avec qu'elle ardeur je t'ai souhaitée! Tu es à moi; la résistance est inutile. Ecoute maintenant: — Si tu veux oublier le passé et m'unir à toi par les nœuds de l'hymen, tu régneras encore sur le trône de Toulouse que mon bras vient d'abattre et que mon bras peut relever. Les chefs qui marchent à ma suite sont faciles à gagner. Mécontents de Dagobert, ils m'aideront dans ma révolte. Qui sait? Peut-être même pourrai-je conquérir son royaume, et poser ainsi sur ta tête une double couronne. Parle: veux-tu partager avec moi le bonheur et l'empire.

— Fuis loin de mes yeux! assassin, guerrier infâme! répondit Gisèle emportée par son indignation, et n'insulte pas la veuve de celui qui fut ton prince. Je méprise tes offres autant que je te méprise. Dieu a tout vu et sa vengeance ne saurait tarder. En ce moment plus que jamais j'appelle ses malédictions sur toi.

Radoin ne répliqua pas un seul mot; mais se jetant sur elle à corps perdu, il se mit en devoir de la renverser, sans faire attention aux cris des deux innocentes créatures qu'il foulait impitoyablement. La jeune femme ne démentit point dans ce moment critique, sa réputation de courage. Habituée dès l'enfance aux exercices violents dans lesquels excellaient ses compatriotes, elle se prit à lutter avec le guerrier féroce dont la rude armure meurtrissait cruellement son corps frêle et tremblant. Ils roulèrent bientôt à terre, et là, se sentant peu à peu subjuguer par la force supérieure de son antagoniste, la fille d'Amand essaya un dernier effort, et de ses mains crispées ensanglanta le visage du guerrier franc dont cet affront alluma au plus haut point la fureur. Il l'abandonna aussitôt, et tirant son épée, il la traîna par les cheveux à l'extrémité de la tente, comme résolu de la tuer.

— Frappe! lui dit Gisèle, avec un ricanement de rage: te voilà marqué à jamais d'une blessure qui n'est pas honorable.

Radoin frémit et dirigea la pointe de son épée sur son sein; mais, se ravisant aussitôt, il courut vers le lit où criaient les deux enfants froissés et pleins de terreur. Ce mouvement fut imité par la mère qui sentit alors tomber toute sa résolution.

— Grâce! grâce! s'écria-t-elle, en se précipitant aux pieds du guerrier. Grâce pour ces innocents

Digitized by Google

Prends ma vie. Fais de moi ce que tu voudras; mais épargne le fruit de mes entrailles; épargne le sang de tes princes. Grâce, Radoin!

Il y avait dans le ton de sa voix quelque chose de si pénétrant et de si triste que le soldat ne put se défendre d'une secrète émotion.

— Gisèle! dit-il en s'arrêtant, la vie et la mort de tes enfans dépendent de toi. Nous verrons si tu nous résisteras encore,

Mais l'infortunée n'était plus en état de résister. Cette lutte atroce avait annéanti ses facultés, et elle était tombée évanouie en terminant sa déchirante prière. En ce moment une ligne rouge que l'on découvrait à l'horison par l'ouverture de la tente, annonçait que l'aube était sur le point de naître. Voyant la belle princesse renversée à ses pieds et couverte d'une pâleur mortelle, le barbare ne songea qu'à satisfaire son infâme passion. Déjà il s'abaissait vers elle pour souiller de baisers ce visage que les anges auraient craint d'effleurer de leur haleine. Un Dieu même n'aurait pû, ce semble, la défendre. Tout à coup elle parut se réveiller en sursaut, et poussant un faible gémissement: Est-ce un rêve? murmura-t-elle, ou mon oreille m'a-t-elle trompée?.. O mon Dieu! ne m'abuse point! — Et tandis que le guerrier qui croyait sa victime dans le délire ne se préoccupait pas de ses mouvemens, rassemblant toutes ses forces, elle glissa entre ses bras avec souplesse, et courut à l'entrée de la tente où elle s'arrêta avec un air d'inquiétude et de vive attention.

— Radoin! dit-elle, en étendant le bras vers le guerrier stupéfait; n'as-tu pas entendu un cri?

— J'ai entendu peut-être le chant d'un coq de bruyère qui salue l'aurore, ou le hennissement lointain d'un cheval; voilà tout.

— Non, non, reprit-elle en battant des mains avec joie. Ce n'est point cela. Ce cri qui a raisonné à mon oreille dès mon enfance, ce cri du montagnard dans l'enivrement des fêtes et dans l'exaltation des combats, comment ne l'aurai-je pas reconnu de suite?.. Ecoute, écoute... Ce cri qui est le même que le nom de Dieu, ce cri qui ma rappelée à moi, c'est le signal de ta mort; c'est ton arrêt; tremble Radoin! Les Vascons sont dans le camp.

Elle avait à peine achevé ces paroles que des hurlemens épouvantables troublèrent l'air autour d'eux. Ils paraissaient venir de tous les côtés à la fois; le bruit d'armes qui s'y joignit annonça que les ennemis étaient parvenus, sans être découverts, jusqu'auprès de la tente du général. Sans proférer une parole, Radoin saisit son épée que dans l'empressement qu'il avait eu il avait jetée à terre, et, écartant avec violence Gisèle de l'entrée de la tente, il allait sortir, lorsqu'on le vit soudain se mettre en défense et reculer avec précipitation, dans le trouble d'un homme qui voit devant lui une mort inévitable. Un jeune montagnard, aux formes élancées, à la figure apollinique venait de bondir jusqu'au milieu de la tente en renversant les gardes et se trouvait face à face avec le guerrier franc. A sa flottante chevelure, aux larges plis de sa chemise, au léger manteau replié avec grâce sur son épaule; la belle princesse n'eut pas de de peine à reconnaître un vascon.

Mon frère!... fut l'exclamation qui allait sortir de ses lèvres: mais, elle la retint de peur d'irriter d'avantage celui dont elle redoutait pour un être aimé le désespoir et le bras terrible.

Le combat ne fut pas long. Frémissant, plein de joie et de rage en reconnaissant sa sœur, le montagnard resta un moment immobile comme un lion qui mesure des yeux la distance qui le sépare de sa proie; puis, poussant un cri aigu, il s'élança sur Radoin, et tomba avec lui à la renverse en le traversant de son épée. Le vainqueur se releva pour pousser un second cri en signe de triomphe. Au même instant une foule de guerriers ayant à leur tête un vieillard dont les yeux paraissaient chercher un objet intéressant, pénétrèrent dans la tente. Sur le point de voler dans les bras de son père, (car c'était Amand lui même), Gisèle se détourna et courut soutenir son frère qui chancelait:

— Blessé! blessé! dit-elle, avec terreur, en voyant sa poitrine ensanglantée.

— Mort! répondit le jeune héros, en roulant à terre. Adieu. Je suis content, puisque ma sœur est sauvée.

Gisèle se précipita sur son corps, et fondant en larmes, essaya d'arrêter avec ses deux mains le sang qui sortait avec violence de sa poitrine. Ce spectacle suspendit la joie de ceux qui survenaient. Le vieux duc Amand ne put retenir quelques pleurs en voyant expirer le héros sur lequel se reposaient ses espérances et celles de son armée. Mais en chef prudent qui veut maîtriser la tristesse et l'enthousiasme de ses soldats, il se réserva de faire éclater sa douleur dans un autre temps. Il prit dans ses bras les deux jeunes princes que l'on venait de retrouver, les éleva au-dessus de sa tête, et les montrant de la sorte à la foule de ses guerriers:

— Vascons! dit-il, voilà vos rois!

L'armée des Francs à moitié détruite dans le combat qui suivit ce coup de main, périt presque toute entière dans la retraite. Le duc Amand, accompagné de ses principaux chefs s'en fut quelques temps après à Clichy, signer avec Dagobert un traité de paix qui reconnaissait l'indépendance des Vascons, et restituait l'Aquitaine aux enfans de Caribert, à titre néamoins de fief relevant de la couronne de France. Par la suite les basques se montrèrent fidèles aux rois Mérovingiens de Toulouse qu'ils défendirent dans plusieurs guerres contre la politique envahissante des Carlovingiens. La bataille de Roncevaux leur fournit l'occasion de signaler leur valeur célébrée par tous les chants populaires de cette époque. Un dernier rejeton de Caribert et de Gisèle, obligé de fuir devant la persécution des Carlovingiens se réfugia dans la Navarre espagnole où les montagnards le proclamèrent roi bientôt après, pour marcher à sa suite contre les Arabes-Maures.

Arnaud Larony.

Digitized by Google

LA HUPPE, (*Upupa epops*, Linn).

La Huppe est sans contredit un des plus jolis oiseaux de passage que le printemps nous ramène tous les ans. Elle a de dix à douze pouces de longueur totale; son bec grêle, triangulaire à la base, et faiblement arqué a jusqu'à vingt-huit lignes; il est rougeâtre avec la pointe noire; sa tête est surmontée d'un ornement mobile, disposé longitudinalement et composé de deux rangs de plumes, parallèles entre eux. Dans l'état ordinaire, elles sont couchées sur la tête d'avant en arrière; mais l'oiseau les redresse et les étale à volonté, pour exprimer les sentimens de surprise, de colère ou d'amour qui l'agitent; et, comme les plus longues occupent le centre, la *Huppe* s'arrondit en demi cercle: toutes ces plumes sont rousses et terminées de noir; il y a à celles du milieu, chez les adultes, une tache blanche intermédiaire. Le reste de la tête, le cou et la gorge sont d'un roux vineux; cette nuance s'affaiblit, et devient d'un blanc sale aux parties inférieures; le dos et les ailes sont traversés de bandes blanches et noires; le croupion est blanc; les pennes de la queue qui sont égales, sont noires et tachées de blanc, de telle sorte que lorsque celle-ci est épanouie, elle présente un croissant; les pieds sont d'un roux brun.

On ne trouve point dans la Huppe, comme dans la plupart des oiseaux, des caractères tranchés pour servir à différencier les sexes; néanmoins, la femelle est toujours un peu plus petite que le mâle, son plumage est plus terne, et sa huppe plus courte.

Dès le mois de mars, les Huppes arrivent isolées ou

Digitized by Google

par paires, jamais par troupes nombreuses ; elles se répandent dans les plaines, choisissant pour établir leur résidence les lieux bas et humides. Cette préférence n'est pas due à un caprice ; elles ne font qu'obéir à la nécessité de se procurer plus facilement la nourriture qui leur est propre ; ces oiseaux refusent en effet toutes sortes de graines pour se nourrir exclusivement d'insectes, de vers et de mollusques qu'ils se procurent en fouillant la vase dans les endroits marécageux, ou en voltigeant d'arbre en arbre pour surprendre entre les gerçures de leur écorce, sur les feuilles et jusque dans les fleurs, les petits coléoptères qui y vivent. Cette alimentation excitante force la Huppe à boire fort souvent : ce qu'elle fait en plongeant son bec dans l'eau par un mouvement brusque, et sans le relever comme beaucoup d'autres oiseaux.

Le vol de la Huppe, sinueux et sautillant, est peu rapide ; elle marche d'un mouvement uniforme, comme les poules, mais en déployant toute la gravité du sultan des basses-cours. Surprise, elle s'arrête et ne part qu'après avoir fixé l'objet qui lui porte ombrage.

Le port élégant de la Huppe, son plumage agréablement varié, quoique terne, l'aigrette mobile qui couronne sa tête, lui font rarement trouver grâce devant les chasseurs lorsque le hazard les met en présence. C'est au reste à pure perte que l'on détruit cet oiseau qui n'occasione aucun dommage et qui met presque de la familiarité dans ses manières en venant vivre dans nos jardins, qu'il débarrasse d'insectes, souvent malfaisans. Quoique grasses en automne, les Huppes ne constituent point un morceau délicat à cause de l'odeur de musc prononcée que leur chair conserve, alors même que l'on aura eu le soin, ainsi que le recommandent les chasseurs, de lui couper la tête de suite après l'avoir tuée. Cette odeur est telle que les chats, si avides d'oiseaux, refusent de manger la Huppe. Les juifs la tiennent pour immonde.

Les anciens avaient pour les Huppes une grande vénération ; ils en avaient fait l'emblême de la piété filiale : ces oiseaux prenaient le plus grand soin de leurs parens devenus caducs ; ils les nourrissaient avec soin, les réchauffaient sous leurs ailes, et allaient, lorsque leur vue s'affaiblissait, jusqu'à leur appliquer sur leurs yeux des herbes salutaires.

On pense bien que les observations précises des modernes ont fait justice de toutes ces poétiques erreurs ; néanmoins, la plupart de ces préjugés se sont conservés parmi le peuple, et il n'est pas rare de trouver encore des personnes qui vous disent avec une assurance, que leur bonne foi seule peut justifier : que la Huppe connait des plantes propres à détruire l'effet des fascinations, à rendre la vue aux aveugles, à ouvrir les portes, quelque soin que l'on ait pris de les fermer. Son cœur, son foie, sa cervelle mangés en prononçant certaines formules mystérieuses, ou appliqués sur différentes parties du corps, ont été réputés propres à guérir une foule de maladies, à rétablir la mémoire affaiblie, à procurer le sommeil et à l'embellir de songes agréables, etc.

Les Huppes ne sont pas difficiles pour établir leur nid ; le creux d'un arbre, une crevasse dans un rocher ou dans une vieille muraille leur suffisent pour déposer sur la poussière quatre ou cinq œufs d'un gris blanchâtre avec des taches brunes. Quelques fois elles placent leur couvée entre les racines soulevées de quelques vieux arbres ; elles apportent dans cette circonstance quelque attention à les former avec de la mousse et des feuilles sèches. La femelle couve avec soin, tandis que le mâle cherche la nourriture ou égaye par son chant monotone, auquel il sait donner un accent de tendresse, les longs ennuis de l'incubation.

La Huppe a plusieurs cris : le plus familier est celui de *houp, houp, houp*, qu'elle prononce lorsqu'elle est perchée, en ramenant chaque fois son bec sur sa poitrine et relevant brusquement la tête.

D'un caractère fort doux, ces oiseaux sont très-faciles à apprivoiser ; mais il faut avoir le soin de ne pas les tenir en cage où ils mourraient bientôt ; une demi liberté leur est nécessaire, et ils ne cherchent pas à s'échapper si on les retient dans une basse-cour ou dans un jardin. Au reste, l'hiver leur serait funeste, et mieux vaut à la fin de l'automne les laisser à leurs habitudes ; on sait qu'à cette époque, où la disette commence à se faire sentir, où les froids deviennent piquants, les Huppes émigrent vers les contrées voisines de l'équateur.

D'où lui vient le nom que cet oiseau porte ?

On n'est pas d'accord sur son origine. Les uns l'attribuent à l'ornement dont sa tête est revêtue ; d'autres pensent que le nom latin *Upupa*, qui naît certainement d'une reproduction de *houp, houp*, a donné naissance au nom français *Huppe*, qui, employé aujourd'hui dans une acception générale, sert à désigner tout assemblage de plumes surmontant en aigrette une tête d'oiseau.

Dans la méthode ornithologique, la Huppe est placée dans l'ordre des *Passereaux* et dans la famille des *Ténuirostres*.

J.-B. Noulet

Digitized by Google

BLAISE PASCAL.

Notre terre du midi couverte des plus précieux monumens de l'antiquité et du moyen-âge, n'est pas moins remarquable par les grands hommes qu'elle a produits dans les arts, les sciences et les lettres. Pascal, Montesquieu, Montaigne, Fermat, Cujas, etc., etc., ont acquis une gloire qui n'est effacée par aucune illustration française ou européenne. En consacrant quelques pages à la mémoire du plus profond des penseurs, d'un des écrivains les plus parfaits et les plus originaux de notre langue; d'un géomètre de premier ordre, d'un homme, en un mot, qui a accompli des prodiges pendant quelques années d'une existence accompagnée de souffrances et de chagrins, nous sentons combien est insuffisante cette esquisse biographique. Puissent au moins ces lignes tracées à la hâte donner à quelques lecteurs le désir de relire et d'étudier des ouvrages qui seront toujours des modèles inimitables de goût et de profondeur

Blaise Pascal naquit à Clermont, en Auvergne, le 19 mai 1623, d'Etienne Pascal, premier président de la cour des Aides de cette ville. L'exemple des vertus domestiques, donna à Pascal, une élévation de sentimens qui a influé sur sa vie et sur ses productions. Son père joignait à des qualités éminentes, qui le faisaient estimer, un amour passionné pour l'étude; il était versé dans la littérature ancienne et moderne et dans les mathématiques. Une mort prématurée l'ayant privé de son épouse, cet excellent père abandonna sa charge et vint se fixer à Paris pour se consacrer sans réserve à l'éducation de ses enfans. Dans cette cité célèbre, Etienne Pascal fut bientôt en relation avec les savans; Mersenne, Roberval, le Pailleur, etc., etc, formaient avec lui une société intime, que l'autorité royale transforma, en 1666, en académie des sciences.

Le jeune Pascal assistait souvent aux conférences

Digitized by Google

qui se tenaient dans la maison paternelle. Il écoutait avec attention, et son jeune esprit s'ouvrait à la méditation et à la contemplation des phénomènes de la nature. — A onze ans; son génie lui inspirait un petit traité d'acoustique. Des talens aussi précoces, allarmèrent la tendresse de son père pour sa santé, et dès ce moment, il ne fut plus admis aux réunions scientifiques qui avaient pour lui tant d'attraits. Livré à la solitude, il s'enfermait dans une chambre isolée, et là, avec du charbon, il traçait, sur le carreau, des figures de géométrie, qu'il classait et comparait dans un ordre scientifique. Peu à peu ses méditations l'amenèrent à conclure cette célèbre proposition que « *les trois angles d'un triangle valent deux angles droits.* » Son père le surprit au milieu de ces travaux, et, après avoir appris de son fils l'objet de ses recherches, il demeura confondu d'étonnement et d'admiration... Le goût de Pascal pour les sciences exactes ne fut plus contraint après les preuves merveilleuses qu'il venait de donner de son génie naturel, et il lui fut permis de se livrer sans réserve à la physique et à la géométrie.

A peine il avait atteint sa dix-neuvième année, qu'il conçut l'idée d'une machine, propre à exécuter les opérations de l'arithmétique. — Des roues et des pignons formant un engrenage compliqué, font mouvoir des barrillets qui présentent effectuées les opérations dont on a disposé les énoncés numériques dans certaines cases. Cette invention originale que Leibnits étudia et perfectionna, exigea de Pascal des efforts de tête qui altérèrent profondément sa santé.

Après avoir ainsi pris rang parmi les inventeurs, Pascal se livra à la physique, et, captivé par les récentes découvertes de *Torricelli* sur le baromètre, il entreprit ces belles expériences qui ont démontré la pesanteur de l'air et constaté l'abaissement de la colonne barométrique à mesure qu'on s'éleve dans l'atmosphère. — Le petit ouvrage publié en 1647, sous le titre de nouvelles expériences sur le vide, a frayé à la physique une carrière nouvelle, et a marqué une époque dans l'histoire de cette science. — Ces recherches de Pascal sur la pesanteur de l'air, le conduisirent par une analogie que saisissent les grands esprits à l'examen des loix générales auxquelles l'équilibre des fluides est assujetti; cette nouvelle théorie contenait à la fois le germe du principe des vitesses virtuelles et l'indication de *presse hydraulique*, machine non moins admirable par sa simplicité que par ses effets. — A ces nombreux traités succédèrent six livres sur les *coniques* qui furent égarés, par les héritiers de Pascal, et dont on ne connait que quelques fragmens; nous ne ferons que citer dans cette rapide notice, l'invention du triangle arithmétique, qui renferme la loi du binôme de Newton, et les recherches sur les jeux de hazard qui plus tard ont servi de base au calcul des probabilités dont Pascal doit être considéré comme le véritable inventeur des spéculations les plus sublimes. On voit le même homme descendre aux besoins de la pratique et c'est à lui qu'on doit deux machines employées aux transport des fardeaux, connues sous les noms de *Brouette* ou *Vinaigrette*, et de *Hacquet*.

Ces ouvrages consumaient rapidement la santé de Pascal. En 1647, il fut menacé d'une paralysie qui lui ôtait l'usage des jambes. La mort de son père, en 1651, augmenta ses chagrins; il chercha, et il trouva dans les distractions du monde, un remède à ses maux, lorsqu'au mois de juillet 1654, sa voiture fut renversée près de Neuilly, sur les bords de la Seine; cette chûte ébranla le cerveau de Pascal, qui depuis craignait voir sans cesse un abyme à ses côtés. Ce funeste évènement réveilla dans son cœur les germes de religion que ses parens y avaient déposés; sa sœur Jacqueline, abesse à Port-Royal des Champs, lui fit promettre de consacrer désormais sa vie à Dieu et à l'étude du christianisme. Reçu avec empressement par Arnauld, Nicole, Sacy et les savans solitaires de Port-Royal, il devint sous leur influence partisan zélé des doctrines de l'évêque d'Ipres, connu sous le nom de Jansennius; il épousa aussi leur querelle avec les jésuites, et publia contre eux les célèbres lettres *Provinciales*, où l'on trouve, au jugement même de Voltaire, l'éloquence de Bossuet et la verve comique de Molière. Ce livre, d'un style parfait, qui a fixé la langue française, a empêché Pascal de donner la dernière main à un grand ouvrage sur la religion chrétienne, qu'il préparait depuis quelques années; le temps a manqué à l'accomplissement de cette grande œuvre. La mort a flétrie dans sa jeunesse, cette puissante intelligence, et il n'a été donné à la postérité que de contempler les matériaux épars du majestueux édifice qui devait s'élever sous l'inspiration du génie.

A la mort de Pascal, ses amis recueillirent avec respect et sans leur donner aucun ordre logique, les pensées qu'il jettait au hasard sur le papier.... Mais ces débris épars se rattachaient dans son esprit à une grande synthèse qui devait former un apologétique du christianisme, appuyé sur la philosophie et l'étude de l'homme. Condorcet, dans l'édition qu'il donna des *Pensées*, en séparant celles qui se rapportent à la religion, de celles qui sont purement philosophiques, acheva de détruire leur suite et leur liaison, et sembla fidèle à ce mot d'ordre de Voltaire, qui, forcé de reconnaître le génie de Pascal, et incommodé par le poids de ses opinions religieuses, écrivait à son ami: « Ne vous lassez pas de répéter que depuis l'accident » du pont de Neuilly, le cerveau de Pascal est dérangé. » La publication des *Provinciales* et des *Problèmes* sur la Cycloide, deux ans après cet évènement, suffisent pour faire apprécier la valeur de cette assertion.

L'édition des œuvres complettes de Pascal publiée par Bossut, savant géomètre et littérateur estimable, n'offre pas cependant pour le volume des pensées cet arrangement logique qu'on aurait pu espérer d'un esprit supérieur, admirateur des ouvrages dont il s'était fait l'éditeur. Depuis quelques années, on a cherché à rétablir le plan de l'auteur, dont nous allons essayer de donner une idée.

Bacon et Descartes, les pères de la philosophie moderne, en établissant l'observation et le doute

Digitized by Google

absolu, comme fondement de leurs méthodes ont donné l'essor au rationalisme, qui, livré à ses propres forces et affranchi du joug de l'autorité, a cru pouvoir remonter aux premiers principes de la science et de la morale. Pascal sentit de bonne heure combien était périlleuse la voie ouverte par les deux philosophes, et effrayé des conséquences désastreuses d'un scepticisme imminent, il voulut par une puissante synthèse, prouver que la philosophie, que l'étude de l'homme conduisent inévitablement aux vérités revélées. Pour arriver à la solution de ce grand ploblème, il commence à établir qu'il est dans la nature d'un être pensante de chercher son principe et sa fin. Mais pour saisir la vérité que peut notre faiblesse au milieu des ténèbres qui nous environnent. Cette ignorance effraye Pascal : « Je ne sais, dit-il, qui ma mis au monde, » ni ce que c'est que mon corps, que mes sens, que » mon ame; et cette partie même de moi qui pense » ce que je dis, et qui fait réflexion sur tout et sur » elle même ne se connait pas plus que le reste. »

La philosophie ne peut nous faire sortir de ces doutes cruels; les raisonnemens méthaphysiques ne peuvent atteindre à l'existence, encore moins à l'essence et aux attributs de l'Etre-Suprême; l'étude de l'homme nous fait découvrir en lui un mélange de grandeur qui se manifeste par la dignité de sa pensée, et de la misère qui se fait sentir dans sa corruption, sa versatilité, son inconstance, son orgueil et ses efforts continuels, pour tendre après le bonheur, comme après une ombre qui lui échappe sans cesse.

Jettant un coup d'œil supérieur sur Epictète et Montaigne, Pascal signale la fausse voie qu'ont tenue toutes les sectes; en n'envisageant dans l'étude de l'homme que sa grandeur qu'il tient de son origine divine ou sa bassesse qui contraste avec la dignité de son esprit. Les stoïciens et tous ceux qui, comme Epictète, ont embrassé le premier système partent de ce principe que Dieu a créé l'homme tel qu'il doit être pour devenir juste et heureux; ils le regardent comme capable de connaître la vérité et de s'élever jusqu'à Dieu qui est le souverain bien. Les épicuriens et les sceptiques, laissent l'homme livré à ses inclinations charnelles, qui lui font chercher le bonheur dans les biens visibles, et ils renoncent à établir des principes pour la morale et la science. Pascal, cherche, en faisant la part à chaque doctrine de la vérité quelle renferme, à concilier dans le même sujet cet étrange mélange de grandeur et de misère. Renonçant à trouver une explication satisfaisante dans les livres des philosophes, il a recours aux traditions : dans un coin reculé du monde, il trouve un peuple qui se dit dépositaire des titres de l'humanité; les livres de ce peuple parlent d'une grandeur originelle de l'homme, dont il est déchu par le péché qui a produit sa misère et sa corruption; ils annoncent un réparateur qui par un sacrifice sanglant doit réhabiliter le genre humain. Le caractère divin de la loi de Moïse, dont le sens figuratif se rapporte sans cesse à ce sauveur promis, les prophéties qui le célèbrent, enfin son avenue dans es temps fixés, sa vie, sa mort, la dispersion prédite des juifs, la conversion des gentils appelés à leur place à la sainte doctrine, donnent à la tradition hébraïque les caractères de vérité les plus éclatants : avec Jésus-Christ, tous les systèmes sont conciliés, toutes les illusions disparaissent.

Venant à considérer l'Homme-Dieu, Pascal le présente dans sa véritable grandeur, et dans l'état mystique sous lequel il s'est montré. Comme les plaisirs de l'esprit sont infiniment supérieurs aux biens charnels, de la même manière, la charité et la sagesse, sont à une distance infinie de tous les biens de l'intelligence. « Archimède sans aucun éclat de naissance, » serait en même vénération : il n'a pas donné de ba» tailles, gouverné des empires; mais il a laissé à » tout l'univers des inventions admirables. Qu'il est » grand aux yeux de l'esprit! Jésus-Christ, sans » bien et sans aucune production de science au de» hors, est humble, plein de charité, patient, saint » devant Dieu. Oh! qu'il est venu en grande pompe » et en grande magnificence aux yeux du cœur qui » voit la sagesse! Quel homme eut jamais plus d'éclat » que Jésus? Le peuple juif l'annonce avant sa venue, » l'attend comme son rédempteur; le peuple gentil, » les rois, les grands du monde l'adorent..... Et » cependant quel homme jouit moins de tout cet » éclat. De trente-trois ans il en vit trente sans pa» raître; dans les trois autres il passe pour un im» posteur. Les prêtres, les principaux de la nation le » rejettent, ses amis, ses proches le méprisent; enfin » il meurt d'une mort honteuse, trahi par un des » siens, renié par l'autre, abandonné de tous. Ce mé» lange de grandeurs et d'humilité font de Jésus un » Dieu dont on s'approche sans orgueil, et sous lequel » on s'abaisse sans désespoir. Avec la grâce qu'il ap» porte il fait (ce qu'ont vainement tenté Salomon, les » Prophètes, Socrate, Platon), adorer le vrai dieu aux » payens. On ne connait pas Dieu utilement, en le » considérant comme l'auteur et l'ordonnateur du » monde visible; mais par Jésus-Christ qui remplit » l'ame d'espérance et d'amour. »

Pascal, résumant ces idées, établit les caractères d'une vraie religion. Elle doit expliquer la nature de l'homme, rendre compte de sa fin et du dessein que Dieu a sur lui; le christianisme porte la lumière dans toutes ces questions. La manière merveilleuse avec laquelle il s'est établi; les prédications des apôtres qui, faibles et ignorants, attirent à eux, par les dons d'une grâce surnaturelle, les peuples, les princes et ceux qui avaient jusques là sacrifié a des idoles, donnent les dernières preuves de la vérité de la religion du Christ.

La mort a interrompu ce travail gigantesque dans lequel les lecteurs de toutes les croyances admireront toujours une éloquence sublime, jointe à une grande profondeur de pensée.

Après avoir donné aux lecteurs une idée superficielle d'un des plus beaux ouvrages de Pascal, nous terminerons cette notice biographique en faisant connaître sa personne. D'un esprit aimable et enjoué, mêlé à une grande austérité de mœurs, Pascal se faisait aimer et

Digitized by Google

estimer de ceux qui l'entouraient. Sa charité pour les pauvres était si grande qu'il dépensait souvent ses revenus pour faire l'aumône. Il disait à Mme Périer, une de ses sœurs, qui lui faisait quelques représentations sur sa trop grande facilité à donner : « Jai remarqué » que, quelque pauvre qu'on soit, on laisse toujours » quelque chose en mourant. » Citons de lui un trait qui dans notre esprit l'honorera plus que ses chefs-d'œuvre, nous l'empruntons à l'édition de Bossuet. Quelque temps avant sa mort, il logeait dans sa maison un pauvre homme et son fils uniquement par commisération chrétienne ; car il n'en retirait aucune espèce de service. L'enfant fut attaqué de la petite vérole et on ne pouvait guère la transporter ailleurs sans danger. Pascal était déja lui-même très malade ; il avait un besoin continuel des secours de Mme Périer, que des affaires de famille et surtout le désir de voir son frère avaient amenée à Paris ; et comme elle habitait une maison particulière avec ses enfans, qui n'avaient point eu la petite vérole, Pascal ne voulut pas qu'elle s'exposât au danger de la leur apporter. Il prononça lui-même en faveur du pauvre ; il quitta sa maison pour ne plus y rentrer, et vint occuper chez Mme Périer un petit appartement, peu commode pour son état. Il serait facile de multiplier les exemples de la bonté et de la charité de Pascal. A ces dons précieux il joignait une grande élévation de sentimens, qui lui faisait apprécier à leur juste valeur les titres et les dignités humaines.

Pendant les deux dernières années de sa vie, Pascal fut en proie aux souffrances physiques et morales. La persécution de Port-Royal portait le désespoir dans son âme. Atteint au mois de Juin 1662 d'une colique aigue, et d'étourdissemens très fréquens, il perdit tout espoir de vivre plus long-temps. Dans ces derniers momens, son imagination n'était occupée que de projets de bienfaisance et de charité ; il demandait avec instance qu'on le laissat mourir à l'hôpital des incurables. Le 17 août, une convulsion faillit le faire mourir ; on s'empressa de réclamer pour lui les derniers secours spirituels. Le curé de Saint-Etienne-du-Mont, qui l'assista dans ses derniers moments, entrant dans sa chambre avec le Saint-Sacrement lui dit : « *voici celui que vous avez tant désiré.* » Pascal se souleva paisiblement sur son lit, et reçut le viatique avec un respect et une résignation qui arrachèrent des larmes à ceux qui l'entouraient. Il mourut le 19 août, au milieu des plus cruelles souffrances.

Un monument est élevé à Saint-Etienne-du-Mont, à Paris, à la mémoire de ce grand homme qui, dans une vie de quelques années, s'est illustré dans les sciences, a jeté un éclat immortel sur les lettres, et a donné au monde l'exemple de toutes les vertus.

E. Brassinne.

UN GRAND CHASSEUR.

Il n'y a plus de chasseurs en France ; ils s'en vont avec la grande propriété. Le chien couchant et le fusil à piston, voilà tout ce qui reste aux cliens de St-Hubert. En même temps que l'obligation du port d'armes vient mettre obstacle à l'ardeur du gentilhomme, qui croyait pouvoir s'armer par droit de naissance, le petit propriétaire fait le braconnier sur son champ ; les races des bêtes fauves sont détruites chaque jour dans nos campagnes, et nous n'aurons bientôt plus d'autre ressource que de brûler notre poudre aux moineaux qui ne périssent jamais.

Voilà qui est fort triste à penser. Détournons nos regards d'un aussi noir avenir vers un passé plus consolant. Il ne faudrait pas cependant remonter trop haut dans l'antiquité pour voir la chasse dans tout son éclat. Les Perses et le grand Cyrus entre autres aimaient beaucoup le plaisir de poursuivre les animaux sauvages dans les grandes forêts. Tout le monde connait le traité de Xénophon sur la chasse que les Grecs et les Spartiates surtout préféraient aux exercices du gymnase. Les jeunes Lacédémoniens se préparaient aux fatigues et aux ruses de la guerre, en errant dans les plaines de la Laconie, occupés à vivre de vol et de rapine, à poursuivre les bêtes et les esclaves qu'ils tuaient avec un égal mépris ; en un mot, toutes les nations belliqueuses, excepté le peuple romain, se sont adonnées avec plus ou moins de zèle aux fatigues de la chasse qui leur représentaient la guerre. Mais les Romains absorbés par les délibérations du forum et constamment appliqués aux travaux utiles de l'agriculture, abandonnaient aux esclaves un futile plaisir. Il faut être juste cependant : nous croyons que ce dédain du peuple-roi pour la chasse avait une autre cause que la sévérité des mœurs républicaines. Les Romains n'avaient pas eu cette enfance ordinaire des peuples organisés en peuplades, et vivant au milieu des forêts dans une guerre perpétuelle avec les bêtes féroces, les pères des maîtres du monde, livrés au brigandage sur les grands chemins, étaient des hommes très-avancés, comme nous disons aujourd'hui ; ils avaient rompu en visière avec l'innocence de la vie nomade, et chacun d'eux, repoussé pour quelque crime du milieu de sa peuplade, se vit admis avec plaisir dans un ordre social, mieux établi et plus régulier que les autres.

Il n'en était pas ainsi des nations modernes qui vinrent de tous les points de la terre occuper le territoire des peuples de l'antiquité. Toutes ces nations germaines, scandinaves ou scythes avaient long-temps vécu dans les bois fractionnées en tribus : la chasse avait long-temps été leur seul moyen de subsistance, leurs héros et leurs dieux s'y étaient distingués, et la reli-

Digitized by Google

Ci devise le comte de foix del deuuell de la chalce dans son chatean d'Orthez.

gion était venue sanctionner le penchant qui les poussait vers ce noble plaisir. Aussi, lorsqu'elles furent en possession des climats tempérés où les premières races s'étaient développées avec tant d'éclat, elles se souvin-

Digitized by Google

rent long-temps de leur origine, et la chasse fut le privilége du conquérant. Ce plaisir interdit au serf, devint l'apanage de l'homme libre, et le barbare usa de tous les avantages de la civilisation qu'il venait de conquérir pour mettre en relief les passions de la vie nomade.

Les siècles et les révolutions ne détruisirent point les penchans des hommes de la conquête, et le moyen-âge nous les montre sur un nouveau sol et dans des circonstances nouvelles, tels que nous les avions vus dans leurs sombres forêts. Ils font la guerre aux animaux lorsqu'ils ne la font pas aux hommes. On juge de la puissance d'un grand seigneur, autant par ses équipages de chasse que par ses compagnies et ses hommes d'armes. Enfin, le possesseur d'un alleu ou d'un fief était dans son château, tel qu'était son aïeul dans les bois de la Germanie, ardent au duel, à la chasse et au combat.

Parmi les hommes qui ont acquis à plus juste titre la réputation de grand chasseur dans nos pays méridionaux, il faut compter en première ligne le vicomte de Béarn, qui était aussi comte de Foix, Gaston-Phœbus. Ce seigneur doit être mis au-dessus de ceux qui ont pratiqué la chasse avec succès ou avec zèle, et de ceux aussi qui ont fait des traités sur cet art difficile; il doit être mis au-dessus, parce qu'il a joint la pratique à la théorie.

Quel homme fut plus passionné pour la chasse que le noble Gaston-Phœbus. Lisez son livre (ce qui est fort difficile, car nous n'en possédons en France que deux manuscrits à la bibliothèque royale); lisez ce traité savant intitulé: *Des Déduits de la Chasse*, et vous reconnaîtrez, dès les premières lignes, un vrai chasseur qui se passionne pour son art et qui s'y livre tout entier. Ne dites pas au comte que sa beauté l'a fait comparer au soleil, qu'il est toujours bien venu près des nobles dames; il estime peu les succès d'amour. Ne dites pas au vainqueur de Revel, au seigneur le plus redouté des anglais qui occupent la Guyenne, qu'il est un grand homme de guerre; il ambitionne un titre plus brillant que ceux que vous lui donnez: il avoue franchement qu'il a eu des maîtres en amour et en guerre; mais pour la chasse, il se déclare capable d'en remontrer au plus habile, et voici ses propres paroles que nous avons religieusement copiées sur son manuscrit.

« Je, Gaston, par la grâce de Dieu, surnommé Fœbus, » comte de Foix, seigneur de Béarn, qui tout mon » temps me suis partagé par spécial en trois choses: » l'une est en armes, l'autre est en amour, et l'autre si » est en chasse. Et des deux premiers offices, il y a » eu trop de meilleurs maîtres que je ne suis. Et aussi » moult de meilleures chances d'amour ont eu trop de » gens que je n'ay. Pour ce serait grand niceté (pré- » somption) si je en parlais, mais je remets ces deux » offices d'armes et d'amour. Que ceux qui les voudront » suivre à leur droit y apprendront même de fait que » je ne le pourroye deviser pour parole, et pour ce » m'en teray. Mes du tiers office de qui je ne doute que » j'aye nul maître, combien que ce soit ventance, de » celui voudrai-je parler. »

Après ce préambule, le comte prouve par un sillogisme puissant que la chasse est le plus sûr moyen de faire son salut, voici le raisonnement: « Par la chasse on en fuy tous les sept péchés mortieulx; qui fuit les sept péchés mortieulx, selon notre foy, il sera sauvé. » Donc bon veneur sera sauvé, voilà qui est clair. Le chapelain du roi Jean composa pendant la prison de son maître, un ouvrage sur la chasse pour charmer les ennuis du vaincu de Poitiers. Il dépasse de beaucoup le comte de Foix par la bizarrerie de ses pensées, et l'on reconnaît facilement un homme qui n'a point pratiqué. Comme Phœbus il a traité la question de savoir, à qui l'on doit donner la préférence de la chasse aux chiens, ou de la chasse aux oiseaux, en d'autres termes de la venerie ou de la volerie. Après bien des raisons pour et contre, il décide enfin que la volerie est plus noble et la vénerie plus utile, ce qui veut dire que la volerie d'origine barbare, car elle fut, dit-on, inventée par les Scythes, était plus en honneur chez leurs descendans que la vénerie plus spécialement connue des peuples de l'antiquité.

Ce chapelain du roi Jean qu'on nomme, je crois, Gasse ou Gaston de la Vigne, a donné en faveur de la chasse aux oiseaux une excellente raison bien digne de faire incliner la balance de ce côté. Il l'a tire du goût exquis des pâtés faits avec les produits de la chasse aux oiseaux. Nous ne pouvons résister au plaisir de citer ces vers remarquables pour l'édification des poètes et des cuisiniers.

Si puis dire que grand profit
Peut bien venir de tel déduit,
Car on peut bien faire un pasté
Qu'onques meilleur ne fut tasté,
Et pour ce ne me veul pas taire,
Qu'aux jeunes n'a preigne à faire.
Trois perdraux gras et refaits,
Au milieu du pasté tu mets,
Mais gardes bien que tu ne failles
A moi prendre six grosses cailles,
De quoi ne les apoleras,
Et puis après tu me prendras
Une douzaine d'alouettes,
Qu'environ les cailles me mettes,
Et puis prendre de ces méches
Et de ces petits oyseles,
Selon que tu en auras
Le pasté m en belleteras:
Or, te faut faire pourvence
D'un poy de lart sans point de rance,
Que tu tailleras comme dez
En sera le pasté poudrez:
Si tu le veux de bonne guise,
De verjus la grape y soit mise
D'un bien poy de sel soit poudré,
Si en sera plus savouré.
Si tu veuil que du pasté taste
Fay mestre des œfs en la paste,
Les crutes un poi rudement
Faites des fleurs de pur froument,

Digitized by Google

Et se veux faire comme sage,
Ni mets épices ni fromage,
Et quand sera bien à point cuit,
Il n'est si bon mangier, ce cuit.

Notre Gaston de Foix ne fesait pas d'aussi jolis vers, mais sa prose renferme des observations plus solides : son Traité est plus savant, plus riche d'expérience que la poésie de Gasse de Lavigne. Mais c'est dans la pratique que Phébus éclipse ses rivaux.

Il allait le voir, dans son château d'Orthez, instruisant ses veneurs, ses gardes, ses pages, ses chiens dans toutes les ruses de la chasse. Aux uns, il apprenait à corner agréablement et à propos pour se faire entendre de la meute qui bat les buissons et flère la lisière des bois ; aux autres, la manière d'élever les chiens ; à tous, enfin, ce qu'ils avaient à faire dans les emplois qu'il leur avait confiés.

Les équipages de chasse du comte de Foix étaient plus somptueux que ceux des plus grands princes. Ses écuries nourrissaient deux cents chevaux destinés au plaisir de la chasse, et il n'avait pas moins de seize cents chiens de bonne race et de différentes espèces pour les divers animaux qu'il voulait poursuivre. Le meilleur moyen d'être bien reçu par lui, c'était de lui faire présent d'un bon limier ou d'un levrier rapide ; on pouvait alors compter sur son amitié. Lorsque le chroniqueur Froissard vint se présenter à sa cour, il ne manqua pas de prendre cette précaution pour se concilier le redouté seigneur du Béarn. Il lui offrit quatre beaux levriers dont il nous a conservé les noms, Hector, Brun, Tristan et Rolland. Des chiens parfaitement nommés, car ce sont des noms d'une et de deux syllabes seulement, comme Xénophon le recommande dans son Traité de la Chasse.

Le duc de Bourgogne, à qui Gaston envoya l'exemplaire de son Traité qu'on possède à la bibliothèque royale, avait aussi un équipage de chasse des plus considérables. Lorsqu'il sortait de ses châteaux pour aller courir le cerf dans ses forêts, on voyait à sa suite cinquante pages ou valets employés seulement à mener en laisse des meutes de plusieurs races de chiens. Ce duc de Bourgogne, qui combattit à Nicopolis et fut pris par Bajazet, dût être bien émerveillé de voir que cet empereur avait à son service sept mille fauconniers et autant de veneurs.

Ce qui rendait l'exercice de la chasse si séduisant pour les hauts barons du moyen-âge et les premiers de nos rois, c'est le désordre, les bruits de toute sorte qui éclataient dans les forêts, l'ardeur qu'il fallait déployer à la poursuite de la bête, et surtout le danger qu'il y avait à combattre avec l'épieu contre l'ours et le sanglier.

Pierre de Béarn, frère du comte, fit preuve de courage et de force dans une circonstance où le danger était grand pour tous les chasseurs qui couraient un ours avec lui. C'était dans les forêts de la Biscaye où ce seigneur possédait plusieurs châteaux. Cet animal était d'une grandeur surprenante, et sa férocité avait jeté l'épouvante dans toutes les fermes et les villages d'alentour. Pierre de Béarn s'était hâté d'accourir au secours de ses vassaux, joyeux de faire une chasse solennelle où l'on aurait quelque danger à courir. Le jour fixé arriva : il partit avec ses limiers pour attaquer et poursuivre l'ours qui épouvantait les montagnes de la Biscaye. La bête fut lancée, et les chiens ardents se mirent à sa poursuite. A peine l'animal commençait à être échauffé par les sons du cor et les aboiements des chiens, qu'il fût atteint d'un coup de flèche. Quoique la blessure fut légère, il revint sur ses pas pour repousser les chasseurs et les chiens. Pierre de Béarn, qui suivait ses limiers, arriva bientôt au lieu du combat. L'ours avait tué quatre de ses plus beaux chiens et les plus hardis. Les autres n'osaient plus aborder leur ennemi, et hurlaient vers la bête, rangés en cercle à une grande distance. A cette vue, des larmes de rage mouillèrent les yeux de Pierre de Béarn ; il tire bravement une épée de Bordeaux qu'il portait, et s'en vient hardiment, comme dit la chronique, assaillir ledit ours pour la cause de ses chiens qu'il voyait déconfits. Alors commença, tout-à-coup, entre l'homme et l'animal, un combat rude et long où le chevalier fut en grand péril de son corps. Cependant, après bien des efforts, il étendit à terre le monstrueux animal, et s'en retourna tout joyeux à son château de Langue du Don.

Cette victoire, dont il était si fier, lui fut cependant bien funeste ; l'exaltation à laquelle il s'était abandonné, en luttant contre l'ours, égara malheureusement sa raison ; souvent, depuis ce jour, il tombait dans une sorte de frénésie qui troublait tout le château. Des transports violents s'emparaient de lui pendant la nuit et chacun pouvait l'entendre alors qu'il était dans ses accès de rage. Aussitôt que son imagination l'avait transporté en rêve au moment de ce terrible combat, il se levait tout endormi, s'armait, prenait à deux mains son épée, et ce précipitait en poussant des cris sur l'ombre de l'animal mort qui se dressait devant lui comme pour renouveler la lutte. Tous ses écuyers, ses chambellans et ses pages allaient à lui pour l'arrêter et l'empêcher de se blesser, mais dès qu'il était revenu à lui-même il les repoussait et les accusait de mentir lorsqu'ils assuraient avoir entendu dans sa chambre un grand bruit de pas précipités et d'armes retentissantes.

Le comte de Foix était tout aussi intrépide que Pierre de Béarn, son frère, et ne refusait pas de se mesurer avec les animaux les plus redoutables de ses forêts, les ours et les sangliers. Avant que de partir pour la chasse, il désignait le lieu dans lequel il devait aller prendre son repas et ses gens prenaient les devants pour faire les apprêts. Tantôt il désignait un couvent où il avait le droit d'albergue, tantôt le château d'un seigneur suspect dont il voulait occuper le château pendant toute une journée, comme les forts du Béarn lui en donnaient le droit; souvent il allait reconnaître les frontières qu'il croyait menacées par un voisin suspect. Ainsi qu'il le dit lui-même dans son livre, la chasse lui donnait l'occasion d'étudier le pays,

Digitized by Google

et le rendait plus capable de se défendre contre ses ennemis, s'ils osaient jamais venir l'y attaquer et tenir la campagne contre lui.

Un jour du mois de mai de l'an 1391, le comte de Foix se préparait dès le matin à aller pourchasser un ours qu'on lui avait désigné dans le canton de Sauveterre. Déja tout était en mouvement dans les cours du château d'Orthez; les écuyers et les pages ouvraient les portes avec grand bruit pour préparer les équipages; les chiens impatients et avertis par le bruit que le moment du départ approchait poussaient de longs hurlemens et voulaient rompre leurs chaînes; les chevaux navarrins, pleins d'ardeur dans l'attente de leurs maîtres, hénissaient en regardant vers les croisées, et fesaient retentir sous leurs pas le pavé sonore des cours; quelques pages apparaissaient aux crénaux portant leurs faucons sur le poing. On amena devant le perron de la grande porte le palefroi du comte; les varlets firent sortir de leurs étables plusieurs des chiens attachés et l'on n'attendit plus que le comte de Foix.

Bientôt les fanfares sonnèrent pour l'annoncer. Il parut en costume de chasse et regarda autour de lui si tout était prêt; les chiens redoublèrent leurs aboiemens, son cheval se cabra, tout s'émut à sa présence. Phébus sauta légèrement sur son destrier, on abaissa le pont-levis; et ce bruyant équipage se précipita rapidement vers la plaine, à travers la ville d'Orthez, encore plongée dans le sommeil.

Sauveterre n'est éloignée que de trois lieues d'Orthez, et le comte fut bientôt arrivé dans les cantons où l'animal s'était montré. Le nombre de ses chiens et l'habileté des veneurs ne laissaient pas long-temps attendre le comte impatient de pourchasser une proie. L'ours fut bientôt lancé et poursuivi avec vigueur; chiens et chasseurs redoublèrent d'intrépidité. Le comte allait toujours le premier; c'était un droit de sa seigneurie de marcher avant tous à la chasse où au combat. Il fallut, ce jour là, courir long-temps la bête à travers les forêts de Sauveterre troublées par des aboiemens et des cris. Gaston-Phébus s'abandonna, comme à son ordinaire, à son impétuosité qui l'emportait: il n'aurait pas voulu arriver trop tard auprès de l'ours traqué par ses limiers, et perdre un seul instant du combat terrible qui allait se livrer. La meute atteignit l'ours, le comte survint aussitôt et se mit à corner la mort pour exciter les chiens. Les plus vigoureux, animés par sa présence, s'élancèrent à la fois sur la bête, qui, malgré sa force, fut bientôt étranglée.

Les veneurs procédèrent ensuite à la curée, et, cela fait, Gaston demanda à ses gens dans quel lieu on avait eu soin de préparer son repas. Il se sentait faible, épuisé par la fatigue, accablé par la chaleur. Ils lui répondirent que les écuyers de la bouche avaient tout disposé pour son dîner à l'hôpital de Rion, près d'Orthez. Le comte et toute sa suite se dirigèrent alors vers le village de Rion lentement et chevauchant au pas. Des chambres étaient préparées pour les recevoir; celle qu'on destinait au comte était ornée de guirlandes de verdure et de fleurs. Le comte s'assit, et se trouva mieux lorsqu'il se fut assis; la fraîcheur du lieu lui plaisait.

Il se mit à causer avec un chevalier fort recommandable, Espaing du Lion, un homme de conscience qu'il employait dans des négociations fort délicates. On s'entretenait de la chasse, du courage des chiens, de ceux qui avaient couru avec le plus d'ardeur ou attaqué avec le plus de courage.

Cependant les tables étaient déja servies, on corna l'eau pour avertir les écuyers et chevaliers de la suite du comte. Yvan, son fils bâtard, entra dans la chambre où le comte prenait quelques instants de repos. Gaston demanda de l'eau pour se laver les mains avant que de s'asseoir à table: deux écuyers s'approchèrent du comte, l'un portant dans ses mains un bassin d'argent plein d'eau, et l'autre une nappe. Aussitôt que ses doigts furent mouillés, il pâlit, ses genoux tremblèrent, et il retomba sur son siège en disant: Je suis mort; sire Dieu, merci. »

Il était mort, en effet, et l'on ne doute pas que le trop d'ardeur qu'il avait mis à la poursuite de l'ours tué près de Sauveterre ne fut cause de ce trépas subit. Ainsi le comte ne se démentit pas un seul instant: après avoir écrit sur la chasse, et posé les principes qui régissent cet art, après s'être soigneusement appliqué à la reproduction des belles races de chiens, après avoir pratiqué tout ce qu'enseigne sa théorie, Gaston de Foix mourut comme il avait vécu, c'est-à-dire en vrai chasseur, toujours opiniâtre, toujours infatigable à poursuivre sa proie.

J. Latour. (de Saint-Ybars.)

Digitized by Google

L'ARC-DE-TRIOMPHE D'ORANGE (Vaucluse).

I.

UNE DISCUSSION D'ARCHÉOLOGUES.

Orange est une des villes les plus anciennes de la Gaule méridionale ; les Romains la peuplèrent des soldats de la seconde légion, et y élevèrent plusieurs monumens pour perpétuer le souvenir de leur domination, et faire oublier aux peuples vaincus, les beaux jours de leur liberté! *Arausion*, capitale du pays des *Cavares*, jouit en paix des faveurs de la magnificence romaine jusqu'à la chûte de l'empire d'occident ; alors elle perdit son vieux nom et prit celui d'Orange [1].

Lorsque les barbares inondèrent le midi de la Gaule, cette ville fut prise plusieurs fois, et de tous ses beaux édifices, il ne resta que ceux qui résistèrent au marteau destructeur du vandalisme. Il est rapporté, dans une ancienne chronique, que la cité d'Orange fut assiégée par les Sarrazins, sous le règne de Charlemagne ; elle fut redevable de son salut à l'intrépidité d'un chevalier surnommé Guillaume au *court-nez* ; ce héros, presque inconnu de nos jours, mérita l'estime de l'empereur d'Occident, qui le nomma comte bénéficiaire de la ville qu'il avait si bien défendue. La tradition a conservé le souvenir des exploits de Guillaume-au-court-nez, et certains historiens ont puisé dans les récits populaires, les faits d'armes fabuleux attribués au neuvième des *Cavares*. Néanmoins le premier comte d'Orange, dont le nom mérite d'être consigné dans l'histoire, est Giraud d'Adhémar qui vivait au commencement du XI^e^ siècle.

La princesse de Tiberge, comtesse d'Orange, vers l'an 1140, protégea les moines et les clercs ; elle fit construire plusieurs églises, fonda des couvens, et embellit beaucoup la ville ; aussi les vieilles légendes exaltent la mémoire de cette princesse qui vivait encore en 1159.

La principauté d'Orange passa en moins de deux siècles entre les mains de plusieurs seigneurs.

En 1393, elle appartenait à la maison de Châlons, qui la céda en 1530 au prince de Nassau. Le célèbre Maurice, tranquille possesseur d'Orange, se hâta de faire construire de nouvelles fortifications, pour mettre la ville à l'abri des attaques des puissans châtelains qui lui enviaient cette belle principauté. Devenu roi d'Angleterre, Guillaume III de Nassau, se voyant sans enfans, légua la principauté et la ville d'Orange à Frédéric-Guillaume, roi de Prusse. Après tant de vicissitudes, l'ancienne capitale du pays des Cavares, attendait impatiemment le jour où elle serait réunie à la France ; ce moment tant désiré arriva : Guillaume, par le traité conclu à Utrecht en 1713, céda la principauté à Louis XIV, qui la réunit un an après à la province du Dauphiné [2].

Sous ses princes particuliers, la ville d'Orange comptait dans ses murs plus de quinze mille habitans. Aujourd'hui elle est bien déchue de sa prospérité ; ses rues sont étroites, et, dans ses quartiers déserts, on cherche en vain une maison de quelque apparence. Le rôle qu'elle a joué long-temps parmi les cités du Midi, est fini peut-être pour toujours, et sans les précieux débris de sa splendeur passée, l'ancienne capitale des Cavares resterait inaperçue sous le beau ciel du comtat Vénaissin.

Mais le sol qu'elle occupe est parsemé de tant de monumens ; la grandeur romaine y étale encore des restes si nombreux, qu'on ne peut s'empêcher de visiter cette contrée vraiment classique.

Cédant aux sollicitations de deux compagnons de voyage, ou plutôt pour satisfaire ma curiosité, je partis à pied du Château-Doria, et me dirigeai vers la cité d'Orange : nous marchions à pied, et à chaque pas, un jeune Marseillais, qui s'était joint à nous, s'arrêtait pour nous faire admirer la beauté de la campagne que nous parcourions.

— Avouez, nous disait-il, qu'il est doux de vivre sous un ciel aussi pur que celui du comtat Vénaissin : ici tout est beau, ici on respire en tout temps le parfum des fleurs. Voyez ces nombreux paysans occupés à cueillir la feuille de mûrier pour nourrir les vers à soie : admirez la fertilité du sol ; ces plaines sont couvertes d'une abondante moisson ; sur les coteaux, la vigne étale ses pampres verts, l'olivier ses innombrables feuilles, et le grenadier ses beaux fruits.

— Le comtat Vénaissain serait pour moi une nouvelle terre promise, m'écriai-je en m'asseyant à l'ombre d'un gros mûrier qui couvrait la route de son feuillage ; mais votre soleil est si brûlant !...

— Vous n'aimez pas le soleil de la Provence ! s'écria le jeune Marseillais... Ses rayons sont si bienfaisans ! ici, la chaleur n'est pas lourde et accablante comme dans le Nord, tout ce que nous voyons exalte l'imagination d'un artiste, et pour tout dire en un mot, nous foulons le sol qui vit naître les premiers troubadours ; nous sommes dans les riantes plaines d'Avignon, à quelques lieues de la fontaine de Vaucluse, dont les

[1] Les historiens varient beaucoup sur l'étymologie d'Orange ; les uns font dériver le nom du mot *aura*, souffle, zéphir, les autres de l'abondance des oranges que produit le sol ; d'autres enfin de l'ancien nom de la cité des Cavares, *Arausio*, *ville dorée*.

[2] Les princes de Nassau affectionnaient beaucoup la ville d'Orange, et de nos jours, l'héritier présomptif de la couronne des Pays-Bas, porte le nom de prince d'Orange.

Digitized by Google

eaux murmurent encore les noms de Laure et de Pétrarque.

— Poétiques souvenirs ! s'écria à son tour un Languedocien qui avait pris place à côté de moi ; mais laissons dormir en paix Pétrarque et Laure, et reposons-nous ici jusqu'au coucher du soleil. Nous sommes à quelques pas d'Orange ; on arrive toujours assez tôt quand on n'a qu'un mauvais souper en perspective.

— Je suis impatient de voir l'arc-de-triomphe.

— Soyez tranquille, me répondit le Languedocien, vous le verrez avant d'entrer dans la ville.

La conversation devint générale et des plus animées : l'un vantait la beauté du comtat Vénaissain, l'autre s'extasiait en voyant passer les jolies paysannes de Vaucluse et les muletiers au teint basané qui allaient et revenaient sur la route de Marseille à Lyon.

— Le soleil est couché, Messieurs, dit le jeune Marseillais que notre halte impatientait, voulez-vous partir ? Il sera nuit quand nous arriverons à Orange.

— Un quart-d'heure après, j'aperçus une masse grisâtre qui se dessinait dans l'ombre au milieu de la route.

— Voyez-vous l'arc-de-triomphe ? me dit le jeune Marseillais ; demain nous nous leverons de bonne heure, et vous pourrez vous livrer à vos études archéologiques.

Je ne détournais pas les yeux de cette masse qui me frappait déja d'admiration, et qui devenait plus distincte à chaque pas que je faisais. Enfin, deux diligences et trois chaises de poste que les *fougueux* coursiers du relai d'Orange entraînaient vers Lyon, laissèrent la route libre, et j'examinai avec la plus grande attention les trois arcades qui donnent passage aux voitures et aux piétons. Mes compagnons de voyage m'entraînèrent vers la ville qui n'était plus qu'à trois cents pas de nous, et ce fut à table à la suite du plus maigre dîner qui ait jamais restauré l'estomac d'un voyageur, que s'éleva une discussion au sujet de l'arc-de-triomphe ; j'écoutais attentivement, bien résolu de mettre à profit le lendemain la science archéologique de mes convives.

— Le célèbre monument qui sera toujours admiré des étrangers qui viennent à Orange a été le sujet de longues discussions entre les savans, dit le jeune Marseillais ; en vain ils ont cherché à découvrir en l'honneur de qui l'arc-de-triomphe a été élevé : le problème est encore à résoudre. Néanmoins tout porte à croire que les Cavares bâtirent le monument pour honorer César, vainqueur des Marseillais : ce fait est consigné dans un vieux livre intitulé *Fleur des Psaumes*, composé par Lethert, abbé de Saint-Ruf, à Avignon, et qui vivait vers le milieu du XI^e^ siècle.

— Vos souvenirs historiques vous trompent, Charles, répliqua un des convives, membre de la société Philomatique de Perpignan ; l'opinion de l'abbé de Saint-Ruf n'était plus admise dès le XVI^e^ siècle ; on croyait alors que l'arc-de-triomphe d'Orange avait été consacré à Marius vainqueur des Cimbres, et à son collègue Q. Lutatius Catulus.

— J'ai lu dans Pontanus, qui voyageait dans les provinces méridionales en 1606 et en 1607, que l'arc-de-triomphe d'Orange ne fut pas élevé en l'honneur de Marius, parcequ'il est prouvé qu'il ne vainquit jamais les Gaulois. En vain Lapise, pour défendre cette opinion, rapporte que plusieurs savans du pays, lui ont affirmé que vers l'an 1600, une pierre s'étant détachée de l'arc, on pouvait lire le nom de Teuto-Bocchus gravé en caractères romains sur un des angles. Sans doute ce prince commandait les Teutons et les Cimbres qui furent défaits par Marius. M. Dulaure dans sa description de la France a reproduit cette opinion, qui me paraît absurde et insoutenable ; d'abord, parcequ'au temps de Fabius Maximus et de Marius, l'architecture n'était pas assez perfectionnée chez les Romains pour construire des monumens aussi beaux que l'arc-de-triomphe d'Orange et puis c'était ordinairement sur les champs de bataille qu'on élevait les trophées. Or Marius vainquit les Cimbres auprès d'Aix et non dans le pays des *Cavares* : vous savez en outre que les Cimbres et les Teutons n'avaient plus de flottes ; et comment expliquer les trophées, les emblèmes maritimes qui décorent l'arc-de-triomphe d'Orange ?

L'archéologue, émerveillé de sa longue tirade, jeta autour de lui un regard de satisfaction, et but trois grands verres de vin de Tokai.

— Messieurs, s'écria le jeune Marseillais, j'ai étudié les divers genres d'architecture ; néanmoins je n'ose émettre une opinion sur l'époque de la fondation de l'arc-de-triomphe d'Orange et sur sa destination primitive. Qu'il me suffise de rappeler les conjectures qui présentent quelque probabilité. Le célèbre Maffei dans son ouvrage intitulé : *les Antiquités des Gaules*, pense que ce monument fut construit sous l'empire d'Adrien. Le baron de la Bastie affirme qu'il fut consacré à Auguste. Le savant Ménard, auteur de l'histoire de la ville de Nîmes croit qu'il fut élevé à César pour éterniser le souvenir des nombreuses victoires qu'il avait remportées sur les peuples de la Gaule. Le père Papon, dans son histoire de Provence, dit que l'arc-de-triomphe d'Orange fut construit par les ordres d'Auguste et que l'intention de cet empereur était de transmettre ainsi à la dernière postérité le souvenir des beaux-faits d'armes qui signalèrent les légions romaines dans les guerres de Provence.

Vous voyez, Messieurs, que la discorde est dans le camp des Grecs ; l'archéologie est en défaut, et il est presque impossible de concilier des opinions diamétralement opposées. D'ailleurs, l'arc ne porte aucune inscription : les seuls documens qui puissent faire naître quelques conjectures vraisemblables, sont les bas-reliefs, leurs détails, les noms gravés sur les boucliers, et le style de l'architecture.

— J'ai lu distinctement plusieurs inscriptions, dit un des interlocuteurs ; et entr'autres noms j'ai remarqué celui de Marius : preuve évidente que l'arc-de-triomphe fut élevé en l'honneur de ce célèbre général.

— Vous êtes dans une erreur aussi grave que déplorable, répliqua le Marseillais, piqué de ce qu'on l'avait interrompu dans l'énumération de ses preuves. Il est

Digitized by Google

-rai qu'on lit sur les boucliers et sur l'entablement le nom de Marius; mais doit-on supposer que le nom du consul romain aurait été placé dans un angle du monument parmi les noms obscurs des ennemis vaincus? Rome était trop fière pour cela; elle inscrivait les noms des vainqueurs sur la frise de ses arcs-de-triomphe. Je crois, Messieurs, que le mot *Mario* est le nom de quelque chef gaulois, et n'est pas le datif du nom de *Marius* : plusieurs autres noms, tels que Daluno, Udillo gravés sur les bas-reliefs, viennent à l'appui de mon assertion.

— Et le mot Sacro-Vir qui se lit sur un des boucliers entassés dans le bas-relief, que désigne-il? reprit un des convives.

— Messieurs, cette discussion est un combat à outrance, répliqua le Marseillais, dont l'imagination était déja exaltée par les fumées du tokaï et du muscat de Frontignan... N'importe, je suis déterminé à faire tous mes efforts pour répondre à vos objections. Plusieurs historiens qui ont écrit sur les antiquités de la Provence et du comtat Vénaissin, prétendent que le mot Sacro-Vir désigne le fameux chef des Éduens qui résista avec tant d'intrépidité à César, et défendit long-temps la liberté de son pays contre les envahissemens de la domination romaine : ce fait ne serait pourtant pas suffisant pour prouver que le monument fut élevé à César. D'ailleurs le nom de Teuto-Bocchus que Lapise affirme avoir lu sur une pierre qui s'était détachée de l'arc-de-triomphe prouverait aussi qu'il fut construit en l'honneur de Marius, vainqueur des Cimbres et des Teutons.

— Concluez-donc, monsieur l'archéologue, m'écriai-je, impatient d'entendre parler d'inscriptions, de boucliers, de Marius, de César, des Cimbres, des Teutons et autres barbares.

— J'arrive au port, Monsieur, répondit le Marseillais; nous sortons de la mer ténébreuse des suppositions, nous touchons à la vérité. En résumé voici mon opinion :

Je crois que les noms divers inscrits sur les bas-reliefs et sur les boucliers, rappellent des époques bien éloignées les unes des autres. Aussi de toutes les hypothèses émises par les historiens, celle du père Papon me paraît la plus probable. Le savant auteur de l'histoire de Provence croit que l'arc-de-triomphe d'Orange a été construit à plusieurs reprises, et qu'il rappelle toutes les victoires des légions romaines, remportées sur les peuples de la Gaule Narbonnaise. Les captifs qui ornent les bas-reliefs des côtés du levant et du couchant, représentent les chefs des nations vaincues; leur noms étaient gravés sur leurs boucliers, et cette indication suffisait, dans un temps où leur renommée était populaire dans tout le midi de la Gaule.

Je cite l'opinion du père Papon, parce qu'elle présente beaucoup de probabilités; néanmoins ce n'est qu'une conjecture d'historien... L'archéologie est un dédale dont il est difficile de sortir, si on s'avance trop avant, et puis le proverbe dit que *celui qui prouve trop ne prouve rien*.

Tous les convives accueillirent les dernières paroles du Marseillais avec une explosion de bravos qui retentirent long-temps à mes oreilles. Un silence solennel succéda à cet enthousiasme subit. Mes compagnons de voyage eurent bientôt dévoré le dessert; le vin leur rendit leur première loquacité. Je m'aperçus que la discussion allait recommencer et je quittai la table, bien résolu de me lever au point du jour pour visiter le monument d'Orange, si célèbre dans les fastes de l'histoire méridionale.

II.

DESCRIPTION DE L'ARC-DE-TRIOMPHE.

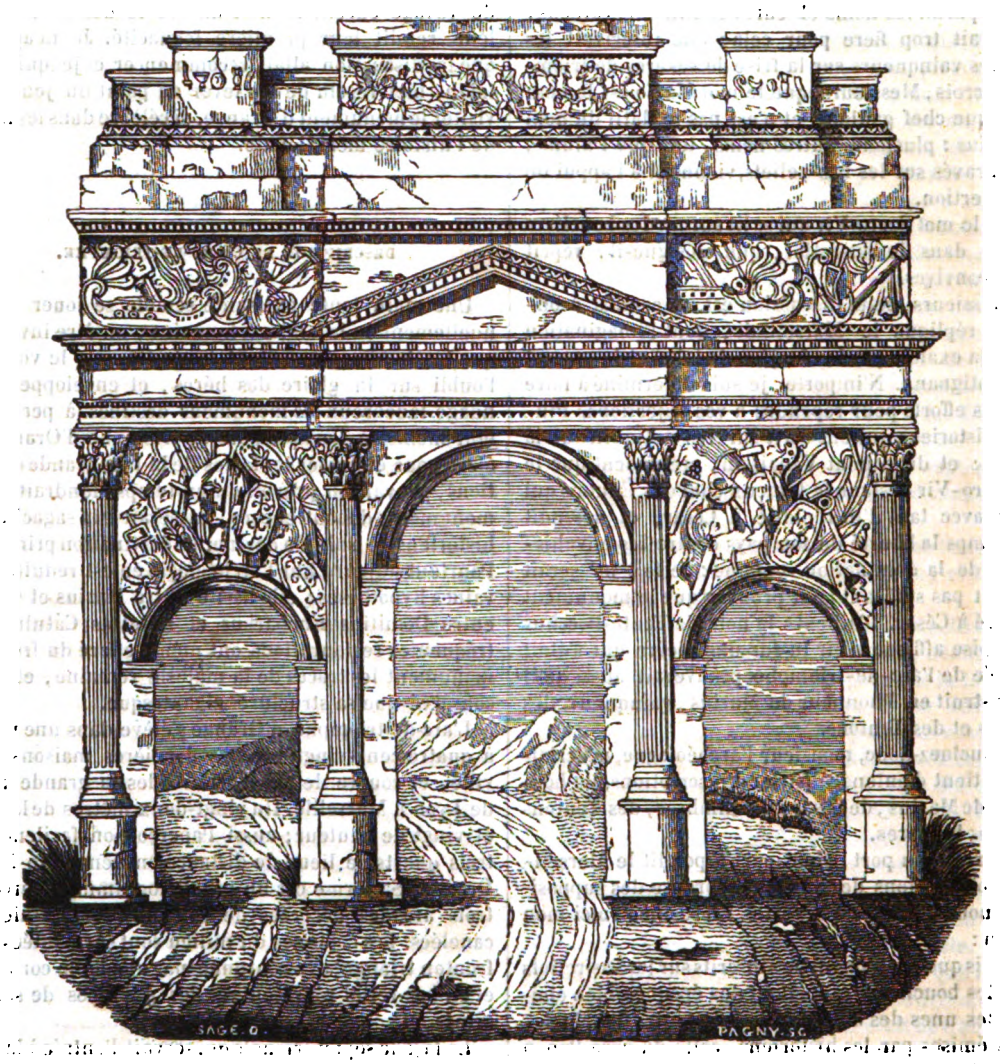
Une main toute-puissante semble se jouer continuellement de la faiblesse humaine; un être invisible, que les hommes appellent le destin, jète le voile de l'oubli sur la gloire des héros, et enveloppe d'un nuage ténébreux les monumens destinés à perpétuer leur mémoire. Lorsque l'arc-de-triomphe d'Orange fut élevé pour éterniser les fastes de la plus grande des nations, pouvait-on prévoir qu'un temps viendrait où le monument, debout encore, laisserait à la sagacité des historiens le soin de deviner sa destination primitive. Pourtant aujourd'hui l'archéologie en est reduite à de vaines hypothèses; elle hésite entre Marius et César, entre Domitius Enobarbus et Lutatius Catulus. De fréquentes restaurations ont même effacé du front du monument les traces de la majesté romaine, et il n'a conservé que sa structure gigantesque.

L'arc-de-triomphe d'Orange s'élève dans une plaine à quatre-cent-vingt pas des dernières maisons de la ville, et couvre de ses trois arcades la grande route de Lyon à Marseille. Il a vingt-deux mètres de largeur et vingt de hauteur; aussi l'aperçoit-on facilement à trois quarts de lieue de distance en venant de Mont-Dragon. Sa forme est un parallélogramme, percé de trois arcades décorées de colonnes corinthiniennes canelées. Les colonnes du milieu sont surmontées d'un fronton triangulaire couronné par une belle corniche, et un bas-relief réprésentant des grouppes de soldats armés.

La façade septentrionale qui servait d'entrée à la ville est encore la mieux conservée; des quatre colonnes qui la décoraient il n'en reste plus que trois; la quatrième a disparu, mais on peut voir les débris de sa base. Le bas-relief représente un combat de fantassins et de cavaliers. La lutte paraît acharnée; mais il est impossible à l'homme le plus versé dans les antiquités romaines, de distinguer et d'indiquer avec certitude le lieu et le sujet du combat. On dirait que le ciseau du sculpteur a voulu se jouer de la curiosité humaine, et préparer des tortures à nos savans modernes.

En effet, les casques, les lances, les coursiers, les fantassins, les cavaliers, les sacrificateurs, les victimes, les instruments de sacrifice couvrent les bas-reliefs comme une masse confuse où l'œil ne peut rien discerner. Les trophées qui ornent les deux côtés du fronton sont presque entièrement composés d'attributs maritimes; on n'y voit que des proues de navire, des

Digitized by Google



ARC DE TRIOMPHE D'ORANGE.

ancres, des tridents. Les bas-reliefs qui décorent le sommet des deux petites arcades, représentent des armes offensives, telles que des boucliers ovales, des épées, des casques, des trompettes, des piques, des dards, des étendards de cavalerie, des flèches, des enseignes d'infanterie surmontées d'une hure de sanglier. Quelques-uns des boucliers offrent encore à la sagacité des antiquaires plusieurs inscriptions faciles à déchiffrer, mais dont il est presque impossible de découvrir le sens.

Les bas-reliefs de la façade méridionale sont entièrement dégradés : la pierre a été rongée par le vent qui souffle de la mer, et on distingue à peine quelques figures informes et mutilées. Le sujet de ce grand bas-relief est aussi un combat de cavaliers et de fantassins, et ne présente aucune différence avec celui de la façade septentrionale. Les trophées du côté gauche, les seuls qui soient assez bien conservés, sont couverts d'inscriptions encadrées dans des lignes quadrangulaires, et parmi les noms inscrits sur les boucliers on distingue ceux-ci : Mario, — Udillo, — Sacrovir, — Dacuno.

A droite du grand bas-relief, est un buste de femme, qu'on dit représenter une prophétesse syrienne nommée Martha, que Marius feignait de consulter dans les grandes occasions pour en imposer à l'esprit superstitieux de ses soldats. Des quatre colonnes de la façade méridionale, il n'en subsiste plus que deux.

Les côtés qui regardent l'Orient et l'Occident sont aussi décorés de colonnes corinthiennes admirable-

Digitized by Google

ment ensevelies. Un combat de gladiateurs est représenté dans la frise que couronne un magnifique fronton surmonté de deux Néréides. Au milieu de ce fronton, est la figure étincelante du soleil. Quant à l'intérieur des voûtes, il est orné d'élégantes arcades dont la bordure est formée de pampres, de raisins, de fruits et de fleurs [1].

Absorbé par les diverses pensées que me suggérait l'admiration, je tenais mes regards fixés sur le monument sans faire attention aux diligences et aux chaises de poste qui passaient à chaque instant. J'examinais attentivement le côté oriental dont la partie supérieure est entièrement restaurée, et je cherchais à découvrir le sens de cette inscription,

DU RÈGNE
DE M MURE
ROY.
EN 1706.

au moment où, fatigué de mes investigations, j'étais sur le point de renoncer à mon projet, une voix bien connue me tira tout-à-coup de ma profonde méditation.

— Je parie que vous n'avez pas encore découvert le sens de cette inscription, me dit le membre de la société philomatique de Perpignan, mon convive de la veille.

— Non, Monsieur, lui répondis-je, et je vous serais bien reconnaissant si vous vouliez.....

— Oui, oui, rien de plus facile; je vous expliquerai tout. Mais le soleil est déjà au-dessus de l'horizon; l'heure du déjeûner approche, revenons à la ville, et je vous raconterai l'histoire de M. Mure, roi des arbalétriers de la ville d'Orange.

M. MURE,
LE ROI DE L'ARBALÈTRE.

L'académicien fut fidèle à remplir sa promesse, et dès qu'il sentit son appétit un peu calmé, il leva la main comme un avocat ou un membre d'assemblée législative qui demande la parole au président, et dit:

— Messieurs, je vais vous raconter l'histoire de M. Mure, roi des arbalétriers de la ville d'Orange.

Sa proposition fut accueillie par des marques d'un assentiment général, et l'académicien, sûr de l'attention que les convives prêtaient déjà à ses paroles, commença:

— Autrefois les comtes de Provence créèrent dans toutes les villes de leurs états des corps d'arbalétriers. Dès le commencement du XIIIe siècle, cette milice formait déjà un corps régulier. Elle nommait un roi le jour de Pâques.

— Les rois abondaient alors, dit le jeune Marseillais : il y avait un roi des truands, un roi des ménétriers, et même un roi des ribauds.

— Oui, répondit le narrateur; mais pour arriver à la royauté des arbalétriers, il fallait donner des preuves de son habileté à tirer de l'arc. Voici comment on procédait à l'élection du monarque :

Le dimanche des rameaux, on plaçait à une certaine distance un perroquet, et le plus souvent une pie; on donnait à ce perroquet le nom de *papa-gay*, c'est-à-dire *père gai*. Tous les arbalétriers se réunissaient, et celui qui était assez adroit pour abattre l'oiseau était proclamé sur-le-champ roi de l'arbalètre. Dès ce jour, il était le colonel de la troupe. Revêtu d'un habit galonné sur toutes les coutures, coiffé d'un large chapeau surmonté d'un énorme plumet, il menait la compagnie à la procession de la Fête-Dieu et aux feux de la Saint-Jean. Il présidait à tous les exercices, à toutes les fêtes. La marche solennelle des arbalétriers s'appelait la *Bravade*.

Messieurs, vous riez d'une institution si bizarre, et pourtant les rois de Provence ne dédaignèrent pas de tracer des règlements pour les arbalétriers. On lit encore dans un vieux manuscrit de la bibliothèque d'Aix, une loi de Charles d'Anjou, premier du nom, concernant la compagnie de l'Arquebuse. D'ailleurs, ces compagnies si célèbres autrefois, et établies peut-être pour tenir le peuple toujours prêt au combat, ont subsisté dans plusieurs villes jusqu'aux premières années de la révolution. Les arbalétriers, au commencement du XVIIe siècle, étaient armés d'arcs et de piques; plus tard, on leur substitua le mousquet. C'était surtout dans la vieille cité d'Aix que la *Bravade* étalait sa magnificence et multipliait ses parades plus grotesques les unes que les autres. La veille de la Saint-Jean, elle parcourait toutes les rues de la ville, et le lendemain elle accompagnait le parlement lorsqu'il allait allumer solennellement le feu de joie à la place des Frères Prêcheurs. Dans cette fête, il se dépensait à Aix plus de poudre que n'en ont brûlé, depuis trois ans, toutes les gardes nationales de la Provence.

De bruyants éclats de rire accueillirent les dernières paroles de l'académicien de Perpignan.

L'intrépide narrateur, sans se déconcerter, continua sa dissertation sur l'arbalètre et la *Bravade*.

— Il serait trop long d'énumérer ici les nombreux privilèges dont jouissaient de temps immémorial les rois des arbalétriers: d'abord, ils étaient exemptés du logement des gens de guerre; ils prélevaient un impôt sur les denrées qui entraient dans la ville, et avaient une place d'honneur dans toutes les fêtes publiques.

— Ce maraud de roitelet était plus puissant qu'un commandant de garde nationale, s'écria le jeune Marseillais.

— Ce n'est pas tout, Messieurs; il avait encore le droit de faire fouetter publiquement les vagabonds et les malfaiteurs; il pouvait condamner à la prison tout arbalétrier qui avait forfait aux réglements de la *Bravade*.

— Achevez-nous donc l'histoire de M. Mure, roi des arbalétriers de la ville d'Orange.

— Attendez-donc.... j'y suis.... je commence.

[1] Lapise, *Histoire de Provence*. — Monfaucon, *Antiquité dévoilée* — Journal de Trévoux. Juillet 1730, p. 1214.

Digitized by Google

C'était en 1706, trois ans avant le terrible hiver de 1709 qui détruisit tous les oliviers et les orangers de la Provence. La grande compagnie de l'arbalètre fit publier à son de trompe que le premier dimanche après Pâques, elle proclamerait le nouveau roi de la *Bravade*. De nombreux concurrents se présentèrent pour disputer la couronne annuelle que la ville d'Orange décernait au plus habile de ses arbalétriers. Un vieux sergent aux gardes françaises qui avait combattu à la *Marsaille* sous les ordres de Catinat, était alors en grande renommée dans toute la Provence. Aussi les arbalétriers d'Orange étaient-ils fiers de compter dans leurs rangs un milicien qui avait mérité les éloges d'un maréchal de France. Plusieurs fois ils avaient excité M. Mure à disputer la couronne de l'arbalètre. Il avait toujours refusé.

Quel ne fut pas l'étonnement de ses amis, en le voyant arriver armé de pied en cap le dimanche des Rameaux : ils l'accueillirent avec acclamations, au point que les autres concurrents, découragés par ces marques d'enthousiasme, se désistèrent de leurs prétentions.

Cependant un gros perroquet se débattait au haut d'une longue perche ; les spectateurs attendaient impatiemment le dénouement de la royale comédie qui se renouvelait tous les ans à Orange.

— Seigneurs arbalétriers, s'écria M. Mure, personne ne veut donc abattre cet oiseau.

— Vive M. Mure ! s'écria la foule ;.... nous le proclamons roi de la *Bravade*, s'écrièrent les arbalétriers.

— Non, non, mes amis, s'écria le vieux milicien ; il faut auparavant montrer aux nobles habitants de la ville d'Orange, que je n'ai pas oublié de tirer de l'arc. Voyez ce perroquet qui se débat : il me demande la liberté. Aussi je me garderai bien de tuer ce bel oiseau, je veux seulement rompre le lien qui le tient attaché.

Au même instant le trait partit, et le perroquet étendant ses ailes se laissa tomber au milieu des spectateurs étonnés.

— Vive M. Mure notre roi ; s'écrièrent les arbalétriers... et ils se rangèrent tous autour de lui, et l'accompagnèrent jusqu'à la porte de sa maison.

Le nouveau monarque revêtit les insignes de sa dignité ; et, le jour même, il parcourut la ville marchant en tête de la *Bravade* ; tout le monde était étonné de la subite ambition du milicien qui s'obstinait auparavant à vivre dans une retraite absolue. Quelques gentilshommes initiés à la vie mystérieuse de M. Mure disaient tout bas, que c'était par dépit d'amour.

Le jour de Pâques, un cadet du régiment de Bigorre et le marquis de Saint-Albin s'arrêtèrent au détour d'une rue pour voir passer la *Bravade* qui défilait armée de toutes pièces. M. Mure marchait en tête avec la majesté d'un triomphateur romain.

— Marquis de Saint-Albin, dit le cadet du régiment de Bigorre, savez-vous ce qu'on dit à Orange ?

— On y dit tant de choses....

— Vous ne savez donc pas que M. Mure, roi de la *Bravade*, veut vous demander la main de votre fille ?..

— Folie, folie, s'écria le marquis de Saint-Albin en riant aux éclats. Ce vilain Triboulet épouserait l'héritière d'un gentilhomme tel que moi.... Je vous jure qu'on verra le soleil épouser la lune avant que le roi des arbaletriers conduise ma fille à l'autel de l'hyménée. Suivez-moi ; chevalier, et ne croyez plus rien de ce qu'on vous dira.

— Le cadet au régiment de Bigorre, disait-il vrai, s'écria le Marseillais impatient de connaître le dénoûment de l'histoire de M. Mure.

— Attendez donc, mon ami : on ne doit pas aller si vite en besogne.

Qui veut voyager loin ménage sa monture.

Le grand Racine l'a dit : mais qu'on ne m'interrompe plus ; je finis. M. Mure aimait éperdûment Claire de Saint-Albin ; pour lui plaire il s'était fait proclamer roi de l'arbalètre, espérant que son costume royal, et son bonnet à plumes détruiraient la mauvaise impression que les balafres profondément gravées sur son visage avaient produit sur la jeune demoiselle. Efforts inutiles ! Claire se moqua de M. Mure qu'elle appelait son dom Quichotte, et le monarque, cruellement désillusionné, chercha un soulagement à sa douleur. Il se livra corps et ame à de royales occupations. L'arc-de-triomphe avait un besoin urgent de promptes réparations ; M. Mure appela la grande compagnie de la bravade, et les arbaletriers travaillèrent avec une ardeur qui témoignait tout l'ascendant que le roitelet *in partibus* exerçait sur ses sujets. La ville d'Orange reconnaissante fit graver l'inscription que vous avez lue sur la façade orientale de l'arc de triomphe.

— Que devint M. Mure ?

— Il régna un an dit l'histoire.

— Puis il abdiqua la royauté ?

— Et mourut de douleur.

— Vivent les rois, et surtout les rois amoureux, s'écria le Marseillais.

BOUFFARD, (de Vaucluse).

Digitized by Google

HISTOIRE DES VILLES DU MIDI.

ANNONAY.

Les Helviens habitaient avant l'invasion romaine, le territoire qui forme aujourd'hui le département de l'Ardèche. Ce peuple contracta, dès les premiers temps de la conquête, une alliance avec les vainqueurs, et Rome, en récompense de sa fidélité, lui accorda plusieurs priviléges. On établit dans le pays des Helviens des magasins militaires destinés à approvisionner les légions cantonnées dans les provinces voisines. Alors plusieurs villes s'élevèrent au plus haut point de prospérité. L'antique *Alba-Augusta*, dont on a cru reconnaître les ruines aux environs de Viviers, devint la capitale de toute l'Helvie, et Tournon vit ses murailles crénelées s'élever sur la rive droite du Rhône.

A en juger d'après les restes des monumens romains qu'on a découverts dans le département de l'Ardèche, les Helviens n'eurent qu'à se féliciter d'avoir courbé la tête sous le joug du peuple-roi. Mais de toutes les villes, Annonay fut celle qui eut la plus grande part à la munificence des proconsuls. Cette cité, connue dans les ouvrages des anciens géographes sous le nom d'*Annoniacum*, fut, selon toutes les apparences, un poste militaire des plus importans.

Quelques historiens modernes qui ont fait de la science de l'éthimologie l'objet de leurs longues études, prétendent que le nom d'Annonay dérive du mot *Annona*, provision, et affirment, sans avoir d'autres preuves que des hypothèses plus ou moins probables, que les Romains l'appelèrent Annoniacum, après avoir établi dans la cité un magasin de vivres.

Quoi qu'il en soit, Annonay date des temps antérieurs à l'ère chrétienne, et les traces du long séjour des Romains n'ont pas encore entièrement disparu du sol. Il est même probable que son heureuse position au confluent de la Cance et de la Baume, fixa l'attention des proconsuls qui s'y arrêtèrent pour être plus à portée de combattre les *Avernes*, toujours rebelles et indomptables. Repoussés souvent par les intrépides tribus des *Velanes*, ils trouvaient un asyle au milieu des fidèles populations de l'Helvie : alors ils se retranchèrent derrière les montagnes de l'Ardèche, et *Annoniacum*, rivale d'Alba-Augusta, devint le quartier général des légions.

A la chûte de l'empire d'Occident, lorsque les barbares se précipitèrent dans la Gaule et l'Italie, le pays des Helviens fut tour-à-tour dévasté par les Vandales, les Huns, les Alains, les Goths et les Germains. Plus tard, les Bourguignons et les Francs chassèrent de la Gaule les peuples conquérans qui les y avaient dévancés, et l'Helvie fit partie du royaume de Bourgogne. Elle ne supporta pas long-temps la nouvelle domination ; la province fut annexée à la Provence, et passa enfin dans le domaine des comtes de Toulouse, au commencement du x^me^ siècle.

La ville d'Annonay, ruinée plusieurs fois par les barbares qui se disputaient la province, se relevait de ses ruines à l'aide de la puissante protection des derniers Raymonds, lorsque les guerriers du nord accoururent pour exterminer l'hérésie. La sanglante guerre contre les Albigeois fut d'autant plus funeste aux habitans du département de l'Ardèche, que plusieurs d'entre eux professaient ouvertement les nouvelles doctrines. Viviers, Tournon, la Voulte et Privas eurent à subir la cruelle destinée des villes prises d'assaut. Annonay n'échappa point aux calamités qui affligèrent alors la province du Vivarais. Les habitans, après une résistance des plus opiniâtres, eurent la douleur de voir leurs maisons livrées au pillage et à l'incendie. Enfin, l'étoile de Simon de Montfort pâlit tout-à-coup, et la France méridionale, délivrée de ce terrible ennemi, répara peu à peu les pertes que lui avaient occasionées quatre années de désastres.

Cependant le levain de l'hérésie fermentait dans tous les cœurs : l'ivraie croissait et multipliait dans le champ du catholicisme.

Voici venir le xvi^e^ siècle. Luther fait entendre un long cri d'anathème contre Rome, et la voix du moine Allemand fait trembler le successeur de Pierre sur son trône pontifical. L'erreur se répand dans toute l'Europe comme un poison subtil, et les habitans du Vivarais imbus, de père en fils, des erreurs des Albigeois embrassent avec un enthousiasme fanatique la doctrine de Luther.

La lutte commence ; la ligue et la réforme se jètent dans l'arène qui sera bientôt arrosée du sang des deux partis.

La ville d'Annonay soumise aux Rohan-Soubise, les plus intrépides des gentilshommes protestans, se hâte de lever l'étendard de la révolte, à l'exemple de Viviers, de Privas et de Tournon : prise et reprise plusieurs fois, elle se relève de ses ruines, grâce à l'infatigable industrie de ses habitans.

Le règne d'Henri IV ne fait que suspendre momentanément la haine des réformés. La guerre recommence à l'avènement du jeune Louis XIII au trône de France. Richelieu lève sa main de fer pour écraser le protestantisme. Louis XIII, cédant aux conseils de son implacable ministre, se rend en personne dans le Vivarais ; et le sang coule comme au temps de la guerre contre les Vaudois. Néanmoins, l'hérésie n'est pas encore domptée ; et la révocation de l'édit de Nantes porte la désolation dans les Cevennes et le Vivarais ; les principaux habitans effrayés par les *Dragonnades*, et lut-

Digitized by Google

VUE D'ANNONAY.

tant en vain contre l'ascendant tout-puissant du catholicisme, préfèrent l'exil à l'abjuration; ils quittent leur patrie et portent à l'étranger leurs richesses, leur industrie et une haine implacable.

Dans ce conflit d'événemens si divers et si déplorables, Annonay eut moins à souffrir que les autres villes de la province, parce que le plus grand nombre de ses habitans était resté fidèle aux dogmes du catholicisme: néanmoins les dragons de Louis XIV portèrent plusieurs fois dans ses murs le fer et la flamme. Enfin les guerres de religion cessèrent pour ne plus recommencer: « Les villes du Vivarais n'eurent plus à craindre la fureur des discordes civiles».

Depuis ce temps, Annonay a vu son industrie, ses fabriques, et sa prospérité faire chaque année de nouveaux progrès. Cent ans de paix ont suffi pour effacer jusqu'à la moindre trace des désastres passés, et la petite ville admirablement située pour se livrer à tous les genres de commerce, s'est empressée de profiter de son heureuse position. L'esprit inventif de ses habitans, leur opiniâtreté au travail, leur adresse pour l'exécution, ont amené de féconds résultats, et Annonay est aujourd'hui la ville la plus importante du département de l'Ardèche.

Au commencement du XII^me^ siècle les peuples de la province du Vivarais se faisaient déjà remarquer par cet instinct mercantile, cependant à l'investigation qui s'est développée plus tard avec d'immenses accroissemens La petite ville de l'Argentière exploitait déjà les mines de plomb argentifère : Viviers et Tournon avaient aussi leur genre de négoce, et Annonay donnait l'impulsion à l'activité infatigable qui préparait déjà notre régénération sociale.

L'antique *Annoniacum*, changea dès lors de face; les richesses, fruits de l'industrie, mirent tous les habitans à même de bâtir de belles maisons à la place de leurs manoirs gothiques. La ville prit bientôt un aspect moderne, et les nouvelles constructions occasionées par le pillage ou l'incendie se perfectionnèrent de jour en jour.

Aussi, ne faut-il pas s'étonner qu'Annonay soit la plus jolie ville de tout le département de l'Ardèche. L'architecture a progressé de siècle en siècle, et au point où elle est, elle ne laisse presque plus rien à désirer, grâce au bon goût d'une population qui sait apprécier et mettre à profit les inappréciables résultats de l'industrie.

La position d'Annonay est aussi agréable que pittoresque; les maisons occupent plusieurs coteaux entrecoupés de petits vallons. C'est surtout au lever du soleil, par une matinée de printemps, que la ville apparaît dans toute sa beauté.

Gravissons l'étroit sentier qui conduit au sommet des collines. Un brouillard épais s'étend à nos pieds comme un voile impénétrable, et nous cache les objets les plus voisins. Mais le soleil paraît au-dessus de l'horizon; les vapeurs de l'atmosphère se dissipent rapidement, et s'élèvent en forme de pluie d'or: le voile est tiré; les riantes vallées apparaissent avec leurs fleurs humides de rosée; les bois, les coteaux, les

Digitized by Google

plaines verdoyantes, les blés naissants présentent un spectacle enchanteur. Nous voyons de tout côté des oiseaux de différentes espèces, des troupeaux de brebis qui s'avancent lentement d'une haie à l'autre ; les bruits confus des sonnettes des troupeaux, les aboiemens des chiens, les chansons des bergers forment une harmonie rustique qui donne la paix à l'ame et la plonge dans d'ineffables rêveries.

Au milieu de ce riant panorama sont disséminées les maisons d'Annonay : la petite ville renfermant dans son enceinte plusieurs collines, ne présente pas un ensemble qu'on puisse saisir d'un coup-d'œil : on dirait plusieurs hameaux bâtis à quelque distance les uns des autres. Aussi Annonay, vû de différents points, présente toujours un nouvel aspect aux yeux du voyageur étonné.

Le confluent de la Canse et de la Deaune forme un petit angle séparé par les deux rivières; cet angle est entièrement occupé par ce qu'on appelle la ville proprement dite. La plupart des maisons sont belles; mais les rues construites avec irrégularité, présentent un ensemble confus de nombreux détours, semblables aux ruelles des vieilles cités du moyen âge. Néanmoins les maisons des plus riches habitans, et surtout les établissements d'utilité publique sont d'une belle architecture, et si on ne trouve à Annonay aucun édifice monumental, on ne peut s'empêcher d'avouer que le bon goût a présidé à la construction de plusieurs habitations particulières.

Les promenades publiques ombragées par de beaux arbres offrent aux habitans un asile des plus agréables contre les chaleurs de l'été, et les étrangers s'y arrêtent long-temps pour admirer les sites pittoresques des montagnes voisines.

Les places d'Annonay ne répondent pas à l'élégance des maisons; une seule se fait remarquer par son obélisque élévé à la mémoire des frères Mongolfier, immortalisés par l'invention des aérostats et du bélier hydraulique.

Le commerce et l'industrie de la ville d'Annonay se divisent en plusieurs ramifications. Les habitans actifs et doués de toutes les qualités propres au négoce, se livrent depuis quelques années à la préparation des peaux de chevreaux, genre d'industrie qui se perfectionne. Les manufactures des étoffes grossières occupent aussi une grande partie de la population, les chapeaux de paille, la filoselle, les toiles, l'exploitation des mines de houille, d'antimoine, la fonte et la fabrication du fer alimentent les habitans des campagnes voisines.

Néanmoins cette petite ville serait restée à peu près inconnue sans la réputation qu'acquirent les beaux papiers produits par ses fabriques; lesquelles doivent une partie de leur supériorité à la pureté des eaux des torrens qui tombent des montagnes voisines dans un lit de granit.

Les deux premières fabriques de papiers paraissent avoir été établies au commencement du XVII[e] siècle. Depuis lors, elles n'ont cessé de prospérer et de s'accroître en élevant plusieurs succursales, et ont toujours été à la tête des progrès de cette industrie, ainsi que le prouvent de nombreuses médailles d'or décernées à diverses expositions.

C'est à Annonay, dans la fabrique Johannot, que fut fait le premier essai de papier vélin, bientôt imité par la maison Montgolfier.

C'est aussi à Annonay que furent établis les premiers cylindres à la hollandaise, pour triturer les chiffons, et que fut faite en grand la première application de la découverte de Berthollet de la propriété décolorante ou blanchissante du chlore (appelé alors acide-muriatique oxigéné).

Enfin, c'est encore à Annonay, chez MM. Canson frères, propriétaires de l'ancienne fabrique. Mongolfier, qu'a été résolu le problème du collage du papier dans la cuve ou dans la pâte : découverte qui permet d'appliquer, avec tous ses avantages, la belle invention de M. Saint-Léger Didot; je veux parler des machines à papier continu, qui ont changé la face de la papeterie, en produisant avec beaucoup moins de frais et une rapidité étonnante de grandes quantités de papier.

M. Saint-Léger Didot, dégoûté du peu d'encouragement qu'il trouvait dans sa patrie pour l'exécution de sa première machine, fut obligé de la faire construire en Angleterre; mais une des premières qui ait été établie en France l'a été à Annonay, dans la manufacture de MM. Canson frères.

Ces belles machines, un des plus brillans produits de la mécanique moderne, sont maintenant portées au plus haut degré de perfection, et transforment, en une minute, une pâte inerte en un papier séché et satiné, prêt à être livré au commerce.

Il existe maintenant à Annonay huit fabriques de papiers, renfermant dix machines et occupant encore plusieurs cuves à bras pour faire les papiers vergés. Ces fabriques sont celles de MM. Canson frères, F. Johannot, Montgolfier, F. Michel Montgolfier et Béchetoille.

La production en papier de ces diverses cuves à machines est évaluée, en moyenne, à 70 quintaux, par jour, soit à peu près 21,000 quintaux par an; représentant par approximation 180,000 rames de papier de divers formats, ayant une valeur de 14 à 1500 mille francs.

Il y a une vingtaine d'années que le nombre de rames produites était à peine la moitié de ce qu'il est maintenant, quoique la somme numérique des affaires fût à peu près la même qu'aujourd'hui, le prix des papiers ayant diminué de près de moitié.

Si nous comparons les anciens procédés aux nouveaux, l'amélioration qui nous frappe le plus c'est la célérité. Jadis pour transformer le chiffon en papier apprêté, les diverses opérations employaient de deux à trois mois, tandis qu'aujourd'hui, elles se font en quelques heures et avec moins de bras. Quant à la qualité du papier, elle ne paraît pas avoir gagné aux derniers perfectionnemens, autrement qu'en faisant obtenir d'aussi bon papier à un prix inférieur. Du reste, divers

Digitized by Google

essais de nos fabricans ont démontré la complète possibilité de confectionner en France des papiers pour lavis, égaux en qualité à ceux que nous envoient les Anglais; mais cet article est d'une consommation trop restreinte pour occuper une fabrique.

Les manufactures d'Annonay possèdent la fabrication d'un papier spécial nommé papier végétal à calquer, qui n'a pu être imité nulle part avec le même degré de perfection. Il en est de même des papiers de couleurs pour dessin et pour correspondance.

A côté des fabriques de papier, il s'est élevé, à Annonay, une industrie encore plus importante pour cette ville; c'est la mégisserie ou apprêt des peaux de *chevreaux* pour gants. Cette industrie, favorisée par la pureté des eaux, a pris une très grande extension et a obtenu le monopole de cette fabrication, jadis exploitée par Milhau, Niort, Chaumont et Lunéville; ces deux dernières villes travaillent cependant encore quelques peaux de chevreau. Voici quelle a été la progression de la mégisserie.

En 1789, Annonay avait dix-neuf fabriques travaillant les peaux de chevreau et d'agneau.

En 1816, il y avait trente-quatre fabriques travaillant environ par année 600,000 peaux de chevreau.

En 1834, il en fut fabriqué pour une valeur totale d'à peu près cinq millions de francs.

En 1838, il y a soixante-quatre fabricans et environ cinq à six cents ouvriers. On peut calculer qu'il se fabrique cette année environ 8 millions de peaux de chevreau dont la valeur totale (non travaillées) est d'à peu près sept millions de francs; et, si on y ajoute les frais de fabrication, intérêts, etc., soit 50 cent. par peau, on arrive à un total de 9 millions 500 mille francs pour la valeur des peaux préparées. Ces peaux sont toutes destinées à la ganterie; la moitié se porte en Angleterre; le reste se vend à Paris et à Grenoble.

Une autre industrie d'Annonay qui s'accroît progressivement est la production de la soie et particulièrement des belles soies blanches dites de Chine, les plus belles du monde entier, qui sont exclusivement employées pour les fabriques de blonde à Caen, Bayeux, Chantilly.

Le prix de la soie grège blanche (premier blanc) reviendra cette année à 70 fr. le demi kilogramme.

Il y avait, dès 1831, cinq à six filatures à Annonay ou dans ses environs, et sept moulinages, occupant 236 ouvriers ou ouvrières et employant plus de 13,000 kilogrammes de soie grège. Depuis cette époque, de nombreuses plantations de mûriers, de nouvelles filatures et ouvraisons, ont concouru à augmenter de près du double la production et l'emploi des soies signalées en 1831.

Des fabriques de couvertures et de bonnetterie travaillent pour l'intérieur, et fournissent des couvertures destinées aux États et aux esclaves de l'Amérique du Sud.

Plusieurs autres commerces concourent, avec les industries que nous venons d'énumérer, à entretenir une grande activité dans cette petite ville, où l'aisance est générale. La misère y est rare et ne se manifeste guère que chez les vignerons, trop souvent exposés à perdre leurs récoltes par les intempéries.

Malgré la décadence, qu'on ne saurait trop déplorer, des papeteries d'Annonay, elles occupent encore un des premiers rangs en France; pour convaincre les plus incrédules, il suffit de rappeler les noms de Montgolfier, des frères Canson, de François Johannot, qui ont obtenu chacun une médaille d'or à la dernière exposition des produits de l'industrie française.

ED. BINET.

L'IF DU FOSSOYEUR.

L'IF, comme le plus grand nombre des arbres de la famille des cornifères à laquelle il appartient, conserve, même pendant les hivers les plus rigoureux, son feuillage sombre. Abandonné à lui-même, et tel qu'on le trouve dans les montagnes qu'il affectionne, ses branches étalées, ses rameaux flexibles et pendants, garnis à leur extrémité de petites feuilles disposées parallèlement sur deux rangs, lui donnent un aspect particulier qui éveille les sentimens mélancoliques.

Tout le monde sait avec quelle profusion on plantait autrefois l'if dans les parcs qui entouraient les vieux châteaux, et les formes bizarres qu'on lui faisait prendre, grâce à sa facilité à se laisser tailler. Il y a à peine cinquante ans qu'il faisait l'ornement de quelques cimetières de campagne. C'est sans doute à cet usage que doit être rapporté le récit suivant.

Il est rare qu'un cimetière de campagne attire l'attention du voyageur; un petit espace limité par un tertre ou par une haie vive, des croix disséminées s'élevant à peine au-dessus du gazon, une croix en pierre dominant tout le reste, tel est généralement l'aspect de l'enceinte consacrée à recueillir les générations qui passent. Qui pourrait dénombrer les morts qui reposent dans ces lieux sanctifiés par la prière et par les larmes! Et pourtant le terrain n'est pas exhaussé; le sol des cimetières ne dépasse point le niveau des champs voisins: leçon donnée par Dieu à la vanité humaine! enseignement salutaire, qui, en nous montrant notre néant, a pour but de nous dé-

Digitized by Google

gager des liens terrestres, en nous faisant porter nos yeux et nos espérances vers le ciel.

C'était en arrêtant mes regards sur le cimetière du village qu'habitait mon ami le docteur *** que nous donnions cours l'un et l'autre à ces graves réflexions. Cet asile de la mort, conservait, il est vrai, un caractère rustique, mais la haie d'aubépine en fleur qui l'entourait (nous étions au mois de mai) lui donnait un air de fête : on aurait dit une guirlande de fiancée tombée du ciel pour embellir cette lugubre enceinte. Il y avait aussi, à peu près au centre, un If qui, par son feuillage sombre, contrastait singulièrement avec la ligne fleurie et odorante qui en formait le circuit.

Cet arbre paraissait avoir quarante ans : il avait à peine la moitié de cet âge, tant sa végétation avait été vigoureuse et son accroissement rapide. Mon ami qui me donnait ces détails ajouta : Il y a à vous raconter tout une histoire à propos de cet arbre. J'écoutai ce récit :

Je ne sais, dit-il, si, en parcourant du regard une nombreuse réunion populaire, on peut s'empêcher de penser combien d'organisations puissantes sont réduites à végéter ! combien de mathématiciens qui conduisent la charrue ! combien d'orateurs qui osent à peine bégayer une défense en présence de leur juge de paix ! combien d'âmes de poètes condamnées à voir leur génie étouffé sous les trivialités d'une vie de

peine et de travail ! Organisations d'élite que les hasards de la société ont mal servies !.... Mais j'arrive à mon histoire :

Jacques était un paysan, fils unique, et par cela même ayant mieux appris que les enfans de son âge à aimer, parce qu'il avait été mieux aimé. A cette époque de la vie où nous avons tant besoin de l'amour de nos parens, parce que notre affection pour eux est exclusive, Jacques accompagna ici son père et sa mère ; à quinze ans, il resta seul, et le monde ne fut pour lui qu'une vaste solitude.

Sa douleur pourtant trouva un écho : c'était une fille jeune comme lui, qui savait compâtir à ses peines. Lorsqu'ils se rencontraient (et ils se rencontraient tous les jours), ils pleuraient ensemble : Paulette, disait Jacques, parle-moi de mes parents ! ces mots suffisaient pour provoquer leurs larmes ; puis, la villageoise disait à Jacques qu'il fallait prier pour eux, et aussitôt à genoux, les mains jointes et confondues, ils épuisaient avec ferveur les formules des prières qu'ils savaient.

Cependant Paulette, après avoir grandi tout-à-coup, fut, durant quelques jours, assez malade pour manquer au rendez-vous. Lorsqu'elle revint pour consoler Jacques et prier avec lui, elle le trouva pâle et amai-

Digitized by Google

gri. Lui, pour la première fois, ne lui parla pas de sa mère en la voyant arriver ; il ne s'informa pas si elle l'avait vue en songe, comme elle avait coutume de le faire. Il se troubla en lui demandant si elle était bien guérie, et Paulette aussi, oubliant les parens de Jacques, se hâta de lui dire les souffrances qu'elle avait endurées loin de lui.

L'amour venait de s'éveiller dans ces jeunes âmes. A leur insu, le monde s'était concentré dans leur affection réciproque. Ce pacte tacite, cimenté par le malheur et la pitié qui console, était à jamais scellé. Aux premières inspirations de cette passion ignorée, inconnue, aux premières lueurs de cet instinct affectueux, ils firent servir tout ce qui les entourait à honorer ce nouveau culte ; les premières fleurs qui paraissaient étaient apportées à Paulette par Jacques; puis venaient les fruits : et la jeune fille se paraît des bouquets et distribuaient les fruits à ses compagnes, qui toutes enviaient son bonheur.

Hâte-toi de cueillir des fleurs pour Paulette, Jacques ! car bientôt les grappes blanches des jacynthes apparaîtront sous les buissons de ton jardin, les violettes au pied des saules, les anémones sur les pentes ombreuses ; et Paulette ne se parera plus de tes bouquets !

— Pauvres enfants ! m'écriai-je, intéressé par ce récit si simple; ils sont là sans doute à côté de cet If !

— Oui, dit mon ami, mais écoutez: Vous savez que Paulette avait éprouvé une légère maladie. Quelques mois après cet accident je fus appelé pour les voir; cette fois le mal fit de rapides progrès, cinq jours après son invasion je le jugeai au-dessus des ressources de la science. Elle apprit son état désespéré avec calme, ou plutôt avec satisfaction, et comme sa mère le lui reprochait tendrement en la couvrant de larmes : ne voyez-vous pas, dit-elle, que j'irai au ciel me joindre aux parens de Jacques, et préparer sa place et la vôtre. Je l'ai vue sa mère, la nuit dernière, elle m'a appelée la fiancée de son fils, elle me montrait une guirlande de roses blanches resplandissantes d'un éclat que je n'avais jamais vu: elle m'a dit que son fils, que Jacques viendrait bientôt s'unir à moi, et puis le bonheur là haut est pur et éternel, ma mère, je veux mourir.

Lorsqu'elle sentit ses forces l'abandonner, elle voulut voir Jacques. Il y avait sur les traits du jeune homme bien de la pâleur, mais aussi l'empreinte d'une forte résignation ; la jeune fille, elle, avait quelque chose d'inespéré dans la parole et dans le regard. A la vue de Jacques, son visage se colora doucement comme sous l'influence d'un sentiment de pudeur. Elle nous fit signe de nous éloigner, elle l'appela doucement, il vint à cette voix chérie.

— Ta mère est venue me chercher, mon ami, lui dit-elle ; elle m'a nommée ta fiancée, elle m'a montrée ma guirlande préparée par les anges, elle m'a dit aussi que tu viendrais bientôt m'épouser dans le ciel.

— Oui, bientôt, dit le jeune homme.

— Les muguets doivent être fleuris ; ils serviront à ma sépulture.... Elle lui prit la main, et l'attirant à elle; lui se pencha pour l'écouter, elle prononça ces mots, mais si bas que Jacques seul les entendit : Je veux être enterrée près de toi, côté-à-côté, au pied de la grande croix, car nous devons être unis dans ce monde et dans l'autre. J'en veux le serment.

— Je le jure.

Un éclair de bonheur illumina la figure de la mourante, elle s'écria : Mon Dieu, maintenant quand vous voudrez !... Sa main resta fixée dans celle de Jacques, mais elle était glacée.... Paulette était morte comme une rose se laisse cueillir.

Quelles étaient les paroles mystérieuses qu'elle avait confiées à Jacques; quel était ce dernier acte d'une volonté qui s'éteint ? Personne ne le savait. Je vais vous dire maintenant combien le serment influa sur les destinées de Jacques. Son ame, remplie de son affection exclusive, se voua à l'accomplissement de ce désir de Paulette: je veux être enterrée près de toi, côté-à-côté, au pied de la grande croix.

Le jour des funérailles est un jour de pompe pour la jeune vierge qui meurt. Dans nos campagnes, les soins les plus touchans sont rendus par ses compagnes, à la fille sage que la mort vient de frapper. Elles ne la quittent plus, font sa dernière toilette en la revêtant de ses plus beaux habits de fête, et parent son front de la couronne virginale. Elles aussi la portent au cimetière, une couronne de fleurs à la main qu'elles déposent sur sa tombe. Ce furent les muguets blancs de Jacques qui furent tressés en guirlandes.

Jacques suivit le convoi. Lorsque cette longue suite de parens et d'amis en pleurs se rangèrent autour de la fosse que la terre commençait à déborder, pour dire un dernier adieu à Paulette ; Jacques, son ami, attiré comme par une fascination, fixa cette place qui récélait toutes ses espérances sur la terre. Son œil resta froid en présence de cette poignante vérité. Quiconque aurait pu lire dans cette ame si meurtrie, aurait trouvé la solution de ce problème dans la fixité d'idées qui déja s'était emparés de lui. Jacques, ce jeune villageois, à l'esprit inculte, mais au cœur aimant, le voilà lié à tout jamais, comme une victime à un serment. Désormais rien ne sera capable de rompre ce pacte sacré, dépendrait-il de lui de briser avec cette sainte promesse ; non, jamais il n'oubliera l'impression de la main de sa bien-aimée se refroidissant dans sa main au moment où elle lui demanda cette dernière preuve d'amour, où elle-même lui en donna une si grande et si vraie.

D'abord rien ne fut changé dans sa manière de vivre ; les travaux des champs continuèrent de l'occuper; seulement il priait plus souvent, ou du moins il tombait plusieurs fois le jour dans une sorte de contemplation extatique qui le rendait étranger à ce qui se passait autour de lui.

Quelques mois s'étaient écoulés à peine qu'il devint le fossoyeur du village ; il avait sollicité cet emploi auquel il attachait disait-il le bonheur de sa vie. Séparé des vivans par ses habitudes, il venait rattacher son existence aux seuls anneaux qui liaient son passé à son avenir ; sa place était au cimetière avant d'aller retrouver au ciel ceux qu'il aimait.

Digitized by Google

Vous avez deviné sans doute le vrai motif de cette étrange détermination : il y avait à ses oreilles une voix qui répétait sans cesse les paroles que vous savez. Lorsque cet infortuné pénétra la première fois dans cette enceinte, qu'il foula en passant la terre qui pesait sur les êtres qu'il avait tant chéris, que se passa-t-il dans son ame ? Nul ne l'a jamais su. Ce cimetière dont la bonne tenue a fixé votre attention, c'est Jacques qui le disposa ainsi : à la place d'un mur de terre mal établi, il planta cette haie d'aubépine qu'il entremêla d'églantiers sauvages ; il en égalisa le sol, autrefois mal uni, en chassa les mauvaises herbes, comme la ciguë qui croît dans les lieux gras, les orties piquantes, et la nombreuse tribu de chardons, et par instinct, il ne voulut y admettre que les graminées, famille de plantes si utile et si modeste que Linné a comparées avec raison au peuple agricole des campagnes. Mais un point auquel il donna encore plus de soins, ce fut aux alentours de la grande croix que vous voyez. Il y établit cette terrasse qu'il entoura de buis ; il y transporta ses violettes et ses muguets, et cet If, qui aujourd'hui ombrage la grande croix de son triste feuillage. Elles durent être bien touchantes les tendres élégies que murmura l'ame de Jacques assis au pied de cet arbre, pendant les longues heures qu'il passait ainsi, la tête dans ses mains, le matin lorsqu'il allait au travail des champs bien avant la levée du jour, et la nuit au retour, où il apparaissait aux rayons de la lune nouvelle, comme une de ces statues de marbre pleurant sur un tombeau. L'on disait au village que Jacques avait le don de converser avec les esprits et de convoquer les morts.

Cette fixité d'idées et de sentimens dévora en peu de temps le tempérament robuste de Jacques ; un amaigrissement considérable qui survint, et son teint terreux lui donnait l'aspect d'un spectre tel que notre imagination nous peint un cadavre secouant, en se levant, la poussière de son suaire. Il s'alita, je le visitai, il accepta mes soins avec reconnaissance et mes remèdes par devoir : quand Dieu voudra, me répétait-il souvent, mais le plutôt possible. La pensée de la mort ne s'offrait à son aspect que sous des couleurs riantes ; aussi me demandait-il souvent, s'il n'était pas encore près de mourir. Une fois, comme je lui prédisais de longs jours, et que je lui rappelais sa jeunesse : M. le docteur, vous n'avez pas besoin d'employer avec moi vos tromperies ordinaires ; s'il y en a qui redoutent de quitter cette vie, c'est qu'ils sont sans doute heureux ici bas ; pour moi, j'attends la mort avec impatience, car pour être heureux, j'ai besoin d'aller les retrouver là-haut ; d'ailleurs, puisque mes yeux n'ont plus de larmes pour les pleurer ; c'est un signe que Dieu qui les a taries va me réunir à eux pour toujours.

Un jour qu'il me tenait un pareil langage, il se troubla, devint rêveur, et visiblement embarrassé, il ajouta : par pitié, M. le docteur, lorsque vous me verrez bien malade, n'attendez pas pour m'avertir que ma langue soit glacée, car j'ai à révéler un secret d'où dépend mon bonheur dans l'autre monde.... Ne me laissez pas mourir parjure.

— Eh bien ! Jacques, lorsque viendra ce moment que vous semblez attendre si impatiemment, je vous le dirai...

— Merci d'avance, me dit-il avec affection, il le faut absolument...

Sa maladie déjà fort grave, s'aggrava encore ; je sentis défaillir mon courage à l'idée que j'aurais bientôt à tenir ma promesse. Jacques comprit, peut-être à mon embarras, son état désespéré :

— Votre pitié, docteur, vous trahit ? n'est-ce pas que vous me trouvez bien mal ?

— Oui, répondis-je. Et ce fut comme un soupir qui s'exhala malgré moi de ma poitrine oppressée.

— Merci, oh ! mon Dieu de me rappeler à vous, de m'attirer auprès des miens, d'aller bientôt continuer la vie dont le cours a été si cruellement interrompu ! Merci, oh ! mon Dieu ! oh ! merci, merci !

Il sépara ses mains qu'il avait jointes pendant cette chaleureuse exhalation de son ame, il me les tendit, et étraignant les miennes avec force :

— Ecoutez : lorsque Paulette mourut, au moment qu'elle allait monter au ciel, elle exprima un désir, je jurai de remplir sa volonté, la voici ; et bien bas, il prononça lentement, comme une formule sacramentale ces paroles : « Je veux être enterrée près de toi, » côté-à-côté, au pied de la grande croix, car nous » devons être unis dans ce monde et dans l'autre. »

Comprenez-vous maintenant pourquoi je suis devenu fossoyeur ? pourquoi je me suis résigné à cette longue épreuve si douloureuse ? Comprenez-vous pourquoi j'ai élevé un tertre autour de la grande croix, pourquoi je l'ai entouré de buis, pourquoi j'ai pris soin de l'ombrager ?

— Vous voulez être enterré là, et Paulette à côté de vous ?...

— Oui, je le veux, et cela est bien facile, car elle m'y attend, la tête sous les touffes de violettes et de muguets, l'If à ses pieds.

Je témoignai mon étonnement, il ne s'arrêta pas à mes paroles :

— Oh ! dit-il, si vous saviez ce qu'il me fallut de courage pour oser entreprendre une telle chose... Mais elle est là, docteur, comme je vous l'ai dit, entre l'If et les violettes.

— Je vous promets de vous faire placer à ses côtés, mon ami, lui dis-je, en essuyant mes larmes et étonné de la sublimité de son amour.

Le curé entra en ce moment ; je lui fis part du désir de Jacques, et comme je m'apprêtais à lui dire les droits que le jeune fossoyeur avait acquis à cette faveur, le pasteur, m'interrompit : Jacques, dit-il, a bien mérité cette distinction, par les soins qu'il a pris de la demeure des morts. Il sera fait comme il le veut. Connaissait-il le secret du mourant ? je ne sais.

La volonté de Jacques fut remplie ; il repose à côté de Paulette. Depuis la haie a été taillée avec soin, le tertre entretenu autour de la grande croix, et l'If a pris cet immense accroissement que vous voyez. Cet arbre a fait vivre le souvenir du pauvre Jacques : on l'appelle encore l'If du fossoyeur.

N. ALBERT.

Digitized by Google

LE SIÉGE DE CAHORS PAR HENRI IV.

I.

LE CAPITAINE REINIÉS.

Henri de Navarre n'était plus à la cour de France; à l'exemple du duc d'Alençon, il parvint à s'évader le 5 de février 1576. Il se rendit aussitôt à grandes journées dans son gouvernement de Guienne, dans le dessein de s'assurer des meilleures places, et surtout de Montauban. Il vit avec douleur que les protestans n'avaient plus pour la guerre l'ardeur qu'ils avaient montrée quelques années auparavant. Effrayé de cette inaction, et craignant de n'être pas secondé dans l'exécution de ses nouveaux desseins, il se rendit à Montauban où les religionnaires le reçurent avec des transports de joie.

Le jeune roi comprit bien qu'il était urgent de secouer l'apathie des réformés; il fallait pour cela un coup de main hardi, et un succès éclatant. Dans cette perplexité, il se détermina à faire une tentative sur la ville de Cahors. Confirmé dans sa résolution par l'intrépide baron de Salignac, il convoqua en assemblée les principaux seigneurs de son parti.

— Mes cousins, leur dit-il, depuis long-temps nos glaives ne sont pas sortis du fourreau; je vous ai réunis pour vous demander si quelqu'un d'entre tous n'a pas envie de faire l'escarmouche contre les catholiques... Bien entendu, que le roi de Navarre sera toujours à l'avant garde.

— Je mennuie en temps de paix, répondit le vicomte de Gourdon, et il me tarde beaucoup de pouvoir batailler comme aux beaux jours de la ligue.

— Il y a tant de temps, ajouta le capitaine Saint-Martin, que la bonne lame de mon épée n'a pas tâté de chair catholique, qu'elle s'agite d'impatience dans son fourreau.

— Sire, tous tant que nous sommes, gentilshommes, capitaines, et soldats, ne demandons qu'une seule chose : *la guerre, la guerre;* et de par Dieu ou de par le Diable, nous nous vengerons des petites victoires que les catholiques font sonner si haut.

— Bien, bien, brave Reiniés, s'écria Henri de Navarre en serrant contre son sein le jeune capitaine. Vous étiez à Paris, lorsque le tocsin de la Saint-Barthelemy sonna le massacre de nos frères.

— J'y étais,.. répondit Reiniés en baissant la tête.

— Et on dit que Reiniés ne fut redevable de la vie, qu'à la générosité d'un seigneur catholique, ajouta le capitaine Saint-Martin...

— Oui, mes seigneurs, s'écria Reiniés, à la générosité d'un seigneur catholique; et ce gentilhomme venait du Querci. Je vous jure que si jamais je le trouve au milieu de la melée, et sous le glaive de nos soldats, je lui ferai un rempart de ma poitrine.

— Henri de Navarre ne vous fera point un crime d'une si noble reconnaissance, replique le jeune roi, en serrant étroitement la main droite de Reiniés. Mes cousins, je veux me rendre maître de Cahors, et vous me suivrez tous. Vous savez que cette ville fut toujours dévouée à la ligue: ses habitans n'ont pas voulu reconnaître mon autorité, quoique je sois leur légitime souverain du chef de ma femme qui reçut en dot la ville de Cahors avec le Querci et l'Agenais.

— Sire, répondit Reiniés, le temps n'est point encore venu de mettre le siège devant Cahors. La Capitale du Querci est bien fortifiée; elle renferme une garnison nombreuse.

— Je m'attendais bien à voir ma résolution désapprouvée par quelqu'un d'entre vous, mais non par le capitaine Reinés, répondit le roi de Navarre.

— Mes compagnons d'armes savent tous que je n'ai jamais reculé devant les ligueurs, repliqua Reiniés. Si vous êtes déterminé a assiéger Cahors, je suis prêt à vous suivre, et par Luther et Calvin! je ne serai pas le dernier à forcer ses portes ou à escalader ses murailles. Mais je vous répète qu'il est imprudent d'attaquer une ville dont les nombreux habitans sont tous dévoués au catholicisme, et dont l'intrépidité est passée en proverbe. Il y a quelques mois, les frères de Caussade formèrent le projet de s'emparer de Cahors : ils parvinrent à y ménager quelques intelligences par l'entremise du baron de Loubejac, et d'un bourgeois de Montpezat nommé Sandrail. Le complot était vaste, bien ourdi, et il eut réussi sans la vigilance de l'évêque de Montauban. Il fit épier Sandrail qui se rendait fréquemment à Cahors, et fut instruit de tout au moment de l'exécution. Sandrail fût arrêté avec le comte de Loubejac. Le procès n'a pas été long; Sandrail a été pendu avec quatre de ses complices sur la grande place de Cahors, et le comte de Loubejac, vu sa qualité de gentilhomme, a eu la tête tranchée.

— Le comte de Loubejac s'était laissé prendre comme un étournau dans les filets d'un évêque, repliqua le vicomte Gourdon; tant pis pour lui; quant au pauvre Sandrail, c'est un bourgeois de moins, et la perte n'est pas grande pour la ville de Montpezat. Mes cousins courons les venger, le sang de la Saint-Barthélemy fume encore, et vous savez que Cahors ne fit jamais grâce à un huguenot.

Tous les gentilshommes s'écrièrent qu'ils étaient déterminés à suivre le roi de Navarre, et le départ

Digitized by Google

fut fixé au 20 mai 1580. On chercha partout le capitaine Reiniés, et on ne put le trouver.

Il était déja sur la route de Cahors, courant à franc étrier pour arriver avant la fin du jour. Mille pensées diverses agitaient le jeune huguenot; il prononcait de temps en temps quelques mots entrecoupés, et ensuite il gardait un profond silence, pressant de l'éperon son cheval de bataille.

— Marie, Marie! s'écriait-il en levant les yeux vers le ciel, dans quelques instants je te reverrai! il me sera permis de te serrer contre mon sein! que dis-je insensé! ton père me repoussera! il ne voudra pas que sa fille devienne l'épouse d'un gentilhomme protestant!.... Il n'en sera pas ainsi... Tu m'appartiendras... Je renierai plutôt la foi de mes pères...

Le coursier de Reiniés allait si vite que le jeune capitaine était à une demi lieue de Cahors avant le coucher du soleil. A l'embranchement d'une petite route qui conduisait dans l'Agenais, il trouva deux gentilshommes qui chevauchaient comme lui vers la capitale du Querci.

— Soyez le bien venu, cousin, dit un des deux voyageurs en piquant son cheval pour se rapprocher de Reiniés. Si je ne me trompe, vous êtes gentilhomme, et nous ferons route ensemble.

— Que Dieu vous soit toujours en aide, mon frère, répondit Reiniés; je ne connais pas Cahors, et c'est un bonheur pour moi de rencontrer deux compagnons de voyage tels que vous.

— D'où venez-vous, cousin?

— De Toulouse, répondit Reiniés, après qu'il se fut assuré qu'il ne connaissait pas son interlocuteur.

— Vous avez appris que Cahors était menacé par les huguenots, et vous venez augmenter le nombre des braves qui doivent défendre la capitale du Querci?

— Oui, mon beau cousin. Quel est votre nom? ajouta-t-il en serrant affectueusement la main de l'inconnu...

— Armand de Saint-Alvaire, seigneur du Vigan et autres lieux.

— Et moi, ajouta le second cavalier, en riant aux éclats... Par la présence réelle, je suis sûr que vous ne me connaissez pas... Apprenez donc, beau cousin, que je suis le fils de noble Gui Castelnau-de-Bretenous gouverneur pour le roi de la province du Querci.

— Il a oublié de vous dire qu'il est bâtard, s'écria Saint-Alvaire,

— Qu'importe? vous voyez sur ma poitrine le noble blason de mon père et tous les descendans légitimes de la vieille maison des Saint-Alvaire ne pourraient le salir sans recevoir le coup de la mort...

— Ne vous irritez pas, cousin; je voulais rire, et morbleu, ce serait mal à des gentilshommes de se quéreller comme des manants... Mon cousin de Toulouse, qu'y a-t-il de nouveau dans le Languedoc? Comment vont les petites affaires du roitelet de Navarre?

— Les huguenots sont plus que jamais dévoués à sa cause; répondit Reiniés.

— Il est à Montauban, dit Saint-Alvaire, et le bruit court que le nouveau Nabuchodonosor est sur le point de faire une tentative contre Cahors. Il se trompe, s'il croit trouver ses habitans au dépourvu. Vous serez des nôtres, mon cousin.

Le capitaine Reiniés fit un signe affirmatif, et continua à chevaucher au milieu de ses trois compagnons qui devisaient tout haut, et répetaient que Cahors était imprenable.

— Nous arrivons, s'écria le bâtard de Castelnau-de-Bretenous: je vois les tours de Valentré.

En effet quelques instans après, les quatres gentilshommes étaient dans le faubourg, et ils passèrent le Lot dans une barque de pêcheur.

A quelques pas de la rivière, à l'extrémité des fossés, était alors une hôtellerie renommée dans le Querci et l'Agenais. Les gentilshommes affluaient *au grand Cerf couronné;* Pierre Régagnac, hôtelier septuagénaire, avait toujours la meilleure truffe, les dindes les plus grasses, et le vin le plus vieux qu'il pouvait trouver dans les caves de Cahors.

Reiniés prit place autour d'une table ronde ou siégeaient déja de nombreux convives; les gentilshommes gardèrent d'abord ce profond silence qui précéde toujours un bon repas. On n'entendait que le bruit des longues fourchettes de fer, et le choc des vieilles tasses d'argent remplies et vidées à chaque instant par les buveurs.

— Cousin, séria Saint-Alvaire, buvons au chevalier Languedocien qui est venu de Toulouse pour acquérir de l'honneur avec nous, et défendre la religion catholique.

Tous les regards se portèrent alors sur le capitaine Reiniés qui répondit avec grace et courtoisie aux démonstrations amicales des gentilshommes quercinois. Ensuite la conversation devint générale, on parla de siège, de combat, de la ligue, de la réforme, du duc de Guise et du roi de Navarre.

— Vous ne dites rien de mon prochain mariage, mes cousins! s'écria le bâtard de Bretenous, en relevant fièrement sa moustache: il me semble pourtant que vous devez prendre part à mon bonheur et me féliciter...

— Ton mariage, répondit Antoine de Béduer.. Je veux que les girouettes de mon château ne tournent plus quand le vent du midi soufflera, si tu trouves une femme en Querci; à moins que tu n'ailles la chercher dans la chaumière d'un manant.

— Bien, mon cousin Béduer, cela ne m'empêchera pas de conduire dans deux jours à l'autel de l'hyménée Marie de Vezins, fille unique du sénéchal du Querci.

— Marie de Vezins! s'écria le capitaine Reiniés, qui ne put retenir un premier mouvement de surprise...

— Cela vous étonne, mon cousin.. Que serait-ce donc si vous aviez vu la dame de mes pensées. On vante beaucoup la beauté des languedociennes, mais je parie qu'on ne vit jamais, dans toute la comté de Toulouse, une demoiselle plus accomplie que Marie de Vezins.

Digitized by Google

— Oui, Oui, Marie de Vezins est la fine fleur des beautés du Querci, s'écrièrent les gentilshommes. Buvons tous à Marie de Vezins.

Les libations se multiplièrent avec une effrayante rapidité; bientôt chaque convive chancela sur son fauteuil; le capitaine Reiniés avait seul conservé son calme habituel. Profitant du désordre qui régnait dans la salle, il sortit sans être aperçu de ses nombreux compagnons. Le jeune Saint-Alvaire et le vieux marquis de Saint-Chamarand remarquèrent l'absence du languedocien.

— Que dites-vous du gentilhomme languedocien, marquis de Saint-Chamarand?

— Rien, Saint-Alvaire, rien.

— Vous serez donc toujours graves et prudens comme le vieux Nestor... Par la messe, je vous affirme, et je ne crains pas d'être démenti, que le nouveau venu n'est pas catholique. Il ne vient pas de Toulouse.

— Serait-il possible?

Je le connais; il était l'ami du comte de Loubejac; et si je ne me trompe son nom est Reiniés

— Le capitaine Reiniés, s'écria le marquis de Saint-Chamarand! ce terrible huguenot qui contribua si puissamment à la prise de Figeac! courons après lui; qu'il soit pendu à la potence où on voit encore le cadavre du traître Sandrail.

— Il est dans la ville; il ne peut nous échapper; marquis; *la prudence fait plus que force et rage.* Neuf heures viennent de frapper au beffroi de l'Hôtel-de-Ville; la nuit est très-obscure; attendons à demain; je vous jure que le *parpaillot* [1] ne sortira plus de Cahors.

— A demain les affaires sérieuses, s'écria Saint-Chamarand; maintenant il s'agit de boire.

Un quart d'heure après les gentilshommes étaient tous endormis, et quand leurs valets arrivèrent, ils eurent beaucoup de peine à les éveiller pour les conduire à leurs logis: aucun d'entr'eux ne se souvint du capitaine languedocien...

II.

AMOUR ET FOI.

Près des anciens fossés de la ville était alors une rue tortueuse qui aboutissait à l'emplacement occupé aujourd'hui par la belle rue qui porte le nom de l'immortel Fénélon. Rarement les gentilshommes et les écoliers de l'université troublaient le silence de ce quartier presque inhabité. Une seule maison se faisait remarquer par son architecture gothique, son grand portail soutenu par deux statues colossales, et sa vieille tour, demeure habituelle du bourreau lorsque les anglais, maîtres de la Guienne, étendaient leur domination sur le Querci.

Cette vieille maison appartenait à Jean de Vezins qui l'avait achetée à Vincent de Fouillac, chanoine régulier de saint Etienne de Cahors. Il y vivait seul avec sa fille Marie, et ne sortait que pour se rendre à l'Hotel-de-Ville, lorsque les affaires de la province réclamaient la présence du sénéchal.

Le 29 mai, sur le soir, un courrier envoyé par le président du parlement de Toulouse arriva à Cahors, et annonça que le roi de Navarre n'était plus qu'à deux lieues de la ville. Jean de Vezins eut beaucoup de peine à ajouter foi à une nouvelle si inattendue, et sans la lettre du président du Parlement qui lui dévoilait le complot des protestans, il aurait renvoyé le courrier en le traitant de fou et de visionnaire.

— Le président du parlement de Toulouse passe pour un homme sage et expérimenté, se dit-il après avoir lu plusieurs fois la lettre.. Il doit être bien informé... Dans tous les cas, le parti le plus sûr est de nous tenir sur nos gardes.

A ces mots, il appela deux valets, leur ordonna d'allumer deux flambeaux, et se prépara à sortir. Marie étonnée de cette excursion nocturne, courut embrasser son père, et lui dit:

— Où allez-vous, à une heure si avancée? le temps est mauvais, et Marthe m'a dit que la pluie tombe par torrens.

— La ville est en danger, ma fille, répondit le sénéchal; les huguenots seront à nos portes demain matin; je cours avertir les consuls et me concerter avec eux sur les mesures à prendre... Embrasse-moi, Marie, et surtout ne pleure pas; je serai de retour avant minuit.

Les valets attendaient à la porte: le vieux sénéchal jeta un dernier regard sur Marie et se hâta de sortir, pour s'arracher à cette scène qu'un secret pressentiment rendait déchirante pour le père et pour la fille.

Marie de Vezins s'enferma dans son oratoire et pria long-temps; les larmes qu'elle répandit dans l'extase de la prière, rendirent à son âme quelques instans de calme; un léger sourire passait quelquefois sur ses lèvres, mais il y avait tant de mélancolie dans son regard, qu'on n'aurait pu s'empêcher de la plaindre. La fille du sénéchal du Querci était vêtue avec le luxe et la magnificence du seizième siècle. Son immense fortune, le rang qu'elle occupait dans le monde lui imposaient comme un devoir ces brillans dehors, cette coquetterie que les courtisans efféminés de Henri III avait mise en vogue dans toute la France.

Une collerette plus blanche que la neige, parsemée de petits rubis couvrait ses épaules et se terminait en une large fraise dont les innombrables plis formés avec la plus riche mousseline, faisaient ressortir l'éclatante blancheur de son cou. Ses cheveux noirs, rattachés en bandeau comme ceux des vierges de Raphaël, se perdaient dans un petit chapeau de velours surmonté d'un bouquet de fleurs blanches. Une croix d'or brillait sur sa poitrine, et le frolement de sa robe eut suffi pour rendre tous les gentilshommes de

[1] Parpaillot, — papillon. — Les catholiques donnaient ce nom aux hérétiques, parce que, de même que le papillon voltige sans cesse autour de la lampe qui doit le consumer, les protestants finissaient par tomber dans les bûchers de l'Inquisition.

Digitized by Google

la province ivres d'amour et de joie. Aussi, tous les jeunes cavaliers du voisinage avaient déjà demandé sa main. La jeune fille, initiée par sa mère aux célestes plaisirs de la retraite et de la prière, avait toujours fermé l'oreille aux doux propos des seigneurs qui se donnaient souvent rendez-vous chez le sénéchal du Querci; jamais on ne la voyait dans les fêtes, dont elle aurait pu être l'ornement; elle fuyait le monde, et depuis trois ans elle ne sortait de la maison paternelle que pour aller tous les matins prier à la cathédrale, dans une chapelle où était le tombeau de sa mère. Pourtant, Marie de Vezins n'avait pas encore atteint sa vingtième année; elle était dans l'âge des illusions. Et quelle est la femme qui, dans les premiers jours de sa jeunesse, n'a pas senti son cœur soupirer après un bonheur qu'elle ne pouvait définir. Quel est le jeune homme qui ne s'est pas élancé vers un avenir qu'il ne connaissait pas encore, et qu'une main invisible lui montrait à chaque instant.

Marie de Vezins n'avait pas échappé à ce charme puissant qui subjugue toute créature humaine, que nous appelons amour ici-bas, et qui fait le bonheur des anges dans le ciel.

En revenant de l'Agenais où elle avait accompagné son père, elle avait séjourné dans un château qui appartenait à un seigneur languedocien; parmi tous les gentilhommes qui s'y trouvaient réunis, elle en remarqua un jeune encore, timide, et qui rougissait toutes les fois que ses regards rencontraient ceux de la damoiselle. Un mois suffit pour les unir par les liens d'un amour d'autant plus durable, qu'il avait pour foyer deux cœurs vierges encore de toute souillure. Depuis six mois, Marie n'avait pas revu le gentilhomme; mais de temps en temps elle recevait des lettres dans lesquelles Reiniés renouvelait ses sermens d'amour. La vieille Marthe, seule confidente des secrets de sa jeune maîtresse, gémissait en silence sur cette obstination qu'elle appelait aveuglement; lorsque le messager de Reiniés arrivait, la duegne se prenait toujours à quereller, puis elle se calmait, et versait des larmes en écoutant Marie lorsqu'elle lisait les lettres de son amant.

Le 26 du mois de mai 1580 avait été pour la servante et la maîtresse un jour de bonheur; Marie reçut une nouvelle lettre qui lui annonçait que Reiniés arriverait à Cahors dans la nuit du 29.

Aussi, dès que le sénéchal fut sorti de sa maison, Marie appela la vieille Marthe, et lui dit:

— Marthe, Reiniés doit arriver ce soir?

— Il a promis, damoiselle; mais il ne faut pas toujours se fier à la parole d'un galant gentilhomme.

— Il viendra te dis-je; un secret pressentiment m'avertit qu'il est dans Cahors. Je vais prier dans mon oratoire; si quelqu'un vient tu ouvriras: je veux voir le capitaine Reiniés.

A ces mots elle ferma la porte et laissa la vieille seule.

— Pauvre demoiselle Marie! s'écria Marthe, elle espère revoir celui qu'elle appelle son fiancé! Elle ne connaît guère la perfidie des gentilshommes... O mon Dieu, ajouta-t-elle en s'agenouillant, ne permettez pas qu'un ange comme mademoiselle Marie tombe dans les pièges du démon.

Le monologue de Marthe fut interrompu par un léger bruit qu'elle entendit à une des portes extérieures.

— Mademoiselle aurait-elle dit vrai? s'écria-t-elle en se levant en sursaut.

Et elle prêta une oreille plus attentive pour s'assurer si on avait réellement frappé à la porte; deux nouveaux coups se firent entendre, et cette fois le marteau retomba avec plus de force qu'auparavant.

— Mon Dieu veillez sur nous! Sainte Vierge protégez-moi! dit Marthe en choisissant dans un trousseau de clefs celle de la porte du nord: arrivée dans la cour, elle attendit quelques instans avant d'ouvrir.

— Qui êtes-vous? dit-elle en introduisant la clef dans le trou de la serrure... monseigneur le sénéchal est sorti.

— Va dire à Marie de Vezins que le capitaine Reiniés est ici; lui fut-il répondu subitement par une voix rude et presque menaçante.

La vieille hésita d'abord; songeant ensuite à l'ordre que lui avait donné sa jeune maîtresse, elle ouvrit la porte en tremblant.

— Au moins, seigneur, dit-elle, sachez que je n'ai fait qu'obéir à mademoiselle Marie: je ne vous aurais pas ouvert....

— C'est mal à vous, vieille mère: vous craignez donc d'introduire un loup dans le bercail...

— Dans ce temps-ci les gentilshommes sont si entreprenans, monseigneur....

— Quand on a passé soixante ans, on n'a plus rien à craindre.

— Il vous est permis de rire aux dépens de la pauvre Marthe; mais je vous répète que vous ne seriez pas entré dans la maison de monseigneur le sénéchal, sans les instances de mademoiselle Marie.

— Où est-elle? s'écria Reiniés impatient.

— Par ici, monseigneur.

Toujours précédé par la vieille Marthe, il parcourut le long corridor qui conduisait à l'oratoire. Son cœur battait avec plus de force, et sa respiration était entrecoupée, lorsque la servante ouvrit la petite porte de la cellule.

— Elle est là, monseigneur.

— Merci, Marthe, merci, répondit le capitaine qui tremblait d'émotion.

Il franchit enfin le seuil adoré que l'excès de son amour lui rendait redoutable; mais il s'arrêta tout-à-coup un pied en l'air, et n'osant respirer.

Une petite lampe d'argent brûlait devant une statue de la vierge, et répandait une douce clarté sur la tapisserie qui représentait les principales scènes de l'ancien et du nouveau testament. Quelques livres entassés sur une petite table, trois crucifix suspendus à la muraille, deux fauteuils en velours noirs, et un

Digitized by Google

prie-dieu entouré d'images de saints, formaient tout l'ameublement de l'oratoire de Marie de Vezins. Le capitaine Reiniés en entrant crut respirer les parfums célestes et la substance divine qui alimente les anges et les séraphins ; et quand il apperçut celle qu'il aimait, humblement prosternée et priant avec l'ardeur d'un chérubin, il ne put retenir un soupir: Marie tourna la tête, un cri de joie s'échappa d'abord de sa poitrine, et puis elle prit un crucifix à deux mains comme pour lui demander protection.

— Fuyez, s'écria-t-elle, maintenant je vous ai vu ; les douleurs de l'absence seront moins cruelles... Oh ! je vous en conjure par tout ce que vous avez de plus cher, fuyez, ou je suis perdue !

— Fuir ! s'écria Reiniés d'une voix déchirante...

— Non, restez encore, répondit Marie en s'asseyant à côté du prie-dieu. Je ne vous attendais pas ce soir, capitaine, ajouta-t-elle avec un sourire angélique.

— Vous me pardonnerez d'avoir osé pénétrer dans votre maison à votre insu...

— Je vous pardonne, dit Marie en baissant les yeux ; mais vous ne pouvez rester plus long-temps ici ; mon père est sorti, les protestans marchent sur Cahors et on délibère à l'hôtel-de-ville.

— Les protestans marchent sur Cahors et je suis ici, murmura le capitaine : je désirerais voir monseigneur le sénéchal avant de sortir.

— Pourquoi ? capitaine Reiniés...

— Vous me le demandez, Marie ! Ne suis-je pas venu de Montauban à grande journée, pour me jetter aux pieds de votre père, et lui demander votre main ?

La jeune fille enhardie par la timidité du capitaine se leva et s'approcha de lui. Reiniés n'osa proférer une seule parole ; seul avec cette femme qui lui était si chère, il tremblait, mais il y avait dans sa crainte même un bonheur ineffable.

— Capitaine, dit Marie, d'une voix que l'émotion rendait tremblante, vous savez combien je vous aime, je vous l'ai dit si souvent, et j'ai pensé tant de fois à vous.... Dissipez les seules alarmes qui viennent depuis quelques-jours troubler mon bonheur... Répondez-moi avec toute la sincérité de votre ame : êtes-vous huguenot ?

— Que me demandez-vous, Marie !

— Mon père et le seigneur de Castelnau-de-Bretenoux parlaient il y a quelque temps du roi de Navarre ; j'écoutais attentivement : Gui de Castelnau demanda à mon père quel était le plus intrépide des seigneurs réformés. — Le capitaine Reiniés, répondit mon père.

— Qu'entends-je, Marie !

— Ne craignez rien, il est un moyen de détruire toutes mes alarmes. On dit que les huguenots n'aiment pas la vierge Marie, prosternons-nous ensemble et implorons la protection de la reine des anges.

Marie s'agenouilla et pria pendant quelques instans avec ferveur ; le capitaine Reiniés resta debout.

— Vous n'aimez donc pas la vierge Marie, ma patrone, s'écria la demoiselle en gémissant.... Vous êtes huguenot ?

— Oui, Marie, répondit le capitaine Reiniés.

— Fuyez donc ; adieu pour toujours ; vous ne serez jamais mon époux.

— Jamais ! répliqua le capitaine,... Crois-tu donc qu'il soit facile d'éteindre l'amour que tu as allumé dans mon cœur ! !

— Adieu pour toujours ! vous m'avez trompée ! Marie de Vezins aurait pour époux un gentilhomme huguenot !

— Papiste ou reformé, que t'importe ? je t'aime de toute la puissance de mon ame ; pour toi je braverais mille fois la mort. Oh ! dis moi, n'est-ce pas assez ? Tu seras mon ange gardien, la seule divinité que j'adorerai sur la terre !

— Grâce, grâce, capitaine ! épargnez la faiblesse d'une pauvre fille ! Vos paroles sont bien dangereuses.

— Oh ! ne crains rien, ma bien aimée ! que ma main se dessèche si je touche seulement les pans de ta robe avant que tu sois mon épouse.

— Votre épouse ! capitaine... Il y a entre vous et moi un abîme qui nous sépare, et je ne me sens pas la force de le franchir. Ne vous laissez pas abuser par une vaine espérance : je ne serai jamais votre épouse.

— Jamais ! jamais ! s'écria Reiniés en grinçant des dents... Tu ne sais pas à quels excès peut me porter le désespoir ! l'amour, que dis-je ! un charme invincible m'a rendu insensé !.... Vois-tu la lame de ce poignard !

— Voulez-vous m'assassiner ! s'écria Marie en reculant d'effroi...

— T'assassiner !... Qu'as-tu dit ? jeune fille.... Ce n'est pas contre le sein des femmes que les chevaliers français tournent le fer de leurs glaives... mais il est un malheureux qui ne pourra pas résister aux angoisses de la vie, et je suis cet infortuné : qu'il serait doux pour moi de mourir !

A ces mots, le capitaine Reiniés dirigea contre sa poitrine la lame de son poignard ; Marie effrayée se précipita vers lui, et retint son bras prêt à frapper.

— Tu veux donc que je vive ! s'écria Reiniés d'une voix étouffée par les sanglots.

— Oui, capitaine, répondit Marie en s'éloignant.

— Seras-tu mon épouse ?

— Renonceras-tu aux erreurs de l'hérésie ?

— Non, répondit Reiniés ; je n'abandonnerai pas la la religion des mes pères.

— Capitaine, adieu pour toujours ! s'écria Marie dont les yeux étaient déja gros de larmes.

— Pour toujours ! et cependant pour toi j'ai abandonné mes compagnons d'armes ; pour toi, j'ai été infidelle aux sermens que j'ai faits au roi de Navarre ; je suis venu ici à l'insçu de mes frères, pour veiller sur toi, pour t'arracher à la brutalité du soldat : car l'armée de Henri de Navarre est déja aux portes de la ville ; Cahors sera pris d'assaut, livré au pillage : si au milieu de l'incendie tu entends une voix qui te

Digitized by Google

crie : Marie de Vezins, je suis le capitaine Reiniés : tu n'auras plus rien à craindre, tu auras en moi un puissant défenseur : oui, oui, je te forcerai à m'aimer !

Les regards de Reiniés étaient étincelans, sa parole saccadée, et il tremblait de tous ses membres. Marie s'était assise à côté du prie-dieu, elle tenait un crucifix à la main, et n'osait lever les yeux. Tout-à-coup plusieurs détonations se firent entendre.

— Les pétards, les pétards, s'écria Reiniés...

— A l'incendie, à l'incendie, répétait la vieille Marthe en courant vers le corridor.

Reiniés mit la tête à la fenêtre, et vit des maisons en feu du côté du pont Valentré.

— Je suis à vous, mes compagnons d'armes, s'écria-t-il, et brandissant son glaive, il sortit à pas précipités....

III.

LES PÉTARDS.

L'avant-garde des réformés arriva aux portes de Cahors à une heure après minuit. Le ciel était couvert de nuages, et une petite pluie favorisa si bien leur audace qu'ils ne furent pas aperçus par les sentinelles catholiques. Le gros de l'armée survint quelques instans après. Henri de Navarre, le capitaine Saint-Martin, Roquelaure, le vicomte de Gourdon, Terride, le baron de Salignac, s'assemblèrent aussitôt en conseil. Tous les gentilshommes huguenots étaient d'avis de différer l'attaque jusqu'au lendemain : mais le roi de Navarre leur fit si bien comprendre qu'il était plus avantageux de surprendre la nombreuse garnison que le sénéchal avait réunie dans Cahors, qu'ils s'écrièrent tous dans un premier mouvement d'enthousiasme : à l'assaut, à l'assaut !

Le roi de Navarre augurant un prompt succès de cette noble intrépidité, dit au vicomte de Gourdon :

— Mon cousin Gourdon, où sont les pétards et les autres machines.

— A quelque pas d'ici, répondit le vicomte.

— Donnez vite vos ordres ; il faut qu'avant le jour nous ayons forcé les deux premières portes. Vous, baron de Salignac, faites approcher les milices montalbanaises à petits pas.

Une demi-heure après, deux pétards étaient attachés à la porte extérieure du pont : pour la première fois, on fesait usage de cette machine de guerre, et le roi de Navarre doutait encore du succès.

— Arrière, vous tous, s'écria le vicomte de Gourdon.

Il parlait encore lorqu'une violente détonation retentit avec un fracas multiplié par les échos d'alentour. L'effet des pétards fut terrible. Trois soldats furent écrasés sous des tas de pierres, et le vicomte de Gourdon se sentit atteint d'un éclat de poutre qui le blessa grièvement au front. Lorsque la fumée se dissipa, le roi de Navarre vit que la porte était rompue et renversée.

— En avant, mes amis, s'écria-t-il, aujourd'hui Henri d'Albret gagnera ses éperons.

Gentilshommes, capitaines et soldats répondirent par des acclamations à l'appel du jeune roi et se précipitèrent sur ses pas. Le baron de Salignac et Saint-Martin se firent jour jusqu'au milieu du pont, jetant dans la rivière une partie de la garde et assommant l'autre à coups redoublés. Le combat devint terrible ; les catholiques accouraient par la seconde porte, et semblaient se multiplier comme par enchantement. Les soldats du baron de Salignac, épuisés par une lutte si longue, presque tous blessés, n'opposaient plus une résistance si opiniâtre. Ceux du capitaine Saint-Martin commençaient à lacher le pied :

Le sénéchal de Vezins qui combattait à la tête des catholiques s'en aperçut, et cria au jeune bâtard de Bretenoux :

— Bretenoux, vas dire à ton père que les ennemis sont presque battus, et que j'ai besoin de deux cents hommes pour les mettre à leur poursuite.

— Vive la messe ! s'écria le jeune Saint-Alvaire, qui se battait en héros, espérant mériter par ses faits d'armes, les bonnes grâces du sénéchal.

— Vive la ligue ! répétèrent plusieurs fois les soldats catholiques.

Les huguenots reculaient déja ; la déroute allait commencer.

— Capitaine Saint-Martin, dit le baron de Salignac, je crois que nous mourrons tous sur ce pont maudit, si on ne vient pas à notre secours.

— Ecoutez, répondit le capitaine, j'entends la voix de Roquelaure, nous sommes sauvés.

Au même instant à la lueur des flammes qui consumaient les poutres de la première porte, ils aperçurent des écharpes, des panaches flottants.

— Mort à la ligue, gloire à la réforme !

— Vive le roi de Navarre !

Ces cris retentissaient encore, lorsque le baron de Salignac vit l'intrépide Roquelaure à quelques pas de lui.

— En avant, baron, Terride et le vicomte de Gourdon sont derrière nous, lui dit-il ; fesons sauter tous les papistes dans la rivière, ils recevront un dernier baptême par immersion.

Le combat recommença avec plus d'acharnement que jamais ; le sénéchal de Vezins entouré de l'élite de la noblesse du Querci, soutenait le choc avec une admirable intrépidité. On voyait les soldats catholiques et huguenots, se prendre corps à corps, lutter quelque temps sur le pont, et tomber ensemble dans le Lot. Les détonations des mousquets, le bruit qu'occasionnaient les explosions des pétards, le cliquetis des sabres, les cris de ralliement, se fesaient entendre bien avant dans la ville. La garnison catholique résista jusqu'au point du jour. Alors elle recula et laissa entre l'ennemi et elle la seconde porte du pont. Jean de Vezins qui se trouvait à l'arrière-garde, fut tout-à-coup investi par un peloton des soldats de Roquelaure. Un Capitaine le reconnut.

— A mort, s'écria-t-il, c'est le sénéchal.

Trente épées sortirent du fourreau : c'en était fait de Jean de Vezins :

Digitized by Google

— Arrière, manans, arrière, ou je fais sauter la cervelle à celui qui me désobéira.

Cette voix n'était pas inconnue aux soldats de Roquelaure; le gentilhomme couvert de sang, pâle, défiguré, se jeta au milieu du peloton :

— Le sénéchal est mon prisonnier, s'écria-t-il. Montez en croupe derrière moi, ajouta-t-il en tendant la main à Jean de Vezins.

Il piqua des deux, et les soldats huguenots lui ouvrirent un passage : on avait déjà appliqué deux pétards à la seconde porte; elle était renversée, et le huguenot passa au galop au milieu des flammes et des décombres sans être reconnu.

— Sénéchal, dit-il à Jean de Vezins, vous êtes sauvé; rentrez dans la ville; surtout ne faites pas une résistance inutile; car le roi de Navarre a juré qu'il prendrait Cahors, et nous sommes résolus à périr jusqu'au dernier.

— J'ai deux mille hommes sous mes ordres, et ils sont aussi déterminés à mourir, répondit Vezins.

— Tant pis, sénéchal; je vois bien que Cahors sera inondé de sang. Fuyez, vous dis-je; les huguenots sont à quelques pas de nous.

— Qui es-tu ? jeune homme....

— Vous le saurez plus tard.

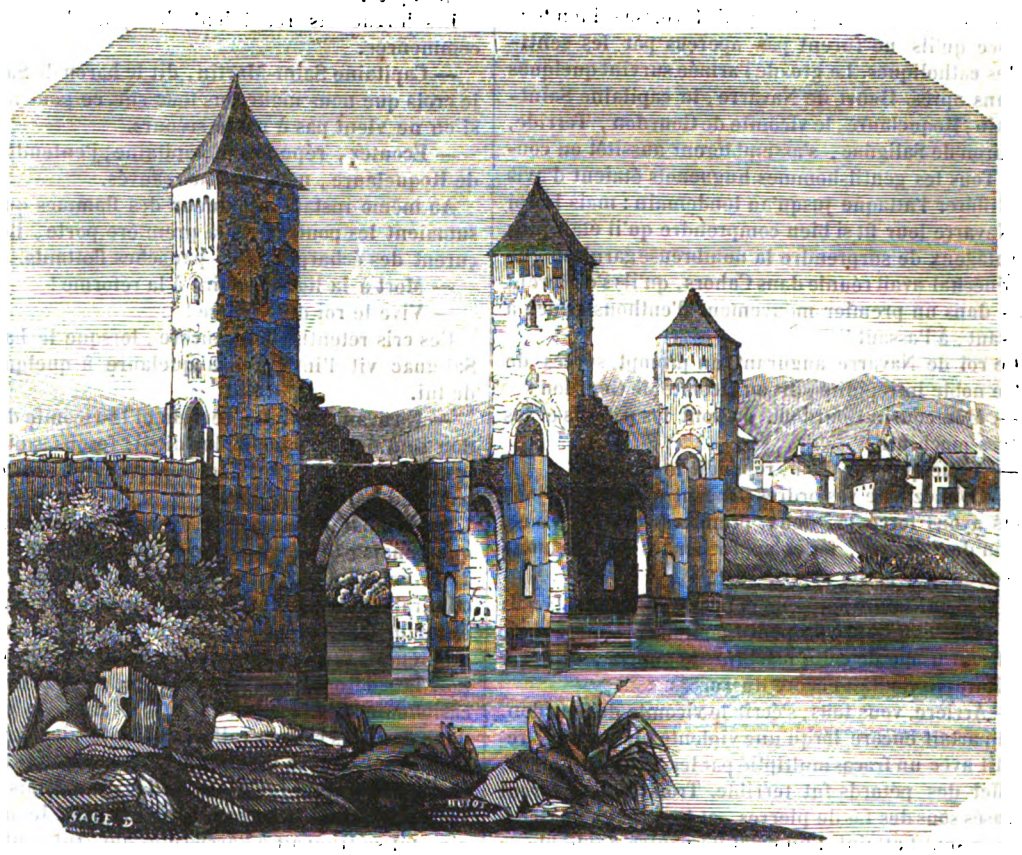
IV.

LE PONT VALENTRÉ.

Le gentilhomme huguenot s'éloigna rapidement du sénéchal et se dirigea vers le pont : Ses compagnons d'armes étaient déjà dans la ville et s'avançaient en colonne serrée. Il se cacha derrière une vieille maison pour attendre son peloton; mais son cheval, effrayé par le bruit, se cabra et l'emporta au milieu du bataillon que commandait le baron de Salignac.

— Un papiste, un papiste ! s'écrièrent les soldats.

Et chacun se disputait le prétendu prisonnier. Mais Salignac s'approcha et reconnut à l'instant le capitaine Reiniés.



PONT DE VALENTRÉ.

— Que diable faisiez-vous derrière cette maison, capitaine ?

— Je vous attendais, baron. Je n'ai pu retenir mon cheval qui m'a emporté jusqu'au faubourg, et je vous jure que les catholiques couraient après moi comme les mouches après un renard couvert de miel.

Digitized by Google

— Bien, bien capitaine, répondit le baron. Votre compagnie arrive, et, vive Dieu! nous aurons beaucoup à faire aujourd'hui!

Les réformés défilèrent l'arme au bras, s'attendant à chaque moment à une nouvelle attaque. En effet, ils étaient déjà dans la place, mais ils avaient couru les plus grands dangers, et la nombreuse garnison ne se montrait pas disposée à se rendre avant d'avoir tenté la fortune d'un nouveau combat. Les habitans de Cahors éveillés en sursaut par le tocsin et l'explosion des pétards, avaient déjà pris les armes. Les bourgeois, auparavant si timides, transformés subitement en héros, parcouraient les rues, criant que la patrie et la religion étaient en danger. A chaque pas la multitude augmentait, et l'intrépide Vezins put se convaincre que tous les quartiers opposeraient aux ennemis une vive résistance. Dans les principales rues on dressait plusieurs barricades à la hâte, tandis que le sénéchal, à la tête des deux mille soldats et secondé par les gentilshommes du Querci les plus renommés par leur valeur, courait disputer le terrain aux huguenots.

Le combat s'engagea avec un égal acharnement de part et d'autre; le roi de Navarre ramenait sans cesse les réformés à l'attaque, et le brave Vezins combattait à l'avant-garde des catholiques.

— A moi, Messieurs, cria Henri, persuadé que c'était fait de lui et de son armée, s'il ne parvenait pas à enlever la barricade. A moi, Languedoc, à moi, Navarre,

Cet appel sembla d'abord doubler le nombre des assaillans; mais les soldats de Vezins, inébranlables comme un mur d'airain, gagnaient à chaque instant du terrain. Roquelaure et le capitaine Saint-Martin, résolus à mourir ou à forcer la colonne, se précipitèrent sur les catholiques avec tant d'impétuosité que les premiers rangs furent ébranlés; l'action devint furieuse; Salignac et Saint-Martin, mis hors de combat, étaient sur le point de tomber au pouvoir des catholiques, lorsque Terride et le vicomte de Gourdon vinrent les délivrer. Henri de Navarre était à leur tête et criait sans cesse.

— A moi, mes amis, courons sur les papistes, ils ont à nous.

— Mort, mort aux papistes, s'écrièrent deux cents soldats conduits par Roquelaure.

La lutte recommença avec plus de fureur que jamais; Saint-Alvaire, Castelnau-de-Bretenoux, Saint-Chamarand, Guillaume-de-Vassal, Antoine-de-Vaillac, et plusieurs autres gentilshommes réunis autour du sénéchal, formaient une phalange sacrée qui résista long-temps aux efforts de l'intrépide Roquelaure. Le soleil était déjà couché, et la victoire était encore incertaine. Henri d'Albret désespéré parcourut tous les rangs, excitant chacun à bien faire, et puis il donna le signal d'un assaut général. Les catholiques décimés par un combat si meurtrier, plièrent cette fois; en vain le sénéchal et Gui-de-Castelnau s'efforcèrent de les rallier: ils étaient tous couverts de blessures ou épuisés de fatigue, et ils se réfugièrent dans l'intérieur de la ville. Sur le déclin du jour, les huguenots se virent maîtres de la première barricade, et ils eurent le temps de s'emparer de l'Hôtel-de-Ville où le roi de Navarre se logea avec les principaux seigneurs.

Le capitaine Reiniés, à la tête de trois cents soldats levés dans le Montalbanais, avait combattu pendant toute la journée avec un courage qui lui avait mérité les éloges du roi de Navarre et de tous ses frères d'armes. Aussi les gentilshommes huguenots, réunis à l'Hôtel-de-Ville, se demandèrent d'abord où était leur ami.

— Baron de Salignac, dit le roi de Navarre, vous étiez près du capitaine Reiniés; je vous ai vu courir dans la mêlée: Qu'est-il devenu?

— Je vous affirme qu'il n'est pas mort, répondit le baron. Je l'ai vu ici; mais il est sorti... Ne vous en mettez pas en peine; les filles de Cahors ont la réputation d'être belles, et Reiniés est aussi brave en amour qu'au combat.

— Oui, oui, répétèrent les gentilshommes huguenots.

— J'ai une faim de lièvre, disait l'un.

— Je boirais tout le vin vieux que les bourgeois de Cahors tiennent renfermé dans leurs caves, disait l'autre.

De propos en propos, l'hilarité arriva à son comble, et on oublia le capitaine Reiniés.

Ce gentilhomme, sorti de l'Hôtel-de-Ville, se dirigeait déjà vers la maison du sénéchal: il trouva les portes ouvertes, entra sans être aperçu, et courut vers l'oratoire, sûr d'y trouver Marie, sa bien aimée. La fille de Vezins était en prière au moment où Reiniés ouvrit la porte.

— C'est vous, lui dit-elle en le voyant entrer... Pourquoi m'avez-vous trompée!... Oh! vous n'osez pas me répondre... Vos mains sont teintes de sang... Vous êtes blessé... Vous venez du combat! Vous avez tiré le glaive contre mon père! Ah c'est affreux! Pourtant je vous aimais! O mon père! pardonne-moi!

— Marie, le sénéchal vit encore; il a échappé à tous les périls. Je veillais sur lui, vingt fois j'ai détourné de sa poitrine l'épée de mes frères d'armes.

— Vous l'avez sauvé, capitaine... Oh! permettez que je porte à mes lèvres vos mains qui ont détourné les coups de la mort...

Et Marie tomba aux genoux du capitaine Reiniés. Le huguenot, les habits souillés de sang, le bras gauche en écharpe, tendit la main droite à la demoiselle qui la pressa plusieurs fois contre son cœur.

— Maintenant, je vous aime bien, dit Marie en levant vers le capitaine ses beaux yeux mouillés des larmes de la tendresse filiale. Je voudrais être votre épouse, vous appartenir.

— Que viens-je d'entendre, Marie! Vous m'aimez, s'écria Reiniés en s'asseyant sur un tabouret aux pieds de la fille du sénéchal. Vos paroles ont dissipé la tristesse de mon âme! oh, pour vous, je puis mourir!

Digitized by Google

— Si vous m'aimez, capitaine, vous renoncerez à l'hérésie...

Le visage de Reiniés devint tout-à-coup sombre et menaçant :

—Je te l'ai déja dit, ma bien-aimée, pour te sauver je courberais ma tête sous la hache du bourreau, mais je ne puis renier la religion de mes pères :

—Je n'épouserai jamais un gentilhomme huguenot, répondit Marie.

La demoiselle et le capitaine gardèrent pendant quelques instans un profond silence. Marie arrosait de ses larmes un petit crucifix qu'elle tenait étroitement embrassé; Reiniés l'œil hagard, la poitrine haletante s'efforçait de comprimer son désespoir.

— Marie, dit-il en tirant un profond soupir de sa poitrine, vous venez de prononcer mon arrêt de mort. Vous appartiendrez à un autre; on vous donnera pour époux quelque bâtard de gentilhomme quercinois... Mais vous serez heureuse... Il sera de l'église catholique, apostolique et romaine.

— Grâce, capitaine! grâce pour mon faible cœur, s'écria Marie.

— Ne craignez rien, demoiselle; je ne suis pas entré dans la maison du sénéchal pour porter le déshonneur dans sa famille; je ne suis pas un lâche séducteur; j'aurai pour vous, Marie, tous les égards qu'on doit à une jeune fille. Ce n'est pas assez pour moi d'avoir arraché votre père au fer des huguenots; je veux vous sauver; hâtons-nous; il pleut, prenez votre manteau et suivez-moi.

— Je ne sortirai pas de la maison de mon père.

— Vous vous obstinez donc à mourir.

— Que me dites-vous donc, capitaine, s'écria Marie effrayée...

— Demain le quartier sera livré au pillage par les huguenots, et la maison du sénéchal du Querci deviendra sans doute la proie des flammes. Suivez-moi, je veux vous conduire en un lieu de sûreté.

— Et mon père, oh! sauvez aussi mon père!

— Le sénéchal est à la tête de la garnison : demain Cahors sera attaqué sur tous les points, et personne ne viendra vous défendre.

Marie se prosterna devant la statue de la Vierge, pria avec ardeur et se leva quelques instans après.

— Capitaine, dit-elle à Reiniés, je me livre à vous; je vous suivrai partout. Vous ne tromperez pas une pauvre fille : vous serez mon protecteur.

— Oui, Marie, répondit Reiniés en essuyant les larmes qui coulaient de ses yeux.

La vieille Marthe dormait, elle ne s'apperçut pas de la fuite de sa jeune maîtresse qui, cachée sous un large manteau de velours, suivait en tremblant le capitaine Reiniés.

V.

LES TOURS DU DIABLE.

Si on voulait ajouter foi aux superstitions populaires, le diable serait sans contredit le plus habile et le plus expéditif de tous les architectes. Combien de châteaux, de tours, de ponts, de sombres demeures pour les sorciers, n'a-t-il pas bâti d'un seul coup de truelle et de marteau. Vignole, Palladio, Michel-Ange, Perrault ne sont rien auprès de l'habile Satan. Il n'y a pas de ville qui ne possède un chef-d'œuvre sorti de la main du roi des enfers. Ici, c'est un rocher qu'il creusa un jour pour y cacher ses trésors; là, c'est un château où les magiciens font le sabbat; ailleurs, un vieux manoir devant lequel les villageois n'osent passer sans faire le signe de la croix : en un mot, la superstition a divisé le monde en deux parts : l'une pour Dieu, l'autre pour le diable.

Si vous allez à Cahors visiter les vieilles tours du pont Valentré, demandez, au premier vigneron que vous rencontrerez, qui a construit le pont. Il commencera par se signer, et vous répondra : — Le diable, monsieur, le bâtit en deux heures, pour faire passer la rivière à une armée de sorciers. Si vous souriez d'incrédulité, il vous montrera un petit espace vide à une des arches du pont.

— Voyez, monsieur, vous dira-t-il: une pierre manque à cette arche; en vain les plus habiles architectes ont voulu la remplacer; ils n'ont pu y réussir; pendant la nuit le diable l'enlève, et l'arche reste toujours inachevée.

L'origine de cette croyance, à la fois si ridicule et si bien accréditée dans l'esprit du peuple, ne remonte pas au-delà du treizième siècle. Cahors était alors comme il l'est aujourd'hui en proie à la rapacité des usuriers. Vers l'an 1330, ils se rendirent si odieux que l'évêque, de concert avec le sénéchal et les consuls, résolut de leur infliger de fortes amendes. Les cahursins, nom qu'on donnait aux usuriers; les cahursins opposèrent d'abord quelque résistance; mais forcés de se soumettre, ils payèrent de bonne grâce, et le produit des amendes s'éleva à une somme considérable pour le temps. Elle fut consacrée à la construction du pont Valentré, que le peuple appelle toujours le pont du Diable, pour rappeler qu'il fut bâti avec les deniers arrachés injustement à la veuve et à l'orphelin. Ce pont en grosses pierres du pays supporte trois tours massives qui ne se font remarquer que par leur irrégularité pittoresque et leurs murailles grisâtres.

J'ai déja dit avec quelle intrépidité les catholiques repoussèrent d'abord les huguenots qui eurent beaucoup de peine à forcer les trois portes du pont Valentré. Henri de Navarre, maître de l'Hôtel-de-Ville, laissa seulement quelques sentinelles à la garde des tours.

Le capitaine Reiniés et Marie de Vezins, après avoir parcouru plusieurs rues étroites et tortueuses, arrivèrent à la première porte du pont. Il pleuvait beaucoup, la nuit était très-sombre, et la fille du sénéchal effrayée, demanda à Reiniés :

— Capitaine, où me conduisez-vous? Je me suis fiée à votre parole, et vous seriez un infâme si vous me trompiez.

— Ne craignez rien, mademoiselle; je vous conduis en lieu de sûreté; lorsque les jours de péril seront passés, je vous ramènerai à la maison du sénéchal votre père.

Digitized by Google

— Qui vive ? cria au même instant la sentinelle qui veillait à la première porte.

— Navarre, répondit Reiniés.

— On ne passe pas ; tu es un papiste.

Reiniés s'approcha du soldat huguenot, lui parla à l'oreille, et la sentinelle, s'inclinant respectueusement, laissa le passage libre.

— O mon Dieu, je suis perdue ! s'écria Marie.

— Vous êtes sous ma sauve-garde, répliqua Reiniés.

Au même instant il frappa à la porte de la seconde tour ; elle était entr'ouverte ; il prit Marie entre ses bras et monta l'escalier tortueux. Après une ascension d'une cinquantaine de marches, il aperçut quelques rayons de lumière à travers les fentes d'une vieille porte. Il souleva un lourd marteau, et une jeune fille se hâta d'ouvrir.

— C'est vous, mon père, s'écria-t-elle ?.,

— Non, non, répondit Reiniés.

Et il fit asseoir sur un vieux fauteuil Marie presque évanouie de frayeur.

— Rassurez-vous, mademoiselle, lui dit-il; maintenant vous n'avez plus rien à craindre.

— Où suis-je ? grand Dieu ! s'écria la fille du sénéchal.

— Demain je viendrai vous voir, dit Reiniés en s'inclinant ; je vous ramènerai à la maison de votre père.

Le capitaine ouvrit la petite porte et disparut dans l'escalier. Marie n'osait d'abord lever les yeux ; mais une voix de femme, douce comme celle d'un ange, dissipa bientôt toutes ses craintes. Elle vit assise à ses côtés une jeune fille d'une beauté ravissante, vêtue d'une robe de deuil ; ses cheveux noirs, retenus par un bandeau, tombaient en deux tresses sur ses épaules ; et son costume, un peu suranné, dénotait qu'elle n'avait jamais fréquenté le monde. Marie la regarda d'abord avec méfiance ; mais elle se repentit bientôt de son premier mouvement de fierté, et lui dit, en se penchant affectueusement pour mieux se faire entendre :

— Mademoiselle, où sommes-nous ? Etes-vous prisonnière comme moi ?

— Vous êtes libre, répondit la jeune fille.

— Je ne suis pas dans un cachot, s'écria Marie de Vezins ?..

— Non, mademoiselle, vous êtes dans la tour du Diable.

— La tour du Diable ! s'écria Marie, en se signant à plusieurs reprises... Qui êtes-vous donc ?

— Vous ne le saurez pas.

Les deux filles entendirent tout-à-coup une voix qui chantait ce refrain alors populaire dans les armées de la ligue :

Exterminons les parpaillots,
Et ces damnés de huguenots !
Vive la ligue !
Navarre, petit roitelet,
Nous te prendrons au lacet.
Vive la Sainte-Union !

— Silence, silence, dit la jeune fille en s'approchant de Marie.

Au même instant la fille du sénéchal vit entrer un homme dont les cheveux commençaient à blanchir.

— Jacques, Christophe, cria-t-il avant de fermer la porte, hâtez-vous donc; quand on a abattu six têtes de gentilshommes dans une matinée, on a besoin de prendre un bon repas.

— Oui, maître ; répondirent deux jeunes gens.

— Posez vos haches, enfans ; vive-dieu leur tranchant doit être émoussé; ces gentilshommes huguenots ont le cou dur comme de vieux cygnes. Magdelaine, Magdelaine, où es-tu ?

— Ici, mon père; répondit la jeune fille.

— Apporte nous une grande cruche de vin et cinq livres de bœuf; une pour moi, deux pour Jacques et deux pour Christophe.

— Bien, bien, maître; s'écrièrent les deux jeunes gens en retroussant leurs manches teintes de sang.

Le bourreau et ses deux ignobles serviteurs mangèrent d'abord avec tant d'avidité qu'ils n'apperçurent pas Marie de Vezins qui tremblait de tous ses membres.

— Il faut avouer, mes jeunes louveteaux, dit le bourreau en passant ses doigts dans sa barbe blanche que le combat a été sanglant. Le sénéchal a bien mérité de la patrie.

— Oui, répondit un des jeunes gens; aussi Jean de Vezins a été tué par le baron de Salignac.

— Dis-tu la vérité ?

— Oui maître; je vous jure que j'ai vu les soldats de Gui de Castelnau Bretenoux qui portaient son cadavre.

— Mon père est mort ! s'écria Marie d'une voix déchirante.

— Qu'est-ce ? dit le bourreau en prenant la lampe de cuivre qui brûlait sur la table... Une demoiselle, une fille de gentilhomme dans une tour; ajouta-t-il quand il apperçut Marie.

— Grâce pour mademoiselle de Vezins, s'écria Magdelaine.

— La fille du sénéchal du Querci ! Par le tranchant de ma hache, je me vengerai des injures de monseigneur votre père, mademoiselle de Vezins. Christophe donne-moi mon grand coutelas.

Marie persuadée que sa dernière heure était arrivée, se mit à genoux et commença sa prière pour recommander son ame à Dieu. Le fer était levé; le bourreau avait repoussé Magdelaine sa fille qui voulait embrasser ses genoux ; ses deux valets attendaient en silence et Marie immobile priait avec ardeur

— Je suis un fou, s'écria tout-à-coup le bourreau en jetant son coutelas, et riant à gorge déployée; j'allais tuer une jolie demoiselle... Approchez, mes louveteaux, je vous abandonne la fille du sénéchal.

Un des valets s'avança pour serrer Marie dans ses bras; la jeune fille se précipita vers une des fenêtres de la tour.

Digitized by Google

— Arrête, monstre, s'écria-t-elle; ou je me jète dans la rivière.

— Patience, patience, enfants, dit le bourreau; à demain, mademoiselle de Vezins sera plus soumise.

Il vida encore une cruche de vin avec les deux valets, et ils allèrent dormir dans une chambre voisine.

— Vous êtes donc la fille du bourreau, dit Marie à Magdelaine....

— Oui, mademoiselle; je suis condamnée à passer toute ma vie dans cette prison.

— Je veux sortir, Magdelaine; je veux revenir à la maison de mon père. Je vous en conjure, ne vous opposez pas à ma fuite.

— La pluie tombe par torrents, et les portes de la ville sont gardées par les huguenots.

— Je saurai braver tous les périls: demain votre père me tuerait.

— Descendons, s'écria Magdelaine; vous n'avez pas un instant à perdre.

Elle alluma une petite lanterne, et descendit avec elle le grand escalier de la tour.

— Maintenant! lui dit-elle en pleurant, que tous les anges du ciel vous protègent, et si jamais vous êtes heureuse, n'oubliez pas Magdelaine, la fille du bourreau!

Marie de Vezins prit la lanterne et disparut dans les détours du pont Valentré.

VI.

LES TROIS JOURS.

Les bourgeois de Cahors voyant le roi de Navarre maître de l'hôtel de ville, profitèrent de la nuit pour perfectionner leurs barricades et en augmenter le nombre. Le lendemain 30 mai, on se battit du matin au soir avec un égal avantage, et les huguenots eurent beaucoup de peine à conserver leurs postes. En vain le roi de Navarre et le vicomte de Gourdon firent des prodiges de valeur pour repousser les catholiques. Ils furent arrêtés par une barricade que défendait le collége de Pellegri; l'élite de la bourgeoisie les accablait d'un feu terrible et continuel, et jamais Henri d'Albret ne courut de plus grands périls. Il voyait tomber ses plus intrépides gentilshommes; en butte lui-même aux balles, aux traits et aux pierres qu'on lui jetait des fenêtres, dans des rues où quatre hommes pouvaient à peine marcher de front, il ne voulut pas abandonner le poste d'honneur et marcha toujours à la tête de ses gens. Dès le second jour, le découragement commença à se faire sentir dans l'armée catholique. Jean de Vezins, Castelnau de Bretenoux, Saint-Alvaire, tinrent une assemblée dans le couvent des chartreux; mais leurs discours ne purent réveiller l'enthousiasme des bourgeois.

— Messeigneurs, dit le consul Landes, j'ai reçu cinq blessures dans les divers combats que nous avons livrés: j'ai fait mes preuves de courage.... Et bien, je vous jure que nous agissons mal en nous obstinant à repousser les huguenots; ils sont maîtres de la moitié de la ville; il n'y a déjà eu que trop de sang répandu. Rendons-nous; le roi de Navarre n'est pas intraitable.

Des murmures désapprobateurs se firent entendre dans l'assemblée.

— Comme vous voudrez, messeigneurs; quant à moi, j'ai reçu deux coups de feu à la cuisse, un éclat de pierre m'a cassé le bras gauche; je puis aller me reposer sans doute.

— Oui, oui, s'écrièrent les gentilshommes et les bourgeois.

Guide Castelnau Bretenoux fit tant par son éloquence fougueuse, que tous les assistants s'écrièrent qu'il fallait chasser les huguenots ou s'ensevelir sous les ruines de la ville.

Le lendemain 31 mai, la lutte recommença sur tous les points comme la veille: mais les protestants se portèrent en plus grand nombre vers le couvent des chartreux, dont ils s'emparèrent après un choc des plus terribles. Maîtres de ce poste important, ils coururent à la barricade du collége de Pellegri qui opposait toujours aux huguenots sa barrière insurmontable. La nuit seule put séparer les combattans qui veillèrent de part et d'autre jusqu'au point du jour. Les catholiques chantaient les hymnes de l'église romaine, et les huguenots répétaient les psaumes de David, traduits par le poète Clément Marot.

Le soleil ne paraissait pas encore au-dessus de l'horizon, lorsque les trompettes de Navarre sonnèrent la charge.

— En selle, mes cousins, s'écria Henri; aujourd'hui il faut en finir avec ces enragés de papistes... La victoire ou la mort.

— Navarre, Navarre! crièrent les gentilshommes et les soldats. Aussitôt l'attaque recommença à la barricade du collége de Pellegri. Le brave de Vezins qui commandait ce poste se défendit avec l'intrépidité d'un héros; cependant, après quelques heures de combat, la barricade fut emportée à la pointe de l'épée. Le collége, sommé de se rendre, répondit aux propositions du roi de Navarre par une terrible décharge de tous ses mousquets. Le capitaine Reinès grièvement blessé à la poitrine, saisit tout à coup son épée à deux mains, et parvint à se faire jour jusqu'à la porte du collége.

— Une torche, une torche, s'écria-t-il; et tous les renards seront grillés dans leur tanière.

Les soldats se précipitèrent en foule sur ses pas, et dans quelques instans les flammes dévorèrent la grande porte du collége. Les catholiques effrayés mirent bas les armes, et le seigneur de Vaillac sortit pour traiter avec le baron de Salignac.

Pendant qu'on discutait sur les conditions, le bruit se répandit subitement qu'un puissant secours était venu aux catholiques. Le roi de Navarre qui combattait dans une rue adjacente au collége de Pellegri, vit ses soldats environnés d'ennemis et cernés de toutes parts.

— Retirez-vous, sire, lui dit Roquelaure; le péril est imminent, laissez-nous; je vais tenter de culbuter

Digitized by Google

les papistes, de concert avec Reiniés et le capitaine Saint-Martin.

— Non, non, s'écria Henri; je veux mourir ou vaincre avec vous.

Sourd aux exhortations de ses amis, il se jetta dans la mêlée, disputant le terrain pied-à-pied. Sa fermeté ranima le courage des soldats; néanmoins quelques uns des plus timides prirent la fuite et se dirigèrent vers le pont Valentré. Mais ils trouvèrent Chouppes qui arrivait à la tête de la compagnie du vicomte de Turenne. Les fuyards s'arrêtèrent.

— Où courez-vous, laches; s'écria Chouppes en tirant les deux pistolets des arçons?...

— Le roi est mort s'écrièrent les plus effrayés.

— De par le Dieu vivant, vous mentez, laches; cria Chouppes: retournez sur vos pas, ou je fais sauter la cervelle au premier d'entre vous qui s'obstinera à une fuite honteuse. Nous avons fait quatorze lieues depuis ce matin, et ce n'est pas pour nous reposer dans les hotelleries de Cahors.

L'intrépide Chouppes rammena tous les fuyards au combat; mais quand il arriva, la victoire était gagnée. En débouchant dans une petite rue, il reconnut le roi de Navarre à son plumet blanc! il courut vers lui, et s'écria en portant sa main droite à ses lévres.

— Sire, jamais plus vaillante main ne porta le glaive royal.

— La journée a été bonne, mon brave Chouppes, répondit Henri; c'est dommage que vous n'ayez pas assisté à la danse. Ventre-Dieu, les papistes se sont battus comme des enragés.

— Malheur! malheur! criait Chouppes; je disais bien que je ne serais pas assez heureux pour arriver à temps.

— Consolez-vous, mon cousin; je pourrai bien vous régaler encore de quelques petites escarmouches.

Pendant qu'ils s'entretenaient ainsi, le capitaine Saint-Martin vint dire au roi que les catholiques se battaient encore dans plusieurs rues. Henri fit alors plusieurs détachemens de son armée pour attaquer les catholiques sur tous les points à la fois. Ce moyen lui réussit; on se rendit maître de la grande barrière qui défendait la grande rue, et les bourgeois consternés de ce hardi coup de main s'enfermèrent dans leurs maisons se fiant à la clémence du vainqueur. Avant le coucher du soleil, la ville de Cahors était au pouvoir des huguenots.

VII.

LA SAINTE COIFFE.

Le roi de Navarre et les principaux chefs firent tous leurs efforts pour comprimer l'impétuosité de leurs soldats. Mais la fureur des hérétiques n'écoutait plus rien; ils se jetèrent dans les maisons, égorgèrent les femmes, les enfants, les vieillards, incendièrent les couvents, et livrèrent Cahors à la triste destinée d'une ville prise d'assaut.

— Mort aux papistes, criaient les huguenots; vengeons nos frères égorgés dans la nuit de la Saint-Barthélemy.

Ces cris se répétaient de rang en rang, et le carnage fut épouvantable; on ne voyait dans les rues que des cadavres mutilés, et pendant deux jours on n'entendit dans la ville que des gémissemens, le tocsin qui sonnait à tous les clochers, et le fracas des maisons qui s'écroulaient dévorées par l'incendie. Les églises furent profanées et pillées; les soldats entrèrent dans les sanctuaires, enlevèrent les vases sacrés et jetèrent les hosties aux vents.

Une seule relique vénérée de temps immémorial dans Cahors échappa à la profanation générale.

Aux jours du paganisme, chaque ville avait sa divinité tutélaire, son arche sainte, son palladium. Lorsque le christianisme eut détrôné les faux dieux, la tendance religieuse changea tout-à-coup et de but et d'objets. Les saints Martyrs, la Vierge Marie furent choisis par les grandes cités pour leurs patrons particuliers: leurs reliques furent exposées a la vénération des fidèles. Quelques villes privilégiées possédèrent des fragmens de la vraie croix, des épines de la couronne qui ceignit le front du Christ. La capitale du Querci vénère encore la sainte coiffe qui fut donnée à un évêque de Cahors par le roi saint Louis; d'autres disent par Charlemagne.

A l'époque du siége de la ville par l'armée du roi de Navarre, la sainte-coiffe était enfermée dans une châsse de peu d'apparence. Les calvinistes en pillant la cathédrale la respectèrent comme un objet de peu de valeur: la châsse poussée et repoussée par les soldats qui entraient en foule s'ouvrit, et la précieuse relique fut foulée aux pieds par les profanateurs.

Cathala-Coture, dans son *histoire du Querci*, raconte, avec quelques détails, la conservation miraculeuse de la sainte coiffe.

« La Providence, dit l'historien dans son récit, à la » fois simple et naif, voulut cependant conserver la » sainte-coiffe si vénérée dans la ville de Cahors.

« Les uns disent qu'une pauvre femme ayant vu » qu'après avoir rompu la châsse ou la sainte-coiffe » était enfermée, on l'avait jetée avec mépris et fou- » lée aux pieds; elle la ramassa, la cacha dans son » tablier, et la rendit au chapitre qui lui fit une pen- » sion toute sa vie. D'autres assurent, c'est une tra- » dition conservée dans la famille de Hauteserre, *que* » *Giron-Dadine de Hauteserre*, ayant été du petit » nombre des chefs que les protestans purent sauver » de la fureur des soldats, resta prisonnier du comte » de Gourdon, qui le faisait garder avec soin, dans » l'espoir d'en avoir une grosse rançon, et qu'un de » ses domestiques ayant trouvé le moyen de s'intro- » duire dans la prison où il était détenu, après lui » avoir fait le détail des horreurs qu'il venait de voir, » lui dit qu'une vieille femme avait trouvé *la sainte-* » *coiffe* qu'elle voulait vendre. Dadine le renvoya » promptement, avec ordre d'aller dans sa maison, » et, s'il y avait encore quelque chose de le donner à » cette femme. Ce domestique obéit, et ayant trouvé

Digitized by Google

» un peu de blé, il l'échangea avec la relique qu'il » apporta à son maître. Dadine la cacha dans son sein, » et par son secours il sortit de la prison et de la ville » sans obstacle. Franchissant à pied les montagnes » difficiles, il se rendit à sa maison de *Hauteserre*, » d'où il porta la *sainte-coiffe* à *Lusech*, petite ville » à deux lieues de là, et la remit entre les mains du » chapitre qui s'y était réfugié. »

« De quelque façon que la chose soit arrivée, ajoute » Cathala-Coture, il paraît que cette précieuse relique » fut conservée par une espèce de miracle; le chapitre » la fit renfermer, quelques années après, dans une » châsse d'argent, sur laquelle pour conserver la mé- » moire et fixer l'époque de l'événement, on grava » cette inscription :

Sanctum capitis D. ni X qi.
Sudarium urbe ab huguenotis
Perduell, captâ, et ecclesiæ
Ceimilio direpto 4° kl. jun
1580 *Divinitus conservatum*
Ant. san Sulpicio epo et comite
Cadurco, canonici arcula condebant
Argentea. 1583. (1)

Tel est à peu de chose près l'historique de la sainte-coiffe qui attire chaque année à Cahors une foule de dévots des extrémités du département, aux fêtes de la Pentecôte.

VIII.

L'INCENDIE.

Je disais donc que les huguenots, maîtres de Cahors, remplissaient cette malheureuse ville de carnage et d'horreur, sans distinction d'âge ni de sexe. Le sac durait depuis plusieurs jours, lorsque le roi de Navarre parvint à calmer la rage des soldats. Le capitaine Reiniés avait donné des marques si éclatantes de sa valeur que tous les gentilshommes calvinistes d'un accord unanime vantaient ses beaux faits d'armes. Réunis dans une hôtellerie, ils se délassaient des fatigues de quatre jours de combat, et chacun racontait les dangers qu'il avait bravés. Reiniés assis à l'extrémité de la table gardait un profond silence.

— Capitaine Reiniés, s'écria le vicomte de Gourdon, je bois à vous, parce que vous êtes le plus intrépide gentilhomme qui ait combattu sous les drapeaux du roi de Navarre.

— Au capitaine Reiniés, répétèrent tous les gentilshommes.

Reiniés s'inclina affectueusement en entendant les *bravos* de ses compagnons d'armes; puis profitant du moment où ils étaient attentifs à un récit du baron de Salignac, il sortit sans être aperçu.

— Marie! Marie! répétait-il à chaque instant.

Et il se dirigeait à pas précipités vers le pont Valentré : Arrivé à la porte de la tour du milieu, il monta l'escalier comme il l'avait fait trois jours auparavant. Le bourreau était sorti; il ne trouva que Magdelaine sa fille.

— Fille du bourreau, s'écria Reiniés en entrant, où est la demoiselle qu'j'ai confiée à ta garde?..

— A moi, seigneur!..

— N'ai-je pas conduit ici Marie de Vezins?

— Il y a trois jours, répondit Magdelaine en tremblant.

— Où est-elle? s'écria Reiniés impatient.

— Elle n'est plus ici, seigneur.

— De par le Dieu vivant! tu me diras où elle est, ou je te précipite dans la rivière.

Et le capitaine étreignit la pauvre Magdelaine de son bras de fer.

— Seigneur chevalier, dit la fille du bourreau, Marie de Vezins est sortie de cette tour quelques heures après votre départ. Magdelaine, répétait-elle en pleurant, je ne puis rester plus long-temps ici. Oh! laissez-moi sortir, je veux revenir à la maison de mon père. Moi, fille du sénéchal, enfermée dans la tour du bourreau! J'aime mieux mourir... Seigneur, je n'ai pu résister à ses larmes, et elle est partie.

— Qu'entends-je, grand Dieu! s'écria Reiniés... Ma bien aimée vit-elle encore!!

Un instant après, le capitaine avait traversé le pont et courait vers la maison du sénéchal. Il trouve le quartier investi par les soldats du vicomte de Gourdon.

— Qu'y-a-t-il donc, mes amis, s'écria Reiniés, en s'approchant de deux cornettes?.. Les papistes résistent-ils encore?

— Non, seigneur, répondit le jeune Laval, mais on dit que Jean de Vezins est caché dans sa maison, et pour que le vieux renard sorte de son terrier, nous y avons mis le feu.

Tout-à-coup un tourbillon de flammes s'éleva dans les airs, la maison était en proie à un violent incendie. Les huguenots poussèrent des cris de joie en voyant les toits s'abîmer et des pans de murailles s'écrouler avec fracas. Le capitaine Reiniés aperçut à une des fenêtres Marie qui agitait un mouchoir blanc.

— C'est elle! c'est elle! s'écria-t-il en gémissant... Grand Dieu donne-moi la force et le temps de la sauver.

— Où va donc le capitaine Reiniés, disait l'un?

— C'est son secret, disait l'autre.

— Reiniés est au milieu des flammes! s'écria le vicomte de Gourdon.

En effet, tous les soldats huguenots virent le capitaine qui tenait une jeune fille dans ses bras.

— Sauvons le capitaine, s'écria le vicomte de Gourdon.

Et il entraîna sur ses pas une centaine de soldats les plus intrépides. Quand ils arrivèrent à la porte de de la maison, ils trouvèrent Reiniés, dont les habits

1 Le saint suaire qui enveloppa la tête de N. S. J.-C. La ville ayant été prise par les huguenots, le sanctuaire de l'église pillée fut conservée miraculeusement le 4 des calendes de juin 1580. Les chanoines firent construire cette châsse d'argent en 1585, Ebrard de Saint Sulpice étant évêque et comte de Cahors.

Digitized by Google

et les cheveux avaient été brûlés, et qui tenait dans ses bras une jeune fille mourante.

Les yeux fixés sur le pâle visage de sa bien-aimée, il ne vit pas d'abord ses compagnons d'armes qui l'entouraient.

— Capitaine, lui dit le vicomte de Gourdon, suivez-moi; l'incendie gagne de moment en moment. Vous n'êtes pas en sûreté ici!

— Oh laissez-moi, vicomte, répondit Reiniés en pleurant. Je veux recevoir le dernier soupir de ma bien-aimée.

— Oui, je meurs, répondit Marie, en soulevant péniblement sa tête. Reiniés, je n'ai jamais aimé d'autre gentilhomme que toi. Je suis ta fiancée; mon amour ne mourra pas; dans le ciel je prierai pour toi.

La parole expira sur les lèvres de la jeune fille.

— Sauve mon père, ajouta-t-elle, en rendant le dernier soupir.

IX.

REPRÉSAILLES.

Marie venait d'expirer lorsqu'un vieillard apparut subitement, l'épée à la main.

— Où est ma fille! où est ma fille! cria-t-il d'une voix déchirante...

— Ici, répondit le capitaine Reiniés, en montrant du doigt le cadavre de Marie, qu'il tenait toujours étroitement embrassé.

— Morte! Grand Dieu! s'écria le vieillard en s'arrachant les cheveux.

— Je l'aimais, dit Reinier; j'ai tout fait pour la sauver, l'enfer a été plus puissant que moi.

— Huguenots, tuez-moi, puisque je n'ai plus de fille, s'écria Jean de Vezins!..

— C'est le sénéchal, répétèrent les soldats du vicomte de Gourdon, mort au papiste.

Et cinquante épées étaient levées sur la tête du vieillard.

Le capitaine Reiniés lui fit un rempart de son corps, et quand le premier accès de fureur fut calmé, il dit au vicomte de Gourdon :

— Vicomte, je demande que le sénéchal du Querci ait la vie sauve, et qu'il me soit permis de le conduire hors des portes de la ville.

— Qu'il soit fait comme vous le désirez, répondit le vicomte, que la scène dont il venait d'être témoin avait attendri jusqu'aux larmes.

— Ce n'est pas tout, vicomte, je vous confie le cadavre de ma bien-aimée. Jurez-moi que vous empêcherez vos soldats de profaner ce corps de vierge.

— Je le jure, capitaine.

— Voilà deux chevaux, monseigneur le sénéchal, dit Reiniés en aidant Jean de Vezins à monter. Maintenant suivez-moi, ajouta-t-il, en piquant des deux.

Au-delà du pont vieux, il mit pied à terre, et serrant la main droite du sénéchel, il lui dit :

— Seigneur, depuis long-temps j'aimais votre fille; Dieu m'est témoin de tout ce que j'ai fait pour la sauver.

— Qui es-tu donc, généreux gentilhomme?

— Reiniés.

— Ce nom ne m'est pas inconnu, répondit Jean de Vezins, en cherchant à se rappeler tous ses souvenirs..

— Seigneur sénéchal, s'écria Reiniés, vous m'avez arraché au fer des assassins de la Saint-Barthélemi; c'est aujourd'hui le jour des représailles; je vous sauve du massacre de Cahors!...

J. M. Cayla.

EMIGRATION ANNUELLE DES MONTAGNARDS DU MIDI.

Aux premiers jours du mois de mai, lorsque les oies sauvages, rangées en colonnes triangulaires passent au-dessus de nos campagnes et reviennent du midi au nord; il s'opère aussi une émigration d'hommes dans quelques-uns de nos départemens méridionaux. Les habitans trop nombreux ne trouvant pas dans la stérilité du sol des ressources suffisantes à leurs besoins, s'exilent volontairement, tous les ans, et vont chercher loin de leurs foyers ce que leur a refusé la nature trop avare.

Qui n'a pas rencontré sur les grandes routes qui sillonnent la France quelque bande joyeuse de montagnards émigrans? Qui ne les a pas entendu répéter en chœur les vieilles ballades du pays, pour se délasser des fatigues de leur long voyage? Les paysans de la Creuse, les Auvergnats, les tribus nomades sorties des gorges des montagnes de la Lozère, se dispersent dans toute l'Europe comme des oiseaux de passage; Paris, l'Espagne, l'Italie, voient chaque année des caravanes d'ouvriers arriver en chantant, se disséminer dans les campagnes pour faire la moisson, entrer dans les grandes villes pour s'y livrer aux plus pénibles travaux. Rien n'est impossible pour ces hommes de fer : les uns taillent les pierres destinées à bâtir les palais des grands seigneurs; les autres marchent courbés du matin jusqu'au soir sous le poids d'énormes fardeaux. Ces hommes de peine et de dévouement semblent se multiplier, et on les trouve partout où le denier du pauvre est promis à leurs longues sueurs.

Ces émigrations annuelles remontent aux temps les plus reculés; depuis plusieurs siècles les paysans de la Creuse et les montagnards de l'Auvergne remplissent à Paris le pénible métier de maçons et de porteurs d'eau; de temps immémorial, l'Espagnol indolent attend chaque année les laborieux habitans de la Lozère pour suppléer à sa paresse.

Digitized by Google

La stérilité du sol, les communications difficiles et très-dispendieuses, l'agriculture stationnaire et même arriérée, forçaient autrefois comme aujourd'hui les montagnards émigrans à s'exiler huit mois de l'année pour subvenir aux besoins de leurs familles. Mais depuis que le nouveau système d'impôt est venu ravir à ces contrées si pauvres, tous leurs capitaux métalliques, les émigrations sont plus nombreuses, parce que les paysans avec le travail le plus opiniâtre, et la plus stricte économie, ne pourraient échapper aux tourmens de la misère. Le département de la Creuse fournit aujourd'hui le plus grand nombre d'ouvriers; aussi parlerons-nous avec détail de ses émigrations qui offrent partout les mêmes résultats.

L'exil annuel de la classe ouvrière qui habite le département de la Creuse est immémorial. Remonter à l'origine des émigrations, serait se jeter dans le cahos ténébreux des siècles les plus reculés. Aussi nous contenterons-nous d'une statistique claire et succincte des différentes modifications qu'elles ont pu subir.

M. Partouneaux, ancien secrétaire-général de la Creuse, a composé sur les émigrations de ce département, un traité dont nous citerons les principaux passages, en y joignant les observations que nous avons été à portée de faire nous-mêmes sur les lieux.

« On compte parmi les émigrans, dit M. Partouneaux, des maîtres et des ouvriers. Les maîtres entreprennent les ouvrages; les ouvriers ne font que les

PAYSANS DE LA CREUSE.

exécuter à la journée. Tout ouvrier qui, se sentant capable de diriger lui-même des travaux, se charge de quelque entreprise, et prend un certain nombre de journaliers à ses gages, devient maître par ce seul fait. Néanmoins, ce n'est qu'après plusieurs campagnes, après avoir amassé quelque argent, et exercé pendant nombre d'années l'état de journalier, qu'il peut s'élever à celui d'entrepreneur.

« L'ouvrier n'a pas d'âge fixe pour émigrer; l'époque de son entrée en campagne dépend de sa constitution, et du degré de cupidité de ses parens, plutôt que de son âge.

« Il en est peu qui s'éloignent de leurs foyers avant l'âge de quinze ans; et cet âge est généralement trop précoce encore, vu la faible constitution des enfans dont la mauvaise nourriture arrête le développement.

Le père les confie, ou plutôt les loue à un maître ouvrier de la commune, pour la campagne qui dure ordinairement neuf mois. Les gages de la première campagne sont de 50 à 75 francs, et subordonnés à la force des enfans, sur lequel les autres ouvriers du village exercent, en l'absence du père, une utile et sévère surveillance. Il faut avouer que cette autorité passagère n'est jamais injuste et oppressive; le maître ouvrier se rapproche autant que possible de la régence paternelle.

C'est un triste spectacle qu'une scène de départ; on pleure, on s'embrasse; la mère surcharge son enfant de bénédictions; l'épouse recommande son mari à la vierge et aux saints; en un mot, les habitans qui restent au village fêtent les émigrans pendant les jours qui précèdent le départ de la caravane. De leur côté,

Digitized by Google

les ouvriers qui sont chefs de famille, assurent à leurs femmes et à leurs enfans les moyens de vivre pendant leur absence. Ordinairement, ils chargent un propriétaire voisin de leur fournir le blé et les autres objets nécessaires; les plus riches leur laissent de l'argent. Au retour, tous les engagemens contractés par les familles sont fidèlement remplis.

« Les ouvriers émigrans voyagent par petites troupes de quatre à douze; ces caravanes peu nombreuses au moment du départ, se rencontrent souvent en route, et marchent ensemble, mais sans se confondre. On en rencontre quelques-unes qui vont ainsi réunies jusqu'au nombre de trois cents individus.

« Accoutumés dès leur enfance à la plus sévère parcimonie, les ouvriers ne dépensent presque rien dans leurs voyages. Ils partent de grand matin, suivent rarement, quand ils sont à pied, les grandes routes qui allongeraient leurs courses; mangent du pain, et dans la journée marchent douze à quinze heures, font douze à quinze lieues, et se réfugient le soir dans les plus modestes auberges. Ils terminent souvent leur souper en dansant au son d'une musette dont ils sont presque toujours accompagnés. Ces pauvres aventuriers en s'exilant momentanément de leur patrie, ne veulent pas en oublier les chants et les divertissemens. Le son de la musette est pour eux comme le *ranz des vaches* pour un berger de la Suisse qui ne voit plus ses châlets et ses glaciers.

« Le maître qui dirige la troupe, sans qu'elle soit pour cela soumise à aucune discipline, fait le prix du repas et fixe ce qui sera fourni. Le frugal souper, composé d'une soupe et d'un peu de viande, coûte cinq, six, huit sous à chaque convive, qui reçoit en outre dans la grange ou dans l'écurie, un asile pour la nuit.

« Les émigrans, quoique portés à une parcimonie qu'on pourrait, avec raison, qualifier du nom d'avarice, ne voyagent pas toujours à pied; quand des travaux urgens réclament leur prompte arrivée, ils voyagent gaiment en poste par bandes de vingt à trente individus. Ils louent des charrettes attelées de deux et quelquefois trois chevaux, et font ainsi vingt-cinq lieues par jour. Egayés par l'espoir d'un gain presque certain, pensant déjà au plaisir qu'ils éprouveront en revoyant, après neuf mois d'absence, leurs parens, leurs femmes, leurs enfans, ils fredonnent les modestes chansons du village, tandis que les garçons s'entretiennent de la beauté de leurs fiancées qui attendent impatiemment l'hiver, saison traditionnellement consacrée à la célébration des mariages.

« Si les ouvriers n'ont pas, avant le départ, des travaux assurés, soin qui regarde ordinairement les maîtres, toujours connus dans les lieux de destination, ils se hâtent d'explorer le pays où ils veulent se fixer, et de former des entreprises. S'ils ne peuvent travailler ensemble, ce qui arrive souvent quand ils sont obligés de se disséminer dans les campagnes, ceux qui les emploient les logent et les nourrissent en déduction de leur salaire.

« Mais ordinairement, ils trouvent de grands ateliers, s'associent à des entrepreneurs, et restent alors réunis, vivent ensemble dans des maisons ouvertes; un même lit en réunit plusieurs, et le plus souvent ils couchent sur la paille, même dans la saison la plus rigoureuse. Dans ces demeures qui auraient rebuté l'impassibilité d'un spartiate, les ouvriers de la Creuse vivent avec la plus stricte économie, et le *maximum* de leur dépense, à Paris même, ne s'élève pas à plus de 1 franc par jour. Dans les provinces, il est de quinze à dix-huit sous. Aussi leurs repas ne se composent que de pain, de soupe, et d'un peu de viande les dimanches et fêtes seulement.

« Condamnés à un genre de vie si pénible et si austère, les ouvriers paraissent contens de leur sort. On a reconnu, sauf quelques rares exceptions, que ceux qui viennent de la Creuse, sont d'un naturel paisible, peu adonnés à la débauche et au libertinage. Le désir d'amasser, qui les fait souvent travailler les dimanches et les fêtes, et leur avarice en quelque sorte instinctive, sont une garantie de leurs bonnes mœurs.

« Travail, espoir de gain, famille, amis et pays natal, sont toutes les préoccupations de l'ouvrier de la Creuse. Les envois de sommes assez considérables à leurs parens qui sont dans le besoin, leur retour annuel dans leurs foyers, la joie qu'ils font éclater en s'y retrouvant, prouvent assez que le temps, l'absence, et le séjour des grandes villes n'altèrent point ce vif amour du toit qui les a vu naître, et de ceux qu'ils y ont laissés. Il en est quelques-uns, il est vrai, qui s'établissent loin du département de la Creuse, dans des lieux où trouvant un travail assuré, et un salaire convenable, ils amassent de petites fortunes; mais parmi ceux-là même, on en voit qui reviennent visiter leurs montagnes, et s'y fixer lorsqu'ils peuvent cesser de travailler; on peut juger de la conduite et de la moralité des ouvriers de la Creuse par ce seul fait: c'est que sur vingt-trois mille émigrans, il n'y en a pas annuellement cinquante qui soient frappés d'amendes ou de condamnations à des peines plus graves. Tel est le résultat de l'examen exact des jugemens envoyés par les divers tribunaux à l'administration du département.

Déjà les neuf mois de l'émigration se sont écoulés; les jours de travail et de peiné vont cesser; n'entendez vous pas les ouvriers qui se réunissent en bandes plus joyeuses qu'au départ, s'écrier avec allégresse: le pays! le pays!.. Il faut que l'instinct de la patrie soit bien enraciné dans le cœur des émigrans! Les pompes de la capitale, un ciel plus beau, un sol plus fertile, une vie plus féconde en jouissances, rien de tout cela ne peut les retenir lorsque les maîtres ont donné le signal du retour. Ils quittent Paris en chantant, et exilés depuis neuf mois dans la plus belle ville du monde, ils ne soupirent qu'après le moment où ils reverront leurs arides montagnes, leurs plaines couvertes de châtaigniers et de bruyères.

« Les premières gelées, dit M. Partounneaux, sont le signal du retour pour les ouvriers qui sont partis au mois de mars. On voit à cette époque leurs troupes joyeuses armées de bâtons, chargées de havre-sacs moins légers qu'au jour de leur départ, traverser, en

Digitized by Google

chantant, les villes, les bourgs et les villages. Souvent, comme lors du départ, les musettes les précèdent et mêlent leurs rustiques accords à leurs chants. Quelques-uns plus impatiens d'arriver dans leurs foyers, prennent place dans les voitures publiques sur les routes où les transports sont peu coûteux. La grande époque du retour général, et la veille de la Noël. Délassés en revoyant leur village, leurs parens et tout ce qu'ils ont regretté dans leur absence, tous se rendent à la messe de minuit. C'est un vieil usage auquel ils n'ont garde de manquer.

« Les jours qui suivent l'arrivée des ouvriers émigrans, sont consacrés à des fêtes, à des réjouissances auxquelles tous les habitans du village s'empressent de prendre part. Dans les bals rustiques qui se prolongent quelquefois pendant toute la durée de la nuit, les jeunes ouvriers font ordinairement un choix parmi les jeunes filles, et deviennent époux avant le prochain départ. Ils se marient rarement hors de leur pays, quoi qu'ils vivent éloignés une grande partie de l'année. C'est en hiver, pendant leur séjour au village qu'ont lieu les mariages de leur classe.

« Les parens préfèrent les ouvriers émigrans aux autres jeunes gens qui n'émigrent pas. Ils cherchent pour leurs filles, des ouvriers faisant de bonnes campagnes, et s'ils n'ont point de garçons, ils reçoivent chez eux un gendre sur lequel ils fondent l'espoir d'augmenter leur bien-être et leur fortune. On a même remarqué que les habitans de la campagne qui ont des filles soigneuses et bonnes ouvrières, consentent difficilement à s'en séparer. Plusieurs chefs de famille aiment mieux recevoir un gendre dans leur maison, en mariant leur fille, que de prendre une bru. Dans ce cas ils dotent leurs garçons et les établissent au-dehors.

« Cependant les fêtes et les célébrations de mariages n'absorbent pas tous les instans des ouvriers pendant leur séjour au pays. Lorsque l'effervescence de la joie causée par le retour, s'est un peu calmée, ils s'occupent de l'emploi de leurs bénéfices.

« Le jeune ouvrier dispose du produit de son travail selon sa position, relativement à sa famille. S'il a des frères et que lui seul ait émigré, il remet à son père les bénéfices de sa campagne qui sont employés ordinairement dans l'intérêt de la communauté, comme compensation du travail de ses frères qui ont cultivé la propriété commune. Le père satisfait, avec cet argent, aux charges de la famille, ou s'en sert pour acquérir quelque morceau de terre. Dans tous les cas, il en dispose à sa volonté, et sans en rendre compte à celui-là même qui le lui a remis.

« Si l'ouvrier n'a que des sœurs, et qu'il remette ses économies à son père, celui-ci le dédommage, soit en achetant une propriété en son nom, soit en l'avantageant de la portion de sa fortune dont la loi lui laisse la disposition.

« Autrefois l'ouvrier restait dans cette dépendance jusqu'à son mariage, et son père lui constituait une dot qui souvent n'était pas la dixième partie de ce que l'enfant avait successivement gagné. Mais aujourd'hui, dès l'âge de dix-huit à vingt ans, les garçons s'émancipent et se forment un pécule particulier; avec leurs économies, ils deviennent maîtres, se marient et achètent du bien.

« L'aîné de la famille fait ordinairement un emploi différent du fruit de ses travaux; les propriétés de cette classe d'habitans étant fort exiguës, les partages deviennent difficiles, et sont même très-rares. Une subdivision réduirait à rien la part de chacun des copartageants. L'aîné, qui très-souvent est avantagé de la quotité disponible, reste seul propriétaire des biens patrimoniaux, et pourvoit, par ses économies, à l'établissement de ses frères et sœurs. Il compte l'avancement d'hoirie réglé par le père, et après la mort de celui-ci, paie en argent la portion héréditaire des puinés, qui, pour peu qu'ils aient travaillé de leur côté, peuvent ainsi convenablement s'établir. »

Je ne terminerai pas cette courte analyse du judicieux ouvrage de M. Partouneaux, sans y ajouter les renseignemens exacts et certains qu'il obtint après de longues recherches, *sur le nombre des ouvriers, et leur division par état;* sur *la direction des émigrans*, et sur les bénéfices qui résultent des émigrations annuelles.

« Sur un nombre de 22,488 ouvriers dont l'émigration annuelle a été récemment constatée, on comptait 13,425 maçons ou manœuvres; 1982 tailleurs ou scieurs de pierre; 1,942 charpentiers; 1,847 scieurs de long; 944 couvreurs; 803 peigneurs de chanvre ou de laine; 802 tuiliers; 545 paveurs; 90 maréchaux; 63 platriers et 45 mineurs.

« Tous les arrondissemens envoient au-dehors des maçons et des manœuvres, des tailleurs et des scieurs de pierre.

« Celui d'Aubusson fournit presque à lui seul les scieurs de long, les tuiliers, les peigneurs de chanvre ou de laine. Les charpentiers et les couvreurs partent des arrondissemens de Boussac et de Guéret. Boussac a plus de couvreurs; Guéret plus de charpentiers. L'arrondissement de Guéret fournit seul les paveurs, les maréchaux et les mineurs; et les platriers viennent presque tous des arrondissemens de Boussac et d'Aubusson.

« Les ouvriers à peine sortis du département de la Creuse, prennent diverses directions. Ceux de l'arrondissement d'Aubusson se dirigent plus spécialement sur les départemens de la Seine, du Rhône, de la Loire, du Cher, de la Nièvre, de l'Yonne, de la Côte-d'Or, de la Vendée, du Puy-de-Dôme, de la Charente-Inférieure, de Saône-et-Loire, de l'Allier, de la Charente et du Jura.

« Ceux de l'arrondissement de Bourganeuf, vers les départemens de la Seine, du Rhône, de Seine-et-Marne, et de la Marne. Ceux de l'arrondissement de Boussac, vers les départemens de la Seine, du Cher, de la Nièvre, du Loiret et de l'Indre; enfin, ceux de l'arrondissement de Guéret se dirigent sur les départemens de la Seine, du Loiret, de l'Yonne, de la Côte-d'Or, de la Vendée, de l'Indre et de l'Allier.

Le nombre des maîtres, ajoute M. de Partouneaux en terminant sa statistique, est à celui des ouvriers,

Digitized by Google

comme 1 est à 23 : le bénéfice moyen de la campagne, d'un maître est de 380 fr., et celui d'un ouvrier de 164 fr.; enfin, 876 maîtres et 21,612 ouvriers, ont rapporté dans le département, pour bénéfice de la campagne d'une année, la somme de 3,872,194 fr., qui balance à une différence près, d'environ 140,000 fr., la totalité des impôts du département de la Creuse. Malheureusement toutes les années ne sont pas aussi productives. »

Je me suis peut-être égaré trop long-temps dans les sinuosités arides d'une statistique départementale. Mais ces émigrations étant les plus importantes de tout le Midi par le nombre des ouvriers qui quittent annuellement leur pays natal, et par les résultats obtenus jusqu'à ce jour, j'ai cru qu'il ne serait pas hors de propos de donner des détails bien circonstanciés. Maintenant, ma tâche est remplie, j'ai raconté des faits, j'ai dépeint des mœurs réelles, des usages encore en vigueur; je laisse à nos publicistes, à nos économistes infatigables, le soin de juger si les émigrations sont avantageuses ou nuisibles au pays.

Le département de la Creuse n'est pas le seul qui envoie chaque année des caravanes d'ouvriers dans les pays voisins. Le Cantal et la Lozère ont aussi leurs émigrants.

Les Auvergnats, malgré leur misère se sont toujours montrés industrieux, et se livrent aux travaux les plus pénibles avec une patience et une constance à toute épreuve. Au commencement du mois d'octobre, avant que les premières neiges de l'hiver aient obstrué les passages des montagnes, ils émigrent, quittent leurs femmes et leurs enfants, se disséminent dans les départemens voisins et vont quelquefois à l'étranger. Le plus grand nombre des émigrans, se dirige sur Paris. Ils y exercent le métier de porteur d'eau, de charbonnier ou de commissionnaire; quelques uns deviennent concierges des prisons, d'autres s'abaissent jusqu'aux viles fonctions de géolier. Mais dans les divers emplois qu'ils occupent ils se font remarquer par leur fidélité et leur probité à l'épreuve de toute séduction : ces belles qualités sont passées en proverbe, et on dit à Paris : *Probe et fidelle comme un Auvergnat.*

Au départ, quelques bandes se séparent de la grande caravane, et se dirigent vers les provinces les plus reculées de l'Espagne : là comme à Paris ils méritent la confiance publique par leur rigide probité, et ils parviennent souvent à acquérir une grande fortune, ils sont chaudronniers, chocolatiers, boulangers et cuisiniers.

Quelques Auvergnats parcourent aussi nos départemens méridionaux; mais ces émigrations partielles n'offrent rien à la curiosité, et n'ont aucune importance par elles-mêmes. Les malheureux fondeurs que nous voyons, tous les hivers, dans nos hameaux, fabriquant la vaisselle d'étain, raccommodant la faïence ou portant la balle de droguiste, ne sont que des parias rejettés par la grande tribu des émigrans.

La partie orientale du département de la Lozère est sans contredit la région la plus stérile de la France méridionnale. Les habitans des Cevennes, réduits à n'avoir d'autre nourriture pendant une grande partie de l'année, que des chataignes et un peu de pain noir, ont besoin de toutes les resources que suggère l'industrie pour se soustraire à la misère qui les menace sans cesse.

Aussi, tous les ans, un grand nombre d'ouvriers de ce département émigrent dans les contrées méditerranéennes, pour s'y livrer aux travaux de la fenaison et de la moisson, et du soin des vers à soie. Ils quittent leurs foyers, comme les habitants de la Creuse, au commencement du printemps, et reviennent passer les mois d'hiver au sein de leurs familles.

Quelques-uns, plus hardis que leurs compagnons, quittent le sol de la France, et vont jusqu'en Espagne. Les orgueilleux Castillans leur confient tous les ouvrages pénibles. Connus sous le nom injurieux de *Gavachos*, les émigrés de la Lozère vivent dans l'abjection et supportent le mépris de leurs maîtres indolents, dans l'espoir de revoir bientôt leurs chères montagnes.

En Espagne, un *Gavacho* est un Paria qui vit relégué dans les quartiers les plus reculés. Objet d'un dédain universel, comme les Bohémiens en France et en Angleterre, ils ne ramassent de petites sommes d'argent qu'en faisant abnégation de leur fierté nationale.

Mais, rentrés dans leurs foyers, ces hommes se consolent des tribulations qu'ils ont eu à supporter pendant les jours de leur exil volontaire, en se livrant à l'allégresse du retour. C'est ainsi qu'ils suppléent à la stérilité de leur sol, que la culture la plus active ne pourra jamais rendre productif.

Le plus grand nombre des montagnards émigrants appartient aux Cevennes proprement dites; les autres sont du Gévaudan.

Ne pourrait-on pas demander aux hommes d'état qui s'occupent d'économie politique, la solution de ce problème :

Les montagnards du midi émigreront-ils toujours ? Si l'industrie qui se signale chaque jour par de nouveaux prodiges parvient à remplir les brillantes promesses qu'elle fait à l'humanité, les habitants de la Creuse, du Cantal et de la Lozère, iront-ils chercher ailleurs ce qu'ils pourront se procurer facilement chez eux?

Je crois que, sans avoir fait de longues études sur les diverses ramifications de l'industrie française on peut résoudre ainsi la question :

Aussitôt que les départemens aujourd'hui pauvres pourront suffire aux besoins de leurs habitants, il n'y aura plus d'émigrations.

Gustave Aymar.

Digitized by Google

NOCE VENDÉENNE.

Les fêtes et les cérémonies qui accompagnent le mariage, ont conservé chez les descendans des peuples de l'ancienne Armorique, un caractère d'originalité, de simplicité primitive, qu'on ne retrouve plus dans les autres départemens de la France. Le paysan Vendéen est stationnaire; en vain on a sillonné de routes les campagnes qu'il habite, en vain on a brûlé ses forêts de Genêt. Ignorant à l'excès, et conséquemment crédule, il cherche dans des histoires fantastiques un aliment à la mobilité de son imagination, qui le rend capable d'éprouver de fortes impressions. Les loups-garou, les revenants, et mille autre récits merveilleux, suffisent pour captiver l'attention d'un nombreux auditoire, dans les longues veillées de l'hiver. Aussi M. Degallois a-t-il dit avec raison, dans *son essai sur les mœurs de la Vendée*, qu'après le diable, et le curé du lieu, un sorcier est pour le paysan du Bocage, l'être le plus respecté et le plus redouté; ses mœurs sont simples et patriarchales; officieux et hospitalier, il conserve, au milieu de l'égoïsme de nôtre civilisation, la simplicité et la générosité des anciens jours. Dans la Vendée, point de procès, point d'ambition; sa paroisse et les villages qui l'avoisinent, voilà ce que le paysan du Bocage et du marais connait de la France.

« Content de son état, dit M. Degallois, il ne » cherche pas à en sortir; il n'a nul besoin de la » protection des autorités, nulle envie d'obtenir la » bienveillance du riche: il est roi dans sa cabane; » tel vieillard des rives de la Sèvre meurt dans ces » retraites mystérieuses et inaccessibles sans avoir » jamais vu de plaines, de montagne, de grande » ville: sans avoir connu aucun des spectacles que » l'industrie humaine et la nature offrent ailleurs » à l'admiration. Le marais, les digues, les canaux

Digitized by Google

» et les fossés, les barques qui s'y croisent sous des » berceaux de verdure, les déserts marécageux, où » l'on n'entend que le gazouillement des oiseaux, » et de loin, le chant cadencé d'un yoleur, ont été » son univers. »

Doit-on s'étonner après cela, que les paysans Vendéens aient conservé les mœurs des anciens patriarches. Ces hommes ensevelis dans leurs solitudes n'ont pas éprouvé les besoins factices qui font souvent le malheur des peuples, qui veulent dévancer la civilisation dans sa marche rapide. Leur vie paraît au premier aspect aussi triste que misérable: néanmoins le *marais* avec ses habitations presque cachées sous les eaux, est peuplé d'une génération contente de son sort. Citons à l'appui de nôtre assertion la peinture qu'en fait un écrivain qui a étudié long-temps cette partie de la Vendée.

« La cabane de roseaux du *Maraichain*, quoi- » que ouverte à tous les vents, n'est pas sans charme » à ses yeux. Les vaches qu'il nourrit, presque sans » frais, lui fournissent du beurre et du laitage; » ses filets lui procurent, en quelques heures, plus de » poisson qu'il n'en peut manger dans une semaine; » avec sa canardière, (long fusil), il fait pendant » l'hiver une guerre lucrative aux nombreux palmi- » pèdes qui couvrent le marais; le fumier de ses » bestiaux, et les plantes aquatiques qui croissent » autour de sa cabane, lui fournissent un combus- » tible suffisant pour le défendre contre la rigueur » du froid. Pendant la belle saison, une multitude » de canards couvre les fossés et les canaux voi- » sins; ils s'y nourrissent facilement, et le cabanier » n'a eu d'autre soin à prendre que celui de les » faire éclore; ses champs lui offrent d'abondantes » recoltes; il voit le froment, l'orge, le chanvre et » le lin croître sous ses yeux, et lui présenter de » nouveaux moyens d'existence, et de nouvelles ma- » tières à des spéculations avantageuses. »

Aussi les paysans vendéens, quoique naturellement sobres, économes, ne sont pas ennemis du plaisir. Ils s'y livrent même avec excès, mais c'est surtout dans les noces que les habitans de la Vendée prodiguent tout ce qu'ils peuvent avoir acquis, par le travail et de longues économies.

Quelques jours avant la célébration du mariage, le ménétrier parcourt le village en sautant, et les sons aigres d'une espèce de musette connue sous le nom de *Vèze*, annoncent aux habitans qu'une fille va se marier: au jour marqué, la *Vèze* parcourt encore le village pour rassembler les convives; on se réunit à la maison paternelle de la fiancée; la *Vèze* fait entendre son murmure sourd et monotone, pendant que la mariée fait ses préparatifs de toilette.

Enfin elle sort parée de ses atours, et marche en tête du cortége, s'appuyant sur le bras de son père. Les fêtes du mariage chez les Vendéens, rappellent quelques unes des cérémonies en usage chez les peuples de l'antiquité. Une douzaine de filles choisies parmi les plus jolies du hameau, marchent autour de la mariée: elles sont toutes couronnées de fleurs; sur leurs épaules, sur leurs seins flottent des rubans de diverses couleurs; au milieu de ce cortége brillant de guirlandes et de beautés, la mariée marche à petit pas, n'écoutant que son père, qui fesant un dernier usage de son autorité paternelle, lui donne de sages conseils pour qu'elle soit toujours heureuse dans son ménage: son front est ceint d'une couronne d'immortelles blanches; autour de sa taille, est nouée une ceinture plus blanche que la neige, emblême de la chasteté virginale, et un ruban rouge rattache sur son sein un bouquet d'oranger fleuri.

Viennent ensuite les plus beaux *gars* du village, entourant le jeune époux de leur joyeuse phalange. Les décharges de fusils de munition se succèdent par intervalles; on répète de gais refrains, on chante les louanges de la mariée. L'époux, suivi de ses garçons d'honneur, marche immédiatement après la fiancée. Son chapeau est orné de rubans et de fleurs; toutes les filles du village se sont empressées de lui donner chacune quelque gage, parce que celle qui ne s'acquitte pas de cette redevance, ne trouve pas de mari dans l'année.

Après plusieurs détours, on arrive à la porte de l'église. De nouvelles décharges de mousqueterie se font entendre. Le cortège entre, le mari s'avance jusqu'au pied de l'autel; il quitte les garçons d'honneur, et va s'agenouiller auprès de son épouse qui lui est enfin livrée par le père.

Dans la Vendée, comme dans tous les pays soumis à la religion catholique, une messe solennelle précède la bénédiction nuptiale. Les garçons et les jeunes filles répètent alternativement les saints cantiques, et l'encens brûle sur l'autel.

Un silence profond règne dans l'enceinte sacrée; le prêtre a béni l'anneau d'or simbole de l'éternelle alliance; il le remet à l'époux qui le passe au doigt de de la mariée. Aussitôt la joie éclate de toutes parts; on chante de joyeux noëls, on s'empresse de féliciter le jeune époux; l'allégresse est sur les visages de tous les assistans. Mais tout-à-coup le prêtre s'écrie:

— Faites trève à vos chants, et prions pour les morts. Convives du festin nuptial, implorez la miséricorde divine pour vos parens, pour vos amis qui ne sont plus!!

Et d'une voix plaintive il entonne le *Libera*. Ce chant d'église est si lugubre, qu'un philosophe du dix-huitième siècle avoue qu'il n'a jamais pu l'entendre sans frissonner. Cependant les assistans reviennent peu à peu de leur saint recueillement; à un signal donné les deux époux se lèvent, et la mariée, avant de sortir de l'église, reçoit un baiser fraternel de chacun des convives. Inutile de dire que les jeunes *gars* ne se font pas prier, surtout quand la mariée est jolie, ce qui n'est pas rare dans le département de la Vendée.

La *Vèze* se met de nouveau en tête du cortège; des décharges de mousqueterie annoncent que la cérémonie est terminée, et les convives se dirigent vers la maison de l'époux.

Digitized by Google

Chez un peuple qui a conservé dans toute leur pureté les mœurs primitives, les fêtes, les moindres usages renferment quelque allégorie. Aussi la nouvelle mariée est-elle conduite chez son époux par le chemin le plus direct et le plus court. Demandez à un des convives le sens de ce symbole qui, au premier aspect, vous paraît bizarre et même ridicule, il vous répondra :

— Au sortir de l'église, on conduit la mariée à la la maison de son époux, en suivant la route la plus courte et la plus directe, pour lui montrer que la vertu conjugale ne doit jamais s'écarter du droit chemin.

La mariée vendéenne ne trouve pas à la porte de la maison qu'elle doit désormais habiter, les emblèmes du paganisme qui sont encore en usage dans plusieurs de nos départemens méridionaux. Arrivée chez son mari on lui présente du beurre nouvellement battu et du vin. Une table est dressée pour les deux époux qui mangent ensemble, pour donner à tous les convives un gage certain de leur union inaltérable. Pendant ce repas nuptial, aussi frugal que modeste, les jeunes gens et les jeunes filles sortent de la maison, et courent à la prairie la plus voisine : chacun s'empresse de ramasser des branches sèches, et les *gars* les plus intrépides font des décharges presque continuelles de mousqueterie. Enfin on allume un feu de joie; la flamme s'élève par tourbillons; on chante, on rit, on se querelle, et on croit entendre le *io, io, hymena*, ce refrain qu'on retrouve si fréquemment dans les épithalames anciens.

La flamme s'éteint, le bucher nuptial s'affaisse : les *gars* et les donzelles se rapprochent du brasier. Chaque danseur cherche une danseuse : en avant *mes gars;* entendez-vous le son de la *Vèze*.

La danse commence : ne vous attendez pas à admirer dans les sauts herculéens de nos paysans de la Vendée, cette grâce, cette symétrie, cet aplomb que nos corégraphes acquièrent après plusieurs années d'exercice. Ce sont des rondes immenses, où les garçons entrainent les jeunes filles dans un tourbillon qui tournoie et ne s'arrête que lorsque les *gars* tombent hors d'haleine sur le gazon : viennent ensuite les rapides courantes melées de bonds si prodigieux que les Vendéens auraient pu défier à un tel exercice les vieux prêtres de Cybele : et le Pichafrid; cette danse nationale (1), que le paysan du Bocage aime comme le soldat romain aimait la *Pyrrique*..... Figurez-vous deux couples, vis-à-vis l'un de l'autre : derrière les danseuses qui restent immobiles, sont placés les deux danseurs, debout sur la pointe des pieds, et se regardant en mesure par dessus les blanches épaules de leur belles.

« Vous croyez voir, dit M. Massé (Isidore) dans sa » *Vendée poëtique et pittoresque*, deux ennemis qui » se guettent prêts à fondre l'un sur l'autre : tout-à-» coup ils s'élancent, se joignent, se donnent la main, » dansent ensemble et se placent devant leurs dan-» seuses qui, à leur tour, répétent cette scène étrange. »

Cet excercice si violent et qui dure une grande partie de la journée, réveille le robuste appétit de la plupart des convives; aussi, la danse n'est pas plutôt terminée qu'on se dirige vers la maison de l'époux, où un repas *homérique* attend les gastronomes du Bocage. Il serait superflu de décrire ici les festins de campagne; l'abondance y supplée à la délicatesse des mets; c'est tout ce qu'il faut pour des estomacs accoutumés à digérer le beurre, la pomme de terre et le pain noir.

Une table ordinairement ronde, héritage que les générations passées ont transmis à la génération présente, est surchargée d'énormes plats. C'est l'instant solennel où a bruyante gaité des invités au banquet nuptial, éclate dans toute sa franche liberté. Le mari ne peut pas prendre part au festin. Il reste debout, et, de temps immémorial, tout nouvel époux est obligé de servir la mariée et les autres convives. L'hilarité des gloutons se déchaine bien souvent contre lui.

— Il n'a pas faim, dit l'un;

— Ce n'est pas étonnant, dit un autre; les nouveaux mariés vivent d'amour et d'eau fraiche.

— Je parie que ce soir il dormira comme un oison à côté de la nouvelle mariée. N'est-ce pas dommage que la plus jolie fille du hameau appartienne corps et ame à un *gars* découplé comme celui-là...

Le pauvre mari en butte à ces plaisanteries enfantées par la loquacité des *gars* fait triste mine jusqu'à la fin du repas. Alors il lui est permis de prendre place à côté de son épouse qui lui présente sur une assiette un morceau de pain recouvert d'une legère tranche de beurre. Il dévore le met trop frugal pour assouvir sa faim, pendant que les convives bien repus fredonnent les ballades de la vieille Vendée, parlent de l'invasion des *Bleus*, de C arrette, de Stofflet de Lescure et de la Roche-Jacquelin.

Tout-à-coup cinq ou six jeunes gens arrivent, portant d'énormes gâteaux : ils les offrent d'abord aux deux époux.

— De qui me vient ce présent, dit le mari.....

— De vos parrains et de vos marraines, répond un des *gars*.

— Que vous ont dit nos parrains et nos marraines, ajoute la mariée.

— Allez à la maison où les convives sont réunis; et dites aux époux de distribuer ces deux gâteaux à leurs convives : ils sont d'une belle dimension, et nous avons employé deux boisseaux de farine pour les former.

— C'est bien, répond le marié : nous remerçions nos parrains et nos marraines de leur générosité, et prions Dieu qu'il les tienne bien portans.

Alors les *gars* déposent les deux gâteaux aux pieds

1 Cette danse remonte, dit-on, aux Agésinates. Elle mérite une mention parliculière. Le *pichafrit* est populaire dans la Vendée, comme la *bourrée* dans l'Auvergne, et le *bolero* en Espagne. Il n'y a pas de fête locale où on ne danse le *pichafrit*.

Digitized by Google

de la mariée qui les touche de sa main droite, et dit :

— Partagez ces deux gâteaux entre tous les invités à la noce, ainsi le veut la mariée.

Les *gars* lui répondent par des cris de joie. Les plus vigoureux soutiennent les deux gâteaux en l'air et se jettent au milieu du grouppe qui se presse autour d'eux. La *Vèze* se fait entendre; la danse recommence avec une nouvelle ardeur; les gars tenant en main de larges assiètes d'étain, et armés de petits couteaux, sautent autour des gâteaux et s'efforcent d'en détacher quelques parcelles. Les morceaux du gâteau nuptial sont un présent précieux que les jeunes filles acceptent avec reconnaissance. Elle les regardent comme un gage certain de leur prochain mariage.

La danse autour des gâteaux ne dure pas plus d'une heure : on se remet à table. Le marié qui dépense ce jour-là les économies de dix ans, a acheté quelques bouteilles de vin de Bordeaux. Les amphores de *château-Laffite* ou de *château-Margaux*, sont ordinairement saluées par une triple salve d'applaudissemens. Le nectar remplit les grands verres, et souvent les joyeux convives tombent sous la table pour ne se réveiller que le lendemain matin.

Cependant toutes les portes de la maison s'ouvrent spontanément.

— Le dessert, le dessert, s'écrient ceux des convives qui ne sont pas encore ensevelis dans les vapeurs du vin.

Au même instant une douzaine de jeunes filles, amies de la mariée, entrent vêtues de leurs habits de dimanche et couronnées de guirlandes.

— Nous sommes venues, disent-elles à la jeune épouse, pour vous offrir ce bouquet melé d'épines et de fleurs nouvelles; voyez ces rubans et leurs belles couleurs; admirez les plus beaux fruits de la saison. O vous, qui hier encore étiez la compagne de nos fêtes, n'oubliez pas que le bouquet que nous vous offrons est le symbôle de l'hymen : dans votre ménage, vous trouverez des peines, des plaisirs et l'abondance si vous travaillez et si vous aimez Dieu.

Ensuite chacune des jeunes filles lui fait son compliment, et la plus jolie de toutes lui chante la chanson suivante recueillie par l'auteur de la *Vendée Pittoresque*; je la cite textuellement pour faire connaître le langage vendéen.

Les jeunes filles se grouppent autour de la mariée et la jolie coryphée commence :

Nous sommes venues ce soir,
Du fond de nos bocages
Pour accomplir la joie
De votre mariage :
Nous souhaitons qu'il soit
Aussi bon qu'il le doit.

Vous ne m'aviez point dit
Ma très chère camarade,
Que vous seriez sitôt
Mise en votre ménage,
Que vous seriez sitôt
Soumise à un époux.

Vous présente un bouquet
Madame la mariée,
Un bouquet fruitagier,
Vous prie de l'accepter :
Il est fait de façon
A vous faire comprendre
Que tous ces vains honneurs,
Passeront comme fleurs.

Vous n'irez plus au bal,
Au bal, aux assemblées;
Vous garderez la maison
Pendant que nous irons;
Si vous avez chez vous
Des bœufs aussi des vaches,
Faudra, soir et matin,
En bonne femme de ménage,
Veiller à tout ce train!

Adieu, château brillant,
Beau château de mon père,
Adieu la liberté,
Il n'en faut plus parler.
Payez votre rançon
Madame la mariée,
Payez votre rançon
Nous en irons! chantant.

La mariée sourit gracieusement à ses compagnes et leur dit :

Quelle rançon voulez-vous
Mes belles et jeunes filles...

Les donzelles répondent en chœur :

Un gateau de six blancs
Rendrait nos cœurs contens.

Puis la jeune coryphée ajoute :

Vous présente le bon soir
Madame la mariée,
Vous présente le bon soir,
Vous et la compagnie;
Vous présente le bonsoir
Adieu, jusqu'au revoir.

Il y a loin de la simplicité de l'élégie Vendéenne à la pompe des épithalames des Anciens; néanmoins, il arrive rarement que cette chanson n'excite pas les pleurs de la mariée. Elle ne peut s'empêcher de regretter les beaux jours de sa jeunesse, le toit paternel sous lequel elle vivait si heureuse, et la présence de son époux bien-aimé peut à peine calmer sa douleur.

Tout-à-coup au moment ou la mariée éclate en sanglots, on entend des rires immodérés dans la salle du festin : le plus jeune de ses frères, s'est glissé sous la table sans être aperçu; il a dénoué la jarretière de ruban rouge; les convives poussent des cris de joie en voyant ce trophée, on s'empresse de couper le ruban en petits morceaux, et chacun des invités en pare

Digitized by Google

son habit : c'est la livrée de l'hymen. Souvent la plaisanterie ne se borne pas là ; parmi les frères, il s'en trouve quelques-uns plus espiègles que les autres qui non contens d'avoir ravi la jarretière de la mariée, poussent l'audace jusqu'à lui enlever un soulier.

— A combien le soulier, s'écrie le ravisseur, en montrant à tous les convives la pantoufle de la nouvelle Cendrillon.

— A six blancs, dit l'un.

— A cinq sous, dit un autre.

— A trois francs.

— A dix francs.

En un mot, le soulier de la mariée s'élève quelquefois à une forte somme ; presque toujours il est adjugé à l'époux, et les gars consacrent le prix de la vente à boire le dimanche suivant en l'honneur de madame la nouvelle mariée.

Les époux ne sont pas encore au terme de leurs tribulations conjugales : des coups violens se font entendre à la porte :

— Qui vient ainsi troubler les plaisirs des nouveaux époux et de leurs convives ? s'écrie un des assistans.

— Nous sommes étrangers, nous avons faim ; nous venons de bien loin.

— Entrez, mes frères, leur répond un convive ; il ne sera pas dit qu'un Vendéen a refusé l'hospitalité à un étranger, venez prendre place au banquet nuptial.

A peine la porte est-elle ouverte que plusieurs jeunes gars se précipitent dans la maison ; leurs souliers sont poudreux, ils portent leurs habits jettés sur leurs bras, comme s'ils venaient de faire un long voyage.

— Nous sommes de pauvres étrangers, dit un des nouveaux venus ; néanmoins nous voulons offrir un présent à la mariée.

Aussitôt deux de ses compagnons déposent aux pieds de la jeune épouse une petite corbeille recouverte d'un voile blanc : elle renferme le *Moumon*, qui est ordinairement une colombe, une tourterelle ou un jeune lapin.

Mais laissons parler un témoin oculaire auquel on est redevable de plusieurs documens précieux sur les départemens des Deux-Sèvres et de la Vendée.

« La corbeille renfermant le *Moumon*, reste sur la » table sans être découverte ; quand on veut savoir ce » qu'elle contient on la joue aux cartes. Si les voya- » geurs gagnent, ils la remportent sans l'ouvrir ; s'ils » perdent, ils lèvent le voile, et le *Moumon* s'échap- » pant au milieu des plats et des assiettes, excite une » vive gaité !

» On boit, on danse, on chante pendant toute la » nuit ; personne ne se couche pas, même les mariés ; » le lendemain chacun est fatigué, et il faut un peu » de toilette pour réparer le désordre de la fête : c'est » alors qu'une leçon de propreté est donnée aux jeunes » époux.

» Déja les plus anciens des convives se sont armés, » un d'un rateau, un autre d'un boisseau de farine, » un troisième d'un maillet à fendre les buches, et » d'un énorme billot ; on prend le premier venu des » assistans, bon gré, malgré ; on l'assied dans une » chaise, et l'un des redoutables vieillards passant les » dents du rateau dans sa chevelure, le peigne et » secoue le rateau sur le billot, tandis qu'un autre » vieillard, à grands coups de maillet, fait le simu- » lacre d'écraser une vermine idéale ; un troisième » avec son boisseau, soupoudre les cheveux, pen- » dant qu'un quatrième, armé d'un plat, d'un mor- » ceau de charbon (en guise de savon) et d'un énorme » couteau, fait l'office de barbier : le patient, après » avoir enduré pendant une heure toutes ces tribula- » tions, s'échappe enfin au milieu des joyeuses ac- » clamations des assistans.

» La seconde journée est encore remplie par des » danses, des jeux et un festin ; mais au soir la fête » cesse, et se termine par le coucher des époux. »

Dans quelques villages seulement, il existe un usage généralement adopté dans tout le midi ; vers minuit, les convives et les amis de l'époux entrent dans la chambre nuptiale, et forcent les deux nouveaux mariés à manger quelques cueillérées d'une soupe fortement épicée : au reste cette coutume date de temps immémorial, elle existait chez les Romains.

Ceux qui liront cette courte notice, s'étonneront peut-être de la simplicité, je dirai même de la bizarrerie des mœurs vendéennes ; mais ces paysans qui mènent une vie patriarchale au milieu de l'Europe civilisée, peuvent au besoin se transformer en héros. Ils n'ont pas oublié que dans les jours déplorables de nos guerres civiles, ils eurent le funeste bonheur de vaincre plusieurs fois leurs frères les grenadiers de la république. Les Vendéens redeviendraient soldats, si un nouveau Laroche-Jacquelain les ammenant, non contre leurs frères, mais au secours de la patrie, leur criait encore :

— En avant mes *gars*, les ennemis sont là.

L. Mounié.

Digitized by Google

CATHÉDRALE DE NARBONNE.

Narbonne est une des plus anciennes villes du midi; fondée, dit-on, par les Atacins, peuples qui habitaient les fertiles contrées arrosées par l'Aude, elle devint un objetde convoitise pour les Romains, dès le moment que les conquérans de l'univers étendirent leur sceptre sur la Gaule. Les Narbonnais accueillirent favorablement les proconsuls, et Lucius Crassus y conduisit une première colonie en l'an de Rome 636. Les Romains ne tardèrent pas à connaître tous les avantages qu'ils pouvaient retirer de la possession d'une cité qui était, de temps immémorial, le principal entrepôt de toute la Gaule; elle avait un port commode et sûr où ils pouvaient embarquer les troupes qu'ils voulaient faire passer en Espagne.

Aussi s'empressèrent-ils de combler de faveurs les habitans qui les avaient accueillis si favorablement. La ville reçut d'abord le nom de *Martius*, probablement à cause du culte que les Narbonnais rendaient au Dieu de la guerre, ou du consul Marius qui avait commandé pendant plusieurs années dans la province. Plus tard, lorsque la deuxième légion s'y établit, on changea son premier nom en celui de *Narbo colonia decumanorum*, et on ajouta même à ces diverses dénominations, celle de *julia paterna*.

La situation de *Narbo* était trop favorable aux projetsd'envahissemens que méditaient les Romains pour ne pas avoir part aux faveurs du peuple-roi. Auguste, devenu empereur, choisit la ville de Narbonne pour y tenir l'assemblée générale des députés de toute la Gaule: les habitans reconnaissans consacrèrent à ce prince le bel autel dont les tables votives, découvertes en creusant les fondemens d'une maison en 1566, sont restées dans une des cours de l'archevêché, jusqu'en 1716, époque à laquelle M. de la Berchère, archevêque de Narbonne, les fit transporter en un lieu plus sûr.

Lorsque la Gaule fut partagée en deux provinces, la ville de Narbonne fut jugée assez importante pour être la capitale de la première Narbonnaise qui s'étendait depuis les rives du Rhône jusqu'aux Pyrénées. Alors elle eut un capitole, un amphithéâtre, des portes magnifiques, des palais somptueux, des temples, des arcs-de-triomphes, des portiques, en un mot, elle fut embellie de tous les ornemens de l'architecture romaine. Cette grande cité était trop puissante pour ne pas jouer un rôle actif dans les diverses révolutions qui bouleversèrent l'Empire romain. Elle se déclara pour Galba, lorsqu'il marcha à Rome pour détruire le parti d'Othon; et ce fut dans ses murs que le nouveau César ceignit le diadème impérial. Elle n'avait rien à envier aux autres cités de la Gaule; elle était l'égale de Marseille, de Lyon, de Toulouse, lorsqu'elle fut entièrement consumée par un horrible incendie, sous le règne d'Antonin le pieux.

Rome ne laissa pas sa fille aînée dans la tristesse et la désolation; Antonin, qui s'avait apprécier l'importance de la constante amitié des Narbonnais, fit reconstruire, aux dépens du trésor public, les portiques, les thermes, les basiliques et les autres édifices qui avaient été la proie des flammes. M. Georgest dit que ce prince se montra si bienveillant envers Narbonne parcequ'il avait vu le jour dans les murs de cette noble cité! mais des documens historiques de la plus grande authenticité, prouvent que la famille d'Antonin-le-pieux était originaire de Nîmes, et qu'il nâquit, non dans la Gaule Narbonnaise, mais à Lanuviam petite ville située à quelques lieux de Rome.

Quoiqu'il en soit, les Narbonnais restèrent fidelles aux destinées de Rome, jusqu'au moment fatal où les barbares envahirent l'Europe méridionale.

Entendez-vous le nuage qui mugit dans le lointain; vous pouvez déja le voir à l'horizon, noir et portant dans ses flancs la tempête et la foudre; il a déja passé sur l'Italie comme une lame de feu... tremblez peuples de la Gaule, il vomit des armées de barbares.

Prêtez l'oreille; n'entendez-vous pas dans le lointain, les fanfares des sauvages du nord? ne voyez-vous pas le géant qui s'avance armé de pied en cap? C'est l'intrépide Ataulphe, roi des Visigoths. Les villes s'empressent d'ouvrir leurs portes au conquérant, et Narbonne, la cité romaine, Narbonne l'auguste municipale courbe aussi sa tête sous le joug.

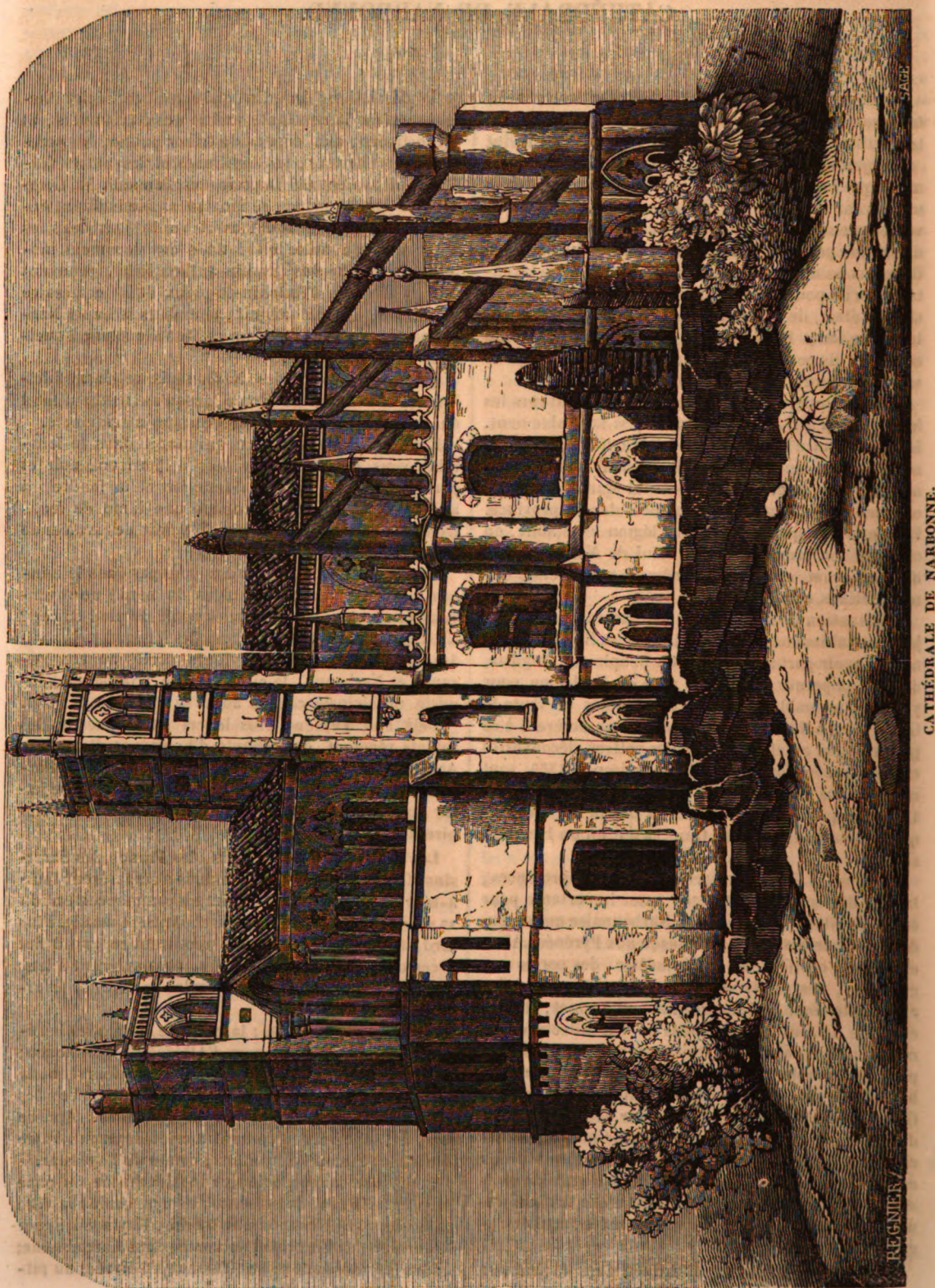
Déjà l'on n'entend plus le cri de la guerre; les soldats répètent des chants d'hymen et d'amour · Ataulphe le barbare conduit à l'autel la belle Placidie fille d'Honorius, qui n'a pas craint de se jetter dans les bras d'un roi barbare pour sauver l'empire romain.

Les Visigoths, les Romains, les Francs, les Sarrasins, Charlemagne, les Normands s'emparèrent tour à-tour de Narbonne qui devint au commencement du x^e^ siècle, capitale du marquisat de Septimanie. Plus tard, les comtes de Toulouse réunirent ce grand fief à ceux qu'ils possédaient déja, et ajoutèrent à leur titre de *comte de Toulouse*, celui de *duc de Narbonne*.

Nous sommes en 1209; la croisade contre les hérétiques connus sous le nom d'Albigeois, commence; le grande épée du nord brille hors du fourreau, la force matérielle va lutter contre l'intelligence; les deux champions descendent dans l'arène. Arrière peuples, une voix d'en haut a crié: Raymond VI de Toulouse; Simon de Montfort, comte de Leycester.

Le prince languedocien et le Macchabée du pape Innocent III sont en présence; le sang coule; la ville de Beziers brûle comme une torche, Raymond Roger le dernier des Trencavel succombe dans Carcassonne; toutes les cités sont prises d'assaut et livrées au pil-

Digitized by Google



CATHÉDRALE DE NARBONNE.

Digitized by Google

lage. Narbonne seule échappe au désastre général; elle a su éviter par une prompte soumission la vengeance des catholiques. Ses habitans voient arriver dans leurs murs les plus grands seigneurs languedociens, qui viennent implorer la clémence du légat, et ils entendent le terrible arrêt qui condamne Raymond VI de Toulouse, Raymond le fauteur de l'hérésie, à être fouetté publiquement. Le petit fils de Raymond IV, le plus fier des vassaux du roi de France, humilié, fouetté!!..

Écartons ce triste tableau qui répand sur notre histoire méridionale une teinte si lugubre; et poursuivons rapidement les phases historiques de l'antique cité de Narbonne.

Elle voit sa prospérité s'accroître de jour en jour, quelques années ont suffi pour réparer les désastres occasionnés par les barbares : elle a passé sans en éprouver aucune atteinte sous le feu de la guerre *contre les Albigeois*. Gaston de Foix, ce héros de vingt ans, qui mourut deux ans plus tard à la bataille de Ravenne, échangea la vicomté de Narbonne contre le duché de Nemours : les trésoriers de France s'en emparèrent alors au nom de Louis XII, et François 1^er^ son successeur, à peine monté sur le trône, entoura la cité d'une enceinte de murailles qui fait encore l'admiration de tous les étrangers. Depuis cette époque, Narbonne a suivi les destinées du reste de la province : les progrès de la civilisation moderne ne lui ont pas été si favorables qu'on aurait du l'espérer. Cette vieille métropole, en perdant son port, a vu s'affaiblir peu-à-peu l'influence qu'elle exerça pendant tant de siècles dans le midi. Cette ville semble appartenir au passé plutôt qu'au présent.

La capitale de la première Narbonnaise, conserve à peine quelques débris des magnifiques monumens que les Romains élevèrent dans son enceinte : ceux qui ont échappé au marteau du vandalisme, à la fureur du fanatisme révolutionnaire, ou à la cupidité, suffisent néanmoins pour prouver que l'antique Narbo était une des plus belles cités de la Gaule.

Écoutons M. P. Mérimée dans son voyage dans le midi de la France.

« Les murailles de Narbonne, dit-il, sont comme un musée en plein air; car, dans toute leur étendue, elles présentent une suite de bas-reliefs, d'inscriptions et de fragmens antiques, melés aux pierres de aille, et disposés avec une espèce de symétrie. On est tout étonné d'apprendre que c'est François 1^er^ le protecteur des arts qui a fait élever les fortifications de la ville avec les débris de ses édifices romains, et l'on peut juger par ce qui s'est conservé, des richesses dont on pouvait disposer alors. — Il faut rendre cette justice à l'ingénieur de François, qu'il a placé la plupart des inscriptions de manière à pouvoir être lues, qu'il n'a point retourné ni détruit les bustes et les bas-reliefs, enfin qu'il a plaqué l'intérieur des portes des fragmens de sculpture qui lui ont paru les plus curieux. — Ce n'était donc pas tout-à-fait un ignorant; il raisonnait la barbarie. »

L'histoire religieuse de la ville de Narbonne n'offre pas moins de phases, moins de splendeur que son histoire politique. Dès les premiers siècles du christianisme, les disciples des apôtres apportèrent dans la première Narbonnaise le flambeau de la foi. Les habitans de Narbonne embrassèrent avec ardeur les doctrines de l'évangile, et la cité romaine devint le siége d'un des premiers évêchés établis dans les Gaules.

L'église archiépiscopale de Narbonne eut pour premier pasteur Saint-Paul Serge, et depuis elle a compté quatre-vingt-deux évêques ou archevêques jusqu'à Arthur Richard Dillon.

La cathédrale, construite sous l'invocation de Saint-Just, fut consumée par les flammes au commencement du cinquième siècle, et rebâti en 441 par l'évêque Rustique. Les Sarrazins la ruinèrent dans leurs incursions; et Charlemagne en passant à Narbonne donna des ordres pour hater la reconstruction du saint-édifice. Selon toutes les probabilités, l'église épiscopale de Saint-Just ne se fesait pas remarquer primitivement par cette architecture grandiose qui la rend aujourd'hui une des plus belles basiliques de notre France méridionale.

La cathédrale telle qu'elle est ne date que du XIV^e^ siècle. L'archevêque Maurin, à son retour d'Afrique, où il avait accompagné le roi Saint-Louis à sa malheureuse expédition de Tunis, se hâta d'accomplir le vœu qu'il avait fait de rebâtir Saint-Just. La métropole ne présentait déja plus qu'un amas de ruines. De nombreux ouvriers creusèrent les fondemens, et le souverain pontife, pour donner une plus grande importance à la construction de la basilique, envoya de Rome la pierre fondamentale, après l'avoir bénie.

Le 3 avril 1272, on jeta les fondemens; on travailla sans relâche, et en 1332, on avait déja terminé la construction du chœur, des chapelles qui forment le chevet, et des deux grosses tours. Mais des obstacles dont nous n'avons pu découvrir la cause empêchèrent de bâtir la nef, et l'église métropolitaine de Narbonne est restée inachevée jusqu'au cammencement du XV^e^ siècle. M. de la Berchère, alors archevêque, zélé pour la religion autant que pour le progrès des beaux-arts, voulut continuer la construction de la nef. Ses plans ne purent être exécutés : l'ouvrage fut suspendu; et ne fut terminé que sous l'épiscopat de M. de Beauveau, son successeur.

Telle est, à peu de chose de près, l'historique de la construction de Saint-Just de Narbonne. Avant d'en donner la description, je citerai encore quelques lignes du voyage de M. Mérimée, si expert dans l'appréciation des monumens religieux.

« La cathédrale de Narbonne, Saint-Just, est un bel édifice gothique, dont malheureusement le chœur seul a été terminé. Sa première pierre fut posée par l'évêque Maurin, en 1272. Il paraît que les travaux furent pressés avec activité, puisque, en 1285, on y déposa les entrailles de Philippe-le-Hardi.

Les chapelles latérales s'élevèrent successivement au commencement du XIV^e^ siècle; deux furent fon-

Digitized by Google

dées par Gilles Aybelin, mort en 1318. Ses fenêtres appartiennent principalement à la fin du XIV^e^ siècle ou au commencement du XV^e^ comme le prouvent leurs morceaux flamboyants. Les piliers sont remarquables par leur légéreté et leur élégance, plusieurs ont encore conservé des traces d'ornements peints d'une grande délicatesse. Les verrière sont médiocres et de plus en mauvais état. A l'extérieur, au lieu de clochetons, les piliers butans sont façonnés comme des tours octogones, crénelées, et réunis entr'eux par des arcades jetées d'un pilier à l'autre comme des ponts. Ces créneaux et ces arcades se voient fréquemment dans les églises anglaises du XIV^e^ siècle.

— Un jubé, ou plutôt une muraille grossière, sépare le chœur proprement dit de ses bas-côtés. C'est une construction moderne qui nuit fort à l'effet général. Derrière l'autel, j'ai trouvé plusieurs chaises en fer, en forme d'X, assez semblables à celles qu'on voit à la bibliothèque royale, et qui est attribuée à Dagobert. Quoique dépourvue d'ornemens, elles méritent d'être conservées avec soin.

« Un magnifique tombeau en marbre blanc de l'évêque de la Jugie, mort en 1274, est appliqué contre le jubé dont j'ai parlé. La moitié seulement a été conservée à Narbonne; l'autre moitié est au musée de Toulouse. Ce monument a été sculpté du vivant de l'évêque et il peut être considéré comme un modèle d'art au XIII^me^ siècle. Les petites figures d'évêques sculptées sur le monument sont admirables. Les poses, les draperies, sont d'une vérité prodigieuse, et je n'hésite pas à dire que ces statues ne le cèdent pas pour la grâce, aux meilleurs ouvrages de la renaissance.

« Quelques autres tombeaux du XVI^me^ siècle, d'un beau travail, ornent le chœur et les chapelles de Saint-Just. L'orgue du temps de Louis XIII, est aussi un morceau très remarquable. »

Le savant inspecteur des monumens historiques de France, porte un jugement tant soit peu défavorable sur la cathédrale de Narbonne. Avec tous ses défauts, ses imperfections, *Saint-Just*, occupera toujours un des premiers rangs parmi nos vieilles basiliques. D'abord, le chœur, quoiqu'en aient dit certains voyageurs, est un des plus beaux vaisseaux gothiques qu'on admire en Europe; on est frappé d'étonnement en examinant la pureté de l'architecture, la richesse et la magnificence des ornemens.

Les voûtes ont plus de quarante mètres d'élévation dans l'œuvre; elles sont soutenues par de nombreux piliers remarquables par leur grâce et leur légéreté. Le luxe et la profusion des vitraux rappellent les siècles où l'art, inspiré par le christianisme, construisait des sanctuaires presque impénétrables à la lumière du jour.

L'éxécution des travaux extérieurs répond à la magnificence du chœur; une multitude de tourelles présentent à l'œil cet aspect bizarre et majestueux qu'on ne retrouve plus que dans nos cathédrales gothiques.

Néanmoins les deux grosses tours laissent beaucoup à désirer; elles sont trop massives et trop lourdes; on dirait deux bastions, plutôt que deux clochers de métropole. Mais peut-être que ces défauts seraient moins apparens, si les deux tours étaient masquées par le portail dont le dessein est magnifique, et qui reste encore à faire.

L'église métropolitaine de Saint-Just était, avant la révolution, un des premiers siéges archiépiscopaux de France. L'archevêque de Narbonne jouissait de nombreuses prérogatives. La plus belle et la plus honorable était, sans contredit, celle de s'asseoir en qualité de président dans les grandes assemblées des états-généraux de la province de Languedoc.

On voit dans la cathédrale de Narbonne un tableau représentant *la Résurrection de Lazare;* c'est une assez bonne copie, d'après *Sébastien del Piombo.*

A quelques pas de Saint-Just est le palais archiépiscopal qui ressemble beaucoup à une forteresse du moyen-âge; il occupe à peu-près le centre de la ville, et il appuie à une grande tour qui domine Narbonne.

Le palais de l'archevêque de Narbonne fut le théâtre d'un des derniers actes de l'impitoyable Richelieu; Louis XIII, irrité contre son grand écuyer, et pressé par son ministre, y signa, le 12 Juin 1642, l'ordre de livrer à une commission l'infortuné Cinq-Mars et son ami de Thou.

Frédéric Hennez.

Digitized by Google

LE PIGEON BISET.

LES PANTHIÈRES DU COL-DU-HAUT,

OU

LA CHASSE AUX BISETS DANS LES PYRÉNÉES.

» Le pigeon biset, le pigeon de roche et le pigeon-» sauvage, sont » a dit Buffon, « trois espèces nomi-» nales qu'on doit réduire à une seule, qui est celle du » biset, dans laquelle le pigeon de roche et le pigeon » sauvage ne sont que des variétés très-légères. »

Le biset, pigeon *fuyard*, est la tige primitive de tous les autres pigeons ; il est placé au premier rang de l'échelle des *palumbacées* communément de la même grandeur que le pigeon domestique, il en est distingué néanmoins par les bandes noires ou brunes croisées sur ses alles et sur sa queue ; il doit à cette couleur *bise*, le nom qu'il porte. Le biset a cela de particulier qu'il est né libre et indépendant ; aidé de la nature sauvage, il n'a pas passé par l'état de domesticité. Son instinct ne le force qu'à une seule servitude, celle d'obéir à la saison des chaleurs. Aussi, ne le trouve-t-on point dans les contrées froides et il ne séjourne que pendant l'été dans nos pays tempérés. C'est là un trait distinctif de son caractère.

Dans tous les cas, les émigrations des bisets sont toujours régulières ; elles s'opèrent en corps et à époques fixes. Ces oiseaux arrivent par troupes dans les régions septentrionales de la France, vers le commencement de mars. Ils s'établissent dans les bois, y nichent dans le creux des arbres et font deux pontes : l'une, au printemps, et l'autre en été. Ils quittent la France dans le mois d'octobre, et, prenant leur route du côté du midi, ils se rendent probablement en Afrique, par l'Egypte, pour y passer successivement l'hiver. C'est de la chasse que donnent alors aux bisets, à leur passage dans les Pyrénées, les habitants de ces montagnes, que nous voulons aujourd'hui parler.

Digitized by Google

Au versant Septentrional des Pyrénées, entre les petites villes d'Aspect et de St-Béat, s'élève, en forme de cône empanaché de majestueuses forêts, une montagne gigantesque ombreuse et solitaire, nommée *Kagire*. A ses pieds, moitié français, moitié espagnols s'abritent, bizarement groupés, d'innombrables villages; se desinent en tous sens, comme les rayons d'un cercle, de riantes vallées; et sur ses flancs veloutés, disputés en partie par le Val-d'Aran, d'autres montagnes plus modestes s'épanouissent, à la faveur de sa haute protection aërienne. Or, un de ces monts, le plus voisin de *Kagire* et que distingue le petit village de *Moncaut* assis sur la pelouse, est surtout en réputation, sous le nom du *Col-du-Haut*, par la chasse aux bisets et par le rendez-vous annuels d'étrangers que les panthières appellent de toutes parts: de St-Gaudens, de Vieille, de St-Béat, de Montrejeau, de Bagnères-de-Luchon et même de Toulouse. Mais la grande réunion a lieu principalement le 16 octobre, fête de St-Bernard. Avant ce jour, marqué par de joyeux plaisirs, des festins, des divertissemens et de nombreuses cavalcades, les chasseurs montagnards sont rarement troublés dans leurs ingénieuses opérations. Pour eux, les grands travaux, les travaux importants, indispensables à leur activité turbulente, commencent au 9 septembre. A cette époque, les filets sont radoubés, les chaînons tendus, les pieux aiguisés et les arbres à mats, à échelons et à guérites, coupés, travaillés, façonnés pour servir à élever une charpente aërienne. Le mouvement est alors général parmi les habitans du Col-du-Haut. La chasse va commencer.

On sait que l'émigration des bisets s'opère à l'approche de l'hiver. Déjà le refroidissement de la température, la fraîcheur des nuits d'automne, la font dévancer, par les plus prévoyants et par ceux qui sont les plus voisins des Pyrénées, vers les derniers jours de septembre. Alors des troupes innombrables de bisets s'élèvent dans les airs, apparaissent dans la direction du nord et s'avancent en serre-file pour effectuer le fatal passage des montagnes. L'instinct guide ces bataillons ailés, mais la ruse de l'homme, plus puissante encore, se joue de leur instinct. A la volonté de l'homme, leur vol hardi s'abaissera; leur marche à tire-d'aile s'arrêtera tout-à-coup et les engins du chasseur les forcera, malgré leur prévoyance, à tomber dans une gorge meurtrière.

Il faut le dire aussi, le *Col-du-Haut* est favorable à cette coupable industrie de l'homme contre l'oiseau. Deux pics surgissent parallèlement et forment des deux côtés, dans la longueur d'une demi-heure, une palissade de rochers chargés de bois en amphithéâtre et ornés d'une riche végétation. Au milieu, s'allonge un vallon étroit dont l'extrémité forme un défilé qui détache son bleu-clair dans l'horison espagnol. Là, un filet aux jours infinis et aux mailles imperceptibles, barre transversalement et dans toute son étendue le passage du col, à la hauteur d'environ vingt pieds. On ne se douterait point de sa tension, si, une *guérite* isolée au milieu des filets, ne laissait flotter, dans le vague des airs, une ligne de cordages. Or, cette *guérite*, en termes de l'art du chasseur pyrénéen, n'est composée que de trois longs mâts fichés perpendiculairement en triangle par le bas et réunis en faisceaux par le sommet. Des échelons, grossièrement tracés s'élèvent jusqu'au plus haut de la guérite où se balance un vaste, profond et large nid, bâti de branches de feuillage et de gazon. Ce nid devient indispensable pour la chasse; car il sert de retraite et de cachette à un adroit *bisetier*, connu sous le nom d'arbaletier, et dont la fonction, comme on le verra bientôt, est d'une haute importance. En attendant son rôle, balancé dans sa demeure aërienne où il se blottit, il prête une oreille exercée au signal convenu.

Mais sur les deux penchants des collines qui aboutissent face-à-face au Col-du-Haut et dans toute leur longeur du nord au midi, s'élèvent, à égales distances, ainsi que des avant-postes croisés, huit guérites semblables à celles de l'arbaletier. Elles servent de réduit aux védettes de la chasse. Une seule, placée à l'extrémité nord et suspendue sur un sommet très élevé, est destinée à former un observatoire. La sentinelle, ainsi haut perchée dans son nid, découvre facilement au loin, par dessus les monts, l'immensité du ciel qui se déploie, à sa vue, dans toute sa majestueuse étendue. Chacun alors est à son poste. Viennent maintenant les bisets.

Cependant, au milieu du vague des airs, apparaissent dans un ciel d'azur, des points noirs qui se meuvent imperceptibles. Chassés par le vent d'est, ces points noirs se rapprochent, grossissent, se multiplient en raison inverse de leur distance. Ils présentent alors aux yeux attentifs, des myriades de volatiles se dirigeant vers les Pyrénées. « Bonne curée! » s'est écrié, en ce moment, un chasseur transporté de joie. « *Vent de Perpignan; biset en gibecière.* » En effet, du haut de son observatoire, la sentinelle de l'avant-poste a fait retentir par trois fois le son aigu et perçant de sa corne. A ce signal de reconnaissance que l'écho transmet de guérite en guérite, les têtes des *bisetiers* sortent en observation de leurs nids. La colonne aërienne se découvre alors à leurs regards curieux. Déjà elle plane immobile à l'entrée du vallon; un instant on la voit hésiter dans sa marche, mais les sons redoublés de la corne retentissant à l'arrière de plus fort encore, la commotion de l'air hâte, en avant, le vol douteux des bisets épouvantés et une fois engagés dans le vallon, on les voit, en biaisant, tantôt se porter à la droite, tantôt se jeter sur la gauche. Mais repoussés alternativement vers le centre par les hurlemens, les clameurs et les bruissemens des hommes des postes qu'ils approchent, ils arrivent ainsi forcément et en losange à quelque distance des filets. Ils semblent alors se poser un instant indécis; ils s'exhaussent tout-à-coup comme pour franchir la gorge qui se trouve béante devant eux. L'adroit *bisetier* de la guérite du centre a su déjà contre-mander leur marche. Armé d'une forte arbalète, au ressort vigoureux, il projette, bien haut au-dessus de la troupe, *le mail*, morceau de bois adhérant à deux ailes de faucon. A cette ombre de l'oiseau de proie qui semble les poursuivre, les bisets, par un vol spontané, plongent, en traçant un arc de cercle dont la tangente est le valon, jusqu'au pied des

Digitized by Google

filets: Ils se relèvent instantanément pour fuir : aussitôt la corde de l'arbaletier agite une forte détente, et cette large et haute masse de filets, cédant à la pesanteur d'énormes rochers qui hâtent sa chûte par le sommet, tombe sur toute la verte étendue du col et enveloppe le gibier qui bat encore de l'aile. Un appel de loup, hurlé par l'arbaletier et transmis de poste en poste, est le signal joyeux d'une abondante capture.

Alors on voit déboucher, par tous les angles des rochers, du milieu des troncs d'arbres et dans toutes les directions, une foule de gais chasseurs dont on n'avait point encore soupçonné l'existence. Les uns, armés de fusils, rappellent, mourants du haut des airs, les quelques bisets qui çà et là veulent regagner leur sauvage liberté; les autres, se saisissent un à un des prisonniers qui s'agitent encore sous les filets et leur tournent impitoyablement la gorge. Le massacre terminé, les vastes corbeilles d'osiers se remplissent des victimes gisantes sur la pelouse. Alors tout redevient calme; les filets se relèvent majestueusement; le *Col-du-Haut* semble un instant désert; chacun à son poste, attend impatiemment l'instant d'une nouvelle fortune.

Mais si la chasse aux bisets présente pendant sa durée passagère d'un mois quelques uns de ces tableaux plus ou moins variés et dont nous venons de hasarder une esquisse, elle offre encore, le jour de St-Bertrand, un spectacle bien autrement pittoresque et intéressant.

Le 16 octobre, à peine l'aurore commence-t-elle à poindre, que le calme de la nuit des Pyrénées et le silence imposant et gigantesque des montagnes, sont troublés par la foule immense d'étrangers qui stationnent depuis la veille ou qui vont et viennent se réunir aux pieds du Col-du-haut. Lorsque le soleil commence à briller au sommet de *Kagire*, c'est déjà un grand jour de fête. La musique des Pyrénées jette alors ses sons rapides, lents ou saccadés à l'écho qui les répète à l'infini avec ses différentes fioritures. Les danses sont en train. Les broches du bon vieux temps des héros d'Homère tournent le gibier, en plein vent, sur leurs fourches de bois. La fumée de la cabane, la seule cuisine de ce vaste hôtel qu'on apelle les *Panthières*, est d'un bon augure à l'appétit des convives; et le Vatel de ce Louvre de Gascon, la gentille et proprette montagnarde offre déjà avec le sourire du laisser aller et de l'aisance, ses services reconfortants au mylord, à la dame élégante, au bourgeois, à la duchesse, au député, à l'industriel, au ministre passé ou futur, à l'homme de lettres, que Bagnères-de-Luchon céde pour un jour au grand banquet du Col-du-Haut. Certes, si l'égalité des rangs est quelque part, elle est aux *Panthières*. Point de distinction. Le gazon et la pelouse servent également de siège et de table dressée pour tout le monde. On ne dispute là que de bon appétit.

Aussi, quel spectacle plus beau, pour l'observateur, que ces groupes nombreux de gens de toute fortune, de tout sexe et de toute considération, assis pêle-mêle sur le penchant d'une montagne ignorée des Pyrénées! Que ces toilettes, riches, modestes, négligées contrastent bien ensemble dans leurs confusions! que les plaisirs bruyants du festin et de la danse inspirent alors de tendres sentimens à l'âme innocente! une seule pensée, celle du bonheur se déploie vive et brillante à l'imagination de tous les assistants. Mais la joie commune va être plus complète encore, car ce jour de fête est aussi un jour de chasse. Le son de la corne vient de retentir par trois fois du haut de l'observatoire. Aussitôt le bruit des instrumens est suspendu. Les cris, les joyeux ébats cessent instantanément. Chaque convive emporte à la main les restes de son repas interrompu et tout le monde fuit se cacher derrière les rochers où se dérober, à la vue de l'oiseau de passage, dans les bois. Le vallon du col est maintenant désert. Quel silence! on craint le bruit de son soufle; on comprime les pulsations du cœur, et chacun, dans une attente impatiente, suit des yeux et des oreilles tous les mouvemens et les signaux des *bisetiers*. A chaque raprochemant des bisets attirés adroitement dans le passage et dont la troupe plane, comme un brouillard épais au dessus de toutes les têtes, on trépigne des pieds, on craint, on espère dans une indicible attente.

Ce tourment de la foule curieuse ne cesse que lorsqu'un bruit s'est fait entendre, et que le cri de l'arbaletier a frappé les nues en annonçant la chute des filets. Alors des clameurs unanimes s'élèvent de toutes parts; on grimpe, on court, on vole aux filets. En présence de tant d'innocens captifs, que de sentimens divers s'échappent des cœurs des spectateurs! Une main douce et blanche soulève lentement la maille et caresse le biset prisonnier; tandis qu'une main dure et impitoyable le tue. Ici des voix papelardes se jouent du sort malheureux de l'oiseau sauvage; là, des voix féminines répandent sur lui de tendres regrets; et souvent on a vu la beauté sensible laisser tomber une larme d'amour en présence de la victime mourante du chasseur. Le plus grand nombre enfin se réjouit de l'abondante capture. Les plaisirs, la danse et les festins recommencent alors de plus belle, pour ne finir qu'à la veillée. A l'heure du soir, la foule s'écoule lentement, et le lendemain tout redevient triste et sublime. Le berger et le bruit du torrent troubleront seuls pendant un an le silence de ces montagnes.

Parmi les *Panthières* que compte le département de la Haute-Garonne dans les Pyrénées, on distingue encore celles du *Col-de-Lazare*, de *Couledous* et de *Portet;* mais les Panthières du *Col-du-Haut* ont une plus grande réputation que ces trois rivales, soit par l'afluence d'étrangers qu'elles attirent dans leur site enchanteur, soit par la quantité des bisets et l'adresse des chasseurs qui les distinguent. Le Col-du-Haut est le Longchamp de la chasse dans les Pyrénées.

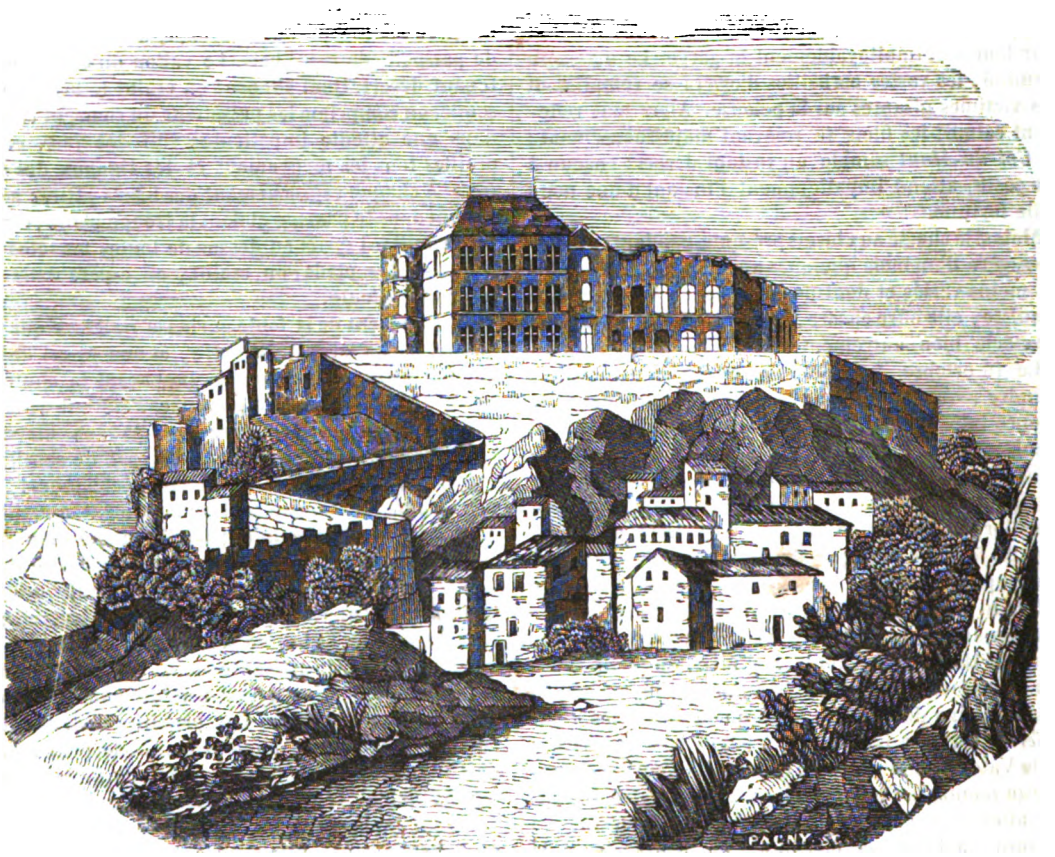
H. Castillon (d'Aspect).

Digitized by Google

UN ROMAN EN TROIS CHAPITRES.

CHAPITRE PREMIER.

UNE FÊTE AU CHATEAU DE GRIGNAN, EN 1696.



Il est certains lieux où on se rend en pélérinage, pour y chercher des inspirations, de douces émotions et ces poétiques souvenirs qui plongent l'âme d'un artiste dans les ineffables délices de la mélancolie. Belle fontaine de Vaucluse, tes ondes solitaires couleraient inconnues dans ton valon enchanté, si elles ne murmuraient plus les noms immortels de Laure et de Pétrarque. Mais les échos d'alentour semblent répéter encore les chants du poète et les tendres soupirs de son amante. Aussi quatre siècles se sont écoulés, et le voyageur quitte sans regret Avignon la cité papale, cette triste fiancée, veuve de ses pontifes, pour aller rêver sur le déclin du jour, à l'ombre des arbres qui couvrent de leurs rameaux le petit ruisseau de Vaucluse : tant il est vrai de dire que le génie, comme le Prométhée de la fable, donne la vie à tout ce qu'il touche, à tout ce qui l'environne.

De tous les manoirs que les fiers gentilshommes de la province du Dauphiné, élevèrent sur les côteaux aux pieds desquels serpentent les eaux bleuâtres de la Drôme et de l'Isère, il n'en est que deux dont le souvenir ait survécu à la puissance des nobles châtelains.

Digitized by Google

Le château ou nâquit Bayard, le chevalier sans peur et sans reproche, est le château de Grignan, immortalisé par le séjour de madame de Sévigné.

O vous qui prêtez l'oreille pour entendre encore dans le silence du passé, le cliquetis des grandes épées que nos chevaliers-géants brandissaient dans les batailles et les tournois; vous qui cherchez dans l'histoire quelque récit de ces combats à mort que le châtelain livrait au châtelain, son rival en gloire ou en amour, allez visiter le castel ou nâquit Pierre du Terrail. Les restes du manoir féodal témoignent encore de son ancienne importance. Dominés par le souvenir du compagnon d'armes de Louis XII et de François 1er; vous pourrez vous agenouiller dans la chambre gothique où Bayard vit le jour; admirer les tours, les crénaux, les murailles inébranlables sur leurs six pieds d'épaisseur, et répéter quelques vieilles ballades composées par les poètes de la renaissance. Suivez la rive gauche de l'Isère, et dirigez vous vers le castel héréditaire de l'immortelle lignée des Bayard.

Quant à moi, qui sens le besoin d'émotions plus douces, de souvenirs moins éclatans, je vous laisse poursuivre votre chemin; je reste dans le Dauphiné; je vais rêver sur les ruines du château de Grignan. J'apperçois déja la flèche de l'église paroissiale, et les magnifiques terrasses qui environnent encore le séjour seigneurial, habité long-temps par madame de Sévigné et sa fille.

Mille impressions diverses se succèdent rapidement dans mon cœur. Je pense aux fêtes de Versailles, aux pompes de la cour de Louis XIV, à la tendresse de la mère, à la reconnaissance de la fille; je relis quelques volumes de lettres que j'ai apportés avec moi, je parcours cette étrange épopée du siècle, et je ne puis m'empêcher de m'écrier avec un de nos poètes,

Charmante Sévigné, quels honneurs te sont dus!
Tu les a mérités, et non pas attendus.
Tu ne te flattais pas d'avoir pour confidente
Cette postérité pour qui l'on se tourmente.
Dans le cœur de Grignan tu répandais le tien:
Tes *lettres* sont ta gloire, et sont notre entretien.
Ce qu'on cherche sans fruit, tu le trouves sans peine.
Que tu m'as fait pleurer le trépas de Turenne!
Qui te surpassera dans l'art de raconter?
Ces portraits d'une cour qu'on se plait à citer
Se retracent chez toi bien mieux que dans l'histoire;
Ces héros, dont ailleurs je n'appris que la gloire,
Je les vois, les entends, et converse avec eux.

Inutile de vous dire que la ville de Grignan fesait jadis partie du Tricastin, petite province du Bas-Dauphiné: que cette seigneurie fut érigée en comté par Henri II en 1550; qu'un des comtes épousa plus tard la fille de madame de Sévigné, qui par ses lettres à immortalisé le château de son gendre. Vous connaissez peut-être ces détails mieux que moi. D'ailleurs le château démoli en grande partie dans les premières années de la révolution, n'a rien conservé de son ancienne magnificence. Le nom seul de madame de Sévigné a pû répandre sur ces débris de murailles, qui s'écroulent de jour en jour, un charme ineffable qui fera toujours de Grignan un lieu de pélérinage artistique.

Et pourtant dans les vastes salles dont les voûtes se sont affaissées; M. de Grignan pour dissiper les ennuis de son épouse, lorsque sa mère quittait le Dauphiné pour s'ensevelir dans sa délicieuse solitude des *rochers*, réunissait les gentilshommes et les dames du voisinage. Souvent même des courtisans s'échappaient de Versailles, et venaient demander l'hospitalité au gouverneur de Provence. Alors les fêtes étaient continuelles, et madame de Grignan avait besoin de toute sa tendresse filiale pour ne pas oublier sa mère, au millieu des réjouissances que la complaisance ingénieuse de son époux savait multipiier, dans un donjon féodal, jetté comme par hasard sur un des mamelons inhabités de la Drôme:

Dans les derniers jours du mois de février 1693 le nombre des visiteurs fut si grand que les vastes appartemens du château, suffirent à peine pour les loger. Les seigneurs de Chaberei, de Livron, de Romans, de Saint-Vallier, de Nyons s'étaient rendus à Grignan pour une grande partie de chasse. Le gouverneur de Provence déploya toute la magnificence que les grands seigneurs affectaient alors dans leurs plaisirs. Les piqueurs firent des merveilles, on tua deux cerfs, quelques sangliers, et les coureurs rentrèrent au château chargés de gibier de toute espèce.

Il était nuit lorsque M. de Grignan, Nyons et Saint-Vallier arrivèrent à l'extrémité du parc.

— Les étoiles brillent au firmament, dit Saint-Vallier; je ne vois pas un seul nuage dans toute l'étendue du ciel, et je vous jure que vos braconniers ont le diable au corps s'ils vont cette nuit inquiéter vos lièvres et effrayer vos lapins.

— Vous ne connaissez guère les braconniers de Grignan, mon cousin; pour eux, l'hiver n'a point de glace, l'été n'a point de feu, et il ne se passe pas une seule nuit sans que mon parc soit dépeuplé de quelque quadrupède.

—Il n'en est pas ainsi à Saint-Vallier; tout braconnier surpris en flagrant délit est pendu, et trois exécutions ont suffi pour effrayer les manants qui ont plus de peur de mon garde-chasse que de tous les diables de l'enfer.

—Je suivais votre exemple avant mon mariage, cousin Saint-Vallier, répondit Grignan; mais depuis le jour où j'eus le bonheur de conduire à mon château de Grignan mademoiselle de Sévigné, devenue ma très-chère et légitime épouse, impossible à moi de punir mes paysans plus friands de jour en jour de la chair de mes lièvres et de mes lapins. Les coupables implorent leur pardon de madame de Grignan. Si je refuse, madame pleure; elle me répète à toute heure du jour: —Usez de clémence, mon seigneur et maître; pour un lapin, faire pendre un homme! oh! c'est affreux! grace pour le braconnier, M. de Grignan, ou je ne vous aimerai plus.

Comment résister, mes cousins? je vous le demande, comment résister à ces charmantes supplications!

Digitized by Google

périssent tous mes lièvres, tous mes lapins, toutes mes perdrix, toutes mes bécasses, plutôt que de déplaire à madame de Grignan.

—Bien, bien, mon cousin, s'écria Nyons : honneur à la tendresse conjugale. Grignan, voici venir les beaux jours du printemps : vous vous déguiserez en Tyrcis, et madame en Aramynthe, et revêtus de votre costume pastoral, vous irez dénicher les petits oiseaux dans le parc : vous vous asseoirez sur l'herbe fleurie.

—Oui, oui, répliqua Grignan, et je répéterai à ma très chère épouse ces vers du poète Segrais, l'ami de madame de Sévigné, ma belle mère.

Si vous vouliez venir ô miracle des belles,
Je vous enseignerais un nid de tourterelles ;
Je veux vous les donner pour gage de ma foi,
Car on dit qu'elles sont fidèles comme moi.

—Heureux Grignan! je porte envie à son bonheur..

—Faites comme moi, cousin, mariez-vous.

—Fort bien; mais je réfléchis que ma femme m'empêcherait de faire pendre les braconniers des environs de Saint-Vallier.

—Pan, pan, s'écria le comte de Grignan... Avez-vous entendu, mes cousins, deux détonnations coup sur coup?

Les trois gentilshommes s'arrêtèrent prêtant une oreille attentive pour discerner de quel côté le bruit venait de se faire entendre.

—Pan, pan, s'écria Saint-Vallier... Oh pour le coup, il faudrait être sourd comme grand père... Il parait, mon cousin Grignan, que tous les braconniers du Tricastin ont fait irruption dans votre parc.

—Million de tonnerres, dit le comte en grinçant des dents, vous serez pendus fusiliers du diable..

Suivi de ses deux compagnons, il se dirigea vers le millieu du parc : Saint-Vallier qui prenait autant de plaisir à poursuivre un braconnier qu'un chien à traquer un renard, s'éloigna à petits pas. Au détour d'un sentier il apperçut un jeune paysan qui marchait lentement, le fusil en bandouillière et portant un gros lièvre qu'il tenait suspendu par les oreilles. Il parlait à voix basse, et Saint-Vallier put entendre cet étrange monologue.

—Dans deux jours je me marie; demain nous passerons le contrat; le père de Berthe me comptera trois cents livres et je vivrai heureux dans mon ménage, comme le comte de Grignan dans son château... Oh le bon M. de Grignan! que Dieu le bénisse lui et ses enfans! et madame la comtesse... En voilà une femme comme il faut... Malheureusement je crains que la providence n'ait brisé le moule dans lequel elle a fondu notre bonne maîtresse. Par exemple, l'an dernier, M. le comte voulait me condamner à trois mois de prison pour avoir tué un petit lièvre qui venait chaque nuit manger les choux de mon jardin. Mais voilà que madame s'y opposa avec tant d'instance, qu'elle obtint ma grace pleine et entière.

A ces mots le paysan s'arrêta comme pour regarder les étoiles, et siffla par trois fois pour appeler son chien.

—Phan, Phan, cria-t-il avant d'entrer dans un sentier adjacent. Je suis un malheureux, ajouta-t-il en s'appuyant sur le canon de son fusil.. M. le comte m'a déja pardonné dix fois, et je retombe toujours dans la même faute. Oui, oui, Pierre sera toujours un mauvais sujet de braconnier. Et d'ailleurs je me marie dans deux jours; fallait-il faire la noce avec du jambon et des œufs? Les compères du voisinage n'auraient pas été contents... Vivent les bons civets de lièvre.

Phan était à quelques pas de son maître, et il aboyait sourdement.

— Qu'y a-t-il, Phan? s'écria le paysan.

Et les cris du chien devinrent de plus en plus perçans.

—En avant, mon ami; si c'était un sanglier descendu des montagnes du Haut-Dauphiné, je porterais demain matin la hure à M. de Grignan.

Phan excité par la présence de son maître, s'élança vers l'endroit où M. de Saint-Vallier se tenait caché; le gentilhomme craignant que le paysan ne fit feu sur lui, sortit de son embuscade :

— Arrête, infâme braconnier, cria-t-il, si tu veux revoir encore une fois la porte de ta maison.

— Qui êtes-vous, monsieur? repliqua le paysan avec une sécurité apparente qui déguisait mal la crainte qu'il éprouvait intérieurement..... Je ne reconnais d'autre maître et seigneur que M. le comte de Grignan.

— Qui est venu ici pour te surprendre en flagrant délit, répondit le comte. D'où viens-tu malheureux?

— Monseigneur, je me marie dans deux jours, et je me suis permis de tuer un lièvre dans votre parc, pour régaler les invités à la noce.

— Oui, oui, maître Pierre, comptez sur votre mariage... Quant à moi, je vous annonce, que vous serez pendu demain matin, et que vous irez célébrer vos fiançailles en enfer avec tous les braconniers fils du diable comme vous.

— Grace, monseigneur, s'écria Pierre en tombant à genoux.

— Marche devant nous, manant, quand nous serons arrivés au château, nous délibérerons sur ton sort.

— Vos braconniers n'en veulent pas au menu gibier, dit Nyons en montrant au comte de Grignan le lièvre qu'il venait d'arracher des mains du paysan.

— Adieu la noce, adieu la fête, s'écriait le pauvre Pierre en cheminant tristement vers le château.

Pendant que le jeune braconnier marchait ainsi au milieu des trois gentilshommes, comme un déserteur au milieu de trois gendarmes, il se passait une scène assez étrange dans la boutique d'un vieux perruquier de la petite ville de Grignan. A quelques pas du château, dans une rue assez belle pour un gros bourg du Bas-Dauphiné, les voyageurs admiraient une grande enseigne représentant Atropos, l'une des trois Parques, armée de ses redoutables ciseaux. On lisait au bas ce distique composé sans doute par quelque Santeuil de province :

Le ciseau d'Atropos fait frémir la nature,
Et celui de Lubin rajeunit la figure.

Digitized by Google

Le vieux Lubin avait la plus jolie fille de la province, et Berthe quoique roturière avait eu souvent à soutenir les œillades des gentilshommes qui venaient voir le comte de Grignan; mais fidelle à Pierre son fiancé, elle avait toujours résisté aux tentations que pouvaient lui suggérer les offres des séducteurs; aussi disait-on de Berthe qu'elle était aussi sage que jolie, et les fils des plus riches bourgeois de Grignan l'avaient inutilement demandée en mariage.

Parmi les nombreux visiteurs qui affluaient chaque jour dans la boutique de Lubin, le plus assidu était Anacharsis Flaute, fils unique du notaire de l'endroit.

— Berthe, disait souvent le vieux Lubin à sa fille, je suis encore à me demander pourquoi tu aimes tant Pierre le braconnier.

— Vous savez pourtant, mon père, que j'ai juré de lui être fidelle à la vie et à la mort.

— Oui, ma fille, mais il me semble que M. Anacharsis Flaute est un parti plus avantageux pour toi et pour ta famille.

— Le fils de M. le notaire!... Sainte Vierge ma protectrice, Sainte Berthe ma patronne, j'aimerais autant épouser le vieux jardinier de M. le comte de Grignan. Laissez donc tranquille M. Anacharsis Flaute avec son justaucorps de satin vert, sa perruque à marteaux, et ses molets postiches. J'aime Pierre le braconnier, il a ma foi, j'ai la sienne; je l'aime et je l'aurai.

— Comme tu voudras, ma fille, répondit le vieux perruquier qui s'apperçut qu'il cherchait en vain à triompher de la répugnance de Berthe.

La jeune fille s'approcha de la petite table derrière laquelle son vieux père était occupé à friser les boucles de la perruque du curé de Grignan; elle tira un livre rouge de sa poche et se prit à lire attentivement.

— Quel est ce livre, Berthe? dit le perruquier.....

— Les Centuries de Nostradamus, mon père.

— Que nous annonce le grand sorcier pour l'an de grâce mil six cent quatre vingt seize.

— Ecoutez, mon père.

En mil six cent quatre-vingt-seize avant l'été,
Mourir verra Grignan la mère de beauté!

— Dieu, conserve notre bonne comtesse, s'écria la jeune fille, en se signant à plusieurs reprises et récitant ses oraisons,

Au même instant quelqu'un frappa deux petits coups à la porte.

— Qui vient à cette heure? dit le vieux Lubin.. .. après quelques momens d'hésitation, il fit signe à Berthe d'aller ouvrir.

— Je reconnais la voix de Pierre, dit la jeune fille.

— Vous vous trompez, ma jolie demoiselle, répondit Anacharsis Flaute.

Et le fils du notaire se courba en angle obtus, multipliant ses salutations, tantôt à Berthe, tantôt au vieux perruquier.

— M. Lubin, dit-il, en s'asseyant sur un petit tabouret, je suis venu pour vous parler de l'affaire en question.

— Que voulez-vous dire? M. Anacharsis.

— Pardieu, il vous sied bien de faire l'ignorant, M. Lubin... Vous avez donc oublié que vous m'avez promis la main de la jolie Berthe.

— Oui, M. Anacharsis; mais l'homme propose et Dieu dispose.

— Mon père consent à mon mariage, et il me donnera vingt mille livres.

— Ne vous bercez pas d'une vaine espérance, M. Anacharsis, dit Berthe; je ne vous aime pas, je sens même que je ne pourrai jamais vous aimer, et quand vous seriez plus riche que notre seigneur le comte de Grignan, je ne vous épouserais pas.

— Tête de femme, tête de diable, M. Anacharsis, ajouta Lubin, vous l'avez entendue... qu'y faire? elle aime Pierre le braconnier.

— Pierre le braconnier, s'écria M. Anacharsis... Ah si vous saviez.... M. le comte l'a supris dans le parc, et j'ai vu deux gardes-chasse qui le conduisaient au château pieds et poings liés.

— Mon pauvre Pierre, oh qui me rendra mon pauvre Pierre, s'écria Berthe en pleurant à chaudes larmes. Je cours au château, mon père, je vais me jetter aux genoux de madame la comtesse, elle m'accordera la grâce de mon fiancé.

La jeune fille sortit à l'instant même; elle trouva la grande porte du château fermée, et elle se vit forcée d'attendre au lendemain.

Elle passa la nuit sans fermer l'œil, et pria le bienheureux saint Hubert, le patron des chasseurs, de veiller sur Pierre le braconnier.

Au point du jour, elle était à la porte du manoir de Grignan; elle parcourut tous les appartemens, et parvint, sans être aperçue, jusqu'à la chambre à coucher de la comtesse. Madame de Grignan dormait encore au moment ou Berthe s'approcha de son lit, les pieds en l'air et n'osant respirer.

— Madame la comtesse, répéta-t-elle plusieurs fois d'une voix suppliante... Madame la comtesse, ayez pitié de moi.

— Que veux-tu de moi, ma fille? dit madame de Grignan...

— Madame, j'ai pensé que vous ne seriez pas fâchée de commencer la journée par une bonne action, et je suis venue pour vous demander une grâce.

— Parle, mon enfant; le moment est favorable, hier j'ai reçu une lettre de ma mère, et je n'aurai pas le courage de te refuser ce que tu as à me demander.

— Oh, madame votre mère! elle se porte bien? Que Dieu et la sainte Vierge la conservent. Je disais: madame, que je suis venue pour vous demander une grâce. Hier au soir, Pierre, mon fiancé, fut surpris dans le parc par M. le comte. Le pauvre garçon était allé tuer un lièvre pour la nôce. Voilà que M. de Grignan l'a fait enfermer dans la prison du château, et on dit qu'il veut le faire pendre; et tout cela pour un damné de lièvre, ou un scélérat de lapin. Vous ne le permettrez pas, madame?

Digitized by Google

— Non, ma fille, non. Mais voici venir M. de Grignan.

Le comte entra au même instant.

— Bon jour à M. le comte, s'écria madame de Grignan.

— Bon jour à mon adorable comtesse, répliqua Grignan, en embrassant son épouse.

— Monsieur, dit la comtesse, en affectant un air courroucé, je n'aurais pas dû vous permettre de m'embrasser ce matin; vous êtes un méchant.

— Vous voulez rire, mon amie, ou bien vous n'aurez pas vu dans vos songes l'image adorée de madame votre mère.

— Vous êtes un méchant, vous dis-je, pour un lièvre condamner un homme à être pendu...

— Je connais le mystère maintenant, répliqua la comte, en jetant les yeux sur Berthe qui tremblait à l'extrémité de la chambre. Vous vous êtes laissée attendrir par les prières de cette jolie solliciteuse.

— Oui, monsieur de Grignan, et je joins mes prières aux siennes pour obtenir la grâce de Pierre le braconnier.

— Vous savez que je ne puis pas vous refuser, madame la comtesse; voilà pourquoi vous demandez sans cesse.

— Grondez-moi donc, monseigneur, de ce que je vous procure l'occasion de faire du bien. Hâtez-vous, en attendant de faire élargir le braconnier. J'aime Pierre; je veux le protéger; après demain je le marie avec Berthe, et j'ai résolu de doter la fiancée.

— Qu'il soit fait selon votre volonté, mon aimable comtesse. Je ne vous impose qu'une seule condition : laissez-moi lire la lettre que vous avez reçue hier de madame de Sévigné.

— Qu'à cela ne tienne, mon ami, répondit la comtesse, en tirant d'une petite cassette cachée sous des coussins, la précieuse missive encore humide des pleurs de la tendresse filiale. Maman m'écrit qu'elle se porte à ravir, et que ses soixante-dix ans ne lui pèsent pas plus qu'une plume. Au mois de mai, elle quittera sa solitude des rochers, et viendra passer le printemps en Provence. O mon Dieu! que de bonnes nouvelles. Allez, comte, allez faire élargir le pauvre Pierre. Je veux que tout le monde soit heureux à Grignan.

Le comte sourit gracieusement à Berthe, et donna sa main droite à baiser à la jeune fille qui l'arrosa des larmes de la reconnaissance.

Le comte à peine arrivé à la porte de la prison, rencontra Saint-Vallier et Nyons qui se promenaient devant les écuries.

— Bon jour, comte de Grignan, s'écria Saint-Vallier.

— Bonjour mes cousins : la journée sera belle, et la chasse heureuse.

— Et notre braconnier, dit Nyons...

— Il faut le pendre, ajouta Saint-Vallier.

— Dans quelques instans il sera libre, mes cousins, dit le comte, madame de Grignan le veut ainsi.

— Madame de Grignan est donc le saint Hubert des braconniers, dit Noyons.

— Puis-je refuser quelque chose aux prières de mon adorable comtesse.

— Pauvres lièvres, pauvres lapins de Grignan, s'écria Saint-Vallier, votre suzerain ne saura jamais vous mettre à l'abri des balles des manans. Venez tous à Saint-Vallier, et vous n'aurez pas à craindre les braconniers.

Pendant que Saint-Vallier multipliait ses doléances et ses exclamations, Pierre le braconnier était déjà hors de prison, et courait se consoler dans les bras de Berthe des vicissitudes de la nuit.

Le jour fixé pour la célébration du mariage de Pierre avec la fille de Lubin, la ville de Grignan prit un aspect de fête inaccoutumé. On ne voyait pas, comme auparavant, de nombreux seigneurs suivis de leurs meutes et de leurs chevaux; de grandes dames avec leurs larges paniers et leurs énormes perruques; tout avait changé de face; les gentilshommes étaient déguisés en bergers; les dames en bergères, et on répétait alternativement les églogues du poète Segrais ou les idylles de Racan.

La comtesse de Grignan était au comble de la joie; travestie en bergère du Tricastin, elle paraissait plus belle qu'avec sa brillante parure à la cour de Louis XIV. Elle courait, elle chantait, elle riait.

— Oh si ma mère était ici, disait-elle souvent, elle écrirait à quelque grand seigneur de Versailles; elle ferait la description de notre fête, qui ne serait pas si pompeuse que sa narration sur la mort du maréchal de Turenne, mais moins triste et plus gracieuse.

Le son de la musette et de la cornemuse annonça l'arrivée du cortége nuptial. Les paysans et les paysannes, surchargés de rubans, défilèrent dans le parc, et saluèrent M. de Grignan par plusieurs décharges de mousqueterie. Puis on se dirigea vers l'église.

— Comte, dit madame de Grignan à son époux, je dois jouer le rôle d'Amour, vous vous chargerez de celui de l'Hymen. J'ai mon flambeau; suivez-moi.

— Non, non, mon adorable comtesse; Saint-Vallier est à quelques pas de nous.

— M. de Saint-Vallier?

— Mon amie, n'est-il pas assez laid pour porter l'éteignoir, que nos peintres d'allégorie mettent toujours dans les mains de l'hyménée?

— Vous êtes fou, comte, vous êtes fou, répondit madame de Grignan, en riant aux éclats.

Quelques instans après, les grandes dames, les gentilshommes, se trouvaient confondus dans l'église avec les paysans et les paysannes; quelques bourgeois de Grignan riaient sous cape en regardant cette mascarade, et s'étonnaient que la fierté de madame la comtesse se fut rappetissée jusqu'au rôle de bergère.

Après la cérémonie, il y eut un grand repas au château; nobles et manans burent les mêmes vins, dévorèrent les mêmes mets; les paysans répétèrent en chœur plusieurs chansons languedociennes; tandis que les gentilshommes fredonnaient les madrigaux et les ariettes nouvellement arrivées de Versailles.

— Donzelles et donzeaux, bergères et bergers, s'écria tout-à-coup M de Grignan, une croix d'or est suspen-

Digitized by Google

due au haut de ce mat de cocagne que vous voyez à l'entrée du parc. Alerte, mes amis, je promets cent cinquante livres au *gars* qui m'apportera le gage désiré, et je le marie aujourd'hui même avec la plus jolie fille de Grignan.

Ces paroles furent accueillies avec un enthousiasme frénétique, et cent concurrens se précipitèrent vers le parc. Tous échouèrent et ne purent atteindre la croix d'or. Pierre le braconnier, assis à l'écart avec Berthe, était resté spectateur impassible des efforts de ses amis. Tout-à-coup il s'élance vers le parc, et, grimpant avec la légèreté d'un écureuil, il arrive jusqu'au haut du mat. Au moment où il saisissait la croix, il poussa un cri déchirant. Le pied lui manquait.

Tous les habitans de Grignan furent bientôt réunis autour du pauvre Pierre. Aussitôt que son évanouissement se fut un peu dissipé, il chercha des yeux Berthe, sa jeune épouse.

— Berthe, lui dit-il, d'une voix mourante, j'ai voulu te donner une croix d'or le jour de la nôce... Je meurs, adieu; tu te souviendras de moi en regardant ta croix d'or. Adieu, Berthe.

Le braconnier avait vécu.

Le lendemain la ville de Grignan était en deuil; il y avait aussi grande tristesse au château; madame la comtesse était dangereusement malade. M. de Saint-Vallier répétait sans cesse avec son flegme imperturbable :

— C'est ce diable de braconnier qui est cause de tout ça.,. Puisse-t-il être condamné à errer mille ans dans les airs comme le roi Arthur...

CHAPITRE SECOND.

LA MÈRE ET LA FILLE.

M.me DE SÉVIGNÉ.

Un courrier parti de Grignan se rend à grandes journées aux extrémités de la Bretagne. Il arrive, des cris de douleur se font entendre dans la paisible solitude des *Rochers*. Plus de fêtes, plus de réjouissances : la tendresse maternelle en proie aux plus cruelles alarmes, multiplie les dangers, exagère ses craintes.

— Ma fille est malade, s'écria madame de Sévigné; elle mourra peut-être avant que je l'aie embrassée! O mon Dieu faites que je survive à ma douleur, assez de temps, pour serrer encore dans mes bras, l'unique objet de mon amour!...

Des ordres sont donnés pour hâter le départ; en vain le gouverneur de la Bretagne veut retenir madame de Sévigné. La noble chatelaine ne veut suivre d'autre impulsion que celle de l'amour maternel; elle croit voir sa fille expirante, elle se désole, elle crie, jusqu'au moment ou le coche l'entraîne loin de sa solitude qu'elle ne doit plus revoir.

Hâte-toi donc, aimable Sévigné; ta fille respire encore, elle pense à toi, elle ne parle que de toi : les baisers de sa mère pourront seuls lui rendre la force et la santé.

Viens, et comme la fauvette qui réchauffe ses petits mouillés par la rosée du matin, tu rendras à la vie, par tes caresses maternelles, ta fille, la jolie comtesse de Grignan qui se meurt. Elle t'appèle, et ses yeux prêts à s'éteindre te cherchent au tour du lit de mort.

Elle vient, elle accourt : soyez dans la joie habitans de Grignan, vous reverrez la *Mère-Beauté*, la bonne madame de Sévigné. Les fatigues d'un long voyage, ses soixante et dix ans, la mauvaise saison, rien n'a pu l'arrêter; sa fille est malade, pourrait-elle échapper à la violence du mal sans ses embrassemens! Encore quelques jours, et la mère et la fille pleureront de tendresse sur le sein l'une de l'autre.

Deux semaines après le départ du courrier, le comte de Grignan reçut une lettre qui lui annonçait la

Digitized by Google

prompte arrivée de madame de Sévigné. La comtesse arrosa de ses larmes cette lettre encore toute humide des pleurs de sa mère : dès ce moment la maladie fit des progrès moins rapides.

— Ma mère, ma mère, s'écria-t-elle, je vivrai, ne serait-ce que pour vous voir encore, pour vous embrasser. Mon cher comte, ajouta-t-elle, en soulevant péniblement la tête, il faut avouer que madame de Sévigné est un ange descendu du ciel! Comme elle aime sa fille!

Et le comte pleurait de joie en voyant sa jeune épouse sourire à l'espoir de serrer dans ses bras cette mère adorée.

— Je vous l'avais bien dit, ma chère comtesse : madame de Sévigné pouvait-elle rester ensevelie dans sa solitude des Rochers, sachant que sa fille était dangereusement malade. Elle ne m'aime pas autant que vous, et pourtant il semble que j'aurais mieux auguré de son cœur.

— Vous dites vrai, comte, répondit madame de Grignan, après avoir lu et relu la lettre ; je connais maintenant combien est précieuse la tendresse de mon excellente mère ; j'ai été une ingrate, elle m'a forcée à l'aimer.

— Pourquoi pleurer ainsi, mon amie ? Madame de Sévigné arrivera après demain ; la meilleure manière de lui prouver votre amour, est de ne mettre aucun obstacle au rétablissement de votre santé.

— Soyez tranquille, comte : dans deux jours je serai assez bien pour calmer les alarmes de ma mère.

Le comte craignant qu'une trop vive émotion ne devint funeste à son épouse, sortit et la laissa seule avec Berthe qui ne la quittait ni la nuit ni le jour.

— Vous aimez bien madame de Sévigné, dit la jeune fille en déposant la coupe que la comtesse venait de vider.

— C'est toi, Berthe, dit madame de Grignan.

— Oui, madame la comtesse, moi Berthe, moi l'épouse du pauvre Pierre le braconnier.

— Est-il guéri de sa chûte, ma fille ?

— Il est mort, madame la comtesse : j'irai bientôt le rejoindre dans l'autre monde. Nous nous aimerons en paradis, puisque nous n'avons pû être unis sur la terre.

— Pauvre Berthe ! dit madame de Grignan...

— Ce n'est pas tout, madame : on veut me marier en secondes noces avec M. Anacharsis Flaute, le fils du notaire, et pourtant j'haborre M. Anacharsis.

— Ne crains rien, ma fille : j'y mettrai tant d'obstacles qu'il sera obligé de se désister de ses prétentions, quand je serai guérie....

— Oui, oui, madame ; pendant plusieurs jours j'ai tremblé pour vous, car j'ai lu dans les Centuries de Nostradamus, qu'une grande dame doit mourir cette année au château de Grignan.

— Tu es donc assez folle pour ajouter foi aux prophéties d'un prétendu sorcier.... Sois tranquille, ma mère arrive, je ne mourrai pas de cette maladie, et je saurai empêcher ton père de te donner pour époux M. Anacharsis Flaute.

— Dans tous les cas, madame, j'y ai pourvu : je porte toujours sur moi du poison, et je saurai mourir si on me pousse à la dernière extrémité.

— Pauvre Berthe ! s'écria madame de Grignan, en serrant la main droite de la jeune fille.... mourir à ton âge ! oh non... tu est trop jolie ; qui sait si avec le temps tu ne trouveras pas à Grignan quelque beau *gars* qui te fera oublier Pierre le braconier...

— Jamais, madame, répondit Berthe en pleurant.

Cet entretien fut interrompu par l'arrivée de madame de Nyons qui s'était empressée d'accourir à la première nouvelle de la maladie de la comtesse. Grâce aux soins assidus qui lui furent prodigués, sa santé se rétablit à vue d'œil, elle put marcher jusqu'à la porte de son appartement lorsque madame de Sévigné arriva au château de Grignan.

M^me^ DE GRIGNAN.

Dépeindre l'entrevue de la mère et de la fille, ce serait compter un à un les battemens de deux cœurs que l'extase de l'amour le plus pur enivre et transporte. Madame de Sévigné, qui avait craint de trouver la jeune comtesse aux portes du tombeau, ne se posséda plus de joie quand elle fut convaincue que la maladie ne présentait plus aucun danger. Mais comme les fortes impressions, soit qu'elles viennent du plaisir,

Digitized by Google

ou qu'elles soient occasionnées par la douleur, sont également dangereuses, lorsque la nature est affaiblie, madame de Grignan ne put résister au bonheur de revoir sa mère. Le lendemain sa maladie prit un caractère plus alarmant qu'auparavant, et les habitans de Grignan retombèrent dans leur première affliction.

Pendant vingt jours, la mère ne quitta pas un seul instant le chevet de sa fille. C'était un spectacle bien touchant que de voir cette madame de Sévigné qui avait fait les délices de la cour de Louis XIV; qui avait paru avec tant d'éclat dans les fêtes de Versailles, oubliant tout-à-coup le monde, ses plaisirs, faire un dernier effort d'énergie et de tendresse maternelle pour sauver sa fille qu'elle devait aimer jusqu'à son dernier soupir!

Un si noble dévouement, et la tendre sollicitude qui devrait être proposée comme exemple à toutes les mères, ne furent pas inutiles; madame de Grignan recouvra une seconde fois la santé; son premier regard fut pour madame de Sévigné; ses premières paroles furent l'expression de la plus vive reconnaissance. Elle était bien loin de prévoir qu'elle ne se levait de son lit de mort que pour céder la place à cette mère si tendre, si dévouée, qui avait veillé sur elle comme un ange gardien veille sur la vierge confiée à sa vigilance.

Aussitôt que la comtesse de Grignan fut en état de marcher, madame de Sévigné allait chaque jour avec sa fille chérie respirer l'air du printemps dans les jardins du château. Que de doux entretiens! Que d'esprit dépensé pour charmer la jeune convalescente!

— Ma jolie comtesse, disait souvent madame de Sévigné, vous vouliez donc quitter votre pauvre mère. C'était mal à vous, madame de Grignan. Les vieilles feuilles sont tombées pour faire place à celles qui naissent maintenant. Ces fleurs que vous voyez si fraîches, parées de tant de couleurs, se faneront demain lorsque les jeunes boutons commenceront à éclore. Vous êtes le bouton, ma fille, et je ne suis plus qu'une fleur fanée depuis long-temps par la vieillesse. Aussi défendu à vous de mourir avant que votre mère vous ait frayé le chemin du tombeau.

— Vous voulez donc m'affliger, ma bonne mère, répondit la comtesse de Grignan... Je vous en conjure, ne parlez plus ainsi.

— Je suis une sotte, ma fille, une méchante. Ne pleure plus; asseyons-nous ici. La journée est belle, et le soleil du printemps, si propice aux convalescens, te réchauffera de ses rayons. J'ai apporté le *Grand Cyrus*, de mademoiselle Scudery; je vais lire le chapitre intitulé *Sapho*.

— Non, ma mère, je n'aime pas les romans de mademoiselle Scudéry; les grands coups d'épée me font peur, et je ne puis m'empêcher de sourire de pitié en pensant aux ridicules amours des Céladons, des Amadis et des Lancelot. Je leur préfère les héros de la Calprenède. Au moins ceux-là sont fiers; témoin l'intrépide *Artaban*.

— Depuis que vous avez épousé M. le comte de Grignan, on dirait que vous êtes devenue provençale pur sang. Vous ne cessez d'exalter les petits poètes et les romanciers de gascogne qui pullulent à Paris.

— Vous préférez bien Corneille à Racine, madame Sévigné, répondit la comtesse en souriant malicieusement. Vous avez dit souvent: *Racine passera comme le café.*

— Eh bien, ma fille, ai-je à craindre que ma prédiction soit démentie par la postérité?

— Oui, ma bonne mère, je suis persuadée que Racine et le café resteront encore long-temps.

— Libre à vous de penser ainsi, spirituelle comtesse, répondit madame de Sévigné un peu piquée de la contradiction de sa fille.

Mais tout-à-coup elle se prit à rire aux éclats:

— Je suis une folle, s'écria-t-elle, folle à être condamnée à loger, jusqu'à ma mort, aux petites maisons. J'allais recommencer la querelle des *anciens* et des *modernes*, si bien soutenue par M. Perrault, meilleur architecte qu'habile littérateur, comme le disait notre ami Boileau.

— Votre ami Boileau fut toujours un méchant homme. N'a-t-il pas livré au ridicule le nom de mademoiselle Scudéry.

> Bienheureux Scudéry, dont la fertile plume
> Peut sans peine en un mois enfanter un volume.

—Assez, ma fille, assez, dit madame de Sévigné en embrassant la jeune comtesse. Que nous importent Boileau, Scudéry, Pradon et tous les faquins qui ont ruiné le libraire Barbin. A chacun selon ses œuvres.

—Salut, à la *mère beauté*, s'écria tout-à-coup un vieux gentilhomme, en prenant place sur le banc de gazon où madame de Sévigné était assise à côté de sa fille.

—C'est vous, seigneur de Romans, répliqua madame de Sévigné; on ne pensait pas à vous dans ce moment.

—Bien, bien, on oublie les vieilles connaissances.. Nous ne sommes plus aux beaux jours de la fronde... Vous pensiez à moi alors, parce que j'étais le plus élégant gentilhomme de Paris.

—C'est ainsi que passe la gloire du monde, mon vieux Romans.

—Mon vieux, mon vieux... Mais après tout je n'ai pas encore cinquante-huit ans, et si M. de Beaufort revenait de l'autre monde, je pourrais encore troubler le sommeil du grand roi qui dort voluptueusement dans son palais de Versailles.

—Taisez-vous, seigneur de Romans: si le gouverneur de Provence vous entendait, il vous ferait pendre comme un conspirateur.

—Moi, madame... Vous ne savez donc pas que la famille de Romans est la plus ancienne du Bas-Dauphiné, et que les comtes de Grignan ne datent que de 1550.... Un Romans pendu... Oh, oh! ce serait une tache ineffaçable dans les annales de la noblesse de France.

—Vous nous faites oublier, notre cousin de Romans que le soleil est déja au milieu de sa course, dit ma-

Digitized by Google

dame de Grignan ; la chaleur est ardente et je me sens affaiblie.

— Revenons au château, mesdames, répondit le vieux seigneur de Romans. Nous pourrons causer à l'aise dans les magnifiques appartements de M. le gouverneur de Provence.

Il y avait ce jour là grande réunion au château de Grignan; le bruit de l'arrivée de madame de Sévigné s'était répandu dans le pays, et toutes les chatelaines s'empressèrent de lui rendre visite. La jeune marquise de Livron et la marquise de Lauriol attirèrent surtout l'attention de madame de Sévigné, qui ne put s'empêcher de sourire en voyant le costume suranné de la sœur du seigneur de Saint-Vallier. On parla d'abord de la comtesse de Grignan, de sa maladie, puis de toilette, de bals, des fêtes de Versailles. Le seigneur de Romans, après avoir gardé pendant une heure le plus profond silence, le rompit tout-à-coup par cette exclamation:

—Madame de Sévigné, on ne s'amuse plus à la cour du grand roi; le vieux monarque a donné dans la dévotion. Adieu pour toujours les petits soupers et les danses aux flambeaux!

—Où sont les beaux jours de la vieille fronde? s'écria madame de Sévigné.

—Ne remontons pas si loin, madame. Où sont les belles fêtes de 1664 et de 1665? Madame de Grignan représentait tantôt un amour déguisé en nymphe maritime, tantôt la belle Omphale. Vous souvenez-vous des vers de Benserade? Quant à moi, je ne les ai pas oubliés.

L'ingrate, foule aux pieds Hercule et sa massue
Quelle que soit l'offrande, elle n'est point reçue
Elle verrait mourir le plus fidelle amant
Faute de l'assister d'un regard seulement.

—Assez, M. de Romans, dit madame de Sévigné.

—Oh! c'était le bon temps alors. Lafontaine dédiait des fables à mademoiselle de Sévigné que, dans votre fierté de mère, vous appelliez *la plus jolie fille de France*.

—Ne me parlez plus de ces jours si heureux pour moi. Ma fille était alors avec sa mère; elle pouvait l'embrasser à chaque instant, et s'enivrer de joie en la voyant admirée de tous les gentilshommes de Versailles. Ah! M. de Grignan vous m'avez enlevé mon unique trésor.

Le seigneur de Romans, l'imagination exaltée par les vapeurs du vin, était hors de lui même. Tous les convives riaient en voyant sa figure rouge comme celle d'un satyre; son chapeau et sa perruque de travers.

—Bien, mesdames, bien, s'écria-t-il: permis à vous. Du seigneur de Romans il ne reste plus qu'un laid gentilhomme courbé sous le poids d'une vieillesse précoce. Mais si vous m'aviez vu au commencement de la *fronde*... Demandez plutôt à madame de Sévigné.

—Vous étiez en première ligne après le duc de Beaufort.

—Mon ami Beaufort était le plus bel homme de France; il fallait le voir lorsqu'il haranguait le peuple de Paris; il était sublime, mesdames. La multitude le suivait avec acclamations. S'il avait eu autant de tête que de cœur, il ne serait pas mort en exil, et on ne lui aurait pas donné le nom dérisoire de *Roi des halles*. Et Mazarin, ce damné de cardinal italien... Si le diable n'a pas son ame, c'est qu'il n'en a pas voulu. Vous souvenez-vous de cette chanson qu'on répétait dans toutes les rues de Paris.

Et le seigneur de Romans chanta d'une voix tremblottante les couplets de quelque Bérenger de la ligue:

Laissez passer Mazarin,
Il s'en va faire merveille,
Avec son magnifique train,
Laissez passer Mazarin.
Il dit qu'il va pour certain
Mettre à raison les rebelles:
Laissez passer Mazarin,
Laissez passer le malin.

Il a quantité d'Allemands
Qui se soulent comme polacres,
Aux dépens de nos paysans,
Le diable soit fait de ces gens.
Laissez passer Mazarin,
Laissez passer le malin.
Qu'il a de plaisans maréchaux!
En bref, il faut que je les nomme,
D'Hocquincourt, d'Aumont ses vassaux;
Senneterre, tous tes travaux,
Ne pourront sauver cet homme.
Avec son magnifique train,
Laissez passer Mazarin.

Mazarin ruine notre roi,
Son état et sa couronne,
La France il met en désarroi,
Où es-tu, héros de Rocroy?
Viens renverser sa personne!
Gaston, et vous duc de Beaufort,
Prenez tous deux en main la fronde,
Pour le réduire à la mort.
Du peuple vous êtes les supports,
Tant dessus terre que sur l'onde.
Laissez passer Mazarin,
Il s'en va faire merveille,
Avec son magnifique train,
Laissez passer Mazarin.

Le seigneur de Romans était hors d'haleine quand il arriva au dernier couplet de la chanson de la vieille fronde: ce souvenir avait réveillé son enthousiasme, et il se croyait encore aux jours où la France avait les yeux fixés sur Paris, attendant une révolution politique du dévouement de son intrépide municipalité. Madame de Sévigné et les convives du comte de Grignan, excitaient le vieux frondeur de la voix et du geste: mais tout-à-coup le gouverneur de Provence s'écria en s'efforçant de donner à ses paroles un ton menaçant que démentait son sourire:

—Seigneur de Romans, il n'est pas permis de rappeler les chansons et les infâmes pamphlets que le démon de la fronde vomit contre le roi notre maître.

Digitized by Google

—Vive le roi ! cria le seigneur de Romans.. Vive le roi... Tout Paris l'eut porté en triomphe sur les épaules. C'était à la reine mère et au ministre cardinal que nous en voulions. Aussi j'aime à répéter encore :

Avec son magnifique train,
Laissez passer Mazarin.

—Vous souvenez-vous de la duchesse de Longueville demanda madame de Sévigné qui prenait plaisir à écouter les récits emphatiques du seigneur de Romans.

—Si je m'en souviens, madame!.. C'est comme si on demandait à un fidèle Israëlite s'il connait l'histoire de Judith et de Débora. Il me semble la voir encore mettant le feu aux canons de l'hôtel de ville. Malheureusement la Judith de la fronde ne pût couper la tête du nouvel Holopherne. Alors vous étiez dans tout l'éclat de votre beauté, madame de Sévigné. On vous admirait, on n'osait pas vous aimer. Plus tard votre cousin Bussy, le prince de Conti frère du grand Condé, votre maître, Ménage, Fouquet le surintendant des finances ont brûlé de l'encens à vos pieds. Peine perdue, soins inutiles; vous avez été la plus sage et la plus belle des dames de la cour du grand roi. Aussi Rabutin s'est-il contenté de vous appeler la *mère-beauté* et n'a pas osé vous donner une place parmi ses *femmes-galantes*.

—Seigneur de Romans, dit le comte de Grignan, vous êtes bavard comme les héros des Romans de Mlle. de Scudéry. La soirée est belle, si vous le voulez bien, mes chers convives nous irons promener dans le parc.

Chacun s'empressa de quitter la table, on se dispersa dans les allées ; madame de Sévigné entraîna sa fille jusqu'à l'extrémité du parc.

— Laissons-les faire, dit le comte de Grignan, ces deux femmes ne peuvent vivre l'une sans l'autre.

CHAPITRE TROISIÈME.

DEUX CERCUEILS ET DEUX TOMBEAUX.

La mère et la fille s'assirent à l'écart derrière une haie d'aubépine en fleurs. Qui pourrait retracer leur céleste entretien qui se prolongea jusqu'au déclin du jour, aux chants harmonieux des rossignols et des fauvettes qui gazouillaient sur tous les arbres du parc! Madame de Sévigné s'arrachant la première aux délices de ce tête-à-tête, tendit la main à sa fille et lui dit :

— « Vous êtes bien injuste, ma très-chère, dans le » jugement que vous faites de vous. Vous dites que » dabord on vous croit assez aimable, et qu'en vous » connaissant davantage on ne vous aime plus; c'est » précisément le contraire : d'abord on vous craint, » vous avez un air dédaigneux, on n'espère pas pou- » voir être de vos amis : mais quand on vous connait, » il est impossible qu'on ne s'attache pas entièrement » à vous. Si quelqu'un parait vous quitter, c'est par- » cequ'on vous aime, et qu'on est au désespoir de » n'être pas aimé autant qu'on le voudrait; j'ai en- » tendu louer jusqu'aux nues les charmes qu'on » trouve dans votre amitié, et retomber sur le peu » de mérite qui fait qu'on n'a pu conserver un tel » bonheur; ainsi chacun s'en prend à soi, de ce léger » refroidissement, et comme il n'y a pas de plaintes » ni de sujets véritables, je crois qu'il n'y aurait » qu'à causer ensemble et s'éclaircir pour se retrouver » bons amis. »

— Vous êtes un ange, ma mère ! J'ai connu trop tard le prix de votre amour, je ne demande qu'une seule chose au ciel.

— Qu'il prolonge mes jours : n'ai-je pas deviné ma fille ?

— Vous connaissez tous les secrets de mon cœur, ma mère....

— « J'ai une santé au dessus de toutes les craintes ; » je vivrai pour vous aimer, et j'abandonne ma vie à » cette unique occupation ; c'est-à-dire, à toute la » joie, à toute la douleur, à tous les agrémens et à » toutes les mortelles inquiétudes que cette passion » peut me donner. L'air qu'on respire à Grignan est » si pur !.... Je vais renouveller un bail de vie et de » santé ; vous pourrez encore m'appeler votre *bellis-* » *sima madre.* »

— Oui, je vous appellerai toujours *Mia bellissima madre*, s'écria madame de Grignan : vous êtes belle, malgré vos soixantes-dix ans.

— Je vous aime, comme on aime à vingt ans, répondit madame de Sévigné, mon cœur ne peut vieillir.

» Aussi, bien des gens en voyant l'opéra de *Pro-* » *serpine*, ont pensé à vous et à moi ; je ne vous l'ai » pas dit, parce qu'en me faisant Cérès et vous Pro- » serpine, tout aussitôt voilà M. de Grignan devenu » Plutón ; et j'ai peur qu'il ne me fasse répondre « vingt mille fois par son chœur de musique : *Une* » *mère vaut-t-elle un époux ?* C'est cela que j'ai » voulu éviter, car pour le vers qui est devant celui- » là : *Pluton aime mieux que Cérès*, je n'en suis pas » embarrassée : personne au monde ne peut vous » aimer autant que moi. Toutes les fois que je voyais » M. Arnaud D'Andilly, il me grondait très sérieuse- » ment ; et transporté de zèle et d'amitié pour moi, » il me disait que j'étais folle, de ne pas songer à me » convertir : que j'étais une jolie paienne, que je

Digitized by Google

» faisais de vous une idole dans mon cœur, que cette » idolâtrie était aussi dangereuse qu'une autre, quoi- » qu'elle me parût moins criminelle. »

— Vous n'avez tenu aucun compte des sermons de *notre bon-homme*.

— Non, ma jolie comtesse, je suis persuadée que Dieu n'a pas défendu à une mère d'aimer sa fille.

Madame de Sévigné arrivée au détour d'un petit sentier; apperçut une jeune fille appuyée contre le tronc d'un arbre; sa tête était penchée sur sa poitrine, et ses mains jointes.

— C'est Berthe, dit madame de Grignan: la pauvre fille sera venue ici pour pleurer Pierre le braconnier; elle s'est endormie, réveillons-là, ma mère, nous l'emmenerons au château.

Madame de Sévigné appela plusieurs fois la jeune paysanne qui ne répondait pas. Elle s'approcha, et la secoua fortement pour dissiper son sommeil; Berthe tirant de sa poitrine un profond soupir, leva ses yeux mourants vers madame de Sévigné et lui dit:

— Madame, laissez-moi mourir: le poison circule déja dans mes veines; vos efforts pour me rappeler à la vie, seraient inutiles. Demain je dois épouser M. Anacharsis Flaute; mais s'il plait à Dieu, je serai morte.

— Pauvre Berthe, dit madame de Grignan, je t'avais promis d'empêcher ce mariage.

— Oui, madame; vous le pouviez, mais mon père m'a conjurée, les larmes aux yeux, de ne pas rejetter un parti qui assurait le bonheur de sa vieillesse, et je n'ai pas osé refuser.

— Appelons vos gens, ma fille, dit madame de Sévigné; ils porteront Berthe au château, et peut-être il sera temps encore de la sauver.

— Non, non, madame, répondit Berthe en secouant la tête: voyez donc comme je suis pâle; mettez votre main sur mon cœur. Il ne bat plus.

A ces mots, la jeune fille tomba sur le gazon: ses yeux presque sanglants roulaient dans leur orbite, ses dents craquaient, et tout son corps semblait lutter contre la mort la plus douloureuse. Madame de Sévigné et la comtesse de Grignan, poussèrent de hauts cris. Gardes-chasses et gentilshommes s'empressèrent d'accourir, et on transporta au château Berthe expirante; on lui prodigua les soins et les remèdes; il était trop tard; le froid de la mort s'était déjà glissé dans son cœur, et les efforts des médecins n'aboutirent qu'à prolonger sa pénible agonie.

Les convives du comte de Grignan passèrent une partie de la nuit à s'entretenir diversement sur le malheur de la pauvre Berthe. Le seigneur de Romans après bien des circonlocutions, trouva moyen de remettre sur le tapis la vieille fronde et les fêtes de Versailles. Madame de Sévigné déploya toutes les grâces de l'esprit le plus fin et le plus délicat, pour charmer l'insomnie de la comtesse de Grignan. Elle parla du marquis de Sévigné son fils, de ses amours avec la célèbre Ninon de l'Enclos, de son mari, de son duel, puis de son veuvage, de son amour pour ses enfans: elle raconta mille anecdotes sur les grands personnages qu'elle avait vus à la cour de Louis XIV; discuta sur le génie de Corneille, sur les tragédies de Racine, sur l'éloquence de Bossuet, sur la science des solitaires de Port-Royal. En un mot elle passa en revue toutes les célébrités politiques, littéraires et artistiques du grand siècle.

Jamais madame de Sévigné n'avait été plus spirituelle, plus aimable: les gentilshommes du Bas-Dauphiné ne pouvaient regarder sans admiration cette femme, dont la vertu était passée pure de toute tâche à travers les miasmes de Versailles; qui avait souri de pitié en voyant à ses pieds de nombreux adorateurs, et qui, à l'âge de soixante-dix ans, charmait encore ceux qui avaient le bonheur de l'entendre. Malheureusement la mère de la comtesse de Grignan touchait à son dernier jour; c'était le flambeau qui jette un plus vif éclat au moment de s'éteindre; la fleur qui répand ses plus doux parfums quand elle est sur le point de se flétrir pour toujours.

Le lendemain, elle prétexta une légère indisposition pour ne point quitter le lit: le second jour la maladie prit un caractère des plus alarmants. M. de Grignan, la comtesse son épouse, ne voulurent plus sortir de la chambre qu'occupait madame de Sévigné. Sur le soir elle dit à sa fille:

— Comtesse de Grignan, je ne sais si je me trompe, mais il me semble que la vie m'échappe; un nuage s'étend devant mes yeux, je vous vois à peine; par l'amour que vous avez pour moi, je vous conjure de faire appeler un confesseur. Les jésuites ont dit que j'étais une paienne, une janséniste, je veux leur prouver que je ne suis jamais sortie du giron de l'église catholique, apostolique et romaine. Que ceci ne vous allarme point; le confesseur n'empêchera pas les médecins d'exercer la puissance de leur art.

Le comte et la comtesse de Grignan ne répondirent à ces paroles que par des sanglots: madame de Sévigné qui n'avait pas encore perdu cette gaîté, ce calme qui lui avaient procuré de si douces consolations dans ses malheurs, leur dit en riant:

— Enfants que vous êtes! vous pleurez comme si j'étais à l'agonie... Dailleurs quand on a soixante et dix ans on doit songer à faire ses préparatifs pour le long voyage. Ne pleurez pas; vous me feriez mourir un mois plutôt.

— Femme incomparable, s'écria le comte de Grignan... Elle nous cache ses douleurs... Elle ne veut pas attrister sa fille.

Et il entraina hors de la chambre la comtesse qui poussait de hauts cris, comme si elle se fut séparée de sa mère pour toujours. Elle devait la revoir..... morte... Lorsque son cœur maternel qui avait tant aimé, aurait cessé de battre....

Le comte s'empressa d'obéir aux dernières volontés de madame de Sévigné, et manda un prêtre de l'abbaye de Grignan. Le moine ne se fit pas attendre, et arriva au chateau, à neuf heure du soir.

Digitized by Google

— C'est vous, père Paul, dit le comte en l'accompagnant jusqu'à la porte de la chambre... Puissiez-vous par vos prières obtenir la prolongation des jours de madame de Sévigné.

— Dieu a compté les instants que chacun de nous doit passer sur la terre, répondit le religieux... Que sa sainte volonté soit faite.

Et il entra dans l'appartement de la malade. Il s'agenouilla dabord près du lit et pria avec ferveur. Un large capuchon couvrait son visage, et madame de Sévigné qui jouissait encore de tous ses sens ne put reconnaître le confesseur.

— Madame, lui dit-il, faites moi l'humble aveu de vos fautes, et celui qui a dit : tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel, vous pardonnera.

Pendant quelques instants la malade et le confesseur parlèrent à voix basse; puis le silence fut solennel et profond.

— Madame, dit le confesseur, vous ne me reconnaissez pas.

Madame de Sévigné tourna ses yeux vers le religieux dont la tête était nue. Elle secoua la tête et répondit d'une voix faible;

—Je ne vous connais pas, mon père.

—Vous avez donc oublié le jeune page qui quitta la cour de Versailles pour se faire religieux, lorsque le marquis de Sévigné devint votre époux.

—Vous êtes Charles de Folmont,... dit madame de Sévigné.

—Oui, madame, et je bénis le ciel de m'avoir appelé près de votre lit de mort, parce que la prière d'un autre, n'eut pas été si fervente que la mienne.

Le comte de Grignan et son épouse entrèrent subitement, et le prêtre n'eut que le temps de prononcer ces paroles :

—Au nom du père et du fils et du saint-esprit; moi, prêtre du seigneur Dieu, j'absous la grande dame de ses péchés.

Une heure après, madame de Sévigné avait cessé de vivre, et sa fille tombait évanouie aux pieds de son lit... le 18 avril 1696, toute la France apprit avec douleur la mort de cette femme qui sera toujours le modèle le plus parfait de l'amour maternel.

Né à Dijon, patrie du grand Bossuet, madame de Sévigné est une des plus riantes figures qui nous apparaissent dans nos annales méridionnales. Tour-à-tour calomnié et exalté, son nom est arrivé jusqu'à nous couronné d'une céleste auréole.

« En vain, dit Laharpe, on a fait à madame de » Sévigné un reproche très grave, mais qui n'est nulle- » ment fondé : on a prétendu qu'elle fesait parade dans » ses lettres d'un sentiment qui n'était point dans » son ame; qu'en un mot, elle n'aimait point sa » fille. Cette accusation est non seulement dénuée » de preuve, mais de probabilité : on n'affecte pas » ce ton là, et si madame de Sévigné ne sentait » rien, qui donc l'obligeait à cette effusion de tendresse ? A quoi bon cette pénible hypocrisie ? heureusement elle est impossible. On contrefait plutôt » le cœur d'un amant que le cœur d'une mère; et » madame de Sévigné ne pouvait puiser que dans le » sien, cette prodigieuse abondance d'expressions » qui ne pouvait se sauver d'une ennuyeuse mono- » tonie qu'à force de vérité. »

Il n'entre pas dans notre plan de discuter sur le mérite littéraire de madame de Sévigné; nos plus grands littérateurs, l'ont proclamé hautement; aussi, au lieu de m'égarer dans une aride appréciation, je reviens avec mes lecteurs au château de Grignan.

Toute la noblesse du voisinage a voulu assister aux obsèques de madame de Sévigné. Le corps exposé sur un lit de parade, reçoit la bénédiction de tous les habitans de la petite ville. Puis il est revêtu d'une robe de soie avec une ceinture d'argent; on l'enferme dans un cercueil en plomb, recouvert d'un drap d'or, et le clergé s'achemine vers le lieu de la sépulture de la famille de Grignan. A la porte de l'église, le cortége rencontre un autre cercueil; celui de Berthe épouse de Pierre le braconnier : il est recouvert d'un linceuil plus blanc que la neige, et surchargé de couronnes de roses blanches. On a creusé deux tombes, l'une sous le gazon du cimetière; l'autre sous le marbre du caveau sépulchral; la première pour la paysanne, l'autre pour la grande dame. Les prêtres ont psalmodié les prières pour les morts.

Bénédiction à la fille du peuple!

Que la paix du seigneur soit avec la grande dame!

. . . . . .

. . . . . .

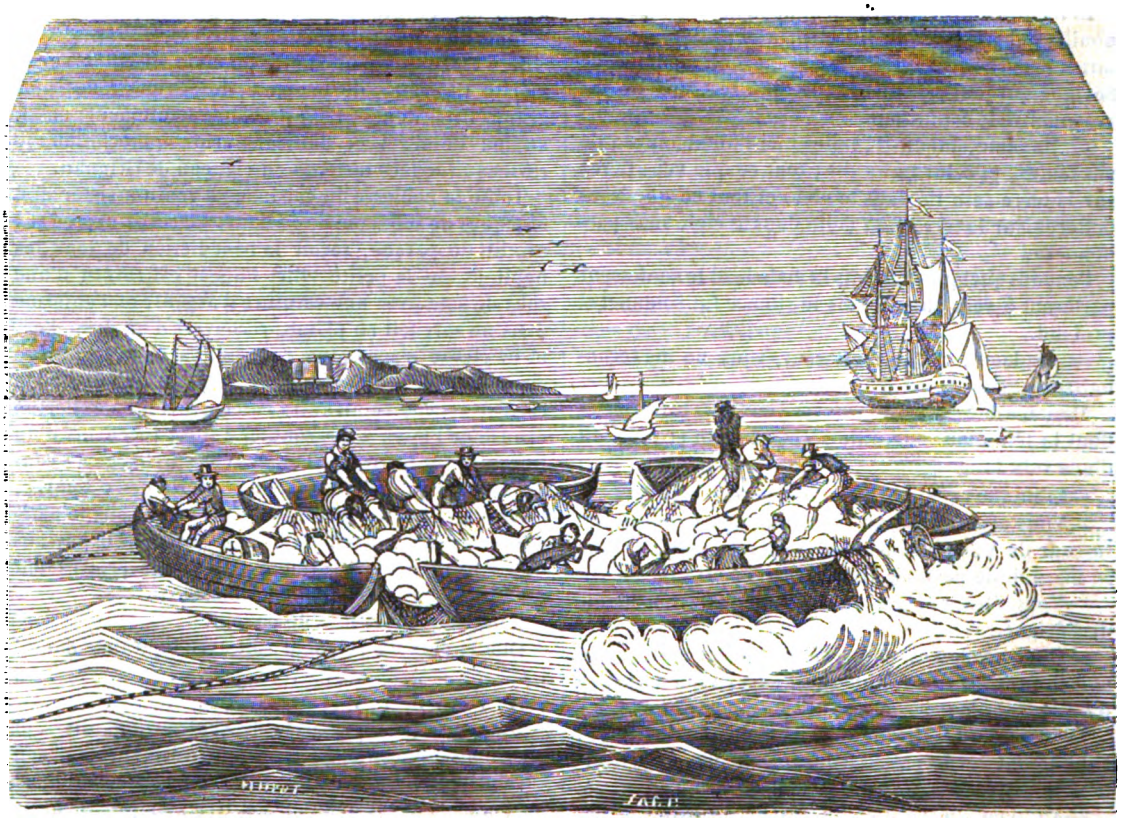
Franchissons une espace de quatre-vingt dix-sept ans; nous sommes en quatre-vingt-treize. Le marteau révolutionnaire brise tout, les temples, les autels et les tombeaux. Les habitans de Grignan profanent la demeure sépulchrale de leurs anciens seigneurs. Le cercueil de madame de Sévigné n'est pas respecté. Il est de plomb, objet irrésistible à la basse avidité du peuple spoliateur. On le brise. On trouve le corps parfaitement conservé. On s'arrête dominé par la vénération qu'inspire toujours un grand nom : mais la vue de la ceinture d'argent dissipe toutes les craintes, et la robe est mise en lambeaux. On dit que quelques uns des témoins les emportèrent avec respect, et les ont conservé longtemps comme des reliques.

Les destinées des choses d'ici bas sont-elles bizarres!!

Le grand nom de madame de Sévigné n'a pu sauver ses ossements de la profanation... Et si on allait au cimetière de Grignan, on trouverait encore sous quelque banc de gazon, les restes intacts de Berthe, dans la tombe du braconnier.

J.-M. Cayla.

Digitized by Google



PÊCHE DU THON.

Parmi les poissons qui, tous les ans, à une époque précise, abandonnent l'Océan, pour entrer dans le bassin de la Méditerranée, le Thon mérite de nous occuper le premier, à cause de son abondance et des riches produits que l'on retire de sa pêche. Cette migration a lieu vers le comencement du printemps. Après avoir franchi le détoit de Gibraltar, les Thons se séparent en deux groupes immenses : l'une se dirige vers les rivages d'Afrique, l'autre vers ceux de l'Europe. Ceux-ci se répandent bientôt dans les mers d'Espagne et de France, et arrivent enfin, pour y déposer leursœufs et féconder sur les côtes de Sardaigne, après être passés entre l'île d'Elbe et la Corse, ou avoir remonté le canal de Piombino. Les autres, en longeant les rives africaines, viennent frayer dans la mer noire; ils suivent, dit-on, en y allant, la rive droite du Bosphore, et longent en revenant sa rive gauche.

Ce fait surprenant n'avait pas échappé aux anciens, qui l'avaient interprété, à la vérité, d'une singulière façon; ils supposaient que le Thon voyant plus clair de l'œil droit que de l'œil gauche, il était ainsi déterminé à suivre invariablement cette marche. Aristote en enregistrant cette ridicule explication, sans la réfuter, lui donna une sorte de consécration; Pline renchérissant encore ajoute que, dans le Bosphore, auprès de Calcédoine, il existe un grand rocher d'un blanc si éclatant qu'il effraie ces poissons et les force ainsi à se jeter du côté de Bysance, aujourd'hui Constantinople.

Du reste, quoi qu'il en soit de la cause réelle qui décide les Thons plutôt vers un littoral que vers l'autre, en entrant dans la Méditerranée, ou en regagnant l'Océan, ce fait est constant, et c'est sur la connaissance exacte des époques auxquelles ont lieu leur passage sur les parages qu'ils fréquentent, que repose le succès de leur pêche.

Il faut dire néanmoins que de nombreuses troupes de Thons ne quittent pas l'Océan; on en voit de fort con-

Digitized by Google

sidérables s'arrêter pour frayer sur quelques points des côtes de France et d'Espagne. Dans le golfe de Biscaye, par exemple, ils ne s'étendent pas au loin, vers le nord, sur le littoral français; ils se tiennent entre Biarritz à Fontarabie; à partir de cette zone, et en remontant ils manquent complètement; aussi on n'en pêche plus à Capbreton, quoique ce village soit à une très-petite distance des parages où cette espèce abonde.

Il existe un grand nombre de manières de pêcher le Thon. La voracité de ces poissons est telle qu'il suffit du plus grossier appat pour les attirer; leur goût pour les Maquereaux et les Sardines est si marqué, qu'on les fait tomber facilement dans les pièges qu'on leur tend, en imitant, même très imparfaitement, la forme de ces poissons qu'ils poursuivent avec acharnement pour en faire leur proie. C'est ainsi que l'on voit un bâteau à voile traîner à sa suite des lignes, dont les hameçons sont garnis d'un petit sac de toile en forme de petit poisson, ramener à chaque course plus de cent cinquante Thons.

Les pêches d'un très-grand rapport, et qui varient dans les diverses localités où l'on se livre à ce genre d'industrie, ont lieu à l'aide de filets d'une étendue considérable que l'on rend sédentaires, en les lestant avec beaucoup de soin, ou que l'on traîne à des distances, souvent grandes, sur les côtes, au moment que les Thons fréquentent ces lieux.

En Provence, en Corse, en Sardaigne, cette pêche se pratique avec une pompe qui a conservé quelque chose des fêtes antiques. On sait, d'Oppien, que les pêcheurs, ses contemporains, avaient le soin, avant de jeter leurs filets à la mer, d'immoler un Thon à Neptune pour se rendre ce Dieu favorable; offrande qu'ils renouvelaient à la fin de la pêche.

C'est aussi aux sons des instrumens de musique où nos pêcheurs provençeaux se rendent sur le rivage au moment de se livrer à la pêche du Thon. Tout est réglé d'avance: la caravane a élu un chef suprême à qui est dévolue la direction de la pêche. Il tient la haute main sur tout ce qui se fait pendant tout le temps que dure cette opération; il ordonne, il juge sans appel, il punit, il récompense; tous relèvent de son autorité c'est le Roi (*Le Rey*). La veille, le roi trace lui-même la madrague; c'est sous sa direction que les filets sont tendus. On peut se faire une juste idée de l'appareil que la pêche, dite à la madrague, nécessite en se représentant un espace considérable, occupé par des compartimens sous-marins, formés par le *thonnaire*, sorte de filet replié plusieurs fois sur lui-même, que soutiennent verticalement des flottes de liége et qu'assujettit en émoi des pierres; des deux extrémités, l'une est retenue par des cordes fixées sur le littoral, l'autre est amarrée à une ancre au fond de la mer.

Les dimensions de ce filet sont immenses; qu'on se figure que la mer doit avoir dans l'endroit où on le jette au moins cent-huit pieds de profondeur, et le filet cent soixante-deux pieds de hauteur. La madrague résulte de la manière dont le thonnaire est replié sur lui-même et divisé en chambres, espaces que doivent parcourir les Thons jusqu'à ce qu'ils soient arrivés dans la dernière que l'on appelle la *Chambre de mort*. Celle-ci est formée d'un fil de chanvre plus fort, les mailles en sont aussi plus serrées, elle doit en effet supporter tout le poids et les efforts des poissons qui y sont renfermés. Il y a des madragues à cinq ou à sept chambres.

Pour forcer les Thons à suivre *l'allée de Chasse* qui conduit à la chambre de mort, on les presse et on les pousse à l'aide d'un filet long de plus de vingt brasses, que deux bâteaux tiennent tendu derrière eux, et que l'on ne fait avancer qu'avec précaution, afin de donner le temps aux poissons de s'entasser dans le dernier compartiment de la madrague.

Lorque le roi de la pêche croit être parvenu à avoir fait entrer tous les poissons qu'il poussait devant lui dans la chambre de mort, il arbore un pavillon à son bâteau. Aussitôt la population qui couvre le rivage fait retentir les airs de cris de joie mille fois répétés; la mer se couvre de petites embarcations, on se hâte d'arriver sur le lieu de la scène. Le Roi, lui, impassible, donne le signal; on s'apprête à tirer du fond de l'eau la chambre de la mort. C'est un spectacle curieux que de voir ainsi entassés dans un petit espace et s'élever au-dessus des flots sept ou huit cents poissons, dont quelques-uns énormes, se débattant pour échapper à une mort certaine. Des hommes armés de bâtons garnis de crocs de fer les harponnent et les tirent dans les barques, quelquefois après avoir couru de grands dangers.

Le produit de la pêche est amené à terre, et déposé aussitôt dans de grandes halles couvertes; là les pêcheurs avec une adresse qui étonne, dépècent les Thons; en un instant les chairs sont séparées en six parties, destinées, chacune à une salaison particulière. La chair des plus jeunes, préparée avec plus de soin, est ensuite vendue dans toute la France sous le nom de *Thon mariné*.

Le produit annuel des pêcheries établies sur les côtes de Provence est fort considérable; on le comprendra aisément en se rappelant combien sont nombreuses les troupes de Thons qui fréquentent ces parages; à Marseille, par exemple, on a pris, en un seul jour, jusqu'à huit mille de ces poissons.

La chair du Thon est savoureuse et délicate; elle a quelque rapport avec celle de veau; il faut dire pourtant, que chacune des parties séparée avec soin par les pêcheurs a un goût particulier: la tête et le parvis du ventre sont les morceaux que l'on préfère; les romains, si avancés dans l'art de la gastronomie, professaient au reste pour ces parties la même prédilection.

Les couleurs qui distinguent ce poisson sont agréables et brillantes. Son dos a la nuance de l'acier poli; le ventre et les flancs sont d'un blanc argenté. Toutes ses nageoires sont jaunes, à l'exception toutefois de la première dorsale et de la caudale, qui sont toujours grisâtres.

Les Thons peuvent acquérir des dimensions considérables. On en trouve assez communément qui pré-

Digitized by Google

sentent une taille de dix pieds, et un poids de cent dix à cent-vingt livres. Le père Cetti assure que les Thons du poids de mille livres ne sont pas très-rares en Sardaigne, et que l'on y en a pris quelquefois qui ne pesaient pas moins de dix-huit cents livres.

Naturellement voraces, ces animaux consomment une énorme quantité de nourriture. Ils se nourrissent de plusieurs poissons plus petits qu'eux, mais il n'épargnent pas toujours les jeunes individus de leur propre espèce; souvent, lorsque leur proie habituelle leur manque, ils se gorgent avec avidité de diverses sortes d'Algues, et trompent ainsi la faim dévorante qu'ils ne peuvent assouvir.

Ils ont à leur tour des ennemis acharnés: les Requins, les Renards de mer, quelques grands Squales et les Xiphias ne cessent de leur faire la guerre.

Durant leur traversée d'Europe en Amérique, ou d'Amérique en Europe, les marins voient souvent des Thons accompagner leurs vaisseaux pendant plus de quarante jours. Il est probable qu'ils s'approchent ainsi des navires à cause de la facilité qu'ils ont de se procurer une nourriture abondante au milieu des substances que l'on jette à la mer. Toutefois, ainsi que l'a noté l'illustre Commerson, un autre motif pourrait bien les retenir dans ce voisinage au milieu des mers chaudes de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amériqup, où les rayons ardens du soleil des tropiques les fatiguent. Une escadre est alors, pour eux, un abri flottant qui leur offre les mêmes avantages que les promontoires élevés.

Les naturalistes ont long-temps considéré le Thon comme une espèce du grand genre scombre (*scomber* Linn.); mais Cuvier l'a choisi pour type de son nouveau genre Thon (*Tynnus*, Cuv.), et l'a placé parmi les poissons acanthoptérigiens, ordre qui constitue la plus nombreuse division des poissons ordinaires.

J.-B. NOULET.

CHRONIQUES ET LÉGENDES MÉRIDIONALES.

I.

LES QUATRE FILS D'AYMON.

Avant-Propos.

Depuis long-temps on connaît, sous la dénomination générale de *chroniques*, les ouvrages historiques qui traitent des premiers temps de la monarchie, et que nous devons à la plume des écrivains du moyen-âge. Il n'est pas de nation dans toute l'Europe qui ne possède quelques chroniques, quelques légendes, et tous les anciens annalistes donnent une origine plus ou moins fabuleuse aux peuples dont ils avaient entrepris d'écrire l'histoire. Après que les Normands, et les autres barbares du nord eurent porté dans l'Europe méridionale leur ignorance et leur barbarie, les historiens dégénérèrent presque tous en romanciers, et les annales ne furent plus qu'un amas de faits incroyables et d'aventures merveilleuses. Néanmoins au milieu de ce fatras de contes plus ou moins absurdes, surgissent des faits importans, et qui peuvent être considérés comme des renseignemens utiles pour l'histoire de la nation.

Un fait à constater, c'est que l'origine de tous les peuples est enveloppée de ténèbres plus ou moins épaisses. L'histoire de la Grèce commença par les fables de Linus, d'Amphion, d'Orphée, puis vinrent les chants homériques et les grands historiens. Rome elle-même, Rome la grande cité, ne se cache-t-elle pas d'abord sous le voile mystérieux de la merveilleuse histoire de Rhea Sylvia, de Rémus et de Romulus, de Numa Pompilius et de la nymphe Égérie?

La mythologie des peuples modernes est moins riante que celle des anciens. Dans la tourmente qui agita l'Occident pendant plusieurs siècles, il s'éleva deux puissances, la monarchie et le clergé. Ces deux puissants mobiles de l'enthousiasme et du courage, donnèrent naissance à la chevalerie, l'un des faits les plus importans du moyen-âge. Alors on s'accoutuma à regarder comme un droit sacré celui de se faire justice par soi-même. Chaque seigneur, méprisant toute autorité, abusant de la supériorité de ses forces, regardait comme chose juste, tout ce qu'il osait entreprendre, et tout ce qu'il pouvait exécuter. De là naquit cette vénération des peuples pour la force du corps. Pour être un héros, il fallait avoir la taille d'un géant, fendre une montagne avec son épée, et monter un cheval qui put aller dans un jour d'une extrémité de la France à l'autre. Qui n'a pas lu quelques pages des poèmes héroïques des bardes de l'Écosse, et des scaldes des montagnes de la Scandinavie? Qui de nous

Digitized by Google

n'a pas tremblé cent fois en écoutant sa grand-mère quand elle lui racontait les exploits des chevaliers du *Cygne* ou de la *Table ronde*, des douze pairs de Charlemagne, de son neveu Rolland qui fit une brèche dans les Pyrénées d'un seul coup de sa Durandal? Ne nous semble-t-il pas voir encore, l'évêque Turpin avec sa mitre, l'empereur armé de sa redoutable *Joyeuse*, et suivi d'intrépides chevaliers qui ont à lutter, tantôt contre un géant, tantôt contre les enchantemens de quelque magicien.

De tous ces héros qui nous apparaissent dans les ténèbres de l'histoire, environnés d'une auréole fantastique, il n'en est pas dont la gloire soit plus populaire que celle des quatre fils d'Aymond, nobles et vaillans chevaliers qui défièrent pendant plusieurs années la toute puissance de Charlemagne, empereur d'Occident. Et pourtant les noms de ces intrépides guerriers qui devraient être inscrits depuis longtemp dans nos chroniques méridionnales, seraient à peine connus aujourd'hui, si un de nos vieux romanciers ne les eût sauvés de l'oubli. Nos volumineuses biographies qui contiennent bien souvent des noms de

CHATEAU DES QUATRE FILS D'AYMON, PRÈS SAINT-ANDRÉ DE CUBZAC (Gironde).

personnages fort obscurs, ne disent rien de ces nobles preux.

Néanmoins, on lit dans l'histoire, que le duc Aymon, prince des Ardennes et Saxon d'origine, fut nommé par Charlemagne, gouverneur de la province de l'Albigeois : Renaud, son fils aîné, fut aussi gouverneur de Montauban, et quelques chroniqueurs lui attribuent même la fondation de cette ville. Froissart a consigné dans ses chroniques les faits d'armes des quatre fils d'Aymon, et les prodiges étonnans opérés par leur cousin Maugis.

La gloire des nobles preux devait être regardée comme un fait incontestable dans le moyen-âge; puis l'Arioste, le grand poète, choisit Renaud de Montauban pour un des principaux personnages de son poëme de *Roland le Furieux*.

Digitized by Google

L'Arioste parle aussi de la belle *Bradamante*, fille de Béatrix et de duc Aymon. C'est de cette héroïne qu'il fait descendre le duc de Ferrare son protecteur auquel il dédie ses vers, et Anne de Bretagne, première femme de Louis XII.

L'histoire des quatre fils d'Aymon, comme celle de Roland, de l'archevêque Turpin, des douze pairs de Charlemagne, se perd au milieu des fables ridicules inventées par nos premiers romanciers. Quoiqu'il en soit, ces grandes figures nous apparaissent pleines de majesté dans le passé ténébreux, et sont pour ainsi dire, les *palladium* de notre histoire nationale.

Maintenant que je vous ai initiés au génie de nos vieux romanciers, je vais vous raconter la *merveilleuse* histoire des nobles et vaillans chevaliers, les quatre fils d'Aymon.

Ne souriez pas de mépris; il n'y a pas loin du sublime au merveilleux. Les Grecs ne croyaient-ils pas aux exploits fabuleux d'Achille et de Patrocle? Encore enfans, n'avons-nous pas senti notre enthousiasme se réveiller en écoutant les récits de *vaillantises* denos preux?

Je commence.....

II.

HISTOIRE DES NOBLES ET VAILLANTS CHEVALIERS LES 4 FILS D'AYMON.

Charlemagne vainqueur des Saxons et des Sarrasins fit publier dans son vaste royaume qu'il invitait à une grande fête tous les chevaliers de France, et leur assigna pour lieu de rendez-vous sa bonne ville de Paris.

C'était en l'an 784. Grande fut l'affluence des chevaliers qui se rendirent à Paris des provinces les plus éloignées. Là, se trouvèrent réunis, des rois, des ducs, des princes, des barons, et les plus vailans chevaliers de la chrétienneté. Galeran de Bouillon, Salomon de Bretagne, Aymon de Baulan, Huon, comte du Mans et les douze pairs de France, se pressaient autour de Charlemagne. Tous ces puissans seigneurs étaient revêtus d'habits magnifiques, et renommés pour leur vaillance; mais aucun ne pouvait se vanter de surpasser Aymon, duc de Dordone. Cet intrépide chevalier avait ammené à la cour de l'empereur ses quatre fils, Renaud, Alard, Guichard et Richard. Jamais plus belle lignée n'avait flatté l'orgueil d'un père. Aussi le duc Aymon ne s'écartait jamais de ses enfants qui captivaient les regards de toute les dames de la cour.

Les fêtes furent des plus brillantes, et pendant plusieurs jours, les joûtes et les tournois se succédèrent sans interruption. Néanmoins l'empereur était triste, et souvent des larmes s'échappaient malgré lui de ses yeux.

— Très-puissant et redouté Seigneur, lui dit le duc Aymon, vous êtes le plus grand empereur de la terre; pourquoi donc paraissez-vous si triste au milieu de la joie de vos serviteurs?

— Mon cousin, répondit Charlemagne, en tirant un profond soupir de sa poitrine, vous savez que j'ai envoyé Lohier, mon très-cher fils, *devers* le duc Beuves d'Aigremont. Il ne vient pas, et je crains que mal ne lui soit advenu.

— Pourquoi vous alarmer si promptement, Seigneur? Le duc d'Aigremont craint trop votre puissance pour qu'il soit tombé un seul cheveu de la tête de votre fils.

— Telle soit la volonté de Dieu et de la Vierge, répliqua Charlemagne. Demain, ajouta-il, vous ammenerez vos quatre fils: je veux les armer chevaliers de ma propre main.

Renaud, Alard, Guichard et Richard parurent le lendemain devant l'empereur qui ne put s'empêcher d'admirer la noblesse guerrière empreinte sur leurs fronts.

Charlemagne émerveillé dit à son sénéchal:

— Apportez-moi les armes du roi de Cèdre que je tuai à la bataille de Damperonne; je veux les donner à Renaud.

Le jeune guerrier mit un genoux en terre; l'empereur lui ceignit l'épée, et Oger le Danois, son cousin, lui mit les éperons.

— Que Dieu vous rendre les plus intrépides et les plus glorieux chevaliers du monde! dit l'empereur en embrassant successivement les quatre fils du duc de Dordone.

— Très-puissant seigneur, s'écria Aymon dans un transport de reconnaissance, moi et mes fils vous servirons fidèlement jusqu'à la mort!

— Ainsi soit fait, mon cousin....

Et l'empereur à ces mots rentra dans son palais pour s'entretenir quelques instans avec Éginard, son secrétaire et Emma sa fille chérie. Assis près d'une fenêtre, il écoutait le savant Éginard qui lui lisait les merveilleux récits qu'il avait composés sur la guerre contre les Sarrasins. Tout-à-coup, il interrompit le secrétaire et lui dit:

— Éginard, regardez bien là-bas, ne voyez-vous rien venir?

— C'est un escadron de chevaliers, seigneur.

— Ils portent un cadavre s'écria Emma d'une voix tremblante.

Digitized by Google

— Lohier, Lohier, mon fils bien-aimé, s'écria Charlemagne.

Et il courut à la rencontre du cortége funèbre. Pendant plusieurs jours les grands seigneurs de la cour furent dans le deuil. L'empereur ne se consola de la mort de son fils, que dans l'espoir d'une vengeance aussi prompte que terrible. Il manda les ducs, les barons et les chevaliers. Aymon se rendit à Paris avec ses quatre fils, et dit à Charlemagne.

— Très-haut seigneur, mon frère d'Aigremont a forfait à l'honneur; il est coupable de la mort de votre fils, aussi suis-je prêt à marcher contre lui.

Le duc de Bouves, attaqué par tous les vassaux de l'empereur, et trahi par le perfide Ganelon, périt en combattant vaillamment.

Charlemagne pour reconnaître hautement les services de ses vassaux, tint une cour plénière à Paris, où il les convoqua tous. Le duc de Dordonne s'y rendit avec ses fils. Les fêtes recommencèrent, et Renaud fut, comme auparavant, l'objet de l'admiration des plus belles dames. Aussi les autres chevaliers le jalousaient-ils secrètement. Un jour Bartelot, neveu de l'empereur, lui dit :

— Cousin Renaud, voulez-vous jouer aux échecs ?

— Je le veux, cousin Bartelot.

— Si vous êtes si heureux au combat qu'au jeu, vous serez le rempart de la chrétienneté, dit Bartelot, quelques instans après qu'ils eurent commencé à jouer.

— Mon cousin, aujourd'hui la roue de la fortune tourne pour moi, demain elle tournera pour vous, répliqua Renaud, en faisant glisser les dés d'ivoire sur l'échiquier, qui était d'or massif.

— Cousin Renaud, Maugis, fils du duc d'Aigremont et votre parent, est un habile enchanteur, et je crois qu'il vous a enseigné quelque ruse diabolique pour gagner au jeu.

LES QUATRE FILS AYMON MONTÉS SUR BAYARD.

— Calomniateur et félon, s'écria Renaud en grinçant des dents, tant sa colère était violente, je laverai cette injure dans ton sang.

Il lança l'échiquier contre la tête du neveu de Charlemagne qui tomba mort à ses pieds. Cette triste nouvelle se répandit bientôt dans tout Paris, et les

Digitized by Google

quatre fils d'Aymon se hâtèrent de partir, guidés par leur cousin Maugis. Ils ne séjournèrent pas long-temps à Dordonne, et cherchèrent un asile dans la forêt des Ardennes.

Sur un rocher inaccessible, au pied duquel coule la Meuse, ils construisirent un château qu'ils nommèrent Montfort. Ils n'y furent pas long-temps à l'abri de la colère de Charlemagne. L'empereur, pour venger la mort de son neveu Bartelot, assiégea les intrépides chevaliers dans leur citadelle. Deux fois il fut repoussé; les fils Aymon auraient bravé long-temps sa colère, si leur fort n'eut pas été livré par trahison. Renaud parvint à se sauver avec ses frères et son cousin Maugis. Ils se jetèrent plus avant dans la forêt des Ardennes, où ils vécurent pendant quelques mois comme des sauvages. Renaud, fatigué de cette vie errante et exposé à tant de périls, dit à son cousin Maugis :

— Cousin, ne vaudrait-il pas mieux mourir une fois qu'être toujours à l'agonie?

— Renaud dit vrai, s'écrièrent les trois frères.

— Revenons en France, mes frères; nous irons à Dordonne; et peut-être que notre père aura pitié de nous.

Le soir même ils se mirent en route. Après un voyage aussi long que pénible, ils arrivèrent au château de leur père. Personne ne les reconnut, et la duchesse leur mère fut même sur le point d'ordonner à ses valets de chasser ces étrangers du château. Mais la pitié triompha de son orgueil, et elle dit au maître d'hôtel :

— Donnez à manger à ces pélerins; peut-être mes enfans, à l'heure qu'il est, ont faim comme eux.

— Vous avez des enfans, madame la duchesse? dit Renaud, en déguisant sa voix.

— Oui, mon frère; j'étais la plus heureuse des mères; mes quatre fils étaient les plus beaux et les plus intrépides chevaliers de France.

Alors Renaud s'approcha de sa mère qui le reconnut à une certaine marque qu'il avait au front.

Belle fut la journée pour la duchesse et ses enfans. Le duc Aymon arriva le soir de la chasse; il fut d'abord violemment irrité du retour de ses fils; mais peu à peu la colère céda à la tendresse paternelle, et il leur dit :

— Mes enfans, je suis le plus infortuné des pères; l'empereur m'a forcé de tirer l'épée contre vous, et je lui ai juré de ne vous porter jamais secours. Partez, mes enfans; si Charlemagne savait que je vous ai donné asile dans mon château, je serais perdu.

— Ne craignez rien, mon père, répondit Renaud, nous partirons demain.

Le duc Aymon leur donna beaucoup d'or, des habits magnifiques, et les bénit quand ils franchirent le seuil du château paternel....

Le roi Yon, si célébré par nos vieux romanciers, régnait alors en Gascogne; Renaud, ses frères et son cousin Maugis apprirent qu'il était menacé par une armée de Sarrasins, et résolurent de lui porter secours. Ils se mirent en marche, traversèrent la Brie, le Gatinois et l'Orléanais, faisant partout un immense dégat. Ils arrivèrent à Bordeaux le jour même où le roi Yon apprit que Borgon, général des Sarrasins, était parti de Toulouse.

Le monarque gascon, instruit de l'arrivée des quatre fils d'Aymon et de leur cousin Maugis, courut à leur rencontre, et les accueillit comme des fils d'empereurs. Des messagers annoncèrent que les Sarrasins n'étaient qu'à quelques lieues de Bordeaux. Yon, effrayé, ne savait quel parti prendre, lorsque Renaud lui dit :

— Soyez sans crainte, seigneur : avec le secours de Dieu et l'intercession des saints du paradis, nous triompherons de cette armée de Sarrasins suscités par le démon. Ordonnez seulement à vos chevaliers de prendre les armes, et avant la fin du jour, je vous amènerai le terrible Borgon pieds et poings liés.

— Ah mon cousin, dit le roi Yon, vous me rendez l'espérance et la vie.

L'armée sortit en ordre de bataille; Renaud, ses frères et Maugis marchaient en tête; l'aîné des fils d'Aymon était monté sur son cheval Bayard, qui jetait le feu par les yeux, et appelait le combat par de fiers hennissemens.

— Mes amis, cria Renaud aux chevaliers qui l'entouraient, exterminons ces Sarrazins.

Emporté par Bayard, il se précipita au milieu des ennemis, et arbora l'étendard de la croix au-dessus de la tente de Borgon. Le général sarrasin résista d'abord au choc des chrétiens dont les efforts étaient décuplés par la présence des quatre fils Aymon et de l'enchanteur Maugis. Il combattit corps à corps avec Renaud qui le terrassa, lui fit grace de la vie et le conduisit au palais du roi Yon. Le monarque lui dit, après l'avoir embrassé :

— Mon cousin, je vous dois ma couronne et la vie; comment pourrai-je vous récompenser d'un si grand bienfait?

— Sire, dit Renaud, vous possédez un trésor plus précieux pour moi que tous les joyaux de l'empereur Charlemagne.

— Parlez, mon cousin, et je vous l'accorderai.

— Sire, ajouta Renaud en fléchissant le genou, je vous demande la main de votre fille.

Lors Yon se tourna vers la belle Clarice, et lui dit :

— Ma fille, as-tu ouï les paroles de ce noble chevalier, notre sauveur?

— Je serai fière d'avoir pour époux ce Renaud, le fils du duc de Dordonne, dont les exploits ont déja fait tant de bruit dans tout le monde, répondit Clarice en rougissant.

Les ducs, les barons et les chevaliers battirent des mains, et trois jours après, Renaud épousa la belle Clarice dans la cathédrale de Bordeaux.

Les quatre fils d'Aymon étaient grands chasseurs, et Maugis passait pour le plus habile veneur qui eut jamais poursuivi les loups dans la forêt des Ardennes. Aussi remontaient-ils souvent le cours de la Garonne, et s'amusaient-ils à giboyer pendant des mois entiers.

Digitized by Google

Un jour, Renaud remarqua un petit tertre propre à servir d'emplacement à un château de plaisance. Il demanda au roi Yon la permission de le faire bâtir.

— Je le veux de grand cœur, dit le roi de Gascogne; mais dites-moi quel nom vous donnerez à votre château?

— Sire, je l'appellerai Montauban, et j'espère que dans deux ans, le lieu ne sera pas désert, parce que j'ai intention d'exempter de toutes charges, les bourgeois et les vilains qui voudront s'y établir.

— Bien, bien, mon fils, dit Yon; je souhaite que Montauban[1] devienne un jour une grande ville; car notre plus vif désir est de vous retenir dans notre royaume de Gascogne...

Pendant que les quatre fils d'Aymon étaient occupés à faire construire leur château, un chevalier arriva de Paris, et annonça que Charlemagne avait promis sa couronne d'or au cavalier dont le palefroi courrait le mieux.

— J'irai à Paris, s'écria Renaud, et si mon fidèle Bayard n'est pas fasciné par quelque enchanteur, je vous jure que vous verrez à Montauban la couronne de l'empereur.

Il partit avec ses frères, son cousin Maugis, et arriva à Paris avant les autres chevaliers et paladins. Bayard fit merveille, et Renaud, ayant saisi la couronne, s'avança vers Charlemagne et s'inclina respectueusement:

— Ma couronne est à vous, noble paladin, dit l'empereur... Quel est votre nom?

— Je suis le fils aîné d'Aymon, duc de Dordonne, répondit Renaud.

— Renaud! Renaud! répétèrent les chevaliers en se mettant à sa poursuite.

Ils ne purent l'atteindre; Bayard courait avec la rapidité de l'éclair, et galoppa sans s'arrêter jusqu'à Melun, où Maugis ne tarda pas à rejoindre les quatre fils d'Aymon, ses cousins.

— Hâtons-nous, mes amis, leur dit-il; Charlemagne et ses chevaliers sont à notre poursuite. Courons nous enfermer dans Montauban où nous serons bientôt assiégés.

En effet, l'empereur, irrité de l'audace de Renaud qui lui avait enlevé sa couronne, fit un appel à ses puissans vassaux. Son neveu Rolland, déjà renommé parmi les preux, Richard de Normandie, Samson de Bretagne, Geoffroid d'Avignon, Desiré d'Espagne et l'archevêque Turpin, déployèrent leurs bannières sous les murs de Montauban, le jour de Pâques fleuries.

Le siége traînant en longueur, les seigneurs, pour se distraire, chassaient dans les pays voisins. Maugis ne tarda pas à s'apercevoir, que l'empereur lui-même s'absentait quelquefois du camp.

— Cousin, dit-il un jour à Renaud, la journée est belle, les seigneurs sont à la chasse, et la garde du camp est confiée à l'archevêque Turpin; sortons de Montauban, et allons faire du dégât. Roland et Olivier sont loin d'ici.

— De par Dieu, s'ils nous laissent le temps de bien *besogner*, dit Renaud, il y aura grandes clameurs au camp des ennemis.

Ils sortirent de la ville quelques instans après; Renaud après avoir recommandé à ses amis de le suivre, piqua des deux, et Bayard l'emporta au milieu du camp ennemi. L'archevêque Turpin courut sur lui à toute bride; et ils se portèrent de rudes coups; Renaud, indigné de se voir arrêté si long-temps par le vieux prélat, le frappa avec tant de force qu'il le fit chanceler:

— Père, lui dit-il, vous devriez être dans votre église à chanter matines, et non pas vous amuser à guerroyer comme un chevalier ou un paladin.

Il se fit grand tumulte dans le camp; le combat fut des plus rudes; Auger, monté sur Boifort, repoussa d'abord les quatre fils d'Aymon; mais Renaud ne tarda pas à triompher, et Maugis s'étant avancé jusqu'au milieu du camp, emporta le dragon d'or que Roland avait placé au-dessus de sa tente. Puis, ils rentrèrent dans Montauban, et lorsque Charlemagne revint de la chasse, il aperçut le dragon de Rolland au-dessus de la plus haute tour de la ville.

— Mes amis, s'écria-t-il avec joie, je crois que l'archevêque Turpin s'est emparé de Montauban. Voyez-vous le dragon de Rolland au haut de cette tour?

— Oui, oui, répliqua Rambeau le franc; vos oiseaux vous ont coûté cher; les fils d'Aymon nous ont battus, et ont pillé le camp.

L'empereur jura par Saint-Denis qu'il en tirerait une vengeance éclatante; le siége traînait toujours en longueur; et, désespérant de s'emparer de Montauban, il envoya un messager au roi Yon, pour le sommer de lui livrer les quatre fils d'Aymon. Le roi de Gascogne hésita long-temps; craignant la colère de l'empereur, il se détermina à trahir les nobles chevaliers qui l'avaient si bien secouru dans les jours de péril. Il répondit à Charlemagne qu'il trouverait les quatre fils d'Aymon dans les plaines de Vaucouleurs.

En même temps, il écrivit à Renaud de Montauban, que l'empereur voulait faire la paix; qu'il les attendait dans les plaines de Vaucouleurs avec ses douze pairs, et qu'ils n'avaient qu'à s'y rendre, armés de leurs épées seulement. Renaud qui se méfiait de Charlemagne, balança long-temps; enfin, il se détermina à partir, et le lendemain, après la messe, il sortit de la ville avec ses trois frères et son cousin Maugis.

Quand ils arrivèrent à la plaine de Vaucouleurs, ils ne virent personne; les chevaliers de l'empereur s'étaient embusqués dans un bois pour les surprendre.

— L'empereur n'est pas venu au rendez-vous, dit Renaud; pourtant je n'ai pas intention de pousser jusqu'à Paris.

[1] Vers le même temps, les quatre fils d'Aymon bâtirent sans doute le château dont on voit les ruines près de Saint-André de Cubzac.

Digitized by Google

— Nous sommes venus pour vous faire périr de *male-mort*, s'écria au même instant Foulques de Mont-Morillon qui sortit de son embuscade à la tête de nombreux cavaliers.

Les quatre fils d'Aymon firent entendre chacun leur cri de guerre, et le combat commença avec acharnement. Guichard fut pris par les soldats de l'empereur qui résolurent de l'emmener à Paris pour le faire mourir aux yeux de toute la cour.

Le chroniqueur qui a écrit la vie merveilleuse et héroïque des quatre fils d'Aymon, semble se complaire dans les détails de ces combats qui surpassent les forces humaines; il parle avec complaisance de ces grands coups d'épées qui fendaient un homme de la tête aux pieds; de ces coursiers plus rapides que l'éclair que les enchanteurs avaient rendus invulnérables. Je ne suivrai pas le naïf et crédule Huon de Villeneuve dans ses longues et interminables descriptions....

Renaud et ses frères ne pouvaient plus résister à leurs ennemis qui revenaient sans cesse à la charge; tout-à-coup, Maugis arriva monté sur Bayard, et le combat changea de face. Les soldats de l'empereur prirent honteusement la fuite, et les quatre fils d'Aymon se dirigèrent vers la Gascogne, dans le dessein de punir de mort le perfide Yon.

A peine arrivés à Montauban ils reçurent un messager du roi des Gascons qui leur demandait secours; Roland et Olivier le menaçaient de le mener pendre aux fourches de Montfaucon.

— Mes frères, dit Renaud après avoir réfléchi longtemps, le roi Yon est le plus lâche des traîtres; mais Jésus-Christ pardonna à ses bourreaux. Pardonnons aussi au roi de Gascogne et courons le secourir.

— Point ne le ferons, répondirent Alard et Guichard: que le roi Yon soit pendu par tous les diables de l'enfer.

— J'irai donc seul, répondit Renaud.

Il monta sur la plus haute tour du château et sonna trois fois du cor. Ses frères le voyant ainsi déterminé, furent les premiers armés et se rangèrent sous sa bannière avec plusieurs autres chevaliers. Jamais deux rivaux de si grande renommée n'avaient combattu corps à corps: Renaud de Montauban et Roland le cousin de Charlemagne résumaient à eux seuls la galanterie, la force et la *vaillantise* de leur siècle.

Aussi les deux paladins se battirent plusieurs fois avec tant d'acharnement que les chevaliers témoins de cette lutte épouvantable ne pouvaient s'empêcher de trembler.

— Cousin, s'écria Roland, si nous combattons plus long-temps, nos gens ne le souffriront pas; voulez-vous que nous traversions la rivière? seuls dans le bois de la *Serpente*, nous pourrons mieux vider notre querelle.

— Qu'il soit fait comme vous dites, mon cousin, répondit Renaud de Montauban.

Les deux champions luttèrent d'abord avec un avantage égal; mais Renaud monté sur Bayard ne tarda pas à triompher des efforts de Roland dont il rompit le bouclier. Malheureusement pendant son absence, les gens de l'empereur avaient vaincu ses compagnons d'armes, et, en rentrant au camp, il apprit que son frère Richard avait été fait prisonnier. Maugis voyant la tristesse du duc de Dordonne, jura par le saint nom du Christ de ramener Richard sain et sauf. Alors, dit le chroniqueur, « il fut se désarmer, et s'étant » mis tout nu, il mangea d'une herbe qui le fit venir » enflé comme un crapaud; puis il en prit d'un autre » dont il se frotta, qui le fit paraître noir comme un » maure, et tourna les yeux de telle sorte, qu'il sem- » blait un moribond, s'habilla d'une façon si étrange, » qu'il était impossible de le reconnaître. »

Il se rendit ensuite au palais de Charlemagne, où il arriva en même temps que Roland qui emmenait Richard prisonnier.

— Voilà Richard, un des fils du duc de Dordonne, dit-il à l'empereur.

— Qu'il soit pendu à Montfaucon pour ses crimes et méfaits, répondit Charlemagne.

Maugis ayant ouï cette terrible sentence, s'oignit le corps d'une certaine drogue qui le rendait léger comme un oiseau et arriva dans un jour à Montauban.

— Renaud, dit-il, Richard votre frère sera pendu à Montfaucon, si vous ne lui portez secours.

— Richard! mon pauvre frère Richard! s'écria Renaud en pleurant! par le Dieu vivant tu ne mourras pas encore; je te sauverai de la potence. Mes amis, qu'on amène Bayard.

A l'instant même il se mit en route avec ses frères et Maugis; ils marchèrent à grandes journées, craignant d'arriver trop tard. Ils trouvèrent plusieurs chevaliers et une foule innombrable réunis à Montfaucon pour voir pendre Richard, l'un des quatre fils d'Aymon.

Au moment où l'infâme Ripus, qui s'était chargé de remplir les fonctions de bourreau, attachait la corde fatale, Renaud cria d'une voix retentissante; Montauban! Montauban! Bayard hennit par trois fois. Le peuple effrayé ouvrit un passage, Renaud arracha son frère Richard des mains de Ripus et lui ordonna de pendre son bourreau; ce qui fut fait au grand étonnement de la foule.

Pendant quelques jours il ne fut bruit dans Paris que de ce coup de main à la fois si hardi et si étrange. Charlemagne résolut de se venger d'un pareil affront et ordonna à ses douze pairs de France de faire un appel à tous les chevaliers et barons. Les quatre fils d'Aymon attendirent l'empereur de pied ferme, et sans le secours de Roland, Charlemagne serait tombé sous les coups de Maugis qui brûlait de venger la mort de son père, le duc d'Aigremont.

Ici, les prodiges se multiplient; Maugis fait prisonnier par Olivier et condamné à mort par les douze pairs, parvient à endormir l'empereur par ses enchantemens, et emporte sa couronne. Charlemagne hors de lui-même court assiéger Montauban toujours ac-

Digitized by Google

compagné de son neveu Roland qui ne désire rien tant que de vaincre Renaud de Montauban.

Un soldat effrayé de voir une nombreuse armée autour des murailles, dit à Maugis :

— Seigneur, Charlemagne a placé son pavillon devant la grande porte, et je crains que cette fois mal ne nous advienne.

— N'ayez pas peur, mon frère ; Charlemagne et les chevaliers décamperont plus vite qu'ils ne pensent. Seigneur Renaud, ajouta-t-il, cette nuit je ferai bonne garde, et je vous jure que diable ni enchanteur n'entrera dans la ville.

Quand il fut nuit, il monta sur Bayard, ouvrit secrètement une des portes et entra dans le camp de l'empereur : il pénétra jusqu'à son pavillon, et l'endormit par enchantement d'un sommeil si profond, qu'il lui fut possible de le porter à Montauban.

— Cousin, dit-il à Renaud, que me donneriez-vous si je vous livrais Charlemagne endormi ?

— Tous les trésors que je possède, répondit Renaud.

— Eh bien promettez-moi de ne lui faire aucun mal et je vous le montrerai.

A ces mots il le conduisit à la chambre, où il avait déposé l'empereur, et lui dit :

— Maintenant votre ennemi est entre vos mains ; prenez garde qu'il ne vous échappe.

Un instant après, l'enchanteur Maugis, revêtu d'un habit de pélerin, sortit de Montauban qu'il ne devait plus revoir.

Le lendemain, Renaud envoya quérir Roland et lui dit :

— Cousin Roland, j'ai ici l'empereur prisonnier ; je vous le livrerai sain et sauf, à condition qu'il nous accordera la paix.

— Nous la désirons tous, cousin, répondit Roland.

L'empereur, à son réveil, fut fort étonné de se trouver dans Montauban. Outré de ce nouveau tour de Maugis, il pressa le siége de la ville dont il se rendit maître par famine. Il croyait y trouver les quatre fils d'Aymon ; mais les preux, désespérés de la perte de Maugis, étaient déja loin de Montauban. Les ducs, les barons, les chevaliers et les douze pairs, supplièrent alors l'empereur d'accorder la paix aux plus vaillans chevaliers de la chrétienté. Il résistait à leurs prières lorsqu'il reçut une lettre de Richard de Normandie, prisonnier des quatre fils d'Aymond. Alors il se détermina à faire ce que désiraient les douze pairs. Renaud, suivi de Richard, vint se jeter aux pieds de Charlemagne, qui le reçut avec courtoisie, et toute l'armée fit éclater les transports de sa joie. Après quelques jours de fête, Renaud se revêtit d'une robe violette, prit le bourdon de pélerin et partit pour la Terre-Sainte.

S'il faut en croire le naïf chroniqueur, Renaud rencontra par hasard Maugis dans une hôtellerie de Constantinople, et, de concert, ils délivrèrent la ville de Jérusalem du joug des Perses.

A son retour, Renaud apprit avec une grande joie que Charlemagne voulait armer chevaliers ses deux fils ; il se rendit à Paris avec ses trois frères pour assister à la cérémonie, qui fut des plus brillantes.

Le héros, dégoûté des biens et des honneurs de ce monde, revint à Montauban, partagea ses biens entre ses enfans, et quitta pour toujours son château où il s'était immortalisé par ses beaux faits d'armes.

« Il chemina long-temps par les bois, dit le chroni» queur, ne mangeant que quelques fruits sauvages. » Dix jours après son départ, il trouva un couvent dont » les religieux étaient occupés à construire une église. » Par pénitence, il demanda à servir avec les maçons, » qui, jaloux de sa force et de son adresse, le tuè» rent pendant la nuit, et jetèrent son cadavre dans » le Rhin.

» Le lendemain, son corps fut trouvé arrêté par des » branches d'arbres. Le clergé se rendit en procession » sur les bords du fleuve, et on rendit au chevalier » les honneurs funèbres avec toutes les pompes de » l'église.

« Quand la nouvelle de sa mort se répandit en » France, la tristesse fut générale, et chacun s'écria : » *Le modèle des chevaliers est mort !* Les frères et les » amis de Renaud, accompagnés d'un grand nombre » de chevaliers, allèrent à Cologne chercher les restes » du héros et de son cousin Maugis. Charlemagne leur » fit faire de magnifiques funérailles, et accompagna » jusqu'à Orléans le cortége qui emportait à Montau» ban la dépouille mortelle de Renaud, le preux che» valier, et de Maugis, l'enchanteur. »

Ici finit l'histoire héroïque et merveilleuse des nobles et vaillans chevaliers, les quatre fils d'Aymon, telle qu'elle est racontée par le chroniqueur messire Huon de Villeneuve.

Philippe DONADIEU.

Digitized by Google

MADEMOISELLE DE SOMBREUIL.

La femme porte quelquefois le dévouement jusqu'à l'héroïsme; plus le danger est imminent, plus elle est intrépide; la crainte de la mort, le poison, les glaives nus, ne peuvent l'arrêter, et cet être si faible est capable de tout faire pour sauver ceux qu'il aime.

N'a-t-on pas vu chez tous les peuples, dans tous les temps, des femmes s'arracher à la paix du foyer domestique pour soustraire à la mort des époux, un père, une mère, des enfans? de pareils traits d'héroïsme ne sont pas rares dans l'histoire de la Grèce et de Rome. Tite-Live n'a pas dédaigné de nous transmettre le nom de cette jeune romaine qui se rendait tous les jours au cachot pour nourrir, de son lait, son père condamné à mourir de faim. Les fastes de l'amour conjugal célèbrent la tendresse d'Eponine qui vécut pendant trois ans dans les ténèbres d'une prison avec ses enfans et son époux Sabinus.

Mais pourquoi aller chercher si loin des traits de dévouement, lorsque notre histoire nationale en a consigné un si grand nombre dans chacune de ses pages. Ouvrons au hasard; nous ne serons jamais au dépourvu; en France, l'héroïsme est commun aux hommes et aux femmes. Nous sommes en 1794; le sang coule de toutes parts, les plus puissantes têtes tombent broyées par la terrible massue du peuple qui se venge. Les victimes sont entassées dans les cachots. Venez avec moi vous asseoir aux portes de la conciergerie.... Une jeune fille vient vers nous.... Elle est encore dans la fleur de l'âge et de la beauté; Demandez à cet ange pourquoi il vient respirer l'odeur du sang.. Pourquoi il a quitté l'asile où il vivait à l'abri des dictateurs.... écoutez ce cri déchirant: —Mon père! mon père! rendez-moi mon père!

Vous ne reconnaissez pas la jeune héroïne! son nom n'est-il jamais parvenu jusqu'à votre oreille, à travers le fracas de l'histoire de notre révolution? écoutez donc, et que ce nom qui rappelle la sublimité de la tendresse filiale se grave à jamais dans votre mémoire.

La vierge est à quelques pas de nous; les bourreaux et les *Marseillais* lui ouvrent un passage, Clara de Sombreuil presse son vieux père contre son sein. Elle pleure de joie; elle saura attendrir les satellites jacobins, elle ne rentrera pas seule dans sa maison....

La famille des Sombreuil, originaire du Limousin, où elle possédait de vastes domaines, avait occupé, de temps immémorial, les plus hautes dignités militaires.

Charles Vertot de Sombreuil était gouverneur des invalides lorsque la révolution de 1789 éclata. Ce vieux guerrier ne se laissa pas effrayer par les périls qui menaçaient sa tête; élevé dans les camps, il opposa une fermeté inébranlable aux envahissemens du nouvel ordre des choses. Dévoué à la cause royale, dont il avait plusieurs fois défendu la gloire contre les étrangers, il porta la fidélité jusqu'au fanatisme, et, refusant de plier, il aima mieux être entraîné par le souffle révolutionnaire qui emportait alors dans ses tourbillons, les châteaux, les trônes et les temples.

Après le dix août 1792, l'infortuné vieillard fut mis en prison. L'arrêt de mort ne se fesait pas attendre dans ces temps de discordes civiles. Le 2 septembre, il apprit qu'il avait été condamné à mourir sur l'échafaud, comme traître à la patrie et ami du tyran. Alors on marchait sans crainte au supplice, témoins les nobles enfans de la Gironde, qui franchirent tous les degrés de la fatale machine en chantant la *Marseillaise*. Le courage civil multipliait les héros, et le vieux Sombreuil, comme ses compagnons d'infortune, sourit de pitié en apprenant sa condamnation:

—Mes amis, dit-il aux prisonniers qui l'entouraient, à demain mon tour: le vôtre viendra plus tard. Je ne regrette qu'une seule chose... Je laisse une fille sans appui, sans défenseur... Elle n'avait que moi au monde, et pourtant je vais mourir!...

Non, tu ne mourras pas encore noble vieillard; la main de cette fille que tu chéris, saura détourner une fois le glaive déjà levé pour frapper ta tête...

Pendant que l'ex-gouverneur des invalides fesait ses adieux à ses compagnons, un grand bruit se fit entendre aux portes de la prison. Les condamnés purent même distinguer une voix de femme. Sombreuil s'approcha en tremblant, et s'écria presque évanoui d'émotion:

—Mes amis, c'est ma fille!

Les sanglots étouffèrent la voix du vieillard qui s'assit sur un tas de paille, attendant le dénouement d'un drame si étrange.

Quelques instans après, deux *Marseillais* entrèrent dans la prison, et parmi les noms des victimes désignées, celui de Sombreuil fut prononcé le dernier. Les dix prisonniers inscrits sur la liste fatale sortirent du cachot accompagnés de hideux satellites.

Le vieux Sombreuil n'eut pas plutôt franchi le seuil de cet antre de la mort, qu'il aperçut une jeune fille qui se débattait contre un groupe de Marseillais. Clara reconnut son père, se précipita vers lui avec tant d'intrépidité, que les Jacobins n'osèrent la frapper; néanmoins les satellites impatiens veulent arracher le père des bras de la fille.

—Citoyens, s'écria la jeune fille.. Ce vieillard est mon père!..

Digitized by Google

M^lle DE SOMBREUIL.

Ces paroles ont suffi pour calmer la fureur des Jacobins; la piété filiale triomphera !. Écrions-nous avec le poète Legouvé :

Tout frémit... Une fille au printemps de son âge,
Sombreuil vient, éperdue affronter le carnage;
« C'est mon père, dit-elle, arrêtez, inhumains ! »
Elle tombe à leurs pieds : elle baise leurs mains,
Leurs mains teintes de sang ! c'est peu ; doublant d'audace,
Tantôt elle retient un bras qui la menace,
Et tantôt, s'offrant seule à l'homicide acier,
De son corps étendu le couvre tout entier.
Elle dispute aux coups ce vieillard qu'elle adore,
Elle le prend, le perd, et le reprend encore.
A ses pleurs, à ses cris, à ce grand dévouement,
Les meurtriers émus s'arrêtent un moment,
Elle voit leur pitié, saisit l'instant prospère,
Du milieu des bourreaux elle enlève son père;
Et traverse les murs ensanglantés par eux,
Portant ce poids chéri dans ses bras généreux.

M^lle de Sombreuil lutta long-temps contre les efforts des satellites de son père, avant de pouvoir attendrir leurs cœurs. Enfin, quelques Marseillais enthousiasmés de l'héroïsme de cette jeune fille, prirent ouvertement sa défense.

—Citoyens, s'écria un d'entre eux, voulez-vous qu'il soit permis à Clara Sombreuil d'emmener son père. Je lui impose pour toute condition de boire un verre de sang du premier *aristocrate* dont on va couper la tête. Le remède est violent, mais je suis sûr qu'il

Digitized by Google

transformera en véritable républicaine la fille de l'ex-gouverneur des invalides...

—Oui, oui, s'écrièrent les *Marseillais*, avec de bruyans applaudissemens.

L'orateur s'approcha de M.lle de Sombreuil qui se tenait à l'écart et pleurait avec son père.

—Citoyenne, lui dit-il, nous t'accordons la vie de ton père, si tu veux boire à l'instant un verre de sang d'aristocrate.

—Ce que tu voudras, citoyen, répondit la jeune fille; je mourrai, s'il le faut, mais épargne mon père.

On apporta la coupe pleine de l'affreux breuvage. Les Marseillais se groupèrent autour de Mlle de Sombreuil, et l'orateur s'écria d'un ton solennel.

—Citoyenne, bois à la république une et indivisible, et fuis avec ton père...

—A la mort des tyrans, répliqua la jeune fille d'une voix tremblante.

Un instant après, son cœur bondissait dans sa poitrine, elle éprouvait des nausées insupportables: l'héroïne de la piété filiale avait avalé le verre de sang.

Les *Marseillais*, qui par leur nature méridionale, étaient plus prompts à s'enthousiasmer pour un tel acte de dévouement, ne purent comprimer les élans de leur admiration.

—Vive la citoyenne Sombreuil, s'écrièrent-ils à plusieurs reprises... Place à la citoyenne Sombreuil.

Quatre d'entre eux se détachèrent du groupe et reconduisirent en triomphe à l'hôtel des invalides la jeune héroïne qui marchait avec une noble fierté à côté de son vieux père qu'elle venait de soustraire au glaive de la mort.

Pendant deux ans, Mlle de Sombreuil vécut dans la retraite avec son père qu'elle environnait de tous les soins de la tendresse filiale; mais le 17 juin 1794, le vieux Sombreuil et sa fille furent arrêtés et conduits à la Conciergerie. Clara trouva dans la prison son frère aîné, Stanislas de Sombreuil, qui quelques jours auparavant, avait refusé de se sauver à l'aide d'un déguisement, procuré par une femme qui l'aimait tendrement.

Deux jours après son arrestation, l'ex-gouverneur des invalides fut conduit à l'échafaud, et courba sa tête blanche sur l'infâme billot encore rouge du sang de son fils.

Clara fut moins heureuse auprès des juges du tribunal révolutionnaire qu'auprès des bourreaux du mois de septembre 1792. Elle ne put les fléchir, et elle eut, selon toutes les apparences, péri elle-même sur l'échafeud, si la révolution du 9 thermidor ne fut venue ouvrir les prisons.

Mlle de Sombreuil sortit alors du cachot où son imagination avait été tant de fois effrayée par les fantômes sanglans de son père et de son frère. Pour se mettre à l'abri des dangers qui la menaçaient en France, elle quitta en pleurant le sol de la patrie et se rendit en Prusse; elle vit pour la dernière fois son frère Charles qui était sur le point de s'embarquer pour la fatale expédition de Quiberon.

— Mon père et mon frère Stanislas sont morts, dit le jeune émigré en embrassant sa sœur... Je cours les venger..... Faut-il que je rentre dans ma patrie le glaive à la main!...

— Reste ici, mon frère, ta sœur n'a plus d'autre défenseur que toi.

— Le sang de mon père crie vengeance, répondit Charles; le temps est venu de délivrer la France de ses bourreaux : adieu, ma sœur, nous nous reverrons dans un temps plus heureux.

— Adieu, pour la dernière fois, s'écria Mlle de Sombreuil, qui ne pouvait s'arracher des bras de son frère.

Elle ne tarda pas à apprendre que son pauvre frère avait été fusillé après le désastre de Quiberon.

Le grand nom de Mlle de Sombreuil, ses malheurs, sa beauté, lui attirèrent les hommages des plus riches émigrés, qui avaient cherché un asile dans les provinces d'Allemagne; le comte de Villeneuve fut plus heureux qne ses nombreux rivaux, et il obtint la main de la jeune héroïne.

En 1815, elle revint en France avec son époux, et se fixa à Avignon, où elle est morte en 1823.

Pendant tout le temps qu'elle a vécu, Mlle de Sombreuil a été sujette à de violentes convulsions dont le retour était régulier.

— Du sang! du sang! s'écriait-elle alors! il m'étouffe!

Le souvenir de la coupe effrayante qu'elle avait vidée à la porte du cachot pour sauver son père, se retraçait chaque jour dans sa mémoire, et à la même heure; heureuse encore si elle n'avait pas eu à déplorer la perte de son père et de ses deux frères morts, l'un sous le couteau de la guillotine, l'autre, frappé au cœur par huit balles républicaines, sur la falaise de Quiberon. Aussi était-elle toujours triste, et son regard n'exprimait que la résignation ou la mélancolie.

L'héroïsme de Mlle de Sombreuil reçut tant d'éloges de son vivant, qu'il serait imprudent de porter la main à la couronne qui ceint son front, pour y ajouter une nouvelle fleur.

Le citoyen Coëffant, l'a célébra dans une romance touchante, qui fut long-temps chantée dans les salons de Paris.

Madame de Rosambo sortait de prison avec l'immortel Malesherbes, lorsqu'elle rencontra Mlle de Sombreuil qui venait de sauver son père; elle s'approcha de la jeune fille et lui dit :

— « Mlle de Sombreuil, vous avez eu la gloire de » sauver votre père, et moi, j'ai la consolation de » mourir avec le mien. »

Digitized by Google

Si jamais on élève un tombeau à cette héroïne immortalisée par son courage et sa tendresse filiale, qu'on y grave ces vers du chantre *du Mérite des Femmes* :

Jouis de ton triomphe, ô modeste Antigone !
Quel que soit le débat et du peuple et du throne,
Tes saints efforts vivront d'âge en âge bénis ;
Pour admirer ton cœur, tous les cœurs sont unis ;
Et ton zèle à jamais cher aux partis contraires,
Est des enfans l'exemple, et la gloire des pères...
Faut-il qu'au meurtre en vain son père ait échappé !
Des brigands l'ont absous, des juges l'ont frappé ! !...

CHARLES COMPANS.

HISTOIRE DES VILLES DU MIDI.

BÉZIERS.

ÉPOQUE GAULOISE ET ROMAINE. — La colonie phocéenne qui fonda sur les bords de la Méditerranée l'antique *Massilie*, se dissémina, en quelques années, dans les belles régions qui s'étendaient derrière la nouvelle cité. Quelques-uns des hardis aventuriers restèrent sur les côtes, et y fondèrent *Agatha*, aujourd'hui la ville d'Agde. D'autres se jetèrent dans l'intérieur des terres, s'y établirent, et enrichirent leur nouvelle patrie de la culture de l'olivier, et des trésors de l'industrie de la Phocide. Alors sans doute s'élevèrent plusieurs des grandes villes que nous admirons aujourd'hui, et dont nous ignorons l'origine. A cette époque de régénération pour la Gaule méridionale, la civilisation, importée par les nouveaux venus, triompha de l'ignorance des indigènes, et le pays des Volces-Tectosages, comme autrefois les peuples de l'Asie mineure, ressentit l'heureuse influence du génie de la Grèce.

Les hypothèses sont toujours dangereuses en histoire; aussi je me garderai bien d'assigner à une ville quelconque une origine phocéenne, si je ne puis baser mes assertions sur des documens d'une incontestable certitude. Néanmoins, je crois pouvoir affirmer que le plus grand nombre des villes de Provence et même de Languedoc datent de l'invasion des Phocéens : quelques-unes existaient peut-être depuis long-temps, mais elles furent redevables de leur établissement au génie des nouveaux-venus qui devinrent par le fait leurs seconds fondateurs.

Béziers qui était une des plus belles villes du pays des Volces-Tectosages, accueillit, sans doute avec empressement, les étrangers qui se séparèrent de la grande colonie pour planter l'olivier dans les belles plaines de la Provence et du Languedoc. Ses habitans apprirent bientôt la langue des étrangers, ce dialecte si doux dont l'harmonie s'est conservée dans l'idiome populaire que parlent encore aujourd hui les descendans des anciens *Biterrins*.

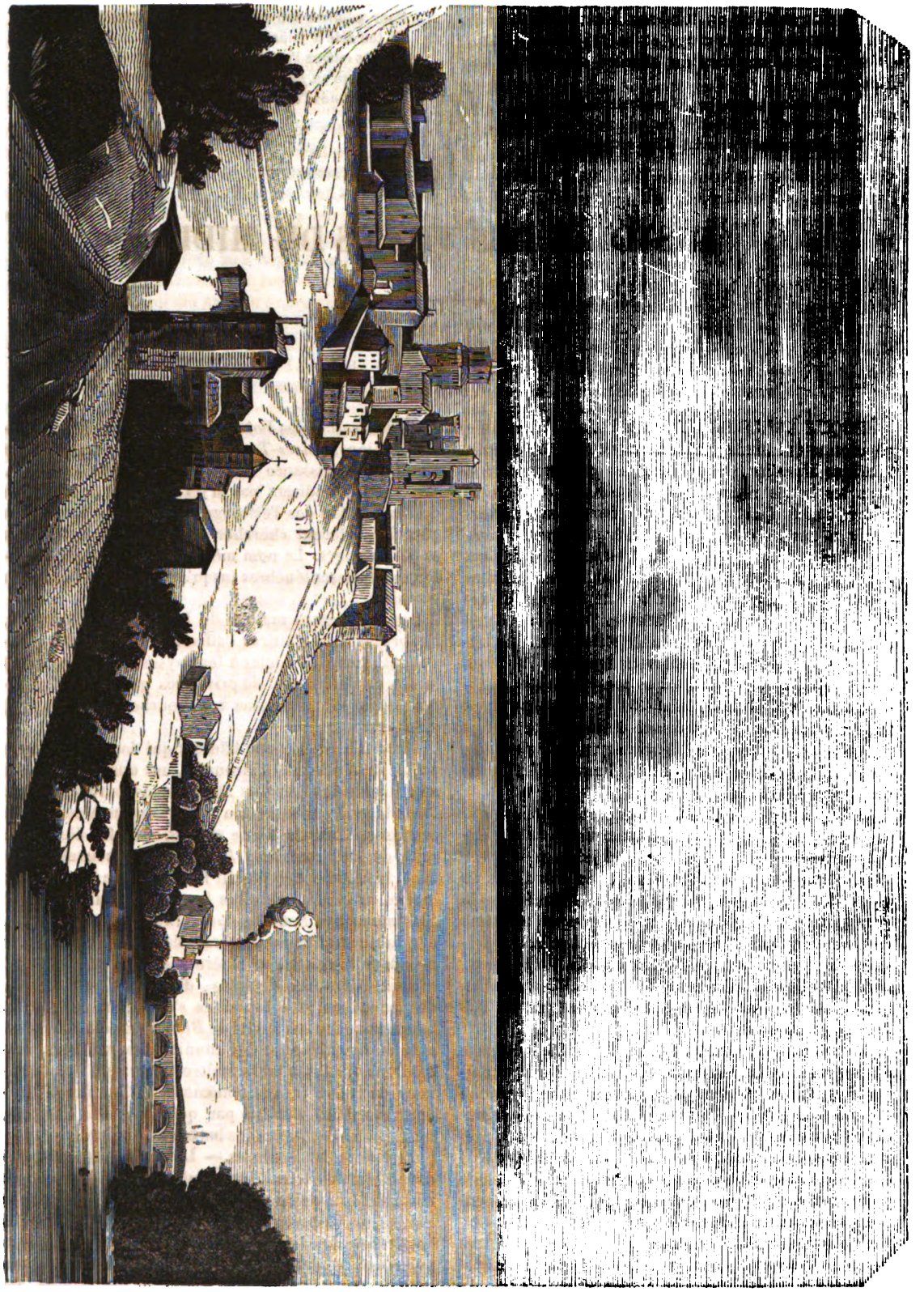
Quoiqu'il en soit, l'histoire de la ville de Béziers nous est inconnue jusqu'au temps des grandes excursions des *Volces-Tectosages*. *Bitterra* fesait partie de la confédération des *Volces*, qui, divisée en deux grandes fractions, *Volces-Tectosages* et *Volces-Arécomiques* étendait sa puissance sur tout le midi de la Gaule. Les annales ne disent pas si les *Bitterins* firent partie de l'expédition des Tectosages, lorsque ces intrépides guerriers allèrent chercher en Orient des richesses et des lauriers. Le nom même de *Biterra* est enveloppé d'épaisses ténébres jusqu'au temps de l'invasion romaine.

Les conquérans maîtres de la Gaule Narbonnaise, s'efforcèrent de s'attirer l'affection des peuples vaincus, et, toujours fidèles à leur système d'invasion, ils leur accordèrent tant de priviléges que la fierté gauloise n'eut point de peine à se courber sous un joug si léger.

Biterra bâtie sur une hauteur qui domine la riante plaine dont elle est environnée, eut une grande part aux faveurs des Romains : les proconsuls reconnurent l'avantage de sa situation, et s'empressèrent de la coloniser. L'an de Rome 636, *Biterra* fut élevée au rang de cité romaine; Jules César renouvela, plus tard, la colonie, et y établit les soldats de la septième légion. La ville prit alors le nom de Julia-*Biterra Septimanorum*. Sous la domination des empereurs, elle fut embellie de plusieurs édifices dignes de la grandeur romaine, et Tibère y envoya une nouvelle colonie. Alors, des temples, des palais, un cirque, des aqueducs, des fontaines s'élevèrent en peu de temps pour mettre la cité de *Biterra* en état de lutter avec la magnificence des municipales voisines. Les habitans, fidèles à leurs maîtres, suivirent les destinées de Rome jusqu'au moment où l'empire d'Occident, vieillard débilité par quatre siècles d'orgies, tomba sous la massue des barbares du Nord.

Invasions des Barbares.— Le faible Honorius, endormi sur son trône, ne peut plus soutenir de sa main défaillante le sceptre d'Auguste, d'Antonin le Pieux, de Vespasien et de Marc-Aurèle. Les barbares ont franchi les barrières que leur avait opposées la puissance romaine; ils se précipitent comme un torrent dans l'Italie, l'Espagne et les Gaules. La

Digitized by Google



VUE DE BÉZIERS.

Digitized by Google

Narbonnaise, par la beauté de son ciel, par la fertilité de son terrain, la beauté de ses villes, était un appas des plus puissans pour l'avidité des hommes du Nord. — Partons, s'écriaient alors les tribus vomies par le Pont-Euxin et le Palus-Méotide, comme les oiseaux qui quittent ces climats au commencement de l'hiver; allons chercher, sous le ciel du Midi, le soleil qui murit le raisin, et fait éclore des fleurs en tout temps.

Et le temps vint où la Gaule Narbonnaise fut dévastée par les enfans de ces mêmes Cimbres et Teutons que Marius avait taillés en pièces, non loin des murs d'*Aquæ-Sextiæ* (Aix), vers le milieu du V^e^ siècle. Les Goths, après avoir ravagé l'Italie, l'Espagne, la Provence, s'avancèrent jusques dans le Languedoc, et s'emparèrent de Béziers. La ville fut livrée au pillage; presque tous les monumens romains s'écroulèrent sous le marteau des nouveaux conquérans, qui ne voulaient laisser aux peuples vaincus, rien qui put leur rappeler le passé. *Biterra* perdit alors ses temples et ses édifices et changea bien souvent de dominateurs pendant la déplorable période des invasions des barbares.

La malheureuse cité commençait à oublier ses désastres, lorsqu'une nouvelle irruption porta la terreur dans le midi de la Gaule. Le comte Julien, pour venger l'honneur de sa ville, avait appelé une armée de Maures en Espagne : les aventuriers ne tardèrent pas à se répandre en deçà des Pyrénées. Ils s'emparèrent des grandes villes, et Béziers se vit encore livrée à la fureur de ces farouches conquérans. Waïffre, duc d'Aquitaine, ne pouvant résister à tant d'ennemis, appela à son secours Charles-Martel, nouvellement élu duc des Français. Le jeune prince s'empressa de profiter de cette circonstance qui lui facilitait la conquête de la Narbonnaise qu'il méditait déja. Les Sarrazins et les Maures furent taillés en pièces à la bataille de Tours; Charles-Martel les poursuivant toujours l'épée dans les reins, pénétra dans la deuxième Aquitaine; il s'avança même jusqu'à Béziers qu'il délivra du joug des Maures. Mais, craignant que les Barbares ne fissent de nouveaux efforts pour s'emparer de cette ville avantageusement située, pour en faire un lieu de retraite, il la détruisit presque entièrement.

Les malheureux habitans, forcés à chercher un asile dans les pays voisins, revinrent bientôt après dans leurs foyers; attachés à leur patrie, ils rebâtirent leurs maisons, et lorsque Charlemagne succéda à Pépin-le-Bref, son frère, Béziers renfermait déja une nouvelle population. Cette ville située dans un pays privilégié de la nature, s'éleva rapidement à un haut point de prospérité. Les rapports des inspecteurs que l'empereur d'Occident envoya dans toutes les provinces, sont des preuves incontestables de la promptitude avec laquelle les habitans de Béziers réparèrent les pertes qu'ils avaient essuyées.

Féodalité. — Lorsqu'à la faveur des dissensions qui agitèrent les règnes de Louis-le-Débonnaire et de Charles-le-Chauve, les grands seigneurs se rendirent indépendans, les villes et les bourgs tombèrent sous la domination de ces seigneurs, qui prirent les noms de ducs, de comtes, de vicomtes, de châtelains. La noblesse du Languedoc, qui avait toujours vécu dans une grande indépendance, fut la première à secouer le joug, et les rois de France n'eurent plus dans les pays d'Outre-Loire que des vassaux peu respectueux envers leurs suzerains. Aussi la féodalité ne s'implanta pas dans le Midi avec la même force que dans le Nord, et le peuple qui conservait encore quelques traditions de la civilisation romaine, ne fut pas tout-à-fait réduit à la condition de *serfs*. Les grands seigneurs languedociens n'opprimèrent pas leurs vassaux, et le peuple, par reconnaissance, se montra fidèle à ses maîtres dans les jours de malheur; je puis citer comme un fait incontestable l'attachement des toulousains, je dirai même de tous les habitans du Languedoc à la maison de Toulouse : Lorsque la *Guerre des Albigeois* entraîna les seigneurs du Nord qui se ruèrent sur le Midi comme des Normands ou des Vandales, Raymond de Toulouse frappa sur son bouclier, et le nombre des traîtres qui ne répondirent pas à l'appel du suzerain fut bien petit.. Mais, sans y penser, je suis arrivé à une époque de désolation.

Un grand bruit s'est fait entendre sur les bords du Rhône; une armée formidable s'est réunie; on voit flotter les bannières du duc de Bourgogne, de Pierre de Courtenai, du comte de Nevers, du comte de Saint-Paul, de Simon de Montfort, qui a déja deviné qu'il sera bientôt le Macchabée d'Innocent III. Le vautour du Nord convoite les riches domaines de la maison de Toulouse; l'armée s'ébranle, et le Midi est envahi.

Béziers, comme toutes les autres villes du Languedoc, était gouverné depuis long-temps par des comtes qui avaient rendu leurs fiefs héréditaires. Les habitans excités, dit-on, par des émissaires du comte de Toulouse, massacrèrent Raymond, un de leurs seigneurs, dans la cathédrale où il s'était en vain réfugié aux pieds de l'évêque (1). Mais, depuis lors, ils se montrèrent toujours fidèles et soumis, et Raymond-Trencavel, comte de Béziers et vicomte de Carcassonne, qui les gouvernait à l'époque de la croisade, les trouva tous prêts à mourir pour la défense de leur patrie.

Le temps d'épreuve ne tarda pas à venir. La première opération des Croisés fut le siége de Béziers. Raymond Trencavel défia long-temps les efforts de l'armée de gentilshommes et de pélerins qui campaient sous ses murailles. Peut-être même la fortune de Simon de Montfort aurait échoué devant tant d'énergie, sans une imprudence des assiégés qui introduisirent pour ainsi dire les ennemis dans la ville. Alors les malheureux habitans s'enfermèrent dans leurs maisons ou cherchèrent un asile dans les temples; il n'y avait qu'un seul cri : Grâce! grâce! Ils demandaient la vie; Simon de Montfort répondit par un arrêt de mort à leurs supplications.

(1) Voir, pour plus amples détails, la *Mosaïque du Midi*, feuille 1.

Digitized by Google

— Nous sommes catholiques comme vous, s'écrièrent alors les vaincus.

Ce cri calma un instant la fureur des Croisés, moins cruels que leurs chefs; ils n'osaient frapper, ne pouvant distinguer dans cette foule suppliante les fauteurs de l'hérésie. Les glaives rentraient déja dans les fourreaux; Béziers était sur le point d'échapper à la proscription générale, lorsque ce terrible anathème se fit entendre :

— *Tuez les tous! Dieu connaîtra ceux qui sont à lui.*

Ces paroles sorties de la bouche d'un homme que le souverain pontife avait envoyé pour convertir les hérétiques et non pour les égorger, réveillèrent le fanatisme des soldats. Les rues, les églises furent jonchées de cadavres, le sang coula à grands flots; le soir Béziers n'était plus qu'un vaste cimetière peuplé de soixante mille morts. Le pillage et l'incendie succédèrent au massacre, et la nuit, six mille cadavres brûlèrent pour éclairer cette scène épouvantable. Il faudrait une plume de fer pour écrire cette page sanglante de notre histoire méridionale. Le sac de Béziers dépasse toutes les horreurs commises par les barbares dans une ville prise d'assaut. Jetons un voile sur ces calamités, et, comme les enfans de Noé, couvrons les nudités de nos pères ! !...

ÉTATS GÉNÉRAUX DE LA PROVINCE DE LANGUEDOC.

Lorsque la grande féodalité tomba sous les coups des rois de France, qui renversèrent un à un leurs redoutables vassaux, Béziers qui fesait partie des domaines des comtes de Toulouse, subit l'influence de cette révolution. Réunie à la couronne, avec les autres villes du Languedoc, après la mort de Jeanne, dernière héritière des Raymond, cette antique cité, qui avait été long-temps la fille aînée des Trencavel, se perdit dans l'immense assemblage des gloires et des revers de la monarchie française.

Néanmoins, les peuples du Languedoc, en passant sous la domination directe des rois de France, ne perdirent pas leurs franchises, ni tous leurs priviléges. A côté du pouvoir des comtes, des vicomtes, des barons et des châtelains, s'était formée une coalition des trois ordres, de la noblesse, du clergé et du peuple, réunis pour veiller au salut commun. Cette coalition prit le nom d'assemblée *des états généraux de la province de Languedoc*. Les états devaient se réunir, tantôt dans une ville, tantôt dans une autre, et Béziers fut souvent le siége de leurs assemblées.

Ses habitans avaient déja oublié les désastres de leurs pères; les ruines amoncelées par les soldats de Simon de Montfort avaient disparu, lorsque les guerres des anglais portèrent de nouveau dans leurs murs le pillage et la désolation. La ville fut prise d'assaut, malgré les prodiges de valeur d'un capitaine nommé Pierre Pepeluc, qui empêcha seul les ennemis de pénétrer dans une rue qui fut appelée depuis *rue française*. Béziers était entouré de fortifications qui furent plusieurs fois démolies et reconstruites. Enfin, en 1632, Montmorency ayant entraîné les habitans dans le parti de la reine-mère et de Monsieur, duc d'Orléans, Louis XIII et l'implacable Richelieu jurèrent de ne pas laisser pierre sur pierre des murailles de Béziers. Ce projet de vengeance ne tarda pas à être mis à exécution, et quelques mois après l'arrivée du roi dans le Languedoc, la citadelle de Béziers était démolie.

Depuis cette époque, la ville démantelée ne joua plus qu'un rôle très secondaire; elle n'eut point de part aux faveurs de la royauté, parce que le pouvoir ombrageux croyait voir dans chacun de ses habitans un rebelle ou un hérétique. Aussi ne prospéra-t-elle qu'à l'aide de l'industrie de ses habitans et de la fertilité de son sol. Lorsque la révolution de 89 vint changer la face de la France, Béziers accueillit avec transport le nouvel ordre des choses.

Là finit son histoire, comme celle de toutes les villes du Midi, pour ne former qu'un ensemble avec les annales de la nation.

Lors de la division de la France en départemens, Béziers fut compris dans le département de l'Hérault, et la capitale des fiers Trencavel n'est plus aujourd'hui qu'une sous-préfecture de 17,000 ames...

ANTIQUITÉS DE BÉZIERS. — En arrivant à Béziers, on s'attend à trouver dans cette ville, qui joua un rôle important dans la Gaule Narbonnaise, des débris des monumens romains : mais toutes les espérances ne tardent pas à s'évanouir : il ne reste plus rien de la vieille cité; les Barbares, les guerres civiles et religieuses n'ont laissé sur le sol aucune trace des anciens édifices. Quelques arceaux d'un amphithéâtre sont les seuls débris qui aient échappé au marteau du vandalisme. Ils suffisent pour prouver que l'édifice avait toute la magnificence que les Romains déployaient dans l'embellissement des grandes cités. Ces restes sont presque introuvables, et les fragmens de sculpture et d'architecture qu'on y découvre quelquefois, sont exhumés de monceaux de ruines où ils étaient ensevelis : ils sont presque tous enchassés dans les murs d'enceinte qui tombent eux-mêmes ruinés par le temps et la sape des démolisseurs. Voilà tout ce qui reste de l'antique *Biterra*, à moins qu'on ne veuille compter un à un les frustes, les torses, les bas-reliefs, les chapiteaux qu'on déterre de loin en loin.

Presque toutes les descriptions du Languedoc font mention de quelques statues qui soutiennent l'orgue de la cathédrale dédiée à saint Nazaire. Le voyageur Piganiol de Laforce a cru y voir des satyres ayant en tête le vieux Silène. Mais des archéologues plus expérimentés sont parvenus à prouver que ces prétendus suivans de Bacchus sont des *docteurs de la loi* dont le menton est ombragé d'une longue barbe. De tout temps la barbe a été le symbole de la sagesse. A quoi tient donc l'archéologie, puisque quelques poils plus ou moins longs ont suffi pour induire en erreur Piganiol de Laforce, et Volkmann après lui ?

Il serait superflu de parler de la petite statue de la rue Française, que les deux lettres initales P. P. ont fait long-temps attribuer à Auguste : les savans interprétaient les deux lettres P. P. *Pater patriæ :*

Digitized by Google

Père de la patrie, et ne songeaient guère à Pierre Pépezuc qui est venu, plus tard, détrôner l'empereur romain.

Sur le mur d'une maison, en face de l'évêché, j'ai lu, il y a déja quelques années, cette inscription :

CORNELIÆ
TERTULLÆ
FLAMINIÆ CVI....

Elle atteste que *Cornelia Tertulla* était flamine, mais on ignore de quel dieu. On a prétendu que le temple ou elle sacrifiait avait été consacré par les *Biterrains* à Auguste et à Livie, mais rien ne vient à l'appui d'une semblable assertion. Bien plus, on ne connaît pas d'exemple dans les Gaules de cette association du culte d'Auguste et de celui de Livie; il est donc plus probable que cette *Cornelia Tertulla* était flamine de Rome et d'Auguste.

BÉZIERS MODERNE. — La ville de Béziers est de temps immémorial, célèbre par la beauté de sa position, par la douceur de son climat, par la fertilité des campagnes qui l'environnent, et par les vues magnifiques dont elle jouit. Le poète Vanière a chanté sa patrie dans son *Prædium rusticum*, et je ne résiste pas au plaisir de citer les beaux vers du Virgile languedocien.

. . . . Miti Baccho mitissimus aër
Dulciaque arva placent; atque Biterensibus oris,
Cœli seu faciem spectes terrræque, virumque
Ingenium, nihil est toto clementius orbe.
Hinc vetus est vulgi dictum, si rursùs Olympi
Affectet superas humana superbia sedes,
Providisse deos Biteram, domisque vicissim
Ornavisse suis. Dat Jupiter æra purum
Sol latus sine nube dies; nascentibus ultrò
Terra parens toto se floribus induit anno.
Non satis est olcis lampos vestisse Minervam;
Jussit inexhaustos oleumque quoque currere fontes;
Ipse suas animos hominum formavit ad artes
Delius; et si quid sapiunt mea carmina vatem,
Haut mihi cara dedit cum sanguine patria laudem.

« Là le pampre reverdit tous les ans au souffle du » zéphir, les riches campagnes se couvrent de mois- » sons; sur ces rives fortunées, l'azur du ciel, la » fertilité de la terre, le caractère des habitans, » enchantent l'étranger, et dans l'univers il n'y a pas » un plus heureux séjour; aussi le peuple dit que, si » l'homme dans son orgueil voulait usurper encore » une fois les demeures célestes, les dieux se sont » préparés un asile pour leur exil, en comblant tour- » à-tour Béziers de leurs faveurs (1). Jupiter lui a » donné un ciel toujours pur, un soleil sans nuages. » La terre féconde se couvre, dans toutes les saisons, » d'une robe de verdure et de fleurs. Ce n'était pas » assez pour Minerve d'avoir planté dans ces plaines » des forêts d'olivier; elle lui a donné des fontaines » dont l'eau coule plus pure que le cristal : Apollon, » le dieu des arts, a initié les habitans aux célestes » secrets de l'harmonie; et, si par ces vers je mérite » d'être salué du nom de poète, c'est à ma belle patrie » que je suis redevable de ma gloire. »

L'éloge que fait le jésuite Vanière de Béziers, sa patrie, n'est pas au-dessus de la vérité. La ville, vue de la route de Narbonne, présente un aspect des plus pittoresques : bâtie au bord d'un plateau, coupée presque à pic, et élevée de 40 à 80 mètres au-dessus de l'Orbe, elle apparaît comme un manoir du moyen âge; elle est dominée par les flèches aiguës de sa cathédrale, édifice qui rappelle les beaux temps de l'architecture gothique.

Arrêtez-vous sur les bords du canal du Midi, et n'entrez pas dans la ville, ô voyageurs! si vous voulez conserver l'illusion du premier coup d'œil. Vous avez vu le beau côté de l'ancienne capitale des Trencavels. Si vous pénétrez dans l'enceinte de ses murs, tout le charme disparaîtra: Béziers ne vous offrira qu'un bizarre assemblage de constructions informes.

Nous sommes au bord de l'Orbe, traversons ce pont de pierre et ce faubourg qui coupe la grande route: voyez ce labyrinthe de rues tortueuses, irrégulières, étroites, sales et sombres; suivons ce ravin étroit; nous sommes sur le marché aux bestiaux; ici, était la citadelle tant de fois démolie, tant de fois reconstruite: il n'en reste plus aucun vestige....

De tous ses édifices, Béziers n'a conservé que la cathédrale : l'intérieur de la basilique est noble, le plan en est régulier, et la demi-rotonde que forme le chœur, avec ses colonnes de marbre rouge, est aussi riche qu'élégant. L'édifice est éclairé par de larges croisées à vitraux peints, du plus beau travail.

L'église de Saint-Aphrodise est aussi en grande vénération à Béziers : ce saint, dit la légende, fut l'apôtre de la ville vers l'an 250; il arriva d'Orient, monté sur un chameau : s'il faut en croire la tradition, la vénération des nouveaux chrétiens s'étendit jusqu'à la monture du saint. On constitua en fief 800 francs pour servir à l'entretien des successeurs de l'animal vénéré qui furent promenés dans la ville le jour de la fête du saint apôtre jusqu'à l'époque de la révolution : mais alors le pauvre chameau fut condamné à être brûlé comme aristocrate, et porté sur la liste des émigrés par ceux qui voulaient s'emparer de son fief.

Les édifices modernes de la ville de Béziers sont peu remarquables; on doit pourtant faire une exception en faveur des casernes qui sont belles et bien bâties. La sous-préfecture et les tribunaux qui occupent l'emplacement de l'ancien palais épiscopal, ne méritent aucune mention; en un mot, Béziers ne peut être classé parmi nos belles et grandes villes; mais ses habitans trouveront toujours dans leurs annales des faits glorieux, dignes d'être consignés dans les fastes historiques du Languedoc; car leurs pères coopérèrent puissamment à la révolution intellectuelle qui s'opéra dans

(1) Les habitans de Béziers, enthousiastes de leur ville, disent que si Jésus-Christ descendait sur la terre, il choisirait Béziers pour séjour. — Oui, répondent les étrangers s'il voulait être crucifié de nouveau.

Digitized by Google

le Midi, vers le commencement du huitième siècle...

Parmi les hommes illustres nés à Béziers, on ne peut oublier le célèbre Pélisson qui, dans sa défense de Fouquet, son protecteur, a laissé un modèle d'éloquence et d'amitié; l'habile physicien Mairan; le poète Vanière, auteur du *Prædium rusticum*, et surtout Riquet, baron de Bonrepos, créateur du canal du Midi, grand homme, que les peuples de l'antiquité auraient vénéré comme un Dieu, et auquel la tardive reconnaissance de ses concitoyens vient enfin d'ériger une statue!..

Alphonse POINTARDIER.

LE BAILLI DE SUFFREN.

Le pays de France le plus fertile en grands hommes, c'est la Provence, et le siècle qui en a produit le plus entre tous les siècles, c'est le dix-huitième; ce siècle et cette province ont été singulièrement privilégiés: rien ne les a empêchés de produire et de laisser mûrir cette moisson humanitaire dont la France devait recueillir tous les fruits.

Ce siècle commença en Provence avec un homme destiné à devenir l'appui de la monarchie, et finit avec celui qui devait en amener la ruine. Tous deux cependant se vouèrent à la même œuvre et concoururent pour l'accomplir. Le premier défendit la nationnalité du pays au dehors, et le second la constitua au dedans; le premier s'appela Suffren, et le second Mirabeau.

Ce sont là certes deux noms illustres sur lesquels se sont appuyées long-temps les destinées de la France. Leur gloire doit encore servir de piédestal à la sienne.

Chacun d'eux personnifia son époque dans une absorbtion puissante qui est le propre des fortes natures. Suffren qui venait après les grands hommes du siècle de Louis XIV, les résuma tous en lui pour en être le dernier, et Mirabeau qui avait traversé la cour de Louis XV, fut une sorte d'Athila procuré par l'école philosophique pour donner la mort à tous les abus.

Il est seulement étonnant que dans le même pays, et seulement à quelques lieues, à quelques années de distance, on voit naître ainsi deux hommes qui furent, par les sentimens, la négation l'un de l'autre. Mais ils appartenaient chacun à leur époque et lui furent fidèles. Aussi appartiennent-ils au même titre à la postérité.

Celui dont nous allons nous occuper eut une vie longue et laborieuse dont tous les jours furent marqués par des services, ou solennisés par des triomphes; il mérita qu'on dit, même de son vivant, qu'il était le plus grand homme de mer que la France eut produit.

Pierre-André Suffren de Saint-Tropez naquit le 13 juillet 1726, au château de Cannat, dans le diocèse d'Arles, en Provence. Sa famille était noble, elle le destina aux armes de bonne heure, afin qu'il suivit la seule carrière honorable pour un gentilhomme de ce temps.

Le jeune Suffren n'entra cependant pas dans un régiment, on ne songea pas même à lui acheter une sous-lieutenance dans une des compagnies de la province; on préféra le lancer dans une route plus périlleuse et moins suivie, et l'on choisit la marine.

L'enfant sortit du collége de bonne heure pour monter à bord d'un vaisseau. Ce fut là sans doute pour lui une nouvelle vie qu'il ne pouvait comparer ni avec sa vie passée d'écolier, ni avec ses habitudes de famille; il trouva d'autres hommes à imiter et d'autres mœurs à suivre, et cependant il accepta tout, courageusement. C'était une merveilleuse nature qui allait d'instinct à son but.

A dix-sept ans, il fut choisi parmi les gardes marines pour faire partie de l'équipage du vaisseau *le Solide*, et reçut à son bord le baptême de sang du combat. L'année suivante, le vaisseau dans lequel il se trouvait participa à une action qui eut lieu dans les eaux des Antilles. Deux ans plus tard, il soutenait une attaque malheureuse contre les Anglais: l'escadre de laquelle il fesait partie fut décimée par l'ennemi; Suffren lui échappa.

Il était pourtant dans sa destinée d'être deux fois prisonnier de l'Angleterre; mais le temps n'était pas encore venu.

La première fois qu'il fut pris, ce fut en 1749, à la hauteur de Belle-Ile et au combat de ce nom; il était alors enseigne du vaisseau.

La seconde fois, au port Lagos, appartenant aux Portugais, où l'escadre française s'était réfugiée. Les vaisseaux anglais qui la poursuivaient, l'atteignirent presque dans le port, et, sans respect pour le pavillon neutre qui la protégeait, ils la détruisirent. Deux navires s'échappèrent, deux furent brûlés et trois furent pris. Celui dans lequel se trouvait Suffren fut du nombre des derniers. Il dut se résigner encore à recommencer sa captivité.

Mais elle fut, comme la première, de courte durée; l'état avait trop besoin de tous ses soutiens pour les laisser languir long-temps. Suffren revint à Toulon deux mois après. Cela se passait en 1750, et il était lieutenant.

Il faut remarquer que les circonstances l'ont servi: la paix survenait, chaque fois, pour abréger sa captivité, et Suffren qui la redoutait en avait profité chaque fois pour se rendre à Malte, et continuer sa vie de marin sur les galères de la religion. Ses premières courses durèrent six ans, après quoi, il revint en France avec le grade de chevalier; ses secondes ne l'occupèrent que quatre années, pendant lesquelles il fut nommé commandeur de l'ordre.

C'était employer noblement les loisirs de la paix,

Digitized by Google

et la France avait tout à espérer d'un homme qui ne trouvait pas les exigences de sa patrie capables d'occuper son activité.

Il fut employé successivement à faire des courses dans la Méditerranée pour protéger le commerce, à accompagner des escadres et à garantir des navires. Dans ce service, il parvint au grade de capitaine de frégate et bientôt à celui de capitaine de vaisseau; il avait 44 ans lorsqu'il y fut promu. Cette grande puissance qui lui était remise à un âge de force était un présage pour l'avenir.

Après de nombreux voyages dans le Levant, Suffren abandonna cette route pleine de sécurité et vira de bord vers l'autre hémisphère. C'était en 1778, l'Amérique venait de pousser son cri révolutionnaire, et s'agitait dans sa cage anglaise comme un jeune lion. La France accourut. Il est du sort de notre patrie d'être toujours prête à tous les sacrifices et à tous les dévouemens. La France est la fille aînée de l'église et l'exécutrice de la loi du Christ, et depuis quatorze siècles elle accomplit sa mission. Elle s'est trouvée partout où l'avenir de l'humanité a été en péril, et partout elle l'a défendu. Son dévouement est à l'épreuve de tous les temps et de tous les obstacles. Il suffit qu'une nation se lève et crie au secours, pour que la France tressaille et réponde. L'Amérique n'eut qu'à se tourner vers elle pour la voir arriver.

C'est que l'Amérique fut la première en ce siècle à mettre une question sociale en pratique; elle avait besoin du concours de la France, parce que notre patrie, étant alors mûre de toutes les théories, devait l'aider du secours de ses idées et des bras de ses enfans.

Suffren fut un de ceux qui prirent part aux longues guerres dans lesquelles elle finit par conquérir son indépendance; il fit partie de l'escadre du comte d'Estaing qui conquit la Grenade, lutta toute une année contre les flottes anglaises, et secourut souvent l'armée de Washington. Suffren accomplit dans cette expédition plusieurs actions d'éclat, parmi lesquelles on cite cinq frégates détruites à la fois par son vaisseau; aussi, dès qu'il fut rentré en France, il fut nommé, sur le rapport de l'amiral, commandant d'une escadre légère composée de vaisseaux français et espagnols et aux ordres d'un amiral de cette nation. Elle était destinée à inquiéter quelques convois anglais et à les empêcher de parvenir dans l'Inde; Suffren ne resta que quelque temps à cette tâche. Bientôt les événemens et le besoin qu'on avait de lui, l'appelèrent ailleurs.

On était en 1781; l'Angleterre, chassée de ses anciennes possessions d'Amérique, avait porté la même année dans l'Inde cette fureur de tout envahir qui la possédait. L'Anglais semblait condamné, alors comme aujourd'hui, à sortir continuellement de son île et à se porter partout en juif-errant de la civilisation européenne.

Or, à cette époque, les Hollandais et les Français avaient des établissemens considérables dans l'Inde. Le cap de Bonne-Espérance, les côtes de Coromandel, Sumatra, Ceylan, Batavia étaient en leur possession. Les princes indiens étaient avec eux en complète intelligence, tout semblait assurer la tranquillité pour le présent, et la prospérité pour l'avenir, lorsque l'Angleterre, dans le but de donner à sa marine cette haute prépondérance qu'elle lui a fait acquérir plus tard, déclara la guerre à la Hollande, et s'empara d'une partie de ses comptoirs. Celle-ci, sentant sa faiblesse, appela la France à son secours, en lui fesant voir que leurs intérêts étaient liés comme leurs colonies, et qu'ainsi elles devaient s'unir dans le but de les conserver.

La France répondit à cet appel de la Hollande par l'envoi d'une flotte, sous les ordres d'un homme qui devait laisser dans l'Inde un impérissable souvenir. Cet homme n'était ni un prince, ni un amiral, ni un personnage célèbre; c'était au contraire un vieillard de 55 ans, de petite noblesse, presque sans grade et sans nom dans la marine, c'était Suffren. A peine connu de quelques officiers et des matelots de son bord, il devait lui suffire cependant de trois ans pour l'être de toute l'Europe.

Ce qui manque aux hommes de génie, c'est d'ordinaire le temps, et après le temps, les circonstances. Accordez-leur ces deux moyens de se produire, et leur succès est infaillible. Mais trois ans sont un espace étroit pour qu'un homme obscur puisse y faire tenir sa réputation, et Suffren y a posé la sienne.

Il partit de Brest, le 22 mars 1781, à la tête de cinq vaisseaux et de deux frégates. Ce fut avec cette escadre qu'il eut ordre de se rendre dans le Levant, de passer à travers des croisières ennemies, d'occuper les mers indiennes et d'en disputer l'empire aux Anglais, et il y réussit. Il lui fallut soutenir, il est vrai, trois années de combats et de privations de toute espèce: ces trois ans forment une glorieuse épopée.

Quelques jours à peine après son départ, il rencontra, dans un port portugais, cinq vaisseaux ennemis qui s'y étaient abrités, et alors il lui vint en mémoire ce qui lui était arrivé trente ans avant, au port Lagos, où les Anglais détruisirent une escadre française protégée par un pavillon neutre; il n'hésita pas à user de représailles; mais, dans la précipitation de l'attaque, ayant oublié les mesures de prudence, l'action n'eut pas l'issue qu'il en espérait. Chacun de ses vaisseaux entra successivement dans la baie, et chacun se fit canonner à son tour; lorsque le feu cessa, l'amiral anglais Johnston qui avait aperçu dans l'escadre française quelques vaisseaux démâtés, voulut la poursuivre, mais Suffren lui présenta de nouveau et si franchement le combat, que Johnston s'arrêta et rentra dans la baie pendant que son adversaire doublait le cap de Bonne-Espérance.

Le cap était la principale colonie hollandaise, et par conséquent la plus menacée. La présence de Suffren la délivra de tout danger. Les troupes et les vaisseaux qu'il y laissa, avant d'en partir, lui servirent de garantie contre un coup de main.

Après avoir pourvu ainsi à sa sécurité, il se trouva quelques jours après à l'Ile de France, où le comte

Digitized by Google

d'Orves l'attendait. Il y passa fort peu de temps, celui qui lui était absolument nécessaire pour le radoub de ses vaisseaux. Du reste, cette activité était une nécessité de la circonstance ; il fallait ne pas s'endormir sur ces parages si éloignés de nos comptoirs, lorsque les Anglais en étaient encore si rapprochés. Aussi, Suffren, d'accord avec le comte d'Orves qui dut commander la flotte, sortit-il de l'Ile de France au cœur de l'hiver pour se diriger vers la côte de Coromandel. Il n'eut pas lieu de se repentir de sa détermination; car, un mois après, l'escadre rencontra sur sa route un vaisseau ennemi, et s'en empara.

Un début aussi heureux fut malheureusement attristé par la mort de M. d'Orves qui le suivit de près, et Suffren prit le commandement de l'expédition.

On soupçonnait les Anglais mouillés dans un port de Madras ; l'on avait résolu de ne pas attendre qu'ils en fussent sortis pour les attaquer, mais de les y surprendre de nuit. Ce projet dont le succès pouvait avoir les plus grandes suites sur l'avenir de nos colonies, ne réussit pas. Le calme et les vents contraires rendirent vains tous les calculs. Vers la mi-février, la flotte anglaise fut découverte dans son mouillage, mais protégée par les forts. Suffren la voyant ainsi à l'abri de toute attaque imprévue, prit le parti de ne pas s'arrêter. Il était à peine à quelques lieues de ses parages, que les Anglais sortirent du port sous toutes leurs voiles, et vinrent présenter le combat à notre escadre. Il eut lieu par le travers de Madras; mais, le brouillard et le gros temps contrarièrent les manœuvres sur les deux lignes, si bien que l'action ne dura que quelques heures et ne se termina à l'avantage de personne.

Cette circonstance ne détourna pas Suffren de sa route. Il avait à débarquer une armée qui allait être employée à la défense de notre commerce et à fonder une alliance entre la France et le souverain du pays : il eut le bonheur d'y réussir.

Il voulait d'abord s'arrêter à Pondichéri, mais ayant appris qu'à Porta-Nove la baie était moins embarrassée, il fit voile vers ces lieux. Il trouva à son arrivée, qui eut lieu vers la fin de février des officiers du prince du pays, le nabab Haïder-Aly, qui étaient chargés de le recevoir. Suffren conclut avec eux un traité par lequel le nabab s'engageait à reconnaître l'indépendance de l'armée française, à lui payer en papiers la valeur de 7 millions deux cent mille francs de solde annuelle, et aussi de lui adjoindre divers corps de troupes indiennes. Cette armée, ainsi organisée et augmentée, devait servir à chasser les Anglais de la terre ferme, comme Suffren espérait les chasser de la mer.

Il mit, en effet, à la voile au mois d'avril pour les découvrir ; le 9, un combat meurtrier eut lieu sur le travers de Provedien ; il se passa sans résultat décisif: les escadres se séparèrent pour courir, chacune de son côté, aux réparations.

Suffren se remit en mer un mois après, et vint chercher l'amiral Hughes, mouillé devant Négapatam, un des comptoirs hollandais dont les Anglais s'étaient emparés. L'action fut des plus acharnées, et l'on ne sait à l'avantage de qui elle se serait terminée, si un saut du vent n'eut séparé les escadres et mis le désordre dans la ligne anglaise, dont les vaisseaux se hâtèrent de chercher un abri devant Négapatam.

Suffren, rendu de plus en plus exigeant par le succès, alla se mettre en observation à deux lieues de là, afin de surveiller les mouvemens de l'ennemi ; mais l'amiral Hughes ne sortit pas de la position où il s'était réfugiés ; seulement, vers la fin, on vit approcher un bâtiment portant pavillon parlementaire ; un officier en descendit, et, au grand étonnement de tout le monde, il réclama le vaisseau l'*Ajax* qui, disait-il, avait amené son pavillon dans le dernier combat et s'était échappé par trahison.

LE BAILLI DE SUFFREN.

Digitized by Google

Ces réclamations n'étaient pas dénuées de vérité ; voici ce qui y donnait lieu.

Et d'abord l'amiral anglais se trompait sur le nom du vaisseau ; l'*Ajax* n'avait pas combattu, et c'était le *Sévère* sur qui il croyait avoir des droits, et son erreur était, comme on verra, parfaitement excusable.

Pendant le combat devant Négapatam, et au moment où toutes les lignes étaient en feu, le capitaine du *Sévère*, homme pusillanime, restait seul dans une complète inaction commandée par la peur ; il ne put être calme au milieu des tumultes entrechoqués du combat. Impuissant à respirer dans cette atmosphère de sang et de feu, il baissa son pavillon au premier danger, et voulut se rendre. Pendant que cet homme trafiquait ainsi de l'honneur de tout un équipage, les officiers fesaient leur devoir dans les batteries ; ils ne furent avertis que lorsque le vaisseau, déja dépouillé de son pavillon, était sur le point d'être amariné par un bâtiment ennemi qui était en panne. Ils montèrent aussitôt en masse sur le pont, et s'aperçurent alors du danger et de la honte qui les menaçaient ; ils jetèrent leur capitaine dans sa cabinet et l'un d'eux, homme de cœur dont on a conservé le nom, l'officier Dieu, prit le commandement du *Sévère*, et fit recommencer le combat. Les batteries, un instant silencieuses, tonnèrent de nouveau ; en quelques minutes, le bâtiment anglais fut démâté. Cependant le *Sévère* ne chercha pas à s'en emparer ; mais, lorsqu'il lui eut balayé le pont par une dernière bordée, il s'inclina gracieusement sous un salut de fer, et rejoignit le gros de l'escadre.

Le soir, les officiers réunis à la table du chef d'escadre, disaient avec cette insoucieuse gaîté française qui se perd : le capitaine du *Sévère* voulait se rendre aux Anglais, mais *Dieu* ne l'a pas voulu.

Suffren comprit la conduite qui lui était imposée pour le maintien de la discipline : il suspendit le capitaine du *Sévère*, et approuva hautement la conduite de l'équipage qui s'était révolté contre lui ; et puis, comme si l'officier anglais qui réclamait le vaisseau n'en eut pas eu assez de cette réponse, il se tourna vers lui et ajouta : « dites cependant à M. Hughes que s'il croit de son devoir d'insister, il peut venir chercher ce vaisseau lui-même. M. le capitaine Dieu est chargé de le recevoir. » L'amiral anglais aima mieux renoncer à ses prétentions que de quitter son mouillage, et le commandeur à la fin, désespérant de l'en faire sortir, reprit sa route vers Goudelour.

Là, Suffren jouit des honneurs que sa gloire lui avait déja bien mérités, mais que nul autre n'avait reçus avant lui.

Le nabab Haïden-Ali n'avait pu voir sans enthousiasme les belles actions du marin ; et, à la nouvelle de son débarquement, il envoya au-devant de lui pour l'informer de son arrivée. En effet, il s'avançait d'une distance de quarante lieues vers Goudelour, escorté d'une armée de quatre-vingt mille hommes, pour faire honneur au commandant.

Les détails de l'entrevue qui eut lieu entre eux, offrent assez d'intérêt pour que nous les rapportions.

Le nabab n'arriva pas à Goudelour, il établit son camp à deux lieues de la ville d'où il envoya complimenter Suffren ; celui-ci le fit saluer à son tour par les décharges de toutes les batteries de l'escadre et de la place. Il descendit à terre le lendemain, et se rendit au camp accompagné de son état-major. Il trouva sur sa route des palanquins pour le recevoir et des détachemens de cavalerie pour lui servir d'escorte ; à son arrivée toute, l'armée se mit en bataille, et les tambours battirent au champs ; les acclamations le poursuivirent jusqu'à la tente du nabab, dans laquelle il allait entrer, lorsque celui-ci parut sur le seuil et l'embrassa cordialement.

C'est la première fois qu'une réception pareille était faite à un européen, la première fois surtout qu'elle était solennisée par la présence de quatre-vingt mille hommes. Il appartenait à Suffren désormais de consolider, par les traités, l'affection d'un allié gagné à la France par son propre mérite.

La première entrevue se passa en félicitations réciproques ; Haïder-Ali surtout exprimait chaleureusement son administration : « avant votre arrivée à la côte, lui disait-il, je me croyais un grand homme et un grand général ; mais, vous m'avez éclipsé : vous seul êtes un grand homme. » En le quittant, il offrit à Suffren et à ses officiers, les présens les plus riches.

Le jour suivant, on s'entretint de la guerre et du désir qu'avait la France de chasser les Anglais de l'Inde. Le nabab avait l'espérance d'y réussir avec le secours d'une armée française, qui servirait sous les ordres de Bussy. Et l'on se sépara après avoir arrêté que Suffren continuerait à poursuivre les Anglais par les mers, tandis que Haïder-Ali les balayerait de l'Inde.

A peine Suffren fut-il en mer, qu'il apprit à la fois deux bonnes nouvelles : la première, que la cour approuvait sa conduite pour le passé et ses projets pour l'avenir ; la seconde, que le grand-maître de Malte venait de le nommer bailli de l'Ordre. Des renforts et des convois étant venus le joindre, il se mit à la recherche des Anglais ; mais, ayant appris qu'ils étaient éloignés des parages où il se trouvait, il résolut de mettre à profit cette circonstance pour prendre position sur la côte. Le fort de Trinquemalé qui commande à la baie de ce nom, est une place des plus importantes de l'Inde. Elle pouvait servir ses communications et faciliter ses moyens d'attaque ; mais les Anglais l'occupaient ; il fallait s'en rendre maître. Suffren le tenta et y réussit ; à la vérité, les difficultés et les périls ne manquèrent pas à cette entreprise ; il fallut opérer la descente sous le feu des canons du fort, activer les travaux et précipiter les attaques, afin que la place fut enlevée avant d'être secourue par l'escadre anglaise. Les résultats se chargèrent de justifier cette conduite ; car, à peine les Français étaient-ils entrés à Trinquemalé, que le vigie du fort signala les voiles ennemies.

L'amiral Hughes ignorait complètement le succès de Suffren, et croyant être toujours en possession de la place, il arriva vers la chute du jour et jeta l'ancre à quelques distances de la baie. Le lendemain, toujours aveuglé, il alla se jeter étourdiment au milieu de nos

Digitized by Google

vaisseaux, ce qui rendit dès lors la lutte inévitable.

L'amiral anglais, cependant, sortit bientôt de son erreur et manœuvra pour éviter le combat. Suffren se mit à sa poursuite; et, contre l'avis de ses officiers, il s'opiniâtra à le lui présenter. Il eut lieu à la fin, mais il fut malheureux pour les Français.

On commençait à cette époque à doubler les vaisseaux en cuivre. L'escadre de Suffren n'en comptait que six auxquels on eut appliqué cette amélioration; les autres ayant leurs coques surchargées de coquillages et d'insectes marins, allaient péniblement, de sorte que les premiers, fins voiliers joignirent dans peu l'ennemi, tandis que les seconds restèrent long-temps en arrière; pour hâter leur marche, l'amiral fit tirer un coup de canon; les vaisseaux qui se trouvaient à la portée des Anglais, croyant que c'était le signal du combat, commencèrent le feu. La moitié de l'escadre manquait, et l'autre moitié n'était pas en ligne; Suffren se plaça au plus fort de la mêlée, et, sans cesser de combattre, il multipliait ses signaux pour faire approcher les vaisseaux en retard; dans son désespoir, il ne cessait de courir des bordées au milieu du feu le plus terrible de l'escadre anglaise, qui, formée en ligne compacte et serrée, mutilait à loisir ces pauvres vaisseaux français, isolés, dispersés et passant un à un sous la pluie de ses boulets. L'amiral entièrement démâté faillit être pris, mais le dévouement d'un capitaine le sauva, et Suffren fut conservé à la France. Nous le verrons bientôt venger sa défaite, et prendre au profit de sa patrie une revanche qui accablera l'Angleterre.

Il se retira à Trinquemalé avec les débris de la flotte, mais l'équipage s'occupa si bien à remettre en état les vaisseaux desemparés, que l'amiral put reprendre la mer quinze jours après. Il était temps, car les Anglais, confians dans ce succès, s'étaient portés en vue de Goudelour qu'ils convoitaient comme une proie. Heureusement que le général français sut les retenir sur leurs points d'observations jusques à l'arrivée de Suffren qui en purga entièrement la côte.

L'hiver approchaient, et l'escade française sentit la nécessité de chercher un hivernage. Les Anglais s'étaient retirés sous Madras; l'amiral ne pouvait, sans danger, aller chercher un asile à l'Ile de France située à quinze cents lieues de Coromande; il préféra aller se ravitailler à Samatra qui en est plus rapprochée.

La sortie de rade fut marquée par un événement heureux et inattendu: c'était à l'entrée de la nuit, l'escadre était à l'ancre par le travers des bouches du Gange, on vit avec surprise un vaisseau ennemi s'avancer pacifiquement vers elle et venir mouiller dans ses eaux. Immédiatement après, un seul officier en sortit, descendit dans sa chaloupe, et fit force de rames vers le vaisseau amiral. Ce ne fut qu'en se trouvant devant Suffren qu'il s'aperçut de sa méprise qui l'avait fait tomber parmi les vaisseaux ennemis. On profita cependant de ses dépêches qu'il destinait à l'amiral Hugues, et l'on apprit la mort de notre allié Haïder-Ali et le couronnement de son fils Tippou-Saëb. Suffren s'empressa de renouer avec le fils les rapports qui avaient existé avec le père.

Il resta quelque temps dans la baie de Trinquemalé, où l'escadre anglaise l'avait forcé de se réfugier et où elle le tint quelque temps renfermé; il en sortit à la suite de l'amiral Hughes, mais il perdit bientôt ses traces. Il fut alors dans une grande anxiété sur la direction qu'il avait prise. Il tremblait surtout pour Goudelour, le plus important de nos établissemens, tant de fois menacé; mais il ne pouvait dans l'incertitude s'éloigner sans danger de Trinquemalé. Sur ces entrefaites, des lettres du général vinrent fixer ses irrésolutions, et lui apprendre que Goudelour était assiégé par terre et par mer. Suffren appareilla aussitôt de Trinquemalé, et arriva en peu de jours devant la place au-dessous de laquelle étaient groupés dix-huit vaisseaux de guerre, appuyant par les décharges de toute leur artillerie les efforts d'une nombreuse armée de terre.

Toutes les forces que l'Angleterre avait dans les Indes étaient là pour éteindre la colonisation française dans son foyer principal. Suffren comprit qu'une grande et solennelle lutte allait décider pour toujours à laquelle des deux nations appartiendrait l'empire sur l'Océan indien.

Arrivé en face de l'ennemi, il appela une frégate et passa à son bord; puis, favorisé par un vent d'arrière, il forma sa ligne de combat et se rapprocha de l'escadre anglaise. L'amiral Hughes ne resta pas long-temps dans une position qui permettait à l'escadre française d'arriver sur lui. Il leva l'ancre et s'éloigna de Goudelour à force de voiles. Sa retraite fut si rapide que Suffren qui avait voulu le poursuivre se trouva au large à la tombée de la nuit. Le lendemain, l'amiral français ne cessa de présenter le combat à l'ennemi, et celui-ci de le refuser. Il en fut de même le jour suivant; mais enfin, après quatre jours de tentatives l'escadre française réussit à joindre l'escadre anglaise, et le combat ne put plus être différé.

Il était trois heures du soir lorsqu'il commença; tous les vaisseaux anglais étaient couverts de voiles, tandis que l'escadre française avait cargué les siennes. Le vaisseau amiral parcourut les rangs et ordonna partout le branle bas du combat. Arrivé à l'extrémité de la ligne, il s'arrêta et sembla se recueillir pour observer les vaisseaux anglais qui continuaient à rester à leurs places, immobiles et muets; bientôt ce silence fut rompu par un tressaillement qui le parcourut dans tous ses agrès; la double rangée de ses caronades se démasqua, et deux éclairs de feu environnèrent ses batteries. Une bordée ennemie répondit à la sienne, et bientôt la ligne entière fut embrasée. Dans quelques minutes, une masse de fumée enveloppa les deux divisions et les manœuvres devenant dangereuses, on dut se contenter de se canonner de part et d'autre. Mais il y avait tant d'acharnement que les traînées de feu ne restaient jamais interrompues et que le grondement de toutes les batte-

Digitized by Google

ries mugissait sans intermittence. Bien des matelots tombaient sur le pont, bien des cannonniers étaient tués près de leurs pièces, plusieurs capitaines emportés sur leurs bancs de quart, et tous, capitaines, soldats et matelots étaient aussitôt remplacés; tous avaient la même pensée, le même désir et ils se sacrifiaient en empressés. Tout-à-coup, et comme une de nos frégates venait de forcer plusieurs vaisseaux ennemis à emmener, on vit le feu surgir de sa hune d'artimon. Une colonne rougeâtre s'éleva sur l'eau et se répandit sur le pont, puis elle se divisa et courut capricieuse et échevelée par tous les agrès, glissant et se balançant sur les cordages, et s'enveloppant dans les voiles pour atteindre le haut des mâts; amis et ennemis s'éloignèrent pour eviter son dangereux contact et l'on attendit pour recommencer l'action que le feu parvenu à la soutte aux poudres fit sauter la pauvre frégate; il fut nuit quand cela arriva.

Le lendemain, Suffren qui était resté sur le lieu de combat pour ne pas s'éloigner de Goudelour, vit les Anglais très rapprochés de lui. Il les attendit dans l'espoir qu'ils viendraient reprendre leur position; mais il les attendit vainement, car ils profitèrent de l'obscurité de la nuit pour revenir à Madras.

Suffren entra à Goudelour au milieu de la joie de toute la population accourue pour le féliciter. Salué du nom de sauveur, il se préparait à mériter de nouveau ce titre, lorsque les préliminaires de la paix arrivèrent d'Europe, et appelèrent Suffren en France.

Il arriva à Toulon le 26 mars 1784, après une absence de trois ans. C'est là qu'il reçut une médaille que les états de Provence firent frapper à son effigie. Elle avait pour inscription : LE CAP PROTÉGÉ; TRINQUEMALÉ PRIS; GOUDELOUR DÉLIVRÉ; L'INDE DÉFENDUE; SIX COMBATS GLORIEUX. — LES ÉTATS DE PROVENCE ONT DÉCERNÉ CETTE MÉDAILLE MDCCLXXXIV.

A la cour, ce fut bien autre chose; sa réception fut plus brillante qu'aucune de celles qu'on avait pu faire jusqu'alors aux grands capitaines de Louis XIV et de Louis XV. Cela sortait de toutes les traditions. Les ministres lui firent cortège, le roi l'entretint, puis le créa vice-amiral et le nomma chevalier de ses ordres; la reine lui donna sa main à baiser, mais ce qui surtout avait une haute signification, c'est l'enthousiasme qu'il excistait en public, au spectacle, dans les rues et dans les promenades; et cet enthousiasme dura jusqu'à sa mort, arrivée le 8 décembre 1788, et au moment où il allait appareiller de Brest pour commencer une nouvelle campagne contre l'Angleterre.

Ainsi cette vie qui s'était usée dans les fatigues se termina dans le repos. Les regrets de toute la France inaugurèrent sa célébrité; et la marine accepta son nom comme un legs glorieux dont elle baptise toujours depuis lors, quelqu'un de ses vaisseaux.

Prosper BAROUSSE.

LA SAINT-BARTHÉLEMY A BAYONNE.

Le vicomte d'Orthez était gouverneur de Bayonne en 1572. Il ne devait cette faveur qu'aux services importans qu'il avait rendus à l'état pendant les longues années passées sous les drapeaux, et ne la devait qu'à son courage à toute épreuve et à sa loyauté bien connue. C'était un homme du vieux temps, simple et grave, qui, loin de se passionner au milieu des discordes civiles nées des dissensions religieuses, était profondément affligé de voir la France user ses forces contre elle-même sans aucun résultat pour sa prospérité, sans aucun éclat pour sa gloire.

Le vicomte était né au milieu de nos guerres d'Italie; il avait vu Bayard, il avait combattu à la bataille des Géans. La lutte brillante que la France seule avait soutenue contre la maison d'Autriche et le puissant Charles-Quint, l'avait habitué à beaucoup attendre de son pays, à beaucoup espérer de la France en pouvoir et en gloire, et ce vieux soldat versait en secret des pleurs de rage lorsqu'il voyait une grande nation ouvrir elle-même ses veines pour en faire couler son sang le plus généreux.

Aussi, ce noble vicomte d'Orthez rendait-il grâces au ciel de se trouver isolé dans son gouvernement, et sa citadelle de Bayonne, loin des massacres des guerres de partisans et de toutes les horreurs d'une guerre civile. Il avait usé despotiquement de son omnipotence de gouverneur d'une place de guerre pour défendre la plus légère manifestation d'hostilité entre les catholiques et les protestans. Sous son autorité, point de disputes religieuses, point de séditions dans la place publique; partout le calme et le respect aux lois.

Les plus fougueux caractères étaient domptés par sa volonté de fer.

Les nouveaux officiers que la cour lui envoyait pour compléter sa garnison ou l'augmenter selon le besoin des circonstances, étaient obligés, en entrant sous son commandement, d'étouffer l'exaltation religieuse qu'ils avaient ailleurs coutume d'exprimer librement. Hector de Mauléon, que la reine-mère avait nommé gouverneur du Château-Neuf, dans le petit Bayonne, fut un de ceux sur qui pesa l'impartiale autorité du vicomte avec le plus de force et d'éclat.

Hector de Mauléon, catholique zélé, croyait avoir à se plaindre de Jeanne d'Albret, reine de Navarre, la-

Digitized by Google

quelle persécutait, dans ses états, ceux qu'elle appelait les papistes. La cour de France, pour indemniser Hector de Mauléon des persécutions qu'il avait à souffrir de Jeanne d'Albret, lui avait accordé, comme nous l'avons dit, le commandement d'un des châteaux de Bayonne, sous l'autorité du gouverneur qui occupait la citadelle.

Mauléon, qui se rapprochait du Béarn et de la Navarre, avait cru être élevé dans un poste qui le mettrait à même d'exercer ses ressentimens. Bayonne

LE VICOMTE D'ORTHEZ DICTANT A SON SECRÉTAIRE SA RÉPONSE A CHARLES IX.

était pour lui comme un point d'appui d'où il allait faire des excursions dans les terres de la reine de Navarre, piller des domaines, prendre des châteaux et exterminer des ministres protestans.

Lorsqu'il manifesta ses désirs au vicomte d'Orthez, et qu'il exprima sans détour devant lui tout ce que son ame renfermait de haine et de transports contre ceux qui l'avaient persécuté, il trouva le vieillard froid et inébranlable. Vous vous êtes mépris, seigneur de Mauléon, dit le vicomte d'Orthez avec un calme plein d'énergie; une fois incorporé dans la garnison de Bayonne, vous devez oublier ce que l'on fait ailleurs;

Digitized by Google

ici tout entiers à garder avec soin une place frontière de la plus haute importance, nous tournons le dos à la France pour faire face aux Espagnols.

Qui ne vous attaqueront pas, monsieur le vicomte, dit Hector de Mauléon, tandis que les protestans, si vous ne les obligés à se tenir respectueusement éloignés de vos murs, viendront par quelque belle nuit escalader votre citadelle et massacrer votre garnison.

A ces paroles, la colère vint colorer le front du vieux soldat. Il se leva brusquement pour se tenir debout et immobile; Hector de Mauléon l'avait offensé. C'est un grand malheur, dit-il en mesurant ses paroles, qu'à mon âge j'aie encore besoin d'être instruit de mes devoirs par un jeune homme. J'ai fait mes preuves cependant, et quarante ans passés au milieu des dangers m'ont rendu peut-être meilleur capitaine que n'auraient fait six mois passés dans les galeries du Louvre, au milieu des bals masqués et des processions de pénitens.

Il s'arrêta tout court; et, changeant de ton brusquement, il ajouta : Lorsque vous serez gouverneur de Bayonne, monsieur, vous aviserez à la garde de la place comme vous l'entendrez, et vous emploierez, si bon vous semble, sa garnison à poursuivre les protestans et ses ministres; mais, tant que la confiance du roi me maintiendra dans le poste où elle m'a placé, tâchez de vous bien tenir, et de remplir fidèlement mes ordres sans vous permettre de les juger.

Après ce peu de mots, il tourna le dos au jeune Hector de Mauléon.

Depuis ce jour, la division éclata sans mesure entre le gouverneur de la citadelle et le commandant du Château-Neuf. Hector de Mauléon, qui n'était là qu'un simple officier soumis aux ordres du vicomte d'Orthez, fut obligé de renoncer à ses desseins et de contrarier l'expression de ses sentimens dont la violence était à chaque instant provoquée. S'il avait suivi la pente de son caractère et les circonstances qui le poussaient, il aurait sans doute usé de son crédit en cour, afin de supplanter le vicomte d'Orthez, mais il fut arrêté par un nouveau sentiment qui vint calmer ses besoins de vengeance et d'ambition.

Hector de Mauléon avait vu auprès du vicomte gouverneur, sa fille Marguerite, et le jeune homme n'avait pas été insensible à sa beauté qui la rendait assez remarquable, et à l'honneur de contracter une noble alliance.

Marguerite vivait auprès de son père, toute à la dévotion et aux soins qu'elle prodiguait à ce noble vieillard. Elle avait coutume d'aller tous les jours entendre la messe dans le couvent des filles de Sainte-Claire. Une vieille femme de confiance qui était depuis long-temps dans la maison du vicomte d'Orthez, accompagnait chaque jour Marguerite qui était à son passage l'objet de tous les hommages et de tous les respects.

C'est dans le couvent des filles de Sainte-Claire qu'Hector de Mauléon venait chaque jour la voir sans être aperçu. La chapelle et le couvent s'élevaient sur les bords de l'Adour, et ce lieu saint était calme et solitaire, bien propre à réveiller dans le cœur les plus suaves émotions de la piété et de l'amour. Le jeune de Mauléon était toujours rendu le premier au monastère; en attendant l'arrivée de Marguerite, il se promenait dans une galerie qui donnait sur l'Adour; là, bien souvent immobile et rêveur, il écoutait le bruit des eaux; il regardait leur cours, et cette monotonie lui plaisait, parce qu'elle se mariait bien avec le vague de ses espérances et de ses désirs qui s'agitaient au fond de son ame, doux et monotones comme le cours des eaux.

Bientôt le bruit de la cloche l'avertissait de l'arrivée de Marguerite, et alors il allait se placer sans bruit dans le lieu qu'il avait choisi pour observer la jeune demoiselle sans en être aperçu. Il passait là des heures délicieuses à la contempler, sanctifiant son amour par la religion, vivifiant la religion par l'amour. Tout le dominait à la fois, et tout venait le fasciner : les larmes qu'une douce piété fesait répandre à Marguerite; le charme et le mystère de cet asile où de saintes filles priaient pour un monde dont elles s'étaient séparées à jamais. Souvent aussi il entendait les douces voix de ces filles invisibles chanter des cantiques pleins d'onction, et il se livrait à l'extase sans pouvoir s'arracher de ces lieux.

Bientôt les violens sentimens et les haines de parti s'éteignirent dans son ame : Hector de Mauléon fut doux et compatissant, docile aux ordres qu'il recevait, facile envers ceux auxquels il devait les transmettre. Le comte d'Orthez, qui avait remarqué ce changement sans en pénétrer la cause, lui en témoigna cordialement sa joie, et ce fut pour Hector de Mauléon une récompense du passé et un espoir pour l'avenir. Le gouverneur était bien disposé pour lui, et c'était là pour son amour une nouvelle chance de succès.

Il ne put s'empêcher, en rentrant dans son appartement, de conter son bonheur à un jeune Béarnais, son ami d'enfance, qu'il avait coutume d'amener partout avec lui. Bertrand connaissait déja l'amour de son maître pour Marguerite, et ce que lui dit Hector des nouvelles dispositions du gouverneur pour lui, réjouit ce bon serviteur qui crut avoir à se reprocher le bonheur de l'homme auquel il s'était dévoué.

Demain, lui dit Hector, demain je découvre mon amour au vicomte; je lui demande la main de sa fille.

Bertrand. — Sitôt, Monseigneur!.. Mais assurez-vous d'abord du cœur de cette jeune demoiselle. Il faut qu'elle vous aime enfin.

Hector. — Je ne sais : mais je réponds du moins qu'elle n'en aime aucun autre.

Bertrand. — Qui sait... Elle a long-temps vécu près de la reine de Navarre; il est bien difficile qu'elle ne conserve pas quelque souvenir d'une cour où elle a dû voir des pages et de beaux cavaliers.

Hector. — Impossible!.... Il n'y avait là que des huguenots, des excommuniés : c'est pour cela que le vicomte l'a rappelée auprès de lui.

Bertrand. — Enfin, voyez, Monseigneur, demandez vite sa main au père, son amour à la demoiselle Marguerite, pour ne pas vivre plus long-temps dans cette incertitude.

Hector. — Oui, Bertrand, l'incertitude m'est insup-

Digitized by Google

portable ; c'est une sorte de néant pour le cœur, elle nous empêche de nous souvenir et d'espérer; on n'ose se livrer à aucune émotion, on se reproche des espérances, on étouffe ses désirs les plus légitimes, on ne vit pas.

Ainsi conversait avec son homme de confiance Hector de Mauléon, la veille d'un jour qui devait être pour lui plein d'émotions et de transports. Il alla se livrer au sommeil avec la ferme résolution de ne pas laisser passer le lendemain sans connaître son sort, sans sonder sa destinée.

En effet, dès qu'il fut jour, il se leva pour aller, selon sa coutume, au couvent de Sainte-Claire voir Marguerite, et faire avec elle des dévotions. Mais il avait formé la ferme résolution de l'aborder au sortir de la chapelle et de lui demander un moment d'entretien, pour lui faire connaître et son amour et ses intentions. Pendant le temps qu'il passa dans la chapelle en attendant le moment de sortir et de l'aborder, il ne put se recueillir comme à son ordinaire, il fut troublé, distrait, incapable de se contenir. Obligé de sortir pour aller prendre l'air à la galerie qui donnait sur l'Adour, il ne retrouvait plus dans la contemplation de ces lieux le charme et la paix qu'il y avait goûtés autrefois; il sentait que l'effroi s'emparait de son ame, car il touchait au moment fatal où Marguerite allait peut-être le repousser. Alors il revenait dans le passé pour recueillir tous les souvenirs qui pouvaient ranimer et soutenir son espérance; il tâchait de se rappeler tous les mots bienveillans que Marguerite lui avait adressés; il rêvait à un sourire, à un regard, à un geste; il pesait gravement les indices les plus légers, les traces les plus fugitives, les ombres qui semblaient favorables à son amour.

Mais le moment approchait où Marguerite quitterait le couvent; Hector de Mauléon rentra dans la chapelle, et vint reprendre sa place accoutumée. Une chose l'étonna, c'est qu'au moment où il alla se mettre à genoux, Marguerite qui ne levait jamais les yeux, se tourna vers lui, et le regarda de manière à lui faire comprendre qu'elle l'avait remarqué; le jeune homme baissa les yeux et se recueillit en lui-même.

Il n'y avait point de haine dans ce regard, il était calme et pur; que voulait-il dire? Marguerite a-t-elle lu dans sa pensée? veut-elle l'engager à parler ou lui ordonner de se taire? Alors il regarda de nouveau Marguerite pour qu'un nouveau regard vînt lui expliquer le premier, mais la jeune fille ne détourna plus la tête, et parut plus absorbée que jamais dans ses prières et dans sa méditation.

Pendant que le jeune de Mauléon cherchait à s'expliquer cet étrange regard, il aperçut, non loin de Marguerite, un homme enveloppé dans un riche manteau; à son feutre orné d'une plume rouge, à ses bottines armées d'éperons, il reconnut un gentilhomme.

Cet homme est un rival, se dit-il; cet homme est mon ennemi.

Hector de Mauléon ne se trompait pas, et en acquit bientôt la preuve: en effet, il vit que l'étranger se tournait souvent vers Marguerite, et qu'il fixait sur elle des yeux brillans et pleins de feu; il était indigné, la colère la plus violente s'allumait dans son sang.

Et quoi! se disait-il, je tremble d'aborder Marguerite, je viens ici depuis six mois la regarder de loin et à son insçû; j'ai peur qu'elle ne soupçonne mon amour, et lorsque je prends la résolution de lui parler, je suis forcé de me travailler long-temps pour triompher de mon respect, pour me faire le courage de lui parler de mon dévoûment; et cet homme, cet inconnu va dès l'abord se placer auprès d'elle et la regarder insolemment à la face de tout un peuple étonné de son insolence! Qui a donné à cet homme le droit de lui manquer de respect? Pourquoi Marguerite m'a-t-elle regardé aujourd'hui, tandis qu'elle ne le regarde pas? Est-ce qu'elle craint mon amour? Est-ce qu'elle rougit du droit que cet homme a de la poursuivre jusqu'ici. Peut-être qu'elle a demandé mon secours; s'il était vrai...

Dans le désordre de ses sens, le jeune commandant du Château-Neuf ne savait à quel parti se résoudre. Il agit comme on le fait dans les grandes circonstances lorsqu'on veut s'élever à leur hauteur et les dominer, il embrassa le parti le plus contraire à sa nature; il se dompta lui-même et s'éloigna précipitamment avant que Marguerite sortit de la chapelle. Hector de Mauléon avait agi sagement; il voulait éviter tout éclat par respect pour Marguerite, et connaître quel était son ennemi avant que de lutter contre lui.

Il se hâta d'envoyer aussitôt Bertrand au couvent des filles de Sainte-Claire, avec ordre de lui rapporter tout ce qui se passerait à la sortie de la chapelle; de suivre le gentilhomme, et de pouvoir lui dire en rentrant son nom et ses intentions. Bertrand qui était actif et zélé, promit tout, et disparut pour aller remplir les intentions de son maître.

Mauléon, resté seul, se repentait du parti qu'il venait de prendre. Il attendit avec la plus grande impatience le retour de son valet, et la journée fut lourde et accablante pour le malheureux jeune homme, car le fidèle Bertrand ne rentra que vers le soir.

— Eh bien! lui dit Hector, que sais-tu? qu'as-tu vu? qu'as-tu appris?

Bertrand. — Je n'ai rien vu; mais en revanche, j'ai beaucoup appris.

Hector. — Parle donc, car j'ai hâte de connaître mon rival.

Bertrand. — C'est en effet un rival.

Hector. — J'en étais sûr. Voyons, qu'as-tu appris?

Bertrand. — J'ai appris quel était son nom, sa famille, le but de son voyage, ses projets et ses désirs.

Hector. — Comment cela? qui t'a mis dans la confidence.

Bertrand. — Son valet, un allemand qu'il a pris à son service et que j'ai mis tout hors de lui-même avec quelques verres de bon vin d'Espagne.

Hector. — Parlons du gentilhomme.

Bertrand. — Voici ce que m'a dit l'Allemand dans une auberge où je l'ai conduit pour le régaler. Le gentilhomme est un officier protestant de l'armée du roi de Navarre; et le valet, un luthérien qui était venu

Digitized by Google

en Franco servir pour la réforme comme ils disent.

Hector. — Mais le nom de mon rival, quel est-il?

Bertrand. — Il se nomme Francisco de Melcos, biscayen; il sert le Béarnais, et maintenant que les catholiques sont en paix avec les protestans, et que la paix de Saint-Germain a rétabli le calme en France, il vient à Bayonne où son amour l'appelle.

Hector. — Son amour!... Il aime Marguerite.

Bertrand. — Il l'aime en effet; il l'a vue, dit l'Allemand, à la cour d'Anne d'Albert, et il a su s'en faire aimer...

Hector. — Cet homme a dit cela!...

Bertrand. — Eh! Monseigneur, que voulez-vous qu'il dise. Il a de son maître une très haute opinion; d'ailleurs son maître... son maître dit ce qu'il veut, et l'Allemand croit aux vanteries de son maître.

Hector. — S'il était vrai pourtant; si ce calviniste avait pu toucher le cœur de Marguerite, si le vicomte d'Orthez lui accordait sa fille. Eh! je ne sais. Le gouverneur est bien tolérant, son zèle pour la foi ne l'a jamais entraîné jusqu'à maudire ces misérables révoltés, jusqu'à former des vœux pour leur destruction; je comprends: il avait parmi eux un homme qui lui tenait de fort près, et maintenant que la cour se réconcilie avec les factieux, aujourd'hui que ce Béarnais est allé à la cour de France pour épouser Marguerite de Valois, le vicomte d'Orthez pourra, sans se commettre, donner sa fille à un protestant. Oh! qu'ils tremblent; la paix de Saint-Germain est une paix boiteuse, comme nous disons tous, et la religion de la France n'a pas entièrement perdu ses défenseurs; il se trouvera peut-être encore quelques gentilshommes qui voudront mourir pour Dieu et pour leur pays.

Bertrand. — Vous vous irritez à tort peut-être, Monseigneur. Car enfin, jusqu'ici, que vous fait ce gentilhomme qui n'a point abordé celle que vous aimez, qui ne s'est pas encore présenté devant le gouverneur, et qui vient peut-être ici pour nouer en secret une intrigue dont vous briserez tous les fils sans daigner vous montrer.

— Tu as raison, mon brave, dit Hector de Mauléon, et il se calma. Toutefois il ordonna dès ce moment à son fidèle Bertrand d'entretenir toujours de bonnes relations avec l'Allemand qui lui avait si maladroitement livré les projets de son maître, et de suivre toutes les démarches du gentilhomme protestant.

Le soir, il alla, selon sa coutume, à la citadelle pour voir le gouverneur et sa fille; mais l'inconnu ne se présenta pas. Marguerite lui parut aussi calme, aussi gracieuse que d'ordinaire, et ses inquiétudes furent un peu calmées; il se retira satisfait.

Par malheur pour son repos, en même temps qu'il sortait de la citadelle, un autre homme en sortait aussi en costume de soldat. On attendait ce dernier près des remparts de la citadelle. Hector avait distingué très bien un individu en grand manteau qui se promenait au bord des fossés. Le soldat de la citadelle l'aborda, lui parla précipitamment, et ils se séparèrent. Le seigneur de Mauléon avait cru reconnaître son inconnu du matin, et ses soupçons se ranimèrent plus violens que jamais. Il a peut-être des intelligences avec les domestiques du vicomte d'Orthez, se dit-il, peut-être il vient de recevoir une lettre de Marguerite. Oh! mon incertitude finira demain.

Le lendemain, les deux rivaux se rencontrèrent dans la chapelle des filles de Sainte-Claire, à la suite de Marguerite qu'ils venaient y chercher tous deux. Tous deux occupaient la même place que la veille, tous deux étaient aussi attentifs aux moindres mouvemens de Marguerite. Mais ils avaient de plus que la veille acquis, chacun de leur côté, la certitude d'avoir un rival. Ce rival, ils connaissaient ses intentions et son nom; ce rival, ils l'avaient reconnu dès l'abord.

Aussi, de temps en temps, ils jetaient l'un sur l'autre des regards pleins d'assurance et ils se souriaient en grinçant des dents. Quand vint le moment solennel où le prêtre éleva l'hostie, alors que les fidèles inclinaient leurs fronts vers la terre, ils restèrent debout pour se regarder l'un l'autre et pour se menacer. Francisco de Melcos, indigné de l'obstination avec laquelle Hector de Mauléon dardait vers lui ses regards de feu, porta lentement la main à son poignard pour lui exprimer toute sa haine, et serra fortement l'arme terrible dans sa main. Hector lui fit un signe de tête comme pour lui dire qu'il avait compris, et tous deux comprirent qu'ils avaient à échanger quelques paroles à la porte du couvent.

Ils étaient terribles à voir ces deux hommes de haine, debout au milieu de ce peuple prosterné avec amour. Le protestant ajoutait à la haine que lui inspirait son ennemi, un dédain superbe pour les mystères d'une religion ennemie, et son souriro de haine et de mépris tombait avec son regard, tantôt sur le prêtre, tantôt sur Hector de Mauléon. Celui-ci donnait quelquefois des signes de respect et de foi; il s'efforçait de courber sa tête, il l'inclinait à demi. Mais la colère relevait toujours sa tête, et son front baissé donnait quelque chose de plus terrible à son regard.

Lorsque la messe fut dite, tous deux observèrent avec calme sortir Marguerite qui ne leva son regard sur aucun d'eux, puis ils attendirent avant que de s'aborder que la foule se fut écoulée; ils voulaient vider leur différent sans scandale, avec la courtoisie de vrais gentilshommes qu'ils étaient; l'un et l'autre voulaient arriver sans bruit au but de ses désirs.

Bientôt le peuple se fut dispersé, la chapelle fut déserte; ils restèrent seuls.

Don Francisco de Melcos ayant observé que son domestique était resté près de lui le congédia d'un geste, et rien ne gêna plus le tête à tête des deux gentilshommes.

Par ici, dit Hector de Mauléon à don Francisco, en le conduisant sur les bords de l'Adour.

Don Francisco. — A quoi bon!

Hector. — Nous ne serons pas entendu si nous avons quelque chose à nous dire et nous ne serons

Digitized by Google

pas aperçus si nous avons quelque chose à nous faire.

Don Francisco. — Voilà qui est parlé ; expliquons-nous maintenant.

Hector. — Voici le fait; vous voulez épouser la fille du vicomte d'Orthez.

Don Francisco. — Et c'est elle que je cherche à Bayonne ; c'est pour elle que je viens.

Hector. — Cela me contrarie, et je ne veux pas, moi, que vous leviez les yeux sur elle.

Don Francisco. — Alors vous me permettrez de lever sur vous la main.

Hector. — Vous voulez lutter sans témoins ; je ne veux pas, moi, passer pour un assassin.

Don Francisco. — Dites pour un assassiné.

Hector. — Ce soir nous verrons quel est celui de nous qui tient le mieux une épée.

Don Francisco. — Quel lieu choisissez-vous ?

Hector. — La porte de Dax ; elle est la moins fréquentée.

Don Francisco. — Votre heure?

Hector. — Au coucher du soleil. Adieu, Monsieur.

Don Francisco. — A ce soir.

Ils se séparèrent après avoir échangé ces courtes paroles, et chacun alla se disposer pour le duel qui devait être terrible, selon toutes les apparences.

Hector de Mauléon voulut écrire à Marguerite avant que de s'exposer à mourir pour elle. Il éprouvait trop de regret à quitter la vie sans lui dire tout ce qu'elle lui avait inspiré de respect et d'amour.

Voici dans quels termes il lui écrivit :

« Je vous prie d'entendre jusqu'au bout mes derniers adieux, ma noble demoiselle ; c'est pour vous que vais mourir et voilà le plus beau moment de ma vie. Je trouve dans cette résolution le courage de vous découvrir mon amour et le droit d'espérer que vous m'honorerez d'un regret. Un homme qui vous connaît à peine ose se placer à vos côtés dans l'église ; un protestant est venu profaner sous mes yeux ce que j'avais de plus cher au monde, vous et mon Dieu : cet homme doit mourir. Que dis-je ! cet homme doit vivre peut-être, et la mort sera pour moi. Moi ! si heureux de vous admirer en silence ; moi ! qui me cachais au fond d'une tribune, dans la chapelle du couvent, pour prier avec vous : oui, je suivais tous les élans de votre cœur, et quand vous leviez les yeux au ciel, j'élevais au ciel ma prière, et lorsque vous inclîniez la tête pour vous abaisser devant Dieu, je m'humiliais à mon tour. Enfin, je répétais dans mon cœur toutes vos saintes inspirations comme un enfant redit la prière que lui apprend sa mère. Oh ! Marguerite, comme vous m'aviez rendu charitable et bon ! comme j'étais heureux de vivre inconnu de vous et de respirer l'air que vous embaumiez. Vous voyez ce qu'il a fallu pour me donner la force de vous faire l'aveu de mon amour : pardonnez si je meurs, oubliez si je vis. »

Quand le soir fut venu, Hector de Mauléon appela Bertrand et lui commanda de faire parvenir cette lettre à la fille du gouverneur ; il prit ses armes, et, suivi de quelques officiers de ses amis qu'il avait choisis pour témoins, il se dirigea vers le lieu du rendez-vous.

La porte de Dax n'était pas fort éloignée du Château-Neuf, et les gentilshommes furent bientôt sortis du petit Bayonne. Leurs adversaires les attendaient en égal nombre hors des murs, et ils se dirigèrent en silence vers un lieu couvert où l'on pouvait mettre l'épée à la main sans être aperçu.

Mais le hasard, loin de seconder leurs désirs, vint y mettre un obstacle tel qu'il faillit retarder jusqu'au lendemain encore une rencontre si impatiemment attendue par les deux adversaires. Au moment où ils s'enfonçaient, graves et silencieux, sous les ombrages d'une allée qui conduisait aux bords de la rive, ils aperçurent venir vers eux le gouverneur et sa fille qui étaient allés à la promenade avec leurs gens.

Voici le gouverneur, Messieurs, dit Hector de Mauléon, affectons la gaîté de gens qui viennent de quitter une bonne table et disons que nous allons nous baigner.

— Il croira que nous allons nous baigner dans l'Adour, dit Francisco, et non pas dans le sang. Disons lui tout cela.

Cependant ils approchaient du vicomte et de Marguerite, et quelques rires forcés éclataient au milieu d'eux. Ces figures pâles se contractaient pour simuler la joie, et cette joie était sinistre comme la lumière du ciel par un temps d'orage.

Marguerite, en voyant Hector de Mauléon avec ses amis et don Francisco suivi de quelques inconnus, Marguerite comprit tout, et la pâleur qui vint décolorer son front et les regards qu'elle adressa tout-à-coup au jeune de Mauléon lui firent comprendre tout son bonheur. Don Francisco comprit que son rival était aimé de Marguerite et son impatience de combattre en devint plus forte et plus indomptable.

Le vieux gouverneur s'arrêta quelque temps à questionner ces jeunes gentilshommes ; il leur demanda des nouvelles de la cour et de Paris. Avez-vous des nouvelles du jeune Henri de Levis de Mirepoix, le fils d'un de mes amis ? leur dit-il. — Mort en duel, répondit avec intention don Francisco de Melcos, pour tourmenter Marguerite qui suppliait Hector de vivre pour elle. Le cruel don Francisco continua long-temps sur ce ton pour se venger d'elle.

Depuis la paix de Saint-Germain, nous n'avons pas d'autre délassement que le duel, lui disait-il ; pas de fête complète sans un coup d'épée ; on se bat pour peu de chose, pour rien, pour le plaisir ; j'ai la main malheureuse, et voilà bien trois malheureux camarades que j'ai ainsi tués par mégarde depuis un mois. Ma dernière victime était ce pauvre de Sabran, le meilleur ami du monde. C'était à Toulouse, je crois, nous nous promenions au pré Montardis. Parbleu, me dit-il, ce lieu ne serait pas bon pour se donner un coup d'épée ! — Bah, lui dis-je, tu te trompes. — Voyons, me dit-il, et il mit l'épée à la main. Je voulais l'arrêter; faut-il savoir, dis-je, pourquoi nous nous battons? Pourquoi, répondit-il, nous le verrons après. Je me laissai faire. L'instant de tourner la tête, il était mort.

Digitized by Google

Pauvre de Sabran, je l'ai bien pleuré ; Dieu veuille avoir son ame.

Le vicomte d'Orthez blâma cette manie fatale de duel avec des paroles graves, et pria ces gentilshommes de ne pas ensanglanter une journée qu'ils disaient avoir commencée dans la joie d'un festin. Don Francisco le rassura avec un sourire calme et cruel qui tombait sur la malheureuse Marguerite comme une malédiction.

Nous sommes loin de ces idées, Monseigneur, lui dit-il, la promenade seule nous attire dans ces lieux pour y chercher un peu d'ombrage. Ce mois d'août est accablant et peut-être nous pousserons jusqu'à l'Adour; nous irons nous baigner, et il ajouta, se tournant vers Marguerite et à voix basse, nous baigner dans le sang.

La jeune fille trembla de tous ses membres, elle dit à Hector de Mauléon : Suivez-nous. Il fallait que sa tendresse pour lui fut bien vive pour qu'elle osât ainsi la découvrir au risque d'être entendue par d'autres que par lui. Le jeune homme hors de lui-même, ivre de joie, était prêt à se jeter à ses pieds, il fut cependant assez fort pour se contenir ; et, fidèle à la parole donnée, il lui répondit à voix basse : je vous aime ; comme pour lui faire entendre que son amour surtout lui fesait un devoir de punir un rival insolent. Le vicomte d'Orthez se dirigea vers la ville, et les gentilshommes s'enfoncèrent dans un petit bois.

La nuit s'approchait, on se hâta d'en venir aux mains.

Vous avez été sans pitié pour une femme, dit Hector de Mauléon à son rival, voilà qui n'est pas d'un gentilhomme; en même-temps il se disposait à croiser l'épée avec Francisco. Puis il ajoutait : ma partie est belle, Monsieur, je suis aimé, je suis heureux quel que soit le sort du combat. A toutes ces paroles, son adversaire ne répondait pas, mais il se préparait lentement. Après qu'il se fut dépouillé de ses habits, il saisit son épée, la serra fortement, en éprouva la lame, et lorsqu'il vit que tout allait bien : Ah ! je suis prêt, dit-il, et il se porta fièrement en face d'Hector de Mauléon.

Le combat fut court ; ils étaient jeunes et braves tous deux, tous deux habiles au maniement des armes; mais Hector de Mauléon, qui s'emportait et se livrait trop à la colère, fut grièvement blessé par son adversaire. Don Francisco s'arrêta, il crut avoir tué son ennemi ; les témoins du jeune de Mauléon l'entourèrent pour le soutenir, et les autres s'éloignèrent pour rentrer dans Bayonne.

La jeune Marguerite qui avait pénétré le dessein des gentilshommes, et qui tremblait pour les jours de celui qu'elle aimait, avait obtenu de son père qu'elle prolongerait plus long-temps sa promenade hors des murailles. Le vicomte était rentré laissant avec elle quelques-uns de ses gens pour l'accompagner. Dès que Marguerite fut seule, elle se hâta de revenir vers le lieu où elle avait rencontré le seigneur de Mauléon dans l'espoir de prévenir le duel ; mais elle ne vit sortir du bois que don Francisco et ses témoins, malheureusement elle aperçut l'épée encore sanglante de l'Espagnol, et ne doutant plus à cette vue qu'il n'eut tué son amant, elle tomba sans force et sans mouvement dans les bras de ceux qui la suivaient.

Don Francisco la vit et une horrible pensée lui vint à l'esprit. Il fait nuit, dit-il à ses amis, nous sommes à quelques lieues de la Navarre. Cette femme est la fille d'un catholique, enlevons cette femme. Ils approuvent l'entreprise, se précipitent sur ceux qui prodiguent leurs soins à Marguerite, les menacent de la mort s'ils osent se plaindre et les obligent à les suivre où ils veulent les conduire. Don Francisco cacha d'abord Marguerite et ses gens dans une petite maison sur les bords de la Nive ; c'était une cabane de pêcheurs de qui l'on obtint tout avec un peu d'or.

Mais, avant que de fuir, il fallait se procurer des chevaux et donner à Marguerite assez de soins pour qu'elle pût reprendre ses esprits. Don Francisco et ses amis pourvurent à toutes les nécessités avec promptitude, avec calme, comme des hommes audacieux, faits à exécuter un coup de main.

D'un autre côté, Hector de Mauléon était rapporté vers la ville par des amis empressés à le servir; les soins d'un médecin avait arrêté le sang qui coulait abondamment de sa blessure, qu'on avait reconnu avec joie n'être pas mortelle. Comme le trajet était long, du lieu où le combat avait été livré au Château-Neuf dont il était le commandant, on transporta dans une litière Hector de Mauléon à sa demeure. Lorsqu'il s'approchait de la porte de Dax, on vit accourir un homme qui paraissait fort troublé et qui appelait à haute voix le seigneur de Mauléon. Hector qui reconnut la la voix de Bertrand, son fidèle serviteur, fit arrêter sa litière et lui répondit qu'il était là.

Hector se releva sans beaucoup de peine, se mit sur son séant pour écouter ce que Bertrand allait lui apprendre. Celui-ci avait entrevu l'Allemand qui était au service de don Francisco, et il avait obtenu de lui la confidence de tout ce qui venait de se passer hors des murs. Le duel de son maître et l'enlèvement de Marguerite. Les chevaux étaient prêts et l'on était parti au moment où Bertrand rendait compte à son maître de toutes ces funestes nouvelles; les protestans étaient partis.

Ce fut un coup de foudre pour le jeune homme et ses nobles amis, victimes d'une si lâche trahison. Hector de Mauléon porta ses mains à son front brûlé par la fièvre ; il s'efforçait de recueillir ses idées, afin de prendre un parti.

Vas trouver le vicomte d'Orthez, dit-il à l'un de ses amis, dis-lui tout ce qui vient de se passer; Bertrand va te suivre, et vous irez ensemble à la poursuite de ses misérables. Il fut fait selon les désirs de Mauléon; son domestique et son ami coururent chez le gouverneur. Pendant ce temps, Hector, immobile et absorbé dans sa douleur, ne songeait pas à rentrer dans son logis, ses amis et ses camarades, les officiers de la garnison qui avaient appris son duel, venaient de Bayonne au devant de lui pour savoir s'il vivait encore, et à mesure qu'ils arrivaient ils se rangeaient autour de la litière.

Digitized by Google

La nuit était venue, ce groupe de gentilshommes, immobile et silencieux sur le chemin de Dax, à quelques pas de la porte, présentait quelque chose de sinistre. Hector de Mauléon calculait en lui-même les chances de succès que Francisco de Melcos avait dans son enlèvement; et, malgré le zèle de son ami et l'habileté de son fidèle domestique, il voyait Marguerite perdue pour lui. Toutes les grandes passions sont entraînées hors du vrai; le jeune de Mauléon craignait pour Marguerite des outrages, des violences, des insultes, mille fois plus horribles que la mort, car la mort détruit et ne souille pas.

Ses amis partageaient ses craintes; ils étaient là quelques dix gentilshommes, tous zélés catholiques comme lui, et l'enlèvement de Marguerite les pénétrait de la plus vive indignation. Chacun rappelait à son tour tout ce que la France avait eu à souffrir des religionnaires; chacun racontait un pillage, un massacre ou un incendie, et la fureur commune se grandissait de la colère de chacun.

Des projets aussi noirs que la nuit dont ils étaient entourés, venaient en foule à leur esprit, et ils cherchaient une vengeance à l'enlèvement, une vengeance au duel dont le jeune Mauléon, leur ami, était l'unique victime. Hector pleurait de rage et ne sentait pas la douleur de sa blessure.

Pendant qu'un silence lugubre régnait sur eux, on entendit au loin le galop précipité d'un cheval qui venait vers la ville. Qu'est-ceci? dirent les gentilshommes. C'est peut-être un courrier de la cour; la paix de Saint-Germain est peut-être rompue, il faut arrêter cet homme. Le cavalier approchait, ils mirent donc l'épée à la main, et formèrent une ligne sur la grande route. Halte-là, cria celui d'entre eux qui avait la voix la plus forte. Le cavalier s'arrêta tout court, et les gentilshommes l'entendirent.

C'était en effet un envoyé de la cour de France; il se nomma. Je suis Renaud de Bar; j'apporte au vicomte d'Orthez les ordres du roi.

Renaud de Bar, s'écria Hector de Mauléon, descend de cheval, viens nous compter cela, tu es entouré d'amis. Renaud qui a reconnu la voix d'un ancien compagnon de guerre et de plaisir, s'élance à terre et vient embrasser Mauléon. Mais, lorsqu'il le vit ainsi couché dans une litière, affaibli par une blessure profonde, tout baigné dans son sang, il se sentit profondément ému, et l'on fut obligé de lui expliquer comment Hector de Mauléon se trouvait dans cet état. Les protestans lui ont enlevé sa maîtresse et viennent de lui donner en duel un grand coup d'épée dont il mourra peut-être; voilà, lui dit-on, comme ils nous traitent à Bayonne! Mais à Paris que font-ils? que disent les ordres que vous apportés au vicomte d'Orthez.

Renaud de Bar fit aux gentilshommes signe de se taire et de se rapprocher. Le cercle se resserra autour de lui, et chacun recueillit ses paroles. Vous me demandez ce que font à Paris les protestans: écoutez. La nuit du 24 août, la ville et le Louvre se réveillèrent au son du tocsin, les portes et les barricades étaient fermées, les vengeurs étaient près, et dans un seul instant, tout le parti des huguenots a été exterminé, et ce qui vient d'être fait à Paris va être accompli dans chaque ville de France. Ce soir, tous ceux qui sont dans Bayonne périront sous le fer, et le nom de Dieu restera sur la terre, et nous n'aurons plus dans notre belle France des bandes de brigands qui pillent les monastères et brûlent les églises.

Vive Dieu! s'écria Mauléon; Dieu et le roi veillent sur la France, allons à la citadelle recevoir les ordres du gouverneur!..

Allons chez le gouverneur, répondirent les gentilshommes.

Dans un pareil moment, cette nouvelle fut reçue avec enthousiasme par cette jeunesse exaltée. Ils ne doutèrent pas de la joie que le vicomte d'Orthez éprouverait à se venger de ceux qui avaient enlevé sa fille, et ils l'abordèrent d'un air calme, confiant et résolu.

Le vicomte d'Orthez était seul, lorsque les gentilshommes et l'envoyé de la cour demandèrent à être admis en sa présence. Il avait donné des ordres pour faire poursuivre don Francisco, et il était encore sous le poids de l'indignation et de la profonde douleur que l'enlèvement de sa fille avait provoquées dans son ame. Cette jeune noblesse le trouva pâle et grave, plein de dignité dans son malheur.

Renaud de Bar lui ayant remis les dépêches et l'ayant prié d'en prendre connaissance sur-le-champ, vu l'urgence et l'importance des affaires, le vicomte ouvrit et lut les lettres qui venaient de la cour. Chacun fut attentif à l'impression qu'elles allaient produire sur le noble vieillard, et un silence solennel régna dans la salle pendant quelques instans.

Les gentilshommes virent, avec anxiété, qu'aucun signe de joie, aucun plaisir de vengeance, ne venaient animer la figure du vieillard; pas de sourire sur ses lèvres, pas de regard dans ses yeux. Ses traits, au contraire, prenaient insensiblement un aspect plus sombre; sa pâleur augmentait à mesure qu'il lisait ces dépêches. Enfin, lorsqu'il en eut pris connaissance, ses muscles se contractèrent violemment, et il froissa dans ses mains frémissantes l'ordre qu'il venait de recevoir.

Que faites-vous, M. le gouverneur, s'écrièrent les gentilshommes!... voulez-vous défendre les protestans? avez-vous oublié tout ce qu'ils vous ont fait?

Là dessus, chacun lui mettait devant les yeux ce qui devait le rendre sans pitié pour les religionnaires, et voici ce qu'ils lui disaient:

Les protestans ont enlevé votre fille, ils ont déshonoré vos cheveux blancs, les protestans ont tué l'un de vos officiers, celui qui devait vous être le plus cher; car c'est pour votre fille qu'il a mis l'épée à la main. Les protestans ont plongé la France dans le deuil. Avez-vous oublié tout ce que la reine de Navarre fait souffrir à nos prêtres catholiques? Avez-vous oublié tant de massacres et d'incendies?...

A toutes ces paroles, le vicomte d'Orthez ne répondit rien. Il se leva, donna ordre qu'on fît appeler quelques soldats de la garnison dont il était sûr, et

Digitized by Google

se promena dans la chambre en les attendant. Ces hommes et les officiers avaient sa confiance; il les avait placés dans la citadelle, au poste le plus important. Il connaissait à fond tous leurs sentimens.

Les soldats de la garnison arrivèrent bientôt dans les appartemens du gouverneur, et se rangèrent au fond de la salle, silencieux et le mousquet sur l'épaule, attendant les ordres de leur chef. L'envoyé de la cour et ses amis, groupés dans un coin, espéraient avoir fléchi le vicomte. Ils attendaient avec impatience qu'il donnât ses ordres à la garnison. Il le fit en effet, et voici en quels termes :

« Mes amis, leur dit-il, le roi de France veut exterminer les huguenots, mais ce n'est pas une guerre qu'il faut entreprendre, c'est un massacre. Le bourreau ne pourrait suffire à toutes ces exécutions, et l'on veut que vous soyez ses aides. L'extermination a commencé à Paris, et dans les premières villes de France des nuits sanglantes ont été consacrées tout entières à surprendre des malheureux dans leur lit. A notre tour maintenant : allez dans Bayonne, et massacrez tous les protestans qui vous tomberont sous la main ; jeunes enfans, vieillards, n'importe, pourvu qu'ils soient calvinistes. Voilà l'ordre que le roi de France me charge de vous transmettre.

Un murmure d'indignation s'éleva dans les rangs des mousquetaires, tous bons catholiques, et ils restèrent tous impassibles comme pour protester contre cet ordre sanglant; et le vicomte satisfait leur dit : C'est bien ! Les gentilshommes étaient consternés.

En même temps, et tandis que le vicomte s'applaudissait d'être si bien compris par les soldats de la garnison, un consul de Bayonne entra précipitamment chez le gouverneur, s'écria de fort loin qu'il voulait parler au vicomte, fendit la foule, et malgré tous les obstacles parvint auprès de lui.

Monseigneur, je sais tout, lui dit-il, un envoyé de la cour arrive à l'instant avec des ordres affreux : la reine-mère veut du sang. Ces ordres ne s'exécuteront pas. Certes, je suis aussi bon catholique qu'un autre, et c'est pour cela que je ne veux pas me faire assassin. D'ailleurs, je suis consul de la ville de Bayonne, je dois veiller au salut de mes concitoyens, veiller à l'honneur de la cité. Bayonne fut toujours fidèle à son roi, Monseigneur; elle ne se démentira pas aujourd'hui; tandis que les traitres sont dociles à sa volonté qui s'égare dans le crime, nous lui résisterons. Bayonne a écrit dans ses armes qu'elle n'avait jamais été souillée, *nunquàm polluta*, et ce n'est pas sous votre gouvernement qu'une tache de sang tombera sur son blason. Nous nous confions à votre loyauté.

Le vicomte d'Orthez serra la main au consul de Bayonne ; puis il se tourna vers son secrétaire qu'il avait fait appeler, et lui dicta cette lettre à haute et intelligible voix :

« Sire,

J'ai communiqué le commandement de votre majesté à ses fidèles habitans et gens de guerre de la garnison : je n'y ai trouvé que bons citoyens et fermes soldats, mais pas un bourreau. C'est pourquoi, eux et moi, supplions très humblement votre majesté de vouloir employer en choses possibles, quelques hasardeuses qu'elles soient, nos bras et nos vies. »

Le vicomte d'Orthez prit cette lettre, et après l'avoir signée, il la remit entre les mains de l'envoyé de la cour, lui permettant de partir aussitôt qu'il le jugerait à propos.

La consternation fut grande parmi les gentilshommes, tandis que les mousquetaires revinrent à leur poste, le cœur gros d'admiration pour leur commandant. Hector de Mauléon, qui s'était fait transporter en litière dans la citadelle, apprit avec étonnement la décision du gouverneur; mais il ne murmura pas contre le vicomte; car ses amis et lui ne pouvaient s'empêcher de trouver beaucoup de grandeur d'ame dans ce vieillard, qui allait encourir la disgrace de la cour pour sauver les gens qui venaient d'enlever sa fille. Ils étaient dominés par l'ascendant de la vertu.

Le gouverneur qui avait appris le duel d'Hector de Mauléon, vint lui témoigner l'intérêt qu'il devait à sa position. On se retira lorsqu'on les vit seuls, et voici quel fut leur entretien :

Le vicomte. — Et vous aussi, jeune homme, vous étiez venu pour m'exciter contre les protestans.

Hector. — Monseigneur, ils avaient manqué de respect à votre fille; ils l'ont enlevée.

Le vicomte. — Oh ! je comprends votre ressentiment.... vous l'aimiez, n'est-ce pas ?

Hector. — Sans me l'avouer à moi-même.

Le vicomte. — Il n'y faut plus songer.

Hector. — Ainsi, vous me refusez sa main.

Le vicomte. — Eh ! que puis-je faire ?..... puis-je vous donner ou vous refuser ma fille lorsqu'elle est dans leurs mains !

Hector. — Permettez-moi d'espérer seulement, et je suis heureux. Dites-moi que vous consentez à me donner Marguerite, et je guérirai de ma blessure, et je découvrirai votre fille, et je la ramènerai dans vos bras.

Le vicomte. — Mauléon, vous êtes un brave officier, un vrai gentilhomme, et je vous accepterai volontiers pour gendre, si Marguerite y consent.

Hector. — Je n'en veux pas d'avantage.

A peine ils achevaient de parler, qu'il se fit un grand bruit au bord des fossés. Le pont-levis fut abaissé, les portes s'ouvrirent avec fracas et tout fut en mouvement. Avant que le vicomte eut demandé la cause de ce bruit, il entendit la voix de sa fille, et Marguerite vint se jeter dans ses bras.

Pendant qu'elle pleurait dans le sein de son père, Bertrand qui la suivait de près rendit compte à son maître de tout ce qui venait d'arriver. Ils avaient joint les ravisseurs sur le seul indice que des paysans leur avaient donné pendant plus de trois lieues dans les montagnes. Enfin, don Francisco s'était arrêté dans une petite cabane; on avait entouré la cabane, et les gentilshommes protestans, se voyant inférieurs

Digitized by Google

en nombre, avaient consenti à rendre Marguerite pour ne pas s'exposer aux dangers d'un combat de nuit.

Lorsque la jeune Marguerite fut revenue à elle-même, son père qui voulait connaître ses sentimens envers Hector de Mauléon, lui fit observer le gentilhomme couché sur un lit de camp. Elle ne l'avait pas aperçu, et le jeune de Mauléon lui-même, quoiqu'il attendît avec impatience un regard de Marguerite, n'avait pas osé lui parler.

Ma fille, dit le vicomte, voici M. de Mauléon qui s'est battu en duel pour vous. Je ne sais comment reconnaître sa loyale conduite, et je le voudrais, que je n'en aurais pas le temps; pour unique faveur, il m'a demandé la permission de venir mourir ici dans les lieux que vous habitez; je n'ai pas cru devoir m'opposer aux vœux d'un mourant: voyez, si votre reconnaissance vous inspirait une pensée dont l'accomplissement pût adoucir les derniers momens de ce gentilhomme, j'y souscrirais avec plaisir.

Lorsque Marguerite entendit ces paroles, que le silence et la pâleur de Mauléon ne rendaient que trop dignes de foi, elle devint pâle, de graves larmes coulèrent de ses joues, puis enfin, ah! mon père, s'écria-t-elle, j'aime Hector de Mauléon.

Voilà tout ce que je voulais savoir, dit le vicomte, et maintenant, rassure-toi, ma fille. La blessure de M. de Mauléon n'est pas mortelle Je vais faire appeler des médecins, et toi, veille sur ton mari. Marguerite tomba à genoux pour rendre graces à Dieu. Hector de Mauléon, seul avec elle, peut enfin lui exprimer sa tendresse et son dévouement, et le ciel accorda un sourire de bonté à leurs amours chastes qui furent bientôt sanctifiés par le mariage.

Telle fut, à Bayonne, la St.-Barthélemy. L'assassin excita partout l'horreur de tout ce qui était vraiment catholique et français. On a voulu accuser la religion de ce crime italien. C'est une grave erreur, l'atrocité en revient toute entière à Catherine de Médicis et aux misérables qui se trouvent en nombre dans tous les partis prêts à exécuter les crimes quand les chefs les ordonnent. Sur plusieurs points, le clergé catholique sauva les réformés. La Bourgogne fut sauvée toute entière; à Lyon, le bourreau, bon catholique, se refusa à tuer les protestans, alléguant qu'il n'avait coutume de frapper que les hommes juridiquement condamnés. Pour expliquer la St.-Barthélemy, il suffit d'étudier la politique machiavélique de Catherine de Médicis et de regarder de près à l'ambition des Guises. Ils avaient à venger la mort de leur père qui avait fait assassiner devant Orléans ce Coligny dont on a voulu faire un grand homme.

I. Latour. (de St.-Ybars).

FONDATION DU ROYAUME DES VISIGOTHS.

ESSAI HISTORIQUE.

SECONDE ET DERNIÈRE PARTIE.

Après la mort d'Alaric et les funérailles extraordinaires que lui fit son armée, les Visigots appelèrent au gouvernement de leur nation, son beau-frère Ataulphe (410) qui tenait un des premiers rangs parmi les généraux d'Alaric, et dont la haine implacable contre les Romains leur semblait un gage donné à la continuation des conquêtes entreprises sur l'empire chancelant de Rome. Ataulphe avait rêvé dans sa jeunesse d'effacer, non seulement la puissance romaine de la terre, mais jusqu'à ce nom qui l'avait si long-temps épouvantée; il voulait fonder une immense monarchie visigothique. Mais l'expérience lui avait appris depuis que ce projet ne pouvait s'accomplir, sa nation étant encore trop barbare pour s'habituer à une politique fondée sur les lois; n'espérant point succéder à la domination des Romains, il chercha sa gloire à raffermir et à restaurer son empire. D'après cette politique, Ataulphe négocia auprès d'Honorius un traité d'alliance et de service militaire; et, pour obtenir la main de Placidie, sœur de l'empereur, captive chez les Gots, il s'engagea envers la cour de Ravenne à faire rentrer la Gaule dans l'obéissance. Quelques historiens révoquent en doute cet engagement d'Ataulphe, et expliquent son entrée dans les Gaules par le seul désir qu'avaient les Visigots de piller cette contrée.

Pendant ce temps-là, le tyran Constantin avait à lutter contre Géronce et Maxime. Géronce qui commandait pour Constantin en Espagne, avait introduit les Vandales au-delà des Pyrénées et avait fait proclamer Maxime empereur. Constant, fils de Constantin, s'était enfui d'Espagne et avait rejoint son père à Arles. Géronce le poursuivait avec son armée, et, après avoir soumis la Narbonnaise, il assiégea Vienne dans le Dauphiné, la prit et fit périr Constant qui la défendait, puis il se porta sur Arles où Constantin s'était renfer-

Digitized by Google

MORT D'ATAULPHE.

mé ; mais Honorius envoya le comte Constance, son meilleur général, dans les Gaules, pour purger ce pays des rebelles qui le désolaient. A son arrivée, le traître Géronce fut abandonné par la plus grande partie de son armée ; il ne lui resta que la seule ressource de se sauver en Espagne. où il périt massacré par ses soldats, Maxime, privé de l'appui de Géronce, ne put soutenir son usurpation, et on le dépouilla de la pourpre.

Constance continua à pousser le siége d'Arles, réduisit Constantin à capituler après la défaite d'une armée de Germains qui venait à son secours, et l'envoya à l'empereur. Honorius le fit tuer ainsi que son fils Julien, et exposa leurs têtes hors des murs de Carthage (411).

Jovin s'était fait proclamer empereur à Mayenne ; avec l'aide des Bourguignons, il avait rapidement conquis la Belgique et la Lyonnaise. Les Visigots, de leur côté, étaient entrés dans les Gaules en 412. Jovin et Ataulphe eurent une entrevue, où se débattit sans doute le projet de ravir l'empire à Honorius et de le partager entr eux.

Cependant les deux chefs se quittèrent avec irritation, on ne sait pourquoi. Le mécontentement de Jovin s'accrut encore par une action atroce dont se souilla le roi des Visigots. Sarus, général de l'empereur et goth de nation, s'était révolté et marchait vers Jovin pour lui offrir son épée et les troupes dont il pouvait disposer ; à cette nouvelle, Ataulphe qui était l'ennemi personnel de Sarus, court à sa poursuite, massacre sa petite escorte, s'empare de Sarus et le livre à la mort.

Le meurtre de ce général et le partage que Jovin fit de la puissance impériale avec son frère Sébastien, divisèrent irréconciliablement ces deux dangereux ennemis de l'empire. Le préfet Dardanus, qui était le seul de tous les officiers romains qui luttaient encore dans les Gaules pour le pouvoir d'Honorius, conçut quelqu'espérance de le sauver à la faveur de cette mésintelligence. Ataulphe fit ses conditions avec l'empereur pour l'expulsion de Jovin, et aussitôt il l'attaqua dans Valence, emporta la place, et envoya Jovin au préfet Dardanus, à Narbonne, qui le fit mourir ainsi que

Digitized by Google

Sébastien, fait prisonnier par Dardanus lui-même (413).

La convention faite entre Ataulphe et Honorius portait entre autres clauses, que le gouvernement romain fournirait au roi des Visigoths une quantité déterminée de blé. Après la défaite de Jovin, Ataulphe réclama l'exécution du traité; mais la cour de Ravenne s'autorisa des délais que le roi apportait dans la délivrance et le renvoi de la princesse Placidie, pour ne point tenir elle-même ses promesses.

Une famine horrible qui s'était déclarée dans les Gaules, à la suite des ravages de la guerre et de l'invasion barbare, mettait d'ailleurs Honorius dans une impossibilité de fournir le blé concédé par les engagemens. Ataulphe, blessé de ce manque de parole, sans considérer qu'il était aussi infidèle à sa foi que l'empereur, puisqu'il conservait Placidie avec la résolution de l'épouser, se jeta impunément sur Marseille, où il s'était ménagé des intelligences; mais la valeur du comte Boniface sauva la ville, et Ataulphe fut forcé à la retraite ou plutôt à la fuite, car Boniface poursuivit les Visigoths, les battit dans plusieurs combats, et les rejeta dans leur camp avec leur roi couvert de blessures.

Repoussé de Marseille, Ataulphe dirigea de nouvelles entreprises d'un autre côté. Il s'attaqua à la Narbonnaise, investit la capitale de cette province dans le temps des vendanges, et s'en rendit facilement maître. C'est ici le lieu de placer la première prise de Toulouse par les Barbares. Après la chûte de Narbonne, Ataulphe s'avança sans doute dans l'intérieur du pays et vint mettre le siége devant Toulouse, ville déja célèbre alors par les richesses des Tectosages et l'éclat qu'y avaient laissé les préteurs romains. Quelques historiens ont prétendu que ce siége de Toulouse devait être imputé aux Vandales; mais il n'en est rien. Tous les témoignages sont unanimes pour constater que Toulouse fut prise par les Barbares au commencement du V^e^ siècle; nous savons aussi qu'à la prière de saint Exupère, évêque de cette ville, les Vandales épargnèrent Toulouse et prirent le chemin de l'Espagne. Toulouse n'a donc été enlevée et pillée que par les Visigoths, sous la conduite d'Ataulphe (413).

Après ce fait d'armes, l'armée visigothe s'étendit autour de Toulouse, portant dans les campagnes le brigandage et le vol; puis elle s'avança vers Bordeaux qui lui ouvrit ses portes comme à un allié de l'empire.

Cependant Placidie, la fille de Théodose-le-Grand empêchait la conclusion définitive de la paix entre Honorius et Ataulphe. L'empereur se plaignait de la déloyauté du roi barbare qui promettait sans cesse de renvoyer sa captive et poursuivait auprès de la princesse ses projets de mariage. De son côté, Ataulphe la considérait comme le gage des relations bienveillantes que la cour de Ravenne serait obligée d'entretenir avec lui. Ataulphe d'ailleurs avait conçu la plus vive passion pour Placidie, et sa politique entrevoyait qu'une union avec la famille impériale ne pouvait que consolider sa puissance et ses conquêtes. Malgré l'éloignement de Placidie pour sa personne, la rivalité du comte Constance et les refus d'Honorius, il résolut de devenir l'époux de Placidie. Il employa auprès d'elle toutes les personnes qu'il savait avoir quelque influence sur son esprit et entre autres un officier romain nommé Candidien. Placidie, qui avait commencé à haïr Ataulphe à cause de son inimitié contre le nom romain, se laissa toucher par les assurances qu'il lui donna de ne vouloir être que le défenseur de l'empire et l'ami d'Honorius, espérant encore étendre ces bonnes dispositions au profit de la patrie et de son frère, lorsquelle serait devenue l'épouse du roi. Ataulphe répudia la sœur d'Alaric et célébra de magnifiques fêtes à Narbonne pour son nouveau mariage (janvier 414).

La guerre éclata bientôt entre Honorius et les Visigots. L'empereur irrité du mariage de sa sœur avec le roi barbare pensa de suite à le combattre et à le chasser de l'empire; ces ressentimens furent encore exités par le général Constance qui avait espéré épouser Placidie, et auquel il ne restait plus que le désir de se venger de son rival. Constance marcha de suite contre Narbonne pour surprendre le siége de l'autorité que le vainqueur visigoth commençait à fonder; il isola cette ville des secours que pouvait lui porter l'armée d'Ataulphe campée sur la Garonne, vers l'Aquitaine et la Novempopulanie. Les Visigots, pris au dépourvu, résolurent d'abandonner les Gaules; ils se dirigèrent vers l'Espagne, entrèrent en Catalogne et prirent leurs quartiers à Barcelonne. Le chimérique empereur Attale avait été de nouveau revêtu de sa pourpre dérisoire, plutôt pour protester contre le pouvoir d'Honorius que dans l'intention d'en faire un monarque.

A l'arrivée des Visigots à Barcelonne, Placidie mit au monde un fils qui fut appelé Théodose. Ataulphe et Placidie renouèrent des négociations avec Ravenne pour obtenir la paix; mais l'animosité de Constance les fit échouer. Le jeune Théodose mourut au bout de quelques mois. Le seul vestige de trève ou de paix qu'on remarque dans le même temps, c'est la défense faite par Constance aux Visigoths d'entretenir des relations commerciales avec les peuples voisins, et de construire des vaisseaux. Cette injonction est sans doute détachée d'un traité temporaire qui se fit en 415.

Les Visigoths, malgré la gloire apparente d'une alliance avec la maison impériale de Théodose, avaient vu avec défaveur le mariage d'Ataulphe et la répudiation humiliante de la sœur d'Alaric, leur héros. Ce mécontentement enhardit le frère de Sarus à tirer vengeance du meurtre de ce général. Sigéric gagna un des palefreniers d'Ataulphe, et à l'heure où celui-ci venait ordinairement visiter ses écuries, ce serviteur, nommé Obbi, se précipita sur lui et le tua à coups de poignard (septembre 415).

Ataulphe avait recommandé, en mourant, son épouse Placidie à son frère, et lui avait fait la prière de la renvoyer libre à Honorius et de cultiver la paix et l'amitié des Romains; mais Sigéric fit avorter ses généreuses intentions. Il accabla Placidie de dégoûts et de mauvais traitemens, fit massacrer les six enfans qu'Ataulphe avait eus de la sœur d'Alaric et paraissait

Digitized by Google

disposé à un arrangement honteux avec Honorius. Les Visigoths, indignés de ses barbaries et soupçonnant sa trahison, se défirent de lui, après l'avoir laissé régner seulement pendant sept jours.

Wallia, beau frère d'Ataulphe, succéda à Sigéric. Il fut proclamé avec enthousiasme par l'armée et la nation qui lui supposaient une haine implacable contre les Romains, titre de gloire et de grandeur aux yeux des Barbares, tandis qu'il était tout disposé à conclure la paix avec l'empire. Wallia flatta adroitement l'esprit des Visigoths en préparant une expédition contre l'Afrique; mais sa flotte ayant été détruite, il fit entrevoir à son armée la nécessité de voir quelque mésintelligence avec les Romains, au moins pendant quelque temps. Euplatius, porteur des pouvoirs de Constance et d'Honorius, conclut la paix avec Wallia au commencement de l'an 416. Placidie fut renvoyée à Ravenne avec tous les honneurs dus à son rang et à sa naissance; les Visigoths reçurent enfin les six cent mille mesures de blé qu'Honorius s'était engagé à fournir en 413. Placidie épousa le général Constance, et le faible Attale ne fut puni de ses usurpations involontaires que par la perte de deux doigts de la main droite et le bannissement dans l'île de Lipari.

A la suite de ce traité, les Visigoths combattirent pour l'empereur Honorius et attaquèrent les autres peuples barbares qui ravageaient la Lusitanie et l'Espagne; les Suèves furent dispersés sur tout le territoire, et sans danger pour la puissance romaine; les Vandales furent resserrés au fond de la Galice. Ce service rendu à l'empire par Wallia était d'autant plus important qu'Honorius était faible et attaqué sur tous les points du territoire romain. Il en récompensa les Visigoths par la cession absolue, en toute souveraineté et indépendance, que le patrice Constance leur fit au nom de l'empire, d'un vaste territoire formé des débris de plusieurs provinces romaines. Les historiens varient sur les noms et l'étendue des nouvelles possessions visigothiques. Selon Idace, leur domination se serait établie sur toute l'Aquitaine, depuis Toulouse jusqu'à l'Océan. Isidore composa leur empire de la seconde Aquitaine ou provinces ecclésiastiques de Bordeaux et de plusieurs villes des provinces voisines; ainsi la Novempopulanie en aurait fait partie vraisemblablement. Mais il est hors de doute que les Visigoths furent maîtres du pays toulousain, de l'Agenais, du Bordelais, du Périgord, de l'Aunis, de la Saintonge, de l'Angoumois et du Poitou. La Narbonnaise première et l'Aquitaine première demeurèrent encore pendant quelque temps sous l'obéissance romaine. Quant à la possession de la Catalogne, rien ne démontre qu'on doit l'attribuer aux Visigoths dans le temps dont il s'agit. Wallia choisit Toulouse pour la capitale de son royaume, et bientôt il eut pour limites la Loire, les Pyrénées, la Méditerranée et l'Océan.

Au premier abord, il semble que la cession faite par l'empereur Honorius d'une des plus belles provinces romaines au génie conquérant des Barbares, soit une faute grave. Si l'empire avait été tranquille et considéré et que les Visigoths n'eussent été qu'une bande d'aventuriers isolés, la cour de Ravenne n'aurait sans doute point sacrifié cette partie des Gaules; mais la puissance romaine était menacée de tous côtés; chaque jour les Barbares lui enlevaient une portion du territoire, battaient ses généraux, ruinaient ses villes, massacraient ses populations, contestaient son droit souverain par des révolutions militaires et l'élection de nouveaux empereurs. Rome ne pouvait faire face à tous ces dangers à la fois. Ce n'était plus une sédition accidentelle, mais un bouillonnement général; ce n'était plus un moment de crise qu'il faut dominer, mais l'enfantement prodigieux d'un monde nouveau contre lequel tout passé est impuissant. Les victoires que les Visigoths avaient remportées sur les Vandales, en Espagne, les avaient rendus très redoutables; et, à moins de leur abandonner l'Espagne, théâtre de leur grandeur militaire, il n'y avait pas de plus prudente politique que de les rappeler dans les Gaules. Retranchés derrière les Pyrénées, couverts par la Méditerranée et l'Océan, la domination des Visigoths serait devenue inexpugnable, et la Péninsule servait de berceau merveilleux à un empire jeune qui n'avait besoin que de quelques années pour se lever grand et terrible. Le général Constance qui joignait à une grande habileté militaire la sagesse réfléchie de la vieille politique romaine, céda momentanément à la force des choses; il accorda aux Visigoths des possessions gauloises, pour ne point leur laisser le temps de s'apercevoir qu'ils étaient maîtres de l'Espagne. Celle-ci continua son obéissance apparente aux Romains. Ainsi, resserrés au milieu des provinces romaines, Constance espérait que les Visigoths seraient moins à craindre, et que Rome un jour pourrait, sinon les expulser, au moins leur imposer le joug et les transformer sujets des Romains.

Wallia revenu d'Espagne partagea les terres en trois portions: selon l'usage des Barbares, deux tiers du pays conquis furent affectés aux vainqueurs; l'autre tiers demeura aux habitans du sol. Alors aussi on vit ce nom de *Romains*, qui avait été ambitionné par les peuples et les rois, n'être plus que la dénomination méprisante d'un peuple vaincu, humilié, spolié.

La grandeur des événemens qui signalèrent le règne de Wallia, a fait révoquer en doute que ce prince n'ait commandé la nation visigothe que pendant trois ans. Jornandès qui écrivait sous une prévention favorable aux Goths, car il l'était lui-même, ne pouvait assez relever l'éclat de l'établissement du royaume de Toulouse. Il trouva plus glorieux, on ne sait pourquoi, d'imaginer de longues luttes et une laborieuse conquête, que d'admettre un de ces coups imprévus, solennels, qui font sortir un empire de l'histoire. Jornandès place la mort de Wallia en 420; mais Idace et Saint-Isidore de Séville qui méritent plus de croyance, comme chronologistes et comme contemporains, la rapportent, le premier, à l'an 418; le second, à l'an 419. La date présentée par S. Isidore est préférable à celle d'Idace, car on sait, par d'autres au-

Digitized by Google

teurs, que Constance ne céda la seconde Aquitaine aux Visigoths qu'en 419, et presque tous les monumens de l'histoire de ce temps-là font honneur à Wallia de cette nouvelle concession obtenue de Honorius. Il est plus juste d'ailleurs d'attribuer cette acquisition à un roi couvert de gloire et qui avait été si utile aux Romains, qu'à un chef nouveau, autorisé tout au plus à demander le maintien des frontières telles que les aurait laissées son successeur.

Le règne des Visigoths à Toulouse commence donc en 418 ou 419, avec Vallia triomphant, mais qui meurt à l'aurore même de la civilisation de son peuple.

Après la perte de ce prince, la nation fut solennellement convoquée pour élire un nouveau roi. Quoique le principe de la souveraineté résidât en droit dans la nation, il s'en fallait de beaucoup que l'élection du roi sortit du suffrage universel. L'armée assistait à la proclamation du nouveau chef, mais ne délibérait pas individuellement sur le choix à faire. Le droit de voter n'appartenait qu'aux grands et aux membres des plus illustres et des plus anciennes familles. Ce conseil électoral se composait des officiers royaux, généraux, ducs, comtes et évêques. Eux seuls proposaient le roi, eux seuls l'appelaient au commandement de la nation. L'armée et la multitude se contentaient d'acclamer à l'élection avec des cris de joie ou des cris d'inimitié. Le sentiment politique des grands faisait loi, et entraînait l'assentiment, ou tout au moins l'obéissance du reste de la nation.

Les seigneurs visigoths avaient déféré la royauté à Théodoric Ier, quoique ce guerrier n'appartenait point à l'une des familles éclatantes chez qui se transmettait habituellement le pouvoir. La modération, la sagesse, les grandes qualités de l'intelligence, la beauté des formes corporelles du général visigoth avaient entraîné tout le monde dans son parti; et son élévation fut saluée par une joie générale. Théodoric fut un grand prince; il est en quelque sorte le véritable fondateur du royaume de Toulouse, si cette gloire appartient plutôt à ceux qui développent la puissance d'un état nouveau-né qu'à ceux qui hasardent l'essai d'une monarchie. Sa bravoure et son genie militaire sont restés célèbres par la part qu'il prit aux guerres des Romains contre les Barbares venus avec Attila.

Dans la première année du règne de Théodoric, Honorius perdit le général Constance qui avait fini par partager l'empire avec son maître, de nom et de fait; Honorius ne survécut guère à la mort de Constance; il laissa la couronne, en 423, à Théodose, son neveu, empereur d'Orient. Mais un primicier des notaires, Jean, avait tenté de s'emparer du pouvoir impérial en Occident. Aussitôt Théodose lui opposa le fils de Placidie et de Constance, Valentinien, âgé seulement de cinq ans; il le fait soutenir d'une armée imposante commandée par Aspar, marche contre le rebelle Jean et délivre en peu de temps l'Occident de cette usurpation inattendue. Valentinien III fut couronné à Ravenne et reconnu pour empereur par tout l'Occident, sous le règne de sa mère Placidie, la veuve d'Ataulphe (425).

Le régence de Placidie fut orageuse; Aëtius, capitaine doué de grandes qualités, mais dévoré d'ambition et de jalousie, troubla l'empire par ses calomnies contre le comte Boniface qui gouvernait l'Afrique et par les faux rapports dont il abusait Boniface en lui peignant Placidie comme son ennemie mortelle. Les ruses du patrice Aëtius amenèrent bientôt une rupture entre la régente et le gouverneur d'Afrique. Placidie le rappela, mais le comte invité ne sut se justifier que par une révolte; il engagea les Vandales à passer en Afrique.

Théodoric avait suivi tous les mouvemens de cette nouvelle division qui éclatait dans l'empire. Il jugea le moment favorable pour rompre la paix avec les Romains et agrandir ses états. Aussitôt il passe dans la Narbonnaise première qu'il soumet, traverse le Rhône et va mettre le siége devant Arles qu'il considérait comme la métropole des Gaules et dont la chûte devait lui assurer la conquête des autres provinces. Mais Aëtius est informé du péril; il rassemble ses légions, court vers Arles: Théodoric leva le siége sans attendre l'arrivée du général romain, qui, non content d'avoir délivré Arles, poursuivit les Visigoths, les battit dans leur retraite, rétablit l'autorité de Valentinien III dans la Narbonnaise, et imposa à Théodoric une sorte d'hommage féodal qui consistait à souffrir la régence du vicaire de la Septimanie (427).

La paix conclue avec Aëtius ne fut pas de longue durée; après une guerre de peu d'importance contre les barbares d'Espagne, au profit de l'empire, et qui leur avait été imposée comme condition de paix, les Visigoths entreprirent une nouvelle expédition, et toujours contre Arles et la Provence. Anaolfe les commandait. Arles, défendue par Cassius, était sur le point de céder, lorsque Aëtius accourt de la Germanie, attaque les Visigoths, les met en déroute et s'empare de leur général (430).

Théodoric comprit enfin qu'il ne pourrait point abattre l'empire de Valentinien, tant qu'il serait défendu par un capitaine aussi vaillant qu'Aëtius, ou que les Visigoths ne seraient pas plus puissans. En conséquence il conclut une paix solennelle avec les Romains, s'obligeant à faire pour eux une campagne contre les Vandales, les Alains et les Suèves qui s'étaient de nouveau répandus dans toutes les provinces de l'Espagne. Théodoric obtint quelques succès contre eux; la tranquillité fut rétablie et les Visigoths gardèrent fidèlement la foi des traités envers l'empire d'Occident.

Cependant le pouvoir et l'influence d'Aëtius s'étaient tellement étendus dans toute la Gaule, sa gloire avait eu tant de ressentiment, que l'impératrice Placidie ne put se défendre d'une terreur secrète en songeant que, dans l'état présent du monde romain, Aëtius n'avait qu'à proclamer une révolte pour monter sur le trône. Jalouse autrefois du comte

Digitized by Google

Boniface, elle s'était servie d'Aëtius pour balancer son autorité; maintenant qu'Aëtius lui inspire des inquiétudes, elle se réconcilie avec Boniface pour opposer un frein à l'ambition suspecte du général des Gaules. Aëtius, indigné de voir son rival et son ennemi subitement promu à la charge éclatante des milices de l'empire, se révolta ouvertement. Les deux antagonistes se livrèrent bataille. Boniface perdit la vie et Aëtius fut battu. Réfugié chez les Huns, ce nouveau Coriolan leva une puissante armée et s'avança contre Valentinien III. L'empereur effrayé appela les Visigoths, ses aliés, à la défense de l'Italie. Alors Aëtius qui redoutait la prépondérance que ce peuple menaçait de prendre entre tous les peuples barbares, s'empressa de rentrer en grace auprès de Placidie et de son fils, et pour preuve de la loyauté de son dévouement à venir, il enrôla l'armée des Huns sous les drapeaux de Valentinien. Placidie l'éleva à la dignité de patrice et l'investit du commandement des Gaules, où il réduisit les Bourguignons et les *Bagaudes*, nom donné aux paysans révoltés sur les bords de la Seine.

Les Visigoths pensaient avoir réparé leurs pertes précédentes et voulaient profiter de l'absence d'Aëtius, retenu au fond des Gaules. Leurs instincts conquérans et cette activité qui travaille tous les peuples jeunes se consumaient péniblement dans l'oisiveté; ils croyaient que c'était déchoir que de se contenter des premières limites de leur empire. Les villes romaines voisines de Toulouse furent prises: Carcassonne assiégée leur ouvrit ses portes; toute leur marche ne fut qu'un triomphe jusqu'à Narbonne. Mais la résistance désespérée de cette ville, son dévouement héroïque à la cause de l'empire, donnèrent le temps à Aëtius de détacher un de ses lieutenans pour la secourir. Théodoric, pénétré de l'importance de Narbonne, comme conquête politique, l'avait vigoureusement pressée; jour et nuit les béliers battaient les remparts; les tours s'étaient déja écroulées, et les horreurs de la famine allaient lui livrer la cité, lorsque Litorius arriva avec une armée de cavalerie chargée de blé, traverse les lignes des assiégeans, et sauve Narbonne, qui, sans cela, mourait de faim ou était forcée à une capitulation (435-436). Les Visigoths n'abandonnèrent pourtant le siége que l'année suivante.

Aëtius ne pouvait point laisser impunie l'agression de Théodoric contre la première Narbonnaise. Litorius reçut l'ordre d'aller attaquer le roi des Visigoths dans sa capitale, avec une armée presque entièrement composée de Huns. Selon quelques chroniques latines, ces barbares auraient commencé la campagne par le siége de Bazas, que les prières et la sainteté d'un évêque sauvèrent de la destruction. Quand Litorius arriva sous les murs de Toulouse, Théodoric, intimidé par les succès et la gloire des armes d'Aëtius, fit offrir la paix. Mais le présomptueux lieutenant la refusa avec hauteur. En vain les Visigoths lui envoyèrent leur évêque, Litorius le traita grossièrement, et répondit par des menaces terribles aux prières et aux paroles de concorde. Théodoric, poussé aux dernières extrémités, songea à vaincre ou à périr glorieusement à la tête des défenseurs de Toulouse. Il échauffa l'indignation du peuple en remuant habilement sa fibre la plus délicate, le sentiment religieux, par la peinture du mépris que Litorius avait témoigné à l'évêque. Lui-même se prépara au combat par des pénitences et des prières. Au milieu de l'épouvante universelle causée par l'appareil du siége de Litorius, une foi secrète avait germé: l'espérance de sauver le nom et l'empire visigoths n'avait point sombré. Une tradition rapporte qu'au moment de l'assaut, Théodoric était prosterné dans un temple, implorant la protection de Dieu. A la nouvelle que l'ennemi menace les remparts, le roi court se mettre à la tête des troupes; les Visigoths, pleins d'ardeur, sortent de la ville, fondent sur les assiégeans; et, malgré la bravoure et l'acharnement des Huns, les taillent en pièces, s'emparent de la personne de Litorius, et délivrent le royaume de Théodoric du plus grand péril qu'il eût encore couru (439).

Cette victoire n'enfla pas l'orgueil de Théoderic: il la mit à profit en obtenant un traité avantageux des Romains; on suppose que Valentinien lui accorda à cette occasion la Novempopulanie. On a prétendu cependant que Théoderic ne se laissa aller à la paix que sur les représentations et les prières du préfet Avitus, qui avait acquis un empire immense sur son esprit, par ses grandes vertus et son intelligence supérieure. Que le récit de Sidoine Apollinaire soit vrai, ou un simple moyen oratoire de son panégyrique pour Avitus, l'histoire a consacré le souvenir de la modération de Théoderic; car le pouvoir des Romains était tellement déchu par la défaite de Litorius, la jalousie des généraux et les progrès des Barbares, qu'il ne tenait qu'à Théoderic de chasser les officiers de l'empire de toute la Gaule. Il resta, au contraire, fidèle à la foi des traités, prêta des troupes à Valentinien pour ses expéditions en Espagne, et renvoya de sa cour le gendre du fameux Boniface.

Attila, sorti du fond de l'Asie, s'avançait, poussé par la main de Dieu, vers l'Occident. En dix ans (432-442), il avait étendu son empire de la Chine à la mer Baltique. Il passa la Save, enleva la capitale de la Pannonie, balança entre la ruine de Constantinople ou de Rome, se contenta d'un tribut énorme que lui promit l'empire d'Orient, et vint se jeter, en 451, sur les frontières des Gaules, pour ajouter la ruine de cette contrée à toutes les gloires déplorables dont il était déja entouré. Attila se voyait prédestiné à une grande œuvre de destruction; il prit lui-même le titre de *Godegisel* ou *Fléau de Dieu*. — Une biche, selon la tradition, avait ouvert les chemins aux Huns à travers les palus Méotides: antithèse cruelle, sur laquelle a passé un fleuve de sang! — Le roi des Huns avait juré ses droits à la domination du monde sur une épée qu'un prêtre avait trouvée dans l'herbe d'un pâturage solitaire. « *L'étoile tombe; la terre tremble: je puis le marteau de l'univers!* » était-il

Digitized by Google

écrié. Et aussitôt, aux yeux du monde, la destinée du barbare rayonne dans je ne sais quelle étrange terreur.

Cet homme, d'une grandeur terrible, commença cependant sa guerre contre l'Occident par un trait perfide. A Valentinien, il fit tenir un message où il l'assurait de sa constante amitié avec les Romains, et demandait qu'on l'autorisât à détruire la domination des Visigoths. A Théodoric, il représenta par une ambassade qu'il devait s'unir aux Huns : « Si les « Visigoths, lui dit-il, étaient moins courageux, les « Romains qui prétendent à l'empire du monde, « les auraient exterminés depuis long-temps. La « destruction de Rome peut seule rendre aux nations « opprimées la paix et la tranquillité, et cette des- « truction sera facile à consommer, si les Huns et « les Visigoths réunissent leurs efforts. » Mais la ruse d'Attila demeura sans résultat. Valentinien III et Théodoric se liguèrent contre lui. Attila passe le Rhin, détruit Strasbourg, Metz, et s'avance dans les Gaules. Aussitôt Aëtius quitte Arles, rassemble toutes les troupes des milices impériales, conjure les Visigoths de faire marcher l'armée qu'ils voulaient réserver pour une défense éventuelle de leur territoire; enrôle des Celtes et des Germains, promet à Merewig (Mérovée) la royauté des Francs, qui lui était disputée par un compétiteur, s'il réunissait ses guerriers à l'armée romaine; et ainsi, à la tête d'une force imposante, il s'avance vers la Loire. Attila entrait en même temps qu'Aëtius dans la ville d'Orléans. L'armée coalisée, animée par saint Agnan, évêque d'Orléans, fit un carnage affreux des Huns, les chassa de la ville, et les poursuivit jusqu'en Champagne. Attila, ayant rallié ses troupes, se hasarda à livrer bataille entre Châlons et Méry-sur-Seine. Aëtius, Merewig et Théodoric prirent leurs dispositions : le combat fut épouvantable, sans miséricorde; deux mondes étaient aux prises : le duel devait être un duel à mort. La victoire resta à la ligue franco-romaine; et Théodoric qui avait pris une part si brillante au triomphe, laissa la vie sur le champ de bataille.

Les Visigoths élurent le lendemain même un nouveau roi; leur choix tomba sur Torismond, fils de Théodoric (451). Il entra en triomphateur dans sa capitale, partagée entre la joie de la victoire de Châlons et le deuil que laissait dans tous les cœurs la mort glorieuse de Théodoric.

Thorismond ne régna que deux ans; Théodoric, son frère et son meurtrier, lui succéda en 453, et tomba lui-même sous le poignard fraternel, en 466. Euric, le législateur des Visigoths, mourut à trente-six ans, dans la ville d'Arles, en 484. Le trône passa à son fils Alaric II, qui perdit la bataille de Vouillé contre Clovis. A Alaric II finit la puissance et l'unité du royaume des Visigoths.

Charles Giraud.

CATHÉDRALES DU MIDI.

SAINT-ÉTIENNE DE LIMOGES.

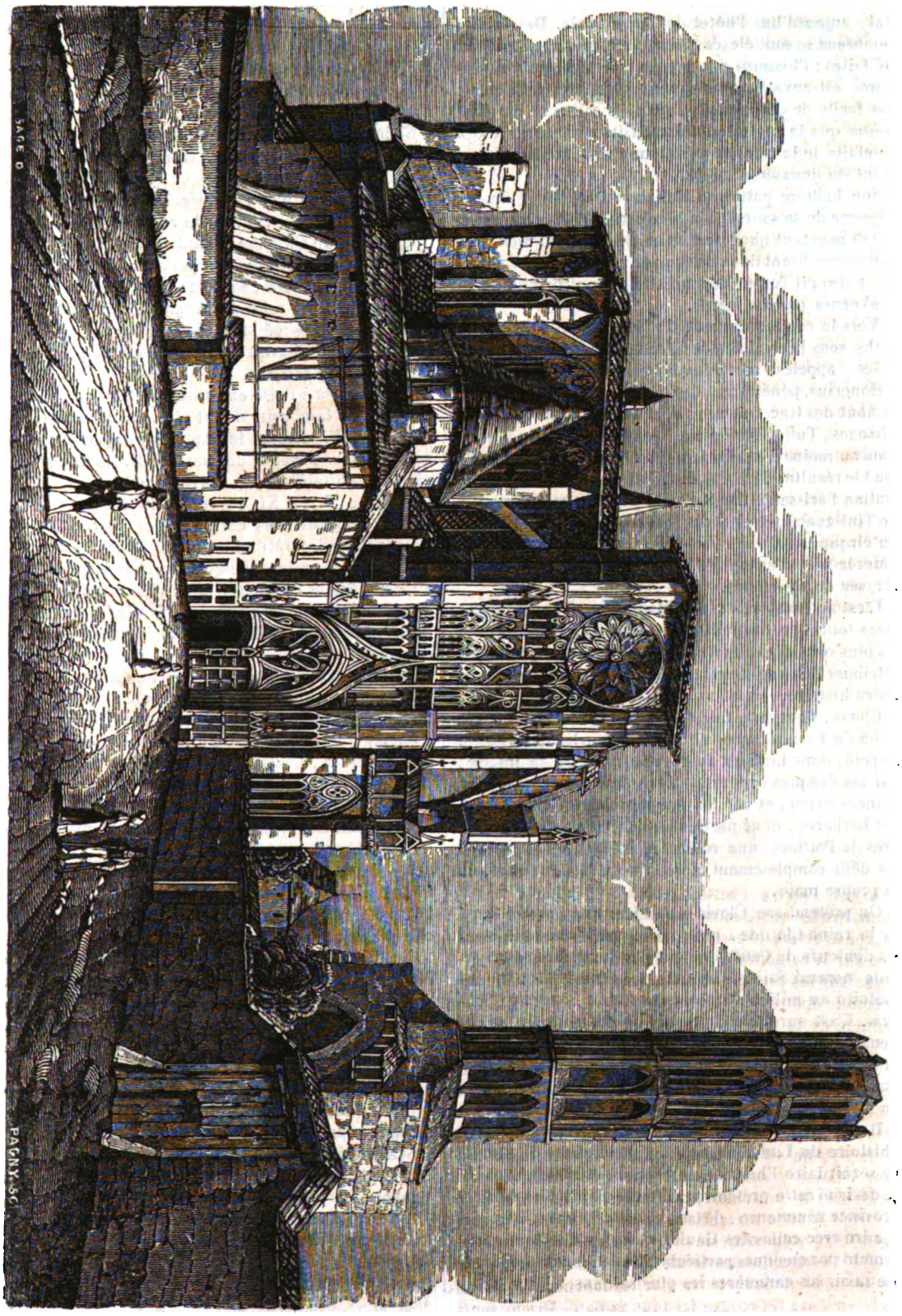
Avant d'écrire l'histoire d'un monument, il faut connaître les architectes qui travaillent tour-à-tour à sa construction. Aussi mettrai-je au titre de cette notice sur la cathédrale de Limoges, un aperçu historique sur les premiers habitans du Limousin, sur les premiers apôtres qui portèrent dans cette contrée la lumière de la foi.

Limoges était la capitale des Lémovices, tribu gauloise qui, après la défaite de Vercingé Trix, se soumit volontairement à la domination romaine. Cette ville était alors une des plus importantes de toute la Gaule. Située à la jonction de plusieurs grandes routes romaines, elle vit sa prospérité s'accroître de jour en jour : César y établit un sénat à l'instar de celui de Rome; le proconsul, content de la soumission de l'intrépide Sédulius qui avait conduit dix mille combattans au siége d'Alésia et s'était signalé par sa bravoure, assigna les environs de la cité gauloise pour cantonnement aux légions qui hivernaient dans les pays voisins; il fit construire de beaux édifices, en un mot, il combla de faveurs la capitale des Lémovices, que des historiens trop enthousiastes ont appelé une seconde Rome.

Auguste, devenu seul maître de l'empire, n'oublia pas les nations gauloises qui s'étaient montrées alliées fidelles de la république : elles furent classées par province, et Limoges fit partie de la première Aquitaine et prit le nom d'Augustoritum qu'elle ne conserva pas long-temps. Les annales du pays citent parmi les proconsuls, Lucius Capreolus et Leocade son fils. Le premier fit, dit-on, construire les tours de Chalus, au pied desquelles Richard-Cœur-de-Lion vint terminer plus tard une vie aussi illustre qu'aventureuse.

C'est à peu près à cette époque et vers l'an 46 de notre ère, que l'on rapporte généralement la mission de saint Martial dans les Gaules, ses prédications, ses miracles; la conversion de sainte Suzanne et de sainte Valérie, épouse et fille de Léocade; du proconsul Julius Silanus, qui pour expier le crime d'avoir fait

Digitized by Google



SAINT-ÉTIENNE DE LIMOGES.

Digitized by Google

mourir sainte Valérie, fit bâtir l'hôpital de Saint-Mal, aujourd'hui l'hôtel de la Monnaie. Des doutes nombreux se sont élevés, des objections puissantes ont été faites; l'histoire des premiers temps du christianisme est enveloppée d'épaisses ténèbres qu'il n'est pas facile de dissiper. Quoiqu'il en soit, on ne peut douter que la capitale du Limousin n'ait eu part aux bienfaits de la religion chrétienne vers le commencement du deuxième siècle.

Son histoire politique s'efface entièrement depuis l'époque de sa soumission aux proconsuls de Rome; il paraît pourtant que, sous Domitien et Maximien, les Lémovices firent des efforts pour recouvrer leur liberté, puisqu'il furent dépouillés de leurs priviléges et gouvernés par des légats.

Vers le commencement du Bas-Empire, les Visigoths, sous la conduite de Wallia, leur roi, et les Vandales, appelés secrètement par Stilicon, ministre d'Honorius, pénétrèrent dans le Limousin et laissèrent partout des traces de leur affreux et sanglant passage. Limoges, Tulle, Tintignac, Turenne, Uzerche, eurent plus ou moins à souffrir de ces redoutables invasions dont le résultat fatal fut de détruire ce que l'administration florissante des Romains avait su créer. La ville de Tintignac, entre autres, près de laquelle il existait un cirque romain dont les débris portent encore de nos jours le nom d'arènes de Tintignac, n'a jamais pu se relever de ses ruines.

C'est à l'invasion de ces barbares qui incendièrent alors toutes les bibliothèques existantes dans les cités les plus considérables des deux Aquitaines, qu'on doit attribuer l'obscurité qui couvre les premiers temps de notre histoire.

Clovis, dont on a fait un roi et qui était chef d'une tribu de Francs, occupait déja une partie des Gaules. Appelé, dans l'intérêt de la religion et de la liberté, par les évêques supportant impatiemment le joug de princes Arien, et par les peuples opprimés, il livra à ces barbares, dans un lieu que l'on croit être Vouillé, près de Poitiers, une célèbre bataille dans laquelle il les défit complètement et tua Alaric II, leur chef, de sa propre main.

On prétend que Clovis visita Limoges, accompagné de la reine Clotilde, qui, se croyant secourue dans les douleurs de l'enfantement par les prières d'un ermite nommé Saint-Léonard, lui permit de bâtir un oratoire au milieu d'une épaisse forêt, nommée *Pavum*. C'est sur l'emplacement de cet oratoire et des lieux circonvoisins que se touve aujourd'hui construite la ville de Saint-Léonard, dont l'église très remarquable offre plusieurs parties évidemment antérieures au style nommé gothique.

Il n'est pas de notre sujet de décrire minutieusement l'histoire du Limousin sous les successeurs de Clovis; ce serait faire l'histoire de France, et nous n'avons ni ce désir ni cette prétention. En effet, l'histoire de cette province commence, dès avant cette époque, à se confondre avec celles des Gaules et à s'en distinguer seulement par quelques particularités dont nous essaierons de saisir les caractères les plus saillans. Disons seulement en passant, que saint Eloi, conseiller de Dagobert, naquit en 589, au village de Souru, près de Limoges, et que vers l'an 641, il fonda l'abbaye de Solignac dans la ville du même nom.

A peu près vers ce temps, l'Aquitaine fut gouvernée par des ducs. Le plus célèbre fut Waifer, petit-fils d'Eudes, qui eut à soutenir une guerre opiniâtre contre Pépin-le-Bref. Le Limousin, il ne pouvait en être autrement, souffrit beaucoup de pareils démêlés. Le tombeau de cet illustre guerrier s'est conservé, jusqu'à la révolution, dans l'église de Saint-Martial.

Eléonore de Guienne, ayant épousé plus tard Henri II, roi d'Angleterre, lui porta en dot le Limousin qui rentra, en 1202, sous la domination française, pour retourner à celle des Anglais, sous saint Louis. Il fut enfin confisqué sur Edouard de Galles, dit le Prince-Noir, qui avait commis dans cette province les plus horribles excès.

Le cœur est à l'aise en racontant que, depuis cette époque, le Limousin ne fut plus soumis au joug de l'étranger. Vainement les Anglais essayèrent de s'en emparer sous le règne de Charles VII. Ils furent chassés de l'Aquitaine par le brave Dunois.

En 1462, Louis XI, revenant de Bayonne, voulut visiter Limoges. Les chroniqueurs rapportent qu'il s'occupa avec intérêt de l'industrie de ses habitans, et qu'il demanda même quelques marchands habiles pour aller vivifier le commerce de la ville d'Arras qui était depuis long-temps en souffrance. Il vénéra les reliques de saint Martial, et fit, trois années après, un pélerinage à la chapelle du pont de Saint-Junien. Roi fourbe autant que cruel; s'il opprima le peuple, il sut en imposer aux grands et donner ainsi une nouvelle force à l'unité monarchique à laquelle Richelieu apposa plus tard le cachet d'une ame indomptable. Au règne suivant, Louis XIV put entrer au parlement en bottes, le fouet à la main, et dire: l'état, c'est moi.

Les règnes de Louis XII et de François 1er n'offrent aucun événement remarquable qui ait principalement trait au Limousin.

Au commencement du XVIe siècle, les consuls de Limoges édifièrent le collége dont les bâtimens de l'église furent reconstruits plus tard par les jésuites, chargés de sa direction.

En 1556, Antoine de Bourbon, roi de Navarre, et Jeanne d'Albret qui joignait au titre de reine de Navarre celui de vicomtesse de Limoges, firent leur entrée dans cette ville où ils furent reçus au château d'Isle par le haut clergé et la noblesse réunis, avec une magnificence inouie pour ces temps-là.

Les querelles des grands qui couvraient leur ambition du manteau sacré de la religion, et les entreprises des protestans, eurent un faible retentissement en Limousin dont les habitans préféraient la foi de leurs pères à l'orgueilleux rationalisme des Huguenots.

Un combat sanglant se livra, en 1560, entre les catholiques et les religionnaires, auprès de la Roche-l'Abeille. Les premiers, commandés par le duc d'Anjou et par Philippe Strozzi qui fut fait prisonnier,

Digitized by Google

furent complètement défaits par les armées combinées de Coligny et du duc des Deux-Ponts. Henri IV, âgé de 15 ans, y fit ses premières armes comme simple volontaire.

Henri IV, monté sur le trône après son abjuration, se rendit en Limousin pour y dissiper les derniers restes de la conjuration de Biron. Il fit son entrée à Limoges, le 20 octobre 1605, entouré de princes du sang, de maréchaux, du garde-des-sceaux, escorté d'une milice bourgeoise richement vêtue. Ce roi qui voulut que le malheureux pût mettre la poule au pot, et qui cependant, soit dit en passant, avait porté les lois les plus sévères contre ceux qui se permettaient de la tuer sur son domaine, était naturellement bon, courageux, et sa mémoire est restée populaire.

L'histoire du Limousin, se confondant maintenant et plus que jamais avec l'histoire générale de la France, nous terminerons là notre récit des faits, pour dire quelques mots ou plutôt donner une nomenclature abrégée des principaux monumens qui ont été édifiés sur son sol, aux différentes phases de son histoire, et sur lesquels nous avons pu obtenir quelques indications.

Les mounumens gaulois sont peu nombreux. Dans la partie connue sous le nom de Haut-Limousin, l'idole de Ghrovinna, un souterrain gaulois, un temple sphérique et quelques têtes et monnaies gauloires, plusieurs tumulis et pierres-levées : voilà ce que nous pouvons indiquer, et encore avec une certaine défiance, comme ayant appartenus à cette première époque. La partie qui portait le nom de Bas-Limousin, renferme un plus grand nombre de peulvans, de dolmins, de pierres-bralontes, mais surtout des forteresses placées sur le sommet des montagnes les plus élevées et entourées de plusieurs fossés, ce qui donne au pays un aspect singulièrement pittoresque. La plus considérable est celle de Roc-de-Vic, fortifiée sur un immense mamelon d'où l'on découvre tous les plateaux à dix lieues à la ronde, et qui lui-même est environné d'une enceinte de puys secondaires couronnés de petits forts disposés de manière à pouvoir communiquer par des signaux avec le point central.

Nous citerons, parmi les monumens romains, plusieurs murs en ruines qui se trouvent dans le voisinage de Pierre-Buffière, et faisaient partie, suivant la tradition, d'une ville considérable appelée Antone : les ponts de Saint-Priest, de Verneuil, des voies romaines, des milinaires, des camps de César, le diptique de Saint-Junien, plusieurs tours ruinées, des aqueducs souterrains, des vases, des urnes, et surtout les arènes de Tintignac, au nord de Tulle.

C'est au moyen âge qu'il faut reporter la construction des châteaux d'Aixe, d'Isle, de Beauséjour, de Pierre-Buffière, de Bellac, de Mortemart, de Compreignac, de Razès, de La Jonchère, de Ventenat, de Magnac-Laval, du Dorat, de Laurière, de Rochechouart, de Pompadour, de Ségur, d'Eymoutiers, de Saint-Léonard, etc. ; du Palais de Justice, des tours de Chalusset et de plusieurs monumens religieux, tels que l'église de Saint-Etienne, son Jubé, celle de Saint-Michel-des-Lions, de Saint-Pierre-du-Queyroix, l'abbaye de Solignac, celle de Grammont, et les ruines des monastères d'Obazine et de Coiroux, etc.

Les nombreux édifices qui fesaient l'ornement de Limoges au temps de la domination romaine ont disparu du sol ; à peine en retrouve-t-on quelques ruines. La capitale du Limousin, comme les autres villes de France, est réduite à montrer aux étrangers qui visitent la vieille *Augustoritum*, les monumens religieux que des architectes inconnus disséminèrent sur notre terre méridionale pendant la longue période du moyen âge.

Limoges possède trois églises remarquables par leur genre spécial d'architecture : l'église de Saint-Michel-des-Lions a un clocher haut de soixante-neuf mètres, moins admirable par sa hauteur que par sa légèreté surprenante. L'intérieur de l'édifice est encore plus beau ; la voûte est d'une riche élégance. Bâtie au point le plus élevé, l'église de Saint-Michel-des-Lions domine toute la ville, et on aperçoit sa flèche à une très grande distance ; Saint-Michel date du commencement du XIV^e^ siècle.

D'une construction plus récente, Saint-Pierre-du-Queyroix n'en est pas moins remarquable de construction. Son clocher n'a pas tant de hauteur que celui de Saint-Michel-des-Lions ; mais est de même style, et contribue beaucoup à l'embellissement du quartier où Saint-Pierre-du-Queyroix fut bâtie.

Hâtons-nous, si nous voulons admirer les richesses de l'architecture gothique, de nous diriger vers la cathédrale Saint-Etienne. Autrefois, la cathédrale était pour nos aïeux le temple, le centre de la famille, le foyer, le tribunal ; la cathédrale résumait à elle seule toutes les phases de la vie humaine, aussi plusieurs générations travaillaient à cet édifice sacré. Le grand-père léguait souvent au petit-fils le marteau et la truelle qu'il avait reçus d'une autre main : c'est sans doute à cette persistance dans le travail qu'on doit attribuer le grandiose et la solidité de ces édifices presque éternels.

Les peuples du Limousin qui eurent des apôtres dès le commencement de l'ère chrétienne, s'empressèrent d'élever des temples au vrai Dieu. Quelques historiens parlent de deux églises qui existèrent successivement à Limoges, et qui furent détruites de fond en comble : la première, pendant les guerres de Pépin et de Vaiffer, duc d'Aquitaine ; la seconde, saccagée par les Anglais vers le milieu du XII^e^ siècle. S'il faut en croire le légendaire de Limoges, c'est dans cette église que le pape Urbain II, en revenant de Clermont où il était allé prêcher la croisade, célébra la messe en 1095.

Saint-Etienne de Limoges, tel qu'il est aujourd'hui, fut commencé en l'an du verbe incarné 1272, par les soins du chapitre et des bourgeois, Gilbert de Malemort étant évêque. Le légendaire dit que la première pierre de la cathédrale fut posée par un frère du prélat, Hélie de Malemort, qui était alors doyen du chapitre.

Pendant trois siècles, les héritiers de la mitre épis-

Digitized by Google

copale de Saint-Martial se léguèrent pour héritage la pénible mission de continuer le saint édifice : non content d'y consacrer la majeure partie de leurs revenus, ils levèrent un tribut sur les ecclésiastiques, les couvens et les monastères de leur diocèse.

En 1316, Régnault de Laporte ordonna que, pendant six ans, les premiers revenus des cures vacantes seraient employés pour la construction de la cathédrale. Tous les prélats qui occupèrent après lui le siége de Limoges, s'empressèrent d'attacher leurs noms à cet auguste monument, et accélérèrent les travaux avec une persévérance qu'on ne peut s'empêcher d'admirer.

Deux évêques de la famille de Barthou-de-Monbas firent élever la plus grande partie de la nef.

Sous l'épiscopat de Villiers-de-L'Isle-Adam, proche parent du célèbre grand-maître des chevaliers de Rhodes, le sanctuaire et l'admirable voûte qui le couronne, furent presque achevés, et on voit encore les armes de ce prélat sculptées dans cette partie de l'église.

Plus tard, Philippe de Montmorency fit construire la face extérieure du portail latéral, et par ses ordres, on y grava l'écusson de la fière famille qui s'est toujours qualifiée du titre pompeux de *premiers barons chrétiens*.

Cependant, malgré tant de soins, de persistance et d'efforts que notre égoïsme et notre inconstance ont peine à concevoir, cette immense construction n'était pas encore achevée en 1515. Il est dit dans les registres de l'hôtel-de-ville de Limoges que cette année il y eut grande disette dans le pays, et que les chanoines de Saint-Etienne ouvrirent des ateliers de charité pour tous les pauvres et *malingreux* qui voudraient travailler à la cathédrale : le nombre des ouvriers fut grand sans doute; mais il ne suffisait pas à l'immensité des travaux.

En 1537, Jean de Langeac, un des plus illustres successeurs du premier apôtre du Limousin, entreprit de continuer la nef dont la construction avait été plusieurs fois interrompue, et qui laissait un grand intervalle entre le corps principal de la basilique et le clocher. Ce prélat, issu d'une illustre famille, jouissait d'une grande faveur auprès de François Ier; il ne lui fut pas difficile d'obtenir de ce monarque de puissans secours pour accélérer les travaux qu'il ne devait pas voir terminer. En effet, Jean de Langeac mourut avec le regret de laisser son entreprise inachevée. Après lui, la construction de la nef fut abandonnée pour n'être plus reprise; et, selon toutes les probabilités, la ville de Limoges ne verra jamais l'entière construction de la basilique.

Quoique imparfaite et d'un style bizarre, la cathédrale de Limoges est une des belles basiliques du Midi, remarquable par une foule de détails d'architecture fort curieux, elle a de la majesté, et les clochetons sont d'une légéreté admirable.

Le portail qui touche à la croisée du côté gauche, et qui fait face aujourd'hui à la rue Neuve Saint-Etienne, est, sans contredit, la plus belle partie de la cathédrale de Limoges. Décoré de nombreux ornemens, de style gothique et du fini le plus parfait, il frappe le regard de tout homme qui sait apprécier les beautés de l'architecture religieuse du moyen âge. On ne se lasse pas d'admirer la rosace, qui semble formée d'une dentelle de pierre, aussi légère que variée dans ses dessins et dans ses compartimens. Le rond-point produit un effet merveilleux, qui résulte indubitablement de la justesse des proportions et de l'harmonie de toutes les parties. La hardiesse de la voûte, l'élévation des ogives, la beauté des vitraux, impriment à cette partie de l'édifice un caractère grandiose.

Le clocher, autrefois terminé en pyramide, fut privé, ainsi que les quatre tourelles dont il est flanqué, des flèches qui le surmontaient, parce que sa trop grande hauteur attirait souvent le feu du ciel : aujourd'hui son élévation est réduite à soixante mètres environ. On n'a pas de peine à se convaincre que cette masse n'a jamais fait partie de l'église actuelle; elle est d'un style tout-à-fait différent, et ne se trouve point placée dans l'axe de la nef. Il est probable que le clocher fesait partie de la cathédrale détruite au xie siècle. Mais ce ne peut être qu'une conjecture à l'appui de laquelle il est presque impossible de tirer des documens historiques.

Si l'artiste est péniblement affecté en voyant la belle cathédrale inachevée et le chétif couronnement qui la domine, il sent renaître son enthousiasme dès qu'il entre dans la vieille basilique : il est saisi d'admiration en comptant les milles colonnettes élancées qui soutiennent les voûtes aériennes; il ne peut s'empêcher de s'écrier : L'idée première de l'architecte qui traça le plan de la cathédrale de Limoges fut grande et sublime; et l'édifice serait admirable de beauté, s'il n'était resté inachevé. — Soit que l'œil embrasse l'ensemble de l'enceinte sacrée, soit qu'il en suive les moindres détails, les voûtes, les nefs, les arêtes principalement, s'élancent, se développent, revêtues d'un caractère vraiment monumental.

L'église est vaste : la forme est celle d'une croix latine, avec des arêtes qui se rattachent entièrement à la branche principale de la croix par l'intermédiaire d'un chevet, dont la forme est, à peu de chose près, semi-circulaire.

Seize piliers détachés et dix-huit engagés, soutiennent les retombées des arcades ogivales qui partagent l'église en trois nefs. Des chapiteaux en saillie, délicatement taillés, couronnent les piliers : autour du chœur règne une magnifique galerie percée d'arcades en ogive, ornée de colonnettes et de nèfles au-dessous et au-dessus de cette galerie, et dans le chœur, cinq croisées, ornées de vitraux coloriés, projettent dans l'église mille teintes plus variées les unes que les autres. Autour de la nef, qui fut dévastée en 1789, les vitraux détruits ont été remplacés par

Digitized by Google

des vitraux ordinaires, qui laissent pénétrer un jour trop vif dans la mystérieuse cathédrale. Deux estrades, l'une en pierre, l'autre en bois, soutiennent le maître-autel placé au milieu du chœur : il est d'un goût pur et simple, et se détache agréablement sur un fond noir, que rembrunissent les tapisseries qui entourent le chœur.

J. B. TRIPON,
auteur de l'historique monumental de l'ancienne province du Limousin.

FÊTES POPULAIRES DU MIDI.

LA PROCESSION DU ROI RENÉ A AIX.

Il y aurait à faire des études curieuses et fécondes en résultats historiques sur les fêtes populaires des différens peuples ; c'est à ces sources primitives qu'on pourrait puiser des documens précieux sur les mœurs, les usages et la vie des hommes qui nous ont précédés. Chaque nation a eu ses pompes, ses cérémonies religieuses ; le chevalier Chardin n'a-t-il pas vu sur les murailles de l'antique Persépolis un immense bas-relief représentant une marche solennelle d'hommes qui portent chacun les emblèmes de leur profession ? Les habitans de l'Attique ne célébraient ils pas l'auguste pompe des panathénées ? Rome elle-même eut ses fêtes, et les belliqueux saliens dansaient en marquant la cadence avec leurs épées.

Mais c'est principalement de l'ère du Christianisme que datent les réunions publiques connues sous le nom de processions. Les premiers chrétiens se réunissaient pour implorer la miséricorde de Dieu, et ce pieux usage se répandit dans l'univers avec les dogmes du Catholicisme. Vers le me siècle, Mamert, évêque de Vienne, institua la procession des rogations, qu'on renouvelle chaque année dans nos villes et nos campagnes, pour prier le Dieu des moissons de répandre sur la terre sa rosée bienfaisante, et de la féconder. La plus auguste de toutes les processions catholiques, est celle qu'on appelle la fête du Saint-Sacrement ou la Fête-Dieu : elle fut instituée par le pape Urbain IV, vers l'an 1264.

Dans le moyen âge, les peuples plongés dans l'ignorance, imbus des superstitions les plus absurdes, mêlèrent aux pompes de la religion des cérémonies plus ou moins ridicules ; ces préjugés bizarres, mis en action, ne sont pour la plupart que l'expression fidèle du caractère dominant de chaque siècle. En 1300, les villes étaient peuplées d'une foule de pénitens qui se promenaient pompeusement, à certains jours marqués, bannière en tête et revêtus de longues robes de diverses couleurs. Plus tard, le fanatisme de la ligue arma de poignards et d'escopettes des moines maladroits, que la faction des *seize* fit servir dans Paris à ses ridicules parades.

Les peuples du Midi avec leur imagination ardente, multiplièrent les fêtes populaires. Pézénas célébrait la grande danse du *chivalet ;* Béziers, la fête de *Pepézue ;* et, chaque année, les citoyens de Tarascon se pressaient derrière le char qui portait la *tarasque.* Aix, la ville des troubadours, avait son auguste procession du très Saint-Sacrement, fête singulière, instituée par le roi René en 1462.

Ce bon roi, un des plus vaillans chevaliers de Provence, artiste distingué dans un siècle d'ignorance, poète, peintre, musicien, tour à tour bigot et galant, donna à cette bizarre procession l'empreinte de ses goûts et de son esprit. Cette cérémonie était, sans doute, très pompeuse dans les premiers temps de son institution ; les chroniqueurs et les troubadours nous en ont laissé des descriptions magnifiques. Essayons à notre tour de décrire la procession d'Aix, telle qu'elle se célébrait il y a quinze ans.

Le lundi de la Pentecôte, les plus vieux des bourgeois se réunissent pour nommer les principaux personnages qui sont le lieutenant du prince d'amour, l'abbé de la jeunesse et le roi de la basoche. Ces augustes acteurs attendent le jour de la Trinité pour nommer leurs grands et leurs petits officiers. La veille de la grande procession, les bâtonniers du roi de la basoche et ceux de l'abbé de la ville, se rendent en grande pompe à la cathédrale. Après avoir reçu la bénédiction du prêtre de la paroisse, ils parcourent la ville, précédés de nombreux musiciens qui jouent un air très vif : cette promenade qui se fait à marche forcée s'appelle *la passado.* Ces bâtonniers qui sont choisis ordinairement parmi les plus beaux garçons de la ville, s'arrêtent sous les fenêtres des jolies demoiselles pour faire leur exercice devant elles. Ensuite, ils se rendent à la municipalité pour préluder aux apprêts de la cérémonie du guet. *Lougué, vivo Lougué,* s'écrient les acteurs de cette bizarre comédie.

« Je fus témoin, dit un voyageur (1), des apprêts

(1) Millin, *Voyage dans la France*, tom. II.

Digitized by Google

» de la danse du guet : des officiers municipaux » tirèrent des magasins les vêtemens et les attri- » buts des divinités : chacun savait d'avance le rôle » qui lui était assigné. On appela successivement » tout l'Olympe : un garçon boucher se montra pour » remplir le rôle de chaste Diane; un gros joufflu » fesait celui de l'Amour; l'auguste Junon jurait, » et le redoutable Mars était terrassé par Vénus, » fachée d'être dérangée de sa toilette, au moment » où elle relevait ses cheveux avec un bout de chan- » delle. L'Olympe paraissait dans une aussi grande » confusion que le jour de l'entreprise audacieuse » des Titans, ou lorsqu'il osa se révolter contre » Jupiter. Il aurait fallu que le dieu qui rassemble » les nuages fronçât ses noirs sourcils pour remettre » chacun à sa place; mais l'horrible grimace de » celui qui était chargé du rôle du maître des dieux » et des hommes, était plus propre à exciter le rire » qu'à faire trembler. »

1 SAINT CHRISTOPHE. — 2 LANCIER. — 3 PORTE-DRAPEAU. — 4 BATONNIER. — 5 L'ABBÉ DE LA JEUNESSE.

Lorsque tous les dieux et toutes les déesses se sont revêtus de leurs habits de parade, le cortége se met en marche. En tête s'avancent quatre bâtonniers; ils appartiennent à l'abbé de la jeunesse ou au roi de la basoche, et la couleur de leurs écharpes indique clairement leurs maîtres respectifs. Leurs habits sont taillades et surchargés d'une quantité de rubans: après eux, viennent deux porteurs de torches qui remplissent les fonctions des lampadophores chez les anciens. Ils sont suivis de plusieurs agens de police, armés de longues cannes et portant à leur boutonnière la médaille distinctive.

Mais quel est ce cheval étique vrai descendant de rossinante, conduit par deux porteurs de flambeaux? quelle est cette grosse épicière huchée sur la ridicule monture? silence .. C'est madame la Renommée, revêtue d'une grande robe de couleur jaunâtre, qui laisse entrevoir deux grandes ailes d'oie.. Son cou est barricadé d'une énorme fraise, et sa tête couverte d'un large bonnet rouge, surmonté d'un plumet et entouré de quatre petites ailes. C'est bien la déesse aux cent voix. Quelle musique infernale! quel épouvantable fracas! Laissez passer madame la Renommée, la plus étourdissante, la plus criarde de toutes les déesses du vieil Olympe.

Quatre porteurs de torches s'avancent à la tête de deux groupes: les acteurs, précédés d'un tambour et d'un porte-drapeau, marchent avec gravité; quelques-uns sont montés sur des chevaux empruntés aux meuniers du voisinage : ils ont pour arme une longue pique, et leur corset est orné d'un croissant d'or : un semblable ornement décore aussi leur front. « Ce croissant, dit un voyageur, n'est point le sym- » bole injurieux de cette confrérie dans laquelle » chacun place son voisin, et dont personne ne croit » être membre; ce sont les chevaliers du guet, » c'est-à-dire de la cérémonie : ils rappellent les » *chevaliers du Croissant*, ordre institué par le bon » roi René pendant son séjour à Angers, en 1448 (1).

Les fifres et les tambours retentissent avec un bruit étourdissant, la foule se presse; des cris de

(1) La marque distinctive *des chevaliers du Croissant* était un croissant d'or avec ces mots : *los en croissant.* Ces chevaliers juraient d'entendre la messe tous les jours, de ne point médire les femmes.

Digitized by Google

joie se font entendre dans toutes les rues adjacentes. — Le duc d'Urbain et la duchesse sa femme; la procession du duc d'Urbain, répète-t-on de tous côtés. Le duc paraît aussitôt, revêtu d'habits bizarres, moitié jaunes, moitié rouges, portant sur la tête une couronne en carton, et un énorme bouquet dans la main droite. Son épouse, la duchesse d'Urbain, suit immédiatement le duc monté sur une ânesse, et se prélassant sur sa monture avec les allures les plus grotesques. Une perruque énorme cache sa tête, ceinte comme celle de son époux d'une couronne en carton, et entourée de plumets verts, blancs, bleus, jaunes, écarlates : la ridicule duchesse se dandine en agitant dans tous les sens un éventail d'une dimension gigantesque (1).

Les cérémonies les plus bizarres ont une origine plus ou moins historiques; elles se rattachent plus ou moins directement à quelques circonstances presque ignorées aujourd'hui. Ce ne fut point sans dessein que le bon roi René, en instituant le *Triomphe de l'adorable Sacrement*, y introduisit le duc et la duchesse d'Urbain. Frédéric, fils naturel du prince Gui-Antoine, succéda à la souveraineté d'Urbain par le suffrage du peuple. Ce jeune prince disputa long-temps à René de Provence la possession du royaume de Naples.

Gui-Antoine d'Urbain fut vaincu, en 1460, par le comte Piccinino, commandant des troupes de Jean d'Anjou, fils du comte de Provence. Pour perpétuer le souvenir de cette défaite, René plaça le duc d'Urbain parmi les acteurs de la procession annuelle; et, depuis quatre cents ans, cette ridicule parade est toujours accueillie par des signes de mépris et les insultes les plus outrageantes. Aujourd'hui comme autrefois, un rire bruyant, des huées plus bruyantes encore, annoncent l'arrivée des deux grisons qui portent péniblement leurs majestés le duc et la duchesse d'Urbain. Le cortége est digne de ces ridicules majestés. Des chevaliers du guet les entourent en remplissant l'air d'un vacarme de timbales, de trompettes. C'est à ne pas y tenir, et certes aujourd'hui, il n'est pas un petit duc dont les oreilles puissent supporter un si épouvantable charivari. Le dieu Momus vient ensuite, pressant de l'éperon une impassible haridelle : il agite avec grand bruit ses innombrables grelots, et montre aux spectateurs sa marote qu'il lance en l'air et qu'il retient avec une adresse plus ou moins remarquable. Son chef est surchargé d'un lourd bonnet dont l'ampleur démesurée ne contribue pas peu à rendre ridicule ce personnage mythologique.

Mercure, le dieu des voleurs, vient après le joyeux Momus, monté comme lui sur un cheval de meunier. Il est couvert des emblèmes de la divinité; sa main droite est armée du magnifique caducée, et des ailes de pigeon sont attachées à son bonnet, à ses épaules, à ses pieds. Une sombre déesse l'accompagne; la Nuit, sa confidente, la Nuit, complice de tous ses larcins et qui ne lui refusa jamais son ombre protectrice. La noire divinité est vêtue d'une large robe parsemée d'étoiles, et elle tient de sa main droite un bouquet de pavot, emblème du sommeil qui l'accompagne. Son cortége est hideux et dégoûtant; il a reçu le nom de *Marche de Razcassetos:* ces misérables représentent les lépreux dont il est parlé dans l'Écriture : ils n'ont pour vêtement que deux lambeaux de grosse toile qu'ils mettent l'un par devant, l'autre par derrière, avec quatre rangées de grelots posées en sautoir. Les uns sont armés de piques, de ciseaux, les autres de brosses : ils courent sans cesse les uns vers les autres, pour se raser, se piquer, se brosser mutuellement, et malheur aux moins lestes qui ne peuvent échapper à ces importuns barbiers : la *Marche de Razcassetos* est assurément le tableau le plus dégoûtant de la procession annuelle du bon roi René.

Mais voici venir un cortége plus brillant. Moïse, le grand législateur des Juifs, s'avance avec majesté : deux rayons de lumière brillent sur son front. De sa main droite, il tient une baguette de bois blanc, et montre les tables de la loi. Moïse est accompagné du grand-prêtre, portant le *pectoral* et secondant le législateur dans les efforts qu'il fait pour ramener les Israélites au culte du vrai Dieu. Mais les Juifs, égarés par l'idolâtrie, se moquent des remontrances de Moïse et des prédications du grand-prêtre; ils dansent en chantant autour d'un petit monstre en carton, qui représente le veau d'or : un des plus vigoureux danseurs élève avec son bâton l'emblème de l'idolâtrie, et, en passant devant le législateur, les Israélites improvisés crient à tue-tête *ouhoou, ouhoou, ouhoou.* Le tumulte va toujours croissant, et la joie générale est bientôt à son comble. Alors, un des acteurs jette en l'air, aussi haut qu'il le peut, un vieux chat qu'il retient dans sa chute avec une adresse qui lui mérite d'unanimes applaudissemens. Cette parade s'appelle *lé jouec deou cat*, le jeu du chat.

La voix de Moïse a été méconnue; le sage législateur n'a pu convertir son peuple idolâtre : l'enfer triomphe. Aussi Pluton, le noir Pluton, le dieu des régions souterraines, apparaît tout-à-coup accompagné d'une multitude innombrable de démons : sa robe noire est parsemée de flammes; sa fraise noire bordée de rouge; son bonnet, noir et rouge aussi rend plus hideux encore son visage infernal. Il tient de sa main droite le sceptre d'ébène qui fait trembler les mânes, et la redoutable clef de la grande porte de l'enfer. Proserpine, son épouse, est à ses côtés portant un flambeau, symbole des tourmens que les méchans éprouvent dans les enfers, et une grande clef, emblème de son infatigable vigilance. Essayons de d'écrire les divers groupes de diables qui accompagnent les deux divinités infernales.

(1) Lorsque, pour appaiser les troubles qui s'étaient élevés en Provence, la reine Catherine de Médicis se rendit à Aix, elle voulut être témoin de la fête du *Triomphe du très adorable Sacrement* : elle rit beaucoup, dit l'historien Bouche; mais on avait supprimé la procession du duc d'Urbain, parce que Catherine, fille de Laurent de Médicis était aussi comtesse de Boulogne et duchesse d'Urbain.

Digitized by Google

LE JEU DES DIABLES OU LA PETITE AME.

La première scène a reçu le nom de *lou pichoun jouec deïs diablés ou l'armetto*, le petit jeu des diables ou la petite ame. Des démons cornus et vêtus de tous emblêmes sataniques, se pressent autour d'un petit enfant en gilet blanc, et les jambes nues; il représente *l'armetto* ou la petite ame ; il tient dans ses mains et serre contre son sein une grande croix : les démons fuient d'abord à l'aspect de ce signe redoutable. Un instant après, leur courage se ranime, ils se précipitent de nouveau vers l'enfant, n'osant pourtant trop l'approcher ; ils se tiennent à une certaine distance, et armés de bâtons longs et fourchus, ils s'efforcent d'enlever le petit enfant. Furieux de ne pouvoir réussir, ils n'écoutent plus que leur colère et l'*armetto* ne pourra résister à leurs bâtons. Elle va succomber, lorsqu'apparaît subitement un ange vêtu de coton blanc, ayant des ailes dorées et la tête environnée d'une céleste auréole ; il se jette entre les diables et l'*armetto*. Les démons se ruent sur lui, et l'envoyé céleste, toujours impassible, reçoit les innombrables coups de bâtons sur son dos de séraphin, qu'il a rembourré prudemment d'un épais coussin. Les diables désespérés, n'en pouvant plus de lassitude, remontent à leur premier dessein et prennent la fuite en fesant d'horribles grimaces. Alors le nouveau Michel, comme s'il avait vaincu Satan en personne, pousse un cri de victoire, et saute à plusieurs reprises pour témoigner sa joie d'avoir sauvé la pauvre *armetto* des griffes des démons.

Le groupe suivant, beaucoup plus bruyant, beaucoup plus nombreux, représente *le grand jeu des Diables* : le barbare Hérode vient de faire égorger les *Saints Innocens*, parce que les mages d'Orient lui ont appris qu'un nouveau roi est né dans une petite ville de la Judée. Les diables sont sortis de l'enfer pour tourmenter le vieux roi, qui s'efforce d'écarter avec son sceptre les importuns assaillans ; mais les démons, réunis au nombre de trente au moins, portant au cou des grelots et de grosses sonnettes, se ruent sur lui avec impétuosité, le harcèlent à coups de fourches, et s'efforcent de le saisir pour l'entraîner en enfer. Hérode, après une lutte aussi longue que pénible, parvient à leur échapper; et dans les transports de sa joie, il fait des gambades grotesques. Pauvre roi ! tu n'es pas encore à la fin de tes tribulations !.... Les diables reviennent : tremble cette fois ! car la grande diablesse est avec eux, et il n'y a rien de dangereux comme une diablesse. Le combat recommence : Hérode, le diable, les diablesses roulent les uns sur les autres, et tout-à-coup le cortége satanique disparaît.

Après les sombres habitans des régions souterraines, viennent les divinités de la riante Mythologie. Les démons ont pris la fuite en entendant la voix du vieux Neptune et l'immortel *quos ego* qui jadis fesaient trembler les vents les plus impétueux. Le dieu des mers est accompagné de sa fidèle Amphitrite. Ne vous attendez pas à voir les divinités maritimes montées

Digitized by Google

sur un char de nacre, traîné par des hypocampes ou des dauphins : Neptune, le grand Neptune et la belle Amphitrite n'ont pour monture que des rosses terrestres. Le dieu tient une mauvaise fourche, triste et ridicule emblême d'un redoutable trident.

De bruyantes fanfares annoncent le joyeux cortége des satyres, des dryades, des amadryades, des naïades et des nymphes de toute espèce. Les satyres portent des culottes couvertes de poils de chèvre, traînent une longue queue, et sont coiffés de petits chapeaux toujours surmontés de cornes emblématiques. Le costume des nymphes est beaucoup plus riant : leurs cheveux flottent en désordre, et s'échappent des guirlandes de roses qui ceignent leurs fronts; elles agitent des rameaux verts, jettent en l'air des bouquets de fleurs. Elles hâtent leur marche, pour échapper aux poursuites du vieux Pan, qui s'avance en jouant de la flute, dont les sons harmonieux lui rappellent la métamorphose de la belle Syrinx.

Passez! passez! nymphes, satyres, sylvains! disparaissez, agrestes divinités des forêts! Place au dieu des jeux et des ris! place au père de la gaîté! Voici Bacchus, suivi du vieux Silène, son précepteur, et des rois qu'il a vaincus.

Pauvre enfant de Sémélé, tu es bien déchu de ta splendeur première! Ton char magnifique s'est métamorphosé en une misérable charrette! tu n'es plus un Dieu, mais un sale ivrogne de cabaret, un pilier de taverne!

Un petit charriot orné de pampres et de raisins, porte en triomphe le dieu de la vendange. Bacchus n'est plus dans la fleur de la jeunesse : il a perdu cette beauté languissante, efféminée, qui caractérise ses statues. Une peau de panthère, nouée en forme de manteau, couvre ses larges épaules; il n'a pour vêtement qu'une casaque bigarrée, superposée sur un gilet presque tigré. Le nourrisson du vieux Silène est assis sur un petit tonneau, et tient à la main une large coupe qu'il vide à chaque instant, pour exciter ses compagnons à boire comme lui. Le dieu de la treille est suivi d'une nombreuse mascarade, chargée de représenter les dieux et les peuples qu'il a vaincus. Mars est à ses côtés, armé de pied en cap, portant son casque et son bouclier. La déesse Minerve le suit, aussi armée de sa lance si redoutable et de l'effrayante tête de Méduse. Viennent ensuite quelques jeunes gens métamorphosés en centaures : ils portent attaché à leur ceinture un cheval de carton, dont le caparaçon leur cache les jambes. Ils tiennent tous un petit bâton orné de rubans, et exécutent plusieurs manœuvres au son joyeux du *galoubet*, dont l'air fut, dit-on, composé par le bon roi René. Les divinités guerrières ont pour acolytes des divinités pacifiques. La chaste Diane, le savant Apollon, marchent fièrement avec leurs emblêmes respectifs. En vain on cherche les neuf muses : le roi René en instituant le *Triomphe du très adorable Sacrement*, oublia de les mettre au nombre des acteurs de la pieuse comédie.

Aux divinités mythologiques succèdent les personnages bibliques : déja de toutes parts on crie : *la reino Sabo, la reino Sabo.* La voilà donc cette fameuse reine de Saba, coiffée d'un large voile surmonté d'une couronne de laiton ! elle a quitté son royaume pour admirer la sagesse du roi Salomon. Sa taille musculeuse disparaît sous les plis de sa robe chamarrée : elle se dandine et remue les hanches d'une façon peu pudique; mais ses agaceries obtiennent un plein succès; le sage Salomon devient amoureux de sa majesté sabéenne. L'ardeur de sa passion lui tourne la tête. Le fils de David devient saltimbanque, et pour plaire à la reine, il danse en agitant d'innombrables grelots attachés à ses jarretières : de moment en moment il s'incline pour saluer la reine de Saba qui lui rend immédiatement le salut par un mouvement circulaire des reins, opéré de droite à gauche. Elle est environnée de nombreuses suivantes qui tiennent à la main des coupes d'or et d'argent, symbole des présens offerts au roi Salomon. Tout-à-coup les musiciens exécutent un air qu'on attribue aussi au bon René, et le roi qui est choisi parmi les meilleurs danseurs de la ville, doit faire preuve d'adresse dans cette circonstance solennelle.

Laissons passer le vieux Saturne avec son habit couleur de chair. Sa nudité apparente, son bonnet surmonté de la faux emblématique du temps, ne sont pas susceptibles de susciter la moindre tentation. Bon voyage monsieur Saturne, et à vous aussi, madame Cybèle, mère de tous les dieux de l'Olympe; passez, passez, le bruit de votre tympanon me déchire les oreilles.

Je vois venir *lés pichoux dansaïrés et lés grands dansaïrés.* Les petits et les grands danseurs, vêtus de blanc, couverts de rubans et de fleurs; ici le Christianisme est confondu avec le paganisme; le cortége du vieux Saturne porte des scapulaires au milieu de la bruyante cohue de dieux et de déesses descendus de l'Olympe, ou, pour mieux dire, des galetas de la ville. Jupiter avec sa foudre, Junon avec son paon, Venus avec son fils Cupidon; les jeux, les ris, les plaisirs, caracolent sur des chevaux, des mulets ou des ânes. Ils sont salués par les nombreux applaudissemens des spectateurs, et leur marche est réellement triomphale. Mais pourquoi le roi René a-t-il placé à la suite de cette joyeuse mascarade les noires sœurs filles de Pluton et de l'Erèbe? détournons les yeux pour ne point voir la face hideuse des trois parques. Clothon avec sa quenouille, Lachésis avec son fuseau, et la cruelle Atropos avec ses redoutables ciseaux. La procession a commencé depuis long-temps : nous avons été témoins des plus étranges parades qu'il soit possible de voir : la nuit de l'idolâtrie va se dissiper; une nouvelle aurore éclaire déja la terre; nous allons assister au triomphe de la croix. La présence du vrai Dieu à mis en fuite les fausses divinités du paganisme, qui ne reparaîtront plus.

Déja le son des cloches annonce le deuxième jour consacré au triomphe du très adorable Sacrement. La procession recommence : en tête marchent les

Digitized by Google

chevaliers du Croissant, formant le guet à pied et à cheval. Le signe de la Rédemption brille dans le cortége; nous revoyons *lou jouec deou cat*, les Razcassetos, la reine de Saba, le grand jeu des diables.

LE JEU DE LA BELLE ÉTOILE.

Voici venir un groupe qui n'a pas encore joué son rôle dans la procession du roi René! c'est le jeu de la *bello-estello*, le jeu de la belle étoile. Les trois mages arrivèrent d'Orient pour adorer Jésus de Bethléem. En quittant leurs royaumes, ils ont pour guide une étoile qui a toujours lui devant eux. Les trois mages ont le front ceint d'une large couronne. Par un anachronisme inconcevable, ces vieux patriarches, de la monarchie orientale, sont accompagnés de jeunes pages coiffés de bonnets en forme de pain de sucre, et portant de grandes boîtes pleines de myrrhe, d'or et d'encens. L'étoile est attachée au haut d'un bâton, et celui qui a l'insigne honneur de la porter s'efforce de tourner à droite ou à gauche quand elle tourne, et s'arrête quand l'étoile est immobile. Cette manœuvre exige un certain talent d'équilibriste qu'on ne peut obtenir qu'après plusieurs mois d'exercice. Le page qui se trouve le plus près, s'incline pour la saluer en se dandinant, tantôt sur le pied droit, tantôt sur le pied gauche. Quand il a renouvelé plusieurs fois cette étrange manœuvre, il se retourne en fesant un grand mouvement de reins qu'on appelle *la réguigneou*. Le page qui se montre le plus adroit, reçoit de la munificence des assistans des gros sous et quelquefois de petites pièces d'argent. Le cortége de la belle étoile est accompagné du petit jeu des diables ou la petite ame, qui reparaît le second jour de la procession. Les Tirassouns, le roi Hérode, les diables, les diablotins et les diablesses reparaissent encore, suivis du cortége des centaures qui a changé de nom et s'appelle le *jouec deis chivaoux frux*, le jeu des chevaux fringans.

Enfin, viennent nos seigneurs les apôtres; à leur tête marche le perfide Judas Iscariote; il tient une bourse où sont renfermés les trente deniers qu'il a reçus pour livrer le sang du Juste.

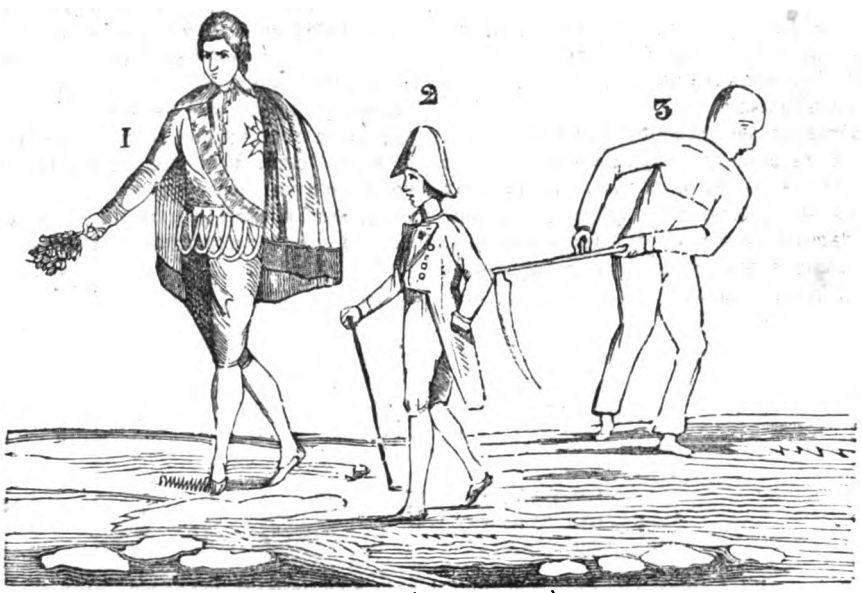
« Après Judas Iscariote, dit un voyageur qui a beaucoup écrit sur les coutumes de Provence, marche » saint Paul, portant la grande épée, instrument de son » supplice. Les autres apôtres et les évangélistes viennent ensuite sur deux files; tous ont une dalmatique » ornée de rubans, à l'exception de saint Jean, qui est » vêtu de peaux de mouton et qui porte un livre sur » lequel il y a un agneau en relief, et de saint Siméon, » en mitre et en chape, qui donne la bénédiction » et tient un panier plein d'œufs; saint Pierre porte » des clefs; saint Jacques a son habit semé de coquilles; saint André porte sa croix. Le masque des » évangélistes figure les animaux qu'on leur donne » pour symbole; celui de saint Luc est une tête de » bœuf; celui de saint Marc, une tête de Lion.... » Tous ont un morceau de bois plat, sur lequel est » écrit un passage du symbole, pour annoncer leur « foi: ils frappent avec ce morceau de bois sur la » tête de Judas, en punition de son infâme trahison. » Autrefois le Christ suivait la procession en habit » de capucin, portant sa croix au Golgota: aujourd'hui il est revêtu d'une aube. »

A peine a-t-on vu défiler le cortége des apôtres et des évangélistes, qu'on aperçoit au détour de la place un énorme mannequin qu'un robuste portefaix soutient à peine sur ses épaules: *san Christoou, san Christoou*, s'écrie la foule, et la statue colossale de saint Christophe est saluée par mille acclamations; viennent immédiatement les bâtonniers, les lanciers, les porte-drapeaux, revêtus de casaques de soie. Une compagnie de fusilliers marche avec chacun des trois grou-

Digitized by Google

pes, qui se livrent à leurs jeux divers avec une adresse remarquable : les lanciers manient très bien la lance ; les porte-drapeaux agitent leurs petits étendards avec une symétrie admirable ; les bâtonniers surtout font preuve de force et d'agilité : ils font tourner leurs bâtons autour du bras, d'un doigt, du cou, le lancent à une très grande hauteur et le ressaisissent sans le laisser tomber à terre.

Pendant que les spectateurs applaudissent à cette étrange comédie, survient l'abbé de la ville, ou l'abbé de la jeunesse ; il a pour vêtement une soutanelle noire et un petit manteau de même couleur. Le roi de la *basoche*, personnage si renommé dans les vieilles chroniques de nos écoles, marche à côté de l'abbé de la jeunesse : il est habillé de blanc, et son manteau de drap d'argent atteste ostensiblement l'importance de sa dignité ; pourtant son luxe royal est surpassé par la magnificencedu lieutenant du prince d'amour. Ce superbe personnage porte un costume éclatant. Comme le roi de la basoche, il porte à son cou un cordon bleu, auquel est suspendue une décoration. Le *guide du prince d'amour* est à peu près vêtu de la même manière, et les quatre fashionnables portent chacun un énorme bouquet : plus galans que leurs compagnons, ils s'arrêtent dans les rues, et saluent gracieusement les dames qu'ils voient aux fenêtres. Cette scène est assurément la plus gaie de toute la pieuse comédie instituée par le bon roi René. Mais tout-à-coup, des cris rauques et saccadés se font entendre : derrière le dais apparaît la Mort, armée de sa redoutable faux qu'elle agite en tous sens, en répétant sans cesse ce cri sauvage : *hohou, hohou*. Telle est la dernière parade du Triomphe du très adorable Sacrement. La Mort, avec sa faux, a tranché le nœud de la comédie.



1 ROI DE LA BASOCHE. — 2 GUIDE DU PRINCE D'AMOUR. — 3 LA MORT.

La procession d'Aix a donné naissance à tant d'hypothèses plus ou moins réelles, qu'il serait trop long de rapporter ici les diverses opinions des auteurs qui ont écrit sur ce drame bizarre. Qu'il nous suffise de citer, pour explication de toutes ces cérémonies, quelques lignes du docteur Fisch, qui avait fait de profondes études sur les fêtes religieuses du moyen âge.

« On a voulu trouver, dit le savant docteur, dans » ces pantomimes religieuses un plan régulier et » suivi. Je les ai distribuées par groupes plus ou moins » exacts.

» La première représentation, ou le premier acte » de la pièce, en est pour ainsi dire le prologue ; » il en offre le sommaire, c'est-à-dire, le but e » les résultats de la religion, sous l'image d'une » ame assaillie par le diable, et sauvée par le chris- « tianisme désigné par la croix et par la protection » d'un ange. Le roi René avait aussi l'intention de » se rappeler à lui-même, ainsi qu'à ses successeurs, » les dangers de la dignité royale ; ce qui lui fit » imaginer les deux scènes des diables, dont chacun » paraît désigner un vice particulier. La diablesse est » l'ensemble de la volupté. ».

» La seconde représentation nous offre l'esprit humain abandonné à ses propres forces, s'égarant sur la route d'une fausse religion et adorant des dieux qu'il s'est faits lui-même. Comme religion des ténè-

Digitized by Google

bres, elle paraît la nuit, parce qu'elle est fausse; elle précède le commencement de la véritable fête chrétiedne. La reine de Saba est peut-être Cérès ou Latone, à qui, par des raisons d'économie, on aura donné le vêtement de la reine de Saba qui paraît le lendemain de la grande fête.

« Dans la troisième représentation, ou le troisième acte, la fausse religion a quitté la scène avec la nuit qui l'avait fait naître, et a cédé sa place à la religion révélée.

« Le prologue paraît encore une fois, pour mieux faire saisir la signification de l'ensemble. Les deux époques du Judaïsme sont d'abord mises en scène: Moïse et Aaron désignent celle de la fondation; la reine de Saba, celle de la plus grande splendeur, temps où des personnages puissans vinrent des pays les plus éloignés, pour admirer la magnificence du nouveau royaume et la sagesse du grand roi. Le Judaïsme est suivi du Christianisme, figuré par les principaux personnages et les événemens les plus remarquables de son histoire dans les premiers temps. Enfin, comme application de la pièce entière, on voit paraître saint Christophe, symbole du monde qui se convertit au christianisme.

« Le quatrième acte offre l'épilogue et l'application locale du roi René et ses provençaux, sous les traits des chevaliers et des gens du peuple. *Les chivaous frux et lés dansaïres* se réjouissent du triomphe de leur religion, en dansant au son d'une joyeuse musique. Peut-être le masque dégoûtant des *Razcasseto* est-il une allusion à la conquête de la Terre-Sainte, d'où les croisés ne rapportèrent chez eux que la misère et la lèpre.

« La mort vient en dernier lieu et termine la procession. Sa faulx indique d'une manière assez tragique qu'elle est la fin de tout ce qui se passe dans ce monde ».

Le roi René, dit Louis Millin, en établissant cette fête, suivit un usage du temps, convenables à ses goûts et à ses habitudes: il voulut cependant lui donner un but moral, en la fesant précéder de l'apparition des dieux du Paganisme que la présence du Sauveur fait rentrer dans l'enfer. C'est pourquoi le bon roi nomma cette fête, le *Triomphe du très adorable Sacrement* ou *le Sacre*.

Un prince qui aurait eu l'esprit plus guerrier, aurait joint à cette fête des représentations de combats et de tournois: il n'y est pourtant question ni de combats, ni de tournois, ni de guerre, ni de chevalerie: on y fait seulement l'exercice de la pique, le jeu du bâton. Ces exercices sont exécutés, non par des guerriers, mais par des hommes de la riante cour du prince d'amour et de l'abbé de la jeunesse.

René n'a rien voulu y admettre qui retraça le joug de la féodalité; il a représenté les trois ordres de l'état, mais d'une manière qui ne pouvait choquer l'un en l'abaissant au-dessous de l'autre. Le roi de la basoche est le représentant du corps d'état; l'abbé de la jeunesse, celui du clergé; le prince d'amour, celui de la noblesse, à la tête de laquelle le roi aurait pu mettre un prince puissant, suivi de ses chevaliers, de ses écuyers, de ses vassaux; au lieu de cela, c'est le prince d'amour avec ses rians sujets et ses joyeux attributs.

Hypolite Vivien.

ARC-DE-TRIOMPHE ROMAIN,

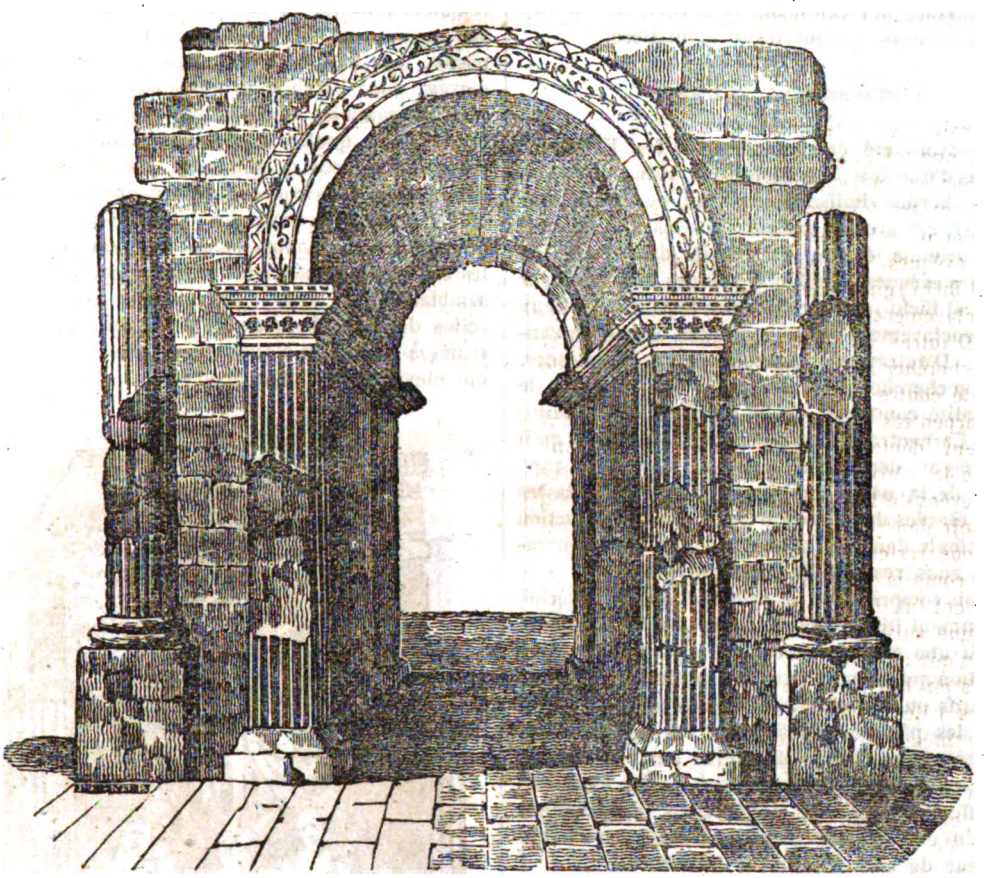
DE CARPENTRAS (Vaucluse.)

Avant l'invasion des Gaules par les Romains, Carpentras était capitale des Méminiens, peuple guerrier comme toutes les nations de ces contrées. Long-temps ils défendirent leur liberté avec cette valeur et cette opiniâtreté qu'on ne rencontre que chez les hommes forts et qui ont la conscience de leur mérite et de leurs droits. Mais que pouvaient contre les futurs maîtres du monde, les petits états qui se partageaient alors ce beau pays! Agisssant isolément les uns les autres, sans unité d'action, obéissant à la voix de plusieurs chefs, ces peuplades devaient succomber.

Pline appelle cette cité *Carpentoracts meminorum*, et Ptolomée lui donne le nom de *Forum Neronis*. Cette dernière dénomination lui vient du célèbre marché qui, à cette époque, se tenait déja dans ses murs, et qui aujourd'hui encore n'a rien perdu de son ancien éclat. Ainsi, Carpentras portait le même nom qu'à présent avant de devenir ville romaine. Jusqu'à ce jour, il a été beaucoup disputé sur l'étymologie du mot *Carpentoracte*; Fantoni, Ekar, La Batie, l'abbé Expilli et plusieurs autres ont donné leur opinion. Celle d'Expilli me paraît la plus raisonnable: d'après lui, ce nom serait composé de deux mots celtiques, *Alpeu toracte*, qui signifieraient route des Alpes.

Sous l'empereur Auguste, cette ville fit partie de la Gaule dite Narbonnaise; elle passa ensuite sous la domination des Bourguignons, qui s'en emparèrent vers l'an 408. Elle tomba plus tard au pouvoir des Ostrogoths. Ceux-ci la cédèrent à la France en 536, et elle fut comprise dans le royaume d'Arles. Elle passa successivement en la puissance des comtes de Provence, des comtes de Toulouse, et enfin, ceux-ci la transmirent au Pape qui en fit cession à la république française par le traité du 19 février 1797.

Digitized by Google



ARC-DE-TRIOMPHE DE CARPENTRAS.

Il serait presque inutile de faire observer ici que ces diverses révolutions lui ont été communes avec tout le Contat Venaissin.

L'aspect extérieur de Carpentras, comme celui de toutes les villes et de tous les villages du comtat, quelques petits qu'ils soient, est tout-à-fait militaire. Son enceinte est entourée de remparts à créneaux, flanqués de tours nombreuses et fort élevées. Ce fut dans le quatorzième siècle que furent construits ces remparts, pour protéger la ville contre les brigandages des hordes armées qui pillaient les pays trop faibles pour leur résister. Dans des temps plus rapprochés, Carpentras eut plusieurs siéges à soutenir. Le trop célèbre baron des Adrets, à la tête de ses Huguenots, après s'être rendu maître de plusieurs villes des environs, résolut de l'assiéger, et, le 28 juillet 1562, il réunit devant Carpentras toutes les troupes dont il pouvait disposer. Les habitans, comptant avec raison sur la solidité de leurs murailles, résistèrent avec énergie à un ennemi qui eut été sans pitié; ils exécutèrent même quelques sorties qui eurent un plein succès, et l'implacable baron fut obligé de se retirer. Dans la suite, la ville a, plusieurs fois encore, dû son salut à ces mêmes remparts.

Plusieurs monumens antiques du moyen âge et modernes, attestent que Carpentras fut toujours une ville de quelque importance. Elle possède un arc-de-triomphe romain; plusieurs fragmens de mosaïque d'un beau travail; une porte en ogive et une tour du château des anciens comtes de Toulouse; un clocher et une porte latérale de l'ancienne chapelle dédiée à St.-Siffrein; l'église actuelle, d'un vaisseau admirable; un aqueduc à proportions hardies; un palais des évêques qui fut habité par le pape Clément V; l'Hôtel-Dieu, magnifique présent de l'évêque dom Malachie d'Inguimbert; enfin, une bibliothèque publique des plus riches de France en éditions rares, en manuscrits précieux et en médailles anciennes.

Notre but est de ne nous occuper ici que de l'arc antique. Toutefois, nous déclarer que, dans ce

Digitized by Google

qui précède comme dans ce qu'on va lire, nous nous sommes aidés des renseignemens certains, puisés dans les auteurs qui ont traité la matière.

DESCRIPTION DE L'ARC.

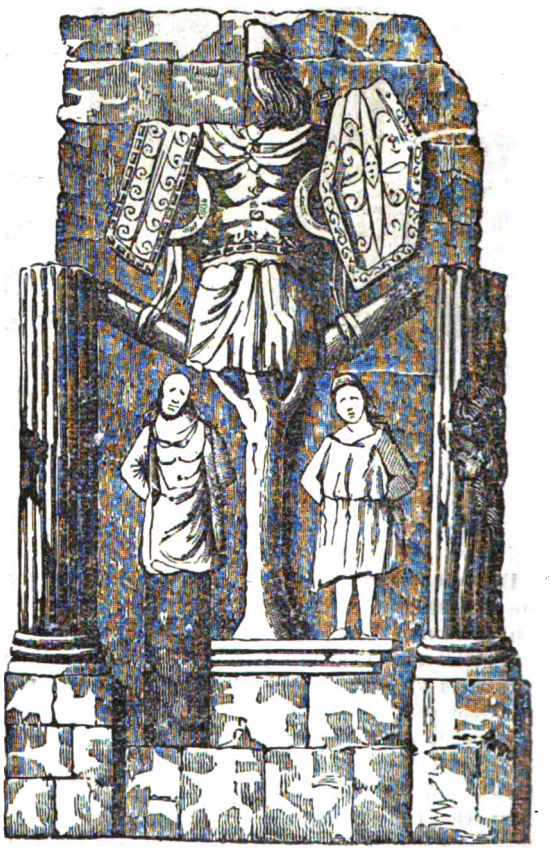
Après avoir été endommagé par les Barbares, qui, plus d'une fois, saccagèrent la ville, et encore par les hordes indisciplinées qui eurent Crocus pour chef, cet arc fut enclavé dans les maçonneries d'une ancienne église, et ensuite dans celles du palais des évêques. Quelques auteurs font peser sur le cardinal Bichi, qui fit construire le palais, l'odieux de cet enclavement qu'ils qualifient d'acte de vandalisme. D'autres en accusent ses prédécesseurs. Sans trop chercher à faire de ceci une question de personnalité contre tel ou tel représentant du saint-siège à Carpentras, contentons-nous de dire qu'il est vraiment déplorable qu'à une époque si rapprochée de la nôtre, on rencontrât dans les classes les plus élevées de la société assez peu d'instruction pour enfouir dans des platras un des beaux ouvrages qui nous restent des temps antiques.

Une fois compris dans les constructions de l'évêché, ce monument fut destiné à divers usages : d'abord, on en fit une cuisine, en ouvrant une porte de communication qui emporta une partie du corps de l'un des captifs en bas-relief de la face ouest. Un four à cuire les pâtés de Monseigneur fut pratiqué dans l'épaisseur même de l'édifice. Plus tard, il fut distrait du palais épiscopal pour faire partie d'un bâtiment affecté au service des prisons départementales. Un employé de ces prisons avait son lit dans l'intérieur de l'arc transformé en alcove.

Enfin, graces aux travaux exécutés par ordre du gouvernement, ce précieux édifice est entièrement isolé, et chacun a pu le reconnaître dans ses quatre pans. Le poète est venu chercher des inspirations à l'ombre de sa masse imposante par sa structure et ses vingt siècles. L'homme religieux et le philosophe y ont vu le néant des grandeurs de ce monde; et les savans sont accourus, nombreux, le consulter sur les temps passés.

Quoique construit, suivant toutes les apparences, à l'endroit le plus élevé de la ville, il faut aujourd'hui descendre quelques marches pour arriver à son rez-de-chaussée. Tous les monumens d'une haute antiquité présentent le même enfoncement au-dessous du niveau actuel du terrain. Partout où ces constructions n'ont pas été élevées par des rochers à découvert (comme, par exemple, la porte qui nous reste des arènes de Vaison), on trouve leurs ossemens enterrés; ceci n'est pas difficile à expliquer, si l'on considère qu'une ville a dû être détruite bien des fois avant d'arriver jusqu'à nous, et que ce fut toujours sur des monceaux de décombres que s'élevèrent les nouvelles demeures des malheureux habitans.

Cet arc-de-triomphe n'a qu'une seule arcade. Son plan est un rectangle de dix mètres de longueur, et de trois mètres de largeur. Sa hauteur ne peut être précisément connue, l'attique et le couronnement ayant été depuis long-temps détruits. Il est d'ordre composite. A sa façade méridionnale est une voûte assez élevée, dont l'archivolte extérieur appuie sur des pilastres cannelés et des impostes d'un travail assez estimé. Aux quatre angles extérieurs se trouvent des colonnes très saillantes et couronnées de leur entablement : ces colonnes sont cannelées et rudentées. Leur base s'élève jusqu'à moitié des pilastres et repose sur un soubassement lisse. Au reste, toutes les sculptures sont d'une saillie très, prononcée et semblables par leur style et leur composition, à celles des arcs d'orange et de Cavaillon, qui sont situés à peu de distance. Tout annonce qu'ils ont été élevés à la même époque.

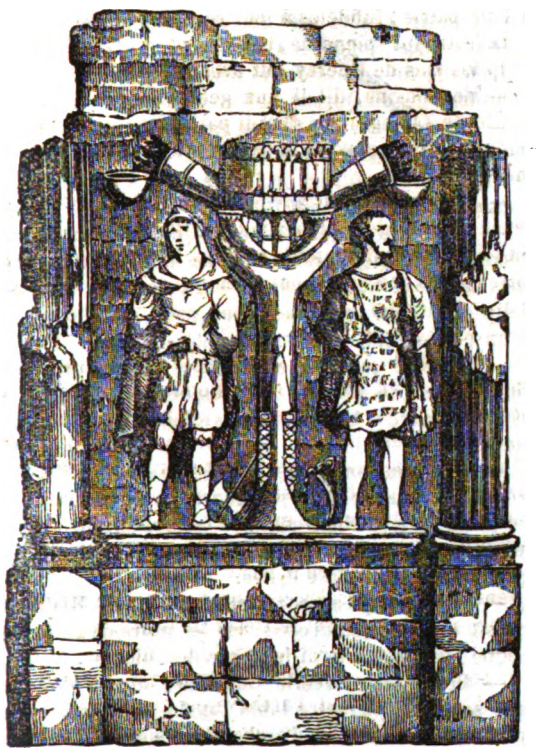


CÔTÉ ORIENTAL.

La face orientale est, sans contredit, la mieux conservée. Elle est ornée, entre les colonnes qui se trouvent à chacun des angles, d'un grand trophée en bas-relief, représentant un tronc d'arbre chargé des dépouilles des vaincus : des flèches, des javelots, des épées, une hache, un poignard. Deux captifs enchaînés, les mains liées derrière le dos, sont,

Digitized by Google

l'un à droite, l'autre à gauche de ce tronc. Le premier est jeune et sans barbe; il est couvert d'une tunique qui descend à peine aux genoux, serrée par une ceinture. Un riche manteau boutonné sur sa poitrine lui couvre les épaules, et descend un peu plus bas que sa tunique. Sa tête est couverte d'un bonnet qui approche de la forme phrygiène. Des courroies croisées serrent ses bras et ses jambes. Sa tête inclinée lui donne la position d'un vaincu qui pleure son indépendance et les malheurs de sa patrie. Le second, au contraire, est dans la vigueur de l'âge; il détourne la tête pour n'être pas le témoin impuissant des lamentations de son compagnon dont il méprise la faiblesse. Son corps, noblement relevé, annonce un homme courageux qui conserve sa fierté, même dans



CÔTÉ OCCIDENTAL.

les plus grandes infortunes. Il porte la barbe courte et retroussée; il est simplement couvert d'une peau à long poils, en forme de tunique sans manche. Ses bras et ses jambes sont nus.

Le trophée de la face occidentale a le même motif que le précédent : encore un tronc d'arbre chargé des armures ennemies, des vaincus couverts de chaînes. Au faîte du trophée est un casque de forme ronde, d'où sortent de longs cheveux; en dessous est une cote d'armes entourée d'une large ceinture; un manteau vient se nouer sur le devant de cette cote d'armes. De chaquee côté apparaissent des boucliers décorés de quelques ornemens : les uns sont hexagones, les autres ronds. Ceux-ci ne s'aperçoivent qu'à moitié. A ces boucliers sont suspendus par des liens deux faisceaux de javelots ou de dards. Viennent ensuite les deux captifs, les mains liées derrière le dos, comme les précédens, et couverts d'une espèce de tunique nouée sur les épaules, qui leur descend plus bas que les genoux. Les jambes de l'un sont dégradées, celles de l'autre ont tout-à-fait disparu par l'ouverture de la porte dont nous avons déja parlé, pratiquée pour arriver à la cuisine de l'évêché. Ici, l'artiste a mis les deux figures en regard : à droite, c'est un vieillard à longue chevelure; à gauche, un jeune homme imberbe. Ainsi que le premier des captifs qui se trouve sur la face orientale, tous deux sont dans une position de corps humble, qui fait naître ce sentiment de pitié que l'on éprouve en présence de tous les êtres malheureux. Ce trophée est terminé par une espèce de trompe d'éléphant que quelques auteurs ont pris pour une queue d'animal.

Tel est dans ses différentes parties, cet arc-de-triomphe, témoin de toutes les époques glorieuses où le nom romain retentit dans ces contrées. Il nous resterait maintenant à dire en l'honneur de quel vaillant capitaine il fut élevé; mais, malgré toutes les recherches laborieuses de nos archéologues les plus distingés, et les opinions diverses qui ont été mises au jour pour l'attribuer, soit à un général de la république ou du consulat, soit à un lieutenant des empereurs, on reste malheureusement convaincu qu'on n'a pas encore été d'accord sur le nom du chef à qui Rome éleva ce trophée.

Léon Morel.

CHRONIQUES LIMOUSINES.

MORT DE RICHARD-CŒUR-DE-LION.

I.

UN BIVOUAC DE BRABANÇONS.

Richard-cœur-de-Lion, après avoir rempli l'Orient du bruit de ses exploits presque fabuleux, voyant que la brillante armée des croisés était décimée chaque jour par les combats et les épidémies, tourna ses regards vers l'Europe. Des pélerins, venus d'Occident, lui annoncèrent que son frère Jean-sans-Terre, et Philippe-Auguste s'efforçaient de détruire sa puis-

Digitized by Google

sance ; il se détermina, dès cet instant, à signer avec Salah-Eddin une trêve de trois ans trois mois et trois jours. A son retour, il débarqua seul sur les côtes de l'Adriatique, et devint prisonnier de Léopold d'Autriche, qui eut la lâcheté de le livrer à l'empereur Henri VI. Pendant long-temps on ignora le sort du monarque aventurier. Jean-sans-Terre fesait courir le bruit qu'il avait été assassiné par des brigands.

Personne n'ignore la poétique histoire du troubadour Blondel, qui parcourut les villes et visita les châteaux d'Allemagne jusqu'à ce qu'il eût découvert la retraite de son cher maître. Les Anglais, en apprenant la captivité de l'intrépide Richard, manifestèrent une vive douleur, et la reine Alianor n'eut pas de peine à ramasser de grandes sommes pour la rançon du captif. Mais Henri VI qui n'ignorait pas qu'il avait tout à craindre de Richard, hésita long-temps, et ne lui rendit la liberté qu'après avoir reçu cent mille marcs d'argent. Philippe de France et Jean-sans-Terre avaient pressé l'empereur de retenir son prisonnier ; mais Henri, craignant d'exciter l'indignation des membres de la diète, leur écrivit : « mes beaux cousins, » tenez-vous sur vos gardes ; le diable est déchaîné, » je n'ai pu faire autrement. »

Richard, de retour dans ses états, après quatorze mois d'une dure captivité, fut accueilli avec enthousiasme par ses sujets qui avaient oublié son avarice et sa cruauté, et ne parlaient que de ses malheurs et de sa vaillance chevaleresque ; il avait à se venger de Philippe et de son frère. Jean-sans-Terre obtint grâce et merci pour sa félonie, en présentant à Richard les têtes sanglantes de trois cents gendarmes français qu'il fit décapiter à Evreux. Philippe-Auguste se tenait sur ses gardes ; il savait que les hostilités ne tarderaient pas à commencer.

En effet, Richard tourna ses armes contre les Aquitains toujours rebelles aux tyrans d'outre-mer, et les deux rois se rencontrèrent près de Niort. La défection des *Champenois* qui refusèrent de combattre, effraya tellement Philippe qu'il consentit à signer une trêve de dix ans, qui ne dura pas dix semaines. La guerre recommença avec un égal acharnement de part et d'autre, sans aucune bataille décisive, jusqu'en l'année 1199.

« Sur ces entrefaites, raconte la chronique, Guio- » mar, vicomte de Limoges, ayant trouvé *dans sa* » *terre* un trésor en or et en argent, envoya une » bonne part de la trouvaille à son seigneur le roi » Richard d'Angleterre ; mais le roi la refusa, disant » qu'il devait avoir tout le trésor d'après son droit » de souveraineté : ce dont ledit vicomte ne tomba » nullement d'accord.

« Le roi vint donc avec une grande armée en » Limousin ; et, sans se soucier du saint temps de » carême, mit le siége devant le château de Châlus, » où il pensait que le trésor avait été caché. »

Richard avait pris à sa solde une multitude de Brabançons, brigands enrégimentés qui dévastèrent la France pendant un demi-siècle : les aventuriers avaient pour chef un fameux routier nommé Mercader ou Mercadès, homme renommé dans les pays d'Outre-Loire pour sa cruauté et ses faits-d'armes. A la tête de ses Brabançons, Mercadès arriva des premiers sous les murs du château de Châlus. Ce chef de pillards s'était persuadé qu'une petite forteresse ne résisterait pas aux attaques de ses bandes, et il espérait s'emparer du trésor avant l'arrivée du roi Richard. Mais la garnison de Châlus, commandée par les plus intrépides gentilshommes du Limousin, défia pendant plusieurs jours les efforts réunis des Brabançons et des routiers ; le roi arriva sur ces entrefaites, et ordonna qu'on pressât le siége.

Le soir, la tente royale, éclairée par des flambeaux d'or et d'argent, reçut les principaux chefs de l'armée anglaise. Le seul Mercadès n'y fut point admis ; un chef d'aventuriers méritait-il l'insigne honneur de s'asseoir à table avec des gentilshommes traîtres à leur patrie, infidèles à leur roi !...

Le festin fut splendide, et Richard qui aimait beaucoup les vins de Quercy but avec excès.

— Mes cousins, dit-il aux gentilshommes, le vicomte de Limoges ne s'est-il pas rendu coupable de félonie en me refusant le trésor qu'il a trouvé dans mes domaines ?

— Je ne sais ce qui adviendra de ceci, gentil sire, répondit Gauthier, archevêque de Rouen ; nous sommes dans le saint temps de carême, et mieux vaudrait faire pénitence que guerroyer pour nous emparer d'un petit castel.

— J'ai juré qu'il ne resterait pas pierre sur pierre du château de Châlus, monseigneur de Rouen ; et par le léopard d'Angleterre, je viendrai à bout de mon dessein.

— Dieu vous entende, gentil sire, ajouta l'archevêque de Rouen ; mais je vous assure que l'issue de ce siége sera malheureuse : la colère céleste s'appesantira sur cette armée qui n'observe pas l'abstinence prescrite par la sainte église.

— Que celui qui a peur parte demain, dit Richard ; quant à moi, je serai occis sous les murs de cette bicoque, ou j'emporterai le trésor de Guiomar.

— Gentil sire, s'écria Gauthier, aucun de ceux qui sont assis à votre table royale n'a tremblé devant vos ennemis, et l'archevêque de Rouen porte aussi bien un casque de fer que sa mitre épiscopale.

— Vous êtes un intrépide chevalier, mon cousin, répondit Richard, en radoucissant sa voix : vous ne mourrez pas à l'autel, mais sur un champ de bataille ; et si jamais le pape vous réclame à nos ennemis, ils pourront lui envoyer votre haubert ensanglanté, avec les paroles de l'Écriture. — Très saint père reconnaissez-vous votre fils ?

— Vous voulez rappeler l'histoire de l'évêque de Beauvais ; le pauvre Guillaume fut retenu par vous prisonnier, parce qu'il avait combattu en brave homme d'armes. Je vous répète, gentil sire, que Dieu vous punira d'avoir maltraité les évêques, et surtout de faire la guerre en temps de carême.

— Mes cousins, dit Richard en se tournant vers

Digitized by Google

les gentilshommes, que pensez-vous de messire Gauthier ? il devient sermoneur...

— L'archevêque de Rouen mange et boit bien à table, prêche bien à l'église, et frappe d'estoc et de taille quant il est aux prises avec les Acquitains et les Languedociens, dit Berthol de Saint-Jean-d'Angeli.

— Le jeune *poursuivant d'armes* dit vrai, s'écria Richard; Gauthier est la fine fleur de la chevalerie normande; mes cousins, buvons tous à l'archevêque de Rouen.

Les coupes furent vidées tant de fois, que le roi et les gentilshommes de la suite de Richard, se prirent tous à chanter, à rire et à parler : les uns d'amour, de prouesses; les autres, des vins du Midi et du trésor de Guiomar.

Pendant que les nobles convives de la table royale se livraient aux transports de leur bruyante hilarité, Mercadès et ses Brabancons se donnaient aussi les plaisirs de l'orgie à l'extrémité du camp. Des guerriers à face hideuse, aux vêtemens sales et déguenillés, couchés sur des peaux de bœufs, vidaient des tonneaux de vin ravis aux gentilshommes limousins dont ils avaient pillé les châteaux. Les viandes les plus grossières, à moitié rôties sur des charbons ardens, suffisaient à peine pour assouvir la gloutonnerie des féroces aventuriers. On eut dit à les voir une tribu de sauvages du Nord.

— Mes louveteaux, s'écria Mercadès, en dépeçant avec son épée une épaule de mouton qui saignait encore sous le tranchant de l'acier, il m'est avis que vous dévorez comme goinfres et ogres; si nous séjournons long-temps dans le Limousin, le pays n'aura pas assez de bœufs pour nos festins de chaque jour.

—Vous savez, maître, que les *Brabançons* ne font pas souvent de bons repas, dit un vieux routier à barbe grise : je jure, par les cornes de Satan et les pattes de Belzebuth, que de ma vie je n'ai ripaillé comme aujourd'hui.

Bien dit et bien pensé, mon vieux sanglier, répondit Mercadès. Vous ne vous plaindrez jamais de m'avoir élu pour votre chef.

— Gloire à Mercadès! s'écrièrent les routiers en agitant leurs piques. Le vieux corbeau nous conduit toujours là où il y a bonne proie.

— Oui, mes enfans, et je vous promets une bonne part du trésor du vicomte de Limoges.

— Et le roi Richard... dit Champert le boiteux..

— Le roi Richard a-t-il besoin de ce trésor ? quand nous nous serons rendus maîtres du château de Châlus, il nous conduira en Guienne et en Languedoc.

— Si le roi Philippe ne nous arrête en chemin, cria un capitaine *brabançon*.

— Le léopard d'Angleterre a déja effacé, avec ses griffes, les fleurs de lys du blason du roi de France, répondit Mercadès.

— Philippe est un preux chevalier, dit un jeune routier, en défonçant un tonneau pour s'assurer s'il ne restait plus une seule goutte de vin. Je me souviens du jour où il tomba dans une embuscade avec cinq cents chevaliers. Nous étions quarante mille : il ne recula pas, et dit au sire de Montmorency:

— « Cousin, si nous sommes entourés, voici une » clef pour sortir de cette enceinte de fer. » Il montrait son épée à ses compagnons. Il tomba, du pont de Gisors, dans la rivière...

— Où il but copieusement, dit Mercadès en riant aux éclats.

— Oui, maître, mais le héros français se sauva par son courage.

— Quel est le nom du traître qui ose vanter, sous la tente de Mercadès, les exploits de Philippe de France ?

— Jéhan Pachu, autrefois manouvrier de la cité de Paris, et aujourd'hui Brabançon au service de Richard d'Angleterre.

— Et tu n'es pas dévoué corps et ame à notre glorieux monarque ?

— Le roi, au cœur de lion, est avare et cruel, maître, répondit le Brabançon; il nous traîne après lui comme goujats et valetaille : aussi, depuis longtemps, je me repens d'avoir abandonné la bannière de Philippe de France.

— Traître et félon, cria Mercadès en bondissant comme un tigre.. Tu as médit de Richard! ta langue sera brûlée avec un fer rouge.

— Je maudis le roi au cœur de lion, et je brave Mercadès, s'écria le Brabançon déja plongé dans l'ivresse la plus profonde.

— Tu vas mourir traître!

Mercadès prononça ces paroles d'une voix tonnante; il se précipita sur le Brabançon, et lui fendit la tête d'un coup de sa hache d'armes.

La cervelle et le sang rejaillirent sur tous les convives, qui restèrent d'abord muets d'étonnement.

— Ainsi périsse tout ennemi de Richard, dit Mercadès en jetant sur les routiers un regard menaçant.

Le cadavre du malheureux Jéhan palpitait encore, lorsque les sons d'une vielle se firent entendre hors de la tente.

— Un troubadour, un troubadour! s'écrièrent les Brabançons.

— C'est sans doute maître Blondel qui vient chanter ses *sirventes*, dit Mercadès : je vous jure que je lui donnerai à boire dans ma coupe, parce qu'il est l'ami de Richard.

— Grand renom en guerre et beaux exploits en amour, à messeigneurs les Brabançons, s'écria le trouvère en entrant dans la tente.

— Blondel, maître Blondel! répétèrent les routiers.

— Qui vous amène ici, seigneur Blondel, dit Mercadès.

— Je voulais serrer la *dextre* du chef des Brabançons, le plus fidèle des amis de Richard mon maître, répondit Blondel. J'ai trouvé, dans le camp, un troubadour de la Langue d'Oc qui est venu en Limousin pour voir le roi au cœur de lion et l'intrépide Mercadès.

— Bien vous en adviendra, mon maître, ajouta le chef brabançon, en serrant la main droite du troubadour. De quel pays venez-vous ?

Digitized by Google

— De Tolose, seigneur.

— Que disent les peuples de la Langue d'Oc?

— Ils chantent les refrains de Bertrand de Born.

« Français et Bourguignons, disent-ils, ont échangé « honneur contre paresse et couardise. Les chevaliers quittent l'épée pour filer la quenouille des » femmes..... Le roi Philippe veut bien la guerre » avant que d'être armé; mais sitôt qu'il a les armes, » il n'a plus de courage.

» Réveillez-vous, Aquitains et Provenceaux! Repoussez le léopard d'Angleterre qui veut envahir » notre patrie; allez tous à Saint-Denis, prenez la » rayonnante oriflamme; aiguisez vos épées, montez » sur vos palefrois pour chasser l'étranger; car les » Normands, les Angevains et les Saintongeois n'o- » sent plus crier : France! France! »

Un murmure désaprobateur interrompit le troubadour; plusieurs routiers portèrent même les mains à leurs épées, dans un premier transport de colère.

— Si jamais je fais prisonnier ce damné de Bertrand de Born, dit Mercadès, je lui arracherai la langue avec des tenailles brûlantes.

— Bertrand de Born est troubadour, et sa personne, sacrée, répliqua le ménestrel inconnu.

— Quand on ne veut pas entendre criailler les cigales, on les écrase sous les pieds, dit Mercadès. Ah! maître Blondel, vous seul êtes le roi des trouvères; vous seul avez chanté la gloire et les malheurs du roi au cœur de-lion. Racontez-nous vos voyages en Allemagne.

— Oui, messeigneurs, répondit Blondel; oyez donc cette piteuse histoire :

« Dolent et confus d'avoir perdu Richard, mon maître, je parcourus d'abord les villes et villages sans pouvoir découvrir sa prison. J'étais sur le point de retourner en Angleterre, lorsque je rencontrai un pélerin qui me dit, qu'on parlait beaucoup d'un noble captif que l'empereur Henri VI tenait renfermé dans un vieux castel de la Souabe. J'arrivai cinq jours après sous les murailles du vieux manoir: je chantai la romance favorite de Richard; mon maître me répondit, et, content de faire connaître à l'Europe, l'ignoble cachot où gémissait le roi au cœur de lion, je demandai justice. Les princes d'Allemagne entendirent ma voix; bientôt Richard fut rendu à la liberté; je l'accompagnai en Angleterre, et de ma vie je ne le quitterai. »

Les deux troubadours chantèrent et *devisèrent* tour-à-tour jusqu'à ce que routiers et Brabançons s'endormirent du sommeil de l'ivresse. Alors ils sortirent tous deux de la tente de Mercadès; Blondel se dirigea vers la tente du roi Richard, et le Languedocien erra long-temps à l'aventure dans les sinuosités du camp. Arrivé au pied du manoir de Châlus, il s'assit sur une pierre, et sonna par trois fois de la trompette. On ne répondit pas : il était sur le point de renouveler le même signal, lorsqu'il sentit une main qui l'étreignait fortement.

— Que fais-tu ici, maître en l'art de chanter et de bien dire? dit Mercadès en prenant place à côté du troubadour.

— Je regarde la position de ce vieux manoir...

— Qui sera demain au pouvoir de Richard d'Angleterre.

— Dieu vous exauce! seigneur Mercadès, répondit le troubadour, qui ne put s'empêcher de tressaillir en entendant le son du clairon derrière les murailles du château.... Je crois pourtant, ajouta-t-il, qu'il ne sera pas facile de chasser les vautours de leur nid.

Mercadès ne répondit pas; il ne s'était traîné jusque-là que par instinct, et dans quelques momens, il fut profondément endormi.

— Grand Dieu! soyez-moi en aide, dit le troubadour.

Il lia les deux bras de Mercadès avec sa ceinture de cuir, le bâillonna pour l'empêcher de crier; il lui brûla la barbe avec un tison enflammé qu'il alla quérir dans une tente voisine. Mercadès, réveillé en sursaut par la douleur qu'il éprouvait, se débattit en vain pour rompre ses liens.

— Mercadès, lui dit le troubadour, cours à la tente de Richard, et dis-lui que Bertrand de Born, après avoir visité son camp, est entré dans le manoir de Châlus.

Pour la troisième fois, il sonna de la trompette; une des portes du château s'ouvrit, et la garnison de Châlus compta un héros de plus.

Mercadès, furieux et se croyant ensorcelé par le diable, se traîna péniblement jusqu'à la tente royale. En le voyant entrer, les gentilshommes se prirent tous à rire aux éclats. Richard ordonna de le délier promptement, et le questionna sur sa mésaventure.

— Qui t'a réduit en si piteux état? lui dit-il en le regardant attentivement.

— Satanas en personne, gentil sire, répondit le Brabançon.

— Il t'a arraché la barbe, poil par poil, comme à un manant.

— Ayez compassion de moi, gentil sire. Je dormais à l'extrémité du camp; tout-à-coup je me suis réveillé en poussant de grands cris; je sentis un fer rouge passer devant ma face : arrière, Satan, me suis-je écrié en m'efforçant de faire le signe de la croix; mes mains étaient liées. Je ne suis pas Satan, m'a-t-il été répondu, mais Bertrand de Born; cours annoncer cette nouvelle au roi ton maître.

— Bertrand de Born! s'écria Richard; trois cents schellings à celui qui me le livrera mort ou vif.

Routiers et gentilshommes parcoururent tout le camp: vaines poursuites!.. Le guerrier troubadour était déjà dans le *Castel*.

II.

DEMOISELLE ET ARCHER.

Le vicomte Guiomar, certain qu'il aurait bientôt sur ses bras la puissante armée de Richard-cœur-de-Lion, confia la garde du château de Châlus au sire de Magnac-Laval. Avant de sortir de la forteresse

Digitized by Google

LE ROI RICHARD ET SES CHEVALIERS AU SIÉGE DE CHALUS.

pour faire un appel à la noblesse du Limousin; il dit au jeune Laval :

— Mon cousin, je sais que vous êtes le modèle des gentilshommes limousins ; vous avez toujours détesté le joug de l'étranger ; votre blason est sans tache. C'est à vous que je confie la plus importante de mes places de guerre. Promettez-moi, avec serment, que vous ne la livrerez jamais à Richard d'Angleterre.

— Je le jure, seigneur, répondit Magnac-Laval en levant vers le ciel la lame de son épée.

— Les loups d'outre-mer viendront en grand nombre, mon cousin ; mais ne vous laissez pas effrayer. Dieu aidant, et avec le secours de mes vassaux, je les forcerai à revenir sur leurs pas, sans gloire et sans argent. Richard est un tyran *avaricieux* ; je lui ai envoyé la moitié de mon trésor ; il veut tout, il n'aura plus rien.

— Partez, seigneur, et si, avant trois jours, je vois votre bannière flotter dans les plaines de Châlus, le roi Richard n'aura pas beau jeu.

Pendant qu'ils s'entretenaient ainsi, une jeune fille, blanche comme le lys, belle comme un ange, apparut derrière les créneaux. Elle aperçut le vicomte, se précipita vers lui et se jeta dans ses bras en pleurant.

— Tu es bien triste, Blanchette, lui dit Guiomar en l'embrassant avec tendresse.

— Oui, seigneur ; depuis hier, je n'ai pas vu mon archer.

— Bertrand de Gourdon n'est pas dans la citadelle? dit Guiomar.

— Non, seigneur, répondit le sire de Magnac-Laval : hier matin, il est sorti pour aller à la découverte de l'armée ennemie. Il sera de retour ce soir.

— Ce soir, dit Blanchette en essuyant ses larmes...

Elle s'arracha des bras du vicomte de Limoges, et disparut derrière une des tours.

Quelle est cette jeune demoiselle? dit Magnac-Laval ; car, à son air noble et fier, j'ai reconnu qu'elle est fille de gentilhomme.

— Vous ne vous trompez pas, cousin, répondit le vicomte qui se sentait profondément ému... Blanchette eut pour père un preux chevalier, mort glorieusement en combattant pour son pays. Je l'ai adoptée ; je vous

Digitized by Google

la confie comme un dépôt précieux. Veillez sur elle, et protégez-la.

— Elle aime un jeune archer qui a nom Bertrand de Gourdon.

— Le fils d'un des plus fiers gentilshommes du Quercy, traîtreusement assassiné par Richard. Comptez sur la valeur de l'intrépide archer; quand nous aurons chassé les Brabançons du Limousin, nous le marierons avec Blanchette.

— Et nous l'armerons chevalier.

— S'il le mérite par ses faits d'armes, répliqua Guiomar.

Quand la nuit fut venue, le vicomte de Limoges partit accompagné de cinquante gentilshommes et des trois cents hommes d'armes. Il se dirigea vers le Bas-Limousin, pour y fomenter l'insurrection qui s'y était manifestée contre Richard. Il n'était qu'à quelques lieues de Châlus, lorsque Bertrand de Gourdon rentra dans le castel, et annonça que les Brabançons arrivaient à marche forcée, conduits par le routier Mercadès.

— J'ai vu les bandes de Richard mettre tout à feu et à sang dans nos campagnes, s'écria le jeune archer. Demain les voleurs seront aux pieds de ces murailles.

— Sont-ils bien nombreux? dit le sire de Magnac-Laval.

— Plus nombreux, seigneur, que les corbeaux que le froid chasse de l'Auvergne au commencement de l'hiver. Si Dieu ne nous protége, nous serons tous occis dans ce castel.

— Mon archer! mon archer! s'écria Blanchette qui était accourue pour connaître la cause de ce rassemblement de gentilshommes et d'hommes d'armes.

— Blanchette! s'écria à son tour Bertrand de Gourdon en tendant les bras à la jeune fille.

— J'ai prié Dieu pour toi, disait Blanchette.

— J'ai toujours porté à mon cou l'image de la Vierge que tu m'as donnée, répliquait Bertrand.

— Tu n'es pas blessé, mon archer?

— Non, mon ange; les saints, à ta prière, ont détourné de moi les traits des ennemis.

Les sires de Magnac-Laval, d'Eymoutiers, de Saint-Léonard de la Rochechouart contemplaient cette scène avec attendrissement. Plusieurs hommes d'armes qui avaient servi long-temps dans les bandes de l'intrépide Bertrand de Born, s'écrièrent qu'il fallait marier l'archer avec la demoiselle.

— Temps de guerre n'est pas propice aux fêtes d'hyménée, dit le sire de Magnac-Laval; mais, aussitôt que nous aurons chassé du Limousin les Brabançons et les soudards d'Angleterre, le vicomte de Limoges donnera à Gourdon Blanchette pour épouse, si dans les combats et sorties il gagne ses éperons de chevalier.

— Je me ferai bonne renommée par exploits et vaillantise, s'écria le jeune archer en portant à ses lèvres les jolies mains de Blanchette. Gloire et amour pour les Aquitains, ivrognerie et *couardise* pour les loups d'outre-mer.

Le rapport de Bertrand de Gourdon n'était que trop fidèle. Avant le coucher du soleil, les plaines de Châlus furent envahies par les routiers et les Brabançons, et un héraut d'armes, envoyé par Mercadès, s'approcha des murailles et sonna de la trompette; Magnac-Laval lui cria:

— Que veux-tu, mécréant? arrière, fils du diable, ou tu seras occis sur place.

— Fils du diable ou de Jésus-Christ, que m'importe? répondit le Brabançon. Je suis un héraut d'armes, et, *de par* les droits de la guerre, ma personne est inviolable.

— Parle donc, cria Magnac-Laval.

— Seigneur châtelain, Mercadès, mon maître, m'a envoyé *de vers* vous pour vous sommer de vous rendre. Il vous accorde la vie sauve, et vous pourrez chercher un asile partout où vous voudrez, pourvu que ce ne soit pas dans les domaines de Richard d'Angleterre. Si vous attendez l'arrivée de l'armée royale, il n'y aura plus pour vous, ni salut, ni merci.

— Vas dire à ton maître que si, demain, il n'est pas à quatre lieues de Châlus, mal lui en adviendra.

— Seigneur châtelain, cria le héraut d'armes, on ne chasse pas les Brabançons comme lièvres et *oisillons*; préparez vos armes, car le combat sera terrible.

— Voulez-vous que je tue ce fils de Satan? dit Bertrand de Gourdon, qui avait déja tendu son arc.

— Point ne ferez, jeune archer, répondit Magnac-Laval; mais, si vous êtes assez adroit pour abattre l'aigrette rouge qui flotte sur la tête de ce manant, je vous donnerai une croix d'or pour Blanchette.

La flèche partit en sifflant; elle atteignit le casque du Brabançon, qui fut si effrayé qu'il regagna le camp à toute bride.

Le lendemain, les hostilités commencèrent; le roi Richard arriva avec son armée, et le sire de Laval résolut de faire une sortie pour surprendre l'ennemi à l'improviste. Bertrand de Gourdon fut chargé du commandement de cinquante archers, avec ordre de pénétrer jusqu'à la tente de Richard, si cela était impossible. Blanchette apprit bientôt la dangereuse mission de son amant; elle monta avec lui à la plus haute des tours du château, puis elle se jeta dans ses bras, et se prit à pleurer.

— Demain, lui dit-elle, tu iras au camp de Richard et tu seras occis par les Brabançons.

— Tu prieras la Vierge pour moi, ma Blanchette; la protection de la mère de Jésus est plus puissante que casque, cuissards et cuirasse.

— Oh! si tu m'aimes, Bertrand, tu ne sortiras pas du castel!

— Je resterais ici sans gloire, sans honneur! je reculerais comme un couard d'outre-Loire, pendant que mes frères d'armes iront chercher bonne renommée, et pour cela faire prouesses dans le camp de Richard, O ma Blanchette! pour être digne de ton amour, je dois chausser l'éperon d'or; une fille de gentilhomme limousin refuse toujours sa main à l'amoureux qui n'est pas chevalier.

— Vas, Bertrand, vas! s'écria Blanchette, Dieu qui sait combien je t'aime veillera sur tes jours!

— Ne crains rien, ma Blanchette; je reviendrai sain et sauf avec grand renom; les ennemis prendront

Digitized by Google

la fuite, et le vicomte Guiomar unira dans la cathédrale de Limoges la demoiselle et l'archer!..

Bertrand de Gourdon s'entretenait ainsi avec sa bien-aimée, lorsque Bertrand de Born entra dans le château de Châlus après avoir brûlé la barbe de Mercadès. Le bruit de l'arrivée du guerrier-troubadour se répandit en un instant dans le manoir. L'archer et Blanchette se rendirent à la grande salle où les gentilshommes étaient déja réunis.

Bertrand de Born dépouilla son costume de troubadour et apparut aux gentilshommes étonnés, revêtu d'une armure étincelante d'or.

— Je viens de la cité d'Uzerch, mes cousins, dit-il en s'asseyant dans un large fauteuil; j'ai vu le vicomte Guiomar qui m'a envoyé vers vous pour vous porter de ses nouvelles. Il a déja rassemblé sous sa bannière quinze cents gentilshommes. Luttons encore quelques jours, et le roi Richard, attaqué par devant et par derrière, tombera entre nos mains.

— Le roi Richard prisonnier! s'écria l'amant de Blanchette... Grand Dieu! je pourrai donc venger le sang de mon père et de mes frères!

— Quel est le nom de ce jeune archer? dit Bertrand de Born.

— Bertrand de Gourdon, répondit le sire d'Eymoutiers.

— Tu es le fils du malheureux vicomte de Gourdon, en Quercy? s'écria le troubadour en se tournant vers l'archer.

— Oui, mon maître.

— Le roi Richard fit égorger ton père....

— Et ordonna qu'on pendit mes deux frères aux créneaux du château de Mont-Valent.

— Les victimes du tyran demandent vengeance, ajouta Bertrand de Born en étreignant la main droite de Gourdon.

— Je garde toujours dans mon carquois une flèche pour percer le cœur de Richard.

— Bien, jeune homme, bien, que le Dieu de la France te protége!

— Je jure sur tous les saints du paradis, que le roi au cœur de lion ne sera occis par autre que par moi. Le vicomte Guiomar m'a promis la main de Blanchette!...

— Blanchette! s'écria Bertrand de Born... La fille d'un martyr! L'unique rejeton d'un gentilhomme tué à côté de Philippe de France, à la bataille de Niort! Oui, vous serez unis, mes enfans; Blanchette aura une riche dot, et si nous pouvons chasser les étrangers, Bertrand recouvrera sa vicomté de Gourdon. A demain, mes beaux cousins, ajouta le troubadour; la nuit est déja avancée, que les sentinelles veillent pendant que les chevaliers dormiront.

III.

L'INCENDIE.

L'arrivée de Bertrand de Born et les bonnes nouvelles qu'on reçut du vicomte de Limoges, ranimèrent le courage des défenseurs du château de Châlus. Pendant plusieurs jours, les chevaliers et les Brabançons de Richard multiplièrent inutilement leurs attaques. Le sire de Magnac-Laval et Bertrand de Born suffisaient à tout, et la sape ni le bélier n'avaient pas encore atteint les murailles du manoir. Le roi d'Angleterre irrité d'une résistance qu'il était bien loin de prévoir, ordonna à Mercadès de tenir les Brabançons et les routiers sous les armes.

Les assiégés reconnurent, au grand mouvement qui s'opérait dans le camp, que le lendemain l'attaque serait générale. Bertrand de Gourdon était de garde à la tour du nord; Blanchette voulut rester auprès de lui, et, pendant que l'archer se promenait sur la muraille, elle chantait de vieilles ballades limousines.

— Tu chantes, Blanchette, s'écria l'archer en s'appuyant sur sa hache d'armes, et ton père et le mien sont morts victimes de la cruauté de Richard!

— Je suis orpheline, répéta plusieurs fois Blanchette...

— Oui, ma bien-aimée; mais le vicomte de Limoges t'a servi de père jusqu'à ce jour, et désormais la fiancée de Bertrand de Gourdon aura dans son époux un soutien et un défenseur. Oh! si je pouvais venger ton père et le mien!

— Comment venir à bout d'un pareil dessein?

— As tu vu le roi Richard, Blanchette?

— J'ai été sa prisonnière.

— Le reconnaîtrais-tu?

— Il me semble le voir encore avec son œil farouche, sa barbe épaisse, son regard menaçant; je crois entendre le son rude et saccadé de sa parole royale. Bertrand, je reconnaîtrais le roi Richard parmi tous les chevaliers de la chrétienté.

— Demain, quand les ennemis s'avanceront pour donner l'assaut, tu me le montreras, et il sera bien loin, si la flèche que je lui réserve n'arrive pas jusqu'à son cœur.

— Tu le verras, Bertrand, répondit la jeune fille. Elle quitta tout-à-coup son fiancé, entra dans la chambre du sire de Magnac-Laval qu'elle trouva profondément endormi; elle prit une des clefs des portes du manoir et monta à la tour du nord, où elle se revêtit du costume d'une bohémienne que le vicomte de Guiomar avait condamnée au feu quelques jours avant son départ.

— La nuit est bien sombre, se dit-elle, on ne me verra pas. Elle parcourut de longs corridors dont elle connaissait les moindres détours, et arriva, sans être aperçue, jusqu'à une petite porte à laquelle aboutissait un souterrain. Elle hésita avant de se jeter dans l'abîme; mais l'amour qu'elle avait pour Bertrand, l'espoir que son père serait vengé, triomphèrent de ses craintes. Elle invoqua la Vierge, et franchit les premières marches d'un escalier tortueux. Après une heure de détours et de frayeur, elle sentit le vent du soir qui agitait sa chevelure.

— Je suis sauvée, s'écria-t-elle...

En effet, elle était hors du souterrain; elle aperçu

Digitized by Google

à deux cents pas derrière elle, les feux du camp ennemi.

— Ils sont là, s'écria-t-elle... Madame la Vierge, soyez-moi en aide!

Blanchette était déjà à la porte du camp, lorsqu'elle fut arrêtée par trois Brabançons placés en sentinelle. Les compagnons d'armes de Mercadès avaient enchaîné la jeune fille, et ils étaient sur le point de tirer au sort pour savoir à qui elle appartiendrait.

Le vigilant Mercadès qui faisait sa ronde de nuit, entendit les cris de ses soudards et s'approcha sans bruit de l'avant-poste. Dès qu'il aperçut Blanchette, il hâta le pas et cria aux trois Brabançons.

— Que faites-vous donc, mes louveteaux? par le Léopard d'Angleterre, je vous couperai la langue avec mon épée, si vous criaillez ainsi comme des corneilles quand il faut garder le plus profond silence.

— Nous avons pris cette fille de Bohème, répondit Pintacer; si je ne me trompe, elle a les joues rosettes, et le sort allait décider à qui de nous trois elle échoirait en partage.

— Avez-vous oublié que Mercadès est le chef suprême de tous les Brabançons et routiers? En ma qualité de suzerain, je réclame cette jeune fille.

— A tout seigneur, tout honneur, dit Pintacer. Emmenez la nonain; nous vous la cédons de grand cœur: ce n'est pas l'amour qui met souci au cœur d'un Brabançon; d'ailleurs nous nous dédommagerons dans la première maison qui sera livrée au pillage.

Mercadès appela Blanchette qui s'avança sans crainte vers le routier; la lune qui se dégagea au même instant d'un nuage sombre, lui permit d'admirer la haute taille, l'air noble et les yeux étincelans de l'ami de Richard.

— Bienheureuse est la nuit où il m'est donné de voir le plus intrépide guerrier qui ait jamais combattu sous la bannière du roi au cœur de lion. Tu es donc le célèbre Mercadès?

— Oui, ma jolie demoiselle, répondit le fier Brabançon qui ne put s'empêcher d'admirer la beauté de Blanchette.

— Je ne suis qu'une pauvre fille de Bohême, dit l'inconnue, et je suis venue de Toloséla grande pour parler au roi Richard et pour voir Mercadès.

— Suis-moi, sécria le Brabançon, et tu verras le roi Richard. Il est encore à table avec ses chevaliers, et il te *guerdonnera* richement si tu lui portes de bonnes nouvelles.

Blanchette prit un des bras de Mercadès, et parcourut le camp avec lui: elle compta en tremblant les tentes des chefs et les bivouacs des soudards.

— Les soldats de Richard dorment profondément, dit-elle à Mercadès.

— Ils dorment maintenant, jeune Blanchette; demain ils s'éveilleront armés de pied en cap. Le roi Richard veut que nous emportions d'assaut le château de Châlus.

— Ce vieux manoir... répondit Blanchette en se tournant vers le castel... Le roi au cœur de lion daigne donc s'arrêter devant cette misérable chaumière qui n'a pour défenseurs que des manans.

— La fleur de la noblesse du Limousin, dit Mercadès, les chevaliers félons seront cruellement punis, et ils périront tous de *male-mort*. Voici la tente royale, ajouta-t-il; reste à la porte, je cours avertir le roi Richard.

— Mercadès, Mercadès! crièrent les chevaliers d'Angleterre et de Normandie en voyant entrer le chef brabançon.

— Les sentinelles sont à leurs postes? dit Richard.

— Oui, gentil sire: savez-vous, messeignеurs, que j'ai trouvé à la porte du camp une jeune fille, belle comme la madone de Rouen!

— Où est-elle? s'écria Richard.

— A la porte de votre tente.

— Amène-la ici: je veux la voir.

— Gentil sire, c'est une fille de Bohême.

— Fille de Dieu ou du diable, que m'importe! Elle est jolie, c'est tout ce que demande un roi-chevalier.

— Je vais la *quérir*, messeignеurs, répondit Mercadès.

Au moment où Blanchette franchit le seuil de la tente royale, les chevaliers se levèrent de leurs sièges, et tous s'écrièrent:

— Qu'elle est belle! qu'elle est belle! honneur à Mercadès qui a su dénicher une si jolie colombe.

— Où est le roi Richard? dit Blanchette à Mercadès...

— Vois-tu ce noble guerrier dont le casque est surmonté d'une aigrette rouge?

Blanchette courut vers le roi, et se jeta à ses pieds.

— Je te demande merci, roi au cœur de lion, lui dit-elle; j'ai osé pénétrer dans ton camp; je n'ai pu résister au désir d'admirer face à face le plus grand monarque du monde chrétien. Je viens de la province de Languedoc; j'ai vu le comte Raymond à Tolose, le troubadour Bertrand de Born au Périgord; ils détestent ta puissance; mais je leur ai prédit que mal leur en adviendait.

— Tu es donc sorcière, fille de Bohême?

— Ma mère m'a enseigné le grand art de la divination, et de puissans seigneurs ont tremblé en écoutant mes paroles.

— Puisque tu sais lire dans l'avenir, dis-moi comment se terminera la guerre que j'ai déclarée à Philippe de France.

A ces mots, Blanchette feignit une tristesse profonde; elle pleura, et se jeta aux genoux de Richard.

— Roi au cœur de lion, lui dit-elle, les secrets que je tiens enfermés dans mon cœur sont terribles; je ne puis te les révéler.

— Parle, fille de Bohême; Richard ne croit guère aux prédictions des bohémiennes, ni à la bonne étoile de Philippe de France.

— Roi Richard, dit Blanchette, pourquoi es-tu venu dévaster les terres de Guiomar, vicomte de Limoges?

— Pour m'emparer d'un trésor qu'il n'a pas voulu livrer à son suzerain.

— Roi au cœur de lion, cette guerre est injuste et

Digitized by Google

ne tournera pas à bonne fin. Tu seras occis sous les murs du château de Châlus.

— Richard trouverait la mort au siége d'une chétive bicoque !.. Les flèches des gentilshommes limousins ne sont pas assez aigues pour percer ma cuirasse...

— Ne te souvient-il pas d'avoir fait mourir injustement trois gentilshommes du Quercy ?

— L'an dernier, je fis décapiter le vicomte de Gourdon qui m'avait refusé son tribut.

— Et ses deux fils, ajouta Blanchette...

— Ils furent pendus aux créneaux du château de Mont-Valent.

— Leur sang demande vengeance, roi Richard, et pour ce méfait tu seras *occis traîtreusement* par un archer.

— Mercadès, dit Richard, qu'on donne six *moutons d'argent* à cette jolie sorcière; qu'on la laisse libre dans le camp. Les Bohémiens sont fils du diable, et il est bon d'avoir des amis au ciel et en enfer.

— En ma qualité de prince de l'église, je demande que cette fille de Satan soit mise à mort; par ses maléfices et ses sortiléges, elle attirera le courroux céleste sur notre armée.

— Ne craignez rien, monseigneur de Rouen, répliqua Richard; il ne faut pas avoir peur du diable : avec votre étole et les reliques de saint Dunstan vous pouvez mettre en fuite trois légions d'esprits infernaux. D'ailleurs, le roi Richard est connu dans toute l'Europe pour sa courtoisie ; il fait la guerre aux hommes, et devise d'amour avec dames et nonadus.

Blanchette qui craignait que Richard ne cédât aux instances de l'archevêque de Rouen, se hâta de sortir de la tente, s'échappa des mains de Mercadès et disparut derrière les bivouacs des soudards de Normandie.

IV.

DERRIÈRE LE CRÉNEAU.

Au point du jour, les trompettes sonnèrent dans le camp du roi d'Angleterre. Mercadès avec ses Brabançons s'avança vers le château, en ordre de bataille. Aux premiers rayons du soleil, les gentilshommes limousins virent luire les cuirasses, les casques des chevaliers, les longues lances des Anglais et les piques des aventuriers normands. Le sire de Magnac-Laval, désespérant d'être secouru par le vicomte Guiomar, envoya cinq chevaliers de vers Richard pour capituler, s'il voulait laisser la vie sauve à la garnison de Châlus. Le monarque anglais accueillit les députés avec sa courtoisie ordinaire, mais il ne voulut consentir à aucune condition de paix.

« — Guiomar s'est conduit en félon; puisqu'on m'a » donné la peine de venir ici, je veux et prétends » vous faire pendre tous aux créneaux du château.

« Les chevaliers, dit un chroniqueur, rentrèrent » au manoir dolens et confus, et s'appêtèrent à la ré- » sistance. »

— Il faut vaincre ou mourir, s'écria le sire de la Rochechouart.

— Souvent le courage supplée au nombre, ajouta le jeune Aymoutier. Le roi Richard n'a pas écouté notre prière, et Dieu aura pitié de nous.

Vers neuf heures du matin, l'armée anglaise s'ébranla, et l'assaut commença de tous côtés. Les chevaliers limousins firent si bonne contenance, qu'à l'heure de midi, le roi Richard ordonna de suspendre l'attaque pour laisser le temps à ses soldats de prendre leur repas et de se reposer.

Bertrand de Gourdon avait combattu en héros: aucune de ses flèches n'avait manqué le but, et plusieurs hauts barons d'Angleterre ou de Normandie étaient grièvement blessés. Le sire de Magnac-Laval lui avait confié la défense de la tour du nord. Immobile à son poste, le jeune archer attendait derrière un créneau, persuadé que l'assaut ne tarderait pas à recommencer. Blanchette qui n'avait pas vu son fiancé depuis son retour du camp de Richard, lui apporta un morceau de pain noir et une grande coupe pleine de vin.

— Bois et mange, Bertrand, lui dit-elle, car le combat sera terrible.

— Oui, Blanchette; nos ennemis sont plus nombreux que les sauterelles des prés, et Richard a juré qu'il s'emparerait du château de Châlus.

— J'ai vu le roi d'Angleterre, dit Blanchette, et s'il s'approche des murailles, je le reconnaîtrai.

Pendant que Blanchette racontait à Bertrand ses aventures de la nuit, le roi Richard et Mercadès faisaient le tour de la forteresse pour reconnaître l'endroit le plus propre à donner l'assaut. Au détour de la muraille du nord, le monarque apparut accompagné seulement du chef des Brabançons, de Gauthier, archevêque de Rouen, et de trois chevaliers de la Touraine.

— Le roi Richard ! s'écria Blanchette.

— L'assassin de mon père et de mes frères, répondit Bertrand de Gourdon en jetant le morceau de pain noir qu'il n'avait pas encore achevé.

— Le vois-tu là-bas, au milieu de ses chevaliers ?

— Celui qui porte une cuirasse étincelante d'or ?

— Non, non; c'est l'archevêque de Rouen.

— Ils s'approchent des murailles, dit l'archer.

— Maintenant, vois-tu Richard avec son casque surmonté d'une aigrette rouge ?

— Je reconnais le léopard d'Angleterre, répondit Bertrand. Cachons-nous derrière ce créneau, et s'il vient à la portée du trait, je vengerai mon père.

Bertrand tendit son arc, et suivit de l'œil Richard dans tous les détours qu'il fesait pour reconnaître la place.

— Dieu des armées, s'écria-t-il, toi qui donnas au berger David assez de force pour terrasser le géant Goliath, dirige cette flèche dans son vol.

Le dard de l'arc retint tous les doigts de Bertrand de Gourdon qui chancela, tant il craignait de n'avoir pas atteint son ennemi.

— Le roi Richard est blessé; il tombe de son destrier; l'archevêque de Rouen le soutient dans ses bras ! s'écria Blanchette. Victoire ! Victoire !

Elle courut raconter à tous les gentilshommes de la garnison le fait d'armes de son fiancé. L'allégresse

Digitized by Google

fut générale, et quand un assiégé apercevait un de ses compagnons, il lui criait d'une tour à l'autre :

— Frère, réjouis-toi; le roi Richard est blessé à mort!!

V.

LE DERNIER ASSAUT.

Grande fut la tristesse des chevaliers et soudards d'Angleterre en apprenant la fatale mésaventure du roi au cœur de lion. Tous voulaient monter à l'assaut et brûlaient de tirer une cruelle vengeance des chevaliers limousins.

Richard, se sentant affaibli, demanda à Mercadès s'il n'y avait pas dans l'armée un *mire* assez habile pour extraire le fer de sa blessure.

— Gentil sire, dit Mercadès, je connais un *mire* de Normandie très expert en l'art de guérir les plaies les plus dangereuses.

— Qu'on l'amène à l'instant; je meurs! s'écria Richard qui avait dénoué sa ceinture pour arrêter le sang qui coulait en abondance.

— Cotte-de-Fer, dit Mercadès à un de ses Brabançons, cours dire à Gondebal que le roi Richard se meurt.

Le routier partit au galop de son destrier, et revint avec le *mire* normand.

— Qu'est-il advenu, mon maître, dit-il à Mercadès....

— Ne vois-tu pas Richard, notre gentil sire, couché au pied de cet arbre?

— Que messire Esculapus me soit en aide, s'écria Gondebal après avoir examiné la plaie du roi... Le *carreau* du manant est entré bien avant dans les chairs. Mais avec le secours de Dieu, je sauverai la vie au roi.

Il se mit à deux genoux; suça d'abord le sang qui coulait de la plaie qu'il lava avec une eau aromatisée; puis il se mit à l'œuvre.

— Malédiction du ciel! s'écria-t-il subitement. Le diable s'en est donc mêlé!! je n'ai arraché que le bois du *carreau*.

— Le fer reste encore, dit Richard. Recommence; tu es le plus maladroit de tous les *mires* d'Angleterre et de France.

Gondebal tremblait de tous ses membres; Mercadès le menaçait de le pourfendre en deux s'il ne soulageait pas le roi. Enfin, à force de tailler la chair, il en retira aussi le fer meurtrier.

— Vous êtes sauvé, gentil sire, s'écria-t-il.

— La volonté de Dieu soit faite! répliqua Richard. Qu'on amène mon destrier.

Le monarque chevaucha, non sans peine, jusqu'à sa tente, et jugeant son état désespéré, il dit à Mercadès:

— Intrépide Brabançon, mon fidèle compagnon d'armes, je vois que c'est fait de moi; va dire à mes soldats de presser l'assaut jusqu'à ce que le château de Châlus soit pris.

— Et les gentilshommes limousins?

— Qu'ils soient tous pendus aux créneaux. Epargnez seulement l'archer qui m'a blessé; je le réserve pour un plus grand supplice.

Mercadès n'eut pas de peine à faire partager à toute l'armée la fureur qui le transportait. Gentilshommes et soudards rivalisèrent d'intrépidité, et, avant le coucher du soleil, la bannière d'Angleterre flotta sur les tours de Châlus. Les héroïques défenseurs de l'indépendance limousine qui avaient survécu au combat, furent pendus aux créneaux du castel, et le roi Richard, couché à la porte de sa tente, pouvait compter les victimes immolées à sa vengeance. Le seul Bertrand de Gourdon, convaincu d'avoir blessé le roi, échappa à cette prescription générale.

— Jeune archer, puisque c'est toi qui as blessé mortellement Richard, notre gentil sire, tu ne seras pas pendu avec les frères d'armes.

— Que m'importe? répondit Bertrand de Gourdon, en regardant avec fierté le farouche Brabançon.

— Adieu pour toujours, Bertrand, cria le sire de Magnac-Laval que des soudards conduisaient au supplice.

— Que Jésus-Christ reçoive votre âme, répondit Bertrand. Savez-vous où est Blanchette?

— Elle est hors de danger, frère.

— Et Bertrand de Born?

— Il est parti pour porter au vicomte Guiomar la triste nouvelle de notre défaite.

— Dieu soit loué, dit Bertrand à voix basse, puisque Blanchette n'est pas tombée entre les mains des sauvages des îles. Maintenant viennent la mort et les tourmens.

VI.

L'INTERROGATOIRE.

Le château de Châlus fut livré au pillage, les Brabançons démolirent une partie des murailles, et pendant toute la nuit, ils se livrèrent aux plaisirs de l'orgie la plus dégoûtante. Mais ce fut en vain que Mercadès et Gauthier, archevêque de Rouen, cherchèrent le trésor de Guiomar; ils ne trouvèrent que des vivres et des munitions de guerre.

— Gentil sire, dit Gauthier à Richard, nous n'avons pu découvrir le trésor du vicomte de Limoges.

— Que me parlez-vous de trésor, mon cousin, répondit le roi... Ne voyez-vous pas qu'il ne me reste plus que quelques instans à vivre? Où est l'archer qui m'a blessé?

— A la porte de la tente royale, gentil sire, pieds et poings liés.

— Qu'il soit mandé par devant moi, dit Richard; je veux le voir et ouïr l'aveu de sa *traîtrise* avant de mourir.

Bertrand de Gourdon entra, toujours garrotté et conduit par Mercadès.

— Voici l'archer, dit le chef des Brabançons.

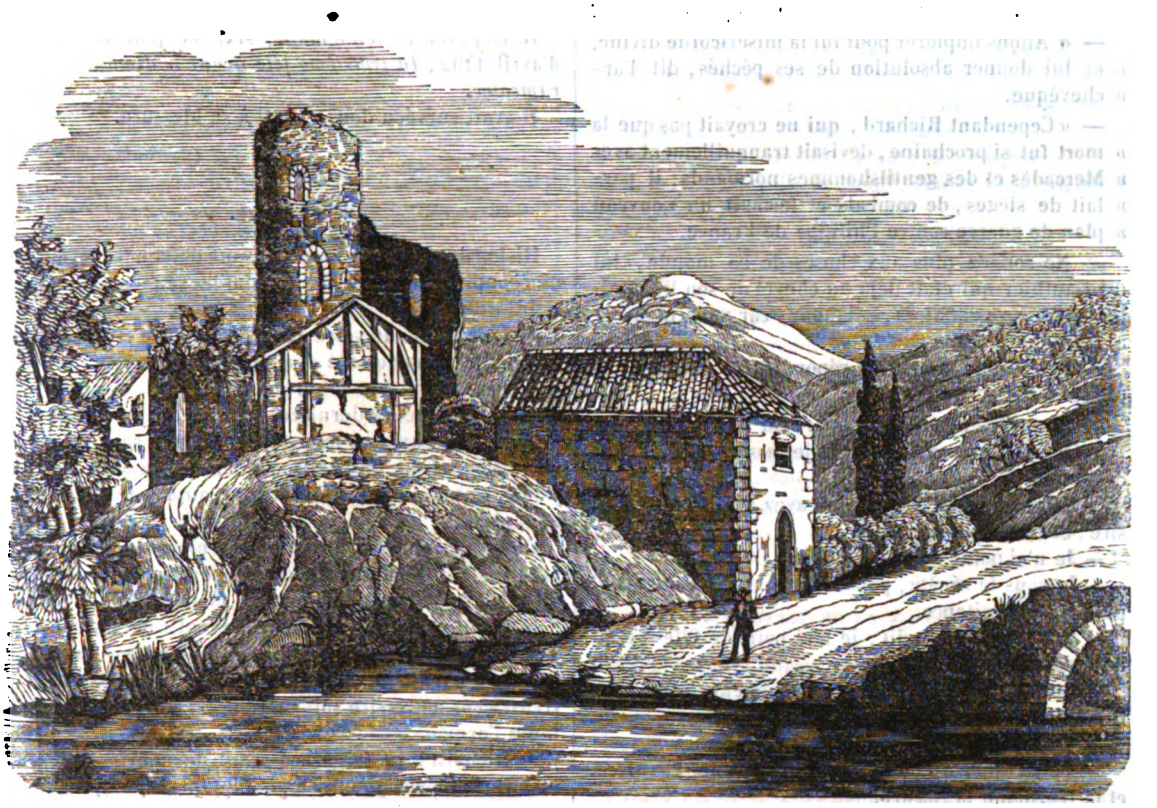
— C'est toi qui m'as blessé! s'écria Richard en jetant un regard de colère sur Bertrand de Gourdon.

— Moi-même, roi Richard.

— Quel mal t'avais-je fait? Pourquoi m'as-tu tué?

— Tu as tué mon père et mes deux frères de ta

Digitized by Google



CHATEAU DE CHALUS.

» propre main, et maintenant tu me voulais tuer aussi! » Prends donc de moi la vengeance que tu voudras; » je souffrirai volontiers tous les tourmens que tu » pourras imaginer, pourvu que tu meures, toi qui » as causé au monde tant et de si grands maux.

— « Te repens-tu de ton lâche méfait?

— « Ce sera pour moi gloire et grand renom d'a- » voir délivré le monde d'un si grand fléau.

— Mercadès, s'écria Richard transporté de colère, que cet archer soit écorché vif demain, en présence de toute l'armée!

— Seigneur, répliqua l'archevêque de Rouen, Jésus-Christ notre sauveur, dont vous avez été long-temps le fidèle soldat, pardonna en mourant à ses bourreaux.

— « Je veux imiter sa clémence, mon cousin, dit » Richard après avoir réfléchi pendant quelques ins- » tans. Archer, je te pardonne ma mort; qu'on le » délie et qu'on lui donne cent schellings.

Mercadès ne mit pas à exécution les dernières volontés de Richard; il retint Bertrand de Gourdon prisonnier, dans l'espoir d'en obtenir un jour une bonne rançon. En vain l'archevêque Gauthier l'exhorta à accomplir le suprême commandement du roi, le Brabançon n'écouta ni les conseils, ni les prières, et fut inexorable.

VII.

LA CONFESSION DE RICHARD

La blessure du roi Richard n'eut pas été mortelle, si l'extraction de la flèche eut été faite avec dextérité. Mais le mire ou chirurgien de Mercadès brisa le bois dans la plaie, et la gangrène s'y mit en peu de jours. Les médecins lui défendirent tout commerce avec les femmes.

— « Le roi Richard qui était très voluptueux, dit » le chroniqueur Gauthier d'Ermingfort, son contem- » porain, dédaigna leurs ordonnances. La blessure » fit des progrès si rapides, qu'on désespéra bientôt » de sauver le roi.

— « Monseigneur de Rouen, dit Gondebal, hâtez- » vous d'ouïr la confession du roi notre sire, car » il n'a pas deux jours à vivre.

— « Hélas! s'écria Gauthier.... votre art est donc » impuissant! une fourmi aura occis le lion. Grand

Digitized by Google

» Dieu ! en si grandes funérailles le monde entier » va trépasser.

— « Je vous affirme avec serment que la dernière » heure de Richard est arrivée, répliqua Gondebal.

— « Allons implorer pour lui la miséricorde divine, » et lui donner absolution de ses péchés, dit l'ar- » chevêque.

— « Cependant Richard, qui ne croyait pas que la » mort fut si prochaine, devisait tranquillement avec » Mercadès et des gentilshommes normands; il par- » lait de siéges, de combats et formait un nouveau » plan de guerre contre Philippe de France.

— Ne songez plus aux choses de ce monde, lui dit Gauthier qui était déja au chevet de son lit. Mettez ordre à vos affaires, Seigneur, car vous mourrez avant deux jours.

— Est-ce une menace, répondit le roi, ou une plaisanterie.

— Non, Seigneur, votre mort est inévitable.

— Que voulez-vous donc que je fasse? monseigneur de Rouen.

— Pensez aux filles que vous avez à marier, gentil sire, et faites pénitence.

— Je n'ai point de filles, messire Gauthier.

— Je vous le répète, pensez à ces malheureuses, et puis faites pénitence.

— Je vous l'ai déja dit, je n'ai point de filles; c'est une plaisanterie.

— Roi Richard, je parle sérieusement; vous avez trois filles.

— Trois, monseigneur de Rouen!!

— Votre aînée est l'*ambition*; la seconde, l'*avarice*, et la troisième la *luxure*.

— Vous dites vrai, Gauthier; j'ai ces trois filles depuis vingt ans. Voulez-vous que je les marie avant de mourir? les époux seront bientôt trouvés.

Je donne l'ambition aux templiers (1).

— Ne riez pas gentil sire.

— Puisque j'ai trois filles, il faut que je les marie...

— Ne parlez pas ainsi, reprit l'archevêque, car l'ange de la mort vous a déja marqué au front.

Les chevaliers qui environnaient le lit du roi se prirent tous à pleurer, et Richard, sentant ses forces diminuer à chaque instant, dit à Gauthier :

— Il est donc vrai que je vais trépasser! ah monseigneur, que faut-il faire?

— Pénitence, gentil sire, et vous confier à la miséricorde divine.

Le roi, touché de ces paroles, ajoute le chroniqueur, s'écria, les larmes aux yeux :

— Monseigneur, je suis très repentant, et vous en verrez des preuves.

Il fit signe aux chevaliers de sortir de sa tente, et il resta seul avec l'archevêque de Rouen qui *ouït* sa confession. Sur le soir, il perdit l'usage de la parole; il la recouvra vers minuit. Il se fit lier les pieds, et ordonna qu'on flagellât jusqu'au sang son corps nu et suspendu en l'air : on recommença, par ses ordres; cette flagellation jusqu'à trois fois, ensuite il se fit traîner avec une corde au devant du saint viatique qu'il reçut en invoquant la miséricorde du seigneur.

Il trépassa le lendemain, sixième jour du mois d'avril 1199, *la troisième fête avant le dimanche des rameaux*.

Il avait survécu douze jours à sa blessure.

(1) Il torique

VIII.

ÉCORCHÉ VIF.

Richard, quelques instans avant de rendre le dernier soupir, fit appeler, Gauthier archevêque de Rouen, et lui dit :

— Jurez-moi sur votre croix épiscopale, que vous accomplirez ma volonté dernière.

— Je le promets avec serment, répondit Gauthier.

— *Oyez* donc les dernières paroles du roi au cœur de lion. Je veux que mon cerveau, mon sang et mes entrailles soient ensevelis à Chartres, mon cœur à Rouen et mon corps à Fontevraud, auprès de Henri II, mon père.

Gauthier, fidèle à la volonté dernière de son souverain, dit à Mercadès de tout préparer pour le départ du lendemain, septième jour du mois d'avril.

— Gentilshommes et soldats seront sous les armes à la neuvième heure du matin, dit Mercadès : mais, avant de partir, je veux que l'archer qui a occis *traîtreusement* notre sire soit écorché vif en présence de toute l'armée.

— Richard lui a fait grace avant de mourir.

— Oui, monseigneur, mais ne faut-il pas que justice humaine s'accomplisse! Devons-nous laisser la vie à un misérable archer qui a enlevé à la chrétienté le plus vaillant de ses défenseurs!

— Nous est-il permis de condamner celui que Richard a absous à son heure dernière!

— Par les plaies du Christ, je vous jure, monseigneur, que demain au lever du soleil, l'archer limousin sera attaché au gibet.

— Que son sang retombe sur vous et non sur moi, si vous le faites mourir injustement, dit Gauthier, en rentrant dans sa tente, où il passa la nuit avec des évêques et des moines à prier pour l'ame du roi Richard.

Mercadès et ses Brabançons s'occupèrent des préparatifs pour le supplice de Bertrand de Gourdon. Ils dressèrent un échafaud au milieu du camp, et les gentilshommes, en s'éveillant au point du jour, contemplèrent avec étonnement l'échafaud et le gibet. Cependant le soleil parut au-dessus de l'horizon et éclaira les tours démantelées du manoir de Châlus; Mercadès, accompagné de six routiers, entra dans une tente voisine de la sienne.

— Mon père, avez-vous ouï la confession de ce manant? dit-il à un religieux.

— D'un manant! s'écria l'archer!... Apprends donc routier, fils de Satan, que Bertrand de Gourdon est de noble et haute lignée.

Digitized by Google

— Gentilhomme sans blason, chevalier sans éperons d'or, répliqua Mercadès, si tu n'as pas recommandé ton ame à Dieu, tant pis pour toi, car tu ne reverras jamais les tours de ton château en Quercy.

— Le roi Richard m'a fait grace.

— Le roi Richard était dans le délire, c'est à moi de le venger.

— Ma mère te donnera une rançon de mille moutons d'or, répondit Bertrand.

— Pour tous les trésors de Philippe de France et du comte de Toulouse, je ne te rendrais pas la liberté! Tu as *occis* le roi Richard...

— Assassin de mon père et de mes frères, répliqua Gourdon.

— Archer, dont la flèche sacrilège a frappé l'oint du seigneur, dit Mercadès, tu seras écorché vif. Mes louveteaux, ajouta-t-il en se tournant vers ses Brabançons, conduisez-le au gibet.

Les soudards d'Angleterre, les Brabançons, les bandes de routiers, les chevaliers bretons et normands étaient déja rassemblés autour du gibet Bertrand de Gourdon monta d'un pas ferme à l'échafaud, et, levant sa main droite vers le ciel, il s'écria :

— Je prends à témoins tous les saints du paradis, de l'injustice de Mercadès : le roi Richard m'a fait grace avant de mourir.

— Qu'on l'attache au gibet, dit le chef des Brabançons, craignant que les gentilshommes de l'armée ne prissent la défense de l'archer.

Trois bourreaux, vêtus du justau corps rouge et armés de couteaux tranchans, s'approchèrent du patient quand ils le virent bien garrotté.

— A l'œuvre, mes amis, dit Mercadès : que l'assassin de Richard soit écorché vif, en punition de son méfait.

Deux des bourreaux enlevèrent la peau des bras, tandis que le troisième écorchait la poitrine. L'infortuné Bertrand poussait des cris si perçans que tous les soldats de l'armée en furent attendris; déja même les phalanges normandes commençaient à murmurer. Le chef des Brabançons persuadé, que ces premiers mouvemens de pitié se changeraient en indignation, dit aux bourreaux :

— Arrachez donc la langue à ce fils de Satan; ces cris incommodent nos seigneurs les chevaliers ici présens.

L'ordre de l'impitoyable Mercadès fut exécuté sur-le-champ, et le patient ne put donner d'autre marque des affreuses douleurs qu'il éprouvait, que par des contorsions de tous ses membres. Cet épouvantable supplice durait depuis une demi-heure :

— Vous n'avez pas encore fini? s'écria Mercadès; ne dirait-on pas que je vous ai donné Satan lui-même à écorcher!!

— C'est fait, dit un des bourreaux en montrant à toute l'armée la peau sanglante du malheureux archer.

— Qu'on le tue! qu'on le tue, criaient tous les soldats! grace pour le patient.

L'archevêque Gauthier, en entendant ces cris, sortit de la tente royale.

— Qu'y a-t-il, seigneur? dit-il à un chevalier de Saintonge.

— Voyez-vous là bas, monseigneur? Mercadès a fait écorcher Bertrand de Gourdon.

— Dieu de miséricorde! s'écria Gauthier en détournant les yeux d'un si hideux spectacle.

— Le patient vit encore, ajouta le chevalier.

— Beau sire, lui dit l'évêque, voulez-vous gagner cent jours d'indulgence plénière?

— Je ne désire rien tant, monseigneur.

— Beau sire, prenez cet arc et visez au cœur du patient.

— Un instant, monseigneur, et il sera délivré des tourmens de ce monde.

En effet, la flèche partit en sifflant, et perça le cœur du jeune archer.

— Malédiction! s'écria le barbare Mercadès, il lui restait encore un quart-d'heure à vivre! un quart-d'heure d'horribles tourmens (1).

Et il ordonna à ses Brabançons de s'éloigner de l'échafaud.

IX.

LE MANTEAU DE LA FIANCÉE.

Tout-à-coup, au milieu de la foule qui s'agitait tumultueuse et pénétrée d'horreur, on entendit les cris d'une jeune fille qui s'efforçait de se faire jour pour arriver jusqu'au gibet; ses habits étaient en lambeaux, ses yeux hagards, et tout en elle dénotait la démence.

— Où est mon fiancé? criait-elle en joignant les mains.... Braves soldats du roi Richard, dites-moi où est Bertrand de Gourdon?

— L'archer du château de Châlus? répondit Mercadès... celui qui a tué le roi Richard?

— Lui-même, s'écria Blanchette en serrant fortement la main droite du chef des Brabançons.

— Bertrand de Gourdon n'est plus de ce monde; vois son cadavre.

— Mort! s'écria Blanchette d'une voix déchirante. Ah! barbares, pourquoi l'avez-vous tué!!

Elle s'élança vers l'échafaud, monta sans frémir les degrés encore sanglans.

— Les monstres! se dit-elle : quel supplice! ils l'ont écorché vif! Cédant à son délire, elle leva les yeux vers le ciel et serra contre son sein le cadavre hideux de son fiancé. Les Brabançons les plus farouches ne purent retenir leurs larmes. Le seul Mercadès conserva jusqu'à la fin de ce drame épouvantable sa cruelle impassibilité.

— Qu'on entraîne cette fille de Bohême à la tente

(1) Guillaume d'Ergmingfort, les chroniqueurs normands et anglo-saxons semblent avoir pris plaisir à raconter cette épouvantable exécution, dont ils n'ont pas oublié le moindre détail. Voir Ergmingfort, chronique normande et saxonne.

Digitized by Google

de monseigneur Gauthier, dit-il à ses compagnons d'armes.

Blanchette, le visage souillé de sang, comparut devant l'archevêque de Rouen. Dès qu'elle aperçut le prélat, un rayon d'espoir brilla dans ses yeux; elle se jeta à ses pieds et lui dit d'une voix étouffée par les sanglots:

— Monseigneur, vous êtes un prince de la sainte église; ayez pitié de moi, pauvre fille.. Je vous en conjure par les plaies du Christ.

— Que puis-je faire pour toi, répondit Gauthier.

— Monseigneur, Mercadès a fait mourir mon fiancé du supplice inventé par les puissances de l'enfer. Je vous conjure de me livrer son cadavre; j'irai l'ensevelir près de quelque chapelle, et je passerai le reste de ma vie à prier sur son tombeau.

— Il sera fait comme tu le désires, ma fille, répondit Gauthier. Mercadès, ajouta-t-il, veillez à l'exécution de mes ordres.

Le chef des Brabançons s'inclina par respect et sortit avec Blanchette. Quand il arriva près de l'échafaud, les routiers avaient enlevé le cadavre de Bertrand de Gourdon.

— Fille de Bohême, dit-il à Blanchette, les désirs de monseigneur de Rouen sont des ordres pour moi; mais tu vois que le cadavre du meurtrier de Richard n'est plus suspendu au gibet, les soldats l'ont enseveli.

— Il ne me sera pas donné de pleurer sur les restes inanimés de mon fiancé! s'écria Blanchette en se livrant au plus violent désespoir.

Cependant les Brabançons et les routiers s'étaient encore attroupés autour de l'échafaud. Un de ces intrépides aventuriers aperçut la peau de Bertrand de Gourdon que les bourreaux avaient laissée au pied du gibet. Il la souleva avec sa lance, et la montrant à la foule, il s'écria:

— A un schelling, la peau du meurtrier de Richard: qui veut l'acheter pour la porter à Londres comme un trophée de notre vengeance?

La foule resta muette à cet horrible encan; Mercadès lui-même ne put s'empêcher de frémir: mais un mauvais génie lui suggéra bientôt un épouvantable dessein.

— Viens, loup, cria-t-il au Brabançon, apporte ici la peau de l'archer.

Le Brabançon obéit, et Mercadès, après avoir contemplé, sans sourciller, ces lambeaux dégoûtans, dénoua sa ceinture de cuir, et dit au *soudard*:

— Attache cette peau au cou de la fille de Bohême.

Blanchette recula d'horreur; les Brabançons lui saisirent les deux mains, tandis que leur compagnon attachait la peau de l'archer au cou de la jeune fille. Mercadès jeta alors sur elle un regard satanique, et s'écria:

— Quel beau manteau pour une fiancée!

Le lendemain, au point du jour, l'armée abandonna les ruines du château de Châlus, et se mit en route emportant le cadavre du roi Richard pour l'ensevelir à Fontevrault.

La pauvre Blanchette suivit l'armée pendant six jours: elle était la terreur des Brabançons qui fuyaient à son aspect.

— Voilà la folle! la folle! s'écriaient-ils.

Enfin, le septième jour de marche, elle ne se réveilla plus. Deux routiers la trouvèrent morte au pied d'un arbre. Gauthier, qui passa par hasard dans le chemin, vit le cadavre de la jeune fille: il s'arrêta pour lui rendre les honneurs funèbres, et quand le fossoyeur jeta la première pelée de terre, l'archevêque dit en se signant:

— Pauvre fille! que Dieu te donne place dans son saint paradis!

J.-M. Cayla.

ABBAYE DE MOISSAC.

Peu de temps s'est écoulé depuis l'époque où l'histoire des nations n'était que celle de leurs chefs. On se bornait alors à dresser le catalogue des rois ou des empereurs, à peindre les faits généraux de quelques guerres, à faire connaître, ou des ministres trop habiles pour être oubliés, ou des ducs dont la puissance avait suscité des tracasseries au souverain. Mais le peuple restait ignoré; on ne savait rien de ses mœurs, rien de ses droits, rien de sa condition, soit heureuse, soit malheureuse, et cependant son existence n'était pas confondue avec celle de ses maîtres. C'était un vide immense dans le tableau de l'humanité. Les chroniques élaborées dans le dix-neuvième siècle, en le mettant à découvert, ont commencé de le combler; et, par ces premiers résultats, la nécessité de recherches plus profondes a été bien sentie par tous ceux qui étudient la marche des sociétés. De là cet élan général vers les études historiques, manifesté en même temps sur tous les points du globe; en Allemagne, en France, en Italie et jusques au fond de la Chine. Ce précieux mouvement des intelligences vers le passé, ce regard en arrière, si indispensable pour juger le présent et préparer l'avenir, a reculé les limites de l'archéologie, donné une plus grande importance à ses travaux et facilité ses progrès.

Et pourtant combien de personnes, qui naguère croyaient encore que cette science était toute de contemplation, qui ne voyaient pas pour quels motifs on collectionnait des médailles, dans quel but on voulait conserver des monumens, dont il ne restait que quelques ruines, ou des parchemins usés par le temps, demandaient qu'elle était l'utilité de ce fragment de pierre, d'une inscription ou d'une pièce de monnaie antique? Ils ignoraient que la plus petite découverte

Digitized by Google

a souvent des conséquences admirables. Des poteries brisées, quelques briques bizarres, des manuscrits, etc., etc., sont des jalons positifs à l'aide desquels l'archéologue dirige ses recherches ; et puis voyez où il arrive par un travail successif. Il met à nu l'emplacement des cités d'autrefois; retrace ce réseau de chaussées sur lesquelles défilaient les légions romaines pendant leur longue lutte contre les nationalités du nord de l'Europe; refait le Dictionnaire perdu de la langue sacrée de l'Égypte; étudie la décadence et les progrès alternatifs de l'art; remplit les pages blanches de l'histoire, ou lui restitue celles que le vandalisme en avait arrachées; explique les détails architecturaux de nos temples et leurs relations avec les idées religieuses du passé; détermine leur date par la nature et le mode de leurs inscriptions, et, tout récemment encore, fait hommage à notre époque, du milieu des ruines d'*Herculanum*, des bustes d'Homère et de Démosthène, en disant à l'artiste moderne que les Grecs, en faisant le portrait d'un homme célèbre, augmentaient le volume de ses traits, afin de traduire, par des dimensions matérielles la grandeur du talent ou de la vertu. Les travaux des archéologues ont donc un mérite incontestable, une utilité reconnue; aussi la société actuelle leur doit de la reconnaissance, et elle leur en devrait, alors même qu'ils ne seraient pas tels, puisque eux les premiers ont élevé leurs voix pour nous dire de respecter les œuvres monumentales de nos pères, de les conserver avec ferveur, si nous voulions que la postérité respectât et conservât les nôtres.

C'est parce que l'importance des études historiques et archéologiques est aujourd'hui généralement comprise, qu'on lira, peut-être, avec intérêt les quelques lignes qui suivent sur l'Abbaye de Moissac.

I.

DÉTAILS HISTORIQUES.

Par un préjugé de notre éducation, nous sommes instinctivement portés à rejeter les croyances de nos pères. Il nous semble que, dans leurs récits, la vérité est torturée, défigurée de mille manières et toujours tellement obscure et cachée qu'il est impossible de la découvrir. Ce mépris absolu du passé n'est ni juste, ni rationnel; car, s'il est des cas où l'on ne peut ni l'isoler, ni la reconnaître, il en est d'autres où cela est facile, surtout lorsque la tradition est d'accord avec l'histoire. Aussi, voilà pourquoi nous sommes loin de partager l'avis de M. Alexandre Dumège sur l'origine de l'abbaye de Moissac. Quoique certains écrivains et les chroniques locales la fassent remonter au règne de Clovis (506), ce savant, sur le témoignage des historiens du Languedoc qui citent, à l'appui de leur opinion, un diplome de Pépin II, de l'année 845, affirme que ce monastère reconnaissait pour vrai fondateur saint Amand, évêque de Mastrich, qui l'aurait établi dans le VII^e^ siècle, sous le règne de Clotaire II, ou plutôt sous celui de Dagobert son fils, lorsque celui-ci le relégua en Vasconie.

Entre autres preuves qui nous font croire qu'il s'est glissé quelque erreur dans la charte de Pépin, nous n'en mentionnerons que deux qui nous sont fournies par deux monumens authentiques.

Le premier, et le plus important, est une inscription latine qui se voit encore dans l'église de l'abbaye, à gauche du maître-autel. Il y est dit qu'en l'année 1063, au mois de novembre, en présence d'Anstinde, archevêque d'Auch, et de six autres prélats qui sont désignés, fut faite la dédicace de l'église Saint-Pierre, fondée par le roi Clovis.

Hanc tibi, Christe Deus, rex instituit Clo[illegible]ve[illegible]us.

Ce fut probablement dans le cours de cette année, 1063, dans les premiers jours qui suivirent la dédicace, qu'on traça cette inscription; car la forme des caractères et les abréviations qu'on y remarque, la font certainement remonter au commencement de la seconde moitié du XI^e^ siècle. Or, comment supposer qu'à cette époque, reculée seulement de 218 ans de la date du diplome de Pépin, les religieux de Moissac ne savaient pas quel était le fondateur de leur abbaye. Si l'on songe que les hommes les plus instruits se trouvaient alors dans les monastères, qu'ils s'y occupaient, et d'une manière continue, d'enregistrer des faits, de former des archives, de compulser celles de leurs prédécesseurs, on concevra encore moins qu'ils aient pu faire une faute aussi grossière. Le diplome de Pépin leur était certainement connu, puisqu'il réglait leurs priviléges, et, par ce même motif, ils devaient le consulter souvent, pour faire cesser les nombreuses contestations qu'ils avaient déjà à soutenir, soit contre les évêques, soit contre les comtes de Toulouse; par conséquent, s'il y eut été réellement dit que saint Amand avait fondé leur abbaye, ils n'auraient pas manqué de le rappeler dans le monument qu'ils nous ont laissé, à moins qu'ils eussent reconnu la fausseté de cette allégation, auquel cas on pourrait croire que c'est précisément pour la détruire que les mots mentionnés ci-dessus ont été insérés dans leur inscription. Cette interprétation est d'autant plus préférable, qu'en la rejetant on est forcé d'admettre que, parmi les moines de Moissac et les prélats qui assistèrent à la dédicace de leur église, il ne se trouvait pas un seul homme pieux; car, d'après le sens du vers cité plus haut, non seulement ils auraient menti à la postérité, mais à Dieu qu'ils adoraient chaque jour.

Le second monument n'existe plus aujourd'hui. Il est indiqué par Andurandy, auteur du Catalogue des archives de l'abbaye. Il rapporte que dans une des sculptures en relief, qui ornaient la fermeture en bois dur de l'ancien chœur de l'église (tel qu'on le voyait encore quelques mois avant la révolution de 89), on avait représenté le roi Clovis au lit de mort, montrant à l'apôtre saint Pierre le monastère qu'il avait fait élever en son honneur, et qu'on apercevait dans le tableau.

Mais faut-il croire, avec quelques chroniqueurs, que ce roi de France y plaça mille moines, chargés de

Digitized by Google

prier pour les mille guerriers qu'il avait perdus dans une embuscade, au lieu où s'élève l'abbaye? non, et pour, plusieurs motifs qu'il est inutile d'énumérer; c'est là qu'est l'exagération; mettez-la de côté, et la vérité ne vous choquera plus.

Depuis l'époque de sa fondation jusques à celle de son agrégation à l'ordre de Cluny, vers la fin du XI^e^ siècle, l'abbaye de Moissac subsista par elle-même sous la règle de saint Benoît. Pendant cette période de 600 ans, elle fut un des corps religieux les plus influens de France, et déja, dès la troisième année du règne de Thierry (Thierry III, sans doute), elle recevait des dons d'une valeur considérable. Nizerius et Ermentrude, sa femme, lui vendirent alors vingt-deux villages pour sept sols d'or et quatre habits appréciés deux cents sols du même métal. Alors même qu'on ne trouverait pas, dans la modicité de ce prix, la preuve certaine que cette vente était déguisée, on en serait convaincu par la teneur de la charte qui la relate et que nous avons sous nos yeux, car il y est dit: que ces sols d'or ou les objets qui les représentent devront rester entre les mains des religieux de Moissac pour le salut de l'ame de Nizerius et d'Ermentrude (1).

C'est surtout vers la fin du X^e^ siècle que les possessions de cette abbaye s'accrurent avec beaucoup de rapidité.

A cette époque, on croyait généralement dans la chrétienté que l'an mil verrait la fin du monde, et de là, toutes les libéralités des pauvres pécheurs envers les lieux saints. Les titres d'alors constatent, en effet, que cette croyance en était la véritable cause, car tous commencent par ces mots significatifs: *adpropinquante mundi termino et ruinis crebrescentibus jam cetæ signa manifestantur;* la fin du monde approchant et, etc., etc. Mais, lorsque le XI^e^ siècle eut commencé, ces pauvres pécheurs se ravisèrent, et leurs offrandes devinrent plus rares. Cependant la richesse du monastère s'était, par ces dons réitérés et souvent importans, prodigieusement accrue et elle ne servit pas peu à augmenter leur puissance temporelle. Les comtes eux-mêmes, quoique chefs des provinces, en sentirent bientôt les effets. Je ne puis m'empêcher d'en citer un exemple que j'ai puisé dans nos archives.

Depuis Charlemagne, les habitans de l'abbaye de Moissac étaient sous la protection d'un noble seigneur qui prenait le titre d'abbé-chevalier. Vers la fin du XI^e^ siècle ou le commencement du XII^e^, le comte de Toulouse qui remplissait alors cette fonction, soit directement, soit par délégation, la supprima à cause des graves abus qu'elle entretenait. Quelques années après, Alphonse, aussi comte de Toulouse et le fondateur de Montauban, rétablit cette charge de son autorité privée et désigna celui qui devait l'occuper. Cette nomination révolta les religieux, et il s'éleva une contestation à ce sujet. Elle fut terminée en 1115, à l'avantage du monastère, et le comte de Toulouse fut forcé de s'humilier, comme ne l'aurait pas fait un vassal, devant l'abbé et les moines de Moissac. Voici comme il s'exprime:

« Que tous les hommes sachent que moi, Alphonse, comte de Toulouse, ai agi contre toutes les règles du droit et de la justice en envoyant, sans l'avis du seigneur abbé et de sa congrégation, un abbé-chevalier dans la ville de Moissac et ses dépendances et parce qu'alors je me suis conduit comme un enfant (*quia puerilis sensus erat in me*), je me déclare coupable envers Dieu, les apôtres saint Pierre et saint Paul, monseigneur Amulius, évêque de Toulouse, et Monseigneur Rodgerius, abbé du monastère de Saint-Pierre. C'est pourquoi je remets ce droit d'élection à Dieu, aux saints apôtres Pierre et Paul, à monseigneur l'abbé Rodgerius et à tous les moines qui sont ou qui seront dans son couvent. Et, afin qu'à l'avenir les comtes de Toulouse ne puissent pas envoyer un abbé-chevalier dans le monastère de Saint-Pierre, la ville de Moissac ou ses dépendances, sans l'avis de l'abbé dudit lieu et de ses frères, moi, Alphonse, comte de Toulouse, ai ordonné la rédaction de cette charte; que celui qui voudrait l'enfreindre encoure les malédictions d'Athan et d'Abiron. (Suivent la date (1115) et les signatures). »

Ce n'est pas seulement dans cette circonstance que se manifesta le pouvoir des religieux de Moissac. Si nous voulions mentionner tous les faits qui prouvent combien il était étendu, nous n'en finirions pas. Les comtes de Toulouse et du Quercy leur rendaient hommage en leur offrant une obole d'or le jour de Saint-Pierre; les sénéchaux des rois de France étaient tenus, sur leurs réquisitions, de leur envoyer des hommes d'armes et de les protéger; les évêques les redoutaient, et les papes, sur leur demande, frappèrent, plus d'une fois, des foudres de l'excommunication ceux qui avaient osé leur résister. C'est ainsi que, vers le milieu du XV^e^ siècle, après les guerres contre les Anglais, et lorsqu'il ne restait à ceux-ci qu'une faible partie de la Guienne, le pape Nicolas V lança, à la requête de son cher fils, Pierre, abbé du monastère, une bulle d'excommunication contre tous ceux qui, dans les diocèses de Tolose, de Cahors et d'Albi, possédaient des biens meubles ou immeubles, quelle que fût leur nature ou leur valeur, appartenant à l'abbaye. Et plus tard, en l'année 1485, l'évêque de Cahors ordonna, sous peine d'excommunication, à tous ceux de la juridiction de Moissac, de chômer la fête de la dédicace de l'église de Saint-Pierre, et accorda quarante jours d'indulgence à tous ceux qui chômeraient ledit jour.

Ces complaisances du saint siège apostolique et des évêques, ses délégués, avaient cependant une cause autre qu'un sentiment de respect pour les moines de l'abbaye de Moissac; leurs flatteries étaient dictées par leurs intérêts ou plutôt par leurs besoins. Cela est vrai, surtout des papes. Depuis le XI^e^ siècle, ils étaient souvent obligés, pour éviter les persécutions des Romains qui ne voulaient pas les reconnaître pour leurs seigneurs temporels, de se réfugier en France, où ils mettaient à contribution la charité du clergé,

(1) Animæ nostræ remedio.

Digitized by Google

EGLISE DE MOISSAC.

alors immensément riche. Ils se trouvaient donc forcés par leur position, parfois critique, d'obtempérer aux demandes souvent impérieuses des religieux de Moissac qui ne cessaient de leur envoyer des secours.

Alors même qu'on n'aurait aucun titre à l'appui, tout cela suffirait pour prouver que ce monastère possédait des biens considérables. Il avait sous sa dépendance un nombre prodigieux d'églises, de fiefs, de prieurés et d'abbayes, non seulement dans les environs de la ville, mais encore dans tous les diocèses voisins. Ses possessions s'étendaient sur les territoires de Cahors, d'Auch, d'Agen, de Foix, de Narbonne, d'Albi, de Saint-Flour, de Comminges, de Rodez, de Toulouse, etc., etc. Dans cette dernière ville, la Daurade lui appartenait; car, après une contestation à ce sujet, il y eut, en 1248, une sentence définitive du cardinal Sainte-Sabine, délégué par le pape Innocent IV, qui en ordonna la restitution à l'abbé de Moissac.

En indiquant les principales causes qui avaient contribué à enrichir ce monastère, nous n'avons pas mentionné celle qui se trouve rapportée dans la bulle du pape Paul V (1618). D'après ce titre, les religieux de Moissac ne pouvaient rien recevoir, même de leurs parens, par testament, par donation ou par tout autre moyen. Ils ne pouvaient, non plus, rien acheter pour en jouir personnellement. Dans tous les cas, ils étaient représentés par l'abbé qui agissait au nom de tous.

Digitized by Google

La puissance de ce chef du monastère était en rapport avec celle de la communauté, ou plutôt celle-ci se confondait en lui. A part les priviléges, les faveurs, les immunités, les exemptions que l'usage lui avait transmis ou que les papes et les rois lui avaient accordés, il avait le droit de porter la mitre et le bâton pastoral, et de se revêtir de tous les insignes des évêques (1). C'était lui qui nommait aux prieurés vacans, qui désignait les abbés chargés de diriger les couvens dépendans de celui de Moissac, qui les déposait, qui les punissait; il les forçait même, pour la plus légère faute, de venir lui demander un humble pardon devant tout le chapitre réuni (celui de Rabastens y fut obligé). C'était encore lui qui dictait des lois aux habitans, qui leur imposait des usages, qui les y soumettait, par des secours étrangers, lorsqu'ils étaient récalcitrans.

Dispersées dans plusieurs manuscrits, dont quelques-uns remontent à huit ou neuf cents ans, ces coutumes furent revues et augmentées, dans le XIIe siècle, par l'abbé Bertrand qui en forma un *corpus juris*. Il fut autorisé, en 1196, par Raymond VI, comte de Toulouse, dans le cloître de l'abbaye, après qu'il y eut reçu le serment de fidélité des habitans. Cette charte, déposée à la mairie, je ne sais à quelle époque, mais probablement pendant la dernière révolution, car, avant, les religieux devaient en être les détenteurs, a été traduite, l'année dernière, par quelques membres de la société du cloître, parmi lesquels nous devons citer MM. Fossat et Larroque.

En voici un aperçu :

Elle règle d'abord la formule du serment réciproque de l'abbé-chevalier et des habitans de Moissac, avant l'entrée de celui-là dans la ville : sous quelles conditions un étranger peut venir habiter ledit bourg et y rester un an, sans être soumis à aucune charge ; quel impôt direct, en argent ou en hommes, frappe les citoyens ; dans quels cas il leur est accordé un sauf-conduit ; comment sont punis l'adultère, les attentats à la pudeur, le vol, l'homicide et autres délits ; si un habitant peut être emprisonné sans un jugement préalable ; quelle juridiction doivent reconnaître, dans leurs différends, l'abbé-moine, l'abbé-chevalier, les religieux, les prud'hommes, les bourgeois et autres particuliers : vient ensuite la solution de diverses difficultés qui peuvent résulter des conventions civiles, et, par suite, l'indication des poids et mesures dont doivent se servir les marchands de Moissac, et les amendes dont ils sont punis, s'ils contreviennent aux coutumes, soit en prélevant un gain trop considérable, soit encore en trompant les acheteurs. Un article spécial y règle tout ce qui est relatif aux revendeurs. Il leur est défendu d'acheter du blé depuis la Saint-Jean jusqu'à la Toussaint (2) ; ils ne peuvent non plus trafiquer sur le poisson frais pendant le carême (1). En toute autre saison de l'année, leur bénéfice ne peut pas dépasser le douzième du prix d'achat. Et quant aux fruits et autres provisions de ce genre, il leur est interdit de les acheter hors ou dans les murs, si ce n'est sur la place même du monastère, sous peine de se voir forcés de les livrer au prix qu'ils leur ont coûté, au premier habitant qui l'exigera.

La seconde partie du manuscrit est consacrée à l'énumération des droits prélevés au profit de l'abbé-chevalier, de l'abbé-moine et des prud'hommes. Ils étaient généraux ou spéciaux. Parmi ceux-ci je mentionne les suivans :

Tout le poisson qui sera pris pendant la nuit qui précède le dimanche des Rameaux appartiendra à l'abbé-chevalier, qui, à titre d'indemnité, donnera aux pêcheurs à manger et à boire pendant toute la journée. Sous des conditions à peu près semblables, les pêcheurs devaient remettre au sacristain de l'abbaye tout le poisson pris la veille de cinq fêtes déterminées.

Il est dit encore qu'en tout autre temps, sur 15 ou 20 lamproies qui seront portées dans Moissac, il en sera prélevé une. Le droit sur un saumon était évalué un denier ; mais s'il s'agissait d'un esturgeon, le cou était réservé pour l'abbé-chevalier, l'abbé-moine et les prud'hommes.

Les droits généraux étaient de deux sortes. C'étaient les droits de patronage et les droits d'entrée, par terre ou par eau. Les premiers, provenant de l'obligation où était l'abbé-chevalier de protéger tous les marchands étrangers, étaient prélevés sur leur marchandise au profit dudit abbé. Quant aux droits d'entrée, ils frappaient tous les objets transportés dans la ville pour y être consommés, sauf cependant, dit le manuscrit, le noir de fumée, les meubles de forgeron, les pierres à aiguiser, les plumes, la bourre et les roses. . . . .

. . . . . .

Après être restés près de onze siècles soumis à la règle rigide de Saint-Benoît, les religieux de Moissac, dont les richesses étaient devenues immenses, cherchèrent le moyen d'en jouir plus commodément. A cet effet, ils sollicitèrent et obtinrent d'abord une bulle du pape Paul IV qui mitigeait la règle de Saint-Benoît. Ce premier succès les encouragea, et, en 1585, ils rédigèrent un projet de sécularisation, où étaient énoncés les motifs sur lesquels ils appuyaient leur demande. Les principaux sont reproduits dans la bulle de Paul V (1618).

Après un éloge exagéré de la vie monastique et de ses avantages pour servir Dieu, ils déploraient d'être forcés d'y renoncer, parce que :

1° Le couvent étant composé de moines et de prêtres séculiers, il s'élevait souvent entre eux des contestations, à cause de la différence de leur rang et de leur mode de prier ; car les premiers célébraient les offices divins dans le chœur, tandis que les seconds ne pouvaient pénétrer que dans la nef ;

2° Les religieux ne pouvaient point rester dans leur

(1) Uti, frui, potiri et gaudere liberè et licitè valeat. (Bulle du pape Innocent VIII, 1625).

(2) Cette disposition était dans l'intérêt du peuple, puisqu'elle lui donnait le moyen de s'approvisionner à meilleur marché.

(1) Motif analogue.

Digitized by Google

église et y adorer le Saint-Sacrement, à cause de la présence d'un grand nombre de fidèles qui y causaient de la confusion; et, si, pour l'éviter, ils se réfugiaient dans le cloître, ils étaient encore troublés dans leurs méditations, tantôt par les servantes qui allaient à une fontaine placée dans un de ses angles, tantôt par ceux qui visitaient ces lieux où étaient déposés des reliques et les corps de tous ceux qui avaient vécu saintement;

3° Il y avait une grande affluence de fidèles, de l'un et de l'autre sexe, dans la chapelle de saint Ferréol, située dans ledit cloître, pendant toute la nuit du jour de sa fête, qui venaient demander à ce saint d'être guéris de la paralysie et de bien d'autres maux qui affligent les divers membres du corps. Leur foule était si considérable, que les moines se trouvaient souvent exposés à oublier leurs devoirs;

4° Le monastère n'était plus assez vaste pour contenir tous les religieux; il ne pouvait pas être agrandi à cause de la proximité des remparts et des fossés; ils ne savaient où trouver un lieu où ils pussent se délasser; s'ils voulaient se promener dans la campagne, ils étaient forcés de sortir par les portes de la ville, ce qui leur occasionait des railleries et des insultes de la part des habitans, à moins qu'ils ne se déguisassent en laïques, et ils étaient obligés de le faire souvent;

5° Le marché public ayant été établi par les consuls (1) devant l'entrée principale de leur église, il arrivait souvent que les vendeurs et les acheteurs allaient trafiquer jusques dans le lieu saint, se mêlaient aux moines qui y étaient en prières, leur occasionaient des distractions et les portaient par fois à violer la règle;

6° La plupart des moines étant issus de parens nobles, ceux-ci les visitaient et leur prêchaient la religion réformée. Ils ne l'oseraient pas si lesdits moines étaient sécularisés (2).

Aussitôt que la résolution des religieux de Moissac fut connue, les consuls s'y opposèrent; mais l'abbé leur ayant promis une somme considérable, au moyen de la réduction des chanoines demandée au Saint-Père, ils se désistèrent. Il était dit dans le contrat qui fut rédigé alors (1588), qu'il serait établi dans la ville un collége de jésuites, et que, si les consuls ne pouvaient pas supporter une partie des charges de cette institution, le seigneur abbé serait dans l'obligation, deux ans après la sécularisation, de réserver, pour en payer les régens, les revenus du premier prieuré vacant, auquel cas ledit collége devrait porter le nom de la Valette de Cornusson, alors abbé, qui ferait inscrire ces mots sur la grande porte : *Collegium Cornussanum sive Valettense.*

La répugnance des consuls une fois vaincue, les moines obtinrent d'abord, en 1602, de Henri IV, et puis de Louis XIII, en 1614, des brevets de leur main, leur donnant pouvoir de faire sécul riser leur abbaye; et enfin, en 1618, une bulle du pape Paul V, qui leur accordait la faveur qui avait été l'objet de tous leurs vœux depuis plus de 40 ans.

Cette bulle suscita de nouvelles oppositions; en premier lieu, de la part de l'abbé et du syndic de Cluny; ensuite, du procureur général de Toulouse, des consuls et des habitans de Moissac, et particulièrement d'un religieux infirmier qui probablement, nous ne pouvons pas l'assurer, dut s'en repentir plus tard. Un long procès commença; soixante témoins furent ouis sur la commodité et l'incommodité de la sécularisation, et enfin il y eut un arrêt du grand conseil qui, sans avoir égard aux oppositions mentionnées, homologua la bulle de Paul V et en ordonna l'enregistrement. C'était en 1620; cinq ans après, Urbain VIII, par une nouvelle bulle de sécularisation, confirma celle de son prédécesseur. Cet acte pontifical, en conservant aux religieux de Moissac leurs priviléges, leurs immunités, leurs dépendances et leurs droits, tant spirituels que temporels, les exemptait entièrement de la règle du monastère, (le vœu de chasteté excepté) et les autorisait même à ne pas réciter l'office divin (*et recitatione officii absolvimus.* Bulle de Nicolas VIII). Elle établissait que la communauté, en remplacement des différens ordres de moines qui s'y trouvaient alors, serait seulement composée de trente chanoines et de trente prébendés séculiers, dans l'intérêt desquels seraient institués soixante bénéfices ecclésiastiques, aussitôt que le nombre des religieux serait réduit à celui qui était indiqué.

Il y était dit aussi suivant quel ordre les chanoines devaient marcher après l'abbé; le plus ancien avait le pas sur ses collègues, et c'était lui qui devait présider le chapitre, lorsqu'il y avait lieu à une nouvelle élection par la mort dudit abbé. Mais il ne devait pas avoir voix délibérative dans le conseil, ni se placer sur un siége plus élevé que celui de ses frères, à moins qu'il ne fût déja sous-diacre (1).

Cette bulle fut enregistrée, en 1626, par ordonnance de Louis XIII, et ce fut la même année, après le désistement forcé des consuls et habitans de Moissac; que le syndic de Cahors, après s'être rendu dans cette ville, dressa le procès-verbal de la fulmination des bulles de la sécularisation. Cette pièce importante, que nous avons retrouvée dans les archives de l'abbaye, nous apprend quel était, à cette époque, l'état du monastère.

Son église était telle qu'on la voit aujourd'hui. Il y avait cinq chapelles près du chœur, et dans l'une d'elles, les reliques de saint Cyprien, évêque de Carthage, et, à côté, le tombeau de saint Raymond, abbé de Moissac, auprès duquel les fidèles allaient prier lorsqu'ils souffraient de la tête, afin d'être guéris par l'intercession de ce bienheureux.

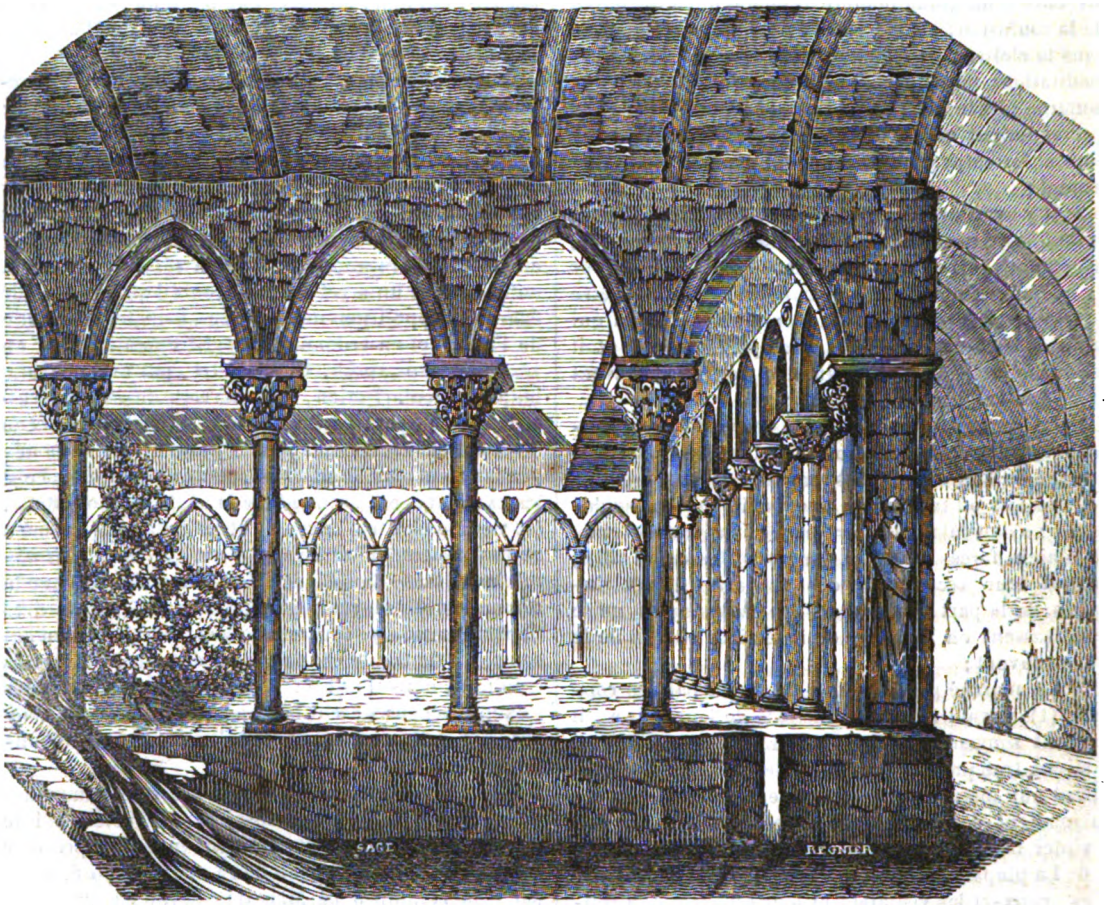
Le réfectoire et le dortoir avaient été abandonné.

(1) C'était faux. Voir l'analyse des coutumes qui se trouve plus haut.

(2) Et pourquoi ?

(1) Ceci prouve que la plupart des chanoines de l'abbaye de Moissac étaient laïques. Quelques années avant la révolution, il y en avait un qui n'avait que 12 ans.

Digitized by Google



CLOÎTRE DE MOISSAC.

depuis plus d'un siècle à cause de leur vétusté. Les moines avaient des cellules séparées; quelques-unes étaient situées au haut des remparts, qui se prolongeaient sur les côtés de l'abbaye, et ceux qui les occupaient étaient obligés, en temps de guerre, d'y veiller, pendant la nuit, à la sûreté de leurs frères.

On ne pouvait sortir du couvent que par une seule porte, qui était aussi une de celles de la ville; encore même était-elle murée à l'approche du plus petit danger.

Ce ne fut qu'après avoir visité en détail tous les établissemens des religieux, afin de mieux faire ressortir la vérité des moyens proposés par eux, pour obtenir la sécularisation, que le syndic de Cahors procéda aux modifications qu'elle devait entraîner.

Ayant appelé tous les moines, chacun par son nom, il les dépouilla du capuchon et de l'habit monacal; les revêtit du surplis et posa l'aumusse sur leur bras gauche. Il les exhorta ensuite à embrasser avec ferveur leur nouvel état, et leur ordonna aussitôt de parcourir l'église et le cloître en chantant le *Te Deum laudamus*. Le lendemain eut lieu une procession générale, autour de la ville, où assistèrent, avec un grand concours de peuple, les consuls revêtus des insignes de leur rang.

Lorsque les religieux de Moissac eurent été sécularisés, ils se trouvèrent en butte aux vexations de l'évêque de Cahors, qui prétendit qu'appartenant à son diocèse, ils étaient sous son autorité. Cette contestation ne fut pas longue, et se termina au désavantage de celui-ci: elle nous explique pourquoi on lit dans tous les actes postérieurs: (*Abbas abbatiæ secularis sancti Petri Moissacensis, nullius diocesis, sed ad sanctam ecclesiam, nullo medio, pertinentis, etc. etc.*), (L'abbé de l'abbaye sécularisée de Saint-Pierre de Moissac, qui n'appartient à aucun diocèse et dépendant seulement, sans aucun intermédiaire, de la sainte église, etc., etc.) Ces quelques mots n'ont pas besoin de commentaire; ils prouvent suffisamment que, puisque cette communauté n'était soumise qu'à

Digitized by Google

l'église, elle pouvait tout faire avec impunité. Aussi, les hommes les plus remarquables du dix-septième siècle, firent-ils tous leurs efforts pour devenir abbés de Moissac. Le cardinal Mazarin sollicita et obtint cette faveur en 1646; on voit encore ses armes sur plusieurs parties de l'église, et particulièrement sur quelques fragmens de vitraux peints, et sur l'orgue dont il fit don à l'abbaye. Parmi ses successeurs se trouvent le prince Regnauld, cardinal d'Este, et M. de Brienne, archevêque de Toulouse. La place d'abbé valait alors à celui qui la remplissait 50 mille écus de rente

II.

COUP-D'OEIL ARCHÉOGRAPHIQUE.

S'il est vrai de dire que la littérature est l'expression de la société, il est vrai aussi d'ajouter que cette expression n'existe pas seulement en elle; toute œuvre porte l'empreinte de sa date, c'est-à-dire le caractère de son époque: car, à toute production littéraire ou artistique préside une force supérieure, une pensée qui domine, puissance identique dans son action et dans ses effets. Aussi, en apercevant dans un même ensemble toutes les œuvres monumentales, on les voit se diviser en trois groupes distincts que j'appellerais volontiers les trois âges de l'architecture: chacun est marqué d'un caractère qui le différencie.

Le premier âge commence avec le monde et finit à la prédication évangélique. Dans cette section de quatre mille ans, se rangent les monumens les plus grandioses et les plus curieux. Ils sont le témoignage historique du passé; aussi, à la vue des blocs immenses qui les constituent, on ne conçoit d'autres leviers possibles que le fouet d'un tyran, et mille bras esclaves meurtris de ses coups.

Au moyen âge les productions monumentales se rapetissent en se multipliant; d'un côté, se sont les divisions territoriales qui déterminent cet effet; de l'autre, c'est un changement dans les conditions. Sous l'heureuse influence de la morale chrétienne, l'esclave devenu serf a désormais un germe de liberté dans le cœur; peu à peu ce germe se développe, bientôt le travail se mesure par le salaire, et chaque monument se revêt d'une teinte mesquine, ou demeure inachevé: une concentration de crainte de la part du serf, de récompense de la part du maître, peut seule causer quelques exceptions.

C'est de la fin du xv^e^ siècle que date, à mon sens, le troisième âge de l'architecture en France. A cette époque s'opère une grande révolution: Louis XI, par des efforts despotiques, mais nécessaires, jette dans le creuset les élémens disparates de la féodalité, et en coule un alliage indivisible; aussitôt, ses effets se manifestent, les provinces n'aperçoivent plus le pouvoir que de loin; la crainte de l'ouvrier diminue; il exige plus impérieusement, et avec raison, un plus grand salaire; de grands travaux nécessitent de grands moyens; dès-lors c'est autour du pouvoir royal qu'on se groupe, parce que le pouvoir royal seul, ayant la faculté de largement récompenser, a aussi celle de commencer et de finir de grandes œuvres; l'architecture provinciale s'évanouit.

L'abbaye de Moissac fut fondée au moyen âge: parmi les grands établissemens que nécessita son rapide développement, deux sont encore debout, l'église et le cloître. Quant aux autres, ils sont travestis ou ruinés: le réfectoire des religieux n'est plus qu'une taverne humide et sans jour; leurs étroites cellules se sont élargies en vastes dortoirs de séminaire; les tours protectrices du monastère apparaissent sous formes de sales et hideux pigeonniers, et, sur leurs galeries de pierre où resonnait le *qui vive* de la sentinelle, on n'entend que le vol uniforme et pénible de l'oiseau de nuit, ou le sifflement saccadé du vent de nord, que la gorge de la montagne pousse sur la plaine.

L'église de l'abbaye, aujourd'hui la principale de Moissac, est encore saine de ruines, et la solidité de sa construction est une garantie réelle de sa durée. Elle est un mélange confus de beau et de laid, de régulier et de bizarre, car son caractère vrai, et peut-être nécessaire, est l'absence de toute unité d'architecture. Ici, est le plein ceintre; là, une tendance à l'ogive; dans toute une partie l'ogive parfaite; ce qui prouve que la construction de l'édifice date de trois époques distinctes, et que les pauses ont été longues.

Nous rapportons à la première quelques fenêtres qui se voient encore à la base du mur extérieur, du côté du sud, et une tour trélagone dont la salle inférieure sert de péristyle, tandis que la supérieure forme la base du clocher; l'architecture de celle-ci est sévère et imposante; sa voûte entr'ouverte et à nœud circulaire, repose sur des colonnes dont les proportions sont bien en harmonie avec les chapiteaux corinthiens qu'elles supportent; ses fenêtres, au nombre de trois sur chacune de ses faces, sont dépouillées d'ornemens à l'intérieur et encadrées, à l'extérieur, par trois embrasures d'un excellent goût. Celles qui regardaient le levant et qui dominaient sans doute la primitive église, ont été enveloppées par des constructions plus modernes. Elles s'aperçoivent au fond de l'église actuelle (au-dessus de la balustrade qui réunit deux tribunes latérales), quoiqu'elles soient en partie cachées par un morceau de voûte qui porte encore les traces du marteau qui l'a démolit.

Ce tronçon, les chapelles du fond, les deux galeries qui sont au-dessus, les murs de revêtement qui ceignent la tour et le porche pratiqué dans l'épaisseur de l'un d'eux, appartiennent à l'autre époque. Ce sont les restes de la seconde église, construite par les soins de Durand, archevêque de Toulouse et abbé de Moissac, et dont la dédicace eut lieu en 1063. La tendance à l'ogive qui règne partout indique d'ailleurs suffisamment qu'ils ne peuvent être ni antérieurs ni postérieurs au onzième siècle. Deux d'entre ces fragmens sont surtout précieux, le tronçon de voûte et le porche; le premier, parce qu'il nous apprend que cette église était plus grande que la première, mais plus

Digitized by Google

petite que la moderne, le second à cause de la belle page qu'y a tracée le ciseau d'un artiste inconnu.

Tout le tympan du porche est occupé par un vaste bas-relief, où apparaît, assis sur son trône, le seigneur entouré des quatre Evangélistes, représentés sous des formes symboliques, et de 24 vieillards qui chantent sa gloire. Au-dessous est le portail formé par des découpures dans le genre arabe, et divisé par un pilastre massif, où se croisent des figures de chiens de grandeur naturelle; sur les côtés et en retour, l'artiste a représenté, à droite, les principaux événemens de l'histoire de la Vierge, l'Annonciation, la naissance du Christ, la fuite en Egypte, etc., etc.; à gauche, l'Avarice, avec un sac d'or qui lui pèse sur la poitrine, la Luxure toute nue, avec des animaux immondes qui s'attachent aux différentes parties de son corps, et la punition préparée pour ceux qui sont dominés par ces vices.

C'est probablement vers le xv^e^ siècle que fut reconstruite l'église de l'abbaye; sa nef est greffée sur les murs de la précédente. C'est une longue et belle enceinte dont aucun obstacle ne cache les détails. Sa voûte, nécessairement tranchée à sa base, par la présence de l'ancienne tour, s'élance élevée et hardie vers le sanctuaire, et s'y recourbe comme pour lui former un dôme, sa surface est divisée en grandes zônes parallèles et chacune a ses coupons allongés et triangulaires, qui, rayonnant d'un même centre, viennent se perdre dans le sein des piliers intérieurs. Le maître-autel, placé au levant, est enlacé par une colonnade qui s'avance sur les côtés comme deux bras supplians et protecteurs, et se replie ensuite pour s'attacher aux murs voisins; latéralement sont les saintes chapelles, dans le fond; celles de la seconde époque; en avant, celles de la troisième, qui s'enfoncent ténébreuse sous l'angle aigu de l'ogive, offrant à l'ame faible une retraite sûre et continue, un moyen de rêveries mystiques, une arme contre le monde.

A gauche, et vers le milieu de la nef, est le noir escalier de pierre qui conduit, à travers l'épaisseur des murs, jusques à la salle des archives; elle est de forme carrée, sa voûte s'élève sur des filets en saillie, puis se courbe vers la fenêtre qui s'ouvre en éventail du côté de l'est. A l'intérieur, tout est sombre; quelques parchemins usés, voilà tout; ce sont les débris de ce qu'ont écrit et conservé pendant treize siècles les religieux de l'abbaye; le reste a péri dans une commotion politique, au milieu des flammes qu'alluma dans son aveuglement le peuple de 93.

Comme nous l'apprend une inscription latine, gravée sur une table de marbre qui se trouve dans la galerie de l'ouest, le cloître du monastère fut construit l'an 1100, sous Ansquitilius, abbé, et probablement sur l'emplacement du premier, qui était beaucoup moins grand; il est formé par des arcs ogives, qui reposent sur quatre-vingts chapiteaux différens, supportés par des colonnes de marbre isolées ou accouplées. Aux angles et au centre de chaque colonnade, sont des pilastres massifs auxquels sont accolés des bas-reliefs représentant les Apôtres. Il est probable qu'ils sont antérieurs au xii^e^ siècle, et qu'ils ornaient l'ancien cloître; ce qui le prouve, c'est qu'il ne s'y en trouve que huit, et il devrait au moins y en avoir onze; car on conçoit très-bien que, si les religieux de Moissac ont dû donner la place de *Judas* à Durand, leur abbé, dans le xi^e^ siècle, ils n'avaient aucune raison pour faire un choix parmi les autres (1). Des trois pilastres qui restent, le premier est occupé par l'inscription que nous avons mentionnée; le second est revêtu d'une plaque de marbre rouge; sur le troisième sont figurés les divers mouvemens de l'eau, selon qu'elle forme une fontaine, un torrent, ou la mer.

Les chapiteaux sont massifs et sans proportion avec les colonnes; sur chacune de leurs faces sont représentés divers sujets de l'ancien et du nouveau Testament, de l'Apocalypse et du Martyrologe. Le style de ces sculptures annonce l'enfance de l'art; l'ensemble des formes est incorrect, grossièrement exécuté et sans grace dans les détails. Mais, lorsque l'artiste n'a retracé que des objets de fantaisie, il a fait preuve d'un véritable mérite et d'un goût exquis; aussi, on ne cesse pas d'admirer les festons et les enlacemens qu'il a répandus à profusion autour des figurines et particulièrement sur les tailloirs.

Il n'y a que quelques années que le monde savant déplorait la perte future du cloître de Moissac, tant il était convaincu que l'administration locale prenait peu d'intérêt à sa conservation; il est aujourd'hui rassuré. Une société se forma, il y aura bientôt quatre ans, dans le but d'appeler sur ce monument, dont elle emprunta le nom, l'attention des archéologues, et par eux celle du gouvernement; celui-ci a compris ses désirs, en accordant plusieurs fois des allocations pour le réparer; n'aguère encore il a fait don à la ville d'une somme de deux mille francs, qui, jointe à celles qu'ont votées le conseil municipal et le conseil général, suffira pour terminer les réparations les plus urgentes; encore quelques sacrifices et quelques dons, et on ne craindra plus de voir tomber en ruines un des monumens historiques les plus curieux du xii^e^ siècle, et le plus remarquable de l'antique abbaye de Moissac.

A. Lagrèze-Fossat.

(1) Le huitième bas-relief orne, avec un neuvième de la même époque, le devant du porche de l'église. Il serait à désirer que l'autorité les fît remettre à leur place.

Digitized by Google

DALAYRAC.

Dalayrac (Nicolas), compositeur célèbre, qui a enrichi le théâtre de cinquante-six ouvrages dans lesquels brillent tour à tour l'esprit, la grace et le génie, naquit à Muret, en Languedoc, le 13 juin 1753, de Jean Delayrac, subdélégué de la province, son père, qui le destinant au barreau, l'envoya à Toulouse pour y faire ses études. Le jeune Dalayrac se distingua constamment par une grande intelligence; chaque distribution de prix était pour lui un nouveau triomphe. Les nombreuses couronnes qu'il obtint alors, étaient l'heureux présage de celles que devaient lui décerner plus tard les admirateurs de son aimable et beau talent. Dalayrac manifesta dès son enfance un goût décidé pour la musique; son père ne consentit qu'avec peine à lui donner un maître de violon. L'étude de cet instrument lui fit négliger totalement la philosophie et le Code pour se livrer à cet art vers lequel il était si puissamment entraîné. Mais le père s'en aperçut, et voulant, avant tout, faire de son fils un jurisconsulte, congédia le professeur et remplaça les cahiers de musique par les institutes de Justinien. Il ne resta d'autre ressource à notre musicien, que de monter chaque soir sur le toit de la maison, au risque de se casser le cou, afin de pouvoir étudier sans être entendu. Son secret ne fut pas long-temps ignoré. Une jeune pensionnaire d'un couvent voisin étant à la fenêtre de sa cellule, entendit les sons d'un instrument; elle se hâta d'en faire part à ses compagnes, et bientôt toute la communauté vint savourer les airs tendres et mélancoliques du nouvel Orphée. Bientôt la nouvelle fut connue de toute la ville. On sut que les pensionnaires d'un couvent se réunissaient chaque soir sous les bosquets du jardin pour assister aux concerts donnés par un jeune homme. Ces détails parvinrent aux oreilles de M. Dalayrac, qui, vaincu par tant de persévérance, et craignant d'exposer la vie de son enfant, lui laissa la liberté de suivre son penchant. Désespérant d'en faire un disciple de Cujas, il sollicita et obtint pour son fils une place dans les gardes du comte d'Artois. Dalayrac arriva à Paris en 1774, où il ne tarda pas à se lier avec plusieurs artistes, particulièrement avec Langle qui fut son maître d'harmonie, et Grétry qui était alors dans toute sa gloire; celui-ci travaillait avec une prodigieuse facilité, même en compagnie. Dalayrac eut souvent le plaisir et l'avantage de voir composer ce grand maître; ce fut là ce qui acheva d'enflammer son imagination.

Ses premiers essais furent des duos de violon, ainsi que des quatuors qu'il publia sous un nom italien. Ces divers morceaux eurent beaucoup de vogue. Encouragé par ce premier succès, Dalayrac se livra entièrement à la composition. Il écrivit alors la musique de deux opéras-comiques, intitulés: *le Petit Souper* et *le Chevalier à la Mode*, qui furent représentés à la cour en présence de la reine. La musique fut parfaitement goûtée, on y remarqua beaucoup de grace dans le chant. Enhardi par ce suffrage honorable, joint au vif désir d'avoir ses entrées à la comédie Italienne, il accepta un poème intitulé: *l'Eclipse totale*; la pièce réussit complètement et fut suivie l'année après du *Corsaire*. Le public fut enchanté du début de Dalayrac dans lequel il retrouvait l'esprit et l'élégance de Grétry. Il n'en était encore qu'à son second ouvrage, qu'une foule de poètes, jaloux de s'associer à sa gloire, le supplièrent d'accepter le fruit de leur muse. Indépendamment de son talent de musicien, Dalayrac possédait une finesse de tact extrêmement précieuse qui lui fesait trouver à coup sûr les défauts d'une pièce: aussi le surnomma-t-on *le musicien-poète*.

Pendant sa vie théâtrale de compositeur, si féconde en jolis ouvrages, il avait doté la scène de cinquante-six opéras, nombre égal à ses années, lorsque la mort vint l'arracher à ses brillans et légitimes succès, ainsi qu'à l'admiration de l'Europe entière. Je donne ici une liste complète de ses nombreux ouvrages, avec leur ordre de date. Bien sûr que tant de chefs-d'œuvre réunis en diront plus que tout le bien que je pense de leur auteur.

1781, *le Petit Souper*, en un acte; *le Chevalier à la Mode*, en un acte; 1782, *l'Eclipse Totale*, en un acte; 1783, *le Corsaire*, en trois actes; 1784, *les Deux Tuteurs*, en deux actes; 1785, *l'Amant statue*, en un acte; *la Dot*, en trois actes; 1785, *Nina* ou *la Folle par amour*, en un acte; 1787, *Azemia* ou *les Sauvages*, en trois actes; *Renaud d'Ast*, en deux actes; 1788, *les deux Sérénades*, en deux actes; *Sargine* ou *l'Elève de l'Amour*, en quatre actes; *Fanchette*, en trois actes; 1789, *les deux Petits Savoyards*, en un acte; *Raoul, sire de Créqui*, en trois actes; 1790, *la Soirée Orageuse*, en un acte; *le Chêne Patriotique*, en un acte; *Vert-Vert*, en un acte; 1791, *Camille* ou *le Souterrain*, en trois actes; *Agnès et Olivier*, en trois actes; *Philippe et Georgette*, en un acte; 1793, *Ambroise* ou *Voilà ma Journée*, en un acte; *Arnill* ou *le Prisonnier Américain*, en un acte; *Roméo et Juliette*, en quatre actes; *Urgande et Merlin*, en trois actes; 1794, *la Prise de Toulon*, en un acte; *l'Enfance de J.-J. Rousseau*, en un acte; *les Détenus* ou *Gange commissionnaire de saint Lazare*, en un acte; 1795, *la Pauvre Femme*, en un acte; *Adèle et Dorsan*, en trois actes; 1796, *la Famille Américaine*, en un acte; *Marianne*, en un acte; 1797, *la Leçon* ou *la Tasse de Glace*, en un acte; *la Maison Isolée*, en deux actes; *Gulnare* ou *l'Esclave Persanne*, en un acte; 1798, *Alexis* ou *l'Erreur d'un bon Père*, en un acte; *Primerose*, en trois actes; *Léon* ou *le Châ-*

Digitized by Google

teau de Monténero, en trois actes; 1799, *Adolphe et Clara*, en un acte; *Laure* ou *l'Actrice chez elle*, en un acte; 1800, *le Rocher de Leucade*, en un acte; *Une Matinée de Catinat*, en un acte; *Maison à vendre*, en un acte; 1801, *Léhéman* ou *la Tour de Neustadt*, en trois actes; 1802, *l'Antichambre* ou *les Valets entre eux*, en un acte; *la Boucle de Cheveux*, en un acte; 1803, *Picaros et Diégo*, en un acte; 1804, *la Jeune Prude*, en un acte; *Une heure de Mariage*, en un acte; (à l'Opéra) *le Pavillon du Calife*, en un acte, arrangé depuis la mort de l'auteur pour l'Opéra-Comique. Cette pièce a été représentée en 1822 sous le titre du *Pavillon des Fleurs;* 1805, *le Héros en voyage*, en un acte; *Gulistan* ou *le Hulla de Samarcande*, en trois actes; 1806, *Deux Mots* ou *Une Nuit dans la Forêt*, en un acte; *Koulouf* ou *les Chinois*, en trois actes; 1807, *Lina* ou *le Mystère*, en trois actes; 1809, *Elise-Hortanse*, en un acte; *le Poète et le Musicien*, en trois actes.

Ce qui constituait la supériorité du talent de Dalayrac, c'est qu'il avait su varier ses couleurs sans cesser d'être vrai. Il se distingua sans cesse par la facilité et la sensibilité de son chant, la justesse de l'expression. Il avait le mérite surtout de bien comprendre l'effet dramatique, car il savait faire parler les passions les plus énergiques sans cesser d'être aimable et chantant. L'on trouve dans ces ouvrages une foule de romances composées avec une ame et un goût exquis. Lorsqu'en 1790, Méhul, Chérubini, Berton préludaient à leur brillante réputation en fesant retentir le théâtre de leur brillante et vigoureuse harmonie, Dalayrac, en homme d'esprit et de talent, fut assez heureux pour changer sa manière et marcha dignement sur la trace de ces grands génies, en écrivant *Camille*, *Léon*, *Roméo et Juliette*, *Lina*, compositions pleines de chaleur et de vérité dramatique qui se font remarquer par une couleur locale bien sentie; car l'on trouve dans ces opéras, de grandes beautés musicales, surtout dans les *finales* de *Camille*, d'*Adèle et Dorsan*, de *Lina*, *etc.*, *etc.* Rien de plus dramatique que le *trio* de la cloche au premier acte de *Camille* ainsi que le *duo* entre Alberti et Camille. *Azemia* est rempli d'inspirations toutes gracieusement heureuses; la couleur sentimentale de *Nina*, a beaucoup de charme; *Léon* ou *le Château de Monténero*, mérite particulièrement des éloges: comme dans *Camille* on y trouve de la verve et de la vigueur, le chant y brille par une grande expression; le premier acte renferme un *air* et un *duo* qui sont remplis de passion, ainsi que les couplets de la vieille *Vénérande*, couplets faits avec le sentiment et l'esprit de l'auteur. Le trio du second acte est un chef-d'œuvre de conception et de mélodie. Les bornes de cet article ne me permettent pas de citer tous les morceaux remarquables qui scintillent encore d'un si vif éclat dans les ouvrages de Dalayrac; il me suffira de mentionner quelques opéras dont le style piquant et spirituel les ont fait conserver au répertoire, tels sont *Gulistan*, *Maison à vendre*, *Picaros et Diégo*, etc., etc.

Lors d'un voyage que fit ce compositeur dans le Languedoc, en revenant à Paris, il passa par Nîmes pour connaître cette partie de notre Midi. A cette époque on ne parlait dans toute la France que du succès que venait d'obtenir dans la capitale l'opéra des *Deux Petits Savoyards*. Dalayrac, entraîné par les instances de l'un de ses amis qui se trouvait dans cette ville, se laissa conduire au théâtre; on y jouait l'opéra nouveau. A la fin de la pièce, un des savoyards s'avance et adresse au parterre les vers suivans, en désignant la loge où se trouvait l'auteur de la musique.

Nous avons dans ces lieux un véritable père;
On lui doit la couronne et nous allons l'offrir.
C'est lui, Messieurs, qui sait vous satisfaire;
C'est lui que tous les jours vous venez applaudir.
Seul, il a droit à la reconnaissance,
Car lui seul remplit vos désirs;
Nous lui devons notre existence,
Et vous lui devez vos plaisirs.

Le public enchanté, saisit avec transport l'occasion de s'acquitter envers l'auteur auquel il devait tant de sensations délicieuses. Dalayrac veut se dérober à cet hommage, il se lève pour fuir, lorsque tout-à-coup les deux savoyards l'arrêtent, et, lui posant une couronne sur la tête, le forcent à entendre l'impromptu suivant:

Nous osons aux lauriers que la France te donne
Joindre un tribut, simple comme nos chans.
Quand *les Deux Savoyards* t'offrent une couronne,
C'est un don qu'à leur père apportent des enfans.
A Paris, nos aînés auront eu l'avantage
De te couvrir des fleurs que tu sais mériter;
Après eux, permets-nous de t'offrir un hommage
Aussi vrai que les airs que tu nous fait chanter.

En 1798, Dalayrac fut reçu, et sans l'avoir sollicité, membre de l'académie de Stockholm, et, quelques années plus tard, Napoléon le nomma chevalier de la légion d'honneur. Cette distinction, de la part de son souverain, ne fit que stimuler sa noble ambition, et pour s'en rendre encor plus digne, il composa la musique d'un opéra comique en trois actes et en vers, intitulé *le Poète et le Musicien*. Il avait fait passer dans cet ouvrage toute son ame, tout son esprit. Cette pièce devait être jouée pour l'anniversaire du couronnement. Les répétitions se poursuivaient avec activité, lorsque le chanteur Martin tomba sérieusement malade; son état exigeait qu'il restât éloigné de la scène plusieurs mois, lorsque les journaux annonçaient déja le prochain départ de l'empereur pour l'Espagne. Dès lors les plus chères espérances de Dalayrac furent détruites sans retour. Ce fut pour lui le coup de la mort. Une fièvre nerveuse se déclara instantanément; le mal s'aggrava par un transport des humeurs au cerveau. Pendant les cinq jours que dura cette terrible maladie, aucun repos ne vint raffraîchir son sang: ses derniers instans ne furent qu'un délire de composition. Ce fut le 27 novembre 1809 qu'il rendit son dernier soupir, qui fut calme et doux comme l'avait

Digitized by Google

DALAYRAC.

été sa vie. Je ne saurais mieux terminer la biographie de Dalayrac, que le peuple avait surnommé *le musicien de la nature*, éloge flatteur et surtout bien mérité, qu'en transcrivant ici une note très intéressante trouvée parmi ses papiers, où il peint lui-même son caractère. « Je suis très vif; je m'emporte aisément; je suis extrêmement sensible à la joie et à la douleur; je » m'exagère facilement la crainte et l'espérance; je » ne sais pas attendre; je donne aveuglément ma » confiance; quelquefois aussi je me laisse aller au » soupçon sur de légères apparences; je me passionne » facilement et outre mesure; l'injustice, partout où » je crois la voir, me révolte et m'indigne. » Dalayrac avait la réputation d'avoir une sévérité invariable de principes, une probité rigide, une loyauté à toute épreuve, et surtout il passait pour être essentiellement bon.

Justin CADAUX.

Digitized by Google

EXÉCUTION DE CINQ-MARS ET DE DE THOU,

A LYON.

I.

La journée avait été pluvieuse et sombre; l'horizon était uniformément tendu d'un voile grisâtre, et, par momens, de larges taches noires, chassées par un furieux vent d'*autan*, venaient de la Méditerranée et fuyaient avec rapidité sur cette belle nature du Midi, qui semblait une veuve attristée et en deuil. Rien de plus morne et de plus lugubre que les paysages du Languedoc lorsqu'ils sont cachés dans la pluie; un ciel bas et nuageux est plus triste là que partout ailleurs. C'est un crêpe funèbre qui enveloppe une fiancée; il faut à ces paysages un soleil resplendissant, un air limpide et bleu, la voûte profonde du ciel, des lointains pour les Pyrénées gigantesques, et la molle réverbération de la mer. Cependant, vers le soir, le vent tomba, le rideau de nuages sembla se déchirer et le soleil salua le déclin du jour en pourprant richement les dernières nuées qui emprisonnaient son souvenir d'adieu. La soirée promettait ce charme particulier qui suit un mauvais temps, et cette salubre fraîcheur recherchée des malades.

Une armée française était campée autour de la ville de Narbonne; Louis XIII la commandait en personne: on faisait alors la guerre dans le Roussillon. Le bruit du camp s'assoupissait insensiblement; des éclats isolés troublaient seuls le calme répandu par une sévère discipline sur la bruyante population des soldats: quelques officiers en belle humeur jouaient aux dés et animaient les histoires de leurs bonnes fortunes avec l'exaltation des Espagnols. Mais un fourrier de la cour ne tarda pas à venir imposer le silence aux joueurs; les officiers se séparèrent, et chacun se dirigea vers sa tente.

Vers huit heures, une fenêtre s'ouvrit avec une lenteur qui avait quelque chose de solennel à une des maisons de la ville; bientôt on vit apparaître une forme humaine que le crépuscule empêchait de reconnaître; l'appartement restait obscur. Quelques bourgeois, prenant le frais à leurs croisées, pouvaient seuls, à la faveur de certains caprices de lumière, distinguer de tems en tems des vêtemens d'un rouge éclatant. C'était un malade, un mourant, qui venait respirer un peu d'air vif pour sa nuit. Il était assis dans un immense fauteuil garni de velours bleu; ses jambes et ses pieds étaient soigneusement enveloppés dans de magnifiques couvertures; une robe écarlate longue et très ample couvrait son corps maigre et affaibli. Le malade était un homme de cinquante-quatre ans; sa figure pâle et fatiguée ressortait avec un caractère sinistre entre un camail rouge et une calotte de la même couleur, qui laissait échapper de rares mèches de cheveux blancs; une barbe étroite et pointue qui prenait naissance sous la lèvre inférieure, achevait cette image bizarre qu'on aurait pu croire déjà marquée par la mort, si deux yeux ardens n'avaient reflété tout ce qui restait de vie dans ce corps moribond. Ses mains jouaient avec plusieurs jeunes chats qui se roulaient familièrement sur sa robe: il suivait avec intérêt leurs ébats et prenait plaisir à les contrarier par toutes sortes d'évolutions; quand ils s'animaient au point de promettre une sérieuse querelle, le malade souriait et dialoguait tout haut ce petit drame de ruses et de cruautés.

— Votre éminence me semble bien mieux ce soir, hasarda d'une voix fausse et doucereuse un petit bonhomme assis auprès du malade; cette soirée est bienfaisante, et votre nuit ne peut manquer d'être bonne.

Le cardinal de Richelieu continua à jouer avec ses chats, comme s'il n'eût pas entendu le capucin.

— Le roi a été bien faible aujourd'hui, reprit le père Joseph, en attendant sournoisement l'effet que ces paroles allaient produire sur le cardinal.

— Le roi peut traîner long-temps, maître Joseph; sa maladie de langueur ne finira pas brusquement comme la mienne.... avec ces tempéramens mélancoliques, la chose est très longue.... très longue...

— Votre grandeur est trop nécessaire au royaume de France, et j'espère que Dieu la conservera pour achever l'œuvre qu'elle a si glorieusement....

— Messire Joseph, vous me devez encore toujours cette histoire de votre frère le prince de Lorraine. Voyons, je suis d'humeur à m'en récréer en attendant l'heure où nous causerons des affaires de l'état.... C'est un savant homme que votre frère, et très attaché aux souvenirs de la maison de Guise.... grande famille qui n'a manqué le trône de France que de quelques heures.....

— Je raconterais volontiers l'historiette du prince de Saint-Nicolas, à votre éminence, mais j'ai l'imagination tellement obsédée des affaires du grand-écuyer, qu'en vérité il me serait impossible....

— Nous nous occuperons de M. le Grand un peu plus tard.... Vous savez, père Joseph, que je n'aime point à intervertir ma méthode de travail. Une affaire dont l'heure n'est pas venue, n'existe point.... Ne disiez-vous pas que vous aviez trouvé sa majesté très souffrante ce matin?

— Oui, monseigneur, et les médecins du roi traitent ses caprices avec une déférence qui ne me paraît être autre chose que le désespoir de ne le pouvoir sauver.

Père Joseph, voilà de vilaines paroles, et auxquelles on pourrait donner une fâcheuse interprétation

Digitized by Google

pour les médecins de sa majesté.... C'est mal.... très mal.....

— Votre éminence daigne croire au moins que le zèle le plus ardent pour sa personne et une inviolable fidélité, m'ont toujours conservé digne de ses bontés.

— Père Joseph, vous viendrez prendre mes ordres demain matin, au point du jour..... sans faute..... commandez mes porteurs pour une promenade autour du jardin..... Non, je ne sortirai pas.... Allez....

Le cardinal resta seul; il repassa dans son inflexible mémoire tout ce qu'il avait appris des projets du marquis de Cinq-Mars, jeune favori de vingt-deux ans, qui prétendait renverser sa puissance et relever celle de la noblesse française si cruellement décimée, par la main de fer de Richelieu.

— Quels tristes conspirateurs! pensait le cardinal. Tout est contre moi, le duc de Bouillon, le duc d'Orléans, le roi lui-même, et ils n'ont pas même ébranlé mon pouvoir..... Cinq-Mars qui me doit sa faveur auprès du roi, a épousé follement leurs rancunes, au lieu de se tenir à moi.... j'en aurais fait mon successeur, l'ouvrier de ma pensée; mais il a tourné au vent de la vanité.... Les autres, à la bonne heure; ils veulent résusciter la féodalité, redevenir de terribles vassaux, faire trembler la monarchie et l'emprisonner dans l'Ile-de-France, entre la Flandre, la Normandie, la Bourgogne, la Champagne. Ils combattent pour leur fortune et le pouvoir de leurs familles. Mais lui, d'Effiat, qui avait déja plus qu'eux tous, la faveur du roi, la mienne, un poste éminent à la cour, un grand avenir.... En vérité, ce Cinq-Mars est fou; sa jeune tête a peut-être plus besoin d'ellébore que d'éprouver la hache du bourreau. Mais il est plus à craindre que tous ces mécontens bavards; il a l'ame exaltée, l'esprit vif, judicieux; il a beaucoup de suite dans les idées; depuis deux ans que je le surveille, je n'ai vu guère de fautes.... Il arriverait..., et en un jour tout le fruit de mes travaux serait perdu..... Et le roi qui trempe dans les conjurations de ses sujets contre son pouvoir!..... Pauvre esprit faible, frêle nature d'enfant et de vieillard, qui ne sait ni commander ni obéir!

Richelieu continua encore quelques instans sa redoutable rêverie; puis il s'endormit dans son fauteuil.

II.

Le cardinal était livré au sommeil depuis deux heures, lorsqu'il fut réveillé par un bruit de voiture qui se fesait sous ses fenêtres; aussitôt un certain mouvement anima cette maison tout à l'heure silencieuse, et où les gardes mêmes veillaient dans une précaution taciturne. Louis XIII arrivait chez son ministre.

Le roi, appuyé sur une canne, entra dans l'appartement; Richelieu qui ne pouvait marcher, se contenta de se lever pour recevoir le souverain. Des valets suivaient avec des lumières, et quand le siège du roi fut disposé auprès du fauteuil du cardinal, tout le monde se retira. Il était minuit passé.

La conversation commença par des généralités; Richelieu épiait le moment favorable pour toucher les intrigues de Cinq-Mars et du frère du roi; on parla du procès de Loudun, du maréchal de Marillac, de Basompierre, de la malheureuse veuve de Henri IV qui était allé mourir de misère et d'ennui à Bruxelles. Louis s'accusait sur toutes sortes de sujets, mais le cardinal savait, avec un art infini, rassurer la conscience du roi et expliquer tous les grands coups de sa politique par les suprêmes raisons d'état. Les terreurs de Louis XIII se calmèrent peu à peu, et une quiétude mélancolique succéda à l'agitation peureuse qui le travaillait auparavant.

— Cardinal, dit-il, vous savez qu'il est dans nos devoirs de veiller attentivement à la paix du royaume que le ciel m'a confié; vous m'avez toujours dit que le salut de l'état devait dominer toutes nos affections... Dieu me garde de prendre ombrage de mon bien-aimé frère, le duc d'Orléans... Mais, faites quelque attention à *Monsieur*, que sa légèreté pourrait entraîner dans les espérances des seigneurs mécontens....

— Ce n'est pas là notre plus dangereux ennemi, sire. Le duc d'Orléans ne se laissera jamais aller à une sérieuse forfaiture envers la couronne.

— Il m'est revenu, continua Louis XIII, que le duc de Bouillon....

— Je le ferai arrêter, si votre majesté le veut; je l'enlèverai au milieu de ses troupes; mais il me faut un autre parjure qui trame ma mort, et vous le saviez, sire....

— Moi! non, cardinal... répondit le roi atterré et tremblant comme un criminel.

— Votre majesté a résolu ma mort, poursuivit le ministre en fixant un regard impitoyable sur Louis.

— Mais, cardinal, êtes-vous sûr que Cinq-Mars soit coupable; c'est un enfant que j'aime... et certes son ingratitude...

— Je suis las de toutes ces intrigues, s'écria Richelieu d'une voix formidable; vous me sacrifiez... Je n'entends point disputer jour par jour mon existence aux factieux que vous encouragez... Je connais votre cour depuis vingt ans; elle est pleine de désordres, la trahison y est flagrante; si vous préférez la présomption de quelques esprits légers et aventureux à mon zèle éprouvé, renvoyez-moi, sire; je n'ai plus que peu de temps à vivre; mais n'abreuvez pas mes derniers jours de tant d'amertumes et de dégoûts... Vous me voyez accablé par la souffrance, écrasé sous le poids des affaires; je n'ai plus qu'un souffle, et vous ne m'épargnez rien de ce qui peut précipiter ma mort.

Cette sauvage apostrophe de Richelieu, jeta l'épouvante dans l'ame de Louis XIII; il essaya d'apaiser sa colère, en lui prodiguant toutes les protestations d'attachement; il promit de réformer sa cour, de se rendre plus sévère aux jeunes seigneurs, et de ne plus rien cacher au cardinal de ce que ses ennemis trame-

Digitized by Google

raient contre lui. Richelieu voyait qu'il pouvait profiter de la crise, il la prolongea.

— Il faut que votre majesté choisisse entre eux et moi!

— Cardinal, vous resterez, vous le savez bien.

— Je me confie à votre auguste parole, sire; mais il me faut des gages contre mes ennemis.

— Lesquels donc?... demanda le roi avec une vive anxiété.

— Vous me livrerez le marquis de Cinq-Mars et le fils du président de Thou, son complice.

Louis XIII voulut résister d'abord; il parla de son amitié pour Cinq-Mars, implora le cardinal de faire grace à son favori; mais l'attachement que ce roi montrait pour le grand-écuyer ne fesait qu'irriter de plus en plus la haine de Richelieu. Le roi se couvrait le visage de ses mains, pleurait, suppliait, et le ministre, restait impassible comme un marbre devant cette amère douleur de la faiblesse qui succombait sous sa propre charge. Louis XIII ayant fait un dernier effort pour sauver Cinq-Mars, Richelieu attaqua audacieusement la conscience du roi, lui reprocha durement de lui cacher les secrets de sa cour, et d'une voix fière et froide, il lui déclara que désormais il ne se mêlerait plus des affaires du royaume, et qu'il en abandonnait le soin au monarque lui-même et aux jouvenceaux dont il fesait tant de cas. Il fit un tableau menaçant des malheurs que la conjuration de Cinq-Mars allait déchaîner sur la France; il lui peignit les Huguenots prêts à se soulever contre l'autorité royale pour marcher à la conquête de leur république; tous les ordres de l'état armés les uns contre les autres; la ligue sur le point de reprendre vie et de bouleverser Paris et les provinces; l'Autriche humiliée, relevant la tête et ranimant toutes ses vieilles prétentions de monarchie universelle; en un mot, il effraya tellement le roi, qu'il se fit dans cette organisation ruinée comme une révolution. Un ressort inconnu apparut soudainement dans ce caractère déplorable: Louis XIII accepta de régner.

Le cardinal le laissa au milieu des papiers mystérieux où lui seul pouvait lire. Louis XIII tenta d'examiner les affaires du moment; la rebellion du duc de Bragance qui avait pris le titre de roi de Portugal, les embarras du malheureux Charles Ier d'Angleterre, les tentatives de la maison d'Autriche, l'état de la grande guerre d'Allemagne, appelée depuis: *guerre de trente ans*. C'est alors seulement qu'il comprit l'immensité du fardeau qui pesait sur lui; il frémit de son ignorance et de sa pusillanimité. Un nuage passa dans son esprit vague et irrésolu, et à peine trouva-t-il assez de force pour jeter ce cri:

— Richelieu!

Le cardinal rentra dans le salon comme un fantôme. Le roi était évanoui.

Quand on l'eut rappelé à la vie, le roi trouva Richelieu devant lui; l'horreur de la nuit ajoutait encore au drame terrible qui s'était déployé entre ces deux mourans: l'un d'une volonté rude et inexpugnable, l'autre qui ne se soutenait que par une perpétuelle négation, un néant absolu.

— Quels sont les ordres de votre majesté? demanda brusquement le ministre.

— Soyez le maître... dit le roi d'une voix languissante.

— Signez-moi alors l'ordre d'arrestation de Cinq-Mars et de son ami.

— Oh! ayez pitié de moi!... Richelieu!

— Pourquoi donc m'avez-vous fait appeler? objecta brièvement le ministre.

— Ah!

Louis XIII ne put en dire davantage; cette scène l'avait brisé. Le cardinal lui présenta un papier. Le pauvre roi signa la lettre que voici:

« L'ordre de sa majesté le roi, est que le marquis » Henri Coiffier de Ruzé Cinq-Mars, grand écuyer de » France, et François-Auguste de Thou, soient pris » morts ou vifs, en quelque lieu du royaume qu'ils se » trouvent. »

« Louis. »

Richelieu fit encore signer d'autres papiers au roi: l'un réglait les droits de garde que le ministre s'était arrogés; l'autre garantissait d'illustres otages, les enfans de France, pour assurer la sincérité de l'attachement de Louis XIII au cardinal.

Un silence de mort succéda à cette vive explosion. Richelieu avait repris sa place dans le fauteuil bleu, et feuilletait des documens, moins pour ses travaux de gouvernement que pour effacer, par des apparences vulgaires, l'étrangeté de la situation. Le roi s'était assis sur un petit lit de repos; mais bientôt l'épuisement moral et la secousse profonde qui s'étaient faits en lui, le jetèrent dans une atonie complète; sa tête se pencha douloureusement sur son épaule, et, au bout de cinq minutes, tout le corps se trouva renversé sur le lit.

Cinq-Mars était à l'armée du Rousillon. Ses amis lui avaient donné l'éveil sur les projets du cardinal. Il pouvait fuir peut-être, passer en Espagne et échapper ainsi à la vengeance de Richelieu qui s'acheminait vers la tombe. Mais cette ame loyale, pénétrée d'une chevaleresque soumission à la couronne, alla bravement au-devant du danger. Cinq-Mars arriva à deux heures du matin chez le ministre et entra résolument dans le salon où il se trouvait avec Louis XIII. Au bruit de son arrivée, le roi se souleva avec peine; mais ayant reconnu le favori qu'il venait de condamner, il demeura frappé de stupeur; ses traits se décomposèrent et sa bouche resta muette. C'est lui qui paraissait être la victime.

Cinq-Mars comprit de suite où en étaient les choses. Il ne témoigna ni crainte, ni émotion. Son visage s'anima seulement d'un léger sourire de mélancolie, comme s'il eut voulu délivrer le roi de la torture qu'il souffrait. Richelieu fut épouvanté de cette apparition inattendue; mais le grand écuyer le saluant avec une exquise courtoisie, lui dit:

— Votre éminence me pardonnera de venir la surprendre ainsi chez elle; je suis indiscret, je le sens bien. Mais mon affaire est pressée.

Digitized by Google

Puis s'adressant au roi :

— Vous pensez avoir à vous plaindre de moi, sire; vous me livrez à votre ministre... Je viens en sujet obéissant remettre mon épée entre vos mains.

En même temps il la détache et la dépose sur un tabouret placé à côté de Louis XIII.

Le roi dans son émotion ne trouva que ces mots :

— Hélas ! mon pauvre enfant, est-il donc vrai que tu es coupable !

Cinq-Mars remercia le roi de sa plaintive exclamation par un mouvement de tête où se révélaient une grande douceur et une noble fierté. Il en eut pitié et abrégea le supplice du roi.

— Cardinal, dit-il, je suis prisonnier de sa majesté; je me rends de ma propre volonté; ce n'est donc ni une défaite ni une arrestation.

Il sortit immédiatement et alla se remettre aux mains des gardes répandues dans l'antichambre. Les gentilshommes ne pouvaient croire à ce singulier dénoûment de la faveur de Cinq-Mars. Fabert, le chef des gardes, pleura en recevant le marquis. De Thou s'était déja constitué prisonnier auprès du même Fabert.

III.

Le lendemain, Cinq-Mars fut dirigé sur Montpellier; c'est là seulement qu'on lui apprit que le château de Pierre-Scize, près de Lyon, lui avait été désigné pour prison par le cardinal. Le grand-écuyer voyageait avec un grand appareil politique; son escorte, prise parmi les premières troupes du royaume, était nombreuse et bien armée. On arriva le 4 septembre 1642 à Lyon, et Cinq-Mars fut immédiatement transféré au château.

La forteresse de Pierre-Scize dominait la ville de Lyon; elle était bâtie sur une colline de rochers, située sur la rive gauche de la Saône. D'abord manoir seigneurial des évêques de Lyon, elle était successivement devenue place de guerre et enfin prison d'état; son étendue était plutôt pittoresque qu'imposante, car elle s'était formulée sur la nature du terrain et selon tous les accidens de la colline. Ses constructions étaient en général basses, sombres et tristes; une tour colossale se dessinait comme un géant formidable au-dessus des murailles et des bâtimens qui semblaient ramper sous ses pieds. C'est là qu'on incarcéra le marquis de Cinq-Mars.

On ne sait pourquoi Richelieu sépara les deux amis; de Thou resta à Narbonne jusqu'après le départ de Louis XIII pour Paris. Pour bien conduire sa vengeance, le ministre avait besoin d'être seul et de ne pas craindre qu'une fantaisie royale vînt lui ravir ses ennemis. Quand le roi fut loin, le cardinal se fit conduire avec son prisonnier vers la Provence. On remonta le Rhône dans deux barques : la première portait le cardinal malade; elle était magnifiquement tendue de draps et de tapisseries; les armoiries de la maison de Richelieu y étaient prodiguées avec un luxe et une ambition effrayante pour tout autre souverain que Louis XIII; des rames dorées brillaient dans les flots noirâtres du Rhône. Richelieu était presque toujours couché dans une espèce de lit de parade qu'on lui avait arrangé; le soir seulement, après le coucher du soleil, il se fesait porter sur la poupe de la barque et suivait avec une attention taciturne les paysages qui fuyaient sur la rive. La seconde nacelle, un peu moins somptueuse que celle du maître, était remorquée par celle-ci à l'aide d'une grosse chaîne de fer; de Thou y était étroitement gardé par des soldats qui avaient ordre de le massacrer au premier mouvement de fuite ou de rebellion. Le voyage fut lent, car les eaux du Rhône étaient extrêmement rapides et grossies par la fonte des neiges de la Suisse. On n'arriva à Lyon que le 11 septembre; de Thou fut transféré au château de Pierre-Scize comme son ami, mais sans pouvoir communiquer à volonté avec lui, quoique leurs cachots fussent voisins.

Richelieu passa la journée à Lyon; il organisait le tribunal chargé, non de *juger*, mais de *condamner* les deux prisonniers.

Le soir du 11 septembre, Cinq-Mars et de Thou furent réunis dans le même appartement; cette faveur était de sinistre augure. Bientôt huit juges, vêtus de longs vêtemens noirs, commandés par Laubardemont, ce Tristan judiciaire de Richelieu, entrèrent chez les jeunes gens. Ils prirent place aux deux côtés de la chambre, et la séance fut déclarée ouverte.

Cinq-Mars parut le premier; il coupa court à tous les interrogatoires, et abrégea les formes de la justice en se déclarant coupable de toute la conjuration; mais il demanda, comme un devoir rigoureux de la part des magistrats, qu'on n'intentât rien contre de Thou, qui était innocent et n'avait pas eu confidence de ses projets. Il rappela aux juges quelques paroles bienveillantes dont le roi avait honoré le fils du célèbre président.

Mais l'ami de Cinq-Mars, entendant le plaidoyer généreux que celui-ci fesait pour lui, et ne pouvant supporter l'idée de le laisser mourir seul, s'élança vers lui, et, l'embrassant avec enthousiasme, lui dit :

— Ah ! cher ami, voici le moment de notre triomphe! Rien ne nous séparera désormais... Mourons courageusement... Après le martyre, le ciel; après la terre qui passe, l'éternité qui ne meurt point !... Demandons à Dieu la grace de rester forts contre les horreurs de la mort... Messieurs, nous sommes coupables... M. de Cinq-Mars a conçu tout seul le plan de la conjuration; mais moi, je l'ai su et ne l'ai point révélé !...

Cinq-Mars essaya de lutter contre les aveux de son ami; mais, vaincu par l'héroïsme de de Thou, il céda à l'exaltation de son ame, et, pressant vivement le noble martyr sur son cœur, il s'écria en pleurant :

— Ah ! malheureux ami, où t'ai-je entraîné !... Je suis coupable de ta mort !...

Cependant ce tribunal qui pouvait prononcer la sentence sur les confessions des accusés, proposa la torture. Cinq-Mars s'indigna; de Thou, livré à une ardente mysticité, demanda, comme bienfait, cette

Digitized by Google

CONFESSION DE CINQ-MARS.

nouvelle palme ajoutée à son martyre; puis, craignant qu'on le privât des tourmens que Cinq-Mars allait subir, il supplia les juges de ne faire aucune distinction dans leur destinée.

Le père Joseph s'étant déclaré, au nom du cardinal son maître, satisfait de la tournure de l'affaire, engagea les magistrats à passer outre à la torture. On craignait d'ailleurs des révélations qui eussent compromis le roi, la reine et la majesté de la couronne.

Laubardemont se retira avec sa funèbre cohorte; une demi-heure après, on vint signifier aux prisonniers l'arrêt suivant :

« Louis, par la grace de Dieu, roi de France et de » Navarre, etc., etc.

» La chambre déléguée, considérant :

» 1° Que celui qui touche la personne des ministres » des princes, est regardé par les lois anciennes et » constitutions impériales comme criminel de lèse- » majesté;

» 2° Que la troisième ordonnance du pieux roi » Louis XI porte peine de mort contre quiconque ne » révèle pas une conjuration tramée contre l'état;

» A conclu à la mort de Cinq-Mars et de François » de Thou, dans les vingt-quatre heures. »

Les deux condamnés reçurent leur sentence avec courage; ils ne pensèrent plus qu'à se préparer chrétiennement au grand passage de la terre à l'éternité. On leur envoya, sur leur prière, deux vénérables religieux. Le P. Malavalette reçut la confession du marquis de Cinq-Mars; le P. Mambrun, celle de François de Thou.

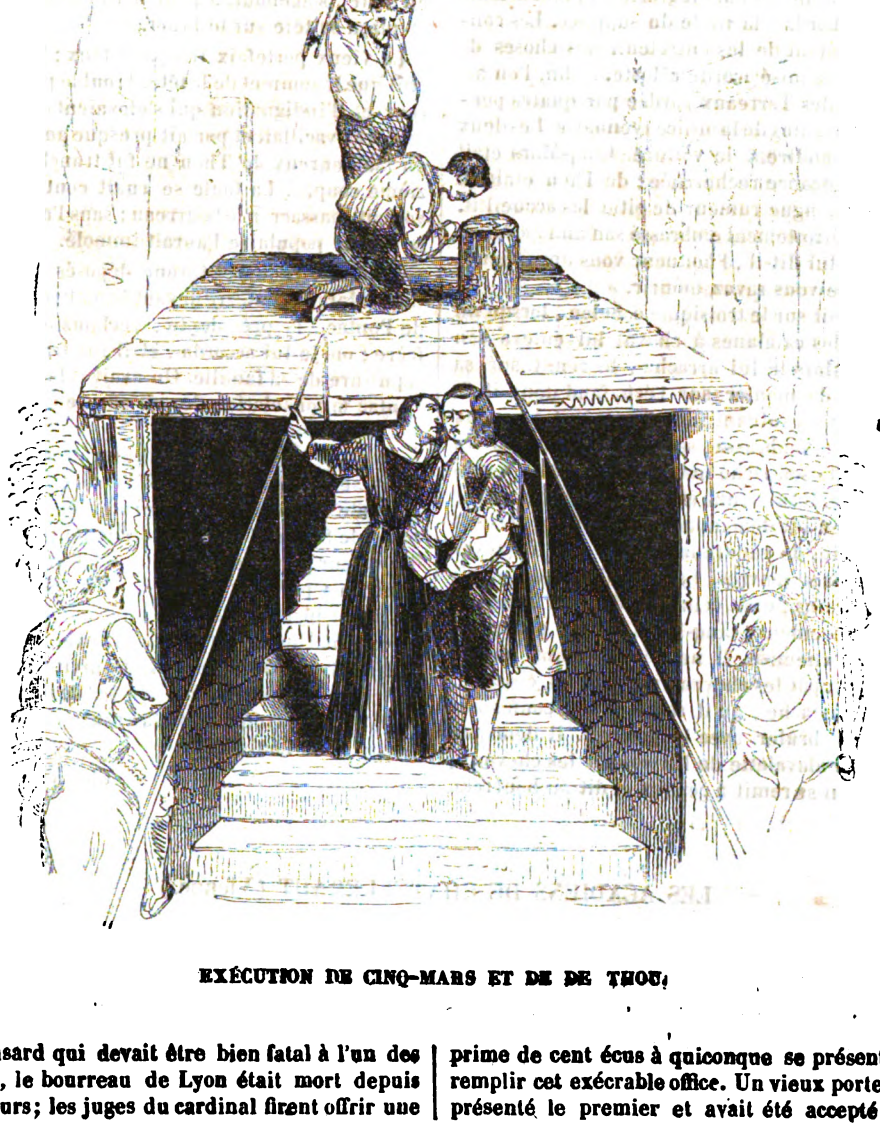
IV.

Cette nuit terrible finissait à peine, lorsque les portes du palais du gouverneur royal s'ouvrirent brusquement. Une forte compagnie de carabiniers à cheval stationnait depuis deux heures dans la rue. Tout-à-coup un magnifique carrosse aux armes du cardinal, traîné par six chevaux puissans, sortit lentement de la cour de l'hôtel, et se dirigea au pas sur la route de Paris.

Digitized by Google

Richelieu s'en allait, emportant la certitude que dans quelques heures, ses deux victimes auraient payé leur témérité sur l'échafaud. Inquiet de sa vengeance, il n'avait voulu quitter ses prisonniers qu'après leur condamnation et les préparatifs du supplice; pour ôter toute espérance de grace, il fuyait, ne laissant après lui que des magistrats subalternes avec le devoir d'exécuter rigoureusement les décrets de sa *justice*.

Dès le matin, un échafaud immense avait été dressé sur la place des Terreaux, en face de l'hôtel-de-ville, et sous les regards de la statue d'Henri IV, le plus clément des rois. La population lyonnaise ignorait ce qui s'était passé dans la tour de Pierre-Scize. Un bruit vague s'était répandu qu'on devait exécuter deux *grands* criminels; mais, trompé par cette perfide équivoque, le peuple s'attendait à voir mourir deux assassins ou deux voleurs de grands chemins. Mais, quand on vit les rues environnantes de la place des Terreaux se remplir de troupes, le peuple soupçonna quelque illustre supplice. Des régimens campés dans les villes du gouvernement de Lyon, apparurent comme par magie à toutes ses portes; ici, les gardes-françaises et suisses; là, les gens-d'armes de Maurevert; d'un côté, les escadrons de Pompadour; de l'autre, les carabiniers de la Roque. La cavalerie cerna en silence le château de Pierre-Scize; l'infanterie était échelonnée tout le long de la Saône jusqu'à l'hôtel-de-ville.



EXÉCUTION DE CINQ-MARS ET DE DE THOU.

Par un hasard qui devait être bien fatal à l'un des condamnés, le bourreau de Lyon était mort depuis quelques jours; les juges du cardinal firent offrir une prime de cent écus à quiconque se présenterait pour remplir cet exécrable office. Un vieux portefaix s'était présenté le premier et avait été accepté, non sans

Digitized by Google

grande jalousie de la part des nombreux postulans qui, venus après lui, ne recueillaient que l'horreur du peuple, sans le profit attaché au sanglant ministère.

Quand la ville parut assez familiarisée avec ce mouvement inattendu, avec cet échafaud dressé sans bruit, sans initiation publique, le lieutenant-criminel de la ville donna l'ordre d'arracher Cinq-Mars et de Thou de la forteresse. Le cortége se mit en marche. Au milieu d'une troupe de cavaliers rouges, revêtus d'éclatantes cuirasses, la tête couverte d'élégans chapeaux surmontés de plumes jaunes, paraissait un carrosse doré; l'intérieur de la voiture était tendu d'une superbe étoffe verte; les glaces étaient baissées; le carrosse était vide. Derrière ce char splendide suivait un misérable carrosse de louage. Cinq-Mars et de Thou occupaient le fond; les PP. Malavalette et Mambrun étaient assis sur le premier siége; un valet de bourreau servait de cocher. Les condamnés saluaient gracieusement la foule silencieuse qui bordait la route du supplice. Les confesseurs ne cessaient de les entretenir des choses de l'autre vie et de la miséricorde céleste. Enfin, l'on arriva sur la place des Terreaux gardée par quatre pennonages ou compagnies de la milice lyonnaise. Les deux jeunes gens descendirent de voiture. Cinq-Mars était vêtu avec une élégance recherchée; de Thou était en habit noir. Une longue rumeur de pitié les accueillit. De Thou, ayant étroitement embrassé son ami: « Allez, » mon maître, lui dit-il, l'honneur vous appartient: » faites voir que vous savez mourir. »

Cinq-Mars était sur le troisième échelon, lorsqu'un soldat des gardes catalanes à cheval lui enleva son chapeau. Cinq-Mars le lui arracha, le remit sur sa tête, et acheva de monter sur l'échafaud dont il fit deux fois le tour en saluant la foule; se mit à genoux devant le billot; l'embrassa, se releva, et fit don au P. Malavalette de son riche manteau d'écarlate à gros boutons d'argent. Il lui donna encore une boîte enrichie de pierreries, en lui demandant de brûler le portrait qu'elle contenait, de vendre la boîte et d'en employer le prix en bonnes œuvres. Ce portrait, disent quelques contemporains, était celui de Mars ou Delorme. Après ces arrangemens, Cinq-Mars ôta son pourpoint et découvrit sa chemise. Il ne voulut point que le bourreau lui coupât les cheveux; il prit les ciseaux, se coupa la moustache, qu'il remit à son confesseur avec ordre de la brûler avec le portrait. Il demanda ensuite au P. Malavalette de lui couper les cheveux; cela étant fait, il se remit à genoux et dit au bourreau sans ostentation, sans trouble, mais avec une vraie grandeur:

— Frappe!

La tête fut tranchée du premier coup, le corps mis à côté du poteau et recouvert d'un drap.

De Thou, qui avait demandé la grace de mourir le dernier, parce qu'il y avait plus à souffrir, monta ensuite sur l'échafaud, tenant son chapeau à la main. Il fit le tour deux fois comme son ami, se recommandant aux prières des assistans. Il se laissa couper les cheveux par le bourreau, puis se tournant vers le peuple:

— Je suis homme, dit-il, je crains la mort; ces objets (montrant le cadavre de Cinq-Mars), ces objets me font mal au cœur. Je vous demande, par aumône, de quoi me bander les yeux.

On lui jeta deux mouchoirs blancs; il en saisit un en l'air, s'agenouilla pour baiser le sang de son ami et plaça sa tête sur le billot.

Le vieux portefaix frappa à faux; le coup n'atteignit que le sommet de la tête. Troublé par les cris d'horreur et d'indignation qui s'élevaient de toutes parts, son bras vacillait et portait presque au hasard. La tête du malheureux de Thou ne fut tranchée qu'au douzième coup.... La foule se ruait contre l'échafaud et voulait massacrer le bourreau; sans l'aide des troupes, la fureur populaire l'aurait immolé.

Les deux cadavres furent déposés aux Feuillants; Cinq-Mars fut enterré devant le maître-autel. Madame de Pontac, la présidente, réclama le corps de son frère; on le lui accorda, et il fut transporté dans la sépulture de sa famille. On avait refusé à madame de Pontac la consolation de voir encore une fois son frère avant de mourir.

Ainsi se termina cette conjuration qui avait pour chefs véritables les ducs d'Orléans et de Bouillon, et le comte de Soissons. Ce dernier était mort à la bataille de Sédan, l'année précédente; les deux autres firent leur paix avec le cardinal. Toutefois le duc de Bouillon y perdit sa principauté de Sédan, Richelieu lui ayant insinué *d'en faire hommage* à la couronne. Le cardinal mourut trois mois après ses victimes, le 4 décembre 1642; Louis XIII suivit de près son ministre, et du sang de Cinq-Mars et de François de Thou, naquirent les troubles de la France et les orages de la minorité de Louis XIV.

Charles GÉRARD.

LES ACADIENS DE CHATELLERAUT (Vienne.)

La ville de Châtellerault, fondée vers la fin du XI^e^ siècle, n'était primitivement que le chef-lieu d'un consulat pour les marchands, et d'une municipalité dont le maire était perpétuel. François I^er^ l'érigea en duché-pairie en 1534, en faveur de Charles de Bourbon; mais elle ne tarda pas à être réunie à la couronne par la confiscation des biens du Connétable, traître à son roi et à son pays. Cette petite ville vit chaque jour sa prospérité s'accroître par l'industrie de ses marchands, et ne fut le théâtre d'aucun événement remarquable jusqu'à l'époque des guerres de la ligue. Alors les calvinistes s'en emparèrent. Sully, devenu ministre

Digitized by Google

d'Henri IV, y fit bâtir un beau pont sur la Vienne, et réparer les quatre grosses tours qui servent encore de porte à la ville, et qui sont probablement des restes de fortifications du moyen âge.

Aujourd'hui, la ville de Châtellerault est célèbre dans toute l'Europe par ses fabriques de coutellerie: quel est le voyageur qui peut se vanter d'avoir mis la tête à la portière d'une diligence, sans avoir été assailli par une multitude de jolies marchandes plus empressées les unes que les autres? Si les pélerins qui vont à Jérusalem ne reviennent pas des saints lieux sans apporter un peu de terre du jardin des Oliviers, ou quelques goûtes de l'eau du Jourdain, on ne traverse pas Châtellerault sans être muni, au moins, de trois douzaines de couteaux.

MARCHANDE DE COUTEAUX DE CHATELLERAUT.

Située sur la rive droite de la Vienne, la petite ville qui compte aujourd'hui près de dix mille habitans, est généralement mal bâtie; pourtant elle renferme quelques édifices remarquables; les bâtimens de la manufacture d'armes ne peuvent rester inaperçus aux yeux des étrangers. Les promenades qui s'étendent autour, sont jolies et bien fréquentées: la campagne, coupée par des rivières, des vallons, des coteaux, des jardins très bien cultivés, offre dans la belle saison plusieurs points de vue aussi pittoresques qu'ils sont agréables et variés.

L'arrondissement de Châtellerault, un des plus fertiles du département de la Vienne, est aussi le mieux cultivé: l'agriculture y fait chaque année de nouveaux progrès, et l'industrie a fertilisé les terres les moins productives. On est redevable de ces améliorations à une population étrangère établie dans le pays depuis l'année 1755. Elle est généralement connue sous le nom d'*Acadiens*. Pour mieux faire connaître cette peuplade, qui ne s'est pas encore entièrement fondue avec les paysans poitevins, remontons à son origine.

Quelques années après la découverte du Canada, plusieurs familles françaises émigrèrent et allèrent fonder une colonie dans cette partie du Nouveau-Monde. Les premiers établissemens européens y furent primitivement formés par des émigrés bretons et normands. Le succès fut complet: charmés par les récits de leurs voisins qui avaient fait le voyage d'outre-mer, les paysans de la Bretagne et du Poitou partirent en plus grand nombre, et la population s'accrut si rapidement que les habitations s'étendirent jusqu'aux grands lacs.

Les contrées déja défrichées ne purent suffire aux besoins et à l'activité des nouveaux venus: alors plusieurs colons cherchèrent des endroits propres à d'autres établissemens. Vers l'an 1604, plusieurs d'entre eux se fixèrent avec leurs familles dans l'Acadie, littoral très fertile, très abondant en poissons et situé non loin du golfe Saint-Laurent; ils trouvèrent le pays occupé par des peuplades indigènes qui les accueillirent avec une franche cordialité. Les colons acadiens ne tardèrent pas à se concilier l'amitié des sauvages par leurs habitudes simples, leurs mœurs douces et toutes les vertus dignes d'une si noble hospitalité.

La nouvelle colonie prospéra sous de si heureux hospices: agriculteurs, industrieux, les Acadiens mirent tout en œuvre pour fertiliser leur nouvelle patrie: le pays était sujet à des inondations périodiques qui détruisaient souvent les moissons: ils construisirent des chaussées, multiplièrent leurs troupeaux et recueillirent bientôt les fruits de leur louable persévérance.

Des vergers, des jardins, des prairies, de jolies habitations remplacèrent les forêts auparavant incultes. Devenus riches colons, les Acadiens n'oublièrent pas la mère-patrie: les souvenirs de la France se perpétuèrent de père en fils, et ils s'efforçaient constamment de reproduire l'aspect de la Normandie, de la Bretagne et du Poitou; l'Acadie fut regardée dès lors comme le jardin de l'Amérique septentrionale. Tout annonçait aux laborieux colons un avenir de bonheur, lorsque, par le funeste traité d'Aix-la-Chapelle, l'Acadie fut cédée à l'Angleterre.

La guerre commença vers le même temps dans le Canada; les tristes épisodes de cette expédition, où la bravoure française et la rapacité anglaise soutinrent une lutte acharnée, sont trop connus et trop nombreux pour touver place dans ce recueil. Qu'il nous suffise de dire que les Anglais sommèrent les *Acadiens* de prendre les armes contre les Canadiens.

— Les Français du Canada sont nos frères d'origine, répondirent les chefs des peuplades *acadiennes*; nous n'avons pas oublié notre mère-patrie, et toutes les lois divines et humaines nous défendent de tirer le glaive contre nos frères.

Rien ne put les forcer à se désister d'une si noble conduite; promesses, menaces furent inutiles, et les populations *acadiennes* méritèrent le beau nom de

Digitized by Google

français-neutres. Tout le monde sait comment se termina la guerre du Canada. La victoire de l'Angleterre laissa les Acadiens à la merci du ressentiment breton; il ne tarda pas à éclater : les hommes, en apparence, les plus modérés, qui se piquaient d'avoir en politique les vues les plus élevées, ne purent s'empêcher de manifester leur antipathie contre les Acadiens. Franklin lui-même, Franklin le législateur des États-Unis, le sage des sages, céda bientôt aux impulsions de sa haine nationale, et poursuivit, autant qu'il était en son pouvoir, une population qui n'avait d'autre tort que celui d'avoir gardé une sage et honorable neutralité!

— Vous voulez que les républiques américaines se consolident, disait-il en 1754; un seul obstacle retarde maintenant la prospérité des treize colonies qui forment les États-Unis d'Amérique. Jetez les yeux vers l'Acadie, vous y verrez une population française d'origine, qui a conservé toutes ses vieilles sympathies pour nos ennemis. Je vous déclare que les états ne seront réellement en voie de prospérité que le jour où nous nous débarrasserons du dangereux voisinage des *Acadiens*.

Les paroles du législateur n'eurent que trop de retentissement; elles rallumèrent dans les cœurs des anglo-américains des haines mal éteintes. On temporisa pourtant avant de commencer les hostilités. Mais, en 1755, il fut résolu que les Acadiens seraient chassés du pays qu'ils avaient fertilisé par leurs longs travaux et leur industrie. Le ministre Chatam, pressé par les instances quotidiennes des états, se détermina enfin à sévir contre les Acadiens.

Le 5 septembre, le gouverneur anglais convoqua tous les hommes à une assemblée, sous prétexte de leur communiquer des projets de la plus haute importance. Les Acadiens s'y rendirent sans aucune méfiance. Ils étaient bien loin de s'attendre à la terrible sentence qui porta la désolation dans tous les villages.

— Chefs de l'Acadie, leur dit le gouverneur, par votre conduite dans la dernière guerre vous avez démérité des États-Unis d'Amérique. Pour notre sûreté, nous avons résolu de nous délivrer du voisinage d'une population aussi dangereuse que celle de l'Acadie. Le gouvernement vous condamne à la déportation, et il vous est accordé trois jours pour faire vos préparatifs de départ.

— Aux armes! s'écrièrent-ils d'une voix unanime; il ne sera pas dit que les Anglais nous ont chassés comme des moutons du pays que nous avons défriché.

Et ils se préparaient à partir pour exciter dans le cœur de leur compagnons d'infortune l'enthousiasme national. Ils espéraient pouvoir se défendre dans leurs forêts, et opposer aux Anglais usurpateurs une résistance longue et opiniâtre. La lutte eut en effet duré pendant plusieurs années: huit tribus indigènes étaient dévouées aux Acadiens et attendaient le signal pour macher au combat; mais l'astuce anglaise avait tout prévu.

Au jour marqué, de nombreux soldats se jetèrent dans les bourgs de l'Acadie, incendièrent les maisons, les granges, les églises, et laissèrent à peine aux malheureux colons quelques vêtemens et quelques meubles à emporter. Quinze mille Acadiens furent entassés sur des vaisseaux; femmes, enfans, vieillards, subirent le même sort. On dit même que les officiers anglais, par un raffinement de cruauté qu'on connaît à peine chez une nation civilisée, séparèrent les membres d'une même famille; qu'il ne fut point permis à la fille de s'embarquer avec la mère; que les pères ne purent obtenir d'avoir leurs enfans pour compagnons d'exil. La flotte les déposa sur des plages diverses; quelques familles se réfugièrent à Saint-Domingue où elles obtinrent des terres incultes; d'autres se rendirent dans la Louisiane où elles fondèrent une nouvelle colonie qui est aujourd'hui le plus florissant de tous les districts du pays. D'autres, enfin, tournèrent leurs regards vers la France, et revinrent chercher une patrie dans la patrie de leurs pères.

On ne peut concevoir aujourd'hui la cause de l'indifférence avec laquelle on accueillit ces malheureux proscrits. Mais il est certain que le gouvernement français les laissa languir pendant quinze ans dans la plus affreuse misère. Il est même probable que les Acadiens, repoussés par leurs frères, ne trouvant aucun asile sur une terre qu'ils pouvaient regarder comme leur berceau, auraient succombé à l'infortune. Mais, en 1772, M. de Pérusse dépeignit avec tant d'énergie la misère de ces proscrits, que le gouvernement entreprit de les établir dans les pays incultes qui environnaient Châtellerault. Les familles acadiennes réfugiées en France depuis l'an 1757, attendaient impatiemment qu'on leur donnât des terres à cultiver. Que fallait-il à des hommes qui avaient déja défriché les forêts de l'Amérique? du travail et du pain. Ils apprirent, avec des transports d'allégresse, la détermination du gouvernement français.

Le premier établissement eut lieu à Cénon; les proscrits s'empressèrent de construire des maisons, de défricher les terres, et cette petite colonie eut prospéré comme celles d'Amérique, si les agens du ministère n'avaient, par leur mauvais choix, paralysé l'effet des intentions bienveillantes du gouvernement. Ces hommes inexpérimentés choisirent parmi les Acadiens ceux qui étaient le moins propres à cultiver les terres. Les préparatifs dispendieux qu'on avait faits pour la colonisation devinrent presque inutiles. Les proscrits, découragés par la misère et désespérant de s'établir en France, quittèrent en pleurant leur mère patrie et retournèrent en Amérique. Pourtant quelques familles restèrent, et cultivèrent, avec une constance inébranlable, les terres qu'on leur avait assignées. Leur persévérance fut couronnée d'un plein succès, et les champs stériles de Cénon devinrent fertiles à l'aide des nouveaux procédés d'agriculture. Leurs voisins suivirent bientôt leur exemple, et convaincus que par un travail opiniâtre et des procédés ingénieux on pouvait fertiliser les plus mauvaises terres du pays, ils devinrent laborieux comme les nouveaux-venus, et fraternisèrent de jour en jour avec les proscrits.

Digitized by Google

Les Acadiens ne tardèrent pas à ressentir les effets bienfaisans de la franche cordialité des paysans de la Vienne, et leur nationalité se fondit bientôt avec la population poitevine.

Cependant, quelques années avant la révolution de 1789, les familles acadiennes vivaient encore isolées des autres habitans du pays. Leur nombre était même considérable, puisqu'en l'an II de la république, l'assemblée constituante crut devoir leur voter des secours; mais le nouveau système gouvernemental qui devait tout niveler, tout jeter dans un même moule, pour en faire une génération nouvelle, exerça aussi son influence toute puissante sur les Acadiens. Ils ne témoignèrent plus tant de répugnance à s'allier avec les familles poitevines. Les habitans du pays s'habituèrent réciproquement à ne plus voir en eux des étrangers, mais des frères que le malheur avait ramenés dans leur première patrie. Les guerres de l'empire achevèrent ce que la république avait commencé. En 1820, il ne restait plus dans l'arrondissement de Châtellerault que cinq chefs de famille; un député du département de la Vienne fut chargé par eux de demander au ministère la continuation des secours que leur avait votés l'assemblée constituante.

Selon toutes les apparences, dans un demi-siècle, il ne restera plus aucune trace de la nationalité acadienne; aujourd'hui même les enfans des proscrits d'Amérique ont adopté les mœurs et les usages des paysans du Poitou; ils célèbrent avec eux les fêtes champêtres et religieuses; ils sont imbus de superstitions; réunis aux veillées, pendant les longues nuits d'hiver, les jeunes Acadiens chantent les vieilles ballades poitevines que leurs pères répétèrent tant de fois dans les forêts du Nouveau-Monde. En un mot, le voyageur qui, dans vingt ans visitera le département de la Vienne, y cherchera en vain la population *acadienne;* il n'y trouvera plus que des Poitevins.

« Les Acadiens qui restèrent en Amérique, dit M. Isidore Lebrun dans *la Statistique des deux Canada*, paraissent avoir été plus heureux que ceux qui se réfugièrent en France; ils n'ont pas eu à subir la pitié du gouvernement, et ils ont trouvé dans leur travail une ressource contre leur position malheureuse; la majeure partie réside près du lac Saint-Jean, dans la nouvelle Ecosse; ils habitent les *Townships* de Clarc et de Minudic, les plus avancés en agriculture. Ce sont des hommes industrieux, d'un caractère vif et enjoué, d'une constitution forte et belle; ils sont religieux jusqu'à la superstition. Privés de journaux et presque d'écoles, ils sont heureux de leurs sentimens inébranlables; ils ne parlent que la langue de leurs ancêtres, le français du XVII^e^ siècle.

Celui d'entre eux qui altérerait l'ancien costume normand ou breton, serait mal vu, et qui adopterait quelque usage anglais, aurait le mépris de tous. Les Acadiens de la nouvelle Ecosse ne se mêlent pas à la population anglaise; ils ne se marient qu'entre eux ».

L. Mounié.

BATAILLE DE VOUGLÉ.

MORT D'ALARIC II.

507.

Vers le commencement du VI^e^ siècle, le royaume des Visigoths, fondé par des rois conquérans et législateurs, était le plus florissant des états nés de la Barbarie. Le génie de cette nation, aidé par une longue habitude du christianisme, par les grands hommes qui l'avaient commandée, par les circonstances de son établissement dans la Gaule méridionale, toute pleine des souvenirs et de l'éclat de Rome; le génie des Visigoths, dis-je, était sans comparaison le plus propre à la civilisation. Leurs lois étaient les plus perfectionnées de toutes celles des peuples germaniques; chez eux, la pénalité était plus savante, plus modérée, que celle qu'on trouve dans les autres codes barbares. La législation visigothique est empreinte des idées du droit romain, à un plus haut degré même que celle des Bourguignons, qui partagent, avec les Visigoths, l'honneur d'avoir les premiers introduit la pensée romaine dans leur législation.

Sous le point de vue intellectuel, les Visigoths sont encore incontestablement les plus avancés de la famille barbare; ils ont eu de bonne heure des évêques remarquables, et leur clergé était plus instruit, moins adonné aux exagérations religieuses, que le clergé du reste de la Gaule. Des mœurs assez douces pour une nation née de la conquête, du goût pour les lettres, l'amour de la paix et des jouissances sociales, en avaient fait comme une enviosité au milieu des peuplades belliqueuses, farouches et turbulentes qui inondaient la Gaule.

Alaric II, fils d'Euric, était devenu maître du royaume dès l'année 484. Ce prince, d'un caractère timide, faible, quoique porté à la justice, ne manquait pas de qualités, surtout de celles qui ont pour objet le développement intellectuel d'un pays et de son gouvernement intérieur. Si on a à lui reprocher un certain penchant à la cruauté, surtout dans l'application des supplices, il faut moins le rapporter à la dureté et aux vices de son cœur, qu'aux derniers restes du

Digitized by Google

caractère germanique, et peut-être à cette erreur morale qui caractérise la faiblesse, c'est-à-dire le besoin de grandir les rigueurs en proportion de la timidité avec laquelle on gouverne, juge et condamne. Les vertus pacifiques d'Alaric auraient été un grand bienfait pour un empire définitivement établi et entouré de gouvernemens réguliers et stables ; mais dans la situation où se trouvait l'Europe, elles ne servirent qu'à accélérer la chûte du royaume de Toulouse. Le plus grand et le plus redoutable ennemi de la domination visigothique était le roi des Francs, Chlodewig. Il convoitait depuis long-temps la Gaule méridionale, et une fois maître du Nord, il ne pouvait manquer de tourner ses efforts vers les pays d'outre-Loire.

Une autre cause activa encore l'ambition de Chlodewig ; les Visigoths étaient ariens, tandis que les Francs avaient embrassé la doctrine orthodoxe, reconnue et ordonnée par Rome et les conciles. Les évêques catholiques, tant ceux qui appartenaient au royaume de Chlodewig, que ceux qui relevaient de la puissance politique d'Alaric, exhortaient le roi des Francs à marcher contre les ariens. L'ambition personnelle de Chlodewig était plus que suffisante pour lui faire entreprendre cette expédition ; mais il n'était pas fâché de couvrir ses desseins d'envahissement d'un prétexte qui ôtait tout droit de plainte aux autres rois barbares.

La guerre contre Alaric fut donc une véritable croisade, et, pour la première fois, des nations chrétiennes devaient s'armer pour leurs dissentimens philosophiques et religieux.

Les évêques orthodoxes, pour lesquels Alaric avait une excessive indulgence, se laissèrent gagner par Chlodewig, ou s'attachèrent vivement à lui, à cause de sa religion. Ils conspirèrent presque ouvertement contre Alaric et entretenaient avec le roi franc des correspondances pleines d'intances, et de sollicitations qui l'engageaient à étendre son empire et celui de la vraie foi. L'évêque de Tours, Volusien, fut le plus acharné et le plus audacieux des ennemis d'Alaric ; celui-ci le comprit dans un acte de bannissement qui frappait d'autres évêques catholiques. Volusien fut conduit vers l'Espagne qu'on lui avait donnée pour lieu d'exil ; mais les soldats ariens qui formaient son cortége le tuèrent en chemin.

Chlodewig, à cette nouvelle, s'arma d'un magnifique zèle pour la religion, et chercha une rupture avec les Visigoths. L'expulsion de Quintianus, évêque de Rhodez, tout dévoué aux Francs, en fournit le motif. Mais la véritable cause de la guerre fut que Chlodewig, n'ayant pu conquérir la Bourgogne, voulut conquérir la Visigothie pour se dédommager. Théodoric, le grand roi des Ostrogoths, le véritable maître de l'Italie, quoiqu'il n'ait accepté aucun titre romain, vit l'orage prêt à se former, et n'oublia rien pour le conjurer. Voici quelques passages des deux lettres qu'il écrivit au roi de Toulouse et à celui de Paris.

A ALARIC, ROI DES VISIGOTHS,

THÉODORIC, ROI.

» Quoique la multitude innombrable de vos parens, » jointe à votre bravoure, puisse vous inspirer une » juste confiance : quoique vous vous souveniez encore que les forces des Visigoths abaissèrent le » puissant Attila, une longue paix a tant de pouvoir » sur les cœurs les plus courageux, elle amollit tellement la nation la plus belliqueuse, que vous devez éviter d'exposer tout d'un coup au hasard d'une » grande guerre des troupes qui depuis si long-temps » ne sont plus en haleine ; les combats deviennent » terribles à ceux qui ont perdu l'habitude de les » affronter ; il faut reprendre cette habitude par de » moindres essais, pour recouvrer l'audace que demandent les grands périls. Une colère aveugle ne » doit nous arracher aucune démarche hasardée ; c'est » la modération, jointe à la prévoyance, qui conserve » les nations ; la ferveur précipite tout et risque tout » Enfin, la guerre est le dernier des remèdes ; attendez donc... Vous n'avez ni le sang de vos parens à venger, ni aucune province à recouvrer ; il » n'y a encore entre vous qu'une dispute sur des » mots...

» C'est pour vous représenter ces objets, et pour » vous faire encore mieux connaître nos intentions, » que nous envoyons les ambassadeurs qui vous remettront cette lettre, et qui, de chez vous, passeront chez notre frère Gundebald et chez les autres » rois, auprès desquels nous leur avons ordonné de » se rendre. Le but de leurs instructions est d'empêcher que vous ne deveniez la proie de ceux qui » se plaisent à brouiller leurs voisins. Fasse le ciel » que leur injustice ne triomphe point à vos dépens ! » Quiconque est votre ennemi, est un fléau public, » et peut compter de nous avoir aussi pour ennemis. »

A LUDUIN, ROI DES FRANCS,

THÉODORIC, ROI.

« Quand le ciel a voulu que les rois fussent unis » par les liens du sang (affinitatis jura), son intention » a sans doute été, que leur cœur, captivé par des » liens si doux, procurât à leurs peuples le repos » après lequel ils soupirent... Les maîtres de la terre » s'unissent par la parenté, afin que les nations, partagées entre elles, se glorifient de n'avoir qu'une » seule volonté, et que réunies, pour ainsi dire, par » différens canaux, leurs vœux se confondent et tendent tous au même but. Nous avons donc raison d'être » surpris que des griefs peu considérables, vous aient » fait prendre la résolution de commencer une guerre » funeste contre notre fils le roi Alaric, afin sans » doute que tous ceux qui vous craignent se réjouissent de vous voir aux mains l'un avec l'autre. Vous » êtes tous deux rois de deux nations de premier ordre, tous deux dans la fleur de votre âge... Que » votre courage ne devienne point le malheur de votre » patrie... Puis-je vous le dire avec franchise, puis-

Digitized by Google

» je vous le dire avec toute l'amitié que je vous » porte? C'est montrer bien de l'impatience, que de » prendre les armes sur un premier message; quand » on a des prétentions à la charge de ses parens, il » faut les faire valoir devant des arbitres.

» Veuille le ciel détourner cette guerre affreuse, » qui peut causer la ruine de l'un de vous deux! » Jetez ce fer, qui ne peut que me couvrir de honte. » Si je vous menace, j'en ai le droit comme votre » père et comme votre ami. Celui-là nous aura pour » ennemis, nous et nos amis, qui aura méprisé nos » avis; ce qu'à Dieu ne plaise!

» Des motifs, non moins puissans, nous ont déter- » minés à envoyer des ambassadeurs à votre Excel- » lence. Ils sont aussi porteurs d'une lettre que nous » écrivons à votre père et notre fils le roi Alaric, » pour empêcher que la méchanceté de certaines gens » ne sème la division entre vous, et pour faire en » sorte que, sans rompre la paix, vous terminiez » vos différends par l'entremise de vos amis; car nous » les avons aussi chargés de vous dire certaines cho- » ses de vive voix. Notre unique but est d'empêcher » que des nations qui, sous le règne de vos ancêtres, » ont été si florissantes à la faveur d'une si longue » paix, soient désolées aujourd'hui par une guerre » précipitée. Croyez-en celui que vous savez être vé- » ritablement attaché à vos intérêts. Quiconque veut » précipiter son ami dans les hasards, est lui-même » un ami perfide et un dangereux conseiller. »

En comparant les deux messages de Théodoric, il est facile de voir que sa bienveillance inclinait surtout vers Alaric; le langage qu'il tient au roi franc est marqué d'une certaine sévérité, et l'on dirait que Théodoric s'est convaincu que la plus forte part des torts de la querelle venait de Chlodewig. Cet intérêt particulier pour le roi de Toulouse s'explique d'ailleurs aisément. Alaric était gendre de Théodoric; il avait épousé sa fille naturelle Théodegothe, et avait été honoré d'une adoption solennelle. D'un autre coté, la politique lui ordonnait d'appuyer de toutes ses forces Alaric, dont l'honneur paisible ne lui inspirait aucune crainte, tandis que l'activité et les succès de Chlodewig étaient faits pour donner quelque ombrage.

La méditation de Théodoric n'amena d'autre résultat qu'une entrevue entre les deux rois; elle se fit dans un îlot de la Loire, en vue du lieu où se trouve aujourd'hui le château d'Amboise. Alaric agissait avec une entière droiture; mais Chlodewig n'apportait que de la ruse et de la mauvaise foi. Appelé dans ses états par quelques nécessités imprévues, il ne voulut pas quitter Alaric en ennemi; leurs adieux se firent avec une cordialité feinte et exagérée.

La paix semblait rétablie; mais l'évêque de Rhodez s'était de nouveau exposé, par ses intrigues, au mécontentement du roi de Toulouse. Les Visigoths indignés voulurent le punir comme un traître, et dans la suite, Théodoric, fils de Chlodewig, en lui donnant un autre évêché, le récompensa en ce monde de tout ce qu'il avait souffert pour l'amour des Francs. Quintianus, étant donc au moment d'être atteint, trouva le moyen de s'évader et en donna avis aussitôt à Chlodewig qui ne différa plus l'exécution de son entreprise. Il craignait de perdre toutes ses créatures par le fer des Visigoths ou par leur découragement; quant à Théodoric, il ne désespérait pas de se mettre en état, par un premier succès, de ne plus craindre ses armes. Chlodewig se mit immédiatement à la tête de son armée, et entra sur les terres d'Alaric. Alaric en apprenant cette violence rassembla ses troupes et marcha à la rencontre du roi franc. Son armée peu expérimentée, amollie et frappée de crainte au seul nom de Chlodewig, était, en outre, presque entièrement désorganisée par les intrigues épiscopales; Alaric le savait ou le redoutait, car il débuta vers Théodoric par lui demander des secours. Son parti était pris de ne pas combattre avant d'avoir été secouru par les Ostrogoths; mais Chlodewig mit les Visigoths eux-mêmes dans ses intérêts en faisant ce dégât sur leurs terres. Ils ne purent supporter cet affront. Les deux armées étaient occupées dans les plaines de Vouglé, près de Poitiers. Vaincu par les plaintes et les murmures de ses soldats, Alaric se décida à accepter la bataille et à sortir ds ses retranchemens. L'évêque de Poitiers, sujet du roi toulousain, fit allumer des signaux convenus avec Chlodewig, et une autre trahison livra aux Francs le coté faible du camp où les Visigoths s'étaient fortifiés. Ces deux faits ont été transformés en miracles, et naturellement expliqués à la gloire du vainqueur. Les Visigoths combattirent avec plus de courage qu'on n'avait osé l'espérer, de la mauvaise organisation de leur armée et des germes funestes qui la travaillaient; pendant quelques momens les Francs plièrent, mais la défection d'un corps de Gaulois les affaiblit tout à coup et jeta la confusion et le découragement parmi eux.

Quoique cette circonstance décisive ne fût presque que le coup d'essai d'Alaric dans le commandement et le combat, il se montra digne de ses valeureux aïeux par son courage et sa bravoure. Il fit des prodiges; mais cette brillante intrépidité personnelle ne pouvait racheter son inexpérience; son armée combattit au hasard, sans ordre, sans tactique; Alaric lui-même ne put se garantir des périls d'une mêlée affreuse. Quelques chroniqueurs rapportent qu'il lutta avec Chlodewig presque corps à corps; le roi franc, dans son animosité et aussi pour compléter sa victoire, le cherchait dans tous les rangs. Il le rencontra enfin, entouré d'une faible escorte déja épuisée et à moitié détruite. Chlodewig lança son cheval sur Alaric, et d'un formidable coup de sa francisque, il le démonta; le cruel vainqueur l'acheva sans pitié, foula son cadavre aux pieds, et se tournant vers ses compagnons, il leur dit: « Allez annoncer que la bataille est finie. »

En effet, dès que le bruit de la mort d'Alaric fut répandu parmi ses troupes, elles se mirent à fuir dans le plus épouvantable désordre, et Chlodewig resta maître du champ de bataille et d'un immense butin

Digitized by Google

MORT D'ALARIC II.

J'ai oublié de dire que lorsque Chlodewig marchait contre le roi visigoth, il reçut d'Anastase-Dicore, empereur des Grecs, une couronne et les titres d'Auguste, de consul, de patrice. Il en revêtit solennellement les insignes dans l'église de Saint-Martin, à Tours, et cette cérémonie sans importance apparente, contribua puissamment à lui rendre plus amie la masse de la population. Les gallo-romains, le voyant combattre les Barbares, décoré du costume de patrice romain, crurent presque retrouver leur splendeur, et lui décernèrent d'enthousiasme le titre de *libérateur des Gaules.*

Les résultats de la bataille de Vouglé furent immenses; elle consacra la royauté franque sur le territoire gaulois, comme la bataille de Tolbiak la garantit des entreprises des nations germaniques. C'est à ces deux victoires que commence réellement la monarchie française.

Isidore Roland.

SCÈNES DE LA VIE DU CARDINAL LA BALUE.

1432.

Deux frères quêteurs, je ne sais de quel ordre, mais appartenant à un des plus pauvres couvens du Poitou, arrivèrent un jour d'été, vers l'heure accablante de midi, dans un village nommé l'Angle. C'étaient deux vieillards de soixante-dix ans ou à peu près. Ainsi c'est moins à la paresse proverbiale des moines, qu'aux infirmités et à la faiblesse de l'âge, qu'il faut attribuer les doléances des bons pères sur les ennuis et les inconvéniens de traîner la besace monacale.

— Mon frère, dit l'un d'eux, je ne sais si la nature vous a départi plus de forces qu'à moi; mais, en conscience, je n'ai plus un mois de vie, s'il me faut

Digitized by Google

continuer à faire la quête pour la communauté ; les jambes et l'haleine me manquent..... je n'en puis plus....

— Frère Jacques, mon destin ne vaut pas mieux que le vôtre ; voici plus d'un demi-siècle que je parcours ces villages, et il me semble que j'ai bien fait ma part... Je succombe, soit dit sans fantaisie, car Dieu m'est témoin que, s'il me restait un brin de vigueur, je l'emploierais à vous soulager.... D'ailleurs, si je compte juste, je suis de quelque chose plus vieux que vous, mon frère ; car, vienne la Saint-André, et je ferai mes soixante-douze ans, tandis que vous avez jusqu'a la Chandeleur pour attraper vos soixante-et-onze...

— C'est bien dit, frère Sylvestre ; mais mon asthme peut compter pour quelques années...

— Ah ! mon père, je voudrais n'avoir pas à vous reprocher que vous oubliez dans ce moment à quel point je suis affligé de maux de tête et de fièvre !.....

— Je ne l'oublie en aucune façon, soyez-en sûr ; et j'espère que nos misères plaideront un peu pour notre indignité devant la justice du ciel...

— Voilà une bonne parole ; elle me redonne courage... Pourtant souffrez que nous nous reposions un instant, mon frère ; aussi bien on sonne l'angélus qu'il faut tenir en honneur par la prière ; et je crois qu'il est décent de laisser achever le repas des bons paysans, avant de se présenter pour la quête...

Les deux moines s'acheminèrent vers une maison adossée à l'église et dont le banc de pierre était à l'abri du soleil. Le frère Sylvestre se débarrassa de la besace, et, l'angélus pieusement achevé debout, les vieillards s'assirent. On causa des gens du village, paternellement et avec intérêt, un peu du couvent, mais avec un léger grain de satire. Cependant, quand il fallut repartir, le sac aux aumônes parut aussi lourd qu'auparavant. Frère Jacques, qui s'en chargea cette fois, le trouva intolérable, mais ne l'aurait pas voulu laisser prendre à son confrère, car les deux bons moines étaient grands amis, et loin de se plaindre l'un de l'autre, ils luttaient ordinairement de générosité. Mais ils se plaignaient assez volontiers d'une manière qu'on pourrait dire abstraite, et qui ne s'attaque à personne, quoiqu'incriminant tout le monde. Enfin, ils convinrent de s'adjoindre un enfant du village pour les aider, et aussitôt ils pensèrent à un pauvre meunier qui demeurait au bord du village. Ce meunier avait un garçon de douze ans environ, et il ne demanderait certes pas mieux que de l'abandonner aux bons pères. Ils hâtèrent leur quête dans le village de l'Angle, et bientôt ils furent au moulin.

Le meunier était sous sa porte ; il regardait partir un de ses fils qui conduisait un petit âne chargé de farine. Quand il aperçut les moines, il les salua profondément.

— Mes pères, je suis bien pauvre aujourd'hui ; cependant pour être agréable à Dieu...

— Mon fils, reprit le frère Jacques, gardez vos petites ressources pour votre famille qui en a besoin.... Le couvent se passera aujourd'hui de votre offrande... La sécheresse de l'été a tari le ruisseau qui donne la vie à votre moulin. Vous ferez selon vos intentions charitables, quand la moisson sera rentrée et que la pluie d'automne fera tourner votre meule... Où est votre petit Jehan ?

— C'est un mauvais gars, messeigneurs... Ne lui baillez point, de cette fois, de vos jolis agnus. Il a menti à sa mère, et m'a fait larcin de neuf deniers...

— Il ne faut point le laisser manquer aux commandemens de Dieu de cette sorte, continua le moine... Votre enfant est bien jeune ; il ignore peut-être qu'il a péché... Donnez-nous-le ; nous le corrigerons ; vous êtes pauvre et avez une grosse famille ; nous sommes vieux et avons besoin d'un garçon pour porter nos aumônes. S'il s'amende, on lui donnera un peu de teinture latine au couvent, et, s'il comprend les voies du Seigneur, peut-être en ferons-nous un gentil clerc... Qu'en pensez-vous, brave homme ?

Le meunier s'excusa sur l'indignité de Jehan et se répandit en remercimens auprès des deux religieux. Le père entra dans la maison, et, à un énergique appel, le petit Jehan accourut d'un bout opposé. Il se présenta avec une certaine assurance, et, sur la demande que lui fit le frère Sylvestre s'il voulait les suivre de village en village pour porter leur besace, il répondit très gracieusement que ce lui serait grand honneur et joie d'être le servant de si nobles seigneurs....

Après avoir mis sa meilleure veste et chaussé des sabots à ses pieds nus, l'enfant embrassa son père ; celui-ci lui fit de grandes recommandations d'être sage et de tenir bonne foi aux révérends pères. Après quoi, il chargea gaiement ses épaules du sac aux quêtes, et les moines l'emmenèrent.

Tel fut le premier pas de la carrière du cardinal Jean Balue.

1442.

Les moines tinrent parole au meunier de l'Angle. Avec eux le petit Jehan apprit un peu de latin, de grammaire et de littérature. Au bout de quelques années, il fut placé chez l'évêque de Poitiers, Juvénal des Ursins. L'évêque avait une nombreuse maison ; mais il avait rapidement distingué, parmi ses serviteurs, la facilité d'intrigue et l'adresse de la Balue ; celui-ci s'empara peu à peu de la confiance et de l'amitié du prélat ; on ne sait pas trop si la Balue se concilia les bonnes graces de Juvénal des Ursins par des actions peu dignes de louange, telles que l'espionnage, la délation et le mensonge, ou par les agrémens de son esprit, son caractère vif et intelligent, sa finesse et sa pénétration en toutes choses. Quelques biographes ont expliqué sa faveur auprès de l'évêque par la première de ces considérations, et, sans accepter pleinement ce jugement, il ne faut point le mépriser ; car Balue ne se distingua jamais par la moralité et les grandes qualités d'une ame vertueuse, au contraire.

Des plus modestes emplois du palais épiscopal, il

Digitized by Google

s'était successivement élevé jusqu'aux plus importans; et, sur la fin de la vie de Juvénal, il exerçait les fonctions de lecteur intime, bibliothécaire, secrétaire et intendant. Il avait dépossédé tous les vieux serviteurs de la confiance de leur maître, supplanté les petites ambitions et accaparé pour lui seul toutes les intentions généreuses dont l'évêque voulait récompenser chaque service „chaque dévouement.

Juvénal des Ursins étant tombé malade, Balue comprit que le moment était favorable pour emporter la première difficulté qui entravait son ambition, la pauvreté. Il multiplia ses soins intéressés auprès du malade, l'entretenait de ses affaires, lui rendait compte de tous les mouvemens qui se fesaient dans la maison et le diocèse, discrédita le zèle de tous les gens de service en le taxant d'hypocrisie et d'avidité, et s'insinua si habilement dans la volonté de l'évêque, qu'il en resta le maître.

Juvénal était d'un caractère faible et irrésolu, sa piété ne l'avait pas garanti des craintes de la mort, et le désordre qui accompagne toujours les derniers momens des hommes investis de grandes fonctions, avait surtout frappé son imagination. Cette situation était très propre à faire prospérer les manœuvres de la Balue. Il n'y manqua pas.

Balue quittait rarement la chambre de l'évêque; le soin d'une surveillance ombrageuse le clouait auprès du lit de cet homme dont il convoitait la dépouille; tout lui était devenu suspect, les médecins, les confesseurs, jusqu'aux simples visiteurs qui venaient s'informer par bienséance ou par affection de l'état du malade. Son avidité était souvent barbare, au point de ne ménager ni les souffrances, ni l'irritabilité du patient. Sous les apparences du désintéressement et de la sensibilité, il meurtrisait à plaisir le cœur de Juvénal, et l'on eût dit qu'il se hâtait d'appeler la mort.

— Voyez, Messire, lui disait-il, comme tout ce monde tourne curieusement autour de vous; l'un espère votre sainte mitre, l'autre vos domaines; celui-ci compte les heures qu'il lui faudra encore attendre pour envahir une prébende promise par votre successeur; celui-là en veut à quelque belle fonction clérsicale de votre diocèse. Ah! certes, ce ne sont point de bons chrétiens, ceux qui viennent ainsi étudier ce qui reste de vie à leur pasteur!.. L'esprit de l'Évangile n'est pas non plus parmi les gens de votre maison; au lieu de prier pour votre santé et le bien de votre ame, ils devisent déja des largesses de votre testament, de la crainte d'être renvoyés de votre palais; et, s'ils savaient qui sera évêque après vous, si Dieu vous appelle à l'autre vie, ils iraient déja faire leur cour au nouveau maître du diocèse de Poitiers... La malice des hommes est grande, et le désir des biens du monde les rend ingrats envers Dieu et infidèles aux préceptes de notre sainte église.

— Mon fils, est-il bien vrai que mes serviteurs aiment si peu un maître qui leur a toujours été indulgent et paternel?.. Pas de prières, pas de regrets pour moi... Ai-je mérité cette dureté de leurs cœurs.

— Hélas! monseigneur, les ingrats qui vous doivent tant, vous oublient même avant que vous soyez mort!

— C'est égal, Jehan, pardonnons-leur; il faut les plaindre, et prier que Dieu leur envoie sa grace.

— Vous avez raison, mon cher maître, et j'ai déja fait selon vos désirs. Que votre ame est bonne! que vos vertus sont humbles et pleines de miséricorde!.. Ce matin, j'ai fait dire quatre messes toutes particulières et dont le divin mérite est partagé selon les intentions de votre cœur... Il y en a deux qui demandent au ciel le bonheur de vous conserver encore dans ce monde pour notre soulagement et édification, ou, si vous devez quitter votre troupeau, le rachat entier des purifications du purgatoire... Les deux autres implorent la conversion des brebis endurcies et surtout l'amendement de celles qui vivent au plus heureux endroit du bercail : je veux dire sous vos yeux, dans votre maison...

— Jean, il faut être doux envers les pauvres, et déposer la rigueur chrétienne pour ceux qui craignent de perdre l'aisance en laquelle ils ont longtemps vécu....

— Oui, Messire; mais les commandemens de Dieu veulent aussi qu'on se garde d'encourager l'amour des choses terrestres.. Craignez d'enrichir vos serviteurs, si vous portez intérêt au salut de leur ame....

— Je fais cas de bon conseil, répondit lentement l'évêque; car ce sophisme avait pris de l'autorité sur sa conscience. Balue qui s'en aperçut continua :

— Les hommes sont peu de chose, n'est-ce pas, monseigneur? Il n'y a que les grandes communautés qui représentent la foi et peuvent quelque bien dans l'emploi de la charité... Les richesses disséminées ne profitent qu'à faire naître l'avarice, l'usure et d'autres vices honteux... Restreignez les largesses particulières et étendez celles qui vont aux établissemens de la religion, aux monastères, aux églises, ou bien encore, choisissez quelque fidèle ami, un serviteur détaché des vanités du siècle, que vous chargerez de distribuer vos générosités.

A ces mots, Juvénal des Ursins sembla s'assoupir et ferma les yeux. Balue continua son discours. Sa position servile et hypocrite l'empêcha de voir que l'évêque dormait ou méditait; il avait le regard baissé, et son corps ployé humblement ne venait que jusque aux deux tiers du lit élevé de l'évêque.

Quelques jours après, le prélat se trouva plus mal, et il disposa de sa fortune et de ses biens dans le sens que Balue avait indiqué. Le testament nommait, en outre, le fils du meunier exécuteur général des volontés du défunt.

1458. — 1469.

Balue trompa cruellement les desseins de l'évêque de Poitirs. Il frustra adroitement tous les légataires de Juvénal des Ursins, s'appropria la part qui leur revenait dans les dispositions de son testament, et se trouva ainsi, par surprise et par fraude, maître

Digitized by Google

d'une immense fortune et riche de l'influence que lui donnait la faveur du prélat. Il pensa aussitôt à se pousser dans les honneurs et le pouvoir. Son caractère ecclésiastique l'adressait de préférence aux dignitaires de l'église. A cette époque, Jean de Beauvau était évêque d'Angers; Balue sollicita d'être attaché à sa personne; il l'obtint, et Beauvau l'emmena avec lui, en qualité de secrétaire, dans une de ses ambassades à Rome; Balue avait enfin trouvé un théâtre digne de ses talens pour l'intrigue; la souplesse naturelle de son esprit se développa encore à Rome, et s'enrichit de toutes les ruses du génie italien. En peu de temps, ses aptitudes diplomatiques devinrent célèbres dans les chancelleries françaises et étrangères, et on prédit une haute fortune à cet homme qui joignait à une incroyable fertilité de ressources, une profonde dissimulation et la plus savante hypocrisie. Le seigneur Charles de Melun, vivement frappé de l'habileté de la Balue, en parla souvent au roi Louis XI qui était monté sur le trône en 1464. Ceci se passait en 1465. On sait que Louis XI affectionnait les hommes de bas lieu, soit qu'ils dussent le servir avec plus de zèle dans ses projets d'abaisser les grands, soit que, lui devant tout, leur fortune et leurs honneurs, et exposés à tout perdre selon ses fantaisies, il en espéra plus de fidélité et d'obéissance. Cet esprit souple, intrigant, habile à semer la division, plut au roi par les traits de ressemblance qu'il avait avec lui. Tristan, le grand prévôt, Olivier, le barbier, et Balue, voilà bien les trois hommes qui convenaient le mieux à Louis XI, esprit trivial, vulgaire, roi bourgeois, s'il en fut jamais. Balue gagna entièrement la faveur du roi et fut revêtu des fonctions de ministre d'état. Tout allait à cette imagination insatiable, les mouvemens politiques, les inspections religieuses, les revues militaires; et l'on connaît le mot du comte de Dammartin, qui commandait les troupes royales. Balue, monté sur une mule et couvert de son rochet, passait une revue; le comte de Dammartin s'approcha du roi: « Sire, lui dit-il, permettez que j'aille à Evreux » faire l'examen des clercs et les fonctions de l'évêque, » puisque M. Balue exerce les miennes et passe en » revue l'armée ». Nommé un des gouverneurs de Paris, dans la guerre du *bien public*, il fesait la ronde de nuit au bruit des clairons et des trompettes, ce qui lui valut les brocards de la noblesse et des soldats.

Quoique Balue fût évêque d'Evreux, les grands seigneurs ne cessaient de railler son origine, la bassesse et l'obscurité de sa famille. Il n'était pas encore assez puissant pour se venger ouvertement de toutes les humiliations dont on l'accablait. Il avait bien préludé à quelques essais de tyrannie, mais Louis XI n'était pas encore assez affermi vis-à-vis des grands pour prêter les mains aux rancunes de son ministre. En attendant qu'il pût faire des victimes, Balue avait entretenu ses ressentimens en inventant des moyens de torture; c'est ainsi qu'il avait peuplé la Bastille de ces fameuses cages de fer qui devaient servir aux régimens du roi et ajouter, pour le compte du ministre, quelque chose de plus dur et de plus douloureux qu'une captivité ordinaire. Ce raffinement barbare était comme la part de Balue dans l'impôt des supplices que la couronne levait sur la turbulente noblesse du xv^e^ siècle. — Louis XI finit cependant par sentir que le crédit de son premier conseiller avait besoin du secours d'une importante dignité; il ne pouvait ou ne voulait la lui donner lui-même, dans la crainte de le rendre trop présomptueux ou trop entreprenant. L'église romaine d'ailleurs, à laquelle Balue appartenait, disposait encore d'un grand prestige, et c'est à elle que le roi demanda d'élever la position morale et l'influence de son ministre. La cour de Rome résista assez long temps au désir du roi de France. Vindicatif et cruel, avare et fastueux, arrogant et ingrat, jusqu'à mettre au même rang le bienfaiteur et l'ennemi, Balue inspirait une vive répugnance aux cardinaux; ses amours licencieuses et le bruit de son aventure de la rue Barre-du-Bec où il fut blessé de deux coups d'épée pour une rivalité de galanterie, ne le recommandaient guère non plus à la distinction du pape. Cependant le souverain pontife, fatigué des instances que les ambassadeurs de Louis ne cessaient de faire auprès de lui, jeta enfin sa pourpre romaine sur l'indignité de Balue. Rome lui imposa aussi, pour prix de sa faveur, d'obtenir l'enregistrement au parlement de l'édit que supprimait la *pragmatique-sanction*. Mais le parlement, entraîné par le courage et l'éloquence de saint Romain, résista aux prétentions du roi, et celui-ci, vaincu lui-même par la fermeté et les remontrances des magistrats, abandonna le projet de destruction des libertés gallicanes.

Louis XI et le cardinal s'entendaient à merveille sur toutes choses, et le roi allait enfin entrer complètement dans le système qu'il méditait depuis long-temps, la ruine du pouvoir de la noblesse, de cette noblesse qui venait de sauver la France avec Charles VII, le père de Louis XI. Cependant, avant de se lancer dans cette œuvre capitale, il restait une importante difficulté à résoudre; les affaires étaient fort embrouillées avec le duché de Bourgogne, et, dans le désir de les terminer promptement, Louis XI avait quelque velléité d'aller en personne vers son cousin Charles-le-Téméraire. Le roi exposa la situation à Balue et lui demanda son avis, sans lui dire toutefois qu'il était disposé à se rendre auprès du duc de Bourgogne. Balue fut mal inspiré; il conseilla du premier coup ce maladroit voyage de Péronne, où Louis se livra si légèrement aux mains de son ennemi, et dont il se tira avec autant de bonheur que d'habileté. Louis XI, livré à lui-même, n'eut pas fait cette faute; aussi Balue lui devint odieux, et déjà alors il le soupçonna de trahison. Pourtant il cacha son ressentiment et attendit une nouvelle occasion. Elle se présenta peu de temps après, lorsque le roi offrit une entrevue à son frère le duc de Berry, pour régler l'échange de la Guyenne contre la Brie et la Champagne devenue l'apanage du duc par le traité de Péronne. Balue écrivit au duc de se garder de cet arran-

Digitized by Google

gement; qu'il avait pour but de l'isoler de son ami, le duc de Bourgogne, afin de les détruire ensuite aisément. Sa lettre tomba entre les mains des espions qui surveillaient continuellement les frontières de Bretagne et de Normandie pour intercepter les correspondances de Charles-le-Téméraire avec ses alliés. Cette preuve de félonie suffisait pour perdre Balue; mais le pape revendiqua le privilége qu'avaient les cardinaux d'être jugés par leurs pairs et devant le consistoire. On devait instruire le procès en France et prononcer la sentence à Rome. Louis XI suspecta l'impartialité des cardinaux, et ne voulut pourtant pas décliner la compétence du consistoire dans la crainte d'irriter le pape. Il trancha l'embarras de sa position par une sorte de juste milieu où il entrait plus de violence que de ruse. Il arrêta le procès de Balue et fit mettre le ministre en prison. Cette chûte de Balue eut lieu en 1469: il avait alors quarante-huit ans. — Par une cruelle ironie, et que le cardinal sentit vivement, Louis XI le fit enfermer dans une de ces cages en fer de huit pieds en carré, qu'il avait imaginées lui-même. L'imagination seule peut concevoir l'horreur de ce supplice; les ténèbres, le froid, la faim, l'impuissance de faire le moindre mouvement, nulle espérance d'être délivré, telles étaient les affreuses conditions de cette captivité presque unique dans les inventions de la tyrannie. Plus près de nous, il y a un autre exemple du danger qu'on court à faire des inventions en faveur de la cruauté politique. Le docteur Guillotin aussi, quoiqu'il n'eût pas inventé sa machine pour servir le crime, fut une des premières victimes, la première même, je crois, de l'instrument fatal auquel il a, en outre, laissé son nom.

1472.

Balue languissait depuis douze années à la Bastille, et nulle de ses prières n'avait encore pu fléchir la dureté moqueuse du roi de France. Le prisonnier sentait chaque jour s'affaiblir ses forces, mourir sa patience; l'âge glaçait son énergie morale et sa vigueur physique; il allait succomber enfin. Mais le temps n'avait pas non plus épargné le roi; des maladies cruelles, étranges, compliquées encore de singuliers phénomènes moraux, avaient amené Louis XI plus près du tombeau que ne l'était le cardinal.

Captif lui-même au Plessis, esclave de ses propres terreurs, Louis XI expiait ses royales vengeances par des remords qui sont devenus célèbres dans notre histoire. — Son caractère ombrageux et inquiet s'était augmenté de toutes les petitesses que la peur et l'abus pouvaient y développer; mais en même temps, une faculté nouvelle, inconnue jusqu'alors dans cette ame singulière, y prit naissance. Dans ses sombres accès de défiance, dans ses épouvantes puériles, Louis condamnait, proscrivait avec une activité qui tenait du délire; dès qu'un peu de santé ressuscitait ce corps infirme et brisé, la raison et la prière trouvaient le moyen de lui faire rendre quelqu'unes des victimes de sa monomanie; alors Louis se laissait aller au pardon, à la clémence, à la générosité. Quand une voix courageuse lui peignait ses iniquités et ses rigueurs exagérées, quand on invoquait la colère de Dieu, qu'on le menaçait de l'abandon de Notre-Dame d'Embrun, on pouvait espérer d'arracher un captif aux prisons, un condamné à l'échafaud, si pourtant il ne s'était pas volontairement mis dans l'impossibilité de faire grace par une trop prompte exécution de la sentence.

Un de ces bons et rares momens arriva aussi pour le cardinal la Balue.

Le roi avait horriblement souffert de corps et de conscience pendant plusieurs semaines; confiné dans une petite chambre, presque solitaire par l'ordre de son médecin, il aspirait avec un désir immodéré au bonheur de revenir à un peu de force, au grand air de ses belles forêts, à l'exercice de la chasse et du cheval. Il promettait tout à son médecin, comme un enfant, pourvu qu'il ne le laissât point mourir. Enfin, une heureuse convalescence lui laissa entrevoir qu'il règnerait et chasserait encore. Dans un de ces momens où le cœur, partagé entre le souvenir du danger et la joie d'y avoir échappé, est mieux disposé à la clémence, Louis XI reçut la visite du légat du pape, Julien de la Rovène.

Ah! M. le cardinal, lui dit le roi, me voilà encore redevenu bien portant et joyeux; quelles tristes choses que la solitude et l'esclavage de la maladie!

— Vous dites bien vrai, sire, et les malades ne sont guère plus heureux que les prisonniers.

— Les prisonniers, reprit le roi, les prisonniers, c'est bien une autre affaire... Ils l'ont mérité eux.

— Sans doute; mais quels que soient les mérites de votre majesté, ne pensez-vous pas que vous ne sauriez être agréable à Dieu? Et comment le ciel punirait-il, même les plus légères fautes du sage, si ce n'est en le frappant par son corps?

— Oh! Dieu et notre bonne Dame me préservent de ne pas porter sans murmure la croix qu'il leur plaît de m'imposer pour mes péchés!.. Je ne me plains pas d'avoir souffert; je rends des actions de grace en reconnaissance de la bonté du ciel qui s'est satisfaite de si peu...

— N'est-ce pas, sire, qu'on éprouve une grande joie quand on retrouve un bien dont on désespérait? N'est-ce pas que vous êtes tout heureux d'avoir recouvré vos forces et votre santé, la santé qui est la liberté des rois? N'aimeriez-vous point de signaler cet événement par quelque bonne œuvre?

— J'y ai pensé, monsieur le cardinal; je fonde une chapelle en l'honneur du saint que l'église a fêté le jour de ma délivrance.

— Pieuse action, monseigneur, qui honore le chrétien; mais le roi ne fera-t-il rien? Votre cœur ne s'est-il pas encore ouvert à la miséricorde en faveur de quelqu'un de vos prisonniers?

— J'ai fait grace à trois braconniers qui avaient été condamnés à la potence.

— Cet acte de clémence vous sera compté devant Dieu, sire. Mais n'oubliez pas toujours les illustres

Digitized by Google

coupables, autrement vous ne semblez être clément qu'envers vos moindres ennemis, et craindre ceux qui sont d'un rang élevé... M. Balue, notre frère en Dieu, n'a-t-il pas assez racheté ses fautes ?

— Ah ! monseigneur le cardinal, dites plutôt ses crimes...

— Crimes ou fautes, qu'importe ? La clémence ne compte point avec les malheureux, surtout quand la pénitence a été assez dure et assez longue...

Cette conversation avait rendu Louis XI rêveur. Il promit au légat de s'intéresser à son désir et aux vœux du pape, et ajouta que si la liberté de M. Balue ne lui paraissait pas, après mûre réflexion, dangereuse pour l'état, il le délivrerait.

Quelque temps après Louis XI alla lui-même à la Bastille, ordonna la mise en liberté du captif, et l'ayant reçu à sa sortie de la cage de fer, lui annonça qu'il lui fesait grace du reste de sa peine.

LOUIS XI FESANT GRACE A LA BALUE.

Balue se jeta aux genoux du monarque, se confondit en vives actions de grace, et versa même des larmes de repentir et de reconnaissance. Mais cette première crise de joie une fois passée, il se défia de la malignité de Louis et craignit une rechute de vengeance. Il se retira prudemment auprès du pape, devint successivement évêque d'Albano et de Préneste, et termina ses jours à Ancône l'an 1491.

Après la mort de Louis XI, la cour pontificale l'avait envoyé comme légat à *la terre*, en France ; mais sa patrie n'avait pas oublié les malheurs que ses brigues lui avaient attirés ; Balue trouva aux portes de Paris (1484) un arrêt du parlement qui lui défendait l'entrée de la ville. Il offrit d'accepter toutes les restrictions qu'on voudrait mettre à ses pouvoirs ; ces concessions n'aboutirent à rien. Au milieu de ces embarras Sixte IV mourut, et le cardinal se hâta de gagner Rome, où son titre le rappelait pour assister au conclave.

Albert RIAULX.

Digitized by Google

MADAME DE MAINTENON.

I.

LE GEOLIER DE LA PRISON DE NIORT.

Pierre-Mac-Curtin geolier des prisons de la conciergerie de Niort, causait tranquillement avec sa femme et sa fille devant un bon feu, le 26 novembre 1635. Aventurier écossais, il était venu chercher fortune en France, et n'y avait trouvé que les clefs d'une prison. Voué depuis vingt ans aux pénibles fonctions d'une profession si peu honorable, il avait été témoin de plusieurs morts tragiques, et avait entendu d'effrayantes révélations sur les abus du pouvoir. Son cœur s'était insensiblement accoutumé aux impressions les plus pénibles, et en 1635 on ne trouvait plus dans le vieux Mac-Curtin qu'un geolier impitoyable. Assis devant le foyer, il jetait des regards scrutateurs sur sa femme et sur sa fille qui parlaient à voix basse.

— Vous ne vous tairez donc jamais... s'écria-t-il en agitant toutes ses clefs... Allez plutôt à la chapelle prier Dieu pour que madame d'Aubigné accouche heureusement.

— Madame d'Aubigné est donc en mal d'enfant? répondit la femme du geolier...

— Depuis hier, Marthe, et si tu allais avec Laurine implorer l'intercession de Nôtre-Dame-la-Noire, ce serait une bonne œuvre.

— Il fait bien froid, mon père, dit Laurine en serrant dans ses petites mains blanches les deux mains du vieux geolier... Les prisonniers n'ont pas de feu..

— Du feu, ma fille... répliqua Mac-Curtin en riant à gorge déployée?... Les hérétiques n'ont pas besoin de feu dans ce monde; ils auront bien le temps de se chauffer en enfer.

— Mac, dit la mère de Laurine, ce n'est pas bien à toi de te moquer ainsi d'une pauvre famille...

— Tu dis vrai, Marthe : je sens chaque jour mon cœur s'endurcir comme celui d'un bourreau. Mais aussi, pourquoi n'a-t-on fait qu'un geolier de Mac-Curtin!..

En prononçant ces paroles, il jetta à quelques pas de lui un trousseau de clefs : Marthe et Laurine n'osaient prononcer une seule parole tant ses yeux étaient étincelans de colère et d'indignation. La flamme des tisons éclairait cette scène digne d'être reproduite par un habile peintre; le silence était profond, et on n'entendait d'autre bruit que les ronflemens d'un gros chien couché à la porte de la demeure du geolier. Tout-à-coup le dogue aboya avec force.

— Holà, Brutal, paix, paix! dit Mac-Curtin; tu éveillerais tous les prisonniers qui dorment dans les prisons de la conciergerie de Niort.

Le dogue se traîna vers son maître, lui lécha les mains, et se coucha de nouveau sur la botte de paille, pendant que Mac-Curtin ouvrait la porte.

— C'est toi, Mathieu, s'écria-t-il en voyant entrer un jeune concierge...

— Oui, maître Mac-Curtin; vous savez que depuis trois jours vous m'avez confié la garde du cachot où est enfermée la famille d'Aubigné...

— Oui Mathieu; la noble dame a-t-elle mis au monde un enfant mâle ou une fille.

— Ni l'un ni l'autre, maître; madame d'Aubigné sera morte demain, si le chirurgien de la prison ne vient à son secours.

— Diable, répéta plusieurs fois Mac-Curtin.. ceci devient sérieux : le comte de Neuillant, gouverneur de Niort, m'a dit que ma tête lui répondrait de la vie de madame d'Aubigné. Courons vite éveiller maître Cressan. Suis-moi, Mathieu, dit-il au jeune concierge; et toi, Marthe, ajouta-t-il en se tournant vers sa femme, ne racontes pas à Laurine les histoires de revenant, et de curés qui reviennent de l'autre monde pour dire la messe à minuit : tu sais que ces sornettes lui font peur.

Après avoir parcouru de longs et ténébreux corridors, le geolier et le jeune concierge s'arrêtèrent devant une petite porte. Mac-Curtin frappa d'abord trois petits coups; on n'ouvrit pas; il frappa de nouveau et avec tant de force qu'une voix nasillarde se fit entendre dans l'intérieur.

— Morts dont j'ai disséqué les cadavres, s'écria Cressan, ne revenez plus me troubler dans mes études nocturnes; c'est peine perdue; je n'ai pas peur des trépassés.

— Nous ne venons pas de l'autre monde, maître Cressan, cria Mac-Curtin; ne reconnaissez-vous pas ma voix?

— Ah! Ah! c'est vous, maître geolier... je vais vous ouvrir; à tout seigneur, tout honneur.

Un instant après, la petite porte roula sur ses gonds; Mac-Curtin se courba pour entrer, et le concierge Mathieu attendit dans le corridor. La chambre du médecin de la prison de Niort, ressemblait au laboratoire d'un alchimiste. Une grosse marmite bouillait sur le feu; des cartes géographiques, des mappemondes, les signes du zodiaque, des figures bizarres, couvraient les murailles, et Mac-Curtin, après avoir considéré attentivement ces divers objets, jeta les yeux sur maître Cressan dont le costume n'était pas moins bizarre. Un bonnet de soie rouge cachait ses cheveux blancs, et il avait pour tout vêtement une longue robe bigarrée et parsemée d'os de morts en sautoir.

— Si vous n'êtes pas un damné nécromancien, s'écria Mac-Curtin, vous en avez au moins toutes les allures. Savez-vous que si ma femme était enceinte, je ne lui permettrais pas d'entrer dans votre chambre.

Digitized by Google

— Puisque vous parlez de femme enceinte, répondit le vieux Cressan, vous me donnerez des nouvelles de madame d'Aubigné ; on m'a dit hier qu'elle était à la veille d'accoucher.

— Madame d'Aubigné se meurt, maître Cressan, et je suis venu pour vous prier de vous rendre à l'instant auprès d'elle.

— Oui, oui, Mac-Curtin, répondit Cressan ; je vais dépouiller ma robe de cérémonie. Un instant, et je suis à vous.

— Le vieux docteur a fait pacte avec le diable, ou Mac-Curtin est un sot, disait le geolier en examinant l'ameublement presque satanique de la chambre du vieux docteur.

— Partons, dit le docteur qui avait déja revêtu sa casaque jaune ; je ne veux pas qu'il soit dit dans la prison de Niort que madame d'Aubigné a mis au monde fille ou garçon sans le secours de mon art.

Le geolier qui s'était rappelé trop tard les instructions du comte de Neuillant, commençait à se repentir de sa négligence, et pressait la marche du vieux docteur. Mais ce fut en vain qu'il somma le concierge chargé de la garde de la famille d'Aubigné de lui ouvrir la porte. Il attendit une demi-heure environ. La porte s'ouvrit enfin.

— Que tout le monde entre, s'écria Constant d'Aubigné ; ma femme vient de me donner une fille, et demain je veux donner une fête à tous les prisonniers de la conciergerie de Niort.

Mac-Curtin se tint à l'écart et garda le silence par respect.

— Quel malheur ! s'écria le docteur Cressan..... Madame a accouché sans moi !... Maudit soit Mac-Curtin ! Une heure plutôt, et l'épouse de messire d'Aubigné était redevable de son heureuse délivrance aux merveilles de mon art.

Le vieillard ainsi désappointé, se livrait à toutes les extravagances de son ridicule désespoir.

— Quelle perte pour la médecine et pour ma réputation, répétait-il en portant instinctivement la main à sa rapière !

— Docteur, lui dit Constant d'Aubigné, je vous confie la santé de ma femme : vous m'en répondrez sur votre tête.

— Sur ma tête, monseigneur.

— Foi de gentilhomme, je vous percerai d'outre en outre avec mon épée si mal advient.

— J'en réponds sur ma tête, monseigneur, répliqua le vieux docteur en fesant une inclination profonde.

— Vous resterez auprès du lit de madame d'Aubigné, maître Cressan ?

— Je veillerai sur elle comme son ange gardien.

— Restez donc, et que les autres sortent, dit Constant d'Aubigné.

Le lendemain, tous les gentilshommes de la ville de Niort, catholiques et protestans, s'empressèrent de faire leurs félicitations au père et à la mère. Le duc de Larochefoucauld, gouverneur de la province du Poitou, et Françoise de Tiraqueau, comtesse de Neuillant, se rendirent sur le soir à la conciergerie.

— D'où me vient si grand honneur ? s'écria Constant d'Aubigné, en prodiguant à ses illustres visiteurs les démonstrations de sa reconnaissance...

— Nous avons appris que vous étiez père, répondit le duc de Larochefoucauld, et nous sommes venus tenir votre fille sur les fonts baptismaux. Vous ne vous y refuserez pas, jolie comtesse ?

— Non, monsieur le duc ; mais vous savez que messire Constant d'Aubigné professe la religion réformée.

— Qu'à cela ne tienne, madame... D'Aubigné n'est pas si entiché de ses croyances religieuses qu'il ne consente à ce que sa fille soit baptisée par un prêtre catholique.

— Je consens à tout, M. le duc.

— Faites donc appeler le père Jean-Baptiste, religieux de l'ordre de Saint-François.

— Il sera ici demain matin, madame la comtesse de Neuillant, répondit d'Aubigné.

L'épouse du gouverneur de Niort, s'entretint quelque temps avec la dame d'Aubigné, tandis que le duc de Larochefoucauld communiquait au mari quelques nouvelles arrivées la veille de la cour.

— Dans quelques jours, lui disait-il, vous serez transféré au *Château-Trompette* à Bordeaux, et je suis persuadé que le roi vous ferait grace, si vous vouliez abjurer l'hérésie.

— Jamais, M. le duc, répondit d'Aubigné ; je suis déja accoutumé à vivre dans les prisons.

— Quel entêtement, mon cousin...

— M. de Larochefoucauld, Théodore Agrippa d'Aubigné, mon aïeul, était hérétique comme moi ; néanmoins, il servit toujours avec zèle Henri IV, son roi.

Cet entretien se serait long-temps prolongé sans les instances de madame de Neuillant qui voulait sortir de la conciergerie.

— Ils sont condamnés à vivre dans les prisons, dit-elle au duc de Larochefoucauld ! Cette pauvre enfant qui vient de naître passera ses premières années dans l'ombre d'un cachot !... C'est infâme ! M. le duc !

— Il ne nous est pas donné de sonder les secrets de la politique du cardinal de Richelieu, ministre de Louis XIII, répondit Larochefoucauld.

Le baptême fut célébré avec une magnificence digne du parrain et de la marraine. Toute la noblesse de la ville de Niort et des environs voulut assister à la cérémonie. Le père Jean-Baptiste s'empressa de se rendre à l'invitation du duc de Larochefoucauld, et baptisa la fille de d'Aubigné.

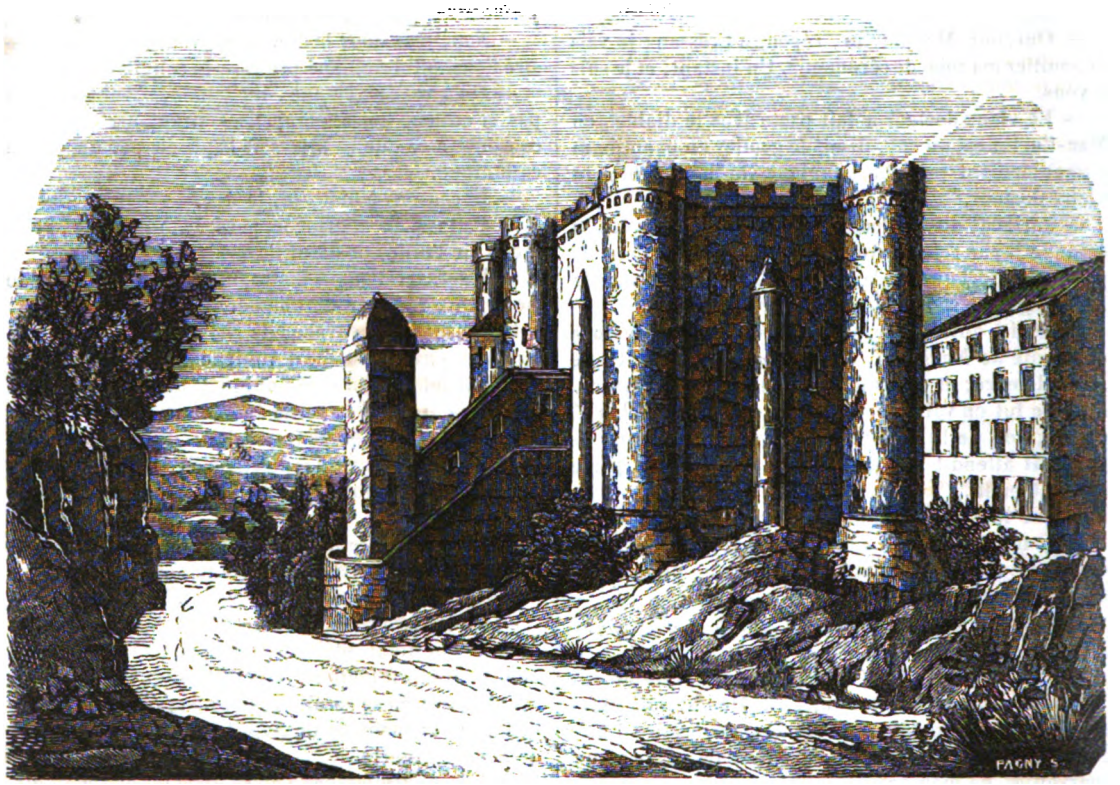
— Que Dieu te préserve des erreurs de l'hérésie, ma fille ! s'écria le religieux en versant l'eau régénératrice du baptême.

Puis, se tournant vers le duc de Larochefoucaud et madame de Neuillant, il leur dit :

— Cette fille, née dans un cachot, sera un jour grande dans le monde, et les ennemis de son père s'estimeront heureux, s'ils peuvent obtenir quelque faveur de sa royale protection.

— Amen ! amen ! répliqua le duc de Larochefoucauld en souriant.

Digitized by Google



PRISON DE NIORT.

Les gentilshommes et les demoiselles qui avaient assisté à la cérémonie, se dirigèrent vers l'hôtel du gouverneur de la ville de Niort, où madame la comtesse de Neuillant avait fait préparer un festin magnifique. On rit beaucoup de la prédiction du père Jean-Baptiste; on s'entretint sur les chances que le sire d'Aubigné pouvait avoir de recouvrer sa liberté.

— Qui compte sans l'hôte est sujet à compter deux fois, dit le duc de Larochefoucauld. Je connais la tactique du cardinal-ministre. Il se gardera bien de rendre la liberté à notre cousin d'Aubigné, le plus fanatique de tous les gentilshommes protestans.

— Ce n'est pas bien, dit Raynolt de Saint-Jean d'Angeli : Jésus-Christ mangeait et buvait à la table des *Scribes* et des *Pharisiens*.

Le duc de Larochefoucauld fit un signe au jeune gentilhomme qui baissa les yeux et garda le silence. Aux délices du festin succédèrent les joies enivrantes du bal; on dansa toute la nuit à l'hôtel de madame de Neuillant, et les amis de d'Aubigné ne songèrent plus au pauvre prisonnier.

Françoise d'Aubigné fut nourrie d'abord dans la prison de son père; il est même probable qu'elle aurait passé les années de son enfance dans la conciergerie de Niort, si madame de Villette n'eût visité dans sa prison Constant d'Aubigné, son frère. Cette dame fut touchée de sa détresse, et amena les trois enfans au château de Marcay. La petite Françoise fut nourrie avec une sollicitude toute maternelle, et si madame d'Aubigné eût pu apprécier la tendresse et le dévouement de madame de Villette, elle n'eût pas songé à redemander sa fille. Mais l'imagination d'une jeune mère séparée de son enfant, s'exhalte bientôt et multiplie des dangers qui ne sont et ne peuvent être réels. Aussi, madame d'Aubigné redemanda sa fille qui lui fut ramenée au *Château-Trompette*, où elle avait été transférée avec son époux. Françoise passa deux ans dans cette forteresse, ne laissant échapper aucune occasion de témoigner à sa mère son amour et sa reconnaissance. Elle jouait souvent avec la fille du concierge; ces deux enfans ne pouvaient vivre l'une sans l'autre, et, plus tard, Françoise d'Aubigné, devenue grande dame, se plaisait à raconter ses souvenirs d'enfance.

— « Un jour, dit-elle, je jouais avec la fille du concierge qui avait un ménage en argent; vous

Digitized by Google

» n'êtes pas aussi riche que moi, me dit la jeune es» piègle.

» Cela est vrai, lui répondis-je; mais je suis de» moiselle, et vous ne l'êtes pas ».

Constant d'Aubigné sortit de sa prison en 1639; il ne voulut jamais consentir à abjurer le calvinisme, et voyant qu'il n'y avait pas de sûreté pour lui en France, il s'embarqua pour la Martinique. Pendant la traversée, la petite Françoise tomba si dangereusement malade qu'on la crut morte; on était déja sur le point de la jeter dans les flots, lorsque sa mère s'aperçut qu'elle respirait encore et conservait un reste de chaleur.

D'Aubigné, arrivé à la Martinique, réussit d'abord dans quelques affaires, et tout fesait entrevoir à la malheureuse famille un avenir plus heureux, lorsque sa femme partit pour la France dans le but de réclamer des biens auxquels elle avait des droits.

Pendant l'absence de son épouse, d'Aubigné joua et perdit tout ce qu'il possédait en Amérique. Il mourut vers l'an 1645, laissant à sa famille si peu de ressources, que madame d'Aubigné, en repassant en Europe, fut obligée de laisser Françoise, sa fille, entre les mains d'un créancier. Cet homme, montrant plus de générosité qu'on n'était en droit d'en attendre d'un usurier, fournit pendant quelque temps à tous les besoins de mademoiselle d'Aubigné, et la fit même ramener en France après avoir payé son passage.

Madame de Villette n'eut pas plutôt appris le retour de sa fille, qu'elle s'empressa de prier la mère de la lui confier de nouveau. La veuve de Constant d'Aubigné craignant que sa belle-sœur ne déterminât la jeune Françoise à embrasser le protestantisme, hésita long-temps : mais n'ayant d'autre perspective que la misère, elle y consentit à regret. Ses craintes ne tardèrent pas à se réaliser, et elle eut la douleur d'apprendre que Françoise avait cédé aux instigations de madame de Villette qui fesait profession d'hérésie. Mademoiselle d'Aubigné, heureuse de pouvoir suivre son penchant à secourir les pauvres, répondait à ceux qui l'exhortaient à rentrer dans la religion catholique :

— Oui, je serai catholique, à la condition que vous ne m'obligerez pas à croire que madame de Villette, ma tante, sera damnée.

Elle résista à toutes les exhortations, et madame de Caylus qui voulait faire sa cour à la reine mère en ramenant au bercail cette brebis égarée, obtint du roi un ordre pour retirer mademoiselle d'Aubigné des mains de sa tante. De concert avec madame de Neuillant, elle mit tout en œuvre pour triompher de la résistance de la jeune Françoise; les promesses, les conférences n'aboutirent à rien, et madame de Neuillant, désespérant de réussir, se détermina à employer la voie des humiliations. La fille de Constant d'Aubigné fut reléguée avec les domestiques; les détails les plus abjects ne purent la rebuter; on eut recours au dernier moyen, et on la mit au couvent des Ursulines de Niort. Cédant aux plus vives instances, elle consentit enfin à abjurer le calvinisme.

II.

LE POÈTE SCARRON.

La jeune néophite n'eut pas plutôt changé de religion, que madame de Villette refusa de payer sa pension. Les ursulines de Niort n'étant pas assez riches pour la garder gratuitement dans leur couvent, la supérieure lui dit, les larmes aux yeux :

— Ma fille en Jésus-Christ, avant de vous annoncer votre prochain départ de cette sainte maison, j'ai parlé à madame la comtesse de Neuillant, qui a refusé de faire le moindre sacrifice. Que Dieu vous soit en aide, ma fille; demain les portes du couvent s'ouvriront pour vous.

Mademoiselle d'Aubigné se réfugia auprès de sa mère qui était déja réduite aux derniers expédiens, et mourut quelques mois après dans la plus affreuse misère. Sa fille, restée seule, sans appui, sans protecteur, s'enferma dans une petite chambre à Niort. Pressée par la faim, elle se détermina à implorer le secours de madame de Neuillant, qui l'accueillit par convenance, et la mit au couvent des Ursulines de la rue Saint-Jacques, à Paris : elle y fit sa première communion ; et cet acte de catholicisme lui mérita les bonnes graces de sa protectrice. Le chevalier de Méré, charmé des qualités de mademoiselle d'Aubigné se charga avec empressement de lui apprendre les belles manières qu'affectaient alors les grandes dames ridiculisées par Molière dans les *Femmes savantes* et *les Précieuses ridicules*. Connue sous le nom de *la jeune Indienne*, la fille de Constant d'Aubigné fut bientôt admise dans les cercles des beaux-esprits qui pullulaient à Paris.

Dans une des rues les plus obscures, les plus tortueuses du *Marais*, était une maison de chétive apparence où se rendaient quelques gentilshommes, des femmes à prétention et des hommes de lettres. Bref, l'abbé Scarron recevait dans son modeste logis tout ce que la ville et la cour présentaient de plus spirituel. Ce bizarre Amphitrion, difforme, impotent, accablé par des infirmités prématurées, n'avait conservé de sa vigueur de jeune homme que son enjouement burlesque, et sa causticité facétieuse. Il amusait par ses bons mots ceux qui le visitaient chaque semaine : ce n'était pas sa faute; la bonne compagnie aimait le burlesque, et Scarron était un nouvel Esope de la tête aux pieds.

L'auteur du *Roman comique* avait trop de tact et de pénétration pour ne pas remarquer les graces et l'esprit de mademoiselle d'Aubigné; Il en parla bientôt avec tant d'enthousiasme, que plusieurs de ses amis lui demandèrent en riant s'il était amoureux de la jolie demoiselle :

— Eh pourquoi pas? répondait le poète perclus de tous ses membres... Vulcain, le dieu des forgerons, épousa madame Vénus, la déesse des amours; qui sait si je ne vous renouvellerai pas les merveilles de la Mythologie. Mais, que dis-je? Scarron deviendrait

Digitized by Google

l'époux de la plus jolie demoiselle de France ! Cela ne se peut, mes amis...

— Que risquez-vous à lui faire l'aveu de votre amour ? dit le chevalier de Méré.

— Merci, chevalier, merci de votre bon conseil, répliqua le poète. Je sais à quoi m'en tenir.

Quatre jours après, madame de Neuillant ramena sa protégée au cercle du *Marais*. Mademoiselle d'Aubigné parut à tous les habitués plus belle que jamais ; Scarron, touché de la pénible situation où se trouvait la jeune orpheline, la fit asseoir à côté de lui, l'accabla de caresses, et finit par lui dire à haute voix:

— Mademoiselle d'Aubigné, les poètes ne sont pas riches, mais Scarron peut payer votre dot si vous voulez entrer en religion.

L'orpheline ne put retenir ses larmes. Scarron prit une de ses petites mains :

— Je serais le plus heureux des hommes, si vous préfériez au couvent un époux perclus, mais qui vous aimera comme son bon ange.

Françoise d'Aubigné rougit d'abord ; mais, après quelques momens d'hésitation, elle prononça, de manière à n'être entendu que du poète, ce seul mot :

— Oui.

Scarron ne put s'empêcher de témoigner la joie que lui causait une semblable détermination, et se tournant vers ses hôtes, il s'écria :

— Messieurs, saluez madame Scarron.

Les fiançailles furent célébrées quelques jours après, et tout Paris ne parla que de cet étrange mariage qui ne donnait pas un époux à mademoiselle d'Aubigné, mais qui lui assurait un appui et un protecteur ; aussi madame Scarron écrivit-elle à Georges d'Aubigné, son frère :

« Vous savez que je ne suis point mariée ; c'est une » réunion où le cœur est entré pour peu de chose, » et le corps en vérité pour rien. »

La maison de Scarron fut de jour en jour plus fréquentée ; la jeune dame, d'abord timide, acquit en peu de temps cette aisance sans laquelle on ne peut être aimable, et les réunions des beaux-esprits qui se fesaient chez son mari acquirent de nouveaux charmes.

Madame Scarron, par son maintien noble et modeste, sut imposer à la licence des plus hardis. Elle aimait par dessus tout ses entretiens avec madame de Caylus, et elle lui disait souvent :

« — Madame, je passe mes carêmes à manger un » hareng au bout de la table, et je me retire aussitôt » dans ma chambre, parce que j'ai compris qu'une » conduite moins exacte et moins austère à l'âge où » je suis, ferait que la licence de cette jeunesse n'au- » rait plus de frein et deviendrait préjudiciable à ma » réputation. »

Plus tard, elle écrivait à une grande dame de la cour :

« Je n'étais pas assez heureuse pour agir alors » uniquement pour Dieu ; mais je voulais être esti- » mée ; l'envie de me faire un nom était ma pas- » sion »

Le poète Scarron fit tous ses efforts pour rendre heureuse sa jeune épouse ; il la consultait sur ses œuvres, et suivait presque toujours ses conseils.

— Ma bonne Françoise, lui disait-il au commencement du mois de septembre 1660, que ma santé s'affaiblit ! je touche à ma fin, et je vous laisserai libre de contracter un autre hymen moins ridicule que le premier.

— J'ai trouvé le bonheur dans votre maison, et celle qui porte le nom de madame Scarron n'aura jamais à rougir de son époux.

— Toujours bonne, ma très chère Françoise, disait le poète, attendri jusqu'aux larmes.

Il lui cachait les violentes douleurs qui le tourmentaient depuis plus d'une année ; il craignait de l'allarmer. Dans les premiers jours d'octobre, le mal empira si subitement que les médecins déclarèrent leur art impuissant. Scarron entendit sans sourciller son arrêt de mort. Il retrouva même toute l'énergie de sa vie burlesque, il fit à ses amis les adieux les plus comiques, et dit à sa femme qui pleurait :

« Madame, ne pleurez pas ainsi ; je meurs, mais » je vous lègue par testament le pouvoir de vous re- » marier.

Sur le point de rendre le dernier soupir, il voulut voir encore une fois celle qui avait répandu tant de charmes sur les derniers jours de sa vie.

— « Je vous prie, lui dit-il d'une voix que l'émotion » et le râle de la mort rendaient tremblante, de vous » souvenir quelquefois de moi ; je vous laisse sans » bien ; la vertu n'en donne pas ; cependant soyez » toujours vertueuse. »

— Oui, Scarron, je serai toujours vertueuse, dit la jeune dame en serrant contre son sein le poète qui venait de rendre le dernier soupir.

Ceci se passait dans une petite maison du *Marais*, la nuit du 14 octobre 1660.

III.

UNE VISITE A MADAME DE MONTESPAN.

Madame Scarron n'avait que vingt-cinq ans lorsqu'elle perdit son époux qui lui laissa de nombreuses dettes et quelques amis. Presque réduite à la misère, elle trouva plusieurs personnages très puissans qui lui offrirent leur protection, dans l'espoir de s'attirer les bonnes graces de la jeune veuve qui était encore dans l'éclat de sa beauté. Fouquet, surintendant des finances, plus audacieux que ses concurrens, fit mettre sur sa toilette un écrin du plus grand prix. La veuve Scarron rejeta cet infame présent avec le sentiment d'indignation qu'inspire une vertu sans tache.

— Allez dire à votre maître, dit-elle à l'émissaire de Fouquet, que madame Scarron saura supporter la pauvreté. Née dans une prison, élevée dans l'infortune, elle n'a pas besoin des secours des gentilshommes qui croient tout acheter avec de l'or.

Une si noble fermeté ne déconcerta pas les courtisans de Louis XIV. Villarceaux, Guilleragnes, Ba-

Digitized by Google

rillon cherchèrent encore à la séduire, et ne réussirent pas mieux que le surintendant des finances. La reine-mère, admirant une si belle conduite, continua à la veuve Scarron la pension qu'elle fesait à son mari.

La jeune dame se retira dans le couvent des Hospitalières du faubourg Saint-Marceau, où elle ne reçut d'autres visites que celles du poète Segrais, son ami, qui allait la voir toutes les six semaines. Elle se rendait souvent à l'hôtel de la maréchale d'Albret.

« Là, dit-elle dans ses mémoires, je me contrariais dans tous mes goûts, mais cela me coûtait » peu, quand j'envisageais ces louanges et cette réputation qui devaient être le fruit de ma conduite; » c'était là ma folie, je ne me souciais point de richesses; j'étais élevée de cent piques au-dessus de » l'intérêt; je voulais de l'honneur. »

L'hôtel de la maréchale d'Albret était le rendez-vous des beaux-esprits et des galans de Paris. Madame Scarron y rencontrait souvent les dames de Coulanges, de Sévigné, de Lafayette, de Thianges, la célèbre mademoiselle de Pons, le duc de Larochefoucauld, la marquise de Sablé, madame de Montespan, Ninon de l'Enclos, l'immortelle épicurienne, et plusieurs autres courtisannes de haut parage, nouvelles Aspasies qui savaient allier les plus minutieuses pratiques de la dévotion aux mœurs les plus dissolues. La veuve Scarron ne se démentit pas du rigorisme de sa conduite, et son influence fut telle qu'elle obtint l'insigne honneur d'être consultée dans toutes les circonstances épineuses. Ses nombreux amis, voyant avec peine la situation précaire dans laquelle elle languissait, cherchèrent à la marier avec un gentilhomme très riche et renommé par ses débauches.

— Non, madame, répondit la jeune veuve à madame de Chalais qui lui fesait cette proposition, je ne veux pas épouser un homme que je ne pourrais estimer. La misère plutôt que le déshonneur.

On était au commencement de l'année 1666; la reine-mère mourut dans les derniers jours de janvier, et la veuve Scarron perdit sa pension de deux mille livres. Elle ne se laissa pas décourager par un événement si funeste, et, inébranlable dans sa conduite, elle écrivit à la duchesse de Richelieu qui lui avait fait ses complimens de condoléance : — « On a voulu me marier avec un gentilhomme riche; » mais je le jure, madame, en la présence de Dieu, » quand même j'aurais prévu la mort de la reine, je » n'aurais pas accepté ce parti; j'aurais mieux aimé » ma liberté; j'aurais respecté mon indigence... Si » le refus était à faire, je le ferais encore, malgré » la profonde misère dont il plaît au ciel de m'éprou» ver. »

La fermeté de la veuve Scarron aurait dû resserrer les liens qui l'unissaient à ses nombreux amis. Le contraire arriva; tous l'abandonnèrent, et Ninon de l'Enclos lui resta seule fidèle avec la maréchale d'Albret.

— Madame Scarron, lui disait la séduisante épicurienne, vos amis vous ont délaissée, mais ils ne peuvent s'empêcher de vous estimer, et, dans ce siècle, la considération vaut mieux que les richesses.

— Je suis fière de ma pauvreté; petite fille d'Agrippa d'Aubigné, je puis lever le front au milieu des fières dames qui étalent honteusement le faste de leur opulence.

— On disait hier chez madame de Thianges que vous avez refusé le parti qu'on vous proposait pour ne pas violer un engagement antérieur...

— « Assurez ceux qui attribuent mon refus à un » engagement semblable, que mon cœur est parfaite» ment libre, veut toujours l'être, et le sera tou» jours. »

— On ne sait pas ce qui peut arriver, madame Scarron, répondit Ninon en riant.

— Je vais quitter Paris, je n'espère plus trouver en France une existence convenable : on m'a proposé de m'attacher à la princesse de Nemours qui partira bientôt pour aller épouser Alphonse VI, roi de Portugal.

— Vous voulez donc vous expatrier?

— J'y suis résolue; mais, avant de partir, je voudrais bien voir madame de Montespan...

— Qu'à cela ne tienne, dit Ninon; j'écrirai ce soir à madame de Thianges que vous connaissez et qui vous présentera à la dame d'honneur de la reine.

En effet, le lendemain madame de Thianges introduisit la veuve Scarron auprès de madame de Montespan, sa sœur.

— Ma sœur, lui dit-elle, je vous présente madame Scarron qui a voulu vous faire ses adieux avant de partir pour le Portugal.

— C'est vous, madame, dit la Montespan, que j'ai connue à l'hôtel d'Albret... Vous voulez donc quitter la France?

— « Oui, madame, et je n'aurai pas à me reprocher » d'avoir quitté ma patrie, sans en avoir revu la » merveille.

— Toujours bonne, toujours spirituelle, dit la Montespan, enchantée d'un compliment si flatteur. Mais pourquoi vous obstinez-vous à vous exiler de la cour?

— Il est des choses qu'on doit taire, madame.

— Je comprends; le roi n'a pas accueilli favorablement vos demandes : rassurez-vous; je me charge de lui présenter un nouveau placet.

Le jour même elle remplit sa promesse.

— « Quoi, s'écria le roi, encore la Scarron!...

— « Sire, répondit madame de Montespan, il y a » long-temps que vous ne devriez plus en entendre » parler; et il est étonnant que votre majesté n'ait pas » encore écouté une femme dont les ancêtres se sont » ruinés au service des vôtres. »

— Sire, ajouta madame de Villeroi, vous ne pouvez laisser dans la misère la petite fille d'Agrippa d'Aubigné, l'ami d'Henri IV, votre noble aïeul.

— Eh bien, s'écria le roi, que sa pension de deux mille livres soit rétablie.

— Permettez, sire, que je vous présente madame Scarron qui brûle déjà du désir de vous témoigner sa reconnaissance, dit la Montespan.

Digitized by Google

Le roi étonné, ne sachant que répondre, hésita quelques instans, mais joignant au bienfait cette grace qui fesait oublier tous ses torts, il dit à la veuve Scarron :

— « Madame, je vous ai fait attendre long-temps; » mais vous avez tant d'amis, que j'ai voulu avoir seul » ce mérite auprès de vous. »

Dès ce jour, la veuve Scarron fut à l'abri de la misère, et entra dans la brillante carrière où l'attendaient les plus hautes destinées.

IV.

LES ENFANS DU ROI.

Pendant que la nouvelle pensionnaire de Louis XIV se livrait à la dévotion par les conseils de l'abbé Gobelin, sous la direction du père Bourdaloue et de Godet-des-Marais, évêque de Chartres, il se passait d'étranges choses à la cour. La duchesse de la Vallière était toujours maîtresse du roi, mais Louis ne voyait plus dans sa trop sensible amante l'unique objet de ses affections; une autre femme avait captivé ses volages amours : cette femme était madame de Montespan.

Le 26 novembre 1668, la veuve Scarron était chez madame d'Haudicourt, où elle avait trouvé les dames de Vivonne et de Thianges. De propos en propos, la conversation tomba sur les bruits qui couraient dans Paris.

— Je suis certaine, dit madame de Vivonne, que le roi n'aime plus la duchesse de la Vallière. On dit même qu'une autre grande dame de la cour est dans les bonnes graces royales.

— Il ne faut pas ajouter foi aux malins propos des courtisans oisifs, répliqua madame de Thianges; je sais bien qu'on a nommé ma sœur; mais je prends le ciel à témoin qu'il n'en est pas ainsi.

— Madame de Montespan maîtresse du roi, dit la veuve Scarron; mieux que toute autre, elle pourrait adresser à Louis XIV la réponse que fit mademoiselle de Rohan à Henri IV. — Sire, je ne suis pas d'assez bonne famille pour être votre femme; mais je suis fille de gentilhomme, et je ne puis être votre maîtresse.

— On a voulu calomnier ma sœur et la perdre de réputation, répondit madame de Thianges.

— Encore quelques jours, et tout sera éclairci, ajouta madame de Vivonne; je ne veux pas, plus qu'une autre, faire des jugemens téméraires, mais j'en sais assez pour ajouter foi aux nouvelles répandues par la rumeur publique.

— Je vous proteste que c'est une infame calomnie; madame de la Vallière est toujours avec le roi.

— Elle est déja supplantée par madame de Montespan, dit tout bas madame de Vivonne en se penchant vers la veuve Scarron.

Les suppositions multipliées chaque jour par la oquacité des courtisans, ne tardèrent pas à se réaliser. En vain la nouvelle favorite cherchait à cacher les marques de la faveur royale dont elle rougissait encore; le nom de madame de Montespan était dans toutes les bouches, et la retraite subite de la duchesse de la Vallière confirma tous les soupçons. Des enfans survinrent de ces amours clandestins. Madame de Montespan ne savait quelle personne choisir qui fut à la fois capable de garder un secret important et de diriger une éducation. Madame de Thianges, sa sœur, la tira bientôt de son hésitation en lui rappelant la veuve Scarron.

— Madame Scarron, s'écria la Montespan... C'est bien la femme unique... Mais elle est si vertueuse qu'elle refusera.

— Je me charge d'en faire la proposition, dit madame de Thianges.

— Hâtez-vous donc, ma sœur, et vous me délivrerez du plus cruel de mes soucis.

Madame de Thianges s'adjoignit les dames de Vivonne et d'Haudicourt. La veuve Scarron résista d'abord aux sollicitations les plus pressantes. Enfin, le 24 mars 1669, elle répondit à madame d'Haudicourt qui tentait un dernier effort :

« Madame, si les enfans sont au roi, je le veux » bien; je ne me chargerais pas sans scrupule de ceux » de madame de Montespan : ainsi, il faut que le roi » me l'ordonne; voilà mon dernier mot. »

Trois jours après, la veuve Scarron fut mandée à la cour; Louis XIV descendit jusqu'à la prière : comment résister aux désirs *du grand roi?* Cela ne se pouvait; aussi madame Scarron se chargea des enfans nés du commerce illicite de Louis avec madame de Montespan devenue sa maîtresse favorite : on lui donna une maison près de Vaugirard, et, dès ce jour, elle se livra toute entière à l'éducation des enfans du roi. Écoutons le récit qu'elle a laissé sur sa vie mystérieuse dans cet asile :

« Souvent je montais à l'échelle pour faire l'ouvrage » des tapissiers et des ouvriers, parce qu'il ne fallait » pas qu'ils entrassent; les nourrices ne mettaient la » main à rien, de peur d'être fatiguées, et que leur » lait ne fut moins bon. J'allais souvent de l'une à » l'autre, à pied, déguisée, portant sous mon bras » du linge, de la viande; je passais quelquefois les » nuits chez l'un de ces enfans malade, dans une pe- » tite maison hors de Paris : je rentrais chez moi le » matin par une petite porte de derrière, et, après » m'être habillée, je montais en carrosse par celle de » devant, pour aller à l'hôtel d'Albret ou de Richelieu, » afin que ma société ordinaire ne sut pas que j'avais » un secret à garder. On le sut : de peur qu'on ne le » pénétrât, je me fesais saigner pour m'empêcher de » rougir. »

Une sollicitude si tendre triompha de l'antipathie que Louis XIV avait toujours manifestée contre madame Scarron. Parcourant l'état des pensions, en 1673, il trouva deux mille livres au nom de l'institutrice de ses enfans; il écrivit deux mille écus. Madame Scarron suivit bientôt après à la cour les enfans du roi, devenus plus grands; madame de Montespan, leur mère, charmée du zèle de leur institutrice, se lia intimément avec elle. En vain Louis XIV, à qui elle dé-

Digitized by Google

plaisait encore, s'opposa à sa faveur toujours croissante; il finit par partager les sentimens et l'opinion de sa maîtresse. Lorsque madame Scarron partit pour les eaux de Barèges où elle conduisit le jeune duc du Maine, elle fut comblée de marques d'attention.

Madame de Thianges, alarmée du changement subit qui s'était opéré dans l'esprit du roi, disait souvent à madame de Montespan, sa sœur :

— Je suis encore à deviner, Madame, le motif de votre affection pour l'institutrice de vos enfans.... je vous prédis que cette femme ne travaille qu'à vous supplanter.

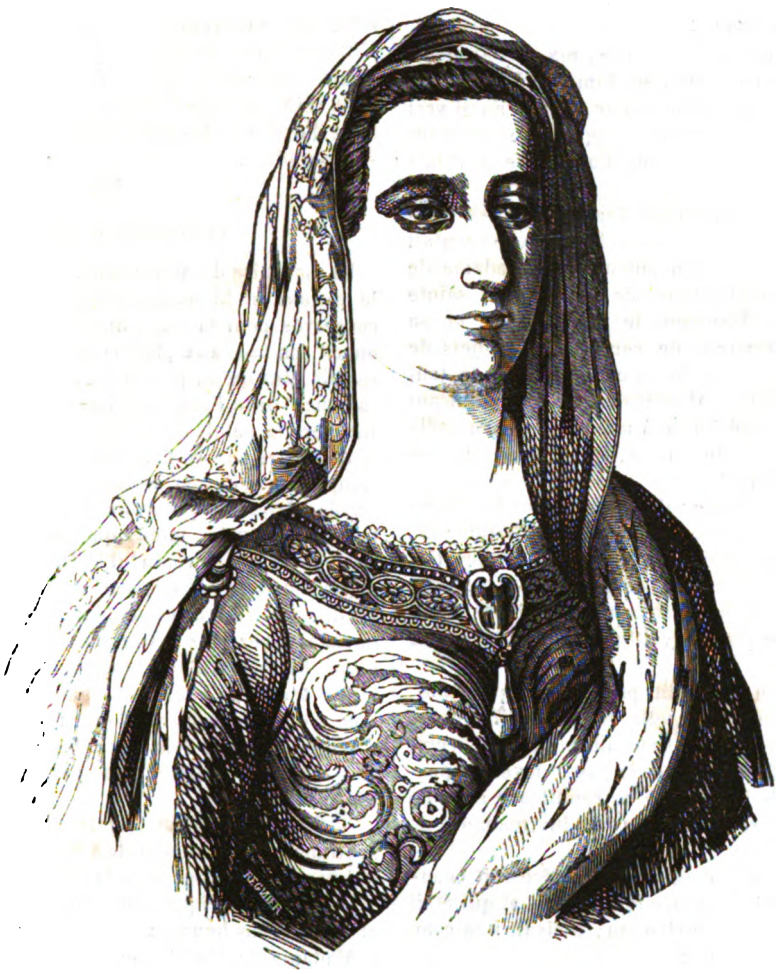
— Madame Scarron, maîtresse du roi! s'écria la Montespan en comptant une à une les plumes de son éventail.... vous voulez rire, ma sœur.

— Que me direz-vous, si malheureusement mes prévisions viennent à se réaliser ?

— Je vous proclamerai prophétesse comme Judith et Débora. Mais, pour vous prouver que je n'ajoute aucune foi à vos paroles, ce soir, je prierai le roi d'admettre madame Scarron dans son cercle particulier.

— Vous réchauffez une vipère, ma sœur....

— Vous avez du venin sur la langue, répliqua la Montespan.



MADAME DE MAINTENON.

La royale maîtresse tint parole ; et, le soir même, elle obtint de son amant la faveur qu'elle lui demanda pour madame Scarron. Une amitié qui paraissait si intime fut souvent troublée par des brouilleries scandaleuses. Plus d'une foi, le roi fut obligé de séparer ces deux femmes, dont l'une poussait la fierté jusqu'à un orgueil insupportable, et l'autre, la fermeté de caractère jusqu'à l'entêtement. Elles ne pouvaient se passer l'une de l'autre, dit madame de Caylus, et leurs brouilleries se renouvelaient chaque jour.

Digitized by Google

V.

MADAME DE MAINTENON.

Madame Scarron, sollicitée par Louis XIV de rester à la cour qu'elle voulait quitter, n'y consentit qu'à la condition expresse de rendre compte, à lui seul, de l'éducation des jeunes princes. Cette clause, fidèlement gardée, rétablit la bonne intelligence entre la maîtresse et l'institutrice. La veuve du poète Scarron reçut tant de bienfaits de la munificence royale, qu'elle put acheter, en 1674, la terre de Maintenon érigée en marquisat quatre ans après. Dès ce moment, le roi n'appela plus la veuve Scarron que du nom de madame de Maintenon. La nouvelle marquise écrivit à madame de Coulanges :

» — On ne vous a pas trompée, ma chère; il est » vrai que le roi m'a nommé madame de *Maintenon*, » que j'ai eu la faiblesse de rougir, et tout aussi vrai » que j'aurais de plus grandes complaisances pour lui » que celle de porter le nom d'une terre qu'il m'a » donnée. »

Madame de Maintenon était dans la voie des honneurs, et elle y marchait à grands pas: le roi sentait diminuer chaque jour son amour pour madame de Montespan : les prédications de la semaine sainte de l'année 1675 effrayèrent le royal amant et sa maîtresse. Ils formèrent de concert des projets de conversion. Madame de Maintenon seconda de tout son pouvoir Bossuet et Montansier. Le roi, admirant une si noble fermeté jointe à une sagesse peu ordinaire chez les dames de la cour, revint pour toujours des préventions qui l'avaient indisposé contre l'institutrice du duc du Maine : il chercha même les moindres occasions de lui parler, et madame de Maintenon, trop habile pour se méprendre sur les nouvelles dispositions du roi, hésita long-temps. Peu-à-peu elle parvint à se persuader que la divine providence l'avait conduite à la cour pour travailler à la conversion du roi.

Cette persuation qui finit par devenir profonde, dissipa tous ses scrupules; elle donna un libre cours aux étranges pensées qui s'élevaient dans le secret de son ame. Sa faveur ne tarda pas à devenir apparente. Madame de Montespan se rendit aux eaux de Bourbon; le roi retint auprès de lui madame de Maintenon.

Aussi madame de Sévigné qui s'intéressait beaucoup au bonheur de la nouvelle favorite, et qui était à l'affût des nouvelles du château, écrivait à la comtesse de Grignan, sa fille :

« Parlons de l'amie : elle est encore plus triom- » phante; tout est soumis à son empire; toutes les » femmes de chambre de madame de Montespan sont » à elle: l'une lui tient le pot à pâte, à genoux devant » elle; l'autre lui apporte ses gants; l'autre l'endort; » l'*amie* ne salue personne.

» On me mande que les conversations du roi avec » madame de Maintenon ne font que croître et em- » bellir; qu'elles durent depuis six heures jusqu'à dix; » que la bru y va quelquefois faire une visite assez » courte, qu'on les trouve chacun dans une grande » chaise, et qu'après la visite finie, on reprend le fil » du discours. Madame de Coulanges m'a dit qu'on » n'aborde plus la dame sans crainte et sans respect, » et que les ministres lui rendent la cour que les autres » leur font. Nul ami n'a tant de soins et d'attentions » que le roi en a pour elle, et, ce que j'ai dit bien des » fois, elle lui fait connaître un *pays tout nouveau :* » je veux dire le commerce de l'amitié et de la con- » versation sans chicane et sans contrainte. »

En effet, le roi pour mettre madame de Maintenon à l'abri des caprices de la Montespan, l'avait déja nommée seconde dame d'atours de la Dauphine. La royale maîtresse voyant que le cœur de son amant lui échappait entièrement, engagea, dit-on, le duc de Villars à demander la main de madame de Maintenon. Toutes les cabales n'aboutirent à rien, et la mort de la reine, arrivée le 30 juillet 1683, laissa Louis XIV libre d'exécuter des projets qu'il méditait depuis plusieurs mois....

VI.

LE MARIAGE CLANDESTIN.

La marquise de Maintenon, ne trouvant plus dans le respect et la reconnaissance qu'elle avait toujours conservés pour la reine un obstacle à son ambition, ouvrit son ame aux plaisirs de la grandeur. Il ne lui restait plus qu'un pas à faire; mais elle redoutait le jugement de la France entière qui avait les yeux tournés vers le palais de Versailles. Elle se laissa pourtant séduire par ses flatteuses illusions, et reçut avec complaisance l'avœu de la tendresse du roi. La triste fin des favorites qui avaient passé tour-à-tour dans la couche royale, mieux que les sentimens de dévotion qu'on a bien voulu lui prêter, lui donna la force de résister aux sollicitations de Louis XIV : — Sire, lui dit-elle un jour en se dégageant de ses bras, vous ne m'aimerez plus si vous cessez de m'estimer. « Je » sais bien qu'à l'âge de quarante-cinq ans, il n'est » plus temps de chercher à plaire; mais la vertu est » de tout âge; vous me donnez les plus belles espé- » rances, mais je dois tout refuser ».

— Vous ne m'aimez donc pas, madame de Maintenon !

— Sire, Dieu m'est témoin de la sincérité de mes sentimens, et je suis prête à écouter des propositions qui pourront s'allier avec la vertu.

— Encore quelques jours de souffrance, dit le roi, et nous serons heureux.

Madame de Maintenon recueillit avec allégresse les paroles royales, et, contente de l'avenir qui allait s'ouvrir devant elle, la marquise retrouva enfin la tranquillité de son ame.

Le roi était déterminé à ne pas se remarier; cependant, ne pouvant se réduire au célibat, il résolut de contracter avec madame de Maintenon une union légitime et secrète qui lui paraissait pouvoir concilier les intérêts les plus opposés. En vain, le fidèle Louvois se jeta aux pieds de son maître pour le détour-

Digitized by Google

ner d'un semblable dessein ; Louis XIV le repoussa et donna ses ordres pour la célébration du mariage clandestin.

— Quels gentilshommes choisissez-vous pour témoins de notre union ? dit madame de Maintenon, qui craignait de ne pas donner assez d'authenticité à la démarche qu'elle allait faire.

— Nous recevrons la bénédiction nuptiale dans un de mes cabinets.

— Quel prélat ferez-vous appeler, sire...

— Monsieur de Harlay, archevêque de Paris.

— Et le père Lachaise ?

— Il y sera aussi, madame ; j'ai choisi pour témoins, Montchevreuil, le chevalier de Forbin et Bontemps. A demain, madame, disposez-vous....

— C'en est donc fait, s'écria madame de Maintenon, quand le roi fut sorti, je serai reine de France !

Depuis ce jour, madame de Maintenon jouit dans le particulier de toutes les prérogatives et distinctions qui n'appartenaient alors qu'à l'épouse du monarque. Louis XIV ne l'appelait que madame, et par les marques de son respect, il en donnait l'exemple à tous les gentilshommes de la cour ; mais en public, madame de Maintenon ne prenait aucun rang, on ne lui rendait plus les mêmes honneurs. Saint-Simon qui la vit à Fontainebleau, écrivait à un de ses amis :

« J'ai vu à Fontainebleau madame de Maintenon, » en grand habit, chez la reine d'Angleterre, cédant » absolument sa place, et se reculant partout pour » les femmes titrées, même d'une qualité distinguée, » polie, affable, parlant comme une femme qui ne » prétend rien, qui ne montre rien, mais qui en » imposait fort ».

Cette femme, qui, après la vie la plus orageuse venait de s'asseoir sur le trône de France, à côté de Louis XIV, ne tarda pas à faire un retour sur elle-même ; elle se livra de nouveau aux premières pratiques de sa dévotion. Il fallait un aliment quelconque à son imagination ardente ; l'amour fit place à la charité chrétienne ; elle résolut de fonder une maison pour l'éducation des jeunes demoiselles nobles et sans fortune.

VII.

LA MAISON DE SAINT-CYR.

L'ambition est inconstante comme toutes les fortes passions ; à peine est-on en possession de l'objet ardemment désiré, qu'on s'en dégoûte ; l'illusion, ce charme fantastique et vaporeux, ne dure qu'un instant, et la froide réalité nous montre le vide en toutes choses. Alors l'ame désenchantée, cherche un nouvel aliment, pour de nouveaux désirs ; dégoûté de la pompe et du bruit, on recherche le bonheur de la paix.

C'est ce qui arriva à madame de Maintenon. Devenue épouse de Louis XIV, admise au conseil des ministres, jouissant d'une faveur toute puissante, elle espéra trouver encore quelques jours de bonheur dans l'extase de la dévotion, et les pures délices de la charité chrétienne.

— Sire, dit-elle à Louis XIV, vous savez que, grâce à votre munificence royale, j'ai ouvert à Rueil un modeste azile pour les demoiselles nobles et sans fortune ; la maison que j'ai fondée ne suffit pas, et j'aurai de nouveau recours à votre générosité

— Et que vos désirs soient accomplis en toutes choses, ma très chère, répondit Louis XIV. Je vous donne la maison de Noisy, dans le parc de Versailles.

Ce nouvel établissement n'était pas assez vaste pour contenir le nombre toujours croissant des pensionnaires. Aussi, en 1685, le monarque désirant prendre part à la belle œuvre de son épouse, fit construire à Saint-Cyr la maison de Saint-Louis. Il la dota richement pour y élever deux cent cinquante demoiselles, filles de gentilshommes. Madame de Maintenon reçut le brevet de fondatrice, et fut déclarée supérieure de la communauté, tant pour le temporel que le spirituel. Après avoir rédigé elle-même le réglement des dames de Saint-Cyr, elle s'y réserva un appartement où elle allait souvent se délasser des tracasseries de la cour. On la voyait quelquefois visiter les différentes salles, interroger les jeunes élèves, s'occuper des moindres détails.

Elle n'eut qu'à parler, et les plus grands génies du siècle, se mirent à l'œuvre. Racine composa les deux tragédies d'*Esther* et d'*Athalie* qui furent jouées par les demoiselles de Saint-Cyr, aux grands applaudissemens des rares spectateurs qui obtinrent la faveur d'assister aux représentations. Madame de Maintenon se montra, dans toutes les occasions, protectrice dévouée de l'établissement qu'elle avait fondé.

— « Rien ne m'est plus cher que mes enfans de » Saint-Cyr, écrivait-elle à une grande dame de la » cour : j'en aime tout, jusqu'à leur poussière. Je » m'offre avec tous mes gens pour les servir, et je » n'aurais nulle peine à être leur servante, pourvu » que mes soins leur apprennent à s'en passer ».

Madame de Maintenon ne renonça pas absolument aux pompes du monde ; après avoir passé quelques jours dans l'extase de la contemplation, elle revenait à Versailles ; elle travaillait avec le roi et les ministres ; elle eut toujours dans les affaires publiques une influence qui fut souvent malheureuse. Douée d'une ame forte, incapable de céder à d'indignes instigations elle eut pourtant la faiblesse de se laisser influencer par la prévention. Les protestans l'accusèrent d'avoir provoqué la révocation de l'édit de Nantes, et les cruelles persécutions connues sous le nom de *Dragonnades*. Néanmoins, elle arrêta souvent le zèle inconsidéré des gouverneurs.

— « Vous maltraitez les huguenots, leur écrivait-» elle ; ayez pitié de gens plus malheureux que cou-» pables ; ils sont dans les erreurs où nous avons été » nous-mêmes, et d'où la violence ne nous aurait » jamais tirés... Il faut attirer les hommes par la » douceur et la charité.

« On a dit au roi que j'étais née calviniste, et que » je l'avais été jusqu'à mon entrée à la cour : on » m'accuse de conserver un reste d'attachement pour

Digitized by Google

» mon ancienne religion... Ceci m'engage à approu-
» ver des choses fort opposées à mes sentimens.

La veuve Scarron, parvenue au fait des grandeurs, dévora pendant quelques années le bonheur qu'elle avait tant de fois entrevu dans ses rêves d'ambition. La vanité se trouva satisfaite. Mais la contrainte et l'ennui succédèrent bientôt à ces rapides jouissances.

— Je n'en puis plus, disait-elle à Charles d'Aubigné, son frère; je voudrais être morte!

— Que dites-vous, ma sœur! vous êtes au comble des félicités humaines.

— Mes chaînes sont bien pesantes, vous dis-je!..

— Vous avez donc parié d'épouser Dieu le père? s'écria d'Aubigné...

Souvent l'épouse de Louis XIV restait seule à pleurer; sa seule consolation était de confier ses peines à ses amies. Du palais de Versailles, elle écrivait à madame de la Maisonfort :

— Que ne puis-je, ma très-chère amie, vous faire voir l'ennui qui dévore les grands!... Ne voyez-vous pas que je meurs de tristesse dans une fortune qu'on aurait eu peine à imaginer, et qu'il n'y a que le secours de Dieu qui m'empêche de succomber? j'ai été jeune et jolie; j'ai goûté des plaisirs; j'ai été aimée pourtant dans un âge un peu plus avancé; j'ai passé des années dans le commerce de l'esprit; je suis venue à la faveur, et je vous proteste que tous les états laissent un vide affreux, une inquiétude, une lassitude, une envie de connaître autre chose, parce-qu'en tout cela, rien ne satisfait entièrement. Je vous envie votre solitude, votre tranquillité, et je ne suis plus surprise que la reine Christine soit descendue du trône pour vivre avec plus de liberté. Ah! madame.... quel supplice d'avoir à amuser un homme qui n'est plus *amusable!!*

— La santé du roi s'altère de jour en jour, disait-elle au maréchal de Villeroi.

— Il vieillit, madame, répondait le maréchal.

— Et moi aussi, monsieur de Villeroi. Pensez-vous que sa majesté ait encore long-temps à vivre?

— Les rapports des médecins ne sont pas encore allarmans, madame. Tout nous fait espérer que la France jouira encore du bonheur d'être gouvernée par notre bien aimé monarque.

— Dieu sauve le roi! monsieur le maréchal, car je sens que je n'aurai pas la force de lui survivre.

— Pourquoi multiplier ainsi vos craintes? madame.. Il faut espérer...

— En Dieu seul! monsieur le maréchal...

VIII.

DERNIÈRES SCÈNES DE DEUX DRAMES.

La maladie du roi empira si rapidement qu'en peu de jours les médecins désespérèrent de le sauver. Son corps, usé par les fatigues et les plaisirs, était dévoré par la gangrène dont on ne pût arrêter les progrès. On cachait tout à madame de Maintenon. Elle rencontra dans une galerie, Boulduc, apothicaire de la cour, et lui dit.

— Monsieur Boulduc, que pensez-vous de la maladie du roi?

— Priez Dieu pour qu'il obtienne miséricorde en l'autre monde, répondit l'apothicaire.

— Mon Dieu! mon Dieu! le roi se meurt; et on ne me le disait pas! s'écria madame de Maintenon...

Elle se rendit auprès du lit de mort sur lequel gissait son royal époux.

— Vous êtes donc bien malade, sire!.. s'écria-t-elle en s'efforçant d'étouffer ses sanglots...

— Je ne suis plus de ce monde, ma très chère, répondit le vieux roi, d'une voix étouffée par le râle de la mort. Mon cousin d'Orléans, ajouta-t-il, en se tournant vers le duc, je vous recommande madame de Maintenon.

— N'y a-t-il donc aucun remède?...

— « Non, ma très chère; je vais mourir : dans
» ce moment, je ne regrette que vous; je ne vous
» ai pas rendue heureuse; mais tous les sentimens
» d'estime et d'amitié que vous méritez, je les ai
» toujours eus pour vous; l'unique chose qui me fa-
» che, c'est de vous quitter; mais j'espère vous re-
» voir bientôt dans l'éternité!

Madame de Maintenon ne put répondre à de si tendres adieux; l'émotion qu'elle éprouva la jeta dans un évanouissement qui fut très long. Quand elle recouvra l'usage de ses sens, elle regarda de tous les côtés, et ayant aperçu Villeroi, elle s'écria:

— M. le maréchal, avez-vous vu le roi?

— Oui, madame; il a perdu connaissance...

— Qu'on me porte auprès de son lit; je veux recevoir son dernir soupir.

— Non, madame; vos soins seraint inutiles; hâtez-vous de partir pour Saint-Cyr; après la mort du roi, vous ne seriez pas en sûreté ici. Le peuple vous déteste, et on ne peut pas répondre des événemens.

— Quitter le roi avant qu'il ait expiré!

— Il le faut madame; la populace s'ameute déja autour du palais. Le soleil de Louis XIV est tout-à-fait éclipsé.

Madame de Maintenon céda aux instances du maréchal de Villeroi, et se retira à Saint-Cyr, où elle apprit la mort du roi, le 1er septembre 1715.

Le duc d'Orléans, régent du royaume, lui rendit visite dans sa retraite, et lui conserva la pension de 48,000 francs que Louis XIV lui fesait sur sa cassette. La veuve du grand roi fut aussi visitée par la duchesse d'Orléans et par la reine d'Angleterre. Un jour, un prince étranger demanda aussi à être admis en sa présence. Madame de Maintenon était sur son lit quand il fut introduit; le prince ouvrit les rideaux:

— Je veux voir, dit-il, le noble visage dont la beauté a charmé la vieillesse de Louis XIV.

— Qui êtes-vous? lui dit madame de Maintenon...

— Pierre Ier, empereur de toutes les Russies; répondit l'étranger en fermant les rideaux.

Madame de Maintenon passa les derniers instans de sa vie au milieu des pratiques les plus rigoureuses de la pénitence chrétienne. Elle survécut quatre ans

Digitized by Google

à Louis XIV, et mourut à Saint-Cyr, le 15 avril 1719...

IX.

AU TRIBUNAL DE LA POSTÉRITÉ.

L'éclat de la fortune de madame de Maintenon lui suscita tant d'envieux de son vivant, qu'il serait imprudent d'ajouter foi aux éloges et aux diatribes qui se multiplièrent après sa mort.. Elle n'obtint justice qu'auprès d'un très petit nombre de ses contemporains. Les princes, jaloux de la confiance que Louis XIV avait en elle ; les princesses, blessées par ses sévères réprimandes ; les maîtresses du vieux roi, jalouses de l'ascendant qu'elle obtenait de jour en jour, lui suscitèrent d'innombrables ennemis. Les protestans, les jansénistes, les quiétistes, les sectaires des diverses croyances religieuses, lui reprochèrent d'être la cause des malheurs occasionnés par les guerres sanglantes des Cevennes.

Ces bruits, plus ou moins accrédités, furent propagés par madame de Bavière, et Saint-Simon, et Lafare.

Assurément, madame de Maintenon eut les défauts ordinaires aux ames ardentes ; mais elle en eut aussi les vertus. En entrant dans le monde, avec le seul avantage d'un nom illustre, elle sentit la nécessité de relever la gloire de sa famille. C'est à ce besoin, profondément senti, qu'il faut attribuer son amour-propre si irritable, sa volonté de fer qui ne plia jamais sous aucun obstacle. Mais laissons parler la dernière épouse de Louis XIV.

« Je ne voulais pas, dit-elle, dans son quatrième entretien, être aimée en particulier de qui que ce fut; » je voulais l'être de tout le monde, faire prononcer » mon nom avec admiration et avec respect, jouer » un beau personnage, et surtout être approuvée par » les gens de bien ; c'était mon idole. J'en suis peut-» être punie maintenant par l'excès de ma faveur, » comme si Dieu m'eut dit dans sa colère: tu veux de la » gloire et des louanges ; eh bien, tu en auras jusqu'à » en être rassasiée.

» Y a-t-il rien de plus opposé à la vraie vertu que cet » orgueil dans lequel j'ai usé ma jeunesse ! C'est le » péché de Lucifer, et le plus sévèrement puni par ce » Dieu jaloux qui se plaît à résister aux superbes. »

Accusée d'avoir contribué à la disgrâce de l'immortel Fénélon, elle écrivait à une dame de la cour :

« Vous savez les peines que j'ai eues sur M. de Cam-» brai: j'en ai eu un si grand chagrin, que le roi, quoi-» qu'il m'en eut su d'abord mauvais gré, n'a pu s'em-» pêcher de me dire, en voyant mon affliction... —

» Eh bien, madame, il faudra donc que nous vous » voyions mourir pour cette affaire là ! »

Voltaire, qui ne peut être accusé de partialité en semblable matière, dit de madame de Maintenon dans le *Siècle de Louis XIV* :

« Madame de Maintenon ne s'empressait jamais de » parler d'affaires d'état ; elle paraissait toujours les » ignorer, et rejettait bien loin tout ce qui avait la » moindre apparence d'intrigue et de cabale : beau-» coup plus occupée de complaire à celui qui gouver-» nait que de gouverner, elle ménageait son crédit, » et ne l'employait qu'avec une circonspection ex-» trême.

Ce témoignage d'un écrivain aussi judicieux que Voltaire, suffirait au besoin pour absoudre madame de Maintenon des monstrueuses accusations de ses contemporains. Mais la postérité n'est pas si indulgente : juge incorruptible, elle a écrit sur chaque feuillet de la vie de la femme de Louis XIV :

AMBITION, HONNEUR, INTRIGUE, VERTU.

Quant à nous, après avoir lu les éloges et les satires, les biographies et les romans, nous nous bornerons à rappeler le jugement de M. Auger :

« La considération a été tout à la fois la fin et les moyens de cette femme célèbre.... »

X.

POURQUOI NE FUT-ELLE PAS REINE ?

Parmi les griefs imputés à madame de Maintenon, le plus grave est sans contredit celui d'avoir cherché à se faire déclarer reine. Saint-Simon, son ennemi, attribuait ce désir à sa vanité ; ne pourrait-on lui donner pour cause la crainte qu'elle éprouvait d'être mise au rang des concubines du roi... S'il en est ainsi, ses prétentions ne peuvent être regardées comme blâmables. Louis XIV avait flétri la réputation de tant de femmes, qu'il était bien permis à la veuve Scarron de se méfier des intentions du vieux monarque.

Dailleurs on peut opposer aux assertions hasardées de Saint-Simon une lettre originale d'une dame de Saint-Cyr, à Labaumelle, qui l'avait priée de consulter sur ce point les traditions conservées dans la maison de Saint-Louis :

« Il n'a jamais paru, dit cette dame, que madame » de Maintenon ait eu le moindre désir d'être dé-» clarée reine ; l'attirail de la majesté lui aurait déplu ; » la jalousie et la haine des princes aurait été pour » elle un plus grand tourment ; elle aura pu avoir » quelques scrupules, mais elle aura été tranquille » aussitôt que ses directeurs les auront dissipés.... Se » promenant un jour avec la mère Glapion dans un » endroit raboteux du jardin : — Vous n'êtes point » délicate, lui dit cette mère ; vous vous fatiguez vo-» lontiers ; vous n'êtes pas comme es grands. — C'est » que je ne suis pas grande, reprit madame de Main-» tenon ; je suis seulement élevée. »

Elle eut été proclamée reine si elle l'eut exigé impérieusement de la faiblesse de Louis XIV. Le vieux roi n'aurait pu refuser cette faveur à la femme qu'il consultait sur les affaires les plus importantes.

Sans doute, la veuve Scarron, contente d'être assise sur le trône de France, craignit de donner trop de publicité à sa grande puissance : le peuple commençait à murmurer, il disait tout haut que les maîtresses du grand roi avaient dévoré les richesses de la France.

Digitized by Google

L'orage grondait; madame de Maintenon ne voulut pas le braver, et quand son royal époux lui montra le diadême, elle n'osa pas y porter la main.

Un problème est encore à résoudre; sous Louis XIV, les déterminations politiques étaient enveloppées d'un sombre mystère; la Bastille renfermait plus d'un *masque de fer* dans ses cachots; le sanctuaire royal était impénétrable; la haute fortune de madame de Maintenon sera long-temps une énigme, et on se demandera après nous...

— Pourquoi ne fut-elle pas reine?...

J.-M. Cayla.

YOUNG, A MONTPELLIER.

I.

Le soir arrivait, et le vent de la mer qui, depuis le matin, n'avait cessé de souffler sur Montpellier, au lieu d'apporter des brises rafraîchissantes, promenait sur toutes les contrées son haleine de feu. A cette heure, dans un appartement meublé avec élégance, qu'un demi jour éclairait à peine, tant on avait pris de précautions pour le tenir frais, se trouvaient deux personnages, une jeune fille sur un lit de repos, tout à fait dans l'ombre, et, près d'une fenêtre légèrement entre ouverte, un homme déjà dans l'âge, lisant attentivement dans une Bible.

Le silence le plus absolu y régnait, et n'était interrompu, de temps en temps, que par des quintes de toux que la jeune fille s'efforçait d'étouffer; alors le vieillard levait la tête en interrompant sa lecture qui ressemblait à une profonde méditation, et interrogeait du regard, avec une tendre sollicitude, celle qui était couchée sur le lit de repos dont j'ai parlé; puis tout rentrait dans le calme. Cependant, à une crise plus forte, le vieillard se leva avec vivacité, posa le livre qu'il tenait sur un fauteuil, et s'approchant de la jeune fille qui venait de se soulever avec peine, et dont la poitrine était agitée comme par un mouvement convulsif:

— Il est temps, mon enfant, lui dit-il, de prendre quelques gouttes du calmant dont le médecin t'a ordonné de faire usage. — Tu sais qu'il te soulage....

— Il endort une douleur pour quelques momens, quelquefois pour quelques heures, et puis le mal revient avec ses étreintes cruelles. Je voudrais un air moins brûlant; celui que nous respirons ici embrâse ma poitrine: il y a du feu dans l'atmosphère. La nuit arrive, mais sans rosée pour tempérer cette ardeur.

— Je n'aime pas non plus ce ciel qui toujours nous sourit, dit le vieillard, qui se hâta de prendre la parole pour continuer la pensée de la jeune malade et lui épargner la peine qu'elle éprouvait en prononçant ces phrases entrecoupées par de fréquens repos. En Angleterrre, les jours sereins sont rares; les vapeurs épaisses qui les voilent si communément nous les font trouver plus délicieux, le beau temps s'y fait désirer, et nous attachons un plus grand prix à sentir sa douce influence. Ici, ce que l'on appelle la beauté du climat est de la monotonie: à une belle journée succède une belle journée; à une nuit dont le ciel est brillanté d'étoiles succède une nuit magnifique; ce pays est triste parce qu'il manque de ces admirables harmonies d'opposition que Dieu a si libéralement accordées à notre belle patrie.

— Depuis que nous sommes ici, pas une goutte de pluie n'est venue désaltérer le sol desséché: ce matin, avant même de me lever, j'ai ressenti la fâcheuse influence du vent de la mer; j'ai revêtu la robe de mousseline la plus légère, j'ai laissé moins tombantes les boucles de mes cheveux, eh bien! je succombe... quelquefois je me sens étouffer.

Le vieillard s'assit à côté d'elle; il étala un immense éventail et s'appliqua à lui donner de l'air. Bientôt nous pourrons sortir, lui disait-il avec tendresse; les porteurs ne tarderont pas à venir; nous monterons au Peyrou, tu iras t'asseoir auprès du bassin du château d'eau: tu m'as dit que tu te plaisais à cette place d'où l'on peut, dit-on, apercevoir la mer. C'est une belle chose que ce long aqueduc porté sur sa double rangée d'arcades...

— Je le trouve mesquin depuis que j'ai admiré le pont du Gard; c'est l'imitation faible à côté de l'œuvre de génie; c'est une province du royaume de France luttant de grandeur avec l'empire de Rome... et puis tout cela manque de verdure; les arbres plantés sur les terrasses sont chétifs et tortueux; leur ombre est pâle. Depuis que je suis dans le Languedoc, mes pieds n'ont pas foulé une pelouse verte.

— N'oublie pas, mon enfant, que l'air de Montpellier t'a été recommandé comme un remède....

— J'étais bien jeune (et elle hochait tristement la tête en prononçant lentement ces paroles), lorsque Milady Wolton passa elle aussi sur le continent par ordre des médecins pour venir y réparer sa santé; on disait alors qu'elle allait essayer du dernier remède.. Elle ne revit pas l'Angleterre. Elle s'arrêta tout-à-coup, fâchée d'avoir attristé le vieillard qui l'écoutait les yeux baissés vers la terre.

Elle continua: ces paroles sont bien tristes; j'aurais voulu les tenir ensevelies au fond de mon cœur, mais elles l'oppressaient si cruellement, qu'il m'aurait fallu une force plus qu'humaine pour les garder plus long-temps. Pardonnez-moi, mon père, mon ami; vous m'avez souvent dit que les maux que notre prévoyance nous fait apercevoir, avant qu'ils ne nous frappent, sont moins affreux à endurer; la religion nous prête alors sa sublime résignation, et nous of-

Digitized by Google

frons à Dieu les malheurs qu'il nous envoie comme une expiation à nos fautes.

— Le vieillard releva sa tête : à quelle nature appartiens-tu ? es-tu femme ou ange? d'où te vient cette puissance qui m'abîme et me relève, qui me fait passer, comme un enfant, des larmes au sourire?..

— Je répète vos leçons : c'est la morale de l'Évangile que vous semez tous les jours du haut de la chaire ; mon ame est devenue l'écho de la vôtre.

— Oui, dans la prospérité, l'homme peut se passer de Dieu ; mais celui que le malheur touche de ses ailes funèbres a besoin d'un refuge, et Dieu seul lui ouvre son sein comme un port assuré.

— Ayons hâte de partir, mon père : quittons ces lieux où nous sommes étrangers, où l'ennui ajoute encore au mal qui me dévore ; retournons en Angleterre.... Oh ! que je serai bien sous les grands arbres du presbytère, au milieu de mes amis d'enfance, près des tombeaux de mon frère et de ma mère...

Je vous l'ai souvent dit, ici l'air est trop chaud ; je sens là, et elle portait sur sa poitrine ses mains amaigries, je sens là comme des gantelets de fer qui me pressent....

Une quinte de toux l'interrompit ; elle porta, en se détournant, son mouchoir sur ses lèvres vermeilles, pour l'en retirer aussitôt et le plier avec soin. Mais l'œil attentif du vieillard aurait deviné ce qu'il recelait, ce que sa fille avait voulu lui laisser ignorer, si une tache de sang mal cachée ne le lui eût dévoilé.

— Cessons cet entretien, dit-il avec un trouble qu'il s'efforçait vainement de déguiser ; tu es fatiguée. Nous allons attendre le docteur ; nous prendrons ses ordres, et il sera fait selon ses volontés.

— Il nous faut partir ! il nous faut partir ! dit-elle avec force ; il est saint le besoin qui nous fait désirer de mourir dans notre patrie, d'aller unir nos restes mortels à la poussière de ceux qui nous furent chers.

— Enfant, pourquoi fixer ces sombres idées dans ton esprit ?

— C'est que je me sens bien malade ; et il ne faut pas que la mort nous surprenne au milieu des illusions qui nous attachent à la vie.

Lorsque le médecin arriva et qu'il fut interrogé sur l'opportunité du départ de la jeune malade, il s'y opposa formellement. Il demandait encore quelques jours pour rendre sensibles les effets salutaires du traitement qu'il lui fesait suivre. Alors, disait-il, vous serez libre de nous quitter en bénissant le suave climat de Montpellier. En réalité il cherchait, par ses paroles, à dissuader la malade d'entreprendre un voyage dont elle n'était point en état de supporter les fatigues. Son ministère avait quelque chose de cruel, et il souffrait sans doute beaucoup en parlant d'avenir à cette enfant que la mort rongeait comme un ver caché au cœur d'une fleur à peine épanouie.

II.

Le vieillard auquel nous fesons allusion dans cette histoire était sir Edouard Young, l'un des rédacteurs du *Spectateur*, l'ami d'Adisson et de Pope. Après avoir été poète de cour dans sa jeunesse, il avait eu le bonheur de voir surnager, au dessus de ses nombreuses pièces de circonstances, son *Jugement dernier*, morceau religieux, empreint d'une forte poésie, et que les Anglais, ses compatriotes, tenaient avec raison pour une des belles compositions de leur langue, malgré la profusion des images que l'auteur y avait répandues à pleines mains. On connaissait aussi de lui des tragédies, des satires, des odes, des poèmes ; et, chose étrange et qui formait comme le caractère essentiel de Young, la flatterie revenait sans cesse et sous toutes les formes dans toutes ses œuvres : il lui fallait toujours louer quelque grand. Cependant ce zèle incessant à flatter les puissans ne lui fut pas aussi profitable qu'il l'avait sans doute pensé : cette voie, qui mène presque sûrement à la fortune, ne lui valut qu'un rectorat assez modique dans le comté d'Hertford. C'était, il faut l'avouer, bien peu pour récompenser le mérite zélé d'un poète connu dans le monde littéraire par des ouvrages si divers, et qui, malgré leurs défauts, annonçaient une grande puissance poétique ; c'était bien peu surtout pour celui qui avait acquis, à juste titre, la réputation d'un des premiers prédicateurs de son temps.

La lecture des ouvrages de saint Thomas-d'Aquin avait déterminé Young à entrer, à l'âge de 46 ans, dans l'état ecclésiastique. Il devint chapelain du roi George II ; dégoûté de la cour, sans fortune, il se retira dans son presbytère de Wellwyn, pour se livrer avec un zèle qui ne se démentit jamais au ministère sacré de ses fonctions.

Deux ans après être entré dans cette retraite, il épousa lady Elisabet Lée, veuve d'un colonel et fille du comte de Lichfield. Cette alliance illustre suffit à borner toute son ambition ; il vécut heureux au sein de ce ménage que les étroites sympathies unissaient, cultivant les lettres comme un noble délassement, et trouvant dans la société de sa femme et des deux enfans qu'elle avait eus de son premier mari, le bonheur paisible qu'il avait vainement demandé au monde.

En 1740, un coup affreux le frappa ; sa femme, sa chère Betty, lui fut enlevée par une mort prématurée et inattendue ; son fils adoptif mourut aussi bientôt après : sa fille chérie, celle que, comme un ange, Dieu lui avait laissée pour le consoler, fut à son tour, et peu de temps après, atteinte de la consomption. Le père de cet enfant (Young ne prenait pas d'autre titre, et quel père eut été aussi tendre pour Narcisse !) alarmé dès que parurent les premiers symptômes de cette maladie mortelle, crut, d'après l'avis des médecins, et d'après une coutume des Anglais qui dure encore, devoir passer le Détroit avec sa fille pour la faire jouir du climat tant vanté de Montpellier ; espérant arrêter ainsi les progrès du mal, et rétablir sa santé sous l'influence de cet air que les Anglais rêvent être tiède et balsamique. Mais la maladie, déjà très avancée, ne fit qu'empirer. En proie à la nostalgie, la fille d'Young éprouvait de jour en jour le désir plus impérieux de retourner en Angleterre, où

Digitized by Google

l'attendait, pour l'épouser, le fils de lord Palmerston, avec lequel elle était sur le point de s'unir, lorsque l'on jugea nécessaire aux soins de sa santé de la faire passer en France.

Peu de jours après la scène que nous avons essayé de peindre, et où la fille d'Young avait si énergiquement exprimé le besoin de quitter Montpellier, elle se trouva si malade, qu'ayant voulu se lever le matin comme elle en avait conservé l'habitude, elle tomba dans un état de faiblesse tel que, durant plusieurs heures, elle ne donna aucun signe de vie. Lorsqu'elle revint à elle et qu'elle se fut mise de nouveau en rapport avec les objets extérieurs qui l'environnaient, elle prit les mains de son père dans les siennes :

— Oh ! dit-elle, je sais enfin ce que c'est que mourir !

— Mon enfant, lui dit Young, reviens à toi; efface jusqu'au moindre souvenir de ce rêve : tu n'es pas superstitieuse, les ames faibles seules se laissent effrayer par la vision.

— Elle se prit à sourire : à vos yeux pleins de larmes, à la joie que vous avez fait éclater en me voyant reprendre le mouvement, mon père, j'ai jugé que vous aviez cru que j'avais cessé de vivre. Ainsi voilà la mort : en réalité c'est peu de chose que ce moment tant redouté, un sommeil qui vous gagne pour durer jusqu'au jour du jugement de Dieu.

— Oui, la mort, dit le vieillard, est un sommeil doux et tranquille pour les ames qui, comme la tienne, espèrent trouver le bonheur dans l'autre vie. La figure du prêtre s'éclaira d'une majesté sublime; sa parole devint plus grave et plus sonore; il continua : « Rien n'est beau comme le spectacle de la mort du juste; il s'enveloppe dans ses pensées d'immortalité comme dans un suaire d'or, avec calme, avec fierté (1). De sa tombe ouverte sort radieuse l'auguste vérité comme du fond de son sanctuaire. La mort n'ensevelit que le corps; elle élargit l'ame de sa prison, dissipe devant elle tous ces nuages, lui rend le jour et lui donne des ailes pour voler à l'immortalité. La mort n'a que des maux imaginaires que la nature ne sentira point : la vie a des maux réels que la sagesse ne peut éviter. »

J'aime ces paroles saintes, dit la fille, qu'une froide pâleur gagnait de plus en plus. Réchauffez mes mains dans les vôtres, mon père, et aidez-moi à entrer en communication avec ce monde où je dois retrouver mon frère et ma mère.

Le vieillard pressa ses mains sur son cœur, et dominant la douleur qui l'accablait :

— O ma fille ! ton père en cheveux blancs est devenu ton disciple ! que ta résignation m'instruit ! Folles années passées au milieu du monde en cherchant les faveurs des grands, en m'attachant à la gloire comme à une réalité...

Déja l'agonie avec ses angoisses cruelles, étreignait la vierge mourante. Narcisse ne conservait plus cette lucidité dans les idées qu'elle montrait il n'y avait que peu d'instans. A ce qu'elle disait de raisonnable se mêlaient des choses étranges : tantôt elle se croyait au presbytère, et s'entretenait avec ses jeunes compagnes de Wellwyn; une autre fois, c'était une prière qu'elle murmurait; s'interrompant tout-à-coup, on l'entendait réciter, sans suite, les strophes de quelque vieille ballade; un nom revenait aussi à ses derniers instans, c'était celui de son fiancé qui l'attendait en Angleterre pour s'unir à elle : nobles ames qui ne devaient être unies que dans le ciel !

Enfin, le moment suprême où s'accomplit le mystère de la mort arriva. C'était le soir. Assise dans un fauteuil, revêtue d'une longue robe blanche, on eut dit que le sommeil venait de la surprendre dans cette position. Autour d'elle, des personnes étrangères versaient des larmes d'attendrissement sur cette noble résignation à mourir à l'âge où tout nous attache à la vie; mais elles pleuraient surtout sur ce vieillard assis, les bras croisés sur sa poitrine, le front incliné auprès de sa fille, son dernier amour sur la terre.

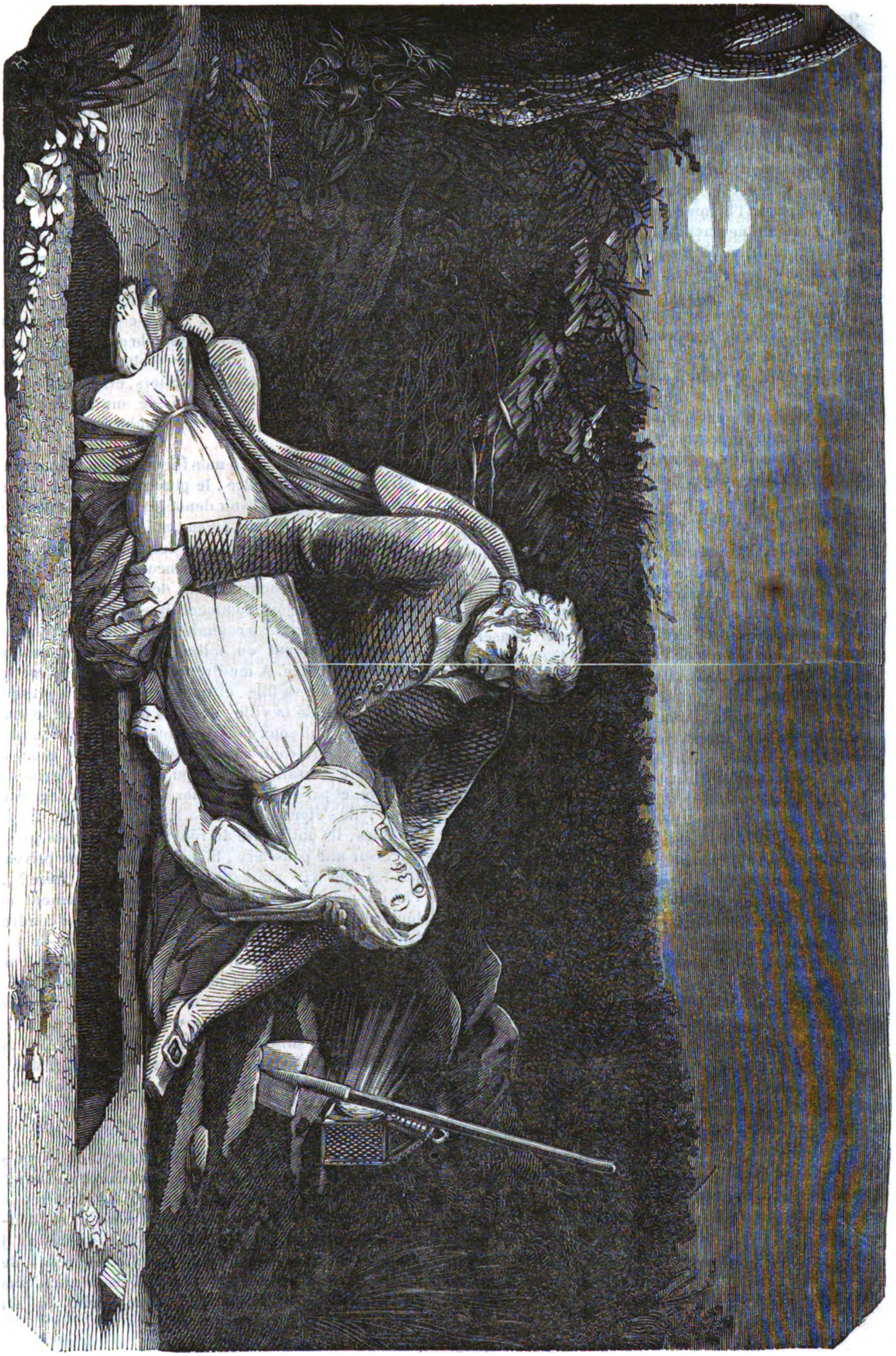
Il voulut rester seul. Il pria long-temps. Puis, reprenant sa première place à côté de sa fille, il laissa tomber de son cœur comme un chant pieux dans lequel il racontait à Dieu, sans amertume, les malheurs qui venaient de le frapper : « O ma chère Betty ! ô mon fils ! ô ma fille ! mon cœur se déchire entre vous, ma douleur incertaine ne sait où s'arrêter, ni lequel de vous pleurer !... O mes amis, mes amis ! chaque coup qui m'a frappé me menaçait d'un autre coup. Et regardant sa fille : qu'elle était belle ! qu'elle avait de douceur ! Combien son innocence ajoutait de charmes aux charmes de sa jeunesse ! Que d'enjouement et de gaieté ! Hélas ! tant d'éclat n'a servi qu'à la faire remarquer plutôt de la mort... O ma fille, dans quelle solitude profonde tu laisse ton père !... Je ne l'entendrai donc plus, cette voix touchante qui allait à mon cœur ! Mon oreille est encore remplie du doux murmure de ses derniers sons. Le frémissement délicieux qu'elle excitait au fond de mon ame émue y dure encore, et la pénètre d'une tristesse mêlée de volupté.....

« Beauté, jeunesse, voix séduisante, gaieté, vertu, cœur fait pour aimer..... Qu'a de plus le ciel à donner aux mortels ? Le ciel avait fait tous ces dons à ma fille; ma fille était mon trésor; et moi j'étais le père le plus heureux !.. Titre brillant et vain qui me cachait l'abîme de misère où j'allais tomber !

« Que les biens de la vie sont trompeurs ! ils nous donnent un moment de plaisir, et nous livrent à la peine qui nous abreuve à longs traits de toute son amertume. Combien le sentiment de la perte est plus vif que celui de la jouissance ! Le nom de père me cause plus de tristesse qu'il ne m'a donné de joie.

(1) L'auteur de ce mémoire a cru devoir employer ici le propre langage d'Young; ainsi ces passages empruntés aux *Nuits*, donneront une idée du genre de ce poète. Ceux de nos lecteurs qui ont médité ses mélancoliques complaintes dans la traduction française de le Tourneur, s'apercevront sans peine que ces fragmens ont été littéralement pris dans ce livre que M. de Châteaubriand a placé au-dessus de l'œuvre originale.

Digitized by Google



YOUNG ENTERRANT SA FILLE.

Digitized by Google

Ma fille, je ne t'ai jamais tant aimée qu'au moment où je t'ai perdue !

Les larmes ruisselaient sur les joues creuses du vieillard attendri ; il sembla se reprocher cette faiblesse ; mais se laissant aussitôt dominer de nouveau par le sentiment de sa juste douleur : » quel est le sage austère, s'écria-t-il, qui ne m'excusera pour mes soupirs ? Méprisez l'homme superbe qui rougit de pleurer. Non, l'homme ne s'avilit point en versant des larmes. »

Et regardant sa fille : « dès que je vis ses yeux perdre leur éclat et ne jeter que des regards éteints et languissans sur les objets de la vie ; une pâleur mortelle décolorer ses joues de roses, et de noirs présages passer dans l'ame de tous ceux qui la voyaient, et qui pouvait se rassasier de la voir ! je la conduisis plus près du soleil. J'espérais que le soleil la ranimerait de ses rayons bienfaisans. Mais l'astre insensible voit languir avec indifférence la beauté comme les pleurs ; il a laissé Narcisse pencher sa tête mourante et succomber dans mes bras, comme il laisse un lis se courber et mourir dans nos jardins.....

III.

Tant et de si grands malheurs qui venaient de s'appesantir sur cette noble ame de poète, n'avaient pas encore rempli le calice que la main de Dieu lui présentait. Comme si c'eut été trop peu de la mort de sa fille adorée, il eut la douleur de lui voir refuser une sépulture. Les mœurs de l'époque (1741) ne permirent pas aux autorités religieuses et civiles d'accorder à la fille d'Albion, à la chrétienne protestante, une place dans la terre sainte consacrée au rite catholique. Les plaintes du père furent entendues ; elles firent vibrer bien tristement le cœur de ceux qui se montrèrent cruels jusqu'à ne pas lui accorder ce peu de terre qu'il demandait pour sa fille. Toutes ses prières furent vaines : l'esprit de secte l'emporta ; Montpellier, ville catholique qui s'était apitoyée sur la mort de la fille de Young, se montra inflexible.

Gardons-nous de faire peser sur cette cité et sur cette époque le blâme qu'on n'a pas manqué de lui adresser : l'unité religieuse est un principe fécond de stabilité et de bonheur pour un peuple ; nos pères l'avaient compris ainsi. Ne nous étonnons pas s'ils s'efforçaient de lutter avec force pour le défendre et le maintenir dans toute son intégrité. Quoiqu'il en soit, que l'on se figure de combien d'amertume doit être grossie la douleur d'un père si tendre à qui l'on refusait une place pour sa fille morte, lorsque son cœur se brisait à la seule pensée de l'abandonner sur cette terre étrangère. Cette position exceptionnelle, le trouble où était plongée son ame, son génie puissant, mais mélancolique, et aussi ce qu'il y a toujours d'excentrique au fond du caractère anglais, le portèrent à une action surhumaine ; cet homme conçut et exécuta le projet d'aller seul, au milieu de la nuit, ensevelir sa fille.

Donc, lorsque d'épaisses ténèbres couvraient Montpellier, Young, après s'être muni des instrumens nécessaires à creuser une fosse, chargé de sa fille, enveloppé de son manteau, au milieu du plus profond silence, n'ayant d'autre guide que sa douleur, traversa les rues, à cette heure désertes, de cette ville qu'il maudissait. Il s'éloigna dans la campagne et ne s'arrêta que lorsque les forces lui manquèrent ; il se déchargea de son précieux fardeau. A le voir déposer délicatement sa fille sur la terre, on eut dit une mère couchant avec une tendre sollicitude son enfant endormi.

Puis, lorsqu'il eut creusé la fosse, la tête découverte, il s'approcha de Narcisse et la releva lentement. En ce moment la lune éclairait le visage de la morte ; il interrompit la prière qu'il murmurait, et se prit à la contempler avec tendresse. Tout-à-coup, la soulevant dans ses bras par un mouvement brusque qui annonçait une soudaine et prompte résolution, il la plaça dans la fosse, les pieds les premiers, et, comme sa tête dépassait encore la terre ramassée sur les bords, il pressa sur son front ses lèvres tremblantes et la jeune fille disparut.

» Tout est accompli, ô mon Dieu ! s'écria-t-il ; je vous offre ce dernier sacrifice, le plus grand de tous. Maintenant merci pour m'avoir donné le courage d'accomplir mon dessein... Ma fille, adieu ! adieu jusqu'à ce que la voix de l'ange nous appelle au dernier jugement. »

Lorsque la tombe se fut refermée sur sa proie, Young resta debout, silencieux ; mais, déjà à l'Orient, la première lueur du jour commençait à blanchir l'horizon. Après avoir cherché à connaître où il était, il s'éloigna lentement, errant au milieu des champs comme frappé de vertige. A mesure qu'il laissait derrière lui le tombeau de sa fille, et qu'il se rapprochait presque à son insçu de la ville, des flots d'amertume se soulevaient tumultueux dans son ame ; il sentait renaître toute sa colère contre ses habitans : « peuple cruel et insensible, disait-il, il n'a pu refuser des larmes à ma fille, et parce qu'elle n'adorait pas Dieu à leur manière, ils s'étonnaient de s'attendrir sur elle. Impitoyables, ils ont refusé de répandre un peu de poussière sur une poussière, bienfait dont ils ne privent pas les plus vils animaux. Que pouvais-je faire ?.... Par un pieux sacrilége, j'ai dérobé furtivement un tombeau pour ma fille.... Mais j'ai outragé sa cendre. Lâche dans mon devoir, craintif dans l'excès de ma douleur, mes mains l'ont placée à la hâte dans ce tombeau. Au milieu de la nuit, d'un pied tremblant, étouffant mes sanglots, ressemblant plus à son assassin qu'à son ami, je lui ai murmuré tout bas mes derniers adieux, je me suis enfui comme un coupable..... Je n'ai pas même écrit son nom sur sa tombe..... Malédiction sur Montpellier ! ! ! »

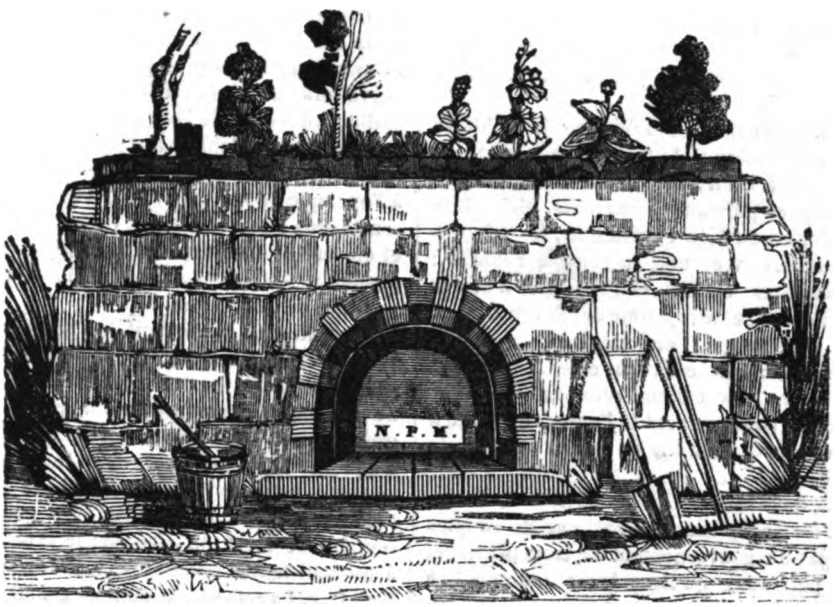
IV.

Retiré dans son presbytère de Wellwyn où, depuis son mariage, il avait coulé des jours heureux, Young, après avoir perdu tous ceux qui lui avaient rendu cher cet asile, ne songea plus qu'à honorer sa douleur d'un véritable culte. Les joies domestiques qu'il avait goûtées au sein de cette famille qui venait de lui être ravie, l'avaient détaché des fausses grandeurs du monde ; la mort de sa femme, celle de ses

Digitized by Google

enfans, celle du fils de lord Palmerston, le fiancé de sa fille, lui firent voir le néant des choses créées. Son ame se laissa aller sans réserve à son penchant mélancolique. Pendant ses longues insomnies, il se levait et travaillait à ses *Méditations de la Nuit*, qui ont donné à son nom la célébrité dont il est entouré. Malheureusement il jeta ses derniers chants dans le moule des compositions de sa jeunesse; le faux goût y domine, et l'on est fâché que l'emphase nuise trop souvent aux accens de sa douleur. En lisant ces élégies où le prédicateur anglican se fait aussi trop souvent sentir, on éprouve une certaine fatigue de ces images sombres qui, comme des fantômes, passent et repassent sans cesse sous vos yeux. Mais il n'est pas rare qu'un effet inattendu ne réveille tout-à-coup l'attention, en remuant le lecteur jusqu'au fond de ses entrailles; ces mots déchirans, *mort*, *neant*, *éternité*, il les fait vibrer avec tant de force et si souvent, que l'on est pressé de détourner la tête de la terre, de la relever vers le ciel, et de s'écrier avec lui : Dieu seul est grand! Ainsi que d'autres poètes anglais, Young semble avoir pris plaisir à mêler le grand au bas, le sublime au trivial. N'importe, la postérité a accueilli son œuvre : les *Nuits* ont été traduites dans toutes les langues; et, il faut l'avouer, quel que soient les défauts qui déparent ces chants religieux, aucun livre n'est attachant à l'égal de celui-là.

Après avoir survécu vingt ans à son épouse, Young dont on aimera sans doute, après cet épisode si triste de sa vie, à connaître la fin, mourut en 1765, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.



TOMBEAU DE LA FILLE DE YOUNG.

§ V.

Lorsque l'on visite Montpellier et que l'on s'informe des curiosités que cette ville possède, et qui sont dignes de fixer l'attention des voyageurs, on ne manque jamais de vous recommander d'aller admirer le tombeau de la fille d'Young. On a donné ce nom à un mediocre monument expiatoire qui se trouve placé dans un coin presque oublié du Jardin des Plantes. Voici ce que c'est : au milieu d'une touffe d'arbres pressés les uns contre les autres pour masquer un mur de clôture, au plus bas d'un sentier qui s'incline vers une *cosse* où les feuilles sont roulées par les vents de tous les points de ce vaste enclos, on a pratiqué une excavation demi-circulaire, formée de quartiers de rochers bruts; le milieu de la paroi qui en limite la profondeur est occupé par une plaque de marbre sans ornemens, portant cette inscription :

PLACANDIS NARCISSOE MANIBUS.

Mais ce n'est pas là le véritable monument élevé à la mémoire de Narcisse; celui qui a popularisé son nom, qui fait verser encore des larmes sur sa fin prématurée, est tout entier dans ces lamentables chants consacrés par la douleur de Young à perpétuer le souvenir de sa fille adoptive.

N. ALBERT.

Digitized by Google

MONUMETS RELIGIEUX DU MIDI DE LA FRANCE.

ÉGLISES SAINT-MICHEL ET NOTRE-DAME DE DIJON (Côte-d'Or)

La France orientale fut envahie, vers la fin du v^e^ siècle, par les Bourguignons, qui fesaient partie des nombreuses tribus vandales. L'empereur Valentinien, ne pouvant plus mettre l'empire romain à l'abri des incursions des barbares, admit les *Burgundes* à l'alliance romaine et leur donna la Savoie. Cette nation trop fière pour rester long-temps tributaire de l'indigne successeur des Césars, secoua le joug et se déclara indépendante. L'occasion ne pouvait être plus favorable: le faible Anthèmius, désespérant de vaincre les Visigoths, implora le secours des *Burgundes*, et leur abandonna la ville de Lyon pour mieux cimenter cette indigne alliance.

Les rois bourguignons, enhardis par la faiblesse de l'empereur, se hatèrent de transférer le siége de leur gouvernement à Lyon, qui fut, dès-lors, la capitale d'une vaste et puissante monarchie. Mais, dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, les conquérans se succédaient avec une incroyable rapidité: les peuples barbares étaient chassés par d'autres peuples envahisseurs, et le royaume des Bourguignons ne dura pas long-temps. Cent-vingt ans après sa fondation, il fut détruit par les Franks et les Ostrogoths, réunis pour vaincre leur ennemi commun. Les successeurs de Clovis gouvernèrent la Bourgogne jusqu'à la révolution qui porta au trône de France la dynastie carlovingienne.

Sous les rois de la seconde race, les ducs de Bourgogne, qui n'étaient primitivement que de simples officiers chargés du gouvernement de cette province, devinrent si puissans, qu'ils osèrent méconnaître l'autorité royale. Devenus par le fait souverains indépendans, ils gouvernèrent en leur propre nom, et les rois de France ne trouvèrent plus dans les ducs de Bourgogne que des vassaux insolens. Richard, mort en 921, fut le premier de ces ducs héréditaires. Ses successeurs gouvernèrent le duché de Bourgogne avec tant d'habileté et de sagesse, qu'il devint un état riche et florissant. Sa prospérité ne fit que s'accroître après la mort de Jean II, roi de France, qui disposa de la Bourgogne en faveur de son troisième fils.

Cette notice courte et rapide ne nous permet pas d'entrer maintenant dans des détails qui fourniront plus tard leurs richesses historiques à la *Mosaique du Midi*; qu'il nous suffise de dire que les ducs de Bourgogne traitèrent souvent d'égal à égal avec les rois de France leurs suzerains: qui sait si leur puissance ne se serait pas consolidée sur des bases inébranlables, si le fougueux Charles-le-Téméraire n'avait eu à lutter contre la politique toute-puissante de Louis XI. Avec ce prince guerrier, mort en 1447, à la bataille de Nancy, s'éteignirent la dynastie et la gloire des ducs de Bourgogne; leurs états furent irrévocablement réunis au domaine de la couronne.

Les ducs de la première et de la seconde races ne négligèrent rien pour embellir Dijon, leur capitale. Cette ville devenue, dès le xi^e^ siecle, la résidence habituelle de ses souverains, ne tarda pas à s'accroître, et devint en peu d'années une des plus belles cités de la France méridionale. Les familles les plus riches, les personnages les plus puissans, les seigneurs, les chevaliers se fixèrent à Dijon, pour y former la cour brillante des ducs de Bourgogne. Au temps de la féodalité, le vassal s'efforçait d'imiter la magnificence de son suzerain: aussi les gentilshommes bourguignons, à l'exemple de leurs maîtres, firent bâtir des manoirs somptueux, fondèrent des églises, des monastères, et élevèrent plusieurs monumens qui furent, pendant plusieurs siècles, l'ornement de la capitale de la province de Bourgogne.

On a dit tant de fois que les architectes du moyen âge ne savaient construire que des cathédrales et des châteaux-forts, qu'il serait inutile de le répéter ici. De nos jours, nous pouvons à peine concevoir que trois générations d'hommes aient travaillé à l'érection d'une basilique monumentale. Nous ne voyons pas, ou plutôt nous ne voulons pas voir le but d'une constance si louable. Une église était pour nos pères le temple, le foyer, le tribunal: le sanctuaire résumait à lui seul toutes les phases, tous les besoins de la vie humaine. La cathédrale était un grand livre de pierre, sur lequel chaque génération écrivait l'histoire de son siècle et laissait une empreinte ineffaçable de son passage sur la terre.

Les ducs de Bourgogne comprirent si bien la grande influence des édifices religieux sur les peuples qui vivaient sous leur gouvernement, qu'ils multiplièrent avec une profusion royale les églises et les monastères dans la capitale de leurs états; dans le xv^e^ siècle, la ville de Dijon était hérissée d'une multitude de clochers, qui lui donnaient l'apparence d'une ville d'Orient, avec ses minarets de ses mosquées; plusieurs de ses églises s'écroulèrent lors du grand incendie, qui, en l'an 1177, réduisit presque toute la ville en cendres. La piété, peut-être l'orgueil des seigneurs bourguignons, s'imposa de nouveaux sacrifices pour les réédifier. Aussi la ville de Dijon était-elle très riche en monumens religieux. Avant la révolution de 1789, elle comptait trente-cinq églises

Digitized by Google

dans son enceinte. Depuis cette époque, trente ont été démolies ou ont changé de destination. L'ancienne cathédrale, dédiée à sainᵗ Etienne, est maintenant la halle aux grains. Cette basilique occupait l'emplacement d'un ancien temple de Saturne; elle fut, dit-on, consacrée au culte catholique en 533; trois siècles après, elle tombait en ruines, et Isaac, évêque de Dijon, la rétablit. Vers l'an 1107, l'abbé Guillaume la fit entièrement reconstruire. Cette basilique était une des plus belles de France: un ancien historien rapporte qu'on y comptait 372 colonnes, 120 fenêtres, 8 tours, 3 grandes portes et 24 entrées. Si cette description est vraie, l'ancienne cathédrale de Dijon pouvait être mise en parallèle avec celles de Chartres, d'Amiens, de Rouen et d'Albi. Malheureusement cet immence édifice, aux proportions gigantesques, fut écrasé, en 1271, par la chute d'une haute tour qui s'élevait au milieu des constructions. L'abbé Hugues travailla avec tant de zèle et d'activité à la reconstruire, que l'église, dont on voit encore les débris, fut achevée en 1291.

N'est-il pas déplorable de voir notre civilisation moderne transformer en bâtimens d'utilité publique, en greniers, en casernes, quelquefois même en écuries, nos vieilles églises où nos pères se réunissaient aux jours des grandes solennités!! On aurait dû respecter ces vieux monumens, seuls débris de ce moyen âge, époque de religion, de patriotisme, de chevalerie, de poésie et d'amour, berceau mystérieux dans lequel sommeilla l'Europe moderne jusqu'au moment où une voix toute-puissante lui dit: Lève-toi pour accomplir tes hautes destinées. Pourquoi le marteau des démolisseurs a-t-il renversé nos basiliques, qui furent long-temps des asiles inviolables où l'oppresseur n'osait entrer pour frapper sa victime? A un autre le soin de résoudre le problème; quant à moi, je ne puis me défendre d'un vague sentiment de regret toutes les fois que j'entends nos inhabiles maçons saper un chef-d'œuvre de l'architecture religieuse du moyen âge.

A Dijon, comme dans toutes les autres villes de la France, les monumens religieux ont été presque tous démolis. Des trente-cinq églises qui décoraient la cité capitale de Charles-le-Téméraire, cinq seulement ont échappé à la proscription générale. Les plus remarquables sont: l'église Saint-Bénigne, aujourd'hui cathédrale, dont nous donnerons plus tard la description; l'église Saint-Michel, et l'église Notre-Dame.

La construction de l'église Saint-Michel fut commencée en 1497. Située avantageusement au milieu d'une grande place, elle attire les regards et excite l'admiration des étrangers. Elle a trois portes principales: au pilier de celle du milieu, est une base en cul-de-lampe sur laquelle était autrefois placée la statue de saint Michel terrassant le diable.

« Cette base, dit Millin, est extrêmement curieuse à cause des bas-reliefs dont elle est ornée; sur la moitié qui est à la droite du spectateur, on voit des sujets tirés de la Bible: Judith tenant la tête d'Holopherne, le jugement de Salomon; l'autre moitié offre des sujets païens mythologiques: Apollon debout tenant sa lyre; Vénus et l'Amour; Apollon pythien tenant une flèche dans la main droite et l'arc dans la main gauche. Il y a en outre beaucoup d'autres ornemens et des arabesques finement travaillés. Au-dessous des bas-reliefs que je viens d'indiquer, on voit d'autres bas-reliefs très petits, disposés comme les précédens, c'est-à-dire que les sujets chrétiens sont à la droite, et les sujets mythologiques à la gauche. Parmi ces derniers, on distingue Jupiter sous la forme d'un aigle enlevant Ganymède, et sous celle d'un cygne, caressant Léda; le centaure Nessus qui enlève Déjanire; Cacus qui dérobe les bœufs d'Hercule. »

Ce portail est à la fois imposant et bizarre. Il se compose de deux parties principales; trois grandes porches décorent la partie inférieure dont les voûtures sont couvertes des bas-reliefs décrits par Millin. Le bas-relief du tympan de la porte centrale est formé de quarante figures représentant le jugement dernier. Deux grandes tours à quatre étages, de cinq ordres d'architecture différens, surmontées de deux campanilles de forme octogone et couronnées de dômes aux boules dorées, composent, avec un double vitrail, le centre de la partie supérieure du portail fantastique. Les deux tours jumelles ont pour base un socle percé d'un triple cintre, orné de caissons d'arabesques, de statues et de bas-reliefs. Le vaisseau de l'église Saint-Michel a 188 pieds de long, 60 de largeur et 64 de hauteur.

Ce fut Hugues Sambin, architecte, né à Dijon, qui construisit la magnifique façade de Saint-Michel. Elève de Michel-Ange, Hugues Sambin: homme doué d'une imagination ardente, déploya dans cette construction tout le luxe de l'architecture. En multipliant les bas-reliefs; les colonnes, les pleins-cintres, les campanilles, en mêlant le sacré avec le profane, il chercha à imiter les grands effets produits par le mélange du genre gothique avec les élémens de l'architecture romaine. Il y réussit complètement, et Saint-Michel sera toujours une église remarquable, autant par la richesse du plan que par l'originalité des diverses parties qui la composent.

Notre-Dame, dont nous donnons le dessin pris sur les lieux, était, avant l'érection de la cathédrale Saint-Bénigne, la principale église de la ville de Dijon. L'intérieur de cet édifice qui réunit toutes les beautés de l'architecture gothique, est en partie masqué et enclavé par des bâtimens qu'on devrait démolir. Néanmoins on ne peut s'empêcher d'admirer la régularité d'ensemble jointe à la plus heureuse disposition de lignes. Notre-Dame, vue de plusieurs points différens, offre toujours des aspects très pittoresques. Le portail principal est sans contredit la partie la la plus remarquable: l'architecte a su allier la beauté, perfection du style grec à la délicatesse, à la grace simple et naïve de l'architecture gothique. La forme de ce portail, unique en son genre, est un carré long: il a 28 mètres d'élévation et 20 mètres de largeur; il est divisé en deux étages, dont le rez-de-chaussée

Digitized by Google

NOTRE DAME DE DIJON.

Digitized by Google

est occupé par trois grandes arcades ouvertes, formant l'entrée d'un immense péristyle qui a pour soutiens plusieurs piliers, et qui précède les trois portes de l'église. Sur toute l'étendue du porche ouvert en plein-cintre, l'architecte a opéré le développement des voûtes, sans avoir recours aux contre-forts destinés à empêcher l'écartement. »

« Les massifs, dit l'auteur d'un voyage dans la Côte-d'Or, n'ont pas plus de cinq pouces d'épaisseur, et ils servent de fonds à deux péristyles placés l'un au-dessus de l'autre, et offrant chacun 17 colonnes d'un seul jet. Sur le côté qui regarde le midi, s'élève le campanille de l'horloge. L'entrée de l'église est précédée d'un vaste porche qui était jadis orné d'une multitude de statues. Dans l'intérieur, l'œil se repose avec plaisir sur les galeries qui règnent autour de la nef, du chœur et des croisées : rien de si délicat, de si léger, de si svelte que l'abside ou rond-point, décoré d'un superbe groupe de l'Assomption, chef-d'œuvre du sculpteur Dubois. La grande tour qui s'élève sur le milieu de la croisée, partage la délicatesse du vaisseau. »

« Les deux étages sont formés de deux rangs de colonnades superposées chacune de dix-sept colonnes fuselées et élégantes, supportant les ogives dont les bases s'appuient sur des figures saillantes d'animaux fantastiques. »

A l'un des angles de la façade s'élève le *Jaquemar*, fameuse horloge mécanique que Philippe-le-Hardi, duc de Bourgogne, fit transporter de Cambrai à Dijon en 1302.

Les premières constructions de l'église Notre-Dame datent de l'an 1252, et elles ne furent terminées qu'en 1334. Cette église sera toujours regardée comme un des plus beaux monumens religieux de la capitale de l'ancienne province de Bourgogne, si riche en souvenirs historiques, en édifices remarquables par leur architecture et leur magnificence...

Émile Vinzé.

LES GUERRES RELIGIEUSES DANS LE BÉARN

PENDANT LE XVI^e^ ET LE XVII^e^ SIÈCLES.

CHAPITRE I^er^.

HENRI ET MARGUERITE.

Dès le commencement du XV^e^ siècle, les membres les plus influens du clergé avaient porté plus d'une atteinte à la discipline ecclésiastique ; le monde catholique attendait vainement une réformation de mœurs et une plus rigide observance des lois canoniques. Louis XII, roi de France, et le souverain pontife Jules II scandalisaient l'Europe, et leurs démêlés semblaient interminables. Le roi de Navarre, dévoué à Louis, son suzerain, ressentit le contre-coup de la haine pontificale. En 1512, Jean d'Albret fut excommunié par Jules II, qui l'accusait d'avoir adhéré au fameux concile de Pise, et Ferdinand, roi d'Aragon, profita de cette heureuse occasion pour s'emparer de la Haute-Navarre. Quelques mois après, il proposa à Jean d'Albret de lui rendre sa conquête s'il voulait renoncer à l'alliance de Louis XII : Jean d'Albret se méfia de ces offres insidieuses, et retint prisonnier l'évêque de Zamora qui avait été envoyé en qualité de parlementaire. Le monarque navarrais lutta pendant quatre ans contre l'espagnol spoliateur, et mourut à la Peine en 1517, à Monain en Béarn.

Il eut pour successeur Henri d'Albret son fils. Le jeune prince, héritier de la haine de son père, implora le secours de la France pour reconquérir un pays que sa famille avait perdu pour toujours. Ferdinand irrité envoya le prince d'Orange qui mit tout à feu et à sang dans la Basse-Navarre et même dans le Béarn : Mauléon, Bidache, Sauveterre, Navarrens furent pillées et presque détruites de fond en comble.

Pendant que toutes ces choses se passaient en Béarn, et que la cour de Rome amassait des haines qui devaient être plus tard si funestes à l'unité catholique, le moine Luther préludait à ses prédications au fond de l'Allemagne. La doctrine du réformateur allemand fit des progrès rapides ; des personnages distingués par leur sagesse et leur savoir apportèrent en France et en Béarn le levain de l'hérésie. En vain la Sorbonne et l'Université lancèrent condamnations sur condamnations : les réformateurs ne se laissèrent pas effrayer, et quelques-uns d'entre eux trouvèrent un asile auprès de Marguerite reine de Navarre et sœur de François I^er^. Cette princesse, si célèbre par ses galanteries et la grace de son esprit, se laissa séduire par l'appat de la nouveauté, et jeta,

Digitized by Google

sans le prévoir, le brandon de la discorde civile dans son royaume.

Imbue déja des nouvelles opinions, Marguerite ne cacha pas ses sentimens à la cour de France, et se déclara protectrice du célèbre Volemar, qui fut depuis maître de Calvin. Henri d'Albret, son époux, rendit d'abord un édit sévère contre les novateurs, et la réforme trouva beaucoup d'obstacles dans les populations catholiques du Béarn. Mais le faible Henri ne put résister aux prières de la reine et consentit à recevoir dans ses états Lefebvre, Roussel et Calvin, ministres de la nouvelle doctrine. Ces trois habiles docteurs firent tant par leurs prédications, que la reine Marguerite embrassa l'erreur avec un zèle presque fanatique; elle composa quelque temps après un livre intitulé : *Le miroir de l'ame pécheresse*, qui fut condamné par les théologiens de la Sorbonne.

Le célèbre Mélancton se rendit à Paris, appelé par François Ier. Marguerite partit aussitôt de Nérac à grandes journées, pour voir un des premiers vicaires de Luther. Le roi de France n'eut pas plutôt entendu le docteur allemand, qu'il se désabusa de la réforme; Marguerite, sa sœur, persista au contraire dans l'erreur, et mit au jour ses contes si connus sous le nom de *Contes de la reine de Navarre*; satyres tantôt enjouées, tantôt virulentes des vices qui malheureusement infectaient alors les hauts fonctionnaires.

Le bruit de l'apostasie de Marguerite eut beaucoup de retentissement dans toute l'Europe; on lui prodigua les éloges, on l'accabla de pamphlets, et les écoliers de rhétorique du collége de Navarre se permirent de la ridiculiser publiquement. Ils s'exerçaient ordinairement à la déclamation de quelques poésies dramatiques. En 1533, ils représentèrent une pièce où la sœur de François Ier était peinte sous les couleurs les plus odieuses. On voyait sur la scène une vieille femme qui tenait sa quenouille et fesait tourner son fuseau; un démon s'approchait d'elle, lui soufflait le feu des passions, et lui présentait un nouveau testament écrit en français, en lui disant :

— Lis ce livre souillé par les docteurs de Satan, fille de l'enfer. Puis venait le démon de la Controverse et le fanatisme qui la travaillaient dans tous les sens, et répétaient en ricanant :

— Elle est à moi!.. Elle est à moi... Fous que nous sommes! vaut-il bien la peine de nous quereller pour Margot. Elle est de droit la favorite de Belzébut.

Cette satyre, tout insignifiante qu'elle était, annonçait déja cet esprit de parti que les catholiques et les huguenots portèrent plus tard jusqu'au fanatisme le plus coupable. François Ier punit les auteurs de la pièce et les acteurs; Marguerite, en femme d'esprit, ne fit qu'en rire.

De retour à Pau, elle délibéra avec Roussel et Calvin sur les moyens les plus prompts pour introduire la réforme dans le Béarn. Roussel prêcha dans les caves du château, et le jeune Henri assista au sermon, moins par séduction que par complaisance pour sa mère, mais surtout par cet instinct de curiosité naturel à tous les enfans. Vers ce même temps, la ville de Nay fut consumée par le feu du ciel; une seule maison échappa à l'incendie, et les catholiques ne manquèrent pas d'attribuer ce châtiment de la colère céleste aux prédications des faux docteurs. Henri d'Albret se montra dès-lors moins favorable à la réforme. « Ce prince, dit Mathieu, auteur d'une his» toire de François Ier, sachant que l'on fesait dans sa » chambre quelque forme de prières et instructions » contraire à celle de ses pères, y entra, résolu de » châtier le ministre; et, trouvant qu'on l'avait fait » sauver, les ruines de sa colère tombèrent sur sa » femme qui en reçut un soufflet, disant qu'elle vou» lait trop savoir, et en donna aussitôt avis au roi » François Ier. »

Le roi de France informé de ce qui se passait en Béarn, et des progrès de la réforme que protégeait ouvertement la reine Marguerite, écrivit à sa sœur pour la détourner des mauvaises doctrines; sa lettre produisit un effet aussi prompt que durable, et quelques jours après l'avoir reçue, la reine de Navarre dit à son époux :

— Mon époux et seigneur, il m'est avis que nous agirions en bons chrétiens, si nous renoncions aux docteurs allemands.

— Voulez-vous rire, ma très chère.... répondit le roi plus qu'étonné d'une semblable détermination.

— Non, non, mon Sire; François mon frère m'a écrit une lettre qui a plus fait pour ma conversion que tous les sermons des docteurs de la Sorbonne, et je lui ai envoyé un de mes pages, pour lui annoncer que, dès ce jour, je fais un éternel adieu à l'hérésie et à Satan.

— Votre saint Ange-Gardien vous inspire, ma très chère! répliqua le roi... Ne résistez pas à la grace du Seigneur.

— *Ainsi ne ferai*, mon gentil sire; et je veux mourir dans le giron de l'Église catholique, apostolique et romaine.

Marguerite fut fidèle à sa promesse, et n'assista plus aux prêches de Roussel et de Calvin; mais elle ne put jamais sévir contre les novateurs qu'elle avait d'abord protégés, et contribua par sa coupable indulgence aux progrès de l'erreur dans la Basse-Navarre. Dans les dernières années de sa vie, elle répétait souvent qu'elle ne s'était jamais séparée sincèrement de la foi de ses pères; qu'elle s'était laissée entraîner par la nouveauté, mais qu'elle avait toujours été catholique de cœur et par conviction. Les spectateurs de la réforme ne manquèrent pas de pousser de hauts cris, et de blâmer la conduite de la reine, qui, disaient-ils, avait flétri en un instant tout l'éclat de sa gloire; Marguerite n'en persista pas moins dans sa résolution. La mort de François Ier son frère, qu'elle avait toujours tendrement aimé, détruisit bientôt après la dernière de ses illusions. « Dégoûtée du monde et de la pompe » royale, elle se retira, dit Brantôme, dans un monas» tère de femmes en Angoumois; elle ne dédaignait » pas de servir quelquefois d'abbesse; elle chantait à » la messe et aux vêpres avec les autres religieuses.

Digitized by Google

» Elle se prit d'une affection pour une jeune fille en-» trée depuis quelques mois dans le couven.t »

Un soir, au moment où le soleil d'automne jetait ses derniers rayons sur les arbres qui abritaient la chapelle, elle était assise avec la jolie novice sur un banc de pierre à l'extrémité du jardin. La jeune demoiselle n'osait lever les yeux, et Marguerite contemplait avec attendrissement ce visage d'ange que le souffle du monde n'avait pas souillé.

— Marie, dit-elle à la jeune novice, souvent je vous vois pleurer... Vous n'êtes pas heureuse dans le couvent? Parlez, j'ai encore assez de puissance pour vous en faire sortir.

— Ma très noble dame, répondit la novice, j'aimais le sire de Balzac; il est mort en Piémont, et j'ai fait vœu de vivre et de mourir dans ce saint monastère. Je pense quelquefois au sire de Balzac; je prie pour le repos de son ame, et les larmes de la prière soulagent ma douleur.

— Marie, lorsque je serai morte, tu prieras aussi pour moi...

— Oui, ma très noble dame.

— Rentrons au couvent, ajouta Marguerite; j'ai froid, bien froid; soutiens-moi, Marie, je puis à peine marcher.

Pour la dernière fois, Marguerite avait visité le jardin du couvent; le lendemain, la maladie empira d'une manière effrayante, et la vieille reine de Navarre témoigna le désir d'être transportée en Béarn. On obéit à sa dernière volonté, mais elle ne put arriver au terme de son voyage, et rendit le dernier soupir au château d'Odos en Bigorre.

Telle fut la fin de Marguerite, reine de Navarre, si célèbre par sa beauté et son esprit, qu'on la surnomma la *quatrième des Graces* et la dixième des Muses. Elle jeta dans le Béarn les premiers élémens du drame sanglant dont nous allons tracer quelques scènes, et mourut avec la cruelle persuasion qu'elle seule avait importé l'hérésie dans le midi de la France. Quelques historiens assurent même qu'elle contribua à accréditer les nouvelles doctrines en Angleterre, par l'influence qu'elle exerça toujours sur une des femmes de Henri VIII, la malheureuse Anne de Boylen qui avait été sa fille d'honneur. Si le fait est vrai, on peut dire que les plus grands incendies ne proviennent souvent que d'une faible étincelle.

Le corps de Marguerite fut transporté à Pau et enseveli avec une pompe royale. L'évêque de Lescar publia un mandement par lequel il ordonnait à tous les fidèles d'assister aux prières publiques, pendant neuf jours, pour l'ame de la reine. L'oraison funèbre de Marguerite fut publiée par Charles de Sainte-Marthe, lieutenant-général d'Alençon.

CHAPITRE II.

LES TAPISSERIES DU CHATEAU DE PAU. — UNE COMÉDIE A LA ROCHELLE, EN 1558.

Henri d'Albret ne survécut que de cinq ans à la reine Marguerite, son épouse; depuis la mort de cette princesse, l'histoire du roi de Navarre n'offre aucun trait remarquable: il est dit seulement qu'il protégea l'agriculture, rendit ses sujets heureux et ne prit plus aucune part aux querelles de religion. Les écrivains catholiques lui reprochent sa trop grande indulgence pour les réformateurs, mais tous s'accordent à dire qu'Henri d'Albret, s'il ne fut pas un grand homme, fut un bon prince. De son mariage avec Marguerite il ne lui restait que Jeanne, sa fille unique, mariée d'abord au duc de Clèves, et en secondes noces, à Antoine de Bourbon, premier prince du sang. Il la fit venir à Pau en 1553; et, avant de mourir, il eut le bonheur de serrer dans ses bras son petit-fils (1). Le vieux monarque vécut encore deux ans, et rendit le dernier soupir à Haiget-Mai, le 25 mai 1555. Son corps fut déposé dans la cathédrale de Lescar, le Saint-Denis des rois du Béarn. Charles-Quint disait de lui: — C'est le seul homme que j'aie vu en France.

(1) Henri, depuis roi de France. — Voir les détails de la naissance d'Henri IV, dans la 9e livraison de la *Mosaïque du Midi*. Année 1837;

Jeanne d'Albret, héritière de Henri II, son père, avait été d'abord recherchée en mariage par Philippe II, roi d'Espagne, qui voulait, par cette alliance, éteindre la querelle survenue à l'occasion de l'envahissement de la Haute-Navarre. Mais Henri II, roi de France, mit tout en œuvre pour enlever une si riche dot au plus redoutable de ses ennemis, et donna pour époux à la princesse de Béarn, Antoine de Bourbon, duc de Vendôme. Ce prince, né avec un caractère irrésolu, inconstant, ne tarda pas à suivre l'impulsion de sa jeune épouse qui suivait publiquement la religion réformée. Néanmoins, Jeanne n'était réellement bien dévouée, ni à l'une ni à l'autre des deux croyances; et au dire du chroniqueur Brantôme, «la » princesse, jeune, belle, aimait une danse aussitôt » qu'un sermon, et ne se plaisait nullement à cette » nouveauté de culte.» Ce ne fut que plus tard qu'elle se dévoua sincèrement à la réforme.

« Elle y persista, dit le Laboureur, par un entête-» ment trop ordinaire aux femmes, et principalement » aux reines, qui sont aisément persuadées de la » grandeur de leur génie, et font gloire d'être cons-» tantes dans le parti qu'elles ont une fois embrassé. » Jeanne d'Albret s'y soutint autant par la sympathie

Digitized by Google

» de son tempérament avec l'erreur, que par le feu » de son génie et le secours des lettres, dans un siècle » ignorant, où les femmes régnaient, où la France » n'avait d'autre clarté que celle de la lune, ou que » son soleil éclipsé ne reluisait que par la sienne. » Aussi, les novateurs, qui la plupart étaient lettrés, » mais qui manquaient de religion, surent profiter » de l'accès qu'ils avaient auprès des princesses, pour » leur faire envisager comme un honneur, d'être » d'une cabale qui partageait tous les états de la chré- » tienté, et qui était celle des doctes. »

D'ailleurs, la reine Jeanne avait sucé de bonne heure le lait des nouvelles doctrines à la cour de François Ier, où des gentilshommes libertins fesaient assaut de galanteries avec les grandes dames. Elle s'accoutuma à se faire un jeu de toutes les croyances, et quand l'âge fut venu de prendre une détermination, elle se couvrit de la livrée de l'hérésie. Les novateurs, émerveillés de trouver dans une si jeune princesse une sagacité, une énergie qui lui avaient déja mérité l'admiration des savans qui affluaient à la cour du roi de France, mirent tout en œuvre pour s'assurer une si importante conquête. Ils n'eurent pas beaucoup de peine à réussir : Jeanne était très vaniteuse ; elle voulait, avant tout, passer pour une femme supérieure, et les lettres flatteuses de Calvin détruisirent son incertitude ; elle ne dissimula plus, et nous allons la voir renverser de fond en comble dans son royaume de Béarn, le grand édifice de la religion catholique, dont les fondemens avaient été ébranlés par la reine Marguerite, sa mère.

Pour mieux venir à bout de ses desseins, elle se fixa à Pau avec Antoine Bourbon, son époux, et promit hautement sa protection royale à tous les novateurs ; elle travailla, avec un entêtement presque minutieux, à anéantir les moindres emblêmes des croyances catholiques. Elle se promenait un jour avec son époux dans son château royal :

— Venez, mon très cher, lui dit-elle ; allons admirer les belles tapisseries de la reine Marguerite ma mère.

— Très volontiers, ma bonne Jeanne ; j'ai entendu vanter ce merveilleux travail.

— Voyez, mon très cher, cet ange qui chasse un démon... L'ange est le génie de la Navarre, et le démon est Philippe d'Espagne.

— Admirable ! admirable ! s'écriait à chaque instant Antoine de Bourbon.

— Ici, voyez monseigneur Apollo qui couronne un poète. Ne reconnaissez-vous pas cet enfant des Muses ?

— Non, ma bonne Jeanne.

— Il fit les délices de la cour de François Ier, mon oncle. Ce poète est messire Clément Marot, de Cahors, en Quercy ; c'est lui qui a traduit si merveilleusement les psaumes de David en vers français.

— Venez ici, ma très chère, s'écria tout-à-coup Antoine de Bourbon qui avait aperçu une tapisserie plus riche et mieux travaillée que les autres.

— Qu'est-ce donc, monseigneur époux ?

— Sur cette tapisserie la reine Marguerite a représenté, si je ne me trompe, le sacrifice de la messe ; voyez ce prêtre montrant la sainte hostie au peuple....

— Ma mère radotait quand elle travaillait à cette tapisserie ; c'est à moi de réparer sa faute. Bertrand, ajouta-t-elle en se tournant vers un de ses pages, ce soir je vous donnerai mes ordres pour que cette tapisserie soit changée ; et vous, mon très cher, je vous invite à venir voir demain une tapisserie qu'on termine en ce moment : vous me direz quelle est la meilleure ouvrière de la mère ou de la fille.

Le lendemain, en sortant du prêche où le ministre Roussel s'était signalé par sa fougueuse éloquence, le couple royal se dirigea vers la salle des tapisseries.

— Que dites-vous des changemens faits à cette tapisserie que vous admiriez hier ? s'écria Jeanne, en montrant du doigt la célébration de la messe.

— Je ne vois plus le prêtre, répondit le roi.

— Le diable l'a métamorphosé en renard pendant cette nuit.

— C'est vrai, je ne vois plus qu'un renard. Comme il se tourne vers le peuple ! Oh quelle horrible grimace ! Il ouvre les pates et la gueule ; je crois qu'on a écrit au bas : *Dominus vobiscum*. Certes, ma bonne Jeanne, vous avez plus d'esprit que madame votre mère, et la plaisanterie est de très bon goût.

— Suivez-moi, ajouta la reine, et si vous ne riez pas, je dirai que vous êtes hypocondriaque. Que dites-vous de cette grande tapisserie ?

— Elle est d'un merveilleux travail, répondit Antoine de Bourbon.

Et tout-à-coup il se prit à rire aux éclats.

— Je savais bien que vous ririez..., s'écria Jeanne en riant.

— Dites-moi donc, ma très chère : quel est le malheureux assailli par ces deux apothicaires qui veulent à toute force lui administrer.... ?

— C'est monseigneur le pape ; Luther et Calvin lui font subir les épreuves d'une rude purgation. Aussi voyez avec quelle abondance le très saint père vomit les empires, les royaumes, les provinces, les évêchés, les abbayes. C'est à n'en plus finir : il inonde tout ce qui l'environne. Que pensez-vous de la médecine de Luther et Calvin (1) ?

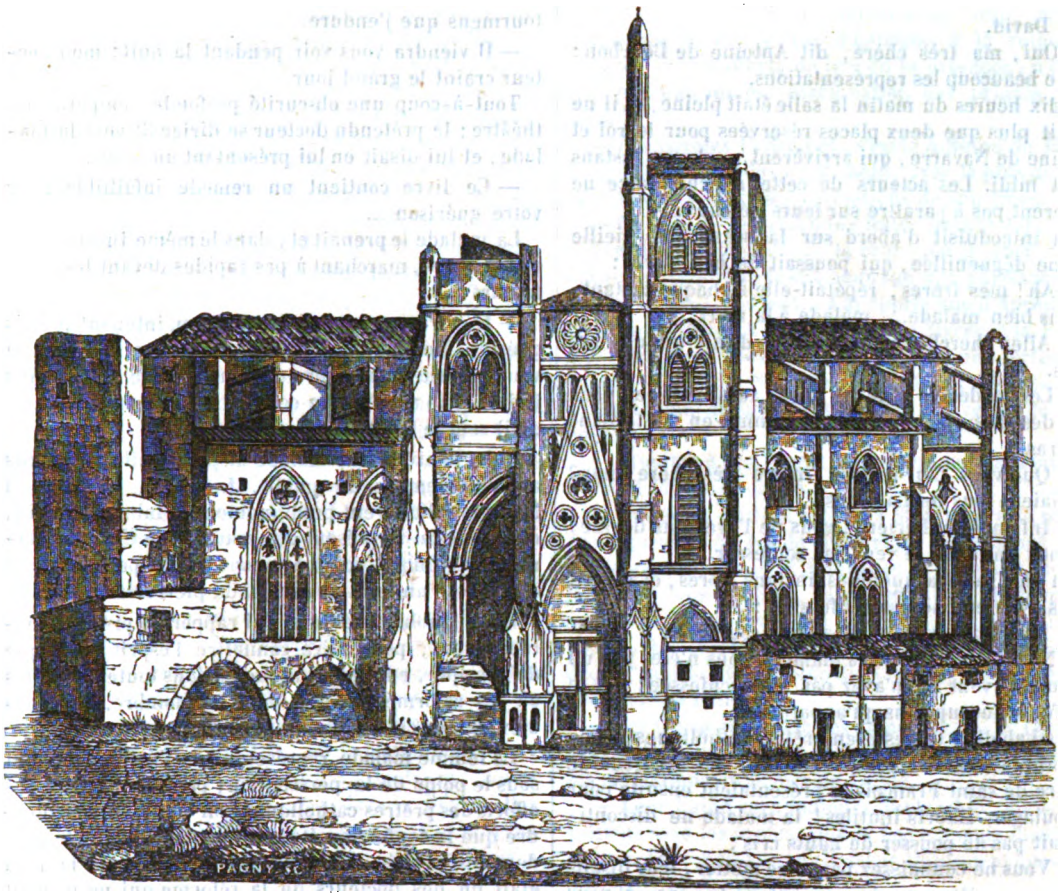
— Je pense, ma très chère, que vous surpasserez peut-être en esprit la reine Marguerite votre mère.

— Vous êtes un flatteur ; je dois me défier de vos louanges ; quoi qu'il en soit, nous travaillerons de concert à anéantir la puissance de l'évêque de Rome, et à abolir dans nos états le commerce des indulgences.

La reine Jeanne partit quelque temps après avec son époux, pour faire un voyage dans l'ouest de la France. En vain les états du Béarn protestèrent contre l'hérésie ; en vain le cardinal d'Armagnac fit arrêter le ministre Bavran, moine apostat et séditieux, qui pervertissait les populations de la Navarre ; la réforme fit de

(1) On nous a montré, à Pau, chez madame de G...., ces tapisseries, ouvrage de la reine de Navarre ; nous ne rappelons cette circonstance que pour donner une idée des bizarres satyres qui couraient alors.

Digitized by Google



HÔTEL-DE-VILLE DE LA ROCHELLE (1).

jour en jour de nouveaux prosélytes, aidée qu'elle était par la protection du roi et de la reine. Cependant Jeanne et Antoine de Bourbon poursuivaient tranquillement leur voyage. Le ministre David marchait à la suite de la cour, avec le titre pompeux de premier prédicateur du roi; cet habile novateur qui connaissait toute l'influence qu'exercent sur la multitude les pompes théâtrales, alliait à la parole sainte le secours des comédiens.

Pendant le séjour que le roi et la reine de Navarre firent à la Rochelle en 1558, David fit jouer devant les deux protecteurs une comédie étrange, dont Bayle parle assez longuement dans son *Dictionnaire critique* (2).

La pièce fut préalablement soumise à la reine qui l'approuva, et déclara hautement que Marguerite de Navarre n'avait jamais fait représenter de meilleure comédie. Au jour fixé, David s'empressa de prévenir Henri de Bourbon et son épouse.

— Monsieur David, lui dit la reine, nous vous devons de grands remercimens pour le zèle avec lequel vous détruisez la monotonie de notre voyage.

— Très noble reine, répondit David en s'inclinant avec une humilité factice, que ne doit-on pas faire pour être agréable à votre majesté! Vous êtes la colombe de la nouvelle loi, et comme la reine de Saba, vous n'avez pas besoin d'aller chercher la sagesse à la cour d'un autre Salomon.

— A quelle heure vos comédiens seront-ils prêts? monsieur David.

— A midi, très noble et très auguste dame.

(1) L'hôtel-de-ville de la Rochelle est un bâtiment construit à l'époque de la renaissance; on montre à l'intérieur la chambre à coucher de Henri IV, et l'escalier d'où le maire Guiton haranguait le peuple et l'encourageait à la résistance pendant le siége que la ville eut à soutenir contre les troupes de Louis XIII, commandées par le cardinal de Richelieu. La porte de l'horloge, ornée de trophées et surmontée d'une flèche, offre une assez belle architecture qui paraît appartenir au XVI^e siècle.

(2) Au mot Navarre, page 2059.

Digitized by Google

— Nous assisterons à votre représentation, monsieur David.

— Oui, ma très chère, dit Antoine de Bourbon : j'aime beaucoup les représentations.

A dix heures du matin la salle était pleine, et il ne restait plus que deux places réservées pour le roi et la reine de Navarre, qui arrivèrent quelques instans avant midi. Les acteurs de cette ridicule farce ne tardèrent pas à paraître sur leurs tréteaux.

On introduisit d'abord sur la scène une vieille femme déguenillée, qui poussait de hauts cris :

— Ah ! mes frères, répétait-elle à chaque instant, je suis bien malade.... malade à la mort.

— Allez chercher un médecin, disait un des acteurs.

— Les médecins sont des ânes, aussi vrai que vous êtes des damnés, s'écriait la femme en se tordant les bras.

— Que vous faut-il donc, notre très chère sœur? s'écriaient tous les baladins.

— Infâmes Luthériens ! vous ne l'avez pas deviné ! amenez un curé, je veux me confesser.

Un curé arriva quelques instans après, et lui dit après avoir entendu sa confession :

— Ma sœur, vous sentez-vous soulagée ?

— Non, non, répond la malade : vous n'êtes pas un bon curé, vous ne m'avez pas bien confessée ; car je souffre beaucoup plus qu'auparavant

Les baladins travestis en prêtres catholiques, confessèrent successivement la malade ; des religieux de l'ordre de saint François se présentaient ensuite pour la soulager. Efforts inutiles ! la malade ne discontinuait pas de pousser de hauts cris :

— Vous ne connaissez pas votre métier, leur disait-elle : vous n'êtes pas de vrais enfans du pape, et vous n'avez pas le pouvoir d'absoudre, ni de chasser de mon corps le démon qui me tourmente.

Dans sa fureur, la malade se jetait sur les prêtres et les moines, qui prenaient la fuite pour se soustraire à la rage de la possédée. Au milieu de cette agitation, paraissait sur le théâtre un inconnu, qui, après avoir jeté sur l'assemblée des regards de méfiance, s'approchait de la malade et lui disait :

— Ma sœur, je connais un docteur qui possède parfaitement la science de confesser.... :

— Amenez-le, mon frère, disait la malade... Que son nom soit béni, s'il parvient à me délivrer des tourmens que j'endure.

— Il viendra vous voir pendant la nuit : mon docteur craint le grand jour.

Tout-à-coup une obscurité profonde s'emparait du théâtre ; le prétendu docteur se dirigeait vers la malade, et lui disait en lui présentant un livre.

— Ce livre contient un remède infaillible pour votre guérison....

La malade le prenait et, dans le même instant, elle se levait ; et, marchant à pas rapides devant les spectateurs :

— Mes frères, leur disait-elle, maintenant je suis guérie, bien et dûment confessée avec le livre ; je vous exhorte tous à user du même remède. Néanmoins je dois vous avertir que ce livre est un peu chaud, et qu'il sent le fagot.

Puis, la prétendue malade disparaissait aux grands applaudissemens du public. Le roi et la reine de Navarre félicitèrent publiquement le ministre David, et Jeanne lui fit présent des psaumes de Clément Marot, magnifique volume recouvert de petites lames d'or, avec un fermoir enrichi de pierreries.

Cette ignoble farce que j'ai rapportée presque textuellement, pour faire connaître l'esprit satyrique de l'époque, eut un grand succès dans toutes les villes où les réformés étaient déjà en nombre. Essayons d'expliquer cette ridicule allégorie.

La femme malade représentait la Vérité gémissant sous le poids de la persécution ; par l'inefficacité des efforts des prêtres catholiques, on voulait faire entendre que la confession était vaine pour obtenir le pardon des péchés. L'homme qui venait dans la nuit était un des docteurs de la réforme qui ne pouvait encore se montrer au grand jour. Enfin, le livre était une Bible traduite par les novateurs, et l'odeur du fagot fesait allusion aux bûchers préparés pour les sectateurs du nouvel Évangile.

Telles étaient les fades comédies qui recevaient les applaudissemens du roi de Navarre et de son épouse. A leur arrivée à Paris, ils assistèrent aux assemblées des Calvinistes qui se tenaient *au Pré aux Clercs*, et ne rougissaient pas de chanter avec la foule les psaumes de David traduits en vers burlesques par Théodore de Beze et Clément Marot.

CHAPITRE III.

ANTOINE DE BOURBON.

Antoine de Bourbon, premier prince du sang, heureux époux de la reine Jeanne, unique héritière du royaume de Navarre, aurait pu jouer un grand rôle dans les troubles qui agitaient alors la France. Irrésolu par caractère, trop faible pour prendre une détermination définitive, il flotta toujours, dit l'historien Mezerai, entre Genève et Rome, et ne fut ni bon catholique, ni bon huguenot. Cependant, séduit par l'éloquence et les dehors austères des prédicans des nouvelles doctrines religieuses, peut-être aussi

Digitized by Google

pour complaire à la reine Jeanne qu'il aimait tendrement, il protégea long-temps la réforme. A son retour dans le Béarn, il fit élargir le ministre Barrau qui avait été incarcéré par ordre des états de la province. Le peu de zèle que lui témoigna la cour de France qui, en concluant sa paix avec l'Espagne, n'avait point songé à lui faire rendre justice sur son royaume de Navarre, le détermina à favoriser plus ouvertement les huguenots. Il ordonna des levées en Gascogne et en Béarn, pour reconquérir ce qu'on ne songeait pas à lui rendre; mais il échoua au siége de Fontarabie, et il était dans une cruelle perplexité lorsqu'il apprit la mort d'Henri II, roi de France, tué dans un tournoi par Montgoméri.

Cédant aux pressantes sollicitations du connétable de Montmorency, du prince de Condé, son frère, et surtout de la reine Jeanne qui s'attendait à quelque révolution favorable à la réforme, si son mari était nommé régent du royaume, Antoine se mit en route pour Paris. En sa qualité de prince du sang, il assista au sacre de François II. Mais il ne tarda pas à s'apercevoir que les Guise étaient tout-puissans auprès du jeune monarque. La rivalité qui existait depuis long-temps entre les princes Lorrains et la maison de Bourbon, s'était changée en haine à l'époque du mariage d'Antoine avec l'héritière du royaume de Béarn. Le navarrais, indigné de se voir mal accueilli, reprit le chemin de ses états qu'on menaçait par une armée espagnole. Le prince de Condé, son frère, offensé de l'injure qu'on lui avait faite, en le soupçonnant d'avoir trempé dans la conjuration d'Amboise, suivit ses pas et chercha aussi un asile dans le Béarn. Dès son arrivée à Pau, il délibéra avec Antoine et la reine Jeanne, sur les moyens à prendre pour résister à leurs ennemis.

— Mon frère, disait-il au monarque navarrais, les princes Lorrains sont des loups affamés qui voudraient nous avaler jusqu'aux os; mais, de par le Dieu vivant, ils n'y réussiront pas, nous leur ferons bonne guerre.

— De tout temps, les Guise et les Bourbons ont été rivaux, répondait Antoine qui ne se voyait pas avec plaisir face à face avec un homme qui secouait rudement sa nonchalence.

— Leur haine est implacable, ajoutait Condé, depuis ton mariage avec madame Jeanne de Béarn. Tu sais que l'aîné de la maison de Lorraine dépêcha le capitaine Moncius vers Henri d'Albret pour lui demander la main de sa fille. Cette intrigue ne lui réussit pas, et il en gardera long-temps rancune.

— Tu exagères peut-être la colère de monseigneur de Guise, dit Antoine qui écoutait à peine son frère et caressait un levrier blanc couché à ses pieds. Regarde, mon frère, ajouta-t-il en tirant le chien par son collier, il n'y a pas un plus beau levrier dans tout mon royaume de Béarn.

— Tu me parles de levriers! s'écria le prince de Condé dans un transport de colère. Tu t'endors dans ton indolence, lorsque nos ennemis s'acharnent à la ruine de notre maison! as-tu donc oublié les coupables manœuvres des Guise, l'orgueil insultant avec lequel ils nous ont accueillis à la cour? Et la prétendue lettre du roi d'Espagne à la reine de France, qu'on affecta de lire en ta présence, n'était-elle pas une infâme machination des princes Lorrains!

— Les paroles t'effraient, s'écria Antoine de Bourbon, qui écouta, dès ce moment, avec la plus grande attention les terribles révélations de son frère.

— On a lu cette prétendue lettre devant toi, pour t'effrayer et t'éloigner de la cour, où le chef de la maison de Bourbon fesait ombrage à la puissance des Guise. Ce n'est pas tout... J'ai appris que d'Apremont, vicomte d'Orthe, a reçu l'ordre de livrer aux Espagnols la ville de Bayonne pour en faire une forteresse contre le roi de Navarre. Les princes Lorrains ont voulu même attenter à tes jours, à ceux de ton épouse.

— Attenter à nos jours! s'écrièrent subitement Antoine et la reine Jeanne.

— Le duc de Guise a promis à Montlucq une partie des dépouilles du roi de Navarre; il lui a assuré l'investiture de la comté d'Armagnac, s'il voulait porter la guerre dans le Béarn. Je sais que six mille hommes sont depuis long-temps en marche pour accomplir cet abominable dessein. Ils ont reçu l'ordre de surprendre à l'improviste la reine de Navarre, et de l'égorger avec ses enfans.

— Les Guise sont donc des démons sortis de l'enfer! s'écria la reine Jeanne qui avait écouté impassible les révélations du prince de Condé.

— Leur haine sera toujours implacable, ma sœur; veillons sous les armes, quand nos ennemis méditent notre ruine; malheur au chasseur imprudent qui s'endort dans l'antre du tigre.

— Oui, mon très cher père, s'écria le roi de Navarre, dont l'insouciance avait été subitement changée en exaspération par le récit des coupables manœuvres des Guise; oui, nous veillerons sous les armes, et la France verra si les étoiles de Lorraine ne pâliront pas devant le soleil de Béarn.

— Déclarez enfin une guerre à outrance à ces orgueilleux fauteurs du catholicisme, ajouta la reine Jeanne, toujours préoccupée du triomphe de la réforme.

— Guerre aux Papistes et mort aux Lorrains! s'écria Condé en tirant son épée du fourreau...

Chaque jour, par de semblables entretiens, il excitait Antoine de Bourbon dont le caractère n'avait besoin que d'un moteur pour être capable des plus grandes choses. Le temps où les deux frères auraient besoin d'une puissante énergie, n'était pas loin. François II, de l'avis de son conseil, convoqua à Orléans les États-généraux du royaume, pour aviser aux moyens de prévenir les nouveaux troubles dont la France était menacée. Le prince de Condé et le roi de Navarre furent mandés par une lettre du roi. Condé, qui se défiait de la cour, et surtout de la toute-puissance des princes Lorrains, hésita d'abord; mais vaincu par les sollicitations d'Antoine, il se mit en route avec lui.

Digitized by Google

Ses craintes n'étaient que trop bien fondées : à peine arrivés à Orléans, les deux princes furent arrêtés, et Condé, jugé par une commission du parlement, fut condamné à la peine de mort, comme coupable de lèse-majesté. Il était sur le point de marcher au supplice, lorsque la mort prématurée de François II mit ses ennemis dans l'impuissance de faire exécuter la sentence de mort.

Charles IX n'était âgé que de dix ans, et Antoine de Bourbon, premier prince du sang, avait des droits incontestables à la régence. Il eut assez de fermeté pour les faire valoir; mais il avait à lutter contre l'astuce et la fourberie de Catherine de Médicis, cette nouvelle Agrippine, mère d'un Néron enfant. Antoine ne put résister aux adroites sollicitations de la Syrène de Florence, lui abandonna la régence, au grand mécontentement de ses amis, et se contenta du vain titre de lieutenant-général du royaume. Les gentilshommes béarnais témoignèrent leur mécontentement, et un jour, un petit page remit au roi de Navarre un petit billet soigneusement cacheté. Antoine était en ce moment auprès de Catherine de Médicis.

— Madame, lui dit-il, je puis lire en votre royale présence, Antoine de Navarre n'a pas de secret pour vous?

— Je suis heureuse d'avoir mérité votre confiance, mon beau cousin, répondit Catherine, avec cet accent enchanteur qui triomphait de toutes les haines.

— Madame, si je ne me trompe, quelque poètereau m'adresse une supplique.

— Lisez donc, mon beau cousin.

Et le prince lut l'épigramme suivante:

Marc-Antoine qui pouvait estre
Le plus grand seigneur et le maistre
De son pays, s'oublia tant,
Qu'il se contenta d'estre Antoyne,
Servant lâchement une royne;
Le Navarrais en fit autant.

— L'infâme poète! s'écria Catherine de Médicis.

— Il pourrait bien avoir raison, répondit le roi de Navarre avec son flegme habituel.

— Mon cousin, vous êtes lieutenant-général du royaume.

— Oui, madame; et en cette qualité, je vous demande la grace du prince Condé, mon frère, condamné injustement à mort.

— Votre frère est déja hors de prison, cousin; à mon tour, je vous demande une grace... Abandonnez le parti de la réforme, et renoncez à l'hérésie.

— Il sera fait comme vous le dites, répondit le roi de Navarre.

— Quelques jours après, la reine convoqua le fameux colloque de Poissy; les Calvinistes choisirent le célèbre Théodore de Bèze, et le cardinal de Lorraine se chargea de défendre le catholicisme. Antoine ne résista pas long-temps à l'éloquence du cardinal; mécontent des ministres huguenots, sollicité par François d'Escars, son chambellan, par plusieurs gentilshommes ses amis, par le légat et l'ambassadeur d'Espagne, il rentra dans le giron de l'Église catholique, apostolique et romaine, en 1561.

Non content d'avoir renié les nouvelles doctrines, il travailla à la conversion de la reine Jeanne, son épouse; il ne put réussir, et la fille de Marguerite de Navarre répondit un jour à Catherine de Médicis dont les sollicitations devenaient trop pressantes:

« Madame, si j'avais mon royaume et mon fils à la » main, je les jetterais tous les deux au fond de la » mer, plutôt que d'aller à la messe. »

Dès ce jour, Catherine de Médicis et Antoine ne songèrent plus à ramener au bercail une brebis qui repoussait avec tant d'énergie ses faibles pasteurs. Jeanne ne tarda pas à apprendre que ses coreligionnaires avaient pris les armes sous la conduite du prince de Condé et de l'amiral de Coligny. Elle eut la douleur de voir son époux prendre le commandement des troupes royales pour aller mettre le siége devant Rouen.

« En toute ceste guerre, dit Brantome, pour si peu » que le dit roy la mena comme lieutenant-général de » Charles IX, il s'y monstra fort animé, brave, vail- » lant, courageux, échauffé, colère et prompt à en » faire prendre comme j'ay veu. Aussi les Huguenots » le haïssaient comme un beau diable, et le dépei- » gnaient de vilaines injures: car ces messieurs savent » aussi mal dire que bien dire. Le siége de Rouen se » fit, où il n'espargna pas ni sa peine, non plus que le » moindre soldat du monde, si bien que lui s'appa- » reillant pour aller à l'assaut, moitié mené du brave » et généreux courage qu'il a toujours possédé, moitié » d'ambition et d'émulation qu'il portait de tout temps » à M. de Guise, qui en telles actions se hasardait » toujours des plus avant. »

Il reçut un coup de feu à l'épaule droite pendant l'attaque, et deux jours après, la place ayant été emportée, il s'y fit porter par la brèche principale. Sa blessure n'était pas mortelle, mais il l'aggrava par son incontinence, et mourut à Andely, le 17 novembre 1562, avant d'arriver à son château de Saint-Maur-des-Fossés.

Antoine de Bourbon, prince faible et irrésolu, hésita long-temps entre Rome et l'hérésie, et par sa conduite ambiguë suscita de nombreux ennemis à Jeanne son épouse.

A la nouvelle de sa mort, le roi Henri, son fils, prit le nom de duc de Vendôme, et Jeanne, reine de Béarn, se retira dans ses états pour donner tous ses soins à l'éducation de son fils chéri, que la postérité devait saluer du beau nom de Henri IV!!

Digitized by Google

JEANNE D'ALBRET.

CHAPITRE IV.

JEANNE D'ALBRET, REINE DE NAVARRE.

La reine Jeanne, après avoir rendu les derniers devoirs à Antoine de Bourbon, son époux, reprit le chemin du Béarn, accompagnée du jeune Henri, son fils. Vouée désormais à ce prince, l'unique espoir de la royale lignée de Navarre, elle appela à sa cour les hommes les plus capables de l'instruire. Zélée pour le calvinisme, elle choisit des précepteurs protestans, et renommés parmi leurs coreligionnaires par leur sagesse et leur savoir : c'étaient le baron de Beauvais, La Gaucherie, Pons de Lacaze, Florent Chretien.

— Messieurs, leur dit la reine, je vous confie l'unique trésor que je possède au monde; instruisez bien mon *Henriot*, et faites qu'il soit un bon prince dévoué à la religion de sa mère.

— Je vous jure, très noble dame, dit le comte de Beauvais, que je vous le rendrai expert dans l'art de

Digitized by Google

la guerre; il n'y aura pas en France fils de roi, prince, duc, ni haut-baron, qui puisse se mesurer avec lui.

— Souvenez-vous, madame, des paroles de Henri d'Albret votre beau-père, lorsque vous eûtes mis au monde ce rejeton chéri : Le roi d'Espagne s'est trompé, s'écria le vieux roi en baisant son petit-fils; cette fois-ci la vache a donné un lion à la Navarre.

— Je n'ai pas oublié ces mémorables paroles, sire de Lacaze, répondit la reine Jeanne; Dieu veuille que mon Henriot soit un jour le soutien de mes peuples de Béarn, comme Judas Macchabée l'était autrefois d'Israël.

— Le lionceau est petit encore, ajouta La Gaucherie; il triomphera de ses ennemis, quand il sera dans toute sa force.

— Et vous, maître Florent Chrétien, dit la reine... ne feriez-vous rien pour mon Henriot?

— Très noble dame, répondit le docte précepteur, je l'instruirai dans les lettres et les humanités, j'en ferai un savant : un sage a dit que la science répand plus d'éclat sur les trônes des rois, que l'or et les pierreries.

— Et moi, dit La Gaucherie, je ferai fructifier dans son ame les célestes semences de la nouvelle doctrine.

— Bien, bien, beau sire de La Gaucherie, s'écria la reine : faites que mon Henriot devienne un bon calviniste.

Souvent la reine Jeanne s'entretenait ainsi avec les quatre précepteurs chargés de l'éducation de son cher Henriot.

— Mon fils! s'écriait-elle lorsque l'enfant royal, fatigué de courir dans les montagnes avec des béarnais de son âge, rentrait le soir au château, pourquoi es-tu si long-temps sans venir embrasser ta mère! Tu ne sais pas que je tremble quand je ne te vois pas auprès de moi, ou avec tes précepteurs?

— Reine maman, répondait Henriot, nous avons poursuivi une corneille blessée par un des gardes-chasse du château. Jai bien faim; car depuis ce matin je n'ai mangé que du pain noir, avec les petits paysans.

Et l'enfant s'arrachait des bras de sa mère, pour courir à l'office, où les gentilshommes prodiguaient leurs soins et leurs caresses à ce prince, dernier représentant de la dynastie béarnaise. Quelquefois la reine Jeanne se prenait à pleurer, et elle disait aux dames et aux gentilshommes témoins de son émotion :

— Vous le voyez; je pleure comme une petite fille de dix ans. Mais vous savez tous que j'ai été une mère bien malheureuse. Le premier prince que j'ai mis au monde fut étouffé par la nourrice; le second, comte de Marle, tomba d'une des fenêtres du château où il jouait avec un gentilhomme; le quatrième est mort à l'âge de trois ans, et il ne me reste plus que mon Henriot. Ai-je raison de trembler! j'ai aussi ma jolie Catherine, ajoutait-elle en caressant la petite princesse; je l'aime avec toute la tendresse d'une mère...: Mais que Dieu conserve mon Henriot, car le temps n'est pas loin, où la quenouille d'une femme sera impuissante pour repousser nos ennemis des frontières du Béarn.

Le cœur de la reine Jeanne était partagé entre deux affections : Henri son fils, et le triomphe de la réforme. Très habile, comme la reine Marguerite, sa mère, à travailler des tapisseries, les gentilshommes qui visitaient alors le château de Pau, ne manquaient pas d'admirer une tente de plusieurs pièces, dont les dessins étaient de la main de Jeanne. On appelait ces tapisseries les *Prisons brisées*. Par cette dénomination, la reine voulait faire entendre qu'elle seule avait brisé les liens, et secoué le joug de l'évêque de Rome. On y voyait retracées les principales scènes de l'histoire sacrée ayant toutes un rapport plus ou moins direct avec les circonstances présentes : c'étaient la délivrance de Suzanne, la fuite du peuple d'Israël, opprimé par Pharaon, l'élargissement de Joseph, les trois Hébreux sortant de la fournaise. Aux extrémités des tapisseries, on voyait des chaînes rompues, des estrapades, des menottes brisées, des gibets mis en pièces et au-dessus de tous ces emblèmes, on lisait, écrite en gros caractère, cette maxime de l'apôtre saint Paul :

— *Où est l'esprit est la liberté.*

Pendant qu'elle travaillait, avec une persévérance digne d'une meilleure cause, au triomphe du calvinisme, la cour de Rome effrayée des rapides progrès que la réforme fesait en France, résolut de recourir aux mesures les plus violentes pour en arrêter la propagation. Le pape Pie IV n'ignorait pas que Jeanne d'Albret était le plus ferme appui des nouvelles doctrines. Aussi avait-il ordonné au cardinal d'Armagnac d'écrire à la reine de Navarre pour l'engager à rentrer dans le giron de la sainte Église. La fière et noble réponse de Jeanne au cardinal détruisit toutes les espérances du pape, qui lança, le 29 septembre 1563, une bulle monitoriale, par laquelle il assignait Jeanne d'Albret à comparaître devant lui dans six mois, sous peine d'excommunication; la bulle fut publiée et placardée dans tous les carrefours de Rome. La cour de France, quoique dévouée au catholicisme, fut étonnée de l'audace du pape, et Catherine de Médicis engagea Charles IX à protester contre le monitoire, parce qu'il portait atteinte aux droits de la couronne de France. Quant à la reine Jeanne, elle s'inquiéta fort peu de l'excommunication pontificale, et travailla avec une nouvelle ardeur au triomphe des nouvelles doctrines.

En vain les parlemens de Toulouse et de Bordeaux lancèrent arrêts sur arrêts : elle poursuivit toujours l'exécution de ses desseins. Plusieurs prêtres et dignitaires catholiques apostasièrent, et l'évêque de Lescar se maria publiquement.

Vers le même temps, Charles IX et la reine-mère firent un voyage dans le midi de la France; ils voulaient faire une dernière tentative sur l'esprit de Jeanne d'Albret pour la détourner du calvinisme.

— Madame ma mère, disait Charles IX à Catherine de Médicis, je connais ma cousine de Béarn; nous ne pourrons triompher de son opiniâtreté : monseigneur d'Auxerre disait dernièrement au château de Saint-

Digitized by Google

Germain-en-Laye, que Jeanne est possédée du diable, et qu'elle mourra dans l'impénitence finale.

— Il ne nous est pas permis de sonder les desseins du Dieu tout-puissant, répondit Catherine de Médicis. Savons-nous s'il n'étendra pas un jour le bras de sa miséricorde sur notre cousine Jeanne de Béarn.

— Ainsi soit-il, madame ma mère, répliquait Charles IX; quant à moi, je croirais plutôt à la conversion du grand turc qu'à celle de ma cousine.

— Mon fils, si nous ne pouvons réussir dans l'exécution de ce premier dessein, nous parviendrons au moins à éloigner de sa mère le jeune prince de Béarn: elle ne pourra pas l'élever dans la religion protestante; Henri est premier prince du sang, et il serait dangereux pour le catholicisme, qu'il se mît à la tête des Huguenots. D'ailleurs nous pouvons espérer les plus heureux résultats de l'entrevue que nous aurons avec le duc d'Albe.

— Dieu vous exauce, madame ma mère! répondit Charles IX. Mais dans ce moment je ne songe qu'au plaisir d'embrasser la reine d'Espagne ma sœur.

Le cortége royal arriva bientôt aux frontières du royaume de Béarn; la reine Jeanne attendit, dans l'anxiété la plus vive, l'issue de ces colloques qui n'étaient pas sans danger pour elle. Catherine de Médicis et Charles IX, après quelques jours de repos à Bayonne, allèrent au devant de la reine d'Espagne jusqu'à la rivière de Marqueri. La reine-mère et le roi son fils reçurent le duc d'Albe avec la plus grande magnificence, et la ville de Bayonne n'avait pas vu depuis long-temps de si belles fêtes. On parla beaucoup de la reine de Navarre, de l'hérésie et des moyens d'en arrêter les progrès. Catherine de Médicis et le duc d'Albe eurent plusieurs entretiens particuliers, et quelques historiens assurent que le massacre de la Saint-Barthélemi qui n'eut lieu que sept ans après, fut le fruit d'un traité secret entre le duc d'Albe et Catherine de Médicis. Quoi qu'il en soit, le général espagnol obtint de Charles IX que la Guiposcoa et la Biscaie, qui faisaient autrefois partie de la Cantabrie, seraient distraites du diocèse de Bayonne.

Quelque temps après cette indigne transaction, Charles IX prit la route de Dax et se rendit à Nérac auprès de la reine de Navarre. Jeanne avait beaucoup à se plaindre de la mère et du fils; néanmoins elle les reçut avec courtoisie et les traita magnifiquement pendant leur séjour. L'avant-veille du départ, Charles IX qui avait sondé déja les dispositions de la reine de Navarre, voulut tenter un dernier effort.

— Ma belle cousine, lui dit-il, ne viendrez-vous pas nous voir en notre château de Fontainebleau?

— Au jour de Pâques, mon frère, répondit Jeanne en riant.

— Et vous irez communier à Notre-Dame de Paris, ajouta Charles IX, qui affectionnait beaucoup sa cousine depuis qu'il était au château de Nérac.

— Vous savez bien, mon frère, que j'ai dépouillé le vieil homme, et renoncé aux erreurs du papisme.

— Je le sais, ma sœur, et je donnerais toutes les pierreries de ma couronne pour vous voir rentrer dans le giron de l'Église.

— Ne l'espérez pas, mon frère, répondit Jeanne dont le visage était moins riant depuis que Charles IX lui avait parlé de changer de religion.

— Quel malheur! quel malheur! s'écria Charles IX, en donnant à sa voix l'accent de la douleur la plus profonde... Voulez-vous donc imiter Athalie et l'impie Jézabel!...

— Mon frère, je vous répéterai les paroles, que j'écrivis en 1563 au cardinal d'Armagnac:

« Ostez la poustre de vostre œuil pour voir le festu » de vostre prochain, nettoyez la terre du sang juste » que les vostres ont espandu, rémoin ce que vous » sçavez que je sçay. »

— Vous êtes très docte en toute religion, ma sœur, répondit Charles IX, et vous pourriez tenir tête à tous les théologiens de la Sorbonne. Aussi point ne m'aviserai d'entrer en colloque avec vous sur pareille matière; je me contenterai de demander une seule grace à ma très bonne cousine.

— Ce que vous voudrez, mon frère.

— Dans mon voyage en Aquitaine, je n'ai pu retenir mes larmes en voyant les églises renversées, ou livrées à la profanation; faites donc, ma sœur, que la messe soit rétablie, que les prêtres soient remis en possession des biens qu'on leur avait enlevés. En un mot, partagez vos faveurs entre les catholiques et les huguenots.

— Cela ne se peut, mon frère; je consens seulement à rétablir la messe à Nérac.

Charles IX feignit d'être satisfait de cette concession, et se sépara de la reine de Navarre avec toutes les démonstrations de la tendresse la plus affectueuse.

Jeanne, qui se défiait surtout de la reine et de la perfidie de Catherine de Médicis, lutta avec plus d'ardeur qu'auparavant contre la prépondérance du catholicisme. Les huguenots devinrent de jour en jour plus exigeans, et leur conduite justifia de point en point ces paroles de Charles IX à l'amiral de Coligny:

— « Mon cousin, il n'y a pas long-temps que vous » vous contentiez d'être soufferts par les catholiques; » maintenant vous demandez à être égaux; bientôt » vous voudrez être seuls et nous chasser hors du ro» yaume. »

Jeanne qui jusqu'alors avait mérité l'estime des deux partis par une sage impartialité, lança subitement un décret par lequel elle prohibait l'exercice de la religion catholique dans son royaume de Béarn. Quelques historiens protestans affirment qu'elle y fut déterminée par la découverte d'une horrible conspiration tramée contre sa personne royale. Olhagaray rapporte que le baron de Navailles, le conseiller Bordenave, l'abbé de Sauvelade, et quelques députés des deux vallées, pressés par la rigidité de la reine, formèrent le complot de l'enlever avec le prince de Béarn, son fils, de l'emmener en Espagne, pour la livrer au tribunal de l'Inquisition; il ajoute même qu'on devait massacrer les protestans, le jour de la Pentecôte, au moment où ils feraient la scène.

Digitized by Google

Les plus grands personnages furent accusés d'avoir trempé dans cette prétendue conspiration; ce dessein était absurde et l'exécution impossible; et on a découvert dernièrement que la conjuration n'exista réellement que dans l'imagination de quelques seigneurs béarnais.

Il n'en était pas ainsi des sourdes menées qui se multipliaient dans la Basse-Navarre; il est à peu près certain que les habitans se révoltèrent contre leur souveraine: deux séditions éclatèrent coup sur coup à Oloron, et l'assemblée des Etats qui se tint quelque temps après, fut des plus nombreuses, et surtout des plus tumultueuses.

La réforme commençait aussi à s'introduire dans le Bigorre; des troubles violens ne tardèrent pas à surgir du conflit des deux religions, et la cour renvoya à Tarbes Raymond de Cardaillac, seigneur de Sarlabons, pour veiller au maintien du catholicisme; en même temps, Antoine de Lomagne, baron de Terride et vicomte de Gunois, reçut ordre de marcher contre les huguenots du Béarn. Le vicomte, maître du plusieurs places importantes, alla mettre le siége devant Navarreins, et assembla les états de Béarn à Luc, le 5 juillet 1569; on y vota à l'unanimité que les huguenots seraient exclus de tous les emplois.

La reine Jeanne, effrayée par la tempête qui grondait déja sur ses états, implora le secours de l'Angleterre: elle offrit à Elisabeth ses bijoux pour garantie; elle n'accepta que le grand collier et le grand rubis héréditaire dans la maison de Navarre, et envoya à Jeanne dix mille *Angelots*, six pièces de canon et trois milliers de poudre. L'armée protestante forte d'un secours venu si à propos, fut encore augmentée à Chaley par les troupes du duc des deux ponts; la reine Jeanne était trop habile pour ignorer qu'un bon général pouvait seul tirer parti de ces ressources si péniblement acquises. Monlucq venait de publier à Agen un édit par lequel les chefs de son gouvernement étaient autorisés à prendre les armes contre Jeanne de Navarre, accusée de rebellion. L'intrépide huguenote était alors à Niort avec les principaux capitaines de son parti; elle apprit la malheureuse défaite de Jarnac et la mort du prince de Condé; elle eut besoin de toute son énergie pour ranimer le courage de ses coreligionnaires. A Tonnay-Charente elle adressa un beau discours à toute l'armée, et dit aux chefs:

— Vous avez perdu le prince de Condé. Le jeune prince de Béarn, mon fils, saura vous conduire à la victoire.

— Vive Jeanne, notre reine, vive Henri de Navarre! s'écrièrent les chefs et les soldats.

CHAPITRE V.

GABRIEL DE LORGE, COMTE DE MONTGOMÉRI.

Montgomeri, nommé lieutenant-général de la reine Jeanne, fit un appel à tous les gentilshommes huguenots: les vicomtes de Monclar, de Gourdon, Paulin et Bourniquel, se rangèrent sous sa bannière, et commencèrent à lever des compagnies pour courir au secours de Navarreins, assiégé par Terride. Gabriel de Lorge, après avoir réuni ses coreligionnaires du Languedoc, se rendit à Castres, où il fut joint par les troupes des vicomtes. Il se mit en route pour le Bigorre, et, à travers mille obstacles, il parvint jusqu'à la petite ville de Saint-Gaudens. Quelques jours après, il traversa l'Ariége et la Garonne, et mit le siége devant Trie, qui se rendit après quelques heures de tranchée. Ici commence la série des crimes qui souillèrent, dans cette expédition, la gloire militaire du héros de la réforme. Les malheureux habitans de Trie furent passés au fil de l'épée, et le couvent des Carmes livré aux flammes. Trente religieux avec leur prieur s'étaient sauvés dans une maison; le vicomte de Gourdon les découvrit dans leur asile, et porta cette heureuse nouvelle à Montgoméri.

— Vous croyez que ces damnés de carmes ont péri dans les flammes, lui dit-il.

— De par le dieu vivant, ces cafards de moines ont la peau dure s'ils ne sont pas rôtis comme des saints Laurens.

— Le guêpier brûle encore, monseigneur, répliqua Gourdon, mais les frélons n'y sont plus.

— Que me dites-vous, vicomte?...

— J'ai trouvé trente moines dans cette maison que nous voyons là-bas.

Le vicomte de Gourdon parlait encore, lorsqu'un grand bruit se fit entendre à l'extrémité de la rue. Les soldats huguenots avaient lié les carmes deux à deux et les forçaient à marcher à coups de hallebardes. Ils arrivèrent bientôt sur la petite place où Montgoméri les attendait.

— Ah! Ah! vous voilà, mes vieux renards! s'écria-t-il dès qu'il aperçut les carmes. S'il vous tarde de monter au ciel, tranquillisez-vous; vous n'attendrez pas long-temps. Qu'on leur coupe la tête, ajouta-t-il, et, pour que leurs cadavres ne jettent pas l'infection dans la ville, entassez-les dans ce puits.

Les soldats s'empressèrent d'obéir aux ordres de leur chef, et les trente carmes tombèrent tour-à-tour sous la hache des bourreaux calvinistes.

— Monseigneur, voici le prieur, dit le vicomte de Gourdon...

— Vous étiez prieur du couvent de Trie, mon beau

Digitized by Google

carme ? dit Montgoméri en regardant attentivement le religieux.

— Oui, monseigneur, répondit le carme, et je vous supplie de m'accorder les honneurs du martyre comme à mes frères.

— Je vous le promets. Il vous tarde donc bien de jouir des béatitudes célestes ? Quel est votre nom, beau sire prieur ?

— Le père Jérôme.

— Oui, oui, mais un prieur tel que vous appartient à une noble lignée ?

— A une famille dont la gloire fut sans tache jusqu'à ce jour, mais dont le blason est déja souillé de sang. Dans le monde, on m'appelait le bâtard de Montgoméri.

— Vous êtes un Montgoméri ?

— Votre cousin, seigneur, répondit le carme.

— Ah ! ah ! vous êtes un Montgoméri ! répétait le comte qui tenait les yeux baissés.

— Par les liens du sang, seigneur, je vous demande grâce.

— Oui, bâtard de Montgoméri, je veux vous accorder une grace. « Aussi n'ai-je garde de vouloir vous » traiter comme eux ; ainsi vous rendrai les honneurs » dus à votre naissance et dignité. »

— Vous lui faites grace, vicomte ! s'écria Gourdon.

— Qu'il soit pendu au-dessus de la porte principale du couvent : c'est la seule faveur que je puis lui accorder en sa qualité de fils de gentilhomme.

Le lendemain de cette terrible exécution, Montgoméri traversa le Rustan, passa l'Adour à Mongaillard, arriva à la Loubère, d'où il se rendit à Ibos, laissant à sa droite la ville de Tarbes qu'il n'osa pas attaquer, parce que sa garnison était forte et commandée par l'intrépide chevalier de Villambitz.

Le lieutenant-général de la reine de Navarre arriva à la frontière du Béarn, le 6 août 1569. Persuadé que le succès de cette expédition dépendait de la célérité des mesures, il court vers Navarreins, et entre dans cette place, dont Terride avait abandonné le blocus pour se réfugier à Orthez. Pour se défendre contre les premiers efforts des troupes calvinistes, les habitans dressent des barrières dans les faubourgs ; mais le régiment de Sénégas survient à l'improviste, renverse tout, et ouvre un passage à la cavalerie de Montgoméri. Les faubourgs sont livrés au pillage, les habitans massacrés, et l'intrépide Gabriel de Lorge, mettant à profit la terreur qui s'est emparée des assiégés, conduit l'élite de ses troupes à l'attaque. On monte à l'assaut, les échelles sont dressées ; les calvinistes, emportés par leur courage frénétique, se précipitent au bas des murailles, et dans quelques instans Montgoméri entre dans Orthez. Le carnage devint terrrible : prêtres, religieux, femmes, enfans tombent sous le glaive des vainqueurs, et les eaux rapides du Gave sont teintes de sang ; les plus beaux édifices deviennent la proie des flammes. Fait prisonnier avec Basilhac, le vicomte de Terride meurt après huit jours de captivité, empoisonné, disent certains historiens, par le comte de Montgoméri. Basilhac est assez heureux pour échapper à la vigilance de ses gardiens, et va rejoindre l'armée catholique que commandait le maréchal Blaise de Monlucq.

Les prisonniers furent conduits à Navarreins, et ensuite à Pau, où on les jeta d'abord dans une étroite prison. Un soir, Montgoméri descendit dans le cachot, précédé de plusieurs valets.

— Messeigneurs, dit-il aux prisonniers, vous serez bientôt libres, ainsi le veut Jeanne de Navarre. J'ai ordonné qu'on vous serve une magnifique collation ; je prétends vous convaincre que les huguenots ne sont pas aussi méchans que le disent vos cafards de moines.

— La reine Jeanne nous renverra-t-elle sans aucune rançon ? dit le sire de Sainte-Colombe, un des prisonniers...

— Ne vous inquiétez point de cela, mon beau cousin, répondit Montgoméri ; je vous répète que demain vous serez libres.

Les gentilshommes béarnais s'approchèrent d'une petite table qu'on avait dressée ; au commencement du repas plusieurs soldats entrèrent dans le cachot :

— Mon cousin, dit Géraud de Salies au sire de Pardiac, tout ceci est un infâme guet-à-pens. Demain nous serons libres !...

— Morts ! murmura Pardiac qui voyait le nombre des soldats s'accroître à chaque instant.

Montgoméri ne parlait plus ; son visage était empreint d'une sombre tristesse, le remord le saisissait au cœur.

— Soldats, s'écria-t-il, faites comme il vous a été dit.

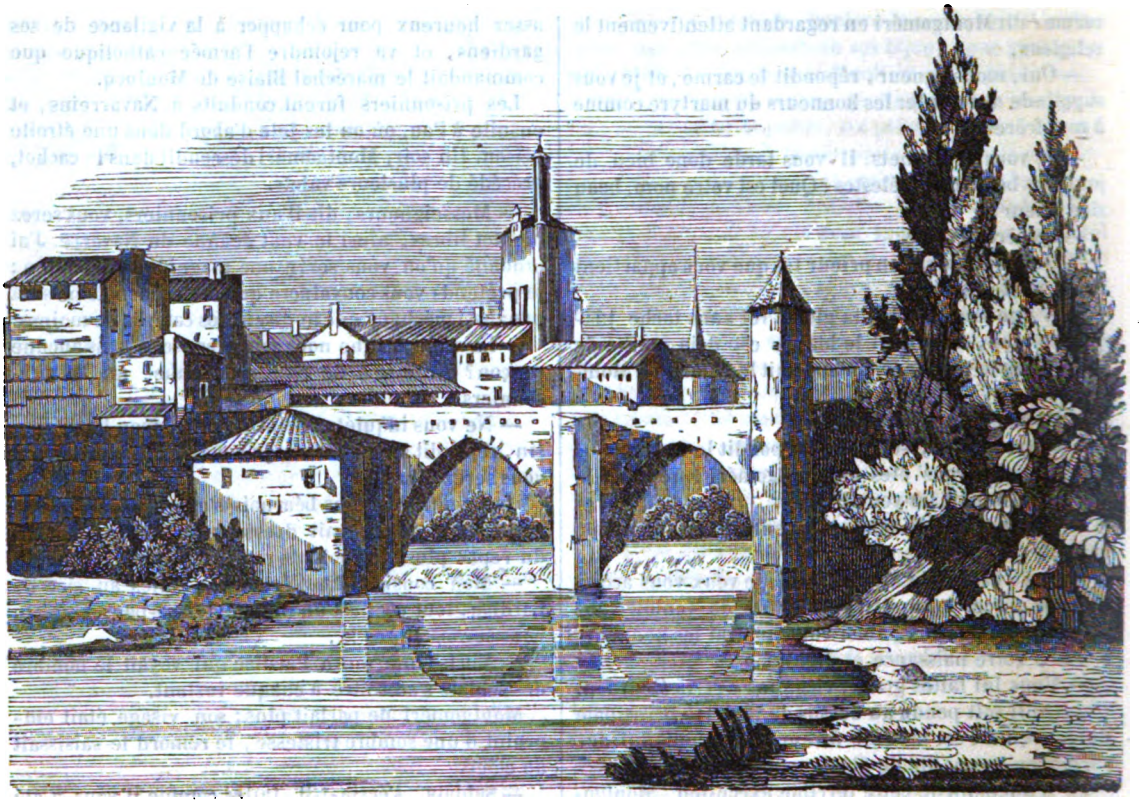
Un quart-d'heure après, les cadavres des dix gentilshommes gisaient sanglans sur la paille du cachot.

Toujours poussé par sa fureur fanatique, le lieutenant-général de Jeanne de Navarre retourna à Orthez pour exterminer les catholiques qui avaient survécu au premier massacre. Il est dit dans un manuscrit trouvé à Lescar, que « les ecclésiastiques » et les religieux étaient égorgés de sang-froid et précipités des lieux les plus hauts, comme du pont » d'Orthez dans le Gave, d'où, encore aujourd'hui, la » fenêtre qui est sur le pont, s'appelle la *frineste des* » *capelas*, parce qu'on les jetait de là dans la rivière ; ceux qui voulaient se sauver à la nage étaient » canardés par les soldats, qui se jouaient à faire faire » ces sauts, épouvantables à cause de la hauteur du » pont. »

Montgoméri, justement surnommé le bourreau du Béarn, poursuivit ses conquêtes sans trouver aucun obstacle qui pût l'arrêter. Blaise Monlucq qui était à Aire, fit quelques efforts pour s'opposer aux succès des calvinistes ; mais ses vues ne purent s'accorder avec celles du maréchal Damville, et Montgoméri se dirigea vers les murs de Mont-de-Marsan.

Il venait d'apprendre que cette ville que le capitaine Favas défendait au nom de la reine de Navarre, était menacée par les catholiques. En effet, Blaise de Monlucq était déja en marche ; il arriva avant les calvinistes, et dirigea si bien l'attaque, qu'il s'empara des faubourgs, et contraignit Favas à se renfermer dans le

Digitized by Google



AVENUE DE MONT-DE-MARSAN (1).

château. Monlucq se voyant maître de la ville, appela le capitaine Montastruc et lui dit :

— Pointez le canon contre le château.

Il fut promptement obéi, et le capitaine Favas demanda à capituler ; les conditions furent acceptées de part et d'autre ; après les avoir signées, Monlucq dit à voix basse aux gentilshommes qui l'environnaient :

— Mes cousins, le moment est venu de venger nos frères d'Orthez ; vous surtout, Pardiac, n'oubliez pas la mort de votre frère lâchement poignardé dans les prisons de Pau.

Les chefs eurent bientôt soufflé dans le cœur des soldats la fureur de la vengeance ; toutes les maisons furent pillées, les habitans égorgés impitoyablement, et le sac de Mont-de-Marsan dura trois jours. Pardiac se fit surtout remarquer par une férocité qui approchait de la rage : il courait dans toute la ville, entrait dans toutes les maisons, et on le vit égorger des enfans au berceau. Le quatrième jour, Mont-de-Marsan n'était plus qu'un vaste cimetière.

— Partons, dit Monlucq à ses gentilshommes ; demain j'écrirai à Charles IX notre sire, que nous avons vengé les martyrs d'Orthez.

Montgoméri ne tarda pas à apprendre la cruelle victoire des catholiques, et il se livra plus que jamais à son atroce barbarie. Il pilla, incendia les bourgs, les monastères, et son nom inspirait tant de terreur qu'on n'osait plus lui résister. A Orthez, on ouvrit les tombeaux des comtes de Foix et de Béarn, et on rapporte que les soldats huguenots se servirent du crâne de Gaston de Foix, en guise de boule, pour jouer aux quilles. Il serait trop long d'énumérer les massacres, les incendies, les profanations qui signalèrent l'expédition des calvinistes dans le Béarn. Nous sommes peut-être à la veille de voir finir tant de désastres. Montgoméri vient d'apprendre que les catholiques ont remporté une grande victoire ; il confie le gouvernement du Béarn au vicomte de Montamat, et se rend à Condom dans le dessein de recueillir les débris de l'armée protestante échappés à la défaite de Montcontour. Le Béarn est délivré de son bourreau !!

(1) L'origine de Mont-de-Marsan, chef-lieu du département des Landes, remonte au commencement du règne de Charlemagne ; plusieurs chartes écrites en langue romane, font remonter cette origine à l'année 768.

La ville fut bâtie, en 1140, par les soins de Pierre Labanor, prince législateur et philosophe, auteur de plusieurs institutions qu'il consigna dans des chartes.

En 1560, Montgoméri s'empara de Mont-de-Marsan par escalade. Cette ville passa dans la maison de Bourbon, par le mariage de Jeanne d'Albret avec Antoine de Bourbon père de Henri IV.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

MARIAGE DU PRINCE DE BÉARN. — MORT DE JEANNE D'ALBRET.

Montgoméri, maître d'Eause, assiégea Condom qui fut emporté d'assaut et livré au pillage; dans l'Armagnac, comme dans le Béarn, les églises, les couvens, les monastères furent brûlés et les prêtres égorgés. Le général huguenot voulait aller plus loin pour opérer sa jonction avec l'amiral de Coligny. Monlucq et Damville qui étaient dans l'Agenais, lui barrèrent le passage, et il se vit forcé de se replier sur le Bigorre. Pour se venger de cet échec, il s'empara de Tarbes où ses soldats commirent tant d'horreurs, que le tableau en serait dégoûtant. La cathédrale fut profanée, les autels renversés, et les huguenots essayèrent de démolir la voûte qui résista à leurs efforts. Alors ils mirent le feu à l'édifice, et on rapporta que la violence de l'embrâsement fit fondre les cloches. Le pillage de Tarbes fut le dernier exploit du comte de Montgoméri dans le Béarn.

Cependant l'armée royale assiégeait depuis plusieurs mois la ville de Saint-Jean d'Angéli en Saintonge. Catholiques et protestans demandaient la paix à grands cris. Monsieur, frère du roi, effrayé des malheurs causés par les guerres de religion, fit des propositions de paix aux chefs huguenots.

— Allez dire à Monsieur de France que nous ne pouvons accepter ses conditions avant d'avoir obtenu le consentement du prince de Navarre, répondirent les calvinistes.

Le lendemain, ils envoyèrent le maréchal de Cossé à la Rochelle où se trouvait la reine Jeanne; un conseil fut assemblé, et, après une longue délibération, Lacaze, parlant au nom de la noblesse calviniste, dit au maréchal de Cossé :

— Faites savoir à Monsieur de France que la reine Jeanne, sa cousine, lui sait gré de la démarche qu'on vient de faire; qu'elle est au désespoir de ne pouvoir accepter la paix : son conseil en a décidé autrement; le sang de nos frères égorgés crie vengeance!

En effet, la reine Jeanne, irritée des succès de Blaise de Monlucq depuis que Montgoméri n'était plus dans le Béarn, mit encore plus de sévérité dans les lois qu'elle promulgua contre les catholiques : tout ce qui n'était pas calviniste fut livré à la plus injuste persécution. Les Béarnais et les Navarrais ne pouvant supporter le joug tyrannique imposé par le fanatisme de leur reine, cherchèrent un asile en Espagne et en France; Jeanne, effrayée de ces émigrations continuelles, écrivit de la Rochelle des lettres d'abolition générale, qui furent publiées dans tout le Béarn par Arros et Montamat, ses lieutenans.

Les hostilités n'étaient pas éteintes, le fanatisme est toujours implacable, et Charles IX, pour venger la religion catholique, chargea le maréchal Blaise de Monlucq d'une nouvelle expédition dans le Béarn. Les capitouls de Toulouse reçurent ordre de lui délivrer des munitions, et le maréchal, après avoir triomphé des obstacles qui s'opposaient à son départ, se rendit à Nogaro en Gascogne, où son conseil décida qu'on commencerait la campagne par le siége de Rabastens. Le capitaine Mansan fut envoyé dans le Lavedan avec mission de soulever les populations catholiques; Bazillac et le baron d'Antin, que sa sagesse avait fait surnommer *le Nestor de l'armée* catholique, restèrent avec le maréchal.

Les habitans de Rabastens avaient déja abandonné la ville pour se réfugier dans le château : l'armée catholique trouva les portes ouvertes; mais il fallait s'emparer de la forteresse.

— Des canons! des canons! s'écria Monlucq, et nous forcerons les vautours à dénicher.

Aussitôt l'artillerie commença à battre les tours; cinq jours après, le 23 juillet 1570, la brèche était praticable, et Monlucq s'avança à la tête de cinquante gentilshommes pour commencer l'assaut.

— « Mes beaux cousins, s'écria-t-il, ici il n'est » combat que de noblesse, il faut que nous espérions » que la victoire doit venir pour nous autres qui » sommes gentilshommes; allons mes cousins, je » vous montrerai le chemin, et je vous ferai con» naître que jamais bon cheval ne devient rosse. »

L'intrépide maréchal courut aussitôt vers la brèche. A peine arrivé, il reçut un coup de feu qui l'obligea à quitter le combat. — « Mon ami, dit-il au chevalier » de Goas, prenez le commandement, car je me » sens appréhendé du mal de mort, et vous, mes » cousins, vengez-moi, si vous m'aimez. »

Les assiégeans, excités par les belles paroles du maréchal, mirent l'épée à la main : dans une heure le château fut emporté et les habitans qui s'y étaient renfermés furent impitoyablement égorgés. Monlucq, tourmenté par les douleurs que lui causait sa blessure, se retira le lendemain à Marciac.

On était à la veille de voir se renouveler les massacres du comte de Montgoméri; heureusement le traité de paix conclu à Saint-Germain-en-Liége, le commencement du mois d'août, suspendit un instant les horreurs de cette guerre si désastreuse. La reine Jeanne, qui était encore à la Rochelle dont elle fesait son séjour habituel, accepta les conditions de Charles IX, et promit avec serment d'y être fidèle. Elles portaient que les quatre villes de sûreté données aux calvinistes, savoir : Montauban, Cognac, la Rochelle et la Charité, seraient rendues au roi de France dans deux ans. Le prince de Navarre, Condé et vingt des principaux seigneurs huguenots s'y

Digitized by Google

obligèrent par un serment solennel. Charles IX promettait à Jeanne le libre exercice de la réforme dans le duché d'Albret, les comtés d'Armagnac, de Foix et de Bigorre.

Dès que cette paix, si ardemment désirée par les deux partis, eut été signée de part et d'autre, le prince de Navarre profita de ce calme instantané pour faire un voyage en Béarn.

— Va, mon fils, lui dit la reine Jeanne, après l'avoir baisé plusieurs fois au front; nos amis de Navarre verront avec enthousiasme le petit-fils de Henri d'Albret.

Le jeune prince, fidèle aux instructions de sa mère, visita la Navarre et le Béarn; partout il fut accueilli avec des transports d'allégresse; sa grace, sa majesté, sa fougue impétueuse fesaient déja pressentir le grand Henri de France. A son retour à la Rochelle, sa mère lui adressa plusieurs questions sur les divers incidens de son voyage:

— Madame ma mère, répondit le jeune prince, les gentilshommes béarnais m'ont accueilli comme leur fils.

— Mon pauvre Henriot, tu aimeras bien tes sujets de Béarn?

— Madame ma mère, quand je serai roi, je veux et prétends faire le bonheur de mon peuple.

— Qu'as-tu vu dans le Béarn, mon fils....?

— La désolation de la désolation, madame ma mère: des villes ruinées, des villages incendiés et les paysans mourant de faim.

— Espérons que la paix de Saint-Germain-en-Laye nous permettra de réparer tant de dégâts, répondit la reine Jeanne.

Huit jours s'étaient à peine écoulés depuis le retour du prince de Béarn, lorqu'un courrier portant la livrée royale de France entra dans la Rochelle; il était porteur d'une lettre de Charles IX, qui proposait le mariage du prince de Navarre avec Marguerite de Valois. Jeanne répondit au roi de France qu'elle en délibérerait avec les docteurs de la réforme, et, après avoir assisté au synode de la Rochelle, elle se prépara au voyage en Béarn, accompagnée de son fils. Pour ranimer le zèle des réformés, elle assembla à Pau un synode appelé Général, où furent promulguées « *les » ordonnances ecclésiastiques de Jeanne, par la grâce » de Dieu, reine de Navarre, sur le rétablissement du » royaume de J.-C., en son pays souverain de Béarn.* »

Son séjour dans ses états ne fut pas de longue durée: sur une nouvelle invitation de Charles IX, elle se rendit à Blois, et le mariage de son fils avec Marguerite de France fut conclu après quelques difficultés qui s'étaient élevées sur les formes des cérémonies. Jeanne, contente d'avoir triomphé de toutes les répugnances des prélats catholiques, se rendit à Paris, où les noces devaient être célébrées.

L'héroïne de la réforme touchait à son dernier jour: à peine arrivée à Paris, elle fut atteinte d'une maladie que les médecins déclarèrent mortelle. Plusieurs historiens rapportent qu'elle entendit la fatale sentence avec une religion toute chrétienne; se sentant affaiblie, et persuadée qu'il ne lui restait pas un jour de vie, elle déclara qu'elle voulait faire son testament. Un notaire du parlement de Paris fut appelé, et Jeanne lui dicta ses volontés dernières.

— Moi Jeanne, par la grâce de Dieu, reine de Navarre, je recommande mon ame à Dieu, et le supplie de me pardonner mes péchés.

« J'ordonne et requiers que mon corps soit inhumé, » sans pompe ni cérémonie, au lieu où le roi mon » époux est enseveli. »

» Faites approcher mon fils, ajouta-t-elle.

Le jeune prince s'agenouilla devant le lit de sa mère.

— « Mon cher Henriot, dit Jeanne d'une voix » étouffée par les sanglots, je suis au moment de » trépasser, écoute mes dernières paroles: Cultive la » piété, et reste fidèle à la religion; je te prie de » faire exécuter les ordonnances publiées dans la » Basse-Navarre et en Béarn; veille comme un bon » frère sur ta sœur Catherine; aime Henri de Bour» bon, ton cousin, et le prince de Conti. »

Tous les assistans fondaient en larmes; Jeanne seule semblait s'endormir dans la paix du Seigneur.

— Mes cousins, ajouta-t-elle d'une voix presque éclatante, j'institue Henri de Béarn, mon fils, mon unique héritier; je conjure le roi, la reine, les deux d'Anjou et d'Alançon de le prendre sous leur protection; je nomme mes exécuteurs testamentaires le cardinal de Bourbon et l'amiral de Coligny.

— Retournez en Béarn, répétait-elle à son fils; on ne tâche qu'à vous séparer de Dieu et de moi.

Quelques instans après, elle rendit le dernier soupir, le 9 Juin 1572 (1).

(1) Les historiens catholiques et huguenots varient beaucoup sur les circonstances de la mort de la reine de Navarre. On crut d'abord qu'elle avait été empoisonnée; mais ces bruits populaires furent bientôt dissipés. D'Aubigné affirme que Jeanne fut empoisonnée; il en est de même d'Olagharai et de plusieurs, qui n'en donnent d'autres preuves que leur prévention contre les catholiques. De Thou dit qu'on publia un procès-verbal des médecins qui avaient assisté à l'ouverture de son corps; ils assurent qu'on lui trouva un abcès au côté gauche, qu'on jugea avoir été la cause de sa mort. Certains chroniqueurs ont avancé, que la mort de la reine Jeanne fut l'effet d'un transport de colère qui la prit lorsqu'on tapissa, malgré elle, le devant de son hôtel, pour la procession du Saint-Sacrement. Jeanne rendit le dernier soupir chez Gaillart, évêque de Chartres, qui professait le calvinisme.

(Histoire des troubles survenus dans le Béarn, par l'abbé Poeydavant, curé de Saint-Martin de Salies.)

On fit pour le tombeau de la reine Jeanne, à Vendôme, l'inscription suivante:

JEHANNE D'ALBRET, ROYNE DE NAVARRE,
née en 1528, décédée le 9 juin 1572.

De son sexe elle eut les vertus
Et les qualités d'un grand homme;
Que peut-on en dire de plus?
Ne jugeons point sa querelle avec Rome,
Ni les erreurs de son parti;
Mais respectons la demeure dernière
De celle en qui la France entière
Voit la mère du grand Henri.

Digitized by Google

Un historien calviniste rapporte qu'avant d'expirer elle dit aux gentilshommes qui pleuraient autour de son lit :

— Ne pleurez pas, mes beaux cousins; le temps de verser des larmes n'est pas encore venu..... Encore quelque temps, et la France sera inondée de sang.... Catherine de Florence trame un abominable complot... Dieu soit loué, puisqu'il a daigné rappeler à lui sa servante, avant le jour de la désolation !....

La reine Jeanne avait-elle deviné la Saint-Barthélemy ?....

J. M. Cayla.

ARCHITECTURE MÉRIDIONALE.

GRAND THÉATRE DE LYON.

La civilisation a toujours précédé le luxe, la pompe des fêtes publiques, les magnifiques décorations des représentations théâtrales. Les peuples, en modifiant leurs institutions primitives, ont pris insensiblement en dégoût les mœurs simples de leurs aïeux; de nouveaux besoins se sont fait sentir; le génie de l'homme, pour subvenir à ces exigences, s'est mis en travail, et ses investigations ont eu pour résultat des plaisirs plus ou moins raffinés.

Aussitôt que la ville d'Athènes eut déchiré les langes de son enfance industrielle et politique, ses chefs, ses citoyens encouragèrent et multiplièrent les chefs-d'œuvre de l'art; la capitale de l'Afrique fut ornée de temples, de palais, et peuplée d'une multitude innombrable de statues qui sortaient chaque jour des ateliers de ses habiles sculpteurs.

La science, la poésie suivirent la marche progressive de l'art; Thespis promena dans les bourgs ses comédiens *barbouillés de lie;* Eschyle, Sophocle, Euripide, vinrent ensuite et composèrent leurs immortelles tragédies. Le peuple d'Athènes, doué d'un goût exquis, impressionnable à l'excès, s'habitua peu à peu aux fêtes dramatiques, et un prix annuel fut décerné au poète, auteur de la meilleure tragédie.

Dans les réjouissances publiques, le peuple se précipitait en foule vers le théâtre aux innombrables sièges, pour assister à la représentation des pièces couronnées. Les chefs de la république, pour favoriser le goût frivole et faire diversion au caractère inconstant des Athéniens, n'épargnèrent aucune dépense; ils construisirent à grands frais ces immenses théâtres dont nous admirons encore les ruines, où les habitans de plus grandes villes trouvaient tous une place.

Plus tard, les Romains qui avaient pris pour guides les sages législateurs de la Grèce, élevèrent aussi de magnifiques amphithéâtres, des cirques, dans la capitale du monde. Ce qui n'était d'abord qu'un objet de luxe, un plaisir passager, devint bientôt un besoin pour les citoyens énervés par le faste asiatique. Les consuls, pour mériter les bonnes graces du peuple, lui donnèrent des fêtes théâtrales, le spectacle des combats de bêtes féroces: ces réjouissances dégoûtèrent enfin les patriciens et la populace de Rome; alors les empereurs invitèrent quatre mille citoyens à assister à des combats de gladiateurs. La vue du sang humain pouvait seule impressionner le peuple abruti.

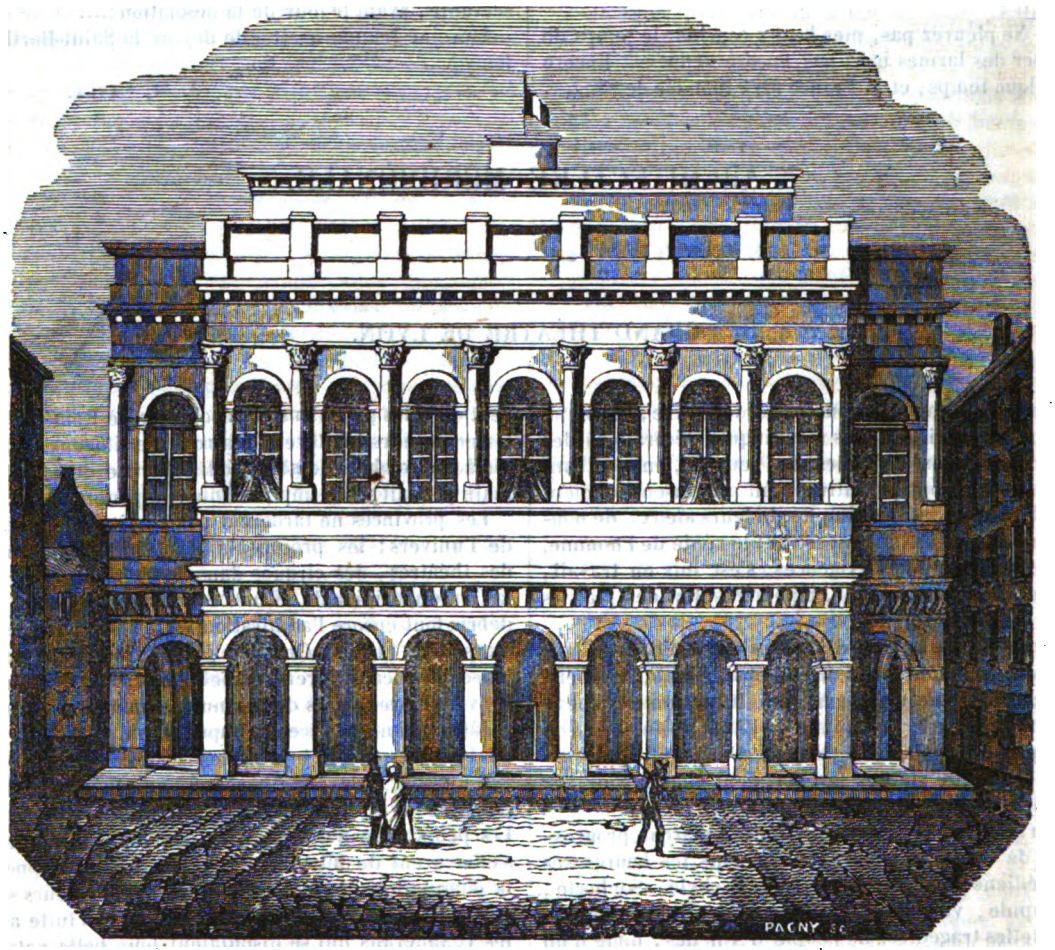
Les provinces ne tardèrent pas à imiter la capitale de l'univers; les proconsuls firent aussi construire des théâtres, des cirques dans les grandes cités de la Gaule méridionale. Nîmes eut ses arènes, dont les débris font encore l'admiration de tous les étrangers; Marseille, Fréjus, Orange, Lyon, Narbonne, Toulouse, Bordeaux furent embellis de cirques, et Saintes vit s'élever, près de ses murs, l'immense amphithéâtre, dont les arceaux imposans ont résisté au fer des barbares et aux injures des siècles.

L'Europe, redevenue barbare, ne songea plus aux fêtes que lui avait prodiguées la magnificence romaine. Les peuples du nord, maîtres des deux Aquitaines, s'efforcèrent de détruire tout ce qui pouvait rappeler la domination du *Peuple-Roi*. Pendant plusieurs siècles, ses malheureux habitans, toujours en lutte avec les conquérans qui se disputaient leur belle patrie, subirent la funeste influence de l'ignorance qui couvrait les peuples d'Occident de ses épaisses ténèbres.

Mais le génie des peuples du midi élaborait péniblement la régénération artistique qui devait s'accomplir plus tard; les troubadours sortis de la Provence, parcoururent la France en répétant leurs chansons à nos bons aïeux. Le goût des représentations théâtrales se fit sentir presque en même temps; *les frères de la passion* élevèrent leurs tréteaux dans Paris; ils jouèrent les *mystères*, pieuses farces qui furent pourtant le berceau de la scène française. On ne construisit pas de théâtres. *Les frères de la passion* allaient de ville en ville, représentant la mort du Christ, l'ascension de la vierge Marie, la décolation de monseigneur saint Jean-Baptiste, l'adoration des Mages, le massacre des saints Innocens.

L'art dramatique fit peu de progrès avant l'avénement de Louis XIII au trône de France. Alors le génie tout-puissant du cardinal de Richelieu établit l'Académie française, combla de ses faveurs les poètes tragiques, et fit représenter à grands frais leurs pièces dans son hôtel. Quelques années après, le théâtre

Digitized by Google



GRAND THÉATRE DE LYON.

de l'hôtel de Bourgogne devint une scène réservée aux grands talens, jusqu'à ce que le Théâtre-Français s'ouvrit pour donner l'hospitalité aux chefs-d'œuvre modernes.

A l'exemple de Paris, les grandes villes de la province voulurent aussi avoir leurs théâtres. Les salles de spectacle n'eurent pas primitivement la magnificence que nous admirons aujourd'hui. Le grand théâtre de Bordeaux, construit dans les dernières années du dix-huitième siècle, fut le premier monument théâtral élevé dans la France méridionale.

Lyon, la seconde ville du royaume, avait aussi son théâtre; mais cet édifice ne pouvait suffire aux désirs d'une nombreuse population.

Le voyageur Millin qui parcourut, en 1807, le midi de la France, dit de l'ancien théâtre de Lyon:

« La salle de spectacle de Lyon est d'une assez belle » ordonnance; elle a été bâtie en 1756 sur les dessins » de M. Soufflot; c'est un bâtiment isolé, entouré d'une » galerie couverte et bordée de boutiques. La façade » était décorée de sculptures qui représentaient les » attributs de l'art dramatique: elles ont été détruites. » L'intérieur est tellement enfumé, qu'on n'y distingue » plus aucun ornement. »

Si la courte description de Louis Millin est fidèle, l'ancienne salle de spectacle de Lyon n'était rien moins que digne de la magnificence d'une si grande ville. Aussi les administrateurs du département du Rhône ont senti la nécessité de construire une nouvelle salle, et aujourd'hui, Lyon n'a rien à envier en ce point à aucune ville de province.

Le grand théâtre de Lyon est d'une construction tout-à-fait nouvelle: sa façade et son péristyle n'ont pas la majesté du théâtre de Bordeaux; néanmoins l'archi-

Digitized by Google

tecture est d'une noble simplicité qui, au premier aspect, attire l'admiration. La grandeur de sa masse, quoique un peu lourde, ne laisse pas d'être imposante; ses diverses parties, distribuées avec une habileté étonnante, et les moindres détails se font remarquer par des beautés qu'on ne retrouve que dans l'ensemble des grands édifices.

Le grand théâtre de Lyon est situé en face de l'hôtel-de-ville, magnifique édifice et un des plus beaux de ce genre qui existent en Europe. Son plan est un carré long orné d'une longue rangée de fenêtres. La façade est à-la-fois élégante et d'une architecture presque grandiose qui ne pèche que par une trop grande régularité..

L'intérieur répond à la magnificence grandiose de la partie extérieure; il est peu de théâtres en France décorés aussi richement que celui de Lyon.

La salle, vaste et bien distribuée, est éclairée par un lustre de quinze pieds de diamètre et de cinquante-quatre mètres de hauteur, qui répand dans toutes les parties une éclatante lumière.

On a prodigué les plus riches ornemens pour la décoration; le plafond est couvert de peintures allégoriques, et de magnifiques dorures embellissent toutes les loges. On n'a rien épargné: le rideau est d'une magnificence extraordinaire, et on dirait, à le voir, une immense tenture de velours bleu.

Une salle si belle, si magnifiquement décorée, ne peut être consacrée qu'aux grandes représentations; aussi est-elle spécialement consacrée aux chefs-d'œuvre lyriques de l'école moderne qui trouvent encore dans le chanteur Siran un puissant interprète. On joue aussi sur le grand théâtre de Lyon la tragédie, le drame et la haute-comédie; les mélodrames, les vaudevilles, sont réservés au théâtre du Gymnase.

Le grand théâtre de Lyon est, après celui de Bordeaux, le plus beau du midi de la France, et même de toutes les villes de province. L'édifice n'est pas monumental, mais l'ensemble de sa construction offre des détails qu'on ne peut s'empêcher d'admirer.

Charles Compan.

BATAILLE DE TOULOUSE.

Le maréchal Soult, duc de Dalmatie, à la tête de l'armée d'Espagne, réduite par de nombreux démembremens à un très petit nombre de braves, disputa pied à pied le terrain de la Péninsule à l'heureux Wellington, qui avait pour lui, outre une excellente armée anglaise, la disposition de toutes les forces de l'Espagne et du Portugal, et, mieux que cela, l'énergie haineuse et vindicative de la population de ces deux royaumes contre les Français. Obligés de rentrer en France, ce général manœuvra savamment sur les bords de la Nève et de l'Adour; mais, perdant l'espoir d'être secouru, et sentant bien qu'il lui était impossible d'obtenir des avantages sur un ennemi deux fois plus nombreux et qui pouvait se renforcer à volonté de toutes les forces des trois monarchies qui étaient à sa disposition, il prit le parti de se replier vers Toulouse, par la route de Saint-Gaudens qui lui parut la plus sûre. Cette retraite n'était pas chose aisée devant un ennemi vigilant, actif et habile; il fallait lui dérober ses mouvemens, tromper son expérience, lui faire prendre le change sur ses projets: c'est ce que le maréchal exécuta avec un rare bonheur. A la suite des affaires qui eurent lieu le 27 février, entre Boëzet et Orthez, n'ayant pas été heureux par des causes indépendantes de sa volonté, il se fixa définitivement à son projet de retraite, et l'exécuta.

Ce fut le 24 de mars que l'armée du duc de Dalmatie parut devant Toulouse; quoiqu'elle y fût attendue, puisque depuis quelques jours des ingénieurs étaient occupés à former une ligne de fortifications devant la porte de Saint-Cyprien, cette vue y jeta la consternation. On prévit, dès lors, que cette ville allait être le théâtre où les armées anglaise et française devaient lutter avec toute leurs forces, et on s'attendit à toutes les calamités d'un siége.

Le maréchal entra dans la ville, et son armée s'établit aux environs, sur la rive gauche, entre Saint-Martin-du-Touch et Portet; il vida tous les magasins d'habillement, de chaussure, pour en distribuer le contenu au soldats qui manquaient de tout. Tout cela se fesait avec une apparence de mauvaise humeur et de méfiance de la part des troupes. Les soldats, irrités de voir l'effet que produisait leur présence dans le pays, le peu d'empressement qu'on leur témoignait, et s'apercevant du désir que montraient les populations de voir arriver l'armée anglaise, mettaient de la dureté dans leurs rapports avec les habitans; quelques-uns même traitaient leurs hôtes comme s'ils eussent traité des ennemis. Il y eut de nombreuses plaintes portées contre eux à la municipalité (1).

D'après les calculs des militaires (2) eux-mêmes, l'armée, en arrivant à Toulouse, devait être forte de 30,000 (3) hommes; elle s'augmenta dans cette ville

(1) Voir aux archives, où ces plaintes sont consignées.

(2) Voyez *Récit de Lapène*, page 16.

(3) Le chef d'escadron Lapène n'est pas toujours d'accord avec lui-même sur le nombre de baïonnettes dont se composait l'armée française: il dit dans plusieurs occasions qu'elle était moitié moins nombreuse que l'armée anglaise qu'il portait à 60,000 hommes; l'armée française était donc de 30,000 hommes. Il la réduit plus tard et sans cause, sans qu'elle eût éprouvé de pertes, à 25,000 hommes; et, à la page 112, il ne lui donne que 21,000 hom-

Digitized by Google

d'un corps de 6,000 de troupes aguerries et mêlées, qui avaient appartenu à différens corps, et de quelques milliers de conscrits de la levée devancée de 1815; ainsi on pouvait compter 36,000 hommes de bonnes troupes.

Deux lignes de fortifications avaient été formées devant le faubourg Saint-Cyprien ; la première, touchant aux murs de la ville, était appuyée, d'un côté, au bastion construit à la barrière de Muret, et de l'autre, vis-à-vis de la grande chaussée du Basacle. Dans cette longueur, on avait construit un second bastion devant l'ancien dépôt de mendicité, presque à la sortie de la rue Reclusane, sur le boulevart. La deuxième enceinte entourait la place de la Patte-d'Oie, et s'appuyait des deux côtés sur la rivière. Cette dernière enceinte, difficile à défendre, n'avait pas moins de 1,200 toises de développement.

Le 27, l'ennemi parut sur les rives du Touch, emporta le pont construit sur cette rivière, et s'avança vers Toulouse. Wellington, ne jugeant pas devoir attaquer par la tête du pont, conçut l'idée de passer l'Ariége à Auterive, afin d'arriver à Toulouse par la route du Bas-Languedoc. Il se mit en mesure d'exécuter son dessein et franchit en effet l'Ariége, afin d'assiéger la ville par la rive droite, en conservant quelque forte position sur la rive gauche. De cette manière il coupait au maréchal sa retraite sur le Bas-Languedoc, et paralysait les mouvemens qu'avait pu faire l'armée du maréchal Suchet pour se joindre à son collègue. Mais s'étant jeté imprudemment dans les traverses boueuses de Lauragais, son artillerie fut tellement embourbée, qu'il fut obligé de revenir sur ses pas, de repasser l'Ariége et de chercher au-dessous de Toulouse un point favorable pour passer la rivière et doubler la ville au nord.

Le général Darmagnac, porté sur les hauteurs de Pech-David, signala le retour de l'armée anglaise et sa marche sur le chemin de Grenade ; elle gagnait en effet le point de Seilh, qui parut au général anglais le plus favorable pour y jeter un ponton. Cette opération fut en effet l'affaire de quelques heures, et elle se fit très heureusement, malgré une pluie battante qui ne cessa de tomber tant qu'elle dura; en sorte que, le 5 avril, 10,000 hommes, qui étaient l'élite de l'armée anglaise commandés par le général Beresford, et quelques corps de cavalerie se trouvaient établis sur la rive droite de la Garonne. Le reste de l'armée anglo-espagnole allait suivre, lorsqu'une crue survenue spontanément entraîna les pontons et isola ce corps du reste de l'armée.

Des bateaux, lancés à dessein de Toulouse et abandonnés au courant de l'eau, venant frapper les pontons de toute la force de leur impulsion, contribuèrent à rendre la destruction du pont plus prompte. Cet événement jeta la consternation dans l'armée anglaise, qui se trouva séparée pendant 48 heures de cette belle avant-garde, dont la position était d'autant plus critique, qu'elle n'avait avec elle ni artillerie ni munitions. C'étaient 11,000 hommes livrés presque sans défense à l'armée française ; quatre ou six heures auraient suffi pour opérer sa destruction. Le duc de Dalmatie, ignorant ou feignant d'ignorer cet événement auquel il avait pourtant participé en fesant lancer, pendant la crue, des bateaux contre le ponton, resta impassible dans ses lignes ; il laissa l'orage se calmer, le temps se mettre au beau, les eaux s'abaisser ; il laissa en un mot aux anglais consternés et qui parlaient de se retirer, le loisir de reconstruire leur ponton, et le 5 avril toute l'armée anglaise se trouva sur la rive droite, devant la position du petit Gragnague. Ce fut la première faute que commit le maréchal; elle fut énorme, et aucun panégyriste, pour si déhonté qu'il soit, ne saurait l'en excuser.

Ce passage rendit à peu près inutiles tous les travaux de la tête du pont; il fallut songer à une nouvelle combinaison de défense. Le maréchal qui avait observé toutes les positions, eut bientôt pris son parti. Ce fut sur les hauteurs situées entre le canal du Midi et la rivière de Lers, qui dominent Toulouse au nord, qu'il résolut d'attendre l'ennemi : ces positions sont heureuses, car elles dominent le bassin de la Garonne et la plaine de Lers; le canal servait de seconde défense à la ville. Alors commencèrent une suite de travaux pour les rendre formidables. du 8 au 10, l'armée éleva des redoutes sur les hauteurs dans une étendue de 1,000 toises ou environ; la première dominait le chemin d'Alby, vis-à-vis le mamelon de Lapujade; ce fut la grande redoute. Une petite redoute triangulaire, qui avoisinait la grande, avait tout son feu dirigé vers Toulouse, pour empêcher, sans doute, que la grande ne fût tournée entre le pont de Matabiau et celui de Guillemery; venaient ensuite les redoutes des Augustins et du Calvinet, qui pouvaient foudroyer la plaine de Lers ; une petite redoute entre celle des Augustins et celle de la Cypière, et enfin cette dernière à l'extrémité, sur le point culminant, à la droite des hauteurs, sur le chemin de Caraman.

Le pont de Matabiau, position très importante qui défendait l'avenue d'Alby, reçut une artillerie redoutable, et le pont Jumeau, ou double pont sur le canal, près l'embouchure, fut aussi fortifié ; on crénela les murs des cours et du jardin des Minimes ; les lignes de la tête du pont de Saint-Cyprien ne furent pas abandonnées, le général Marancin fut chargé de leur conservation. C'est dans ce bel état de défense que le duc de Dalmatie attendit les Anglais. Leur armée avait débarqué le 8, comme nous l'avons dit, vis-à-vis Lespinasse; elle se reposa deux jours dans cette position, et marcha le 8 sur Toulouse par la route de Paris, en

mes ; il en est de même de l'armée anglaise, mais en sens inverse. Dans tout le cours de sa narration, il ne la porte qu'à 60,000 hommes ; et dans le moment de l'attaque, le 10, elle se trouva être, d'après lui, de 76,000 hommes. Si les différences n'étaient que de 1,000 ou 2,000 hommes, elles ne seraient pas remarquées ; mais de 5,000 hommes à 9,000, de 16,000, elles ont de quoi étonner (*vide* les pages 21, 25, 31, 32 et 112 de sa narration).

Digitized by Google

prenant la direction de Croix-Daurade (1). Quelques engagemens d'avant-postes eurent lieu dans la matinée du 8; mais à deux heures du même jour, les vedettes françaises s'étant laissées surprendre, le général Soult, frère du maréchal, qui était posté à Croix-Daurade avec sa brigade, n'eut que le temps de se sauver vers Toulouse à toute bride, laissant le village au pouvoir des Anglais qui y établirent leur quartier-général; les Français perdirent 200 hommes de cette surprise.

Le 9, le général français fit quelques nouvelles dispositions que nécessitaient les événemens de la veille, et Wellington employa, en apparence, cette journée à faire remonter ses pontons, qu'il plaça à Blagnac, mais, en réalité, à bien observer les dispositions du maréchal, à faire toutes les dispositions pour l'attaque qu'il ordonna pour le lendemain. En effet, le 10, jour de Pâques, vers les sept heures du matin, les Anglais commencèrent l'action sur trois points; leur première attaque fut dirigée contre les lignes de Saint-Cyprien, dont la plus étendue fut emportée avec 25,000 hommes commandés par les généraux Steward, Muray et Morillo; mais ils ne poussèrent pas plus loin leurs avantages sur ce point. Dans le même temps, le général Picton, avec 16,000 hommes, dirigea une seconde attaque contre les points fortifiés de l'Embouchure, et le général espagnol Frayre (Don Manuel) essaya d'emporter les retranchemens du pont de Matabiau, qui étaient formidables. Picton n'obtint aucun succès; l'avantage fut vaillamment disputé par les deux partis, et l'action n'offrit aucun résultat important. Frayre fut écrasé et perdit 2,000 hommes dans l'attaque des retranchemens de Matabiau; mais ces trois attaques ne furent faites que pour engager le maréchal à renforcer ces points aux dépens des redoutes sur lesquelles les Anglais en méditaient une plus sérieuse avec l'élite de leur armée.

Wellington s'était aperçu sans doute que la redoute de l'extrême droite, la Cypière, était faible, et qu'elle serait faiblement défendue, vu le peu de troupes qu'il y avait observé, et ce fut sur ce point qu'il dirigea habilement sa principale attaque. En effet, le maréchal n'y avait placé qu'un seul bataillon, commandé par le général Dauture, et l'avait laissée dépourvue d'artillerie. Cette faute n'échappa pas au général anglais, qui, des hauteurs de Saint-Jean-de-Kyrie, avait devant ses yeux tout le développement de la ligne de défense, et pouvait avec sa lunette observer tout ce qui se passait. Il confia l'attaque de ce point à l'élite de l'armée Anglaise formant une colonne de 20,000 hommes, anglais et Ecossais, que les généraux Cob et Clinton commandaient sous les ordres du maréchal Béresfort. Partie de Croix-Daurade à sept heures du matin, cette colonne trouva des difficultés inouies dans sa marche; les eaux de la rivière débordée ayant fait de toutes ses rives un marais impraticable dans lequel elle se trouva engagée, exposée à tout le feu des redoutes des Augustins et du Calvinet, elle n'arriva qu'avec beaucoup de peine à sa destination; sans ces difficultés la bataille eût été perdue trois heures plus tôt.

Le duc de Dalmatie s'apercevant de cette marche qu'il n'avait pas prévue, donna de suite ordre à la division Taupin, qui était dans les redoutes de l'ouest, de se rendre à l'extrémité opposée; mais cette division qui eut 1,000 toises à parcourir par un chemin très inégal, ne put arriver à la Cypière que demi-heure avant l'apparition des Anglais au-dessous de cette redoute, et n'avait pu y conduire de l'artillerie, ce qui réduisait la défense à la seule baïonnette. 8,000 Anglais se détachèrent de la colonne et commencèrent à gravir la hauteur. 8,000 hommes ne sont jamais une force méprisable, quelle que soit celle dont on puisse disposer pour les attaquer; et c'est porter bien haut le chiffre de la division Taupin, que de le supposer de 10,000 hommes. Le Maréchal, voyant cette colonne détachée gravir la hauteur, pensa qu'il serait facile de s'en rendre maître, et se livrant à son enthousiasme, il s'adressa au général Taupin pour le lui faire partager : Les voilà, lui cria-t-il, je vous les livre. Ils sont à nous! ils sont à nous! répétaient les soldats; et la division, infanterie et cavalerie, fondait sur la colonne; Taupin s'avança lui-même avec la brigade Rey, mais la redoute, dépourvue d'artillerie, laissa tout faire à la baïonnette.

Les Anglais, rassurés par son silence (1), tinrent ferme, opposèrent une résistance que le maréchal n'avait pas prévue, et devinrent eux-mêmes attaquans; leur feu bien nourri écrasa nos bataillons, qui, étonnés, se débandèrent bientôt. Taupin voulut les rallier, il fut blessé à mort. La brigade Rey se démoralisa; elle regagna la redoute, les Anglais la suivirent; la redoute

(1) Le chef d'escadron Lapene confond ici le village de Croix-Daurade, avec celui de Saint-Jean de Kyrie-Eleyson, plus éloigné de Toulouse, du côté d'Alby, de 12 ou 1,400 toises; Croix-Daurade, en outre, est dans un enfoncement, et Saint-Jean de Kyrie-Eleyson sur une hauteur, ce qui est bien différent en stratégie. Il commet une autre erreur bien plus grave, en fesant couler la rivière de Lhers en deçà de Croix-Daurade, du côté de Toulouse, tandis que le Lhers coule au-delà, du côté d'Alby; cette dernière erreur rend sa narration de la surprise du 8 avril inexplicable; sa carte porte la même erreur

(1) On a de la peine à concevoir comment, ayant affaire à un adversaire aussi habile, aussi bon observateur et aussi bien pourvu d'excellentes lunettes que Wellington, le maréchal Soult ait négligé d'armer la redoute de la Cypière qui était le point culminant des positions, et de la garnir d'un nombre suffisant de bonnes troupes. N'y eût-il posté que les conscrits qui étaient à Toulouse, pour la forme seulement, ils eussent garni le point, et c'était assez pour qu'on ne fût pas tenté de l'attaquer. On conçoit plus difficilement encore comment il put se flatter, avec la division Taupin qui n'était pas de plus de 8 à 9,000 hommes, dépourvus d'artillerie, de se rendre maître d'un corps de 8,000 anglais, bien armés, et qui étaient soutenus par 14,000 hommes qui les suivaient de bien près; il y a là faute sur faute.

Digitized by Google

n'opposant aucune résistance, ils s'y établirent. Le désordre fut alors à son comble, la division se sépara dans toutes les directions; le général en chef en rallia quelques parties, qu'il posta vers la maison Cambon et le pont des Demoiselles; mais il vit avec désespoir la bataille perdue et perdue par sa faute; car ce fut lui qui calcula mal, quoiqu'on ait cherché à attribuer la faute à Taupin (mort et qui ne pouvait se défendre), en prétendant qu'il attaqua en face et non sur les flancs, rendant par là le feu de la redoute inutile. La redoute n'ayant pas d'artillerie, l'accusation devient ridicule; d'ailleurs le maréchal était présent, ce fut lui qui dirigea le mouvement, qui cria haro sur la colonne anglaise, presque aussi forte que la division. Il commit donc deux fautes capitales: celle de n'avoir pas armé la redoute, et de n'avoir pas prévu que, désarmée et faible comme il l'avait laissée, elle pourrait être attaquée avec avantage; et, la seconde, d'avoir mal jugé de la forte section de la colonne anglaise, et d'avoir pensé qu'on pût la prendre d'un coup de filet avec des forces qui n'étaient guère supérieures et sans artillerie. Nous avons signalé celle qu'il commit lors de la destruction du ponton anglais. La bataille de Toulouse fut donc perdue absolument par sa faute; aucun des généraux ne lui manqua; mais il pécha par négligence en laissant échapper Beresfort qui s'était livré à lui; il manqua de prévoyance en ne mettant pas toute la ligne des hauteurs dans un respectable état de défense; et de jugement, en appréciant mal les forces d'une colonne peu inférieure en nombre à la division à laquelle il ordonna une attaque imprudente et mal combinée. Ce fut vers les deux heures qu'eut lieu ce déplorable événement; à quatre, toute la ligne des redoutes était au pouvoir des Anglais. Le combat se soutenait encore sur tous les points avec avantage, et partout ailleurs il avait été glorieux. Les Espagnols avaient perdu quatre ou cinq mille hommes à l'attaque de la grande redoute, outre les 2,000 qu'ils avaient perdus le matin à l'attaque du pont Matabiau.

Voyant que les Anglais étaient maîtres de toutes les hauteurs, le maréchal donna l'ordre de la retraite; l'armée française se plaça entre les remparts de la ville et le canal, et le surlendemain elle effectua sa retraite sur le Bas-Languedoc. Les Anglais essayèrent de l'inquiéter dans sa marche, mais trouvant tous les ponts du canal rompus, ils renoncèrent à cette poursuite. Mais, pendant que ces terribles événemens avaient lieu sous les murs de la ville, une terreur générale régnait dans l'intérieur: partie des habitans s'était renfermée dans leur intérieur; une autre partie garnissait les remparts; d'autres, établis sur les clochers et les tours des habitations particulières, pouvaient voir devant eux le mouvement des armées et les chances variées du combat. Il est pénible de le dire, mais l'histoire doit être vraie: lorsque la Cypière fut emportée et que le sort de la bataille fut décidé, un mouvement de joie éclata parmi la plus grande partie de la population. Il fut remarqué peut-être par l'armée française, mais, à coup sûr, par les blessés que l'on transportait à tout moment dans la ville; ce dut être pour eux un déchirement de cœur bien cruel. On n'est étonné que d'une chose: c'est que dans cette nombreuse population, il ne se soit pas trouvé des têtes assez vives et des cœurs assez élevés pour punir sur-le-champ ces indignes démonstrations.

Heureusement la religion vint opposer ses ineffables bienfaits à ces sentimens dénaturés, et par elle les blessés trouvèrent, à Toulouse, tous les secours que l'on peut attendre de la charité et de la piété la plus vive et la plus désintéressée. Jamais on n'y vit tant d'activité pour le plaisir qu'on y en montra pour soulager les soldats blessés: tout ce que contenaient les maisons en meubles utiles, en alimens, en rafraîchissemens, leur fut prodigué. Les femmes les plus délicates et les petits maîtres, en apparence les plus égoïstes, semblaient avoir oublié leurs goûts les plus recherchés pour se dévouer au soin des blessés. Le sang qui coulait des blessures, le désordre dans lequel le combat avait mis ses victimes ne les rebutaient pas; ils essuyaient leur sang, bandaient eux-mêmes leurs blessures; c'était réellement un spectacle admirable à voir. Ceux Même qui avaient osé faire des vœux pour les Anglais et se réjouir de leur victoire, se dévouèrent par devoir, par honneur et par religion, au triste soin de soigner les soldats. Tout l'honneur d'une telle conduite appartient exclusivement à la religion; car pour de l'humanité, pour de la piété, comment supposer de tels sentimens à des gens qui témoignaient de la joie dans un moment où la patrie était en deuil de sa gloire, et d'un si grand nombre de ses enfans que le fer de l'ennemi venait de moissonner!....

On évalue fort différemment les pertes des deux armées. Le calcul qui nous a paru le plus vrai les porte à 8,000 du côté des alliés, dont 6 ou 7,000 au moins appartenant à l'armée espagnole, lesquels s'étaient acharnés contre la grande redoute et les ouvrages du pont de Matabiau, et 3,500 du côté des Français, dont la plus grande partie périt à la Cypière.

Les généraux qui prirent part à cette glorieuse, mais malheureuse journée, furent en très grand nombre: les lieutenans-généraux Clausel, Reilhe, Drouet d'Erlon, Darmagnac, Taupin, Maranzin, Harispe, Soult, furent les principaux.

L'entrée de Wellington dans Toulouse fut aussi un spectacle pour tous ceux à qui il restait dans l'ame quelque sentiment d'amour pour la patrie ou de respect pour les convenances. On reçut ce général comme un libérateur, les femmes même vinrent lui offrir des hommages: elles entouraient son cheval; on le pressait; on en vit qui appliquaient leurs lèvres sur le pantalon de cette seigneurie ennemie. Les émigrés se figuraient déjà qu'ils allaient recouvrer tous les avantages de leur ancienne position, rentrer en possession de toutes leurs propriétés, et que, sous le régime des Bourbons, la France leur serait livrée comme une proie; qu'ils y occuperaient tous les emplois, et que, jusqu'à la moindre trace de la révolution, tout ce qui appartenait à ce régime allait être effacé.

Digitized by Google

Mais l'occupation de la France par les alliés fut loin de réaliser de telles espérances, et la haine publique, injuste souvent à l'égard de la plupart d'entre eux, fut presque le seul avantage que les ennemis les plus prononcés des institutions libérales retirèrent d'une invasion qu'ils avaient appelée de tous leurs vœux.

J.-B.-A. D'ALDÉGUIER.

HISTOIRE DES CATHÉDRALES DU MIDI DE LA FRANCE.

CATHÉDRALE DE CLERMONT-FERRAND.

La ville de Clermont-Ferrand, ancienne capitale de la Basse-Auvergne, est admirablement située sur une éminence qui domine une vaste plaine, magnifique vallée, arrosée par les eaux de l'Allier : cette fertile, cette riante vallée est connue sous le nom de *Limagne*, et s'étend du nord à l'est, présentant à l'œil étonné le plus magnifique panorama dont on puisse jouir. D'un côté, la nue se perd au milieu d'une multitude de hameaux et de bourgades qu'on entrevoit à peine sous des arceaux de verdure; de l'autre, les montagnes de l'Auvergne se déploient en un demi-cercle dont la ville occupe à peu près le centre. Le Puy-de-Dôme, haut de 1,468 mètres, élève sa cime royale au-dessus des autres monts et des collines qui forment divers étages, dont les uns sont frappés d'une stérilité éternelle, et les autres, couverts de vignes, parsemés de belles forêts.

Au sud de la ville, le mont *Gravenoire* montre sa cime encore couverte des cendres vomies par des volcans éteints depuis plusieurs siècles; à côté, on remarque le vaste plateau de *Gergovia*, qui porte le nom de la cité gauloise, où l'immortel Vercingétorix arrêta les soldats de César. A l'extrémité septentrionale de la chaîne, s'élèvent les monts de *Chanturgues* et de *Var*, parsemés de quelques vignobles; et pour augmenter la sombre majesté du tableau, le Puy-de-Dôme s'offre incessamment à la vue, avec son vaste manteau de neige qu'il ne dépouille que dans les derniers jours du printemps.

Le site de la capitale du département du Puy-de-Dôme est à la fois si varié et si pittoresque, qu'aucune autre ville de France ne lui est supérieure en ce point, et ne peut même lui être comparée. Mais Clermont-Ferrand ne possède encore que les élémens nécessaires à l'embellissement d'une grande cité. Les rues sont généralement tortueuses, ses places irrégulières, ses divers quartiers sans aucune symétrie; presque toutes ses maisons vieilles et enfumées, construites en laves extraites des mines volcaniques, ont un aspect sinistre et presque lugubre. Néanmoins, depuis quelques années, on travaille à de nouvelles constructions, et les édifices modernes sont en général remarquables par leur architecture. *La halle aux grains*, construite en 1768, est un vaste bâtiment isolé et fort beau dans son genre. *L'ancien collége*, *l'Hôtel-Dieu*, *l'Hôtel-de-Ville*, *la Préfecture*, *le Théâtre* ne doivent point passer inaperçus aux yeux des étrangers qui visitent Clermont-Ferrand.

Quand on aperçoit cette ville qui joua pendant plusieurs siècles un rôle important dans nos fastes méridionaux, on se sent involontairement assailli par divers souvenirs. On se rappelle les noms de Bituitus, de Vercingétorix, rois auvergnats qui défendirent long-temps la nationalité gauloise contre les invasions des proconsuls romains.

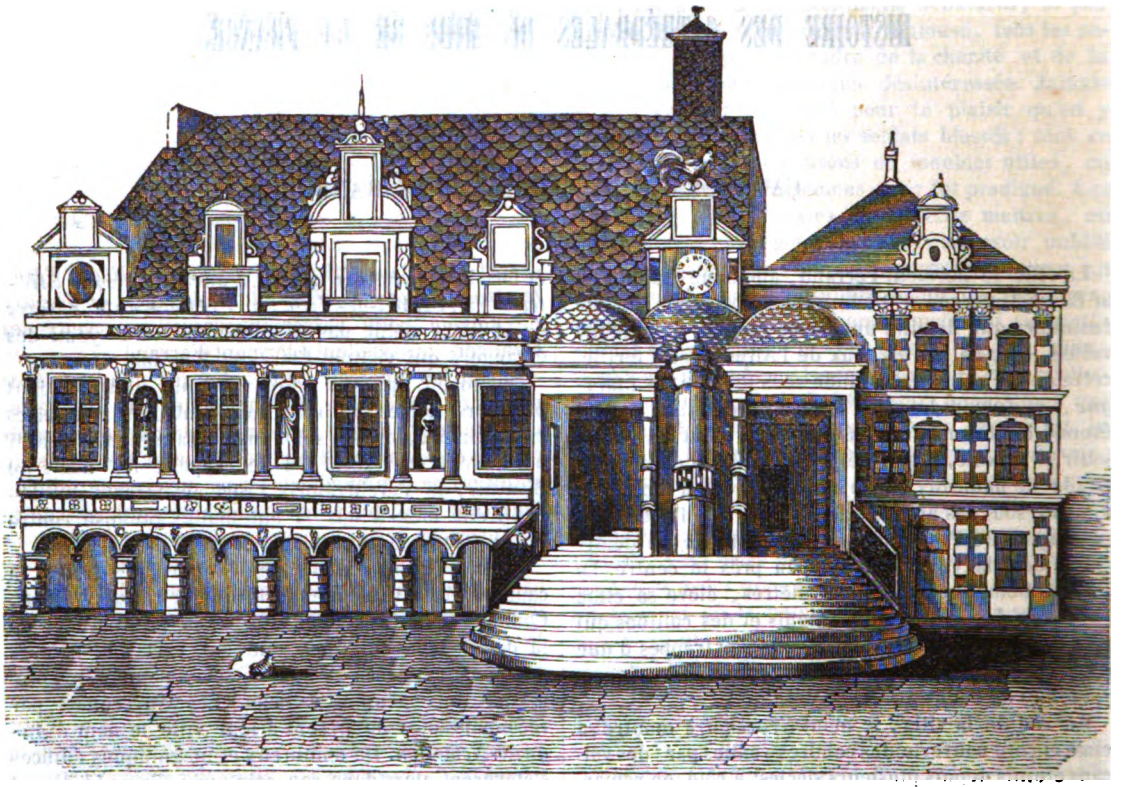
Avant la conquête des Gaules par Jules-César, la capitale de l'Auvergne portait le nom de *Nemosus*. Comme toutes les autres cités de la première et de la deuxième Aquitaine, elle eut part aux faveurs que la magnificence d'Auguste, devenu empereur, prodiguait aux peuples vaincus. Les Auvergnats par reconnaissance donnèrent à leur ville le nom d'*Augusto-Nemetum*. De nombreux et magnifiques édifices s'élevèrent alors dans son sein ; mais ils ne tardèrent pas à tomber sous le marteau des peuples barbares qui envahirent la Gaule méridionale.

Vers l'an 475, les Visigoths, déjà maîtres de Toulouse, chassèrent les Romains de l'Auvergne qu'ils réunirent au vaste royaume fondé par eux dans le Midi. Néanmoins, ils laissèrent aux Auvergnats le sénat établi par les proconsuls, et qui subsista jusqu'au commencement du VIII^e^ siècle.

Sous la seconde race des rois de France, l'Auvergne avait déjà des seigneurs particuliers, et elle fut comprise dans le royaume ou duché d'Aquitaine. L'infortuné Waiffre, dans la lutte héroïque qu'il eut à soutenir contre Pépin-le-Bref, ne put résister longtemps à son puissant adversaire : le père de Charlemagne ravagea l'Auvergne, s'empara de Clermont et massacra ses malheureux habitans.

Cette ville fut dans la suite gouvernée par les comtes, qui parvinrent à rendre leurs domaines héréditaires. A la mort du comte Bernard, en 928, la comté passa tour-à-tour dans les puissances des comtes de Poitiers et de Toulouse, et ne redevint héréditaire que vers la fin du X^e^ siècle. Ses seigneurs reconnurent pour suzerains les ducs de Guyenne et d'Aquitaine. Les descendans de Guillaume VIII pri-

Digitized by Google



CATHÉDRALE DE CLERMONT-FERRAND,

rent le nom de Dauphins d'Auvergne, et parurent avec éclat dans toutes les guerres que la France méridionale eut à soutenir contre les étrangers. Cette illustre famille perdit, au commencement du XIIIe siècle, ses vastes domaines, qui furent réunis à la couronne par le roi Philippe-Auguste, qui voulut punir Gui II, comte d'Auvergne, de ce qu'il s'était déclaré pour Richard-Cœur-de-Lion, son ennemi mortel.

Le roi de France ne tarda pas à rendre à Guillaume IX, fils de Gui, les contrées qu'il avait envahies; mais il en détacha plusieurs cantons qui formèrent un nouveau comté d'Auvergne, érigé plus tard en duché par Jean-le-Bon. Tous les domaines passèrent, vers le commencement du XVe siècle, dans la maison de Latour, si connue depuis sous le nom de la Tour-d'Auvergne. Après plusieurs siècles de vicissitudes et de bouleversemens politiques, la province fut définitivement réunie à la couronne par Louis XIII, qui l'avait reçue de Marguerite de Valois pendant qu'il n'était encore que Dauphin.

Clermont-Ferrand, en devenant le centre de la puissance des Dauphins d'Auvergne, prit une part très active aux événemens qui agitèrent pendant plusieurs siècles le midi de la France. Sept conciles se tinrent dans son sein: le plus célèbre de tous est, sans contredit, celui de l'an 1095.

« Pierre l'Hermite, dit une vieille légende, touché des malheurs qui accablaient les chrétiens de la Palestine, vint en occident pour exciter les rois et les seigneurs à marcher contre les infidèles. Ému par son récit, le souverain Pontife, Urbain II, convoqua un concile général à Clermont en Auvergne.

» Grande fut l'affluence des hauts-barons et des puissans seigneurs. Raymond IV, comte de Toulouse, s'y rendit avec l'élite des lépreux de la Langue-d'Oc. Bernard, abbé de Clairvaux, prêcha avec une action sainte; les nombreux auditeurs, émus jusqu'aux larmes, s'écrièrent tous avec transport: — Dieu le veut, Dieu le veut!!

» Raymond de Toulouse reçut la croix des mains

Digitized by Google

du souverain Pontife ; les seigneurs suivirent un si noble exemple, et s'empressèrent de rentrer dans leurs domaines pour faire les préparatifs de leur voyage d'outre-mer. »

Ce concile général où fut résolue la première croisade, est un fait des plus importans qui mérite d'être exhumée de vieilles annales de la capitale de l'Auvergne. Pourtant Clermont-Ferrand n'était alors qu'une petite ville, triste et *moult laide à voir*, dit un chroniqueur. Les invasions des Anglais qui se rendirent maîtres de toute la Guyenne, s'opposèrent long-temps aux travaux que nécessitait son agrandissement; aussi pendant plusieurs siècle, elle ne s'accrut guère que de quelques établissemens religieux. Les incursions des étrangers, nos guerres civiles et religieuses lui furent également funestes. Livrée au pillage, presque ruinée de fond en comble, plusieurs fois démantelée et fortifiée, elle a ressenti, seulement au commencement du XVIII^e^ siècle, l'heureuse influence des importantes améliorations opérées par la régénération moderne.

Quand on a parcouru les fastes historiques de l'antique capitale de la Basse-Auvergne, on s'attend à trouver dans ses murailles de nombreux et de magnifiques débris des édifices élevés par les Romains. Mais à Clermont-Ferrand, comme partout ailleurs, les Visigoths et les Normands ne laissèrent aucun monument qui pût rappeler la magnificence et la grandeur des maîtres du monde.

Quelques monumens du moyen âge ont pourtant échappé à la démolition générale: de tous les édifices religieux, la cathédrale est le seul qui mérite d'être mentionné.

Démolie par les barbares, elle fut reconstruite, pour la troisième fois, par l'évêque Hugues de La Tour. Les travaux, commencés en 1248, furent continués pendant plusieurs années avec autant d'activité que de persévérance. Mais le zélé prélat qui s'était imposé les sacrifices les plus onéreux pour hâter la construction de la basilique, n'eut pas le bonheur de la voir achever, et, après lui, les travaux furent abandonnés pour toujours.

Aussi la cathédrale de Clermont-Ferrand ne présente à l'extérieur qu'une masse lourde et irrégulière; on voit avec douleur que la construction a été suspendue lorsqu'elle touchait à sa fin.

La nef, de forme carrée, offre un bizarre assemblage de parties inachevées, et elle n'a que la moitié environ de sa longueur proportionnelle.

le clocher, qui domine toute la ville, est une tour colossale qui ne rappelle en rien les chefs-d'œuvre de l'architecture gothique.

En un mot, l'extérieur de l'édifice ne mérite pas d'être mis en parallèle avec ses clochers sveltes ou gigantesques, monumens que l'art chrétien éleva dans nos vieilles cités. Mais la partie intérieure est d'une magnificence qu'on ne peut s'empêcher d'admirer, et qui frappe l'imagination.

Le chœur est surtout d'une beauté remarquable; de jolies chapelles l'environnent, et forment un ensemble qui porte l'empreinte de la noble majesté que le génie du christianisme jetait au front des édifices religieux.

Les voûtes, remarquables par leur hauteur et leur construction hardie, reposent sur des colonnes de lave qui sont trop multipliées et nuisent au grandiose de la partie intérieure; mais leur élégance et leur légéreté rappellent ces temps où les architectes découpaient la pierre en dentelle, en ogive.

Le temple reçoit la lumière du jour par une multitude de croisées gothiques aux belles rosaces, et ornées de vitraux dont les peintures sont encore d'une fraîcheur admirable.

Pourquoi la partie extérieure ne répond-elle pas à la beauté de l'intérieur? La cathédrale de Clermont serait un monument parfait en son genre. Malheureusement, il n'en est pas ainsi; vu à l'extérieur, l'édifice n'est rien moins que beau : sa masse imposante et colossale est bordée et enclavée de chétives boutiques, dont le triste aspect détruit l'illusion de l'artiste qui cherche dans la cathédrale de Clermont-Ferrand les merveilles de l'art chrétien.

Autrefois, elle était surmontée de quatre tours d'une hauteur prodigieuse; elles ont été démolies, et aujourd'hui il ne lui reste plus qu'un seul clocher. Néanmoins, la cathédrale est le seul monument gothique qu'on trouve dans une ville qui vit naître le poète Sidoine Apollinaire, et qui fut le théâtre où les Français et les Languedociens se déterminèrent à la première croisade, aux cris mille fois répétés de *Dieu le veut, Dieu le veut!*

Maintenant plus de cris d'enthousiasme, plus de bannière; la ville est silencieuse et presque monotone : elle n'a rien à offrir à l'admiration des étrangers que son beau site, sa fontaine pétrifiante, ses édifices modernes, et les noms de Pascal, du Chancelier l'Hospital, d'Arnaud d'Andillly, le Moïse de Port-Royal, du poète Delille, de l'intrépide Dessaix, ombres immortelles qui planent au-dessus de ses murailles et semblent les illuminer de l'auréole de leur gloire.

Frédéric Hennes.

Digitized by Google

NOTICE HISTORIQUE

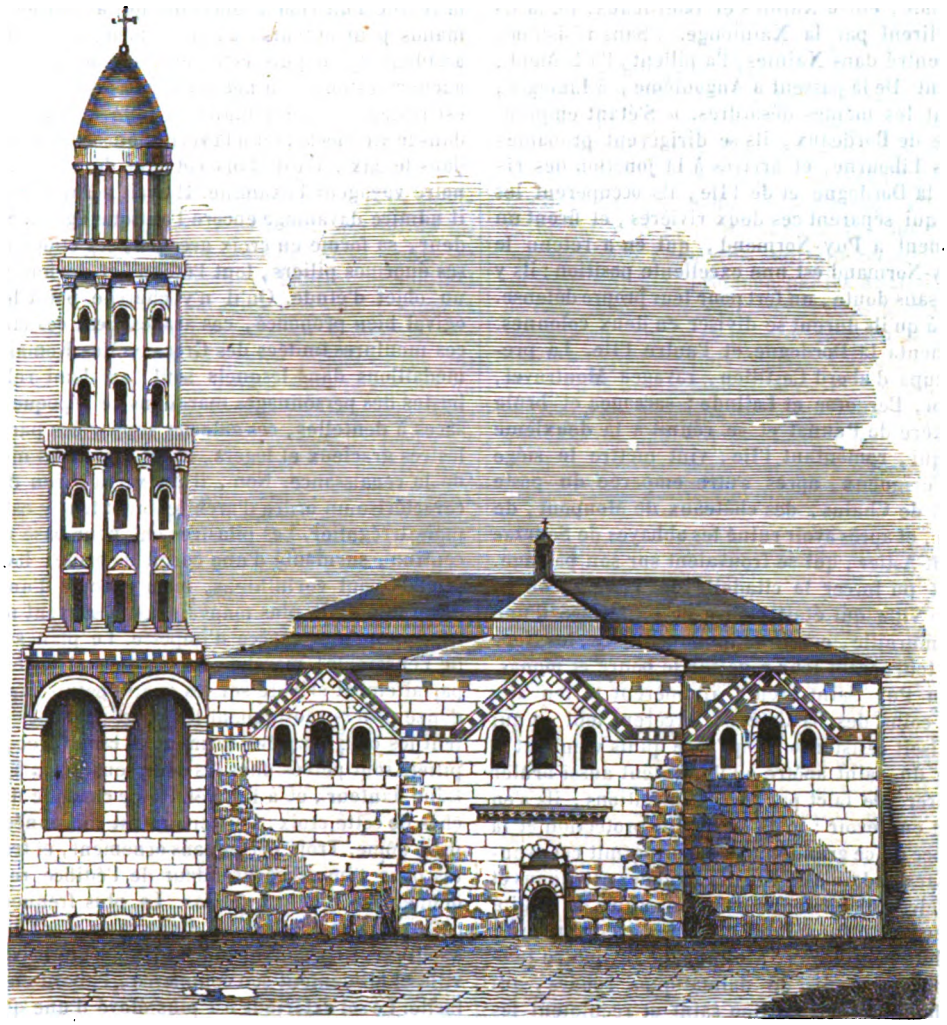
SUR LA CATHÉDRALE DE SAINT-FRONT DE PÉRIGUEUX.

Le voyageur, en arrivant à Périgueux, aperçoit un clocher de forme bizarre. Il interroge ses souvenirs, et aucun d'eux ne lui rappelle un point de comparaison. Sa curiosité se trouve excitée, et son premier soin est de visiter le monument qui, de loin, a frappé ses regards étonnés. Il erre long-temps autour de l'édifice auquel ce clocher appartient, sans pouvoir en découvrir l'entrée. Parvenu sur une place, où il s'arrête quelques instans pour examiner une fontaine jaillissante dont le travail lui plaît, il aperçoit une arcade dont le vide obscur fixe son attention. Il s'approche... De grandes pierres d'appareil noircies par les siècles, une frise, des bas-reliefs du meilleur goût, lui décèlent le monument qu'il cherche : c'est le fronton du porche par lequel on pénètre dans la basilique antique. Ce porche, que les injures du temps n'ont point détruit, a été utilisé par le commerce et l'industrie : à gauche, l'on remarque l'atelier d'un sabotier, et à droite, le magasin d'un épicier. Le voisinage, du moins, est une garantie pour les acheteurs : la fraude et la mauvaise foi ne se logeraient pas si près du temple.

La porte qui mène dans le vestibule, aujourd'hui découvert, est remarquable. Son style gothique, ses petites colonnes, leurs chapiteaux, son cintre ogival, son double rang de pointe de diamans, séparé par un toron qui retombe sur l'imposte, tout intéresse : on regrette qu'on l'ait enfouie à moitié, et qu'on n'ait laissé précisément que ce qu'il faut pour le passage. C'est du vestibule que le voyageur observe le clocher. Sa hauteur l'étonne : elle est de près de deux cents pieds. Ce clocher s'élève comme une pyramide. A partir de sa base, presque carrée, jusqu'au sommet, il va toujours en décroissant. Il est orné de trois galeries extérieures qui l'entourent comme une ceinture. Les quatre faces sont décorées de colonnes engagées, de pilastres entre lesquels se trouvent des croisées à plein-cintre. Au-dessus de la troisième galerie, le plan devient circulaire. Une trentaine de colonnettes, élevées sur un soubassement et couronnées d'une espèce d'entablement, soutiennent le dôme du clocher dont la forme est conique. Imposant par sa masse, sévère par son genre de construction, ce clocher est sans modèle en France, et, dans son ensemble, il fera toujours l'admiration des hommes versés dans la connaissance des monumens du moyen âge. A une époque de restauration politique, on voulut aussi restaurer ce clocher ; et pour l'embellir en le rajeunissant, et le consolider, sans doute, en le crépissant, on ne trouva rien de mieux que de lui donner une couleur cendrée. C'était probablement pour faire allusion à l'incendie dont il fut, il y a huit siècles, la triste victime. On n'oublia pas non plus de peindre sur sa base une énorme croix, pour qu'on se souvînt que ce signe du christianisme n'est point étranger à un monument catholique.

Une maison occupe une partie du vestibule. Sa construction est récente : elle fut le résultat d'une concession. Une chapelle gothique, ne servant plus au culte religieux, avance sur la base du clocher, et produit à l'œil un effet désagréable. Il ne reste plus de la première jeunesse de ce vestibule que quelques portions de murs et de voûtes brisées, perdues dans de nouvelles constructions qui les déparent. Là, fut jadis une église antérieure à celle qui existe. J'aime à me persuader qu'elle fut le temple antique élevé sur les débris de l'humble oratoire qui renfermait les précieuses dépouilles de l'immortel fondateur de la foi dans notre cité de Vésone. Je me plais à y suivre saint Hilaire et son disciple, saint Just, venant honorer les reliques de l'apôtre du Périgord, et à marcher avec cette foule immense de pélerins qui se pressent sur le tombeau du saint pontife pour célébrer son triomphe et implorer sa puissante intervention. Je me persuade que cette vieille église fut celle que restaura Chronope, et qui mérita à ce vénérable évêque la brillante épithaphe que composa à sa louange le savant Fortunat de Poitiers. Mais à quels troubles, à quelles commotions politiques peut-on attribuer la destruction de ce premier temple ? L'histoire nous parle, dans le cinquième siècle, d'un affreux débordement de barbares dans l'empire romain, de mille excès dont ces peuples se rendirent coupables, et la tradition s'est chargée elle-même de vouer leurs noms, d'âge en âge, à l'exécration publique : voilà sans doute les destructeurs du temple. Ennemis de la religion du Christ autant qu'ils l'étaient des Romains, ces peuples féroces, voulant assouvir leur haine, renversèrent tous les monumens religieux, et leur passage fut un torrent de feu. C'est à cette même époque que les habitans de Vésone, voulant se prémunir contre la brutalité de ces barbares et se soustraire à une mort certaine, se déterminèrent à sacrifier tous les édifices publics pour élever autour de leur ville, avec leurs débris, un rempart dont on voit encore d'immenses restes et dont les traces sont faciles à suivre. Pour avoir une idée des ravages exercés par ces barbares, qu'on lise la lettre de Sidoine Apollinaire à l'évêque Basile, au sujet de l'état déplorable où se trouvaient alors les églises d'Aquitaine, à cause de la persécution d'Euric, roi des Visigoths. Bordeaux, Périgueux, Rodez,

Digitized by Google



CATHÉDRALE DE SAINT-FRONT DE PERIGUEUX.

Limoges, Mende, Bazas, Cominges et Auch, étaient sans pasteurs. Ce prince ne permettait point à ces églises d'ordonner des évêques, espérant faire périr ainsi le christianisme, en le privant de ses pontifes et en renversant ses temples. Dans les villes, dit saint Sidoine, les églises qui ne sont pas entièrement detruites ne sont plus fréquentées : les fidèles sont sans consolations et sans secours. Dans les campagnes, les édifices religieux sont abandonnés : les uns, fermés par les seuls buissons qui y croissaient; les autres, ouverts aux troupeaux qui viennent y paître l'herbe jusqu'au pied des autels. Ce pontife, en commerce de lettres avec les hommes les plus savans de son temps, sachant que Licinien avait été chargé par l'empereur Nepos de faire un traité avec les Visigoths, obtint quelques ménagemens pour les églises, et des momens de calme reparurent après de violens orages.

A cette primitive église, restaurée par Chronope, succéda celle que nous voyons aujourd'hui. Commencée dans le VIIe siècle, après deux cents ans de travaux souvent interrompus et repris, à cause de l'invasion des Sarrazins et des guerres continuelles qui désolaient le Périgord, cet édifice était à peine achevé qu'il fut, comme le premier, menacé d'une ruine totale. De nouvelles hordes de barbares, venues du nord, poussées par le génie de la destruction, tombèrent inopinément sur la France, et y portèrent la désolation et la mort. « Les Normands, dit le père Dupuy, peuple » idolâtre et furieux, estant affriandis par les butins » qu'ils avaient enlevés de Paris, quelques années » auparavant, vindrent fondre par mer sur notre

Digitized by Google

» misérable Aquitaine, prenant terre à l'embouchure » de Gironde, entre Xaintes et Bourdeaux. De là ils » s'espandirent par la Xaintonge.... Sans résistance » ils ont entré dans Xaintes, l'a pillent, l'a brûlent, » l'a rasent. De là passent à Angoulême, à Limoges, » et y font les mêmes désordres. » S'étant emparés de la ville de Bordeaux, ils se dirigèrent probablement vers Libourne, et arrivés à la jonction des rivières de la Dordogne et de l'Ile, ils occupèrent les hauteurs qui séparent ces deux rivières, et firent un établissement à Puy-Normand, qui en a retenu le nom. Puy-Normand est une excellente position : ils y bâtirent, sans doute, un fort pour leur propre défense. C'est de là qu'ils durent se diviser en deux colonnes. L'une remonta la Dordogne et l'autre l'Ile. La première occupa d'abord Castillon, ravagea Montravel, Sainte-Foi, Bergerac et Lalinde ; saccagea et brûla le monastère de Paunat et se réunit à la deuxième colonne qui, remontant l'Ile, vint mettre le siége devant Périgueux, après s'être emparée du poste important de Chalus, des châteaux de Monpont, de Mussidan, et après avoir ruiné les abbayes de Sourzac et de Saint-Astier, qui se trouvaient sur son passage. « N'ayant pu forcer la citadelle de Vésone, ou la » seconde ville qui était clause et renfermée d'une » bonne muraille, continue le père Dupuy, les Nor- » mands tournèrent leur rage sur le bourg et monas » tère du Puy Saint-Front, allumèrent le feu aux » quatre coins des bastimens, forcèrent tout ce qui » leur faisoit résistance jusqu'à ce qu'ils viennent à » l'église du saint apôtre qu'ils veulent aussi brûler » et séparer. De faict par toutes inventions, ils s'en » mettent en devoir : mais la divine protection et la » puissance de ce grand saint ne leur permit cet avan- » tage. Car soudain à la vue des infidèles attaquans et » des fidèles qui estoient sur les murailles de la Cité » parut en l'air un vénérable et ancien évêque revestu » des habits pontificaux, accompagné de quatre jeu- » nes hommes parés de dalmatiques rouges, qui » deffendaient du feu ce lieu saint et reculoient les » Normands de l'abord, moins leur en permettoient- » ils l'entrée ; voire espouvantés par le signe tout » céleste, ils prindrent la fuite sans qu'ils fussent » autrement poursuivis. » Tel est le récit de l'historien Dupuy ; mais, craignant de rencontrer quelques incrédules, cet auteur a soin de le termine, ainsi : « Nostre évesque Sébaldus raconte ceci comme » arrivé de son temps. » Il est probable, néanmoins, que le feu mis aux quatre coins des bâtimens dut les endommager, que le monastère fut brûlé, et que quelques parties de l'église furent renversées. Les nombreuses reconstructions et restaurations qu'on y remarque autorisent cette pensée. Il semble même que les réparations ne furent entièrement terminées que vers le x^e siècle, puisque c'est à cette époque que les chroniqueurs partent d'une consécration faite en 1047, par Aymon de Bourbon, archevêque de Bourges. Au reste, les traces du feu, bien visibles à l'extérieur des gros murs de la croix grecque, des voûtes, des coupoles, du clocher, des chapelles latérales, et même du porche et du vestibule, ne laissent aucun doute sur la réalité d'un violent encendie qui aurait eu les Normands pour auteurs, ou, plus tard, un malheureux accident (1). Depuis cette époque, on ne remarque aucune restauration notable : la basilique Saint-Front est restée ce qu'elle était ; et telle la vit Calixte II^e dans le XII^e siècle, telle la verrait encore Grégoire XVI dans le XIX^e. C'est dans cet état de stagnation que notre voyageur l'examine. Il avait admiré le clocher ; il admire davantage encore l'antique église. Sa grandeur, sa forme en croix grecque, ses cinq coupoles, ses énormes piliers, tout l'étonne et devient pour lui un objet d'étude. Qu'il n'y cherche point le cintre ogival bien prononcé, ces arabesques, ces rinceaux, ces moulures imitées des Grecs ou des Romains, ces médaillons dans lesquels sont, en demi-relief, les bustes des personnages marquans de l'époque ; ces rosaces à dentelles, ces galeries supportées par des pilastres gracieux et légers, ni les ornemens multipliés de la renaissance. Non, il n'y verrait rien de ce qui caractérise un ordre d'architecture : tout y est grand, mais irrégulier. Les pilastres ont pour base un socle continu, surmonté d'une corniche brute ; leurs chapiteaux sont corinthiens, mais chacun d'une forme différente et du plus mauvais goût ; souvent même ils ne sont qu'une espèce d'imposte. Le plan seul offre de l'ensemble, marche vers l'unité, et le temple est parfaitement orienté sur les quatre points cardinaux ; douze piliers soutiennent les vingt panaches qui portent les cinq coupoles formant la croix grecque. Ces piliers sont percés dans les deux sens jusqu'à une certaine hauteur, et à l'extrémité de chacune des branches de cette croix, l'ouverture est couronnée par un petit dôme. Trois portes sans ornement, et trop étroites pour l'immense grandeur de l'édifice religieux, donnent entrée aux fidèles. La plus fréquentée est celle de l'ouest : précédée d'une vaste place à laquelle aboutissent les deux principales rues qui traversent la ville et alimentent son commerce, l'abord en est plus facile. Le sol extérieur est plus élevé d'une quinzaine de pieds que le pavé de l'église, l'édifice se trouvant bâti sur le penchant d'un coteau au pied duquel coule la rivière de l'Ile : aussi faut-il descendre de ce côté-là une trentaine de marches pour arriver dans la basilique. Je ne m'arrêterai point à signaler les deux tribunes que l'on voit en entrant : leurs arcades, les minces colonnes qui les supportent, leurs chapiteaux, leurs balustrades, leurs socles, sont d'un si mauvais goût, que pour honorer l'architecte, le silence devient le plus bel éloge. Ces tribunes détruisent l'harmonie du plan primitif de l'église et frappent désagréablement la vue. Elles furent construites, il y a près d'un siècle, à l'époque où furent placées les orgues. Elles avaient alors une destination ; aujourd'hui, elles sont un hors-d'œuvre.

Que le voyageur ne cherche point l'âge de notre vaste

(1) MM. Jouannet, de Mourcin et de Caumont, savans distingués, ont reconnu les traces d'un violent incendie qu'ils font remonter à une époque très reculée.

Digitized by Google

église dans quelques inscriptions: il n'en existe aucune. Il faut qu'il l'étudie sur la physionomie du monument; mais qu'il ne s'en rapporte point à sa couleur: les coupoles, peintes en rose, n'ont pas la jeunesse de la fleur dont on a voulu les rendre les images. Une galerie intérieure règne autour de l'édifice; sa largeur se compose de l'épaisseur des arcades, d'une partie de celle du gros mur et de la saillie d'une espèce de corniche: cette galerie ne fut point construite pour servir d'ornement. Elle supporte le parpaing qui ferme les arcades des extrémités des branches de la croix, et devenait nécessaire pour faciliter l'entretien habituel de l'église. C'est dans ce parpaing que sont pratiquées les trente-six fenêtres qui éclairaient le temple. Au centre de l'édifice s'élèvent quatre piliers carrés qui soutiennent la coupole du milieu. Sous le rapport de l'architecture, ils n'offrent rien de remarquable; seulement leur élévation est imposante, leur forme est sévère et en harmonie avec la gravité du cloître. Aux branches de la croix grecque étaient adaptées deux chapelles; il n'existe plus que celle du sud: elle forme un abside, et se trouve supérieure au pavé de l'église. Sa voûte, terminée en cul-de-four, est de la même hauteur que l'arcade; son pourtour est orné de deux rangs de colonnes d'ordre corinthien, placés l'un sur l'autre avec un couronnement: cette chapelle ne remonte qu'au xe siècle. Dans l'emplacement de celle qui est détruite, on voit des sculptures en bois d'un travail admirable: elles représentent l'assomption de la Vierge (1). A l'extrémité de l'église actuelle, et tout-à-fait en dehors du plan primitif, fut bâtie la chapelle gothique qui sert aujourd'hui de chœur. Elle fut fondée, en 1347, par le cardinal de Taillerand, et restaurée, en 1585, par François de Bourdeilles. Les traces de la restauration sont visibles; et les voûtes ogivales, leurs nervures, les groupes de colonnettes, leurs chapiteaux et les figures bizarres qu'on y voit, portent évidemment le cachet de ces deux époques bien distinctes. C'est à l'entrée de cette chapelle, sous l'arcade de jonction, qu'est placé le maître-autel. Ses marches sont en marbre blanc veiné, de Carrare, ainsi que la dernière de ses marches, coupée en contre-passe, et incrustrée d'une rosace et de fleurons exécutés à la manière des mosaïques de Florence. Les gradins et le massif de cet autel sont en marbre blanc-veiné et bleu turquin, et ornés de plaques de marbre plus ou moins précieux, dont plusieurs ne se retrouvent que dans l'ancienne Rome. Un groupe de chérubins décore le milieu du tombeau, et deux anges adorateurs reposent sur le dernier gradin. Derrière cet autel sont deux piliers revêtus de marbre rouge, soutenant une gloire et un baldaquin dorés. Cet autel appartenait à la chartreuse de Vauclaire. La révolution de 1793, en expulsant les religieux, épargna le couvent, et les objets qui y étaient renfermés ne furent dispersés qu'après l'orage. Le grand autel de la cathédrale, fondé en 1463 par le cardinal de Bourdeilles, avait été détruit; celui de Vauclaire le remplaça. Au reste, la beauté, la richesse de cet autel répondent à l'imposante grandeur de la basilique qui le possède. Par reconnaissance pour le cardinal qui, après avoir fondé notre ancien autel, mit encore le chef de saint Front dans une magnifique châsse, enlevée plus tard dans les guerres religieuses, par Jaure et Lapalanque, je citerai une particularité de sa vie qui, probablement, resterait à jamais ignorée dans quelque manuscrit poudreux: elle honore à la fois son zèle et le dévoûment que lui portait son métropolitain. Le pontife était allé réconcilier l'église de Saint-Antoine, profanée par les Anglais. Le bâtard de Grammont, qui commandait dans le château d'Auberoche au nom de ce peuple, se saisit de lui, le conduisit à Larochechalais, puis à Libourne, pour l'envoyer de là en Angleterre. Mais Pierre Bertrand, archevêque de Bordeaux, informé de ce projet, se mit à la tête de quelques gentilshommes, et, puissamment secondé par leurs courageux efforts, il fut assez heureux pour délivrer le prisonnier et le rendre à son diocèse.

Absorbé dans son admiration, le voyageur allait quitter le monument qu'il venait de visiter, lorsqu'il eut la pensée d'arriver sur une des galeries pour jeter un dernier regard sur un édifice qui lui rappelait tant de souvenirs. Il avait parcouru l'intérieur de l'église, il en avait étudié l'ensemble, il était à peu près fixé sur l'époque de sa construction. Dans ses courses de savant et d'artiste, il n'avait jamais rencontré aucun monument de ce genre: à ses yeux, le plan en était oriental, et cette croix grecque lui rappelait Ste-Sophie de Constantinople. Il avait mesuré par la pensée les siècles que cette église avait bravés; il avait interrogé ces nombreuses générations de religieux qui, la nuit et le jour, fesaient retentir des accens de leurs prières les antiques coupoles du temple; il s'était représenté ce vénérable archevêque de Bourges, Aymond de Bourbon, abandonnant momentanément son siége, entreprenant un pénible voyage pour venir présider à la consécration du temple; il le voyait entouré des évêques, ses suffragans, semer de la cendre sur le pavé de la basilique, et tracer de son doigt l'alphabet en caractères grecs et latins; il voyait briller sur les douze piliers douze flambeaux, images des douze apôtres qui éclairèrent le monde; et, dans son illusion, il se croyait entouré d'une foule immense de spectateurs. Arrivé sur la première galerie, il aperçoit dans la construction du clocher des détails qu'il n'avait pu saisir; il les examine de près, et son admiration continue. Il fut frappé surtout par la vue de deux petites chapelles dont il ne comprit pas la destination. Leur forme est octogone, et la voûte, en coupole, repose sur une corniche soutenue par des colonnes, dont les chapiteaux sont ornés de figures fantastiques et bizarres. Leur mauvaise tenue attrista son cœur. L'art et la religion lui semblaient devoir réclamer plus de soin.

Ayant atteint les voûtes de la basilique, il se crut transporté sur d'immenses décombres provenant de quelque forteresse romaine. Les tambours, dans lesquels sont placées les coupoles portant jadis une toi-

(1) Cet autel, ainsi que la chaire, est l'œuvre d'un frère jésuite, nommé Lamile, qui mit dix ans à l'exécuter.

Digitized by Google

ture antique, lui représentent les restes des tours de défense; les larges murs, altérés par les siècles, sont à ses yeux des remparts, et les énormes pierres qu'il découvre à travers les débris de briques à rebords, forment les ruines de tout l'édifice. Placé sur ces ruines encore fumantes, il méditait sur les vicissitudes des choses de la terre et sur leur instabilité; il fesait passer successivement devant lui les générations qui l'avaient précédé, et bientôt il eût vu probablement la fin du monde, si le son de la cloche, le sortant de ses rêveries profondes, ne lui eût rappelé le lieu où il était et le but de sa visite. Revenu à lui-même, il observe que la basilique fut d'abord couverte en dalles de pierres, et que partout où le dos et les reins des voûtes sont visibles, on distinguait parfaitement plusieurs de ces dalles placées en véritables escaliers à girons rampans; et les coupoles saillantes au-dessus de la toiture, offrant à l'extérieur l'image d'un tambour et d'une calotte, lui parurent avoir été couvertes en tuile à rebords, semblables aux briques romaines. Plus tard, une couche de mortier, immédiatement placée sur les dalles, reçut une couverture en tuiles; mais, reconnue peu solide, cette couverture fut posée sur une charpente qui s'élève au-dessus des coupoles, les dérobe à la vue, et forme à l'extérieur une croix à branches égales, au centre de laquelle il vit avec plaisir une campanille de bon goût.

Satisfait, le voyageur allait se retirer en emportant de notre ville au moins un souvenir, lorsque, poussant plus loin sa curiosité, il voulut savoir à quelle époque le monument qu'il venait d'explorer avait cessé d'être l'église d'un couvent pour devenir une cathédrale. Sa curiosité était digne d'éloge; elle devait tourner au profit de l'histoire. Il apprit qu'en l'année 1575, notre ville fut prise par les protestans, qu'ils en furent les maîtres pendant sept ans, et que, voulant y conserver leur domination, ils détruisirent tout ce qui pouvait devenir un obstacle à leur projet. L'église cathédrale, située dans l'antique Vésone, le palais épiscopal et les maisons canoniales furent renversés. L'évêque et les chanoines, forcés d'abandonner les ruines du temple et leur demeure, se réfugièrent dans le monastère du Puy-Saint-Front pour y célébrer l'office divin conjointement avec les religieux qui leur avaient donné l'hospitalité; mais l'harmonie fut bientôt troublée, et la paix ne put subsister long-temps au milieu de cette société. Le chapitre revint à la Cité, et s'établit dans la chapelle épiscopale que les protestans avaient épargnée. Trop petite pour contenir les fidèles dans les grandes solennités, les évêques officiaient dans l'église du monastère. C'était un honneur que les religieux ne voulurent point comprendre; ils le repoussèrent pour défendre leurs droits, et les contestations furent vives et longues entre les deux chapitres. Ami de la paix, François de la Béraudière conçut le projet de relever le temple saint; il fit bâtir cette partie de l'église qui reste encore; mais la mort suspendit ses travaux, et ses successeurs, renonçant à une entreprise dont le succès leur paraissait impossible, s'attachèrent à négocier l'union des deux chapitres, qui ne fut signée que le 11 janvier 1669. C'est de cette époque que date la translation canonique du chapitre cathédral de la Cité dans l'église collégiale du Puy-Saint-Front.

Nous pouvions parler de la chaire que des détails de sculpture rendent précieuse, dire un mot de ces vitraux coloriés qui remuent si puissamment l'ame chrétienne, et dont le jour mystérieux sied si bien au recueillement du lieu saint, décrire les cloîtres du XV^e^ siècle, ne pas laiser dans l'oubli les voûtes souterraines sur lesquelles s'élève la basilique, ni les nombreuses criptes que cache le pavé de l'église; mais c'eût été ajouter peu à l'admiration de l'étranger. Il lui suffisait d'avoir constaté qu'en partant de l'église actuelle, il était facile de rétrograder avec elle jusques vers le milieu du II^e^ siècle, d'étudier dans les diverses modifications, altérations et révolutions qu'elle a subies, ces vicissitudes de la terre qui renversent les monumens, brisent les sceptres, détruisent les empires, compromettent l'existence des peuples, anéantissent les arts et les sciences, et de reconnaître que le temple saint survit à tout.

L'Abbé AUDIERNE,

Conservateur des Monumens historiques du département de la Dordogne et Membre de plusieurs Sociétés savantes.

MOEURS DES PEUPLES DU MIDI.

LES HABITANS DE L'AUVERGNE.

Avant la conquête de la Gaule méridionale par Jules-César, les Auverguats, gouvernés par des rois électifs, formaient une nation puissante et nombreuse. Ils étendirent leurs conquêtes au-delà des rives de la Loire, et les peuples qui habitaient les pays situés entre Marseille et les Pyrénées, reconnaissaient leur domination.

A l'époque de l'invasion romaine, ils se mirent à

Digitized by Google

la tête d'une des grandes lignes gauloises qui défendirent avec tant d'héroïsme l'indépendance de la patrie. Vercingétorix, leur roi, lutta long-temps contre la fortune de César et le força à lever le siége de Gergovie. Le jeune Avernien, après plusieurs combats qui ont rendu son nom immortel, fut fait prisonnier dans Alise, et avec lui périt l'enthousiasme national. Les Romains accordèrent aux Avernes vaincus plusieurs priviléges, et établirent dans leur capitale un sénat semblable à celui de Rome.

A la chute de l'empire d'Occident, l'Auvergne fut envahie par les Visigoths, et comprise plus tard dans le royaume d'Aquitaine. Concédée tour à tour aux comtes de Poitiers et de Toulouse, elle devint héréditaire en 979. Après plusieurs vicissitudes qu'il serait trop long de rapporter, cette belle province fut livrée, par Marguerite de Valois, au roi Louis XIII, qui la réunit à la couronne.

Aujourd'hui l'Auvergne forme plus d'un département; néanmoins, ses habitans qui ont conservé leur origine commune, ne sont encore qu'un seul et même peuple, toujours immuable.

D'Ornusson, qui fut pendant plusieurs années intendant de cette province, a très bien décrit les légères nuances qui caractérisent les habitans de la haute et de la basse Auvergne.

« Les gens de la Limagne, dit-il, sont laborieux, » mais pesans, grossiers et sans industrie; en sorte » qu'ils tirent rarement profit de leur travail: aussi » sont-ils tous pauvres. Au contraire, ceux de la mon» tagne sont vifs et industrieux, et subsistent abon» damment des ventes de leur bétail et du fromage; » mais ils sont généralement paresseux. Ce caractère, » joint à la vivacité et à la finesse de l'esprit, se trouve » commun dans le territoire d'Aurillac. Il y a de plus » quelque malignité dans les habitans de celui de » Saint-Flour. Les habitans du Mont-d'Or sont gros» siers, et en quelque sorte sauvages. Ceux qui ont » plus de commerce, tels que les habitans de Thiers, » d'Ambert et des environs, sont doux et sociables, » mais un peu simples. Au reste, nous ne parlons ici » que du peuple des campagnes: car les habitans des » villes sont aussi polis, aussi spirituels et aussi ac» tifs que ceux des autres villes du royaume. »

Le climat, le sol, ses diverses productions, influent puissamment sur les mœurs et la constitution physique des montagnards. La haute et la basse Auvergne présentent aux philosophes et aux géogologues des variations si marquées, qu'elles peuvent fournir une ample matière à leurs observations systématiques. La partie sud du département du Cantal, vulgairement appelée *la Châtaigneraie*, est de toute l'Auvergne celle où la nourriture du paysan est la plus mauvaise. Aussi ses malheureux habitans, réduits aux alimens les moins substantiels, sont maigres et maladifs; leur visage est jaunâtre, et tout en eux porte l'empreinte d'une constitution altérée dès l'enfance.

Les montagnards disséminés dans la chaîne du Cantal n'ont pas éprouvé la même dégradation; s'ils ne se distinguent pas par la régularité des formes et la hauteur de la taille, ils sont au moins robustes et nerveux. Les femmes subissent aussi la funeste influence de ce rude climat. Néanmoins, dans plusieurs cantons, surtout depuis Vic jusqu'à Aurillac, les jeunes filles se font remarquer par leur rare beauté: leur teint est une blancheur admirable, et leurs yeux forment un charmant contraste avec leurs cheveux, qui sont ordinairement d'un beau noir. Leur costume n'est remarquable que par sa simplicité: elles n'ont d'autre coiffure qu'un petit chapeau noir, et de gros sabots pour chaussure ordinaire. Dans la mauvaise saison, aux environs des Monts-Donus et des Monts-d'Or, hommes et femmes portent une espèce de manteau de laine râpée et presque imperméable; la *couberte* est commune aux deux sexes; ce manteau, de forme bizarre, s'attache sur les épaules avec un cordon ou une agraffe.

L'auvergnat, habitué dès l'enfance à la rudesse des mœurs primitives, est brutal au premier abord. Malheur à qui l'offense! il ne pardonne jamais à celui qui a blessé son amour-propre. Naturellement bon, il se montre toujours obligeant et même généreux, si on sait respecter l'âpreté de son caractère. Jamais un pauvre ne frappe à la porte d'une chaumière sans recevoir l'aumône du paysan, qui trop pauvre lui-même pour donner de l'argent, fait asseoir l'indigent à son propre foyer, et partage avec lui sa soupe, son pain ou ses châtaignes.

Dans plusieurs départemens méridionaux, il existe entre les paysans une rivalité, une jalousie dont les suites sont quelquefois déplorables. Il n'en est pas ainsi des Auvergnats. Si un cultivateur, aimé de son village, a quelques travaux considérables à entreprendre, ses voisins s'empressent de lui offrir le secours de leurs bras; ils travaillent ainsi plusieurs jours sans vouloir accepter le moindre salaire.

Les mœurs de cette race d'hommes, presque stationnaires au milieu des progrès de la civilisation moderne, excitent au plus haut degré la curiosité des étrangers, et ont été le sujet d'études plus ou moins approfondies.

« Généralement (1), dit un voyageur qui a parcouru en observateur éclairé la haute et la basse Auvergne, le peuple des petites villes et l'habitant des campagnes, se nourrissent de pain de seigle, où sont mêlés la farine et le son. Le soin de le préparer est toujours dévolu aux femmes; et, comme elles ne savent pas pétrir, comme elles ignorent l'art de faire fermenter la pâte et de lui donner le degré de cuisson convenable, ce pain est gluant, lourd et sujet à moisir. »

« Cependant, dans certaines localités, on le conserve plusieurs mois, et on n'en fait que deux ou trois fois par an. Le pain est quelquefois si dur qu'il faut le couper avec une hache. Plusieurs fois l'année, aux fêtes de Noël et de Pâques, les paysans Auvergnats se régalent entre eux; lorsqu'un mari perd sa femme, ou une femme son mari, le survivant donne un re-

(1) Voyage dans la ci-devant Haute et Basse-Auvergne.

Digitized by Google

pas. C'est souvent dans la maison où le cadavre est gisant, que les convives rient, boivent, chantent et font des arrangemens pour remarier l'hôte qui les traite. La bonne chair de ces festins est la viande de porc; on n'y connaît point la viande de boucherie, chose étonnante dans un pays de bestiaux; un paysan aisé tue et sale chaque année un cochon; dans ce cochon, il est des morceaux de préférence qu'il ne mange pas, et qu'il réserve pour les grandes occasions. Les *jambons* sont, pour le paysan, le mets par excellence; il s'en prive pour en décorer sa maison en les pendant au plancher. Chaque année, il en accroche de nouveaux; la collection s'accroît ainsi sans être entamée, jusqu'à ce qu'enfin un mariage ou une fête solennelle fournisse l'occasion de les employer. Dans ce cas, on prend les plus vieux, et c'est avec ce mets desséché, rance et à demi-pourri, que les convives sont régalés. Un père, avant de conclure un mariage pour son enfant, ne manque pas d'aller visiter la maison du beau-père futur, afin de jeter un coup-d'œil sur l'étable et sur le plafond aux jambons: la quantité des jambons, et le nombre des bestiaux lui indiquent le degré d'opulence de la famille à laquelle il veut s'allier. »

Les Auvergnats émigrent en grand nombre au commencement de l'automne (1); les femmes privées de leur maris pendant la plus grande partie de l'année, mènent une conduite austère et très pudique. Réciproquement les maris, quand ils sont dans leurs villages, vivent d'une manière exemplaire. Les mariages des Auvergnats sont chastes, et les témoignages des voyageurs sont unanimes en ce point. Depuis quelques années seulement, on remarque que les mœurs des hommes perdent leur rigidité primitive dans les émigrations annuelles qu'ils font dans la France et même dans les pays étrangers. Les jeunes gens, corrompus par les conseils et l'exemple des habitans des villes, emploient à leur retour de coupables artifices pour séduire les filles de leurs villages; celles-ci ne résistent pas toujours à la séduction: soit par faiblesse, soit par inexpérience, elles s'abandonnent à leurs amoureux qui reparent presque toujours par le mariage les fautes dont ils sont les premiers auteurs; une fois mariées, ces jeunes filles, dont la vertu était si fragile, mènent une conduite irréprochable, et la haute et la basse Auvergne pourraient au besoin compter plus d'une Lucrèce.

(1) Voir la *Mosaïque du Midi*. — deuxième année.

AUVERGNATS DANS LEUR HABITATION D'HIVER.

La vie d'hiver, chez les Auvergnats, diffère beau-

Digitized by Google

coup de la vie d'été : nés sous un ciel de frimats, habitant une contrée où le froid est ordinairement excessif, ils sont forcés à suspendre leurs travaux agricoles avant les derniers jours de l'automne. Le bois est rare sur leurs montagnes, ils n'ont pour se préserver des intempéries d'une atmosphère glacée, que des vêtemens d'étoffe grossière. Aussi, pendant tout le temps des grands froids, ils restent au lit la nuit et le jour, et ne se lèvent que pour soigner leurs bestiaux et préparer leurs repas. L'habitant de la partie de l'Auvergne connue sous le nom de *Planèse*, est plus malheureux encore, parce qu'il manque absolument de bois; pour suppléer à ce terrible inconvénient, il vit dans des étables, au milieu des ses bœufs et de ses vaches.

« L'habitation d'un paysan de la Planèse, dit l'auteur que j'ai déja cité, est ordinairement divisée en trois parties : d'un côté est l'étable, de l'autre la grange; au milieu, la chambre d'habitation ou le logement; ces trois pièces communiquent entre elles par des portes intérieures; quand le froid arrive, on quitte la chambre, et toute la famille passe dans l'étable, qui, dès-lors, devient l'appartement d'hiver.

« Les étables ont la forme d'un carré long; elles sont surmontées d'un grenier pour le foin et les autres fourrages secs, et éclairées par deux lucarnes que ferme une planche à coulisse. Outre la porte intérieure, elles en ont une qui sert pour communiquer au-dehors. Afin de les rendre plus chaudes et d'avoir un grenier plus grand, on a soin de tenir le plafond très bas.

« Les animaux, bœufs, vaches, chevaux, moutons, occupent les deux côtés, à droite et à gauche; les lits de la famille sont placés au fond, de sorte que, pour y arriver, il faut passer à travers la double rangée de bestiaux.

« Ces lits ne sont, au reste, que des coffres en sapin placés à côté les uns des autres contre le mur et garnis de paille; les pauvres n'ont, outre la paille, qu'une couverture, ceux qui sont plus à l'aise y joignent une paillasse remplie de balles d'avoine, et qu'on appelle *matelas de guérets*. Il n'y a que les riches qui aient un lit de plume, c'est déja du luxe: aussi une fille qui, en se mariant, apporte une dot à son mari, fait-elle insérer dans le contrat, qu'il lui donnera pour son lit *un matelas de plume et non un matelas de guérets*. La vie que mène une famille dans son étable est fort étrange : on se lève à huit ou neuf heures du matin; le père, avec ses garçons et ses valets, s'il en a, panse les bestiaux et leur donne de la litière; la femme, pendant ce temps, entre avec ses filles dans la chambre, allume au foyer un fagot de bruyère et fait la soupe; il est bientôt dix heures; on dîne alors, mais vîte, afin de ne pas se refroidir. Puis l'on rentre promptement dans l'étable; le soir, à cinq heures, soupe nouvelle et nouvelle retraite jusqu'au lendemain. Les femmes sont chargées de tout le détail du ménage, elles traient les vaches, font le beurre et le fromage: aussi elles se couchent plus tard, et se lèvent plus tôt que les hommes.

« Quand la neige nouvellement tombée a couvert le chemin de la fontaine, la plus hardie d'entre elles se charge de frayer un chemin nouveau. Alors, armant ses jambes de guêtres et de gros sabots, se retroussant le plus qu'elle peut, elle va, vient et revient plusieurs fois de suite, jusqu'à ce qu'elle ait aplani un chemin pour ses compagnes.

« Les montagnards auvergnats ont pour leurs femmes ce profond dédain et le mépris despotique propres à toutes les peuplades sauvages. Ils les regardent comme des esclaves; leur occupation à eux est de panser les bestiaux, de battre le blé et d'aller, au besoin, au marché voisin; hors de là, rien ne les ferait sortir de leur oisiveté habituelle. Il convient d'ajouter qu'en cas de maladies de leurs vaches ou de leurs moutons, ils se hâtent d'aller chercher le vétérinaire; mais, si leurs femmes sont malades, ils laissent à la nature le soin de les guérir.

« Il est rare qu'une famille passe l'hiver seule et isolée dans son étable : les ménages voisins se réunissent volontiers, et choisissent pour cela l'étable la plus grande et la plus chaude.

« Le matin, après la soupe, chacun accourt; on s'assied en rond sur des bancs, on jase, on rit, on crie contre les impôts et les percepteurs, on raconte les historiettes qui courent sur les filles et les garçons, on médit; à cinq heures, on se sépare pour aller manger, puis on revient bavarder encore quelque temps, et chacun retourne ensuite se coucher chez soi

« En tout ceci, il n'est question que des hommes : les femmes, en raison de l'infériorité de leur espèce, ne sont point admises aux conversations de leurs seigneurs et maîtres. Mais, dès que ceux-ci se sont retirés, leur règne commence, et la veillée, qui pour les hommes se termine à huit heures du soir, ne finit pour les femmes qu'à minuit ou à une heure du matin; elles regagnent alors le temps perdu. Dans les familles pieuses, on a conservé la coutume dans ces réunions d'hiver de réciter le chapelet et de chanter des cantiques. D'autres, plus adonnées aux plaisirs du monde, passent les soirées à la danse; l'homme qui est réputé le meilleur musicien se tient debout et chante; les femmes qui ne dansent pas l'accompagnent de leurs voix aiguës, et tout le reste saute et gambade, tandis que les bœufs ruminent au bruit cadencé des sabots.

« C'est alors le triomphe des danses nationales, les *bourrées* simples et figurées. Nous avons assisté à quelques-unes de ces dansés, et nous avons remarqué qu'elles s'exécutaient au bruit de véritables chansons, qui, pour la plupart, sont très satyriques, et ont rapport à quelque aventure scandaleuse bien connue dans le pays. L'homme qui chante marque la mesure en frappant la terre avec un bâton.

« Nous avouerons franchement que, dans ce cas, musique, cadence et danse, nous ont rappelé par leurs figures et leur mélodie, ces danses grotesques de nos foires foraines, où l'on voit quelques hardis savoyards, ou quelques braves piémontais, faire danser au son du tambourin un ours muselé

Digitized by Google

« Un poêle, entretenu à grands frais, ne donnerait pas à l'étable le degré de chaleur que lui procure cette multitude d'hommes et d'animaux entassés. L'air se change en fumée épaisse qu'on voit sortir en vapeur par les ouvertures; il devient étouffant, infect et malsain; c'est une des causes principales des maladies des montagnards de la haute et basse Auvergne. »

Tel est le genre de vie que mènent les Auvergnats pendant les mois d'hiver, vie de privations, et qu'ils ne pourraient supporter, s'ils n'y étaient habitués dès l'enfance. Inutile de dire que des hommes qui sont parvenus à se créer quelques instans de bonheur en vivant au milieu de leurs bestiaux, sont naturellement portés à l'indépendance et même mutins. Les habitans de la haute et de la basse Auvergne n'ont ni la fougue du Provençal, ni la pétulance du Gascon; mais leur caractère n'en porte pas moins les germes d'une exaltation qui devient dangereuse si on l'irrite. Comme toutes les races qui ont conservé les mœurs primitives, ils abhorrent l'oppression, et résistent avec une opiniâtreté invincible aux mesures arbitraires. Sous le règne de Louis XIV, temps où les habitans des autres provinces de la France courbaient humblement la tête sous le joug oppresseur des intendans, les paysans des environs de Salers, se signalèrent par une insurrection dont les suites auraient été fécondes en résultats, si on ne se fût empressé de l'étouffer. Les habitans de la commune d'Anglard se firent surtout remarquer par leur courage opiniâtre. On ne voulait plus payer l'impôt; les sergens, les huissiers, les recors furent chassés et battus. L'intendant envoya un détachement nombreux qui n'eut pas de peine à soumettre les insurgés; chose assez rare alors, on leur fit grâce, et les lettres furent enregistrées au bailliage de Salers (1).

De nos jours, un an après la révolution de juillet, si je ne me trompe, les paysans auvergnats croyant qu'avec la dynastie déchue avaient disparu les impôts onéreux, s'insurgèrent en grand nombre contre les employés des contributions indirectes. On eut recours à la force armée; le pays fut enfin pacifié. Mais l'Auvergnat déteste encore le *gabelou*, et toujours il s'oppose aux mesures oppressives avec toute la puissance de son énergie.

« En général, dit l'auteur de l'*Annuaire du Puy-de-Dôme*, l'Auvergne est mal cultivée; mais ce défaut de culture doit être attribué moins à l'indolence des habitans qu'à leur ignorance et à leur pauvreté, suite nécessaire du mauvais système d'impôts qui leur enlève toutes leurs économies et ne leur permet aucune industrie. On peut aussi en accuser l'opiniâtreté du paysan auvergnat, qui lui fait suivre obstinément ses vieilles routines et rejeter toute méthode nouvelle. S'il ne tire pas de son champ tout ce qu'il pourrait en recueillir, s'il fait mal ses vins et ses fromages, s'il ne sait point améliorer ses pâturages, créer des prairies artificielles, on doit s'en prendre au manque d'industrie plutôt qu'à la paresse, car le paysan est actif et laborieux. D'un autre côté, les émigrations annuelles, nécessaires dans un pays privé de toutes ressources industrielles, enlèvent aux terres un grand nombre de bras : la culture est en conséquence imparfaite et languissante. »

Gustave Aymar.

(1) Le grand d'Aussy affirme avoir vu ces lettres à Salers, en 1788.

PLANTES VOYAGEUSES DE NOS CONTRÉES.

Je mettais la dernière main à la nomenclature d'une Chloris toulousaine; fatigué d'étudier les plantes dans les livres, de comparer à des figures, souvent peu exactes, des échantillons desséchés, j'éprouvais le besoin de suspendre d'ennuyeuses recherches, pour revenir à l'étude des végétaux, non plus secs et décolorés comme on les conserve dans les herbiers, mais riches de leurs formes vivantes et parés de brillantes couleurs, tels qu'on les trouve, enfin, au milieu des scènes variées de la nature dont ils font le plus bel ornement. Oubliant toute classification systématique, je les groupais diversement, selon que j'étais frappé de leurs mœurs, de leurs habitudes, de leurs rapports entre eux, avec les êtres qui les entourent. Je recherchais ces innombrables harmonies que fournit le règne végétal. En un mot, aux principes positifs des Linnée et des Jussieu, je préférais les vagues rêveries de Bernardin de Saint-Pierre.

Que de fois je me suis arrêté aux mœurs sociales des plantes! Tribu nombreuse et utile à l'homme, le besoin semble les réunir; séparées: on dirait que leurs racines deviennent incapables de modifier le sol qu'elles sillonnent, tandis, que, réunies elles végètent avec vigueur: ainsi l'on voit les graminées et les légumineuses, dont les nombreuses espèces constituent nos prairies.

Puis venaient les plantes aux antipathies marquées: la scabieuse dont le voisinage étouffe le lin, le coquelicot, ami des moissons, qui ne marie jamais ses fleurs écarlates aux panicules de l'avoine cultivée.

A l'exemple de Linnée, j'eus bientôt mon calendrier de Flore; comme le botaniste d'Upsal, je lisais les heures de la journée dans l'épanouissement d'une corolle, tandis que, véritables hygromètres vivans, d'autres fleurs me donnaient des avertissemens certains sur l'état de l'atmosphère. Plus d'une fois aussi, effrayés par les folioles repliées du trèfle et de l'oxalide, qui semblaient craintives de l'orage, se presser timidement autour de leur tige, nous suspendîmes au milieu du jour des excursions commen-

Digitized by Google

cées le matin par un ciel pur et sans nuages, comme si le long des chemins la nature avait jeté ces plantes pour dire au voyageur qu'il est temps de chercher un asile.

Les plantes aquatiques s'offraient à mes regards, tantôt flottantes comme les potamos et les nénuphars, dont les feuilles, en se retirant sous les eaux, annoncent l'approche de l'hiver; tantôt submergées comme la vallisnérie, si connue par ses étonnantes amours.

Mais j'étudiais surtout avec une sorte de prédilection, les végétaux étrangers que des causes fortuites ont disséminés dans nos campagnes, sur les bords des eaux, et jusque sur les vieux monumens de nos villes. Ces plantes voyageuses m'inspiraient un vif intérêt; je voulais connaître leur première patrie, les accidens qui les avaient déplacées, et jusqu'à l'époque de leur migration. Je comparais leurs voyages à ceux de ces nombreux oiseaux qui, tous les ans, à des époques déterminées, quittent nos climats et des retraites chéries, pour passer dans des contrées lointaines. Bien qu'une loi puissante, impérieuse, leur impose ce périodique exil, il faut avouer que leur instinct sert admirablement cet ordre de la nature. Tandis que seul, le hasard préside au déplacement des végétaux, leurs graines prises par les vents, confiées aux flots de la mer, roulées par les torrens, emportées par divers animaux, ou mêlées accidentellement aux denrées commerciales (1), sont répandues au loin. Ainsi la vergerette du Canada a été bientôt disséminée dans toute l'Europe, et de nos jours l'on voit des germes nombreux, attachés aux laines apportées du Levant à Montpellier, se répandre sur les rives du Lez, et donner naissance à une série de plantes africaines, riche moisson que les botanistes s'empressent d'y recueillir.

Le thé du Mexique, aux suaves odeurs, s'est naturalisé sur les bords sablonneux de la Garonne et de l'Ariége. Peu après l'établissement de la navigation sur le canal du Midi, le laiteron délicat vint des Pyrénées-Orientales et du Bas-Languedoc, décorer les corniches de nos édifices. Cette plante ne s'est pas encore répandue au-dehors de Toulouse. Il en est de même de la conyse ambiguë, d'abord signalée à Narbonne par le savant et modeste Pourret, et que, depuis peu seulement, nous retrouvons aux environs de notre ville. L'apparition de la centaurée solstitiale, si préjudiciable aux moissons originaire des mêmes contrées, ne date que de quelques années. D'abord très rare, elle désole aujourd'hui nos récoltes. Nul doute que le vent du Sud-est, ne nous ait apporté ce funeste présent, l'aigrette qui couronne ses semences ayant rendu leur dispersion facile.

La vallisnérie spirale, comme tout le monde le sait, est assez abondante dans le canal du Languedoc pour en rendre la navigation difficile, si on n'avait d'ailleurs le soin, presque chaque année, de la détruire du moins en partie; mais personne que je sache, ne s'est encore occupé de rechercher l'origine de cette plante étrangère à nos contrées. Long-temps, en France, elle ne fut signalée que dans les eaux rapides du Rhône; c'est là aussi que nous retrouverons sa première patrie; et pour déterminer son itinéraire, il nous suffira de dire que, portée dans le bassin de la Méditerranée par les nombreuses bouches du fleuve, elle fut rejetée par la mer, avec d'autres productions venues des mêmes lieux sur la plage, et de là dans le réservoir où elle semble se complaire aujourd'hui (1).

Il est sans doute fâcheux pour nous que dans les temps reculés on n'ait point tracé la liste des plantes particulières à notre sol : plus sûrement nous pourrions distinguer celles que le hasard a ajoutées à notre Flore, ou qui lui ont été ravies par les nombreux changemens apportés à la culture de nos contrées; car on ne saurait nier que des végétaux, autrefois abondans dans certaines localités à des époques données, ne s'y retrouvent plus. La Flore de Paris, si souvent illustrée par les travaux de nos grands botanistes, en offre une preuve remarquable. On ne voit plus aux environs de la capitale toutes les plantes énumerées par les Tournefort et les Vaillant, mais en revanche des espèces inconnues à ces naturalistes s'y montrent abondamment.

Ainsi que je l'ai établi, la nature emploie plusieurs moyens pour opérer la dispersion des végétaux, mais, sans contredit, les cours d'eau sont les plus puissans. Voyez de combien de plantes se trouvent embellis les bords de nos rivières qui naissent des Pyrénées. Il est hors de doute que la plupart sont descendues de ces monts; nous remarquerons néanmoins que, parmi les nombreuses semences ainsi déplacées, un très petit nombre trouve la vie au sein de la terre végétale si féconde, que les eaux rejettent avec elles sur le rivage : c'est que, pour beaucoup de plantes, leur place

(1) Me promenant un jour sur les bords du canal du Languedoc, non loin de son embouchure, je vis flotter sur les eaux une coquille qui m'était inconnue; je parvins à l'atteindre. Je restai étonné en rencontrant le *bulimus undatus*, décrit par M. de Lamarck, et que cet auteur donne comme originaire des Antilles. Je fus long-temps à pouvoir expliquer sa présence dans les environs de Toulouse; j'ai su depuis qu'il est apporté avec le bois de campêche; il se loge dans les cavités qu'offrent les tiges de cet arbre, et c'est de là qu'il était tombé dans le canal pour arriver dans mes mains.

Si cette pièce n'est pas une des plus rares de ma collection, elle est, sans contredit, la plus intéressante sous le rapport de la circonstance heureuse qui me l'a procurée.

(1) On trouve sur la plage de la Méditerranée, depuis les bouches du Rhône jusqu'au-dessous de Montpellier, divers galets qui ne peuvent avoir été roulés dans la mer que par les eaux de ce fleuve. Telle est l'opinion du savant M. Marcel de Serres. Le célèbre Astruc avait déja avancé que les atterissemens qui ont comblé certains ports de nos côtes méridionales, devaient être attribués au Rhône. Enfin, le même cours d'eau, selon M. Jules de Christol, aurait dispersé dans le bassin de Montpellier l'antique population qui lui est particulière.

Digitized by Google

est invariablement marquée. On n'a, pour s'en convaincre, qu'à parcourir les grandes chaînes de montagnes, seuls points de l'Europe que le génie de l'homme n'ait pas entrepris de soumettre.

Tout dans ces lieux paraît être livré au désordre, lorsqu'on ne s'arrête qu'aux apparences; mais là seulement règne une nature vierge et indépendante. De même que le géologue se rend compte du soulèvement de ces énormes masses pierreuses et de l'inclinaison variée des bancs étendus qui les forment, le botaniste explique à son tour la disposition des plantes qui peuplent ces vastes amphithéâtres, en s'élevant du fond des vallées placées à peine au-dessus du niveau de la mer jusqu'à ces pics décharnés se perdant dans les nues. Qui oserait nier qu'un ordre admirable préside chaque jour à la distribution de tant de végétaux divers? Le hêtre se trouve placé plus haut que le chêne; les sapins aux feuilles découpées, qui résonnent au vent comme des cordes de harpe, habitent des régions supérieures, et sont dépassés par les rosages et quelques saules faibles et rampans; puis viennent encore quelques petits arbustes comme les daphnés et les passerines, toujours vertes. Enfin, les nombreuses saxifrages, les gentianes, non moins variées et quelques graminées, viennent former comme une dernière ceinture autour des neiges éternelles. Ainsi l'on voit les plantes des montagnes tracer différentes zônes correspondant aux degrés de température particulière à chacun des climats que l'on observe à la surface du globe.

En appliquant aux Pyrénées ces données rendues positives par les recherches des Linnée, des Umbault, des Ramond, nous ne serons plus surpris de rencontrer sur les sommités de ces monts des végétaux de la Suède, de la Norwège, et jusqu'à ceux de la Laponie; car en parvenant à la région des glaces, nous avons parcouru rapidement la série des variations de température caractérisant chaque climat, depuis le voisinage des tropiques jusqu'aux pôles.

Qu'une cause fortuite vienne donc à disséminer dans nos plaines des semences prises dans ces lieux, elles ne s'y développeront point; car ce sol nouveau ne pourra suffire à toutes leurs conditions d'existence. A peine si les soins les mieux entendus suffisent à conserver, chétives et dans un état maladif, ces saxifrages qui choisissent la région des neiges perpétuelles, ces aréties qui croissent dans les fentes des rochers. Il faut à la parnassie des marais les bords des sources glacées des montagnes, et jamais on n'a vu le rosage qui forme une des zônes naturelles de la végétation des hauts-lieux, venir se mêler à nos élégantes lysimachies. Quelques végétaux pourtant habitent indifféremment les sommets des montagnes et les points les plus bas de nos plaines. Telle est la linaire couchée, que l'illustre Ramond avait nommée *des Pyrénées*, et que ce savant naturaliste avait cueillie à dix-huit cents mètres de hauteur. Cette petite plante croît abondamment dans les sables, aux environs de Toulouse.

Parmi les plantes voyageuses que nous retrouvons le long des eaux, quelques-unes s'y reproduisent en abondance, et formeraient même l'essence de la végétation particulière à ces localités, si la main de l'homme ne prenait le soin de les détruire. Tels sont les saules nombreux, arbres élégans lorsqu'on leur laisse leur forme naturelle, s'élevant en hautes pyramides comme le saule blanc et celui dont les fleurs ne portent que trois étamines, tandis que les osiers ramifiés au voisinage du sol, forment des touffes élégantes le long des prairies, avec le saule pourpré aux rameaux flexibles et le saule blanchâtre dont les feuilles cotonneuses en-dessous, étroites comme celles de la lavande, l'avaient fait comparer à cette plante. L'aune glutineux et le peuplier noir sont communs dans nos oseraies, où l'on rencontre rarement le hêtre aux graines ailées, ressemblant à des insectes, lorsque le vent les agite sur leurs pédoncules allongés.

D'autres plantes aussi végètent avec vigueur dans les lieux où leurs graines ont été délaissées: oublieuses, elles étalent loin de leur première patrie tout le luxe d'une riche végétation et laissent après elles une postérité nombreuse. Sur nos graviers croissent l'immortelle à tête dorée; l'astragale, dont les racines sont sucrées comme celles de la réglisse; la sarriette cultivée dans nos jardins rustiques; le thym, l'armoise champêtre, la scrophulaire des chiens, la marguerite des montagnes, la gypsophile des murailles et la vermiculaire brûlante, qui cache de ses épais gazons les cailloux laissés à découvert. Quelquefois je l'ai vue en fleur former la limite d'un ancien débordement en traçant au loin une longue ligne dorée.

Les terres sablonneuses dues aux dépôts alluviens, ont aussi leur population étrangère; les mélilots à fleurs jaunes et blanches; la mauve à odeur de musc, dont les feuilles sont découpées comme celles de quelques géranions; l'ibéride pinnée, avec ses fleurs blanches; la chironie élégante, l'anserine à odeur de boue, et le thé du Mexique, déja cité, dont la douce et suave odeur lui fit donner le nom d'ambroisie. On y trouve la chélidoine glauque, dont les fleurs jaunes ressemblent à celles du coquelicot, à côté du réséda blanc et de la dauphinelle voyageuse; tandis que dans les prairies croissent l'euphorbe pileuse, et l'héraclée aux immenses feuilles, dont les ombelles blanches dépassent en hauteur les herbes qui l'environnent.

On ne retrouve que sur les escarpemens abruptes qui bordent nos rivières, le grand muflier aux épis rouges, et le genêt d'Espagne que ses fleurs odorantes et ses bouquets d'un vert agréable ont fait transporter dans les jardins paysagistes.

Mais c'est surtout au milieu des saussaies naturelles qu'il faut chercher les végétaux nombreux apportés par les eaux; le houblon qui grimpe en se roulant aux branches du saule et dont les tiges flexibles s'entrelacent à celles du liseron des haies; la menthe des bois qui marie ses longs épis non interrompus à ceux des salicaires. Sous ces ombrages frais se montre la cardamine impatiente aux siliques élastiques; là, croissent l'angélique sauvage, la reine des prés aux feuilles d'orme; la verge d'or s'y montre quelquefois à côté de la julienne odorante.

Digitized by Google

Ces mêmes lieux voient arriver d'autres plantes ; mais, semblables à des proscrits qui ne peuvent oublier leur premier ciel, elles n'offrent qu'une végétation languissante ; quelquefois, comme la teucriette dorée, elles ne se couronnent jamais de fleurs. D'autres ne laissent après elles qu'une faible génération pour disparaître bientôt des rives où le sort les avait jetées. Telles sont la linaire aux feuilles d'origan, le doronic en cœur, l'épilobe des montagnes et l'églantine aux fleurs pendantes.

Souvent les fleuves qui ont disséminé ces charmantes productions, les reprennent dans leurs débordemens, les arrachent à leur patrie nouvelle pour les détruire sans retour ; image d'un monde où les jeux de la fortune sont si puissans pour le bonheur et le malheur des hommes.

Ajoutons qu'en continuant la dispersion des espèces végétales, la nature lutte sans cesse contre l'industrie humaine, qui tend à favoriser l'extension des plantes utiles aux dépens de celles que nous n'avons pas encore appliquées à nos besoins. Cette admirable prévoyance rétablit l'équilibre, et, malgré nos efforts continuels, s'accomplissent les grandes fins de cette sage puissance qui a voulu que la surface du globe fût partout recouverte de végétaux, puisque l'existence des plantes est intimément liée à celle de l'homme.

J. -B. Noulet.

UNE VISITE

A L'HOSPICE DE LA GRAVE DE TOULOUSE.

Il est un soin qu'on ne néglige jamais de remplir en revoyant sa ville natale, après plusieurs années d'absence, celui de la visiter en détail, de compter un à un les changemens qui s'y sont opérés. Il serait difficile de dire tout ce qui se passe alors dans l'ame de celui qui fait un tel dénombrement, à la vue de ces révolutions qui ont changé l'aspect de tel quartier qu'il habita autrefois. Vainement il cherche la maison qui devait lui rappeler d'anciens et doux souvenirs de jeunesse : ce sol qu'elle occupait forme aujourd'hui une partie d'une place nouvelle. D'un autre côté, les améliorations utiles ou brillantes, qui sont comme le luxe obligé des grandes cités, viennent agiter agréablement son cœur patriotique. Oh ! si vous saviez avec quel ravissement je vis couler pour la première fois cette eau si pure, si limpide, qui s'échappe de toutes parts de nos fontaines ! Si vous saviez avec quel sentiment d'orgueil je me posai, en arrivant, au milieu de la place Lafayette pour la mieux contempler ! Il y avait douze ans que j'avais quitté Toulouse.

Un matin, que je parcourais les quais si beaux qui, du côté de la ville, bornent le lit de la Garonne, je remarquai, toujours inachevé, ce monument qui, par sa forme, ressemble à un temple grec, et qui fut destiné à devenir la chapelle de l'hospice de la Grave.

Il ne m'en fallut pas davantage pour diriger de ce côté le but un peu vague de ma course : je voulus aller visiter cet asile de l'infortune. J'avais vu, jeune alors, cet établissement ; il me tardait de savoir si des améliorations avaient été apportées au sort des malheureux qui l'habitent. Avant d'entrer, j'éprouvais quelque répugnance, car j'avais encore présent à mes yeux le délabrement de cette antique demeure, et à mes oreilles venaient retentir des bruits de chaînes, de verroux, et les plaintes des infortunés qu'une pitié mal entendue y retenait autrefois.

Me voilà dans la première cour. Je me reposais, tout haletant, sous l'orme plus que séculaire, qui l'ombrage à demi de ses vastes branches horizontales, lors-qu'on m'annonça qu'en ma qualité d'étranger (je m'étais donné pour tel), il m'était permis de visiter la maison. Ainsi, m'écriai-je, il n'est plus loisible aujourd'hui au peuple, toujours avide de spectacles horribles, de venir satisfaire le besoin de contempler ces êtres malheureux à qui la maladie a ravi le plus noble attribut de l'homme, la raison !

Un jeune homme, le même qui avait sollicité pour moi la faveur rare que je venais d'obtenir, s'offrit pour m'accompagner : grace à mon complaisant cicérone, j'appris tous les détails qui vont suivre.

L'hospice Saint-Joseph de la Grave est un petit monde muré de toutes parts, qu'habitent douze à treize cents individus des deux sexes. Cette population hétérogène, composée de jeunes enfans et de vieillards, de pauvres gens que l'excès du travail n'a pu mettre à l'abri de l'indigence, et de femmes que le vice, comme une lèpre, dévore sous mille formes ; d'hommes de conseil et de misérables privés de raison, n'est pas là jetée pêle-mêle : une sage prévoyance a présidé à leur séparation ; différemment groupés, ces infortunés parquent, pour ainsi dire, sous diverses tentes. L'inscription de chaque bâtiment vous fait connaître d'avance à quel personnage vous allez avoir affaire.

Les enfans abandonnés reçurent notre première visite. Oh ! ils font mal à voir, ces petits êtres pâles, souffreteux, tressant de leurs mains débiles de longs rubans de paille que d'autres contournent en chapeaux élégans. Ainsi, rejetées en naissant du sein de la société, ces victimes du vice et de l'insouciance travaillent pour la société qui les repousse. Ces chapeaux iront peut-être paraître dans des fêtes brillantes où

Digitized by Google

nulle femme ne pensera à ces enfans qui ne connaissent point les jeux de leur âge; qui sait même s'ils ne pareront point la tête de quelque mère oublieuse, qui, au milieu de l'ivresse du bal, palpitante de bonheur, ne se souviendra pas que son fils écrouelleux l'attend à l'hôpital!

Le local consacré à ces innocens est bien divisé; mais je le voudrais moins ombragé, car aux enfans, voyez-vous, il faut de l'espace et du soleil; du soleil surtout, sous peine de les voir chétifs, s'étioler comme ces plantes qui, languissantes à l'ombre, végètent rigoureuses sous l'influence de la lumière. Formés de bonne heure à la lecture et à l'écriture, ils passent ensuite dans un des ateliers élevés dans la maison. Ainsi, rien ne leur manquera en quittant l'hospice, que la santé forte et robuste du prolétaire.

La vieillesse, en tous lieux respectable, le paraît ici davantage; car le malheur ajoute encore à tout l'intérêt que l'âge inspire. La plupart des vieillards que l'hospice renferme ont été des hommes de peine, dont le corps courbé vers la terre porte l'empreinte ineffaçable du travail de toute une vie si péniblement passée: les callosités de leurs mains n'ont pas eu le temps de se ramollir depuis que, plus pressant de jour en jour, le besoin les porta à solliciter longtemps une place dans cette retraite où leur existence est assurée, mais où ils ne retrouvent ni les affections de la famille ni la liberté de l'homme isolé. Les solliciteurs sont nombreux, me fit observer mon guide, comme pour faire ressortir la vérité de ces vers d'un des meilleurs poètes de notre époque:

> Hélas! dans ce siècle fatal,
> On trouve encor la concurrence
> A la porte de l'hôpital.

En quittant les vastes salles, bien propres, bien aérées, occupées par les vieillards valides, nous visitâmes leurs infirmeries, où quelques-uns attendaient l'heure de leur délivrance.

Nous vîmes ensuite, sans y entrer, un quartier qui me rappela la Grave d'autrefois: des vociférations multipliées, et, mieux encore, une chanson grivoise chantée par une seule voix, mais dont le refrain était repris en chœur, me fit deviner sans peine que nous passions sous les fenêtres des salles destinées aux filles que la police arrache pour quelque temps à la prostitution, pour les livrer aux soins des médecins. A travers les grilles où elles grimpaient, en collant contre les barreaux de fer leur visage décoloré, nous remarquâmes plusieurs de ces malheureuses revêtues d'une houppelande grise, la tête couverte d'un petit bonnet de toile grossière, sans garniture, costume obligé qu'elles échangent en entrant contre la toilette, souvent élégante mais caractéristique, de leur honteux métier. Nous nous étions éloignés, qu'elles faisaient éclater encore des rires bruyans, provoqués, sans doute, par les cyniques lazzis que la vue de deux hommes venait de leur inspirer.

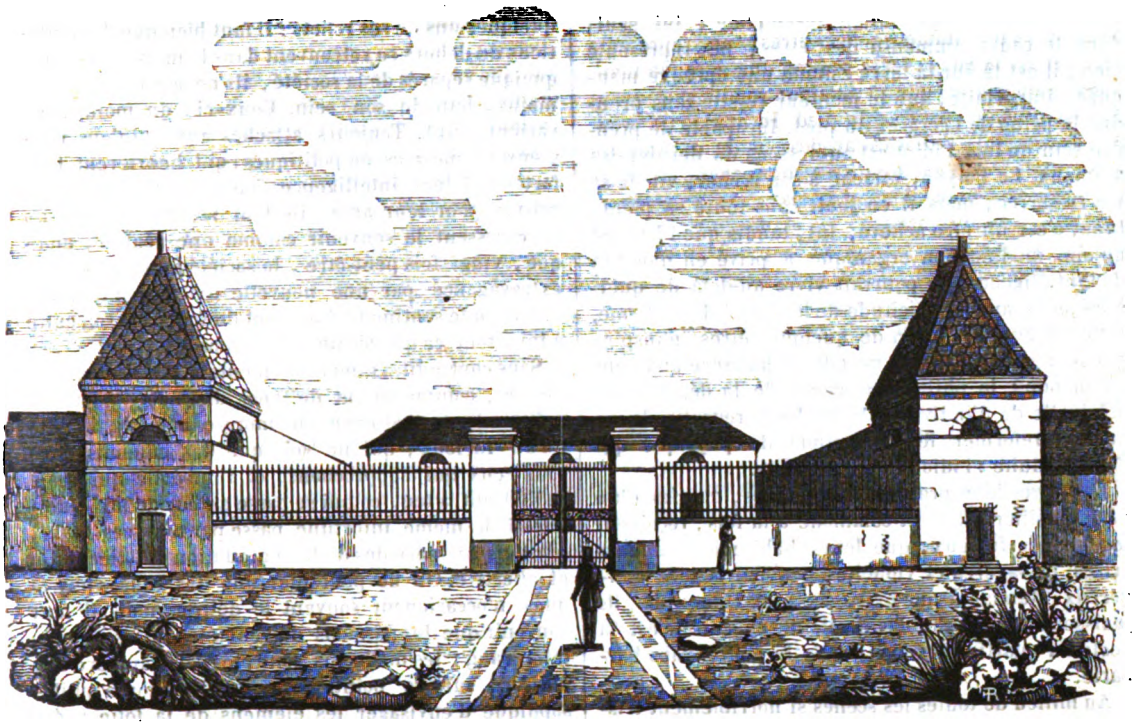
Nous visitâmes rapidement les épileptiques. Peut-être eûmes-nous à nous reprocher d'avoir provoqué, par notre apparition dans ces lieux, l'attaque subite dont l'un d'eux fut atteint peu après notre arrivée; nous détournâmes de lui nos regards, parce qu'il fait peine de voir ainsi un homme aux prises avec ce mal cruel, et pour ne pas braver d'ailleurs un préjugé honorable. Lorsque, nous retirant, nous passâmes devant le lieu que sa bave avait sali pendant qu'il se tordait en hurlant, étendu sur le carreau, son regard était vague et indécis, ses membres fléchis sans vigueur, comme ceux d'un ouvrier qui, ployant sous un faix, vient de s'asseoir sur une borne.

Nous allons passer aux fous, me dit le jeune étudiant en médecine qui m'accompagnait, en me désignant de la main un petit bâtiment isolé, flanqué de deux pavillons carrés recouverts d'ardoise: on dirait une de ces maisons charmantes qui entourent les grandes villes. L'aspect agréable de ce monument, autant que ce que je venais d'observer d'améliorations, me fit bien augurer du système mis en usage dans la direction de cette partie importante de l'établissement. Nous étions arrivés chez les fous. — Si vous voulez vous occuper des personnages, me dit le jeune médecin, je pourrai vous fournir des détails curieux sur chacun des aliénés que nous rencontrerons; mais ces renseignemens vous paraîtront peu intéressans si vous avez déjà visité quelqu'autre établissement de ce genre; car, voyez-vous, toutes les maisons de fous se ressemblent: partout ce sont des infortunés que les mêmes passions ont conduits à cette affreuse position; aussi trouverez-vous ici, comme ailleurs, des dieux, des rois, des généraux d'armée, des grands seigneurs, des savans, et puis des femmes qui rêvent d'amour, qui répètent les sermens reçus et donnés; qui, sous la bure grossière dont elles sont revêtues, viendront vous entretenir de leurs riches parures; car, comme on l'a dit, les hommes perdent le plus souvent l'esprit par ambition; les femmes par jalousie, et les filles par amour.

Déjà plusieurs aliénés nous entouraient, tandis que d'autres, tristes, abattus, se retiraient à l'écart: celui-ci nous offrait la démonstration d'un problème de géométrie, et se baissait pour tracer des figures sur la poussière; un autre nous présentait les armes, sans interrompre sa promenade en ligne droite, qu'il fait ainsi tous les jours depuis longues années: un bâton, voilà son fusil; un shako, voilà tout son uniforme; n'importe, il est soldat, il a mission de veiller à la défense de tous. Si vous le désarmiez, il en mourrait de chagrin.

« Des arbres dont le feuillage réjouit le cœur; des » oiseaux dont les douces habitudes polissent le ca» ractère; oh! surtout, point de fers pour des hommes » qui ne dirigent plus leur volonté, » ont dit les médecins; et des ombrages ont été préparés aux fous, et les cachots infects, homicides, ont été abandonnés; et des fers n'ont plus été rivés sur ces mains non coupables. Oh! certes, vous pouvez aujourd'hui aller visiter les fous sans craindre d'avoir le cœur brisé en présence d'un malheureux qui se roule, pieds et mains liés, dans un peu de paille fétide, véritable

Digitized by Google



PAVILLON DES FOUS A L'HOSPICE DE LA GRAVE.

fumier. Sans doute, là, des cris de douleur, de désespoir, se font encore entendre; mais la dure compassion des hommes ne les provoque point : ils sont moins affreux, moins amers à celui qui souffre; et puis, si quelques lueurs de raison viennent éclairer quelques-uns d'entre eux sur leur infortune, ils n'ont point à redouter ici l'œil de ces oisifs, curieux importuns, qui venaient autrefois insulter de leurs ris et de leurs cruelles agaceries tant de malheur. Un philosophe, un médecin, un homme, comprit enfin tout l'intérêt que les aliénés étaient dignes de nous inspirer : Pinel refit la thérapeutique de l'aliénation mentale. Rejetant bien loin les moyens empiriques, souvent barbares, que ses devanciers avaient adoptés, il rendit le traitement de la folie doux et rationel à la fois. Honneur à Pinel! son nom brillera à jamais d'un bel éclat parmi ceux des bienfaiteurs de l'humanité.

Entraîné par mon enthousiasme pour la mémoire de ce grand homme, je me laissai aller au besoin de rendre hommage à ses généreuses inspirations : il m'était doux de payer à ce médecin si justement renommé, la dette de mon cœur, entouré de ceux-là même dont il a amélioré le sort. Elles sont douces les conquêtes que l'homme de bien obtient sur les préjugés, l'égoïsme ou l'ignorance, en faveur des infortunés : celles-ci, du moins, n'ont jamais coûté que des larmes excitées par la reconnaissance.

Déja une étroite sympathie avait uni mon ame à celle du médecin qui dirigeait mes investigations : devenus l'un et l'autre plus confians, notre conversation avait pris un ton plus expansif. Nous visitâmes dans leurs moindres détails les quartiers destinés aux fous des deux sexes, admirant partout le bon discernement qui a présidé à la distribution de ces vastes locaux. Plus d'une fois nous eûmes l'occasion de faire la remarque que l'architecte avait sagement obéi aux prévoyans calculs du médecin. De grandes salles consacrées à des dortoirs ou à des réfectoires reçoivent les fous tranquilles, sur lesquels il n'est pas nécessaire d'exercer une surveillance trop sévère. Ainsi réunie, cette collection d'hommes est surtout remarquable sous le rapport des contraires qu'elle présente : il y a des larmes, des cris de joie, des paroles douces, et qui semblent affectueuses, et l'expression de la dernière violence. N'y cherchez pas des traces de la société; les liens qui, au-dehors, unissent les hommes entre eux, sont ici brisés; chaque fou vit pour lui seul : tous sont effrayans d'égoïsme, depuis celui qui, dans ses rêves, croit diriger l'univers ou gouverner

Digitized by Google

des peuples, jusqu'à l'imbécile et l'idiot difforme qui végètent seulement.

L'idiot! oh! sa vue est pénible, affreuse; elle fait murmurer le cœur contre la nature qui l'a jeté à la vie avec une organisation incomplète : lui seul, dans le cadre immense des êtres, ne représente rien; il est là sur la terre comme une épreuve manquée, imparfaite, que le mouleur rejette sans prendre la peine de l'écraser du pied. Incapable de prendre soin de lui, l'idiot est au-dessous du dernier des animaux. Le Polype, attaché à son rocher, vit de sa vie resserrée; mais il en jouit dans toute sa plénitude, c'est un être achevé, lui; tandis que l'homme qu'une modification organique a privé en naissant de l'intelligence, ne pourrait vivre au-delà de quelques jours sans la sollicitude de la société. L'idiotisme, cette affreuse condition de quelques êtres, n'inspire que le dégoût et la plus grande répugnance aux gens du monde; le philosophe gémit de la dégradation originelle de l'individu, le médecin regrette de ne pouvoir réformer les aberrations du physique qui l'ont produite : l'idiotie est incurable.

Des loges bien propres, bien aérées, munies d'un petit mobilier solide et commode à la fois, reçoivent les aliénés furieux, que leurs habitudes ou leurs crises passagères et violentes peuvent rendre dangereux. Rendus à une existence plus tranquille, ils jouissent de nouveau des droits de chacun : c'est la geôle du quartier des fous; mais la prison sans barbarie.

Au milieu de toutes les scènes si horriblement tristes dont j'étais témoin depuis que je parcourais ces lieux, croirez-vous qu'une idée consolante vint alléger mon cœur? C'est que, parmi les fous, on ne voit nul enfant, pas de tête d'ange qui roule ses longs cheveux blonds et bouclés dans la poussière ou la fange. Exempte des passions violentes qui nous enlèvent la raison, qui pervertissent nos sentimens, l'enfance est étrangère à la folie; la jeunesse y est moins sujette que l'âge mûr. Ne nous étonnons point du fatal privilége qui pèse à cette époque sur la destinée de l'homme : n'est-ce pas alors que nous prenons rang tout de bon dans le monde? que le positif vient remplacer les illusions de la période qui s'achève? que les froids calculs de l'intérêt dominent entièrement notre ame? Le vieillard, près de quitter la vie, blasé, redevenu insouciant comme l'enfant qui la commence, échappe aussi facilement à la folie.

On a fait la remarque que le nombre des femmes atteintes d'aliénation mentale est plus grand que celui des hommes : l'extrême sensibilité de celles-ci, leur facilité à se laisser impressionner, leurs passions si vives, dirigées presque toujours vers un seul objet, rendent raison de cette différence. Thomas a eu raison de dire que le délire des femmes est religieux ou érotique. On a aussi constaté par des observations suivies que chaque époque a son genre particulier de folie qui la caractérise; sans doute, car la folie n'est-elle pas aussi un retentissement du corps social qui s'émeut, un cri lugubre, si vous voulez, mais expression vraie quoique exagérée des mœurs de chaque temps? D'ailleurs, comment en serait-il autrement, lorsqu'une idée domine une génération entière d'hommes, que toutes les passions empruntent d'elle quelques-uns de ses reflets? Il faut bien que les agitations du dehors se retrouvent dans la maison des fous: quoique séparés de la société, ils ne la continuent pas moins, loin de son sein. Ceux-ci, du moins, ne varient point. Toujours attachés aux opinions religieuses, morales ou politiques, qui heurtèrent trop fortement leur intelligence, ou aux affections trop actives pour leur ame, ils leur restent fidèles; ils en caressent le souvenir comme une réalité, alors que, vingt fois peut-être, la société a remplacé une extravagance par une nouvelle extravagance : car l'idée ou le sentiment dominant du fou, c'est son culte à lui, tout ce qui résume sa vie morale.

Sans contredit, l'aliénation mentale présente divers degrés, comme autant de types distincts, depuis le mélancolique taciturne, le morose maniaque, jusqu'au furieux, qui ne voit que des ennemis dans tous ceux qui l'approchent, et l'imbécile qui reste indifférent à tout ce qui se passe autour de lui. Quelquefois le même infortuné passe par tous ces états, par tous ces périodes de la dégradation intellectuelle et affective. On ne peut nier que des causes physiques n'occasionent souvent le délire, mais il faut convenir que les passions doivent être mises au premier rang : les médecins sont, je crois, aujourd'hui d'accord sur ce point. Cette manière toute philosophique d'envisager les élémens de la folie a été heureusement appliquée à son traitement : on a renoncé aujourd'hui à ces méthodes exclusives, qui, par cela même, ne pouvaient mériter aucune confiance. Celui-ci administrait à haute dose l'ellébore recommandé par les anciens, sans penser que souvent il aigrissait la maladie; celui qui plaçait le siége du mal dans les voies de la digestion, purgeait; ceux qui voyaient le sang se porter trop impétueusement vers la tête, saignaient ou fesaient usage des douches glacées; tandis qu'un autre recommandait les calmans, parce qu'il voyait l'essence de la maladie dans une affection nerveuse.

En accordant une valeur réelle à chacune de ces médications judicieusement mises en usage, les médecins modernes ont surtout recours aux passions comme remèdes à la folie. Ainsi, ces crises qui ont si souvent occasioné l'aliénation mentale servent à la combattre et à la vaincre. « C'est donc à manier habilement l'intelligence, les passions de l'aliéné, à user convenablement des moyens physiques, que se réduit tout le traitement des fous, » a dit notre savant compatriote M. Esquirol, dont la douce philanthropie et les rares talens continuent l'œuvre commencée par l'illustre Pinel. Tout le traitement de la folie est là; quant à l'application de ces principes généraux, elle ne peut appartenir qu'à l'homme instruit, qui consacre sa vie entière au soulagement de cette infirmité. C'est en habitant avec les fous, en les étudiant sans cesse,

Digitized by Google

en caressant quelquefois leurs caprices, que le médecin parvient à saisir le véritable caractère du délire. Dès-lors on peut espérer de voir les passions heureusement mises en jeu opérer ces révolutions salutaires qui ont si souvent rendu l'aliéné à lui-même et à la société.

Ces idées générales sur la folie, émises par le jeune homme qui venait de m'accompagner, revinrent à mon esprit, lorsque, rentré chez moi, je voulus, le soir, me rendre compte de l'emploi de ma journée. La Grave d'autrefois a disparu entièrement; à la place de ces masures infectes où étaient entassés des misérables, s'élèvent aujourd'hui d'élégans corps de bâtimens, ayant chacun, comme je l'ai dit, leur destination particulière. Cet établissement remplit enfin le but honorable que ses premiers fondateurs se proposèrent. Dirigé par des hommes consciencieux, servi par de savans médecins, chaque jour y apporte de nouvelles améliorations. Dernier refuge de tant de malheureux, la Grave mérite toute la sollicitude des magistrats et des hommes de bien. Ah! rendons aux habitans de cet asile son séjour doux et facile; n'oublions pas que les portes n'en sont ouvertes qu'à des infortunés que la vieillesse accable, que la misère poursuit, ou que la maladie, au-dessus des ressources de l'art, dévore. Pour le misérable, la Grave est placée entre la société qui le rejette, et la tombe qui l'attend.

Si l'on en croit des recherches bien faites, les anciens ne connurent point ces sortes d'établissemens. Le christianisme, en naissant, les répandit avec profusion partout où il étendit ses conquêtes; telle était la mission de cette sublime religion, où le dogme de la charité marche presque à l'égal de celui de la reconnaissance de l'homme envers Dieu. Les évêques eurent d'abord la gestion de ces pieuses fondations; plus tard, les conciles les firent passer entre les mains des laïques. Leur origine toute chrétienne leur a-t-elle mérité les injustes sarcasmes des encyclopédistes? Je n'oserais le croire. Fournissez du travail au pauvre, semblent nous dire ces philosophes, et vous ne serez point dans la nécessité d'élever des hôpitaux. A merveille! Et que deviendra l'ouvrier actif que le mal arrête, et l'enfant exposé en naissant, et le vieillard à qui l'âge a ravi une à une toutes ses forces? Que ferez-vous de la folie qui détruit la liberté morale de l'individu qui en est atteint? Voudrez-vous le laisser vaguer dans les rues, sur la place publique, inspirant la pitié ou la terreur?

Ces quelques pages, rédigées sous l'inspiration du moment, ont perdu peut-être déja leur principal mérite, celui de signaler les améliorations immenses apportées au sort de la population que renferme l'hospice général de notre département : car, depuis que j'écrivais ces lignes, d'autres améliorations ont été exécutées; d'autres s'accomplissent en ce moment ou sont projetées pour l'avenir, de façon à nous faire espérer que le temps n'est pas éloigné où la Grave pourra rivaliser avec les établissemens de ce genre les plus renommés de la province.

N ALBERT.

FASTES MILITAIRES DU MIDI DE LA FRANCE.

JOACHIM MURAT, ROI DE NAPLES.

A certains temps marqués par la providence, la scène du monde change tout-à-coup d'aspect; de nouveaux acteurs apparaissent pour jouer chacun leurs rôles dans le nouvel ordre de choses, et coopérer plus ou moins puissamment aux changemens politiques qu'on appelle *les révolutions*. Pour dissiper l'orage de 1789, pour compléter la régénération sociale et purifier l'Europe, il fallait le glaive d'un guerrier, un second Alexandre, pour porter le fer et la flamme dans une autre Persépolis.

Jetons nos yeux vers les montagnes de la Corse, un météore s'élève dans les airs; autour de lui gravitent déja ses nombreux satellites, attendant le jour de l'embrasement général.

Napoléon Bonaparte est né à Ajaccio; des femmes du peuple portent déja dans leur sein les enfans qui se grouperont bientôt autour du soldat empereur dans les jours de victoire. Tout va changer; les hauts emplois, les dignités militaires seront désormais la récompense de la valeur, et non l'apanage du privilége. Chaque bourg de la France aura ses héros, chaque ville un général. Les uns seront grands par le génie, les autres par la gloire. Quelques-uns même, enfans chéris du destin, jetteront leur casque de guerre pour ceindre le diadème.

De tous ces rois improvisés, celui dont l'histoire brillante d'une majesté grandiose étonnera le plus nos descendans, est, sans contredit, Joachim Murat.

Maréchal de l'empire, prince, grand-amiral, grand duc de Berg, enfin roi de Naples, Joachim Murat naquit, le 25 mars 1771, à La Bastide, près de Cahors. Son père exerçait l'humble état d'aubergiste, et Joa-

Digitized by Google

chim passa les premières années de son enfance au milieu de sa famille qui était bien loin de prévoir la brillante destinée qui lui était réservée. Admis à l'école du village, il se fit bientôt remarquer par la pétulance de son caractère, et ses camarades eurent souvent à souffrir de son humeur belliqueuse.

La famille Murat était avantageusement connue, et jouissait des bonnes graces d'une puissante famille du Périgord. A l'aide de sa protection, elle obtint pour le jeune Joachim une bourse au collége de Cahors; il n'y resta pas long-temps: destiné à l'état ecclésiastique, il partit pour Toulouse, où il termina ses études. L'abbé Murat étudia à contre-cœur la philosophie et la théologie; les belles-lettres étaient sans attraits pour son imagination romanesque: porté à la dissipation, rêvant les aventures d'amour, il parvint à s'introduire dans une maison, sortit du séminaire, se battit pour une demoiselle qu'il aimait, et revint à l'auberge de son père qui, pour le punir, le força à servir les voyageurs avec les domestiques: néanmoins Joachim ne témoigna aucun regret d'avoir renoncé au sacerdoce; l'étole et même la mitre étaient de trop pâles ornemens pour ce jeune homme fougueux à qui le ciel réservait un glaive de bataille et un diadème de roi.

Pour se soustraire aux réprimandes paternelles, il reprit le chemin de Toulouse, et s'engagea dans le 12e régiment des chasseurs qui était en garnison dans la capitale du Languedoc. Brave, doué de tous les prestiges de la beauté physique, il fut bientôt remarqué de ses chefs, et obtint le grade de maréchal-de-logis-chef. Mais son caractère emporté lui suscita de nombreuses inimitiés parmi ses camarades: chaque jour c'étaient de nouveaux duels qui étaient pour l'intrépide querelleur autant d'occasions de signaler son adresse et son courage. Enfin, il commit une grosse infraction à la discipline militaire; effrayé de la sévérité de la punition qui lui était réservée, il déserta et revint encore une fois à la maison paternelle. Mal vu de ses parens, forcé de remplir des fonctions humiliantes pour sa fierté, il maudissait sa mauvaise destinée et s'abandonnait à des rêves d'avenir qui plongeaient son ame ardente dans des extases ineffables. Fatigué de lutter contre la mauvaise fortune, cédant à un élan qui l'emportait vers un monde inconnu, il partit pour Paris, sans autre ressource que cette audace téméraire qui l'accompagna dans les diverses phases de sa vie aventureuse. Quelques jours après son arrivée, il fut réduit, dit-on, à servir à table chez un restaurateur; mais il ne perdit pas courage au milieu de sa détresse, et on eût dit qu'il prévoyait déjà l'étonnante prospérité qui devait lui sourire pendant plusieurs années. Son père se détermina enfin à lui envoyer quelques secours, et lorsque les divers départemens furent appelés à nommer la garde constitutionnelle de Louis XVI, Joachim Murat revint à Cahors: il fut choisi par les autorités du Lot, avec Bessières, qui devint plus tard duc d'Istrie; et les deux soldats de fortune partirent ensemble pour la capitale.

Cependant la tempête révolutionnaire grondait avec plus de force que jamais; Joachim Murat se livra avec ardeur aux nouvelles opinions politiques, et son exaltation républicaine lui suscita plusieurs querelles d'où il sortait toujours vainqueur. Enfin, les principaux officiers, voyant avec déplaisir le jeune démagogue prêcher l'insurrection dans tous les corps-de-garde, le menacèrent de le congédier. Il devança leur résolution, quitta la garde constitutionnelle quelques mois avant son licenciement, et s'enrôla pour la seconde fois dans un régiment de chasseurs où il obtint le grade de sous-lieutenant.

Le premier pas est fait, se dit le jeune officier; tâchons d'arriver. Le seul moyen d'obtenir alors un avancement rapide, était de professer ouvertement les opinions du jour: Joachim Murat, par conviction et par adresse, se conduisit en révolutionnaire exalté; il parvint ainsi en peu de temps au grade de lieutenant-colonel. Murat était l'homme du moment: on pouvait tout attendre de son influence politique. Le nouveau lieutenant-colonel du 11e régiment de dragons s'empressa de faire parade de sa profonde admiration pour le tribun qu'il appelait le sauveur de la patrie. De la garnison d'Abbeville, il écrivit au club des Jacobins, pour lui faire connaître son intention de changer son nom en celui de *Marat*. Cette demande fut sans doute favorablement accueillie; mais le pétitionnaire n'en retira pas tout le profit qu'il en avait d'abord espéré. En effet, le règne de la terreur eut enfin son terme, et les fervens apôtres du Jacobinisme subirent l'influence de cette subite réaction.

Le lieutenant-colonel Murat, dénoncé pour avoir manifesté des opinions dangereuses, signalé comme terroriste après le 9 termidor de l'an II de la république française, eût été destitué sans le puissant intermédiaire de Cavagnac, ancien président du directoire au département du Lot. Maintenu dans son grade, il n'en attendait pas avec moins d'anxiété une révolution qui pouvait seule réaliser ses rêves d'ambition. Les événemens le rassurèrent bientôt; réintégré définitivement, le 5 octobre 1795, il offrit ses services au général Bonaparte qui s'était déja immortalisé au siége de Toulon, et qui venait d'être chargé par la Convention de disperser les Parisiens armés contre le pouvoir. Murat se signala par plusieurs faits de bravoure, et devint peu de temps après aide-de-camp du général Bonaparte, que les instigations de Barras avaient fait nommer au commandement de l'armée d'Italie.

Une ère nouvelle va commencer pour la France; les cris de la victoire retentissent déja dans le lointain; la phalange des héros a franchi la barrière, et l'immortelle campagne de 1796 promet à la patrie une abondante moisson de lauriers pour la consoler des dissensions civiles. Murat devenu l'aide-de-camp de confiance du général en chef, se distingue par mille traits de bravoure, culbute les bataillons ennemis dans toutes les batailles, et est proclamé brave en présence de toute l'armée. D'innombrables drapeaux sont enlevés aux Autrichiens; on en forme un

Digitized by Google

magnifique faisceau, et Murat est chargé de porter des trophées au directoire exécutif. Partout il est accueilli avec enthousiasme, porté en triomphe, et le colonel républicain reçoit avec une noble dignité les honneurs dont on l'environne. Non moins habile négociateur que soldat intrépide, il remplit avec un plein succès une mission délicate près la cour de Turin. Bonaparte, appréciant de plus en plus les rares qualités de son aide-de-camp, le nomme pour accompagner à Gênes le ministre Faypoust, délégué par le directoire avec ordre de demander au doge l'expulsion de l'ambassadeur de l'empereur d'Autriche. Murat se fait encore remarquer par son adresse et la fierté avec laquelle il défend l'honneur de la France. Sa tâche est remplie, il se hâte de se ranger sous les drapeaux; il ne sera pas dit qu'on ait livré une seule bataille à laquelle il n'ait pris part.

Les deux armées étaient déjà en présence; Bonaparte, toujours à la poursuite des Autrichiens, ne leur donnait pas un seul instant de relâche. Les batailles de Rovérédo, de Bassano, de Saint-Georges, de la Corona, se succèdent rapidement. Murat cueillit de nouveaux lauriers, et reçut une grave blessure à la Corona. Mais de plus beaux triomphes sont réservés aux compagnons d'armes du général Bonaparte. Les immortelles journées de Rivoli, de la Favorite, le sanglant passage du Tagliamento, sont autant de victoires qui ouvrent la brillante période des gloires françaises.

De ces rapides conquêtes on forma la république cisalpine vers la fin du mois de mars 1798. Murat, à la tête d'une poignée de braves, repoussa plusieurs régimens autrichiens, et s'empara de toute la Valteline. Après la paix de Campo-Formio, le général Bonaparte, au moment de partir pour Rastadt, charges Murat, devenu général de brigade, d'aller à Rome avec le général Berthier pour châtier les insurgés de Marino, Albano et Cassano. Les rebelles ne parent résister aux grenadiers de la république française et tout rentra promptement dans le devoir.

Le général en chef, qui s'était couvert de gloire dans cette rapide campagne, méditait un de ces projets que la puissante audace du génie peut seule concevoir. Il réunit les généraux; on se mit en mer, et on entendit ce cri répété avec un enthousiasme mêlé d'étonnement : *En Égypte! en Égypte!*

Murat, attaché à Bonaparte dont il semblait prévoir la brillante fortune, fut un de ses plus fidèles compagnons dans cette expédition si aventureuse. La plage africaine devint pour lui un nouveau théâtre pour son intrépidité, digne des héros chantés par Homère. Au Caire, aux Pyramides, à Saint-Jean-d'Acre, au Mont-Thabor, il mérita l'admiration de toute l'armée, et ses exploits lui valurent le grade de général de division. Mais le désastre d'Aboukir détruisit en un seul jour les plus belles espérances de conquête. Bonaparte, poussé par le destin invincible qui le portait vers le trône, quitta les bords du Nil, laissant la moitié de toute son armée ensevelie sous les sables brûlans de l'Afrique, traversa sur un petit vaisseau la Méditerranée, que sillonnaient les frégates anglaises, et revint en France qui saluait déjà en lui le soldat empereur.

Le général de division, Joachim Murat, toujours fidèle à son chef, l'accompagna à Paris et contribua puissamment, par sa fermeté, à la révolution de Saint-Cloud, qui changea tout-à-coup la forme du gouvernement, anéantit le sénat national, et mit le pouvoir entre les mains du vainqueur de l'Italie. Le conseil des cinq-cents, mis en fuite par soixante grenadiers, laissa la place libre à Bonaparte, premier consul.

Parvenu au faîte du pouvoir, il n'oublia pas l'intrépidité de Murat, qui fut nommé commandant de la garde consulaire. Sa faveur n'eut plus de bornes, et le premier consul, pour resserrer encore les liens qui l'unissaient au général de division, lui donna en mariage Caroline, sa sœur. Bientôt après commença la seconde campagne d'Italie; le beau-frère de Bonaparte prit le commandement de la cavalerie.

« Dans cette seconde campagne, dit un biographe, le beau-frère du premier consul, commandait la cavalerie à Marengo, et mérita un sabre d'honneur pour sa brillante conduite dans cette journée. Chargé du gouvernement de la république cisalpine, il résigna ses fonctions pour aller présider les opérations du collége électoral du département du Lot, qui le nomma député au corps législatif. Il devint successivement gouverneur de Paris, avec rang de général en chef, maréchal de l'empire, prince, grand-amiral et grand-aigle de la légion-d'honneur.

» Dans la campagne de 1805, le beau-frère de l'empereur, toujours chargé du commandement de la cavalerie, s'empare des débouchés de la Forêt-Noire, disperse une forte division autrichienne enveloppe quelques jours après le corps d'armée commandé par le général Wernect, le force à mettre bas les armes, disperse sur les hauteurs de Riesd, l'arrière-garde autrichienne, forte de 6,000 hommes, chasse l'ennemi des positions de Lambach, et entre le premier dans Vienne, le 13 novembre 1805.

» Le prince Murat quitte cette ville pour aller combattre à Austerlitz, où ses habiles manœuvres et sa prodigieuse valeur déterminèrent en partie l'immortelle victoire qui termina cette campagne.

» En 1806, Napoléon nomma son beau-frère, grand-duc de Berg, et le fit reconnaître par toute l'Europe. Le grand-duc mérita l'amour de ses sujets, par sa paternelle et prudente administration. Il prit alors le train d'un souverain, figura dans les deux campagnes suivantes, particulièrement à la bataille d'Iéna, qui fut le tombeau de la monarchie prussienne. Il entra à Varsovie, le 28 novembre 1807, et commanda la cavalerie à Eylau.

» Le jour de la bataille de Friedland, à laquelle il regretta de ne pas assister, il investissait, avec le maréchal Soult, Kœnisberg, seconde capitale de la Prusse, et fesait capituler 4,000 Russes devant cette ville. Au mois d'avril 1808, Murat reçut le commandement de l'armée destinée à opérer sur l'Espagne, et entra un mois après à Madrid, à la tête de

Digitized by Google

JOACHIM MURAT, ROI DE NAPLES.

ses troupes. Une insurrection qui menaçait tous les Français, s'étant formée dans cette capitale, le gouverneur se trouva obligé de recourir à la force et de commander le feu. L'opiniâtre résistance des Espagnols rendit seule l'engagement meurtrier. »

Mais l'aridité d'une courte biographie convient-elle aux aventures presque fabuleuses de l'Achille français? Hâtons-nous de rentrer dans la grande voie de l'histoire, et fesons nos efforts pour suivre le héros jusqu'au bout de sa carrière.

Murat, devenu grand-duc de Berg, abandonna son imagination à des rêves de grandeur et de puissance. Joseph, frère de l'empereur, était monté sur le trône de Naples; Murat excité par les discours de l'ambitieuse Caroline, demanda aussi une couronne. Napoléon répondit par un refus : il le rappela d'Espagne où sa cruauté avait suscité des ennemis implacables à la domination française. A son retour en France, le grand-duc eut plusieurs altercations avec l'empereur; il vécut quelque temps hors de la cour. On lui avait promis le trône d'Espagne, et pourtant Joseph, qui n'avait pu s'attirer l'amour, ni l'estime des Napolitains, fut transféré à Madrid. Murat jeta de hauts cris; l'empereur opposa d'abord une résistance invincible : mais cédant ensuite aux sollicitations de Caroline, sa sœur, il consentit à nommer le grand-duc de Berg, roi de Naples et des deux Siciles.

Le 1er août 1808, Murat fut proclamé, et prit le nom de Joachim-Napoléon. Les Napolitains le reçurent avec enthousiasme, et le nouveau roi captiva les bonnes graces de la multitude par son air martial, et surtout par le faste qu'il déployait dans les moindres

Digitized by Google

circonstances. Les cavalcades, les cérémonies se succédaient sans interruption, et on ne tarda pas à reconnaître dans le monarque le général qui, à la tête des armées, avait adopté tous les genres de costumes et de magnificence. Pour s'attacher également la noblesse et les peuple, il le conduisit d'abord avec modération et bienveillance. Joseph, son prédécesseur, avait confié toutes les places à des Français : dans le dessein d'opérer une révolution dans l'esprit de ses sujets, Joachim-Napoléon favorisa ouvertement les Napolitains au préjudice des Français. Il espérait calmer ainsi les haines que les Bourbons de Naples ne cessaient de fomenter dans toute l'Italie.

A peine monté sur le trône, Murat chargea le général Lamarque de s'emparer de l'île de Caprée, occupée par les Anglais qui l'avaient surnommée le petit Gibraltar. Hudson-Lowe, depuis geôlier de Napoléon à l'île Sainte-Hélène, fut fait prisonnier et renvoyé peu de temps après sur parole. Ce coup de main affermit le nouveau roi, qui s'empressa de mettre à profit quelques mois de paix pour établir une meilleure administration, pour créer une armée qui s'éleva bientôt au nombre de 70,000 hommes. Non content de régner sur la plus belle partie de l'Italie, Joachim s'efforça de s'affranchir insensiblement du joug de son ancien maître : il voulait, à quelque prix que ce fût, se rendre indépendant, et une malheureuse mésintelligence ne tarda pas à éclater entre l'empereur des Français et le roi de Naples. Si Murat avait reçu en partage autant de prévoyance que d'intrépidité, il eût été convaincu que les rois portés sur le trône par le bras tout puissant de Napoléon ne pouvaient y rester sans son appui.

L'empereur, qui ne laissait échapper aucune occasion de montrer sa suprématie, apprit avec un vif déplaisir que le roi de Naples exigeait de tous les étrangers qu'il prenait à son service, le serment de renonciation absolue à leur première patrie. Pour mettre un terme à la défaveur qui pesait sur les Français établis en Italie, Napoléon rendit le décret suivant.

« Considérant que le royaume de Naples fait partie » du grand empire ; que le prince qui règne dans ce » pays fait partie de l'armée française ; qu'il a été » élevé sur le trône par les efforts et le sang des » Français ; Napoléon, empereur, déclare que les » citoyens Français sont, de droit, citoyens du royaume des Deux-Siciles. »

La volonté ferme et immuable de l'empereur, porta un coup mortel à l'indépendance du roi de Naples, qui fit inutilement, et à plusieurs reprises, diverses tentatives pour s'emparer de la Sicile. Cependant, aussitôt que Napoléon fit un appel à ses généraux ou alliés au moment de partir pour la campagne de Russie, Murat se hâta de rejoindre ses anciens frères d'armes, et voulut combattre sous les drapeaux de son premier maître. Quelques auteurs de mémoires, sans doute mal informés, racontent que le roi de Naples avait conclu un traité secret avec ses alliés : ils ajoutent même que le prince Cariati, chargé d'une mission auprès des ennemis, prêta à plusieurs reprises sa lunette à l'empereur Alexandre, qui disait à ses officiers :

« Voyons si nous ne pourrons pas découvrir dans la » plaine notre allié le roi de Naples. »

Mais cette accusation est dénuée de preuves, et Murat, en reparaissant sous les drapeaux de l'empereur, redevint français ; chargé, comme dans les expéditions précédentes, du commandement général de la cavalerie, il déploya sa première intrépidité. Vainqueur à Ostrowno, il battit le lendemain le corps de troupes commandé par le général Ostermann. A la sanglante journée de Smolenk, son courage ne se démentit pas un seul instant, et son héroïsme contribua puissamment à ranimer l'enthousiasme des soldats français. A la terrible bataille de la Moskowa, le roi de Naples s'immortalisa par la prise de la grande redoute, et il ne cessa de prendre une part aussi active que brillante à tous les combats, aux moindres opérations qui précédèrent la prise de l'ancienne capitale de la Russie.

La grande armée aperçut enfin les hautes tours qui dominaient la ville des Czars : Moscou ! Moscou ! s'écrièrent les soldats, qui croyaient toucher au terme de leur malheureuse expédition ; mais à peine nos grenadiers eurent-ils déposé leurs armes à la porte du Kremlin, que les flammes de l'incendie s'élevèrent de tous les points de la grande cité. Dans une nuit mille palais furent consumés ; le lendemain, plus d'asile, plus de toit pour abriter nos héros contre le froid du nord. Il fallut songer à la retraite, et ce fut encore le roi de Naples qui reçut l'honorable mission de protéger les bataillons épars de la grande armée. L'empereur, poussé par sa mauvaise destinée, désespérant peut-être de sauver les soldats qui à sa voix avaient inondé les déserts de la Russie, prit subitement la route de la France et laissa à Murat le commandement général. Le roi de Naples lutta quelque temps contre les obstacles qui barraient le passage à nos héros ; plusieurs fois, à la tête de la cavalerie, il fit des charges si brillantes, que les hordes tartares n'osaient plus inquiéter l'arrière-garde française.

Il restait à l'intrépide général un beau rôle à jouer dans cette retraite si malheureuse : il pouvait, en s'efforçant de sauver les débris de la grande armée, laver sa gloire militaire de toute tache, de tout soupçon ; mais un vertige bouleversait alors toutes les têtes, et soufflait la terreur dans les cœurs les plus intrépides. Désespérant de la fortune de Napoléon, Joachim abandonna aussi ses anciens frères d'armes, et se rendit en toute hâte dans la capitale de son royaume, livrant ainsi à la merci des Russes des braves qui l'avaient aidé à conquérir sa couronne.

Rentré dans ses états, le roi Murat mit tout en œuvre pour se maintenir sur un trône qui chancelait déjà sur le sol napolitain. Pour la première fois, peut-être, il conçut le honteux projet d'une défection : il s'occupa activement de renouer ses relations diplomatiques avec l'Autriche et l'Angleterre. Il croyait que la campagne de Russie avait été la dernière phase militaire de l'empereur Napoléon; mais tout-à-coup

Digitized by Google

le lion, qui n'avait pas encore reçu le coup mortel, se réveilla en rugissant, et la campagne de 1813 apprit à l'Europe étonnée que le génie d'un conquérant trouve toujours le moyen de réparer les plus sanglantes défaites.

Le roi de Naples reçut ordre d'aller rejoindre l'armée française. Obéir à son empereur, courir à la défense de sa patrie que les alliés menaçaient, était pour lui un devoir sacré; cependant il hésita et attendit les premiers événemens de la campagne. Mais les batailles de Lutzen et de Bautzen mirent fin à ses honteuses tergiversations, et il se rangea de nouveau sous le glorieux drapeau qui flottait encore sur l'Europe et fesait trembler les rois. A la journée de Dresde, Murat mit en déroute complète l'arrière-garde des ennemis, leur coupa les routes de Freyberg et de Pirna. Mais le désastre de Leipzig changea subitement les dispositions du roi de Naples. Quelques jours après, il partit secrètement pour ses états, et le 11 janvier 1814, par un traité conclu avec la cour de Vienne, il s'engagea à fournir aux alliés un corps de 30,000 hommes, et à prendre les armes contre l'empereur des Français.

Le vice-roi Beauharnais qui commandait l'armée d'Italie, fut forcé à se replier sur l'Adige, et le roi de Naples rendit inutiles tous les projets de l'empereur. Il apprit bientôt que les alliés avaient été battus dans les plaines de la Champagne : sa position devint alors délicate et très pénible; il se hâta d'écrire à son ancien maître que son armée ne tournerait jamais les armes contre les Français, et Napoléon lui répondit, avec le ton de supériorité qui approche de la menace:

« Je suppose que vous n'êtes pas de ceux qui pen-
» sent que le lion est mort; si vous fesiez ce calcul, il
» serait faux... Vous m'avez fait tout le mal que vous
» pouviez depuis votre départ de Wilna. Le titre de
» roi vous a tourné la tête; si vous désirez le conser-
» ver, conduisez-vous bien. »

Le roi de Naples grossissait chaque jour son armée de réfugiés, de déserteurs, et s'attachait les *Carbonari*, patriotes italiens, qui devinrent ses zélés partisans, lorsqu'ils virent que sa politique tendait à opérer une nouvelle révolution en Italie. Cependant sa duplicité ne put échapper aux regards des généraux autrichiens. On était encore dans l'incertitude lorsque Louis XVIII remonta sur le trône. Murat espérait être reconnu comme roi de Naples par le congrès de Vienne; mais toutes les branches de la maison de Bourbon réunirent leurs efforts pour précipiter du trône le malheureux Joachim.

Pendant que la politique des alliés préparait une réforme européenne, Napoléon, exilé à l'île d'Elbe, croyait encore à sa destinée; ses nombreux partisans s'agitaient dans toute la France, et Murat, se voyant rejeté par le congrès, ne vit plus de salut que dans une nouvelle alliance avec son beau-frère. Il mit son armée au grand complet, trompa la vigilance des généraux autrichiens, et tout était prêt, lorsqu'il apprit que Napoléon n'était plus à l'île d'Elbe.

« Soldats, dit-il à son armée, nous quitterons
» Naples; le moment est venu d'accomplir de grandes
» destinées. »

Le 19 mars il arriva à Ancône, et se hâta de reprendre son nom de Joachim-Napoléon. L'empereur était rentré dans Paris.

Son armée, forte de 40,000 hommes, s'avança vers la Haute-Italie, et remporta sur les Autrichiens plusieurs avantages que les *Carbonari*, de plus en plus enthousiastes, s'empressèrent d'exalter. Les alliés furent effrayés des troubles qui se fomentaient de toutes parts, et envoyèrent un plénipotentiaire à Murat pour l'assurer que le congrès le reconnaîtrai tpour roi de Naples, s'il voulait s'unir à la confédération européenne.

« Il est trop tard, répondit Murat après avoir lu
» plusieurs fois les dépêches : l'Italie veut être libre,
» et elle le sera. »

Les troupes italiennes eurent d'abord quelques succès; mais bientôt Joachim-Napoléon vit ses colonnes culbutées par les Autrichiens; il ne commandait plus à des Français. Une bataille décisive fut livrée devant Tolentino; Murat, toujours intrépide, s'exposa comme le dernier des soldats; mais ce fut en vain qu'il attaqua à plusieurs reprises les positions du général Bianchi : il fut forcé d'abandonner son camp, et le lendemain sa défaite fut complète sous les murs de Macareta.

La consternation fut générale à Naples; on attendait avec anxiété l'arrivée du roi, qui rentra dans la ville, le 19 mai, accompagné seulement de quatre lanciers.

« Madame, je n'ai pu mourir! dit-il à sa femme... »

Pâle, défait, persuadé que la couronne était tombée de son front, il se déroba le lendemain, se dirigea au galop de son cheval vers la place, se jeta dans une petite embarcation et fit voile pour Ischia. En mer, il rencontra une barque où se trouvaient plusieurs généraux et officiers de son état-major : tous furent d'avis de faire voile vers la France.

Napoléon fesait alors un dernier appel à ses guerriers, et luttait avec la noble confiance du génie contre les obstacles que ses ennemis ne cessaient de lui susciter. En apprenant que le roi Murat avait quitté son royaume de Naples, l'empereur ne put dissimuler sa profonde douleur. Il interdit l'entrée de Paris au monarque exilé, et lui assigna pour séjour un petit bourg situé entre Sisteron et Grenoble.

« C'est fait de moi! s'écria Murat en apprenant
» cette triste nouvelle; on veut me priver de l'hon-
» neur de combattre pour la France. »

Résigné à son malheur, presque ignoré, l'ex-roi de Naples se retira à Plaisance, maison de campagne située près de Toulon : tout-à-coup le canon d'alarme retentit à Waterloo.

« La nouvelle de ce désastre, dit M. de Beauchamp, fut pour le roi Murat un coup de foudre; car, malgré la dureté de son beau-frère, il ne pouvait espérer que dans sa fortune. Un seul mois d'intervalle avait séparé sa propre chute de la seconde chute de Bonaparte : mais la catastrophe de Joachim n'en est pas moins une des plus singulières dont l'histoire

Digitized by Google

puisse faire mention. Tout-à-l'heure maître d'un des plus beaux royaumes de l'Europe, il était précipité du trône pour avoir fait la paix, quand il aurait dû continuer la guerre, et commencé la guerre, quand il aurait dû rester en paix. Dans l'espace de deux mois, il avait perdu à la fois son armée, sa flotte, une partie de ses trésors, sa couronne et jusqu'à ses équipages de campagne. Réfugié dans le domaine de celui qui l'avait élevé sur le trône, tenu par lui et dans une disgrace humiliante, il se trouva tout-à-coup dans un état plus misérable encore après la chute de Napoléon, ayant tout à craindre de l'exaspération des royalistes du Midi. Ne voyant plus de sûreté pour sa personne, il envoya un de ses officiers à l'amiral anglais, lord Exmouth, pour lui demander à passer en Angleterre sur sa flotte. L'amiral consentit à le recevoir, mais sans lui faire aucune promesse sur sa destination ultérieure. Murat osa alors d'autant moins se livrer à l'amiral, qu'il avait l'exemple récent de son beau-frère, prisonnier sur le *Bellérophon*.

» Après avoir erré dans les cantons montueux des environs de Toulon, obligé de changer souvent de résidence, et de se nourrir d'un pain grossier, il n'échappa à tant de périls qu'en se jetant furtivement, le 22 août, dans une frêle embarcation, avec trois de ses affidés, pour gagner l'île de Corse, où l'appelaient ses partisans. Les vétérans corses accoururent en foule; en peu de jours Viscovato devint la résidence d'une cour et le quartier-général d'une armée. Toutefois, les royalistes de Bastia préparant contre lui une expédition, il se dirigea vers Ajaccio qui tenait encore pour Napoléon. Le peuple vint à sa rencontre, et les soldats qui occupaient la citadelle firent entendre les cris de *vive le roi Joachim !*

» Il allait mettre à la voile, lorsque son aide-de-camp Macirone qu'il avait envoyé à Paris, vint lui communiquer officiellement la décision de l'Autriche, en vertu de laquelle il devait renoncer au titre de roi, et se contenter de celui de comte de Lipona, que sa femme venait d'adopter en débarquant à Trick. Il était autorisé à résider en Bohême, en Moravie, ou en Autriche, à condition de se conformer aux lois du pays, et de ne point sortir de sa résidence sans le consentement de l'empereur.

« Ainsi donc, s'écria Murat après avoir lu les dé» pêches du prince de Metternich, on m'offre une prison » pour asile ! de la prison à la tombe il n'y a qu'un pas ! » vous êtes arrivé trop tard, mon cher Macirone, le » dé en est jeté ! »

« Le lendemain 28 septembre, il mit à la voile avec sept bâtimens, où s'embarquèrent 250 hommes résolus à suivre, jusqu'à la dernière extrémité, les destinées étranges du roi de Naples. A peine était-il en mer, qu'une violente bourrasque dispersa sa flotille, et il fut jeté dans le golfe Sainte-Euphémie. Suivi de trente hommes seulement, il osa débarquer sur la plage de Pizzo. En vain ses compagnons s'éforcèrent de soulever les habitans du pays en criant : *vive Joachim, roi de Naples et de Sicile* : on fit feu sur la petite troupe; Murat courut alors vers la mer pour échapper au péril; mais bientôt, entouré, maltraité par le peuple, il fut fait prisonnier et enfermé au château de Pizzo.

Cependant, les ministres du roi Ferdinand ne tardèrent pas à être instruits de la capture de Murat : ils envoyèrent au gouverneur l'ordre de le traduire devant une commission militaire ; l'arrêt ne se fit pas attendre. Trois jours après son arrestation, Murat vit entrer dans sa prison deux officiers qui lui annoncèrent que la commission militaire l'avait condamné à la peine de mort.

« Je suis Joachim-Napoléon, roi des Deux-Siciles, » s'écria Murat, qui, au moment de mourir, recouvra » le noble courage qu'il avait tant de fois déployé sur » les champs de bataille. »

» On lui donna la permission d'écrire à sa femme, et cette dernière lettre est empreinte de résignation et de sensibilité.

» Tranquille dans sa prison, il espérait encore qu'un arrangement pouvait se conclure entre lui et Ferdinand de Bourbon.

« Je ne garderai que le royaume de Naples, disait-il, » et mon cousin conservera la seconde Sicile. »

» Ses espérances ne tardèrent pas à s'évanouir; on le conduisit dans une des salles du château, où il trouva douze soldats disposés sur deux rangs.

« C'est fait de moi, dit-il à voix basse. Ma femme » et vous, mes enfans, recevez ma dernière pensée, » ma dernière larme. »

« Il repoussa le soldat qui voulait lui bander les yeux; il attendit avec calme qu'on eût chargé les armes, puis il s'écria d'une voix forte :

» Soldats, sauvez le visage, visez au cœur. »

» Au même instant il tomba mort, et on trouva dans ses mains les portraits de la reine sa femme et de ses enfans.

» Ainsi périt à l'âge de quarante-huit ans, dit M. de Beauchamps, l'un des hommes dont la destinée fut la plus extraordinaire de ces temps. Sorti des dernières classes de la société, parvenu au rang suprême, il s'était élevé d'une manière d'autant plus surprenante, qu'on ne trouvait en lui, ni les grandes qualités, ni les grands vices qui semblent commander aux événemens. La fortune l'avait tellement aveuglé, qu'il ne vit pas les inévitables dangers dont la chute de Bonaparte et le rétablissement des Bourbons l'avaient environné, et qu'il ne sut tirer aucun parti des ressources que les circonstances lui offraient encore.

» Ayant bravé impunément des périls de tous les genres, et croyant d'ailleurs à la fatalité, il courut à la mort sans crainte et sans prévoyance. Il crut voir dans l'accueil que lui firent les Corses le prélude de celui qui l'attendait à Naples; il voulut tenter la fortune dans un pays où la couronne a si souvent appartenu à des héros aventuriers. »

« Quand on juge Murat sous l'impression douloureuse de sa mort, dit un autre biographe, on se sent disposé à lui pardonner ses fautes qui certainement furent graves, pour ne parler que de ses brillantes prouesses et de sa valeur héroïque. On a eu

Digitized by Google

tort de lui refuser la plupart des qualités de l'homme de guerre : il avait le coup-d'œil juste et prompt, saisissait à merveille l'ensemble d'un vaste plan d'opérations, et l'exécutait avec la rapidité de la foudre. Il ne faut pas oublier non plus que dans les guerres de géans, où des forces immenses se heurtaient sur une ligne fort étendue, les lieutenans de l'empereur devaient être considérés comme autant de généraux en chef; les corps qu'ils commandaient étaient de véritables armées, et les combats qu'ils livraient des batailles.

» Murat, plus heureux que ses collègues, fut toujours vainqueur dans ses rencontres avec l'ennemi; il communiquait aux siens l'indomptable impétuosité qui le caractérisait et produisait des prodiges. S'il avait commis une faute, il en voyait sur-le-champ les conséquences même les plus éloignées, et, il la réparait avec une sagacité peu commune. Ardent au succès, il marchait de triomphe en triomphe avec une infatigable activité qui devançait souvent les ordres de l'empereur. Généreux avec le vaincu, il oubliait quelquefois les règles d'une sage prudence, en accordant des armistices où les intérêts du vainqueur étaient souvent compromis. Le défaut qui résumait en lui tous les autres, était la vanité, source de la mauvaise fortune.

« Remarquable par une haute taille et admirablement proportionnée, il portait fièrement la tête, et affectait des airs chevaleresques. Ami de la pompe et du faste des cérémonies brillantes, il aimait à parader sous des costumes étranges, qui fesaient ressortir toute la grace de ses traits. Il ajoutait à sa valeur, qui ne connut de rivale à aucune époque de notre histoire, un esprit de galanterie *moyen-âge*, qui en fesait le héros des belles dames de l'empire. Enfin, on lisait sur la lame de son sabre ces deux mots, résumé fidèle de son caractère :

L'HONNEUR ET LES DAMES.

Né sous le beau ciel du Midi, compagnon d'armes de Lannes, de Soult, de Bessières et de tous les généraux que nos contrées envoyèrent pour faire cortége au grand empereur, Murat nous apparaît dans l'ombre du passé comme un paladin du temps de Charlemagne; nos descendans répèteront son nom avec enthousiasme et admiration, et peut-être un jour on gravera sur les tombeaux des guerriers de l'empire, tous sortis du peuple, ces paroles du poète Simonide : « Passant, va dire à Lacédémone que nous sommes morts ici pour obéir à ses lois ! »

Hyppolite VIVIER.

LA GITANA

Au mois de mai 183...., une caravane de gitanos bivouaquait à l'entrée d'une de nos petites villes du Languedoc.

Vous savez tous ce que c'est que le gitano; le gitano, être anormale, qui tient de l'Arabe et de l'Espagnol pour la forme, de l'homme civilisé et du sauvage pour le fonds, et qui cependant n'est ni Espagnol, ni Arabe, ni sauvage, ni civilisé; le gitano paria volontaire qui vit en dehors de nos cités et de nos mœurs, en dehors de nos religions et de nos lois. — Le gitano a son costume à lui, son langage à lui, sa croyance à lui, son commerce à lui; il s'habille, il parle, il croit, il trafique aujourd'hui comme il s'habillait, parlait, croyait et trafiquait quand il s'est greffé à l'arbre social. Le gitano est essentiellement stationnaire; le gitano de nos jours est le gitano du passé, le gitano de l'avenir; toujours fripon et fumeur, toujours cuivré et vêtu de velours, toujours tenant le milieu entre l'ours et le renard, entre l'usurier et le voleur des grandes routes. Quoique jaloux et vindicatif comme un andaloux, il est plus astucieux que méchant, plus près des bagnes que de l'échafaud.

Le gitano naît maquignon, vit maquignon, meurt maquignon. C'est son état par instinct et par habitude; il ne peut pas en avoir d'autre, il n'en connaît pas d'autre. Faites-moi voir un gitano qui ne soit pas maquignon, et je veux vous montrer un homme qui ne sera pas égoïste.

Jamais le gitano ne couche ou ne mange dans un appartement : il y étoufferait. Enfant fidèle de la nature, il ne saurait abandonner le sein fécond de sa mère; il lui faut, à lui homme primitif, pour lit la mousse, la terre ou le roc; pour rideaux, les épaisses branches d'un hêtre ou d'un peuplier, et pour flambeaux, la lune et les étoiles. La perspective de sa chambre, c'est l'horizon. On croirait que ses larges poumons ne peuvent respirer que le grand air; le grand air avec ses ouragans, ses tonnerres et sa pluie; le grand air avec ses rosées, son froid et sa chaleur. Le gitano brave tout, il est habitué à tout. Il mange, il boit, il dort, il s'accouple; il rit, il chante, il grogne; il achète, il vend en plein air, toujours en plein air. Les intempéries, voilà ses émotions.... les orages, voilà ses spectacles.

Le soleil se levait à peine; la petite tribu, assise en rond au bord d'un fossé et sous les rameaux d'un grand arbre, était occupée à considérer la fumée noirâtre qui s'échappait d'une grosse marmite en fer, posée sur des tisons, dont un enfant de la troupe ranimait la flamme en l'excitant avec le vent de son bonnet.

La caravane se composait d'une douzaine d'hommes et de femmes, aux visages de maure, aux cheveux

Digitized by Google

de nègre, presque tous sales et déguenillés, étendus au soleil, accroupis à l'ombre, se grattant, jurant, fumant, grimaçant; puis de cinq ou six enfans, monstres bipèdes, dont quelques haillons couvraient à peine les dégoûtantes nudités, et de sept ou huit chevaux, mulets ou ânes, tous étiques ou poussifs, affamés ou moribonds, animaux impassibles et souffrans, enveloppés sous de vieilles couvertures de laine, qui dissimulaient assez mal les saillies proéminantes de leurs os et la rare maigreur de leur croupe.

Le chef de la caravane était un homme d'une quarantaine d'années.... vrai gitano, sur ma foi!... gitano type, gitano au long bonnet de laine rouge, à la petite veste descendant de quatre doigts seulement au-dessous de l'aisselle, aux larges pantalons de velours, aux sandales espagnoles dont les attaches bleues tournaient deux ou trois fois autour d'une jambe robuste, au gilet rouge et court avec des boutons de cuivre pendans en forme de grelots. Poétiquement parlant, il était superbe, le vieux gitano!.... Deux favoris longs, larges et touffus qui se joignaient sous son menton, entouraient sa mâle figure, couleur de bouquin relié en veau. Vous eussiez dit une belle tête d'Arabe encadrée dans la crinière de son coursier. Sa taille bien prise, quoique moyenne, annonçait la vigueur et la force; son front tanné était grand et bien ouvert; et ses yeux..... grand Dieu! quels yeux! deux yeux de tigre; que sais-je, moi?... pis que tout cela peut-être.... A travers les poils de ses épais sourcils, ils scintillaient, ils pétillaient comme deux charbons ardens sous une branche sèche. Leurs jets lumineux éblouissaient comme l'éclat d'une arme à feu au milieu de la nuit, comme un rayon du soleil en passant par la fente d'une porte. Son nom était Juan, sa patrie une caverne des Pyrénées.

— Allons, dit-il tout-à-coup, en jetant par la bouche et par le nez la fumée de son cigaretto, et en frappant le sol avec le manche de son long fouet de maquignon qu'il ne quittait jamais; allons, Catrina, vide la marmite... J'ai faim, moi... Déjeunons. Tant pis pour les absens.

En disant cela, Juan analysait d'un regard acéré l'expression que prendrait la physionomie de Catrina.

Catrina, quoique à peine âgée de dix-neuf ans, était la femme du gitano, peut-être sa maîtresse, peut-être sa concubine. N'importe.

Oh! c'était une gitana bien séduisante que Catrina! Elle était belle, d'une beauté que d'aucuns contesteront sans doute, mais qui me frappa: car je l'ai vue, moi, la jeune gitana; je l'ai connue.... Ah! si vous l'aviez aperçue avec sa taille de guêpe, avec ses grands yeux qui semblaient faits d'ivoire et d'ébène, avec ses dents plus blanches que le blanc de ses yeux, avec son pied d'aAdalouse, avec son petit nez lutin; si vous aviez jeté un regard sur ses deux seins saillans et arrondis, cachés à peine sous un fichu rouge et bleu qui ne se croisait pas entièrement sur sa poitrine; si vous aviez étudié avec quel charme naturel se dessinaient toutes les formes de son corps; si vous aviez vu avez quelle gracieuse négligence un simple mouchoir était posé sur sa tête, oh! ou votre imagination est une glacière, ou vous auriez dit comme moi: Elle est bien belle la gitana.

Catrina se leva et se disposait à obéir aux ordres de Juan, quand les hommes de la troupe s'écrièrent en chœur: — Ah! le voici, Benturo. — Il a l'odorat fin, le renard! — Encore, encore un peu plus tard, et tu déjeunais avec la paille de nos mulets. — Mais tu as bon nez, chien de chasse! tu viens à temps.

Le nouveau venu, sans rien dire, prit sa place au cercle qu'avaient déjà formé ses compagnons.

Benturo était le mieux vêtu de tous les gitanos. Il était habillé avec soin, avec élégance même. Ses pantalons, propres et extraordinairement amples au bas de la jambe, étreignaient dans le haut sa taille svelte et élancée et faisaient ressortir admirablement les contours de ses hanches. En examinant avec quel art quelques boucles de ses cheveux crépus s'échappaient de son bonnet rouge, on soupçonnait une coquette préméditation. Son port était majestueux, sa démarche fière et assurée, et on aurait pu deviner à son menton encore imberbe que Benturo n'avait pas plus de dix-huit ans.

Alors commença le déjeuner des gitanos. Vous auriez cru, en les voyant manger, assister à un repas de bêtes fauves enfermées dans une ménagerie. Mêmes cris de joie féroce, même voracité, mêmes grognemens.... Leurs dents se plantaient avec une avidité effrayante dans les lambeaux de viande à demi-crue que pressaient leurs sales mains....

Saisissant le moment où les gitanos satisfaisaient leur faim dévorante, Catrina et Benturo échangèrent un sourire accompagné d'un doux regard. Ils croyaient, les naïfs amans, que personne ne les comprenait; mais ce sourire et ce regard furent saisis au passage par Juan, qui étudiait avec soin tous les gestes des deux jeunes gens.... Et le vieux gitano frémit, et son sang bouillonna, et ses yeux flamboyèrent. C'est qu'il était jaloux, le vieux Juan; jaloux de sa Catrina, et il n'avait pas tort d'être jaloux: car voici ce qui s'était passé la veille.

Le soir, Juan était entré en ville pour acheter des vivres, pour marauder, ou pour une affaire de maquignonage. Quand il revint au bivouac, il était nuit; la lune seule, qui se montrait grande et rougeâtre sur les toits de la petite cité, éclairait le camp silencieux et champêtre des gitanos. — Juan demanda Catrina; nul ne savait où elle était allée. Soudain un soupçon horrible fit bondir le cœur du gitano dans sa robuste poitrine. — Depuis quelque temps, il s'était aperçu que sa femme et le jeune homme se jetaient parfois à la dérobée des signes d'intelligence. Leur nocturne disparition semblait consolider dans ce moment l'échafaudage de ses conjectures. L'occasion de tout éclaircir se présentait d'elle-même, et Juan était trop gitano pour la laisser échapper.

Par un instinct incroyable, il suivit une haie qui tenait au bivouac en s'éloignant de la ville. Il avait marché seulement deux cents pas, lorsqu'il entendit

Digitized by Google

derrière les broussailles un long soupir, un soupir d'amant, un soupir de volupté. Ce soupir retentit au fond du cœur de Juan comme les derniers coups de la dernière heure retentissent à l'ame du condamné. Le vieux gitano, écumant de jalousie, regarda en se haussant sur la pointe des pieds et, à la clarté de la lune, il vit de l'autre côté de la haie sa Catrina et Benturo qui échangeaient les plus tendres caresses. Oh! alors, s'ils s'étaient retournés, les deux amans, ils auraient pu distinguer deux yeux qui luisaient dans l'ombre comme deux yeux de chat; deux yeux dont l'éclat eût banni de leur ame toute pensée de volupté. — Le gitano était assez instruit, il ne voulut pas déranger l'amoureux tête-à-tête. Sans faire le moindre bruit, il rejoignit ses autres compagnons, et quand Benturo et Catrina revinrent, chacun par un chemin opposé, Juan ne leur fit aucune demande; ils n'aperçurent, sur sa figure ni dans ses discours, aucune marque de soupçon; aussi les deux amoureux se couchèrent et s'endormirent tranquilles, persuadés que le vieux gitano ne se doutait de rien.

Le lendemain au point du jour, quand tout le monde fut éveillé, Juan se montra plus gai que jamais, plus prévenant que jamais envers Catrina et Benturo. On aurait dit qu'il était heureux, le gitano; et il l'était en vérité... Oui, il était heureux, car il avait médité pendant la nuit une vengeance affreuse, atroce, inouïe; une vengeance de gitano. Vous verrez.

— Benturo, dit Juan en posant amicalement la main sur l'épaule de son jeune rival; tu es mon ami, mon homme de confiance, tu es fort, tu as deux bonnes jambes, Benturo; je veux te charger d'un message important.... Pablo est à huit lieues d'ici; peux-tu aller lui dire que je l'attends la semaine prochaine à Béziers, et être de retour ce soir?

— Oui, maître.

— Mais ce soir au moins, ce soir avant onze heures; car à onze heures, je veux partir. Le commerce se fait mal ici.

— Avant onze heures, vous me reverrez.

— Eh bien! pars, mon ami, mon cher Benturo.

Et le jeune gitano s'éloignait en regardant Catrina.

Et le vieux laissa échapper un sourire, un sourire fait comme une épouvantable menace.

— Attends, Benturo, attends un moment... Tu as un bon ganibet (1), dit-on? Prête, prête-le-moi ton ganibet, j'en ai besoin..... Le mien est trop vieux, trop usé pour ce que j'en veux faire... Je te le rendrai ce soir; prête-le-moi.

Benturo sortit son long couteau et le donna à Juan; celui-ci l'examinait avec des yeux avides en s'écriant:

— Oh le beau ganibet! ganibet solide, sur mon honneur .... Merci, merci, Benturo.... En échange, prends ma gourde: elle est pleine d'un vin délicieux, vin de Rivesaltes, vin de moine; tu verras... Tu verras comme il est bon mon vin; il te donnera des forces..... Ne l'épargne pas, bois-le tout, jusqu'à la dernière goutte... Je te le donne avec plaisir... Adieu, adieu, Benturo, bon voyage... Mais avant onze heures, entends-tu? avant onze heures.

— Benturo prit la gourde et partit. Le vieux gitano alors lança à Catrina un regard moitié riant, moitié féroce, un regard qui la fit frisonner.

. . . . . .

Dans la petite ville, dix heures venaient de sonner à l'horloge de la cathédrale. L'horizon était sans nuages, et la lune, pleine et brillante, projetait dans la campagne un éclat presque pareil à l'éclat du jour. Les feuilles des arbres bruissaient, doucement agitées par une brise légère et tempérée. Tout était calme autour des gitanos, tout était tranquille, silencieux... c'était une belle nuit du mois de mai.

— Allons, alerte! amis, dit Juan; il faut partir.... vite le bagage et en route!...

Les gitanos détachèrent aussitôt leurs compagnons quadrupèdes, se mirent en devoir d'arranger sur les plus robustes d'entre eux les ustensiles qui gisaient çà et là sur le sol.

Quand ce travail fut terminé: — Allons, avancez-vous, vous autres, dit Juan; Catrina restera avec moi; nous attendrons Benturo. — Vite en route.... il se fait tard.

Quelques instans après, on n'entendait plus dans le lointain que des voix d'hommes qui excitaient la marche de leurs montures, et l'on voyait étinceler sur l'horizon le feu de plusieurs cigarettos qui scintillaient comme des étoiles ambulantes.

Alors le vieux Juan se plaça debout devant la gitana, et, croisant ses bras sur son large estomac, il lui dit en la fixant de ses flamboyantes prunelles:

— Eh bien! Catrina..., nous sommes seuls maintenant, seuls au milieu de la nuit... Hier aussi tu étais seule avec un homme, et cet homme, ce n'était pas moi.... Ah! il sera bien différent le tête-à-tête aujourd'hui!...

Le gitano était effroyable à voir; aussi Catrina comprit tout.... Elle voulut fuir, mais Juan la saisit en étreignant son poignet avec sa main de fer.

— Tu veux m'échapper, à moi, à moi, enfant!.... quelle idée!... Connais-tu ce ganibet?

Et Juan montrait à Catrina la luisante lame du couteau de Benturo, sur laquelle se réfléchissaient les pâles rayons de la lune.

— Ton amant dit qu'il est bon ce ganibet! Je veux l'essayer, moi...

— Oh! pitié, pitié! criait la gitana palpitante, se tordant, se crispant, se ployant pour s'arracher des doigts de son meurtrier. Pardon, pour cette fois, pardon! et puis tu me tueras, si j'y reviens.

— Non, c'est trop d'une fois.... Un baiser de Benturo vaut bien la mort!... Regarde donc son ganibet!

Et le gitano promenait le formidable couteau devant les yeux de la gitana, et la lune frappait sur la lame comme sur un miroir, et la gitana râlait d'effroi.

— Grace! grace!... dit-elle, et elle poussa des cris

(1) C'est ainsi que les gitanos, de même que les Catalans, appellent toutes sortes de couteaux, mais particulièrement un long couteau espagnol dont la lame est très pointue et le manche pointu aussi par le bas et garni de cuivre.

Digitized by Google

aigus, éclatans, terribles... Puis tout-à-coup un seul, un seul cri, mais un cri étouffé, un cri plaintif, un cri gémissant, un cri de biche blessée à mort... puis, plus rien,... rien qu'un lugubre silence... Et la lame du ganibet ne brilla plus à la clarté de la lune. . .

. . . . . .

Cependant Benturo ayant rempli le message que Juan lui avait confié, s'approchait du lieu où devaient l'attendre ses compagnons. Il s'étonnait de ce que ses jambes ne paraissaient pas avoir leur vigueur accoutumée. Sa démarche, ordinairement si assurée, était lente et peu solide. Parfois même des éblouissemens obscurcissaient sa vue, et alors il distinguait avec peine les arbres de la grande route.

Tout-à-coup, à cent pas environ du terme de son voyage, il ressentit dans l'intérieur de son corps, des tiraillemens épouvantables. Sa poitrine devint brûlante; ses entrailles semblaient se briser. Néanmoins il rassembla toutes ses forces, et parvint, non sans effort, à la place où la caravane campait dans la journée. Mais quel fut son étonnement, quand il n'aperçut ni hommes, ni femmes, ni chevaux, ni mulets!..... Le misérable, hors d'état de pousser plus loin, se laissa tomber désespéré sur la terre, et tout-à-coup il vit à ses côtés un corps immobile, allongé, roide; un cadavre baigné de sang....

Oh! jugez de l'horreur du jeune homme quand il reconnut sa Catrina, sa bien-aimée; l'œil fermé et la poitrine ouverte, ouverte avec la lame de son couteau encore enfoncé dans la plaie!... Alors, oh! alors, lui aussi comprit tout, le malheureux! et l'emprunt du ganibet, et le message, et la gourde, et ses souffrances. Il comprit quelle était la main qui avait versé ce sang noir qui inondait le sol, la main qui avait fait circuler le poison dans ses entrailles.

Le misérable Benturo, en proie aux plus cuisantes douleurs, cherchait à ranimer les restes de sa maîtresse. Il s'était traîné jusqu'à elle, et là, se vautrant comme un serpent sur son corps encore chaud et sanglant, il l'appelait, il la remuait.... Soudain il entendit derrière lui un léger frémissement; il espéra...: c'était du secours sans doute. Il fit un effort pour se retourner, et il aperçut, adossé à un arbre, la figure hideuse du vieux gitano qui ricanait d'un rire horrible, d'un rire de hyène, à deux pas de sa proie.

—Ah! tu es exact, onze heures sonnent... Bravo, Benturo, tu es un excellent messager, sur ma foi.... bravo! Que me dis-tu de Pablo?... Tu peux reprendre ton ganibet maintenant, je n'en ai plus besoin.... Il est d'un bon acier ton ganibet, bien trempé, bien affilé.... Merci, merci, Benturo.... Je t'ai promis de te le rendre ce soir: il est là, prends-le.

Et la gitana était étendue morte sur la terre, et le jeune gitano se roulait, se débattait, hurlant, rugissant, à côté du cadavre de la gitana; et le vieux gitano ricanait toujours.

—Et mon vin, Benturo?.... tu ne me dis rien de mon vin. N'est-ce pas qu'il est bon?... La gourde est vide. Ah! tu l'as tarie, buveur.... Mais sois tranquille, il n'est pas capiteux, mon vin de Rivesaltes! non, ce n'est pas à la tête qu'il porte.... Il a du feu pourtant, n'est-ce pas?...

Et la gitana était étendue morte sur la terre, et le jeune gitano se roulait, se débattait, hurlant, rugissant, à côté du cadavre de la gitana; et le vieux gitano ricanait toujours.

Eugène Cabanel.

UNE CHASSE A L'OURS,

DANS LES PYRÉNÉES.

C'était dans le mois de juillet. La plus belle nuit d'été déroulait son voile diaphane et légèrement ombré au-dessus de la longue chaîne des Pyrénées. Les étoiles, brillantes comme des saphirs, scintillaient innombrables sous la voûte des cieux, et leur capricieuse lumière, inondant l'espace vague et monotone des airs, se reposait sur les sommets les plus élevés des montagnes et en dessinait les contours variés par des lignes sèches et durement tranchées. La nature entière était plongée dans un calme délicieux et solennel. A cette heure de mystère qui précède les premières clartés de l'aurore, nul bruit n'avait osé troubler encore le majestueux sommeil du génie de ces monts. La rosée qui tombait humide sur le gazon, la brise espagnole qui bruissait dans la feuille du chêne, et le silence, se disputaient seulement alors la vallée *du Thou* qui dormait insoucieuse à l'ombre de ces antiques forêts. Cependant, en ce moment, on disposait, dans son sein, tous les apprêts bruyans d'une fête qui allait réveiller étrangement les échos sauvages de ces lieux.

A l'extrémité de la vallée *du Thou*, dans la direction de la frontière espagnole, s'élève *Kagire*, la montagne féérique d'Aspect et de Saint-Béat, avec sa tête aérienne, ses bois de sapin, ses pelouses ondoyantes, ses ours et ses sources *gigantesques* qui naissent, murmurent, grondent et roulent en torrens le long et sur les versans de ses flancs larges, déployés en nappes de verdure et accidentés par de riantes perspectives. A ses pieds, envahis par quelques habitations, se préparait, sous les cabanes des pâtres, un de ces spectacles rares mais dont le souvenir fait long-

Digitized by Google

temps impression sur les cœurs des véritables chasseurs. La veille de la nuit, une troupe joyeuse, armée jusqu'aux dents, s'était rendue sous ces chaumières pour donner le lendemain la chasse à l'ours le plus formidable de tous ceux qui eussent jamais habité ces quartiers. Son nom seul inspirait l'effroi dans tous les environs; aussi l'appelait-on l'ours *Brigand*. On avait vu sa taille énorme; son audace était connue par ses ravages inouis sur les animaux, dans les *bordes*; sur les hommes, dans les villages, depuis Saint-Béat jusqu'à la Bellongue. C'était donc une gloire insigne d'abattre le *Brigand*; c'était, pour les populations de ces contrées, un service de reconnaissance éternelle. Les veneurs savaient tout cela. Aussi, déjà chacun apprêtait-il avec soin son arme, nettoyait son fusil ou sa carabine, disposait ses chevrotines, garnissait sa gourde ou son carnier, et suspendait à son cou et sous ses bras l'indispensable gibecière. Chacun se promettait bonne fortune.

Le jour ne commençait pas à poindre encore; néanmoins l'heure de l'affût était arrivée. Le cor a sonné la fanfare du départ; ses sons, prolongés par les mille échos des montagnes, ont à peine retenti dans la valiée, qu'à ce signal de convention, M. de Longpré, chef de la louveterie, se trouve environné sur un plateau de *Kagire*, de tous ses gens, attentifs et exacts à prendre ses ordres. C'était un spectacle digne d'arrêter l'attention la moins curieuse, que de voir, à cette heure de la nuit, dans un coin retiré des Pyrénées, cette assemblée matinale d'étrangers, de chasseurs et de chiens, venus de diverses localités pour assister au meurtre d'un animal féroce et peut-être à la mort de plusieurs d'entre eux. Néanmoins une joie indicible se traduit par tous les actes de ces êtres qui se pressent autour de M. de Longpré. Les chasseurs tressaillent à l'idée du danger qu'ils vont affronter. Le boule-dogue, le chien-loup, le mâtin, le gros chien des Pyrénées, en un mot, tous les individus de la meute bondissent d'avance, s'agitent en tout sens, flairent déjà la bête, et, par leurs mouvemens vifs, lents ou rapides, témoignent à leur manière qu'ils partagent aussi avec leurs maîtres les ardeurs et les plaisirs de la chasse. Mais le mot d'ordre et le signe de ralliement font cesser toute cette impatience. On se forme promptement en section, et chaque section avec son guide se dirige, par des sentiers différens, vers le poste qui lui est destiné.

Le chef de la louveterie, M. de Longpré, en veneur qui connaît son monde et son métier, avait choisi pour lui et pour ses deux compagnons, Pierre Biros et Jean Dubois qu'il avait su distinguer du milieu de la troupe, l'endroit le plus dangereux de la chasse. Ils étaient dignes tous les trois de faire ainsi plus ample connaissance, en mettant en commun, dans cette circonstance, leurs différentes qualités en venerie. M. de Longpré, dans cette trilogie humaine, jouait le plus beau rôle. Homme maigre et sec, mais d'une taille haute et nerveuse; au teint hâlé, à la figure osseuse, il avait encore toute la verdeur du jeune âge, malgré ses cheveux gris et ses soixante années. Elevé pour ses hauts faits dans l'art de courre la bête fauve, à la charge de grand veneur, à une époque où la chasse était le partage exclusif des grands seigneurs, il en avait toutes les qualités physiques et morales. Intrépide à la marche, il possédait un jarret flexible visait bien son but, avait l'œil fin et connaissait son *Phœbus* dans la stricte et classique application des termes. Il ne faut point s'étonner qu'avec un talent si précis, un nom nobiliaire, des souvenirs du vieux régime, M. de Longpré, quoique pauvre et ruiné depuis la révolution, n'eût quelque peu de cette morgue dédaigneuse si commune à ceux de son espèce, et qui lui donnait un air raide, un commandement bref, impérieux et une parole incisive : des bourgeois de nos jours en ont souvent à moins de titres. Aussi, M. Jacques de Longpré était-il et sera toujours, en dépit des jaloux, le type des chasseurs passés, présens et futurs. Ne lui faites donc point une gloire exclusive d'avoir su deviner pour ses tenans d'armes, dans la chasse de l'ours, les deux meilleurs braconniers des Pyrénées. Ce choix était chez lui un instinct infaillible de sa nature et de son organisation professionnelle.

En effet, Pierre Biros réunissait à son tour toutes les qualités d'un audacieux *vénéour*. Enfant des Pyrénées, il pouvait provoquer, par ses formes athlétiques, la force de ses muscles et l'audace de ses traits, le choix du grand veneur. N'eût-il que sa grande renommée de *tueur de loups*, M. de Longpré pouvait avoir sa conscience de chasseur tranquille sur le compte de son assesseur ès-furies. Au reste, Biros, depuis son enfance, s'était familiarisé par vocation avec toutes les bêtes féroces de ces contrées, et nul ne le lui disputait dans ce genre, si ce n'est Jean Dubois, l'ami de la famille et le fidèle compagnon de ses dangereux exploits. Mais ce jour qui allait resserrer plus étroitement leur renommée de chasseurs intrépides, devait faire briller d'un éclat plus vif encore le génie des trois héros de la journée de l'ours.

Tandis que le reste de la troupe allait prendre ses postes vers différens quartiers de la montagne, M. de Longpré, Biros et Dubois, suivant la direction nord-est, grimpaient aussi, silencieux, des chemins pierreux; traversaient des bois touffus, des halliers, des clairières; gravissaient des rochers à pic; franchissaient des ravins profonds; suivaient mille détours formés en labyrinthe dans les forêts, avec une connaissance admirable des localités. Cependant, arrivés dans un pli de la montagne, à un de ces angles tracés par les anfractuosités d'une roche énorme, nos chasseurs arrêtèrent tout-à-coup leur marche ascendante, incertain lequel des deux sentiers, de celui de droite ou de gauche, ils devaient prendre. Dans cette hésitation du grand veneur :

— Par ici, M. de Longpré, s'écria Jean Biros avec l'accent d'un chasseur inspiré et qui sentait déjà sa bête.

— Où veux-tu nous conduire, maraud, par ce boyau de chemin?

— A la retraite de *Brigand*.

Digitized by Google

— Ne sais-tu point que jamais patte d'ours n'a pu chercher à se poser sur ce roc aride, et que pour un chasseur en affût il n'est pas aisé de choisir son poste sur un plateau de trois pieds carrés.

— Je sais ce que je dis, M. le grand louvetier, répartit Biros, suivez-moi seulement. Et là-dessus, sans donner à l'interlocuteur le temps d'établir une discussion, Dubois, Biros et ses chiens gravissent le rocher dans la direction indiquée : force fut donc à M. de Longpré de les imiter.

Au bout de quelques minutes d'escalade, sur la pente d'une roche à pic, nos trois chasseurs se trouvèrent, non sans s'être aidés d'abord des pieds, des mains et des genoux, sur une esplanade qui dominait toute la partie orientale de *Kagire*. L'horizon se colorait alors des premières clartés du jour naissant; le ciel se déroulait pur et sans nuage au-dessus de leurs têtes, les sommets les plus élevés des Pyrénées se couronnaient d'une blanche lumière, tandis que leurs bases plongeaient dans l'ombre : un beau jour de chasse s'annonçait sous les plus rians auspices. M. de Longpré admirait en extase ce réveil sublime de la nature, pendant que ses deux compagnons, habitués à des scènes semblables, rôdaient çà et là pour faire la reconnaissance des lieux et prendre position. Après une inspection des plus minutieuses des localités, Biros et Dubois étaient revenus auprès de M. de Longpré qu'ils tirèrent ainsi de sa longue contemplation matinale :

— Courage! M. le grand veneur, dit Biros avec l'assurance d'un chasseur exercé dans son métier : la retraite de l'ours n'est pas loin, voici l'heure de son petit lever, il ne sera pas long-temps à venir nous présenter le salut du matin : attendez-vous bientôt à sa visite.

— Qui peut te donner ainsi cet air de conviction? répliqua M. de Longpré un peu étourdi de cette prophétie.

— Que dites-vous, M. de Longpré? parbleu c'est pas malin; c'est moi, Pierre Biros : ce sont mes yeux, ces branches cassées de noisetiers, ces empreintes laissées sur ce terrain humide, ce sentier qui se perd dans une solitude de rochers et au milieu de l'épais fourré du bois; c'est *Pillard* lui-même, mon chien fidèle, qui flaire le sol, s'avance, s'arrête, recule épouvanté; ce sont, enfin, à tels signes, tous infaillibles pour moi, que j'ose vous assurer que nous ne sommes point à cinquante pas de la caverne du *Brigand*.

— A ce compte, répartit M. de Longpré, quelque peu déconcerté, fesons bonne contenance, préparons nos armes à feu, appelons nos gens pour la curée et que le cor les réunisse au plus tôt autour de nous, car je tiens déja la bête pour morte.

— Patience, M. le louvetier! dit avec sang-froid *le tueur de loups*; chez nous, gens de la montagne, on va moins vîte en besogne et les choses n'en marchent que mieux. Ainsi, laissez-là votre cor muet et surtout point de bruit; l'ours a l'œil bon, l'odorat excellent et l'oreille meilleure encore : avec vos moyens de précaution on courrait risque de ne point voir son museau d'aujourd'hui, et j'en serais fâché. Au reste, l'heure de sa visite n'est pas encore sonnée, nous en serons avertis à temps, déjeûnons d'abord à notre aise. Appelant alors son chien : *Pillard*, dit-il, en arrêt; à nous bonne garde!

Tandis que *Pillard* s'éloignait à cet ordre et s'accroupissait modestement sur ses pattes à la distance de cinquante pas, la tête vive, alerte et fixée en sentinelle dans la direction de la forêt, nos trois joyeux convives s'asseyaient sur le gazon en face de la gourde, d'un gâteau et d'un pâté, cherchant ainsi de leur côté à raviver leurs forces engourdies par la fraîcheur de la nuit.

— Ma foi, vive un repas servi sur le sommet des Pyrénées, à quatre heures du matin! s'écria M. de Longpré, dans un moment d'enthousiasme gastronomique. Je le jure par mes quarante ans de service dans la vénerie, jamais je ne me suis senti en meilleur appétit; ce pâté, à lui seul, vaut tous nos déjeûners de Versailles.

— C'est que Versailles ne vaut pas Kagire. Tenez, M. de Longpré, ne me parlez point de vos chasses dans la plaine et dont tous les frais se font aux dépens de vos chiens et de vos chevaux; ni de vos cerfs dix-cors que le moindre lévrier force à devenir votre proie, ni moins encore de vos chasses royales; tout cela, voyez-vous, n'est que jeu de courtisans.

— Tu fais fi de nos chasses royales, morbleu! répondit le grand veneur dont la susceptibilité venait de recevoir la plus cruelle blessure. Sais-tu bien, Biros, ce que c'est qu'une chasse royale? Tes yeux, bien sûr, n'en ont jamais vu. Une chasse royale! mais c'est le triomphe du chasseur habile; c'est l'adresse, la force et la ruse du veneur, connues, appréciées et hautement proclamées; c'est le rendez-vous sublime de toutes les nobles capacités des *Phœbus* modernes; c'est, enfin, le délire du bonheur, la gloire de la renommée, les délices du corps et le paradis de l'ame sur la terre.

En prononçant ces derniers mots, M. de Longpré, dont l'enthousiasme absorbait tous les sens, s'était levé machinalement, tenant d'une main sa carabine et de l'autre semblant indiquer un gîte de chevreuil. Mais redevenant plus calme, insensiblement il avait pris sa première position sur la pelouse; alors poursuivant avec sang-froid son idée, il interpelle ainsi son adversaire sur un ton imposant de dignité :

— Biros, as-tu étudié et médité comme moi l'ouvrage *des déduits de la chasse des bestes sauvaiges et des oyseaux de proie* du grand Gaston de Foix?

— Je ne sais point lire.

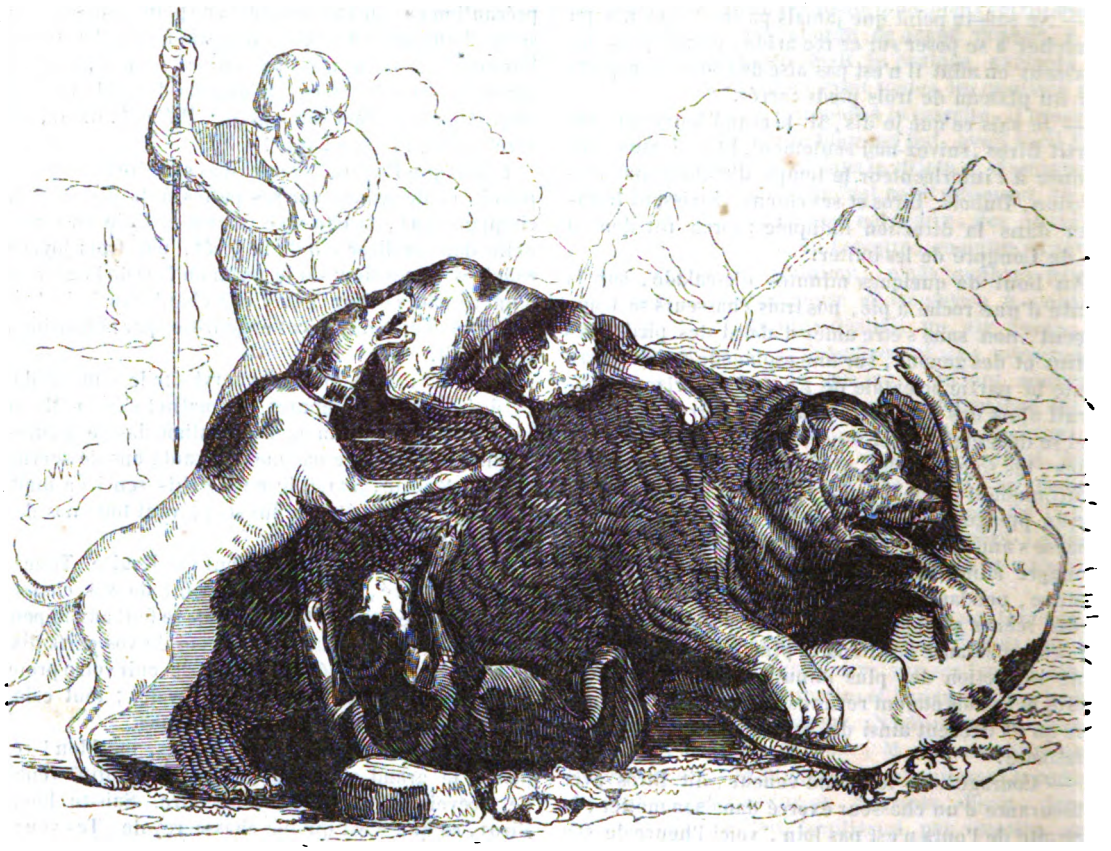
— Mais tu as vu certainement le cerf dans de *hautes erres* ou le daim relancé dans les forêts de Saint-Germain?

— Je ne connais que mes montagnes.

— Quoi! tu n'aurais donc jamais assisté à la *desconfiture* du cerf, quand il est pris et lorsque *le vénéour l'escorche et le desfet et fait la cuyrée?*

— Moins encore, M. le grand veneur : de toutes

Digitized by Google



UNE CHASSE A L'OURS.

vos bêtes fauves je n'eus oncques aucun souci, et ne voudrais même vendre à leur prix mon plaisir et ma liberté de braconnier des montagnes.

— A ce compte, répartit froidement M. de Longpré, je redeviens muet devant toi.

Il s'établit alors entre eux un moment de silence grave, profond, qui n'était interrompu que par l'air d'une *bourrée* pyrénéenne que fredonnait l'insoucieux Dubois, en sifflant du bout de ses lèvres, et par les aboiemens sourds de *Pillard* qui portait avec inquiétude son nez au vent. Le soleil brillait déja sur l'horizon, que cette scène de mutisme se prolongeait encore, lorsque Biros, attentif à tous les mouvemens de son chien, se leva brusquement et s'adressant amicalement à M. de Longpré :

— Et vous, M. le grand veneur, avez-vous jamais vu l'ours ? dans tous les cas, voici le moment de faire avec lui plus intime connaissance.

A ces mots, Biros, plus prompt qu'un éclair, s'arme de son fusil, Dubois de sa carabine et de son stylet, M. de Longpré d'une espingole et de son couteau de chasse et *Pillard*, qui avait fait un bond d'une toise, se dirige vers la forêt. Nos trois chasseurs étaient ainsi en attente, lorsque le *tueur des loups*, s'adressant à demi-voix à ses deux compagnons, leur transmit, sans doute, à l'oreille, le mot d'ordre du combat, puisqu'à l'instant chacun prit sa position à la distance de trente pas, formant un triangle dont l'ouverture qui embrassait l'entrée du bois, était occupée par le chien en arrêt. L'instant de l'attaque ne pouvait point tarder d'arriver.

En effet, ainsi que l'avait annoncé Biros, infaillible dans ses prévisions, l'ours ne se fit point attendre long-temps ; car on le vit aussitôt déboucher par le sentier de la forêt qui, en cet endroit, se courbe en pente et trace un passage défendu par d'énormes rochers blancs, et couverts de mousse. Il était donc facile aux assaillans de contempler à leur aise les mouvemens singuliers de leur ennemi qui, du sommet de son poste, les dominait de la hauteur d'environ quarante pieds. Alors, à la distance de deux balles, il parut s'arrêter immobile, la tête abaissée et comme inclinant sous sa lourde masse. Néanmoins il continua sa marche et s'avança sans crainte et sans défiance. D'ailleurs sa taille haute, sa forte structure et la couleur brune de sa robe, n'annonçaient-elles point d'avance un adversaire d'une espèce à se défendre hardiment ? C'est aussi ce qu'avaient compris nos trois chasseurs. Ils se laissèrent donc approcher le plus près possible.

Digitized by Google

Lorsqu'on put le mesurer des yeux et qu'il fut facile de le cerner de toutes parts en lui coupant sa retraite, Biros lance aussitôt *Pillard* qu'on retenait, à dessein, dans son impatience à engager le combat; il se jette d'un seul bond sur *Brigand* qui, à cette attaque subite, s'arrête de nouveau et fait entendre un grognement sourd, mêlé d'un affreux cliquetis de dents, signal d'une lutte sanglante. Alors commence un assaut en forme et selon les règles de la stratégie. Tantôt le chien entoure son ennemi, le presse sur un terrain étroit afin de le prendre à l'improviste par l'un de ses côtés; tantôt, cherchant à saisir la bête féroce sur ses flancs, il la fait tournoyer en sens divers et selon ses moyens de défense. D'abord, il semble fuir, lorsque tout-à-coup il s'élance avec plus d'énergie. Mais, dans un de ses faux mouvemens, *Pillard*, mettant à profit les évolutions lentes de l'ours, s'attache à son cou avec férocité. La fureur et la rage deviennent alors égales de part et d'autre; mais la force et la résistance sont toutes au pouvoir de l'animal sauvage. En vain le sang coule sous la dent aiguë de *Pillard;* il doit renoncer à une victoire impossible et céder, victime encore lui-même de son courage. Car, s'affaissant tout-à-coup sous son propre poids et ne pouvant rester cramponné sur le membre qu'il torture, le chien tombe, épuisé de fatigue, sous la griffe de l'ours qui, d'un seul mouvement, l'a jeté en lambeaux, à une distance infinie.

Ce fut à ce moment que M. de Longpré, qui se trouvait le plus voisin de la scène de ce drame, voyant que l'ours, débarrassé d'un premier adversaire, se précipitait furieux sur lui, le vise d'une main tremblante et lui jette toute la charge de son espingole sur le dos. Le bruit de l'explosion, les atteintes des projectiles servirent un instant à étourdir l'animal. Mais, soit que les chevrotines n'eussent effleuré qu'une peau difficile à percer, soit que le coup eût, par précipitation, porté à faux, il s'élançait plus menaçant sur M. de Longpré, le museau au vent, les poils hérissés et les dents s'entrechoquant avec un bruit effroyable. Il allait l'atteindre lorsque celui-ci, battant en retraite, se laisse choir sur le penchant d'un ravin profond et tombe meurtri sur les rochers qui en tapissaient les bords. Malgré cet accident, le grand veneur n'aurait pas échappé aux ongles de l'ours, si Dubois, que le péril imminent de son compagnon venait de rapprocher de plus près, n'eût fait retentir aux oreilles du terrible animal un de ces sifflets aigus qui réveillent les échos des montagnes a des distances démesurées. A ce bruit magique, l'ours se lève instantanément sur ses pieds de derrière et, debout, se présente ainsi, comme un brave, à un combat singulier, lorsque deux coups de feu, dirigés simultanément par Biros et Dubois, partent en même temps et frappent l'animal au thorax, sans pourtant l'abattre. Car il se porte alors avec rage sur ses ennemis, comme s'il n'eût reçu aucune blessure, et c'en était fait des deux amis, quand Biros, ne consultant plus que son courage, se précipite sur *Brigand*, en s'écriant: *A nous, Dubois!*

A ces mots, l'homme et la bête commencent à se saisir corps à corps. La tête de Biros appuie fortement sous le cou de l'ours; ses bras embrassent sa rotondité, tandis que l'animal avec ses deux larges pattes presse sur ses épaules le corps de son adversaire et cherche à insérer ses ongles tranchantes dans sa chair. Vains efforts! car l'Hercule des Pyrénées rendait inflexibles tous les membres de *Brigand*. La force seule les retenait immobiles et collés l'un contre l'autre. C'était à étouffer sous leur pression athlétique. Cependant la fin de la lutte allait devenir meurtrière. Mais Dubois qui jusqu'alors était resté simple spectateur, voyant le combat sérieusement engagé, entoure avec précaution l'ours, l'aborde par derrière, et, armé de son stylet qu'il appuie à côté de l'épine dorsale, le lui plonge ainsi dans le cœur. Alors les forces l'abandonnent, le sang ruisselle, ses membres se roidissent, et renversé avec violence par Biros qui sentait déja son triomphe, il tombe avec fracas sur le sol qu'il fait trembler sous sa lourde masse.

L'ennemi expirait, lorsque le reste de la troupe, au nombre de plus de vingt chasseurs, attirés par le bruit des armes, arrive de tous les côtés de la montagne sur le lieu sanglant de la scène. Ce fut au milieu des aboiemens de la meute qui se jetait sur l'animal terrassé et des cris d'amiration des braconniers, qu'on releva M. de Longpré, que la crainte, plus que sa chute, avait mis dans un état déplorable. Biros et Dubois reçurent de la part de leurs amis les félicitations d'usage, et toute la troupe joyeuse emporta en triomphe l'animal à la vallée. La mort de l'ours *Brigand* répandit une joie générale dans l'esprit des populations voisines de *Kagire;* elle fait encore époque aujourd'hui dans le souvenir de tous les habitans des Pyrénées. Ceci se passait en 1819.

H. Castillon (d'Aspect).

Digitized by Google

PAQUITA,

SOUVENIR DES PYRÉNÉES.

Connaissez-vous la vallée d'Aran, d'où sort la Garonne, et qui se prolonge pendant plusieurs lieues derrière Saint-Béat, entre les cimes les plus hautes des Pyrénées ? Il y fesait bien chaud un jour de septembre 182... Je le sais, moi, car ce jour-là, je la parcourais à pied avec un de mes amis. Le soleil était insupportable. Les serpens recourbaient leurs anneaux sur les pierres embrasées. Rien ne troublait la morne solitude de la vallée, rien que quelques villageois assis comme des nids d'aigles, au plus haut des rochers; le bruit léger de la Garonne que nous entendions sans la voir, et cinq ou six paysans espagnols qui se reposaient à l'ombre d'un arbre et qui se moquèrent de nous en nous voyant passer. On n'apercevait dans la campagne la trace d'aucune habitation.

Nous avions dépassé la petite ville de Lez, où sont des eaux minérales, et dont on aperçoit à peine les toits à gauche du chemin. Nous avancions sans guide dans cette contrée hospitalière. Des nuages de plomb descendirent lentement le long des hauteurs; des coups de tonnerre retentirent dans les montagnes, comme une artillerie lointaine; enfin, l'air, de plus en plus étouffant, annonçait l'approche d'un violent orage, quand nous arrivâmes à Bososte, où nous avions dessein de nous arrêter.

Ce bourg est à peine à deux lieues de la frontière : il a des rapports continuels avec Saint-Béat et Bagnères-de-Luchon; il est séparé de la Catalogne et de l'Aragon par de hautes montagnes couvertes de neige; car la vallée où il est situé appartient tout entière au versant français des Pyrénées, et cependant il y a dans cette nationalité espagnole quelque chose de si opiniâtre, que le costume, la langue et les mœurs, tout change à vue d'œil, quand on a franchi le point indivisible qui sépare les deux peuples. La différence est déja sensible à Bososte; ce lieu porte un aspect étranger qui nous frappa. Il était midi. Un repos absolu y régnait : les rues étroites et irrégulières étaient désertes; seulement quelques femmes, à demi-couchées sur le seuil de leurs portes, peignaient leurs longs cheveux bruns. Les maisons silencieuses avec leurs petites fenêtres fermées avec soin, avaient cet air de mystère qui excite l'imagination. On pressentait la terre du repos, de l'amour, de la jalousie, la terre des siestes, des sérénades et des coups de poignard. Au milieu des feux dévorans qui pleuvaient du ciel, nous aurions pu nous croire en Andalousie.

Le premier objet qui frappa mes regards, quand je fus entré dans la grande salle de l'auberge ou *posada* qui nous avait été indiquée, fut une grande et belle fille, à genoux par terre, et employée à je ne sais plus quel travail de ménage. Elle se leva en nous entendant, et appela son père. Celui-ci parut; nous demandâmes des rafraîchissemens : on ne put nous servir que d'excellent vin d'Espagne qui sentait encore l'outre de peau de bouc où il avait été transporté.

Augustin, c'était le nom de notre hôte, était un Catalan magnifique. Il avait dans les traits, le port et la démarche, toute la gravité fière de sa nation. Sa taille était aussi haute que forte; il portait le bonnet et la ceinture de laine rouge, une veste et une culotte de velours bleu, des bas blancs qui dessinaient une jambe vigoureuse, et des sandales blanches que bordait un ruban bleu fané; son pas lent et solennel ébranlait le plancher. La franche rondeur de ses manières, le ton impérieux de sa voix quand il commandait, et surtout le sourire de bonhomie qui animait par momens son visage calme, tout annonçait dans cet homme une espèce de patriarche révéré dans sa maison, quoiqu'il parût à peine avoir dépassé cinquante ans. Il se tint familièrement debout auprès de nous, et parut nous considérer avec plaisir, pendant que nous essaions de tremper dans son vin quelques mouillettes de pain dur pour nous désaltérer.

Sa fille Paquita pouvait avoir une vingtaine d'années. Elle avait des formes superbes et fortement développées; de grands yeux bien ardens, de longs cheveux bien noirs, une figure d'une admirable régularité, un teint légèrement bronzé, un sein large et arrondi, et les plus beaux bras du monde, qui se mouvaient avec une grace infinie. Elle allait et venait en silence dans la salle où nous étions, occupée de mille petits soins. Je ne me lassais pas de l'admirer, soit qu'elle lançât sur nous en passant un de ces regards vifs et rapides qui étincelaient sous ses longues paupières, soit qu'en essuyant la longue table de bois ou en remettant à leur place les ustensiles épars du foyer, elle nous montrât par intervalles et comme à la dérobée, le profil harmonieux de son visage ou les beaux contours de son corps. Chacune de ses attitudes révélait une puissance et un bonheur de formes qui auraient fait envie à un statuaire.

— Eh bien, jeunes gens! nous dit Augustin d'un ton amical et dans un mauvais jargon qui tenait à-la-fois de l'espagnol et du patois des frontières françaises, comment trouvez-vous ce vin-là ?

Mon compagnon répondait pour moi, car j'étais trop occupé de la belle catalane. Tout ce que je sais de

Digitized by Google

cette réponse, c'est qu'elle fut assez flatteuse pour décider notre hôte à s'asseoir gaiement à côté de nous et à demander un verre à sa fille. Je me rappelai en souriant ces aubergistes sans façon qu'on ne trouve plus qu'en Espagne, et qui venaient autrefois, en France même, aider les voyageurs à épuiser le vin de leur cave. Je fis de mon mieux à Augustin les honneurs de notre bouteille.

Je fis plus. Je portais dans mes courses à pied une petite gourde pleine d'eau-de-vie; je lui en offris, il accepta. Notre cordialité l'ayant mis de bonne humeur, il se mit à causer et à rire haut avec nous. Il nous conta les histoires de la vallée, et s'offrit à nous donner ses propres fils pour nous servir de guides dans les montagnes.

Cependant, le jour devenait de plus en plus sombre et des éclairs multipliés traversaient le ciel. En peu de momens la grande salle de l'auberge fut remplie d'étrangers : des colporteurs espagnols enveloppés de leur manteau pittoresque; des montagnards français qui revenaient de Viele à Saint-Béat, et que la crainte de l'orage avait contraints de s'arrêter. Chaque nouveau venu annonçait en entrant que la tempête serait terrible. Nous nous levâmes. L'hôtesse et ses deux filles s'empressaient de servir tout le monde; les Espagnols se promenaient dans la salle ou venaient serrer les larges mains d'Augustin; les Français causaient entre eux appuyés sur leurs bâtons; les uns et les autres jetaient de temps en temps un coup d'œil sur les nuages qui s'abattaient pesamment comme une volée d'oiseaux gigantesques.

L'orage éclata avec une violence effrayante. Un coup de vent ouvrit à l'improviste toutes les fenêtres de la maison; la pluie et la grêle le suivirent de près et inondèrent toute la salle. Les femmes se jetèrent sur les croisées en poussant de grands cris : toutes furent fermées avec rapidité jusqu'aux volets. Nous eûmes grand peine à disputer la nôtre, que l'on voulait fermer aussi; mais nous finîmes par l'emporter, et nous pûmes enfin examiner à notre aise la grande et horrible scène qui se passait au dehors.

Jamais je n'avais vu un bouleversement pareil. La pluie tombait si épaisse, qu'elle nous cachait tout l'horizon; si forte, qu'elle courbait les arbres jusqu'à terre. De temps en temps, un vent impétueux tourbillonnait dans l'air, poussant la grêle dans tous les sens, emportant au loin les branches brisées et dépouillées de leurs feuilles. La Garonne, qui n'est qu'un torrent à Bososte, mugissait déja, tant elle avait été rapidement gonflée par le déluge qui tombait des nues. Le tonnerre tournait le long des pics et s'engouffrait avec d'horribles hurlemens dans les cavités des montagnes.

Autour de nous, le jour n'entrait que par l'ouverture que nous avions conservée dans cette salle immense, pleine d'étrangers. C'était un tableau digne des plus grands peintres, que cette foule muette, bizarrement groupée, à demi-cachée dans les ténèbres, surtout quand un éclair éblouissant passait sur ces figures fortes et brunies qui semblaient alors briller d'un reflet surnaturel. Au milieu du silence des hommes, s'élevait la voix de Paquita, de sa sœur, qui invoquaient Marie et tous les saints. Ces cris se mêlaient au sifflement du vent et de la grêle.

Un prêtre parut alors dans l'auberge : c'était le curé du lieu. Ses larges vêtemens et son long chapeau dégouttaient de pluie. Il frappa sur le plancher avec son bâton; et, après quelques mots que nous n'entendîmes pas, Augustin le suivit avec tous les Espagnols dans une chambre voisine. Peu d'instans plus tard, le bruit des verres et des éclats de rire nous annonça que le bon pasteur se consolait gaîment avec ses paroissiens de la destruction qui menaçait les récoltes. C'était pour remplir ce digne ministère qu'il était ainsi accouru au milieu de l'orage: il faut avouer que nos prêtres français entendent un peu mieux la dignité de leur caractère et la grandeur de leurs devoirs.

Nous étions demeurés près de notre fenêtre, les yeux fixés sur le dehors. Peu à peu, la violence de l'orage diminua, les plus hauts sommets des pics commencèrent à se dessiner vaguement au milieu des nuages noirs qui enveloppaient la vallée. La pluie tombait toujours, mais elle était moins pressée et moins tumultueuse; elle cachait moins les objets. Tout-à-coup, une forme humaine passa à quelques pieds au dessous de nous, au travers du jardin de l'auberge, et se perdit dans l'épais brouillard. J'entendis près de moi un soupir qui me fit tressaillir, et tournant la tête, j'aperçus Paquita qui s'éloignait à pas lents et furtifs, avec une affectation d'indifférence qui trahissait son émotion. Je laissai échapper un sourire qui ne signifiait pas grand'chose, mais qu'elle trouva sans doute fort expressif, car elle rougit jusqu'au blanc des yeux, et posa un doigt sur ses lèvres avec un air suppliant qui m'amusa beaucoup.

Le soir arrivait. Il n'était plus question de poursuivre notre voyage, car il continuait à faire un temps affreux. La plupart des montagnards qui étaient venus chercher dans l'auberge un refuge momentané, déclarèrent aussi qu'ils y passeraient la nuit. Augustin paraissait en même temps satisfait et embarrassé. Il prit enfin sur lui de nous déclarer que, peu habitué à recevoir chez lui tant de monde, il n'avait pas assez de lits dans sa maison, et que si nous voulions y rester, il fallait nous résoudre à coucher deux à deux. Cette proposition fut acceptée. Nous passâmes la soirée autour du foyer, avec le curé et la famille de l'hôte. La conversation fut intéressante, quoique nous ne pussions comprendre qu'imparfaitement ce qu'on disait : on parla guerre, amour, religion, contrebande; les uns racontaient quelque nouvel exploit des révoltés de la vallée voisine; les autres, quelque bon tour d'un berger espagnol à une jeune fille des frontières. Paquita nous raconta deux ou trois légendes fort merveilleuses sur la montagne maudite et la petite chapelle de Saint-Antoine; et le plus jeune des enfans d'Augustin, beau garçon d'environ quinze ans, remarquable par sa vivacité, l'agilité de ses membres, l'éclat de ses yeux et de son teint, nous dépeignit, avec une énergie et un enthousiasme extraordinaires,

Digitized by Google

PAQUITA.

quelques combats des contrebandiers de sa nation avec les douaniers français, au fond des défilés les plus sauvages des Pyrénées. Toutes ces narrations étaient animées par l'expression mobile des physionomies et des gestes. Augustin surtout nous étonnait par la solennité et même l'emphase qu'il mettait toujours dans ses récits. Pour le curé, il fumait imperturbablement le garre national.

L'heure du coucher étant venue, tout le monde se sépara. Paquita me jeta en se levant un regard dont je ne pus comprendre le sens; quand son père nous prit par la main pour nous conduire, mon ami et moi, à l'appartement qui nous était destiné, je la vis encore qui nous suivait des yeux, avec une inquiétude indéfinissable.

Augustin nous fit monter par un escalier de bois, qui tremblait sous nos pas, et dont la première marche était de plein-pied avec la salle où nous avions passé une partie de la journée. Arrivé à l'étage supérieur, il s'arrêta dans une petite chambre, et, déposant la lumière sur une table, il nous dit d'un ton de franche cordialité :

—Tenez, jeunes gens, vous ne serez pas les plus mal couchés de la maison. Ceci est la chambre de Paquita, et il n'y manque rien; Paquita couchera avec sa sœur cette nuit. Voici un crucifix qui vous gardera, mes enfans, des mauvais rêves et des dangers nocturnes; voici de l'eau bénite pour vous signer avant et après vos prières; n'oubliez-pas de vous recommander à Dieu et à saint Antoine. Il pleuvra peut-être toute la nuit, mais dormez tranquilles, et ne vous laissez pas étonner par le bruit de la rivière. Bonne nuit.

Il sortit et nous laissa seuls. Après avoir examiné le modeste ameublement de la chambre, et surtout les mille petits ornemens dont on avait décoré une mauvaise estampe coloriée de saint Augustin, nous pous-

Digitized by Google

sâmes les verroux de la porte ; un quart-d'heure après, nous étions au lit.

— Avez-vous remarqué, dis-je à mon compagnon, les regards singuliers que nous lançait la belle Paquita? cent fois j'ai voulu lui parler, et j'ai toujours trouvé son père entre elle et moi; devinez-vous ce qu'elle me voulait?

— Non, me dit-il; mais vous, à votre tour, avez-vous remarqué avec quel feu cette enfant nous racontait des histoires de brigands? Est-ce du courage ou de la férocité qui brillait dans ses yeux?

La conversation en resta là; j'essayai de dormir, mais je ne pus pas. J'étais inquiet et attentif: il me semblait à chaque instant voir paraître à mon chevet la jeune catalane à demi-nue, ou un assassin, le couteau levé; une bonne fortune ou un guet-à-pens, singulière incertitude. Un bruit sourd, continu, effrayant, semblable au mugissement des tempêtes, prolongeait mon insomnie. J'avais beau me dire que ce murmure était celui de la Garonne, dont les eaux débordées bouillonnaient entre les rochers; mes oreilles n'en étaient pas moins assourdies et mon imagination en mouvement. Si je m'assoupissais, un rêve soudain me montrait une tête penchée sur moi, tantôt avec sourire lascif, tantôt avec l'horrible ironie du crime, et je m'évaillais en sursaut.

Cela dura près de deux heures. Enfin, au moment où je commençais à m'endormir véritablement, un bruit étrange se fit entendre à notre croisée, qui donnait sur le jardin; j'écoutai: un pas léger effleurait le plancher et se dirigeait avec précaution vers notre lit; j'ouvre mes rideaux, je regarde.... c'était un homme!

Une exclamation lui échappa à mon aspect, et soudain, je vis briller la lame d'un poignard aux rayons de la lune qui entraient dans notre appartement par la fenêtre ouverte, car la pluie venait de cesser, et les nuages se dissipaient. Je m'élançai pour lui arracher son arme, et nous commençâmes une lutte désespérée.

J'avais affaire à un homme jeune et vigoureux. Il fut tellement ébranlé du choc, qu'il tomba, mais en m'entraînant avec lui; nous fîmes deux ou trois tours en roulant sur le plancher, attachés et entortillés l'un à l'autre comme deux serpens. Mais bientôt, se dégageant de mes étreintes par un violent effort, il me mit un genou sur la gorge, et les yeux étincelans, les dents serrées, il voulut m'enfoncer le couteau dans le cœur. Une main forte arrêta son bras: quand il aperçut derrière lui le nouveau combattant, qui n'était autre que mon camarade de lit, il s'arrêta d'un air étonné, en jetant un regard d'indécision sur notre couche abandonnée. Ce moment nous suffit pour le désarmer et nous assurer de lui, d'autant plus qu'il n'opposa aucune résistance.

J'avais armé mes pistolets, auxquels j'aurais peut-être dû songer plutôt, et je m'apprêtais à faire subir à ce jeune homme un interrogatoire, le canon tourné vers lui, quand nous entendîmes gratter à la porte.....

— Au nom de sainte Marie, ouvrez-moi, dit une voix tremblante. C'était Paquita; j'allai ouvrir.

Le coup-d'œil qu'elle échangea, dès en entrant, avec notre prisonnier, nous mit au fait sur-le-champ. Je replaçai les pistolets sur la table, et, feignant de ne rien comprendre, je me vengeai du danger que j'avais couru, en prolongeant tant que je le pus, l'embarras des deux amans.

— Hé bien, m'écriai-je, en affectant une bruyante colère, voilà donc les surprises que vous réservez aux voyageurs? Savez-vous bien que ce misérable a failli m'assassiner? Demain matin, je vous en réponds, le gouverneur de la Vallée en saura des nouvelles, et les *mozos de las escuadras* (1) rendront visite à l'auberge d'Augustin.

La pauvre fille devint pâle comme la Mort. — Mon père! dit-elle d'un ton suppliant, n'en parlez pas à mon père.....

— Qu'est-ce à dire, s'il vous plaît? Ce n'est pas moi qui lui parlerai, c'est la justice, et nous verrons s'il est permis d'attirer ainsi les gens dans un coupe-gorge.

Je fis mine de m'habiller pour sortir, car tous ces petits événemens s'étaient passés si vîte, que mon ami et moi nous en étions encore au simple appareil de la nuit. Paquita elle-même, dont le bruit de notre lutte avait soudain frappé l'oreille inquiète, avait à peine pris le temps de se couvrir, et son désordre attestait assez le trouble de son ame.

Le jeune montagnard se leva, et nous regardant d'un air tranquille, il nous dit avec cette éloquence du geste et du regard que donnent toujours les mœurs simples et les fortes passions:

— N'essayez pas de me tromper, Messieurs. Vous devinez parfaitement par quel motif j'ai voulu vous tuer. J'aime Paquita; elle m'aime: de temps en temps, j'escalade cette fenêtre pour la rejoindre en secret. Cette nuit j'ai cru vous voir sortir de son lit, et je ne conçois pas bien encore comment vous y avez couché. C'est la jalousie seule qui m'a mis le couteau à la main; et quoique mon métier soit la contrebande, je ne suis, croyez-moi, ni voleur, ni assassin: je suis même Français comme vous.

A ces mots qui furent prononcés en mauvais français, et dont je n'ai pu rendre que le sens, il nous tendit les mains: nous les serrâmes, et l'explication fut achevée.

— Maintenant, dit-il en souriant, qu'il n'est plus question du gouverneur et de ses gendarmes, veux-tu me pardonner aussi, Paquita?

Elle rougit, et ne répondit rien.

Revenu du trouble des premiers momens, j'observai en silence ce couple amoureux. Les magnifiques cheveux noirs de Paquita se répandaient sur sa gorge et ses épaules; ses longues paupières étaient baissées; une piquante confusion colorait ses joues et même son cou; une de ses mains essayait de retenir sur son sein le voile léger qui ne le cachait qu'à-demi, et l'autre, qui portait une lumière, l'éloignait à dessein et la cachait comme pour laisser à sa pudeur la sauve-garde

(1) Gendarmes espagnols.

Digitized by Google

des ténèbres. Eclairée ainsi par côté, une ligne de lumière dessinait le profil gracieux de son corps. J'enviais le bonheur du jeune contrebandier, dont les bras robustes, la taille forte, les traits grossiers, mais ouverts et impreints d'une certaine noblesse mêlée de franchise, se montraient pleinement dans la partie de la chambre éclairée par la lune.

Tout-à-coup, un pas lent et grave fit gémir le plancher dans le corridor qui conduisait vers nous : c'était Augustin. Éveillé sans doute par le bruit, il s'était levé, et déjà l'on apercevait, à travers des fentes de la cloison, le reflet de la lampe qu'il portait. Il n'y avait pas un moment à perdre. Le jeune homme s'élança: dans un saut, il fut près de la fenêtre, qu'il franchit avec rapidité. Paquita, effrayée, éteignit la lumière, et se blottit derrière les rideaux du lit; je ressaisis mes pistolets, et mon compagnon, retenant fortement la porte pour laisser à la coupable le temps de se cacher, demanda d'une voix retentissante: Qui est là?

—Qu'avez-vous donc, mes enfans? dit Augustin en paraissant. Je n'avais jamais entendu tel vacarme dans ma maison à pareille heure. Pourquoi ces armes? Avez-vous été attaqués?

Je lui montrai du doigt la fenêtre ouverte, les meubles renversés, et un grand bonnet de laine brune, que, dans sa précipitation, le fugitif avait oublié par terre.

— Ce n'est rien, dit mon ami; ce sont des voleurs des environs qui ont cru nous surprendre; mais ils nous ont trouvés sous les armes, et, malgré leur nombre, ils se sont enfuis.

Cette petite gloriole de narrateur, qui grossissait le nombre des ennemis pour augmenter d'autant l'honneur de la résistance, m'aurait beaucoup diverti dans un autre moment; mais le sort de Paquita m'inquiétait, car Augustin avait l'air d'un homme ferme, quoique bon, et, pour le dépayser un peu, je lui racontai à mon tour, sur notre aventure, une histoire de ma façon.

— Des voleurs, dit-il enfin, en ramassant le bonnet et en l'examinant avec soin, des voleurs ici? Vous m'étonnez, Messieurs. Mais je ne puis pas douter de la vérité des indices que vous me donnez.

Il s'approcha de la fenêtre, et tous ses traits prirent une expression violente de mécontentement.

—Je n'avais jamais remarqué que cette fenêtre fût si facile à ouvrir du dehors Voyez : ne dirait-on pas que les voleurs avaient des intelligences dans ma maison?

Je me hâtai de lui dire que nous ne doutions pas de son caractère, et que, bien certainement, de si légères preuves ne nous suffisaient pas pour le soupçonner.

— Jeune homme, répondit-il d'un ton sévère, ce n'est pas cela que j'ai voulu dire. Je ne crains rien. La réputation d'Augustin est faite depuis quarante ans. Ce n'est pas la déposition de deux enfans qui pourra la détruire. Si vous m'accusiez, toute la vallée croirait plutôt que vous n'avez pas été attaqués, et que vos voleurs n'ont existé que dans votre imagination.

Je me tus. Un mot imprudent aurait pu compromettre sans retour la malheureuse fille, qui tremblait de tous ses membres à trois pas de moi.

— Eh bien, Messieurs, reprit Augustin en refermant la fenêtre avec soin et affectant une gaîté qu'il n'avait pas, je ne vois qu'un malheur dans tout cela : c'est une alerte qui aura troublé votre sommeil; mais vous vous lèverez demain matin un peu plus tard. Recouchez-vous et ne craignez rien: je vais mettre un de mes fils en sentinelle dans le jardin. Je vous assure que votre repos ne sera plus interrompu.

Pendant qu'il laissait tomber ces mots un à un, d'un air distrait et préoccupé, ses regards soupçonneux parcouraient l'appartement. Le vent qu'il avait produit en fermant la croisée avait agité les rideaux, et ce léger mouvement continuait encore, quoique la cause en eût cessé. Il fit un pas en avant, mon sang se glaça; mais soudain, rien ne bougea plus, et son allocution finie, il sortit.

Nous allâmes retirer de son coin Paquita, plus morte que vive; elle nous remercia d'un coup d'œil éloquent.

Après nous être assurés que le corridor était bien solitaire, nous la laissâmes sortir, et elle regagna sa chambre sans accident. Nous entendîmes un moment après la voix mâle d'Augustin qui donnait des ordres à son fils, au bas de la fenêtre. Bientôt le silence ne fut plus troublé que par ce jeune homme qui fredonnait, pour se désennuyer, une bourrée montagnarde: et, tout en riant de l'inutilité de cette vedette, nous nous remîmes au lit. Au bout de quelques minutes, nous dormions tout de bon.

Le lendemain matin, quand nous descendîmes dans la salle, il fesait jour depuis long-temps. Un spectacle inattendu nous frappa. Augustin était assis sur un banc, à côté d'une longue table, la tête appuyée sur ses mains. En face de lui, le curé complètement déguisé occupait l'autre banc; ses larges traits avaient pris un air de gravité qui ne leur était pas habituel. Paquita, debout, immobile, rouge de honte, semblait comparaître devant eux. La mère, abattue, joignait les mains dans l'attitude de la prière, et, des larmes dans les yeux, regardait tour à tour son mari et sa fille, comme dans l'attente d'un arrêt. Appuyé sur un des montans de la porte, le jeune contrebandier, dont la brusque visite avait troublé notre sommeil, se distinguait par sa tête haute, son teint animé, son regard menaçant. Des passions violentes s'agitaient tumultueusement dans son sein; ses lèvres contractées révélaient le combat intérieur qui le tourmentait, et ses bras croisés se serraient contre sa poitrine avec une force convulsive qui aurait brisé un corps moins robuste.

Etonnés de le trouver là, et devinant à peu près, par les acteurs quel pouvait être le sujet de cette scène de famille, nous ne pûmes retenir une exclamation de surprise et d'intérêt. Tous les yeux se tournèrent vers nous; ceux de Paquita étaient supplians; ceux de son amant étaient terribles: il nous accusait, sans doute, de l'avoir trahi. Le curé ne changea ni d'attitude, ni d'expression; mais Augustin, relevant la tête, tressaillit en nous apercevant; notre présence parut lui inspirer une résolution subite; son front

Digitized by Google

s'éclaircit tout-à-coup; il se leva, et, prenant bien soin de ne regarder que nous, il nous dit :

— Je vous annonce, Messieurs, le mariage de ma fille Paquita avec André, le contrebandier de la vallée de Castillon. J'aurais mieux aimé pour elle un bon espagnol; mais elle n'en veut pas : qu'y faire? les pères sont forcés aujourd'hui d'obéir aux caprices des jeunes filles.

Ce dénouement inespéré prit tout le monde au dépourvu. Il y eut un moment de silence et d'étonnement. Le curé fut le premier à le rompre; il serra vivement la main de son vieil ami, et reprenant son humeur joyeuse :

— A la bonne heure, Augustin! Le Seigneur a pardonné à la femme pécheresse; un père ne doit pas être plus sévère que le Seigneur. Mère, donnez-nous du vin, et buvons au contrat.

Paquita voulut saisir ce moment pour se jeter aux genoux de son père; mais Augustin l'arrêta quand elle essayait de prendre sa main, et il la repoussa avec tant de violence, qu'elle alla tomber au milieu de la salle. André, qui avait fait aussi quelques pas en avant pour remercier le père de sa maîtresse, la reçut dans ses bras au moment où sa tête allait toucher le plancher. Nous l'aidâmes à la relever : elle ne s'était fait aucun mal.

— Jeunes gens, dit alors Augustin d'un ton calme; vous voulez partir ce matin, je crois. Femme, donne-leur le chocolat; José vous attend en bas avec des chevaux, et dans quelques heures vous serez à Bagnères-de-Luchon. Surtout, si vous continuez à courir les montagnes, ne couchez jamais dans la chambre des filles d'auberge, sans regarder si la fenêtre est bien fermée; faites feu sans pitié sur tous ceux qui viendront vous voir par ce chemin, car ils ne peuvent pas avoir de bonnes intentions, et n'essayez pas ensuite de tromper l'expérience des hommes comme moi : vous n'y réussiriez pas aisément.

Il faut avouer que le chocolat d'Espagne est une excellente chose : épais, jaunâtre et parfumé, il se sert dans de petites tasses, où l'on trempe des mouillettes de pain grillé. Tout occupé de savourer ce mets délicieux, j'oubliai d'examiner l'effet que produisirent sur nos amans des allusions si directes; et, de tout ce qui passa autour de nous dans ce court espace de temps, je ne me rappelle absolument rien.

Quand je levai les yeux, il n'y avait plus dans la salle que la mère et nous. Augustin, le curé, Paquita et son mari, tous avaient disparu. José, le beau jeune garçon de la veille, vint nous dire qu'il était prêt depuis long-temps. Je demandai à faire mes adieux à la nouvelle épouse : on ne me répondit rien. Il était clair que nous n'avions rien de mieux à faire que de payer notre écot et de partir : nous partîmes.

En gravissant à cheval la montagne escarpée qui sépare Bososte de la France, j'essayai de faire parler notre guide qui marchait à côté de nous. José était singulièrement réservé, malgré son âge, toutes les fois que nous lui parlions de sa sœur. Il nous répondait sèchement que tout ce qu'il savait, c'était qu'elle allait se marier avec un français de la frontière; son père le lui avait dit peu de temps avant notre départ. Sur toutes les autres questions il se taisait. Il paraissait ignorer complètement les circonstances de ce mariage, et il le blâmait sans le comprendre; mais rien n'ébranlait dans son jeune esprit la confiance sans réserve et le respect absolu qu'il avait pour les décisions de son père.

Nous fûmes donc forcés de ne nous occuper que du beau spectacle qui nous environnait. A mesure que nous montions, la vallée d'Aran s'alongeait sous nos pieds, avec ses nombreux bassins de verdure qui s'unissent l'un à l'autre par d'étroits défilés, comme les perles d'un collier. L'orage de la veille avait rafraîchi l'air. De petits nuages blancs reposaient ça et là dans les cavités des rochers; les uns s'effilaient lentement comme une légère fumée, les autres se groupaient autour des noirs pitons comme un voile artistement jeté sur une statue. Le reste du ciel était pur; et, quand nous redescendîmes dans la vallée de Bagnères, les murmures des feuilles et des eaux, les parfums sauvages de bois, les mugissemens lointains des troupeaux, les prairies, les ponts tremblans et les cascades, eurent bientôt chassé de nos esprits le dernier souvenir de Paquita.

Henry Sr.-M.

COMBAT DES TRENTE-NEUF.

RÈGNE DE CHARLES VI.

A cette époque, des malheurs sans nombre avaient affligé la France, et l'avenir, confié aux mains inhabiles d'un monarque enfant, se préparait au milieu des troubles et des orages. Le connétable Duguesclin avait alors effacé les désastres de la bataille de Poitiers, et reconquis à la couronne la Guienne et le Périgord; mais, si les débris des bataillons anglais fuyaient devant son épée redoutable (1), ces éternels ennemis n'étaient pas tous vaincus, et derrière les remparts de Bordeaux (2), un homme complotait encore la ruine et l'esclavage de la patrie!.... Nourri dans les horreurs de la guerre, le deuil des batailles plaisait à son cœur. Protestation vivante de tout ce que les combats peuvent avoir de généreux, ce guerrier

(1) 1371. — (2) 1379.

Digitized by Google

s'était jeté sur le sol de France comme un de ces maux puissans qui déciment les races humaines: c'est ainsi qu'apparaissait le Prince Noir (1), dont le souvenir, vivant encore, plane sanglant et cruel au sein de nos contrées qu'il dévasta.

Sur les tourelles de la capitale de la Guienne, flottait donc l'odieux étendard des Anglais; tandis que des bandes ennemies, détachées de la métropole, répandues dans les campagnes ou abritées par les donjons de quelques châteaux-forts surpris à la conquête, rôdaient autour de Périgueux (2), toujours épiant l'occasion d'envahir nos remparts. Cependant la chose n'était pas facile; car au sein de notre antique cité se conservaient des vieillards témoins des maux récens de la patrie; ils les disaient aux jeunes gens: ils leur racontaient ces terribles combats dans lesquels les drapeaux anglais servirent de trophées à leur gloire; et ces récits, écoutés par des cœurs chauds, étaient conservés comme des traditions d'honneur! Combien de fois, en effet, les jeunes habitans, groupés autour du vénérable *Pétro de Cresmieyras* (3), vieux guerrier qui avait assisté à plus de cent batailles, n'avaient-ils pas écouté avec transport le noble vieillard, leur rappelant les luttes glorieuses des citoyens de Périgueux contre les Anglais; les malheurs de la nation héroïquement supportés; les noms des citoyens courageusement morts sur la brèche en répétant ce cri d'affranchissement: *Pour la ville, son honneur et la liberté* (4)! C'est alors, alors, que les yeux étincelaient à ces récits d'un autre âge; les poitrines haletantes se soulevaient, et la haine contre les Anglais s'amassait plus forte et plus vive au cœur des jeunes hommes dont les pères avaient été mêlés aux batailles, et dont ils héritaient à leur tour de leur dévouement à la sainte cause de la patrie!

Or, en ce temps, existait une petite ville du nom d'Auberoche (5), entourée de remparts, et naturellement défendue par sa position, située qu'elle était au sommet d'un mamelon rapide et hérissé de rochers élevés. C'était là que se tenait enfermé un de ces partis ennemis, toujours prêts à lutter contre les habitans de Périgueux, à recommencer des combats acharnés. C'était de là que la petite garnison anglaise, toute composée de gens d'armes, *portait le ravage dans la campagne, pillait, robait, prenoit prisonniers, efforçait les femmes, fesait tous les maux que ennemis pouvaient faire, voir même boutait feu* (1). A la tête de cette horde anglaise, se trouvaient deux chefs *Bocglios* et *Lobastos* (2), hommes de rapine et de sang, dont la hardiesse s'était d'autant plus accrue qu'ils savaient que bientôt main-forte leur serait prêtée par d'autres bandes anglaises qui ravageaient l'Auvergne et le Quercy, et qui s'apprêtaient à venir assiéger Périgueux.

De leur côté, les consuls de la ville, Johannes de Soillaco, Arnaldo de Casteneto, Hélias Jodonis, Guillelmo de Faussilh, Hélias Manhba, avaient, à son de trompe et de cymbales (3), convoqué les citoyens pour leur apprendre le péril dont on les menaçait. Aussitôt, à la voix des magistrats, un grand concours s'était formé, et Périgueux, naguère silencieux et paisible, s'était transformé comme par enchantement en un vaste camp où brillait le fer acéré des lances, et retentissaient les armures pesantes des hommes d'armes se rendant en foule pour visiter les portes et les remparts.

La ville, telle qu'elle se trouvait alors, était forte. Une ceinture de remparts irréguliers et sinueux l'entourait, et derrière leurs créneaux on pouvait se défendre contre une armée, fut-elle triple au nombre des habitans. Un chemin de ronde suivait toutes les sinuosités des remparts, et, de loin en loin, les tours surmontées d'un corps-de-garde, où nuit et jour veillait le guet, élevaient à plus de 60 pieds au-dessus des fossés leurs murs largement crénelés. Entre chaque tour se trouvaient d'énormes portes, enfoncées plus de six pieds dans l'épaisseur de la muraille. Pour y arriver, il fallait passer devant de nombreuses meurtrières, qui ouvraient leurs bouches de pierre prêtes à vomir des traits d'arbalètes ou des viretons empennés (4). Malgré cet appareil de mort,

(1) Edouard, prince de Galles, dit le *Prince Noir*, fut un des guerriers les plus célèbres de cette époque. Les historiens ne sont pas d'accord sur la cause qui lui fit donner l'épithète de *Prince Noir*; les uns l'attribuent à la couleur des armes dont il était toujours revêtu; d'autres à sa figure, dont les traits, empreints de cette couleur, offraient un caractère effrayant de férocité. La mort de ce prince fut un mystère pour tous ceux qui supportèrent le joug de son pouvoir.

(2) On prononçait et écrivait alors *Perréguis*, (chronique).

(3) Nos vieilles chroniques le nomment ainsi. Tous les noms que je citerai sont historiques; j'en conserverai l'orthographe: ce sont de vieux monumens que je craindrais de profaner.

(4) *Pro civitate, honore et libertate*: tel était pour Périgueux le cri de ralliement et de combat.

(5) Les ruines de cette petite ville existent encore aujourd'hui; elles sont placées sur un des coteaux qui dominent la plaine du Change, et dont les pieds sont baignés par le Haut-Vézère. J'ai parcouru bien souvent ces antiques débris, et suivi la traversée des rues qui peut facilement le reconnaître. J'ai visité bien souvent aussi l'antique chapelle qu'épargna la destruction des hommes, mais qui tombe insensiblement sous celle des années. J'ai consacré, dans le temps, un article à la description de cette chapelle, que recommandent aux regards curieux les restes des peintures religieuses et chevaleresques dont sa nef est ornée.

(1) Langage des chroniques.

(2) *Lobastos, Helias de Bocglios, capitanei garnisienis Albarupis.* (Chronique).

(3) *Sono tubæ et ad sonum cymbali, ut monis est.* (Chronique.)

(4) Les tours des remparts de Périgueux étaient nombreuses; chaque porte en avait deux, et d'autres étaient placées à distance, au sein du rempart. Les portes étaient au nombre de sept: la porte Taillefer, ainsi nommée en l'honneur d'un de nos guerriers appelé Wulgrin, à qui on donna l'épithète de *Taillefer*, parce que, disent les chroni-

Digitized by Google

la ville pouvait facilement être envahie d'un autre côté : les remparts, en effet, étaient déchirés par de longues et larges crevasses dans la partie orientale, entre la tour *Bocharia* et le moulin de Saint-Front (1). D'ailleurs, dans cet endroit, la rivière, alors peu profonde, pouvait être franchie à gué. Les consuls font part de leurs craintes aux citoyens, et aussitôt les hautes murailles se trouvent environnées d'une multitude laborieuse, dont les bras en peu d'instans font disparaître le danger.

Cependant la ville toute entière était dans l'attente de l'ennemi, lorsqu'un grand bruit de chevaux qui accouraient rapidement, se fait entendre. C'était des archers anglais, couverts de leurs hoquetons et portant trompettes, qui suivaient un homme armé de toutes pièces, tenant d'une main une bannière aux armes d'Angleterre et de l'autre un parchemin roulé. Arrivée à la porte d'Occident (2), la troupe fit halte, les trompes sonnèrent, et l'homme porteur de la bannière se mit à crier aux sentinelles du rempart qu'il était envoyé des Anglais, et qu'à ce titre il demandait à conférer avec les consuls. Sur leur ordre, le messager est introduit, et il présente aux consuls le parchemin qui lui était confié. Hélias en donne lecture aux citoyens que la nouveauté du spectacle attire : ce parchemin contient un défi porté aux jeunes guerriers de la ville. « Dès le lendemain, aux premiers » rayons du soleil, trente-neuf cavaliers anglais de » la garnison d'Auberoche (3) seront dans le vallon » de Saint-Laurent, prêts à soutenir le combat contre » trente-neuf citoyens de Périgueux : on ne joûtera » pas avec arme courtoise, mais bien avec des armes » tranchantes. Ce n'est pas un divertissement guer- » rier, c'est un combat à outrance, à mort !... » (4).

A ce défi chevaleresque, il n'est qu'une réponse : on l'accepte ; et ce mot, bruissant comme un tonnerre, frappe les oreilles du messager, qui, tournant brusquement son cheval, disparaît aux regards de la foule qu'il vient de provoquer.

Le choix de trente-neuf combattans n'a pas été difficile : tous les jeunes hommes sont jaloux de mesurer leurs armes contre les Anglais ; tous briguent l'honneur de la victoire ou du trépas ; mais les consuls ont décidé que le sort répondra à tant d'empressement, et aussitôt les noms de tous ceux en état d'accepter le sanglant défi sont déposés dans une urne, d'où sortent un instant après les noms dévoués à la gloire.

31 mars 1390 (1).

Les consuls ont remis la bannière de la ville aux mains des combattans ; il l'ont arborée devant l'hôtel du consulat (2), et, doucement agitée par la brise du matin, elle déroulait sur ses replis soyeux le brillant écusson décoré des armes de la ville (3). Autour de la bannière sont rangés les trente-neuf combattans : ils veillent avec leurs compagnons, tandis que des hommes d'armes font retentir les airs de fanfares guerrières.

Hélias Manhba et Guillelmo de Faussilh sont les deux consuls qui doivent accompagner les tenans : aussi leurs apprêts ont devancé l'aurore ; ils ont inspecté les armes, examiné le tranchant de la hache et du glaive, la pointe des lances ; et à peine le crépuscule naissant colorait le ciel de ses teintes légères, que déja le terrible hennissement des chevaux répond aux murmures impatiens des jeunes guerriers, tandis que la foule animée des habitans se presse avec enthousiasme autour de leurs fils armés pour le soutien de leur honneur et de leur vieille gloire ; car telle est l'espérance qui enflamme tous les cœurs, que pas un regret, pas une seule larme n'accompagnera ceux qui peut-être ne reverront plus le foyer paternel !...

Enfin, à un signal d'Hélias, la troupe s'ébranle et le cortège se met en marche au bruit des fanfares : les hérauts d'armes précèdent les consuls, et après eux venaient les trente-neuf combattans, la tête couverte de leur casque, armés de toutes pièces et montés sur leurs chevaux de bataille. C'était le courageux Desbarres qui portait la bannière de la ville.

Derrière cette première troupe, et à quelque distance, s'avançaient en bon ordre deux cents citoyens, à la tête desquels chevauche un vieillard accablé

ques, il pourfendit d'un seul coup de glaive un soldat ennemi bardé de fer. Une rue, à Périgueux, conserve ce nom que portait naguère M. Wulgrin de Taillefer, savant auteur de l'ouvrage intitulé *Antiquités de Vésone*, 2 vol. in-4°. La porte Saint-Roch, porte l'Eguillerie, de la Limogeanne, du Plantier, de Barbecane, du Gravier ou de la Tour-Blanche. De toutes ces tours, il n'en existe plus qu'une, récemment réparée : c'est celle de Mataguerre.

(1) Cette tour n'existe plus ; elle tenait au rempart que l'on voit encore, et qui est contigu au moulin de Saint-Front. Dans cette partie, se trouve pratiquée une ancienne poterne qui donne sur la rivière et par où l'on passe aujourd'hui pour aller puiser de l'eau. *Villam per escalamentum vel alias si possint eam capere intendebant deversus aquam in passu qui est inter quamdam Turrim dictæ villæ vocato locum de bochari et moleudinum sancti Frontonis in quo passu muri erant in pravo et debilistatu.* (Chronique).

(2) D'Occident ou de Taillefer.

(3) *Triginta novem homines boni cordis.* Je conserve le nombre des combattans indiqués par la chronique.

(4) Ces défis étaient fréquens ; ils tenaient aux mœurs de l'époque. La Bretagne conserve aussi dans ses annales le duel des Trente.

(1) Je rapporte religieusement la date du grand jour.

(2) La bannière de la ville était mi-partie rouge et blanche. L'hôtel du consulat existait naguère sur la place du Coderc ; il a été démoli, ainsi que le clocher qui le dominait, et remplacé par l'élégant marché couvert que l'on voit aujourd'hui.

(3) Ces armes représentaient deux tours et une porte au milieu ; l'écusson, entouré de deux branches de palmier et d'olivier, était surmonté d'une couronne emblême du fief de dignité de la ville. Cet écusson fut adopté en 1240 pour consacrer la réunion du Puy-Saint-Front de la Cité jusqu'alors en guerre, comme je le dira dans dautre notices.

Digitized by Google

d'années, mais dont les yeux brillent encore d'une flamme héroïque sous la visière de son casque d'airain, à la chevelure blanche, dont quelques boucles s'échappent en flottant sur ses épaules : tous les enfans de Vésone ont reconnu le vieux Cresmieyras, leur père et leur chef à tous. Les citoyens qui marchent sous ses ordres ont été armés pour faire respecter les lois du combat, pour éviter toute fausse attaque, ou pour déjouer la trahison.

Le vallon de Saint-Laurent, vers lequel se dirigent les combattans, offrait à cette époque un aspect âpre et sévère. Un ruisseau aux eaux limpides et transparentes coulait alors, comme aujourd'hui, au travers des vastes lisières des bois, tandis que de chaque côté du vallon se déroulaient de hautes montagnes, au sommet desquelles apparaissaient, d'intervalle en intervalle, les flèches aériennes des châteaux crénelés, annonçant au loin le manoir féodal. Mais point de riantes moissons; le pampre n'étalait pas son verdoyant feuillage, et de tous côtés des bois épais, parsemés de pics arides, offraient une triste solitude que troublaient parfois les pas craintifs du pâtre superstitieux, fuyant les sombres halliers, ou dont les échos répétaient en murmurant les derniers accens des hymnes adressées à l'éternel (1)!

A peine nos jeunes héros avaient-ils franchi les détours de la haute montagne qui dérobe à la ville l'étroite vallée de Saint-Laurent, que leurs regards voient flotter les gonfalons anglais, en même temps qu'ils voient campés au milieu de la plaine ceux contre lesquels ils doivent soutenir le combat. Derrière ce premier camp s'étendait la troupe des archers anglais, aussi au nombre de deux cents. A leur tête se fesait remarquer un guerrier d'une haute stature, armé d'une énorme masse de fer hérissée de pointes aiguës : Lobastos est son nom; homme farouche et cruel, et qui avait voulu, se chargeant du commandement, compter au nombre de ceux désignés pour le combat.

La lice préparée pour la sanglante joûte avait été choisie dans l'endroit qui, à l'ouest, avoisine les coteaux, et non loin du ruisseau qui, par un long détour, servait d'un côté de barrière, tandis que l'autre côté se limitait par les pieds de la montagne même qui dominait le vallon. Au bout de cet immense carré avaient été plantées quelques palissades remises à la garde des héraults d'armes, et que les guerriers ne devaient franchir qu'à leur commandement.

Un profond silence régnait de toutes parts, et aucune voix ne couvrit celle des héraults, lorsque, dans chaque camp, leur voix retentissante répéta trois fois le cri du combat : *Laissez aller !*

A peine ces mots sont prononcés, que les combattans de la ville, rangés de manière à pouvoir combattre tous ensemble en un même instant et sur une même ligne, s'élancent avec ardeur sur les cavaliers anglais, et un horrible choc se fait entendre ! Lobastos enflamme le courage des siens : *A la mort ! à la mort !* tel est son cri de ralliement et de carnage. On ne voit plus, au milieu des tourbillons de poussière que soulèvent les pieds des chevaux, que lances et haches d'arme levées, se promenant sur les hauts cimiers! Partout scintillent les glaives resplendissans; de tous côtés retentit le bruit des armes qui brisent avec fracas les cotes de maille de fer. Le bouillant Hélias de Viga qui s'est précipité dans les rangs ennemis, les frappe de coups terrible avec son épée, et déja les lanières des casques, cédant aux efforts de son bras, laissent flotter les cheveux ensanglantés des Anglais. Dans nos rangs, cependant, la mort à vaincu Hélias de Cruce, le jeune et courageux Fortanério de Vainx, tandis que Pétro Del Luc, Hélias de Breuns, Hélias de la Carolia, tous couverts d'honorables blessures, ne sont plus que des cadavres qui roulent sur la terre avec le corps de leurs chevaux ! Pétro Gilbert, d'un bras nerveux, s'attache à grands coups de sa hache d'arme à rompre les rangs anglais; il y réussit quoique blessé au même instant par douze coups de lance qui font couler son sang sans abattre ni lui ni son cheval. Thomas Desbarres promenait aussi sa hache d'arme, et la laissait tomber de ses deux mains sur les casques et les cuissards. Il se rencontre avec le chef anglais qui combattait à pied, selon son habitude : Desbarres, à sa présence, saute à bas de son cheval, et s'avance sur le fier Anglais avec la hache à la main. Mais à peine a-t-il fait quelque pas, que Lobastos lui porte un coup terrible de sa masse de fer, et les débris du casque de Desbarres volent en éclats; il chancèle sous le coup; mais, rapide comme l'éclair, il se redresse, s'élance, et avant que l'ennemi ait d'un second coup frappé sa tête sans défense, du croc aigu qui armait sa hache, il le plonge dans la visière de Lobastos, et d'un bras vigoureux, l'attirant à lui, le renverse à ses pieds, et, les lui plaçant sur la poitrine, il le frappe en disant : « Tu criais mort aux miens, eh bien ! voilà ce qu'ils t'envoient (1)! »

A cette vue, les combattans de la ville poussent un long cri, présage du succès; ils se précipitent de nouveau sur les Anglais, mettent le désordre dans les rangs de ceux qui combattent encore, et les enve-

(1) Je veux parler du monastère antique dont les débris ont disparu sous les prairies qui les cachent. Cette abbaye, dont le souvenir s'est perpétué dans le pays, était situé dans le vallon de Flageat, au-dessous de Taboury. Lorsqu'on traça la route de Cahors par le Bugue, on découvrit de vastes fondations qui annonçaient l'importance du monastère. Je tiens de feu M. Roy père une clef gothique trouvée dans les fouilles, et mon honorable ami Laurière m'a donné plusieurs haches gauloises faites d'un silex remarquable par sa couleur rosée et la finesse du poli. Très fréquemment, le soc du laboureur heurte des tombeaux en pierre où reposent encore les ossemens séculaires de ceux qui habitèrent ces pieuses demeures !

(1) *Mortem quam nobis inclamas accipe, dixit, et accidit quod dicti homines villæ honorifice se habuerunt et interficierunt hominem pravum Lobastos garnisionis albœcupis, et plura alia vulnera aliis consociis suis et equis fecerunt* (Chroniq.)

Digitized by Google

MORT DE LOBASTOS.

loppant avec adresse, ils les forcent à crier merci, massacrant sans pitié tous ceux qui opposent la moindre résistance!

Pendant ce mémorable combat, tous les citoyens de la ville s'étaient portés sur les remparts que baignaient à l'orient les eaux de la rivière, dont les flots se brisaient à leurs pieds, et de là leurs yeux interrogeaient le vaste horizon qui les séparait de leurs fils, lorsque tout-à-coup s'est déployée au sommet des monts la bannière dont les vives couleurs resplendissent aux rayons du soleil. A cet aspect, les sentinelles impuissantes n'ont pu contenir la masse, qui de ses mains a arraché les herses en fer qui ferment la porte du rempart; bientôt les vainqueurs sont dans nos murs; ils s'avancent au milieu de la foule, qui les reçoit en poussant de longs cris de joie. De toutes parts on salue les combattans, leurs noms sont proclamés pendant la marche triomphale, et c'est au sein de ce noble enthousiasme que des pleurs furent versés pour la mémoire de ceux qui succombèrent dans ce jour solennel. Mais leur trépas fut beau comme la victoire: ils étaient morts pour la ville, son honneur et sa liberté!... (1)

Aug. Charrière, *avocat à Périgueux.*

(1) Ce combat mémorable eut lieu, comme nous l'avons déja dit, dans le vallon de St.-Laurent. Pour en conserver la mémoire et remercier Dieu de la protection éclatante qu'il accorda aux armes de la ville, on donna au lieu du combat le nom de *Lieu-Dieu* qu'il porte encore. Peut-être même l'antique château aux vieilles tourelles, au pont-levis qu'habite la famille Sanzillon, a-t-il été construit sur la place même ou fut versé tant de sang généreux! *Debellaverunt cum hominibus armorum, garnisionis dicta Albœrupis, in co loco dicto* Liou-Diou *territorii villæ* (Chroniq.

Digitized by Google

GRANDES CHRONIQUES DE FRANCE.

AGNÈS SOREL.

Gentille Agnès, plus d'honneur tu mérite,
La cause étant de France recouvrer,
Que ce que peut dedans un cloître ouvrer.
Close nonain, ou bien dévot ermite.
(*Vers de François Ier sur Agnès Sorel.*)

I.

UN PÉLERINAGE AU TOMBEAU DE SAINT MARTIN DE TOURS (1431).

Dans une hôtellerie, située à quelques pas de la route de Paris à Tours, plusieurs gentilshommes s'entretenaient à haute voix, et quelques manans, accroupis auprès d'un large foyer, dévoraient en silence un mauvais souper que l'hôtelier venait de leur donner au prix de quelques *sous parisis:* ils écoutaient respectueusement la conversation des nobles chevaliers que leurs costumes fesaient reconnaître pour bretons.

— Frères, dit un des manans, après avoir vidé à son tour une large tasse d'étain, il me prend envie de couper la langue à ces loups d'outre-mer.

— Tais-toi, Malandrin, dirent à voix basse les paysans de la Touraine; veux-tu donc nous faire pendre tous...

— Vous avez beau dire, frères, reprit le manant; Henri VI d'Angleterre ne sera pas long-temps roi de Paris. Je reconnais parmi les gentilshommes indignes de chausser l'éperon, les bourreaux de *madame Jéhanne la Pucelle.*

— Madame Jéhanne! dirent les manans en se signant dévotement... Que Dieu reçoive son ame dans son saint paradis!

— Oui, frères, elle est au ciel... Par les fleurs de lys de France, nous vengerons sa mort... Ils l'ont brûlée comme une sorcière! mais tous les habitans se disaient après le supplice: *Madame Jéhanne* est morte vierge et martyre; grand mal adviendra de ce qu'on a ainsi brûlé une sainte comme aux temps des tyrans palens. Je vous annonce, frères, que le duc de Bedfort se repentira bientôt d'avoir fait condamner *dame Jéhanne.*

— Qui a parlé de *dame Jéhanne?* s'écria un des chevaliers bretons... Jéhanne était sorcière, hérétique, ribaude, et entretenait commerce avec Satan. Ne prononcez plus son nom, ou je vous pourfends en deux

— Que disent ces *écorcheurs?* ajouta un autre gentilhomme...

— Ils parlent de *dame Jéhanne.*

— J'ai cru pendant quelque temps que cette jeune fille terrasserait le Léopard d'Angleterre, dit le bâtard de Salisbury.

— L'enfer a commencé pour elle en ce monde, ajouta un cousin du duc de Bedford. Je m'étonne que le roi de Bourges n'ait pas encore songé à venger la mort de l'héroïne.

— Charles VII passe doucement sa vie à Chinon, à Loches, à Jumièges, devisant d'amour avec madame Agnès Sorel.

— Quelle est donc cette Agnès dont on parle tant à la cour du roi de Bourges, dit le cousin du duc de Bedfort.

— Je vais vous raconter son histoire, reprit Salisbury, telle que je l'ai apprise d'un clerc arrivé hier de Chinon.

Les chevaliers firent cercle autour du bâtard.

— Messeigneurs, dit Salisbury, la belle Agnès est fille d'un petit gentilhomme appelé le sire de Fromenteau. Dès l'âge de quinze ans, elle fut placée en qualité de fille d'honneur près d'Isabeau de Bavière, duchesse d'Anjou. Il y a six mois, elle accompagna sa noble maîtresse dans un voyage qu'elle fit à la cour de France pour solliciter la liberté de son mari, fait prisonnier à la journée de Bellegraville. La *damoiselle* a *de Fromenteau,* par ses propos moult *doucereux,* charm le roi Charles VII, qui lui donna une place auprès de la reine, et la choisit dès ce jour pour sa tendre et douce amie. Maintenant il aime avec passion la belle Sorel, et pour elle il oubliera *Jéhanne la Pucelle* et son beau royaume des fleurs de lys.

— Il n'en sera pas ainsi, seigneur chevalier, s'écria Malandrin qui avait entendu le récit du gentilhomme breton. Le lion dort encore, mais il s'éveillera pour votre malheur.

— Mort à ce manant, crièrent les Anglais.

— Je vous répète que Charles VII reprendra son glaive pour vous chasser de ses terres de France

Digitized by Google

— A moi ce fils de l'enfer, dit le bâtard de Salisbury en tirant son épée.

Les manans, effrayés, sortirent à l'instant de l'hôtellerie; les chevaliers bretons étaient à leur poursuite; lorsque trois pélerins entrèrent dans la salle.

— Que Dieu vous tienne en sa sainte garde, mes pères, dit le bâtard de Salisbury, en s'inclinant profondément. Venez-vous de Paris?

— Non, répondit un des pélerins : nous venons de Bourges.

— Capitale du roi Charles VII, dit le cousin du duc de Bedfort, en riant aux éclats.

— Jusqu'à ce qu'il entre triomphant dans sa bonne ville de Paris.

Les trois pélerins prirent place autour du foyer, attendant que l'hotelier eût préparé le repas.

— Mes Pères, quel sera le terme de votre pélerinage, dit Salisbury qui ne pouvait s'empêcher d'admirer la bonne mine des nouveaux venus....

— Saint Martin de Tours, chevaliers, répondit un des pélerins.

— Saint Martin de Tours est un grand saint....

— Il protégea Clovis, et il intercède maintenant au ciel pour le roi Charles VII.

— Ces pélerins sont Français et dévoués au roi de Bourges, dit Bedfort.

— Prêts à mourir pour Charles de France, s'écrièrent les pélerins.

— Vous êtes des traîtres et vous serez pendus comme *routiers* et *écorcheurs*.

— Nous sommes gentilshommes de haute-lignée.

— Vos noms, messeigneurs, et demain, au point du jour, nous saurons si les épées françaises sont plus longues que celles d'Angleterre.

— Je suis Lahire;

— Moi, Saint-Railles;

— Moi, Baudricourt;

— Et vous, beau sire, ajouta le bâtard de Salisbury en s'approchant d'un des pélerins qui se cachait au coin du foyer.

— Veux-tu savoir mon nom, petit louveteau d'Angleterre?

— Oui, beau sire, puis je romprai une lance avec vous.

— Je suis Chabannes.

— Le chef des *écorcheurs?*

— Qui voudrait tanner la peau d'Henri d'Angleterre et du duc de Bedfort, et en faire une selle pour le palefroi du roi Charles VII.

— Vous outragez l'oint du Seigneur, beau sire *écorcheur*, dit malicieusement Salisbury; je vous prédis que vous serez *occis* en ce combat singulier.

— Êtes-vous prêts, messeigneurs? dit Lahire...

— Il est nuit, répliqua le cousin de Bedfort; les chevaliers bretons ne se battent qu'à la clarté du jour.

— Allumons des torches, dit Lahire.

— Allumons des torches, répétèrent les chevaliers bretons.

— Dieu du ciel, quelle belle nuit! s'écria Saint-Railles... un combat à la lueur des flambeaux, et contre des Anglais.

Les préparatifs ne furent pas longs; l'hôtelier donna à chaque combattant une sorte de résine, et ils sortirent aussitôt : ils cheminèrent long-temps sans trouver un lieu propice. Après bien des détours, ils arrivèrent dans une prairie où paissaient quelques vaches sous la garde de leurs bergers.

— Manant, dit Lahire, en s'approchant d'un jeun paysan, y a-t-il un ruisseau près d'ici?

— Oui, là bas, seigneur chevalier.

— Je croyais que Lahire avait fait serment de n'aimer que sa belle dame, et de ne jamais boire d'eau, s'écria Saint-Railles.

— Je n'ai pas soif, mon cousin; mais c'est pour laver les cranes de ces damnés d'Anglais.

Les chevaliers bretons s'étaient déja arrêtés, et ils attendaient les trois gentilshommes français.

— Seigneur Lahire, dit le bâtard de Salisbury, c'est avec vous que je veux rompre une lance, car on dit en ce pays de France que vous êtes intrépide en guerre et en amour.

— On m'a vanté souvent les beaux faits-d'armes du bâtard de Salisbury, reprit Lahire, rendant ainsi au breton courtoisie pour courtoisie.

— Saint-George et Angleterre! crièrent les Anglais.

— Mont-Joie, Saint-Denis et Charles VII! répondirent les Français.

A l'instant le combat commença avec tout l'acharnement d'une haine invétérée. Les chevaliers bretons ne purent résister à leurs adversaires, leurs lances furent rompues; et c'en était fait de leur vie, si Saint-Railles n'eût demandé grace pour eux.

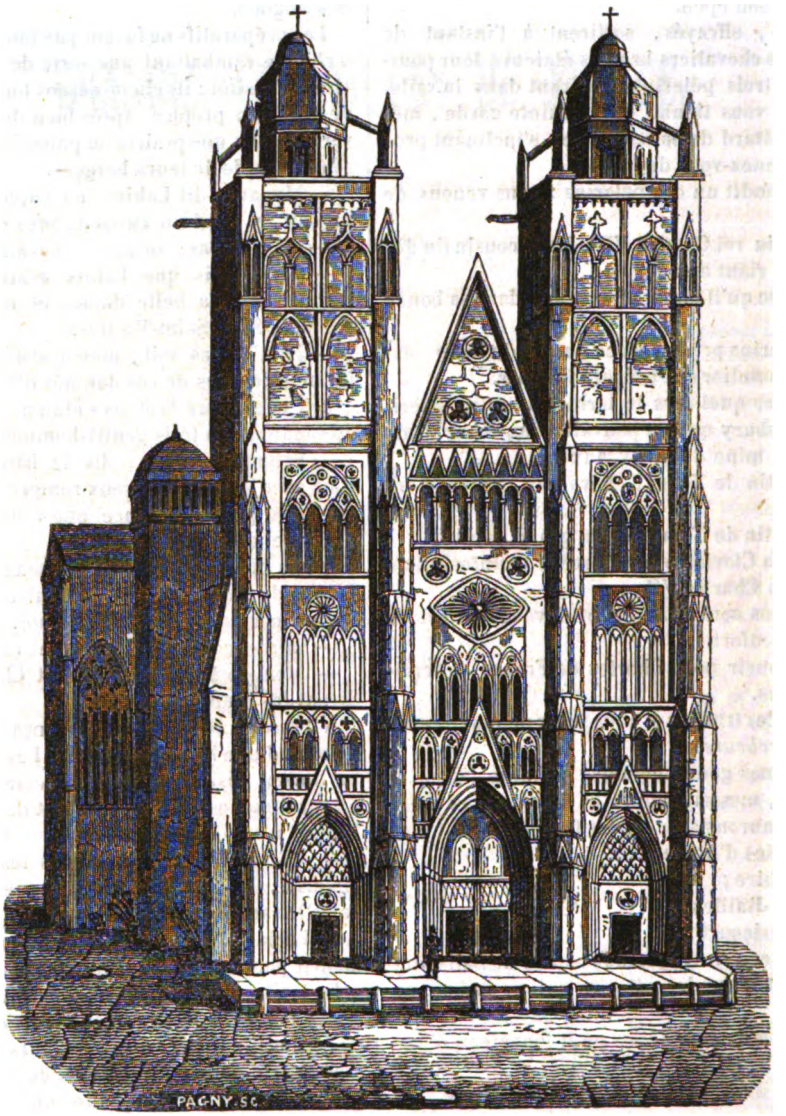
— Au revoir, mes seigneurs les champions d'Angleterre, dit Lahire : nous vous tuerons plus tard en bataille rangée. Allez dire au duc de Bedfort, que le roi Charles VII a encore de preux chevaliers prêts à mourir pour la France et les fleurs de lys.

Le lendemain, au point du jour, l'hôtellerie était vide; les Anglais chevauchaient *devers* Paris; et les trois chevaliers de France, toujours déguisés en pélerins, cheminaient vers la ville de Tours.

En entrant dans la ville du bienheureux saint Martin, les preux ne purent s'empêcher d'admirer la beauté majestueuse de la cathédrale, et les deux magnifiques tours que le roi Henri V d'Angleterre y avait fait bâtir depuis peu de temps (1). La basilique

(1) La cathédrale de Tours est un grand vaisseau remarquable par deux tours, qui furent construites par les ordres d'Henri V, roi d'Angleterre. Elles sont carrées, a double dôme, et surmontées de croix. Le reste de l'église, et surtout la façade, est décoré de bas-reliefs, de statues, de groupes grotesques; l'intérieur de la basilique est riche et répond à la majesté grandiose de l'extérieur : de longues fenêtres, ornées de vitraux peints, y répandent une lumière nuancée de mille couleurs. Dans une des chapelles, on remarque le mausolée de Charles VIII; le chœur est superbe et magnifiquement décoré. Il est à regretter que la façade, si belle, si large, ne se déploie pas sur une place beaucoup plus spacieuse.

Digitized by Google



CATHEDRALE DE TOURS.

était pleine de pélerins venus de toute la France, pour prier saint Martin de sauver la patrie. Les trois chevaliers prièrent aussi et firent leurs dévotions. Puis Lahire et Saint-Railles partirent pour aller faire des levées dans les terres de la Langue-d'Oc ; Baudricourt revint à Chinon, où était Charles VII, pour apprendre au roi qu'il avait échappé à la vigilance des capitaines anglais et aux *écorcheurs*.

II.

MONSEIGNEUR LE DAUPHIN DE FRANCE.

« Cependant, dit la chronique, le royaume de » France se trouvait en piteux état : tant s'étaient » augmentées et multipliées les compagnies, et telle- » ment se gouvernaient, que le capitaine qui pouvait » avoir le plus de gens sur les champs, qui plus pil- » lait et derrobait les pauvres gens, était le plus » craint et le plus redouté, et plutôt eut obtenu quel- » que chose du roi qu'aucun autre. Toujours ces ca- » pitaines se trouvaient avoir quelque aveu et appui » des seigneurs, et de la sorte détruisaient impuné- » ment le royaume.

» L'an de grâce 1438, des pluies continuelles em- » pêchèrent la récolte de venir à maturité ; la peste » survint avec la famine.

Digitized by Google

» Et lorsque la mort se boutait en une maison, dit » Alain Chartier, elle emportait la plus grande partie » des habitans, et spécialement les plus forts et les » plus jeunes. Paris était si désert que les loups y » venaient la nuit par la rivière; ils étranglèrent et » mangèrent plusieurs personnes dans les rues dé- » tournées. »

Charles IV, pour lutter contre tant de malheurs, n'avait que l'intrépide Richemont, connétable de France. Les Anglais et les bandes connues sous le nom d'*écorcheurs* dévastaient les provinces; pour mettre le comble à tant de calamités, les routiers qui combattaient sous les ordres du connétable, se dispersèrent, et Richemont ne garda pas auprès de lui plus de huit cents lances; le roi, à cette nouvelle, se livra à de violens transports de colère :

« Que sert, s'écriait-il, de tenir sur les champs » tant de gens d'armes pour en avoir tel service! Ils » ne savent que ruiner et détruire mon royaume; il » faut à chaque combattant dix chevaux pour son » bagage et son *fretin* de pages, de femmes, de var- » lets : toute cette coquinaille n'est bonne qu'à manger » le pauvre peuple! »

On aurait dit que toutes les malédictions du ciel tombaient à la fois sur le royaume des *fleurs de lys*. Les édits de Charles VII pour la réforme des armées furent désapprouvés par la plupart des chefs; il se forma une conspiration entre les capitaines des *écorcheurs* et les princes qui avaient toujours protégé les pillards et les larrons. Messeigneurs de Bourbon, D'Alençon, de Vendôme, le bâtard d'Orléans, le bâtard de Bourbon et Antoine de Chabanne, chefs des écorcheurs, se réunirent à Blois. Le connétable, qui revenait de visiter le roi, fut arrêté en passant par cette ville, et les révoltés *l'attaquèrent par des paroles*.

— Beau sire de Richemont, s'écria le bâtard d'Orléans, vous êtes traître à la patrie, puisque vous voulez rester fidèle à un prince qui tyrannise ses anciens serviteurs.

— Le roi Charles VII veut le bonheur de la France, répondit le connétable.

— Il refuse la paie aux hommes d'armes, aux routiers, qui bien souvent n'ont viande ni pain à mettre sous la dent.

— Il dépense l'or du pauvre peuple à acheter des joyaux à madame Agnès Sorel, dit le sire de Bourbon.

— Charles VII aime mieux une ribaude que gentilshommes et chevaucheurs.

— Le roi, notre sire, ne désire rien tant que le bonheur de son peuple, répliqua Richemont, qui ne voulait pas donner prise à la colère de Dunois, bâtard d'Orléans.

Les seigneurs des *fleur de lys* tinrent un conseil secret, où quelques-uns proposèrent de retenir le connétable prisonnier.

— Y pensez-vous, messeigneurs! s'écria Antoine de Chabannes; si nous retenons le connétable, c'en est fait de Paris et de l'Ile-de-France. Les Anglais rentreront dans la capitale, et, pour ma part, j'aimerais mieux avoir le diable pour suzerain que Henri d'Angleterre pour roi.

Les paroles du chef des écorcheurs changèrent la résolution des *sires des fleurs de lys*, et le connétable eut la liberté de continuer sa route; il gagna Beaugences, et mit tout en œuvre pour étouffer la révolte. Les princes, instruits qu'il se fesait de grands préparatifs contre eux, songèrent à se donner un chef qui pût rallier autour de lui les principaux seigneurs de France et de la Langue-d'Oc : ils jetèrent les yeux sur le Dauphin.

Ce prince, à peine âgé de dix-sept ans, se livrait déja aux inspirations de son entêtement qui devait plus tard se changer en fermeté, et faire de Louis XI un des plus grands rois de France.

— Je ne veux plus, disait-il souvent, être sujet comme par le passé; je me sens en état *de faire très bien le profit du royaume*.

Les princes rebelles profitèrent si bien de cet aspect d'insubordination si favorable à leurs desseins, qu'ils gagnèrent le prince à leur parti, et le mirent à leur tête. Louis avait auprès de lui le comte de Perdriac, son gouverneur, qui tâchait par ses conseils de le détourner de la voie où il allait s'engager.

— Retirez-vous, beau sire, lui dit un jour le Dauphin, impatienté par ses sages remontrances : je n'ai plus besoin de vos conseils, et vous dis aujourd'hui que je veux être libre comme un fils de roi.

Le lendemain, le jeune prince partit pour Niort, où il fut bientôt rejoint par le duc d'Alençon et le bâtard d'Orléans, qui soulevaient la noblesse du Poitou.

Le péril était imminent; Charles et le connétable écrivirent aux bonnes villes pour leur défendre de donner obéissance et entrée à monseigneur le Dauphin, aux ducs d'Alençon, de Bourbon et aux autres *sires des fleurs de lys*. Le duc de Bourgogne promit à Charles de se ranger sous la bannière royale, et le comte de Dunois abandonna bientôt après les factieux... La noblesse resta dans le devoir; les routiers de la Langue-d'Oc et de Guyenne se mirent à la solde du connétable, et les états d'Auvergne, rassemblés à Clermont, écrivirent au roi qu'ils étaient *siens de corps et de biens*.

Les rebelles effrayés envoyèrent le duc de Bourbon devers le roi pour le prier d'oublier ce qui avait été fait.

— Où est le Dauphin, mon gentil fils? répondit le roi Charles VII.

— Rendez-vous à Cusset, gentil sire, dit le sire de Bourbon, et je m'engage sur ma tête à y emmener le Dauphin.

— Ainsi soit fait, dit le roi... Louis, Louis, gentil Dauphin de France, s'écria-t-il en se séparant du négociateur pour aller deviser avec Agnès Sorel, *dame de beauté*.

Quelques jours après, Louis, accompagné des sires de la Trémouille, de Caumont et de Brie, arriva aux portes de Cusset. Charles VII défendit à ces

Digitized by Google

gentilshommes turbulans d'entrer dans la ville ; et le Dauphin, cédant aux instances du duc de Bourbon et du comte d'Eu, se détermina enfin à solliciter le pardon de ses fautes.

Le roi lui fit tendre accueil et l'embrassa en pleurant.

— Mon fils, lui dit-il, vous êtes Dauphin de France ; le royaume des fleurs de lys vous appartiendra après ma mort, et pourtant vous avez voulu perdre ce beau pays...

— Jamais, mon père, répondit le Dauphin ; je veux que saint Louis de France, mon bienheureux patron, n'intercède plus pour moi au ciel, si ce coupable dessein est entré dans mon ame.

— Pourquoi vous êtes-vous rebellé contre moi, qui suis votre père ?

— J'ai écouté de perfides conseils...

— Éloignez les traîtres et félons de votre personne ; rassurez-vous, gentil Dauphin, Charles septième, votre père, vous pardonne.

— Je vous demande aussi la grace de quelques gentilshommes...

— Dis-moi leurs noms...

— Les sires de la Trémouille, de Chaumont et de Prie.

— Trois perfides intrigans qui ont mis la France à deux doigts de sa perte, répondit le roi qui ne pouvait plus maîtriser sa colère... « Qu'ils se retirent dans leurs maisons et s'y tiennent ! Je ne les » veux point voir.

— » En ce cas, monseigneur, il faut que je m'en » aille, car je leur ai promis votre grace.

— » Loys, répliqua le roi irrité, les portes sont » ouvertes ; si elles ne vous sont assez grandes, je » vous ferai abattre quinze ou vingt toises des murs » pour vous faire passage. S'il vous plaît vous en aller, » allez-vous-en ; car, au plaisir de Dieu, nous en » trouverons assez de notre sang qui nous aideront » à maintenir notre honneur et seigneurie, mieux » que vous n'avez fait jusqu'ici. »

Ces paroles menaçantes déconcertèrent l'audace du Dauphin ; son opiniâtreté céda à l'influence paternelle, et se jetant de rechef aux pieds du roi, il implora humblement son pardon.

— Que Dieu vous pardonne, comme moi, les chagrins que vous m'avez causés ! s'écria Charles VII en relevant son fils et le serrant à plusieurs reprises contre son sein. Maintenant allez voir madame Agnès, elle vous donnera de bons et sages conseils.

Loys, dit Alain Chartier, détestait fort *madame de beauté*, parce qu'elle était toute puissante sur l'esprit du roi son père. Cependant il dissimula sa haine, et alla faire sa cour à la belle favorite. Agnès Sorel, qui n'usa jamais de son influence sur l'esprit et le cœur de Charles VII que pour le bien de la France, fit grand accueil à monseigneur le Dauphin.

— Soyez le bien venu, fils aîné du royaume des fleurs de lys, s'écria-t-elle en s'inclinant respectueusement devant le Dauphin.

— Dieu vous préserve de malencontre, madame Agnès ! répondit Loys en prenant place au milieu des seigneurs qui étaient venus faire leur cour à la douce amie du roi.

— Charles, notre sire et votre père, a bien souffert pendant votre absence, ajouta Agnès.

— Le peuple souffre plus que lui, mademoiselle de Fromenteau, répliqua le Dauphin ; si Charles VII, au lieu de vous couvrir d'or et de bijoux comme une sainte madone, *guerdonnait* dignement les braves gens d'armes, il y a long-temps que le léopard d'Angleterre ne hurlerait plus sur les terres de France.

— N'ai-je pas excité Charles, monseigneur, à déployer l'oriflamme et à chasser le duc de Bedfort s'écria Agnès...

— Vos bons conseils coûtent trop cher à la France, madame de beauté ; aussi le peuple vous déteste.

— Le peuple me déteste!!...

— Avez-vous oublié la réception que vous firent les habitans de la bonne ville de Paris, l'an de grâce 1437 ?

— « Les parisiens ne sont que des vilains, dit » Agnès ; si j'avais su qu'ils ne m'eussent pas fait plus » d'honneur, je n'aurais jamais mis le pied dans leur » ville. »

— Grand mal n'en serait advenu, madame.

— Vous venez m'insulter à la cour de Charles septième, ne savez-vous pas que je suis sa mie ?

— Je le sais, et pour ce je voudrais vous voir bien trépassée.

A ces mots, le Dauphin, ne maîtrisant plus sa colère, s'approcha de la dame de beauté et lui donna un soufflet ; grand fut l'étonnement des gentilshommes, qui ne purent s'empêcher de plaindre la belle Agnès quand elle sortit en pleurant pour aller requérir consolation et vengeance du roi, son sire et son doux ami.

— N'est-il pas honteux, mes cousins, s'écria le Dauphin en se tournant vers les gentilshommes et chevaliers étonnés de tant de hardiesse, de voir madame Agnès, qui n'est, après tout, qu'une *gente* ribaude assise sur le trône des fleurs de lys ? Charles de France, tu te repentiras d'avoir humilié le dauphin Loys,... dit-il à voix basse.

Et, pendant toute la journée, il ne fut bruit à la cour que du soufflet donné par le Dauphin à madame de beauté. Le roi consola sa douce mie, et résolut d'éloigner Loys. Pour satisfaire le désir que le jeune prince avait depuis long-temps de prendre part à l'administration du royaume, il l'envoya en qualité de son lieutenant dans la province du Dauphiné.

III.

L'ASTROLOGUE.

« J'irai trouver le roi d'Angleterre. »

Charles VII, délivré des tracasseries et des inquiétudes que lui avait suscitées le Dauphin, s'abandonna pendant quelque temps aux plaisirs et à la mollesse dans le château de Chinon. Il passait les jours et les nuits à deviser avec la dame de beauté, tandis que les bandes anglaises pillaient les provinces de France.

Digitized by Google

Agnès Sorel, dont le noble cœur ressentait l'enthousiasme du patriotisme, l'excitait sans cesse à se mettre à la tête de ses gens d'armes; le monarque indolent jurait de parfaire nombreuses et brillantes prouesses; mais il oubliait à l'instant ses sermens, ses promesses, et les fidèles gentilshommes n'avaient pas de chef qui pût les conduire à la rencontre des Anglais.

Par hasard, il advint que, pendant le séjour de Charles septième au château de Chinon, des bohémiens, des nécromanciens et des astrologues demandèrent la permission d'entrer au palais.

— Les Bohêmes sont enfans de Satan, dit l'archevêque de Rheims, grand-chancelier de France; et celui qui croit à leurs mensonges, offense Dieu, la Vierge et les saints.

— Vous nous donnerez absolution de ce péché, monseigneur de Rheims, dit Agnès Sorel en souriant.

— Laissez entrer les fils de Bohême, laissez entrer les sorciers et astrologues, s'écriait le roi, qui, ce jour-là, était de joyeuse humeur.

Au même instant un astrologue parut au milieu de la royale assemblée; son costume bizarre, sa barbe longue et blanche, son maintien hardi, tout en lui fixait l'attention des dames et des chevaliers.

— Roi des fleurs de lys, s'écria-t-il, veux-tu que je lise pour toi dans l'avenir?

— Parle-nous de la France, fils de Bohême, répondit Charles VII.

— Ton royaume sera bientôt délivré du joug des étrangers, dit l'astrologue, après avoir fait plusieurs invocations en langage cabalistique : déja le léopard d'Angleterre s'enfuit en mugissant vers son île couverte de brouillards; la *Rose blanche* et la *Rose rouge* sont sur le point d'éclore. *France et Mont-Joie Saint-Denys*, les insulaires reculeront devant les *gendarmes* du Berry et de la Langue-d'Oc comme de timides moutons. Eveille-toi, Charles VII, prends le glaive de Philippe-Auguste et de saint Louis; le dieu qui protégea Clovis dans les plaines de Tolbiac te promet la victoire.

Le Bohême parlait avec tant d'enthousiasme, que le roi, madame Agnès, les dames et damoiselles de la cour l'écoutaient avec étonnement.

— Qu'on donne dix écus d'or à ce Bohême, dit Charles VII en se tournant vers Jacques Cœur, son argentier.

— Et vous, belle dame, ajouta l'astrologue en s'inclinant devant Agnès Sorel, ne voulez-vous pas connaître vos destinées?

— Parle, fils de Bohême, répondit Agnès en fesant gracieusement la moue.

— Madame de beauté, vous posséderez long-temps le cœur d'un grand roi.

— Tu te trompes, fils de Bohême, dit Agnès.

— Je dis vrai, noble dame; ce que je vous prédis est écrit dans le livre de Dieu.

Aussitôt Agnès se leva, s'inclina respectueusement vers le roi, et lui dit d'une voix émue :

— Gentil sire, permettez à votre mie d'aller trouver le roi d'Angleterre.

— Que dites-vous, *gente* Agnès!

— Je veux remplir ma destinée; le fils de Bohême m'a dit que je fixerai long-temps le cœur d'un grand roi. J'aimerai Henri le Breton, car c'est lui sans doute que regarde la prédiction, puisque vous perdez votre couronne, et que bientôt Henri va la réunir à la sienne.

— Belle dame de mon cœur, s'écria Charles VII, voulez-vous mè réduire au désespoir!

— Non, mon sire, répondit Agnès, qui, voyant que la fierté française avait encore quelque empire sur le cœur du roi, s'efforçait de stimuler son ambition; je ne veux pas vous causer douleur ni peine, mais il faut que les paroles du Bohême s'accomplissent.

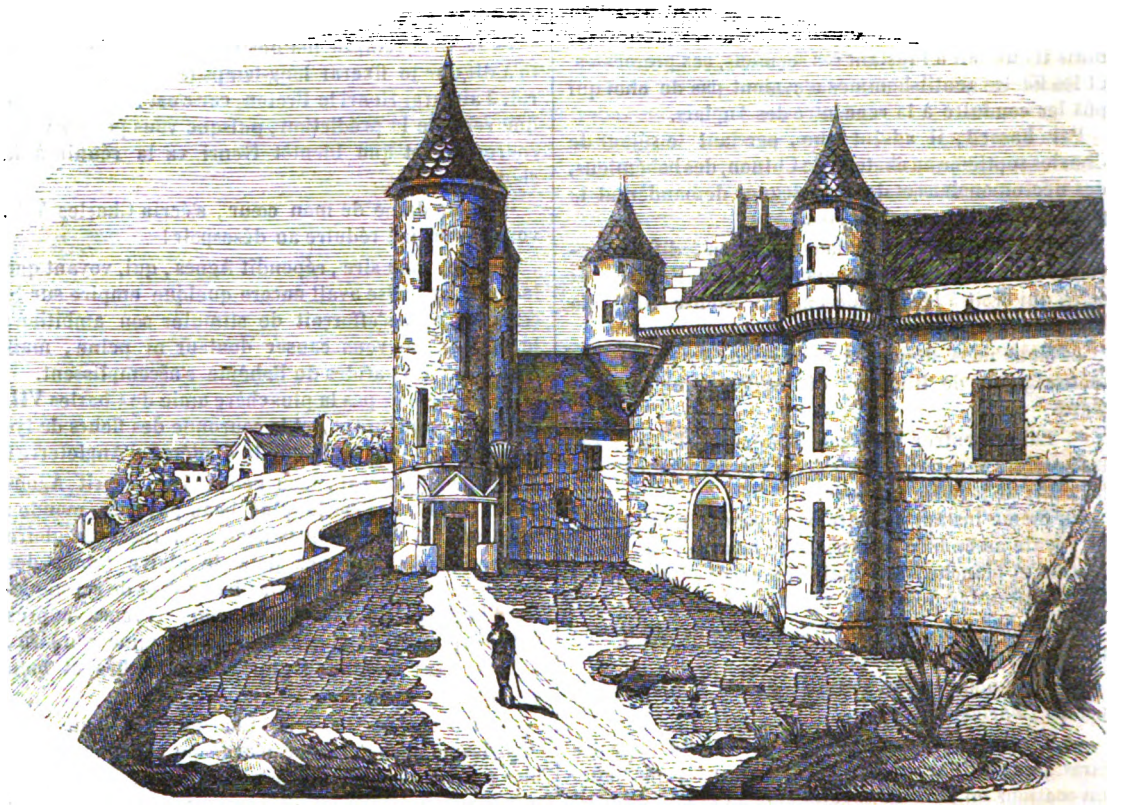
— N'êtes-vous pas la plus chère amie de Charles VII, dit le roi en pleurant, et la couronne des fleurs de lys n'est-elle pas plus belle que le diadême d'Angleterre?

— Vous dites vrai, mon gentil sire, reprit Agnès Sorel; la France est le plus beau pays du monde : sous son ciel verdissent lauriers, et roses de gloire épanouissent. Reprenez donc le glaive tombé des mains de *Jéhanne la Pucelle;* hâtez-vous de reconquérir l'héritage de vos pères, puis revenez auprès d'Agnès, qui vous aimera toujours comme son sire, et posera sur votre tête guirlandes fraîches et bien fleuries.

— Mes cousins! s'écria Charles VII, dont l'enthousiasme chevaleresque n'avait pu résister aux nobles paroles d'Agnès, sachez-donc que, dès ce jour, je vais travailler sans relâche à reconquérir mon beau royaume de France, et à venger la mort de Charles VI, mon malheureux père.

Le roi tint parole; la guerre recommença contre les Anglais; les provinces du nord furent purgées des bandes d'*écorcheurs*, et Charles, après avoir séjourné quelque temps dans sa bonne ville de Paris, où il fut joyeusement reçu pour les victoires que Dieu lui avait données, se mit en route vers les provinces d'outre-Loire; pillages et *roberies* se commettaient aux pays d'Anjou, de Poitou et de Saintonge. Le sire d'Albret, qui tenait parti pour la France en Gascogne, était assiégé dans Tartas par les Anglais, et il avait promis de se rendre, s'il n'était pas secouru par Charles VII avant la fête de la Saint-Jean, 1442. Dans les premiers jours de printemps, le roi et le connétable rassemblèrent leur armée à Toulouse, et firent route vers Tartas; les Anglais ne se présentèrent pas pour *tenir la journée :* Saint-Sever, Dax, La Réole ouvrirent leurs portes; Tonneins et Marmande se rendirent à la première sommation, et le roi alla passer une partie de l'hiver à Montauban. Pendant qu'il se délassait entre les bras d'Agnès Sorel des fatigues de cette glorieuse expédition, il apprit que le fameux Etienne de Vignolles, dit Lahire, était mort à Montmorillon, des suites de ses blessures. Ce gentilhomme, un des preux chevaliers qui furent les compagnons d'armes de Jeanne d'Arc, adressa, dit-on, cette singulière prière

Digitized by Google



LE CHATEAU DE LOCHE.

à Dieu au moment d'engager un combat avec les bandes anglaises :

— « Dieu, je te prie que tu fasses aujourd'hui pour » Lahire autant que tu voudrais que Lahire fît pour » toi, s'il était Dieu et que tu fusses Lahire. »

Charles pleura beaucoup en apprenant cette piteuse nouvelle, et sortit de Montauban pour retourner dans le nord; la guerre continuait toujours; mais les premiers ministres de Henri VI d'Angleterre lui conseillaient la paix, qui fut enfin conclue par l'entremise de Winchester et de Suffolk.

« Sitôt que les armes furent suspendues, dit un » chroniqueur, on vit les marchands et gens de divers » métiers avoir grande communication les uns aux » autres. Les Normands voyagèrent en France, les » Francais en Normandie; les villages commencèrent » à se repeupler, et les terres à se mettre au labour » en divers lieux. »

IV.

LE CHATEAU DE LOCHES.

« La petite ville de Loches, si célèbre par les amours de Charles VII avec Agnès Sorel, dit le voyageur que j'ai déja cité, s'élève en amphithéâtre au confluent de deux vallées, sur la rive gauche de l'Indre, à dix lieues sud-est de Tours; elle est séparée de la ville de Beaulieu, qui a près de trois mille habitans, par une suite de ponts jetés sur les différens bras de l'Indre. Loches est agréable comme sa situation; privée de symétrie et d'édifices somptueux, elle est du moins propre, et offre de bonnes constructions. De ses anciens bâtimens, le plus remarquable est une haute et belle tour, seul reste d'une église détruite à la révolution. Un vaste plateau de roc domine la ville et porte son célèbre château; l'origine de ce château est très ancienne, et remonte probablement aux Romains. Il avait été fortifié de nouveau au XI^e^ siècle, et nos rois le regardaient comme une de leurs principales places-fortes.

« En 1193, le château appartenait à Jean-sans-Terre, qui le céda à Philippe-Auguste, au détriment de Richard Cœur-de-Lion, le légitime possesseur; mais celui-ci, échappé de sa prison et rentré en France reprit Loches en 1194

Digitized by Google

» En 1205, Philippe-Auguste reconquit cette ville après un siége d'un an ; Charles VII ajouta de nouvelles constructions au château, et le conserva en dépit des Anglais qui tenaient presque toute la France ; Louis XI en fit une prison d'état ; il fit construire des *oubliettes*, de nouveaux cachots, des cages de fer, où, entre autres victimes de ce farouche tyran, périt le cardinal de Milan. Le château se composait d'une masse immense de bâtimens ; la plupart ont été renversés, il en reste encore de considérables, des ruines très curieuses et très pittoresques.

» Au sud, est une forteresse carrée, fort haute, entourée de tourelles et de fossés, qui sert maintenant de prison ; l'ancienne église collégiale de Notre-Dame de Loches est remarquable par son style singulier, par ses quatre clochers alignés ; l'intérieur est dépouillé des monumens et des ornemens qui le décoraient.

» Le château dit de Charles VII, maintenant la Municipalité, est un beau et grand bâtiment oblong, situé sur le bord du val de l'Indre, et possédant de ce côté une terrasse, d'où les vues sont délicieuses ; la belle Agnès Sorel habita long-temps ce château ; il fut témoin des amours de Charles VII (1). »

Loys le Dauphin et les seigneurs de son parti, ne cessaient de calomnier *madame de beauté ;* Agnès Sorel résolut alors de ne plus paraître à la cour, espérant désarmer ainsi la colère de ses ennemis ; mais les succès du roi augmentèrent sa faveur, et le crédit dont elle jouissait rendit implacable la haine que Loys portait à la royale favorite. Plusieurs fois il se laissa aller à des promptitudes indignes de la part d'un fils de France. Sorel, ne pouvant plus tenir tête à l'orage, résolut de se séparer de Charles septième, son doux ami, vers l'an 1445.

— Gentil sire, lui dit-elle, Dieu et la Vierge me sont témoins de l'amour que j'ai pour vous et pour la gloire des fleurs de lys ; pourtant mes ennemis, et surtout monseigneur Loys le Dauphin, disent de moi choses vilaines et déshonnêtes. Aussi, après avoir fait mon oraison, j'ai résolu de quitter la cour et d'aller vivre dans la belle solitude de Loches.

— Vous n'aimez donc plus le roi de France, gente Agnès...?

— Je prierai pour vous, gentil sire.

— Pourrai-je vivre sans vous voir ?

— Vous viendrez me voir en Touraine.

Cet entretien fut interrompu par l'arrivée de la reine, qui désapprouva fort la détermination de la belle Agnès. La favorite fut inflexible, et, quelques jours après, le château de Loches devint le séjour de madame de beauté.

(1) Le mausolée d'Agnès était dans l'église de Loches ; en 1809, il fut transporté dans une tour que cette dame avait fait élever à l'angle du château ; on le voit au rez-de-chaussée dans une petite chapelle ; le monument a dix pieds de long et quatre de large ; il est de marbre noir ; la statue d'Agnès, les deux anges à sa tête et les deux agneaux à ses pieds, sont en pierre blanche, de bon style et bien conservés. C'est ce qu'offre de plus intéressant le château de Loches.

V.

L'ABBAYE DE JUMIÈGES.

Charles VII eut beaucoup de peine à se consoler de l'absence de sa douce amie. Souvent il fesait appeler Jacques Cœur de Bourges, son argentier, et lui parlait de madame Agnès.

— Messire argentier, lui disait-il souvent, depuis que Sorel, ma mie, est partie pour son château de Chinon, je ne puis dormir ni jour ni nuit. Dites-moi, Jacques Cœur, si le tout-puissant a jamais créé une femme plus *gente* et plus *accorte*.

— Agnès a mérité le glorieux surnom de *dame de beauté*, disait Jacques Cœur ; preux, ni chevalier, n'aime la France et les fleurs de lys autant que votre douce amie.

— Son ame est encore plus belle que son visage, messire argentier ; ne vous souvient-il pas du jour où elle me dit : « Gentil sire, je m'en irai devers le » roi d'Angleterre, puisqu'il sait bien défendre son » royaume et son peuple. »

— Elle a sauvé la France.

— Vous dites vrai, Jacques Cœur, elle a ranimé en moi la vaillantise des chevaliers des anciens jours ; j'ai repris l'oriflamme ; le duc de Bedfort et ses anglais n'avaient eu tant de peur depuis la mort de Jéhanne la Pucelle.

— Madame Agnès est digne de s'asseoir sur un trône, dit Jacques Cœur.

— Je la prendrais pour dame et épouse, si la reine de France venait à mourir. Vous êtes le plus cher et le plus fidèle de mes serviteurs, messire argentier ; aussi je requiers de vous un bon et signalé service : demain nous partirons pour la Touraine, et nous irons deviser ensemble avec madame Agnès.

Au point du jour, les chevaliers et les damoiselles étaient déja sur leurs palefrois et sur leurs laquenées. Grande fut la joie des bons paysans de Loches quand ils virent Charles septième, leur sire. Ces voyages se renouvelèrent souvent, et, pendant quatre ans, l'amitié que le roi portait à madame de beauté ne fit que s'accroître. Vers la fin de l'année 1449 la reine qui n'avait pas oublié les nobles conseils que la belle Agnès avait donnés à son époux, l'engagea à revenir à la cour : elle y resta jusqu'au départ du roi qui alla faire le siége de Rouen.

La fortune de la France avait changé. Depuis la mort de Jéhanne la Pucelle, dit Alain Chartier, les Anglais n'éprouvèrent qu'échecs et *déconfitures*. Dunois, bâtard d'Orléans, était déja en campagne avec quatre ou cinq mille bons combattans ; il s'empara de Verneuil, de Pont-Audemer, de Lisieux, de Vernon, de Mantes, de la Roche-Guyon et de bien d'autres places et châtellenies.

« Le duc de Sommerset, le lord Talbot et le reste » des capitaines qui se tenaient, tant à Rouen qu'aux » autres villes, voyaient bien et clairement que la

Digitized by Google

» plupart des bourgeois et du commun du peuple » ne désiraient rien tant que de retourner en l'obéis- » sance du roi de France, et, pour cette crainte, ils » ne s'osaient mettre ensemble aux champs, ni dé- » semparer leurs garnisons, afin de secourir leurs » gens qu'ils savaient de jour en jour être assiégés.

» Toutes les compagnies venues et assemblées, » le roi Charles septième partit de Louviers et vint » au Pont-de-l'Arche, d'où il envoya ses officiers » d'armes devers ceux de la ville et cité de Rouen, » pour les sommer de se rendre à lui : mais les » Anglais, qui avaient encore la garde de la ville » et étaient maîtres des portes, ne voulurent souf- » frir que lesdits héraults entrassent dedans et par- » lassent aux bourgeois.

» Enfin, le dimanche 19 octobre 1449, sur les huit » heures du matin, les habitans de Rouen qui se » tenaient sur leurs gardes, voyant les Anglais ar- » més et marchant dans la ville pour les venir » opprimer, coururent sus auxdits Anglais, et les » chassèrent si durement et âprement, qu'à grand- » peine purent, les uns, entrer au palais, les autres » au château : en même temps ceux de la ville ga- » gnèrent par force tous les murs et *porteaux* de » leur cité, et en firent déguerpir les Anglais. Le » duc de Sommerset retourna au palais en regardant » parmi les rues tout le peuple portant la croix » blanche, de quoi il n'était guère joyeux. Enfin, » le 4 novembre, les Anglais s'en allèrent les uns » à Parfleur, les autres à Caen, et le roi Charles » septième, après avoir fait sa prière à la cathédrale, » alla prendre son logement chez monseigneur l'ar- » chevêque de Rouen. »

Ce succès inespéré rendit courage et *liesse* aux bons habitans de la Normandie. Charles alla ensuite se *rafraîchir* un temps à la célèbre abbaye de Jumièges; il donna des fêtes magnifiques aux principaux seigneurs et chevaliers; il ne croyait pas qu'en quittant l'abbaye il aurait le cœur navré de la plus vive douleur.

En effet, la belle Agnès Sorel apprit que Loys le Dauphin tramait une nouvelle conspiration contre le roi son père; aussitôt elle partit du château de Loches, et, suivie de deux pages, elle se dirigea vers l'abbaye de Jumièges. Le roi ne se possédait pas de joie quand on lui dit que sa douce amie arrivait.

— *Liesse* et festins! s'écria-t-il; Agnès Sorel, ma dame de beauté, vient prendre part à notre victoire.

La belle dame fut reçue avec tous les honneurs qu'on accordait alors aux reines de France; les chevaliers et les damoiselles lui firent nombreuses courtoisies. Mais la joie ne fut pas de longue durée. Dans la nuit, madame Agnès se sentit atteinte d'une dyssenterie si violente, qu'elle trépassa au point du jour, le 9 février 1450.

« On la crut empoisonnée, dit un biographe; les » uns ne craignaient pas de dire hautement que c'était » par l'ordre de Loys le Dauphin; d'autres accusè- » rent de ce crime Jacques Cœur, trésorier du roi, » désigné par Agnès pour son exécuteur testamentaire; » cette seconde accusation était l'ouvrage des ennemis » de Jacques Cœur, qui fut condamné à mort trois » ans après comme concussionnaire. Le corps d'Agnès » Sorel fut déposé dans l'église collégiale du château » de Loches qu'elle avait enrichie de ses dons. Son » tombeau se voyait encore à Loches, en 1782, et l'é- » pitaphe attestait la bienfaisance de celle à qui on » l'avait érigé. Les chanoines de cette église, voulant » faire leur cour à Louis XI, supplièrent ce prince » de faire enlever de leur église ce tombeau qui était » à leurs yeux un objet de scandale. »

— J'y consens, répondit le roi, mais auparavant il faut rendre ce que vous avez reçu d'Agnès.

« Les historiens ne sont pas d'accord sur l'opinion » que l'on doit avoir d'Agnès Sorel. Les uns la traitent » avec mépris, et l'accusent d'avoir dilapidé les fi- » nances; les autres lui attribuent l'honneur d'avoir » sauvé la France. Ce qu'on peut affirmer, c'est » qu'Agnès n'abusa jamais de son pouvoir, et qu'elle » se conduisit avec assez d'art pour conserver jusqu'à » sa mort l'amitié de la reine.

» Les poètes du temps ont célébré à l'envi les » charmes d'Agnès Sorel; la plupart des vers sont » tombés dans l'oubli; mais on lit encore avec plaisir » le petit poème de Baïf, adressé au seigneur Sorel, » parent d'Agnès.

» La maladie d'Agnès, dit l'historiographe de Char- » les VII, fut causée par certains chagrins et dé- » plaisances; la dame de beauté avait l'ame haute, » et les hommages des courtisans et des chevaliers » ne lui fermaient pas les yeux sur le mépris que » le peuple témoignait discourtoisement à la maîtresse » du roi. »

Avec ses grandes qualités et ses défauts, la belle Agnès sera toujours une figure historique représentant à elle seule le patriotisme, la beauté, l'amour de la gloire; trinité presque fabuleuse, qui nous apparaît, enveloppée de la majesté du passé, derrière un prisme de quatre cents ans!

LABORDERIE.

Digitized by Google

HISTOIRE RELIGIEUSE DE LA VILLE DE BORDEAUX.

ÉGLISE SAINT-SEURIN.

La ville de Bordeaux qui joua un rôle si brillant sous la domination romaine, qui avait vu dans ses murs l'immortel Germanicus envoyé dans les Gaules pour faire le dénombrement des diverses provinces, eut part aux bienfaits du christianisme, cinquante-six ans après la mort du Christ.

Saint Martial, l'apôtre des deux Aquitaines, prêcha à Bordeaux, et le nombre de ses disciples devint assez grand pour nécessiter la présence d'un évêque. Saint Gilbert occupa le premier ce siége épiscopal que devaient illustrer tant de vertus. Zélé pour le maintien de l'Évangile, il combattit les hérétiques venus d'Orient. Oriental, son successeur, assista au second concile d'Arles avec le diacre Flavien, et Delphin, poursuivant la glorieuse carrière qui lui avait été tracée, convoqua à son tour un concile à Bordeaux, où l'hérésiarque Priscillien fut condamné, et Urbica, son disciple, massacré par le peuple.

Le christianisme avait déja fait de rapides progrès dans la capitale de la deuxième Aquitaine, lorsque saint Amand fut choisi pour premier pasteur. Pendant le temps que dura son épiscopat, il jouit de la considération des hommes les plus éclairés de son siècle. Saint Paulin, évêque de Noles et natif de Bordeaux, entretint avec Amand une correspondance également honorable pour l'un et pour l'autre.

Il succombait à ses travaux apostoliques, lorsque Seurin abandonna le siége de Cologne, poussé par une inspiration divine, dit la légende, et vint à Bordeaux. Grande fut l'affluence du peuple qui se pressait sur les places publiques pour voir le jeune prélat déja célèbre par ses vertus. Seurin était bordelais, ajoute la légende; les seigneurs, les bourgeois et le menu peuple lui firent grands honneurs. Saint Amand, qui était déja vieux, bénit le ciel de lui avoir amené un si digne successeur, et se démit de ses fonctions épiscopales en faveur de Seurin, qui devint un des plus grands prélats de l'Aquitaine, et mérita d'être mis au rang des saints par les nombreux miracles qui s'opérèrent sur son tombeau.

Les fidèles, pour honorer la mémoire du bienheureux prélat, construisirent une église sous son invocation. Elle était située primitivement hors des murailles de la ville, dit l'auteur de la *Chronique Bordelaise*.

Saint-Seurin date des premiers siècles de l'Église, mais on ne peut affirmer à quelle époque les constructions furent commencées, interrompues et terminées. Après Sainte-Croix, elle est l'église la plus ancienne de Bordeaux, et avant la construction de Saint-André, elle était métropole.

Au commencement du deuxième siècle, elle était déja desservie par un collége de chanoines, qui jouissait de plusieurs priviléges et immunités. Les ducs de Guienne, avant de partir pour une expédition, se rendaient processionnellement à l'église Saint-Seurin, déposaient leurs épées sur le maître-autel, et fesaient bénir leurs étendards par l'évêque, et, en son absence, par le chef du collége.

Ces pratiques religieuses se perpétuèrent de siècle en siècle; plus tard, le syndic et le clerc de Bordeaux allèrent aussi à Saint-Seurin prêter serment avant de prendre le chaperon et les insignes de la *Jurade*.

Comme la basilique Saint-Sernin de Toulouse, Saint-Seurin fut enrichie des reliques de plusieurs saints. Les gentilshommes et les principaux bourgeois voulurent être ensevelis auprès du saint lieu, et, en 1081, il y avait déja autour de la vieille église un vaste cimetière consacré, dit l'auteur de la *Chronique Bordelaise*, par saint Martial, premier apôtre de l'Aquitaine. Les chanoines exigèrent bientôt des droits de sépulture, qui plus tard furent abolis. Mais il était défendu d'enterrer ailleurs, et, en l'an 1086, il s'éleva à ce sujet un différend assez grave entre l'archevêque de Bordeaux et les chanoines de Saint-Seurin. Le chapitre eut gain de cause, et l'usage primitif fut maintenu dans toute sa rigueur.

Les chanoines avaient droit de juridiction ecclésiastique sur une partie de la ville de Bordeaux; les divers priviléges qu'on accordait quelquefois arbitrairement aux communautés, aux chapitres, aux monastères, donnaient lieu à d'interminables contestations.

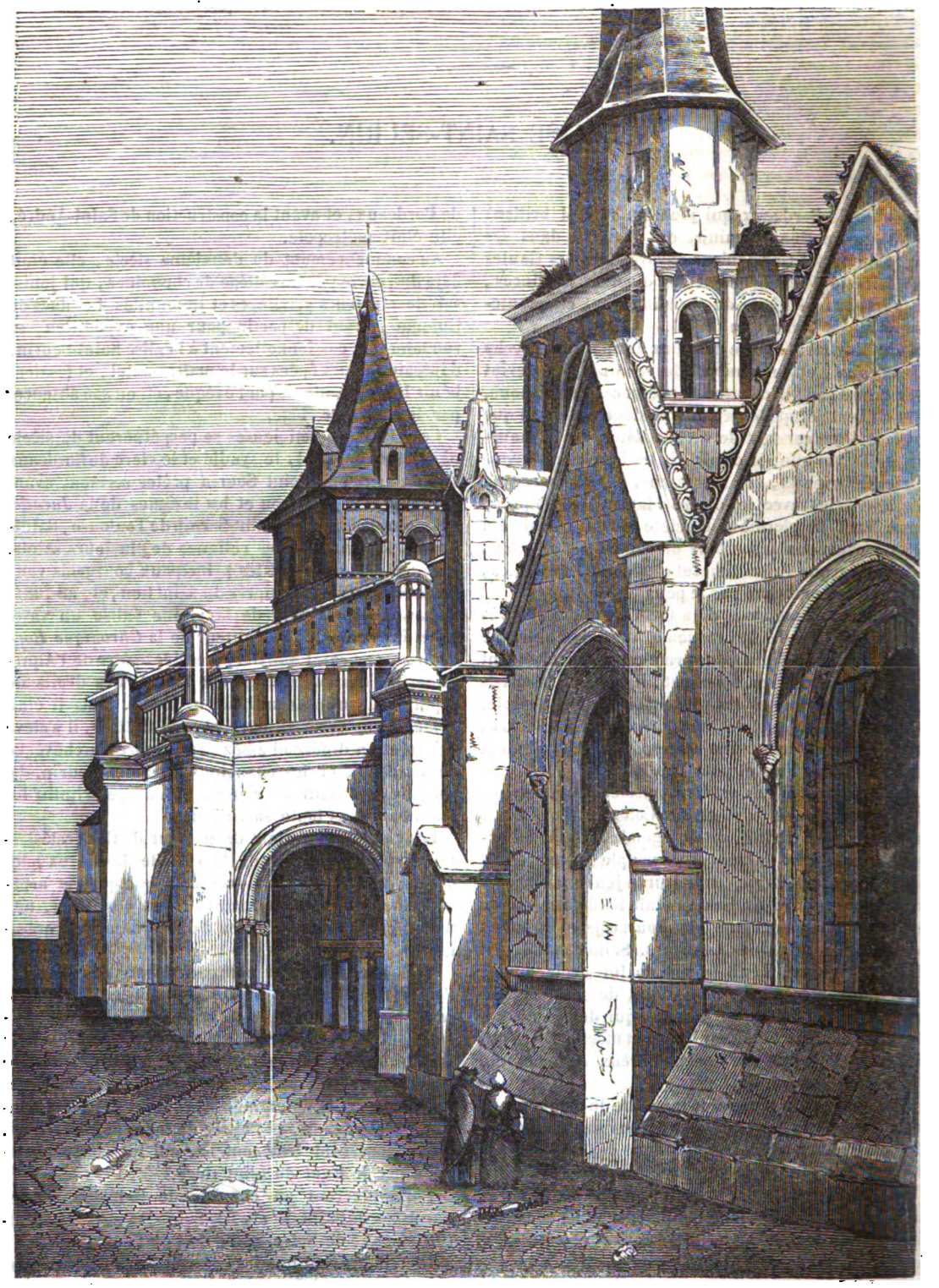
Vers l'an 1220, un nouveau débat s'éleva entre l'archevêque et les chanoines, au sujet de l'étendue de cette juridiction ecclésiastique; les deux parties s'efforçaient de conserver mutuellement leur suprématie; les discussions duraient depuis long-temps, lorsque l'archevêque proposa de choisir pour juges les évêques de Tarbes et de Comminges. Les deux prélats se rendirent à Bordeaux, et, après de sages délibérations, ils prononcèrent leur sentence qui fut confirmée en 1222 par le légat du saint siége.

Ils adjugèrent au chapitre de Saint-Seurin les paroisses de Saint-Rémy, de Saint-Maxens, de Saint-Christophe, de Notre-Dame de Puy-Paulin.

Ils ordonnèrent que les enfans nés dans ces parois-

Digitized by Google

EGLISE SAINT-SEURIN.



Digitized by Google

ses jusqu'au ruisseau de la *Divise* qui coulait alors dans la ville, seraient baptisés à Saint-Seurin, et qu'il ne serait fait aucun changement aux usages primitifs.

Le reste de la ville fut adjugé à Saint-André et à l'abbé de Sainte-Croix. Les chanoines conservèrent ces divers priviléges jusqu'au temps où Saint-André devint église métropolitaine et réunit tout le Bordelais sous sa juridiction.

L'église Saint-Seurin, moins ancienne que Sainte-Croix, est le plus remarquable de tous les monumens religieux de Bordeaux, qui possède peu d'édifices de ce genre, eu égard à son importance et à son étendue. Saint-André a ses flèches aériennes, son clocher bâti en 1440 par Piérre Peyberland, fils d'un paysan du Médoc et archevêque de Bordeaux; Saint-Michel, élevé au-dessus de la cité noire et gothique, où s'agitent aujourd'hui les bras infatigables du télégraphe. Les murailles de Sainte-Croix sont couvertes de peintures à fresque du célèbre Jean Vanizetti; on admire à Saint-Bruno les groupes peints au XVII^e^ siècle par Bérinzago. Mais toutes ces beautés réunies ne rappellent pas autant de souvenirs que la nef et le porche gothique de Saint-Seurin.

La vieille basilique, avec son architecture bizarre et ses ornemens qui décèlent le mauvais goût des premiers siècles du christianisme, nous apparaît environnée de la sombre majesté du passé. L'esprit préoccupé de pensées diverses, on s'écrie :

« Là, se réfugièrent peut-être les Bordelais, lorsque » le fier Abdérame, avant de succomber dans les » plaines de Poitiers, emporta d'assaut et pilla en » passant l'ancienne capitale de la douxième Aquitaine. Sur ces autels, les ducs de Guienne, dans les » beaux jours de la nationalité méridionale, déposèrent leurs glaives trempés dans le sang ennemi. » Sous ces voûtes, les Bordelais venaient prier le Dieu » de saint Louis, et demander au ciel de délivrer la » patrie du léopard de l'Angleterre. Ici, peut-être, se » réunirent les gentilshommes bretons et aquitains, » lorsque Henri Plantagenet vint à Bordeaux célébrer » ses fiançailles avec Alianor d'Aquitaine. Sur ces dalles » s'agenouillèrent les héros de Poitiers et d'Azincourt, » fidèles compagnons du roi Jean, qui partagèrent son » infortune et l'accompagnèrent à la tour de Londres. » Ici tout est grand et sublime : les reliques des saints » martyrs qui reposent dans les chapelles, les noms » des prélats, des preux, portent dans l'ame une » ineffable et douce mélancolie; ici le passé donne la » main au présent, et les murailles sont un grand » livre de pierre sur lequel chaque siècle a laissé son » empreinte de gloire ou de malheur. »

On ne peut se lasser d'admirer la vieille basilique; pourtant sa construction est irrégulière; on voit au premier aspect que plusieurs générations ont travaillé à Saint-Seurin. Selon toutes les probabilités, les Sarrasins, quand ils pillèrent la ville de Bordeaux, ne respectèrent pas un temple riche déja des reliques de plusieurs martyrs. Délivrés de ces barbares, les Bordelais se hâtèrent de réparer les dégâts, et ces divers travaux ont contribué à l'irrégularité du monument.

L'intérieur renferme plusieurs objets dignes d'être remarqués sous le rapport artistique.

Un bas-relief, représentant un pape qui célèbre la messe, mérite surtout de fixer l'attention par l'originalité qui a inspiré le sculpteur.

On ne doit pas sortir de la vieille basilique sans avoir visité la chapelle souterraine consacrée à saint Fort, où l'on voit le tombeau de ce saint, ceux de saint Amand et de sainte Véronique.

« C'est une coutume fort ancienne chez les mères » et les nourrices du Bordelais, dit un voyageur, de » se rendre chaque année, au mois de mai, dans la » chapelle souterraine de l'église Saint-Seurin, où » sont enfermées les reliques de saint Fort, pour » faire baiser son tombeau à leurs nourrissons. Ce » saint a la réputation d'être favorable à la santé des » petits enfans : un nombre co sidérable de femmes » y viennent donc *faire dire des évangiles* sur la tête » de leurs nourrissons. L'efficacité de cette lecture » n'est pas bien démontrée; il est plus certain que » l'extrême fraîcheur de l'église, opposée à l'extrême » chaleur et à l'air étouffé du caveau où la foule » s'entasse, nuit aux faibles créatures qu'on y trans- » porte. »

Ces vieux souvenirs de la foi de nos pères sont une preuve incontestable de la vénération que les Bordelais avaient pour les reliques de saint Seurin; aujourd'hui nous pouvons à peine comprendre le charme et la consolation que les chrétiens de la primitive Église trouvaient dans leurs croyances religieuses. Mais les basiliques sont encore debout pour attester que, dans un temps qui est déja bien loin de nous, la maison de la prière était le foyer commun.

Le porche de l'église Saint-Seurin est un beau morceau d'architecture gothique; et les ornemens du portique se font remarquer par l'originalité et la disposition des groupes.

On voit encore dans l'intérieur une vieille horloge avec un agneau qui sonne les heures; l'ensemble de l'édifice, la majesté des voûtes, l'ordre des chapelles, ont quelque chose de bizarre qui frappe le regard et porte au recueillement.

Depuis quelques années, l'église Saint-Seurin a eu besoin de plusieurs réparations. En 1820, la foudre tomba sur la tour de l'ouest et renversa une partie des murailles; mais l'autorité s'empressa de faire disparaître les moindres dégradations. En 1822, on se mit au travail : l'intérieur et l'extérieur de l'ancienne métropole de Bordeaux furent promptement réparés, et, pour mettre les tours à l'abri de la foudre, on y établit un paratonnerre.

La façade de la porte occidentale tombait presque en ruines : en 1829, on vota des fonds pour qu'elle fût entièrement reconstruite, et, d'une prompte activité, ce nouveau travail fut bientôt terminé. On décora la nouvelle façade de quatre statues en pierre, qui font honneur au talent du statuaire, et s'adaptent très bien à l'édifice.

Digitized by Google

On ne doit pas s'attendre à trouver dans Saint-Seurin l'architecture grandiose, ni les divers ornemens que les siècles ont accumulés dans nos vieilles cathédrales : mais l'église gothique, avec sa construction simple et même un peu lourde, est dans son ensemble un beau monument : d'ailleurs, Saint-Seurin perpétue le souvenir de la vieille ville de Bordeaux, de même que le vieux Paris semble se grouper encore au pied des tours de Notre-Dame.

Eugène Pontié.

AMPHITHÉATRE D'ARLES.

Que tout monument cède à l'amphithéâtre de César, que la renommée éternise sa gloire dans l'univers.

Omnis Cæsareo cedat labor amphitheatro,
Unum pro cunctis fama loquatur opus.

Mart.

Le voyageur qui approche de cette vieille cité romaine, est frappé du spectacle magnifique que lui offrent ses riches avenues. Le Rhône, le grand fleuve poétique, l'entoure comme une large ceinture d'azur. Ici, il a perdu cette impétuosité qui l'a rendu proverbial : ce n'est plus le torrent de la Suisse ou du pont Saint-Esprit ; son onde tranquille et unie réfléchit, sans en altérer les couleurs, le beau ciel de la Provence. Il traverse, et semble quitter à regret ces rives aux ombrages gigantesques, aux ormeaux centenaires qui retentissent du mugissement des taureaux sauvages, ou du hennissement des chevaux camargues paissant en liberté.

La ville s'élève en amphithéâtre sur l'un des trois mamelons qui coupent seuls l'uniformité de la plaine immense, renfermée entre la chaîne des Alpines et les bords de la Méditerranée. On s'étonne, en y entrant, du silence de ses rues : les bruits de la civilisation ne s'y font entendre que comme le roulement d'un orage éloigné, à peine reproduit par l'écho. Au premier aspect, Arles pourrait paraître une ville exceptionnelle, jetée en dehors du mouvement *progressif* du siècle ; ce serait une erreur. On marche là comme ailleurs, et il se tromperait étrangement celui qui croirait qu'on y vit de souvenir, que le mouvement y est mort. Sans doute, Arles, chef-lieu d'arrondissement, est bien peu de chose, si l'on songe à la ville des Césars, à la cité-constantine. Mais elle ne s'est point voilé la tête pour rester étrangère au tourbillon qui l'entoure. L'ouragan des révolutions a bouleversé son sol ; le vent brûlant des passions déchaînées y a laissé la trace de son terrible passage ; des ruines en font foi. Ces vieux monumens, sur lesquels tant de siècles et de barbares étaient venus imprimer leur cachet destructeur, ont pu croire, dans nos dernières commotions politiques, que tous les vandales n'étaient pas au tombeau.

Les souvenirs sont si vivans, chaque pas nous montre tant et de si piquantes merveilles, l'histoire nous presse tellement sous les mille formes qu'elle a su prendre en se gravant sur le marbre, en se burinant sur le granit, qu'on ne sait à quoi s'arrêter d'abord ; l'œil court avec l'imagination. Et puis, si l'on voulait tout décrire, si l'on voulait en même temps tracer un tableau de cette suite des siècles, pendant lesquels Arles joua tour à tour des rôles si brillans (1) et si malheureux, on se

(1) Pour donner une idée de l'importance et de la magnificence de cette ville, à l'époque de la domination des empereurs : nous citerons l'édit suivant d'Honorius :

Honorius et Théodose Augustes, a Agricola, Préfet des Gaules.

Sur le très salutaire exposé que nous a fait la magnificence, entre autres informations évidemment avantageuses à la République, nous décrétons, pour quelles aient force de loi à perpétuité, les dispositions suivantes, auxquelles devront obéir les habitans de vos sept provinces, et qui sont telles qu'eux-mêmes auraient pu les souhaiter et demander. Attendu que, pour des motifs d'utilité publique ou privée, non-seulement de chacune des provinces, mais encore de chaque ville, se rendent fréquemment auprès de la magnificence les personnes en charge ou les députés spéciaux, soit pour rendre des comptes, soit pour traiter des choses relatives à l'intérêt des propriétaires, nous avons jugé que ce serait chose opportune et grandement profitable, qu'à dater de la présente année, il y eût tous les ans, à une époque fixe, pour les habitans des sept provinces, une assemblée tenue dans la métropole, c'est-à-dire, dans la ville d'Arles. Par cette institution, nous avons eu vue de pourvoir également aux intérêts généraux et particuliers. D'abord en la réunion des habitans les plus notables, en la présence illustre du préfet, si toutefois des motifs d'ordre public ne l'ont pas appelé ailleurs, on pourra obtenir, sur chaque sujet en délibération, les meilleurs avis publics. Rien de ce qui aura été traité et arrêté, après une mûre discussion, ne pourra échapper à la connaissance des provinces, et ceux qui n'auront pas assisté à l'assemblée, seront tenus de suivre les mêmes règles de justice et d'équité. De plus, en ordonnant qu'il se tienne tous les ans une assemblée dans la cité-Constantine, nous croyons faire une chose, non-seulement avantageuse au bien public, mais encore propre à multiplier les relations sociales. En effet, la ville est si avantageusement située, les étrangers y viennent en si grand nombre, elle jouit d'un commerce si étendu, qu'on y voit arriver tout ce qui naît et se

Digitized by Google

sentirait perdu dans un océan de détails; quelque chose vous avertirait que le travail est au-dessus de vos forces. Ecoutons donc cette voix qui est celle d'une sage économie, et pour ne pas laisser incomplet et inachevé ce brillant compartiment de notre *Mosaïque*, promettons-nous de tout dire en plusieurs fois.

J'ai déja dit un mot du spectacle imposant qu'offre la ville d'Arles, quand on l'aperçoit de loin. Ces murs noircis, ces maisons d'une frappante irrégularité, ce je ne sais quoi d'antique qui se révèle dans les moindres détails : tout cela remplit l'ame de cet inexplicable sentiment de respect que l'on ressent à l'approche des vieillards. Mais il est un point sur lequel involontairement se fixe le regard sur lequel il s'attache de préférence : c'est l'amphithéâtre, posé dans la partie élevée de la ville, dont il semble ceindre le front comme un glorieux diadème. Là, se sont assis les maîtres du monde, et leur place, marquée depuis tant de siècles, n'a servi qu'à faire sentir plus vivement la rapidité de leur passage et de leur domination.

C'est vers ce monument, le premier que nous ayons aperçu, que tourneront nos regards et nos études.

Le peuple romain, ce colosse imposant que les siècles avaient vu grandir sans jamais s'arrêter; ce peuple dont les progrès, les conquêtes, seraient un inexplicable mystère, si l'on refusait de voir la main providentielle qui le guidait à travers l'océan des âges, jusqu'au jour où les temps furent accomplis; jusqu'au jour où les barbares du nord se ruèrent sur la ville éternelle, affaissée sous son propre poids, puis brisèrent sous les pieds de leurs chevaux cette unité gigantesque, dont les bornes était celles du monde habité; cet empire immense, dont la tête était à Rome et dont les bras s'étendaient partout, ne conserva pas toujours son admirable simplicité. Tandis que les armes triomphaient de tout ce qui semblait une barrière à son ambition, chaque nouveau sujet, en entrant dans son sein, y apportait son génie ou son caractère; ses goûts et ses passions, et venait acquérir à Rome ce droit de cité dont la capitale du monde se montra si avare d'abord, si prodigue ensuite. Ainsi les Étrusques avaient implanté chez les Romains le goût des combats de bêtes féroces, et la Grèce vint enseigner les secrets du théâtre et ceux de l'architecture à ses conquérans. Peu à peu les palais de marbre remplacèrent les cabanes de chaume où avait siégé l'assemblée des rois qui dictait des conditions à Pyrrhus vainqueur : peu à peu le luxe énerva leurs mœurs, et, de chute en chute, les enfans de Cincinnatus et de Fabius en vinrent jusqu'à faire entendre le cri d'un peuple expirant de mollesse : *Panem et Circences.*

Cette fureur de spectacles était un des liens les plus forts qui attachaient les Romains à leur ville natale. Aussi, chaque fois que la conquête avait ajouté une province à l'empire, chaque fois qu'il devenait nécessaire d'envoyer une colonie pour combler le vide que les armes avaient fait, et pour asseoir la domination nouvelle sur de plus solides bases, on tâchait de consoler ceux que les décisions supérieures envoyaient hors de l'Italie. On leur donnait, dans les villes qu'ils allaient peupler, une partie au moins de ce qu'ils laissaient à Rome. Selon toutes les apparences, la plupart des monumens antiques, renfermés dans la ville d'Arles, furent construits dans de telles circonstances. Ainsi les *Thermes*, les *Aqueduc*, le *Forum*, le *Théâtre*, l'*Amphithéâtre*. Or, Pline et Mela nous apprennent que, lors de l'invasion des Romains dans les Gaules, Arles reçut une colonie de la sixième légion, d'où sans doute est venue cette dénomination d'ARLATE SEXTANORUM, conservée sur quelques monumens de numismatique. Ne pourrait-on pas inférer de là que c'est vers cette époque que doit être placée la fondation des monumens que je viens de nommer, et en particulier de l'amphithéâtre? Rien ne s'oppose en effet à ce que nous fassions honneur de ce dernier aux architectes venus avec la colonie dont je viens de parler, et qui arriva à Arles sous la conduite de Caïus Tibérius, père de l'empereur Tibère, quarante-trois ans avant l'ère chrétienne (1).

Quoi qu'il en soit de cette date qui fait partie, il faut l'avouer, du domaine des conjectures, comme tant d'autres points restés obscurs dans l'histoire et dans l'archéologie; quoique rien jusqu'ici n'ait pu faire espérer une solution positive de ce problème, puisque cette date n'est écrite ni chiffrée sur aucune pierre du monument, et que toutes les pièces faites jusqu'à ce jour n'ont rien fait découvrir qui apportât la lumière sur ce point obscur, cependant on ne peut révoquer en doute la haute antiquité de cet édifice; antiquité établie par des documens histori-

fabrique ailleurs. Tout ce que le riche Orient, l'Arabie parfumée, la délicate Assyrie, la fertile Afrique la belle Espagne et la Gaule courageuse produisent de renommé, abonde avec une telle profusion, que toutes les choses admirées comme magnifiques dans les diverses parties du monde, y semblent des produits du sol. D'ailleurs, la réunion du Rhône à la mer de Toscane rapproche et rend voisins les pays que le premier traverse, et que la seconde baigne dans ses limites. Ainsi, lorsque la terre entière met au service de cette ville tout ce qu'elle a de plus estimé, lorsque les productions particulières de toutes les contrées y sont transportées par terre, par mer, par le secours des fleuves, à l'aide des voiles, des rames et des charrois comment notre Gaule ne verrait-elle pas un bienfait dans l'ordre que nous donnons, de convoquer une assemblée publique au sein de cette ville, où se trouvent réunies, en quelque sorte, par un don de Dieu, toutes les jouissances de la vie et toutes les facilités du commerce, etc., etc.....

Donné, le XV des calendes de mai; reçu à Arles, le X des calendes de juillet.

(Guizot, *Cours d'Histoire moderne.*)

(1) Suetone, *in vitâ Tiberi.*

Digitized by Google

que, confirmée par ce que nous savons des progrès et de la décadence de l'art.

Suivant Pomponius Lætus, l'an 255 de l'ère chrétienne, l'empereur Gallus fit célébrer des jeux dans les arènes d'Arles.

Ammien Marcelin rapporte aussi que des spectacles eurent lieu dans le même amphithéâtre, sous l'empereur Constance, fils du grand Constantin, l'an 353.

Le même fait est rapporté par Sidoine Apollinaire, et placé sous l'empire de Majorien, en 461 (1).

L'empereur Justinien accorda aux rois francs, d'après Procope (2), le droit de prendre part aux jeux qui se célébraient dans l'amphithéâtre d'Arles.

L'an 539, la ville d'Arles, veuve depuis long-temps des têtes couronnées qui l'avaient habitée, tressaillit encore une fois, et put croire revenus ses anciens jours de gloire. Le roi Childebert l'honora de sa présence, et, pour que rien ne manquât au prestige, les barrières de l'amphithéâtre récemment réparé furent levées; les vieilles galeries retentirent du bruit des trompettes; le pulvimar se revêtit de ses riches tentures, et le sang des gladiateurs coula dans l'arène...

Hélas! pourquoi toujours du sang dans cette enceinte, pourquoi, tandis que l'antiquaire ou l'artiste fouillent et admirent, étudient et contemplent la magnificence de son architecture, la richesse de ses détails, la hardiesse de ses formes, le philosophe voit-il les fantômes errans des victimes qui y furent immolées aux applaudissemens d'une multitude féroce? Son imagination le reporte vers le passé; il croit entendre encore le rugissement des monstres de l'Afrique répondre au râle des mourans. Puis, comme si ce n'était point assez de tant de meurtres lâches et inutiles, la guerre vint aussi faire sa moisson dans ce lieu privilégié de la mort et des supplices.

Dans le VIIe siècle, Charles-Martel, maire du palais, préparait la chute de ses maîtres, en les absorbant dans sa propre gloire. Comme tout conquérant qui s'élève par ses propres forces; comme tout homme supérieur à son siècle, il eut des ennemis, et à ces ennemis tous les moyens furent bons. La trahison amena dans les murs d'Arles Joussouf-Ben-ald-el-Rahmou, Vali de Narbonne, et, dès lors, Arles devint le quartier-général des Maures en Provence; l'amphithéâtre, transformé en forteresse, subit tous les outrages, toutes les mutilations. Les galeries furent comblées, les arceaux bouchés, l'Attique, ou du moins ce qui en restait encore, fut détruit. C'est alors que furent construites les quatre tours dont trois subsistent encore, et que l'administration a eu le bon esprit de conserver comme une page de l'histoire du monument. Ces tours sont élevées sur les points cardinaux ou plutôt sur les quatre parties principales de l'édifice; de leur sommet on jouit d'un point de vue magnifique. D'immenses remblais couvrirent l'arène au-dessus du Podium, et formèrent sur les gradins une sorte de colline artificielle. Puis le feu, comme dans les arènes de Nismes, imprima en plusieurs endroits d'immortelles traces de son passage.

Cependant le terrible Martel écrasait les hordes infidèles partout où elles allaient résister. L'islamisme fut chassé d'Arles, et, de nos jours encore, *la croix des Maures*, restée debout au pied de leur citadelle, atteste sa propre victoire sur le croissant.

Ici commence une longue période de douleurs pour notre monument; il fut dès cet instant livré aux destructions de toutes les époques : la scie, le marteau, l'ignorance s'escrimèrent à l'envi sur le géant désarmé. D'informes bicoques l'encombrèrent et l'enveloppèrent; les gradins et les galeries disparurent sous ce labyrinte nouveau. Des fenêtres, des cheminées furent percées dans le mur antique pour la commodité des habitans. Plusieurs voûtes fléchirent; les marbres furent enlevés, des pans de murailles démolis exprès. Et telle enfin était la détresse de cette malheureuse ruine, qu'un homme de mérite (1) ayant essayé de la décrire fait un grand éloge des consuls qui, après plusieurs siècles d'oubli, ont daigné faire faire une porte en bois pour la commodité de ceux qui veulent monter sur la partie supérieure de l'édifice. On conçoit les regrets de l'antiquaire en présence de tant de désastres et de malheurs; on conçoit son indignation en songeant que la main impitoyable de l'homme a plus fait dans cette œuvre de destruction que le temps, déja si terrible. On se prendrait presque à regretter ici les bienfaits du Vésuve, dont les cendres nous ont rendu intactes, après tant de siècles, les richesses de Pompeï.

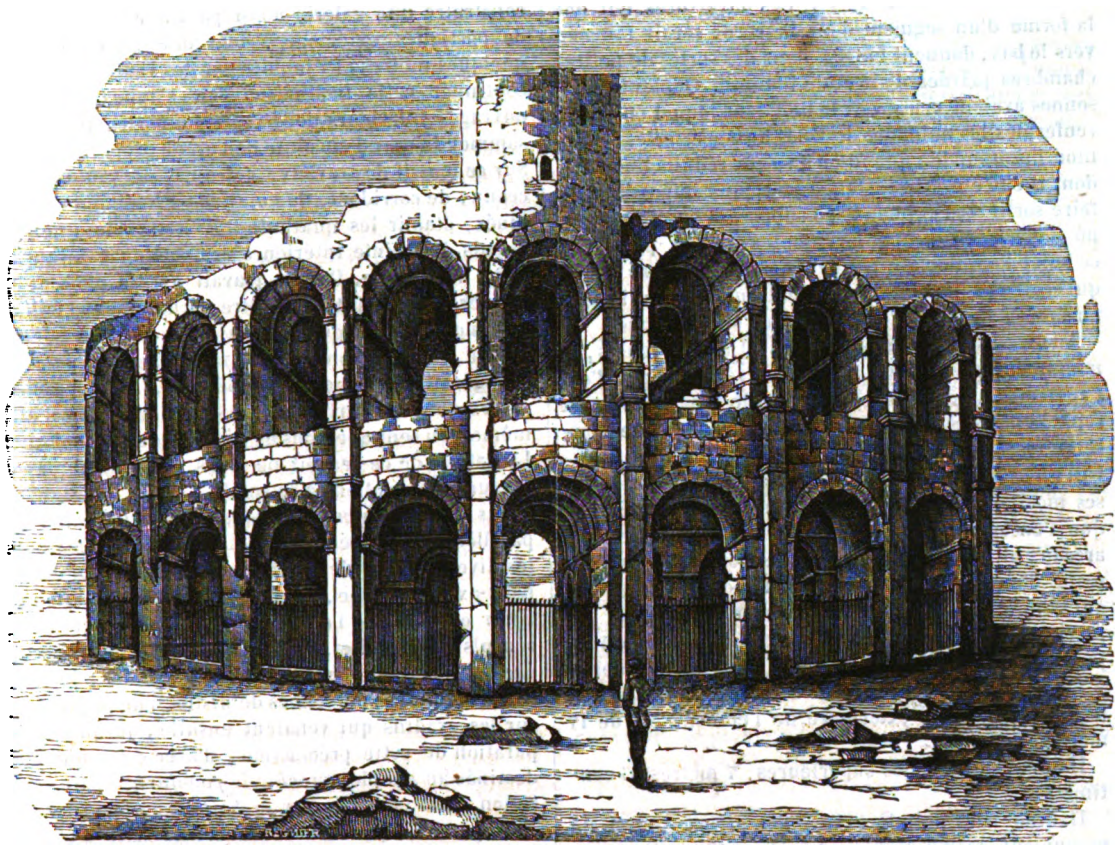
Enfin un jour plus doux a lui. Un homme plein d'amour pour son pays, plein de zèle et de moyens pour satisfaire cet amour et ce zèle, a été appelé à l'administration. Les obstacles soulevés par les passions contraires n'ont rien été pour lui; honneur lui soit rendu, au nom de tout ce qui porte un cœur d'artiste, de tous ceux qui ont le sentiment du beau! Le nom de cet administrateur peut être prononcé ici. Jamais il ne lira ces lignes, et du reste M. le baron de Chartroule et son administration sont une douce et bonne compensation en présence de tant d'incurie et d'indolence.. Encore si certaines gens avaient le mérite de ne s'en point trouver, et qu'ils voulussent bien laisser aux capables un soin qui les écrase!

L'amphithéâtre a peu à peu revécu, si je puis ainsi parler. L'innombrable quantité de vieilles masures qui remplissaient l'enceinte, et dans lesquelles s'entassait la partie la plus pauvre de la population, ont maintenant disparu. Dès 1825, les travaux furent entrepris avec vigueur, et, de nos jours, tout est fait

(1) Epist. XI.
(2) De bello gothorum, lib. 1.

(1) Le P. Guis de l'oratoire. — *Description de arènes ou de l'amphithéâtre d'Arles*, 1663, in-4°.

Digitized by Google



AMPHITHÉATRE D'ARLES.

ou à peu près; l'on peut venir voir, admirer et méditer.

Malgré tout ce que j'ai dit des dégradations et des mutilations dont il a été l'objet, ce gigantesque édifice frappe encore d'admiration par sa masse, par la majesté et la hardiesse de sa construction. Partout il porte en caractères ineffaçables le cachet de ce peuple romain, dont toutes les œuvres étaient marquées au coin de l'immortalité. Ses formes architectoniques sont conservées à l'extérieur; les galeries dont les voûtes ont été relevées ou réparées sont éclairées par un demi-jour favorable à la méditation; l'accès en est partout facile: on peut en visiter toutes les parties, y lire l'histoire si vivante et si profondément imprimée.

La forme du monument est un ovale dont le grand axe court du midi au nord, dans la longueur de 137 mètres 20 cent., en y comprenant les constructions dont le massif occupe 33 mètres 90 cent. L'étendue du petit axe qui court de l'est à l'ouest est, à l'intérieur de l'arène, de 39 mètres 63 cent.

L'ovale est formé par un double rang d'arceaux superposés, au nombre de 120.

Le nombre des gradins est de 43.

Bâti sur un rocher fort dur et sur un plan incliné, l'édifice est appuyé à sa base sur des galeries destinées à régulariser les mouvemens du sol, à applanir le terrain anguleux et inégal. Ces galeries concentriques et parallèles s'arrêtent partout où le rocher les rend inutiles. On y entre par une voûte située au-dessous de l'entrée septentrionale. Les gradins inférieurs sont appuyés sur celle de ces deux galeries qui se trouve le plus rapprochée du centre commun du monument. Celle-là fait complètement le tour de l'arène, dont elle est séparée par le mur d'enceinte. Dans cette galerie et dans le mur d'enceinte se trouvent des saillies de pierres énormes qui n'ont jamais été taillées et polies, et dont l'irrégularité a donné lieu à l'opinion que les arènes n'avaient jamais été achevées, opinion que nous discuterons en son lieu. Le reste de ces substructions est voûté en moëllons sémillés. On voit, à la naissance des voûtes, un cordon en forme

Digitized by Google

de corniche, qui ne manque, ni d'élégance, ni de fini. C'est dans cette partie souteraine de l'amphithéâtre, que l'on remarque des ouvertures élevées à peu près d'un mètre au-dessus du sol. Ces ouvertures qui ont la forme d'un segment dont la corde serait tournée vers le bas, donnent entrée dans des sortes de petites chambres privées d'air et de lumière. Quelques personnes avaient cru y voir le lieu dans lequel on tenait renfermés les animaux destinés aux spectacles; opinion insoutenable quand on a vu ces réduits humides, dont il eut été, du reste, à peu près impossible de faire sortir ces animaux, en supposant qu'ils eussent pû y vivre, ce qui est fort douteux, et je partage à ce sujet l'opinion du *Guide du voyageur dans Arles*, qui croit que les animaux étaient amenés dans l'arène au moyen de cages de fer montées sur des roues.

Au-dessus de ces substructions et de ces voûtes, le monument se trouve assis et nivelé tel que l'œil l'aperçoit du dehors avec son double rangs d'arceaux separés par des colonnes engagées, dont l'une conserve encore son chapiteau corinthien d'un beau travail; avec ses voûtes inclinées, ses flancs énormes et ses moëllons sémillés; que de grace dans les détails, que d'ensemble dans le tout! Au-dessus des premiers arceaux et dans l'épaisseur des seconds, on voit les restes d'une galerie formée par d'énormes dalles, et qui embrassait toute la circonférence occupée par les portiques. Les spectateurs pouvaient, en attendant les jeux, se promener commodément dans cette galerie.

La hauteur des portiques en arcades cintrées qui forment l'enceinte extérieure de l'édifice, est de 17 mètres.

Hauteur des arcades supérieures, 7 mètres 65 centimètres.

Hauteur des premières arcades prises du sol du monument, terme moyen, 6 mètres 45 centimètres.

Largeur des arcades du rez-de-chaussée, 3 mètres 70 centimères.

Largeur des arcades supérieures, terme moyen, 3 mètres 57 centimètres.

Hauteur de la tour du couchant, y compris celle du monument, 30 mètres.

Largeur de la tour du couchant, y compris les murs, 8 mètres.

Largeur de la porte du nord, 4 mètres 70 centimètres (1).

Le second étage et le monument entier étaient couronnés par l'attique dont il ne reste plus aucun vestige; je pense qu'il se composait d'un mur, de 2 mètres environ de hauteur, percé à jour par des fenêtres cintrées destinées, tant à l'ornement de cette partie, qu'à la circulation de l'air, quand le *velarium* était tendu.

Pour se former une idée générale des constructions intérieures de l'amphithéâtre, il faut, par la pensée, établir au rez-de-chaussée, un double corridor voûté, concentrique et fesant tout le tour de l'ellipse; au-dessus de celui qui est le plus éloigné du centre, construire une galerie aussi parallèle à la ceinture de portiques extérieurs, dont elle est éloignée de quelques mètres; l'y joindre par des voûtes inclinées: continuer cette inclinaison, en s'appuyant sur les ouvrages inférieurs dont j'ai déja parlé, jusques au sommet du mur d'enceinte de l'arène proprement dite. Sur ce massif de travaux, cet amas de voûtes, d'arceaux, de corridors, de galeries, si habilement combinés, établir les quarante-trois rangs de gradins, depuis l'enceinte intérieure des portiques jusques à celle de l'arène. Par ce travail de la pensée, on arrivera, non point à connaître parfaitement l'édifice, cela n'est possible qu'après l'avoir bien et long-temps étudié, mais on concevra du moins l'ensemble de sa configuration. Quant aux détails, aux opinions diverses sur les parties qui ne s'expliquent pas d'elles mêmes, on sent que nous ne pouvons que les indiquer. La nature de ce recueil ne nous permettant pas de longues dissertations à ce sujet.

Les gradins étaient divisés en plusieurs précinctions parallèles, destinées à établir une différence entre les divers ordres de spectateurs. Aux extrémités du petit axe de l'arène, on voit encore, d'un côté, le *pulvinar* ou place de l'empereur; de l'autre, celle des consuls et des édiles. Le premier gradin était occupé par les sénateurs, les prêtres, les vestales; les chevaliers et autres personnes de distinction, se plaçaient sur les gradins qui venaient ensuite, jusqu'à la séparation de cette précinction, d'avec celle qui était destinée au peuple, *procinctio popularis*. Cette séparation était effectuée par le *balteur* ou baudrier, qui était percé de portes et recouvert de marbre et d'ornemens. On entrait par ces portes dans les galeries de soutenement: c'était les *vomitoires* de la partie dont je viens de parler. La *procinctio popularis* s'élevait jusqu'à la hauteur du dernier portique; là se plaçaient les ouvriers, les artisans, les gens de la campagne; enfin, sur le dernier portique, venait la place des enfans, des femmes et des esclaves.

Des escaliers placés de distance en distance perpendiculairement aux gradins, les divisaient en sections à peu près égales en grandeur. Chacune de ses sections appelées *cunei*, était sous la surveillance d'un officier chargé de distribuer les places aux spectateurs. Ces places étaient du reste indiquées d'avance par le *tesser* ou billet d'entrée, en plomb, que chacun recevait à son entrée à l'amphithéâtre.

Au-dessous des dalles du Podium, il règne tout au-tour de l'arène un cordon en pierre, saillant de quelques pouces. Dans ce cordon, se trouvent des entailles d'inégale dimension, et espacées d'une manière irrégulière. On a, par conjectures diverses, tâché d'en expliquer l'usage, et l'on n'est tombé d'accord sur rien. Ont-elles servi à appuyer un plancher pour rehausser l'arène? Sont-elles l'ouvrage de l'architecte de Childebert qui aurait voulu la rétrécir? étaient-elles destinées à armer cette partie de fers recourbés

(1) J'ai adopté ici les chiffres consignés dans l'excellent ouvrage de M. J. J. Estrougin. L'exactitude ordinaire de l'auteur m'a paru une garantie suffisante de celle de ces dimensions.

Digitized by Google

pour garantir les spectateurs les plus rapprochés de l'arène, de la fureur des animaux ? — Cette dernière opinion nous paraît la plus logique, si l'on songe au danger qu'il y avait pour eux, au petit espace qui les séparait du sol, et surtout à l'absence de l'*euripe* dont on n'a découvert aucune trace (1). Nous devons cependant avouer que la première hypothèse n'est point dénuée de fondemens; elle suppose qu'un grand plancher existait à la hauteur de cette saillie. Au-dessous de ce plancher se trouvait un espace dans lequel on entrait par les huit portes pratiquées dans l'épaisseur du mur d'enceinte de l'arène. On suppose encore que le plancher était percé de trappes par lesquelles on introduisait les machines et les décors nécessaires pour les jeux. Tout ceci paraît, en le bien examinant, plutôt un produit de l'imagination qu'un fait basé sur l'observation.

Les jeux que l'on célébrait dans les amphithéâtres étaient de différentes sortes:

Des bêtes féroces se déchiraient entre elles;

Des hommes combattaient contre les bêtes;

Des criminels, et plus tard des chrétiens, regardés comme criminels aux yeux du paganisme, étaient exposés aux bêtes sans aucun moyen de défense;

D'autres fois, on y effectuait de véritables chasses (2).

Rien ne prouve que les tigres ou les lions aient combattu dans l'amphithéâtre d'Arles; les fouilles n'ont mis à découvert que des bois de cerfs et des défenses de sangliers

Tous ces jeux, tous ces sanglans spectacles étaient consacrés à la divinité, particulièrement à Mars et à Diane (3). Il paraît que les arènes d'Arles étaient spécialement dédiées à la Diane de Tauride. Il existe sur l'une des pierres du monument, une sculpture en relief représentant cette divinité. Cette figure, située dans l'entrée méridionale de l'édifice, sert de pendant à une autre, représentant la louve de Romulus, symbole de la puissance romaine. Ces sculptures sont évidemment de l'enfance de l'art, et empêchent de confondre l'époque de la fondation du monument, avec celle de son embellissement sous Constantin.

On a généralement abandonné l'idée que des jeux *antiques* auraient eu lieu dans les arènes d'Arles. La position de l'édifice, situé dans la partie la plus élevée de la ville, semblait exclure cette opinion; cependant elle s'appuyait de l'existence d'un acqueduc qui aurait amené les eaux des Alpines dans l'amphithéâtre. Le niveau de cet acqueduc aujourd'hui déblayé, et qui passe en effet au pied du monument, mais sans aucune dérivation, en a démontré l'erreur. Il eut été bien plus simple, ce semble, si l'on avait voulu célébrer ces sortes de jeux, de les faire, soit dans le Rhône, soit dans le *cirque* qui était très rapproché. Le Rhône, en effet, ne présentait pas la même difficulté que le Tibre dont les eaux bourbeuses courent avec une rapidité torrentueuse.

Comment expliquer d'ailleurs la présence des navires de guerre entrant par les portes de l'amphithéâtre? et encore quelles précautions n'eussent point nécessité la présence et l'effort des eaux tendant à pénétrer dans les galeries inférieures?

Une autre question agite tous les antiquaires, savoir si l'amphithéâtre a été achevé dans toutes ses parties.

On y répond par une distinction. Les moulures les plus délicates, les festons les plus élégans, les corniches les plus finies, attestent l'achèvement de la partie supérieure et du couronnement. Un examen attentif prouve que toutes les parties nécessaires pour les spectacles étaient dans un état de perfection incontestable; et ce qui l'établit de plus fort, ce sont les jeux représentés en présence des empereurs. Dans cette longue période de l'an 251 à l'an 556 de l'ère chrétienne: comment croire qu'on se fût occupé avec tant de soins des simples ornemens, et que l'on eût négligé les parties essentielles? Mais, ajoute-t-on, les inégalités et les saillies des pierres énormes des substructions paraissent des parties inachevées. Il nous semble que c'est trancher la question sur un bien faible motif; n'est-il donc pas dans d'autres monumens romains de pareilles saillies, de pareilles imperfections? et l'examen seul du théâtre d'Arles ne paraît-il pas indiquer que les Romains étaient dans l'usage de ne point perfectionner les parties masquées par d'autres constructions?

Le même fait ne se remarque-t-il pas à Nîmes, dans l'amphithéâtre? Il nous semble que les Romains ont prouvé plus d'une fois leur persévérance et leur amour pour les monumens commencés. Nous le disons donc avec conviction, l'amphithéâtre nous paraît être un monument complètement achevé.

Dans ces derniers temps, on a rendu à Arles comme à Nîmes, les arènes à leur destination primitive, en y donnant des *courses de taureaux*. Ce spectacle, chéri des Arlésiens, rappelle les jours de la splendeur du monument. Les noirs taureaux sauvages, amenés des plaines de la *Camargne*, bondissent dans l'arène, et font retentir les galeries de leurs mugissemens. D'agiles marins, de lestes Provençeaux, confians dans leur témérité, agacent, animent, excitent l'animal furieux; tantôt fuyant avec rapidité, ses cornes menaçantes, tantôt attendant de pied ferme, luttant corps à corps, constatant, par leurs victimes, la puissance de l'adresse et de l'intelligence sur la force brutale. On se croit transporté alors, au temps de la grandeur de la vieille cité. L'éclat des trompettes, les drapeaux et les banderolles se déploient dans les airs. Les battemens de main de la multitude qui applaudit à un trait d'audace, à un effort d'adresse, les cris d'anxiété à la vue d'un danger pressant; le costume des arlésiennes; jusques à ce type de figures romaines si bien conservé ici, tout contribue à l'illusion. Qu'il est beau alors, le vieux monument, cachant les rides

(1) Fossé plein d'eau qui régnait autour de l'arène.

(2) Multa et varia spectacula edidit, venatorio theatro e lignis structo quod et amphitheatrum appellatum est (Dio. Cass., lib. 43).

(3) Martem et Dianam utriusque ludi præsidam novimus (Tertullien).

Digitized by Google

et les meurtrissures sous cette population ardente, animée, joyeuse. Oh! si les traditions du peuple-roi sont conservées quelque part, c'est dans la Rome des Gaules (1). Quelle fierté, quelle intrépidité, et surtout quel esprit d'indépendance! Mais une différence bien tranchée se fait sentir, celle-là met du baume dans le cœur; on sent que ce peuple a abjuré la férocité de ses ancêtres. Le christianisme a passé sur les générations et les a purifiées. Les souillures des sociétés antiques ont disparu sous son souffle bienfaisant. L'amphithéâtre d'Arles a été sanctifié par les souffrances et le martyre des chrétiens. La chapelle de *Saint-Michel de l'Escale* rappelle le temps des persécutions. Saint Genès y versa son sang pour la foi, l'an 307 de l'ère chrétienne; son souvenir attaché à ses ruines, les rend plus vénérées que les prodiges de l'art, que toutes les merveilles de l'architecture.

Un mot encore. Pourquoi, au milieu des efforts de l'administration pour la *restauration* du monument, a-t-il subi une injure cruelle? Pourquoi ces informes grilles qui ferment les portiques? Ne voit-on pas combien ce hors-d'œuvre ridicule choque les yeux les moins exercés. On craignait les mutilations. Fort bien; il fallait alors faire régner une rampe en fer à quelque distance des arceaux. Cette rampe aurait défendu l'entrée et empêché les dévastations, bien mieux encore que le sot arrangement que l'on a fait. — Nous le savons, la dépense a effrayé, et l'on a plus d'un souci quand on prend pour tâche d'être l'économe des deniers publics. Mais qu'on nous laisse protester encore une fois, comme nous l'avons fait souvent, comme nous ne cesserons de le faire, contre cet effroyable délaissement des richesses provinciales, comme si elles n'appartenaient pas à la France, et que la France entière n'y fût pas toute intéressée. Ah! si un pareil monument était à Paris, rien n'aurait coûté; ne sait-on pas que la France est trop heureuse de payer et de semer, pour que Paris récolte. Ayons foi cependant. Le monument que nous venons d'étudier est une grande leçon; il nous rappelle cette devise d'une vieille famille de Provence : *Post tenebras lux.*

Charles Esménard.

(1) Gallula Roma Arelas.

FIN DU SECOND VOLUME.

Digitized by Google

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES.

LIVRAISON D'AVRIL.

Départ de Raymond de Saint-Gilles pour la Terre. Sainte 1
Episode du siége de Montauban.—1612— 4
Raymond Trencavel massacré par les habitans de Béziers 7
Mathelin-Taillasson (de Toulouse), roi des violons de France. 9
Les Albigeois. — I — Concile de Lombers. . . . 10
Statistique commerciale de Toulouse au XVI^e siècle. 12
Croyances superstitieuses de quelques peuples du Midi. 13
La prisonnière de la Tour-Magne 15
L'empereur Joseph II à l'hôtel du Grand-Soleil. . 16
Gaston de Foix 17
La danseuse de Port-Vendres (Pyrénées-Orientales) 20
Le philosophe Uciglio Vanini 22
Les banqueroutiers au XV^e siècle 24
Bon mot de Maupertuis 24
Saint-Louis, évêque de Toulouse 25
Ecole Vétérinaire de Toulouse. 27
Les bouviers du pays de Foix. 29
Jacques-le-Maudit. — Histoire pyrénéenne. . . 31
Une maison de jeu en 1758 32

LIVRAISON DE MAI

Le clocher de Sorèze 33
Le paria des Pyrénées. 35
Mœurs de quelques peuples du Midi. (Le mariage.) 39
Le baptême de Charles de Biron 39
La fête de Pépézuc 45
Dialectes languedociens 44
La tour de Vézone. 45
Légendes d'Auvergne (La Vallée-du-Diable.) . . 46
Monastère de Prouille (Aude) 49
Economie rurale. — De l'Amélioration des races bovines dans le Midi. 50
Les Albigeois. — II — Mort de Pierre de Castelnau, légat d'Innocent III 51
Etablissement du parlement de Toulouse par Philippe-le-Bel, en 1303. 55
La Chapelle d'Arrens. 57
Les Bains de Barèges. 60
Fêtes populaires du département de l'Hérault. . . 61
Histoire du bon roi René, XXI^e, comte de Provence. 62

LIVRAISON DE JUIN.

Rienzi, mendiant à Avignon 67
La maison carrée à Nîmes. 69
Les couches de Jeanne d'Albret, reine de Navarre. — 1553. 70
L'abbaye de Roncevaux. 72
Notre-Dame de Marseille 73
Superstitions des montagnards de l'Auvergne.— Le Sabbat. — Ouverture du canal du Midi.—1681. . 74
Entrevue de François I^er et de Charles-Quint à Aigues-Mortes, en 1536. 75
Les remparts de Narbonne. 77
Voyage de Catherine de Médicis dans le Languedoc. 82
La basilique Saint-Sernin. 87
Sables aurifères dans le Languedoc. 88
Siége et prise de Carcassonne par les Croisés. . . 89
La ballade des montagnards. 94
La grotte de Bédeillac 94
L'aigle des Pyrénées. 96

LIVRAISON DE JUILLET.

La porte d'Auguste, à Nîmes. 97
Le prieuré d'Aruse 98
Henri au Court-Mantel 100
Scène de la vie militaire sous Henri IV. — Deux duels pour une écharpe. 101
Fêtes et coutumes de Béziers. — Saint-Aphrodise. 106
Procès et condamnation d'un âne 110
Jacques Cujas. 112
Les Landais 114
Jean Lannes, duc de Montébello 116
L'Etrangère 118
Salies dans l'ancien comté de Commenges. . . . 123
Coutumes du Gers. 126
Le château de Bruniquel. 127

LIVRAISON D'AOUT.

Charles VII proclamé roi au château d'Espali, près le Puy-en-Velai. 129
Expédition de Philippe-le-Hardi contre Pierre d'Aragon 133
Costumes des Languedociens aux XIV^e et XV^e siècles. 136
Nicolas Bachelier 137
Le sac de Béziers. 139
Droit écrit, coutumes particulières du Languedoc vers l'an 1443. 467
Origine du nom de Langue d'Oc 141
Histoire de la ville de Montauban. 144
Langue basque. 153
Costumes pyrénéens 152

Digitized by Google

Notice sur l'ancienne Uxellodunum, aujourd'hui Capdenac (Lot). 153
Chanson sur la mort du maréchal de Biron. . . 156
Patois de Montpellier au XIIIe siècle. 157
Combat singulier de deux troupes d'oiseaux sur les frontières du pays toulousain et du Quercy. . 157
Fabre d'Eglantine 158
Massacre des inquisiteurs à Avignonet. 160

LIVRAISON DE SEPTEMBRE.

Le château de Penne dans l'Albigeois. 162
Le pont de Sia (Hautes-Pyrénées). 165
Géraud de Casaubon. 166
La mère des Centules 169
L'étudiant de Montpellier. 171
Acte de foi célébré dans la cathédrale de Toulouse, en 1319. 173
Les habitans du département de l'Aude 176
Expédition du comte de Derby en Guienne et en Languedoc 178
Séance publique de la Société des Belles-Lettres d'Agen 180
Vers du poète Jasmin 181
Histoire de la ville de Marseille. 182
Manufactures et commerce dans le Languedoc au XVe siècle. 184
Hôtel-de-Ville de Marseille 186
Marguerite de Valois 186
Les Quinconces de Bordeaux. 189
Une conspiration sous Charles V 192

LIVRAISON D'OCTOBRE.

La cathédrale d'Auch 195
Le rocher tremblant, près de Castres (Tarn) . . 199
Cazalès. 201
Le fou de Séculéjo 204
Le château de Pau 204
La fête du Roitelet, à Carcassonne 208
Le canal du Languedoc. 209
Une soirée au château de la Brède en 1754. . . 209 213
Le Mascaret 216
Le cardinal de Richelieu à la Dalbade. 217
Chroniques du Quercy. — 764 — Sainte Espérie, vierge et martyre. 219
La ville du Puy (Haute-Loire) 222
Mœurs et costume des habitans de la Haute-Loire. 224

LIVRAISON DE NOVEMBRE.

Les Fêtes Locales 226
Le berger du Mont-Saint-Barthélemy. 228
Etudes historiques sur les villes du Midi. — Bordeaux. 229
Eglise métropolitaine de St-André de Bordeaux. . 233
Simon de Montfort. 236
Chasseurs pyrénéens. 241
Superstitions. 242
Notre-Dame de Basert (Haute-Garonne). . . . 243
Etudes historiques sur les villes du Midi.—Rhodez. 244
Une vengeance 247
Une visite à la mort. 249
De Langon à Bordeaux. — 1660 251
Le maréchal de Belle-Isle. 253
Le roi Jean, prisonnier à Bordeaux en 1336. . . 254

LIVRAISON DE DÉCEMBRE.

Suite du roi Jean. 257
Les Sarrazins dans le pays d'Usez 259
La tour de Bassous. 262
Les grands vassaux sous Louis XI. 264
Dernier asile des Girondins à St-Emilion. . . . 268
Hôtel-de-Ville de Lyon. 271
Clément Marot. 273
Mort de Montmorency 276
Le cimetière de la Chartreuse de Bordeaux . . . 279
Cécilie de Lourde. 282

LIVRAISON DE JANVIER.

Suite de Cécilie de Lourde. 289
Le pont de Bordeaux. 290
Eléonore d'Aquitaine 293
Suite d'Eléonore d'Aquitaine. 297
Le maréchal Gilles de Bretz, dit la Barbe-Bleue. (Vendée.) 303
Etudes historiques sur les villes du Midi.—Lectoure. 305
Le Chamois-Izard des Pyrénées 311
Suite du Chamois 313
Goudelin et Molière à Toulouse. 314
Le geolier de St-Antonin 320

LIVRAISON DE FÉVRIER.

Suite du geolier de St-Antonin 321
La cathédrale de Bayonne. 328
Suite de la cathédrale de Bayonne 329
Les Harles. 332
Antiquités de la ville de Saintes. — Arc-de-Triomphe de Germanicus 333
L'amphithéâtre.. 334
Les chiens qui gardent les prisons de Foix. . . . 335
Suite des chiens de Foix. 337
Les habitans de l'Aveyron. 337
Deux épisodes de l'histoire du Dauphiné. — I — La Grande-Chartreuse 348
II — Incendie de la Grande-Chartreuse en 1510. . 348

LIVRAISON DE MARS.

Suite de la Grande-Chartreuse. 353
Ermitages et couvens. 355
Fastes militaires du Midi — Le connétable de Bourbon. 358
La Fouine. 368
Les noces de Pétronille, comtesse de Bigorre.—1216. 370
Histoire de Villeneuve-sur-Lot. 371
Aérolithes. 380
Le Château d'Eau de Toulouse 383

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES PAR ORDRE DE DÉPARTEMENS.

ALLIER.

Le connétable de Bourbon, page 354.

ARIÉGE.

Gaston de Foix, page 17. — Sables aurifères dans le Languedoc, pag. 88. — La grotte de Bédeillac, pag. 94. — Les Bouviers du pays de Foix, pag. 29. — Les chiens qui gardent les tours de Foix, pag. 335.

AUDE.

Le monastère de Prouille, pag. 49. — Notre-Dame de Marseille, pag. 75. — Les remparts de Narbonne, pag. 81. — Siége et prise de Carcassonne par les Croisés, pag. 89. Fabre-d'Eglantine, p. 158. — Les habitans du département de l'Aude, pag. 176. — Manufactures et commerce dans le Languedoc, au XVe siècle, pag. 184. — Marguerite de Valois, pag. 186. — Fête du Roitelet à Carcassonne, en 1785, pag. 208. — Le canal du Languedoc, pag. 208. — Le berger du Mont-Saint-Barthélemy, pag. 228.

AVEYRON.

Histoire de Rodez, pag. 244. — Le maréchal de Belle-Isle, pag. 253. — Les habitans de l'Aveyron, pag. 341.

BOUCHES-DU-RHONE.

Histoire du bon roi René, XXIe comte de Provence, pag. 62. — Histoire de la ville de Marseille, pag. 182. — Hôtel-de-Ville de Marseille, pag. 186.

CANTAL.

Légendes d'Auvergne : La Vallée-du-Diable, pag. 46. — Superstitions des montagnards de l'Auvergne. Le Sabbat, pag. 74. — La Ballade des montagnards, pag. 94.

CHARENTE-INFÉRIEURE.

Antiquités de la ville de Saintes : — I. — Arc-de-Triomphe, p. 338. — II. — L'amphithéâtre, pag. 335.

DORDOGNE.

Le baptême de Charles de Biron, pag. 39. — La tour de Vésone, pag. 45. — Chanson sur la mort du maréchal de Biron, pag. 156. — Expédition du comte de Derby, en Guyenne et en Languedoc, pag. 178.

GARD.

La prisonnière de la Tour-Magne, pag. 15. — Mort de Pierre de Castelnau, légat du pape Innocent III, pag. 31. — La maison carrée à Nîmes, pag. 68. — Entrevue de François Ier et de Charles-Quint, à Aigues-Mortes, pag. 77. — Porte d'Auguste, à Nîmes, pag. 97. — Les Sarrazins dans le pays d'Uzès, pag. 259.

GERS.

Croyances superstitieuses de quelques peuples du Midi, pag. 13. — Jean Lannes, duc de Montébello, pag. 116. — Coutumes du Gers, pag. 126. — Géraud de Casaubon, pag. 166. — La mère des Centules, pag. 169. — La cathédrale d'Auch, pag. 195. — Les fêtes locales, pag. 225. — Une vengeance, pag. 247. — Latour de Bassous, pag. 262. — Les grands vassaux, sous Louis XI, pag. 264. — Histoire de Lectoure, pag. 303. — Aérolithes ou pierres tombées du Ciel

GIRONDE.

Les Quinconces de Bordeaux, pag. 189. — Une soirée au château de la Brède, en 1754, pag. 209. — Le Mascaret, pag. 216. — Histoire de la ville de Bordeaux, pag. 229. — Église métropolitaine de Saint-André, pag. 233. — De Langon à Bordeaux, pag. 254. — Dernier asile des Girondins, pag. 268. — Le grand cimetière de la Chartreuse de Bordeaux, pag. 279. — Le pont de Bordeaux, pag. 290.

HAUTE-GARONNE.

Le départ de Raymond de Saint-Gilles, pag. I. — Mathelin-Taillasson (de Toulouse), roi des violons de France, p. 9. — Statistique commerciale de Toulouse au XVIe siècle, p. 12. — L'empereur Joseph II à l'Hôtel du Grand-Soleil, pag. 16. — Le philosophe Uciglio Vanini, pag. 22. — Bon mot de Maupertuis, pag. 24. — Saint-Louis, évêque de Toulouse, pag. 25. — Ecole vétérinaire, pag. 25. — Une maison de jeu en 1758, pag. 32. — Economie rurale; de l'amélioration des races bovines dans le Midi, pag. 50. — Etablissement du parlement de Toulouse par Philippe-le-Bel en 1303, pag 55. — Ouverture du canal du Midi, pag. 5. — La basilique Saint Sernin, pag. 97. — Le prieuré d'Aruse, pag. 98. — Jacques Cujas, pag. 112. — Salies dans l'ancien comté de Comminges, pag. 123. — Costumes des Languedociens aux XIVe et XVe siècles, pag. 136. — Nicolas Bachelier, pag. 133. — Droit écrit, coutumes particulières du Languedoc vers l'an 1443, pag 144. — Origine de nom de Langue d'Oc, pag. 146. — Massacre des inquisiteurs à Avignonet, pag. 160. — Acte de foi célébré à Toulouse, en 319.

Digitized by Google

pag. 173. — Une conspiration sous Charles V, pag. 172. — Cazalès, pag. 201.—Le cardinal de Richelieu à la Dalbade, pag. 217. — Simon de Montfort, pag. 236. — Notre-Dame-du-Bæsert, pag. 243. — Mort de Montmorency, pag. 275. — Goudelin et Molière à Toulouse, pag. 314.—Le Château-d'Eau de Toulouse, pag. 383 — Ermitages et couvens, pag. 358.

HAUTE-LOIRE.

Charles VII proclamé roi au château d'Espali, près le Puy-en-Velai, pag. 129. — Histoire de la ville du Puy, pag. 222. — Mœurs et costumes des habitans de la Haute-Loire, pag. 224.

HERAULT.

Raymond Trencavel massacré par les habitans de Béziers, pag 7. — Les banqueroutiers au XV^e siècle (coutumes de Montpellier), pag. 24. — La fête de Pépézuc à Béziers, pag. 45. — Dialectes languedociens, pag. 44. — Fêtes populaires du département de l'Hérault, pag. 61. — Fêtes et coutumes de Béziers; saint Aphrodise, pag. 106. — Le sac de Béziers, pag. 139. — Patois de Montpellier au XIII^e siècle, pag. 157. — L'étudiant de Montpellier, pag. 171.

ISÈRE.

Scène de la vie militaire sous Henri IV.—Deux duels pour une écharpe, pag. 101. — La Grande-Chartreuse de Grenoble, pag. 344. — Incendie de la Grande-Chartreuse en 1510, pag. 348.

LANDES.

Les Landais, pag. 114.

LOT.

Henri au Court-Mantel, pag. 100.—L'Etrangère, pag. 118. —Notice sur l'ancienne Uxellodunum, aujourd'hui Capdenac, pag. 154. — Combat singulier de deux troupes d'oiseaux sur les frontières du pays toulousain et du Quercy, p. 157.—Sainte Espérie, vierge et martyre, pag. 219.—Clément Marot, pag. 273.

LOT-ET-GARONNE.

Mœurs de quelques peuples du Midi, pag. 39. — Superstitions, pag. 242. — Villeneuve-sur-Lot, pag.

PYRÉNÉES (BASSES).

Les couches de Jeanne d'Albret, reine de Navarre pag. 70. — Langue basque, pag. 152. — Le château de Pau, pag. 205. — La cathédrale de Bayonne, pag. 328.

PYRÉNÉES (HAUTES).

Jacques-le-Maudit, pag. 29. — Le Paria des Pyrénées, pag. 35. — Le contrebandier de la vallée d'Azun, pag. 57. — Les bains de Barèges, pag. 60. — L'abbaye de Roncevaux, pag. 72. — L'aigle des Pyrénées, pag. 96. — Costumes pyrénéens, pag. 153. — Le pont de Sia, pag. 165.— Le fou de Séculéjo, pag. 204. — Chasseurs pyrénéens, pag. 240. — Cécilie de Lourde, pag. 282. — Le Chamois-Isard des Pyrénées, pag. 311. — Les Harles, pag. 332. — Les noces de Pétronille, comtesse de Bigorre, pag. 371.

PYRÉNÉES-ORIENTALES

La danseuse de Port-Vendres, pag. 20. — Expédition de Philippe-le-Hardi contre Pierre d'Aragon, pag. 133.

RHONE.

Une visite à la mort, pag. 249.—Hôtel-de-Ville de Lyon, pag. 271.

TARN-ET-GARONNE.

Episode du siége de Montauban, pag. 4. — Voyage de Catherine de Médicis dans le Languedoc, pag. 82. — Le château de Bruniquel, pag. 127. — Histoire de la ville de Montauban, pag. 147. — Séance publique de la société des Belles-Lettres d'Agen, pag. 180. — Le geolier de St-Antonin, pag. 320.

VAUCLUSE.

Rienzi, mendiant à Avignon, pag. 67.

VENDÉE.

Le Maréchal Gilles de Retz, dit Barbe-Bleue, pag. 303.

VIENNE.

Éléonore d'Aquitaine, pag. 293.

TARN.

Les Albigeois. — I — Le Concile de Lombers, pag. 10. — Le clocher de Sorrèze, pag. 33. — Procès et condamnation d'un âne, pag. 110. — Le château de Penne, pag. 162. — Le rocher tremblant, près de Castres, pag. 199.

Digitized by Google

TABLE ANALYTIQUE.

CHRONIQUES. — LÉGENDES.

Épisode du siége de Montauban en 1612, pag. 4. — Les Albigeois. — I — Le concile de Lombers, pag. 10. — La prisonnière de la Tour-Magne, pag. 15. — Saint-Louis, évêque de Toulouse, pag. 25. — Les bouviers du pays de Foix, pag. 29. — Jacques-le-Maudit, pag. 34. — Le baptême de Charles de Biron, pag. 39. — La tour de Vézone. pag. 45. — La Vallée-du-Diable, pag. 45. — Le monastère de Prouille, pag. 49. — Les Albigeois. — II. — pag. 51. — La chapelle d'Arrens, pag. 57. — La ballade des montagnards, pag. 94. — Henri au Court-Mantel, pag. 100. — Scène de la vie militaire sous Henri IV : Deux duels pour une écharpe, pag. 104. — Procès et condamnation d'un âne, pag. 110. — Combat singulier de deux troupes d'oiseaux sur les frontières du pays toulousain et du Quercy, pag. 137. Géraud de Casaubon, pag. 166. — La mère des Centules, pag. 169. — L'étudiant de Montpellier, pag. 171. — Marguerite de Valois, pag. 186. — Une conspiration sous Charles V, pag. 192. — Sainte Espérie, vierge et martyre (761), pag. 219. — Le berger du Mont Saint-Barthélemy, pag. 228. — Une vengeance, pag. 247. — Cécilie de Lourde, pag. 282. — Le geolier de Saint-Antonin, pag. 321. — La danseuse de Port-Vendres (Hautes-Pyrénées), pag. 20. — Le Paria des Pyrénées, pag. 35. — L'étrangère, pag. 118. — Le rocher tremblant près de Castres, pag. 199. — Le fou de Séculéjo, pag. 204. — Goudelin et Molière à Toulouse, pag. 314. — Les noces de Pétronille, comtesse de Bigorre, 370.

TOPOGRAPHIE.

Les bains de Barèges, pag. 60. — L'abbaye de Roncevaux, pag. 72. — Notre-Dame de Marseille, pag. 73. — Les remparts de Narbonne, pag. 81. — La grotte de Bédeillac, pag. 94. — Le prieuré d'Aruse, pag. 98. — Salies dans l'ancien comté de Comminges, pag. 123. — Les Quinconces de Bordeaux, pag. 189. — Notre-Dame-du-Bæsert (Haute-Garonne), pag. 242. — Le cimetière de la Chartreuse de Bordeaux, pag. 279.

FAITS DIVERS.

L'empereur Joseph II à l'hôtel du Grand-Soleil, pag. 16. — Bon mot de Maupertuis, pag. 24.

HISTOIRE.

Départ de Raymond de Saint-Gilles pour la Terre-Sainte, pag. 1. — Raymond Trencavel massacré par les habitans de Beziers, pag. 7. — Gaston de Foix, pag. 17. — Ecole vétérinaire de Toulouse, pag. 27. — Le clocher de Sorrèze, pag. 33. — Etablissement du Parlement de Toulouse par Philippe-le-Bel, en 1303, pag. 55. — Histoire du bon roi René, XXI^e^ comte de Provence, pag. 62. — Rienzi, mendiant à Avignon, pag. 67. — La maison carrée à Nîmes, pag. 68. — Les couches de Jeanne d'Albret, reine de Navarre, (1553), pag. 70. — Ouverture du Canal du Midi, pag. 75. — Entrevue de François 1^er^ et de Charles-Quint à Aigues-Mortes, pag. 77. — Voyage de Catherine de Médicis dans le Languedoc, pag. 82. — Siége et prise de Carcassonne par les Croisés, pag. 89. — Charles VII proclamé roi au château d'Espali, pag. 129. — Expédition de Philippe-le-Hardi contre Pierre d'Aragon, pag. 133. — Le sac de Béziers, pag. 139. — Origine du nom de Langue d'Oc, pag. 146. — Massacre des inquisiteurs à Avignonet, pag. 169. — Acte de foi célébré à Toulouse en 1319; pag. 173. — Expédition du comte de Derby en Guyenne et en Languedoc, pag. 178. — Une soirée au château de la Brède, en 1754, pag. 215. — Le cardinal de Richelieu à la Dalbade, pag. 217. — Simon de Montfort, pag. 236. — De Langon à Bordeaux, pag. 251. — Le roi Jean, prisonnier à Bordeaux en 1336, pag. 254. — Les Sarrazins dans le pays d'Usèz, pag. 259. — Les grands vassaux sous Louis XI, pag. 264. — Dernier asyle des Girondins, pag. 268. — Mort de Montmorency, pag. 276. — Eléonore d'Aquitaine, pag. 297. — Les chiens qui gardent les tours de Foix, pag. 335. — Deux épisodes de l'histoire du Dauphiné, pag. 344. — Ermitages et couvens, pag. 353. — Le connétable de Bourbon, pag. 358.

HISTOIRE DES VILLES DU MIDI.

Histoire de la ville de Montauban, pag. 147. — Histoire de Marseille, pag. 182. — Histoire de la ville du Puy (Haute-Loire), pag. 222. — Histoire de la ville de Bordeaux, pag. 229. — Histoire de la ville de Rodez, page 245. — Histoire de la ville de Lectoure, pag. 305. — Histoire de Villeneuve-sur-Lot (fragment).

ARCHÉOLOGIE.

Notice sur l'ancienne Uxellodunum, aujourd'hui Capdenac (Lot), pag. 154. — Antiquités de la ville de Saintes; Arc-de-Triomphe, pag. 333. — II. — L'amphithéâtre, pag. 334.

BIOGRAPHIE. — HOMMES CÉLÈBRES.

Mathelin-Taillasson (de Toulouse), roi des violons de France, pag. 9. — Uciglio Vanini, pag. 22. — Jacques Cujas, pag. 112. — Jean Lannes, duc de Montébello pag. 116. — Nicolas Bachelier, sculpteur, pag. 137. —, Fabre-d'Eglantine, pag. 158. — Cazalès, pag. 201. — Riquet,

Digitized by Google

pag. 210. — Le maréchal de Belle-Isle, pag. 253. — Clément Marot, pag. 273.

COSTUMES DES PEUPLES MÉRIDIONAUX; MOEURS, USAGES; CROYANCES RELIGIEUSES; FÊTES, DIALECTES; IDIOMES.

Croyances superstitieuses de quelques peuples du Midi, pag. 13. — Mœurs de quelques peuples du Midi. Le mariage, pag. 39. — La fête de Pépézuc à Béziers, pag. 42. — Dialectes languedociens, pag. 44. — Fêtes populaires du département de l'Hérault, pag. 61. — Superstitions des montagnards de l'Auvergne : Le sabat, pag. 74. — Fêtes et coutumes de Béziers : Saint-Aphrodise, pag. 106. — Les habitans des Landes, pag. 114. — Coutumes du Gers, pag. 126. — Costumes des languedociens aux XIV^e^ et XV^e^ siècles, pag. 136. — Droit écrit, coutumes particulières du Languedoc vers l'an 1443, pag. 144. — Langue basque, pag. 152. — Costumes pyrénéens, pag. 153. — Chanson sur la mort du maréchal de Biron, pag. 156. — Patois de Montpellier au XIII^me^ siècle, pag. 157. — Les habitans du département de l'Aude, pag 176. — Vers du poète Jasmin, pag. 181. — La fête du roitelet, à Carcassonne, pag. 208. — Mœurs et coutumes des habitans de la Haute-Loire, pag. 124. — Les fêtes locales, pag. 226. — Chasseurs pyrénéens, pag. 240. — Superstitions, pag. 242. — Les habitans de l'Aveyron, pag. 341.

COMMERCE; AGRICULTURE; INDUSTRIE.

Statistique commerciale de Toulouse au XVI^e^ siècle, pag. 12. — Les Banqueroutiers au XV^e^ siècle, pag. 22. — De l'amélioration des races bovines, pag 51. — Ouverture du canal du Midi, pag. 75. — Commerce et manufactures du Languedoc aux XIII^e^ XIV^e^, et XV^e^ siècles, pag. 184. — Le canal du Languedoc, pag. 150.

HISTOIRE NATURELLE.

Sables aurifères dans le Languedoc, pag. 88. — L'Aigle des Pyrénées, pag. 96. — Le Chamois-Izard des Pyrénées, pag. 311. — Les Harles, pag. 332. — Le Mascaret, pag. 216. — La Fouine, pag. 368. — Les Aérolithes, pag. 380.

MONUMENS; CATHÉDRALES; CHATEAUX.

La Basilique Saint-Sernin, pag. 87. — La porte d'Auguste à Nîmes, pag. 97. — Le château de Bruniquel, pag. 127. — Le château de Penne dans l'Albigeois, pag. 162. — Hôtel-de-Ville de Marseille, pag. 186. — La Cathédrale d'Auch, pag. 195. — Le Château de Pau, pag. 204. — Eglise métropolitaine de Saint-André de Bordeaux, pag. 233. — Une visite à la mort : La Cathédrale de Lyon, pag. 249. — La tour de Bassous, pag. 262. — Hôtel-de-Ville de Lyon, pag. 271. — Le pont de Bordeaux, pag. 290. — Le maréchal Gilles de Bretz, dit la Barbe-Bleue, pag. 305. — La Cathédrale de Bayonne, pag. 328.

Digitized by Google

TABLE DES GRAVURES.

MONUMENS ANTIQUES ; CHATEAUX-FORTS ; ÉTABLISSEMENS PUBLICS.

La Tour-Magne (Gard), pag. 15. — Les tours de Foix (Ariége), pag. 17. — L'École vétérinaire de Toulouse, pag. 27. — Le clocher de Sorèze, pag. 33. — Le tombeau des Biron (Dordogne), pag. 40. — Le château de Biron (Dordogne), pag. 41. — La tour de Vézone (Dordogne), pag. 45. — La maison carrée à Nîmes, pag. 69. — Le berceau d'Henri IV, à Pau, pag. 71. — La forteresse d'Aigues-Mortes, pag. 80. — La porte de la Marine, à Aigues-Mortes, pag. 81. — Château et vieille cité de Carcassonne, pag. 91. — Porte d'Auguste, à Nîmes, pag. 97. — Maison anglaise, à Martel (Lot), pag. 100. — Le château de Bruniquel (Tarn-et-Garonne), pag. 128. — Le château de Penne (Tarn), pag. 162. — Hôtel-de-ville de Marseille, pag. 186. — Les Quinconces de Bordeaux, pag. 189. — Le château de Pau, pag. 206. — Le château de la Brède, pag. 214. — Place Royale de Bordeaux, pag. 230. — La tour de Bassous (Gers), pag. 262. — Dernier asile des Girondins, pag. 269. — Hôtel-de-Ville de Lyon, pag. 271. — Le pont de Bordeaux, pag. 291. — Le château de la Barbe-Bleue, pag. 303. — L'arc-de-Triomphe de Saintes, pag. 334. — Le fort Saint-Nicolas (Marseille), pag. 366. — L'hôpital de Villeneuve-sur-Lot, pag. 379 — Le Château d'Eau de Toulouse, pag. 383.

ANIMAUX.

L'Aigle des Pyrénées, pag. 96. — L'Izard, pag. 311. — Les Harles, pag. 332. — La Fouine, pag. 369.

VUES GÉNÉRALES DES VILLES ET PAYSAGES.

Salies dans l'ancien comté de Comminges, pag. 123. — Vue de Montauban, prise de la route de Toulouse, pag. 147. — Le pont de Sia (Hautes-Pyrénées), pag. 163. — Port et ville de Marseille, pag. 183. — Le rocher tremblant, près de Gastres (Tarn), pag. 200. — La ville du Puy (Haute-Loire), pag. 222.

SCÈNES HISTORIQUES.

Le conseil des diables (Cantal), pag. 49. — Le meurtre du légat Pierre de Castelnau, pag. 54. — Charles VII proclamé roi au château d'Espali, près du Puy-en-Velai, pag. 130. — Scène d'inquisition (Toulouse), pag. 174. — Mort de Simon de Montfort, pag. 236. — Les députés des États du Languedoc auprès du roi Jean, pag. 258. — La mort de Montmorency, pag. 278. — Goudelin et Molière à Toulouse, pag. 317. — Le geolier de Saint-Antonin, pag. 320. — Ermitages et couvens, pag. 355. — Les noces de Pétronille, pag. 375.

PORTRAITS.

Raymond IV, comte de Toulouse (Haute-Garonne), pag. 1 — Mathelin-Taillasson (Haute-Garonne), pag. 9. — Le philosophe Vanini (Haute-Garonne), pag. 22. — Saint Louis, évêque de Toulouse, pag. 25. — Statue du roi René, à Aix, pag. 63. — Jacques Cujas, pag. 112. — Le maréchal Lannes (à Lectoure), pag. 117. — Nicolas Bachelier, sculpteur (Toulouse), pag. 139. — Fabre-d'Eglantine (Aude), pag. 159. — La mère des Centules, pag. 170. — Cazalès, pag. 201. — Riquet, pag. 210. — Le maréchal de Belle-Isle, pag. 253. — Clément Marot, pag. 273. — Eléonore d'Aquitaine, pag. 293. — Jean V, comte d'Armagnac, pag. 309. — Bayard, pag. 351. — Le connétable de Bourbon, pag. 359.

MONUMENS RELIGIEUX ; ÉGLISES ; CATHÉDRALES.

Le tombeau de saint Sernin (Haute-Garonne), pag. 3. — La chapelle d'Arrens (Haute-Pyrénées), pag. 53. — Notre-Dame de Marseille (Aude), pag. 73. — Le clocher de Saint-Sernin (Toulouse), pag. 88. — Première porte de Saint-Sernin, pag. 139. — La cathédrale de Montauban, pag. 151. — La cathédrale d'Auch, pag. 196. — Portail de l'église de la Dalbade, pag. 218. — Cathédrale de Saint-André de Bordeaux, pag. 234. — La cathédrale de Rodez, pag. 345. — La cathédrale de Lyon, pag. 250. — La cathédrale de Poitiers, pag. 299. — La cathédrale de Bayonne, pag. 340. — La grande Chartreuse de Grenoble, pag. 347.

COSTUMES.

Le chameau de Saint-Aphrodise, à Béziers, pag. 108. — Les paysans landais, pag. 114. — Costumes pyrénéens, pag. 153. — Costumes de l'Aude et de la Haute-Garonne, pag. 177. — Costumes des habitans de la Haute-Loire, pag. 225. — Chasseurs pyrénéens, pag. 241. — Costumes des paysans de l'Aveyron, pag. 342.

FIN DU PREMIER VOLUME.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES.

LIVRAISON D'AVRIL.

Etudes littéraires. — Le poète Campistron. . . Page 1
Notice historique et statistique sur le département de l'Ardèche 4
Essai sur les Tectosages 9
Le pontificat de Jean XXII 12
Jean-François Galaup de Lapérouse 21
La Vallisnérie spirale 25
Le millas de Henri IV. — Tradition languedocienne. . 28
Ingres. 34
Essai historique sur les capitouls. 37
Ancien capitole; nouvelle façade du capitole. . . . 41

LIVRAISON DE MAI.

Le château d'Aubusson. 46
Coutumes de Gourdon 53
Une tribu de Bohémiens. 64
Lacépède. 70
Les chauves-souris 72
Fontaine intermittente près de Bélesta (Ariége). . . 75
Le grand théâtre de Bordeaux 77
Etudes artistiques. — Antoine Rivals 83
Le château de Caumont. 92
Le baron Larrey 99
Un capitaine de routiers 101
Sainte-Cécile, cathédrale d'Alby 106

LIVRAISONS DE JUIN ET DE JUILLET.

Un astrologue au XVIe siècle. — Henri-Corneille Agrippa. 114
Fondation du royaume des Visigoths. — Première partie. 121
Saint Vincent de Paul. 125
Le château de Michel Montaigne. 131
Les fils de Caribert. 134
La huppe. 143
Blaise Pascal 145
Un grand chasseur. 148
L'arc-de-triomphe d'Orange (Vaucluse) 153
La ville d'Annonay (Ardèche) . . . . . .
L'if du fossoyeur 162

LIVRAISON D'AOUT.

Le siége de Cahors par Henri IV. 166
Emigration annuelle des montagnards du Midi. . . 179
Une noce Vendéenne. 184
Cathédrale de Narbonne. 189
Le pigeon biset. 193
Un roman en trois chapitres. . . . . Page 196
Le Thon et sa pêche. 208
Les quatre fils d'Aymon. 210

LIVRAISON DE SEPTEMBRE.

Mademoiselle de Sombreuil 218
Histoire de la ville de Béziers 221
Le bailli de Suffren. 226
La Saint-Barthélemy à Bayonne. 231
Fondation du royaume des Visigoths; seconde et dernière partie. 240
Cathédrale Saint-Etienne de Limoges. 246
La procession du roi René à Aix. 251
Arc-de-triomphe Romain de Carpentras. 258
Chroniques limousines. — Mort de Richard-cœur-de-Lion 261

LIVRAISON D'OCTOBRE.

Suite du roi Richard-Cœur-de-Lion. 265
Abbaye de Moissac. 274
Dalayrac. 283
Exécution de Cinq-Mars et de de Thou à Lyon. . . 286
Les Acadiens de Châtellerault (Vienne). 292
La bataille de Vouglé. 295
Scènes de la vie du Cardinal de la Balue. — 1432, 1442, 1458, 1459, 1472. 298
Madame de Maintenon. 304
Young enterrant sa fille, à Montpellier 316
Monumens religieux; église Saint-Michel et Notre-Dame de Dijon. 322

LIVRAISONS DE NOVEMBRE ET DEDÉCEMBRE

Guerres religieuses dans le Béarn, pendant le XVIe et le XVIIme siècles 325
Grand-théâtre de Lyon. 341
Bataille de Toulouse. 343
Cathédrale de Clermont-Ferrand. 347
Notice sur la cathédrale de Saint-Front de Périgueux. 350
Les habitans de l'Auvergne. 354
Plantes voyageuses de nos contrées. 358
Une visite à l'hospice de la Grave. 361
Joachim Murat, roi de Naples. 365
La Gitana. 372
Une chasse à l'ours. 375
Paquita, souvenir des Pyrénées. 380
Combat des trente-neuf. 385
Agnès Sorel. 390
Saint-Seurin de Bordeaux. 399
L'amphithéâtre d'Arles. 402

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES PAR ORDRE DE DÉPARTEMENS.

ARDÈCHE.

Histoire de la ville d'Annonay, page 159. — Le combat des trente-neuf, page 365.

ARIÈGE.

La fontaine intermittente de Bélesta, page 75. — Un grand chasseur, page 148.

AUDE.

Cathédrale de Narbonne, page 189. — La Gitana, p. 372.

BOUCHES-DU-RHONE.

Le Thon et sa pêche, page 208. — La procession du roi René à Aix, page 251. — Amphithéâtre d'Arles, page 402.

CANTAL.

Vie d'hiver des Auvergnats, page 354.

COTE-D'OR.

Notre-Dame de Dijon, page 322.

CREUSE.

Le château d'Aubusson, page 46. — Chronique de Zizim, — Émigration annuelle des montagnards de la Creuse, p. 179.

DORDOGNE.

Le château de Caumont, page 92. — Le château de Michel Montaigne, page 131. — Cathedrale de Saint-Front de Périgueux, page 350.

DROME.

Un roman en trois chapitres, page 196.

HAUTE-GARONNE.

Campistron, page 1. — Essai sur les Tectosages, page 9. — Essai historique sur les capitouls, page 37. — Antoine Rivals, page 83. — Fondation du royaume des Visigoths; 1er et 2me articles, page 121. — L'If du fossoyeur, page 162. — Les panthières du Col-du-haut, ou la chasse au biset, page 193. — Dalayrac, page 283. — Bataille de Toulouse, page 343. — Une visite à l'hospice de la Grave, page 361.

GERS.

Les fils de Caribert; épisode des guerres dans la Novempopulanie, page 134.

GIRONDE.

Le grand théâtre de Bordeaux, page 77. — Les quatre fils d'Aymon, page 210. — Église Saint-Seurin, page 399.

HÉRAULT.

Young enterrant sa fille à Montpellier, page 316. — Histoire de la ville de Béziers, page 221.

EURE-ET-LOIRE.

Grandes chroniques de France. — Agnès Sorel, page 309.

LANDES.

Vie de saint Vincent de Paul, page 125.

LOT.

La coutume de Gourdon, page 53. — Le siége de Cahors par Henri IV, page 166. — Vie de Joachim Murat, roi de Naples, page 365.

LOT-ET-GARONNE.

Biographie de Lacépède, page, 70.

HAUTES-PYRÉNEES.

Biographie du baron Larrey, page 99. — Un capitaine de routiers, page 101. — Une chasse à l'ours, page 375.

BASSES-PYRÉNÉES.

Une tribu de Bohémiens, page 64. — La Saint-Barthélemy à Bayonne, page 231. — Guerres religieuses dans le Béarn, page 325.

PUY-DE-DOME.

Blaise Pascal, page 145. — Mœurs des Auvergnats, page 179.e — Cathédrale de ClermontFerrand, page 347.

RHONE.

Exécution de Cinq-Mars et de de Thou, à Lyon, page 286. — Grand théâtre de Lyon, page 341.

DEUX-SÈVRES.

Madame de Maintenon, page 304.

VAR.

Vie d'Agrippa, page 114.

TARN.

J.-F. Galaup de Lapérouse, page 21. — Le millas d'Henri IV, page 28. — Sainte-Cécile d'Alby, page 106.

TARN-ET-GARONNE.

Ingres, page 34. — Les quatre fils d'Aymon, page 210. L'abbaye de Moissac, page 274.

VAUCLUSE.

Le pontificat de Jean XXII, page 12. — L'arc-de-triomphe d'Orange, page 153.

VENDÉE.

Noce vendéenne, page 184.

VIENNE.

Les Acadiens de Châtelleraut, page 292. — La Bataille de Vouglé, page 295. — Précis de la vie du cardinal de la Balue, page 298.

HAUTE-VIENNE.

Cathédrale de Limoges, page 246. — Le roi Richard-cœur-de-Lionau château de Châlus, page 261.

MÉLANGES.

Les chauves-souris, page 72. — La huppe, page 143. — La vallisnérie spirale, page 25. — Les plantes voyageuses page 358.

Digitized by Google

TABLE ANALYTIQUE.

BIOGRAPHIES.

Campistron, page 1. — Jean-François de Lapérouse, page, 21. — Ingres, page 34. — Lacépède, page 70. — Rivals, page 84. — Le baron Larrey, page 99. — Agrippa, page 114. — Saint Vincent de Paul, page 125. — Blaise Pascal, page 145. — Mademoiselle de Sombreuil, page 218. — Le bailli de Suffren, page 226. — Dalayrac, page 283. — Madame de Maintenon, page 304. — Le roi Murat, page 365.

HISTOIRE.

Essai sur les Tectosages, page 9. — Le pontificat de Jean XXII, page 12. — Essai historique sur les capitouls, page 37. — Fondation du royaume des Visigoths, 1re partie, page 121. — Les fils de Caribert, page 134. — Fondation du royaume des Visigoths, 2me partie, page 240. — Exécution de Cinq-Mars et de de Thou à Lyon, 286. — La bataille de Vougle, page 295. — Guerres religieuses dans le Béarn; XVIe et XXIIme siècles, page 325. — Bataille de Toulouse, page 343.

CHRONIQUES.

Le millas de Henri IV, page 28. — Zizim au château d'Aubusson, page 46. — La coutume de Gourdon, page 53. — Le château de Caumont, page 92. — Un capitaine de routiers, page 108. — Agrippa, page 114. — Un grand chasseur, page 148. — Le siége de Cahors par Henri IV, page 166. — Les quatre fils d'Aymon, page 210. — La Saint-Barthélemy à Bayonne, page 231. — Mort de Richard-cœur-de-Lion, page 261. — Scènes de la vie du cardinal de la Balue, page 298. — Combat des trente-neuf, page 385. — Agnès Sorel, page 390.

NOUVELLES.

Une tribu de Bohémiens, page 64. — L'if du fossoyeur, page 162. — Un roman en trois chapitres, page 196. — Young enterrant sa fille, à Montpellier, page 316. — La Gitana, page 372. — Paquita, page 380.

DESCRIPTION DES CATHEDRALES ET ÉGLISES.

Sainte-Cécile d'Alby, page 106. — Cathédrale de Narbonne, page 189. — Cathédrale de Limoges, page 246. — L'Abbaye de Moissac, page 274. — Notre-Dame de Dijon, page 322. Cathédrale de Clermont-Ferrand, page 347. — Saint-Front de Périgueux, 350. — Saint Seurin de Bordeaux, page 399.

HISTOIRE NATURELLE.

La Vallisnérie spirale, page 25. — Les chauves-souris, page 72. — Fontaine intermittente de Bélesta, page 75. — La Huppe, page 143. — Le pigeon biset, page 193. — Le Thon et sa pêche, page 208. — Plantes voyageuses de nos contrées, page 358.

DESCRIPTIONS DE MONUMENS.

Ancien et nouveau Capitole de Toulouse, page 41. — Grand théâtre de Bordeaux, page 77. — Arc-de-triomphe d'Orange page 153. — Arc-de-triomphe de Carpentras, page 258. — Grand-théâtre de Lyon, page 342. — Hôtel-de-ville de La Rochelle, page 34. — Le château de Montaigne, page 131. — L'amphithéâtre d'Arles, page 402.

ÉTUDES ARTISTIQUES.

Ingres, page 34. — Antoine Rivals, page 83. — Dalayrac, page 283.

HISTOIRE DES VILLES.

Annonay, page 159. — Béziers, page 221.

MOEURS ET COUTUMES.

Les paysans de l'Ardèche, page 6. — Emigration des montagnards du Midi, page 179. — Noce vendéenne, p. 184. — La procession du roi René à Aix, page 251. — Les Acadiens de Châtelleraut, page 292. — Une chasse à l'ours, page 375. — Les habitans de l'Auvergne, page 384.

Digitized by Google

TABLE DES GRAVURES.

SCÈNES HISTORIQUES ET POPULAIRES.

Paysans de l'Ardèche, page 6. — Chef et Guerrier Tectosages, page 11. — Millas présenté au roi, page 32. — Une tribu de Bohémiens, page 64. — Caverne de Bohémiens, page 67. — Pillage du château de Floran, page 105. — Entrevue des ambassadeurs romains avec Alaric, page 123. — Saint Vincent de Paul, esclave à Tunis, page 129. — Gizèle se réfugiant chez son père, page 135. — Gaston Phébus devisant de la chasse, page 149. — L'if du fossoyeur, page 163. — Paysans de la Creuse, 180. — Noce vendéenne, page 184. — Les quatre fils d'Aymon montés sur Bayard, page 213. — Le vicomte d'Orthez dictant à son secrétaire sa réponse à Charles IX, page 232. — Mort d'Ataulphe, page 241. — Saint Christophe, page 252. — Le jeu des diables, page 254. — Le jeu de la belle étoile, page 256. — Le roi de la basoche, page 257. — Le roi Richard au siége de Châlus, page 265. — Confession de Cinq-Mars, page 290. — Exécution de Cinq-Mars, page 291. — Mort d'Alaric II, page 298. — Louis fesant grace à la Balue, page 303. — Young enterrant sa fille à Montpellier, p. 319. — Tombeau de la fille de Young, page 321. — Auvergnats dans leur habitation d'hiver, page 356. — Une chasse à l'ours, page 378. — Mort de Lobastos, page 389. — Paquita, page 382.

PORTRAITS.

Campistron, page 3. — François de Lapérouse, page 22. — Ingres, page 34. — Lacépède, page 71. — Rivals, page 87. — Baron Larrey, page 99. — Agrippa, page 117. — Saint Vincent de Paul, page 125. — Blaise Pascal, page 145. — Madame de Sévigné, page 201. — Madame de Grignan, page 202. — Mademoiselle de Sombreuil, page 219. — Le bailli de Suffren, page 228. — Dalayrac, page 285. — Marchande de couteaux de Châtelleraut, p. 293. — Madame de Maintenon page 311. — Jeanne d'Albret, page 333. — Le roi Murat, page 368.

CHATEAUX ET MANOIRS.

Château d'Aubusson (Creuse), page 52. — Ancien château de Caumont (Dordogne), page 93. — Château de Montaigne, page 133. — Château de Grignan (Drôme), page 196. — Ancien château des quatre fils d'Aymon, près Saint-André-de-Cubzac (Gironde), page 211. — Château de Châlus, page 271. — Prison de Niort, page 306. — Le château d'Agnès Sorel, à Loches, page 396.

MONUMENS.

Palais des papes, à Avignon, page 17. — Ancien capitole de Toulouse, page 40. — Nouvelle façade du Capitole, p 45. — Grand théâtre de Bordeaux, page 81. — Arc-de-triomphe d'Orange, page 156. — Arc-de-triomphe de Carpentras, page 239. — Côté oriental de l'arc-de-triomphe, page 260. — Côté occidental, page 261. — Hôtel-de-ville de la Rochelle, page 329. — Grand théâtre de Lyon, page 342. — Pavillon des fous à l'hospice de la Grave (Toulouse), p. 363. — Amphithéâtre d'Arles, page 405.

HISTOIRE NATURELLE.

La vallisnérie spirale, page 26. — Pate intérieure de la chauve-souris, page 73. — Oreillard commun, page 73. — Vespertilion marin, page 75. — Fontaine intermittente, page 77. — La huppe, page 143. — Le pigeon biset, p. 193. — Le Thon et sa pêche, page 208. — Une chasse à l'ours, page 378.

MONUMENS RELIGIEUX; CATHÉDRALES; EGLISES.

Cathédrale d'Alby, page 107. — Jubé de la cathédrale d'Alby, page 113. — Cathédrale de Narbonne, page 190. — Cathédrale de Limoges, page 247. — Église de Moissac, page 277. — Cloître de Moissac, page 280. — Notre-Dame de Dijon, page 324. — Cathédrale de Clermont-Ferran, page 348. — Cathédrade de Périgueux page 351. — Saint-Seurin de Bordeaux, page 400.

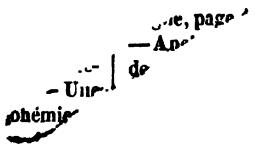
VUES DE VILLES.

Annonay, page 160. — Pont Valentré, à Cahors, p. 172. — Vue de Béziers, page 222. — Avenue de Mont-de-Marsan, page 338.

FIN DES TABLES DU SECOND VOLUME.

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM OVERDUE FEES.

WIDENER
BOOK
CANCELLED
SEP 8492

Digitized by Google

3 2044 098 669 286

Digitized by Google